Shelf No. M010.5 P58

DISCARDED
TORONTO PUBLIC LIBRARY.
TORONTO PUBLIC LIBRARY

Reference Department.

THIS BOOK MUST NOT BE TAKEN OUT OF THE ROOM.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIE UNIVERSELLE

JANVIER 1899. T. LXXXV. 1.

Dea LXXXVI

RENNES, IMPRIMERIE FR. SIMON

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-NEUVIÈME

(QUATRE-VINGT-CINQUIÈME DE LA COLLECTION)

85-86

554465
6.12.52

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
5, RUE SAINT-SIMON, 5
(Boulevard Saint-Germain)

1899

Z
1007
P73
t.85-86

A86527

TORONTO PUBLIC LIBRARY
REFERENCE

MAY 22 1922

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *Léonard de Vinci. L'Artiste, le penseur, le savant*, par Eugène Muntz. Paris, Hachette, 1899, gr. in-8 de 553 p., avec 238 gr., 20 planches en taille-douce, 24 planches hors texte en couleurs. Broché, 40 fr.; relié, 48 fr. — 2. *Épopée du costume militaire français*, par H. Bouchot. Paris, Société d'éditions d'art, L.-Henry May, 1899, gr. in-4 de 300 p. avec 250 dessins, dont 100 en couleurs, par Job. Broché, 30 fr.; relié, chagrin, fers spéciaux, 40 fr. — 3. *Charles VII et Louis XI. La Première Guerre d'Italie*, par Mme de Witt. Paris, Hachette, 1899, in-8 de 700 p., avec 344 grav., 48 gr. compositions en noir et 8 planches en chromolithographie. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 4. *Les Champs de bataille de France*, par Charles Malo. Paris, Hachette, 1899, in-4 de 385 p., illustré de 12 planches hors texte en couleurs, par A. Paris et de 87 portraits, 30 gravures en noir et 31 plans. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 5. *35 Mois de campagne en Chine et au Tonkin. Courbet, Rivière (1882-1885)*, par Émile Duboc. Paris, Charavay, Mantoux, Martin, 1899, in-4 de 325 p., illustré par P. Marie et A. Brun. Broché, 12 fr.; relié, toile, plaque spéciale, or et couleurs, tr. dorées, 15 fr. — 6. *Trois ans de luttes aux déserts d'Asie*, par Sven-Hedin. Paris, Hachette, 1899, in-8 de 280 p., illustré de 104 grav. et 1 carte. Broché, 10 fr., relié, 15 fr. — 7. *La Vie à Madagascar*, par Henri Mager. Paris, Firmin-Didot, 1899, gr. in-8 de 330 p., illustré de 150 reproductions d'après les photographies de l'auteur et de plusieurs cartes. Broché, 10 fr.; relié, 14 fr. — 8. *L'Alsace, le pays et ses habitants*, par Ch. Grad. Paris, Hachette, 1899, gr. in-8 de 632 p., illustré de 283 grav. Broché, 8 fr.; relié, 13 fr. — 9. *Fra Angelico de Fiesole. Sa vie et ses œuvres*, par Étienne Beissel, S. J. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouver, s. d. (1899), in-4 de 145 p., illustré de 10 pl. et de nombreuses gravures. Broché, 7 fr. 50. — 10. *Le Journal d'un marin*, par Vigné d'Octon. Paris, Société d'éditions d'art, L.-Henry May, 1899, gr. in-4 de 320 p., avec 70 gravures dans le texte et 15 planches hors texte. Broché, 6 fr.; cartonné, fers spéciaux, 8 fr. — 11. *Histoire de Vivette*, par Léon Barracand. Paris, Charavay, Mantoux, Martin, 1899, gr. in-8 de 318 p., illustré par E. Rouard. Relié, toile, plaque spéciale, or et couleurs, tr. dorées, 11 fr. — 12. *Les Plumes du paon*, par H. de Gorsse et G. de Beauregard. Paris, Hachette, 1899, gr. in-8 de 318 p., avec 76 gravures, par A. Paris. Broché, 7 fr.; cartonné, 10 fr. — 13. *Seulette*, par Pierre Maël. Paris, Hachette, 1899, in-8 de 313 p., avec 60 gravures par E. Zier. Broché, 7 fr.; relié, 10 fr. — 14. *Beaux-frères*, par J.-B. Jeanroy. Paris, Hachette, 1899, in-8 de 252 p., avec 42 gravures par Robaudi. Broché, 7 fr.; relié, 10 fr. — 15. *Le Démon des sables (1798)*, par Gustave Toudouze. Paris, Hachette, 1899, in-8 de 315 p., avec 48 gravures par A. Paris. Broché, 7 fr.; relié, 10 fr. — 16. *Mon Carnet de chasse*, par Adolphe Chenevière. Paris, Firmin-Didot, 1899, in-8 de 285 p., illustré par E. Le Mouël et G. Guignard. Cartonné avec plaque, 7 fr. — 17. *Le Fils du garde-chasse*, par L.-M. Vauzanges. Paris, Charavay, Mantoux, Martin, 1899, gr. in-8 de 223 p., illustré par l'auteur. Relié toile, plaque spéciale, or et couleurs, tr. dorées, 7 fr. — 18. *Souvenirs d'un écolier russe*, par N. Pozniakoff; traduit par L. Golschmann et E. Jaubert. Paris, Hennuyer, 1889, in-8 de 280 p., illustré par P. Merwart. Broché, 5 fr.; relié, 7 fr. — 19. *Les Robinsons de la Nouvelle-Russie*, par R. Candiani. Paris, Colin et Cie, 1899, in-18 de 294 p., avec 50 illustr. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. — 20. *La Légende du Juif-Errant*, par Pierre Dupont. Paris, Garnier, s. d. (1899), gr. in-8 de 27 p., avec dessins, par Gustave Doré. Cartonné, 6 fr.; relié, 8 fr. — 21. *Les Dernières Merveilles de la science*, par Daniel Bellet. Paris, Garnier, s. d. (1899), gr. in-8 de 43 p., avec gravures en chromolithographie, par G. Lasellaz. Cartonné, 6 fr.; relié, 8 fr. — 22. *Oh! les jolies histoires d'animaux*, par le Dr L. Azoulay. Paris, Schleicher, s. d. (1899), album oblong, avec 15 photogr. en couleurs par H. Daudet et T. Vardon. Relié, plaques spéciales, 3 fr. 50.

1. — Nous l'attendions depuis bien des années, ce beau livre que M. Eugène Müntz vient enfin de nous donner. *Léonard de Vinci, l'Artiste, le penseur, le savant.* Comment juger en quelques lignes ce sujet immense où toute une bibliothèque est résumée? Nul artiste ne semble plus connu que Léonard; en réalité, tout en est presque nouveau à qui se donne la peine de l'étudier, mettant de côté le fatras de littérature romanesque provoqué par le mystérieux sourire de la Joconde. Dire que le livre de M. Müntz est indispensable non seulement à qui aime Léonard, mais à qui veut connaître la Renaissance italienne, c'est presque impertinent, la démonstration étant faite d'avance. Si souvent déjà M. Müntz a rassemblé, pour nous les offrir, ces fleurs éclatantes de l'art italien, ne réservant que la fleur suprême, l'œuvre de Léonard! Mais on trouvera dans son livre, condensé sous une forme rapide, tout ce qu'il est possible de savoir aujourd'hui de ce maître, le plus extraordinaire de tous, dont la vie et l'œuvre garderont à jamais l'auréole du mystère. Ame curieuse de tout savoir et désireuse de tout créer, Léonard demeure le plus moderne des savants et des peintres, en nous donnant à la fois la profonde sensation de la pensée et de l'art antiques. La sérénité de Platon et de Phidias revit en ce frère italien de Faust, comme l'a nommé Michelet. Bientôt, grâce au zèle de savants éditeurs, nous possèderons de fidèles reproductions des nombreux manuscrits où ce génie aussi lent à achever qu'ardent à ébaucher a prodigué des trésors d'imagination et de raison. Le livre de M. Müntz nous aidera à nous diriger dans ce dédale. L'éminent auteur ne prétend aucunement avoir fait œuvre définitive; mais il faut lui reconnaître l'immense mérite de débrouiller un chaos. Il tente de classer les innombrables et splendides dessins de Léonard; il fait mieux encore, il en reproduit soigneusement les plus beaux. Ici nous devons louer les éditeurs du glorieux Rembrandt de M. Emile Michel de nous apporter un pendant de ce chef-d'œuvre de librairie. Les photogravures qui reproduisent les dessins du maître sont impeccables; mais peut-être le volume montrerait-il une unité plus parfaite si le même procédé régnait d'un bout à l'autre; les planches en couleurs et surtout les gravures sur bois, quelque habiles que soient les interprètes, ne valent point le reste. Quelles choses incomparables que ces têtes d'adolescents, de jeunes femmes, de vieillards, ces études de draperies, de plantes, d'une observation si touchante, cette analyse de la beauté du corps humain, hommage d'adoration rendu au Créateur par un grand esprit! Léonard n'était pas chrétien; le culte de la pensée domina toujours en lui le culte de l'amour; mais il a, comme Rembrandt, enrichi l'art chrétien en cherchant uniquement l'expression de la vie; surtout il a donné de la beauté humaine une formule qu'on ne dépassera point. Chaque fois que vous ouvrirez le livre de

M. Müntz pour contempler la Cène ou la Vierge aux Rochers, les portraits d'Isabelle d'Este ou de la Joconde (pourquoi la Belle Ferronnière est-elle reléguée et comme oubliée parmi le catalogue final ?), enfin le merveilleux carton de la Sainte Anne, qui fait l'honneur de l'Académie royale de Londres, vous êtes assurés d'en tirer des trésors nouveaux de méditations fécondes.

2. — Il existe un proverbe aux termes duquel « l'habit ne fait pas le moine. » M. Henri Bouchot ne réfute pas le vieux dicton populaire en ce qui concerne « le moine », mais il ne serait pas éloigné de le croire erroné si on voulait l'appliquer au « soldat. » Oui, dit-il dans son *Épopée du costume français*, l'uniforme fait le soldat et il le fait si parfaitement que, peu à peu, dans la suite des années, « il transforme le physique et le moral, et s'en va, chez le moins guerrier des paysans, susciter des qualités spéciales, réveiller des atavismes engourdis, et d'un butor façonner un héros. » Évidemment, il y a du vrai dans cette thèse, mais peut-être serait-il risqué de la pousser à fond. Sans doute, l'uniforme, l'amour du plumet et de la cocarde ne sont pas sans influence sur des choses sérieuses comme l'esprit militaire d'une nation, sur la valeur intrinsèque d'une armée ; mais, nous nous permettons de penser qu'il y a des facteurs plus puissants que ceux-là pour attribuer à une troupe son véritable niveau tactique ou moral. Quoi qu'il en soit, le livre de M. Henri Bouchot, écrit dans l'esprit que nous venons de dire, avec beaucoup de verve et d'entrain, ne peut manquer d'avoir un grand succès dans le monde des érudits et à la fois des artistes, pour lequel il a été écrit. Il est regrettable que les audaces fréquentes d'un style un peu trop..... militaire, que les récits des soldats déguenillés de la Révolution, mal vêtus mais « chargeant néanmoins comme de bons bougres (*sic*) » ne nous empêchent de pouvoir mettre ce beau volume entre les mains de nos enfants. — L'illustration de *l'Épopée du costume français* est due au crayon à la fois fantaisiste et très amusant de Job : c'est dire qu'elle constitue à elle seule, une œuvre de véritable valeur. En parcourant ces gravures hors texte et en couleurs, ces aqua-tinta délicates, aussi bien que ces croquis au crayon ou à la plume, on ne sait trop auxquels donner la préférence. Sans rechercher la rigoureuse exactitude historique des dessins de Detaille ou de Neuville, Job nous présente des croquis d'une fidélité suffisante pour nous donner la sensation de la vérité et du vécu.

3. — Le volume des « Chroniqueurs de l'Histoire de France », que nous avons sous les yeux, est consacré à Charles VII, Louis XI et Charles VIII. Mme de Witt y a coordonné et traduit les chroniqueurs dont nous avons les récits pour ces trois règnes. Monstrelet, Lefèvre de Saint-Remy, Guillaume Gruel, le « Bourgeois de Paris », Jean

Chartier, Mathieu d'Escouchy (appelé à tort Mathieu *de Coussy*), le hérault Berry, Jacques du Clercq, Commines, le prétendu Jean de Troyes, Olivier de la Marche, le « Loyal Serviteur », etc., ont fourni la matière de ces pages, émaillées d'innombrables gravures, d'une irréprochable exécution : peintures des manuscrits, portraits, sceaux, médailles, monnaies, forment un véritable musée. A l'intérêt historique s'ajoute donc l'intérêt artistique, car cette illustration a été choisie avec un soin et un discernement qui ajoutent à sa valeur.

4. — L'étude des *Champs de bataille de France*, c'est-à-dire des luttes par lesquelles s'est fondée, s'est développée notre unité nationale, est assurément une des plus fécondes qu'on puisse signaler à l'attention de notre jeunesse. C'est bien en effet dans les plaines de Bouvines, de Rocroy, de Fontenoy, de Jemapes (pourquoi M. Malo écrit-il Jemmapes, suivant la vieille orthographe erronée ?) que s'est fondée la grandeur de notre patrie, qu'elle s'est fondée dans le sang le plus pur de ses soldats, de ses enfants. Aussi, est-ce une œuvre saine que vient de mener à bien M. Charles Malo. L'écrivain n'a pas cherché à faire, ici, œuvre scientifique ; il n'a pas tendu à élucider les points controversés, ou à mettre en lumière certains faits restés obscurs dans notre histoire nationale. Son livre est un travail de vulgarisation, d'enseignement patriotique, et ces deux buts lui suffisent très justement. L'ouvrage, à vrai dire, embrasse toute l'histoire de France : dans la première partie, nous assistons aux grandes luttes de la Monarchie, de Bouvines à Fontenoy ; la seconde partie, qui va de Valmy à la bataille de Toulouse, en 1814, nous donne les batailles de la Révolution et du premier Empire ; enfin, dans la troisième partie, non pas la plus glorieuse, hélas ! mais sans doute la plus poignante, nous rencontrons les batailles de la guerre de 1870-71. L'illustration du livre de M. Charles Malo constitue, par elle-même et à elle seule, un attrait qu'il convient de signaler spécialement ; elle a, en effet, un mérite très remarquable, très artistique, et il nous suffira de citer le nom d'Alfred Paris pour que l'on comprenne la valeur des douze planches en couleurs jointes à l'ouvrage. Signalons également les nombreux plans, la plupart empruntés à notre carte d'État-major au 1/80.000e, qui permettent de suivre les détails des opérations militaires avec un intérêt qu'elles ne peuvent avoir sans ce guide. Aussi bien au point de vue littéraire qu'au point de vue artistique, également sous le rapport instructif, moral, patriotique et, tout à la fois, récréatif, le livre de M. Charles Malo est un des meilleurs que l'on puisse recommander.

5. — Dans le temps d'énervement général où nous vivons bien malheureusement, il est essentiel d'offrir à la jeunesse des lectures réconfortantes propres à relever le moral et à surexciter les sentiments

patriotiques que de détestables doctrines tendent à émousser de plus en plus. Aucun livre ne répond mieux à ce desideratum que le récit de *35 Mois de campagne en Chine et au Tonkin*, par M. Émile Duboc, ancien lieutenant de vaisseau, l'un des héros de la campagne de Chine, l'un des deux intrépides qui, au moyen de torpilles portées par de misérables embarcations, coulèrent deux frégates chinoises dans le port de Sheipou. Après cette action d'éclat, l'amiral Courbet ne l'appelait plus que le brave Duboc. Le livre sorti de la plume de ce vaillant marin, qui sait aussi bien écrire que se battre, est parfait de tous points. Il se défend, dans sa préface, d'avoir voulu faire de l'histoire et encore moins de la politique; sur ce dernier point, il dit la vérité et il faut le louer de savoir esquiver avec beaucoup d'habileté les discussions irritantes; sur le premier, entendons-nous, il fait bel et bien de l'histoire avec documents officiels à l'appui; il détaille, surtout au point de vue militaire, les événements qui se sont déroulés depuis la prise de Hanoï par le commandant Rivière jusqu'à la mort de Courbet dont il escorte la dépouille jusqu'en France; mais il sait rompre très à propos l'aridité des récits purement historiques par des impressions personnelles, des traits de mœurs, voire même, à l'occasion, des épisodes humoristiques. Il en résulte que la lecture de ce gros volume est singulièrement attrayante et facile. Çà et là on y rencontre des pages magistrales, notamment celles qui sont relatives aux combats de Foutchéou et de la rivière Min, au torpillage des frégates chinoises à Sheipou et le récit émouvant au possible de la mort de Courbet et de la traversée de retour en France avec le glorieux cercueil. M. Duboc se trouve à plusieurs reprises au Tonkin en contact avec les missionnaires catholiques, et toujours il en parle dans les meilleurs termes; ce sont, d'après lui, d'excellents Français qui rendent à leur patrie de signalés services et que l'on a grand tort de ne pas récompenser généreusement de leur dévouement patriotique. Les gravures sont nombreuses et intéressantes. Tout en un mot concourt pour faire de ce superbe volume le meilleur cadeau d'étrennes que l'on puisse faire à un jeune homme.

6. — On n'a pas oublié la belle réception faite à Paris au docteur suédois Sven Hedin, qui venait de traverser l'Asie de l'ouest à l'est en suivant un itinéraire en partie inexploré. Cette expédition s'était effectuée aux frais du roi de Suède. Le voyageur était parti du Turkestan russe et avait pénétré d'abord dans le Turkestan chinois dont la capitale Kachgar lui servit tout d'abord de centre pour d'intéressantes expéditions dans les montagnes et les déserts environnants. Les unes et les autres furent des plus pénibles et parfois périlleuses. Le récit qu'il fait notamment de sa traversée du désert de Takla-Makane est des plus empoignants. La provision d'eau épuisée, la caravane fut

égarée par la maladresse ou la mauvaise volonté du guide. Il fallut abandonner successivement sur divers points de la route les chameaux épuisés et les hommes mourants de soif. Soutenu par son étonnante énergie morale, le docteur arriva seul dans le lit d'un fleuve désertique presque desséché et y trouva une mare qui lui sauva la vie ; il remplit d'eau ses bottes et revint en arrière porter ce précieux réconfortant à son plus fidèle serviteur laissé à la dernière étape ; peu à peu, aidé de pasteurs indigènes, il retrouva les autres, ainsi qu'une partie de son matériel. Il eut aussi beaucoup à souffrir dans les montagnes du Thibet septentrional où il croisa plusieurs fois les itinéraires des voyageurs français Bonvalot, le prince Henri d'Orléans et Dutreuil de Rhins, qui fut massacré dans ces parages. Chemin faisant, il fit d'importantes découvertes géographiques délimitant des bassins lacustres très peu connus et déterminant la direction de chaînes de montagnes. Il recueillit aussi d'importantes observations astronomiques et météorologiques, et du Thibet gagna Pékin sans trop de peine, ayant plutôt à se louer de l'accueil des autorités chinoises. *Trois ans de luttes aux déserts d'Asie* est un ouvrage très sérieusement conçu, bien traduit du suédois par le savant M. Charles Rabot et intéressant à lire ; les illustrations, d'après les photographies prises par le Dr Sven Hedin, sont remarquables ; c'est un beau livre de prix pour les jeunes gens épris des études géographiques.

7. — M. Henri Mager est membre du conseil supérieur des colonies où il représente, avec un certain talent, depuis plusieurs années, la possession française de Diego-Suarez. Il a beaucoup écrit sur la colonisation en général et s'est surtout fait connaître par la publication d'un Atlas colonial qui a eu quelque succès. Mais on lui reprochait volontiers de parler avec assurance des colonies sans en avoir jamais visité aucune : il s'est piqué au jeu, et, un beau jour, s'est mis en route pour faire le tour du monde. A deux reprises, en 1894 et en 1896, il a visité Madagascar, une première fois en touriste, la seconde fois avec une mission officielle. C'est le résultat de ses observations, au cours de ses deux voyages, qu'il expose dans l'ouvrage intitulé assez improprement : *La Vie à Madagascar*. En réalité, ce volume comprend trois parties inégales et distinctes : le récit de deux excursions, de Tamatave à Tananarive et de Tananarive à Fianarantsoa, capitale du pays Betsileo ; l'historique de la prise de possession définitive de la grande île par la France ; enfin un exposé très détaillé des diverses ressources de Madagascar, flore, faune, minéraux, etc. C'est la seconde partie qui est la plus intéressante parce que l'auteur y met réellement du sien ; il se montre d'ailleurs d'assez mauvaise composition et critique tout le monde : M. Larrouy, dernier résident général avant la rupture, à cause de son indécision ; M. le Myre de Vilers, dont il blâme le caractère cas-

sant; le général Duchesne, qui a fait mourir beaucoup de monde par des travaux de route inutiles; M. Laroche, dont l'incapacité est notoire; c'est à peine si le général Galliéni trouve grâce à ses yeux, du moins n'en dit-il ni bien ni mal. Seul M. Henri Mager a vu clair dans les affaires de Madagascar, et si on l'avait écouté tout aurait été bien mieux. Quant aux missions catholiques, il ne leur fait pas l'honneur d'en parler; c'est plus simple, et moins compromettant.

8. — L'important ouvrage de Charles Grad sur *l'Alsace, le pays et ses habitants* n'est pas nouveau; la première édition a paru il y a déjà une dizaine d'années et a été suivie de près par la mort de l'auteur. Dès son apparition, ce beau livre a été l'objet des récompenses les plus flatteuses, notamment d'une médaille d'or de la Société de géographie. Charles Grad était, dans ces dernières années, député protestataire au Reichstag allemand et membre correspondant de l'Institut de France; son amour pour sa chère province d'Alsace n'avait d'égal que sa fidélité à la France; aussi comme il décrit avec l'éloquence du cœur son pays natal! Il l'a parcouru dans les moindres détails; il en a visité les villes, les hameaux, les châteaux et les monastères et il a tant de bonnes choses à en dire qu'il se sent à l'étroit dans les limites cependant assez larges de son gros volume magnifiquement illustré par des artistes de grand talent; plusieurs des planches hors texte sont de petits tableaux de maîtres. Le texte n'est pas moins soigné. Citons en première ligne le chapitre consacré à la description du champ de bataille de Frœschwiller; c'est poignant. Dans un autre ordre d'idées, on lira aussi avec intérêt les chapitres sur les bûcherons et schlitteurs des Vosges, sur les filatures et l'industrie cotonnière à Colmar et à Mulhouse, sur le siège de Belfort, sur la fabrication des fromages, sur la cathédrale de Strasbourg, sur le monastère de Sainte-Odile. Toutes ces pages sont charmantes et animées d'un souffle vraiment chrétien. Bel et bon livre qui devrait figurer dans toutes les bibliothèques françaises, ne serait-ce que pour aider à se souvenir de ceux qui ne nous oublient pas.

9. — En format monumental, la Société de Saint-Augustin publie une traduction de la consciencieuse étude du R. P. Beissel sur *Fra Angelico*. Le bienheureux peintre de Fiesole vient d'avoir, en moins de deux ans, trois biographes, deux italiens, MM. Tumiati et Supino, et un allemand. Le *Polybiblion* a parlé de la charmante publication de M. Supino, très supérieure, comme livre d'art, à l'ouvrage du R. P. Beissel. Il n'en faut pas moins rendre hommage à la sûreté d'information artistique et théologique qui enrichit le livre du savant jésuite, à l'abondance des citations patiemment rassemblées de toutes parts. De Cortone et de Pérouse à Fiesole et à Florence, à Orvieto et à Rome, l'auteur suit pas à pas, année par année, le plus chrétien des peintres,

le seul dont on puisse dire que chacune de ses œuvres est une prière. Il explique les influences successives que décèlent ses œuvres, mais peut-être n'insiste-t-il pas suffisamment sur Giotto, tandis qu'il décrit bien longuement (p. 8 et suiv.) le retable de Duccio, que Fra Angelico ne dut jamais connaître. La traduction de M. Jules Helbig est de tout point excellente. Que n'en peut-on dire autant de l'illustration? Il était si facile de la donner fidèle et jolie, sans qu'elle fût bien coûteuse; les procédés directs de gravure ont fait de tels progrès! Mais dans ces planches, qui prétendent reproduire directement des photographies, tout s'efface et s'amollit, les petites figures souriantes et mystiques disparaissent. Qu'est devenu ce chef-d'œuvre, le Jugement dernier de l'Académie de Florence, dans la gravure toute noire qui en rogne maladroitement les extrémités? Une incompréhensible fantaisie a groupé deux par deux les anges musiciens dont les figures élancées encadrent si finement la grande Madone des Uffizi. Enfin les plus belles fresques de Saint-Marc et du Vatican ne sont pas reproduites. Que ces critiques, formulées à regret, ne nous empêchent point de nous réjouir en voyant un théologien apporter à son tour son tribut d'admiration à l'angélique peintre que Montalembert et Cartier ont célébré en pages si éloquentes.

10. — Nous avons déjà rendu compte dans le *Polybiblion* (t. LXXXII, p. 227) de l'ouvrage écrit par M. Vigné d'Octon sur ses campagnes au Sénégal, et nous regrettons qu'on ait cru pouvoir le rééditer sous forme de livre d'étrennes offert à la jeunesse. Il ne lui convient en aucune façon. D'abord, le titre lui-même est fallacieux : l'auteur n'a jamais été marin, mais fantassin de marine; encore a-t-il complètement manqué de cet admirable esprit de sacrifice et d'abnégation qui distingue ce corps d'élite qu'est l'infanterie de marine. Pour lui, la terre d'Afrique est mortellement ennuyeuse et surtout empoisonnée, la politique coloniale ne sert qu'à distribuer des galons et des croix à quelques ambitieux, les nègres sont tous d'affreux singes qui ne méritent aucun intérêt, et que nous avons le plus grand tort d'aller troubler dans leurs bestiales saturnales, etc. Mais alors, qu'est-ce que M. Vigné d'Octon allait faire dans cette galère, sans y être aucunement forcé? Encore dans l'édition d'étrennes a-t-il quelque peu atténué la violence de ses diatribes; il a notamment laissé de côté la préface de M. Camille Pelletan, qui s'étalait en tête de la précédente édition et en caractérisait nettement la portée socialiste. Il en reste assez cependant pour que *le Journal d'un marin* soit une lecture malsaine à tous les points de vue, surtout pour des jeunes gens.

11. — N'hésitons pas à le reconnaître, M. Léon Barracand, avec son *Histoire de Violette*, a fait un tour de force que nous serions incapable absolument d'exécuter : sans plus nous parler de Dieu que s'il n'existait pas, il nous présente, en la canonisant sans qu'il y paraisse trop,

une sainte... laïque. Et cela de la façon la plus captivante. Vivette (Geneviève de son nom de chrétienne : nous supposons qu'elle a été baptisée) se dévoue en tout et pour tous. Sa grand'mère, une gaillarde fort rude, qui l'accepte à son foyer comme par charité, ne lui dévoile la parenté étroite qui les unit que lorsque, frappée par la paralysie, elle se trouve avoir le plus grand besoin de sa petite-fille. Celle-ci, une fois son cousin Raymond parti comme élève du « Borda », se soumet avec joie aux plus dures conditions de l'existence pour être utile aux siens : prix Monthyon oublié. Mais vient le jour où Raymond, officier de marine, captif en Chine, s'évade et retrouve son père, depuis longtemps disparu chez les Célestes, et sur le point de retourner en France, porteur d'une grande fortune qui appartient au père de Vivette, mort depuis des années. Le père et le fils, loyalement, remettent la forte somme entre les mains de la jeune fille, qui la refuse et ne l'accepte enfin que lorsqu'il est entendu qu'elle la partagera avec son cousin, qu'elle épouse. Livre charmant, bien illustré, luxueusement relié, mais où, nous l'avons dit en d'autres termes, la pensée divine, si naturelle, si obligatoire en ce récit dramatique, a été laissée de côté. Pourquoi gâcher ainsi son talent ?

12. — Histoire palpitante que *les Plumes du paon,* par MM. H. de Gorsse et G. de Beauregard. Électricité, automobilisme, Éthiopie, Négus, banque véreuse, fonctionnaires républicains; ajoutez une jolie intrigue, très pure, très chaste, agitez le tout et vous aurez un roman parfaitement conditionné, suffisamment épicé et très agréable à la lecture, même pour les grandes personnes. Il serait même à souhaiter que beaucoup de celles-ci y mettent le nez, car elles seraient empoignées dès la première ligne, iraient jusqu'à la dernière et en retireraient de très utiles leçons. Ceci dit, voici l'histoire. Un jeune ingénieur, très ferré en électricité, a trouvé de merveilleux accumulateurs qui permettront à tout automobile de circuler sur toutes les routes. Il confie ses secrets à un directeur de banque véreuse, un sien camarade de collège, qui les trouve superbes, reconnaît qu'il y a une fortune à gagner là dedans, et en conséquence expédie l'inventeur en Éthiopie chercher le *sapindus* « corps léger, stable et humide » dont la mousse serait idéale pour ses appareils. Le brigand (nous avons nommé le banquier) le fait accompagner d'un autre brigand, son associé, pour veiller à sa perte. Tous deux arrivent non sans encombre à Addis-Ababa, bien que le deuxième brigand ait eu de fières peurs en frisant la moustache d'un lion. Puis ils partent à la recherche du sapindus. Ils commencent par découvrir le malheureux explorateur qui, le premier, a signalé les merveilles de cet arbre et que les Oualomos avaient emprisonné. Ils le délivrent et il meurt dans leurs bras. Et ici le deuxième brigand s'arrange pour faire retenir le jeune ingé-

nieur à la place du mort. Heureusement, à Paris, ses amis, Napoléon Capoulade et sa jolie sœur, veillent. Tranquillisez-vous; ils viennent le délivrer, au prix de quelles péripéties, avec quel courage et quelle adresse! Demandez-le aux auteurs. Le brigand n° 2 est forcé de leur obéir, il finit par ne pas leur échapper, pas plus que son n° 1. Le délégué du ministre lui-même « écoppe » de son vestiaire (p. 312). L'idylle se termine par un mariage et la pauvre veuve de l'explorateur se voit à l'abri, elle et son enfant, avec une fortune que lui remet le généreux inventeur. Il n'y a pas une ligne à reprendre et beaucoup sont des plus édifiantes, telle que la conversation de l'indigène avec l'étranger (p. 209). Par exemple l'épisode du docteur à Marseille est peut-être un peu trop extravagant; mais il fallait bien procurer quatre sous aux débarqués.

13. — On répand de très douces, de très bonnes larmes en lisant *Seulette*, de M. Pierre Maël. Le nom si connu de l'auteur annonce au lecteur qu'il faut bien vite se transporter en Bretagne. Là, entre Pont-Labbé et Audierne, vous assisterez à une émouvante scène de naufrage. Du haut du pont du transatlantique, qui s'abîme dans les flots, une femme jette à la volée un poupon. L'homme qui commande le bateau de sauvetage, un ancien lieutenant de vaisseau, l'attrape dans ses bras. Dix ans après, il apprendra que c'est sa petite nièce qu'il a ainsi recueillie. Mais, auparavant, il l'aura conquise par sa tendresse et par ses soins. Par amour pour elle, il aura été jusqu'à la confier à sa parente, une vieille femme revêche, qui, séduite par le charme de la fillette, veut aussi contribuer à son bonheur en faisant son éducation. Mais, autant l'enfant a été comprise par le loup de mer, autant elle a été mal prise par la cousine roide et aigre. Même les bonnes sœurs ursulines font fausse route. L'impétueuse nature de Véfa brise toutes les entraves, elle s'échappe du couvent le jour de la distribution des prix pour rentrer chez son « Bon Ami. » La route est longue! L'enfant s'endort de fatigue et de froid. Elle est sauvée par de braves forains, et alors, au contact d'une jeune et jolie dompteuse, qui a autant de cœur que de courage, elle se sent, la petite intrépide, pousser vers la vocation de belluaire. On conçoit que « Bon Ami » et Mme de Kerscoët aient demandé à réfléchir avant d'accorder la permission, pensant que la fillette pourrait bien changer d'avis (p. 291). On pourrait reprocher au roman de manquer de dénouement, ou plutôt d'en avoir trois ou quatre successifs. Tel qu'il est, il plaira excessivement aux grandes fillettes par la variété et le poignant des aventures; il ne charmera pas moins les parents par la description très pénétrante du caractère de l'enfant et de ses éducateurs. La note religieuse est très vive, très heureuse, sachant, sans parti pris, faire l'éloge et reconnaître les défauts. Quant au style, c'est du bon Pierre Maël.

14. — Dans son livre *Beaux-frères*, M. Jeanroy décrit d'une façon pénétrante de jolies scènes de famille. Veuf en premières noces, M. Sacaze, Toulousain un peu « mouton », se remarie avec une dame Fréchou, dominatrice et cassante. Le premier a un fils, la seconde un fils et une fille. Sacaze père, son fils Maurice et Mlle Thérèse Fréchou s'entendent comme trois doigts de la main ; Mme Sacaze numéro deux et son fils Julien forment le camp contraire. Entre les belligérants, il y a le chanoine Fréchou, digne homme, toujours de bonne humeur, toujours conciliant et avisé, sans qu'il y paraisse plus qu'il ne convient. Le chanoine, frère du premier mari de Mme Sacaze, intervient adroitement chaque fois qu'il le peut, et, Dieu aidant, contribue beaucoup à assurer la paix générale. On le retrouve surtout, le bon chanoine, à l'heure des crises; et il sait trouver les solutions, grandement secondé d'ailleurs par l'aimable Thérèse, par le sérieux Maurice et bientôt par les autres. Aussi saura-t-il prêter sa simple et habile diplomatie aux combinaisons familiales les plus délicates. Une union s'accomplit d'abord, en notable partie par ses soins : celle de Thérèse avec un jeune officier, et cela grâce à la générosité de Maurice qui constitue une dot à sa belle-sœur de ses deniers propres, malgré elle. Enfin, l'ouvrage se ferme sur une promesse de mariage entre le jeune Sacaze et une amie de Thérèse. Quant à Julien, qui vient d'entrer à Saint-Cyr, il se contentera, provisoirement, de l'espoir prochain de s'entendre appeler : oncle Julien. Amusant récit où les caractères sont bien dessinés et où la pensée chrétienne se fait jour, nette et franche.

15. — Quel titre retentissant : *Le Démon des sables*, et quelle époque : *1798 !* M. G. Toudouze nous fait, au début, assister à une fête « civique » où la République célèbre les mérites d'un officier de la marine, « ci-devant royale », mort en mission au pays des Pharaons. Cet officier s'appelle Jules Mathelin. André Norcy, fils d'un brave mort à l'armée, jure, à ce moment, de se rendre en Afrique pour ramener les restes de Mathelin à sa veuve désolée et à sa fille Juliette, des amies de sa mère à lui, André. Et il s'embarque bientôt pour l'Égypte, comme savant, à la suite de l'expédition que commande le général Bonaparte. Sous la forme du roman, c'est l'histoire d'une partie de la campagne, jusques et y compris la retraite de l'armée française après la levée du siège de Saint-Jean d'Acre. On trouve là des types de troupiers fort amusants et non moins héroïques : comme tous les fils de la Gaule, ils vont à la bataille comme à une fête, ce qui ne les empêche pas de récriminer très haut quand les choses s'embrouillent. On ne saurait trouver quelque chose de plus saisissant, de plus dramatique que l'aventure de Norcy et des quinze compagnons que lui a donnés le général en chef quand ils partent à la recherche des « manes » de Jules Mathelin. Arrivés au milieu de ruines grandioses, ils sont trahis par un Arabe

qui les mure littéralement dans un immense tombeau royal duquel ils ne s'échappent que par la providentielle intervention d'une sorte de squelette vivant, seul habitant de ce lieu redoutable. Or, il se trouve que l'énigmatique personnage n'est autre que Jules Mathelin, en chair et en os, plus en os qu'en chair. Nos hardis Français ne parviennent à regagner l'armée qu'après avoir livré aux Arabes et à un parti de Mamelucks un combat acharné ; après quoi, André Norcy et Jules Mathelin, trompant la surveillance des Anglais, traversent la Méditerranée, rentrent en France et gagnent Paris. Et l'histoire finit par le mariage d'André Norcy et de Juliette Mathelin. Roman militaire très empoignant, mais où l'on voit poindre un bout d'oreille, sinon révolutionnaire, du moins quelque peu bonapartiste.

16. Il est bien difficile, pour un chasseur, de l'Ouest surtout, d'analyser le livre que M. A. Chenevière vient de publier sous le titre de : *Mon Carnet de chasse*. Il semble que ce sont des « galejades » où il ne manque même pas « Tartarinet » à défaut de Tartarin. En tous cas, ce sont d'amusants récits, tels qu'on en entend le soir, près de l'âtre, après la brumeuse journée, quand le feu pétille et que le bon vin a réchauffé. C'est en Camargue que l'auteur nous mène le plus souvent, bien qu'il ait fait quelques excursions dans le Nord, dans l'Est, jusqu'en Allemagne même. Nous avons ouï parler de ces chasses languedociennes, aux affûts de canards, aux battues de macreuses, que traversent, comme une fantastique apparition, l'apparition des « brooû », défenseurs de bécassines. M. Chenevière n'a eu garde d'oublier une merveilleuse chasse au roitelet! et à l'ours! dont on détailla tous les morceaux sans en voir la queue. Il y a même une battue au papetier avec traqueurs, qui se retrouvent au quartier latin. Pour l'enseignement de nos lecteurs, il faut dire, que le papetier est un gibier d'espèce fort rare et qui ne se rencontre guère que sur le pavé. Pour terminer le tableau, l'auteur fait appel aux gardes et aux braconniers, voire même aux présidents de chasse, et il donne une note émue en parlant du garçonnet, Jacquot, qui ressemble déjà à son père et qui lui succédera. Notre confrère Grosclaude a écrit une spirituelle préface, comme toujours, où l'on voit bien qu'il revient de Madagascar. Quelques bons coups de crayon de Le Mouel et une ravissante couverture. *Dixi*.

17. — Aimez-vous les histoires de chasse et de collège? En voici une : *Le Fils du garde-chasse*. M. Vauzanges, écrivain et artiste (c'est lui qui a illustré son volume) nous raconte la vie très simple, très unie, fort droite, d'un petit bonhomme sympathique qui sauve la vie de la fillette des maîtres de son père. Bénéficiant de la reconnaissance de ceux-ci, il devient, au collège, le condisciple du frère de la fillette. Là, il fait merveille et son exemple est des plus salutaires pour ledi condisciple qui, sans cela, risquait de devenir un fruit sec. Récom-

pense : on chasse sur les domaines de M. Tancarel, et non seulement on s'attaque au gibier, mais aussi aux braconniers. Puis le travail reprend, les années passent et les jeunes gens entrent dans la vie réelle. Le malheur frappe un jour à la porte des généreux bienfaiteurs, et leur obligé se montre ce qu'il n'a jamais cessé d'être : un cœur d'or et une âme bien trempée. Même il les tirerait d'embarras, si les événements, sombres d'abord, ne prenaient bientôt une tout autre couleur. Mais l'épreuve a suffi : Henri Verdon, le fils du garde-chasse, épouse Mlle Tancarel. Et tout est bien. Que manque-t-il à cet intéressant roman : rien, ou presque rien, en vérité : l'idée religieuse.

18. — Les *Souvenirs d'un écolier russe,* par M. Pozniakoff, sont des scènes de la vie de collège à Saint-Pétersbourg, dans lesquelles se montrent des gamins avec les vertus et les vices de leur âge ; mais vertus et vices plus particulièrement inhérents aux enfants de nos alliés d'aujourd'hui. C'est dire qu'il y a un attrait de plus à lire ces pages, d'ailleurs très soigneusement rédigées, qui nous initient à des mœurs ignorées de la plupart d'entre nous. Ce livre, très moral, ne choque en rien nos idées religieuses, et l'excellente traduction de MM. L. Golschmann et E. Jaubert le fait lire avec beaucoup de plaisir. Il satisfera même les personnes âgées qui aiment à lire des livres étrangers, car il contient une foule de détails sur la pédagogie. La bonne Mme Tercinet y fait jouer aux Français un rôle très honorable, mais bien entendu les Russes ont le pompon.

19. — *Les Robinsons de la Nouvelle-Russie* sont deux jeunes Français, Parisiens de Paris, Pierre Baluchard, autrement dit « Pierrot », et Désiré Lenoir, surnommé « Ripaton » à cause de ses invraisemblables brodequins. Nos deux gaillards partent pour la Russie afin de pénétrer les secrets de la charcuterie moscovite dont M. Baluchard père entend tirer parti au mieux de ses intérêts de notable charcutier. Débarqués à Odessa, Pierrot et Ripaton ne tardent pas à négliger, à oublier même le but en vue duquel ils se sont transportés dans l'empire des Tsars. Flanqués de leur chien Dèche, ils commencent, sous la conduite d'un brave Hongrois, dont ils ont fait la connaissance, par parcourir la steppe jusqu'à une ville importante, Alexandrovsk. Là, ils deviennent apprentis dans une fabrique de filets. Puis, leurs patrons ayant fait un gros héritage inattendu à Tiflis, ils les accompagnent dans un voyage à la grande cité. Et que d'aventures en route ! Enfin, toujours oubliant la charcuterie, ils entrent en qualité de commis à la correspondance dans une entreprise de mines d'or en Sibérie. Tout leur réussit à ce point qu'ils sont bientôt acceptés comme associés par leur nouveau patron. Telle est l'affabulation de cet agréable récit dans lequel on trouve surtout la description des pays parcourus et celle des mœurs des habi-

tants. L'intérêt est réel. Ajoutons que si la note religieuse est un peu vague, du moins l'auteur ne l'a-t-il pas évitée, car il mentionne (p. 116) l'accomplissement par ses petits héros de leurs devoirs de chrétiens : ils assistent à la messe du dimanche. Et le tout se termine par un mariage parisien et une union franco-russe.

20-21. — Encore deux beaux albums, dans le format grand in-4, publiés par la maison Garnier : *La Légende du Juif-Errant* et *les Dernières Merveilles de la science*. Le premier nous offre, avec une fort belle reproduction, au moyen de la gravure sur bois, des dessins saisissants de Gustave Doré, l'histoire de la légende du Juif-Errant, depuis ses origines, à travers les diverses transformations qu'elle a subies. C'est à M. Pierre Dupont qu'est due cette notice. L'auteur nous donne le texte des diverses complaintes chantées dans les veillées villageoises et les foires de campagne. La plus célèbre est imprimée avec sa vieille musique, à laquelle M. Ernest Doré a joint un accompagnement. Il ne s'est pas borné à cela : il a composé un air nouveau pour la chanson si grandiose de Bérenger. Et l'album se termine par un poème de M. Pierre Dupont, animé d'un beau souffle poétique. Mais le principal attrait de cet album, ce sont les grandes compositions de Gustave Doré, qui ont une vigueur et une originalité si puissantes, et la valeur d'une œuvre d'art.

— M. Daniel Bellet a voulu offrir à la jeunesse des notions sur *les Dernières Merveilles de la science*. Dans des pages entremêlées de gravures en noir et en chromolithographie, dues à M. G. Lasellaz, il expose ce qui est relatif à l'électricité et à la lumière électrique, aux chemins de fer électriques, aux rayons X, au téléphone, au phonographe, à la photographie instantanée, au kinétoscope et au cinématographe. Ces notions, données sous une forme très claire, ne peuvent manquer d'intéresser vivement les jeunes lecteurs. L'exécution typographique est des plus soignées.

22. — *Oh! les jolies histoires d'animaux!* tel est le titre d'un album où le docteur Azoulay fait passer sous les yeux lions, tigres, éléphants, rhinocéros, hippopotames, tapirs, girafes, chameaux, dromadaires, singes, chimpanzés, bisons, ours, zèbres, loups, hyènes, chacals. Il n'y manque que le renard. Mais l'ouvrage aura une suite. En attendant, les descriptions sont écrites avec humour, et les quinze planches en couleurs d'après les aquarelles de H. Daudet et de T. Vardon sont très réussies. Notons seulement un rapprochement un peu forcé entre le chimpanzé et l'homme. Non, Monsieur le docteur, nous ne sommes pas « tous des animaux. » Vous oubliez l'âme immortelle!

VISENOT.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Vocabulaire manuel d'économie politique*, par Alfred Neymarck. Paris, Colin et Cie, 1898, in-12 cart. de 478 p., 5 fr. — 2. *Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, par Maurice Block, 55e année. Paris, Guillaumin, 1898, in-16 de 896 p., 9 fr. — 3. *Études d'économie politique appliquée*, par Léon Walras. Paris, Pichon, 1898, in-8 de 500 p., 7 fr. 50. — 4. *La Commission des douanes et celle des pompes funèbres*, par Eugène de Masquard. Paris, Chamuel, 1898, in-12 de 36 p., 0 fr. 50. — 5. *Esquisse d'un tableau raisonné des causes de la production, de la circulation, de la distribution et de la consommation de la richesse*, par Manuel Tessonneau. Paris, Giard et Brière, 1898, in-12 de 132 p., 2 fr. — 6. *Le Socialisme au jour le jour*, par Jules Guesde. Ibid., 1899, in-12 de 488 p., 3 fr. 50. — 7. *La Réforme agraire et ouvrière en action*, par Amédée Saint-Ferréol. Ibid., 1898, in-12 de 536 p., 4 fr. — 8. *Socialisme et liberté*, par Rienzi. Ibid., 1898, in-12 de 268 p., 3 fr. — 9. *Formes et essence du socialisme*, par Saverio Merlino. Ibid., 1898, in-12 de 294 p., 3 fr. 50. — 10. *Le Clergé et la Question sociale, examen critique*, par Auguste Onclair. Paris, Téqui, 1898, in-12 de 172 p., 1 fr. — 11. *Études de psychologie sociale*, par G. Tarde. Paris, Giard et Brière, 1898, in-8 de 326 p., 7 fr. — 12. *Les Lois sociales, esquisse de sociologie*, par G. Tarde. Paris, Alcan, 1898, in-12 de 172 p., 2 fr. 50. — 13. *Les Institutions professionnelles et industrielles*, par Herbert Spencer. Paris, Guillaumin, 1898, in-8 de 526 p., 7 fr. 50. — 14. *Questions philosophiques, politiques, sociales*, par l'abbé de Blaviel. Cahors, Delsaud; Paris, Retaux, 1898, in-12 de 384 p., 3 fr. — 15. *Essai sur les lois naturelles de la société politique*, par l'abbé Fayet. Moulins, Auclaire, 1898, in-12 de 292 p. — 16. *Autour du monde millionnaire américain*, par F.-E. Johanet. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-12 de 380 p., 3 fr. 50. — 17. *Les Industries monopolisées aux États-Unis*, par Paul de Rousiers. Paris, Colin et Cie, 1898, in-12 de xvi-340 p., 4 fr. — 18. *Les Impôts en Suisse*, par Max de Cérenville. Paris, Chevalier-Marescq, 1898, in-8 de 240 p. avec tableaux, 7 fr. — 19. *La Réforme monétaire de la Russie*, par Ethocle Lorini. Paris, Giard et Brière, 1898, in-8 de xii-244 p., 6 fr. — 20. *Le Socialisme et la Révolution française*, par André Lichtenberger. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 316 p., 5 fr. — 21. *Le Participationnisme, ou la Justice dans l'organisation du travail*, par A. Coutarel. Paris, Giard et Brière, 1898, in-8 de viii-380 p., 6 fr. — 22. *Le Métayage et la Participation aux bénéfices*, par Roger Merlin. Paris, Rousseau, 1898, in-8 de xvi-578 p., 6 fr. — 23. *L'Association de l'ouvrier aux profits du patron et la Participation aux bénéfices*, par Paul Bureau. Ibid., 1898, in-8 de xx-322 p., 6 fr. — 24. *La Participation aux bénéfices*, par Émile Waxweiler. Ibid., 1898, in-8 de 320 p., 6 fr. — 25. *La Participation aux bénéfices*, par Maurice Vanlaer. Ibid., 1898, in-8 de 310 p., 6 fr.

1. — Commençons par l'économie politique proprement dite ou ce qui a la prétention d'en être. — Le *Vocabulaire manuel d'économie politique*, de M. Alfred Neymarck, fera-t-il avancer la science en la vulgarisant? Hélas! je crains bien plutôt que le volume n'enlève à la réputation de son auteur. Il a des lacunes inexplicables (par exemple : les mots *loyer*, *arrérages*, *mercantile*, *mercantilisme*, etc., etc.); il a des articles où la passion remplace l'information (par exemple, celui qui est consacré à M. Méline, et qui, au lieu de détails de biographie économique, donne un discours de M. Léon Say, prononcé en 1891); enfin, on y constate l'absence complète de sources et de références : ainsi, aux mots *école inductive*, *école déductive*, au lieu d'explications,

on ne trouve qu'un rébus en trois lignes, et le mot *religion*, en fait d'auteurs à consulter, au pluriel, vous renvoie tout simplement, au singulier, à un écrit quelconque de M. de Molinari (paru sous ce titre en 1892). Ce n'est pas même tout, et de graves erreurs de définitions et de doctrines nous ont choqué en maint endroit. Ainsi M. Neymarck définit la rente « le revenu annuel produit par la terre ou par le capital » (p. 357), de telle sorte qu'il confond la rente avec ce que les anciens économistes anglais appelaient « les profits du capital » et avec ce que les modernes appellent en français tantôt « le loyer » et tantôt « l'intérêt. » Dix lignes plus loin, M. Neymarck affirme que rente signifie encore « l'intérêt produit par un fonds d'État. » M. Neymarck n'a-t-il donc aucun soupçon du contrat de rente, ni dans le droit ancien, ni dans le code civil, ni dans les lois qui ont autorisé nos ministres à aliéner des rentes sur l'État? Bref, il faut connaître à fond l'économie politique pour pouvoir ouvrir impunément le *Vocabulaire* de M. Neymarck, et si on la connaît bien, on n'a nul besoin des explications incomplètes ou puériles (comme *acquits à caution*, *admission temporaire*, *drawback*, etc.), qui alternent avec des définitions fausses.

2. — L'*Annuaire de l'économie politique et de la statistique* vient de publier son 55e volume, celui de l'année 1898. Il est aussi bourré de documents et de chiffres que ceux des années précédentes, tant pour la France que pour la ville de Paris, les colonies et l'étranger. Il est bien entendu, d'ailleurs, que c'est la simple réimpression de documents officiels et que les éditeurs de ce volume n'ont eu qu'à les collectionner. A plus forte raison, n'est-ce point leur faute si quelques-uns de ces documents sont déjà légèrement vieillis. Ainsi, en 1898, pourquoi en est-on encore à 1895 pour la statistique des tribunaux criminels, à 1894 pour celle des tribunaux civils et de commerce, à 1891 pour la répartition de la population par profession? Depuis 1891, cependant, il y a eu le recensement de 1896, sans compter la statistique agricole décennale de 1892, que nous aurions aimé à trouver dans ce volume. Mais, encore une fois, à qui la faute?

3. — Le volume : *Études d'économie politique appliquée*, de M. Léon Walras, a été formé par la réunion de divers articles ou mémoires déjà publiés dans des revues ou présentés à des sociétés. De ces études, quelques-unes sont assez anciennes, comme celles sur la monnaie (rédigées en 1884, 1886 et 1887) et celle sur l'État et les chemins de fer (1875); d'autres, plus récentes, traitent des salaires, du libre-échange, du crédit, des banques d'émission, de la bourse, etc. Dans la forme, on voit du premier coup que l'œuvre n'est pas issue d'un seul jet. Ajoutons, pour ceux qui ne connaîtraient pas M. Walras, que le tout est hérissé de théorèmes, d'équations et de courbes mathématiques, ce qui rend la lecture impossible au vulgaire et difficile aux initiés, et

ce qui enlève au volume le caractère d'une économie politique « appliquée. » Mais, cela dit, on lira avec intérêt nombre des pages de M. Walras. Sa théorie de la monnaie et son plan pour en maintenir le pouvoir général aussi fixe et aussi constant qu'il serait désirable, méritent à bon droit l'attention. Tout cependant n'est pas neuf, ne fût-ce que l' « esquisse d'une doctrine économique et sociale », qui clôt le volume et où l'on retrouve une théorie générale de la société qui a figuré dans les *Études d'économie sociale*. Là, M. Léon Walras redevient le déterministe et le positiviste que l'on connaît par ailleurs. Il trouve « très faibles les titres du spiritualisme académique à venir s'installer dans notre science pour la diriger en la dévoyant »; il l'accuse de « réaliser les abstractions d'âmes et d'individus..., d'aspirer, avec les mots d'esprit et de liberté dans la bouche, à être la religion des intérêts les plus égoïstes et de ne tolérer aucune discussion » (p. 462). Cela le rend dur pour M. Baudrillart et hautain pour quiconque ne pense pas comme lui; mais cela ne le rend ni plus clair dans ses formules, ni plus près de la vérité pratique dans les déductions qu'il en tire.

4. — Sous le titre : *La Commission des douanes et celle des pompes funèbres*, M. de Masquard réédite, pour la propagande, des articles publiés en 1891 dans le *Petit Républicain du Midi*. Ce n'était pas la peine, assurément, de faire gémir à nouveau la presse. Il est difficile de démêler cet écheveau fort embrouillé. M. de Masquard, nationaliste et terrien (?), y a mis de tout et contre tout le monde, y compris contre M. Pasteur, qui, non seulement, paraît-il, ne guérit pas la rage, mais qui, au contraire, a considérablement augmenté le nombre de ses victimes (p. 5).

5. — *Esquisse d'un tableau raisonné des causes de la production, de la circulation, de la distribution et de la consommation de la richesse...* Bon, me disais-je, voilà un manuel classique, et un de plus ne gâtera rien. Pas du tout. M. Marcel Tessonneau (*alias* Émile Vérité) a une tout autre conception de notre science. Ayant supprimé la circulation, qu'il fait entrer dans la « création des richesses », puis la distribution qui est pour lui une « conséquence forcée de la manière dont la production est effectuée dans certaines conditions » (p. 11), il étudiera la production et la consommation, d'abord « chez l'individu », puis « dans une société », et toujours sous le triple aspect de la « cause originelle », de la « cause finale » et des « causes efficientes. » Voilà de la symétrie poussée un peu loin. Ce plan une fois tracé, l'auteur le remplit en courant, avec des affirmations systématiques que le matérialisme lui fournit. Il part de ce principe que l'homme ne produit qu'en « abandonnant aux objets extérieurs une partie de leur individu » (p. 12), ce qui suppose que les formules mathématiques de la con-

servation de l'énergie commandent à la production et à l'échange économiques. « La cause originelle de la production dans l'individu, dit-il ensuite, réside dans la conséquence de l'attraction universelle » (p. 17) ; et « l'attirance des objets s'exerce surtout sur la partie du système nerveux dénommée l'intelligence... », laquelle « fournit sa substance aux produits de la matière fournie par une ou plusieurs intelligences antérieures et conservée sur sur le papier au moyen de signes conventionnels compris de la plupart des hommes » (p. 34 et s.). Mais le système nerveux renferme la volonté aussi bien que l'intelligence. Or, il n'y a pas deux choses aussi opposées l'une à l'autre que le sont l'intelligence et la volonté (p. 34) ; et la loi évolutive du genre humain, c'est que « le règne de la Volonté décroît pour préparer le règne de l'Intelligence... » ; c'est que l'autorité cède la place à la liberté ; c'est qu'avec l'autorité « vont disparaître tous ses effets, vont s'évanouir tout ce qui vient d'elle, et notamment l'héritage et les lois positives » (p. 91-92). Alors, plus de monnaie ; alors, plus d'intérêt, parce que « le capital sera toujours entre les mains de celui qui le fera valoir » (p. 111) ; et la loi de l'offre et de la demande n'amènera pas l'oscillation des prix, parce que « la consommation deviendra adéquate à la production (p. 109). En ce temps-là, en effet, l'intelligence aura réalisé l'équation de l'effort et du résultat, « suivant que le besoin résultait, pour quelques parcelles de l'être humain, d'aller se réunir au milieu favorable, ou du désir, pour quelques parcelles du milieu, d'aller augmenter d'autant l'être humain qui les attirait » (p. 124). Voilà à travers quelles broussailles de sophismes le matérialisme philosophique et la théorie de la conservation de l'énergie amènent des cerveaux déséquilibrés au socialisme et à la loi d'attraction de Fourier.

6. — Jules Guesde — Bazile de son vrai nom — a jugé bon de recueillir sous le titre : *Le Socialisme au jour le jour* les articles qu'il avait publiés dans le *Cri du Peuple*, de 1884 à 1886. Mais que deviendraient nos bibliothèques, si chacun des innombrables hommes de plume qui noircissent par métier des colonnes de journal s'avisait d'intéresser les libraires et les générations à venir en réimprimant leurs alinéas décousus ? Ce n'est pas cependant que la prose de Jules Guesde vaille mieux que celle des autres. Pour moi, ce livre n'a qu'un mérite : fournir aux hâbleurs de clubs, de grèves et de tréteaux un répertoire de sophismes, de déclamations, de lieux communs et de faits économiques ou sociaux volontairement travestis. Pour n'en citer qu'un exemple, je prends la page où Jules Guesde, affirmant que l'institution de la propriété est la cause de la diminution de la natalité en France, et se mettant « entre la fin de la France par la propriété, et la fin de la propriété individuelle du sol et des autres moyens de

production », déclare que « la France finirait si, heureusement pour elle, le collectivisme ou le communisme révolutionnaire du parti ouvrier n'était pas là pour la sauver » (p. 23). Ce parti ouvrier, l'auteur l'a défini dans une lettre à Jules Vallès, éditée ici comme préface : « Le parti ouvrier français, disait-il, auquel j'appartiens, non seulement jusqu'à la prison, mais jusqu'au mur inclusivement..., a pour but l'expropriation de la classe capitaliste et l'appropriation collective des moyens d'appropriation et d'échange, en s'emparant révolutionnairement du pouvoir politique » (p. II). Au moins c'est clair.

7. — Le livre de Guesde était méchant; celui de M. Amédée Saint-Ferréol, *la Réforme agraire et ouvrière en action*, n'est que « bébète. » Après avoir parlé des milliers de siècles que la race humaine a mis pour monter de la sauvagerie jusqu'au prolétariat, l'auteur se demande quel sera le régime de demain, le régime qui justifiera enfin toutes les aspirations. Sera-ce le collectivisme? Non : M. Saint-Ferréol rêve le « propriétariat. » Les paysans seront chacun propriétaires viagers d'un lot de terre capable de les nourrir eux et leurs familles; « cette portion, est-il dit, est fixée approximativement à quatre hectares, étendue jugée suffisante pour une famille de quatre personnes (p. 70 et s.). Dès lors, M. Saint-Ferréol ne doute plus de rien : la terre, mieux cultivée, produira davantage; la population ne menacera plus d'augmenter; la statistique résoudra « toutes les questions relatives à l'impôt sur le revenu ou le capital, à l'hérédité, à une meilleure répartition de la propriété et à l'organisation du travail » (p. 79). Les ouvriers, de leur côté, seront propriétaires des usines et des machines à l'aide des sociétés coopératives. Et puis l'auteur jongle avec des chiffres, pris de ci de là, concordants ou contradictoires, peu lui importe, puisqu'il ne lui est jamais arrivé de douter de quelque chose. Il ne soupçonne pas qu'on dit « surproduction » au lieu de « superproduction » (p. 29, 99, etc.); il fait de Malthus « un célèbre anarchiste anglais » (p. 94); et, quand il cite des couplets de Pierre Dupont, il en mutile les vers (p. 41). Ajoutez des coupures de journaux, des sorties contre les libre-échangistes, les protectionnistes, etc., etc., et une longue digression sur Dreyfus (p. 466-480).

8. — Dédier un livre à Véra Sassoulitch, « l'héroïne, la femme modeste, l'amie fidèle », c'est dire d'avance ce qu'il sera. Mes pressentiments ne m'ont point trompé : je trouve dans *Socialisme et liberté*, de Rienzi (H. van Kol) ce que j'attendais. C'est daté de Java, avec la prétention d'être une réfutation du charmant petit livre de Richter : *Où mène le socialisme*. Au fond, ce n'est qu'une macédoine de lieux communs sur le collectivisme. L'auteur invente une histoire de l'humanité depuis le jour où elle sortit du « protoplasme visqueux » qui la renfermait (p. 24); il fait une histoire de l'État au point de vue de la

propriété, parce que « chacune des formes nouvelles de l'État n'est qu'une conséquence des rapports modifiés de la propriété » (p. 108). Puis « l'État disparaîtra, avec le développement de l'humanité » (p. 156), parce que « la force obligatoire de l'État devient superflue dans une organisation sociale meilleure » (p. 164). Alors, direz-vous, ce Javanais-là est anarchiste? Non, puisqu'il cherche à réfuter, très faiblement il est vrai, l'anarchisme. Marxiste? Oui, plutôt, puisqu'il le déclare en propres termes (p. 4) et loue sans réserves Jules Guesde et Engels. D'autre part aussi, comme s'il était possibiliste, disciple de Schæffle et de Malon, il conclut, comme formule dernière, à la « décentralisation des pouvoirs politiques et à la centralisation des forces économiques », avec une Chambre économique chargée de « régler l'achat des matières premières, de ralentir ou d'accélérer la production selon les besoins et de fixer le prix des marchandises et les heures de travail » (p. 234). Au point de vue religieux, c'est le matérialisme pur, avec l'idée que le christianisme s'est présenté comme « une solution sociale bien plus que comme une rénovation religieuse », et qu'il a procédé du principe de la « communauté des biens et de leur répartition selon les besoins », jusqu'à ce que l'Église se fût « écartée totalement de sa doctrine primitive pure, toute d'amour et de fraternité » (p. 58-59).

9. — *Formes et essence du socialisme :* ici M. Merlino, se servant cette fois du français, a résumé ensemble son volume de 1897 : *Pro e contro il socialismo,* et sa brochure de 1898 : l'*Utopia collettivista.* Aux premières lignes on est assez content de voir distinguer le « socialisme des socialistes », qui est fait de théories, et le « socialisme des choses », qui est fait de « l'aspiration commune des hommes au bien-être » (p. 4). Mais on n'est pas long à s'apercevoir que l'auteur et la logique sont brouillés entre eux. Qu'est-ce qu'un philosophe pourrait penser, par exemple, de cette proposition que « les formes et les modalités du socialisme peuvent être appliquées de façon à en détruire l'essence » (p. 14)? Je cite également comme un tour de force (les efforts de M. Merlino pour démontrer que la famille et l'union libre vont parfaitement ensemble, parce que « la famille abandonnera son enveloppe légale et perfectionnera son essence », à mesure que « la jalousie décroîtra chez les peuples et les individus les plus développés » (p. 113-115). On tombe sur de longues critiques du marxisme, etc., et l'on voit ensuite qu'entre tous ces systèmes « les divergences ne peuvent être que de pure forme, que ce qui les sépare les uns des autres est faux, et que ce qui les unit est seul vrai » (p. 169). Quelle logomachie et quelle synthèse de pour et de contre! Le plus grand intérêt du volume, le seul même dirons-nous, c'est la longue préface que M. G. Sorel y a mise. Il y a du fort bon dans sa critique du marxisme. Les socialistes, selon lui, n'ont pas d'idée nette sur la compatibilité du

socialisme et de la concurrence (p. XXVIII et s.), et leurs prophètes, faute d'avoir compris l'évolution, sont réduits à une « idéologie catastrophique » (p. XII). N'ont-ils même pas poussé l'esprit de discussion jusqu'à se partager sur la question Dreyfus, au lieu de se grouper autour de Jaurès, qui défendait si bien le « youtre » (p. XIV)?

10. — Après la thèse, la réfutation. M. l'abbé Onclair en fait une intitulée : *Le Clergé et la Questisn sociale, examen critique.* Nous-même, ici, avons analysé le volume de Mgr Scheicher, et nous avions eu la même impression que M. l'abbé Onclair. C'est que Mgr Scheicher est un démocrate chrétien à qui Marx et Schæffle sont bien près d'avoir tourné la tête, mais qu'après cela il est un piètre logicien tout autant qu'un guide dangereux. En tout cas, il a trouvé cette fois un critique acerbe et mordant qui met bien le doigt sur les sophismes et les équivoques. Mgr Scheicher en sort bien fustigé. L'âge et le caractère du critique non moins que les témérités du critiqué, autorisaient cette verdeur de langage, qui soutient avantageusement l'attention.

11. — M. Tarde, que ses *Lois de l'imitation* auraient suffi à faire connaître, a réuni, comme d'*Études de psychologie sociale*, un grand nombre d'essais très divers parus presque tous dans des revues. Lui-même convient qu'elles sont groupées dans le plus parfait désordre. La sociologie et la criminalité sont les deux principaux sujets qui les inspirent. Quelques-unes sont des critiques passablement acerbes de certaines imaginations des sociologues les plus cotés. Je suis sûr, par exemple, que M. de Greef avec son transformisme social, M. Giddings avec ses divisions uniformément quaternaires (que M Tarde appelle le système des « tétratomies »), M. René Worms avec son essai de réhabiliter l'école organique et les théories d'organisme social, puis MM. Durkheim, Gumplowicz, etc., pourraient se trouver peu flattés d'être ridiculisés comme ils le sont. Et cependant ce sont bien là les flambeaux les plus lumineux de « l'Institut international de sociologie », dont M. Tarde se vante d'être membre. Qu'est-ce à dire, sinon que la sociologie spencérienne, matérialiste, transformiste, évolutionniste, etc., etc., ressemble beaucoup plus à une tour de Babel qu'à une science? N'importe, ces discussions sont un côté très instructif de l'ouvrage de M. Tarde; aussi ne le croyons-nous nullement à dédaigner. On y apprend à connaître beaucoup d'auteurs de ce monde-là, et on y trouve beaucoup d'arguments contre eux. Puis, quand on est arrivé à la fin du volume, on est absolument sceptique — sceptique en sociologie, veux-je dire, — et l'on revient instinctivement à l'humble bon sens : car des remarques judicieuses, comme M. Tarde en a parfois, ne constituent ni un système de vérités, ni même un système d'affirmations.

12. — M. Tarde, quelque part ailleurs, dans ses *Lois sociales, esquisse de sociologie*, a essayé d'écrire son système. Ce n'est pas seule-

ment, comme il le dit, « le résumé ou la quintessence de ses trois principaux ouvrages de sociologie générale, mais encore et surtout le lien intime qui les unit » (p. 5). L'ouvrage a trois parties : 1° la répétition des phénomènes ; 2° leur opposition ; 3° leur adaptation. Je ne conteste point qu'il y ait quelques idées dans la première partie : celles-ci, entre autres, que, à côté de la « psychologie intra-cérébrale » ou purement individuelle, il y a une « psychologie intercérébrale », qui étudie « la suite des rapports conscients de plusieurs individus et d'abord de deux individus » (p. 28). C'est elle qui fournira le « fait social élémentaire », car M. Tarde, adversaire des « évolutionnistes unilinéaires et de M. Durkheim », veut toujours étudier « le gros par le détail », c'est-à-dire les similitudes d'ensemble par l'entassement de petites actions élémentaires » (p. 42). M. Tarde est conséquent avec lui-même quand, plus loin, il explique, contre la plupart des évolutionnistes, qu'il y a, non pas une évolution et une loi de l'évolution, mais des évolutions multiples, innombrables, non subordonnées les unes aux autres (p. 125). De la sorte donc, M. Tarde n'a guère de thèse d'ensemble, si ce n'est que la philosophie générale et la métaphysique lui sont en horreur, qu'il est pétri de scepticisme positiviste et qu'il ne trouve pas assez de reproches à faire à la théorie des causes finales et aux « cause-finaliers » (p. 118-122). On comprend donc qu'il condamne Bossuet, les théologiens en général, le Père Gratry (p. 49-50), et même Auguste Comte, ce dernier coupable, selon lui, d'avoir « fait converger toute l'histoire de l'humanité » vers quelque chose, ce quelque chose fût-il avec Comte « une sorte de néo-catholicisme laïque » (p. 123). Aussi, quand même la sociologie de M. Tarde est aux antipodes de celle de l'école « organique » dont René Worms et Novicow sont les flambeaux passablement fumeux, il met les élucubrations de ces derniers fort au-dessus des « excentricités de l'exégèse catholique » (p. 50). — Voilà l'impression générale qui me reste de cet opuscule : pour me compléter, je dirai que la seconde et la troisième parties, sur l'opposition et l'adaptation des phénomènes, n'ont pas même le peu de philosophie de la première et qu'elles sont vraiment puérites par maint endroit, avec des analogies et des exemples glanés de manière disparate parmi les sciences et les règnes les plus divisés.

13. — Passons au grand maître de l'évolutionnisme, Spencer. Ses *Institutions professionnelles et industrielles*, parues en 1896 et traduites maintenant en français, achèvent sa « philosophie synthétique. » Il a soixante-seize ans, et l'heure a sonné d'achever son œuvre, ainsi qu'il l'explique en parlant de son « moi » et de sa santé. Sa thèse, c'est que « toutes les structures de la société résultent de specialisations de parties d'une masse relativement homogène » passant à l'hétérogénéité

définie. Or, dans l'ordre professionnel, cette spécialisation procède, pour grande partie, de « l'organisation politico-ecclésiastique primitive » (p. 3-4) ; dans l'ordre industriel, « la sélection naturelle des occupations a comme causes premières certaines différences originelles entre individus, différences en partie physiques et en partie psychiques » (p. 19). Là-dessus, Spencer décrit compendieusement le double processus à l'aide d'observations faites à peu près exclusivement chez les peuples sauvages, et en n'étudiant guère les associations industrielles que dans les milieux qui n'avaient pas d'industrie. De plus, quand il cite, il n'indique jamais ni le chapitre ni la page, pas même le nom du volume ou du mémoire d'où il tire ses renseignements : il faut donc tout accepter de bonne foi, et ce procédé de simplification du travail est d'autant plus regrettable que le livre est constitué presque exclusivement de fragments juxtaposés entre eux et tirés des descriptions des voyageurs anciens et modernes. La conclusion du volume, ainsi qu'il fallait s'y attendre, est nettement hostile au socialisme. Mais, quoique l'étude de la sociologie soit « inutile si, de l'histoire de ce qui a été, on ne peut pas tirer quelque induction pour ce qui sera », Spencer avoue que devant la multitude, la complexité et le fréquent antagonisme des facteurs de l'évolution, « toutes les spéculations deviennent très hasardées, et la plupart des conclusions sans valeur, sauf celles de l'ordre le plus général » (p. 497). De ces dernières est celle qui affirme la disparition du « système de morale attaché aux institutions ecclésiastiques », et cela, « avant qu'on accepte à sa place une morale basée sur la science », de telle sorte qu'entre les deux il doive y avoir « un relâchement désastreux de toute contrainte » (p. 498). Tant pis pour ceux qui vivront en ce temps-là !

14. — Il est temps de revenir à des œuvres plus sérieuses et plus saines. M. l'abbé de Blaviel apporte son tribut avec des *Questions philosophiques, politiques, sociales*, où l'on retrouve les articles suivis qu'il avait donnés dans le journal *la Vérité*. Les sujets les plus variés et ordinairement les plus actuels y passent sous les yeux, depuis les rapports entre la science et la foi jusqu'au jugement à porter sur la Révolution et la Déclaration des droits de l'homme, sur le socialisme et la démocratie chrétienne. C'est simplement et familièrement écrit, avec une logique sérieuse, quoique dépourvue d'apparat, qui oblige à penser, mais sans mots à effet et sans antithèses oratoires, comme aussi sans luxe d'érudition, de citations et de renvois, puisque la forme du journal quotidien, à laquelle ces causeries étaient destinées, n'en aurait pas comporté. M. de Blaviel en est pour les principes — pour les principes d'autrefois, dirais-je, puisque les « jeunes » ont entrepris de prouver qu'on a laissé passer dix-huit siècles d'histoire sans pénétrer le sens social de l'Évangile. Sur ce terrain-là, l'auteur n'a ni timi-

dité ni reticence : il n'a non plus ni âpreté, ni polémique, il n'a pas même de noms propres, et je regretterais plutôt cette absence de traits personnels, parce que le volume y risque de perdre un peu de son intérêt à mesure que les descriptions morales et les allusions ne pourront plus être comprises. En tout cas, si la pensée de M. de Blaviel avait besoin d'être absoute, il n'aurait qu'à invoquer pour sa défense la lettre élogieuse et substantielle qu'il a reçue de Mgr Isoard, évêque d'Annecy, et dans laquelle celui-ci rapproche très finement les dispositions actuelles d'une notable partie du jeune clergé et les sentiments qui avaient cours parmi les prêtres de la fin du XVIIIe siècle, à la veille de la Révolution et de la Terreur.

15. — M. l'abbé Fayet a cela de commun avec M. le chanoine de Blaviel qu'il est comme lui un vétéran du sacerdoce, un familier de la presse quotidienne, et que, comme lui, il étudie et démontre les principes immuables de la société avec cette sérénité que le philosophe garde plus aisément dans le calme de la vie de province. Toutefois l'*Essai sur les lois naturelles de la Société politique*, de M. l'abbé Fayet, a été rédigé d'un seul jet et pour être un livre : il est plus abstrait dans le fond, plus méthodique dans l'enchaînement et la division des sujets, et il renferme, fort à propos, de nombreuses citations d'auteurs. Qu'il existe des lois naturelles de la société, voilà la thèse générale : quelles sont celles de la société religieuse, de la famille et de la société politique, en voilà le développement. C'est un ouvrage que les esprits droits et désireux de s'instruire, mais peu libres de se familiariser avec les traités spéciaux de droit naturel et de philosophie politique, liront avec le plus grand fruit.

16. — Voici maintenant que les ouvrages de description économique vont nous promener en Amérique et un peu partout. *Autour du monde millionnaire américain*, par M. Johanet, est une étude de mœurs plus captivante que beaucoup de romans. N'est-ce pas un roman, un roman non pas imaginé, mais vécu, que ces fortunes qui surgissent en quelques années, qui se concentrent d'ordinaire ou parfois se démolissent avec la concurrence acharnée des *trusts* et qui viennent de loin en loin dorer quelqu'un des vieux blasons européens? Sous ce dernier aspect, le roman a des pages toutes parisiennes : ce ne seront pas les moins intéressantes pour beaucoup de lecteurs. D'un bout à l'autre c'est vivement écrit, d'une plume alerte et souple, avec d'honnêtes intentions. Tout y est-il d'une exactitude rigoureuse? En tout cas l'auteur affirme que « les sources où il a puisé sont les plus sûres : documents publics, journaux, revues, livres, renseignements privés, contrôlés les uns par les autres » (p. v). L'effet produit sur le lecteur est moral dans son ensemble. Le dégoût, plus que l'envie, est le sentiment que l'on sent grandir en soi, au spectacle de ce culte effréné de

l'or et de cette lassitude des plaisirs qu'il engendre. Les mœurs n'y résistent pas : il y a certain chapitre sur le divorce (p. 269) que je recommande aux partisans trop engoués des habitudes américaines. L'ouvrage n'a aucune prétention de science proprement dite. Aussi bien l'auteur était-il mieux préparé à envisager le problème sous son côté humoristique que sous son côté économique, à en juger par ses quelques pages sur le parallèle entre les nations protestantes et le vieux monde latin, et par les déductions qu'il tire des encaisses métalliques comparées de la Banque de France, de la Banque d'Angleterre et du Trésor américain. En effet se baser, comme M. Johanet, sur un excédent d'un, deux ou trois milliards d'or pour conclure que « la France, financièrement parlant, est plus riche que la richissime protestante Amérique » et que « sa supériorité sur l'Angleterre est encore plus évidente » (p. 344), voilà qui fera légèrement sourire les économistes.

17. — Le travail de M. de Rousiers, sur *les Industries monopolisées aux États-Unis*, a un tout autre caractère. Nous ne saurions trop recommander ce volume, non seulement à cause des renseignements de fait qu'il donne, mais surtout à cause des jugements auxquels l'auteur aboutit. M. de Rousiers voulait se faire une opinion sur les *trusts*. Aux États-Unis, il entendait « des déclamations où s'embrouillaient inextricablement des phénomènes fort divers », et il constatait cet état d'esprit surtout « parmi les individus sans expérience des affaires, incapables par conséquent d'appuyer leur opinion sur des faits certifiés par eux » (p. 4). Il entendait aussi des apologistes, puis, entre les uns et les autres, des critiques modérés. Quant au mot *trust*, celui-ci désignait « tantôt l'accaparement proprement dit, tantôt les coups de bourse, tantôt les ententes industrielles entre patrons pour la régularisation de la production, tantôt l'absorption de toutes les usines fabriquant le même produit, par une puissante compagnie ou même par un seul homme » (p. 13). Bref, le mot *trust* signifiait *pool, corner, cartelle* et beaucoup d'autres choses encore. Alors c'est par lui-même que M. de Rousiers a voulu juger. Les *trusts* du pétrole, de l'anthracite, du sucre, de l'acier, du whiskey, du cordage, des cigarettes, du caoutchouc, des pianos, etc., etc., et le *pool* des clous dits *cut nails*, ont commencé à défiler sous ses yeux. Finalement il a conclu que « la concentration des industries est un phénomène général absolument normal, tandis que la monopolisation est un phénomène exceptionnel, qui doit toujours quelque chose à l'artifice » (p. 319). Par bonheur ce monopole, exclusif de la concurrence, exige toujours des éléments : 1° exceptionnels, tels que la concentration d'une richesse sur un seul point (le pétrole par exemple) ou bien tels qu'une grande invention bien gardée; 2° artificiels aussi, comme la négligence des pouvoirs publics ne discernant pas l'intérêt public et les intérêts privés (*trusts*

sur les services publics du genre des postes et télégraphes), ou encore comme les régimes fiscaux de protection exagérée et partiale. Or, cet élément artificiel des *trusts* appartient bien au régime américain ; et voilà pourquoi le *trust*, qui naturellement devrait pouvoir se produire partout, n'existe guère en Europe. L'Angleterre en est indemne : la France n'a que celui des sucres, qui est dû au régime ultra-artificiel de l'industrie sucrière (p. 322-325). Il est heureux que le *trust* ne soit pas une phase naturelle de l'évolution économique : car, s'il en était une, les monopoles d'État et le régime d'industrie nationalisée, c'est-à-dire le collectivisme, seraient une autre phase qui devrait y succéder fatalement (p. 327). Enfin les dangers des *trusts*, s'ils sont sérieux au point de vue économique, sont pires encore au point de vue politique. Les *trusts* entraînent la corruption des gouvernements, la vénalité des suffrages et la mise aux enchères des lois. Les bills Mac-Kinley, Wilson et Dingley en matière de douanes, les bills Bland et Sherman en matière de monnaie, en ont subi fortement l'influence. La République américaine porte là à son flanc une plaie qui demande un traitement curatif immédiat.

18. — M. Max de Cérenville donne une excellente étude sur *les Impôts en Suisse*. C'est bien documenté, très actuel et très suggestif. La comparaison entre les divers cantons est poussée fort loin, avec des réductions au pourcentage qui facilitent les rapprochements, et avec vingt-six tableaux qui donnent un résumé très clair des situations. L'ouvrage renferme trois parties : les impôts fédéraux, les impôts cantonaux (l'auteur n'y parle pas des contributions indirectes) et les impôts communaux (cette dernière partie réduite à quelques pages à peine). Par tête d'habitant, en 1896, l'impôt fédéral prenait 19 fr. 13 ; mais vu l'extrême inégalité des impôts cantonaux, le total des impôts par tête d'habitant variait depuis 27 fr. dans l'Obwald et l'Uri jusqu'à 69 fr. à Zurich, 82 fr. à Genève et 95 fr. à Bâle. La moyenne générale était de 49 fr. 25. Les chapitres qu'on lira avec le plus de curiosité, parce qu'ils touchent à des questions qui sont actuellement plus brûlantes pour nous, sont ceux qui sont consacrés, parmi les taxes cantonales, à l'impôt proportionnel ou progressif (p. 154 et s.) et au système de la déclaration ou de la taxation (p. 183 et s.). Dans tous les cantons sauf Rhode-Intérieure, Niedwald, Schwyz et Valais, il y a quelque chose de progressif, soit pour l'impôt sur le capital, soit pour l'impôt sur le revenu. Plus exactement, ce sont des impôts très légèrement dégressifs à la base. Ainsi Berne et Neuchâtel exemptent, pour un certain impôt, les 600 premiers francs de revenus, mais la progression indirecte qui en résulte est tellement insensible qu'entre 10,000 et 400,000 fr. de revenu la taxation, à Neuchâtel, passe seulement de 1,13 % à 1,20 %. M. de Cérenville a là des pages fort bien raisonnées, où il ne se montre

point exempt d'inquiétudes pour l'avenir et où il fait très bien voir que, si l'impôt progressif n'a pas fait en Suisse tout le mal dont on l'accuse en théorie, c'est parce qu'il n'y a pas été, en fait, sensiblement différent de l'impôt proportionnel (p. 177-181).

19. — M. Eteocle Lorini a fait une œuvre très intéressante avec sa *Réforme monétaire de la Russie*. Le sujet mérite assurément toute l'attention des économistes, et il est traité ici avec une abondance de détails, de documents et de tableaux qui font de ce travail un ouvrage très complet. Trop complet même, peut-être, au moins par le texte : je crois, en effet, que beaucoup de détails auraient gagné à être relégués en notes au bas des pages, pour ne pas alourdir les démonstrations. Les profanes, ceux qui ne sont pas initiés à l'histoire politique, économique et financière de la Russie, auraient désiré également de petits aperçus sur l'histoire intérieure du pays. Mais passe pour cela : il est clair que M. Lorini n'a pas écrit pour les profanes, incapables de s'intéresser à des questions aussi ardues, reposant sur des théorèmes économiques qui ne le sont pas moins. Comment la Russie a été dans le fond, non pas bimétalliste, mais monométalliste-argent de 1810 à 1897; comment le pair du rouble-crédit, en 1897, a été mis à 2 fr. 67 et non pas à 4 francs; comment les roubles-crédit sont devenus, en 1897, des billets de banque de la Banque (d'État) de Russie, et non plus du papier-monnaie émis par l'État; comment enfin cette politique a été lentement conduite par Vichnegradski et de Witte au cours des dix dernières années : tout cela est fort bien démontré ou exposé. J'ai été cependant moins convaincu que « la profession de foi protectionniste du gouvernement russe... soit en contradiction flagrante avec les principes qui inspirent la réforme entreprise de l'étalon monétaire » (§ 36-37); et ici je crains que l'auteur n'ait été entraîné de confiance par « la foi absolue qu'il a au canon (?) de la liberté du commerce, » pour employer ses propres expressions (p. 154). Ricardo, passablement demodé, n'est pas non plus une autorité qu'on invoque sans discussion possible et surtout sans examen des conditions nationales. — Ajoutons que la traduction, faite de l'italien par M. Raphaël Ledos de Beaufort, n'aide pas à l'intelligence de l'œuvre : le traducteur laisse volontiers des phrases d'une demi-page, avec des abstractions auxquelles le génie de notre France ne se prête que contraint et forcé, malgré le cosmopolitisme — juif parfois — qui nous envahit. Parfois même il y a de vrais contresens. Ainsi quand le traducteur dit à maintes reprises (§ 10) que « le rouble-crédit se trouvait jadis dans la circulation uniquement « comme gage du rouble-argent », il est bien clair que l'auteur ou le traducteur a voulu dire autre chose et voulu dire probablement tout le contraire. Ce n'est pas « gage » qu'il faut dire, ce doit être « représentation, » en ajoutant que cette monnaie représentative, au lieu de gager le métal blanc, était gagée par lui.

20. — Nous avons fait deux fois l'éloge de M. André Lichtenberger, pour son *Socialisme au* XVIII*e siècle*, d'abord, puis pour son *Socialisme utopique*. Son ouvrage actuel, *le Socialisme et la Révolution française*, complète heureusement ses études sur le socialisme dans la littérature et la philosophie du siècle dernier. Les documents abondent, et ils sont éclairés par une critique fort judicieuse. La Révolution française risque d'en sortir moins pure de socialisme que ses panégyristes bourgeois ne le voudraient; mais, si telle est la vérité, que voulez-vous qu'on y fasse? Pour nous, M. Lichtenberger est absolument dans le vrai quand il affirme que « avant 1789, à part des exceptions assez rares, le socialisme, à peine digne de ce nom, n'est guère qu'un fragment des doctrines morales professées par quelques théoriciens du droit naturel »..., mais que « c'est sous la Révolution que commence, sinon s'achève, la grande transformation du socialisme, son passage de l'etat de doctrine spéculative morale à celui de doctrine politique agissante » (p. 5-6).

21. — Le concours que M. le comte de Chambrun a ouvert sur la participation aux bénéfices, a fait éclore cinq volumes sur ce sujet : ce sont les mémoires des lauréats. Toutefois parmi les concurrents il y en a au moins un — sinon plus — qui n'a pas apporté à ce travail toute la liberté d'esprit et tout le calme qui auraient été nécessaires pour une œuvre mûrie et impartiale. C'est M. Coutarel. Dans son livre : *le Participationnisme, ou la Justice dans l'organisation du travail*, il part du principe que « la participation est le droit absolu et incontestable du travail » (p. VII); il se perd volontiers en déclamations (p. 15-17, 20, etc.); il exalte la Révolution, qui a « aboli le servage » (p. 15), le XIX*e* siècle, qui a « résolu le problème économique » (p. 18), et J.-J. Rousseau, « le seul de tous les sociologues qui, en employant la méthode rationnelle, ait opéré une transformation bienfaisante dans les sociétés » (p. 222). Le côté économique du sujet est mal compris. On peut déjà critiquer cette affirmation générale et sans preuve, que, « si une entreprise croule alors que les ouvriers ont fourni un travail normal, c'est qu'elle était mal conçue par l'entrepreneur, ou qu'elle a été mal dirigée », d'où il suit que, « les ouvriers étant producteurs des bénéfices, il est équitable qu'ils y participent, et que, irresponsables des pertes, il serait injuste qu'ils les supportassent » (p. 44). Ce qui est plus grave, c'est de confondre la participation, qui est un partage des bénéfices après salaires payés, soit avec le métayage, qui est un partage des produits bruts, sans salaires, soit avec le salaire aux prises, comme dans la pêche maritime (p. 182 et s.). Tout cela dénote un esprit peu analyste. Prétendre que la thèse marxiste du produit intégral au travailleur est « bâtie sur Ricardo » (p. 300) et que M. Leroy-Beaulieu est un partisan du « tout au capital », c'est également montrer qu'on parle bien légèrement de choses qu'on ignore.

22. — Le travail de M. Merlin : *Le Métayage et la Participation aux bénéfices*, a une bien autre valeur à tous égards. Il comprend deux parties distinctes. La première, qui fait le tiers du volume, est consacrée au métayage. Elle est traitée au triple point de vue de l'histoire, de la statistique contemporaine et de l'économie sociale, avec beaucoup de conscience et de jugement. Nous acquiesçons pleinement aux conclusions de l'auteur, très nettement favorables à ce mode d'exploitation. Tout au plus formulerions-nous, de la part de l'économie politique, nos réserves sur la trilogie de l'intelligence, du capital et du travail, présentée comme le facteur humain de toute production (p. 215 et s., 269, 564, etc., etc.), avec cette différence fondamentale entre l'agriculture et l'industrie, que « la terre rend toujours ce qu'on lui donne, tandis que l'industrie est souvent condamnée à fabriquer la veille un produit quelquefois avili le lendemain » (p. 214). La seconde partie est consacrée à la participation, avec une bonne distinction des questions susceptibles d'être posées et avec les résultats d'une enquête personnelle sérieusement conduite. Bien que certaines citations un peu longues coupent la lecture, l'esprit suit aisément la pensée et l'on ne se perd point au milieu de stériles nomenclatures. Au fond, l'auteur ne croit pas à la prochaine disparition du salaire et du salariat, et il se garde assez raisonnablement de l'optimisme de quelques-uns de ses concurrents. Nous croyons cependant qu'il n'a pas mis suffisamment les pertes éventuelles du patron en regard des gains que celui-ci prend à titre de profit et de risques d'entreprise.

23. — Nous n'hésitons pas à préférer au travail de M. Merlin celui de M. Bureau : *L'Association de l'ouvrier aux profits du patron et la Participation aux bénéfices*. Nous y trouvons des vues plus profondes et plus justes et une intelligence plus philosophique des divers problèmes économiques et moraux qui s'y rattachent. L'analyse de la production, du salaire et des primes diverses données aux ouvriers révèle un économiste de carrière, en même temps que les faits cités attestent un immense travail personnel. J'avoue que les conclusions ne sont pas précisément optimistes : elles viennent de la tête, en effet, non pas du cœur, et l'on sait que l'esprit est contraint parfois de reconnaître des nécessités et des conflits contre lesquels le sentiment voudrait pouvoir se révolter. D'après M. Bureau, la participation aux bénéfices fonctionne bien dans les sociétés d'assurances, où le personnel, relativement peu nombreux, est rompu aux calculs. Elle va encore dans la petite industrie, parce que la se rencontre la communauté effective des efforts. Mais M. Bureau la croit « en contradiction directe avec l'organisation nécessaire de la grande industrie à notre époque » (p. 222), entre autres raisons parce qu'il répugne à la nature humaine que des hommes accroissent individuellement leurs efforts pour rece-

voir collectivement un supplément d'avantages en se solidarisant, d'autre part, avec le patron (p. 223). Les primes et les diverses formes de sursalaire répondent mieux au problème à résoudre. « Quant à revendiquer la qualité d'associé, l'ouvrier s'en garde avec soin en toute circonstance : il sait que cette situation serait pour lui pleine de dangers et lui rendrait impossible, en temps de crise, la défense de son salaire » (p. 229). Aussi bien les associations coopératives ne se pressent-elles pas de se prononcer pour la participation, et le nombre des établissements industriels où fonctionne ce régime, n'est qu'une minorité insignifiante. En dehors du monde du travail proprement dit, l'opposition continuelle des intérêts entre acheteurs et vendeurs, locataires et propriétaires, etc., n'amène pas de conflits : pourquoi n'en pourrait-il pas être de même dans le monde du travail, sans qu'on fît dépendre la paix sociale de cet avènement, vainement espéré, du participationnisme ?

24. — Le premier prix dans ce concours a été décerné à M. Waxweiler, dont le mémoire forme le volume *la Participation aux bénéfices*. Qu'est-ce qui a valu le prix à M. Waxweiler ? Est-ce la plus grande compréhension qu'il aurait donnée à son plan ? Est-ce l'abondance et la variété des documents ? Est-ce le travail long et consciencieux d'une enquête personnelle ? Aucune de ces considérations n'aurait suffi à inspirer le jugement de la commission d'examen. Particulièrement en ce qui touche à l'étendue des matières embrassées, M. Waxweiler a écarté le métayage, qui implique le partage des produits, mais non des bénéfices, et qui exclut le salaire ; il a écarté également tous les cas d'employés intéressés. Au fond, ce qui a paru faire le mérite de ce concurrent, ce sont ses idées sociales ; en un mot c'est sa thèse. Donc affaire d'opinion et de sentiment, mais non pas de science et de vérité, et voilà pourquoi nous ne discuterons pas. Nous objecterons cependant que M. Waxweiler confond trop volontiers les capitalistes actionnaires d'une industrie avec les spéculateurs (p. 87 et s.) ; qu'il brouille absolument le loyer du capital avec l'aléa de la spéculation, et que ses affirmations sont généralement assez pauvres au point de vue économique. Pour lui, comme pour Ihering, le droit se fait par la lutte (p. 232), ce qui implique les évolutions de la morale et ce qui est de nature à plaire aux forts. Il s'ensuit qu'à ses yeux « nulle prescription économique n'empêche ni les ouvriers d'agir comme s'ils avaient des droits sur toutes les richesses sorties de leurs mains..., ni l'opinion, de leur apporter, dans cette revendication, un concours sans cesse plus puissant et plus éclairé » (p. 100). M. Waxweiler est donc bien dans le train : et rien ne prouve que ce train-là n'aiguille pas sur Marx et le socialisme. Le *Journal des économistes* en a jugé comme nous. Cependant je suis reconnaissant à M. Waxweiler d'un

mot d'enfant terrible qu'il a lâché, en disant que « la participation aux bénéfices, revendiquée unanimement par les idéalistes et les philanthropes, ne rencontre d'adversaires que parmi les hommes de science et de pratique » (p. 1). Si j'étais malin, je dirais qu'en dehors des « hommes de science et de pratique » il n'y a que des rêveurs et des idéologues. Était-ce bien la pensée de M. Waxweiler ?

25. — Je donnerais une bien meilleure place au travail de M. Vanlaer, que nous avons loué ici même pour d'autres ouvrages. M. Vanlaer a de fort bonnes divisions dans sa *Participation aux bénéfices* : surtout il définit et il analyse fort bien ; il possède un esprit vraiment philosophique, si la philosophie ne consiste pas à s'envoler sur les ailes de l'imagination, mais à discerner finement le pour et le contre dans le multiple aspect des choses. Les deux premiers chapitres sur la vraie et la fausse participation, malgré l'effort qu'ils demandent pour être bien compris, prédisposent déjà très favorablement un lecteur doué de sens critique. Par exemple, avant de parler de participation de bénéfices, il faut bien savoir ce que c'est que les bénéfices. Ici, ils sont définis : « la rémunération de quiconque consent à être rétribué de ses services en travail ou en capital, par le prix de vente et en proportion du prix de vente. » Seulement M. Vanlaer n'est point un enthousiaste. Il discute très froidement les trois avantages possibles de la participation (amélioration de la condition de l'ouvrier, rendement plus élevé du travail et harmonie sociale); il discute d'une manière tout aussi serrée tous les obstacles que rencontre la participation ; il prouve même par des exemples (p. 168, 169, 170) que les fils ont souvent rétracté les éloges que les pères en avaient faits. Finalement il conclut que « les résultats de la participation sont jusqu'à présent fort modestes ; les obstacles à sa généralisation paraissent insurmontables ; mais la confiance de ses apôtres en son avenir est grande » (p. 212), parce qu'ils y voient « l'étape intermédiaire qui doit conduire à la suppression du salariat » (p. 213). Et voilà pourquoi M. Vanlaer n'a pas eu le premier prix ! C'est que l'impartialité de ses jugements, j'oserais presque dire son scepticisme de vrai et ferme savant l'ont tenu loin de la conclusion que les organisateurs du concours voulaient faire donner. N'avez-vous jamais rencontré de ces coquettes qui, faisant refaire vingt fois leur portrait, dédaignaient toujours le plus ressemblant et n'acceptaient que le plus flatté ? N'importe, si quelqu'un me demande un bon livre pour étudier la participation sans parti pris et sans esprit de système, ce sera celui de M. Vanlaer que je lui recommanderai.

J. Rambaud.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Recueils. — 1. *Lune de miel*, par Gyp. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 329 p., 3 fr. 50. — 2. *La Main de sainte Modestine*, par Jeanne Scheltz. Ibid., 1899, in-18 de 262 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Secret du blessé*, par Pierre Sales. Paris, Flammarion, 1898, in-12 de 281 p. illustré, 3 fr. 50. — 4. *Le Curé d'Auriac*, par François Battanchon. Paris, Vanier, 1898, in-18 de 266 p., 3 fr. — 5. *La Petite Fée*, par Albert Cim. Paris, Flammarion, 1898, in-16 de 254 p., 0 fr. 60. — 6. *Les Heures suprêmes*, par Henry Kistemaeckers. Ibid., 1898, in-18 de 264 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Maris qui font rire*, par Jules Lévy. Ibid., 1898, in-18 de 302 p., 3 fr. 50.

Les Animaux. — 8. *Le Roy*, par Albert Delacour. Paris « Mercure de France », 1898, in-18 de 264 p., 3 fr. 50. — 9. *La Femme qui a connu l'Empereur*, par Hugues Rebell. Ibid., 1898, in-18 de 499 p., 3 fr. 50. — 10. *Les Adultères vierges*, par Nonce Casanova. Paris, Ollendorff, 1898, in-18 de 392 p., 3 fr. 50.

Les Fantaisistes. — 11. *Un vilain Monsieur*, par Willy. Paris, Simonis Empis, 1898, in-12 de 264 p., 3 fr. 50.

Les Fétichistes. — 12. *L'Américaine*, par Pierre de Lano et Emmanuel Gallus. Paris, Flammarion, 1898, in-18 de 433 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Cœur et l'Honneur*, par Pierre Mael. Ibid., 1898, in-18 de 440 p., 3 fr. 50. — 14. *Les Aventures de Fanchon*, par Jules Mary. Paris, Librairie illustrée, 1898, in-18 de 444 p., 3 fr. 50.

Les Romanesques. — 15. *Germaine*, par Aubery du Boulley. Paris, Société libre d'éditions des gens de lettres, 1898, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 16. *Joséphin*, par Blanche Saint-Flégier. Paris, Vanier, 1898, in-18 de 225 p., 3 fr. — 17. *Follement et toujours*, par Max Lyan. Paris, Société libre d'éditions des gens de lettres, 1898, in-18 de 335 p., 3 fr. 50. — 18. *Devoir ou folie*, par Marie-Grégoire Ghika. Paris, Perrin, 1898, in-18 de 285 p., 3 fr. 50. — 19. *Un Nid dans les ruines*, par Léon de Tinseau : Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 342 p., 3 fr. 50.

Romans psychologiques. — 20. *Tante Bébé*, par Georges Maréschal de Bièvre. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-18 de 266 p., 3 fr. 50. — 21. *Tout arrive*, par Henri Ardel. Ibid., in-18 de 284 p., 3 fr. 50.

Romans à thèse. — 22. *Erreur d'âme*, par Frédéric Huchet. Paris, Flammarion, 1898, in-18 de 315 p., 3 fr. 50. — 23. *L'Erreur de Catherine*, par Mrs Alexander; traduit de l'anglais par Robert de Cerisy. Paris, Hachette, 1898, in-18 de 332 p., 1 fr.

Romans de mœurs. — 24. *Vasanga*, par L. Huot. Paris, Société d'éditions littéraires, 1898, in-18 de 243 p., 3 fr. 50. — 25. *Les Exotiques*, par Pierre de Lano. Paris, Flammarion, 1898, in-18 de 337 p., 3 fr. 50. — 26. *Or et toc*, par Jacques Chabrraine. Paris, Bessuyer, 1898, in-18 de 291 p., 3 fr. 50. — 27. *Griffes roses*, par Henry Barbusse. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 296 p., 3 fr. 50. — 28. *Le Journal d'un grinchu*, par Gyp. Paris, Flammarion, 1898, in-18 de 426 p., 3 fr. 50.

Recueils. — 1. — Des dix-sept morceaux qui composent cette *Lune de miel*, il n'y a rien de nouveau à dire; il n'y a qu'à répéter ce que j'ai déjà répété à propos d'autres ouvrages du même auteur : vices et ridicules mondains, raillés avec audace mais représentés avec trop de complaisance; morale pimentée, à l'usage de certaines âmes bien pensantes, mais blasées; style gouailleur, impertinent, spirituel, ne sentant pas le « gen de lettres », ni surtout la femme de lettres, et savoureux, et délicieux entre tous!

2. — Ironie souriante et douce, fantaisie aimable et poétique, précocité ingénue, gaieté appliquée et cependant sincère, toutes ces qualités, qui avaient fait le succès de *la Neuvaine de Colette*, se retrouvent dans *la Main de sainte Modestine*, la première des dix nouvelles inscrites sous ce titre. — Les sujets religieux n'effraient pas l'auteur;

elle s'y sent ou s'y met à l'aise, avec la confiante hardiesse d'une enfant espiègle; elle ne craint pas de jouer avec les choses saintes, au risque de paraître s'en jouer. — Dans son premier ouvrage, ses innocentes espièglerie s'étaient adressées à une statue de saint Joseph; ici, elles s'adressent à un moindre saint. Une église de village possède une relique insigne : la main d'une martyre. Cette main répand ses bienfaits sur tout le pays; grâces temporelles, grâces spirituelles, la piété des fidèles en obtient tout ce qu'elle demande. Le dernier miracle obtenu avait été la conversion d'un fiancé infidèle et son retour à sa tendre et pieuse amie. Le curé chargé de bénir ce mariage inespéré veut profiter de la cérémonie pour faire un panégyrique très sérieux et très documenté de la sainte. Il cherche dans les archives de la paroisse, et il découvre que « la main de sainte Modestine » est la main d'un jeune page, méchamment mis à mort par un mari jaloux! Navré de sa découverte, le curé ne fait pas le panégyrique! Mais il laisse sa fausse relique continuer à produire de vrais miracles. — Mademoiselle, croyez-vous ces plaisanteries d'un goût parfait?

3. — Les six nouvelles et le proverbe que M. Pierre Sales a publiés dans *le Secret du blessé* offrent le même genre d'intérêt et de mérite que les romans du même auteur, dont nous avons eu à parler. — Un soldat a frappé son caporal, par jalousie; le blessé se tait, il cache le nom du coupable à ses chefs, il associe à sa générosité la religieuse garde-malade; à eux deux, ils dépistent les recherches du capitaine, qui rôdait autour de l'infirmerie, épiant jusqu'au délire du malade, pour surprendre son secret! C'est que l'agresseur était un compatriote et un ami, c'est surtout qu'il était le fiancé de Marcelline, la sœur du caporal! Le blessé emporte son secret, non pas dans la tombe, d'où il réchappe, grâce au dévouement de l'ami, de la religieuse et de Marcelline, mais dans son pays, où il revient en congé de convalescence, et où il assiste au mariage des deux amoureux. — Récit honnête et très intéressant. — Le « proverbe » final est la mise en scène d'une idée, déjà souvent exploitée par le théâtre et le roman, depuis la loi autorisant le divorce : « Comme on revient toujours à ses premières amours, on revient parfois à sa première femme. » — Petite comédie honnête et pas aussi banale qu'on le pourrait craindre.

4. — *Le Curé d'Auriac* contient deux nouvelles seulement; elles sont honnêtes aussi. — Voici la première : Le Curé est le frère d'un assassin. Il a donné asile au misérable, dont il ignorait le crime; il a entendu ses aveux en confession! Il espère le cacher et le soustraire à la vindicte des lois! Mais voilà bientôt que le bruit se répand qu'on a arrêté le fils de la victime, comme coupable de ce même meurtre, dont l'auteur

est au presbytère! Tableau des perplexités du curé! Une tempête sous un crâne, un cyclone dans une conscience! Laisser mourir un innocent? Trahir le secret de la confession? Livrer un frère? Se taire? Parler? Tous les partis sont également terribles. Quel est celui que prend le curé? Je ne devrais pas vous le dire; ce serait peut-être le meilleur service à rendre à l'auteur : la curiosité vous ferait peut-être acheter son livre. — Si, au contraire, je vous dis que le pauvre curé ne se résout à rien, mais que cependant il parle trop, sans toucher pourtant le secret sacramentel, et que ses paroles amènent l'arrestation et le suicide de son frère, vous n'aurez plus aucune raison d'acheter ce petit roman-feuilleton. — Mais il y a *la Tour maudite* dans le même volume, et c'est un titre bien alléchant que *la Tour maudite!* Donc je ne vous dirai rien de *la Tour maudite.*

5. — L'auteur de *Petite Fée* n'a pas à se plaindre de la destinée; ses œuvres ont du succès. Quelques-unes ont été couronnées par l'Académie française, d'autres font partie de la « Collection des auteurs gais », et deux sont entrées dans la « Collection des auteurs célèbres! » Quoique ces *Collections* aient un caractère plutôt industriel, il n'est pas donné à tout le monde d'y être admis. C'est un honneur et qui doit donner la force de s'entendre dire la vérité. M. Cim voudra donc nous permettre de lui dire qu'il abuse un peu trop de la banalité et de la vulgarité. Sans doute, il est bon, il est utile, plus utile qu'on ne le croit, d'avoir le courage d'être franchement banal et vulgaire; *sic itur ad astra.* Mais aujourd'hui qu'il y est, parmi les astres de « Collection », qu'il daigne se préoccuper d'être un peu plus artiste. Il a de la verve, de la facilité; on le sent supérieur à ses œuvres; il peut donc, il doit en élever le niveau. — *Petite Fée* n'indique pas que le mouvement de « hausse » soit commencé. C'est l'histoire des amours d'un cuistre avec une bourgeoise poitrinaire, qui a de l'imagination, qui croit devenir la « fée » de son ami, faire de lui un artiste, peut-être même une « célébrité », qui abandonne dans ce beau dessein son mari et sa famille, mais qui meurt à la peine, abandonnée elle-même par le triste sire. Cette analyse ne peut donner qu'une idée, imparfaite des « mérites grossiers et vulgaires » que j'ai signalés plus haut et qui se retrouvent dans les trois autres nouvelles du même volume.

6-7. — J'ai déjà dit et même répété comment je jugeais le « talent » de l'auteur des *Heures suprêmes* et la « gaieté » de l'auteur de *les Maris qui font rire!* — Je répète encore que le talent du premier est fait de prétentions esthétiques, de pathos belge et d'audaces pornographiques, — et que la gaieté du second est faite de grosses et grasses plaisanteries, dont quelques-unes ont de la verve, dont aucune n'a de valeur artistique. Il ne reste donc qu'à vous apprendre que le recueil

du premier se compose de trente-deux morceaux, et celui du second de trente-trois. Et c'est déjà bien joli d'en dire tant!

Les Anormaux. — Parmi les ouvrages qui ne mériteraient pas même d'être critiqués et auxquels nous faisons un honneur excessif en les nommant, il faut compter ceux de ces malades ou de ces « fumistes » que j'ai appelés des *Anormaux* (Voir nos comptes rendus antérieurs pour la définition de cette classe d'auteurs et de livres). En voici trois, dont je voudrais pouvoir me contenter de dire qu'ils ne sont pas même bons « à mettre au cabinet » et dont le seul aspect m'attriste. Je voudrais bien m'en aller! et me faire remplacer par un critique aliéniste.

8. — *Le Roy* est l'histoire d'un fou, par un historiographe dont le ton est tellement congruent et idoine au sujet, qu'il y a lieu d'être inquiet! Il y est question de la vie et de la mort du dernier descendant des Naundorff en l'an X. Né d'un attentat, commis par une folle furieuse sur un dégénéré, héritier de plus de tares physiologiques qu'un même individu n'en peut réunir dans sa seule personne, Louis Henri XX est un monstre. Mais c'est un monstre qui est joli garçon et que se disputent les bohémiennes et les Oscar Wilde, un monstre philosophe, qui ratiocine et vaticine comme un socialiste Nietzscheen et un poète symboliste. Vertueux au demeurant et cassant la tête des Oscar Wilde d'un coup de revolver, il a des accès de bestialité terrible, il se rue à travers le monde comme un animal en furie, accumulant les sottises sur les folies, se permettant le vol, le meurtre, le viol. Il finit, conduisant une troupe de bohémiens qu'il a recrutés pour assaillir une propriété, et célébrant en leur compagnie les rites d'une religion telle que pourraient seuls l'inventer et la pratiquer des chiens pervertis. Impossible de donner d'autres détails. Impossible aussi d'accorder à cette longue et lourde fantaisie l'excuse d'être le développement logique d'une donnée scientifique, la mise en œuvre artistique d'un thème psycho-physiologique. Elle est sortie toute entière du cerveau de l'auteur, sans autre intention que de « se payer la tête » du public. Mais ce sont les « intentions » de ce genre qui sont caractéristiques et symptomatiques d'un état d'esprit « anormal. »

9. — *La Femme qui a connu l'Empereur* est de l'auteur d'une *Nichina* qui a eu quelques lecteurs, tous les Anormaux n'étant pas occupés à écrire des romans. Ce dernier ouvrage les retrouvera-t-il? Il est assez incohérent pour cela, assez appliqué à être impudent et à ne pas manquer une seule occasion de hasarder des énormités morales. Mais comme il y a de longues dissertations et digressions historiques (douze pages sur la bataille de Magenta, p. 122 à 134), et des « aperçus » politiques, débités avec un sérieux imperturbable par des gens qui viennent de donner des preuves de démence, la clientèle ordinaire visée par les « Mercvriels » pourrait être découragée. Tant de philosophie pour si

peu d'ordures! Les amateurs s'en iront! Quant aux honnêtes gens, qui s'intéressent aux tentatives de tous les écrivains, pourvu qu'elles soient littéraires et quand même elles seraient trop audacieuses, ils ne trouveraient pas leur compte ici — sauf peut-être dans quelques phrases d'une ironie sèche de pince sans rire, qui se détachent sur le verbiage ambiant; il en est jusqu'à trois que je pourrais citer — et c'est tout. Le reste de l'œuvre a la valeur d'un cauchemar où rien n'est précis, où tout est confondu et en même temps exagéré. Parmi les divers personnages rassemblés chez « tante Rachel » par on ne sait quel coup de baguette, conseiller d'Etat, courtisane, archevêque, paysanne, commis de librairie, général en retraite, comte italien qui se trouve être un marquis espion, et un entremetteur, grande dame qui est la femme d'un chevalier d'industrie, il n'y en a pas un qui soit vivant, qui soit vrai ou vraisemblable. Les aventures où ils se trouvent mêlés sont dignes d'eux et se terminent par le suicide d'un ancien conseiller d'Etat de Napoléon III, un gâteux, solennel et crapuleux tout ensemble, qui se fait sauter la cervelle parce qu'il ne sait laquelle préférer de ses trois maîtresses : une comtesse, une paysanne, une aventurière « qui avait connu l'Empereur! » Par reconnaissance pour son ancien maître, c'est à cette dernière qu'il laisse sa fortune, dont il frustre une sœur et un neveu, mais dont un archevêque parvient à s'emparer pour « ses œuvres! »

10. — « Des parfums se cabraient dans l'immense » (p. 19). « Son regard scintillait de spasmes coruscatifs » (p. 41). C'est de ce style lyrique et spasmodique que sont écrits les *Adultères vierges* — un titre point banal, qui dénote un flair d'industriel, assez fréquent d'ailleurs chez les plus « atteints » des Anormaux. Malheureusement pour cet habile trouveur d'enseignes, son style n'est pas assez banal et c'est ce qui empêchera les curiosités, attisées par la couverture, d'aller au-delà de la dixième page. Personne n'aura le courage de supporter 392 pages de « rutilances obscures » et de métaphores épileptiques pour apprendre comment une petite Bretonne fut aimée par un Espagnol et par un Parisien dans l'île de Ténériffe! Je serai probablement le seul de mes contemporains à savoir : 1° Quel était ce Parisien et quelles tristes aventures l'avaient poussé de son faubourg jusqu'à ces plages lointaines, où il était destiné à recevoir et à rendre un coup de poignard; 2° quel était cet Espagnol; 3° quelle était sa femme; 4° quels étaient ses amis; 5° quelle passion sa femme inspirait à l'un de ses amis, et 6° quelle jalousie il inspirait lui-même à sa femme; 7° quelle était la petite Bretonne, et 8° sa mère, et 9° son cousin, et 10° ses voisins et 11° une de ses voisines, et combien la Bretonne était jolie, et combien sa mère était dévouée, son cousin perverti, ses voisins obligeants, dévoués, domptés par sa grâce et son charme, et à quel point sa voisine

était une gaillarde! Je sais tout cela et en outre que de « séraphiques effluences amplifiaient les rêveries (p. 214) de tous ces personnages! Mais j'ignore quelle affection des circonvolutions frontales gauches, quelle variété de littératurité ou de romantisme-morbus peut expliquer cette œuvre « spasmodique et coruscative! »

Les Fantaisistes. — 11. — J'ai un faible pour l'auteur de *Un vilain Monsieur*. Ses calembourgs, calembredaines font rire et quelquefois même font penser, ce qui n'arrive jamais aux laborieuses fantaisies des Alphonse Allais et autres bouffons de lettres. Il y a chez lui un fonds inépuisable de bonne humeur et de gaieté, qui jaillit et pétille avec une facilité, un imprévu, une spontanéité, à peine gênés par le parti-pris et le métier. L'obligation d'être drôle toujours et quand même lui est légère. Il n'a pas l'air d'un de ces forçats du rire qui remplissent certains journaux de leurs douloureuses grimaces. Pour s'être voué à la clownerie littéraire, il n'en est pas moins resté un homme d'esprit. C'est pourquoi il ne s'étonnera pas que je ne m'associe pas complètement aux éloges que les « chers confrères » n'ont pas pu refuser à *Un vilain Monsieur*. Elle est un peu trop longue cette histoire d'un journaliste qui passe pour être un « Alphonse », alors qu'il se ruine pour sa « femme du monde », « bête comme un poisson rouge. » Le procédé y est trop sensible ; « le clown » a trop chargé le « numéro » du spectacle ; il montre de la lassitude. Et ce ne sont pas ses audaces contre les convenances, sa constante application à scandaliser le public, qui pourront compenser l'essoufflement de sa verve.

Les Feuilletons. — Deux suites et un commencement. — 12. — L'*Américaine* est la suite de *l'Homme au capuchon gris*, et comme j'ai eu le bonheur de ne pas recevoir et de ne pas lire ledit *Capuchon gris*, j'ai eu l'avantage de ne rien comprendre à *l'Américaine*. Tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'une actrice y est accusée d'un vol qu'elle n'a pas commis, mais que tout se termine par la récompense de la vertu et la punition du vice.

13. — *Le Cœur et l'Honneur* est la suite d'*Éva et Lélian*, que j'avais lu et que j'avais eu le chagrin de blâmer en octobre dernier. Il y avait dans le « premier épisode » une scène de séduction d'un réalisme violent et grossier ; dans celui-ci, il y a une scène de viol, digne d'un feuilletoniste de barrière. Décidément, l'auteur de *Petit Ange* ne travaille plus pour la même clientèle qu'autrefois. Si, ce nonobstant, vous voulez savoir ce que deviennent Éva et Lelian, les deux orphelines persécutées par un banquier et un pirate, mais protégées par le nommé Pierre Dambrine, je vous dirai qu'elles sont sauvées ! Ce ne fut pas sans peine, ô ciel ! ni sans avoir supporté de cruelles épreuves, traversé des périls affreux, tant sur terre que sur mer ! Le banquier et le pirate convoitaient leurs pépites d'Australie ; la femme du pirate, la

belle Anaïs, convoitait leur protecteur; et pendant que les premiers organisaient des naufrages, armaient des bateaux corsaires, livraient des combats navals ou navaux (voir Noël et Chapsal), la seconde livrait des combats d'une autre sorte, qui auraient pu mettre à mal le cœur et l'honneur du sieur Dambrine, si cet honneur eût été moins solide et ce cœur moins fortement cuirassé! Vainqueur sur la terre et sur l'onde — des deux affreux coquins, ayant purgé le monde, — ayant même rendu la nommée Anaïs — au respect de l'honneur, à ses devoirs trahis — (d'où me viennent, ô Dieu! ces rimes insolites!), — Pierre conquit d'Eva la main et les pépites! — « Vous m'en voyez stupide! » comme disait Corneille, et presque lyrique. Effet inattendu du roman-feuilleton... Je m'arrête; l'accès reprendrait!

14. — Donc, M. Pierre Maël est en train de devenir un maître dans ce genre de feuilleton, romanesque avec intrépidité et effronterie, grossier et vulgaire avec candeur. Toutefois, je le crois encore inférieur à l'auteur des *Aventures de Fanchon*. Celui-ci manie les procédés, les trucs et les ficelles du métier avec une plus superbe et plus tranquille audace.— Un palais sur le lac de Genève : le ciel est bleu, le lac est bleu! Le palais semble désert. Est-il désert? Attendez! Montez cet escalier, entrez dans cette chambre; qu'y voyez-vous? Deux hommes sombres qui s'entretiennent à voix basse. Qu'est-ce qu'ils disent? « Je m'en charge, l'enfant mourra! » Quelle enfant? Celle qu'à l'instant même Blanche de Pervinchère met au monde, dans la chambre à côté. Entrez dans cette chambre... La sage-femme en sort, portant la nouveau-née; un des hommes la lui enlève; « mille francs dans la main lui fermèrent la bouche », comme ne dit pas M. Jules Mary. L'homme emporte donc l'enfant et la nourrice, sans attendre une minute, et il monte en voiture avec elles. Où va-t-il? Vers les gorges du Trient! Il neige, il fait noir, il est minuit, l'heure du crime! L'homme se jette hors de la voiture, plante un poignard dans les flancs des chevaux, qui s'emballent : voiture et voyageuses sont précipitées dans l'abîme! Pour achever ses victimes, l'homme fait rouler sur elles une avalanche de neige! Horreur! Mais Dieu veillait sur l'innocence! Il veillait, il était là, sous les espèces d'une mère, affolée par la mort récente de sa pauvre fille et venant enterrer le cher cadavre au fond de ce gouffre! De telle sorte que, lorsque la voiture roulant sur les pentes abruptes passe à côté d'elle, la femme n'a qu'à étendre la main pour cueillir l'enfant de Blanche, la sauver, l'emporter chez elle et la substituer à sa propre fille, « que la faveur du ciel vient de lui remplacer! » Cependant, l'homme croit en avoir fini avec elle et avec la mère! Comme il se trompe le misérable, oh! comme il se trompe! Au moment même où il accomplissait son forfait, savez-vous ce que faisait Blanche, le savez-vous? Elle mettait au monde un second enfant, un garçon cette fois,

qui était en retard d'une heure ou deux sur sa sœur jumelle ! Tonnerre et malédiction ! Ce garçon sera le vengeur, je le présume. Comment ? Que fera-t-il ? Retrouvera-t-il sa sœur ? Aimera-t-il sa mère ? Retrouvera-t-il son père ? C'est-ce que ce « premier épisode » ne nous apprend qu'en partie, car il y a une suite : *La Recherche du mari*. Je l'attends, d'un cœur ferme !

Les Romanesques. — Quatre essais peu heureux, une œuvre délicieuse.

15. — Le premier des quatre s'appelle *Germaine* et nous raconte les tribulations d'une jeune fille en proie à la recherche de deux prétendants, l'un qu'elle aime, l'autre qu'elle n'aime plus. Le préféré s'appelle Julien et il en est digne, comme eût dit feu Scribe. Il était orphelin « c'est une triste chose d'être orphelin » (p. 9), nous assure l'auteur ; mais « cette circonstance malheureuse » avait eu de sérieuses compensations ; elle avait « déchargé son âme de vaines attaches ou d'ornements futiles » (ibid.). Son ami Maurice, l'autre poursuivant de Germaine, ayant conservé ses père et mère et autres « vains ornements ou attaches futiles, » était donc plein de défauts et même de vices. D'abord il parlait comme un livre... mal écrit : « Oh ! les passions ! je les considère comme les brises bienfaisantes de l'existence, tant elles animent les sourires et sont prêtes à sécher les larmes ! Je ne vois pas quel motif j'aurais à les courber !! » (p. 14). Ensuite il pensait comme un concierge et il agissait comme un polisson. Il était de ceux qui « ayant conjugué le doux verbe aimer, partent maintenant pour décliner le mariage » (p. 15). Et c'est pourquoi Germaine avait décliné ses offres. Furieux, Maurice avait provoqué Julien ; Germaine était intervenue au moment du duel. Qu'en advint-il ? Germaine put-elle épouser Maurice ? Pour le savoir il m'eût fallu subir encore quelque cent pages de métaphores prétentieuses, indigentes et incohérentes ; j'ai eu pitié de moi.

16. — D'autant que *Joséphin* me réclamait, *Joséphin* avec une « Préface de J. Joseph Renaud !! » m'assurant que dans le volume on voit « évoluer deux héros intenses ! » — Je parcours le volume et j'y trouve deux héros aussi peu « intenses » que possible : un prêtre et une coquette ; un prêtre qui résiste aux coquetteries, une coquette qui finit par s'en repentir. Les intentions de l'auteur sont irréprochables, plus que sa langue qui est pleine de barbarismes et de tournures patoises.

17. — Mêmes héros dans *Follement et toujours*, mais plus « intenses, » beaucoup plus intenses. Ils sont même fous l'un et l'autre. C'étaient deux amis d'enfance ; la vie les avait séparés. Quand ils se retrouvent elle est mariée, et à un époux indigne d'elle ; lui, est prêtre et bon prêtre, si bon, que pour échapper au péché et sauver l'honneur de son amie, il est prêt à mourir. J'ai dit qu'il était fou : il ne meurt pas, en effet, comme Joséphin qui, lui, va se faire tuer par les balles annamites,

en accompagnant comme aumônier un convoi de blessés : il se tue volontairement, en se jetant sous les roues d'un train express. Son amie se suicide aussi, elle se donne une fluxion de poitrine! Voilà bien « des héros intenses! » Ils parlent mieux que les précédents, — et même ils parlent trop bien, trop éloquemment : ils déclament. Mais s'ils ne font pas des barbarismes dans leur langage, ils en font « d'étranges en conduite. »

18. — Ceux de *Devoir ou folie?* appartiennent aussi à l'espèce des héros trop abondants en interjections, exclamations, apostrophes, effusions lacrymales et verbales. Il y est question d'un noble jeune homme, que son noble père (un peu trop « père noble ») voudrait marier à une noble jeune fille. Jeune homme et jeune fille s'aiment d'ailleurs très noblement, mais un obstacle les sépare, une faute. Le jeune homme a rendu mère une jeune fille, oh! très pure, Monsieur, et très noble, elle aussi! La mère est morte, mais l'enfant vit. La future épouse et ses parents l'accepteront-ils? Ils y mettent du temps, mais ils y arrivent, grâce à la noblesse, à l'héroïsme de la jeune fille et grâce aussi à la noblesse et à l'héroïsme du jeune homme, qui fut un amant infidèle, mais qui est un si bon père et qui promet d'être un époux modèle! Tant il est vrai que la vertu est toujours récompensée!

19. — Voici l'œuvre délicieuse promise : il y en a même deux : car *Un Nid dans les ruines* est accompagné, dans le même volume, de *la Lampe de Psyché*. Je serais même tenté de préférer la seconde nouvelle à la première, parce qu'elle est plus franchement romanesque et qu'elle a plus d'unité. *Le Nid dans les ruines* contient, en effet, deux histoires : d'abord celle des *Ruines*, ensuite celle du *Nid*. Comment Mlle Hedwige, la délicieuse fille d'un diplomate représentant à Paris un petit roi allemand, épousa un coquin de haute mine, plutôt que le brave garçon, le loyal et candide cousin Otto, à qui elle avait été fiancée, et comment elle fut ruinée par son aristocratique bandit d'époux, c'est la première histoire ; comment la fille d'Hedwige rencontra, par hasard, dans un château de Bohême, chez une tante châtelaine, un jeune et brillant officier, et qui s'appelait Rupert, et comment ce Rupert était le neveu et, d'ailleurs, le vivant portrait de feu Otto, et comment il devint amoureux de sa petite cousine et comment il l'épousa, et de quels doux gazouillements s'emplit le jeune nid, c'est la seconde histoire. — Et l'une et l'autre sont charmantes. — *La Lampe de Psyché* a pour héros un garçon pharmacien, mais qui devait compter parmi ses ancêtres quelque chevalier de la Table Ronde. La princesse qu'il aimait était la fille d'un magistrat révoqué et ruiné, et elle était poitrinaire. Un chagrin d'amour, l'abandon d'un officier de hussards, faillit la tuer. Frappée au cœur, elle ne pouvait vivre que par le cœur. C'est le médecin de la famille qui l'a dit, en

conseillant pourtant à ses amis de quitter leur maison et d'aller essayer du climat de l'Afrique. Là-dessus le jeune pharmacien conçoit une idée sublime et psychothérapique : il ranimera ce cœur malade, il le fera battre, non pour lui (il a le sentiment de son humilité sociale et de ses insuffisances plastiques) mais pour un héros imaginaire qu'il formera lui-même à l'image et à la ressemblance de l'amant idéal qu'il eût rêvé d'être! Il achète une machine à écrire et commence avec l'absente, au nom d'un prétendu acheteur de la maison abandonnée, une correspondance qui, de toute officielle et commerciale qu'elle est d'abord, devient vite amicale et tendre. Dans ces lettres, le pauvre amoureux verse toute son âme, l'âme d'un Parcival égarée dans le corps disgracié d'un potard, l'âme d'un Cyrano se sacrifiant pour un Christian qui n'existe pas! Celle de la jeune fille ne peut rester insensible à tant de délicatesse, de générosité, d'esprit, d'amour. D'abord curieuse, puis reconnaissante, amoureuse enfin, l'appétit lui revient, ses joues reprennent leur éclat, ses lèvres leur sourire: elle est guérie! Mais elle veut voir Christian! elle veut revenir en France! Elle revient, elle sait, elle voit!... et, elle est désabusée! Et son cœur achève de se rompre sous le coup de cette seconde déception! — Et ce qu'il y a de plus charmant dans ces aimables contes, c'est le charme du conteur lui-même, ce parfum d'élégance impertinente, de poésie attendrie et souriante qui se dégage de son style, et qui échappe à l'analyse la plus exacte et la plus serrée : on n'emporte pas un parfum dans un filet.

Romans psychologiques. — 20. — J'avertis que, sous cette rubrique, sont rangés des romans qui ne sont ni des feuilletons ni des sornettes romanesques, ni des études de mœurs, ni des thèses, et qui peuvent être appelés psychologiques, ne fût-ce que pour faire plaisir aux auteurs. Quant à y trouver de la psychologie je n'entends pas m'y obliger. — Peut-être y en a-t-il dans *Tante Bébé*, puisque c'est une variante de l'éternelle histoire de la coquette qui se prend à son propre jeu. Elle a voulu se faire aimer, sans aimer elle-même, pour rien, pour le plaisir, par vanité; elle finit par aimer et par avoir peur de n'être pas aimée. Cette petite comédie a ici pour personnages une jeune fille, très aimable, mais très espiègle, qu'on appelle « Tante Bébé » parce qu'elle est plus jeune que la nièce avec laquelle elle habite, et un jeune garde des forêts qui s'est laissé prendre tout de suite à la grâce de Tante Bébé, mais qui le dissimule, feint d'en aimer une autre, et finit par s'avouer vaincu et subjugué. — Marivaudage honnête et intéressant.

21. — *Tout arrive* pourrait être l'étude de la « Femme de lettres. » C'en est au moins une ébauche, esquissée à travers le récit des aventures d'une famille qui compte une « Muse » dans son sein — et qui vit

à marier cette Muse avec un critique influent. Mais, hélas! le critique n'aime pas les vers de la jeune poètesse, il n'en aime pas même la personne; son cœur a été pris par une cousine de la Muse, une Russe, qu'il avait rencontrée en chemin de fer, alors qu'elle venait en France recevoir l'hospitalité de sa tante. Il repousse énergiquement les tentatives faites contre sa liberté de critique et d'homme par la femme auteur et sa mère; mais il fait agréer ses hommages par la jeune Russe. — Et c'est tout ce qui arrive!

Romans a thèse. — 22. — Ce qui arrive dans *Erreur d'âme* est plus grave et plus rare : un homme épouse la maîtresse de son ami, veuve déjà d'un mari légitime, et mère d'un enfant illégitime! Elle s'appelle Madeleine, cette jeune femme, et elle avait failli en être une. Sauvée de l'infamie par un vieux sculpteur, qui l'avait recueillie, une nuit, sur le trottoir, où la faim l'avait fait descendre, elle était devenue une personne très distinguée, capable de toutes les vertus et de tous les dévouements. Elle montrera de l'héroïsme un jour. En attendant, elle n'est pas capable de résister à l'amour de Philippe, un jeune écrivain de talent. Mais Philippe s'étant laissé distraire d'elle par une jeune fille de son monde et, étant sur le point de se marier, elle lui laisse ignorer qu'elle va devenir mère. — Elle fait plus; sur la prière de la grand'mère dudit Philippe, et pour ne pas gêner la liberté et l'avenir de l'infidèle, elle lui dit qu'il n'est pas le père de l'enfant! C'est alors qu'intervient l'ami; ému par ce sacrifice, renouvelé de *la Dame aux Camélias* avec un je ne sais quoi de plus sublime, il demande à Madeleine de l'agréer pour mari, ce à quoi elle consent! — On ne dit pas s'ils furent heureux et s'ils eurent d'autres enfants. — Mais on nous a dit d'avance pour quelles raisons particulières et générales ils avaient pu contracter une union aussi contraire aux usages. Car tous les personnages de cette histoire sont des raisonneurs, des « intellectuels » et des « penseurs »; ils ont des théories sur l'amour libre et sur le mariage, et d'ailleurs sur l'organisation de la société en général. Philippe est un « libertaire », de l'espèce pacifique, et sa grand'mère est libre-penseuse; ils travaillent ensemble à réformer le monde par la pensée. Le vieux sculpteur est une sorte de prophète et de grand-prêtre, il prêche la religion de la souffrance et même il la pratique, ce qui lui assure une certaine originalité parmi ses coreligionnaires : il héberge chez lui une trentaine de malheureux. Madeleine, inutile de le dire, n'a pas seulement des faiblesses de cœur; elle fait des raisonnements qui ressemblent à ses actes et qui ne sont pas plus légitimes. Quant à l'ami qui épouse, il est le plus philosophe de tous; les autres l'appellent même « le philosophe, » et il est, lui aussi, un philosophe pratiquant, comme le prouve son mariage. On ne me pardonnerait pas de discuter cette philosophie; c'est déjà trop d'avoir eu à raconter cette histoire!

23. — *L'Erreur de Catherine* nous remet en présence d'une philosophie plus normale et d'un cas de conscience plus facile à examiner. Un testament, révoqué verbalement par le testateur qui meurt au moment où il tend la main pour le détruire, peut-il être supprimé par le témoin de cette révocation, même s'il y est intéressé? Toutes les personnes mises en scène dans ce roman répondent, à l'unanimité, par la négative. Il est vrai que la scène se passe en Angleterre, le pays du puritanisme et du formalisme, et où le respect du bien d'autrui est poussé très loin,... en théorie. Donc Catherine, une jeune fille aimable, vaillante, résignée à toutes les épreuves de la vie, accepte, pour venir en aide à sa mère malade, d'entrer comme gouvernante chez un vieil oncle, un avare féroce, qui déteste toute sa famille et qui d'avance a déshérité sa famille au profit d'un étranger; c'est lui-même qui le dit à sa sœur et qui ne cesse de le répéter à Catherine. Mais à force de le répéter il finit par avoir conscience de son injustice, surtout en présence de la douceur inaltérée et du dévouement inlassable de la pauvre enfant. Et un matin, qu'il se sentait plus souffrant, il lui dit : « Voici les clefs, va chercher mon testament dans mon secrétaire, je veux le déchirer. » Catherine apporte le testament : « Écris maintenant à mon avoué d'arriver sans retard pour rédiger un autre testament. » Catherine écrit, jette la lettre à la poste, et quand elle revient elle trouve son oncle mourant, à côté du testament intact! Que faire? La tentation se présente à elle, elle l'écoute; elle se démontre qu'elle a le droit d'exécuter elle-même les dernières volontés du mort, et, sans être arrivée à se bien convaincre, elle les exécute. Elle ne détruit pas le testament, elle le cache. Déclarée héritière à défaut d'autre héritier direct, elle entre en possession de deux ou trois millions, mais elle n'en jouit pas sans remords. Elle a beau les employer à de bonnes œuvres, donnant de larges aumônes, sauvant une malheureuse jeune fille de la misère et de la mort, améliorant la situation de toute sa famille, et notamment de deux petits neveux qu'elle adore, elle n'a pas l'âme en paix. Que devient-elle quand elle rencontre chez sa belle-sœur le légataire qu'elle a dépouillé et qu'elle est seule à connaître, le futur lord Errington? Elle est sur le point de tout avouer. Mais Errington est très riche, plus riche qu'elle; elle se tait. Mais Errington est brusquement ruiné (ici nous entrons dans le roman-feuilleton, et nous arriverons au pur mélodrame avec un dénouement analogue à celui des sornettes italiennes du XVIe siècle); alors elle parle. Elle lui apporte le testament. Errington le brûle, et pour pénitence, condamne la voleuse à garder son vol. La pénitence est dure pour la pauvre Catherine, d'autant plus dure qu'elle s'est mise à aimer Errington. Un mariage arrangerait tout; mais ni l'un ni l'autre n'osent y songer, bien qu'Errington aime aussi la jeune fille. Ce sont

ces millions qui désormais les séparent; comment faire disparaître l'obstacle? Il disparaît de lui-même, grâce à l'arrivée imprévue d'un fils du vieil oncle, un fils qui sort de sous terre, sans que personne soupçonnât son existence, qui réclame son héritage, l'obtient, retrouve une sœur dans la jeune fille sauvée par Catherine et devient l'admirateur de sa cousine, après s'être montré son ennemi implacable. Tout finit pour le mieux de tous. Ce roman n'est pas bien composé; il l'est comme certains costumes de miss anglaises, dont l'ensemble est inharmonique et disgracieux, bien que tous les détails en aient du prix. Ce qu'il y a de meilleur ici c'est surtout ce que je n'en ai pas pu dire, tout ce qui se rapporte aux détails de mœurs, à la peinture de la vie intime dans les divers milieux que traverse l'héroïne, chez sa mère, son oncle, sa logeuse, sa belle-sœur; — une scène entre autres est vraiment exquise, celle qui nous montre la jeune tante allant souhaiter le bonsoir à ses petits neveux, couchés tout de suite après le dîner. Les Anglais sont vraiment les peintres du *home*; certains tableaux d'intérieur, qui se trouvent dans *l'Erreur de Catherine*, lunchs et *five o clock*, sont délicieux; ils font venir le thé à la bouche, si j'ose dire!

Romans de mœurs. — 24. — *Vasanga*, « étude de mœurs malgaches, » est aussi une « étude de paysages », sans bariolage de couleurs, comme sans étalage de psychologie ou d'ethnologie. L'auteur n'a pas le moindre pédantisme; il n'a eu, dit-il, d'autre « prétention que de dire simplement la vérité. » L'a-t-il dite? Nous a-t-il donné du pays et des mœurs malgaches une idée exacte? M. Vigné (d'Octon), qui a dû voir Madagascar, s'en porte garant dans une courte préface. « La caution n'est pas bourgeoise », elle est artistique et donnée en style poétique, tout à fait différent de celui de l'auteur. M. Huot écrit simplement et sans « prétentions. » Un rapport d'officier d'état-major, qui contiendrait des histoires de femmes, racontées gravement et sans le mot pour rire, ressemblerait assez à *Vasanga*. Les femmes malgaches dont il y est parlé, n'ont d'ailleurs qu'une « féminité » très peu développée; les tailleurs pour dames, les romanciers et les poètes ne les ont pas encore civilisées; ils y arriveront peut-être, car elles sont déjà coquettes, vaniteuses, mobiles, et même patientes et dévouées, comme leurs sœurs de France; mais elles ne le sont pas au même degré. Natures enfantines, incapables de passion, mais non d'un sentiment sincère, elles s'attachent à l'officier blanc qui passe, trahissant pour lui un compatriote auquel elles reviennent, quand l'officier blanc est parti, si un de ses camarades ne l'a pas remplacé, ce sont « les femmes de Loti » avec la poésie en moins, mais avec la même inconscience, la même âme légère et peu exigeante. Les paysages qui servent de cadre aux aventures de Vasanga et de Kerhorn, l'officier blanc, lesquelles servent elles-mêmes de prétexte à la peinture des mœurs

malgaches, sont dessinés avec la netteté, la précision et la loyauté d'un croquis au crayon, — un crayon aigu et sec. — Au total, renseignements abondants sur la grande île et ses conquérants récents, donnés avec un art réduit au minimum, au risque d'en diminuer l'intérêt, mais sans doute dans le dessein d'en augmenter la valeur documentaire.

25. — Avec *les Exotiques*, nous ne sommes plus chez les Malgaches, mais nous sommes toujours chez des sauvages, et des sauvages de la pire espèce, ceux qui sont civilisés et qui ajoutent à la brutalité des instincts primitifs la corruption des vices cultivés et savants. Le fond du roman n'est d'ailleurs que la reproduction d'un scandale judiciaire récent ; il en est même l'exploitation, plus industrielle que littéraire, et c'est sous une autre rubrique, moins honorable que celle de *Roman de mœurs*, qu'il aurait dû être classé. Si donc tous les détails que vous ont donnés les journaux sur les frasques d'une Américaine millionnaire, princesse du pétrole ou du cochon salé, je ne sais plus au juste, mais hystérique authentique et futur sujet de la Salpétrière, ne vous ont pas encore lassés et écœurés, vous les retrouverez tous dans ce roman, à peine déguisés, mais aggravés et augmentés d'autres détails du même genre sur les amis et les amies du principal personnage. Au dénouement, des inventions de mélodrame se mêlent aux procédés de ce bas reportage : la princesse périt dans l'incendie du *Bazar de la Charité*, condamnée au feu par son beau-frère, un prêtre, qui meurt volontairement avec elle ! Passons !

26. — *Or et toc* est « un brave homme de livre », comme dirait M. Sarcey. Vous en devinerez le sujet et même le mérite littéraire par cette unique citation : « Arrière tout calcul ; cœur d'or et de diamant il me faut ! Où trouver cette perfection ? Comment la distinguer, en sa simplicité honnête, au milieu d'une société malade, où le *Toc* (en note : le Faux), qui sait prendre tous les dehors du vrai, n'offre en réalité qu'une valeur de surface ? » (p. 13). Vous êtes fixés, n'est-ce pas ? Donc, les héros d'*Or et toc* sont à la recherche de cœurs qui ne soient pas en *toc*. Ils les trouvent, mais sans peine, car ils sont tous ou à peu près tous eux-mêmes des cœurs d'or ou de diamant, et M. Robert Civray, le bourgeois qui a toutes les délicatesses, toutes les fiertés, toutes les intransigeances morales d'un chevalier ; et M. de Favières, le gentilhomme qui vaut un bourgeois pour l'esprit pratique et l'ardeur au travail ; et Mlle Thérèse Lancelot, qui ne veut pas d'un mari à particule, même si la particule est payée comptant ; et MM. Baithy et Warton, des industriels qui, bienfaiteurs et pères de leurs employés, sont des millionnaires du cœur comme de la bourse ! Il est vrai que si tous ces braves gens se rencontrent, c'est en vertu de leur affinité réciproque, de la force d'attraction qui les attire l'un vers l'autre et les sépare des médio-

crités, des vulgarités et faussetés environnantes. La moralité qui se dégage de leurs aventures se résume dans ces maximes connues : tout ce qui luit n'est pas de l'or ; les apparences sont souvent trompeuses ; la vraie noblesse n'est pas conférée par des titres de comte ou de baron achetés dix mille francs en Mingrélie ; les élégances d'âme sont préférables aux élégances de manières, car les vernis les mieux laqués laissent voir à la moindre épreuve sérieuse la grossièreté du cuir ; le travail n'est pas ce qu'un vain peuple pense, et l'envieuse et douloureuse vanité des travailleurs en juge aussi mal que la vanité béate et dédaigneuse des oisifs ; le travail est un honneur, il est le bonheur, il peut être une noblesse ; et deux et deux font quatre, et M. de la Palisse est encore en vie, puisqu'il fait des romans et qu'il y démontre l'évidence ? — Mais les vérités les plus évidentes sont excellentes à rappeler à qui les oublie. Et il est incontestable que « notre société malade » en oublie quelques-unes.

27. — *Griffes roses* n'est qu'une anecdote, mais qui « ouvre un jour sur un coin du monde parisien », comme disent les critiques de gazette. Dans ce coin vit un ménage « en toc », quoiqu'il paraisse « en or », comme dirait l'honorable préopinant. Le mari est un Marneffe, portant beau et décoratif ; la femme est une usurière. Elle l'est jusque dans ses libres amours, qu'elle transforme en affaires. C'est ainsi que devenue « l'amie » d'un jeune peintre encore inconnu, elle fait faire une razzia de tous ses tableaux chez les marchands, mais une razzia savamment graduée, qui puisse provoquer la hausse de la « marchandise. » Et sans doute le peintre est le premier à profiter de la combinaison qu'il ignore ; mais l'acheteuse en profite plus que lui, car ses reventes lui décuplent ses avances. Ces personnages, ce milieu et ces mœurs sont « très modernes », nous assure l'auteur. Le peintre veut rompre sa liaison avec la femme aux griffes roses pour épouser une charmante jeune fille, à laquelle il est déjà fiancé. L'usurière, jalouse comme une amoureuse ordinaire, mais féroce comme un Gobseck, signifie aux deux jeunes gens que s'ils ne renoncent pas à ce mariage, elle déshonorera d'abord le peintre en révélant la part qu'elle a prise à la vente des tableaux, et ensuite ruinera le père de la fiancée par des moyens qu'elle fait connaître et qui paraissent invincibles. Elle exige qu'une lettre de rupture soit écrite par la jeune fille elle-même ; elle l'obtient, l'apporte, triomphante, à son artiste et croit l'avoir reconquis pour toujours. Mais, à peine est-elle sortie, que le peintre, honteux de sa faiblesse, désespérant de retrouver sa fiancée et se voyant déjà menacé d'être traité « d'Alphonse » par les bons confrères, se tue d'un coup de pistolet. — L'auteur reconnaît, dans la dédicace, que « la mise en œuvre a pu clocher çà et là » ; je serais de son avis, si la question valait la peine d'être examinée. Ce que je reprocherais à cette

œuvre, c'est plutôt l'air de satisfaction souriante qu'elle laisse deviner chez l'ouvrier, sa complaisance à traiter une matière aussi « moderne. » Il y a une manière d'être « moderne » qui se concilie très bien avec l'obligation de rester « vieux jeu » ; ce n'est pas celle de M. Rabusson, ni d'aucun *snob* de lettres.

28. — Ce n'est pas non plus celle de Gyp, bien qu'il n'y ait personne de moins atteint qu'elle de snobisme. Si elle est « moderne », ce n'est pas qu'elle s'y applique et s'y évertue ; elle l'est, comme tout ce qui est vivant, spontané et naturel, et si elle l'est trop ce n'est pas par impuissance littéraire. *Le Journal d'un grinchu* est très moderne et très vivant, bien qu'il soit encombré d'anciens articles de journal sur les affaires politiques et les discussions parlementaires de l'an dernier : un recueil de vieux articles, même sur des sujets toujours actuels, même sur l'« Affaire », connaissez-vous rien qui puisse « dater » davantage ? Ce qui est encore frais, et intéressant, dans ce *Journal*, c'en est la partie essentielle, ou du moins la partie artistique, la peinture du ménage du Grinchu et du monde où fréquente ce menage, — de ce grand monde pour lequel Gyp se montre de plus en plus sévère. — Le Grinchu est une sorte d'Alceste « vieux jeu », un gentilhomme fidèle à ses principes, quoiqu'il soit un homme politique. Il ne peut pas prendre son parti des compromissions auxquelles il voit s'abaisser la plupart de ses amis. Il a cependant d'étranges faiblesses, lui-même, pour la Célimène qui est sa femme et qui le trompe avec deux ou trois « hommes du monde » et même avec un juif ! Il est vrai que ses indulgences sont désintéressées, ou du moins qu'elles sont exemptes de tout calcul pécuniaire, si elles ne le sont pas de tout égoïsme. Il s'avoue cet égoïsme, et il se résigne à sa propre imperfection, comme il se résigne à la perversion de sa femme, jusqu'au jour où sa patience est mise à une trop rude épreuve et où il finit par se séparer de Célimène, mais en lui assurant une bonne « dot. » — Ce Grinchu est un grand seigneur, un grand seigneur de théâtre, peut-être, comme sa femme est une « femme du monde » d'opérette. — Voilà le thème sur lequel Gyp a exercé sa verve audacieuse. J'ai dit que l'œuvre était intéressante ; je n'ai pas dit qu'elle fût édifiante. La satire de Gyp édifie rarement, même quand elle s'exerce pour le compte et au nom de la morale et des grands princiqes. Ses sermons sont de ceux dont on peut dire ce qu'un prédicateur disait des siens propres : « Et surtout n'y amenez pas Marguerite ! »

CH. ARNAUD.

SCIENCES ET ARTS

L'Éducation nouvelle, par Edmond Demolins. Paris, Firmin-Didot, 1898, in-12 de XII-301 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'ouvrage publié l'an dernier par M. Demolins a porté ses fruits. Plusieurs pères de famille, pénétrés d'admiration pour les écoles anglaises, ont demandé à l'auteur de *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?* de procurer à leurs enfants les bienfaits d'une éducation semblable.

M. E. Demolins, qui n'est pas seulement un écrivain, mais aussi un homme d'action, s'est immédiatement mis à l'œuvre. Avec le concours de quelques amis, il a constitué un capital, qui a servi à l'achat du château et de la terre des Roches, dans le voisinage de Verneuil. C'est là que fonctionnera, à partir d'octobre 1899, le nouvel établissement d'enseignement secondaire.

Il était utile de connaître le détail de ce fonctionnement, d'examiner de près le programme des cours, l'économie de ce régime scolaire tendant à développer chez les enfants l'esprit d'initiative et l'énergie du caractère : c'est l'objet du présent ouvrage qui, malgré le but spécial poursuivi, n'a pas l'aridité d'un prospectus de collège. M. Demolins a su entourer de rapprochements intéressants, de digressions sociales, d'anecdotes curieuses, le berceau de l'école des Roches.

L'Éducation nouvelle se termine par un appendice contenant le texte de la conférence récente de M. Jules Lemaître à la Sorbonne, sur la réforme de l'enseignement ; et le livre est orné de nombreuses gravures facilitant l'initiation à la vie que mènent les écoliers à Bedales, à Abbotsholme, et qu'ils mèneront bientôt dans un joli site boisé du pays normand.

Roger Lambelin.

Einführung in die mathematische Behandlung der Naturwissenschaften, von W. Nernst und A. Schönflies. München und Leipzig, E. Wolff, 1895, gr. in-8 de XI-309 p., avec 61 fig.

Introduction à l'étude mathématique des sciences naturelles. Cours abrégé de calcul différentiel et intégral avec des considérations spéciales à la chimie. Ce titre indique complètement le but de l'ouvrage. Il s'adresse aux étudiants qui désirent étudier les lois des phénomènes naturels et qui n'ont encore que les connaissances mathématiques acquises dans les gymnases, connaissances un peu supérieures à celles qu'acquièrent nos élèves de l'enseignement secondaire. Aussi débute-t-il par les éléments de la géométrie analytique et dès ce premier chapitre les auteurs donnent comme exemple de la représentation analytique une loi physique : celle de Gay-Lussac. Cette préoccupation constante de choisir soit dans le calcul différentiel, soit dans le calcul intégral comme exemple des lois que le chimiste ou le physicien auront

constamment à appliquer, soutiendra le courage de l'étudiant, en lui montrant à chaque pas l'utilité de son travail. Le dernier chapitre, en particulier, par ses exemples tirés de la mécanique et de la thermodynamique, les persuadera que rien n'est inutile dans ce livre. Un recueil d'exercices et un formulaire terminent cet ouvrage, auquel nous ne connaissons pas d'analogue, aussi complet, en France. C.

Théorie des fonctions algébriques, par P. Appell et E. Goursat. Paris, Gauthier-Villars, 1895, gr. in-8 de x-530 p. — Prix : 16 fr.

La représentation géométrique imaginée par Riemann pour l'étude des fonctions algébriques n'a été jusqu'à présent étudiée, en France, que par un petit nombre de mathématiciens. Divers professeurs, cependant, en parlaient dans leurs cours, et devant les résultats merveilleux que produisait cette admirable conception, bien des jeunes mathématiciens auraient voulu pousser plus loin leurs études dans cette voie, mais il leur fallait recourir aux mémoires originaux. Il manquait un ouvrage d'ensemble. MM. Appell et Goursat ont comblé cette lacune en produisant un chef-d'œuvre de clarté.

Pour préparer l'esprit aux hautes conceptions qu'ils développent, les auteurs ont consacré un premier chapitre à l'étude très détaillée de la plus simple des surfaces de Riemann. Cette étude ne demande que la connaissance des propriétés générales des fonctions analytiques d'une variable complexe. Elle ne présente donc aucune difficulté pour les étudiants de nos Facultés ou de nos grandes Écoles. Qu'ils lisent ce chapitre ; après ils ne pourront plus s'arrêter : les intégrales hyperelliptiques, la connexion des surfaces continueront à les intéresser et ils n'hésiteront pas à étudier les admirables théories qui leur sont ensuite si nettement exposées.

De plus, une bibliographie des plus complètes permet à ceux qui veulent aller au-delà de faire des recherches sans difficultés.

MM. Appell et Goursat, en publiant cet ouvrage, rendent donc un grand service à la science puisqu'ils ouvrent toutes grandes les portes d'un champ d'investigation immense. C.

Theorie der doppeltperiodischen Functionen einer veränderlichen Grösse, von M. Krause. T. I. Leipzig, Teubner, 1895, gr. in-8 de VIII-328 p. — Prix : 18 fr. 75.

La théorie des fonctions doublement périodiques d'une grandeur variable de M. Krause est un livre d'enseignement très clair et très complet. Les énoncés des théorèmes bien ressortis de la masse du texte, la division en paragraphes judicieusement choisis facilitent l'étude de cette théorie et ont surtout le précieux avantage de permettre la re-

cherche de telle propriété ou de telle démonstration que l'on aurait momentanément oubliée.

Les quatre chapitres de ce volume sont consacrés : le premier, à l'introduction à la théorie des fonctions d'après Weierstrass; le second, à la théorie des fonctions doublement périodiques basée sur la théorie des fonctions θ ordinaires; le troisième, à la transformation des fonctions elliptiques avec ses applications; le quatrième, à la théorie des fonctions doublement périodiques basée sur la théorie des fonctions θ à caractéristiques fractionnaires.

Enfin une bibliographie, qui occupe dix-sept pages à la fin du volume, enregistre, pour chaque paragraphe de l'ouvrage, les livres ou mémoires traitant les mêmes questions. Cette partie seule suffirait à faire de l'ouvrage un livre à conserver, s'il ne le méritait pas, autant qu'il le mérite, par lui même. C.

Traité de mécanique générale. par H. Résal. Paris, Gauthier-Villars, 1893, 2 vol. in-8 de XIX-303 et XI-166 p. — Prix : 9 fr. 50.

Ces deux volumes sont les premiers de la seconde édition du traité de mécanique de M. H. Résal. Le plan général de l'ouvrage a été conservé, mais de nombreuses additions et d'heureuses modifications ont été introduites.

Les perfectionnements successifs qu'a subis l'enseignement de la mécanique, avaient obligé M. Résal de publier un volume complémentaire à la suite de sa première édition. En rééditant son ouvrage, l'auteur a mis à la place convenable les divers suppléments se rapportant à la cinématique, à la statique et à la dynamique. Mais il ne les a pas mis tous ; voulant conserver le caractère de simplicité et de clarté que présentaient ces deux volumes, il n'a introduit que ce qui était strictement nécessaire.

Nous signalerons, parmi les chapitres les plus intéressants, ceux sur le choc des corps et sur l'élasticité ; leur lecture sera des plus utiles à ceux qui étudient ces questions. C.

Équitation, par le baron de Vaux. Paris, Flammarion, 1898, in-8 de XVI-314 p. — Prix : 10 fr.

Nul n'était mieux préparé que M. de Gatines, le sympathique fondateur de l'*Éperon*, pour écrire la préface de ce livre. En quelques mots il a su préciser l'étude, la science et l'art du manège, et indiquer le but des efforts de l'écuyer vraiment digne de ce nom.

L'ouvrage de M. de Vaux est un vrai traité écrit avec beaucoup de compétence et de clarté. Il se divise en trois parties : le principe, l'historique, l'application. D'une bonne définition de la science équestre,

découlent facilement de bons principes et qu'on pourrait caractériser d'un mot : « l'identification de l'homme avec le cheval (p. 4). » Ce qui tout naturellement amène à déterminer la position du cavalier à cheval et à examiner successivement celle de tous les membres de l'homme. Aussi faut-il porter toute l'attention sur les écoles d'équitation, qui, en fait, n'existent que dans les régiments. Ici une critique bien sentie et bien juste de l'hippique et un éloge mérité de Pellier. Ce chapitre sur l'enseignement de l'équitation devrait être lu par tous ceux qui ont, par goût ou par métier, le souci d'avoir des cavaliers et des chevaux. « Jamais on n'a tant monté à cheval qu'aujourd'hui, jamais peut-être on n'y a si mal monté » (p. 45). Autrefois, c'était La Guérinière, d'Abzac, d'Aure, Boucher, et M. de Vaux a fait une étude très savante de leurs manières. Aujourd'hui, il y a encore un nom, universellement respecté, c'est celui de Raabe. Sa méthode « est avant tout étayée sur des bases rigoureusement scientifiques, tandis que celle de Boucher est toute de tact et d'art » (p. 197). Impossible de mieux dire. Après les maîtres, passons en revue les « valets » : le cavalier, l'homme de cheval, l'écuyer, puis leur souffre-douleurs : le cheval. M. de Vaux descend des hauteurs de la théorie à une pratique étonnamment puissante pour nous apprendre comment on doit acheter un cheval et comment on doit l'élever. Sans méconnaître les autres races, il donne la supériorité à l'anglo-normand.

C'est avec regret que j'ai dû me contenter de cette rapide table des matières. Dans cet ouvrage, il y a beaucoup de connaissances, beaucoup de raisonnement, beaucoup de discussion, une passion du cheval à un point intense, une haine justifiée des faux sportmen, qui hélas! abondent aujourd'hui. Nombre d'idées sont mises en lumière et bien défendues. Pour notre part, nous en souhaitons vivement le triomphe. Il y a là une question vitale, tant au point de vue de l'agriculture que de la défense du pays. Puissent les éloquentes protestations de M. de Vaux (p. 56) être entendues, mais hélas! il faudrait calmer « les susceptibilités démocratiques ! » (p. 25).

Et beaucoup de nos « maîtres » à l'heure actuelle aiment cent fois mieux la ballerine que l'écuyère, au rebours de M. Coppée, qui a écrit quelques vers charmants en tête de ce volume. A. d'H.

La Chasse, le fusil et ses munitions. Paris, Librairie de Paris, Firmin-Didot, 1899, in-12 de 94 p. — Prix : 0 fr. 60.

Down! Dressage à l'anglaise des chiens d'arrêt, complété par le rapport, par Ernest Bellecroix. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1898), in-12 de 352 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le petit manuel que nous offre la Librairie de Paris est extrêmement

pratique. Non seulement il est bon à offrir à un débutant, mais un chasseur expérimenté fera bien de l'avoir toujours sous la main, tant les renseignements sont nombreux et précis et portent sur des points variés. Le fusil et ses accessoires, le permis de chasse et les prohibitions de chasse, le tir, le vêtement, l'hygiène, les animaux aides de chasse et le gibier, les gardes et les piqueurs, la loi et la jurisprudence. Autant de têtes de chapitres, sous lesquelles sont rangés de petits paragraphes, écrits dans le style le plus simple et le plus clair. Maintenant deux questions : Faut-il écrire la demande de permis sur papier timbre? (p. 28), ou sur papier libre? (p. 29). La question mériterait d'être résolue d'une façon ou d'une autre, mais non des deux à la fois (p. 39); n'y a-t-il pas une loi ou une décision ministérielle qui « défend » de tirer sur les grandes routes? Je le crois. Des gendarmes m'ont même affirmé qu'il est interdit de tirer à moins de cinq mètres d'une route départementale, mais sans pouvoir me donner le texte prohibitif. Un regret : dans les livres à consulter (p. 95), j'aurais voulu voir une plus grande abondance.

— Le titre même : *Down!* révèle toute l'importance que M. Bellecroix apporte maintenant et avec raison au dressage à l'anglaise. Son livre d'aujourd'hui est un éloquent plaidoyer qui convaincra les plus rebelles. Mais est-il encore des rebelles ? si on joint au dressage la formation au rapport. J'en lisais l'autre soir quelques pages à un vieux garde de mes amis, qui hochait la tête en me demandant si j'aurais le courage, en chasse, de rentrer à la maison, comme l'indique M. B..., pour punir mon chien. Je lui ai répliqué, en lui citant cet autre passage du livre, où l'auteur dit, avec raison, que toute méthode est bonne, pourvu qu'elle réussisse. Mais, pour moi, je suis persuadé qu'il faut une méthode, et que la méthode anglaise est cent fois supérieure, quitte à en prendre et à en laisser ce que de besoin. Et ce qui m'enchante, c'est qu'ici on parle aussi de l'éducation du chasseur : « Savoir rentrer bredouille » (p. 157). Peste, voilà une belle maxime, quand on a devant soi ces misérables non pas par l'or, mais par le tir, qui abattent ces hécatombes des environs de Paris! Ce sont, en effet, des misérables, car ils envoient leurs gardes acheter le gibier volé à leurs camarades moins fortunés qu'eux, et pourquoi? pour compter quatre cents ou cinq cents pièces par tête le soir au tableau, avoir joué au massacre toute une journée, gagner une migraine par suite de tant de coups de fusil, et n'avoir jamais éprouvé le moindre sentiment du vrai chasseur à tir, qui, avec ses deux aides, un bon fusil et un bon chien, « sait rentrer bredouille. » Celui-ci lira avec plaisir un livre qui le séduira d'autant plus qu'il lui permettra de se perfectionner, ainsi que son chien.

A. D'E.

LITTÉRATURE

La Flexion dans Lucrèce, par A. CARTAULT Paris, Alcan, 1898, in-8 de 122 p. — Prix : 4 fr.

L'auteur donne la présente étude comme un essai de statistique grammaticale. Nous ajouterons qu'un essai de cette valeur ne saurait être l'œuvre d'un novice, aussi bien M. Cartault est-il l'un de nos maîtres les plus écoutés et les plus versés dans la connaissance de la langue latine.

L'auteur s'occupe, dans un premier chapitre, de la déclinaison et dans le second et dernier de la conjugaison. Après avoir étudié les cinq déclinaisons des substantifs et des adjectifs, il traite les substantifs dont les formes appartiennent à des déclinaisons différentes ; puis viennent divers paragraphes concernant les genres, certains adjectifs spéciaux et les degrés de comparaison. La déclinaison des pronoms et celle des adjectifs pronominaux clôt cette première partie. — La seconde s'ouvre sur les particularités de la conjugaison des verbes *esse*, *posse*. L'auteur passe ensuite en revue les formes en *uo*, *uu*, etc., et multiplie ses savantes remarques sur les divers temps et modes de la conjugaison. Bref, Lucrèce est soumis à un examen grammatical aussi approfondi que détaillé; rien n'échappe à la sagacité de l'auteur. Les jeunes philologues liront ce travail avec le plus grand profit. A. R.

Drames religieux de Calderon, traduits pour la première fois en français, par LÉO ROUANET. Paris, Charles, 1898, gr. in-8 de VIII-404 p. — Prix : 7 fr. 50.

« Si jamais, dit Schlegel, le nom de grand poète a été mérité sur la terre, c'est à Calderon qu'il revient. » Celui dont le critique allemand faisait en si peu de mots un si grand éloge, n'est pas connu en France comme il mérite de l'être. Il a laissé un nombre énorme d'œuvres dramatiques; mais des traductions, souvent imparfaites, n'en ont fait connaître que quelques-unes et, presque toutes, ont été choisies en dehors de la partie du théâtre de Calderon, où le poète se montre avec le plus de splendeur et d'originalité, en dehors de ce qu'on peut appeler son théâtre sacré. Sur plus de cent pièces qui le composent, quatre seulement avaient passé dans notre langue. Cette proportion était insuffisante pour apprécier l'ensemble et la variété du génie calderonien et c'est pour nous mettre à même de mieux le faire que M. Rouanet nous offre trois drames qui n'avaient jamais été traduits et qu'il regarde comme les plus beaux de cette catégorie : *Les Cheveux d'Absalon*, *la Vierge du Sagrario* et *le Purgatoire de Saint-Patrice*. D'ex-

cellentes notices critiques, historiques, biographiques, littéraires, précèdent chacune de ces trois pièces. Dans la notice sur *les Cheveux d'Absalon*, M. Rouanet compare d'une manière fort intéressante le drame de Calderon à celui que Tirso de Molina a écrit sur le même sujet : *La Vengeance de Tamar*. La notice sur *la Vierge du Sagrario* offre de curieuses recherches sur les éléments hagiologiques et historiques qui ont inspiré le poète. A propos du *Purgatoire de Saint-Patrice*, sans entreprendre une étude critique dont les ramifications seraient énormes, M. Rouanet nous renseigne sur les origines et les développements de cette légende célèbre dont Dante a peut-être daigné se souvenir. A ces trois drames M. Rouanet n'a pas voulu en joindre un autre, *les Amants du Ciel*. Il a craint que cette pièce, d'une conception si élevée et pleine de détails si poétiques, ne fatiguât le lecteur par des défaillances et des longueurs qu'une traduction pourrait rendre encore plus apparentes. Peut-être un autre drame de Calderon aurait-il été digne de figurer dans ce volume : *El Josef de las Mujeres*. Il semble à M. de Ochoa un des meilleurs du poète dans le genre philosophique religieux et comparable au *Magico Prodigioso* que M. Rouanet n'a pas traduit parce qu'il l'a déjà été plusieurs fois.

Pour donner une idée plus complète de la composition de ce livre, nous ajouterons qu'il se termine par de bonnes notes relatives aux drames précédents et par la traduction en appendice de la légende de San Amaro qui rappelle un peu celle de Saint-Patrice. Mais il est temps de dire un mot d'un des grands mérites de l'œuvre de M. Rouanet, du talent, du bonheur avec lesquels il s'est fait l'interprète de Calderon. La tâche offrait de grandes difficultés dont le lecteur français ne se doute pas, tant la prose du traducteur est toujours claire et limpide.

Comme Victor Hugo, Calderon est surtout un poète lyrique, on lui a même reproché de l'être trop pour un auteur dramatique. Les nombreux passages dans lesquels il laisse son génie prendre librement tout son essor sont hérissés de décourageants obstacles dont M. Rouanet a triomphé. Il nous promet, comme complément à ce volume, de nous donner un choix d'Autos sacramentales et dans ce moment même travaille à une traduction des *Mocedades du Cid*, de Guilhem de Castro. Espérons qu'un succès bien mérité par ce volume sur Calderon encouragera l'auteur à suivre la voie dans laquelle il s'avance si brillamment.

TH. DE P.

Il Subbiettivismo nei poemi d'Omero. Ricerche critiche di P. Cesareo. Palermo, Reber, 1898, gr. in-8 de 197 p. — Prix : 5 fr.

Dès sa première page, l'auteur reconnaît que le titre même de son livre a tout l'air d'une gageure. Traiter Homère comme on ferait un vulgaire romantique, et l'épopée la plus foncièrement populaire comme

la création toute personnelle d'un Schiller ou d'un Chateaubriand, c'est, à ne tenir compte que de l'opinion commune, paradoxal au premier chef. Et cependant M. Cesareo présente et défend avec habileté son point de vue, en faisant remarquer que toute poésie est une œuvre d'art et que dans l'art l'homme, selon le mot célèbre de Bacon, vient toujours s'ajouter à la nature. La même pensée, la même émotion, la même scène de paysage ou d'histoire est rendue diversement par des esprits divers. Ainsi l'artiste, le grand artiste surtout, met son empreinte sur tout ce qu'il touche.

Ce principe philosophique est appliqué ici d'abord à l'épopée en général, puis spécialement à l'épopée homérique, considérée soit dans le fond, c'est-à-dire dans le choix des matériaux, soit dans la forme, c'est-à-dire dans le choix des rythmes et des expressions. Un dernier chapitre rappelle les aventures sans fin de la question homérique. Ici, sans aucun doute, le « subjectivisme » le plus audacieux s'est donné carrière, et, selon une réflexion assez fine de notre auteur, si le poète n'y a rien gagné, son œuvre en revanche y a gagné infiniment : il n'y a aujourd'hui dans l'*Odyssée* comme dans l'*Iliade* pas un épisode, pas un vers où la main de la critique n'ait passé et repassé.

On rencontre dans ce travail, où sont cités tour à tour les homérisants les plus marquants de ce siècle, des idées justes mêlées à des rapprochements singuliers, et des conclusions discutables tirées de prémisses exactes, quoique souvent incomplètes. Quelques pages, presque neuves dans une matière qui semble épuisée, se lisent avec un véritable intérêt. C. Huit.

Manuel de l'histoire de la littérature française, par F. Brunetière. Paris, Delagrave, 1898, in-8 de viii-531 p. — Prix : 6 fr.

J'ai déjà dit que M. Brunetière était un avocat et un journaliste de premier ordre. Ayant donc reçu de la maison Delagrave, la commande — et le prix — d'un Manuel d'histoire littéraire, il a, l'heure venue de s'exécuter, improvisé quatre conférences ou, comme on voudra, quatre articles qui forment le présent livre. J'ai eu la curiosité d'en « peser » un celui qui est consacré au xviiie siècle : il a juste 1636 lignes, qui feraient de 20 à 25 pages dans la *Revue des Deux-mondes*, — la bonne « coupe », — et à peu près autant dans le Manuel de M. Lanson qui, pour la même période, a 230 pages, et 1150 en tout. Le moyen âge, sur lequel M. Brunetière a jusqu'ici peu écrit, étant expédié en un tournemain, nous avons donc un brillant discours sur *la Formation de l'idéal classique* au xvie siècle, un autre sur *la Nationalisation de la littérature* au xviie, un troisième sur *la Déformation de l'idéal classique* au xviiie, (idées déjà traitées ailleurs) et, pour finir, une causerie-thèse sur l'évolution de *la Littérature moderne* « qui fut *individualiste* avec les

romantiques, *impersonnelle* avec les naturalistes, et qui est redevenue *sociale*. » Tout cela, ai-je besoin de le dire, est du bon Brunetière : coup de crayon vigoureux qui grossit et simplifie les traits, touches larges, geste autoritaire, tout ce qu'il faut pour mettre en relief, au détriment de toutes autres, un petit nombre d'idées, toujours justes, au moins par quelque côté, si elles sont contestables au moins par leur exagération. Il ne s'agit pas de comprendre un écrivain, d'en faire le tour à la Sainte-Beuve, de le pénétrer à la Taine, de le décomposer à la Jules Lemaître : les œuvres ne sont au dossier que pour fournir à la thèse de l'avocat des citations, des exemples. C'est ainsi qu'à Voltaire et à Montesquieu on demande plus d'une fois un fait ou un mot piquant, dont on a besoin pour appuyer ou orner son argumentation ; mais nulle fois ils ne sont pris directement à partie, interrogés sur le fond de leur œuvre et le fond de leur âme ; cela exigerait du temps, une patience et une finesse que M. Brunetière n'a pas, cela lui imposerait peut-être une justice qu'il ne veut pas avoir. Encore une fois, il peint à fresque : l'effet, toujours très cherché, serait moins fort et moins net s'il s'attachait aux nuances, ou seulement s'il s'arrêtait aux individus ; les arbres empêcheraient de voir la forêt.

Je ne critique pas : j'explique. Au contraire, nul plus que moi n'admire le talent de M. Brunetière, et cette presbytie, nécessaire en notre âge de myopes, je veux dire en un temps où nous risquons de périr par les excès de l'analyse et de l'esprit critique, par les maladies du scepticisme et du dilettantisme, ce don de voir et de faire voir gros, de mettre fortement en lumière quelques idées très simples, de nous redonner le goût des fois robustes, dûssent-elles, de par l'infirmité humaine, devenir bientôt des injustices, des intolérances, des fanatismes. M. Brunetière est le Drumont de la critique littéraire. Il est vrai que les habiletés d'avocat ne manquent pas. Si on n'a pas parlé de Mme de Sévigné, ni de Saint-Simon, c'est qu'on écrit la « suite » de la littérature, et que, les *Lettres* ayant paru en 1734 et les *Mémoires* en 1824, « leur influence n'est point sensible dans l'histoire. » Mais si l'on tient à parler au XVIIIe siècle d'André Chénier, dont l'œuvre est aussi posthume, on l'envisagera « comme représentative de l'état de quelques esprits de son temps. » Et Saint-Simon, le mécontent de la fin du règne, l'esclave haineux qui suit le char du triomphateur, n'est donc pas « représentatif » de cette génération qui va casser le testament de Louis XIV au lendemain de sa mort, et, j'en appelle à M. Brunetière lui-même, s'efforcer de renverser toutes les traditions du siècle précédent ? Et Mme de Sévigné, même en admettant que des écrits lus, cités, copiés partout n'aient pas d'influence, tant qu'ils ne sont pas imprimés, n'est donc pas « représentative » de toutes ces femmes du monde spirituelles et lettrées, à qui M. Brunetière pourtant reconnaît,

quand il lui plaît, une action, bonne ou mauvaise, sur l'esprit public ? Petit artifice aussi que de déclarer que la division par siècles est absurde, les écrivains ne s'étant pas sans doute « évertués à différer d'eux-mêmes pour le 1er janvier 1801 », et, pour paraître très neuf, de diviser solennellement par époques : de 1610, par exemple, à 1659, ou de 1801 à 1843 ; comme si la même plaisanterie ne valait pas contre ces dates si précises ! comme si par siècles on n'entendait pas justement les époques, tout le monde faisant commencer le XVIIe siècle à Malherbe, et non à l'année 1600, pour le finir à Fénelon, et non à l'année 1700, tout le monde le divisant, ainsi que M. Brunetière, à l'année 1660.

Mais ces articles d'ensemble très intéressants, très suggestifs, et d'autant plus qu'on connaît mieux déjà notre littérature, ne pouvaient absolument pas faire un volume, ni surtout un « manuel. » Alors M. Brunetière, ayant fait fuser son court discours au haut des pages, a reproduit au bas, sans apprêt, sans phrases, les notes qu'il avait dans ses tiroirs, notes bibliographiques, ou notes résumant ses lectures ; « individuel » ainsi au premier étage, il est « impersonnel » au rez-de-chaussée. Et cette deuxième partie qui indique en général les questions les plus importantes traitées dans les ouvrages les plus récents est évidemment très utile et peut, aux étudiants de tout âge, mais surtout d'âge mûr, rendre de grands services.

Il est malheureux seulement qu'elle ne soit pas complète. Non seulement, il y a des auteurs qui n'y figurent pas du tout, par exemple *Froissard, Mme de Sévigné, Mme du Deffand, Delille, Dumas* père, — je prends cinq noms au hasard, — tandis qu'on y voit *Gresset, Mme de Lambert, Leconte de Lisle* et *Octave Feuillet* ; mais dans l'indication des sources, il y a encore bien des lacunes, et il est bien peu de notices qui ne paraissent aux « myopes », c'est-à-dire aux spécialistes allant y chercher chacun « son » auteur, hâtives, superficielles, pleines d'affirmations hasardées ou manifestement fausses. Mais c'est là défaut inhérent à toutes les compilations de ce genre...

Tel quel, ce livre bizarre, qui eût été mieux composé en deux tomes, une brochure et un petit dictionnaire, est un utile et bon livre, où il y a du talent, de l'érudition, — et de précieuses fiches.

Me sera-t-il permis d'ajouter que de l'imperfection même de ce manuel je me réjouis, du moment qu'elle a pour cause principale l'irrésistible attrait de cette vocation d'orateur et de journaliste, que je me flatte d'avoir découverte à M. Brunetière il y a au moins dix ans, et qui de plus en plus l'entraîne, loin de la critique et des controverses littéraires, vers des débats autrement graves, où il apporte, avec son sens de la tradition, son vigoureux tempérament de polémiste, sa forte et redoutable éloquence ?

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Manuel de l'explorateur, par E. Blin et M. Rollet de l'Isle. Paris, Gauthier-Villars, 1899, in-12 de VIII-260 p. — Prix : 5 fr.

Voici un excellent ouvrage d'une limpidité parfaite, admirablement adapté à son objet et susceptible de rendre les plus grands services à ceux pour l'usage desquels il a été rédigé. Ses deux auteurs, MM. Blin et Rollet de l'Isle, ont trouvé le moyen d'y fournir aux explorateurs novices toutes les indications nécessaires pour leur permettre de faire dès leurs débuts, pour peu qu'ils aient de la bonne volonté, de la méthode et de l'attention, des voyages fructueux au point de vue géographique et des levés dont les cartographes puissent tirer parti. Très sagement, MM. Blin et Rollet de l'Isle se sont attachés à éviter toute complication inutile ; dans les chapitres relatifs aux *Procédés de levers rapides et de détail* (ch. I et III) comme dans celui relatif à la *Détermination astronomique des positions géographiques* (ch. II), ils ont fait profiter le débutant de leur expérience et se sont attachés à lui conseiller les méthodes les plus pratiques lui permettant de recueillir les éléments d'une représentation exacte de ce qu'il aura vu sur sa route. Des modèles soigneusement préparés, des aide-mémoire, des notions pratiques sur les instruments nécessaires à l'explorateur en cours de route (ch. V) et sur la rédaction de la carte (ch. IV) font de ce petit *Manuel de l'explorateur* un vade-mecum indispensable pour le débutant, utile aussi pour un voyageur plus expérimenté. A côté des *Instructions pour les voyageurs*, publiées en 1894 par le lieutenant de vaisseau Caron dans le *Bulletin de la Société de géographie* (p. 228-262), à côté des leçons faites au Museum en 1893 et, sous le nom de *Conseils aux voyageurs naturalistes*, publiées dans les *Nouvelles Archives des Missions* (t. VI), l'ouvrage de MM. Blin et Rollet de l'Isle mérite une place à part dans la bibliothèque et dans les bagages de tous ceux, missionnaires, administrateurs coloniaux, officiers, colons, qui sont appelés à vivre dans des pays neufs et encore peu connus.

Henri Froidevaux.

Russie : nos alliés chez eux, par Michel Delines. Paris, L.-H. May, 1898, in-folio de 336 pages. — Prix : 12 fr.

M. Delines a passé « les plus belles années de sa jeunesse sur les bords de la mer Noire et sur les rives de la Volga et de la Néva », mais il a préféré dans son livre laisser la parole aux Russes. « J'ai voulu, dit-il, faire connaître au public français la vraie Russie, telle que l'ont décrite ceux qui ont puisé leurs forces dans le sol maternel, qui ont tiré d'elle toutes leurs joies et toutes leurs douleurs, qui se sont

pénétrés de toutes ses beautés, imprégnés de ses misères (p. 1). » Il ne faudrait pas cependant prendre ces mots à la lettre. Le livre de M. Delines n'est pas une compilation mécanique faite avec les livres des autres, c'est une œuvre personnelle. L'auteur a eu recours aux sources indigènes. Il a étudié la nature du pays, les hommes et les livres, il s'est pour ainsi dire identifié avec les Russes pour écrire sur la Russie. Son récit n'en est que plus vivant. La plus large part a été accordée à la Russie primitive « plus proche de la Russie asiatique que de l'Europe civilisée (p. 3). »

Le volume est admirablement illustré. « J'ai tenu également, dit M. Delines, à ce que l'illustration fût russe, d'après des documents authentiques, et ce n'a pas été chose facile que de les rassembler dans un pays immense où l'art photographique est encore peu développé (p. 2). » Ajoutons que l'auteur a atteint son but et qu'il a parfaitement réussi. Les édifices, les paysages, les types, les scènes de mœurs sont fidèlement reproduits, avec beaucoup de finesse et une grande sûreté de touche. Il faut mentionner spécialement les illustrations qui se rapportent à la ville de Kiev et à la cathédrale de Saint-Vladimir. Un peintre hors ligne, M. Vasnétzov, s'est révélé à l'Europe dans cette œuvre, il s'est tracé une voie personnelle et toute neuve. M. Delines nous apprend à connaître l'homme et l'œuvre. U. Z.

Histoire générale du IVe siècle à nos jours. Ouvrage publié sous la direction de Ernest Lavisse et Alfred Rambaud, t. VII. *Le XVIIIe siècle, 1715-1788*, t. VIII. *La Révolution française, 1789-1799*, t. IX. *Napoléon, 1800-1815*. Paris, Armand Colin et Cie, 1897, 3 vol. in-8 de 1051, 992 et 1011 p. — Prix : 12 fr. le volume.

A mesure que l'*Histoire générale* approche de sa fin, à mesure que le récit s'applique à des événements plus voisins de nous, la narration prend plus d'ampleur et les détails se pressent plus abondants sous la plume des auteurs. Les trois derniers volumes que nous ayons reçus n'embrassent qu'une période d'un siècle, de la mort de Louis XIV à la chute de Napoléon et, si un peu plus de 1000 pages suffisent à raconter l'histoire du monde de 1715 à la veille de la Révolution, ce n'est pas trop du double pour exposer l'histoire du quart de siècle qui a suivi. Nous sommes encore sous le coup de l'ébranlement produit par le mouvement révolutionnaire et la connaissance exacte de cette période a pour nous un intérêt immédiatement pratique.

Malgré cette ampleur donnée à la narration, sur certains points, notamment sur le développement intellectuel du monde, traité cependant, nous a-t-il semblé, avec plus de souci que dans les volumes antérieurs, nous trouvons encore que les renseignements donnés par les auteurs sont un peu maigres et insuffisants.

L'histoire de la Révolution française a été confiée à M. Aulard ; c'est dire que nous sommes obligé de faire des réserves sur l'appréciation des faits et sur l'esprit dans lequel sont écrites ces pages.

E.-G. L.

The Whitefoord Papers, *being the correspondence and other manuscripts of colonel* CHARLES WHITEFOORD *and* CALEB WHITEFOORD, *from 1739 to 1820*, by W. HEWINS. Oxford, Clarendon press, s. d., in-8 de XXIX-292 p.

Deux points sont surtout intéressants dans les papiers de la famille Whitefoord : 1° la participation du colonel Charles aux campagnes contre Charles-Édouard en Écosse ; 2° celle de son fils cadet aux négociations que Franklin conduisit à Paris en 1782. Le reste n'a guère de l'intérêt que pour les lecteurs anglais. Pour le premier point, il y a plusieurs pages à retenir (p. 49-94), où l'on trouve le récit et le plan des fameuses batailles de Prestonpans et de Culloden, une liste des clans de l'armée du prince, le compte-rendu des approvisionnements de l'armée royale, dont Whitefoord avait la charge, etc. Pour le second point (p. 187-211), on verra Caleb Whitefoord envoyé à Paris avec le négociateur officiel Richard Oswald ; il avait été choisi à cause de sa longue intimité avec Franklin (pour des lettres de celui-ci, cf. p. 141, 197, 200). Il y a de curieuses « anecdotes sur les négociations. » En appendice (p. 270-5) se trouve le catalogue, avec les prix de vente, de la splendide collection de peintures appartenant à feu Caleb Whitefoord (5 mai 1810). Le livre est bien annoté et pourvu d'une bonne table (p. 277-292).

A. S.

Étude sur la propriété foncière dans les villes du moyen âge et spécialement en Flandre, par GUILLAUME DES MAREZ. Gand, Engelcke ; Paris, Picard, 1898, in-8 de XXV-392 p., avec plans. (*Recueil des travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand*, fasc. 20.) — Prix : 13 fr.

S'il est un jour possible d'écrire l'histoire de la propriété foncière dans les villes du moyen âge, ce ne sera évidemment que lorsqu'on aura de bonnes monographies, sinon de toutes ces villes, du moins des plus importantes d'entre elles. Nous n'en sommes pas là, malheureusement. Aussi je crois qu'il faut considérer la tentative de M. des Marez comme prématurée. Au lieu de soulever une foule d'idées dont il est trop visible qu'il n'est point parvenu à se rendre maître, que n'a-t-il borné son ambition à nous donner une bonne histoire de la propriété foncière à Gand ? Il était outillé pour la faire, et n'était en somme bien outillé que pour cela ; et s'il s'en était tenu là, il serait, je n'en doute pas, arrivé à bien concevoir et à énoncer clairement une série de faits dont l'importance n'échappera à personne. Il aurait alors

pu nous dire nettement que la ville de Gand a pris naissance dans la boucle formée par la Lys et l'Escaut, en une position des plus favorables au commerce; que le comte de Flandre, à qui appartenait ce territoire entre Escaut et Lys, le *Portus Gandensis* comme on l'appela, en avait concédé la surface aux gens qui eurent l'idée de s'y établir, sous la seule réserve du paiement par eux d'un cens recognitif de la souveraineté comtale; que cette concession est l'origine tout ensemble de la ville de Gand et de la propriété foncière dans cette ville. Ainsi, dès le début, la propriété y est à peu près libre. Elle le deviendra complètement quand sera aboli le cens dont il vient d'être parlé. Ce n'est pas à dire, cependant, qu'alors tous les biens urbains seront des alleux, car l'importance que prend rapidement la ville y amène le morcellement de la propriété, ce qui fait que beaucoup d'alleux se transforment en censives, voire même en fiefs. M. des Marez a étudié la condition de ces alleux, de ces fiefs, de ces censives : mais comme il l'avoue (p. 355), il reste après lui bien des choses à dire sur l'état de ces biens.

Si, comme je l'eusse souhaité, l'auteur s'était seulement donné pour but l'historique de la propriété foncière à Gand, je m'assure qu'il serait arrivé à creuser complètement son sujet et qu'il nous aurait présenté un travail mieux pensé, mieux composé, mieux écrit, qui serait devenu le point de départ naturel des comparaisons entre la propriété foncière à Gand et dans les villes où l'histoire de cette propriété est maintenant à peu près connue. Ces comparaisons, que M. des Marez a tentées de ci de là, il ne lui était certes point interdit de les faire; mais peut-être eût-il bien fait, au lieu d'éparpiller ses forces à suivre l'histoire de la propriété foncière dans quelques villes allemandes où elle a été plus ou moins bien traitée, de ne point sortir de l'ancien comté de Flandre. Il serait ainsi arrivé à plus de précision et eût pu nous montrer clairement ce qu'était la situation de Gand par rapport à celle d'Ypres, où M. des Marez lui-même s'est livré à un travail analogue à celui qu'il a fourni pour Gand, à celle d'Arras, dont l'état social au XIIe siècle, fort bien résumé par l'auteur en quelques pages (87-105), les meilleures de son livre assurément, nous a été décrit par le moine de Saint-Vaast Guiman, à celle de Lille, dont Mgr Hautcœur a raconté les origines dans un ouvrage magistral sur la collégiale de Saint-Pierre, ouvrage qui s'est d'ailleurs soustrait aux investigations de M. des Marez, et à celle de quelques autres villes encore.

Je serais injuste pour ce livre à refaire, si je ne rendais hommage à la somme énorme de travail qu'il décèle, ainsi qu'à la nouveauté d'un certain nombre des idées que l'auteur y a semées. Mais je serais fort empêché de faire de l'*Étude* de M. des Marez une analyse détaillée, tant à raison de la multiplicité des questions qui y sont soulevées, que

du désordre qui, d'un bout à l'autre, y règne en souverain maître. Ce livre est un chaos, dont le débrouillement est d'autant plus pénible que le style de l'auteur laisse fort à désirer. Mais j'aurais mauvaise grâce à insister sur les incorrections, les belgicismes, voire même les fautes d'orthographe qui émaillent le travail de M. des Marez. La langue française, en effet, n'est peut-être pas la langue maternelle de l'auteur. S'il en est ainsi, loin de lui reprocher de n'écrire point en français d'une façon impeccable, je le félicite, au contraire, d'avoir mis son livre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, en ne le rédigeant pas en néerlandais. J'ajoute bien volontiers que ceux qui auront le courage d'en entreprendre la lecture, en retireront certainement grand profit. ARMAND D'HERBOMEZ.

Sylloge epigraphica orbis romani, cura et studio HECTORIS DE RUGGIERO edita. Voluminis III, pars prima, *Inscriptiones Galliae Narbonensis* continens, edidit AEMILIUS ESPÉRANDIEU. Rome, Pasqualucci, 1896-1898 gr. in-8 à 2 col., fasc. I à VIII, 224 p.

Il y a eu autrefois la « Bible des pauvres. » Le XIXe siècle, avant de finir, verra commencer la publication d'un *Corpus Inscriptionum Latinarum* « au rabais ». La *Sylloge* entreprise par l'éditeur romain Loreto Pasqualucci a pour but, en effet, de réunir en quelques volumes peu coûteux et de format commode, tout ce que l'antiquité nous a légué d'inscriptions, romaines ou grecques, méritant de fixer l'attention.

L'ouvrage, écrit en latin, doit former quatre volumes : le premier, en préparation, sera consacré aux inscriptions de Rome ; le second, en cours de publication, comprendra toutes les inscriptions de l'Italie, Rome exceptée ; le troisième, en cours de publication également, aura pour objet les provinces occidentales de l'Europe et l'Afrique romaine ; enfin le quatrième, en préparation, contiendra les inscriptions des provinces orientales de l'Europe, de l'Égypte et de l'Asie.

Le savant qui a été chargé de la publication du tome III de la *Sylloge* est M. Espérandieu, dont on connaît les importants travaux sur les inscriptions romaines du Poitou et de la Saintonge, du Limousin, de la Corse, de Périgueux, de Lectoure, de Rennes, etc.

Les inscriptions, — pourvues chacune 1° d'une référence au *Corpus*, 2° d'une courte notice historique, topographique et bibliographique, 3° quand il y a lieu, de quelques annotations explicatives ou critiques, sont reproduites, non pas dans la forme lapidaire, mais en caractères courants, avec la transcription entre parenthèses des diverses abréviations et la restitution entre crochets des parties détruites ; en outre, des filets posés verticalement indiquent la séparation des lignes, telle qu'elle existe dans le monument original. L'adoption de cette méthode, en même temps qu'elle permet de reconstituer facilement les textes

dans leurs formes primitives, les met à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs.

Les fascicules I à VIII de la première partie du tome III renferment près de dix-huit cents inscriptions, groupées de la façon suivante : *Dii Deaeque* (nos 1 à 597), *heroes et res mythologicae*, *feriae et sacra*, *sacerdotes populi romani*, *sacerdotes regionum et municipiorum* ; — *inscriptiones Augustorum domusque augustae* (nos 635 à 811), *reges* (nos 812 à 825), *consules* (nos 826 à 938) ; *Honores alii populi romani* : a) *magistratus* (nos 939 à 995), b) *apparitores et officiales magistratuum et imperatoris, rationes et resprivata imperatoris* (nos 997 à 1001), c) *vectigalia publica* (nos 1002 à 1009) ; — *inscriptiones ad rem militarem pertinentes* (nos 1010 à 1112) ; — *provinciae, civitates, pagi, fluvii, vici* (nos 1113 à 1765) ; — *inscriptiones sepulcrales* (nos 1766 et sq.). J. Berthelé.

Wilhelm von Nogaret, Rat und Grosssiegelbewahrer Philipps des Schönen von Frankreich, von Robert Holtzmann. Freiburg im Breisgau, Mohr, 1898, in-8 de xi-279 p.

L'auteur de ce livre n'ignore pas qu'un nouveau travail sur le différend de Philippe le Bel avec Boniface VIII est depuis très longtemps en gestation en France, et il se défend de vouloir refaire l'histoire de cette querelle célèbre. Il n'en est pas moins vrai que le rôle joué par Guillaume de Nogaret dans cette affaire a été tellement prépondérant que la biographie du personnage se réduit, à peu de chose près, à l'histoire de ce rôle. La preuve en est dans ce deuxième chapitre, consacré tout entier à la situation du royaume de France au moment où la rupture va se produire entre le Pape et le Roi, et où il n'est point dit un seul mot de Nogaret. Qu'on n'en conclue pas que je fasse reproche à M. Holtzmann d'avoir été ainsi amené malgré lui à recommencer l'historique des rapports entre Philippe le Bel et Boniface VIII ; il n'en pouvait être autrement. Mais il me fallait constater le fait avant de reconnaître le très louable effort que M. Holtzmann vient de faire pour nous donner une biographie complète de G. de Nogaret. Le personnage le méritait, et je crois qu'il reste maintenant peu de choses nouvelles à dire sur lui. M. Holtzmann, en effet, parfaitement informé, et auquel il me semble que pas un document important, imprimé ou manuscrit, sur le règne de Philippe le Bel, n'a échappé, a scruté la jeunesse de Nogaret, né près de Toulouse entre 1260 et 1270, et ses débuts dans la vie publique, en qualité de professeur de droit à l'Université de Montpellier, puis de juge-mage à Nîmes ; il a donné ensuite au rôle tenu par Nogaret dans les démêlés du Roi avec Boniface VIII l'importance que j'ai dite ; et, après avoir groupé tous les renseignements possibles sur la part prise par Nogaret, devenu garde des sceaux, à l'élection du pape Clément V, à la suppression de l'ordre du Temple, et au procès

contre la mémoire de Boniface VIII, il a pu fixer la date de la mort du célèbre ministre de Philippe le Bel au mois d'avril 1313. Tout cela, exposé avec une méthode et une clarté beaucoup trop rares dans les travaux de l'école historique d'outre-Rhin, et suivi de dissertations (sur la mission de Nogaret en Italie en 1303, sur les derniers jours et la mort de Boniface VIII, sur les négociations de Poitiers en mai 1308), et de pièces justificatives tirées des cartons ou des registres du Trésor des chartes, constitue un très important mémoire, dont la lecture s'impose à toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire de Philippe le Bel et de son temps. ARMAND D'HERBOMEZ.

Études sociales et politiques. La Duchesse de Duras, par A. BARDOUX. Paris, Calmann Levy, 1898, in-8 de IV-435 p. — Prix : 7 fr. 50.

Après avoir tracé le portrait de Pauline de Beaumont et de Mme de Custine, M. Bardoux devait au public et se devait à lui-même, d'étudier la figure d'une autre amie de M. de Chateaubriand, la duchesse de Duras. Ce fut à Méréville, dans le château et sous les beaux ombrages créés par M. de Laborde, à l'instar de Trianon, à la lecture du *Dernier des Abencérages*, que les relations commencèrent entre les deux illustres personnages; elles furent aussitôt affectueuses. Pour Mme de Duras, ce fut le coup de foudre de l'amitié; les sages conseils d'une amie sûre, Mme de la Tour du Pin, empêchèrent que ce ne fut celui de l'amour. La correspondance qui s'établit entre le « cher frère » et la « chère sœur » et dont M. Bardoux cite de nombreux fragments inédits, est charmante. Mais, presque dès le début, les deux caractères se révèlent avec leurs contrastes : Mme de Duras, douce, bonne, attendrie, désintéressée ; M. de Chateaubriand, exigeant, ambitieux, égoïste, d'humeur inégale et quinteuse. Tout ce que peut Mme de Duras pour l'élévation de son ami, elle le fait. Lorsque la Restauration a ramené les Bourbons sur le trône de leurs pères, elle use de l'influence qu'ont donnée à son mari son nom, sa fidélité pendant l'exil et son titre de premier gentilhomme de la Chambre, que lui donnaient à elle-même sa grande instruction et la distinction de son esprit, pour servir l'ambition inquiète et embrageuse du grand écrivain, qui se croit un grand homme d'État. Elle le sert, même à son propre détriment. Elle contribue à le faire nommer ambassadeur de France à Berlin, et cependant la séparation coûte rudement à son cœur. C'est le renoncement à de chères habitudes, aux longues conversations avec son ami. « J'ai fait, lui écrit-elle un peu plus tard, avec un sentiment exquis de délicatesse, arrêter toutes mes pendules pour ne plus entendre sonner les heures où vous ne viendrez plus. » Elle se dédommage de l'absence par des lettres d'une délicatesse charmante, où elle lui parle de son affection,

où elle lui parle aussi — car elle le connaît bien — des nouvelles de la Cour et de tout ce qui peut intéresser son avenir. Et quand il est revenu de Berlin, elle arrive encore à le faire nommer à Londres. Mais ce poste, qu'il a pourtant si ardemment convoité, ne satisfait pas M. de Chateaubriand; rien ne suffit à son ambition et à la haute opinion qu'il a de ses talents politiques et des services rendus à la cause royaliste. Une fois à Londres, il lui faut être le représentant de la France au congrès de Vérone. C'est encore Mme de Duras qui, malgré les infidélités de son ami, malgré l'ombrage que lui donne trop justement sa nouvelle liaison avec Mme Récamier, assaille M. de Villèle, agit près du Roi pour arracher à leurs répugnances la nomination tant enviée. Après Vérone, c'est le ministère des affaires étrangères qu'elle l'aide à conquérir. Rien ne lasse sa sollicitude, rien ne rebute son affection.

Dans l'attrayant volume que M. Bardoux a consacré à cette correspondance inédite, les sympathies du lecteur vont plutôt à la grande dame dévouée qu'à l'illustre écrivain égoïste. Un second volume eût achevé de faire connaître, nous pouvons dire de faire aimer Mme de Duras; une mort prématurée ne l'a pas permis et c'est une perte pour les lettres françaises et un regret profond pour tous les amateurs d'attachantes études d'âme et de cœur. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Autour de Nohant, par EDMOND PLAUCHUT. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-12 de 353 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a connu George Sand dans les quinze dernières années de sa vie et il n'est point mécontent de nous le faire savoir; il a gardé de ces relations amicales avec une femme célèbre un souvenir fort attendri et naturellement très enthousiaste; rien n'égale le mérite des gens qui nous sont accueillants. Quoi qu'il en soit, M. Edmond Plauchut, que des opinions républicaines juvéniles avaient rapproché de la petite-fille naturelle du maréchal de Saxe, a groupé autour d'elle différents paysages de cette province de Berry où est située sa propriété de Nohant.

Un premier chapitre nous retrace d'une façon assez superficielle l'existence à la campagne de l'auteur d'*Indiana*. Une dernière partie contient des lettres de Barbès à George Sand. Entre les deux, sans qu'on puisse voir très clairement le lien qui unit tant de sujets disparates (ou plutôt on voit trop bien qu'ils n'ont entre eux d'autre connexion que le besoin de faire un volume de 350 pages), M. Plauchut nous raconte la vie de Duguesclin, celle d'Agnès Sorel, le mariage de César Borgia, la ruine du château de Montrond, la venue de Calvin, le passage de Talleyrand à Valençay. Dire que tous ces événements

se déroulèrent en pays berrichon n'est pas pour justifier leur amalgame autour du nom de George Sand.

Le véritable intérêt du livre est à la fin : dans les trente-trois lettres de Barbès à George Sand (28 mai-1848-1er janvier 1870). Le vieil insurgé y fait bonne figure, il sort tout à fait de la banalité révolutionnaire, il a des aspirations généreuses, des sentiments patriotiques, certaines réflexions sages à côté, hélas ! de beaucoup de paradoxes et aussi de blasphèmes. Il vit en dehors de toute religion. Il professe vouloir mourir en dehors de tout culte, ces préjugés sont ici devenus des convictions à rebours. « La Trinité que j'adore c'est la France, Jeanne d'Arc, et vous. » On ne s'attendait guère à voir Mme Sand en cette affaire. Au reste il y tient ; il considère que l'auteur de *Lélia* porte en elle « l'âme de la France. » C'est, en vérité, beaucoup. Du moins son culte pour Jeanne d'Arc (une Jeanne d'Arc laïque, dans le genre de celle de M. Fabre) lui fait mépriser justement les « blasphèmes de Voltaire » sur la Pucelle d'Orléans.

M. Planchut est tout flamme dans cette belle adoration de Mme Sand, bien qu'à certaine page il l'écrase sous cet éloge mal galant, la comparant aux « nobles bœufs du Berry. » Lui aussi, il considère que « tout en aidant à la marche du progrès, elle ne voulut voir que ce qu'il y a de noble et de beau dans l'être humain. » La glorification de l'adultère est-ce une « marche du progrès ? » Toute cette gloire est bien tombée ; du chantre de la *Petite Fadette*, quelques pages d'une valeur purement littéraire resteront, et puis rien. Philosophie, politique, morale, comme elles les comprenait et les pratiquait, sont depuis longtemps jetées à la mer, " George " demeure poncive pour les décadents, condamnée pour les chrétiens.

La rapidité fâcheuse avec laquelle ce volume a été écrit a conduit l'auteur à des fautes d'histoire contemporaines peu pardonnables : la guerre d'Espagne n'a pas pris fin en août 1808 (p. 16), elle commençait alors pour durer six ans. Ce n'est pas en 1810 (p. 181) que les princes espagnols ont été conduits à Valençay, mais en 1808. Ils en sortirent au mois de mars 1814 et non en 1815 (p. 210). Le prince de Talleyrand ne fut jamais évêque « assermenté » d'Autun (p. 210), mais très régulièrement il monta le 1er octobre 1788 sur le siège de ce diocèse. Enfin personne ne voudra souscrire à cette étrange découverte que Talleyrand contribua à l'avènement de Louis-Philippe par ses campagnes dans la presse (p. 215) et à la chute de Charles X par son opposition dans le *Sénat* ! A part ces taches un peu lourdes, le livre se lit sans fatigue et sans intérêt.

G.

Catálogo de la Real Biblioteca. (Manuscritos.) Crónicas generales de España, descritas por Ramón Menéndez Pidal. Madrid, sucesores de Rivadeneyra, 1898, in-8 de xii-464 p., reproductions phototypiques hors texte. — Prix : 15 fr.

« L'énumération seule des chroniques manuscrites conservées à la Bibliothèque du palais royal de Madrid offrirait par elle-même un grand intérêt. Cette collection nous permet par exemple d'ajouter à la *Chronique du More Rasis* le fragment qui lui manque ; elle nous apporte de nouvelles données relatives aux traductions catalanes de la *Chronique de San Juan de la Peña*; elle nous révèle une œuvre inconnue de Diego Fernández de Mendoza, etc. » Mais l'auteur ne s'est pas borné à une simple énumération. Non content de décrire avec la plus scrupuleuse exactitude cinquante-quatre de ces précieux manuscrits, il nous en donne des extraits, aussi souvent qu'il le juge nécessaire. Des notes et des renvois complètent cette œuvre d'érudition que devra consulter quiconque s'occupe de l'histoire d'Espagne. Ce volume pourra servir de modèle aux catalogues des diverses autres parties de la *Real Biblioteca*. Mais peut-être sera-t-il difficile d'en confier la rédaction à un érudit aussi compétent et aussi consciencieux que M. Menéndez Pidal, si justement célèbre dans tout le monde savant pour son admirable livre : *La Leyenda de los infantes de Lara*. Léo Rouanet.

BULLETIN

Le Néant et la vie, par Johannes Jœrgensen; traduit par Pierre d'Armailhacq. Paris, Perrin, 1898, in-16 de xxii-58 p. — Prix : 0 fr. 75.

« Le Nord nébuleux et ibsénien tend à nous fatiguer », écrit M. P. d'Armailhacq. Mais il y a autre chose en Scandinavie que ces écrits aussi ennuyeux qu'anti-chrétiens. Il y a toute une floraison d'œuvres limpides et inspiratrices des plus nobles sentiments, celles justement que nos intellectuels, nos esthètes, nos anarchistes se gardent bien de nous montrer.

Et voici, pour commencer, un poète, un romancier, Johannes Jœrgensen, qui eut, tout le temps qu'il fut panthéiste et « radical, » des succès tapageurs, et qui vient, comme Verlaine ou mieux comme M. F. Coppée, de passer au catholicisme. Naturellement ses amis de la veille l'ont traité de « toqué » ou « d'hypocrite. » C'est pour leur répondre qu'il a écrit les brèves et fortes pages intitulées par son traducteur : *Le Néant et la vie.*

Après avoir conté d'une façon pleine de charme et d'émotion comment il sentit que « sa vie se passait à mal faire, » il expose comment sa logique de « darwiniste » l'a mené aux pieds du Christ. La vérité, dit-il, doit conduire au bonheur, et c'est bien ce que d'abord on nous avait promis : la vérité et le bonheur. Puis on en est venu graduellement à ne promettre que la vérité en disant : « Sacrifions la jouissance au vrai. » Or l'homme moderne a cherché le bonheur quand même dans les jouissances sans limites d'une vie païenne, et il a trouvé que la vie était un martyre. D'autre part « le scepticisme blasé a mis en pièces la vérité, » et l'on s'est réfugié dans

les rêves étranges : « Le bonheur, a écrit Ibsen, n'est que dans la vie mensongère. » La faillite est complète. Et voilà pourquoi il est revenu là où est à la fois la vérité, la vie, le bonheur.

Si j'ajoute que ce petit livre est écrit dans un français plein de fraîcheur et de grâce, j'aurai dit tout ce qu'il faut, j'espère, pour donner à tous l'envie d'avoir cette élégante brochure, — de l'avoir et de la répandre. Comme *la Bonne Souffrance* de M. F. Coppée, en effet, et peut-être plus encore, elle peut faire sur les jeunes gens, sur tous ceux qui lisent et réfléchissent, une impression profonde. GABRIEL AUDIAT.

Les Pays de France. *Projet de fédéralisme administratif*, par P. FONCIN. Paris, Colin et Cie, 1898, in-16 de 81 p. — Prix : 1 fr.

Il y a longtemps déjà, M. le Comte de Chambord avait préconisé, dans une lettre célèbre, la décentralisation administrative. L'idée a fait son chemin. On reconnaît que la centralisation actuelle ne correspond ni à nos traditions, ni à notre tempérament, ni à la géographie de notre pays.

Dans ce volume, appartenant à la collection *Questions du temps présent*, M. P. Foncin a jeté les bases d'un projet de fédéralisme administratif. Il n'a pas de peine à démontrer que le fédéralisme tant politique qu'administratif est fondé sur la liberté, et sauvegarde l'énergie spontanée des citoyens en même temps que leur droit à l'association. L'application du fédéralisme à la France suppose évidemment une réforme dans la répartition des divisions territoriales. Il y a de trop grandes inégalités d'importance et de population entre les communes; les départements sont des circonscriptions artificielles auxquelles le développement des moyens de communication a enlevé toute raison d'être. En conséquence l'auteur propose de substituer aux préfectures actuelles trente-deux régions correspondant à peu près à nos anciennes provinces et devenant des unités administratives autonomes, en même temps que des centres économiques et intellectuels.

Le projet a toutes nos sympathies, mais nous aurions souhaité que M. Foncin en précisât davantage les détails. R. L.

Il Triangolo. da V. AICARDI. Turin, Loescher, 1896, gr. in-8 de VIII-198 p. avec 70 fig. — Prix : 4 fr.

Le triangle, notion particularisée de cette figure, suivi de 7 840 problèmes résolus, ici est le titre et le sous-titre de l'ouvrage de M. Aicardi. L'auteur n'a pas voulu faire un traité complet sur la géométrie du triangle. Il a simplement donné, d'où l'expression notion particularisée, des relations métriques entre les éléments du triangle et certaines droites et circonférences liées au triangle. Ces relations forment la première partie de l'ouvrage qui contient 71 théorèmes. La seconde et la troisième partie contiennent les énoncés et les solutions de 7 840 problèmes. Les énoncés se rapportent tous à cette question : construire un triangle connaissant trois éléments, leur groupement méthodique a permis de rédiger très succinctement et très rationnellement les solutions. Ce livre plaira aux amateurs de la géométrie du triangle et sera une source inépuisable d'énoncés, souvent très intéressants, pour les professeurs. C.

Recherches sur la congélation des solutions aqueuses étendues, par A. Ponsot. Paris, Gauthier-Villars, 1896, gr. in-8 de vi-144 p. — Prix : 3 fr.

Cette thèse est consacrée au sujet indiqué par le titre dans deux parties : la partie historique, qui renseigne toujours utilement les lecteurs et la partie expérimentale. Celle-ci étudie cet intéressant problème : une solution aqueuse est-elle formée d'une ou de plusieurs combinaisons définies du sol et de l'eau? Elle le résout définitivement. Dans une troisième partie, M. Ponsot pose, plutôt qu'il ne résout, un certain nombre de problèmes. Les personnes qui en prendront connaissance, y trouveront à leur tour plusieurs sujets pour des thèses nouvelles. C.

Les Plantes céréales, par Gustave Heuzé. Paris, Librairie agricole, 1898, 2 vol. in-12 de xvi-388 et 375 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

Les Plantes légumières, *cultivées en plein champ,* par le même. Ibid., in-12 de xii-372 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

M. Heuzé continue à reprendre les différents ouvrages qu'il a publiés pendant sa longue et laborieuse carrière, il les refond et en donne une nouvelle édition à la portée de tous. Il met en même temps son œuvre au courant des progrès nombreux accomplis par la science agricole. L'ensemble formera une petite encyclopédie éminemment utile faite avec goût et surtout avec compétence. Les trois derniers volumes, qui viennent de paraître, comprennent tout ce qui concerne les céréales et les plantes légumières. Et bien que les vues générales et ce qui peut fixer l'attention à l'étranger ne soit pas mis de côté, l'auteur a surtout en vue d'instruire les Français et de contribuer avant tout au développement de l'agriculture de son pays.

Le premier volume est consacré au blé-froment, à ses variétés et à toutes les connaissances générales qui intéressent les céréales. Rien n'est oublié, connaissance des terres, façon du sol, procédés divers, végétation, culture, variétés, semailles, récoltes, conservation et utilisation. Si l'on ajoute à cela un résumé des fléaux qui les atteignent, de leurs maladies et des animaux nuisibles à redouter, on se fait une idée de la manière scrupuleuse dont le sujet est traité. La portée de cette partie n'est pas restreinte au premier volume ; elle concerne également le suivant consacré aux autres céréales, seigle, avoine, orge, maïs, etc. Mais en traitant chacune d'elles les conditions spéciales qu'elles exigent sont abordées et mises en lumière. Le troisième volume concerne les plantes légumières à grand rendement. Le plan est ici le même. L'auteur donne tous les renseignements dans le but d'obtenir des récoltes rémunératrices. L'ouvrage, cependant, ne s'adresse pas, en principe, aux jardiniers de profession, ni aux maraîchers, mais à ceux qui cultivent en plein champ, aux véritables agriculteurs. Leur tâche est assez aride en soi pour qu'on leur montre tout ce dont ils peuvent tirer parti.

Les nombreuses gravures, 135, 84 et 153 suivant le volume, complètent et facilitent la démonstration. Elles sont fines et bien faites, ce qui n'est pas assez fréquent dans ces sortes d'ouvrages. G. de S.

L'Oiseau, par Michelet. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 398 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Mer, par le même. Ibid., 1898, in-18 de 418. — Prix : 3 fr. 50.

La Renaissance, par le même. Ibid., 1898, in-18 de 393 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je ne puis avoir l'intention de parler longuement de ces volumes; ils sont connus depuis bien longtemps et ont été l'objet d'examens que d'éminents critiques ont écrits sur eux à divers point de vue. Ma tâche est bien simplifiée : je me borne à dire que *l'Oiseau* est précédé de charmantes pages de M. François Coppée; que *la Mer* offre une belle introduction de M. Loti, et que si le tome *la Renaissance* n'est pas présenté aux lecteurs par un historien en renom, il offre les portraits, d'après des documents authentiques, de François Ier, de Savonarole, de Charles VIII, de Louis XII et de César Borgia.

Cette édition soigneusement exécutée met à la portée de tous les lecteurs des œuvres qui appellent bien des réserves, mais qu'il faut connaître pour en admirer certaines pages et aussi pour combattre les erreurs qu'elles peuvent contenir. JEAN DE VILLEMORY.

Introduction à la critique des textes latins, basée sur le texte de Plaute, par W.-M. LINDSAY; traduit par J.-P. WALTZING. Paris, C. Klincksieck, 1898, in-12 de VI-170 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit volume est destiné aux élèves paléographes à qui il rendra de signalés services. L'auteur l'a composé à l'aide des leçons données par lui-même au Jesus College d'Oxford. Il a pris, comme base de son travail, le texte de Plaute et non celui de Virgile, après avoir hésité entre les deux. Il expose dans son Introduction les raisons de son choix. Après avoir donné la liste des manuscrits de Plaute, il indique la méthode à suivre pour s'en servir. Il passe successivement en revue, en fournissant les moyens de les découvrir et de les corriger, les erreurs de correction, transposition, omission, insertion, substitution, ainsi que les confusions de lettres et d'abréviations.

Dans un triple appendice, l'auteur décrit l'archétype des « codices palatins » de Plaute, donne un spécimen d'apparat critique avec des remarques, et termine par des conseils aux collationneurs de manuscrits, c'est-à-dire, comme il l'explique, lorsqu'il s'agit de les comparer au texte reçu et de noter les points divergents. Un répertoire de matières traitées et la liste des passages de Plaute cités dans le cours de l'ouvrage viennent clore utilement ce travail que nous recommandons vivement à l'attention de tout lecteur désireux d'acquérir des notions claires et substantielles de paléographie. A. R.

Babrii fabulae Aesopeae. Recognovit O. CRUSIUS. Leipzig, Teubner, 1898, in-12 de 314 p. — Prix : 5 fr.

Voici un nouveau monument de l'érudition allemande. C'est une édition classique des fables de Babrius, d'après la recension savante qu'en avait donnée antérieurement M. O. Crusius. On y trouve d'abord (bien entendu avec un *apparatus criticus* des plus complets) les fables reconnues authentiques, au nombre de plus de deux cents; puis d'autres, d'origine contestée, et, à la suite, tous les fragments grecs en vers hexamètres ou iambiques qui se rapportent à ce genre littéraire. Enfin, sous ce titre : *Ignatii et aliorum tetrastichi iambici*, cette édition s'est enrichie d'un supplément, dû à M. C.-F. Muller. En tête du volume ont été réunis les documents les plus

anciens relatifs à Babrius ; à la fin, trois spécimens phototypiques nous représentent, le premier le manuscrit du mont Athos, appartenant au British Museum, les deux suivants, les tables de cire conservées à la Bibliothèque de Leyde, où un écolier de Palmyre, d'une main assez inhabile, a tracé sous la dictée quelques passages du continuateur d'Ésope.

C. Huit.

Trois grandes Figures. G. Sand, Flaubert, Michelet, par Stéfane Pol. Paris, Flammarion, 1898, in-18 de 287 p. — Prix : 3 fr. 50.

Travail de débutant sans doute, mi-biographie, mi-critique. Rien de bien neuf, ni de bien pénétrant ; mais des idées simples, claires, justes en général, moralement neutres, ou à peu près, malgré l'admiration profonde pour George Sand et Michelet, et présentées dans un style correct et facile. Somme toute, trois notices qui vulgarisent sur les trois « héros » l'opinion qui est en train de devenir classique...

G. A.

La Russie et l'Union des Églises, par C. Tondini de Quarenghi. Paris, Lethielleux, 1898, in-12 de 188 p. et 4 p. de postscriptum. — Prix : 2 fr. 50.

Cet opuscule contient deux parties distinctes. La première traite de l'accueil fait en Russie à l'encyclique *Praeclara* de Léon XIII. L'auteur embrasse beaucoup de choses : il remonte jusqu'aux XVIe et XVe siècles, il étudie l'influence exercée sur la Russie par le souvenir des croisades, et descend ensuite jusqu'à nos jours. Chemin faisant, il touche aux questions les plus complexes, telles que le concile de Brzesc et le maintien du rite gréco-slave dans l'ancienne Pologne (chap. III), la destruction totale de l'Union en Russie (chap. IV), les enseignements à tirer de cette chute (chap. V). Il va sans dire que toutes ces matières ne sont pas épuisées, mais seulement effleurées. Je doute que la lecture de cet opuscule puisse donner à un profane une vue d'ensemble sur la situation, d'autant plus que l'auteur semble se complaire dans les réticences, et vouloir toujours laisser quelque chose à deviner.

La seconde partie est intitulée : *De la Réforme du Calendrier russe.* On sait que les Russes n'ont pas adopté la réforme de Grégoire XIII, et qu'ils sont, sur l'Occident, en retard de douze jours. L'auteur est d'avis que « l'unification du calendrier est le désir général du monde civilisé (p. 155), que même certains Russes sont tentés de « maudire » le calendrier national (p. 153). Il énumère les difficultés auxquelles il faut s'attendre en Russie, et après les avoir refutées, il insinue les conséquences que cette réforme amènerait, non seulement pour la Russie, mais pour l'univers tout entier (p. 181).

P. S. P.

Russes et Français. *Souvenirs historiques et anecdotiques, 1051-1897,* par François Bournand. Paris, Delagrave, 1898, in-8 de 299 p.— Prix : 3 fr. 90.

M. Bournand s'est proposé de donner un aperçu des relations entre la France et la Russie : il remonte jusqu'au mariage de Henri Ier avec la princesse Anna Iaroslavna pour redescendre ensuite jusqu'au voyage de Nicolas II en 1896 et jusqu'aux événements de 1897. Il s'est attaché à étudier la partie anecdotique de ces relations. Son livre est avant tout un livre d'actualité, une collection de documents « humains », en prose et en vers,

bien classés et bien commentés, de manière à produire une impression générale et à donner une vue d'ensemble. Dans une courte, mais substantielle préface, M. Flourens, ancien ministre des affaires étrangères, présente au public l'étude de M. Bournand, et il observe judicieusement que « les deux nations ont encore besoin d'une éducation réciproque, pour apprendre à se comprendre plus intimement (p. 4). » Il regrette « le scepticisme et l'indifférence railleuse (p. 3) » avec lesquels furent accueillies, autrefois, les propositions d'alliance de Pierre Ier, il constate que la France d'aujourd'hui comprend mieux l'importance du concours de la Russie, mais pour que l'alliance soit durable et fructueuse, il importe de se connaître. M. Bournand a facilité cette œuvre à ses compatriotes, son livre, finement illustré, se lit agréablement. X.

Michelet, par Jean Brunhes. Paris, Perrin, 1898, in-18 de 63 p. — Prix 0 fr. 75.

Dans notre siècle, intellectuellement le siècle de l'histoire, Michelet, auteur de vingt volumes historiques, ne fera jamais figure d'historien. Mêlé avec partialité, avec emportement, avec fureur, aux passions contingentes de la politique, il gardera un rôle de sectaire, une attitude de démagogue. Si son mérite littéraire demeure sauf, sa science reste amoindrie, son caractère est définitivement abaissé. Pour sceller plus fortement la pierre de ce tombeau moral, une récente apothéose vient de jeter sur son cercueil le suaire du ridicule. Qui peut résister aux dithyrambes du conseil municipal de Paris, aux flons flons des sociétés de gymnastique, aux grands vers des petites filles en robe tricolore? Sous ces hottées de couronnes de papier, le pauvre Michelet est à jamais enfoui, comme il convient à un amateur d'enterrements civils.

L'Académie, qu'entraîne parfois l'amour de l'actualité, de la banalité, par conséquent, avait cédé au courant et propose ce personnage fameux comme sujet de concours pour le prix d'éloquence de 1898. Elle a, peut-être par remords, suivi la voie de la vérité et du bon sens, en décernant le prix à un homme de talent aussi éloigné par le cœur que par l'esprit de l'auteur de la *Bible de l'humanité*. Imprudente dans sa question, elle a été sage en face de la réponse, et si elle a voulu comprendre, elle a rendu justice à qui la rendait aussi à Michelet.

Très calme, très digne, très sincère, très impartial, très ferme de principe, très modéré de ton, d'autant plus accablant dans ses conclusions, l'auteur du manuscrit couronné, M. Jean Brunhes, professeur à l'Université catholique de Fribourg, a disséqué la méthode, analysé la pensée, réduit à leur plus simple expression les formules du chantre de la Révolution.

Le dogme de Michelet est tout entier panthéiste : il anime les choses matérielles; pour lui, l'histoire est issue de la géographie; cette conception grossière il l'embellit par des images fortes, frappantes, curieuses, mais il ne sort pas le char de l'histoire de l'ornière du déterminisme brutal et fataliste. C'est, en effet, la fatalité qu'il voit dans toutes les annales du genre humain aux prises avec la liberté. Il chante cette dernière avec d'autant plus de conviction qu'il l'assimile toujours à sa propre manière de voir, mais il ne sait que demeurer hypnotisé en face de la fatalité dont il proclame ses adversaires les coupables instruments. Il identifie tout dans un homme, dans un nom ; il transforme tout en symbole, il incarne tout en type ; il exagère arbitrairement les défauts et les qualités de son homme

type, de son individu symbole ; et cette exagération d'un seul personnage, l'amène à fausser toute l'époque qu'il veut lui faire représenter.

Ainsi ébloui, dérouté, sa vue se trouble, il arrive aux visions ; son caractère poétique se donne libre carrière, sa « nature d'Hindou », comme le disait spirituellement Heine, s'abandonne à tous les désordres d'une imagination puérile. Une langue riche, sonore, imagée, bizarre, prête à sa parole un éclat singulier ; une seule idée — fausse malheureusement — des récits en grand nombre, ardents et vibrants et le vulgaire cède à leur « piperie. » Combien, par là, et aussi par une idéologie malsaine, il ressemble à V. Hugo ! Tous deux, exclusivement poètes, quand ils se croient des penseurs, des réformateurs de l'humanité, des pasteurs de peuples, tous deux grands dépensiers d'antithèses et atteignant souvent, par l'excès même de l'emphase, l'émotion tragique.

Mais il s'agit ici de l'histoire, science de la vérité et de l'exactitude ; on conçoit combien peu doivent lui être utile des accents aussi mirlitonesques que ceux de Michelet. S'il émeut parfois, c'est sa nature, non sa méthode ; et, de fait, cet écrivain si vanté n'a pas d'élèves, cet historien si couronné n'a pas de disciples. N'est-ce pas, sur sa mémoire, le commencement de la justice de Dieu ?

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Édouard HERVÉ est mort à Paris le 4 janvier. Né à Saint-Denis (île de la Réunion) en 1835, fils d'un professeur du lycée de cette ville, c'est à Paris, au lycée Henri IV, qu'il vint achever ses études classiques. Élève de l'École normale supérieure (1854), il ne tarda pas à donner sa démission pour entrer à la *Revue de l'instruction publique*, puis à la *Revue contemporaine* (1860). Tour à tour rédacteur du *Courrier du Dimanche*, du *Temps*, de l'*Époque*, correspondant du *Journal de Genève*, directeur du *Journal de Paris*, c'est en 1873 qu'il fonda *le Soleil*, le premier grand journal quotidien à cinq centimes, qui prit sous sa direction un essor si rapide. En dehors de son active collaboration aux journaux, M. Édouard Hervé a donné quelques articles à la *Revue des Deux Mondes* et publié deux ouvrages : *Une Page d'histoire contemporaine* (1869) et *la Crise irlandaise depuis la fin du XVIIIe siècle* (1885) qui lui ont assuré un siège à l'Académie française (1886). L'Association des journalistes parisiens s'honorait de l'avoir pour vice-président.

— M. Georges RODENBACH est mort le 26 décembre. Né à Tournai le 16 juillet 1855, il cultiva dès sa jeunesse la poésie pour laquelle il manifesta un remarquable talent. C'est à Bruxelles qu'il commença de se faire connaître par ses publications ; mais il ne tarda pas à venir à Paris, où il entra dans le cercle des Goncourt. En même temps qu'il faisait accepter par le *Figaro* sa collaboration littéraire, il donnait au public deux ouvrages, l'un en vers (*Le Règne du silence*), l'autre en prose (*Bruges la morte*), qui assirent sur une base solide sa réputation d'écrivain. Voici la liste des écrits qu'il laisse : *Le Foyer et les Champs* (Bruxelles, 1878, in-18) ; — *Les Tristesses*, poésies (Paris, 1879, in-16) ; — *La Belgique, 1830-1880*, poème historique (Bruxelles, 1880, in-8) ; — *La Mer élégante* (Paris, 1881, in-8) ; — *L'Hiver mondain* (Bruxelles, 1884, in-18) ; — *La Jeunesse blanche, Choses de l'enfance, Premier Amour, soirs de province, les Jours mauvais, la Mélancolie de l'art* (Paris, 1886, in-16) ; — *Du Silence*, poésies (Paris, 1888, in-16) ; — *L'Art en exil* (Paris, 1889,

in-18) ; — *Le Règne du silence*, poème (Paris, 1891, in-12) ; — *Bruges la morte*, roman (Paris, 1891, in-12) ; — *Le Voyage dans les yeux* (Paris, 1893, in-16) ; — *Musée de Béguines* (Paris, 1894, in-18) ; — *La Vocation* (Paris, 1895, in-16) ; — *Les Vierges* (Paris, 1896, in-8) ; — *Les Vies encloses*, poème (Paris, 1896, in-18) ; — *Les Tombeaux* (Paris, 1896, gr. in-8) ; — *Le Voile* (Paris, 1897, in-16) ; — *Carillonneurs* (Paris, 1897, in-12) ; — *Le Miroir du ciel natal*, poème (Paris, 1898, in-8).

— Un jurisconsulte éminent, M. Alphonse Rivier, vient de mourir à Bruxelles. Né le 9 novembre 1835, à Lausanne, il fit tour à tour ses études aux universités de Berlin, de Lausanne et de Paris, exerça comme *Privatdocent* en 1862 à l'Université de Berlin, accepta l'année suivante le poste de professeur à l'Université de Berne et s'installa définitivement en 1867 à Bruxelles, où, en même temps qu'il professait le droit à l'Université libre, il représentait la Suisse à titre de consul général. Rédacteur en chef pendant quelques années de la *Revue de droit international*, il fut aussi secrétaire de l'Institut de droit international et, à ce titre, chargé de la rédaction de l'Annuaire. Les travaux de M. Rivier ont eu pour objet l'étude du droit romain et surtout celle du droit international, où il s'était acquis une autorité incontestée. Il a publié : *De discrimine quod inter regulam Catonianam et eam quae lege 29 de R. I. continetur juris antiqui regulam interest* (Berlin, 1858, in-8) ; — *Untersuchungen über die Cautio praedibus praediisque* (Berlin, 1863, in-8) ; — *Introduction historique au droit romain* (Bruxelles, 1872, in-8) ; — *La Nomenclatura jurisperitorum de Jacques Sprigel* (1873, in-8) ; — *Le Compendium institutionum de Nicolas de Bruxelles* (Bruxelles, 1874, in-8) ; — *Berichte burgundischer Agenten in der Schweiz, 1619-1629* (Zurich, 1875, in-8) ; — *Étienne van der Straten* (Bruxelles, 1875, in-8) ; — *Une nouvelle Histoire du droit* (Bruxelles, 1875, in-8) ; — *Jean de Drosay* (Bruxelles, 1875, in-8) ; — *De la Responsabilité et de l'irresponsabilité du Pape dans le droit international*, traduit de Bluntschli (Gand, 1876, in-8) ; — *Les Successions à cause de mort en Suisse* (Gand, 1877, in-8) ; — *Traité élémentaire des successions à cause de mort en droit romain* (Bruxelles, 1878, in-8) ; — *Claude Chansonnette, jurisconsulte messin, et ses lettres inédites* (Bruxelles, 1878, in-8) ; — *Éléments de droit international privé*, de Asser, traduit du hollandais (Bruxelles, 1880, in-8) ; — *Introduction au droit des gens*, avec M. F. de Holtzendorff (Bruxelles, 1888, in-8) ; — *Précis du droit de famille romain* (Paris, 1891, in-8) ; — *Principes du droit des gens* (Paris, 1896, 2 vol. in-8).

— Le plus éminent peut-être des poètes suisses contemporains, M. Konrad Ferdinand Meyer est mort le 28 décembre, à Kilchberg, près de Zurich. Né dans cette dernière ville le 12 octobre 1825, il fit en partie ses études à Genève et à Lausanne. L'étude du droit commencée par lui à Zurich le laissant assez indifférent, il se tourna vers l'histoire. Les connaissances qu'il y acquit lui servirent à trouver une ample matière à des développements poétiques ou littéraires; beaucoup de ses romans ou poèmes ont un fond historique. Voici la liste de ses principales publications : *Lieder der Armuth* (Zurich, 1856, in-16) ; — *Balladen* (Leipzig, 1867, in-8) ; — *Romanzen und Bilder* (Leipzig, 1871, in-16) ; — *Hüttens letze Tage* (Leipzig, 1871, in-8) ; — *Die Amulet* (Leipzig, 1873, in-16) ; — *Engelberg* (Leipzig, 1872, in-16) ; — *Jürg Jenatsch* (Leipzig, 1878, 2 vol. in-8) ; — *Denkwürdige Tage* (Leipzig, 1880, in-8) ; — *Die Heilige* (Leipzig, 1880, in-8) ; — *Kleine Novellen* (Leipzig, 1882, in-8) ; — *Kenig und Heiliger* (Leipzig, 1882, in-8) ; — *Gedichte* (Leipzig, 1882, in-8) ; — *Die Leiden eines Knaben* (Leipzig, 1883, in-8) ; — *Die Richterin* (Leipzig, 1885, in-8) ; — *Novellen* (Leipzig, 1885, 2 vol. in-8) ; — *Die Hochzeit des Monchs*

(Leipzig, 1885, in-8); — *Zwei stor Alen* (Leipzig, 1889, in-8); — *Der Schuss von der Kanzel* (Leipzig, 1889, in-12); — *Die Versuchung der Pescara* (Leipzig, 1889, in-8); — *Angela Borgia* (Leipzig, 1895, in-8).

— Le 29 novembre, est mort à Riga M. Angel GANIVET, consul d'Espagne en cette ville. Tout jeune encore, il laisse une œuvre importante qui le place au rang des meilleurs écrivains espagnols : *Granada la bella* (Helsingfors, 1896, in-12); — *Idearium español* (Grenade, 1897, in-12); — *La Conquista del reino de Maya por el último conquistador español Pio Cid* (Madrid, 1897, in-12); — *Cartas finlandesas* (Grenade, 1898, in-12); — *Los Trabajos del infatigable creador Pio Cid* (Madrid, 1898, 2 vol. in-12). Ce dernier ouvrage publié peu de jours avant le decès de l'auteur. On annonce la publication prochaine d'une comédie posthume : *La Casa eterna*.

— On annonce encore la mort de MM. : ALEXANDRE, professeur départemental d'agriculture du Nord, mort à 40 ans, le 21 décembre, à Lille; — Henri ALLAIRE, ingénieur, mort à Versailles; — le Dr AUBRÉE, mort à 70 ans, à Avranches; — Louis AZEMAR, rédacteur du *Moniteur de l'Aveyron*, mort à à 44 ans, le 6 decembre; — Benjamin BOUTET DE MONVEL, professeur honoraire de l'Université, mort à 78 ans, le 12 décembre; — le Dr BRONLON, mort âgé de 43 ans à Bayeux; — le Dr BROUILLAUD-LÉGER, mort à 79 ans, le 12 décembre, à Razac-sur-l'Isle (Dordogne); — Mgr BRUN, protonotaire apostolique, ancien professeur au petit séminaire de Pleaux (Cantal), mort à Nogent-sur-Marne; — le Dr Pierre CAZENAVE DE LA RODE, mort le 2 décembre, à Menton; — le Dr GANDONET, mort le 26 décembre, à Fontenay-Rohan-Rohan (Deux-Sèvres); — le Dr JANETS, mort le 13 décembre à Vincennes; — le Dr Alexandre-Joseph LABOULBÈNE, membre de l'Académie de médecine, mort âge de 73 ans, le 10 décembre; — le Dr LEPLAT, mort à Lille; — M. LIOTAR, professeur à la Faculté mixte de médecine et de pharmacie de Lille, mort dans cette ville le 25 décembre; — l'abbé Léon MARIE, supérieur du grand séminaire d'Aix, mort le 24 décembre; — Clément MARANDIER, écrivain; — Martin NADAUD, ancien député de la Creuse, auteur des célèbres *Mémoires de Léonard*, mort le 22 décembre, à la Martinèche, commune de Sombrebort (Creuse); — Louis PEYEN, membre de l'Académie de Besançon, mort à 44 ans, le 8 décembre; — PYANET, rédacteur au *Petit Provençal*; — RATAUD, professeur honoraire de la Faculté de droit de Paris; — Charles READ, fondateur (1864) de l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, mort à plus de 80 ans; — P. DE SORBIER DE PONGNADORESSE, directeur du *Courrier de la Vienne*, mort le 25 décembre, âgé de 47 ans, à Givray (Vienne); — Mgr VALLEAU, évêque de Quimper et de Léon, ancien professeur à l'Institution libre de Paris, mort le 24 décembre, âgé de 43 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : A. M. ALBOV, botaniste, à qui l'on doit notamment des *Contributions à la flore de la Terre de Feu* et un *Prodomus florae colchicae*; — J. ALLMAN, naturaliste, mort à 86 ans, le 26 novembre, à Bournemouth; — Jul. BAEDEKER, l'éditeur allemand, mort à Essen, le 22 novembre; — Sergiï Zakharovitch BOURAKOVSKIÏ, auteur de travaux sur la langue et la littérature russes, mort le 23 octobre, à Novgorod; — Mrs Sarah A. CURZON, à qui l'on doit notamment un drame intitulé : *Laura Secord*, morte le 6 décembre, âgée de 65 ans, à Toronto; — Henry W. DOMMETT, auteur d'une histoire de la Banque de New York, mort à 74 ans, le 28 octobre; — le Dr Édouard DUFRESNE, mort le 8 décembre, à 80 ans, à Genève; — E. DUNKIN, astronome, mort à la fin de novembre; — le Dr Charles E. FITZGERALD; — Dimitriï Petrovitch EZONTCHEVSKIÏ, astronome; — le Dr Gottlieb GLUGE, membre de l'Académie royale de

Bruxelles, professeur à l'Université libre de cette ville, auteur d'ouvrages spéciaux parmi lesquels nous signalerons : *Die Influenza oder Grippe* (1837, in-8); — *Atlas der pathologischen Anatomie* (1843-1850 in-fol.), mort le 26 décembre, dans sa 87e année, à Nice ; — Karl GUDE, auteur d'ouvrages classiques, mort à 84 ans, à Magdebourg ; — Otto HANDLER, de la *Saale Zeitung*, mort à Berlin, le 13 novembre ; — Mrs H. R. HAMET, auteur de : *Artistic Homes, Beautiful Homes*, etc., morte à la fin de novembre, à Bath ; — Ed. Andreevitch IONNER, professeur à l'Académie médicale de Saint-Petersbourg, mort le 24 octobre ; — Vladimir Norbertovitch VOMIRVITCH, vice-président de la Société impériale d'histoire et d'archéologie d'Odessa, dans les *Zapitski* de laquelle il a inséré divers mémoires, mort dans cette ville le 24 novembre ; — Sir William JENNER, président du Collège royal des chirurgiens de Londres, mort à 83 ans, dans cette ville, le 13 décembre ; — Heinrich JANKE, publiciste, mort à 75 ans, le 5 décembre, à Berlin ; — le Dr KANTHACK, professeur de pathologie à l'Université de Cambridge, mort à la fin de décembre ; — KRAUSE, enthomologiste, mort en novembre ; — Adolf KULKA, publiciste, mort le 5 décembre, âgé de 75 ans, à Vienne ; — le Dr C. MAC DONALL, théosophe, mort à la fin de novembre, à New-York ; — Mrs Isabel MALLON, mort en novembre, à New York ; — George Webb MEDLEY, économiste, mort au commencement de décembre ; — Friedrich MEYER, mathématicien, mort le 5 décembre, à Halle ; — Aleks. Ivanovitch MIROPOLSKIÏ, écrivain russe, mort à Okhansk ; — le Dr William MUNK, mort à Londres ; — Joseph NISSOT, du *Patriote* de Bruxelles, mort à la fin de novembre, dans cette ville ; — John S. OWEN, journaliste et publiciste dont le dernier ouvrage *Seven Nights with Satan*, a paru il y a quelques mois à peine ; — Albert PARMET, philologue, mort à 68 ans, le 20 novembre, à Münster ; — Ant. PAVAN, inspecteur des fouilles, à Rosny, mort à 75 ans ; — Ulrich PITT, poète allemand, mort à Wernigerode, le 3 décembre ; — Eduard PABIL-ERCKENS, connu par ses traductions allemandes des Tragiques grecs, mort le 24 novembre, âgé de 84 ans, à Leipzig ; — Nicolaï Ivanovitch RAEVSKIÏ, auteur de Manuels classiques, mort le 8 novembre ; — le Dr VON RITTER, mort le 13 décembre à Stuttgart ; — ROBINSON, directeur du *Daily Express*, de Dublin, mort à 81 ans ; — le R. P. SABETTI, S. J., mort à Woodstock, Maryland ; — Karl comte VON SCHOMBURG, archéologue, mort à Vienne ; — Dr SHANCK, physiologiste et chimiste, mort à Princeton ; — Nikolaï Jakovlevitch SOLOVEV, auteur dramatique russe, mort à la fin de décembre ; — Karl Julien August VANGEROW, mort le 10 décembre, à Leipzig, âgé de 90 ans, — K. VILLE, rédacteur du *Dagbladet*, mort le 11 novembre à Copenhague ; — Vasili Aleks. VOSKRESENSKIÏ, auteur de publications classiques, mort le 30 octobre ; — George WARING, auteur d'ouvrages d'agriculture, mort le 28 décembre, à New York ; — Christian WIRCKMANN, journaliste, mort à Buffalo.

BIBLIOGRAPHIE ELZÉVIRIENNE. — Nous sommes bien en retard pour annoncer la nouvelle œuvre bibliographique de M. le Dr G. Berghman : *Nouvelles Études sur la bibliographie elzévirienne ; Supplément à l'ouvrage sur les Elzevier de M. Alph. Willems* (Stockholm, imp. Idums Tryckeri Aktiebolag, 1897 ; in-8 de XVII-173 p.) qui est digne de la précédente, et, sur certains points même, plus précise et plus définitive. Ces « nouvelles études » comprennent : 1° les éditions à enregistrer dans les annales typographiques des Elzevier officines de Leyde, de la Haye, d'Amsterdam ; 2° les éditions à enregistrer dans la division des Annexes (éditions imprimées en Hollande, à Bruxelles et faux Elzevier ; 3° les éditions à retrancher des Annales

typographiques des Elzevier ; 4° des remarques sur diverses éditions citées dans M. Willems ; 5° un compte-rendu critique, sévère mais juste, de l'ouvrage publié en 1885 par E. Goldsmid sur les presses elzeviriennes ; 6° un index très détaillé. Tous ceux qui s'intéressent à ces études devront avoir en mains la publication de M. Berghman, dont les conclusions seront adoptées sans contestation.

Annuaire pontifical ecclésiastique. — Nous recevons cet annuaire pour 1899. C'est la seconde année de sa publication (Paris, Maison de la bonne Presse, 8, rue François Ier, in-18 de VI-593 p., avec de nombr. vignettes. — Prix : 3 fr. 50). Nous n'énumèrerons pas tout ce que renferme cet intéressant volume ; nous nous bornerons à quelques extraits de la préface qui en donnent une idée suffisante. « Tout d'abord, dit l'auteur, Mgr A. Battandier, le calendrier a été complété au point de vue historique, par des renseignements qui se trouvent rarement réunis. La partie réservée aux Souverains Pontifes a reçu de nombreuses notes et comprend des articles sur leur sépulture et leurs registres. Pour faire connaître peu à peu l'histoire des Souverains Pontifes, on a donné une biographie, avec gravures, des Papes du XVe siècle... Dans les actes de Léon XIII, on a donné, *in extenso*, les consistoires qui fournissent des indications sur la situation des nouveaux évêques avant leur préconisation... On a écrit un chapitre entièrement neuf sur les cardinaux. Après les archevêques et évêques, on lira un chapitre sur le pallium, illustré de nombreuses gravures... Pour trouver plus facilement le siège de chaque évêque, une liste alphabétique donnera le nom des évêques suivi de celui de leur siège. La nomenclature des ordres religieux s'est enrichie de leurs armoiries et de notes historiques et statistiques... On a revu les notices des diverses congrégations, ajouté quelques documents nouveaux .. Enfin le formulaire a été complété par de courtes notions historiques sur quelques dévotions peu connues, et la table des matières ne laissera, par son ampleur, rien à désirer. » — Mgr Battandier a vraiment fait œuvre utile pour tout le clergé.

Journaux illustrés. — Nous nous en étions arrêtés, le mois dernier, au numéro 6 de la *Vie illustrée*. Dans ses fascicules de décembre, nous avons remarqué un très curieux panorama de l'île du Diable, aujourd'hui si tristement célèbre, des photographies et un article de M. Boyer d'Agen, très curieux, sur la cour pontificale, la fameuse médaille du Christ, qui a tant fait parler d'elle. Les articles sur les colonies pénitentiaires d'enfants, l'instantané de la Chambre le 28 novembre, la visite de M. Boyer d'Agen à l'Hospitalité du travail, les fakirs indous, les ambassadeurs de France à Londres et d'Angleterre à Paris, les fils de Danton nous semblent très intéressants. Le numéro de Noël contenait quelques jolies couleurs, mais nous avons particulièrement goûté les documents sur le Réveil carliste et Lina, le sujet de M. de Rochas. Ajoutons que le roman extraordinaire de *Pharos l'Égyptien* se poursuit toujours. Le *Rire* est inextinguible. Ce n'est certainement pas un recueil pour jeunes filles, même à marier (n° 219), mais vraiment il est unique, tant pour l'esprit de ses caricatures que pour celui de ses contes en quelques lignes. Non seulement c'est une noce qui défile devant le photographe (n° 213), ou un ménage qui cause de l'affaire (n° 216), ou encore le bourgeois protégé ! par l'agent (n° 218, exquis), mais il y a un conte de Noël sur le petit ramoneur, qui est une vraie merveille, etc., etc. La revue de la caricature étrangère est toujours bien intéressante, et bien triste !

Tamizey de Larroque. — Signalons deux nouvelles et excellentes

notices sur notre regretté collaborateur. L'une de M. Maurice Tourneux a paru dans le *Bulletin du bibliophile* (tir. à p. In-8° de 23 p.). Elle s'attache à mettre en relief le savant, sa vie, son caractère, ses œuvres. Elle contient un commencement de bibliographie particulièrement précieux. On ne saurait trop louer le soin avec lequel elle a été rédigée. L'autre, de M. L. de Berluc-Perussis a été insérée dans le *Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes* (tir. à p. in-8 de 8 p.). Ce sont des lignes éloquentes échappées du cœur de l'ami qui pleure le chrétien, le Français et le savant.

Peiresc. — Voici encore une notice signée Ph. Tamizey de Larroque et A. Mouttet. Dans *Autour de Peiresc* (Aix-en-Provence, T. Barthélemy. in-8 de 35 p.), les deux auteurs ont réuni tous les détails possible sur le baptistaire de Nicolas Fabri, la biographie anecdotique de Peiresc par J.-J. Bouchard, les jardins de Belgencier, le testament et le tombeau de Peiresc, les héritiers et les continuateurs de Peiresc. Deux photogravures reproduisent l'acte de baptême et la vue panoramique de Belgencier. Tout a été corrigé avec un soin admirable, mais hélas! le premier signataire voit son épitaphe rédigée à la dernière page par un collaborateur tout en larmes de la perte du savant et de l'ami.

Paris. — M. Michel Brenet fait, en raccourci et avec nombreuses références, l'histoire de *la Musique dans les couvents de femmes depuis le moyen âge jusqu'à nos jours* (Conférence prononcée le 22 janvier 1898. Paris, aux Bureaux de la *Schola Cantorum*, in-8 de 18 p.). Sa conclusion est que, depuis l'origine des ordres religieux de femmes, la musique, sous ses diverses formes avait été sans cesse admise chez presque tous : le chant liturgique, la composition polyphonique vocale, l'orgue, la cantate à voix seule en style orné, le cantique en langue vulgaire se sont tour à tour succédé ou ont vécu côte à côte dans les cloîtres de l'Occident. Il faut, selon M. Brenet, revenir au chant grégorien, dans les couvents, les pensionnats de jeunes filles, les confréries paroissiales : le chant grégorien est le seul chant religieux.

— C'est une idée assez originale que de fonder une *Revue des rhumatisants* (Paris, 31, rue Le Peletier, 20), dont l'objet ne sera pas simplement de chercher et de vulgariser les remèdes aux rhumatismes, mais qui jouera également le rôle d'une revue générale ; les questions les plus variées en effet y seront traitées ; et le directeur, M. Alexandre Hepp, a su grouper autour de lui des noms aimés du public : François Coppée, Henri Lavedan, Léon Daudet. La revue paraît deux fois par mois.

— *Les Ballons-sondes et les ascensions internationales*, par M. W. de Fonvielle, (Paris, Gauthier-Villars, in-8 de IX-148 p.), dont le *Polybiblion* a rendu compte (t. LXXXIII, p. 239), reparaissent au bout de quelques mois augmentés d'un cinquième chapitre de 36 pages, consacré au compte-rendu des expériences faites en juin 1898, d'après les délibérations d'une conférence internationale réunie à Strasbourg au commencement d'août, et à l'exposé des perfectionnements entrevus dans l'application des ballons à la physique terrestre.

— *L'Agriculture au XIXe siècle*, par le docteur Giraux (Châlons, Martin, in-8 de 19 p.), discours prononcé à la séance générale de la Société d'agriculture, commerce, etc., de la Marne, a pour but de montrer quel avenir réservent à l'agriculture les progrès des sciences et de la chimie en particulier. Agréable résumé bien dit, mais forcément très sommaire.

— Une troisième édition du *Manuel théorique et pratique d'horticulture*, par

un Religieux jardinier, a dernièrement paru à la librairie Téqui (in-12 de 700 p. — Prix 4 fr.). Le *Polybiblion* a déjà rendu compte de cet ouvrage (Voir t. LXV, p. 134).

— Complétant les renseignements fournis par M. Émile Châtelain dans le cahier de juin du *Journal des savants*, M. Léopold Delisle a publié dans la livraison de mai-août de la *Bibliothèque de l'École des chartes* un important article sur *les Vols de Libri au séminaire d'Autun*, en nous fournissant des détails précis sur les mutilations commises par le célèbre voleur sur cinq des plus précieux manuscrits de cette collection. M. L. Delisle a fait faire de cet article un tirage à part in-4 (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 16 p.) qu'il a illustré par la reproduction photographique de huit pages empruntées aux manuscrits dépouillés par Libri.

— Le 22e volume publié par la Direction des beaux-arts à la suite de la session des Sociétés des beaux-arts de 1898 vient de paraître en un fort volume de XXIV-1000 pages in-8, orné de 53 planches (Paris, Plon et Nourrit). Il contient des communications intéressantes et variées, parmi lesquels nous citerons : *Deux anciennes Tapisseries du musée d'antiquités de Rouen*, par M. G. Le Breton : — *Peintres des* XVIe-XVIIIe *siècles d'après les archives du Calvados*, par M. Arm. Bénet ; — *Un Maître-autel de Saint-Maurice d'Angers*, par M. J. Denais ; — *Les Peintres Van Oost à Lille*, par M. L. Quarré-Reybourbon ; — *François et Jacob Bunel, peintres de Henri IV*, par M. P. Lafond ; — *Le Musée Jean Gigoux à Besançon*, par M. J. Gauthier ; — *Conrad Meyt et les sculpteurs de Brou en Franche-Comté*, par le même ; — *Introduction de la faïencerie d'art à Nevers*, par M. L. Massillon-Rouvet ; — *L'Hôtel de ville d'Arles et ses architectes*, par M. E.-G. Charvet ; — *Les Peintures et sculptures de Saint-Antoine de Viennois*, par M. l'abbé Brune ; — *Un Maître de l'œuvre du Mont-Saint-Michel au* XVIIe *siècle*, par M. l'abbé Bossebœuf ; — *Le Sculpteur Imbert Boachon*, par M. l'abbé Requin ; — *Une Assomption de François Lemoyne*, par M. L. Giron ; — *Le Mobilier du château de Chanteloup en Touraine, à la fin du* XVIIIe *siècle*, par M. A. Gabeau ; — *L'Église de Laval-Dieu (Ardennes) et ses boiseries sculptées*, par M. l'abbé Bouillet ; — *L'Arc de triomphe de la Porte d'Aix à Marseille*, par M. P. Parrocel ; — *Les Grands Amateurs angoumoisins*, par M. E. Biais ; — *Gabriel-Fr. Moreau, évêque de Mâcon de 1763 à 1790, protecteur des arts*, par M. L. Lex ; — *Le Monogramme de Masséot Abaquesne*, par M. l'abbé Porée ; — *Antoine Gilis, peintre et sculpteur de Valenciennes*, par M. Hénault ; — *L'Œuvre d'un miniaturiste avignonais de la Renaissance*, par M. L.-H. Labande ; — *Dessins de médailles et de jetons attribués au sculpteur Edme Bouchardon*, par M. F. Mazerolle ; — *Jacques Rigaud, dessinateur et graveur marseillais*, par M. Th. Ginoux ; — *Notice sur Sergent-Marceau, peintre et graveur*, par M. P. Leroy et H. Herluison.

ANJOU. — M. Joseph Denais vient d'écrire une notice fort intéressante sur *J. E. Lenepveu*, un peintre éminent, membre de l'Académie des Beaux-Arts, ancien directeur de l'École de France à Rome (Angers, Germain et Grassin, in-8 de 19 p.). Plein d'autant de modestie que de talent, l'auteur des belles fresques de Sainte Clotilde, de la coupole de l'Opéra, des peintures de Sainte-Marie d'Angers, de tant de bons portraits, est un peu inconnu du grand public. M. Denais a voulu réparer cet oubli. Les quelques lignes qu'il a tracées et le catalogue qu'il a rédigé serviront utilement à ce but.

BOURGOGNE. — Les *Mémoires* de l'Académie de Stanislas de Nancy, années 1897-1898, t. XV de la 5e série, contiennent une étude biographique, avec pièces inédites à l'appui, sur le général Henry Lambert, qui fut tué d'un coup de canon le 7 septembre 1796, devant Neustadt (Bavière), à l'armée de

Rhin-et-Moselle, alors en présence des Autrichiens. L'auteur, M. Henri Beaune, l'a rédigée sur les papiers mêmes du général qui sont en sa possession. Quoiqu'elle ait pris place dans les *Mémoires* de l'Académie de Nancy à cause de la naissance de Lambert en Lorraine, elle appartient plus directement à la région bourguignonne, parce que la vie du général s'est en grande partie écoulée à Dijon et dans les bataillons de la Côte-d'Or détachés en 1792 aux armées du Nord et du Rhin. Henry Lambert était né le 3 juin 1760, à Haraucourt (Meurthe-et-Moselle) ; mais il fut élevé à Dijon et y passa ses premières années. Sa famille s'y était en effet fixée. Successivement aide-major, adjudant général, commandant en second de la garde nationale de l'ancienne Bourgogne, lieutenant-colonel du 1er bataillon des grenadiers de la Côte-d'Or, général de brigade en 1794, Lambert prit une part très importante aux opérations de l'armée du Rhin-et-Moselle dans les deux années qui suivirent et se montra un des plus vaillants auxiliaires de Pichegru. Intimement lié avec Moreau, Desaix, Gouvion-Saint-Cyr, Lecourbe, il déploya une intelligence supérieure dans cette campagne où les Français livrèrent cinq combats, deux batailles et remportèrent autant de victoires. Sa correspondance officielle ou familière avec ses chefs et ses amis est pleine d'intérêt et rectifie certaines erreurs commises par les historiens militaires de l'époque. Elle révèle en outre des goûts littéraires peu communs parmi ses compagnons d'armes. En résumé, c'est une physionomie curieuse que celle de ce soldat de fortune à qui rien ne manqua, pas même une mort glorieuse sur le champ de bataille. L'étude de M. Henri Beaune est une utile contribution à l'histoire des généraux de la Révolution.

— Nous n'avons pas eu souvent l'occasion de signaler ici les *Mémoires* de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire. Si les treize tomes ayant précédé celui que nous avons sous les yeux (Dijon, imp. Darantière, in-8 de LX-495 p., avec 5 planches) ont la valeur de celui-ci, nous ne pouvons que regretter de n'avoir pas été à même d'attirer l'attention de nos lecteurs sur la collection. Cet important volume se compose des études suivantes dont l'intérêt, à des titres divers, n'échappera à personne : *Dans les douars, souvenirs d'Algérie, 1887-1888* (suite), par M. Ph.-G. d'Hugues ; — *Une Excursion dans les Causses*, par M. le baron d'Avout ; — *Les Halles, foires et marchés de Talmay (1428-1898)*, par M. Gabriel Dumay ; — *Vienne en 1779, d'après les Mémoires inédits du comte d'Antraigues*, par M. Léon Rosenthal ; — *La Secte des Aissaoua, son fondateur, ses rites, l'initiation, ses affiliés et sa propagande en Algérie*, par M. Idoux ; — *Monographie de la commune de Fixin (Côte-d'Or)*, par M. Césaire Huot ; — *Fêtes et réjouissances à Dijon à l'occasion de la naissance du prince de Condé, 11-29 août 1756*, relation inédite publiée par M. A. Cornereau ; — *Le Poète de la Corse, Sandeur Viale*, par M. L. Oubert ; — *La Grêle de l'année 1897 dans le département de la Côte-d'Or*, par M. Charles Mocquery.

— La Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de Beaune ne nous offre pas un ensemble aussi varié de travaux dans le beau volume qu'elle vient de publier et qui est le vingt-deuxième de ses *Mémoires* (Beaune, Arthur Batault, gr. in-8 de 315 p.) ; mais on trouve là, outre la continuation de la *Recherche des feux de la ville de Beaune et de ses annexes*, par M. Ed. Quantin, et la suite du *Supplément à Courtépée*, due à M. l'abbé Bredeault, une étude considérable (p. 51 à 269 du recueil) de M. J.-Louis Bazin sur *la Bourgogne, de la mort du duc Philippe le Hardy au traité d'Arras (1404-1435)*. Ce très intéressant travail qui, à lui seul, fournit la matière d'un volume,

prouve, par la manière dont il a été exécuté, une compétence réelle du sujet traité et une parfaite connaissance de l'époque à laquelle il se rattache. C'est une contribution de premier ordre aux annales particulières des deux provinces de Bourgogne et de Franche-Comté alors unies sous l'autorité des ducs de Bourgogne. C'est également un excellent chapitre de l'histoire de la France dans la première moitié du XVe siècle. Trois belles planches hors texte relèvent encore le mérite de cette étude.

Bretagne. — M. le Dr Corre avait signalé à la Bibliothèque de Brest d'importants manuscrits du marquis de Langeron sur Brest et les environs. M. Henri Froidevaux montre que c'est dans les dépôts d'archives de Paris qu'il faut chercher les originaux des *Manuscrits de Langeron sur Brest*. L'intéressant mémoire inséré dans le *Bulletin de la Société d'études historiques et géographiques de Bretagne* a été tiré à part (Rennes, Simon, in-8 de 5 p.).

— Notons d'abord que le volume qui nous parvient des *Annales* de la Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure (8e vol. de la 7e série, Nantes, imp. Mellinet, in-8 de 274 p.) renferme des poésies de Mlle Éva Jouan, M. A. Fink aîné, Mlle Maria Thomazeau et M. René Daxor. Nous dirons ensuite que ce qui a retenu davantage notre attention, ce sont les travaux ci-après : *Les Précurseurs du socialisme*, par M. Linyer ; — *Le Port de Nantes*, par M. Maurice Schwob ; — *Situation du vignoble de la Loire-Inférieure en 1897* (avec une carte en couleur), par M. A. Andouard ; — *Histoire de Nantes sous le règne de Louis-Philippe*, par M. Félix Libaudière ; — *Un trio de poètes*, par M. Dominique Caille ; — *Notices sur les œuvres de M. Verdad-Lessard*, par M. le Dr Poisson ; — *Discours prononcé dans la séance du 6 décembre 1897*, par M. le Dr Louis Poisson ; — *Rapport sur les travaux de la Société académique pendant l'année 1896-97*, par M. A. Mailcailloz ; — *Rapport de la Commission des prix sur le concours de 1897*, par M. le Dr G. Sourdille.

— M. C. Dujerzual vient de faire paraître à la librairie Prud'homme, de Saint-Brieuc, un curieux opuscule intitulé : *Simplification de la lecture et de l'écriture de la musique* (in-8 de IV-16 p.). Partant du fait que la notation actuelle de la musique ne donne pas d'expression syllabique propre à chacun des sons de la gamme chromatique, et que l'absence de symétrie de l'échelle des gammes présente de nombreux inconvénients, l'auteur propose de supprimer les dièzes et bémols, en donnant une forme différente aux deux notes semi-tonales de chaque corde, et en fixant une position symétrique des notes sur les portées. L'idée est ingénieuse et mérite de fixer l'attention du monde musical.

Franche-Comté. — Le grand travailleur que fut Auguste Castan, surtout quand il sentit venir les années, eut le tort de ne pas penser exclusivement à la grande œuvre qu'il avait promise : l'histoire de sa ville natale, laquelle restera peut-être longtemps à faire. Ce n'est pas que son bagage historique soit d'importance médiocre : il est, au contraire, considérable ; seulement, il est dispersé. Vers la fin surtout, Castan s'était laissé accaparer par les choses de l'art, qui l'attiraient. Heureusement, Mme Castan, avec un soin pieux dont ses compatriotes ne sauraient trop lui être reconnaissants, a élevé à la mémoire de son mari un véritable monument que laisse à peine soupçonner le titre modeste du gros volume que nous avons sous les yeux : *Notes sur l'histoire municipale de Besançon, 1290-1789. Extrait des travaux inédits d'Auguste Castan* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de VII-578 p. — Prix : 7 fr.). Dans la préface (3 pages) placée en tête du recueil, Mme Castan, qui ne se nomme pas, fait observer que les documents qu'elle

offre au public se divisent en trois séries principales : « 1° les cahiers isolés et les pièces volantes, où sont compris les actes politiques et constitutifs de la commune, ses titres de propriété, etc.; 2° les comptes de la ville contenus dans une série de registres ; 3° les délibérations municipales inscrites dans 203 registres, y compris les tables, et offrant une histoire encore assez suivie du gouvernement municipal, malgré de nombreuses lacunes pour la période du moyen âge, un certain nombre d'années du XVIe siècle et quelques-unes du XVIIe. » Ajoutons que ce volume est suivi de trois listes précieuses : 1° liste des co-gouverneurs de la ville; 2° liste des maires depuis la conquête française; 3° liste des principaux citoyens reçus à Besançon. Enfin, n'oublions pas de signaler les deux tables des noms de personnes et de lieux et la table générale des matières disposée par ordre alphabétique. Voilà qui rendra les recherches faciles dans cet énorme ensemble que nul ne pourra désormais se dispenser de consulter quand il s'agira d'écrire soit sur Besançon en particulier soit sur la Franche-Comté en général.

— D'aucuns assurent que les sots, uniquement, ne varient pas. A ce compte-là, Jean De Bry devait être un homme de beaucoup d'esprit, car ses variations furent nombreuses. Mais que ceux qui n'ont jamais changé lui jettent la première pierre : on change de tant de façons, aussi bien à l'époque actuelle qu'aux temps jadis! Dans le travail, d'intentions indulgentes, que M. Leonce Pingaud vient d'extraire du *Compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques*, sous le titre : *Un Préfet de Napoléon Ier, Jean De Bry* (Paris, A. Picard et fils, in-8 de 33 p.), la vie administrative de l'ancien conventionnel, échappé du massacre de Rastadt et nommé à la préfecture du Doubs, est esquissée avec autant de netteté que d'esprit et même parfois de malice amusante. Autour de ce préfet napoléonien, qui, malgré quelques hésitations d'une sincérité douteuse, aurait bien voulu garder sa place sous la première Restauration et qui fut remercié avec des compensations assez honnêtes qu'il ne sut pas garder lors du « retour de l'île d'Elbe », l'auteur nous montre quelques personnalités connues qu'il caractérise d'un trait. Étude curieuse, aussi humoristique que bienveillante, d'un écrivain qui sait gré à Jean De Bry d'avoir habilement administré une ville et un département où il a laissé des souvenirs de sympathie, qui durent encore malgré les quelques critiques que l'on peut faire sur le caractère ondoyant d'un homme dont l'autorité n'eut cependant jamais rien de bien sévère pour personne.

— Après plusieurs, notamment Castan, MM. Ch. Beauquier, G. Becker et Douen, M. Michel Brenet fait revivre, en déployant de sérieuses qualités de critique, la curieuse figure du musicien *Claude Goudimel* (Besançon, P. Jacquin, in-8 de 46 p. Extrait des *Annales franc-comtoises*). Né à Besançon, à une date inconnue (commencement du XVIe siècle), Claude Goudimel eut une existence assez mouvementée. Il séjourna ou se fixa successivement à Paris, à Metz, à Lyon, et, selon les probabilités, périt en cette ville, dans les massacres de la Saint-Barthélemy. Catholique, il avait fini par embrasser le protestantisme. Les onze dernières pages de cette brochure comprennent le catalogue des œuvres de Goudimel que M. Brenet a dressé avec le plus grand soin.

— Enregistrons le *Panégyrique de saint Désiré, évêque de Besançon, prononcé en l'église des Cordeliers, à Lons-le-Saunier*, le 31 juillet 1898, par M. l'abbé Chamouton (Lons-le-Saunier, imp. C. Martin, in-16 de 16 p.). Si le morceau est excellent, la sauce qui l'accompagne ne l'est pas moins : en

d'autres termes, les nombreuses notes qui servent d'éclaircissements au texte relèvent le mérite du panégyrique.

Guyenne et Gascogne. — Nous apprenons la mise en souscription (au prix de 20 francs) d'un important ouvrage historique de M. Jean de Jaurgain (de Mauléon) sous le titre de : *La Vasconie; étude historique et critique sur les origines du royaume de Navarre, du duché de Gascogne, des comtés de Comminges, d'Aragon, de Foix, de Bigorre, d'Alava et de Biscaye, de la vicomté de Béarn et des grands fiefs du duché de Gascogne*. Ce travail, qui est appelé à un certain succès et qui touche à nombre de questions intéressantes, comprendra deux parties. La première traite, entre autres, de l'invasion de la Novempopulanie au vi^e siècle, de la fameuse charte d'Alaon, de la généalogie fabuleuse des rois de Navarre et d'Aragon, de l'origine du royaume de Pampelune, des vicomtes de Béarn, de Soule, de Labourd, et des erreurs d'Oihenart et de Marca sur l'origine de certains ducs de Gascogne; elle se terminera par des appendices relatifs à la pseudo-charte navarraise de 839, à la charte de fondation de Sainte-Croix de Bordeaux, aux cartulaires de La Reole et de Saint-Sever, à l'évêché de Bayonne et à la fondation de l'abbaye de Saint-Pé de Générès vers 1022. La seconde partie se composera surtout de tableaux généalogiques accompagnés de preuves (ducs de Gascogne, vicomtes de Lomagne, vicomtes d'Oleron, vicomtes de Dax, viguiers d'Ossau, vicomtes de Gabaret, vicomtes de Tursan, vicomtes de Marsan, comtes d'Armagnac, comtes d'Astarac, vicomtes de Labourd, comtes de Biscaye, vicomtes de Baïgorry, comtes de Comminges, comtes de Bigorre, vicomtes de Lavedan, vicomtes de Soule, vicomtes de Béarn, etc.), qui jetteront une lumière nouvelle sur l'histoire reculée de ces familles et de la Gascogne tout entière.

Ile-de-France. — Dans un excellent mémoire extrait des *Annales de la Société du Gâtinais*, M. Maurice Prou vient de traiter la question de l'*Acquisition du Gâtinais par Philippe Ier* (Fontainebleau, imp. Bourges, in-8 de 16 p.). C'est un bon chapitre de l'histoire du xie siècle.

— MM. Max. Legrand et Leon Marquis viennent de faire paraître le deuxième et dernier volume de leur publication : *Le Bailliage d'Étampes aux états généraux de 1789*, et ont publié intégralement les cahiers de la ville et des paroisses avec une carte du bailliage et une bonne table des noms (Étampes, imp. Humbert-Droz, in-8 de xxiv-588 p.). Cette réunion est fort intéressante et permet de faire de curieux rapprochements. Malheureusement le cahier général de l'ordre de la noblesse n'a pu être retrouvé.

— M. Th. Fleureau a publié une petite brochure sur *Fontainebleau; les arbres de la liberté* (Fontainebleau, imp. Hunot, in-16), qui nous raconte par le menu, à l'aide des registres de la municipalité, les fêtes célébrées dans cette ville, sous la Révolution française et en 1848.

— L'archiviste de Seine-et-Marne, M. A. Hugues, continue ses études d'histoire moderne sur le département par un nouveau travail : *Statistique du mouvement de la population de Seine-et-Marne de 1800 à 1896* (Melun, imp. E. Legrand, in-8 de 58 p.), qui a été publié par les soins du conseil général et dont les nombreux tableaux intéresseront vivement les économistes.

Languedoc. — Clemence Isaure a-t-elle vécu? c'est un point qui a été beaucoup discuté. Son existence a trouvé des incrédules même parmi les Toulousains et des savants tels que notre regretté collaborateur Tamizey de Larroque (*Revue de Gascogne*, 1865, p. 481). Mais Clémence Isaure a trouvé aussi de zélés champions, et cette question intéressante est devenue le sujet du discours que Mgr Mathieu, archevêque de Toulouse, a prononcé

le 12 mai dernier, à l'occasion de sa réception à l'Académie des Jeux floraux. Le brillant orateur a fort impartialement énuméré les arguments qu'allèguent les adversaires de Clémence Isaure et les a, pour la plupart, réfutés brillamment. Aussi a-t-il pensé pouvoir arriver à cette conclusion : « Il n'y a pas de difficultés sérieuses à admettre qu'il s'est trouvé dans la Toulouse du xve siècle une dame pieuse, riche, éprise de poésie qui a voulu laisser de quoi offrir un banquet et des fleurs aux poètes. » Mgr Mathieu se range donc parmi ses partisans résolus. Dans le nombre des preuves favorables à sa thèse, Mgr Mathieu aurait pu rappeler une lettre, d'un style fort peu académique, adressée à dom Vaissète et dans laquelle M. Ponson accuse les capitouls d'avoir été les plus acharnés adversaires de Clémence Isaure « parce qu'ils avaient été privés de la direction de la feste ou festin public. A quoy on employoit la presque totalité des quatre mille quatre cents livres léguées par la bienfaitrice ce qui faisoit une mangeaille perpétuelle pendant deux ou trois jours dans l'hôtel de ville et fournissait une occasion de griveler » (*Cabinet historique*, 1857, t. III, p. 285). Clémence Isaure, qui a inspiré tant de vers, a cette fois inspiré un charmant discours aussi érudit qu'agréable à lire. Nous devons l'indiquer aux lecteurs du *Polybiblion : La Critique historique et la Légende de Clémence Isaure* (Toulouse, imp. Douladoure-Privat).

Maine. — Les deux sociétés de la Sarthe et de la Mayenne ont eu la bonne idée de faire une *Excursion historique et archéologique à Sablé, Solesmes, et dans la Champagne-Hommet*, au mois de juin dernier. Leurs vices-présidents, le marquis de Beauchesne et Robert Triger, en ont rédigé un charmant compte rendu, rempli de détails curieux et intéressants, avec une bonne carte et quelques gravures (in-8 de 61 p.). Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*) et notamment d'une belle photogravure du château de Varennes. Nous regrettons seulement que l'album spécial n'ait pas été tiré à un plus grand nombre d'exemplaires pour qu'on pût inscrire sur son plat, comme sur les reliures de Grollier : « Et amicis. » Il faut souhaiter que ces excursions se répètent, soient imitées, et que désormais chaque année les amoureux de leurs pays apprennent, sous la direction de guides savants à le connaître et à l'aimer. Il y a là un exemple qui ne sera pas perdu, nous l'espérons.

Normandie. — L'exploration archéologique qu'ont entreprise MM. Victor Quesne et Léon de Vesly nous révèle pour ainsi dire *le Catelier de Criquebœuf-sur-Seine (Eure)*. (Rouen, Léon Gy, in-8 de 33 p. Extrait du *Bulletin de la Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine Inférieure*). C'était une porte établie par les Normands sur la Seine, « pour défendre et interdire la navigation. » Les fouilles amenèrent la découverte d'armes, d'outils néolithiques, d'objets en métal, d'oscellerie, de céramique, de médailles, et même de fragments d'architecture. Toutes les monnaies ont été décrites avec un soin extrême par M. Victor Quesne, et la notice rédigée avec beaucoup de précision par M. Léon de Vesly.

— M. Eugène Liet, ancien capitaine de mobiles, ancien juge de paix, a publié toute une série de brochures in-16 sur les stations balnéaires du Calvados, de l'embouchure de l'Orne à celle de la Seulles. (Caen, E. Adeline) : *Oystreham-Ouistreham* (1893), *Lion-sur-mer et Hermanville* (1890), *Luc-sur-Mer* (1891), *Langrune, Saint-Aubin, Tailleville* (1895), *Bernières-sur-Mer* (1897), *Courseulles-sur-Mer* (1894). A côté de détails historiques puisés aux meilleures sources, l'auteur s'est livré à quelques fantaisies humoristiques et gauloises. Évidemment ces petits livres ornés de gravures, sont

destinés aux baigneurs auxquels ils feront passer une heure agréable. Regrettons toutefois l'absence de cartes.

— Mgr Bardel a rendu un délicat hommage à la mémoire du si regretté G. Levavasseur en publiant le *Discours* qu'il a *prononcé le 20 octobre dernier à l'occasion de l'inauguration du buste du poète à Argentan* (Séez, veuve Lequerney-Montauzé, in-8° de 29 p.). C'est une vraie définition de la poésie dans le sens le plus élevé du mot, que l'evêque a su emprunter aussi bien aux poètes et aux romanciers en renom de notre époque qu'à ceux des siècles passés et qu'au Christ lui-même. L'âme si exquise de G. Levavasseur a dû tressaillir d'allégresse en se sentant si bien en harmonie de sentiments et d'idées avec le prélat si lettré et si érudit.

— Le dernier n° du *Bulletin des parlers normands* (Caen, Jouan) contient l'annonce d'un cours de dialectologie normande, ouvert à l'Université de Caen par son directeur M. Ch. Guerlin de Guer. Son étude du verbe « suivre » dans le département du Calvados est des plus intéressantes. A noter aussi une légende en patois de Fontenay-le-Marmion, l'*Orme-au-Roi*, par M. Longevin; la suite des recherches sur les prônes du curé d'Ari par MM. Moisant et Nyrop; une excellente étude sur la comparaison des formes des patois de Dozule et de Bréville; enfin des annonces en patois, un vrai régal de folk-loriste.

— C'est le temps des mangeailles. « Quelin pernant vau venî ! » On inscrira merveilleusement le menu des agapes sur les *Souvenirs artistiques du Mont Saint-Michel*, qui forment douze sujets différents en chromolithographie artistique (Paris, 10, rue Cassette). C'est gracieux et coquet au possible, mais un tantinet mignard, ce qui n'est pas trop dans le style de la sévère abbaye. Sur quelques-unes des feuilles, on lit des dictons rimés.

Orléanais. — Dans une récente brochure, intitulée : *Un Pape dans l'Orléanais (1804-1814)*, que vient de publier M. l'abbé Th. Cochard (Orléans, Herluison, in-8° de 38 p.), nous pouvons suivre pas à pas le pape Pie VII dans son itinéraire, une première fois de Bonny-sur-Loire à Montargis, une seconde fois (on sait dans quelles conditions), d'Orléans à Montargis et à Fontainebleau ; le récit est écrit d'après les Mémoires du cardinal Consalvi et autres journaux du temps, d'après les archives locales et les traditions.

— Les récentes fêtes du couronnement de Notre-Dame de Bethléem, à Ferrières, célébrées avec une certaine pompe religieuse (septembre 1898), ont donné lieu à un article du *Correspondant*, ainsi qu'à différentes publications de circonstance, parmi lesquelles nous en retiendrons deux : *Couronnement de Notre-Dame de Bethléem*, par M. l'abbé Jarossay (Orléans, Herluison, in-8 de 54 p.); — et *Notre-Dame de Bethléem*, par M. l'abbé V. D. Artaud (Corquileroy, impr. Sainte-Marie-des-Champs, in-8 de 58 p.).

Poitou. — Le savant qui a le plus accumulé de documents sur le Poitou est certainement *Dom Fonteneau, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur (1705-1778)*, et la plus grande partie n'a pas été mise en œuvre. M. de Marçonnay en a fait un classement méthodique et les mss. sont distribués en 87 vol. in-fol. Ils se trouvent actuellement à la Bibliothèque municipale de Poitiers. Dom J.-M. Besse nous raconte également, dans la plaquette qui porte le titre précité (Bruges, Desclée, in-8 de 36 p. ; extrait de la *Revue bénédictine*) la méthode de travail du prodigieux érudit, les péripéties de son œuvre, les jalousies et tracasseries qu'il eut à subir de la part de ses confrères et supérieurs, les encouragements de l'autorité civile et des personnages principaux du Poitou. Utile à lire pour donner du cœur au travail et se documenter pour l'histoire poitevine.

Provence. — M. Paul Meyer a été assez heureux pour retrouver dans la reliure d'un registre des archives municipales de Forcalquier plusieurs feuillets d'un registre commercial tenu en 1330-1332 par un marchand drapier de cette ville. La mutilation des feuillets nous fait perdre une partie du texte de ce document précieux à divers titres : c'est un des plus anciens de ce genre qui ait été conservé : c'est le plus antique spécimen du langage parlé à Forcalquier au moyen âge. Ces fragments nous offrent aussi de précieux renseignements sur l'état d'un commerce spécial, celui des étoffes de laine, dans le Midi de la France et dans le premier tiers du XIVe siècle. Plusieurs articles sont écrits en hébreu, et le registre offre sur la communauté juive de Forcalquier des indications qui ne sont point à dédaigner. Ce peu de mots suffit à indiquer l'intérêt qui s'attache au *Livre-Journal de maître Ugo Teralh, notaire et drapier à Forcalquier (1330-1332)* (Tiré des *Extraits des manuscrits*. Paris, C. Klincksieck, in-4 de 42 p. et 1 pl.).

Vivarais. — M. Édouard André vient de publier un intéressant travail, plein de recherches nouvelles, sur *la Peste de 1629 dans le Vivarais* (Paris, impr. nationale, in-8 de 20 p.; extr. du *Bulletin historique et philologique*). Il nous montre les mesures prises par les villes, par les communautés religieuses, en l'absence la plupart du temps de médecins, même dans les grands centres. C'est une page fort intéressante de la vie d'autrefois, dans les localités éprouvées par le terrible fléau qu'il a su raconter. Au moment où des bruits de peste parviennent tristement à nos oreilles, cette brochure redouble d'actualité.

Belgique. — Nous avons eu occasion déjà de parler à nos lecteurs du *Musée belge*, la revue de philologie classique, fondée par le regretté Willems et dirigée aujourd'hui par MM. Waltzing et Collard. M. Émile Fairon vient d'y insérer un excellent article sur la *Ratio Castrensis ou l'Intendance du palais impérial* (Louvain, Ch. Peeters, in-8 de 28 p.). M. Fairon résume les discussions qui ont eu lieu au sujet de la *Ratio Castrensis*, montre, à la suite d'Hirschfeld, qu'il s'agit là de l'intendance du palais impérial et nous en esquisse l'organisation. Le mémoire se termine par une liste des inscriptions relatives à cette institution.

Écosse. — M. P. F. Henderson a en préparation un ouvrage que ne tardera guère à publier la librairie Scutt : *History of Scottish vernacular litterature*. C'est la première tentative d'histoire littéraire détaillée de l'Écosse.

Espagne. — A l'occasion du troisième centenaire de la mort de Philippe II, roi d'Espagne, le R. P. Zacharias Martinez a prononcé dans la basilique de l'Escurial, le 13 septembre dernier, une oraison funèbre des plus éloquentes (*Oración fúnebre ... con motivo del tercer centenario de la muerte de Felipe II*. Madrid, imprenta de S. Francisco de Sales, in-12 de 32 p.), qui emprunte aux événements actuels une importance capitale et un sérieux intérêt historique. Ce discours a déjà eu trois éditions sucessives : c'est assez dire son mérite et la faveur qui l'a accueilli. La figure de Philippe II, trop souvent dénaturée par les historiens, rayonne entre toutes celles qui font la gloire de l'Espagne au XVIe siècle. Le P. Martinez nous la présente une fois de plus dans toute sa beauté et répond victorieusement aux calomniateurs de cet illustre monarque, déjà vengé par les publications célèbres de D. José Fernandez Montaño.

Grèce. — Voici deux publications qui nous paraissent dignes d'une mention honorable. Le professeur bien connu de l'Université d'Athènes, M. A. Diom. Kyriakos, a publié enfin ses leçons d'histoire ecclésiastique Ἐκκλησιαστικὴ Ἱστορία ἀπὸ τῆς ἱδρύσεως τῆς Ἐκκλησίας μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων-

Athènes, A. Constantinidis, 3 vol. in-8, ή-493, 335 et 525 p.). Naturellement, ces pages respirent un parfum tout frais de protestantisme et une haine déjà vieille contre l'Église latine; à part cela et la prolixe faconde de l'auteur, cet ouvrage rendra service pour toutes les questions relatives à l'Orient.

— Nous sommes un peu en retard pour annoncer les ouvrages suivants : d'un caractère moins général. C'est d'abord une esquisse rapide des savants de Trébizonde, publiée par M. Epam. Th. Kyriadikès : Βιογραφίαι τῶν ἐκ Τραπεζοῦντος καὶ τῆς περὶ αὐτὴν χώρας ἀπὸ τῆς ἁλώσεως μέχρις ἡμῶν ἀκμασάντων λογίων (Athènes, in-8 de Z-262 p.). M. Tr. E. Evanghelidès a donné une utile biographie d'un de ces Grecs trop oubliés du XVIIIe siècle : Κοσμᾶς Αἰτωλὸς ὁ Ἰσαπόστολος (1714-1779). Βίος καὶ ἔργα αὐτοῦ (Athènes, in-12 de 38 p.). — Un autre savant, Rh. N. Kamilaris, a eu la bonne pensée de faire une œuvre analogue, sous ce titre : Γρηγορίου Κωνσταντᾶ. Βιογραφία, λόγοι, ἐπιστολαί (Athènes, in-8 de 160 p.).— Enfin M. N. G. Politis a publié à part son intéressante étude sur les proverbes byzantins, parue d'abord dans l'*Annuaire du Parnasse* : Ἑρμηνευτικὰ εἰς τὰς βυζαντινὰς παροιμίας (Athènes, in-8 de 59 p.).

LUXEMBOURG. — Combien doivent être chers aux muses les petits pays si heureusement à l'abri des agitations politiques ! Faut-il dès lors s'étonner que M. le Dr S. Schwickert, bibliothécaire de la capitale grand-ducale, ait apporté au congrès scientifique international des catholiques à Fribourg, en 1897, un mémoire aujourd'hui tiré à part (*Quaestiones ad carminis Pindarici Olympici primi emendationem spectantes atque explanationem*, in-8 de 51 p.), lequel est d'un connaisseur de Pindare et d'un interprète ingénieux de la lyrique grecque ?

SUÈDE. — M. Hasse W. Tullberg, éditeur à Stockholm, continue de publier la série de volumes intitulés *Svenskt Porträttgalleri*, dont le *Polybiblion* a déjà eu l'occasion de parler. Nous appelons aujourd'hui l'attention sur le volume XVI de cette publication, qui est consacré aux journalistes et publicistes suédois (*Tidningsmän*) ; c'est un volume in-8 de VIII-143 p., avec 656 portraits. Notons qu'à côté des portraits qui, quoique petits, sont très bien réussis, chaque individu a sa notice biographique, son « curriculum vitae » avec dates et indications très précises, qui est l'œuvre de M. Bern. Lundstedt, conservateur à la Bibliothèque royale de Stockholm, et bibliographe bien connu en Suède, notamment par sa *Sveriges periodiska litteratur* : il y dévoile les anonymats et pseudonymats sous lesquels se cachent parfois les publicistes suédois. Point n'est besoin de dire que ce volume est, par sa nature même et par la façon dont il a été traité, un des plus intéressants de la *Svenskt Porträttgalleri*.

TURQUIE. — La polémique religieuse entre Latins et Grecs est un des rares sujets que l'on puisse traiter sans trop éveiller les susceptiblités de la censure turque. Un moine de Chios, « le très humble Constantin », usant de cette latitude relative, a publié dernièrement, sous ce titre modeste : Ἱερὰ Βίβλος καλουμένη χρηστοηθεια τῶν χριστιανῶν (Constantinople, imp. de la Byzantis, in-8 de 400 p.), un volume indigeste et d'une exécution typographique rebutante, où il a réuni les sermons les plus agressifs prononcés depuis deux siècles par les prédicateurs en renom de l'orthodoxie. On aurait pu laisser ce gros livre prendre lui-même le chemin de la boîte aux pains d'épice. — Tel n'a pas été le sentiment d'un auteur anonyme qui s'est empressé de livrer à l'impression sous le titre suivant : *Échantillon d'éloquence photienne* (Constantinople, L. Roy, in-8° de 14 p.), quelques pages aussi courtes que virulentes. C'est d'ailleurs leur seul mérite. — Un second

publiciste, Mines M. Cristopoulos (un faux nom d'ailleurs), y est allé lui aussi de sa réponse. En voici le titre : Ἔλεγχος τῆς ἱερᾶς βίβλου τοῦ μοναχοῦ Κωνσταντίου (Constantinople, A. Zeliich, in-8° de 29 p.). Cet opuscule, d'un ton plus modéré, est dans un style irréprochable ; il peut toucher les âmes de bonne foi.

— Voici venir de Samos, un petit volume d'un réel intérêt pour les géographes ; c'est l'annuaire de la Principauté, publié par M. Epam. J. Stamatiadis, sous ce titre : Ἐπέτηρις τῆς ἡγεμονίας Σαμοῦ διὰ τὸ ἔτος 1898 (Samos, imprim. de la Principauté, in-8 de 142 p.). Les historiens auront également profit à lire la vie des deux princes Jean Ghicas et Const. Photiadis, placée par l'éditeur en tête de sa Revue géographique de l'île fortunée.

— A signaler aussi une monographie fort étendue, écrite par M. G. P. Georgiadès sur la célèbre église de la colonie chiote à Galata : Ὁ ἐν Γαλατᾷ ἱερὸς ναὸς τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τῶν Χίων (Constantinople, Zibidès, in-8°, de 392 p.). On y trouve réunis tous les documents relatifs à cet édifice, y compris les procès-verbaux de l'épitropie et le nom de tous ses membres depuis l'origine. Il est facile, avec ce livre, de se rendre un compte exact de l'administration paroissiale dans l'église grecque. — Nous avons déjà annoncé, dans un précédent bulletin, la prochaine apparition de l'œuvre de M. Mil. M. Caravokyro sur le droit successoral en Turquie. Cet important travail à enfin paru. En voici le titre exact : *Le Droit successoral en Turquie* ab intestat *et par testament, codifié d'après le Chéri et le droit byzantin* (Constantinople, Aristovoulos, in-8 de 213 p.). Il est bien regrettable qu'un ouvrage aussi bien documenté soit écrit en un français si détestable.

Asie. — Quand Louis XIV voulut assurer à nos vaisseaux des points de ravitaillement et de commerce sur les côtes des Indes, il fut question d'acquérir Tranquebar, alors possédé par les Danois ; du moins l'on conserve au ministère des colonies deux mémoires anonymes qui signalent l'avantage qu'il y aurait pour la France à occuper ce point et le château Damsbourg. Mais s'il y eut *Un Projet d'acquisition de Tranquebar par la France en 1669*, il n'y fut pas donné, semble-t-il, la moindre suite, et il ne paraît pas avoir attiré l'attention. C'est ce qui résulte de l'enquête conduite par M. Froidevaux et dont il nous donne les conclusions dans la *Revue de géographie* (Tirage à part. Paris, Ch. Delagrave, in-8 de 11 p.).

Afrique. — Nous avons déjà signalé dans ce recueil le *Bulletin du Comité de Madagascar*. Nous appelons avec plaisir l'attention sur deux articles qui y ont été publiés par M. Henri Froidevaux et dont nous avons sous les yeux les tirages à part. Dans le premier, il nous fait connaître *Un Mémoire inédit de M. de la Haye sur Madagascar* (Paris, Challamel, in-8 de 20 p.). De la Haye, désigné pour le commandement de « l'escadre de Perse », rédigea ce mémoire conformément aux instructions que lui avait données Colbert (1669). — Le second article de M. Froidevaux, en nous fournissant des *Documents inédits relatifs à la constitution de la Compagnie des Indes orientales de 1642* (Paris, Challamel, in-8 de 23 p.), et notamment les statuts primitifs de la Société, éclaire un point encore obscur de notre histoire coloniale.

— Dans son étude sur *les Bouvet* (*Revue maritime* de 1866), M. Fabre avait fait allusion à un mémoire du célèbre navigateur J.-B.-C. Bouvet de Lozier, relatif au Sénégal. M. Froidevaux a été assez heureux pour retrouver le texte de ce mémoire, ou plutôt de cette lettre, au ministre des colonies, M. de Castries. Quelques autres lettres sont jointes à celles-là et viennent compléter *Une Correspondance inédite de Bouvet de Lozier sur le Sénégal* (*1786*)

(Extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive*, Paris, Imp. nationale, in-8 de 11 p.) qui nous montre l'importance qu'un public sérieux attachait à l'exploitation du Senégal. C'est particulièrement sur les mines de cette colonie que Bouvet appelle l'attention du ministre.

Amérique. — Les plantes de la Guyane française ont été décrites avec soin au XVIIe siècle par le botaniste Fusée Aublet, qui avait recueilli tous les specimens etudiés par lui au cours de ses herborisations dans le pays; mais les détails que l'on possédait jusqu'ici sur le séjour d'Aublet à la Guyane (1762-1764) étaient assez maigres. Les patientes investigations de notre collaborateur M. Henri Froidevaux lui ont permis de nous donner là-dessus des indications précises et curieuses. L'*Étude sur les recherches scientifiques de Fusée Aublet à la Guyane française (1762-1764)* qu'il a insérée dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive* (Tiré à part. Paris, Impr. nationale, in-8 de 47 p.) est complétée par la reproduction de documents (lettres ou journaux) émanés de Fusée Aublet.

— Un savant plus considérable encore et plus illustre que Fusée Aublet, La Condamine, a également retenu l'attention de M. Froidevaux, qui a donné au même *Bulletin* un mémoire fort intéressant sur les *Observations scientifiques de La Condamine pendant son séjour à Cayenne (1744)* (Tiré à part, Paris, Imp. nationale, in-8 de 43 p. avec cartes). M. Froidevaux publie notamment le chapitre de l'*Histoire* manuscrite *des colonies françaises de la Guyanne*, par le Dr Artur, relatif à ce séjour.

— Un passage de cette relation nous montre La Condamine fort étonné d'avoir lu dans une lettre d'un missionnaire, le P. Lombart, insérée au Recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*, que la tribu sauvage des Amikonanes n'avait « aucune connaissance du feu », et le P. Lombart, répondant au savant français qu'il y avait là une faute d'impression, qu'il fallait lire « fer » au lieu de « feu. » Voilà *Une Faute d'impression des « Lettres édifiantes »* qu'il était bon de relever spécialement, car elle pouvait induire les savants en erreur, les Amikonanes ayant formé, si le texte eût été exact, une exception unique, car tous les peuples connus ont l'usage du feu. M. Froidevaux a eu la bonne idée d'en faire l'objet d'une note dans le *Journal de la Société des américanistes de Paris* (Tirage à part. Paris, hôtel des Sociétés savantes, in-4 de 5 p.).

— Dans le même recueil et du même érudit, nous signalons des *Documents inédits sur Godin des Odonais et sur son séjour à la Guyane* (Ibid., in-4 de 58 p.) au milieu du XVIIIe siècle. Ces quinze documents viennent fort heureusement compléter ce que Ferdinand Denis avait écrit il y a plusieurs années déjà sur l'explorateur et sa femme.

— Les événements qui surexcitent si malheureusement l'opinion publique donnent une vive actualité au travail de M. Henri Froidevaux : *Une Visite aux îles du Salut en 1763* (Paris, Ch. Delagrave, in-8 de 19 p.). On ne lira pas sans intérêt cette relation fort précise d'un commandant particulier de la Guyane, Louis Thomas Jacau de Fiedmont, adressée à Choiseul à l'époque où l'on venait de changer le nom des îles du Diable en celui d'îles du Salut.

Publications nouvelles. — *L'Apôtre Paul et le Monde ancien*, par L. Schneller; trad. par J. Gindraux (in-8, Genève, Jeheber; Paris, Fischbacher). — *Institutiones theologicae de sacramentis ecclesiae*, auctore J.-B. Sasse (gr. in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *De Imitatione Christi, libri quatuor*, edidit P.-E. Puyol (in-8, Retaux). — *Variantes du livre « De Imitatione Christi »*, par Mgr Puyol (in-8, Retaux). — *La Doctrine du livre « De Imitatione*

Christi », par Mgr Puyol (in-8, Retaux). — *Paléographie, classement, généalogie, du livre « De Imitatione Christi »*, par Mgr. Puyol (in-4, Retaux). — *Descriptions bibliographiques des manuscrits et des principales éditions du livre « De Imitatione Christi »*, par Mgr. Puyol (in-8, Retaux). — *La Religion et les sciences de la nature*, par F. Bettex (in-8, Genève, Jeheber; Paris Fisbacher). — *Prônes apologétiques, ou les Objections contre la religion réfutées d'après l'évangile du dimanche*, par l'abbé A. Saubin (in-12, Haton). — *Le Curé de campagne à ses paroissiens sur l'évangile du dimanche*, par le R. P. A. de Fontana (gr. in-8, Tequi). — *Le Prêtre, seconde retraite pastorale*, par l'abbé Planus. T. II (in-12, Poussielgue). — *Lettres de Mgr de Ségur à ses filles spirituelles* publiées par le Mte de Ségur (in-12, Retaux). — *Les Grands Jours du collège*, par l'abbé J. Tissier (in-12, Retaux). — *Apparitions et révélations de N.-S. Jésus-Christ et de la Sainte Vierge à Pauline Périé, la voyante de Francoulès*, par l'abbé J. Cuquel (in-12, Tequi). — *Les Sources*, par A. Gratry (in-12, Tequi). — *Manuel de la vie et de la piété chrétiennes*, par M. le curé de Saint-Sulpice (in-32, Lecoffre). — *Le Crucifix dans l'histoire et dans l'art, dans l'âme des saints et dans notre vie*, par J. Hoppenot (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Les Œuvres de Jacques de Révigny*, par P. de Tourtoulon (in-8, Chevalier-Marescq). — *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par T. Huc. T. XII (in-8, Pichon). — *La Réforme des impôts en Prusse* par J. Derbanne (in-8, Chevalier-Marescq). — *Essai d'une philosophie suggérée par la science*, par L. Ribert (gr. in-8, Alcan). — *Les Fondements de l'éthique* par E. de Roberty (in-12, Alcan). — *Aperçus de taxinomie générale*, par J.-P. Durand (in-8, Alcan). — *La Morale stoïcienne en face de la morale chrétienne*, par l'abbé A. Chollet (in-12, Lethielleux). — *L'Être subconscient*, par le Dr E. Gyel (in-8, Alcan). — *Essai de synthétique*, par J. Claudel (in-12, Giard et Brière). — *Le Sens commun et son application aux sciences*, par Mansuetus (gr. in-8, Revue socialiste). — *Vocabulaire manuel d'économie politique*, par A. Neymarck (in-12 cartonné, Colin et Cie). — *Essai sur les lois naturelles de la société politique*, par l'abbé A. Fayet (p. in-8, Maulins, Auclaire). — *L'Initiative parlementaire et la réforme du travail législatif*, par L. Michon (in-8, Chevalier-Marescq). — *L'Idéalisme social*, par E. Fournière (in-8, cart., Alcan). — *Ouvriers du temps passé*, par H. Hauser (in-8 cart., Alcan). — *Psychologie du socialisme*, par G. Le Bon (in-8, Alcan). — *Le Clergé et la Question sociale*, par le Dr Scheicher (in-12, Tequi). — *Le Rôle social de la femme*, par Mme A. Lampérière (in-12, Alcan). — *La Faillite du mariage et l'union future*, par J.-Joseph Renaud (in-12, Flammarion). — *Natalité et démocratie*, par A. Dumont (in-12, Schleicher). — *Le Rêve*, par le Dr Surbled (in-12, Tequi). — *Histoire de l'anatomie plastique*, par M. Duval et E. Cuyer (in-8, May). — *Les Oiseaux du Bas-Escaut. Leur Chasse en bateaux. Histoire naturelle*, par le Dr A. Quinet (in-8 cart., Bruxelles, Société belge de librairie). — *La Vie mystérieuse des mers*, par E. Deschamps (in-16, Schleicher). — *Down! Dressage à l'anglaise des chiens d'arrêt complété par le rapport*, par E. Bellecroix (in-12, Firmin-Didot). — *Notre marine marchande*, par C. Roux (in-12, Colin et Cie). — *Traité élémentaire de mécanique chimique fondée sur la thermodynamique*, par P. Duhem, t. III (gr. in-8, Hermann). — *Traité d'astronomie stellaire*, par C. André, t. Ier. *Étoiles simples* (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons de chimie physique professées à l'Université de Berlin*, par J. H. Van't Hoff, traduit par M. Corvisy, t. Ier. *La Dynamique chimique* (gr. in-8, Hermann). — *Histoire de l'architecture*, par A. Choisy (2 vol. gr. in-8, Gauthier-Villars). — *L'Art indien*, par M. Maindron (in-8, May). — *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, par S. Reinach, t. II, 2 vol. petit in-8, Leroux). — *Vus de profil*, par H. Jouin (in-12, Firmin-Didot).

— *La Vie d'un théâtre*, par P. Ginisty (in-12, Schleicher). — *Les Recettes du distillateur*, par E. Fierz (in-12, Gauthier-Villars). — *Chansons et toasts*, par E. Chebroux (in-12, Flammarion). — *Roseaux, 1892-1894*, par P. Gérardy (in-12, « Mercure de France »). — *Ballade de la geôle de Reading*, par O. Wilde (in-12, « Mercure de France »). — *Monologues vécus et saynètes*, par le Cte de Th..., 2me série (in-12, Leullier). — *Gens de poudre*, par H. Leroux (in-12, Calmann-Lévy). — *L'Amoureuse Foi*, par C. Baïhaut (in-12, Flammarion). — *Types du boulevard*, par F. Bloch (in-12, Flammarion). — *Le Roman de Louis XI*, par P. Fort (in-12, « Mercure de France »).— *Margit. La Femme du Chevalier Bengt*, drame, par A. Strindberg, trad. par G. Loiseau (in-12, « Mercure de France »). — *La Petite Femme de la mer*, par C. Lemonnier (in-12, « Mercure de France »). — *Les Errants terribles*, par J. Laurenty (in-12, Société d'édition des gens de lettres). — *Le Chemin d'espérance. Confession d'un inconnu*, par H. Warnory (in-12, Perrin). — *Le Panthéon des bonnes gens*, par P. Fesch (in-12, André). — *Mayotte*, par M. Breen (in-12, Colin et Cie). — *Le Choix de Maura*, par M. Aigueperse (in-12, Henri Gautier). — *La Conquête de Burgau-House*, par B. de Buxy (in-12, Henri Gautier). — *Les Souliers de la comtesse Lora*, par J. de Rochay (in-12, Henri Gautier). — *L'Une et l'autre*, par E. Coz (in-12, Henri Gautier). — *Le Chemin de la foi*, par M. Donal (in-12, Henri Gautier). — *La République de Thélin*, par E. Christian (in-12, Téqui). — *Un Secret de famille*, par M. Maryan (in-12, Firmin-Didot). — *Elisabeth*, par L. des Anges (in-12, Haton). — *Le Bon Chemineau*, par la Vsse de Pitray (in-12, Haton). — *La Devise d'un père*, par F. de Nocé (in-12, Haton). — *Correspondance inédite de Loaeus, abbé d'Eversham*, publiée par A. Roersch (petit in-8, Gand, imp. Siffer). — *Lettres de l'abbé Morellet à lord Shelburne, depuis marquis de Lansdowne, 1772-1803*, avec introd. et notes par lord E. Fitzmaurice (in-8, Plon et Nourrit). — *Études sur la littérature française*, par R. Doumic, 3e série (in-12, Perrin). — *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, par F. Brunetière, 6e série (in-12, Hachette). — *Le Roman au* XVIIIe *siècle*, par A. Le Breton (in-12, Lecène et Oudin). — *Manuel des gens de lettres. Le journal, le livre, le théâtre*, par le Bon T. de Wogan (in-12, Firmin-Didot). — *De Dumas à Rostand. Esquisse du mouvement dramatique contemporain*, par A. Filon (in-12, Colin et Cie). — *La Bièvre et Saint-Séverin*, par J.-K. Huysmans (in-12, Stock). — *De Thessalie en Crète, impressions de campagne, avril-mai 1897*, par P. Mille (in-12, Berger-Levrault). — *Les Mines du Laurion dans l'antiquité*, par E. Ardaillon (in-8, Fontemoing). — *Études critiques sur les sources de l'histoire carolingienne*, par G. Monod. 1re partie (in-8, Bouillon). — *Rome et la Renaissance. Jules II*, par J. Klaczko (in-8, Plon et Nourrit). — *Saint Odilon, abbé de Cluny. Sa vie, son temps, ses œuvres (962-1049)*, par l'abbé P. Jardet (gr. in-8, Lyon, Vitte). — *La Vénérable Marie Rivier, fondatrice des sœurs de la Présentation de Marie de Bourg-Saint-Andéol, 1768-1838*, par F. Mouret (gr. in-8, Desclée et de Brouwer). — *Le Cardinal Meignan*, par l'abbé Boissonnot (gr. in-8, Lecoffre). — *Les Fils de Henri II. La Cour, la ville et la société de leur temps. François II*, par le Mis de Belleval (in-8, Lechevalier). — *L'Éducation politique de Louis XIV*, par G. Lacour-Gayet (in-8, Hachette). — *Mémoires du comte de Moré (1758-1837)*, publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par M. G. de Grandmaison et le Cte de Pontgibaud (in-8, Picard et fils). — *Mémoires Fin d'Empire*, par M. Colombier (in-12, Flammarion). — *A travers une époque. Réflexions et Souvenirs*, par C. Thomas (in-8, Hennuyer). — *Carnet d'étapes du dragon Marquant*, publiés d'après le manuscrit original par G. Vallée et G. Pariset (in-12, Berger-Levrault). — *La Deuxième Campagne d'Italie (1800)*, par E. Ga-

chot (in-12, Perrin). — *Le Siège de Paris*, par P. Lehautcourt (3 vol. in-8, Berger-Levrault). — *Histoire d'Auvergne*, par P. Audigier. T. Ier (in-8, Clermont-Ferrand, Bellet). — *Château-Regnault-Bogny*, par l'abbé Péchenart (gr. in-8, Charleville, imp. du « Courrier des Ardennes »). — *Lourdes. Son histoire, sa grotte*, par A. Peyramale (in-12, C. Amat). — *L'Angleterre en Égypte*, par Sir A. Milner; traduit de l'anglais par M. F. Mazuc (in-8, Plon et Nourrit). — *Correspondance inédite de Frédéric le Grand avec le maréchal de Grumbkow et le président de Maupertuis*, publiée par R. Koser (gr. in-8, Leipzig, Hirzel; Paris, Klincksieck). — *Études italiennes. Florence; la Renaissance; Rome, Histoire monumentale*, par A. Geffroy (in-12, Colin et Cie). — *Olivier de Clisson, connétable de France*, par A. Lefranc (in-8, Retaux). — *Essai sur la vie et les œuvres de Georges de Brébeuf (1617?-1661)* par R. Harmand (gr. in-8, Société française d'imprimerie et de librairie, ancienne librairie Lecène et Oudin). — *Un Évêque d'autrefois. Mgr Berteaud, évêque de Tulle*, par G. Breton (in-8, Blond et Barral). — *Politiques d'autrefois. Le Comte de Vergennes et P.-M. Hennin*, par H. Doniol (in-12, Colin et Cie). — *Mes Souvenirs*, par J.-N. Moreau, publiés par C. Hermelin, 1re partie, *1717-1771* (in-8, Plon et Nourrit). — *Correspondance inédite du général-major de Martange (1756-1782)*, publiée par C. Bréard (gr. in-8, Picard et fils). — *La Jeunesse de Napoléon. II. La Révolution*, par A. Chuquet (in-8, A. Colin et Cie). — *Le Général Amédée de La Harpe*, par le colonel Secrétan (in-8, Chevalier-Marescq). — *Henri Perreyve*, par A. Gratry (in-12, Téqui). — *Cours d'épigraphie latine*, par R. Cagnat (gr. in-8, Fontemoing).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

POÉSIE

1. *Poésies diverses*, par Georges Charlemagne. Paris, Firmin-Didot, 1898, in-12 de 104 p., 3 fr. 50. — 2. *Poèmes* (1887-1897). *Les Gammes ; les Fastes ; Petits Poèmes d'automne : le Jeu des épées*, par Stuart Merrill. Paris, « Mercure de France », 1897, in-12 de 245 p., 3 fr. 50. — 3. *Chansons et toasts*, par Ernest Chebroux. Paris, Flammarion, 1898, in-12 de 240 p. avec dessins, 3 fr. 50. — 4. *Salomé*, poème dramatique en trois parties, par Joseph de Pesquidoux. Paris, Merckel, 1898, in-8 de 40 p. — 5. *Renaissance*, par Édouard Ducoté. Paris, « Mercure de France », 1898, in-12 de 178 p., 3 fr. 50.— 6. *Les Solitaires* (vers), par Jean Dayros. Paris, Vanier, 1898, in-12 de xxv-107 p., 3 fr. 50.— 7. *Types du boulevard*, par Ferdinand Bloch. Paris, Flammarion, 1898, in-12 de viii-140 p., 2 fr.— 8. *William Wallace*, drame en cinq actes, en vers, par Paul Gourmand. Paris, Lemerre, 1898, in-12 de 93 p., 3 fr. — 9. *Margit, la femme du chevalier Bengt*, drame en cinq actes et en prose, d'Auguste Strindberg ; trad. de Georges Loiseau. Paris, « Mercure de France », 1898, in-12 de 184 p., 2 fr. — 10. *Poèmes en prose*, de Gabriel de Lautrec. Paris, Vanier, 1898, in-12 de 268 p., 3 fr. 50. — 11. *Les Enfants d'Édouard*, tragédie en trois actes, par Casimir Delavigne, adaptation pour jeunes gens, par Henry-Pierre Cazac. Paris, Bricon, 1898, in-12 de iii-135 p., 2 fr. — 12. *L'Hérésiarque*, par Henri Mazel. Paris, « Mercure de France », 1898, in-12 de 302 p., 3 fr. 50. — 13. *Monologues vécus et saynètes*, 2e série, par le comte de Th... Paris, Leullier, 1898, in-12 de 119 p., 2 fr. 50.— 14. *Las Papilhôtos*, par Jacques Jasmin. Édit. populaire en deux volumes. *Épîtres et satires*, préface de l'édition, essai d'orthographe gasconne d'après les langues romane et d'oc, et collation de la traduction littérale par Boyer d'Agen. Paris, Garnier, s. d., in-12 de lxxiv-359 p., 3 fr. 50.— 15, 16, 17. *Un fait divers*. — *Le Passant divin*, monologues, par Marc Dupuy. — *Le Bonhomme au sable*, monologue, par Henriette Bezançon. Paris, Bricon, 1898, 3 plaquettes in-12 de 7, 7 et 6 p. Chaque plaquette, 0 fr. 25.

1. — Je m'imagine que M. Georges Charlemagne est un jeune, selon l'expression reçue. Si je ne me trompe pas, j'en serai flatté, et si je me trompe, c'est évidemment l'auteur qui le sera, car les dons la jeunesse ne sont pas donnés à tout le monde, aujourd'hui surtout où il y a tant de vieux de vingt ans. La jeunesse, il est vrai, entraîne bien généralement quelques défauts de composition, quelque prolixité et souvent l'oubli du fameux précepte de Boileau : « Vingt fois sur le métier... » Et il y a bien quelque chose de cela dans *Poésies diverses*. Mais ce sont là défauts dont on se corrige. M. Charlemage est idéaliste, romantique, philosophe ; ses vers sont harmonieux, faciles, d'une bonne facture ; le sentiment qui les anime est droit, élevé, et le souffle éloquent. Son œuvre renferme nombre de pièces de belle envolée et d'esprit religieux, qui rappellent un peu, avec un ton plus moderne, *les Harmonies* de Lamartine :

Livre aux enseignements de lumière éclatants,
L'Évangile est pour nous plein de rayons latents
Que l'observation révèle ;
Et toujours à nos yeux de ce verbe étoilé,
Qui sous la parabole ou l'image est voilé,
Jaillit une clarté nouvelle.

L'auteur ne goûte guère la poésie ni la musique en vogue. Il nous le fait comprendre dans une pièce où, personnifiées, *la Poésie* et *la Musique* se rencontrent et ne se reconnaissent pas, tant elles sont changées. La première déclare :

De moi le monde rebattu
A mes attraits fermait son âme.
Du réalisme de nos jours
J'ai pris l'allure et le langage.
La mode règne sans partage,
Il faut hurler avec les ours.

A quoi *la Musique* répond, sans d'ailleurs se soucier s'il est dans l'habitude des ours de hurler :

En faisant ton portrait, ma chère,
Tu viens de faire aussi le mien...
Je laissai mon sourire d'ange
Et je descendis dans la fange
Y chercher ma gloire et mon pain.

De tout ce mal, répond le public qui n'a pas absolument tort :

N'êtes-vous pas un peu la cause !
Assurément, n'en doutez pas !

M. Charlemagne est un champion de l'art simple. A ce titre, il n'aime pas nos modernes symbolistes. Mais je ne comprends pas très bien pourquoi il englobe dans sa réprobation les félibres et leur « jargon. » Le provençal n'est pas nécessairement, tant s'en faut, décadent et maniéré, que je sache, et je ne vois pas comment on peut les ranger sous la même rubrique. Et enfin, si notre poète est si amoureux du simple, ce que je suis loin de lui reprocher, comment ne craint-il pas de nous donner une pièce intitulée : *Requête des petits oiseaux à Sa Sainteté le Pape Léon XIII ?*

Mais laissons de côté ces points de détail. Si la poésie de M. Charlemagne est parfois un peu bien raisonneuse, elle a le mérite d'être très franche d'allure et de fustiger à merveille bien des vices et des travers du jour, au point de vue social comme à bien d'autres points de vue.

2. — Ce n'est pas par la simplicité, en tout cas, que se fait remarquer M. Stuart Merrill. Sa principale occupation consiste à trouver une harmonie spéciale, une sorte de chant, dans la répétition des mêmes sons, le retour des mêmes assonnances. Le lecteur le moins exercé s'en rendra compte à la lecture des seuls vers suivants :

La blême lune allume en la mare qui luit,
Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie.
Tout dort. Seul, à mi-mort, un rossignol de nuit
Module en mal d'amour sa molle mélodie.

Résumons : lême... lune... lume... a... are... oir... oires... or... oi... ort... ort... o... ol... mo... mal... da... sa... mol... lo...

Ce sont bien des *gammes*, ainsi que le poète lui-même intitule la première partie de son ouvrage. Mais, par suite, ce n'est plus qu'une musique étrange et monotone qui absorbe — d'autres diraient endort — à ce point le lecteur qu'il ne songe plus le moins du monde à l'idée exprimée, si tant est qu'il y en ait toujours une. Faites-en l'expérience ; lisez à la file plusieurs pièces de ce genre, en vous laissant gagner par ce ronronnement, puisqu'ainsi le désire l'auteur : je vous défie ensuite de me dire le sujet traité. Pour M. Stuart Merrill, la poésie est une sorte particulière de musique. Soit ! mais au moins ne devrait-il pas l'oublier dans les vers irréguliers du *Jeu des épées* qui ne brillent pas toujours par l'harmonie, telle du moins que la conçoit le simple vulgaire. — Est-il besoin de dire que le poète de ces *Poèmes*, lorsqu'il le veut, trouve la rime milliardaire. Étant donné qu'il cherche les assonnances les plus parfaites dans le corps même du vers, comment ne les chercherait-il pas pour la rime ?

3. — *Les Chansons et toasts* de M. Ernest Chebroux sont dédiés à Gustave Nadaud qui avait adressé ces vers à l'auteur :

Chebroux, enfin tu les publies,
Ces chants de l'esprit et du cœur,
Ces quelques pages bien remplies
Où tes refrains chantent en chœur...

Chantre du printemps et des roses,
De la nature et du foyer,
Tu ne dis que de bonnes choses
Pour toucher et pour égayer.

Le volume s'ouvre par une préface d'Armand Silvestre, où il est dit de notre poète : « Je le sacrerais volontiers prince des chansonniers, si ceux-ci n'étaient d'inguérissables démocrates, et si la chanson de ce temps n'était républicaine avant tout. Du vrai chansonnier, il a toutes les vertus élevées et professionnelles... » Ce qui revient à dire, d'après le préfacier, qu'il sait chanter les « meilleures choses de la vie : la liberté, le bon vin et l'amour ! » Et M. Armand Silvestre cite les plus parfaites chansons de notre auteur, d'après lui. La liste en est si longue que nous ne pouvons la reproduire. Bornons-nous à dire que M. Chebroux est populaire dans le bon sens du mot et toujours à la portée de son public, ce qui ne veut pas dire médiocre, tant s'en faut, mais simplement contraire à toute expression recherchée, pédante, alambiquée. Ses vers sont coulants, d'émotion facile, comme il convient à la chanson, et sa philosophie simple et pratique. Le troubadour voyage pour guérir son ennui :

Ne sachant pas que, dans la vie,
On fait souvent un long chemin
Pour découvrir, quelle folie !
Le bonheur qu'on a sous la main.

Ses chansons sont généralement d'une bonne allure, très franches, gaies, vivantes, alertes, pimpantes, avec naturellement quelques bonnes illusions populaires. La République est née :

La liberté va renaître plus belle.
Illusion, égarez-moi toujours !

Les vœux du poète sont comblés !

4. — *Salomé*, de M. Joseph de Pesquidoux, a été représentée au Nouveau Théâtre, le 29 avril 1898. La scène se passe dans le palais d'Hérode, proche de Jérusalem. L'action est bien menée. Il y aurait plus d'une scène éloquente et vigoureuse à citer. Les vers sont fermes et le style coloré, vivant, réaliste et moderne dans le bon sens du mot. Un classique pourrait bien critiquer telle image et surtout telle série d'images, puis aussi parfois un certain manque de mesure ; mais après lui passera le romantique qui approuvera précisément ce que le premier aura blâmé, déclarant qu'il vaut mieux un peu d'excès dans la couleur et dans l'exubérance de la jeunesse que l'incolore rigidité. Je les laisse s'arranger entre eux, me bornant à citer quelques bons vers de notre auteur. Le Baptiste s'adressant à Hérode, s'écrie :

Ce n'est pas en buvant qu'un chef fait son métier.
Pour vivre en notre temps il faut vivre en guerrier,
Il faut d'un peuple fort savoir devenir l'âme,
Et de tout héroïsme entretenir la flamme.
Où donc est ton effort? Où donc est ta vertu?
Quel exemple fécond aux tiens proposes-tu?
Sur le chantier humain quelle œuvre commencée?
Bassesse de désirs : misère de pensée;
Un bras sans force, un œil sans flamme, un cœur sans foi,
C'est tout ce qu'Israël peut relever en toi!

Salomé n'est d'ailleurs pas moins vigoureuse. Le Baptiste lui ayant dit la dureté de la voie qui mène à la vérité, elle lui répond :

Eh bien! marche devant! tu verras si je suis!
Tu dois savoir la race et le sang dont je suis.
Quand une fois je veux rien d'humain ne me plie :
Je sens au fond de moi des restes d'Athalie.

Et la tirade ne va qu'en s'accentuant, et c'est en foule que se pressent en ce poème dramatique les vers énergiques! J'avoue que la rime *je suis* me laisse quelque scrupule.

5. — La dédicace de *Renaissance* est délicate et tendre ; nous en détachons ces vers :

Je te donne ce livre ;
Il est bon peut-être et j'ai cherché à te le rendre
Tel que tu l'as créé par ta chère présence.
Sans doute l'artisan de sa main malhabile
Ne le trouvera pas digne de cette offrande.

Vous voyez tout de suite ce que fait des rimes M. Ducoté, et de l'hiatus. J'aimerais mieux les mêmes choses en vrais vers, plus nets

plus serrés. Mais ne chicanons pas : *Renaissance* est plein de souvenirs d'impressions, de sensations, de rêverie et de philosophie mélancolique. L'auteur goûte la nature et sait la dépeindre, avec une notation quelquefois un peu particulière. Il se souvient des jours heureux passés au bord de la mer :

Car mes oreilles
Bourdonnaient comme ces coquillages
Qui gardent en eux le murmure des vagues:
Elles étaient pleines de voix
Jadis entendues
Qui de nouveau parlaient en moi.

Le *Songe d'Homère*, d'où le prince des poètes sort comprenant sa mission révélée est d'un beau souffle, le genre de vers de M. Ducoté étant une fois admis :

Et, portant le fardeau de la faveur divine,
Douloureux et gonflé de joie,
Homère suit, sous les étoiles,
Cet aride chemin qui, semé de poèmes,
Verdira pour sa gloire en moissons éternelles.

6. — Puisque la variété est une loi artistique, passons à un tout autre genre. *Les Solitaires* (*vers*) de M. Jean Dayros s'ouvrent par un portrait-charge de l'auteur par Charly, avec cette suscription, qui nous change un peu de la dédicace de M. Ducoté : « Ta gueule, Bébé ! » Pardon, chers lecteurs, mais j'aime mieux citer cette gaminerie que certains vers qui suivent. Après le portrait vient une préface de M. Isidore Boulnois, aux théories très modernement exprimées, mais où se rencontrent de ces vérités indiscutables qu'on aime à retrouver dans la jeune école et dont l'expression est d'ailleurs — n'en déplaise à nos cadets — le témoignage qu'il n'y a rien de nouveau, en fait d'art, sous la calotte des cieux : « C'est que la poésie est la vie même et qu'on ne met pas la vie en formules; c'est que le Vrai, le Beau, l'Idéal, toutes les grandes lignes de la vie, tous ses aboutissants et toutes ses fins, sont à la portée de quiconque veut les comprendre sans qu'il soit besoin, pour lui non plus, d'être numéroté, catalogué, classé. L'essentiel est de savoir, de vouloir, avec son tempérament et ses facultés propres, marcher dans le sens de la vie. »

Le *Sonnet prémonitoire* donnera une juste idée du genre du poète et de ce qu'il se propose de faire :

Le rire fatidique où s'inscrit mon vouloir
De lutte encadre mieux mon ire détendue.
Et c'est pourquoi, narguant la Bêtise épandue,
Je dépose au long d'Elle un fécond nonchaloir.

Si, d'un rêve hautain, mon âme inabattue,
Loin des vaines clameurs, adorne son espoir,
Je le sais taire au muffle et ne crois pas déchoir
Que ma verve indolente à railler s'évertue.

Le souci d'être gai perce en mon vers badin,
Mais je veux, de la vie où j'erre en baladin,
Dépriser le banal sans colère et sans moue...

Or, voici le moment propice et je m'assieds
Pour offrir ce spectacle au sot que je bafoue ;
La muse chatouillant la plante de mes pieds.

Je ne dirai rien du « muffle » mais il me sera bien permis de déclarer, pour la vingtième fois au moins, que je ne trouve rien de plus triste que ces gaietés modernes. « Le souci d'être gai perce en mon vers badin », dit l'auteur. Peut-être ! mais ce n'est qu'un souci et singulièrement fané. La joie n'est pas une qualité de notre temps, ni l'esprit non plus. Les titres de quelques pièces des *Solitaires* diront à eux seuls en quoi consiste la gaieté de l'ouvrage : *Excelsior*, *Sonnet en aluminium que je ne dédie qu'à moi-même; le Lapin et le Choubersky, fable amorale.* Voici d'ailleurs les premiers vers de cette pièce :

Un lapin se plaignait auprès d'un choubersky :
« Ah ! disait-il, que ma peine est cruelle !
On m'a volé le chou vers qui
Tendait mon appétit. Je n'ai, dans mon écuelle,
Qu'une bouillie informe et des pommes — crues, elles !

on a remarqué les rimes. Que voulez-vous ? C'est moi sans doute qui suis d'un esprit morose : je préfère la gaieté, même misanthropique, de Molière.

Suivent : *Vers caoutchouc-fer à la gloire de Jean Carrère. Elle ! Sonnet en 300 mètres tout en fer; Les-z-Humbles, le Marchand de marrons, poème complétif, inoxydable*, etc., etc.

7. — Une préface finement écrite de M. Alexandre Hepp ouvre les *Types du boulevard* de M. Ferdinand Bloch. Elle est quelque peu flatteuse pour le Parisien de Paris, la préface. On y lit : « Une causerie avec lui c'est toute une leçon, une révélation, la quintessence de dix années, parfois, dans une phrase, un geste, une intonation. » Parisien de Paris, je ne me soupçonnais pas tant de qualités, et, malheureusement, l'aimable flatterie de M. Hepp ne me les donne pas. Sans doute, il n'en est pas de même de M. Bloch, dont il dit : « Mon spirituel confrère a le talent de découvrir encore des types parisiens. » Les *Types du boulevard* forment une galerie de petits portraits tracés au fil des impressions du jour. Nous y voyons défiler : *Le Monsieur qui va aux premières, le Tailleur pour dames, la Balayeuse, l'Amateur de peinture, le Camelot*, etc. L'auteur y cherche le trait qui frappe et le trouve assez souvent. Mais ses portraits sont trop écourtés et parfois superficiels.

8. — Et maintenant, passons au drame. *William Wallace*, malgré quelques défauts, est de bonne venue et mérite l'attention. L'auteur prend soin, d'ailleurs, de nous avertir que son « étude historique » n'a pas « été écrite pour le théâtre. » La scène est en Ecosse, entre la fin

du XIIIe siècle et le commencement du XIVe siècle. Le premier acte se passe à Abbey-Craig, un peu à l'est de Stirling, le second et le cinquième à Londres, le troisième et le quatrième près de Falkirk. Nous sommes en pleine guerre de résistance de l'Écosse à l'Angleterre. C'est un drame patriotique, aux vers vigoureux, bien rythmés, bien frappés, vivants, imagés, de rimes riches, aux larges tirades éloquentes, aux grands et nobles sentiments. L'amour méconnu et repoussé d'une femme, Lady Milfred, qui ne craint pas de trahir sa patrie pour satisfaire sa passion et son ambition, est le pivot du drame. Il nous semble que la fureur de Wallace, le héros écossais, qui sera d'ailleurs cruellement exécuté, sur l'ordre d'Édouard Ier, n'est pas suffisamment amenée et que la proposition de trahison de Lady Milfred gagnerait à être plus évidente. A côté de très beaux vers, il y a des faiblesses. Et pourquoi, aussi, Lady Milfred se trouve-t-elle trahie et méprise-t-elle subitement Wallace parce que ce dernier aime Elsa ? Est-ce qu'il n'en a pas le droit ? A-t-il promis quelque chose à Lady Milfred ? Tout cela est un peu brusque et sauvage, en phrases souvent un peu pompeuses. Je sais bien que l'auteur nous répondra : C'est la peinture de l'époque. Et que répliquer à cela ? Par exemple, à quoi il ne pourrait rien dire, c'est à la critique que nous nous permettrons de faire de quelques vers qu'il aurait dû faire rimer avec plus de soin. Est-il rien de moins harmonieux que ce : « Conduis-l'y », que nous trouvons dans l'un d'eux. Mais, ce sont là de rares exceptions et nous préférons citer de l'auteur quelques bons vers qui parleront de ses qualités. Le comte de Mar vient d'apprendre la victoire remportée par Wallace et voici comment il s'exprime :

« Béni soit donc ce jour !
Je suis vieux et bientôt vais changer de séjour,
Mais mon cœur dormira plus à l'aise en sa bière,
Et sentira moins lourd le couvercle de pierre,
S'il dort son grand sommeil dans un sol affranchi.
Quatre-vingt-dix hivers sur ma tête ont blanchi,
Mais, j'en prends à témoin les saints et Notre-Dame,
Je n'ai pas dans leur cours rencontré plus grande âme
Que celle de Wallace, et j'ai connu beaucoup
De chevaliers toujours prêts à porter un coup.

9. — Étrange drame vraiment que celui de *Margit, la femme du chevalier Bengt*, en cinq actes et en prose par Auguste Steindberg. Une jeune fille enfermée dans un couvent aime un chevalier qu'elle a rencontré avant d'entrer au cloître. L'objet de ses rêves apparaît un beau jour devant elle. Tout est réglé en un tour de mains : elle se sauve dans ses bras. Quant aux serments qu'elle a faits comme religieuse, elle estime qu'elle n'a qu'à les remplacer par d'autres. Le mariage est célébré aussitôt. Mais voici les mauvaises affaires qui surviennent. La paix du ménage est troublée un instant, puis ce sont de nouveau des

promesses d'amour pour la vie. A la scène suivante, tout à coup, le chevalier Bengt lève la main sur sa femme. Alors, celle-ci introduit une demande en divorce. Le divorce est obtenu ; Margit tente de se suicider. Bengt survient en ce moment et Margit, qui ne pouvait plus supporter la vie, n'a plus d'autre désir que de vivre. Tout est raccommodé. Les situations se nouent, se brisent, se transforment, se déforment avec une brusquerie et un illogisme magnifiques. Les caractères se modifient avec une désinvolture parfaite. On marche de surprise en surprise, tandis que les personnages se meuvent au milieu d'un déluge d'images et de raisonnements philosophiques et d'aphorismes à perte de vue. Crudité de langage, rêveries idéales, scènes violentes, scènes vraies, scènes fausses, grotesques, il y a de tout dans ce drame. — La traduction de Georges Loiseau nous semble, d'ailleurs, fort bien faite.

10. — Les *Poèmes en prose* de M. Gabriel de Lautrec ont valu une réputation à leur auteur parmi les modernistes de la dernière heure. Le genre étant très particulier, ma critique ne parviendrait guère à en donner une juste idée aux lecteurs du *Polybiblion*. Le mieux est de citer. Voici justement un poème assez court pour que je puisse le donner en entier. C'est intitulé : *Don du livre.*

« J'apporte des aromates pour embaumer ta maison, les porteurs sont venus de loin, en des étapes nocturnes. Ils sont plus nombreux que les nuages, les parfums sont plus nouveaux que le vent. Tu seras orgueilleuse, je le sais, d'avoir respiré leur fleur, et tu défailleras dans mes bras. On ne verra plus désormais, sur les seuils futurs, autant d'aromates que je t'en ai donnés pour ta maison.

« Je te donnerai du bois de santal pour enclore ta maison, cette maison parfumée. De ce bois je ferai, légères, les balustrades pour tes bras divins, et les harpes pour dire ton nom. Puis le bûcher aux formes royales qui brûlera d'une flamme rouge, toute la nuit, pour dire mon cœur. Il ne viendra plus, désormais, par les fleuves autant de santal que je t'en ai donné pour ta maison. »

Je ne sais pas si vous avez bien compris, mais je puis vous confier, pour vous tranquilliser, que je ne suis pas très sûr d'avoir bien saisi et qu'il se trouve, d'ailleurs, dans *Poèmes en prose*, des pièces plus obscures, plus subtiles, plus étranges. Assurément, il y a là de l'harmonie, une musique de style, des impressions, des sensations, mais que tout cela est donc peu français, si le français est toujours la clarté et la lumière. Je ne dirai rien des pièces un peu lestes.

11. — Nous n'avons pas besoin, certes, d'analyser ici *les Enfants d'Edouard*, de Casimir Delavigne. Qu'il nous suffise de signaler son adaptation pour jeunes gens, par M. Henri-Pierre Cazac, proviseur du lycée de La Roche-sur-Yon. La pièce se prêtait à ce genre de modi-

fication, plus difficile qu'on ne croit, et M. Cazac y a pleinement réussi. Il y a si peu de pièces bien faites pour nos collégiens qu'on ne manquera pas de se souvenir de celle-ci et je crois qu'elle aura un réel succès.

12. — Voici encore un drame, mais qui n'est point fait pour la scène, ce qui ne l'empêche pas de présenter de très réelles beautés, dans une langue d'ailleurs toute moderne, très imagée et très savante à la fois. Je parle de *l'Hérésiarque*, de M. Henri Mazel. L'action se déroule au moyen-âge, à l'époque où de faux Papes s'élevaient contre l'Église. Après l'hérésiarque, on remarque parmi les principaux personnages : Astéria, comtesse de Burgondie, des moines, des chevaliers, puis l'abbé de Valsainte, le prince-évêque de Vienne, des archevêques et évêques, etc. Astéria surprend le frère Victorin, au milieu de son oraison, et elle lui dit : « Je suis l'éternelle victime, l'inassouvie dont chaque flamme racle les os, l'infortunée que chaque glaive de passion transverbère... » Le frère Victorin se laisse prendre par cette femme. D'abord, il n'est que faible, puis il cède à l'orgueil et alors arrive la faute suprême, et, à la suite, la violence et la cruauté. Le doux moine de Valsainte devient l'ambitieux rhéteur, et, après bien des vicissitudes, le monstre orgueilleux qui s'empare du pouvoir en Avignon, qui tue pour régner, qui se sacre Empereur et Pape et tue encore pour se maintenir au pouvoir jusqu'au jour où il tombe par les conséquences mêmes de ses excès. M. Henri Mazel dépeint supérieurement la marche fatale de cette vie brisée dès la première faute et l'horreur de cette existence, où la passion même ne peut s'assouvir, où tout n'est que dégoût et déchirements. C'est la résurrection symboliste d'une époque sauvage, où la vertu même est souvent dure et violente.

13. — La verve parisienne n'est pas morte, et elle a d'ailleurs toujours un excellent terrain pour s'exercer, les sujets ne manquant pas. Il y faut seulement un esprit observateur, critique, fin, délié, pour en tirer mille tableaux agréables et souvent désopilants. Le comte de T..., qui ne dit pas son nom, s'est révélé cet esprit et ses *Monologues vécus et saynètes* sont des tableaux charmants, fort gais, des mille comédies du monde, de ces visites absurdes, de ces conversations d'une banalité odieuse, de ces poses, de ces prétentions ridicules ou énormes, dont nous sommes chaque jour les témoins. Que parisiens et comiques sont ce *Recommencement de janvier*, cette *Visite P. F. P.*, ces *Jalons plantés*, etc., etc., jusqu'à ces noces d'étain, célébrées après douze ans et demi de mariage. Il faut entendre la grand'mère, qui a marié ses six filles et qui vient chercher la vingt-neuvième nourrice à l'agence de placement. Tout cela est plein de verve et vous console des lugubres gaietés de nos décadents. On doit être reconnaissant aux écrivains qui nous sortent de la funèbre désolation.

14. — Le second volume de *las Papilhôtos* de Jasmin, dans l'édition populaire de Garnier frères, contient les *Épîtres et satires* du poète méridional. Cet ouvrage s'ouvre par une préface de M. Boyer d'Agen, aussi intéressante que détaillée, et où se trouvent racontés d'agréables souvenirs d'enfance. M. Boyer d'Agen a d'ailleurs revu avec soin la traduction littérale, et, comme il est du pays d'une part, comme il est écrivain de l'autre, on peut estimer que l'œuvre est excellente. On n'attend pas de nous que nous appréciions, pour la millième fois, la poésie de Jasmin. Nous n'avons qu'à donner les titres des pièces de l'ouvrage : *Le Charivari, Mes Souvenirs, Mes nouveaux Souvenirs, A Monsieur Champmas, A un Monsieur Métayer, A Monsieur Sylvain Dumon, Mon Voyage à Marmande, Ma Vigne à Papillotte, le Poète du Peuple, Mon dernier Épi, A Monsieur Villemain.*

15, 16, 17. — Et, pour finir, les monologues. Ah! ils sont rares les monologues excellents! *Un Fait divers*, de M. Marc Dupuy, est du genre sombre. Il y est question d'une veuve qui perd son fils arrêté pour assassinat et qui travaille lugubrement tous les soirs, à la lumière, pour gagner sa vie. Ce n'est vraiment pas une pièce facile à dire.

— Je préfère, du même auteur, *le Passant divin*, bien que je n'aie aucune prédilection pour les légendes créées autour de l'Évangile, qui est assez riche en lui-même pour inspirer tous les poètes de la terre.

— *Le Bonhomme au sable*, de Mme Henriette Bezançon, est un conte enfantin, à propos du mystérieux personnage qui vient, le soir, jeter du sable dans les yeux des petits. La pièce est en vers de sept pieds. On ne le croirait malheureusement pas à la lecture de ces deux vers :

> Je devins bien plus vieille!...
> Jusqu'à neuf heures un quart.

P. Saint-Marcel.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Moritz von Sachsen*, von Erich Brandenburg. I. : bis zur Wittenberger Kapitulation (1547). Mit Titelbild. Leipzig, Teubner, 1898, in-8 de vii-558 p. — 2. *Sebastiano Venero e la battaglia di Lepanto*, studio di Pompeo Molmenti. Firenze, Barbera, 1899, in-12 de 380 p., 4 fr. — 3. *La Campagna del marchese di Cœuvres, 1624-1627, episodio della guerra per la Valtellina*, da Ulisse Marcinelli. Città di Castello, tip. S. Lapi, 1898, in-12 de 120 p., 7 reproductions de cartes anciennes, 2 fr. — 4. *Une Mission militaire en Prusse en 1786. Récit d'un voyage en Allemagne et observations sur les manœuvres de Potsdam et de Magdebourg*, par le lieutenant-général [illegible]. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-12 de 398 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Général Amédée de La Harpe*, par le colonel Segretan; esquisse bibliographique. Lausanne, Corbaz, 1899, in-8 de 148 p., avec 2 portraits et fac-similés. — 6. *Mémoires du général baron* Du Casses, publiés sous les auspices de sa nièce Mme Boussu-[illegible], d'après les manuscrits originaux, avec une introduction et des notes par Albert Duruy. *1789-1815. L'Expédition d'Égypte et le royaume de Naples*. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8 de xxvii-563 p., avec portrait, 7 fr. 50. — 7. *Carnet*

d'étapes du dragon Marquant. Démarches et actions de l'armée du centre pendant la campagne de 1792. Publié d'après le manuscrit original par G. Vallée et G. Parisset. Paris, Berger-Levrault, 1898, in-12 de xxxix-274 p., 3 fr. — 8. *Trois Colonels de hussards au* xviii*e siècle*, par le capitaine Choppin. Ibid., 1898, in-8 de 28 p. — 9. *La Deuxième Campagne d'Italie (1800)*, par Édouard Gachot. Paris, Perrin, 1899, in-12 de vi-340 p., 3 fr. 50. — 10. *Waterloo*, par Jean-Marie de Saint-Julien. Lyon, Mougin-Rusand, 1898, in-4 de 20 p., avec 4 eaux-fortes et une carte, 5 fr. — 11. *Histoire complète de Mac-Mahon, maréchal de France, duc de Magenta*, d'après des documents originaux et des pièces officielles, par Léon Laforge. Ouvrage historique illustré, honoré de plusieurs souscriptions royales et publié sous le patronage de M. le commandant de Mac-Mahon, duc de Magenta. Tome III. Paris, Lamulle et Poisson, 1898, gr. in-4 de 500 p., 10 fr. — 12. *Le Siège de Paris (1870-71)*. Tome I*er* : *Châtillon. Chevilly, La Malmaison ;* tome II : *Le Bourget, Champigny ;* Tome III : *Buzenval. La Capitulation*, par P. Lehautcourt. Paris, Berger-Levrault, 1898, 3 vol. in-8 de viii-408, viii-438 et xii-448 p., 6 fr. le vol. — 13. *La Guerre turco-grecque de 1897*, par le capitaine Douchy. Paris, Baudoin, 1898, in-8 de 256 p., 5 fr. 50. — 14. *De Thessalie en Crète. Impressions de campagne. Avril-mai 1897.* Paris, Berger-Levrault, 1898, in-12 de 245 p., avec 16 grav. par P. Mille, 3 fr. 50. — 15. *L'Expansion française au Tonkin. En territoire militaire*, par Louis de Grandmaison. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-12 de viii-270 p., 3 fr. 50. — 16. *Traité de tactique connu sous le titre* περὶ καταστάσεως ἀπλήκτου (Traité de castramétation), rédigé, à ce qu'on croit, par ordre de l'empereur Nicéphore Phocas, texte grec inédit, établi d'après les manuscrits de l'Escurial, Paris, Bâle et Madrid, et annoté par Charles Graux, préparé pour l'impression et augmenté d'une préface par Albert Martin (tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*. Tome XXVI). Paris, C. H. Klincksieck, 1898, in-4 de 62 p., 2 fr. 60. — 17. *Studien über Truppenführung von* Verdy du Vernois, General der Infanterie. 1re partie : *Die Infanterie-Division im Verbande des Armeekorps*, 1er et 2e fascicules ; nouvelle édition remaniée par le colonel V. Gossler. Berlin, Ernst Siegfried Mittler, 1898, 2 vol. in-8 de 92 et 88 p., 5 fr. — 18. *Taktische Aufgaben für Kriegspiel, Uebungsritt, Dispositionsübung und Selbstudium der Infanterie in Anlage und Durchführung*, von E. Zoellner. Ibid., 1898, in-8 de 50 p. — 19. *Le Livre du gradé à l'usage des élèves-caporaux, caporaux et sous-officiers d'infanterie, contenant toutes les matières nécessaires à leurs fonctions et conforme à tous les règlements parus jusqu'à ce jour.* Paris, Berger-Levrault, 1898, in-12 de 600 p., cart., 2 fr. 25. — 20. *A travers une époque. Réflexions et souvenirs*, par le colonel Thomas. Paris, Hennuyer, 1898, in-8 de 342 p., 5 fr. — 21. *Catálogo de los recuerdos históricos existentes en el museo de artilleria*, por el general del arma D. Adolfo Carrasco y Says. Madrid, imp. du Corps de l'artillerie, 1898, 2 vol. in-8 paginés ensemble 1 à 478. — 22. *Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires*, rédigée par Un comité d'officiers de toutes armes. Paris, Berger-Levrault, 1898, gr. in-8, 12e livraison, p. 1409 à 1536, 3 fr. — 23. *Revista científico-militar*. Tome V. 5e série, année 1898. Barcelona, Cervantès, 5, 1898, in-8 de 400 p., 25 fr. — 24. *Revista técnica de infanteria y caballeria*. Madrid, Paseo de Areneros, 32, in-8 de 576 p., 22 fr.

1. — Nous ne connaissons guère en France qu'un Maurice de Saxe : c'est celui qu'a popularisé chez nous l'humoristique traité militaire intitulé : *Mes Rêveries*, c'est davantage encore le général qu'a rendu fameux la victoire de Fontenoy. Nous aurions beaucoup à dire sur ce militaire qu'on accuse aujourd'hui d'avoir fait gagner ses batailles par ses lieutenants et d'avoir fait écrire ses livres par ses secrétaires. Mais, ce n'est pas de ce Maurice de Saxe là que nous parle présentement M. Erich Brandenburg : son *Moritz von Sachsen* est le prince Maurice, investi en 1547 par Charles-Quint de l'électorat de Saxe, le descendant de Witikind, l'ancêtre de la maison royale actuelle de Saxe.

On sait que la personnalité de ce Maurice a été encore plus attaquée que celle du vainqueur de Fontenoy. On se rappelle qu'effectivement sa conduite passe pour avoir manqué d'unité et de fermeté, on a prétendu que ses convictions politiques n'étaient pas très solides : hélas ! nous n'avons pas gagné beaucoup sous ce rapport et nous n'avons pas le droit d'être bien difficiles pour nos ancêtres. Quoi qu'il en soit, ce Maurice (du XVIe siècle), après avoir battu les protestants à Muhlberg et avoir obtenu l'électorat de Saxe, arraché à son cousin Jean-Frédéric, finit par se retourner contre Charles-Quint qu'il réduisit en peu de temps à merci. Le volume que nous avons sous les yeux est la première partie d'une œuvre considérable non achevée encore ; il va seulement jusqu'à 1547, c'est-à-dire jusqu'à la capitulation de Wittemberg, et comprend sept chapitres. Dans le premier chapitre intitulé : « Années de jeunesse (1521-1541), » M. Erich Brandenburg nous rappelle les débuts de son héros ; dans les suivants il nous fait un tableau de l'Empire et de la Saxe, de leurs rapports mutuels, il nous expose les débuts du prince comme chef d'Etat, nous donne de très curieux détails sur les résultats de la Réforme en Allemagne, résultats sociaux, résultats politiques, résultats religieux. Nous assistons ensuite à la formation de la ligue de Schmalkalde, aux démêlés avec Georges de Carlowitz, enfin à la guerre dite de Schmalkalde proprement dite. Nous avons dit que la mémoire de Maurice de Saxe a été l'objet de vives attaques ou de panégyriques ardents, que les uns ont voulu voir en lui un condottière peu scrupuleux, un Machiavel sans vergogne, tandis que d'autres en font un penseur sublime, un des héros de la grandeur allemande. Jusqu'ici parmi la foule de biographes qui se sont occupés de lui, deux surtout se signalaient à l'attention des érudits : F. A. von Langenn et Georg Voigt. Mais on reprochait au premier d'avoir produit une œuvre trop légèrement préparée, élaborée sur une documentation insuffisante ; à l'autre, de n'avoir pas conduit jusqu'à la fin son travail dont les débuts ne méritent que des éloges. Il y avait donc là une place à prendre, une biographie à écrire, et c'est cette œuvre qu'a entreprise M. Erich Brandenburg avec une érudition qu'il nous plaît de reconnaître. L'auteur a utilisé pour son travail non seulement les archives anciennes de Dresde mais aussi celles de Marburg et de Weimar, et a su exhumer de ces cartons poudreux les documents les plus curieux et les plus intéressants. Il ne se défend pas d'ailleurs de s'être servi des précédents travaux de Ranke et de Bezold pour le récit des affaires générales d'Allemagne ; mais il réclame également l'honneur mérité d'avoir ajouté aux connaissances acquises à cet égard de nombreux détails inédits. *Moritz von Sachsen*, de M. Brandenburg, est une œuvre dont la lecture s'impose à quiconque veut avoir une idée exacte des résultats de la Réforme en

Allemagne, à ses débuts, des luttes politiques et religieuses dont elle fut cause. C'est une étude documentée, écrite avec une élégance et une couleur qu'on ne trouve pas dans beaucoup de travaux d'érudition allemande.

2. — Avec le *Sebastiano Veniero e la battaglia di Lepanto*, de M. Molmenti, nous ne quittons pas le XVIe siècle. Sebastiano Veniero fut effectivement un contemporain de Maurice de Saxe, l'électeur, et s'il paraît avoir été en somme d'une honnêteté moins problématique, d'une moralité plus sûre, il demeura comme lui un ardent batailleur. A première vue il semble que tout ait été dit sur la guerre de Chypre, sur la bataille de Lépante et qu'un nouveau volume sur ce sujet ne puisse guère que ressasser des événements archiconnus. Mais quand on examine les choses de plus près, on trouve que si les grandes lignes de cette histoire ont été tracées *ne varietur*, il s'en faut que les détails aient été tous mis à jour. Il y a même infiniment à faire encore sous ce rapport. Et effectivement, il advient que l'histoire, écrite comme elle l'a été le plus souvent jusqu'ici, c'est-à-dire sans tenir assez compte du caractère, des mœurs, de l'esprit des hommes qui l'ont tissée de leurs mains, édifiée avec leurs actes, demeure remplie d'énigmes incompréhensibles et de mystères insaisissables. Au contraire, la connaissance intime des hommes sert tout naturellement à expliquer leur conduite, donne la clé d'actions qui au premier abord paraissaient singulières, anormales, fournit le pourquoi de nombre d'événements devant lesquels l'historien demeure dérouté, perplexe. En ce qui concerne l'histoire de Venise, de cette oligarchie qui sut grandir et s'élever à la plus redoutable puissance, alors qu'autour d'elle les autres cités et petites républiques italiennes présentaient le spectacle des troubles politiques les plus scandaleux et les plus misérables, est-on bien certain d'avoir tout dit? Est-on bien assuré que les plombs de Saint-Marc ont livré tous leurs secrets, qu'en creusant à fond leurs arcanes, on ne puisse encore faire quelque trouvaille? Nous ne voudrions pas en jurer. Et la preuve qu'il y a encore quelque chose à tenter à cet égard, c'est le livre curieux que vient de publier M. Pompeo Molmenti sur Veniero envisagé surtout comme combattant de Lépante. Veniero est un héros bien oublié aujourd'hui; mais ses compatriotes paraissent vouloir faire amende honorable à sa mémoire de cet abandon inexpliqué, et une décision de la municipalité de Venise vient de prescrire que ses cendres, conservées dans une église abandonnée de Murano, seraient rapportées dans la ville dont il fut jadis le premier magistrat. Plus que cette cérémonie, le livre de M. Molmenti contribuera à rappeler aux générations actuelles ce qu'elles doivent à ce grand citoyen. C'est en réalité et malgré le titre du livre toute la vie de Veniero que nous décrit l'auteur. Nous voyons le futur Doge dans ses jeunes

années, se préparer, par une éducation virile et cultivée, aux grandes charges de l'État. Bientôt envoyé à Candie, puis délégué à Brescia et dans le Frioul, il se montre à la fois politique habile, diplomate madré, général entreprenant. Il était donc désigné pour commander les forces de la République de Venise dans la « Sainte-Ligue » où le fameux Don Juan d'Autriche exerçait les fonctions de généralissime ; son action personnelle contribua puissamment au succès des flottes chrétiennes. Venise lui vota des remerciements et en fit bientôt un Doge, mais quelle que fut son action bienfaisante dans le gouvernement de sa patrie, il put voir commencer une décadence qui ne devait plus s'arrêter. — Le livre de M. Molmenti, d'une lecture facile et agréable, est bien documenté. — Avant de quitter Sebastiano Veniero, signalons une innovaion des plus utiles. M. G. Barbera, le libraire-éditeur, a annexé à l'exemplaire que nous avons sous les yeux et probablement à tous les livres qui sortent de ses presses, trois fiches imprimées d'après la notation des tables décimales de Melvil Dewey que le lecteur n'a qu'à découper et à fixer dans son catalogue. Il serait à souhaiter que tous nos éditeurs adoptassent cette méthode, qui rendrait aux chercheurs d'immenses services.

3. — *La Campagna del marchese di Cœuvres*, épisode de la guerre de la Valtelline (1624-1627), est, comme le précédent volume, un travail d'érudition, composé, en grande partie, d'après des documents inédits. Nous rappelons ici ce que nous disions tout à l'heure à propos de Sebastiano Veniero : à savoir que les pages d'histoire sur lesquelles nous estimons parfois qu'il n'y a plus rien à dire sont souvent infiniment moins connues qu'on ne le croit généralement. Quoi de plus fouillé, par exemple, que cette guerre de la Valtelline, dans laquelle les armes et la diplomatie de la France ont rivalisé de vigueur et d'habileté, où des capitaines comme Cœuvres et Rohan, des négociateurs comme Richelieu ont déployé toutes les ressources de leur merveilleux esprit. Eh bien ! ceux de nos lecteurs qui jetteront un regard sur le petit volume de M. Ulric Martinelli conviendront vraisemblablement qu'ils avaient encore bien des choses à apprendre sur ce sujet, que nombre de faits n'ont pas eu pour principe la cause qu'on leur avait attribuée jusque-là. L'écrivain s'est servi, non seulement des nombreux travaux produits à diverses époques sur la matière, mais de documents nouveaux qu'il a pu tirer des archives de Venise, de dépêches inédites de Pietro Contarini, à cette époque ambassadeur vénitien près du Souverain Pontife, enfin des sources également inédites contenues dans les archives de certaines familles vénitiennes telles que les Paribelli et les Romegialdi. Un appendice volumineux donne in-extenso, ou peu s'en faut, le texte de nombreuses pièces historiques auxquelles il est fait allusion dans le corps même de

l'ouvrage; enfin une série de croquis militaires, reproductions de dessins du temps, complètent cette intéressante publication.

4. — De la guerre de la Valtelline aux campagnes de Frédéric II de Prusse, le saut est considérable. Tout un siècle s'est écoulé dans lequel notre puissance, après avoir atteint le faîte, commence à décroître. Après avoir été les modèles que les étrangers s'efforçaient de copier, nous ne faisons plus difficulté d'aller à notre tour chez les autres, pour y chercher des exemples à suivre. « Le militaire françois », comme on disait alors, s'est notamment engoué avec exagération de de tout ce qui porte l'empreinte tudesque ; c'est en Prusse que l'on va pour apprendre à manier des soldats, à faire manœuvrer des escadrons, à gagner des batailles. Si nous n'avions pas vu, après 1870, se produire à nouveau cet engouement inconsidéré, il nous serait difficile de comprendre la faveur dont avaient joui, il y a cent ans, les méthodes prussiennes dans notre armée et avec quel soin des hommes comme Guibert, comme Toulongeon, comme Dumouriez, comme Custine, allaient chercher sur les bords de la Sprée le « secret de la victoire. » Nous avons le rapport de Guibert, mais on ignorait si Toulongeon avait laissé un récit de son voyage, ou plutôt, bien qu'on fût certain que ce mémoire existât, on le croyait disparu ou détruit. Des recherches récentes ont permis de mettre la main sur le précieux manuscrit et c'est celui qui vient de paraître sous le titre : *Une Mission militaire en Prusse en 1786*. 1786 c'est l'année de la mort de Frédéric II; le vieux Roi n'est plus que l'ombre de lui-même ; à vrai dire, on ne le voit plus ; il s'est volontairement retranché du nombre des humains ; il s'est séquestré lui-même. Mais son œuvre vit toujours, son armée est toujours l'armée du grand Frédéric, et les Prussiens la montrent avec orgueil, les étrangers l'admirent avec componction comme un objet précieux qui va bientôt devenir une relique. Custine est là, à côté de Toulongeon; lui aussi regarde ces troupes avec des yeux d'admiration et d'envie, sans se douter, certes, qu'avant six ans, il verra ces magnifiques troupes, ces bataillons dont les alignements sont merveilleux, ces escadrons dont les charges « en muraille » sont tirées au cordeau, battus à Valmy par des troupes moins manœuvrières, mais plus énergiques et plus vivantes. Le récit du marquis de Toulongeon indique un esprit qui sait voir et observer : il dénote des connaissances générales approfondies et en même temps la manie de la minutie et du détail, comme la possédaient tous les militaires de cette époque. C'est une chose qu'il faut dire et qui ne se sait pas assez, que l'armée française, à la suite de la malheureuse guerre de Sept ans, avait travaillé avec un acharnement qui l'avait rendue en réalité la première de l'Europe. Alors que l'armée prussienne, machine compliquée, qui ne devait et ne pouvait aller qu'autant que Frédéric II lui insufflerait la vie, devait tomber à plat, en ruines, le jour

où ce prince disparaîtrait : les troupes françaises, chez lesquelles la défaite avait réveillé l'émulation, stimulé le zèle, s'étaient haussées individuellement, personnellement, par une étude acharnée et des efforts ininterrompus, au niveau tactique le plus élevé. Il semble que Toulongeon venu pour admirer, Toulongeon qui s'extasie de confiance, devine néanmoins, presque sans s'en douter, combien ce qu'il a devant lui est superficiel, sans force, sans puissance réelle ; il constate, dès lors, « que nos officiers sont aussi bons que les officiers prussiens et qu'ils sont plus intelligents » ; il assure qu'il ne manque à notre infanterie que « d'être nationale » pour être supérieure à l'infanterie prussienne.

Ce livre du marquis de Toulongeon est donc un document d'une valeur précieuse sur l'armée prussienne que nous allions trouver devant nous à Iéna. Mais, pourquoi les éditeurs, MM. Finot et Bouvier, ont-ils affublé ce manuscrit de l'orthographe du XVIIe siècle, presque du XVIe : pourquoi écrivent-ils « estoit » pour « était » tout au plus pour « étoit », « teste » pour « tête », « goust » pour « goût », « mesme » pour « même », etc. ; pourquoi mettent-ils dans la même page (p. 79) tantôt « forêt » et tantôt « forest ? » A la fin du XVIIIe siècle personne n'avait plus conservé ces formes antédiluviennes et elles choquent dans un écrit qui date pour ainsi dire de la Révolution. Si cette orthographe existe dans le manuscrit, comme nous le supposons, le « parfum du temps » eût été très suffisamment conservé en maintenant seulement l'*oi* pour l'*ai* aux imparfaits, bien qu'une foule de gens l'eussent supprimé déjà à cette époque.

5. — Toulongeon est tout à fait un homme de l'ancien régime : il l'est par sa naissance, il l'est par ses idées, mais il a la notion que la France est arrivée à une époque où certaines réformes politiques sont nécessaires et il les appuie avec conviction et talent. Toutefois, il ne va pas jusqu'à accepter la destruction de la monarchie, et, après le 20 juin, il émigre. *Le Général Amédée de La Harpe*, lui, d'origine également aristocratique, entre plus à fond dans la voie nouvelle où bien des gens s'engagent sans savoir où ils s'arrêteront, et, dès la première heure de la Révolution, il apparaît comme un fanatique, presque comme un exalté. Si l'on se rappelle que La Harpe est né sujet suisse, on a lieu d'être tout d'abord étonné de voir un étranger se livrer, dans son propre pays, qui est une république, à des démonstrations tellement exagérées en notre faveur que ses concitoyens, tout bons républicains qu'ils soient, en sont réduits à mettre le holà. Mais n'était-il pas de bon goût, un peu partout en Europe, de faire à cette époque plus ou moins le sans-culotte ? Il est probable que La Harpe n'était pas extrêmement convaincu de la légitimité des revendications jacobines, mais il avait cru bon d'avoir à Rolle, sa patrie, sa « nuit du 4 août », et, comme le vicomte de Noailles, il avait tenu à relever de toutes leurs redevances les vas-

saux dépendant de sa terre des Uttins. Toutes ces scènes, transplantées dans le pays de Vaud, parurent aux autorités bernoises, dont dépendait La Harpe, une plaisanterie, et ces braves Suisses, qui n'y vont pas de main-morte quand ils s'y mettent, condamnèrent incontinent le jeune révolutionnaire à mort, comme ayant attenté à la sûreté de l'État. Voilà La Harpe obligé de s'expatrier ; il vint chez nous où l'on ne pouvait manquer de bien l'accueillir et, comme il avait jadis servi en Hollande, on en fit immédiatement un lieutenant-colonel. Il était, en somme, beaucoup moins méchant que ne l'avaient dit ses juges, et bien que ses opinions demeurassent toujours quelque peu exaltées, il ne les affichait pas au point de les rendre insupportables aux autres. Le colonel Secrétan, le nouveau biographe du général La Harpe, a retracé cette figure en traits suffisamment nets pour bien la mettre en saillie et elle gagne à être connue.

6. — Si des étrangers comme La Harpe venaient chez nous et jusque dans notre armée prôner les idées les plus avancées et les théories les plus révolutionnaires, bien des Français qui avaient salué avec joie l'aurore des temps nouveaux, constataient avec tristesse que la liberté dégénérait en une licence chaque jour plus intolérable. Tel est le sentiment que nous voyons déborder des *Mémoires de Desvernois*, que publie aujourd'hui M. Albert Dufourcq. Desvernois arrive à Paris en septembre 1791 pour entrer à la Ferme générale et, par dégoût du spectacle écœurant auquel il assiste dans la capitale, il entre dans le premier régiment qu'il voit partir pour la frontière. La carrière de Desvernois se décompose en deux parties principales, très nettement tranchées : l'expédition d'Égypte, la conquête et l'occupation du royaume de Naples. Sauf une apparition de quelques mois en Catalogne, en dehors de quelques semaines passées en Lombardie, dans le Tyrol ou le pays d'Innsbruck, l'ancien commis de la Ferme générale ne fait la guerre que sur les deux théâtres d'expédition que nous venons de signaler : la terre des Pharaons, l'Italie du Sud. Ses souvenirs tirent de cette circonstance particulière un cachet caractéristique, une saveur spéciale. On y trouve sur la campagne d'Égypte des détails nouveaux, inattendus, tout à fait inédits, des réflexions qui sont bien celles d'un contemporain et d'un témoin oculaire ; de même pour le séjour de Desvernois à Naples, pour l'organisation du royaume sous l'administration de Murat, les remarques personnelles et les aperçus spontanés abondent, pullulent. La chasse aux brigands calabrais, les exécutions sommaires, les expéditions contre tous les genres de Fra Diavolo font l'objet de chapitres curieux et attachants. Toutefois, ces aventures pourraient se passer aujourd'hui ou hier, comme il y a cent ans, comme il y a deux cents ans : elles n'ont en rien le cachet des guerres napoléoniennes dont sont

empreints les Mémoires d'officiers ayant agi dans le rayon d'influence directe de l'Empereur. Desvernois n'aime pas Napoléon et le connaît à peine. Nous sommes assurément bien loin de lui en faire un crime ; mais il est en adoration devant Murat qui vaut peut-être moins encore que son impérial beau-frère, et ce sentiment pour le fils de l'aubergiste de la Bastide-Fortunière, pour ce jacobin couronné, qui n'a ni caractère, ni grandeur, ni qualités réelles, choque et étonne. Car Desvernois est infiniment sympathique par lui-même ; il vaut cent fois mieux que son maître auquel il sacrifie à chaque instant sa santé, sa fortune, sa vie, et on le plaint de n'avoir pas plus de discernement. Au point de vue historique, les Mémoires de Desvernois sont plus précieux que beaucoup d'autres travaux du même genre, car l'auteur, homme de vérité et de bonne foi, s'est attaché à ne dire que ce qu'il avait vu. Sans doute, quelques erreurs se sont glissées çà et là, quelques interversions lui ont échappé, mais, d'une façon générale, son livre est le « livre de bonne foy » dont parlait Montaigne. A cet égard, nous devons attribuer une part d'éloges mérités à l'éditeur de ce livre, M. Albert Dufourcq, qui, dans une substantielle introduction, a fait une critique judicieuse et très bien entendue des *Mémoires* de son grand-oncle. Placé en face de ce manuscrit, qu'il devait considérer avec des yeux particulièrement indulgents, il a su faire œuvre d'historien intelligent et impartial, en l'étudiant à fond, en le confrontant avec les autres Mémoires des contemporains, avec les relations quelconques dans lesquelles il pouvait contrôler la véracité de Desvernois. Le brave général est sorti d'ailleurs triomphant de cette épreuve, mais le mérite de son neveu n'en est pas diminué. Nous sommes trop habitués à voir des éditeurs se contenter de mettre leur nom ou une préface absolument insignifiante en tête de l'ouvrage qu'ils sont chargés de présenter au public, pour ne pas louer spécialement M. Dufourcq d'avoir compris et rempli sa tâche avec le talent et la conscience dont il a fait preuve en cette occasion.

7. — Le *Carnet d'étapes du dragon Marquant* n'a pas la portée historique des *Mémoires de Desvernois*, mais il n'a pas moins d'intérêt ; il possède, en particulier, la valeur spéciale qui s'attache au récit, non seulement d'un témoin oculaire, mais d'un écrivain d'occasion jetant ses impressions sur le papier sans préparation, telles qu'il les perçoit, sans préméditation d'aucune sorte. Nécessairement on rencontre dans un récit de ce genre tous les cancans, tous les bavardages qui s'échangent dans la chambrée, ou sous la tente. C'est ainsi qu'on y voit un canonnier, privé de sa mèche-boutefeu, allumer sa pièce avec son « amadoue brûlante » et d'un seul coup de canon « renverser cinq cents Prussiens » ; qu'on y apprend que pour permettre au roi de Prusse d'entrer plus sûrement dans Longwy, l'entrepreneur n'a pas cimenté les pierres

des murs d'escarpe, de telle façon qu'au premier boulet ceux-ci s'écroulent dans le fossé (p. 82-84). Mais, à travers ces racontars qui impriment au récit une note joyeusement fantaisiste, on finit néanmoins par distinguer la vérité. De tels écrits sont surtout précieux pour la compréhension de la valeur morale d'une armée, et celui de Marquant permettra de saisir les difficultés de commandement que présentaient des troupes composées de soldats de ce genre. Marquant s'occupe effectivement beaucoup de politique, beaucoup trop pour un cavalier de deuxième classe qui, comme il le dit, ne devrait pas rechercher « le secret des empires. » C'est, évidemment, une « forte tête » qui doit donner souvent du tracas à son capitaine. Il a des paroles dures pour ceux de ses généraux qu'il ne croit pas aussi exaltés que lui en politique ; il est soupçonneux et méfiant ; il approuve les massacres de Septembre, dont leurs auteurs eux-mêmes ont essayé de se disculper ; il trouve que « cette saignée a purgé la capitale » (p. 133). Même avec ses camarades, il n'a pas la franchise qui règne d'ordinaire entre hommes du même rang et traînant le même fardeau ; « il n'aime pas — nous disent ses éditeurs et biographes — à parler des hauts faits de ses camarades » ; il est, il doit être jaloux. En somme, c'est un type assez peu sympathique et dont la mémoire n'est pas très recommandable ; mais son livre n'en a pas moins le mérite d'une œuvre vécue : c'est sous ce rapport surtout, et en tenant compte des restrictions que nous avons signalées, qu'il devra être consulté par les chercheurs.

8. — Les *Trois Colonels de hussards* dont le capitaine Choppin nous présente la biographie sommaire sont loin d'être du même monde que Marquant, mais ne sont pas plus que lui des modèles à imiter. Il nous paraîtrait d'ailleurs fort injuste de juger les officiers de l'ancien régime sur ces trois types qui constituaient certainement des exceptions malheureuses. La fin du dix-huitième siècle — nous parlons de l'époque qui commence à la paix de 1763 — fut pour l'armée une période de recueillement, où l'on travailla avec énergie, pendant laquelle l'on réfléchit profondément, où après avoir cherché les causes des précédentes défaites on eut la volonté de les conjurer dans l'avenir par l'étude opiniâtre et féconde. Une époque où nos officiers et même le public se passionnaient pour les manœuvres militaires ; où les exercices du camp de Vaussieux faisaient le sujet des conversations générales, où l'on versait des flots d'encre sur l' « ordre mince » et sur l' « ordre profond », où un officier entrait à l'Académie française pour avoir écrit un *Essai général de tactique*, était nécessairement un temps où des hommes comme Conflans et Lauzun ne pouvaient être appréciés dans l'armée. Effectivement, ils furent des hommes de cour beaucoup plus que des militaires, et des hommes de cour les moins sympathiques, les plus futiles. Encore, le marquis de Conflans, colosse ayant pour lui la force

et la beauté physiques, s'enivrant, se distinguant par toutes sortes de bizarreries folles, peut-il passer pour un type de sabreur étrange et excentrique. Mais comment juger ce Lauzun, sans caractère, sans noblesse, jaloux et envieux, sans vestige d'aucune qualité militaire? Que penser de ses *Mémoires* où, froidement, pour le seul plaisir de déshonorer les gens, il se livre aux révélations les plus cyniques et va jusqu'à compromettre sciemment une Reine dont le grand tort, à son avis, est d'avoir résisté à ses séductions. Foissac-Latour, qui le vit le 28 et le 29 avril 1792 entre Quiévrain et Mons, nous dit qu'il n'avait aucune des qualités du général et que sa conduite fut des plus insuffisantes en cette occasion : nous le croyons sans peine. Il nous paraît donc injuste de faire semblant d'imaginer que Lauzun fut un militaire de carrière : il le fut par occasion, par bien petite occasion, et il n'eut pas lieu de s'en vanter. M. le capitaine Choppin juge bien Lauzun comme nous-même ; toutefois, nous eussions voulu qu'il insistât davantage sur le blâme ; car des personnages de ce genre sont de ceux pour lesquels il semble que l'histoire ne puisse être trop sévère.

9. — Je n'aime pas beaucoup le titre du livre de M. Gachot : *La Deuxième Campagne d'Italie*. Je sais bien que la date 1800, mise entre parenthèses, nous fixe sur l'époque, mais alors *la Campagne de 1800* serait plus court et vaudrait mieux. Quand on prétend à l'exactitude mathématique, il faut être correct, et à aucun titre la campagne de Marengo n'a droit au numéro deux dans l'histoire des campagnes d'Italie. Même en s'en tenant aux guerres de la Révolution, il n'est pas possible d'oublier qu'en 1793, 1794 et 1795 il y avait eu trois campagnes d'Italie, que des généraux comme Dumerbion, Masséna, Schérer, Sérurier, Bonaparte lui-même y avaient acquis quelque réputation. Et des opérations même sans grande gloire, poursuivies par des armées de quarante mille hommes, ne peuvent être passées sous silence. *La Deuxième Campagne d'Italie* est donc un titre qui choque ; mais sans nous arrêter davantage à une critique qui porte sur un point de détail, nous dirons que M. Gachot, frappé de voir que dans la campagne de 1800 les historiens n'avaient jusqu'ici considéré que Marengo, a voulu combler ce qui lui paraissait une lacune et a essayé de mettre en lumière la formation de l'armée de réserve, les difficultés de son organisation, sa mise en route pénible, sa traversée des Alpes, enfin le fameux passage du Mont Saint-Bernard. Pour mener à bien son œuvre, M. Gachot a compulsé les archives historiques de la guerre, les Mémoires des contemporains, il a refait pour son compte l'itinéraire suivi il y a un siècle par l'armée de réserve, il s'est livré, en somme, à un travail consciencieux et considérable. L'œuvre est bien comprise, judicieusement ordonnée. La série des efforts y est tracée dans sa gradation naturelle ; l'on y comprend bien quelles dif-

ficultés comporte l'entier développement d'une campagne de ce genre et le jour de la bataille, tout en restant l'œuvre capitale, le chef-d'œuvre, le couronnement de l'édifice, n'absorbe pas entièrement l'attention du lecteur. Le ton qu'a adopté M. Gachot dans sa nouvelle relation de ce que l'on appellera toujours la « campagne de Marengo » est celui du récit demi historique, demi anecdotique, et ce dernier fait souvent tort au premier. Il y a dans ce livre des conversations textuelles dont nous aimerions à connaître la source : ces scènes ne peuvent avoir été rapportées que par des témoins oculaires qu'il serait indispensable de faire connaître ; ou, faute de cela, M. Gachot tombe dans le roman. L'histoire ne peut, si elle ne veut pas être confondue avec la légende, verser dans une telle ornière, si séduisante qu'elle soit. Les Cahiers du capitaine Coignet, les Mémoires du sergent Fricasse, du sergent Bourgogne sont des entreprises de librairie contre lesquelles la critique historique a le droit de protester, et nous avons dit ailleurs combien il y avait peu de créance à prêter à ces élucubrations de vieux soldats, de bonne foi sans doute, mais « gascons » et radoteurs. Il faut donc qu'un historien soit très sobre dans l'utilisation de documents de ce genre, et peut-être M. Gachot n'a-t-il pas été toujours assez prudent à cet égard. Le pittoresque peut y perdre, mais la vérité y gagne et l'auteur de *la Deuxième Campagne d'Italie* (*1800*) tient vraisemblablement davantage à la seconde qu'au premier. Nous signalons son livre avec la conviction que c'est une étude consciencieuse, bien faite, que quiconque s'occupe de l'histoire de la Révolution et du premier Empire a intérêt à consulter.

10. — M. Gachot nous donne les débuts d'un grand capitaine : dans le livre de M. de Saint-Julien : *Waterloo*, nous assistons à sa chute, chute qui, par malheur, ne fut pas seulement celle d'un homme, mais celle de tout un pays, d'une grande nation. M. de Saint-Julien en parcourant ce champ de bataille a évoqué les visions de l'épopée douloureuse qui s'y déroula il y a près d'un siècle et a restitué cette vision dans un récit qu'il présente aujourd'hui au public. Ancien officier, c'est-à-dire au courant de la question qu'il traite, en mesure de comprendre l'application au terrain de certaines manœuvres qui ne peuvent être entendues que sur ce terrain et qui sont inintelligibles lues dans certains historiens, comme Thiers par exemple, M. de Saint-Julien a fait une œuvre de valeur. Les jolies eaux-fortes qui illustrent cette brochure nous retracent dans leur état actuel ces coins de terre obscurs dont le nom restera longtemps célèbre : Belle-Alliance, Goumont, Papelotte, La Haie. C'est une bonne idée d'avoir tracé ces croquis qui constituent de véritables documents historiques.

11. — Nous avons dit déjà ce que nous pensions de l'*Histoire complète de Mac-Mahon*, de M. Léon Laforge. Qu'il nous suffise de signaler

l'apparition du tome troisième et dernier. Nous ne dirons pas que l'on trouvera dans ce nouveau volume les qualités de style et de composition que l'on rencontre dans ses aînés, car on n'y voit guère que des pièces justificatives mises en appendices, généralement intéressantes, extraites de livres qu'on a peine à retrouver aujourd'hui, couronnant dignement l'œuvre et la complétant définitivement.

12. — Le nom de M. Pierre Lehautcourt est familier aux lecteurs du *Polybiblion;* ils savent que c'est celui d'un écrivain consciencieux, apprécié pour les études intéressantes qu'il a publiées déjà sur la campagne de 1870-71. Poursuivant l'œuvre qu'il a entreprise et qui paraît être de nous donner une histoire complète de la guerre franco-allemande, M. Lehautcourt fait imprimer aujourd'hui une relation du siège de Paris, en trois volumes. Nous avons dit ailleurs que M. Lehautcourt n'est point de l'école des Pierron et des Foucart, école qui se borne à extraire des archives du ministère de la guerre ou d'ailleurs une série de documents enregistrés par date, n'ayant souvent aucune relation entre eux, et qui les présentent dans ce groupement chaotique, au lecteur, chargé d'ordonner cette matière indigeste, de l'élucider, d'en tirer des conclusions. Le nouvel historien du *Siège de Paris* procède suivant la forme que nous nous permettons d'appeler la bonne. Lui aussi sait trouver le document, mais il prend la peine de le mettre en œuvre et d'en tirer les conclusions qu'il comporte. *Le Siège de Paris* comprend trois volumes nous donnant, le premier, les événements depuis le début du blocus jusqu'au 27 octobre; le second, la période du 28 octobre au 3 décembre, c'est-à-dire du Bourget à Champigny; enfin le troisième, allant du 4 décembre à la capitulation. La défense de Paris a donné lieu à un très grand nombre de publications, dont deux surtout sont à noter. La première, due au général Ducrot, est un travail consciencieux, d'un vif intérêt, mais n'ayant peut-être pas toutes les qualités de calme, d'impartialité désirables. La seconde, écrite par un avocat nommé Duquet, est un pamphlet violent contre notre état-major général, sans le moindre jugement et avec une ignorance de la conduite des opérations militaires qui confond. Il y avait donc à côté de ces deux écrivains une place à prendre, et M. Lehautcourt vient, avec son autorité et son très réel mérite, de la conquérir honorablement. Dans un livre du genre de celui-ci l'écrivain a été obligé d'émettre ses appréciations sur le rôle des principales personnalités intéressées : il nous dit qu'il l'a fait avec la plus grande modération : il suffit de parcourir son livre pour se rendre compte, qu'en effet, il ne se prononce jamais qu'avec prudence et même embarras. Il est très probable pourtant, il est même certain que les appréciations de M. Lehautcourt ne contenteront pas tous ses lecteurs et qu'il apparaîtra à plusieurs comme un juge trop timide ou trop sévère. En ce qui nous concerne

personnellement nous aurions ainsi plus d'une réserve à formuler ou d'une objection à présenter, mais la majorité des esprits indépendants s'unira avec nous à l'écrivain dans la plupart des jugements qu'il porte sur les hommes et dans tous ceux où il apprécie la valeur des opérations militaires. Toutefois on ne peut s'empêcher, en lisant les trois volumes de M. Lehautcourt, de constater combien nous sommes encore loin de pouvoir juger avec pleine vérité ces événements auxquels un grand nombre d'entre nous a assisté, dans lesquels beaucoup ont été acteurs. Quoi qu'il en soit, et sans affirmer que le travail dont nous parlons puisse être une œuvre définitive, nous estimons qu'il contribuera à vulgariser d'une façon profitable les leçons de la guerre malheureuse de 1870. Jusqu'à ce jour nous ne connaissons pas de résumé de l'histoire du siège qui puisse être comparé à celui-ci. Il est écrit, en dehors de son mérite militaire, avec des qualités littéraires qui assureront certainement son succès.

13. — Vingt-sept ans, un peu plus d'un quart de siècle, séparent la guerre franco-allemande de *la Guerre turco-grecque de 1897*, dont M. le capitaine Douchy nous donne un récit suffisamment complet ; mais on n'aperçoit pas, en étudiant cette dernière campagne, que la tactique ait changé comme on eût pu l'imaginer, étant donné les progrès énormes subis par l'armement, par les facteurs mécaniques de la guerre, dans ces trente dernières années. L'ouvrage de M. le capitaine Douchy, purement militaire, comprend six parties : les causes de la guerre, l'étude des différents théâtres d'opérations, celle de la mobilisation et de la concentration, les opérations en Thessalie, les opérations en Epire, enfin la conclusion de la paix. Un des chapitres dont la lecture sera le plus profitable est celui dans lequel l'auteur étudie la mobilisation et la concentration des armées turque et grecque, surtout la concentration et les transports de concentration de l'armée turque ; il y a là des faits instructifs dont nous nous imaginons que nos 1er et 3e bureaux de l'État-major de l'armée ont fait déjà leur profit. Le travail de M. Douchy a paru dans la *Revue militaire de l'étranger*, publication officielle dont le ministre de la guerre endosse la responsabilité ; c'est dire que l'écrivain militaire a dû se restreindre dans ses appréciations et ne pas toujours pousser ses critiques aussi loin que le lui aurait permis la logique des faits. Cependant, malgré qu'il se borne à exposer brièvement les événements, sans en tirer de conséquences, celles-ci ressortent avec assez d'évidence pour que l'enseignement qu'elles comportent demeure suffisamment lumineux. Ce livre sera lu avec intérêt, d'autant qu'il demeure le seul travail d'ensemble écrit sur la matière dans notre langue.

14. — En disant le « seul travail, » nous voulons dire la seule relation technique dans laquelle la guerre soit étudiée sous les rapports didac-

tique, stratégique et tactique. Au point de vue pittoresque, anecdotique, artistique, la guerre turco-grecque a eu un nombre assez grand d'historiens, et, parmi ces peintres impressionnistes, nous pourrons citer honorablement M. Pierre Mille, dont le volume : *De Thessalie en Crète* est humoristique et amusant. L'écrivain, qui n'a d'autre prétention que de nous dire ses impressions personnelles et de nous peindre ce qu'il a vu, avait été envoyé en Turquie par le *Journal des Débats*. Les notes de M. P. Mille ont un côté vécu, original, qui convainc et qui saisit. Et je n'étonnerai personne en affirmant que j'ai lu avec beaucoup plus d'intérêt, — je ne dis pas de profit, — ce petit livre que la solennelle relation dont je parle plus haut. L'un complète l'autre. D'ailleurs, il s'en faut que, même au point de vue militaire, ce volume ne fournisse des enseignements précieux. Il faut que M. Pierre Mille en prenne son parti. J'ignore s'il prétendra, comme M. Jourdain, avoir fait de la prose, c'est-à-dire de la tactique, sans s'en douter, mais il y a dans son récit de très nombreux détails dont fera profit non pas le stratège peut-être, mais certainement le tacticien. De jolies phototypies agrémentent cette publication.

15. — *L'Expansion française au Tonkin. En territoire militaire*, de M. le capitaine Louis de Grandmaison, est un travail qui intéressera plutôt le colon et le politique que l'historien proprement dit. L'écrivain prétend que les difficultés locales n'expliquent pas nos longs insuccès au Tonkin, que ces insuccès tiennent à une erreur de principe, qu'ils viennent de ce que nous avons voulu exploiter à l'anglaise au lieu de civiliser. Résultat : nous n'avons pu inspirer confiance ni aux indigènes, ni aux colons, ni aux capitaux, et nous continuons à piétiner sur place au lieu de voir notre influence prendre l'essor qu'on eût pu espérer. Il y a deux façons de coloniser, écrit avec raison M. de Grandmaison : 1° s'implanter dans un pays de civilisation inférieure dans le but de le transformer d'une façon définitive, moralement et matériellement, d'en faire un pays civilisé, uni à la métropole non par la force mais par les liens plus forts et plus durables d'une communauté de langue, de religion, d'intérêts. Faire participer loyalement ce pays aux bienfaits de la vie nationale, de façon à pouvoir lui en faire légitimement partager les charges. C'est l'ancienne école, celle des peuples civilisateurs, la nôtre ; 2° s'imposer dans une contrée riche, pour y faire fortune, sans autre souci que d'exploiter la terre et ses habitants au mieux des intérêts commerciaux de la métropole. C'est l'école anglaise, celle du peuple exploiteur. Or, par tradition, nous sommes, nous, un peuple civilisateur. Au temps où la France pouvait encore avouer des intentions généreuses et une politique coloniale conforme aux instincts de la nation, nous avons poussé aux quatre coins du monde des rejetons plus vigoureux

qu'aucun autre peuple, colonisant pour coloniser, non pour nous enrichir, et parvenant cependant à augmenter à la fois notre grandeur morale et notre prépondérance matérielle. Depuis qu'à l'exemple des Anglais, et sous l'impulsion de convictions souvent inavouables, nous avons voulu sortir de notre caractère et de nos légendaires traditions, nous n'avons abouti pour ainsi dire qu'à des échecs. M. de Grandmaison signale là un fait malheureusement certain, et, avec une grande compétence coloniale, dans un langage élevé, qui fait réfléchir, qui sait convaincre, il nous montre la voie qui nous ramènera au succès. Son livre est certainement une des meilleures études qui aient été écrites sur le Tonkin : il est un de ceux que, à tous les points de vue, il convient de répandre et de vulgariser.

16. — Le livre de M. Grandmaison clôt ce que nous avons à dire aujourd'hui sur l'histoire militaire. Nous allons examiner maintenant quelques travaux plus spécialement consacrés aux sciences militaires, en particulier à la tactique. Dans cette catégorie, il sera juste que nous donnions la première place, non pas « au choix » peut-être, mais assurément « à l'ancienneté », au traité de castramétation dont certains érudits attribuent la paternité à l'empereur Nicéphore Phocas et qui a pour titre : Περὶ καταστάσεως ἀπλήκτου. La Bibliothèque nationale possédait depuis longtemps ces trente-deux chapitres de tactique militaire byzantine, quand M. Charles Graux, le savant helléniste que l'on sait, les découvrit, les jugea intéressants et en fit le sujet de ses leçons à l'École des hautes études pendant le deuxième semestre de l'année 1875-1876. La Tactique de Nicéphore se trouvait à la Bibliothèque nationale en trois manuscrits : M. Graux ne s'était pas contenté d'examiner ces trois variantes, il s'était enquis de savoir s'il n'y avait point dans d'autres bibliothèques des manuscrits contenant ce texte inédit, et il en avait trouvé. Un manuscrit lui avait été signalé dans la bibliothèque de l'Université de Bâle. M. Charles Graux obtint que ce manuscrit fût envoyé à la bibliothèque de l'Université, à la Sorbonne, où il put l'étudier à loisir. C'est sur ce manuscrit qu'il fit du *Traité de tactique* la copie qu'il en a laissée. Quelque temps après, on lui signala le Περὶ καταστάσεως ἀπλήκτου dans deux manuscrits de l'Escurial et de Madrid : ce fut donc en réalité d'après six copies qu'il put collationner son texte. Et si l'on se souvient que, de ces six manuscrits, l'un, celui de l'Escurial, remonte presque à l'époque où le traité original fut composé, on a lieu d'espérer que M. Graux avait en mains tous les matériaux nécessaires pour fournir un texte exact. D'après une indication donnée par les deux textes de Paris, le Περὶ καταστάσεως ne serait qu'une suite des *Tactiques* de l'empereur Léon écrites cent ans plus tard, mais rédigées dans le même courant d'idées et suivant un plan identique. Quoi qu'il en soit, le manuscrit de M. Graux présente un vif intérêt phi-

lologique. C'est ainsi, par exemple, que l'on y rencontre la conjonction εἰ construite tantôt avec l'optatif, tantôt avec le futur, tantôt avec le subjonctif. De même la construction de μέλλω avec l'infinitif aoriste n'est pas rare : μέλλοντες ἐπιβουλεύσασθαι (p. 115, l. 17) ; μέλλοντας συμβαλεῖν ἢ τραυματίσαι ; on trouve l'exemple d'un infinitif construit comme en français : ἐν μὲν τῷ στενῷ τάξεις πεζικὰς προαποστελλέτω..... κρατῆσαι « qu'il envoie à l'avance *s'emparer* » p. 99, l. 5. Voilà pour la philologie proprement dite ; au point de vue tactique, l'intérêt n'est pas moindre, et sous le rapport historique ce livre complète très heureusement le traité de l'empereur Léon. Nous avons signalé jadis dans notre étude sur la Phalange, que Xénophon avait employé dans sa fameuse retraite une formation qui n'était autre que notre ligne actuelle de colonnes de compagnie ; on ne s'étonnera donc pas que, dans un traité relativement moderne, nous puissions encore glaner quelques idées et quelques principes pratiques.

17. — En appréciant de cette dernière façon le traité Περὶ καταστάσεως de M. Charles Graux, la transition sera toute simple pour parler des *Studien über Truppenführung*, du général Verdy du Vernois, dont le colonel von Gossler, commandant du 4e régiment de la garde à pied, nous donne une nouvelle édition remaniée. Les deux premiers fascicules, seuls parus jusqu'à présent, sont consacrés à la *Division d'infanterie dans le corps d'armée*, c'est-à-dire à la façon de conduire cette division avant et après le combat, en choisissant un thème bien concret, une situation nettement définie. Il serait exagéré de dire que le général Verdy du Vernois a créé cette méthode d'études pratiques, localisées à une situation bien spécifiée ; mais il est juste de déclarer qu'il l'a prônée, qu'il l'a vulgarisée et que c'est surtout depuis qu'il l'a faite sienne qu'elle a pris l'autorité, la faveur qu'elle revêt aujourd'hui. L'enseignement de la science militaire, quand il demeure dans les généralités, ne donne pas les résultats qu'on en pourrait attendre. C'est que la science militaire n'est pas, comme les mathématiques, une science positive dans laquelle 2 et 2 font toujours 4. La science de la guerre ne manie pas des chiffres, elle fait mouvoir des hommes, c'est-à-dire des facteurs de chair et d'os, impressionnables, changeants, mobiles, capables des pires faiblesses et des plus nobles efforts. C'est pour cette raison qu'à côté de la science militaire, il y a, indissolublement lié à elle, l'art de la guerre, c'est-à-dire le tact à déployer dans certaines circonstances données, en tenant compte du moral, des moyens matériels, du sol et de cent autres facteurs, invisibles ou tangibles, qui s'imposent sur le terrain à l'attention d'un chef d'armée. C'est pour cette raison que la science militaire cherchant à poser des principes généraux applicables à tous les cas, ne donne que des résultats fallacieux, erronés. A la guerre, en effet, il

n'y a jamais, il n'y a peut-être jamais eu depuis que les hommes luttent et combattent entre eux, deux cas absolument semblables. Tout chef militaire appelé à prendre une décision sur le champ de bataille ne peut donc pas dire : je me trouve en présence de tel cas, je vais appliquer telle solution ; il peut seulement penser : voici un cas qui semble demander telle solution, comment vais-je modifier cette solution pour qu'elle corresponde mathématiquement au problème posé? C'est évidemment par des raisons de ce genre que le général du Vernois est arrivé à employer sa méthode. Au lieu de poser des règles générales, il a cherché à localiser les principes : il a pris des cas concrets, bien nets et bien définis, et il a dit : dans telle circonstance donnée, précisée mathématiquement comme je viens de le faire, les conditions morales étant celles-ci, les conditions matérielles étant celles-là, le terrain étant celui-ci, etc., etc., j'estime qu'il faudrait faire ceci. A vous de réfléchir, à vous de voir comment, telle condition étant modifiée, ou telle autre, ou telle autre, vous devrez de vous-même modifier la solution. Avec une telle méthode, le professeur ne fournit pas à un élève une panacée universelle dont il pourra user sans initiative ni tact; il l'habitue à penser et à juger, à agir avec discernement ; il tient son esprit sans cesse en éveil, il le stimule, il l'aiguillonne, il l'amène à faire acte d'homme et de chef intelligent. Les écrits du général Verdy du Vernois sont très appréciés dans notre armée et nous ne doutons pas que la nouvelle édition de ses œuvres n'ait parmi nos officiers le même succès que la première. En tous cas nous le leur signalons en indiquant que ces nouveaux volumes, remaniés et complétés intelligemment par le colonel von Gossler, ont encore plus d'intérêt que les précédents.

18. — D'un autre genre que le travail dont nous venons de parler, mais émanés de la même idée générale, les *Taktische Aufgaben*, du lieutenant E. Zoellner, rendront de bons services à nos officiers pour les exercices ou manœuvres sur la carte, exercice de kriegspiel ou jeu de la guerre. Au lieu d'être, comme le livre du général du Vernois, l'étude longuement développée, d'une action de guerre unique, le travail du lieutenant Zoellner est un ensemble de thèmes tactiques à développer. Les titres de quelques-uns de ces thèmes feront comprendre l'idée de l'écrivain ; ce sont : Combat offensif d'une brigade d'infanterie déployée ; Combat défensif d'une brigade ; Engagement de deux avant-gardes ; Combat d'une brigade cherchant à percer une ligne d'investissement ; Fin d'engagement et établissement d'avant-postes de combat ; Mouvements de flanc d'une brigade d'infanterie ; Manœuvre d'étapes ; Passage de rivière en présence de l'ennemi, etc.

19. — *Le Livre du gradé,* dont la maison Berger-Levrault vient de publier une nouvelle édition, est un bon précis d'instruction destiné

surtout aux élèves-caporaux, aux caporaux et aux sous-officiers d'infanterie. L'ouvrage a été remanié complètement et les matières ont été classées d'après une synthèse nouvelle, plus rationnelle et plus méthodique. Nous signalons ce petit manuel, élégamment cartonné et de format facile à mettre dans la poche, comme un memento qui rendra des services à ceux auxquels il est spécialement destiné. Notons, pour le service en campagne, une heureuse innovation : c'est la fusion, pour ainsi dire, du *Règlement* lui-même avec l'*Instruction pratique* dont les paragraphes traitant d'un même sujet ont été juxtaposés, tout en portant chacun un signe typographique distinctif qui permet de les reconnaître.

20. — Il est difficile d'attribuer une classification exacte au livre de M. le colonel Thomas : *A travers une époque*, dans lequel sont classées, sous des rubriques générales semblant comporter une certaine unité de pensée, les matières les plus variées. On dirait une série d'articles de journaux, n'ayant aucune liaison entre eux, et bottelés côte à côte comme des épis d'essence différente. Prises séparément, ces études sont empreintes d'un sincère patriotisme, mais le mérite de la composition ne nous semble pas être à la même hauteur, et personne n'ignore que, sans la forme, les meilleurs enseignements n'atteignent pas leur but. Ces pensées excellentes, au lieu d'être égrenées, jetées à la poignée comme le semeur lance le grain dans un sillon, eussent gagné à être classées méthodiquement et judicieusement développées. Très bon livre, en somme, qui fait honneur à l'esprit de son auteur, mais dont la structure nuira au succès.

21. — Le catalogue des *Recuerdos históricos*, que possède le Musée d'artillerie de Madrid, vient d'être dressé par le général D. Adolfo Carrasco y Says, son éminent directeur, et constitue un livre aussi intéressant à parcourir que précieux à conserver. Inutile de dire que le travail du général Carrasco n'est pas une nomenclature sèche et brutale d'objets d'art de divers genres, de différentes espèces, mais un véritable traité historique sur des sujets variés. L'écrivain a eu là l'occasion de mettre en relief ses vastes connaissances artistiques et historiques et il l'a fait presque toujours avec un rare bonheur ; aussi ne nous étonnons-nous pas du grand succès que n'a pu manquer d'avoir cette publication, non seulement auprès des officiers de l'armée espagnole, mais des savants et des érudits, à quelque nation qu'ils appartiennent. Le catalogue raisonné publié par le général Carrasco ne contient pas moins de cent-trente-cinq numéros, sans compter de nombreux appendices qui constituent chacun de très savantes monographies. Un fait étonne quand on parcourt la liste d'objets précieux de toute sorte possédés par le Musée d'artillerie de Madrid, c'est qu'il en existe encore autant dans un pays qui a vu de si nombreuses

révolutions, dont la capitale a été occupée si souvent par des armées étrangères et qui a été, de ce fait, exposée à toutes sortes de déprédations. Il pourra paraître osé que nous éveillions, nous Français, de tels souvenirs, et l'on nous répondra peut-être par les fourgons du général Dupont au moment de la capitulation de Baylen ; mais, nous ne sommes pas fâché d'avoir cette occasion de protester contre des accusations de ce genre. Sans doute, il n'y a pas à nier que des généraux comme Dupont, Kellermann (le fils) et bien d'autres officiers de notre armée n'aient été de grands pillards, des « déprédateurs intrépides », comme les appelait Napoléon, qu'ils aient profité de leur séjour en Espagne pour y percevoir d'illégales contributions, mais certainement ils n'ont pas enlevé le quart de ce qu'ont dérobé les Anglais. On sait aujourd'hui d'une façon précise que les Anglais profitèrent de leur séjour dans la péninsule pour mettre régulièrement à contribution leurs alliés de la façon la plus productive et la plus féroce. Quand ils ne brûlaient pas des villes entières, comme ils le firent pour Saint-Sébastien en 1813, ils grattaient l'argent plaqué sur les grilles de la cathédrale de Tolède, ou ils démontaient pièce à pièce des palais comme ceux de certains *proceres* soit disant *afrancesados* et les faisaient transporter de toutes pièces en Angleterre où on peut les voir encore. Et, quand les malheureux Espagnols avaient l'air de se révolter contre ces procédés barbares, leurs bons alliés les Anglais leur répondaient cyniquement : « Comment, nous prenons la peine de venir en Espagne pour vous tirer des griffes des Français, et vous nous faites la mine pour quelques malheureux palais que nous vous dérobons, pour quelques villes que nous vous brûlons, ce n'est vraiment pas généreux ! » Mais des gens qui détiennent Gibraltar en dépit de tout droit et de toute légitimité ne pouvaient témoigner de plus de délicatesse dans une guerre où ils ne considéraient en réalité l'Espagne que comme un marche-pied bon à fouler, à piétiner pourvu qu'il leur permît d'atteindre Napoléon. Ces réflexions nous venaient à la mémoire en lisant l'excellent catalogue du général Carrasco et en parlant du Musée de Madrid qui serait certainement encore plus riche si « l'amitié et l'alliance » des Anglais n'avaient pas passé par là.

22. — Le *Dictionnaire militaire* publié par la maison Berger-Levrault vient de parvenir à sa 12e livraison et, très probablement, la 13e sera en vente à l'heure où paraîtront ces lignes. La 12e livraison, que nous avons sous les yeux, va du mot *Garde impériale* au mot *Hausse* ; elle est rédigée avec le soin, la compétence que nous avons signalés dans les livraisons précédentes et nous n'avons qu'à confirmer les éloges déjà donnés à cette utile publication. Nous l'avons dit, et nous aimons à le répéter, avec les connaissances multiples qu'on exige aujourd'hui de nos officiers, les dictionnaires du genre de celui-ci, c'est-à-dire de

véritables encyclopédies raisonnées et détaillées, rendront de très grands services, tout en ménageant la bourse des intéressés. Quiconque, par exemple, aura lu les trente-deux ou trente-trois colonnes petit texte compact consacrées au mot *Génie* (corps du) en saura plus que n'en disent la plupart des cours d'art militaire sur la matière. Nous recommandons encore ce livre aux officiers et à tous ceux de nos lecteurs qui veulent posséder, sous un format relativement restreint, une somme énorme de renseignements de toutes sortes sur l'armée et les branches multiples qui se rattachent à elle.

23 et 24. — Nous terminerons cette revue bibliographique par quelques mots sur les deux volumes, l'un de la *Revista científico-militar* de Barcelone, l'autre de la *Revista técnica de infanteria y caballeria*, correspondant à l'année 1898. Nos lecteurs savent, par ce que nous leur avons dit les années précédentes, la valeur de ces deux publications. La *Revista científico-militar* a donné, comme articles principaux, des travaux signés de noms bien connus et honorablement appréciés en Espagne : le colonel La Llave, D. Carlos Banus, Oliver-Copons, marquis de Zayas, Hernandez Poggio, l'éminent écrivain médical bien connu de nos lecteurs, José de Losada y Canterac, A. Berenguer, le général Carrasco y Says, dont nous parlons plus haut, etc., etc., sans compter le spirituel chroniqueur qui cache sa personnalité sous le nom beaucoup trop modeste de « Niemand ». Nous avons dit, à diverses reprises, le mérite de la *Revista científico-militar* et l'influence considérable dont elle jouit dans l'armée espagnole; des études comme celles que nous venons de citer fortifient cette faveur. La *Revista* de Barcelone entre aujourd'hui dans sa vingt-cinquième année et commence sa sixième série : nous envoyons, à cet égard, nos meilleurs vœux à son éminent directeur, M. Arturo del Castillo, qui a le bonheur de voir ses patriotiques efforts couronnés de succès. — La *Revista técnica de infanteria y caballeria* est également une publication utile et d'un mérite apprécié chez nos voisins. Un peu plus technique, plus spéciale que la précédente, elle traite cependant avec compétence les questions générales. Citons parmi les travaux ou mémoires principaux, ceux du colonel D. Federico de Madariaga, de Barado, le savant historien, de Ibañez Marin, de Pastor, Navarro, Ezpelosin, Bordons, Chil y Naranjo, Feliciangeli, etc., etc. Le succès croissant de la *Revista técnica* est la meilleure preuve de sa valeur littéraire et scientifique : on ne peut souhaiter que de le voir grandir encore.

ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

Ignace d'Antioche, ses épîtres, sa vie, sa théologie. par Ed. Bruston. Paris, Fischbacher, 1897, in-8 de 283 p. — Prix : 6 fr.

Le livre de M. Bruston se divise en deux parties. La première est une étude critique sur l'authenticité des épîtres de saint Ignace. Les conclusions en sont assez singulières. M. Bruston admet l'authenticité, si souvent contestée, des six épîtres aux Magnésiens, aux Tralliens, aux Éphésiens, aux Philadelphiens, aux Smyrniens et à Polycarpe ; il rejette l'épître aux Romains. Parmi ses arguments, il y en a un au moins assez frappant : l'épître aux Romains présente nettement Ignace comme un évêque, tandis que certaines expressions des autres lettres s'expliquent seulement, d'après M. Bruston (s'expliquent plus naturellement, dirons-nous), dans l'hypothèse où Ignace n'aurait été que diacre de l'église d'Antioche. Mais il ne me semble pas que cette considération puisse prévaloir contre les passages de saint Irénée et d'Origène, qui ont bien l'air, quoi qu'en dise M. Bruston, d'être des citations de l'épître aux Romains. Quant aux autres arguments de M. Bruston, ils sont fournis par un emploi vraiment abusif de la critique interne. Ainsi il fait grand état des différences de ton qui existeraient entre l'épître aux Romains et les autres, comme si ces différences ne pouvaient s'expliquer par la différence même des sujets. L'épître aux Romains suppose une certaine connaissance des choses romaines ; donc, elle ne peut être d'Ignace. Est-ce donc un dogme qu'Ignace ne pouvait rien savoir de ce qui se passait à Rome ? Toutes les fois que les renseignements que l'on peut tirer de l'épître aux Romains concorderont avec ceux qui résultent des six épîtres, ce sera la preuve que le faussaire connaissait ces dernières et les utilisait pour donner à son travail un air de vraisemblance. Au contraire, les divergences (non inconciliables à mon avis), seront interprétées comme une preuve de l'inauthenticité de l'épître aux Romains. On voit assez tout ce qu'il y a de subjectif dans ces raisonnements.— Dans sa seconde partie, M. Bruston expose la vie et la théologie d'Ignace d'après les six épîtres. Peut-être, au lieu d'avouer qu'on ne sait pas grand'chose sur son héros, cède-t-il à la tentation de trop tirer des textes. Ainsi il veut qu'Ignace ait été un Romain et très probablement un ancien soldat, et cela à cause d'une longue métaphore, dans l'épître à Polycarpe, qui prouve chez lui une certaine connaissance des usages militaires. Mais lorsque, à grand renfort d'images, il compare en détail l'église d'Éphèse à un bâtiment en construction, devrons-nous en conclure qu'il a été maçon ? Quant à l'exposé des idées théologiques d'Ignace, il est fort intéressant, peut-être un peu entaché de préoccupations confessionnelles ; M. Bruston

me paraît tirer saint Ignace au protestantisme. — En somme, livre digne d'être lu, suggestif, aux conclusions souvent paradoxales. J.

JURISPRUDENCE

Questions pratiques de droit et de morale sur le mariage (clandestinité), par F. Deshayes. Paris, Lethielleux, 1898, in-8 de x-434 p. — Prix : 5 fr.

M. l'abbé F. Deshayes, ancien professeur au grand séminaire du Mans, a fait un excellent travail en réunissant pour les compléter les explications canoniques qu'il avait données dans l'*Ami du clergé* en réponse à des consultations sur le mariage. Il s'est uniquement occupé dans ce livre de la question de clandestinité, nous laissant au reste espérer une continuation prochaine de ses études si pratiques. MM. les curés et premiers vicaires chargés des mariages trouveront désormais très aisément, grâce à l'auteur, la solution de maint problème qui jusqu'ici avait souvent nécessité pour eux des recherches pénibles, d'anxieuses hésitations et leur avait peut-être causé de fâcheuses déconvenues. Le détail des titres principaux sous lesquels se rangent les séries de questions traitées en forme de *casus conscientiae* suffiront à faire connaître le caractère spécial de ce livre. M. Deshayes examine sous tous ses aspects la loi relative au domicile, aux bans, aux délégations, à l'assistance requise du curé et des témoins. Son livre se termine par une statistique des lieux où le décret « tametsi » est en vigueur. C'est là une œuvre sérieusement utile, de forme volontairement simple, d'une grande lucidité et d'une parfaite exactitude de doctrine. G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Beiträge zur Geschichte der Philosophie der Mittelalters. Band II, Heft VI. **Die Impossibilia des** Siger von Brabant, herausgegeben von Dr Clemens Baeumker. Münster, Aschendorff, 1898, in-8 de viii-139 p. — Prix : 8 fr.

Voici le dernier fascicule du second volume de cette intéressante et utile collection d'auteurs du moyen âge que nous avons déjà signalée bien des fois. Dans ce fascicule le Dr Baeumker nous donne une édition soignée et très correcte d'un petit opuscule peu connu du XIIIe siècle, mais qui mérite une attention particulière. Il est l'ouvrage, d'après des conjectures fortement motivées par l'éminent éditeur, de ce fameux Siger, professeur en Sorbonne, qui fut de son temps un logicien intrépide et dont Dante a fait l'éloge dans son Paradis. Cet opuscule prouve combien on se fait une idée fausse des docteurs

d'autrefois en les croyant rebelles à toute discussion, et inclinés à admettre tout d'abord les thèses présentées par l'autorité. Jamais, au contraire, les discussions n'ont été si vives, si passionnées et si hardies qu'à cette époque. C'est ainsi que nous voyons Siger présenter le pour et le contre sur les questions les plus fondamentales : l'existence de Dieu, la réalité objective de la connaissance, la distinction du bien et du mal, etc. Cependant le XIIIe siècle était une époque de foi profonde. On ne peut donc pas dire que ces hommes croyaient parce qu'ils ne connaissaient pas les objections. Mais, comme le dit Bossuet quelque part, ils les avaient méprisées précisément parce qu'ils les connaissaient bien. D. V.

Sagesse pratique, par le R. P. A. WEISS : traduit de l'allemand par l'abbé COLLIN. Paris, Delhomme et Briguet, 1898, in-12 de 485 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous n'aimons pas beaucoup les pensées détachées où l'auteur montre son esprit en s'évitant la peine de la composition. Mais nous devons faire une exception pour ce volume du P. Weiss. Il est formé sans doute de pensées séparées, mais elles sont classées dans un bel ordre : pensées sur Dieu, sur le doute, sur la vérité, sur l'homme, sur le christianisme, sur l'Église, sur la vertu chrétienne, sur la vie publique, etc. De plus, la plupart de ces pensées sont développées avec une justesse de vues, une connaissance du cœur humain, une inspiration élevée et profondément chrétienne qui en font autant de petits chefs-d'œuvre. Ce n'est point un ouvrage à lire de suite ; c'est plutôt un livre excellent de méditation. Celui qui en lirait une pensée chaque jour et s'en pénétrerait, arriverait à s'assimiler tout l'esprit pratique du christianisme. Ajoutons que la traduction de M. l'abbé Collin est fort bien faite. Sauf quelques pensées mises en vers, ce qui créait une difficulté spéciale, cette traduction est élégamment écrite et dans un style parfaitement français. On ne se douterait pas, à première vue, que le traducteur a eu à lutter contre les expressions et les tournures d'une langue fort différente de la nôtre. D. V.

Le Sens commun et son application aux sciences, par MANSUETUS. Paris, librairie de la *Revue socialiste*. 1898, gr. in-8 de 390 p.

Le Sens prétendu commun que l'auteur de cet ouvrage oppose à tout ce qui est sensé, probant ou démontré dans ce qui constitue la raison humaine, n'est autre au fond que son sens particulier, lequel, bien qu'il le qualifie modestement et courtoisement de « désinfectant intellectuel », n'a que de très lointaines relations avec le bon sens. Sur cette base, « Mansuetus » attaque tous et toutes choses. Philosophie, arts, sciences mathématiques, sciences physiques, spiritualisme, religions.

passent tour à tour par son persiflage, et, bien entendu, également les personnes qui professent ou cultivent les uns ou les autres. On se fera une idée de son mode de discussion quand on saura que les expressions d'idiots, imbéciles, sornettes, billevesées, idées hétéroclites, turlutaines et autres semblables ou analogues se rencontrent à chaque instant sous sa plume : les termes d'absurde et absurdité doivent compter parmi les plus courtois de son vocabulaire. Les données les plus élevées, soit de la philosophie spiritualiste, soit de la religion, sont taxées, sous le nom de « superstition », de « maladie mentale » (p. 46). Des raisonnements de l'auteur on aura un échantillon par cet exemple : voulant décrier l'enseignement donné à la jeunesse, il lui lance ce trait qu'il croit sans doute très spirituel : « Arrivé à l'âge d'homme, il (l'enfant) sait que les marais, les monts et les flageolets sont du même genre que l'homme, tandis que les mares, les montagnes et les clarinettes sont du même genre que la femme. » (p. 7).

Le chapitre consacré à la « Superstition » contient des assertions comme celle-ci : « La crainte de la mort est poussée si loin chez certains esprits maladifs, qu'ils sont prêts à admettre toutes les sornettes (*sic*) qui pourront leur faire illusion ; de là, la croyance à l'immortalité de l'âme et à la résurrection du corps. » Et il ajoute : « Bien d'autres croyances « tout aussi absurdes » se sont introduites dans l'esprit de l'homme. » (p. 45). Donnons encore, pour en finir avec les citations, ce début du chapitre intitulé *les Religions* : « La multitude des religions différentes qui luttent entre elles pour asservir l'esprit humain fournit tout d'abord un argument irréfutable (*sic*) contre le principe même qui leur est commun, l'existence d'un Être suprême, qu'elles comprennent toutes d'une manière différente » (p. 107).

Ce livre est donc franchement athée. Mais il s'en prend également à toutes les supériorités quelles qu'elles soient, politiques ou sociales, religieuses ou scientifiques. La personnalité de Pasteur et ce que l'auteur qui signe « Mansuetus » (par antiphrase sans doute) désigne sous la dénomination de « pasteurisme » ont plus particulièrement le don d'encourir ses sarcasmes ; une douzaine de chapitres, au moins, sont consacrés à cette « intellectuelle » besogne. L'illustre microbiologiste est du reste bafoué là en bonne compagnie : Newton, Leverrier, entre autres, et jusqu'au vénérable et illustre M. Faye n'échappent pas davantage aux sophismes et aux railleries de « Mansuetus. » Un tel pamphlet, — car c'en est un, malgré les prétentions de l'auteur au raisonnement et à une discussion soi-disant sérieuse, — ne mérite pas les honneurs d'une réfutation : d'une part, on ne discute guère des épithètes malsonnantes et des injures ; et d'autre part, les considérations sur lesquelles l'auteur s'étend dénotent, malgré pas mal de lecture, une telle ignorance des choses et des personnes qu'il attaque et gratifie si cavalièrement de

platitude morale, de paresse d'esprit, de torpeur maladive et autres aménités équivalentes ou pires, que la réfutation exigerait un volume pour chaque chapitre. Ne voulant pas mettre en doute la sincérité et la bonne foi d'un écrivain, ce n'est que par une prodigieuse méconnaissance de ce dont il parle que l'on peut expliquer une telle amplitude de paralogismes et d'assertions à côté ou au rebours de la vérité.

JEAN D'ESTIENNE.

Vorlesungen über Algebra, von E. NETTO. T. I. Leipzig, Teubner, 1896, in-8 de x-388 p. — Prix : 15 fr.

L'expression « résoudre une équation » divise les mathématiciens sur la signification qu'on lui doit donner. M. Netto, dans les titres des deux derniers chapitres, emploie deux expressions simples qui tranchent toute contestation. Le deuxième chapitre a pour titre « Résolution numérique des équations », le troisième, « Résolution algébrique. »

La résolution numérique des équations consiste à trouver une valeur numérique approchée des racines; ce problème comporte deux parties : premièrement, la séparation des racines, ce qui fait le sujet du premier paragraphe, où nous trouvons tous les travaux relatifs à ce sujet, depuis le théorème de Rolle jusqu'aux recherches de Kronecker; deuxièmement, la recherche de la valeur numérique de la racine; ce paragraphe débute par la méthode d'approximation de Newton et, passant en revue toutes les méthodes connues, se termine par la résolution des équations à l'aide des fractions continues.

La résolution algébrique s'applique aux équations dont les racines sont données par une formule. Nous trouvons dans le chapitre qui y est consacré, la résolution des équations des deuxième, troisième et quatrième degrés; la recherche des racines primitives et toutes les méthodes sur la division du cercle. Le premier chapitre est consacré à des questions préliminaires dont l'étude est indispensable pour la suite. Afin d'en donner une idée, nous citerons l'existence des racines, les séries récurrentes, les fonctions symétriques, l'élimination. C.

Leçons sur l'intégration des équations aux dérivées partielles du second ordre, par E. GOURSAT. T. I. Paris, Hermann, 1896, gr. in-8 de VIII-226 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les équations aux dérivées partielles du second ordre à deux variables sont d'un emploi constant pour les mathématiciens. M. Goursat leur offre un livre didactique qui leur rendra les plus grands services. Cet ouvrage s'adresse non seulement à ceux qui abordent pour la première fois l'étude de ces équations, mais encore à tous ceux qui s'occupent de physique mathématique. Après avoir étudié les équations aux dérivées partielles engendrées par les courbes d'un complexe,

l'auteur aborde le problème de Cauchy et donne une magnifique étude des équations de Monge et d'Ampère. Dans le chapitre consacré aux applications diverses nous rencontrons celles qui intéressent le géomètre, et une équation classique de la théorie de la chaleur. Quelques exercices proposés à la fin de ce chapitre permettent d'appliquer soi-même les théories précédentes. Le volume se termine par un remarquable exposé de la théorie générale des caractéristiques. Les nombreux emprunts faits à l'admirable mémoire d'Ampère dispenseront les chercheurs de se livrer à la lecture si difficile de ce mémoire, puisqu'ils trouveront dans ce livre les mêmes méthodes, mais exprimées avec la plus grande clarté. C.

Traité d'analyse, par E. Picard. T. III. Paris, Gauthier-Villars, 1896, gr. in-8 de XIV-568 p. — Prix : 18 fr.

Ce troisième volume de l'ouvrage de M. Picard est consacré à l'étude des équations différentielles. Il n'est pas fait pour les débutants; d'ailleurs M. Picard l'annonce lui-même en disant que bien des points classiques ont été laissés de côté. Mais quels immenses services ne rendra-t-il pas à tous ceux qu'intéresse la théorie des équations différentielles! Des travaux considérables ont été publiés en ces dernières années sur ce sujet; les exposer, les classer et les coordonner, telle est l'œuvre actuelle de l'auteur. Les travaux personnels de M. Picard tiennent dans ce livre la large place qui leur est due, mais ce n'est pas au détriment des autres savants. Les admirables développements, que M. Poincaré a donnés sur les courbes définies par des équations différentielles, sur les solutions périodiques et asymptotiques sont complètement exposés. Non content d'exposer toutes les connaissances actuellement connues sur les équations différentielles ordinaires, l'auteur en donne encore des applications directes : tel est le chapitre consacré aux fonctions hypergéométriques. Dans un autre ordre d'idées, voulant parler des analogies entre la théorie des équations différentielles linéaires et les équations algébriques, il a bien soin, pour faciliter le travail du lecteur, de donner, au préalable, la féconde théorie des substitutions qui est, malheureusement, encore si peu connue.

L'intérêt que les lecteurs prendront à l'étude de ce livre, leur fera désirer, avec nous, la prompte apparition du quatrième volume qui sera consacré aux équations aux dérivées partielles. C.

An Introduction to the Algebra of Quantics, by E. B. Elliot. Oxford, Clarendon Press, 1895, in-8 de XIII-423 p.

Le titre : Introduction à l'algèbre des formes, a besoin d'être expliqué, du moins quant à la signification que l'auteur donne au mot Introduction. Il ne faut pas voir dans ce livre un ouvrage absolument élémen-

taire, donnant seulement les quelques notions premières utilisables pour l'étude classique de la géométrie analytique, par exemple. C'est au contraire un ouvrage très complet sur les Formes, mais qui a la qualité précieuse d'être exposé très méthodiquement sans laisser de côté les parties les plus simples.

Après avoir montré, par l'étude de quelques invariants, comment s'est introduit cette nouvelle notion, l'auteur étudie les propriétés essentielles des invariants et des covariants. Puis dans de nombreux chapitres, qu'à notre grand regret nous ne pouvons tous citer, M. Elliot étudie les formes binaires des quatre premiers ordres. Après avoir remarqué le chapitre consacré aux péninvariants, nous trouvons encore, comme ayant le plus haut intérêt, ceux qui sont consacrés aux invariants et covariants des cinquième et sixième ordre, puis celui qui traite des formes ternaires.

Ce livre aura un très grand succès dans tous les pays de langue anglaise. Nous ne saurions trop conseiller à ceux qui en possèdent une connaissance suffisante et qui ont besoin, à un titre quelconque, de la théorie des Formes, d'étudier cet ouvrage. C.

Leçons sur la théorie générale des surfaces, par G. Darboux. 4e partie. Paris, Gauthier-Villars, 1896, gr. in-8 de VIII-548 p. — Prix : 15 fr.

Ce volume termine l'admirable ouvrage de M. Darboux. Il est consacré à l'étude des Déformations infiniment petites et à la Représentation sphérique.

Posant d'abord l'énoncé précis du problème à résoudre, l'auteur fait une étude approfondie des différents travaux publiés sur ce sujet. Après avoir montré qu'on est ramené à l'intégration d'une équation linéaire du second ordre, il établit les formules de M. Lelieuvre et en déduit une seconde solution du problème. Dans le chapitre intitulé : « Les Douze Surfaces », il étudie des surfaces que l'on peut grouper deux à deux, de manière qu'elles se correspondent avec orthogonalité des éléments linéaires, ou par plans tangents parallèles, ou par polaires réciproques relativement à une sphère concentrique à l'origine, ou enfin comme focales d'une même congruence rectiligne sur lesquelles les lignes asymptotiques se correspondent.

Dans le roulement de deux surfaces l'une sur l'autre, nous remarquons une nouvelle méthode de recherche des surfaces applicables sur une surface donnée. La représentation sphérique et ses nombreuses conséquences sont également exposées avec de nombreux détails.

En dehors de toutes ces belles théories, nous trouvons un grand intérêt à l'étude de cet ouvrage en lisant les applications immédiates que l'on peut en tirer et surtout en voyant comment certaines pro-

priétés particulières rencontrées dans le cours des quatre volumes se relient à ces théories générales.

Ce volume est terminé par trois intéressantes notes de MM. E. Picard, G. Kœnigs et E. Cosserat, et par huit notes de M. Darboux sur diverses questions se rapportant à la théorie des surfaces.

L'ouvrage, dans son entier, fait le plus grand honneur au talent et à l'érudition de l'éminent géomètre qu'est M. Darboux. C.

Traité de mécanique rationnelle, par P. Appell. Tome II. Paris, Gauthier-Villars, 1896, gr. in-8 de 538 p. — Prix : 16 fr.

Les admirateurs de M. Appell, c'est-à-dire tous les mathématiciens, accueilleront avec le plus grand plaisir ce nouveau volume. Nous nous dispenserons donc d'en faire l'éloge. Pour ceux qui ne connaîtraient pas encore cet ouvrage, nous nous contenterons de leur indiquer les matières qui y sont contenues.

La première partie de ce volume termine la dynamique du point par l'étude des équations canoniques. La seconde partie comprend la dynamique des systèmes, y compris les équations de Lagrange et les équations canoniques. Elle se termine, d'abord par un chapitre sur les chocs et percussions, dans lequel nous ne pouvons nous empêcher de citer, comme particulièrement remarquable, l'emploi des équations de Lagrange ; puis, par un court chapitre sur l'application du théorème des forces vives aux machines.

Si ce livre en lui-même est précieux, parce qu'il donne un exposé très clair de l'état actuel de la mécanique, ce qui le rend utile à tous ceux qui ont besoin de connaître cette science ; les nombreux exercices proposés à la suite de chaque chapitre le rendent indispensable aux étudiants de nos Facultés. C.

Annuaire pour l'an 1899, publié par le Bureau des longitudes. *Avec des notices scientifiques.* Paris, Gauthier-Villars, 1899, in-8 de v-771 p. (A. 14, B. 34, C. 26, D. 3, E. 36). — Prix : 1 fr. 50.

Annuaire de l'Observatoire municipal de Paris, *dit* Observatoire de Montsouris **pour l'année 1899.** (Analyse des travaux de 1897). *Météorologie. — Chimie. — Micrographie. Applications à l'hygiène.* Ibid., in-8 de xii-582 p. — Prix : 2 fr.

Quelques modifications ont été apportées par rapport à l'*Annuaire du Bureau des longitudes* pour 1898, à l'*Annuaire* pour 1899, dans sa partie plus particulièrement technique. La partie des *Notices* y occupe un peu moins de place ; elles ne sont guère qu'au nombre de trois, la quatrième (lettre D, par M. Janssen), étant plutôt l'annonce, pour l'année 1900, d'une notice sur *les Travaux de l'observatoire du Mont Blanc*, en 1898, qu'une notice proprement dite.

Au tableau des planètes télescopiques, on a supprimé le mouvement moyen diurne et ajouté l'inclinaison. Le nombre de ces petites planètes, qui était précédemment de 425, s'élevait, au 13 septembre 1898, à 470 environ, en exceptant toutefois la planète 433, découverte par M. Witt, et qui circule, non pas comme les autres entre Mars et Jupiter, mais bien entre Mars et la Terre, et y ajoutant onze planètes subjoviennes dont les orbites sont encore mal déterminées. L'historique des comètes, au nombre de deux, apparues en 1897, a été introduit dans l'*Annuaire*, celui des comètes précédentes n'y étant pas reproduit. — Le calcul des distances de la Terre au Soleil, établi sur la parallaxe de 8″,80 donne, pour moyenne du rayon de l'orbite terrestre, le nombre de 14 950 100 myriamètres, un peu plus fort que celui qui était précédemment adopté en prenant pour base la parallaxe de 8″,86. — Le tableau des longueurs d'arcs de méridien et de parallèle par division sexagésimale a été complété par les longueurs correspondantes suivant la division décimale en grades. — Deux notes importantes, dues à M. Cornu, ont été ajoutées, l'une à la partie de l'*Annuaire* qui concerne les poids et mesures ; elle a pour objet le système *centimètre-gramme-seconde*, par abréviation C. G. S., des unités mécaniques ; l'autre, aux tableaux relatifs à l'électricité : elle contient sur les courants électriques et sur les diverses unités employées dans leur maniement industriel, des renseignements précieux et détaillés. — Enfin le tableau, par département, de la superficie et de la densité des populations, a été entièrement remanié d'après les données de l'État-major : il porte la superficie totale de la France à 53 646 374 hectares, au lieu de 52 840 000.

Nous passerons rapidement sur les *Notices*. La première (A), sur les *Ballons sondes*, est due à M. A. Bouquet de la Grye. Elle comprend un historique de l'aérostation à partir des audacieuses ascensions de Montgolfier, jusqu'aux ascensions scientifiques de nos jours, et surtout aux observations météorologiques des grandes hauteurs de l'atmosphère, au moyen de ballons non montés mais munis d'appareils enregistreurs. — *La Géodésie moderne en France*, (notice B), est l'exposé, par M. Bassot, de la reprise, vers le milieu du siècle, des travaux géodésiques, négligés, presque abandonnés en France, depuis un certain nombre d'années, ce qui nous mettait en arrière des autres pays. Aujourd'hui la géodésie française n'a plus rien à envier aux nations voisines ; elle s'est signalée notamment par la jonction, à travers la Manche d'une part, à travers l'Espagne et la Méditerranée d'autre part, des triangulations d'Angleterre, de Belgique et de France, avec celle de l'Algérie. — M Gautier, artiste constructeur du Bureau des longitudes, donne (notice C), la description technique, avec plans, coupes et élévations, d'un sidérostat d'une dimension et d'une puissance extraordinaire et d'une précision extrême, qu'il est chargé de

construire pour l'Exposition universelle de 1900. Ce morceau est intitulé : *Note sur le sidérostat à lunette de 60m de foyer et de 1m,25 d'ouverture.* — Nous avons dit plus haut en quoi consiste la quatrième et dernière notice.

— Comme toujours, les matières de l'*Annuaire de Montsouris* sont réparties en trois rubriques correspondant respectivement aux services dirigés par MM. Joseph Jaubert, Albert Lévy et le Dr Pierre Miquel, savoir : 1° Physique et Météorologie, 2° Chimie, 3° Micrographie. — Les données de physique générale tiennent une place relativement minime dans le service de M. Jaubert ; la météorologie y remplit le rôle principal. Des observations thermométriques, barométriques, hygrométriques, variées suivant tous les cas possibles ; la mesure des pluies, de l'évaporation, de la vitesse et de la direction des vents, l'observation des brouillards, des rosées, givre, neige, grésil, etc., enfin l'étude des températures de la Seine et de l'eau des égouts, voilà pour la météorologie. — Les travaux chimiques ont pour objet l'analyse chimique de l'air et des eaux ; eaux météoriques ; eaux des sources : Vanne, Dhuis, Avre ; eaux des rivières de l'Ourcq, de la Marne, de la Seine en différentes sections, et enfin eaux d'égout, de drainage, de la nappe souterraine. L'analyse de l'air a pour principal objet la détermination des proportions d'ozone, d'azote ammoniacal et d'acide carbonique, tant à Montsouris qu'à Paris et dans l'air des égouts. — Après l'analyse chimique de l'air et des eaux, leur analyse micrographique : c'est-à-dire détermination de la teneur en microbes, bactéries et autres microorganismes de l'air prélevé sur différents points de Paris et dans les égouts ; même détermination dans les eaux des sources, des rivières, de drainage, de puits. A ces deux séries de déterminations, s'ajoute un troisième ordre d'observations qui tiennent autant de la médecine que de la micrographie : il s'agit de diagnostics bactériologiques des affections contagieuses, angines, diphtéries, tuberculose, établis tant à Paris même que dans le département de la Seine et dans ceux des autres départements qui en ont fait la demande.

Il y a dans toutes ces observations minutieuses et détaillées, que renferme notre annuaire, ainsi que tous ceux qui l'ont précédé depuis bientôt trente ans, une suite de documents accumulés qui rendent déjà de grands services et en rendront de plus en plus par la suite.

JEAN D'ESTIENNE.

La Culture des mers en Europe. Piscifacture. Pisciculture. Ostréiculture. par GEORGES ROCHÉ. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 332 p., avec 51 grav. — PRIX : 6 fr.

Le livre de M. Georges Roché a l'allure un peu sévère et froide d'un rapport officiel, mais admirablement documenté ; il se recommande

au public nombreux qui se flatte de s'intéresser aux choses de la mer.

Le premier chapitre est consacré à l'étude des méthodes et engins de capture du poisson, des rendements comparés des pêches dans les différents pays de l'Europe, de la situation économique des pêcheurs, enfin des procédés de vente et de conservation des espèces comestibles, dont l'histoire naturelle et la biologie ont fourni à l'auteur une vingtaine de pages excellentes dans leur brièveté. J'ajoute qu'en faisant suivre ce chapitre d'une bibliographie des principaux ouvrages ou articles à consulter sur la matière, M. Roché me donne à regretter qu'il n'ait pas cru devoir en faire autant pour les autres parties de son livre.

Ainsi préparés, nous pouvons examiner, à la suite du jeune et savant inspecteur général des pêches maritimes, les plaintes plus ou moins fondées des pêcheurs sur la diminution des rendements de leur travail, et les méthodes employées ou proposées pour maintenir aux fonds de pêche leur richesse et leur fertilité. Partisan résolu d'une réglementation intelligente des pêches, M. Roché ne dissimule pas que l'abondance du poisson, sa disparition, parfois subite, tiennent à des causes encore inexpliquées. L'augmentation progressive du nombre des bateaux de pêche et des marins qui s'emploient à faire aux espèces alimentaires une chasse d'ailleurs sans merci, ne peut exercer qu'une influence insignifiante sur la prodigieuse fécondité des océans. Au reste, on trouvera dans ce chapitre, analysés avec une parfaite indépendance d'esprit, les lois et décrets relatifs à la réglementation des pêches françaises au cours de ce siècle, ainsi que les essais faits en Angleterre pour remédier à l'exploitation désordonnée de la mer.

Mais, en même temps qu'on se préoccupait de régulariser et de restreindre l'exercice du droit de pêche, d'aucuns voulurent aider la nature elle-même à réparer les pertes que l'homme lui faisait subir. De là est née la Piscifacture marine. Le mot est un peu prétentieux, sans doute, mais on est arrivé aujourd'hui à « fabriquer des alevins » avec une précision technique assez grande pour le justifier. M. Roché nous promène donc dans les grands établissements piscifacturiers de Flödevig, en Norvège, de Dunbar en Écosse, de Dildo à Terre-Neuve, etc., et nous en explique le fonctionnement. Si grand que soit le nombre des alevins, immergés ainsi chaque année, il est un peu mesquin en regard de la formidable fécondité des animaux marins et des innombrables chances de destruction qui les menacent. Il semble aussi établi, après les expériences faites par MM. Fabre-Domergue et Biétrix, au laboratoire de Concarneau, que les alevins obtenus artificiellement ne sont pas, au moment de leur immersion, aptes à lutter pour l'existence. Les résultats de ces tentatives doivent donc être accueillis avec un prudent scepticisme. Toutefois, il faut reconnaître que les Américains

ont réussi à acclimater dans les eaux du Pacifique une espèce d'alose propre au versant de l'Atlantique. Quoi qu'il en soit de ces essais, ils sont des plus intéressants à suivre.

Mais voici une industrie plus pratique : la Pisciculture marine, déjà pratiquée par les Romains. Les nombreux réservoirs à poissons du bassin d'Arcachon, dans lesquels on fait entrer par le procédé fort simple des courants les alevins et les jeunes de diverses espèces comestibles, rapporte, paraît-il, à leur propriétaire jusqu'à 300 francs l'hectare, et cela sans main-d'œuvre coûteuse. Un seul de ces établissements a livré en 1895 a la consommation pour 79,855 francs de poisson. Mais qu'est cela en comparaison de l'immense et merveilleuse exploitation piscicole de Comacchio, dans les lagunes de l'Adriatique, qui produit annuellement 900,000 kilos de poissons et occupe, fait vivre depuis des siècles toute une population? Mentionnons aussi les singuliers essais de « domestication » du poisson comestible tentés à Port-de-Bouc par M. Vidal.

Tout un chapitre est consacré au homard et à la langouste. On y suit avec toute la curiosité qu'ils méritent les travaux des laboratoires d'Helgoland, de Concarneau, de Flödevig et de Saint-Andrews sur la reproduction, la biologie et l'élevage de ces crustacés.

C'est en France, dans la seconde moitié de ce siècle, que, sous l'influence de Coste et du commissaire de la marine de Bon, s'est créée l'ostréiculture. Il va sans dire qu'elle occupe à elle seule un bon tiers de l'ouvrage. C'est là en effet une industrie qui a atteint son maximum de développement et qui donne si bien tout ce qu'elle peut donner, que la production étant supérieure à la consommation, elle traverse en ce moment une crise économique dont M. Roché envisage la gravité et les remèdes. Il n'a eu garde d'oublier non plus la mytiliculture, les moules dodues dont l'importance dans l'alimentation des classes pauvres tend à devenir de plus en plus considérable. Enfin un dernier et court chapitre est consacré aux essais jusqu'ici négatifs tentés en vue de la production des éponges industrielles.

En exprimant le regret de ne pas trouver à la fin d'un pareil ouvrage un index des mots techniques qui y figurent en si grand nombre, on risque de paraître un peu trop profane. Que serait-ce si l'on se plaignait de l'abus des diagrammes et des graphiques qui encombrent aujourd'hui les livres scientifiques? Un bon tableau habilement dressé en dit plus que beaucoup de petites montagnes savamment graduées, de sections de cercle dont les proportions relatives s'imposent si peu qu'on est obligé de les accompagner des chiffres qu'elles représentent. Au reste, si l'auteur est clair, cela ne gâte guère son ouvrage. C'est le cas de M. Roche.

LOUIS DENISE.

Beethoven et Wagner. *Essais d'histoire et de critique musicales*, par Teodor de Wyzewa. Paris, Perrin, 1898, in-12 de 261 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ils sont pleins d'intérêt et d'aperçus nouveaux ces *Essais d'histoire et de critique*. M. Teodor de Wyzewa est un fin lettré, doublé d'un musicien érudit, et l'on trouve vraiment plaisir et profit à étudier en sa compagnie le génie de Beethoven et de Wagner. Louis van Beethoven était d'origine flamande. Son grand-père avait quitté Louvain pour venir occuper à Bonn un emploi de maître de chapelle à la cour de l'archevêque de Cologne ; son père fut chantre médiocre à la chapelle électorale, et s'adonna dès sa jeunesse à l'ivrognerie ; sa mère était intelligente et dévouée ; elle mourut phtisique. Tels furent les parents du grand musicien et M. de Wyzewa discerne avec sagacité ce que Beethoven dut à chacun d'eux et ce qu'il y eut d'inné et de permanent dans sa nature intime. Puis il raconte sa vie laborieuse et triste, analyse ses principales œuvres, fixe la genèse de son talent, cite deux lettres curieuses adressées par le grand compositeur à Gœthe, et donne un compte rendu des plus remarquables d'une représentation de *Fidelio* à l'opéra de Bruxelles. C'est surtout en s'aidant des travaux de M. H.-S. Chamberlain, que M. de Wyzewa s'est attaché à révéler dans leurs moindres détails les intentions artistiques de Richard Wagner. J'admets volontiers le mérite du critique anglais, mais je crois que le regretté Alfred Ernst, dans ses deux livres : *Richard Wagner et le Drame contemporain* et l'*Art de Richard Wagner*, avait plus profondément fouillé et plus éloquemment commenté l'œuvre poétique et musicale du maître de Bayreuth. L'auteur a particulièrement étudié la biographie de Wagner, sans toutefois se préoccuper de la plupart des incidents de sa vie privée, et il consacre un chapitre très intéressant aux rapports qui unirent Wagner à Frederic Nietzsche. La véritable histoire de cette amitié fameuse qui dura sept ans et ne reposa que sur des malentendus est maintenant fixée grâce au volume publié l'an dernier à Leipzig (*Das Leben Friedrich Nietzsche's*) par Mme Élisabeth Fœrs, sœur du philosophe. Nietzsche rêvait la fondation d'un paganisme allemand, et il avait cru trouver un auxiliaire puissant dans le chantre du « Crépuscule des Dieux. » C'est à Bayreuth qu'il reconnut son erreur. Il souffrit cruellement de sa déception et sa souffrance excuse quelque peu les jugements qu'il porta plus tard non contre la musique, mais contre les idées et les conceptions poétiques de son ami. — A la fin de ce volume, M. de Wyzewa a esquissé avec goût les profils de Haendel et de Schubert, et transcrit une conférence qu'il fit à Paris en 1897, sur « Un Mozart inconnu », et qui mérite dans une certaine mesure son titre, par la nouveauté de divers aperçus et par l'étude critique de plusieurs œuvres de l'auteur de *Don Juan*, singulièrement dénaturées par les chefs d'orchestre et directeurs d'opéra.

Raoul Loky.

LITTÉRATURE

Homère. Étude historique et critique, par VICTOR TERRET. Paris, Fontemoing, 1899, gr. in-8 de XI-640 p., avec quinze gravures et quatre cartes hors texte. — Prix : 15 fr.

Quelle gloire est comparable à la gloire poétique, et quel héros de l'histoire a été étudié, discuté, célébré à l'égal d'Homère? Voici que M. Terret a voulu élever son monument en l'honneur du « dieu de la poésie .» Dans un volume d'aspect imposant il s'est proposé (selon ses propres expressions) » de convaincre et d'intéresser les hommes de bonne foi qui, étrangers aux grands travaux d'érudition, cherchent une solution consciencieusement motivée de la question homérique » (p. XI). Disons tout de suite que, comme M. Bertrin, dont il s'est inspiré, c'est un tenant fervent de l'opinion traditionnelle, sur lequel les arguments d'un Wolf et d'un Lachmann n'ont pas plus de prise que les traits des Troyens sur le bouclier d'Ajax. Résumons de notre mieux son vaste et savant plaidoyer.

C'est « un cœur ionien qui bat dans la poitrine d'Homère », né sans doute à Smyrne en Éolide, mais composant ses épopées à Chio au milieu des Ioniens : ses vers, conservés intacts par la tradition orale, et constituant chez les Hellènes le fond de ce qui représentait alors l'enseignement classique, ont été fixés à Athènes dans une édition-type avant la fin du VIe siècle. Parmi les critiques alexandrins, Aristarque est mis au premier rang pour avoir rejeté dans l'explication d'Homère les idées préconçues des philosophes. Les *chorizontes* eux-mêmes ne trouvent pas grâce devant M. Terret, qui invoque la diversité du sujet et de l'action extérieure pour rendre compte des discordances entre l'*Iliade* et l'*Odyssée*, discordances qu'il ne juge pas aussi « dénaturantes » que la plupart des critiques modernes. Suit un bref et impartial abrégé des *Prolégomènes* qu'il appelle « une belle œuvre d'érudition, composée avec la méthode vigoureuse qui convient à un travail scientifique .» Dans les poèmes homériques l'école esthétique découvre une représentation figurée des mythes de l'Inde : M. Terret n'y voit que la pure tradition hellénique. A l'école de Lachmann il reproche un véritable scepticisme littéraire : « c'est par une nécessité toute naturelle que l'epopée grecque contient un certain nombre de contradictions et d'incohérences » (p. 109). Quant au mélange des formes dialectales mis en relief par l'école philologique, il n'y a pas à en tenir compte à une époque où l'on ne connaissait ni grammaire ni grammairiens. Et M. Terret de conclure : « Construites sur un plan régulier, l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont été complètes dès leur origine et irrevocablement fixées dans leur texte » (p. 126). Que l'on considère la variété et le charme des épisodes, ou l'unité de conception, et l'intérêt dramatique de l'ensemble,

« tout y est force, vie et clarté. » Tout ceci contredit directement la théorie déclarée « ingénieuse » de M. Maurice Croiset, composant l'œuvre primitive de chants isolés, mais connexes, reliés entre eux par la suite même des événements.

Ces affirmations générales sont corroborées par une analyse critique des deux épopées, laquelle n'occupe pas moins de trois cents pages. Il ne saurait être question de suivre ici pas à pas les efforts consciencieux tentés par l'auteur pour répondre, après tant d'autres, à toutes les objections de ses adversaires et justifier les innombrables passages ou les chants devenus suspects d'interpolation. Lui-même présente son point de vue comme « un moyen terme entre la croyance dogmatique ou l'admiration un peu aveugle des anciens, et la mesquine sévérité ou le scepticisme railleur de plusieurs savants modernes » (p. 292). Un chapitre spécial est consacré aux personnages, aux récits et aux descriptions homériques : autant de sujets qui doivent être ou paraître épuisés. Enfin dans une troisième et dernière partie, intitulée *Bibliographie homérique*, M. Terret passe en revue d'abord les principaux manuscrits de l'*Iliade* (les plus anciens sont des fragments sur papyrus égyptiens), et de l'*Odyssée* (aucun n'est antérieur au XIIe siècle), les diverses éditions marquantes qui se sont succédé depuis la Renaissance, et les principaux travaux (au nombre de plus de treize cents) consacrés à Homère et à son œuvre par la critique européenne au cours du XIXe siècle. Si étendue qu'elle soit, cette liste est loin d'être complète : d'ailleurs les noms allemands, comme on peut s'y attendre, y sont en grande majorité. Dix-neuf planches ou cartes, dont quelques-unes d'une utilité très discutable, accompagnent l'ouvrage où l'on rencontre sans doute des pages d'allure un peu déclamatoire, mais qui se recommande en général par une dialectique sobre et une polémique de bon ton. Et pour terminer par une remarque toute personnelle, je dirai que des deux références aux *Lois* de Platon que donne une note de la page 4, la première n'a pas de valeur et la seconde est inexacte.

C. Huit.

Le Drame d'Alexandre Dumas, par Hippolyte Parigot, étude dramatique, sociale et littéraire. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 437 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est certes pas une œuvre banale que la thèse qui a valu à M. Parigot le titre de docteur et les compliments de la Sorbonne... Le sujet par lui-même fut déjà presque une audace : comparer *Horace* et *Charles VII chez ses grands vassaux*, passe encore, puisque *Charles VII* est en vers et relève de l'Odéon. Mais d'instituer une étude sur la *Tour de Nesle*, quel scandale ! et quelle aberration de consacrer soixante pages à *Antony !* — S'il se trouvait cependant que ce théâtre du « père »

Dumas, sans être tout à fait étranger à la littérature, puisqu'il y plonge par ses racines et qu'il y a jeté la semence féconde des œuvres plus académiques de Dumas fils, d'Augier, de Sardou et des autres, fût éminemment représentatif d'une époque, et qu'il exerçât sur l'âme du peuple une action bien autrement forte, bien autrement large que les pièces les plus vantées de nos théâtres à la mode, n'y aurait-il pas à l'étudier sérieusement, non pour en rire, un intérêt historique et social de premier ordre ? M. Parigot l'a pensé et c'est pour cela qu'il a, comme il le dit, bravé le ridicule d'étudier la *Tour de Nesle*, au lieu de s'en moquer. Je suis bien loin de l'en blâmer : tout au contraire, je lui reprocherais plutôt d'être encore trop critique littéraire, trop professeur de rhétorique, et, par habitude, par respect de la Sorbonne, ou faute peut-être d'une ferme doctrine morale, de n'avoir pas encore poussé assez avant sa pointe dans ce sens-là, de n'avoir pas laissé très vite les souvenirs et les préoccupations littéraires, pour analyser et discuter à fond les sentiments, les idées, les thèses qui bouillonnent dans le théâtre romantique, et dans la génération de 1830. — Puisque j'en suis aux regrets qu'on éprouve toujours devant un beau livre de ne pas le trouver plus long et plus complet, je dirai aussi que M. Parigot a sans doute eu le tort de ne pas se défier suffisamment de notre ignorance qui, à l'égard de Dumas père, est grande. Avez-vous *Kean* ou *Angèle* bien présents à l'esprit? J'avoue pour ma part n'avoir jamais lu *Richard Darlington* ni le *Chevalier de Maison-Rouge*... Et j'en rougirais davantage, si du caractère très vague et très « à-côté » de la discussion en Sorbonne je n'avais eu le sentiment très net que ces Messieurs chargés d'argumenter n'en savaient guère plus long que moi. Il eût donc été bon, je crois, au risque de nous humilier, de nous rafraîchir la mémoire. Et j'aurais désiré aussi, pour qu'après cette étude, vraiment définitive, sur le théâtre d'Alexandre Dumas, on n'eût plus besoin de rien lire, que liste nous fût dressée, méthodique autant que possible, de toutes les productions dramatiques de cet improvisateur d'une si déconcertante fécondité. — Des réserves à faire sur tel ou tel point, je n'en manquerais pas en face d'un livre si touffu d'idées personnelles. Je ne vois pas bien, par exemple, en quoi *Diane de Lys* ou le *Demi-Monde* sont moins romantiques que *la Princesse Georges*, *Denise* ou *Francillon*, et je prétends, au contraire de M. Parigot, que Dumas fils s'est de plus en plus distingué de son père à mesure qu'il s'en est éloigné davantage, quelque romantisme d'ailleurs qu'on trouve dans *l'Étrangère* ou *la Princesse de Bagdad*. Je ne crois pas non plus qu'il y ait de différence essentielle entre le drame et la tragédie ; et je crains que dans la façon de définir le drame en général d'après celui de Dumas, pour conclure ensuite que Dumas est le génie même du drame, il n'y ait quelque chose comme un cercle vicieux. Et il y a

enfin un peu d'éparpillement, certain vagabondage d'imagination ou de mémoire, même quelques redites dont la verve en tout sens de Dumas est un peu la cause. Et il y a trop d'esprit enfin, un jaillissement exubérant de souvenirs non pas banals, de réminiscences distinguées, d'allusions ou de citations rares... Mais quelle richesse aussi ! Richesse d'érudition d'abord. Personne à coup sûr ne connaît mieux le théâtre romantique, et le mélodrame, et Pixérécourt lui-même, que M. Parigot. Et il connaît à fond, pour lui avoir consacré un précédent volume qu'on étudie en Allemagne plus qu'on ne le lit en France, le *Théâtre d'hier*, celui de Scribe, Augier, Dumas fils et Sardou. Mais il possède aussi ceux qui furent les maîtres de nos romantiques ; et comme Dumas a puisé partout, voulant, dans sa première partie, raconter « l'éducation de son esprit » il a dû compulser non seulement Beaumarchais, Mercier et Pixérécourt, mais Shakespeare, et Byron, et Walter Scott, et Schiller, et Gœthe, aussi V. Hugo, et les romans de M. de Beauvoir. Cela nous vaut et des chapitres pleins de franchise sur les horreurs de Shakespeare, sur le pathos de Schiller, sur le bric-à-brac du décorateur Walter Scott, et une multiplicité de rapprochements qui prouvent — avec surabondance — que tous ces grands créateurs de 1830 furent surtout d'effrontés pillards. Ajoutons que, grâce à ses relations avec Dumas fils, il a de l'inédit plein les mains : c'est le premier drame de Dumas, un *Fiesque de Lavagna* où se révèle son instinct du théâtre aux prises avec la « littérature » de Schiller ; ce sont les manuscrits originaux de plusieurs de ses pièces, de *Christine* ou de *Charles VII*; ce sont les lettres d'Alexandre Dumas à Mme Mélanie W..., qui nous donnent le fond « historique » d'Antony, ou si l'on veut, la répétition avant la première... Tout cela déjà donne du prix au livre. — Riche aussi est M. Parigot d'une finesse très minutieuse à démonter pièce à pièce tout ce Guignol formidable... et amusant. *Drames tragiques*, qu'il fallait peut-être appeler simplement drames en vers, s'ils sont si loin de la tragédie classique, c'est-à-dire : *Christine, Charles VII* et *Caligula*, pris commes types ; *drames historiques* représentés par *Henri III*, *Catilina* et *le Chevalier de Maison-Rouge* ; *drame populaire* de cape et d'épée, avec *la Tour de Nesle* ; *drame moderne*, *drame social* avec *Antony* et *les suites d'Antony*, en tout cela, M. Parigot, sous la variété des décors, sait découvrir, pour nous la montrer, l'âme toujours la même de la génération romantique: âme tumultueuse et déchaînée, travaillée par l'orgueil, l'égoïsme et la fièvre de jouir, depuis la Révolution et Bonaparte croyant tout possible avec de l'audace, du muscle, « du génie à bras tendu », troublée pourtant, en son intime, de sa faiblesse devant la femme, et révoltée contre la Tradition, contre la Loi, contre la Société, et travaillée déjà des chimères qui vont éclore en 1848... Fiesque, Yakoub, Buridan,

Antony, c'est, l'auteur nous le montre clairement, toujours le même héros, le héros populaire, qui séduit, par son air de grandeur, l'imagination de la foule, qui incarne ses rêves et ses revanches, ses appétits et ses haines... — Riche enfin est l'écriture de M. Parigot ; riche d'esprit, je l'ai déjà dit, riche de figures neuves, de tours personnels et hardis, riche de brillant et presque avec excès. Qui lira les premières pages où est peinte avec éclat la fantasmagorie éblouissante de l'époque romantique, sera frappé tout de suite par ce style flamboyant, et sentira, même s'il ne le goûte pas sans réserve, qu'il est devant l'œuvre amoureusement travaillée d'un écrivain très distingué.

GABRIEL AUDIAT.

Storia della letteratura inglese dalle origini al tempo presente, di A.-R. LEVI. Volume primo. *Dal periodo celtico alla morte di Elisabetta (55 av. C. a. 1603).* Palermo, Reber, 1898, in-8 de XV-583 p. — Prix : 7 fr.

L'histoire de la littérature anglaise de M. Levi doit comprendre deux volumes. Dans le premier que voici, et qui s'arrête à Shakespeare, il y a à louer plusieurs qualités : le récit est clair et bien ordonné (malgré des digressions inutiles sur Richard Cœur de Lion et sur Robin Hood); les citations sont nombreuses, bien choisies, bien traduites, les appréciations d'ordinaire judicieuses, quoiqu'elles manquent souvent d'originalité, parfois aussi de précision; enfin l'auteur, en dehors des textes dont il s'occupe, a fait de vastes lectures; il a étudié ou parcouru un grand nombre d'ouvrages de critique et d'érudition. Mais pourquoi s'est-il servi presque exclusivement d'éditions et de travaux déjà anciens? C'était vouloir ignorer le résultat des recherches modernes, et il en est puni puisqu'il continue, par exemple, d'attribuer à Caedmon les poèmes auxquels son nom est à tort attaché (p. 41 et suiv.) et à Chaucer la *Cour d'amour* (p. 147) et le fort douteux *Roman de la Rose* (ibid.), de croire aux prétendus voyages de Mandeville (p. 135-137), de donner pour établie une chronologie des œuvres de Shakespeare aujourd'hui insoutenable (p. 410). Ce ne sont pas là, malheureusement, les seules ni les plus graves erreurs. Les premiers chapitres, outre que bien des assertions suspectes y sont reproduites sans défiance, renferment d'étranges confusions; il y est question (p. 44) de la conversion des Bretons au VIIe siècle; ces mêmes Bretons reparaissent (p. 63) pour haïr les Normands et être maltraités par eux (p. 64). Comme spécimen authentique de leur littérature, M. Levi n'hésite pas à nous citer l'hymne que Tacite attribue à Galgacus; par contre les Saxons héritent de la ballade du roi Lear (?), tirée de l'Edda (p. 26) ! Jusqu'ici l'on tenait cette légende pour celtique et M. Levi même la raconte d'après un vieux chroniqueur gallois qu'il ne nomme pas : celui-ci a-t-il donc été la chercher en

Islande? Tout ce qui touche à l'histoire de la langue est encore bien plus sujet à caution. On apprendra certainement avec surprise que l'anglo-saxon a le caractère monosyllabique de l'anglais (p. 24), que l'anglo-normand était un français vieilli et provincial, différent du parler normand « par l'articulation plus forte de certaines syllabes et surtout des consonnes finales » (p. 130), que l'anglo-saxon, après deux cents ans d'oubli, a reparu sous un nom nouveau (p. 133; il ne s'est jamais appelé qu'*englisc* ou *english* même au temps d'Alfred), qu'il est difficile d'expliquer l'origine des pronoms *they*, *them*, *their*, que les Saxons prononçaient (sic) *hi*, *hem*, *hir* (p. 134), que la préposition *to* a remplacé au XIIIe siècle un préfixe *ge* de l'infinitif (ibid.), etc. Autant de mots, autant d'erreurs; l'auteur a recueilli, sans les contrôler, les dires de gens incompétents, et ce manque de critique, ce souci insuffisant de l'exactitude se retrouvent, quoique à un moindre degré, dans les parties plus proprement littéraires de l'ouvrage. Qu'eût-il coûté à M. Lévi de vérifier les titres des ouvrages qu'il cite? Un certain nombre sont gratuitement transformés et deviennent méconnaissables. Le titre moderne de *miss* appliqué à la fille de Shakespeare (p. 392), ou l'omission du prénom dans *Sir Mandeville* (p. 139), ne sont pas non plus de simples fautes d'impression. L'auteur donne comme établis des faits, ou des renseignements qui sont au moins douteux (rencontre de Chaucer et de Pétrarque (p. 146); présence de Shakespeare à l'école de Stratford (p. 387); catalogue des lectures du même Shakespeare, (p. 453). Il lui arrive même de lâcher entièrement la bride à son imagination, comme dans la longue et fantaisiste description des réunions de la *Sirène* (p. 405-407); là l'invention extravagante se complique d'anachronisme. Les cinq chapitres consacrés à Shakespeare contiennent, il n'est que juste de le dire, des études plus sérieuses, mais on regrette souvent qu'une analyse plus serrée n'y ait pas remplacé des dithyrambes vagues, des assertions hasardées et contestables (Voir par exemple, ce que dit l'auteur sur le caractère unique de Richard III dans le théâtre universel (p. 495), sur le défaut du libre arbitre chez les personnages de Shakespeare! (p. 384), sur le style « convulsif » et « névrotique » du poète (p. 383). Quelques définitions sont bien étranges : Roméo est l'Hamlet de l'amour (p. 383), Shylock un Rothschild doublé d'un talmudiste (ibid.).

Ces exemples et bien d'autres qu'il est inutile d'énumérer, montrent que ce premier volume, malgré des qualités, a besoin d'une révision sérieuse. Souhaitons de trouver dans le second plus de rigueur scientifique et d'exactitude.

A. Barbeau.

Shakespeare en France sous l'ancien régime, par J.-J. Jusserand. Paris, Colin et Cie, 1898, in-12 de 389 p. — Prix : 4 fr.

Le livre de M. Jusserand nous donne plus encore que n'en promet le titre ; il forme, surtout dans les deux premières parties (du XVIe au XVIIIe siècle) un précis on ne peut plus intéressant et curieux de toute l'histoire des relations littéraires entre la France et l'Angleterre pendant une fort longue période. En France, pendant des siècles, l'influence littéraire de l'Angleterre est nulle ; malgré toutes sortes d'occasions, les auteurs anglais sont tous également ignorés, sauf ceux qui ont écrit en latin ; personne même n'apprend la langue anglaise ; c'est l'italien et l'espagnol seuls qui ont la faveur, ainsi que les lettres italiennes et castillanes. En 1685, pour la première fois, le nom de Shakespeare est imprimé sans plus, dans une énumération de poètes anglais ; il partage d'ailleurs le sort de presque tous ses compatriotes. C'est le XVIIIe siècle qui change tout ; l'Angleterre, pour diverses raisons, devient successivement objet de curiosité, d'intérêt, d'engouement. L'abbé Prévost passe la Manche et voit jouer des pièces du grand dramaturge ; Voltaire le révèle définitivement à la France en 1734 dans ses *Lettres philosophiques*. Il aura beau plus tard se retourner contre le barbare, le « sauvage ivre » ; la curiosité est éveillée, une traduction partielle a été publiée. Encore un peu de temps et, en 1776, paraît la traduction complète de Letourneur ; le « sauvage ivre » envahit notre scène, apprivoisé et assagi par Ducis ; il triomphe enfin en personne et prépare la révolution romantique. Curieuses alternatives, comme l'on voit ; elles étaient déjà connues dans leurs grandes lignes, mais M. Jusserand a renouvelé tout son récit par des indications et des traits inédits ou peu connus, par la plus agréable et la plus piquante exposition. Dans son livre et dans la belle thèse de M. Texte, on peut suivre maintenant, excellemment résumée, toute l'histoire de l'influence que les lettres anglaises ont exercée sur les nôtres jusqu'au début de ce siècle.

A. Barbeau.

L'Influsso del pensiero latino sopra la civiltà italiana del medio evo, da Francesco Novati. Milano, Hoepli, 1899, in-12 de XIV-269 p. — Prix : 4 fr.

Quelque idée que l'on se fasse du haut moyen âge, c'est à cette époque que se sont constituées les diverses nationalités de l'Europe moderne, chacune avec son génie propre, ses traits distinctifs et particuliers : de là l'intérêt indiscutable que ces siècles encore incomplètement connus offrent à l'historien de la civilisation. — Dans une solennité académique en 1896, M. Novati avait choisi pour thème de son discours « l'influence de la pensée latine sur les premiers développements de la culture italienne » : favorablement accueilli, ce

travail avait cependant soulevé des objections que l'auteur s'est fait un devoir d'examiner, et aujourd'hui il réimprime son œuvre « revue, corrigée et augmentée. » Le livre, dont la seconde moitié est occupée tout entière par des notes justificatives, témoigne d'un savoir étendu et de la connaissance des meilleures méthodes. Décadence des études sous la domination des Ostrogoths et des Lombards, en dépit des efforts d'un Boèce et d'un Cassiodore ; au xe et xie siècles infériorité manifeste de l'Italie comparée à la France en ce qui touche l'éloquence et la poésie, tandis que la médecine va être enseignée avec éclat à Salerne, le droit à Rome, à Ravenne, à Pavie et à Bologne ; puis l'éducation littéraire reparaissant avec le réveil des anciennes traditions romaines qui faisaient de l'Italie « la reine du monde », si bien qu'au xiiie siècle l'*ars dictandi* se précise et se développe dans la péninsule avec plus de succès que dans n'importe quelle autre partie de l'Europe : voilà les thèses saillantes de cette intéressante composition où sont élucidés bien des points obscurs de l'histoire littéraire. Chemin faisant, M. Novati prend résolument la défense de saint Grégoire et de la Rome du xe siècle contre certaines sévérités exagérées de Giesebrecht et de Gregorovius. A propos de l'épître dédicatoire adressée à Philippe le Bel par Laurent d'Aquilée, « regens Parisius » (p. 251) et composée d'après M. Novati, entre 1294 et 1314, je note que M. Delisle a montré qu'elle ne pouvait être ni antérieure à 1298, ni postérieure à 1302.

C. Huit.

HISTOIRE

Egipto y Asiria resuscitados, por Ramirez Fernandez Valbuena. Segunda parte. Toledo, Raphaele Menor (1898), gr. in-8 de xii-612 p., avec 32 gravures. — Prix : 7 fr.

Nos lecteurs connaissent déjà l'important ouvrage que M. le chanoine pénitencier de Tolède consacre à essayer de renouveler l'exégèse un peu vieillie de l'Espagne pour la mettre au courant de l'érudition et de la science contemporaines (*Polybiblion*, t. LXVI, p. 151 et 152). L'Espagne avait été au xvie siècle comme la terre classique de l'exégèse et de la théologie, et peut encore la redevenir, mais à condition qu'elle prenne sa part des découvertes modernes, qu'elle se les assimile pour en faire son profit. C'est ce qu'a parfaitement compris M. l'abbé Valbuena, c'est pour cela qu'il s'applique avec tant de zèle à vulgariser dans son pays natal les conquêtes de l'Égyptologie et de l'Assyriologie. Son premier volume n'a pas reçu partout l'accueil empressé dont il paraissait digne à nos yeux. Mais l'auteur a eu le bon esprit de ne pas se décourager pour cela. Il a, au contraire, poursuivi sa tâche avec une nouvelle ardeur, et voici qu'il nous donne son

second volume en annonçant pour un avenir prochain l'apparition d'un troisième, qui sera le dernier d'après le plan qu'il s'est tracé.

Le second volume, celui dont j'ai à m'occuper aujourd'hui, embrasse l'histoire du peuple juif depuis la mort du patriarche Joseph (1665), jusqu'à celle du prophète Samuel (1077 avant Notre-Seigneur). Mais les éclaircissements de M. Valbuena ne s'étendent, on le devine, qu'aux points controversés ou demeurés mal connus avant notre siècle. La situation géographique de la terre de Gessen *Egipto y Asiria*, t. II, p. 16-35), attire en premier lieu son attention; il la fixe au nord-est, dans le delta du Nil, et s'en sert plus tard pour établir contre le P. Sicard, Ebbars et d'autres égyptologues, que les Hébreux, au moment de leur sortie, ne se trouvaient ni à Memphis, ni à Tanis, mais aux environs de Ramsès, sur la route du Caire à Suez (*Ibid.*, p. 157-169). Le passage de la Mer Rouge retient plus longtemps encore notre auteur, qui n'a pas de peine à prouver contre les rationalistes, qu'il y a là un miracle de premier ordre (*Ibid.*, p. 157-233, mais principalement les pages 218 et suiv.). La manne et d'autres prodiges analogues lui donnent vraisemblablement occasion de prendre à partie les rationalistes anglais, allemands, français et même espagnols, et d'établir contre eux qu'on ne peut expliquer naturellement de pareils faits sans mentir à l'histoire (*Ibid.*, p. 266 et suiv., Castelar, Echegaray et d'autres auteurs espagnols sont combattus, p. 207 note 2, et ailleurs, *passim*). M. Valbuena n'oublie pas non plus de prouver que la religion mosaïque n'a rien de commun dans son essence avec les dogmes et les pratiques religieuses qui avaient cours en Égypte à l'époque des Pharaons (*Ibid.*, p. 322-350). Mais l'espace me manque pour analyser plus longuement cet important volume.

En ce qui concerne l'érudition de l'auteur, elle est aussi variée qu'étendue. Elle n'embrasse pas seulement les auteurs français et espagnols. Les égyptologues et assyriologues allemands et anglais ont été semblablement utilisés dans une large mesure. M. Valbuena nous fournit des renseignements qui appartiennent aux mois d'avril et d'août 1896 (*Egipto y Asiria*, p. 448-450, p. 321). Son érudition ne saurait donc être accusée de se trouver en retard.

L'illustration ne fait pas non plus défaut : trente-deux gravures en ornent les pages et lui donnent un nouveau prix. Quelques-unes auraient gagné à être coloriées, mais l'inconvénient ne mérite pas qu'on insiste sur ce point.

M. l'abbé Valbuena a bien mérité de l'Espagne par sa savante publication. Il met entre les mains de tous ceux qui s'occupent de l'étude de l'Ecriture sainte, un puissant instrument de travail. Le renouvellement de l'exégèse espagnole en sera le fruit. FRANÇOIS PLAINE.

Die Rückkeher der Papste Urban V und Gregor XI von Avignon nach Rom, von Dr Kirsch. 6e volume des *Quellen und Forschungen aus dem Gebiete der Geschichte*, publiées par la Görresgesellschaft. Paderborn, Schœning, 1898, in-8 de LXI-328 p. — Prix : 17 fr. 50.

Les éléments de la présente publication ont été entièrement empruntés aux registres de la Chambre apostolique du Vatican, principalement à la série des *Introitus* et *Exitus*. Mgr Kirsch en a extrait toutes les mentions constatant les dépenses faites à l'occasion des retours d'Urbain V et de Grégoire XI à Rome (préparatifs, frais de voyage, frais de réinstallation). Ce n'est donc pas sous son aspect politique ou religieux qu'il considère ce grand événement. Son livre n'en est pas moins d'une très grande importance, même pour l'histoire générale. Faire accomplir, à une aussi lourde machine que la curie romaine, le voyage d'Avignon à Rome, était en soi, et indépendamment des embarras diplomatiques et militaires, une entreprise singulièrement ardue. Il est intéressant de voir en détail comment on l'a exécutée. Quand on en a bien mesuré la difficulté, quand, par exemple, on a suivi pas à pas Grégoire XI dans son terrible voyage, si long, si compliqué et si coûteux, on comprend mieux combien était puissante la force d'inertie qui retenait la curie enchaînée à Avignon comme par son propre poids. On sent que le temps n'est pas loin où la cour pontificale, si longtemps capitale ambulante de la chrétienté, va se fixer définitivement. Quelques-uns des articles de dépenses ne laissent pas d'être assez piquants. On sait que Pétrarque, parmi les motifs de la répugnance qu'éprouvaient les cardinaux à quitter Avignon, signale leur désir de ne pas s'éloigner du pays béni qui produit le vin de Bourgogne. Croirait-on que ce qui pouvait passer pour une plaisanterie trouve dans les comptes une curieuse confirmation; on paya, en effet, d'assez fortes sommes pour le transport à Rome d'une provision de vin de Beaune. Le voyage n'était pas la seule difficulté. Il fallait se réinstaller dans l'État pontifical, dans Rome, depuis si longtemps laissée à l'abandon. Là encore, les comptes, qui mentionnent tant de réparations, de reconstructions, font toucher du doigt, mieux peut-être encore que les éloquentes déclamations d'un Pétrarque, l'effroyable délabrement de la Rome du XIVe siècle. Ils sont aussi une source importante pour l'histoire de l'art et l'archéologie, notamment ceux qui concernent les travaux faits au palais du Vatican. Il va de soi, encore, que les textes recueillis par Mgr Kirsch apprennent beaucoup de choses sur les détails du fonctionnement de l'administration pontificale. Ils mettent en lumière un fait capital : c'est que cette administration, aussi bien lors du voyage de Grégoire XI que lors de celui d'Urbain V, fut pour ainsi dire dédoublée ; toute une partie du personnel, et notamment du personnel de la Chambre, restant à Avi-

gnon, où continuaient à affluer les ressources provenant de la France. Mgr Kirsch remarque avec raison combien cette circonstance a matériellement facilité le schisme. Clément VII n'eut qu'à rentrer à Avignon pour y trouver une cour et une administration tout organisées. Ajoutons enfin que ce livre est d'un grand intérêt pour l'histoire économique. Quantité de sortes de monnaies y sont mentionnées, avec des indications précises sur leurs valeurs respectives. Quantité de chiffres, relatifs à une région et une période bien délimitées (ce qui les rend vraiment utilisables), permettent de se faire une idée du pouvoir d'achat des métaux précieux et du taux des salaires. Il est inutile de prévenir ceux qui connaissent les publications antérieures de Mgr Kirsch que les textes sont édités avec soin, précédés d'une introduction qui résume les principaux résultats acquis, et qu'un index des noms propres facilite le maniement de l'ouvrage. E. JORDAN.

La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours, par ED. DRIAULT. Paris. Alcan, 1898, in-8 de XVI-408 p. — Prix : 7 fr.

M. Driault prend le mot de Question d'Orient au sens le plus large : dans l'ordre du temps, il pousse ses recherches jusqu'au règne de Justinien ; dans l'ordre géographique, il nous fait parcourir les régions les plus diverses : Algérie et Soudan, Egypte et Éthiopie, Perse, Inde, Indo-Chine, Chine et Japon ; mais nul ne lui en saura mauvais gré, car l'ouvrage forme un tout homogène dont les parties habilement disposées se groupent dans une savante harmonie autour de quelques idées simples et judicieuses.

Quelques chapitres très résumés sont consacrés aux périodes les plus anciennes ; dès la page 38 commence le XVIIIe siècle, et à la page 104 nous abordons la période contemporaine avec l'histoire de l'émancipation des Hellènes. A partir de là, le développement devient de plus en plus détaillé ; c'est ainsi que dans un tableau bien composé, les lointains restent vagues et que les plans prennent un contour de plus en plus net à mesure qu'ils se rapprochent du spectateur.

Je ne saurais trop recommander les pages où se trouve exposée l'histoire des massacres d'Arménie ; plus de mensonges comme les Turcs avaient su en accréditer en Europe, plus de ces exagérations que l'émotion, la pitié, l'indignation excusent, mais que l'histoire a le devoir de rejeter. Les dernières pages montrent la relation nécessaire qui unit le problème ottoman avec les questions annexes ; de nouveau le récit devient plus sobre de détails, et quelques mots suffisent à faire saillir les points essentiels par lesquels les événements récents, qui se sont produits en Afrique et en Asie se rattachent au sujet.

Les faits, les dates qui se pressent dans ce livre laissent peu de place

aux considérations générales ; l'exactitude est la qualité que l'auteur a recherchée avant toute autre et il a réussi ; peut-être s'est-il glissé çà et là quelque légère inexactitude : ainsi, en lisant le dernier volume du récit de la captivité de Slatin Pacha, qui vient de paraître, j'ai constaté quelques erreurs dans le récit des événements qui se sont passés autour de Khartoum vers 1885.

Une opinion de M. Driault que je ne puis accepter, et que malheureusement il n'est pas le seul à mettre en circulation, c'est la prétendue aptitude civilisatrice de l'islamisme ; on veut en faire une transition entre le fétichisme et le christianisme, alors que le musulman est irrévocablement écarté de notre civilisation. J'ai recueilli sur ce point de nombreux témoignages de missionnaires et d'officiers. Que M. Driault lise les rapports de nos compatriotes qui viennent du Soudan et il changera très probablement d'avis. — Il ne me reste plus qu'à le féliciter d'avoir écrit un livre instructif, où se trouvent réunies toutes les notions historiques dont ont besoin ceux qui veulent étudier sérieusement la question d'Orient.

P. Pisani.

L'Angleterre en Égypte, par Sir Alfred Milner ; traduit de l'anglais par M. F. Mazuc, ancien inspecteur général des finances d'Égypte. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-8 de vi-509 p. — Prix : 7 fr. 50.

Sir Alfred Milner est aujourd'hui gouverneur général de la colonie du Cap. Avant d'être appelé à ces hautes fonctions, il avait passé deux années en Égypte en qualité de sous-secrétaire d'État au département des finances ; et, profitant de son séjour au Caire, il avait publié, en décembre 1892, un ouvrage fort important sur la question égyptienne, qui est devenu classique de l'autre côté de la Manche. M. F. Mazuc nous donne de cet ouvrage une consciencieuse traduction ; et, au moment où, jetant bas le masque, les Anglais avouent cyniquement leurs projets de protectorat définitif et de conquête sur l'Égypte et sur le Soudan égyptien, cette publication vient à son heure ; elle éclaire d'une vive clarté le programme depuis longtemps conçu, et aujourd'hui presque entièrement réalisé, de la mainmise britannique sur la terre des Pharaons. Cependant, ce n'est pas sans une grande modération dans la forme que Sir Alfred Milner fait l'historique de l'occupation anglaise, depuis la bataille de Tell el Kebir, et expose les réformes accomplies sous l'impulsion des agents autorisés du gouvernement de la Reine. Les quatre premiers chapitres relatent les graves difficultés auxquelles on se heurta ; les deux suivants contiennent une esquisse très clairement tracée de ces réformes, dans les différents branches administratives. Viennent ensuite cinq chapitres traitant en détail les points principaux des réformes accomplies en ce qui touche la réor-

ganisation de l'armée, des finances, du service des irrigations de la justice, de l'enseignement. On y peut suivre la diplomatie tantôt féline et tantôt brutale, la méthode patiente mais rigoureuse et tenace qui caractérisent l'œuvre de Sir Evelin Baring, devenu lord Cromer. Dans les trois derniers chapitres, l'auteur a étudié dans leurs diverses manifestations les influences indigènes ou étrangères, qui ont contrarié ou secondé tour à tour la pénétration britannique.

Le livre de Sir Alfred Milner a une grande portée documentaire ; il peut servir utilement de guide aux diplomates et aux hommes politiques désireux d'approfondir la question égyptienne. L'histoire si compliquée des finances, depuis le règne d'Ismaïl, la loi de liquidation, le fonctionnement de la Caisse de la dette, tout cela est magistralement étudié, et je rends volontiers hommage à la compétence de l'ancien sous-secrétaire d'État du Khédive. Je constate encore que des éloges sont décernés au cours de cet ouvrage à quelques ingénieurs et fonctionnaires français au service du gouvernement égyptien. Mais une simple citation me dispensera d'apprécier l'esprit général du livre et de commenter l'idée que se font nos voisins d'outre Manche de la valeur des engagements internationaux volontairement souscrits par eux. Dès l'année 1882, l'Angleterre songeait à affirmer sa domination et à en marquer la pérennité. Sir Alfred Milner le relate en ces termes : « Il est vrai que l'établissement même d'un protectorat eût été quelque peu *en désaccord avec les déclarations* sous le couvert desquelles nous avions entrepris notre expédition militaire ; mais ce n'est que dans un monde idéal, et non dans la pratique des choses humaines, qu'on peut exiger d'une nation qu'elle se conforme rigoureusement après la victoire, aux professions de foi qu'elle a faites avant d'entreprendre une guerre » (p. 67-68). Il est difficile de formuler plus candidement cette maxime bien anglo-saxonne, que lord Cromer et lord Kitchener ont officiellement criée à la face du monde, il y a quelques semaines, du haut des murailles d'Omdurman.

ROGER LAMBELIN.

Notre Marine marchande, par J. CHARLES ROUX. Paris, Colin et Cie, 1898, in-18 de XII-409 p. — Prix : 4 fr.

Chargé à deux reprises, à la dernière législature, du rapport budgétaire sur le ministère du commerce, M. Charles Roux en avait profité pour appeler l'attention du Parlement sur la déplorable situation de notre marine marchande. La politique lui laissant aujourd'hui plus de loisirs, il a pu étudier la question sous tous ses aspects et indiquer les remèdes qui lui paraissent plus efficaces pour arrêter la période de décadence et rendre de l'essor à notre commerce maritime. L'ouvrage débute par un résumé historique intitulé : « Importance du rôle joué

autrefois par le commerce et l'armement français. » Le chapitre est plein d'intérêt, mais aurait gagné à être étendu au-delà de la Méditerranée. L'auteur est Marseillais et il a une tendance marquee à faire évoluer autour de la cité phocéenne ses observations économiques et commerciales. Après avoir caractérisé les transformations et les progrès de la marine moderne et leurs conséquences au point de vue de l'aménagement des ports, M. Charles Roux a dressé le bilan de notre marine marchande. C'est la partie la plus importante de son livre et la plus substantielle. Les statistiques qui en forment l'ossature sont aussi claires que probantes. Depuis dix ans, notre commerce maritime décline progressivement; les pavillons étrangers enlèvent annuellement douze millions de tonnes au pavillon national; la moitié des transports entre la France et ses colonies s'effectuent par des navires étrangers. Notre ligne postale du Havre à New York occupe péniblement la cinquième place au point de vue de la vitesse parmi les compagnies transatlantiques. Comment une législation nouvelle pourra-t-elle provoquer un relèvement sensible de notre puissance navale? M. Charles Roux réclame instamment le retour à la demi-prime pour les vapeurs de construction étrangère et préconise l'établissement de ports francs (sans supprimer les entrepôts de douane et l'admission temporaire dans l'intérieur des villes). Cette question des ports francs est fort controversable, mais les partisans de la demi-prime recevront satisfaction si, comme on le prévoit, le rapport de M. Estier à la commission extra-parlementaire de la marine marchande, qui conclut à l'allocation d'une « compensation d'armement pour les navires francisés » sert de base à la législation future.

Nous avons relevé quelques erreurs matérielles dans les tableaux relatifs aux vitesses moyennes des grandes lignes de l'Atlantique et dans celui où sont condensées les grandes routes maritimes du globe. (Les escales du golfe Persique, par exemple, ne sont plus desservies par des vapeurs français). Il sera aisé de les corriger dans une seconde édition de *Notre Marine marchande*. M. Charles Roux a encore examiné judicieusement la question des droits de quai et les modifications apportées à la loi de 1872 par la loi de finances de 1887; il a discuté les difficultés provenant des transformations successives des connaissements; et il a terminé son très intéressant travail par des conclusions d'ordre général que je ne saurais critiquer puisqu'elles concordent pour la plupart avec celles d'une modeste brochure parue sous le même titre l'an dernier à la librairie Challamel, et dont l'auteur m'est très particulièrement connu.

Une dédicace à M. Jules Lemaître, suivie de la réponse du spirituel académicien, sert de préface à ce livre qui contient en annexes trois documents utiles à consulter : la récapitulation des charges imposées

aux armements, la loi de 1893 sur la marine marchande, et le décret ayant pour objet de prévenir les abordages en mer.

ROGER LAMBELIN.

Vers le bonheur ! *Les Femmes de la Renaissance*, par R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE. Paris, Perrin, 1898, in-8 de 717 p. — Prix : 8 fr.

Une vaste synthèse des mœurs matrimoniales de la France, de la chrétienté pour ainsi dire, ne pouvait être faite que par un historien connaissant par cœur la fin du moyen âge et le commencement du XVIe siècle. Ce que M. de Maulde a entassé de citations, d'anecdotes, d'observations dans ce gros volume, il faut examiner de près les notes, plus encore que le texte, pour s'en rendre compte. Avec cela, l'auteur met dans ses tableaux de la verve, de l'esprit, de l'imprévu, une note par moments quelque peu sceptique et gauloise, comme s'il tenait à montrer qu'il n'est dupe de rien, pas même de son érudition. L'ouvrage s'ouvre par un résumé de la vie intime au milieu du XVe siècle. La femme y est représentée comme une victime résignée des lois et des habitudes que son maître a introduites dans une société où elle n'a guère que la place que lui donne son aptitude aux soins matériels de l'existence et la fonction naturelle de la maternité. L'air est connu : M. de Maulde l'a varié avec l'intention peu dissimulée de rapprocher ces mœurs des nôtres. Il emploie volontiers des termes fort étrangers à son sujet, et quand il parle de *sport*, de polychromie, de rayons Röntgen, de dyspepsie, de *hammam*, de *flirt*, quand il parle de « détente électrique d'activité », on se demande ce qu'auraient compris les contemporains de Louis XII à ce langage. Puis, à l'occasion, il cite Bourget, Huysmans, Alfred de Vigny, Fourier et Ruskin. Quand il fait dire à Montaigne que « plus les femmes sont riches, meilleures elles sont », ajoutant qu'il n'y a aucun motif de sacrifier des « commodités » certaines à de frivoles hypothèses, telles que la naissance, la beauté, la vertu, l'esprit..., on se demande si c'est pour notre temps qu'il écrit et s'il ne prête pas à des vieux personnages beaucoup de nos récents travers. De même, dans le chapitre auquel il a donné ce titre alléchant : « Le mari et les diverses manières de s'en débarrasser », il se trouve un ingénieux plaidoyer pour le veuvage qui rappelle ce mot d'une mère faisant épouser à sa fille un riche poitrinaire, presque mourant : Du moins, la pauvre petite aura une situation assurée ; elle sera veuve ! Aussi, quand, dans une seconde partie, l'auteur expose savamment que ce sont les guerres d'Italie qui ont fait l'émancipation de la femme, que nous avons appris dans la péninsule le luxe, les arts, les grâces féminines, que nous avons vu « ces déesses du bonheur passer de la production physique à la production intellectuelle », nous nous étonnons du peu de durée de

cette découverte et de ce que l'influence des femmes, un moment si bienfaisante et si régénératrice, ait aussi promptement cessé. « La douceur platoniste, dit la *Conclusion* du livre, aboutit au nihilisme. Et alors quel triste spectacle que le désert des âmes ! Et combien, dès que les femmes ont disparu, on comprend qu'elles avaient raison de se croire nécessaires ! » La question serait justement de savoir si elles ont jamais disparu, et si leur influence ne s'est pas seulement transformée, en changeant la « religion du beau » en une autre religion dont les effets sont tantôt meilleurs, avec l'idée chrétienne, tantôt pires, quand le paganisme vient à l'emporter. Problèmes difficiles, que M. de Maulde s'est souvent contenté de poser, en les éclairant avec une merveilleuse dextérité d'arguments contradictoires ; mais il n'est pas une de ses pages qui n'apprenne quelque chose, qui ne donne sujet de réflexion ou de comparaison ; et quand il résume l'influence intellectuelle et l'influence religieuse de la femme à l'époque de la Renaissance, en refaisant avec amour le portrait de Marguerite de France,— la digne fille de cette Louise de Savoie, dont il nous a naguère donné l'histoire, — on contemple avec autant de satisfaction le cadre que le tableau, tant chacun des traits est achevé et d'une couleur juste et plaisante. Il n'est pas donné à tout le monde d'accompagner la science de tant d'agréments ! G. Baguenault de Puchesse.

Histoire du cardinal de Richelieu, par Gabriel Hanotaux. Tome II, 1re partie : *Le Chemin du pouvoir, le 1er ministère (1614-1617)*. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-8 de 199 p. — Prix : 5 fr.

Louis XIII. *Marie de Médicis, chef du Conseil. États généraux. Mariage du roi. Le Prince de Condé (1614-1616)*. Étude nouvelle, d'après les documents florentins et vénitiens, par Berthold Zeller. Paris, Hachette, 1898, in-8 de 398 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous sommes bien en retard avec M. Gabriel Hanotaux : nous avions voulu attendre, pour reparler de l'ouvrage à nos lecteurs, que la seconde partie du tome II eût paru ; les loisirs forcés que les hasards de la politique ont créés à notre ancien ministre des affaires étrangères nous faisaient espérer que l'attente ne serait pas trop longue. Il ne nous paraît pas convenable de prolonger davantage notre silence, quoique la réputation de l'ouvrage soit trop bien établie pour que notre témoignage y puisse ajouter quelque chose.

D'ailleurs, de la méthode et des qualités de l'auteur nous avons suffisamment parlé ici (Cf. *Polybiblion*, t. XLI, p. 65.). Il nous suffira de dire en quelques mots ce que comprend ce demi-volume. Il s'ouvre avec les États généraux de 1614, où Richelieu commence à paraître en pleine lumière et où son grand discours du 23 février, en attirant sur lui l'attention, jeta les fondements de sa fortune politique. Il se termine à

la chute de Concini et à l'exil de la Reine-mère. Trois chapitres : le premier sur les États de 1614 ; le deuxième sur le rôle de l'évêque de Luçon et sur les progrès de sa fortune, depuis la clôture des États jusqu'à son entrée dans le ministère, en novembre 1616 ; le troisième sur ce premier ministère. L'ouvrage est aussi exactement informé qu'agréablement écrit. M. Hanotaux se plaît aux portraits, et il y réussit, soit qu'il les brosse en quelques traits, comme celui de la maréchale d'Ancre (p. 54), soit qu'il les traite plus amplement, comme ceux de Louis XIII (p. 10) ou de Marie de Médicis (p. 59).

— Le volume de M. Berthold Zeller commence aussi aux États généraux de 1614, mais il se termine à l'entrée de l'évêque de Luçon dans le ministère Concini-Barbois. L'objet et le mode de rédaction diffèrent d'ailleurs sensiblement. Ce n'est pas Richelieu (bien que la part qui lui est faite soit nécessairement assez grande) sur qui se concentre l'intérêt de l'ouvrage. Richelieu n'est plus qu'un des acteurs du drame qui se déroule en détail sous nos yeux. Bien que l'auteur, admirablement documenté, ait consulté tout ce qui a paru sur son sujet, sa source principale, celle qui forme, pour ainsi dire, la trame de ses récits, continue d'être les rapports des envoyés florentins et vénitiens. Écrit d'une plume moins brillante et plus lourde, le volume est d'une lecture moins attrayante. Le grand public y trouvera sans doute moins de plaisir ; l'homme d'étude lui fera une belle place dans sa bibliothèque et y aura souvent recours ; les sommaires détaillés reproduits à la table des matières permettent d'y retrouver sans peine ce que l'on cherche. Sans changer l'impression d'ensemble qui se dégage de cette période, M. Zeller nous apporte sur des points de détail des renseignements nouveaux, et son microscope nous fait saisir des minuties qui autrement nous eussent échappé. Parmi les choses intéressantes que contient son nouveau volume, nous signalerons le discours, tenu le 5 janvier 1615, à la noblesse par Richelieu, dont M. Hanotaux ne paraît pas avoir eu connaissance. Notons aussi l'abondance des renseignements bibliographiques contenus dans les notes qui terminent les chapitres I et III (États généraux) et V (Mariages espagnols).

Nous ne pouvons, en terminant, nous empêcher de formuler le souhait que la politique demeure, quelque temps au moins, ingrate à M. Hanotaux, afin qu'il puisse poursuivre son œuvre et satisfaire, par une publication moins lente, à l'impatience légitime de ses nombreux lecteurs.

ALBERT ISNARD.

Le XVIIIe siècle. Les Mœurs, les arts, les idées. *Récits et témoignages contemporains.* Paris, Hachette, 1899, gr. in-8 de IV-443 p. — Prix : 30 fr.

Le XVIIIe siècle mérite-t-il, comme celui qui l'a précédé, le titre de

grand? Nous n'irions certainement pas jusque là. Mais qu'il soit un siècle curieux, intéressant, aimable, attachant, plein de charme, cela nous paraît incontestable. La maison Hachette a donc eu raison d'en présenter le tableau au public, dans un de ces beaux volumes d'étrennes dont elle a le secret, où se réunissent l'attrait du récit, la vivacité des couleurs et le luxe de l'ornementation. Le livre est divisé en six chapitres : la Cour ; les Salons ; Paris et la Province ; les Beaux-Arts et le Théâtre ; les Philosophes et le Mouvement des esprits ; les Hommes d'État et les hommes de guerre. Dans chacun de ces chapitres, l'auteur anonyme cède le plus souvent la parole aux contemporains, écrivains ou auteurs de Mémoires : Saint-Simon, Voltaire, Marmontel, le prince de Ligne, le comte de Ségur, le général Thiébault, Mme Campan, et, parmi ces témoins, il en est quelques-uns, les deux derniers surtout, qu'il ne faut consulter qu'avec une certaine réserve, Thiébault, quand il parle des Bourbons, étant toujours emporté par ses passions contre eux, et Mme Campan étant habituellement disposée à grandir sa propre importance.

Mais comme on comprend bien, en lisant ce livre, le mot si connu de Talleyrand, sur la douceur de vivre, avant 1789, dans cette société essentiellement polie et raffinée, qui donnait le ton à l'Europe entière, où les lettres et les arts s'épanouissaient si bien, non pas dans cette gravité sereine du XVIIe siècle, mais avec des formes plus gracieuses, plus moelleuses en quelque sorte, où la vie concentrée à la Cour, sous Louis XIV, débordait à Paris et dans les provinces, dans les salons et dans les académies, où la ligne droite était remplacée dans les jardins et dans les meubles par les lignes arrondies et fuyantes, où l'on abandonnait le convenu pour se rapprocher de la nature, où l'esprit courait les rues et égayait les livres, léger, piquant et moqueur, où, d'autre part, de larges idées d'humanité et de liberté se développaient au grand jour, à la fin du siècle surtout, où, sous l'influence d'un roi bon et d'une reine aimable, on paraissait s'acheminer vers une ère de paix et de bonheur, inaugurée par de sages réformes.

Malheureusement, cette puissance de l'esprit qui jamais, croyons-nous, n'a été si forte, avait détruit, comme à plaisir, le seul ciment qui pût lier et maintenir les diverses parties de l'édifice nouveau. Le principal objectif des philosophes avait été, sous prétexte de tolérance, la guerre aux idées religieuses, et par là même aux idées morales. Cette société si polie péchait par la base et le raffinement du goût n'avait d'égal que le libertinage des mœurs. La Régence avait fait en grande partie le mal, ou du moins l'avait largement commencé ; l'exemple était parti de haut et Louis XV n'a fait qu'imiter son oncle et tuteur dans ses débordements ; c'est ainsi qu'a été tué le respect et qu'a disparu l'affection. Quand le vertueux Louis XVI a voulu réagir, il était trop tard. C'est ce

qui ressort une fois de plus de l'étude de ce beau livre et ce que remarque justement l'auteur anonyme qui s'efforce dans ses jugements de rester impartial et d'exposer à la fois le bien et le mal. N'oublions pas de dire qu'il a apporté au texte les plus charmantes illustrations, reproductions de tableaux et de gravures, dessins de meubles et d'objets d'art, qui permettent au lecteur de juger par lui-même et *de visu* de tout ce qu'ont de ravissant, de séduisant et de fini, le style Louis XV et surtout le style Louis XVI. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Un Essai de commune autonome et un procès de lèse-nation. *Issy-l'Évêque, 1789-1794,* par PAUL MONTARLOT. Autun, Dejussieu, 1898, in-12 de 270 p.

Voici un curieux exemple de cette « anarchie spontanée » qui, suivant le mot si juste de Taine, a régné en France vers le milieu de 1789, après les premiers décrets de la Constituante. Il n'y avait plus guère de justice et il n'y avait plus du tout de gouvernement. Un curé, révolutionnaire ardent, le curé d'Issy-l'Évêque, Cariot, imagina d'ériger sa paroisse en une sorte de république autonome. Sans s'inquiéter s'il y avait un Roi, une Assemblée et une loi, il fonda un comité administratif dont il fut le chef et le seul administrateur, édicta un règlement ou plutôt une constitution, et, s'arrogeant tous les pouvoirs, établit une force armée, créa des foires, installa des greniers d'abondance où tous les cultivateurs durent apporter une certaine quantité de leur récolte, s'empara des voitures de grains qui traversaient la commune, partagea entre ses amis certaines propriétés, abattit les murailles et confisqua les biens des gens qui ne lui plaisaient pas, etc. La populace applaudissait naturellement ; mais quelques-uns de ceux que Cariot avait dépouillés, se fâchèrent. Dénoncé au bailliage d'Autun, le trop zélé curé, devenu maire, fut arrêté et, au bout de quelque temps, déféré au Châtelet et transféré à Paris sous l'accusation de crime de lèse-nation. Mais le comité révolutionnaire prit la défense de son chef, la Société des Jacobins, à laquelle il était affilié, se déclara pour lui ; l'affaire fut portée à la tribune de l'Assemblée par Mirabeau et Robespierre, et lorsque le tribunal du Châtelet fut supprimé, Cariot, renvoyé devant la Haute Cour d'Orléans, fut, par une étrange anomalie, rendu à la liberté. Il rentra triomphalement à Issy-l'Évêque et reprit le cours de ses exploits. Il les compléta en renonçant à la prêtrise et en se mariant.

La chute de Robespierre mit fin à sa carrière politique. Il quitta Issy pour retourner à Paris, où il vécut dans l'obscurité, et finit par rentrer dans son pays de Bourgogne où il mourut ignoré, mais heureusement réconcilié avec l'Eglise.

Toutes les pièces du procès ont été conservées et c'est à l'aide de

ces pièces que M. Montarlot a pu reconstituer cet étrange épisode témoignage irrécusable du désordre que l'explosion de la Révolution avait jeté dans tant d'esprits faibles et aventureux.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

L'Unité italienne. Deuxième partie. *Période de 1861-1862. Aperçus d'histoire politique et diplomatique*, par G. GIACOMETTI. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-12 de 454 p. — Prix : 3 fr. 50.

De ses études sur *l'Unité italienne*, M. Giacometti nous donne aujourd'hui le tome III, qui embrasse les années 1861 et 1862. C'est l'époque où le nouveau royaume d'Italie n'a guère, en Europe, de soutien officiel que la France et d'appui moral que l'Angleterre ; il vient de naître et mille difficultés hors frontières, mille embarras intérieurs entravent ses premiers pas. Trois noms caractérisent sa politique en ces deux années : Cavour, Ricasoli, Rattazzi. Les ministères de ces hommes d'État forment les chapitres de ce volume.

Cavour enveloppant ses audaces, ses craintes et ses menées dans des formules vagues et ronflantes, rêve d'un Piémont maître de la péninsule, et d'une église latine calquée sur l'église anglicane. Il est trop habile pour ne pas maintenir, par nécessité plus que par pudeur, l'alliance de cette France qui vient de lui prêter son crédit, son argent et ses soldats. Il meurt tout à coup, au grand désespoir de ses compatriotes, peut-être à leur grand avantage, car après lui on peut jeter le masque plus facilement. Le baron Ricasoli lui succède ; esprit étroit dans une intelligence audacieuse, d'un orgueil démesuré, d'une moralité politique nulle, « antipapiste comme un anglican », d'ailleurs imbu de tous les préjugés à l'anglaise, cassant, violent, brutal. Comme son caractère, sa politique est aiguë : il affecte avec l'Empereur l'ingratitude, « cette indépendance du cœur », il se jette dans les bras de l'Angleterre, personnifiée par son conseil, son ami, son guide, Sir Jame Hudson, et pour atteindre Rome, l'objet de son ambition féroce, il s'allie jusqu'à Garibaldi. Cette trahison secrète le perd, Victor-Emmanuel le congédie assez cavalièrement. M. Rattazzi ramasse le portefeuille. Homme d'État médiocre, celui-ci adopte une politique plus douce, il fait même courir sus à Garibaldi, et à Aspromonte, ose tirer sur le vieux révolutionnaire. Ainsi Cavour eût agi, mais Cavour eût montré de la dextérité là où Ratazzi ne déploie que de l'hésitation. Il lui faut à son tour abandonner le pouvoir, ayant mécontenté tout le monde.

Tel est le cadre de ce volume ; le rôle de la France nous intéresse naturellement plus que tout le reste, dans le récit de ces deux années terribles pour l'Italie. Les faits montrent bien clairement que cette question italienne, si aventureusement engagée par Napoléon III,

aboutit presque aussitôt à la question romaine, et que cette dernière fut le boulet — vengeur — traîné par l'Empereur jusqu'à la chute de 1870. Toute sa politique en est bouleversée, viciée et désorientée. Il écarte ce cauchemar comme le spectre de Banco ; toujours les événements l'y ramènent et il lui faut subir les conséquences imprévues d'une faiblesse coupable et trop consentie. « Ce qui sera un éternel sujet d'étonnement pour qui médite sur les événements de ce temps-là, c'est la longanimité du puissant empereur des Français, qui pas plus à Turin qu'à Rome, ne se rebutait jamais des obstacles qu'on lui créait à dessein. Il attendait tout le temps. » On sait comment le temps et la Providence lui répondirent sur le champ de bataille de Sedan !

L'agitation religieuse naquit en France en face des basses complaisances du gouvernement contre les spoliateurs de l'Église. Les discussions parlementaires de 1861 et de 1862, où le prince Napoléon marqua par la violence brutale de ses attaques, firent surgir des défenseurs de la Papauté ; de ces jours, datent les débuts de MM. Kolb Bernard, Keller, de Ségur. La guerre des brochures de M. de la Guéronnière appela les représailles de Louis Veuillot (désarmé cependant de l'*Univers* supprimé) et de l'épiscopat à la tête duquel se signala l'évêque de Poitiers par son cri fameux sur Ponce Pilate.

De son côté, la cour de Piémont permettait toutes les violences, autorisait en dessous toutes les spoliations ; si elle l'eût voulu, les Mazzini et les Garidaldi fussent rentrés dans le néant.

En retraçant ces épisodes d'une histoire qui, par bien des points, est la nôtre, M. Giacometti professe le sentiment de l'admiration la plus vive pour l'Italie et de l'injustice la plus accentuée contre l'Église. Tous ses adversaires excitent son admiration, il ne peut voiler l'infamie de leurs actes, à peine même le cherche-t-il ; la bonté de leur cause couvre à ses yeux l'objection des procédés. Comme il est naturel, il ignore à peu près tout de ces catholiques qu'il calomnie, et de cette Papauté qu'il combat ; il va sans s'en soucier davantage. Il leur prête toujours les intentions les plus perverses, sans preuve. Il serait sans doute fort embarrassé de prouver que la Société de Saint-Vincent-de-Paul était un foyer de conspiration légitimiste (p. 344) ; mais il applaudit à l'arbitraire de M. de Persigny, quand il interdit ces réunions charitables. Que peut bien signifier cet évêque d'Arras qui fait de la politique dans un *ordo* adressé à son clergé (p. 264) ? Un *ordo* est le petit livret fournissant les renseignements liturgiques pour l'office de chaque jour, etc.

Çà et là, on peut glaner sur les hommes de l'Italie des faits accablants qu'on ne contestera pas sous la plume de cet italianissime : la brutalité de Ricasoli, la perfidie de Palmerston (p. 336) et l'urbanité du chevaleresque Garibaldi appelant son âne : *Pio nono !* (p. 98).

Le travail de M. Giacometti est complet, d'une lecture facile, composé avec des documents déjà connus et vrais, mis en œuvre avec soin et régularité ; il a aussi utilisé quelques lettres inédites de M. de la Gueronnière qu'il tient de l'obligeante communication de la marquise Roccagiovine, née princesse Julie Bonaparte.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Les Parures préhistoriques et antiques en grains d'enfilage et les colliers talismans celto-armoricains, précédé d'un aperçu sur les temps préhistoriques ; ouvrage illustré de 22 pl. tirées à part, dont deux en couleurs, d'après des photographies ou d'après des documents authentiques, par AVENEAU DE LA GRANCIÈRE. Paris, Leroux, 1897, in-8 de 176 p. — Prix : 7 fr. 50.

Très intéressante et très savante monographie, où l'auteur passe d'abord en revue les trouvailles de grains de colliers se rapportant, soit aux époques préhistoriques de la pierre polie, du bronze et du fer, soit aux temps historiques de la Gaule. Il étudie ensuite les *gougad-paterœnneu* ou grains de colliers talismans encore en usage dans quelques localités du centre du Morbihan ; établit leur parfaite ressemblance avec les grains de colliers antiques et préhistoriques, et conclut que leur usage s'est transmis et perpétué de génération en génération chez les descendants des anciens Vénètes. Proscrits d'abord par l'Église à cause des superstitions païennes qui s'y rattachaient, ils furent ensuite adaptés aux croyances catholiques. On en conserve dans plusieurs églises et chapelles, à titre de talismans bénis, précieux par leurs propriétés curatives. Très recherchés par les collectionneurs de bijoux anciens, ils sont devenus rares dans le pays. Mais quelques familles ont tenu à conserver, malgré les offres les plus séduisantes, ces vénérables colliers des ancêtres. M. de la Grancière n'hésite pas à attribuer une origine antique à la plupart des éléments dont ils se composent. On peut se demander pourtant si, recueillis par des paysans bretons dans des tombeaux préhistoriques attribués à des personnages fabuleux, ils ne seraient pas devenus, à une époque relativement récente, l'objet de croyances superstitieuses, comme cela est arrivé pour d'autres objets.

Les matières employées pour la fabrication des grains de colliers armoricains sont très variées. Les uns appartiennent à la classe des pierres siliceuses, quartz hyalins et amorphes ; les autres, à celle des minéraux, d'origine organique, ambre, lignite, jais. Enfin une troisième catégorie est formée de grains en verre, en pâte vitreuse ou en terre émaillée. Quelques-unes des substances employées sont étrangères au pays, et attestent les relations commerciales des anciens Vénètes, ces hardis navigateurs dont la marine était si puissante au

temps de César, soit avec les pays du Nord, les rives de la Baltique et la Grande-Bretagne, soit avec les peuples du bassin méditerranéen et notamment avec les Phéniciens. L'usage des colliers talismans signalé également parmi les habitants du pays de Galles, de la Galice, des Asturies et du nord de l'Espagne, établirait, d'après M. de la Grancière, une communauté de race entre ces différentes populations.

A. ARCELIN.

Études d'histoire et d'archéologie, par PAUL ALLARD. Paris, Lecoffre, 1899, in-12 de VIII-436 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce charmant volume, M. Paul Allard a rassemblé treize articles d'étendue et de sujets très variés, mémoires originaux, notices biographiques ou bibliographiques, discours de circonstance, qu'il avait donnés à différentes revues. On aura grand plaisir à les trouver réunis et on s'empressera de profiter de cette occasion de les relire. Naturellement, la plupart de ces travaux rentrent dans le cadre des études ordinaires de M. Allard, archéologie chrétienne et histoire primitive de l'Église. Je citerai, parmi les plus importants, le beau mémoire sur *la Philosophie antique et l'esclavage*, où l'auteur montre à combien peu de chose se réduit, en définitive, ce que les plus nobles esprits du paganisme ont pensé ou tenté en faveur des esclaves ; le compte rendu si compétent des fouilles du P. Germano dans la maison des saints Jean et Paul, au Cœlius, et une notice émue sur M. de Rossi, écrite au lendemain même de la mort de l'illustre archéologue. Mais M. Allard ne s'interdit pas les excursions sur d'autres terrains, comme le prouve, entre autres, son agréable chapitre sur *l'Histoire à la campagne ; paysans et petits nobles à la fin de l'ancien régime*, où l'on sent, à côté de l'érudit, l'observateur attentif du présent ; comme le prouve encore son *Épisode de l'histoire de l'esclavage aux États-Unis*, cette étude biographique sur Edward Coles, un des premiers représentants américains de l'anti-esclavagisme et l'un des plus désintéressés, puisqu'il sacrifia à ses idées sa fortune et sa patrie. Ces quelques indications suffisent à faire comprendre l'intérêt du recueil de M. Allard ; et nous sommes loin d'avoir signalé tout ce qu'il renferme. E. J.

Un grand feudataire. Renaud de Dammartin et la coalition de Bouvines. *Contribution à l'étude du règne de Philippe-Auguste*, par HENRI MALO. Paris, Champion, 1898, in-8 de XVI-373 p. — Prix : 6 fr.

Tout, dans cet intéressant ouvrage, n'est pas également neuf, et ne pouvait l'être. L'auteur était amené nécessairement à traiter de faits, qu'avant lui MM. Delisle et Petit-Dutaillis avaient établis avec leur incontestable autorité. Néanmoins, en dégageant la personnalité de

Renaud de Dammartin, comte de Boulogne, des obscurités qui l'entouraient, M. Malo contribue pour une large part à l'éclaircissement de bon nombre de points de l'histoire de Philippe-Auguste.

Renaud de Dammartin, élevé dès le jeune âge dans l'intimité du Roi, était devenu par son mariage avec Ide, héritière et comtesse de Boulogne, un des plus puissants seigneurs de la cour de France. Bientôt, pourtant, en dépit des avances du Roi, nous allons voir Renaud se livrer à une série de manœuvres louches, de compromissions au cours desquelles il abandonnera le parti du Roi, son suzerain, pour celui du comte de Flandre ou du roi d'Angleterre, et finir, en 1212, après avoir définitivement rompu avec Philippe-Auguste, par se jeter dans la formidable coalition qui s'effondra dans les plaines de Bouvines. L'étude psychologique du personnage nous fournit l'explication de ses fautes et de sa catastrophe finale. M. Malo nous dépeint le comte de Boulogne comme un homme intelligent, brave, mais dépourvu de scrupules, d'un tempérament excessif, aux passions sans frein. Deux surtout étaient enracinées au plus profond de son âme : la haine et la cupidité. Elles le perdirent. Les circonstances l'y aidèrent aussi, car Renaud, incapable de suivre par devoir une ligne de conduite, se trouva, par l'effet du régime féodal, être vassal à la fois du roi de France et du roi d'Angleterre. De part et d'autre, Renaud avait des intérêts à ménager ; or, il faut se souvenir que, pendant la première moitié de son règne, Philippe-Auguste fut précisément engagé dans une lutte incessante contre Richard et son successeur, Jean-sans-Terre. Celui-ci, à la fin, fut assez habile pour détacher Renaud du parti français. De la part de Renaud, ce fut une lourde faute. Philippe-Auguste, qui venait de le combler de faveurs (cessions ou fiefs en Normandie, mariage de son fils, Philippe Hurepel, avec Mahaut, fille de Renaud), poussé à bout, confisqua le comté de Boulogne et les autres biens possédés par le comte. La rébellion était dès lors consommée, il ne restait à Renaud qu'à poursuivre jusqu'au bout ses funestes desseins. A cette époque aussi — nous sommes en 1212 — le rôle de Renaud grandit considérablement ; « on peut dire qu'il fut la cheville ouvrière de la coalition », déclare M. Malo ; et nous le voyons, en effet, parcourant l'Europe, engageant des négociations pour « maintenir les alliances déjà scellées, consolider celles qui n'étaient qu'ébauchées et recruter des troupes. » Les opérations militaires des années 1213 et 1214 sont mieux connues; je signalerai toutefois le clair et exact récit du combat de Bouvines. Fait prisonnier avec quatre autres comtes, Renaud fut conduit à Paris. Moins heureux que le comte de Flandre, personne, semble-t-il, n'intercéda en sa faveur ; à bout d'espoir, il se donna volontairement la mort.

Quelques inexactitudes de détail, relevées au cours de notre lecture, n'enlèvent rien à l'intérêt ni à l'utilité de l'ouvrage de M. Malo.

Comte Maxime de Germiny.

Politiques d'autrefois. *Le Comte de Vergennes et P.-M. Hennin (1749-1787)*, par HENRI DONIOL. Paris, Colin et Cie, 1898, in-12 de 117 p. — Prix : 2 fr.

Hennin était un de ces premiers commis des Affaires étrangères qui, sous des ministres divers, maintenaient fidèlement et précieusement les vieilles traditions de la diplomatie française : actifs, intelligents, attentifs, rompus aux affaires, au courant de toutes les questions européennes. Il avait de plus été mêlé à la diplomatie secrète de Louis XV, à ce fameux « Secret du Roi », si bien mis en lumière par M. le duc de Broglie, d'après les papiers de son grand-oncle, et c'est là qu'il avait connu le comte de Vergennes qui, lui aussi, y avait été employé. La fortune des deux amis fut bien différente à l'avènement de Louis XVI. Vergennes eut le portefeuille des Affaires étrangères ; Hennin resta simple commis, mais homme de confiance du ministre. Lorsque Vergennes mourut en 1787, après avoir rendu à la France son rang dans le monde, — car sous le bon et faible Louis XVI, si les affaires intérieures furent déplorablement menées, les affaires extérieures furent merveilleusement conduites — Hennin entreprit de rendre hommage à sa mémoire en racontant sa vie et en développant son système. Les papiers, légués par lui à l'Académie des inscriptions dont il était membre, sont conservés dans la bibliothèque de l'Institut et c'est là qu'un des hommes qui ont le plus et le mieux étudié cette époque, M. Doniol, les a retrouvés. Le portrait de Vergennes n'est qu'une ébauche, mais c'est une ébauche d'autant plus précieuse qu'elle est due à la plume d'un témoin oculaire. Il donne sur les principes politiques de Vergennes, sur sa manière d'envisager l'équilibre européen et les intérêts vrais de la France, les détails les plus curieux. Vergennes aimait la paix et ne pensait pas que la guerre, même glorieuse et avantageuse en apparence, fût bonne en réalité pour la France. L'avenir s'est chargé de prouver la justesse de ses vues et les événements dont nous avons été témoins le démontrent tous les jours. « Depuis cent cinquante ans, disait-il, nous nous ruinons pour enrichir l'Europe, fortifier des puissances dont nous n'avions rien à craindre ou en créer de nouvelles. Il en résulte que nous diminuons de poids, à mesure que les autres s'accroissent et que nous finirons par avoir des égaux, tandis qu'il eût peut-être fallu des siècles pour nous en donner. »

Pourquoi Napoléon III n'a-t-il pas connu et appliqué ces sages réflexions du ministre de Louis XVI ?

Citons encore cette pensée de Vergennes à laquelle de récentes préoccupations donnent une véritable actualité : « Si on lui citait la révolution d'Amérique, à laquelle il avait été forcé de contribuer, il la mettait hors de ligne, prétendant que c'était encore un problème de savoir si quelqu'un avait gagné ou perdu à ce changement, si ce

n'était les Américains, qui, devenus avec le temps une roue de plus dans la machine politique, ne contribueraient vraisemblablement pas à rendre ses mouvements plus faciles. » M. DE LA ROCHETERIE.

Ludwig Windthorst. Ein Lebensbild. von J. KNOPP. Leipzig, Reissner, 1898, in-18 de 296 p.

La bibliothèque allemande des Contemporains (*Männer der Zeit*) s'est enrichie d'un volume consacré au grand homme politique auquel le catholicisme allemand doit ses plus belles victoires. Il n'y a pas à analyser une biographie dont les grands traits sont connus, ni à refaire le portrait d'une des personnalités les plus originales de notre siècle.

M. Knopp a semé son récit d'anecdotes nouvelles bien contées; admirateur de son héros, il ne va pas cependant jusqu'à lui reconnaître les dons oratoires que nous serions tentés de lui attribuer; il était moins éloquent que sage, ses triomphes furent moins ceux d'un rhéteur que ceux d'un politique admirablement doué du sens de l'opportunité. *Si prudens est, regat nos!* Heureux ceux qui, ayant un tel chef, l'ont suivi, et savent encore, après sa mort, s'inspirer de ses leçons?

P.

BULLETIN

Johannis Gerhardi homiliae XXXVI seu meditationes breves diebus dominicis atque festis accommodatae, ed. GEORG. BERBIG (Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche, III Band, 5 Heft). Leipzig, Dieterich, 1898, in-8 de VIII-43 p. — Prix : 1 fr. 25.

M. Berbig a retrouvé parmi les manuscrits du célèbre théologien protestant Gerhard, conservés à la bibliothèque de Gotha, un recueil autographe d'homélies qu'on ne connaissait jusqu'ici que par une vague mention de Fischer, dans sa vie de Gerhard. Il contient d'abord dix-neuf méditations contre la crainte de la mort, reproduites avec quelques remaniements, dans un ouvrage publié par Gerhard lui-même, les *Meditationes sacrae ad veram pietatem excitandam et interioris hominis profectum promovendum* (1606). Viennent ensuite des méditations ou homélies sur les évangiles des dimanches et fêtes. Il y en a trente-six du dimanche de la Trinité au Ve dimanche après l'Épiphanie. Ce sont ces méditations entièrement inédites que publie M. Berbig. Elles témoignent d'une vive piété et d'une connaissance étendue des Pères. Cette courte publication est intéressante pour l'histoire du sentiment religieux et de la dévotion dans l'Église évangélique. J.

Nécessité scientifique de l'existence de Dieu, par PIERRE COURBET. Deuxième édition revue et corrigée. Paris, Bloud et Barral, 1898, in-8 de 64 p. — Prix : 0 fr. 60.

Convenance scientifique de l'Incarnation, par PIERRE COURBET. Paris, Bloud et Barral, 1898, in-8 de 62 p. — Prix : 0 fr. 60.

Ces deux opuscules font partie d'une collection récemment commencée sous la rubrique générale : *Science et Religion*, et qui compte déjà, pour le

moins, une quarantaine de ces petits volumes, sortes de *tracts* à la manière anglaise. L'auteur de ceux-ci, très versé dans toutes les sciences proprement dites, démontre, dans le premier, comment l'idée de Dieu, l'existence de Dieu sont nécessaires à la science et à ses développements. Il fait voir comment toutes les sciences physiques reposent sur des données mystérieuses, telles, par exemple, que l'existence de l'éther et la loi de la gravitation. Ces données, la science ne les explique pas, ne les comprend pas; elle les admet cependant. Pourquoi donc prétendrait-elle exclure Dieu, sous prétexte qu'elle ne peut pas le démontrer et que, par suite, sa notion n'est pas scientifique? La réfutation scientifique du matérialisme, du panthéisme et du positivisme, suit ce premier exposé et sert à l'auteur pour démontrer, à l'aide de considérations exclusivement puisées dans les sciences, la nécessité de la création par un Être souverain, éternel, infini. — Dans le second opuscule, dont le sujet s'appuie non sur une vérité d'ordre naturel et philosophique, comme l'existence de Dieu, mais sur un dogme révélé et dont l'objet est un fait au-dessus de la nature, il ne peut plus être question de « nécessité » scientifique, mais seulement de « convenance » au point de vue de la science elle-même. Dieu, pur esprit, se révèle à notre raison par l'idée que, d'elle-même, cette raison se fait de l'Être divin et de ses attributs. Mais l'homme n'est pas seulement une raison, un esprit, il est aussi un corps animé par cet esprit. Il y a donc convenance à ce que Dieu se manifeste encore à l'homme corporellement; l'Incarnation atteint cette fin. L'auteur trouve dans l'union de l'âme et du corps, dans les lois de l'univers physique, dans la nature humaine qui a pour expression la parole tant écrite que parlée, des rapports dont il fait ressortir les analogies avec l'union de Dieu et de l'homme en un seul être, avec le Verbe de Dieu, Verbe vivant, substantiel et éternel comme lui. A propos de l'introduction du mal dans la morale par le péché originel et de l'intervention nécessaire d'un Dieu, pour y porter remède; il est exposé, avec une parfaite justesse, que si la science est impuissante à démontrer ce dogme aussi bien, d'ailleurs, qu'à le nier, elle peut du moins faire voir qu'il est en parfaite harmonie avec les tendances, les traditions, l'histoire de l'humanité, les lois de la sociologie. Vers la fin, M. Pierre Courbet développe d'ingénieuses considérations sur l'hypothèse de l'Incarnation dans une humanité non pécheresse et dans le cas de la pluralité des mondes habités. Sa conclusion finale aboutit, avec une argumentation d'allure toute mathématique, à la démonstration de la divinité de Jésus-Christ. C. DE KIRWAN.

L'Anthropologie et la préhistoire en Espagne et en Portugal, en 1897, par LUIS DE HOYOS SAINZ. Paris, Masson, 1898, in-8 de 16 p. (Extraite de la revue *l'Anthropologie*).

Le congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique tenu à Lisbonne en 1880, a été, pour la péninsule, le point de départ d'un mouvement scientifique qui n'a pas cessé de grandir d'année en année. L'excellent mémoire de M. de Hoyos fait connaître pour l'année 1897, les travaux du laboratoire d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle et du laboratoire de la Faculté de médecine de Madrid, les cours professés à l'École des hautes études et les publications diverses dont le nombre s'élève à 103 pour l'Espagne et à 21 pour le Portugal. Les branches principales de l'anthropologie et de l'archéologie préhistorique y sont représentées. Citons en particulier les travaux craniologiques de MM. An-

ton, Aranzadi, de Hoyos, Oloriz, Medina y Ramos, Barras d'Aragon; le cours d'anthropologie criminelle de M. Sallilas; le grand ouvrage de M. Graells sur la faune des mastodontes en Ibérie, dont quelques chapitres ont trait à l'anthropologie; le cours de M. Azcarate sur la sociologie; les recherches anthropométriques de M. Rocha Peixoto; les travaux linguistiques ou épigraphiques de Campion, de Hübner, du R. P. Fita, de Puig y Larraz, etc. De nombreuses monographies locales montrent combien les investigations archéologiques se sont généralisées. Le 11 avril 1897 a eu lieu l'inauguration du musée protohistorique de l'Ibérie, fondé par M. Rotondo. En Portugal l'archéologie et la préhistoire sont l'objet d'actives recherches, grâce à une excellente revue, de création récente : *O archeologo português*. — Ce développement remarquable des études anthropologiques est une des preuves que l'on peut invoquer, comme le fait très justement remarquer M. de Hoyos, en faveur de la renaissance intellectuelle qui s'opère actuellement en Espagne. A. ARCELIN.

Compositions d'analyse. Cinématique, mécanique et astronomie, par E. VILLIÉ. Tome III. Paris, Gauthier-Villars, 1898, in-8 de x-299 p. — Prix : 8 fr.

Ce volume contient la solution des compositions données depuis 1889 à la Sorbonne ; quelques énoncés intéressants ont été aussi empruntés à d'autres Facultés. Depuis que le titre de licencié ès sciences s'obtient par la cumulation de trois examens indépendants, il devient indispensable de soigner également chacun d'eux ; d'où l'importance donnée dans ce volume à l'astronomie et à la cinématique. Nous ne croyons pas qu'un seul candidat à la licence ès sciences se soit présenté à un certificat de mathématiques sans s'être servi dans le cours de ses études des deux premiers volumes de M. Villié. Nous trouvons dans ce troisième volume les mêmes qualités de précision et d'élégance, élégance qui n'a rien de factice, car elle ne repose pas sur des théories peu connues, mais bien sur des notions qui sont familières à tous les candidats. Le succès de ce volume est donc aussi assuré que celui des précédents. C.

Tables pour le tracé des courbes, par GAUNIN. Paris, Dunod et Vicq, 1896, in-8 de XXVI-181 et de XIV-176 p. — Prix : 10 fr.

Le titre complet de cet ouvrage est : *Tables pour le tracé des courbes de chemins de fer, routes et canaux*. Il se compose de deux parties. La première est une réédition des tables connues de M. G. Gaunin: ces tables permettent la détermination exacte de tous les points et éléments principaux d'un arc de cercle de longueur et de rayon quelconque. La deuxième partie, qui a été presque entièrement rédigée par M. G. Gaunin, a été mise au point et publiée par ses collaborateurs MM. L. Houdaille et A. Bernard. Les quatres tables que contient cette partie permettent de construire pratiquement sur le terrain des arcs de cercle, en appliquant la méthode la plus appropriée à la nature du terrain. Par son format commode, par la bonne disposition des tables et par leur excellente exécution typographique, ce livre rendra de très grands services à tous les ingénieurs et dessinateurs. C.

Cours supérieur de manipulations de physique, par A. Witz. Paris, Gauthier-Villars, 1897, in-8 de XVIII-472 p. — Prix : 10 fr.

Cette nouvelle édition contient soixante-quatorze manipulations. Trente-sept des manipulations contenues dans la première édition ont été publiées à part, à cause de leur caractère élémentaire, qui les rend particulièrement utiles aux candidats aux écoles; les nouvelles manipulations introduites se rapportent particulièrement à l'électricité et au magnétisme. Pour se rendre compte de la haute valeur de cet ouvrage, il suffit de lire une seule manipulation : après un succinct mais précis exposé théorique, viennent la description de l'appareil, le manuel opératoire et la présentation des résultats. Tout cela est d'une clarté merveilleuse, le point délicat est toujours bien mis en évidence, et pour peu qu'on ait de l'habileté manuelle, on deviendra avec ce guide un parfait expérimentateur. En dehors de ces résultats, les candidats au certificat de physique y apprendront à rédiger avec netteté la note qu'ils doivent remettre immédiatement après le tirage au sort de l'épreuve pratique; ils ont donc tout intérêt à s'imprégner de l'esprit méthodique contenu dans ce livre. C.

Explosifs nitrés, par G. Sanford; traduit par J. Daniel. Paris, Gauthier-Villars, 1898, in-8 de VIII-236 p. — Prix : 6 fr.

M. Daniel n'a pas donné une simple traduction de l'ouvrage de M. G. Sanford, il y a ajouté quelques additions relatives aux explosifs de sûreté, aux rates et à leurs causes, à l'action des produits de décomposition dans les corps explosifs sur l'organisme, et des considérations théoriques sur la puissance des matières explosives. La nitroglycérine et ses dérivés, dynamites et gélatines explosibles sont étudiées dans leurs fabrications et dans leurs propriétés. Les nitrocelluloses et analogues comme les nitroamidons, les dérivés nitrés des composés aromatiques sont le sujet d'études approfondies, les recettes de fabrication sont nettement exposées. L'auteur donne les compositions complètes des poudres sans fumée qui sont dans l'industrie, et des notions sur les poudres secrètes. L'analyse des explosifs est purement quantitative. En dehors des spécialistes ce livre trouvera de nombreux lecteurs dans le public : tout le monde parle des explosifs, bien des curieux seront heureux de pouvoir en parler en connaissance de cause, ils n'ont qu'à lire ce livre; cette lecture peut se faire sans études préalables. C.

Histoire de la musique. *Bohême*, par Albert Soubies. Paris, Flammarion, 1898, petit in-8 de IV-99 p. — Prix : 2 fr.

Après avoir résumé l'histoire de la musique en Russie et en Pologne, M. Albert Soubies étudie au point de vue de l'art et de l'inspiration le rameau de la famille slave qui s'est développé en Bohême. Si la race tchèque a conservé jalousement son autonomie au milieu des populations germaniques qui l'entouraient, le génie allemand n'en a pas moins exercé une action réelle sur ses compositeurs et ses artistes. Le moine Cernohorsky fut un des plus éminents musiciens de la fin du XVIIIe siècle, et c'est à lui que Gluck dut sa première initiation. Malheureusement ses œuvres déposées au couvent des Frères mineurs de Prague furent presque entièrement détruites par un incendie en 1754. Jelinek, un ami très intime de Mozart, improvisait avec une facilité remarquable et obtint de grands succès. Jean-Ladislas Dussek fit preuve d'imagination et d'élégance, mais

ce fut surtout un virtuose du piano. Myslivecek écrivit spécialement pour les scènes italiennes et s'appropria le genre et le style des maîtres d'outre-monts. Parmi les Slaves de Bohême qui, de nos jours, ont acquis une réputation européenne, il convient de citer Anton Dvorák, symphoniste puissant qui a figuré souvent sur les programmes de M. Lamoureux, et Zdenko Fibich qui, dans son meilleur opéra, *la Tempête*, s'inspira à la fois de Shakespeare et de Wagner. Un chapitre de l'intéressant livre de M. A. Soubies est consacré à la littérature musicale tchèque et résume un peu trop brièvement à notre gré le très important ouvrage de Godefroi Dlabac : le *Dictionnaire historique des artistes de la Bohême*. RAOUL LOKY.

Supplemento di lezioni varianti ai libri « De Lingua latina » di M. T. Varrone, da M.-G. ANTONIBON. Bassano, typ. Sante Pozzato, 1899, gr. in-8 de 189 p. — Prix : 5 fr.

L'érudition française s'est assez peu occupée du vieil écrivain que Pétrarque appelait sans hésiter « la troisième grande lumière romaine. » M. Antonibon se plaint que les travaux d'un de ses parents, M. Canal, sur le texte de Varron n'aient été cités en Allemagne par personne, même par des éditeurs qui semblent bien les avoir mis à profit. Sa préface contient l'énumération et la table généalogique des divers manuscrits du traité *De Lingua latina*, en tête desquels il place le *Florentinus* LI, 10. Suit, en 150 pages, la collation complète et inédite de six d'entre eux, accompagnée, çà et là, de remarques critiques d'un tour généralement judicieux. L'ouvrage se termine par la description d'un nouveau manuscrit du XVe siècle, qui avait passé jusqu'ici inaperçu à la bibliothèque de Turin, et par une notice bibliographique où sont relevées toutes les publications relatives à l'ouvrage de Varron, depuis l'édition *princeps* de Pomponius Laetus (Rome, 1471) jusqu'aux articles de revue les plus récents. C. H.

Das mittelenglische Gedicht « The Boke of Cupide » (« the Cuckow and the Nyghtyngale ») Clanvowe zugeschrieben. Kritische Ausgabe von ERICH VOLLMER (Berliner Beiträge zur germanischen und romanischen Philologie... XVII. Germanische Abteilung, n° 8). Berlin, Ebering, 1898, in-8 de 118 p.

Le poème qu'édite aujourd'hui M. Vollmer a été joint aux œuvres de Chaucer depuis l'édition de Thynne (1532), jusqu'à celle de Morris (1866). C'est M. Skeat qui, le premier, dans un article de l'*Academy*, puis dans ses *Chaucerian and other pieces* et ailleurs, a nettement montré que des raisons de langue et de versification interdisaient de l'attribuer au grand poète anglais du moyen âge ; il a, de plus, découvert dans un manuscrit négligé le nom de l'auteur probable, Clanvowe. M. Vollmer fait aujourd'hui une étude tout à fait approfondie du *Livre de Cupidon* et en donne le texte critique. Il a cherché avec le plus grand soin à établir la filiation et la valeur relative des manuscrits, arrivant sur certains points à des conclusions un peu différentes de celles de M. Skeat ; il a retrouvé les sources principales du poème, dont il examine aussi, de façon très minutieuse et très exacte, la langue et la métrique. D'intéressantes remarques, littéraires et historiques, terminent ce travail d'érudition qui fait honneur à l'un des dignes disciples du regretté professeur Zupitza. A. BARBEAU.

Euripidis fabulae. Ediderunt R. PRINZ et N. WECKLEIN. Leipzig, Teubner, 1898, in-8. Vol. I, Pars V, *Ion*, 83 p. Pars VI, *Helena*, 88 p. Pars VII, *Cyclops*, 37 p. — Vol. II : Pars I, *Iphigenia Taurica*, 88 p. — Prix : 3 fr. 50, 3 fr. 75, 1 fr. 75, 3 fr. 50.

Suite d'une entreprise dont le mérite philologique est garanti par la renommée indiscutée de ses deux auteurs. Le manuscrit qui sert ici de base est le *Laurentianus* 32, 2, auquel s'ajoute pour l'*Ion*, le *Cyclopse* et l'*Iphigénie en Tauride* le *Vaticanus* 287, et pour l'*Hélène* le *Laurentianus* 172, l'un et l'autre copies probables du premier. Au bas du texte courant ont pris place les corrections les plus marquantes proposées par les critiques modernes ; les autres, jugées de moindre prix, ont été reléguées dans un *Appendice* inséré à la fin de chaque volume. Que dans la première et jusque dans la seconde de ces deux catégories, nos éditions françaises, même celle de M. Weil, soient si rarement citées, c'est un fait auquel il a fallu nous habituer : néanmoins, quand on voit l'Allemagne et l'Angleterre multiplier sans se lasser les travaux de ce genre, on en vient à regretter que notre unique collection d'éditions savantes grecques et latines, publiée chez Hachette, soit encore, après trente ans, si éloignée de son complet achèvement. C. HUIT.

Correspondance inédite de LOAEUS, publiée avec une introduction et des notes par ALPHONSE ROERSCH. Gand, Siffer, 1898, in-12 de 170 p. — Prix : 2 fr.

Publication exposée à perdre beaucoup de son intérêt en dehors des frontières de la Belgique, bien qu'il s'agisse d'un des hommes qui ont le plus utilement servi la cause de l'humanisme en Flandre au XVIe siècle. Jean van Loo, abbé d'Eversham, ne cessa pas d'être en relations suivies avec les poètes et les beaux esprits de sa province, même durant les troubles violents que provoqua le soulèvement des Gueux. Dans ces lettres (écrites entre 1568 et 1576) toutes en latin, tantôt dans une prose presque ciceronienne, tantôt en vers d'un tour assez gracieux, il est question avant tout, comme il sied entre savants, de publications ou d'éditions nouvelles qui, paraît-il, rapportaient à leurs auteurs quelque réputation, mais fort peu de rentes. Depuis lors, chacun le sait, les choses n'ont pas sensiblement changé. C. H.

Le Moine bénédictin, par Dom BESSE. Ligugé, imp. Saint-Martin, 1898, in-8 de II-264 p.

D'une plume alerte et avec un saint zèle pour sa famille religieuse, qui se dévoile à chaque mot, dom Besse présente dans ce petit volume aux gens du monde déjà amis des monastères, et même aux indifférents, un charmant aperçu des origines, des travaux, des gloires et des saintes ambitions des moines de saint Benoît. Ce qu'est la vie religieuse du bénédictin, l'influence toujours active de la sainte règle, le rôle paternel de l'abbé, la suave retraite du monastère, personne, mieux que le pieux religieux de Saint-Martin de Ligugé ne pouvait le décrire. Il aime son sujet, il en apprécie la valeur, et son enthousiasme entraîne avec lui le lecteur. Dom Besse nous fait d'abord pénétrer dans l'asile fermé du noviciat où l'âme s'imprégne des fortes vertus monacales, puis il déroule sous nos regards la série ininterrompue des exercices de piété, de travaux manuels et d'études dont se compose la vie de ces hommes admirables qui n'ignorent pas le monde, mais qui apprennent à connaître si bien Dieu ! C'est une impres-

sion de grandeur majestueuse et de calme serein comparable à celui des vastes basiliques, témoins survivants de l'adoration des siècles, qui se dégage des fastes de l'ordre antique mêlé à toutes les phases de l'histoire du monde chrétien. Savants modestes, sages politiques, réformateurs infatigables ou historiens de premier ordre; tantôt missionnaires, tantôt pasteurs, tantôt hommes d'œuvres ; confidents précieux et sûrs ; guides des âmes élevées, avides de lumière ; apôtres toujours : nous retrouvons partout, à tous les âges et sous tous les cieux, ces moines que les voltairiens tournaient en dérision. On les croyait dans la cendre de leurs tombeaux gothiques, et voici qu'ils revivent aussi jeunes et aussi ardents que les ont connus nos pères. C'est donc à bon droit que dom Besse insiste dans le dernier chapitre de son livre — qui ne sera pas le moins remarqué, — sur le rôle du religieux dans la société contemporaine. La science et l'art s'unissent aujourd'hui dans le geste le plus imprévu parfois, pour concourir à une sublime apologie de l'œuvre chrétienne. Au milieu des turpitudes et des décadences d'une société corrompue, il faut, on le sent bien, un lieu où les âmes fières et hautes puissent enfin se recueillir, où elles rencontrent la phalange invincible qui veille sur le dépôt sacré des libertés saintes et de nobles aspirations léguées au monde par le Christ régénérateur. Comme aux jours sombres de la barbarie ancienne, les monastères seront peut-être bientôt, hélas ! les suprêmes forteresses où s'abritera la civilisation outragée et les moines apparaîtront une fois de plus ce qu'on les a vus si souvent, des maîtres incomparables et les bienfaiteurs du siècle qui va s'ouvrir.

G. PÉRIES.

Lectures historiques pour la classe de philosophie et pour les classes de première. *Histoire contemporaine (1789-1889)*, par HENRY SALOMON. Paris, Alcan, 1897, in-18 de 408 p. — Prix : 4 fr.

Les lectures historiques sont aujourd'hui le complément indispensable de tout précis d'histoire ; l'on juge, non sans raison, que le résumé rapide, accordant presque le même nombre de lignes à des faits dont l'importance n'est pas la même, ou laissant dans l'ombre des événements qui, sans avoir eu des conséquences immédiates, ont passionné les contemporains, ne suffit pas à rendre la physionomie exacte d'une époque. En empruntant aux chansonniers leurs couplets, aux pamphlétaires leurs diatribes, aux journalistes leurs articles écrits sous l'impression du moment, aux hommes politiques leurs souvenirs, aux historiens leurs appréciations, l'on peut espérer combler les lacunes des manuels. C'est ce que M. Henry Salomon a tenté de faire pour l'histoire du siècle qui s'achève. Afin de tenir constamment éveillée la curiosité, vite lassée, de ses jeunes lecteurs, il a eu soin de puiser à un très grand nombre de sources et de ne donner jamais que de courts extraits, accompagnés de brèves notices faisant connaître l'auteur cité et la valeur historique de son témoignage. Comme tout bon éducateur de la jeunesse, M. Henry Salomon s'est promis de s'abstenir de tout parti pris. Sa seule fin, — et certes elle est louable, — a été de « chercher à faire aimer la France telle qu'elle est. » Je crois à ses bonnes intentions, mais l'auteur s'est abusé en pensant que ses citations ne pourraient choquer personne. Le chapitre XVI, consacré à la liberté religieuse, heurtera plus d'une conviction : un catholique ne lira pas sans peine les extraits de la préface du livre, sur les Prophètes d'Israël, où M. James Darmesteter nous exprime ses idées sur la religion de l'avenir et, après avoir défini la religion « l'expression la plus haute de la science et de la conscience

humaine, » déplore que la religion catholique n'ait point accepté les réformes proposées par les novateurs de la Renaissance et qu'aujourd'hui encore, inférieure à sa mission, elle entre en lutte avec la science et même avec la conscience. M. Henry Salomon aurait dû aussi, pour ne contrister personne, ne pas nous citer l'article de la *Revue historique*, où M. Gabriel Monod nous donne son appréciation sur Léon XIII et sur la situation religieuse actuelle, tout en disant son fait à l'antisémitisme, « qui cherche à rouvrir l'âge de l'intolérance et des persécutions religieuses. » De même, la masse de ses lecteurs se serait volontiers passée des deux pages où Guizot glorifie le sentiment religieux dans l'Église protestante. Enfin, l'on peut trouver que la célébrité de l'industriel Jean Dolfus, de Mulhouse, n'est point telle que l'on ne puisse ignorer les pages que lui ont consacrées MM. Rouxell, Mossmann et L. Larchey. M. Henry Salomon a trop emprunté aux écrivains protestants et juifs pour que le parti pris n'éclate point en maint endroit de ses *Lectures* : oubliant trop volontiers que ces écrivains sont en France les représentants d'une minorité infime, il leur attribue l'importance qu'ils cherchent à se donner à eux-mêmes. Son livre est à sa vraie place dans les bibliothèques des écoles juives ou protestantes. A. ISNARD.

Ensayo sobre la América precolombina, por NARCISO SENTENACH. Toledo, Peláez, 1898, petit in-4 de XXXVIII-191 p. — Prix : 5 fr.

L'auteur s'est proposé de déterminer l'origine et les progrès des peuples américains, de leurs religions, de leurs arts, de leurs industries ; mais il avoue candidement que ses théories auraient besoin d'être développées et appuyées sur un plus grand nombre de faits (p. 142). Ce n'est pas, en effet, dans un si mince volume que l'on peut examiner, même superficiellement, un sujet si compliqué et si étendu. La plupart des questions qui s'y rattachent sont tellement obscures ou controversées, qu'il ne suffit pas de les effleurer ; il faut encore prouver ce que l'on avance d'après ses propres recherches, ou ce que l'on admet sur la foi d'autrui. M. Sentenach ne s'en est aucunement préoccupé : il donne comme avéré ce qui est encore l'objet d'interminables controverses entre les spécialistes ; il suppose gratuitement que de futures découvertes corroboreront sa thèse, et qu'une plus ample connaissance du passé de l'Extrême-Orient nous fournira les démonstrations qu'il était tenu d'apporter. Il ne cite que trop rarement et vaguement ses autorités. Si du moins il en pouvait servir lui-même ! Mais il écrit avec tant de négligence les noms propres que la plupart sont défigurés et souvent méconnaissables. Il est si peu au fait de la matière qu'après avoir, par exemple, cité Motolinia comme auteur de l'*Epistola proemial* (p. IX), il donne ensuite cette lettre comme anonyme (p. 81, 92). Les plus grandes invraisemblances ne l'effraient pas ; au lieu de s'en tenir aux documents mexicains qui font venir de l'est les propagateurs de la croix précolombienne, il aime mieux les prendre à l'ouest, leur faire traverser toute l'Asie jusqu'au Kamtchatka et, de là, les faire passer en Amérique, tandis qu'il y avait beaucoup plus près des chrétientés scandinaves en Groenland et en Vinland (États-Unis), et gaélique dans le bassin du Saint-Laurent.

Faute de s'être astreint à une sévère méthode scientifique, il n'a fait faire aucun progrès aux études américaines, pas même aux thèses qu'il soutient : l'origine asiatique des Américains et l'influence exercée sur leur développement par les Indo-Chinois, les Iraniens et même les Égyptiens. En sa qualité de secrétaire général du jury de l'Exposition hispano-améri-

caine lors du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde, il avait eu à sa disposition les nombreux trésors archéologiques et les précieux documents historiques réunis à cette occasion : il était donc bien placé pour établir des comparaisons entre les antiquités des deux mondes; aussi ses chapitres sur les beaux-arts et l'industrie des Américains sont-ils traités avec plus de compétence que ses notices sur l'anthropologie, l'ethnographie, les croyances, les institutions, la linguistique, la littérature et l'épigraphie. Mais, lui-même, il n'a pas su tirer bon parti de ses matériaux : puisqu'il ornait de figures l'en-tête et la fin de chaque chapitre, il aurait dû mettre en regard des monuments et des objets qui eussent attesté des relations entre l'Amérique et l'Asie. Ses illustrations, quoique empruntées à l'art indigène, ne sont néanmoins guère instructives, puisqu'il n'en indique même pas la provenance. Dans l'introduction, dans le chapitre sur l'épigraphie et la paléographie, ainsi que dans l'appendice, il passe en revue les principaux documents et mémoires sur l'Amérique précolombienne, dont la plupart étaient bien connus, mais il en signale aussi de récents qu'il est difficile de se procurer en France.

EUG. BEAUVOIS.

Le Faux devant l'histoire, devant la science et devant la loi, par GUSTAVE ITASSE. Paris, Delagrave, 1898, in-12 de 508 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre a été manifestement inspiré par les tristes circonstances qui mettent si bien en lumière le joug que la coalition judéo-franc-maçonne fait peser sur la France; mais il n'est nullement un livre de circonstance ou de polémique. L'auteur se borne à quelques rares allusions aux événements en cours et traite scientifiquement la question des altérations de l'écriture. Il décrit les moyens que les faussaires peuvent employer, et ceux par lesquels les experts peuvent déceler la fraude. Il y ajoute l'indication de certains procédés de reproduction graphique et termine en résumant l'état de la législation contre les crimes de faux.

Ce livre peut être intéressant et utile. Malheureusement nous devons signaler dans la partie historique des assertions regrettables. Pourquoi avancer, par exemple, que la plupart des épîtres, sauf celles de saint Paul, ont été ignominieusement altérées? Cette assertion générale lancée à la légère sur les insinuations d'écrivains plus ou moins suspects, n'est pas une recommandation auprès des catholiques qui voudront consulter l'ouvrage.

D. V.

Zur Beurtheilung Savonarolas; Kritische Streifzüge von LUDWIG PASTOR. Freiburg i. B., Herder, 1898, in-8 de 79 p. — Prix : 1 fr. 25.

On sait que les pages consacrées à Savonarole dans le troisième volume de l'*Histoire des Papes* de Pastor ont été l'objet de très vives critiques de la part de certains écrivains catholiques, notamment de M. Commer, en Allemagne, du P. Procter, en Angleterre, du P. Ferretti et de M. Luotto en Italie. On a reproché à l'historien allemand d'avoir calomnié le célèbre dominicain. C'est à ces attaques que répond M. Pastor dans la brochure que nous signalons. Il n'a pas de peine à y relever des préoccupations d'apologétique et d'actualité tout à fait étrangères à l'histoire; outre la tendance des dominicains à justifier leur illustre confrère du reproche de désobéissance au Saint-Siège, le désir, à l'occasion du quatrième centenaire de la mort de Savonarole, de le revendiquer pleinement pour l'Église, et

de l'arracher aux francs-maçons qui s'apprêteraient à l'honorer. Il n'a pas de peine non plus à montrer le mal fondé et, dans bien des cas, l'incroyable légèreté des critiques qui lui ont été adressées. Il nous paraît que dans l'ensemble le portrait qu'il a tracé de Savonarole peut être tenu pour exact. Est-ce à dire qu'il n'ait pas été quelquefois, non pas inexact dans l'exposé des faits, mais un peu sévère dans leur appréciation? Quelques-uns des torts qu'il reproche à Savonarole, comme le ton passionné de ses attaques contre le Saint-Siège et contre le clergé (que par parenthèse les faits ne justifient que trop), comme son zèle excessif pour amener les âmes à la vie religieuse, comme la sévérité parfois atroce des peines qu'il prétendait infliger à des fautes purement morales ou religieuses, comme son intervention abusive dans la politique pure, ne lui ont-ils pas été communs avec bien d'autres personnages dont la mémoire, tout compte fait, est demeurée justement honorée dans l'Église? Et quant à sa résistance au Pape, M. Pastor tient-il tout le compte qu'il devrait de la circonstance atténuante qu'il indique lui-même, à savoir que le Pape dont il s'agissait était Alexandre VI?

E. JORDAN.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Frédéric LICHTENBERGER est mort à Paris le 7 janvier. Né le 21 mars 1832 à Strasbourg, c'est dans cette ville qu'il fit ses études secondaires, puis théologiques, et qu'il se fit recevoir docteur de la Faculté de théologie protestante (1860). Aumônier du gymnase protestant où il avait reçu l'enseignement (1860), il fut bientôt nommé professeur au séminaire, puis à la Faculté de théologie protestante (1864). La guerre l'obligea d'abandonner ces fonctions et il vint exercer à Paris le ministère pastoral. Lors de la réorganisation, à Paris, de la Faculté de théologie protestante, il en fut nommé doyen (1880). A cette époque, M. Lichtenberger avait déjà publié les deux grands ouvrages qui ont fait sa réputation : son *Histoire des idées religieuses en Allemagne* et son *Encyclopédie*. Citons de lui : *La Théologie de G.-E. Lessing* (Strasbourg, 1854, in-8); — *De Apostolorum praeceptis redemptoriam Christi mortem spectantibus* (Strasbourg, 1857, in-8); — *Études sur le principe du protestantisme* (Strasbourg, 1857, in-8); — *Éléments de la science dogmatique* (Strasbourg, 1860, in-8); — *Sermons* (Strasbourg, 1867, in-8); — *L'Amour chrétien, le sacerdoce universel* (Strasbourg, 1870, in-8); — *Le Protestantisme et la guerre de 1870* (Strasbourg, 1871, in-8); — *L'Alsace pendant et après la guerre* (Paris, 1871, in-8); — *L'Alsace en deuil* (Paris, 1873, in-8); — *Histoire des idées religieuses en Allemagne depuis le milieu du XVIIIe siècle* (Paris, 1873, 3 vol. in-8); — *Encyclopédie des sciences religieuses* (Paris, 1876-1882, 13 vol. in-8); — *Méditations* (Paris, 1881, gr. in-8); — *De l'idéal moral* (Paris, 1888, in-8). Ajoutons que M. Lichtenberger a collaboré à diverses revues protestantes, et notamment à la *Revue chrétienne* et à la *Revue théologique*.

— M. Hermann-Rudolf MEYER est mort le 14 janvier à Anhaltdessau. Né à Friedeberg, le 10 janvier 1839, il fit, à l'Université de Berlin, des études historiques, juridiques et économiques, se lia avec Wagener et Rodbertus, et collabora à divers journaux. La part qu'il prit à la lutte contre Bismarck et la publication de ses *Politische Gründer* (1877) le firent condamner à la prison. Il y échappa par l'exil, voyagea en Amérique et en Europe. Parmi les revues auxquelles il a collaboré, il convient de signaler *Die Neue Zeit* et les *Historisch-Politische Blaetter*. Outre son grand ouvrage sur la propriété foncière publié en 1886, à Paris, avec la collaboration de

M. Gabriel Ardant, M. Meyer a donné : *Die Actien-Gesellschaften* (Berlin, 1872-1875, in-8); — *Die Central-Landschaft für die preussischen Staaten und ihr Kritiker Noah* (Berlin, 1872, in-8); — *Die ländliche Arbeiterfrage in Deutschland : Socialismus, Auswanderung, Mittel gegen Beid* (Berlin, 1873, in-8); — *Die Berliner Banken* (Berlin, 1873, in-8); — *Die bedrohliche Entwickelung des Socialismus und die Lehre Lassalles* (Berlin, 1873, in-8); — *Die Neueste Litteratur zur socialen Frage* (Berlin, 1873, in-8); — *Was heisst Conservativ sein ?* (Berlin, 1873, in-8); — *Der Emancipationkampf des vierten Standes* (Berlin, 1874, 2 vol. in-8); — *Social-Politische Flugblätter* (Berlin, 1874-1875, in-8); — *Der Socialismus in Dänemark* (Berlin, 1875, in-8); — *Politische Gründer und die Corruption in Deutschland* (Berlin, 1877, in-8); — *Heimstätten- und andere Wirthschaftsgesetze der vereinigten Staaten von Amerika, von Canada, Russland, China, Indien, Rumänien, Serbien und England* (Berlin, 1883, in-8); — *Ursachen der americanischen Concurrenz* (Berlin, 1883, in-8); — *La crise internationale de l'industrie et de l'agriculture* (Berlin, 1885, in-8); — *Das Wesen des Einkommens* (Berlin, 1887, in-8); — *Das Kapitalismus fin de siècle* (Wien, 1894, in-8); — *Das Sinken der Grundrente und dessen möglichen socialen und politischen Folgungen* (Wien, 1894, in-8); — *Hundert Jahre conservativer Politik und Literatur* (Wien, 1895, in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : Raoul Benedite, ancien secrétaire de rédaction du *Gil Blas*, mort à 38 ans, le 14 janvier ; — Léon Billot, dit Jules Billaud, rédacteur en chef du *Patriote républicain de la Savoie*, mort le 10 janvier ; — l'abbé Bufforne, docteur en théologie, mort le 8 janvier ; — Chabouillet, conservateur honoraire du département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à qui l'on doit notamment le *Catalogue général et raisonné des camées et pierres gravées de la Bibliothèque impériale, suivi de la description des autres monuments exposés dans le Cabinet des médailles et antiques* (Paris, 1858, in-8) et les *Recherches sur les origines du cabinet des médailles* (Paris, 1874, in-8), mort le 6 janvier, âgé de 84 ans ; — Courbaud, ancien professeur au lycée Condorcet, mort le 17 janvier, à Versailles ; — Camille Dareste de la Chavanne, docteur ès-sciences et en médecine, directeur à l'École pratique des hautes études, vice-président de la Société de biologie, président de la Société d'anthropologie, mort à 76 ans, le 10 janvier ; — le R. P. Delamarche, ancien professeur de Sainte-Anne à Jérusalem, mort en Afrique ; — Arthur Delavigne, petit-fils du célèbre Casimir Delavigne et auteur lui-même de quelques pièces de théâtre, mort le 17 janvier ; — Mme Du Bos, romancière et auteur d'ouvrages pour l'éducation de la jeunesse, morte à 99 ans, le 20 janvier, à Angers ; — Louis-Philippe Dugé, ancien collaborateur de *La France*, auteur dramatique, mort à 58 ans, le 22 janvier, à Vincennes ; — le Dr Dumont-Pallier, qui jouissait dans le monde médical d'une assez grande réputation, mort le 16 janvier ; — Adolphe d'Ennery, le fécond auteur dramatique, à qui l'on doit quelques deux cents pièces, la plupart écrites en collaboration, mort le 25 janvier, à près de 90 ans ; — Hattu, avocat éminent à la cour d'appel de Douai, mort le 9 janvier, à 65 ans, dans cette ville ; — Hermite, collaborateur du *Journal de Bordeaux* et doyen honoraire des avocats de cette ville, mort le 14 janvier ; — Georges Koell, professeur d'allemand au lycée Henri IV, maître de conférences à l'École polytechnique, mort à 60 ans, le 22 janvier ; — Laluyé, secrétaire à l'Institut de France (Académie des sciences), mort à 60 ans, le 6 janvier ; — le Dr Larriet, chirurgien à l'hôpital français de Constantinople, mort en janvier dans cette ville ; — Pierre Le Dieu, ancien vice-président de la Société botanique de

France, mort à 64 ans, le 28 janvier ; — Gabriel LEVASNIER, publiciste, ancien rédacteur en chef du *Courrier de la Vienne*, mort le 12 janvier ; — le Dr Guillaume-Émile MERGIER, préparateur de physique à la Faculté de médecine de Paris, mort à 36 ans, le 13 janvier, à Laborderie-de-Rouffignac (Dordogne) ; — Edmond MONNOYER, l'imprimeur si connu du Mans, mort le 26 janvier ; — le Dr J.-S. MORAND, mort à 74 ans, le 28 janvier ; — Marcel RODOUAN, secrétaire général de la société des sciences morales, lettres et arts de Seine-et-Oise, mort le 6 janvier ; — l'abbé THOMAS, vicaire général du diocèse de Verdun, auteur d'ouvrages estimés, mort le 8 janvier ; — le Dr VAUCLIN, mort le 15 janvier, à Alençon.

— A l'étranger, on annonce la mort du R. P. Jan BADENI, provincial des jésuites de Varsovie, prédicateur et écrivain distingué, mort âgé de 40 ans ; — de MM. : BOUSAKIS, professeur de physiologie à l'Université d'Athènes ; — Carl-Friedrich CLAUS, professeur de zoologie à l'Université de Vienne, mort à 64 ans, le 8 janvier, dans cette ville ; — le Dr Thomas COLI, mort le 18 janvier, à Bath ; — Nelson DINGLEY, économiste, auteur du tarif américain, mort à 67 ans, à Washington ; — Emil FROMM, bibliothécaire d'Aix-la-Chapelle, auteur d'ouvrages estimés d'histoire locale, et directeur de la *Zeitschrift des aachener Geschichtsvereins*, mort le 22 janvier ; — J. GALTCHENKO, archiviste, mort à Cherson, âgé de 104 ans ; — Gustav GILBERT, professeur au gymnase de Gotha, qui écrivit, entre autres ouvrages appréciés, un manuel des institutions grecques (*Handbuch der griechischen Staatsalterthümer*) Leipzig, 1881-1885, 2 vol. in-8), mort à 56 ans, le 3 janvier, à Gotha ; — Richard GOWING, journaliste et littérateur, mort le 14 janvier ; — Fritz KETTNER, poète alsacien, mort à 55 ans, le 27 janvier ; — KORELIN, professeur d'histoire à l'Université de Moscou, mort à 43 ans, en janvier ; — LEDDERHOSE, ancien curateur de l'Université de Strasbourg, mort le 2 janvier ; — Louis LEHMANN, balnéologue, mort à Oeynheim, âgé de 75 ans ; — Isabel A. MALLON, écrivain, morte le 27 décembre, à New York ; — Max MUELLER, professeur de métallurgie à l'École technique supérieure de Brunswick, mort le 3 janvier, dans cette ville, âgé de 46 ans ; — Henri Alleyne NICHOLSON, professeur d'histoire naturelle à l'Université d'Aberdeen, mort en janvier ; — Sir John NUGENT, ancien médecin d'O'Connell, mort en janvier, à Dublin ; — Demetrios SEMITELOS, professeur de philologie à l'Université d'Athènes ; — A. SKALKOVSKII, membre correspondant de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, mort à 90 ans, à Odessa ; — Carolina SPENCER, connue par ses poesies, morte le 20 décembre, à Castkill (New-York) ; — Thomas SPINKS, jurisconsulte anglais, mort à Londres, en janvier ; — Sandor SZILAGYI, directeur de la Bibliothèque universitaire de Budapest, membre de l'Académie hongroise et de celle de Vienne, mort en janvier, à 72 ans ; — Guido WEISS, écrivain politique, mort à Francfort, âgé de 77 ans.

CONCOURS. — L'Académie royale de Belgique met au concours les sujets suivants dans la classe des lettres : PRIX DE S. GENOIS, *Histoire de la période calviniste à Gand (1576-1581)*, en flamand (1,000 fr., 1er nov. 1907) ; — PRIX DE STASSART, *Notice sur Nicolas Clenaerts dit Clinardus* (1495-1542), en français, en flamand ou en latin (600 fr., 1er février 1899).

— L'Académie des sciences de Bologne met au concours l'étude d'après les données de la chimie, de la physique ou de la mécanique appliquée des meilleurs appareils et des systèmes les plus sûrs pour prévenir ou éteindre les incendies (1,000 fr., 21 mai 1900). Les mémoires peuvent être redigés en italien, latin ou français.

Sermons choisis de Savonarole. — A l'occasion du quatrième centenaire de la mort de Jérôme Savonarole (il décéda le 23 mai 1498), la librairie G. C. Sansoni, à Florence, a fait paraître un beau volume dont le titre est : *Scelta di prediche e scritti di fra Girolamo Savonarola, con nuovi documenti intorno alla sua vita* (in-8 de II-XI-521 p.) et dont les auteurs sont le sénateur Pasq. Villari, historien du célèbre moine, et l'archiviste Eug. Casanova. C'est une excellente idée d'avoir réuni ainsi, sous un format commode, un choix qui a été fait judicieusement et qui porte sur trente-neuf sermons, cinq traités religieux, douze poésies et onze lettres. Ce groupement permet de se faire une juste et suffisante idée du talent de Savonarole, qui fut aussi bon écrivain qu'éloquent orateur. L'édition est très soignée, et se termine par la publication (en appendice) d'un long extrait de la chronique inédite de Simone Filipepi, récemment retrouvée aux archives du Vatican et très précieuse pour la biographie du fougueux dominicain. MM. P. Villari et Eug. Casanova ne pouvaient mieux clôturer le bon livre sorti de leur collaboration.

Le « Promptuaire » de Thibault Lespleigney. — Né à Vendôme, installé comme apothicaire à Tours, mort en 1567 à l'âge de soixante-douze ans, Thibault Lespleigney fut un érudit bon vivant; le premier, il écrivit à l'usage de ses confrères en pharmacie des traités didactiques, et fut l'auteur d'un certain nombre de publications aujourd'hui presque toutes rarissimes, imprimées à partir de 1537, dont M. le Dr Paul Dorveaux a donné une bibliographie aussi complète que possible dans sa *Notice sur la vie et les œuvres de Thibault Lespleigney* (Paris, H. Welter, 1898, in-8 de 76 p.). Il en a profité aussi pour donner d'intéressants extraits du *Promptuarium* en vers et du *Dispensarium* en prose, qui nous font connaître une quantité de drogues et de médicaments en usage au XVIe siècle. La publication du savant bibliothecaire de l'École de pharmacie de Paris est curieuse à plus d'un point de vue.

Les Pastoureaux en 1320. — Les *Annales de Saint-Louis des Français*, dont plusieurs fois déjà nous avons avantageusement parlé à nos lecteurs, contiennent dans leur fascicule de janvier un curieux article de M. J.-M. Vidal sur *l'Émeute des pastoureaux en 1330* (tirage à part, Rome, imp. de Philippe Cuggiani, in-8 de 58 p.). Aux renseignements que nous fournissent les chroniqueurs sur ce ramassis de gens sans aveu qui, sous prétexte d'aller à la croisade, parcoururent la France, semant sur leur route le désordre, le pillage et la mort même, M. Vidal ajoute des détails inédits et précis empruntés aux archives et à la Bibliothèque du Vatican. Le moins curieux n'est pas la déposition du juif Baruc devant l'inquisiteur de Pamiers : baptisé à Toulouse pour échapper aux menaces de mort des pastoureaux, Baruc s'était enfui à Pamiers pour y reprendre l'exercice de la religion judaïque; traduit comme relaps devant le tribunal inquisitorial, il finit par céder aux arguments par lesquels on détruisit ses objections contre la foi chrétienne; cette discussion théologique, dont le document publié par M. Vidal nous offre le résumé, est un spécimen curieux des luttes qu'un docteur juif pouvait soutenir à cette époque contre des théologiens catholiques.

Bibliographie basque. — M. J. Vinson vient de faire paraître le complément à l'*Essai d'une bibliographie de la langue basque* qu'il avait fait imprimer en 1891. Les sept années écoulées lui ont permis d'ajouter d'intéressantes indications et de profiter des renseignements nouveaux qui ont augmenté son livre dans de sérieuses proportions (pages 519 à 819), et de

joindre à ses additions et corrections une série de citations et de références, d'articles de journaux et de revues où l'auteur a retrouvé trace de la philologie basque. On ne peut que le féliciter d'avoir enrichi son travail bibliographique d'un supplément où les chercheurs trouveront à glaner de toute façon. Mais M. J. Vinson ne connaîtrait-il pas le plus ancien vocabulaire basque imprimé, qui se trouve (f° 21) dans le livre de Luc. Marineus : *Opus de rebus Hispaniae memorabilibus* (Compluti, 1533, in-fol.)?

PARIS. — *L'Église Saint-Julien-le-Pauvre de Paris. Monographie de l'église et de ses environs* avec planches de relevé, dessins et plans, par M. J. Viatte (Paris, Paul Émile et Guillemin, in-8 de 52 p.). Ce travail nous donne le relevé architectonique de l'église la plus ancienne peut-être et la plus pittoresque de Paris, explique la composition de l'édifice et en décrit les curiosités, quelquefois avec des expressions techniques. Étude sérieuse qui complète les publications antérieures sur le même sujet. Puis ce sont des recherches historiques sur l'église de Saint-Julien et ses singuliers environs: patronage de l'église, légende de saint Julien, corporations, Saint-Julien prieuré, Saint-Julien dépendance de l'Hôtel-Dieu, Saint-Julien depuis la Révolution. Après la description du monument, celles des rues du vieux Paris : rues de la Bûcherie, Saint-Julien-le-Pauvre, Galande, du Fouarre, place Maubert ; deux notices : l'une sur le culte catholique grec dont actuellement Saint-Julien est l'église, l'autre sur Montyon qui y est inhumé. Enfin, une conclusion qui mérite tout éloge c'est le vœu qu'à l'intérieur comme à l'extérieur des travaux d'entretien et de réparation soient entrepris, que la reconstitution de l'édifice soit mise à l'étude pour doter Paris d'un joyau de plus. Cette monographie mérite de fixer l'attention de toutes les personnes qu'intéresse l'histoire monumentale du vieux Paris.

— Les pages 20 à 112 du volume consacré à la cinquante-troisième réunion du *Congrès archéologique de France* (Paris, A. Picard ; Caen, Delesque, in-8 de LX-341 p., avec 69 planches ou figures) sont relatives aux procès-verbaux des séances et compte rendus d'excursions faites par les membres du congrès, en 1896. Les séances ont été tenues à Morlaix et à Brest, ce qui indique que les excursions dont il s'agit ont été faites en Bretagne. On trouvera là des détails de toute sorte sur l'intérêt desquels il n'est pas besoin d'insister. Nous devons donc nous borner à noter les mémoires qui ont trouvé place dans ce nouveau volume que publie, sous la date de 1898, la Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments : *Inscriptions gravées et sculptées sur les églises et monuments du Finistère*, recueillies par M. l'abbé J.-M. Abgrall ; — *L'Occupation néolithique dans le cap Sizun (Pointe du Raz)*, par M. H. Le Carguet ; — *Une Église carolingienne à Saint-Philibert-de-Grandlieu (Loire-Inférieure)*, par M. Léon Maître ; — *L'Art breton et l'église du Folgoat*, par M. A. de Lorme ; — *Le Culte de saint Éloi en Basse-Bretagne*, par M. l'abbé Antoine Favé ; — *L'Église de Saint-Jean-du-Doigt*, par M. François de Kergrist ; — *Notes sur le Congrès archéologique de Morlaix-Brest*, par M. A. de Roumejoux ; — *Une Nouvelle Caractéristique des attributs évangéliques*, par M. le baron de Bonnault d'Hoüet ; — *Sept Cloches anciennes du Côtes-du-Nord*, par M. L. Germain de Maidy ; — *Dans les Côtes-du-Nord*, dessins de M. Paul Chardin, présentés par M. le comte de Marsy.

— Dès son apparition, le volume consacré par M. Georges Blondel à l'*Essor industriel et commercial du peuple allemand* a rallié tous les suffrages ; on a été heureux de posséder ainsi un livre renseignant avec précision sur des questions à la fois très importantes et très naturelles ; aussi l'ouvrage de M. Blondel a-t-il été très rapidement épuisé. En voici une

seconde édition, refondue, mise au courant et considérablement augmentée (Paris, L. Larose, in-12), qui constitue presque un ouvrage nouveau ; nous la signalons aux lecteurs du *Polybiblion* comme un livre non seulement à lire à l'heure actuelle, mais à conserver dans leur bibliothèque et à consulter fréquemment.

— La Chronique de Jean d'Auton ne mérite peut-être pas toute l'autorité qu'on lui a trop aisément attribuée jusqu'ici. C'est du moins l'impression qui se dégage de la *Note sur un chapitre de la chronique de Jean d'Auton*, publiée par M. Pélissier dans les Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et qui forme le n° 18 de ses *Notes italiennes d'histoire de France* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 15 p.). Les documents italiens consultés par M. Pélissier lui permettent de montrer combien est inexact et incomplet le tableau que le chroniqueur nous retrace des mois de janvier à mars 1502.

— Les *Documents* que M. Pélissier nous fournit sur *Pierre de Sacierges, évêque de Paris* (Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*. Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8 de 7 p.), sont relatifs au rôle joué en Italie par ce personnage assez peu connu, au temps où il était président du Sénat de Milan. A la suite de ces *Documents* M. Pélissier a imprimé quelques lignes des souvenirs du professeur Dalmato Stratico, relatives à son séjour à Paris en 1763.

— Le même érudit a enrichi le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français* d'*Une Poésie politique protestante et la réponse* (Paris, Motteroz, in-8 de 6 p.), rédigée au cours de la seconde guerre de religion (1567-8) ; on y notera, entre autres choses, la mention de deux édits inconnus.

Artois. — Le 9 octobre dernier, l'on inaugurait à Vimy un monument à la mémoire d'Abel Bergaigne, l'éminent indianiste si prématurément enlevé aux études en 1888. Les discours et les poésies qui ont été prononcés à cette occasion, viennent d'être réunis en une brochure qu'orne une reproduction du monument, fort simple, œuvre du sculpteur Georges Engrand : *Inauguration du monument élevé à la mémoire d'Abel Bergaigne. Discours prononcés à Vimy* (Paris, imp. G. Colombier, in-8 de 32 p.). Les discours reproduits sont ceux de MM. Sénart, au nom de l'Académie des inscriptions ; Michel Bréal, au nom de l'École pratique des hautes études ; Barbier de Meynard, au nom de la Société asiatique ; Victor Henry, au nom de l'Université de Paris ; Boucher-Cadart, au nom du conseil général du Pas-de-Calais ; Alfred Ansart, au nom de la commune de Vimy ; Léon Bourgeois, moins comme ministre que comme ami de Bergaigne. Enfin deux poésies, l'une de M. Victor Barbier, secrétaire de l'Académie d'Arras ; l'autre de M. Marc Legrand, délégué des Rosati, terminent la publication.

Bourgogne. — Un Richelieu au petit pied, sur un théâtre restreint : tel a été, dans une certaine mesure, *Nicolas Rolin, chancelier de Bourgogne au* XVI*e siècle*, dont la vie est résumée avec talent et esprit par M. Gaston Abord, avocat général, dans un discours prononcé le 17 octobre dernier à l'audience de rentrée de la cour d'appel de Dijon (Dijon, imp. Darantière, in-8 de 49 p.). Nicolas Rolin, né à Autun vers l'année 1380, mourut en la même ville le 18 janvier 1461 (1462 nouveau style). Agissant sur une scène plus vaste, ce chancelier des avant-derniers jours du duché de Bourgogne eût peut-être marqué comme l'une des grandes figures de son époque. Dans le milieu où il s'agita, il n'apparaît pas moins comme un personnage remarquablement habile. C'est lui, d'ailleurs, qui dirigeait à peu près tout dans le duché « ce duché qui valait un royaume. » M. Abord a négligé de rappeler

un petit détail : son héros est indiscutablement Autunois, mais son père, licencié es-lois, était originaire de Poligny, dans la Comté. Par exemple, tout en exaltant l'homme et son œuvre, l'auteur-orateur ne dissimule pas que Nicolas Rolin, une fois le pied à l'étrier, sut admirablement soigner ses intérêts personnels et établir ses enfants (il en eut cinq). Issu d'une famille de la petite bourgeoisie, il mourut laissant des richesses immenses.

Bretagne. — M. G. Dottin, professeur adjoint à l'Université de Rennes, vient de faire paraître une excellente *Table analytique des tomes I-XII (1886-1897) des Annales de Bretagne* (Paris, H. Welter, in-8 de 54 p.), qui est à la fois alphabétique et méthodique ; elle complète excellemment la collection de ce périodique qui est l'un des meilleurs de province.

— M. A. de B. d'A (Anatole de Brémond d'Ars) dans *les Vieux Papiers d'une vieille maison à Quimperlé (1575-1875)* (Vannes, Lafolye, in-8 de 19 p.), tire d'un grimoire conservé chez un notaire d'excellentes notes sur la famille de Luhandre, à laquelle la vieille maison de Quimperlé appartenait dès la fin du XVIe siècle. A ce propos, il étudie les origines de cette famille, en suit les branches généalogiques et fait de judicieuses remarques sur la propriété en Bretagne avant la Révolution. Son intéressante étude est extraite de la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou.*

Dauphiné. — Au moment où la neige bloque dans leurs casemates les défenseurs de la frontière, MM. Tézier, alpin de réserve, et Henri Second, alpin tout au moins territorial, ont songé à leurs camarades et leur apportent la plus ravissante étrenne qui se puisse voir. Dans le volume : *Nos Alpins* Grenoble, Falque et Perrin, in-4 de 104 p.), le premier fait défiler, en des compositions joyeuses ou attendries, toujours charmantes, la vie très spéciale des chasseurs alpins ; le second a approprié le texte aux dessins. C'est comme un album vécu où sont reproduits, au milieu des sites variés des Alpes, les incidents d'une existence qui a ses dangers, ses fatigues extrêmes, en même temps que son pittoresque et sa grandeur. Nous conseillerons aux dreyfusards du jour d'ouvrir ce beau livre ; il leur donnera à réfléchir.

— Si tous les auteurs provinciaux s'attachaient à écrire des biographies dans le genre de celle que viennent de donner MM. Jules Rey et E. Remy : *Le Général baron Bourgeat* (Grenoble, Gratier, in-8 de 144 p.), l'histoire se présenterait souvent sous des jours nouveaux. Le général d'artillerie Bourgeat, né à Bernin, dans l'Isère, en 1760, mort à Strasbourg en 1827, a pris une part glorieuse aux guerres de la République et de l'Empire, mais le rôle joué par lui était à peine soupçonné. A l'aide de sa correspondance typique, des papiers conservés dans la famille, et surtout des Mémoires inédits de son aide de camp, le capitaine Pernet, les auteurs ont réussi à donner une rare intensité de vie à la carrière de leur compatriote et parent ; les documents nouveaux sur la campagne d'Espagne sont du plus haut intérêt. Le volume, présenté sous une élégante reliure toile, à deux nuances, est d'une impeccable exécution et fait le plus grand honneur à M. Joseph Baratier, l'imprimeur. Un portrait et une planche d'armoiries et d'autographes sont ajoutés.

— Voici un volume qui ne déparera pas la belle collection des Itinéraires illustrés Miriam : *Guide du touriste dans le Briançonnais* (Paris, Rondelet, in-8 de 176 p.). Il est l'œuvre de plusieurs touristes de Briançon qui ont su, en quelques pages, donner le tableau fidèle d'une région aussi magnifique et accidentée que peu connue encore ; grâce à la précision des itinéraires, la plupart des courses pourront s'effectuer sans guide, sinon sans porteur.

Il convient de signaler les brèves et précieuses études sur la flore, la géologie et la faune dues à MM. H. Vieux, Pons et Paul Vollaire, ainsi que la carte si claire que M. Turcan a dressée. Entre tous les livres sur la matière celui-ci est de beaucoup le plus complet, le mieux étudié ; ainsi s'explique son rapide succès ; on s'explique aussi comment quelques erreurs, sans importance, s'y sont glissées. La réédition devra comprendre encore les superbes Aiguilles d'Arves qui se rattachent par un coin au Briançonnais et les touristes seront pleinement satisfaits. Vingt gravures en couleurs de toute beauté sont placées hors texte.

— M. Sarton a eu grand tort de garder pour l'intimité sa plaquette : *Un Mois de vacances à Grenoble* (Versailles, Cerf, in-16 de 36 p.). Il n'a pas vu seulement la riante capitale du Dauphiné mais aussi Uriage, Allevard, La Mure, le Vercors, le Queyras, la Vallouise et l'Oisans. C'est là un grand voyage à rayonnement dans lequel on suit avec plaisir un conteur qui voit bien, qui sème agréablement les épisodes ; on a aussi le canevas de plusieurs conférences attrayantes.

— Sous ce titre : *La Beaume-des-Arnauds à l'époque gallo-romaine et pendant le haut moyen âge* (Gap, Jean et Peyrot, in-8 de 14 et 11 p.), M. l'abbé Allemand fournit une intéressante étude sur une localité peu connue des Hautes-Alpes ; il reconstitue sa véritable topographie, à l'aide des itinéraires, des noms de lieux, des détails archéologiques. C'est l'œuvre d'un érudit qui, à l'occasion, sait répliquer, sans se fâcher, avec le bon sens et la vérité pour guides.

— Les conférenciers dans l'embarras sauront gré à M. Molteni de venir à leur aide lorsqu'ils auront à parler des Alpes. Il leur fournira des clichés et aussi, grâce à sa plaquette, *les Alpes françaises* (Paris, chez l'auteur, in-12 de 56 p.), un texte bien rassemblé, autour duquel les broderies se placeront aisément.

— A première vue, il semble que c'est un catalogue quelconque que M. Jules Rey vient de jeter gratuitement dans la circulation : *Bibliographie dauphinoise et alpine* (Grenoble, Gratier, in-8 de 28 et 31 p.). En regardant les choses de plus près, et à défaut d'explications de la part de l'auteur, on s'aperçoit qu'il y a là une idée ingénieuse et un bon service rendu aux amis des livres. M. Rey ne se borne pas, en effet, à fournir une revue bibliographique très étendue ; il s'est surtout adressé aux auteurs qui tirent à petit nombre, qui ne mettent pas leurs publications dans le commerce, et il a su les amener à pratiquer, par son entremise, des échanges profitables à tous.

— M. l'abbé Chapuis, curé de Tréminis, une jolie petite paroisse de l'Isère, vient d'entreprendre, sous le titre de *Vie des saints du Dauphiné*, une série de publications populaires d'un prix modique. Cinq biographies ont déjà paru : *Saint Barnard, archevêque de Vienne ; Saint Hugues, évêque de Grenoble : Saint Avit, archevêque de Vienne ; Saint Apollinaire ; Sainte Galle, vierge* (Grenoble et Paris, in-8 de 26, 24, 21, 19 et 15 p.). Ces opuscules sont écrits avec la simplicité et la sincérité voulues, et la lecture en est aussi attrayante qu'édifiante. Ils n'intéressent pas seulement le Dauphiné mais aussi les provinces voisines, en raison du rôle considérable joué par plusieurs saints dans l'histoire des Gaules, et M. l'abbé Chapuis s'est bien gardé de négliger les côtés historiques.

— Sous ce titre : *Trente Jours dans l'Isère, guide rose illustré des tramways et des stations thermales du département* (Lyon, Vitte, in-8 de 338 p.), M. A. de Lagrange offre aux visiteurs du Dauphiné et de la Savoie un guide clair et substantiel, où abondent les notes historiques, où les choses et les faits

intéressants se trouvent indiqués avec la précision nécessaire. Le Dauphiné se transforme avec une telle rapidité, non pas dans ses beaux sites, mais dans ses hôtels, dans ses moyens de locomotion, qu'on doit encourager les publications annuelles de ce genre, avec lesquelles le touriste n'est jamais embarrassé et dont le prix est d'ailleurs insignifiant. De nombreuses photographies sont ajoutées.

— *Les Vies des saints des trois ordres séraphiques* presque toutes écrites par Mme Berguin, tertiaire (in-12 de 24 p.; en vente à la cure de Tréminis (Isère) au prix de 0 fr. 20 chacune) sont une œuvre de propagande, particulièrement adressées « aux frères et aux sœurs du tiers-ordre de saint François. » mais qui sont destinées à faire le plus grand bien à tous ceux qui les liront. « Nous n'avons pas la prétention, dit l'auteur, de mettre au jour des documents nouveaux sur nos saints. Nous voulons tout simplement edifier nos frères et nos sœurs en saint François. Tout notre but est de leur montrer les beaux et glorieux exemples de nos devanciers, de leur faire connaître les puissants protecteurs que nous avons au ciel et apprecier de plus en plus la grâce insigne que le Seigneur nous a faite en nous inspirant d'entrer dans l'ordre séraphique. » Ces opuscules, qui exigent peu d'argent pour se les procurer et peu de temps pour les lire, relies par vingtaine formeront de beaux volumes de près de 500 p. Un grand nombre d'entre eux se terminent par un cantique avec notation musicale en l'honneur du saint. Tous sont écrits en un style simple et pieux et chacun des saints ou saintes qui en sont l'objet appartiennent au tiers-ordre de saint François. Voici, dans l'ordre du calendrier liturgique, le titre de ceux que nous avons sous les yeux : *Sainte Hyacinthe de Mariscotti, vierge* (30 janvier) (Grenoble, Baratier); — *S. Joseph de Léonisse, prêtre* (4 fév.) (Grenoble, Vallier); — *Sainte Marguerite de Cortone, pénitente* (22 fev.) (Perigueux, Cassard); — *S. Jean-Joseph de la Croix, prêtre* (5 mars) (Grenoble, Vallier); — *Sainte Catherine de Bologne, vierge* (9 mars) (Ibid., id.) : — *Le Bienheureux Jean de Parme* (20 mars) (Grenoble, Baratier); — *La Bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé, veuve* (28 mars) (Ibid., id.); — *La Bienheureuse Angèle de Foligno, veuve* (30 mars) (Grenoble, Vallier); — *S. Fidele de Sigmaringen, martyr* (24 avril) (Ibid., id.); — *Le B. Jean-Baptiste de la Salle* (4 mai) (Paris, Œuvre de S. Paul); — *S. Pierre Régalat, prêtre* (13 mai) (Perigueux, Cassard); — *S. Félix de Cantalice, frère lai* (18 mai) (Grenoble, Baratier); — *S. Bernardin de Sienne* (20 mai) (Grenoble, Vallier); — *S. Ferdinand III, roi de Castille* (30 mai) (Grenoble, Baratier); — *La Bienheureuse Baptiste Variani, vierge* (2 juin) (Perigueux, Cassard); — *S. Antoine de Padoue* (13 juin) (Ibid., id.); — *S. Laurent de Brindes, prêtre* (7 juill.) (Paris, Œuvre de S. Paul); — *Sainte Elisabeth, reine de Portugal* (8 juill.) (Perigueux, Cassard); — *Sainte Véronique Giulani, vierge* (9 juill.) (Paris, Œuvre de S. Paul); — *S. Bonaventure* (14 juil.) (Périgueux, Cassard); — *Sainte Claire d'Assise* (12 août) (Ibid., id.); — *S. Roch de Montpellier, confesseur* (16 août) (Ibid., id.); — *S. Louis, roi de France* (25 août) (Ibid., id.); — *Sainte Rose de Viterbe* (4 sept.) (Ibid., id.); — *S. Joseph de Copertino* (18 sept.) (Ibid., id.); *S. Elzéar de Sabran* (27 sept.) (Paris, Œuvre de S. Paul); — *Le B. Bernardin de Feltre, prêtre* (28 sept.), (Grenoble, Vallier); — *S. François d'Assise* (4 oct.) (Perigueux, Cassard); — *S. Séraphin de Monte-Granaro, frère lai* (12 oct.) (Ibid., id.); — *Le B. Bonaventure de Potenza, prêtre* (26 oct.) (Ibid.); — *S. Elisabeth de Hongrie, veuve* (19 nov.) (Ibid.); — *La B. Delphines de Glondènes, vierge* (27 nov.) (Ibid.); — *S. Jacques de la Marche* (28 nov.) (Grenoble, Vallier).

Franche-Comté. — Nul mieux que M. Émile Longin n'est à même de parler des guerres du XVIIe siècle en Franche-Comté. Une fois de plus, il en donne la preuve dans l'étude qu'il consacre à *la Dernière Campagne du marquis de Conflans (1636-1637)* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 219 p., avec un fac-similé de l'écriture du marquis). Guérard de Joux, dit de Watteville, marquis de Conflans, s'était depuis longtemps illustré sur les champs de bataille. Principalement au début de la campagne de trois mois qui nous est ici racontée, le succès sembla favoriser les armes franc-comtoises dans la Bresse; peut-être même le « maréchal de camp des armées de S. M. Catholique au Comté de Bourgogne » fût-il parvenu à mettre les Français en mauvaise posture, tant dans la Bresse que dans le Bugey, si la timidité, la jalousie des parlementaires de Dole ne se fussent jetés à la traverse. Aussi est-ce par l'irréparable défaite de Cornod que s'acheva la dernière campagne du marquis de Conflans, défaite dont il rejeta en ces termes la responsabilité sur les membres du Parlement : « Vous m'avez refusé des renforts ; si vous me les aviez envoyés, la Bresse seroit à nous et nous n'aurions pas esté battus » (p. 109). M. Longin entre, si l'on peut ainsi dire, « dans la peau » des acteurs de la guerre. Aussi non content de les faire vivre à leur époque et dans leur milieu, il pense et vit rétrospectivement en la compagnie de ses compatriotes d'un autre âge. Cela ne l'empêche pas, après avoir payé son tribut d'admiration et de sympathie à ses héros, de se réjouir, en bon Français qu'il est, de l'avortement des plans du marquis de Conflans. — Pour ceux qui savent lire l'histoire, ce travail fait naturellement penser à ce qui pourrait arriver à la France actuelle dans le cas où elle aurait à soutenir quelque grande guerre: quand, sur ce que nous appellerons le « corps national », il n'y a pas une tête, une seule tête énergique et solide, et que les résolutions à prendre et la direction de l'action sont laissées à une assemblée délibérante, ombrageuse et jalouse par nature, le général qui commande en chef devant l'ennemi est vite neutralisé. Mais alors, *væ victis!*... Cette excellente étude a paru d'abord dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs ;* mais les soixante-cinq pièces justificatives qui occupent ici 95 pages, de même que la préface et le fac-similé d'écriture n'ont pas figuré dans la première publication.

— L'aigle impériale faillit, à Arcole, être écrasée dans l'œuf. Sans le colonel Muiron qui couvrit Bonaparte de son corps lorsque le passage du pont d'Arcole, défendu par les Autrichiens, fut forcé, c'en était fait du futur Napoléon Ier. Lannes, déjà, avait été blessé trois fois, en s'exposant pour le général en chef ; Muiron fut moins heureux : il paya de sa vie son généreux dévouement. Dans un mémoire lu au Congrès des Sociétés savantes, à Paris, le 14 avril 1898, intitulé : *La Mort du jeune Muiron, aide de camp de Bonaparte, à la bataille d'Arcole* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 16 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*), M. Maurice Lambert rappelle cet épisode sanglant de nos guerres en Italie, fait connaître, autant qu'il lui a été possible, ce qu'était la famille de Muiron et celle de sa femme, et, après avoir esquissé le rôle militaire de son héros, il conclut judicieusement que le plus brillant avenir lui eût été réservé si sa fin n'eût été aussi prématurée. Bonaparte se montra reconnaissant du service rendu, en ce sens qu'il fit rayer de la liste des émigrés les parents de la veuve du brave colonel. Mais, emporté par les grands événements qui suivirent, il les oublia et ne parut se ressouvenir de la veuve de Muiron que sur le rocher de Sainte-Hélène : par son testament, il légua à la pauvre femme, à son fils ou à son

petit-fils, une somme de cent mille francs ; mais, alors, veuve et enfant étaient morts depuis longtemps et le legs ne put recevoir son exécution. Curieuse page, très bien traitée, de l'histoire contemporaine.

— Nous recevons le troisième volume de la sixième série des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*, portant la date de 1898 (Lons-le-Saunier, imp. Déclume, in-8 de 313 p., avec une planche). Il s'ouvre par un travail considérable, qui intéressera au plus haut point les « patoisants. » C'est la *Monographie du patois de Vaudioux*, avec grammaire et lexique patois-français, par M. Joseph Thévenin. — Viennent ensuite deux études de M. Julien Feuvrier, sur *Une Industrie de l'époque gallo-romaine au village de Pointre (Jura) et les Collèges de Poligny avant la Révolution* ; — la relation d'*Un Voyage de Henri et de René de Nassau en Franche-Comté, en France et en Espagne (8 août 1553-9 janvier 1554)*, dont la publication annotée est due à M. Ulysse Robert ; — *Le Manuscrit de Jacques Cordelier, de Clairvaux (1570-1637)*, par M. Émile Longin, et *la Disette de 1709 à Lons-le-Saunier*, par M. E. Monot. Nous allons dire quelques mots des deux études de M. Feuvrier et de celle de M. Longin, dont nous avons sous les yeux un tirage à part.

— Avisé par deux cultivateurs « qui s'intéressent à l'histoire et à l'archéologie locales, » qu'un gisement de briques et de poteries anciennes se trouvait auprès d'une maison du village de Pointre », M. Julien Feuvrier nous donne le résultat de son examen dans *Une Industrie à l'époque gallo-romaine au village de Pointre (Jura)*, (Dole, Krugell, in-8 de 9 p., avec une planche. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*). Ses conclusions, qui nous paraissent logiques, tendent à établir qu'une industrie de poterie vulgaire utilisée « dans un petit rayon autour du centre de fabrication » existait à l'endroit même où le gisement a été découvert.

— Le même auteur aborde un sujet bien différent avec *les Collèges de Poligny avant la Révolution* (Dole, Krugell, in-8 de 28 p. Extrait des mêmes *Mémoires*). Là, il fait l'historique succinct des établissements d'instruction publique à Poligny depuis le douzième siècle jusqu'à la Révolution. A ce moment, le collège de Poligny, qui avait étendu sa réputation dans toute la Franche-Comté, était dirigé par les Pères de l'Oratoire. Nous signalons cet opuscule à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'enseignement.

— Du même sac, M. Émile Longin a tiré deux moutures, et cela de la façon la plus instructive. Il nous a déjà parlé du *Manuscrit de Jacques Cordelier de Clairvaux (1570-1637)* dans ses *Documents inédits sur le siège de Dole, 1636* (Cf. *Polybiblion*, t. LXXXIII, p. 379). Aujourd'hui il envisage ce document sous un autre aspect. Notre érudit a retourné dans tous les sens le manuscrit en question et ses observations sagaces ont en partie reconstitué certaines phases de la vie privée d'un bourgeois franc-comtois au XVIe siècle. Ce petit livre de raison, ainsi dépouillé, offre un réel intérêt, d'autant plus qu'il est appuyé de cinq pièces justificatives dont la plus curieuse, poésie fort originale, a pour titre : *Quatrains des pauvres laboureurs sur le « Da pacem et « Fiat pax » au faict des guerres.* Très recommandés, ces quatrains, aux folk-loristes.

— Qu'aurons-nous à ajouter à l'énoncé du titre de la brochure de M. Louis Duparchy : *Mémoire sur le déboisement et le reboisement dans la région de Saint-Claude ; conférence faite au congrès de la Société forestière de Franche-Comté et Belfort, à Saint-Claude, le 8 janvier 1898* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 11 p.)? Rien, sinon que les idées du conférencier nous semblent judicieuses et pratiques et qu'il les expose avec agrément et facilité, sans compter qu'il débute par un historique sérieux et amusant tout à la fois.

— Mme Mesny de Boisseaux a consacré à son fils, mort à l'ennemi en 1870, une brochure où elle expose, en termes modérés, certains griefs contre des personnes qui eussent dû avoir une toute autre attitude. Elle ne néglige pas non plus de reproduire les témoignages de sympathie que son malheur lui attira de divers côtés et notamment ceux de Mgr l'évêque de Saint-Claude. *A la mémoire de Léon Mesny de Boisseaux, franc-tireur de la compagnie du Jura, massacré à Nuits par les Prussiens, le 20 novembre 1870, à l'âge de 18 ans. Notes de sa mère et souvenirs de ses amis et frères d'armes* (Dole, imp. Bernin, in-8 de 51 p.) rappelle d'une façon particulièrement navrante les jours sombres de l'invasion allemande. Ce qui manque au présent opuscule, c'est le portrait du jeune héros.

— En quelques pages émues, M. le chanoine Perrin, curé de Baume-les-Dames, a résumé la vie toute simple, mais bien remplie, d'un digne prêtre dont il a été l'ami. En lisant l'opuscule : *A la mémoire de M. l'abbé Joseph Planty, chanoine honoraire de Besançon, aumônier des Ursulines de Baume-les-Dames* (Besançon, imp. Bossanne, in-18 de 7 p.), on se sent pénétré de sympathie autant pour le panégyriste que pour le défunt.

Ile-de-France. — N'est-il pas singulier que la plus glorieuse de nos maisons royales, le Château de Versailles, n'ait pas encore trouvé son historien? C'est que l'œuvre est difficile et exige à la fois un écrivain habitué aux fortes méthodes de l'érudition contemporaine et un artiste capable d'initier son lecteur aux merveilles d'art accumulées à Versailles par nos Rois. Nous n'avons en somme, jusqu'à présent, que des compilations informes et pleines d'erreurs graves, comme celles de Vatout et de Dussieux. Depuis longtemps, on demandait au conservateur du Musée de Versailles, M. Pierre de Nolhac, de se décider à achever cette histoire de Versailles, dont il avait publié dans les revues d'art d'importantes pages. Ce souhait est écouté, et l'*Histoire du Château de Versailles*, préparée par notre collaborateur depuis dix ans, va enfin paraître. Ce sera un grand ouvrage de luxe et d'art, illustré de cinq cents gravures, toutes empruntées à des originaux contemporains, ou reproduites directement par les nouveaux procédés photographiques, dont dispose la nouvelle *Société d'édition artistique* : il formera deux volumes in-4 et paraîtra en seize livraisons à partir du mois prochain, au prix de souscription de 280 francs. Il y aura enfin un ouvrage sur Versailles digne de Versailles ; et une des nouveautés de ce livre, dont la documentation est empruntée aux papiers et correspondances inédites de Colbert, de Louvois, de Mansard, sera d'être illustré entièrement par les artistes contemporains. L'*Histoire du Château de Versailles* contiendra, en effet, la reproduction de toutes les estampes anciennes et rares sur Versailles et les deux Trianons, et de nombreux dessins inédits de Van der Meulen, Le Brun, Perelle, Mansart, Gabriel, Hubert Robert, etc., découverts et réunis par M. de Nolhac. Le seul regret qu'on puisse exprimer, c'est que le prix élevé de la publication de M. de Nolhac ne puisse en mettre les résultats historiques à la portée de tous les travailleurs et paraisse les réserver exclusivement aux amateurs de beaux livres.

— M. l'abbé Sabouret a exprimé une excellente pensée dans sa brochure *le Chant des fidèles à l'Église* (Mesnil-Saint-Denis, chez l'auteur, in-8 de 32 p.), c'est que la masse des fidèles chante aux offices liturgiques le plain-chant, aussi appelé le chant grégorien. Il montre, avec documents à l'appui, que cet usage remonte jusqu'au temps apostolique ; qu'il fut d'un usage général jusqu'au XVIIe siècle, qu'il est, d'après les plus illustres musiciens, la musique la plus belle, celle qui convient le

mieux au culte catholique et qu'en faisant chanter les foules on remplirait nos églises désertées à la grand'messe et à vêpres. Puis il donne des moyens pratiques pour faire chanter les fidèles, les instruire d'abord et les entraîner après. Cet opuscule devrait être entre les mains de tous les prêtres soucieux des âmes et de la beauté du culte liturgique.

LANGUEDOC. — C'est un important volume que le tome XX de la septième série (année 1897) des *Mémoires de l'Académie de Nîmes* (Nîmes, imp. Clavel, gr. in-8 de XLIII-622 p., avec 2 planches et une carte). Et cependant les études qui le composent ne sont qu'au nombre de sept. Celle qui attire le plus l'attention c'est assurément : *L'Exploitation du bassin houiller d'Alais sous l'ancien régime*, par M. Achille Bardon. Il n'a pas fallu moins de 384 pages à l'auteur « pour tracer à grands traits les essais des mineurs du bassin houiller d'Alais jusqu'en 1744, et exposer ensuite avec plus de détails comment il fut exploité dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. » Nous aurons ensuite à signaler : *L'Inscription du temple de Vienne*, par M. E. Bondurand ; — *L'Arc de triomphe d'Orange et son inscription*, par le même ; — *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Académie de Nîmes*, par M. J. Simon ; — *Jean Dumas, conseiller et chambellan du Roi*, par M. A. de Cazenove ; — *Contribution à l'histoire de l'École avignonaise de peinture*, par M. G. Bayle ; — *Sources incrustantes, modernes en Algérie, miocènes aux environs de Sommières*, par M. A. Lombard-Dumas.

LYONNAIS. — M. l'abbé J. Pourrat réimprime la célèbre *Lettre des Églises de Vienne et de Lyon sur les persécutions de l'an 177* (Lyon, Vitte, in-16 de 31 p.), et la fait précéder d'une docte dissertation. Il s'agit là des massacres qui marquèrent, à Lyon, la fin du règne de Marc-Aurèle, des chrétiens martyrisés sous les yeux de la populace.

ORLÉANAIS. — Parmi les nombreux mémoires de sociétés savantes qui nous arrivent de tous les points de la France, peut-être n'en est-il pas, depuis une année, qui puissent marcher de pair avec le tome vingt-septième des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (Orléans, Herluison, in-8 de XCVI-588 p., avec de nombr. planches). Ce n'est pas seulement par l'aspect matériel que se recommande ce volume ; certes, l'ensemble flatte l'œil, l'exécution étant parfaite ; mais si ces choses sont estimables, la qualité et la variété des sujets traités s'imposent autrement à l'attention. Un rapide examen nous place d'abord en face de deux études importantes, pouvant l'une et l'autre, former un livre spécial. C'est, en premier lieu : *l'Histoire généalogique des seigneurs de Soisy ou Choisy-aux-Loges (1180-1616)*, qui, signée de M. Tartarin, n'occupe pss moins de 143 pages, avec de beaux portraits anciens, reproduits en phototypie ; — et, d'autre part : *Le Commerce des grains dans la généralité d'Orléans (1768)*, par M. Bloch. Ce travail va de la page 351 à la page 520 du recueil. A regret, nous sommes obligé de mentionner en courant les études suivantes : *Les Anciennes Stalles de la cathédrale d'Orléans et leurs lambris ; histoire d'une œuvre d'art au XVIIIe siècle*, par M. G. Vignat ; — *Les Fouilles de la Loire en 1894*, par M. Desnoyers ; — *Charte originale des coutumes de Solesmes (Nord), donnée par l'abbaye de Saint-Denis en France, juin 1255, trouvée à Orléans*, par M. L. Jarry ; — *Note sur une fausse représentation de Jeanne d'Arc, attribuée au XVe siècle*, par M. Desnoyers ; — *Le Cimetière franc de Briarres-sur-Essonne (Loiret)*, par M. Dumuys ; — *Inscription commémorative de Jeanne d'Arc dans la cathédrale d'Orléans*, par M. Desnoyers ; — *Robert le Voyer, peintre orléanais. Son tableau du Jugement dernier, en 1570*, par M. L. Jarry ; — *Saint Firmin, patron des boulangers d'Orléans*, par M. Desnoyers ; — *Monnaie de Louis XII*,

par M. Desnoyers ; — *La Statue de Dunois et l'autographe du pape Calixte III, du musée de Jeanne d'Arc*, par le même ; — *La Maille d'or de Beaugency*, par le même ; — *Formule de confession en ancien haut-allemand, d'après le manuscrit 151 de Fleury*, par M. Cuissard. — Mais que dire de *l'Imagerie populaire à Orléans*, de l'infatigable M. Desnoyers? Simplement que c'est un aperçu des plus curieux, appuyé de 10 planches d'un très grand intérêt, et qui, tiré à part, mériterait une notice spéciale. L'idée de M. Desnoyers devrait, à notre avis, être adoptée par quelque patient et érudit chercheur dans chacune de nos provinces.

Poitou. — A l'occasion de la rentrée de la cour d'appel de Poitiers, M. Clément, avocat général, a pris pour texte : *Bourguignon, jurisconsulte* (Poitiers, Laurent, in-8 de 48 p.). Bourguignon est resté justement célèbre comme jurisconsulte ; mais, sous la Révolution et l'Empire, il remplit de hautes fonctions et fut même ministre de la police pendant vingt-un jours. Il a été ainsi mêlé à de graves événements dont l'exposé sobre et substantiel donne un attrait particulier à sa biographie.

Provence. — Nous présentons à nos lecteurs le tome XVII des *Mémoires de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix* (Aix-en-Provence, imp. A. Garcin, in-8 de 338 p., avec neuf planches). Il renferme les travaux suivants qui ont tous leur mérite et leur intérêt particulier : *Marius Reinaud, graveur provençal*, par M. F. Vidal ; — *Catalogue de l'œuvre de Marius Reinaud*, par M. R. Ferrier ; — *Le « Studium » papal de Trets au XIVe siècle*, par M. l'abbé Chaillan ; — *Les Exhalaisons volcaniques considérées au point de vue de la genèse du globe terrestre*, par M. le Vte de Selle ; — *La Célébration du mariage à Aix au XVe et XVIe siècles*, par M. l'abbé Marbot ; — *La Tapisserie de l'église métropolitaine St-Sauveur d'Aix*, par M. A. de Fonvert et M. le chanoine J. Mille ; — *La Provence des temps autonomes ; rapport sur « la Société provençale »*, de M. Ch. de Ribbe, par M. L. de Berluc-Perussis.

Belgique. — *L'Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* ne contient cette année (Bruxelles, Hayez, in-16 de 152 p.) que trois notices biographiques : Hubert Valerius, dont nous parle M. G. Van den Mensbrugghe (1820-1892), s'est fait connaître comme physicien et médecin. Une notoriété plus générale et plus considérable avait été acquise par M. Pierre Willems (1840-1898), que M. Victor Brants s'est donné pour tâche de nous présenter comme philologue, comme historien des institutions romaines, comme professeur et comme l'un des directeurs du mouvement flamand. C'est à un littérateur et à un esthéticien, Léon-Charles de Monge, vicomte de Franeau (1834-1894) que M. le chevalier Descamps a consacré quelques pages émues.

— Nous avons eu l'occasion déjà de parler du Séminaire historique de l'Université catholique de Louvain. Les travaux qui y ont été faits dans l'année 1897-1898 n'ont pas été moins féconds que ceux de la précédente année, à en juger par le rapport que nous avons sous les yeux : *Université catholique de Louvain. Séminaire historique. Rapport sur les travaux pendant l'année 1897-1898* (Louvain, imp. de J. Van Linthont, in-16 de 75 p.). A la Faculté de théologie, on a commencé des études critiques sur les vies des premiers saints de la Belgique ; le rapport nous fait connaître les premiers résultats de ces études, qu'on lit avec beaucoup d'intérêt et qui font attendre avec impatience la suite. Parmi les conférences historiques, nous noterons particulièrement l'étude de M. Coppieters sur les bases juridiques des persécutions et celle où M. Mahieu soumet à un nouvel examen l'his-

toire des martyrs thébains : ce dernier travail a été publié dans le *Muséon* (t. XVII) et en tirage à part (*L'Epistola Eucherii et le Martyre de la Légion thébéenne*. Louvain, bureaux du *Muséon*, in-8 de 25 p.). Parmi les travaux sur les institutions du moyen âge, dont l'un au moins, celui de M. Demeulin, sur Frère Angeli, a fait l'objet d'une publication spéciale (dans les *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, t. VIII de la 5e série), nous noterons tout spécialement celui de M. Liégeois sur les paix liégeoises, et celui de M. le chanoine Vincent sur l'ordre de saint Norbert.

Espagne. — La presse, pour pouvoir se dire vraiment catholique, devrait mettre à la tête de chacun de ses organes un prêtre désigné par l'autorité diocésaine : telle est l'opinion soutenue par M. J. Dominguez Berrueta dans le petit opuscule qu'il vient de publier sous le titre : *La Buena Prensa* (Salamanca, imp. de Calatrava, petit. in-16 de 36 p.). A côté de cette presse catholique et qui ne peut guère atteindre que les croyants, il place la presse indépendante où des écrivains, catholiques eux aussi, mais n'ayant pas l'autorité nécessaire pour parler au nom de l'Église, ne s'en arrogeant pas le droit, doivent préparer les esprits non croyants à recevoir plus tard les enseignements de la bonne presse. La question nous paraît plus complexe que ne le dit M. J. Dominguez Berrueta. Est-il bien facile, n'est-il pas parfois même dangereux à un évêque d'avoir un organe officiel et politique — en dehors des Semaines religieuses qui présentent un caractère tout spécial ? N'est-il pas périlleux pour son autorité de se mêler aux luttes — trop souvent passionnées — auxquelles est astreinte la presse quotidienne et dans lesquelles la foi n'est pas toujours intéressée ?

— Souhaitons la bienvenue à une publication hebdomadaire dont les premiers numéros nous ont paru rédigés avec un talent et un esprit dignes de tous les encouragements. *La Nación militar* (Madrid, Madera, 6. Prix de l'abonnement : 18 fr.) dirigée par le colonel d'état-major D. Antonio Diaz Benzo, avec la collaboration d'écrivains comme M. de la Llave, comme MM. E. Blasco, Madariaga, Barado, le général Suarez Inclan, Juan Lapoulide, etc., ornée de très artistiques illustrations, vient combler une lacune dans la presse militaire espagnole.

Italie. — Signalons deux brochures historiques de M. Giacomo Tropea, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Messine. La première a pour titre : *Giasone, il Tago della Tessaglia* (Messina, tip. della *Rivista di storia antica*, in-4 de 68 p.) : c'est une monographie du prince Jason, d'après les documents historiques peu nombreux de Xénophon, Polybe et Tite-Live et les récentes études de Grote, Beloch et Meyer. L'autre brochure est un *Manuale di fonti letterarie della storia greca e romana* (Messina, tip. d'Amico, in-4 de 66 p.), dans lequel le savant professeur résume, à l'usage des élèves (et des maîtres, certainement aussi) tout ce que contiennent les livres d'Hérodote et de ceux qui ont écrit après lui, avec l'indication précise des auteurs qui ont servi de guide à l'historien grec. Le Manuel de M. G. Tropea est un répertoire littéraire, bibliographique et philologique de grande valeur.

— Sous ce titre : *Quelques lettres inédites de M. l'abbé de Salamon*, M. le vicomte de Richemont, après avoir publié dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'École française de Rome (t. XVIII) six lettres inédites, dont deux de 1791, trois de 1797 et une de 1800, en a fait l'objet d'un tirage à part (Rome, P. Cuggiani, in-8 de 34 p.). La dernière lettre retrace l'ensemble de la carrière de M. de Salamon. Les lettres de 1791 se rapportent aux scènes de violences dont furent victimes les catholiques fidèles aux

Théatins, et, aux Tuileries, Louis XVI, lui-même, lorsqu'il tenta de partir à Saint-Cloud; celles de 1797 montrent les efforts déjà heureux des catholiques pour abroger les lois arbitraires portées contre eux. Espérons que M. de Richemont ne se bornera pas à ces fragments et qu'il lui sera donné de compléter la publication de la correspondance si curieuse de M. l'abbé de Salamon.

— On lira certainement avec intérêt la note communiquée à la Société des antiquaires de France par notre collaborateur M. L.-G. Pélissier sur *la Cryptographie de Simon Cattaneo* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8 de 32 p.). Agent secret de Ludovic Sforza, en 1499, à Asti, « fondée sur le mélange des écritures phonétique et idéographique, présentant une savante combinaison de lettres, de mots détournés de leur sens, de figures empruntées les unes à la numération arabe, les autres à l'alphabet avec des significations différentes, d'autres encore de pure fantaisie, » cette écriture était « suffisamment secrète pour être d'une interprétation difficile, voire même impossible, au cas de l'intercept des dépêches par les ennemis du duc de Milan. » Ce n'est pas seulement pour l'histoire de la cryptographie que la note de M. Pélissier offre de l'intérêt, mais aussi pour l'histoire des événements en Italie à la fin du xve siècle sur lesquels les lettres de Cattaneo renferment des indications qui ne sont point à dédaigner.

— Le n° 24 des *Notes italiennes d'histoire de France*, par le même (Extrait de la *Correspondance historique* (Saint-Denis, imp. Bouillant, in-8 de 6 p.) est une *Note sur les relations de Louis XII et de Lucques*, qui resta constamment fidèle à la cause française.

— Le même érudit nous donne dans la *Revue des Bibliothèques* un inventaire sommaire des *Dépêches* assez nombreuses *des ambassadeurs de Ferrare à la cour de Charles VIII et de Louis XII* conservées aux archives d'État de Modène (Paris, E. Bouillon, in-8 de 7 p.).

— Dans la note qu'il intitule *I Siciliani nelle guerra di Tunisi dell' anno 1270* (Extrait de l'*Archivio storico siciliano*. Palermo, tip. lo Statuto, in-8 de 17 p.), M. Salvatore Romano a pour objet d'établir qu'aucune nation n'a sur la Tunisie des droits historiques égaux à ceux de la Sicile et par conséquent de l'Italie.

— Les pages que le même écrivain consacre aux événements qui marquèrent à Trapani l'année révolutionnaire 1848 (*Gli Avvenimenti di Trapani, nella rivoluzione siciliana del 1848*, Palermo, tip. lo Statuto, in-8 de 28 p.), n'ont pas ce caractère tendencieux. Pour dresser avec exactitude le tableau de cette révolution, M. Romano a complété les renseignements contenus dans les documents officiels, dans les journaux et dans quelques brochures par le témoignage d'un des témoins et acteurs de ces scènes, M. Alberto Grimando.

— Dans les considérations qu'il publie *Su le origini di Erice e dei suoi antichi avanzi ciclopici e dedalici* (Trapani, tip. Giuseppe Gervasi-Modica, in-8 de 41 p.), M. Francesco Tummarello croit pouvoir faire remonter au xve siècle avant l'ère chrétienne l'existence de sa patrie, dont il considère le nom comme de provenance élamite.

— Nous signalons avec plaisir, selon notre habitude, le *Calendario del santuario di Pompei* pour l'année 1899 (Valle di Pompei, tip. Bartolo Longo, in-32 de 208-88 p.), qui contient toujours de touchantes histoires d'orphelines et de fils de prisonniers. L'on se rendra compte du bien opéré par cette œuvre et par son zélé directeur, M. Bartolo Longo, quand on saura que de 1887 à 1898, deux cent soixante-dix-huit fillettes ont été sauvées des dou-

leurs et des périls d'une vie misérable. Rappelons qu'il suffit d'une cotisation annuelle de six francs pour être compté parmi les bienfaiteurs de l'œuvre.

Suède. — La librairie Albert Bonnier de Stokholm vient de publier un volume qui est comme le testament du regrette Zach. Topelius, le poète renommé : *Blad ur min tänkebok.*

— M. Pélissier nous fait part d'une curieuse trouvaille faite par lui à la bibliothèque de Naples. Il s'agit d'un petit livre (*la Suède redressée dans son véritable intérêt*), dont les premières pages ont été annotées de la main de la reine Christine (Extrait du *Bulletin du Bibliophile*, Vendôme, imp. F. Empaytaz, in-8 de 8 p.). Il est assez curieux de voir le jugement porté par la célèbre reine sur un volume relatif à son pays : ce jugement est un peu dur, puisque la dernière note de Christine est conçue en ces termes : « Il ne sayt ce qu'il dit. » Les curieux sauront gré à M. Pélissier d'avoir relevé ces *Notes autographes de la reine Christine.*

— Trop récemment fondée pour avoir à célébrer son propre jubilé, la *Société royale de science humanitaire* (K. humanistiska vetenskaps-samfundet) d'Upsala a saisi l'occasion du 25e anniversaire de l'avènement d'Oscar II pour affirmer de nouveau sa vitalité, en publiant un beau et fort volume, le cinquième de ses *Skrifter* (Upsala, Lundstrœm, et Leipzig, O. Harrassowitz). La philosophie y est représentée par C. V. Sahlin (*De la morale*) ; H. Edfelt (*Des Preuves de l'existence de Dieu*) ; S. Ribbing (*Leçons de Bostrœm sur l'éthique*) ; F. von Schéele (*Y a-t-il une vie de l'âme inconsciente?*) ; — la linguistique par H. Almkvist (*Lettre d'un Samaritain au roi Oscar*) ; A. Noreen (*Étymologies suédoises*) ; F. Tamm (*Désinences de substantifs suédois*) ; K. F. Johansson (*Trois hymnes du* Rigveda, *traduits et interprétés*) ; C. Wahlund (*La belle Dame sans mercy*, huitains d'Alain Chartier mis en rondeaux, vers 1525, par Anne de Graville, publiés d'après l'unique manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, avec un savant appendice sur le sujet et sur la poétesse que l'auteur avait déjà étudiée dans un des *Abhandlungen*, pour le jubilé du professeur Ad. Tobler, Halle, 1895) ; K. Piehl (*Quelques petites inscriptions provenant du temple d'Horus, à Edfou*) ; P. Persson (*D'un fragment récemment découvert d'une loi communale, romaine*) ; P. A. Geijer (Qui *et* Qualis *comme pronoms relatifs dans les langues romanes*) ; O. A. Danielsson (*De l'allongement métrique dans l'ancienne épopée grecque* ; — l'histoire par M. Sundén (*De tribunicia potestate à L. Sulla imminuta quæstiones*) ; I. S. Landtmanson (*La dernière Période de l'esclavage en Suède*) ; H. Hjærne (*Négociations entre la Suède et la Russie de 1564 à 1572*, travail très approfondi d'après les documents originaux). — Neuf de ces seize mémoires, écrits en suédois (11), en français (2), en allemand (2) et en latin (1), sont résumés en allemand (7) et en français (2).

États-Unis. — Chaque année le Musée national des États-Unis, qui est, comme l'on sait, une fondation dépendant de l'Institut Smithsonien, publie un rapport divisé en trois parties. La première partie renferme d'abord des considérations générales sur l'origine, le développement, l'histoire et le but de l'établissement ; puis tous les documents statistiques relatifs à l'année écoulée : personnel, administration, acquisitions, bibliothèque, budget, etc. La seconde partie est consacrée à la description et à l'étude des collections. On trouve dans le rapport de 1895 (*Annual report of the board of Regents of the Smithsonian Institution showing the operations, expenditures and condition of the Institution for the year ending June 30, 1895. Report of the U. S. National museum.* Washington, Government printing office, in-8 de 1080 p.), paru

récemment, huit mémoires dont voici les titres : Organisation sociale et sociétés secrètes des indiens kwakintl ; l'Art graphique des Esquimaux ; Notes sur la géologie et l'histoire naturelle de la Californie inferieure ; les Collections minéralogiques du musée national ; les Langues des oiseaux ; le Bloc de cuivre natif d'Outonagon du musée national ; les Méthodes taxidermiques du musée de Leyde ; l'Ancienneté de la race rouge en Amérique.

— Une série commencée en 1898 a pour objet la publication rapide des travaux concernant les collections du Musée national des États-Unis. Publiés d'abord en brochures, ces travaux sont réunis ensuite en un volume. Le dix-neuvième volume *des Proceedings of the United Stades national Museum* (Washington, Government printing office, in-8 de 864 p.) renferme vingt-cinq mémoires sur des sujets d'histoire naturelle et de paléontologie. Le but proposé est de faire connaître les faits nouveaux relatifs à la biologie, à l'anthropologie, à la géologie, à la description de groupes restreints d'animaux ou de plantes, à la discussion des questions de synonymie, etc. Le Musée national réserve pour une autre série, le Bulletin, commencé en 1875, les travaux plus développés et d'un intérêt plus général. Ces belles publications, éditées avec luxe, font le plus grand honneur à la science américaine et à l'Institut Smithsonien.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Provenance des Évangiles*, par J.-L. Gondal (in-12, Bloud et Barral). — *La Vie chrétienne, ou la Vie divine dans l'homme*, par Mgr Turinaz (in-8, Roger et Chernoviz). — *La Formation catholique de la femme contemporaine*, par Mme Marie du Sacré-Cœur (in-12, Rondelet). — *La Femme chrétienne dans ses rapports avec Dieu, avec la société et avec elle-même*, par l'abbé L.-M. Pioger (in-12, Haton). — *Les Merveilles de La Salette*, par l'abbé J. Berthier (in-12, Téqui). — *L'Année de l'Église, 1898*, par C. Égremont (in-12, Lecoffre). — *Institutiones iuris publici ecclesiastici*, tradidit F. Cavagnis (Rome, Desclée et Lefebvre, Société Saint-Jean l'Évangéliste, 3 vol. in-8). — *Conventions internationales définissant les limites actuelles des possessions, protectorats et sphères d'influence en Afrique*, publiées d'après les textes authentiques par le capitaine F. van Ortroy (gr. in-8, Alcan). — *Commentaire théorique et pratique de la loi sur la répression des violences, voies de fait, actes de cruauté et attentats commis envers les enfants (loi du 19 avril 1898)*, publiée par A. Berlet (in-12, Chevalier-Marescq). — *Cours de philosophie du droit*, par A. Boistel (2 vol. in-8, Fontemoing). — *L'Avenir de la philosophie*, par H. Berr (in-8, Hachette). — *La Nouvelle Monadologie*, par C. Renouvier et L. Prat (gr. in-8, A. Colin et Cie). — *L'Activité de l'homme*, par W. Tenicheff (in-8, Cornély). — *Histoire des doctrines économiques*, par J. Rambaud (in-8, Larose ; Lyon, Côte). — *Politique et organisation coloniales*, par A. Billiard (in-8, Giard et Brière). — *Calcul de généralisation*, par G. Oltramare (in-8, Hermann). — *Problème de géométrie élémentaire*, par J. Alexandroff ; trad. du russe, par D. Aitoff (in-8, Herman). — *Les Méthodes nouvelles de la mécanique céleste*, par H. Poincarré (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Traité élémentaire de météorologie*, par A. Angot (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Le Grec, le latin et l'enseignement secondaire moderne*, par C. Houyvet (in-12, Chevalier-Marescq). — *L'Art d'écrire enseigné en vingt leçons*, par A. Albalat (in-12, A. Colin et Cie). — *Breiz. Poésies bretonnes*, par N. Quellien (in-12, Maisonneuve). — *Rumeurs*, par V. Mandelstamm (in-12, Vanier). — *Les Arcanes*, par F. Menétrier (in-12, Vanier). — *Refuges*, par J. Moulin (in-12, Société libre d'éditions des gens de lettres). — *Dialoghi d'Esteta*, da R. Quaglino (in-12, Milano, tip. Fratelli Trèves). — *Judith Renaudin*, drame par P. Loti (in-12, Calmann Lévy). —

Odila, tragédie en cinq actes, par A. Savaète (in-8, Savaète). — *Les Péchés des autres*, par L. de Tinseau (in-12, Calmann Lévy). — *Monsieur de Folleuil*, par Gyp (in-12, Calmann Lévy. — *Les Débutantes*, par R. O' Monroy (in-12, Calmann Lévy). — *Le Désir*, par E. Delard (in-12, Calmann Lévy). — *Le Demi-Sang*, par P. Harel (in-12, Plon et Nourrit). — *Thérèze Vaubecourt*, par P. Perret (in-12, Plon et Nourrit). — *Silhouettes d'humbles*, par P. Renaudin (in-12, Perrin). — *Pour ma paroisse*, par L. Nemours-Godré (in-12, Téqui). — *Escarmouches*, par H. Rainaldy (in-12, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Théophile et Paul de Viau*, par C. Garrisson (gr. in-8, Picard et fils). *Fleurs cirterciennes en Belgique*, par H. Nimal (in-12, Liège, Desain). — *Saint Henri*, par H. Lesêtre (in-12, Lecoffre). — *Saint Dominique*, par J. Guiraud (in-12, Lecoffre). — *Recueil de souvenirs à la mémoire de Mgr Le Sage d'Hauteroche d'Hulst* (gr. in-8, Savaète). — *L'Armée à travers les âges* (in-12, Chapelot). — *Histoire universelle. Mahomet*, par M. Fontane (in-8, Lemerre). — *Le Clergé séculier français au XIXe siècle*, par l'abbé F. Garilhe (in-8, Savaète). — *La France au milieu du XVIIIe siècle (1747-1757), d'après le journal du marquis d'Argenson*, extraits publiés par A. Brette (in-12, Colin et Cie). — *Louis XVIII et les Cent jours à Gand*, recueil de documents inédits publiés pour la Société d'histoire comtemporaine, par E. Rombert et A. Malet. T. I (in-8, Picard et fils). — *Les Anglais en France après la paix d'Amiens*, par Sir J. Carr; trad. par A. Babeau (in-12, Plon et Nourrit). — *L'Université de Paris sous Philippe-Auguste*, par A. Luchaire (in-8, Chevalier-Marescq). — *La Campagne de 1796 en Italie*, par Clausewitz; trad. de l'allemand par J. Colin (in-8, Baudoin). — *Napoléon chef d'armée*, par le colonel Cte Y. de Wartenburg; trad. par le C^t Richert (2 vol. in-8, Baudoin). — *Campagnes d'Afrique, 1835-1848*, lettres adressées au maréchal de Castellane par les maréchaux Bugeaud, Clauzel, Valée, Canrobert, etc., etc. (in-8, Plon et Nourrit). — *Campagnes de Crimée, d'Italie, d'Afrique, de Chine et de Syrie, 1849-1862*, lettres des mêmes (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de la marine française*, par C. de la Roncière. T. I. *Les Origines* (in-8, Plon et Nourrit). — *Les Comtes de Bourgogne et leurs villes domaniales*, par L. Stouff (in-8, Larose). — *Chronique artésienne (1295-1304). Nouvelle édition et Chronique tournaisienne (1296-1314)*, publiée par F. Funck-Brentano (in-8, Picard et fils). — *L'Abbaye de la Grâce-Dieu*, par G. Musset (A. Picard et fils; Saintes, Mortreuil, in-8). — *Florimont*, par C. Feltin (in-8, Belfort, Devillers). — *The Spanish Revolution (1868-1875)*, by E. H. Strobel (in-12 cart; Boston, Small, Maynard). — *Le Marquis de la Rouërie et la Conjuration bretonne, 1790-1795*, par G. Lenôtre (in-8, Perrin). — *Le Marquis de Blasseville. Souvenirs*, par L. Passy (in-8, Evreux, Herissey). — *Récamier et ses contemporains 1777-1852*, par P. Triaire (gr. in-8, J.-B. Baillière). — *Souvenirs d'un officier d'ordonnance. Guerre turco-russe 1877-1878*, par le colonel W. M. Vonlarlarsky gr. in-8, Chapelot). — *Au Cours de la vie*, par le colonel Thomas (in-8, Hennuyer).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE.

1. *Essai sur les six jours de la création, leur symbolisme, le Paradis terrestre, d'après les SS. Pères et la science, précédé d'une thèse sur l'Écriture sainte en général*, par E.-M. Gaucher. Paris, Œuvre des Orphelins-apprentis, 1896, in-12 de xxix-120 p., 2 fr. — 2. *Altisraelitische Kultstätten*, von A. Freiherrn von Gall (*Beihefte zur Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft*, III). Giessen, Ricker, 1898, in-8 de viii-156 p., 6 fr. 25. — 3. *Das Buch der Sprüche Salomons, mit erläuternden Anmerkungen*, von P. B. Schmid. Regensburg, nationale Verlagsanstalt, 1899, in-8 de vii-157 p. — 4. *Der Prophet Amos nach dem Grundtext erklärt*, von K. Hartung (*Biblische Studien*, t. III, 4e fasc.) Freiburg im Breisgau, Herder, 1898, in-8 de viii-169 p., 5 fr. 75. — 5. *Die Jesajaerzählungen, Jesaja 36-39. Eine historisch-kritische Untersuchung*, von J. Meinhold. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1898, in-8 de iii-104 p., 3 fr. 75. — 6. *Novum Testamentum graece cum apparatu critico ex editionibus et libris manu scriptis collecto*. Stuttgart, Wurtembergische Bibelanstalt, 1898, in-24 de iii-660 p., 1 fr. 25 (Paris, Fischbacher, 1 fr. 50). — 7. *Propaedeutica ad Evangelium. Theses XIV de religione, revelatione ejusque criteriis, quas in Alberoniano Collegio* evolvebat S. L. A. B. Placentiæ, typis « Divus Thomas », 1898, in-12 de 115 p. 1 fr. — 8. *La Provenance des Evangiles*, par J.-L. Gondal, Paris, Bloud et Barral, 1898, in-12 de viii-450 p. 3 fr. 50. — 9. *Synopse der drei ersten kanonischen Evangelien mit Parallelen aus dem Johannes Evangelium*, bearbeitet von R. Heineke. II *Teil. Das Lukas-Evangelium mit den Parallelen aus dem Matthäus-Evangelium*. Giessen, Ricker, 1898, in-8 de 121-166 p., 1 fr. 50. *III. Teil. Das Matthäus-Evangelium mit Parallelen aus dem Lukas-Evangelium, nebst zwei Anhängen : Die Urmarkus-λογια-stellen des Matthäus-Evangeliums. Verzeichnis der Johannesparallelen.* Ibid., 1898, in-8 de 167-196 p. 1 fr. — 10. *Die Logia Jesu nach dem grieschischen und hebräischen Text wiederhergestellt. Eine Versuch*, von A. Resch. Leipzig, Hinrich, 1898, in-8 de xxxii-301 p. 12 fr. 50. — 11. *Die Worte Jesu mit Berücksichtigung des nachkanonischen jüdischen Schrifttums und der aramäischen Sprache erörtet*, von G. Dalman. *Band I. Einleitung und wichtige Begriffe, nebst Anhang : Messianische Texte.* Leipzig, Hinrich, 1898, in-8 de xv-319 p. 10 fr. 60. — 12. *Das Biblische « Im Namen. » Eine Sprachwissenschaftliche Untersuchung über das hebräische* בשם *und seine griechischen Aquivalente (im besonderen Hinblick auf den Taufbefehl Matth. 28/19)*, von J. Boehmer. Giessen, Ricker, 1898, in-8 de 88 p., 3 fr. 25. — 13. *Commentarius in Evangelium secundum Joannem*, auctore J. Knabenbauer. (*Cursus Scripturae sacrae*). Paris, Lethielleux, 1898, in-8 de 592 p., 11 fr. 25. — 14. *L'Apôtre Paul et le Monde ancien*, de L. Schneller. Traduit librement de l'allemand par J. Gindraux. Genève, Jeheder, et Paris, Fischbacher, s. d., in-8 de 512 p., 7 fr. 50. — 15. *Découverte dans la montagne d'Éphèse de la maison où la Très Sainte Vierge est morte, et fouilles à faire pour découvrir aussi le tombeau d'où elle s'est élevée au ciel*, par l'abbé Gouvet. Paris, chez l'auteur, 7 rue Berthollet, 1898, in-8 de xx-405 p., 7 fr. 50. — 16. *Michael. Eine Darstellung und Vergleichung der jüdischen und der morgenländisch christlichen. Tradition von Erzengel Michael*, von W. Lueken. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1898, in-8 de x-186 p., 6 fr. — 17. *The Homeric Centones and the Acts of Pilate*, by J. Rendel Harris. London, Clay, 1898, in-8 de 83 p.

1. — L'*Essai sur les six jours de la création, leur symbolisme, le Paradis terrestre* est le thème des conférences que M. l'abbé Gaucher a faites au grand séminaire de Rouen. Le conférencier se flatte d'expliquer

l'Écriture sainte autrement que les professeurs attitrés d'exégèse. Leurs cours sont en général un peu secs et trop raisonneurs. Les maîtres discutent trop d'objections et fournissent à leurs élèves peu de renseignements utiles ; ils n'édifient pas et ne font pas aimer et goûter la parole de Dieu. Aux invités du festin biblique, ils ne distribuent que des mets « négatifs. » M. l'abbé Gaucher expose rapidement l'idée première du récit sacré ; puis il la relève, l'illumine pour ainsi dire de belles paroles, de beaux vers, de grandes pensées, empruntées aux hommes de génie, Pères, poètes, savants. Quand il inaugura cette méthode nouvelle, les séminaristes de Rouen, qui jusqu'alors n'avaient jamais pris de notes en classe, réalisèrent spontanément le « miracle » que n'osait espérer leur vénéré supérieur, prirent notes sur notes, firent des devoirs supplémentaires et demandèrent l'impression du nouveau cours. Leur désir empressé nous a valu la publication de l'Essai. Maîtres de la jeunesse cléricale, hâtons-nous de l'ouvrir pour nous instruire, nous édifier et, si c'est possible, imiter. Nous trouvons d'abord des notions préliminaires sur l'Écriture sainte en général, sa vérité, sa beauté, sa bonté. Pour mon compte, je n'en retiens que cette affirmation inédite et soulignée dans le texte, que « *la Providence*, au milieu des langues changeantes de leur nature, *garda la Vulgate à l'abri de toute erreur.* » Les trois parties inégales de l'Essai contiennent en résumé l'explication des deux premiers chapitres de la Genèse. Pour répondre au but poursuivi de l'édification, on n'y rencontre aucune discussion scientifique, aucune indication des problèmes si importants auxquels ils ont donné occasion. On y trouve beaucoup de citations d'écrivains et de poètes. Mgr Sourrieu regrettait d'y lire trop de vers. L'écrin renferme nécessairement or et alliage. Les réflexions personnelles de l'auteur sertissent dans le plomb les joyaux d'emprunt. La réponse aux objections amène sous la plume des détails trop personnels, des blâmes inconsidérés et en partie immérités et des plaisanteries d'un goût fort douteux. Laissons à M. Gaucher ses appréciations peu fondées sur les cours d'exégèse dans les séminaires et le monopole de sa méthode trop poétique.

2. — Les critiques rationalistes tiennent pour démontré que la religion des Israélites a suivi la loi ordinaire du progrès, et qu'au lieu d'avoir débuté par le monothéisme, elle a été primitivement un grossier polytheisme. A l'origine, les Israélites avaient sur la divinité les mêmes idées que les autres Sémites ; ils adoraient la nature et les astres. Plus tard, ils honorèrent un Dieu national, Jahvé. Ce ne fut que du temps des prophètes et sous leur influence, que le Dieu national fut considéré peu à peu comme le Dieu unique, créateur du ciel et de la terre. Les lieux de culte mentionnés dans la Bible fournissent, dit-on, des indices certains de cet état divers de la religion juive. Le

baron von Gall a fait l'application de ces théories dans ses *Altisraelitische Kultstätten*. L'auteur de cette monographie étudie successivement les lieux de culte situés en dehors de la Terre-Sainte et ceux qui se trouvent dans la Terre-Sainte elle-même ; ceux-ci sont groupés suivant la tribu dans le territoire de laquelle ils étaient. Sur chacun d'eux, il indique la situation géographique, rapporte ce que la Bible dit du culte qui y fut exercé et détermine la nature et l'objet de ce culte. Cent-huit lieux de culte sont ainsi tour à tour étudiés. Il nous semble qu'ils ont été multipliés à plaisir. M. von Gall ne mentionne pas seulement toutes les localités dans le nom desquelles Baal entre en composition, bien que l'Écriture ne fasse parfois aucune allusion à un culte idolâtrique ; il grossit encore sa liste de toutes celles qui commencent par Beer, source, ou par Elim, Elath, arbre sacré. Ainsi, à Beerseba (Bersabée), on a honoré un arbre ou un pieu, puis Jahvé, considéré comme Dieu des ancêtres ; à Beer lachai roi, où se trouvaient les deux sources mentionnées dans la légende (?) d'Agar, on vénérait deux héros, Ismaël et Isaac. A Hébron, le térébinthe d'Abraham était l'objet d'un culte religieux ; à Gilgal, il y avait un menhir de Jahvé ; à Obhoht, on honorait une caverne. On le voit, il reste à opérer un triage exact parmi tous ces prétendus lieux de culte de l'ancienne religion d'Israël. Le lecteur devra distinguer les localités où les Chananéens servaient leurs fausses divinités, celles où les Israélites, oubliant le vrai Dieu, se sont livrés à l'idolâtrie, et celles enfin où ils ont offert à Jahvé des sacrifices, avant que la loi de l'unité du sanctuaire n'ait été portée ou strictement exécutée ; il devra distinguer nettement ces réels lieux du culte polythéiste ou monothéiste, de ceux dans lesquels la théorie du progrès religieux suppose que les Israélites ont dû vénérer les objets de la nature et les héros légendaires de la tribu.

3. — Au sentiment du Père Bernard Schmid, les livres sapientiaux de l'Ancien Testament, qui contiennent tant et de si excellentes leçons de morale, ne sont pas suffisamment connus du peuple chrétien. C'est pourquoi ce fils de saint Benoît a voulu offrir aux catholiques allemands un commentaire édifiant des Proverbes de Salomon, *Das Buch der Sprüche Salomons*. N'ayant en vue que l'instruction populaire, il n'a pas fait une œuvre de science exégétique. Une courte introduction renseigne les lecteurs sur la nature des livres sapientiaux, le caractère gnomique des écrits de Salomon et la division du livre des Proverbes. Puis vient le commentaire. Le P. Schmid a adopté la traduction estimée de Loch et de Reischl ; il l'a accompagnée de remarques dans lesquelles il s'est efforcé de mettre en lumière la marche des idées et le sens littéral et spirituel. Son exposition est surtout morale ; mais les leçons pratiques sont tirées de l'étude exégétique du texte et

des ouvrages des Pères et des commentateurs catholiques. Point de recherches abscouses, d'idées obscures, point de tirades de rhétorique. Une forme simple et claire fait de cet ouvrage un abrégé de morale populaire, qui instruira et édifiera tous ses lecteurs allemands.

4. — La prophétie d'Amos vient d'être expliquée d'après le texte original, par le docteur Hartung, *Der Prophet Amos*. C'est le plus ancien des écrits prophétiques, puisque Amos prophétisait sous Jéroboam II, roi d'Israël, 781-741, et sous Osias, roi de Juda, 777-736. Une courte et substantielle introduction nous renseigne sur l'époque du prophète, sa vie, sa langue, les rapports de sa prophétie avec les autres livres de l'Ancien Testament, son contenu et sa forme, son sujet et sa division. Les particularités du langage d'Amos doivent être expliquées par l'emploi de la langue du royaume du nord, plutôt que par la condition du prophète. Quoique berger, Amos était très au courant de la politique de son temps. Ses idées ne diffèrent pas de celles que les autres prophètes répandront après lui. Au point de vue littéraire, M. Hartung reconnaît, dans la prophétie d'Amos, l'observation des règles du parallélisme et la division en strophes. En ce qui concerne le commentaire, nous faisons nôtre l'appréciation élogieuse que nous lisons dans la *Revue biblique*, 1er janvier 1899, p. 150 : « Une science saine et bien digérée, une juste mesure dans les explications, qui sont parfois longues sans être diffuses ni hors de propos, et l'ordre dans l'exposition avec la précision et la clarté, voilà des qualités qu'on ne trouve pas souvent réunies, et qui font du commentaire de M. Hartung sur Amos un ouvrage solide et d'une lecture agréable. »

5. — M. Meinhold commence une série d'études sur Isaïe par les récits historiques insérés dans l'œuvre du prophète : *Die Jesajaerzählungen. Jesaja 36-39*. Ces récits forment un tout et sont reproduits avec de nouveaux détails dans le quatrième livre des Rois. Il importe d'en faire la critique, afin de juger de leur valeur historique, du parti qu'il faut en tirer pour la biographie d'Isaïe et de leur origine littéraire. Avec la plupart des commentateurs modernes, M. Meinhold admet avec raison, une interversion des faits et place la maladie d'Ézéchias et l'ambassade de Mérodach-Baladan avant l'invasion de la Palestine par Sennachérib, roi d'Assyrie. Il examine donc, en premier lieu, les chapitres XXXVIII et XXXIX d'Isaïe. Il en reproduit le texte original, dont il fait la critique verbale ; puis il discute leur origine. Ces deux chapitres sont de la même main. Leur contenu et leur style, qui rappellent l'école deutéronomiste, permettent de conclure que la composition est du temps de la captivité et que le rédacteur est l'auteur du quatrième livre des Rois. Le morceau, Isaïe, XXXVII, 9b-36, raconte l'expédition de Sennachérib, mais uniquement au point de vue religieux ou plutôt théologique, dans le sens du plus strict monothéisme.

Les idées ne sont pas celles des chapitres authentiques d'Isaïe, mais bien celles du second Isaïe. Le fond et la forme nous ramènent à une époque postérieure à 622. La mention de la peste qui détruisit l'armée du roi d'Assyrie est du domaine de la légende. Les détails qui concernent Isaïe sont tirés d'une histoire légendaire, écrite avant la clôture du canon juif et extraite d'un livre sur la vie des prophètes. Incidemment et en raison de quelques ressemblances extérieures, M. Meinhold est conduit à examiner les chapitres VII et XX d'Isaïe. Le chapitre VII provient d'un recueil différent, d'un livre historique sur Isaïe, composé dans les derniers temps du prophète. Le chapitre XX est historique aussi, et les faits racontés sont arrivés en 711, à la condition de considérer le verset 2 comme une parenthèse. On ne peut dire avec certitude, s'il est de la main d'Isaïe ou d'un de ses contemporains.

Le récit, IV Reg., XVIII, 13-16, dans lequel on voit Ezéchias essayer d'apaiser Sennachérib, n'est pas à sa place; c'est un extrait de la chronique du temple. L'épisode de Rabsacès, Isaïe, XXXVI, 2, XXXVII, 9, est raconté dans un ordre si régulier, qu'il passerait à première vue pour une source de valeur historique. Mais la tendance qui porte le narrateur à mettre Jérusalem à l'abri des coups de Sennachérib, laisse deviner qu'il a mis la prophétie sous la plume d'Isaïe et qu'il a imité son style. Son récit dépend du chapitre XXIX d'Ézéchiel. Or, Ézéchiel écrivait en 587. L'auteur judéen n'a pu le connaître qu'après l'exil. Sa narration est peut-être un extrait d'un livre, dans lequel Isaïe jouait un rôle. Le passage, Isaïe, XXXVII, 22-29, est un oracle contre l'Assyrie, en forme de chant. Le style imite celui d'Isaïe ; mais les idées sont étrangères à ce prophète. L'oracle, qui n'est pas antérieur à Asaraddon, faisait peut-être partie des passages du livre des Rois, qui sont postérieurs à la rédaction deutéronomiste. M. Meinhold étudie enfin les récits assyriens, qui relatent les faits contemporains d'Isaïe ; il constate qu'ils sont en désaccord avec la Bible et distingue la part de la légende et de l'histoire. Cette distinction établie, il compare les résultats obtenus avec ses conclusions sur la valeur historique des récits bibliques parallèles. Tout ce travail, qui est mené avec une grande force de déduction et qui a des apparences de rigueur scientifique, est cependant caduc, parce que les principes sur lesquels il s'appuie sont les postulats de la critique rationaliste touchant la littérature et la religion hébraïques. Le point de départ n'étant qu'une hypothèse non vérifiée, les conclusions, malgré la logique de leur déduction, n'ont qu'une valeur hypothétique.

6. — Si des écrits de l'ancienne Alliance nous passons à ceux de la nouvelle, nous avons à présenter d'abord un *Novum Testamentum græce*, imprimé en caractères nets et lisibles d'un format facile à manier et d'un prix modique. L'éditeur, qui ne se nomme pas, est un des

professeurs de l'Allemagne les mieux au courant de la critique textuelle. M. Nestle a pris pour base de son édition les recensions de Tischendorf et de Hort et Westcott et l'édition de Weymouth. Dans la constitution du texte, il a adopté les leçons préférées par les critiques qu'il a pris pour guides ; les autres leçons sont reproduites à la marge inférieure. Ainsi toutes les divergences des éditions types, sauf les minuties orthographiques, sont notées à l'aide de signes spéciaux. A partir des Actes il a été tenu compte des variantes de la recension de B. Weiss. Au bas des pages on trouve encore d'autres leçons tirées des manuscrits, en particulier du *Cantabrigiensis* pour les Évangiles et les Actes ; mais les noms des manuscrits ne sont pas indiqués ; d'où l'on ignore la provenance et par suite la valeur critique de ces variantes. Certains passages deutérocanoniques sont mis entre crochets ; on a imprimé les deux finales de saint Marc ; le verset des trois témoins célestes est dans le texte. L'épître aux Hébreux est placée au milieu des épîtres catholiques dont l'ordre est d'ailleurs bouleversé. Cette disposition dont on ne devine pas les raisons, gênera les recherches. En somme, nous avons là une bonne édition du Nouveau Testament grec enrichie d'un appareil critique suffisant pour les étudiants. Comme elle est permise par les nouvelles règles de l'Index, nous l'avons déjà procurée à nos élèves.

7. — La *Propaedeutica ad Evangelium* n'a avec l'Écriture sainte que des rapports éloignés ; c'est une préparation philosophique et théologique aux thèses de l'authenticité des Évangiles et de la divinité de la religion chrétienne. Elle contient le résumé court, logique et clair de quatorze thèses préliminaires qui ont été développées en 1896 au Collège Alberonien sur la religion et la révélation. Elle se réduit à ces trois points : 1° Il existe une religion naturelle ; 2° Pour que le genre humain pût connaître les principales vérités de cette religion naturelle et rendre à Dieu le culte convenable, il était moralement nécessaire que Dieu les révélât ; 3° Les miracles et les prophéties sont les critères distinctifs de la révélation divine ; or ils sont possibles, véritables et historiquement certains. Toute cette doctrine est exposée *ad mentem D. Thomae.*

8. — Avec *la Provenance des Évangiles* de M. Gondal, nous poursuivons la préparation évangélique, mais nous sommes revenus sur le terrain scripturaire. Cet ouvrage est le premier tome d'une trilogie sur les Evangiles : provenance des textes, réalité des faits et vérité des miracles évangéliques. Pour cette fois, l'auteur s'est uniquement proposé de « rajeunir, compléter, mettre au point les deux thèses classiques de l'authenticité et de l'intégrité de nos Evangiles. » Comment a-t-il procédé ? Il ne discute pas, n'argumente pas directement contre les adversaires ; il expose avec la persuasion que l'exposition claire et

lucide vaut mieux pour la vérité que la polémique. Il s'est livré à une enquête sérieuse sur l'origine apostolique des quatre Évangiles canoniques. Afin de découvrir les sources du fleuve évangélique, il a eu recours au témoignage des riverains, aux suffrages des explorateurs et à l'analyse des eaux. L'autorité de l'Église a garanti la provenance divine des Évangiles ; mais elle a laissé à l'histoire et à la critique le soin de déterminer leur provenance humaine. La croyance des premiers chrétiens, historiquement constatée, est que Matthieu, Marc, Luc et Jean ont été les auteurs de nos Évangiles sous l'inspiration de l'Esprit Saint. Irénée de Lyon, Clément d'Alexandrie et Tertullien de Carthage attestent d'une façon irrécusable que vers l'an 200, les chrétiens connaissaient nos Évangiles actuels comme l'œuvre des écrivains auxquels nous les attribuons. Ce point de départ assuré, M. Gondal va en exploration vers les sources des Évangiles et il accomplit son expédition en deux étapes. De 200 à 150, ses guides principaux sont Justin, Celse et Marcion, un saint, un infidèle et un apostat. Après 150, l'ascension s'achève en compagnie des Pères apostoliques ; l'auteur fait route successivement avec les Romains, les Alexandrins et les Asiatiques. C'est ici le point le plus délicat et le plus difficile de l'enquête. Les résultats généraux obtenus par M. Gondal, sont certains et suffisants pour toute âme de bonne foi. Mais l'apologiste aurait pu, ce nous semble, serrer de plus près la solution du problème, distinguer plus nettement les périodes et s'approcher graduellement des sources cherchées. Il en a appelé ensuite aux textes eux-mêmes et leur a demandé ce qu'ils disent de leurs auteurs ; à l'argument d'autorité et de tradition ecclésiastiques il a joint la preuve de la critique interne. L'analyse des livres a servi à déterminer d'abord de quelle nature ils gardent les reflets, de quelle société ils conservent les usages, de quelle littérature ils utilisent les richesses, à quel idiome enfin ils empruntent leurs éléments. Au sujet de la langue, la conclusion que « les récits évangéliques, quoique rédigés en grec, n'ont pu être pensés et composés qu'en hébreu », nous paraît forcée. Leurs rédacteurs, en effet, parlaient l'araméen et non l'hébreu. La preuve interne est administrée ensuite pour chaque Évangile en particulier. Comme les auteurs des trois premiers sont généralement reconnus, M. Gondal ne fait pas leur histoire et se contente de montrer que le contenu de leurs écrits convient à leurs personnes. Le contenu insinue-t-il réellement que saint Matthieu a composé son Évangile à Antioche ? Il ne nous semble pas. La paternité du quatrième Evangile étant souvent refusée à saint Jean, M. Gondal fait d'abord la biographie de l'apôtre et prouve que les caractères intrinsèques du livre correspondent à l'écrivain présumé. Relevons une légère contradiction : le style de Jean l'Évangéliste ne ressemble guère à celui de l'auteur de

l'Apocalypse et des Épîtres (p. 162); on trouve dans le quatrième Évangile, l'Apocalypse et les Épîtres de saint Jean « mêmes pensées et même langage » (p. 237). L'intégrité revendiquée pour le texte évangélique n'est ni absolue ni simplement accidentelle, mais substantielle. La preuve directe résultant de la comparaison du texte actuel avec celui des vieux manuscrits, des premières versions et des citations les plus anciennes aurait pu être plus détaillée et plus forte. La preuve indirecte consiste à montrer l'impossibilité d'une altération essentielle des Évangiles. Quand, où, comment, par qui aurait-elle été produite ? Le livre de M. Gondal résume, sous une forme attrayante et vivante, les principaux résultats acquis de la critique moderne sur les Évangiles et constitue un excellent ouvrage d'apologétique. On y a joint une intéressante série de chapitres additionnels et la reproduction de quelques documents anciens. On aurait pu sacrifier les quatre lectures, qu'il eût suffi d'indiquer en note.

9. — Nous avons déjà caractérisé dans le *Polybiblion*, t. LXXXIII, p. 200-201, la nouvelle *Synopse der drei ersten kanonischen Evangelien*. La première partie que nous annoncions contenait l'Évangile de saint Marc en entier avec les passages parallèles de saint Luc et de saint Matthieu. La deuxième partie reproduit l'Évangile de saint Luc avec les récits correspondants de saint Matthieu. Le texte n'est pas intégralement imprimé, bien que tout le contenu soit indiqué dans sa trame continue. Les passages exclusivement propres à saint Luc sont donnés en entier et en lignes pleines. Ceux qui lui sont communs avec saint Matthieu sont écrits sur deux lignes superposées ; le texte de saint Luc est complètement reproduit ; les particularités de saint Matthieu sont seules imprimées ; les phrases et les mots identiques à ceux de saint Luc sont remplacés par une ligne pointillée. Pour les récits communs aux trois synoptiques, il y a un simple renvoi à la première partie, où ils sont reproduits parallèlement. La même disposition est suivie dans la troisième partie. Les récits propres de saint Matthieu sont intégralement imprimés. Dans les passages communs à saint Luc et à saint Matthieu, le texte est superposé de la même manière, et des références à la première partie permettent de retrouver les narrations des trois synoptiques. Un premier appendice réunit les endroits de saint Matthieu dans lesquels les phrases et les mots correspondent à des passages différents de saint Marc et de saint Luc. Au jugement de M. Heineke, saint Matthieu combine alors le Proto-Marc ou l'Évangile primitif avec le recueil des Logia ou discours de Jésus. La diversité des caractères d'imprimerie indique la diversité des emprunts. Dans le second appendice, on signale seulement les passages parallèles de saint Jean. Cette disposition typographique des Synoptiques a pour principal mérite de ne pas rompre la marche des trois récits, tout en

permettant de constater aisément leurs ressemblances et leurs divergences.

10. — L'ouvrage de M. Resch, *Die Logia Jesu*, est un essai de reconstitution de l'écrit fondamental que certains critiques supposent exister à la base des Synoptiques et qu'ils tiennent pour une des sources précanoniques de nos trois premiers Evangiles. Cet *Urevangelium* ou Evangile primitif, perdu depuis longtemps, devait être analogue aux Synoptiques qui en dérivent. Il formait donc non une simple collection de discours de Jésus, mais un exposé narratif des actes et des paroles du Sauveur depuis le commencement jusqu'à la fin de sa vie terrestre. Son titre était en grec τὰ λόγια Ἰησοῦ, et en hébreu *debarim Iesouha*. Son auteur serait saint Matthieu qui, d'après Papias, avait écrit en hébreu. Au témoignage de Théophylacte, l'Évangile hébreu de Matthieu a été composé avant tous les autres et selon quelques manuscrits, huit ans après la Résurrection. Curieuse coïncidence ! Eichhorn avait déjà fixé la date de sa composition à l'an 35. Quant au lieu, les manuscrits désignent Jésusalem. Le témoignage intrinsèque confirme ces restes de l'ancienne tradition, car les discours de Jésus y reflètent mieux qu'ailleurs la physionomie intellectuelle de leur auteur. L'*Urevangelium*, qui est la source des Synoptiques, contenait tout ce qu'ils ont de commun ; mais il faut mettre en première ligne les récits qui se lisent à la fois dans saint Luc et dans saint Matthieu. En application de ces conclusions, M. Resch a reconstitué d'abord le texte grec des *Logia* de Jésus, puis il l'a traduit en hébreu. Le volume que nous annonçons comprend donc une double édition de l'écrit fondamental, duquel dérivent en partie les Synoptiques. Que vaut cette édition ? Elle est échaffaudée sur une série d'hypothèses. Hypothèse, la théorie des deux sources pour expliquer la formation des Synoptiques. Hypothèse, erreur même au sentiment de beaucoup de critiques, la rédaction de l'Évangile primitif dans la langue hébraïque. L'*Essai* tenté par M. Resch peut donc être considéré comme un effort en pure perte fait pour reconstituer un écrit qui n'a peut-être pas existé.

11. — Dans *Die Worte Jesu*, le docteur Dalman contredit formellement l'hypothèse de M. Resch relative à la langue de l'Évangile fondamental. Après avoir montré que l'araméen était l'idiome des Juifs palestiniens au temps de Notre-Seigneur, il conclut que Jésus a parlé araméen et que l'*Urevangelium* (s'il a existé) a été écrit non en hébreu, mais dans cette langue. Or cela étant, M. Dalman a voulu rechercher quel son rendaient les paroles de Jésus dans leur état originel, et quel sens elles offraient aux oreilles juives. Ses études rabbiniques lui avaient donné l'idée de ce travail. Son but n'est pas de faire une traduction aramaïque des discours du Sauveur, mais d'étudier à l'aide de la littérature juive les idées principales qui y sont exprimées. Par le

moyen des targums, du Talmud et des Midrasch, il s'efforce de déterminer l'expression aramaïque correspondant au texte grec des Évangiles, puis d'en interpréter le sens. Ici, il se garde de prendre les rabbins pour guides et de judaïser faussement les idées de Jésus. Bien qu'ayant subi en quelque chose l'influence de son temps, bien qu'ayant au moins pris contact avec ses contemporains, Jésus n'a pas été le disciple des rabbins ; il a été original et autonome dans sa doctrine ; la plupart de ses idées sont différentes de celles des Juifs. Dans le premier volume que nous avons sous les yeux, M. Dalman examine d'après ces principes et cette méthode quatorze idées de Jésus, à savoir : royaume des cieux, temps à venir, vie éternelle, monde, Seigneur désignant Dieu, Père céleste, autres dénominations divines, manières détournées de parler de Dieu, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu, Christ, le fils de David, Seigneur désignant Jésus, Maître. Il est impossible d'indiquer la masse de renseignements contenus dans un ouvrage aussi serré et compact. Je n'admettrais pas sans examen ni discussion toutes les conclusions qui y sont tirées ; mais je louerai sans réserve l'érudition de l'auteur. On a édité en appendice (et aussi à part) les textes messianiques fournis par la littérature juive non canonique.

12. — L'analogie des travaux nous permet de rapprocher de l'ouvrage de M. Dalman une étude spéciale sur l'expression biblique « Au nom », *Das Biblische « Im Namen. »* M. Bœhmer y a eu en vue la formule du baptême : « Les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », Matth., XXVIII, 19, que M. Dalman étudiera plus tard sous un aspect différent. Pour l'expliquer, Bœhmer recourt exclusivement à l'Ancien Testament et néglige l'emploi populaire de cette expression dans la bouche des Juifs contemporains du Sauveur. Il dit bien, il est vrai, que la langue de Notre-Seigneur, sans être l'hébreu, a le son de l'hébreu. D'ailleurs, son étude a une portée linguistique autant qu'exégétique. C'est pourquoi il examine à grand renfort d'érudition tous les éléments de la formule du baptême. Il signale les 35 passages de l'Ancien Testament dans lesquels שֵׁם est en relation avec d'autres prépositions que ב et ל, les 56 endroits où il est lié à ל et les 133 autres où se rencontre la formule בְּשֵׁם. Passant ensuite à la Bible grecque, il observe les diverses manières suivant lesquelles les Septante ont traduit cette expression et il étudie l'emploi des mêmes formules dans le Nouveau Testament. Cela fait, il détermine l'étymologie du mot שֵׁם, le sens qu'il a dans l'Ancien Testament et sa signification spéciale, quand il est joint à Jahvé, et en comparaison avec ἐν Χριστῷ. Il interprète enfin tous les passages bibliques où on lit ἐν τῷ ὀνόματι et, pour conclure, il applique les résultats de toute son étude à la formule du baptême. A ses yeux, cette formule indique l'autorité au nom de laquelle se fait l'initiation chrétienne ; le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont causes, et les Apôtres,

instruments du baptême. Cette conclusion aurait pu être dégagée plus nettement des longues prémisses qui la contiennent.

13.— Le *Commentarius in Evangelium secundum Joannem* du père Knabenbauer, est digne de ses aînés et fait bonne figure dans le *Cursus Scripturae sacrae*. Il est exécuté sur le même plan et d'après la même méthode que les précédents volumes. Une courte introduction résume et complète l'introduction plus étendue du Père Cornely. La composition du quatrième Evangile, par saint Jean, est corroborée par la réfutation des objections les plus récentes. L'intégrité du texte est défendue : l'épisode de la femme adultère, Joan, VII, 53-VIII, 11, et la finale Joan., XXI, 24 et 25, sont revendiqués comme faisant partie de l'original. Le texte, divisé en sections logiques, est reproduit en grec et en latin et accompagné d'un appareil critique complet. Le commentaire est surtout dogmatique ; il résume et discute les interprétations des Pères, des exégètes anciens et modernes, pour en dégager le sens précis du texte. La marche peut paraître enchevêtrée ; quand on la suit fidèlement, elle permet de distinguer l'enchaînement des idées et de saisir la pensée de l'évangéliste.

14. — Dans *l'Apôtre Paul et le Monde ancien*, M. Schneller n'a pas fait une biographie de l'Apôtre ; il l'a suivi dans ses voyages de mission à travers le monde païen. Il le prend en pleine activité apostolique, quand déjà la mission de Chypre est terminée. Pour que le tableau des voyages de saint Paul fût complet, le traducteur, M. Gindraux, a esquissé assez brièvement et sèchement cette mission en l'île de Chypre. Nous suivons ensuite l'Apôtre, dans toutes les villes de l'Asie Mineure par lesquelles il a passé, en Macédoine, à Athènes, à Corinthe, dans l'Ionie, à Jérusalem et à Césarée, enfin à Rome. L'auteur ne se borne pas à expliquer le récit des Actes ; il remet les événements dans leur milieu historique et géographique ; il décrit les villes que l'Apôtre a visitées, en résume l'histoire et nous fait connaître l'état des esprits au temps de saint Paul et l'influence qu'y exerça le christianisme naissant. Il vit avec l'Apôtre, se représente les circonstances de son apostolat, devine ses sentiments et les motifs qui l'ont fait agir. Toutes les inductions du narrateur ne sont pas certaines, et le traducteur, dans des notes succinctes, signale discrètement le caractère hypothétique de plusieurs. Ainsi, M. Schneller regarde l'épître aux Galates comme une lettre circulaire. Dans l'affaire de Jean Marc, il donne tort à saint Paul. Selon lui, l'Apôtre croyait à la proximité de la fin du monde. Comme l'auteur a voyagé en Orient et en Grèce, ses descriptions sont pittoresques ; son récit est agrémenté de souvenirs personnels. Parfois aussi, il fait des excursions dans l'histoire des croisades, et se complaît à rappeler les prouesses de Frédéric Barberousse. D'autres fois, rarement il est vrai, on trouve des allusions confessionnelles.

Saint Paul est représenté comme un prédicant, faisant la Cène et conférant à d'autres l'office de pasteur. On avance sans sourciller que « Pierre, auquel par un singulier renversement des rôles, l'Église catholique a dévolu le rôle de patron du célibat des prêtres, voyageait alors tout simplement avec sa femme, à la façon des missionnaires protestants » (p. 390). La conclusion de tout le livre exprime les plus violentes préventions contre l'Église romaine, l'ennemie acharnée de la liberté chrétienne, l'adversaire de la doctrine paulinienne de la justification par la foi, qui a substitué l'Ave Maria à l'oraison dominicale (!). M. Gindraux a traduit librement le texte allemand. Sa traduction est coulante et bien française pour le style, mais malheureusement elle est mêlée d'expressions suisses, qui n'ont pas cours en France. Enfin, le volume contient 31 gravures hors texte, 18 illustrations dans le texte et 2 cartes coloriées.

15. — On sait que les lazaristes ont récemment acheté auprès d'Éphèse, une maison qu'ils croient être celle où est morte la Vierge Marie. Or, M. l'abbé Gouyet revendique l'honneur de la *Découverte dans la montagne d'Éphèse* de cette maison. Sur les indications recueillies dans les Révélations de Catherine Emmerich, il trouvait le 18 octobre 1881, à l'endroit désigné, une maison, ou plutôt une église, correspondant d'une façon étonnante à la description de la voyante de Dulmen. En 1896, il alla compléter ses premières investigations et rechercher le tombeau de la Vierge, qui est complètement caché sous terre ; faute de ressources, il ne put faire les travaux nécessaires et il sollicite des aumônes, afin d'exécuter son projet qui lui tient fortement au cœur. Il fut au moins assez heureux pour découvrir trois des stations du chemin de croix monumental, que la Sainte Vierge avait fait ériger par dévotion, auprès de sa maison (?). Dans la première partie de son livre, l'auteur mêle à l'histoire de la découverte beaucoup de détails autobiographiques ; dans la deuxième, il essaie de confirmer par des preuves historiques, les assertions de Catherine Emmerich, et dans la troisième, il réfute les objections. Nous trouvons dans tout cela des affirmations singulières, de nombreuses erreurs de détail, des énormités historiques, l'absence de méthode critique, une confiance illimitée aux visions de Catherine Emmerich, bien qu'elles soient contredites par celles de sainte Brigitte et de Marie d'Agréda, des attaques blessantes contre quiconque n'est pas du même avis, une naïveté étonnante et une bonne foi qui désarment les lecteurs les plus prévenus. L'ouvrage nous semble de nature à discréditer plutôt qu'à fortifier et à prouver la thèse que l'auteur veut démontrer à tout prix.

16. — Voici une monographie sur l'archange saint Michel, *Michael*. M. Lucken y compare les données de la tradition juive et de la tradition chrétienne de l'Orient, au sujet de cet archange. L'étude com-

prend deux chapitres qui se correspondent points par points. Dans le premier, après un coup d'œil sur le culte rendu aux anges par les Juifs, l'auteur considère successivement saint Michel comme l'ange protecteur du peuple juif, le souverain prêtre du ciel, le premier des anges, son rôle dans l'eschatologie et dans la nature, où il est l'ange préposé à l'eau, à la neige et à l'argent. Il montre en terminant que Philon a emprunté aux croyances de ses coreligionnaires sur saint Michel des traits pour décrire le λόγος ἀρχάγγελος. Le second chapitre est consacré à la tradition de l'Orient chrétien. On y fait ressortir les ressemblances et les différences qu'elle présente avec la tradition juive sous tous les aspects précédents. Un premier paragraphe est rempli par le culte des anges dans l'Église. Les autres concernent saint Michel, grand prêtre, ange des Juifs, les sept premiers anges, le rôle de l'archange dans l'eschatologie et la nature, enfin l'influence de la doctrine sur les anges dans l'exposé de la christologie. Cette dernière question est la plus intéressante du traité ; on y trouve l'explication de plusieurs passages des épîtres de saint Paul. L'auteur est très au courant de la littérature juive et chrétienne. Le seul reproche que je lui adresserai, c'est de ne pas avoir distingué la doctrine, reconnue et enseignée par l'Église, des opinions particulières de quelques docteurs et surtout des croyances parfois superstitieuses du populaire.

17. — Les Centons homériques sont des vers d'Homère, choisis, groupés, adaptés et retouchés de façon à leur faire exprimer les récits de l'Évangile. Imprimés en 1501 et 1504 par Alde, ils ont eu vingt-sept autres éditions et ils étaient encore réimprimés en 1609 par les jésuites d'Ingolstadt comme livre scolaire. Milton les a connus et s'en est inspiré pour quelques chants du Paradis perdu. L'édition de 1609 les attribuait à Eudocie, épouse de Théodose le jeune, ou à Pélage, patrice sous l'empereur Zénon. Mais ils sont plus anciens, puisque saint Jérôme en a fait mention. Le procédé littéraire de recueillir des centons dans les auteurs classiques grecs et latins était en usage au second siècle de notre ère. Or, M. Rendel Harris, *The Homeric Centones and the Acts of Pilate*, a constaté que les Centons homériques ressemblaient aux Actes de Pilate, qui sont plus généralement connus sous le nom d'Évangile de Nicodème. Les ressemblances existent dans les formules du début des récits et dans l'ordre suivant lequel sont rangés les miracles de Jésus, de telle sorte que les Actes de Pilate ne paraissent être que la paraphase en prose des vers homériques. Plus surprenante encore est la structure de ces Actes, qui comprennent deux parties : les *Gesta Pilati* et le *Descensus Christi ad inferos*. Or, ces deux parties correspondent à l'Iliade et à l'Odyssée. Le nom de Christiade remplace celui d'Iliade ; Pilate joue le rôle d'Achille et Joseph d'Arimathie celui du vieux Priam. La descente aux enfers est l'Odyssée du Christ. On

trouve dans le texte grec des marques d'originalité et d'antiquité. Des deux recensions latines, l'une dérive directement du grec homérique. Leurs différences laissent deviner l'existence d'une double prose narrative et d'une double versification. D'où provient cette parenté ? Lesquels des Centons ou des Actes sont les plus anciens ? Saint Justin semble se référer à de réels Actes de Pilate. D'autre part l'Homérisme est cousin du Sybillisme. L'enquête n'est pas terminée. M. Harris indique dans quelle direction il faudra la poursuivre. On devra rechercher s'il existe un Nouveau Testament grec versifié, quelle est la date de l'homérisation des Actes de Pilate et dans quelle recension de ces Actes la ressemblance avec les Centons homériques est la plus sensible. Les Centons eux-mêmes ont un texte combiné pour le récit du baptême de Jésus et ils semblent dépendre de l'Évangile de l'enfance. D'autre part, le *Codex Bezae* a gardé dans le récit du baptême de Jésus, tel qu'il se lit dans saint Luc, trace de l'influence du centoniste latin. Ces intéressants problèmes sollicitent l'attention des spécialistes.

E. Mangenot.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Du Doute à la foi. Études pour le temps présent*, par le R. P. Tournebize. Paris, Bloud et Barral, 1898, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 2. *La Science de la religion*, par le R. P. Chabin. Paris, Poussielgue, 1898, in-8 de vi-636 p., 5 fr. — 3. *Recueil de dialogues, ou Explication du catéchisme sous forme de dialogues*, par Un prêtre du diocèse de Verdun. Lille, Société de Saint-Augustin, 1898, in-12 de 452 p. — 4. *Au-delà du tombeau*, par le R. P. J. Hamon. Paris, Téqui, 1899, in-12 de x-328 p., 3 fr. — 5. *Le Prêtre, seconde retraite pastorale*, par l'abbé Planus. 2e édition. Paris, Poussielgue, 1899, in-12 de xvi-410 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Jeune Prêtre en face des écueils et du devoir*, par l'abbé Moussard. Paris, Retaux, 1899, in-12 de 156 p., 1 fr. 50. — 7. *Œuvres oratoires de l'abbé Ansault*, publiées d'après ses manuscrits par l'abbé Ph. Mazoyer. Paris, Retaux, 1898, 2 vol. in-12 de xii-384 et 552 p., 7 fr. 50. — 8. *Prônes apologétiques, ou les Objections contre la religion réfutées d'après l'évangile du dimanche*, par l'abbé Ant. Saubin. Paris, Haton, in-12 de viii-444 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Curé de campagne à ses paroissiens sur l'évangile du dimanche*, par le R. P. A. de Fontana ; trad. de l'italien par l'abbé Henri Dorandeon. Paris, Téqui, 1898, in-8 de 552 p., 6 fr. — 10. *Les Évangiles des dimanches expliqués*, par l'abbé Sabouret. Édit. populaire illustrée. Paris, Haton, 2e édit., in-8 de 224 p., 1 fr. — 11. *Les Jeunes Gens du Nouveau Testament*, par le R. P. J.-M. Lambert, miss. apost. Paris, Lecoffre, 1899, in-12 de xx-408 p., 2 fr. 50. — 12. *La Vie chrétienne, ou la Vie divine dans l'homme*, par Mgr Turinaz. Paris, Roger et Chernoviz, 1898, in-8 de viii-368 p., 5 fr. — 13. *Lettres de Mgr de Ségur à ses filles spirituelles*, publiées par le marquis de Ségur. Paris, Retaux, 1899, in-12 de 220 p., 2 fr. — 14. *Le Seigneur est mon partage, ou Lettres sur la persévérance après la première communion*, par Mgr Gaume. 12e édition. Paris, Rondelet, 1898, in-18 de 292 p., 1 fr. — 15. *La Femme chrétienne dans ses rapports avec Dieu, avec la société et avec elle même*, par l'abbé L.-M. Pioger. Paris, Haton, 1899, in-12 de xii-346 p., 2 fr. 50. — 16. *Manrèse salésien. Extrait des Œuvres de S. François de Sales. Méditations pour tous les jours et fêtes de l'année*, par le R. P. Ferdinand Million. 2e édit. Paris, Briguet, 1898, in-12 de xx-854 p., 5 fr. — 17. *Manuel de la vie et de la piété chrétiennes*, par

M. le Curé de Saint-Sulpice. Paris, Lecoffre, 1899, in-18 de 250 p., 1 fr. 40. — 18. *Qui n'a pas à se corriger? Corrigeons nos défauts*, par l'abbé E. Beau de Verdeney. Paris, Haton, in-18 de 150 p., 1 fr. — 19. *Il s'est fait tout petit pour nous! Neuvaine de la Nativité*. Trad. de l'italien par Marie Sutin. Milan, imp. de la Ligue eucharistique, 1898, in-18 de 50 p. — 20. *Court Mois de Marie pour les personnes peu lettrées*, par le P. Enthyme Chapuis. Périgueux, Bergnin, in-18 de 196 p. — 21. *Manuel pieux, ou Vade-mecum des membres de l'Association universelle des familles chrétiennes*. par l'abbé Omer Coppin. Lille, Société de Saint-Augustin, 1898, in-18 de 264 p., 1 fr. 75. — 22. *Lourdes, son histoire, sa grotte. Bernadette, le curé Peyramale et son église*, par A. Peyramale. Paris, Vic et Amat, 1898, in-12 de x-278 p., 3 fr.

1-4. — Enseignement. — La brochure du R. P. Tournebize, *Du Doute à la foi*, fait partie d'une collection qui, sous le titre général de « Science et Religion », comprend des travaux ou des études sur les grandes questions religieuses et scientifiques dont se préoccupent ceux que l'on appelle « les intellectuels » du temps présent. Parmi ces opuscules, d'une incontestable utilité, celui que nous venons de désigner tient une place importante; l'auteur s'adresse directement aux esprits que tourmente le doute et qui sincèrement désireraient se délivrer de cette souffrance, pour arriver au calme et à la sérénité de la foi ; il décrit le besoin de croire qui presse ces âmes ; il expose les raisons qui doivent les pousser à croire ; il leur indique les moyens pour y parvenir, leur fait connaître clairement le devoir qui s'impose à leur conscience, et enfin, pour les encourager, il leur révèle la possibilité d'arriver à la foi, parce que la foi est une grâce à la portée de tous. L'œuvre est très bien conduite : le P. Tournebize est un guide sûr, expérimenté et, à la lumière de ses sages conseils, l'esprit qui doute peut arriver à dissiper ses ténèbres pour mériter la grâce de la foi. Nous regrettons seulement que le volume, qui nous paraît du reste de la plus parfaite orthodoxie, ne porte ni permission des supérieurs, ni *imprimatur* de l'Ordinaire.

— Dans le livre du R. P. Chabin : *La Science de la religion*, la plus grande part du travail est donnée à la raison ; la théologie y trouve une bonne place, mais c'est la philosophie qui domine et nous sommes loin de nous en plaindre. Il est bon, en effet, de montrer jusqu'où peut aller l'effort de l'intelligence humaine afin de pouvoir toujours établir l'accord complet entre la raison et la foi, entre la science et la religion ; cet accord est si manifeste ici que l'auteur n'a pas craint de rapprocher encore davantage ces deux mots, comme pour en faire une seule sanction ou une formule : science de la religion. Le R. P. Chabin, en écrivant son livre, surtout pour la jeunesse des écoles catholiques, a eu en vue de mettre en lumière ce que Pie IX proclamait dans son Encyclique du 9 novembre 1846 : « Elles sont nombreuses, elles sont éclatantes, les preuves qui doivent convaincre la raison humaine, qu'il n'y a rien de plus certain et de mieux établi que notre foi. » L'économie

et le fond de son ouvrage tiennent tout entiers dans le développement des pensées que voici : le premier point à considérer, c'est la base, la condition de la religion, c'est-à-dire l'existence de Dieu créateur et Providence ; l'âme douée de raison et de liberté ; l'ordre moral, ou les lois de la conscience. Viennent ensuite les questions de la religion naturelle et de la religion surnaturelle : divinité de J.-C. et de sa religion ; constitution et prérogatives de l'Église ; Papauté et primauté pontificale ; rapports de l'Église et de l'État, de la foi et de la raison, où viennent se grouper les questions politiques et sociales, pleines d'actualité, telles que les principes de 89, l'Église et le mariage chrétien, la confession sacramentelle, les conseils évangéliques, l'état religieux, l'Église, la civilisation, la science. Après avoir lu et médité ces pages si bien pensées, si clairement écrites, les jeunes gens, auxquels l'auteur les destine, seront nettement et complètement instruits sur les graves problèmes qui font l'objet de nos polémiques incessantes, mais dont la solution ne réclame qu'un exposé clair, précis et une étude impartiale. L'ouvrage du R. P. Chabin est appelé à rendre de précieux services à la jeunesse studieuse, avide de connaître cette religion qui n'est combattue que parce qu'elle n'est pas assez comprise ; la méthode est logique, le style facile et clair, la doctrine très sûre.

— Le *Recueil de dialogues, ou Explication du catéchisme sous forme de dialogues* nous fait descendre des hauteurs où nous avait fait monter le livre du P. Chabin ; il le fallait, puisque l'auteur, qui se cache modestement sous l'anonyme, s'adresse aux enfants du catéchisme, ou plutôt puisque, par son ingénieuse méthode, ce sont les enfants eux-mêmes qui sont censés s'instruire mutuellement. Nous insisterons particulièrement sur cette innovation qu'approuve volontiers Mgr l'évêque de Verdun et qui offre bien quelques avantages sérieux. « Nous avons remarqué, dit l'auteur, que les enfants sont tout heureux et tout fiers d'avoir un rôle à dire dans un dialogue. Un dialogue doit-il être récité, c'est une activité fébrile. Chacun s'en mêle. Dans la famille, le père, la mère font réciter. Tout le dialogue y passe. Dans l'ordinaire, grâce aux répétitions nombreuses, c'est tout qui est su par chacun. Le dialogue étant une explication du catéchisme, voilà la science religieuse qui fait irruption dans les esprits et dans les cœurs. » La méthode est, d'ailleurs, parfaitement observée d'un bout à l'autre du livre, avec un naturel, une clarté et une précision qui facilitent en même temps le travail de la mémoire et l'intelligence de la doctrine. « L'auteur, dit Mgr l'évêque de Verdun, a su donner à ce mode d'exposition un tour vif et saisissant. Les jeunes docteurs controversistes et moralistes qu'il met en scène ont une doctrine très exacte et le don de captiver l'attention de leurs auditeurs. »

— Dans son livre : *Au-delà du tombeau*, le R. P. Hainon réduit l'en-

seignement de la vérité à l'étude des questions relatives à l'autre vie : étude très intéressante et qui porte avec elle, pour la vie présente, les plus douces consolations. « L'au-delà » qui, pour notre faible intelligence, semble n'offrir que vague, incertitude, ténèbres, s'illumine, pour l'âme chrétienne qui s'aide du flambeau de la foi, des divines clartés qui dissipent toute ombre. Ces problèmes de la vie future piquent la curiosité ; nous aimons savoir où ira notre âme immortelle en sortant du corps ; quelle sera sa destinée ; en quoi consistera cette nouvelle vie qui ne finira plus, etc. Toutes ces questions sont l'objet d'une étude sérieuse, approfondie dans le livre du R. P. Hamon ; elles y sont magistralement traitées dans une exposition complète, logique, exacte, accompagnées de développements qui font pénétrer une plus grande lumière dans l'esprit, une plus forte conviction dans le cœur. L'ouvrage se divise en trois parties : résurrection et ressuscités ; bonheur du ciel ; joies du ciel. Il y a là des détails très intéressants sur les privilèges des corps glorieux, les cieux nouveaux et la terre nouvelle, la vision béatifique, les joies de nos sens au ciel, la famille sur la terre et au ciel, le bonheur de l'intelligence, la stabilité et l'éternité du bonheur céleste. L'auteur offre spécialement son livre « aux ouvriers, aux pauvres, à tous ceux qui n'auront jamais qu'une part bien modeste aux joies de cette terre » et il espère qu'ils y trouveront de quoi être consolés et encouragés. Mais, même ceux qui semblent avoir une grande part aux plaisirs de la terre, ont besoin de consolation et d'encouragement. Ainsi le livre du R. P. Hamon sera utile à tous, en leur rappelant qu'au-delà du tombeau est une vie éternelle qui sera, par sa félicité, la récompense de nos épreuves d'ici-bas. *Manet altera caelo.*

5-11. — Prédication. — Nous sommes heureux que M. l'abbé Planus se soit empressé de se rendre aux désirs de ses lecteurs, ses confrères : *Le Prêtre, seconde retraite pastorale* continue dignement l'œuvre si bien commencée. A l'accueil favorable fait au premier volume, aux éloges qu'il avait justement mérités, il était facile de présumer que le second obtiendrait la même heureuse fortune. Cette faveur, il la mérite, non seulement parce qu'il renferme les mêmes qualités, mais encore par le sujet spécial qu'il traite et qui est développé de main de maître. Ce ne sont pas des méditations ou des instructions plus ou moins isolées les unes des autres et ne formant un tout qu'en se rattachant à l'ensemble de la vie ou de la dignité du prêtre ; ici, il n'y a qu'un seul sujet d'où se tirent ou découlent toutes les instructions, ce qui contribue à donner à ce second volume une parfaite unité, une éclatante lumière qui se projette sur chacune de ses pages et en fait ressortir les moindres pensées. « Nous pénétrant, dit l'auteur, de la doctrine oratorienne et surtout de la doctrine de Thomassin, nous avons essayé d'étudier à fond le sacerdoce de N.-S. J.-C., d'en

établir théologiquement d'abord la réalité appuyée au dogme même de l'Incarnation et de la Rédemption, puis d'en considérer les manifestations diverses et les divers aspects. » M. l'abbé Planus ajoute que cette étude l'a plus d'une fois ému, et que son second travail lui paraît dépasser le premier « en dignité, en importance et en excitation d'âme ». Il ne se trompe pas. « Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez », a dit le poète. Ému, M. l'abbé Planus émeut ses lecteurs ; il leur semble, à eux aussi, que leur intelligence s'élève davantage, qu'elle devient plus pure, plus pénétrante, en se fixant sur ce modèle divin du prêtre, qui est le Prêtre par excellence, la vie, la vérité et la voie ; comment leur âme ne pourrait-elle pas être fortement remuée et excitée à ce contact avec le souverain Prêtre, auteur et source du Sacerdoce ? Il a bien fait de nous absorber dans la contemplation de ce type divin, et de réserver pour son troisième volume d'autres considérations, sans doute importantes, mais secondaires ; l'expansion de la vie sacerdotale par les œuvres est une partie des obligations du prêtre, qui doit même régler son zèle sur les besoins de son époque, par ce qu'on appelle « les œuvres du jour », mais « ce don de soi à une sorte d'entraînement ininterrompu aux choses du dehors, exige impérieusement comme préservatif et contrepoids, l'intelligence, le goût, la pratique, l'habitude de la vie intérieure. » Voilà bien le fruit d'une expérience sérieuse et approfondie. Cette maturité d'esprit, cette sagesse est vraiment la note caractéristique de toute l'œuvre de M. l'abbé Planus, ce qui en fait le principal mérite et lui assure le meilleur succès.

— *Le Jeune Prêtre en face des écueils et du devoir*, par M. l'abbé Moussard, est plutôt une causerie, un entretien, qu'une prédication ; nous le plaçons ici parce qu'il a, comme le précédent, pour objet, la sanctification du prêtre. La causerie autorise plus d'abandon et supporte les moindres détails : c'est le mérite spécial de cette brochure. L'auteur résume ses conseils aux jeunes prêtres dans cinq chapitres dont voici les principales subdivisions : Choses à éviter, oisiveté, ambition, etc ; choses à modérer, visites, voyages, etc. ; choses à pratiquer pour soi-même : respect de sa personne et de son sacerdoce, études, lectures, etc. ; choses à pratiquer envers les autres, à l'égard des supérieurs, des autorités civiles, des fidèles, des pauvres, etc. ; choses du devoir envers Dieu : la sainte messe, le bréviaire, le soin de l'Eglise, etc. Si austères qu'ils paraissent, écrit M. le vicaire général Labeuche, ces conseils s'appuient ordinairement sur de solides raisons et de hautes autorités. *Tolle et lege*, dirons-nous aux jeunes prêtres qui ont le sentiment des devoirs d'aujourd'hui et des responsabilités de demain.

— Les *Œuvres oratoires de l'abbé Ansault* comprennent la plupart des

sujets qui forment la trame de l'enseignement catholique et s'adressent par conséquent, non seulement aux prêtres, qui peuvent y trouver abondante matière à emprunter, mais encore à tous les fidèles qui les liront et les méditeront avec le plus grand fruit. Nous remercions M. l'abbé Mazoyer d'avoir publié ces deux volumes, dans lesquels on sent palpiter et vibrer l'âme d'un véritable apôtre. Sans négliger la forme, l'abbé Ansault cherche surtout « à frapper au cœur pour convaincre l'esprit. » C'est la bonne, la vraie prédication, la seule réellement utile, même et surtout à notre époque où les esprits sont plutôt superficiels. Il importe principalement d'arriver à cette conviction raisonnée et profonde de la vérité, si l'on veut obtenir la régénération du cœur par la pratique constante et complète de la morale chrétienne. Si les caractères sont affaiblis, si la moindre obligation religieuse est un lourd fardeau qui effraie et qui décourage, c'est que les vérités sont diminuées dans les esprits ; on ne peut pratiquer tout à fait ce qu'on ne croit qu'à demi : les œuvres sont l'épanouissement de la foi. Les instructions substantielles de l'abbé Ansault sont de nature à éclairer pleinement l'intelligence : elles contribueront puissamment à nous donner des chrétiens d'abord solidement instruits, ensuite fortement trempés pour soutenir victorieusement les luttes du dedans et du dehors. Le premier volume renferme vingt-deux discours, dont quinze consacrés aux béatitudes et sept pour une retraite de première communion. Le second traite de sujets divers : la sainteté, le purgatoire, Noël, Pâques, l'Eucharistie, le Saint-Esprit, dogme et morale, la prière, la confession, etc., etc. Autant de sujets que l'orateur a développés pendant ses stations de carême à Paris, à Meaux et ailleurs, toujours avec succès. Des esprits judicieux, impartiaux ont reconnu et proclamé le talent oratoire de l'abbé Ansault et les fruits précieux qu'il produisait. « Notre ville, lui écrivait une notabilité de Meaux, a été profondément remuée par votre parole pendant ce Carême et en est encore tout émue. Rien de pareil ne s'était vu depuis vingt ans. On y conservera longtemps le souvenir d'une station aussi fructueuse. » Et longtemps aussi ces sermons, portés par les deux volumes que vient de publier M. l'abbé Mazoyer, iront produire çà et là dans d'autres âmes les mêmes fruits de salut. Grâce à l'initiative heureuse d'un intelligent et dévoué ami, l'orateur, aujourd'hui défunt, continuera encore après sa mort sa mission salutaire d'apôtre : *Defunctus adhuc loquitur.*

— M. l'abbé Saubin restreint son objectif et son champ d'exploitation : ses *Prônes apologétiques* sont de simples commentaires de l'evangile du dimanche, et encore même, dans cet évangile, ne prend-il que ce qui lui convient pour réfuter quelque objection contre la religion. Il veut fournir aux fidèles, aux prêtres surtout, le moyen de repousser

les erreurs modernes contre le catholicisme ; la foule est endoctrinée chaque jour par des revues, des livres, des journaux qui ne cessent de lui dire que la foi est vaincue par la science ; que dira et que fera le prêtre, s'il ne peut résoudre ces objections de la géologie, de la physique, de la physiologie contre la création, l'origine et l'unité de l'espèce humaine, l'immortalité de l'âme ? « S'il se tait ou s'il apporte des solutions insuffisantes, il abdique, c'en est fait de son prestige, de son autorité. On pourra le vénérer encore, on ne le consultera plus. Il restera encore le pasteur, il ne sera plus le docteur. » C'est parler d'or, pourvu que cette soif de science ne soit pas trop tyrannique et ne pousse pas jusqu'à l'enivrement. *Oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.* C'est dans ces limites que se tient sagement l'auteur des *Prônes apologétiques*, et nous l'en félicitons. On peut bien différer d'avis avec lui sur certains points controversés, mais on doit reconnaître que ses réponses sont catégoriques, bien appuyées, très claires. Il a une exacte connaissance de la polémique contemporaine et il la met à profit pour exposer nettement l'objection et la poursuivre ensuite jusque dans ses moindres replis. Au premier dimanche de l'Avent, l'évangile lui fournit l'occasion de traiter de la vie future ; le miracle vient au deuxième dimanche ; puis, çà et là, le prêtre, la prophétie, le bien et le mal, la tolérance de l'Eglise, la foi et la science, la douleur, l'apostolat, la politique de l'Église, le fanatisme, etc. Le livre est revêtu de l'*imprimatur* de l'Ordinaire de Grenoble.

— Le livre du R. P. Anselme de Fontana, traduit de l'italien par M. l'abbé Dorangeon, contient aussi un commentaire de l'évangile du dimanche, mais c'est le prône d'un *Curé de campagne à ses paroissiens*, et le titre dit très clairement le caractère de l'œuvre. Ce n'est pas que l'auteur néglige ce qu'on appelle « l'actualité » ou, encore, « le besoin présent » ; il est de son temps et il parle à des fidèles qui vivent en ce temps, mais il se met un peu plus à la portée de ses paroissiens, qui sont gens de la campagne et à qui il est nécessaire de parler plus familièrement. Mgr l'archevêque de Bourges est d'avis que les homélies du R. P. de Fontana méritent les approbations et les éloges qui accueillirent leur apparition ; elles en sont dignes « sous le rapport du fond, puisé aux pures sources de l'Evangile, et sous le rapport de la forme, qui est éminemment celle de la prédication populaire. Pratiques avant tout, elles s'appliquent à l'état présent et touchent aux besoins actuels des populations ; suffisamment originales, elles se distinguent nettement des banalités qui remplissent tant de sermonaires. » Mgr de Bourges se plaît ensuite à louer et à féliciter le traducteur, qui « a su s'acquitter de sa tâche avec une consciencieuse fidélité et un incontestable bonheur. » Nous sommes heureux, à notre tour, de reconnaître que M. l'abbé Dorangeon a rendu

un réel et précieux service à ses confrères en leur permettant, par sa traduction, de puiser à pleines mains dans ce trésor, en leur révélant ainsi une manière neuve d'expliquer l'évangile et d'en tirer des conclusions pratiques.

— Encore un autre commentaire que nous offre M. l'abbé Sabouret, avec son livre : *Les Évangiles des dimanches expliqués*. Mais il n'y aura jamais trop d'explications des évangiles. Chaque orateur y apporte sa manière, sa trempe d'esprit, son érudition, son esprit et son cœur, mais leurs ouvrages, tout en ayant leur caractère propre, leur personnalité, ne diffèrent que dans la forme parce que le fond est le même. *Facies non omnibus una, non diversa tamen qualem decet esse sororum.* Cette variété dans l'unité contribue efficacement à mettre mieux en relief et à éclairer davantage la doctrine qui est à développer. La manière de M. l'abbé Sabouret a ceci de particulier qu'elle est alerte, rapide ; deux pages suffisent ordinairement pour le texte de l'évangile et pour le commentaire. Ajoutez à cela le précieux avantage de voir représenté par l'image le trait principal de la scène qui fait l'objet de l'évangile. C'est en quelque sorte une imitation du catéchisme en images. A supposer que le commentaire soit trop bref, la gravure achève l'œuvre de la parole et sert même à en faire pénétrer plus profondément la leçon dans la mémoire. Ce sont bien, en toute vérité, des prônes où on ne dort pas : les oreilles, les yeux, tout est mis à contribution, puissamment attirés et charmés. « J'en suis convaincu, écrit un professeur de théologie à l'imprimeur, cette lecture attrayante et instructive sera très utile aux familles chrétiennes » ; il ajoute : très utile « même aux prêtres qui y trouveront d'excellents sujets d'homélies. » Nous exhortons les prêtres à essayer : ils ne tarderont pas à être de cet avis.

— *Les Jeunes Gens du Nouveau Testament*, par le R. P. Lambert, s'adressent plus spécialement à la jeunesse. L'auteur poursuit avec fruit sa méthode d'exégèse et tant est fécond ce sol divin des saintes Ecritures, qu'il y trouve toujours de nouveaux filons qu'il creuse encore pour en retirer de nouvelles richesses. « C'était une féconde pensée, lui écrit Mgr l'évêque de Nice, que celle de chercher dans le saint Evangile lui-même et dans tout le Nouveau Testament, les éternels modèles de la jeunesse chrétienne. Vous l'avez réalisée avec ce cœur intelligent de l'apôtre à qui l'Esprit-Saint, caché dans le texte sacré, donne la lumière qui convient à chaque condition... » L'exécution n'était pas facile. Mgr Baunard, à qui l'auteur attribue modestement la première pensée de ce travail, en redoutait toute la difficulté et avouait qu'il lui plairait bien plus de le lire que de l'écrire, « car, dit-il, toucher à l'Evangile, même pour en faire jaillir le rayon et l'étincelle, c'est toucher à un puissant appareil électrique : l'éclair fait redouter la foudre. » Cepen-

dant le R. P. Lambert a tenté l'entreprise et, Dieu aidant, l'auteur n'a pas été au-dessous de sa tâche. Le livre que nous annonçons avait, d'ailleurs, été préparé par un travail du même genre sur *les Jeunes gens de l'Ancien Testament*, qui, pour un coup d'essai, avait été un coup de maître. Le R. P. Lambert est doué de toutes les qualités qui convenaient pour réussir dans une œuvre de cette portée : la connaissance approfondie de l'Écriture, une rare prudence et un long commerce avec les jeunes gens auxquels il a consacré tout son dévouement. Sa méthode est des plus simples : il prend son modèle, en détache la vertu prédominante et s'attache à faire ressortir les actes, les mérites et les avantages de cette vertu. Ainsi Jésus à Nazareth c'est le jeune homme au collège ; les fils de Zébédée, c'est la véritable ambition ; le jeune homme riche, c'est la grande affaire de la vie et la vocation à la vie parfaite ; l'enfant lunatique, c'est la victoire sur la passion ; Timothée, c'est la vie chrétienne, etc. Le livre se complète par une table analytique très étendue, qui résume chaque allocution, et permet ainsi de mieux saisir la trame du développement et d'en conserver plus longtemps le souvenir.

12-16. — Spiritualité. — *La Vie chrétienne*, par Mgr Turinaz, serait aussi bien du ressort de l'enseignement que de la spiritualité ; nous plaçons ici ce livre parce que nous tenons à le présenter sous son aspect moins austère pour aider davantage à sa diffusion. L'éminent auteur ne semble-t-il pas craindre lui-même « que les titres des sujets traités dans cet ouvrage effraient certains lecteurs? » Ce danger existera moins, croyons-nous, en ne considérant ce livre qu'au point de vue tout spirituel, destiné plutôt à servir de lecture réconfortante qu'à exiger l'effort d'une étude théologique. En réalité, il y a fusion des deux, de la théologie et de la spiritualité, et c'est ce qui en augmente considérablement la valeur. Mgr Turinaz considère la vie chrétienne sous toutes ses formes : la vie chrétienne, d'abord, dans sa notion, sa nécessité, sa puissance ; la vie chrétienne dans son essence même, qui est d'être divine, et, à ce propos, il traite de la possibilité de la convenance et de l'existence du surnaturel ; la vie chrétienne dans sa loi divine dont il étudie la perfection dans ses sources, ses préceptes, ses vertus, ses motifs, en établissant ensuite l'universalité, l'immutabilité et la nécessité de cette loi ; la vie chrétienne dans son progrès, qui est le même que le progrès de la grâce sanctifiante et des vertus chrétiennes, favorisé d'abord par la réception des sacrements, ensuite par les bonnes œuvres dont il expose et décrit les mérites ; la vie chrétienne dans sa perfection, qui est l'accomplissement de la volonté de Dieu, la résignation dans la douleur, dans l'union avec Dieu par la charité ; la vie chrétienne enfin dans son couronnement, c'est-à-dire aboutissant à la vie éternelle, à la vision béatifique dont il énumère les

incomparables avantages : la joie, la beauté, la gloire des élus, les auréoles, les chants, etc. Et la conclusion que le lecteur est amené alors à tirer de cet exposé si complet, si lumineux, de la vie chrétienne est celle-ci : la doctrine qui nous donne cet enseignement est supérieure à toutes les doctrines ; elle est belle, grande, magnifique, bienfaisante ; elle est donc la vérité ; elle est divine. Mgr l'évêque de Nancy ne s'est pas proposé d'autre but que cette démonstration ; il en atteindra un second, celui de faire goûter à un grand nombre d'âmes, par cette lecture pleine de charmes et entraînante, des vérités que la plupart peut-être ne soupçonnaient même pas : il les a mises à leur portée, il les leur fait comprendre, il les excite à s'en inspirer dans leur conduite, il leur facilite par là la pratique de la vie chrétienne et les prépare ainsi à mériter cette vie éternelle qui en est le couronnement et dont la douce perspective suffit à faire aimer le joug du Seigneur, à changer en consolations les amertumes mêmes de l'exil. Mgr Turinaz annonce une suite à ce travail ; nous faisons des vœux pour que le second volume ne se fasse pas trop attendre.

— Dans les *Lettres de Mgr de Ségur à ses filles spirituelles*, on retrouve cette élévation d'esprit, cette affabilité de cœur, cette sérénité d'âme qui formaient le fond du caractère du saint prélat ; elles portent l'empreinte des lettres de saint François de Sales qui semblait revivre dans Mgr de Ségur. Ces lettres furent adressées à diverses personnes, quelques-unes à des membres de sa famille, la plupart à des religieuses : toutes sont marquées au coin de la plus sûre spiritualité et de la piété la plus solide. Le nom seul de l'auteur suffirait, du reste, à priori, pour porter ce jugement : en les lisant, on est vite convaincu de ne point s'être trompé. M. le marquis de Ségur a été bien inspiré de mettre au jour ces lettres : son livre est un nouveau service rendu aux âmes pieuses, que le saint aveugle éclaire encore de la lumière de sa vive intelligence.

— Mgr Gaume, lui aussi, voua ses efforts à faire connaître et aimer la sainte doctrine de l'Eglise, à en faciliter la pratique et à lui attirer des disciples fervents. *Le Seigneur est mon partage* a plus spécialement pour but de suivre les enfants après leur première communion et d'assurer leur persévérance. Ce livre contient vingt lettres, toutes avec les titres les plus alléchants ; le foyer domestique, Babylone, Paul et Léonie, le chapeau du cardinal, la salle du festin, les dragées, etc., qui annoncent des contes ou des histoires, grâce auxquels la leçon est mieux accueillie et mieux retenue. Nous n'avons pas à recommander cette brochure qui est à sa douzième édition ; aussi bien, le nom de l'auteur suffit à son éloge.

— L'enfant sera dans les meilleures conditions pour la persévérance s'il est dans une famille chrétienne, et la famille, c'est surtout la mère,

la femme chrétienne qui la forme. Dans son nouveau livre, qui nous rappelle toutes les qualités de ceux qui l'ont précédé, M. l'abbé Pioger considère *la Femme chrétienne* dans ses rapports avec Dieu, avec la société, avec elle-même ; tous ses devoirs sont compris sous cette triple division. Il ouvre son livre par une introduction où il définit et décrit le vrai bonheur ; où il donne des avis à une jeune fille pour son entrée dans le monde, où il indique ce qu'une chrétienne doit faire tous les jours pour Dieu, pour son prochain et pour elle-même. Abordant ensuite la première partie de son plan, il traite de la connaissance de Dieu, de la crainte du Seigneur, de la prière, de la sanctification du dimanche et de la sainte messe ; de la confession, de la communion et du mariage. Dans la deuxième partie, il est parlé des rapports sociaux : c'est-à-dire, de l'amour du prochain, de l'aumône, des conversations, des bonnes et mauvaises compagnes, de l'estime du public ; ensuite ce sont les rapports de la famille, c'est-à-dire des devoirs envers le mari, envers les enfants, envers les domestiques ; enfin, les rapports privés, c'est-à-dire des vraies et fausses amitiés. La troisième partie contient tout ce qui regarde les devoirs envers soi-même : occupations nécessaires, utiles et agréables, des divertissements permis mais dangereux, de la lecture, de la propreté, de l'ordre et de la toilette. En un mot, le livre de M. l'abbé Pioger est de nature à éclairer la femme chrétienne, sur ses véritables devoirs et sur la manière de les remplir ; qu'elle le lise, qu'elle le médite, et le bonheur qu'elle goûtera en pratiquant ces conseils, elle le fera partager à son foyer, qu'elle formera bientôt à son image.

— Le *Manrèse salésien* n'est pas un ouvrage inédit ; il avait paru déjà depuis quelques années, mais le R. P. Ferdinand Million, qui en est l'auteur, a cru remarquer dans son ouvrage, quelques lacunes et il a voulu les combler. L'occasion favorable était sous sa main : la magnifique et très complète édition des Œuvres de saint François de Sales publiée par les religieuses du premier monastère de la Visitation d'Annecy, venait de paraître et il pouvait y puiser abondamment à meilleure source. D'autres *desiderata* avaient été remarqués par son œil exercé et les modifications sont devenues si nombreuses que le *Manrèse salésien*, dont la deuxième édition vient de voir le jour, est en réalité, sous bien des rapports, un ouvrage nouveau. Comme le titre l'indique, l'ouvrage est tout entier composé avec des extraits des œuvres du saint évêque de Genève ; l'auteur s'est contenté de discerner les extraits qui convenaient à son plan de méditation pour chaque jour de l'année. Ce plan est très simple et embrasse toute la pratique de la vie chrétienne : Fins dernières de l'homme ; moyens de sanctification ; pratique des vertus chrétiennes ; Jésus-Christ, sa vie et sa mort, le Saint-Esprit et ses dons : telles sont les grandes divisions

de l'ouvrage, auxquelles viennent opportunément s'ajouter deux autres parties : d'abord privilèges, fêtes et vertus de la Sainte Vierge ; ensuite, saints Anges et Saints. Enfin, une table des différents mois de l'année indique les sujets qui peuvent s'adapter plus spécialement à chaque jour, et d'autres tables rendent le même service pour des retraites de cinq, quatre ou trois jours. Chaque méditation se compose, selon l'usage, de la préparation, d'une considération divisée en trois points, d'une conclusion et d'un bouquet spirituel, le tout faisant à peine deux pages, juste assez pour fournir matière à la réflexion et pour l'aider. Nous ne disons rien de la substance de ces méditations : c'est la doctrine même du saint évêque de Genève, maître dans la vie spirituelle, guide sûr dans les voies de la perfection.

17-22. — Piété ; dévotions. — « Les livres de piété abondent, dit au début de sa préface l'auteur *du Manuel de la vie et de la piété chrétiennes* ; il est cependant difficile de trouver un ouvrage qui réalise pleinement le but qu'on s'y propose. » Il énumère ensuite les imperfections qu'il relève dans ces livres, et, mettant à son tour la main à l'œuvre, il nous donne un livre de piété de plus, mais qui, grâce aux défauts évités, nous paraît devoir se rapprocher davantage de l'idéal. Après avoir défini l'essence de la vie chrétienne, M. le curé de Saint-Sulpice dit comment elle s'établit dans l'esprit, le cœur et les habitudes de tout homme qui le veut fermement ; c'est le sujet de la première partie ; dans la deuxième, il étudie les pieuses pratiques de la vie privée ; dans la troisième, il suit le chrétien dans les principaux actes publics ou officiels de sa vie : la sanctification du dimanche, le devoir pascal, le mariage, le baptême et la première communion des enfants, les derniers sacrements et jusqu'aux funérailles. Ainsi ce livre est à la fois doctrinal et pratique ; la piété qu'il enseigne est une piété instruite, réfléchie, sérieuse, la vraie et solide piété.

— Mais la première condition pour établir dans notre cœur le règne de la vraie piété, qui s'étend ensuite à tout notre être et même au-dehors de nous, est nécessairement que nous détruisions en nous tout ce qui ferait obstacle à l'établissement de ce règne. Alors, nous crie M. l'abbé de Verdeney, *Corrigeons nos défauts*, et pour nous permettre d'accomplir ce travail d'assainissement intérieur, il réduit tous nos défauts à six, auxquels il oppose la vertu qui lui est contraire, et voici le travail qu'il indique pour chacun d'eux : s'examiner, en s'interrogeant soi-même sur le défaut qu'on veut combattre et détruire, d'abord, dans ses pensées, ensuite dans ses paroles, enfin dans ses actions ; il y ajoute des réflexions pratiques qui achèvent l'œuvre. Cette méditation dure quatre semaines. Les défauts dont il s'occupe, sont l'orgueil, la malveillance, l'impatience, la mollesse, l'égoïsme, le plaisir, auxquels il oppose l'humilité, la charité, la douceur, la pudeur, la pureté d'in-

tention, le sacrifice. Les interrogations qu'il prête à son lecteur et que celui-ci s'adresse à lui-même, sont bien tirées du fond du sujet, d'après la méthode même de Tronson. Il est à regretter seulement que le livre ne porte pas l'*imprimatur* de l'Ordinaire.

— Notre meilleur modèle pour arriver à nous former à la piété, c'est le divin Sauveur lui-même ; Mlle Marie Suttin nous le montre couché dans sa crèche où *Il s'est fait tout petit pour nous*, où il nous enseigne l'humilité, l'obéissance, l'esprit d'abnégation et de sacrifice. Cette petite neuvaine préparatoire à la fête de Noël, respire un parfum de douce piété qui charme et qui attire. La considération est courte, mais l'affection s'épanche abondamment du cœur et une petite fleur mystique termine ce saint exercice comme pour l'embaumer.

— Après Jésus, Marie. Le P. Euthyme Chapuis nous en fait méditer toutes les vertus et tous les privilèges dans son petit livre : *Court Mois de Marie*. Il est court, en effet, mais il est plein ; il l'adresse aux personnes peu lettrées et peu avancées dans la perfection, mais, comme le dit si bien Mgr l'évêque de Grenoble, ce livre mérite d'être nommé « Mois de Marie pour tout le monde .» Il n'est pas de meilleur éloge : Dieu a ainsi béni l'humilité de l'auteur. Le mois de Marie du P. Chapuis plaira aux fidèles peu instruits qui trouvent parfois dans ces sortes d'ouvrages trop d'élégance, trop d'élévation et un peu trop de longueur ; il conviendra même aux esprits élevés qui savent bien que pour être enseignée, la doctrine divine n'a pas besoin d'être revêtue d'une riche parure et que, tout en se cachant sous les dehors les plus simples, elle garde, pour ceux qui savent la découvrir, sa même noblesse et sa même vertu. Chaque exercice de ce mois est conduit selon la pratique ordinaire : d'abord, une méditation, puis un exemple, enfin un bouquet spirituel et une innovation.

— *Le Manuel pieux, ou Vade mecum des membres de l'Association universelle des familles chrétiennes* est spécial à cette œuvre si opportune et si excellente ; toutefois il peut servir de conseiller et de guide pour toutes les familles et il serait même bon qu'il pénétrât dans tous les foyers, qui, par lui, seraient bientôt régénérés. L'auteur, M. l'abbé Omer Coppin, a divisé son livre en deux parties : la première renferme vingt lectures sur les vertus de la Sainte Famille de Nazareth, modèle de toutes les familles chrétiennes ; dans la seconde partie, se trouvent les prières spéciales à la Sainte Famille, à Jésus, à Marie, à Joseph, des chants, soit liturgiques, avec la traduction, soit en vers français. Un appendice assez long contient une notice complète sur les choses de l'Association. Ainsi se trouve justifié le titre du livre de M. l'abbé Coppin ; nous désirons avec lui que la Sainte Famille, à l'honneur de laquelle il travaille, bénisse ses efforts et fasse servir son œuvre à la régénération de tous les foyers en y introduisant toutes les vertus de la vie chrétienne.

— *Lourdes, son histoire, sa grotte* est aussi un livre de piété par le récit que nous fait son auteur, M. Peyramale, des événements merveilleux dont cette ville privilégiée a été le théâtre : c'est comme la piété en action. La physionomie qui se détache le plus parmi les coopérateurs de la Vierge immaculée est celle du vénérable curé Peyramale : c'est une physionomie de saint prêtre ; elle nous révèle les traits de sa belle âme, à travers même une certaine rigidité ou rudesse de visage, et l'on est tenté d'être de l'avis de son historien : que sa vertu sacerdotale peut être le motif déterminant du choix de Lourdes pour les apparitions de la Vierge. L'histoire racontée par l'auteur ne diffère pas essentiellement pour le fond du récit déjà si connu qu'en a donné M. Lasserre, la forme est personnelle ; M. Peyramale y a mis sa manière, il y a ajouté la version patoise des dialogues et on relit volontiers cette histoire avec laquelle on est même très familier. Il y a toutefois, dans ce livre, une partie tout à fait nouvelle, celle qui est relative à l'église paroissiale de Lourdes, mais, sans compter qu'elle occupe une place trop considérable, nous regrettons d'y trouver trop souvent l'expression mal contenue de doléances amères ou de récriminations contre l'autorité religieuse. Le vénérable curé de Lourdes a sans doute passé par de douloureuses épreuves, mais il savait, lui, que l'épreuve est le sceau dont Dieu marque ses œuvres ; il les supporta jusqu'au bout avec la résignation d'une âme fortement trempée ; son historien aurait pris un autre ton s'il avait mieux compris l'esprit dont son héros était animé : la vérité a certainement des droits, mais, en les faisant valoir, elle ne doit jamais violer les droits de la charité. Le livre ne porte aucun *imprimatur*. F. CHAPOT.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*, commencé par VIVIEN DE SAINT-MARTIN, continué par FR. SCHRADER ; n° 6, *Europe physique;* n° 36, *Europe centrale* en 4 feuilles, feuille IV, *Sud-Est*. Paris, Hachette. Chaque carte, 2 fr. — 2. *Les Étapes d'un touriste en France. De Dunkerque à Arras, Péronne et Montdidier*, par ALEXIS MARTIN. Paris, Hennuyer, 1898, in-16 de 353 p., orné de 57 grav., 1 vue panoramique et 3 cartes, 5 fr. — 3. *Au fil de l'eau. De Marseille à Venise, à bord du « Sénégal. » Lettres d'un Gascon*, par LAURENT D'ARCE. Paris, Leroux, 1898, in-16 de 255 p., 3 fr. 50. — 4. *Voyage d'Italie (1826-1827)*, par la comtesse ANNA POTOCKA, publié par CASIMIR STRYENSKI. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 278 p., 3 fr. 50. — 5. *Au Pays de saint Augustin et aux rives du Tage*, par J. DE BEAUREGARD. Lyon, Vitte, 1898, in-8° de 296 p., orné de 85 grav., 3 fr. — 6. *Au Pays des pagodes et des monastères. En Birmanie*, par EUGÈNE GALLOIS. Paris, Delagrave, 1899, in-4 de 118 p., orné de cartes et dessins, 5 fr. — 7. *Rhodésie et Transvaal. Impressions de voyage*, par ALBERT BORDEAUX. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-18 de 234 p., orné de grav., 4 fr. — 8. *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, publié sous la direction de PAUL JOANNE. Tome V (N-P) contenant 443 grav., 54 plans, cartes, etc., dans le texte, et 12 cartes ou plans en couleurs hors texte. Paris, Hachette, 1899, gr. in-4 de 850 p., 30 fr.

L'usage s'établit de plus en plus de régler les publications de récits de voyages de manière à les faire paraître à temps pour l'époque des étrennes. Il en résulte que notre article d'ensemble du mois de mars devient de plus en plus maigre; les comptes rendus des livraisons de décembre et de janvier lui font une concurrence sérieuse.

1. — Les deux nouvelles cartes de l'*Atlas* de Vivien de Saint-Martin sont consacrées à l'*Europe*. La première, carte physique de l'Europe, représente un travail considérable comme étude des cotes d'altitude; c'est une véritable carte hypsométrique établie avec le plus grand soin. Les différentes zônes sont bien indiquées au moyen de teintes variées du vert au brun; il en est de même pour les profondeurs marines au moyen des teintes bleues. La seconde carte donne spécialement le royaume de Hongrie très en détail au 1 500 000e d'après les travaux de l'état-major austro-hongrois. Les noms sont donnés en hongrois avec la dénomination allemande entre parenthèses. Cette carte, qui est très fournie d'indications, reste cependant d'une grande clarté, grâce à la perfection de la gravure. Ce sera une des meilleures de l'atlas.

2. — Nous avons eu déjà occasion de louer plusieurs volumes parus de la collection intitulée : *Les Étapes d'un touriste en France*. Cette fois, M. Alexis Martin nous fait parcourir sans fatigue un itinéraire qui part de Dunkerque, passe à Bergues, Saint-Omer, Béthune, Arras, revient sur Hesdin pour gagner Doullens, Péronne et aboutir à Saint-Didier. Naturellement sa plus longue station de beaucoup se fait à Dunkerque, ville importante et intéressante à des titres divers. Chemin faisant, il conte le passé de chaque localité visitée et se montre dans ces notices, historien impartial et consciencieux. Ses descriptions de monuments et particulièrement d'églises et de couvents le plus souvent en ruines, sont animées d'un bon esprit. En somme, ce volume est agréable à lire et forme un excellent guide pour le touriste curieux de visiter ces régions du Nord où ne manquent pas les curiosités artistiques. A la fin, on trouve les renseignements pratiques indispensables dans ce genre d'ouvrage. Les gravures sont bonnes. A signaler une belle vue panoramique de Dunkerque et des plans de cette ville et d'Arras, ainsi qu'un croquis de l'itinéraire parcouru.

3. — Quel charmant compagnon de voyage que M. Laurent d'Arce! un peu fantaisiste, fortement poète, pas trop décadent, et d'humeur joviale. Il a des idées arrêtées, par exemple, comme tout homme qui sent son mérite, et des prédilections qui sont de véritables dadas. Ainsi dans les rues de Venise, dont il sait d'ailleurs apprécier les charmes incomparables, il laisse son imagination battre la campagne et le voilà qui nous parle avec enthousiasme des Grecs et de Pétrarque; puis il se lance dans une digression philosophique à perte de vue. Ne nous en plaignons pas, car il a toujours regardé comme un inappréciable

bienfait le bonheur d'être catholique et il part en guerre contre les protestants et les jansénistes qu'il confond dans un même anathème. Mais, que voulez-vous ? Sa joie est de bayer aux étoiles et de leur confier, sous forme de lettres à un ami resté en France, toutes les idées qui lui passent par la tête. Nous ne lui ferons qu'un petit reproche : dans ses divagations, il lui arrive parfois de faire allusion à des événements ou à des aventures dont nous n'avons pas la clef, ce qui, joint à quelques expressions un peu trop originales, nuit à la clarté du récit ou de la dissertation. Profondément religieux et honnête, M. Laurent d'Arce ne craint pas dans *Au fil de l'eau, de Marseille à Venise à bord du « Sénégal »*, de risquer de temps à autre une pointe de gauloiserie suffisamment émoussée pour ne pas trop effaroucher.

4. — *Le Voyage d'Italie*, de la comtesse Anna Potocka, remonte à plus de soixante-dix ans et n'a pourtant rien perdu de son intérêt, grâce aux aimables qualités d'observatrice et de conteuse de l'auteur. Le succès qu'avait obtenu précédemment la publication des Mémoires de la comtesse a engagé son compatriote, M. Casimir Stryenski, à faire paraître cette série de lettres qui ne plairont pas moins au public mondain. L'auteur visite successivement Trieste, Venise, Florence, Rome, Naples, et revient par Gênes et Milan. Partout, elle fréquente la haute société et, fidèle à son culte pour Napoléon Ier, elle visite spécialement les membres de la famille impériale, alors dispersée dans ces diverses villes : ses préférées sont la reine Caroline de Naples qu'elle voit à Trieste et la reine de Westphalie, princesse de Wurtemberg, qu'elle rencontre à Rome. Elle a aussi une intéressante entrevue avec Lœtitia Bonaparte, Madame Mère, et fréquente le salon de la reine Hortense. Les observations sur les diverses personnalités qui défilent devant elle sont des plus piquantes ; elle a parfois la pointe acérée et la dent cruelle, et ne recule pas devant les petites chroniques scandaleuses qui abondaient alors dans les salons italiens et ne ménageaient pas la cour pontificale elle-même. Ce volume amusant se complète par des lettres de la reine Caroline, de la reine de Westphalie et se termine par le triste roman du mariage et de la mort très prématurée de la fille de la comtesse Potocka.

5. — Le voyage annuel de notre ami M. J. de Beauregard est un des plus attachants qu'il nous ait encore contés. Il visite d'abord la Tunisie, où il s'intéresse spécialement aux ruines de Carthage, évoquant les grands souvenirs chrétiens qui s'y rattachent. Il décrit aussi l'intéressante ville de Tunis. Puis il se rend à Bône par le chemin de fer, dont il déplore les lenteurs. Là encore, ce sont les vestiges d'Hippone qui l'attirent et il se laisse aller à nous dire toute la vie de saint Augustin, en analysant le beau livre de Mgr Bougaud. Il visite Constantine, Biskra, Alger, Lagouat, Oran, Mascara ,Tlemcen.

Un chapitre est consacré aux questions de colonisation, qui sortent un peu, à la vérité, de la spécialité de notre auteur ; toutefois, et bien qu'il ait traversé la Tunisie et l'Algérie un peu trop rapidement pour se faire une opinion bien mûrie, les considérations qu'il expose sont, en général, assez justes. Nous estimons cependant qu'il se montre un peu pessimiste dans ses conclusions, ne tenant pas assez compte de l'œuvre du temps : il n'y a guère plus de cinquante ans que l'Algérie est complètement soumise, et encore ! Or, qu'est-ce qu'un demi-siècle dans la vie d'une colonie ? La période de l'enfance, de l'adolescence tout au plus. L'Inde et l'Australie ont mis plus de temps à se faire. En colonisation, il faut savoir patienter. Ce n'est pas assurément qu'il n'y ait beaucoup à critiquer dans les systèmes variés d'administration qu'on a successivement appliqués à notre colonie africaine ; M. de Beauregard signale très justement les défauts les plus saillants, et il a parfaitement raison de dire que ce ne sont pas les Français qui sont incapables de coloniser ; c'est l'administration qui, jusqu'à présent, en Algérie, mais non en Tunisie, s'est montrée tracassière jusqu'à l'absurde. Notre auteur montre dans ses jugements une sagacité très remarquable vu le peu de temps qu'il a eu pour les asseoir. D'Algérie, M. de Beauregard se rend à Gibraltar, dont il remarque les formidables défenses que les ingénieurs anglais viennent tout récemment de mettre à la hauteur des progrès modernes. Hélas ! nous sommes bien loin d'être aussi avancés dans la mise en état de défense des points stratégiques que nous possédons au-delà des mers ! Il traverse ensuite l'Espagne pour gagner le Portugal. Là, il admire comme de juste les chefs-d'œuvre de l'architecture manuelite. Le peuple portugais lui inspire une vive sympathie par sa manière affable d'accueillir les étrangers, et surtout par sa piété sincère et sans respect humain. *Au Pays de saint Augustin et aux rives du Tage* est un livre fort intéressant ; comme tous les ouvrages de M. de Beauregard, il est d'une moralité irréprochable et animé d'un excellent esprit.

6. — M. Eugène Gallois a fait un fort agréable voyage en Birmanie et, dans le volume qu'il vient de publier, il s'efforce de persuader à ses lecteurs de suivre son exemple. Pour lui, la vallée de l'Iraouaddy est beaucoup plus intéressante que la classique vallée du Nil, et tout aussi facile à visiter. Il en décrit avec enthousiasme les paysages et les innombrables monuments, en appuyant son texte admiratif, de suggestives illustrations d'après des dessins et des photographies exécutés par lui-même. Il est certain que, dans ce pays bien soumis et pacifié, *pax britannica*, on peut circuler à l'aise en chemin de fer ou en bateau à vapeur, avec pleine sécurité. On visite des villes qui ont été successivement capitales d'empires : Rangoun, Ava, Amerapoura et

Mandalay, la grande cité de deux cent mille âmes, où les pagodes et les monastères aux coupoles dorées et aux boiseries finement sculptées pullulent. A suivre notre voyageur, on est vraiment ébloui et l'on se croit transporté au pays des mille et une nuits. M. Gallois rencontre des missionnaires catholiques français, et loue sincèrement leur œuvre civilisatrice et patriotique ; mais nous regrettons qu'il ait cru devoir, dans un rapprochement avec certaine pagode birmane, critiquer l'œuvre de la basilique de Montmartre et regretter les millions que la foi catholique y a dépensés. Sauf cette réserve, *Au Pays des pagodes et des monastères. En Birmanie*, est irréprochable, luxueusement édité et orné de très beaux dessins.

7. — M. Albert Bordeaux a récemment parcouru l'Afrique australe, notamment le Transvaal et la région connue sous le nom de Rhodesia, pour y étudier l'exploitation des fameuses mines d'or et de diamant. Mais il a eu l'heureuse idée de reléguer dans un dernier chapitre les renseignements techniques qui ne peuvent intéresser qu'un certain nombre de lecteurs. Le reste de *Rhodesia et Transvaal* est consacré au récit des aventures de voyage, aux descriptions pittoresques et à des appréciations sur les événements récents qui ont momentanément fixé l'attention de l'Europe. L'auteur, en effet, s'est trouvé dans le pays lors de l'équipée du docteur Jameson et il nous apprend que cette audacieuse tentative n'a manqué son but que par le défaut d'énergie et de décision des meneurs de l'insurrection à Johannesburg. Du reste, les Boers lui sont sympathiques et nul doute qu'il fasse des vœux pour le maintien de leur indépendance, mais il ne semble pas qu'il ait grande foi dans le triomphe de la bonne cause. L'esprit de suite et d'entreprise des Anglo-Saxons aura probablement raison un jour ou l'autre de la routine et de l'épaisse et placide honnêteté des colons hollandais. Sur sa route, M. A. Bordeaux rencontre des missionnaires catholiques avec lesquels il s'empresse de se mettre en bonnes relations ; son livre est d'une moralité irréprochable et d'un intérêt soutenu ; ses descriptions sont colorées et font bien connaître ce curieux pays appelé certainement à un grand avenir ; car, lorsque les mines d'or et de diamant seront épuisées, on trouvera de grandes ressources dans l'exploitation agricole du sol.

8. — Au moment de donner le bon à tirer pour notre article d'ensemble, nous recevons le cinquième volume du grand *Dictionnaire géographique et administratif de la France*. Nous ne pouvons que répéter l'éloge que nous avons fait de cet ouvrage monumental lors de la publication des quatre premiers volumes. Rien de plus précieux pour les hommes d'étude que les bons dictionnaires ; ce sont de vrais amis toujours empressés à répondre aux questions qu'on leur adresse et à tirer de l'embarras où parfois l'on se trouve dans la rédaction d'un article

d'actualité. En ce qui concerne celui que nous avons sous les yeux, on ne peut lui refuser d'autres mérites encore et avant tout celui de bien faire connaître ce que vaut notre patrie. On est stupéfait, en feuilletant ces gros volumes, du nombre prodigieux de beaux monuments et de pittoresques paysages qui se trouvent disséminés sur le sol de la France ; les excellentes gravures qui les représentent sont, pour la plupart, de vraies révélations. Et comment aussi ne pas admirer cette énorme somme de travail que représente un tel ouvrage ! Pour trois lettres seulement, N, O et P, on parcoure un grand nombre de pages divisées en trois colonnes et d'une impression très fine ! Il est vrai qu'une large part a dû être faite à la description de Paris qui n'absorbe pas moins de deux cent cinquante pages à elle seule : c'est une monographie des plus intéressantes à lire, et que de choses à y apprendre qu'on ne soupçonne même pas alors qu'on croit bien connaître la capitale ! La partie historique est une véritable mine de renseignements curieux qu'on trouverait bien difficilement ailleurs. Non seulement ce dictionnaire est un précieux instrument de travail, mais encore il offre, feuilleté à l'aventure, une très agréable distraction pour les jours de mauvais temps à la campagne.

COMTE DE BIZEMONT.

THÉOLOGIE

Die theologische Litteratur der griechischen Kirche im sechzehnten Jahrhundert, von TH. MEYER. Leipzig, Dieterich, 1899, in-8 de x-179 p. — Prix : 5 fr. 25.

L'ouvrage dont je viens de transcrire le titre forme le sixième fascicule du troisième volume des *Études sur l'histoire de la théologie et de l'Église*, publiées sous la direction de N. Bonwetsch et R. Seeberg. Son auteur, M. Th. Meyer, s'est voué depuis bon nombre d'années à l'étude de la littérature théologique des Grecs modernes ; il estime avec raison que la conquête turque n'a point étouffé chez les vaincus toute activité scientifique, et son ambition serait de nous donner une histoire complète de la théologie grecque depuis 1453. C'est là une entreprise au-dessus de tout éloge : le temps est venu de faire rentrer les temps modernes à la suite du moyen âge dans l'unité totale de la littérature grecque chrétienne. Le premier volume que j'ai sous les yeux s'ouvre par une introduction étendue, où l'auteur, après avoir distingué dans la théologie néo-grecque quatre périodes principales, nous fait connaître la bibliographie générale du sujet. Le livre proprement dit est divisé en sept chapitres : traités didactiques de théologie, littérature populaire, littérature liturgique, éditions de la Bible, histoire de l'Église, droit canon, éditions des Pères. Sous chacun de

ces titres, ou, pour mieux dire, dans chacun de ces chapitres-tiroirs, M. Meyer loge à la place que leur date leur assigne tous les écrits, toutes les éditions qu'il a pu connaître. C'est la méthode allemande, moins soucieuse, on le sait, de représenter en histoire littéraire le mouvement de la vie que de convertir en « fiches » les œuvres qu'elle dépouille ; aussi, tel chapitre de ce livre, je pense aux chapitres III, IV et VII, nous offre moins une histoire qu'une bibliographie pure, un défilé de noms, d'œuvres et de dates, empruntés, pour la plupart, à la *Bibliographie hellénique* de M. E. Legrand. Çà et là, M. Meyer cite, avec une légitime fierté, certaines éditions non signalées par le grand bibliographe français (p. 145, 147) ; il redresse ailleurs (p. 105) une curieuse méprise. Il aurait pu grossir encore le nombre de ses additions : ainsi, pour me borner aux Ménées, je ne rencontre pas dans l'ouvrage de M. Meyer les éditions de septembre 1526, de novembre 1527, de janvier 1533, de février 1536, de janvier 1568. De plus graves omissions pourraient être relevées : le chapitre du droit canon, par exemple, est d'une extrême indigence ; on regrette de voir des compatriotes de Zachariae von Lingenthal ignorer l'existence de son beau mémoire sur les *Manuels de droit canonique depuis la chute de l'empire byzantin ;* les six lignes consacrées par M. Meyer au nomocanon de Manuel Malaxos paraîtront bien chétives, rapprochées des vingt-une pages in-4 de Zachariae sur le même sujet. — A côté des omissions, on rencontre des erreurs, ou, si l'on veut, des *errata*. L'ouvrage de Sokolov (p. 96) a paru à Dillingen, et non à Cracovie. M. Meyer écrit tantôt ἐξεψάλματα (p. 118 et 163), tantôt ἐξαψάλματα (p. 139) ; il faut lire ἑξαψάλματα, de ἑξάψαλμος ou ensemble des six psaumes de matines ; d'ailleurs ce n'est rien moins qu'un livre scolaire, à moins de donner ce nom à tout Paroissien ou Manuel de prières usuelles. D'autres fautes doivent être attribuées à des accidents typographiques : p. 92, lire κανονικαὶ διατάξεις au lieu de κανόνες καὶ διατάξεις ; p. 8, lire ἁμαρτωλῶν σωτηρία pour ἁμαρτωλοῦ σωτηρία. — Malgré ces imperfections, l'*Histoire théologique de l'Église grecque au XVIe siècle* représente un travail considérable ; certaines notices, comme par exemple celles de Pachomios Rhusanos, Meletios Pegas, Maximos Margounios, Gabriel Sévère, sont fort étendues et devront désormais être consultées. L. Petit.

SCIENCES ET ARTS

Le Grec, le latin et l'enseignement secondaire moderne, par C. Houyvet. Paris, Chevalier-Maresq, 1899, in-12 de 309 p. — Prix : 3 fr.

Le présent doit-il avoir les yeux fixés sur le passé ou lui tourner le dos, en regardant l'avenir ? Dans toutes les sphères de l'activité sociale

la même question se pose, obscure, redoutable. Certains « réactionnaires » obstinés sont fâcheux : certains « révolutionnaires » emportés ne le sont pas moins. Faut-il compter M. Houyvet parmi ces derniers, en ce qui touche l'enseignement donné à la jeunesse française ? Toujours est-il qu'à ses yeux, de tous les dangers qui nous menacent, « peut-être le plus grave de tous est celui que fait courir à la France l'enseignement secondaire classique, tel qu'il est organisé aujourd'hui » (p. 12). Et dans son réquisitoire, M. Houyvet, je vous l'assure, n'y va pas de main morte : M. Frary est son dieu, et M. Jules Lemaître, son prophète. Au reste, pour le succès de sa cause, il fait appel non seulement à sa propre éloquence, mais à celle d'une foule de confrères dont il cite ou résume sans se lasser les ardentes plaidoiries. Tous les journaux ou à peu près, de la *Lanterne* à la *Vérité*, du *Temps* et du *Figaro* au *Journal monégasque*, lui ont fourni les uns quelques lignes, les autres quelques colonnes, contre un enseignement déclaré « stérile, malfaisant, condamné par tous (!). » Il est vrai que depuis vingt-cinq ans on l'a si fort mutilé, germanisé, anémié, les philologues et archéologues de tout acabit y ont si arbitrairement multiplié les « chinoiseries » qu'il en est devenu méconnaissable. Bref, M. Houyvet, imitant Platon, daigne jeter quelques fleurs sur Homère et ses pareils, sauf à les bannir des lycées et collèges de la République, ou plutôt, juge indulgent et avisé, il se borne à réclamer en faveur d'un autre régime d'instruction qui a toutes ses sympathies un modeste article de loi ainsi conçu : « Le diplôme de l'enseignement classique et celui de l'enseignement moderne auront en tout la même valeur et les mêmes avantages. » C'est là, il le sait, la mort du premier à brève échéance. Chemin faisant, il gourmande en plus d'un chapitre, « l'*Alma mater* toute puissante et jusqu'à présent considérée comme inviolable et impeccable. Elle commande, l'Etat obéit. »

Travail utile à consulter dans la polémique contemporaire, ne fût-ce qu'en raison des nombreuses et originales citations dont il est agrémenté. Je note en terminant, qu'au sujet du moyen âge M. Houyvet est d'un bon siècle en arrière : pour lui, comme pour Voltaire, à l'apparition de la Renaissance « l'Europe était encore dans les ténèbres de la barbarie. » A l'heure actuelle, ce vieux cliché ne compromet plus que ceux qui continuent à le répéter. C. Huit.

Leçons sur la théorie analytique des équations différentielles, par P. Painlevé. Paris, Hermann, 1897, in-4 de 19-590 p. — Prix : 20 fr.

Ces leçons ont été professées par M. Painlevé à Stockholm en septembre, octobre et novembre 1895. Elles ont eu pour but d'exposer les progrès récents de la théorie analytique des équations différentielles

Toutes ces questions si délicates et si ardues sont traitées de main de maître, la forme en est parfaite, une rédaction soignée met bien en évidence tous les points remarquables. L'historique et surtout les conclusions qui accompagnent chaque partie sont particulièrement précieuses : le premier, en permettant de remonter aux sources, les secondes en montrant le point exact où les connaissances précises s'arrêtent et en laissant entrevoir la possibilité de travaux futurs. Il y a là une quantité considérable d'indications qui permettra à nombre de mathématiciens d'entreprendre de nouveaux travaux ; nous dirons même qu'il est indispensable d'étudier cet ouvrage avant de se livrer à des travaux personnels sur les équations différentielles. La première partie est consacrée aux équations différentielles du premier ordre ; ne pouvant citer tout ce qu'elle contient, nous nous contenterons de nommer les chapitres qui nous ont personnellement le plus intéressé. Ce sont : l'intégration des équations du premier ordre dont l'intégrale n'acquiert que n valeurs autour des points critiques mobiles, et l'intégration algébrique des équations du premier ordre. La seconde partie traite des équations différentielles d'ordre supérieur. La transformation birationnelle des surfaces algébriques, son application à l'intégration des équations de second ordre, les singularités des équations différentielles du second ordre, et les singularités des équations de la dynamique ont plus particulièrement attiré notre attention. Mais, nous le répétons, ce n'est qu'une opinion personnelle ; toutes les parties sont aussi remarquables. C.

Éléments de la théorie des fonctions elliptiques, par J. Tannery et J. Molk. Tomes II et III. Paris, Gauthier-Villars, 1896-1898, gr. in-8 de VI-300 et VIII-268 p. — Prix : 9 fr. et 8 fr. 50.

Le tome II est consacré aux fonctions delta et aux quotients des fonctions sigma et des fonctions delta. Les fonctions delta sont intimement liées aux fonctions sigma. La symétrie des fonctions de Weierstrass laisse confondues des propriétés que l'emploi d'autres éléments analytiques permet seul de démêler. Après avoir montré que les fonctions delta peuvent se définir de différentes manières, MM. Tannery et Molk les définissent par leurs relations avec les fonctions sigma. Ils en étudient ensuite diverses propriétés et notamment les transformations linéaires, quadratiques et d'ordre impair. Les quotients des fonctions sigma introduisent les fonctions xi qui permettent d'exprimer les fonctions elliptiques ; nous trouvons alors un paragraphe à retenir, celui où les auteurs expliquent la différence entre la notation qu'ils ont adoptée et celle de M. Hermite. Les transformations linéaires, quadratiques et d'ordre impair montrent ensuite l'utilité des nouvelles

fonctions introduites. Le volume se termine par des tableaux de formules très heureusement disposés.

Le tome III contient des questions du plus haut intérêt : la formule de M. Hermite pour la décomposition d'une fonction périodique en éléments simples, qui est appliquée à toutes les fonctions antérieurement étudiées ; les théorèmes d'addition pour les fonctions elliptiques, la multiplication pour une d'elles ; les développements trigonométriques et l'intégration des fonctions doublement périodiques. Deux chapitres sont enfin consacrés à l'important problème de l'inversion.

Nous nous sommes étendu assez longuement sur la liste des matières contenues dans ces deux volumes pour montrer la valeur de l'ouvrage. Il s'adresse à ceux qui veulent étudier sérieusement les fonctions elliptiques ; nous supposons qu'ils en ont déjà quelque notion et que le présent aperçu vaut mieux que n'importe quel éloge nous aurions pu faire de ce livre, surtout si nous ajoutons que toutes les questions sont traitées à fond et très clairement. C.

Cours d'analyse, par M. Demartres. T. III. Paris, Hermann, 1896, in-4 de vi-156 p. — Prix : 8 fr.

Le dernier volume de ce cours d'analyse est entièrement consacré à l'exposé de la partie classique de la théorie des équations différentielles. Nous y trouvons donc des généralités sur les équations différentielles, partie dans laquelle l'étude d'une fonction définie par une équation différentielle est présentée très simplement, les méthodes d'intégration des équations du premier ordre, l'intégration des équations d'ordre supérieur et des notions très succinctes sur les systèmes d'équations différentielles. Nous citerons, tout à fait à part, les quatre leçons consacrées aux équations aux dérivées partielles, c'est une belle introduction à l'étude complète de ces équations ; d'ailleurs, elle est largement suffisante pour les candidats au certificat d'analyse. Le volume se termine par le chapitre traditionnel sur le calcul des variations.

Cet ouvrage a eu, dès l'apparition du tome premier, un succès très considérable ; ce troisième volume ne pourra que l'augmenter. Nous regrettons cependant que l'auteur n'ait point traité les applications géométriques de l'Analyse. Heureusement, les excellentes leçons que M. Raffy a publiées sur ce sujet viennent compléter le travail de M. Demartres. C.

Lehrbuch der Algebra, von H. Weber. Tome II. Brunsvick, Wieweg, 1896, in-8 de xiv-796 p. — Prix : 25 fr.

Le second volume de l'algèbre de M. Weber présente toutes les qualités du premier. Celui-ci est déjà à sa seconde édition, la première

datait de 1895, et il vient d'en paraître une traduction française. Un pareil succès remplace avec avantage tout éloge. Ce volume traite de la théorie des groupes et des nombres algébriques. La théorie des groupes est exposée d'une façon très complète dans les trois premiers livres de ce tome ; dans le premier, nous trouvons la théorie générale des groupes, les groupes d'Abel, les groupes du corps de la division du cercle, la constitution des groupes généraux ; le second livre comprend les groupes linéaires et le troisième les applications de la théorie des groupes. Dans ce dernier livre on se rend un compte parfait de l'utilité de cette étude ; la théorie générale de l'équation du cinquième degré en est, ce nous semble, l'exemple le plus frappant. La partie consacrée aux nombres algébriques ne contient pas les « fonctions elliptiques et les nombres algébriques » qui sont traités dans un autre ouvrage du même auteur. Mais, au contraire, la théorie du corps algébrique est donnée dans toute sa généralité, ainsi que celles de certains corps particuliers comme ceux d'Abel et de la division de la circonférence. Ce second volume aura peut-être un succès numériquement plus faible que le premier, mais uniquement parce que les matières qu'il contient sont accessibles et utiles à moins de personnes. C.

Les Oiseaux du Bas-Escaut. *Leur chasse en bateaux. Histoire naturelle*, par le Dr A. Quinet. Bruxelles, Société belge de librairie, 1897, in-8 de 670 p. avec 150 grav. — Prix : 15 fr.

Le Dr Quinet préconise un genre de chasse qui n'est pas à la portée de toutes les bourses ni de tous les tempéraments. Il y faut un yacht à voile ou mieux à vapeur, avec son canot et un « punt, » sorte de petite embarcation à fond plat, simulant une épave, dans laquelle le chasseur se tient couché, pagayant ou godillant, pédalant même selon l'ingénieuse adaptation faite par l'auteur de l'acatène à l'hélice, pour approcher la sauvagine rassemblée en bandes épaisses et la mitrailler à bonne distance d'une grêle de projectiles lancés par la formidable canardière dont le punt est muni à son avant. Il y faut avant tout les bords de la mer, les estuaires des fleuves et les plages limoneuses où l'oiseau d'eau vit et se complait. Ce n'est pas tout ; il faut pour y réussir, « qu'on sache ramer, manier la voile, godiller et pagayer et que le chasseur soit quelque peu naturaliste, bon tireur, météorologiste, plein de santé et d'expédients. » Ces conditions réunies, et si vous ne craignez point les vents de l'hiver, les brouillards traîtres, les plongeons toujours possibles dans l'eau glacée, par temps de houle, vous pouvez vous en rapporter au docteur Quinet. Il n'ignore rien de ce qui touche à la navigation de plaisance, à l'aménagement des yachts, à l'armement des embarcations de chasse. Il décrit les fusils pièce par

pièce ; précise le numéro des plombs, sait les époques de l'année auxquelles on rencontrera telles ou telles espèces d'oiseaux, les lieux qu'elles fréquentent, même les heures de la journée et le moment des marées les plus propices. Au besoin même il vous renseignera sur le choix du costume et, ce qui n'est pas du luxe, inventera un certain gilet de sauvetage automatique joignant la sécurité complète à l'élégance que je me fais un devoir de vous recommander. Et tous ces détails, et tous ces mécanismes sous sa plume alerte ne sont ni froids, ni ennuyeux, car le docteur a la foi ; il est apôtre ; son style facile et même un peu lâché de temps à autre, tout débordant d'une franche gaîté de repas de chasse mâtinée de kermesse flamande, vous emporte irrésistiblement, par les rives de l'Escaut, à travers mille anecdotes verveuses et pleines d'enseignements sportifs, ou de précieuses observations de nature, et qu'égaient d'amusantes silhouettes de marins et de chasseurs. C'est vu et c'est vécu.

En quelques courts chapitres, M. Quinet décrit aussi les divers autres procedés de chasse à la sauvagine, affût, pantière, hutte fixe ou roulante, etc., mais il laisse percer en ce cas quelque chose du mépris que doit avoir le marin Terre-Neuvier pour le pêcheur à la ligne.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'histoire naturelle des oiseaux d'eau qui fréquentent, surtout aux époques de migration et en hiver, les rives du Bas-Escaut. La plupart de ces monographies, celle des oiseaux dont l'auteur a fait personnellement la connaissance, contiennent bon nombre de faits nouveaux et intéressants. Aussi bien n'y a-t-il que cela qui compte, et pour tous ceux, ils sont nombreux, qui ne connaîtront jamais les joies et les émotions de la chasse en yacht, mais que captivent les choses de la nature, ces notes d'un observateur clairvoyant et peu enclin à se contenter des récits de naturalistes en chambre seront une profitable lecture.

Les illustrations, paysages des rives du « Royal Fleuve », bateaux sous voiles ou sous vapeur, oiseaux, etc. — j'en excepte quelques bois anglais qui nuisent à l'unité décorative du livre, — contribuent grandement à mettre le lecteur dans l'atmosphère du sujet et à lui faire respirer, il semble, un peu de ce grand et vif air salin dont l'auteur se gonfle si voluptueusement les poumons. LOUIS DENISE.

Les Savants modernes, leur vie et leurs travaux, d'après les documents académiques choisis et abrégés par A. REMIÈRE. Paris, Nony, 1899, in-8 de VIII-435 p. avec portraits. — Prix : 6 fr.

L'auteur de ce livre a voulu retracer la vie scientifique et les travaux des savants, français ou étrangers, ayant appartenu à l'Académie des sciences à partir de sa fondation jusqu'à nos jours, à l'exception toutefois de ceux qui vivent encore. Ce sont moins des notices biographiques

sur ces savants, qu'une sorte d'éloge académique de chacun d'eux, composé avec des fragments de discours, d'articles de revues ou de biographies dus à d'autres savants, sur celui qui est en cause. Ce livre résulte donc d'une véritable compilation, mais d'une compilation faite avec intelligence et discernement, et qui permet au lecteur d'être assez complètement renseigné sur les travaux et le caractère de chacun, au moins en ce que ce caractère peut avoir de digne d'approbation. A la suite d'un très sommaire aperçu des savants dans l'antiquité et à partir de la Renaissance, « après la longue nuit du moyen âge », suivant un vieux cliché qu'on peut s'étonner de retrouver dans un ouvrage sérieux et généralement dégagé de parti pris, l'auteur trace en quelques pages un historique de l'Académie des sciences, de ses lauréats, de ses publications ; après quoi il commence la série des monographies par celles de tous les secrétaires perpétuels, en tant que tels, au nombre de seize, à partir de Jean-Baptiste du Hamel en 1666, de Fontenelle en 1697, etc. Les monographies qui suivent, plus développées, sont groupées en trois suites : 1° *Mathématiciens et astronomes*, des Cassini à Le Verrier, 21 monographies et 14 portraits ; 2° *Physiciens et chimistes*, de Mariotte à Pasteur, 22 monographies et 13 portraits ; 3° *Naturalistes*, de Tournefort à Quatrefages, 21 monographies et 11 portraits. — Dans la première de ces trois listes nous citerons entre autres Newton, Leibnitz, Euler, Herschell, Laplace, Delambre, Cauchy ; et parmi les auteurs aux écrits desquels ont été empruntés les traits de leurs monographies respectives, nous nommerons Fontenelle, Condorcet, Delambre, d'Alembert, Cuvier, Arago, Biot, et MM. Joseph Bertrand et Valson. — Il faut signaler, dans la série des physiciens et chimistes, Volta, Lavoisier, Biot, Ampère, Davy, Gay-Lussac, Chevreul, Arago qui eût mieux figuré, semble-t-il, parmi les astronomes, Fresnel, Dumas, Sainte-Claire Deville, Pasteur. Des nombreux collaborateurs aux notices qui leur sont consacrées, Cuvier, Cormenin, Sainte-Beuve, Élie de Beaumont, Saint-René Taillandier, ne sont pas des moins illustres. — Enfin la série des Naturalistes brille principalement par les noms des Réaumur, des Jussieu, des Buffon, des Linné, Saussure, Lamarck, Haüy, Humboldt, Cuvier, E. Geoffroy Saint-Hilaire, Élie de Beaumont, Darwin, Claude Bernard ; on peut remarquer parmi les auteurs qui ont concouru à leurs monographies, Maury, Flourens, Villemain, E. et Is. Geoffroy Saint-Hilaire, E. Perrier, Flourens, Ch. Nodier, Duvernoy, de Quatrefages, E. Blanchard, Patin et M. Brunetière.

Il est bien des noms encore qui eussent figuré avec honneur parmi *les Savants modernes*, si l'auteur ne se fût tracé, sans doute, un cadre plus restreint. Lyell, Dufrénay, Lalande, Tyndall, Huxley, Puiseux, d'Abbadie, pour ne citer que ceux qui se présentent immédiatement à l'esprit, n'eussent point déparé la collection, bien au contraire. Tel

qu'il est, toutefois, ce livre est bien fait et rendra des services aux personnes d'esprit cultivé qu'intéressent les choses de la science. On n'y trouve rien qui puisse froisser les convictions honnêtes de qui que ce soit. Toutefois, l'auteur ne fait pas toujours connaître, dans le savant, l'homme tout entier; dans celui-ci, il arrive que le caractère n'est pas à la hauteur du talent et du savoir, et ce côté défectueux est, avec intention, généralement passé sous silence, l'auteur ayant en vue seulement l'homme de science et non l'homme public ou politique. — Signalons en terminant la très bonne exécution des 38 gravures donnant les portraits d'autant de savants. JEAN D'ESTIENNE.

LITTÉRATURE

A new English Grammar, logical and historical, by HENRY SWEET. Part I. *Introduction, Phonology and Accidence.* Oxford, Clarendon Press, 1892, in-8 de XXIV-499 p. — Prix : 13 fr. 10. — Part. II. *Syntax.* Oxford, Clarendon Press, 1898, in-8 de IX-137 p. — Prix : 4 fr. 15.

Il y a sept ans déjà que M. Sweet a publié la première partie de son admirable grammaire anglaise. Cette première partie renfermait une introduction (qui est l'un des plus remarquables précis de grammaire générale qui soient), la phonétique (notions de phonétique générale, analyse et histoire des sons anglais), enfin la morphologie. La syntaxe restait à paraître, d'autant plus impatiemment attendue que le premier volume contenait, outre un immense répertoire de faits, une multitude de vues nouvelles et profondes sur la constitution et les éléments du langage. La voici enfin, un peu retardée dans sa publication par les nombreux travaux entrepris par l'auteur et peut-être un peu moins ample qu'on ne l'aurait attendue. M. Sweet, en effet, l'a volontairement limitée à ce qu'il appelle la syntaxe formelle, celle qui traite des formes grammaticales pour en expliquer l'usage; il a délibérément laissé de côté tout ce qui pouvait se trouver facilement dans les lexiques (par exemple l'emploi des mots invariables). En revanche, il accorde une place assez considérable à des parties souvent négligées de la syntaxe: l'une des plus développées est celle qui concerne l'ordre des mots, et c'est là probablement l'étude la plus originale, la plus curieuse de ce second volume, celle qui suppose le plus de patientes et pénétrantes recherches. Les chapitres relatifs à l'accent de phrase et à l'intonation sont ce qu'on pouvait les attendre de l'un des premiers phonéticiens de l'Europe ; on ne peut guère entrer dans le détail des autres, ce qui exigerait une analyse trop longue et trop minutieuse; il suffit de dire que ce second volume est à la hauteur du premier et que tous deux sont dignes de leur éminent auteur.

A. BARBEAU.

L'Abrégé des merveilles, traduit de l'arabe d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris, par le baron CARRA DE VAUX. Paris, Klincksieck, 1898, in-8, XXXVI-413 p. (Tome XXVI des *Actes de la Société philologique*). — Prix : 12 fr.

Cette compilation arabe semble reproduire principalement des fragments d'ouvrages perdus de Maçoudî (xe siècle) et d'Ibrâhîm, fils de Ouacif Châh el Oustâd (XIIIe siècle). Elle comprend deux parties distinctes, l'une qui traite de la création des terres, des mers et de ce qu'elles renferment, de l'origine des nations et des devins arabes. La seconde est une histoire légendaire de l'Égypte, qui paraît être fondée sur des traditions coptes. Ce n'est pas une œuvre d'imagination, les choses les plus merveilleuses et les plus absurdes qui y sont rapportées n'ont pas été inventées ; elles ont été puisées dans les traditions orales ou écrites des peuples et dans les récits des voyageurs, et l'intérêt du livre traduit par M. Carra de Vaux consiste surtout en ce qu'il représente l'état du folklore dans le monde musulman au dixième siècle de notre ère. Les profanes y glaneront avec plaisir un assez grand nombre de contes amusants, étranges ou spirituels. Certains passages, traités avec un peu plus de sérieux que le reste, pourraient fournir quelques indications utiles aux historiens. La traduction que M. Carra de Vaux nous donne de cet ouvrage assez agréablement rédigé, est précise, ferme et d'une bonne langue. Nous sommes heureux d'enregistrer ici cette nouvelle production d'un arabisant, qui s'est déjà acquis une juste autorité pour la solidité de son érudition et qui est un des meilleurs espoirs de l'orientalisme en France.

F. GRENARD.

Antologia de poetas líricos castellanos desde la formación del idioma hasta nuestros dias, ordenada por D. MARCELINO MENÉNDEZ Y PELAYO, de la Real Academia Española. Tomo VII. Madrid, Hernandez, 1898, in-12 de CCLXXX-110 p. — Prix : 3 fr.

J'ai le regret de ne pouvoir revenir sur les six premiers volumes de cette *Anthologie*, publiés de 1890 à 1896. La longue étude qu'il faudrait leur consacrer ne saurait trouver place dans cette Revue, et ce n'est pas en quelques lignes que l'on apprécie une œuvre de pareille envergure. Il suffira de noter qu'elle se compose de textes et d'un commentaire ; cette dernière partie étant de beaucoup la plus étendue et la plus intéressante. M. Menéndez y Pelayo, chargé de présenter aux lecteurs les poètes de son pays, semble s'être proposé d'écrire tout au long l'histoire de la poésie castillane. L'érudition prodigieuse de l'illustre académicien, son goût si sûr, son amour et sa connaissance des livres les plus rares le désignaient entre tous comme le seul digne d'entreprendre une tâche aussi ardue.

Le tome VII, qui vient de paraître, contient quatre études histo-

riques et critiques sur différents poètes de la fin du xve siècle. L'un d'eux, le célèbre Juan del Encina, a été surtout connu jusqu'à ces derniers temps par ses églogues dialoguées. Il excellait pourtant à rythmer de petits vers qu'il mettait lui-même en musique, et c'est avec raison que M. Pedrell, dans un ouvrage dont le *Polybiblion* a rendu compte (t. LXXXII, p. 253), voit en lui le créateur de l'opéra-comique espagnol. On retrouve dans son *Cancionero* des traces de sa vie mouvementée, de ses longs séjours à Rome, de son pèlerinage à Jérusalem. Sa traduction des *Bucoliques*, ou, pour mieux dire, son adaptation du poème virgilien en strophes de *pié quebrado*, méritait de survivre dans un recueil de curiosités littéraires.

Deux autres notices nous font connaître les poètes *bilingues* contemporains de Juan del Encina. Ce mot s'applique à ceux qui écrivirent indifféremment leurs vers soit en castillan, soit en un dialecte dérivé du castillan : aragonais, catalan ou même portugais. Le *Cancionero* de Resende, celui de Pedro Moner et celui de Pedro Manuel de Urrea sont les principaux monuments de ce genre de poésie. Dans le dernier surtout, on remarque un assez grand nombre de sujets traités avec une délicatesse de sentiments et une sincérité bien rares à cette époque.

Gil Vicente, lui aussi, a composé des œuvres en deux langues. Parfois même les personnages de son théâtre échangent leurs propos les uns en espagnol, les autres en portugais. Les pages dans lesquelles M. Menéndez y Pelayo analyse le talent si personnel de cet écrivain dramatique sont des meilleures que l'on puisse lire. Elles débordent d'un enthousiasme communicatif, d'une admiration profondément ressentie et heureuse de s'exprimer. Si un libraire intelligent publiait jamais une nouvelle édition de Gil Vicente, il n'aurait pas à chercher ailleurs une préface et n'en saurait trouver de mieux faite ni de plus vivante.

LÉO ROUANET.

Aventures merveilleuses de Huon de Bordeaux, pair de France, et de la belle Esclarmonde, ainsi que du petit roi de féerie Auberon, mises en nouveau langage par GASTON PARIS, de l'Académie française. Paris, Firmin-Didot, 1899, in-4 de VIII-314 p., orné de 12 aquarelles de Manuel Orazi, d'encadrements et vignettes, d'une couverture historiée et coloriée ; achevé d'imprimer le 30 novembre 1898, avec des caractères nouveaux et spéciaux dessinés par Eugène Grasset et fondus par Peignot. — Prix : broché, 15 fr., relié, 20 et 23 fr.

Voici une véritable évocation du moyen âge à l'usage des petits et grands Français de notre époque, d'un moyen âge à la fois réel et idéal, tel que l'ont rêvé autant que vécu nos aïeux du temps de Philippe-Auguste, c'est-à-dire les barons et les dames dans leurs donjons, les bourgeois et les bourgeoises dans leurs hôtels, les artisans et les

artisannes, les paysans et les paysannes sur les places publiques des villes et des villages, quand ils prêtaient l'oreille aux récits assonancés du jongleur qui leur « déclinait », en « laisses » successives, ponctuées des modulations de sa « vielle », les merveilleuses aventures de Huon de Bordeaux, pair de France, et de la belle Esclarmonde, ainsi que du petit roi de féerie Auberon.

« Chacune de ces aventures, dit l'éminent académicien qui s'est donné l'agréable et utile tâche de « renouveler », de rajeunir, en l'émondant, l'œuvre du vieux rapsode, pique et satisfait la curiosité et provoque chez des lecteurs à l'âme simple, la surprise et l'émotion. C'est d'abord l'agression de Charlot et la grave blessure de Gérard, puis la scène vraiment épique du palais, où le corps de Charlot est inopinément apporté à son malheureux père; ensuite, le combat judiciaire où on tremble pour les jours de Huon, et enfin la sentence imprévue de Charlemagne, où apparaît déjà le fantastique qui va remplir la seconde partie. Dans celle-ci, après l'éblouissante et inquiétante apparition d'Auberon, nous avons d'abord les deux épisodes de la ville de Tormont et du château de Dunostre, peu nécessaires, si l'on veut, à l'action, mais qui, agréables en eux-mêmes, servent à mettre en lumière les divers aspects du caractère de Huon et l'efficacité merveilleuse du cor et du hanap d'Auberon. Vient ensuite l'aventure centrale, — l'exécution de l'étrange message de Charlemagne, — dans laquelle notre héros montre à la fois son courage et sa légèreté accoutumés. L'amour d'Esclarmonde, la ruse un peu bien grosse du vieux Géreaume, la défaite d'Agrapart, le pardon d'Auberon et le départ triomphal pour la France, terminent la hasardeuse mission de notre héros de la façon la plus heureuse du monde. Mais, par la faute de Huon, les péripéties recommencent. Voilà nos deux amants séparés l'un de l'autre et de leurs compagnons, et pour arriver à la réunion finale il faudra encore bien des aventures, dont la plus piquante est l'engagement de Huon comme valet du vieux ménestrel, avec l'épisode, inutile mais gai, du jeu d'échecs. Enfin, la troisième partie nous présente une catastrophe tout à fait inattendue, causée par la déloyauté de Gérard : nous ne voyons plus aucun salut pour Huon et Esclarmonde, quand l'intervention d'Auberon les sauve et fait triompher, dans une scène à la fois grandiose et plaisante, la justice et nos sympathies. Assurément une telle composition fait honneur à celui qui l'a conçue. »

Quelque honneur pourtant qu'elle lui fasse, il est heureux pour elle et pour lui d'avoir trouvé de notre temps un « renouveleur » comme M. Gaston Paris. Il n'y a pas en effet à le dissimuler, sauf la *Chanson de Roland*, son chef-d'œuvre, l'épopée française du moyen âge a étouffé ses qualités, si remarquables, d'invention vigoureuse et de développement ingénieux, sous un épais fourré de prolixité parasite et

de bavardage sans fin. Le défaut d'art y est aussi évident que la puissance créatrice. C'est donc lui rendre un service véritable d'en extraire, pour ainsi dire, la valeur virtuelle qu'elle contient en soi, mais ne manifeste presque jamais de suffisante façon, de l'émonder sans l'altérer, et de dégager ses heureuses conceptions des inutilités qui les encombrent. Tel est le bon office rendu par l'éminent académicien au vieux jongleur anonyme de *Huon de Bordeaux*, qui, s'il renaissait aujourd'hui et relisait son œuvre sous la forme qu'elle vient de recevoir, aurait le double plaisir de la reconnaître parfaitement et de la trouver pourtant plus belle. Quant aux lecteurs contemporains, ils y trouveront, selon le souhait de M. Gaston Paris, « les qualités les plus aimables de notre littérature de tous les temps : la bonne humeur, la vivacité, la grâce, la légèreté, enfin ce je ne sais quoi de si particulièrement français qui a fait, depuis l'origine, le charme inimitable de nos conteurs en prose et en vers, comme de nos auteurs de comédies et de romans. *Huon de Bordeaux* appartient à notre veine la plus franchement nationale, et aujourd'hui, où cette veine ne coule pas précisément avec abondance, il ne me déplairait pas qu'il pût la rafraîchir et contribuât à la « renouveler. » — C'est là un vœu auquel, comme l'aurait fait notre regretté Léon Gautier, nous souscrivons des deux mains et de tout cœur. M. S.

Storia della sacra eloquenza al tempo di SS. Padri, di Mons. Francesco Zanotto. Modena, tip. dell' Imm. concezione editrice, 1898, in-18 de VII-484 p. — Prix : 4 fr.

Pénétré de cette idée fort juste, qu'à beaucoup d'égards l'étude historique d'un art l'emporte sur une exposition purement théorique, parce qu'elle fait voir pratiquement quels effets ont correspondu à telle ou telle règle autrefois admise, Mgr F. Zanotto a écrit une histoire de l'éloquence sacrée sous une forme très nouvelle et très séduisante. Cet excellent travail est réparti en deux grandes divisions dont la première forme l'objet du présent volume. Nous avons à présenter aujourd'hui au lecteur l'histoire de l'éloquence sacrée depuis les origines de l'Église jusqu'à la constitution littéraire des langues romanes, en attendant que l'auteur nous fasse parvenir le volume suivant, réservé aux orateurs italiens les plus célèbres, depuis l'âge des Pères jusqu'à nos jours.

Mgr Zanotto n'a pas hésité, dans cette première partie, à ne pas se borner aux discours, et à pénétrer parfois dans le champ réservé de la patrologie proprement dite. Nous ne nous en plaindrons pas, car nous connaissons mieux ainsi le caractère des différents siècles dont il étudie les orateurs et aussi à cause de l'utilisation si fréquente qu'ont justement faite les prédicateurs de tous les temps, des œuvres

des Pères de l'Église tant latine que grecque. Le savant professeur a réparti la première époque en trois grandes périodes. L'une s'étend jusqu'à Constantin ; la suivante jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, la dernière jusqu'à l'épanouissement des langues romanes. Cette longue excursion à travers l'antiquité ecclésiastique s'arrête donc aux frontières du moyen âge scolastique et nous offre pendant tout son cours un vif et persévérant intérêt. Bien des remarques que les théologiens, fervents des recherches patristiques, avaient peut-être faites en passant, sans grande méthode, sans songer même à en tirer bénéfice au moyen de la comparaison, prennent, groupées comme elles le sont par notre aimable guide, un relief singulier et une signification toute nouvelle. — Nous engageons vivement les jeunes orateurs de la chaire chrétienne, qui ont un vrai souci de leur noble rôle, à faire une ample connaissance avec les modèles de l'antiquité ecclésiastique : leur action y gagnera en énergie, et la valeur intrinsèque de leurs discours s'en trouvera certainement beaucoup augmentée. Ils ne peuvent choisir pour s'adonner à ce profitable commerce un introducteur plus prévenant ni plus autorisé que le distingué professeur de l'institut Léonien de Rome.

G. PÉRIÈS.

Les Maîtres de la poésie française, par MARIUS SEPET. Tours, Mame, 1898, gr. in-8 de 360 p. avec un portrait de Corneille. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un beau volume, où l'auteur très lettré et très délicat de tant de remarquables travaux étudie, selon la méthode historique, avec un jugement sûr, un goût parfait et une érudition solide, les maîtres, leurs œuvres et leur influence sur les hommes de talent, leurs disciples plus ou moins conscients. « L'inspiration de cet ouvrage, dit M. Marius Sepet lui-même, dans une courte préface, est historique et classique, mais au sens le plus large de ce dernier mot. » En d'autres termes, l'auteur est dans la pure tradition française, en cet ouvrage comme en tous ceux qu'il a écrits.

La lecture des *Maîtres de la Poésie française* sera une jouissance pour tout homme de goût. Elle sera, d'ailleurs, d'un grand profit pour tous, et c'est un livre que je voudrais voir particulièrement, avec sa large inspiration chrétienne et française, entre les mains des jeunes gens. Quel intérêt ils auraient, au lieu de s'égarer dans les brouillards malsains pour l'intelligence autant que pour le cœur, d'une décadence faisandée, à nourrir leur esprit d'œuvres aussi saines, aussi fortifiantes, aussi substantielles, et à goûter, à la suite d'un tel maître, les éternelles et savoureuses beautés de la langue vraiment nationale.

M. Marius Sepet remonte aux *Origines de la poésie française*, auxquelles il consacre un chapitre aussi savant que suggestif de psychologie, pour employer une expression toute moderne. J'entends par

là qu'il expose à merveille les faits et sait en tirer des conclusions. Voici ensuite *la Chanson de Roland et le Roman de Renard, Bertrand de Born et Thibaut de Champagne, Rutebœuf et Jean de Meung, Charles d'Orléans et Villon, Marot et Ronsard, Malherbe et Régnier*, et nous en sommes à la moitié de l'ouvrage. C'est dire si la partie historique et antérieure au grand siècle est développée. Les études historiques de M. Marius Sepet devaient naturellement l'amener à insister sur ces origines de la poésie. Le lecteur n'aura qu'à gagner à cette érudition. Vient ensuite le grand siècle : *Corneille, Molière, La Fontaine, Boileau, Racine*, et enfin *Voltaire, Jean-Baptiste Rousseau et André Chénier*, d'une part, et *Lamartine, Victor Hugo et Alfred de Musset*, de l'autre. Que l'auteur veuille bien me pardonner, mais je trouve cette dernière partie un peu courte relativement, bien que parfaite en ce qu'elle contient. Cela tient peut-être d'ailleurs à ce que la poésie moderne fait précisément l'objet de mes études ! Il me semble pourtant, étant donné le développement donné aux préliminaires de notre poésie nationale par M. Sepet, que la belle floraison du XIXe siècle mériterait plus de détails. Mais, je le répète : c'est un jugement un peu personnel. Le point capital, sur lequel je n'hésite pas à me prononcer, est que chacun de ces chapitres dénote chez l'auteur, avec le goût de l'artiste, une érudition soutenue par une vaste lecture et un esprit éminemment philosophique.

M. Marius Sepet a beaucoup écrit ; je ne crois pas qu'aucun de ses ouvrages lui fasse plus d'honneur que celui-ci. P. SAINT-MARCEL.

Der Miles Gloriosus in der französischen Komödie von bezinn der Renaissance bis zu Molière, von Dr O. FEST. Erlangen et Leipzig, Deichert, 1897, in-8 de XIV-123 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une curieuse et amusante étude que celle des innombrables types de fanfarons qui ont défilé sur la scène française depuis la Renaissance jusqu'à Molière. Il faut convenir toutefois que dans cette foule de beaux parleurs, rassemblée de tous les coins de notre théâtre par le docteur Fest, avec une patience... d'Allemand, plus d'un n'y figure que pour un côté de son caractère, ou quelques malheureuses vanteries échappées à l'universelle vanité humaine. Aussi risquerait-on de prendre notre théâtre comique des XVIe et XVIIe siècles pour un vaste répertoire de « cadets », si, pour ne parler que des personnages de Molière, on ne rendait leur physionomie propre aux Sganarelle, aux Acaste, aux Monsieur Jourdain même, qui ne sont après tout que des fanfarons d'occasion.

Le docteur Fest remonte plus haut que le titre de sa brochure ne l'indique. Il prend le « Miles gloriosus » *ab ovo*, avant l'époque même des comiques grecs. Il en poursuit l'histoire littéraire à travers les

âges, en Grèce, à Rome, dans la « Commedia dell' arte » héritière des Atellanes, et jusque dans notre théâtre du moyen-âge. Une fois explorées et connues, les sources où devaient s'inspirer les comiques de la Renaissance et du XVIIe siècle, il passe ceux-ci en revue depuis Jean de la Taille et Larivey jusqu'à Molière. Cette énumération d'auteurs et de personnages risquerait de devenir bien aride si elle n'était égayée de citations nombreuses, choisies à propos, d'aperçus historiques et critiques, appuyés de références qui témoignent de la plus consciencieuse érudition. C.

Noticias referentes á los anales del teatro en Sevilla desde Lope de Rueda hasta fines del siglo XVII, por José Sánchez-Arjona. Sevilla, imp. de Rasco, 1898, in-8 de 529 p. — Prix : 6 fr.

Voici un livre d'une importance exceptionnelle pour quiconque s'intéresse sérieusement aux lettres espagnoles. L'auteur, déjà connu grâce à d'excellents travaux de même nature, a pu réunir assez de documents pour dresser, année par année, une liste à peu près complète des comédies représentées à Séville entre 1559 et 1679. Il a, de plus, recueilli et commenté toute une collection de faits relatifs aux comédiens, aux salles de spectacle, à la mise en scène, etc. Bien des dates, assignées jusqu'à ce jour à telle ou telle pièce d'après des données approximatives, souvent inexactes, se trouvent ainsi soit fixées, soit rectifiées, avec preuves à l'appui. La biographie et la bibliographie théâtrales s'enrichissent en même temps, l'une de quelques noms, l'autre d'une quantité considérable de titres. Aussi peut-on estimer que ces *Annales* forment un complément des plus instructifs au célèbre *Catalogue* de La Barrera. Si l'Espagne comptait quelques érudits susceptibles d'assez de patience et de dévouement pour entreprendre et mener à bien, dans les principales villes de province, un travail analogue à celui de M. Sánchez-Arjona, l'histoire de la littérature dramatique y gagnerait beaucoup en exactitude, car la plupart des points encore obscurs ne tarderaient pas à se trouver élucidés.

Léo Rouanet.

HISTOIRE

Geschichte Roms und der Päpste im Mittelalter, von P. Grisar. Freiburg im Breisgau, Herder, in-8, livr. 1-3, 1898. — Prix : 2 fr. par livraison. — Prix du premier volume : 30 fr.

Donnons d'abord quelques indications sur le plan général de l'ouvrage dont les trois premières livraisons viennent de paraître. Le P. Grisar se propose de retracer simultanément l'histoire de Rome en

tant que cité, dans ses monuments, son organisation ecclésiastique, son développement municipal ; et l'histoire du Saint-Siège, dont la présence à Rome contribue tant à grandir l'intérêt qui s'attache à tout ce qui touche à la Ville Éternelle. Deux sujets assurément distincts, mais qu'en effet il est bien difficile de traiter isolément. Le danger, en pareil cas, est de sacrifier le sujet local au sujet plus général. Si l'on éprouvait quelques craintes à cet égard, et si l'on n'était pas suffisamment rassuré par le nom du P. Grisar, dont la compétence en fait d'érudition « romaine » est bien connue, on aurait lieu de l'être en parcourant les trois premières livraisons, presque uniquement consacrées à Rome elle-même : derniers efforts et ruine du paganisme ; transformation morale de l'empire d'Occident et de sa capitale ; prises de Rome par les Barbares ; les monuments de Rome et leur conservation. — L'ouvrage complet comprendra six volumes. Le premier ira jusqu'au commencement du VIIe siècle, après saint Grégoire le Grand ; le second, jusqu'à l'époque carolingienne ; le troisième, jusqu'à Grégoire VII ; le quatrième, jusqu'à la fin de la dynastie des Hohenstauffen ; le cinquième, jusqu'à la fin du séjour des Papes à Avignon ; le sixième, qui embrassera la période du grand schisme, jusqu'aux Papes de la Renaissance, ira rejoindre l'*Histoire des Papes*, de Pastor.

Lorsqu'on essaie de formuler une appréciation sur la nouvelle entreprise du P. Grisar, il est un terme de comparaison qui s'impose de lui-même à l'esprit, c'est la célèbre *Histoire de la ville de Rome au moyen âge*, de Gregorovius ; si brillante, si pénétrée de la poésie étrange du sujet, mais si partiale parfois, si superficielle (moins par la faute de l'auteur que parce que sa tentative était prématurée), et dans bien des détails si incomplète ou si inexacte. Le P. Grisar n'a ni les défauts, ni peut-être toutes les qualités de son devancier. Moins d'éclat, moins de puissance évocatrice, moins d'art dans la composition. C'est par accumulation de détails que procède l'auteur, et au lieu d'une fresque aux larges coups de pinceau, il nous donne une patiente mosaïque. Mais l'information est bien supérieure, tout autrement étendue et précise ; enrichie d'ailleurs de tous les matériaux accumulés par les fouilles récentes, de tous les résultats établis par les de Rossi, les Duchesne, les Mommsen, les Lanciani. Nulle part mieux que dans tel chapitre du P. Grisar, sur la transformation chrétienne de Rome, on ne peut comprendre comment l'archéologie sert à l'histoire, et comment de minutieuses découvertes de détail, insignifiantes aux yeux des profanes, permettent d'établir une idée générale. Ajoutons que l'ouvrage est accompagné d'illustrations abondantes, bien choisies, et d'une valeur vraiment documentaire. En somme, l'*Histoire de Rome*, du P. Grisar, devra être lue par tous ceux qui, ayant la bonne fortune de faire à Rome un séjour prolongé, voudront véritablement

en connaître et en comprendre le passé. Elle ira se placer parmi les monuments de la science catholique allemande, à côté des travaux de Pastor et de Janssen, auxquels elle ressemble par plus d'un trait.

E. Jordan.

Palladius und Rufinus; ein Beitrag zur Quellenkunde des ältesten Mönchtums; Texte und Untersuchungen, von Erwin Preuschen. Giessen, Ricker, 1897, in-8 de viii-268 p. — Prix : 15 fr.

Dans cet ouvrage, M. Preuschen étudie deux des sources les plus importantes de l'histoire du monachisme primitif : l'*Historia Monachorum in Aegypto* et l'*Historia Lausiaca*. Nous ne pouvons que résumer brièvement les principaux résultats de ses très minutieuses et consciencieuses recherches. Rufin est bien l'auteur de l'*Historia Monachorum*, dont la rédaction latine est l'original. Cet original a été écrit entre 402 et 415, plus probablement entre 402 et 404. En dépit de son but d'édification et de son cadre fictif, c'est un ouvrage de très réelle valeur historique. La traduction grecque, assez libre, est de peu postérieure et date environ de la fin du premier tiers du ve siècle. L'*Historia Lausiaca* a certainement pour auteur Palladius, évêque d'Hélénopolis en Bithynie. Elle a été écrite vers 416. Elle a été altérée par plusieurs recensions successives. Il est probable que dans la rédaction première les vies d'ascètes étaient réparties en deux séries, hommes et femmes, et dans chaque série classées par pays. Ces conclusions sont établies par M. Preuschen dans la seconde partie de son livre. La première renferme le texte grec de l'*Historia Monachorum* publiée pour la première fois intégralement et avec appareil critique, et les principaux passages de l'*Historia Lausiaca*, imprimée jusqu'ici sous une forme interpolée.

J.

Œuvres complètes de Mgr X. Barbier de Montault. Tome XIII. *Rome* : VI. *Hagiographie*, cinquième partie. Poitiers, imp. Blais et Roy, 1899, in-8 de 576 p.

Voilà le cinquième volume que Mgr Barbier de Montault consacre à l'hagiographie. L'impression paraît avoir marché assez lentement : La préface est datée de décembre 1896 et ce n'est qu'en 1899 que l'ouvrage est distribué; ce retard a du moins permis à l'auteur de faire entrer dans son travail même des articles publiés en décembre 1898, ce qui ne nous empêche pas de souhaiter que les autres tomes se suivent plus rapidement, afin de mettre plus vite à la portée des travailleurs cet assemblage considérable de faits; suivant l'épigraphe adoptée cette fois par l'éminent prélat, la réunion de tous ces documents, de tous ces articles dispersés jadis aux quatre vents, leur donne un nouveau prix et les fait croître et augmenter en intérêt et en utilité.

Des quatre sections dont se compose ce volume, la dernière : *Bibliographie*, est un simple mélange de notes diverses, généralement assez brèves, nous appellerons particulièrement l'attention au point de vue pratique — qui donne à ces volumes, comme je l'ai maintes fois déjà remarqué, un intérêt spécial, une utilité immédiate, sur l'article 3 relatif à une association suspecte de la Sainte Famille, sur l'article 8 relatif à l'imagerie d'Einsieldeln (Benziger), dont Mgr Barbier de Montault fait le plus grand éloge, enfin sur l'article 14, qui fixe les règles à suivre pour obtenir à Rome la concession de nouveaux offices.

Trois saints suffisent à remplir le reste du volume, soit plus de 500 p. : Saint Martin (p. 4-308) ; saint Maurice (p. 309-390) et saint Nicolas (p. 391-529). Comme je l'ai déjà fait observer (*Polybiblion*, t. LXXIX, p. 341), hagiographie est pris par l'auteur dans un sens extrêmement large. Il ne faut pas chercher ici une biographie du saint, ni une étude complète et critique sur lui. Mais on y trouvera une incroyable accumulation de renseignements de tout ordre, particulièrement archéologiques et liturgiques. Saint Martin a fourni la matière de 42 chapitres ; saint Maurice de 14, saint Nicolas de 18. Pour chacun de ces trois saints, l'auteur parle du culte, reproduit ou indique les offices, messes propres, hymnes, proses, etc. En outre, il relève un certain nombre de particularités propres à chaque saint : par ex., l'*âne, l'ours* et *l'oiseau de saint Martin;* la *complainte des trois enfants; le soulier de saint Nicolas; la cane de Montfort.*

D'ailleurs, on ne trouve point seulement là des indications d'ordre particulier : avec sa richesse d'informations, Mgr Barbier de Montault étend son sujet et l'on est tout heureux par exemple de trouver, à propos du *Râteau de la cathédrale de Tours*, un précieux aperçu sur le luminaire ecclésiastique.

Le dernier chapitre de *saint Martin* mérite ici une mention toute spéciale ; il y est question d'un travail de M. l'abbé Fossin, dont nous avons signalé la solide réfutation par M. l'abbé Collon. La prétendue chape de saint Martin, découverte par M. l'abbé Fossin, ne serait, d'après Mgr Barbier de Montault, qu'un gambeson de chevalier remontant tout au plus au XIIIe siècle, et probablement du XIVe.

Nous ne finirons point ce compte rendu sans rappeler que chaque volume se termine par une table alphabétique aussi complète que possible, et qui facilite les recherches dans ce recueil précieux où trouveront à puiser, avec un égal profit, les hommes d'étude et les hommes de pratique. Pour mon compte personnel, j'ai souvent à recourir à cette mine et ce n'est presque jamais en vain. E.-G. Ledos.

Les Saints de l'Église de Nantes, par Son Éminence Monseigneur RICHARD, cardinal-archevêque de Paris. Nantes, Lanoë-Mazeau, s. d., in-12 de xx-347 p.

Au moment où le Souverain Pontife plaçait Mgr Richard à la tête de l'Église de Belley, ce dernier faisait paraître *les Saints de l'Église de Nantes*. Récemment a été publiée une nouvelle édition de cet excellent ouvrage, augmentée de la Vie du Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort, auquel fut décernée, par décret pontifical (1888), l'auréole de la Béatification. Bien qu'il ne fût pas originaire du diocèse de Nantes, il « l'a évangilisé pendant les années les plus fécondes de sa vie de missionnaire et nous a laissé le monument le plus célèbre de son apostolat dans le calvaire de Pontchâteau. »

C'est l'ordre du calendrier liturgique qui a été observé dans la distribution de ces biographies des saints de l'Église de Nantes.

« On trouvera dans ce livre, dit Son Éminence, au jour de la fête de chacun de nos saints, sa vie abrégée, une méditation, une pratique et une ou plusieurs prières. Le but que nous nous sommes proposé, en écrivant la vie de chaque saint, a été de recueillir les traits, les paroles qui révèlent la grâce que le Seigneur avait mise en lui et dans lesquels on respire cette bonne odeur de la vertu qui réjouit et fortifie l'âme. Nous avons écarté les discussions scientifiques, tout en nous faisant un devoir de puiser aux sources les plus sûres. Nous ne devions, ni ne voulions écrire des vies complètes, mais seulement offrir aux lecteurs ce qui fait connaître et aimer un saint, ce qui rend ses exemples doux et salutaires, ce qui peut aider à s'élever avec lui vers Dieu. »

La méditation qui suit la vie et s'en inspire est propre à faire réfléchir sur les vérités de la foi « qui ressortent davantage des exemples que les saints nous ont laissés. » A la prière, fruit de la méditation, ont été quelquefois ajoutées des prières spéciales: ainsi, à la fête de S. Donatien et de S. Rogatien, on rencontre la prière des jeunes gens aux « Saints Enfants nantais » ; à celle de S. Clair, la prière des chefs de famille pour obtenir la conservation de la foi que répandit, en ces régions, leur premier évêque ; à la fête de S. Friard, la prière des laboureurs, dont il fut le modèle. Enfin, pour terminer le religieux exercice, « une pratique qui résume, en l'appliquant à notre conduite personnelle, ce que nous avons lu et médité dans la vie de chaque saint. »

C'est donc, avant tout, un livre d'édification. Toutefois, il suppose dans son éminent auteur, une connaissance érudite et approfondie des sources de premier ordre. Ainsi, il soutient « l'antique tradition qui fixait l'arrivée de saint Clair, notre premier évêque, à la fin du premier ou au commencement du second siècle de l'ère chrétienne et ratta-

chait son apostolat à la prédication primitive dans les Gaules....., tradition conservée invariablement par nos pères et qui n'avait été abandonnée, momentanément, qu'à la fin du XVIIIe siècle, sous l'influence de la critique trop souvent incrédule de cette époque. »

Sur ce point d'importance, Son Éminence le cardinal Richard est d'accord avec le témoignage des monuments les plus anciens de l'histoire religieuse nantaise, « les suffrages des hommes les plus versés dans les études historiques et hagiographiques », notamment avec Mgr Bellet, l'auteur de l'ouvrage remarquable : *Les Origines de nos Églises et les fastes épiscopaux*..... (Paris, Picard, 1898, in-8 de 420 p.).

Le savant prélat dauphinois y réfute l'opinion dite historique, se montre le partisan convaincu de l'évangélisation apostolique ou quasi apostolique des Gaules, en groupant, avec une critique sagace, autant qu'informée, les données de l'histoire chrétienne sur les origines du christianisme parmi nos ancêtres gaulois. S'appuyant, en particulier, sur un texte d'Eusèbe qui affirme, d'après la tradition, que « saint Pierre avait fondé l'Église de Rome et les Églises circonvoisines ne Italie et dans tous les pays limitrophes », « on ne saurait, dit-il, séparer l'œuvre de l'évangélisation en Gaule de l'œuvre commune opérée par les Apôtres et par la génération de leurs disciples qui a pu atteindre certainement le milieu du IIe siècle. Or, on connaît la conduite tenue par eux et qui était d'établir les églises constituées avec leurs chefs, les évêques, dans toutes les villes où la divine semence de leur parole avait touché les âmes et formé des chrétiens en nombre suffisant » (p. 243-4).

Le style de ce volume, destiné surtout à la masse des fidèles, est fait de pénétrante onction, de lumineuse limpidité, de simplicité voulue. D'une pureté classique, on y respire comme un parfum des pages suaves de l'aimable saint François de Sales, patron du vénérable cardinal et qui en fait l'idéal de sa vie. Comme, à chacune de ces vies saintes, on sent le désir ardent de l'écrivain de réaliser sa belle devise d'évêque : « Faites sur toutes choses que Dieu soit le mieux aimé », empruntée à la B. Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne !

Il serait souhaitable que chaque diocèse de France eût ainsi un hagiographe alliant la science discrète à la simplicité pieuse pour retracer la carrière des saints qui aimèrent et sanctifièrent la patrie locale en l'illustrant.

LOUIS ROBERT.

Historia apologetica de los Papas, por Don URBANO FERREIROA, t. VI et VII (900-1404). Valencia, Domenech, 1899, 2 vol. in-8 de 312 p. et 448 p. — Prix : 5 fr. les 2 vol.

M. l'abbé Ferreiroa poursuit avec la plus louable ardeur son Histoire des Papes, sur laquelle nous avons déjà appelé l'attention (*Polybiblion*,

t. LXXX, p. 247 et 248). Les t. VI et VII de cet ouvrage qui ont paru récemment, sont, comme les précédents, dignes d'éloge et de recommandation à titre de compendium et d'ouvrage de vulgarisation. Ces deux volumes embrassent les xe-xive siècles. Maintes questions du plus haut intérêt y sont traitées et débattues avec autant de compétence que d'impartialité. L'érudition n'est pas toujours de première main, mais il faut reconnaître cependant que l'auteur a étudié très sérieusement les questions controversées, sur lesquelles il a à se prononcer, et il ne se prononce jamais qu'à bon escient. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails ; nous nous contenterons de signaler d'une manière particulière les pages consacrées à Jean XII (t. VI, p. 51-70), à saint Grégoire VII, (p. 180-210 ; p. 216-227), à Boniface VIII, (t. VII, p. 227-257). On sait avec quelle diversité d'opinion ces papes ont été jugés par l'histoire. M. Urbano Ferreiroa nous paraît donner la note vraie, et nous nous rangeons pleinement à son jugement.

Les rapports particuliers des différents Papes avec l'Espagne attirent naturellement d'une manière spéciale l'attention de l'historien espagnol, mais il le fait toujours avec discrétion et sans préjudice pour l'histoire générale. Nous signalerons seulement ici les pages où M. Ferreiroa établit solidement contre le cardinal d'Aguirre et maints autres canonistes que saint Isidore de Séville et l'Espagne ne sont intervenus d'aucune manière dans la rédaction des fausses décrétales (t. VI, p. 211-215).

Les citations, nous ne pouvons le taire, sont souvent obscures ou incomplètes sous la plume de notre auteur. Il lui est échappé un autre lapsus plus grave, c'est celui qui lui fait affirmer que Calixte II (1119-1126) enrichit le pélerinage de Compostelle des indulgences et faveurs spirituelles dont jouissaient déjà ceux de Jérusalem, de Rome et de Lorette, (p. 287), comme si ce dernier n'avait pas pris naissance deux siècles environ après la mort de Calixte. Mais, somme toute, ces quelques inadvertances n'enlèvent rien au mérite réel du nouvel historien espagnol de la Papauté.

FRANÇOIS PLAINE.

Histoire politique de l'Europe contemporaine, *évolutions des partis et des formes politiques, 1814-1896*, par CH. SEIGNOBOS. Paris, A. Colin et Cie, 1897, in-8° de XII-814 p. — Prix : 12 fr.

En nous donnant un tableau d'ensemble de l'Europe contemporaine, M. Ch. Seignobos a fait une œuvre vraiment utile et nouvelle en France ; deux qualités qu'il est assez rare de trouver réunies dans un livre de vulgarisation. Seuls les historiens étrangers avaient jusqu'ici tenté cette vaste synthèse, et encore leurs travaux, pour des raisons diverses, sont-ils loin de pouvoir rendre tous les services que l'on doit attendre d'un travail de ce genre. L'histoire du dix-neuvième siècle,

de Gervinus, qui n'est pas un guide très sûr, ne va même point jusqu'à la révolution de Juillet ; l'histoire des temps modernes, de C. Bulle, dépourvue de références et d'indications bibliographiques, retrace surtout les faits de la politique extérieure ; quant à l'histoire de l'Europe, de M. Stern, qui s'annonce comme une œuvre scientifique, elle s'arrête à 1820 avec le tome Ier, paru en 1894, et ne semble pas devoir être terminée avant de longues années. M. Seignobos ne pouvait songer à condenser en un seul volume, si compact fût-il, l'histoire politique de notre siècle, sans se relâcher un peu des exigences de la méthode historique suivie dans les travaux d'érudition. Obligé de renoncer à l'étude directe de tous les documents, il s'est contenté des monographies et des histoires spéciales faites de première main ainsi que des recueils d'actes officiels, en soumettant les uns et les autres à une sévère critique. De même, il a dû considérablement réduire la partie bibliographique, et se borner à mentionner à la fin de chaque chapitre les grands recueils de documents et les histoires les plus générales. Ayant ainsi délimité le champ de ses recherches, il s'est forcément astreint à laisser de côté les faits contestés, et s'est refusé le plaisir d'exprimer des idées personnelles sur tel ou tel point controversé. « C'est seulement en rapprochant des faits généraux déjà connus, mais restés épars, » — dit modestement l'auteur, — « que je pense avoir atteint des conclusions nouvelles. » L'emploi d'un nombre de documents relativement restreint empêchait M. Seignobos de composer une histoire narrative ou une histoire érudite ; son but a été d'écrire une « histoire explicative » où il marquerait les principales phases de la vie politique de l'Europe depuis la Restauration des anciens gouvernements au lendemain de nos désastres de 1814 et où, suivant l'évolution politique de chaque état, il étudierait l'organisation des gouvernements, la formation, la composition, l'action et les programmes des partis qui se sont succédé au pouvoir. Enfin une place a été réservée à des faits non politiques : administration locale, armée, église, enseignement... toutes les fois qu'ils ont réagi sur la vie politique. La première partie du livre de M. Seignobos, consacrée à l'histoire de la politique intérieure des États européens, s'ouvre par une étude sommaire de l'œuvre du congrès de Vienne. Chaque État de l'Europe est ensuite étudié à part suivant son ordre d'ancienneté dans la pratique de la vie publique : Angleterre, France, Pays-Bas, Suisse, Pays ibériques, Italie, Allemagne, Autriche, Pays scandinaves, Russie, Empire ottoman, nations chrétiennes des Balkans. Certains phénomènes politiques, communs à plusieurs États européens, ont été exposés séparément dans une seconde partie ; ce sont les transformations des conditions matérielles de la vie politique et l'action de partis ayant un caractère international comme le parti catholique et le parti

socialiste révolutionnaire. Dans une troisième section, l'auteur esquisse les relations extérieures des États européens entre eux, groupant les faits en périodes marquées chacune par la prépondérance d'une puissance sur les autres : l'Autriche sous Metternich, l'Angleterre et la Russie de 1830 à 1854, la France depuis la guerre de Crimée jusqu'à la guerre d'Italie, l'Allemagne depuis 1870.

A l'exactitude des faits exposés méthodiquement dans une langue claire et précise, M. Seignobos a joint une qualité aussi précieuse que rare chez un historien, une impartialité absolue ; ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs, dans sa préface, d'affirmer ses « préférences personnelles pour un régime libéral, laïque, démocratique et occidental », et de déclarer, sans que cette précaution soit justifiée, que s'il lui est arrivé, à son insu, de décrire inexactement ou de négliger les phénomènes qui lui sont antipathiques, le lecteur sera du moins averti du sens où il peut avoir penché. Il faut savoir gré à M. Seignobos d'être parvenu, malgré toutes les difficultés, à mener à bien une œuvre aussi considérable, et, en exécutant rigoureusement le plan qu'il s'était tracé, de nous avoir donné le livre qui nous manquait.

ALBERT ISNARD.

Quiberon ; 1795 ; Émigrés et chouans ; commissions militaires, interrogatoires et jugements, par le docteur G. THOMAS DE CLOSMADEUC. Paris, Société d'éditions littéraires, 1899, in-8 de 604 p. — Prix : 12 fr.

Ce volume — son titre l'indique d'ailleurs — est moins une histoire de l'expédition de Quiberon qu'un recueil considérable de documents, commentés par l'auteur, avec les conclusions qu'il en tire. La première question qui se pose, qui a passionné et divisé les historiens, est celle-ci : Y a-t-il eu une capitulation ? M. de Closmadeuc la résout négativement et il nous semble bien qu'il a raison, s'il s'agit d'une capitulation « officielle. » Mais ce que nous regardons comme certain, c'est qu'il y a eu des promesses individuelles, faites par des soldats et des officiers, quand ils sont entrés dans le fort Penthièvre, des mots comme ceux-ci : « Rendez-vous, on ne vous fera pas de mal », par lesquels les émigrés se sont laissés persuader, sans songer qu'ils n'étaient pas ratifiés par le général en chef et les représentants. Cette croyance des émigrés ne nous paraît pas contestable, sans cela comment expliquer le peu de résistance qu'ils ont opposé aux troupes républicaines ? Comment expliquer les lettres de Sombreuil et les déclarations très nettes faites dans un grand nombre d'interrogatoires ? Comment expliquer surtout l'acte de Gesril de Papeu et de plusieurs autres, allant à la nage, au péril de leur vie, faire cesser le feu des frégates anglaises et revenant ensuite se constituer prisonniers ? Quel intérêt avaient-ils à faire épargner les gens qui devaient les fusiller ?

Quel a été le chiffre exact des victimes ? Il est bien difficile de le savoir. La liste des noms inscrits sur le monument de la Chartreuse en porte 952. M. de Closmadeuc, avec la liste dressée par le grand chef des exécuteurs, le général Lemoine, et les procès-verbaux des commissions militaires, arrive au chiffre de 751. D'où vient la différence ? M. de Closmadeuc relève un certain nombre d'erreurs sur la liste de la Chartreuse, mais il n'en relève qu'une vingtaine ; il reste donc encore un écart considérable et il semble probable qu'aux noms trouvés par l'auteur dans les centaines, presque les milliers de documents qu'il a compulsés, avec une infatigable patience et une grande érudition, il faut en ajouter un certain nombre. Ce qui est certain, c'est que, lorsque par un sentiment naturel aux officiers français, ce sentiment qui leur a fait prononcer en entrant au fort Penthièvre les paroles de clémence auxquelles se sont laissés prendre les vaincus, les commissions militaires inclinaient à l'indulgence, les représentants les rappelaient à la rigueur, et lorsque les représentants à leur tour semblaient faiblir, c'était la Convention elle-même qui les gourmandait. Ainsi, le représentant Blad ayant décidé de surseoir au jugement des émigrés qui avaient quitté la France avant seize ans, un décret de la Convention ordonna de passer outre, et la plupart de ces malheureux jeunes gens, de ces enfants peut-on dire, furent fusillés. Et cependant Robespierre était mort et la Terreur était finie. Ce n'est pas un des moins sinistres attentats de cette sanglante période. M. DE LA ROCHETERIE.

Gli antichi vescovi d'Italia dalle origini al 1300, descritti per regioni : il Piemonte, da P. SAVIO, S. J. Torino, Bocca, 1899, in-8 de XXIV-625 p. — Prix : 15 fr.

L'*Italia sacra* d'Ughelli, si précieuse encore par les nombreux documents qu'elle renferme est, pour bien des points, en retard sur les résultats actuellement acquis à la science ; une réédition, dûment remise au courant, de cet ouvrage, serait tout à fait désirable. Ce n'est pas encore ce que nous apporte le P. Savio. Il estime une pareille entreprise « prématurée, pour le moment, et partant, inopportune. » Voici en quels termes il expose le plan de son travail : « Je prends Ughelli (édition Coleti) pour base de mes recherches, et je ne m'astreins pas à redire longuement ce qui me paraît avoir été exactement établi par lui. Je ne décris pas non plus en détail beaucoup de documents que les intéressés peuvent facilement consulter ; il me suffira de les indiquer. Au contraire, je m'arrête à loisir sur les points qui n'ont pas été traités par Ughelli, ou sont restés jusqu'à présent plus obscurs. C'est la raison pour laquelle, devant fixer un terme à mon travail, j'ai choisi la période antérieure à 1300, qui a plus besoin d'être élucidée par la critique. » Géographiquement, le P. Savio se limite au Piémont

(évêchés d'Acqui, Alba, Alexandrie, Aoste, Asti, Bobbio, Ivrée, Saint-Jean-de-Maurienne, Novare, Turin, Tortone et Verceil). Il est naturellement difficile d'analyser un livre dont l'intérêt est dans des discussions et des remarques de détails. Mentionnons seulement quelques points établis par la critique du P. Savio, critique hardie et peu tendre aux légendes. Saint Evasius, dont une légende fabuleuse faisait un contemporain du roi Luitprand et un évêque d'Asti, est retranché par lui du catalogue ; c'est peut-être un saint Bénéventin dont le corps aurait été transporté à Casale par Luitprand. A Turin, il distingue deux saints Maxime ; le premier au commencement, le second au milieu du ve siècle. A Tortone, il rejette la tradition de l'épiscopat de saint Martien, qui aurait été martyrisé sous Hadrien. A la fin du volume se trouvent quelques dissertations critiques plus étendues ; signalons notamment celle qui est consacrée aux sources historiques de la vie de saint Eusèbe de Verceil. — Les conclusions générales du P. Savio sont intéressantes à noter ; il admet que le christianisme se répandit relativement tard dans l'Italie supérieure ; que Milan, la première ville qui ait possédé un évêque, ne semble pas l'avoir eu avant l'an 200 ; que l'évêché de Verceil, le plus ancien du Piémont, date du milieu du IVe siècle ; que c'est seulement vers la fin du même siècle que le pays fut morcelé en nombreuses circonscriptions épiscopales. On remarquera comme le développement ecclésiastique de la Haute Italie, tel que le décrit le P. Savio, est analogue à celui de la France, tel que le conçoit M. l'abbé Duchesne. Dans sa préface, le P. Savio exprime l'espoir que d'autres érudits fassent pour le reste de l'Italie ce qu'il a fait pour le Piémont. Nous formulerons le vœu qu'il se charge lui-même de la tâche ; il a montré qu'il était capable de la remplir.

E. JORDAN.

Robert E. Lee and the southern Confederacy (1807-1870), by HENRY ALEXANDER WHITE. New York, G. Putnam's sons, 1897, in-16 de 467 p., avec gravures et cartes.

Bien qu'il fasse partie d'une collection intitulée « Heroes of the Nations », l'ouvrage de M. White n'est pas une biographie à proprement parler ; ce n'est ni une biographie psychologique à la manière de Sainte-Beuve, ni une biographie moraliste et pittoresque à la façon de Plutarque. La physionomie de Lee ne se dégage point, nette et vivante, des pages que nous venons de lire, et l'auteur a écrit moins la vie d'un homme que la relation des événements politiques et militaires auxquels cet homme a été mêlé plus ou moins directement. Aussi peut-on négliger les premiers chapitres où il est question de la famille, de l'enfance et des premières armes du futur général, et aborder immédiatement le récit de la guerre de sécession. Ce récit offre pour nous

cet intérêt particulier d'être écrit au point de vue sudiste, dont nous méconnaissons trop généralement en Europe la légitimité. L'auteur montre que la question de l'esclavage n'était pas la seule cause de l'opposition entre le Nord et le Sud, que le tarif douanier et l'admission dans l'Union à titre d'États de plusieurs territoires de l'ouest y étaient pour quelque chose ; que les idées sécessionistes n'étaient pas l'apanage exclusif des États du Sud ; car divers États du Nord avaient, dès avant 1860, menacé de se séparer ; qu'en ce qui concerne l'esclavage même, le Nord avait encouru de graves responsabilités, car c'était lui qui se chargeait de la traite des nègres, lui qui avait repoussé, lors de la discussion de la constitution fédérale, la demande formulée par les Virginiens d'interdire la traite ; qu'enfin les hommes du Sud n'auraient pas été hostiles à l'abolition de l'esclavage s'ils n'avaient craint qu'il ne s'en suivît un bouleversement politique et social. Mais alors l'auteur n'explique pas comment l'antagonisme a pu devenir si profond entre le Nord et le Sud ; il ne dit rien de la jalousie suscitée par l'aristocratie virginienne, ni de l'espèce d'opposition de races qui s'était peu à peu formée entre les deux parties de l'Union, ni du progrès des idées démocratiques et centralistes.

M. White fait voir ensuite que le programme des républicains qui portèrent Lincoln à la Présidence, n'était pas conforme à la Constitution, que leur prétention d'ôter toute existence légale à l'esclavage sur le territoire entier de l'Union était contraire à l'interprétation constitutionnelle donnée en 1857 par la cour suprême, que la théorie de l'« Original consolidation », d'après laquelle les États particuliers n'auraient eu d'indépendance et de liberté que tant qu'ils faisaient partie de l'Union, était aussi subtile qu'inexacte. Il fait ressortir que ceux des gens du Sud qui ne possédaient pas d'esclaves prirent part aussi franchement que les autres au mouvement sécessioniste, que le premier soin de la nouvelle confédération fut de supprimer les primes et les droits protecteurs aussi nuisibles aux intérêts du Sud qu'utiles à ceux du Nord, et d'interdire en principe l'importatipn des nègres.

A partir du chapitre VI, l'auteur raconte les opérations militaires d'une manière détaillée et avec une clarté qu'augmentent les nombreux croquis répandus dans le texte. Toutefois j'oserais lui reprocher, puisqu'enfin il n'est pas un général, de se renfermer trop exclusivement dans la stratégie et la tactique. C'est presque par hasard qu'on est mis au fait du nombre des armées en campagne, de la médiocrité, dans l'armée du Sud, des cartes, de l'armement, des approvisionnement en munitions et en vivres, du manque d'harmonie entre les politiciens et les généraux, de la jalousie des États confédérés les uns vis-à-vis des autres. Quant au recrutement des troupes, à leur organisation, à leur discipline, il n'y a presqu'aucun renseignement à cet égard. M. White

fait un éloge pompeux des vertus, de la piété et de la moralité des troupes du Sud, cependant la fréquence des ordres de Lee, les invitant à respecter les propriétés, fait douter que ces ordres aient toujours été exécutés.

En résumé, le livre de M. Henry A. White est intéressant et fournit un certain nombre d'informations nouvelles. C'est l'œuvre d'un homme sinon absolument impartial, du moins pondéré et ne jugeant pas à la légère. Le style est assez clair et n'est pas dénué d'élégance, mais on y relève trop souvent des traces de rhétorique creuse et déclamatoire et des vestiges de pompe biblique, qui sont d'un prédicant plus que d'un historien.

F. GRENARD.

Montaigne et ses amis, la Boétie, Charron, Mlle de Gournay, par Paul BONNEFON (nouvelle édition). Paris, Colin et Cie, 1898, 2 vol. in-12 de XV-339 et 413 p. — Prix : 7 fr.

M. Paul Bonnefon, qui s'est déjà fait connaître par un excellent livre intitulé : *Montaigne, l'homme et l'œuvre*, et par une édition des *Œuvres complètes d'Estienne de la Boétie*, vient de refondre et d'augmenter ses études antérieures, pour le plus grand profit du lecteur. Comme il le dit lui-même, il ne refait pas, après vingt autres, la critique littéraire des *Essais* : « Reconstituant, avec tous les éléments dont on dispose actuellement, la biographie du penseur, et en recherchant les évènements de sa vie, montrer quelle influence ils eurent sur lui-même et comment ils l'amenèrent à réfléchir et à écrire. »

L'arrangement de la biographie est ingénieux : « Autour de sa grande figure nous avons voulu placer d'autres médaillons, qui complètent l'ensemble et le font valoir. » « Montaigne, a dit Sainte-Beuve, se présente volontiers à nous, donnant la main à son ami Étienne de la Boétie, suivi de sa fille d'alliance, Mlle de Gournay, et accompagné de son second et disciple Charron. » Voici donc le plan de l'ouvrage : Livre Ier : Jeunesse de Montaigne (1533-71). La Famille de Montaigne ; la Jeunesse de Montaigne, Montaigne magistrat. Livre II : La Boétie (1530-65). Vie de la Boétie, la Servitude volontaire, la Boétie traducteur et poète, la Boétie et Montaigne. Livre III : Les Essais (1571-80). Montaigne chez lui, les Essais. Livre IV : Montaigne (1581-85). Montaigne en voyage, Montaigne maire de Bordeaux. Livre V : Montaigne (1585-92). Le 3e livre des *Essais*, les dernières années de Montaigne, sa mort, la publication posthume des *Essais*. Livre VI : Pierre Charron (1541-1603). Charron prédicateur et polémiste, Charron philosophe. Livre VII : Mlle de Gournay (1565-1645). Vie de Mlle de Gournay, Mlle de Gournay éditeur et polémiste.

L'érudition de M. Paul Bonnefon est très informée : non seulement il connaît à fond tout ce qui a été imprimé, mais il a fait d'importantes

recherches documentaires. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur l'attachante notice consacrée à Pierre Charron : les références aux documents des Archives et de la Bibliothèque nationale sont nombreuses, et des plaquettes rarissimes sont citées à tout instant. Jusqu'à présent, on ne connaissait que le nom de Charron ; désormais on connaîtra l'homme. Quant à Mlle de Gournay, elle ne nous apparaîtra plus comme le bas-bleu pédantesque tourné en ridicule par Ménage et Saint-Evremond : le pieux enthousiasme qui l'attachait à la mémoire de Montaigne, la dignité de sa vie, la noblesse de son caractère ont droit au respect. Son œuvre littéraire n'est point non plus à dédaigner : « Éditeur, elle a rendu des services indéniables ; critique, si ses vues manquèrent de clairvoyance, elles ne furent pourtant ni si arriérées, ni si insoutenables qu'on l'a prétendu bien souvent. »

A. S.

Mes Souvenirs, par Jacob-Nicolas Moreau, *né en 1717, mort en 1803*, collationnés, annotés et publiés par Camille Hermelin. 1re partie (1717-1774). Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8 de xl-442 p. — Prix : 7 fr. 50.

Moreau, s'il faut l'en croire, a été l'un des écrivains les plus féconds du xviiie siècle ; la liste de ses ouvrages, dressée par lui, ne comprend pas moins de cent-deux numéros. Qui les connaît aujourd'hui ? Personne. Qui connaît même leur auteur ? Et cependant Moreau est un exemple frappant de la façon dont sous cet ancien régime, qu'on prétend être un régime fermé, pouvait s'élever, à force de travail et d'honnêteté, un homme de condition modeste. Fils d'un avocat de petite ville de province, il est devenu historiographe de France, bibliothécaire de la Reine, premier conseiller de Monsieur, titulaire de nombreuses charges dont la nomenclature pompeuse s'étale à la suite de son nom. Il a été le conseiller et le confident de plusieurs ministres, mêlé à une foule d'affaires et de graves affaires. Il l'a été surtout à la lutte du gouvernement royal contre les Parlements, et tout spécialement aux réformes du chancelier Maupeou, réformes si impopulaires, dont la forme avait été brutale, mais qui contenaient cependant de très réelles améliorations. Conseiller à la Cour des aides de Provence, Moreau fut chargé, avec le futur lieutenant de police Lenoir, de déterminer sa Compagnie à accepter la succession du Parlement d'Aix. Il y réussit sans peine, la Cour des aides et le Parlement de Provence étant depuis longtemps en très mauvaise intelligence. Le président de la première, M. d'Albertas, remplaça très volontiers le président du second, M. de la Tour, et, chose remarquable, contrairement à ce qui se passa dans la capitale et dans la plupart des autres provinces, le peuple et le monde de la basoche acceptèrent sans répugnance, presque avec enthousiasme, cette révolution de Palais. Mais en revenant à Paris

le pauvre Moreau trouva à décompter : on lui en voulut d'avoir été l'exécuteur habile des décisions du gouvernement ; la plupart de ses amis, la Ctesse de Gramont, les Périgord, l'archevêque de Cambrai, frère de Choiseul — car ce fils du modeste avocat de Saint-Florentin avait les plus belles et les plus hautes relations — rompirent avec lui ; le chancelier lui-même parut lui savoir mauvais gré de son succès. L'œuvre d'ailleurs, on le sait, fut éphémère et ne devait pas survivre à son auteur, disgracié après la mort de Louis XV.

C'est sur le récit de cette mort que se termine le premier volume, récit très complet et plein de détails intéressants, sinon inédits ; le tableau des intrigues qui s'agitent autour du lit du moribond, pour ou contre l'administration des sacrements, est tristement instructif et lugubrement frappant.

L'éditeur, M. Hermelin, a eu raison de tirer de l'obscurité des *Souvenirs* où l'on pourra puiser plus d'un document et plus d'une leçon. Il les a éclairés par des extraits fort curieux du *Journal* de Moreau, et si nous avons un souhait à former, c'est que, dans le second volume qu'il prépare, il n'hésite pas à en faire de nouveaux et de plus importants encore. Pourquoi n'y joindrait-il pas aussi quelques-unes des plus jolies poésies légères de l'auteur et entre autres le *Bal des mères*, cette chanson des « mamans » dont Moreau lui-même parle avec une si évidente complaisance ? MAX. DE LA ROCHETERIE.

Correspondance inédite du général-major DE MARTANGE, **aide de camp du prince Xavier de Saxe, lieutenant-général des armées (1756-1782)**, recueillie et publiée avec introduction et notes par CHARLES BRÉARD. Paris, A. Picard et fils, 1898, in-8 de XXXII-648 p. — Prix : 8 fr.

Il n'y a aucun doute que la faveur dont jouissait naguère le XVIIIe siècle auprès des chercheurs et des érudits ne soit de nos jours fortement en baisse. Il y a, en effet, une mode dans l'érudition comme il en existe dans la forme des chapeaux, et il est de bon ton aujourd'hui de s'occuper d'autres gens que des admirateurs de Mlle de Lespinasse ou de Mme Geoffrin. *Sic transit...* Assurément, il y a bien dans cette situation un peu de lassitude. On nous a tant parlé du siècle des philosophes, eux-mêmes avaient tant causé, tellement jasé, si prodigieusement écrit, que la curiosité finissait par s'émousser, noyée qu'elle demeurait dans des révélations souvent fades et sans intérêt. Et cependant, même pour le XVIIIe siècle, il s'en faut que tout ait été dit, que tous les coins du voile aient été soulevés, qu'il n'y ait plus rien à glaner dans ce champ où certains croyent malaisé de trouver encore un épi. Le volume que publie aujourd'hui M. Charles Bréard sur Martange, ou plutôt la *Correspondance inédite du général-major de Martange*, que nous

donne aujourd'hui M. Bréard est bien la preuve de ce que nous affirmons ici. Martange est une figure assez effacée du XVIIIe siècle et jusqu'ici on savait en somme peu de choses de lui. C'est un de ces diplomates de l'école de Favier, qui aiment à prendre la diplomatie par les petits côtés, qui ne comprennent les négociations que dans les mines souterraines, qui se plaisent davantage à l'ombre, dans l'obscurité, qu'à la lumière ou au soleil. D'origine fort modeste, se demandant s'il serait prêtre, professeur ou soldat, Martange finit par estimer que l'épée lui siérait mieux que la soutane ou le petit collet et il fit la guerre, sans convictions, comme il eût professé une leçon ou dit la messe. Il s'appelait de son vrai nom Boué et était fils de l'intendant du marquis de la Salle; mais, dans la nouvelle carrière qu'il embrassait, il eut peur que le nom de Boué sonnât mal, tout au moins ne sonnât pas assez bien : il prit donc celui de Martange qui lui semblait plus aristocratique. M. Bréard nous dit, avec une certaine naïveté, qu' « on ne sait pourquoi Martange se laissait qualifier du titre de vicomte ni pour quel motif il faisait usage d'armoiries. » Le motif, nous venons de le dire, il n'y en a pas d'autre que celui-là. Il est juste d'ailleurs d'ajouter que Martange, en agissant ainsi, ne faisait que se conformer à une coutume très suivie de son temps, car, en dépit des amendes, des juges d'armes, des efforts de tous les d'Hozier, Clairambault et Chérin du royaume, les usurpations de titres avaient toujours été nombreuses en France et furent innombrables au XVIIIe siècle. On possède à cet égard une lettre très curieuse de Clairambault, généalogiste des ordres du Roi en 1748, dans laquelle il avoue que « les abus sur les usurpations de titres sont si grands et se pratiquent depuis si longtemps, qu'il seroit aujourd'hui bien difficile de les réformer. » Quant à l'adoption d'un autre nom que celui qu'on tenait de son père, il était, à cette époque, d'un usage courant et tout à fait dans les habitudes; il était parfaitement admis que chacun prît le nom qu'il lui semblait bon d'adopter : enfin les armoiries (nous ne disons pas le casque ou la couronne qui les surmonte) n'ont jamais été un signe de noblesse, et avant la Révolution, une foule de gens, bourgeois, roturiers, corps de métier, etc., etc., usaient d'armoiries sans que personne s'en offensât. Voilà donc Boué ou dorénavant M. de Martange qui choisit momentanément la carrière des armes et qui y débute à vingt-trois ans, par une lieutenance dans le régiment du maréchal de Lowendal. Réformé en qualité de capitaine à la paix de 1748, il reçoit l'autorisation de passer au service de Saxe, est nommé immédiatement major, puis colonel et enfin général de brigade. Il se marie alors, épouse, à Dresde, une femme d'esprit, puis voyant que la guerre ne lui fournit pas d'assez lucratives opérations, il cherche ailleurs un débouché à son activité. Dès les premiers temps de son arrivée en Saxe, Martange avait su se

mettre en bons termes avec le prince Xavier, le fils puîné de l'électeur de Saxe, esprit faible, médiocre, auquel l'ambition tenait lieu de génie. Notre compatriote sut prendre adroitement de l'influence sur cette nature facile à conduire, devint peu à peu le confident, le favori, le factotum du prince et en profita pour le lancer dans toute espèce d'intrigues, espérant à sa suite, sinon tirer tous les marrons du feu, du moins en recueillir quelques-uns. Il conçut même l'idée audacieuse de faire de son « patron » un roi de Pologne et il n'hésita pas, pour arriver à ce but, à provoquer l'abdication d'Auguste III. Toutes ces démarches n'aboutirent pas, tout au moins n'aboutirent qu'incomplètement, mais Martange n'était pas un homme qui se décourageât facilement. Soutenu à la cour de France par le Dauphin et surtout par la Dauphine sœur du prince Xavier, on ne le voyait terminer une négociation que pour en entamer une autre et il trouva ainsi le moyen de s'immiscer de plus ou moins loin dans tout ce qui se traita d'important à cette époque en Europe. Entre temps, il se rappelait qu'il était major général au service de Saxe et capitaine réformé au service de France et il en profitait pour prendre part à la guerre de Sept ans, n'y faisant pas trop mauvaise figure. Après avoir essuyé un premier refus à propos du grade de maréchal de camp, au titre français, qu'il demanda à cette époque au maréchal de Belle-Isle, il finit par recevoir satisfaction à cet égard et il se vit nommer, d'abord maréchal de camp en 1762, puis en 1780, lieutenant-général. Mais avant d'arriver à cette situation élevée, il éprouva de graves déboires et plus d'une désillusion. La mort du Dauphin et de la Dauphine, en lui enlevant ses deux meilleurs protecteurs, compromit irrémissiblement son influence diplomatique. Il finit même par se brouiller avec le prince Xavier et songea à se retirer du monde où il ne croyait pas avoir rencontré des satisfactions suffisantes. Mais les nécessités les plus urgentes de la vie, — car Martange était criblé de dettes et poursuivi par d'impitoyables créanciers, — le besoin d'assurer la subsistance des siens le forcèrent encore à des démarches singulières.

Comment se termina cette existence archimouvementée, M. Bréard ne nous le dit pas et nous regrettons infiniment qu'il n'ait pas poussé plus loin ses investigations. A partir de 1783, on n'a pour ainsi dire plus aucun renseignement sur Martange : on croit qu'il émigra en 1790, on sait qu'il combattit en 1792 à l'armée des Princes et qu'il mourut à Londres en 1806, mais il n'y a pas là de quoi satisfaire notre curiosité. La correspondance de Martange, qui embrasse une période de vingt-six ans, n'est donc que la moitié de celle qu'on a le droit de lui attribuer. En admettant que cette moitié soit la plus importante, — ce qui n'est pas démontré, — il est certain qu'il n'a pas cessé d'écrire en 1783. Il y aurait donc un intérêt très vif à

connaître ce qu'a pu voir, ce qu'a pu penser Martange de la période qui précède la Révolution, de la Révolution elle-même, de l'Empire. Tout nous fait croire que ses lettres sur ces trois séries de la fin de sa vie auraient un intérêt au moins égal à celui que revêt sa correspondance antérieure. Martange avait connu intimement Favier — qui lui avait même prêté de l'argent ; — il connaissait Dumouriez, qu'il appelle « le petit du Mourier » ; il était en relation avec Sainte-Foy qu'il cite à divers reprises dans sa *Correspondance*, il devait l'être avec Talon, avec Beaumetz, avec tous les agents du « Secret du Roi » ; il serait bien étonnant, bien extraordinaire qu'il n'eût pas été mêlé aux intrigues politiques qui marquèrent les premières années de la Révolution. Nous indiquons le fait à M. Bréard, qui aurait là matière à un volume dont l'apparition correspondrait au goût actuel du public, à la « mode littéraire », dont nous parlions plus haut. En attendant, nous signalons avec plaisir ce que nous appelons le tome premier de la *Correspondance de Martange* comme une intéressante publication. Mais pourquoi l'éditeur l'appelle-t-il « général-major », pourquoi surtout met-il comme en vedette cette qualification étrangère et donne-t-il ainsi à Martange, si Français par ses défauts comme par ses qualités, un faux air tudesque? Martange ne demeura au service de Saxe que peu d'années et il servit dans l'armée saxonne sans perdre sa qualité d'officier français; de plus, maréchal de camp, au titre français, du 1er avril 1762, il comptait en 1806, date de sa mort, quarante-quatre ans de grade dans les cadres de « notre » état-major général. Il a vraiment bien le droit de passer pour un général français.

ARTHUR DE GANNIERS.

Jean-Louis Gouttes, évêque constitutionnel du département de Saône-et-Loire et le Culte catholique à Autun pendant la Révolution, par A. DE CHARMASSE. Autun, Dejussieu, 1898, in-8 de 470 p., avec 2 portraits.

Gouttes est un des trois prélats constitutionnels qui ont péri victimes de la Terreur. C'était un prêtre disciple de Turgot, plus curieux de questions sociales que de théologie. Élu par la sénéchaussée de Béziers aux États généraux, il devint président de l'Assemblée nationale, et, lors de la mise en vigueur de la Constitution civile du clergé, il fut appelé à succéder à Talleyrand sur le siège d'Autun, devenu celui de Saône-et-Loire. Là, comme tous ses collègues, il vit l'Église constitutionnelle dépérir rapidement entre ses mains, et lui-même finit par comparaître devant le tribunal révolutionnaire comme un demeurant de « la cause du despote. » Si son attitude devant ses juges n'eut rien d'héroïque, on peut du moins croire qu'il est mort réconcilié avec l'Église (p. 288-289).

Comme prêtre, son existence est à peu près inconnue ; comme

député, son action fut secondaire ; comme évêque, son rôle se résuma dans une série de capitulations inutiles. Pour pouvoir placer son nom en tête d'un livre, M. de Charmasse a dû fondre le récit de sa vie dans celui des vicissitudes de l'Église catholique à Autun, de 1790 à 1802 ; et, au milieu de ses recherches, un autre personnage s'est imposé à son attention, dont la figure domine et efface celle de Gouttes. Il s'agit de Victor de Lanneau, un pédagogue de talent qui, plus tard, devait reconstituer, sous forme laïque, l'ancien collège de Sainte-Barbe.

C'était un ci-devant théatin et principal du collège de Tulle, transformé en vicaire épiscopal, qui redevint citoyen jusqu'au mariage inclusivement et exerça les fonctions de maire d'Autun et de procureur-syndic du district. Les frères Quicherat, l'un dans une notice biographique, l'autre au troisième volume de son *Histoire de Sainte-Barbe*, ont dit ce qu'il avait fait pour l'enseignement à Paris, de 1800 à 1830. L'histoire de sa jeunesse est ici racontée avec détails et lui fait infiniment moins d'honneur. On voit qu'il se préoccupait déjà de l'éducation de la jeunesse et il est telle de ses théories, exposées publiquement, qui devance d'un siècle celle qu'on essaye de nos jours d'appliquer au fameux orphelinat de Cempuis (p. 244). Ailleurs, il dénonce comme coupables d'« immoralité » des religieuses, parce qu'elles enseignent une « doctrine contraire aux fonctions du culte national » (p. 133).

Page 100, M. de Charmasse mentionne l'établissement à Autun, à la faveur des troubles, d'une colonie juive, venue de la France allemande, « comme la lointaine avant-garde d'une invasion future. » Un peu plus loin (p. 168), il publie *in extenso* la curieuse lettre d'un fédéré d'Autun sur les événements du 10 août 1792. Oserai-je signaler dans ce livre, si bien étudié, une petite erreur laissée dans une note de la page 41 ? M. Franchet de Rans, évêque auxiliaire de Besançon sous le titre de Rhosy avant 1789, doyen du chapitre après 1802, n'a jamais été archevêque de cette ville. L. P.

Mémoires du comte de Moré (1758-1837), publiés pour la Société d'histoire contemporaine par Geoffroy de Grandmaison et le comte de Pontgibaud. Paris, Alphonse Picard et fils, 1898, in-8 de 343 p. avec 5 héliogravures. — Prix : 8 fr.

Ces Mémoires avaient déjà paru en 1827 chez Victor Thiercelin, rue du Coq-Saint-Honoré. Ils avaient même eu la bonne fortune d'être imprimés chez Honoré de Balzac, du temps où l'auteur de *la Comédie humaine* « faisait gémir les presses non plus comme auteur mais comme imprimeur. » Toutefois le livre ne paraît pas avoir dépassé, à cette époque, le cercle de la famille et des intimes. Les Souvenirs du comte de Moré n'étaient pas faits d'ailleurs pour solliciter l'attention

du grand public, ni même celle des historiens curieux. Il ne sont que le résumé d'une vie assez plaisante, pleine de rencontres intéressantes, mais dépourvue d'attrait historique. Il est sans doute agréable d'apprendre que M. de Moré fut un très médiocre élève de l'Oratoire, qu'il débuta mal dans le monde, qu'il fut prestement enfermé par ordre de son père au château de « Pierre-en-Cize », dont il y a même une belle héliogravure dans le texte, et qu'il s'en échappa par un trou comme le légendaire Latude. Jusqu'ici, cependant, rien qui ait pu justifier le choix de la Société d'histoire contemporaine. Mais le comte s'embarqua ensuite pour l'Amérique, où il rejoignit La Fayette, afin de combattre lui aussi pour les insurgés. Malheureusement, ses campagnes furent courtes et sans danger. Il ne fut guère chargé que de ravitailler l'armée, d'escorter des barriques, des bestiaux (p. 82, 85), d'être le « restaurateur » de la marine et de la troupe. Çà et là seulement quelques détails typiques, page 83 sur l'allure bouffonne de la milice américaine, épiciers et tailleurs à cheval, p. 86 sur la correspondance insolente de Beaumarchais et 99 sur une rencontre avec Paul Joncs. Le comte de Moré revint à Paris pour assister aux préliminaires de la Révolution. Il émigra, fit partie de l'armée de Condé, et se ruina. Tout cela n'a rien de surprenant. Rien de nouveau, rien de saillant dans cette partie de ses souvenirs, à part quelques renseignements sur les salons de Paris en 1789, sur celui de la duchesse de Douville, rue de Seine, où fréquentait Alexandre de Beauharnais « un très joli danseur » et le bel Hérault de Séchelle.

Heureusement pour M. de Moré, les treize républiques lui annonçaient qu'elles étaient décidées à payer tout l'arriéré de la solde des officiers qui avaient jadis combattu pour elles. Heureusement pour nous aussi, il se rendit une troisième fois en Amérique vers 1793 (il est impossible de trouver une chronologie exacte dans ces Mémoires), et il revit Philadelphie, New York et la curieuse société d'émigrés qui s'y étaient rencontrés; Moreau de Saint-Méry (p. 148), ex-président des électeurs de Paris en 1789, le vicomte de Noailles, de la Rochefoucauld-Liancourt, Volney (149) et Talleyrand-Périgord, qui se promenait à Philadelphie avec une femme de couleur (155).

Les Mémoires de M. de Moré s'arrêtaient primitivement en 1814. La Société d'histoire contemporaine les a complétés en publiant à leur suite quarante-deux lettres écrites de 1814 à 1832. Le comte les adressait de Paris à son frère le comte de Pontgibaud, un émigré qui s'était installé à Trieste comme négociant et y avait fondé, sous le nom de Labrosse, une puissante maison, ou bien encore à son neveu. Quoique ces lettres aient surtout un intérêt de famille, il nous plaît d'y rencontrer des détails sur la transformation de Paris, l'augmentation des loyers et des vivres (p. 261), le séjour de l'ex-dey d'Alger à Paris (297), ses séances

à l'Opéra où il avait « l'air d'un vieux singe » (299) et la stupeur que causa le choléra (303). Le style est quelque peu prétentieux, mais plus souvent attachant par l'esprit ou la colère sincère qui anime l'auteur contre les royalistes constitutionnels. Les appendices, les notes qui accompagnent le texte sont aussi nettement rédigés que dans les autres publications de la Société d'histoire contemporaine.

BERNARD.

Le Marquis de Blosseville. *Souvenirs*, par LOUIS PASSY, membre de l'Institut, député de l'Eure. Évreux, impr. Hérissey, 1898, in-8 de II-460 p.

M. Louis Passy a été chargé par la Société libre de l'Eure de rendre hommage à la mémoire du marquis de Blosseville, président de la Société, mort à l'âge de quatre-vingt-sept ans. « Il s'est trouvé, dit-il, dans une lettre aux membres de la Société placée en tête du volume, qu'en suivant Blosseville à travers les évolutions de la politique et la lutte des partis, à travers les transformations du Conseil général et les actes de la Société libre de l'Eure, j'ai écrit l'histoire politique de notre département, depuis 1848 jusqu'en 1880. »

Ce n'est donc pas seulement la biographie de l'homme distingué dont on cite cette belle parole : « Rien n'est plus noble que d'être de sa race sans cesser d'être de son temps, » que nous offre M. Louis Passy. Le marquis de Blosseville fut activement mêlé à la politique. Attaché, tout d'abord, à l'une des missions diplomatiques qui suivirent en Espagne l'expédition française de 1823; conseiller de préfecture dans le département de Seine-et-Oise en juin 1827, poste qu'il occupa jusqu'en 1832 ; rédacteur de feuilles royalistes, et, en avril 1838, investi de la direction de la *Quotidienne*, ses correspondances, ses notes, les lettres de ses amis personnels ou politiques fournissent d'intéressants renseignements, soit sur la campagne du duc d'Angoulême, soit sur la révolution de 1830, soit sur la situation de la presse royaliste durant les dix dernières années du gouvernement de Juillet. L'auteur a su tirer un très habile parti des matériaux dont il disposait ; son livre est écrit d'une plume habile et dans un remarquable esprit d'impartialité. Le député n'oublie pas qu'il est sorti de l'École des chartes ; l'homme se révèle dans ces lignes, que nous aimons à citer en terminant ce court aperçu : « Quand des hauteurs de Saint-Cloud, à la nuit tombante du mardi 23 mai, Paris m'apparut dans un océan de feu et que mes regards et mon cœur, plongeant dans les ténèbres pour chercher mes parents, mes amis, la Bibliothèque, les Archives, les lieux où j'avais passé ma laborieuse jeunesse, l'horreur me saisit, et je me jurai à moi-même de ne plus considérer la vie politique comme une carrière où l'homme de parti poursuit des rêves d'ambition, mais comme un devoir patriotique. Je vouai tout mon courage à la défense

des intérêts conservateurs et je me consacrai d'avance à toutes les résolutions qui pouvaient fortifier l'ordre public et le gouvernement pour rétablir la paix et défendre la société. » G. DE B.

Morès, sa vie, sa mort, par CH. DONOS. Paris, Francis Laur, 1899, in-18 de 284 p. — Prix : 2 fr. 50.

S'il faut en croire une légende rapportée par M. Ch. Donos, les Manca de Vallombrosa remonteraient à la plus lointaine antiquité et compteraient parmi leurs ancêtres Mucius Scævola. En réalité, le premier ascendant authentique de cette noble famille suivit Pierre d'Aragon en Sardaigne au début du XIVe siècle et reçut en récompense de ses services des terres féodales dans cette île.

Fils du duc de Vallombrosa et de la duchesse, née des Cars, Antoine de Morès naquit en 1858, suivit les cours du collège de la Seyne, du collège des jésuites de Poitiers, de la rue des Postes, et entra à Saint-Cyr en 1876. M. Ch. Donos commet de légères erreurs de détail au sujet des incidents qui marquèrent le passage à l'Ecole spéciale militaire de la promotion de Plewna. C'est seulement après sa sortie de Saumur que le caractère énergique, aventureux, ardent de Morès se manifesta et s'accentua. Ses tentatives agricoles aux États-Unis, ses voyages aux Indes et au Tonkin, ses campagnes politiques contre Constans, contre les Panamistes et la Juiverie; ses chants de guerre contre l'Anglais, notre éternel ennemi ; son suprême effort pour servir son pays en ouvrant à la colonisation française la route de Gabès au Niger... tout cela est retracé d'une plume alerte, par un homme de cœur. Quelques défauts secondaires et deux qualités maîtresses, le courage et l'amour de la France, ont caractérisé la trop courte existence de Morès. Les patriotes garderont pieusement sa mémoire et s'inspireront de ses actes. Sachons gré à M. Ch. Donos d'en avoir chaleureusement condensé le récit dans ce petit livre qui contient une très ressemblante photogravure de la victime des Touareg et une reproduction de la statue de M. Marquet de Vasselot. ROGER LAMBELIN.

Autobiography and political correspondence of Augustus Henry, third duke of Grafton, by W. R. ANSON. London, Murray, 1898, in-8 de XLI-417 p.

Le duc de Grafton a été intimement mêlé aux moindres évènements de l'histoire intérieure de l'Angleterre, de 1765 à 1783, et son récit autobiographique, écrit avec une bonne foi et une générosité trop rares chez un pur politicien, nous reproduit fidèlement les discussions intestines du parti whig, qui ont permis, comme l'a remarqué Horace Walpole dans son Histoire de George III (t. II, p. 270), à l'autorité royale de

s'accroître aux dépens de l'indépendance parlementaire, et qui ont abouti à la coalition libérale de 1783. Grafton n'a joué qu'un rôle de second plan, et il n'a pas eu l'extraordinaire bonne fortune de Newcastle, qui, avec des talents médiocres, fut, pendant cinquante ans, prophète en son pays. Parmi les nombreux correspondants du duc, figure le premier Pitt, dont quelques billets étaient restés inédits, malgré la publication de la volumineuse *Chatham correspondence*. Ces variations de la bascule ministérielle n'ont plus grand intérêt pour le lecteur français, et nous remarquerons seulement que l'on ne rencontre point encore à cette époque la conception du *Prime Minister*, elle ne date guère que du second Pitt. Nous relèverons d'intéressants détails sur les grèves qui troublèrent Londres en 1768, et parmi les incidents des relations franco-anglaises : 1° les affaires de Corse (p. 203-208) ; 2° le manque de courtoisie d'une de nos frégates, en 1769 (p. 242-244) ; 3° les affaires d'Amérique (p. 285-6, 298-9, 304-5, 318-21, 340-1, 345-353). Il faut féliciter l'éditeur, sir W. Anson, du soin qu'il apporte à identifier les personnages et à renvoyer aux nombreux Mémoires et recueils de correspondance contemporaine.

Nous rapprocherons du précédent travail celui de miss Mary Bateson sur le duc de Newcastle, que nous avons cité plus haut. *A narrative of the changes in the ministry, 1765-1766, told by the duke of Newcastle in a series of letters to John White, M. P.* (publiée pour la *Royal Historical Society* (London, Longmans, in-8 de XIV-174 p.). C'est également un ouvrage bien annoté ; il est pourvu d'un index, comme celui de M. Anson.

A. S.

BULLETIN

Del Orden económico, por el marqués DE VALLE-AMENO. Zaragoza, tip. de Mariano Salas, in-8 de 126 p.

Ce livre est bien un traité philosophique d'économie politique, dans lequel l'auteur a voulu poser les bases fondamentales de la question sociale, si brûlante de nos jours. Disons tout de suite que le marquis de Valle-Ameno est un catholique tout court et un disciple de saint Thomas d'Aquin, sur l'autorité duquel il s'appuie aussi souvent qu'il en a l'occasion. C'est dire dans quel sens est conçu l'ouvrage et dans quel esprit il est rédigé. Chaque point est traité avec une rigueur scolastique, sans aucune de ces fleurs de rhétorique ou de ces ornements plus ou moins pompeux dont aime ordinairement à s'affubler la phrase espagnole. Nous n'avons donc qu'à faire l'éloge du fond et de la forme. La brochure qui nous occupe n'étant que le prélude d'un ouvrage plus étendu et plus détaillé, nous attendrons que l'auteur ait révélé sa pensée tout entière et exposé l'ensemble de sa doctrine, pour l'analyser et dire ce que nous en pensons.

G. BERNARD.

Leçons sur la théorie des fonctions, par E. Borel. Paris, Gauthier-Villars, 1898, gr. in-8 de VIII-136 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre n'est évidemment pas un traité complet sur la théorie des fonctions, ce n'est pas non plus l'exposé des premières notions qui sont devenues classiques. M. Borel a poursuivi un but d'une utilité toute particulière : exposer d'une manière élémentaire des recherches récentes sur des matières dont l'importance croît journellement. Le titre de l'ouvrage aurait pu être : Théorie des ensembles. L'auteur l'expose dans les trois premiers chapitres, mais limitée aux parties qui ont actuellement donné lieu à des applications. Celles-ci forment les trois derniers chapitres ; après avoir rappelé sur quels principes est fondée la définition du prolongement analytique, M. Borel étudie la convergence de certaines séries réelles et termine par un intéressant chapitre sur les fonctions d'une variable complexe. Enfin trois notes sont consacrées à la notion des puissances, à la croissance des fonctions et des nombres de deuxième classe, et à la notion de fonction en général. C.

Le Traité du quadrant de Maître Robert Anglès, publié par P. Tannery. Tiré des *Notices et extraits des manuscrits*. Paris, Klincksieck, 1897, in-4 de 80 p.

Cette publication donne le texte latin et une ancienne traduction grecque du traité du quadrant. Ce traité a été assez répandu si l'on en juge par le nombre de manuscrits existants. Après avoir fait de ceux-ci une étude critique approfondie, avec la méthode sévère qui caractérise ses travaux, M. P. Tannery conclut à l'existence, pour auteur, de Maître Robert Anglès. Ce traité aurait été écrit à Montpellier, mais la nationalité même de l'auteur n'a pu être précisée. Une date, 1271, fixe le moment de l'existence de Robert Anglès qui ne doit pas être un mathématicien, mais dont les qualités de clarté dans son exposition ont rendu le Traité célèbre.

Nous ne nous étendrons pas sur la description et sur l'usage du quadrant. Cet instrument, avec l'aide de tables, permettait le calcul des angles utiles en géométrie et en astronomie, ainsi que la détermination de l'heure en un lieu donné. Le texte latin, adopté par M. Tannery, est d'une précision rare dans ses descriptions ; nous regrettons d'être incapable de parler de la traduction grecque qui l'accompagne. C.

Sur les progrès de la théorie des invariants projectifs, par W. Fr. Meyer. Trad. et annoté par Fehr. Paris, Gauthier-Villars, 1897, gr. in-8 de X-126 p. — Prix : 4 fr.

La théorie des formes prend chaque jour un développement et une importance plus grande. Les substitutions linéaires qu'on leur fait subir ont introduit la théorie des invariants. Le livre de M. W. Meyer a pour but de nous donner un aperçu synthétique d'abord de l'histoire, puis de l'enchaînement des idées et des résultats principaux de cette théorie. Ce livre ne serait pas suffisant pour étudier les invariants ; mais il est absolument indispensable à tous ceux qui veulent se livrer à cette étude, car, en dehors de la vue d'ensemble qu'il donne, il contient une bibliographie immense, pour ne pas dire complète, des travaux qui ont été faits sur ce sujet.

Nous souhaitons, avec M. M. d'Ocagne, qui a donné une élégante préface pour ce livre, que pareil travail soit fait dans d'autres branches de la science. C.

Précis élémentaire de la théorie des fonctions elliptiques, par L. Lévy. Paris, Gauthier-Villars, 1898, gr. in-8 de XII-238 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'ouvrage de M. Lévy est essentiellement pratique : il s'adresse avant tout aux ingénieurs ; les connaissances de mathématiques que ceux-ci ont acquises dans les écoles spéciales sont largement suffisantes pour qu'ils puissent s'assimiler les théories, réduites au minimum, que l'auteur donne.

Partant des séries thêta, M. Lévy définit les fonctions de Weierstrass, puis les fonctions elliptiques. Le chapitre, si important, de l'intégration par les fonctions elliptiques est présenté d'une manière particulièrement simple. Pour le calcul pratique, nous trouvons deux méthodes, le calcul par les tables et l'emploi des series. Ce volume contient des tables numériques ; c'est, croyons-nous, le seul volume élémentaire qui en renferme.

Quelques applications à la mécanique, à la géométrie et à l'algèbre montrent que les fonctions elliptiques rendent partout les plus réels services. Un grand nombre d'exercices sont proposés, ce qui est toujours précieux, si l'on veut se familiariser avec des notions nouvelles, et c'est indispensable pour bien manier les fonctions elliptiques. C.

Œuvres complètes de J. Michelet. Paris, Flammarion, s. d., 3 vol. in-8. *La Montagne. L'Insecte*, 535 p. — *L'Amour. La Femme*, 723 p. — *Le Peuple. Nos Fils*, 600 p. — Prix : 7 fr. 50 le volume.

La Montagne et *l'Insecte* appartiennent à la série des œuvres de Michelet que l'on peut admirer sans réserve et dont le charme, emprunté à l'éternelle jeunesse de la nature, ne vieillira point. Ce n'est pas un savant qui a écrit *la Montagne*, c'est un poète épris de l'air et de la lumière qui chante les splendeurs des massifs alpestres, si harmonieusement agencés, les Pyrénées, « filles du feu », la limpidité et la transparence des lacs, les grâces douces et molles des prairies. Si la majesté de ce spectacle repose l'historien de la vue de l'homme, elle ne lui fait pas oublier ses grandeurs et ses misères et il sait à propos en évoquer le souvenir. En touchant la terre, Michelet retrouve des forces dont la sauvage histoire de l'humanité semblait avoir tari la source et il convie ses lecteurs à chercher comme lui dans la contemplation de la nature des motifs d'espérance et comme le point de départ d'une vie régénérée.

Les insectes, et en particulier les fourmis et les abeilles, inspirent aussi heureusement Michelet. En nous décrivant leur mission, leur vie laborieuse, leur art achevé, il atteint ce que, dans sa sympathie attendrie, il appelle leur âme et il les propose à notre imitation. A force de voir les insectes, de les admirer, de vivre avec eux, il est devenu leur ami et ils lui ont révélé le secret de leur existence.

Avec *l'Amour* et *la Femme* nous ne sortons point du domaine de la poésie et là encore, les tableaux charmants esquissés d'une touche légère se rencontrent presque à chaque page. Malheureusement tout n'est point poésie : comme Lucrèce, Michelet veut nous enseigner le chemin de la vie. Il raisonne trop et il tombe alors dans le bizarre, égarant ceux qui seraient tentés de suivre ses pas. Et comment prétendrait-il marquer le but sacré du mariage, et montrer l'amour conjugal dans son pur éclat, abandonné qu'il est aux seules forces de sa raison, entraîné par les seuls mouvements de sa sensibilité, privé enfin de cette clarté d'en haut sans laquelle l'homme ne parvient pas à déchiffrer l'énigme de son existence ? Mais comme on re-

lit avec plaisir les vers du poète épicurien sans songer à lui reprocher ses décevantes doctrines, ainsi l'esprit se délasse aux brillantes peintures de Michelet et le poète nous dérobe le philosophe.

Enfant du peuple, Michelet, en retraçant dans *le Peuple* les servitudes, les aspirations, les haines de chaque classe de la société, a réussi surtout à faire connaître et aimer le milieu où il a passé ses premières années. En présence des misères qui sont réservées à tout homme ici bas, il adresse un éloquent appel aux sentiments généreux pour que les malentendus disparaissent, que les barrières réputées infranchissables tombent et que de l'union de tous les frères d'une même famille naisse la grandeur du pays. A travers les pages de ce livre, aux couleurs plutôt sombres, on sent circuler largement un amour profond de la France, qui réconforte et fait oublier ce que certaines peintures peuvent avoir de faux.

Dans *Nos Fils*, Michelet recherche le genre d'éducation qui peut former des générations vraiment viriles, ayant fortement imprimés au cœur le sentiment du devoir et l'amour de la patrie. En rappelant la manière dont au moyen âge on comprit l'éducation, il s'abandonne à ses préjugés contre l'Église et la religion, et la passion égare le jugement de l'historien. D'ailleurs lorsqu'il passe aux âges suivants, il ne se montre pas plus équitable et trop souvent encore son imagination lui sert de guide. Là cependant, comme dans l'œuvre entière de l'auteur, apparaissent en maint endroit les observations justes, les tableaux charmants, l'émotion sincère en présence de ce qui est beau et grand. ALBERT ISNARD.

Essai sur l'Espagne : *mœurs, littérature et beaux-arts, relation historique, révolutions et guerres civiles*, par GERMAIN DARD. 2e édition, revue, corrigée et augmentée. Chalon-sur-Saône, imp. Marceau, 1898, in-8 de 389 p., avec 7 planches en phototypie. — Prix : 7 fr.

Nous avons eu l'occasion de parler déjà de cet ouvrage, lors de sa première apparition (*Polybiblion*, tome LXXXII, p 338-340) et nous avons relevé certaines erreurs que l'auteur s'est empressé de corriger dans cette seconde édition, sauf son appréciation injuste sur Philippe II et l'Inquisition. Quelles que soient les autorités sur lesquelles l'auteur a cru pouvoir s'appuyer, il n'en manque certes pas de meilleures et de plus « autorisées », où M. Germain Dard aurait pu s'éclairer d'une façon plus impartiale, sur les points historiques que la calomnie a trop obscurcis. Il est certaines choses qui gagnent à être vues de près et qui, de loin, perdent leur cachet véritable. Outre les sources que nous avons indiquées à l'auteur de l'*Essai sur l'Espagne*, nous lui signalerons encore la superbe *Oraison funèbre* du roi Philippe II, prononcée à l'Escurial, dans le courant de l'année dernière (*Polybiblion*, t. LXXXV, p. 90). Les XVIe et XVIIe siècles, qui sont l'âge d'or de ce malheureux pays espagnol, méritaient d'être mieux connus, pour être plus justement appréciés. G. BERNARD.

Histoire contemporaine, de 1789 à nos jours, par PIOLET et BERNARD. *Classe de philosophie*. Lyon, E. Vitte ; Paris, Croville-Morant, Vic et Amat, 1897, in-16 cartonné, de IX-720 p. — Prix : 6 fr.

Le présent volume, par le soin que les auteurs ont apporté à sa composition, réunit toutes les qualités d'un bon manuel classique et répond fort bien aux exigences de l'enseignement. Chaque question du programme a reçu un développement convenable, où une part est laissée à l'explication des faits et à leurs conséquences. Ne perdant point de vue que le cours de

philosophie constitue une des parties les plus importantes de l'examen de Saint-Cyr, les auteurs se sont attachés à donner des détails suffisants sur l'histoire militaire, pour que leur volume puisse servir utilement à la préparation à cette école, rappelant la constitution de nos armées à tous les différents régimes, traçant les péripéties des grandes batailles de la Révolution, de l'Empire et de l'époque contemporaine, qu'ils accompagnent toujours de bons croquis. Dans cet ordre d'idées, on peut regretter que les notices biographiques des hommes de guerre les plus célèbres, données en note, soient aussi brèves et au lieu d'embrasser leur carrière tout entière, fournissent seulement quelques dates et quelques courtes mentions relatives à leurs débuts. Il est une lacune, qui me semble beaucoup plus regrettable, et que ne devrait pas présenter un cours aussi bien compris et aussi développé : c'est la rareté et la brièveté des pages consacrées par les auteurs aux beaux-arts. Pour la peinture, il n'y a guère qu'une énumération de noms et d'œuvres, les peintres étrangers étant d'ailleurs absolument négligés. La sculpture et l'architecture sont traitées en cinq lignes ; la musique n'a obtenu qu'une petite page. C'est évidemment trop peu, d'autant plus que dans l'enseignement secondaire, les questions d'art sont du domaine du seul professeur d'histoire.

L'orthographe des noms propres, quoique plus exacte qu'elle ne l'est généralement dans les manuels de ce genre, présente quelques erreurs : Babeuf, Alvinczy, sont écrits Babœuf (p. 128), Alvintzy (p. 137) et l'on trouve les formes Rastadt (p. 147), Donawerth, Dusseldorf, Wurtzbourg (p. 131), Brunn, Dürrenstein (p. 210), Lubeck, Awerstaedt (p. 220) pour Rastatt, Donauwerth, Düsseldorf, Würzburg, Brünn, Dürnstein, Lübeck, Auerstädt. Disons en terminant, que l'ouvrage de MM. Piolet et Bernard se recommande par un amour sincère de la vérité, et par la respectueuse sympathie avec laquelle sont étudiées les questions relatives à l'histoire de l'Église.

A. Isnard.

Le Clergé séculier français au XIXe siècle, par l'abbé Garilhe. Paris, Savaète, s. d., in-8 de 92 p. — Prix : 3 fr.

La brochure de M. l'abbé Garilhe arrive très à propos au moment où la lutte paraît devoir recommencer entre le monopole universitaire et l'enseignement libre. Placée exclusivement sur le terrain de l'instruction, la discussion est conduite avec une grande réserve, bien qu'il soit facile de voir que, d'après l'auteur, il y a encore de grandes lacunes dans la formation scientifique et littéraire que donnent les établissements religieux. Cette démonstration est faite pour la période qui embrasse les trois premiers quarts du siècle Les programmes insuffisants, les professeurs désignés au hasard, et remplacés, dès qu'ils commencent à savoir leur métier, par de plus inexpérimentés, le baccalauréat interdit, sous peine d'exclusion, dans certains diocèses, le clergé formé par ces méthodes arrivant au contact des fidèles dans des conditions d'insuffisance intellectuelle que ne compense pas sa préparation purement sacerdotale. Quelques hommes éminents, comme Dupanloup, essaient de réagir et n'arrivent qu'à être suspects à la coalition des médiocrités. Dans l'enseignement supérieur, nous voyons avorter pendant près d'un demi-siècle les plans qui aboutiront à la création de l'École des Carmes, et, quand cette école est fondée et dotée par l'État, il ne se trouve pas de candidats pour les bourses mises à la disposition des évêques.

Quant à la Faculté de théologie de la Sorbonne, elle est traitée en enne-

mie, denoncee avec passion à la réprobation générale, comme un foyer impur de liberalisme et de gallicanisme ; c'est pourtant la Sorbonne qui devait donner à l'Église de France des hommes qui lui ont fait quelque honneur : Lavigerie, Meignan, Bourret, Perraud, Cœur, Plantier, Darboy, Freppel, Hugonin, Latty, Bautain, Perreyve, et bien d'autres. Il se trouva cependant, quand fut supprimée cette Faculté, des gens assez mal inspirés pour écrire : « Au moins, la République nous débarrasse de cette engeance ! (p. 77.) » La création des Facultés libres de théologie a-t-elle complètement comblé les lacunes que présentait la formation du clergé par les études superieures ? L'auteur ne le croit pas, et j'ai bien peur qu'il ait raison : beaucoup d'efforts ont été dépensés sans que les résultats se soient trouvés en proportion avec les sacrifices d'hommes et d'argent qu'ils ont coûtés.

Au moins peut-on dire que dans l'enseignement secondaire, nous sommes sortis de l'ornière ; le succès est venu dès que le niveau des études a remonté ; la confiance des familles est la meilleure des pierres de touche.

La brochure, très documentée quant au fond, très calme quant à la forme, de M. Garilhe manque de conclusions. On voit bien ce qu'elles seraient et on comprend pourquoi l'auteur ne les a pas énoncées. P. PISANI.

Histoire de France, par E. DEVINAT. *Cours moyen, préparation au certificat d'études primaires.* Paris, L.-Henry May (s. d.), in-16 de 300 p., cartonné. — Prix : 1 fr. 10.

Les ouvrages classiques, destinés à l'enseignement secondaire ou à l'enseignement primaire, semblent généralement coulés dans un même moule. L'*Histoire de France*, de M. E. Devinat, sort du moule réservé aux manuels des écoles primaires. Il y aurait donc mauvaise grâce de ma part à reprocher à l'auteur d'avoir suivi les errements de ses devanciers. Je constaterai une fois de plus que les compositions de dix centimètres carrés que l'on rencontre à toutes les pages, quand elles ne sont pas un contre sens historique, n'expliquent rien du tout et sont toujours fort mal exécutées. Si l'on tient à instruire les enfants par l'image, que l'on donne aux instituteurs de bonnes photographies, reproduisant quelques scènes historiques interessantes d'après les tableaux de peintres connus, pour qu'ils les montrent à leurs élèves quand l'occasion s'en présente, en ayant soin de leur faire remarquer la valeur de l'œuvre artistique dont ils ont la reproduction sous les yeux. Je dirai aussi que plus l'auteur est tenu d'être bref, plus il doit s'efforcer de raconter simplement les faits et s'abstenir de les juger. C'est au maître à s'acquitter de ce soin suivant sa conscience. Ainsi étudiant l'œuvre de la Constituante, M. E. Devinat se croit obligé de dire pour chacune de ses réformes si l'assemblée « eut raison » ou si « elle eut tort » de les accomplir. C'est d'autant plus regrettable, que d'aucuns pourraient penser qu'elle eut quelquefois tort alors qu'il lui donne raison. Dans un but louable, sans doute, l'auteur s'efforce de rappeler toutes les fois qu'il le peut « la condition, les sentiments et les mouvements du peuple qui travaille et qui souffre », et quand il trouve, dans le passé, des usages, des coutumes, des lois aujourd'hui remplacés par d'autres, systématiquement, il déclare à ses jeunes lecteurs qu'il est heureux pour eux de vivre à l'époque actuelle. Cette apologie du temps présent est souvent sensible dans les lectures imprimées qui accompagnent le récit de tous les grands faits historiques. Il faut pardonner cet optimisme en pensant qu'à toute

époque les écoles primaires ont retenti de l'éloge de la constitution actuelle. Et puis n'est-il pas préférable que les enfants croient que tout est pour le mieux dans leur pays? Reconnaissons, d'ailleurs, que l'auteur témoigne d'un certain respect pour l'Église et parle toujours le langage d'un bon Français.

A. ISNARD.

Choses et gens d'Amérique, par TH. BENTZON. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 334 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout le monde connaît l'auteur de ce livre et sait qu'il possède entre autres qualités aimables celle de ne point donner la migraine à ceux qui le lisent. L'ouvrage que voici est un simple recueil d'articles dont le premier intitulé : *Le Communisme en Amérique*, est une analyse claire et superficielle de *Egality*, livre clair et superficiel d'Edward Bellamy, ce Jules Verne du socialisme. Puis l'auteur nous parle successivement de Charles Warren Stoddard, qu'il traite de « Loti américain » uniquement, je pense, pour piquer la curiosite du lecteur, de Sidney Lanier, le musicien poète, de l'Arkansas et du romancier Octave Thanet. Nous apprenons ainsi quelque chose de certains écrivains d'Outre-Atlantique que nous ignorons beaucoup trop, surtout ce Lanier, vrai poète, un peu inégal et confus, mais de très belle inspiration. Le dernier article sur *la Vie de famille en Amérique*, amusant à lire, ne sort guère des considérations courantes auxquelles nous sommes habitués sur ce sujet, et ne pénètre pas assez au vif de la question. En résumé ce livre, écrit avec une correction honorable et une facilité un peu lâche, aidera à passer le temps agréablement en villégiature, les jours de pluie.

F. GRENARD.

Mémoires (fin d'Empire), par MARIE COLOMBIER. Préface d'Armand Silvestre. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de 328 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un livre présenté par Armand Silvestre n'évoque pas l'idée d'un concours pour un prix de vertu. D'ailleurs, dans son introduction, le « préfacier » en citant Phryné et Laïs, ne laisse rien à deviner sur l'auteur. Ces pages sont de très vulgaires historiettes de galanterie sur le demi-monde du second Empire ; une liste des viveurs du temps, que l'on peut trouver dans tous les journaux, et les noms des artistes plus ou moins boulevardiers, que l'on rencontre dans toutes les petites chroniques, remplissent un cadre de pure fantaisie. Des détails graveleux accompagnent cette prose médiocre, et une calomnie infâme contre un respectable prêtre mort martyr, fait jeter avec dégoût ce spécimen d'une littérature méprisable.

G.

Zénaïde Fleuriot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance, par F. FLEURIOT-KÉRINOU. Paris, Hachette, 1897, in-16 de VIII-584 p., avec 3 portraits et une vue. — Prix : 4 fr.

Mon Dernier Livre, œuvre posthume de ZÉNAÏDE FLEURIOT. Paris, H. Oudin, 1897, in-12 de VIII-207 p., avec un portrait. — Prix : 2 fr.

M. Fleuriot-Kérinou, neveu de Zénaïde Fleuriot, s'est bien gardé, sous le titre qui précède, d'écrire une biographie régulière de sa tante. La part qui lui revient en propre dans ce livre du plus haut intérêt est limitée. Il a préféré donner au public qui a lu, lira ou relira l'œuvre moralisatrice et si attachante de Zénaïde, les lettres écrites par celle-ci à des membres de sa famille et à des amis, lesquelles reflètent admirablement son caractère et ses idées. J'imagine qu'il a fallu pas mal de temps et de démarches à M. Fleuriot-Kérinou pour réunir et classer cet ensemble qui se totalise

par près de six cents pages. Aussi combien les amis connus et inconnus de l'aimable écrivain lui sauront-ils gré de lui avoir laissé la parole! Sans doute, M. Fleuriot-Kérinou, chaque fois que la chose lui a paru nécessaire ou simplement utile, n'a pas manqué de relier entre elles certaines lettres; mais ces coutures, à peine visibles, ne nous révèlent que mieux encore Zénaïde en personne, bien vivante, doucement vibrante, courageuse ou résignée, forte et vaillante, gaie ou mélancolique, spirituelle, malicieuse, poétique ou pratique, et cela successivement ou simultanément, selon les circonstances ou l'entourage. Une haute qualité domine les autres : le dévouement. Je ne parle pas du sentiment religieux qui est profond, tant cela va de soi.

L'on peut dire que ce volume résume en quelque sorte la vie intime tout entière du sympathique auteur de tant de petits bijoux littéraires. Et là, rien de convenu ni d'affecté : l'âme est mise en pleine lumière, grâce à une correspondance dont nul détail ne saurait passer inaperçu ou indifférent. Positivement, l'on se prend à regretter qu'une si riche, une si pure, une si parfaite créature n'ait pas fondé une famille à elle, à elle qui comprenait et enseignait si bien et d'une façon si séduisante les grands devoirs de la famille. Il est vrai que les trésors de tendresse dont son cœur débordait se sont répandus sur les siens d'abord, et, par ses livres, qui sont dans les diverses acceptions du terme de « bonnes œuvres », sur une jeunesse innombrable qui ne se lassera jamais de vivre en compagnie d'un esprit éternellement jeune, infatigablement amusant et dont le but apparaît toujours moral et chrétien. En guise de conclusion, nous dirons que ceux et celles qui ont lu, même partiellement, l'œuvre de Zénaïde Fleuriot, auraient le plus grand tort de ne pas savourer ces pages délicates, fines, aimables, pleines d'esprit, qui jettent des lueurs discrètement vives sur plusieurs des romans qui ont fait leurs délices.

— Voici un ouvrage posthume de Zénaïde Fleuriot : *Mon Dernier Livre*. Ce sont encore des lettres. Echangées principalement entre une religieuse et une femme du monde vivant de la façon la plus chrétienne, ces lettres, pour certains myopes, paraîtront le simple fruit d'une imagination réfléchie ; mais ceux qui savent lire entre les lignes y retrouveront encore Zénaïde sous les traits de Béatrix, la correspondante de sœur Emmanuel. A propos de ce volume, l'auteur écrivait un jour à la princesse de Sayn Wittgenstein : « Je rêve sans cesse d'un livre qui sera un tout, pensé à loisir, écrit de même, revu, corrigé, complété avant de naître. Je veux mettre dans ce travail non seulement mon esprit, mon cœur, mais mon âme. C'est pourquoi il m'a semblé mieux de ne pas le livrer au public de mon vivant ; et le cahier s'est enseveli dans mes tiroirs. » Heureusement, ledit cahier a vu le jour grâce à M. Fleuriot-Kérinou qui nous fait remarquer, dans sa courte préface, que ces pages, composées pour un public autre que celui auquel s'adressent habituellement les ouvrages de Zénaïde, ont eu pour objectif « de relever les cœurs abattus par l'épreuve, en leur faisant comprendre, aux lumières de la foi, le prix de la douleur chrétiennement acceptée, et le profit qu'une âme généreuse en peut tirer. »

Rapproché du volume précédent, celui-ci le complète à divers points de vue, mais d'une façon nébuleuse à dessein, pour ainsi dire. Toutefois, le psychologue, en allant un peu au fond des choses, croira entendre la vague plainte d'une âme résignée à qui la vie aura apporté des déceptions et qui, sauf quelques douces compensations de famille, n'aura trouvé de paix et de consolation qu'en Dieu.

E.-C. Gaudot.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. le comte DE CHAMBRUN, qui depuis plusieurs années consacrait ce qui lui restait d'activité à l'étude des questions sociales et qui dépensait si généreusement sa fortune à promouvoir des travaux sur la solution des problèmes qui agitent la société contemporaine, vient de mourir à Nice, dans sa 79e année. Joseph-Dominique-Aldebert DE PINETON, comte DE CHAMBRUN, était né le 15 novembre 1821 à Saint-Chely d'Apcher (Lozère). Tour à tour sous-préfet de Toulon (1850), puis de Saint-Étienne (1851), préfet du Jura (1851), il démissionna (1854) et laissa la carrière administrative pour se lancer dans la politique active. Député de la Lozère (1857) avec l'appui du gouvernement, il ne tarda guère à prendre rang dans l'opposition dynastique ; après la guerre, il fut encore envoyé par son département à l'Assemblée nationale, puis quitta en 1876 la Chambre pour le Sénat et abandonna définitivement, en 1879, la politique active. Sans entrer dans le détail de ses tentatives pour assurer l'amélioration des conditions sociales (par exemple l'établissement de 100,000 francs de pensions de retraite ouvrières), nous devons rappeler l'institution du Musée social, destiné à faciliter le mouvement intellectuel sur ces questions. M. le comte de Chambrun a publié : *Fragments politiques* (1871, in-8) ; — *De l'Institution d'une régence* (1874, in-8) ; — *La Foi, l'Espérance et la Charité, statues par Eug. Guillaume* (1882, gr. in-8) ; — *Le Philosophe et la Muse, dialogues sur la musique* (1884, in-8) ; — *Nos historiens, Guizot, Tocqueville, Thiers* (1888, in-8) ; — *Aelia, une étude d'esthétique* (1890, in-8) ; — *Aux montagnes d'Auvergne, mes conclusions sociologiques* (1892, in-8) ; — *Wagner, traduction, avec introduction et notes*, en collaboration avec M. S. Legis (1895, 2 vol. in-8) ; — *Le Pouvoir exécutif aux États-Unis* (Paris, 1896, in-8) ; — *Wagner à Munich, Francfort, Nice* (1897, in-8) ; — *Wagner à Carlsruhe. L'Artiste du siècle* (1898, in-8).

— Un érudit estimé pour ses savantes publications sur l'histoire du droit, M. Charles-Jean BEAUTEMPS-BEAUPRÉ, est mort le 12 février, âgé de 75 ans. Né en 1823, à Saint-Pierre de Terre-Neuve, il fit de fortes études juridiques qu'il couronna en 1847 par le doctorat en droit. Il suivit la carrière de la magistrature, fut tour à tour juge à Alençon, substitut à Avranches (1851), à Cherbourg (1853), à Troyes (1855), procureur à Mantes (1858) et à Chartres (1863), juge au tribunal civil de la Seine (1866), juge d'instruction (1872), conseiller à la cour d'appel (1884). Parmi ses assez nombreuses publications, dont plusieurs ont paru dans la *Revue historique du droit français et étranger*, nous citerons les suivantes : *De la portion de biens disponibles et de la réduction* (Paris, 1855, 2 vol. in-8) ; — *Coustumes du pays de Vermendois et ceulx d'environ, publiées d'après le ms. inédit des archives départementales de l'Aude* (1858, in-8) ; — *Notes sur un ms. du Grand Coustumier de France* (Paris, 1858, in-8) ; — *De la Nature de la transaction et des droits d'enregistrement auxquels elle peut donner ouverture* (Paris, 1863, in-8) ; — *Du Droit des propriétaires de fief d'ajouter le nom de leur fief à leur nom patronymique* (Paris, 1864, in-8) ; — *Le Livre des droiz et des commandemens de justice, publié d'après le ms inédit de la Bibliothèque de l'Arsenal* (Paris, 1865, 2 vol. in-8) ; — *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVIe siècle, textes et documents avec notes et dissertations*, 1re partie (Paris, 1877-1883, 4 vol. in-8) ; 2e partie (1890-1897, 4 vol. in-8) ; — *Les Juges ordinaires d'Anjou et du Maine* (1371-1508) (Angers, 1886, in-8).

— La baronne Élise von Hohenhausen, qui est morte le 31 janvier à Berlin, était fille d'une personne déjà connue en Allemagne comme écrivain. Née le 7 mars 1812 à Eschwege, elle épousa un fonctionnaire allemand, M. Rüdiger, mais c'est sous son nom de demoiselle qu'elle continua d'écrire les volumes qui lui ont assuré une place dans la galerie des femmes auteurs de l'Allemagne contemporaine : *Berühmte Liebespaare* (Braunschweig, 1870, in-8); — *Schöne Geister und Schöne Seelen oder Denkmale der Freundschaft berühmter Männer und Frauen* (Leipzig, 1873, in-8); — *Brevier der guten Gesellschaft und der guten Erziehung* (Leipzig, 1876, in-8); — *Berühmte Liebespaare, Neue Folge* (Leipzig, 1876-1884, 3 vol. in-8); — *Dos Roman des Lebens* (Leipzig, 1876, 2 vol. in-8); — *Romantische Biographien aus der Geschichte* (Leipzig, 1878, in-8); — *Die gute Gesellschaft und die Uebung des guten Tones, geselliger Talente und Pflichten* (Leipzig, 1882, in-8); — *Aus Goethe's Herzensleben* (Leipzig, 1884, in-8); — *Auf Flügeln des Gesanges. Dichertstimmen aus der neudeutschen Lyrik* (Oranienburg, 1886, in-8); — *Neuestes Handbuch über die Vorschriften des feinen Anstandes und der guten Sitten* (Leipzig, 1888, in-8); — *Drei Kaiserinnen. Die ersten drei Kaiserinnen des neuen deutschen Reichs* (Berlin, 1888, in-8); — *Deutsches Tondichter-Album* (Berlin, 1889, in-4); — *Neue Novellen* (Berlin, 1890, in-8); — *Wie geben wir unsere Gesellschaften? Diner und Soirée? Hochzeit? Polterabend? Ball*, etc. (Stuttgart, 1897, in-8).

— Le baron Ludwig von Ompteda est mort à Wiesbaden, le 26 janvier. Né le 18 mai 1828 à Hoya, il fit de fortes études juridiques aux Universités d'Heidelberg, de Berlin et de Gœttingue. Il fut longtemps au service du Hanovre et remplit notamment les fonctions de chargé d'affaires de ce pays à Munich puis à Stuttgart. Il était devenu en 1885 châtelain de Montabaur. Le baron von Ompteda s'est fait connaître dans le monde des lettres par les ouvrages suivants : *Die Theorie des Ertragsanschlusses von Landgütern* (Hannover, 1858, in-8); — *Praktische Anleitung zur Pfirsirzucht* (Berlin, 1879, in-8); — *Bilder aus dem Leben in England* (Breslau, 1881, in-8); — *Die Anhänger. Eine Geschichte aus der Gegenwart* (Leipzig, 1883, in-8); — *Aus England neue Bilder* (Berlin, 1882, in-8) dans *l'Allgemeiner Verein für deutsche Litteratur*; — *Alte Schulden, eine rheinische Geschichte* (Stuttgart, 1884, in-8); — *Rheinische Gärten von der Mosel bis zum Bodensee* (Berlin, 1886, in-4); — *Ein Hannoversch-englischer Offizier vor 100 Jahren. Christian Friedrich Wilhelm, Freihers von Ompteda, Oberst und Brigadier in der kgl. deutschen Legion* (Leipzig, 1892, in-8); — *Irrfuhrten und Abenteuer eines mittelstaatlichen Diplomaten. Lebens- und Kulturbild aus den Zeiten um 1806* (Leipzig, 1894, in-8).

— On annonce encore la mort de : MM. le Dr Binet de Stoutz bey, mort à 53 ans, au Caire, en février; — le Dr Joseph Bonin, mort le 24 février, à 69 ans; — Alexandre Boutroue, membre du conseil d'administration de l'Alliance française, dont nous citerons : *l'Algérie et la Tunisie à travers les âges* (1893, in-8); *Rapport sur une Mission archéologique en Portugal* (1893, in-8); *En Scandinavie* (1895, in-8); *De l'Influence italienne sur quelques icônes russes* (1897, in-8); — Émile Cicile, professeur de mathématiques au lycée de Versailles, et poète, à qui l'on doit entre autres un poème de la Nativité, écrit en collaboration avec Henri Marechal, mort en février, à Versailles; — Jules Cousin, conservateur honoraire du Musée Carnavalet, qu'il avait aidé à reconstituer, après la destruction qui en avait été faite en 1871, mort dans sa 69e année, le 21 février; — Hippolyte Corbe, docteur en droit, mort à Saint-Brieuc; — le Dr Émile Dugat-Estublier, mort à 53 ans, le 20 février, à Marseille; — Hippolyte Durand-Tahier, critique et poète, qui avait abandonné, il y a quelques années, la plume pour le

pinceau ; — l'abbé FOUDRIÉ, directeur de la *Croix de Montpellier*, mort dans cette ville en février ; — Louis GÉRARD, ancien professeur de l'Université, mort à 56 ans, le 26 février ; — le R. P. GILLOUARD, chanoine honoraire de Coutances, supérieur du noviciat de Plancoët, mort à 79 ans ; — Arthur DE GRAVILLON, sculpteur et poète, mort à 70 ans, le 16 février, à Écully (Rhône) ; — le Dr GUIFFARD, médecin en chef honoraire des hôpitaux de Cherbourg, mort à 73 ans, le 3 février ; — l'abbé GUIMIER, collaborateur de divers journaux, mort en février ; — le Dr Abel JEANDET, connu par de nombreuses publications, mort le 29 janvier ; — Georges KŒLL, professeur d'allemand au lycée Henri IV ; — Paul DE LA BIGNE-VILLENEUVE, fondateur du *Journal de Rennes*, mort à Rennes, âgé de 86 ans, le 23 février ; — J.-B. LOCQUEVILLE, mort à Boulogne-sur-Mer, le 23 février ; — Adrien LOIR, avoué honoraire, mort le 24 février ; — Honoré MAILLOT, ancien professeur, mort à 80 ans, le 10 février, à Viny-Châtillon (Seine-et-Oise) ; — Charles MONTIGNY, écrivain distingué, mort à 53 ans ; — OGÉE, rédacteur au *Courrier de la Champagne*, mort le 11 février ; — Yves QUELLIEN, professeur de l'Université, auteur de publications classiques, mort en février ; — le P. RACLÉE, mort à 73 ans, à Lannion ; — SAUDEMONT, directeur du journal *le Cantonal*, de Bapaume ; — Charles STEGMÜLLER, professeur à Saint-Dié, mort le 19 février dans cette ville ; — Eugène STUBLEIN, météorologiste distingué, mort le 10 février à Sarezils, près d'Espéraza (Aude) ; — le R. P. TEIGNY, S. J., professeur de mathématiques à Jersey, mort à 41 ans, le 22 février ; — le Dr THOMAS, mort à 73 ans, le 28 février, à Reims ; — Charles TRUINET, dit Nuitter, archiviste de l'Académie nationale de musique ; — VOULOT, conservateur du musée départemental des Vosges, mort à 70 ans, le 10 février ; — WALLON, agronome distingué, mort à 70 ans, le 29 janvier ; — Fernand XAU, fondateur et directeur du *Journal*, mort à Nice le 1er mars ; — le Fr. YVIEN, ancien directeur des Écoles chrétiennes, mort à 76 ans, le 29 janvier, à Fleury, près Meudon (Seine-et-Oise).

— A l'étranger, on annonce la mort : de MM. Martin BACHMANN, explorateur, mort à bord du *Valdivia* près de Sumatra, le 14 janvier ; — Edward C. BIGMORE, connu surtout par la *Bibliography of Printing*, qu'il a dressée en collaboration avec feu Wyman, et qui laisse aussi une traduction anglaise du *Livre* de M. H. Bouchot, mort à 61 ans, le 28 janvier ; — Rupert BOCK, professeur de mécanique à l'Université de Vienne, mort à 53 ans, le 30 janvier ; — Mrs Frederick Carroll BREWSTER, qui remplit longtemps les fonctions de juge aux États-Unis, et qui laisse, outre une vie de Disraeli, et quelques ouvrages littéraires (notamment une étude sur Molière), des travaux juridiques, tels que *A treatise on equity practice in Pensylvania* (Philadelphia, 1896, in-8), morte le 30 décembre à Charlotte, N. C. ; — le très Rév. T. S. BRIDGETT, le célèbre rédemptoriste anglais dont la *Life of John Fisher. Bishop of Rochester* (London, 1888, in-8), a été popularisée en France par une traduction (Lille, 1890, in-8), mort le 19 février ; — Irving BROWNE, juriste et littérateur, dont nous rappellerons le curieux ouvrage *Law and lawgers in literature* et la traduction anglaise des *Plaideurs* de Racine, mort le 7 février, à Buffalo, N. Y. ; — Thomas BURNSIDE, correspondant de divers journaux américains, mort en février ; — Miss Nellie CARROLL, morte à 30 ans, le 9 février, à Chicago ; — le P. Charles Paschal Telesphore CHINIQUY, qui, après avoir fondé une congrégation catholique, quitta bruyamment avec ses disciples l'Église romaine, et s'acharna dans ses écrits à la calomnier et à la combattre, mort le 16 janvier, à Montréal ; — C. C. P. CLARK, auteur de *Commonwealth reconstructed*, mort le 12 janvier,

à Oswego, N. Y ; — Jos. Coats, professeur de pathologie à l'Université de Glasgow, auteur d'un estimé *Manual of pathology* (1885, in-8), mort le 31 janvier ; — Adrien Duval, polémiste catholique, mort le 10 février, âgé de 70 ans, à Sierre-en-Valais ; — Jos. Finger, autrefois professeur de clinique à l'Institut médical de Lemberg, mort le 27 janvier, âgé de 80 ans, à Vienne ; — le célèbre historien hollandais Robert Fruin, mort à 75 ans, le 29 janvier, à Leyde ; — Georges Gemünder, musicien, auteur de *Progress in violin making*, mort le 15 janvier, à Astona, N. Y. ; — Mrs William Fearing Gill, romancière et auteur d'une biographie d'Edgar Poë, morte le 9 janvier ; — Ludwig August Hoffmann, publiciste, mort à 78 ans, à Bielefeld ; — Joseph N. Ireland, auteur d'ouvrages sur le théâtre, mort à Bridgeport, Conn. ; — Gerhard Keller, publiciste, mort à Arnhem, âgé de 70 ans ; — Ezra Otis Kendall, professeur de mathématiques à l'Université de Pensylvanie, mort le 5 janvier, à Philadelphie ; — A. A. Kunike, membre de l'Académie des sciences de Russie, connu par ses travaux de linguistique et d'histoire, mort le 30 janvier, à Saint-Pétersbourg ; — Franz Lang, géologue, mort à 78 ans, à Solothurn ; — John Liddell, musicien, mort à Dublin ; — Mrs Clara Jessup Moore, plus connue sous le pseudonyme de Clara Moreton, qui laisse des poésies et des romans, morte le 5 janvier, à Londres ; — Henry A. Nicholson, professeur de sciences naturelles à l'Université d'Aberdeen, mort le 19 janvier ; — Xavier Olin, professeur de droit à l'Université de Bruxelles, mort à 63 ans, le 30 janvier ; — Frederick Beecher Perkins, collaborateur de divers journaux et revues d'Amérique, bibliothécaire (1880-1887) de la Bibliothèque publique de San Francisco, auteur d'une bibliographie de Dickens et d'une Bibliothéconomie, mort le 3 février, à Morristown, N. J. ; — le colonel Anton de Preu, longtemps professeur de géographie militaire dans les écoles militaires d'Autriche, mort en Tyrol ; — Bartholomew Price, professeur au Pembroke College d'Oxford, mathématicien distingué, qui laisse entre autres un *Treatise on analytical mechanic* (London, 1890, in-8), mort âgé de 80 ans, le 29 décembre, à Londres ; — J. D. Pritchard, chimiste, mort à 80 ans ; — Christophe Talbot Redington, vice-chancelier de l'Université de Dublin ; — le baron de Reuter, fondateur de l'agence de ce nom à Londres, mort à 81 ans ; — Wilhelm Röseler, publiciste, mort à 51 ans, le 23 janvier, à Hambourg ; — Rutherford, professeur de physiologie à l'Université d'Édimbourg ; — le Rév. Leicester Ambrose Sawyer, traducteur de plusieurs livres bibliques, mort le 29 décembre ; — Emil Schiff, publiciste, mort le 23 janvier, âgé de 50 ans ; — Karl Schönlein, physiologue, directeur de la station zoologique allemande de Naples, mort le 29 janvier, dans cette ville ; — August Socin, professeur de chirurgie à l'Université de Bâle, mort le 22 janvier ; — Hugo Sommer, philosophe, auteur de *Individualismus oder Evolutionismus* (Berlin, 1888, in-8), mort âgé de 60 ans, le 31 janvier, à Blankenburg ; — G. A. Spottiswoode, le célèbre éditeur anglais, mort en février à Londres ; — le prof. Studsgaard, mort à Copenhague ; — Henry Clarke Warren, connu par ses travaux sur le bouddhisme, notamment par son *Buddhism in translation* (1898), mort le 6 janvier, à Cambridge, Mass. ; — le très Rév. John Williams, évêque protestant de Connecticut, qui laisse plusieurs ouvrages théologiques, notamment des *Studies in the book of Acts* (1886), mort le 7 février, à Middletown, Conn. ; — Gustav Wolfhügel, professeur d'hygiène à l'Université de Gœttingue, mort dans cette ville, âgé de 54 ans, le 31 janvier ; — John Russell Young, bibliothécaire (depuis 1897) du Congrès des États-Unis, qui laisse entre autres ouvrages le récit de son voyage avec le

général Grant : *Around the world with general Grant* (1879, 2 vol. in-8), mort le 17 janvier, âgé de 58 ans, à Washington ; — Eduardo ZAMORA Y CABALLERO, écrivain espagnol distingué, dont les pièces de théâtre ont eu un vif succès, notamment *Me conviene esta mujer*, et qui s'est aussi exercé dans un genre plus sérieux en écrivant une *Historia de España* en deux volumes et des souvenirs sur la Commune de 1871 (*Destruccion de Paris*), mort le 8 février, à Madrid ; — E. ZITTEL, mort à Carlsruhe, le 23 janvier, âgé de 68 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 4 novembre, M. Héron de Villefosse a fait deux communications sur les fragments de bronze de Coligny et sur une épitaphe trouvée à Vichy, en 1867, qu'il a comparée à une inscription récemment trouvée à Fourvières. M. Besnier a fait une communication sur les fouilles qu'il a exécutées à Lambèze (Algérie). M. Schwob a lu une note sur Guillaume Cotin et Thibault de Vitry, deux légataires de François Villon. Le 11, M. Héron de Villefosse a communiqué une note de M. Thiers relative au calendrier de Coligny ; M. Delisle a communiqué une série d'observations au sujet du martyrologe de Toulon conservé au Vatican et étudié par M. de Manteyer ainsi que sur les travaux de ce dernier sur les manuscrits de Petau ; M. P. Viollet a lu un mémoire sur les membres de la commune au moyen âge. — Le 18, M. Fabre a lu un chapitre intitulé : *Le Règne de Poppée*, tiré d'une étude sur la seconde femme de Néron ; M. Hamy a annoncé que M. le duc de Loubat a retrouvé la *Clave général de Jeroglificos Americanos*, de Don Ignacio Borunda, qu'on croyait perdue ; M. P. Viollet a présenté quelques observations sur la valeur attribuée au mot consul au moyen âge ; M. Clermont-Ganneau a commencé la lecture d'un mémoire sur deux inscriptions grecques découvertes en Palestine. — Le 25, séance publique annuelle sous la présidence de M. Longnon. M. Wallon a lu une notice sur la vie et les travaux de M. E. de Rozière ; M. Dieulafoy a lu un mémoire sur la statuaire polychrome en Espagne. — Le 30 décembre, M. Ch. Joret a fait une communication sur les histoires de Posidonius ; M. Héron de Villefosse a donné quelques détails sur un pan de mur antique découvert dans la Cité. — Le 6 janvier 1899, M. Wallon a lu une note de M. de Mely relative à la pancarte du cierge pascal de la Sainte Chapelle : M. Bréal a fait une communication sur une lamelle d'ivoire découverte à Carthage ; M. Jullian a communiqué un mémoire sur les saintes victoires de Provence. — Le 13, M. Clermont-Ganneau a communiqué, de la part du R. P. Germer-Durand, une inscription romaine découverte à Bethléem ; M. Cagnat a lu un troisième rapport de M. le lieutenant de vaisseau de Roqueteuil, sur les sondages de la baie de Carthage ; M. Müntz a lu un mémoire sur l'iconographie du Roman de la Rose ; M. Paul Tannery a fait une communication sur un cadran solaire de l'époque romaine trouvé à Carthage ; M. Ph. Berger a communiqué une inscription trilingue latine, grecque et punique, trouvée à l'Henchis-Alouim, en Tunisie ; M. Héron de Villefosse a lu une note sur les inscriptions découvertes à Henchir-el-Fras, en Tunisie. — Le 20, M. Cagnat a communiqué de la part de M. Besnier, une inscription relevée à Lambèze ; M. Heuzey a présenté la reconstitution en plâtre d'une très antique palette de scribe ; M. A. de Barthélemy a lu un mémoire sur les origines de la féodalité et des lettres d'anoblissement.

CONCOURS ET PRIX. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — Le sujet proposé pour le prix Bordin à décerner en 1901 est le suivant : « Quels ont été les sentiments des Romains et leurs principes de gouvernement à l'égard des Grecs, pendant la période républicaine, d'après les auteurs, les

inscriptions et les monuments? » — La question suivante est prorogée à 1901 : « Dresser le catalogue des peintures, des vases dont les sujets paraissent empruntés au drame grec, s'en servir pour restituer s'il y a lieu le sujet des pièces perdues. » — Le sujet proposé pour le prix ordinaire de 1901 est le suivant : « Dresser la liste alphabétique des noms qui figurent dans les chansons de gestes françaises imprimées antérieures au règne de Charles V. » La question relative aux sources des martyrologes du IXe siècle est retirée du concours.

— L'Académie royale de Belgique met au concours les sujets suivants : 1er juin 1899. — 800 fr. (français ou flamand) : 1° Sources et portée du genre satirique, tel qu'il se manifeste dans la peinture flamande au moyen âge et à l'époque de la Renaissance ; 2° Rôle de la peinture dans son association avec l'architecture et la sculpture comme élément de la décoration des édifices, influence de cette association sur le développement général des arts plastiques ; 3° Histoire artistique de la sigillographie aux Pays-Bas ; 4° Histoire des céroplastes belges au XVIe et au XVIIe siècle ; 5° Histoire des habitations du XVIe siècle dans les anciens Pays-Bas ; 6° Époque où le style de la Renaissance prit la place du style ogival dans la province de la Belgique actuelle. — Elle fixe comme sujets de concours pour 1900 (mêmes conditions) : 1° Histoire de la céramique au point de vue de l'art dans les provinces belges du XVe au XVIIIe siècle ; 2° Histoire des édifices construits grand'place de Bruxelles après le bombardement de 1695 ; 3° Peinture murale en Belgique jusqu'à l'époque de la Renaissance ; 4° Histoire de l'École de gravure à Anvers jusqu'à la fin du XVIIIe siècle ; 5° Histoire de la musique dans les provinces belges, y compris la principauté de Liège, au XVIIe et au XVIIIe siècle.

Congrès. — Le cinquième Congrès catholique espagnol s'ouvrira cette année à Burgos, le mercredi 30 août. On s'y occupera de préparer un solennel hommage de tout le peuple chrétien à Jésus-Christ notre Sauveur pour l'année 1900 et l'ouverture du XXe siècle. Les travaux seront répartis entre quatre sections : 1° Piété ; 2° Propagande pour la diffusion de l'enseignement chrétien ; 3° Études sociales ; 4° Études juridiques pour la défense du clergé. La cotisation pour les membres du congrès est de 10 pesetas.

Le Livre d'un siècle. — Le Comité français de l'Hommage solennel à Jésus-Christ rédempteur va publier, sous le titre : *Le Livre d'un siècle*, un ouvrage dont l'objet est de retracer les progrès et les conquêtes dont peut se glorifier notre siècle, de « déterminer l'aloi de ces conquêtes, la valeur de ces progrès », de montrer « comment à travers le XIXe siècle, la collaboration de l'homme s'est perpétuée dans l'histoire du monde. » Ce livre, outre une introduction par M. le vicomte Melchior de Vogüé, comprendra 33 chapitres répartis en 3 livres. Chaque chapitre est confié à un rédacteur spécial. En voici la liste : Ire partie, Mouvement politique et économique. A. Vandal, *le Legs de Napoléon* ; E. Lamy, *le Siècle des nationalités* ; H. Joly, *les Gouvernements* ; Chénon, *la Législation* ; René Pinon, *la Colonisation* ; Vicomte de Meaux, *les Peuples nouveaux* ; Général de la Girennerie, *la Guerre* ; Vicomte d'Avenel, *l'Industrie* ; Jean Brunhes, *l'Agriculture* ; Comte Albert de Mun, *la Question sociale* ; G. Goyau, *les Courants politiques des siècles et l'Attitude de l'Église romaine*. IIe partie : Mouvement intellectuel. E. Tavernier : *la Presse* ; Mgr Pechenard, *l'Éducation* ; R. P. Lapôtre, *la Critique* ; Chanoine Didiot, *la Philosophie* ; G. Humbert, *les Sciences mathématiques* ; Bernard Brunhes, *les Sciences physiques et chimiques* ; Arthus, *les Sciences de la vie* ; de Lapparent, *les Sciences de la terre* ; Paul Allard, *l'Archéologie* ; l'abbé Du-

chesne, *l'Histoire* : Brunetière, *la Littérature* ; André Pératé, *l'Architecture, la Peinture, la Sculpture* ; Camille Bellaigue, *la Musique*. IIIe partie : Mouvement religieux ; P. de la Broise, *la Religion et les religions* ; Baron Carra de Vaux, *Religions non chrétiennes* ; Chanoine Pisani, *Églises chrétiennes séparées* ; Georges Fonsegrive, *les Luttes de l'Église catholique* ; P. Feuillettin, *Expansion de l'Église catholique* ; P. Bainvel, *Évolution dogmatique dans l'Église* ; Comte d'Haussonville, *Œuvres et charité de l'Église* ; Mgr Touchet, *la Vie intime de l'Église* ; Cardinal Perraud, *Vers l'unité*. — Le prix de souscription est de cent francs à verser à M. Chobert, à l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard.

Les Correspondants de Grandidier. — Nous avons eu, à différentes reprises, l'occasion de parler des correspondants de Grandidier, ce savant abbé, mort à trente-cinq ans, en 1787, et qui, comme historien de l'Église de Strasbourg, a laissé un souvenir durable dans la république des lettres. Aujourd'hui nous devons noter les dixième et onzième fascicules de cette correspondance qui n'est pas terminée. Ce sont assurément les deux plus importants qui aient vu le jour jusqu'à présent. Relevons d'abord leurs intitulés : *Le Père Joseph Durand, gardien des capucins d'Auxonne ; 36 lettres inédites avec 23 réponses également inédites de Grandidier*, publiées par MM. A. Gasser et A.-M.-P. Ingold (Paris, A. Picard et fils ; Colmar, Huffel, in-8 de 109 p.) et *Lettres inédites de Dom Grappin, bénédictin de Besançon, à M. l'abbé Grandidier, historien de l'Église de Strasbourg, avec les réponses également inédites de Grandidier*, publiées par M. l'abbé Louvot et M. l'abbé Ingold (Paris, Picard et fils ; Besançon, P. Jacquin, in-8 de 128 p. — Ces deux recueils, au point de vue de l'histoire littéraire, ecclésiastique, bibliographique et aussi des mœurs, des usages et des coutumes des temps ayant précédé la Révolution dans les deux provinces d'Alsace et de Franche-Comté, sont des plus instructifs et des plus curieux. Le P. Dunand et Dom Grappin, tous deux Franc-Comtois très attachés à leur pays, ne tarissent pas d'éloges à l'égard de leur distingué correspondant, avec qui ils entretinrent longtemps, sans le connaître d'abord personnellement, une correspondance aussi active que sympathique. Érudits l'un et l'autre, ils ont laissé une réputation sensiblement différente. La trace du P. Dunand est loin d'être aussi apparente que celle de Dom Grappin, qui a publié un certain nombre de travaux estimés. Et si l'on en juge par leurs lettres, la forme chez le second était autrement correcte, nette et précise que chez le premier. Chez le P. Dunand, il y a de l'affeterie et de l'emphase alors que la prose de Dom Grappin dénote plus de naturel et de bon goût : celui-ci est un écrivain de race, celui-là laisse à désirer. Mais en ne voyant que le fond, il faut bien reconnaître que les deux recueils ont un intérêt égal. On peut regretter que le fascicule relatif au P. Dunand ne renferme relativement qu'un petit nombre de notes. Par contre, les notes qui, dans le texte, relient nombre de lettres, ainsi que celles placées au bas des pages du fascicule concernant Dom Grappin, donnent pleine satisfaction au lecteur. MM. Louvot et Ingold méritent sous ce rapport tous nos compliments. Aussi attendons-nous impatiemment le fascicule que prépare actuellement sur Perreciot M. l'abbé Louvot.

Gutenberg. — A la liste assez courte des ouvrages dont l'impression est attribuée à Gutenberg, M. Henri Stein ajoute un autre ouvrage inconnu jusqu'ici et qui se trouve chez un libraire de Munich, M. Ludwig Rosenthal. M. Stein établit que ce *Missale*, à l'usage probablement du diocèse de Mayence ou de celui de Strasbourg, a été imprimé avec les mêmes carac-

téres qui ont servi au *Psalterium* de 1457. Il pense même, et cette opinion s'appuie sur des raisons fort plausibles, que l'antériorité appartient au *Missale*.

PARIS. — M. Charles Sellier, l'auteur bien documenté aux sources manuscrites du *Quartier Barbette*, donne une notice complémentaire de cet ouvrage, sous le titre : *La Maison de Loys de Villiers au quartier Barbette* (extrait de la « Correspondance historique et archéologique. » Saint-Denis, imp. H. Bouillant, in-8 de 8 p.). Cette maison, voisine de l'hôtel Barbette, actuellement le n° 56 de la rue des Francs-Bourgeois, remonte au moins à 1340, et est fort curieuse par l'histoire de ses propriétaires jusqu'à la Révolution. Parmi les noms de ses différents possesseurs nous relevons celui de l'opulent trésorier de France Jean Heronet. A sa mort (1515), sa veuve épousa Jean Balue, neveu du fameux cardinal d'Angers ; Loys Balue, fils de Jean, en est propriétaire en 1538. D'après un titre du Temple, elle appartenait au sire Loys de Villiers en 1417 (décembre) après avoir appartenu d'abord aux hoirs du chevalier Jehan de Braye (ou Brye) (1340). Bon chapitre de l'histoire topographique du vieux Paris.

— La très artistique série des *Églises paroissiales de Paris ; monographies illustrées*, se continue assez rapidement. Les photographies et les gravures de G. Petit sont ravissantes de goût, de finesse et de fidélité. L'histoire et la description sont de M. l'abbé Bouillet, qui vise surtout à être un guide agréable pour l'étranger et même pour le Parisien à travers nos merveilles d'art religieux. — *Saint-Étienne du Mont*, célèbre par son jubé, vraie dentelle de pierre, et où se marient si harmonieusement les données du style médiéval avec celles de la Renaissance ; — *Notre-Dame d'Auteuil*, imitation récente du style romano-byzantin de Saint-Front de Périgueux, dérivé lui-même de Sainte-Sophie de Constantinople, viennent de paraître (Paris, X. Rondelet, 2 fasc. in-8 de 15 et 16 p. ; 2 fr. les deux fasc.).

— A propos du monument qu'on doit élever prochainement à Meaux à Bossuet, le R. P. E. Griselle, S. J., cherche à attirer l'attention sur l'iconographie de cette grande figure et à résoudre cette question : quel est le meilleur portrait de Bossuet, c'est-à-dire le plus fidèle. Son travail « tout matériel se borne à signaler les gravures les plus intéressantes à la Bibliothèque nationale, Cabinet des estampes, sinon dans l'ordre un peu capricieux où sont groupés, au hasard de l'acquisition peut-être, les portraits de Bossuet dans les recueils alphabétiques, du moins sans autre arrangement qu'un semblant de chronologie. » Ces simples indications seront donc disposées suivant une chronologie assez large, d'après la série des portraits exécutés du vivant de Bossuet. L'intéressante plaquette : *Les Principaux Portraits de Bossuet. Essai d'iconographie* (Paris, imp. Dumoulin, in-8 de 25 p.) conclut que c'est dans les chefs-d'œuvre des Mignard, des Rigaud, des Nanteuil « que l'on aura le plus de chance de retrouver la physionomie exacte et le portrait véritable de Bossuet. »

— Tout ce qui est utile à connaître sur les obligations militaires du clergé, d'après la récente législation, M. de Lagger l'expose avec lucidité dans sa brochure : *Le Clergé et ses obligations militaires* (Paris, Gaume, in-32 de 128 p.). Dans la première partie, on trouve d'excellents « conseils d'un frère aîné aux séminaristes soldats » ; dans la seconde, « la Loi militaire dans ses rapports avec le Clergé. » L'intention de l'auteur n'est point d'écrire une apologie de la loi, mais un *sursum corda* adressé à ses frères.

— Si l'on veut apprécier à son vrai mérite le Vincent de Paul du XIXe siècle,

Don Bosco, il faut lire la courte et instructive notice : *Don Bosco et les Œuvres salésiennes* (Paris, rue du Retrait, 29, in-12 de 35 p.). C'est l'homme, ou plutôt le saint et l'œuvre. Elle résume toutes les institutions merveilleuses nées sous son inspiration pendant à peine un demi-siècle. Un tableau final donne la liste des « Maisons et Œuvres salésiennes, en France, en Algérie, en Tunisie et en Belgique. »

— *A propos de Chateaubriand. Notes bibliographiques sur son pamphlet de : La Monarchie selon la Charte*, par M. le marquis de Granges de Surgères (Paris, Téchener, in-8 de 12 p.). C'est la curieuse histoire des vicissitudes et des éditions successives de ce célèbre pamphlet dont le duc Decazes fit saisir la première édition, le 18 septembre 1816. Important article pour la bibliographie des œuvres de Chateaubriand.

— Encore de la bibliographie sous le titre : *Le G rouge de la Gazette (31 décembre 1683)*, par le même auteur (Paris, Téchener, in-8 de 6 p.). Il donne l'explication du G rouge du n° du 31 décembre 1683 de la « Gazette » fondée par Renaudot, d'après la collection de la Bibliothèque nationale. Il paraît qu'un anonyme aurait écrit au Roi qu'on complotait de l'empoisonner et lui demandait en grâce de lui faire savoir s'il était sauf en faisant imprimer le G en rouge de la « Gazette. » Le Roi répondit par la fameuse et unique lettre rouge.

— Sous forme de dialogue, le R. P. G. Sortais étudie : *La Beauté d'après Platon, Aristote et saint Augustin* (Paris, V. Retaux, in-8 de 15 p.). Il s'inspire « librement » de la pensée du grand Docteur de l'Église tout en conservant au cadre un caractère historique. C'est de la beauté de l'âme qu'il s'occupe en particulier et il en voit l'idéal complètement réalisé dans le Verbe fait chair.

— *L'Annuaire de l'enseignement libre pour 1898* (23e année) (Paris, Rondelet, in-18 de 629 p.) contient le Gouvernement de l'Église, la Direction des Cultes, le Ministère de l'instruction publique, les Bibliothèques de Paris, les Congrégations de Frères voués à l'enseignement primaire, avec leur historique et la statistique de leurs écoles ; l'historique et le personnel des Collèges, Institutions et Écoles libres ; les Recteurs des Académies et Doyens des Facultés ; les Instituts et Facultés catholiques, les Séminaires diocésains, ou Appendices des Œuvres de persévérance chrétienne. Il rendra service aux pères de famille et aux membres de l'enseignement. Beaucoup de fautes typographiques, quelques renseignements inexacts. Ainsi « l'École Saint-Charles d'Iena », rue Franklin, a perdu ce titre depuis plusieurs années qu'elle est dirigée par les RR. PP. jésuites, sous le nom d'« Externat du Trocadéro. » Pourquoi l'importante École Ozanam à Asnières (Seine), dont le fondateur-directeur est le distingué chanoine Pâris, n'est-elle pas mentionnée ? Elle existe depuis 1889.

— M. Decaux fait des remarques judicieuses et des réserves prudentes sur les *Nouveaux Programmes de l'enseignement secondaire des jeunes filles* publiés par *l'École française* avec l'analyse du rapport de la commission. (Paris, Rondelet, in-18 de 91 p.), qui sont d'abord exposés *in extenso* et sont conformes aux modifications introduites après les deux sessions du Conseil supérieur de l'instruction publique de juillet 1897 et janvier 1898. Les réformes pédagogiques peuvent être bonnes, les programmes déchargés et améliorés, mais ce « plan d'études pour la culture morale est extrêmement dangereux pour la formation des jeunes filles. » Avis aux parents chrétiens : cet enseignement était et reste « rationaliste. »

— Une étude intéressante a été consacrée récemment par M. Emmanuel Martin dans la *Science catholique* à *l'Allemagne et le Protectorat français*. L'auteur y a retracé, à la lumière des documents les plus récents, les efforts faits par l'empereur Guillaume II pour enlever à la France le protectorat exclusif des catholiques orientaux ; il a montré comment le cardinal Langénieux a travaillé à rendre ces efforts inutiles et a cité l'admirable lettre écrite par le Pape, le 20 août dernier, au cardinal de Reims au sujet du protectorat français en Terre-Sainte. Comment les Allemands ont progressivement abandonné la majeure partie de leurs prétentions premières, et aussi comment, malgré ses efforts, Guillaume II ne peut pas être le champion du protestantisme, c'est ce que l'auteur a très bien indiqué en terminant son article, qu'il a eu raison de publier à part (Arras et Paris, Sueur-Charruey, in-8 de 28 p.) et de la lecture duquel on ne peut que tirer profit.

— MM. C. A. Laisant et H. Fehr, directeur de l'*Enseignement mathématique, revue internationale paraissant tous les deux mois* (Paris, G. Carré et C. Naud, in-8. France et Suisse, 12 fr. par an; union postale 15 fr.), exposent ainsi dans le premier numéro (15 janvier 1899), l'objet qu'ils se sont proposé : « Presque tous (les professeurs de mathématiques) en sont venus à comprendre qu'il y a, dans les moyens pédagogiques employés, des perfectionnements possibles. Il y a une question fondamentale... : c'est celle de la préparation du corps enseignant... La première des conditions n'est-elle pas de connaître ce qui se passe dans les autres pays, de savoir quel est dans chacun d'eux le mode d'organisation de l'enseignement mathématique, quels sont les programmes en vigueur... Nous avons voulu... créer une sorte de correspondance mutuelle, continue, entre les hommes qui ont consacré leur vie à cette noble mission : l'éducation mathématique de la jeunesse. » Chaque numéro doit comprendre des articles généraux, des études pédagogiques, une chronique, des correspondances, une partie bibliographique. Nous ne saurions mieux faire pour indiquer l'esprit et l'économie de la publication que de signaler les articles parus dans le premier numéro. *Les Mathématiques en Espagne*, par M. Z.-G. de Galdeano; — *Les Questions de terminologie*, par M. C.-A. Laisant; — *La Pédagogie scientifique*, par M. Alfred Binet; — *Considérations sur l'enseignement des mathématiques dans les classes de spéciales en France*, par M. H. Laurent; — *Sur l'Enseignement des éléments de trigonométrie*, par M. H. Fehr; — *Sur l'Enseignement de la théorie des vecteurs*, par M. G. Fontené.

— Tous les travailleurs sauront gré au ministère de l'instruction publique d'avoir fait dresser un catalogue des diverses publications scientifiques entreprises sous ses auspices. Le titre, un peu long, de ce répertoire : *Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Direction du secrétariat et de la comptabilité. Comité des travaux historiques et scientifiques, Missions, Bibliothèques, Archives. Bibliographie de leurs publications au 31 décembre 1897* (Paris, Imprimerie nationale, in-8 de 131 p.), indique exactement les services dont les travaux s'y trouvent répertoriés. Les recherches sont facilitées 1° par la table alphabétique des villes dont les bibliothèques sont représentées dans le catalogue des manuscrits des bibliothèques publiques de France, et 2° par un index alphabétique des principales matières.

AUVERGNE. — Une société des lettres, sciences et arts, vient de se fonder à Aurillac, sous le titre de la *Haute Auvergne*. Son programme embrasse toutes les sciences : histoire, archéologie, géologie, botanique, zoologie, ethnologie, philologie, etc., etc., mais à la condition rigoureuse que toutes

ces questions seront traitées au point de vue exclusif de cette province. Cette fondation vient combler une lacune regrettable dans le département du Cantal, si riche en archives publiques et privées, et si intéressant au point de vue des sciences naturelles, et qui n'avait, jusqu'à ce jour, ni utilisé ni exploité tant de mines précieuses pour l'historien et le naturaliste, alors que plusieurs des départements qui l'avoisinent, n'offrant ni les mêmes ressources ni le même intérêt, comptent depuis longtemps une, deux et quelquefois trois sociétés d'études locales.

Beauce. — *L'Orage de 1788*, par M. l'abbé Sainsot (Chartres, imp. Garnier, in-8 de 31 p.) est l'historique d'une tempête « si épouvantable que la Beauce n'en vit jamais de pareille » : 8 paroisses dans l'élection de Chartres et 107 dans les élections de Châteaudun, Dourdan et Poissy furent ravagées par le fléau qui écrasa toutes les campagnes sous ses énormes glaçons pesant jusqu'à onze livres. L'auteur en suit la marche, en considère les effets à travers bon nombre de paroisses, les généreux secours apportés aux sinistrés par l'autorité civile et notamment par l'autorité ecclésiastique. Une carte adjointe au fascicule, en la regardant de bas en haut, permet de suivre la direction de l'ouragan, depuis Châteaudun jusqu'à Épernon en passant pas Chartres. Il couvrit de ruines un dixième du royaume, en parcourant le Maine, le Perche, le Pays chartrain et la Beauce jusqu'à la Flandre et leur causa une perte de douze millions. Les détails de cette monographie ont été puisés dans les anciens registres paroissiaux, si féconds en renseignements de toute nature.

Bretagne. — *La Cathédrale de Nantes. Documents inédits (1631)*, publiés par M. le Mis de Granges de Surgères (Nantes, chez l'auteur, in-8 de 17 p.). Pièces relatives à la construction de la cathédrale de Nantes, datant du XVIIe siècle, extraites des archives de la Chambre des notaires de Nantes. D'après ces documents, l'éditeur conclut que le travail des grandes voûtes fut commencé vers la fin de 1626 ou vers le début de 1627 et fut terminé au plus tard vers les premiers mois de l'an 1630. Celui du transept méridional fut adjugé le 27 mars 1631. Auparavant, ces dates étaient différentes et incertaines. C'est donc un précieux point d'histoire monumentale acquis.

Dauphiné. — Même dans le monde féminin, raffiné et aristocratique, la montagne a ses adorateurs. En tête d'une petite phalange d'élite s'est placée Mlle Mary Paillon, qui est une gloire douce et pure du Lyonnais ou l'alpinisme a son siège le plus brillant. Mlle Paillon suit peu les sentiers battus ; elle va volontiers à l'aventure dans les solitudes profondes, encore mystérieuses, du massif du Pelvoux. Ainsi s'est-elle attardée *Autour de trois centres d'excursions, pages de la vie alpine* (Lyon, Mougin-Rusand, in-8 de VII-40 p.). Ces centres sont des vallées des Hautes-Alpes, le Valjouffrey, le Valgodemar et la Vallouise ; sur quoi défilent les thèses intimes et charmantes des jours de repos ou de mauvais temps, passés dans les petits refuges alpins, ou les grandes envolées dans l'espace lorsque l'auteur franchit les barrières de glace ou gravit le majestueux Pelvoux. Mlle Paillon sait bien voir, bien écouter, et ses impressions sont ciselées avec une rare délicatesse, avec un sentiment philosophique pénétrant ; c'est à décourager les chantres futurs de l'Alpe. De leur côté, le frère manie l'« instantané », et Miss Richardson, une amie, brosse des aquarelles délicieuses, vivantes ; et c'est ainsi que l'imprimerie Mougin-Rusand donne le jour à une plaquette qui restera comme un chef-d'œuvre de grâce et de sincérité.

— En lisant *les Alpes du Dauphiné* (Gap, Vollaire, in-8 de 16 p.), on voit, ce qu'on savait déjà, que les Hautes-Alpes, si déshéritées à certains égards,

possèdent des richesses minérales importantes. L'auteur, M. Wagener, les passe en revue, en s'occupant surtout du Valgodemar. Son travail trahit une sourde colère ; on sent combien il a été peu encouragé, dans ses tentatives d'exploitation, par des municipalités avides et ignorantes, et par une administration plus tracassière que bienveillante. Souhaitons avec M. Wagener, qui est sur la brèche depuis quarante ans, que bientôt, dans les belles vallées des Alpes, « la fumée des usines s'élève vers le ciel », sans cependant trop l'obscurcir.

— Le couvent d'Esparron est caché dans un vallon de l'Isère, près de Clelles, non loin du fameux Mont-Inaccessible, aujourd'hui si fortement « encâble », le site est d'une rare beauté dans sa solitude effrayante. Il fut fondé par le R. P. Honoré Clavel, de Montpellier, dont M. l'abbé Michel nous raconte l'histoire : *N.-D. d'Esparron* (Toulouse, imp. catholique Saint-Cyprien, in-8 de 63 p.). Le P. Honoré finit là ses jours, entouré d'une sorte d'auréole. L'historique du monastère est ajouté à cet agréable opuscule, en même temps qu'un portrait et deux vues comparatives du monastère.

— Grenoble ne se contente pas de posséder un des plus beaux musées de province : les dons précieux affluent, avec, en tête, ceux du colonel de Beylie et du grand peintre Hébert. Dans son *Rapport sur le musée de peinture et de sculpture de Grenoble* (Grenoble, Baratier, in-8 de 14 p.), le conservateur, M. Jules Bernard, qui se double d'un artiste aussi excellent que modeste, conclut à un agrandissement nécessaire.

— On ne saurait donner cent coups de pioche dans le sol de Vienne, la vieille cité romaine, sans voir surgir des monuments qui ont disparu, comme un navire englouti sur lequel se referment les flots. Dans sa plaquette : *Découvertes d'un temple romain à Vienne* (Vienne, Ogeret et Martin, in-8 de 7 p.), M. Bizot, conservateur du musée, raconte la nouvelle trouvaille dont il a été l'auteur, et il en apprécie l'importance avec tact et autorité.

— Le peintre Pilliard est mort il y a peu de temps, à l'âge de quatre-vingt-huit ans ; il avait passé la plus grande partie de sa vie à Rome, d'où il ne se décida à partir que dans l'extrême vieillesse, pour venir mourir à Vienne, son pays natal ; il est donc ignoré de la génération actuelle, malgré son réel talent et la diversité de son œuvre. Dans le volume : *Le Peintre Jacques Pilliard* (Vienne, Ogeret et Martin, in-8 de VII-172 p.), MM. Jules Bouvier et l'abbé A. Bouvier étudient de près la vie un peu bizarre d'un artiste bon et modeste ; ils ont dû fouiller bien des papiers de famille, des souvenirs d'amis, de Louis Veuillot notamment, pour établir une étude bien ordonnée et consciencieuse ; elle est agréablement écrite, l'anecdote y est semée à profusion, et les plus difficiles auront plaisir à la lire. Les excellents imprimeurs Ogeret et Martin, dignes successeurs du grand maître Savigné, y ont ajouté un portrait et trois reproductions.

— M. Taulier, qui fut professeur de droit à la Faculté de Grenoble et maire de cette ville, a laissé une mémoire respectée et sa figure a grandi après la mort. La fondation de la célèbre « Pension alimentaire de Grenoble », qui est restée le modèle du genre, a surtout servi à perpétuer son nom. Il fit aussi, vers 1850, au profit des petites bourses, un acte de socialisme de bon aloi et il a, plus tard, développé ses idées dans *le Vrai Livre du peuple*, qui est toujours lu. On saura gré à M. Jules de Beylie d'avoir réveillé, si non exhumé *Frédéric Taulier, le sociologue, le philanthrope* (Grenoble, Rajon, in-8 de 68 p.). L'heure a été bien choisie pour démontrer comment on a su pratiquer la bienfaisance sans froisser personne et sans grimper sur un

piédestal. M. de Beylié a, d'ailleurs, assis sa thèse sur des documents nouveaux et il a écrit une heureuse page d'histoire locale.

— La Société des touristes du Dauphiné a ses heures de repos ; elle vient seulement de distribuer son *Annuaire pour 1897* (Grenoble, Allier, in-8 de 262 p.), qui a moins d'intérêt que les précédents. Il présente un remplissage inusité avec la chronique sociale, et encore est-il presque absorbé par l'alpinisme souterrain, avec M. Decombaz qui donne un attrayant récit de ses explorations émouvantes dans les abîmes de la Bourne, avec croquis qui auraient bien dû être confiés à un dessinateur. A signaler encore de M. Flusin, la traversée des trois Pics de Belledonne, autrefois jugée impossible, et un judicieux article de M. Henri Ferrand : *Comment se nomment les montagnes ;* l'auteur a eu la sagesse de retenir sa plume et de ne pas rappeler le rôle joué dans la question par une déplorable jalousie. Suivant l'usage, une revue très complète des périodiques ferme le volume.

Franche-Comté. — Constatons d'abord que trois des études qui composent le deuxième volume de la septième série des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, portant la date de 1897 et qui vient de paraître (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de XLII-447 p., avec 5 planches, 1 portrait et 1 carte), ont fait l'objet d'une notice spéciale dans notre chronique, savoir : *Réunion de Besançon à la Franche-Comté (1654-1664)*, par M. le Dr J. Meynier (*Polybiblion*, t. LXXXIII, p. 552-553) ; — *Frankenthal au XVIIe siècle et en 1896. La Forteresse, son siège par Vauban*, par M. le Dr Ledoux (*Polybiblion*, même tome, mêmes pages) ; — *La Mort du jeune Muiron, aide de camp de Bonaparte à la bataille d'Arcole*, par notre collaborateur M. Maurice Lambert (*Polybiblion*, t. LXXXV, p. 183-184). Nous signalerons ensuite les mémoires ci-après, qui tous ont leur mérite et leur intérêt : *La Société d'émulation du Doubs en 1897*, discours d'ouverture de la séance publique du jeudi 16 décembre 1597, par M. le Dr Bruchon ; — *L'Industrie du sel en Franche-Comté avant la conquête française* (suite), par M. Max Prinet ; — *Essai d'interprétation des sculptures de l'art antique de Porte-Noire, à Besançon*, par M. Alfred Vaissier ; — *L'Ancienne Collégiale de Sainte-Madeleine de Besançon et son portail à figures du XIIIe siècle*, par M. Jules Gauthier ; — *Flore des lichens de Franche-Comté et de quelques localités environnantes* (cinquième partie, suite), par M. C. Flagey ; — *Les Noms de lieu romans en France et à l'étranger*, par M. le Dr J. Meynier ; — *Le Duc d'Aumale en Franche-Comté (1873-1879)*, par M. Jules Gauthier.

— Une nouvelle société savante vient de se créer à Gray : *la Société grayloise d'émulation*. Nous avons reçu le premier no de son bulletin (Gray, imp. G. Roux, in-8 de 19 p.) lequel, pour 1898, annonce une vitalité qui, nous l'espérons, s'affirmera toujours de plus en plus. Ce volume s'ouvre par un discours du président, M. V. Maire, où sont exposées les causes ayant amené la fondation de la société. Viennent ensuite les études dont voici les titres : *Sépultures anciennes à Roche-sur-Vannon*, par M. A. Linotte ; — *Les Deux Chroniques de la charité*, extraites d'un manuscrit de la bibliothèque de Gray, par M. C. Jourdy ; — *Du Droit coutumier au moyen âge*, par M. le Dr Bertin ; — *De la Neutralité de la Franche-Comté pendant la possession de cette province par la Maison d'Autriche. Un incident à la frontière en 1621. Siège du château de Savigny et massacre de la famille d'Orologe, par François de Grachaut, seigneur de Raucourt*, par M. le Dr Bertin ; — *Antiquités romaines de Mantoche*, par M. A. Gasser ; — *Découverte d'une station gallo-romaine à Denèvre*, par M. V. Maire ; — *Études géologiques et paléontologiques sur l'arrondissement de Gray*, par le même ; — *Synopsis des mutillides de France*, par M. Ernest André ; — *Sur la prétendue nocuité des mutilles*, par le même ; —

Note sur le développement saprophytique et sur la structure cytologique des sporidies-levures ches l'Ustilago Maydis, par M. R. Maire.

— Il est regrettable qu'une mort prematurée ait privé l'Académie de Besançon du concours de M. Louis Peyen, juste au moment où elle venait de l'accueillir dans son sein ; car son discours de réception : *Le Poète Armand Barthet, 1820-1874*, (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 120 p., avec un portrait) faisait esperer de bonnes contributions futures au recueil académique bisontin. Le nouvel élu, presque aussitôt rayé qu'inscrit sur les listes de la docte compagnie, a presenté à ses confrères, sous le titre qui précède, une étude bio-bibliographique interessante sur le délicat poète que fut Barthet. Le talent d'analyse et le sens critique nous apparaissent fort développés dans ces pages consacrées à un poète très Comtois et très Parisien tout à la fois, lequel, en des vers bien ciselés, aimait à faire vivre ses contemporains en pleine Attique, au moyen de compositions théâtrales habillées quelque peu à la française. Chacun connaît *le Moineau de Lesbie*, cette charmante comédie jouée par la tragique Rachel, mais c'est à peu près tout. Qui se souvient, en effet, de l'œuvre entière d'Armand Barthet et qui donc aujourd'hui a une suffisante idée de son existence ayant confiné à la bohême et que termina la folie et un suicide probablement inconscient ? Aussi serions-nous heureux de féliciter M. L. Peyen, s'il était encore de ce monde, d'avoir songé à rappeler dans les détails ce qu'a été un homme et ce qu'est une œuvre qui l'un et l'autre, « l'espace d'un matin », bénéficièrent d'une quasi célébrité.

— Une exposition d'appareils servant exclusivement à la fabrication du fromage de gruyère et du beurre a été organisée à Poligny du 25 au 28 février 1898 et a donné lieu à la publication, par les soins de M. H. Friant, d'une brochure intitulée : *Congrès-exposition de laiterie à Poligny, le samedi 26 février 1898* (Lons-le-Saunier, imp. L. Declume, in-8 de 135 p.). Dix rapports à méditer par les agriculteurs, les négociants et les fabricants de fromages ont trouvé place dans cette intéressante brochure, savoir : *Exigences actuelles des consommateurs de gruyère*, par M. Poulet ; — *Production du lait et soins à lui donner*, par M. Jouvet, professeur départemental d'agriculture du Jura ; — *De l'Écrémage méthodique*, par M. Friant, directeur de l'École de laiterie de Poligny et secrétaire du Congrès ; — *De la production des grosses pièces*, par M. Thévenin ; — *La Maturation des fromages*, par M. Martin, directeur de l'Ecole nationale de laiterie de Mamirolle ; — *Inspection de la fabrication et des laits*, par M. Milcent, vice-président du syndicat agricole de Poligny ; — *Relations entre acheteurs et vendeurs*, par M. Gauthier, président de la Société d'agriculture du Doubs ; — *Formation de bons fromages et rémunération à leur accorder*, par M. le docteur Coras ; — *L'Industrie fromagère dans le Sud-Est*, par M. Boiret, professeur départemental d'agriculture de la Haute-Savoie ; — *Concurrence étrangère. Importation, exportation, protection nationale*, par M. Deslarmes, secrétaire du syndicat agricole de la Savoie.

— Mentionnons ici la *Notice sur M. l'abbé Pasteur, curé doyen de Blamont*, que M. l'abbé Louvot vient de publier, après l'avoir fait insérer dans un journal de Besançon (Besançon, imp. Dodivers, in-16 de 9 p.).

— Un almanach, fait le plus souvent de pièces et de morceaux rappelant l'habit d'arlequin, n'est point pour autant, forcément, une œuvre insignifiante. Il est beaucoup de ces productions dont l'originalité frappe. Et, en vérité, nous ne trouvons point si mal avisés les collectionneurs spéciaux qui les emmagasinent en leur bibliothèque : c'est un musée, et

qui en vaut d'autres. Parmi les almanachs que nous recevons — et malgré l'esprit quelque peu railleur, sans être méchant au surplus, qui s'exerce parfois à l'encontre des « cures » d'une région en majorité protestante — nous n'hésitons pas à reconnaître que *le Diairi, almanach montbéliardais pour 1899* Montbéliard, imp. A. Petermann, in-8 de 100 p., illustré), possède une rare saveur. Ses « patoiseries » et ses images, bien que quelques-unes soient fâcheuses, ont un goût de terroir fort prononcé. Avec un but et des idées autres, avec une gaieté de bon aloi, respectant toujours ce qui est respectable, nous voudrions que le plan de cet almanach fût adopté dans toutes celles de nos provinces sur lesquelles un banal niveau n'a point encore passé.

Gévaudan. — Le monstre fameux qui désola au XVIIIe siècle la Lozère et dont l'histoire légendaire est demeurée si vivante dans ces contrées jusqu'à nos jours, *la Bête du Gévaudan* est rappelée à notre attention par quelques pages de M. Léon G. Pélissier, publiées dans les *Annales du Midi* (t. XI. Tirage à part. Toulouse, Édouard Privat, in-8 de 15 p.). Les nouveaux documents qu'il nous offre sont des lettres écrites à Séguier par un certain de Labarthe.

— M. Emmanuel Contamine de Latour a fait un tirage à part de son étude sur le *Guernikako-Arbola* (chant patriotique basque), qui avait paru dans le *Bulletin de la Société Ramond* (in-8 de 10. p. Bagnères-de-Bigorre, Dominique Berot). Le texte, avec traduction française, est précédé d'une notice biographique sur José Maria Iparraguirre, l'auteur de cet hymne sacré, qui, on se le rappelle, obtint tant de succès à Paris, il y a cinq ans.

Languedoc. — Sous le rectorat de M. l'abbé Pierre Batiffol, l'Institut catholique de Toulouse a pris un nouvel essor et manifeste une activité qui est un signe de sa vitalité. Nous attirerons l'attention de nos lecteurs sur une publication que nous n'avons pas encore eu l'occasion de leur signaler : le *Bulletin de littérature ecclésiastique publié par l'Institut catholique de Toulouse* (Mensuel, sauf en août et septembre. Paris, Lecoffre, in-8. — Prix : 4 fr. par an pour la France, 5 fr. pour l'étranger). Chaque fascicule contient, outre des notes et critiques concernant les publications récentes, des articles de fonds ; le numéro de février, par exemple, renferme une intéressante étude du P. Lagrange sur l'esprit traditionnel et l'esprit critique à propos des origines de la Vulgate et la reproduction de la brillante et solide leçon d'ouverture du cours d'histoire et de la littérature théologique par notre savant collaborateur M. l'abbé Léonce Couture.

— Le père de Mirabeau valait mieux que sa réputation et ce bourru grondeur savait à l'occasion se montrer bon enfant, et tourner une lettre d'une assez galante manière. Jugez-en par *Une lettre inédite de l' « Ami des hommes »* à M. Duchesne, secrétaire des commandements de Madame, que M. Léon-G. Pélissier vient de donner aux *Annales du Midi* (Toulouse, imp Douladoure-Privat, in-8 de 2 p.).

Nivernais. — Nous avons sous les yeux les quatre fascicules du t. VII de la troisième série (dix-septième volume de la collection) du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* portant les dates de 1896, 1897 et 1898 (Nevers, Mazeron, in-8 ensemble de 631 p., avec 4 planches et quelques vignettes dans le texte). La part revenant dans ce volume à M. René de Lespinasse est la plus considérable, par le nombre et par l'importance. Nous ne pouvons consacrer à chacun des intéressants travaux rassemblés ici un examen, même succinct; cela nous entraînerait trop loin. D'ailleurs, le simple énoncé de leurs titres suffira pour en donner une idée

et permettre aux érudits d'y recourir : *Le Patois du Nivernais étudié au phonomètre*, par M. l'abbé J.-M. Meunier ; — *Cahier de doléances en 1789*, par M. Paul Meunier ; — *Chartes nivernaises du comte de Chastellux, archives de Chastellux, comté de Château-Chinon, titres de Bourbon, lettres de rémission, catalogue*, par M. René de Lespinasse ; — *Inscriptions romaines d'Entrains*, par M. Henri Sarriau ; — *L'Église de Champvoux*, par M. René de Lespinasse ; — *Les Droits sur le sel, à Nevers, au XVIe siècle*, par M. G. Gauthier ; — *Titres du prieuré de Mesves-sur-Loire*, par M. de Lespinasse ; — *Les Registres de deux basses justices seigneuriales (XVIe et XVIIe siècles)*, par M. G. Gauthier ; — *Affranchissements de serfs en Nivernais*, par M. Ad. de Villenaut ; — *Affranchissements de la comtesse d'Eu*, par M. René de Lespinasse ; — *Étymologies de Beuvray et Château-Chinon*, par M. l'abbé J.-M. Meunier ; — *Traité entre le curé de Crécy-sur-Canne et ses paroissiens*, par M. Duminy ; — *Une lettre du bénédictin dom Louis Dollet et l'hôtel du chancelier Jean Le Clerc à Nevers rue des Ardilliers*, par M. Sarriau ; — *Le Spectre*, légende moscovite (en vers), par M. Paul Ouagne ; — *Chartes niversaises du comte de Chastellux, cartulaire de Crisenon, cabinet des titres, fonds divers, arrêts criminels du Parlement, suite du catalogue*, par M. René de Lespinasse ; — *L'Espagne gallo-romaine à Champvert, rapport sur les fouilles de 1897*, présenté par M. Gaston Gauthier ; — *Remarques complémentaires sur la découverte de Champvert*, par M. J. de Saint-Venant ; — *Arrêts criminels du Parlement de Paris, fin du catalogue jusqu'au XVIIe siècle*, par M. René de Lespinasse ; — *Obituaire de l'église collégiale de Saint-Martin de Clamecy*, par M. Léon Mirot.

POITOU. — Nous ne nous chargerons pas d'expliquer par quel prodige économique les fondateurs du *Pays Poitevin* (rédaction, 12, rue du Moulin-à-Vent, à Poitiers ; administration, Ligugé (Vienne) ont pu jeter dans la circulation une revue aussi luxueuse au prix excessif de bon marché de 0 fr. 50 le numéro (Abonnement : province, 5 fr. ; Paris, 6 fr. ; étranger, 8 fr.). Cette publication, de format gr. in-4, paraît tous les mois en un fascicule de 16 pages de texte, admirablement imprimé et illustré de nombreuses et belles gravures. De plus ce fascicule comporte quatre pages de chronique très complète et bien présentée, plus une feuille volante intitulée : *Répertoire bibliographique*, répertoire aussi précieux qu'utile pour les collectionneurs poitevins. Les articles sont fort variés, mais ce qui domine présentement c'est l'histoire des traditions populaires de la région. Nous constatons là, avec plaisir, un grand effort littéraire et artistique local qui mérite d'être encouragé. Le *Pays Poitevin* a commencé à paraître en juillet 1898 et les sept numéros que nous avons sous les yeux nous permettent de déclarer bien haut que nous sommes en face d'une revue provinciale bien comprise et parfaitement exécutée.

— Le 2e fascicule du t. III du *Dictionnaire historique et généalogique du Poitou*, de MM. Beauchet-Filleau contient les lettres DREU-ESTO. On y remarque d'importantes notices sur les familles suivantes : *Dreux, Dubois, Dubreuil, Duchastenier, Dumoustier, Dupleix, Dupont, Dupuy, Durand, Durcot, Eschalard, Escoubleau, Esperonnier, Espinay, Espivent, Estourneau.* — Nous ferons observer que le *du*, qui est une particule, a souvent été, à tort, joint à certains noms dont il devrait être séparé.

ALLEMAGNE. — Il vient de se fonder une société de bibliophiles sous la présidence de M. Eduard Heyck. La société, dont le siège est à Munich, 14, Theresienstrasse, a pour objet de réunir tous les amis des livres dans un but d'aide réciproque et pour organe la *Zeitschrift für Bücherfreunde*. La société prépare la publication d'une encyclopédie de la bibliophilie, où se-

ront condensés tous les renseignements utiles aux collectionneurs. La cotisation annuelle est de 8 fr.

— Permettre à ses lecteurs de se tenir au courant de la production littéraire contemporaine, de « connaître leur temps et de marcher avec », tel est l'objet que se propose une nouvelle revue qui, depuis octobre dernier, paraît à Berlin chez l'éditeur Fontane (*Das litterararische Echo*. Bi-mensuelle. — Prix par an : 10 fr. et 13 fr. 75). Elle veut atteindre ce but en publiant des études sur des questions générales de littérature, des esquisses sur les littérateurs les plus connus, des courriers des différents pays, des extraits et analyses des périodiques, des comptes-rendus et une chronique. Les numéros parus jusqu'ici sont intéressants, et accompagnés de bons portraits et gravures.

— La *Revue franco-allemande* (Munich, César Fritsch, in-4. Bi-mensuelle : 12 fr. par an) « publie en deux langues des études littéraires, artistiques, sociales et philosophiques ; des nouvelles, des poèmes, des chroniques sur le mouvement littéraire artistique, théâtral et musical dans tous les pays, etc.. » Elle déclare n'avoir pas pour but de « faciliter l'étude d'une langue étrangère », mais vouloir « grouper... les écrivains modernes qui, tant en France qu'en Allemagne, exercent une certaine influence sur la société contemporaine. » Tout d'ailleurs n'est pas traduit : les poésies, à ce qu'il semble, les chroniques et les comptes-rendus restent dans leur langue originale. L'entreprise est intéressante ; mais la France n'est guère représentée que par des auteurs dont les œuvres donneront une idée partielle et partant inexacte de notre mouvement intellectuel.

Belgique. — On ne lira pas sans intérêt la brillante conférence donnée à l'Université de Bruxelles, par M. Michel Huisman, qui évoque devant nous le tableau de la vie de *l'Étudiant au moyen âge*, de l'organisation de l'enseignement universitaire, des fruits qu'il portait, des lacunes qu'il présentait. Cette conférence a paru dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*, et en tirage à part (Bruxelles, Jean Viselé, in-8 de 27 p.).

— Dans sa *Chronique strasbourgeoise* (Extrait du même recueil, in-8 de 20 p.), le même écrivain saute du moyen âge en plein dix-neuvième siècle et nous retrace les impressions que lui a laissées un séjour d'un semestre à l'Université allemande de Strasbourg.

Italie. — Au premier abord, l'on se demande si M. Léon G. Pélissier n'a pas voulu mystifier les lecteurs de la *Correspondance historique et archéologique* en donnant au document milanais de 1498 qu'il met sous leurs yeux, le titre tragique : *Un prédécesseur du Shylock* (Saint Denis, imp. H. Bouilland, in-8 de 3 p.). Ce pauvre Fontana, envoyé aux galères pour avoir pris du gras (*pare che prendesse del grasso*) à un citoyen qu'il était chargé d'embaumer, ne paraît qu'un cousin à la mode de Bretagne du terrible juif de Venise. Mais si

L'on ne s'attendait guère
A voir Shylock en cette affaire,

on avait assurément tort ; et M. Pélissier saura bien vous contraindre à l'avouer en vous montrant que l'histoire de Fontana prouve « que le fait de reconnaître, au moins implicitement, une valeur vénale au corps humain n'est nullement imaginaire ou exceptionnel, comme on pourrait le croire d'après Shakespeare » et que « le poète n'a fait que mettre en scène un fait dont les analogues n'ont pas été rares pendant tout le cours du XVIe siècle, et qui en tout cas n'avait rien de spécial aux israélites. »

— Né en 1822, à San Miniato, avocat à Florence, puis professeur de philo-

sophie à San Miniato, à Lucques, à l'Université de Pise, puis à celle de Florence, où il répandit les saines doctrines non seulement par son enseignement oral, mais par des ouvrages dont les éditions attestent les succès, député au Parlement, académicien de la Crusca, fondateur de l'Association nationale italienne pour secourir les missionnaires catholiques de son pays. Augusto Conti mérite assurément les quelques pages que M. l'abbé Luigi Manzoni a consacrées à l'exposition de ses œuvres et à l'histoire de sa vie, à l'occasion de son 76e anniversaire : *Il 76° Natalizio di Augusto Conti e il suo 50° anno di pubblico insegnamento* (Zagabria, tip. Antonio Scholz, in-16 de 36 p.). Ajoutons que ce petit opuscule se vend au profit d'une bonne œuvre : l'Orphelinat de Bethléem.

PALESTINE. — A propos de *Deux nouveaux Lychnaria grec et arabe*, M. Clermont-Ganneau, dans la *Revue biblique* (1er oct. 1898, p. 485-490) démontre qu'ils sont chrétiens d'après leurs inscriptions en caractères grecs. Il estime que ces petites lampes en terre cuite « dont la fabrication devait être une industrie toute locale de Jérusalem », devaient jouer le rôle de nos cierges bénits dans la cérémonie du feu sacré du samedi saint en Orient, et qu'à ce titre elles devaient être conservées précieusement dans les familles chrétiennes et pouvaient aussi être déposées dans les tombeaux, où beaucoup ont été retrouvées.

— Dans le même recueil (p. 567-88), un savant travail du R. P. Vincent, dominicain, sur *les Nabatéens et Pétra* qui, après avoir été une ville chrétienne, disparut de l'histoire. Il cherche, au moyen des classiques, des inscriptions et textes bibliques, à en donner l'identification, l'histoire du pays et de ses habitants. Ceux-ci, monarchistes, polygames, parlaient l'araméen, se livraient surtout au commerce des parfums et en particulier de l'encens. Pétra était Sel'a au pays des Édomites et l'on y accédait par le sud de la Mer Morte.

— Le n° du 1er janvier 1899 (p. 1-39), sous le titre : *Nouvelle Exploration épigraphique de Gérasa*, contient une nouvelle série d'inscriptions grecques (minuscules et capitales) et romaines (capitales), les unes païennes, les autres chrétiennes. Ce sont des dédicaces aux fausses Divinités sur des cippes, en l'honneur de personnages illustres, des épitaphes, des bornes milliaires. Elles fournissent d'utiles renseignements sur l'histoire locale et la topographie. Le R. P. Germer-Durand en donne une fidèle description et des interprétations sagaces, toujours forcément un peu conjecturales.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Simples notes d'instruction religieuse* (in-8, Amat). — *Le Catholicisme et la vie de l'esprit*, par G.-L. Fonsegrive (in-12, Lecoffre). — *Praelectiones juris regularis*, autore F. Piato Montensi (2 vol. in-8, Casterman). — *Les Congrégations et communautés religieuses devant la loi*, par R. Beurdeley (in-8, Giard et Brière). — *Guide pratique de l'état-civil, de l'assistance judiciaire et du casier judiciaire*, par H. Fayollet (in-12, Giard et Brière). — *Le Régime fiscal des successions*, par M. Sculesco (in-8, Giard et Brière). — *La Législation civile de la Révolution française (1789-1804). Essai d'histoire sociale*, par P. Sagnac (gr. in-8, Hachette). — *Étude de la cause finale et son importance au temps présent*, par N. Kaufmann ; trad. de l'allemand par A.-F. Deiber (in-8, Alcan). — *De la Méthode dans la psychologie des sentiments*, par F. Rauh (in-8, Alcan). — *L'Ignorance et l'irréflexion. Essai de psychologie objective*, par L. Gerard-Varet (in-8, Alcan). — *La Tristesse contemporaine*, par H. Fierens-Gevaert (in-12, Alcan). — *Lettres inédites de John Stuart-Mill à Auguste Comte*, publiées par L. Levy Bruhl (in-8, Alcan). — *L'Éducation morale au lycée*, par J. Rocafort (in-12, Plon et Nourrit). — *L'Étudiant*, par

J. Michelet (in-12, Calmann Lévy). — *Recherches sur l'histoire de l'économie politique*, par E. Nys (in-8, Fontemoing). — *Les Congrès ouvriers en France 1876-1897*, par L. de Seilhac (in-8, A. Colin et Cie). — *Les Démocrates chrétiens*, par l'abbé Gayraud (in-12, Lecoffre). — *Psychologie de la colonisation française dans ses rapports avec les sociétés indigènes*, par L. de Saussure (in-12, Alcan). — *Vers la ruine*, par L. Poinsard (in-12, Charles). — *Pour devenir médecin*, par le Dr Michaut (in-12, Schleicher). — *L'Audition et ses organes*, par E. Gellé (in-8, cart., Alcan). — *L'Armement et la technique des feux des infanteries modernes*, par le Ct V. Legros (in-8, Baudoin). — *La Céramique ancienne et moderne*, par E. Guignet et E. Garnier (in-8, cart., Alcan). — *Recherches sur les instruments, les méthodes et le dessin topographiques*, par le Col A. Laussedat (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *La Photographie animée*, par E. Trutat (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Grammaire comparée du grec et du latin. Syntaxe*, par O. Riemann et H. Goelzer (gr. in-8, A. Colin et Cie). — *Premiers Poèmes*, par H. de Régnier (in-12, « Mercure de France »). — *Phocas le jardinier*, par F. Vielé-Griffin (in-12, « Mercure de France »). — *Le Capitaine Loys*, conte de la Renaissance par E. Noël et L. d'Hève (in-12, Flammarion). — *Les Cuirs de bœuf*, par C. Polti (in-12 carré, « Mercure de France »). — *Chroniques de la forêt de Sauvagnac*, par le Cte A. de Saint-Aulaire (in-12, Calmann Lévy). — *Le Double*, par E. Schuré (in-12, Perrin). — *Le Pope*, par J. Potapénko; trad. du russe par L. Golschmann (in-12, Perrin). — *Souvenirs de magistrat*, par A. Baumann (in-12, Perrin). — *Monsieur le Premier*, par M. Noë (in-12, Plon et Nourrit). — *Le Mal nécessaire*, par A. Couvreur (in-12, Plon et Nourrit). — *Un Crime étrange*, par A. Conan-Doyle (in-12, Hachette). — *Le Ruban rouge. L'Honneur du mari*, par P. Sales (in-12, Flammarion). — *Gilberte*, par P. Lacour (in-12, Flammarion). — *Roberte*, par L. Barracand (in-12, Colin et Cie). — *Escal-Vigor*, par G. Eekhoud (in-12, « Mercure de France »). — *Tableau de l'histoire littéraire du monde*, par F. Loliée (in-12, Schleicher). — *Morceaux choisis de littérature étrangère*, par E. Rod (in-12, Hachette). — *De Paris à Mexico par les États-Unis*, par le Bon Gostrowski (in-8, Stock). — *Les Origines des Églises de France et les fastes épiscopaux*, par C.-F. Bellet (in-8, Picard et fils). — *Saint Basile*, par P. Allard (in-12, Lecoffre). — *Saint Ambroise*, par le duc de Broglie (in-12, Lecoffre). — *Sainte Mathilde*, par L.-E. Hallberg (in-12, Lecoffre). — *L'Alliance franco-allemande et ses conséquences*, par le Mis Chappuis de Maubou (in-12, Pierret). — *Questions politiques*, par E. Faguet (in-12, Colin et Cie). — *Le Petit Bleu*, par P. Marie (in-12, Stock). — *La Réunion des provinces septentrionales à la couronne par Philippe-Auguste. Amiénois-Artois-Vermandois-Valois*, par le Col Borrelli de Serres (in-8, Picard et fils). — *Charles IV et Mazarin (1643-1661), d'après des documents inédits*, par F. des Robert (in-8, Champion; Nancy, Sidot). — *1795. Expédition des émigrés à Quiberon. Le Comte d'Artois à l'île d'Yeu*, par C. Robert (in-8, Lamulle et Poisson). — *Causeries historiques. 2e série. Les Historiens de la Restauration, de la monarchie de Juillet et du second Empire*, par E. Biré (in-8, Bloud et Barral). — *Aux Défenseurs de la patrie. Moisson de faits remarquables de la vie militaire*, par O. Bischoff (in-12, Desclée et de Brouwer). — *Pour la Patrie*, par C. Alberge (in-12, Chapelot). — *Sous la casaque*, par G. Dubois-Desaulle (in-12, Stock). — *Souvenirs et impressions d'un bourgeois du quartier latin, de mai 1854 à mai 1869*, par H. Dabot (petit in-8, Péronne, imp. Quentin). — *Histoire du second Empire*, par P. de la Gorce. T. IV (in-8, Plon et Nourrit). — *L'État social de la France au temps des croisades*, par L. Garreau (in-8, Plon et Nourrit). — *La Société française contemporaine. Clergé, noblesse, bourgeoisie*,

peuple, par le Vte Brenier de Montmorand (in-12, Perrin). — *Chartes nivernaises du comte de Chastellux*, par R. de Lespinasse (in-8, Nevers, Vallière). — *La Vasconie. Étude historique et critique sur les origines du royaume de Navarre, du duché de Gascogne, des comtés de Comminges, d'Aragon, de Foix, de Bigorre, d'Alava et de Biscaye, de la vicomté de Béarn, et des grands fiefs du duché de Gascogne*, par J. de Jaurgain. T. I (in-8, Pau, imp. Garet). — *Les Colonies pendant la Révolution*, par L. Deschamps (in-12, Perrin). — *Correspondance secrète entre le comte A. W. Kaunitz-Rietberg et le baron Ignaz de Koch, 1750-1752*, publiée par H. Schlitter (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Firenze Vecchia. Storia-cronoca aneddotica-costumi (1799-1859)*, da G. Conti (in-8, Firenze, Bemporad). — *De l'Influence française sur l'esprit public en Roumanie. Les Origines. Étude sur l'état de la société roumaine à l'époque des règnes phanariotes*, par P. Eliade (gr. in-8, Leroux). — *Les Derniers Jours de l'Acadie (1748-1758). Correspondances et Mémoires* publiés par G. du Boscq de Beaumont (in-8, Lechevalier). — *La Guerre hispano-américaine de 1898*, par le capitaine C. Bride (in-8, Chapelot). — *Le Trésor liturgique de Cherves en Angoumois*, par Mgr Barbier de Montault (gr. in-4, Angoulême, Constantin). — *Histoire d'Alcuin, moine anglo-saxon, restaurateur des sciences en Occident sous Charlemagne*, par l'abbé J.-B. Laforêt (in-8, Namur, Balon-Vincent). — *Abt Suger von Saint-Denis 1081-1151*, von O. Cartellieri (in-8, Berlin, Ebering). — *L'Assassinat de François de Lorraine, duc de Guise, 18 février 1563*, par le Bon de Ruble (in-8, Emile Paul et fils et Guillemin). — *Le Cardinal de Bouillon (1643-1715)*, par F. Reyssie (gr. in-8, Hachette). — *Madame Louise de France*, par L. de la Brière (in-8, Retaux). — *La Dernière des Condé*, par P. de Ségur (in-8, Calmann-Lévy). — *Mémoires d'Outre-tombe*, par Chateaubriand. T. III (in-12, Garnier). — *Fauteuils contemporains de l'Académie française*, par V. Jeanroy-Felix, 2e série (in-8, Bloud et Barral). — *Les Artistes nantais du moyen âge à la Révolution. Notes et documents inédits*, par le Mte de Granges de Surgères (in-8, Charavay). — *Les Grandes Figures de l'Angleterre catholique*, par P. Lemoyne (in-8, Abbeville, Paillart). — *Vie de Mahomet d'après la tradition*, par E. Lamairesse et G. Dujarric (2 vol. in-12, Maisonneuve).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Jacques de Mondion. — Pourrait-on indiquer où se trouvent et fournir quelques renseignements sur les deux ouvrages suivants de cet auteur :

Traité des vertus de la bienheureuse Marguerite de Rouxelley de Saché. Angers, 1630, in-12; — *La Vie, la mort et les miracles de Marguerite de Rouxelley de Saché*. Angers, 1630, in-12.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. — *L'Hygiène pratique et la vie chrétienne (Notions élémentaires sur les moyens de conserver la santé du corps et de l'âme, suivies d'application à la médecine usuelle)*, 2e édition, par le Dr J. Le Bélé. Paris, Retaux, 1898, petit in-8 de IX-760 p., 5 fr. — 2. *Des soins à donner aux malades. Hygiène, surveillance médicale*, par A. Demmler. Paris, Masson; Gauthier-Villars, 1898, petit in-8 de 176 p., cart., 2 fr. 50. — 3. *Pour nos enfants, conseils d'hygiène physique et morale*, par le Dr G. Petit. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1898, in-18 de 136 p., 2 fr. 50. — 4. *Les Victimes du lait et du régime lacté*, par le Dr G.-H. Meunier. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1898, in-16 de 330 p., 4 fr. — 5. *Les Déséquilibrés des jambes* (Étude psychologique et thérapeutique). 1re série, *les Astasiques*, par le Dr Gélineau. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1898, in-18 de 120 p., cart., 3 fr. — 6. *L'Audition et ses organes*, par le Dr Gellé. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 326 p., avec grav., cart., 6 fr. — 7. *Névroses et idées fixes*. T. II. (*Fragments des leçons cliniques du mardi sur les névroses, les maladies produites par les émotions, les idées obsédantes et leur traitement*), par le prof. J. Raymond et le Dr P. Janet. Paris, Alcan, 1898, gr. in-8 de 560 p. avec fig., 14 fr. — 8. *L'Illusion de fausse reconnaissance (contribution à l'étude des conditions psychologiques de la reconnaissance des souvenirs)*, par le Dr E. Bernard-Leroy. Paris, Alcan, 1898, gr. in-8 de 250 p., 4 fr. — 9. *Pathologie de la volonté*, par le Dr Dallemagne. Paris, Masson; Gauthier-Villars, s. d., in-12 de 190 p., 2 fr. 50. — 10. *Étude psycho-physiologique de l'amour*, par le Dr J. Roger. Paris, J.-B. Baillère, 1899, in-16 carré de 31 p. — 11. *Le Rêve*, par le Dr Surbled. 2e édit. Paris, Téqui, 1898, in-16 de 110 p., 1 fr. — 12. *Spiritualisme et spiritisme*, par le Dr G. Surbled. Préface de Mgr Méric. Paris, Téqui, 1898, in-16 de x-272 p., 3 fr. — 13. *L'Ame du criminel*, par le Dr Maurice de Fleury. Paris, Alcan, 1898, in-18 de XVI 190 p., 2 fr. 50. — 14. *Traité théorique et pratique d'hydrothérapie*, par le Dr Leroy-Dupré. Paris, Baillère, 1899, gr. in-8 de 520 p., 10 fr. — 15. *Les Tuberculoses animales, leur rapport avec la tuberculose humaine*, par E. Nocard. Paris, Masson; Gauthier-Villars, s. d., petit in-8 de 208 p., 2 fr. 50. — 16. *Physiologie. Physique et chimie biologique. Programme et questionnaire avec réponses en dix leçons*, par le Dr G. Petit. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1898, in-16 carré de 160 p., 2 fr. — 17. *Pour devenir médecin*, par le Dr Michaut. Paris, Schleicher, 1899, in-16 de 186 p., avec 37 fig. dans le texte, 4 pl. en coul. hors texte et une carte coloriée, 1 fr. — 18. *Manuel de travaux pratiques de micrographie médicale à l'usage des étudiants en pharmacie*, par le Dr G. Lasseaire. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1898, gr. in-8 de 80 p. avec XXV pl., 3 fr. — 19. *Manuel pratique de l'examen de la vision au point de vue militaire*, par le Dr Piton. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1898, in-16 de 175 p. avec fig., 4 fr. — 20. *Chamonix, station d'altitude*, par le Dr J. Rosière. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1899, in-16 de 80 p., avec 2 pl., 6 vues photogr. et 1 schéma itinéraire, 2 fr. 50. — 21. *Alphonse Guérin; sa vie, ses œuvres; origine de la doctrine microbienne*, par Orieux de la Porte. Laval, imp. Chailland, s. d., petit in-8 de 175 p., avec portrait et 2 pl.

1. — On s'est de tout temps intéressé aux visées symboliques dont l'art et la nature peuvent être l'objet. Il y a de cela des raisons philosophiques et psychologiques faciles à saisir. La science, plus sévère dans la délimitation du champ de ses recherches, se permet moins volontiers de ces envolées dans lesquelles, prenant prétexte d'une

forme matérielle quelle qu'elle soit, l'artiste et l'observateur s'appliquent à lire en elle l'expression d'une idée pour la traduire ensuite à leur façon. La science a cependant elle aussi ses symbolismes, en ce sens que les phénomènes qu'elle étudie appellent non seulement l'idée de force, de puissance et de cause, mais encore se reproduisent sous des types divers, dans les diverses sphères de la connaissance. L'hygiène, par exemple, qui ne passe pas pour une des sciences les plus relevées, peut cependant prêter à de telles conceptions. Sans doute par un certain nombre des objets dont elle s'occupe, elle est une science à laquelle s'impose la modestie ; mais par d'autres côtés aussi, elle est une de celles qui peuvent s'élever aux plus hautes applications et aux plus délicats symbolismes. On en peut trouver comme une preuve dans les rapports que les préceptes hygiéniques ont toujours présenté, le long de l'histoire, avec les préceptes religieux. Et l'on ne saurait s'étonner qu'il en soit ainsi, puisque l'hygiène n'est autre chose que la codification des lois qui importent à l'exercice de la vie, en santé, comme la discipline religieuse comprend les lois de la vie morale et religieuse. C'est de cette harmonie que s'est inspiré M. le Dr Le Bèle, pour écrire son livre sur l'*Hygiène pratique et la vie chrétienne*, livre qu'il caractérise lui-même en ces termes : Notions élémentaires sur les moyens de conserver la santé du corps et de l'âme, avec application à la médecine usuelle. C'est une nouvelle édition du *Précis d'hygiène pratique* déjà publié par l'auteur, édition très augmentée, par suite des nouveaux travaux dont s'est enrichie la science de l'hygiène, et, par suite, du développement que l'auteur a donné à la partie morale et religieuse de son livre. Dans la première partie sont traitées trois sortes de notions préliminaires : l'organisation abrégée de l'homme, la nature ou le monde extérieur ; et enfin la santé. La seconde partie traite de l'hygiène proprement dite et la troisième de la médecine usuelle ; elle se termine elle-même par un exposé des applications de l'hygiène à la cure des maladies. Il paraîtra à plus d'un quelque peu singulier de vouloir rapprocher ainsi les lois de l'hygiène de celles de la vie morale, et surtout de celles de la vie religieuse ; mais ceux qui voudront bien y réfléchir, s'apercevront facilement que les différentes sphères de la vie, bien que comportant des modes fort distincts, sont loin d'être étrangères l'une à l'autre et que les antagonismes que l'on peut constater entre elles dans certaines circonstances, doivent, à la condition de les hiérarchiser comme il convient, se fondre en une splendide et consolante harmonie. — Le Dr Le Bèle a dédié son volume à l'antique Société des médecins chrétiens que, sous le vocable de saint Luc, saint Côme, saint Damien, il a tant contribué à restaurer, il y a tantôt dix ans, renouant ainsi une tradition qui semblait perdue. Nous en conclurons

que les bonnes œuvres s'appellent et s'enchaînent les unes aux autres : car ce livre, qui est celui d'un homme de bien, est certainement appelé à faire du bien à ceux qui le liront dans une disposition de bonne volonté.

2. — C'est encore d'hygiène qu'il s'agit dans le livre du docteur Demmler : *Des soins à donner aux malades, hygiène et surveillance médicale*. Or, comme on le voit par ce titre, c'est ce que les médecins appellent de l'hygiène appliquée à la thérapeutique, et, bien que ce livre semble s'adresser à qui garde les malades plus qu'à tout autre, il est cependant rempli d'enseignements utiles à tous ceux qui les approchent à un titre quelconque. — La première partie traite des soins généraux à donner au malade et entre dans tous les détails de propreté minutieuse et de précautions antiseptiques qui sont aujourd'hui plus que jamais à l'ordre du jour. Suivent les conseils les plus pratiques relatifs à la surveillance des malades, à leur alimentation, à l'administration des médicaments, et aux pratiques diverses que peut réclamer un traitement médical. Les soins à donner pendant la convalescence, les secours à apporter aux mourants sont notés dans ce chapitre, et un paragraphe est consacré aux signes de la mort. D'excellents conseils moraux sur la confiance à inspirer au malade, sur l'autorité qu'il convient de prendre à son égard, se rencontrent çà et là dans cette partie du livre. Par contre, on y chercherait vainement l'expression d'une pensée religieuse quelconque. — La seconde partie est consacrée aux signes principaux que les gardes-malades doivent recueillir chez les malades dont ils ont la surveillance : aspect général et manifestations présentées par les divers appareils respiratoire, digestif, circulatoire et nerveux. — Enfin, dans un dernier chapitre, est étudiée l'antisepsie médicale, les conditions qui en réclament plus spécialement la mise en œuvre et les procédés au moyen desquels elle s'exécute, tant pour ce qui regarde le malade lui-même, que vis-à-vis du personnel qui l'approche, et en particulier pour les objets de pansement et pour le matériel dont il y a lieu de se servir. A cet égard, ce petit livre est vraiment un guide utile et qui peut compléter avec avantage d'autres guides analogues plus préoccupés avec raison de satisfaire à de plus graves intérêts, mais moins au courant des connaissances que l'on est en droit d'exiger actuellement de qui se voue à soigner les malades.

3. — *Pour nos enfants* est encore une étude d'hygiène, un recueil de conseils d'hygiène physique et morale, dit le sous-titre de cette brochure que l'auteur dédie à sa propre femme, en lui en rapportant l'inspiration. Il comprend une vingtaine de chapitres dont les principaux sont intitulés ainsi : Préjugés, la contagion, le cri, l'hygiène de la bouche, les bains, le lit, le sommeil, la toilette..., premières dents, le

muguet..... devoirs de mère, la convalescence, etc. Le chapitre des préjugés à lui seul vaut un petit livre, quoiqu'il soit trop court et laisse de côté bien des erreurs populaires qu'il eût pu relever. C'est surtout la « médecine populaire » qui y est visée ; et elle est aussi riche de bizarrerie qu'elle est pauvre de science, cette triste médecine. Rarement innocente, souvent meurtrière, elle mérite vraiment les rigueurs avec lesquelles l'auteur se prononce contre elle. Qu'il s'agisse des humeurs dont elle parle comme les aveugles parlent des couleurs, qu'il s'agisse des vers qu'elle soupçonne partout sans les avoir vus qu'exceptionnellement, des dépuratifs qu'elle recommande avec la plus entière indiscrétion, de l'alimentation à laquelle président les plus étranges fantaisies, de la force du sang et de la chaleur du foie, etc., etc., la médecine populaire n'est jamais à court d'interprétations ni de moyens d'action ; mais de quelle valeur ! Quantité de conseils pratiques sont réunis ici, et nombre de dangers y sont signalés aux mères soucieuses de se dévouer avec intelligence à la santé de leurs enfants, sans oublier l'alcoolisme qui tend, hélas! à devenir un danger pour l'enfance elle-même.

4. — Sous ce titre : *Les Victimes du lait et du régime lacté*, le Dr Meunier (de Calais) a écrit un volume fort ingénieusement conçu et habilement rédigé, dont le titre est fait pour piquer la curiosité. Ce titre eût été plus exact s'il eût revêtu une forme moins provocante : « Des abus du régime lacté, » par exemple, eût peut-être été préférable ; mais, certainement cela eût moins attiré l'attention, tandis qu'avec son air de paradoxe accusateur, le titre adopté par l'auteur fait songer. J'ajouterai que le plaidoyer y est bien amené et que l'attention n'est pas seulement appelée par ce que le titre du livre a de piquant, mais qu'elle est retenue par la solidité de l'argumentation, par la justesse et par la documentation de ce travail. Est-ce à dire pour cela qu'on n'y trouve aucune exagération, et que, pour appuyer la thèse qu'il soutient, l'auteur soit toujours demeuré dans la mesure et dans une indiscutable exactitude ? Non, sans doute. Mais, il faut bien l'avouer : la pratique de la médecine a ses engouements dans lesquels, il faut le dire aussi, l'opinion publique l'entraîne à son tour, pour peu qu'on l'y provoque. Le lait est ainsi devenu la panacée universelle, l'aliment préférable à tous, le remède supérieur et l'ultima ratio d'une foule de gens, médecins et malades y compris. On ne se méfie pas assez du lait, nous dit le Dr Meunier, et c'est pourquoi il a écrit son livre, non pas tant pour les savants que pour les amis de l'enfance, et surtout pour les mères de famille soucieuses de la santé et de la vigueur de leurs enfants. Que le lait soit un régime trop souvent conseillé, et sans assez de discrimen, qu'il soit inutile dans bien des cas, qu'il puisse devenir nuisible dans quelques autres cas, voilà

ce qu'il est permis de penser. Mais que le régime lacté puisse être rendu responsable de tous les méfaits dont l'accuse notre auteur, qu'il doive être proscrit dans le traitement de beaucoup d'affections fébriles et de maladies du tube digestif, qu'il puisse être accusé d'avoir affaibli et abâtardi la race, voilà des affirmations auxquelles on ne peut souscrire les yeux fermés. Ce qu'il conviendrait d'accuser, surtout dans beaucoup de cas, ne serait-ce pas plutôt la façon dont on administre ce breuvage plutôt que le breuvage lui-même ? On sera tenté de le croire si on lit avec attention le chapitre consacré dans ce livre à la cure lactée et à la manière dont il convient d'y procéder, quand il est vraiment indiqué d'y avoir recours. Il y a là d'excellents conseils pratiques que plus d'un médecin ferait bien de relire, ne fût-ce que pour échapper à la routine et à la banalité, dont la répétition d'une même prescription nous menace toujours. Le lait n'est pas une panacée, un aliment parfait, un contre-poison toujours propice, un diurétique infaillible, mais il a cependant des qualités indiscutables et des propriétés merveilleuses qu'il ne faut pas méconnaître et dont on pourra presque toujours bénéficier, si l'on sait s'en servir.

5. — « La vie est un tremplin sur lequel les pauvres pantins humains se démènent, s'agitent par bonds désordonnés jusqu'à l'acte ultime et brutal, la chute définitive et la mort....» C'est en ces termes peu consolants que débute le docteur Gélineau, dans la rédaction du petit livre qu'il a consacré aux *Déséquilibrés des jambes*. Qu'est-ce encore que ce titre singulier et que veut dire cette bizarre appellation ? La vie ne se maintient chez nous qu'à la condition d'un certain équilibre qui doit maintenir l'harmonie entre toutes les fonctions végétatives, affectives, psychiques, etc. Sans être détruit dans tout son ensemble, l'équilibre peut être troublé dans une certaine catégorie d'organes ou de fonctions ; on en a décrit de nombreuses variétés. Celle qui fait le sujet de ce travail consiste dans la perte de l'équilibre du mouvement des membres inférieurs. L'auteur en reconnaît trois classes qu'il appelle : Déséquilibrés astasiques, déséquilibrés ataxiques, déséquilibrés paralytiques. C'est de la première classe seulement qu'il s'occupe ici. Ce sont surtout des tableaux descriptifs de malades qui font l'objet du livre du docteur Gélineau ou du moins qui en constituent l'intérêt. La plupart de ces malades sont des victimes de cette grande névrose que l'on s'est efforcé de distinguer des autres accidents nerveux sous le nom de neurasthénie et qui, par une sorte d'entraînement des savants, tend à son tour à tirer à elle la plus grande partie ou du moins une grande partie de la pathologie nerveuse. Les plus curieuses parmi ces observations sont sans contredit celles qu'il intitule les phobies astasiques, état singulier dans lequel le malade a une véritable angoisse de l'équilibre, qu'il s'efforce à garder croyant tou-

jours qu'il va lui faire défaut. Étrange aberration dans laquelle cependant l'intelligence ne reconnaît aucune part.

6. — L'étude anatomique et physiologique des organes des sens et surtout de l'appareil nerveux sensoriel est une étude du plus grand intérêt, non seulement pour l'anatomiste et pour le médecin, mais encore pour le psychologue. Toutes les opérations d'impression, d'adaptation et de perception, et toutes celles qui entrent dans le contenu de la sensation, si je puis ainsi dire, toute cette analyse prête à des considérations fort importantes et à des applications fort curieuses. *L'Audition et ses organes*, de M. le Dr Gellé, est une de ces études, et l'intérêt qui appartient à son sujet s'y trouve justifié encore par toute la compétence qui appartient à l'auteur, et aussi par le soin qu'il a mis à faire de ce livre une véritable monographie de l'audition. Ouïr, entendre, écouter, percevoir le bruit, le son, la parole, la mélodie, enfin attacher un sens à ces perceptions diverses, les comprendre, telles sont les opérations qui, de l'ordre physiologique à l'ordre psychologique, s'enchaînent et se poursuivent, dans l'exercice du sens auditif. Tout cela commence par une vibration physique et aboutit à une image sensible, en allant de l'oreille aux divers départements du cerveau, par l'intermédiaire du nerf auditif qui relie celui-ci à celle-là. Ce volume commence donc par une étude des vibrations sonores qui constituent le son : il en analyse la durée, l'intensité, la tonalité et jusqu'aux complications et aux variations de vibration qui en déterminent le timbre. Un second chapitre est consacré aux organes auditifs, organes périphériques (oreille externe, moyenne et interne), et organes centraux ou centres nerveux acoustiques. Enfin dans un troisième chapitre, sont passées en revue, non plus l'impression sensible et sa transmission, mais la sensation auditive plénière, avec les conditions qui la gouvernent, celles qui la provoquent, celles qui la retardent ou la facilitent, celles enfin qui l'altèrent. Signalons les chapitres particulièrement intéressants consacrés à l'orientation auditive, aux surdités partielles, aux hallucinations de l'ouïe et à l'audition colorée. En rapprochant ce livre sur la fonction de l'audition, d'un autre livre du regretté Dr Vialet, sur les centres cérébraux de la vision, le psychologue pourra trouver les éléments les plus intéressants, relativement aux conditions anatomiques et aux fonctions psychologiques qu'il convient d'attribuer aux diverses étapes que comporte l'évolution d'un processus sensible en général : impression sensible, adaptation sensorielle, sensation brute et sensation perçue.

7. — Avec *Névroses et idées fixes*, par MM. Raymond et Janet, nous sommes en pleine psychologie physiologique ou plutôt pathologique, car c'est de malades qu'il s'agit, et de malades dont les types divers ressortissent tous autant à l'étude du physiologiste qu'à celle du

psychologue. Ce volume est le deuxième de la série dont j'ai ici présenté le premier l'an passé ; il est le produit des travaux poursuivis au laboratoire de psychologie annexé à la clinique de la Salpêtrière, et il est composé des fragments les plus intéressants des leçons que fait tous les mardis le professeur Raymond. Les sujets qui y sont traités ne constituent pas un ensemble didactique ; ce sont plutôt comme des tableaux détachés d'une galerie de choix. Ils sont d'ailleurs divisés en deux classes, sous le titre de troubles psychiques et troubles somatiques. La première, sans contredit la plus intéressante pour le lecteur ou son médecin, comprend les chapitres suivants : les confusions mentales, les aboulies, les délires cœnesthésiques ou altérations du sentiment de la personnalité, les délires émotifs, les obsessions et les impulsions, les sommeils anormaux ou morbides, les somnambulismes et les fugues, tous accidents que le vulgaire attribue plus volontiers à un état de maladie mentale, et que le médecin sait rattacher aujourd'hui à de tout autres névroses que la folie. Sans doute, la plupart de ces troubles équivalent à une tare physiologique, qui peut conduire à un moment donné à une perte complète de l'équilibre mental, mais cette relation n'est rien moins que fatale; beaucoup de ces troubles, au contraire, sont susceptibles de disparaître sous l'influence d'un traitement et surtout d'une hygiène convenablemen appropriés à la situation des sujets. Parmi les troubles dits somatiques traités dans ce volume, nous signalerons les troubles de la sensibilité, les tremblements et les chorées, les tics, etc., enfin les troubles vaso-moteurs et les troubles trophiques ou de nutrition. Aux lecteurs de ce recueil nous signalerons tout spécialement les leçons consacrées aux obsessions et aux impulsions, lesquelles leçons, tout en prêtant le flanc à la critique, peuvent cependant éclairer nombre de questions de conscience. Bien qu'il y ait dans ce volume plus d'exposé de faits que d'interprétations doctrinales, plus d'un philosophe prendra intérêt à sa lecture et y puisera des documents pour la solution de beaucoup de problèmes psychologiques.

8. — Il s'agit aussi de malades dans le livre du docteur Bernard Leroy. Le sous-titre : « Contribution à l'étude des conditions psychologiques de la reconnaissance des souvenirs », me paraît d'une signification plus déterminée que le titre lui-même : *L'Illusion de fausse reconnaissance.* — Que peut bien, en effet, vouloir dire ce titre ? On vient annoncer à un malade cette nouvelle : Muller est mort. — Muller est mort, répond-il ; comment donc ? Mais il ne peut être mort une seconde fois ! Il lui semble en effet non seulement que cette nouvelle lui a déjà été annoncée, mais qu'elle l'a été dans les mêmes circonstances et que lui-même a déjà vécu la même situation où il se trouve au moment où cette nouvelle lui est annoncée. Et cette impres-

sion de « déjà ressenti » s'accompagne d'un malaise de doute, d'anxiété, d'angoisse même d'autant plus accusé, que la contradiction est plus flagrante entre le fait nouveau et le prétendu souvenir qu'il semble réveiller. C'est là un phénomène qui se produit dans le rêve, bien fréquemment et bien facilement, et qui se retrouve dans certains états nerveux, en particulier dans les altérations dépressives de l'activité normale du système nerveux. L'analyse des éléments qui le composent a souvent exercé la sagacité de nos modernes psychologues : Taine, Krishaber, Dugas surtout, s'y sont appliqués avec plus d'ingéniosité que de succès. Un chapitre de bibliographie soigneusement recueillie et classée montre que ce n'est pas là un sujet tout nouveau, puisqu'on en trouve la trace dans les œuvres de saint Augustin et de Maine de Biran ; cependant, ce ne sont guère que les modernes qui ont tenté d'approfondir le sujet. Aussi ont-ils mis en lumière les rapports qu'il présente avec les questions de la personnalité et de son prétendu dédoublement, avec les questions plus générales encore de la sensation et de l'hallucination. Les romanciers n'ont pas été sans apprécier ce qu'a de curieux et d'étrange une semblable donnée, et l'auteur cite des passages de Loti (dans *le Roman d'un enfant*) et de Tolstoï (dans *la Guerre et la Paix*) où ce phénomène est plus ou moins heureusement décrit.

9. — Il est bien vrai que les fonctions psychologiques peuvent être parfois plus ou moins gravement altérées par la maladie ; et c'est dans ce sens qu'on a pu leur décrire une pathologie, sans que cette altération mette aucunement en cause le principe même de leur activité. Telle est la *Pathologie de la volonté*, autrement dit : les anomalies que peut manifester l'exercice de la volonté, soit dans ses origines, soit dans ses moyens, soit dans son but, dans sa force ou sa faiblesse, en un mot, dans tous les détails de son mécanisme. Déjà l'an passé, j'ai parlé ici de la *Physiologie de la volonté*, du même auteur. Le petit volume d'aujourd'hui est la suite et le complément du précédent ; tous deux reposent sur cette donnée actuellement en cours, que la volonté n'est pas une faculté, qu'il n'existe pas de facultés, que, traduites en langage physiologique, les manifestations volontaires représentent une catégorie de phénomènes auxquelles il convient mieux de donner le nom de volitions. Les altérations présentées par ces dites manifestations constituent la pathologie de la volonté, telle que M. Ribot déjà s'est efforcé de la décrire. Et c'est ainsi que l'on se figure souvent opposer la thèse naturaliste à la traditionnelle conception spiritualiste ; en quoi l'on se trompe sans doute, puisque dans la thèse spiritualiste, la faculté n'a rien d'une entité, mais qu'elle signifie une puissance qui se réalise dans une manière d'être. Quoi qu'il en soit, l'auteur, après avoir scruté les limites de la volonté ou des volitions, cherche à les

séparer du mouvement réflexe, bien qu'il admette qu'ils sont reliés les uns aux autres par une chaîne ininterrompue et dont les acquisitions de l'hérédité instinctive marquent la transition. Après avoir étudié ensuite les fluctuations de la volonté, M. Dallemagne aborde ses déviations dans lesquelles les passions jouent un rôle principal. — La deuxième partie est consacrée aux manifestations anormales de la volonté : les volitions réflexes ou quasi-automatiques, les impulsions morbides, et les volitions névropathiques qui sont surtout les volitions du névropathe, quoi qu'en dise l'auteur. Un court chapitre est consacré aux volitions vésaniques ou de la folie. — Dans la troisième partie sont notés les états morbides à proprement parler de la volonté : aboulies, aliénation et dédoublement de la volonté. Elle termine ce travail dont les tendances philosophiques ne sauraient être encouragées, puisque, sous le couvert d'une rigueur de raisonnement et d'une sévérité d'observation qu'on ne saurait blâmer, elle se range à une étroitesse de doctrine qu'on ne saurait accepter.

10. — Si nous en croyions certains auteurs, nous ne sortirions pas du cadre de la pathologie en passant à l'*Étude psycho-physiologique de l'amour*. Le professeur Grasset rappelle, dans une œuvre récente, que certains auteurs ont considéré comme un état morbide l'état d'âme de l'amoureuse, que telle était l'opinion de Boissier de Sauvage et que bien d'autres médecins l'ont partagée. Mais pas plus que M. Grasset, le Dr Roger (du Havre) n'abonde en ce sens, et dans cette plaquette qu'il consacre à ce qu'il appelle la psycho-physiologie de l'amour, après des considérations scientifiques, qui ne sont pas sans réalisme, il arrive à conclure « ce qu'est et ce que doit être l'amour : un acte premier émanant du cœur et de l'intelligence, acte psychique, seule base solide si l'on veut trouver le bonheur au foyer, et celui-ci venant se compléter par le doux commerce des sens. » Malgré les excellentes intentions qui ont inspiré cette brochure, on ne la laissera pas traîner à la portée de toutes mains et de tous yeux, pas plus d'ailleurs que la plupart des livres que je viens d'examiner. On doit savoir gré à l'auteur cependant de son sentiment qui voit dans l'amour, d'abord la sympathique union des cœurs, des intelligences et des volontés, et ajoute finement qu'il faut semer l'affection pour récolter la tendresse. Tel n'est pas toujours la marche que suit l'ordre naturel ; mais l'ordre moral ne saurait comprendre qu'il en soit autrement.

11 et 12. — Nous avons encore aujourd'hui à présenter à nos lecteurs deux volumes de l'infatigable Dr Surbled. La deuxième édition qu'il nous donne de son livre : *Le Rêve*, possède toutes les qualités que nous avons reconnues à la première, avec plus de netteté dans l'idée et de précision dans la formule : « C'est là, dit-il, en guise de définition, un état psycho-sensible, que caractérise une demi-cons-

cience et où se trouvent étrangement mêlées les idées et les images, sans que la raison en fasse le partage, sans que l'esprit y projette sa pleine lumière. » Et il ajoute : « Qui nous dira le mystère du rêve ? » Après avoir admis fort justement que le rêve n'est pas lié nécessairement à l'état de sommeil, et qu'il doit y avoir, et qu'il y a des sommeils sans rêve, l'auteur passe en revue, trop succinctement sans doute, les variétés du rêve et sa durée. J'aurais aimé à ce sujet le voir aborder la question très intéressante de la durée dans le rêve, de la durée et de la distance, question délicate assurément, mais qui prêterait à d'intéressantes analyses de psycho-physiologie ; sur la physiologie du rêve et du sommeil, il n'a fait qu'ébaucher une discussion qui demanderait de grands développements. Je lui chercherais volontiers chicane à propos de son chapitre sur l'origine du rêve, où il s'efforce de rapetisser, au profit de l'imagination, la part, à mon avis considérable, qu'il convient de réserver et aux sensations internes et même aux sensations externes, dans l'origine des rêves. Sans doute le rêve ne comporte pas de sensations externes dans ses phénomènes propres, mais il nous paraît que fréquemment la sensation intervient et dans son origine et dans son cours, pour le provoquer, ou bien pour lui donner une impulsion nouvelle et une direction différente de celle qu'il affectait tout d'abord. Enfin le reproche que l'auteur adresse à M. Fonsegrive de confondre le rêve et l'hallucination nous semble plus hardi que fondé. Le rêve est bien souvent, en effet, une sensation subjective, non moins réelle que subjective, mais travestie par une imagination que ne corrigent ni le jugement, ni le raisonnement intellectuels et qui s'abandonne à toutes les fantaisies que lui suggère l'intelligence sensible. Quelques mots sur les associations du rêve, et sur l'idée dans le rêve, mots trop brefs, mais qui ont du moins le mérite d'être vraiment suggestifs, comme on dit, terminent ce travail que l'auteur reprendra, nous l'espérons, pour l'approfondir et le développer, comme il nous semble qu'il peut le faire, c'est-à-dire en augmentant d'autant l'intérêt qu'il possède déjà.

— *Spiritualisme et spiritisme* est une étude plus magistrale, à laquelle Mgr Méric a donné comme préface une critique ingénieuse et tout optimiste du mouvement philosophique à notre époque, lequel lui semble de toutes parts se réunir pour condamner le matérialisme. M. Surbled ne se dissimule pas cependant que si le spiritualisme a fait de réels progrès, le matérialisme n'est pas mort et l'idéalisme surtout demeure, qui conspire avec la bête qui vit en nous, pour lutter furieusement contre la saine doctrine, soit sous sa forme propre, aussi distinguée que décevante, soit sous la forme du monisme, lequel n'a pas encore succombé, comme semble le croire l'auteur. Là, où il est aussi intéressant que consolant, c'est d'abord dans ces trois chapitres

où il étudie la part que font à l'esprit la philosophie, la science en général, et en particulier les savants de l'École de médecine. Richet, Laborde et A. Gautier sont cités par lui, pour des exposés de principes dans lesquels le Dr Surbled voit peut-être un peu plus de choses que ces maîtres n'ont entendu en mettre. Toutefois, à les prendre pour ce qu'ils sont, et sans chercher à y voir davantage, ils sont encore la preuve d'une évolution véritable et d'une évolution qui progresse évidemment dans un sens favorable au spiritualisme. Après un court mais substantiel chapitre consacré sous ce titre : *La Base physique de l'esprit*, à étudier les rapports de la matière et de l'esprit dans le composé humain, vient une assez longue dissertation sur l'influx nerveux, sur le fluide vital et sur le fluide magnétique. L'auteur rapporte les expériences anciennes et celles plus récentes que plusieurs savants ont entreprises pour démontrer l'existence de cet agent spécial, discute les faits de M. M. de Rochas, Jodko et Baraduc, les résultats si curieux obtenus par M. de Puyfontaine et les tentatives faites par les uns et les autres pour obtenir de cet agent lui-même un enregistrement automatique de son influence et du rôle qu'il semble jouer, tentatives curieuses sans doute, mais non démonstratives de la présence d'un agent spécial et distinct. D'où l'on peut se croire autorisé à conclure que cet agent, fluidique ou non, n'existe pas. C'est la conclusion du Dr Surbled qui ne voit dans le spiritisme qu'une tentative suprême de l'esprit mauvais, pour « matérialiser l'âme comme Dieu même, et confondre dans une seule substance tous les êtres », ce qui est encore, il me semble, une forme bien accusée du monisme.

13. — Parmi nos lecteurs, il en est plus d'un, j'en suis sûr, qui trouvera que les sciences biologiques sont devenues bien envahissantes ; elles réclament aujourd'hui leur place, non plus seulement à côté, mais au sein même d'une foule de sciences auxquelles, naguère encore, elles paraissaient être totalement étrangères. Par l'hygiène, elles entrent dans l'éducation, elles pénètrent dans l'étude de toutes les questions sociales, voire même dans la direction à donner aux relations internationales ; par la physiologie, elles s'imposent à la solution des plus graves problèmes et à la défense des intérêts les plus généraux. Elles ont pris pied sur le territoire des sciences juridiques ; la criminalité et la pénalité ne sauraient plus désormais leur échapper ; elles pensent même en avoir élargi les bases et prétendraient volontiers les avoir bouleversées. Actuellement, on ne saurait plus traiter de ces questions sans faire intervenir ces sortes de sciences et sans leur emprunter des données totalement négligées naguère et qui, actuellement, semblent vouloir passer au premier rang. C'est dans cet esprit qu'a été conçu le livre de M. le Dr Maurice de Fleury ; son titre : *L'Ame du criminel,* qui semblerait faire croire à une étude psycholo-

gique des habitués du crime, est plutôt une étude de la criminalité, dans le genre de celles qu'a produites dans ces derniers temps l'école italienne, et auxquelles se rattachent en France les noms de Tarde, de Lacassagne, de Joly, de Dallemagne et de Proal. Ce livre débute par un tableau de l'anatomie générale et de la physiologie du cerveau, ou plutôt d'une psycho-physiologie ingénieuse mais qui réclamerait une méthode plus sûre et un exposé plus rigoureux. Quel enseignement peut-on tirer de formules telles que celles-ci : « La sauvagerie impulsive, c'est une onde nerveuse qui s'écoule en longueur; la raison dominatrice, c'est la même énergie qui s'étale en surface..... » Ceci s'explique, nous dira l'auteur, par le contexte. Mais je crains pour ma part que le commentaire fourni par le contexte, s'il n'augmente pas l'obscurité de la formule, n'en aggrave la signification dans le sens étroit et matérialiste. L'auteur s'en défendra, j'en suis sûr. Et cependant la théorie dans laquelle il fait de la mémoire la faculté fondamentale et jusqu'à l'âme elle-même, quelque ingénieuse et quelque habile qu'elle soit, ne me paraît guère échapper à ce reproche. Et le rapprochement qu'il signale en note entre ce qu'il appelle, d'une part, la conception scientifique moderne de l'esprit et, d'autre part, les tendances de la foi catholique, ce rapprochement me semble suspect et plus capable de compromettre la réalité que de l'éclairer, et cela bien qu'on doive reconnaître là encore le signe d'un bon sentiment, habilement servi. Qu'il étudie dans la première partie de son livre, le cerveau de l'homme et le libre arbitre, dans la deuxième, le déterminisme et la responsabilité, il demeure à tout le moins inquiétant dans sa doctrine. Les conséquences pratiques qu'il en déduit dans sa troisième partie se ressentent nécessairement de ce qu'il y a d'aventureux dans les deux premières. Qu'il s'agisse de la répression du mal ou de sa prophylaxie, il arrive à des conclusions qu'il nous suffira de formuler pour en montrer les dangers : négation ou à peu près du libre arbitre et de la responsabilité morale, remplacement de la répression par la préservation, ce à quoi nous ne saurions souscrire, pas plus qu'à la formule qui résume ce livre, savoir : que la morale est l'aboutissant nécessaire de la vérité scientifique. — Nous avons trop souvent, hélas! la preuve du contraire.

14. — La littérature médicale ne manque pas de traités relatifs à l'hydrothérapie, et beaucoup parmi ces travaux méritent la considération et le succès. Toutefois le *Traité théorique et pratique d'hydrothérapie* du Dr Leroy-Dupré a ce mérite particulier d'avoir été conçu après vingt ans d'exercice professionnel et de représenter une expérience consommée. L'auteur, connu d'ailleurs par plusieurs monographies intéressantes relatives à ce même sujet, nous offre aujourd'hui cette étude d'ensemble qui résume ce qu'il faut penser de ces

pratiques, au point de vue de l'hygiène et de la thérapeutique. Il débute par un aperçu de l'histoire et de la critique des diverses applications de l'hydrothérapie et fait au vulgarisateur de l'hydrothérapie empirique, à l'Autrichien Priessnitz, la part considérable qui lui revient dans cet historique. J'aurais aimé trouver, dans les derniers paragraphes de ce chapitre, l'opinion d'un homme aussi compétent en l'espèce, sur un autre étranger, sur le prêtre bavarois Kneipp, qui, à notre époque, a tenu aussi quelque place dans le développement et la propagation des pratiques de l'hydrothérapie. Un esprit aussi philosophique que celui de M. Leroy-Dupré eût trouvé là, il me semble, matière à d'intéressantes comparaisons ; et il eût été profitable à beaucoup de recueillir de sa bouche un jugement motivé sur la part à faire au bon grain et à l'ivraie, qui sont si singulièrement confondus dans l'œuvre de ce moderne empirique. — Le meilleur moyen de se rendre compte de la valeur d'un semblable traité, c'est de rechercher d'abord ce qu'il formule relativement à l'action physiologique des diverses pratiques de l'hydrothérapie, sur les indications auxquelles ces pratiques peuvent satisfaire, non seulement dans le traitement des diverses maladies, mais encore dans le domaine de l'hygiène et de la prophylaxie, en particulier chez les enfants, chez les femmes et chez les vieillards. L'auteur n'a pas manqué de traiter à fond ces différents chapitres : l'hydrothérapie, qu'il appelle justement le régulateur par excellence du système nerveux, est appréciée à ces différents points de vue dans les considérations générales par lesquelles débute ce volume ; et l'action de l'eau froide sur l'organisme, dans ses rapports avec le traitement hydrothérapique est dûment analysée et discutée. Qu'il me permette encore de regretter ici qu'il n'ait pas donné une part un peu plus large à la pratique de l'hydrothérapie faite à l'eau chaude. C'est une pratique qui n'a pas toute la portée d'action revenant de droit à l'eau froide, mais qui reconnaît cependant son utilité et ses indications. Le dogme de l'eau froide, formulé surtout par les premiers empiriques et défendu par les hydropathes savants, mériterait d'être non pas combattu, mais réduit à ses justes proportions; et il conviendrait de faire bien comprendre que le froid n'est nullement une condition indispensable de l'action thérapeutique de l'eau. L'auteur ne le nie pas sans doute ; mais il me pardonnera de lui dire combien j'aurais aimé voir sa plume autorisée s'y arrêter davantage. Suit une étude clinique sagement conduite de toutes les maladies dans lesquelles l'hydrothérapie est utile, de la façon dont il convient de l'employer et des effets favorables qu'on est en droit d'en attendre, même dans les maladies où on a pu la croire longtemps inutile et même dangereuse, telles que les maladies du cœur et certaines maladies des centres nerveux. L'hydrothérapie reste le traitement de choix

dans beaucoup de maladies chroniques et en particulier dans beaucoup de maladies nerveuses ; les observations qui abondent dans cette partie du travail de M. Leroy-Dupré fournissent des enseignements sur tous ces points, et aussi sur ce qu'on appelle les contre indications à ce mode de traitement, c'est-à-dire sur les cas où il vaut mieux s'abstenir dans la crainte de nuire au malade. Tout cet ouvrage s'inspire d'ailleurs des meilleurs principes de déontologie et, praticien ou non, beaucoup liraient avec profit quelques-uns de ces chapitres, notamment celui qui porte cet entête : « Le médecin doit-il doucher les femmes ? » et beaucoup aussi applaudiront aux avis que renferme ce chapitre.

15. — Nul plus que le professeur Nocard n'était en situation d'écrire un volume intéressant sur *les Tuberculoses animales* et surtout d'étudier les rapports de ces variétés de la maladie tuberculeuse avec la tuberculose humaine. Lorsque l'on considère qu'aucune maladie ne frappe un aussi grand nombre d'espèces animales, que pas un de nos animaux domestiques n'y est complètement réfractaire, et que ceux-là même qui, dans les conditions naturelles, échappent à la contagion de la maladie, ne résistent pas à son inoculation expérimentale, on comprend quelle doit être l'importance de cette étude. Si dans toutes les lésions tuberculeuses on trouve le parasite spécial que l'on nomme le bacille de Koch, du nom du savant qui l'a le premier découvert et décrit, il s'en faut que ces lésions soient toujours semblables à elles-mêmes. Elles peuvent revêtir des formes diverses, affecter les localisations les plus variées, sans qu'il y ait lieu pour cela de méconnaître l'unité de la maladie, telle que sont parvenus à la démontrer les travaux de Charcot, de Grancher, de Thaon et Villemin, en opposition sur ce point avec l'école de Virchow. Parmi les espèces animales qui sont le plus facilement victimes de la tuberculose, les bovidés sont au premier rang ; c'est pourquoi la santé des vaches qui fournissent à notre population un aliment si précieux et si répandu doit être particulièrement surveillée. Les chevaux y sont beaucoup moins exposés, ainsi que le mouton et la chèvre. Le porc, les oiseaux de basse-cour, le lapin surtout et aussi le cobaye en sont souvent les victimes. On l'a observée d'ailleurs sur le chameau, en Égypte même, et sur beaucoup des animaux exotiques dont nous peuplons nos jardins zoologiques. C'est surtout la tuberculose des bêtes bovines qu'étudie le docteur Nocard ; c'est elle qui lui sert de type pour la description qu'il nous donne de cette maladie, telle qu'elle se comporte dans le règne animal. Son étude très détaillée des lésions anatomiques et des caractères de la maladie conclut d'ailleurs à l'identité de la tuberculose de l'homme et de celle des animaux. De là à conclure à la transmissibilité du mal de l'animal à l'homme et de l'homme à l'animal, il n'y a qu'un

pas, et la conclusion de notre auteur est ferme à ce sujet. Plusieurs faits des plus significatifs sont rapportés par lui et appuient cette conclusion. De là la nécessité et la légitimité des mesures prophylactiques qui s'imposent pour empêcher la propagation et la généralisation du fléau. Rien de plus curieux encore que les expériences que rapporte M. Nocard pour démontrer la curabilité de la maladie, soit par les traitements curatifs, soit par les injections capables d'immuniser les sujets et de les rendre invulnérables à la contagion. Espérons que ces études nous conduiront non seulement à tarir les foyers de la tuberculose animale, mais encore à détruire ceux où se fomente et se multiplie la tuberculose de l'homme.

16, 17, 18. — Les étudiants de notre temps peuvent se plaindre de ce que la matière des examens va toujours s'accroissant, à mesure que s'enrichit et se développe le domaine des sciences médicales ; ils doivent cependant, par compensation, reconnaître les tentatives nombreuses qui sont faites chaque jour afin de simplifier pour eux l'exploration de ce domaine, et afin de les diriger dans cette exploration. Les trois petits volumes que je réunis ensemble dans ce paragraphe n'ont pas visé un autre but. Le premier est une sorte de programme sous forme de questionnaire, avec les réponses appropriées, réunies en dix leçons, sur la *Physiologie* y compris la physique et la chimie biologiques, telles qu'elles peuvent être proposées aux premiers examens de médecine. Ce n'est pas là toute la physiologie, sans doute ; mais c'est, réduite en questions et réponses, un résumé des connaissances qu'il leur est indispensable de posséder pour se présenter à ces examens, une sorte de manuel qui permet de repasser et de revoir en peu de temps toutes les matières de l'examen. L'auteur, qui a professé librement ces cours de préparation aux examens, est placé mieux que personne pour savoir non seulement ces matières elles-mêmes, mais encore pour les présenter aux élèves sous la forme que les examinateurs ont coutume d'adopter dans leurs interrogatoires. Ce volume comprend d'ailleurs deux parties : une qui est le résumé de la physiologie selon le programme adopté par l'école, l'autre qui est l'ensemble même des questions les plus topiques dont ces matières peuvent être le sujet. C'est assez dire de quel secours ce livre peut être à tous, et surtout aux étudiants qui vont subir l'examen de physiologie.

— *Pour devenir médecin* : ici le Dr Michaut a réuni tous les documents et tous les conseils qui peuvent le mieux éclairer et guider le jeune étudiant dans le choix de sa carrière et dans les moyens qu'il doit mettre en œuvre pour se préparer à l'exercice de la profession médicale. Substituer au hasard qui, selon le mot de Pascal, dispose si souvent de ces déterminations, une réflexion assise sur des motifs sérieusement appréciés et conduisant à des actions effectives et

fécondes, tel est le but de ce travail. Dédié au Dr Duguet, enrichi de nombreuses figures, de planches reproduisant des œuvres artistiques et d'une carte coloriée, ce petit volume n'est pas seulement utile à consulter, il est encore intéressant et curieux à feuilleter et à parcourir. L'auteur y traite successivement des études médicales, des concours et des prix auxquels les étudiants sont appelés à participer, du budget de l'étudiant en médecine, de sa vie, de sa bibliothèque, de son installation. Puis vient l'exposé des spécialités auxquelles le médecin peut vouer sa carrière, la vie professionnelle, les services publics auxquels il peut prétendre, enfin une statistique que résume la carte coloriée que je viens de noter. Le travail se termine sur une étude du médecin de l'avenir, dans laquelle l'auteur exhorte sagement les jeunes médecins à se garder de devenir des hommes « de commerce médical » et à demeurer des philosophes épris des aspirations les plus élevées.

— Ce n'est plus seulement aux étudiants en médecine, c'est plutôt aux étudiants en pharmacie que s'adresse le *Manuel des travaux pratiques de micrographie médicale* du Dr G. Lasserre. Chef des travaux pratiques d'histoire naturelle à la Faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux, l'auteur avait toute compétence pour écrire ce manuel et atteindre ainsi le but utile qu'il vise, c'est-à-dire familiariser le lecteur avec les manipulations élémentaires, avec les réactifs microchimiques et les colorants principaux que réclame l'étude microscopique des organes et des substances que le pharmacien peut avoir à connaître. Un memento de morphologie et d'histologie végétale résume les connaissances qu'il faut avoir présentes à l'esprit pour entreprendre ces examens. Après quoi, l'auteur aborde la micrographie spéciale des organes des végétaux, racines, tiges, écorces, feuilles et fleurs, fruits et graines et sédiments divers. Vingt-quatre planches répandues le long du volume, viennent à l'appui de ces démonstrations et fournissent les types d'après lesquels les divers organes végétaux peuvent être reconnus et classés.

19. — Le *Manuel pratique de l'examen de la vision* a été rédigé par un médecin de la Marine, le Dr Piton, pour servir surtout à diriger les examens que les médecins sont appelés à faire dans diverses circonstances : qu'il s'agisse de candidats à l'admission dans les divers services de l'armée et de la marine, qu'il s'agisse de sujets en instance pour la mise en réforme, pour la retraite, etc. La technique de l'examen de la vision est exposée dans une première partie. Les détails de cet examen sont résumés dans un tableau synoptique très clairement et très méthodiquement établi par l'auteur. La seconde partie traite des règlements militaires relatifs à l'organe et à l'exercice de la vision. La troisième, qui n'est que l'application des deux autres,

montre comment les données qui résultent de l'examen médical doivent se concilier avec les règlements. C'est donc là un livre tout spécial, mais qui donne des renseignements très exacts et très précis sur les moyens de mesurer l'acuité visuelle à l'œil nu, et sur la recherche des causes qui diminuent cette acuité, causes que l'auteur poursuit dans le détail et par la méthode objective (toucher, éclairage direct et oblique, et ophtalmoscopie) et par la méthode subjective (étude du sens lumineux, de la réfraction, du champ visuel et du sens chromatique). Enfin, ajoute l'auteur, si ces divers examens ne donnent pas la raison claire de la diminution de l'acuité visuelle, il faut penser soit à une amblyopie fonctionnelle ou toxique, soit, enfin, à la simulation, cette éventualité que les médecins de corps doivent toujours prévoir comme possible.

20. — L'établissement de l'observatoire de M. Janssen au haut du Mont-Blanc, n'aura pas été utile qu'à la météorologie et aux observations astronomiques ; il a permis encore de réunir quantité de données d'où il résulterait, d'après le Dr Rosière, que Chamonix, situé au pied du Mont-Blanc, à 1041 mètres d'altitude, déjà universellement connu des touristes, est de plus susceptible de devenir un lieu de cure, ne le cédant en rien aux stations les plus renommées des Alpes suisses. Placée dans un site admirable de la Haute-Savoie, cette petite ville devient de plus en plus facilement abordable, depuis que le chemin de fer arrive jusqu'à l'entrée de la vallée à laquelle elle a donné son nom. Bien bâtie d'ailleurs, elle paraît vouloir se développer et s'étendre au gré, non plus seulement des touristes, mais aussi des pensionnaires et des valétudinaires. L'auteur nous montre les avantages que possède Chamonix et au point de vue météorologique et au point de vue du climat, en raison des cures d'air et d'altitude, de lait et de petit lait qu'on y peut faire, sans compter la possibilité d'y poursuivre un traitement hydrothérapique. Le mois de septembre lui paraît être le moment à choisir pour ce séjour, de préférence même aux mois de juillet et d'août. Je ne saurais suivre le Dr Rosière dans les descriptions enchanteresses qu'il nous donne là de *Chamonix, station d'altitude*, mais, bien que je ne sois pas de Chamonix, je suis convaincu que ses conclusions sont légitimes et qu'il y a là une question d'avenir qui n'intéresse pas moins les malades que le pays.

21. — M. Orieulx de la Porte a écrit sur le regretté docteur *Alphonse Guérin* une plaquette destinée à montrer quelle part considérable revient à cet éminent chirurgien dans les origines de la doctrine microbienne et comment on lui doit les premières applications de cette doctrine à la chirurgie. Cette brochure ne montre pas moins quel charmant et pieux souvenir ont gardé de cet excellent homme ceux qui l'ont le mieux connu. Ce ne fut pas seulement un chirurgien

habile ; ce ne fut pas seulement un de ces précurseurs, dont la géniale perspicacité, devançant leur époque, montrent à leurs contemporains une voie nouvelle et comme une nouvelle étape dans la voie du progrès scientifique et humanitaire ; ce fut cela et ce fut plus encore : un caractère. C'est pour ces motifs que le docteur Guérin a mérité d'être considéré comme un bienfaisant génie de notre profession, alors que, révolté dans son orgueil de vrai savant et dans son cœur de Breton, par le spectacle des désastres accumulés par la période de l'année terrible, désastres que la chirurgie s'efforçait en vain de conjurer, il mit son infatigable persévérance et sa ténacité à rechercher le moyen de sauver les blessés de la guerre et ceux de l'art. C'est ainsi qu'il devint le précurseur et le créateur de la doctrine microbienne. Ce livre, lestement écrit, avec la simplicité qui faisait un des charmes de la conversation et du commerce du docteur, semble s'être inspiré, pour le raconter, de ses meilleures qualités. Son enfance, ses études, sa vie dans la famille, les émotions qu'il rapporta de son voyage de Rome, celles qu'il éprouva dans ses succès scientifiques et professionnels, notamment à son entrée à l'Académie de médecine, tout ceci nous est finement et spirituellement conté. Je n'insiste pas sur les travaux et sur les découvertes qui ont fait d'Alphonse Guérin un grand inventeur, comme d'autres deviennent diserts, c'est-à-dire par l'abondance du cœur. Ses rapports avec ses élèves et avec ses malades comprennent plus d'un trait piquant et complètent heureusement ce portrait, auquel s'ajoutent aussi les hommages posthumes rendus à la mémoire de cet excellent maître.

Dr A. Ferrand.

HISTOIRE PROVINCIALE

1. *La Vasconie : étude historique et critique sur les origines du royaume de Navarre, du duché de Gascogne, des comtés de Comminges, d'Aragon, de Foix, de Bigorre, d'Alava et de Biscaye, de la vicomté de Béarn et des grands fiefs du duché de Gascogne*, par Jean de Jaurgain. Première partie. Pau, imp. Garet, 1898, in-8 de xx-453 p., 15 fr. — 2. *Histoire d'Auvergne*, par le chanoine Pierre Audigier, publiée par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand. T. I. *Projet de l'histoire d'Auvergne*. Clermont-Ferrand, Bellet, 1899, in-8 de vii-562 p. — 3. *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*. XXVI. *Registres de l'échevinage de Saint-Jean-d'Angely*, par Denis d'Aussy. T. II. Paris, Picard et fils ; Saintes, Mme Mortreuil, 1897, in-8 de xxiii-447 p., 15 fr. — 4. *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*. XXVII. *L'Abbaye de la Grâce-Dieu*, par Georges Musset. Ibid., 1898, in-8 de 559 p., 15 fr. — 5. *Histoire du bailliage de Saint-Omer, 1193 à 1790*, par Pagart d'Hermansart (Extrait des tomes XXIV et XXV des *Mémoires de la Société des antiquaires de Morinie*). Saint-Omer, imp. d'Homont, 1898, 2 vol. in-8 de vii-480 et 440 p. — 6. *La Vie dans le nord de la France au XVIIIe siècle : études, scènes et récits*, par René Minon. Première série. Paris, Lechevalier, 1898, in-8 de ix-450 p., 6 fr. — 7. *L'Église d'Autun pendant la guerre de Cent ans, 1358-1375*, par Anatole de Charmasse (Extrait des *Mémoires de la Société éduenne*, nouvelle série t. XXVI). Autun, Dejussieu, 1898, in-8 de 135 p. —

8. *Notice de la ville d'Angers*, par THOROUDE. Manuscrit de la Bibliothèque municipale d'Angers, publié avec notes. Angers, Germain et Grassin, 1897, in-8 de xx-394 p. — 9. *Florimont*, par CHARLES FELTIN (Extrait du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation*). Belfort, imp. Devillers, 1898, in-8 de 117 p. et pl. — 10. *Les Seigneurs de Ville-sur-Arce : essai généalogique et historique*, par l'abbé AUGUSTE PETEL (Extrait de la *Revue de Champagne et de Brie*). Arcis-sur-Aube, imp. Frémont, 1898, in-8 de 246 p. et pl., 3 fr. 50. — 11. *Château-Regnault-Bogny*, par l'abbé L. PÉCHENART. Charleville, imp. du *Courrier des Ardennes*, 1897, in-8 de XII-346 p. et pl. — 12. *Chartes nivernaises du comte de Chastellux*, par RENÉ DE LESPINASSE. Nevers, imp. Vallière, 1896, in-8 de 238 p. — 13. *Catalogue des livres et documents imprimés du fonds lorrain de la Bibliothèque municipale de Nancy*, dressé et publié sous la direction de J. FAVIER. Nancy, imp. Crépin-Leblond, 1898, in-8 de XV-794 p. — 14. *La Réunion des provinces septentrionales à la couronne par Philippe-Auguste. Amiénois, Artois, Vermandois, Valois*, par le colonel BORELLI DE SERRES. Paris, Picard et fils, 1899, in-8 de CXLVI p., 3 fr. 50.

1. — M. de Jaurgain qui depuis trente-cinq ans travaille à une histoire des trois provinces basques françaises, fait paraître aujourd'hui le premier volume de cette œuvre considérable. Ce volume intitulé *la Vasconie* est en quelque sorte l'introduction à son étude sur la Soule, la Basse-Navarre et le Labourd. Dans son travail, composé de dissertations critiques et de textes, M. de Jaurgain s'est attaché à résoudre quelques problèmes d'importance capitale pour les annales du sud-ouest de la France et du nord de l'Espagne, tels que les commencements du duché de Vasconie, du royaume de Pampelune et du duché de Navarre, de l'évêché de Gascogne et du diocèse de Bayonne, des comtés héréditaires de Bordeaux, d'Agen, de Bazas, de Comminges, de Bigorre, etc., et à démontrer la valeur des documents sur lesquels s'étayent ses théories, qui, pour la plupart, ont au moins le mérite de l'inédit. Il a voulu, en utilisant des sources d'informations dont ne disposaient pas les anciens historiens de cette région, tels que Marca et Oihénart, porter quelque lumière sur les origines et sur des périodes restées obscures malgré les travaux de ces érudits. Si l'on parcourt ce volume où les textes sont étudiés avec grand soin, on verra que la polémique y tient une large part, peut-être même un peu trop large; le volume aurait sans doute gagné en précision et en clarté, si l'auteur avait rejeté toutes ces discussions en note ou en appendice. La suite du récit est un peu hachée par ces digressions souvent longues, nécessaires pour rectifier les erreurs d'autres érudits, et en particulier de M. Bladé. De nombreuses questions très intéressantes sont étudiées ici, par exemple celle de la fameuse charte d'Alaon. Les théories relatives aux origines des différents royaumes, comtés et vicomtés qui formaient la Vasconie sont discutées et quinze tableaux généalogiques établissent la filiation des ducs d'Aquitaine et de Vasconie, de 670 à 768, puis de 768 à 864 ; des premiers rois de Pampelune et des ducs de Navarrais, des comtes héréditaires de Bordeaux, des vicomtes de Labourd, des comtes d'Agen, de Bazas et de Bordeaux, etc. Dix appen-

dices donnent des études particulières sur le Codex généalogique de Meya ; sur la pseudo-charte navarraise de 839 ; la charte d'investiture du comté d'Astarac ; les *Origines du duché de Gascogne* de M. Bladé ; la charte de fondation de Sainte-Croix de Bordeaux ; les chartes de la Reole, le cartulaire de Condom et l'évêché de Gascogne ; les chartes de Saint-Sever ; l'inscription de Sainte-Quitterie d'Aire ; l'évêché de Bayonne, les chartes navarraises de 1014 et 1027 et la bulle du pape Célestin III ; la fondation du monastère de Saint-Pé de Générès ; la prise de possession du comté de Bordeaux par Eudes de Poitiers, duc de Gascogne. En somme, ce volume fait bien augurer du reste de l'ouvrage.

2. — C'est une excellente idée qu'eut l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand, de décider la publication de l'*Histoire d'Auvergne* du chanoine Audigier. Jusqu'à ce jour, cette histoire était restée inédite. Quelques travailleurs avaient mis à profit les renseignements utiles que l'on y trouve ; mais elle n'était en somme accessible qu'à un petit nombre de personnes. Audigier vivait au XVIIIe siècle : il ne faut donc pas s'attendre à trouver ici une critique aussi sévère que celle que l'on exige actuellement des œuvres analogues. Cependant, quoique bien des reproches puissent lui être adressés à ce point de vue et quoique son ouvrage soit inférieur aux grandes histoires provinciales publiées par les bénédictins, c'est cependant encore le travail le plus complet et le plus sûr qui ait été composé sur l'ensemble de l'histoire d'Auvergne. A sa mort, Audigier avait légué ses manuscrits aux R. P. jésuites. Après la suppression du collège de Clermont, où ils étaient conservés, ils passèrent à la Bibliothèque royale : ils forment dix volumes in-4 reliés aux armes du Roi et sont inscrits actuellement au Catalogue des manuscrits français de la Bibliothèque nationale, sous les numéros 11477 à 11486. Le premier volume (manuscrit 11477), celui qui est publié, est en quelque sorte l'introduction de l'ouvrage. Il est divisé en deux tomes intitulés, le premier : *Projet de l'histoire d'Auvergne* et le tome deux : *Histoire d'Auvergne*. C'est un résumé de l'histoire de cette province. Les autres volumes qui seront publiés ultérieurement portent les titres suivants : *Histoire des villes et localités de la Haute-Auvergne. Histoire des villes et localités de la Limagne. Histoire des villes et localités de la Basse-Auvergne. Histoire des Auvergnats, jusqu'à l'arrivée de saint Austremoine. Histoire de l'Eglise d'Auvergne*, et enfin *Histoire de la ville de Clermont en Auvergne*. Dans le volume publié aujourd'hui et dont M. Ant. Vernière a fait la copie, on a donné peu de notes rectificatives ; la cause en est que ce volume n'est en réalité qu'une introduction. L'auteur effleure rapidement des questions sur lesquelles il reviendra plus tard ; c'est alors que les éditeurs donneront des notes. Exception est faite pour quelques chapitres traités complètement tels que ceux relatifs aux

intendants, à l'industrie et au commerce et à la religion gallo-romaine. En dehors de ces chapitres nous signalerons encore ceux relatifs au gouvernement de l'Auvergne, aux maisons illustres et aux maisons nobles de cette province.

3. — Nous avons déjà rendu compte dans le *Polybiblion* (t. LXXIX, p. 315) du premier volume des *Registres de l'échevinage de Saint-Jean d'Angély*, dont la publication avait été préparée par M. Denis d'Aussy. Ce premier volume s'arrêtait au commencement de l'année 1396. Le deuxième volume de ces registres est contenu dans le tome XXVI des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* ; c'est une œuvre posthume, M. Denis d'Aussy étant mort avant d'avoir pu l'achever. Il va du mois de mars 1396 jusqu'au commencement de l'année 1412. On y trouve des renseignements très intéressants, non seulement sur la vie communale à la fin du XIVe siècle et au commencement du XVe, mais aussi au point de vue de l'histoire générale. Comme dans le précédent volume, nombre de lettres ou d'autres documents y sont transcrits. En le parcourant, on se rend compte des mesures prises par les villes de l'ouest pour résister aux Anglais. Aussi on ne saurait trop féliciter les Archives historiques de Saintonge d'avoir entrepris cette publication qui sera des plus utiles à ceux qui s'occupent de l'histoire notre pays pendant les XIVe et XVe siècles. Une table onomastique termine ce volume ; elle est précédée de quatre listes alphabétiques des maires, échevins, conseilers et pairs de la ville de Saint-Jean d'Angély de 1396 à 1411. Enfin ce volume comprend également la table chronologique des documents publiés dans les tomes XXI à XXV des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, qui permet de se rendre facilement compte des services que peut rendre à l'histoire l'ensemble des travaux de cette société.

4. — L'ouvrage de M. Georges Musset sur *l'Abbaye de la Grâce-Dieu* appartient à la même collection et forme le tome XXVII des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*. Il est divisé en deux parties. Dans la première, on a l'histoire très complète de l'abbaye, dans laquelle l'auteur fait connaître les circonstances de sa fondation, dresse la liste des abbés, donne des détails sur la vie religieuse et la vie matérielle des moines, sur le personnel de l'abbaye, le vestiaire, la bibliothèque, le mobilier, les domaines, les lois, la justice, etc. La deuxième partie est une sorte de cartulaire qui reproduit *in-extenso* ou analyse 314 chartes et documents divers concernant cette abbaye. Le plus ancien qui est la notice de la fondation de la Grâce-Dieu, remonte au 25 mars 1135 ou 1136. Cette abbaye fut fondée par Guillaume X, duc d'Aquitaine, à la suite de sa réconciliation avec l'évêque de Poitiers qu'il avait d'abord expulsé, et de sa soumission au pape Innocent II, dont le concile d'Étampes avait proclamé la validité

de l'élection contre Anaclet II qui lui avait été opposé. Cette réconciliation s'était faite par l'entremise de saint Bernard et la fondation de l'abbaye de la Grâce-Dieu fut le sceau mis par Guillaume à sa conversion et à sa renonciation au schisme. Ce monastère, comme nous l'apprennent les nombreux documents publiés dans la deuxième partie et surtout les procès-verbaux de visite, suivit les vicissitudes de toutes les autres maisons religieuses. Après la première période de ferveur et de prospérité, vint la décadence. Au XVIIe siècle, il n'y a plus de vocations religieuses : aussi le nombre des moines est-il des plus restreints ; à certaine époque on ne trouve même plus qu'un religieux. A la Révolution, le 25 février 1791, le domaine de la Grâce-Dieu fut vendu, et depuis lors l'abbaye ne s'est pas relevée de ses ruines. Ses archives, comme beaucoup d'archives d'abbayes de l'Aunis, n'ont pas été conservées dans les dépôts publics, et, pour refaire son histoire, M. G. Musset a dû puiser en maints endroits : aux Archives de la Vienne, à la bibliothèque de Poitiers, à la bibliothèque de la Rochelle, dans les archives des notaires de la région, chez des particuliers où il retrouva de nombreux documents. Grâce à toutes ces recherches, il a reconstitué un véritable fonds qui sera fort utile à explorer pour étudier l'histoire religieuse de la région.

5. — Les deux volumes de M. Pagart d'Hermansart consacrés à l'*Histoire du bailliage de Saint-Omer de 1193 à 1790*, sont extraits des tomes XXIV et XXV des *Mémoires de la Société des antiquaires de Morinie*. Cet érudit, qui a déjà fait de nombreuses publications sur Saint-Omer et l'Artois, était le mieux préparé par ses travaux antérieurs pour mener à bien la tâche qu'il s'était assignée. Avant lui, beaucoup d'ouvrages avaient été publiés sur cette question. Dans tous, on ne s'attachait qu'à un point, en particulier à faire ressortir la discorde qui éclata entre les hommes de la commune et les représentants du Souverain, au moins à partir du XIVe siècle, au sujet de la liberté des élections échevinales ; mais aucun n'avait encore traité la question d'une manière complète, depuis la création du bailli, jusqu'à la Révolution. Quoique limitée au rôle et à l'intervention du bailli dans les affaires de la ville, l'étude de M. Pagart d'Hermansart pourra cependant utilement compléter l'histoire des institutions municipales de Saint-Omer en faisant ressortir comment les bourgeois défendirent pied à pied pendant plusieurs siècles leurs privilèges politiques et les garanties sociales qu'ils avaient obtenues. « D'autre part, en dehors de ses relations avec le pouvoir communal, le bailli avait des attributions financières, militaires, administratives, judiciaires ; il n'eut pas non plus pour seul adversaire l'échevinage, mais aussi l'évêque de Térouanne, les divers établissements ecclésiastiques et les seigneurs féodaux ; enfin, il présidait une importante cour féodale dont la

juridiction s'étendait sur plus de deux cent cinquante villages et hameaux et qui, en outre des officiers qu'on rencontrait dans tous les bailliages, possédait cinq conseillers, de sorte que le bailliage de Saint-Omer était le second des grands bailliages d'Artois. Sur tous ces points, l'histoire de cette institution qui a subsisté pendant dix siècles, était à faire presque en entier. » Le premier volume divisé en trois livres, nous renseigne d'abord, dans le livre premier, sur l'origine du bailli de Saint-Omer, sa nomination, ses diverses attributions, jusqu'à la fin du xv° siècle. Le deuxième livre traite les mêmes points pendant la période qui s'écoule de la fin du xv° siècle à 1790. Le troisième livre est consacré aux officiers du bailliage, conseillers, procureur du Roi, substitut du procureur du Roi, conseiller rapporteur du point d'honneur, sous-bailli, greffier, receveur des amendes, avocats, bourreau, geolier, notaires, sergents à cheval, huissier audiencier, etc. ; à l'administration de la justice, à l'hôtel du bailliage, aux gages du bailli et de ses officiers, aux droits honorifiques. Le tome II qui fait connaître la juridiction ou ressort de la cour du bailliage de Saint-Omer, sa compétence au point de vue civil et criminel, en matière de police et en matière ecclésiastique, se termine par des listes des officiers du bailliage. En même temps que ces listes, sont publiées de nombreuses lettres de commission ou de nomination. Dix-sept pièces justificatives et une table des matières et une table alphabétique des noms des officiers du bailliage terminent ce travail fait avec soin, tant à l'aide des archives du bailliage transportées aux archives départementales que des ouvrages antérieurs et dans lesquels plusieurs points étaient déjà traités.

6. — Le livre de M. René Minon : *La Vie dans le nord de la France au XVIIe siècle,* est avant tout une œuvre de vulgarisation. On n'y trouve ni notes, ni textes publiés, enfin aucun appareil d'érudition, et cependant, ce volume est certainement le fruit de sérieuses recherches et d'une étude consciencieuse et approfondie de nombre de pièces ou de mémoires. L'auteur passe en revue toutes les anciennes coutumes du Nord, et ne se contente pas d'un récit sec et monotone ; il sait faire alterner les histoires amusantes avec l'exposé des faits. Aussi, cet ouvrage se lit-il non seulement sans fatigue mais même avec plaisir. Tous les chapitres sont intéressants, quoique à des degrés différents. A ceux qui aiment les histoires de revenants et de sorciers, nous recommanderons celui qui est intitulé : *Autour du Crachet.* Nous signalerons aussi les deux premiers, l'un relatif à l'enfance qui fourmille de traits piquants sur les anciens magisters, et donne une idée de ce qu'étaient beaucoup d'écoles primaires au siècle dernier. Nous signalerons encore, dans le même genre, ceux qui sont intitulés : *Autour du Clocher*; *les Abbayes et le peuple.* Dans tous, on trouve des

anecdotes curieuses, des tableaux qui peignent exactement l'état des différentes catégories de la société au XVIIIe siècle. L'ensemble est bien présenté, sans parti-pris. Les défauts de l'organisation sociale ressortent de tout ce qui est raconté, mais on ne voit percer en aucun endroit le dénigrement systématique. Comme ce sont surtout les traits les plus caractéristiques qui sont mis en relief, il se dégage peut-être de l'ensemble de l'ouvrage une idée un peu sombre de l'état social au XVIIIe siècle ; la note est à coup sûr légèrement pessimiste, mais nous ne croyons pas qu'elle soit fausse. Le dernier chapitre intitulé : *Notes et renseignements*, contient une suite d'anecdotes, de tableaux et de traits qui n'avaient pu trouver leur place dans les pages précédentes. L'auteur y parle des dîmes, des cabarets, de la corvée, des feux de la Saint-Jean et du Carême, des fraudeurs et des faux sauniers, etc. L'ensemble est vraiment intéressant et l'on y trouve quantité de faits recueillis et bien représentés. Nous ne pouvons que souhaiter la prompte apparition de la deuxième série de ces études.

7. — L'opuscule de M. Anatole de Charmasse sur *l'Église d'Autun pendant la guerre de Cent ans* est extrait des *Mémoires de la Société éduenne* (nouvelle série), tome XXVI. Excellente contribution à l'histoire de ce diocèse. Au XIVe siècle, il s'était opéré un grand changement dans le recrutement de l'épiscopat. Jusqu'alors les évêques appartenaient généralement à l'élite du clergé de leur province. Illustres par leur origine, environnés d'une considération qui procédait de leur mérite propre autant que de leurs fonctions, ils devaient à leur situation personnelle, à l'ancienne notoriété de leur nom, aux liens familiaux, une voix plus écoutée et une autorité plus facile. Bien différents furent leurs successeurs. Venus la plupart de loin, inconnus, ils paraissent un instant sur un siège qu'ils quittent bientôt après, sans laisser aucune trace de leur passage. Aussi furent-ils loin d'être entourés du même respect que leurs prédécesseurs et d'avoir le même ascendant. C'est la crise causée par cette transformation qui est exposée dans cet ouvrage. Si l'on ajoute à cela les incursions des bandes qui pillent, dévastent et incendient les églises, les conflits perpétuels qui éclatent entre la justice séculière et la justice épiscopale, on se rendra compte que, comme le dit M. de Charmasse, on assistait au commencement de la désolation des églises de France dont le P. Denifle a rassemblé de nombreux témoignages pour le XVe siècle, et on verra qu'un siècle auparavant, le diocèse d'Autun pouvait occuper dans ce martyrologe une page de choix. Ce travail est fait à l'aide de documents puisés tant aux archives de Saône-et-Loire qu'aux archives de la Côte-d'Or. On y trouve d'excellents renseignements sur Robert de Martinpuits, bailli d'Autun après 1365, qui fut un des adversaires les plus acharnés de la puissance épiscopale. Vingt-neuf pièces justificatives terminent cet ouvrage.

8. — Thorode naquit en 1710. Après avoir suivi les cours de l'Université d'Angers, il obtint le grade de licencié ès lois, et fut reçu, en 1742, notaire en cette ville. Pendant les dix-sept ans qu'il exerça ces fonctions, il lui passa entre les mains un grand nombre de papiers de familles, voire même de plusieurs communautés dont il avait la clientèle. Ces circonstances lui permirent de satisfaire son goût pour l'histoire et l'archéologie, et de commencer son grand recueil sur les familles de l'Anjou. Quand il eut résigné ses fonctions notariales, le chapitre de Saint-Maurice d'Angers, lui confia le soin d'arranger et de classer ses archives. Ce travail, commencé en 1761, ne fut achevé qu'en 1770. En 1772 il fut élu secrétaire du chapitre et remplit cette charge jusqu'à l'avant-veille de sa mort, en 1789. Ces indications biographiques feront comprendre qu'il était admirablement placé pour faire une œuvre solide. Il s'occupa de mettre à profit les documents qu'il avait entre les mains pour étudier l'histoire de la ville d'Angers. Dans sa *Notice*, laissant de côté la description des rues et des choses de moindre importance, Thorode concentre plus spécialement son attention sur les particularités les plus remarquables et surtout sur les monuments et les institutions. Il nous fait assister à leur naissance et à leur développement en remontant aussi haut que possible dans le passé. En général, ses renseignements sont sûrs et puisés aux sources ; sans négliger la tradition, il appuie ce qu'il avance sur les documents contemporains. Le présent volume est divisé en deux parties : la première intitulée *Notice générale*, qui est en quelque sorte l'introduction de l'ouvrage ; la deuxième qui est consacrée aux institutions et établissements ecclésiastiques : chapitres, paroisses, abbayes, communautés, congrégations d'hommes. L'œuvre de Thorode est publiée avec le plus grand soin et accompagnée d'une série de notes qui le complètent et le rectifient. Nous ne pouvons que souhaiter à l'auteur de cette publication, qui s'est fait connaître seulement par ses initiales E. L., de voir la Commission de la bibliothèque d'Angers animée d'un esprit plus large et plus libéral afin de lui permettre d'achever promptement son œuvre.

9. — *Florimont*, actuellement petit village du territoire de Belfort, canton de Delle, fut autrefois une seigneurie d'une certaine importance. La seigneurie de Florimont fut définitivement établie au milieu du XIIIe siècle ; les sires de Florimont, issus de l'illustre maison de Ferrette, étaient comme elle vassaux de l'évêque de Bâle. Au XVIe siècle, nous voyons Jeanne de Ferrette épouser Albert d'Autriche, sixième fils de l'empereur d'Allemagne Albert Ier. A la suite de ce mariage, les archiducs, puis les empereurs d'Autriche devinrent vassaux de l'évêque de Bâle à cause du comté de Ferrette. Les archiducs qui possédaient la seigneurie de Florimont l'échangèrent et la vendirent bien souvent à

différents propriétaires appelés seigneurs engagistes. M. Charles Feltin en a relevé la liste de 1390 à 1647. A la suite du traité de Münster, le comté de Ferrette passa à Louis XIV, et depuis, la seigneurie de Florimont est restée à la France. Les derniers chapitres de cet ouvrage sont consacrés à l'église de Florimont et à la commune. On y trouve bien des détails intéressants, en particulier sur l'illustre famille de Reinach d'Alsace. Nous signalerons aussi les pages dans lesquelles la coutume de Ferrette est résumée ; elles sont des plus curieuses. Un certain nombre de pièces justificatives terminent le volume.

10. — Dans *les Seigneurs de Ville-sur-Arce*, M. l'abbé Pétel a donné surtout une histoire généalogique. Ce travail, extrait de la *Revue de Champagne et de Brie*, peut offrir un certain intérêt aux érudits qui font des recherches sur le département de l'Aube. Ville-sur-Arce est un village de ce département, canton de Bar-sur-Seine. Mentionné déjà dans une charte de 881 comme faisant partie du comté du Lassois, ce n'est cependant qu'à partir du XIIe siècle, que l'on signale quelques documents relatifs à ses seigneurs. A partir de ce siècle, M. l'abbé Pétel a pu donner des renseignements sur les familles qui se succédèrent dans la seigneurie. Aucune qui soit marquante ; mais ces généalogies, bien faites en général, pourront souvent servir de points de repère ou de moyen de contrôle. Parmi les principales familles qui possédèrent cette seigneurie, il faut citer les de Torcenay, les de Courlon, les de Landreville, les de Chastenay, les de Longeville, les Le Lieur, les Guenichon, etc. Plusieurs pièces justificatives et un index onomastique développé terminent ce travail, fruit de longues et patientes recherches.

11. — *Château-Regnault-Bogny*, dont M. l'abbé Péchenart donne aujourd'hui l'histoire, est une commune située dans le département des Ardennes, sur les bords de la Meuse. Cette ville, où l'industrie métallurgique est très prospère, apparait pour la première fois dans les documents à la fin du XIIe siècle ; elle figurait alors parmi les terres qui étaient dans la mouvance du comté de Rethel. A partir de cette époque, M. l'abbé Péchenart a pu, à l'aide de pièces glanées un peu partout, retracer l'histoire de cette localité jusqu'à nos jours. La plupart des faits rapportés sont bien décousus, et offrent peu d'intérêt au point de vue de l'histoire générale ; mais ce défaut vient de la disette de documents historiques concernant cette seigneurie au moyen âge. Jusqu'en 1568 elle appartint à la maison de Clèves. Après cette date, elle passa à la maison de Lorraine, qui la posséda jusqu'en 1629 ; en cette année, par suite d'un échange, elle fut cédée à Louis XIII. Les principaux chapitres de ce travail et les plus intéressants sont ceux qui se rapportent à l'atelier monétaire de Château-Regnault, à son administration aux XVIIe et XVIIIe siècles, aux usages

locaux, aux légendes et superstitions et enfin à la période contemporaine. Quelques notes et pièces justificatives, ainsi qu'un index alphabétique des noms propres, achèvent ce travail qui ne saurait avoir aucune prétention à l'érudition, mais se présente comme un bon exposé des principaux faits intéressant Château-Regnault-Bogny.

12. — Les *Chartes nivernaises du comte de Chastellux* sont un extrait des bulletins de la *Société nivernaise des lettres, sciences et arts,* des années 1896 à 1898. Depuis longtemps M. le comte de Chastellux, désirant reconstituer le chartrier de sa maison, fait de nombreuses recherches tant dans les dépôts d'archives du Nivernais et de la Bourgogne que dans ceux de Paris (Bibliothèque et Archives nationales). Mais ses ancêtres ont joué un si grand rôle dans l'histoire et ont eu de tels rapports avec les seigneurs de la région où ils habitaient, que peu à peu le cadre de ses investigations s'étendit, et, au lieu de se restreindre à l'histoire de sa maison, il se mit à copier pour l'Auxerrois et le Nivernais tous les documents qu'il découvrait. Ces copies, adressées au comte Georges de Soultrait, sont venues, après le décès de ce dernier, à la Société nivernaise, où elles sont à la disposition des érudits de la région. M. de Lespinasse a été bien inspiré en publiant l'inventaire de ces pièces dont l'ensemble forme un des fonds les plus importants pour l'histoire du Nivernais. Il rend service à ceux que le passé de cette province intéresse et donne un exemple que beaucoup de sociétés savantes devraient suivre. Il serait bon, en effet, que la plupart cherchassent, à l'aide de copies exécutées par des travailleurs sérieux et intelligents, à se former un fonds où leurs membres viendraient puiser facilement les renseignements dont ils auraient besoin. Le présent inventaire comprend l'analyse : 1° des actes tirés des archives de Chastellux; ces pièces s'échelonnent entre 1270 et le 9 mars 1779; 2° des aveux et dénombrements du comté de Château-Chinon; les dates extrêmes sont octobre 1269 et le 12 décembre 1488; 3° des titres de Bourbon; ces pièces tirées du registre des Archives nationales P 380, vont de mai 1294 au 14 mai 1450; 4° des lettres de rémission et autres pièces extraites du Trésor des chartes; elles vont de mai 1209 au 31 mars 1599. La deuxième partie de cet inventaire comprend : 1° l'analyse de documents relatifs au Nivernais extraits du cartulaire de Crisenon. Ce cartulaire, manuscrit du XIVe siècle, est conservé aujourd'hui à la Bibliothèque nationale sous le n° 9885 latin; les chartes vont de 1151 au 28 mai 1303; 2° l'analyse de pièces tirées du Cabinet des titres à la Bibliothèque nationale (17 mai 1521 au 9 novembre 1734); 3° l'analyse de documents tirés des pièces originales de la Bibliothèque nationale (7 mars 1501 au 28 décembre 1688), puis des fonds divers de la même bibliothèque (mai 965-16 septembre 1570); des archives de l'Yonne et de la Côte-d'Or, d'archives

particulières (Beigny et Bellombre); enfin l'analyse d'un très grand nombre de pièces tirées du Parlement de Paris aux Archives nationales. Les registres d'où elles furent extraites sont compris sous les cotes X^2a 7 à 150 (années 1361-31 décembre 1594). Ces indications suffiront pour faire comprendre l'importance de ce fonds et de quelle utilité pourra être la publication de M. de Lespinasse. Nous formulerons un regret : c'est qu'il n'y ait pas de table permettant de s'en servir facilement.

13. — Le *Catalogue des livres et documents imprimés du fonds lorrain de la bibliothèque municipale de Nancy*, dressé par M. Favier, forme une bibliographie très complète de l'histoire de Lorraine. On a en effet l'indication de 12083 volumes, plans ou gravures se rapportant à ce pays. Mine des plus riches. Le fonds lorrain de la Bibliothèque de Nancy comprend tous les ouvrages imprimés ou manuscrits relatifs à la région dont on a composé les départements de la Meurthe, de la Meuse, de la Moselle et des Vosges. Le catalogue des manuscrits a déjà été publié au tome IV du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*. Le catalogue des imprimés dressé aujourd'hui achève de faire connaître ce fonds si important. Voici les divisions du volume de M. Favier : I. Géographie. *a*. Géographie générale, géographie historique, cartes ; *b*. Géographie par départements ; *c*. Voyages. II. Histoire proprement dite. *a*. Chroniques, histoire générale, origine et généalogie de la maison de Lorraine et de ses différentes branches ; *b*. Histoire sous chaque règne ; *c*. Histoire des localités. III. Histoire de la noblesse, armoriaux, généalogies, armes des villes, bourgs, villages. IV. Biographie. V. Archéologie. VI. Histoire scientifique et littéraire. VII. Bibliographie. Sous le titre Histoire religieuse, M. Favier a groupé tout ce qui était relatif à : I. Histoire des évêchés, Metz, Toul, Verdun, Nancy, Saint-Dié. II. Synodes diocésains. III. Liturgie. IV. Catéchismes. V. Pèlerinages et reliques. VI. Histoire des ordres religieux. VII. Religions diverses. La Jurisprudence comprend : I. Histoire du droit et des institutions judiciaires. II. Coutumes. III. Ordonnances. IV. Discours de rentrées, cours de Nancy et de Metz. V. Procès, mémoires et factums. Sous la rubrique Sciences et Arts, sont groupés tous les volumes relatifs aux sciences économiques, aux sciences naturelles, aux sciences médicales, à la peinture, à la gravure, à la lithographie, à la phototypie, à l'architecture, à la sculpture, aux arts divers et aux jeux. Les Belles-Lettres comprennent la linguistique, les discours, les poésies, le théâtre, les romans, nouvelles, anecdotes, facéties. Deux appendices complètent ces indications ; l'un est consacré aux ouvrages publiés par des Lorrains sur des sujets étrangers à la Lorraine ; l'autre, aux ouvrages imprimés en Lorraine, dont les auteurs et les sujets sont étrangers à la Lorraine.

Une table alphabétique des noms d'auteurs termine ce volume qui rendra les plus grands services à ceux qui s'occupent de l'histoire de l'est de la France et de la Lorraine en particulier.

14. — M. le colonel Borelli de Serres, continuant ses études si pleines d'intérêt sur le XIIIe siècle, aborde, dans son volume sur *la Réunion des provinces septentrionales à la couronne par Philippe-Auguste*, un des problèmes les plus compliqués de géographie historique du moyen âge. Jusqu'à présent, tous les ouvrages historiques traitant cette question avaient accumulé incertitudes sur incertitudes. On pourra facilement se rendre compte de la diversité des dates fixées pour la réunion de ces provinces, en parcourant l'appendice 1er du travail de M. Borelli de Serres. On était déjà peu d'accord sur ce sujet, quand M. Douët d'Arcq, dans ses *Recherches sur les anciens comtes de Beaumont-sur-Oise*, vint encore, à l'aide de nouveaux documents, remettre en doute le peu de notions qui semblaient acquises. Cet auteur, confondant en une seule deux comtesses Éléonore, rendait la question insoluble. M. le colonel Borelli de Serres reprit patiemment toutes les hypothèses émises et, les plaçant en face des documents, put enfin remettre sur pied les principaux faits historiques se rattachant à la réunion de ces provinces. Ce qui avait trompé Douët d'Arcq, c'est que Mathieu III de Beaumont eut deux femmes qui, après sa mort en 1208, vécurent encore dans le même temps. Ce fait ne peut s'expliquer que par un divorce qui eut lieu entre lui et Éléonore de Vermandois. On trouve en effet la preuve de ce divorce dans un passage d'une chronique anonyme de Béthune éditée dans le prochain volume du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*. Aux dates si diverses indiquées jusqu'alors pour la réunion de ces provinces, M. Borelli de Serres substitue les suivantes : Amiénois, 1185 ; Artois, 1191 et (Saint-Omer et Aire) 1211, 1223 ; Vermandois par fractions, 1185, 1191, 1213; Valois, 1213 ; ou plutôt pour la réunion définitive de l'Amiénois, de tout le Vermandois et du Valois, juin 1213, alors que, par suite du décès de la comtesse Éléonore, elle a cessé d'être conditionnelle. JULES VIARD.

SCIENCES ET ARTS

Essai de synthétique. La Méthode coordinative, la synthèse et l'enseignement intégral, par J. CLAUDEL. Paris, Giard et Brière, 1899, in-12 de 321 p. — Prix : 4 fr.

> Il est certains esprits dont les sombres pensées
> Sont d'un nuage épais toujours embarrassées.

J'en demande pardon à M. Claudel ; mais quelque effort que j'aie fait pour le comprendre, son livre m'a trop souvent rappelé ces deux

vers bien connus. Qu'on jette les yeux sur la table des matières ou qu'on essaie de suivre le développement d'un chapitre en particulier, partout la même difficulté : absence presque totale de méthode et d'enchaînement. Et cependant l'auteur déclare lui-même (p. 142) « qu'un langage clair constitue le maximum de la perfection scientifique. » Quel sens légitime attribuer à des phrases telles que les suivantes : « Les philosophies anciennes ne furent pas autre chose que des révoltes de la raison contre certaines parties de l'ankylose dogmatique. » (p. 18) — « Induire, c'est faire de la synthétique : déduire, faire de la technonomie. » — « La sociologie ne peut être que la science des êtres moraux ou êtres de raison, lesquels sont en synthétique au nombre de trois : l'Entreprise pour l'économique, l'Humanité pour la morale, l'Etat pour le droit » (p. 45). — « La science (définie à la page 189, une « économie » entreprisielle (*sic*) ou dynamique) embrasse les éléments protophysiques, les matières physiques et les êtres superphysiques du domaine positif » (p. 49). — « Les idées des hommes forment la matière d'une science parfaitement déterminée qu'on pourrait appeler la science des conventions ethniques » (p. 102). — « Par ses caractères ethnostatiques, la république est la seule forme de gouvernement qui permette d'une façon absolue la séparation des éléments statonomiques sans nuire à l'unité gouvernementale. » etc. — Inquiet, comme beaucoup d'autres, de la crise universitaire, M. Claudel, qui exalte la comptabilité comme d'autres la géographie, « se trouve un peu rassuré en apercevant la possibilité d'intégrer immédiatement l'enseignement secondaire comme l'enseignement moderne, à la suite de celui de l'école primaire, par le développement progressif de la synthèse » (p. 313). Je lui rappelle à ce propos, que le livre récent de M. Alexis Bertrand : *L'Éducation intégrale*, dans lequel il salue « le saisissant plaidoyer d'un apôtre », vient d'être sévèrement jugé par M. Fouillée. — Ajoutons que certains passages, beaucoup plus clairs, hélas! ne nous laissent aucun doute sur les tendances de l'auteur; celui-ci par exemple : « La religion catholique est la seule en France qui soit dangereuse pour la liberté » (p. 134), ou encore ce nouveau programme de morale laïque : « Au lieu de rester *objectivo-intellectuelle*, l'action des principes socionomiques devient souvent *objectivo-biologique*, c'est-à-dire personnelle et même égoïste. C'est ce danger d'un subjectivisme étroit qui constitue le grand obstacle à la libre et naturelle action des principes. Et ce danger est tel que jusqu'à présent il n'avait pu être conjuré autrement qu'à l'aide du dogme divin. Il n'a rien moins fallu que l'intervention toute-puissante du principe supérieur de la coordination pour arriver à en triompher » (p. 246). Ce triomphe même est-il définitif? On a d'excellentes raisons pour en douter.

C. Huit.

Histoire des doctrines économiques, par Joseph Rambaud. Paris, Larose ; Lyon, Côte, 1899, in-8 de 512 p. — Prix : 10 fr.

Dans le nouvel ouvrage de l'actif professeur à la Faculté catholique de Lyon on retrouve l'abondance et la sûreté d'information, la précision et la clarté d'exposition, qui ont valu un légitime succès aux *Éléments d'Économie politique* et dont sont heureux de profiter régulièrement les lecteurs du *Polybiblion*. Voici les grandes divisions de l'ouvrage, nettes et logiques : — Livre premier, *l'Économie politique avant les Économistes* ; cela nous mène de l'antiquité au XVIIIe siècle et nous montre comment, pourquoi, la science économique a été lente à se constituer. — Livre II, *les Théories des lois économiques* ; c'est de beaucoup la partie la plus importante du volume, près de 250 pages ; c'est là que M. Rambaud trouve ses maîtres préférés : Turgot, dont l'éloge eût peut-être dû appeler plus de restrictions ; Adam Smith, dont l'auteur restitue fort heureusement le vrai caractère, dont la doctrine fut beaucoup plus large, beaucoup plus humaine que celle des Ricardo, des Malthus, des Stuart Mill ; Frédéric Bastiat, trop polémiste et trop absolu, mais généreux et, en somme, clairvoyant ; Frédéric Le Play, le véritable fondateur de l'économie sociale, dont il eut convenu de rapprocher l'un de ses admirateurs, M. Taine. — Livre III, *l'Historisme et le socialisme d'État*, c'est-à-dire les écoles qui nient la constance des lois économiques et l'antériorité logique de la famille, de la société, sur l'État ; elles peuvent se rattacher à l'influence d'Hegel, pour qui tout devient et se fait, même Dieu ; on nous présente dans cette famille d'esprits, non seulement les allemands Rischer, Adolf Wagner et Schœffle, mais Auguste Comte, Herbert Spencer et M. Tarde. — Livre IV, *le Socialisme*, étude approfondie depuis ses origines jusqu'au socialisme chrétien, en passant par le socialisme scientifique des Karl Marx et des Lassalle, sans aucune complaisance pour ce que le regretté Claudio Jannet annonçait devoir être la grande hérésie du XXe siècle. — En présence d'une œuvre aussi vaste et touchant à des sujets aussi complexes, il n'est guère de lecteur qui ne puisse opposer à l'auteur, sur tel ou tel point de détail, quelques divergences de vues : mais on ne saurait trouver un guide plus savant, plus au courant notamment du mouvement de la science à l'étranger. Il rectifie bravement un très grand nombre d'idées courantes et fausses. Aurai-je la minutie de signaler, pour qu'elles disparaisssent dans une seconde édition qui ne se fera pas attendre, quelques fautes d'impression : c'est *aux* Tourailles que fut tué Montchrétien, non *à* Tourailles (p. 59) ; l'éminent secrétaire général de la Société d'économie sociale est M. *Alexis* Delaire, non M. *Charles* Delaire (p. 323).

Baron J. Angot des Rotours.

Œuvres mathématiques de RIEMANN ; traduites par L. LAUGEL. Paris, Gauthier-Villars, 1898, in-8 de XXXV-453 p. — Prix : 14 fr.

L'influence de Riemann sur les mathématiques modernes a été et est encore pour longtemps immense. Tous les mathématiciens s'en sont rendu compte ; cependant ils liront avec plaisir le discours que M. F. Klein a prononcé sur ce sujet et qui est imprimé au commencement de cet ouvrage, après une trop courte préface due à M. Hermitte. Les jugements de cet éminent géomètre sont si estimés que l'on voudrait toujours leur voir une plus grande étendue.

Parmi les mémoires reproduits dans ce volume, nous devons citer en première ligne celui qui a pour titre : Principes fondamentaux pour une théorie générale des fonctions d'une variable complexe. C'est le berceau des fameuses surfaces de Riemann ; elles sont la plus belle et la plus féconde conception des mathématiques modernes. Le mémoire sur la Théorie des fonctions abéliennes est ensuite l'œuvre la plus complète et la plus parfaite qu'ait produite Riemann. Nous croyons utile de donner la liste des mémoires publiés par Riemann lui-même ou après sa mort, en regrettant de n'avoir pas la place pour en faire ressortir la haute valeur. Ce sont : Contribution à la théorie des fonctions représentables par la série de Gauss ; — Sur le nombre des nombres premiers inférieurs à une grandeur donnée ; — Sur la propagation d'ondes atmosphériques planes ; — Sur l'évanouissement des fonctions théta ; — Sur la possibilité de représenter une fonction par une série trigonométrique ; — Sur les hypothèses qui servent de bases à la géométrie ; — Lettre à M. Weierstrass ; — Sur les surfaces d'aire minima pour un contour donné.

Le volume se termine par quelques fragments posthumes et la liste des mémoires de la deuxième édition allemande des œuvres de Riemann, qui n'ont pas été traduits dans cette édition. L'étude des mémoires originaux est si fertile que les mathématiciens auxquels la lecture du texte allemand n'est pas facile, auront la plus grande reconnaissance à M. L. Laugel pour la belle et bonne traduction qu'il vient de faire. C.

Œuvres de LAGUERRE, publiées par Ch. Hermite, H. Poincaré et E. Rouché. Tome I. Paris, Gauthier-Villars, 1898, in-8 de XV-472 p. — Prix : 15 fr.

Grâce au bienveillant appui de l'Académie des sciences, les Mémoires si remarqués de Laguerre ont été réunis et publiés. Nous sommes sûr d'être l'interprète de tous les mathématiciens en adressant nos humbles félicitations aux trois illustres savants qui ont bien voulu se charger de cette publication. Dans la préface, M. H. Poincaré indique par quelques mots rapides quelle a été la vie de Laguerre tout

entière consacrée à sa famille et à ses travaux, puis il montre quel rôle important joue l'œuvre de Laguerre dans les mathématiques. De la lecture de ces mémoires, il se dégage une idée qui nous semble avoir été l'idée directrice de Laguerre : la simplicité. Lorsqu'il donne des travaux sur des sujets tout nouveaux, ils sont présentés avec une perfection incomparable ; si, au contraire, il présente sous une nouvelle forme des résultats connus, alors la simplicité de ses démonstrations est si remarquable qu'immédiatement elles deviennent classiques. Nous ne pouvons ni analyser ni même citer les soixante-six mémoires contenus dans ce volume : ils sont relatifs à l'algèbre et au calcul intégral ; nous trouvons donc l'ensemble de ses travaux sur la résolution des équations algébriques, et l'étude si profonde sur la détermination du genre d'une fonction transcendante entière. Le volume se termine par une intéressante note de M. Hermitte sur un mémoire de Laguerre.

Les travaux de Laguerre sont très fréquemment consultés, c'est donc une bonne fortune de pouvoir les trouver réunis. C.

Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale, par CH. MÉRAY. Tome IV. Paris, Gauthier-Villars, 1898, gr. in-8 de XI-248 p. — Prix : 7 fr.

M. Méray termine la publication de son remarquable traité d'analyse par un volume consacré aux applications géométriques classiques. Ce livre, d'après l'auteur, n'a été écrit que pour se conformer aux habitudes acquises : celles-ci veulent que les applications géométriques fassent partie de droit d'un traité d'analyse. Ce respect de l'usage nous a valu un volume qu'il faut lire et méditer.

Dans cette quatrième partie, la méthode suivie par M. Méray reste la même que dans tout son ouvrage : exposer les théories telles qu'elles se présentent naturellement à l'esprit et ne pas les dissimuler sous des définitions factices ou incomplètes, quand elles ne sont pas fausses. Qui ne sera séduit par la définition de la tangente ou du plan tangent à l'aide de son caractère osculateur, ou par la théorie des figures enveloppes déduite de la considération du contact de l'enveloppe et de ses enveloppées ? L'étude des propriétés des surfaces usuelles précède la théorie des lignes courbes ; la raison et la manière dont sont exposées ces théories justifient complètement cet ordre.

L'apparition du Traité de M. Méray avait choqué bien des personnes : ce livre sortait des ornières classiques creusées par la routine. Peu à peu, quelques voix autorisées ont reconnu la valeur de cette œuvre et son succès a grandi de jour en jour ; nous espérons qu'elle deviendra à son tour classique, mais elle y sera amenée par sa propre puissance.

C.

Principes sur la théorie des fonctions elliptiques, par P. Appell et E. Lacour. Paris, Gauthier-Villars, 1897, gr. in-8 de IX-421 p. — Prix : 12 fr.

L'ouvrage de MM. Appell et Lacour s'adresse à ceux qui veulent étudier pour la première fois, mais sérieusement, la théorie des fonctions elliptiques. Les matières traitées donnent une connaissance suffisante de ces fonctions pour pouvoir les appliquer à la résolution de certaines questions de géométrie, de mécanique et de physique mathématique ; elles forment aussi une introduction excellente pour l'étude des grands traités tels que ceux d'Halphen et de MM. Tannery et Molk. Nous trouvons naturellement dans cet ouvrage toutes les qualités de M. Appell qui font de ses livres des œuvres classiques parfaites. Pour préparer l'esprit aux méthodes employées pour les fonctions elliptiques, les auteurs donnent d'abord la théorie des fonctions rationnelles et des fonctions trigonométriques en employant les mêmes méthodes. Les questions de notation ont souvent compliqué l'étude des fonctions elliptiques, les auteurs conservent les deux notations de Jacob et de Weierstrass. L'étude de ce livre montrera qu'il est nécessaire de les conserver ; on trouve d'ailleurs toutes les indications pour passer de l'une à l'autre. Toutes les fonctions que nécessite cette double notation sont étudiées à fond ; on trouve donc exposés tous les travaux de l'éminent M. Hermite. Deux chapitres sont consacrés aux fonctions doublement périodiques de seconde et de troisième espèce, et le volume se termine par les notions sur les fonctions modulaires. Les applications les plus importantes sont données ; nous citerons : en géométrie, l'étude d'une cubique particulière ; en mécanique, l'élastique plane ; en physique mathématique, quelques questions sur la théorie de la chaleur. C.

Théorie des équations algébriques, par J. Petersen. Paris, Gauthier-Villars, 1897, in-8 de XV-350 p. — Prix : 10 fr.

Traduction due au savant et estimé M. H. Laurent. Les cinq parties que contient cet ouvrage sont des chefs-d'œuvre de précision et de simplicité. La première traite des propriétés générales des équations algébriques, de l'élimination et de la transformation. La deuxième est consacrée à la solution algébrique des équations, c'est-à-dire à toutes les équations qui peuvent se résoudre par des formules algébriques générales. L'impossibilité de résoudre l'équation du cinquième degré, les conditions nécessaires et suffisantes pour qu'un problème de géométrie puisse être résolu par la règle et le compas ont particulièrement attiré notre attention par leur élégance. La troisième partie s'occupe de la résolution numérique des équations. A côté des méthodes d'approximation classiques en

France, nous y remarquons des méthodes moins connues quoique aussi intéressantes. La quatrième partie contient la remarquable théorie des substitutions que termine naturellement l'exposé des travaux de Galois. La dernière partie est un travail de M. Petersen publié pour la première fois : c'est une étude particulièrement simple des covariants des formes binaires.

Nous avons tenu à détailler le contenu de cet ouvrage pour bien montrer qu'il s'adresse à une classe très étendue de lecteurs : les candidats et les élèves de nos grandes écoles. Ils ne peuvent trouver de meilleur guide pour cette partie de leurs études. C.

Essai sur les éléments de la mécanique des particules, par H. Majbert. Tome I. Paris, Gauthier-Villars, s. d., in-8 de x-242 p., avec 14 pl. — Prix : 10 fr.

Ce premier volume a trait à la statique particulaire. Il intéressera également les physiciens et les philosophes qui se préoccupent du problème de la constitution de la matière. En dehors de l'hypothèse assez généralement admise que les corps se composent d'une matière unique, l'auteur attribue la forme sphérique aux atomes de la matière primitive et se représente les atomes des corps simples comme formés d'atomes de la matière primitive, leur arrangement étant stable, résistant et le plus économique quant au volume qu'il occupe dans l'espace. Dans le cours de l'ouvrage, l'auteur étudie, au point de vue purement mathématique, les divers groupements que peuvent former les atomes primitifs pour satisfaire à la loi fondamentale qu'il pose ; puis il montre comment ces groupements correspondent à la constitution physique et réelle des corps. Le volume se termine par les notions de physique et de mécanique que l'auteur utilisera dans le second volume. C.

LITTÉRATURE

La Tierra de Campos, por Ricardo Macias Picavea. Madrid, Suarez, 1898, in-12 de 326 p. — Prix : 3 fr.

Ceux qui veulent connaître les mœurs de la vraie Espagne, j'entends de l'Espagne simple et laborieuse, de la Vieille-Castille, par exemple, liront avec autant de profit que d'intérêt la nouvelle de Ricardo Macias, qui met en scène des paysans authentiques, et qui nous fait assister à l'un de ces drames de la vie réelle, où l'art n'a rien à inventer, rien à dissimuler. Au fond du récit en question, il y a une forte pensée philosophique qui domine tout le livre, qu'il ne faudrait pas cependant accepter d'une manière trop absolue et généraliser sous forme de système inconditionnel. Le héros malheureux de *la Tierra de*

Campos a rêvé une innovation dans le mode de culture des champs ; il cherche à faire école et, par le fait, il érige ses idées en une doctrine qui est appelée à bouleverser l'ordre social. On ne peut lui refuser d'être sincère avec lui-même, mais son aveuglement le conduit à une catastrophe toute naturelle. Est-ce à dire que la Castille n'ait pas à se perfectionner au point de vue de l'agriculture ? Celui qui le prétendrait ne connaîtrait pas l'état des choses et jugerait de parti pris un pays, dont la fidélité constante aux bonnes traditions est assurément admirable et louable, mais qui a beaucoup à faire pour se mettre au niveau du progrès accompli par les autres nations. Ceci dit pour le fond, hâtons-nous d'ajouter que Ricardo Macias écrit merveilleusement, à la façon des meilleurs auteurs castillans contemporains. Les personnages qu'il introduit dans son drame, la scène sur laquelle ils agissent, tout est peint avec des couleurs vraies et parfaitement exactes. Rien de choquant, rien d'exagéré, ni dans les descriptions (parfois passionnées cependant), ni dans les caractères qu'il prête aux acteurs de son drame. L'esprit dans lequel a été conçue cette nouvelle n'est pourtant pas à l'abri de toute juste critique : les attaques aux extravagances du fanatisme peuvent être interprétées trop souvent comme dirigées contre la religion. Il y a un parallèle choquant entre Manolo, un des personnages de l'histoire, et la Passion de Jésus-Christ. Ces défauts sont graves et nous les signalons d'autant plus librement, que nous aimons à reconnaître le mérite artistique de la forme du livre.

G. Bernard.

Essai sur la vie et les œuvres de Georges de Brébeuf, par René Harmand. Paris, Lecène et Oudin, 1897, in-8 de 492 p. — Prix : 7 fr. 50.

Je tiens pour de plus en plus fâcheuse la forme actuellement donnée aux thèses de doctorat.

Brébeuf — je le dis après avoir écouté son avocat avec bienveillance — apparaît comme un homme et un poète médiocre. Sa vie, qui fut assez courte, nous est peu connue, malgré les consciencieuses recherches de son biographe, et ce n'est pas suffisant sans doute pour devenir intéressant aux modernes, d'être mort d'une maladie de poitrine après en avoir longtemps souffert. Son œuvre au contraire, oserais-je dire, n'est que trop connue. Il a fait pour les salons des poésies de circonstance, des piécettes galantes, toutes les bagatelles ordinaires ; il a traduit ou plutôt paraphrasé la *Pharsale* ; mais qui ne traduisait quelque ancien à son époque ? Comme il avait trente ans dans le moment où sévissait le burlesque, il a, comme les camarades, travesti un chant de l'*Enéide* et habillé Lucain en bouffon. Il a de même encensé en phrases magnifiques le Roi, Mazarin, Fouquet, tous ses protecteurs : *indè* un

recueil d'*Éloges poétiques* ; et on veut bien nous faire sentir que dans son *Panégyrique de la paix* ou son *Ode sur le mariage du Roi*, s'il est inférieur à Racine, il est supérieur à Marcassus. Enfin si, alléchés par ses *Entretiens solitaires*, qu'il appelle lui-même « les méditations d'une âme malade », nous sommes tout disposés à y trouver « un profond lyrisme » et un avant-goût romantique, nous nous apercevons bien vite qu'il n'y a guère là autre chose que des lieux communs religieux : c'est le temps où tout bel esprit sur ses vieux jours met en rimes les *Psaumes* ou l'*Imitation de Jésus-Christ*. Et tellement les choses religieuses préoccupent ces braves gens, qu'en prose comme en vers, tous, depuis Ronsard, cherchent à venger la religion des attaques des huguenots. Nous avons donc aussi de Brébeuf une *Défense de l'église romaine*, qu'en toute justice les ouvrages de Bossuet ont rendue inutile.

Or je cherche en tout cela une idée originale, une vision personnelle des choses, ou seulement un accent propre : et je découvre que même cette emphase qui est sa spécialité légendaire, et dont je me promettais au moins quelque divertissement, n'a rien de si énorme, et ne dépasse guère la moyenne de l'époque... Alors, à quoi bon cinq cents pages in-8 sur Brébeuf? S'il mérite d'être remis en lumière, une réimpression de son œuvre avec une notice serait plus simple et moins lourde. Mais il faut faire une thèse! Et de là vient tout le mal. Alors de très bons esprits comme semble être celui de M. Harmand, s'usent à étirer la matière de façon à remplir le gros bouquin de rigueur. On analyse longuement chaque menue chose, on explique, on apprécie, puis on bat le terrain à droite et à gauche à propos des *Entretiens solitaires*, toute la poésie religieuse sera appelée à la rescousse, et on comparera successivement le pauvre Brébeuf, qui sort de là plutôt humilié, avec tous les mystiques et les lyriques du sentiment religieux, depuis Bossuet jusqu'à Marie Jenna et Sully-Prud'homme, en passant par Lamartine et Laprade!

Parce que la *Défense de l'Église* est un morceau estimable, mais banal, de la littérature de polémique contre les protestants, l'occasion est excellente d'écrire vingt pages de plus pour raconter les controverses religieuses de 1630 jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes... Et je ne dis pas que cela soit mal fait, au contraire. Mais le procédé est fâcheux, cela tient de la place (c'est même fait pour cela) et je ne vois plus Brébeuf, ou je vois qu'il n'est qu'un prétexte.

Est-ce encore Brébeuf « sa langue, sa versification, son style », que j'apprends à connaître par le relevé qu'a fait M. Harmand d'expressions comme : *lopin, chanter pouille, faire la figue, hostie* pour victime, *étrange* pour étranger, *bessons* pour jumeaux, etc., de tous les termes précieux et galants : *feux, flammes, braise, chaînes, roses, lis, regards assassins*, ou *œillades engageantes* des *cruelles* ; des épithètes familières : trans-

ports *aveugles*, douleurs *cuisantes*, etc... ; des figures toujours les mêmes : allégories, antithèses à la Corneille, etc., etc... ? Est-ce que cela au contraire ne donne pas l'impression qu'en Brébeuf il n'y a rien, rien qui ne soit commun à tous ? Ses défauts comme ses mérites sont ceux d'une époque, non d'une individualité. Il n'a que de minces titres aux éloges par lesquels l'auteur essaie de souffler, de grossir son héros : il n'en a aucun à être ainsi le centre d'une étude qui ne peut se faire qu'à condition d'être générale.

J'ajoute une restriction pourtant. Je comprends un Normand, quelqu'un de là-bas, de Saint-Lô, puisqu'il naquit probablement dans un village voisin, ou de Rouen, puisqu'il y habita et y apprit à aimer — et imiter — Corneille, élevant ainsi un monument à un compatriote, qui fut au demeurant un homme d'esprit et un brave homme. Les proportions changent du moment que c'est de Normandie qu'on le le regarde et à des Normands qu'on le révèle. Et d'encadrer l'histoire particulière et locale dans l'histoire générale, cela devient alors excellent moyen de rendre celle-ci plus claire, plus attachante, plus vraiment vivante... Mais tout va sens dessus dessous. Aux enfants de l'école ainsi qu'aux bourgeois de province on essaie en vain d'apprendre une histoire fade, vague, abstraite et qui les rebute, quand il serait si facile et si joli de faire tenir tout le passé de la France dans le raccourci de leur commune, de leur province, dans la biographie de tous ceux qui leur font honneur... ! Et puis un universitaire de Nancy ou d'ailleurs, au hasard, vient déballer Brébeuf devant la Sorbonne, qu'en vérité cela ne saurait émouvoir. Il y gagne d'être docteur, et il le mérite en somme pour la conscience et l'habileté avec laquelle il a fait sa tâche et appliqué la formule au sujet choisi. Mais Brébeuf n'y gagne rien à nos yeux ; et il sera demain presque aussi inconnu en Normandie...

GABRIEL AUDIAT.

L'Anarchie littéraire, par CHARLES RECOLIN. Paris, Perrin, 1898, in-18 de XV-310 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est de la critique protestante, avec les qualités et les défauts que comporte le genre. — Les défauts d'abord : 1° l'honnête et terne médiocrité ; des idées moyennes et communes qui appartiennent à tout le monde, beaucoup de formules, rien d'original, de personnel, d'« artiste » ; — 2° l'esprit de coterie et une partialité par trop osée en faveur des écrivains de la religion dite réformée, ou de ceux qui se rapprochent d'eux : M. Edouard Rod, « grand homme, grand écrivain, pessimiste généreux, qui s'est imposé à l'attention sans avoir recours à aucune séduction malsaine (ce qui est outrageusement faux) et mérite d'être récompensé par une estime toute particulière.... » ; M. Gabriel Trarieux, noble pensée, lyrique de belle envolée, « qui, pour n'avoir pas

cherché le succès facile, mérite l'attention et doit être honoré d'une estime toute particulière » ; M. Victor Charbonnel, esprit généreux, amant de la verité et de l'idéal, « qui a su se faire suivre par les esprits les plus cultivés de sa génération » (!); M. de Wyzewa, « figure singulièrement attachante de penseur, d'artiste et de poète » ; et les néo-idéalistes de l'*Art et la vie*, M. Maurice Pujo, M. Henri Béranger, et le pasteur Wagner! — 3° le désir violent de parvenir, appelé dans la langue d'aujourd'hui l'« arrivisme »; d'où une admiration ardente pour le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, quoiqu'il ait le tort léger de « n'avoir pas toujours compris le protestantisme » (lisez : d'être un de ses plus dangereux adversaires) ; pour M. Jules Lemaître, de l'Académie française, malgré son dilettantisme partout ailleurs condamné; pour M. René Doumic, « qui est au tout premier rang par la position qu'il occupe à la *Revue* » (ce qui est l'essentiel n'est-ce pas ?) « mais aussi par un talent bien digne d'attirer l'attention de ceux.... » qui ne seraient pas fâchés d'y écrire ; pour le chroniqueur du *Temps* enfin « qui est un homme », et « qui, à force d'adorer le pays de la beauté, est devenu l'Éros de la critique comme M. Brunetière en est le Jupiter et M. Faguet le Mercure » ! — 4° enfin toute la pesanteur et l'inélégance suisse du style « réfugié » : « l'idéalisme et l'utilisation poétique de la satiété.....; l'introduction du point de vue moral dans l'appréciation des écrivains, ou : la raison du cœur qui aspire en tremblant dans l'extase mélancolique! » —Il y a pourtant des qualités : il y en a au moins une : le souci de la moralité de l'art, qui inspire l'horreur du naturalisme, d'ailleurs maintenant fini ; de justes sévérités pour les sceptiques qui sont morts, comme Renan, ou pour les ironistes qui ne seront pas de l'Académie, comme M. Barrès ; et, avec une sympathie sans réserve pour Fogazzaro, une appréciation assez équitable de cette pitié généreuse des Norvégiens ou des Russes, qui a pour fond un dangereux pessimisme.

Mais la plupart de ces morceaux sont des articles de journaux courts et superficiels, qui ne valaient guère d'être mis en volume avec un si beau titre, et si vrai : *l'Anarchie littéraire*. G. A.

A Short History of English Literature, by George Saintsbury. London, Macmillan, 1898, in-8 de IX-818 p. — Prix : 10 fr. 60.

M. Saintsbury, entre autres travaux nombreux et distingués, a déjà publié des études d'ensemble sur deux des périodes les plus importantes de la littérature anglaise. Il entreprend aujourd'hui de nous exposer toute la suite de cette littérature, abordant, comme il nous le dit, « la tâche herculéenne d'esquisser en moins de mille pages la littérature de mille ans. » Cette tâche, il se la rend d'autant plus

lourde qu'il ne se borne pas, comme la plupart des auteurs de manuels, à des vues générales (celles-ci, par un plan singulier, sont reléguées dans des « entre-chapitres »), mais qu'il a voulu « fournir, à un point de vue exclusivement littéraire et sur la lecture directe des œuvres un magasin de faits aussi complet et aussi bien arrangé que possible. » Le programme est assez effrayant quand on songe à la prodigieuse richesse de la littérature anglaise, au nombre presque infini d'œuvres de second ou de troisième plan dont il impose la connaissance. Il fallait pour le remplir toute la vaste et allègre érudition de l'auteur, et quatre années n'ont pas été de trop pour faire ou renouveler tant de lectures, noter tant d'impressions, classer tant de faits et de jugements. Là est le mérite du livre ; ce n'est point une compilation pareille à tant d'autres, mais un ouvrage de première main, qui procède immédiatement des sources, qui exprime autre chose que des opinions toutes faites ; rien du convenu ni de la sécheresse qu'on rencontre sans trop de précis. Celui-ci est, de plus, fort complet, au point même d'en paraître quelquefois trop touffu et encombré; les « entre-chapitres » viennent à propos pour nous ménager quelques points de vue dans cette forêt. A l'égard des jugements littéraires, par cela même qu'ils sont fort personnels et traduisent vivement les goûts propres de l'auteur, ils fournissent parfois matière à débat ; au moins est-on heureux qu'un critique original fournisse l'occasion d'une discussion. Quelquefois l'auteur écarte ou met en doute un peu légèrement certains résultats de la philologie moderne, par exemple à propos de l'authenticité de certaines œuvres attribuées à Chaucer. C'est là une critique de détail ; on en pourrait faire quelques autres, mais dans l'ensemble ce manuel est utile, estimable, commode ; il ne fera point mauvaise figure en regard de l'*Histoire abrégée du peuple anglais* de Green, à laquelle les éditeurs semblent le destiner à faire pendant.

A. Barbeau.

HISTOIRE

Hampa, *antropología picaresca,* por Rafael Salillas. Madrid, Suarez, 1898, in-12 de 526 p. — Prix : 5 fr.

Le mot *hampa*, assez difficile à définir pour un étranger, s'applique à la société des gueux, *picaros, truhanes, gitanos*, etc., célèbres dans la nouvelle picaresque espagnole. L'auteur du livre que nous analysons a réuni, sous une forme originale et très intéressante, ce qui a rapport à la *hampa* sociale, ce qui regarde le « gitanismo » et enfin à ce qu'il appelle la *hampa delincuente*, le délit chez les gueux. Le sujet traité par M. R. Salillas n'a jamais été présenté sous un point de vue aussi complet ; il suppose une érudition peu commune et un juge-

ment sûr dans l'emploi des innombrables documents qui sont mis à contribution. Nous signalerons volontiers la seconde partie de l'ouvrage, où l'auteur a su amasser des matériaux pour la bibliographie, l'histoire, la littérature, l'ethnographie et l'étude psychologique et morale de ces fameux *gitanos*, que nous ne connaissions guère de près et authentiquement que par les *Gypsies of Spain* de Borrow.

Nous reprocherons cependant à M. Salillas de s'être laissé guider trop par un esprit positiviste, qui donne une portée excessive aux phénomènes et aux causes matérielles ; qui cherche dans la richesse ou la pauvreté d'un pays et dans la plus ou moins grande facilité avec laquelle les hommes peuvent trouver leur nourriture, ou dans leur genre d'alimentation, l'explication de beaucoup de choses qui appartiennent à un ordre plus élevé. Le lecteur peut trouver étrange également l'affectation que met l'auteur à revêtir d'un apparat scientifique les vérités les plus simples ; son usage et son abus d'un technicisme superflu et parfois inintelligible.

Comme erreur de détail, je signalerai celle qui se trouve p. 36 et 37, où M. Salillas affirme que l'Université de Salamanque a compté jusqu'à douze mille étudiants. Ce chiffre est bien au-dessus de la vérité, quoiqu'il s'appuie sur l'autorité de Cervantès. Comme l'a démontré D. Vicente de la Fuente dans son *Historia de las Universidades ... en España* (tome III, p. 230-231), les étudiants inscrits à Salamanque n'ont jamais dépassé sept mille et ordinairement ils étaient bien moins nombreux.

G. Bernard.

L'Église catholique à la fin du XIXe siècle. Le Chef suprême, l'organisation et l'administration générale de l'Église. Paris, Plon et Nourrit. Trente fascicules in-4, contenant chacun 24 pages de texte, avec de riches illustrations et deux planches hors texte; il paraît un fascicule tous les quinze jours depuis le 1er septembre 1898. — Prix de chaque fascicule : 1 fr. 20.

Il se publie à Rome, un annuaire de la hiérarchie ecclésiastique (*Gerarchia Ecclesiastica*) ; c'est une simple nomenclature des membres du Sacré Collège, de l'épiscopat, de la prélature et des congrégations romaines ; la seule qualité qu'on est en droit de demander à ce recueil serait l'exactitude, et malheureusement ce n'est pas par là qu'il brille : on en convient, d'ailleurs, mais il est plus facile, paraît-il, de constater certains inconvénients que d'y remédier.

Un ecclésiastique français fixé depuis longtemps à Rome, Mgr Battandier, a eu la pensée de publier sous le titre d'*Annuaire pontifical* (Paris, Bonne Presse), un volume qui est à la fois une *Gerarchia* disposée avec plus de méthode, et un "Almanach Hachette" avec des notices fort bien faites sur un certain nombre de points de l'histoire

et de l'administration ecclésiastiques. Le *Polybiblion* a signalé (t. LXXXV, p. 81) cet excellent ouvrage et a loué l'auteur comme il le mérite.

Il y avait cependant quelque chose de plus à faire : peu de chrétiens, même instruits, connaissent les rouages de cet organisme compliqué et délicat de la cour romaine, et une publication donnant l'historique des diverses institutions par lesquelles il est pourvu au gouvernement de l'Eglise, ne pouvait manquer d'être accueillie avec la plus grande satisfaction.

Le Pape, les cardinaux, les évêques, les ordres religieux, les prélatures, charges et administrations qui composent la cour du Vatican, les congrégations, la diplomatie pontificale et les établissements scientifiques de Rome, tels sont les principaux chapitres qui sont traités par des hommes d'une incontestable compétence, parmi lesquels figure Mgr Battandier, dont je parlais plus haut.

L'œuvre a été entreprise « sous le patronage, dit le prospectus, d'un comité de prélats éminents, occupant les plus hautes fonctions de la hiérarchie ecclésiastique » ; cette garantie anonyme est d'ailleurs inutile, puisque le nom des principaux rédacteurs est assez avantageusement connu pour recommander l'œuvre qu'ils ont signée.

Un ouvrage aussi important s'adresse à toutes les nations chrétiennes, et déjà une édition allemande a paru sous les auspices de la *Leo-Gesellschaft*, de Vienne ; elle est intitulée : *Die Katholische Kirche unserer Zeit und ihre Diener in Wort und Bild.* La version française fait grand honneur à la maison Plon qui nous donne une luxueuse publication enrichie de fort belles illustrations ; il paraît régulièrement tous les quinze jours un fascicule de 24 pages, dont le dernier sera en vente le 15 novembre 1899.

Peut-être ajouterai-je du prix à mes applaudissements en formulant quelques légères réserves.

1° Les gravures ne sont pas toutes inédites ; beaucoup ont paru soit dans la *Vie de Léon XIII* de Mgr de T'Serclaes, soit dans le beau livre sur le Vatican qu'ont publié MM. Goyau, Pératé et le savant modeste et charmant qu'était Paul Fabre. Mais, dira-t-on, on ne se lasse pas d'admirer les belles choses ;

2° La nature du livre, ou la manière dont en a été comprise la composition, ne laissait pas aux auteurs une liberté absolue dans leurs appréciations ; de quelques pages se dégage une forte odeur d'encens... encens de qualité parfaite, mais qui donne la migraine à certains lecteurs ;

3° Le plan, très bien ordonné, fort méthodique et harmonieux dans son ensemble, pourrait bien souffrir du développement attribué à quelques-uns des premiers chapitres. La table des matières comprend 136 lignes, et le premier tiers de l'ouvrage ne nous a conduits qu'à la qua-

torzième. Si tous les paragraphes comptaient la même étendue, ce n'est pas trente fascicules qu'il faudrait, mais cent, et il ne faut pas que les auteurs soient obligés d'écourter le dernier chapitre qui compromet leur biographie. — Nous verrons comment l'éditeur aura surmonté cette difficulté, quand nous annoncerons l'achèvement de ce magnifique ouvrage. P. PISANI.

L'Année de l'Église 1898, par CH. D'ÉGREMONT. Paris, Lecoffre, 1899, in-18 de IV-512 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ne pouvons qu'applaudir à l'initiative prise par M. d'Égremont ; c'est un recueil précieux que celui où se trouvent réunis, pour une année, les documents et statistiques de nature à intéresser à la fois les historiens et les simples fidèles.

Un semblable travail ne pouvait pas se faire sans recourir à de nombreux collaborateurs, et, bien qu'aucun article ne soit signé, il est facile de reconnaître que différentes mains ont tenu successivement la plume. Avec le temps, il se produira un certain tassement, le plan des chapitres deviendra plus symétrique et l'œuvre apparaîtra plus homogène. La partie consacrée à l'Allemagne est parfaite de concision et de clarté. L'auteur de la notice sur l'Autriche laisse de côté la question des nationalités qui a pourtant une importance capitale ; de plus, il prend quelques libertés fâcheuses avec les noms propres : le nonce à Vienne s'appelle Mgr Taliani et le célèbre député tyrolien se nomme le baron di Pauli (et non Dispauli).

Quelques pages un peu exclusivement magyares du chapitre suivant sont corrigées par un excellent appendice consacré aux uniates de Hongrie.

Pour l'Angleterre, nous sortons du cadre que comporterait le récit des événements d'une année, et ces retours en arrière permettent d'apprécier de plus haut des faits strictement contemporains ; j'en dirai autant des chapitres consacrés aux Pays-Bas et à la Suisse.

En résumé, l'ouvrage, tout en manquant encore de l'unité qu'il acquerra plus tard, est écrit avec beaucoup de tact ; les questions irritantes sont éludées ou traitées avec de grands ménagements. C'est ce qui convient au genre propre de l'historiographie, moins indépendante que l'histoire ; et cela est fort bon, car on n'éviterait pas de graves erreurs si l'on prétendait juger des événements récents qui échappent aux appréciations mûries, parce qu'ils n'ont pas encore produit toutes leurs conséquences. P. PISANI.

Histoire du moyen âge et des temps modernes (*1270-1610*), par H. Gaillard et H. Froidevaux. Paris, Delagrave, 1899, in-18 de VII-636 p., avec cartes et grav. — Prix : 4 fr. 50.

Histoire de l'Europe et en particulier de la France, *de 1270 à 1610*, par P. Bondois et Ch. Dufayard. Paris, Alcan, 1897, in-18 de VI-708 p., avec 77 grav. et 6 cartes. — Prix : 6 fr.

Voici deux manuels qui s'adressent aux mêmes classes de nos établissements d'enseignement secondaire, qui se recommandent l'un et l'autre par des qualités estimables et qui peuvent servir à se compléter mutuellement. Pour tout ce qui touche à l'histoire économique et au mouvement intellectuel, le premier nous paraît avoir une supériorité que le second regagne dans l'exposé des faits, dans le récit plus riche et plus détaillé. Il est également supérieur sous le point de vue des indications bibliographiques, non seulement parce qu'il renvoie ses lecteurs à un nombre plus considérable d'ouvrages, dont beaucoup, il est vrai, ne peuvent guère être utiles qu'aux professeurs ou aux étudiants des Facultés, mais aussi parce qu'il indique la date, parfois le lieu de publication de ces ouvrages, tandis que ces renseignements manquent trop souvent dans l'ouvrage de MM. Gaillard et Froidevaux, surtout dans les premiers chapitres. Mais cette qualité est compensée ici par un défaut plus grave : tandis qu'en général les formes onomastiques sont correctes chez MM. Gaillard et Froidevaux, elles sont assez souvent défectueuses chez MM. Bondois et Dufayard.

Enfin, si ces deux derniers se sont efforcés de se maintenir dans la neutralité religieuse, si l'on ne relève pas dans leur volume de jugements qui puissent réellement froisser les lecteurs catholiques (Philippe II lui-même est apprécié avec justice), la sympathie pour l'Église et pour ses institutions qui est sensible dans l'autre manuel, le fera certainement apprécier davantage de nos lecteurs. Mais une fois encore les deux précis ne font pas absolument double emploi et peuvent servir de complément l'un à l'autre, même au point de vue de l'illustration, plus abondante dans l'*Histoire* de MM. Bondois et Dufayard.

A. Isnard.

Vie de Mahomet d'après la tradition, par E. Lamairesse et G. Dujarric. Paris, Maisonneuve, 1898, 2 vol. in-18 de 402 et 388 p. — Prix : 10 fr.

Histoire universelle. Mahomet (de 395 à 632 ap. J.-C.), par Marius Fontane. Paris, Lemerre, 1898, in-8 de 502 p. — Prix : 7 fr. 50.

MM. Lamairesse et Dujarric appartiennent à l'école qui croit à la puissance civilisatrice de l'islamisme ; inspirés par l'idée patriotique ils partent de ce principe que l'avenir colonial de la France en Afrique, et peut-être, par suite, sa puissance continentale future dépendent dans une large mesure de la manière dont elle saura gouverner ses

sujets mahométans et des sentiments qu'elle saura leur inspirer. Or, « la première condition pour gouverner un peuple conquis assez habilement pour se concilier, autant qu'il est possible, son affection et son respect, pour bien compter sur son loyalisme, est de le bien connaître, d'apprécier comme lui les choses qui lui sont chères : ses mœurs, sa religion et son histoire, et c'est là une des principales raisons pour lesquelles rien de ce qui touche Mahomet ne saurait laisser désormais aucun bon Français indifférent. » C'est à ce point de vue, contestable sous quelques rapports, mais néanmoins très respectable, que les auteurs se sont placés pour publier une vie de Mahomet. Cette vie pouvait s'écrire de deux façons : d'autres se sont placés sur le terrain scientifique, en tirant des légendes les quelques points qui échappent aux entreprises de la critique, et constituent la partie proprement historique d'une biographie. Adoptant une tout autre méthode, les deux savants écrivains ont traduit librement le grand ouvrage d'un historien persan, Mohammed Mirkhond, où se trouvent réunies les traditions populaires qui constituent l'histoire légendaire du Prophète. Quelques notes très sobres, quelques appendices ajoutés à certains chapitres laissent deviner quelles sont les opinions des traducteurs et soulignent les passages caractéristiques. Ce travail, fait d'après une méthode rigoureusement scientifique et un souci très visible de l'impartialité, fait honneur à ceux qui l'ont entrepris ; si noble que soit le but qu'ils cherchent à atteindre, il se trouvera des gens pour ne pas adopter leur manière de voir ; on peut, on doit discuter avec eux, mais on ne les condamnera pas, car la droiture de leurs intentions les met au-dessus de toute censure.

— Je ne vois pas très bien pourquoi le volume de M. Fontane est intitulé : *Mahomet*. Les dates qui suivent le nom du Prophète (395-632), posent un problème, facile d'ailleurs à résoudre. M. Fontane a entrepris la composition d'une histoire universelle divisée en dix-sept « époques » ; la dixième de ces époques commence à la mort de Théodose et finit à la mort de Mahomet. Dans seize chapitres sur vingt-deux il est question de saint Augustin, de Pharamond, de Bélisaire, de Brunehaut ; les six derniers chapitres sont réservés à l'étude de l'Islam et le volume entier, l'époque, tire un peu arbitrairement son nom du principal personnage qu'on y voit apparaître ; après tout, pourquoi pas Mahomet? Ce qui est plus difficile à accepter c'est le style de l'auteur : « C'est parce qu'on les privait du théâtre, cette nécessité aryenne, que les premiers chrétiens, prêtres et fidèles, de connivence, conçurent et exécutèrent dans les catacombes — quel décor! — le drame complet, merveilleux, sublime, du Saint Sacrifice de la Sainte Messe (p. 24). On attribue à un disciple des apôtres, saint Ignace, la notation du chant des psaumes (250). » Que veut dire 250? Qu'il y a 250 psaumes

ou que saint Ignace vivait en 250 ? Ce serait une chronologie nouvelle, car on place le martyre de saint Ignace sous Trajan, c'est-à-dire au début du IIe siècle. « Dieu continuait la race des prophètes, Jésus ayant engendré Paul, Paul ayant engendré Augustin ; en Orient cela équivalait déjà, selon le vocable évangélique, à l'annonciation de Mahomet (p. 53). » « La psychique du christianisme s'anémiait, chacun, dans l'Église agissante, verbeuse, tachant d'innover un système, de le présenter, de le soutenir, de le faire prévaloir et de s'en glorifier, comme faisaient jadis les philosophes, nulle œuvre vraiment collective ne s'imposant ; et c'est ce qui explique combien peu, depuis Constantin, les empereurs utilisèrent la religion nouvelle en leurs travaux politiques (p. 176). » Il ne faudrait pourtant pas juger toute l'œuvre sur quelques phrases « truculentes » ; je m'empresse de dire qu'il s'y trouve des pages bien pensées, bien écrites même, et que certains chapitres contiennent des aperçus nouveaux et intéressants.

P. Pisani.

La Sémitique Albion, *mœurs anglaises*, par Louis Marthin-Chagny. Paris, Henri Jouve, 1898, in-12 de 399 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Marthin-Chagny est l'auteur de deux ouvrages à sensation dont le sujet est sensiblement le même : l'*Anglais est-il un Juif ?* et l'*Angleterre suzeraine de la France par la franc-maçonnerie*. Sa thèse est donc double : 1° l'Anglais est de race sémitique ; 2° la franc-maçonnerie est entre ses mains un instrument de domination. Nous reconnaissons volontiers qu'il y a du vrai, surtout dans la seconde affirmation. Oui, la franc-maçonnerie est une arme redoutable entre les mains de l'Angleterre, et son emploi a été fatal à la France en diverses circonstances. D'abord sous la Régence, où le malheureux cardinal Dubois a été son âme damnée, puis sous Louis XV avec le règne des favorites. Plus tard, c'est encore la franc-maçonnerie maniée par l'Angleterre, qui a fait la Révolution française, sans doute par représailles des secours portés aux colonies d'Amérique révoltées. Enfin, aux heures sombres que nous vivons en ce moment, son action néfaste n'est que trop évidente. Il est très remarquable, d'ailleurs, que toujours l'objectif a été de dépouiller la France des colonies qu'elle avait su acquérir et qu'elle avait commencé à rendre florissantes ; à ce moment psychologique, la terrible société secrète entrait en scène, désorganisait les forces vives de notre pays, et, à la faveur de cette désorganisation, notre éternelle ennemie faisait main basse sur les meilleures parcelles de notre domaine. Cela, nous ne faisons aucune difficulté d'en convenir. La théorie qui rattache l'Anglais à la race sémitique nous paraît moins évidente. Elle a certainement un côté séduisant par le rapprochement de la perfide Albion avec Carthage

la phénicienne, l'ennemie traditionnelle de Rome. Mais l'auteur ne nous donne à l'appui que des arguments de sentiment et pas la moindre preuve scientifique. On ne voit pas bien comment, ni à quelle époque le sang sémite s'est infiltré dans les populations des îles britanniques. Par contre, M. Marthin-Chagny remplace les preuves qu'il ne peut fournir par des divagations excessives qui nuisent à sa thèse plus qu'elles ne la servent. Il ne recule devant aucune imputation injurieuse et entasse avec complaisance toutes les anecdotes pornographiques qu'il a pu glaner dans la *Pall-Mall Gazette* et autres recueils d'égale autorité. S'il a voulu simplement prouver que la pudeur farouche qu'affectent les Anglais à l'égard des scandales continentaux n'est que pure hypocrisie, il a cause gagnée ; mais, lorsqu'il transforme les saturnales d'Hyde-Park en cérémonies religieuses, et qu'il en déduit une singulière confusion entre l'anglicanisme et le culte de Vénus Astarté, il dépasse la mesure. Nous croyons aussi qu'il se montre injuste en affirmant que l'armée et la marine anglaises manquent de courage et que la richesse de l'Angleterre est une pure légende. Les Anglais se sont bien battus à Fontenoy, à Waterloo et à l'Alma ; nul ne peut, croyons-nous, le contester. La fameuse charge de la cavalerie anglaise à Balaklava peut soutenir la comparaison, comme héroïque folie, avec la charge des cuirassiers de Morsbronn. Il est vrai que l'Amirauté anglaise éprouve quelques difficultés à recruter le personnel nécessaire pour armer l'immense flotte que possède actuellement l'Angleterre ; mais il en est à peu près de même dans tous les autres pays du monde, et il ne faut pas en conclure que l'Angleterre n'est pas la première marine du monde, comme puissance du moins. Quant à ses richesses, il semble plus difficile encore de les contester. Sans doute, la prospérité du commerce extérieur est une condition essentielle de son existence ; le jour où Albion cessera d'être le grand emporium commercial du monde, sa décadence commencera et sera rapide, et il est bien vrai que le rapide développement de l'Allemagne permet d'entrevoir cette éventualité ; mais cette menace est loin encore d'être une réalité et nous ne croyons pas que l'heure de la débâcle ait encore sonné pour nos rivaux d'outre-Manche. Ce que nous avons dit de ce livre suffit pour montrer qu'il agite des questions du plus haut interêt, mais qu'il les traite avec un parti-pris évident et qu'il ne pourrait être mis entre des mains un peu jeunes sans de graves inconvénients.

COMTE DE BIZEMONT.

Le Duc de Richelieu, *son action aux conférences d'Aix-la-Chapelle ; sa retraite du pouvoir 1818-1821*, documents généraux recueillis par RAOUL DE CISTERNES. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-8 de 411 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les travaux récents publiés sur la période de la Restauration ont

particulièrement mis en lumière la noble figure du duc de Richelieu et les services signalés rendus par lui à son pays. On a déjà parlé ici (octobre 1897) de l'ouvrage consacré à l'ensemble de sa vie publique par M. de Crouzas-Crétet. Il y a quelques mois (*Nouvelle Revue*, sept.-oct. 1898), M. Ernest Daudet extrayait des archives du duc Decazes les lettres écrites par l'homme d'État de ce nom à Richelieu pendant le congrès d'Aix-la-Chapelle. Or, presque en même temps, le complément de cette correspondance nous était livré par M. de Cisternes, d'après les découvertes opérées par lui dans les papiers de Lainé. A la série de lettres qu'il a ainsi fait connaître, en les encadrant dans un texte explicatif, M. de Cisternes a joint : 1° un mémoire intitulé *Ma retraite du pouvoir*, rédigé en décembre 1821 et janvier 1822, précieux morceau d'autobiographie apologétique ; 2° un recueil de vingt-trois notes ou pièces justificatives, ayant trait tant à l'histoire intérieure qu'à l'histoire extérieure, plusieurs empruntées à des discours imprimés, au *Moniteur* du temps ou à des mémoires contemporains déjà publiés.

Tout dans cet intéressant volume contribue à placer Richelieu sous son vrai jour, c'est-à-dire en face des hommes contre lesquels il défendait, tantôt l'indépendance du pays, tantôt l'indépendance de la couronne, d'un côté les étrangers, les vainqueurs de 1815, de l'autre les ultras, ceux qui, depuis 1789, semblaient n'avoir rien appris ni rien oublié. Si loin que ces événements soient de nous, ils portent avec eux une leçon pour le temps présent, car on peut lire à plus d'une page de ce livre combien Richelieu estimait l'alliance franco-russe et l'utilité de cette alliance pour le maintien de la paix du monde.

On regrettera çà et là quelques négligences dans l'annotation. Anglès n'a jamais été ministre de la police, mais seulement un des trois principaux auxiliaires de Savary sous l'Empire (p. 185). M. Guizot est mort en 1873 et non en 1864, M. de Barante est né le 10 juin 1782 et non en 1784 (p. 188). La date authentique de la naissance de Suard doit être reportée au 15 janvier 1734 (p. 322). L. P.

Le Treize Vendémiaire an IV, par Henry Zivy. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 132 p. — Prix : 4 fr.

Voici un nouveau récit de la journée du 13 vendémiaire, récit très étudié et très intéressant : l'auteur a dépouillé un grand nombre de documents manuscrits ou imprimés, et de ce long et patient travail est sorti un tableau de la célèbre journée qui semble bien un tableau vrai. Nombre de légendes s'en évanouiront, et entre autres la fameuse canonnade des marches de Saint-Roch, qui, au dire de la plupart des historiens, aurait consommé la déroute des sections. La canonnade n'eut

pas lieu, pour deux raisons péremptoires : la première c'est qu'il n'y eut qu'un canon d'engagé, la seconde c'est que la rue de la Convention, la seule par laquelle les troupes conventionnelles pussent attaquer l'église, n'en enfilait qu'un tout petit coin et pas du tout le perron historique. Ce qui est vrai, en revanche, c'est que la lutte fut plus longue et plus sérieuse qu'on ne le dit habituellement. Quant à la cause de la lutte, M. Zivy l'établit très exactement : ce fut le profond et légitime mécontentement de Paris contre la mauvaise administration de la Convention, et contre les décrets de fructidor, qui, en attentant à la liberté des électeurs qu'ils forçaient à composer les futures chambres de deux tiers de conventionnels, perpétuaient le pouvoir d'hommes qui étaient devenus odieux. Mais sauf quelques ardents, comme les sections Le Pelletier et du Théâtre-Français, la majorité des sections ne souhaitaient pas un conflit, mais plutôt une transaction, et le jour même du 13 vendémiaire, ce ne fut pas par une attaque préméditée mais par un coup de feu isolé et dont l'auteur est resté inconnu, que s'engagea la bataille.

Après la victoire d'ailleurs, la répression ne fut pas sanglante ; il suffit aux conventionnels d'avoir assuré leur réélection. Mais l'opinion de la France, de Paris surtout, ne changea pas : les élections qui suivirent furent la revanche de vendémiaire ; elles évincèrent petit à petit des Thermidoriens des deux Conseils pour les remplacer par des modérés ; il fallut cette fois, pour avoir raison de l'opinion publique, le coup d'État de fructidor, prélude de celui de brumaire.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

L'Empire libéral. *Étude. Récits, Souvenirs.* Tome III : *Napoléon III*, par ÉMILE OLLIVIER. Paris, Garnier, 1898, in-12 de 639 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Émile Ollivier poursuit son long et savant dessein de nous retracer l'histoire du second Empire. « Libéral » n'est ici qu'un adjectif assez pompeux et quasi inutile, du moins dont le sens paraît peu exact pour ces années où l'Empereur fut, comme l'Empire, « autoritaire. » Le sous-titre : *Napoléon III* ne condense pas non plus d'une manière bien précise le sujet de ce troisième volume qui va depuis la présidence décennale (janvier 1852) jusqu'aux jours qui ont précédé la guerre d'Italie (avril 1859). Mais comment donner une apparence d'unité à cette période de notre histoire contemporaine si troublée, si diverse et si changeante ? C'est là l'excuse de l'auteur. Il en possède une autre pour justifier son dire : il attribue à Louis-Napoléon Bonaparte (Président ou Empereur) une fixité de vues, une unité de politique qui en font le héros, presque le personnage unique de son empire ; si ces qualités étaient réelles, elles mériteraient l'hommage dû à un homme de volonté, mais elles accableraient aussi ce même homme

d'une responsabilité écrasante : car ce souverain tout-puissant a conduit la France à l'abîme que l'on sait.

L'allure du troisième volume n'a pas toute la verdeur de ses aînés ; le ton même de l'écrivain est souvent monotone ; la composition est moins bonne, heurtée entre des chapitres très courts et très longs ; enfin à vouloir embrasser le récit des événements et les conduire sur tous les terrains : politique, militaire et diplomatique, l'écrivain s'embarrasse parfois dans des obscurités de chancellerie et des erreurs techniques du métier des armes, qui n'est pas le sien. Ce qui reste, c'est l'esprit élevé, généreux, désintéressé de M. Émile Ollivier ; cette intelligence vibrante au moindre souffle, qui porte l'âme naturellement vers les hauteurs sereines ; cette tendresse pour tout ce qui est au-dessus des choses vulgaires, au point même de ne plus savoir demeurer sévère pour les hommes quand leur cause lui paraît belle et juste. On sent qu'il est de plus en plus sous le charme de la personnalité de Napoléon III et qu'il ne renie aucune des conséquences de son admiration, dussent-elles même atteindre ses propres doctrines et ses anciens amis. Au cours de ces pages écrites après de longues et méritoires recherches, il faut relire maints passages intéressants : l'attitude de la princesse Mathilde et de Persigny lors de la confiscation des biens de la famille d'Orléans (p. 52) ; le ralliement de Montalembert à la politique bonapartiste, en 1852 (p. 54) ; les raisons du mariage de l'Empereur (p. 63) ; elles sont pitoyables toutefois et M. Ollivier les juge bonnes ; un joli portrait d'Haussmann (p. 87) ; un croquis peu indulgent de Canrobert (p. 225) ; un chapitre très bien fait (p. 120) sur les diplomates du second Empire et l'alliance que chacun préconise : Persigny, l'Angleterre ; Morny, la Russie ; Drouin de L'Huys, l'Autriche.

La figure de Napoléon III attire la plume de M. Émile Ollivier ; il ne trouve, en son croquis, matière à aucune ombre. Quoi qu'il en soit de cet optimisme, je signale un portrait intime de l'Empereur qui a beaucoup de mérite (p. 70) et deux chapitres fort travaillés sur le « dessein intérieur » et le « dessein international » du fils de la reine Hortense. A ce propos, l'auteur revenant sur le « principe des nationalités, » qui lui est cher, nous en donne enfin une définition : c'est tout simplement le suffrage universel appliqué à l'extérieur ; de race, de climat, de religion, de précédents historiques, de tradition, il n'est plus question, c'est le bon vouloir des peuples qui règle toute l'affaire. Voilà qui est net, franc, mais peu fait pour nous donner une haute idée de la moralité d'une règle aussi révolutionnaire et arbitraire (p. 97). En vertu de ce principe, et la fin justifiant les moyens, toute la campagne de soulèvement de l'Italie (de 1854 à 1870) est digne d'éloges ; M. Ollivier ne dissimule ni les fourberies de Cavour (p. 459-

515), ni les ignominies de ses procédés ; mais il ne les flétrit point. On pourrait lui contester son illusion sur le docteur Conneau qu'il estime s'occuper peu de politique (p. 71) et plus encore son parti pris dans l'affaire Mortara (p. 513) ; mais ce serait peine inutile puisque tout cela a servi ou a été exploité en faveur de l'unité italienne. En différant d'opinion avec l'auteur, on ne se lasse pas d'être intéressé par lui et de saluer sa bonne foi. On regrette seulement tant de candeur chez qui connaît si bien le détail des choses, et le pourquoi des événements. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Souvenirs et impressions d'un bourgeois du quartier latin, *de mai 1854 à mai 1869*, par HENRI DABOT. Péronne, imp. Quentin, 1899, in-12 de VI-301 p.

M. Henri Dabot a, paraît-il, publié des *Lettres* (1847-1854) et des *Griffonnages* (1870-1871) où ses impressions personnelles sur son temps sont retracées. Pour relier les deux époques entre elles, il donne aujourd'hui ses *Souvenirs* (1854-1869). Je ne connais pas les deux volumes dont je viens de transcrire les titres, et je le regrette parce que le troisième dont je dois parler est d'une lecture fort agréable. Ce sont des notes au jour le jour, sans prétention, mais qui ont leur attrait par la simplicité même de leur bonhomie et surtout par les souvenirs qu'elles évoquent et les circonstances qu'elles précisent.

Homme intelligent, débutant alors au barreau de Paris, déjà avocat fort occupé, aimant et connaissant son quartier, mieux comme un étudiant que comme un « bourgeois », l'esprit calme et net, le cœur bien placé, M. Dabot est agréable à entendre. Je noterai parmi les détails heureux de son livre : la mort de la sœur Rosalie (p. 14) ; le départ de Napoléon III pour l'Italie (51), la fameuse querelle historico-dynastique du duc d'Aumale et du prince Napoléon en 1861 (89), la dissolution brutale de la Société de Saint-Vincent de Paul à la même époque (66), l'insulte faite au Czar, lors de sa visite au Palais de justice en 1867 (226), des circonstances bien précisées sur la maison de Marat, qui, dernièrement fit couler des flots d'encre (p. 190), et le crâne du cardinal de Richelieu qui n'émut pas moins les spécialistes (p. 209). — Ce sont les Parisiens de Paris qui goûteront surtout ces choses d'antan; l'annexion de la banlieue en 1860 et la chapelle de la Sainte Vierge à Saint-Séverin, pour n'en citer que deux exemples. Les rapprochements entre ce que nous voyons aujourd'hui et ce qui paraissait quasi fabuleux il y a quarante ans, forment le côté piquant du livre : sur la cuisine au gaz et sa nouveauté ; il y a des choses qui font sourire, et d'autres aussi qui feraient pleurer, comme cette constatation qu'en 1864 la Cour de Paris possédait un seul magistrat juif ! Nous avons progressé depuis lors ! Sur le grand-prix alors à ses débuts, on trouve des

étonnements qui étonnent, et que diront les fervents du philatélisme en lisant (1er mai 1863) cette boutade dédaigneuse : « Depuis quelque temps une manie nouvelle, une folie bizarre a surgi de la cervelle des Parisiens : ils se sont mis avec rage à collectionner quoi ? De vieux timbres-poste, des timbres-poste maculés, qui ont servi ! » — Il s'agit, quelque part ailleurs, d'une « huile terrestre », d'une huile extraordinaire qui sort des profondeurs de la terre : c'est le pétrole qui nous semble maintenant presque démodé. Comme les choses marchent, et marchent vite ! Il faut remercier l'auteur d'avoir laissé ces remarques ; elles donnent une date précise et rendent un son juste ; elles font aussi faire sur le passé un retour quasi mélancolique, tout en apportant à notre esprit la bonne odeur des anciens jours. L'histoire générale, la grande histoire n'a rien à recueillir ici, mais l'histoire anecdotique trouvera matière à une bonne moisson, surtout, comme je l'ai dit, le lecteur parisien pour peu qu'il connaisse sa ville et aime son quartier ; mais de cette espèce rare, en reste-t-il encore ?

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Lettres de l'abbé Morellet, de l'Académie française, à lord Shelburne, depuis marquis de Lansdowne, 1772-1803. Avec introduction et notes par lord EDMOND FITZMAURICE. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-12 de III-342 p. — Prix : 3 fr. 50.

Lord Shelburne, qui joua sous George III un rôle politique important, était en relations suivies avec les littérateurs, les philosophes, les économistes français de son temps. Pour l'un d'eux, l'abbé Morellet, il se prit d'une amitié particulière, il le reçut en Angleterre, le recommanda à Louis XVI et correspondit longtemps avec lui. Lord Edmond Fitzmaurice, descendant et biographe de lord Shelburne, publie aujourd'hui une partie des lettres adressées par Morellet à son aïeul, entre les années 1772 et 1803, et ce recueil, d'une lecture intéressante et variée, nous fournit maintes observations curieuses sur l'ancien régime finissant et les débuts du nouveau, en même temps qu'il fait passer devant nous nombre de personnages illustres ou notables, pour la plupart amis de Morellet, depuis Mme Geoffrin, Mlle de Lespinasse, le baron d'Holbach, Marmontel, jusqu'à Turgot, Necker et Malesherbes. L'auteur lui-même nous intéresse fort par son esprit, son bon sens, son savoir, son amour du bien public et d'une liberté sage et réglée, son désintéressement, son courage même (publication du *Cri des familles* sous le Directoire). Il touche agréablement à tous les sujets, passant d'incidents domestiques ou du compte rendu de commissions diverses dont le chargeait son protecteur à l'examen des affaires publiques, des événements politiques du jour, des nouvelles théories juridiques ou économiques. Il connaît, outre son pays, la Grande-Bretagne, s'inté-

resse fort à tout ce qui s'y passe, prend chaudement parti pour les Américains insurgés, mais souhaite par dessus tout le retour et le maintien de la paix, l'accord mutuel des nations, l'établissement en tout pays de gouvernements à la fois libres et prudents. La guerre entre l'Angleterre et la France n'interrompt pas cette correspondance ; la Révolution seule la rend impossible en 1792 en même temps qu'elle dépouille Morellet du plus clair de son revenu. Mais les lettres des trois années antérieures nous peignent, au fur et à mesure des événements nouveaux, les sentiments avec lesquels ils sont accueillis par ce libéral à l'anglaise qui ne sépare pas la liberté de l'ordre, ni des sains principes de gouvernement et, réformateur décidé, ne croit qu'aux réformes graduelles. Il envisage avec inquiétude les premiers actes de la Constituante, déclare la Constitution de 1791 mal assise et pleine de dangers qu'il indique; les faits ne lui donnent que trop raison, et les violences, les excès, les crimes qui suivent, pour avoir été prévus, ne le remplissent pas d'une moindre horreur. Quand, en 1796, il peut reprendre sa correspondance quatre ans interrompue, une grande partie de ses amis ont péri sur l'échafaud, et le Directoire, le Consulat même, sont loin de répondre à l'idéal rêvé si longtemps par lui-même et tous ceux qui l'entouraient. La dernière lettre donnée ici est du commencement de 1803.

Lord Edmond Fitzmaurice a joint à cette intéressante publication des notes utiles et une courte introduction. A la page 30, le manuscrit original a-t-il été bien lu? la phrase : « connus, » vos chers stoïciens, ne semble point du style ordinaire de Morellet; n'a-t-il pas écrit : « comme » vos chers stoïciens?

A. Barbeau.

La Révolution et les pauvres, par Léon Lallemand. Paris, Alphonse Picard et fils, 1898, in-8 de 398 p.— Prix : 12 fr.

L'Église d'Angers pendant la Révolution et jusqu'en 1870. Conférences faites aux Facultés catholiques d'Angers par L. Bourgain. Angers, Germain et Grassin, Paris, Alphonse Picard et fils, in-8 de viii-422 p. — Prix : 5 fr.

L'ouvrage de M. Léon Lallemand, tiré seulement à 500 exemplaires numérotés, est à la fois un livre de doctrine et un ouvrage d'érudition : un livre de doctrine, par l'objet qu'a eu vue l'auteur, et qui est de montrer les « dangers de la charité légale » et la nécessité de laisser, en pareille matière, le champ pleinement libre à l'initiative privée, que le pouvoir central doit aider et suppléer, jamais remplacer; un ouvrage d'érudition par la façon dont il a été conçu et exécuté, c'est-à-dire comme un exact et solide tissu de faits et de textes empruntés aux documents originaux. « Le dépouillement minutieux des liasses formant aux Archives nationales la série F[15] (Hospices et secours)

permet de se rendre compte, d'un côté, des erreurs commises par nos pères et que nous devons éviter ; de l'autre, des principes vrais qu'ils ont adoptés et qu'il nous appartient de défendre et de fortifier. »

Considéré au point de vue historique, le beau travail de M. Lallemand est une contribution de première importance à l'histoire de la période révolutionnaire. Il est précédé, en guise d'*introduction*, d'une étude sur les « réformes hospitalières », accomplies pendant les quinze années du règne personnel de Louis XVI (1774-1789). Le corps de l'ouvrage est partagé en deux livres et ainsi subdivisé : Livre premier : *Les Utopies et les Lois*. Chapitre I. Les Vœux et les utopies. II, III et IV. Les Lois. — Livre second : *L'Application des principes révolutionnaires et leurs conséquences*. Chapitres I et II. Le Personnel hospitalier. III. La Fortune hospitalière. IV. De la Situation faite aux administrés dans les établissements de bienfaisance (1789 à l'an XII). V. Les Secours à domicile. VI. Les Enfants de la Patrie (ce sont les enfants abandonnés). — Plus de soixante pièces, applicables à quarante-deux départements, sont publiées *in extenso* aux pièces justificatives. — L'auteur exprime ensuite ses *Conclusions* générales, non sans insister de nouveau, dans les termes ci-après, sur le caractère essentiellement « documentaire » de son ouvrage, qui lui donnera en effet beaucoup de prix, même aux yeux des personnes (nous ne sommes point du nombre) qui ne partageraient pas ses convictions théoriques : « Notre tâche est accomplie ; nous avons voulu montrer, à l'aide des témoignages contemporains, les résultats auxquels ont abouti les utopies de l'Assemblée constituante. Grâce aux nombreuses pièces de la série F[15] des Archives nationales, il nous a été possible de retracer la marche progressive et les conséquences funestes du système de charité légale préconisé par le Comité de mendicité. Nos assertions sont appuyées sur des documents irréfutables que nous citons en général textuellement. Il nous a semblé que le faisceau de preuves mis sous les yeux du lecteur perdrait de sa force si, nous bornant à des analyses, nous paraissions en quelque sorte substituer nos jugements personnels aux aveux des administrateurs chargés à divers titres des services hospitaliers de 1790 à l'an 12. »

— On pourrait croire, au premier abord, que l'excellent livre de M. l'abbé L. Bourgain : *L'Église d'Angers pendant la Révolution et jusqu'en 1870*, diffère entièrement, pour le genre et l'exécution, de l'ouvrage de M. Lallemand, puisqu'il est composé de quatorze conférences faites aux Facultés catholiques d'Angers, ce qui lui donne naturellement un caractère oratoire. Mais à ce caractère s'en joint un autre qui, sans en diminuer l'intérêt, augmente singulièrement la valeur de l'ouvrage. L'auteur s'en explique lui-même, en ces termes, dans sa préface : « Nous avons réduit toute la matière à quelques questions et chaque question à quelques propositions. La science est-elle ailleurs

que dans les idées générales ? Cette synthèse ou nous avons essayé de saisir l'ensemble et de préciser les détails, ceux de nos auditeurs qui nous liront ne la reconnaîtront point. Nous avons laissé beaucoup moins de place à la parole, aux commentaires, aux allusions ; nous en avons donné beaucoup plus aux faits, aux citations, aux documents : car autre chose est de se faire entendre au public, autre chose de se faire lire en particulier. »

On aura une idée de l'intérêt de fond que présente le livre de M. l'abbé Bourgain, quand on saura que les faits, les citations, les documents dont il s'agit sont inédits pour la plupart et empruntés aux archives départementales et municipales et aux dossiers conservés au greffe de la cour d'appel d'Angers, et qu'ils ont été reproduits, analysés ou mis en œuvre par un écrivain dès longtemps familier avec les bonnes méthodes d'érudition historique. Les quatorze conférences réunies dans ce volume y constituent donc en réalité quatorze études réellement « documentaires », du moins à partir de la seconde, car la première est un rapide résumé servant d'entrée en matière. Voici les sujets qui y sont traités : I. La Foi de l'Église d'Angers. II. Les Curés députés de l'ordre du clergé en 1789. III. La Vente des biens ecclésiastiques. IV. La Loi du serment. V. Le Clergé constitutionnel. VI. La Résistance. VII. La Persécution. VIII. La Condamnation à mort. IX. L'Héroïsme des religieuses. X. L'Abolition du culte. XI. La Terreur sous le Directoire. XII. La Religion civile. XIII. La Reconstruction. XIV. L'Achèvement de la reconstruction. L'ouvrage est complété par une série de « documents » publiés en forme d'annexes et par une table alphabétique des noms de personnes et de lieux cités.

En résumé, ce volume présente un double mérite. Aux simples lecteurs il offre une lecture instructive, intéressante, parfois piquante, souvent édifiante. Aux personnes qui étudient la période révolutionnaire et même, plus généralement, la période contemporaine, il apporte une abondante moisson de faits nouveaux, puisés aux sources originales. A ce double mérite correspondra, nous l'espérons, un double succès. M. S.

Histoire de la liberté d'enseignement en France, *depuis la chute de l'ancien régime jusqu'à nos jours*, par Louis Grimaud. Paris, Rousseau, 1898, in-8, de XII-601 p. — Prix : 10 fr.

M. Grimaud ne s'est pas proposé d'intervenir dans le débat entre la théorie qui considère la liberté d'enseignement comme un droit individuel en dehors de toute législation, et celle qui, au contraire, revendique exclusivement pour l'État le droit d'enseigner. Son but est d'étudier la question dans le domaine des faits, « d'envisager dans quelle mesure, depuis 1789, les droits du citoyen et ceux du père de

famille ont été reconnus par l'État, de tracer le récit des luttes qui se sont livrées pour conquérir l'exercice de ces droits, les reprises que le pouvoir a exercées sur eux et celles que la liberté a regagnées sur lui aux différentes époques de notre histoire, à mesure qu'il devenait plus libéral ou plus autoritaire » (p. X). Cependant on comprendra mieux le point de vue où se place l'auteur pour écrire cette dramatique histoire si l'on tient compte des principes brièvement posés dans l'*Avant-propos*. Le droit d'enseigner, écrit M. Grimaud, est le corollaire de la liberté de penser ; seulement dès qu'un abus se produit, l'État intervient pour le réprimer. Parallèlement tout père de famille a le droit de choisir tel établissement qui lui plaît pour l'éducation de ses fils : mais quand l'enfant devenu homme brigue une fonction, l'État aura le droit de lui conférer ses grades, c'est-à-dire de s'assurer par lui-même de sa capacité. M. Grimaud se trouve ainsi conduit à refuser à l'enseignement libre la liberté de ses programmes (p. XI). De même, s'il constate avec A. Duruy que « la France ne croupissait pas absolument dans les ténèbres avant la Révolution », s'il flétrit l'esprit irréligieux des Jacobins de tous les temps, il désapprouve non moins hautement « les critiques dont on abreuva l'Université. »

En parcourant les six cents pages de ce volume, répertoire particulièrement utile à la veille des luttes parlementaires qui menacent de se rouvrir, le lecteur verra défiler sous ses yeux les projets de l'Assemblée constituante, les arrêtés draconiens du Directoire, puis la constitution de l'Université et l'établissement du monopole par les décrets de 1808 et de 1811 (décrets émanés du seul pouvoir exécutif et par suite n'ayant obtenu force de loi qu'à la faveur d'une interprétation judiciaire), l'ordonnance de 1815 abolissant en fait l'Université, mais tombée en désuétude après les Cent jours, dix ans plus tard l'essai de pénétration de l'Université par l'Église, bientôt suivi des étranges ordonnances de 1828 ; sous le gouvernement de Juillet le parti catholique entrant en campagne avec ce mot d'ordre : *Dieu et liberté*, la loi de 1833 sur l'enseignement primaire, le projet Guizot qui visait « à garder la place en même temps que l'on en ouvrait les portes », projet que les circonstances firent abandonner de même que ceux de ses successeurs Villemain et Salvandy, la loi éminemment libérale de 1850 avec les mémorables discussions qui en préparèrent l'adoption, puis sous le second Empire l'État reprenant peu à peu la direction de l'instruction publique, plus tard la loi de 1875 consacrant la liberté de l'enseignement supérieur, celle de 1880 qui supprime les jurys mixtes et celle de 1881 qui réorganise le Conseil supérieur, pour aboutir enfin à la loi si regrettable du 30 octobre 1886 sur l'enseignement primaire.

M. Grimaud conclut en ces termes : « Sous la législation actuelle nous jouissons du droit d'enseigner. De même le droit d'être enseigné subsiste dans son intégrité. » Si l'on jette les yeux sur l'histoire des quinze dernières années, ces deux assertions ne paraîtront pas à tous d'une éblouissante évidence. Mais voici où nous nous rencontrons plus aisément avec l'auteur : « Pourquoi voir dans l'Université et l'enseignement libre des ennemis irréconciliables ?.... L'éducation de la jeunesse n'est-elle pas un véritable sacerdoce, et si pour l'exercer on emploie des moyens divers, n'est-ce pas, après tout, pour former le cœur de l'enfant à la vertu et au bien ? Et les représentants des diverses confessions religieuses ne pourraient-ils pas, au sein des différents conseils, être d'un grand secours et donner de précieux avis ? Pour ma part je le crois sincèrement » (p. 589). C. Huit.

Histoire de la marine française. *Les Origines*, par Charles de la Roncière. T. Ier. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-8 de 532 p. orné de photogravures. — Prix : 8 fr.

L'ouvrage entrepris par M. Ch. de la Roncière, l'un de nos plus jeunes historiens, est très considérable et l'on peut dire qu'il est unique en France. L'histoire de la marine française n'a jamais été écrite d'une manière complète ; et l'on se faisait dans le public lettré la plus fausse idée de ce qu'elle pouvait être. Généralement, on considérait que la France n'avait pas de marine avant Richelieu et que le premier amiral sérieux avait été Mgr de Sourdis, archevêque de Bordeaux. On répétait souvent qu'antérieurement les rois de France n'avaient eu à leur service que des navires étrangers commandés par des mercenaires, parfois par des chevaliers de Malte, ou des bateaux de commerce armés fortuitement en guerre par des armateurs-corsaires tels que le fameux Ango, vicomte de Dieppe. M. de la Roncière nons révèle que la marine royale existe en France depuis Saint-Louis ; elle a joué un rôle glorieux aux croisades, à côté des galères de Gênes, de Venise et de Malte ; elle a aussi combattu, avec moins de succès, il est vrai, contre les Aragonais à l'époque des Vêpres siciliennes. Dans la Manche et le golfe de Gascogne, ce sont les anciennes barques des Vikings normands qui ont été l'origine de la marine ponantaise, qui a eu aussi ses jours de gloire pendant la guerre de Cent ans. Des amiraux bien français ont rivalisé de vaillance et d'habileté avec les Doria (que M. de la Roncière appelle d'Oria) et les Grimaldi. Seulement nos chroniqueurs sont tellement avares de renseignements sur les affaires de mer, qu'il faut une patience et une sagacité extraordinaire, pour retrouver dans le fatras des écrivains du moyen âge, des renseignements dignes de foi permettant de reconstituer l'histoire de ces temps héroïques. M. de la Roncière, pendant son séjour en

Italie y a trouvé beaucoup de précieux documents sur les campagnes de la Méditerranée ; mais il a dû marcher beaucoup plus à tâtons lorsqu'il s'est agi des luttes contre l'Angleterre, pour lesquelles on ne possède guère que les récits de nos ennemis. Un chapitre bien intéressant à lire est celui où il décrit la vie à bord, au temps des croisades et des pélerinages du moyen âge. Ce volume, qui commence à la période gallo-romaine, s'arrête en 1360, en pleine guerre de Cent ans, et l'on peut affirmer déjà que l'ouvrage complet sera un monument d'érudition faisant le plus grand honneur à la science historique française.

COMTE DE BIZEMONT.

L'Ancienne Maîtrise de N.-D. de Chartres, du ve siècle à la Révolution, par l'abbé CLERVAL, supérieur de cette maîtrise. Paris, Poussielgue ; Picard et fils, 1899, in-8 de xx-366 p. — Prix : 6 fr.

Nul ne pouvait, avec plus de compétence que M. Clerval, écrire l'histoire de la maîtrise de Chartres ; depuis vingt ans déjà, il explore les archives chartraines avec une persévérance et une sûreté de méthode à laquelle les maîtres ont rendu justice ; dans ces précieux dépôts qu'il connaît si bien, il a trouvé la matière de plusieurs publications estimées, au premier rang desquelles figurent les thèses qu'il a soutenues en Sorbonne et qui lui ont valu le titre de docteur ès lettres. Une autre cause devait inspirer à l'auteur l'amour de son œuvre, c'est que la maîtrise dont il nous conte les destinées existe encore, et qu'il en est le directeur.

Que de fois, pendant ses veilles, M. Clerval a dû voir apparaître devant lui l'ombre de ces vénérables anciens qui ont constitué dans le travail un héritage de traditions dont il est aujourd'hui le dépositaire et le gardien, et qui venaient l'encourager à ne pas laisser dévorer par l'oubli tout un passé de gloires et de vertus !

Il ne faut pas croire cependant que les matériaux se soient présentés en telle quantité qu'il n'y ait eu qu'à faire un choix, et à n'employer que les meilleurs. C'était bien peu de place que tenaient dans l'immense cathédrale ces dix ou douze petits enfants dont les voix claires et pures relevaient les sonorités austères de la psalmodie ; il y eut toutefois des cas où le chapitre fut appelé à délibérer au sujet des maîtrisiens, des maîtres chargés de leur enseigner le chant et la grammaire, et de toutes les questions qui se relient à l'administration de leur petite communauté. Malgré les obscurités et les lacunes, un historien d'un sens critique aussi délié que M. Clerval pouvait reconstituer un ensemble dont il nous présente le tableau très bien agencé.

Citons les passages particulièrement intéressants des chapitres VII et VIII qui concernent certains usages curieux, communs à presque toutes les maîtrises du moyen âge, les cérémonies symboliques, les

réjouissances, les repas, et cette turbulente « chevauchée » dont nos promenades hebdomadaires ne donnent qu'une idée fort incomplète ; c'était le souvenir d'une période de vie exubérante, où la sagesse même des graves chanoines prenait à certains jours quelques libertés ; après s'être levés toutes les nuits pour chanter l'office, les petits clercs éprouvaient, de loin en loin, le besoin de s' « esbattre » un peu bruyamment.

A la fête des SS. Innocents, le sanctuaire lui-même s'entr'ouvrait à d'aimables folies dont la foi de nos pères ne songeait pas à se scandaliser ; on chantait des « épîtres farcies », et M. Clerval nous en donne une du XIIIe siècle parmi les pièces justificatives ; cette fantaisie ne contient d'ailleurs rien que de très convenable; on savait alors s'amuser de peu et le rire n'en était pas de moins bon aloi.

Le livre de M. Clerval contient une foule de jolis détails, et peut apprendre beaucoup aux maîtres de la jeunesse qui veulent s'inspirer du passé pour se pénétrer de cet esprit de sollicitude paternelle et maternelle, douce et ferme à la fois, qui a toujours dirigé l'éducation des enfants du sanctuaire.

P. PISANI.

La Provence et ses voies nouvelles, par J. CAUVIÈRE. Paris, Desclee et de Brouwer, 1899, in-8 de 240 p., avec 17 grav. — Prix : 2 fr.

Mettre de l'intérêt et de l'agrément dans ses excursions d'abord, et ensuite dans la façon dont on les raconte, double talent plus rare qu'on ne le pense. Tous les lecteurs de ce charmant volume s'accorderont à le constater chez son auteur. Que M. Cauvière nous dessine sur les bords de la Méditerranée « le littoral déchiqueté en mille criques rocheuses que le flot couvre d'écume »; que dans les plus beaux sites de la Provence il esquisse d'une main légère « la poésie qui semble flotter dans l'air, poésie du langage, poésie des coutumes, poésie des choses »; que du sommet du Rivard, il embrasse d'un coup d'œil « la charpente osseuse de la Savoie avec ses vertèbres saillantes qui sont des montagnes et ses enfoncements qui sont des lacs splendides »; ou qu'il décrive une radieuse soirée d'été dans la région alpestre, à l'heure où tout dort sur les sommets comme au fond des vallées ombreuses ; partout il se montre peintre habile des multiples aspects de la nature. Avec lui on préfère les petits recoins de pays aux grandes villes « dont le rouleau de la civilisation a abattu les crêtes et presque effacé le relief »; avec lui on s'attarde de préférence aux endroits où les splendeurs du paysage nous parlent moins de l'industrie des hommes que de la grandeur de Dieu. Il est artiste et trouve, chemin faisant, mille occasions de rappeler quelque toile ou quelque monument célèbre. Il est économiste et juriste, et s'il ne regrette pas les institutions sociales du moyen âge, il sait du moins, en passant, les venger d'absurdes et

tenaces préjugés. Il est surtout historien, et il n'ignore aucune des vicissitudes par où a passé la Provence, depuis l'époque reculée de l'occupation romaine, à travers les multiples péripéties du moyen âge, jusqu'aux temps actuels ; il s'intéresse aux inscriptions à demi effacées, aux routes romaines, aux ruines féodales, aux vieilles églises avec leur décoration bizarre. «Le goût archéologique du passé, écrit-il, sera comme une ancre de salut pour notre société frivole, toujours disposée à rompre avec les pieuses traditions de nos aïeux. » S'arrête-t-il à Vizille ? Il nous retrace la fameuse assemblée des États du Dauphiné, le 21 septembre 1788, où il plaît à certains érudits de saluer « le berceau de la Révolution française », et à ce propos il insiste sur l'attitude rétrograde et en même temps remuante et frondeuse de la plupart des parlements au dernier siècle. Quel est le lecteur à la curiosité duquel ce volume ne donne pas satisfaction ? — Le style, vif et coloré, n'est jamais banal : on serait même tenté d'y reprendre ici certaines hardiesses, là quelques traces de recherche. Prions l'auteur de multiplier dans sa prochaine édition ses intéressantes photographies et surtout de leur ajouter une carte détaillée qui permette de mieux s'orienter au milieu de la vaste région si accidentée dont il nous fait les honneurs.

C. Huit.

Geschichte des deutschen Volkes und seiner Kultur im Mittelalter, von Heinrich Gerdes. 2e Band : *Geschichte der salischen Kaiser*. Leipzig, Duncker und Humblot, 1898, in-8, xi-665 p.

En annonçant dans cette revue (t. lxii, p. 452-454) le tome Ier de cet ouvrage, nous nous sommes suffisamment étendu sur l'objet que se propose l'auteur, sur la façon dont il a exécuté son plan, sur ses qualités de clarté dans l'exposition et de solidité dans le jugement.

Le tome second, dont l'apparition s'est fait attendre assez longtemps, n'embrasse qu'une période d'un siècle, mais une période d'une extrême importance, puisque c'est le siècle de la querelle des investitures, la première phase bien caractérisée de la lutte entre le sacerdoce et l'Empire. Le récit politique, l'histoire extérieure du peuple allemand, embrasse un peu plus de la moitié du volume (p. 1-371), dont la seconde partie est occupée par l'exposé de l'histoire intérieure, du développement interne de la nation.

Dans ses appréciations sur Henri IV et Grégoire VII, M. Gerdes s'est trop laissé guider, me semble-t-il, à son patriotisme et à son protestantisme. Le désir de réhabiliter l'Empereur et celui d'abaisser le Pontife sont vraiment trop sensibles.

La subordination de la puissance temporelle à la puissance spirituelle, de la force à la morale, des lois et usages particuliers et mondains à des lois plus hautes et aux préceptes éternels était une idée

grandiose et dont on ne lit pas, sans quelque étonnement, la critique chez un de nos contemporains. Sans doute, dans la pratique, le caractère ardent de Grégoire VII a pu le pousser à des violences et à des mesures regrettables ; mais l'idéal qu'il poursuivait était à coup sûr plus élevé que celui de l'Empereur.

M. Gerdes semble croire (p. 398) que c'est une conception particulière au parti réformateur et aux clunisiens de considérer le monde comme un pélerinage et comme une vallée de misère ; c'est le fond même de la conception chrétienne, et cette idée ne paralyse point l'activité politique et sociale de ceux qui la possèdent. Puisque M. Gerdes a consacré un paragraphe de son chapitre sur la vie intellectuelle aux écrits polémiques éclos pendant la lutte entre l'Église et l'État, il aurait pu mieux montrer, à la suite de M. Mirbt, le rôle qu'ont joué ces écrits dans le développement intellectuel de l'époque.

Pour résumer notre impression sur la *Geschichte der salischen Kaiser*, nous avouons que ce volume nous a semblé quelque peu inférieur à celui qui l'avait précédé. E.-G. Ledos.

The Spanish Revolution, 1868-1875, by Edward Henry Strobel. Boston, Small-Maynard, 1898, in-12 cartonné de 293 p.

Les événements rapportés dans ce livre sont puisés aux bonnes sources, l'auteur ayant rempli des fonctions diplomatiques à Madrid et, par le fait, ayant été témoin oculaire de ce qu'il raconte. M. Strobel a pu composer son histoire de la révolution espagnole sur ses notes personnelles et d'après les documents plus ou moins secrets qu'il avait à sa disposition. Il s'est formé l'idée, d'ailleurs fort contestable, que cette guerre civile a été un bienfait souverain pour le peuple castillan et que ses effets salutaires se font encore sentir à l'heure actuelle. On ne voit pas, à vrai dire, ce qu'a pu produire de bien une révolution, toujours désastreuse en elle-même, quand on constate la décadence politique de la nation qui, au XVIe siècle, était la première de l'Europe et qui aujourd'hui est tombée si bas, au point de perdre entièrement son vaste empire colonial. On conçoit du reste qu'un Américain, imbu de principes exagérés sur la liberté démocratique, expose à ce propos de fausses théories. Mais il nous semble que peu d'esprits sérieux, parmi ceux qui étudient avec impartialité les faits et qui connaissent à fond l'esprit et les traditions de l'Espagne, partageront son jugement sans de graves restrictions.

A part ce point capital, le livre de M. Strobel est écrit avec ordre, dans un style clair et facile, et sera consulté avec profit par ceux qui s'intéressent à l'histoire contemporaine de l'Europe, et spécialement de la péninsule. G. Bernard.

Études italiennes, par A. Geffroy. Paris, Colin et Cie, 1897, in-12 de xxii-309 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous le titre d'*Études italiennes*, la veuve et les admirateurs de M. A. Geffroy ont réuni les articles qu'il avait consacrés, dans le cours de sa longue carrière de professeur et d'écrivain, au pays qu'il parcourut comme touriste, étudia comme savant, et habita comme représentant de la science française. Bien qu'ils aient été composés à des époques très diverses, ces fragments forment pourtant un ensemble et par les sujets qui y sont traités, et par la pensée maîtresse qui les anime. Les uns sont consacrés à l'histoire de Florence sous la Renaissance : on y trouve d'abord un tableau complet et animé des institutions politiques et de la civilisation de cette ville (*les grands Médicis*) un exposé émouvant de la plus grande révolution morale par laquelle elle ait passé (*Savonarole*), enfin une pénétrante étude sur l'homme d'État qui en a le mieux personnifié les qualités et les défauts (*Guichardin*). Dans la seconde partie du volume on a réuni les trop courtes pages dans lesquelles M. Geffroy s'était essayé à traiter un sujet qui, à la fin de sa vie, avait eu le privilège de le passionner : l'histoire monumentale de Rome. Il l'a résumé dans deux articles d'un caractère vraiment magistral et où sont exposés, d'une part, la transformation de la ville en capitale chrétienne, d'autre part sa transformation en capitale moderne , dans l'un, l'auteur nous fait connaître quel fut, pendant le moyen âge et sous la Renaissance, le sort des monuments laissés par l'antiquité païenne ; dans l'autre, il constate et déplore, avec la science d'un antiquaire et la délicatesse d'un homme de goût, les démolitions maladroites qu'a nécessitées la construction de nouveaux quartiers ; dans tous deux revivent les meilleures parties de sa méthode et de son talent. La publication de cet ouvrage constitue donc le meilleur hommage qu'on pût rendre à la mémoire de M. Geffroy. A ceux qui l'ont connu personnellement, elle rappellera le souvenir de cet homme de bien qui laissait sous le charme d'une bonté souriante et d'une inépuisable indulgence ses amis, ses collègues et ses élèves ; ceux qui appréciaient ses livres retrouveront dans cette œuvre posthume comme un reflet de ce charmant esprit qui sut allier de si heureuse façon la délicatesse dans l'art à l'exactitude dans l'érudition.

Louis Tarcenay.

Éléments de paléographie, par le chanoine Reusens. 2e fascicule. Louvain, l'auteur, 1899, gr. in-8, p. 185-496, pl. xxi-lx, dessins dans le texte. — Prix : 15 fr. l'ouvrage complet.

Voici enfin terminé, par la publication du 2e fascicule, l'excellent manuel du chanoine Reusens, dont nous avons déjà dit tout le bien que nous pensons (*Polybiblion*, t. LXXX, p. 450-2). Dans ce nouveau

fascicule, l'auteur traite en deux chapitres : 1° de l'écriture depuis le XIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe (chap. VI) ; 2° des matériaux et instruments de l'écriture et de la forme des manuscrits (chap. VII). Un paragraphe ajouté au chap. VI donne quelques indications extrêmement sommaires sur la notation musicale. Les qualités du premier fascicule se retrouvent toutes dans le second : heureux choix et bonne exécution des fac-similés ; exactitude des transcriptions accompagnées des explications nécessaires ; précision et clarté de l'exposition ; abondance des indications bibliographiques. L'auteur a pris le soin de grouper à la fin de son 2e fascicule les renseignements bibliographiques qu'il a jugés le plus utile ; il y a joint trois tables qui seront très consultées : 1° Table chronologique des documents reproduits comme spécimens d'écriture ; 2° Table alphabétique des termes techniques expliqués, subdivisée en deux parties (table des termes grecs, table des termes en une autre langue) ; 3° Table alphabétique des matières.

L'ouvrage de M. Piekosinski, cité sous le n° 8 de la n. 1 de la p. 412, est écrit en polonais ; il aurait fallu citer le titre polonais ou, à tout le moins, prévenir le lecteur que le titre donné n'était qu'une traduction.

Nous répéterons ce que nous écrivions en 1897 : que l'ouvrage du chanoine Reusens mérite le meilleur accueil et rendra d'excellents services.

E.-G. LEDOS.

Théophile et Paul de Viau. Étude historique et littéraire par CHARLES GARRISSON. Paris, Alph. Picard et fils ; Toulouse, Privat, 1899, gr. in-8 de 235 p. — Prix : 5 fr.

Ce n'est pas, comme le sérieux du format pourrait donner à le croire, une thèse de doctorat, ni une étude « savante », que ce livre sur Théophile et Paul de Viau... Je me représente M. Ch. Garrisson comme un vieil amateur, curieux de lettres et de tout ce qui touche à l'histoire de Montauban, lisant beaucoup, collectionnant — probablement — les livres rares du XVIIe siècle, ou voire les papiers inédits, et ne détestant pas de fureter de temps à autre dans les bibliothèques...

Mais c'est un amateur plutôt qu'un bon ouvrier d'histoire, ayant les méthodes modernes d'investigation et de critique. Il a donc écrit, avec plaisir, sans fatigue, sans scrupules et sans regrets, une biographie des deux frères de Viau, où, suivant la notice d'Alleaume, s'aidant d'une étude allemande du Dr Schirmacher, et surtout des œuvres du poète qu'il connaît bien et dont il possède des éditions difficiles à trouver, mais où, au lieu de serrer son sujet, de poser les questions qu'il soulève et de chercher à les résoudre, il se laisse aller à la causerie et aux digressions sur Maynard, un voisin de campagne, ou presque, des Viau (prend-il seulement le soin de donner les dates de naissance de ses héros ?), sur Louis XIII, Concini, de Luynes et la

politique de Richelieu, même sur Belle-Isle-en-Mer, à propos de la pièce de Saint-Amand : *la Solitude.*

Il conte donc sans méthode, je ne dis pas sans ordre, avec une précision de dates ou de références qui est très intermittente, et il n'apporte en somme aucun fait nouveau à la biographie du poète : tout au plus peut-on dire, qu'à lire et à interpréter d'une façon qui n'est pas absolument inacceptable certaines pièces du temps, il donne quelque force à la supposition déjà énoncée par Ph. Chasles : que la vraie cause du procès de Saint-Amant, ç'aurait été un amour malencontreux pour la jeune et belle reine Anne d'Autriche.

Sur la guerre protestante en Languedoc et les divers sièges de Montauban qui l'intéressent autant que l'histoire de Théophile, parce que Paul de Viau y fut activement mêlé, et qu'il connaît également bien, il ne nous donne pas non plus de lumières nouvelles, quoiqu'il ait en mains des ouvrages protestants assez rares et quelques lettres inédites.

Mais si ce n'est pas un ouvrage d'érudition, c'est un livre de vulgarisation exact, probe, utile à lire pour tous les Français des bords de la Garonne, du Tarn et du Lot... Et si M. Garrisson est protestant, comme il est probable, il n'y paraît ni à son style qui est simple, clair, bien allant, ni à son esprit qui est celui d'un homme intelligent, modéré, plutôt sceptique, trop éclairé en tous cas sur les dessous de l'histoire pour ne pas voir qu'il y a derrière les beaux discours des partis bien des passions personnelles et des égoïsmes mesquins, trop attaché à la France pour ne pas comprendre que ce qui est arrivé ne pouvait pas ne pas arriver, et qu'en écrasant les républiques huguenotes, Richelieu fit ce que voulait le pays et fut un « grand patriote. »

GABRIEL AUDIAT.

Récamier et ses contemporains, 1774-1852, *Étude d'histoire de la médecine aux* XVIIIe *et* XIXe *siècles*, par P. TRIAIRE. Paris, Baillière, 1899, gr. in-8 de XXVIII-471 p. — Prix : 10 fr.

Avoir vécu à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, avoir assisté aux terribles événements qui ont marqué la fin du dix-huitième, puis aux réveils magiques, aux aspirations sublimes et aux avortements déplorables que l'histoire a réunis dans la première moitié du dix-neuvième, avoir pris sa part des uns et des autres, y avoir tenu un rôle qui, s'il ne fut pas des premiers, eut encore assez d'importance pour marquer le caractère de ces époques successives : tel est, en résumé, le bilan de la biographie du docteur Récamier, que vient de publier M. le Dr Triaire.

Disons tout de suite que l'historien était plus qualifié que quiconque pour écrire cette étude biographique. L'auteur des deux volumes

que nous avons eu le plaisir de présenter à nos lecteurs, sur *Bretonneau et les correspondants*, nous avait donné la mesure tout à la fois de son bon esprit médical, de l'élévation de sa philosophie, de la sagesse de sa critique et de sa conscience d'historien.

Le volume qu'il consacre aujourd'hui à Récamier réunit de même toutes ces hautes qualités. La valeur médicale de Récamier n'a pas toujours été sans conteste ; son esprit d'initiative a parfois été transformé par la légende en décisions dont l'étrange témérité semblait faite pour dérouter la critique plutôt que pour la convaincre, et l'on s'est plu quelquefois à présenter ses découvertes comme dues au hasard des entraînements d'une imagination aventureuse plus qu'aux décisions rassises d'un jugement solidement fondé. Et cependant, la suite, on peut le dire, a vengé Récamier d'un jugement si sommaire; le Dr Triaire n'a pas de peine à montrer que derrière certaines singularités de forme s'abritaient des conceptions sérieuses, des idées auxquelles les pratiques actuelles de la médecine sont venues donner une éclatante confirmation. Je citerai par exemple l'usage des bains froids considéré en ce temps-là comme un moyen perturbateur des plus téméraires, des plus dangereux, que Récamier ne craignit pas de conseiller dans bien des cas et dont il réclama pour lui-même le secours, dans une circonstance critique et contre l'avis de ses confrères réunis en consultation auprès de lui. Je citerai encore, entre autres choses, une opération (l'hystérectomie) qui fut blâmée hautement par ses contemporains et que l'on pratique aujourd'hui fréquemment.

Le livre du Dr Triaire n'est pas seulement une biographie de Récamier ; l'auteur est trop profondément amateur des études historiques, pour n'avoir pas élargi son sujet et ne pas lui avoir donné toute l'ampleur d'une histoire de la médecine à cette époque où, comme tant d'autres choses, les sciences en général et la médecine en particulier ont traversé d'abord d'étranges vicissitudes, pour prendre un essor non moins étrange. Aussi bien le moment paraît opportun pour entreprendre l'histoire réelle de la médecine et pour poser cet exemple : on y reviendra, avait dit Charcot ; on y est revenu, et pour ce faire, l'auteur ne pouvait mieux choisir : ce sujet, cette biographie, et la phase historique qu'elle évoque.

On lira avec autant de fruit que d'intérêt les renseignements, que l'auteur a résumés, en un saisissant tableau, des institutions médicales anciennes, de ce qu'elles étaient à l'époque de la Révolution, des inconvénients et des abus qu'elles offraient alors. On verra comment les trois institutions médicales supérieures en présence, l'Académie de chirurgie, la Société de médecine et la Faculté, avec les dix-huit Facultés de province et les quinze collèges de chirurgie, formaient un ensemble qui témoigne d'un puissant mouvement d'études que la Révolution brisa net pour le rétablir sur d'autres bases; on verra com-

ment la Restauration fit sur ce domaine une tentative qu'on a bien à tort qualifiée de criminelle et qui ne fut que maladroitement engagée, pour aboutir à un malheureux avortement; on y verra aux prises les écoles de Corvisart et de Pinel, celles de Broussais et de Laennec, le tout présenté avec une clarté et une modération qui inspireraient à elles seules la confiance, alors même que le lecteur n'aurait pas sous les yeux les notes nombreuses dont l'auteur a enrichi le bas de ses pages et qui sans interrompre le texte, lui apportent la plus solide documentation.

Toutefois, au milieu de ces descriptions d'écoles adverses, au milieu de ces tableaux de luttes remarquables auxquelles la politique prend trop souvent part, l'auteur n'oublie pas son sujet et c'est toujours Récamier qu'il suit de près à travers toutes ces transformations et toutes ces révolutions. Il s'attache même, vers la fin de son étude, à nous montrer en lui l'homme progressif en ses inventions, modeste en ses succès, dont la légende pourra bien s'étonner quelque peu. C'est ainsi que s'étant adonné avec l'ardeur qu'il mettait à ses œuvres, au traitement de ces nombreuses misères qui empoisonnent la vie de tant de femmes, il inventa à cette occasion un instrument qu'il perfectionna lui-même peu à peu au point de le rendre tel qu'on l'emploie encore aujourd'hui; et malgré le succès aussi répandu que légitime de son invention, il évita d'en tirer gloire et profit, ce qui paraîtra peut-être légèrement naïf, comparé au savoir faire, assez brutal, de beaucoup de nos modernes inventeurs. Aussi penserons-nous avec notre auteur, que « l'heure est favorable pour proposer, comme exemple, à la jeune génération médicale une vie qui, comme celle de Récamier, fut récompensée par le succès, parce qu'elle fut remplie par le travail obstiné et la foi invincible dans l'art, et couronnée par l'estime des hommes, parce qu'elle fut gouvernée par les principes les plus purs et les plus élevés de la conscience humaine. »

Le Dr Triaire a réussi, croyons-nous, à montrer que cet homme « qui fut une des intelligences les plus hardies, fut encore un des esprits les plus honnêtes du siècle... Un grand médecin et un grand homme de bien — un vrai saint laïque — c'est-à-dire un homme qui honore la science et l'humanité comme les saints honorent la religion. » Est-il vrai que l'auteur de la *Comédie humaine* l'ait eu en vue dans un des types où il a buriné les caractères de ses contemporains? On devra reconnaître que, dans ce cas, le type a été bien altéré; nul doute qu'un tel caractère ait pu tenter le grand écrivain. Mais le Dr Triaire aura mieux réussi à le reproduire.

A. FERRAND.

Madame Julie Lavergne, sa vie et son œuvre, par JOSEPH LAVERGNE. Paris, Taffin-Lefort, 1899, in-12 de 253 p. — Prix : 3 fr. 50.

Inspiré par la piété filiale, ce livre ne se recommande pas moins par son mérite littéraire : c'est une lecture qui édifie, instruit et intéresse tout ensemble ; selon la juste expression d'un critique, on y respire délicieusement le parfum d'une belle âme.

L'éducation de Mlle Julie Ozaneaux fut avant tout l'œuvre de son père, recteur et plus tard inspecteur général de l'Université, auteur d'un dictionnaire grec resté classique et de divers ouvrages couronnés par l'Institut. L'élève fut digne du maître, et la jeune fille, que tout contribuait à rendre heureuse, se reprochait parfois de faire si peu pour mériter le bonheur. La Providence combla ses rêves en lui faisant épouser un artiste chez qui la piété égalait le talent, M. Claudius Lavergne, mort syndic-président de la corporation des artistes peintres-verriers de France.

Très discrètement et très habilement M. J. Lavergne a laissé sa mère se peindre et se raconter elle-même dans ses lettres, avec une franchise peu commune, et de ce style vif et alerte qui a fait le succès de ses nombreux écrits. C'est qu'en effet nous devons à la plume toujours active de Mme Lavergne toute une série de recueils charmants, où les mœurs et les usages d'un passé irrévocablement disparu revivent de mille façons sous nos yeux : ce sont, outre *les Légendes de Trianon*, son œuvre de prédilection, *Neiges d'antan*, *Chroniques parisiennes*, *Légendes et chroniques de Montbriant*, *Légendes de Fontainebleau, la Flèche de Caudebec*, etc. Au déclin de l'âge, l'auteur disait de ces petits volumes : « Mes enfants de papier sont ma plus chère occupation. Je remercie Dieu de me les avoir donnés, et je le prie qu'ils servent à le faire connaître et aimer. »

Mais, dans cette biographie, un chapitre m'a particulièrement captivé, à cause des leçons qu'il contient. C'est celui qui a pour titre : *La Française*. On y voit comment, pendant les deux sièges de Paris, Mme Lavergne demeurée courageusement à son poste avec son mari et ses enfants ne cessa pas de se prodiguer au service de son pays, encourageant les timides, sauvant les religieux proscrits par la Commune, et gardant au milieu des alarmes les plus redoutables, comme plus tard à l'approche de la mort, cette gaieté sereine qui faisait le fond de son caractère.

Des lettres inédites du P. Lacordaire, de Louis Veuillot, de Mgr Mermillod, de Mgr de Dreux-Brézé ajoutent à l'intérêt de l'ouvrage qui se termine par une remarquable épitaphe latine en style lapidaire, œuvre de M. l'abbé Paul Boyer, l'émule en ce genre du célèbre commandeur de Rossi.

C. HUIT.

Oukazatel k Rousskim povremennym Izdaniam i Sbornikam za 1703-1802 g. *i k istoritcheskomu Rozyskaniou o nikh.* A.-N. Néoustroïëv. Sankt-Peterbourg, imp. Jablonsky, 1898, in-8 de XVI-805 p.

La littérature périodique du XVIIIe siècle est très riche en Russie. Elle date du 2 janvier 1703. Jusque-là, il n'y avait eu que des feuilles volantes, écrites à la main. Elles contenaient des extraits et des traductions de journaux étrangers, destinés uniquement à l'usage de S. M. l'Empereur et de ses plus proches ministres. Ici, comme presque partout ailleurs, l'innovation et l'initiative vinrent de Pierre le Grand. Le 16 décembre 1702, parut l'oukaze ordonnant l'impression d'un journal, et, quelques jours après, le journal lui-même. Le Tsar en fut le premier rédacteur. Il notait au crayon, dans les journaux hollandais, les passages à traduire, et corrigeait lui-même les épreuves. Cette feuille rudimentaire fut remplacée, en 1728, par les *Nouvelles de Saint-Pétersbourg*, dont la publication fut dévolue à l'Académie des sciences. A partir de ce moment, les périodiques se multiplièrent avec une rapidité toujours croissante : il y en eut, dans le courant du XVIIIe siècle, jusqu'à cent quarante.

M. Néoustroïév s'est épris d'une idée de philanthropie scientifique. Il a voulu rendre abordable aux travailleurs les renseignements dispersés dans cette masse énorme d'imprimés, et leur donner ainsi le moyen d'en tirer parti. Il s'est livré d'abord à un travail préliminaire, qui a eu pour résultat, en 1875, un volume intitulé : *Recherches historiques*. Il renferme les titres des périodiques disposés en ordre chronologique, l'énumération des articles contenus dans chaque livraison, des détails sur l'apparition de chaque périodique, sa durée, sa disposition, son caractère, sa direction, ses rédacteurs et, en général, tout ce qui se rapporte à son existence historique et littéraire.

Ce travail permettait aux érudits de s'orienter au milieu des périodiques. L'infatigable M. Néoustroïev a voulu couronner son œuvre par l'*Indicateur*, où les matériaux sont disposés en ordre alphabétique. De cette manière, il suffit d'ouvrir le livre pour trouver toutes les références que l'on désire sur un sujet déterminé. Pour en arriver là, l'auteur n'a pas épargné sa peine. Son livre représente une somme immense de labeur, et, par le soin avec lequel il est fait, il témoigne d'un grand esprit de suite : c'est un véritable monument. M. Néoustroïev s'est fait un nom dans la bibliographie russe. P. Pierling.

BULLETIN

Lettre à Nosseigneurs les évêques sur l'utilité de l'instruction scientifique dans le clergé, par Mgr BAUNARD. Paris, Poussielgue, 1898, in-8 de 23 p.

Cette lettre touche à un sujet de la plus haute importance. La science, comme le fait remarquer l'éminent auteur, est aujourd'hui en possession de la grande influence. Or partout elle est présentée comme inconciliable avec la vérité révélée. C'est au nom de la science que l'État fait la guerre à l'Église. En réalité, la science n'est pas hostile à la foi. Le livre de la création apprend, comme le livre de la révélation, à révérer son auteur. Mais la plupart des prêtres ignorent la science ou ne la connaissent que par les objections qu'on en tire. Ils la regardent comme la grande ennemie dont il faut se méfier et par là ils se trouvent dans un divorce intellectuel très dangereux avec les âmes qu'ils ont charge de conduire, incapables de donner aucun éclaircissement utile, aucune réponse sérieuse aux difficultés.

Mgr Baunard montre toute l'urgence de mettre fin à cet état de choses. Il veut que les sciences physiques et naturelles soient enseignées sérieusement dans les petits et les grands séminaires, que tous les candidats au sacerdoce apprennent à honorer et à estimer la science, qu'ils en aient des notions précises, qu'enfin on pousse vers l'étude spéciale des sciences les ecclésiastiques qui ont le goût de s'y appliquer et les dispositions nécessaires pour y réussir. Cette formation scientifique devra être naturellement subordonnée à la formation theologique et philosophique; mais elle devra être complète dans le degré jugé nécessaire. L'instruction scientifique devra être donnée par des professeurs spéciaux. Mgr Baunard signale l'utilité des Facultes catholiques pour la formation de ces professeurs. Là on trouve toutes les ressources de bibliothèque et de laboratoire. Là on entend des professeurs émerites qui ont leur réputation faite même devant les académies. C'est là qu'on apprendra à faire de la science vraie, de la science en parfait accord avec l'enseignement de l'Église. Nous avons su créer les Facultés catholiques, observe avec justesse Mgr Baunard, nous n'avons pas encore su les utiliser.

Nous n'ignorons pas les difficultés qui s'opposent à la réalisation du vœu de Mgr Baunard : surmenage des élèves, absence de professeurs suffisants, absence de laboratoires, absence d'argent pour en créer, etc. Mais nous croyons que ces difficultés ne sont pas insurmontables. Nous croyons, avec le vénérable auteur, qu'il est nécessaire de les surmonter pour rendre à l'Église son prestige aux yeux des masses. Il y a déjà des prêtres qui sont des savants éminents et dont la présence honore les académies. Tout prêtre ne peut y arriver ; mais est-ce trop demander que tout prêtre connaisse et comprenne les méthodes scientifiques, comme un homme du monde instruit les connaît et les comprend ? D. V.

Les Grands Jours du collège, par l'abbé JOSEPH TISSIER. Paris, Retaux, 1899, in-18 de x-417 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. l'abbé Tissier a déjà publié *la Parole de l'Évangile au collège; Les Jeunes Ames,* enfin *le Bon Esprit au collège.* Comme ses aînés, le nouveau volume qui vient de paraître, est sans doute un recueil de discours, mais c'est surtout un excellent livre de pédagogie chrétienne. Car, tout en prêchant ses élèves, l'auteur a manifestement pour objet de faire en quelque

sorte le tour des sujets qui intéressent les maîtres chrétiens, pour donner sur chacun d'eux le mot d'un maître expérimenté de la jeunesse, et qui connaît à merveille le secret de lui faire entendre le langage qui lui convient. Dans le présent volume, M. l'abbé Tissier saisit chaque occasion qui se présente, dans la succession des grands jours du collège, pour en faire jaillir la leçon que comporte le sujet. C'est le jour de la rentrée, l'inauguration de la chapelle, la bénédiction du drapeau, le nouvel an, la fête patronale, le carême, la fête de Jeanne d'Arc, la première communion, le dernier jeudi, sans compter ces jours qui, pour être imprévus, ne laissent pas que d'entrer dans la vie ordinaire d'un collège chrétien, les jours de deuil où l'on pleure ceux que l'on a aimés, les jours de fête où l'on célèbre quelque événement heureux survenu à un ancien, que sais-je encore ? et à qui de nous ne suffirait-il pas, pour deviner les sujets traités sous le titre de ce livre, d'évoquer ses souvenirs de jeunesse ? On ne saurait douter de l'intérêt d'un pareil recueil, surtout quand il est bien fait, et c'est le cas. M. Tissier parle et écrit fort bien. Son volume est de ceux que les maîtres et les jeunes gens chrétiens trouveront plaisir et profit à lire.

P. Talon.

Auprès du foyer, par C. Wagner. Paris, Colin et Cie, 1898, in-18 de VIII-267 p. — Prix : 3 fr. 50.

On ne met pas longtemps à s'apercevoir que ce livre est l'œuvre d'un protestant, d'un pasteur sans doute, mais d'ailleurs un pasteur qui prêche bien. Un mot sur le « grand » Luther, mot de trop, si court soit-il ; une certaine complaisance pour le divorce et un enthousiasme pour le mariage qui s'étale un peu naïvement, enthousiasme dont je me garderai bien de médire, mais qui ici a vraiment trop l'air de vouloir narguer la virginité chrétienne ; à ces traits divers, tout de suite on devine le huguenot, et c'est dommage, car derrière le huguenot, il y a certainement un brave homme, qui aime son foyer et qui en sait dire avec charme les joies, les tristesses, la poésie, et les austères devoirs. Son livre n'est pas d'ailleurs seulement un recueil de tableaux et de portraits domestiques, c'est aussi un livre de philosophie pratique, où il y a de bons conseils pour la conduite de la vie et l'exercice des vertus, petites et grandes, du foyer. Seulement, et j'en reviens encore là, il faut toujours, que deci delà, et surtout à la fin, le huguenot se montre et déraisonne un peu, comme s'il avait à cœur de gâter les bonnes impressions qu'il nous a laissées. Et cela m'empêche de recommander ce livre, qui serait certainement dépaysé dans les foyers catholiques. Il serait naïf vraiment de notre part de faire pénétrer l'ennemi chez nous. Non que M. Wagner ne soit un très aimable ennemi, mais enfin il nous ferait certainement entendre, après des choses gracieuses, quelques autres qui ne nous plairaient guère. Épargnons-nous, puisque aussi bien rien ne nous oblige à les subir, ce désagrément et cet ennui. P. Talon.

Un Penseur inconnu. Numa Boudet, sa vie et ses pensées, par Joseph Serre. Paris, Perrin, s. d. (1898), in-16 de 250 p. — Prix : 3 fr.

Numa Boudet fut de son vivant un grand ami et admirateur d'Ernest Hello, et c'est sans doute ce qui a porté M. Joseph Serre, l'auteur d'un livre sur ce dernier, à se faire le révélateur d'un esprit de la même famille. Numa Boudet était né tout près du pays de Jasmin en 1827, dans un village portant le joli nom de Castelsagrat ; c'est là qu'il a vécu presque sans en

sortir, la maladie l'ayant toute sa vie retenu en quelque sorte prisonnier au pays natal, et c'est là qu'il est mort en 1897, emportant les regrets de tous et particulièrement des pauvres, et ne laissant de lui que de bienfaisants souvenirs. Ce fut dans toute la force du terme un homme de bien. La maladie qui a rempli cinquante années de sa vie, lui interdisant à peu près toute activité extérieure, cette âme ardente eut sa revanche du côté du travail intellectuel, et on peut dire qu'il donna aux labeurs austères de la pensée, tous les loisirs d'une vie dont la souffrance ne parvint pas à troubler la sérénité. L'homme paraît vraiment sympathique et l'on comprend qu'il ait exercé sur tous ceux qui l'ont approché une si grande séduction. Mais c'est surtout le penseur que M. Serre, plus philosophe qu'historien, veut nous faire connaître. Il a donc recueilli dans les nombreux papiers de Numa Boudet un certain nombre de pensées qu'il publie en les groupant sous ces trois titres : *Poésie*, *Métaphysique*, *Morale*. A quoi il ajoute une partie composée de morceaux un peu moins fragmentaires, quoique encore assez courts, pour nous mieux initier à la manière d'écrire de Boudet. Sans avoir pour le « penseur inconnu, » l'admiration peut-être excessive qui éclate dans la notice de M. Joseph Serre, personne du moins ne pourra contester que Numa Boudet n'ait été d'abord beaucoup plus qu'un honnête homme, un chrétien de très fière allure, et puis un penseur original et élevé; c'est assez, n'est-ce pas, pour qu'on n'ait pas à regretter d'avoir fait sa connaissance et qu'on sente le besoin de remercier l'aimable écrivain qui nous en a procuré le plaisir. P. TALON.

Les Voix de l'esprit, par M. DIGUES. Paris, Flammarion, 1899, in-12 de VII-87 p. — Prix : 3 fr.

Petit livre étrange où l'auteur raconte les évocations qu'il a faites avec un ami et les réponses qu'ils ont obtenues. On voit défiler tour à tour dans un pêle-mêle un peu incohérent Zénon, qui paraît le chef de ces révélateurs d'outre-tombe, Dante, Ozanam, Voltaire, Arago, Fléchier, Bonaparte, Jeanne d'Arc, etc. Il y a des esprits joyeux et des esprits souffrants, il y en a de blancs, de jaunes, de rouges, de toutes les couleurs. Les uns ont des tirades philosophiques, les autres des vers; d'autres paraissent se gausser de leurs interrogateurs. M. Digues a une foi très vive en l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu. C'est fort bien, mais il est d'autres preuves qui nous paraissent plus décisives. Libre à lui de croire à celles-là. Et pourquoi si peu de confiance aux révélations tout autrement précises et tout autrement autorisées de l'Église catholique? D. V.

Conférences sur les mathématiques, par F. KLEIN. Paris, Hermann, 1898, gr. in-8 de 127 p. — Prix : 6 fr.

Ces conférences ont été faites au congrès de mathématiques tenu a l'occasion de l'exposition de Chicago; elles ont été recueillies par le professeur A. Zivvet et traduites par M. L. Laugel.

Les trois premières sont consacrées à Clebsch et à Sophus Lie. Les deux suivantes, sous deux titres différents, exposent surtout l'admirable conception des surfaces de Riemann. Celle qui est consacrée à la transcendance des nombres e et π intéressera tous les mathématiciens. La neuvième donne un aperçu des travaux de M. Klein lui-même sur la résolution des équations algébriques. Les deux suivantes s'occupent des progrès récents de la

théorie des fonctions hyperelliptiques et abéliennes, et de ceux de la géométrie non euclidienne.

Toutes sont naturellement pour la plus grande gloire de la science allemande, mais la dernière est une véritable réclame pour l'Université de Göttingue sous une forme qui certainement ne se produirait pas en France.

C.

Le Calcul vectoriel, par G. Nédélec. Tome I. Paris, Gauthier-Villars, 1897, in-8 de x-246 p. — Prix : 6 fr.

Le calcul des quaternions a encore fait peu d'adeptes en France. Serait-ce que cette méthode est peu fertile? Bien au contraire, le calcul des quantités complexes fait de temps à autre de brèves apparitions dans la science et montre son utilité. Si l'on ne jette qu'un regard superficiel sur le calcu vectoriel, on est tenté de le rejeter; cependant il peut rendre de très grands services. En le débarrassant de certains raisonnements métaphysiques, un peu superflus, en simplifiant les méthodes et en leur donnant plus de corps, M. Nédélec contribuera à l'expansion du calcul vectoriel.

Ce premier volume comprend les opérations vectorielles élémentaires et jette un jour nouveau sur le calcul des quaternions; une deuxième partie est consacrée à la théorie des fonctions vectorielles du premier degré dans laquelle l'étude du plan éclaircit les règles du calcul vectoriel. C.

Mis amores, *Cuentos y baladas*, por Trindade Coelho. Traducción del portugués, por Rafael Altamira. Barcelone, Juan Gili, 1899, petit in-8 illustré. — Prix : 2 fr. 50.

Ce volume est le seizième de la magnifique collection elzévirienne illustrée de l'éditeur barcelonais, Juan Gili, et il ne le cède en rien à ses devanciers. *Mis amores* se composent de neuf chapitres avec une introduction littéraire et critique du traducteur. Dans un style naturel et poétique tout à la fois, M. Trindade Coelho nous donne, sous forme de récits ou de ballades, de charmantes descriptions de scènes villageoises, prises sur le vif, admirables de coloris et de vérité. On remarquera surtout l'*Idylle rustique*, *Sultan* et *A l'école*. Ajoutons que c'est de la littérature chaste et morale et que l'éminent traducteur a su faire passer dans l'idiome castillan toutes les beautés de l'original portugais. G. Bernard.

Die Briefe des Bischofs Synesius. *Ein Beitrag zur Geschichte des Atticismus*, von Dr W. Fritz. Leipzig, Teubner, 1898, in-8 de vi-230 p. — Prix 10 fr.

Synésius, dans sa jeunesse élève et admirateur de la célèbre Hypatie, plus tard évêque de Ptolémaïs dans la Cyrénaïque, est incontestablement l'une des figures les plus curieuses de la première moitié du ve siècle. Ses lettres, notamment, jettent une vive lumière sur son propre état d'âme et celui de ses contemporains, au moment où paganisme et christianisme se disputaient la suprématie morale, Romains et barbares la suprématie politique. Mais ce n'est ni à un moraliste, ni à un historien, c'est à un simple philologue que nous avons ici affaire. — Un premier chapitre nous décrit les manuscrits et les éditions des *Lettres*. Dans le deuxième (qui comprend à lui seul les quatre cinquièmes de l'ouvrage) l'auteur passe en revue les noms et verbes étrangers à l'usage attique, puis toutes les particularités de la syntaxe suivie par Synésius dans l'emploi *a*) des substantifs, *b*) des

verbes (les grammairiens trouveront dans ces quarante pages mainte remarque profitable), *c*) des négations, *d*) des constructions (je note que l'anomalie du verbe au singulier après un sujet neutre au pluriel tend visiblement à disparaître), *e*) des prépositions (à mon avis la partie du livre peut-être la plus intéressante), enfin *f*) des particules. Le troisième et dernier chapitre est consacré à un commentaire plus ou moins étendu de quelques passages difficiles ou contestés.

La préface nous avertit que ce volume est l'œuvre d'un débutant. Quelque jugement que l'on doive porter sur sa science grammaticale, personne, je crois, ne lui reprochera de ne pas avoir pris sa tâche au sérieux.

C. Huit.

Le IIe livre des masques, par Rémy de Gourmont. XXIII portraits dessinés par F. Valloton. Paris, « Mercure de France », 1898, in-12 de 302 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le deuxième livre des *Masques*, je retrouve comme dans le premier, de jolis portraits dessinés par Valloton, et une bibliographie, qui, sans être faite absolument dans les règles, nous donne du moins pour chaque auteur dont le livre nous parle, une liste d'ouvrages qu'on serait sans doute fort embarrassé, au moins pour la plupart d'entre eux, de trouver ailleurs. Voilà donc dans le volume de M. Rémy de Gourmont au moins deux éléments d'intérêt. Quant à l'ouvrage lui-même, il est précédé d'une préface, fort brève, où je lis ces mots : « Nous n'avons plus de principes et il n'y a plus de modèles : un écrivain crée son esthétique en créant son œuvre ; nous en sommes réduits à faire appel à la sensation bien plus qu'au jugement. » — Ces déclarations suffisent à nous justifier de n'attacher aucune importance au travail de M. de Gourmont. Il parle et il juge au hasard de ses sensations ; dès lors quel intérêt ses études pourraient-elles avoir, sauf pour lui, qui s'en amuse, et pour les auteurs dont il parle et qui ne sont pas insensibles à l'encens un peu grossier qu'il leur brûle sous le nez ? Quels sont ces auteurs? Les uns sont assez connus, pas toujours pour le bon motif : je cite Léon Bloy, Barrès, les Goncourt, Hello, et hélas! ce pauvre ex-abbé Charbonnel, victime malheureuse de l'américanisme défunt. Les autres s'appellent Jammes, Fort, Rebell, Elskamp, Rictus, Mikhael, Aurier, de très grands écrivains, artistes, poètes, dont, je pense, la plupart des noms, qui éclairent l'étroit horizon du « Mercure de France », ne diront rien à nos lecteurs. Parmi eux, il en est un, c'est le premier dont il soit question dans le livre, M. Francis Jammes, qui écrit, paraît-il « des vers charmants purs et définitifs. » M. de Gourmont le met à côté de Virgile. Dans la pièce consacrée aux travaux du mois de mars, je lis ce vers cité par M. de Gourmont parmi les vers « charmants, purs et définitifs » :

Les jours croissent d'une heure cinquante minutes...

Je trouve le même vers dans mon almanach de l'an dernier, qui certainement n'a pas copié M. Francis Jammes. Je demande donc la priorité pour l'almanach, et j'en conclus que M. de Gourmont se moque peut-être un peu du public. Espérons que le public le lui rendra.

P. Talon.

Les Grecs melkites, par le baron d'Avril (Extrait de la *Revue de l'Orient chrétien*). Paris, Challamel, 1899, in-8 de 48 p.

M. le baron d'Avril continue la série de ses publications sur les Eglises d'Orient. L'Eglise melkite tire son nom de la division qui se produisit en

451, après le concile de Chalcédoine; pendant que la grande majorité des populations syriennes et égyptiennes se jetait dans l'hérésie, un noyau demeurait fidèle à la doctrine de l'Eglise romaine, que défendaient alors les empereurs de Constantinople, et les dissidents leur appliquaient le sobriquet de « melkites, » c'est-à-dire « impériaux », qui suivent la croyance de l'Empereur.

L'Empereur se lassa d'être le champion de la vérité et passa plus tard au schisme; le nom de melkite demeura cependant attaché aux Grecs unis au Souverain Pontife.

Une lacune de dix à douze siècles s'ouvre dans cette histoire, car c'est à une époque relativement voisine de la nôtre que nous retrouvons les melkites; encore le gouvernement ottoman ne leur reconnaissait-il alors aucun droit à l'existence légale; ce n'est qu'en 1830 que l'intervention de la France leur procura le bienfait de l'autonomie civile, complément nécessaire de l'autonomie religieuse.

C'est l'histoire de cette dernière période que M. d'Avril raconte avec la précision, la sûreté d'information, la richesse de documents qui caractérisent chacune des attrayantes monographies qui se succèdent dans la *Revue de l'Orient chrétien.* P.

Exposé impartial de l'affaire Dreyfus, par PIERRE MOLÉ. Paris, Stock, 1899, in-18 de 55 p. — Prix : 1 fr.

La Revision du procès Dreyfus à la Cour de Cassation. *Compte-rendu sténographique in-extenso.* Paris, Stock, 1899, in-18 de 268 p. — Prix : 2 fr.

Les Raisons de Basile, par YVES GUYOT. Paris, Stock, 1899, in-18 de 260 p. — Prix : 2 fr.

Le Bordereau est-il d'un artilleur? par UN ANCIEN OFFICIER D'ARTILLERIE. Paris, Stock, 1899, in-18 de 68 p. — Prix : 1 fr.

Le Lieutenant-Colonel Henry? par PAUL MARIN. Paris, Stock, 1899, in-18 de 429 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Bordereau est d'Esterhazy, par LOUIS FRANK. Bruxelles, H. Lamartin, 1898, gr. in-8 de IV-100 p. — Prix : 2 fr.

Billets de la province, par MICHEL COLLINE. Paris, Stock, 1899, in-18 de XVII-188 p. — Prix : 2 fr.

Lettres d'un coupable, par HENRY LEYRET. Paris, Stock, 1899, in-18 de XIV-243 p. — Prix : 2 fr.

Essai sur la mentalité militaire, à propos de l'affaire Dreyfus, par L. VERAX. Paris, Stock, 1898, in-8 de 88 p. — Prix : 1 fr.

Si l'innocence de l'ex-capitaine Dreyfus était facile à établir, il me semble que l'on n'eût pas eu besoin d'un tel renfort de brochures et de volumes pour reviser le jugement des tribunaux militaires, confirmé par l'opinion publique. Quelques faits précis appuyés de preuves authentiques eussent eu plus de poids que les dissertations creuses et les bavardages dont je dois donner ici l'analyse.

— Sous couleur d'*Exposé impartial,* M. Pierre Molé retrace les différentes phases de l'affaire; il considère que Dreyfus fut une victime de l'État-major, et que l'ex-colonel Picquart eut seul le courage de proclamer son innocence, sans toutefois la démontrer.

— Le compte-rendu du *Procès à la Cour de Cassation,* a au moins une valeur documentaire, mais le rapport du conseiller Bard, le réquisitoire du procureur général Manau ont quelque peu perdu de leur autorité depuis le dessaisissement de la Chambre criminelle provoqué par les conclusions de

l'enquête de M. le Premier Président Mazeau. Ce rapport et ce réquisitoire avaient été qualifiés de « véritable monument juridique » et « éloquentes réquisitions » par un auditeur qui aurait eu mauvaise grâce à les apprécier autrement : Me Mornard, avocat de Mme Alfred Dreyfus.

— On se souvient peut-être de la polémique engagée dans le journal *le Siècle* entre M. Brunetière et M. Yves Guyot. C'est cette polémique qui est reproduite sous le titre : *Les Raisons de Basile*. Il y est question de Calas et de Voltaire, du Pape et de Calvin, de Joseph de Maistre et de Hyacinthe Loyson, et fort indirectement de l'affaire Dreyfus, ce qui n'a pas empêché l'éditeur Stock de comprendre cette brochure dans sa volumineuse collection.

— *Le Bordereau est-il d'un artilleur ?* rentre au moins dans la spécialité de la maison. L'officier, ou le supposé officier, auteur de cet opuscule, prétend qu'un artilleur chargé de rédiger le fameux bordereau, aurait écrit frein hydro-pneumatique au lieu de frein hydraulique, et qu'un mathématicien aussi distingué que Dreyfus, en parlant des manuels de tir de l'artillerie de campagne adressés aux corps de troupe, aurait dit : un « nombre déterminé » au lieu de un « nombre fixe. » Comme, par ailleurs, il admet avec le directeur de l'École des chartes que la pièce accusatrice ne saurait être attribuée qu'à Esterhazy, on serait mal venu à ne pas partager des convictions si fortement documentées.

— M. Paul Marin, pénétré de la pensée que les journaux s'envolent et que les volumes restent, a patiemment colligé les articles publiés sur *le Colonel Henry*, depuis son dramatique suicide. L'*Intransigeant* et la *Libre Parole* font principalement les frais de cet ouvrage de reproduction, mais les notices et commentaires qui suivent ou accompagnent la prose de leurs rédacteurs, ont pour but d'en infirmer la valeur ou d'en diminuer la portée. A mon humble avis, ce but est loin d'avoir été atteint.

— Aux divagations de « l'artilleur » sur la terminologie militaire, un avocat belge et sémite, M. Louis Frank a voulu ajouter des dissertations graphologiques. De l'examen des « directrices marginales » et de la « concavité des lignes » de l'écriture de Dreyfus, il conclut sans sourciller que *le Bordereau est d'Esterhazy*. Si j'ai bonne mémoire, ce personnage de comédie, auteur de divers ouvrages féministes, témoigna au procès Zola comme expert amateur recruté par M. Bernard Lazare.

— *Les Billets de province* de M. Michel Colline ont des prétentions d'ordre littéraire ; on y retrouve quelques accents d'éloquence rappelant le *Conciones* et de longues citations de Victor Hugo ingénieusement appliquées à Dreyfus, à sa femme, à ses enfants :

> Et vous, famille à qui l'on vola sa maison,
> Martyrs dont la stupeur s'est changée en folie...

Dans une préface amusante, M. Colline « soucieux de l'estime du monde » veut faire savoir à tous qu'il a cru Dreyfus innocent plusieurs semaines avant la mort du malheureux Henry ». Je me fais un devoir de consigner ici cette déclaration destinée à la postérité la plus reculée.

— Les *Lettres d'un coupable* ne sont pas de Dreyfus — on eût imprimé « lettres d'un martyr » — mais bien du commandant Esterhazy. M. Henry Leyret a transcrit les lettres du commandant livrées à la publicité à différentes dates et par divers journaux. Il paraît que plusieurs d'entre elles ont été falsifiées et dénaturées, mais peu importe, je ne chicanerai pas sur leur texte. Esterhazy fut un mauvais mari, et ses lettres à Mme de Boulancy, comme ses démêlés avec son cousin Christian, établissent surabondamment

qu'il était dépourvu de sens moral. C'est en raison de ses vices et de son existence besoigneuse qu'il a été choisi comme bouc émissaire par la juiverie; mais en quoi son indignité pourrait-elle démontrer l'innocence du prisonnier de l'Ile du Diable?

— En formulant cette question je m'expose aux anathèmes de l'auteur de l'*Essai sur la mentalité militaire* qui accuse de se complaire dans « des préjugés enracinés » quiconque a foi dans les juges militaires et a souci de l'honneur de l'armée. M. L. Verax injurie de-ci de-là le général de Pellieux, le général Mercier, M. Cavaignac; il qualifie Me Labori d' « admirable avocat; » il déplore les progrès effrayants de l'antisémitisme dans l'armée. Finalement, il reconnaît, avec une touchante indulgence, « que la mentalité du militaire, caractérisée par une infatuation exagérée et l'insuffisance du raisonnement, le condamnait presque inévitablement à des erreurs d'appréciation sur l'affaire Dreyfus... » mais il continue à ne pas donner la plus petite preuve de l'innocence du traître. RAOUL LOKY.

O'Connell, *le libérateur de l'Irlande*, par ÉMILE VALSAYRE. Abbeville, Paillart, 1899, in-8 de 236 p., avec grav. — Prix : 1 fr. 50.

La biographie d'O'Connell est bien connue, mais il n'était pas inutile de la condenser en un livre assez documenté pour prendre place dans une bibliothèque historique, et d'une lecture assez courante pour intéresser de jeunes écoliers. M. Émile Valsayre s'est appliqué à cette tâche et l'a menée à bonne fin. Une rapide esquisse de la famille et des ascendants d'O'Connell, un résumé de l'histoire de l'Irlande servent d'introduction à l'ouvrage, puis l'auteur relate l'enfance du héros, ses débuts au barreau, il rappelle les circonstances qui en firent, à peine sorti des bancs de l'Université, le chef autorisé du parti catholique et national. Enfin, il évoque le souvenir des luttes ardentes où le champion de la cause irlandaise montra l'énergie de son caractère, l'étendue de son talent oratoire et l'habileté de ses vues politiques. Le « roi sans couronne » de la Verte Érin a pleinement justifié l'opinion de Montalembert : « C'est l'homme qui, de nos jours, a le plus fait pour la dignité et la liberté du genre humain. »

Il convient de noter que l'ouvrage de M. Émile Valsayre est illustré d'un grand nombre de gravures se rapportant aux épisodes principaux de la vie d'O'Connell. R. L.

Garcia Moreno, président de la République de l'Equateur : *Conférence faite aux Facultés catholiques de Lyon,* par M. E. LEOTARD. Lyon, imp. Vitte, 1898, in-16 de 75 p.

Retracer dans ses grandes lignes la vie héroïque de Garcia Moreno, en le montrant comme le bienfaiteur de son pays, le champion des droits de Dieu, le fils respectueux et dévoué de l'Église : tel est le but que s'est proposé le docteur Léotard, dans sa belle conférence du 25 février 1898. Inutile de dire que le savant professeur s'est admirablement acquitté de sa tâche et qu'il a su faire resplendir, comme elle le méritait, la belle figure du grand homme dont il a esquissé les traits caractéristiques. Ceux qui ont lu une des multiples biographies du président-martyr de la République de l'Équateur trouveront, dans la lecture de cette conférence, des aperçus nouveaux, toujours très élevés, qui instruisent, édifient et réconfortent l'esprit et le cœur. G. BERNARD.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La mort de M. le comte de Bizemont laisse un grand vide dans la rédaction de cette revue, à laquelle il avait apporté depuis de longues années sa science étendue et ses connaissances spéciales. Henri-Louis-Gabriel de Bizemont était né à Nancy le 22 février 1839. Entré en 1855 dans la marine, reçu troisième à l'École navale, aspirant le 1er août 1857, enseigne de vaisseau le 2 septembre 1861, il était, depuis le 14 août 1866, lieutenant de vaisseau. Il avait pris part aux campagnes d'Italie et du Mexique, et avait été attaché à l'administration de la justice en Cochinchine, lorsqu'il s'offrit à la Société de géographie de Paris pour reprendre la mission malheureusement interrompue par la mort de Le Saint et tenter la pénétration de l'Afrique vers l'ouest, en venant de la région des grands lacs. Désigné comme envoyé spécial de la Société pour accompagner l'expédition de Sir Samuel Baker, vers l'Albert Nyanza, il fut surpris au milieu de son voyage par la nouvelle de la guerre qui venait d'éclater entre la France et l'Allemagne. Il n'hésita pas à tout abandonner de ses projets et de ses espérances pour venir se mettre au service de son pays contre l'étranger. Quelques années après la guerre (1874-1877), il fut, à diverses reprises, officier d'ordonnance du ministre de la marine. Nommé en 1880 capitaine de frégate, c'est en 1882 qu'il prit volontairement sa retraite. Il était, depuis le mois d'avril 1880, membre de la Société bibliographique, et fut nommé, le 8 janvier 1885, secrétaire général. Pendant quinze années, il a consacré sans compter le meilleur de son zèle et une activité considérable à la Société et particulièrement à l'œuvre des publications populaires et des bibliothèques circulantes. C'est au mois de mars 1884 qu'il inaugura dans le *Polybiblion* ces comptes rendus d'ensemble sur les publications géographiques et sur les voyages, dont il s'acquittait avec tant de compétence. Dans le même ordre d'idées, il a fourni aux Congrès bibliographiques internationaux de 1888 et de 1898 des rapports décennaux sur le mouvement géographique en France. La Société de géographie, dont il était membre depuis fort longtemps, l'avait appelé en 1890 à la présidence de la Commission centrale, et le choisit pour délégué à divers Congrès. Outre ses rapports annuels comme secrétaire général de la Société bibliographique, de ses articles du *Polybiblion*, de ses rapports aux Congrès bibliographiques sur la géographie et de celui qu'il a présenté au Congrès de 1898 sur les publications populaires en France, M. le comte de Bizemont a publié : *Les Grandes Entreprises géographiques depuis 1870* (1877, 2 vol. in-8); — *L'Amérique centrale et le canal de Panama* (1881, in-18); — *L'Indo-Chine française, Basse-Cochinchine, Annam, Tongking* (1884, in-18). Ces deux dernières publications font partie de la Collection de voyages et découvertes géographiques publiée par la Société bibliographique, d'abord sous la direction de Cortambert, puis sous celle de M. le comte de Bizemont lui-même. Nous mentionnerons encore, dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, outre les lettres qu'il a publiées en 1870 et 1871 sur sa mission en Afrique : *L'Expédition française de l'Ogôoué* (1877, t. I, p. 417-422); — *Note sur les observations météorologiques de M. l'abbé Desgodins* (1879, t. II, p. 556-561), et dans le *Compte rendu* de la même Société : *Sur les causes des désastres des expéditions polaires* (1883, p. 113-119); — *Sir Samuel Baker* (1894, p. 18-20). Il a également donné quelques articles dans le *Correspondant* et dans la *Revue maritime et coloniale*, en partie traduits de l'anglais.

— Le R. P. Charles Clair, de la Compagnie de Jésus, est mort à Paris le 21 mars, âgé de 64 ans. Né à Valence en 1835, le P. Clair, une fois entré dans la Compagnie de Jésus, commença par enseigner dans les collèges de l'ordre. Il prit dès l'origine part à la rédaction des *Études religieuses*. Il s'est surtout fait connaître par ses biographies de saints ou de personnes pieuses, notamment par sa grande et luxueuse Vie de saint Ignace. L'intérêt qu'il prenait aux choses de l'art l'amena à être l'un des fondateurs, le directeur et l'âme de la Société de Saint-Jean, pour le développement de l'art chrétien, dont le succès, malheureusement, ne répondit pas d'une façon complète à ses espérances. Voici la liste des principales œuvres du regretté jésuite : *Le Vrai Portrait de Notre-Dame, tracé par saint François de Salles* (Paris, 1864, in-32); — *Les Papes en exil* (Lille, 1869, in-12); — *Six mois d'enseignement obligatoire en France. Résultats d'une enquête officieuse en 1872* (Paris, 1872, in-18) : — *Un Poète réformateur de l'éducation. Examen des théories de M. de Laprade* (Paris, 1873, in-12); — *André Hofer et l'Insurrection du Tyrol* (Paris, 1873, in-12); — *La Congrégation de la Très Sainte Vierge à Saint-Acheul (1815-1828)* (Paris, 1877, in-12); — *Pierre Olivaint, prêtre de la Compagnie de Jésus* (Paris, 1878, in-16); — *Les Hymnes de l'Église. Texte latin et traduction en vers* (Paris, 1879, gr. in-8); — *Livre d'heures des jeunes gens* (Paris, 1880, in-16); — *Le R. P. Louis Milleriot, de la Compagnie de Jésus* (Paris, 1881, in-12); — *Le Beau et les beaux-arts* (Paris, 1882, in-12); — *Grippard, histoire d'un bien de moines* (Paris, 1883, in-12); — *La Jeunesse de saint Augustin d'après ses confessions* (Poitiers, 1883, in-12); — *La Famille sainte*, de J. Cordier, nouvelle édition (Paris, 1885, in-8); — *Le Dies Irae. Histoire, traduction, commentaire* (Paris, 1887, in-12); — *La Vie de saint Ignace de Loyola, d'après Ribadeneira* (Paris, 1890, in-4); — *Vie de saint Louis de Gonzague* (Paris, 1891, in-8); — *Marie-Julie Stienon du Pré, de l'Institut des Dames de saint André, à Tournai* (Bruxelles, 1891, in-8); — *La Sainte Messe* (Paris, 1892, in-32); — *L'Art dans la liturgie catholique* (Paris, 1893, in-8); — *Un Apôtre au XVIIIe siècle. Le Bienheureux Antonio Baldinucci* (Paris, 1893, in-8); — *Conseils du P. Olivaint aux jeunes gens* (Lille, 1894, in-8); — *Notice sur saint Barthauld, apôtre et patron de Chaumont-Porcien* (Paris, 1895, in-8); — *La Vénérable Mère Julie Billiart* (Paris, 1896, in-8); — *Tyrol, histoire et légendes* (Paris, 1898, in-8).

— M. Georges Duplessis, conservateur honoraire du Département des estampes de la Bibliothèque nationale, membre de l'Institut, est mort le 26 mars, âgé de 65 ans. Né à Chartres le 19 mars 1834, il entra, en 1853, au Cabinet des estampes, ayant depuis longtemps déjà le goût des choses de l'art. Son zèle pour le dépôt où il consacra plus de quarante ans de sa vie et dont il devint plus tard, lors de la retraite du comte Delaborde (1885) le conservateur, ne se démentit jamais. Il s'est acquis des titres durables à la gratitude des travailleurs et par le soin qu'il a pris de leur faciliter la connaissance du Cabinet des estampes et par le courage qu'il a eu d'entreprendre des travaux bibliographiques assez ardus, comme sa bibliographie générale des beaux-arts. L'Académie des beaux-arts avait reconnu ses services en lui donnant en 1891 la place d'académicien libre laissée vacante par le décès de M. Lenoir. Nous citerons de lui : *La Gravure française au Salon de 1855* (Paris, 1855, in-12); — *Le Livre des peintres et graveurs de Michel de Marolles*, nouvelle édition (Paris, 1855, in-12); — *Notice sur la vie et les travaux de Gérard Audran* (Lyon, 1858, in-8); — *Le Département des estampes à la Bibliothèque impériale* (Paris, 1860, gr. in-8); — *Histoire de la gravure en France* (Paris, 1861, in-8); — *Jehan de Paris, valet de chambre et peintre*

ordinaire des rois Charles VIII et Louis XII, par Jules Renouvier (Lyon, 1861, in-8); — *Mémoires et Journal de J.-G. Wille* (Paris, 1861, 2 vol. in-8); — *Essai de bibliographie contenant la liste des ouvrages relatifs à l'histoire de la gravure et des graveurs* (Paris, 1862, in-8); — *Costumes historiques des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles* (Paris, 1864-1873, 2 vol. in-4); — *Le Peintre-graveur français*, de Robert-Dumesnil, t. IX (Paris, 1865, in-8): — *Essai d'une bibliographie générale des beaux-arts* (Paris, 1867, in-8); — *Les Merveilles de la gravure* (Paris, 1869, in-12); — *Michel de Marolles, abbé de Villelim, amateur d'estampes* (Paris, 1869, in-8); — *Le Cabinet du Roi* (Paris, 1869, in-8); — *Roger de Gaignières et ses collections iconographiques* (Paris, 1870, in-4); — *Les Ventes de tableaux, dessins, estampes d'objet d'art aux XVIIe et XVIIIe siècles (1611-1800). Essai de bibliographie* (Paris, 1874, in-8); — *Un Curieux du XVIIe siècle, Michel Bégon, intendant de la Rochelle* (Paris, 1874, in-8); — *De la Gravure de portrait en France* (Paris, 1875, in-8); — *Le Livre de bijouterie*, de René Boyvin, nouvelle édition (Paris, 1876, in-8); — *Gavarni. Étude* (Paris, 1876, in-8); — *Œuvre d'Albert Durer* (Paris, 1877, in-fol.); — *Essai sur la gravure dans les livres* en tête du *Catalogue illustré des livres précieux*, etc., *faisant partie de la Bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot* (Paris, 1879, in-4); — *Histoire de la gravure en Italie, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en France* (Paris, 1879, in-4); — *Inventaire de la collection d'estampes relatives à l'histoire de France, léguée en 1863 à la Bibliothèque nationale par M. Michel Hennin* (Paris, 1881-1885, 5 vol. in-8); — *Catalogue de la collection de pièces sur les beaux-arts, imprimées et manuscrites, recueillie par Pierre-Jean Mariette, Charles-Nicolas Cochin et A. Deloynes, auditeur des comptes, et acquise récemment par le Département des estampes de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1881, in-8); — *Œuvre de Lucas de Leydes* (Paris, 1883, in-fol.); — *Les Livres à figures du XVIe siècle : les Emblèmes d'Alciat* (Paris, 1884, in-8); — *Catalogue des dessins, aquarelles et estampes de Gustave Doré, avec une notice biographique* (Paris, 1885, in-16); — *Iconographie de la reine Marie-Antoinette* (Paris, 1885, in-4); — *Dictionnaire des marques et monogrammes des graveurs* (Paris, 1886-1887, 3 vol. in-16), avec M. Henri Bouchot; — *Essai bibliographique sur les différentes éditions des œuvres d'Ovide, ornées de planches, publiées aux XVe et XVIe siècles* (Paris, 1889, in-8); — *Les Audran* (Paris, 1892, in-8); — *Notice sur la vie et les œuvres de Henriquel-Dupont* (Paris, 1893, in-8); — *Catalogue de la collection de portraits conservée au Département des estampes de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1896 et suiv., in-8, 2 vol. parus, un troisième sous presse).

— M. Paul Fabre est mort à Versailles le 20 février. Né à Saint-Étienne le 3 décembre 1859, il entra en 1879 à l'École normale supérieure. Il y fut conquis dès l'abord par la grande autorité de Fustel de Coulanges, qui décida sa vocation d'historien ; il y reçut les leçons de MM. Vidal de la Blache et Monod. Membre de l'École de Rome en 1882, il passa quatre ans en Italie, où il devait revenir souvent et pour de longs séjours. Il y prépara l'édition critique avec commentaires du *Liber Censuum* de l'Église romaine, qui prendra place, dans les publications de notre École française, auprès du célèbre *Liber Pontificalis* de M. l'abbé Duchesne. Le premier fascicule parut en 1889 (p. 1-144, gr. in-4. Paris, Thorin); le second est sous presse. Ses thèses de doctorat (*Études sur le L. C. de l'Église romaine*, in-8, Paris, Thorin, et *De Patrimoniae Romana Ecclesiae usque ad aetatem Carolinorum*, in-8, Lille, Danel, 1892) en forment pour ainsi dire l'Introduction. En 1888, il publiait, en collaboration avec M. Müntz : *La Bibliothèque du Vatican au XVe s., d'après des documents inédits* (in-8, Paris, Thorin) ; en 1895 il donnait une

étude générale sur *la Bibliothèque Vaticane* dans l'ouvrage intitulé : *Le Vatican, les Papes et la civilisation* (in-4, Paris, Didot), où il fut le collaborateur de MM. Goyau et Pératé. Ses nombreux articles d'érudition sont consacrés presque tous à l'étude du domaine pontifical au moyen âge : 1883, *Étude sur un ms. du L. C. de Cencius Camerarius* (*Mélanges de l'Éc. fr. de Rome*) ; 1884, *le Patrimoine de l'Église romaine dans les Alpes Cottiennes* (ibid.) ; 1885, *Notes sur un ms de la Chronique de Jordanus* (ibid) ; 1886, *les Vies des Papes dans les mss. du L. C.* (ibid.) ; 1887, *Un Registre caméral du cardinal Albornoz en 1364* (ibid.); *Un nouveau Catalogue des églises de Rome* (ibid.) ; 1889, *le Polyptyque du chanoine Benoît. Étude sur un ms. de la Bibliothèque de Cambrai* (*Travaux et mémoires des Facultés de Lille*) ; — *Registrum Curiae patrimonii b. Petri in Tascia, 1327-1354* (*Mélanges de l'Éc. fr. de Rome*) ; — 1890, *la Perception du cens apostolique dans l'Italie centrale en 1291* (ibid.) ; — *Le Polyptyque du chanoine Benoît à la Vallicelliane* (ibid.) ; — 1891, *Sur un nouveau ms. du chroniqueur Ricobaldo de Ferrare* (*C. R. de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*) ; — 1892, *les Décimes ecclésiastiques dans le royaume d'Artes, de 1273 à 1283* (*Annales du Midi*) ; — *Recherches sur le denier de Saint-Pierre en Angleterre au moyen âge* (*Mélanges J.-B. de Rossi*) ; — 1893, *Notes sur les archives du Château Saint-Ange* (*Mélanges de l'Éc. de Rome*) ; — *Une Charte pour Fonte-Avellana en 1192* (ibid.) ; — *Une Ville de Paul Diacre* (ibid.) ; — *Eine Nachricht über die Bevölkerungsziffer Englands zu Zeiten Heinrichs II* (*Zeitschrift f. Social-und Wirthschaftsgeschichte*) ; — *Les Fausses Décrétales de Catanzaro* (*Revue des questions historiques*) ; — *Notes sur quelques mss. de la reine Christine* (*Bibl. de l'Éc. des chartes*) ; — *Une hypothèse sur les Tertiatores de la terre de Labour* (*Nouvelle Revue hist. du droit franç. et étranger*) ; — 1894, *Massa d'Arno, Massa di Bagno, Massa Trebaria* (*Archivio della Soc. Romana di storia patria*) ; — *Les Offrandes dans la Basilique Vaticane en 1285* (*Mélanges de l'Éc. de Rome*) ; — *Un Vidimus de Conrad, archevêque d'Athènes au XIIIe s.* (ibid.) ; — *Notes sur l'itinéraire de Calixte II, de 1121 à 1123* (ibid.). — *La Vaticane de Sixte IV* (ibid.) ; — *Nouvelle Note sur quelques mss. de la reine Christine* (*Bibl. de l'Éc. des chartes*) ; *Beiträge zur Geschichte des Peterspfennings vom 11. bis zum 13. Jahrhundert* (*Zeitsch. f. soc. und Wirthschaftsgesch.*) ; — 1896, *les Colons de l'Eglise romaine au VIe s.* (*Revue d'hist. et de litt. relig.*) ; — *La Pologne et le Saint-Siège du Xe au XIIIe s.* (*Mélanges G. Monod*) ; — 1897, *la Perception du cens apostolique en France en 1291-1293* (*Mélanges de l'Éc. de Rome*). De 1886 à 1895, M. Fabre fut maître de conférences, puis professeur d'histoire du moyen âge à la Faculté des lettres de Lille ; de 1895 à 1897, il fut attaché à la direction de l'École de Rome ; en 1897, il fut nommé maître de conférences suppléant à l'École normale supérieure ; en 1898, bibliothécaire à l'Institut.

— L'explorateur Louis Mizon est mort en se rendant à Djibouti, dont il venait d'être nommé gouverneur. Né le 16 juillet 1853, sorti en 1880 comme enseigne de vaisseau de l'École de Joinville-le-Pont, il était simple lieutenant de vaisseau quand il exécuta ses missions à travers le Soudan et le Congo. Il avait formé le projet de pénétrer jusqu'au Tchad et d'opérer à travers l'Afrique la jonction de nos colonies. Poursuivant toujours la réalisation du même dessein, il entreprit, en 1892, un voyage d'exploration dans le bassin de l'Oubanghi et remonta la Sangha, principal affluent de ce fleuve. Démissionnaire de l'armée de marine en 1897, il avait tour à tour été nommé résident à Madagascar et administrateur de Mayotte, et il venait d'être désigné pour le poste de Djibouti quand la mort est venue le frapper en pleine maturité. C'est dans les publications de la Société de géographie de Paris que l'on trouvera ce que le lieutenant Mizon a écrit

sur ses missions. En voici l'indication : *Itinéraire dans la région de l'Ogôoué et du Congo* (*Compte rendu*, 1884, p. 97-99); — *Note pour accompagner les cartes du fleuve Ogôoué* (*Bulletin*, 1886, p. 553-562); — *Voyage de Paul Crampel au nord du Congo français* (*Bulletin*, 1890, p. 534-552); — *Résultats scientifiques de ses voyages* (*Bulletin*, p. 338-341); — *Itinéraire de la source de la Benoué au confluent des rivières Kadéi et Mambéré* (ibid., p. 342-373). Nous citerons encore : *Détermination de la longitude d'un lieu par l'observation des éclipses des satellites de Jupiter* (1889, in-8); — *Une question africaine* (1895, in-8).

— M. Émile Erckmann, bien connu par sa longue collaboration avec M. Chatrian, est mort le 14 mars à Lunéville. Né à Phalsbourg, le 20 mai 1821, élevé au collège de cette ville, il vint en 1842 à Paris pour commencer des études juridiques qu'il n'acheva jamais. Entré en relations avec M. Chatrian, il commença avec lui cette longue collaboration, qui leur a valu une renommée considérable. Leurs romans parurent d'abord en feuilletons dans des journaux locaux d'Alsace. Ce n'est qu'en 1859 que la publication de *l'Illustre Docteur Mathéus* leur assura un succès dont ils commençaient à douter. Les tendances politiques et les allures patriotiques de leurs romans contribuèrent à leur donner une vogue extraordinaire qui dura assez longtemps, mais qui était tombée depuis quelques années ; la rupture d'ailleurs s'était produite en 1889 entre les deux amis, bientôt suivie (1890) de la mort de M. Chatrian. Voici la liste à peu près complète des ouvrages écrits par M. Erckmann soit seul soit en collaboration : *Essai sur le remplacement militaire*, seul (1844, in-8); — *L'Illustre Docteur Mathéus* (1859, in-18); — *Contes fantastiques* (1860, in-18); — *Contes de la montagne* (1860, in-18); — *Maître Daniel Rock* (1861, in-18); — *L'Invasion, ou le Fou Yégof* (1862, in-18); — *Contes des bords du Rhin* (1862, in-18); — *Le Joueur de clarinette, la Taverne du Jambon de Mayence, les Amoureux de Catherine* (1863, in-18); — *Madame Thérèse* (1863, in-18); — *Histoire d'un conscrit de 1813* (1864, in-18); — *L'Ami Fritz* (1864, in-18); — *Confidences d'un joueur de clarinette* (1865, in-18); — *Histoire d'un homme du peuple* (1865, in-18); — *Waterloo* (1865, in-18); — *Le Blocus* (1867, in-18); — *La Guerre* (1866, in-18); — *La Maison forestière* (1866, in-18); — *Histoire d'un paysan* (1868-1870, 4 vol. in-18); — *Le Juif polonais*, drame (1869, in-18); — *Lettres d'un électeur à son député* (1872, in-18); — *Histoire du plébiscite* (1872, in-18); — *Les Deux Frères* (1873, in-18); — *Le Brigadier Frédéric* (1874, in-18); — *Une Campagne en Kabylie* (1874, in-18); — *Histoire d'un sous-maître* (1875, in-18); — *Maître Gaspard Fix*, suivi de *l'Éducation d'un féodal* (1876, in-18); — *Souvenirs d'un ancien chef de chantier à l'isthme de Suez* (1876, in-18); — *L'Ami Fritz*, comédie (1877, in-18); — *Contes vosgiens* (1877, in-18); — *Quelques mots sur l'esprit humain* (1880, in-18); — *Le Grand-père Le Bigre, les trois Amoureux de la grand'mère, les Visions de M. Poirier* (1880, in-18); — — *Les Vieux de la vieille* (1881, in-18); — *Alsace!* drame (1881, in-18); — *Le Banni* (1882, in-18); — *La Taverne des Trabans*, opéra-comique (1882, in-18); — *Le Fou Chopin*, opéra-comique (1883, in-4); — *Les Rantzau*, comedie (1884, in-18); — *Époques mémorables de l'histoire de France avant 89* (1884, in-16); — *L'Art et les grands idéalistes* (1885, in-18); — *Pour les enfants* (Paris, 1883, in-4); — *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, seul (1895, in-18); — *Fables alsaciennes et vosgiennes*, seul (1895, in-18).

— Le général Don Romualdo Noguès, mort le 6 mars à Madrid, était une personnalité saillante de l'armée et de la littérature espagnoles. Né à Borja, le 7 février 1824, il entra de bonne heure au service militaire comme cadet d'infanterie, et promu sous-lieutenant en 1842, il prit part à la répression de plusieurs *pronunciamientos* et plus tard à la campagne du Maroc, en 1859.

Général de brigade en mars 1878, il passa dans le cadre de réserve par limite d'âge en 1890. Il a publié plusieurs livres, qu'il signait du pseudonyme *Un soldado viejo natural de Borja*. On a de lui : *Cuentos aragoneses* (2 séries); — *Cuentos para gente menuda*; — *Ropavejeros, coleccionistas y anticuarios*. *La España moderna* a publié récemment ses Mémoires sous le titre *Aventuras y desventuras de un soldado viejo natural de Borja*. Le général Noguès était un collectionneur intelligent d'objets d'art et de curiosité; il possédait une très remarquable collection d'insignes des anciens inquisiteurs (*veneras*), et une autre non moins précieuse de monnaies hispano-chrétiennes du moyen âge.

— On annonce encore la mort de MM. : le marquis D'AURAY, collaborateur de quelques journaux et revues, mort à 67 ans; — Albert BATAILLE, avocat à la cour d'appel de Paris, chroniqueur judiciaire du *Figaro*, mort le 5 mars, âgé de 42 ans; — le chanoine BENOIST, ancien supérieur du petit séminaire, âgé de 73 ans, à Nevers; — le Dr BERMONT, mort le 24 mars, à Norroy-le-Sec (Meurthe-et-Moselle); — le Dr Pierre BERNARD, professeur à la Faculté catholique de médecine de Lille, mort âgé de 40 ans, le 3 mars, à Lille; — le Dr Léon BERTRAND, ancien magistrat et médecin, mort à La Bourboule; — Paul BONNETAIN, journaliste et explorateur, commissaire du gouvernement à Laos, dont nous citerons : *Au Tonkin* (1893, 2 vol. in-32); *Dans la brousse* (1895, in-16); *En mer* (1898, in-12); *l'Impasse* (1898, in-18), mort à Kong, le 15 mars; — le Dr BOSSET, mort à 42 ans à Limoges; — le Dr BOUCHARD, professeur d'anatomie à la Faculté de médecine de Bordeaux, mort le 1er mars; — BOURDIN, rédacteur à *la Croix de Charente*, mort à Arcachon; — le Dr CARADEC, mort à 57 ans, à Toulon; — l'abbé CAUBST, rédacteur de *la Croix de la Sambre*, mort le 5 mars; — DE CHAUDORDY, diplomate, auteur de quelques brochures d'actualité, mort le 25 mars, âgé de 72 ans; — le marquis Ch. Philippe DE CHENNEVIÈRES, membre de l'Institut, directeur honoraire des beaux-arts, mort à 78 ans; — Paul COLSON, philosophe, mort le 6 mars; — CORRIDAS, mort à Paris; — Aimé DESMOTTES, archéologue, mort à 74 ans; — Frédéric DUBOIS, compositeur de musique, mort âgé de 32 ans, à Tourcoing; — DUFOUR, aéronaute, plus connu sous le pseudonyme anagrammatique de Durnof; — le Dr Max DURAND-FARDEL, membre de l'Académie de médecine, auteur de nombreux travaux sur Dante, mort à Paris, âgé de 83 ans; — l'abbé FÉFEU, ancien professeur du petit séminaire de Tréguier, mort le 1er mars dans cette ville; — l'abbé S.-E. FRETTÉ, auteur, entre autres ouvrages, de *l'Apôtre saint Paul* (1898, in-8), mort le 7 mars; — Charles GARNIER, rédacteur en chef de *la Décentralisation de Lyon*, mort le 2 mars, à Marseille; — Mgr FONTENEAU, tour à tour évêque d'Agen puis archevêque d'Albi, mort dans sa 74e année; — le Dr GIBERT, membre correspondant de l'Académie de médecine, qui s'était particulièrement occupé des épidémies, des questions d'assistance et de l'hypnotisme, mort âgé de 70 ans, au Havre; — Jean-Baptiste KRANTZ, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, sénateur inamovible, mort le 16 mars; — Fortuné LEGRAY, journaliste manceau, mort à 78 ans, au Mans; — le Dr LUCAS, âgé de 70 ans, mort à la fin de février; — Paul MAHALIN, romancier populaire, mort à 71 ans, le 20 mars; — Édouard MAMB, le grand éditeur tourangeau; — Paul MANUEL, ancien rédacteur à *l'Autorité*, membre de la Société des gens de lettres, mort en mars; — Paul MESNARD, ancien précepteur du duc de Wurtemberg, collaborateur du *Journal des Débats*, mort le 13 mars, âgé de 86 ans; — le Dr MONTANARI, mort à 78 ans, le 5 mars, à Nice; — le Dr MORGON, mort

à 84 ans, à Saint-Germain-en Laye ; — le Dr Henry MORIN, mort à la Force (Dordogne) ; — Charles NAUDIN, de l'Académie des sciences, botaniste éminent, mort à 84 ans, à Antibes ; — le Dr PERRON, mort le 25 mai ; — Miquel DE RIU, général et archéologue, mort le 1er mars, à Perpignan ; — Édouard TOURNIER, maître de conférences à l'École normale supérieure et l'un de nos meilleurs hellénistes, qui a donné notamment, dans la collection d'éditions savantes de la maison Hachette, les *Tragédies* de Sophocle, mort le 25 mars ; — Mme Aline VALETTE, rédactrice à *la Fronde*, morte à 40 ans, le 22 mars ; — le R. P. Adolphe VASSEUR, de la Compagnie de Jésus, mort à 71 ans, à Issy ; — VAUCHENT, qui s'est fait un nom comme romancier, sous le pseudonyme de Jean Bluno, mort à 78 ans, le 20 mars.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : E. ABELMANN, mort à Vilna ; — BECKER, directeur de la *Darmstadter Zeitung* ; — Paul BERCY, connu par ses publications pour l'enseignement des langues, mort le 5 mars, âgé de 60 ans, à New York, où il avait émigré il y a une quinzaine d'années ; — Nikolaï Petrovitch BOGOLIOUBOV, auteur de diverses publications géographiques, mort à Moscou ; — Sir George Ferguson BOWEN, à qui l'on doit notamment un Guide de Grèce (*Handbook of Greece*) et des Souvenirs comme gouverneur de Hong Kong (*Thirty years of colonial government*), mort le 21 février à Brighton ; — le Dr Andrew Kennedy BOYD, écrivain et prédicateur, qui laisse avec de nombreux volumes de sermons des articles de périodiques, notamment dans le *Fraser's Magazine*, mort le 2 mars, à Saint-Andrews (Écosse) ; — le Rev. BRIDGETT, qui laisse quelques travaux d'histoire ecclésiastique, mort à Londres ; — Miss Élisabeth BROWNE, astronome ; — Clark W. BRYAN, journaliste américain, mort le 23 janvier, à Springfield (Mass.) ; — l'abbé Antonio BUONAMICI, professeur au séminaire de Pistoia, qui a légué en mourant à la Bibliothèque de Florence sa collection de portraits gravés, mort le 31 décembre ; — Alphonse DESCHAMPS, directeur du *Moniteur officiel* de Belgique, et l'un des journalistes les plus en vue de ce pays, mort le 5 mars, à Bruxelles ; — Benjamin EASTWOOD, écrivain américain, mort à 74 ans, le 26 janvier, à Pawtucket, N. I. ; — le major EVANS, professeur de pathologie au collège médical de Calcutta ; — Robert Brinckerhoff FAIRBAIRN, théologien, président du S. Stephen college, auteur de *The Child of faith, Doctrine of morality* et autres ouvrages estimés, mort dans sa 81e année, le 22 janvier ; — FIX, pédagogue, mort à Saert ; — Vasiliï M. FLORINSKIÏ, médecin, mort le 3 janvier, à Saint-Pétersbourg ; — Ida FREILIGRATH, veuve du poète, et connue par des traductions, morte le 6 février, à Londres ; — Peter FUNCKE, professeur de théologie à l'Université de Münster, mort à 74 ans ; — Wilhelm G. HANKEL, professeur de physique à l'Université de Leipzig, mort dans sa 45e année, le 17 février ; — Miss Sara HENNELL, à laquelle on doit diverses publications religieuses, morte à Londres ; — Emmanuel HANNAK, pédagogue, mort le 28 mars, âgé de 58 ans, à Vienne ; — Friedr. W. HAUSEGGER, critique musical, mort le 23 février, âgé de 62 ans, à Graz ; — Aleksieï Andreevitch KHOVANSKIÏ, mort le 28 janvier, à 85 ans ; — KLEEMANN, astronome, mort à Halle ; — A. KNOR, professeur de bactériologie à l'Université de Munich, mort le 22 février, dans cette ville ; — Rudolf KOEGEL, qui laisse, malheureusement inachevé, un excellent ouvrage sur l'histoire de la littérature allemande, mort à 43 ans, le 5 mars, à Bâle ; — Georg KOLLMER, professeur à l'Académie commerciale de Vienne, mort le 9 février, âgé de 82 ans ; — Stepan Dmitrievitch KOSTIOURIN, professeur de pharmacologie à l'Académie de médecine militaire de Russie ; — Carl LANGE, médecin, connu comme romancier sous le pseudonyme de Philipp

Galen, mort âgé de 86 ans à Potsdam ; — André Joseph Le Pas, écrivain belge, qui laisse entre autres ouvrages : *Sous le manteau de la cheminée* (1870, in-12) ; *Paille et grain* (1880, in-12) ; *A la porte du Paradis* (1898, in-12), mort à Verviers ; — Sophus Lie, le fameux mathématicien allemand, mort âgé de 57 ans, le 18 février, à Christiania ; — Andrew Macdonald, rédacteur de l'*Englishman* de Calcutta ; — Andreï Antonovitch Makovrin, collaborateur de divers périodiques russes ; — Joseph Medill, directeur de la *Tribune* de Chicago ; — Vladimir Mikhnievitch, journaliste, mort le 12 mars, âgé de 58 ans, à Saint-Pétersbourg ; — Wilhelm von Miller, chimiste, membre de l'Académie des sciences de Munich, mort le 8 mars, âgé de 51 ans, dans cette ville ; — Monrose, professeur à l'Université de Bruxelles ; — Konrad Panzer, historien, mort le 14 février, à Wiesbaden ; — Lev Ivanovitch Polivanov, auteur d'ouvrages pour l'enseignement, qui a doté la Russie de quelques traductions de Corneille, de Molière, de Racine et d'Amédée Thierry, mort le 11 février, à Moscou ; — Karl Richter, professeur de médecine vétérinaire à l'Université de Königsberg, mort le 14 février, à Berlin ; — Hermann Trajan Rittershaus, professeur de cinématique, d'électrotechnique et d'électromécanique à l'École technique supérieure de Dresde, mort à 56 ans, le 28 février ; — Charles Seymour Robinson, auteur d'ouvrages religieux, de *Studies of the New Testament* et de *Simon Peter, his life and times*, mort à 70 ans, le 1er février à New York ; — William Rutherford, professeur de physiologie à l'Université d'Édimbourg, mort le 20 février ; — Henry Sedley, acteur, juriste, critique dramatique et journaliste, mort à 70 ans, le 25 janvier, à New York ; — Petr Aleks. Solovev, auteur d'ouvrages religieux ; — Victor Andreevitch Soubbotin, professeur à l'Université de Kiev ; — Heymann Steinthal, professeur de linguistique a l'Université de Berlin, mort à 76 ans, dans cette ville, le 13 mars ; — Sir John Struthert, vice-président du Royal college of surgeons, à Édimbourg, mort le 24 février ; — Charles Fayette Taylor, chirurgien, mort le 28 janvier, à Los Angeles (Californie) ; — Hermann Van Duyse, archéologue gantois, collaborateur de la *Flandre libérale* ; — Johann Baptist Weiss, historien allemand, mort le 8 mars, à Graz, âgé de 79 ans ; — Gustav Wiedemann, le fameux physicien allemand, longtemps directeur des *Annales* de Poggendorf, mort à 73 ans, à Leipzig.

Concours et Prix. — M. Johannes Fastenrath, président de la Société littéraire de Cologne, a constitué une rente de 400 marks (500 francs) pour l'établissement, à Cologne, de jeux floraux analogues à ceux de Toulouse et de Barcelone. La devise des jeux floraux de Cologne sera : Patrie, Foi, Amour. Des fêtes accompagneront chaque année la remise des récompenses, le premier dimanche de mai. Les concurrents doivent être Rhénans ou Westphaliens de naissance, ou tout au moins de résidence habituelle. Un bleuet d'or de 100 marks récompensera la meilleure poésie patriotique ; une violette d'or de 100 marks, la meilleure poésie religieuse. L'auteur de la meilleure poésie amoureuse reçoit des fleurs naturelles et un nœud brodé pour les remettre à la dame qu'il proclame reine de la fête. Une églantine d'or et un pampre d'or, d'une valeur l'un et l'autre de 100 marcks, recompensent la meilleure nouvelle et la meilleure fantaisie en prose ou en vers. Aucun de ces morceaux ne doit dépasser plus de trois mille mots. Des prix extraordinaires, décernés par des particuliers ou des sociétés, pourront être attribués à d'autres travaux.

— La Société royale des sciences de Naples (Académie des sciences morales et politiques) décernera un prix de 1,000 fr. à l'auteur du meilleur

mémoire sur l'une de ces trois questions : 1° Distinction dans l'histoire du droit napolitain entre les dispositions souveraines d'ordre législatif et d'ordre réglementaire ; 2° Moyen d'assurer l'indépendance de la magistrature en Italie ; 3° Possibilité et moyens de conserver chez les émigrés italiens, dans l'Amérique méridionale, la langue et la conscience nationale. Un prix de 4,000 francs est réservé à l'auteur du meilleur mémoire sur l'une des questions suivantes : 1° Doctrines politiques des écrivains napolitains du XVe au XVIIIe siècle ; 2° Mouvement de la réforme religieuse dans les provinces napolitaines au XVIe siècle ; 3° Les Écoles du Napolitain au moyen âge jusqu'à la création de l'Université. — Un autre prix de même valeur sera donné à l'auteur du meilleur mémoire sur l'un des trois sujets suivants : 1° Robert d'Anjou et son époque : 2° La Civilisation dans le pays de Naples au temps des princes aragonais ; 3° L'Époque de Charles III sous le double point de vue politico-social et de la civilisation. — L'Académie Pontaniana de Naples met au concours (31 mars 1900), pour le prix Tenore (510 fr.), un travail sur l'imprimerie à Naples au XVe siècle, qui devra être accompagné d'une liste des incunables napolitains avec l'indication des bibliothèques qui en conservent des exemplaires.

Gutenberg. — Du 23 au 25 juin 1900 auront lieu, à Mayence, des fêtes pour célébrer le cinquième centenaire de la naissance de Gutemberg. Le souvenir de ces fêtes sera perpétué par la publication d'un grand ouvrage scientifique, à la rédaction duquel prendront part des savants tant étrangers qu'allemands.

Paris-Hachette. — *Paris-Hachette* porte ces mots en exergue : « Paris tout entier sous la main. » Il est divisé en quatre parties : 1° le dictionnaire des professions contenant les renseignements pratiques sur Paris, et la liste des commerçants par professions ; 2° la liste par ordre alphabétique des commerçants ; 3° la liste des rues ; 4° les adresses mondaines. C'est vraiment cette année une œuvre accomplie. A peine une inversion typographique à signaler (p. 14), les chutes de haut, 95, doivent précéder en légende les machines, dans les accidents comme en gravure. P. 798, Chapuis, tabac et vins, 7, Deux-Ponts n'existe plus en tant que « tabac et vins. » Faure aussi (p. 322) n'existe plus ni dans sa profession ni dans sa vie ! Ce sont là des détails qui ne peuvent être tenus au jour dans un livre aussi volumineux, aussi documenté, qu'il faut longtemps à composer, longtemps à lire, toujours avoir sous la main, toujours consulter (in-8 carré de 1540 p., 1150 portraits, 14000 adresses, 1 plan).

Journaux illustrés. — Depuis trois mois, l'enfant a fait des prodiges. Le dernier numéro de la *Vie illustrée* est merveilleux de documentation. Il y a un concours de photographie que souligne l'excellent article de M. Paul Gruyer, qui sera tout particulièrement goûté. Notez aussi *Au quai d'Orsay*, très vivant. Ceci nous ramène à l'*Accord franco-italien*, du dernier numéro qui a été vivement apprécié. Et *les Femmes de l'Élysée*, bien curieux ! En remontant plus haut encore nous trouvons une interview écrite et photographique du président Magnaud, la série des pêcheurs d'Islande, celle des conspirateurs, avec MM. Déroulède et Quesnay de Beaurepaire en vedette, puis cette... disons apothéose loubetienne après les funérailles du Président Faure. Le numéro d'avant contenait : « Le gendarme est sans pitié » ; nous serons comme lui, nous condamnerons la *Vie illustrée* au succès. — Son frère aîné, *le Rire*, a une note plus libre. Certes, la mère de famille n'en permettra pas la vue à sa fille, mais c'est peut-être de tous les périodiques de notre temps celui qui servira le mieux l'historien et le moraliste.

L'observation prise sur le fait est souvent rendue d'une façon saisissante par Faivre entre autres, Guydo, Couturier, Huard, Depaquit et le maître Léandre. L'Hermann-Paul et le Roubille du 11 mars sont « épatants », comme l'on dirait en jargon d'artiste.

PARIS. — M. H. Welter, à l'intelligente initiative duquel on doit la réédition de diverses collections précieuses (*Gallia christiana*, *Histoire littéraire, Recueil des historiens de France*), annonce une réimpression fac-similé de la *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, publiée dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, par J.-D. Mansi, et qui reste la collection la plus usuelle. Le prix de souscription de 40 francs par volume pour les deux cents premiers souscripteurs, sera porté à 50 francs au 1er juillet prochain. 250 exemplaires seulement seront tirés; il paraîtra un volume tous les deux mois, à partir de janvier 1901.

— Ce n'est pas offenser M. Olivier Benoist que de constater qu'il n'a pas l'autorité d'un Frary ou d'un Lemaître : mais c'est lui rendre justice de déclarer que, dans la croisade contre l'enseignement classique actuel, il ne déploie ni moins de conviction ni moins de passion. A l'entendre, la jeunesse française n'emporte du collège que le dégoût de l'instruction : les études littéraires sont démesurément prolongées, les méthodes illogiques, les conséquences hygiéniques du régime imposé déplorables. Il faut abréger le temps des classes, recourir largement aux traductions pour la préparation des auteurs et ne laisser au professeur d'autre tâche que de donner un commentaire historique et moral des textes, enfin transporter en pleine campagne les maisons d'éducation. A ceux à qui de telles réformes agréent il convient de signaler, sinon de recommander, les trois brochures que M. Benoist a fait imprimer : *Le Latin en trois ans, le grec en deux ans* (Paris, Lahure, in-8 de 49 p.), *l'École homicide* (Paris, Lahure, in-8 de 22 p.), *Un professeur pour 3 000 élèves* (Paris, Lahure, in-8 de 15 p.).

— Nous signalerons, dans *le Bibliographe moderne* (nov.-décembre 1898), les judicieuses observations de M. Henri Stein sur *les Catalogues de ventes de livres et la Bibliographie*. Notre savant collaborateur attire l'attention des libraires qui se piquent de soin dans la rédaction de leurs catalogues sur l'utilité qu'il y aurait à renvoyer aux monographies bibliographiques.

— Dans le *Carnet historique*, le baron du Casse a spirituellement relevé *Quelques erreurs historiques et nobiliaires de la Revue des revues*. On se souvient du bruit fait par ces articles signés : de Royer. Exécuté par l'*Éclair* à son point de vue personnel, l'auteur se voit prouver par M. du Casse la fausseté de la plupart de ses assertions.

ANJOU. — *L'Enquête scolaire de l'an IX dans le département de Maine-et-Loire et les arrondissements de Château-Gontier et de la Flèche* vient d'être publiée par M. l'abbé F. Uzureau dans les *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers* (Tirage à p., Angers, Lachèse, in-8 de 27 p.). C'est une des plus utiles contributions à cette histoire de l'enseignement dont notre savant collaborateur M. l'abbé Allain a jeté les bases.

— Le même auteur avait publié des documents très intéressants dans la *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest* sur *l'Ancienne Université d'Angers, les dernières rentrées publiques avant la Révolution* (Tir. à p. Angers, Lachèse, in-8 de 22 p.). De nombreuses notes biographiques rendent cette communication intéressante de tous points.

ARTOIS. — Une gravure de la collection Joly-Guignard, à Poitiers, qui représente la *Plantation d'une croix de mission en 1738 à Arras*, a été décrite avec beaucoup de soin par Mgr Barbier de Montault, qui appelle l'attention

sur l'intérêt qu'il y aurait à dresser la monographie des croix de mission (Saint-Maixent, imp. de E. Payet, in-8 de 6 p.).

Bretagne. — La Société d'émulation des Côtes-du-Nord nous envoie le tome XXXVI de ses *Bulletins et Mémoires* (Saint-Brieuc, imp. F. Guyon, in-8 de XVIII-135 p., avec 4 pl.). Malgré ses apparences modestes, ce trop court volume ne renferme pas moins des travaux intéressants ou curieux. Citons simplement: *Documents inédits sur l'expédition de Quiberon*, publiés par M. le comte Harscouët, et dont la pièce principale est un *Récit fidèle et impartial de l'expédition de Quiberon*, par le contre-amiral comte de Vossey; — *Fouille de l'allée couverte de la Ville-au-Bourg*, par M. C. Berthelot du Chesnay; — *La Tour de Cesson*, documents inédits, communiqués par M. le vicomte P. du Pontavice; — *Recueil de proverbes bretons*, par feu M. l'abbé J. Hingant; — *Une Famille de chirurgiens*, par M. A. Anne-Duportal; — *Documents inédits pour servir à l'histoire de la ligue en Bretagne*, publiés par M. A. du Cleuziou.

Bugey. — M. le Dr Auguste Guillermet, sous le titre : *Une Page d'histoire locale. La Terre de Nantua du* Xe *au* XIVe *siècle* (Nantua, imp. Arène, in-8 de 110 p.) nous raconte, en un style qui fait supposer que son travail a tout d'abord été servi par tranches dans quelque petit journal du crû, l'histoire de ce coin de pays qui s'est appelé la « terre de Nantua » et qui en 1789, devient « un des neuf districts du département de l'Ain. » Dépourvu de valeur scientifique, ce résumé, du moins, se lit facilement. Il fera surtout les délices des braves gens pour qui « curés » et « monarques » sont la pire engeance.

Dauphiné. — Il n'est jamais facile de déterminer à quelles dates commencèrent autrefois l'indiction et l'année dans une région déterminée; les difficultés sont d'ordre spécial pour le Dauphiné. On s'en aperçoit en lisant : *Du commencement de l'année et de l'indiction en Dauphiné* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 24 p.), extrait du *Bulletin historique et philologique*. M. Prudhomme, après avoir exploré les actes, les cartulaires, les hommages, arrive à cette conclusion que les usages ont, à cet égard, varié suivant les lieux et que le style delphinal a été importé d'Italie par la route de Briançon. La science très sûre de l'érudit archiviste de l'Isère se retrouve dans cette délicate étude.

— Dans sa *Notice sur M. Pierre-Marie Hérard* (Valence, imp. valentinoise, in-8 de 32 p.), Mgr Charles Bellet fait connaître la vie d'un saint prêtre qui avant de mourir à Tain où il était aumônier de la Teppe, fut, pendant la Commune, supérieur de la maison de Saint-Vincent de Paul, à Paris; en ces temps de perquisitions et de lâches assassinats, M. Hérard sut faire face à l'orage et tenir tête aux menaces. Un souffle éloquent et généreux anime cette biographie.

— Les premiers vainqueurs d'une grande montagne ont coutume de la surmonter d'une pyramide de pierres dans laquelle ils renferment de menus objets ou des instruments. M. P. Guillemin, dans *le Secret de la Pyramide* (in-4 de 4 p. Grenoble, imp. Allier, extrait de la *Revue dauphinoise*) revient sur les premières ascensions du Pelvoux et sur les débris de gourde et de thermomètre qui ont été decouverts. C'est pour le fervent « exhumateur » l'occasion de présenter deux portraits d'un grand explorateur anglais, F. F. Tuckett; les traits du jeune homme sont opposés à ceux de l'homme mûr.

— Le *Bulletin* d'octobre 1898 *de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie* ne présente pas moins d'intérêt que les précédents. Nous signalerons les articles de M. Muller sur les trouvailles de monnaies et de bronzes, de M. Basset sur les coutumes et légendes de l'Indo-Chine et en

particulier celui du Dr Bordier sur l'évolution du cheval dans les temps géologiques et à l'époque actuelle.

Franche-Comté. — M. Ch. Thuriet publie deux brochures assurément intéressantes, mais d'allures tristes. *Le Chevalier de la Rochelle* (Besançon, imp. Jacquin, in-8 de 16 p.) a paru d'abord dans les *Annales franc-comtoises*. Histoire d'un cadet de famille souffreteux qui, après avoir donné à la monarchie tout ce qu'il pouvait, c'est-à-dire ses sympathies et sa fidélité platoniques, mourut dans la plus complète misère à la porte du château de ses aïeux, pour ainsi dire. — Quant à *Charmoille* (*histoire vraie*) (Besançon, imp. Dodivers, petit in-16 de 75 p.), c'est le récit de la vie fort agitée d'un pauvre prêtre qui devint fou aux dernières années de sa vie. Cette brochure est plus navrante encore que la précédente, et, tout compte fait, peut-être trouvera-t-on que ces pages, parfois un peu singulières, n'ajouteront pas beaucoup à la réputation de leur auteur.

— Nous recevons un opuscule anonyme intitulé : *Opinion d'un vieux comédien sur le relèvement du théâtre municipal de Besançon* (Besançon, imp. Millot, in-8 de 12 p.). Publiées d'abord dans un journal de Besançon, ces observations et critiques nous paraissent en général parfaitement motivées. Essai à faire. Mais le « vieux comédien » en question a des idées neuves, et rien n'est plus difficile à imposer.

— Le 9e *Bulletin* du Petit séminaire de Notre-Dame de Consolation, publié par l'Association des anciens professeurs et élèves (Besançon, imp. Bossanne, in-8, paginé 287-341, avec 4 grandes phototypies hors texte) mérite une mention des plus élogieuses. Entre autres choses nous y distinguons d'abord deux poésies de facture excellente : *Pour nos travailleurs*, par M. l'abbé H. Druot et *Un curieux satisfait*, par M. l'abbé Nardin. Il y a là de la gaieté et de l'entrain, de l'esprit aussi ; mais à divers point de vue, M. Druot mérite le n° 1. Au même M. H. Druot l'on doit un court mais très attachant travail sur *les Fouilles de Châtel-Neuf*, pratiquées sous sa direction par un certain nombre d'élèves du séminaire. Ces fouilles, nous ne dirons pas des ruines, mais de l'emplacement du château des sires de Varambon détruit par les Suédois en 1639, ont donné des résultats inattendus. Il y a de quoi créer à Consolation un petit musée qui aura son mérite, sans compter que les fouilles ne doivent pas être terminées.

— Aux touristes toujours plus nombreux qui s'en vont sur l'ordre de la Faculté faire une cure d'air dans les hautes et paisibles montagnes du Doubs, nous recommandons le joli album de poche, mesurant 9 centimètres sur 12 : *Notre-Dame de Consolation*, qui se vend au prix minime d'un franc, soit au séminaire, soit chez Bossanne, imprimeur à Besançon. Sous un élégant cartonnage bleu, cet album renferme 12 vues en photogravure qui rappellent les plus beaux sites de cette pittoresque et poétique région où le Dessoubre prend sa source.

Guyenne et Gascogne. — Les *Annales de la Faculté de Cette, de Bordeaux et des Universités du Midi* inaugurent leur quatrième année sous une nouvelle forme. Nous aurons désormais une *Revue des Études anciennes*, trimestrielles (10 fr. ; 12 fr. pour l'Union postale), où, comme l'indique le titre, nous trouverons des articles sur tout ce qui intéresse l'histoire, l'archéologie et la littérature de l'antiquité (Paris, Fontemoing).

Ile de France. — La Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise a été bien inspirée en créant une *Revue d'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, qui paraît tous les trois mois (12 fr. par an, Versailles, Léon Bernard). La première livraison fait très bien augurer

de la suite. Notons-y un article de notre collaborateur M. André Pératé sur *le Parterre d'eau sous Louis XIV*, la première partie des *Mémoires* de Manceau, publiés par M. Achille Taphanel et le travail de M. Pierre de Nolhac sur *les Consignes de Marie Antoinette au Petit Trianon*.

LORRAINE. — Une *Bibliographie nobiliaire de la Lorraine* vient d'être publiée par M. le vicomte de Bizemont (Nancy, Crépin-Leblond, in-8 de 86 p.). Les quelques pages bien documentées qui servent d'introduction donnent à cette bibliographie un véritable caractère héraldique, et les notices offrant un résumé et des appréciations sur plusieurs centaines d'ouvrages nobiliaires de la bibliothèque de Nancy constituent un travail des plus utiles. Combien n'est-on pas porté à désirer qu'il en soit fait un, dans le même esprit, pour chacune de nos provinces ! Les héraldistes, les chroniqueurs et les généalogistes à la recherche de la vérité seraient certains d'avoir, pour les seconder dans leurs études, un guide aussi sûr que méthodique, basé sur une connaissance profonde de l'histoire et de la « science héroïque. »

— L'opuscule que M. Pierre Boyé a extrait de l'*Annuaire de Lorraine*, année 1899, sous le titre de : *La Lorraine commerçante sous le règne nominal de Stanislas, 1737-1766* (Nancy, Sidot frères, in-8 de 30 p.) forme un bon exposé de la situation de cette province au point de vue commercial, au milieu du XVIIIe siècle. L'auteur y étudie successivement la question des douanes lorraines et extérieures, celle dite du tarif et du reculement des barrières, fait connaître l'exportation et l'importation vers 1737, le caractère et l'évolution du commerce lorrain de 1737 à 1766, le système monétaire, les poids et mesures, la juridiction consulaire.

MAINE. — Le comte Bertrand de Broussillon a publié (Paris, Picard, in-8 de 31 p.) de fort curieux documents inédits sur les *Laval-la-Faigne et leur livre de raison*, qui va de 1452 à 1533. A signaler surtout les descriptions des pompes funèbres, les repas de carême (p. 29), etc, etc.

— Dans la *Revue historique et archéologique du Maine*, M. le chanoine J. Didiot a publié une curieuse étude intitulée : *Saint Julien du Mans et l'Église russe* (Tir. à p., Le Mans, Grande-rue, 11, in-8 de 29 p.). Grâce à notre savant confrère, M. Robert Triger, il a pu identifier le S. Julien de « Kenomanum » honoré à Kiew et dans l'Église slave avec le fondateur de l'Église du Mans. Cet échange de vues entre les savants de l'Orient (le R. P. Arseniew, l'abbé Vivien, curé de S.-Louis-des-Français à Moscou, etc.) et ceux de l'Occident de l'Europe est on ne peut plus intéressant, et cette communauté de culte forme un lien de plus entre les deux nations.

— En attendant que notre collaborateur chargé de la poésie le signale à nos lecteurs, annonçons-leur les vers de M. Édouard Bodin, intitulés : *Pays de France* (Laval, A. Goupil, in-32 de 99 p). Le jugement reste à porter sur la facture, mais les sentiments plairont à l'immense majorité de nos lecteurs. Il y a là de superbes envolées de foi et d'espérance.

MARCHE. — Nous signalons avec un grand plaisir l'étude de M. Louis Duval sur les *Papeteries et imprimeries du département de la Creuse*, de 1519 à 1898 (Guéret, P. Amiault, in-8 de 31 p. Extrait des *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse*). Les documents anciens ne sont pas en très grand nombre, mais les modernes sont abondants et témoignent du soin que l'auteur a eu d'épuiser son sujet.

NORMANDIE. — *Les Anciens Normands chez eux et en France* est une fort intéressante conférence de M. Gabriel Gravier qu'a publiée le *Bulletin de la Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure* (Tir. à p., Rouen, Léon Gy, in-8 carré de 42 p.). C'est un tableau tracé avec

autant d'esprit que d'érudition de la vie de nos pères... et de nos mères. Le fond et la forme charment et séduisent également.

— Le même auteur vient de publier dans le 4e cahier de la *Société normande de géographie : Les Voyages de Giovanni Verrazono sur les côtes d'Amérique avec des marins normands pour le compte du roi de France en 1524-1528* (Rouen, Léon Gy, in-8 carré de 32 p.). Ici le brillant conférencier s'est montré érudit consommé. Il n'a pas laissé de côté, pourtant, sa vivacité d'esprit toute normande et il démontre contre M. Murphy « que le corsaire Giovanni Florin n'est pas le découvreur Giovanni Verrazano. » P. 28, on recueille deux perles, deux anecdotes sur la confusion des langues, qu'on pourrait intituler : « De la galette et du Pigeon-Mâle. » Dans l'une il s'agit de traduire *ora pro nobis*, en langue canadienne; dans l'autre, c'est ainsi que les Allemands ont nommé Christophe Colomb.

— La *Carte des grands lacs de l'Amérique du Nord dressée en 1670 par Bréhan de Gallinée, missionnaire sulpicien* : tel est le sujet d'une communication faite par M. Gabriel Gravier à la *Société normande de géographie* (Rouen, Léon Gy, in-8 carré de 27 p. et une carte). Malgré toute espèce de difficultés, le savant géographe a pu retrouver une copie de cette curieuse carte et l'a publiée avec un soin extrême en relatant le voyage des deux sulpiciens, parmi lesquels se trouvait l'auteur.

— La *Revue de l'Avranchin* a publié une très intéressante communication de M. F. Guéroult : c'est le *Procès-verbal du pillage de la cathédrale et de l'évêché d'Avranches par les protestants en 1562* (Tir. à p., Avranches, J. Durand, in-8 de 27 p.). De nombreuses notes, un style très personnel, en font un article de polémique religieuse qui mériterait d'être lu et connu du grand public.

— Si on ne lisait que le titre : *Un député de la Vendée sous le premier Empire*, on pourrait croire que *Martin des Pallières*, dont M. Louis Duval a écrit la biographie, ne fut pas un Normand (Vannes, Lafolye, in-8 de 19 p. Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*). Erreur ! Ce fut un Normand et un bon Normand. Mais par les hasards de la vie publique, il fut entraîné dans la Vendée comme plus tard sous le feu de la citadelle d'Anvers. La ville de Bayeux garde le souvenir de ses bienfaits. Ce fut un brave homme, un bon chrétien, un de ces fonctionnaires qui honorent leurs charges, un de ces bons Français qui, proscrits par la Révolution, ne cessèrent cependant jamais de servir la patrie de toutes leurs forces.

— Dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*, M. Louis Duval a rappelé ce qu'était *Gustave Le Vavasseur, conseiller général de l'Orne* (Tir. à p. Alençon, E. Renaut-de-Broise, in-8 de 11 p.). C'est toute la vie politique du poète, avec ses belles envolées de patriotisme et de libéralisme. C'est aussi sa tristesse de voir la population de nos campagnes diminuer, et aussi (quoique M. Duval ne le dise pas) ses espérances de 1830 s'évanouir toujours de plus en plus.

— Le 1er numéro de la 3e année du *Bulletin des parlers normands* vient de paraître. Il contient la parabole de l'Enfant prodigue en patois du Lieuvin par M. Henri Moisy, des additions à la Flore populaire par M. E. Rolland ; des jeux d'enfant, des refrains de campagne, la suite des prônes du curé d'Arry, des textes en patois de Cormolain par M. P. Bertrand ; des additions et corrections au Glossaire du patois du Bessin de M. Ch. Joret, par M. Baudry. Beaucoup de choses en peu de pages. Quel dommage que les abonnés ne soient pas assez nombreux pour qu'on double le nombre des feuilles !

— C'est une humble vie de religieuse, mais bien touchante dans sa sim-

plicité que nous retrace M. l'abbé A. Desvaux, curé de Verrières, en nous parlant de *Sœur Eugénie, fille de la Charité* (*Hôpital de Bellême*) (Bellême, imp. de Georges Levager, in-12 de 24 p.), dans le monde Élise-Eugénie Pottier, morte le 22 novembre 1898, à 62 ans, et après 40 années de vie religieuse, vouée au service des pauvres et des malades. Il manque à cette esquisse biographique un portrait de la sainte sœur.

POITOU. — On ne lira pas sans intérêt la note consacrée par Mgr Barbier de Montault à des *Thèses de philosophie des* XVIIe *et* XVIIIe *siècle*. Le savant auteur nous donne d'abord, d'après le *Dictionnaire de l'ameublement* de M. Havard, quelques notions sur ces feuilles ornées de gravures et destinées à indiquer les points que le candidat se proposait de défendre; puis il nous décrit une thèse sur satin du collège des jésuites de Poitiers en 1695, et deux thèses sur papier du collège de Fontenay-le-Comte de 1779 et 1783, toutes trois de la collection Joly-Guignard ; enfin une thèse soutenue en 1771 au collège Mazarin par un grand-oncle du prélat (Saint-Maixent, imp. E. Payet, in-8 de 7 p.). Cette curieuse note a été insérée dans la *Revue d'archéologie poitevine*.

— Dans les derniers fascicules de la même *Revue*, nous signalerons tout particulièrement la bibliographie fort soignée de feu Bélisaire Ledain, par M. Farault (décembre 1898); — la description par Mgr Barbier de Montault d'un reliquaire oriental en cristal de roche du XIe siècle (janvier 1899); et un inventaire du château de Vurzé en 1663 (février 1899).

PROVENCE. — *Le Bulletin de la Section des Alpes maritimes du club alpin français* (18e année, 1897, Nice, Gauthier, in-8 de 194 p., avec plusieurs planches) offre, dans certaines de ses parties, tout l'intérêt qui se dégage généralement des Mémoires de sociétés savantes. C'est ainsi que l'on trouvera là : *Ascensions hivernales dans les Alpes-Maritimes*, par M. Victor de Cessole; — *Sur le lac de Garde*, par M. G. Demanche; — *Un Tour dans le Jura*, par M. J. Clappier; — *Les Ascensionnistes de la cime des Gelas*, par M. V. de Cessole; — *Dans le Haut-Boréon*, par MM. de Cessole et L. Maubert; — *La Pointe Burnaby et le Blanc*, par M. V. de Gorlof; — *Le Breithorn*, par R. Rocca; — *Le Caire de Cougourda*, par M. L. Maubert. — Trois de ces relations (celles de M. de Cessole) nous sont parvenues en tirages à part; nous les mentionnons ci-après.

— Les parties élevées de la chaîne des Alpes-Maritimes sont encore peu connues, malgré leur beauté spéciale qui rappelle souvent celle des grandes Alpes. M. Victor de Cessole leur consacre trois jolies plaquettes : *Ascensions hivernales dans les Alpes-Maritimes; — Les Ascensionnistes et la cime des Gelas* et *Dans le Haut-Boréon;* ce dernier opuscule écrit en collaboration avec M. Louis Maubert (Nice, Gauthier, in-8 de 28, 18 et 43 p.). Ces relations de courses agréablement écrites, semées de critiques qui ont leur valeur, sont d'une lecture attrayante. Des gravures et panoramas superbes sont ajoutés.

ALLEMAGNE. — L'Université de Greifswald a organisé depuis quelques années (1894) des cours de vacances qui durent environ deux semaines et dont l'objet est tout à la fois de permettre aux professeurs de l'enseignement secondaire de développer leurs connaissances sur divers points et aux étrangers de se perfectionner dans l'usage de la langue allemande. Il ne sera donc pas inutile de signaler ces cours à nos lecteurs qui seront peut-être heureux d'en profiter. Ils auront lieu cette année du 10 au 28 juillet. Sans donner le programme de tous les cours qui seront faits par les professeurs de l'Université, nous indiquerons seulement ceux de MM. Landois sur les organes du langage; Siebs, sur la Phonétique et sur Goethe; Bruinier,

sur les ballades de Schiller; Schuppe, sur la pédagogie; Altmann, sur l'histoire constitutionnelle prussienne de 1806 à 1850. Il y a en outre des exercices pratiques pour les étrangers. La carte qui donne droit d'assistance aux cours est de 25 fr. Les conditions de séjour à Greifswald sont extrêmement modiques. Pour les renseignements on peut s'adresser aux professeurs Seeck (Arndtstr., 26), Credner (Bahnhofstr., 48. I.), Siebs (Stephanistr., 819 part).

ANGLETERRE. — On annonce la prochaine publication à la librairie Methuen et Cie, de Londres, d'un ouvrage qui ne peut manquer d'exciter l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la peinture et au mouvement préraphaélite : c'est la biographie de sir John E. Millais publiée par son fils et dont la correspondance du célèbre artiste formera la trame : *The Life and letters of Sir John Everett Millais.*

— Annonçons également la préparation par M. Elizabeth H. Denio d'une étude bibliographique et artistique sur notre grand peintre Poussin. *Nicolas Poussin : his life and works,* qui sera illustré de nombreuses reproductions de travaux du vieux maître, paraîtra ce printemps à la librairie Sampson Low, Marston et Cie, de Londres.

— MM. Wittingham ont sous presse une *Bibliography of English military books up to 1642*, par le capitaine Maurice Cockle.

— L'*Appendix* de la fameuse collection du feu comte d'Asburnham sera mis en vente aux enchères, le 1er mai, par MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge. Il serait souhaitable que des amateurs français prissent à cœur de faire rentrer en France quelques-uns au moins des nombreux spécimens de notre ancienne litterature que contient cette riche collection.

ESPAGNE. — M. Cecilio Gasca, libraire à Saragosse, vient de distribuer un catalogue de livres d'occasion (*Catálogo de algunas de los obras que se hallan de venta en la libreria de Cecilio Gasca.* In-16 de 38 p. — *Suplementi,* in-16 de 32 p.) qu'il n'est peut-être pas inutile de signaler ici. La première partie contient une collection d'ouvrages relatifs à l'Aragon. Nous y notons particulièrement l'édition princeps des *Fueros y observancias de Aragon* (1496); — un ouvrage musical fort rare de Pedro Ferrer (*Intonario general,* 1548); — l'exemplaire d'auteur des *Bibliotecas de escritores aragoneses* de Latassa; — un livre qui paraît très rare et qui ne semble pas avoir été cité : *Biblioteca inferior colegii S. Joseph carmelitarum Caesaraugustae.*

— Le même libraire a entrepris la publication d'une *Colección de estudiós árabes* dont deux volumes ont déjà paru : I. *Viage á la Meca de un Morisco aragonés,* il s'agit de l'anonyme de Puez Moncon, publié par M. Pano y Ruata; II. *Orígenes del justicia di Aragón,* par D. Julian Ribera. Deux autres volumes sont sur le point de paraître : III. *Decadencia y desaparición de los Almoravides de España,* étude approfondie de D Francisco Codera sur un des points obscurs de l'histoire des Arabes en Espagne; IV. *Collar de perlas,* traduction du traité politique d'Abonhamore, roi de Tremecén, par D. M. G. Remiro.

— D. Joaquim Miret y Sans a retrouvé dans les archives du grand prieuré de Catalogne de l'ordre de l'Hôpital un précieux cartulaire des commanderies de Gardeny et de Barbens, de l'ordre du Temple. Le manuscrit, que D. Miret attribue au XIIIe siècle, ne contient que des actes du XIIe, sauf un qui remonte jusqu'au XIe. Sans publier le cartulaire, D. Miret a juge qu'il ne serait pas inutile de donner l'analyse et l'indication, parfois même des extraits des chartes qu'il contient : 5 chartes des comtes de Barcelone, chartes des

rois d'Aragon au nombre de 22, chartes des comtes d'Urgel au nombre de 8; chartes d'autres seigneurs, d'évêques et de particuliers, inscrites pêle-mêle dans le cartulaire, mais que D. Miret a groupées par séries et dans un ordre chronologique. Il a joint à ce *Cartoral dels Templers de les comandes de Gardeny y Barbens* (Barcelona, tip. l'Avenç, in-8 de 35 p.) une liste des commandeurs de Gardeny de 1156 jusqu'au moment de la suppression des Templiers, et des officiers qui l'ont administrée depuis 1314 jusqu'en 1410; — et une liste fort incomplète des commandeurs de Barbens de 1168 à 1769. D. Miret rectifie l'erreur de M. Delaville Le Roulx qui ne croit pas que Barbens ait été une commanderie du Temple. Il complète le cartulaire par la copie ou l'analyse d'actes concernant la commanderie de Gardeny et qui se trouvent dans les archives du grand prieuré de Catalogne. On lira aussi avec intérêt à la fin de son excellent travail deux inventaires du château de Gardeny dressé l'un en 1289, l'autre en 1580 et la description de la maison de Barbens en 1660.

— Sous le titre : *Un patriote espagnol*, M. Émile Longin vient de faire éditer en brochure chez Paul Chaligne, à Dole, l'intéressante étude qu'il a consacrée, dans la *Revue franc-comtoise*, au général Polavieja (in-8 de 53 p.). On n'a pas oublié l'émotion causée en Espagne, l'an dernier, par l'apparition du livre intitulé : *Mi Politica en Cuba*. Ce livre prophétique fut comparé aux *Rapports militaires*, envoyés de Berlin de 1866 à 1870. Le marquis de Polavieja ne fut pas plus écouté à Madrid que le colonel Stoffel ne l'avait été à Paris. Cette figure d'homme politique et de soldat méritait d'être mise en relief. Le consciencieux travail de M. Émile Longin se termine par une lettre manifeste du général espagnol, fort curieuse en la forme et qui évoque la pensée de prochains pronunciamentos.

GRECE. — M. A. Diomède Kyriakos, professeur de théologie à l'Université d'Athènes, est un écrivain d'une rare fécondité. Après avoir publié son *Histoire ecclésiastique*, (Cf. *Polybiblion*, t. LXXXV, p. 90), voici qu'il nous donne, coup sur coup, deux autres volumes. Le premier intitulé : Θεολογικαὶ διατριβαί (Athènes, Constantinidès, in-8 de 250 p.), n'est qu'un recueil d'articles parus antérieurement dans divers journaux ou revues. Dans le second, Ἐγχειρίδιον Πατρολογίας (Athènes, ibid., in-8 de 267 p.), le docte professeur a résumé l'histoire littéraire des écrivains ecclésiastiques des neuf premiers siècles. C'est une facile adaptation des manuels de patrologie, si nombreux en Allemagne.

— Un avocat, M. Nic. Condourioti, dans le louable dessein d'aider ses collègues du barreau dans leurs recherches à travers la volumineuse législation grecque, a écrit un gros livre : Ὁ Πρόχειρος δικηγόρος, (Athènes, Phexi, in-8 de 1310 p.), auquel nous souhaitons volontiers bon succès.

— Enfin, un citoyen de Nauplie, M. G. Lamprinidès, a eu l'excellente pensée d'écrire une monographie sur sa ville natale : Ἡ Ναυπλία ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς (Athènes, imprim. de la Société éditrice in-8 de 653 p.). — Pourquoi faut-il que l'auteur ait cru devoir remonter jusqu'à la guerre de Troie?

ITALIE. — Sous la direction de M. Luigi Adriano Milani commence à paraître à Florence (B. Seeber, éditeur) un nouveau périodique consacré aux études d'archéologie et de numismatique. Le premier fascicule (in-4, IV-159 p., 3 pl. et plusieurs figures = 12 fr.) comprend, entre autres, des articles de M. Milani sur les bronzes de l'antre idéen de Crète, sur l'Artemis de Castiglion della Pescaia, sur Ino-Leucothea, de M. Correra sur le culte, à Naples, de Leucothea, de M. Patroni sur deux amphores du musée de Naples.

— Constater le succès toujours croissant d'une publication qui, depuis plus de vingt années, n'a cessé d'être accueillie comme une œuvre aussi précieuse que riche en documents historiques, généalogiques, héraldiques et biographiques, c'est le meilleur éloge qui puisse en être fait, et ceci dit à propos de la 21e année de l'*Annuario della Nobilità italiana* qui vient de paraître (Bari, *Giornale araldico*, in-32 cart. de XXVI-1384 p.). Cet annuaire, bien édité et richement enluminé contient, non seulement l'indication des personnages placés à la tête des divers gouvernements de tous les pays, mais encore le véritable état présent des membres dont sont composées les familles tant de l'ancienne que de la nouvelle noblesse de l'Italie, avec leurs armes figurées et décrites selon les règles; les articles consacrés aux principaux faits historiques concernant la plupart de ces familles donnent à cette remarquable publication une double importance : car elle est à la fois un nobiliaire et un armorial, importance qui ne se ralentit pas, car cette année des notices sur quatre-vingt-huit nouvelles familles sont venues enrichir cette precieuse collection de documents. L'intérêt que mérite cet *Annuario* nous porte à signaler quelques rectifications à faire : Art. *Niccolini*, p. 962, au lieu d'*Accosta da tre* il faut *due gigli* ; Art. *Spilimberge*, p. 1093, le meuble qui charge l'écu de *Solimberge* est appelé *scopetta*, mais c'est un *ventaglio* qui est représenté ; enfin à l'art. *Crotti*, après l'indication *tre pali*, p. 558, la légende des armes a besoin d'être rectifiée.

— M. P. Arnauldet a trouvé un curieux contrat relatif à l'illustration par Attavanti d'une Bible manuscrite en sept volumes qu'il pense retrouver dans une Bible conservée aux archives de Torre del Tumbo, à Lisbonne. Nous laisserons à nos lecteurs le plaisir de se rendre compte de ses arguments dans *le Bibliographe moderne* de novembre-décembre dernier.

— Revenant sur une question débattue, M. Vincenzo Crescini s'efforce de prouver que les lettres de Raimbaut de Vaqueiras à Boniface de Monferrat ne sont pas au nombre de trois, mais qu'elles forment une seule et même épître, composée en mai 1205. Les savantes considérations de M. Crescini se trouvent dans les *Atti e memorie della r. accademia di scienze, lettere ed arti* de Padoue (t. XV, fasc. 1), mais ont été aussi publiées en tirage à part (Padova, tip. Gio. Battista Randi, in-8 de 25 p.).

TURQUIE. — Le renouvellement de l'année a fourni aux publicistes de Constantinople une excellente occasion de mettre au jour certains travaux serrés depuis longtemps dans leurs cartons ; c'est, en effet, la saison des *Almanachs*, et, en Turquie comme en Grèce, les almanachs sont de véritables recueils littéraires. Constantinople en a vu paraître au moins une dizaine, dont plusieurs très insignifiants. Bornons-nous à citer l'Ἑλληνικὸν ἡ μερολόγιον ὁ Ἠπειρώτης, par M. Ch. Lasios (Constantinople, Koromila, in-8 de 160 p.) qui renferme des détails assez précis sur l'Épire, province des moins visitées par les touristes. — Un autre auteur, M. Ch. Pantazidès, donne également quelques renseignements intéressants sur les Grecs de Turquie dans son recueil : Ἀστὴρ τῆς Ἀνατολῆς, 2e année, 1899 (Constantinople, imp. Kephalides, in-8 de 256 p.).

— Tout écrivain grec qui se respecte ne manque pas de publier, de temps en temps, un catalogue de ses propres travaux ; à défaut d'autre intérêt ou d'autre mérite, les listes de ce genre ont au moins celui d'être très complètes. Rien n'est oublié, pas même le moindre petit compte rendu, la moindre demi-page tombée de la plume de l'auteur. C'est ainsi qu'un moine athonite, Alex. E. Lavriotis, vient de nous donner une description de ses publications diverses, depuis vingt-cinq ans : Ἀναγραφὴ συγγραφῶν καὶ

δημοσιευμάτων εἰκοσιπενταετίας (Constantinople, imp. du « Constantinoupolis. » in-8 de 34 p.).

ÉTATS-UNIS. — Aux personnes qu'intéresse la question de l'éducation des sourds-muets, ou, pour parler plus exactement, des sourds de naissance, nous signalerons une série de publications parues dans ces temps derniers aux États-Unis à commencer par un historique de la méthode orale en Amérique, emprunté aux écrits de l'hon. Gardiner Q. Hubbard : *The story of the rise of the oral method in America as told in the writings of the hon. Gardiner G. Hubbard* (Washington press of W. F. Roberts, in-8 de 49 p., avec un portrait d'Hubbard). Cette publication est l'œuvre de Mme Nabel Gardiner Belb. C'est un intérêt pédagogique et pratique que présentent les autres brochures dont voici les titres : *The Difference between the two systems of teaching deaf mite children the English Language* (Washington, Sandas printing office, in-8 de 4 p.) ; — *Some differences in the education of the deaf and the hearing*, par A. Q. Mashburn (Little Roche, the arkansas optic print, in-8 de 15 p.); — *Miss Helen Adams Keller's first year of College preparatory work*, par Arthur Gilman (Washington, Gibson brothers, in-8 de 12 p.) ; — *International reports of schools for the deaf* (Ibidem, in-8 de 27 p.) toutes publications faites par les soins du Volta-bureau.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *De Saint Paul à Jésus-Christ*, par P. H. Clèrissac (in-12, Plon et Nourrit). — *Œuvres mystiques du Bienheureux Henri Suso*. Trad. nouvelle par le P. G. Thiriot (2 vol. in-12, Lecoffre). — *L'Eucharistie d'après les prédicateurs contemporains*, par l'abbé Pluot (gr. in-8, Téqui). — *Suite des entretiens spirituels du R. P. de Ravignan recueillis par les enfants de Marie (Couvent du Sacré-Cœur, 1856 et 1857) suivis de quelques passages de sa correspondance* (in-12, Téqui). — *L'Évangile et les mères*, par l'abbé H. Bolo (in-12, Haton). — *Le Manuel des catéchistes de première communion*, par l'abbé Dassé (in-8, Haton). — *Vers l'éternité*, par l'abbé Poulin (in-12, Rondelet). — *Les Théories politiques et le droit international en France jusqu'au XVIIIe siècle*, par E. Nys (in-8, Fontemoing). — *Leçons d'introduction à l'histoire du droit matrimonial français*, par C. Lefebvre (in-8, Larose). — *Les Plaidoyers d'Isée* traduits en français avec arguments et notes par R. Dareste et B. Haussoullier (in-12, Larose). — *La Question liguorienne, probabilisme et équiprobabilisme*, par le R. P. Le Bachelet (in-8, Lethielleux). — *Les Éléments de la métaphysique*, par P. Deussen (in-12, Perrin). — *Pour entrer dans la vie*, par H. Joly (in-18, Lecoffre). — *Les Théories économiques dans la Grèce antique*, par A. Souchon (in-8, Larose). — *L'Instabilité mentale. Essai sur les données de la psycho-pathologie*, par G.-L. Duprat (in-8, Alcan). — *Les Microbes et la mort*, par le Dr J. de Fontenelle (in-12, Schleicher). — *Leçons sur la détermination des orbites*, par F. Tisserand (in-8, Gauthier-Villars). — *Histoire d'un morceau de sucre*, par le Dr Helbé (in-8, Abbeville, Paillart). — *La Musique à Paris, 1897-1898*, par G. Robert. T. IV (in-12, Delagrave). — *La Loi de la civilisation et de la décadence*. Essai historique, par Brooks Adams, trad. de l'anglais par A. Dietrich (in-8, Alcan). — *La Poésie populaire et le lyrisme sentimental*, par R. de Souza (in-12, « Mercure de France »). — *Hercule, vainqueur de la mort*, par E. Callon (in-8, « Mercure de France »). — *Le Chœur des muses*, par I. des Rieux (in-12, « Mercure de France »). — *La Folle du logis*, par D. Caldine (in-12, Vanier). — *L'Ame errante*, par C. Epry (in-12, Société d'édition des gens de lettres). — *Le Pape, drame historique*, par A. Parodi (in-8, Hennuyer). — *Les Justes*, par Champol (in-12, Plon et Nourrit). — *Monsieur l'aumônier*, par J. Pravieux (in-12, Plon et Nourrit). — *Le Sentier du mariage*, par C. Moreau-Vauthier (in-12, Plon et Nourrit). — *L'Innocente de Rochebignon*, par E. Dupré (in-12,

Perrin). — *L'Aiguille d'or*, par J.-H. Rosny (in-12, Colin et Cie). — *Le Trèfle blanc*, par H. de Régnier (in-16, « Mercure de France »). — *Lettres de ma falaise*, par M. Audoin (in-12, Société d'éditions littéraires). — *Le Ménage Cayol*, par F. Berthold (in-12, Société d'édition des gens de lettres). — *Marcia de Laubly*, par M. Maryan (in-12, Henri Gautier). — *Les Cantiques d'Yvan*, par M. du Campfranc (in-12, Henri Gautier). — *Nouvelles Études d'histoire et de critique dramatiques*, par G. Larroumet (in-12, Hachette). — *Visions de notre heure. Choses et gens qui passent. Notations d'art, de littérature et de vie pittoresque*, par O. Uzanne (gr. in-8, Floury). — *Des Ombres qui passent*, par B. Harraden, trad. de l'anglais par J. de Mestral-Combremont (in-12, Perrin). — *Jacques Grévin (1538-1570). Étude biographique et littéraire*, par L. Pinvert (gr. in-8, Fontemoing). *Nouvelle-France et Nouvelle-Angleterre*, par T. Bentzon (in-12, Calmann Lévy). — *La Vie parlementaire à Rome sous la République*, par J.-B. Mispoulet (in-8, Fontemoing). — *Le Schisme oriental du* XIe *siècle*, par L. Bréhier (gr. in-8, Leroux). — *Les Archives de la chambre apostolique au* XIVe *siècle*, par J. de Loye. 1re partie : *Inventaire* (in-8, Fontemoing). — *Le Futur Pape*, par G. Berthelet (in-12, Perrin). — *Gonse-Pilate et autres histoires*, par un Intellectuel (in-12, Stock). — *Louis XIII, Marie de Médicis, Richelieu ministre*, par B. Zeller (in-8, Hachette). — *Les Derniers Temps du siège de la Rochelle (1628)*. — *Relation du nonce apostolique*, par E. Rodocanachi (in-8, Picard et fils). — *Un Général de l'armée d'Italie. Sérurier, 1742-1819*, par L. Tuetey (in-8, Berger-Levrault). — *Souvenirs du lieutenant-général vicomte de Reiset, 1775-1810*, publiés par son petit-fils le vicomte de Reiset (in-8, Calmann Lévy). — *Mémoires de l'abbé Baston, chanoine de Rouen*, d'après le manuscrit original, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par l'abbé J. Loth et C. Verger. T. II. *Années d'exil, 1792-1803* (in-8, Picard et fils). — *Bonaparte et les îles ioniennes (1797-1806)*, par E. Rodocanachi (in-8, Alcan). — *1815. Waterloo*, par H. Houssaye (in-12, Perrin). — *Prisonnier. Coblence, 1870-1871*, par le prince G. Bibesco (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de l'église collégiale et du chapitre de Saint-Pierre de Lille*, par E. Hautcœur. T. III (Lille, Quarré ; Paris, A. Picard et fils, in-8). — *Histoire de l'abbaye d'Aurillac, précédée de la vie de saint Géraud son fondateur (894-1789)*, par Mgr G.-M.-F. Bouange (2 vol. in-8, Fontemoing). — *La Botanique en Provence au XVIe siècle. Pierre de Pena et Mathias de Lobel*, par L. Legré (in-8, Marseille, Barlatier). — *Russes et Slaves. Études politiques et littéraires*, par L. Léger. 3e série (in-12, Hachette). — *La Guerre contemporaine dans les Balkans et la Question d'Orient (1885-1897)*, par G. Becker (in-8, Berger-Levrault).

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

I. — Logique. — 1. *La Méthode déductive comme instrument de recherche*, par G. Vailati. Paris, Colin et Cie, 1898, in-8 de 37 p. — 2. *Alcune osservazioni sulle questioni di parole nella storia della scienza e della cultura*, auctore Giovanni Vailati. Torino, fratelli Bocca, in-8 de 39 p., 1 fr. 50. — 3. *La Démonstration philosophique*, par l'abbé J. Martin. Paris, Lethielleux, 1898, in-12 de 270 p., 3 fr. 50. — 4. *Aperçus de taxinomie générale*, par J.-P. Durand (de Gros). Paris, Alcan, in-8 de 267 p., 5 fr. — 5. *Les Sources*, par A. Gratry. 2e éd. 1899, Paris, Téqui, 1898, in-12 de 326 p., 2 fr. 50.

II. — Psychologie. — 6. *De la Connaissance de l'âme*, par A. Gratry. 5e édit. Paris, Téqui, 1898, 2 vol. in-12 de xl-366 et de 441 p., 7 fr. 50. — 7. *L'Être subconscient*, par le Dr E. Gyel. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 191 p., 4 fr. — 8. *L'Ignorance et l'irréflexion*, par L. Gérard-Varet. Ibid., 1898, in-8 de 296 p., 5 fr. — 9. *Le Libre arbitre*, par E. Naville. 2e éd. Ibid., 1898, in-8 de xiii-313 p., 5 fr. — 10. *De la Méthode dans la psychologie des sentiments*, par F. Rauh. Ibid., 1899, in-8 de 307 p., 5 fr. — 11. *L'Éducation des sentiments*, par P.-Félix Thomas. Ibid., 1899, in-8 de 287 p., 5 fr.

III. — Métaphysique. — 12. *La Nouvelle Monadologie*, par Ch. Renouvier et L. Prat. Paris, Colin et Cie, 1899, in-8 de 546 p., 12 fr. — 13. *Les Harmonies de l'être exprimées par les nombres*, par P.-F.-J. Lacuria. Ed. nouvelle. T. Ier. Paris, Chacornac, 1899, in-8 de 345 p., 10 fr. avec le t. II. — 14. *Essai de philosophie nouvelle suggérée par la science*, par Léonce Ribert. Paris, Alcan, 1898, gr. in-8 de 563 p., 6 fr. — 15. *Étude de la cause finale et son importance au temps présent*, par Nicolas Kaufmann. Trad. de l'allemand par Deiber. Ibid., 1898, in-8 de xix-155 p., 2 fr. 50.

IV. — Morale et Philosophie religieuse. — 16. *L'Activité de l'homme*, par W. Tenicheff. Paris, Cornély, 1898, in-8 de 261 p., 5 fr. — 17. *Les Fondements de l'éthique*, par E. de Roberty. Paris, Alcan, 1898, in-12 de vi-205 p., 2 fr. 50. — 18. *Dieu devant la science et la raison*, par le P. A. Villard. Paris et Poitiers, Oudin, 1899, 2 vol. in-8 de 407 et xlv-394 p., 10 fr. — 19. *De vera religione*, auctore G. Lahousse. Louvain, Peeters, 1897, gr in-8 de 523 p. — 20. *Esquisse d'une apologie philosophique du christianisme dans les limites de la nature et de la révélation*, par l'abbé Ch. Denis. Paris, Alcan, 1898, in-8 de xx-409 p., 4 fr. — 21. *Le Surnaturel, ses abus, et ses contrefaçons dans la littérature, la philosophie et la science*, par l'abbé Ch. Denis. Paris, J. André, in-8 de 52 p., 0 fr. 50.

V. — Histoire et Critique. — 22. *La Critique irréligieuse de Renan*, par l'abbé Ch. Denis. Paris, Bloud et Barral, 1898, in-12 de 76 p., 0 fr. 60. — 23. *La Morale stoïcienne en face de la morale chrétienne*, par l'abbé A. Chollet. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xii-284 p., 3 fr. 50. — 24. *Lettres inédites de J. Stuart Mill à Auguste Comte*, avec les réponses d'A. Comte et une introduction par L. Lévy Bruhl. Paris, Alcan, 1899, in-8 de xxxviii 559 p., 10 fr. — 25. *La Tristesse contemporaine, essai sur les grands courants moraux et intellectuels*, par H. Fierens-Gevaert. Ibid., 1899, in-12 de iii-196 p., 2 fr. 50. — 26. *L'Avenir de la philosophie*, par Henri Berr. Paris, Hachette, 1899, in-8 de x-512 p., 7 fr. 50.

I. Logique. — 1. — On oppose ordinairement l'argumentation à la généralisation, la déduction à l'induction, et, depuis Bacon, celle-ci est vraiment reine dans le domaine des sciences de la nature. M. Vailati, qui professe à l'Université de Turin un cours d'histoire de la mécanique, a voulu, dans sa *Méthode déductive comme instrument de recherche*, déti-

nir et préciser la nature et l'importance de la distinction qui existe entre les deux procédés de l'esprit. C'est aux *Analytiques* d'Aristote qu'il emprunte les textes décisifs qui l'établissent, et l'on ne peut guère rencontrer d'affirmations plus claires et plus solides; seulement, tandis qu'Aristote n'appliquait guère la déduction qu'à la géométrie et à la rhétorique, les modernes en ont fait un instrument de recherche. L'expérimentation, par exemple, n'est qu'une observation artificiellement instituée pour contrôler, confirmer ou réaliser une hypothèse, c'est-à-dire un ensemble d'idées préconçues, qui sont elles-mêmes le résultat d'inférences rationnelles ou de procédés déductifs. M. Vailati apporte en faveur de sa théorie des exemples bien choisis; telle est la découverte de la loi d'inertie. Il dit à merveille « qu'une des propriétés de la déduction est d'être bonne conductrice de l'évidence et de la certitude » et la défend contre des logiciens de l'école de Stuart Mill qui restreignent son rôle et méconnaissent sa fécondité.

2. — C'est en italien que furent écrites les pages destinées à mettre en lumière l'influence du langage. « Des mots! des mots! » s'écriait Hamlet avec dédain. Pas si méprisables, « les mots! » Souvent ils influent sur les choses et font dévier les idées. Parce qu'ils sont naturellement métaphoriques ils permettent des interprétations diverses, ils nourrissent des illusions, ils prêtent aux équivoques, ils favorisent des erreurs dont l'une des plus ordinaires est d'attribuer aux concepts qu'ils signifient, l'accord ou le désaccord réalisés seulement entre les objets qu'ils désignaient primitivement. L'histoire des sciences illustre abondamment cette théorie. M. Vailati l'applique à diverses notions : ainsi aux « moments » de deux forces ou de deux poids; et le mot force lui-même, exprimant le produit de la masse par l'accélération du mouvement, prend un sens conventionnel et technique. En d'autres circonstances, le mot nous fait croire à l'existence d'un être réel alors qu'il désigne seulement un concept de notre esprit. Le langage nous sert donc à imaginer des analogies, des hypothèses, des expériences, et cela, par une vertu qui lui est propre « automatiquement » sans l'intervention de la conscience ou de la volonté. Auxiliaire ou obstacle, il n'est donc jamais indifférent. M. Vailati, dans *Alcune osservazione sulle questioni di parole nella storia della scienza e della cultura*, exprime avec justesse des idées ingénieuses et dignes de l'attention des philosophes et des savants.

3. — Quelle est la valeur de *la Démonstration philosophique*? Il en est très souvent question et on lui prête une efficacité qu'elle ne possède pas. C'est du moins l'opinion de M. l'abbé Jules Martin, qu'on ne saurait accuser de dissimuler sa pensée. On peut apprécier diversement sa tentative, mais il est juste de reconnaître la sincérité et la vigueur qui sont les qualités maîtresses de ce philosophe. L'ouvrage comprend

quatre chapitres : I. La Démonstration philosophique. II. La Métaphysique et la science. III. L'Illusion des philosophes. IV. L'Efficacité de la démonstration. On commence par définir : « La démonstration philosophique est l'exposé doctrinal qui traduit et qui montre comme intelligible une conception totale de l'univers. » Il y a mutuel appui et dépendance réciproque entre toutes les parties d'un système : au fond, tous les développements impliquent et répètent la même pensée et les doctrines les plus diverses reproduisent « une seule pensée confuse, indivisible et infiniment plus vaste. » Nous ne découvrons jamais l'inconnue, mais notre vue devient plus claire et compréhensive. Les raisonnements servent uniquement à nous donner une conscience nette et distincte des vérités que nous connaissons déjà. La connaissance du monde extérieur qui s'acquiert sous les conditions de temps, d'espace et de mouvement, ne peut être qu'un instinct inévitable mais aveugle. Les choses, hors de nous, ne ressemblent pas à notre perception : nous sommes en rapport avec elles suivant que l'exigent les nécessités de la vie et de l'action. La science développe cette inclination naturelle par laquelle nous affirmons l'existence de quelque chose en dehors de nous : elle raconte les faits connus en les groupant par des théories, en les généralisant par des lois, mais il n'y a rien à redouter de ses découvertes puisque la nullité doctrinale de la science est absolue. Alors d'où pourrons-nous attendre la confirmation ou la réfutation d'un système? Les philosophes s'imaginent qu'ils peuvent juger leurs conceptions, et que leur raison critique contrôlera efficacement leur raison constructive. Ce fut l'opinion de Descartes, de Spinoza, de Malebranche et de Kant. Mais le critérium de vérité pensé par eux revêt la forme de leur esprit, ne vaut que pour lui, est incapable de le redresser ou de le corriger. « Il faut avouer que l'erreur est un mystère. » « En fait, on voit telles preuves parce qu'on a telles convictions. Le philosophe qui prouve sa doctrine ne fait pas autre chose que de la penser exactement et de se l'affirmer. » S'il en est ainsi, essaierons-nous de changer les convictions d'un philosophe? S'il a du génie, nous perdons notre temps car « sa raison est la force individuelle qui pense une doctrine et ne peut penser comme vraie que cette doctrine. » Recourrons-nous à la croyance? « Au sens propre du mot elle ne fait rien et ne peut rien dans un esprit philosophique. » Cependant, un corps de principes et de raisonnements disposés en vue d'une doctrine principale doit être pensé, approfondi, formulé. En lui, un philosophe se détermine, s'accuse, fait sentir sa force intellectuelle et peut agir ainsi utilement sur les intelligences. Parce que M. l'abbé Martin nous avertit qu'il ne faut pas chercher dans son livre « une théorie fondamentale sur la valeur de l'intelligence et sur la possibilité d'arriver au vrai, » je ne l'accuserai ni de subjectivisme ni de scepti-

cisme. Mais, après avoir lu son livre, écrit avec une remarquable netteté, je continuerai à penser que Fermat, Gauchy ou M. Poincarré connaissent en mathématiques beaucoup de vérités que j'ignore absolument; ma confiance persiste dans l'efficacité de la déduction pour chercher, trouver, augmenter et transmettre la vérité; je distingue ma connaissance du monde extérieur d'un instinct aveugle et fatal et je crois que la réalité extérieure à mon esprit est intelligible par ma raison. La possibilité de se dédoubler pour juger ses idées, m'apparaît non comme une illusion, mais comme un fait d'expérience intime, quotidienne et universelle. Je n'en suis pas étonné, puisque mon intelligence est faite pour connaître et qu'il y a corrélation entre un organe et son objet. Enfin je chercherai à convaincre un panthéiste, un matérialiste, un rationaliste, un sceptique des contradictions de sa doctrine; — persuadé que ses raisons sont mauvaises, tandis que mes preuves sont bonnes, je m'efforcerai de faire pénétrer la vérité dans son intelligence. Je regrette que M. l'abbé Martin n'emploie pas en ce sens « sa force intellectuelle » qui est considérable et son talent qui est remarquable.

4. — « Découvrir la vraie place de chaque chose, et l'y mettre si elle ne s'y trouve déjà, voilà le souverain but de la science et de l'art, et c'est la taxinomie qui en ouvre le chemin. » M. Durand (de Gros) a voulu nous donner, dans ses *Aperçus de taxinomie générale*, une contribution à la science générale des classifications. Il y a plusieurs ordres taxinomiques; l'auteur les réduit à quatre : ordre de généralité ou de ressemblance, de collectivité ou de composition, de hiérarchie, de généalogie ou d'évolution. Le premier dispose les êtres en séries croissantes suivant leurs caractères individuels, spécifiques, génériques, par exemple, Socrate est un Grec; un Grec est un homme, l'homme est un animal, l'animal fait partie des créatures vivantes, etc. Le second est basé sur les rapports du tout à la partie, et de la partie au tout. Notre système de numération est un spécimen très connu et très clair de l'ordre collectif. La géographie en fournirait d'innombrables exemples. Si l'on considère la subordination, on obtient l'ordre hiérarchique; tel le système solaire où l'astre autour duquel gravitent les planètes tient la première place, et les divers corps organisés d'une société. L'armée offre, du généralissime au soldat, une hiérarchie étroitement et parfaitement cohérente. Enfin si l'on observe les relations de parenté, dans les branches directe et collatérale, on obtient un ordre évolutif dont les sciences naturelles, historiques, philologiques, présentent diverses applications. Nous nous apercevons ici même qu'il y a deux séries : verticale et horizontale; la première est une progression dans l'extension ou la compréhension, la seconde une juxtaposition. Enfin, on peut considérer les catégories de supériorité, égalité et infériorité

dans les quatre ordres taxinomiques. Après ces notions, l'auteur recherche comment on peut déduire des principes posés les classifications spéciales et découvre les nombreux défauts de celles que les savants ont adoptées. Son livre est bien composé, peut être utile, se lit même avec intérêt malgré l'aridité du sujet. Je regrette d'être dépourvu de la sagacité spéciale qui m'aurait fait découvrir dans « les formules tabulaires qu'il contient, une éloquence muette capable de faire vibrer certaines cordes d'enthousiasme » (p. 8).

5. — On a bien fait de rééditer *les Sources*, qui faisaient d'abord partie de la logique du P. Gratry. On admira beaucoup, et à juste titre, ces conseils pour la conduite de l'esprit et certains s'étonnèrent de trouver, sous la plume d'un philosophe, des considérations sur le silence et le travail du matin ou sur la prière. Mais puisqu'il s'agit d'instruire les hommes dans l'art d'arriver au vrai, pourquoi omettre les moyens les plus efficaces? Le célèbre oratorien s'adresse à une âme jeune, ardente, qui voudrait faire servir la science à la cause du vrai et à acquérir la vérité elle-même pour la gloire de Dieu. Il veut que sa culture soit complète et que, s'appuyant sur la foi, elle embrasse les sciences mathématiques, physiques, naturelles, morales et aille jusqu'à la théologie Sur chacun des objets du savoir humain il écrit des pages éloquentes dont plusieurs témoignent d'une réflexion profonde. Gratry croit à l'efficacité de la science comparée; il craint les vues étroites, exclusives, bornées des spécialistes qui n'éclairent pas et n'élargissent pas le champ de leur vision, par les idées générales; mais il parle de chaque science avec une justesse où se révèle la variété de ses études. Aux conseils pour la conduite de l'esprit, il joignit plus tard, et on a réuni ici des conseils pour la conduite de la vie, après un discours sur les devoirs intellectuels des chrétiens au XIXe siècle. Cette deuxième partie comprend deux sections : le premier livre de la science du devoir qui pose les bases de la morale et peut servir, entre autres choses, à montrer qu'avant les romans russes et les drames norvégiens, on se préoccupait, chez nous, des souffrances physiques et morales de l'homme. La seconde section renferme des aphorismes qui résument les principales obligations envers Dieu, soi-même et les autres. J'aimerais à voir cet ouvrage entre les mains de tous les jeunes gens.

II. Psychologie. — 6. — Le même éditeur nous a donné la cinquième édition *De la Connaissance de l'âme*; encore un ouvrage qu'il n'est pas permis d'ignorer. Rappelons les principales idées qu'il développe : Pour bien connaître l'âme, il faut la comparer au corps qu'elle anime et à Dieu dont elle est l'image. La parole est l'instrument principal des puissances de l'âme : sensibilité, faculté de connaître, volonté. Pour consoler et guérir les âmes, il faut voir leur mal qui est l'égoïsme avec ses deux foyers : l'orgueil et le sensualisme. Le remède c'est le sacrifice

qui opère la transformation spirituelle et dispose à l'immortalité. Si l'âme est, elle sera. On peut découvrir quelque analogie entre l'état du ciel visible et l'état de nos âmes, et conjecturer ainsi le lieu de la vie stable et parfaite à laquelle nous parviendrons par la mort. Tout cela est assez différent de la philosophie des *Manuels*, et ne ressemble guère aux ouvrages de M. Ribot ou même aux traités du cardinal Zigliara. Pourtant Gratry ne dédaigne pas la physiologie : il cite tout comme un autre Flourens, Burdach et Sappey. D'autre part, il connaît saint Thomas, Descartes, Kant, Hégel et, peut-être avec une naturelle mais excessive prédilection, le théologien Thomassin. On l'a appelé mystique ; il ne repousserait pas ce titre comme un reproche ; il le mérite par l'élévation de son esprit, sa réflexion puissante, ses élans et ses ardeurs. Sans doute, il a cédé à quelques illusions, il s'est enchanté de beaux rêves un peu chimériques, son culte pour l'idéal lui a fait oublier parfois la réalité. Mais sa philosophie est personnelle, profonde et admirablement vivante, toute pénétrée de l'amour du bien. Il ne consent pas à étudier l'âme comme un géographe décrit la vallée du Nil ou comme un mathématicien déduit une série de théorèmes; partout il veut répandre la lumière et la flamme, inspirer les désirs, fortifier les résolutions qui rendent meilleur. Son livre est l'œuvre apostolique et poétique d'une grande âme.

7. — *L'Être subconscient* est une étude de psychologie physiologique qui débute par un exposé de principes que l'on peut résumer ainsi : La philosophie de l'avenir sera une philosophie scientifique, basée sur les faits, opposée au matérialisme et au spiritualisme, mais conciliable avec le monisme (affirmation d'un principe unique, à la fois intelligence, force et matière, embrassant tout ce qui est et tout ce qui est possible, cause première et cause finale, dont les différenciations ne seraient que des formes diverses de mouvements). Il faut rejeter définitivement la conception d'une divinité extérieure à l'univers, mais non les espérances d'immortalité individuelle. Pour légitimer cette conclusion, l'auteur examine les faits de la psychologie normale : inégalités intellectuelles et morales, hérédité et atavisme, permanence de la personnalité, phénomènes psychiques inconscients, sommeil ; puis, les faits de la psychologie anormale : névroses, personnalités multiples, hypnotisme, extériorisation de la sensibilité, action sensorielle à distance, clairvoyance, lucidité, extériorisation et action à distance de la motricité, action à distance organisatrice et désorganisatrice sur la matière, lecture de pensée, suggestion mentale, télépathie, « médiumnisme. » Pour expliquer ces phénomènes, il examine et il écarte l'hypothèse de la subconscience, fonction actuelle du cerveau, pour lui substituer une explication nouvelle : l'être subconscient extériorisable est le produit synthétique d'une série de consciences successives qui se sont fondues en lui

et l'ont peu à peu constitué. De cette théorie qu'il essaie de justifier, il déduit une doctrine complète pour expliquer la biologie et la psychologie, la nature, la morale et la société. Ces problèmes abordés par M. le Dr Gyel sont intéressants, nettement posés; les faits sont décrits avec soin et, parfois, ingénieusement commentés; mais les preuves font absolument défaut. Il résulte des considérations de l'auteur que la subconscience joue un rôle capital dans l'organisation et le développement de l'individu, mais l'hypothèse sur laquelle elles reposent est inadmissible. La bonne foi de M. Gyel n'est pas douteuse; si les faits qu'il allègue sont exacts, le plus grand nombre s'explique naturellement. Qu'elle est la cause des autres? Le psychologue est réduit à s'écrier : « J'ignore. » Seul, le croyant peut faire intervenir des esprits dont l'action malfaisante engendre des phénomènes que les forces et les lois naturelles sont impuissantes à produire et à expliquer. Sans doute, la raison ne découvrira pas cette intervention surhumaine, mais elle reconnaîtra sans peine qu'elle n'est contradictoire, impossible, ni arbitrairement imaginée. Cela suffit pour enlever au philosophe le droit de la nier, et pour disposer l'intelligence à l'admettre; la foi seule peut nous fournir les arguments qui en démontrent la réalité.

8. — Les philosophes se sont plus souvent occupés de l'erreur que de l'ignorance; cependant, cet état d'âme exerce une influence sur la pensée et sur l'action, se modifie avec la venue et les progrès de la science. M. Gérard-Varet examine comment l'ignorance influe sur la pensée. La conscience en présence des choses reçoit des impressions; comment l'ignorance les interprète-t-elle? Elle recherche les origines et les principes; quelles conceptions s'en forme t-elle? Ce qui la constitue essentiellement, c'est la passivité d'esprit. Elle ne demande pas aux idées qui apparaissent à la conscience leurs titres ou leurs raisons. Mais, spontanément et fatalement elle ramène le réel à l'apparence (le soleil tourne autour de la terre qui est plate, les étoiles sont des points fixes et plus petites que la lune), l'apparence à la représentation : elle identifie le monde extérieur et la conscience. Il faut l'envisager, non dans l'individu, mais dans l'espèce; elle fournira ainsi des éléments pour l'évolution de la conscience. On empruntera d'abord à Platon sa théorie de la passivité mentale : l'esprit est improductif et son rôle consiste à recueillir les données des choses. Les poèmes homériques illustreront par un remarquable exemple cette doctrine qui sera plus nettement confirmée par l'étude des peuplades sauvages. Celles-ci procèdent par divination avec une fécondité que la réflexion ne guide ou ne contrarie en rien, sans contrôle et sans critique. Tandis que nos signes se rapportent aux idées, pour elles, ils représentent des choses. L'élaboration du langage, l'explication du rêve et des états physiologiques inaccoutumés procèdent de ces tendances. Il s'agit ensuite de

découvrir les propriétés, les rapports, les principes des choses : le moi, la substance, la cause, les catégories seront très diversement appréciés selon que la réflexion et la critique interviennent ou non dans les idées qui les représentent. L'expérience et l'intelligence diminuent progressivement la part de la spontanéité et de l'ignorance, mais celles-ci persistent partiellement. Cette thèse sur l'ignorance et l'irréflexion abonde en remarques justes, heureusement exprimées; mais elle suscite des doutes, des questions, des réserves. Je crains, pour tout dire, que le problème qu'elle veut résoudre ne vaille pas l'effort qu'il a coûté.

9. — Quelle est notre idée de la liberté? De quelle manière l'expriment les mouvements, l'attention; comment est-elle démontrée par le sentiment immédiat de notre pouvoir, les idées du possible et de la nécessité, du péché et de la vertu; comment est-elle impliquée dans les sentiments de l'obligation morale, de l'esclavage, du repentir, comment est-elle manifestée par l'organisation sociale, l'histoire et la morale du genre humain! Telles sont les questions auxquelles répond M. Naville dans les deux premiers chapitres du *Libre arbitre*. Il repousse ensuite les objections physiologiques, psychologiques et métaphysiques. Ce travail accompli, la liberté est décomposée en ses éléments et analysée avec précision. Le matérialisme, l'idéalisme, le déterminisme sont incompatibles avec l'existence du libre arbitre. Seul le spiritualisme l'explique et la justifie. La synthèse qui suit, contrôle et complète l'analyse. Cette nouvelle édition d'un ouvrage estimé, s'ouvre par une préface qui annonce quelques retouches et maintient les propositions précédemment affirmées. On y remarque une page où sont classés les négateurs du libre arbitre avec une très brève et décisive réfutation de leurs erreurs, et cette observation trop méritée : « Il est nombre d'hommes qui prennent l'audace et la nouveauté des affirmations pour une preuve de leur vérité, et qui craignent de n'être pas dans le courant des idées de leur époque, ainsi que certaines dames redoutent un vêtement qui ne serait pas à la mode. » M. E. Naville est un des hommes de notre temps les plus dégagés et les mieux préservés du snobisme et du psittacisme auxquels nous devons tant de prétentieuses sottises.

10. — M. Rauh traite de la *Méthode dans la psychologie des sentiments*, ce qui lui fournit l'occasion de rechercher dans un premier chapitre servant d'introduction à l'ouvrage sous quelle forme l'idée de science peut s'appliquer aux questions psychologiques et morales. C'est un vrai plaisir de lire ce réquisitoire de métaphysicien contre les excès et les abus des psychologues de la nouvelle école. La modération et la mesure en augmentant la force : il est bien temps que les philosophes prennent l'offensive. Les services réels rendus par les physiologistes ne les autorisent pas à répudier les méthodes et les résultats de la psychologie traditionnelle. M. Rauh a dit, à cet égard, en termes

excellents, tout ce qui devait être dit. On ne peut s'étonner qu'il ait choisi comme objet d'application les sentiments; mais il n'est guère de sujet plus complexe. La part de chaque individu dans la forme des tendances et des états affectifs, les modifications, les altérations qu'ils éprouvent suivant les tempéraments et les caractères, rendent malaisées la découverte et la formule des lois qui dirigent leur évolution. Lange Spencer et M. Ribot les considèrent comme des faits organiques; Descartes, Malebranche, Schopenhauer et M. Fouillée y voient des phénomènes intellectuels ou volontaires. M. Rauh incline à les ranger dans une catégorie spéciale : ils sont des faits irréductibles conditionnés, engendrés par l'organisme, expliqués par nos idées et nos volitions, mais qui ont pourtant leur nature propre. La méthode varie comme la classification : on peut les traiter comme des forces mesurables, les traduire en relations mécaniques; c'est la méthode physico-mécanique, celle de Wundt; ou bien déterminer entre eux les rapports de succession et de coexistence, c'est la méthode des sciences physiques et chimiques, celle de Spinoza et d'Herbart; ou introduire l'idée de finalité ainsi qu'on le fait en biologie : Schopenhauer et M. Paulhan procèdent de la sorte. Avec une pénétration et une finesse remarquables, M. Rauh examine et discute ces diverses hypothèses. On désirerait parfois des déductions moins laborieuses et surtout des conclusions plus fermes; mais si l'auteur s'abstient, c'est par prudence et non par scepticisme. Ai-je besoin d'ajouter que nous serions très souvent en désaccord avec un philosophe qui n'admet « en aucune façon, au point de vue métaphysique qu'il existe des corps en soi. » La divergence des doctrines ne m'empêchera pas de reconnaître la valeur de cet important ouvrage.

11. — Plus général et plus pratique est le sujet abordé par M. Thomas avec *l'Éducation des sentiments*. Quelqu'un a-t-il soutenu que l'éducation morale est parfaitement indépendante du développement intellectuel? Bien que M. Schinz attribue cette opinion « à l'immense majorité des pédagogues, » c'est un truisme d'affirmer que la raison est, en droit, le guide du cœur. Mais c'est une autre vérité banale que l'éducation est trop négligée : or celle-ci consiste surtout à fortifier ou à affaiblir, à régler, à gouverner les sentiments. Il s'agira donc ici du plaisir et de la douleur, des inclinations et des passions, « de quelques-unes des lois auxquelles ils obéissent et des applications qu'un éducateur en peut faire. » Définis et classés, les sentiments sont étudiés ensuite séparément. Les inclinations sont personnelles, sociales, idéales. Au premier rang des premières est l'instinct de conservation sous ses deux formes, défensive (la peur), offensive (la colère); à la vie mentale se rapporteront le besoin d'émotion, la curiosité, l'amour de l'indépendance; à la volonté l'instinct de propriété et l'amour-propre. Les chapitres sur l'amitié et l'amour de la patrie sont

de hautes leçons ; enfin les inclinations idéales sont exactement décrites et judicieusement appréciées. Les lecteurs qui ont conservé le culte de la clarté, de la délicatesse, de l'élévation morale seront charmés par ces pages de bon sens et de bon goût. Ces qualités n'empêchent en rien M. Thomas d'être au courant des théories contemporaines et de révéler, en ces pages, une pensée forte et personnelle.

III. Metaphysique. — 12. — Force et originalité, telles sont, à un degré supérieur, les qualités dominantes qui caractérisent le fondateur du néo-criticisme. En collaboration avec M. L. Prat, il a condensé le système en un gros volume qui mériterait examen et discussion. *La Nouvelle Monadologie* comprend sept parties dont il importe d'énoncer les titres : *La Monade ; — L'Organisation ; — L'Esprit ; — La Passion ; — La Volonté ; — Les Sociétés ; — La Justice.* On y rencontre des propositions déconcertantes : « l'esprit est la loi par laquelle sont représentés en une conscience les phénomènes... » (p. 96). « La relation est la catégorie des catégories. Elles ne sont toutes, en effet, que divers modes de relations. » (p. 98.) La substance est ainsi éliminée : n'est-elle pas pourtant le fondement de la quantité, le sujet des qualités, la condition des relations ? « La liberté est la condition de la connaissance » (p. 141), condition des actes moraux, source de responsabilité, oui : de connaissance ? en aucune manière puisqu'elle implique des éléments précisément incompatibles avec la certitude. On sait que le Dieu du néo-criticisme n'est pas infini ; autant dire qu'il n'existe pas. M. Renouvier, par une inconséquence honorable, n'admettrait pas la négation de la cause première ; ses idées morales sont pures, et à chaque instant on est arrêté, saisi par quelque affirmation pénétrante et profonde, signe et source de pensée. L'œuvre entière est un système cohérent, aux proportions harmonieuses, aux larges horizons, avec des parties admirables et des détails intéressants : à cette synthèse il manque seulement d'être vraie.

13. — Le monde doit, en quelque manière, ressembler à Dieu. Puisque Dieu subsiste en trois personnes, il faudra d'abord étudier le mystère de la Trinité, puis, dans les créatures les ressemblances, reflets, signes, traces et vestiges des trois personnes divines. L'unité et le nombre 3 expriment l'Être divin dans sa nature et ses personnes ; le nombre 2 est celui de la distinction et de la création ; mais sur le fond de la création Dieu a dessiné d'autres nombres. Le nombre 3, par exemple, se manifeste dans les trois fluides : calorique, électrique et lumineux ; dans les trois couleurs primitives : rouge, bleu et jaune. « Le cône est un symbole frappant de la nature divine considérée dans son unité féconde » d'où les sections coniques et leurs propriétés respectives. Le nombre 4 exprime Dieu et ses œuvres. Les hypothèses fausses possibles à l'égard de deux termes donnés correspondent au

nombre 5 qui est ainsi symbole d'erreur. Ainsi, soit l'infini et le fini, je puis éliminer le premier terme ou le second, les admettre tous deux comme inconciliables, les nier tous deux, les confondre. Cinq hypothèses contraires à la solution vraie qui est l'union et l'harmonie des deux termes. Les nombres 7, 9, etc., fourniront à leur tour matière à des considérations curieuses. Mais combien d'analogies lointaines, vagues, douteuses, hasardées ! Néanmoins, il y a beaucoup de choses dans *les Harmonies de l'être exprimées par les nombres*, et, plusieurs, excellentes et présentées de façon assez nouvelle. On peut en admettre le principe, à la condition qu'on n'en pousse pas trop loin les applications.

14. — M. Léonce Ribert nous entretient en son livre *de omni re scibili*, et aussi, et surtout peut-être *de quibusdam aliis :* cosmogonie, mécanique céleste, géologie, forces physiques et chimiques, géologie et biologie, zoologie et anthropologie, la Grèce, Rome, le moyen âge, les systèmes philosophiques, la nature, l'histoire, la métaphysique, la religion. La philosophie est impuissante, les religions sont chimériques ; la science doit être la base de la conception du monde ; à elle on peut et on doit demander l'hypothèse qui coordonne et domine les spéculations de la pensée et les lois de la vie. L'Univers est « le mariage éternel de la virtualité infinie partout présente avec l'innombrable multitude des éléments matériels partout répandus. » Ce dualisme contient tout, explique tout, organise tout. Les idées aristotéliciennes d'acte et de puissance, de forme et de matière se laissent entrevoir, altérées et déformées en ce système, fruit d'une immense lecture, à tendances panthéistiques. Certaines pages de l'*Essai de philosophie nouvelle suggérée par la science* révèlent un observateur attentif et pénétrant. Je signalerai, par exemple, l'étude de la sensation. Elles font regretter que l'auteur ait dépensé les ressources d'un esprit réfléchi à élever cette construction à la fois massive et fragile.

15. — On revient quelque peu aujourd'hui, parmi les philosophes et les savants, à la finalité contre laquelle on déclama tant au siècle dernier. Mais il s'en faut que la notion de cause finale soit adéquate à son objet dans la plupart des œuvres contemporaines. M. Kaufmann, dans son *Étude de la cause finale*, a pensé qu'il fallait puiser la vraie doctrine à la source pure de la philosophie aristotélicienne. Il expose les vues du philosophe de Stagyre sur la finalité immanente intrinsèque et suprême : dans la *Philosophie première*, et les nombreux traités d'*Histoire naturelle*, il a recueilli des textes dont il montre la portée et auxquels les sciences modernes ont fourni la confirmation de leurs découvertes. Le génie si merveilleusement étendu et précis du Maître de la scholastique s'y révèle dans une éclatante splendeur. Peut-être eût-il mieux valu quelques textes de moins et quelques explications

de plus, ou encore, des rapprochements et des oppositions entre les thèses d'Aristote et celles des penseurs qui trop souvent interprètent de telle sorte la finalité qu'ils n'en laissent subsister que le nom. Tel qu'il est pourtant, ce commentaire savant fait honneur à l'érudition et à la sagacité de M. Kaufmann.

IV. Morale et Philosophie religieuse. — 16. — Étant donnés le caractère et le tempérament, l'éducation et les habitudes, les convictions et les préjugés, le milieu et l'état social d'un individu, peut-on déterminer la direction et la forme de son activité ? Le problème ne paraît pas insoluble (en tenant compte, cependant, d'un élément perturbateur qui mettra parfois la loi en défaut : je veux dire la liberté humaine). Mais si d'individuelle, la question devient ethnographique, les chances d'erreur diminueront en raison directe du nombre des sujets observés. M. Tenicheff, après avoir posé, dans son ouvrage : *L'Activité de l'homme*, les principes généraux de sa méthode, les applique à la peuplade des Esquimaux. Il décrit leurs traits physiques distinctifs, le milieu qui les entoure, flore, faune, richesses minérales, sol, climat, etc., leur histoire, leur genre de vie, leurs dispositions sociales, les rapports des concitoyens entre eux et avec les autres peuples, leurs croyances, leurs connaissances intellectuelles, les mœurs relatives au mariage, à la naissance, aux funérailles, leur lutte contre les obstacles. La classification des besoins individuels et sociaux lui permet de fixer la manière dont tel ou tel peuple les satisfait, et il pense que d'un certain nombre de monographies ainsi conçues on pourra dégager des considérations générales. Ce volume intéressant indique une connaissance de la langue française surprenante chez un étranger.

17. — M. de Roberty poursuit avec une constance opiniâtre ses études sur la morale considérée comme sociologie élémentaire. Pour établir *les Fondements de l'éthique,* il examine les trois problèmes de l'abstrait et du concret, de la cause et de la fin, de l'unité. Il les résout en « moniste » résolu et intransigeant. La différenciation éthique, la nature du crime, la théorie générale du progrès servent de corollaires et permettent à l'auteur d'exprimer ses idées au sujet de ces importantes questions. Quelques citations caractéristiques : « Volition et pensée sont toutes deux de la sensation transformée, de l'émotion spécialisée ; mais dans chaque cas la transformation et la spécialisation se produisent selon un mode ou un rythme divers » (p. 49). « Les philosophes à l'esprit large et les moralistes sincères ont depuis longtemps aperçu l'extrême fragilité des racines de ce qu'on nomme le devoir. Ils ont mis en évidence la ténuité de la cloison non étanche qui sépare le bien du mal. » (p. 76). Malgré ces désolantes et détestables doctrines, M. de Roberty est un esprit réfléchi, capable d'un

puissant effort : il apporte aux adversaires du positivisme (involontairement peut-être) et à ceux du kantisme (très consciemment), des arguments qui ont leur valeur.

18. — Est-il nécessaire de démontrer l'existence de Dieu ? Hélas ! c'est un devoir indispensable : dans tout système antichrétien il y a un fond ou un germe d'athéisme. Aussi faut-il remercier le R. P. Villard d'avoir repris la question, de l'avoir traitée avec ampleur en donnant tout leur développement aux preuves, et, surtout, le féliciter d'être resté fidèle à la démonstration thomiste si merveilleusement efficace. Comme le Docteur Angélique, il démontre l'existence de Dieu par le mouvement, la causalité, la contingence, les degrés d'être, la finalité et cela sans doute n'est point nouveau, mais ce qui est original et louable c'est la confirmation que les sciences physiques, biologiques, métaphysiques et morales apportent aux preuves si clairement exposées. — Un second volume traite des attributs de Dieu : ontologiques, intellectuels, moraux, relatifs. Nous le préférons au premier, en ce qu'il accuse avec plus de relief la personnalité de l'auteur. Le R. P. Villard se meut avec aisance parmi les questions complexes et difficiles ; sans jamais affaiblir ses arguments, il les met à la portée du grand public et sait dire tout l'essentiel dans une langue élégante, sans vain appareil technique, sans entrer dans les discussions des diverses écoles. Nous déplorons que l'espace qui nous est strictement mesuré, nous empêche d'entrer dans le détail et de justifier les éloges que mérite *Dieu devant la science et la raison*, œuvre d'un penseur et d'un écrivain.

19. — J'exprime le même regret à propos du traité *De vera religione*, du R. P. Lahousse. On s'attend bien que l'auteur a suivi l'ordre classique : la religion — la religion révélée — la religion mosaïque, la religion chrétienne. Mais il a renouvelé le sujet par les qualités spéciales qu'il y révèle : talent d'exposition, rigueur déductive, netteté des divisions. Parmi les chapitres qui nous ont spécialement frappé, signalons en premier lieu la définition de la religion où sont mis à profit les travaux récents et qui contient une critique décisive des fausses définitions contemporaines ; en second lieu, l'étude sur les diverses apologies : avec mesure et pénétration, le R. P. Labrousse examine et apprécie les tendances variées qui, de Pascal à Balfour, ont modifié l'attitude des défenseurs du christianisme ; en quelques pages il fournit une précieuse contribution à ce problème si actuel et il indique la direction qu'il faut suivre pour le résoudre ; enfin, l'histoire des religions est exactement résumée, et les conclusions que l'on en peut tirer en faveur de le religion de Jésus y sont très heureusement formulées. Ce savant jésuite a écrit plus et mieux qu'un manuel : son livre est un des meilleurs traités de théologie fondamentale parus en ces dernières années.

20. — Si le R. P. Lahousse représente en apologétique le parti conservateur, M. l'abbé Ch. Denis, avec ardeur, avec énergie, préconise les méthodes nouvelles. Son *Esquisse d'une apologie philosophique du christianisme* se compose de pages intéressantes où sont abordées des questions importantes : l'esprit théologique et l'esprit scientifique lui semblent non seulement distincts mais opposés ; le caractère essentiel de la méthode apologétique lui paraît devoir être l'immanence (bien qu'il se défende de subir l'influence des idées kantistes) ; la religion est une forme générale de l'activité supérieure : elle repose sur la croyance qui a le pouvoir de nous persuader de la vérité de son objet. C'est par elle que nous rejoindrons le fait historique de la révélation après avoir dégagé ses conditions immanentes et découvert dans l'âme humaine la réceptivité spéciale qui la dispose à l'hétéronomie du surnaturel. Il y a en nous un appel constant et énergique à la surnature et une place largement ouverte pour la recevoir. Telles sont les idées développées dans les trois premiers chapitres. Les quatre derniers ont pour but de déterminer l'essence du surnaturel, ses caractères et ses critères. « Ce surnaturel se différencie dans l'âme selon un plan préordonné par Dieu. Il résulte de là que nous pouvons déterminer ce qu'il inspire dans les âmes aussi bien que ce qu'il doit y réaliser. » Cependant, c'est par l'histoire que nous entrerons dans la réalité du don gratuit et divin octroyé aux hommes. — Je ne pourrais admettre un grand nombre des propositions énoncées par M. Denis sans des explications, des distinctions et des précisions : plusieurs sont discutables et contestables ; mais cette esquisse d'une apologie philosophique n'est certes négligeable ni vulgaire. Parfois obscure, elle est souvent profonde ; si l'enchaînement des idées et leur cohérence paraissent insuffisants, elles induisent toujours à penser. Il est impossible de lire ces pages sans rendre hommage à la bonne foi, à la réflexion personnelle, à l'initiative courageuse de leur auteur.

21. — Dans un discours prononcé devant les membres de la ligue nationale contre l'athéisme, les mêmes idées sont exprimées. M. l'abbé Denis traite du *Surnaturel, ses abus et ses contrefaçons dans la littérature, la philosophie et la science* contemporaines. Il prend soin de le distinguer du merveilleux, de la croyance, de la religiosité, de la spontanéité mystique. Il dit bien ce qu'il n'est pas : son auditoire l'a gêné, sans doute, pour le définir pleinement et complètement, car il sait bien lui-même que les théologiens ne se contenteraient pas de cette définition : « une intervention particulière de Dieu dans l'âme humaine et dans le monde. » Reconnaissons d'ailleurs qu'il n'était guère possible de toucher à tant de questions diverses en cinquante pages.

V. Histoire et Critique. — 22. — *La Critique irréligieuse de Renan* est un opuscule qui fait partie de l'excellente collection intitulée :

« Science et Religion. » Il est divisé en trois parties qui ne me paraissent pas très nettement séparées, mais il contribue à fixer l'évolution de l'apologétique historique. Il fallait résumer un grand nombre d'ouvrages, en indiquer les tendances, en dégager les idées maîtresses, en caractériser les auteurs. M. Denis s'est acquitté heureusement de cette tâche. On ne saurait lui reprocher l'extrême condensation de ses idées, puisqu'il fallait donner en quelques pages un aperçu exact de la critique irréligieuse de Renan. « Si Renan est le Celse des temps modernes, le cardinal Meignan en est l'Origène. » Il n'est pas rare que l'auteur de cette brochure déclare ainsi ses préférences en affirmations un peu tranchantes ; mais si l'on peut différer d'opinion avec lui, il faut bien reconnaître qu'il use d'un droit incontestable.

23. — La morale chrétienne est-elle supérieure à la morale du Portique ? Ne serait-elle pas une pure évolution du stoïcisme ? Est-il vrai, comme l'affirment chez nous Saisset, Renan, Havet, Deschanel, et en Allemagne MM. Winckler et Weygoldt qu'on puisse trouver chez les philosophes stoïciens les idées, les préceptes et les sentiments de l'Evangile ? M. l'abbé Chollet a repris la question après plusieurs historiens et critiques, et l'examine sous tous ses aspects en son travail : *La Morale stoïcienne en face de la morale chrétienne*. Parce que la morale est une application et une conséquence de la métaphysique, il nous fait connaître, dans une substantielle introduction, les doctrines spéculatives des disciples de Zénon. Il nous montre ensuite l'opposition radicale entre la théodicée, la psychologie et l'eschatologie stoïciennes et les doctrines du christianisme sur Dieu, la liberté, l'immortalité de l'âme. Les « postulats » de la morale étant contradictoires, il faut s'attendre que les solutions pratiques, les maximes et les règles de l'action le seront aussi. Et, en effet, le système du Portique est basé sur l'orgueil, n'implique aucune affection pour le Dieu aveugle et cruel qu'il suppose, n'admet pas l'efficacité de la prière. Quoi de plus contraire aux enseignements de Jésus ? Entre le mépris du corps et la mortification, entre le suicide et le renoncement, il n'y a pas seulement divergence, mais séparation absolue. Donc le christianisme est irréductible au stoïcisme. La discussion de M. Chollet est très serrée quoique toujours impartiale, large et compréhensive. Il ne méconnaît en rien ce qu'il peut y avoir de force et de grandeur d'âme dans l'attitude d'un Épictète ou d'un Marc-Aurèle ; il a étudié les textes avec conscience et pénétration ; il nous donne en style clair et ferme les résultats de son examen : nous serions portés à être plus sévère que lui pour cette philosophie qui, sous des apparences austères et pompeuses, est trop souvent une morale de pédants et de rhéteurs.

24. — On avait déjà publié la correspondance de Stuart Mill avec d'Eichtal, et même des lettres d'A. Comte à J. Stuart Mill. Ces deux

recueils épistolaires sont complétés par les *Lettres inédites de J. Stuart Mill à Auguste Comte* avec les réponses du fondateur du positivisme. Celui-ci nous y apparaît systématique, absolu, intransigeant, despotique ; Stuart Mill est plus compréhensif, un peu fuyant mais très décidé à ne point abandonner ses opinions mobiles et relatives pour des formules contraignantes et rigides. Beaucoup de questions sont abordées entre les deux philosophes : la manière dont elles sont traitées révèle les qualités distinctives de leurs deux esprits et les caractères essentiels par lesquels le positivisme anglais se différencie du nôtre. A. Comte avait quarante-trois ans lorsque la correspondance commença ; interrompue bientôt, elle cesse définitivement après six années. L'écrivain anglais prétendait garder la liberté d'un ami, le philosophe français voulait le réduire à la soumission du disciple. L'entente ne pouvait être que provisoire. Une introduction de M. Lévy Bruhl dirige le lecteur à travers cette correspondance.

25. — « En vérité ce siècle est un mauvais moment »; on y est triste, et en publiant *la Tristesse contemporaine*, M. Fiérens-Gevaert recherche les causes de notre pessimisme en décrivant les grands courants moraux et intellectuels qui traversent la société contemporaine. L'enquête est vaste et tous ceux dont l'influence fut profonde ou étendue sont appelés en témoignage. Napoléon, Léopardi, A. Comte, Schopenhauer, Wagner, Tolstoï, Nietzsche, Verlaine... ont plus ou moins contribué à former, à émouvoir, à modifier l'âme moderne. Les découvertes scientifiques, les revendications socialistes, les attentats anarchistes, l'individualisme et le féminisme, les désastres de l'année terrible, la superstition et la décadence ont préparé le milieu où s'épanouissent les germes de désespérance. Existe-t-il un remède ? Oui, sans doute, et on peut le définir « l'action dans l'amour. » Le christianisme alors ? Si l'on veut, à la condition qu'on le débarrasse de son appareil dogmatique « qui ne résiste plus à la critique moderne. » Mais la religion sans dogmes, c'est proprement un corps sans âme. La société moderne n'a que faire d'une morale injustifiable et inefficace. Il est très fâcheux qu'un écrivain de talent tel que M. Fiérens-Gevaert, qui excelle à établir le diagnostic de nos maladies morales, enlève au remède qu'il nous propose, le seul élément qui le rende propre à nous guérir.

26. — C'est à une conclusion analogue que paraît aboutir M. Henri Berr dans une thèse remarquée qui a obtenu, il y a trois mois, en Sorbonne, la mention « très honorable. » Elle a pour objet *l'Avenir de la philosophie*, et pour but, la recherche de la vérité. On découvrira ainsi les principes qui justifieraient et régleraient l'activité. Il importe d'abord de déblayer le terrain par la critique des divers systèmes qui, du XVIIe au XIXe siècle, ont appliqué la méthode pour conduire la

raison dans la recherche. Il faut partir du doute universel « sans excepter les données de la science ni les dogmes de la religion » et repenser la pensée humaine dont les progrès sont manifestes. Il apparaît que l'idéalisme et le matérialisme sont absurdes, que le dogmatisme et le scepticisme sont intenables ; reste le monisme, hypothèse possible, mais non vérité établie. Les problèmes philosophiques qu'il suggère ne sont résolus que par la science, méthode active pour établir la vérité. La science est psychologie, mathématique, historique ; elle s'attaque à l'être, l'être qui est, l'être qui se fait, les rapports dans l'être de ce qui est avec ce qui se fait : voilà le triple objet de la recherche synthétique par laquelle nous sommes orientés vers l'Unité. L'histoire est le nœud de la science et de la vie : par elle, la synthèse règle l'activité, la règle d'activité détermine le rôle et l'avenir de la synthèse. Il y a un inconnu immense : il n'y a pas d'inconnaissable. — Tels sont les traits généraux de cette thèse. Il faut louer les vues larges, le ton convaincu, le talent distingué, surtout la noble inquiétude de ce jeune penseur qui cherche une foi. Croit-il seulement en Dieu ? Cette question n'a pas de sens pour lui. « Dès lors que la question théologique n'existe plus, il ne saurait plus y avoir ni théistes, ni athées — mais il y a toujours des esprits religieux ou irréligieux. » (p. 104). Il ne faut pas supprimer les religions, mais les parfaire. A la place du règne de Dieu nous aurons « le régne de la synthèse et nous essaierons d'être heureux et bienfaisants, persuadés que « l'humanité possède la vérité, mais comme hypothèse » (!) — Et voilà où aboutit, après dix-neuf siècles de christianisme, la pensée humaine séparée de Dieu.

L. MAISONNEUVE.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

RECUEILS. — 1. *Pour ma paroisse*, par NEMOURS-GODRÉ. Paris, Téqui, 1889, in-18 de 356 p., 3 fr. — 2. *Silhouettes d'humbles*, par PAUL RENAUDIN. Paris, Perrin, 1899, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 3. *Lettres de ma falaise*, par MAXIME AUDOIN. Paris, Société d'éditions littéraires, 1899, in-18 de 152 p., 2 fr. 50. — 4. *Débutantes*, par RICHARD O'MONROY. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Trèfle blanc*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, « Mercure de France », 1899, in-32 de 216 p., 2 fr. — 6. *Monsieur de Folleuil*, par GYP. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 235 p., 3 fr. 50. — 7. *Escarmouches*, par HENRI RAINALDY. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1899, in-12 de 279 p., 3 fr. 50. — 8. *La Petite Femme de la mer*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, « Mercure de France », 1899, in-18 de 278 p., 3 fr. 50.

ROMANS. — LES ANORMAUX. — 9. *Le Roman de Louis XI*, par PAUL FORT. Paris, « Mercure de France », 1899, in-12 de 422 p., 3 fr. 50. — 10. *Escal Vigor*, par GEORGES EEKHOUD. Ibid., 1898, in-18 de 261 p., 3 fr. 50. — 11. *Les Errants terribles*, par JEAN LAURENTY. Paris, Société d'édition des gens de lettres, 1898, in-8 de 299 p., 3 fr. 50. — 12. *La Peine du Dam*, par M. REEPMAKER. Paris, Stock, 1899, in-18 de 327 p., 3 fr. 50.

Romans psychologiques. — 13. *Le Double*, par Edouard Schuré. Paris, Perrin, 1899, in-12 de 285 p., 3 fr. 50. — 14. *Le Désir*, par E. Delard. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 355 p., 3 fr. 50. — 15. *In Memoriam*, par André Godard. Ibid., 1899, in-18 de 194 p., 3 fr. 50. — 16. *L'Amoureuse Foi*, par Charles Baïhaut. Paris, Flammarion, 1898, in-18 de 372 p., 3 fr. 50. — 17. *Le Sentier du mariage*, par Charles Moreau-Vauthier. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 301 p., 3 fr. 50. — 18. *Demi-sang*, par Paul Harel. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 269 p., 3 fr. 50.

Romans de mœurs. — 19. *Le Pope*, par I. Potapénko ; traduit du russe, par Léon Golschmann. Paris, Perrin, 1899, in-18 de 262 p., 3 fr. 50. — 20. *Le Ménage Cayol*, par Frédéric Berthold. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1899, in-18 de 282 p., 3 fr. 50. — 21. *Monsieur l'aumônier*, par Jules Pravieux. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 291 p., 3 fr. 50. — 22. *Thérèse Vaubecourt*, par Paul Perret. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 295 p., 3 fr. 50.

Roman fantaisiste. — 23. *Chroniques de la forêt de Sauvagnac*, par le comte A. de Saint-Aulaire. — Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 302 p., 3 fr. 50.

Romans d'aventures. — 24. *L'Aiguille d'or*, par J.-H. Rosny. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 25. *Un Crime étrange*, par A. Conan-Doyle, roman anglais; traduction. Paris, Hachette, 1899, in-18 de 223 p., 1 fr.

Roman romanesque. — 26. *Les Péchés des autres*, par Léon de Tinseau. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 326 p., 3 fr. 50.

Recueils. — 1. — L'auteur de *Pour ma paroisse* a toutes sortes de mérites : de fermes convictions, des connaissances étendues, des inspirations élevées et généreuses, du métier, de l'esprit et le respect de la langue, si rare aujourd'hui ! Mais il a un malheur : il est notre ami, ce qui nous oblige à la modération et à la modestie dans l'éloge : louer ses amis n'est-ce pas se louer un peu soi-même ? Nous serons donc bref sur les trente-six morceaux qui composent ce recueil, bien qu'ils eussent des droits à une longue étude, — plus de droits que la plupart des œuvres qui vont occuper cette revue trimestrielle. Disons d'abord qu'ils ont tous « une tendance confessionnelle » bien nettement, bien courageusement accusée. L'auteur est un catholique militant; il écrit « pour sa paroisse », comme il en avertit dès le titre, — « pour sa paroisse », c'est-à-dire pour l'Église en général, pour sa doctrine, pour ses ministres, pour ses fidèles et pour ses marguilliers, — « pour sa paroisse », c'est-à-dire encore contre les libres penseurs, contre les francs-maçons, contre nos adversaires déclarés ou sournois, fussent-ils même du nombre de ces personnages en place dont quelques « paroissiens » aiment à se dire les amis. Historiettes, dialogues, discussions, souvenirs personnels, portraits à la manière de La Bruyère et de Louis Veuillot, toutes les formes et aussi (je ne retiens pas le mot) tous les procédés lui semblent bons ; il les emploie tous pour satisfaire ses amitiés et ses haines, également vigoureuses et sincères et pour les faire partager par les lecteurs. Il mérite d'y réussir. Il y a dans son accent une conviction, une sincérité communicatives, qui impressionnent plus encore que son talent. On se sent en face d'un « homme » plutôt que d'un « auteur », et je sais déjà de nombreux lecteurs qui en ont été « ravis ». Aussi il paraît que les exemplaires de *Pour ma*

paroisse ne s'attarderont pas dans la « Collection Saint-Michel » : il en est déjà parti un bon nombre pour les bibliothèques paroissiales et scolaires. Le public lettré ne fera pas un moins bon accueil, espérons-le, à une œuvre de tant de bonne foi, de tant de bonne volonté, de tant de distinction, si supérieure aux vulgarités qui sollicitent son attention et lui font perdre son temps.

2. — *Silhouettes d'humbles* est un bon livre aussi, d'un caractère plus profane, plus laïque, mais non moins moral. Les « humbles » dont il nous raconte l'histoire n'ont pas que des vertus ; ils ont aussi quelques faiblesses. Mais quels bons et braves cœurs ! Et avec quelle pénétrante sympathie l'auteur a su les étudier ! Avec quel accent attendri, quel « altruisme » sincère et communicatif il a su nous parler d'eux ! Les neuf « nouvelles » de ce recueil sont toutes remarquables : la seconde, *Rose de Mai*, est une des plus simples, mais des plus touchantes : c'est l'histoire d'une blanchisseuse qui a « un sentiment » pour un pauvre ouvrier, mais qui, ne pouvant pas l'épouser, lui dit adieu, bravement, sans phrase, mais non sans déchirement. « Ce livre est un regard jeté dans les mansardes » par « un ami du peuple » qui est un artiste, et dont les sentiments paraissent aussi sincères que son art est délicat.

3. — *Les Lettres de ma falaise* contiennent douze nouvelles, avec la mer pour cadre ou pour horizon, avec des marins pour héros ; douze « marines » et point trop poncives, et point trop « salées » non plus, puisqu'elles sont dédiées à la femme de l'auteur. — *L'Amour mouillé*, par exemple, est une idylle d'un réalisme aimable et poétique, à peine capable d'effaroucher un moment une honnête lectrice.

4. — Il n'en est pas de même des *Débutantes*, dont la valeur artistique est sans doute supérieure, mais dont le caractère est moins anodin. La mère n'en permettra pas la lecture à ses filles et se l'interdira peut-être à elle-même — à moins qu'elle ne tienne à faire connaissance avec « Madame Manchaballe » une dame qui administre elle-même les vices de ses trois filles, — une madame Cardinal un peu épaissie, plus caricaturale, mais qui représente, comme son aînée, la candeur dans la perversion, l'infamie souriante et béate. — Ce recueil de trente contes a paru dans les journaux voués à la peinture de la mauvaise compagnie et à l'amusement de celle qui se dit la bonne. Il a d'ailleurs la verve, l'esprit, la fausse bonhommie narquoise, l'impertinence élégante qui font le succès de l'auteur depuis un nombre d'années déjà long. Ces folichonneries d'adolescent ou de sous-lieutenant sont peut-être d'un homme de soixante ans ! Quel homme !

5. — *Le Trèfle blanc*, nommé « trèfle » parce qu'il comprend trois contes, et « blanc » parce qu'il fait pendant à « trèfle noir », sans doute aussi parce qu'il est plus clair, est l'œuvre d'un poète qui applique à la prose les mêmes théories qu'à la poésie. En poésie, M. de Régnier

professe le plus grand dédain pour l'idée ; il ne veut pas que l'idée puisse jamais compromettre la mélodie ; il dédaigne de penser quand il chante. Il montre la même superbe quand il écrit en prose, quoique sa prose n'ait aucune harmonie particulière. Elle ne se distingue de celle du premier venu qu'en ce qu'elle est complètement vide. Et comme, en outre, elle est froide, d'une correction glaciale et implacable, sans un défaut, sans une qualité, sans pittoresque, sans émotion, il est permis de se demander « à quoi elle rime », cette prose, et pourquoi l'auteur prend la peine d'aligner tant de mots à la suite l'un de l'autre ! Qu'est-ce qu'il y a dans *Jours heureux*, la première des trois nouvelles ? Des souvenirs d'enfant, comme tous les enfants pourraient en raconter. — Des amis auront beau lui dire que ce sont « de pénétrants souvenirs ; » qu'il n'en croie rien ! Ils sont au contraire d'une rare banalité et ils ont dû laisser indifférent le dévoué réclamiste, qui s'en dit pénétré. — La seconde nouvelle, *les Petits Messieurs de Nèvres*, est toutefois moins vide ; on peut y découvrir une intention, presque une idée. C'est un pastiche ironique et laborieux, faisant revivre des personnages qu'on croyait morts et qui n'ont peut-être jamais vécu, quoiqu'ils nous soient très connus. Il y a là un duc, un abbé, de jeunes gentilhommes, des médecins qu'on dirait sortis d'une vieille estampe du XVIIIe siècle. Ces fantoches, qui n'ont jamais existé dans la réalité, mais qui ont occupé assez longtemps les planches des théâtres-vaudevillesques et les ateliers des caricaturistes, se meuvent, parlent, disent et font des incongruités à l'instar de personnes naturelles. Le peu de vie artificielle qui est restée dans ces défroques d'un art rococo a suffi à donner quelque semblant d'intérêt à ces quelques pages, — une guignolade du genre grave et prétentieux.

6. — La vie, la vie vraie, malgré l'artifice du cadre et l'usure du cliché, vous la trouverez dans *Monsieur de Folleuil*, comme dans la plupart des scènes dialoguées de Gyp. Le héros de celles-ci appartient à ce « Monde » pour lequel l'auteur n'a pas encore épuisé ses sévérités ; mais il a quelques qualités personnelles qui le rendent presque digne d'en être le juge. Ce que vaut sa critique, et combien elle est spirituelle et juste et inutile et scandaleuse, je l'ai déjà dit et déjà répété à propos des cinq ou six derniers ouvrages de Gyp ; faut-il le répéter encore ?

7. — *Escarmouches* est une série de trente-neuf articles, qui sont, au dire de l'auteur, « des feux de salve » et « des feux à volonté » tirés sur la société contemporaine, magistrats, militaires, journalistes, députés, ministres, etc., etc. C'est un livre de haine et de vanité. M. Rainaldy étant socialiste, dreyfusiste et « gendelettre » pense beaucoup de mal de ses contemporains ; et comme en outre il est Auvergnat (il s'en vante !), on devine avec quelle délicatesse et quelle mesure il exprime ses pensées. Il les assène à coups de poings. « Son cœur est plein de haine. »

confesse-t-il. Cependant il avoue qu'il aime « ses frères en douleurs, » et il leur adresse même une proclamation pour leur affirmer qu'ils peuvent « compter sur son altruisme ! » (p. 125). Je soupçonne qu'il se console de sa haine pour le genre humain par les tendres sentiments qu'il s'inspire à lui-même. Rien de ce qu'il a fait, pensé, écrit, ne le laisse indifférent ou ne lui semble négligeable. Il a beaucoup écrit depuis l'enfance ; il recueille toutes ses écritures avec un soin pieux, et les imprime pour que nul n'en ignore. Il est vrai qu'il recueille aussi les écritures d'autrui, quand il y est nommé ; il en a réuni plein quinze pages, petit texte, à la fin de ce volume. Elles prouvent que ces journalistes, pour lesquels son cœur reste plein de haine et sa cartouchière pleine de « feux à volonté, » sont souvent de bien braves garçons, incapables de refuser une réclame à un camarade, même grinchu. Il y en a eu un pourtant qui lui a reproché de ne pas savoir encore l'orthographe du métier d'écrivain, M. Rainaldy livre son nom et sa critique à l'exécration de la postérité : il imprime ses paroles en caractères énormes, sans commentaires. Et pour mettre à même le public de juger entre ce critique « imbécile » et lui, il fait des effets de style : « D'une balle dans la tempe, il supprima la petite *flamme*, la petite *chose* fragile qui *l'amarrait* à l'existence ! » (p. 173). Une *flamme qui amarre !*

8. — *La Petite Femme de la mer* est un recueil de vingt morceaux, écrits en prose poético-symbolique. C'est du style belge, mais du belge échauffé et prétentieux. Le premier morceau met en scène une sorte de saltimbanque, qui a un jouet caché dans sa vareuse, un jouet minuscule gros comme une souris ; — ce jouet, c'est une femme ! « un petit bijou de chair nacrée comme un coquillage, et tout le prisme des jardins de l'arc-en-ciel dans *le Miroir d'une lagune au bord de la mer !* » L'inconnu montre le phénomène pour de l'argent ; il a beaucoup de succès, ramasse beaucoup de sous, et un jour d'orage il disparaît. — Et c'est tout ! A côté de ces narrations, on trouve des méditations et des élévations sur *Une après-midi d'été*, — (très poétique) sur *la Maison de ma vie* (très symbolique) ; sur *les Pas* (très poétique, très symbolique, très amphigourique). « Par les aubes insomnieuses, les Sabots comme des pas de sommeil vers les fosses ! Comme des pas mous sur la glaise des cimetières, des pas sur le vide sonore des puits ! » (p. 152). Mon Dieu ! comme c'est beau et profond !

Romans. — Les Anormaux. — Rappelons que sous cette rubrique, sont rangés les livres qui sont moins des œuvres littéraires que des manifestations de « littératurite » — maladie épidémique et contagieuse qui fait beaucoup de victimes depuis quelques années. Les deux numéros qui précèdent devraient être reportés ici, — à côté des quatre qui vont suivre.

9. — *Le Roman de Louis XI* met en scène une centaine de personnages, énumérés de la p. 1 à la p. 5, et dont les premiers sont : « Dieu, La Sainte Vierge, Le Temps, Une Comète » et les derniers : « L'Auteur, Ses Muses, Son Amie, Les Paysages. » L'auteur n'a pas voulu faire une histoire mais « un livre de bonne humeur ! » Et s'il a voulu prouver quelque chose, c'est uniquement qu'en ce qui concerne « la forme », « la supériorité du rythme sur l'artifice de la prosodie » est incontestable ! — Douze livres de quatre à six chapitres chacun. Le chapitre premier du livre XI est intitulé : « L'éditeur, l'auteur, le lecteur et Warwick ! » — Le chapitre VIe du livre XII est intitulé : « Dieu, la Grande Bible et Napoléon. » Citons en quelques lignes : « Louis XI attendit doucement sa mort prématurée. Elle vint. Mais chut !... Ce sera là, je pense, l'objet d'un autre livre. Elle vint pourtant. — Que mon cœur a de peines ! se dit le Roi. Et déjà la Bourgogne était dans les mitaines ! — Assez ! Vous ne me ferez pas plus outre anticiper ! — Le très bilieux roi de France était rasséréné. Il se trouva un jour lisant sa grande Bible. Il ne vit pas, — où le vit-il ? — Monseigneur Dieu lui-même, en bel attirail d'anges, entra en son cabinet de travail. — « Je vous dérange ? » Louis ne répondit pas. Dieu, cria, les bras ouverts, soutenant un grand livre, une Bible aussi sans doute, mais imprimée au ciel. Toujours est-il que sur la couverture se voyait un Napoléon tout en dorure — Dieu le pencha doucement sur le front de Louis XI — et celui-ci, d'un doigt, rythmant un beau verset, ou bien voulant chasser une mouche de son oreille, ouvrit comme par mégarde le livre des Temps Modernes — FIN — ». C'est navrant ! Il y a des critiques que la littérature démentielle fait rire. Je suis de ceux qu'elle afflige.

10. — *Escal-Vigor* est particulièrement affligeant, parce que, sous les aberrations du style et l'inconvenance du sujet traité, se devine un je ne sais quoi qui aurait pu être du talent. Il y a notamment, vers les derniers chapitres, la description d'une kermesse flamande, qui donne la sensation de la réalité ; — on y est comme pénétré et suffoqué par tous les relents qu'exhale la bête humaine lâchée en pleine orgie. — Quant au sujet, c'est à peine si on peut l'indiquer : c'est l'histoire d'un « inverti », comme écrit l'auteur, qui renouvelle le crime pour lequel Dieu fit tomber le feu du ciel sur deux villes fameuses, et qui meurt avec son complice sous les coups, sous les ongles, sous les dents, des bacchantes en délire, déchaînées dans la kermesse. Heureusement que presque tout le livre est écrit en formules sybillines, à peu près inintelligibles, comme seuls savent en trouver les Belges qui s'appliquent.

11. — Un professeur de musique dans un lycée de province, fut aimé par une de ses élèves ; tous deux partirent pour Paris, et y

devinrent célèbres, le musicien pour des symphonies applaudies dans tous les concerts, la jeune fille pour ses peintures admirées dans toutes les expositions. Mais ils cessèrent de s'aimer. La jeune fille s'éprit d'un comédien et lui devint fou, telle est l'histoire des *Errants terribles*. Elle prouve (voir p. 57) combien « est funeste la vieille erreur des religions : la malédiction de tous les péchés de chair ! ! » Elle prouve en outre que l'auteur aurait besoin de soigner sa logique.

12. — L'auteur de *la Peine du Dam* est une âme sincère. Et la preuve c'est qu'il ne se pique pas de modestie : « Je m'attends à toute sorte de tentatives, dit-il (p. 7. Préface) pour ternir l'éclat qui émanera de cet écrit ! » Je dois avoir de mauvais yeux, car « cet écrit » me paraît manquer d'éclat et même de clarté. Il y est question de deux demi-frères qui écoutent les prédications d'un prince, qui est peut-être bouddhiste, peut-être chrétien. L'un des deux frères est un sage, l'autre devient fou et meurt. Est-ce parce qu'il a suivi les sermons du prince Duryodhana ? Il se pourrait !

Romans psychologiques. — 13. — *Le Double* est une œuvre de talent; elle marque, chez l'auteur, un progrès considérable dans la simplicité et la clarté. Encore quelques pas dans cette voie, et M. Édouard Schuré arrivera au grand et populaire succès dont il est digne, peut-être parce qu'il a commencé par le mépriser. Le roman s'ouvre par des détails sur le dédoublement de la personnalité du héros, qui m'avaient fait craindre une récidive de la symbolique, philosophique et ennuyeuse histoire de l'*Ange et la Sphinge*. Heureusement, ils sont courts, comme ils méritent de l'être. Ce n'eût pas été la peine de développer longuement ce lieu commun : tout homme porte en soi deux êtres, qui se combattent.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle guerre cruelle !
« Je sens deux hommes en moi !

disait déjà Racine, avec une simplicité d'accent, qui excluait toute prétention à une découverte originale. Les symbolistes et les psychologues de nos jours font ainsi des découvertes qui ont déjà trois mille ans parfois, et ils en triomphent avec candeur. Heureusement quelques-uns ont du talent, et peuvent se consoler de n'être pas de profonds penseurs s'ils sont des artistes. La philosophie et la psychologie du *Double* manquent donc de nouveauté ; mais l'exécution révèle un écrivain personnel, — et la fable en est intéressante. Le peintre Marrias voyait son double, un Marrias qui lui ressemblait comme un frère, lui apparaître à certaines heures de son existence, à la veille de quelque malheur ou de quelque faute ; ce jour-là, l'apparition a eu lieu. — Que va-t-il lui arriver ? Il va s'éprendre d'une coquette. C'est un malheur assez banal encore, et qui ne va pas pour lui sans quelques consolations ; mais il le prend au tragique, et fait à ce propos de grands

gestes, dont quelques-uns sont beaux. Pour s'arracher à la coquette, il se laisse aller à une tendre et pure inclination pour une jeune fille, qui est la fiancée de son ami. Il est tout près de trahir l'amitié et de compromettre deux chères existences. Le double lui apparaît. Mais il lui résiste, il le tue ! et le lendemain, il rend la jeune fille à son ami, et s'affranchit de sa grande dame. Il est libre ! Il est heureux ! Il est bon ! Moralité : le bonheur et la liberté sont dans le sacrifice et la bonté ! Et sans doute, cette moralité est renouvelée de l'Évangile ; mais il est bon, il est salutaire que nos jeunes penseurs fassent la découverte de l'Évangile de temps en temps.

14. — Du talent encore, dans *le Désir*, malgré quelques recherches et quelques maladresses de style. C'est l'histoire de la jalousie d'un mari, épousé sans amour, mais qui aime, lui, et se venge, — histoire banale, mais qui pourrait être renouvelée par l'invention des détails, par l'observation des caractères, la sincérité de la forme, par tout ce qui fait d'ailleurs le mérite et l'originalité de l'écrivain. Ici, le mari est un ancien viveur ruiné ; la femme est une aristocrate millionnaire, qui l'a épousé parce qu'elle a spéculé sur sa lassitude, sa veulerie morale, ses besoins de luxe, lui offrant une vie confortable en échange d'une complaisance aveugle ; l'amant est un poète symbolique, une poupée, vieillotte et fanée, avec de petites jambes, un petit cou d'oiseau, à peine un homme, mais marquis authentique, et écrivain à la mode, dont les vers prétentieusement obscurs et les redingotes impeccables, affollent l'imagination des femmes. C'est entre ces trois personnages que se joue le drame, terminé par une noyade dans le lac de Lucerne ; le mari, perdant patience, a jeté les deux complices dans l'eau, après leur « avoir dit leur fait » et s'être bien soulagé. J'ai dit qu'il y avait du talent dans ce roman : il y en a surtout dans le développement du « thème » ; mais il y a un peu d'obscurité et quelque chose d'insuffisamment expliqué dans la position du « thème. » On ne voit pas assez pourquoi la femme s'est éprise du poète, pourquoi elle n'a pas pu l'épouser, pourquoi elle se décide à épouser son mari avec l'intention de n'en faire qu'un mari honoraire.

15. — *In Memoriam* a pour auteur un romancier de talent, dont *les Brigandes* ont obtenu un prix de l'Académie Française ; et c'est à cause sans doute des précédents ouvrages que celui-ci m'a été adressé, bien qu'il soit tout le contraire d'un roman. C'est une confession, où éclatent tous les signes de la vérité vécue. L'auteur a souffert, il a pleuré, il a crié. Et s'il livre au public le spectacle de son âme déchirée et saignante, ce n'est pas pour la vanité d'attirer la compassion sur ses souffrances ou l'admiration sur sa virtuosité d'artiste et sa pénétration de penseur ; il pense pouvoir y être utile à d'autres âmes visitées par les mêmes épreuves, tentées par les mêmes désespoirs. C'est *la Bonne*

Souffrance, avec des conclusions moins nettes que celles de M. Coppée. Nous croyons savoir d'ailleurs que depuis l'impression de cet opuscule l'esprit de l'auteur « a fait du chemin vers la vérité absolue. » Puisse-t-il y arriver vite, et s'y installer dans la paix, dans la résignation, dans le courage. Il y trouvera la force d'écrire de belles œuvres, et de nous montrer un talent affermi et agrandi par l'épreuve. Signalons dans ces pages qui, par l'admirable et respectable sincérité et par la pénétrante acuité de l'accent, intéresseraient tous les lettrés, celles qui se rapportent à la *Loi de l'option* ; elles s'adressent particulièrement aux philosophes.

16.— C'est un livre ambigu que cette *Amoureuse Foi*. Il débute par une satire de Lourdes et des pèlerinages ; il finit par une apologie de la dévotion à la Vierge du rocher de Masabielle. La satire n'est pas très méchante ; l'apologie est anodine ; l'ensemble pourrait être plus ennuyeux. C'est avec une sorte de curiosité apitoyée qu'on lira cette œuvre de l'homme qu'on a pu appeler « le bouc émissaire » des panamistes, et qui demande à la littérature... peut-être des consolations seulement. Il nous raconte ici l'aventure d'un cousin et de sa cousine. La cousine était une dévote : veuve, sans avoir été mariée, elle se préparait à Lourdes à prendre le voile. Le cousin était un impie et un débauché. Amené à Lourdes par je ne sais quel incident, il y tombe amoureux de la jeune veuve ; et l'amour fait un double miracle ou du moins un même miracle à effets contraires : il convertit la future carmélite au mariage ; il convertit l'impie à la foi chrétienne. C'est ce que l'auteur appelle *l'Amoureuse Foi*.

17. — Si *le Sentier du mariage* était d'une écriture plus « artiste », il serait intéressant. C'est l'histoire d'un faux ménage qui est amené à régulariser sa situation. Les deux héros n'ont rien d'ailleurs de vulgaire, et leur faute n'est pas sans présenter quelques circonstances atténuantes. Ils méritaient d'être heureux dans les règles ; ils le deviennent, après des péripéties d'ordre varié, des jalousies au-dedans, des hostilités au dehors, tout cela raconté avec bonne humeur et sans prétentions au grand art.

18. — Dans le stock particulièrement médiocre des romans de ce trimestre, il s'en trouve quelques-uns qui sont une compensation, une consolation : *Demi-Sang* en est un. C'est le récit, très simple, mais très littéraire, d'une épreuve morale que supportent vaillamment et sans défaillance deux âmes, faites pour être unies, mais que la destinée a séparées. La femme est mariée à un sportman alcoolique, brutal et jaloux; un jeune ami s'est rencontré qui aurait pu lui donner ce qu'on appelle des consolations, en attendant que ces consolations ajoutent aux souffrances et deviennent elles-mêmes les plus douloureuses et les plus humiliantes des souffrances. On voit d'ici le thème :

l'intérieur d'un ménage mal assorti, une jeune femme délicate, un mari grossier ; — l'arrivée d'un jeune homme, qui voit, compatit, s'émeut, montre son émotion et la fait partager ; — jalousie du mari, qui exige le départ de l'ami ; soumission des deux infortunés, qui ne veulent avoir rien à se reprocher. Tout cela développé avec un tact, une sobriété, une discrétion qui donneraient du prix à une banalité quelconque et qui rendent cette vieille histoire très intéressante.

Romans de mœurs. — 19. — *Le Pope* nous remet sous les yeux le tableau bien connu des mœurs « ecclésiastiques » dans les pays du schisme ; — tout ce qui se rapporte au « milieu » y occupe plus de place que « l'épisode » lui-même qui n'en est pas moins attachant. Le jeune Cyrille est un pope comme on n'en trouverait pas beaucoup dans toutes les Russies. Ses confrères, sa famille, ses paroissiens le trouvent trop original, et même un peu fou : il n'est pas cupide ! Il est indifférent au casuel ! Il refuse une grosse paroisse pour en solliciter une petite ! Il enterre ses paroissiens sans demander d'honoraires, pas même ceux du chantre et du sacristain ! Pour un pope original, voilà un pope original ! Personne ne veut plus de lui, même sa femme, qu'il laissait mourir de faim et pleurer dans son coin, sans voir ses larmes, ni ses souffrances. Sa belle-mère, furieuse, vient lui arracher la pauvre enfant. Lui, reste calme au milieu de la tempête. Il passe à travers les besoins de la vie sans en souffrir, à travers les vices de ses pareils, sans en être contaminé, à travers même la passion, sans s'en apercevoir. Une châtelaine, sa voisine, émue, trop émue par tant de désintéressement et de pureté, ne parvient pas à détourner sur elle un seul des regards de ce saint, obstinément fixés sur un haut idéal d'abnégation et de sacrifice. Et c'est tout. Le pope reste seul, avec son honneur immaculé, et il continue son œuvre comme il l'entend. L'histoire n'a pas de dénouement, puisqu'elle n'avait pas de nœud. Elle n'en est pas moins charmante.

20. — *Le Ménage Cayol* est un essai remarquablement réussi de platitude littéraire. Le sujet est plat, le style est plat, les personnages sont plats ; c'est admirable ! M. Cayol est un ténor de théâtre de province ; Mme Cayol avait été blanchisseuse et bonne ; puis elle fut la maîtresse du ténor, et puis sa femme. Lui est un bon garçon, elle une bonne fille ; mais lui manque de volonté et elle d'esprit de suite. Lui perd la voix, elle s'affole ; et d'établissement thermal en établissement thermal, de casino en café, et de café en casino, ils tombent dans la misère. Leurs camarades, hommes et femmes, sont dignes d'eux : bons garçons, bonnes filles, mais plats, oh ! combien plats. Et comme ils ont dû ennuyer leur historien et observateur !

21. — L'auteur de *Monsieur l'aumônier* a voulu nous peindre un coin du monde pieux et dévot, en évitant de tomber dans la satire et

la caricature. Il s'est permis seulement un peu d'ironie. Monsieur l'aumônier dirige « l'Œuvre des sacristies » dans la paroisse de X... Il gouverne un petit escadron de « personnes de l'autre sexe » généralement mûres, mais enthousiastes, candides et pures comme des premières communiantes. Lui-même est un ange. Il n'a de l'homme que l'attachement à ses propres idées, un attachement doux, mais tenace. C'est un tyran onctueux, qui fait aimer le joug qu'il impose. Il n'a rencontré qu'une rebelle, une jeune fille, la nièce d'une des dignitaires de son œuvre. Celle-là a des allures, des réparties, une sincérité de sentiments et de paroles qui s'accommodent mal avec le mysticisme puéril et le doux illusionisme où vivent sa tante et les amies de sa tante. Aussi, quoiqu'elle soit très jolie, très riche, très honnête, M. l'aumônier défend à son neveu — un ange, lui aussi ! — d'en devenir amoureux. Mais une des bienfaitrices de l'Œuvre étant venue à manquer, M. l'aumônier s'avise de lui donner pour remplaçante la petite rebelle, qui sera sans doute aussi généreuse, surtout si on parvient à la fixer et à la marier dans la paroisse. Or, quel meilleur mari lui donner que l'angélique neveu ? Y en a-t-il un autre qui vaille celui-là ? — Eh ! oui ! Monsieur, il y en a un autre, lui répond l'enfant, un autre que j'aime et que j'attends. — Non, mon enfant, lui affirme l'aumônier, non ! Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même ; je lis dans votre âme ; croyez-moi : c'est mon neveu qu'il vous faut ! » Et elle le croit, elle épouse, et elle est heureuse ! Et l'Œuvre des sacristies comptera une bienfaitrice de plus. — « Et puis après ? » comme dit Gyp. Que prouvent toutes ces malices ? Qu'il y a de bonnes âmes qui poursuivent leur propre bien en faisant le bien d'autrui, et qui trouvent moyen de concilier les intérêts de Dieu, du prochain et de leur propre égoïsme ? C'est possible ; mais cela ne vaut-il pas mieux que de sacrifier Dieu et le prochain à soi-même, comme le font parfois certaines personnes qui ne sont pas dévotes ?

22. — *Thérèse Vaubecourt* nous ramène dans le « monde de la finance » — un bien vilain monde, s'il faut en croire la littérature, — qui, cependant, y fréquente volontiers, sans doute parce qu'elle y trouve « tout ce qu'il faut pour écrire » et notamment de la matière à médisance et l'occasion de vertueuses indignations. Et il est certain que les parents, les amis et les amies de Mlle Vaubecourt, la fille du « vingt-cinq millionnaire » bien connu, ne représentent pas l'élite de l'humanité. Ils sont assez « vilains » et assez vils pour émouvoir çà et là leur historien — lequel aime d'ordinaire à rester calme et froid. On voit une fois ou deux passer, dans ses petites phrases courtes, trottant menu, d'une ironie sèche et brève, quelque chose comme un éclair de colère. Il y a de quoi. On a fait épouser à Mlle Vaubecourt un

gentilhomme ruiné et taré, qui avait été l'amant de Mme Vaubecourt, et qui le devient ou le reste d'un certain nombre d'autres dames « de la finance », et notamment de celle qui l'avait marié à Thérèse pour le garder plus près d'elle. Le beau vicomte (il est vicomte) continue le cours de ses exploits jusqu'au moment où lui et sa complice sont exécutés par un mari dont la patience s'est lassée. Inutile d'ajouter que Thérèse a tout près d'elle — très près — le futur remplaçant de son mari, un explorateur revenu des terres lointaines pour consoler et épouser la malheureuse vicomtesse.

Roman fantaisiste. — 23. — Il n'y en a qu'un, mais il est des plus aimables ; il a de la bonne humeur, de la verve et, de temps en temps, mais pas souvent, sans excès ni abus, de l'esprit et du style. Toutes les aventures, toutes les impressions que lui rappelle *la Forêt de Sauvagnac*, l'auteur nous les raconte, au courant de ses souvenirs, sans se préoccuper d'y apporter de l'ordre, sans craindre de se mettre en scène à chaque paragraphe. Imaginez la conversation d'un châtelain, après dîner, un soir d'hiver, quand toute sa famille est rangée autour de la haute cheminée où flambent les chênes de la forêt voisine, et que les petits garçons et les petites filles demandent à leur père et à leur oncle « des histoires », et vous connaîtrez la manière d'écrire et de causer de M. de Saint-Aulaire.

Romans d'aventures. — 24. Vous n'en croirez pas vos yeux, mais c'est bien un roman d'aventures qu'a écrit ou qu'ont écrit cette fois J.-H. Rosny, l'auteur ou les auteurs (car il paraît que cette signature cache une personnalité double) des romans les plus laborieusement et prétentieusement symboliques, psychologiques et philosophiques de ces dernières années. Écoutez ceci : *L'Aiguille d'or* a été aimantée par un chimiste de génie et a la propriété d'être attirée par l'or. Cette invention est immédiatement appliquée, par celui-là même qui l'a faite, à la découverte d'un trésor dont il est l'héritier et qui gît enseveli, à tel degré de latitude et à tel degré de longitude, au fond d'un précipice d'une vallée du Sud africain, dans le Transvaal ! Comment ce jeune homme apprend qu'il a eu des ancêtres à trésor, ancêtres qui ont quitté la France à la suite de la révocation de l'édit de Nantes et sont allés s'établir en Afrique, en emportant toute leur monnaie et tous leurs bijoux (cinq millions) dans des caisses de fer ; comment ces ancêtres furent amenés à précipiter leurs caisses dans les entrailles de la terre ; comment l'un d'eux s'arrangea pour laisser des traces de l'opération dans des cailloux perforés, et pourquoi il eut l'idée d'envoyer à deux correspondants différents les indications géographiques nécessaires à celui de ses héritiers qui aurait le courage de venir relever ces traces ; — et comment, deux cents ans après, le chimiste trouva la moitié de ces indications chez lui et une

autre moitié en Hollande ; mais comment un Anglais avait eu connaissance de la moitié de ce secret et savait que l'autre moitié était en possession du chimiste ; et comment le Français, l'Anglais, le Hollandais et une jeune Hollandaise partent pour le Transvaal à la recherche du trésor, l'Anglais cherchant à dépouiller et à tuer le Français que défendait le Hollandais et qu'aimait la jeune Hollandaise : comment et après quelles peines, quels combats, quels dangers, malgré l'Angleterre, malgré les sauvages, malgré les lions, le Français et le Hollandais trouvèrent les cailloux perforés et finalement les caisses remplies d'or !!! C'est ce que M. Rosny vous expose très clairement, mais avec une rapidité et une brièveté presque télégrammatiques. Ah ! nous sommes loin des complaisants, curieux, précieux, alambiqués développements d'autrefois ! En changeant de sujet, nous avons changé de langage, et mis le moins de littérature possible sur ce roman-feuilleton, — d'ailleurs intéressant.

25. — *Un Crime étrange* a été commis à Londres et met sur les dents tous les détectives de la cité : impossible d'en découvrir l'auteur. Survient un policemen amateur qui s'adjoint volontairement aux détectives et se donne la mission de découvrir le ou les criminels. Il y parvient, grâce à un flair, une puissance de divination, un esprit d'analyse qui touchent au génie. Intéressante et amusante construction logique, à laquelle sont mêlés quelques détails sur les mœurs des Mormons.

Roman romanesque. — 26. — Un seul, et c'est assez, car il est exquis. « Voici la perle et voici la fleur » de ce pauvre, de ce triste, de ce navrant paquet trimestriel. — Comme la plupart des jolies fables du même auteur, *Les Péchés des autres* se composent de deux « histoires » distinctes, mais un peu plus liées que d'habitude l'une à l'autre : celle de Claire et de son cousin Raoul, et celle de leurs parents à tous deux, pères, mères, oncles et tantes. L'histoire des parents est intéressante ; celle des deux jeunes gens est délicieuse. Roméo et Juliette furent plus tragiques, mais non plus gracieux ni plus charmants. Eux aussi furent quelque temps victimes des haines de famille. Mais le hasard les ayant remis en présence, après douze ans de séparation, du premier regard et avant de s'être reconnus, ils s'adorent ! Il faut lire les détails de cette rencontre, sur un sommet des Alpes, entre Raoul, officier d'artillerie, et la jeune fille envoyée par sa mère en villégiature sous la conduite d'une gouvernante anglaise, leur promenade sur le lac, leur pêche à la truite, le déjeuner servi dans le petit logis du « commandant » et par le « commandant » lui-même, la reconnaissance des deux cousins à la vue d'une photographie du père de Claire, placée à côté de celle du père de Raoul. Jamais l'aimable talent de l'élégant et spirituel auteur n'avait été mieux inspiré. Il faut lire aussi..... Il faut

lire tout, et je renonce à soumettre plus longtemps cette délicate, exquise et poétique sornette à ma brutale analyse. CH. ARNAUD.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Saint Basile* (*Les Saints*), par PAUL ALLARD. Paris, Lecoffre, 1899, in-12 de III-208 p., 2 fr. — *Saint Ambroise* (même collection), par le duc DE BROGLIE. Ibid., 1899, in-12 de 202 p., 2 fr. — 3. *Saint Jérôme* (même collection), par le R. P. LARGENT. Ibid., 1898, in-12 de XVI-209 p., 2 fr. — 4. *Vie de saint Augustin*, par le R. P. TONNA-BARTHET. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1898, in-8 de 183 p., 2 fr. — 5. *Saint Benoît, son action religieuse et sociale*, par Don LOUIS TOSTI ; traduit de l'italien par le chanoine LABIS. Ibid., 1897, gr. in-8 de 303 p. avec grav., 4 fr. — 6. *La Vie et le Culte de saint Clair, abbé de Saint-Marcel de Vienne en Dauphiné*, par l'abbé M. BLANC. T. I. Toulon, Imp. catholique, 1898, in-8 de XVIII-354 p., avec pl. et fig., 4 fr. — 7. *Histoire d'Alcuin, moine anglo-saxon, natif d'York, restaurateur des sciences en Occident sous Charlemagne. Sa vie, ses écrits, son influence sur la formation de l'Europe, sa mort*, par l'abbé J.-B. LAFORÊT. Namur, Balon-Vincent, 1898, in-8 de 137 p., 5 fr. — 8. *Sainte Mathilde*, par E. HALLBERG (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, 1899, in-12 de XXXII-176 p., 2 fr. — 9. *Saint Henri* (même collection), par l'abbé H. LESÈTRE. Ibid., 1899, in-12 de 213 p., 2 fr. — 10. *Saint Étienne, roi apostolique de Hongrie* (même collection), par E. HORN. Ibid., 1899, in-12 de VII-197 p., 2 fr. — 11. *Saint Odilon, abbé de Cluny. Sa vie, son temps, ses œuvres*, par l'abbé P. JARDET. Lyon, Vitte, 1898, gr. in-8 de 800 p., 10 fr. — 12. *Cartulaire, ou Histoire diplomatique de saint Dominique*, par les RR. PP. BALME et LELAIDIER. T. II. Paris, *Année dominicaine*, 1897, in-8 de 490 p. avec grav., 10 fr. — 13. *Saint Dominique* (*Les Saints*), par J. GUIRAUD. Paris, Lecoffre, 1899, in-12 de 211 p., 2 fr. — 14. *Les Dominicains. Lettres à un jeune homme sur l'ordre des Frères prêcheurs*, par le R. P. PAUL DUCHAUSSOY. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1898, in-12 de 88 p., 0 fr. 75. — 15. *Speculum perfectionis seu S. Francisci Assisiensis legenda antiquissima*, auctore fratre LEONE, nunc primum edidit PAUL SABATIER. Paris, Fischbacher, 1898, in-8 de CCXIV-376 p., 12 fr. — 16. *Saint Louis* (*Les Saints*), par MARIUS SEPET. Paris, Lecoffre, 1898, in-12 de 246 p., 2 fr. — 17. *Saint Ignace de Loyola* (même collection), par HENRY JOLY. Ibid., 1898, in-12 de VII-227 p., 2 fr. — 18. *Saint François de Sales. Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au dix-septième siècle*, par FORTUNAT STROWSKI. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8 de VIII-424 p., 8 fr. — 19. *Hurons et Iroquois. Le P. Jean de Brébeuf. Sa vie, ses travaux, son martyre*, par le R. P. MARTIN. S. J. 3e édit. Paris, Téqui, 1898, in-12 de 298 p., 2 fr. — 20. *Vie de Mademoiselle de Melun, fille du prince d'Épinoy, fondatrice de l'Hôtel-Dieu et des Hospitalières de Beaugé*, par le chanoine PORTAIS. Paris, Roger et Chernoviz, 1898, in-8 de XXX-450 p., 4 fr. — 21. *L'Apôtre de Ceylan. Le Père Joseph Vaz, de la congrégation de l'oratoire de S. Philippe de Néri*, par SÉBASTIEN RÉGO ; traduit de l'italien par J. BIGARD. Caen, Domin, 1898, in-12 de XXVII-392 p., 3 fr. — 22. *La Révérende Mère Rivier, fondatrice des Sœurs de la Présentation de Marie de Bourg-Saint-Andéol* (*Ardèche*), par l'abbé F. MOURRET. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1898, in-8 de XX-463 p., 4 fr. — 23. *Vie de saint Dominique de la Mère de Dieu, apôtre de l'Angleterre*, par le R. P. LUC DE SAINT-JOSEPH ; traduit de l'italien par le chanoine LABIS. Paris, Casterman, s. d. (1898), in-12 de 399 p., 2 fr. — 24. *Henri Perreyve*, par le P. GRATRY. 6e éd. Paris, Téqui, 1898, in-12 de 306 p., 3 fr. — 25. *Un Évêque d'autrefois. Mgr Berteaud, évêque de Tulle*, par l'abbé G. BRETON. Paris, Bloud et Barral, 1898, in-8 de IV-403 p., 5 fr. — 26. *Le Cardinal Bilio, barnabite, un des présidents du concile du Vatican*, par le R. P. PICA. Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1898, in-8 de 111 p., 1 fr. 50. — 27. *Un Apôtre. Le Père de l'Hermite, missionnaire oblat de Marie-Immaculée, avec une étude sur*

les descendants de Pierre l'Ermite, par le R. P. M. Devès. Paris, Delhomme et Briguet, 1898, in-8 de XI-515 p., 3 fr. 50. — 28. *Le Père Lefebvre et l'Acadie*, par Pascal Poirier. 3e éd. Montréal (Canada), Beauchemin, 1898, in-8 de 311 p., 3 fr.

1. — L'auteur de la monumentale *Histoire des persécutions* a bien voulu contribuer à son tour au succès croissant de la collection « Les Saints. » C'est *Saint Basile* qu'il a choisi et il a conduit cette œuvre avec un art consommé et une information pour laquelle les premiers siècles chrétiens n'ont pas d'arcanes. Il y considère, dans la première partie, les origines et la prime jeunesse de saint Basile, son passage des études grecques à la retraite et à la vie monastique. La seconde a pour objet les phases si dramatiques de son épiscopat, ses luttes incessantes contre la persécution arienne, ses grandes épreuves et ses amitiés illustres. La troisième étudie l'orateur et l'écrivain, ses homélies et sa correspondance. Cette dernière, de plus de trois cents lettres, reflète toutes les affaires qui occupèrent son âge mûr et met au courant des nombreuses relations qu'il entretint, depuis sa jeunesse, avec des personnes de conditions sociales les plus différentes. Avec cette source, ses discours et ses écrits achèvent de révéler ses idées et son caractère. Son portrait moral se détache de la longue et sincère oraison funèbre que fit de lui son ami intime, saint Grégoire de Nazianze, de l'éloge écrit par son frère, saint Grégoire de Nysse, d'un autre éloge composé par saint Ephrem, son contemporain. Saint Jérôme, Théodoret, Socrate, Sozomène ont des pages sur saint Basile qui indiquent quelle haute estime on avait pour lui, dans les lieux les plus divers, à la fin du IVe siècle et au cours du Ve. C'est à ces documents anciens qu'a recouru l'auteur ; il a peu consulté les modernes, hormis cependant la biographie des *Acta Sanctorum* (Juin, t. II), Tillemont, le duc de Broglie : *L'Église et l'Empire romain au* IVe *siècle*, où le rôle historique et les écrits de saint Basile sont mis dans la plus vive lumière. Mais il est à remarquer qu'il a demandé plutôt à ces écrivains la date et l'ordre des faits, rarement quelques jugements littéraires. De préférence, il s'est adressé à Basile lui-même, aux confidents de ses pensées, aux témoins de ses actions et, pour ainsi dire, il a écrit sous leur dictée. C'est ce qui constitue le mérite original de ce livre remarquable, qui fait revivre l'une des époques les plus importantes du christianisme : celle de sa reconnaissance légale et de son paisible épanouissement, après l'oppression sanglante des empereurs.

2. — A cette même grande époque appartient *Saint Ambroise*, devant la puissance duquel se courba la tête couronnée de Théodose. M. le duc de Broglie, de sa plume magistrale, nous retrace cette belle et féconde existence épiscopale. Dans son ouvrage, qui signala, dès sa jeunesse, sa brillante carrière d'écrivain : *L'Église et l'Empire romain au* IVe *siècle*, la figure de l'évêque de Milan était seulement esquissée. Aujourd'hui

nous possédons un portrait achevé. Saint Ambroise fut un grand évêque, un grand politique, un grand moraliste ; ce sont ces traits qui ont été mis en valeur. Toutefois, c'est spécialement l'évêque politique qui a été dessiné ici. Le puissant prélat a essayé de conserver et de consolider, par la religion catholique, cette patrie romaine et cet antique empire auquel il fut si sincèrement attaché. Il ne réussit pas à sauver cette forme humaine de gouvernement, mais il contribua, plus que personne, à sauver la société en affermissant, pour elle, une foi et des institutions bien supérieures à celles qu'il avait eu la généreuse illusion de pouvoir préserver de la ruine. Telle est la thèse que développe et soutient l'éminent académicien en ce morceau de grande histoire. De là l'immense intérêt de la vie d'un saint à qui la perfection chrétienne n'avait rien enlevé des qualités natives d'un homme d'État qui, placé dans les premiers rangs de la société romaine mourante, prenant part activement à toutes ses épreuves, a consacré tous ses efforts à la pénétrer de l'esprit de la foi du Christ. De là encore la division du livre : I. Saint Ambroise conseiller intime de l'empereur Gratien ; II. Missions diplomatiques de saint Ambroise ; III. Ambroise et Théodose. Presque pas de références, mais combien l'on sent à quel haut degré M. de Broglie possède son sujet ! Quelle scène incomparablement décrite que celle où l'évêque, après les massacres de Thessalonique, refuse l'entrée du temple au monarque tout-puissant couvert du sang des victimes et lui ordonne de tomber à genoux pour implorer le pardon et la grâce du Dieu des faibles et des persécutés ! Ce livre sera un modèle à imiter par tant d'hagiographes qui, avec des efforts louables, ne savent ni dresser un plan, ni le remplir, ni composer un ouvrage, encore moins l'écrire.

3. — *Saint Jérôme* fut le contemporain illustre de saint Basile et de saint Ambroise. Il fut, avant tout, un ascète et un savant. Le saint fut le directeur de plusieurs grandes dames romaines qui le suivirent en Palestine pour vivre, auprès de lui, la vie cénobitique. Ainsi sainte Paule. Ce qui distingue Jérôme entre tous les Pères latins, c'est son immense érudition, c'est le génie critique et exégétique qu'il a mis au service d'une infatigable étude des Saintes Écritures. Connaissant l'hébreu, le chaldéen, le grec, le latin, il fut par dessus tout le traducteur et le commentateur des Livres Saints. Et il y a conservé la fidélité de la littéralité, ce mot à mot qui jette dans la langue romaine des formes si étranges. Le plus docte des latins dans la science des origines bibliques et chrétiennes, il l'a été aussi dans la connaissance de l'antiquité classique. Il fut l'ancêtre de nos grands humanistes, non moins qu'un historien érudit. Le volume comprend deux parties qui se font valoir mutuellement : la vie d'abord, puis les œuvres et la doctrine. La seconde partie montre la vaste place que saint Jérôme occupe dans le

dogme catholique ; la première c'est le récit coloré, délicat, souvent piquant, de la vie de cet homme extraordinaire : mondain passionné, pénitent austère, écrivain éloquent et classique, ardent polémiste, surtout, qui eut pour attribut le lion « proche parent du loup de saint François d'Assise .» Comme un lion, intrépide et généreux, il a affronté ses adversaires sans compter leur nombre et sans mesurer leurs forces ; et s'il a poussé parfois des rugissements terribles, s'il a eu des colères éclatantes, ses rugissements étaient les cris d'une âme éprise et inquiète de la vérité seule ; ses colères furent souvent les colères de l'amour. Pages 174-177, le P. Largent expose que saint Jérôme, dans son commentaire sur Jérémie (XXVIII, 10, 15) à propos de Hananias appelé simplement prophète dans le texte hébreu, au lieu de faux prophète, assure qu'il « y avait dans les Saintes Écritures bien des choses qui sont rapportées d'après l'opinion du temps et non conformément à la vérité des choses » (S. Jérôme). A ce sujet le Révérend Père fait observer que des apologistes et des exégètes de notre temps s'appuient sur ce passage du saint Docteur pour dire que l'Écriture, dans l'énoncé de faits se rapportant à l'histoire, parle quelquefois d'après les croyances populaires même erronées. Il eût été fort utile de bien départager, circonscrire la doctrine de ces exégètes et celle du grand commentateur tout à fait orthodoxe, sans quoi on pourrait penser que saint Jérôme est un prédécesseur des partisans de l'inspiration limitée aux vérités du dogme et de la morale. Ce qui certes n'est point dans la pensée du docte auteur.

4. — Interprète savant et inspiré des saintes lettres, *Saint Augustin* le fut aussi. Mais cette nouvelle Vie, d'un style simple et correct, n'est qu'une biographie pratique. Elle suit le fils de Monique dans ses déportements et son retour à Dieu, dans sa vie de religieux et de fondateur d'ordre et examine la règle dite de saint Augustin. Puis, c'est l'écrivain, l'évêque, ses batailles contre l'hérésie, enfin sa mort, la translation de ses reliques à Pavie, ses miracles. Un appendice fournit la liste des couvents de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin actuellement existants. Ils sont au nombre d'environ deux cents répartis par provinces religieuses. La France n'en compte qu'un seul, à Nantes. Ce livre vise de préférence les jeunes personnes qui éprouvent la nausée des plaisirs mondains, ou celles qui, ignorantes encore, recherchent le bonheur des affections profanes. Pour toutes, Augustin sera un guide sûr, dévoué, dans le sentier périlleux de la vertu, un modèle de vie pénitente. Entre beaucoup d'autres livres, l'auteur s'est inspiré, pour écrire le sien, des *Confessions* du célèbre égaré. Des gravures, pour la plupart tirées des peintres anciens, éclairent et égaient le texte de cet ouvrage pieux.

5. — Comme saint Augustin, *Saint Benoît* fut l'un des grands fondateurs

d'ordre et des principaux écrivains ascètes. L'un de ses fils, don Louis Tosti, reproduit sa vie, sans prétendre se servir de documents nouveaux, car, assure-t-il, les recherches historiques de notre temps n'ont fait découvrir aucun document inédit qui ajoute à nos connaissances sur sa vie. Il est toujours le saint de la légende de saint Grégoire : pénitent, instituteur d'ordre à Subiaco, législateur de la vie monastique en Occident (p. 7). Dans ce volume on trouvera les miracles, les visions d'un homme qui a reçu mission de réunir et de discipliner ceux qui sont appelés à la pratique des conseils évangéliques. On y aura encore un aperçu de l'action bienfaisante de l'ascétisme bénédictin sur la société civile. Cette influence indéniable est un point neutre sur lequel croyants et incrédules peuvent se rencontrer sans esprit de parti. Quant aux sources contemporaines du saint qui ont été consultées, elles sont rares : un petit poème de Marc, dit le Poète ; la *Vie de saint Maur*, par Fausté ; les *Actes de saint Placide,* par Gordien, disciples de saint Benoît; le second livre des *Dialogues* de saint Grégoire le Grand qui tenait immédiatement de quatre disciples de saint Benoît ce qu'il nous en apprend : c'est tout. Don Tosti n'a pas pour dessein de faire œuvre d'érudition ; il cherche simplement à édifier le lecteur en résumant les travaux de longue haleine des bénédictins, tels que ceux de Mabillon et autres. Pareillement il a mis à profit les traditions arabes contrôlées à l'aide de l'histoire de l'ordre bénédictin. Bien que d'une trame un peu lâche, ce travail sanctifiera en instruisant.

6. — Depuis l'époque où florissait le Patriarche des bénédictins jusqu'au VIIe siècle, la vie monastique avait rayonné dans les contrées les plus variées. Ainsi *Saint Clair* était un moine dauphinois. Il naquit à Vienne ou au village qui porte son nom : Saint-Clair-sur-Rhône. Il est le patron des tailleurs d'habits et des couturières. Dans plusieurs pays des Alpes, il est encore le patron des quincailliers et des verriers. Il fut abbé du monastère de Saint-Marcel de Vienne qu'il illustra de ses vertus et de ses miracles. On l'invoque aussi contre les maladies d'yeux et en faveur des jeunes enfants malades ou rachitiques. Dans la première partie de ce tome I est étudiée la vie du saint et, à cette occasion, M. Blanc fait l'historique savant des monastères de Vienne, à partir du VIIe siècle jusqu'à nous ; il reconstitue la série des évêques de l'Église de Vienne, l'une des premières qui furent établies dans les Gaules, depuis le VIIe siècle jusqu'au Xe. Ensuite il s'occupe de plusieurs autres saints portant le nom de Clair « Clarus », notamment de saint Clair, évêque de Grenoble, et de saint Clair, évêque et martyr, vénéré dans le diocèse d'Avignon. De plus, est établie la liste des évêques de Grenoble, de la fin du IVe siècle à l'an 800. Ainsi donc cette vie de saint Clair touche à des points fort intéressants de l'histoire dauphi-

noise, en particulier dans la deuxième partie : « Le Culte de saint Clair. » Là, à l'aide d'une énorme accumulation de documents souvent inédits, sont examinés l'ancienneté du culte rendu au saint abbé, dans plusieurs diocèses de France, — les missels et bréviaires contenant les offices du saint viennois, — les litanies, invocations, les antiphonaires en son honneur, — sa fête et la date de cette fête qui a varié. On y dresse la nomenclature des paroisses et des chapelles sous le patronage de saint Clair, — des coutumes et pratiques pieuses particulières, — des églises qui possèdent des reliques, — des pèlerinages et indulgences, — des bénédictions et vénérations d'yeux artificiels, — des confréries et associations sous son vocable, — des autels, statues, tableaux et vitraux. Un chapitre est consacré à la confiance en saint Clair invoqué pour la conservation de la foi, la lumière de l'âme ; le chap. XI énumère les pays, quartiers ou hameaux, les châteaux, les chemins, les rues et les places, les montagnes, les sources et quais du nom de saint Clair ; au chap. XII sont les fêtes civiles, les foires, les marchés, les associations civiles, les cercles portant le nom du saint moine. Cet ouvrage étonne par la masse des matériaux réunis et mis en œuvre. Pour cela l'infatigable auteur a parcouru les diocèses, les paroisses où son saint est vénéré ; il s'est adressé à ses confrères de ces pays et à d'autres encore, qui lui ont fourni un certain nombre de détails locaux inédits. M. l'abbé Blanc a laissé à chaque auteur cité son style particulier, aussi bien à ceux du XVIe siècle qu'à ceux du XIXe siècle, et il faut l'en féliciter. Il y a bien quelques longueurs, quelques considérations hors d'œuvre, un peu de confusion dans la distribution de ces matériaux innombrables et de caractère parfois si divers. Mais il faut entièrement louer l'auteur de sa rigoureuse conscience bibliographique et de l'étendue de ses patientes recherches.

7. — L'Église, avec ses moines, ne marcha pas seulement à la tête des peuples les entraînant vers un idéal de perfection morale, mais elle empêcha toujours le flambeau de la civilisation de s'éteindre. Telle est l'*Histoire d'Alcuin* qui, inspirateur de Charlemagne, fut le promoteur de la renaissance littéraire du IXe siècle, après les âges de barbarie qui s'étendent de la ruine de la culture gallo-romaine au grand empereur d'Occident. Toujours l'Église eut dans ses monastères des lettrés, des grammairiens, des copistes pour apprécier et conserver les lettres antiques. Même, nous constatons que la « gratuité » de l'école était l'une des conditions de l'enseignement des moines et des clercs sous Charlemagne. Ce guerrier sans peur ni trêve avait un goût passionné pour les lettres et leur diffusion. Il se fit correcteur lui-même de manuscrits fautifs ; il composa plusieurs ouvrages. Vers la fin de sa vie, il voulut comparer la version latine des Évangiles, avec la version syriaque et l'original grec. « La Cité de Dieu » de saint

Augustin était son livre de chevet. Or, tout le mouvement scientifique et littéraire de l'époque carolingienne se rattache au moine Alcuin. Nous suivons ce puissant restaurateur des sciences et des lettres dans sa vie intérieure et extérieure, dans sa pensée, son enseignement, ses écrits et son action sociale. Pour nous démontrer l'importance de l'œuvre d'Alcuin, M. Laforêt, dans une introduction condensée, nous expose la « décadence des lettres dans les Gaules, à partir de la chute de l'Empire romain, au ve siècle, jusqu'à l'avènement de Charlemagne » (p. 5-14). Au VIIIe siècle, c'est le désastre des lettres : la Gaule est envahie au midi par les Arabes ; au nord, par de nouvelles peuplades germaniques. Mais la Providence ménage la rencontre d'Alcuin, originaire d'Angleterre, avec Charlemagne à Parme. Le conquérant prie le moine avec insistance de venir à la cour de France pour être à la tête de l'instruction publique de l'empire. Génie d'une activité prodigieuse, il corrige les ouvrages, dresse le plan des études, fait ouvrir des écoles : chaque ville épiscopale, chaque centre religieux deviennent un foyer d'enseignement. Il travailla à détruire en les réfutant les hérésies, l'adoptianisme notamment. Ayant bien mérité de la patrie française, Alcuin devient abbé de Saint-Martin de Tours, y fonde une école renommée où se pressent une multitude d'étudiants étrangers. La partie bien personnelle du livre est celle qui apprécie, avec justesse, le caractère des lettres d'Alcuin, ses ouvrages exégétiques, moraux, philosophiques, historiques, dogmatiques, son érudition, sa critique. Régénérer la forme littéraire de l'Occident par les classiques, la pensée littéraire par le christianisme, tel fut le but essentiel des travaux du moine anglo-saxon. Il composa donc des traités de grammaire, d'orthographe, de rhétorique et de dialectique. Pour lui, la théologie étant la reine des sciences, il resta fidèle à la tradition ecclésiastique, tout en mettant en scène les philosophes, les historiens, les poètes de la Grèce et de Rome, l'histoire ecclésiastique et la dogmatique chrétienne des siècles antérieurs. Il interpréta la Sainte Écriture comme, plus tard, Pierre Lombard et saint Thomas d'Aquin, en y distinguant le sens littéral, allégorique, moral et anagogique ; il devança les scolastiques en appliquant la subtilité de la logique grecque à la discussion des dogmes chrétiens. Dans son style, il est classique et se rapproche des écrivains ecclésiastiques les plus purs. Le volume de M. Laforêt fut composé pour une thèse de doctorat, il y aura tantôt un demi-siècle, et fut alors fort goûté. Il pourfendait surtout Guizot et est l'expression fidèle de tous les documents authentiques « publiés à Ratisbonne par le savant Froben » (1777). Les autres sources furent de seconde main, bien qu'excellentes, mais assez rares et rarement citées « ad verbum .» Cette seconde édition, où il y a beaucoup à prendre, n'est que la réédition de la première avec quel-

que amélioration de forme. Depuis, la science a progressé, et exige davantage, au point de vue de la bibliographie, entre plusieurs autres points.

8. — Les progrès des peuples chrétiens sont dus certainement à l'influence de l'Église, de ses moines, de ses clercs, mais aussi à ses rois : *Sainte Mathilde,* saint Henri d'Allemagne, saint Étienne de Hongrie en sont une preuve indiscutable. M. Halleberg, en publiant la vie de sainte Mathilde, l'a dépouillée des anciennes et fausses légendes, tout en la défendant contre nos modernes rationalistes ennemis de tout surnaturel, ne voulant voir, comme Jaffé, non une sainte mais exclusivement une reine, dans sa vie de sainte Mathilde (Berlin, 1857) rééditée par Wattenbach (Leipzig, 1891). Le distingué professeur de littérature étrangère était bien préparé à son œuvre par sa connaissance des documents allemands et il avoue que « jusqu'à ces derniers temps, les sources de l'histoire de sainte Mathilde, assez abondantes à première vue, étaient à la vérité peu nombreuses pour une critique exigeante » (p. I). Il s'est beaucoup servi des Bollandistes qui ont donné à peu près exactement le texte de la seconde biographie, rédigée vingt-cinq ans après la mort de la Reine (1012), en y ajoutant les témoignages qu'ils avaient pu recueillir ailleurs, — des *Monumenta Germaniae* de Pertz, qui dernièrement ont publié la biographie ancienne, écrite quinze ans après le décès de Mathilde, « laquelle nous paraît offrir tous les caractères d'une véracité, sinon absolue, du moins satisfaisante. » Son livre comble, chez nous, une lacune : nous n'avions sur sainte Mathilde que le *Dictionnaire de la conversation,* de Brockhaus, qui ne lui consacre que quelques lignes fort insignifiantes d'ailleurs, et l'*Encyclopédie théologique* de Migne résumant assez bien la seconde biographie de la sainte, selon les Bollandistes, mais n'ayant rien de très précis, d'une forme parfois trop fleurie ou trop oratoire. Il a heureusement dissipé plus d'une erreur et complété les travaux des Bollandistes. Dans une introduction critique, (p. I-XXXII), il discute la valeur des témoignages, détruit les objections des hypercritiques allemands contemporains contre les textes anciens de la vie de sainte Mathilde. En appendice, (p. 151-173), il nous donne une « dissertation (critique) de Fœrstemann sur la vie la plus récente de sainte Mathilde » (Nordhausen, 1838), devenue à peu près introuvable, où sont notées un certain nombre d'observations relatives au biographe (qui serait saint Godehard et aurait écrit cette vie vers 1010) et à son style. La conclusion de cet ouvrage, c'est que sainte Mathilde, épouse de Henri Ier d'Allemagne, arrière-grand'mère de Henri II proclamé saint à son tour, a été la sainte de son temps et de son pays, agissante plutôt que contemplative, ce qu'il fallait à l'Allemagne du Xe siècle. Son action s'est exercée sur ses fils, ses petits-fils et arrière-petits-enfants et par conséquent son rôle

social a eu pour champ, non seulement le siècle où elle a vécu, mais encore une ou deux générations après elle, si bien que le progrès des mœurs publiques et l'extension de l'Église en Allemagne, aux XIe et XIIe siècles, sont dus à l'influence de la sainte reine.

9. — C'est M. l'abbé Lesêtre qui a écrit la vie de *Saint Henri,* avec une sévère sobriété littéraire, non sans chaleur. Il a étudié son héros dans les Bollandistes, le *Chronicon* de Thietmar, les Histoires de Glaber, de Teltz, de Crammer, dans l'Histoire d'Allemagne de Luden, la *Kloster polik Heinrichs II* par Siegfried, Hirsch et Hary Breslau, en réfutant les erreurs formulées contre le souverain allemand. Dans ce petit volume, il a eu le mérite de résumer lumineusement la période si obscure de l'histoire de l'Allemagne de 973 à 1024. Il comprend sept chapitres dans lesquels est considéré saint Henri, fils de Henri Ier et de la princesse Gisèle de Bourgogne; duc de Bavière et roi, puis empereur d'Allemagne; guerrier, monarque chrétien défendant la Papauté et l'arrachant au joug des Grecs. Puis, dans deux chapitres, l'historien fait ressortir la mission et la fin de saint Henri dont l'idéal fut le règne de Dieu sur la terre. Et le succès couronna ses efforts, dans la mesure désirable, disons-le, malgré le préjugé qui tend à regarder comme incompatibles le gouvernement des peuples et la fidélité aux lois évangéliques. Dans la poursuite de ce dessein, il s'adjoignit le concours nécessaire de l'Église, la protégea, sans l'asservir, dans la personne des fidèles allemands entourés de la barbarie païenne. En un mot, il ne fit, à ce sujet, que continuer la politique de Charlemagne. Ainsi donc saint Henri s'appuya sur les évêques, qui concentraient une partie du pouvoir spirituel et une partie de la puissance temporelle, et sur les moines qui peuplaient l'Allemagne. Sa prédilection pour eux le fit, appeler le « Père des moines » qu'il tenait pour les promoteurs les plus puissants de tout progrès dans une société qui se forme; le monastère lui-même lui apparaissait comme le modèle de ce que devait être la cité et l'Etat. Mais avant d'établir parmi ses sujets le royaume de Dieu, saint Henri s'y soumit d'abord lui-même, car il fut un parfait chrétien. Outre les points complexes de l'histoire de l'Allemagne qu'il démêle avec habileté, on remarque dans ce travail, l'action bienfaisante des bénédictins et l'union du pouvoir politique et de la sainteté dans un roi qui fit le bonheur de ses peuples.

10. — Ce fut à l'origine de la monarchie hongroise que *Saint Étienne* parut sur le théâtre de l'histoire européenne. Durant la période médiévale, la nation magyare fut le rempart qui brisa le flot des Tartares, des Osmanlis, des mahométans menaçant l'Europe occidentale et chrétienne. Elle puisa son courage chevaleresque dans la foi du Christ, que saint Étienne, son premier roi, en même temps que son premier apôtre, lui avait comme infusée. A la même époque, il donnait à ce

peuple au berceau une constitution et à la religion catholique la première place, celle qu'elle occupe toujours. Étienne, entre l'empire d'Orient et l'empire d'Occident, sut éviter les dangers qui l'environnaient des deux côtés à la fois ; il repoussa franchement la protection de l'Allemagne et fonda un royaume indépendant. En outre, il s'écarta de Byzance schismatique et demanda au successeur de Pierre la consécration de ses travaux. Avec la couronne, il obtint le titre de roi catholique, apostolique. Ce fut un grand rôle historique et social que le sien et il commande l'admiration la plus profonde pour ce roi qui fut un saint. C'est cette belle physionomie que M. Horn, Hongrois lui-même et honorablement connu en France par ses œuvres littéraires, présente à nos regards.

11. — Avec *Saint Odilon* nous revenons au monachisme et à son action sociale directe. Ce moine clunisien vécut au milieu des maux qui désolaient le xe siècle et le commencement du xie. Du xe siècle Baronius avait pu dire que c'était « le siècle de fer par l'aspérité de ses mœurs et sa stérilité ; le siècle de plomb pour l'ignominie de ses désordres ; le siècle d'obscurité par la rareté de ses écrivains. » Le dixième et le onzième siècles se signalèrent par quatre plaies principales qui attristaient l'Église : l'usurpation sacrilège des empereurs et des rois prétendant donner aux évêques, avec l'investiture, l'autorité spirituelle ; la dépravation des mœurs, l'ambition et la simonie envahissant le sanctuaire ; le schisme s'efforçant de s'installer sur le trône pontifical ; l'oppression de la Papauté. C'est de Cluny que devait venir le salut. C'est à saint Odilon qu'incombera, en majeure partie, cette tâche ; c'est à son action que ces plaies se cicatriseront, et elle s'étendra à la société civile elle-même, à raison de la compénètration de ces deux sociétés, à cette période historique. Après avoir contemplé dans son enfance pieuse, dans sa vie religieuse fervente, l'abbé de Cluny, M. Jardet nous retrace les origines, les règles et les constitutions de l'ordre, ses crises et ses réformes. Parallèlement à la vie de l'illustre religieux, se déroule l'histoire de la congrégation de Cluny : son extension, la fondation de ses divers monastères, ses vicissitudes, son influence religieuse, littéraire et politique. Le chapitre XIII offre une saisissante opportunité, l'année 1898, neuf centième anniversaire de la fête des morts, solennellement célébrée par le cardinal Perraud. Ce fut en effet Odilon qui le premier l'établit dans son ordre. En ce même chapitre, il est traité de la prière pour les défunts dans l'Église — dans l'ordre de saint Benoît — de la manière dont la fête du 2 novembre fut préparée — de la date probable de l'institution. Odilon en fit une fête obligatoire pour les monastères clunisiens à une date qui doit être comprise entre les années 1000 et 1008, d'après Dom F. Plaine. L'auteur nous paraît bien au courant de la littérature de son sujet.

Nous en avons les sources aux pages 14-17 ; cependant la vie de saint Odilon est écrite d'après les sources et les travaux historiques publiés en Allemagne (p. 13). C'est un livre composé avec science et couleur, mettant en scène le monachisme qui arrache la société civile et religieuse à un désordre imminent. Néanmoins, son allure eût été plus alerte en le débarrassant de quelques hors-d'œuvre en eux-mêmes intéressants, comme l'origine de la prière pour les morts, à propos de laquelle l'auteur paraît ignorer le travail de premier ordre de M. Molinier : *Les Obituaires français*. Il y a bien aussi quelques pieuses inutilités, des épithètes oiseuses, des recherches et des amplifications de style que proscrit l'austérité du genre. Pourquoi (p. 43) « Gallia » se rencontre-t-elle au masculin et au féminin ? C'est ce dernier qui est préférable, selon M. Léopold Delisle. Souvent le nom de l'auteur d'un ouvrage n'est pas cité. Ainsi (p. 288 n. 1) : « Histoire de l'Église de Meaux », « Histoire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. » Ces détails défectueux n'enlèvent rien à la valeur de ce savant ouvrage.

12. — Tout le monde connaît l'influence sociale de saint Dominique, et l'objet de l'*Histoire diplomatique* du même saint n'est point précisément d'exposer sa vie et ses œuvres, mais de constituer la plus solide base à l'histoire authentique du glorieux patriarche par le recueil des pièces, actes, diplômes, bulles pontificales, relatifs à saint Dominique, au monastère de Prouille, à l'ordre des Frères prêcheurs en général et aux couvents en particulier, pendant l'importante période des quinze années écoulées depuis la fondation du monastère de Prouille par le B. Dominique, en 1206, jusqu'à la mort du saint à Bologne, le 6 août 1221. C'est donc l'histoire authentique des origines dominicaines et de la propagation de l'ordre au XIIIe siècle. Le tome I (1893) nous conduit au 25 octobre 1215 et renferme quarante-neuf documents. Beaucoup de ces pièces sont inédites ; d'autres, disséminées dans des ouvrages rarissimes, sont nécessairement peu connues. Les deux auteurs en ont réuni plus de cent qu'ils ont classées dans leur ouvrage par ordre chronologique. Un abrégé sommaire précède chacun de ces documents dont il expose l'objet en résumé. A la fin de la pièce, l'indication des sources, puis des notes ou commentaires qui complètent le texte, en font saisir la portée et jaillir toute la lumière. C'est, en général, à l'aide des ouvrages et récits authentiques contemporains ou d'une antiquité assez voisine du saint, que sont donnés une infinité de détails précieux. De cette façon, ces textes vénérables ont « l'inappréciable avantage de projeter sur les faits auxquels ils se rapportent et dont ils sont contemporains, une lumière aussi vive qu'elle est certaine. Ils complètent et confirment avec autorité les récits pieux, mais parfois trop vagues et trop succincts des légendes primitives » (Préface). Les planches et les figures documentaires augmentent la

valeur du livre en y joignant l'agrément, bien que quelques réserves à leur sujet soient nécessaires. Le tome II qui nous occupe compte quatre-vingt-huit actes qui vont de l'année 1206 (2 mars) à 1220 (février) ; huit fac-similés de documents qu'il est impossible, à peu près toujours, de lire à œil nu, même lorsqu'ils sont bien venus. Quelques critiques maintenant, comme l'exige tout examen sérieux. Les identifications font assez souvent défaut : ainsi (p. 2) quel est l'équivalent en mesures modernes du « setier », mesure de capacité, de la « sétérée », mesure agraire, du « marc d'argent », en monnaie actuelle) p. 117) ? A la même page, on lit *pona* pour « pena » sans doute. Qu'est-ce que représentent les « muids de froment de Limoux » (p. 118) ? Les mots « Gallia christiana » sont masculins (p. 117) et féminins (p. 119). P. 130 nous trouvons dom « Martine » pour dom Martène ; p. 137 « Montilium » est identifié avec « peut-être Monteillet » près de Valence. Or, il n'existe pas de localité de ce nom autour de cette ville. Il ne peut être question ici que de Montélimar « Montilium, Montilium Adhemari, Mons Adhemari » qui seul possédait un château-fort près des rives du Rhône (Brun-Durand : « Dict. topograph. de la Drôme »). D'autre part, il nous faut noter (p. 32-3) que quelques erreurs de noms de lieux de l'Histoire du Languedoc par les Bénédictins sont redressées avec documents décisifs. Enfin, huit sceaux dominicains du XIIIe siècle ornent agréablement certains chapitres. Cet ouvrage, en dépit de ces quelques restrictions, mérite l'estime des érudits.

13. — M. Jean Guiraud s'est chargé de la Vie de *Saint Dominique* de la collection : « Les Saints », et il était bien armé pour cette besogne, car il connaît à fond et le siècle de saint Dominique et les traditions dominicaines, comme en témoigne sa savante édition récemment parue des Archives du monastère de Prouille. Avec une critique serrée, une abondante information, il a entrepris son œuvre où se manifestent la sévérité rigoureuse du vrai historien et la sympathie d'une plume communicative. L'érudition y reste toujours apparente et voilée, ainsi que les statues sous les plis de leur riche draperie. L'entreprise n'allait point sans être épineuse. Fondateur d'un ordre religieux qui a joué un rôle considérable, saint Dominique a connu les excès de la louange et de la critique. Ses disciples et ses admirateurs ne se sont pas contentés des renseignements quelquefois vagues ou laconiques que nous ont laissés sur sa vie les auteurs du XIIIe siècle ; dès la fin du XIVe siècle, la légende s'est mêlée à l'histoire. Alain de la Roche l'a répandue à profusion dans sa biographie et n'a réussi qu'à encombrer d'éléments parasites la carrière du saint. Jean de Réchac, au XVIIe siècle, a marché sur ses traces dans une biographie sans critique où déborde le merveilleux. La *Vie de saint Dominique* par Lacordaire vaut plus par la forme que par le fond. Par ailleurs, les ennemis

de la foi n'ont vu trop souvent en saint Dominique que le fondateur de l'Inquisition ; ils ont voulu lui imputer tous les abus de cette institution nécessaire ; autour de lui ils n'aperçoivent que bûchers et atrocités. M. Guiraud, c'est son mérite, s'est gardé de telles extrémités ; sans nier le merveilleux, il n'accorde créance qu'aux témoignages établis et écarte, sans regret, les légendes séduisantes. D'autre part, il ne cherche pas à justifier, à tout prix, le personnage qui, bien que saint, n'était pas impeccable, ni infaillible. « En plaçant le bienheureux dans son temps et dans son milieu, en considérant surtout le caractère de ses adversaires, il nous apparaît comme un défenseur sage et modéré non seulement de la morale et de la foi, mais encore de la civilisation compromise par les doctrines subversives des Albigeois » (p. 3). Ainsi est envisagé le rôle social de Dominique et par là nous voyons dans quel esprit son histoire vient d'être écrite. Dans la controverse séculaire sur l'institution de la dévotion du Saint Rosaire par le fondateur des Frères prêcheurs, l'auteur ne prend pas position. « C'est une question de plus en plus contestée, assure-t-il, depuis les doutes assez graves qui ont été émis, dès le siècle dernier, par les Bollandistes (*Acta. S. S.*, 4 août) ; or une biographie comme celle-ci doit s'attacher uniquement aux résultats acquis par la science » (p. 12 note). C'est plus prudent.

14. — Dans ses *Dominicains*, le R. P. Duchaussoy ne prétend pas publier du nouveau. C'est tout simplement l'histoire de saint Dominique et de son ordre, dans la forme de lettres à un jeune homme. En ces neuf lettres, il développe la vie du saint, expose familièrement son but, fait connaître l'histoire de l'ordre avec ses doctrines, ses théologiens, ses artistes, ses prédicateurs, ses missionnaires, ses martyrs, la règle de cet institut religieux, les observances monastiques, la vie d'étude et de prière, les conditions pour l'entrée dans l'ordre ; un appendice sur les frères convers dominicains clot le volume. Le Révérend Père affirme que saint Dominique fut le fondateur de la dévotion du Saint Rosaire. N'en serait-il pas seulement le propagateur zélé ? C'est un sentiment qui paraît réduire l'opinion opposée à l'état de pure légende Cette brochure de vulgarisation a eu son succès puisque la voici à sa troisième édition. Elle convient aux jeunes gens cultivés, aux personnes du monde qui y rencontreront instruction et édification, et peut-être beaucoup de préjugés et d'erreurs passionnés sur l'ordre et son fondateur s'évanouiront-ils.

15. — Saint Dominique et saint François d'Assise, tous deux contemporains et fondateurs d'ordres religieux qui avaient pour caractéristique la pauvreté, prêchaient le mépris des richesses pour arrêter la corruption de la société de leur temps. Le frère Léon fut l'inséparable compagnon de S. François, son confident intime. Le *Speculum*

perfectionis eut pour auteur cet ami du saint pauvre. Mais le récit en paraissait à jamais perdu. Cependant M. Paul Sabatier, l'auteur de la « Vie de S. François d'Assise » parue il y a quelques années, découvrit que les diverses relations officielles de la vie de saint François, celle de Thomas Célano, comme celle de saint Bonaventure, avaient des parties communes différant assez sensiblement par le ton et par le style. Alors M. Sabatier unit ces fragments et forma un travail présentant quelques lacunes, mais d'une singulière homogénéité. Peu après, il trouva un manuscrit où il rencontra les fragments mêmes qu'il avait ainsi extraits, reliés les uns aux autres et constituant un tout. C'était le récit du frère Léon. Telle est la genèse de la découverte. C'est le même récit qu'il donne en ce volume où brille la science patiente d'un philosophe ingénieux. Le livre s'ouvre par une longue introduction où l'éditeur fait l'histoire de ses investigations et de leur issue, indique ses sources, décrit les manuscrits et établit leur valeur respective. Puis vient le texte latin, avec, au bas des pages, un remarquable appareil de notes explicatives, de discussions historiques et philologiques et les variantes des manuscrits. On sait que M. Sabatier est protestant et, pour établir le texte du frère Léon, il fait un louable effort afin de se débarrasser, à propos des faits historiques, de l'esprit rationaliste. Cependant, pour les prophéties, il demeure intransigeant. D'ailleurs, pourquoi s'aventurer sur ce terrain, puisqu'il ne veut que fournir un texte authentique pour l'histoire franciscaine ? Il n'avait qu'à demander des preuves d'authenticité aux raisons d'ordre philologique purement objectif. Voici les contributions nouvelles à l'histoire franciscaine que relève M. Sabatier : Sur les attaches de la légende franciscaine avec Assise et l'Ombrie ; sur les personnages de l'entourage de S. François ; sur son style, sur la vie de ses disciples au commencement de l'ordre ; sur ses souffrances physiques et morales ; sur ses rapports avec sainte Claire ; sur ses poésies ; sur sa psychologie (p. XXVI-XXXVIII). Indépendamment de ce que la légende du frère Léon nous apporte de nouveau, M. Sabatier étudie dans la préface les caractères distinctifs de l'œuvre et, dans l'introduction, l'unité du « Speculum », les circonstances de sa composition. Après, viennent les notes biographiques sur le frère Léon, les sommaires des chapitres sur le *Speculum perfectionis*, suivant le classement chronologique ; les rapports du « Speculum » avec quelques autres documents du XIIIe siècle ; la description des mss. ; l'indication sommaire des éditions du *Speculum vitae S. Franscici*. En appendice, une étude spéciale de quelques chapitres du « Speculum perfectionis », notamment de la composition de sa règle, comment la Portiuncule fut accordée à S. François, des documents divers, la table des passages de la Bible cités dans le *Speculum perfectionis*, enfin la table

alphabétique. Du long oubli de la légende du frère Léon, M. Sabatier donne cette raison : Frère Hélie fut le général de l'ordre après la mort du séraphique patriarche et voulut ramener l'institut à des voies un peu moins extraordinaires que celles où S. François avait tenté de l'engager. Or le manuscrit du frère Léon est clairement composé pour rappeler la pensée maîtresse de S. François éloignée de tout adoucissement. Il n'est donc point surprenant que l'autorité franciscaine ait empêché la reproduction et la divulgation du manuscrit du saint. D'après le « Speculum », S. François, vit avec douleur, les changements opérés par frère Hélie. La volonté du saint pauvre fut que le frère mineur n'eut pour vêtement que ses braies, sa tunique, sa corde, son manteau ; pour demeure, des cellules en torchis, des gourbis faits de branches d'arbre entrelacées ; pour nourriture, le pain de l'aumône ; pour toute science celle de Jésus-Christ. Le livre de M. Sabatier a suscité de nombreuses critiques de la part d'écrivains informés des choses franciscaines. Un érudit italien, M. l'abbé Paloci, dans les « Miscellanea Franciscana » (mai 1898), renverse avec sens le laborieux échafaudage de l'éditeur de la légende du frère Léon. D'abord, M. Sabatier publie, non pas la première édition, comme le porte le titre de son livre, mais bien la sixième du *Speculum perfectionis*. Il assure que frère Hélie, dans ses modifications, fut approuvé par l'autorité papale. C'est le contraire qui est la vérité : S. Antoine de Padoue combattit le frère Hélie qui fut déposé et finalement excommunié. Que S. François, selon M. Sabatier, tint dans un absolu mépris la science et les livres, c'est une erreur : S. Bonaventure a victorieusement renversé ce préjugé que soutenait alors l'hérétique Guillaume de Saint-Amour. Non moins faux est-il de soutenir que la règle de S. François n'est pas pratique. De tout temps, elle fut suivie et les réformes des observants, des capucins eurent pour motif de ramener à la pratique stricte de cette règle, encore observée d'ailleurs de nos jours. Enfin, d'après l'éditeur du « Speculum », ce livre serait la principale source où devraient se documenter les historiens futurs de saint François, car seule elle aiderait à un portrait ressemblant. Il est notoire que jamais on n'a attribué tant d'importance à cette source, bien connue auparavant et surtout au moyen âge.

16. — Ee règne de *Saint Louis* fut l'époque du progrès du christianisme et de la civilisation le plus accentué depuis Charlemagne. Et pour l'aider, il favorisa, comme saint Henri, saint Étienne, l'action de l'Église, de ses moines et de ses prêtres. C'est M. Sepet qui nous introduit dans cette belle vie du saint et du roi. Chartiste, fouilleur de vieux textes, il lui a fallu faire effort pour ne pas édifier son livre avec l'armature d'érudition qui lui est familière. La nature de l'ouvrage ne le comportait point. S'il souffre de ne pouvoir enrichir son

texte de pièces justificatives, de notes savantes, de renvois fréquents, il a mis à large contribution les écrivains du temps de S. Louis, en conservant la saveur naïve de leurs textes originaux, tout en les rendant intelligibles aux lecteurs modernes. Grâce à cette méthode, on voit agir, parler le saint roi. Il laisse la parole à ses propres « Enseignements », à son fils Philippe, à sa fille Isabelle, au sire de Joinville, le bon sénéchal, qui fut si longtemps le compagnon et le confident de Louis IX. Qui put mieux le connaître et le peindre que Geoffroy de Beaulieu, son confesseur ; son chapelain, Guillaume de Chartres, confesseur de la reine, son épouse ? Cette noble figure se présente à nous sous deux aspects : l'homme — le Roi ; dans l'homme, on contemple : le fils, l'époux, le père, le frère, l'ami, le maître, le chrétien, le clerc, l'apôtre ; dans le Roi : le chevalier, l'homme de guerre, l'administrateur, le politique. Cette disposition nous montre clairement, dans l'unité de cette vie, le principe des actions et la logique des vertus. Le chrétien domine l'homme, l'homme mène le roi. Faire son devoir, le faire en perfection, ce fut tout saint Louis. Non, les vertus ascétiques et transcendantes de saint Louis n'ont pas nui à ses devoirs de souverain, non plus qu'à la politique progressive de son règne. En effet, Louis IX a consolidé, développé, fait accepter et respecter de tous et élevé enfin dans la chrétienté, jusqu'à la prééminence, la royauté de Philippe-Auguste et la dynastie de Hugues Capet. Au dedans, il a donné à la France, l'ordre, l'équilibre, la paix, la prospérité. Au dehors, il lui a donné la grandeur ; ses revers mêmes ont porté, en Orient, l'influence française (p. 226). Selon la pensée de l'auteur, cette nouvelle vie de saint Louis n'est pas un exposé chronologique et méthodique des actions et des événements du règne du saint roi, mais une étude sur le caractère et la sainteté de cette grande figure chrétienne et royale, considérée sous les différents aspects de sa vie privée et publique. C'est, en un mot, comme une série de vitraux historiques qui feront mieux connaître le grand saint et le grand roi.

17. — Serait-il exagéré de dire que *Saint Ignace de Loyola* fut le chef illustre d'un vrai royaume, lui aussi, d'un royaume tout spirituel, un guerrier fort expert en la stratégie ascétique ? Nous ne le pensons pas. Et c'est comme tel qu'il nous le portraiture M. Joly, qui s'est servi, à cette fin, des écrits des hommes ayant eu des rapports directs avec le fondateur de la Compagnie de Jésus : Gonzalès, Ribadeneira et Polanco. Le travail de ce dernier : *Vita Ignatii*, *Chronicon societatis Jesu* n'a été publié qu'en 1894. Il a détaillé la vie de son héros en un certain nombre de fragments et sur chacun d'eux il a comparé le travail de ces trois contemporains ; il a ajouté les observations critiques des Bollandistes et il a complété le tout par les écrits mêmes de saint

Ignace : les Lettres surtout, les « Exercices » et les Constitutions, sans compter d'autres sources qu'il a eu soin de noter. Il a pu lire des documents rares dont la plupart sont inédits. Ainsi il a consulté la curieuse bibliothèque que le P. Watrigant a rassemblée sur les « Exercices spirituels » : livres de précurseurs, de commentateurs, d'amis, d'ennemis, traductions en toutes les langues, éditions protestantes, soit anglaises, soit américaines. Voilà donc la science scrupuleuse que l'historien a mise à composer son livre, en toute indépendance d'esprit. Il a dit la vérité, sans restrictions, avec une sérénité courageuse. Jamais peut-être les Exercices de saint Ignace, ses Constitutions, sa correspondance n'avaient été analysés avec une si savante sagacité, avec une pareille pénétration psychologique. C'est un excellent morceau d'histoire sur l'un des plus fameux et des plus influents personnages du monde religieux moderne. Il est exact, vivant, bien dessiné. Est-ce l'histoire définitive de saint Ignace ? Non, sans doute, car M. Joly sait très bien qu'en ce qui concerne les faits de la vie du saint, ce n'est qu'un tableau à larges traits auxquels on peut encore beaucoup ajouter, quoiqu'il soit très clair et précis en certains points. Relativement à la faculté maîtresse du fondateur de la Société de Jésus l'auteur estime que c'est « bien évidemment la volonté, volonté tout à la fois humble et fière...., volonté qui ne voulut d'abord connaître ni les difficultés, ni les limites, mais qui bientôt devint prudence au suprême degré, souple et par conséquent persévérante...., volonté efficace enfin parce qu'elle travaille sans cesse à éliminer du moindre fragment de son œuvre tout ce qui pouvait être une cause de division, de faiblesse, de caducité » (p. 222-3). Cette peinture est exacte, mais ce qui ne l'est point, c'est de dire que la volonté fut la faculté maîtresse car on remarque son intelligence rare du gouvernement de l'ascétisme. Les *Exercices* ne sont-ils pas un chef-d'œuvre d'intelligence pratique, comme les admirables Constitutions qui « ont fait de la Compagnie de Jésus une milice si bien organisée pour les combats de l'époque où elle a paru et qui lui ont permis de rendre jusqu'à aujourd'hui à l'Église, des services dont amis et ennemis attestent l'importance. » Il y a bien encore, de ci de là, de nombreuses fautes d'impression et quelques inexactitudes : il n'est pas vrai de dire que saint Ignace n'ait rien eu à faire, en Espagne, avec les inquisiteurs dominicains ; p. 62, on lit qu'Ignace « ne devait repartir (de Paris) qu'en mars 1536, c'est 1535 qu'il faut admettre ; p. 46, « Cisneros avait publié, environ deux ans auparavant », c'est vingt-deux ans qui est la vérité.

18. — *Saint François de Sales*, comme saint Dominique et saint Ignace, livra une lutte ardente à l'hérésie protestante qui plongeait ses racines jusqu'à l'albigéisme. Sa bibliographie déjà considérable

s'est augmentée d'un nouvel ouvrage de poids : celui de M. Strowski, qui a sa place marquée parmi les plus fouillés et les mieux écrits. C'est la psychologie, la doctrine religieuse et philosophique, la littérature de l'évêque de Genève qui en sont l'objet principal. Il est bien informé et les sources sont minutieusement citées et soigneusement examinées. Il a pour but de déterminer « la place que s'est fait le sentiment religieux dans le catholicisme en France, au commencement du XVIIe siècle, après la lutte de la Réforme et de la contre-réformation...., en lui donnant pour centre la vie, les œuvres et l'influence de saint François de Sales » (p. VII). Pour spécifier l'esprit du livre, observons que M. Strowski s'est documenté, en particulier, auprès de la Faculté de théologie protestante de Montauban pour se faire, dit-il « quelque idée des grands huguenots du XVIe siècle. » Il doit également beaucoup à M. Brunetière, presque tout, confesse-t-il avec modestie, et a eu constamment sous les yeux les ouvrages suivants : *De l'Influence du concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts*, de M. Dejob ; *Le Seizième Siècle*, de M. Faguet ; *La Contre-Réformation*, de M. Philippon ; *Port-Royal*, de Sainte-Beuve. L'introduction c'est l'état du sentiment religieux, en France, de 1560 à 1600 : les courants, les luttes, les ouvrages relatifs à ce même sentiment, état d'aspects multiples où se meuvent tant d'influences, en tant de directions ! L'auteur semble apporter, de préférence, les témoignages protestants et, à plus d'un endroit, le protestantisme a le beau rôle devant le catholicisme persécuteur. « Le sentiment religieux, dit-il, semble avoir trouvé, dans le calvinisme, sa forme et sa formule.... » Avec la disparition du règne de la Réforme « s'appauvrit le sentiment religieux » (p. 6-7). A propos de la naissance d'un dogme dans l'Église catholique : « Une idée se glisse chez deux ou trois auteurs remarquables par leur piété ou la sûreté de leur doctrine, elle fait son chemin. Lentement les théologiens l'examinent et avec précaution ; la dévotion populaire s'empare d'elle, le temps passe, elle a quelquefois pour elle des siècles et l'assentiment universel des catholiques ; çà et là surgissent à peine quelques doutes ou quelques résistances. Alors, elle est soumise à un concile où les évêques, interprètes et juges de l'opinion des fidèles, la discutent, l'acceptent. Le Pape la promulgue ; elle est entrée dans le dogme. » Quel est le vrai catholique qui souscrirait à ces idées ? Au sujet de la doctrine de saint François de Sales, basée sur l'amour, l'auteur juge qu'elle tendait vers le quiétisme, et qu'elle ne fut sauvée de cette extrémité que par l'idée de la pénitence restaurée par Port-Royal (p. 290). C'est encore une appréciation plus que contestable que celle qu'il émet sur la direction de l'évêque de Genève : « Elle ne s'occupe pas assez, dit-il, de la nature et du choix des actes que pratiquera la dévotion :

il suffit pour lui qu'ils soient dans l'ordre des choses permises et au nombre des devoirs que chaque heure présente. L'activité du sentiment religieux ne se porte donc pas au dehors et sur les objets extérieurs à l'âme » (p. 201). M. Strowski explique par la théorie des milieux l'esprit de saint François. C'est un esprit subtil avec beaucoup de candeur.... Son imagination a une grâce toute poétique et une vivacité toute pittoresque. Elle a de la candeur et sa délicatesse semble inspirée par le souvenir de paysages très fins et très purs ; elle rappelle la grâce sentimentale du Tasse et la veine gauloise de Montaigne et de Régnier. Quant à sa volonté, il veut et avec obstination, mais lorsqu'il le faut, il sait prendre les détours et les sentiers. C'est peut-être un caractère de la race et du pays que cette ténacité qui plie sans céder et revient obstinément à son but (p. 74-6). Ses *Controverses*, le livre peut-être le moins connu, est d'un haut mérite littéraire et il nous apparaît comme un témoin précieux des progrès faits par l'art d'écrire, à la fin du XVIe siècle. L'*Introduction à la vie dévote* contient toute la doctrine du saint relativement à la direction des âmes et se résume en ceci : Jésus dans l'âme par la méditation, par l'amour, par l'imitation. L'ouvrage se divise en sept parties : I. La Formation intellectuelle et religieuse de saint François ; II. La Prédication de saint François ; III. Saint François, directeur d'âmes ; IV. Le Sens de la dévotion et l' « Introduction à la vie dévote » ; V. La Philosophie de l'homme d'après le « Traité de l'amour de Dieu » ; VI. La Forme définitive de la pensée de saint François de Sales ; VII. L'Influence de saint François de Sales sur la littérature profane, au XVIIe siècle. « L'influence de saint François de Sales, dit avec raison M. Strowski, sera dans le même sens que celle des précieux et son rôle, dans la formation du public, c'est de l'avoir peu à peu plié à la préciosité : j'entends par là d'avoir donné à tous les esprits l'amour et l'usage d'une psychologie expérimentale très fine, très pénétrante, de leur avoir fourni le modèle et l'habitude d'une langue raffinée et pleine de nuances, d'avoir enfin universalisé et mis au premier rang un sentiment rare aux autres époques : la tendresse passionnée. » (p. 402). Formulons maintenant quelques réserves de détail : p. 24, le « certain docteur Boulanger, théologien catholique » qui attaque le traité de Du Plessis-Mornay sur l'Eucharistie n'est autre que Jules-César Boulenger, jésuite (1558-1628), connu par ses traités sur l'antiquité romaine ; p. 26, c'est le concile d'Elvire qu'il faut lire et non d'« Élibertin » ; p. 47, Guillaume du Vair n'a pas été « grand aumônier de France », mais garde des sceaux, puis évêque de Lisieux (1618-1621) ; c'est à tort qu'il porte (p. 271) le prénom de Pierre qui est celui de son frère, évêque de Vence ; p. 152-3, saint François Caracciolo, fondateur des clercs réguliers mineurs, est confondu avec Hippolyte Caracciolo, chanoine de

Latran ; p. 271, Du Perron, quand il fit l'oraison funèbre de Ronsard, en 1586, n'était pas encore dans les ordres : il ne reçut le sacerdoce qu'après sa nomination à l'évêché d'Évreux (1593) ; p. 379, les *Parallela eloquentiae sacrae et humanae* n'ont pas pour auteur le P. Canisius, mais bien le P. Caussin.

19. — Par sa prédication apostolique, *le P. J. de Brébeuf* fut un François de Sales dans les pays idolâtres des Hurons et des Iroquois. Parmi ses petits-neveux il compta Guillaume de Brébeuf, le poète célèbre par sa Pharsale. Il naquit, en 1593, au berceau même de ses ancêtres, à Condé-sur-Vire, élection de Bayeux, au fief de Brébeuf. On ignore ce que furent les années de sa jeunesse. On sait qu'il entra, à l'âge de vingt-quatre ans, au noviciat de la Compagnie de Jésus de Rouen (8 novembre 1617). Depuis cette année, sa biographie nous met au courant de sa vie de religieux et de missionnaire. La plus grande partie de son existence se passa dans l'évangélisation des Hurons. Il en apprit la langue, et le chap. X est rempli de renseignements curieux sur les mœurs de ces sauvages, leur religion, leur culte des morts, leur cosmogonie, leur gouvernement, leur caractère ethnique, les supplices qu'ils faisaient endurer à leurs prisonniers de guerre. On a découvert récemment, après plus de deux siècles, des sépultures huronnes dans lesquelles on trouva des chaudières en cuivre, des calumets, de gros coquillages servant de trompe, des haches, des pointes de flèche, des colliers, des bracelets. L'autorité publique y était exercée par des « capitaines » élus ; chaque village avait son conseil composé de capitaines et d'anciens. Ce volume est donc intéressant aussi bien sous le rapport de l'expansion chrétienne, au XVIIe siècle, que sous celui de l'extension de l'influence française et de l'ethnographie. Le vaillant apôtre des Hurons, après mille chagrins et persécutions, mourut dans des supplices atroces. Un intéressant appendice contient les noms et les fonctions des missionnaires hurons, en 1647. Écrit dans le style pur et ferme traditionnel dans la Compagnie de Jésus, le livre a été documenté avec les relations des Missions de la Nouvelle France, le « mémoire touchant la mort et les vertus... du P. Jean de Brébeuf » (manuscrit de 1652), les Lettres et les Mémoires des Archives du « Gesu » à Rome. A sa troisième édition, il appartient à cette moralisatrice « Collection Saint-Michel » pour la diffusion des bons livres dans les milieux ouvriers.

20. — *Mademoiselle de Melun*, fille de princes, fut, en France, l'apôtre de la charité compatissante aux pauvres, aux abandonnés. Sa vie fut écrite, pour la première fois, par Joseph Grandet, prêtre de Saint-Sulpice, contemporain de la fille du prince d'Épinoy. Elle est bien supérieure à toutes celles publiées depuis qui n'ont du reste fait que l'abréger en lui enlevant son charme le meilleur. M. Grandet fit paraître

la sienne sous le titre : *La Vie de Mademoiselle de Melun, fille de Guillaume de Melun, prince d'Épinoy, fondatrice des religieuses hospitalières de Beaugé, en Anjou, pour servir de modèle aux personnes de qualité et aux hospitalières* (in-8, 1687). Ce fut la plus parfaite de ses œuvres. Un anonyme, M. Maupoint, mort évêque de Saint-Denis de la Réunion, donna, en 1843, la *Vie de Mademoiselle de Melun, princesse d'Epinoy, fondatrice des hôpitaux de Baugé et de Beaufort*, pâle abrégé de M. Grandet, dont il a même laissé subsister les imperfections. Utilisant cette source, M. le vicomte de Melun mit au jour, en 1854, la *Vie de Mademoiselle de Melun*, froid résumé du premier historien, entremêlé de quelques documents inédits. A tort, l'un et l'autre ont supprimé beaucoup de traits édifiants et cette forme simple et naïve qui revêt de tant de grâce l'écrivain du XVIIe siècle. La Vie de M. Portais est la réédition de celle de M. Grandet, mais rajeunie un peu, revisée en ses moindres particularités, augmentée de notes explicatives et de documents inédits. Il a respecté même le style du docte sulpicien, sauf l'orthographe et quelques expressions vieillies. Cependant n'a-t-il pas trop modernisé parfois cette écriture du XVIIe siècle, d'une simplicité, d'une candeur si savoureuse ? Pour la revision du texte, il s'est servi d'un manuscrit contemporain de M. Grandet où sont relevées des longueurs et quelques erreurs historiques et où se rencontrent des détails nouveaux. Outre ces corrections, M. Portais a introduit des faits qui se rattachent directement à cette vie et, sous forme d'épilogue, il a poursuivi l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Baugé jusqu'à nos jours. Après avoir donné un peu son cœur ardent aux mondanités de son siècle et de sa société, elle se réfugie dans son chapitre de Mons en Flandre où elle passe, cachée, la moitié de sa vie. C'est de là qu'elle part pour venir à Baugé, dans une maison humble, à peine fondée. Elle rebâtit l'hôpital à ses frais et décide les sœurs qui n'étaient qu'une communauté séculière à faire les vœux solennels. Ainsi fut-elle la fondatrice de l'Hôtel-Dieu et des hospitalières de Baugé, ainsi que de l'hôpital de Beaufort. Dans son couvent de Baugé, elle donna jusqu'à sa mort le spectacle de toutes les vertus élevées à un degré héroïque, et l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus de sa charité pour les pauvres et les malades, de sa mortification intérieure et extérieure, ou de son humilité et de sa vie toute absorbée en Dieu. Elle fut favorisée du don de prophétie et de discernement des esprits, et elle alla au sein de Dieu à travers les flammes de la plus grande épreuve, dans sa soixante-deuxième année. D'où vient que personne n'a introduit sa cause en cour de Rome. Elle aurait la chance de réussir et ce serait une gloire nouvelle pour la France et pour l'Anjou. Ces pages d'une noble simplicité, de haute spiritualité, tout imprégnées de la plus généreuse charité, seront lues

avec plaisir et profit, sans compter qu'elles nous feront connaître le XVIIe siècle, la vie de la famille chrétienne à cette période où tant de saints ont fleuri.

21. — Encore un apôtre du XVIIe siècle, celui de Ceylan. La vie du *Père Joseph Vaz* composée en portugais par Sébastien Régo, neveu du héros, imprimée à Lisbonne, en 1747, puis en italien, à Venise, en 1753, cette dernière fut réimprimée à Mangalore en 1897. C'est la traduction de l'édition italienne que publie Mme J. Bigard. Dans un premier livre nous connaissons la vie apostolique du P. J. Vaz, né au Ceylan même, les progrès de ses missions, les difficultés vaincues, son entrée dans la Compagnie de l'Oratoire à laquelle il donna une organisation qu'elle conserve encore; le livre deuxième, c'est l'histoire de l'homme intérieur, de ses vertus, de sa mort, de ses miracles. « Cette vie, comme l'assure le cardinal Agliardi, aura tout d'abord l'avantage de réveiller la piété autant parmi les missionnaires qu'au milieu des fidèles, en plaçant sous les yeux de tous les grandes vertus qui ornaient l'âme du P. Vaz et les sacrifices auxquels il se soumit pour convertir les âmes et aussi en dévoilant cette abondance de grâces et de bénédictions que Dieu lui accorda pour rendre son ministère tellement fructueux que le titre d'apôtre de Ceylan lui est resté. » Son œuvre fut admirablement réparatrice parmi les persécutions des protestants hollandais dans l'île. Ils avaient détruit les églises, confisqué les biens ecclésiastiques, forcé les catholiques à apostasier ou à s'exiler. Or le P. Vaz, pendant les vingt-quatre ans qu'il séjourna à Ceylan, reconstruisit les églises, ramena à la foi chrétienne, soit du protestantisme, soit du paganisme, une centaine de mille âmes. De plus, il forma le premier groupe d'un clergé indigène du développement et de la formation duquel dépendent les destinées religieuses de l'Inde. Nouvelle preuve de ce qu'on peut espérer pour le christianisme quand le nombre des prêtres indigènes se sera multiplié pour évangéliser les races indiennes.

22. — *La Vénérable Marie Rivier* nous transporte en pleine tourmente révolutionnaire où elle se distingua par sa fermeté d'âme et son zèle indomptable à donner une éducation chrétienne aux enfants du peuple. Cet ouvrage est, à la vérité, l'histoire psychologique d'une grande âme, modèle des plus éminentes vertus religieuses, mais il est encore une œuvre bien actuelle, un plaidoyer éloquent, avec quantité de faits saisissants, en faveur de la liberté d'enseignement et de son intarissable fécondité. Il existait bien de la Mère Rivier une Vie très édifiante, mais trop incomplète, due à la plume de M. l'abbé Hamon, curé de Saint-Sulpice, simple croquis jeté à la hâte au milieu d'écrasants labeurs ; elle était aussi due à un sulpicien, M. Vernet, qui fut le directeur spirituel de Marie Rivier ; c'est un sulpicien

M. Mourret, qui est l'auteur de cette histoire définitive et groupe autour de la vénérable servante de Dieu les admirables figures de ses premières compagnes, celles des deux sulpiciens et de Mgr d'Aviau, administrateur du diocèse de Viviers, qui donna à l'Institut sa première bénédiction. Il lui a composé un cadre des lieux mêmes où vécut la Mère Rivier, des événements sanglants de la Révolution où furent posées les assises de l'œuvre prédestinée. Les traits de la physionomie de la vénérable Vivaraise, il les a recueillis dans ses lettres, dans ses conversations, dans ses instructions. C'est donc un portrait bien sincère : il n'a pas éloigné les ombres de la figure de celle qu'un de nos papes appela : « la Femme-Apôtre. » C'est à Montpezat, son village natal, que se dessina l'embryon de son institut. Là, elle réunit les premiers enfants pauvres à instruire, les premières compagnes à diriger. Elle y révèle ses puissantes facultés de fondatrice et d'organisatrice. Ensuite elle va établir son œuvre à Saint-Martin-de-Valamas, où elle se livre en même temps à des prédications populaires telles qu'elles lui gagnent toutes les sympathies. La Révolution éclate et la trouve à Montpezat, y exhortant la jeunesse au martyre, tout en maintenant sa maison contre l'orage : elle en fait un couvent. Le tourbillon l'emporte. Elle va s'installer à Thueyts, dans la maison abandonnée des dominicaines; son école y prospère de jour en jour. En même temps, elle fait des réunions a l'église, rassemble les femmes, console les pauvres, les malades, les affligés, relève les pécheresses. Cependant les épreuves se multiplient autour de cette âme vaillante qui avait pris pour devise : « Prier, travailler, se taire. » Les premières vêtures de ses filles se firent dans un galetas; elle essuya même des déboires de la part de l'autorité ecclésiastique. Envers et contre tout, le jour de la Présentation de Marie 1796, elle fonde, sous ce même titre, sa congrégation qui devait avoir de si rapides développements. C'est d'abord la fondation de Coucouron, celles des trois arrondissements de l'Ardèche. A la paix religieuse, les novices nombreuses qui arrivent, les protections puissantes, celle même des pouvoirs publics, les dons généreux favorisent l'expansion de l'institut; les fondations nouvelles se succèdent, la maison-mère s'agrandit. Le pape Pie VII bénit l'œuvre de Marie Rivier, lui donne une forme arrêtée et des patrons. Pendant les jours tristes de la famine, de l'invasion (1811-1814), les secours providentiels ne s'interrompent pas, les fondations continuent. Sous la Restauration, la fondatrice veut étendre l'action de sa congrégation aux orphelins; elle acquiert l'ancien monastère de la Visitation à Bourg-Saint-Andéol et y transfère la maison-mère; de 1827 à 1830, elle crée les Sœurs converses dites Sœurs de la Sainte-Famille. Alors l'institut débordait du Vivarais : on le trouve à Alais, à Saint-Julien (Savoie), à Bordeaux, à Moulins, etc. La Mère Rivier fut une rare

intelligence : presque sans instruction première, elle fut un écrivain d'une grande pureté, un orateur émouvant, une âme douce et simple comme la colombe, forte comme un martyr. Mais c'est particulièrement la femme-apôtre qu'a dépeinte M. Mourret. « Vous avez, lui écrit Mgr de Viviers, su mettre dans votre récit, une telle abondance de vie, une telle harmonie de couleurs et d'allure que sa lecture est une jouissance littéraire en même temps qu'un bienfait religieux. » Il est encore un excellent chapitre de l'histoire religieuse du Vivarais pendant la Révolution.

23. — On sait tout ce que les Papes ont tenté pour ramener au sein de l'Église la protestante Angleterre, qui fut nommée : l'Ile des Saints. Or, *Saint Dominique de la Mère de Dieu* a dépensé toute sa vie à la conversion du peuple anglais. Ses pensées, ses prières, ses discours, ses actions y aboutissaient ; il aurait versé « tout son sang pour le salut de sa chère Angleterre. » Aussi a-t-il reçu le titre d' « Apôtre de l'Angleterre. » L'auteur a employé les renseignements recueillis sur la foi du serment, dans le procès de canonisation, en Italie, en Belgique, en Angleterre. Il a aussi fait usage de quelques manuscrits du digne fils de saint Paul de la Croix, qui, lui aussi, prie pour le retour des Anglais à leur antique foi ; ils ont été dernièrement découverts et font connaître à merveille l'intimité de cette âme apostolique. Léon XIII, qui eut des relations personnelles, à Bruxelles, avec le P. Dominique, adresse un Bref au R. P. Luc et le félicite d'avoir mis en relief ses travaux d'apôtre, œuvre bien opportune, de nos jours. De son côté, le cardinal Parocchi lui écrit : « Le portrait est frappant de vérité et brille dans toute sa beauté morale... En étalant les merveilles d'une sainteté des plus extraordinaires de notre siècle, vous excitez chez vos lecteurs les sentiments que produisit jadis dans le cœur d'Augustin la vie de saint Antoine... Le style est coulant, tel qu'il convient à ce genre d'écrits. Vous avez donné une grande impulsion à la célébrité de ce serviteur de Dieu et la vie que vous en avez écrite comptera toujours parmi les meilleures. » La traduction est franche, simple et fidèle.

24. — L'abbé *Henri Perreyve* restera, dans notre souvenir, comme une des plus belles âmes sacerdotales de notre monde moderne. Tout ce que le courage, l'intelligence, le dévoûment, la bonté peuvent donner de beauté à une âme, tout ce que l'expression d'une telle âme peut donner de beauté au corps de l'homme et à sa face, la nature et la grâce le lui ont départi avec usure. Ses incessants élans vers la beauté morale l'ont conduit au sacerdoce, c'est-à-dire à la forme la plus resplendissante que puisse prendre la beauté humaine. Et tout l'effort du P. Gratry, dans le récit ému de cette vie, a été de louer Perreyve en faisant l'éloge du sacerdoce, de tout sacerdoce : celui de

l'enseignement, celui de la science, celui de l'art, celui du dévoûment et de la charité, celui enfin de la paternité dans la famille. Telle est son idée dominante qu'il cherche à inculquer à la jeunesse studieuse. Rappelons seulement les chapitres de cette vie si suggestive de l'abbé Perreyve : Éducation — Vocation — Organisation de la vie — Ministère — L'Idéal — L'Imperfection — La Mort. Quiconque lira cette belle histoire sentira la chaleur d'âme pour le bien d'Henri Perreyve passer dans la sienne et deviendra meilleur.

25. — Elle fut bien belle aussi, l'âme de *Mgr Berteaud*, mais d'une beauté originale, tout antique. C'est avec raison que son biographe le regarde comme « un évêque d'autrefois. » Il n'était pas, en effet, de ce siècle et n'en voulait pas être ; il en réprouvait les idées, les mœurs, les usages, la plupart des prétendus progrès. Par exemple, il anathématisait les chemins de fer et ne les prenait à peu près jamais dans l'étendue de son diocèse. Il était un évêque des siècles primitifs qui ne donnaient qu'une application secondaire au temporel de leur Église ; il en parlait la langue et avait « ce grand style hiératique des hommes apostoliques qui, après les apôtres, improvisaient si richement la langue, la poésie, la liturgie, toutes les formules chrétiennes. » Dans notre siècle, difficilement on trouverait un prélat qui pique davantage la curiosité. Il se considérait comme le père de ses prêtres et il les tutoyait tous ; sa maison était leur hôtel. Administrateur aussi peu que possible, il passait sa vie, ses fonctions épiscopales remplies, dans sa bibliothèque, parmi les théologiens, dans la fréquentation de ses livres rares, qu'il achetait souvent à prix d'or. C'étaient quelquefois des théologiens, des savants anciens dont les spécialistes connaissent à peine le nom. Dans sa conversation, sorte de sermon, il les citait, comme dans ses discours d'église. Toute sa théologie avait pour centre le Verbe incarné. Par dessus tout, Mgr Berteaud fut un orateur éblouissant, d'une originalité primesautière sans pareille, dédaignant le convenu, les cadres traditionnels. Sa langue était imagée, chaude, faisant quelquefois bon marché de la grammaire et de l'élégance correcte réglée par nos traités de littérature. Certes, son style n'avait rien d'académique ; il était une lyre qui vibre à l'inspiration du moment. Mais combien son éloquence est vivante ! Combien l'esprit est ravi par la spontanéité, l'éclat, la force pénétrante d'un langage qui ne doit rien à l'art et monte droit d'un cœur d'apôtre ! En chaire, il était poète, créateur des mots qui servaient sa pensée, peu soucieux de l'usage, « le père des langues. » « Si j'en avais la liberté, disait Louis Veuillot, je m'attacherais, pendant deux ans, aux pas de l'évêque de Tulle, et je voudrais, après cela, renouveler la langue française » (p. 309). La Providence lui avait assigné un troupeau encore séparé de la langue académique. Alors l'évêque descend

des sommets fulgurants de son éloquence de prophète et passe une partie de sa vie à prêcher en patois limousin, qu'il connaissait assez mal, du reste. Ce sont les prêtres de la Corrèze qui ont recueilli l'abondance de ses instructions, formées du miel et du vin de l'Écriture et de la moelle des docteurs. Autant il était orateur disert, improvisateur étonnant, autant Mgr Berteaud avait la plume rebelle à rendre sa pensée. A peine trois ou quatre Lettres pastorales imprimées nous restent-elles de lui, malgré les sollicitations pressantes, importunes même de ses amis, et de L. Veuillot surtout. La vie de l'evêque de Tulle fut simple, unie, patriarcale ; il n'est pas mêlé aux événements de son temps. Il était très populaire, chéri des pauvres. Si bien que Mgr Duquesnay, évêque de Limoges, disait de lui : « Peu d'hommes ont été aimés autant que l'a été l'évêque de Tulle. » M. l'abbé G. Breton, qui s'était « proposé simplement d'esquisser cette physionomie d'évêque » noble et séduisante, parfois étrange, nous a peint un beau portrait en pied de Mgr Berteaud. Son style est pur, coloré, avec, cependant, quelques prolixités, péché littéraire tout véniel pour un admirateur qui, néanmoins, a conservé à son œuvre une parfaite indépendance d'appréciation et une absolue sincérité. Le plan eût peut-être été meilleur, au moins plus clair, si l'on avait considéré Mgr Berteaud : Avant l'Épiscopat ; l'Évêque ; le Théologien ; l'Érudit ; l'Écrivain ; l'Orateur ; l'Administrateur ; le Père. La partie anecdotique, mine si riche, n'a été qu'effleurée, au grand dam des amis nombreux du prélat qui fut « une grande et puissante voix. »

26. — Ainsi que Mgr Berteaud, le *Cardinal Bilio* fut l'un des amis préférés de Pie IX. Il resta un religieux sous la pourpre romaine. Saint religieux, il fut encore un vigoureux esprit, versé dans les choses théologiques. Au concile du Vatican, il brilla comme théologien et fut même président de ce concile. Il vécut dans l'intimité de Pie IX, qui lui confia, après le concile, le diocèse de Sabine. Sur ce nouveau théâtre, il se fit remarquer par son zèle pour le bien spirituel et temporel de son clergé, ses soins paternels pour les séminaristes, sa réforme du peuple chrétien. Également l'objet de la bienveillance particulière de Léon XIII, celui-ci l'associa à la collaboration aux actes pontificaux et le chargea de la présidence de la commission pour le choix des évêques en Italie. Ce qui ne l'empêcha point de se livrer avec ardeur aux travaux historiques : ainsi, il dressa les Tables chronologiques de l'Histoire de l'Église et son nom restera attaché à l'histoire du concile du Vatican.

27. — Les R. R. P. P. oblats de Marie-Immaculée sont plutôt des hommes d'action que d'étude, étant missionnaires. Toutefois, ils ont voulu former une galerie de leurs gloires apostoliques. En bonne place, figurera *le Père de l'Hermite* qui laissa de son passage dans la

congrégation un sillage profond. Son biographe, le R. P. Devès, oblat de Marie, raconte les vicissitudes et les travaux de sa vie si remplie, les jours de sa jeunesse sacerdotale, ses premiers travaux dans le Bordelais, à Notre-Dame de Talence, son supériorat à Notre-Dame de Cléry, où il entra en relations avec Mgr Dupanloup, ses missions dans l'Orléanais, la réorganisation du pèlerinage de N.-D. de Cléry. Il le suit à Aix en Provence, en Bretagne durant son provincialat, à Saint-Martin de Tours pendant la guerre de 1870, à Paris, où il s'occupa activement de l'œuvre du Sacré-Cœur de Montmartre et de l'œuvre des pauvres — jusqu'aux décrets des expulsions. Dans un dernier chapitre, est fait le portrait intime du saint religieux. Admirablement, il allia la vie contemplative à la vie active, les travaux intellectuels aux labeurs des missions. Le R. P. Devès s'est inspiré de ses propres souvenirs, des manuscrits des archives de la congrégation ; le plus souvent, il laisse parler le P. de l'Hermite, son style est agréable, mais parfois trop orné. En un appendice sur la famille de l'Hermite, il prétend prouver qu'elle descend du fameux prédicateur de la croisade. Ce sont des présomptions favorables ; rien de plus. Cette descendance reste problématique, comme tant d'autres.

28. — Les Acadiens arrachés à la France, traités par l'Angleterre comme des ennemis de sa religion, dispersés violemment, furent évangélisés par *le Père Lefebvre*. En 1864, malgré tout, ils reconstituent leur nationalité et ils sont au nombre de 85,000. Alors le Révérend Père, religieux de Sainte-Croix, fut envoyé au Nouveau-Brunswick fonder un collège. Ce fut, après Montréal, sa nouvelle patrie. Il s'y tua pour former, avec l'esprit français et chrétien, des prêtres, des médecins, des avocats, des industriels, des académies, des ministres. Ce relèvement d'une nation française de cœur est décrite en un style incisif. Pourquoi l'auteur s'aventure-t-il sur des terrains où sa compétence est en défaut ? Par exemple, les questions d'éducation, d'instruction ne peuvent être résolues par quelques aphorismes ou des textes sacrés mal appropriés. Une erreur : le R. P. Rozaven n'a pas été général de la Compagnie de Jésus ; il ne fut qu'assistant général. En raison de l'action des missionnaires qui ont préparé la résurrection de la race acadienne et des enseignements qu'il comporte, ce livre mérite d'être lu en France. C'est l'histoire religieuse et civile de l'Acadie, cette terre canadienne restée quand même française et généralement ignorée, même après les importantes publications de M. Rameau.

LOUIS ROBERT.

OUVRAGES RÉCENTS SUR JEANNE D'ARC

1. *La Vraie Jeanne d'Arc. IV. La Vierge-Guerrière d'après ses aveux, les témoins oculaires, la chrétienté, les poètes du temps, les registres publics et la libre pensée*, par Jean-Baptiste-Joseph Ayroles, de la Compagnie de Jésus. Paris, Rondelet, 1898, in-4 de xix-577 p., avec une carte et un portrait, 15 fr. — 2. *Jeanne d'Arc Champenoise. Réponse à M. Ch. Petit-Dutaillis*, par E. Misset. Châlon-sur-Saône, imp. L. Marceau, 1898, in-8 de 23 p. — 3. *Jeanne d'Arc Champenoise. La Nationalité de Jeanne d'Arc et celle de saint Pierre Fourrier*, par le même. Paris, Champion, 1898, in-8 de 16 p. — 4. *Les Derniers Souvenirs de Jeanne d'Arc à Rouen*. Discours de réception à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, par M. Albert Sarrazin. Rouen, imp. Cagniard, 1897, in-8 de 51 p. avec fig. — 5. *Un Gentilhomme percheron compagnon de Jeanne d'Arc*, par l'abbé A. Desvaux, curé de Verrières. 2e éd. Bellême, imp. Levayer, 1898, in-18 de 30 p. — 6. *Les Souvenirs de Jeanne d'Arc à la cathédrale d'Orléans. Les Verrières, l'inscription commémorative, les bannières et les cloches* (par H. Herluison). Orléans, Herluison, 1898, in-8 de 48 p. — 7. *Les Cloches de Jeanne d'Arc*. Allocution prononcée dans la basilique de Sainte-Croix d'Orléans, le dimanche 1er mai 1898, par l'abbé d'Allaines, vicaire général. Orléans, Herluison, 1898, in-8 de 16 p. — 8. *Jeanne d'Arc en présence des Sans-Dieu et des Sans-Patrie*. Panégyrique de la Vénérable prononcé dans la cathédrale d'Orléans, le dimanche 15 mai 1898, pour le 469e anniversaire de la délivrance d'Orléans, par S. G. Mgr Pagis, évêque de Verdun. Orléans, Herluison, 1898, in-8 de 30 p. — 9. *Le Mystère de Jeanne d'Arc*, représenté par ses compatriotes à Ménil-en-Xaintois (Vosges). Saint-Dié, typ. L. Humbert, 1898, in-8 de 89 p. — 10. *Jeanne d'Arc*, drame historique en 5 actes (par L. A. Odemps). Bar-le-Duc, imp. H. Marchal, 1898, in-8 de vi-127 p. — 11. *Jeanne d'Arc*, par le général Dragomirov. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1899, in-8 de 52 p., avec un buste, d'après la statue équestre de M. d'Epinay, θ fr. 75.

1. — Nous avons suffisamment fait connaître à nos lecteurs, dans nos précédents articles sur la matière, le caractère général et l'intérêt du grand ouvrage entrepris par le R. P. Ayroles sous ce titre : *La Vraie Jeanne d'Arc*. Aux trois volumes déjà publiés : I. *La Pucelle devant l'Église de son temps*; II. *La Paysanne et l'Inspirée d'après ses aveux, les témoins oculaires et la libre pensée;* III. *La libératrice d'après les chroniques et les documents français et anglo-bourguignons et la chronique inédite de Morosini*, est venu s'ajouter, depuis l'an dernier, un quatrième : *La Vierge-Guerrière d'après ses aveux, les témoins oculaires, la chrétienté, les poètes du temps, les registres publics et la libre pensée*. Le sujet et le contenu en sont exposés ainsi par le docte religieux : « Les chroniques et les documents cités dans le volume précédent portaient principalement sur les événements extérieurs, et ne touchaient que secondairement aux qualités de la personne qui les conduisait. C'est le contraire pour la plupart de ceux qui composent ce volume Par les aveux qui lui ont été arrachés sur cette partie de sa carrière, la Vénérable nous fera pénétrer dans le fond de son âme ; elle nous dévoilera plusieurs ressorts cachés que n'ont pas aperçus ou indiqués ceux qui ont écrit des documents généraux et publics. Les cinquante-cinq témoins entendus à la réhabilitation sur la vie guerrière n'avaient pas tant à faire connaître les événements, qui n'étaient pas ignorés des juges, qu'à montrer l'esprit, le caractère de la suppliciée

de Rouen. Il fallait la laver des crimes imputés. Il ne faut pas demander aux chroniques étrangères l'exactitude dans le détail des événements. L'on verra que, sur ce point, elles sont souvent en défaut; mais ce qu'elles peuvent nous faire palper, c'est, avec un croquis de l'histoire, l'idée qu'on se formait au loin de celle qui jeta la chrétienté dans la stupeur. C'est aussi ce que nous révèleront, sous une autre forme, les comptes des villes, qui, en inscrivant les dépenses faites à l'occasion de la Pucelle, nous manifesteront la commotion produite à l'intérieur. — Cette même impression et parfois de précieux détails sur les faits ressortent des poèmes du temps dont la Pucelle forme le thème. — Voilà pourquoi le titre : *La Vierge-Guerrière* a été donné au quatrième volume de la *Vraie Jeanne d'Arc*. Avec le précédent : *La Libératrice*, il renferme tous les documents sur la vie publique, depuis l'arrivée à Chinon, 6 mars 1429, jusqu'à ce que le cachot de Rouen se fermât sur la martyre, décembre 1430... — Le tout a été disposé dans l'ordre qui a semblé le plus favoriser les rapprochements. C'est à l'aide de ces rapprochements qu'ont été discutés les points de quelque importance du divin poème, et, dans la mesure où cela a été possible, conciliées les divergences... — Le R. P. Carrez a bien voulu ajouter une nouvelle carte à celles du volume précédent. Elle permettra de suivre tous les Pas de l'histoire sur notre chère terre de France. — On a bien voulu aussi nous transmettre spontanément une miniature tirée d'un antiphonaire que les connaisseurs disent être du quinzième siècle. Elle appartient à la collection de M. Spetz. Elle est reproduite ici à titre de document, d'après le tirage fait par la Société de Saint-Jean. — Il ne restera plus qu'à faire connaître la Martyre. L'auteur s'appliquera tout entier à mener son œuvre à terme aussi promptement que le lui font espérer de longues études sur ce couronnement du poème.

2 et 3. — M. l'abbé Misset a continué sa campagne relative à la nationalité provinciale de Jeanne d'Arc dans deux nouvelles brochures, dont l'une est une réponse à M. Ch. Petit-Dutaillis, et l'autre renferme un parallèle ou contre-parallèle, dont la nécessité n'était peut-être pas urgente, entre Jeanne d'Arc et saint Pierre Fourrier. On connaît la thèse et le talent de M. l'abbé Misset. Les développements qu'il leur donne ici, du moins dans la seconde brochure, sont à peine de notre sujet.

4. — Le travail de M. Albert Sarrazin sur *les Derniers Souvenirs de Jeanne d'Arc à Rouen*, bien que produit sous la forme d'un discours académique, est, avec les illustrations qui l'accompagnent, une excellente esquisse d'érudition, de reconstitution historique qui ne devra désormais être négligée par aucun historien de l'héroïque vierge. Nous souhaitons vivement que l'auteur tienne la promesse faite par lui en ces termes à ses confrères de l'Académie de Rouen : « Puisque

j'ai commencé cet entretien par une confidence, laissez-moi le terminer en vous confiant encore que j'ai toujours rêvé d'écrire un livre à l'usage de la jeunesse, sur ce sujet si palpitant d'intérêt, et d'arriver ainsi à accentuer à Rouen le mouvement d'opinion d'où naîtra enfin le monument que nous devons à l'illustre héroïne. — Ce livre désiré, vous ne le désavouerez pas, Messieurs, car vous souhaitez comme moi, j'en suis sûr, que les enfants de nos écoles et de nos pensionnats, élevés dans l'amour de la patrie, soient initiés complètement à l'histoire de la sublime fille du peuple qui délivra notre France du joug de l'étranger au quinzième siècle. Vous estimez aussi qu'ils éprouveront un sentiment plus net de son héroïque sacrifice, quand ils connaîtront mieux ces souvenirs et ces témoins du passé qui frapperont vivement leur esprit et leur cœur. Vous pensez que c'est une excellente leçon de choses que cette histoire racontée par la pierre, le marbre et le vélin; que c'est là un enseignement salutaire et patriotique puisé aux meilleures sources. »

5. — Dans son opuscule : *Un Gentilhomme percheron compagnon de Jeanne d'Arc*, M. l'abbé Desvaux, curé de Verrières, a succinctement, mais nettement et agréablement rempli l'objet qu'il s'était proposé : « Nous voulions remettre en lumière la part qui revient dans l'œuvre de la délivrance du sol français à Florent d'Illiers, le brave compagnon de Jeanne d'Arc, puis revendiquer pour notre pays un peu de la gloire dont il a illustré une famille éminemment percheronne par les fiefs qu'elle possédait, les charges qu'elle a remplies, les bienfaits répandus par elle pendant plusieurs siècles au centre de notre Perche. »

6. — Le libraire érudit d'Orléans, M. Herluison, a très honorablement lié de notre temps son nom à celui de Jeanne d'Arc. Il a encore récemment, pour ainsi dire, resserré ce lien par la brochure qu'il a composée et publiée à l'occasion de l'inauguration des cloches dont Mgr Touchet a doté la cathédrale d'Orléans sous les noms suivants : *Jeanne d'Arc* (bourdon), *Saint Michel*, *Sainte Catherine*, *Sainte Marguerite*, *Félix Dupanloup*. « Il nous a, dit-il, paru utile à cette occasion, de présenter en quelques pages l'historique ou la description de divers souvenirs relatifs à Jeanne d'Arc que renferme notre cathédrale. Ce sont : 1° les verrières de MM. Galland et Gibelin, inaugurées en 1897; 2° l'inscription commémorative du passage de l'héroïne dans la basilique; 3° les bannières processionnelles; 4° les cloches; 5° enfin la statue de bronze due au ciseau de Le Véel, offerte par le statuaire à Mgr l'évêque d'Orléans et dont le placement aura lieu ultérieurement. » On trouve dans la brochure de M. Herluison une notice détaillée de la « cérémonie de la bénédiction » des nouvelles cloches orléanaises avec le texte de deux allocutions, l'une de Mgr Touchet, l'autre de M. l'abbé d'Allaines, et celui d'une cantate de M. P. Barbier :

Le Carillon de la délivrance, fort remarquable poème, comme on en pourra juger par la citation suivante, faite ici à titre exceptionnel :

LE PEUPLE

Oui, cloches, parlez-nous ; sonnez !
Dans la robe des nouveau-nés
Jetez vers cette antique voûte
Vos sons encore emprisonnés
Dans la robe des nouveau-nés,
Parlez, Orléans vous écoute ;
Oui, parlez-nous, cloches ; sonnez !...

(*Les cloches chantent.*)

SAINT MICHEL, SAINTE MARGUERITE, SAINTE CATHERINE

Nous sonnerons pour la sainte héroïne,
Qui te sauva, vieil Orléans, jadis,
Et qui toujours, du haut du Paradis,
L'épée au poing, sur tes remparts s'incline !
Nous redirons ces immortels exploits
Que nulle gloire au monde ne surpasse,
Et, dans son souffle ailé, le vent qui passe
En jettera, par les champs de l'espace,
L'écho vivant incarné dans nos voix !

LE PEUPLE

Oui, oui, cloches, sonnez pour la sainte héroïne !
Redites à jamais ses hauts faits de jadis ;
Et, pour que son beau front toujours vers nous s'incline,
Portez-lui notre amour là-haut, en Paradis !...

FÉLIX DUPANLOUP

Moi, je dirai les ardeurs de son âme :
L'Idylle et l'Epopée, et ce bûcher,
Où l'humble enfant, montant sans trébucher,
Pour son pays expira dans la flamme !
Puis, je louerai le Seigneur qui l'élut,
Et, proclamant son nom à la Patrie,
Ma voix criera : Sois confiante et prie !
Regarde au ciel, ô France endolorie,
Jeanne est là-haut et Jeanne est le salut !...

LE PEUPLE

Oui, cloche, redis-nous les ardeurs de son âme,
Tant de combats où nul ne la vit trébucher,
Et ses chaînes de fer et sa mort dans la flamme
De l'immortel bûcher !...

JEANNE D'ARC

Et moi, vibrante en la tour qui frissonne,
Je veux chanter le Christ ami des Francs,
Le Christ qui, seul, les a faits forts et grands,
Et je crierai dans le ciel, chaque jour,
A ce cher peuple oublieux des croyances :
Pas de folies et plus de défaillances ;
Garde ton cœur et tes saintes vaillances ;
Garde la foi, tu garderas l'amour !...

7. — L'allocution de M. l'abbé d'Allaines, vicaire général d'Orléans : *Les Cloches de Jeanne d'Arc*, insérée dans la brochure de M. Herluison, a été aussi publiée à part. C'est un beau morceau d'éloquence. Nous placerons sous les yeux de nos lecteurs le passage suivant, qui précède immédiatement la péroraison : « *Le Christ aime les Francs !* . . . c'est la leçon qui se dégage de toute notre histoire ; et la mission de Jeanne au xve siècle est le principal, non le seul témoignage de ces faveurs d'en-haut. — Pourquoi cette prédilection ? Pourquoi ces faveurs ? Nous ne sommes pourtant ni les plus forts, ni les plus riches, ni les plus religieux, ni les plus fidèles des peuples chrétiens, ni même les plus sages, peut-être. — Nous ne sommes pas les plus sages... peut-être. Mais, j'ai entendu, il y a quelques années, un évêque étranger, grand admirateur de Jeanne : patriote intrépide, il parlait des malheurs et des souffrances de sa race et de son peuple, et il disait : « Partout où il y a des petits et des opprimés, un instinct naturel les fait se tourner vers la France ; tant qu'ils la savent grande et forte, ils patientent, ils espèrent, ils se consolent en pensant à la France ! » — Ainsi parlait Mgr Strosmayer. — Nous ne sommes pas les plus sages. . . peut-être. Mais j'ai lu aussi cette page d'un historien célèbre : « Si l'on voulait entasser ce que chaque nation a dépensé de sang, d'or et d'efforts de toutes sortes pour les choses désintéressées qui ne doivent profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel ; et la vôtre, ô nations, tant que vous êtes, -- y compris sans doute celles du nouveau monde, — la vôtre, l'entassement de vos sacrifices, irait aux genoux d'un enfant ! » — Ainsi écrivait Michelet. — Voilà peut-être pourquoi *le Christ aime les Francs.* — Et voilà pourquoi aussi, supposé que quelque pharisien d'outre-Rhin, ou d'ailleurs, s'avisât de porter plainte au trône de l'Éternelle Justice, je crois bien qu'il lui serait répondu, comme autrefois au juif Simon : « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé ! » Voilà donc ce que nous entendrons, et la leçon d'histoire que nous prendrons, quand nous viendrons rêver à la France, à son passé, à ses destinées, en écoutant *Jeanne d'Arc* ou *Saint Michel, Sainte Catherine* ou *Sainte Marguerite*, et *Félix Dupanloup.* »

8. — L'an dernier, à la fête annuelle de Jeanne d'Arc à Orléans, le panégyrique traditionnel a été prononcé par Mgr Pagis, évêque de Verdun. Dans les deux parties de son discours, l'éloquent prélat a déployé la vie et les vertus de l'héroïque vierge, comme une réfutation irréfutable, en face des thèses et des actions déplorables d'abord des « Sans-Dieu », puis des « Sans-Patrie. » La foi et le patriotisme de Mgr Pagis s'y sont manifestés avec leur zèle et leur éclat accoutumés. « Ce qui est essentiel, s'est-il écrié, et je voudrais le faire entendre à mon pays tout entier, c'est que la France reste fidèle à la vocation

sublime que le Christ lui a donnée ; c'est qu'elle soit chrétienne au dedans et favorise au dehors l'extension de l'idée chrétienne. L'histoire à la main, je l'affirme : la fidélité chrétienne de la France est le gage certain de sa prospérité. — Cette grande vérité, nous la perdons un peu de vue, et nous avons nos tristes défaillances ; mais, au milieu même de nos défaillances, notre vocation paraît encore ; la Providence nous y ramène malgré nous. Je rappelle les expéditions récentes du Dahomey et de Madagascar : pourquoi les avons-nous faites ? La politique a eu ses raisons, mais Dieu aussi a eu les siennes qui sont plus hautes et plus décisives ; le drapeau de la France a suivi dans son vol, comme faisaient autrefois les aigles romaines, les indications et l'ordre de Dieu. Oui, je le crois, et cette croyance réjouit mon âme française : Dieu a voulu montrer au monde qu'aujourd'hui, comme aux grandes époques de l'histoire, son épée est toujours l'épée de la France, qu'il la prend toutes les fois qu'il veut ouvrir les voies à la civilisation chrétienne, à travers la barbarie ; que les Francs sont encore et qu'ils seront toujours, s'ils le veulent bien, les soldats de Dieu ; qu'enfin, malgré nos infidélités, nous pouvons reprendre, contre les Sans-Patrie, la glorieuse devise des Francs, au sixième siècle : *Gesta Dei per Francos,* les gestes de Dieu, les grandes œuvres de Dieu, par les Francs ! »

9 et 10. — Les deux œuvres dramatiques en prose, consacrées à Jeanne d'Arc, que nous avons sous les yeux, ont l'une et l'autre un réel mérite, mais un caractère différent. L'une, *le Mystère de Jeanne d'Arc*, est sans prétention littéraire, et destinée principalement à des représentations d'associations ou de patronages. Son mérite réside dans ses qualités scéniques. L'autre, *Jeanne d'Arc*, *drame historique*, est une application à ce beau sujet d'une étude approfondie de Shakspeare. Destinée à être lue plutôt que jouée, les qualités en sont surtout littéraires. L'auteur, M. L.-A. Odemps, nous paraît doué d'imagination et de talent. Au point de vue historique et philosophique, il aurait pu choisir de meilleurs guides que ceux indiqués dans son « prologue. » Son œuvre, digne d'attention, est précédée d'une dédicace ainsi conçue : « A ma mère. A l'armée française. Au peuple russe et à Sa Majesté le czar Nicolas II. » C'est peut-être abuser un peu de l'alliance russe.

11. — Entre la remise et l'impression de cet article, voici qu'un argument nous arrive en faveur de la dédicace un peu extraordinaire de M. Odemps. C'est la *Jeanne d'Arc* brève, mais sentie, de l'un des principaux chefs de l'armée russe, le général Dragomirov. L'intérêt de cette étude pour les lecteurs français tient surtout au nom de l'auteur, car, d'ailleurs, au point de vue historique, elle ne nous apporte rien de bien nouveau. Il faut louer le général Dragomirov d'avoir franchement constaté le côté surhumain de la mission et des perceptions de Jeanne, mais il faut regretter qu'il ait un peu glissé pour en chercher l'expli-

cation (p. 6, 7) dans le pathos physiologico-psychologique, où l'on s'est déjà si souvent et si malheureusement embourbé à ce propos. L'explication est plus simple : c'est l'intervention surnaturelle et miraculeuse de Dieu, qui, quoi qu'on en dise, n'a rien d'antiscientifique. On lira avec plus de plaisir les observations du général sur les qualités militaires de Jeanne d'Arc (p. 34). L'intercalation de quelques pages traduites de Thomas de Quincey et d'un caractère poétique et non historique (p. 48-51) paraîtra une idée singulière plutôt qu'heureuse. Pour l'ensemble, on saura justement gré chez nous au général Dragomirov de son vif et sincère enthousiasme pour l'héroïque vierge de France, la plus pure gloire de notre passé, le meilleur espoir de notre avenir. M. S.

JURISPRUDENCE

Praelectiones Juris regularis, auctore F. Piato Montensi, exprovinciali Ord. FF. Minor. S. Francisci Capucinorum Prov. Belgicæ. Editio altera. Tournai et Paris, Casterman, 2 vol. in-8 de xix-677 et 754 p. — Prix : 15 fr.

L'auteur de ce livre n'avait d'abord songé qu'à rédiger un cours classique mieux approprié aux besoins de ses auditeurs, les jeunes religieux de saint François auxquels il professait le droit ecclésiastique. Les canonistes modernes sont en effet très succincts, parfois peu exacts, dans la partie de leurs manuels réservée au : « jus regularium » et le besoin se faisait sentir de combler cette lacune. La façon très sérieuse avec laquelle le savant capucin poursuivit ses travaux l'amena à composer une œuvre d'une réelle valeur par l'érudition dont il y fait preuve, par la prudence des solutions données à des questions souvent délicates, et par la méthode heureusement choisie. Les supérieurs de l'ordre ont fort intelligemment compris qu'il y avait lieu de ne pas accaparer pour eux seuls la doctrine si bien exposée dans les *Praelectiones* et, afin d'en faire bénéficier les autres familles religieuses, ils ont autorisé une nouvelle édition qui vient d'être terminée.

Le premier volume contient d'abord une étude de la nature, de l'origine et des variétés de l'état religieux, puis une autre plus spéciale de la profession (entrée en religion, noviciat, vœux simples, profession proprement dite, etc.) et des obligations religieuses. Viennent ensuite les règles de gouvernement intérieur. Cette partie présente de fort intéressants détails, — qu'on chercherait vainement ailleurs réunis dans un ordre aussi parfait, — sur le régime intérieur des ordres religieux et sur le rôle de leurs différents officiers : Définiteurs, (généraux et provinciaux), procureur général, visiteurs, gardiens, lecteurs, etc. Le second volume s'occupe des relations des réguliers avec l'exté-

rieur et des nombreuses variétés de privilèges, qui contribuent à les classer dans leur place à part. Nous signalerons comme particulièrement digne d'attention le traité *de Judiciis, delictis et pœnis* dont nous avons admiré la remarquable ordonnance. Une excellente liste bibliographique des sources diverses utilisées dans le cours de l'ouvrage, ainsi que des tables analytiques et alphabétiques très détaillées, complètent ce beau travail qui prendra place dans toutes les bibliothèques de droit canonique. G. PÉRIES.

Institutiones Juris publici ecclesiastici quas in scholis pontificii seminarii Romani, tradidit FÉLIX CAVAGNIS antistes urbanus (3e édit.). Rome, Desclée et Lefebvre, 1899, in-18 de XVI-474, 309 et 312 p. — Prix 10 fr.

La Société de Saint-Jean l'Évangéliste vient de rééditer l'excellent ouvrage de Mgr Cavagnis. Ces principes de droit public ecclésiastique exposés avec tant de clarté et de logique par le distingué secrétaire de la Congrégation des affaires extraordinaires, devraient bien être médités longuement par tant de journalistes, même ecclésiastiques, qui se lancent chaque jour dans des théories absolument en contradiction avec la constitution de l'Église ! — Le premier livre traite du droit de l'Église, en tant que société parfaite, considéré en lui-même; le second, du sujet soumis au pouvoir ecclésiastique ; le troisième est consacré à la solution de questions d'une gravité spéciale : rapports de l'Église avec la société civile, droit d'enseignement, liberté du culte, pratique des conseils évangéliques, droit de posséder des biens temporels, domaine du Saint-Siège, etc. Ce sont là, on le voit, des sujets quotidiennement placés sous les yeux du public, mais très rarement avec une connaissance adéquate. L'aspect de l'ouvrage de Mgr Cavagnis n'a pas sensiblement changé. Nous aurions aimé à le voir citer certains auteurs récents qui ont abordé, depuis les premières éditions, les questions dont il traite, par exemple, M. Imbart de la Tour pour les élections ecclésiastiques, etc., au lieu de s'en tenir à Rohrbacher. Il y aurait aussi peut-être eu quelque chose à ajouter à la réfutation des erreurs du « libéralisme » en particulier, en signalant l'aspect nouveau revêtu par les faux principes de l'américanisme. L'auteur a du moins complété d'autres chapitres et mis son livre au point, nous mentionnerons en particulier les pages consacrées aux écoles, où les décisions récentes du Saint-Siège se trouvent signalées et commentées comme il convient. G. PÉRIES.

Le Mariage chinois au point de vue légal, par le P. PIERRE HOANG. Chang-Hai, imp. de la Mission catholique, Orphelinat de T'ou-Se-Wé, 1898, in-4 de LIV-300 p. — Prix : 5 fr.

Dans sa préface, l'auteur nous indique le double but qu'il s'est pro-

posé en composant ce très important ouvrage. Il a voulu être utile aux savants qui s'occupent de la civilisation chinoise, mais surtout aux missionnaires chargés d'évangéliser cette vaste contrée qui renferme, au milieu de tant de signes de décrépitude, de nombreux éléments d'espérance et de progrès qu'il s'agit précisément de mettre en œuvre et de développer en les christianisant. Nous croyons que le R. P. Hoang a parfaitement rempli la tâche à laquelle d'ailleurs son origine et son éducation première le préparaient admirablement.

Après avoir rappelé les lois générales, concernant le contrat de mariage, l'auteur étudie en détail les fiançailles, la consanguinité, l'affinité, le mariage entre personnes unies « par connexion civile », le divorce et la répudiation la vente d'une épouse, d'une concubine ou d'une bru; la femme qui déserte le foyer conjugal; la veuve contrainte à se remarier; le rapt, la séduction; les mésalliances de mandarins; le mariage des bonzes et des taoïstes; les unions entre Chinois et hommes des Bannières; la décoration impériale destinée à récompenser la piété filiale et la chasteté, etc. Telles sont quelques-unes des questions fort curieuses, fort intéressantes, traitées dans cet ouvrage que terminent des « Annotations » relatives au deuil, d'après les lois chinoises.

Une table des matières, suivant l'ordre où elles sont traitées dans le cours de l'ouvrage; une seconde table analytique, dressée d'après l'ordre alphabétique de ces mêmes matières; un index des expressions techniques, enfin une série de tableaux généalogiques, le tout rédigé avec le plus grand soin, complètent ce bel ouvrage qui, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire au sujet de plusieurs autres du même auteur, s'adresse non seulement aux sinologues de profession, mais à tous ceux qui s'intéressent à la civilisation, tant de fois séculaire, d'une vaste contrée jusqu'ici fermée aux étrangers, et, par suite, ayant gardé intactes ses vieilles coutumes et une législation en bien des points, il est vrai, plus que surannée, mais imposante dans son ensemble et d'autant plus curieuse à étudier qu'elle est sur le point de disparaître, ou du moins de se modifier considérablement, au contact de la civilisation occidentale. A. Roussel.

SCIENCES ET ARTS

La Formation catholique de la femme contemporaine, par Madame Marie du Sacré-Cœur. Paris, Rondelet, 1899, in-12 xxvii-303 p. — Prix : 3 fr. 50.

Madame Marie du Sacré-Cœur, religieuse de Notre-Dame, a déjà publié il y a peu de temps un volume qui a fait quelque bruit. Elle proposait de fonder une grande école normale pour les religieuses, afin de relever

l'enseignement des jeunes filles actuellement trop insuffisant. Des évêques, des personnages considérables et d'opinions assez variées ont donné leur adhésion à ce projet, qui a causé au contraire dans le monde des couvents une inquiétude facile à prévoir. L'auteur, en effet, contestait la valeur des méthodes actuellement suivies, et Dieu sait la répugnance d'un couvent à changer sa méthode ! De plus, on aura peine à trouver des congrégations consentant à ce que leurs jeunes religieuses se trouvent soumises pendant quelque temps à une formation étrangère à l'ordre.

Le nouveau volume, peut-être un peu long, a pour but de signaler les lacunes de l'éducation actuelle. Il atteste une personne d'une grande expérience et de vues très larges. Nous qui sommes désintéressés dans la question, nous y trouvons d'excellentes choses. Nous y remarquons particulièrement ce que dit l'auteur de la nécessité de développer l'intelligence des jeunes filles, et du rôle des surveillantes.

Il est très vrai que la femme est l'âme de la vie religieuse dans la famille, que la plupart des jeunes filles, en sortant du couvent, vont se trouver liées à un mari qui ne partage pas leurs croyances, qui parfois les combattra. Il faudra défendre sa foi, et, pour le faire avec efficacité, il faudra une instruction très complète. Que feront dans cette situation tant de jeunes filles qui pâlissent en face d'un raisonnement ? Cette faiblesse tient-elle uniquement à un vice d'éducation ? Il doit y avoir des causes plus générales, car je connais grand nombre d'hommes qui sont femmes à ce point de vue. En tous cas, il est très nécessaire d'y remédier autant que possible, et nous louerons tous les efforts faits pour que la jeune fille ait une connaissance suffisante de ces sciences dont tout le monde parle et d'où l'on prétend tirer des objections contre les dogmes de l'Église.

Madame Marie du Sacré-Cœur traite également en excellents termes du rôle des surveillants. C'est par les surveillants que les institutions catholiques sont supérieures en ce qui touche à l'éducation. L'Université n'a pas de vrais surveillants, c'est là sa faiblesse. Il paraît que dans certains couvents on confie ce rôle à de jeunes religieuses jugées incapables de faire la classe. Si cela est, c'est une très grande erreur. Le surveillant digne de ce nom doit être une personne mûre, de beaucoup de tact, connaissant les caractères des élèves, leur inspirant confiance et respect. L'Université n'aura jamais de ces gens-là. Ce rôle demande, outre des facultés élevées, un dévouement de tous les jours que l'on ne rencontre que chez les personnes consacrées à Dieu.

Ce livre que nous annonçons suscitera certainement des objections. Nous en pourrions faire nous-mêmes plusieurs. On y trouve parfois des idées qui nous paraissent exagérées ou sentir l'utopie.

Ainsi pour la formation du caractère, l'auteur va peut-être un peu loin. Sans doute la jeune fille doit être formée de manière à devenir une femme digne, réfléchie, sachant se créer ses convictions à elle-même et ferme dans le parti une fois embrassé. Mais il y a une nuance entre la fermeté de l'homme et celle qui convient à la femme. Cette nuance est-elle suffisamment gardée ? D'ordre divin, le mari doit avoir dans certains cas la décision dernière. S'il rencontre une femme qui veuille lui tenir tête jusqu'au bout, ou dont l'attitude indique trop qu'elle ne cède que par nécessité, la paix du ménage n'en sera-t-elle pas souvent compromise ?

Quoi qu'il en soit, Madame Marie du Sacré-Cœur nous paraît avoir fait cette fois un livre utile. Nous doutons fort qu'elle parvienne à réaliser la fondation proposée dans son premier ouvrage. Ce projet a été même désapprouvé à Rome comme impliquant un blâme immérité contre les congrégations religieuses. Le nouveau livre que nous annonçons mérite bien un peu aussi ce reproche. Nous croyons toutefois qu'il renferme beaucoup d'indications précieuses et qui méritent l'attention de toute personne chargée du soin de former la jeunesse.

D. V.

Les Études classiques et la Démocratie, par ALFRED FOUILLÉE. Paris, Colin et Cie, 1898, in-18 de VII-250 p. — Prix : 3 fr.

M. Alfred Fouillée, qui aime beaucoup la démocratie, est déjà très marri de la voir, par la façon dont elle a organisé le pouvoir électoral, préparer l'abaissement de l'esprit français; il voudrait au moins la détourner du nouveau malheur qui la menace : la corruption de l'enseignement suivant de près la corruption du suffrage, et c'est à chercher les moyens de prévenir cette nouvelle catastrophe que le présent livre est consacré. Voici comment l'auteur lui-même en définit l'objet : « Qu'est-ce d'abord que les études libérales? Quel est leur rôle dans la nation et pour quelles carrières sont-elles particulièrement indispensables? Comment, à côté de ces études, peut-on en organiser d'autres plus proprement utilitaires et pratiques? Quelles sanctions et quels débouchés doivent avoir ces divers ordres d'études? Comment l'Université de France, par son ministre et surtout par son Conseil supérieur, peut-elle en assurer le développement régulier et son appropriation aux idées démocratiques? Tels sont les problèmes de haut intérêt que nous nous proposons d'examiner avec toute la sincérité et tout le désintéressement d'un philosophe. » L'auteur étudie d'abord la nature, le but et les bases rationnelles de l'enseignement libéral : pour lui, c'est avant tout un enseignement désintéressé, ayant pour but, non pas de préparer à une fonction, mais de former l'esprit et l'âme de

cette élite éclairée préposée à la sauvegarde des grands intérêts intellectuels et moraux, en un mot, l'esprit national.

L'enseignement classique seul avec le latin à la base peut produire ce résultat ; c'est pour l'avoir un peu sacrifié à l'enseignement moderne, qui n'a pas une valeur pratique plus grande et dont la valeur éducative est de beaucoup inférieure, que l'Université traverse cette crise que tout le monde dénonce, mais dont on s'obstine à ne pas voir et la cause qui l'a produite et le remède qui seul la pourrait guérir. Il faut donc revenir en arrière et redonner à l'enseignement classique la prééminence qu'on lui conteste et dont des utilitaires mal inspirés voudraient le découronner. Mais rien ne défend d'améliorer et de rajeunir ses méthodes et surtout de le débarrasser d'une collection d'études parasites dont, depuis vingt années surtout, on a si sottement encombré ses programmes. M. Fouillée voudrait donc réformer l'enseignement classique d'après les principes suivants : unité d'éducation et diversité d'instruction. L'unité aurait pour moyens le français, le latin, l'histoire, la philosophie, bases immuables et intangibles qui répondent aux besoins permanents d'une éducation libérale ; la diversité résulterait d'équivalences admises durant les trois dernières années d'études entre quatre branches différentes qui surgiraient du tronc commun : mathématiques, sciences physiques et naturelles, grec, enfin langues modernes. Mais, jusqu'à la fin des études, les élèves, tout en se spécialisant sur certains points, continueraient à recevoir simultanément une forte culture franco-latine, morale et philosophique. Les suppressions pourraient porter sur ces différents abus de l'érudition, où M. Fouillée ne voit, et il n'a pas tort, que de nouveaux moyens de perdre le temps : c'est avant tout la philologie, « cette peste de l'enseignement classique actuel, » l'histoire littéraire presque entière, qui n'est qu'un stérile exercice de mémoire, et la phonétique, et la sémantique et la métrique et autres inutilités. En revanche, M. Fouillée voudrait qu'on fît une place plus grande aux sciences, et surtout aux études philosophiques, morales et sociales. Ce dernier point paraît si important à l'auteur qu'il lui consacre un chapitre tout entier, où il détaille longuement le programme de cet enseignement philosophique. Notons que, dans ce programme, Dieu n'a ou à peu près aucune place, ce qui, je l'avoue, me laisse très sceptique sur les résultats de cet enseignement.

M. Fouillée n'oublie pas l'enseignement moderne, qu'il voudrait transformer en un enseignement tout pratique, faisant ainsi cesser entre les deux genres d'enseignement ce parallélisme et cette concurrence qui ne tarderaient pas à les ruiner tous deux.

Les deux derniers chapitres du livre sont consacrés à la réforme du baccalauréat et du conseil supérieur. Là, comme dans les chapitres précédents, il y a de bonnes idées. Ce qui les gâte, c'est le point de

vue étroit où se place l'auteur, qui n'a souci que de la démocratie et de l'Université. Ce double souci, qui s'étale de façon vraiment trop exclusive, enlève au livre son caractère désintéressé, et en fait ce qu'un travail sur l'éducation ne devrait pas être, un ouvrage de parti, écrit dans un intérêt qui n'est pas celui de tous. C'est dommage, car il y a beaucoup de vues excellentes dans le livre de M. Fouillée, où d'ailleurs Dieu a une si petite place. Et je suis amené à conclure que si la méthode de M. Fouillée peut former un lettré ou, je ne dis pas un philosophe, mais un professeur de ce que M. Fouillée appelle philosophie, je doute qu'elle soit capable de former un homme. Et ainsi, sans le vouloir et par la vanité même des résultats qu'il peut seuls atteindre, l'auteur s'expose à fournir aux adversaires de l'enseignement classique un moyen de réplique facile, qui rendrait vain le grand effort qu'il a fait pour les combattre. Tout cela n'empêche pas que M. Fouillée n'ait beaucoup de talent et que son livre ne mérite d'être consulté.

ÉDOUARD PONTAL.

Politique et organisation coloniales (principes généraux), par A. BILLIARD. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8 de 296 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre modéré, réfléchi et sincère, bien pensé et parfaitement informé, mériterait d'être médité par nos hommes d'État et nos administrateurs. Son auteur y montre avec une grande évidence l'unité de la question coloniale, la nécessité d'une étude scientifique de cette question « en suivant les règles de la science expérimentale », les solutions transactionnelles que seule elle comporte. Nombre de critiques, très justes d'ailleurs (Cf. par exemple ce qui est dit du code civil et de la procédure aux colonies, p. 91-93; — de l'Ecole coloniale, p. 133 et suiv.; — des prétendus voyages « d'étude » des députés, p 261-262), blesseront peut-être la susceptibilité ou les convictions de quelques personnes; mais la plupart des lecteurs approuveront M. Billiard de les avoir formulées, ou de penser comme M. d'Estournelles sur la représentation coloniale au Parlement (p. 111). Tout le monde, en tout cas, estimera, comme lui (p. 39), nécessaire de surveiller les Anglais qui, sous couleur d'évangélisation, viennent faire une œuvre politique dans nos colonies. Un observateur bien informé déclarait récemment avoir recueilli en Algérie à cet égard, « des faits significatifs » (Cf. les *Questions diplom. et colon.*, 15 février 1899, p. 204). Avec M. Billiard, on préconisera l'envoi de missions d'exploration commerciale dans nos possessions (p. 47) et l'application des vues qui viennent de déterminer le ministre des colonies à créer un « Office colonial. » Quant à la très jolie analyse faite par l'auteur des sentiments éprouvés tant par les métropolitains que par les colons à l'égard des indigènes (p. 99), les membres de la Société pour la protection des indigènes des colonies

n'en admettront pas la première partie; en sera-t-elle pour cela moins exacte? Nullement; mais il est à craindre que M. Billiard, parce qu'il ne ménage personne dans son volume, se fasse beaucoup plus d'ennemis que d'amis! Et cependant, cet ouvrage est fait de main d'ouvrier! A peine peut-on lui reprocher de n'avoir pas mentionné (p. 27) le rétablissement remarquable d'un certain nombre de protectorats au Sénégal en 1890, ou de n'avoir pas dit (p. 245) qu'à l'heure actuelle une école administrative tend à considérer l'Algérie comme la tête de la France africaine. Mais que sont de pareilles vétilles à côté des idées si sages et si justes dont est rempli d'un bout à l'autre le livre de M. Billiard?

HENRI FROIDEVAUX.

Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires. Paris, Fauchon, s. d., livraisons gr. in-8. — Prix de la livraison : 0 fr. 50.

Traite des chemins de fer. Tome IV. — L'*Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires* vient d'achever la publication du tome IV de son Traité des chemins de fer. Le nom de l'auteur, M. Auguste Moreau, garantit la nouveauté des renseignements renfermés dans les 750 pages de texte in-4 de ce quatrième volume, éclairés de 1 300 figures, précisés par des données numériques qui font de cet ouvrage un recueil unique. La première moitié du livre est encore consacrée à la traction; elle étudie les locomotives Compound et un très grand nombre de locomotives étrangères sur lesquelles, en France, nous ne possédions aucun travail; outre une érudition très au courant, l'ingénieur appréciera des vues générales qui lui serviront encore de guide quand cette érudition aura fatalement vieilli. Une centaine de pages sont consacrées aux freins, parmi lesquels on doit signaler les freins électriques et électropneumatiques. Une centaine de pages encore sont consacrées à l'éclairage des trains, depuis l'éclairage à l'huile jusqu'à l'éclairage au gaz ou à l'acétylène et à l'éclairage électrique. L'exposé et la critique des modes de chauffage usuels ou possibles des voitures (bouillotte, briquettes, poêle, chauffage à l'air chaud ou chauffage à la vapeur, chaufferette à acétate de soude, etc., chauffage à l'eau chaude, chauffage par la vapeur et l'air combinés, chauffage au gaz et au gaz comprimé), forme un des chapitres les plus intéressants du livre. L'ouvrage se termine par une étude sur la ventilation des voitures de voyageurs.

Traité de l'exploitation des mines. — L'Encyclopédie met en vente les premiers fascicules du Traité de l'exploitation des mines, par MM. H. Kuss, ingénieur en chef des mines, et L. Fèvre, ingénieur des mines. C'est d'abord un aperçu de géologie minière d'une très grande clarté, puis une étude détaillée des sondages.

Métrés et attachements de terrasses, maçonneries, carrelages et

ciments, par M. E. Mourel-Maillard, métreur spécialiste, attacheur. — Ce traité est le premier ouvrage didactique que nous possédions sur le métré et les attachements. Il fait suite au savant *Traité de fondations, mortiers, maçonneries*, de MM. Oslet et J. Chaix, qui a paru dans la même Encyclopédie. Comme l'ouvrage que nous avons cité précédemment, il est en cours de publication.

Traité de peinture en bâtiment et de décoration, par MM. E. Boudry, L. Chauvet et A. Gendron aîné. — Sans analyser non plus cette publication qui n'est pas achevée, signalons, dans chaque livraison, une grande planche en couleur qui est la reproduction photographique de plafonds, portes, lambris, motifs variés, etc., à l'aide d'un procédé photographique nouveau, qui donne de merveilleux résultats. Les deux parties du livre paraissent à la fois. La première, de MM. E. Boudry et L. Chauvet, traitera de la peinture (livre Ier), de la vitrerie, de la miroiterie, des vitraux, de la faïence décorative et de la céramique (livre II), de la décoration en général (livre III) et de la peinture en équipages (livre IV). La seconde partie, de M. A. Gendron, traitera du métré dans la peinture, la vitrerie et la dorure. J. W.

LITTÉRATURE

Médée, par Léon Mallinger. Paris, Fontemoing, 1898, in-8 de x-418 p. — Prix : 6 fr.

Étude de littérature comparée très bien résumée dans ces lignes de l'*Introduction* : « Nous nous sommes proposé de suivre le type de Médée à travers toute la littérature, d'étudier son caractère à toutes les époques, dans tous les pays ; de rechercher ses origines, son développement et ses modifications successives. » Fidèle à son programme, l'auteur est remonté jusqu'aux plus anciens vestiges mythologiques de cette célèbre légende. A l'entendre, au début le trait dominant chez Médée est bien moins une furieuse jalousie qu'une vertueuse indignation : Pindare va même jusqu'à nous faire admirer et Jason et la femme que son grand courage a séduite. La pièce d'Euripide, habilement analysée par M. Mallinger et défendue par lui contre les critiques dont elle a été l'objet, est certainement une des œuvres maîtresses du grand tragique athénien : c'est là que, pour la première fois, il a introduit sur la scène cette peinture de la passion, qui devait faire de lui le modèle préféré des modernes. Sensibilité profonde, esprit inventif et sagace, énergie farouche, voilà ce qui distingue avant tout son héroïne : peut-être cependant est-ce aller trop loin dans l'éloge que de reconnaître à la pièce grecque « une portée supérieure, à la fois morale et sociale. » La poésie alexandrine (notamment dans les *Argonautiques*) a développé de préférence le côté lyrique, sentimental et pit-

toresque du sujet. Parmi les imitations latines, M. Mallinger insiste surtout sur la tragédie perdue d'Ovide, qu'il essaie ingénieusement de reconstruire, et sur celle de Sénèque, qui, visant à l'originalité, n'a rencontré que l'invraisemblable et le faux, « noyant dans des torrents de déclamations la belle simplicité grecque. »

La partie du livre consacrée au moyen âge est incontestablement la plus neuve et atteste à elle seule de persévérantes recherches, et une étonnante érudition. Dans les compositions de cette époque, c'est le romanesque et la fantaisie qui dominent : un poète italien du commencement du XVe siècle n'a pas hésité à représenter Médée poursuivant ses enfants sur la scène, le fer à la main.

Au siècle suivant, la *Médée* de La Péruse fut chez nous le premier modèle d'une tragédie rimée entièrement en alexandrins. Dans celle de Corneille, malgré le mérite inférieur de l'ensemble, les beaux vers et les superbes pages ne sont pas rares : mais que nous sommes loin de la donnée antique ! Le personnage principal est certainement mieux conçu dans le drame de Longepierre, qui eut une si grande vogue à la fin du XVIIe siècle : le spectateur est ici saisi tout à la fois par la pitié et par la terreur. Mais M. Mallinger prise encore davantage la *Médée* de Legouvé, « œuvre antique et création moderne, aussi poétique par le fond que par la forme. » Le théâtre allemand n'a pas négligé ce sujet si éminemment dramatique. Ici se place au premier rang Grillparzer, qui, dans une vaste trilogie généralement considérée comme son chef-d'œuvre, a développé tout le cercle de la légende primitive. De même que la Phèdre de notre Racine, sa Médée est la victime presque fatale de l'amour, qui sera la cause de tous ses malheurs ; mais pourquoi lui avoir prêté tant de sentimentalité et de rêverie?

Et ainsi accomplissant sa promesse, M. Mallinger passe en revue chez tous les peuples et dans tous les genres, en prose comme en vers, les innombrables peintures de la magicienne antique tracées au cours des siècles. Les uns approfondissent son caractère, les autres sa passion ; ceux-ci expliquent par un subit accès de fureur les extrémités où elle se porte, ceux-là y voient la conséquence d'une indignation réfléchie. La matière était riche en déductions psychologiques : l'auteur, et pour ma part je le regrette, a préféré se borner à son rôle d'explorateur littéraire. Dans son livre, d'allure un peu molle, on ne trouve pas assez, à mon sens, sauf peut-être dans l'une ou l'autre page de la conclusion, l'art de rattacher un sujet particulier à des idées générales qui, tout en l'éclairant, s'en trouvent fortifiées. — Une dernière remarque : le vocabulaire employé semble trahir en quelques endroits une plume étrangère.

C. Huit.

Breiz, poésies bretonnes, par M. Quellien. Paris, Maisonneuve, 1898, in-8 de 161 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est dédié par le barde armoricain à son ami Gabriel Vicaire. Dans sa lettre-dédicace, l'auteur annonce la prochaine apparition d'un mystère en trois actes, intitulé *Perrinaic*, le nom de la Jeanne d'Arc bretonne qu'il essaie, avec peu de succès jusqu'ici, d'égaler ou du moins de comparer à la « bonne Lorraine. » Il ne désespère même pas de faire mettre au nombre des Bienheureuses la « brûlée du parvis Notre-Dame » qu'il a déjà beaucoup de peine à faire entrer dans l'histoire. Suit « un mot de poetique » où M. Quellien nous indique brièvement ce qui constitue le vers breton.

Une vingtaine de « poésies » forment ce recueil. Toutes sont puisées aux sources armoricaines, qui jaillissent spontanément de l'âme du barde. Elles ne sont pas de valeur égale, certes, mais du moins la note sincère n'est absente d'aucune d'elles ; comme Brizeux, dont il se réclame volontiers, et à juste titre ; comme plusieurs autres poètes celtiques, M. Quellien aime beaucoup sa Bretagne, à la condition toutefois d'habiter loin d'elle ; les bords de la Seine, au moins dans le terre-à-terre de la vie, lui semblent préférables à ceux de la mer sauvage qu'il décrit volontiers et qui d'ailleurs sont autrement poétiques.

Ce dernier fruit de la veine de notre barde ne manque pas de mérite, mais pour le savourer pleinement il faudrait de toute nécessité avoir un palais celte, ce qui n'est pas donné à toutes les bouches.

A. Roussel.

Bourdaloue, sa Correspondance et ses correspondants, par le R. P. Henri Chérot. Paris, Retaux, 1899, in-8 de 250 p.— Prix : 4 fr.

Le P. Lauras, l'estimable historien de Bourdaloue, avait, de son vivant, préparé le recueil de la Correspondance du grand orateur. Ce recueil n'a pas été publié ; il avait même momentanément disparu, quand Mgr Blampignon publia une étude sur Bourdaloue qui contenait tout ce qu'il avait pu, de son côté, retrouver de sa correspondance. Remis enfin en possession des papiers de son regretté confrère, le R. P. Chérot, à qui le XVIIe siècle est très familier (plusieurs excellents volumes en ont donné la preuve) a pu, ajoutant ses propres recherches à celles du P. Lauras et de Mgr Blampignon, préparer un recueil, naturellement plus complet, de la Correspondance de Bourdaloue. Le P. Lauras avait réuni dix-sept lettres, Mgr Blampignon dix-sept, dont treize étaient déjà connues ou retrouvées par le P. Lauras, et quatre inédites ; à son tour, le P. Chérot a retrouvé huit lettres nouvelles, ce qui porte à vingt-neuf le nombre des lettres connues de Bourdaloue. La plupart de ces lettres sont courtes, Bourdaloue ayant peu de loisirs et préférant, semble-t-il, traiter les affaires de vive voix ;

ces lettres sont surtout des lettres de politesse, à l'exception pourtant des lettres à Mme de Maintenon, qui sont des lettres de direction et qui nous paraissent les plus intéressantes du recueil, parce qu'elles nous donnent plus de lumière sur l'âme même et le caractère du saint religieux.

Comme bien on pense, l'érudit qu'est le P. Chérot ne pouvait se borner à nous donner le texte de ces lettres, agrémenté de quelques notes brèves, tout juste assez pour nous les faire comprendre et goûter. Il a voulu faire revivre en quelque sorte le milieu où a vécu Bourdaloue, et pour cela, s'aidant parfois des travaux du P. Lauras, il a fait précéder chaque lettre d'une notice souvent très étendue, où nous faisons connaissance avec le destinataire de la lettre et sommes initiés aux circonstances qui l'ont inspirée. C'est la bonne méthode et nous devons savoir gré au P. Chérot d'avoir mis tant de soin et tant d'érudition à nous éclairer sur tous les petits problèmes historiques que soulevaient les lettres de Bourdaloue. Ainsi, il a fourni une utile contribution à l'histoire générale du siècle et particulièrement à l'histoire de Bourdaloue, que nous attendons toujours après un certain nombre d'estimables travaux, et que peut-être le P. Chérot nous donnera. En tout cas je ne sais personne de notre temps qui soit mieux préparé que lui pour l'écrire.

Aux lettres de Bourdaloue, l'éditeur a ajouté en appendice un recueil de dix-sept lettres écrites à Bourdaloue. Puis vient un tableau chronologique des lettres de Bourdaloue dont il n'existe que la mention ; un autre des lettres adressées à Bourdaloue dont il n'existe que la mention, et toute une série de tables, comme on les aime aujourd'hui, et qui ont l'avantage de ne laisser dans l'ombre rien de ce que contient un livre : d'abord une table chronologique des lettres de Bourdaloue ; puis une table alphabétique d'après les noms des destinataires ; deux tables analogues pour les lettres adressées à Bourdaloue ; enfin, une table des principaux noms propres cités dans le livre. Tous ces détails montrent assez le soin avec lequel a été faite cette publication qui m'a vivement intéressé, et où j'ai appris pour mon compte beaucoup de choses. De quoi, et tous les lecteurs du livre éprouveront le même sentiment, je garde au savant auteur de ce recueil une très vive reconnaissance.

EDOUARD PONTAL.

HISTOIRE

Les Archives de la Chambre apostolique au XIVe siècle, par JOSEPH DE LOYE. 1re partie. *Inventaire. Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.* Paris. Albert Fontemoing, 1899, in-8 de XI-274 p. fasc. 80. — Prix : 15 fr.

Bien que M. de Loye, dans un Avertissement, déclare « ne mériter ni ne désirer la gratitude des érudits qui se serviront de cet inventaire »,

un travail de ce genre est toujours trop utile pour qu'on puisse se défendre d'un sentiment de reconnaissance envers celui qui l'entreprend.

Cet inventaire comprend un répertoire numérique des volumes contenus dans les séries suivantes des archives apostoliques : 1° *Introitus et exitus* (380 articles) ; 2° *Collectorie* (504) ; 3° *Obligationes* (60) ; 4° *Regesta Avinionensia*, pour la période qui s'étend de la fin du XIIIe siècle au premier quart du XVe siècle.

La notice, plus ou moins sommaire, de chaque article indique la date ou les dates extrêmes, le contenu, et souvent fournit des renseignements sur l'état externe et la disposition interne du document. Comme les séries ne sont pas constituées d'une manière extrêmement rigoureuses, M. de Loye a eu le soin de joindre à son inventaire des tables où l'on trouvera classés dans l'ordre chronologique : 1° *Introitus et exitus* (1276-1425) ; 2° les *Manualia* ou livres de dépenses des divers services du palais de 1316-1440 ; 3° les *Inventaria thesauri* de 1287 à 1422 ; 4° les documents relatifs à l'administration provinciale, par pays et pour chacun par ordre chronologique ; 5° les *Collectorie* par province. Une table spéciale donne la liste des *Littere camerales* de 1302 à 1417. Enfin pour les *Collectorie*, l'auteur a dressé une concordance des cotes anciennes et nouvelles.

Des notes fort sobres et peu nombreuses ajoutées à quelques articles signalent l'intérêt spécial qu'ils offrent pour tel ou tel ordre d'études.

Dans son Avertissement, M. de Loye donne quelques notions fort concises, mais fort claires, sur les divers genres de documents qui rentrent dans son inventaire.

J'exprimerais le regret que l'auteur n'ait pas joint à son travail une table alphabétique de noms et de matières, si je ne me rendais compte qu'une table de ce genre, même sommaire, aurait coûté à son auteur beaucoup de mal et aurait exigé beaucoup d'espace. E.-G. LEDOS.

Le Futur Pape, par GIOVANNI BERTHELET. Paris, Perrin, 1899, in-16 de VII-244 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Berthelet et moi avons discuté autrefois ici même (*Polybiblion* t. LXV, p. 250 ; t. LXXIII, p. 344) sur le sujet dont il traite encore aujourd'hui, et tous deux nous avons grandement modifié quelques-uns de nos anciens jugements. M. Berthelet abandonne l'idée de la Rome « intangible » et moi j'ai depuis longtemps renoncé à envisager la possibilité de ce futur Pape « américain », que le fameux Dr. Mc Glynn prophétisait alors gravement comme devant parcourir Broadway, un « tuyau de poêle » sur le chef et un parapluie sous le bras. Le nouvel ouvrage de M. Berthelet, en dépit de son titre un peu irrévérencieux, de quelques commérages et de répétitions forcées du *Conclave* de Lucius Lector ou de l'*Annuaire* de Mgr Battandier, est un de ces livres

qu'il faut avoir lus. On y sent l'expérience d'un témoin qui a vu beaucoup de choses « de très près » et aussi la sagesse d'un penseur qui en voit (et même fort clairement) quelques-unes, « de très loin. » L'auteur prend l'histoire de la Papauté à la mort de Pie IX, décrit à son idée les facteurs divers de l'élection du cardinal Pecci, puis s'efforce, avec assez de bonheur du reste, d'expliquer les intentions du nouveau Pape et l'enchaînement de sa politique. S'il n'était indiscret de porter, en ce moment surtout, un jugement définitif sur le rôle du Souverain Pontife Léon XIII, nous dirions que l'auteur en a fourni l'explication la plus plausible et que nous demeurons parfaitement d'accord avec lui relativement aux résultats présentement acquis et à ceux de l'avenir. Nous lui laissons pourtant la responsabilité de ses conclusions en désirant de tout cœur qu'elles se vérifient comme nous l'espérons. Le Saint-Père, nous dit M. Bertheelt, a su se concilier l'estime de tous les gouvernements, il a reconquis pour la religion catholique une influence morale immense en Italie, et il a réduit la Maison de Savoie à souhaiter disparaître de Rome où elle n'est pas mieux implantée qu'au lendemain de l'invasion. « Il est impossible que la situation existante se prolonge (p. 193). » Une solution est inévitable, et cette solution, c'est la sagesse de Léon XIII qui l'aura préparée, mûrie, rendue inévitable et forcément avantageuse pour l'Église, en laissant toutefois à son successeur le soin de la déterminer immédiatement, suivant les circonstances, par la conciliation ou par les mesures extrêmes. *Le Futur Pape* renferme bien des pages piquantes et documentaires et il a le précieux résultat de nous faire connaître l'appréciation d'un Italien intelligent, désintéressé dans une certaine mesure, et qu'aucune réserve de commande n'oblige à farder ses impressions personnelles. G. PÉRIES.

La France au milieu du XVIIIe siècle (1747-1757), d'après le Journal du marquis d'Argenson, extraits publiés, avec notice bibliographique, par ARMAND BRETTE et précédés d'une introduction par EDM. CHAMPION. Paris, Colin et Cie, 1898, in-12 de XXXV-412 p. —Prix : 4 fr.

D'Argenson a beaucoup écrit ; mais, comme le remarque justement M. Champion, son œuvre est très peu connue du public, et précisément parce qu'elle est immense ; on recule devant les neuf volumes de l'édition Rathery, qui ne sont, d'ailleurs qu'une très faible partie de l'œuvre de l'ancien ministre, et même devant les cinq volumes de l'édition Jannet. C'est pour cela que MM. Brette et Champion ont eu la pensée de publier en un volume un extrait du *Journal*, qui en soit comme le résumé ; mais cet extrait même, à cause de sa forme réduite, a l'inconvénient de ne donner qu'une idée très incomplète de la manière d'être et de l'état d'âme de l'auteur. Le marquis d'Argenson

était d'ailleurs un personnage très difficile à déchiffrer. C'était un esprit essentiellement chimérique et chagrin, plein d'hésitation et de contradiction. Comme ministre des affaires étrangères, il a été souvent bien faible, rempli d'illusions et de préjugés, s'enthousiasmant et se décourageant avec la même facilité, très attaché aux vieilles préventions politiques, et admirateur passionné du roi de Prusse qui le bernait, adversaire non moins passionné de l'alliance autrichienne qui était devenue une necessité ; en même temps ayant certains éclairs étonnants sur l'avenir ; devinant par exemple la destinée prodigieuse de la Russie que la plupart des politiques d'alors regardaient comme une nation sauvage. En politique ou en idées religieuses, c'est la même chose. Il aime la monarchie, il a pour la personne du monarque un attachement profond et sincère, et vingt-cinq ans avant la guerre d'Amérique, il professe des opinions républicaines, il prépare les révolutions et il les redoute. En religion, il prêche la soumission à l'Église et au Pape, il soutient que rien n'est si respectable que le clergé, même relativement à son revenu temporel. Et il ne manque aucune occasion d'attaquer le clergé, le Pape et l'Église. Il déclare que les controverses religieuses mènent « à la dissolution de la société », et il applaudit à la guerre des Parlements contre les évêques, à ces incroyables empiètements de magistrats laïques, qui prétendent régler l'administration des sacrements. En fait, les deux tiers presque des extraits contenus dans ce volume se rapportent à cette lutte, qui passionnait alors Paris et la province, mais qui, vue à la distance où nous sommes, ne peut vraiment que paraître étrange, nous dirions volontiers ridicule. Et l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, si conspué par les jansénistes, avait cent fois raison lorsqu'il répondait « qu'il n'était comptable qu'à Dieu de son administration et que le Parlement était absolument incompétent de se mêler des sacrements comme il le faisait. »

Si nous ajoutons que le marquis d'Argenson, naturellement critique et chagrin, était comme aigri par ses déboires ministériels et très porté à s'en prendre à tous ceux qu'il croyait responsables de sa chute, il nous sera facile de conclure que son *Journal* et les extraits de ce Journal ne doivent être consultés qu'avec une grande réserve et que tout en y cherchant certains documents, il ne faut pas leur demander le tableau exact de la France au milieu du XVIIIe siècle.

M. DE LA ROCHETERIE.

Les Anglais en France après la paix d'Amiens. *Impressions de voyage*, par Sir JOHN CARR. Étude, traduction et notes, par ALBERT BABEAU. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-18 de 300 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pendant les courtes années où la France et l'Angleterre ne furent

pas en guerre, sous la République et l'Empire, nos voisins d'Outre-Manche vinrent nous visiter avec un empressement extraordinaire. De leur séjour en France tous rapportèrent des souvenirs agréables, beaucoup en firent des descriptions piquantes. L'un d'eux, Sir John Carr, publia en 1803 une relation de voyage qui eut une seconde édition dès 1807 : *The stranger in France or a Tour from Devonshire to Paris.* C'est la traduction de ce livre que nous donne M. Babeau.

Mais il l'accompagne d'une étude personnelle sur « les Anglais en France après la paix d'Amiens », qui forme la partie la plus solide de ce volume. Après un coup d'œil sur leurs récits, il résume, d'après leurs propres remarques, l'aspect de Paris sous le Consulat : les monuments, les mœurs, les environs, la société et celui qui en était alors le centre et le point de mire : Bonaparte. Il complète ses renseignements par un chapitre sur l'internement des Anglais « après la rupture, » quand les deux nations violèrent réciproquement le droit des gens pour faire prisonniers des visiteurs inoffensifs ou des commerçants paisibles, et commencèrent la guerre sans dénoncer la paix. Retenons du moins que le sort des Anglais en France fut aussi respecté et adouci qu'était rigoureux et barbare celui des Français en Angleterre.

M. Babeau a mis dans cette publication les soins, le talent, la conscience qui caractérisent tous ses travaux et qui font de son érudition une des plus fortes et des plus exactes de notre temps, et qui permettent de lire ses études avec autant de sécurité que de charme et de profit.

Il joint, en appendice, une description de la Malmaison par James Forbes (le grand-père de Montalembert) ; une bibliographie très détaillée des ouvrages publiés par des voyageurs anglais sur leur séjour en France à cette époque, et une iconographie du même sujet.

Pour le texte même de la relation de Sir John Carr, il est curieux et intéressant. L'auteur conserve ses préjugés nationaux, mais il veut rendre hommage à ce qu'il voit de bien dans le pays qu'il visite. L'aspect des Tuileries (jardin et palais) en 1802, celui de Versailles et de Trianon sembleront des croquis fort instructifs ; on en peut dire autant de ce qui concerne Paris où Sir John a beaucoup regardé et bien vu : le Palais-Royal, l'Opéra, le Luxembourg ; en province, sur les routes normandes qu'il parcourt du Havre à Paris et de Paris à Cherbourg, il est plus superficiel, ayant moins le loisir de contrôler sa première et fugitive impression. On releverait bien quelques erreurs çà et là ; notamment une appréciation des plus bizarres et des plus discutables du *Génie du christianisme* qui venait de paraître (p. 198) ; une anecdote sur la jeunesse de Bonaparte (p. 162) paraît peu vraisemblable ; un petit portrait, charmant d'ailleurs, de Talleyrand (p. 227) laisse assez rêveur, car l'ancien évêque d'Autun nous est dépeint le sabre au

côté. — Il y a beaucoup d'émotion et d'agrément dans la description de la parade au Carrousel par le Premier Consul (p. 239). — Je citerais encore plus d'une page intéressante de ce livre qui se lit avec une une agréable et courante facilité. G. DE G.

De l'Influence française sur l'esprit public en Roumanie. — Les Origines, par POMPILIU ELIADE. — Paris, Leroux, 1898, in-8 de XII-446 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur, élève de notre École normale supérieure, s'est préparé à sa mission d'historien par de solides études, et à part son nom exotique, rien dans l'ouvrage ne trahit une origine étrangère. La langue est correcte, facile, élégante, la méthode est précise, l'érudition aimable tout en étant solide, et enfin le sentiment patriotique n'a jamais fait tort à une scrupuleuse impartialité.

C'est un tableau saisissant que celui des principautés danubiennes au XVIIIe siècle ; traité à la manière de Taine, et par suite un peu poussé au noir, c'est une peinture très vivante d'une société que la domination des hospodars phanariotes avait amenée aux limites extrêmes de la décomposition : misère profonde du paysan odieusement pressuré, nullité d'un clergé sans formation et souvent sans foi, avilissement de la classe supérieure que menace un pouvoir arbitraire et qui ne vit que d'intrigues et de satisfactions d'ordre inférieur. C'est dans ce milieu que tombe le germe de la culture française : les Grecs du Phanar sont les premiers à faire parade de leur médiocre instruction ; pendant les guerres turco-russes, les officiers moscovites initient les boyars aux belles manières françaises ; pendant la Révolution, émigrés et agents révolutionnaires font connaître aux Moldo-Valaques l'ancienne et la nouvelle France ; enfin les Roumains de Transylvanie, conscients les premiers de leurs origines latines, apportent de l'autre côté des Carpathes l'idée du sentiment national.

Tels sont les débuts d'une régénération dont le développement sera décrit dans un second volume. Espérons qu'il ne présentera pas moins d'intérêt que le premier.

Je relève à la page 95 un curieux laspsus : il est question du prince Alexandre Morousi, hospodar de Valachie de 1799 à 1801 ; c'était un véritable tyran qui forçait les paysans à lui vendre leurs récoltes à bas prix et qui les leur revendait ensuite à un prix six fois supérieur. M. Eliade ajoute : » L'année et le mois où il profitait de la famine du « pays étaient juste ceux où l'on décapitait Louis XVI. » L'anachronisme n'est qu'apparent, car Morousi avait été hospodar de Moldavie en 1792 et 1793, et avait dû recourir alors aux mêmes procédés. Mais cependant, il y aurait avantage à l'expliquer, car certains lecteurs pourraient accuser M. Eliade de ne pas savoir l'histoire de France, et ce reproche serait injuste. P. PISANI.

Un Roi de Pologne et la Couronne ducale de Lorraine. — Stanislas Leszczynski et le troisième traité de Vienne, par PIERRE BOYÉ. Paris, Berger-Levrault, 1898, in-8 de XX-588 p. — Prix : 12 fr.

Stanislas Leszczynski, le « philosophe bienfaisant, » a été un des personnages légendaires du XVIIIe siècle. Sa vie agitée et errante, dont le célèbre historien de Charles XII a présenté les premiers épisodes, la fortune inattendue qu'il a eue dans ses malheurs de devenir le beau-père du roi de France, les avances qu'il a faites, dans son royaume viager de Lorraine, aux lettrés arbitres de la mode et de la réputation, tout cela a contribué à relever et aussi à altérer sa figure devant l'histoire. Il faut singulièrement rabattre des éloges qui lui ont été prodigués ; c'est du moins son nouvel historien qui nous l'affirme, dans un travail qui ne comprendra pas moins de trois gros volumes.

Dans le premier, qui lui a servi de thèse de doctorat devant l'Université de Nancy, M. Boyé suit Stanislas, détrôné une première fois, en France ; d'abord à Wissembourg, où a été négocié et conclu le mariage de sa fille, puis à Chambord, où il s'est repris à ambitionner le pouvoir souverain, tantôt en convoitant le duché de Courlande et la principauté de Neuchâtel, tantôt en préparant, sous la forme d'une élection nouvelle, sa restauration en Pologne. De 1733 à 1738, la vie de Stanislas fait partie de l'histoire générale et, si l'action personnelle de ce monarque ne se manifeste que par l'aventure de Danzig, ses intérêts entrent dans les combinaisons de tous les grands États. Comment ils parurent enfin satisfaits par la possession viagère de la Lorraine, c'est ce que M. Boyé expose avec un grand luxe d'informations empruntées aux archives diplomatiques, et en serrant de près les questions qu'avait seulement présentées d'une main habile et légère, dans son livre déjà ancien, M. d'Haussonville. Il est surtout un fait sur lequel nous trouvons ici des détails curieux et, ce semble, jusqu'à présent inaperçus des historiens ; c'est que le « roi-duc » ne considéra jamais sa destinée comme accomplie à Lunéville ; « faible ambitieux, inhabile utopiste » (p. 497), il s'entêta, jusqu'à la fin de ses jours, à convoiter le trône dont il était deux fois tombé. Le chapitre X, consacré à l'exposition des vaines intrigues nouées par lui pour reconquérir les sympathies et les suffrages de ses compatriotes est, sinon le plus important, au moins le plus neuf de l'ouvrage.

Dans deux études ultérieures, M. Boyé se propose de raconter, avec preuves à l'appui, comment l'intendant de la Galaizière administra la Lorraine au nom de Stanislas et comment celui-ci, au milieu de sa cour de Lunéville, s'y prit pour tromper sur ses mérites ses sujets, et par eux la postérité.

La notice bibliographique qui figure en tête du livre nous donne en quatorze pages copieuses la liste des innombrables documents,

manuscrits ou imprimés, mis à profit par l'auteur. Sans avoir la prétention de la compléter, on peut signaler l'omission de la relation du voyage de Stanislas de Danzig à Marienwerder, publiée en 1823, (sans doute la 2e édition de la *Lettre* imprimée en 1757 dont il est question p. 15) et, puisque M. Boyé n'a pas dédaigné de consulter à la bibliothèque de Dijon un récit inédit du siège de Danzig, il aurait pu, chemin faisant, venir feuilleter dans celle de Besançon (ms. 497) un manuscrit de même genre par son origine et son sujet, le *Voyage de Moscovie* rédigé par d'Agay de Myon, lieutenant-colonel du régiment de Blaisois. L. P.

Lexicon abbreviaturarum quae in lapidibus, codicibus et chartis praesertim medii aevi occurrunt. *Dizionario di abbreviature latine ed italiane...* per cura di ADRIANO CAPPELLI (*Manuali Hoepli*). Milano, Ulrico Hoepli, 1899, in-16 de LXII-435 p. et 4 planches. — Prix : 7 fr. 50.

Le nouveau volume, dont vient de s'enrichir l'excellente collection Hoepli, est certainement destiné à rendre des services. D'un prix très modéré, d'un format commode, d'un maniement facile, il est suffisamment complet, malgré des lacunes, inévitables d'ailleurs. Les abréviations sont classées alphabétiquement, celles qui commencent par 9 ou ↄ à la suite du C, les abréviations par signes conventionnels après le Z; à la suite on trouve les abréviations de médecine, la numération romaine, la numération arabe ; une série de monogrammes ; et les sigles d'abréviation épigraphiques. M. Cappelli a cru bien faire d'indiquer à la suite de chaque abréviation à quel siècle appartient le texte auquel il l'a empruntée. Cette indication n'aurait pu avoir d'intérêt que si elle avait eu pour objet de faire connaître au lecteur un fait précis, par exemple à quelle date telle abréviation a commencé d'être employée.

Dans les préface, avertissement et introduction qui précèdent le *Dictionnaire*, l'auteur fournit quelques renseignements bibliographiques sur les ouvrages analogues au sien ; cette partie, à mon avis, aurait pu et dû être développée. Je regrette également que M. Cappelli se soit borné, dans son introduction, à donner des indications sommaires sur les différents genres d'abréviations usitées dans le cours des siècles : abréviations par suspension, par contraction, etc. Il eût fallu, pour rendre le livre vraiment utile et pratique, retracer, au moins dans un aperçu rapide, l'histoire de la brachygraphie d'une part, et, d'autre part, donner au lecteur quelques notions précises et concises sur les principes et les usages adoptés pour les abréviations dans certains groupes d'ouvrages : traités théologiques, traités juridiques, etc.

Cela ne nous empêche point de rendre hommage au mal que M. Cappelli a dû se donner pour compiler son *Lexicon*, ni de reconnaître les services que ce volume peut rendre à ceux qui s'en serviront.

E.-G. L.

L'Alliance franco-allemande et ses conséquences, par le Mis Chappuis de Maubou. Paris, A. Pierret, s. d., in-12 de 268 p. — Prix : 2 fr.

Ce livre parle de la religion, de la politique, de la diplomatie, de l'agronomie, de l'histoire. Il témoigne que l'auteur a beaucoup lu et beaucoup retenu : il est semé d'anecdotes qu'il n'était pas inutile de rappeler. Je ne souscrirais pas, cependant, à toutes les appréciations historiques du Mis Chappuis de Maubou. Par exemple, il n'a pas saisi que l'alliance de Richelieu avec les protestants a enfanté la Prusse. La ruine de la Pologne est due — non au *liberum veto*,— mais à la coquinerie de Frédéric II, à la faiblesse de Marie-Thérèse et à la duplicité de Catherine II, pour laquelle je ne partage pas l'indulgence de l'auteur, non plus que pour Élisabeth d'Angleterre.

M. de Maubou souhaite que la France entre, avec la Russie, dans la Triple-Alliance, à l'encontre de l'Angleterre, à laquelle il adresse de vifs reproches, généralement mérités. Il admet la possibilité de la rétrocession de la Lorraine à la France avec la faculté laissée aux Alsaciens de prononcer eux-mêmes sur leur sort. Rien, en effet, de plus normal, je l'ai toujours dit, qu'un accord des gouvernements pour consulter le vœu des populations, comme en 1860 et en 1866. Le difficile est d'y déterminer les gouvernements.

A propos de tout, l'auteur de ce livre revient à la question des phosphates : c'est comme l'obsession d'un objectif principal. « L'organisation du crédit par les phosphates, dit-il, ouvre une ère nouvelle à la vie nationale. Les phosphates font de notre belle patrie une riche, séduisante héritière, libre de choisir ses alliés au gré de son cœur et de ses intérêts. La France, fille aînée de l'Église, doit utiliser ses phosphates dans l'intérêt du bien et de la paix universelle et les exploiter au profit de la France d'abord, de ses travailleurs ensuite et enfin de l'humanité entière... Évidemment la loi écrite n'autorise pas, par son texte, la reprise de toutes les concessions données au profit de quelques-uns et au détriment de l'ensemble du pays, mais un devoir moral, plus puissant que la loi, celui de l'intérêt de la grande famille française et celui de l'humanité, impose cette reprise pour réparer une iniquité légale. » Voilà une pente dangereuse. On ne lira pas sans quelque plaisir et utilité ce livre qui se vend au profit des orphelins français des Pères Salésiens de Dom Bosco. A. d'Avril.

BULLETIN

The later mediæval doctrine of the eucharistic sacrifice, by the Rev. B. J. Kidd. London, Society for promoting christian knowledge, 1898, in-18 de 144 p.

L'Église anglicane a vivement senti le coup porté à son apparente vitalité par la conclusion de la discussion ouverte sur la validité de ses ordinations.

Elle essaye une fois de plus de remonter aux témoignages de l'Écriture et de l'antiquité pour répondre aux terribles objections élevées contre ses prétentions, désormais insoutenables. Dans un ordre d'idées parallèle et connexe, son attention s'est trouvée forcément appelée à l'étude du sacrifice eucharistique, et le livre que nous présentons rapidement a peut-être une importance plus considérable que ne le ferait supposer, à première vue, son mince volume. L'auteur y oppose une conception ancienne du sacrifice eucharistique et une « doctrine postérieure » d'où auraient découlé les prétendus abus contre lesquels se seraient révoltés les chefs de la réforme anglicane. L'étude de l'article XXXI du *Prayer Book* fournit au Rev. Kidd son point de départ et l'occasion de démontrer que l'Église d'Angleterre n'a point abandonné ce qu'il estime la « vraie » notion du sacrifice. C'est l'Église romaine qui a erré à la suite de quelques docteurs de la fin du moyen âge ! Nous ne pouvons pas entreprendre ici la discussion de cette thèse, puisqu'il serait nécessaire de reprendre en détail chaque texte et chaque argument, mais nous espérons que quelque membre du clergé catholique anglais aura à cœur de fournir la réfutation nécessaire et attendue de ce petit livre qui n'est certes pas écrit sans talent. G. P.

Casus conscientiae propositi et soluti Romae ad S. Apollinarem in cœtu S. Pauli Apostoli, anno 1897-1898. N. 3. Cura Rmi. Dni. Felicis Cadène, urbani antistitis. Romae, Prostat, 1898, in-8 de 171 p. — Prix : 1 fr. 25.

L'intéressante collection des cas de conscience résolus dans le cercle théologique romain, de saint Paul, comprend, pour la période 1897-98 des questions très pratiques, relatives au ministre du sacrement de pénitence. Juridiction ordinaire et déléguée ; absence de juridiction suppléée par l'Église ; la juridiction et l'approbation des réguliers ; confesseurs des religieuses ; diverses sortes de cas réservés et leur absolution ; en outre, quelques autres sujets extrêmement délicats ; telles sont les matières traitées par les savants théologiens qui signent : Escbach, Bucceroni, Checchi, Kaiser, Braravelli et Ferrini. Ces brèves dissertations, pleines de doctrine et de sage expérience, peuvent servir de guide et de modèle à tous les prêtres exerçant le saint ministère et nous souhaiterions vivement voir la modeste brochure annuellement éditée par le distingué Mgr Cadène, pénétrer régulièrement dans tous les presbytères. G. P.

Exposé du commerce public du sel, par le P. Pierre Hoang. Chang-Haï, impr. de la Mission catholique, orphelinat de l'Ou-se-Wer, 1898, in-4 de 16 p. avec 13 cartes.

L'auteur retrace brièvement l'historique de la découverte et du commerce du sel dans l'Empire du Milieu : puis, dans trois chapitres, il traite des districts salifères et des régions assignées pour la vente de leurs produits ; de l'ordre hiérarchique des mandarins préposés à l'administration du commerce du sel ; enfin, de la répression des faux-saulniers. La « Chorographie des régions salifères » comprend treize cartes : c'est le chiffre des régions elles-mêmes. L'éditeur n'a pas jugé à propos de donner la transcription des noms chinois, de sorte que ces cartes demeurent à peu près lettres mortes pour tout lecteur qui n'est pas sinologue ; c'est d'autant plus regrettable qu'il s'agit de documents dont l'exactitude est hors de doute et que les bonnes cartes de Chine sont rares.

Il va sans dire que cette publication est digne du savant jésuite que recommandent déjà de nombreux travaux du plus haut intérêt.

A. Roussel.

The Extinction of the Christian Churches in North Africa, by L. R. Holme. London, C.-J. Clay and Sons, 1898, in-18 de vi-263 p.

M. Holme, maître de conférences à l'Université de Bishop's College, Leunoxonville (Canada), a fait une interessante et substantielle étude sur la destruction des églises d'Afrique, autrefois si florissantes. L'anéantissement du christianisme y a été, on le sait, si complet, que le souvenir même des causes qui ont produit les ruines ainsi accumulées, a été enseveli dans le même cataclysme. L'auteur a emprunté à M. Gaston Boissier de nombreux aperçus qu'il a su rendre quasi inédits par l'étude personnelle des anciens auteurs dont l'éminent académicien n'avait pas épuisé toutes les informations. L'Église d'Afrique jusqu'en 398 ; l'âge d'or de l'Église africaine ; les Vandales ; le règne d'Hunnéric ; le déclin de la domination des Vandales ; de Justinien aux Sarrazins ; Fin de la chrétienté en Afrique : telles sont les grandes divisions de ce travail. On y trouve, est-il besoin de le dire, la trace des préoccupations anglicanes de l'ancien Scholar de Jesus College (Cambridge), mais l'ensemble témoigne d'un sens historique très éveillé et d'un réel mérite d'exposition. G. P.

Le Passé de la France, études historiques, par A. Lecoy de la Marche. Paris, Téqui, 1897, in-18 de ii-222 p. — Prix : 3 fr.

Comme les études du regretté Lecoy de la Marche, *A travers l'histoire de France,* signalées ici même, le présent volume contient une série d'articles qui, publiés dans divers recueils, du vivant de l'auteur, lui furent le plus souvent inspirés par les travaux historiques parus en ces dernières années.

Doué de connaissances variées et d'un jugement sûr, il a su montrer dans ces pages toutes les qualités que révèlent ses œuvres personnelles ; et il faut savoir gré à l'éditeur d'avoir réuni ces comptes rendus développés et ces articles écrits au jour le jour qui, ainsi groupés, donnent l'illusion d'un travail original et se font encore lire avec plaisir. En fixant, d'une critique judicieuse, la valeur du livre qu'il analysait, en en faisant ressortir la nouveauté, Lecoy de la Marche ne manquait jamais d'exposer ses propres idées et ses vues particulières et, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, de montrer la grandeur de l'Église et de rappeler les bienfaits dont notre pays lui est redevable.

Comme introduction au volume et sous le titre de *l'Histoire de l'histoire,* ont été réunis cinq articles, traitant de *la Physiologie de la science historique* ; de *l'Histoire dans l'antiquité* ; de *l'Histoire au moyen âge* ; de *l'École des bénédictins* ; de *l'Histoire au* xix*e siècle.*

Dans une première partie consacrée au moyen âge, l'auteur étudie successivement les assemblées provinciales de l'ancienne Gaule et les conciles provinciaux, d'après M. Ernest Carette ; la Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux, d'après M. l'abbé E. Vacandard ; Saint Antoine de Padoue, sa vie et son œuvre, d'après M. Étienne Jouve ; Saint Antoine de Padoue en France, d'après le R. P. Léopold de Chérancé ; Jeanne d'Arc et ses historiens (l'abbé Lhote, l'abbé Misset, M. Poinsignon, M. Mougenot, etc.) ; les vitraux, d'après M. Olivier Merson. Des articles originaux nous retracent l'historique du tombeau du roi René, la vie intime des écoliers au xiv*e* siècle et nous initient aux jeux qui charmaient les loisirs de nos aïeux.

La seconde partie est réservée aux temps modernes. M. Alfred Franklin fournit à l'auteur l'occasion de nous parler des *Mariages et des naissances d'autrefois* ; M. l'abbé Delarc, de tracer un tableau de *l'Église de Paris pendant*

la Révolution ; la biographie de l'abbé de Talhouët, par M. Geoffroy de Grandmaison ; les Mémoires du comte de Paroy, publiés par M. Étienne Charavay ; et quelques autres publications lui ont donné l'idée de nous montrer les vertus que la persécution inspira, sous la Révolution, aux prêtres et aux fidèles. D'après le chanoine Saurel, il nous décrit la résistance opposée par les catholiques de l'Hérault au régime religieux auquel la Révolution tentait de les soumettre. A l'occasion de la publication, par M. Germain Bapst, des Mémoires du général Lejeune, il nous dit ce que fut l'armée française sous la Révolution et sous l'Empire.

Cette simple énumération de chapitres montre que, si Lecoy de la Marche avait tout particulièrement étudié le moyen âge, aucune période de notre histoire ne lui demeura étrangère et que sur chacune il était en mesure de porter un jugement éclairé. A. ISNARD.

Französische Geschichte, von Prof. Dr. R. STERNFELD. Leipzig, Göschen, 1898, in-18 de 203 p. — Prix : 1 fr.

Cette petite *Histoire de France* fait partie d'une collection d'ouvrages classiques, la collection Göschen, du nom de l'éditeur à Leipzig. Les faits sont racontés, ou mieux condensés, avec ordre, clarté, intérêt. On ne peut demander à une telle œuvre des tendances particulières : l'auteur est sobre d'appréciations, mais les renseignements qu'il donne sont nombreux, exacts et précis. C'est toutes les qualités qu'on est en droit d'attendre d'une histoire de France en deux cents pages. BERNON.

L'Université de Paris sous Philippe-Auguste, par ACHILLE LUCHAIRE. Paris, Chevalier-Marescq, 1899, in-8 de 59 p. — Prix : 2 fr.

Ouvrage très instructif et très amusant tout à la fois, apportant une série d'informations nouvelles sur un sujet encore bien peu connu, sur l'Université de Paris sous Philippe-Auguste. L'auteur de ce joli travail, M. A. Luchaire, était mieux qualifié que personne pour l'exécuter ; c'est de main de maître qu'avec l'aide du *Chartularium Universitatis Parisiensis* du P. Denifle et de M. Émile Chatelain, il a étudié les plus lointaines origines de l'Université dont il est un des professeurs les plus écoutés. L'histoire n'en est pas toujours très édifiante, mais elle était interessante et difficile à retracer ; M. Luchaire l'a fait de la manière qui convenait en remettant parfaitement à sa place dans l'histoire générale cette histoire si particulière ! En réalité, « l'histoire des origines des Universités françaises n'est pas autre chose, en un sens, qu'un épisode d'une évolution beaucoup plus générale : celle qui tendait, depuis le commencement du moyen âge, à établir la monarchie pontificale au-dessus des pouvoirs ecclésiastiques locaux. » Il faut remercier M. Luchaire de l'avoir prouvé, et aussi d'avoir montré qu'au temps de Philippe-Auguste, « ce n'est pas le roi de France, ce n'est pas l'évêque de Paris, c'est le Pape qui règne sur l'Université. » — Une courte bibliographie termine cette charmante étude, qui inaugure de la façon la plus heureuse la *Bibliothèque internationale de l'enseignement supérieur*.

H. F.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Berthold ZELLER, mort à Paris le 3 avril, était né à Rennes le 25 septembre 1848. Reçu à l'École normale supérieure en 1869, il en sortit en 1872 agrégé d'histoire et alla enseigner successivement au

lycée d'Amiens, au collège Rollin et au lycée Charlemagne. Ses thèses de doctorat : *Richelieu et les ministres de Louis XIII, de 1621 à 1624. La Cour, le gouvernement, la diplomatie, d'après les archives d'Italie* (Paris, 1880, in-8) ; — *De Dissolutione contracti apud Brusolum foederis inter Henricum IV et Carolum Emmanuelem I, Sabaudiae ducem 1610-1612* (Paris, 1880, in-8) lui ouvrirent les portes de la Sorbonne. Maître de conférence, puis professeur adjoint d'histoire à la Faculté des lettres, il était encore répétiteur à l'École polytechnique. A l'exemple de son père M. Jules Zeller, il s'adonna à l'étude de l'histoire et se montra toujours un écrivain exact, et consciencieux. A l'aide de documents italiens, et en particulier des dépêches des ambassadeurs florentins et venitiens, il renouvela l'histoire des dernières années du règne de Henri IV et des premières de celui de Louis XIII. Savant modeste, il cherchait avant tout à instruire ses élèves et ses lecteurs, et cette préoccupation unique se montrait dans ses cours comme dans ses ouvrages, où il faisait preuve de qualités plus solides que brillantes. En dehors de ses deux thèses déjà mentionnées, nous signalerons de lui : *Petite Géographie pour le département du Cher à l'usage de l'enseignement primaire* (Paris, 1873, in-8) ; — *Henri IV et Marie de Médicis* (Paris, 1877, in-8, couronné par l'Académie française) ; — *Le Divorce et le second mariage de Henri IV* (*Séances et travaux de l'Académie des sciences morales*, tome 108, 1877) ; — *La Conspiration de Biron* (Ibid., tome 113, 1880) ; — *Le Connétable de Luynes, Montauban et la Valteline* (Paris, 1879, in-8) ; — *Le Mouvement guisard en 1588. Catherine de Médicis et la Journée des barricades* (*Revue historique*, 1889) ; — *Claude de France*, roman historique (Paris, 1892, in-18, publié d'abord en feuilleton dans le journal *la Liberté*) ; — *La Minorité de Louis XIII*. I. *Marie de Médicis et Sully, 1610-1612* ; II. *Marie de Médicis et Villeroy, 1612-1614* (Paris, 1892-1897, 2 vol. in-8) ; — *Louis XIII, Marie de Médicis, chef du conseil, États généraux ; Mariage du Roi ; le prince de Condé, 1614-1616* (Paris, 1898, in-8) ; — *Louis XIII, Marie de Médicis, Richelieu, ministre* (Paris, 1899, in-8). En 1880, il entreprit pour la librairie Hachette la publication d'une collection de volumes in-32 qui eut un grand succès : *L'Histoire de France racontée par les contemporains, depuis les origines jusqu'à la mort de Henri IV*. Il écrivit encore pour la *Bibliothèque des écoles et des familles*, de la même librairie, les monographies de *Richelieu* (Paris, 1880, in-16) ; — *Solon* (Paris, 1882, in-16) ; — *Henri IV* (Paris, 1882, in-16).

— M. Édouard Pailleron, mort à Paris le 20 avril, était né dans cette ville le 17 septembre 1834. Après avoir été reçu à l'École navale où il n'entra pas, il fit ses études de droit, passa son examen de doctorat et devint clerc d'avoué. C'est à cette époque qu'il s'essaya dans la poésie en traduisant Théocrite et Plaute. D'ailleurs il n'avait pas encore trouvé sa voie, et, de nouveau, se crut fait pour la vie militaire : il s'engagea et passa deux ans au 1er dragons. En quittant le régiment, Pailleron se mit à voyager et parcourut l'Algérie et l'Italie. En 1860, il débuta dans la carrière des lettres par une pièce jouée à l'Odéon et qui eut un grand succès : *Parasite*. A partir de cette époque les volumes de poésie et les pièces de théâtre se succèdent à des intervalles rapprochés. Fils de riches commerçants parisiens, Pailleron avait épousé en 1863 la fille de Charles Buloz, le célèbre fondateur de la Revue des Deux Mondes, et son salon fut bientôt le rendez-vous des personnalités les plus marquantes du monde des lettres. *Le Monde où l'on s'ennuie*, représenté sur la scène du Théâtre-Français le 25 avril 1881, eut un immense succès, dû autant peut-être aux transparentes allusions de la pièce qu'à la fine et mordante raillerie de son auteur. Écrivain dramatique, il procédait à la fois de Marivaux et de Beaumarchais : à l'un il avait emprunté la délicatesse du sentiment, la

grâce et l'émotion ; à l'autre, la fidélité de l'observation, la verve entraînante, la vivacité de l'esprit ; malgré ses qualités et une réelle entente de la scène, il se montra plus brillant que profond, et dans la comédie de mœurs, fut toujours un auteur de second ordre. Élu à l'Académie française le 7 décembre 1882, il occupa le fauteuil que la mort de Charles Blanc avait laissé vacant, et Camille Rousset fut chargé de repondre au recipiendaire. En 1886, il reçut à son tour Ludovic Halévy. Nommé chevalier de la Légion d'honneur au mois de mars 1867, il fut fait officier le 31 décembre 1889. Voici la liste chronologique de ses œuvres : *Les Parasites*, satire en vers (Paris, 1860, in-18) ; — *Le Parasite*, comédie en un acte, en vers (Paris, 1860, in-18) ; — *Le Mur mitoyen*, comédie en deux actes, en vers (Paris, 1862, in-18) ; — *Le Dernier Quartier*, comédie en deux actes, en vers (Paris, 1864, in-18) ; — *Avril*, poésie (*Revue des Deux Mondes*, 1er février 1864) ; — *Amours*, poésie (*Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1864) ; — *Pangloss* (*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1864) ; — *Le Second Mouvement*, comédie en trois actes, en vers (Paris, 1865, in-18) ; — *Décembre*, poésie (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1865) ; — *Juillet*, poésie (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1865) ; — *Octobre*, poésie (*Revue des Deux Mondes*, 16 décembre 1865) ; — *L'Immortelle*, poésie (*Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1866) ; — *Petits Poèmes* (*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1866) ; — *A un saint homme*, poésie (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1866) ; — *Histoires tristes*, poésie (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1867) ; — *Le Monde où l'on s'amuse*, comédie en un acte, en prose (Paris, 1869, in-18) ; — *Les Faux Ménages*, comédie en quatre actes, en vers (Paris, 1869, in-18) ; — *Amours et Haines*, poésies (Paris, 1869, in-18) ; — *Le Départ*, vers dits par M. Delaunay sur la scène du Théâtre-Français, le 6 août 1870 (Paris, 1870, in-8) ; — *Prière pour la France*, poème (Paris, 1871, in-8) ; — *Fantasio, de M. Offenbach* (*Revue des Deux Mondes*, 1er février 1872) ; — *Hélène*, drame en trois actes, en vers (Paris, 1872, in-18) ; — *L'Autre Motif*, comédie en un acte, en prose (Paris, 1872, in-18) ; — *Petite Pluie !* comédie en un acte, en prose (Paris, 1875, in-12) ; — *L'Étincelle*, comédie en un acte, en prose (Paris, 1879, in-18) ; — *L'Age ingrat*, comédie en trois actes, en prose (Paris, 1879, in-18) ; — *Le Chevalier Trumeau*, comédie en un acte, en vers (Paris, 1880, in-12) ; — *Pendant le bal*, comédie en un acte, en vers (Paris, 1881, in-18) ; — *Le Monde où l'on s'ennuie*, comédie en trois actes, en prose (Paris, 1881, in-18) ; — *Le Théâtre chez Madame* (contenant *le Chevalier Trumeau*, *le Narcotique*, *Pendant le bal*), (Paris, 1881, in-18) ; — *Le Narcotique*, comédie en un acte, en vers (Paris, 1882, in-18) ; — *Discours prononcé le jour de la réception à l'Académie française*, le 17 janvier 1884) ; — *Discours sur les prix de vertu*, prononcé à l'Académie française le 20 novembre 1884 (Paris, 1884, in-12) ; — *La Poupée*, recueil de vers (Paris, 1884, in-16) ; — *Discours académiques* (Paris, 1886, in-12) ; — *La Souris*, comédie en trois actes, en prose (Paris, 1888, in-18) ; — *Cabotins*, comédie en quatre actes, en prose (Paris, 1894, in-12). La dernière pièce de M. Pailleron qui ait été representée est : *Mieux vaut douceur... et violence.*

— On annonce encore la mort de MM. : Eugène ALCAN, auteur d'un touchant ouvrage sur les amis des saints, mort dans sa 88e année, le 2 avril ; — Charles BRONGNIART, assistant de la chaire d'entomologie au Muséum d'histoire naturelle, mort le 20 avril, âgé de 40 ans ; — le Dr COCHETEUX, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Valenciennes, mort à 56 ans, dans cette ville, le 10 avril ; — le R. P. COUPLET, de la Compagnie de Jésus, tour à tour supérieur des collèges Saint-Clément de Metz et Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, mort à 82 ans, le 18 avril, à Saint-Acheul ; — DELORMEL, chansonnier connu par divers morceaux, tels que *En revenant de la Revue*,

mort le 25 avril, à 53 ans ; — le Dr Frédéric DURIAU, mort le 2 avril ; — FAVIER, ancien directeur de l'école des arts et métiers d'Angers, mort à 79 ans, le 23 avril ; — Ernest FONRAIGNAN, rédacteur à la *Liberté*, mort à 67 ans, le 18 avril ; — Pierre-Gustave GARD, professeur de littérature française, mort à 72 ans : — le Dr Amédée GAY, directeur du sanatorium maritime de Banyuls-sur-Mer, mort le 18 avril, dans cette ville ; — Gustave GRAUX, ancien rédacteur à la *République Française* ; — l'abbé HAMON, docteur ès sciences et en theologie, mort le 1er avril, à la Poterie (Côtes-du-Nord) ; — l'abbé Emmanuel LECOT, supérieur du séminaire de philosophie d'Autun, mort en avril ; — Mme Virginie LEDOS, née DE BEAUFORT, qui a publié, sous l'un et l'autre de ces noms, divers ouvrages pour l'enseignement, morte dans sa 77e année, le 2 mai ; — J. LIEBLIN, fondateur et directeur de la *Revue d'Alsace*, mort âgé de 87 ans, à Neuilly ; — Mme veuve MICHELET, morte à 73 ans, le 2 avril ; — l'abbé ROBERT, ancien professeur de philosophie au lycée de Saint-Brieuc, mort à Créhen (Côtes-du-Nord) ; — Joseph SABADEL, rédacteur au *Journal officiel*, mort à 73 ans, le 17 avril ; — Charles VALOIS, auteur dramatique, ancien président de la Société des gens de lettres, mort à 78 ans, le 19 avril : — Alexandre WEIL, romancier, mort à 88 ans, le 19 avril.

— A l'étranger, on annonce la mort : de MM. Ludwig BAMBERGER, historien et économiste, mort le 14 mars, à Berlin ; — la baronne Lina VON BERLEPSCH, qui laisse quelques récits et des traductions de l'anglais, morte le 29 mars, à Munich ; — Louis BODART, écrivain flamand, mort le 16 mars, âgé de 71 ans ; — Henry M. BURT, auteur de *First Centuries of the history of Springfield*, mort le 7 mars, à Springfield ; — Mme Juliane DERY, romancière, morte le 31 mars, âgée de 35 ans, à Berlin ; — William FRAZER, le célèbre médecin, mort le 21 avril, à Dublin ; — le chevalier Franz VON HAUER, directeur de l'Institut géologique de Vienne, mort le 21 mars, à 77 ans ; — Robert A. JOHNSON, journaliste, mort le 8 mars, à Brooklyn ; — KIEPERT, professeur à l'Université de Berlin, connu par ses travaux géographiques, mort le 23 mars, à 81 ans ; — Théodor KIRCHHOFF, poète et voyageur, mort à San Francisco ; — Alfred KLATTE, directeur de la *Post* de Strasbourg, mort le 22 avril ; — Gottlieb Wilhelm LEITNER, mort à 69 ans, le 13 mars, à Bonn ; — le Dr Olivier MARCY, doyen de l'Université du N.-O., géologue, mort à 79 ans, le 19 mars, à Evanston (Illinois) ; — Othniel-Charles MARSH, professeur de paléontologie à l'Université de Yale, mort le 18 mars, à New Haven, Conn. ; — Jos. MEDILL, mort le 16 mars, à San Antonio (Texas) ; — Carl MERKEL, professeur d'histoire à l'Université de Pavie, mort le 15 mars ; — MISBET, chroniqueur dramatique du *Times* ; — James Ormsbee MURRAY, doyen de l'Université Princeton, à qui l'on doit divers ouvrages de critique littéraire, mort le 27 mars, âgé de 72 ans, à Princeton, N. J. : — le Dr Thomas NEDLEY, mort à Dublin ; — C. PIERSON, qui laisse de nombreux romans sous le pseudonyme de R. Edmund Hall, mort à 88 ans, le 2 avril, à Coswig ; — E. S. PURCELL, auteur d'une biographie du cardinal Manning, mort à Londres ; — Sir William ROBERTS, médecin ; — Almaric RUMSEY, professeur de jurisprudence indienne au Royal College, mort à Londres ; — O. V. RYDBERG, historien, mort le 17 mars, à Stockholm ; — Theodor-Friedrich SCHORT, bibliothécaire, auteur d'importants travaux sur la Réforme en France, mort le 18 mars, à Stuttgart ; — Victor STRAUSS UND TORNEY, auteur de traductions d'ouvrages chinois, mort à 88 ans, le 1er avril, à Dresde ; — Phil. J. J. VALENTINI, auteur de travaux sur l'histoire du Mexique et de l'Amerique centrale, mort le 16 mars ; — H. VAN DUYSE, archéologue, mort le 17 mars, à Gand ; — Sir Monier WILLIAMS, professeur

de sanscrit à l'Université d'Oxford, mort à Londres ; — Wilhelm Wolff, dramaturge, mort à Francfort, le 26 mars.

Paris. — Les *Conjectures sur les chapitres XVIII et XIX du livre de l'*Historia ecclesiastica *de Grégoire de Tours*, dont M. Jules Lair nous fait part dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France* (t. XXXV. Tiré à part. Paris, Laurens, in-8 de 28 p. avec une carte) sont assurement fort ingénieuses, mais ne nous paraissent pas absolument convaincantes. Nous ne pouvons ici discuter ces conjectures : disons seulement qu'il nous semble hardi de présenter *insulae* comme une faute de lecture pour *cyulae* ou *ceolae*. Une petite erreur, fort peu compréhensible : le savant auteur dit que dans Fortunat l'*a* de *Saxo* est toujours bref ; dans les deux seuls exemples qu'il cite l'*a* est long, au contraire ; de même dans la *Note additionnelle*, nous ne voyons pas la différence de mesure entre *cŭi sŭbĕrăt* et *quī sŭpĕrăt*.

— L'américanisme religieux, condamné par le Souverain Pontife, n'est-il qu'un rêve, ou a-t-il été professé par les hommes qui le renient aujourd'hui? Saint-Clément (dont la personnalité bien connue des lecteurs du *Polybiblion* n'est pas dissimulée par ce nom de plume), dissipe les équivoques, établit les responsabilités et fustige vivement les vrais coupables. « *Cuique suum* » *La liquidation du Consortium américaniste*, malgré son petit volume, renferme beaucoup de faits, une riche documentation et constitue un commentaire important à la fameuse lettre du Saint-Père au cardinal Gibbons (Paris, Fontemoing, in-8 de 90 p., 2 fr.).

— Nous ne saurions mieux présenter à nos lecteurs l'*Annuaire du clergé français* pour 1899 (Tours, A. Mame et fils, gr. in-8 de LII-1141 p., prix, cartonné, 8 fr.), qu'en reproduisant les lignes suivantes extraites de l'*Avertissement* : « En 1897 et 1898, cet ouvrage fut honoré par NN. SS. les évêques de nombreuses lettres d'encouragement. Sa Sainteté Léon XIII a daigné mettre le comble à ces témoignages de haute bienveillance en lui accordant la faveur insigne de la bénédiction apostolique. — La nouvelle édition pour 1899 se présente donc sous les auspices les plus favorables, et le soin avec lequel cette édition a été revue, les documents nouveaux que nous y avons introduits (Congrégations romaines, partie concernant les établissements français à Rome, considérablement augmentée, Œuvre des Lieux-Saints, etc., etc.), nous autorisent à croire que nous avons atteint le but poursuivi depuis six années par les éditeurs : faire du *Clergé français* le guide indispensable du clergé, des congrégations et de tous ceux que leurs travaux, leurs affaires ou leurs relations, mettent en rapport avec le monde ecclésiastique et religieux. »

— Depuis le commencement de la présente année, les PP. capucins de la rue de la Santé publient des *Études franciscaines*, qui paraissent par fascicules mensuels de 112 p. (Paris, 11, rue d'Assas. — 12 fr. par an). Tout en s'adressant surtout aux tertiaires franciscains et aux amis de saint François, ces *Études* seront lues avec intérêt par un public plus nombreux. Chaque numéro offre, avec des articles de fonds, des comptes rendus bibliographiques, une « revue des revues franciscaines », et des éphémérides. Pour donner une idée de la composition de ce recueil, nous ne croyons pouvoir mieux faire que d'indiquer les sujets traités dans le dernier fascicule (avril): *Primauté de N.-S. J.-C.; utilité d'une étude approfondie sur le motif de l'Incarnation*, par le P. Jean-Baptiste du Petit-Bornand ; — *Comment les infideles peuvent arriver à la foi*, par le P. Timothée de Puylouber ; — *S. François et la Pénitence*, par le P. Prosper de Martigné ; — *La Religion de l'avenir*, par

M. l'abbé Saubin ; — *Le Travail, d'après la règle de S. François*, par le P. Michel-Ange ; — *Le Besoin de croire*, d'après M. Brunetière, par le P. Venance de l'Isle-en-Rigault ; — *La Terre-Sainte et les Franciscains*, par le P. Ludovic de Besse ; — *La Science à la fin du XIXe siècle*, par le P. Hilaire de Barentin ; — *Conférence sur le tiers-ordre*, par le P. Césaire de Tours.

— Parmi les rééditions capitales se place celle de : *la Gallia Christiana*. Le tome VII vient de paraître (Paris, Welter, in-fol. de 690 p.), avec une carte comprenant l'ancien diocèse de Paris, c'est-à-dire les diocèses actuels de Paris et de Versailles. C'est la réédition en fac-similé de l'édition princeps (1744). Quiconque s'occupe de l'histoire religieuse de ces deux diocèses pourra se procurer ce tome VII, à des conditions très abordables, et aura le texte même des bénédictins.

— M. l'abbé Laugier est familier avec l'époque de la Révolution et nous fournit des *Documents authentiques sur le pseudo-concile de 1801* (Paris, Letouzey et Ané, in-8 de 8 p.). Il redresse plusieurs erreurs sur ce concile tenu à Paris, et notamment explique, à l'encontre du R. P. Roussel, que M. Royer, évêque métropolitain de Paris, n'était pas du tout absent de cette assemblée. Ses documents sont inédits ou rarissimes et doivent être soigneusement notés pour avoir une impartiale histoire de l'Église de Paris pendant la période révolutionnaire.

— Pour exciter la confiance en la Vierge de Lourdes, il faut lire : *Marie-Joséphine Lapointe, ses souffrances, ses guérisons à Lourdes, sa mort* par M. l'abbé H. Druot (Paris, imp. Petithenry, in-16 de 37 p.). C'était une Parisienne humble, travailleuse. Dès son enfance, elle eut à souffrir de maladies incurables, au jugement des médecins ; plus tard elle contracta une luxation irréductible. Sa foi en N.-D. de Lourdes la délivra miraculeusement de tous ces maux. Récit simple et pieux à répandre dans les patronages et dans les familles d'ouvriers.

— Il y a juste un an que nous n'avons rappelé à nos lecteurs la collection *France-Album* (Cf. *Polybiblion*. t. LXXXII, p. 374-375). Nous prenons aujourd'hui notre revanche en signalant les sept derniers numéros parus (Paris, 51, Cité des Fleurs ; 0 fr. 50 le numéro), savoir : n°s 49, *Granville* (*Donville, Hacqueville, Saint-Pair, Jullonville, Carolles, îles Chausey*, etc.), 20 vues par A. Karl et une notice par Isidore Lévêque, missionnaire ; — 49bis, *Mont-Saint-Michel*, 18 vues de A. Karl, et une notice par le même ; — 50. *Plages de l'Océan* (*Saint-Nazaire, Pornichet, La Baule, Le Pouliguen, Batz, Le Croisic, Guérande*, etc.), 56 vues de A. Karl, une carte, et une notice signée L. D. B. ; — 51. *Côtes bretonnes* (*De Douarnenez à Concarneau, Quimper, Bénodet, Pont-l'Abbé, Penmarch, Douarnenez*, etc.), 58 vues et carte par A. Karl et une notice par le chanoine A.-M. Thomas ; — 52. *Amiens* (*Corbie, Poix, Picquigny, Conty*, etc.), 49 vues et carte par A. Karl et notice par M. Dournel ; — 53. *Lyon*, 53 vues de A. Karl et notice anonyme ; — 54. *Royan* (*Le Bureau, Saint-Georges, Meschers, Sablonceaux*), 30 vues par A. Karl et notice par M. J. Braun. L'ensemble de cette publication est vraiment curieux ; nos lecteurs feront bien de ne pas l'oublier au moment prochain des excursions.

ANGOUMOIS. — *Le Clergé charentais pendant la Révolution* (Angoulême, Despujols, in-8 de 622 p.) offre l'histoire du clergé, des chapitres, paroisses et communautés que comprenait matériellement, pendant la persécution révolutionnaire, le territoire du département de la Charente. L'auteur, M. l'abbé Blanchet, a puisé les matériaux de son travail dans les archives de ce département, dans celles des greffes et des mairies, de l'évêché d'Angoulême, du grand séminaire, des paroisses. Beaucoup de détails lui

ont été fournis par d'obligeants correspondants. Il formule peu de jugements, mérite bien appréciable ; il en laisse le soin au lecteur qui les déduira des faits exposés. C'est donc en toute impartialité, avec un calme tout scientifique, que ce livre retrace une époque si passionnante.

Bretagne. — M. le marquis de Granges de Surgères a fait tirer à part le travail qu'il a publié dans le *Bulletin du bibliophile* : *Contribution à l'histoire de l'imprimerie en France. Notes sur les anciens imprimeurs nantais* (XVe *à* XVIIIe *siècle*) (Paris, Leclerc et Cornuau, in-8 de 43 p.). « De telles lacunes existent encore, dit l'auteur, notamment au XVIe siècle, dans le recensement des produits de l'ancienne imprimerie nantaise, qu'on peut affirmer qu'il ne saurait être trop du bon vouloir de tous pour arriver à les combler. C'est pour y contribuer dans la limite de nos forces que nous avons voulu donner, avec quelques détails, la liste qui suit de nos anciens imprimeurs nantais. » M. le marquis de Surgères a consulté de nombreux registres paroissiaux et c'est le résultat de ses investigations qu'il nous donne ici sur 89 imprimeurs rangés dans l'ordre alphabétique. Nous nous demandons si l'ordre chronologique n'eût pas été préférable. Quoi qu'il en soit, nous sommes là en présence d'un travail très utile, qui justifie pleinement la première partie de son titre.

— Dresser la liste authentique des évêques du haut moyen âge est toujours besogne ingrate. M. S. de la Nicollière-Teijero tente de faire entrer dans le catalogue des évêques de l'Église de Nantes *Saint Mars, évêque de Nantes* (*Rev. hist. de l'Ouest*, février, 1899, p. 37-48). Le savant archiviste de la Loire-Inférieure lui fait occuper ce siège de 527 à 531 en s'appuyant sur « le nom de Saint-Mars au comté nantais. » En même temps il combat l'opinion de dom Lobineau, de dom Taillandier. Attendons la fin de ce travail pour nous prononcer sur sa valeur péremptoire.

Champagne. — Le tome XXXV de la 3e série (année 1898) des *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube* (Troyes, imp. P. Nouel, gr. in-8 de LIII-384 p., avec 54 planches) ne manquera pas de retenir d'une façon toute particulière l'attention des archéologues. Ce nouveau et très important volume d'une collection que nous saluons fréquemment et avec plaisir est, en effet, occupé aux trois quarts (p. LIII-273) par le *Catalogue descriptif et raisonné des bronzes du Musée de Troyes*, dressé par M. Louis Le Clert. Ce travail est précédé d'une introduction et accompagné de planches (54 dont 53 en couleur, dessinées par M. L. Le Clert lui-même) qui reproduisent la plus grande partie des objets composant la collection. On trouve là, également, une *Méthode élémentaire pour la détermination des orbites, des planètes et des comètes*, par M. l'abbé Gaspard Ferrari-Moreni et une étude de M. Félix Fontaine sur *la Navigation de la Haute-Seine dans les temps modernes*.

Comté de Foix. — M. J. M. Vidal, dont nous avons signalé récemment un travail sur l'*Émeute des pastoureaux* au XIVe siècle, nous en offre un autre qui n'est pas moins intéressant ; il lui a donné pour titre, afin sans doute de piquer la curiosité du lecteur : *Une Secte de spirites à Pamiers en 1320* (Extrait des *Annales de Saint-Louis des Français*. Rome, imp. Philippe Cuggiani, in-8 de 65 p.) ; car le rapprochement entre nos modernes spirites et cet Arnaud Gélis, hérétique cathare, qui prétendait avoir un commerce avec les âmes des morts, nous paraît un peu forcé. Mais les nombreux et précis détails que contiennent les confessions d'Arnaud et des divers inculpés qui comparurent en 1320 devant l'evêque de Pamiers n'en sont pas moins fort curieux et l'introduction, où M. Vidal en apprécie la valeur et montre les sources de la doctrine prêchée par Gélis, fort judicieuse.

FRANCHE-COMTÉ. — *La Chronique de la paroisse de Notre-Dame de Besançon (680-1898)*, par M. le chanoine Suchet (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 36 p.), donne un aperçu fort intéressant de l'histoire de cette paroisse qui s'est trouvée placée d'abord sous l'invocation de saint Marcellin, puis sous celle de saint Vincent et saint Marcellin et qui prit enfin, après le concordat, le titre de Notre-Dame. Ce qui nous a le plus attaché ici, ce sont les détails biographiques sur les religieux ou les prêtres ayant vécu à l'ombre de cette église à la fois abbatiale et paroissiale. Et l'on ne sait vraiment ce qui mérite le plus d'être loué, dans cette brochure, de l'érudition ou de la piété de l'auteur, à moins que ce ne soit quelques entrefilets spirituels et gais comme celui qui concerne (p. 29) un vrai bibliomane, M. Mercier.

— Ouvrez l'opuscule, trop succinct au gré du lecteur, qui s'offre sous le titre assez peu prestigieux de : *Association des anciens professeurs et élèves du petit séminaire d'Ornans. Quatorzième réunion annuelle le mercredi 29 juin 1898* (Besançon, imp. Bossanne, in-8 de 24 p.). De la page 7 à la page 20, vous lirez avec le plus réel plaisir une étude ou causerie sur *le Clergé de la vallée d'Ornans aux 15e, 16e et 17e siècles*, par M. le chanoine Suchet. Le public spécial et limité qui a bénéficié de cette instructive causerie a certainement applaudi le docte et vénérable chanoine. A notre tour, nous nous empressons de le féliciter en exprimant le désir de lui voir, l'an prochain, traiter le même sujet pour les dix-huitième et dix-neuvième siècles.

LANGUEDOC. — Nous avons noté l'apparition de la première partie du tome II de la 3e série (volume XXVI de la collection) du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers* (Cf. *Polybiblion*, t. LXXXII, p. 90-91). Aujourd'hui nous recevons la deuxième livraison de ce volume (Béziers, imp. Sapte, in-8, paginé 223-490) dans laquelle on trouvera : *Monuments inscrits et non inscrits de l'époque chrétienne du Musée lapidaire*, par M. Louis Noguier; — *Enseignement du français au moyen des idiomes provinciaux; Poème latin à l'occasion du centenaire du collège de Béziers; le marquis de Saint-Geniez; H. Faure; le docteur Privat*, discours de M. Frédéric Donnadieu; — *Rapport sur le concours de poésie française*, par M. le docteur Jean Cavalié; — *Rapport sur le concours des Mémoires historiques et archéologiques*, par M. L. Noguier; — *Rapport sur le concours de poésie néo-romane*, par M. Jean Crozals; — *Poème récité aux jeux séculaires du collège de Béziers à l'occasion du centenaire de la fondation de ce collège dirigé par la Société de Jésus. Description poétique de la ville et de la région de Béziers* (texte latin et traduction française); — *Rues, portes et places du vieux Béziers, étude topographique*, par M. Antonin Soucaille; — *Poesios diversos del sievr Bovnet, de Béziers (1628)*, publiées avec notice biographique par M. F. Donnadieu.

LIMOUSIN. — M. A. Rebière a consacré une note biographique pleine d'intérêt aux *Généraux Vachot*, soldats corréziens qui s'illustrèrent sous la République et sous l'Empire (Tulle, Crauffon, gr. in-8 de 81 p.). Martial Vachot, gendarme à Tulle, fut nommé chef de bataillon en 1793 et général vingt jours après. On avançait vite à cette époque. Il se distingua à l'armée du Rhin, à Bienvald et au siège de Manheim; mais il tomba ensuite en disgrâce, ne reprit du service qu'en 1813 et mourut à la sanglante bataille de Goldberg. François Vachot, son cousin germain, avait d'abord servi comme grenadier au régiment de Vintimille en 1785; sous-lieutenant en 1791, il fut nommé en 1793 chef de bataillon à l'armée des côtes de Cherbourg, et en 1794 général de brigade. Il combattit surtout les Vendéens et les Chouans, remplaça Kléber dans son commandement le 23 floréal an II. Il ne se signala pas par les actes de cruauté dont les Bleus étaient coutu-

miers. A Craon, il grâcia des femmes et des enfants pris les armes à la main et il accorda à des Chouans, en son nom personnel, une amnistie partielle qu'il observa loyalement. La brochure de M. Rebière est accompagnée de nombreuses pièces justificatives et ornée d'un portrait de Martial Vachot.

— Le numéro d'avril 1899 du *Bibliophile limousin* commence la publication d'une sorte de bio-bibliographie intitulée : *Curiosités de la bibliographie limousine*. L'auteur, qui signe « Un Bibliophile corrézien », donne là d'intéressants détails d'abord sur un personnage parfaitement inconnu, même à Tulle, du nom de Claude d'Acreigne, Tullois (XVIIIe siècle) qu'il pense pouvoir identifier avec un de Reignac, par suite d'une décomposition d'anagramme ; puis il parle du vicomte Pierre-Armand d'Aubusson (XVIIIe siècle), écrivain politique, économiste et pamphlétaire de très mince valeur. — Dans le même numéro, sous le titre de : *Fabricants de papiers, imprimeurs et libraires du département de la Creuse*, M. H. Ducourtieux aborde un sujet, déjà en partie traité par M. Louis Duval. L'auteur rectifie ou complète sur divers points le travail de M. Duval paru dans le dernier volume des *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse*.

Périgord. — M. Dujarric-Descombes fournit à l'histoire de la tapisserie en Périgord quelques notes précieuses. A partir du XIVe siècle, les tapisseries de la Marche étaient déjà appréciées dans cette province. La plus ancienne remonte, d'après les documents, à l'an 1400 et ornait le château de Montignac. Périgueux en était pourvue abondamment : c'était des sujets de chasse, ou bien tirés de la fable et de l'histoire sainte. Au moment de la Réforme, les tapisseries des églises furent détruites ou considérablement endommagées. Seuls les châteaux purent conserver quelques pièces de haute lisse. Elles font encore l'admiration des connaisseurs. L'auteur en dresse un intéressant inventaire, accompagné de documents pour en faire en quelque sorte l'état-civil et l'historique dans : *Les Tapisseries marchoises en Périgord* (Limoges, H. Ducourtieux, in-8 de 17 p.).

Poitou. — Les vieilles adresses sont relevées, depuis certain temps, avec soin. M. E. Ginot, dans *Quelques adresses poitevines illustrées* (Poitiers, Blais et Roy, in-8 de 15 p.), fait leur description et l'histoire de leurs propriétaires : le coutelier Odoux, les marchands cartiers Ojard, Fayolle et Rontin. Odoux avait pour enseigne : « Au Grand Turc » qui rappelle un événement fameux dans les annales poitevines : c'est l'arrivée à Poitiers, en 1721, de l'ambassadeur de la Porte, qui fuyait la peste ravageant la Provence. Alors, débarqué à Cette, il fit le détour par Bordeaux pour venir à Paris.

Provence. — Il nous faudrait un espace moins restreint pour dire ici tout le bien que nous pensons de l'excellent ouvrage de M. l'abbé Laugier : *Le Schisme constitutionnel et la persécution religieuse dans le Var* (Draguignan, Latil, in-8 de XX-339 p.). L'auteur avait recueilli sur l'histoire religieuse dans le Var durant la période révolutionnaire de nombreux documents du plus vif intérêt. Avec une compétence et une érudition reconnues, l'ancien vicaire-général de Fréjus les a mis en œuvre, dans ce volume qui se distingue par « la sûreté des recherches, l'habileté de la composition, les qualités du style et peut soutenir la comparaison avec les remarquables productions de nos meillers érudits de province. » En le lisant, « on a une fois de plus la preuve que les prêtres assermentés péchèrent presque tous par ignorance et que cette ignorance... était due surtout au préjugé antiromain. »

Quercy. — M. le chanoine Floras composa, il y a plus d'un demi-siècle,

une *Notice sur le clergé de Cahors pendant la Révolution* qui se trouve manuscrite aux archives de cet évêché. C'est cette notice que publie M. l'abbé Gory, en faisant « suivre le texte de nombreuses notes dont la plupart lui ont été fournies par des prêtres, des laïques, érudits et zélés. » De là un certain nombre de notices supplémentaires sur les confesseurs de la foi du diocèse de Cahors pendant la Révolution. La « Notice » du chanoine Floras est précédée d'une introduction et de la vie dudit chanoine, par M. l'abbé Gory. Exemple à imiter par les prêtres des paroisses de chaque diocèse de peur que la mémoire de ces héros de la foi ne tombe dans l'oubli (Cahors Delsaud, in-8 de 339 p.).

Savoie. — Le *Polybiblion* a reçu de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie, les deux derniers volumes des *Mémoires et documents* qu'elle publie (Deuxième série, t. XI, 1897, et XII, 1898). Ils sont divisés, l'un et l'autre, en trois parties : 1° Bulletin des séances ; 2° Bureau et commissions ; 3° Mémoires. Dans le Bulletin des séances du tome XI, nous remarquons, comme intéressant l'histoire générale : une communication de M. Charles Perrier, de Chambéry, sur une *Sauvegarde de Claude de Fay*, lieutenant-général français en 1709, en faveur de Saillet, maître des comptes de Savoie : et une communication de M. François Mugnier, conseiller doyen à la Cour de Chambéry, sur la *Mission de Bassompierre et de Guillet de Monthoux en Suisse*, pour le règlement de l'*Affaire de la Valteline* entre la France, l'Espagne, Rome, Venise, la Savoie, les Suisses, les Grisons et les Valtelins (*1625-1626*). Les Mémoires sont : 1° un intéressant travail de M. Fr. Mugnier sur *la Vie et les poésies de Jean de Boyssonné*, professeur en droit à Toulouse et à Grenoble et conseiller au Sénat de Savoie (XVIe s.); 2° une notice de M. César Duval, député de la Haute-Savoie, sur *le 2e bataillon du Mont-Blanc, la 19e demi-brigade de bataille et le 69e de ligne à l'armée d'Italie* (*1796-1797*). Le Bulletin des séances dans le XIIe volume, présente : une communication du regretté M. Alfred Toubin, conseiller à la cour de Besançon, sur *la Dot de Marie de Bourgogne, femme d'Amédée VIII de Savoie ;* la présentation, par M. Félix Blanc, de lettres copiées, aux archives de Turin, par le général Dufour, lettres du Premier Président de Savoie, Janus d'Oncieu, à la duchesse de Savoie Christine de France, une lettre du Commandant général de Savoie à M. d'Aigueblanche, ministre d'Emmanuel III relative à la recherche de Mirabeau après son évasion du fort de Joux. Les Mémoires, au nombre de quatre, sont : 1° une notice de M. Fr. Mugnier sur *le Club des jacobins de Thonon* (*1795-1795*) ; 2° une notice sur *Mercurin de Gattinara, grand-chancelier de Charles-Quint*, notice servant d'introduction à deux documents originaux, de M. Gaudenzio Claretta, de Turin ; 3° une notice de M. Paul Leroy, sur *Un Complice du maréchal de Byron et ses menées en Savoie et dans le Milanais*; 4° enfin, la première partie d'un mémoire de M. Fr. Mugnier sur *les Registres des entrées à l'audience du Sénat de Savoie* (*octobre 1559 à mai 1629*).

— Bien que cela se produise de temps à autre, il n'est toutefois pas fréquent de voir une société savante consacrer intégralement un volume de ses Mémoires à la publication d'un seul ouvrage et moins encore au tome Ier d'un ouvrage, si grandement intéressant qu'il soit pour la région. Aussi est-il utile de signaler un fait de ce genre à l'actif de l'*Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie*. Le tome VII de la quatrième série des Mémoires de cette société (Chambéry, in-8 de 678 p.) se compose, en effet, du seul tome Ier de l'*Histoire d'Aix-les-Bains*, par M. le comte de Loche. Ce tome est divisé en neuf chapitres. Le premier est relatif à la topographie

de la ville ; le deuxième esquisse l'histoire d'Aix aux deux époques gallo-romaine et burgonde ; le troisième a trait à l'état du comté de Savoie au moyen âge. Avec le quatrième chapitre, le lecteur est mis au courant des mœurs anciennes de la localité, alors que, dans le cinquième, l'auteur fait l'historique des monuments d'Aix et des voies romaines. Le chapitre VII résume l'histoire des thermes à travers les âges et le suivant s'étend assez longuement sur l'histoire religieuse du pays, depuis l'origine du christianisme en Savoie jusqu'aux temps présents. Enfin, les deux derniers chapitres décrivent et font l'historique sommaire, précis, des environs de la ville et de certains établissements aixois tels que l'hôpital des Pèlerins, l'hospice de la reine Hortense, le temple protestant et l'asile évangélique. Ce beau volume est orné d'un plan d'Aix en 1700, d'un plan des bains romains, de divers autres plans, de quelques jolies vues et se complète heureusement par une grande carte de la commune d'Aix-les-Bains dressée en 1895.

Espagne. — Partisan déterminé du régionalisme, D. Cosme Parpal y Marqués, secrétaire de l'Académie Calasancia à Barcelone, s'est efforcé de chercher un point d'appui à cette doctrine dans saint Thomas d'Aquin. *Las Ideas de gobierno sustentadas per santo Tomás di Aquino apoyan el regionalismo* (Barcelona, Penella y Bosch, in-8 de 19 p.), tel est le titre du discours qu'il a prononcé à l'Académie, le 5 mars dernier, à l'occasion de la solennité annuelle en l'honneur de l'Ange de l'École.

— La *Revista jurídica* que viennent de fonder à Valladolid, D. Calixto Valverde, professeur à l'Université de cette ville, et D. Luis del Valle y Pascual, poursuit un objet à la fois théorique et pratique : à côté d'articles doctrinaux, de discussions sur la législation courante, elle renferme des consultations sur des points spéciaux, expose les récentes décisions des tribunaux et tient ses lecteurs au courant du mouvement juridique par des comptes rendus d'ouvrages et par un dépouillement de périodiques tant espagnols qu'étrangers. La revue paraît tous les 15 jours, depuis le 10 janvier dernier (Valladolid, José Manuel de la Cuesta ; Paris, Roger et Chernoviz ; Fribourg en Brisgau, Herder. 12 fr. par an pour Valladolid, 15 fr. pour l'Espagne ; 25 fr. pour l'étranger).

— Une nouvelle revue hebdomadaire, *El Arte*, se publie à la librairie des fils de Garcia, rue Campomanes, 6, à Madrid. Elle est exclusivement littéraire et artistique et comprend un supplément illustré qui n'est que la reproduction de l'*Instantané*, de Paris.

— On signale également à Barcelone, l'apparition d'une édition espagnole, du *Catholicum*, revue internationale catholique, fondée à Rome, et qui se publiait déjà en quatre langues : italienne, française, anglaise et allemande.

Italie. — L'œuvre du Catalogue général des ouvrages et articles scientifiques, que la Société royale de Londres se propose de poursuivre avec le concours des divers pays, laisse sceptique M. Chilovi. Sans méconnaître l'utilité que présenterait un semblable travail, il croit que l'exécution en offre de sérieuses difficultés et que le projet n'est pas encore suffisamment mûri : *Il Catalogo della letteratura scientifica* (Extrait de la *Nuova Antologia* du 1er mars. Roma, bureaux de la Revue, in-8 de 23 p.).

Portugal. — *Portugalia, materiaes para o estudo do povo portuguez*, dont le premier fascicule trimestriel a paru tout récemment (Porto, rua de Cedofeita, Chardron, 22 fr, par an), est sous un titre nouveau la suite de la *Revista de sciencias naturaes e sociaes*. Ce recueil se recommande autant par sa belle exécution matérielle que par la variété, l'intérêt et la valeur scientifique des articles de fonds et des notices.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Nouveaux Fragments de droit et d'histoire*, par H. Beaune (in-8, Larose). — *Études de droit international privé*, par E. Bartin (in-8, Chevalier-Marescq). — *Le Code des comptables*, par L. Rachou (in-12, Giard et Brière). — *Critériologie générale, ou Théorie générale de la certitude*, par D. Mercier (in-8, Alcan). — *Notre devoir social. Questions pratiques de morale individuelle et sociale*, par l'abbé Naudet (in-12, Flammarion). — *Principe d'une sociologie objective*, par A. Coste (in-8, Alcan). — *L'Œuvre économique de Charles Dunoyer*, par E. Villey (in-8, Larose). — *Paysans et ouvriers depuis sept cents ans*, par le vicomte G. d'Avenel (in-12, Colin et Cie). — *Physiologie raisonnée*, par H.-N. Dakhyl (in-12, Société d'éditions scientifiques). — *Virus et venins. Remèdes internes*, par le Dr Kruger (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Essai critique sur l'hypothèse des atômes dans la science contemporaine*, par A. Hennequin (in-8, Alcan). — *Premiers Principes d'électricité industrielle*, par P. Janet (in-8, Gauthier-Villars). — *Récréations arithmétiques*, par E. Fourrey (in-8, Nony). — *La Bicyclette. Sa construction, sa forme*, par C. Bourlet (in-8, Gauthier-Villars). — *La Divine Aventure*, par P. d'Espagnat (in-12, Perrin). — *Les Bijoux de Marguerite*, par S.-C. Leconte (in-8 carré, « Mercure de France »). — *La Tour d'amour*, par Rachilde (in-12, « Mercure de France »). — *Vaine Pâture*, par J. Fréhel (in-12, Plon et Nourrit). — *Louisette*, par H. Maisonneuve (in-12, Plon et Nourrit). — *Le Ferment*, par E. Estaunié (in-12, Perrin). — *Thalassa*, par H. Château (in-12, Flammarion). — *La Littérature syriaque*, par R. Duval (in-12, Lecoffre). — *Le plus beau Royaume sous le ciel. Notre belle France*, par O. Reclus (in-8, Hachette). — *De Montmartre à Montserrat*, par H. Detouche (in-12, « Mercure de France. ») — *Frédéric Le Play. Voyages en Europe, 1829-1854. Extraits de sa correspondance*, publiés par A. Le Play (in-12, Plon et Nourrit). — *Voyage à Vienne*, par U. Robert (in-12, Flammarion). — *Monseigneur Henry Verjus*, par le P. J. Vaudon (in-8, Retaux). — *Mémoires du temps de Louis XIV*, par Du Cause de Nazelle (in-12, Plon et Nourrit). — *La Campagne de Minorque, d'après le Journal du commandeur de Glandevez et de nombreuses lettres inédites*, par R. de Cisternes (in-8, Calmann Lévy). — *Le Massif central. Histoire d'une région de la France*, par A. Leroux (3 vol. in-8, Bouillon). — *Les Campagnes des armées françaises, 1792-1815*, par C. Vallaux (in-12, Alcan). — *Le 4e corps de l'armée de Metz, 19 juillet-27 octobre 1870*, par le Lt-Col Rousset (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *Les Grandes Compagnies coloniales du XIXe siècle*, par E. Carton de Wiart (in-12, Perrin). — *Histoire de la Compagnie des Indes*, par C. Montagne (in-12, Bouillon). — *Organisation coloniale et fédération. Une Fédération de la France et de ses colonies*, par E. Démaret, (in-8, Giard et Brière). — *La Persécution des catholiques en Angleterre. Un Complot sous Charles II*, par la comtesse de Courson (in-18, Firmin-Didot). — *Les Anglais aux Indes et en Égypte*, par E. Aubin (in-12, Colin et Cie). — *Théodore Jouffroy*, par L. Ollé-Laprune (in-12, Perrin). — *Un Historien de l'art français. Louis Courajod. I. Les Temps francs*, par A. Marignan (in-8, Bouillon). — *Diderot et Catherine II*, par M. Tourneux (in-8, Calmann Lévy). — *Les Principes fondamentaux de l'histoire*, par A.-D. Xénopol (gr. in-8, Leroux). VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

Philosophie du droit. — 1. *Cours de philosophie du droit professé à la Faculté de droit de Paris*, par A. Boistel. Paris, Fontemoing, 1899, 2 vol. in-8 de xvi-504 et 454 p., 22 fr. — 2. *La Question féministe examinée au point de vue de la nature, de l'histoire et de la révélation*, par le P. Augustin Roesler. Traduction par J. de Rochay. Paris, Perrin, 1899, in-12 de xxxiv-406 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Rôle social de la femme : devoirs, droits, éducation*, par Mme Anna Lampérière. Paris, Alcan, 1898, in-12 de 174 p., 2 fr. 50. — 4. *La Faillite du mariage et l'union future*, par J. Joseph-Renaud. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de viii-214 p., 3 fr. 50.

Histoire du droit. — 5. *La Législation civile de la Révolution française* (1789-1804), *essai d'histoire sociale*, par Th. Sagnac. Paris, Hachette, 1898, gr. in-8 de xx-445 p. 10 fr. — 6. *Leçons d'introduction à l'histoire du droit matrimonial français* (cours de 1898-1899), par Charles Lefebvre. Paris, Larose, 1899, in-8 de 131 p., 3 fr. 50.

Droit civil. — 7. *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par Théophile Huc. Tome XII. Paris, Pichon, 1899, in-8 de 532 p., 9 fr. — 8. *Manuel formulaire des actes de l'état civil à l'usage des maires, adjoints et secrétaires de mairie*, par Charles Ragel. 2e éd. Paris, Rousseau, 1898, in-8 de 332 p., 4 fr. — 9. *Guide pratique de l'état civil, de l'assistance judiciaire et du casier judiciaire*, par Henri Fayollet. Paris, Giard et Brière, 1899, in-12 de 122 p., 1 fr. — 10. *Le Régime successoral*, par Georges Legrand. Bruxelles, Schepens. Paris, Pedone, 1899, in-12 de xiv-196 p., 3 fr. 50.— 11. *Le Régime fiscal des successions*, par Michel Seulescu. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8 de 243 p., 4 fr. — 12. *L'Art de faire soi-même son testament, ou Traité pratique du testament olographe*, par Paul Berton. 7e éd. Paris, Giard et Brière, 1899, in-12 de xii-428 p., 3 fr. 50.

Droit commercial et industriel. — 13. *Traité de droit commercial*, par Ch. Lyon-Caen et L. Renault, 2e éd. Tome VIII. *Des Faillites, banqueroutes et liquidations judiciaires*, II. Paris, Pichon, 1899, in-8 de 527 p., 10 fr. — 14. *Commentaire historique et analytique de la loi des 9-10 avril 1898 concernant la responsabilité des accidents dont les ouvriers sont victimes dans leur travail*, par Louis Chardiny. Paris, Rousseau; Lyon, Cote, 1898, gr. in-8 de 343 p., 5 fr. — 15. *Guide juridique et pratique des entrepreneurs de travaux privés dans leurs rapports avec l'architecte, le propriétaire et les ouvriers qu'ils emploient*, par Léon Hamonic et E. Borderel. Paris, Chevalier-Marescq, 1899, in-8 de vi-508 p., 10 fr. — 16. *Le Code des comptables*, par Louis Rachou. Paris, Giard et Brière, 1899, in-12 de 184 p., 2 fr.

Droit rural. — 17. *Des Warrants agricoles. Commentaire théorique et pratique de la loi du 18 juillet 1898*, par Emile Hoghel. Paris, Chevalier-Marescq, 1898, in-8 de 82 p., 2 fr. 50. — 18. *Connaissances pratiques sur le droit rural et le cadastre mises à la portée de tous les cultivateurs, fermiers, métayers, etc.*, par V. Cayasse et J.-N. Rabaté. Paris, Giard et Brière, 1899, in-12 de 102 p., 1 fr. — 19. *Du Curage des rivières et législation spéciale résultant des édits de Franche-Comté*, par Emile Chavelet. Vesoul, L. Cival, 1899, gr. in-8 de 248 p.

Droit pénal. — 20. *Commentaire théorique et pratique de la loi sur la répression des violences, voies de fait, actes de cruauté et attentats commis envers les enfants (loi du 19 avril 1898)*, par A. Berlet. Paris, Chevalier-Marescq, 1899, in-8 de 67 p., 2 fr.

Droit public et administratif. — 21. *L'Initiative parlementaire et la Réforme du travail législatif*, par Louis Michon. Paris, Chevalier-Marescq, 1898, in-8 de iii-348 p., 5 fr. — 22. *Les Congrégations et communautés religieuses devant la loi*, par Robert Beurdeley. Paris, Giard et Brière, 1898, gr. in-8 de 326 p., 5 fr. — 23. *Le Droit d'association ; conditions qu'il comporte pour se concilier avec la liberté individuelle et l'ordre social*, par H. Pascaud. Paris, bureaux de la *Revue politique et parlementaire*, 1898, gr. in-8 de 59 p.

Philosophie du droit. — 1. — Le droit naturel et la philosophie du droit n'ont jamais tenu une grande place dans l'enseignement de nos Facultés officielles. Outre que ces sciences n'ont pas, à première vue, une utilité pratique et professionnelle, elles procèdent de principes métaphysiques qui diffèrent suivant les écoles. L'enseignement de ces matières risquerait donc de faire éclater la confusion des langues dans le monde universitaire. Néanmoins, un savant professeur de la Faculté de Paris, M. Boistel, n'a pas craint de faire, pendant quelques années, à côté de son cours de droit civil, un cours libre sur les principes fondamentaux du droit. Il a reçu, nous dit-il, peu d'encouragements de ses collègues, et ce cours de pure théorie n'était certainement pas de nature à attirer la grande masse des étudiants. En revanche, cet enseignement nous vaut aujourd'hui un très bon *Cours de philosophie du droit*. M. Boistel ne dissimule nullement ses idées spiritualistes et ses convictions catholiques. Dans les deux volumes que comprend son ouvrage, il aborde franchement toutes les questions de droit public et de morale sociale, il les discute à fond et aboutit presque toujours à la solution donnée par la philosophie chrétienne traditionnelle. Sur certains points cependant, et même sur un point capital, celui du principe fondamental du droit, il s'écarte un peu, et à tort, selon nous, de la doctrine généralement reçue. Il place le principe de tout droit dans « l'inviolabilité de la personne humaine », solution qui nous paraît beaucoup trop vague et qui s'arrête à mi-chemin. Il faut remonter plus haut et dire pourquoi il n'est pas permis « de faire un mal immérité à une personne humaine. » Or, la solution de ce pourquoi doit être cherchée dans la fin dernière de l'homme, dans la loi assignée à l'homme par son auteur. Comme le dit fort bien Taparelli, « la fin, premier principe de l'ordre moral, est la source de toute idée de droit. » Si l'on parle simplement, comme le fait M. Boistel, du respect de la personnalité, on a l'avantage de se trouver facilement d'accord avec tout le monde, avec Kant, avec Hegel et même avec des positivistes comme M. Fouillée, mais cet accord est la meilleure preuve qu'on n'est pas allé au fond des choses. — Après avoir traité du principe moral qui sert de fondement à tous les droits, M. Boistel analyse les éléments essentiels que renferme tout droit, les conditions sans lesquelles le droit ne peut exister. Il se demande s'il existe une raison commune par laquelle telle activité de l'homme se trouvera protégée par la loi morale. Le droit en action suppose l'exercice de la liberté personnelle sur un objet utile, et cette action doit être licite : de là trois caractères du droit, qui est une activité personnelle, utile et licite. C'est ce que notre auteur appelle, après Rosmini, la théorie de la dérivation des droits, théorie un peu subtile, qu'il rapproche de l'analyse romaine de la propriété. — Avec la partie générale, consacrée à l'étude des prin-

cipes fondamentaux du droit, l'ouvrage de M. Boistel comprend deux autres parties, l'une traitant du droit individuel et l'autre du droit social. L'auteur donne la priorité au droit individuel, contrairement à l'ordre suivi par d'autres, mais pour des motifs qui nous paraissent plausibles. La logique d'abord, dit-il, commande d'aller du simple au composé, de l'individu à la société. En second lieu, pour légitimer le droit social, il sera nécessaire de remonter au droit individuel et par conséquent de l'avoir déjà étudié ; autrement on pourrait être tenté d'accorder à l'État plus d'autorité qu'il n'en doit posséder. Sous le titre de « droits purement internes », M. Boistel énumère les droits primordiaux, qu'on appelle ordinairement les droits publics : liberté de s'instruire, liberté de l'expression de la pensée, liberté de l'enseignement, liberté de la presse, etc. Il passe ensuite à l'étude des droits de l'homme hors de lui, c'est-à-dire dans les rapports de l'homme avec les choses et avec les personnes, droits de propriété et de puissance. Puis vient l'examen des divers modes de transmission des droits : occupation, prescription, contrats, testament. Enfin, sous le titre d' « altération des droits », l'auteur traite successivement du droit de légitime défense, du droit à la réparation du dommage causé et du droit de punir, qu'il fait dériver du droit qu'a tout homme de prévenir, par le châtiment de ceux qui lui ont fait du tort, de nouveaux attentats contre sa personne ou ses propriétés. La partie du droit social remplit tout le second volume : elle est divisée en trois titres concernant : le premier, la société en général ; le second, la famille, et le troisième, la société civile. Sur la famille surtout, M. Boistel a d'excellentes pages, aussi bien pensées que bien écrites. Dans l'étude de la société civile ou de l'État, il invoque assez fréquemment l'autorité des encycliques de Léon XIII. Sa théorie de l'Etat est ainsi résumée par lui-même : « L'État n'étant dans son essence, en droit comme en fait, que la somme des individus qui le composent, tous ses droits et pouvoirs doivent se justifier en dernière analyse par les principes universels de la morale et du droit rationnels individuels. On peut, en partant uniquement de ces principes, rendre raison de toutes les attributions couramment reconnues à l'État. On obtient ainsi une limitation précise et juridique de ses pouvoirs ; on a une base fixe et absolument rationnelle pour combattre l'absolutisme et le socialisme. » C'est le système de Rosmini, qui a été aussi adopté par Mgr Hugonin, dans sa *Philosophie du droit social* : il fait reposer la société politique sur une sorte de quasi-contrat, de « consentement obligatoire. » Il ne nous paraît pas différer, autant que M. Boistel semble le croire, de l'opinion des nombreux philosophes qui invoquent ici simplement la sociabilité naturelle à l'homme et voulue par le Créateur. Au sujet de l'organisation du pouvoir social, M. Boistel examine les questions relatives à la division des pouvoirs et à la représentation de

la nation dans les assemblées délibérantes. Ici encore, l'indépendance scientifique dont il n'a cessé de faire preuve dans tout son ouvrage ne l'abandonne pas ; l'idole même du suffrage universel ne lui fait pas courber la tête.

2. — Un des plus grands problèmes de la philosophie du droit est, sans contredit, celui de la condition des femmes dans la société. Ce problème s'agite aujourd'hui dans le monde entier : presque partout le féminisme s'unit au socialisme pour saper les bases de la famille. On sait qu'Auguste Bebel, le député socialiste au Reichstag, a écrit un livre intitulé : *La Femme dans le passé, le présent et l'avenir*, qui a eu de nombreuses éditions en Allemagne, et dont une traduction a été aussi publiée en France. Pour enrôler les femmes dans le socialisme, Bebel leur représente qu'elles ont toujours été les victimes des préjugés politiques et religieux, et il leur promet une complète indépendance dans l'organisation sociale future. Sur l'invitation d'une société catholique de Vienne, un savant religieux, le R. P. Augustin Rœsler, a pris la plume pour réfuter ces sophismes : au pamphlet du politicien socialiste, il a voulu opposer les leçons du bon sens, les témoignages de l'histoire vraie et les enseignements de la théologie. Il explique d'abord, dans une première partie, quelle est la place assignée à la femme par la nature : des différences physiologiques qui existent entre les deux sexes, on doit conclure qu'ils ont un rôle différent; on ne doit pas oublier non plus qu'ils sont faits l'un pour l'autre. De ces prémisses, affirmées par la raison, le P. Rœsler déduit les véritables lois du mariage et les règles qui doivent présider à l'éducation des jeunes filles. La seconde partie de l'ouvrage expose quel a été le rôle de la femme dans l'humanité. L'auteur y fait preuve d'une rare érudition, au double point de vue littéraire et historique. Bebel ayant dénié au christianisme l'honneur d'avoir affranchi la femme, le P. Rœsler compare la situation des femmes avant et après l'Évangile. Il montre qu'après avoir été remise par l'Église au rang qui lui est dû, la femme a pris une part active à la formation des peuples chrétiens ; il dit ce qu'elle fut au moyen âge, dans les cloîtres, dans la famille, dans la chevalerie... Arrivant aux temps modernes, il observe quelle a été l'influence de la Renaissance, de la Réforme et de la Révolution sur la situation des femmes, et il constate qu'en dehors de l'Église cette situation s'est plutôt abaissée. La Renaissance, par le retour au sensualisme païen, tendait à avilir la femme, qu'elle célébrait et méprisait tout à la fois. Avec Luther et les autres réformateurs du XVIe siècle, la dignité féminine subit une nouvelle éclipse : le divorce, la polygamie même furent les premiers fruits de la Réforme. De nos jours, la crise féministe atteste assez par elle-même la décadence des mœurs et la désorganisation sociale dont les femmes sont les premières victimes : si le

mal n'est pas plus grand, c'est que l'Église veille toujours et s'efforce, avec une infatigable charité, d'opposer un remède à chaque plaie reçue, sociale ou individuelle. Dans une troisième partie, le P. Rœsler expose les enseignements de la révélation sur la mission respective de chaque sexe, et il conclut en disant que l'Église trahirait la loi du Christ et se renierait elle-même si elle admettait jamais le mariage temporaire, l'emancipation complète de la femme, le morcellement de la famille et les autres réformes que préconisent les socialistes. Comme on le voit, le P. Rœsler, dans ce livre de *la Question féministe*, traite le sujet de haut et sans étudier par le menu les revendications du féminisme actuel. Pour compléter un peu l'ouvrage sous ce rapport, le traducteur, M. de Rochay, l'a fait précéder d'un remarquable Avant-propos, où il signale les progrès du mouvement féministe en Amérique et en Europe.

3. — C'est aussi contre le féminisme qu'est dirigé l'ouvrage de Mme Anna Lampérière : *Le Rôle social de la femme*. Mais ici l'idée religieuse n'a aucune part. C'est au nom de la méthode scientifique et des lois biologiques que Mme Lampérière combat les revendications féministes. Elle dénonce très judicieusement l'erreur qui les inspire : « Au lieu de suivre la question dans son ensemble, de montrer chez l'homme et chez la femme non l'intelligence égale, mais les facultés, et partant leurs applications différentes, le féminisme s'est laissé entraîner à opposer par protestation les intérêts de la femme à ceux de l'homme. S'ingéniant à démontrer chez elle des aptitudes, des capacités identiques à celles dont l'homme se fait gloire, à réclamer pour elle les mêmes occupations, les mêmes emplois, les mêmes conditions de vie dans une indépendance absolue, le féminisme s'est écarté de l'observation des faits, de la méthode rationnelle : il tend à porter dans le sens contraire l'excès et l'injustice, et, en substituant l'intérêt apparent de quelques individus à l'intérêt réel de la race, il crée un danger au moins égal au danger actuel. » Aussi voyez quel est le résultat : « Jamais le malaise n'a été plus aigu ; l'homme et la femme, ces deux portions d'être destinées à créer ensemble, s'observent en adversaires, se redoutant et se bravant mutuellement. La vie de tous est manquée et tout va mal, dans les idées et dans la pratique. Regardez un peu le monde, les choses de tous les jours ; le mauvais goût triomphe, les insanités dominent, la mauvaise cuisine a tout envahi ; les hommes sont laids, mal faits, et les femmes leur font, sur ce point encore, concurrence acharnée ; les salons sont déserts, les fumoirs sont en faveur ; tout le monde a mal à l'estomac ; les rues pullulent de spectacles grotesques, depuis les chapeaux des femmes jusqu'aux souliers des hommes ; quand on conseille aux gens d'aller se refaire l'œil au Louvre, ils vont aux magasins ; on ne s'entend pas ; on se jette des volumes à la tête pour se démontrer réciproquement que la cause de

tout le mal, c'est ici « la loi de l'homme », là, les révoltes de la femme. Il faut un élan au-dessus de tout cela, un noble effort vers ce qui est vrai, vers ce qui est beau, etc. » Cet élan, cet effort sauveur, Mme Lampérière nous dit d'où elle l'espère, d'où elle l'attend : « d'une société d'études féminines comprenant des hommes de savoir, philosophes, économistes, artistes, et des gens de bonne volonté et d'action pour les seconder. La société nouvelle fonderait avant tout une sorte d'école des hautes études féminines... Une vingtaine d'élèves, ayant reçu le minimum de notions exactes que vérifierait un examen d'entrée, seraient admises à suivre les cours... Ainsi se formerait, lentement peut-être, mais d'autant plus sûrement, une élite de femmes actives, et un exemple d'activité intelligente, efficace, en dehors de toute concurrence avec l'homme. » La société d'études féminines existe, depuis le 9 janvier 1898, au moins par ses statuts... Ne décourageons pas sa fondatrice. Souhaitons seulement que cette institution donne de meilleurs fruits que ces brillantes élèves des lycées de filles, que Mme Lampérière — qui n'est pas suspecte — n'hésite pas à qualifier « d'insupportables pécores ! »

4. — Oserons-nous bien ranger aussi le livre de M. Joseph-Renaud, *la Faillite du mariage et l'union future*, dans les ouvrages relatifs à la philosophie du droit ? Pourquoi pas ? M. Joseph-Renaud, lui aussi, comme Mme Lampérière, se réclame de la sociologie. S'il traite la question en un style mouvementé et déluré, au fond elle est sérieuse, et il paraît bien lui-même prendre son ouvrage au sérieux. Voici les sept propositions qu'il développe et prétend justifier à l'encontre du mariage : « Fait pour une autre époque, il n'a pas évolué tandis que nous nous transformions, et il ne saurait convenir à la nôtre. Une illégalité monstrueuse y règne en faveur de l'homme. Il n'est qu'apparemment basé sur l'amour. Il donne lieu à des marchandages, des calculs, au moins grotesques et facilement infâmes. Il ne se maintient que par l'inobservation continuelle de ses lois. Il est un, rudimentairement simple, tandis que les individus sont à l'infini différents les uns des autres et complexes. Le divorce est une issue étroite et introuvable. » Tout cela est connu, et les avis et consultations de MM. Hyacinthe Loison, Paul Hervieu, Jean Izoulet, Armand Charpentier, Jean Lorrain, Émile Gebhart, de Mmes Georges de Peyrebrune, de Marsy, E. Lintilhac, Jane de la Vaudère, que M. Joseph-Renaud invoque à l'appui de ses thèses, ne nous apprennent rien de neuf. Voyons plutôt ce qu'on nous promet de l'union future.... Hélas ! c'est encore moins neuf. La suppression de l'autorité maritale, la suppression du droit des parents de consentir au mariage, le divorce par consentement mutuel, et l'éducation intégrale, et l'émancipation de la femme du joug de l'Église, voilà par quels moyens M. Joseph-Renaud prétend nous

acheminer vers ce qu'il appelle « la merveille des merveilles » c'est-à-dire « l'union libre, unique et éternelle tout à la fois. » Et le livre se termine par une glorification de Cempuis !... C'est son digne couronnement.

Histoire du droit. — 5. — Les ouvrages sur le « droit intermédiaire », c'est-à-dire sur la législation qui fut promulguée entre 1789 et 1804, sont peu nombreux. Le droit civil révolutionnaire surtout est resté très peu exploré ; à part un ou deux petits volumes sans importance, il n'avait encore fait l'objet d'aucun travail d'ensemble. On peut donc dire de l'ouvrage de M. Ph. Sagnac, *la Législation civile de la Révolution*, qu'il comble véritablement une lacune de notre histoire juridique. Cet ouvrage toutefois n'est pas purement juridique ; l'auteur lui-même l'a qualifié avec raison d'essai d'histoire sociale. Ce sont moins les lois elles-mêmes que les principes qui les ont dirigées et les conséquences qu'elles ont eues dans le milieu social, qui fixent son attention. Dans cette étude, il s'est inspiré visiblement de la méthode de M. Taine. Comme l'illustre auteur des *Origines de la France contemporaine*, il s'est entouré de nombreux documents : outre les décrets, les projets de code, les rapports, les discussions, il a compulsé aux Archives nationales les papiers laissés par plusieurs comités des Assemblées révolutionnaires. Mais, tandis que M. Taine a commencé et poursuivi son immense enquête sans parti pris, sans idée préconçue, M. Sagnac, lui, est féru des doctrines philosophiques du XVIIIe siècle. Les principes nouveaux que la Révolution a voulu faire entrer dans le droit civil, il les accepte *a priori* : c'est pour lui l'idéal du progrès, et, s'il est obligé de constater ensuite que ces principes ont provoqué de grands bouleversements dans la nation, de grandes souffrances dans le corps social, dépouillé certaines classes au profit d'autres classes et souvent sans profit pour aucune, sacrifié des droits concrets à un droit théorique et abstrait, il n'en approuve pas moins, dans l'ensemble et presque toujours aussi dans le détail, l'œuvre législative de la Révolution. — M. Sagnac divise l'histoire du droit civil révolutionnaire en deux périodes : la première, qui va de 1789 à 1795, est, selon lui, une période de progrès continu, une ère de création ; la seconde, de 1795 à 1804, est marquée par une réaction relative. Dans chacune de ces périodes, il étudie successivement la propriété, les personnes et la famille. Au sujet de la propriété, il trouve que la Constituante a mis encore trop de ménagements dans l'œuvre de l'abolition du régime féodal, dans ce qu'il appelle la libération du sol : elle a cherché en vain à distinguer entre les droits personnels et les droits réels, supprimant les premiers sans indemnité et déclarant les autres rachetables ; elle a exigé le rachat simultané des droits annuels et casuels, la solidarité pour le paiement des cens et des

rentes. Ces décisions, favorables aux seigneurs, ont allumé la discorde dans les populations et provoqué les suppressions générales et les spoliations de la Législative et de la Convention. Relativement à la vente des biens nationaux, M. Sagnac reproche aussi à la Constituante d'avoir, par une insuffisante division des lots et par des termes de paiement trop rapprochés, favorisé la riche bourgeoisie au détriment des petits cultivateurs, d'avoir ainsi formé une aristocratie nouvelle qui s'est substituée à l'ancienne. La situation du propriétaire foncier a été singulièrement fortifiée par la suppression des retraits, par l'abolition des dîmes et de mille autres charges; la condition du fermier a été plutôt aggravée par la limitation de la durée des baux, par la faculté de résiliation conférée aux acquéreurs de biens nationaux. Beaucoup moins que la propriété, la Révolution a transformé la famille. Mais si, dans ce domaine, « elle a moins enfanté de réformes que de projets, si le temps ne lui a pas permis de réaliser toutes ses intentions, elle n'en a pas moins conçu un droit familial uniforme et harmonieux, pénétré des nouveaux principes de liberté et d'égalité. » Ce droit, notre auteur le trouve dans le projet de code de 1793, qui, dans la famille, met l'homme et la femme sur le pied de l'égalité, leur permet de divorcer avec la plus grande facilité, institue un tribunal domestique pour juger les différends entre les époux et entre les parents et les enfants, accorde aux enfants naturels les mêmes droits successoraux qu'aux enfants légitimes, retire presque entièrement au père de famille la liberté de tester. Et M. Sagnac conclut que « le droit civil de la Révolution ne mérite point le dédain ni le silence où il est tombé. » Le dédain, non, car ce droit n'a que trop pénétré dans le code civil, et la France en subit encore les funestes effets.

6. — Comme contraste, et l'on peut même dire comme correctif, au livre de M. Sagnac, on ne saurait trouver mieux que les *Leçons d'introduction à l'histoire du droit matrimonial français* de M. Charles Lefebvre. « A une époque où il paraît souffler à nouveau quelque mauvais vent de dissolution contre nos institutions matrimoniales (soit dans certaines mœurs nouvelles des grandes villes, soit dans certains milieux de littérature et de théâtre), où l'on parle volontiers et parfois si légèrement d'une crise moderne du mariage, il me semble qu'il importe plus encore d'en retracer la fidèle histoire dans notre pays. » Cette histoire, l'éminent professeur de la Faculté de droit de Paris l'a fait précéder d'une introduction en seize leçons, dont il publie seulement une partie. Afin d'apprécier dans quelle mesure le droit romain et l'influence du christianisme ont contribué à la formation de notre droit matrimonial, M. Ch. Lefebvre recherche d'abord les traits caractéristiques du mariage romain : il montre qu'à Rome la famille avait pour base, non pas comme chez nous le mariage, mais la *patria potes-*

tas, et quand cette institution grandiose, mais artificielle, vint à décliner, la famille en même temps se désagrégea ; au mariage avec *manus*, qui faisait entrer la femme dans la famille du mari, succéda le mariage *sine manu*, forme d'union très précaire et favorable au divorce. Bien supérieur est le mariage chrétien, tel qu'il nous apparaît dans la Genèse, dans l'Évangile et dans saint Paul. Aussi ne faut-il pas hésiter à reconnaître qu'il a eu une action prépondérante, une influence capitale sur notre ancien droit. Pour la législation relative au lien matrimonial, cette influence n'est pas douteuse ; mais elle s'est étendue aussi aux effets civils du mariage. L'importance donnée au douaire, l'organisation de la communauté entre époux et l'institution du don mutuel furent également les conséquences de l'idée chrétienne. Tout cela s'est développé simultanément, dans un temps où les âmes obéissaient à des pensées plus hautes que les combinaisons d'intérêt politique ou privé qui ont inspiré le droit romain. Telles sont les idées principales que M. Lefebvre expose, avec érudition et éloquence, dans les quelques leçons qu'il livre dès aujourd'hui à la publicité ; par ce préambule on peut juger du haut intérêt que présentera le cours tout entier, tant au point de vue de la vérité historique qu'à celui de la science sociale.

Droit civil. — 7. — Le tome douzième du *Commentaire théorique et pratique du code civil* de M. Théophile Huc comprend l'étude des titres du mandat, du cautionnement, des transactions et du nantissement. Bien que réunies en un seul volume d'un peu plus de cinq cents pages, toutes ces matières n'en sont pas moins traitées à fond et dans toute leur extension. L'auteur continue de faire suivre chaque titre d'un appendice consacré au droit international privé et aux principes du droit fiscal. A la suite du titre du mandat, nous remarquons de plus une étude complémentaire sur la responsabilité pénale du mandant et du mandataire. Au titre du nantissement, M. Huc s'occupe du gage constitué sur les fonds de commerce et des dispositions spéciales au gage commercial. Il ne dit rien de la nouvelle loi sur les warrants agricoles, qui sans doute n'a paru qu'après l'impression du volume ; elle sera certainement l'objet d'un appendice à la fin du volume suivant.

8. — Nous avons déjà signalé le *Manuel formulaire des actes de l'état civil*, par M. Ch. Ragel, lors de sa première édition. Ce livre est destiné aux maires, adjoints et secrétaires de mairie. L'auteur n'a pas prétendu faire une œuvre neuve et personnelle. Son but a été de réunir tous les renseignements qui peuvent être utiles aux officiers de l'état civil. Il suit l'ordre des articles du code, et, sans entrer dans la discussion des questions douteuses, il indique les solutions qui ont prévalu. Il donne ensuite les formules à employer pour les différents actes. Avec la table alphabétique qui le termine, cet ouvrage est cer-

tainement très pratique : la seconde édition, qui vient de paraître, est au courant des lois nouvelles qui ont modifié certains articles du code sur les formalités du mariage. Ce volume peut être utile notamment aux personnes qui s'occupent de l'œuvre des mariages d'indigents.

9. — Le *Guide pratique de l'état civil, de l'assistance judiciaire et du casier judiciaire*, par M. Henry Fayollet, rentre dans le même ordre d'idées, mais est moins complet que l'ouvrage précédent. Il ne donne de formules que pour les principaux actes. Il peut néanmoins servir de memento aux secrétaires de mairie. Nous remarquons toutefois quelques inexactitudes au chapitre du divorce : l'auteur entremêle et confond les formalités du divorce avec celles de la séparation de corps.

10. — M. Georges Legrand, qui s'est déjà fait connaître par un bon travail concernant l'impôt sur le revenu en Prusse, publie aujourd'hui une remarquable étude sur *le Régime successoral*. Nul n'ignore les graves reproches qui peuvent être adressés, en cette matière, à notre code civil. Les restrictions qu'il apporte à la liberté de tester et ses exigences égalitaires en matière de partage, entraînent un morcellement excessif de la propriété, multiplient les licitations et les ventes, et paraissent bien exercer une influence néfaste sur la natalité. Pour mieux se rendre compte des conséquences sociales de ce régime, M. Georges Legrand le compare avec les régimes tout différents qui existent en Angleterre et en Allemagne. En Angleterre, la pratique des substitutions fidéicommissaires concourt avec la *common law* pour empêcher la division du patrimoine foncier à la mort du père de famille. Dans certaines parties de l'Allemagne, l'institution de l'*Anerbenrecht* a le même effet, au moins dans une certaine mesure : elle assure la transmission intégrale du bien foncier à l'un des enfants, sauf indemnité aux autres héritiers. M. Georges Legrand reconnaît bien que de telles institutions, fondées sur les mœurs et sur un lointain passé, ne sauraient être transportées de toute pièce en France ou en Belgique ; mais il montre que le régime successoral du code civil pourrait être néanmoins facilement amélioré. Quelques réformes pratiques, qu'il indique, suffiraient pour corriger les plus graves défauts de la législation napoléonienne.

11. — M. Michel Seulesco étudie le droit successoral à un autre point de vue dans son livre sur le *Régime fiscal des successions*. Ce livre paraît être une thèse de doctorat : on doit s'étonner, néanmoins, de n'y trouver aucun renvoi aux auteurs ni à la jurisprudence. L'auteur n'indique même pas les ouvrages d'où il tire ses citations. Il a divisé son travail en trois parties : la première comprend la théorie générale du droit fiscal en matière de succession ; la seconde, l'étude des questions que soulève l'application des droits de mutation par décès, et la troisième, l'examen des réformes proposées en France pour

modifier la législation en vigueur. De ces réformes, les unes sont réclamées par tout le monde : telles sont celles qui ont pour objet la déduction des dettes et la transmission de la nue propriété et de l'usufruit ; d'autres, comme la progression dans les tarifs, sont à juste titre très contestées, et, comme on a eu le tort de joindre celles-ci aux premières, tout reste en suspens. « Le pire de tout, dit avec raison M. Seulesco, serait de demeurer dans le *statu quo* après avoir, d'une voix unanime, proclamé tous les inconvénients et tous les vices de la législation actuelle. »

12. — Depuis que nous avons signalé pour la première fois *l'Art de faire soi-même son testament*, de M. Paul Berton, ce petit volume a fait son chemin. Il en est maintenant à sa septième édition et il la dépassera. C'est qu'aussi ce n'est pas un manuel comme il y en a beaucoup; tout en étant assez clair pour être compris de tout le monde, il est assez développé et assez complet pour pouvoir être consulté avec fruit par les jurisconsultes. Ceux-ci, tout les premiers, sont heureux d'y trouver d'excellentes formules testamentaires pour les situations nombreuses et diverses qui se présentent dans la pratique. Ajoutons que l'auteur ne néglige rien pour perfectionner son œuvre ; suivant avec attention la jurisprudence, il enrichit chaque nouvelle édition des fruits de son expérience et des résultats de ses observations.

Droit commercial et industriel. — 13. — Le huitième volume du *Traité de droit commercial*, de MM. Lyon-Caen et Renault, qui vient de paraître, comprend la dernière partie de la matière des faillites et des liquidations judiciaires. L'ouvrage des savants professeurs de la Faculté de droit de Paris est si connu, si universellement apprécié, qu'il n'y a plus lieu d'en faire l'éloge. Nous nous bornerons donc à signaler tout spécialement dans ce huitième volume les deux derniers chapitres relatifs à la faillite des sociétés et aux conflits de lois en matière de faillite et de liquidation judiciaire. Ce sont là des sujets fort importants aujourd'hui, et qui, à part quelques monographies publiées en France ou à l'étranger, n'ont pas encore été beaucoup étudiées par les auteurs de droit commercial. A l'occasion de la faillite des sociétés, MM. Lyon-Caen et Renault examinent notamment la grave question de savoir pour quelle somme les obligations remboursables à prime ou avec lots doivent être admises au passif. Ils se rallient, en principe, aux solutions adoptées par la jurisprudence, tout en souhaitant qu'une loi nouvelle établisse des règles plus précises. Dans le chapitre consacré aux difficultés de droit international privé que font naître les faillites, MM. Lyon-Caen et Renault n'ont pas oublié de signaler les dispositions spéciales résultant de quelques traités conclus entre la France et des États étrangers, et ils ont fait une étude approfondie de la convention franco-suisse de 1869, la seule jusqu'ici

qui se soit occupée spécialement des questions internationales concernant la faillite.

14. — La loi du 9 avril 1898 sur la responsabilité des accidents du travail préoccupe vivement le monde industriel depuis sa promulgation. Elle introduit dans le droit un principe nouveau, dit du « risque professionnel » : désormais tout entrepreneur de bâtiment, tout fabricant qui emploie des forces mécaniques devra faire entrer dans ses prévisions, comprendre en quelque sorte dans ses frais généraux, la réparation des accidents, même fortuits et non imputables à la faute du patron, dont ses ouvriers seront victimes. Il est évident que l'application de ce principe présentera de très grosses difficultés et qu'on n'en peut prévoir dès à présent toutes les conséquences. Plusieurs ouvrages sur la loi nouvelle ont déjà paru, même avant que tous les réglements nécessaires pour son exécution n'aient été promulgués. M. Louis Chardeny, dans son *Commentaire historique et analytique* de cette loi, a fait une large place aux antécédents et aux travaux préparatoires. Il indique avec soin, sous chaque article, les diverses modifications que le texte ou le fond même de la disposition a subies pendant les quinze années qu'a duré l'élaboration de la loi devant le Parlement. Cette méthode d'interprétation est, sans contredit, celle qui peut le mieux faire connaître l'esprit et la portée de l'œuvre du législateur.

15. — M. Léon Hamonic, avocat, et M. Borderel, vice-président de la Chambre syndicale des entrepreneurs de serrurerie de la Seine, ont en collaboration composé un *Guide juridique pratique des entrepreneurs de travaux privés*. Pourquoi seulement de « travaux privés » ? Parce que, disent les auteurs, il existe déjà des ouvrages de ce genre pour les entrepreneurs de travaux publics. Mais la différence est-elle assez tranchée pour exiger deux ouvrages distincts ? Quoi qu'il en soit, le *Guide* de MM. Hamonic et Borderel pourra être utile, non seulement aux entrepreneurs à qui il est destiné, mais encore aux autres personnes qui ont affaire à eux, architectes, propriétaires, sous-traitants, etc. Les auteurs ont eu soin d'y comprendre une explication de la nouvelle loi sur les accidents du travail.

16. — Et voici encore un autre guide professionnel : *Le Code des comptables* par M. Louis Rachou. « Réunir et commenter, sous la forme la plus simple, les lois et les usages qui s'appliquent spécialement au comptable dans l'exercice de sa profession, et qui notamment régissent le contrat de louage de services qui intervient entre le comptable et le patron », tel a été le but de l'auteur.

Droit rural. — 17. — L'une des preuves les plus récentes de la sollicitude de nos législateurs pour l'agriculture est la loi sur les *Warrants agricoles*, dont M. Emile Hogrel, juge de paix, nous donne

un commentaire pratique, accompagné de formules. Que vaut cette loi? M. Hogrel, tout en la jugeant bonne, ne peut s'empêcher de la critiquer sur plusieurs points, et la lecture de son livre nous porte à croire qu'elle n'améliorera pas beaucoup la situation des cultivateurs. D'abord, cette loi n'autorise que le warrantage des récoltes; la mise en gage des animaux n'est pas possible. Par cela seul l'utilité pratique des warrants agricoles est bien diminuée, car le bétail est presque toujours la principale richesse et le meilleur moyen de crédit du cultivateur. En second lieu, les formalités requises, soit pour la constitution du warrant, soit pour la vente de la marchandise warrantée et le remboursement du prêteur, sont bien compliquées. Il est à craindre que tout cela n'effraie les emprunteurs et plus encore les prêteurs et les acheteurs, sans compter que les propriétaires bailleurs consentiront difficilement à la constitution d'un warrant qui leur fera perdre leur privilège. M. Hogrel voudrait encore qu'on leur retirât le droit de s'y opposer. Mais alors quelle garantie leur resterait-il? L'institution des warrants agricoles ne pourra déjà que trop facilement servir aux fermiers de mauvaise foi pour frustrer leurs bailleurs et leurs autres créanciers, car les autres créanciers privilégiés, spécialement les domestiques et ouvriers, sont encore plus maltraités que les propriétaires; ils sont purement et simplement dépouillés de leur privilège.

18. — Il n'est aucun propriétaire rural qui ne soit quelquefois obligé de consulter le cadastre, mais peu de personnes connaissent bien l'agencement des registres cadastraux et la manière d'y faire des recherches. C'est pourquoi le petit manuel que viennent de publier MM. Cayasse et Rabaté, sous le titre de *Connaissances pratiques sur le droit rural et le cadastre*, nous paraît avoir une réelle utilité, surtout dans sa seconde partie. La première partie contient, comme tous les ouvrages de ce genre, des notions juridiques sommaires sur les choses de la campagne : abeilles, animaux domestiques, arbres, etc. La seconde partie est un petit cours sur le cadastre : en vingt pages, tout propriétaire peut y apprendre comment s'opèrent les mutations et comment l'on peut vérifier si l'on n'est pas imposé au-delà de ses facultés contributives.

19. — Une question qui intéresse grandement l'agriculture est celle à laquelle M. Émile Chavelet a consacré sa thèse de doctorat : le *Curage des rivières*. Ce sujet a été réglementé à nouveau par la loi du 8 avril 1898, sur le régime des eaux, destinée à faire partie du code rural. Toutefois, la réglementation nouvelle diffère peu de l'ancienne. M. Chavelet examine successivement quelles sont les autorités compétentes pour ordonner le curage des cours d'eau, comment ce curage doit s'opérer et comment sont jugées les contestations qui s'y rapportent. Il traite ensuite des associations syndicales instituées en vue des opé-

rations de curage. La jurisprudence du Conseil d'État, assez abondante sur ces matières, est analysée avec soin. Enfin, dans un dernier chapitre, M. Chavelet passe en revue quelques anciens règlements ou usages locaux qui sont jusqu'ici restés en vigueur et que la nouvelle loi maintient encore : il cite notamment de vieux édits de Franche-Comté, datant de 1651 et 1662, mais qui ne nous paraissent pas conserver beaucoup d'importance actuellement.

Droit pénal. — 20. — M. Berlet, procureur de la République à Beaugé, dans un *Commentaire théorique et pratique de la loi du 19 avril 1898 sur la répression des violences, voies de fait, actes de cruauté et attentats commis envers les enfants*, en étudie les dispositions d'après les travaux préparatoires et montre dans quel esprit elle devra être appliquée. Jusqu'à cette loi, les coups et mauvais traitements n'étaient pas punis plus sévèrement quand ils atteignaient des enfants que des personnes plus âgées ; le bas âge n'était pris en considération que pour la répression des attentats aux mœurs. Mais une série inouïe de crimes commis par des parents dénaturés, a déterminé nos législateurs à protéger les enfants par des dispositions plus sévères. La loi de 1898 réprime non seulement les actes de violence et de cruauté, mais encore le fait de priver les enfants d'aliments ou de soins au point de compromettre leur santé; elle étend sa protection sur tous les enfants âgés de moins de quinze ans accomplis; elle considère la qualité de père, mère, ascendant, tuteur, comme circonstance aggravante. Peut-on sérieusement reprocher à cette loi d'avoir fait une brèche de plus à l'autorité paternelle ? Non, d'après M. Berlet : le droit de correction des parents demeure sauf ; les rapporteurs du Sénat et de la Chambre ont déclaré qu'il ne s'agissait d'atteindre que les parents barbares et dénaturés et non ceux qui se rendraient coupables de simples vivacités.

Droit public et administratif. — 21. — « Il faut absolument, écrivait récemment M. Georges Picot, mettre fin aux coups de tête des députés, aux impromptus législatifs. Comment tolérer, comme le fait le règlement actuel, qu'un député, sans avoir prévenu personne, ni ses collègues ni les ministres, monte à la tribune au début d'une séance et au cours d'une discussion pour déposer une proposition étrangère au débat ? Il demande l'urgence, lit l'exposé des motifs et oblige le gouvernement, qui ne sait de quoi il s'agit, à donner son avis, la Chambre à procéder à un vote. » Le député qui agit ainsi use d'un droit qui lui est reconnu par notre constitution actuelle. Dans quelle mesure ce droit peut-il être restreint par le règlement de la Chambre ? C'est un problème assez difficile à résoudre, mais dont on trouvera tous les éléments dans l'intéressant ouvrage de M. Louis Michon : *L'Initiative parlementaire et la Réforme du travail législatif*. On y trouvera d'abord l'histoire de l'initiative parlementaire en France

depuis la Révolution, et il est curieux de voir comme cette histoire toute spéciale reflète l'esprit de nos constitutions successives. Les premières, celles de 1791, de 1793 et de l'an III font du droit de proposer des lois le privilège des représentants du peuple. Sous les constitutions impériales, au contraire, ce droit est réservé à l'Empereur. Sous la monarchie, il se partage entre le Roi et les membres des assemblées législatives dans une proportion qui varie suivant les régimes. A l'Assemblée nationale de 1871, la double initiative du gouvernement et des députés s'était exercée sans difficulté, et elle passa sans discussion dans la constitution de 1875. C'est seulement depuis 1876 qu'ont éclaté à tous les yeux les inconvénients de l'initiative parlementaire, tant il est vrai que les lois et les institutions sont bonnes ou mauvaises suivant les hommes qui en ont le maniement. Aujourd'hui on se plaint de toutes parts de l'abus que font les députés de ce droit d'initiative qui, surtout en matière financière, a les plus déplorables résultats. Mais comment y remédier ? M. Louis Michon voudrait qu'on empruntât certaines dispositions des constitutions étrangères, certaines mesures réglementaires des parlements d'Angleterre, d'Allemagne ou de Belgique. Mais peut-on espérer que nos députés consentiront jamais à se dépouiller, même partiellement, d'un droit qui est pour eux un excellent instrument de popularité et de propagande électorale ? L'intervention même du Conseil d'État qu'on propose comme moyen d'assurer une meilleure rédaction des lois aura bien de la peine à se faire accepter, soit du gouvernement, soit des Chambres, et, avec la composition actuelle du Conseil d'État, elle ne serait encore qu'une médiocre garantie.

22. — M. Robert Beurdeley, en prenant pour sujet de sa thèse de doctorat : *Les Congrégations et communautés religieuses devant la loi*, ne s'est pas dissimulé les difficultés de sa tâche : « Pourrons-nous, se dit-il, reconnaître la nécessité des associations religieuses sans être traité de clérical, et justifier les sages règles qui en entravent l'excessif développement sans passer pour un jacobin ? » Cette préoccupation l'a suivi dans tout le cours de son travail, et, à force de vouloir tenir la balance égale entre Dieu et le diable, il est arrivé à se contredire parfois. Ainsi, page 106, le décret de 1790 déclarant que la loi ne reconnaît plus de vœux monastiques est pour lui une loi « toute de justice et d'équité » ; page 261, il reconnaît que cette loi fut « destructive des ordres religieux. » — L'ouvrage de M. Beurdeley se divise en trois parties, dont les deux premières sont purement historiques : après avoir dit quelques mots des collèges religieux païens, il expose, moins d'après les sources qu'à l'aide des auteurs qui l'ont précédé, le régime légal des congrégations au Bas-Empire et dans notre ancienne France. La troisième partie, qui est la plus développée, traite de la situation

juridique actuelle des congrégations et communautés autorisées et non autorisées. Pour lui, les congrégations non autorisées sont illicites, mais non délictueuses ; les articles 291 et suivants du code pénal ne les atteignent pas, parce qu'ils n'ont pas été faits en vue des associations religieuses. Plus loin, M. Beurdeley soutient que les lois d'accroissement et d'abonnement « n'ont fait qu'étendre aux congrégations les taxes payées par les citoyens » (page 301) ; il déplore cependant que le législateur de 1884 « ait assuré la perception d'un impôt par la méconnaissance évidente des principes juridiques » (page 308). Finalement il propose d'accorder la liberté d'association, « même en matière religieuse », mais de limiter pour les associations le droit d'acquérir, à peu près comme l'a fait la loi du 21 mars 1884 pour les syndicats professionnels. Ainsi, suivant lui, pourrait se réaliser « la belle formule » de l'abbaye de Thélême : « Fais ce que voudras. » Mais alors il faudrait y ajouter, comme complément : « Vis comme tu pourras. »

23. — Dans une étude sur *le Droit d'association* qui a été présentée au Congrès des sociétés savantes de 1897, M. Pascaud, recherche à son tour à quelles conditions la liberté d'association pourrait être établie en France. Après une revue rapide des législations étrangères et une analyse des projets de loi présentés aux Chambres depuis 1870, il indique les diverses dispositions que devrait contenir, selon lui, une loi sur les associations. Il démontre fort bien qu'une législation qui n'accorde aucune sanction aux vœux monastiques ne pourrait, sans contradiction, prendre prétexte de ces vœux pour imposer des conditions plus rigoureuses aux associations religieuses. Il admet aussi que les associations doivent avoir le moyen de vivre et, par conséquent, jouir d'une certaine capacité civile. Sur un point seulement, les idées du distingué magistrat nous paraissent peu libérales : c'est lorsqu'il accorde au gouvernement le droit de dissoudre par décret toute association dont les directeurs seraient étrangers. Le droit d'association, étant un droit naturel, doit appartenir aux étrangers comme aux nationaux ; c'est l'abus seul de ce droit qui peut en justifier la privation.

MAURICE LAMBERT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

I. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. *Le Panthéon des bonnes gens*, par PAUL FESH. Paris, E. André, 1898, in-18 de 360 p., 1 fr. 50. — 2. *Roberte*, par LÉON BARBAGAND. Paris, Colin et Cie, 1899, in-18 de 277 p., 3 fr. 50. — 3. *Majotte*, par M. BIGEN. Ibid., 1898, in-18 de 276 p., 3 fr. 50. — 4. *Pas banale*, par ROGER DOMBRE. Paris, Henri Gautier, 1898, in-18 de 244 p., 2 fr. — 5. *Le Cheveu de mon existence*, par ROGER DOMBRE. Ibid., 1898, in-18 de 323 p., 2 fr. — 6. *Le Choix de Maura*, par MATHILDE ADELFERSE. Ibid., 1898 in-18 de 317 p., 2 fr.— 7. *Le Chemin*

de la foi, par Mario Donal. Ibid., 1898, in-18 de 246 p., 2 fr. — 8. *Marcia de Laubly*, par M. Maryan. Ibid., 1898, in-18 de 340 p., 2 fr. — 9. *Un Secret de famille*, par M. Maryan. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-18 de 386 p., 2 fr. 50. — 10. *Les Cantiques d'Yvan*, par M. de Campfranc. Paris, Henri Gautier, 1898, in-18 de 312 p., 3 fr. — 11. *Les Souliers de la comtesse Lora*, par J. de Rochay. Ibid., s. d., in-18 de 238 p., 2 fr. — 12. *L'Une et l'autre*, par Edmond Cor. Ibid., s. d., in-18 de 252 p., 2 fr. — 13. *La Conquête de Burgau-House*, par B. de Buxy. Ibid., s. d., in-18 de 314 p., 3 fr. — 14. *Les Livres du professeur Richaume*, par Henry Bister. Ibid., s. d., in-18 de 312 p., 3 fr. — 15. *Jean Poigne d'Acier*, par le Vicomte Oscar de Poli. 5e édit. Limoges, Barbou, s. d., in-18 de 250 p., 3 fr. — 16. *La République de Thélin*, par Ernest Christian. Paris, Téqui, 1899, in-18 de 364 p., 3 fr. — 17. *L'Escalade de Genève*, par Charles Buet. Ibid., 1898, in-18 de 264 p., 3 fr. — 18. *Le Passage d'un ange*, par la princesse Olga Cantacuzène Altieri. Ibid., 1898, in-18 de 254 p., 2 fr. — 19. *Vers la lumière*, par Marthe Lachèse. Ibid, 1898, in-18 de 300 p., 3 fr. — 20. *Les Cousines de Rachel*, par A. Géline. Ibid., 1898, in-18 de 281 p., 3 fr. — 21. *Le Chemin du repentir*, par Étienne de Besancenet. Ibid., 1898, in-18 de 211 p., 2 fr. — 22. *Le Lys de Bruges*, par Marthe Lachèse. Ibid., 1898, in-18 de 254 p., 2 fr. — 23. *La Marquise Sabine*, par A. Augeperse. Paris, Lecoffre, 1898, in-18 de 299 p., 2 fr. 50. — 24. *Ange gardien*, par Marguerite Levray. Paris, Haton, s. d., in-18 de 282 p., 3 fr. — 25. *Élisabeth*, par Lucie des Ages. Ibid., s. d., in-18 de 247 p., 3 fr. — 26. *L'Ambition de Jeanne*, par Mme Chéron de la Bruyère. Ibid., s. d., in-18 de 284 p., 3 fr. — 27. *Le Bon Chemineau*, par Mme la vicomtesse de Pitray. Ibid., s. d., in-18 de 286 p., 3 fr. — 28. *La Devise d'un père*, par F. de Nocé. Ibid., s. d., in-18 de 234 p., 3 fr. — 29. *Le Sabre à la main*, par Marcel Luguet. Tours, Mame, s. d., in-18 de 275 p., illustré, 3 fr. — 30. *Deux Sœurs*, par M. Zalesska ; trad. du polonais par Léon Golschmann. Limoges, Ardant, s. d., in-4 de 302 p., illustré, 3 fr. 75. — 31. *Entre elles*, par Mme la marquise de Barnoy. Paris, Tolra, s. d., in-8 de 286 p., illustré, 3 fr. — 32. *Une Famille française en Océanie*, par J. de Loussot. Abbeville, Paillart, s. d., in-8 de 140 p., illustré, 1 fr. 15. — 33. *Histoire d'un vieux soldat*, par J. de Loussot. Ibid., s. d., in-8, de 156 p., illustré, 1 fr. 15. — 34. *Légendes chrétiennes de tous les pays*, par Stephen Lefranc. Ibid., s. d., in-8 de 158 p. illustré, 1 fr. 15. — 35. *Souvenirs de la Révolution*, par Mme Michel de R. Ibid., s. d., in-8 de 238 p., illustré, 1 fr. 50. — 36. *Mémoires d'un esclave*, par Louis Le Conte. Ibid., s. d., in-8 de 240 p., illustré, 1 fr. 50. — 37. *Corbeille de fleurs*, par J.-M.-A. Ibid., s. d., in-8 de 158 p., illustré, 1 fr. 15. — 38. *Tel père, tel fils*, par Jacques d'Antuzan. Ibid., s. d., in-8 de 157 p., illustré, 1 fr. 15. — 39. *Mère d'orphelins*, par Jacques d'Antuzan. Ibid., s. d., in-8 de 240 p., illustré, 1 fr. 50. — 40. *A l'ombre de la croix*, par J.-M.-A., missionnaire apostolique. Ibid., 1897, in-18 de 108 p., illustré, 0 fr. 30. — 41. *Souvenirs d'une dame de charité*, par Mme de R. Ibid., 1898, in-18 de 108 p., illustré, 0 fr. 30. — 42. *Braves et lâches*, par Michel de R. Ibid., 1898, in-18 de 108 p., illustré, 0 fr. 30. — 43. *Parents et enfants*, par F. Cnnr. Ibid., in-8 de 108 p., illustré, 0 fr. 30. — 44. *Fleurs à Marie*, par J.-M.-A., missionnaire apostolique. Ibid., in-8 de 108 p., illustré, 0 fr. 30. — 45. *Marthe, ou les Sept Œuvres spirituelles de miséricorde*, par l'abbé Cantel. Ibid., 1898, in-18 de 113 p., 1 fr. — 46. *Marthe, ou les Sept Œuvres corporelles de miséricorde*, par le même. Ibid., 1898, in-18 de 113 p., 1 fr.

II. — Brochures théâtrales. — 1. *Les Bergers de Bethléem*, pastorale en vers, par Henri Hello. Paris, Haton, 1893, in-8 de 15 p., 0 fr. 50. — 2. *Les Mages et les Juifs*, pastorale en 3 actes et en vers, par le même. Ibid., s. d., in-12 de 48 p., illustré, 1 fr. — 3. *L'Enfant prodigue*, drame biblique, par le même. Ibid., 1892, in-8 de 60 p., illustré, 1 fr. — 4. *Saint Paul*, pièce en 3 actes, par le même. Ibid., s. d., in-8 de 40 p., 0 fr. 50. — 5. *Les Sabots du diable*, mystère de Noël en un acte, par Ch. Leroy-Villars. Paris, Bricon, 1897, in-18 de 64 p., 1 fr. — 6. *La Martyre de Mariana*, drame en 4 actes, par le chanoine Torre. Paris, Hennuyer, 1898, in-18 de 46 p., 1 fr. 50. — 7. *La Visite imprévue*, comédie en un acte, par Eug. et Ed. Adenis. Ibid., 1898, in-18 de 28 p., 1 fr. — 8. *Les Deux Honneurs*, drame militaire en 3 actes, par G. de Wailly. Paris, Bricon, 1898, in-18 de 108 p., 1 fr. — 9. *L'Oreiller qui pleure*, monologue, par G. de Wailly. Ibid., 1898, in-12,

de 8 p., 0 fr. 25. — 10. *Le Cheik de Malaga*, épopée en prose, par Joannès Seux. Paris, Vic et Amat, s. d., in-12 de 66 p., 1 fr. — 11. *De Sonis à Loigny*, épisode militaire en 3 actes, par Paul Croiset. Paris, Haton, s. d., in-12 de 66 p., 1 fr. — 12. *Jacquerie*, drame en 3 actes, par le même. Ibid., s. d., in-12 de 72 p., 1 fr. — 13. *Le Paresseux récompensé*, comédie en un acte, par L.-M. Dubois et A. Gauley. Ibid., s. d., in-12 de 48 p., 1 fr. — 14. *L'Envers de la lune*, opérette-bouffe en un acte, par Jean Ry. Ibid., s. d., in-12 de 42 p., 1 fr. — 15. *Gare la bombe!* comédie en 3 actes, par le même. Ibid., s. d., in-12 de 94 p., 1 fr. — 16. *L'Héritage de la marquise*, comédie en deux actes, par Amélie Amestoy. Ibid., s. d., in-12 de 44 p., 1 fr. — 17. *La Providence veille toujours*, comédie en deux actes, par Ariste Excoffon. Ibid., s. d., in-12 de 70 p., 1 fr. — 18. *L'Atelier de Mlle Sophie*, comédie en 3 actes, par Marie J. Ibid., s. d., in-18 de 68 p., 1 fr. — 19. *Les Châtelaines de Saluces*, drame en 4 actes, par la même. Ibid., s. d., in-18 de 72 p., 1 fr. — 20. *Les Trois Précieuses*, comédie en 3 actes, par Jehan Greech. Ibid., s. d., in-18 de 58 p., 1 fr. — 21. *La Reine Bathilde*, drame historique en 4 actes, par le même. Ibid., s. d., in-18 de 110 p., 1 fr. — 22. *Peau d'âne*, opérette-féerie en deux actes, par Caritas. Ibid., s. d., in-18 de 68 p., 1 fr. — 23. *Une Fleur de France*, drame lyrique en 3 actes, par Caritas. Ibid., s. d., in-18 de 68 p., 1 fr. — 24. *La Reconnaissance filiale*, compliments, par Fioretta. Ibid., s. d., in-18 de 108 p., 1 fr.

I. — 1. — Commençons par un livre qui a d'abord le mérite de la nouveauté, et qui ne rentre dans aucune catégorie. M. Paul Fesh a eu la très heureuse idée de glaner dans les *Discours sur les prix de vertu* et de collectionner en un volume tout ce qu'il avait ramassé de plus intéressant et de plus moral. Nous sommes de l'avis de l'auteur quand il dit : « A côté des annales du crime, il serait très facile et très utile de dresser les annales du bien. Le bien a sa contagion comme le mal et s'il a moins d'influence, c'est qu'il est moins connu. Il faut donc le faire connaître. » M. Fesh s'y est pris de telle manière que son livre est une anthologie de littérature, de morale et d'histoire. Rien de plus exquis que ces chefs-d'œuvre des maîtres de la plume; rien de plus sain que ces exemples d'héroïsme; rien de plus réel, de plus contemporain, de plus varié, et partant rien de plus intéressant que ces récits. Pages signées de noms illustres, « pages choisies du courage et de la vertu, elles ne peuvent manquer d'élever l'âme et l'intelligence de la jeunesse et de la rendre digne des efforts que lui demandera l'avenir. »

2. — Un bon goût irréprochable, rien de forcé ni de maniéré, rien de banal, toujours attachant, très Parisien au meilleur sens du mot, voilà l'impression qui m'est restée de M. Barracand, après la lecture de *Loberte*. Lecture qui ne m'a demandé aucun effort, car M. Barracand est assez singulier pour ne s'être pas cru obligé d'embrouiller la trame de son roman qui, d'un bout à l'autre est admirable de simplicité et de naturel. Deux provinciaux, camarades d'enfance, font leur droit à Paris. Ils habitent deux chambres dans un hôtel meublé de la rue Royer-Collard. L'un, Pierre Mosel, est plongé jusqu'au cou dans les bouquins et ne pense qu'aux examens. L'autre, Ludovic, ne cherche que Paris, non pas le Paris de la réalité, mais le Paris de ses rêves.

Tandis que Pierre, ferme aux séductions de la capitale, reste fidèle à Jeanne, la sœur de Ludovic, celui-ci fait promptement connaissance avec la plus parfaite mondaine du quartier de l'Europe, *Roberte*, dont le père est un gros financier et dont la mère était une amie d'enfance de celle de Ludovic. Un tableau de cent pages nous représente Roberte Solignac traînant à sa suite la foule de ses prétendants (mondains comme elle) au Bois, au Pôle-Nord, au Moulin-Rouge, au Palais de glace, bref, dans tous les lieux de Paris les plus à la mode et les plus animés. Ce monde pimpant et joyeux (de la rive droite) tient à une distance plus que respectueuse ce pauvre Ludovic (de la rive gauche !), qui, d'abord ne se décourage pas et essaie de tout pour se rendre digne des attentions de Roberte; qui, enfin, lassé, ruiné, épuisé, va, en désespoir de cause, se cacher dans son pays dauphinois. Mais c'est précisément alors que les choses retournent. Solignac meurt; sa fortune, déjà compromise par ses témérités, va sombrer dans une catastrophe épouvantable, grâce à la scélératesse du comptable Lalouvier, qui a juré d'épouser Roberte ou de briser son avenir. Mais Ludovic l'emporte devant les tribunaux et dépose trois millions aux pieds de Mlle Solignac qui lui donne sa main. Mosel a déjà épousé la sœur de Ludovic. Voilà une intrigue qui nous plaît par son naturel et qui nous repose de tout ce que nous avons rencontré de forcé, de convenu et de banal dans une bonne partie des ouvrages suivants. Une remarque : dans un livre écrit spécialement pour les jeunes filles, nous ne poserions pas des points d'interrogations auxquels nous ne pourrions ou ne voudrions pas répondre d'une façon péremptoire. Or il est telle page où M. Barracand soulève des doutes sans les résoudre, v. g., sur la question de l'ancien et du nouveau mode d'éducation des filles; question sur laquelle il est d'ailleurs, dans *Roberte* même, de l'avis de tous les gens sérieux. Mais l'imagination des lectrices sera frappée par ce que nous avons lu de dangereux sans que leur raison puisse dégager de l'ensemble du roman l'opinion voilée du romancier. Livre intéressant; meilleur que tous les autres de la collection A. Colin pour les jeunes filles. Quant aux jeunes filles, celles qui pourront le lire sans danger, ce ne sont pas les jeunes..., ce ne sont pas celles de la campagne..., ce ne sont pas celles de la ville, qui ignorent encore le monde..., ce ne sont pas celles qui n'ont point vécu... Pas facile de se prononcer.

3. — *Mayotte*, fille d'un riche planteur de Saint-Domingue et d'une indigène, Luisa, est l'objet de toutes les attentions de ses parents. On la laisse faire ce qu'elle veut ; son éducation et son instruction s'en ressentent. Son plus grand bonheur est de folâtrer avec sa nourrice Dà et avec son petit voisin et ami Felipe. Le père vient à mourir et les affaires appellent sa veuve en France. A Bordeaux, Luisa et sa petite créole sont entourées par les gens de la haute société, qui méprisent

leur origine, mais en veulent à leur fortune. La famille de Villiers, en particulier, les attire, et peu après le comte Robert de Villiers devient le mari de Mayotte, qui consent à ne plus revoir l'île verte et son ami Felipe. Dâ devait rester avec sa petite maîtresse. Quant à Luisa, elle regagne sa patrie. Les de Villiers, qui avaient seulement épousé la dot de Mayotte, furent vite mortifiés de voir la petite comtesse si neuve, si ignorante. C'était à qui la critiquerait. Sur ces entrefaites, le jeune ménage va s'installer à Paris. Grande joie de la créole qui se fait mille illusions. A son entrée dans le monde parisien, elle se fait cependant aimer par sa bonne humeur et ses charmants enfantillages. Mais ses gaucheries multipliées en présence des étrangers détachent peu à peu son mari d'elle, et Mme de Valin, une veuve intrigante, en profite pour se faire accepter comme dame de compagnie de l'infortunée Mayotte et comme maîtresse de maison. Mayotte souffre sans rien dire. Sa santé s'ébranle de plus en plus, une maladie de poitrine se déclare. L'abandon de Robert, sa froideur, ses assiduités auprès de Mme de Valin, qui escompte déjà la disparition de Mayotte, tue au reste la malheureuse, qui meurt abandonnée, loin de sa patrie, loin des siens, loin de tout secours religieux. Cette fin est attristante. La librairie A. Colin dédie ce roman aux jeunes filles : à mon humble avis, elle pourrait leur offrir de meilleurs exemples.

4. — *Pas banale*, Mlle Charlotte Dumorin, institutrice, qui est l'héroïne de ce roman. Pas banale davantage, Mlle Roger Dombre. Toujours pétillante d'esprit et très attachante, avec son style à elle, sans mièvreries, sans morgue, sans aucun de ces trucs, plus ou moins usés, qui sont la ressource des écrivains de troisième classe. Mme Vaganette a trois filles : Mimi, qui devient l'élève de Charlotte ; Lucienne et Éliane qui se font ses persécutrices cruelles et prétentieuses. Dans cette famille Vaganette, les gênés sont l'oncle Bertrand à la jambe de bois et Charlotte ; les gênants, ce sont Mme Vaganette et ses deux grandes filles. Résultats : 1° sympathie entre Bertrand et Charlotte qui se marient ensemble à la dernière page, malgré la concurrence, un moment redoutable, mais toujours loyale, de Didier, jeune et beau lieutenant de vaisseau, frère de Bertrand ; 2° échec au « baccalauréat » d'Éliane et de Lucienne qui, toujours férocement coquettes et mondaines, montent, montent comme des alouettes et aussi comme la salade. Le personnage de Charlotte plaira beaucoup aux institutrices, de même que *le Petit Chose* plaît aux pions.

5. — Le talent de Mlle Roger Dombre ne se dément pas encore cette fois. Yvette Lemeriel, à l'âge de dix-neuf ans, quitte le couvent pour aller vers l'inconnu. L'inconnu pour elle, c'est son tuteur, Xavier de Marpré, qu'elle n'a jamais vu et chez qui elle se voit condamnée à habiter, au moins jusqu'à son prochain établissement. Cette nouvelle

vie n'est pas sans l'effrayer, et son tuteur lui apparaît comme *le Chevet de son existence*. Appréhension bien réciproque; car M. de Marpré, qui a quarante ans, qui est célibataire, voit déjà sa vie troublée et ses habitudes bouleversées. O surprise! le caractère de Marpré est charmant, et Yvette a une nature aimante, simple, primesautière, qui fait le bonheur de son tuteur. La félicité d'Yvette serait parfaite, n'était la présence de Juliette, jeune Parisienne insignifiante et vaniteuse, toute dépaysée à la campagne. C'est, dans toute la suite du récit, un parallèle entre Yvette et Juliette. Grâce à la bonne gaîté d'Yvette, Xavier se déride; mais quand Yvette s'absente, le maître de la maison redevient la proie des soucis et des maladies. Si bien qu'il se surprend à aimer la jeune enfant. Mais jamais, cela va sans dire, il n'ose faire part de son amour à qui que ce soit. Yvette, également, aime en secret son tuteur, sans se rendre bien compte de ses sentiments à cause de la différence d'âge et de fortune. Enfin il y a mariage entre ces deux personnes si bien faites l'une pour l'autre. Ce roman dénote de la part de l'auteur une connaissance profonde du cœur humain. On y voit avec plaisir l'heureuse influence de la bonne nature chrétienne et sérieuse de l'héroïne sur les caractères légers de son cousin Girard et de sa cousine Juliette, qu'elle ramène encore plus par sa tenue et ses bons exemples que par ses conseils délicats.

6. — Maura est une Parisienne. Son père, veuf, plus occupé des intérêts matériels que de l'éducation de sa fille, a lancé cette enfant dans les distractions et les plaisirs, au point de compromettre sa santé. Que faire pour remédier à cet état de choses? M. de Breil songe à envoyer sa fille à sa belle-sœur, Mlle d'Aulus, personne de haute distinction et de piété bien comprise. Mais la campagne semble trop monotone à la petite Parisienne, le milieu trop sérieux, l'air ambiant trop calme. Elle a pourtant une distraction. C'est la famille Ernoult. Ces derniers, profondément chrétiens et posés, forment un contraste avec la superficielle Maura, dont ils entreprennent la conversion, de concert avec Mlle d'Aulus. Mais ce premier voyage est sans résultat apparent. Alain Ernoult, il est vrai, se sentait incliné vers Maura, mais celle-ci n'éprouve rien à l'égard de ce jeune docteur, si différent de caractère. De retour à Paris, elle retrouve les fêtes et les soirées qui l'attendent. De plus, on met tout en œuvre pour la marier au comte de Nalvang. Hélas! dans une soirée donnée par le riche banquier Gibbs, un juif, Maura voit toutes ses espérances anéanties. Son père fait des avances à une jeune veuve, la marquise de Villeneuve, et, à l'annonce de ce mariage, le comte de Nalvang, dont Phanette Gibbs a déjà détourné l'attention, abandonne complètement Maura. Celle-ci, bouleversée, va redemander un brin de santé au bon air de la campagne et aux soins de sa tante. Elle devient moins étourdie. Elle voit le néant des plaisirs, elle

comprend mieux le dévouement, le zèle noble et généreux de ses amis, en particulier d'Alain, dont elle se sent aimée, mais qui n'ose lui ouvrir son cœur : il est si pauvre! Maura brise les scrupules d'Alain en tombant dans les bras de Mme Ernoult et en disant au fils : « Vous êtes *le Choix de Maura.* » Ce roman est édifiant, ce qui n'empêche pas la vie et la nature d'y être croquées sur le vif.

7. — *Le Chemin de la foi* est l'histoire, malheureusement trop vraie, de bien des paroisses de campagne, qui possédaient le bonheur en même temps que la foi, loin des bruits d'une civilisation irréligieuse. Les habitants d'Allaines sont de bons cultivateurs vivant de leur travail, satisfaits le dimanche de se reposer en famille et de remercier Dieu des récoltes amassées pendant la semaine. Les cabarets y sont inconnus. Les jeunes gens s'amusent gentiment au presbytère. Le vénérable curé, qui les a tous baptisés, est comme le père aimé de tout ce peuple. Un industriel protestant vient troubler ce bonheur en installant une grande usine près du village. On s'en réjouit d'abord; c'est l'aisance pour beaucoup : on y gagne de fortes journées. Mais avec l'usine arrivent les cafés, les bals, les plaisirs. L'argent est venu facilement, il s'en va plus facilement encore. Le pays est bientôt démoralisé et le bonheur disparaît d'Allaines. En ce temps-là, différentes circonstances mettent en rapport Michel Lorrain, le fils de l'industriel, avec le curé des Allaines, et, par suite, avec sa nièce « Belle et Bonne. » La foi lui vient en même temps que l'amour. Ici commence le drame. Un enfant tombe dans le ruisseau. Bonne se précipite et va périr victime de son dévouement quand Lorrain, n'écoutant que son courage, se jette résolument au secours de la jeune fille. Michel a sauvé la nièce, mais c'est son camarade, Jean Berthou, qui la soigne. Ce jeune médecin, à son tour, devient amoureux de sa cliente et abjure le protestantisme. Lorrain, bien loin de laisser paraître son amour chagriné, entre au grand séminaire, en vue d'aller aux Missions étrangères. Mais la Providence, et le romancier qui prépare le dénouement, le font nommer vicaire aux Allaines, où, par une suite de sacrifices, tous plus héroïques les uns que les autres, il combat le mal causé par son père, bénit le mariage de Jean et de la nièce et sauve la vie à son père. Tout se termine bien. Les nouveaux mariés, heureux, deviennent les coopérateurs de Michel, le père Lorrain se convertit, et Michel voit son apostolat, tout de renoncement, couronné par un plein succès. Livre à recommander.

8. — Marcia, jeune orpheline, est heureuse dans la maison de la famille de Laubly, dont elle égaye l'existence, mais dont elle n'a jamais prétendu atteindre le rang. Jean de Laubly, son oncle, reçoit la visite d'un parent, Luc d'Espranges. De son côté, Marcia se découvre un autre oncle dans la personne d'un vieil original, très riche, lequel,

malgré sa dureté et ses allures cassantes, est infiniment plus sympathique que celle qui le soigne, Juliana, une nièce sans religion, doucereuse, envieuse et diplomate autant que « Cia » est bonne, droite, fière et digne. Par un concours d'heureuses circonstances, Luc fait demander Marcia par l'oncle Belde qui, à son tour, met Marcia en relation avec Luc, Luc qui l'aime déjà et auquel elle s'est déjà attachée chez les de Laubly. Marcia n'a dès lors qu'à se laisser faire pour que tout lui réussisse. Mais on dirait qu'elle gâte à plaisir sa situation. Elle soutient Juliana, sa concurrente ; elle tient tête à son terrible oncle avec une crânerie sans pareille ; elle refuse la main de M. Despranges, par délicatesse. Finalement, elle est récompensée comme elle le mérite. L'oncle, en mourant, lui laisse toute sa fortune sans crier gare ; et dès lors, elle n'a plus aucune raison de repousser Luc, qui devient son mari. *Marcia de Laubly* est une seconde Charlotte, moins primesautière, mais pas banale non plus, et aussi sympathique aux lectrices, dont le moral n'aura pas à souffrir dans sa compagnie.

9. — Raoul de Trelaz était fiancé à une jeune fille, vraiment accomplie, qu'il connaissait dès son enfance. Sa vie semblait tracée dans le devoir, le bonheur et le travail. Un voyage de quelques jours en Angleterre vint réduire à néant de si belles espérances. Saisi d'une passion, qu'il déclara irrésistible, pour une actrice en vogue de Covent-Garden, Raoul resta insensible à toutes les remontrances et se mari avec Lina Fulton. Le père en mourut. Puis c'est le tour de Raoul. Son indigne veuve, non contente de l'héritage qui lui revient, menace de publier *Un Secret de famille* en traînant sur les planches le nom de famille de Raoul si Mme de Trélaz ne lui donne pas d'argent. Et commence un chantage qui dure jusqu'à la mort de Lina. Alors, tout est découvert et la paix est rendue à Mme de Trélaz ainsi qu'à la petite Florence, la victime et l'instrument des odieuses machinations de sa mère. Roman triste, mais non pas triste roman.

10. — Yvan est un enfant malingre, affligé d'une maladie incurable, pour laquelle il va à Lourdes. Il est passionné pour la musique, comme sa mère, Marie-Alice, actrice adorée du public. Mais tous les chants d'Yvan sont des *Cantiques* à N.-D. de Lourdes. Une dévotion si tendre et si constante à l'Immaculée-Conception obtient, non pas la guérison pour lui, mais la vocation religieuse pour sa mère, qui, au milieu des épreuves, se dégoûte du monde et se tourne vers Dieu, tandis que son mari, cause de ses malheurs, termine sa vie par le suicide.

11. — La petite bergère Inge (vous pouvez lire Ingelburge) rencontre dans les dunes de Westphalie une très noble petite fille de son âge qui s'est égarée et qui pleure. Inge veut *les Souliers de la comtesse Lore* et bien d'autres choses. Car elle n'aspire à rien moins qu'à prendre

partout la place de Lora. Par un caprice original d'une tante hongroise de Lora, nommée Sarolta, qui éprouve une vive sympathie pour le genre bohémien d'Inge, celle-ci parvient peu à peu à la réalisation de tous ses désirs. Elle s'empare même du fiancé de Lora, qui se fait religieuse, et, sous le nom de sœur Caritas soigne au lit de mort une cantatrice célèbre. Cette cantatrice n'est autre que Inge qui meurt pour avoir mangé du fruit défendu. Roman qui personnifie l'aristocratie dans Lora et la démocratie dans Ingelburge. Précieuses leçons à recueillir.

12. — Encore *Une* qui prend à *l'autre* son fiancé. Comme on l'a vu, ce thème est assez rebattu. « L'une », Éliette de Plemar, joue le beau rôle ; « l'autre », Colombe, a le mauvais. Car c'est elle qui ravit Jacques à Éliette, c'est elle qui se montre ensuite ingrate à l'égard de Jacques défunt, enfin, c'est elle qui est punie par le cœur sec et l'indifférence sceptique d'Alain, frère d'Éliette que « l'autre » a épousé en secondes noces. Éliette se charge alors de l'enfant de Jacques qui la console de tous ses déboires. Colombe est bien du boulevard de Courcelles ; Éliette serait plutôt du boulevard Saint-Germain.

13. — Patrice O'Hara, poursuivi pour son patriotisme et traqué par la police anglaise, s'enfuit en Amérique. Sa fille Monique est laissée en Angleterre aux Beer de Burgau, qui voudraient lui faire épouser leur cousin, lord Jean. Celui-ci est retenu prisonnier dans son propre château par ces coquins de parents qui cherchent à le faire passer pour fou, afin de garder une fructueuse tutelle. Monique se fiance à Jean, mais c'est pour marcher avec lui à *la Conquête de Burgau-House*, dont l'histoire fait tous les frais du livre de M. de Buxy. Ouvrage qui peut être laissé à la portée de tout le monde.

14. — « Il en rabattra », disait Richaume en parlant du professeur Robert Dangeais. Il avait raison, car nos républicains d'aujourd'hui en rabattent terriblement et ne sont cependant pas au bout de leurs désillusions. Quant à Dangeais, il n'en rabattit pas. Et pourquoi ?... C'est que Robert parlait et agissait non par conviction, mais par ambition. Son but est d'être élu député. Il tend à ce but *per fas et nefas*, entassant ruines sur ruines, flattant partout les instincts les plus bas de la multitude et semant sur son passage les doctrines les plus dangereuses. Enfin il est traité comme il le mérite : il est tué par ses électeurs. Alors *les Livres du professeur Richaume* triomphent avec toutes leurs excellentes théories. Pour faire diversion, il y a l'histoire de la fille de Richaume, Berthe, qui ne songe qu'aux vanités du monde, mais qui aussi, parallèlement à d'autres, marche de déceptions en déceptions, jusqu'à ce que le bonheur lui vienne en même temps que le sérieux. Roman politique, comme les deux suivants. Il faut répandre celui-ci dans le peuple, et aussi celui du vicomte de Poli, l'auteur très sympathique de tant de délicieux récits de la Chouannerie.

15. — *Jean-Poigne-d'Acier* est un nouvel épisode de la même histoire. Mais il l'emporte sur les précédents en détails intéressants. On retrouve là tous les beaux exemples, toutes les nobles idées, tous les gais refrains que nous avons admirés dans *Aux bords du Tibre.*

16. — *La République de Thélin* est une histoire d'hier et de demain, une satire pour le passé, une leçon pour l'avenir. Nous ne sommes pas compétent pour juger les théories de M. Ernest Christian. Il dit son fait à chacune des classes de la société, et, en somme, nous croyons qu'il y a dans ce livre plus à prendre qu'à laisser. Le point de départ du roman est celui-ci : un seigneur ayant été fait prisonnier à la bataille de Pavie, fut délivré par ses vassaux, qui réunirent les fonds nécessaires au paiement de sa rançon. Pénétré de gratitude, le seigneur fit don à ses tenanciers de la lande de Thélin, en Bretagne. Ces gens s'organisèrent en république, et ce qui ressort de la manière dont ils s'administrèrent, c'est que... (Voir p. 358). Le style appartient à un genre spécial. Cependant, sans être mauvais, il laisse peut-être un peu à désirer.

17. — Le style de M. Charles Buet, dans *l'Escalade de Genève*, est aussi un peu singulier. Il appartient au moyen âge, aux temps héroïques, dont il nous apporte l'écho, qu'il fait bon entendre. Cela donne en effet du cachet à l'œuvre de M. Buet. Ce n'est pas sans émotion que nous assistons à ce suprême effort, à cet assaut désespéré donné par les catholiques au boulevard du calvinisme, à la Rome du protestantisme. Nous trouvons là aussi une histoire de fiancés, à laquelle le lecteur n'accordera qu'une attention distraite. Car il est empoigné par d'autres sentiments et sollicité par des intérêts bien supérieurs. Ouvrage qui a une certaine valeur historique.

18. — Cruellement soupçonneuse, sottement inconsolable, glaciale pour son mari, telle la marquise de Vallyères nous apparaît dans le livre de la princesse Olga. Heureusement un ange, dans la personne de Véronique, leur sœur et belle-sœur, vient pour les réconcilier. Sa mission terminée, elle entre au couvent. Et cependant elle était aimée d'Olivier. Mais sa vocation l'appelait ailleurs. Aussi Gabrielle et Édouard s'écrient-ils en apprenant sa détermination : « Nous avons vu passer un ange ! » La lettre d'adieu de Véronique, lettre qui met fin au *Passage d'un ange*, est un peu gourmée et dégage un parfum désagréable de protection.

19. — *Vers la lumière,* que nous devons à Mme la marquise de Moussac, est un roman du plus haut intérêt. Mlle de Bayens est une belle orpheline appelée à posséder une fortune colossale. Elle vit dans son château en compagnie d'une préceptrice anglaise, mistress Brighton, fort indifférente en matière de religion. Laurence de Bayens subit très vite l'influence de sa préceptrice. Élevée dans le protestantisme,

comme sa mère, Laurence, malgré de grandes qualités naturelles, se montre sans cœur et sans religion, à l'exemple de son institutrice. L'unique distraction de Laurence, c'est la bibliothèque de lord Ashton son oncle et tuteur. Les ouvrages voltairiens, qu'elle dévore avec avidité, ont jeté dans son âme un scepticisme universel. Et elle n'a pas vingt ans ! C'était ce que désirait son tuteur. La Providence, qui veille sur cette jeune fille dont le père a été un si bon catholique, la rapproche d'une tante qu'elle ne connaissait pas, des difficultés de partage ayant autrefois mis la brouille entre les familles de Bayens et de Kermor. Le cousin de Laurence, Gaston, surmontant l'antipathie que lui inspirait cette nature fière et hautaine, entreprend de la convertir. Il l'instruit d'une façon discrète, et l'achemine par degré « vers la lumière », en la gagnant par sa douceur, sa charité, son exquise amabilité. Mrs. Brighton, alarmée d'un tel changement se concerte avec lord Ashton et fait adresser à Laurence des lettres pleines de calomnies contre les Kermor. Laurence tombe dans le désespoir et songe à se suicider. Mais, au retour d'un naufrage qui a fait disparaître la gênante préceptrice, Laurence pénètre dans la chambre de celle-ci et y trouve une correspondance qui met à découvert les manœuvres infâmes de Mrs. Brighton et de l'oncle. Vous devinez le reste. Laurence embrasse la religion catholique et épouse Gaston de Kermor, qui lui a montré la vérité.

20. — Toujours une orpheline à sa sortie de la maison qui l'a élevée, c'est-à-dire du couvent pour cette fois. Rachel quitte Paris pour se rendre chez trois vieilles filles, ses cousines, qu'elle n'a jamais vues, qui sont pauvres, protestantes et maniaques. Impossible à Rachel d'aller ailleurs. Elle a bien encore un oncle, mais il est en Amérique, on ne sait où. L'arrivée de Rachel sourit à nos trois sorcières : car elles supputent déjà les économies qu'elles vont réaliser à leur profit sur la pension de Rachel. Que de gentils cadeaux elles vont faire au pasteur qui, chaque année, vient d'Écosse pour les voir et les évangéliser! En attendant, Laurence subit les sermons..., qui ont commencé en wagon, en présence de deux jeunes officiers très attentifs à la beauté de Rachel. Quelle triste cage que « les Madelonnes » pour un oiseau si joyeux, si avide de chant et de liberté! Toute la liberté de Rachel consiste à aller à la messe le dimanche, accompagnée par une rigide surveillante. *Les Cousines de Rachel* sont de vraies bigotes presbytériennes. Ce ne sont que réprimandes, émaillées de textes bibliques. Arrive le Rev. Stirlton, un hypocrite, qui est bientôt plus occupé de Rachel que des trois puritaines. Cet homme, aux sentiments vils, va jusqu'à forcer la chambre de Rachel, et, en partant, il annonce un prochain retour. Il ne cache pas qu'il compte se marier avec Rachel. Celle-ci veut fuir les Madelonnes. En rangeant sa chambre avant de

partir, elle jette par la fenêtre son cahier de notes journalières, et le cahier va tomber sur la croupe du cheval d'un officier, le plus jeune de ceux qui l'avaient remarquée en wagon. Le lieutenant fait des recherches et retrouve le fameux oncle d'Amérique. Alors Rachel se marie avec le lieutenant qui l'a délivrée, et l'oncle rend l'aisance aux Madelonnes après avoir chassé honteusement le pasteur.

21. — M. E. de Besancenet, dans *le Chemin du repentir*, nous fait voir l'œuvre de la grâce dans l'âme d'un jeune désabusé. Georges de Bléman venait de passer la trentaine. Ses cinquante mille francs de rente ne suffisaient pas à son bonheur. N'ayant pas à lutter pour vivre, il était désœuvré. Ce désœuvrement devient de la tristesse, qui se change bientôt en un dégoût général de lui-même et du monde. Il comprit qu'il s'était trompé de route. Un jour qu'il passait devant Saint-Philippe du Roule, il voit entrer à l'église un groupe de premiers communiants. Il y pénètre avec eux, machinalement. Frappé par la grâce, il se jette aux pieds du prêtre et se confesse, puis il part pour se mettre aux ordres de Mgr Lavigerie et combattre l'esclavage en Afrique. Roger de Lerac, un autre désœuvré du boulevard, part avec lui. Avant de quitter la France, ils font une retraite chez les chartreux. Lerac, qui était parti par curiosité, meurt en route dans des sentiments admirables de piété. Et son camarade revient en France pour se faire chartreux. Nous conseillons aux jeunes gens de lire ce récit, auquel cependant on pourrait souhaiter plus d'attrait.

22. — *Le Lys de Bruges*. Il s'agit de deux frères peintres et de leur sœur Marguerite. Les deux frères meurent après avoir ouvert à l'art une voie inconnue en découvrant la peinture à l'huile. Quant à Marguerite, voulant se consacrer exclusivement à son art, elle refuse de se marier, mais accepte gracieusement d'être fille d'honneur au mariage de celui qui avait espéré un moment l'avoir comme épouse. — *Beppa*, nouvelle florentine, qui termine le volume, est une touchante légende de la vocation du Giotto, le plus chrétien des peintres.

23. — A vingt ans, Sabine Gueldry était propriétaire d'une grande fabrique et d'une grosse fortune, grâce au travail de son père qui avait commencé par être simple colporteur. On la donna en mariage au marquis Herbert de Barsannes. Gueldry se montrait heureux de procurer un titre à sa fille, et les Barsannes, dont les biens étaient hypothéqués, ne se trouvaient pas fâchés de redorer leur blason avec la dot d'une roturière. La jeune femme avait besoin d'être aimée et se dépensait en prévenances. Mais elle ne fut payée de retour ni par sa belle-mère qui méprisait l'enfant du colporteur, ni par Herbert, un désœuvré et un désillusionné. L'oncle d'Herbert comprit tout et emmena Sabine sous un prétexte quelconque. Sabine tombe malade. L'oncle négocie un retour et Herbert revient à de meilleurs sentiments.

La lecture du journal de *la Marquise Sabine*, égaré dans le parc, achève d'ouvrir les yeux à Herbert, qui comprend enfin les trésors de cœur et d'intelligence de celle qu'il avait dédaignée. La réconciliation se produit. Très morale, cette histoire, et bien écrite.

24. — Georges Clausel perd sa femme Yolande, mais il reste un *Ange gardien* à son veuvage : Marie-Ange, sa fille, que la maladie éprouve cruellement et qui convertit son père. Georges se met avec ardeur à l'étude de la doctrine catholique et Marie-Ange fait un heureux mariage. Pour les enfants de douze à quinze ans.

25. — Ici l'influence bienfaisante est exercée par une cousine avec laquelle *Élisabeth* fait connaissance d'une manière toute providentielle. Myriam Anaïs, tel est le nom de l'ange envoyé à Elisabeth pour l'éclairer et la tirer de l'indifférence religieuse à laquelle elle a été accoutumée par une préceptrice allemande. Malheureusement, une question d'intérêt a jeté un froid entre le père d'Élisabeth et la mère de Myriam. M. de Reulé interdit à sa fille toute relation avec Myriam. Élisabeth en est malade. Son père reste inflexible quoique n'ayant jamais rien su refuser à sa fille. L'état de la malade s'aggrave. Alors M. de Reulé autorise Myriam à pénétrer près de sa fille. Puis ses remords augmentant, il prend au Jagueneau, près de lui, les autres enfants de sa sœur. La vue de la douce Myriam, ses soins affectueux, ses bonnes paroles pleines de joie et d'espérance chrétiennes rendent la vie à Élisabeth. La préceptrice est éconduite et Myriam la remplace par une personne plus chrétienne. Elisabeth finit par entrer en religion et Myriam reste au Jagueneau pour consoler son oncle et continuer son œuvre.

26. — Les enfants qui ont des velléités de sortir de leur place, de prendre un rang qui n'est pas le leur, de se déclasser, en un mot, liront avec fruit l'histoire de *l'Ambition de Jeanne*. Ils verront comment cette enfant d'une domestique de Mme Vallon, remarquée et gâtée par sa maîtresse, qui la traite comme sa fille, devient malheureuse à proportion qu'elle s'éloigne de sa situation originelle, et retrouve le bonheur dès qu'elle rentre à sa place. Poignante l'opposition que l'auteur établit entre la mère domestique et sa fille « demoiselle. »

27. — Du commencement à la fin du *Bon Chemineau*, il y a entre les histoires de deux familles un parallélisme qui finit par fatiguer le lecteur et nuit passablement à l'unité du roman. C'est fâcheux, car ils sont intrépides, ces deux jeunes hommes, dont l'un, Baptiste, à cause de ses infirmités mêmes, est pris en affection et épousé par Rose, la nièce du curé ; et l'autre, Gratien, mauvais garnement qui a bon fond, devient un honnête dompteur et se marie avec une Américaine ; tandis que Baptiste demande à sa voix son pain quotidien en faisant le troubadour de village en village. Les deux familles se séparent, se perdent de vue, se rencontrent pour se perdre encore, et finalement

se retrouvent ensemble pour toujours. Hélas ! des deux côtés il y a des disparus. Cet ouvrage, auquel on peut reprocher une trop grande abondance d'événements extraordinaires et d'évanouissements, plaira aux petits garçons et développera leur dévotion à N.-D. de Lourdes.

28. — « Confie-toi en Dieu et fais ton devoir, quoi qu'il advienne ! » paroles qui terminent le volume de M. de Nocé : voilà bien *la Devise d'un père*, devise que ce bon père répétera en toute occasion et appliquera à toutes les circonstances de la vie ; devise que le fils saura mettre en pratique d'une manière digne de l'éducation qu'il a reçue. Beaucoup plus de simplicité et de naturel ici que dans *le Bon Cheminneau*. Note chrétienne plus juste aussi et plus nette.

29. — *Le Sabre à la main !* c'est actuel par ces temps de dreyfusisme que nous traversons. M. Marcel Luguet idéalise la vie militaire, la vie de caserne, assez pour être amené naturellement à approuver le service militaire obligatoire pour tous. Le côté religieux n'est pas négligé.

30. — *Deux Sœurs*, Casimire et Jeanne, proclament bien haut qu'elles resteront toujours vieilles filles parce qu'elles sont trop fières pour paraître vouloir sortir de leur pauvreté. Et un jour, elles se marient toutes deux avec des hommes très riches. Roman inoffensif, qui nous remet sous les yeux le glorieux passé de la Pologne.

31. — *Entre elles*, c'est-à-dire entre Catherine et Geneviève, c'est une émulation continuelle. C'est à qui aura la plus belle conduite. Geneviève emporte la palme, car elle pratique l'abnégation, tandis que Catherine aspire à une vie indépendante et préfère les actions d'éclat. Histoire d'un intérêt médiocre, sans intrigue, sans dénouement, (ce qui n'est pas nécessaire, puisqu'elle s'adresse aux enfants) mais non pas sans faiblesses de style.

32. — Le voyage d'*Une Famille française en Océanie*, fournit à M. de Loussot l'occasion d'entrer dans une foule de détails géographiques que le lecteur aimera à connaître. Jeanne Deyling, en voyant sur le bateau des religieuses qui, après avoir tout quitté, s'en vont bien loin continuer leur œuvre de zèle et de dévouement, sent déjà germer dans son cœur la vocation qui fera d'elle une religieuse missionnaire, tandis que les demoiselles Tourlouche se font remarquer par leur impertinence et deviennent antipathiques à tous les passagers. Le pont de « la Mouette » est comme tous les ponts de transatlantiques, un véritable boulevard sur lequel on se promène le soir, où se nouent et se dénouent toutes les intrigues.

33.— L'*Histoire d'un vieux soldat* est plutôt l'histoire de toutes les escapades du petit Victor, galopin dangereux, mais non incorrigible. Les défauts invétérés du père Biscaïen lui donnent à réfléchir, et il prend la résolution de changer d'habitudes pendant qu'il en est encore temps. Il commence par consoler et par essayer d'améliorer le père Biscaïen,

qui, de fait, se convertit le jour de la première communion de Victor.

34. — Dans les *Légendes chrétiennes de tous les pays*, on revoit la légende de saint Martin et de son manteau ; celle du dernier barde, qui rappelle les plaintes poétiques d'Ossian ; celle du palmier qui incline ses branches pour rafraîchir la Sainte Famille et la nourrir ; enfin celle du bon larron dans le repaire duquel la Sainte Famille tomba pendant son voyage en Égypte. Le bon larron, alors enfant, était couvert d'une plaie hideuse. En partant, la Vierge dit à la femme du bandit : « Lavez votre enfant dans l'eau où j'ai plongé le mien. » Ainsi dit, ainsi fait, et le petit lépreux, guéri instantanément, devint le larron repentant. Enfin, beaucoup d'autres légendes peu intéressantes. M. Lefranc ne pouvait-il pas trouver mieux ?

35. — Il y a moins de vie et d'entrain dans les *Souvenirs de la Révolution* que dans *Jean-Poigne-d'Acier*. Néanmoins, on ne s'ennuiera pas en les lisant. Ces histoires de la Révolution, on y revient toujours, bien que ce soit toujours la même chose.

36. — Vous devinez ce que peut narrer un esclave à qui vient l'idée originale d'écrire ses Mémoires. Rencontre d'une tribu ennemie. Lutte et défaite. Captivité et marche, durant de longues semaines, à travers mille dangers et mille difficultés, jusqu'au marché où les pauvres vaincus seront vendus comme esclaves à des maîtres quelquefois plus humains, souvent plus cruels. Nouveaux voyages et nouvelles souffrances. Servage pire que la mort, puis délivrance inattendue. Un tableau de toutes les horreurs qui accompagnent la traite des noirs, telle qu'elle se pratique dans la région des lacs, en Afrique : tels sont les *Mémoires d'un esclave*.

37. — Un missionnaire apostolique qui ne signe que les initiales de son nom, a voulu composer comme une *Corbeille de fleurs* à la gloire de Marie. Dans cette intention, il a collectionné vingt-huit traits, tous édifiants, inspirant la dévotion les uns à la Salutation angélique ou au Rosaire, d'autres à la médaille miraculeuse ou au scapulaire à N.-D. de Lourdes, etc. C'est véritablement un bouquet d'agréable odeur que l'écrivain a offert à la Sainte Vierge et au lecteur.

38. — *Tel père, tel fils*. Le père est un brave militaire qui ne recule devant rien pour accomplir son devoir. Le fils, qui marche sur ses traces, certain jour tombe malade. Mais le chapelet de grand'mère le guérit. Pas fameux, le style des romans qui nous viennent de la librairie Paillart et qui, du reste, sont tous destinés aux enfants.

39. — M. d'Antuzan est plus triste et beaucoup moins intéressant que M. de Loussot. Le dénouement de *Mère d'orphelins* est touchant. Une veuve protestante, qui se marie avec un catholique, embrasse la religion de son nouveau mari. Les prières et le sacrifice de son jeune fils qui se fait prêtre obtiennent plus tard à l'enfant du premier lit la

grâce d'abjurer. Et le chef de la famille, le fier Marc, fait sa première communion à la première messe de Jacques.

40 à 44. — Tous ceux qui ont voulu vivre *A l'ombre de la croix* et agir suivant le modèle qui leur avait été montré sur la Montagne sont arrivés à de beaux actes de vertu et d'héroïsme, dont les plus récents nous sont rapportés dans cet opuscule. — Les *Souvenirs d'une dame de charité* sont composés d'une demi-douzaine de traits édifiants. — *Braves et lâches* nous rappelle l'*Héroïsme en soutane et en tunique* du général Ambert. — *Parents et enfants* contient un développement explicatif de tous les sens de « Pères et mères honoreras afin que tu vives longuement » et de « Tel père, tel fils. » — Dans *Fleurs à Marie*, il ne s'agit que du scapulaire.

45, 46. — Par des dialogues de forme simple et enjouée, M. l'abbé Cantel s'efforce d'inculquer à ses jeunes lecteurs le grand précepte chrétien de l'amour du prochain. Et, comme l'on peut faire du bien à l'âme et au corps, l'ouvrage a deux volumes, suivant qu'il est question des *Œuvres spirituelles de miséricorde* ou des *Œuvres corporelles*.

II. — 1, 2, 3. 4. — M. l'abbé Hello fait jouer de temps en temps quelques petites pièces par les jeunes gens qui fréquentent le patronage de N.-D. de Nazareth. Et comme il est très difficile de trouver des pièces intéressantes qui soient morales, ou des pièces morales qui n'endorment pas, il a essayé de composer lui-même quelques drames pour son patronage, et il a réussi. Les quatre pastorales ou drames que nous allons mentionner ont été tirés de sujets bibliques. C'est au Nouveau Testament que l'auteur a puisé cette fois. *Les Bergers de Bethléem* lui ont fourni le sujet d'une pastorale en vers, avec chants, qui doit être jouée à l'occasion de la fête de Noël. On ne peut pas toujours jouer la Crèche. Quelques bergers et quelques anges, bons et mauvais, voilà tous les acteurs. Dès lors vous avez la liberté complète de diminuer ou d'augmenter votre troupe suivant vos ressources. Sans doute, les vers de M. Hello sentent parfois le cantique, mais le plus souvent ils sont dus à une inspiration vraiment poétique. La musique est à la fin de la brochure. — Puis viennent *les Mages*, nouvelle pastorale en trois actes, dont les personnages, pour le nombre, sont aussi à la convenance de celui qui fait jouer. Conversion des uns, obstination des autres, trahison de la part de ceux de la troisième catégorie : image des temps. — *L'Enfant prodigue*, en deux tableaux et huit personnages, plus des figurants, est émouvant comme la parabole du même nom. — *Saint Paul* en trois actes, tableaux facultatifs, seize personnages, dont trois facultatifs. Dans cette pièce, plus considérable que les précédentes, l'auteur s'est attaché à peindre sur le vif le grand apôtre pris dans quelques-unes des scènes les plus graves et les plus variées de sa vie : voyages à Jérusalem, à Damas, à Rome ; et il a encadré ces scènes principales dans d'autres, imaginées, mais vrai-

semblables. Il fait de fréquentes allusions à la résurrection, « sans laquelle, écrivait l'Apôtre, notre foi serait vaine. »

5. — Autre pastorale pour Noël, en prose, très bien imaginée : *Les Sabots du diable.* Aguelette a donné ses souliers à un pauvre enfant pour le réchauffer. Cet enfant, qui n'est autre que le petit Jésus, la récompense en la délivrant du démon qui allait s'emparer d'elle après lui avoir fait commettre les sept péchés capitaux. Quatre personnages principaux et quatre jeunes servantes.

6. — Encore un drame religieux en quatre actes et cinq personnages; plus des figurants. Albinus, Eutychius et Celsius en veulent à la religion et à la beauté de Dévote. Celle-ci, par sa vertu et son courage, gagne à Dieu Albinus, puis Eutychius. Celsius lui-même se convertit à la dernière page après avoir fait martyriser Dévote. Dans *la Martyre de Mariana,* la prose de M. le chanoine Torre est quelquefois médiocre.

7. — *La Visite imprévue,* c'est celle que fait une institutrice à sa sœur, couturière qui a honte de son métier. Cependant l'institutrice envie son sort. Couturière plutôt qu'institutrice : telle est la morale de cette comédie en un acte, six personnages principaux et cinq apprenties couturières.

8. — *Les Deux Honneurs.* Il y a celui de certains commerçants qui repose sur la platitude et l'égoïsme. Il y a aussi celui de la noblesse et de l'armée : l'un est opposé à l'autre. Drame militaire en trois actes et douze personnages, sans compter les domestiques.

9. — *L'Oreiller qui pleure,* parce que la petite fille dont il soutient la tête est devenue méchante : monologue.

10. — *Le Cheik de Malaga* promet qu'il se fera chrétien s'il peut être aimé de la chrétienne Maria. Maria meurt, et le cheik, devenu chrétien de cœur, le devient de fait au moment de mourir lui-même. Épopée en prose, suivie d'une histoire moins épique. M. Seux attribue la ruine du royaume de Grenade, non pas, comme Chateaubriand, aux dissensions des Abencérages, mais au dreyfusisme de ce temps-là.

11. — Voici quatorze comédies de la librairie Haton : cinq pour garçons et neuf pour jeunes filles. — *De Sonis à Loigny,* dont les paroles sont extraites du remarquable ouvrage : *Le Général de Sonis,* par Mgr Baunard. L'auteur, qui nous représente le général au jour de la bataille de Loigny, n'a pas négligé certains détails de la vie antérieure de son héros. Et il nous les rappelle avec bonheur, suivant l'occasion, dans le cours de sa pièce. Épisode militaire en trois actes, avec dix personnages, trois soldats prussiens, quatre enfants et des paysans.

12. — *Jacquerie* est un drame fort mouvementé, un épisode de la révolte des paysans au quatorzième siècle. Drame en trois actes, qui contient des leçons pour le présent et des espérances pour l'avenir. Pour terminer la pièce : le chant d'un jeune trouvère qui voit se lever l'étendard de Jeanne d'Arc, sous lequel se groupent tous les Français

pour jeter l'ennemi hors de France. Dix personnages et trois paysans.

13. — *Le Paresseux récompensé*, non pas à cause de sa paresse, mais à cause de son bon cœur et de ses vaillantes résolutions, deviendra l'honneur et la joie de son père. Comédie en un acte et dix personnages.

14, 15. — *L'Envers de la lune* et *Gare la bombe!* mettent le lecteur au courant de l'argot. Ces pièces représentent des scènes d'écoliers.

16. — *L'Héritage de la marquise* est pour Lucienne, grâce à un coup de la Providence, l'occasion de s'apercevoir que les richesses sans le travail et la charité rendent l'existence vide et maussade. Ce n° 16 est le premier de la série des comédies pour jeunes filles. Cinq personnages.

17. — *La Providence veille toujours*, même sur les marchandes de poisson. La scène se passe en Normandie, au bord de la mer. Huit personnages.

18. — *L'Atelier de Mlle Sophie* aurait passé aux mains de la plus intrigante de ses ouvrières sans la perspicacité de la fidèle Jeanneton, et l'adresse de Mlle Cécile, qui feint la surdité pour surprendre les propos méchants d'Antoinette et qui finit par enfermer celle-ci avec toutes les ouvrières dans une chambre où Antoinette avait préparé un festin aux frais de sa patronne. Huit personnages et quatre ouvrières.

19. — *Les Châtelaines de Saluces* sont la duchesse de Toscane et sa petite fille Gaétane. La duchesse a permis à Gaétane de se choisir une compagne parmi les pensionnaires qui font leur éducation au monastère de Savigliano. La noble enfant déjoue les intrigues des candidates qui l'entourent et sait distinguer Rose, la seule qui mérite son affection. Douze personnages, huit pensionnaires et six paysannes.

20. — Des *Trois Précieuses*, l'une est antiquaire ; l'autre, astronome ; la troisième, poète ! La scène se passe en 1651, pendant la Fronde, aux environs de Paris. Sept personnages.

21. — *La Reine Bathilde*, dans ce drame historique, jette sur le malheur des esclaves les premiers actes de cette charité chrétienne qui devait faire de la nation franque la plus généreuse et la plus chevaleresque des nations.

22. — *Peau d'Ane*, tirée du conte de Perrault, n'est pas facile à jouer à cause des costumes brillants (sinon magnifiques), et de la grande légèreté que l'exécution des rôles paraît exiger. Pour aplanir ces difficultés, l'auteur — dont il faut louer la facilité en poésie — a placé en tête de la pièce une note qu'il importe de lire.

23. — Pendant le voyage de la princesse Bertrade, qui a quitté sa mère pour aller épouser le roi de France, une suivante de la princesse endort celle-ci au moyen d'un breuvage, puis se pare de la couronne et du manteau de cour, espérant que le roi de France la prendra pour la vraie princesse. Mais la fraude est découverte, et Bertrade devient *Fleur de France*. Quatorze personnages.

24. — Sous ce titre : *Reconnaissance filiale*, Fioretta, qui met plus

d'élégance dans son pseudonyme que dans son style, nous offre un recueil de récits, monologues, poésies, etc., utile aux personnes qui s'occupent d'œuvres et de fêtes, où les élèves ont à exprimer leurs sentiments à des bienfaiteurs, directeurs ou supérieurs. ARBEY.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

(*Suite.*)

29. *Le Cardinal Meignan*. par l'abbé H. BOISSONNOT. Paris, Lecoffre, 1899, in-8 de VI-556 p., 8 fr. — 30. *Recueil de souvenirs à la mémoire de Mgr Le Sage d'Hauteroche d'Hulst*, par ***. Paris, Savaète, 1898, in-8 de VII-263 p., avec grav., 10 fr. — 31. *Un Ami de Rome et du Pape au* XIXe *siècle. Mgr H. Sauvé*, par l'abbé G. BARRIER. Paris, Lecoffre, 1898, 2 vol. in-8 de XXVII-489 et 547 p., 12 fr. — 32. *Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, religieuse carmélite. Histoire d'une âme écrite par elle-même. Lettres et poésies*. Paris, OEuvre de Saint-Paul, 1898, in-8 de XVII-475 p., 4 fr. — 33. *Henry Beck, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Congo*, par le R. P. PEETERS. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1898, in-8 de 210 p., 2 fr. — 34. *Fleurs cisterciennes en Belgique*, par le R. P. H. NIMAL. Paris, Magnin, 1898, in-12 de 224 p., 1 fr. 50. — 35. *Les Miracles historiques du Saint Sacrement*, par le R. P. E. COUET. Paris, OEuvres eucharistiques, s. d., in-12 de 389 p., 2 fr. 50. — 36. *Apparitions et révélations de N.-S. Jésus-Christ et de la Sainte Vierge à Pauline Périé, la voyante de Francoulès*, par l'abbé J. CUQUEL. Paris, Téqui, 1899, in-12 de XIII-609 p., 3 fr. 50. — 37. *Les Merveilles de la Salette*, par l'abbé J. BERTHIER. Ibid., 1898, in-12 de VIII-352 p., 1 fr. 50. — 38. *Notre-Dame d'Ay. Histoire de son pèlerinage*, par le R. P. J.-B. DOMAINE. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1898, in-12 de 190 p. avec grav., 2 fr. — 39. *Un Parterre de fleurs, ou Mémorial consolant des bienfaits de la Sainte Vierge*, par le R. P. O. BISCHOFF. Ibid., 1898, in-12 de 324 p., 0 fr. 80. — 40. *Une Corbeille de fleurs, ou Recueil de traits admirables de la puissance et de la bonté de saint Joseph*, par le R. P. O. BISCHOFF. Ibid., 1898, in-12 de 130 p., 0 fr. 80. — 41. *Une Ame d'apôtre. Le P. Victor Delpech, missionnaire au Maduré*, par le R. P. P. SUAU. Paris, Retaux, 1899, in-12 de 278 p., 3 fr. 50.

29. — *Le Cardinal Meignan* fut un intellectuel dans le meilleur sens de l'expression. Sa vie se partagea entre les devoirs de son ministère sacré et les travaux d'exégèse scientifique. Avec un succès croissant, il monta tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique. Vicaire dans les grandes paroissses de Paris, professeur d'Écriture sainte en Sorbonne, vicaire général du diocèse de Paris, il sut toujours se réserver le temps de se livrer à l'étude critique de nos Saints Livres et fut l'un des adversaires les plus puissants par la force de sa logique, l'étendue de son érudition, le charme de son style, le calme respectueux, de Renan qui publiait alors sa bruyante et triste *Vie de Jésus*. Il alla quelque temps en Allemagne et y contracta ces habitudes de critique mesurée, minutieuse, dont alors on avait grande admiration en France. Ses œuvres d'exégèse sont une merveille de limpidité, de science discrète, bien au courant. L'abbé Meignan connaissait les arsenaux allemands où Renan prenait ses armes. Dans le *Correspondant*, il fit paraître un travail qui avait pour titre : *M. Renan réfuté par les rationalistes allemands*, qui devint une brochure avec

d'importantes additions et il garda une plume apaisée, polie, sacerdotale, parmi les clameurs qui saluèrent le livre de l'ancien séminariste. C'est avec les sévères sentences des érudits d'outre-Rhin qu'il le combattit. Il les disposa de telle sorte que les principales affirmations sont discutées et jugées. « Le livre de Renan est nul pour le savant..... Il n'a écrit qu'un roman ayant l'air de toucher de grandes questions et n'en résolvant aucune. » Telle fut la conclusion de sa brochure qui fut l'une des meilleures réfutations de Renan. Evêque de Châlons, d'Arras, archevêque de Tours, il sut toujours se ménager le temps nécessaire à ces études. Il eut la rare fortune de conduire l'œuvre entreprise à bonne fin après quarante ans de travaux incessants. Elle avait pour but de « montrer Jésus-Christ dans les prophéties et dans la Bible et fut, dit l'abbé J. Lémann, le plus beau monument de littérature française sur l'histoire du peuple de Dieu. » Il voulut reprendre sous un aspect nouveau son travail ancien : *L'Évangile et la critique au* XIXe *siècle* ; il eût montré le Christ et l'Eglise réalisant toutes les prophéties. C'eût été le couronnement de son œuvre. La mort le surprit à sa tâche, après avoir écrit sept volumes sur l'Ancien Testament, réfutation brillante et informée de l'*Histoire du peuple d'Israël*, par Renan, dont les principaux chapitres reçurent l'hospitalité d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*. Comme écrits de moins longue haleine, Mgr Meignan laisse des Lettres pastorales admirables de sagesse, d'élévation, d'idées chrétiennes. Entre autres, nommons son beau livre : *Instructions et conseils aux familles*, comprenant trois divisions : Le Mariage, les Enfants, la Famille. *Léon XIII pacificateur*, réponse aux critiques dirigées contre la politique de conciliation du Pape actuellement régnant. Au concile du Vatican, Mgr Meignan se rangea, avec une netteté modérée, parmi les « anti-opportunistes » sur la question de l'infaillibilité pontificale. Homme d'étude, il fut aussi homme d'œuvres : nous en avons pour garant, entre autres, la basilique de Saint-Martin de Tours, qui lui suscita tant d'ennuis, de chagrins. Léon XIII appréciait hautement ses conseils et, en dépit de sa réputation d'évêque libéral, nuancée d'une sourde malveillance, lui décernait les honneurs de la pourpre cardinalice. Cette vie, écrite d'un style facile, agréable, ému, nous montre la place considérable que le cardinal occupa dans le monde savant et littéraire de notre temps. Peut-être le côté intime a-t-il été sacrifié, tandis qu'il y a bien par ailleurs quelques longueurs. Le jugement vrai sur l'archevêque de Tours nous paraît avoir été formulé par Mgr Renou, son successeur et son ami : « Mgr Meignan, écrit-il à l'auteur, était un noble esprit, très ouvert, très brillant, orné de qualités éminentes. Par ses doctes ouvrages, il a jeté une vive lumière sur une foule de questions obscures ; par la sagesse de ses conseils et la pondération de son jugement, il a parfois rendu de grands services à l'Eglise..... Le cardinal, de son vivant, a été contredit vous le savez ; il avait,

sur certaines questions, une manière de voir et des idées très personnelles que l'on pouvait ne pas partager ; mais ce que l'on n'a pas contesté, c'est sa bonté, sa science très remarquable et son dévouement sans mesure au Souverain Pontife. »

30. — Le *Recueil de souvenirs à la mémoire de Mgr d'Hulst* est une œuvre de reconnaissance et d'art élevée par une âme noble, dont la gratitude veut rester anonyme. Elle fait revivre pour la postérité la figure du prélat qui occupa, lui aussi, une place si prépondérante dans l'Église de France et parmi la société intellectuelle contemporaine. On a donc rassemblé dans ce volume « toutes les œuvres oratoires et littéraires sur Mgr d'Hulst jusqu'à ce jour (novembre 1897) et tous les souvenirs intimes qu'on a pu recueillir. » Avant d'écouter ce concert d'éloges et de regrets, il a paru utile qu'on l'entende d'abord lui-même. Ce n'est plus l'orateur et le philosophe, c'est l'âme dans toute la simplicité humble de l'enfant, dans l'intimité confiante avec son Dieu. Le livre s'ouvre par les « Pensées de Mgr d'Hulst pendant sa dernière retraite à Clamart » (octobre 1895) (p. III-VIII). Puis, c'est son « Dernier Pèlerinage à Lourdes » raconté par M. E. Ruin ; sa dernière maladie et sa dernière journée à Biarritz par M. le chanoine Pisani. Sa mort fait éclater les louanges dans tous les rangs de la société, depuis M. Brisson, président de la Chambre des députés, jusqu'à son collègue à la députation, M. le comte de Mun. Ici, nous avons, comme une couronne mortuaire, les oraisons funèbres prononcées à ses majestueuses funérailles, le récit des cérémonies de deuil à Notre-Dame de Paris, à l'église de village de Louville, où sa cendre repose. Nous remarquons encore : « Le Pèlerinage de Mgr d'Hulst à la Salette » par M. l'abbé de Bretenière ; « Mgr d'Hulst intime » par M. Louis Thiéblin ; « Mgr d'Hulst et les Conférences de Notre-Dame » ; « Une âme chevaleresque et sacerdotale » par M. O. Larcher ; « Mgr d'Hulst et le P. Lacordaire » par M. l'abbé Philippet. Sur son auditoire, nous lisons : « On voit, en grand nombre, des jeunes gens qui cherchent leur voie dans le tourbillon de nos systèmes philosophiques et religieux. Enfin des auteurs, des artistes, des publicistes de toutes les nuances viennent écouter avec curiosité celui qu'ils regardent comme un professeur éminent, comme un écrivain accompli. » Des gravures fidèles reproduisent les lieux où Mgr d'Hulst passa sa vie d'enfant, d'humble prêtre, de prélat distingué, de philosophe et d'orateur hors de pair — beau et artistique cadre à cette haute figure sacerdotale.

31. — Comme Mgr d'Hulst, *Mgr Sauvé* se dévoua entièrement aux Universités catholiques naissantes : il fut le premier recteur de celle d'Angers. Il y était préparé par ses études antérieures, sa connaissance du monde et de son siècle. D'abord incertain de sa voie, il étudia la médecine et le droit, ensuite la théologie et se fit prêtre. Il a beaucoup contribué, en France, à relever les études philosophiques, d'après S. Thomas d'Aquin. De 1860 à 1878, il fut le principal promoteur du

thomisme chez nous et en Belgique. Pie IX fit appel à sa science pour aider aux travaux préparatoires du concile du Vatican. Il a écrit des pages non encore publiées, qui sont des trésors de doctrine, sur Dieu, l'Eglise, le rôle et les droits de la Papauté, le sacerdoce et l'Eucharistie, l'organisation catholique d'une Université, les erreurs modernes, le libéralisme en particulier. Membre de l' « Académie romaine de S. Thomas d'Aquin » et de l' « Institut philosophique de Naples », il ne cessa d'illustrer ces écoles célèbres par ses savantes publications et son ardeur à répandre les doctrines scolastiques. Il était non moins orateur que philosophe et théologien : cinquante années de prêtrise, cinquante années de prédication. Sa parole était à la « Monsabré. » Les missionnaires de Rennes qui ont hérité de ses manuscrits d'orateur les publieront-ils un jour? Espérons-le. En attendant, M. Barrier nous donne les plans et les divisions de ceux dont il nous entretient. Avec une franchise qui doit être celle de tout biographe sérieux, M. Barrier ne tait point de Mgr Sauvé les scrupules, les hésitations pratiques bien connues qui furent l'ombre de cette figure. Il a eu, pour la reconstituer, tous les travaux imprimés, les manuscrits du prélat, sa volumineuse correspondance.

32. — L'histoire d'une âme angélique, tout intérieure, parfumée d'amour séraphique, c'est bien celle de *Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus* qu'elle écrivit elle-même sur l'ordre de sa supérieure. Mûrie dès l'âge de vingt-trois ans, elle exerçait la fonction, qui exige tant de prudence de coup d'œil, de maîtresse des novices. La prieure s'est réservé le douzième chapitre pour compléter les notes autobiographiques et dire les derniers jours de la chère âme; après quelques lettres adressées par la jeune carmélite, du monastère de Lisieux, à l'une de ses sœurs, des poésies exquises. Il y a là des pages brûlantes, d'une théologie élevée. Elles font songer à la « Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même. » Même simplicité, quelquefois même profondeur, et si l'envolée de la petite sœur Thérèse est moins puissante que celle de la grande carmélite espagnole, on y admire cependant une candeur enfantine, une précoce maturité de jugement, une grâce de pensée et une finesse de style qui charment l'esprit et le cœur. C'est miracle de voir une jeune fille de quelque vingt ans parcourant les Saintes Ecritures, y cueillant d'une main sûre les textes les plus divers qu'elle approprie à son sujet avec un sens du divin qui déconcerte. Elle s'élève même à des hauteurs mystiques surprenantes et son mysticisme reste toujours pratique et aimable, gracieux et orthodoxe ; le volume a l' « imprimatur » de feu Mgr Hugonin, évêque de Bayeux. Qu'elle dise en prose l'histoire de son enfance et de sa vocation; qu'elle chante en vers l'amour de Dieu, le ciel, l'Eucharistie, elle est sans cesse poète et bon poète. Je veux bien que les règles prosodiques ne soient pas toujours rigoureusement observées, dans ces improvisations poétiques, mais il y circule tant de souffle divin !

33. — Le R. P. Peeters nous fait aussi l'histoire d'une jeune âme de religieux mais toute vouée à l'action. *Henry Beck* naquit à Courtrai (Belgique) en 1874 et devait aller mourir, novice de la Compagnie de Jésus, au Congo belge, où il était envoyé comme missionnaire († 30 décembre 1897). « Nous n'imaginions pas, dit son historien, qu'un jeune homme frappé au début de sa carrière pût laisser un tel vide dans les rangs qu'il n'a suivis qu'un jour. » Le frère Beck fut un missionnaire comme il nous en faut beaucoup. Cette histoire est faite des sacrifices généreusement accomplis, des souvenirs et des regrets de tous. Que les jeunes lévites, que les étudiants chrétiens méditent cette vie si tôt brisée et ils trouveront l'énergie du sacrifice et la flamme de la charité qui se dévoue.

34. — Sur cette même terre belge s'épanouirent ces *Fleurs cisterciennes* que le R. P. Nimal offre à notre admiration et à notre imitation. Ce sont : Ida de Nivelles, née en 1199 et passée à vie meilleure, en décembre 1231 ; Ida de Léau († 1260 environ) ; Ida de Louvain, favorisée des stigmates de la Passion († le 13 avril 1300) ; Aleyde ou Alice de Schaerbeck ; Béatrice de Nazareth, qui vécut dans l'intimité de Ida de Nivelles ; Catherine de Louvain, une juive convertie ; Jeanne de Flandre ; Himance, abbesse de Salzinnes ; Élisabeth de Spaalbeck et quelques autres saintes abbesses ou religieuses. Ces différentes vies, tirées des Bollandistes, sont une bonne partie de l'histoire de l'ordre de Cîteaux en Belgique. Les amis de la Belgique, de l'art, de l'archéologie, aussi bien que les âmes pieuses, y trouveront leur compte.

35. — *Les Miracles historiques du Saint Sacrement* composent un recueil de faits eucharistiques miraculeux, choisis avec beaucoup de discernement critique ; les sources, pour la plupart, sont citées, ce qui donne une allure scientifique à ce livre pieux. Les miracles sont groupés sous trois chefs : Le Dogme eucharistique ou la Présence réelle, la Sainte Messe, la Communion. « Bien que la vérité de la présence réelle, dit à propos l'auteur, repose sur les preuves invincibles de la révélation et de l'enseignement de l'Église, Dieu a voulu ajouter à cette lumière faite pour l'esprit des preuves sensibles qui frappent davantage les masses, et les théologiens, aux prises avec les ennemis de la présence réelle, n'ont pas négligé de recourir à cet argument » (p. 8-9). Les recueils dressés par les théologiens des XVIe et XVIIe siècles, les monographies publiées dans les villes illustrées par un événement miraculeux, sont les sources auxquelles ont été demandés les récits de ce volume. Pourquoi le P. Couet parle-t-il si peu des œuvres d'art qui conservent un souvenir eucharistique ; ainsi il ne dit mot des magnifiques verrières de Sainte-Gudule à Bruxelles qui reproduisent la scène des hosties sanglantes. Ces traits exposés par une plume pénétrante ortifieront la foi dans les âmes et exalteront leur amour à Jésus-Hostie.

36. — Miracles également sont les *Apparitions et révélations de N.-S. et de la Sainte Vierge à la voyante de Francoulès.* Disons cepen-

dant tout de suite qu'elles doivent être lues avec une certaine prudence, non que tout ne soit édifiant, mais en ces sortes de matières, on ne saurait trop se prémunir de circonspection. Pauline Périé naquit aux environs de Cahors, en 1838. C'était une nature candide, dépourvue de toute culture intellectuelle : Dieu aime se manifester aux humbles. Il fait connaître à la Voyante dans ses apparitions et révélations son amour pour les hommes ; il appelle à lui les pécheurs, indique les voies de la perfection dans la pratique de l'obéissance absolue et de la charité parfaite. A plusieurs reprises, il déclare que la fin du monde arrivera bientôt après la mort de Pauline. L'abbé Cuquel, curé de Francoulès, nous avertit qu'avant de publier ces révélations, il a pris soin « de les faire examiner par les théologiens les plus capables de les juger. Les jésuites de Toulouse ont gardé longtemps le manuscrit et ils ont déclaré que rien n'y indique l'esprit du mal et qu'on y voit au contraire les marques de l'esprit du bien. » Le docteur Imbert Gourbeyre, professeur de médecine connu par plusieurs écrits sur la mystique, assure à son tour, après avoir lu plusieurs révélations de Pauline Périé, que « tout y est marqué au coin divin » (p. XI-XII). Enfin on lit, dans l'approbation de l'évêque de Cahors, en date du 20 octobre 1898 : « Mgr l'évêque actuel, sachant, par le rapport qui lui en a été fait, que la doctrine de ce livre est de tout point conforme à l'enseignement catholique, le croyant capable d'édifier les fidèles, quoiqu'il soit rempli de faits extraordinaires et discutables, mais qui, examinés dans le temps par l'autorité diocésaine, n'ont été ni approuvés ni condamnés, et réservant lui-même de la manière la plus expresse tout jugement sur la nature de ces faits, n'a pas cru cependant devoir refuser la permission d'imprimer et rendre inutiles, par ce refus, les travaux de l'éditeur, faits avant ce jour, en parfaite bonne foi. » Donc la cause est entendue.

37. — Il y eut naguère un demi-siècle que la Vierge Marie apparut aux petits bergers des montagnes de la Salette. C'est à l'occasion de cet anniversaire jubilaire qu'ont été racontées *les Merveilles* des apparitions, sans céler les contradictions passionnées. Comme preuve irrécusable de la réalité des manifestations miraculeuses de la Vierge qui pleure et invite à la pénitence, M. Berthier déroule à nos yeux une autre série de merveilles : les guérisons obtenues par l'intercession de N.-D. de la Salette « celles qui paraissent les plus frappantes et les plus authentiques » ; les merveilles des pélerinages qui amènent sur la montagne dauphinoise des flots de plus en plus pressés d'âmes confiantes en Marie réconciliatrice ; les merveilles de la basilique qui s'édifie renversant les obstacles physiques et moraux, elle-même une merveille d'art ; enfin, les merveilles de l'expansion du culte de N.-D. de la Salette. A part le sanctuaire de Lorette, il n'en existe pas qui ait été reproduit si facilement en tous lieux. Rien qu'après les dix premières années de l'érection de l'église de la Salette, déjà cin-

quante sanctuaires ou autels étaient placés sous ce vocable et chacun est devenu un centre de pélerinage. Aujourd'hui, le nombre des édifices vouées à N.-D. de la Salette s'élève à plus de mille, dont quarante dans le seul diocèse de Grenoble. On en trouve aux États-Unis, aux Indes orientales, dans la Nouvelle-Calédonie, au centre de l'Afrique, au Dahomey. Ce livre doit être répandu en notre temps de scepticisme et de désespérance.

38. — La monographie sur *Notre-Dame d'Ay*, documentée aux meilleures sources, d'une sobriété littéraire élégante, c'est l'histoire de la dévotion à la Vierge d'Ay dont le culte remonterait peut-être aux siècles des Allobroges. Quoi qu'il en soit, l'existence de la chapelle et du pèlerinage au XIIe siècle est hors de conteste, à en croire un diplôme de Frédéric Barberousse, souverain des terres vivaraises par son mariage avec Béatrice, héritière du royaume de Bourgogne, daté de 1184. Dans l'oratoire, on vénérait et on vénère toujours une vierge noire apportée par les croisés et, comme toutes les vierges noires, d'origine orientale. Elle est certainement antérieure au XIIIe siècle et fut très probablement donnée au sanctuaire par la famille de Tournon à laquelle appartinrent la terre et la chapelle d'Ay; de plus, la statue porte sur son pied les armes de cette noble famille. Cette chapelle et sa vénérable vierge traversèrent des temps orageux, ceux de la Réforme qui exerça ses ravages en ces lieux. L'église agreste dut être ruinée et rebâtie plusieurs fois. Celle de 1831, exiguë, dépourvue de toute ornementation, fut remplacée par la chapelle actuelle qui ne manque ni d'ampleur, ni d'une grâce sévère. On prie Notre-Dame d'Ay, portant en ses bras le divin Enfant, spécialement pour l'enfance. En 1890, le 20 juillet, la vierge d'une si haute antiquité fut solennellement couronnée par l'évêque de Viviers et les foules continuent, à la belle saison, à affluer vers ce pèlerinage desservi, depuis un certain nombre d'années, par les Pères jésuites. Avec l'histoire, nous avons aussi celle de la terre seigneuriale d'Ay et de son château, la description des sauvages beautés des sites. Ouvrage utile aux pèlerins et à ceux qu'intéresse l'histoire religieuse du Vivarais.

39. — Terminons par le *Parterre de fleurs* à Marie. Ce sont les traits de bonté, les grâces obtenues par l'intercession de Notre-Dame du perpétuel secours. Ce petit livre sera d'une grande utilité à tous. Dans les familles chrétiennes qui font en commun la prière du soir, on pourra couronner cet exercice par la lecture de l'un de ces traits courts qui exciteront la dévotion à N.-D. du perpétuel secours. Ce sera un trésor de souvenirs fortifiants pour les heures troubles des tentations.

40. — L'époux de Marie aura, lui, sa *Corbeille de fleurs* contenant les faits historiques les plus capables d'édifier les amis du saint patriarche. Ils sont au nombre de quatre-vingts, pris dans toutes les conditions, à tous les âges, racontés avec onction. Ils confirment cette parole de saint François de Sales : « La puissance de saint Joseph s'étend à toutes

nos nécessités, nous rend possibles les choses les plus impossibles », en particulier dans l'ordre de la grâce. Deux excellents opuscules à répandre, surtout en temps de mission, et ils feront fleurir le juste.

41. — A la dernière heure, nous parvient un volume sur *le Père Victor Delpech*. Le Père Delpech, natif de Toulouse, consacra sa vie à Dieu et aux âmes des infidèles, dans la Compagnie de Jésus. Rarement vie de missionnaire fut plus édifiante ; il appartenait à la race des grands apôtres qui travaillent à étendre le royaume céleste en s'immolant eux-mêmes par un renoncement absolu. Le soutien de son activité, le secret de sa vaillance qui ne comptait pour rien fatigues, maladies, sacrifices de toutes sortes, c'était l'intensité de sa vie intérieure, son union parfaite avec Dieu, sa passion pour Jésus crucifié, sa docilité entière aux inspirations de la grâce, au détriment des suggestions de la nature. La beauté de cette âme vraiment sacerdotale et saintement poétique se révèle sans réserve dans le journal intime que l'auteur a cité beaucoup. Pages admirables qui semblent avoir été dictées par saint François-Xavier dont le Père Delpech continuait les vertus et l'apostolat sur le même théâtre. « Ce qui le fatiguait, disait l'un de ses compagnons, ce n'est pas le travail qu'il fait, c'est celui qu'il ne fait pas et que son zèle voudrait pourtant réaliser. » Tout en parlant de ses travaux apostoliques, le P. Suau a surtout retenu sa vie intérieure consommée dans l'union au bon plaisir de Dieu. « Nous citerons, dit-il, copieusement ses lettres. A les lire on gagnera de comprendre ce qu'est la sainteté et à quelle source vive, au milieu des angoisses de la lutte, l'apôtre peut toujours puiser la force et la joie. »

LOUIS ROBERT.

JURISPRUDENCE

Le Droit de la guerre maritime, d'après les doctrines anglaises contemporaines, par CHARLES DUPUIS. Paris, Pedone, 1899, in-8 de 476 p. — Prix : 10 fr.

M. Charles Dupuis, maître de conférences à l'École des sciences politiques et secrétaire adjoint de l'Institut de droit international, a complété et réuni en un volume d'une haute portée juridique les conférences qu'il fit en 1897 sur les théories anglaises relatives à la guerre maritime. Les événements se sont chargés de donner à ses prévoyantes études un caractère d'actualité sur lequel il serait superflu d'insister, et la lecture, ou mieux, l'étude de son ouvrage s'impose à tous ceux qui, marins, commerçants, diplomates, jurisconsultes, sont exposés à s'occuper des actes de guerre de l'Angleterre et de leurs conséquences juridiques. Les ouvrages français, en effet, ne traitent ces questions qu'au point de vue français et les divergences de vue profondes qui existent sur le droit maritime entre les jurisconsultes des deux nations exposent à des malentendus graves par lesquels il peut être dangereux d'être surpris et qu'en tout état de cause il est

utile d'avoir prévus. « Il est plus que probable, dit M. Charles Dupuis dans sa préface, que l'on s'y méprend (en France) sur les conséquences de la Déclaration de Paris du 16 avril 1856. Cette déclaration célèbre a été signée par la plupart des États maritimes, notamment par la Grande-Bretagne. On en conclut volontiers que ses dispositions seront appliquées de même par tous les États signataires. Or, il n'en est rien. Nous interprétons la Déclaration de Paris avec nos habitudes d'esprit; nous donnons une portée absolue à des principes abstraits; nous l'interprétons avec nos traditions; ces traditions sont, en certains points, très libérales. Les Anglais ont toujours compris le droit de la guerre maritime d'une façon fort concrète, très positive, très pratique et très favorable aux belligérants. Leurs traditions donnent un sens autre aux formules qu'ils ont acceptées en 1856. » Ajoutons que les États-Unis d'Amérique suivent la doctrine anglaise.

On conçoit, en effet, combien fréquentes peuvent être les causes de divergences si, comme l'explique très clairement M. Charles Dupuis, nous ne nous entendons avec les Anglais ni sur la définition des navires ennemis et des navires neutres, ni sur celle des marchandises ennemies et des marchandises neutres, ni sur les conditions de validité du blocus, ni sur les caractères de la contrebande de guerre, ni sur l'interdiction des services de transport, ni sur les conséquences des captures. En énumérant ces diverses questions, nous avons presque donné la nomenclature des chapitres de l'ouvrage; cette nomenclature suffit pour en indiquer l'intérêt. Il ne nous reste qu'à ajouter qu'il est écrit dans la meilleure langue. EUGÈNE GODEFROY.

SCIENCES ET ARTS.

L'Éducation morale au lycée, par JACQUES ROCAFORT. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de XII-250 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ces pages agréables, alertes et sensées, comme la causerie de ce que l'on appelait jadis un honnête homme, l'auteur montre quelle éducation morale devrait donner l'Université à laquelle il appartient et dont il représente certes les meilleures qualités. Chrétien lui-même, il souhaite qu'un temps vienne où, par suite du progrès général des esprits ramenant l'unité de foi, l'éducation publique puisse être officiellement chrétienne. Dans la période de division où nous vivons, sur quels fondements s'appuyer pour élever cette élite morale, qui serait l'aristocratie dont nous avons besoin, pour fortifier ce patriotisme intelligent, qui nous offre un idéal public commun ? Voici ceux qu'indique avec raison M. Rocafort : notion du devoir et sentiment religieux, qui sont les bases et les préliminaires de toute foi confessionnelle; — esprit d'individualisme, c'est-à-dire esprit d'initiative et de responsabilité; — sens de la solidarité, j'aimerais mieux dire : sens de la fraternité, j'ai expliqué pourquoi dans mon *Aube de siècle*; — amour de la France et

du « pays » natal. Pour appliquer ces principes directeurs, les familles, qui avec l'aide des aumôniers feront bien de les compléter par un enseignement religieux positif, prêteront leur concours aux proviseurs, auxquels on souhaiterait plus d'autonomie, et aux professeurs, qui auraient avantage à suivre leurs élèves pendant trois années, trois classes. L'auteur est bien informé et tire profit de tout ce qui a été récemment écrit sur les sujets qu'il aborde. Pas plus chez M. Maurice Barrès ou chez le Père Didon que chez M. Demolins, M. Léon Bourgeois ou M. Jules Lemaitre, il n'hésite à recueillir des idées qui lui semblent justes. Et sans déclamer, sans prendre un ton d'oracle, il ne craint pas, à l'occasion, d'indiquer les grandes réformes décisives (voir page 56) : liberté d'association, décentralisation, modification de notre régime successoral.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Vie mystérieuse des mers, par ÉMILE DESCHAMPS. Paris, Schleicher, 1898, in-16 de 205 p., avec 65 fig. dans le texte et quatre planches en couleurs hors texte (*Les Livres d'or de la science*). — Prix : 1 fr.

C'est une belle merveille de pouvoir donner à si vil prix un pareil livre, et nous aurions mauvaise grâce à chicaner l'éditeur pour quelques figures mal mises en page, sans concordance avec le texte, pour quelques phrases qu'une composition défectueuse rend incompréhensibles. De cette nouvelle *Bibliothèque littéraire de vulgarisation scientifique* nous souhaitons que les autres soient aussi dignes du titre général de la collection que le livre de M. Émile Deschamps. Depuis la nébuleuse de Laplace jusqu'aux subtils engins auxquels le génie de l'homme eut recours pour sonder les abîmes ; des monstrueux fossiles, races éteintes, et des gigantesques cétacés aux microscopiques diatomées, aux hydres délicates, l'auteur nous guide rapidement, mais en s'arrêtant aux bons endroits, à travers ce monde sous-marin dont la photographie commence à peine à nous révéler les paysages où grouille une faune si nombreuse, si étrange et si inconnue. Les expéditions du *Lightning*, du *Porcupine*, du *Challenger*, du *Travailleur* et du *Talisman* ont ouvert à la science de mystérieux horizons. A des profondeurs de 5000 mètres, dans l'obscurité compacte des gouffres, une vie intense s'agite encore. Des êtres informes et complètement aveugles y coudoient des corallaires, phares vivants aux lueurs polychromes à faire pâlir nos plus belles pièces d'artifices, des poissons aux formes bizarres qui sont à eux-mêmes leurs propres lanternes et qui promènent dans le noir silence de féériques illuminations. M. Deschamps s'est complu à nous décrire ces magies, comme aussi le lent miracle, moins éblouissant sans doute, mais plus sublime encore, de la formation d'immenses îles, de véritables continents par les coraux, par les infiniment petits dont les infimes coquilles calcaires accumulées pendant les siècles portent aujourd'hui des villes, comme Berlin et Kœnigsberg, en Europe, Richmond, aux États-Unis. Pourquoi le lyrisme admiratif de

l'auteur semble-t-il s'arrêter hésitant devant le nom de Celui qui créa ces merveilles ?

En dépit de sa forme très littéraire, le livre de M. Émile Deschamps est bourré de faits jusqu'aux marges, et par cela même peu accessible à notre ignorance presque absolue du monde dont il parle. D'autant que le folklore n'a pas pu, et pour cause, nommer ces faunes insoupçonnées, et que les noms scientifiques qu'on a dû leur donner ne parlent guère à nos oreilles. Néanmoins il y a là de belles visions, et c'est déjà beaucoup d'avoir su refléter en ces pages rapides la poésie évocatrice d'un Michelet et l'éloquente précision d'un Mis de Folin et d'un Darwin.

LOUIS DENISE.

Histoire de l'architecture, par AUG. CHOISY. Paris, Gauthier-Villars. 1899, 2 vol. in-8 de 642 et 800 p., illustrée de très nombreuses gravures. — Prix : 40 fr.

Le nom de l'auteur est un sûr garant de l'excellence de l'ouvrage. Tous ceux qui connaissent l'histoire de l'architecture antique ont usé des savantes et splendides publications de M. Choisy : *L'Art de bâtir chez les Romains* et *l'Art de bâtir chez les Byzantins*. — D'un format et d'un prix beaucoup plus accessibles, le présent travail met à la portée des étudiants et des amateurs l'ensemble des principes qui ont dirigé à travers les siècles l'évolution de l'architecture ; c'est une dissection minutieuse, pièce par pièce, de ces organismes harmonieux et puissants qui furent le temple antique, la basilique chrétienne et la cathédrale, aussi bien que la forteresse gothique ou le château de la Renaissance. En ces quinze cents pages d'analyse sobre, claire, que les gravures accompagnent d'un commentaire pour ainsi dire continu, il n'y a rien d'inutile ; c'est toute l'histoire, et c'est toute la logique de l'architecture. Époque par époque, peuple par peuple, l'auteur nous instruit des méthodes de construction, nous détaille les formes, enfin nous décrit les monuments typiques. Voici les âges préhistoriques, l'Egypte, la Chaldée et l'Assyrie, la Perse, l'Inde, la Chine et le Japon, le Nouveau Monde, les Hittites et les Phéniciens, la Grèce, Rome et le monde romain, puis les premiers essais de l'architecture chrétienne, les systèmes byzantins et syriens se mêlant aux traditions de l'Occident latin, les architectures musulmanes, la construction romane et la construction gothique, l'architecture civile, monastique et militaire du moyen âge, l'œuvre de la Renaissance italienne et son influence sur l'art de l'Europe, enfin l'architecture du dix-septième siècle, si lourde et si neutre, et les promesses de l'art contemporain. Rien n'est esquivé d'un programme si énorme ; les résultats les plus récemment acquis par la science nous sont présentés avec le goût le plus sûr et dans les plus justes proportions ; c'est une encyclopédie qui a la forme d'un manuel.

Les centaines de figures qui illustrent les deux volumes, gravées en

taille-douce par M. Sulpis, et tranformées en clichés typographiques, ont une netteté, une précision incomparable.

On regrettera que ce bel ouvrage n'ait point d'introduction ni de notes. C'est évidemment un parti pris de l'auteur ; c'est une gêne grave pour le lecteur qui voudrait suivre plus loin telle ou telle théorie sommairement indiquée. Une bibliographie de quelques lignes peut rendre tant de services ! Et puis, ne serait-ce pas justice que de montrer, en deux ou trois pages, les progrès immenses accomplis en ce siècle par l'histoire de l'art, progrès qui seuls rendaient possible une publication comme celle-ci ? Les noms de Didron et de Viollet-le-Duc, de M. Dieulafoy, de MM. Perrot et Chipiez, pour ne citer que des archéologues français, eussent fait une glorieuse escorte et une préface naturelle à un livre qui complète et résume tant d'admirables travaux de nos grands érudits.

ANDRÉ PÉRATÉ.

LITTÉRATURE

Légendes locales de la Haute-Bretagne. *1re partie. — Le Monde physique*, par PAUL SÉBILLOT. Nantes, Société des bibliophiles bretons, 1899, in-18 de XI-186 p.

La Veillée de Noël, pièce en un acte, par le même. Paris, Maisonneuve, 1899, in-18 de 30 p.

Il y a quelques mois (*Polybiblion*, t. 46, p. 621) j'ai entretenu les lecteurs de cette revue d'un charmant volume de M. Sébillot : *La Petite Légende dorée de la Haute-Bretagne*. M. Sébillot vient de donner à ce livre une suite, ou un pendant, en publiant les *Légendes locales de la Haute-Bretagne*. Celles-ci sont rarement inspirées par des sujets hagiologiques, elles se lient surtout à des particularités du monde physique, à des sites, à d'anciennes constructions, qui ont frappé l'imagination et pour lesquels on a inventé ce que M. Gaidoz a fort bien appelé des histoires pour expliquer. Sirènes, dragons, serpents, géants, ont un grand rôle dans ces traditions merveilleuses. On ne voit pas que des personnages historiques aient laissé des traces dans le souvenir populaire. Nous trouvons, toutefois, le nom de Roland (p. 25), dans une légende dont s'était déjà occupé M. Gaston Paris (*Romania*, t. XI, p. 407 et t. XII, p. 113), mais M. Sébillot reconnaît qu'il ne s'agit pas là du prétendu neveu de Charlemagne ; telle était aussi l'opinion de M. Paris ; suivant lui, — et la remarque mérite d'être indiquée, — le Roland historique était comte de la Marche de Bretagne — assertion que l'on a contestée — et ce nom attribué même à un héros imaginaire prouverait que la mémoire de l'héroïque comte n'était pas oubliée dans son ancien pays et serait une induction en faveur de son origine bretonne. — Il était grandement temps de recueillir toutes ces légendes, toutes ces

traditions ; pareille récolte serait impossible à faire dans quelques années. Ce volume complète les travaux précédents de l'infatigable folkloriste et achève de nous donner le tableau très curieux des croyances légendaires de la Haute-Bretagne dans ce dernier quart du XIXe siècle.

— Je ne dois pas terminer sans dire un mot d'une petite œuvre dramatique dans laquelle M. Sébillot a très agréablement donné place à la littérature populaire : *La Veillée de Noël*, pièce en un acte, représentée le 24 décembre 1898 sur le théâtre de l'Odéon. Dans cette pièce, qui nous transporte vraiment au milieu d'une famille bretonne, sont très heureusement encadrées d'antiques chansons, de curieuses superstitions, de vieilles légendes, toutes ces choses que M. Sébillot connaît si bien.

TH. DE P.

Aristophanesstudien, von KONRAD ZACHER. Erstes Heft : *Anmerkungen zu Aristophanes' Rittern*. Leipzig, Teubner, 1898, in-8 de IV-147 p. — Prix : 6 fr. 25.

Dans ce « premier cahier, » l'auteur étudie : « les Chevaliers d'Aristophane » au point de vue — bien allemand — de la critique textuelle. Il cite les passages douteux, qui sont en fort grand nombre, et donne pour chacun d'eux la leçon qui lui semble préférable, essayant d'ailleurs de justifier ses conjectures par la comparaison de passages analogues empruntés, le plus souvent, aux autres comédies du même poète. Il met aussi à contribution les scolies anciennes, ainsi que les interprètes modernes d'Aristophane. L'appareil scientifique dont il s'entoure est imposant, au moins pour les lecteurs, de plus en plus rares, il est vrai, qui ne sont pas habitués à ce déploiement de textes et de citations si familier aux philologues d'outre-Rhin. — La correction et la netteté du texte ne laissent rien à désirer, comme du reste dans la plupart des publications sorties des presses de Teubner.

A. R.

Drame ancien, drame moderne, par ÉMILE FAGUET. Paris, Colin et Cie, 1898, in-12 de 274 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si M. Émile Faguet n'est pas encore des quarante, sa place est assurément marquée à l'Académie pour un prochain avenir. Chaque ouvrage qu'il publie appelle davantage sur lui l'attention des lettrés. *Drame ancien, drame moderne* contribuera certainement encore à asseoir sa légitime réputation. Il n'a peut-être pas, du moins au même degré, l'érudition encyclopédique d'un Brunetière, dont il se rapproche pourtant par plus d'un point ou le *brio* d'un Lemaître, mais il possède au plus haut degré la force de la logique et le courage de tout dire. Sa critique est savante, philosophique, serrée.

En ce dernier ouvrage, M. Faguet, après un large aperçu sur la nature de l'émotion dramatique, analyse la tragédie et l'esprit classique français, le théâtre et les arts ; puis il compare entre eux le drame grec, le drame moderne et la tragédie française.

Le livre est plein d'observations et de remarques profondes et fines, justes et lumineuses sur l'esprit et sur l'art français. L'auteur ne se borne pas à dire ce qu'est notre tragédie classique et le drame moderne, ce qu'ils renferment du drame ancien. Poussé par son esprit hautement philosophique, qui s'appuie d'ailleurs sur une vaste lecture, il expose le pourquoi et le comment de notre drame, et, par suite, de notre art en général. Il va jusqu'au tuf, avec une indépendance d'esprit et une solidité de jugement des plus rares. Voyez, par exemple, cette remarque qui, au premier abord, peut paraître quelque peu erronée, mais dont la justesse ne saurait échapper à qui se donne la peine d'analyser : « Ce que j'appelle le fond primitif de l'esprit français me semble, osons le dire, fort peu artistique, à tout prendre, et fort peu littéraire ; plus littéraire, si l'on veut, qu'artistique, mais assez dénué de poésie. L'artiste, le poète, est avant tout imagination et sensibilité. Notre race est plutôt raison déliée et bon sens pratique », d'où ces qualités primordiales : clarté, logique, ordre, esprit, mouvement, précisément ce qui convient le plus au drame. A ce fond, est-il besoin de le dire, sont venues se joindre des qualités acquises, issues d'un fond étranger. Mais la base n'en est pas moins celle qu'indique M. Faguet, et voilà pourquoi notre tragédie se distingue si nettement du drame grec et du drame étranger. Tout le passage où l'auteur établit les différences qui séparent les trois systèmes, serait à citer.

« La tragédie telle que l'a faite l'esprit français, dit-il, est avant tout une œuvre de logique, d'éloquence, de morale pratique. C'est le moins poétique de tous les théâtres, c'est le moins réel aussi et le moins vivant ; c'est le plus net, le plus arrêté, le plus sûr dans sa marche ; le plus oratoire dans son langage, le plus moral, le plus moralisateur et le plus moralisant dans son esprit .» Il faut avouer, s'il en est ainsi, que le théâtre n'est guère une école de morale ! On pourra trouver, par contre, que la première partie de ce jugement est un peu dure pour nous, mais il faut lire tout le développement que donne à cette thèse M. Faguet. — « L'impression générale d'une tragédie grecque, poursuit-il, est celle d'un bel ensemble artistique ; l'impression générale d'une tragédie anglaise est celle d'un riche tableau de la vie humaine ; l'impression générale d'une tragédie française est celle d'un raisonnement bien conduit jusqu'à une conclusion imprévue. — Pour les Grecs, l'intérêt c'est la contemplation du beau ; pour les Anglais, c'est la sensation de la vie ; pour les Français, c'est la curiosité satisfaite par logique. » Nous avons tenu à citer ces quelques lignes pour donner une idée de la thèse soutenue par M. Faguet ; mais la

lecture de son ouvrage seule dira avec quelle solidité et quel intérêt il la soutient.

P. Saint-Marcel.

HISTOIRE

Voyages en Europe, 1829-1854, par Frédéric Le Play. Extraits de sa correspondance publiés par Albert Le Play. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-12 de 345 p.— Prix : 3 fr. 50.

C'est une très heureuse idée qu'a eue M. Albert Le Play de publier, sous le titre de *Voyages en Europe*, des extraits de la correspondance intime de son père. Ces fragments de lettres adressées par Frédéric Le Play à sa mère et à sa femme sont toujours très agréables à lire, et souvent très amusants ; ils renseignent, dans une certaine mesure, sur l'état de bon nombre de pays de l'Europe il y a un demi-siècle, et — ce qui est aussi d'un très réel intérêt — permettent de saisir beaucoup mieux qu'on n'avait pu le faire jusqu'ici, le développement des idées de Le Play. Le joyeux jeune homme, disposé à rire de tout avec Jean Reynaud, qui ne songe, en dehors des choses de sa compétence spéciale, qu'à voir — et qui voit très bien en effet — du pays en 1829, fournit, en 1844, lors de son voyage en Russie, de très intéressants renseignements sur la condition des paysans serfs de l'Oural (p. 201 et suiv.); et on trouve dès lors dans sa correspondance des indications éparses d'économie sociale (p. 241, 338, 341, etc.) qui ont leur prix. Ainsi le volume publié par M. Albert Le Play présente à plusieurs points de vue, parmi lesquels il ne faut pas oublier le point de vue pittoresque (cf., par exemple, la description de la gorge du Loup, dans le Harz, p. 61, celle du costume magyar, p. 287-288), un très réel intérêt et contribue à faire mieux connaître l'illustre économiste. Mais pourquoi en avoir si mal corrigé les épreuves (Askwright pour Arkwright, p. 160 ; Serto Calende pour Sesto Calende p. 263 ; etc.) et n'avoir pas publié la lettre dont il est question page 281, où Le Play donne à sa mère « quelques détails sur Vienne ? » Cette ville a subi de telles transformations depuis 1846, qu'une lettre de ce genre avait bien son prix.

Henri Froidevaux.

Le Quarantième Fauteuil, par Henry Michel. Paris, Hachette, 1898, in-18 de VIII-276 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume contient trente croquis à main-levée. C'est la collection des comptes rendus publiés dans le journal *le Temps* des vingt-quatre dernières réceptions académiques et de quatre discours sur les prix de vertu, à laquelle s'ajoutent deux articles sur Victor Hugo et Pasteur, le tout selon la formule exigée par les lecteurs habituels de ce journal. Je n'en veux pour preuve que cet aveu, recueilli dans l'appréciation des deux discours de Challemel-Lacour et de Gaston Boissier

à propos de Renan, et de la maxime fort courante aux environs de l'année 1850, qu'il faut une religion pour le peuple, et que les intellectuels peuvent se contenter de celles qu'ils se forgent à eux-mêmes : « Restons à terre en pleine humanité. Le prédicant vulgaire que nous sommes, ou que nous tâchons d'être, ne fait en définitive que maintenir à peu près intacte la somme de moralité qui défraye le monde depuis ses origines. Elle suffit à empêcher le monde de tomber tout à fait en pourriture, mais elle ne suffit pas à faire germer, puis lever le progrès, je dis le progrès dans les conceptions morales. A qui donc est-il dû ? à de petits groupes, à des individus qui surgissent tout à coup, qui impriment une forte secousse à la routine même morale, et, parmi bien des erreurs, bien des fautes, sinon même bien des vices, révèlent une manière nouvelle ou élèvent d'un degré les manières usuelles de se dévouer, de se sacrifier, de comprendre l'amour des hommes... » On en conclut que Rabelais a plus fait pour l'avancement des idées morales que tant d'excellents religieux qui, de son temps, s'astreignaient dans le cloître à une stricte observance ; et l'on n'hésite pas à déclarer que le mot « génie » est le seul qui convienne, bien qu'il n'ait pas été prononcé dans la séance, pour exprimer ce qu'il « y a d'inimitable et de souverain dans la maîtrise de Renan. » Telle est la note. Voilà, certes, un professeur à qui je ne confierai pas l'éducation de mes fils.

Après ce reproche de fond, je lui en adresserai un autre de forme. Je déteste les titres d'ouvrages qui ne disent pas ce qu'ils doivent dire ou qui expriment tout le contraire de leur contenu. A qui persuadera-t-on que ce titre : *Le Quarantième Fauteuil*, annonce un recueil d'articles sur les dernières réceptions académiques, sous prétexte qu'un nouvel élu arrive à point pour compléter la quarantaine ? Tout acheteur qui n'est pas dans le secret de cette interprétation bizarre, s'imaginera qu'il se procure un livre dans lequel on lui présente la suite de tous les académiciens qui se sont succédés dans le fauteuil n° 40, depuis la fondation de l'Académie jusqu'à nos jours, et il éprouvera, en ouvrant le volume, une déception qui ne favorisera pas sa bonne disposition d'esprit. J'ai éprouvé cette déception, et il eût fallu, pour la dissiper, plus de maëstria que je n'en ai rencontrée dans ces articles fort inégaux, où l'on remarque trop souvent la gêne de l'auteur pour tenir la balance entre le blâme et l'éloge, vis-à-vis des personnalités qui ne lui sont pas sympathiques.

RENÉ KERVILER.

Histoire de Sainte Radegonde, reine de France, et des sanctuaires et pélerinages en son honneur, par l'abbé EM. BRIAND. Paris et Poitiers, Oudin, 1898, in-4 de XIV-329 p., richement illustré. — Prix : 15 fr.

Curé de Sainte-Radegonde de Poitiers et gardien du tombeau de la sainte, M. l'abbé Briand a voulu, par ce livre, élever un monument à la

patronne du Poitou : c'est, avant tout, une œuvre de piété et d'édification. L'ouvrage se partage en deux parties : la première raconte la vie de la sainte, la seconde est la description historique et archéologique de tous les sanctuaires français et étrangers où elle est vénérée. Disons tout de suite que c'est cette dernière qui, à mon sens, donne au livre sa véritable valeur. La première n'avait rien à nous apprendre qu'on ne connût déjà par des sources excellentes, par Fortunat, par Baudonivia, par Grégoire de Tours. L'auteur, qui n'a négligé aucune source d'information et dont l'érudition est abondante, n'a eu qu'à mettre en œuvre les données qu'ils lui fournissent, et il l'a fait judicieusement. Il faut toutefois regretter qu'il n'ait pu se résigner à rien sacrifier, je ne dis pas de l'histoire de sainte Radegonde, mais même de sa légende, et qu'il ait cru devoir défendre l'authenticité de traditions comme celle du « miracle des avoines, » qu'on ne trouve dans aucune source digne de foi et dont l'origine populaire est si manifeste. J'aime mieux les pages consacrées à démontrer, après M. Nisard, qu'il revient une large part à la sainte dans le poème de Fortunat sur la guerre de Thuringe et dans la lettre à Artachis. Je ne dis pas qu'il ait réussi à prouver cette thèse, mais il l'a du moins rendue vraisemblable, et il n'est pas à croire qu'on fera jamais plus.

La seconde partie, vraiment neuve et originale, est un superbe répertoire de renseignements sur le culte de la sainte, d'abord dans l'église qui porte son nom à Poitiers et dans le monastère de Sainte-Croix en cette ville, ensuite dans le reste de la France et à l'étranger. Ce sont autant de monographies d'une grande richesse d'informations et qui constituent, en quelque sorte, l'encyclopédie du culte de sainte Radegonde. Nous avons là, comme dans le Saint-Martin de M. Lecoy de la Marche, un travail de statistique comme il en devrait être fait pour chacun de nos saints, et il faut féliciter M. l'abbé Briand de l'avoir mené à bonne fin. Quant à l'illustration, elle est des plus soignées ; je signalerai surtout aux archéologues et aux historiens la reproduction des églises et oratoires placés sous le vocable de la sainte.

GODEFROID KURTH.

Russie et Pologne. *à propos d'une publication récente*, par CHARLES DUPUIS, maître de conférences à l'École des sciences politiques. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-18 de 70 p.

Nos pères ont passé leur jeunesse à crier : Vive la Pologne ! et nous passons la nôtre à crier : Vive la Russie ! Jusqu'à quel point ces deux exclamations sont-elles contradictoires et dans quelle mesure les événements peuvent-ils tendre à les concilier ? Tel est l'objet de la brochure de M. Charles Dupuis qui, à l'heure même où nous écrivons, a un assez grand retentissement en Pologne et qui vient s'ajouter heu-

reusement à l'ouvrage « Russie et Pologne » du comte Zeliwa qui parut en 1896 à Cracovie et qui, dit-on, ne fut pas étranger aux mesures bienveillantes par lesquelles Nicolas II inaugura son règne vis-à-vis de la Pologne. Les Français, qui aiment la précision par nature, liront avec intérêt ces quelques pages fort bien écrites. Elles sont de nature à fixer les idées sur le caractère exact de la domination russe en Pologne et sur le degré de tolérance, assez restreint à vrai dire, dont jouissent à l'heure actuelle sur la terre de Sobiesky et la nationalité polonaise et la religion catholique. EUGÈNE GODEFROY.

Guide pratique de l'antiquaire, par ADR. BLANCHET et FR. DE VILLENOISY. Paris, Leroux, 1899, in-18 de 270 p. — Prix : 5 fr.

La *Petite bibliothèque d'art et d'archéologie*, éditée par M. Leroux, vient de s'enrichir d'un nouveau volume, coquettement imprimé comme ceux qui font partie de cette collection, et qui ne peut manquer d'être bientôt entre les mains de tous les collectionneurs et de tous les amateurs d'objets artistiques. C'est un manuel très facile à consulter, dans lequel les auteurs donnent d'excellents conseils sur la manière de faire des fouilles, de nettoyer, de restaurer et de reconstituer les objets découverts. Dans une seconde partie MM. Blanchet et de Villenoisy indiquent les meilleurs procédés pour nettoyer les objets, même les tableaux et les tissus, pour les mouler, les estamper, les conserver autant que possible lorsque l'oxydation les a touchés. Quel est le collectionneur qui n'a pas vu avec tristesse une bulle, un sceau, une figurine en plomb prendre une apparence blanchâtre puis tomber peu à peu en poussière ? Le *Guide pratique* donne un excellent moyen de remédier à cette décomposition du plomb, de même que pour procéder au nettoyage des monnaies antiques. — Nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs ce petit volume qui comble une lacune constatée depuis longtemps. A. DE B.

Madame Louise de France, par LÉON DE LA BRIÈRE. Paris, Retaux, 1899, in-8 de 403 p. — Prix : 4 fr.

Madame Louise de France, fille de Louis XV, fut au sein d'une cour agitée de passions scandaleuses, l'apôtre de la prière, de la pénitence, un lys entre les épines. Le 11 avril 1770, cette fille du Roi, la plus jeune, quittait Versailles pour entrer en religion. Elle portait le nom de sœur Thérèse de Saint-Augustin dans son ordre des carmélites réformé, appelé, à cause de ses rigueurs, « la Trappe du Carmel. » C'était à Saint-Denis en France. Les saintes filles de ce monastère étaient alors dans un dénuement tel que les Visiteurs apostoliques songeaient à supprimer la maison et à en distribuer les religieuses dans les autres monastères de leur ordre. Louise de France avait trente-

trois ans, née le 15 juillet 1737, quand elle y fut admise. C'est la vie de cette religieuse princesse, ange de pureté mortifiée, exemplaire de la plus humble piété sous les livrées de sainte Thérèse, s'offrant à Dieu, victime expiatoire des désordres paternels. Elle mourut le 23 décembre 1787, empoisonnée, croit M. de la Brière, « par les sectaires qui préparaient dans l'ombre nos sanglantes crises, redoutant ces conseils virils et résolus (de Louise de France), contrepoids des faiblesses et des irrésolutions de Louis XVI » (p. 384). Les carmélites poursuivent la canonisation de Madame Louise ; le 14 juin 1873, Pie IX proclama « Vénérable » la Mère Thérèse de Saint-Augustin. Le procès se continue pour la béatification et la canonisation. Un de ses arrière-petits-neveux, le comte de Chambord, unit sa voix à celle de la famille religieuse de la royale carmélite et écrivit au Saint-Père, entre autres choses : « ... Bien des fois, dans mon enfance, j'ai entendu parler, par mes parents, de la haute piété, de la profonde humilité, de l'esprit de mortification de Madame Louise, qui, dans ce triste siècle, a donné à la cour et dans le cloître, les exemples des plus éminentes vertus. » Voici le plan original de ce livre : I. Le Fait ; II. Papiers intimes ; III. Le Pourquoi ; IV. La Lutte ; V. Le Parloir ; VI. La Cellule ; VII. Le Réfectoire ; VIII. La Récréation ; IX. La Chapelle ; X. Le Travail ; XI. Orgueil et intrigue ; XII. La Fin. — Page liliale du règne corrompu de Louis XV, écrite avec exactitude, bien que sans prétention à l'érudition, d'une plume spirituelle, admiratrice et mondaine.

LOUIS ROBERT.

Catalogus codicum manu scriptorum qui in bibliotheca monasterii Einsidlensis O. S. B. servantur. Descripsit P. GABRIEL MEIER, O. S. B. Tomus I. Einsidlae, sumptibus monasterii ; Lipsiae, apud O. Harrassowitz, 1899, in-4 de XXIV-422 p.

L'abbaye bénédictine d'Einsiedeln a été fondée au xe siècle et c'est à cette époque que remonte le premier noyau de sa bibliothèque. Grâce à ses accroissements successifs, cette collection comprend actuellement plus de 1500 manuscrits, dont quelques-uns sont fort précieux. Le bibliothécaire actuel, le P. Gabriel Meier, en a dressé le catalogue, dont le tome Ier vient de paraître. Déjà l'on possédait dans l'*Archiv* de Pertz et dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne des catalogues dressés par le P. Morel des manuscrits historiques et patristiques. Mais le travail du P. Morel, fait avec quelque légèreté, appelait des rectifications.

Le volume que nous avons sous les yeux nous donne un court aperçu de l'histoire de la bibliothèque et la description de 500 manuscrits, divisés en treize sections, depuis la Sainte Bible (nos 1-40) jusqu'à l'histoire moderne (nos 377-500). Ces sections d'ailleurs n'ont pas

été établies d'une manière rigoureuse. C'est ainsi que dans la section de l'Écriture sainte (I), nous trouvons un manuscrit (n° 34) qui ne contient guère que des traités grammaticaux ou médicinaux ; que la collection des livres liturgiques est interrompue par une vie des saints patrons d'Einsiedeln (n° 93); que parmi les vies des saints se trouvent deux exemplaires d'un commentaire sur les règles de saint Benoît, etc. Pour le titre général et sommaire de chaque volume, l'auteur du catalogue s'est appliqué à reproduire le titre inscrit au dos. Dans les descriptions, faites avec soin, le P. Meier indique autant que possible les éditions qui ont été données de chaque texte.

Différentes tables facilitent les recherches dans le volume : Table des auteurs, — des matières, — des poésies latines, — des scribes, enluminuers, etc., — des donateurs et possesseurs ; tables suffisantes et commodes, malgré quelques bizarreries : par exemple, dans l'index des donateurs, on trouve un cardinal de Bologne porté à *Cardinalis* ; dans l'index des matières, il faut chercher à *Super* un commentaire du 4e livre des Sentences, sous la rubrique *Ad faciem* un recueil de recettes de toilette et de médecine.

Ce qui a paru de ce catologue en fait désirer le prompt achèvement.

E.-G. L.

BULLETIN

Histoire d'un morceau de sucre, par le Dr Helbé. Abbeville, Paillart, 1899, in-8 de 320 p., avec 26 grav. — Prix : 1 fr. 75.

Nos forêts et leurs hôtes, par L. Laforest. Abbeville, Paillart, 1899, in-8 de 318 p., avec 78 grav. — Prix : 1 fr. 75.

Ces deux ouvrages font partie de la collection de la *Science pittoresque*. Le premier, dans un style agréable et attachant, renseigne son lecteur sur tout ce qui se rapporte à cette denrée alimentaire, de plus en plus répandue, qui est le sucre. Après un historique sur ce que furent la connaissance et l'emploi du sucre dans l'antiquité et au moyen âge, l'auteur entre dans le vif de son sujet par la description botanique de *la Canne à sucre*, de sa culture et des procedés pour en tirer la fabrication de ses produits. C'est la première partie, complétée par un travail analogue, quoique plus succinct, sur les succédanés de la précieuse graminée; le bouleau et l'érable dans les pays septentrionaux, plusieurs variétés de palmiers dans les pays chauds. La seconde partie, beaucoup plus étendue, a pour titre et pour sujet *le Sucre de betterave*. Là, l'auteur entre dans tous les détails de la culture de la célèbre bette et de la fabrication industrielle du sucre cristallisé, parfaitement analogue au sucre de canne, dont elle contient tous les éléments dans sa sève. — Mais la betterave ne donne pas seulement du sucre cristallisable. Elle donne aussi, dans une forte proportion, de la mélasse, liquide visqueux contenant 45 % de sucre non cristallisable et dont on tire parti en le transformant par distillation en alcool. Cette nouvelle opération laisse un résidu comprenant divers sels, des matières organiques azotées et non azotées, de la potasse, etc., dont l'industrie s'empare et tire plusieurs pro-

duits comme l'ammoniaque, l'alcool méthylique. C'est le sujet de la troisième partie. — Enfin, la quatrième partie s'occupe, sous ce titre : *Le Pain de sucre*, de l'industrie de la raffinerie, des usages et formes diverses du sucre, de ses succédanés, et entre dans d'intéressantes dissertations économiques sur la production et la consommation de cette denrée, sur la remunération, par son prix de vente, de toutes les opérations qui ont concouru à sa formation, finalement sur l'influence défavorable ou salutaire de l'impôt suivant qu'il atteint le produit fabrique ou s'applique à sa matière première. — Ce livre bien conçu, bien compris, bien rédigé, témoigne, chez son auteur, d'un excellent esprit. Il a trouvé moyen, en un sujet qui s'y prête peut-être moins qu'un autre, de faire entendre la note chrétienne à plusieurs reprises.

— Le second des deux livres figurant en tête de cet article, donne, après quelques pages rapides sur l'historique des forêts en France, sur le rôle météorologique et climatérique des grandes masses boisées, sur les principaux arbres qui les composent, des monographies assez développées des animaux qui y vivent. Ce sont d'abord des mammifères, tous, à des titres divers, animaux de chasse : ours, sanglier, cerf, chevreuil, daim, chamois, lièvre, lapin, loup, renard, blaireau, etc., etc., jusqu'au chat sauvage, devenu bien rare, et au castor plus rare encore. — Les oiseaux sont classés en rapaces diurnes (aigle, buse, faucon, epervier, vautours, etc.), rapaces nocturnes (grand-duc, hibou, chat-huant, chouette, effraye), oiseaux omnivores (pie, geai, corbeau...), oiseaux de chasse (tétras, ramier, grive, merle, rossignol), grimpeurs (pic, coucou), oiseaux des marais (becasse). — Le lézard, la salamandre, la couleuvre et la vipère sont aussi mentionnés, mais plus sommairement. Au contraire, les abeilles et les fourmis font l'objet de deux articles étendus. — Ce livre est intéressant, amusant même, entremêlé de beaucoup d'anecdotes, mais à propos desquelles l'auteur nous semble faire la partie trop belle à ce qu'il appelle l' « intelligence, » la « réflexion, » l' « esprit, » chez les animaux. On y peut relever aussi des remarques quelque peu saugrennues, telles que celle-ci : après avoir remarqué que la chasse à courre est cruelle en elle-même, ce qui est vrai, il ajoute : « Mais on peut dire qu'elle procure une belle mort (?) à la victime, que nous aimons mieux voir expirer sous une dague de piqueur que sous la balle d'un chasseur quelconque. » Pour la pauvre bête, où est la différence? De la balle du tireur elle périt sans souffrance; sous la dague du piqueur elle n'expire que forcée, extenuée, ayant déjà subi une longue torture.

JEAN D'ESTIENNE.

La Lengua y la literatura sanskritas ante la critica historica, por NARCISO SENTENACH Y CABANAS. Cordoba, imp. « La Verdad », 1898, in-8 de 89 p.

Cette brochure se compose de deux conférences données par M. Sentenach à l'Athénée de Madrid, les 7 et 11 janvier 1897, sur la langue et la littérature sanscrites. Après avoir, en quelques mots, rappelé l'évolution de la linguistique dans notre siècle, l'auteur examine successivement l'étude du sanscrit, la question arienne, l'ethnographie et la philologie de l'Inde, l'invasion des Ariens et leur établissement dans ce pays, la civilisation de l'Inde à l'arrivée d'Alexandre, le roi Açoka et ses inscriptions, les dynasties qui lui succédèrent ; la formation du sanscrit, l'examen de ses éléments, le sanscrit mixte, le prâkrit scripturaire et littéraire, le dialecte vedique, la réaction brahmanique, le bouddhisme et sa langue, la

grammaire sanscrite, la phonétique, l'alphabet sanscrit, son origine, le caractère mixte de tous les dialectes ariens de l'Inde, l'emploi et l'extension du sanscrit qui ne fut jamais une langue vivante, les études grammaticales chez les Hindous, le grec, la langue arienne par excellence. Tels sont les points multiples examinés par l'auteur dans sa première conférence. Il va sans dire qu'il ne fait guère que les indiquer. La seconde a pour objet la littérature hindoue proprement dite, c'est-à-dire les Védas les monuments primitifs du prâkrit, les caractères généraux de la littérature sanscrite, l'ordre chronologique suivant lequel apparaissent ses principaux chefs-d'œuvre : le Mânavadharmaçâstra, ou code de Manu, le Mahâbhârata et le Râmâyana ; le théâtre indien, son importance philologique ; la philosophie de l'Inde, sa valeur réelle. L'auteur retrouve dans les grandes épopées hindoues de nombreuses réminiscences d'Homère, dans le Râmâyana surtout, dont la rédaction, selon lui, est postérieure à celle du Mahâbhârata ; il lui assigne le ve ou vi^e siècle de notre ère comme date. Le théâtre serait aussi une imitation de celui de Sophocle et des autres dramaturges de la Grèce. Pour la philosophie de l'Inde, ce qu'elle a de bon elle le doit aux Alexandrins ; le reste lui est propre. Le fameux épisode philosophique de la Bhagavad-gîtâ serait une interpolation manifeste et moderne. Décidément, on est en train de tout refuser à l'Inde, après lui avoir tout donné. Elle a ses partisans fanatiques et ses passionnés détracteurs. Ici, comme ailleurs, la vérité a chance d'être entre ces deux extrêmes. La brochure de M. Sentenach se lit avec intérêt ; c'est bien quelque chose. A. R.

Jesús y el diablo, poema en forma dramática, por EDUARDO MARQUINA y LUIS DE ZULUETA. Barcelona, Alvaro Verdaguer, 1899, petit in-4 de 40 p. — Prix : 1 fr.

Ce poème est la mise en scène des tentations du Sauveur, d'après le récit de l'Évangile, et où les poètes font intervenir, en les personnifiant, les Montagnes, les Bois et le Vent. Il est divisé en quatre chants, dont chacun correspond naturellement à une tentation. Un épilogue, sorte de dithyrambe, termine le poème. Rien à reprendre au point de vue du dogme, bien que, ce nous semble, de pareils sujets dussent toujours être soumis à la censure ecclésiastique. Quant à la poesie, elle est riche et harmonieuse et fait honneur aux auteurs qui ont dramatisé, d'une façon si originale, cet épisode de la vie de Jésus. G. BERNARD.

Perfiles y Brochazos : cuadros y cuentos, por NARCISO OLLER. Traducciòn del catalán por M. MORERA Y GALICIA. Barcelona, Juan Gili, 1899, petit in-8 de 192 p., illustré. — Prix : 2 fr.

Comme l'indique son titre, ce livre est une série de tableaux et de récits détachés, fort gracieux, écrits en catalan et traduits en espagnol par un des plus élégants écrivains contemporains. Parmi les douze chapitres dont il se compose, on remarque surtout *la Fabrique, le Frac de Jaime, Un pari* et *le Portrait*, pleins de vie et de naturel. Ce volume est le dix-huitième de la superbe collection elzévirienne de l'éditeur barcelonais Juan Gili, et, comme ses précédents, mérite d'être recommandé aux amateurs de bonne et saine lecture. G. BERNARD.

Zarzamora, novela, por MIGUEL RAMOS CARRIÓN. Barcelona, Juan Gili, 1899, petit in-8 de 204 p., illustré. — Prix : 2 fr.

Ce dix-septième volume de la collection elzévirienne de Juan Gili est une nouvelle écrite avec beaucoup d'art et de sentiment. C'est l'histoire d'un enfant trouvé, élevé dans un presbytère, et dont la vertu, unie à une force de caractère peu commune, est soumise à de rudes épreuves. Rien de plus vrai et de plus intéressant que les descriptions que fait l'auteur de la vie de notre héros et de son entourage. Rien de plus palpitant que ses luttes. L'heureux dénouement qu'attend le lecteur est amené avec naturel, et l'intérêt toujours croissant du récit ne permet pas de fermer ce bon livre avant de l'avoir parcouru en entier. G. BERNARD.

Blacatz, ein Dichter und Dichterfreund der Provence, *biographische Studie* von OTTO SOLTAU, Dr. Phil. (*Berliner Beiträge zur germanischen und romanischen Philologie,* veröffentlicht von Dr. Emil Ebering. *Romanische Abteilung* n° 10.) Berlin, E. Ebering, 1898, in-8 de 65 p.

Cette monographie consacrée à un troubadour célèbre du XIIe siècle, comprend une dissertation sur l'étymologie du nom de Blacatz, une étude sur les pièces qui lui ont été dédiées et les *tençons* où il a pris part et enfin un examen attentif des sources de sa biographie qui, à l'exception de ses œuvres et des poésies qui lui ont été adressées, sont rares et se réduisent à quelques mentions de cartulaires ; l'auteur discute souvent les idées que M. Schultz a émises sur le même sujet dans un article publié autrefois dans la *Zeitschrift für romanische Philologie.* J. C. P.

La Révolution française et les cours électorales du Rhin, par l'abbé HENRI DE SURREL DE SAINT-JULIEN. Rome, imp. Philippe Cugnani, 1898, in-8 de 57 p.

Cet article, publié dans les *Annales de Saint-Louis-des-Français*, a été composé d'après des lettres conservées aux archives secrètes du Saint-Siège et faisant partie de la correspondance du nonce pontifical à Cologne, de 1794 à 1801. Ce nonce, Annibal della Geinga, succéda au cardinal Pacca et devait être le pape Léon XII. Il était accrédité auprès des électeurs de Trèves, Mayence et Cologne et d'un certain nombre de princes ecclésiastiques, dont il avait à concilier les intérêts égoïstes avec les intentions de la cour romaine, et non seulement il eut à correspondre avec eux, mais avec les membres du clergé de France et des Pays-Bas fugitifs en Allemagne. Il y a peu de chose à apprendre dans les lettres extraites par M. l'abbé de Saint-Julien de son dossier diplomatique, mais on y voit formulées, sous des noms très divers, les impressions produites dans les âmes par les événements de ces années extraordinaires. Quelques-unes sont en latin ; il y a même un *Carmen heroicum*, œuvre d'un pieux abbé rhénan, sur la mort de Pie VI. Parmi les Français dont ces lettres permettront de suivre la trace, figurent les archevêques de Reims (Talleyrand) et de Rouen (La Rochefoucauld) et les évêques d'Amiens (Machault), de Rennes (Girac) et de Strasbourg (Rohan). L. P.

La Bièvre et Saint-Séverin, par J.-K. HUYSMANS. 4e édition. Paris, Stock, 1898, in-12 de 224 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au sortir des pages touffues de *la Cathédrale*, *la Bièvre* étonne les âmes

naïves, prêtes à béatifier M. Huysmans. C'est un album d'après eaux-fortes, ou encore de ces bois lumineux, aux violents contrastes de noir et de blanc, que nos jeunes graveurs ont mis à la mode. C'est du Méryon, et c'est du Lepere, mais transposé en écriture par un artiste inimitable. M. Huysmans s'en est donné à cœur joie de peindre les ruelles ensoleillées, les loques aux fenêtres, les remous d'eau huileuse et brunâtre. Quel œil aigu, impitoyable, quel flair aux aguets pour noter avec délices le rance, le fétide, les plus affreuses pourritures ! En vérité, il nous fait voir et sentir avec lui, et l'on éprouve un impérieux besoin, l'ayant lu, de se purifier l'œil et l'odorat sur un bouquet de violettes ou de roses. Mais, un peu imprégnés encore des puanteurs de ses cabarets, il nous entraîne à Saint-Julien-le-Pauvre et nous explique la messe grecque, puis il nous commente avec amour la chère église de Saint-Séverin, sa vieille amie ; il y fut baptisé, et il y revint, enfant prodigue infidèle à ses pourceaux (d'autres en auront soin) ; il invoque la Madone qui panse et lénifie, qui cicatrise et désaltère. Ce contraste familier à M. Huysmans, et toujours inattendu, apparaît comme une note de ciel bleu doucement nuancé de blanches vapeurs, dont ce peintre brutal illumine ses meilleurs paysages.

ANDRÉ PÉRATÉ.

L'Armée de Condé. Mémorial de la trahison pour éclairer l'annuaire de l'armée sous la troisième république, par URBAIN GOHIER. Paris, Stock, 1898, in-8 de 68 p. — Prix : 1 fr.

C'est sans colère que nous fermons cette brochure qui contient tout simplement la liste d'un certain nombre de noms qui figurent à la fois sur les anciens contrôles de l'armée de Condé et dans l'annuaire actuel de l'armée française. L'auteur, dans un court préambule, pretend nous expliquer que ces doubles inscriptions constituent un scandale et que les officiers français dont les pères ont combattu les armées de la Révolution vengent aujourd'hui leur mémoire en molestant les soldats qu'ils commandent. De pareilles inepties ne méritent ni indignation ni réfutation.

EUGÈNE GODEFROY.

État de l'Église d'Alsace avant la Révolution, par M. SCHICKELÉ. Colmar, Huffet, 1897, in-8, de 78 p.

L'Alsace, avant le concordat, appartenait à deux provinces ecclésiastiques et à trois diocèses. La Basse-Alsace, qui avait fait partie de la Germanie première, était de la province de Mayence et comprenait le diocèse de Strasbourg presque en entier, plus quatre archiprêtrés de celui de Spire. La Haute-Alsace, qui avait relevé de la Séquanie, dépendait, à l'exception de Lautenbach, de la province de Besançon et des diocèses de Bâle et de Besançon. On sait que ces deux pays, bien distincts à l'origine, étaient séparés par un fossé, dit provincial, irrigué par le ruisseau de l'Eckenbach.

Dans une première partie de son ouvrage, M. Schickelé a parlé du diocèse de Strasbourg ; la deuxième est consacrée au diocèse de Bâle. Après avoir indiqué les limites générales de ce diocèse, il en donne la division en onze archiprêtrés, doyennés ou chapitres curaux. Sur ces onze doyennés, les cinq premiers : 1° *Ultra colles Ottonis* ; 2° *Citra colles* ; 3° *Inter colles* ; 4° *Citra Rhenum* ; 5° *Sundgaudia*, appartenaient en propre à la Haute-Alsace, ainsi qu'une partie des deux doyennés de *Vallis Lutosa* (Leimenthal) et d'*Elisgaudia*. Le diocèse de Bâle comptait, en Alsace, environ deux cent soixante-dix paroisses, deux chapitres collégiaux, ceux de Colmar et

de Thann, trente-quatre monastères d'hommes et onze de femmes. Le premier fascicule de cette deuxième partie est consacré au doyenné *Citra Rhenum*, ou l'on trouvait trente paroisses, quatre annexes, un couvent de capucins, à Neuf-Brisach, et une abbaye noble de femmes, celle d'Otmarsheim. Avant d'entrer dans le détail de ces diverses institutions ecclésiastiques, l'auteur nous initie à la vie de ces chapitres ruraux, dont on n'a plus guère l'idée aujourd'hui. Il nous dit que ce chapitre avait ses réunions, son règlement, ses revenus, ses chefs. Il était, d'ordinaire, présidé par un délégué de l'evêque, l'official ou le vicaire général. Ses dignitaires étaient l'archiprêtre ou le doyen, le camérier, les jurés ou définiteurs et le secrétaire. Leurs emplois se conféraient par l'élection qui se faisait au scrutin secret et quelquefois *auriculariter*, à l'oreille du président. Avant l'élection, les membres du chapitre assistaient à la messe du Saint-Esprit.

J. MEYNIER.

La Montaña de los Angeles, *monografia histórico-crítica*, por A. GUICHOT Y SIERRA. Sevilla, tip. de la Region, 1896, in-8 de 250 p. — Prix : 2 fr.

Sobre el premio Caballero adjudicado en 1897 por la Real Academia de la historia al libro la leyenda de los Infantes de Lara, por A. GUICHOT Y SIERRA. Sevilla, tip. de la Region, 1897, in-16 de 45 p.

La Royale Académie d'histoire de Madrid avait mis au concours, en 1896, le prix annuel fondé par Firmin Caballero, à attribuer à la meilleure monographie relative à l'histoire ou à la géographie de l'Espagne. Onze sujets furent examinés par l'Academie, entre autres celui de M. Alexandre Guichot ayant pour titre : *La Montagne des Anges*. C'est une etude historique et critique bien documentée et fort intéressante, sur un site particulier de l'Andalousie, qui eut sa célébrité dans le cours des siècles, tant par son couvent de franciscains que par sa « Grotte de la Pénitente. » L'histoire et la légende sont suivis avec une grande perspicacité de jugement par l'érudit auteur de ce travail, qui a su puiser aux bonnes sources et s'entourer de lumières sûres, et à qui on ne saurait reprocher qu'une certaine tendance au rationalisme.

— Malgré toutes ces qualités, le livre de M. Guichot, ainsi que ceux de ses autres concurrents, fut éclipsé totalement par l'œuvre magistrale de Don Ramón Menendez Pidal, intitulée : *La Leyenda de los Infantes de Lara* (Cf. *Polybiblion*, t. LXXX, p. 246-247). Pour se consoler de son echec, l'auteur de la *Montagne des Anges* s'attache à démontrer, dans sa brochure signalée plus haut, que le sujet choisi traite par M. Pidal ne répondait pas aux conditions du thème proposé. Ceci est affaire aux academiciens, et l'opuscule de M. Guichot n'est tout au plus qu'un article de polémique, très discutable sur le fond, et fâcheux pour la forme. G. BERNARD.

The Transition of North Carolina from Colony to Commonwealth, by ENOCH WALTER SIKES. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1898, in-8 de 85 p. (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*, 16e série, nos 10-11). — Prix : 2 fr. 50.

C'est essentiellement, comme l'indique la préface, une étude d'histoire constitutionnelle que le travail de M. Enoch Walter Sikes, professeur d'histoire au collège de Wake Forest, intitulé : *Le Passage de la Caroline du Nord de la situation de colonie à celle d'État.* Dans quelles conditions s'est opérée cette transformation, dans quel esprit elle a été effec-

tuée, voilà ce que l'auteur, avec l'aide des tomes IX et X des *Colonia Records* surtout, montre fort bien. A noter comme particulièrement intéressants dans le premier chapitre (*La Chute du pouvoir royal*), qui est un chapitre d'histoire, — sans épithète — le portrait fait par M. Sikes du dernier gouverneur de la Caroline du Nord, Josiah Martin, qui n'était pas à la hauteur de la situation, et l'exposé de la contestation territoriale entre les deux Carolines. Quant aux deux derniers chapitres (*Le Gouvernement provisoire*; — *Formation du premier gouvernement de l'État*), ce sont bien des chapitres d'histoire constitutionnelle, et M. Sikes se laisse tellement hypnotiser par ce seul point de vue qu'il passe à côté de questions intéressantes sans les résoudre, celle de la variété de la population de la Caroline du Nord, par exemple (p. 45) ; il eût été cependant utile de faire connaître dans quelle proportion se trouvaient, vers l'année 1776, Anglais, Écossais, Français et Allemands dans la province.

Une bibliographie, qu'on aimerait à voir plus précise, termine cette utile monographie.

HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le célèbre auteur dramatique Henri BECQUE est mort le 10 mai. Né à Paris, le 9 avril 1837, c'est à 30 ans qu'il débuta dans la carrière dramatique par un opéra, dont Victorin Joncières avait fait la musique. On sait le bruit qui se fit autour de la pièce qui demeure son principal titre à la célébrité, *Les Corbeaux*, dont l'amertume créa bien des inimitiés à l'auteur. Henri Becque mettait la même âpreté dans les critiques qu'il a données à quelques journaux et revues ; et si l'on ne conteste guère son talent, on lui a souvent reproché cette aigreur et cette vivacité dans la critique. Il a donné au public : *Sardanapale*, opéra (1867, in-12) ; — *L'Enfant prodigue*, comédie (1869, in-12) ; — *Michel Pauper*, drame (1871, in-12) ; — *La Navette*, comédie (1879, in-12) ; — *Des Honnêtes Femmes*, comédie (1880, in-12) : — *Les Corbeaux*, comédie (1882, in-8) ; — *Le Frisson, fantaisie rimée* (1884, in-12) ; — *La Parisienne*, comédie (1885, in-12) ; — *Molière et l'École des femmes*, conférences (1886, in-12) : — *Théâtre complet* (1889, 2 vol. in-12) ; — *Querelles littéraires* (1890, in-12) ; — *Souvenirs d'un auteur dramatique* (1895, in-16).

— M. le comte Henri DELABORDE, membre de l'Institut, est mort le 17 mai. Né à Rennes le 2 mai 1811, il se livra à l'étude de la peinture sous la direction de Paul Delaroche, et il acquit assez de réputation pour se voir charge de quelques tableaux destinés à la décoration des galeries de Versailles. En 1855, il entra au Cabinet des estampes comme conservateur adjoint, et il ne tarda pas à en devenir le conservateur. Membre libre de l'Académie des beaux-arts en 1868, il fut appelé en 1874 à remplacer feu Beulé dans les fonctions de secrétaire perpétuel. Indépendamment des articles qu'il a publiés dans diverses revues, M. le comte Delaborde laisse les travaux suivants : *Étude sur les beaux-arts en France et à l'étranger* (1864, 2 vol. in-8) ; — *Lettres et pensées d'Hippolyte Flandrin* (1865, 2 vol. in-8) ; — *Mélanges sur l'art contemporain* (1866, in-8) ; — *Histoire des peintres. École bolonaise*, avec Charles Blanc (1866 et suiv., in-8) ; — *Ingres, sa vie, ses travaux, sa doctrine* (1870, in-8) ; — *Le Département des estampes à la Bibliothèque nationale* (1875, in-8) ; — *La Gravure* (1882, in-8), dans la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* ; — *La Gravure en Italie avant Marc-Antoine (1452-1505)* (1873, in-4), dans la *Bibliothèque internationale de l'art* ; — *Gérard Édelinck* (1886, in-4), dans *les Artistes célèbres* ; — *Marc-Antoine Raimondi* (1887, in-4), dans la *Bibliothèque*

internationale de l'art ; — *Les Maîtres florentins du* XV*e siècle* (1889, in-fol.) ; — *L'Académie des beaux-arts depuis la fondation de l'Institut de France* (1892, in-8).

— Le *Polybiblion* est douloureusement atteint par la mort de son collaborateur M. Alfred SPONT, enlevé en pleine jeunesse à Amélie-les-Bains, le 2 mai dernier. Né à Paris, le 4 novembre 1863, il fit ses études au collège Sainte-Barbe, les acheva au lycée Louis-le-Grand, puis suivit les cours de l'École des chartes en même temps qu'il préparait sa licence ès-lettres. Après avoir été quelques années attaché aux bibliothèques Sainte-Geneviève et de l'Arsenal, il quitta la carrière administrative pour se consacrer plus librement à l'érudition. Devenu l'un des hommes le mieux au courant de l'histoire des XV*e* et XVI*e* siècles, l'on pouvait attendre de beaux fruits de son érudition. Nous rappellerons de lui les publications suivantes : *L'Abolition de l'esclavage au Brésil* (*Revue du monde latin*, 1888) ; — *La Traite africaine* (*Revue de géographie*, 1889) ; — *La France et l'unité allemande* (*Revue des questions historiques*, 1890, t. XLVIII) ; — *La Taille en Languedoc, de 1450 à 1515* (*Annales du Midi*, 1890 et 1891) ; — *Liste des officiers supérieurs des finances*, formant l'appendice III des *Documents relatifs à l'administration financière en France de Charles VII à François Ier*, par M. Gilbert Jacqueton (Paris, 1891, in-8) ; — *La Gabelle du sel en Languedoc* (*Annales du Midi*, 1891) ; — *France 1515-1891* (1896), dans les *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft*, années 1891-1895 ; — *La France et la Tunisie au* XVII*e siècle* (*Revue des questions historiques*, 1892, t. LII) ; — *Une Recherche générale des feux à la fin du* XV*e siècle* (*Annuaire-bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1891) ; — *Montaigne et La Boétie* (*Revue des questions historiques*, 1893, t. LIV) ; — *Les Grandes Infortunes* (Paris, 1893, gr. in-8), en collaboration avec M. Changeur ; — *Documents relatifs à Jacques de Beaune-Semblançay* (*Bibliothèque de l'École des chartes*, 1894) ; — *De Cancellaria regum Franciae officiariis et emolumento* (*1440-1523*) (Vesontione, 1894, in-8) ; — *Documents relatifs à la reconstruction du château d'Amboise* (*1495-1498*) (*Correspondance historique et archéologique*, 1894) ; — *Semblançay* (?-*1527*) (Paris, 1895, in 8) ; — *Un Dîner de corps d'autrefois* (*Revue des questions historiques*, 1895, t. LVII) ; — *Les Galères royales dans la Méditerranée de 1496 à 1518* (ibid., 1895, t. LVIII) ; — *Document relatif aux travaux du château de Plessis-les-Tours ou d'Amboise vers 1470* (*Correspondance historique et archéologique*, 1895) ; — *Document relatif à un pourpoint de Charles VIII* (ibid.) ; — *Documents sur les États de Languedoc* (*1502-1509*) (*Revue des langues romanes*, 1895) ; — *De la Bibliographie historique* (*Revue des questions historiques*, 1896, t. LX) ; — *La Milice des francs-archers* (ibid., 1897, t. LXI) ; — *La France dans l'Italie du Nord au* XV*e siècle* (ibid.) ; — *Letters and papers relating to the war with France* (London, 1897, in-8) ; — *La Correspondance de Guillaume Pellicier, ambassadeur de France à Venise, 1539-1542* (*Revue des questions historiques*, 1898, t. LXIV) ; — *Un Publiciste anglais et ses amis de France* (*Revue hebdomadaire*, 1898, t. XII) ; — *Les Périodiques anglais* (*Congrès bibliographique international de 1898*, compte rendu des travaux) ; — *Marignan* (*Revue des questions historiques*, 1899, t. LXVI). Il a en outre donné un courrier anglais (1896-1899) et un courrier allemand (1897-1899) à la *Revue des questions historiques* et a rédigé pendant quelques années la Bibliographie de la *Revue d'histoire diplomatique*.

— Le célèbre écrivain matérialiste Friedrich-Karl-Christian-Ludwig BÜCHNER est mort le 1er mai à Darmstadt. Né dans la même ville, le 28 mars 1824, il avait fait ses études médicales aux Universités de Giessen, de Strasbourg, de Würzburg et de Vienne. Il n'avait pas encore 32 ans et était simple privat docent à Tubingue, quand il publia son fameux ouvrage

Kraft und Stoff (Force et matière) qui produisit un tel scandale qu'il dût résigner ses fonctions universitaires. Mais sa réputation était établie. L'ouvrage, l'un des exposés les plus brillants de la théorie matérialiste du monde, eut un succès considérable et fut traduit dans toutes les langues. L'on s'accorde d'ailleurs à reconnaître que Büchner a surtout été un vulgarisateur, que les idées qu'il exprime ne sont point originales et que sa doctrine demeure assez vague. Le Dr Büchner n'en a pas moins exercé tant par cet ouvrage principal que par les autres écrits qu'il a consacrés à l'exposé des doctrines matérialistes une action malheureuse. Voici la liste de ses principales publications : *Beiträge zur Hall'schen Lehre von einem excito-motorischen Nerven-System* (Giessen, 1848, in-8); — *Kraft und Stoff, empirisch-naturphilosophische Studien* (Frankfurt am Main, 1856, in-8); — *Natur und Geist. Gespräche zweier Freunde über den Materialismus* (ibid. 1857, in-8); — *Physiologische Bilder* (Leipzig, 1861-1875, 2 in-8); — *Aus Natur und Wissenschaft* (Ibid., 1862-1884, 2 vol. in-8); — *Sechs Vorlesungen über die Darwinsche Theorie von der Verwandlung der Arten und die erste Entstehung der Organismenwelt, sowie über die Anwendung der Umwandlungstheorie auf den Menschen* (Ibid., 1868, in-8); — *Die Stellung des Menschen in der Natur in Vergangenheit. Gegenwart und Zukunft* (Ibid., 1869-1870, 3 vol. in-8); — *Der Gottes-Begriff und dessen Bedeutung in der Gegenwart* (Ibid., 1874, in-8); — *Aus dem Geistesleben der Thiere oder Stauten und Thaten der Kleinen* (Berlin, 1876, in-8), t. III, 3e série, de l'*Allgemeiner Verein für deutsche Literatur*; — *Liebe und Liebesleben in der Thierwelt* (Ibid., 1879, in-8), t. VII, 4e série, de la même collection; — *Licht und Leben* (Leipzig, 1882, in-8); — *Die Macht der Vererbung und ihr Einfluss auf den moralischen und geistigen Fortschritt des Menschen* (Ibid., 1882, in-8); — *Fünf Vorreden zu Kraft und Stoff* (Ibid., 1883, in-8); — *Der Fortschritt in Natur und Geschichte im Lichte der Darwin'schen Theorie* (Stuttgart, 1884, in-8); — *Thatsachen und Theorien aus dem naturwissenschaftlichen Leben der Gegenwart* (Berlin, 1887, in-8); — *Ueber religiöse und wisesn schaftliche Weltanschauung* (Leipzig, 1887, in-8); — *Das künftige Leben und die moderne Wissenschaft* (Ibid., 1889, in-8); — *Zwei gekrönte Freidenker* (Ibid., 1890, in-8); — *Fremdes und Eigenes aus dem geistigen Leben der Gegenwart* (Ibid., 1890, in-8); — *Das goldene Zeitalter oder das Leben der Geschichte* (Berlin, 1891, in-8); — *Das Buch vom langen Leben, oder die Lehre von der Dauer und Erhaltung des Lebens* (Leipzig, 1892, in-8); — *Darwinismus und Sozialismus oder der Kampf und das Dasein und die moderne Gesellschaft* (Ibid., 1894, in-8). — On a traduit de lui en français : *Force et matière*, par Gamper (Leipzig, 1863, in-8; 2e ed. par Grosclaude. Leipzig, 1865, in-12); — *Science et nature*, par. Aug. Delondre (Paris, 1866, 2 vol. in-12); — *Conférences sur la théorie darwinienne de la transmutation des espèces et de l'apparition du monde organique*, par Aug. Jacquot (Leipzig, 1869. in-8); — *L'Homme selon la science*, par le Dr Letourneau (Paris, 1870-1872, 3 vol. in-8); — *Nature et science*, par G. Lauth (Paris, 1881-1886, 2 vol. in-8); — *La Vie psychique des bêtes*, par le Dr Letourneau (Paris, 1881, in-8); — *Lumière et vie*, par le Dr Letourneau (Paris, 1882, in-8).

— Nous nous contenterons d'annoncer aujourd'hui, nous proposant d'y revenir plus longuement, la mort d'Emilio Castelar, le fameux homme d'État et lettré espagnol, mort à Carthagène, âgé de 67 ans.

— Don Joaquin Rubió y Ors, recteur de l'Université de Barcelone, doyen de la Faculté des lettres, grand croix de l'ordre royal d'Isabelle la Catholique, président honoraire de l'Académie de Barcelone, mort le 7 avril dernier, était né à Barcelone le 31 juillet 1818. Il fut à la fois un poète remarquable et un savant éminent. Comme poète, il a magnifiquement contribué

au réveil de la poésie catalane en publiant sous ce titre : *Lo Gayter del Llobregat* un recueil de vers qui fit sensation (1841) et dont la dernière édition (1888-1889) parut à Barcelone en trois volumes in-8. Elle offre ce fait intéressant que les poésies de Rubió y ont été traduites à peu près dans toutes les langues par les nombreux amis qu'il avait dans l'Europe entière et mérite vraiment le titre d'édition polyglotte. Les autres travaux de Rubió sont en si grand nombre que nous n'espérons pas en donner une nomenclature exacte ; — nous citerons pourtant : *Los Catalans en Grecia* (1842); une édition des *poésies de Vincens Garcia*. *El libro de las niñas* (1845) ; — *Manual de elocuencia sagrada* (1853) ; — *Apuntes para una historia de la satira* (1868) ; — *Epistome programa de historia universal* (1873-75, en trois vol.) ; — *Los Supuestos conflictos entre la Religion y la ciencia* (1881); — *De la Moderacion en las controversias* (1885) ; — *Bastero provenzalista Catalán* (1894). Rubio a en outre écrit beaucoup d'articles d'érudition dans quantité de revues et de journaux et a composé deux œuvres dramatiques *Gutenberg* (1880) et *Luter* (1888). Le *Polybiblion* a eu bien souvent à parler de cet éminent écrivain qui fut l'ami de l'illustre Milà y Fontanals. — Rubio y Ors laisse un fils, Don Antonio Rubió y Lluch, professeur à l'Université de Barcelone et qui s'est déjà fait connaître par des œuvres fort appréciées.

— Nous devons encore une mention particulière à l'historien et archéologue belge Pierre GÉNARD, mort à Anvers le 7 mars dernier. Il y était également né le 27 avril 1830, et c'est là que s'est écoulée sa vie tout entière au service de sa cité natale dont il a été tour à tour le bibliothécaire et l'archiviste. Cette situation favorisait ses goûts en lui permettant de poursuivre ses recherches sur l'histoire et l'archéologie anversoises, dont il a tiré si bon parti. Membre honoraire du corps académique de l'Académie royale des beaux arts d'Anvers, il avait été, le 5 janvier 1893, élu correspondant de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux arts de Belgique (classe des beaux arts). Nous ne pouvons donner ici la liste des très nombreuses publications du savant historien. Nous relèverons seulement les suivantes en rappelant à nos lecteurs qu'ils trouveront une bibliographie excellente dans les *Notices biographiques et bibliographiques* de l'Académie royale de Belgique, 4e édition (1896) : *Notice sur Jacques Jordaens* (Gand, 1852, in-8) ; — *O. L. V. op't Staaksken te Antwerpen* (*1124-1481*). *Beschrijving dezer collegiale* (Anvers, 1853, in-8) ; — *Verhandelingen over O. L. V. — Kerk te Antwerpen* (Anvers, 1856, in-4) ; — *De Udhowkunde in de middeleeuwen* (Anvers, 1857, in-4) ; — *De oudste burggraven van Antwerpen* (Anvers, 1858, in-8) ; — *Les Grandes Familles artistiques d'Anvers* (Bruxelles, 1859, in-8) ; — *Les Blasons des gildes, corps et métiers, et de quelques familles nobles d'Anvers* (Anvers, 1861, in 8) ; — *De boekdrukkunst in Antwerpen* (Anvers, 1866, in-8) ; — *Rapport sur les édifices civils remarquables d'Anvers* (Bruxelles, 1868, in-8) ; — *Nasporingen over de geboortsplats van Quinten Metsys* (Anvers, 1879, in-8) ; — *L'Hôtel des monnaies d'Anvers* (Bruxelles, 1874, in-8) : — *La Furie espagnole, documents pour servir à l'histoire du sac d'Anvers en 1576* (Anvers, 1870, in-8) ; — *Catalogue du musée d'antiquités d'Anvers* (Anvers, 1876, in-8) ; — *Aanteekeningen over P. P. Rubens* (Anvers, 1877, in-4) ; — *Les Peintures monumentales de l'hôtel et du château de Schilde* (Anvers, 1877, in-8) ; — *Les Poursuites contre les fauteurs de la Furie espagnole* (Anvers, 1880, in-8) ; — *Quinten Metsys en zijne legende* (Anvers, 1881, in-8) ; — *Levensschets van Cornelis van Kiel* (Anvers, 1882, in-8) ; — *Les Architectes anversois au* XVIe *siècle* (Anvers, 1882, in-8) ; — *Armorial des institutions communales d'Anvers* (Anvers, 1883, in-4) ; — *Anvers à travers les âges* (Bruxelles, 1887, in-4) ; — *La Collection des lettres du magistrat*

d'Anvers (Bruxelles, 1890, in-8°) ; — *L'École de peinture et les collections de la ville d'Anvers* (Dornach, 1896, in-fol.).

— Annonçons également la mort de M. l'abbé Paul MAJUNKE, mort à Hochkirch, dans le courant de mai. Né à Gross-Schmograu, le 14 juillet 1842, élevé au séminaire de Breslau, il acheva ses études à l'Université de la même ville, puis à Rome où il conquit le titre de docteur *in utroque jure* (1860). Correspondant de la *Kölnische Zeitung* au Concile du Vatican, il se vit appelé quelque temps après à diriger la *Germania*, important organe catholique, auquel il consacra sept années de son zèle. Il prit au Kulturkampf une part active et fut même élu député de Trèves en 1874. Il a laissé du Kulturkampf une histoire fort remarquable. Lorsqu'il se produisit une détente dans la politique anti-catholique de Bismarck, l'abbé Majunke se retira des luttes politiques. Appelé à diriger la cure d'Hochkirch, il se donna tout entier à l'administration de sa paroisse et aux études historiques. On lui doit notamment quelques écrits sur Luther et le protestantisme.

— On annonce encore la mort de MM. : le Dr BLET, médecin de la Chambre des députés, mort le 18 mai ; — le Dr CHARPENTIER, membre de l'Académie de médecine, mort à 63 ans, le 29 mai ; — Ernest CHAUDÉ, jurisconsulte, mort à 77 ans, le 14 mai ; — le Dr Charles CHAUSSADE, mort à 35 ans, à la Côte d'Ivoire ; — le Dr CHERBULIEZ, mort le 2 mai ; — le Dr CILIÈRES, médecin à l'hôpital des Quinze-Vingts, mort à 74 ans, le 29 mai ; — l'abbé A.-J. CORNU, ancien supérieur du petit séminaire de Nozeroy, où il est mort le 19 mai, âgé de 88 ans ; — le Dr Gilbert DHERCOURT, mort le 19 mai ; — Pierre DOMERC, secrétaire de rédaction du *Phare de la Loire*, mort le 25 mai ; — Charles-Henri DURIER, président honoraire du Club alpin français, mort à 68 ans, le 5 mai ; — Auguste ENGERAND, ancien député du Calvados, journaliste et avocat, mort en mai ; — Casimir FAUCOMPRÉ, poète, mort à 74 ans, le 18 mai, à Lille ; — le Dr GUERLAIN, chirurgien, mort à Boulogne-sur-Mer, le 9 mai ; — Raoul GUILLARD, poète, récemment couronné par l'Académie française, mort à 22 ans ; — le chanoine HIMONET, auteur d'ouvrages estimés sur la prédication et de livres d'édification, tels que : *Les Deux Monts du Sinaï et des Oliviers* (Bar-le-Duc, 1894, in-12) ; — *Premiers Communiants en retraite* (Paris, 1895, in-18), mort le 19 mai à Bar-le-Duc ; — Édouard HARDY, ingénieur, connu par plusieurs découvertes scientifiques, mort à Dreux ; — JANNETTAZ, maître de conférences de minéralogie à la Faculté des sciences de l'Université de Paris, mort le 21 mai ; — l'abbé LECOT, directeur du grand séminaire d'Autun, mort le 3 mai, à 75 ans ; — Adolphe LEGEAL, géologue, mort chez les Touaregs ; — le Dr LE SOURD, directeur de la *Gazette des hôpitaux*, mort à 75 ans, le 1er mai ; — le Dr LOUVEL, mort à Rochefort-sur-Mer ; — l'abbé Alfred MACREZ, ancien professeur au petit séminaire de Boulogne-sur-Mer, mort à 32 ans, à Longfossé ; — MÉNESTREL, inspecteur d'académie, mort à 87 ans, le 6 mai, à Périgueux ; — MÉTIVIER, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, mort le 25 mai, à la Flèche ; — Loïc MODESTE, auteur d'une *Histoire d'Épernay pendant l'invasion allemande*, mort le 25 mai dans cette ville, âgé de 72 ans ; — Édouard MONTAGNE, délégué de la Société des gens de lettres, mort dans sa 70e année ; — Armand DE SIVRAC, fondateur du *Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, mort à 76 ans, le 13 mai, aux Morillons ; — le Dr TARRAS, mort à 88 ans, à Pau ; — Louis-Théodore VACQUER, ancien sous-conservateur au musée Carnavalet, mort le 6 mai, âgé de 76 ans ; — le Dr VARAICHER, mort le 7 mai ; — le R. P. VAUQUELIN, ancien supérieur des petits séminaires de Vire et de Villiers-le-Bel, et du

Collège Sainte-Marie de Caen, mort le 19 mai ; — Henri VIELLARD, aéronaute, mort le 20 mai.

— A l'étranger, on annonce la mort de Mgr Agostino ACCORAMBONI, archevêque d'Héliopolis, autrefois professeur au Collège de la propagande, mort à Rome, âgé de 75 ans ; — de MM. : le Dr G. ASSAKY, ancien chef du laboratoire de médecine préparatoire à la Faculté de Paris, et chargé de cours à la Faculté des lettres de Lille, mort au début de mai, à Bucharest ; — le baron Lambert VON BABE, chimiste, professeur à l'Université de Fribourg, mort dans sa 81e année, le 11 avril, à Carlsruhe ; — Franz BOCK, archéologue, mort à 76 ans, à Aix-la-Chapelle ; — le Dr Marcus-Fayette BRIDGMAN, poète et médecin, mort le 20 janvier, âgé de 74 ans, à Boston ; — Afanasii Feodorovitch BYTCHKOV, directeur de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, mort le 14 avril ; — le Dr William CARTE, mort à Dublin ; — Mrs Helen Stewens CONANT, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, *The Butterfly Hunters* (1868), morte le 7 avril, à Brooklyn ; — Charles-Henry COOTE, du Musée britannique, mort au début de mai ; — Anton DOCKAL, auteur de travaux sur la langue hébraïque et l'exégèse biblique, mort le 6 mai, à Agram ; — Moses W. DODD, fondateur d'une célèbre maison d'édition, mort le 8 avril, à New York, âgé de 86 ans ; — Otto ELBEN, directeur du *Schwäb Merkur*, mort à 76 ans, le 21 avril, à Stuttgart ; — W.-A. ENSCHEDE, professeur de mathématiques à l'Université de Groningue, mort à 88 ans ; — John FERGUSSON, journaliste et auteur d'études psycho-physiologiques, parmi lesquelles on remarque *The Insanity of genius*, mort à 48 ans, le 3 avril, à Londres ; — Justus FINGER, rédacteur en chef des *Bremer Nachrichten*, mort en mai ; — Karl FRÜHWALD, juriste, mort à 47 ans, le 23 avril, à Vienne ; — Karl-Emmanuel GERHARDT, auteur d'une Histoire des mathématiques en Allemagne, mort à 83 ans, le 5 mai, à Halle ; — J.-A. GIBBS, auteur de *A Cotmold village*, mort le 13 mai ; — le Dr Alfred GRÄFE, qui s'est illustré par ses études ophtalmologiques, mort le 12 avril, à Weimar, dans sa 69e année ; — Aug. GREMLY, botaniste, mort à 60 ans, à Egelshofen ; — Karl HADENSCHMIDT, auteur de contes et poésies en patois alsacien, mort âgé de 90 ans, le 22 mai, à Strasbourg ; — Theodor VON HESSLING, autrefois professeur d'anatomie à l'Université de Munich, mort à 83 ans ; — le Dr Henry B. HERVETSON, médecin oculiste de Leeds ; — le Dr J. HOGG, médecin et naturaliste, mort à Londres ; — JONQUIÈRE, ex-professeur de médecine à l'Université de Berne, mort à 76 ans ; — Wilhelm JORDAN, professeur de géométrie à l'Université de Hanovre, mort dans cette ville, à 57 ans, le 21 avril ; — Friedrich JUNGE, historien, directeur du gymnase Friedrich Werder, mort à 52 ans, le 22 avril, à Berlin ; — Karl-Ludwig KALBAUM, connu par ses travaux de psychiatrie, mort à 71 ans, le 15 avril, à Görlitz ; — Mme Fanny KAUFFMANN, morte à Saint-Pétersbourg ; — William LAURENCE, jurisconsulte, ancien contrôleur du trésor aux États-Unis, mort le 8 mai, à Bellefontaine (Ohio) ; — Anatol LEWICKI, professeur d'histoire à l'Université de Cracovie, mort à 56 ans, le 24 avril ; — le comte Arminius VON LIPPE WEISSENFELS, professeur d'économie politique à l'Université de Rostock, mort âgé de 75 ans, à Oberschüfeld, le 21 avril ; — LVOV, professeur de chimie à l'Université de Saint-Pétersbourg, mort le 20 avril ; — Mrs Emma MARSHALE, romancière, morte le 4 mai, à Bristol ; — B. NEUREUTTER, professeur à l'Université tchèque de Prague, mort à 70 ans, le 12 avril ; — Heinrich PFEIL, poète, mort à 64 ans, le 17 avril, à Leipzig ; — Mme E. POLKO, femme de lettres, morte à 77 ans, le 15 mai, à Munster en Westphalie ; — Sir Rose Lambart PRICE, auteur de *The two Americas, A*

summer in the Rockies, etc., mort le 17 avril; — Nickolaï RENNENKAMPFF, ancien recteur de l'Université de Kiev, mort à 67 ans dans cette ville; — Andrew-J. RICKHOFF, jadis surintendant des écoles de l'État de Cleveland, mort le 23 mars, âgé de 43 ans, à New York; — RIJKE, naturaliste, mort à 85 ans, à Leyde; — August RÖMER, conservateur des collections scientifiques de Wiesbaden, mort à 75 ans, le 1er mai; — Karl SCHAUBERG, professeur d'économie forestière à l'École technique supérieure de Carlsruhe, mort dans cette ville à 73 ans, le 17 avril; — le Dr Simon SAMUEL, professeur de pathologie à l'Université de Königsberg, mort le 9 mai; — Rudolf SCHMIDT, poète et philosophe danois, mort à 63 ans, le 20 avril, à Copenhague; — Mme la baronne Marie-Espérance VON SCHWARTZ, qui signait ses ouvrages du pseudonyme Elpis Melaena, morte le 20 avril, à Ermatingen, âgée de 78 ans; — Eugène SEITZ, professeur de pathologie à l'Université de Giessen, mort le 3 avril, âgé de 81 ans, à Wiesbaden; — Eduard VON SIMSON, jurisconsulte, mort âgé de 90 ans, le 2 mai, à Berlin; — Karl SITTL, philologue, mort le 9 mai, âgé de 37 ans à Würzburg; — Benjamin VINCENT, bibliothécaire de la *Royal Institution*, mort au début de mai; — Jakob VOGEL, poète suisse, mort le 22 avril, âgé de 83 ans, à Glarus; — Henrik-Alfred WAHFORS, chimiste, mort à 60 ans, à Helsingfors; — Henry-O. WAKEMAN, de l'Université d'Oxford; — le Dr ZIEGLER, médecin en chef de l'armée suisse, mort à Berne, âgé de 70 ans.

CONCOURS. — L'Institut lombard, des sciences et lettres met au concours les sujets suivants : *Prix ordinaire* (1200 fr. — Délai : 30 avril 1900). La propriété collective en Italie, particulièrement au moyen âge; — *Prix Cognola* (2 500 fr., et une médaille de 500 fr. — Délai : 30 avril 1900). Toxiques et antitoxiques, histoire, application; — *Prix Fossatti* (2 000 fr., 1er mai 1900). Régénération des fibres nerveuses périphériques dans les vertébrés; — (20 avril 1901). Éclairer un point de l'anatomie macro ou microscopique de l'encéphale des animaux supérieurs; — *Prix Secco-Comneno* (864 fr., 30 avril 1902). Décrire les gisements italiens de phosphates naturels actuellement connus et en rechercher des nouveaux, en en indiquant la puissance et les conditions de culture.

— L'Académie pontanienne de Naples met au concours (500 fr. — 31 mars 1900) une étude sur l'art typographique à Naples au XVe siècle.

— Dans la *Notice sur une* Summa dictaminis *jadis conservée à Beauvais*, qu'il a insérée au t. XXXVI des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques* (Tirage à part. Paris, impr. nationale; C. Klincksieck, in-4 de 37 p. — Prix : 1 fr. 70), M. Léopold Delisle nous fait connaître dans un manuscrit de la bibliothèque d'Agen une copie ou plus probablement l'original d'un recueil que l'on croyait perdu. C'est une rédaction de la *Summa* de maître Bernard, le fameux *dictator* orléanais. Parmi les exemples que contient cette *Summa*, — et dont quelques-uns roulent sur des sujets scabreux, — l'on remarquera comme particulièrement intéressante une lettre des grands vassaux à Philippe-Auguste pour s'engager à le servir contre le roi d'Angleterre. Deux lettres échangées entre Philippe-Auguste et les barons poitevins sont conservées dans une autre *Summa* de la bibliothèque d'Angers, sur laquelle M. Delisle nous fournit quelques renseignements dans un appendice.

CONGRÈS. — L'Association française pour l'avancement des sciences tiendra son prochain congrès à Boulogne-sur-Mer du 14 au 21 septembre. Elle fait notamment appel aux historiens et aux archéologues pour l'envoi de mémoires intéressant soit la France en général soit les provinces septentrionales.

Index. — Un décret de la Sacrée Congrégation de l'Index, en date du 23 février, a condamné divers ouvrages du Dr Schell, professeur à l'Université de Wurzbourg, qui s'est soumis : *Der Katholicismus als Princip des Fortschritts*, *Die Neue Zeit und der alte Glauben*, *Theologie und Universität* ; — *Die katholische Dogmatik*, *Apologetik*.

Les « Archives belges. » — C'est le titre d'une revue critique de l'histoire de Belgique qui paraît le 25 de chaque mois, depuis le commencement de cette année, sous la direction de notre collaborateur M. Godefroid Kurth. Le but de cet organe, aux proportions modestes (16 pages à deux colonnes par livraison) est de présenter aux lecteurs belges et étrangers un tableau complet et sûr du mouvement scientifique, très intense depuis quelques années, qui est en voie de renouveler chez nos voisins septentrionaux l'étude de leurs annales. Chaque livraison contient : 1° Le compte rendu critique des ouvrages relatifs à l'histoire de Belgique ; 2° Le dépouillement complet des articles relatifs à l'histoire de Belgique qui ont paru dans les périodiques belges ou étrangers ; 3° Toutes les nouvelles pouvant intéresser les amis de l'histoire de Belgique (archives, bibliothèques, universités, musées, sociétés savantes, nécrologies, etc.). M. Kurth s'est assuré la collaboration de tous les historiens belges sans distinction de parti, et c'est ainsi que, dès les premières livraisons, nous voyons fraterniser les noms de MM. Pirenne, Dom Berlière, Vanderkindere, Poullet, Desmarez, Delescluse, Lonchay, Helbig, Gossart, de Borman, Cuvelier, Martens, De Wulf, Halkin et autres. L'indéfectible fermeté de la critique, le soin avec lequel la direction s'attache à trouver pour chaque compte rendu l'érudit le plus compétent, enfin, son louable souci d'objectivité et d'impartialité absolues lui assureront la confiance du public lettré. On s'abonne au prix de 7 francs par an chez le secrétaire de la revue, M. Alphonse Delescluse, chargé de cours à l'Université, rue Hemricourt, 14, à Liège.

Paris. — Les lettres d'état, qui avaient pour objet de faire tenir en état ou suspendre les causes de tel ou tel personnage, offrent naturellement des indications utiles sur les raisons qui motivaient cette mesure : mission diplomatique ou militaire, etc. Aussi les historiens sauront-ils gré à M. Jules Viard d'avoir publié dans l'*Annuaire-bulletin de la Société de l'histoire de France* (années 1897 et 1898) celles du règne de Philippe VI : *Lettres d'état enregistrées au Parlement sous le règne de Philippe VI de Valois, 1328-1350* (Paris, in-8 de 172 p.). Dans une substantielle introduction, il expose l'intérêt de ces documents et nous fournit des renseignements sur la façon dont étaient données et expédiées ces lettres. Pour faciliter l'usage des multiples indications contenues dans les 642 lettres ou analyses de lettres publiées et annotées par lui, M. Viard a joint à son travail une excellente table alphabétique.

— Mgr Bellet a été l'un des principaux auteurs qui ont fait ressortir l'importance du « cursus » consistant dans une certaine métrique avec laquelle on établissait un rythme dans le style ecclésiastique. Selon lui, ce serait un puissant moyen de critique pour dater certaines pièces, hagiographiques surtout. Il eut d'abord pour adversaires les Bollandistes, qui, par l'organe du R. P. de Smedt, ont reconnu en partie la justesse et la valeur du système critique défendu par l'érudit prélat. — Dans une brochure nouvelle : *La Prose rythmée et la Critique hagiographique. Nouvelle réponse aux Bollandistes suivie du texte de l'ancienne vie de saint Martial* (Paris, A. Picard et fils, in-8 de 50 p.), il poursuit sa réfutation et constate que les Bollandistes avec lui reconnaissent que la *Vita Patrum Jurensium* appartient bien, d'après le

« cursus », à la première moitié du VIe siècle, ainsi que la Vie de sainte Geneviève qui nous ramène à la *Passion de saint Denis*. C'est un savant travail que ne peuvent ignorer ceux qui s'occupent de critique hagiographique.

— On sait que des faits rapportés dans l'Ecriture ou les interprétations auxquelles ils donnèrent lieu aux Peres de l'Église furent souvent reproduits par les artistes chrétiens des premiers âges. M. E. Leblant nous fait connaître quelques-uns de ces faits ou allegories traites par les sculpteurs aux premiers siècles de l'Église. Ils sont tires de l'Ancien Testament : Le Corbeau et l'Arche de Noé ; Isaac et le Christ ; la Grappe de la Terre promise ; le buste du Soleil ; le Tympanon de Marie, sœur d'Aaron ; Habacuc et Daniel. Le savant archeologue cite à l'appui de ces faits symbolisant le Christ de nombreux passages des commentateurs sacrés. Bonne contribution à l'histoire du symbolisme chrétien, qu'on trouve dans une plaquette admirablement imprimée, avec gravures documentaires, sous le titre : *Les Commentaires des Livres saints et les Artistes chrétiens des premiers siècles* (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXVI, 2e part. Paris, impr. nat., C. Klincksieck, in-4 de 20 p.). Nous avons à regretter que l'auteur regarde comme des « rêves » certaines interpretations des commentateurs « toujours prompts à chercher dans l'Ancien Testament de mysterieuses annonces des temps nouveaux et dont plusieurs monuments semblent porter l'empreinte » (p. 6). Pour la stricte orthodoxie, l'Ancien Testament figurait le Christ et le Nouveau Testament.

— Nous relevons dans l'*Annuaire du Conseil héraldique de France* (12e année) (Paris, 45, rue des Acacias, in-18 de 388 p.) les travaux suivants qui interesseront certainement beaucoup de nos lecteurs : *Les Héros de Candie* (*1668-1669*), par M. le vicomte Oscar de Poli ; — *Sources du Nobiliaire de Lorraine*, par M. A. B. ; — *Note sur une écartelure de Rochechouart*, par M. le comte Albert de Mauroy ; — *La Compagnie d'ordonnance du maréchal de la Mark à Rethel* par M. Paul Pellot ; — *Revue des questions héraldiques, historiques et archeologiques*, par M. Michel Feutrier ; — *Sources nobiliaires du Bourbonnais*, par M. Francis Pérot ; — *Armorial d'Ornans, de la Franche-Comté de Bourgogne*, par M. le Dr J. Meynier ; — *Un Sommaire d'Archives : familles de Loir-et-Cher*, par M. L. Guignard de Butteville ; — *Lettres d'anoblissement* (*1316-1400*), par M. Roger Listel ; — enfin diverses poésies par MM. Oscar de Poli, comte V. d'Auriac, L. de Chauvigny, Mis de Pimodan, Mis de Granges de Surgères, etc.

Aunis et Saintonge. — M. Émile Garnault, l'auteur de l'*Histoire du commerce rochelais au* XVIIIe *siecle*, vient de mettre en lumière un épisode de notre lutte commerciale avec l'Angleterre au milieu du siècle dernier en racontant la capture, dans les mers américaines, du navire rochelais *le Triton* par le bâtiment anglais *le Reppon* (*Un Épisode de la lutte commerciale avec les Anglais. La Prise du « Triton. »* Paris, gr. in-8 de 11 p. Extrait de la *Revue des questions historiques*, avril 1899). Il en ressort nettement que, dès le début de la guerre de la succession d'Autriche, les Anglais ont experimenté à nos depens le système de guerre en pleine paix qu'ils ont appliqué sur une beaucoup plus grande échelle, en 1755-1756, au moment où la paix existait encore officiellement entre la France et l'Angleterre.

— Le caractère des bourgeois rochelais des temps passés n'ayant pas été retracé par M. Jean Périer, dans son étude sur *le Type rochelais*, avec toute l'exactitude désirable, M. E. Garnault, qui connaît comme pas un l'histoire ancienne de la Rochelle, a entrepris de réhabiliter ces vaillants négociants. Il en montre l'esprit d'initiative et la hardiesse, le protestantisme sincère,

l'attachement à la couronne et indique les véritables causes de la décadence du commerce rochelais à la fin de l'ancien régime dans un article qu'a publié la *Revue historique* et qui vient d'être tiré à part (*Les Bourgeois rochelais des temps passés et les causes de la décadence du commerce rochelais.* Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, in-8 de 15 p.).

BOURGOGNE. — Nos félicitations bien sincères à M. l'abbé P. Muguet, qui s'occupe avec une rare conscience bibliographique de l'histoire de *la Persécution religieuse dans le département de Saône-et-Loire pendant la Révolution* (Châlons-sur-Saône, L. Marceau. T. II. *Arrondissement d'Autun*). Constamment il s'appuie sur les archives départementales, les archives des communes, des tribunaux et emploie la méthode de M. Taine. Actuellement il travaille avec le même soin à mettre au jour dans quelques mois un second volume, et comme le précédent, gros in-8, sur *la Persécution religieuse pendant la Révolution dans l'arrondissement de Charolles*. Dans l'histoire de l'arrondissement d'Autun, on trouvera des détails fort curieux sur Talleyrand, peu connus ou inédits.

BRETAGNE.— Dans son article : *Saint-Sébastien près Nantes* (*Revue historique de l'Ouest,* avril 1899, p. 135-157), M. l'abbé A. R. établit plusieurs points d'histoire relatifs à un personnage dont le nom appartient à notre histoire militaire : Cambronne. 1° Le général baron Cambronne naquit non à Saint-Sébastien, mais à Nantes, dans une maison voisine du Pont-de-Belle-Croix ; 2° Quant au mot célèbre (?) qu'on lui attribue, a-t-il été vraiment prononcé par lui à Waterloo ? D'après documents authentiques, ce ne fut point ce mot « pimenté » qu'il lança, mais une variante énergique, moins colorée, en f. . . .

— Avec le fascicule 30, le *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, in-8, p. 165-324) nous donne la fin de la lettre C et le commencement du D (CRETIOREL-DAUMAS).

FLANDRE. — C'est avec plaisir que nous signalons une « Revue de jeunes » qui en est déjà à sa deuxième année. *A la voile!* (Erchin, impr. Saint-Benoît. Mensuel. 2 fr. par an), s'adresse aux tout jeunes, car elle est écrite pour les collégiens. Nettement catholique, elle veut préparer ses lecteurs à exercer une action catholique et sociale; elle leur enseigne l'existence des patronages, des conférences de Saint-Vincent de Paul, des œuvres de catéchisme; elle ne craint même pas de leur parler politique. Cette revue peut avoir et aura, nous le souhaitons, une heureuse influence.

FRANCHE-COMTÉ. — M. Maurice Belin vient de publier une intéressante étude sur *l'Émigration rurale en Franche-Comté* (Besançon, imp. Bossanne, in-8 de 93 p.). Après un sérieux exposé, appuyé de tableaux et de chiffres, de la situation des campagnes en France et plus particulièrement en Franche-Comté, c'est-à-dire dans les trois départements du Doubs, du Jura et de la Haute-Saône, l'auteur résume et critique les causes de la dépopulation rurale et il montre quels sont les effets de ce désastreux état de choses. Et c'est par l'examen des remèdes qu'il termine sa brochure, couronnée par l'Académie de Besançon, et qui devrait être entre les mains de tous ceux qui, dans nos campagnes, et spécialement en Franche-Comté, peuvent enrayer l'émigration, tels, par exemple, les maires, les curés, les instituteurs.

— Des Pyrénées aux frontières de Belgique, de la Bretagne à la Franche-Comté, nombre de professeurs, en des solennités diverses, ont célébré Pasteur. Il convient toutefois de reconnaître que, parmi les discours dont l'illustre savant a été l'objet, certains étaient bien pâles et même, trau-

chons-le mot, ennuyeux. Tel n'est pas le cas de la brochure de M. le Dr G. Lemière : *Hommage à Pasteur. Pasteur, sa vie et son œuvre* (Lille, imp. Morel, in-8 de 32 p.). A l'occasion de l'érection à Lille du monument de Pasteur, M. Lemière a eu l'excellente idée de reproduire la conférence faite antérieurement par lui dans plusieurs villes du Nord et en particulier au cercle des étudiants des Facultés catholiques de Lille. Professeur suppléant à la Faculté libre, chargé des cours d'hygiène et de bactériologie, M. le Dr Lemière a parlé en toute compétence, mais en ayant le bon esprit de se mettre à la portée de chacun. La tâche n'était point facile. Or, le distingué conférencier a su être clair, précis, attachant ; sa brochure mérite d'être classée au nombre des meilleurs discours prononcés sur le grand Dolois.

— *Le Bulletin des syndicats agricoles du Doubs et de la Haute-Saône* (Besançon, Bossanne) a inséré, dans ses numéros des 19 février et 5 mars dernier, une *Étude sur les animaux bovins du pays de Montbéliard*, dans laquelle son auteur, M. G. Prévost, démontre que ce que l'on nomme « race montbéliarde » n'est qu'une simple variété de la grande race jurassique (ou race tachetée), dont il esquisse brièvement l'historique depuis l'époque burgonde en même temps qu'il décrit et critique la « sous-race » de Montbéliard.

— Le même M. G. Prévost a fait imprimer sous le titre : *L'Amélioration de la race bovine des montagnes du Doubs* (Besançon, Bossanne, in-8 de 8 p.), le texte d'une conférence faite par lui à l'Union des syndicats agricoles du Doubs et de la Haute-Saône. M. Prévost passe en revue tout ce qui doit être évité ou adopté par les éleveurs, afin d'obtenir les meilleurs produits possibles.

Languedoc. — Nous signalerons, dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique*, publié par l'Institut catholique de Toulouse (avril 1899), une importante étude du professeur d'histoire ecclésiastique, M. Louis Saltet, sur *le Mouvement Schell*, c'est-à-dire sur les doctrines exposées par le professeur de l'Université de Wurzbourg et condamnées par Rome.

— Aux villes de France où l'imprimerie a été exercée au xve siècle, M. A. Claudin en ajoute une nouvelle : c'est Uzès, qui a produit en 1493 un bréviaire imprimé par les soins d'un typographe lyonnais, Jean Du Pré, appelé sans doute à Uzès par l'évêque du lieu (*Bibliographe moderne*, janv.-fév. 1899).

Maine. — A la substantielle brochure, que nous avons déjà indiquée (t. LXXXV, p. 377), M. le chanoine J. Didiot vient d'ajouter dans l'excellente *Revue historique et archéologique du Maine* (t. XLV) *le culte de saint Julien du Mans dans l'Église slave* (Le Mans, Grande-Rue, 11, Tir. à p. in-8, 8 p.). Ce sont les renseignements très précis et très officiels de M. Bryckzynski, que fournit le savant chanoine, avec quelques détails complémentaires permettant d'identifier le personnage, objet des deux cultes.

— M. l'abbé Alb. Coutard, curé de Vallon, a écrit dans *la Province du Maine* un article fort intéressant, relatant toutes les particularités sur *Perrine Dugué et son culte populaire* (Laval, A. Goupil, in-8 de 14 p.). Outre une lithographie curieuse, déjà retrouvée par le savant M. Robert Triger, l'auteur produit une lettre contemporaine, écrite par une Dlle Vigroux de la Perrière à un prêtre du pays, déporté en Espagne, et relatant les pseudo-miracles opérés au tombeau de cette pseudo-sainte.

Normandie. — *L'Excursion* que M. Eugène Liot vient de faire *à l'abbaye d'Ardennes* (Caen, E. Adeline, in-16 de 84 p.) est pleine d'humour et de fantaisie, et non dépourvue de recherches historiques. Tout d'abord une bonne phototypie reproduit l'extérieur de l'église, vue du portail. Puis, parmi les

vers et les boutades, il remonte jusqu'à l'origine des prémontrés, les mène à Ardennes, et philosophant tantôt à tort, tantôt à raison, nous raconte leur vie. Pour cela, il emprunte les détails de la règle de saint Benoît. Dans les archives du Calvados, il a cueilli nombre de détails pittoresques et inédits. Nous ne saurions assez nous joindre au vœu qu'il exprime, c'est que les habitants de Caen prennent plus souvent le chemin de leur voisine, l'abbaye.

— M. l'abbé Lecrocq, directeur à l'École Saint-François de Sales à Evreux, a eu la bonne pensée d'amener quelques-uns de ses élèves faire une *Visite à l'abbaye du Breuil-Benoît*, située à Marcilly-sur-Eure, dans le diocèse d'Évreux (Mesnil-sur-l'Estrée, tip. F. Didot, in-8 de 48 p.), et il a eu la non moins bonne pensée d'écrire les souvenirs de cette excursion. Ceci nous procure le plaisir de connaître la résidence d'un homme qui a consacré sa vie à son pays en le servant au loin dans la diplomatie et qui le sert encore dans la retraite en développant les œuvres de bienfaisance chrétienne ou en collectionnant les documents de l'histoire locale, ou bien encore en restaurant et en enrichissant les vieux monuments, spécimens de notre belle architecture religieuse. M. Lecrocq a heureusement recueilli toutes les impressions qui pénétraient son âme, à la vue de tant de merveilles de l'art et du patriotisme ; il a su les traduire dans une langue claire et facile. Nous voudrions que les élèves de nos maisons fissent souvent de pareilles excursions, fussent reçus partout de même, et pussent emporter de pareilles émotions devant les traces du passé et du présent. Ce serait utile pour la grande patrie et aussi pour la petite, la Normandie.

— Les *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles lettres de Caen pour 1898* contiennent une partie scientifique et une partie littéraire. Dans la première, nous remarquons les travaux de M. A. Letellier sur l'action de l'électricité statique sur la direction suivie par la racine jeune de la fève vulgaire ; de M. Meyreneuf sur les tuyaux coniques sonores ; et de M. A. de Saint-Germain sur la quadrature du cercle. Dans la partie littéraire, M. Chauvet poursuit ses études morales sur le travail et s'attache aujourd'hui à la médecine et au barreau. M. J. Marie s'est exercé sur le féminisme ; M. Jules Carlez sur l'abbé Vogler, un musicien allemand ; M. Jacques Denis a laissé après sa mort un mémoire sur Descartes ; M. G. Lavalley a signalé le duc d'Aumont et les Cent jours en Normandie. Au chapitre Poésie, nous trouvons les strophes adressées par M. Paul Harel à Gustave Le Vavasseur ; les idylles de M. Paul Blier et une saynète en vers de M. J. Germain Lacour, intitulée *le Blanc et le Noir* (Caen, H. Delesques, in-8 de 374 p.).

— Dans la *Revue de l'Avranchin*, 1899, n° 5, nous trouvons une étude de M. Hippolyte Sauvage sur le comte de Sourdeval, et une note sur la construction d'un moulin à blé sous la seconde arche du pont du Couesnon à Pontorson, en 1775, par M. Paul Lecacheux (Avranches, Jules Durand, in-8.)

— Le n° 2 de la 3e année du *Bulletin des parlers normands* porte en tête : « Arvil. » Faute de typographie ou nouveau mode phonétique ? La réponse n'est pas douteuse. Et si nous posons même la question, c'est pour bien montrer le soin avec lequel nous lisons depuis la première ligne jusqu'à la dernière cet intéressant recueil. M. Baudry publie une seconde liste d'additions et corrections au glossaire du patois normand du Bessin. M. Roberge étudie trois coutumes de Berny-sur-Mer. M. Bertrand a noté un dialogue à Cormolain. Deux refrains sur l'Angelus ont été recueillis à Montchamp

et à Saint-Aubin-sur-Mer, une chanson à Livry, un refrain à Isigny, des proverbes à Fontenay-le-Marmion, des dialogues à Bissières et à Bernières-sur-Mer, enfin une fort curieuse chanson à Colleville-sur-Orne.

PICARDIE. — Le P. Vallée, de l'ordre de Saint-Dominique, a prononcé le 26 janvier dernier, au couvent des dominicains d'Amiens, un grand discours pour les fêtes de béatification du *Bienheureux Innocent V, premier pape dominicain* (Amiens, Yvert et Tellier, in-16 de 40 p.). Il a fait un tableau oratoire très vibrant de la vie monastique et de la vie intellectuelle des frères prêcheurs à la fin du XIIIe siècle et particulièrement dans l'Université de Paris.

POITOU. — Sous le titre général de *Bibliothèque du « Pays poitevin »* paraît une série de monographies signées des noms les plus connus dans le monde des archéologues. Ainsi : *Le Symbolisme architectural de la Cathédrale de Poitiers*, par Mgr Barbier de Montault (in-8 de 11 p.); — *Saint-Étienne de Niort*, par M. G. Boucher (in-8 de 20 p.; — *Saint-Denis de Jaulnay*, par l'abbé P. Métais, (in-8 de 21 p.); — *Notre-Dame de Fontaine-le-Comte* (in-8 de 15 p.); — *Ligugé, son abbaye, son pèlerinage*, par Dom Basquin (in-8 de 8 p.). — Ces brochures donnent l'historique et la description architecturale de ces diverses églises avec gravures documentaires. Elles sont à la portée de l'esprit et des finances de tout le monde. On les trouve à Ligugé, aux Bureaux du *Pays poitevin*.

— Dans la même « Bibliothèque » signalons aussi quatre autres opuscules d'un réel interêt pour tous ceux qui s'occupent de traditions populaires. A lui seul, M. H. Gelin a donné les trois études suivantes : *Coiffes et bijoux poitevins* (in-8 de 22 p., avec plusieurs phototypies dans le texte); — *Les Oraisons populaires en Poitou* (in-8 de 16 p.); — *Légendes de sorcellerie* (in-8 de 12 p.). — La quatrième brochure du genre, intitulée *Mélusine* (in-8 de 18 p., avec plusieurs vignettes dont deux hors texte), a pour auteur M. Constant Roy.

BELGIQUE. — Nous avons annoncé l'année dernière la manifestation qui a eu lieu l'an dernier à Liège en l'honneur de notre collaborateur et ami M. Godefroid Kurth. On vient de distribuer aux souscripteurs le beau volume publié à cette occasion. *A Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège, à l'occasion du 25e anniversaire de la fondation de son cours pratique d'histoire* (Liège, impr. Henri Poncelet, in-8 de 224 p.). Ce volume contient, avec un beau portrait de l'éminent professeur et les discours prononcés dans la séance du 20 novembre, un exposé fort complet de M. Paul Frédéricq sur *l'Origine et les développements des cours pratiques d'histoire en Belgique*. Chacun des seize cours fondés depuis 1874 fait l'objet d'une notice spéciale que suit la bibliographie des travaux qui en sont sortis.

— Les fondateurs de l'*Écho religieux de Belgique* (bimensuel, 3 francs par an. Bruxelles, Oscar Schepens, éditeur) se sont proposé d'offrir à tous les catholiques une revue populaire, qui donnerait sur toutes les questions qui interessent la vie chrétienne à notre époque un enseignement simple et précis. Nous extrayons du programme ces paroles aux lecteurs chretiens : « Nous mettrons en commun, vous, la connaissance que vous avez des besoins religieux et économiques de notre siècle ; nous, ce que nous pouvons avoir acquis par nos études de science chrétienne et de pratique sociale. Vous nous poseriez les questions qui intéressent le plus le monde économique et religieux, et nous essayerions de vous en donner une solution adéquate. » L'idée est bonne et les intentions excellentes. Cependant dès le premier numéro, nous regrettons d'avoir à constater une maladresse. Quand un livre a été condamné et retiré par son

auteur de la circulation comme la *Vie du P. Hecker*, il est téméraire d'engager à le lire, même en ajoutant comme contrepoids la réfutation de M. Maignen.

GRÈCE. — Les courriers d'Athènes continuent, malgré la saison déjà avancée, à nous apporter de nouveaux almanachs ; en voici deux qui méritent une mention : Ἡμερολόγιον τῶν Ἱεροσολύμων. Ἔτος πρῶτον, 1899 (Athènes, in-8 de 383 p. ; ce volume, premier d'une série qui pourra être longue, est dû à l'initiative de M. Dem. J. Tacos. Quant à l'autre, œuvre de Const. Ph. Scocos, il continue brillamment la série inaugurée, il y a onze ans ; c'est l'Ἐθνικὸν Ἡμερολόγιον χρονογραφικὸν φιλολογικὸν καὶ γελοιογραφικὸν τοῦ ἔτους 1899. Ἔτος ιδ' (Athènes, 1899, in-8 de 494 p.). Nous avons déjà dit qu'en Orient, plus qu'ailleurs, les almanachs sont de véritables recueils littéraires : c'est à ce titre que nous les mentionnons ici.

— La Société littéraire « le Parnasse » vient de publier son Annuaire pour 1899 : Ἐπετηρὶς, ἔτος γ' (Athènes, Bureau de la Société, in-8 de 370 p. avec pl.) ; on trouvera dans ce volume une quinzaine d'articles sur les sujets les plus variés, entre autres la seconde partie du *Catalogue des mss. d'Andros*, par M. Spy. Lambros (p. 92-141). — Un autre Annuaire, celui de la « Société de Thrace » avait paru précédemment, mais avec un léger retard : il en est encore à l'an 1897. En voici le titre : Θρακικὴ ἐπετηρὶς. Ἐτήσιον δημοσίευμα τῆς ἐν Ἀθήναις Θρακικῆς Ἀδελφότητος. Ἔτος πρῶτον. (Athènes, 1897, in-8 de 320 p.) : il ne contient pas moins de dix-sept articles sur la province de Thrace.

— En dehors de ces recueils peu homogènes, citons, parmi les plus récents et les plus remarquables travaux venus d'Athènes, le traité canonique de l'archimandrite Mel. Sakellaropoulos : Ἐκκλησιαστικὸν δίκαιον τῆς Ἀνατολικῆς Ὀρθοδόξου Ἐκκλησίας, μετὰ τοῦ ἰσχύοντος νῦν ἐν τῇ Ἐκκλησίᾳ τοῦ Πατριαρχείου καὶ ἐν Ἑλλάδι (Athènes, 1898, in-8 de 71 + 568 p.), et la publication de deux nouvelles inédites d'Alexis Comnène par M. C. M. Rhallis : *Zwei unedierte Novellen des Kaisers Alexios Comnenos* (Athènes, 1898, in-8 de 10 p.).

ITALIE. — M. Lucien Auvray publie dans le *Giornale storico della letteratura italiana* (vol. XXXIII) une *Lettre de Giulio Malmignati*. — l'auteur de l'*Enrico overo Francia conquistata*, — *à Louis XIII*, dans laquelle il annonce au souverain français l'envoi et la dédicace du poème (Tirage à part, in-8 de 4 p.).

— Des six mémoires qui composent la seconde partie des *Atti e memorie della r. accademia virgiliana di Mantova* pour l'année 1897-8 (Mantova, tip. G. Mondovi, in-8 de XXVII-219 p.) — la première partie est formée par la liste des membres et les procès-verbaux des séances — deux sont particulièrement considérables : d'abord l'étude approfondie consacrée par M. Gino Urangia Tazzoli au contrat de travail et à la question ouvrière, puis les savantes recherches de M. Ferrucio Carrero sur Goito au moyen âge. M. Carlo Antonio d'Acqua fournit un mémoire sur la seconde exposition internationale des beaux-arts à Venise ; M. Caneti a célébré le cinquantenaire de la constitution ; M. Intra recherche l'âge de la mosaïque d'Adrumète qui nous offre, selon lui, un portrait authentique de Virgile. Enfin M. Luigi Carnevali a rédigé pour l'exposition nationale de Turin un court exposé des travaux de l'Académie.

ROUMANIE. — L'Académie roumaine, parmi les très nombreux travaux qu'elle ne cesse de publier, a entrepris depuis l'an dernier une Bibliographie roumaine, due à MM. Joan Bianu et Nerva Hodos, bibliothécaire et bibliothécaire adjoint de cette compagnie. Cette publication, de format in-

folio, doit s'étendre de 1598 à 1830. Deux fascicules d'environ cent pages chacun, parus en 1898 et 1899, nous conduisent jusqu'à l'année 1656. Nous ne pouvons suivre les auteurs dans les descriptions très complètes qu'ils donnent des productions typographiques de Tirgoviste, de Brasov, etc., livres de piete et de liturgie pour la plupart, mais nous signalerons les belles planches qui nous fournissent des spécimens de ces incunables de la typographie roumaine sur lesquels M. Émile Picot a récemment appelé l'attention dans son *Coup d'œil sur l'histoire de la typographie dans les pays roumains au* XVI*e siècle* (Paris, 1895).

SUISSE. — M. Édouard Rott met en ce moment la dernière main à une importante publication historique éditée par la maison S. Collin à Berne, sous les auspices du gouvernement fédéral Suisse. L'ouvrage, intitulé : *Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des Cantons suisses, de leurs alliés et confédérés* (de l'origine à nos jours), se composera de neuf volumes en trois series. La première série (6 vol. in-8), comprend l'histoire des négociations auxquelles furent mêlés les représentants du gouvernement français en Helvétie. C'est aussi bien, on peut le dire, l'histoire complète des relations entre les deux pays. Le premier volume de cette série est actuellement sous presse. Il paraîtra en automne et embrasse la période de 1430 à 1560. La deuxième série (2 vol.) est un dictionnaire biographique dans lequel on trouvera, par ordre alphabétique, les noms et des notes relatives à la carrière de tous les agents du gouvernement français en Suisse (de 1430 à 1900). Le dernier volume, enfin, sera consacré aux fastes de l'ambassade de France en Suisse, au genre de vie de ses titulaires et de leur personnel, au cours des siècles, dans leurs résidences successives à Soleure, Bade, Bâle, Lucerne et Berne. M. Rott a réuni sur ce sujet des documents tout à fait inédits et intéressants.

TURQUIE. — Un publiciste de Constantinople, M. Xén. Sidéridès, vient de réunir en brochure ses articles sur le *Monastère du Sauveur*, parus l'année dernière dans l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια : Περὶ τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει μονῆς τοῦ Σωτῆρος τοῦ φιλανθρώπου καὶ τῶν ἐν αὐτῇ ἁγιάσματος καὶ ἁγίων λειψάνων (Constantinople, in-8 de 80 p.) ; cette mince plaquette sera utile à consulter même après qu'on aura lu le Βυζαντινὸν Ἡμερολόγιον de M. Gédéon. — La même Revue a publié d'autres études dont nous croyons devoir signaler les principales, à défaut de livres nouveaux. Ainsi, M. X. Papaoïannou a donné un bon article sur Gennade Scholarius (XVIII, 1898, p. 430-434), M. Papageorgios des remarques critiques sur Glycas (ibid., p. 443-444). M. Mystakidès la liste des Ligomnènes du monastère de Maltsiana (ibid., p. 444). — Ce n'est pas sans peine qu'on arrive à tirer, çà et là, du fatras habituel d'éditions classiques, quelque ouvrage un peu moins banal.

MEXIQUE. — La *Revista católica*, qui se publie à Morelia, province de Michoacan, est à sa dixième année d'existence et prend, dans le Mexique tout entier, une extension considérable. Un de ses plus zelés rédacteurs, D. Félix Martinez, professeur au séminaire de Morelia, a fait paraître, ces derniers temps, une traduction espagnole du *Scrupule*, de Mgr Gaume, ainsi que plusieurs petits opuscules, entre autres une dissertation académique sur *le Catholicisme et la civilisation* et un poème intitulé : *Dernière Vision de saint Thomas*.

— Ceux qu'intéresse l'etude des anciens idiomes du Mexique liront avec profit la reimpression de deux ouvrages d'érudition : *Gramatica y vocabulario mexicanos*, por el P. Antonio del Rincon (1595) et *Arte del idioma tarasco*, por el P. Fr. Diego Basalenque (1714), publiés par le ministère de Fomento.

— Les bulletins ou *Semaines religieuses* existent à peu près dans tous les diocèses mexicains. Citons seulement *El Apostolado de la Cruz* (Mexico), *El Reproductor eclesiastico mexicano* (Puebla), *El Domingo de Durango* (Durango), *El Boletin ecclesiastico del arzobispado de Michoacan* (Morelia), etc.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Le Déluge de Noé et les Races prédiluviennes*, par C. de Kirwan (2 vol. in-12, Bloud et Barral). — *Les Commandements expliqués d'après la doctrine et les enseignements de l'Église catholique*, par le R. P. A. Devine, trad. de l'anglais par l'abbé C. Maillet (in-12, Avignon, Aubanel). — *L'Année philosophique, 1898*, par F. Pillon (in-8, Alcan). — *La Philosophie de Tolstoï*, par Ossip-Lourié (in-12, Alcan). — *Les Différentes Manifestations de la pensée*, par le Dr J. Guérin (in-8, Alcan). — *Les Harmonies naturelles*, par P. Maryllis (in-12, Société d'éditions scientifiques). — *Critique de l'économie politique*, par K. Marx, trad. de l'allemand par L. Rémy (in-12, Schleicher). — *Les Paysans et la Question paysanne en France dans le dernier quart du dix-huitième siècle*, par N. Karéiev (in-8, Giard et Brière). — *L'Année sociale en France et à l'étranger, 1898*, par P. Fesch (in-12, Lecoffre). — *L'Année sociologique*, publiée sous la direction de E. Durkheim (in-8, Alcan). — *Des Religions comparées au point de vue sociologique*, par R. de la Grasserie (in-8, Giard et Brière). — *Socialisme et problèmes sociaux*, par E. d'Eichtal (in-12, Alcan). — *Le Crime. Causes et remèdes*, par C. Lombroso (in-8, Schleicher). — *La Dissolution opposée à l'évolution dans les sciences physiques et morales*, par A. Lalande (in-8, Alcan). — *Les Sonnets de Pétrarque à Laure*, traduction nouvelle par F. Brisset (in-12, Perrin). — *L'Anneau d'améthyste*, par A. France (in-12, Calmann Lévy). — *La Terre qui meurt*, par R. Bazin (in-12, Calmann Lévy). — *Monsieur Edgard*, par J. Noriac (in-12, Calmann Lévy). — *Les Morts qui parlent*, par E.-M. de Vogüé (in-12, Plon et Nourrit). — *Ascension*, par C. Daniélou (in-12, Perrin). — *Le Poète et la Violée*, par Nonce Casanova (in-12, Ollendorf). — *Reine-Marguerite*, par P. Maël (in-12, Flammarion). — *Disgraciée*, par A. Delorme (in-12, Société d'éditions littéraires). — *La Croyante*, par J. Psichari (in-12, Stock). — *Lettres à Mignon*, par S. Bourreline (in-12, Avignon, Aubanel). — *L'Abbé Prévost. Sa vie, ses romans*, par V. Schrœder (in-12, Hachette). — *Reflets sur la sombre route*, par P. Loti (in-12, Calmann Lévy). — *Du Dahomé au Sahara*, par le Ct Toutée (in-12, A. Colin et Cie. — *Jours de Guinée*, par P. d'Espagnat (in-12, Perrin). — *Au Congo belge*, par P. Mille (in-12, Colin et Cie). — *Les Ennemis de l'âme française*, par F. Brunetière (in-16, Hetzel). — *Les Guerres et la paix*, par C. Richet (in-12, Schleicher). — *Le Militarisme et la Société moderne*, par G. Ferrero ; trad. de l'italien par N. Samaja (in-12, Stock). — *Le Monastère des Oiseaux*, par le R. P. V. Delaporte (in-8, Retaux). — *Sainte Clotilde*, par l'abbé L. Poulin (in-12, Maison de la Bonne presse). — *Saint Hyacinthe et ses compagnons*, par la Cesse de Flavigny (in-12, Lecoffre). — *Léon XIII intime*, par J. de Narfon (in-12, Juven). — *Souvenirs d'un officier d'État-major*, par le Col Fix (in-12, Juven). — *Bernadotte roi (1810-1818-1844)*, par C. Schefer (in-8, Alcan). — *Mon Régiment russe*, par Art Roë (in-12, Calmann Lévy). — *Essai sur l'histoire du Japon*, par le Mis de La Mazelière (in-12, Plon et Nourrit). — *Louis Veuillot* 1813-1845, par E. Veuillot (in-8, Retaux). — *J. Chamberlain*, par A. Vialatte (in-12, Alcan). VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Exégèse biblique. Essai sur les six jours de la création, leur symbolisme, le Paradis terrestre, d'après les SS. Pères et la science, précédé d'une thèse sur l'Ecriture sainte en général (*E.-M. Gaucher*) 193
Altisraelitische Kulttätten (*A. Freiherrn von Gall*) 194
Das Buch der Sprüche Salomon (*P. B. Schmid*) 195
Die Jesajaerzählungen, Jesaja 36-39. Eine historisch-kritische Untersuchung (*J. Meinhold*) 196
Der Prophet Amos nach dem Grundtext erklärt (*K. Hartung*) . . . 196
Novum Testamentum graece cum apparatu critico ex editionibus et libris manu scriptis collecto 197
Propaedeutica ad Evangelium Theses XIV de religione, revelatione ejusque criteriis (*S. L. A. B.*) 198
La Provenance des Evangiles (*J.-L. Gondal*) 198
Synopse der drei ersten kanonischen Evangelien mit Parallelen aus dem Johannes Evangelium (*R. Heineke*). II Teil. Das Lukas-Evangelium mit den Parallelen aus dem Matthaus-Evangelium. III. Teil. Das Matthäus-Evangelium mit Parallelen aus dem Lukas-Evangelium, nebst zwei Anhängen : Die Urmarkus-λογια-stellen des Matthäus-Evangeliums. Verzeichnis der Johannesparallelen 200
Die Logia Jesu nach dem grieschischen und hebräischen Text wiederhergestellt. Eine Versuch (*A. Resch*) 201
Die Worte Jesu mit Berücksichtigung des nachkanonischen jüdischen Schrifttums und der aramäischen Sprache erörtert (*G. Dalman*). Band I. Einleitung und wichtige Begriffe, nebst Anhang : Messianische Texte 201
Das Biblische « Im Namen. » Eine Sprachwissenschaftliche Untersuchung über das hebräische בשם und seine griechischen Aequivalente (im besonderen Hinblick auf den Taufbefehl Matth. 28/19) (*J. Bœhmer*) 202
Commentarius in Evangelium secundum Joannem (*J. Knabenbauer*) 203
L'Apôtre Paul et le Monde ancien (*L. Schneller*). Trad. librement de l'allemand par *J. Gindraux* 203
The Homeric Centones and the Acts of Pilate (*J. Rendel Harris*) . . 205

Patristique. Ignace d'Antioche, ses épîtres, sa vie, sa théologie (*Ed. Bruston*) 127

Théologie dogmatique. De vera religione (*G. Lahousse*) 397
La Science de la religion (*le R. P. Chabin*) 207
Du Doute à la foi. Etudes pour le temps présent (*le R. P. Tournebize*) 207
Recueil de dialogues, ou Explication du catechisme sous forme de dialogues (*Un prêtre du diocèse de Verdun*) 208
Le Curé de campagne à ses paroissiens sur l'évangile du dimanche (*le R. P. A. de Fontana*) ; trad. de l'italien par *l'abbé Henri Dorangeon*. 212
Les Evangiles des dimanches expliqués (*l'abbé Sabouret*) 213
The later mediæval doctrine of the eucharistic sacrifice (*Rev. B. J. Kidd*) 466
Michael. Eine Darstellung und Vergleichung der jüdischen und der morgenländisch-christlichen Tradition von Erzengel Michael. (*W. Lueken*) 204

Théologie morale et Sermons. Casus conscientiae propositi et soluti Romae ad S. Apollinarem in cœtu S. Pauli Apostoli, anno 1897-1898. N. 3. (*Mgr Felix Cadène*) 467
Œuvres oratoires de *l'abbé Ansault*, publiées par *l'abbé Ph. Mazoyer*. . 210
Prônes apologetiques, ou les Objections contre la religion réfutées d'après l'évangile du dimanche (*abbé Ant. Saubin*) 211
Johannis Gerhardi homiliae XXXVI seu meditationes breves diebus dominicis atque festis accommodatae (*Georg. Berbig*). . . 165
Le Prêtre. Seconde retraite pastorale (*l'abbé Planus*). 209

Apologétique. Esquisse d'une apologie philosophique du christianisme dans les limites de la nature et de la révélation (*l'abbé Ch. Denis*) 398
Convenance scientifique de l'Incarnation (*Pierre Courbet*) 166

Ascétisme et ouvrages de piété. Manuel de la vie et de la piété chrétienne (*le curé de Saint-Sulpice*). 217
Au-delà du tombeau (*le R. P. J. Hamon*). 208
Le Jeune Prêtre en face des écueils et du devoir (*l'abbé Moussard*). . 210
Les Jeunes Gens du Nouveau Testament (*le R. P. J.-M. Lambert*). . 213
La Vie chrétienne, ou la Vie divine dans l'homme (*Mgr Turinaz*) . 214
La Femme chrétienne dans ses rapports avec Dieu, avec la société et avec elle-même (*l'abbé L.-M. Pioger*). 215
Lettres de *Mgr de Ségur* à ses filles spirituelles, publiées par *le marquis de Ségur* 215
Le Seigneur est mon partage, ou Lettres sur la persévérance après la première communion (*Mgr Gaume*) 215
Manrèse salésien. Extrait des Œuvres de saint François de Sales. Méditations pour tous les jours et fêtes de l'année (*le R. P. Ferdinand Million*). 216
Qui n'a pas à se corriger? Corrigeons nos défauts (*l'abbé E. Beau de Verdeney*) 217
Il s'est fait tout petit pour nous! Neuvaine de la Nativité. (Trad. de l'italien par *Marie Suttin*) 218
Court Mois de Marie pour les personnes peu lettrées (*le P. Enthyme Chapuis*). 218
Manuel pieux, ou Vade-vacum des membres de l'Association universelle des familles chrétiennes (*l'abbé Omer Coppin*) 218
Corbeille de fleurs (*J.-M.-A.*). 510
Un Parterre de fleurs, ou Mémorial consolant des bienfaits de la Sainte Vierge (*le R. P. O. Bischoff*). 520
Apparitions et revélations de N.-S. Jésus-Christ et de la Sainte Vierge à Pauline Périé, la voyante de Francoulès (*l'abbé J. Cuquel*). 518

Hétérodoxie. Die theologische Litteratur der griechischen Kirche im sechzehnten Jahrhundert (*Ph. Meyer*). 224

JURISPRUDENCE

Philosophie et histoire du droit. Cours de philosophie du droit professé à la Faculté de droit de Paris (*A. Boistel*) 482
La Législation civile de la Révolution française (1789-1804), essai d'histoire sociale (*Th. Sagnac*) 487
Leçons d'introduction à l'histoire de droit matrimonial français (*Charles Lefebvre*) 488

Droit canonique. Praelectiones juris regularis (*F. Piatus Montensis*). 447
Questions pratiques de droit et de morale sur le mariage (clandestinité) (*F. Deshayes*). 128

Droit international. Le Droit de la guerre maritime, d'après les doctrines anglaises contemporaines (*Charles Dupuis*) 521

Droit public et administratif. L'Initiative parlementaire et la Réforme du travail législatif (*Louis Michon*). 494
Institutiones juris publici ecclesiastici quas in scholis pontificii seminarii Romani ; trad. *Felix Cavagnis* 448
Les Congrégations et communautés religieuses devant la loi (*Robert Beurdeley*) 495

Le Droit d'association : condition qu'il comporte pour se concilier avec la liberté individuelle et l'ordre social (*H. Pascaud*) . . . 496

Droit civil. Commentaire théorique et pratique du Code civil (*Théophile Huc*) 489
Manuel formulaire des actes de l'état civil à l'usage des maires, adjoints et secrétaires de mairie (*Charles Ragel*) 489
Guide pratique de l'état civil, de l'assistance judiciaire et du casier judiciaire (*Henri Fayollet*) 490
L'Art de faire soi-même son testament, ou Traité pratique du testament olographe (*Paul Berton*) 491
Le Régime successoral (*Georges Legrand*). 490
Le Régime fiscal des successions (*Michel Soulesco*) 490
Le Mariage chinois au point de vue légal (*le P. Pierre Hoang*) . . 448

Droit commercial et industriel. Traité de droit commercial (*Ch. Lyon-Caen* et *L. Renault*). Tome VIII. Des faillites, banqueroutes et liquidations judiciaires. II. 491
Commentaire historique et analytique de la loi des 9-10 avril 1898 concernant la responsabilité des accidents dont les ouvriers sont victimes dans leur travail (*Louis Chardiny*) 492
Le Code des comptables (*Louis Rachou*) 492
Guide juridique et pratique des entrepreneurs de travaux privés dans leurs rapports avec l'architecte, le propriétaire et les ouvriers qu'ils emploient (*Léon Hamonic* et *E. Borderel*) 492

Droit rural. Des Warrants agricoles. Commentaire théorique et pratique de la loi du 18 juillet 1898 (*Émile Hogrel*) 492
Connaissances pratiques sur le droit rural et le cadastre mises à la portée de tous les cultivateurs, fermiers, métayers, etc. (*V. Cayasse* et *J.-N. Rabaté*) 493
Du Curage des rivières et Législation spéciale résultant des édits de Franche-Comté (*Émile Chavelet*). 493

Droit pénal. Commentaire théorique et pratique de la loi sur la répression des violences, voies de fait, actes de cruauté et attentats commis envers les enfants (loi du 19 avril 1898) (*A. Berlet*). 494

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Histoire et critique. Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. Band II, Heft VI. Die Impossibilia des *Siger von Brabant*, herausgegeben *Dr Clemens Baeumker*. . . 128
La Critique irréligieuse de Renan *l'abbé Ch. Denis* 398
Lettres inédites de *J. Stuart Mill* à Auguste Comte, avec les réponses d'*A. Comte* et une introduction par *L. Lévy-Bruhl* 399
L'Avenir de la philosophie (*Henri Berr*) 400

Logique. La Méthode déductive comme instrument de recherche (*G. Vailati*) 385
Alcune osservazioni sulle questioni di parole nella storia della scienza e della cultura (*Giovanni Vailati*). 386
Le Sens commun et son application aux sciences (*Mansuetus*) . . . 129
La Démonstration philosophique (*l'abbé J. Martin*) 386
Aperçus de taxinomie générale (*J.-P. Durand*) 388
Les Sources (*A. Gratry*) 389

Psychologie. De la Connaissance de l'âme (*A. Gratry*) 389
L'Être subconscient (*le Dr E. Gyel*) 390
L'Ignorance et l'irréflexion (*L. Gérard-Varet*) 391
Le Libre arbitre (*E. Naville*) 392
De la Méthode dans la psychologie des sentiments (*F. Rauh*) . . . 392
L'Éducation des sentiments (*P.-Félix Thomas*) 393

Métaphysique. La Nouvelle Monadologie (*Ch. Renouvier et L. Prat*). 394
Les Harmonies de l'être exprimées par les nombres (*P.-F.-G. Lacuria*) t. Ier 394
Nécessité scientifique de l'existence de Dieu (*Pierre Courbet*) . . . 165
Essai de philosophie nouvelle suggérée par la science (*Léonce Ribert*). 395

Étude de la cause finale et son importance au temps présent (*Nicolas Kaufmann*). Trad. de l'allemand par *Deiber* 395
Dieu devant la science et la raison (*le P. A. Villard*). 397
Le Surnaturel, ses abus et ses contrefaçons dans la littérature, la philosophie et la science (*l'abbé Ch. Denis*) 398

Morale. L'Activité de l'homme (*W. Tenicheff*) 296
Les Fondements de l'éthique (*E. de Roberty*) 396
La Morale stoïcienne en face de la morale chrétienne (*l'abbé A. Chollet*). 399
Sagesse pratique (*le R. P. A. Weiss*) ; trad. de l'allemand par *l'abbé Collin*. 129
La Tristesse contemporaine, essai sur les grands courants moraux et intelllectuels (*H. Fierens-Gevaert*). 400

Mélanges. Un Penseur inconnu. Numa Boudet, sa vie et ses pensées (*Joseph Serre*). 358
Le Néant et la vie (*Johannes Jœrgensen*) ; trad. par *Pierre d'Armailhacq*. 71
Auprès du foyer (*C. Wagner*). 358

Éducation et enseignement. L'Éducation nouvelle (*Edmond Demolins*) 52
Essai de synthétique. La Méthode coordinative, la synthèse et l'enseignement intégral (*J. Claudel*) 317
Les Études classiques et la Démocratie (*Alfred Fouillée*). 451
Le Grec, le latin et l'enseignement secondaire moderne (*C. Houyvet*). 225
L'Éducation morale au lycée (*Jacques Rocafort*) 522
Les Grands Jours du collège (*l'abbé Joseph Tissier*) 357
Lettre à Nosseigneurs les évêques sur l'utilité de l'instruction scientifique dans le clergé (*Mgr Baunard*). 357

Économie politique. Industrie. Commerce. Histoire des doctrines économiques (*Joseph Rambaud*). 319
Del Orden economico (*el marquès de Valle-Ameno*) 261
Vocabulaire manuel d'économie politique (*Alfred Neymarck*) . . . 19
Annuaire de l'économie politique et de la statistique (*Maurice Block*). 20
Études d'économie politique appliquée (*Léon Walras*). 20
La Commission des douanes et celle des pompes funèbres (*Eugène de Masquard*) 21
Esquisse d'un tableau raisonné des causes de la production, de la circulation, de la distribution et de la consommation de la richesse (*Manuel Tessonneau*) 21
Les Pays de France. Projet de fédéralisme administratif (*P. Foncin*). 72
La Réforme monétaire de la Russie (*Eteocle Lorini*) 31
Les Impôts en Suisse (*Max de Cérenville*) 30
Les Industries monopolisées aux États-Unis (*Paul de Rousiers*) . . 29
Exposé du commerce public du sel (*le P. Pierre Hoang*) 467
Notre Marine marchande (*J. Charles Roux*) 152
Politique et organisation coloniales, principes généraux (*A. Billiard*). 453

Questions sociales. Le Socialisme au jour le jour (*Jules Guesde*). 22
La Réforme agraire et ouvrière en action (*Amédée Saint-Ferréol*). . 23
Socialisme et liberté (*Rienzi*) 23
Formes et essence du socialisme (*Saverio Merlino*) 24
Le Clergé et la Question sociale, examen critique (*Auguste Onclair*). 25
Études de psychologie sociale (*G. Tarde*). 25
Les Lois sociales, esquisse de sociologie (*G. Tarde*). 25
Les Institutions professionnelles et industrielles (*Herbert Spencer*). 26
Questions philosophiques, politiques et sociales (*l'abbé de Blaviel*). 27
Essai sur les lois naturelles de la société politique (*l'abbé Fayet*). 28
Autour du monde millionnaire américain (*F.-E. Johanet*) 28
Le Socialisme et la Révolution française (*André Lichtenberger*) . . 32
Le Participationnisme, ou la Justice dans l'organisation du travail (*A. Coutarel*). 32
Le Métayage et la Participation aux bénéfices (*Roger Merlin*) . . . 33
L'Association de l'ouvrier aux profits du patron et la Participation aux bénéfices (*Paul Bureau*) 33
La Participation aux bénéfices (*Émile Waxweiler*) 34
La Participation aux bénéfices (*Maurice Vanlaer*) 35

Féminisme. La Question féministe examinée au point de vue de la nature, de l'histoire et de la révélation (*le P. Augustin Roesler*). Trad. par *J. de Rochay* 484
Le Rôle social de la femme : devoir, droits, éducation (*Mme Anna Lampérière*). 485
La Formation catholique de la femme contemporaine (*Madame Marie du Sacré-Cœur*) 449
La Faillite du mariage et l'union future (*J. Joseph-Renaud*). . . . 486

Mathématiques. Conférences sur les mathématiques (*F. Klein*). . 359
Œuvres de *Laguerre*, publiées par *Ch. Hermitte*, *H. Poincaré* et *E. Rouché*. T. I. 320
Œuvres mathématiques (*Riemann*) ; trad. par *L. Laugel* 320
Le Traité du quadrant (*Maître Robert Anglès*), publié par *P. Tannery*. 262
Le Calcul vectoriel (*G. Nédélec*) 360
Lehrbuch der Algebra (*H. Weber*). 228
Vorlesungen über Algebra (*E. Netto*) 131
An introduction to the Algebra of Quanties (*E. B. Elliot*) 132
Sur les progrès de la théorie des invariants projectifs (*W. Fr. Meyer*); Trad. et annoté par *Fehr* 262
Leçons sur la théorie analytique des équations differentielles (*P. Painlevé*) 226
Leçons sur l'intégration des équations aux dérivées partielles du second ordre (*E. Goursat*) 131
Théorie des équations algébriques (*J. Petersen*) 322
Leçons sur la théorie des fonctions (*E. Borel*). 262
Théorie des fonctions algébriques (*P. Appell* et *E. Goursat*) 53
Précis élémentaire de la théorie des fonctions elliptiques (*L. Lévy*). 263
Eléments de la théorie des fonctions elliptiques (*J. Tannery et J. Molk*) 227
Principes sur la théorie des fonctions elliptiques (*P. Appell* et *E. Lacour*) 322
Théorie der doppeltperiodischen Functionen einer veränderlichen Grösse (*M. Krause*) 53
Traité d'analyse (*E. Picard*) 132
Cours d'analyse (*M. Demartres*) 228
Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale (*Ch. Méray*) 321
Leçons sur la théorie générale des surfaces (*G. Darboux*) 4e partie. 133
Il Triangolo (*V. Aicardi*). 72
Tables pour le tracé des courbes (*Gaunin*) 167
Einführung in die mathematische Behandlung der Naturwissenchaften (*W. Nernst* und *A. Schönflies*) 52

Physique et Chimie. Astronomie. Météorologie. Traité de mecanique générale (*H. Résal*). 54
Traité de mécanique rationnelle (*P. Appell*). 134
Essai sur les éléments de la mécanique des particules (*H. Majbert*). 323
Composition d'analyse. Cinématique, mécanique et astronomie (*E. Villié*). 167
Cours superieur de manipulations de physique (*A. Witz*) 168
Recherches sur la congélation des solutions aqueuses étendues (*A. Ponsot*) 73
Explosifs nitrés (*G. Sanford*) ; trad. par *J. Daniel*. 168
Annuaire pour l'an 1899, publié par le Bureau des longitudes . . 134
Annuaire de l'Observatoire municipal de Paris, dit Observatoire de Montsouris pour l'année 1899 136

Agriculture. Sciences naturelles. Les Plantes céréales (*Gustave Heuzé*). 73
Les Plantes légumières, cultivées en plein champ (*le même*) . . . 73
Nos forêts et leurs hôtes (*L. Laforest*) 533
La Mer (*Michelet*) 74
La Culture des mers en Europe. Piscifacture. Pisciculture. Ostreïculture (*Georges Roché*). 136
La Vie mystérieuse des mers (*Émile Deschamps*). 523
L'Oiseau (*Michelet*) 74
Les Oiseaux du Bas-Escaut. Leur chasse en bateaux. Histoire naturelle (*le Dr A. Quinet*). 229

Anthropologie. Physiologie. L'Anthropologie et la préhistoire en Espagne et en Portugal, en 1897 (*Luis de Hoyos Sainz*). . 166
Physiologie, Physique et chimie biologique. Programme et questionnaire avec réponses en dix leçons (*le Dr G. Petit*) 303
L'Audition et ses organes (*le Dr Gellé*). 294
Étude psycho-physiologique de l'amour (*le Dr J. Roger*) 297

Médecine. Généralités. Histoire. Pour devenir médecin (*le Dr Michaut*). 303
Manuel de travaux pratiques de micrographie médicale à l'usage des étudiants en pharmacie (*le Dr G. Lasserre*) 304
Manuel pratique de l'examen de la vision au point de vue militaire (*le Dr Piton*) 304
Alphonse Guérin: sa vie, ses œuvres; origine de la doctrine microbienne (*Oricux de la Porte*) 305

Hygiène. L'Hygiène pratique et la vie chrétienne (Notions élémentaires sur les moyens de conserver la santé du corps et de l'âme, suivies d'application à la médecine nouvelle) (*le Dr J. Le Bèle*) . 289
Des soins à donner aux malades. Hygiène, surveillance médicale (*A. Demmler*). 291
Pour nos enfants, conseils d'hygiène physique et morale (*le Dr G. Petit*). 291

Pathologie. Thérapeutique. Les Victimes du lait et du régime lacté (*Le Dr G.-H. Meunier*) 292
Les Desequilibrés des jambes (Étude psychologique et thérapeutique). 1re série, les Astatiques (*le Dr Gélineau*) 293
Nevroses et idées fixes. T. II. (Fragments des leçons cliniques du mardi sur les névroses, les maladies produites par les émotions, les idées obsédantes et leur traitement) (*le prof. J. Raymond* et *le Dr P. Janet*) 294
L'Illusion de fausse reconnaissance (contribution à l'étude des conditions psychologiques de la reconnaissance des souvenirs) (*le Dr E. Bernard-Leroy*) 295
Pathologie de la volonté (*le Dr Dallemagne*) 296
Le Rêve (*le Dr Surbled*) 297
L'Ame du criminel (*le Dr Maurice de Fleury*). 299
Traité théorique et pratique d'hydrothérapie (*le Dr Leroy-Dupré*). . 300
Les Tuberculoses animales, leur rapport avec la tuberculose humaine (*E. Nocard*) 302
Chamonix, station d'altitude (*le Dr J. Rosière*). 305

Spiritisme. Spiritualisme et spiritisme (*le Dr G. Surbled*) 298
Les Voix de l'esprit (*M. Digues*). 359

Beaux-Arts. Histoire de l'architecture (*Aug. Choisy*) 524
Fra Angelico de Fiesole. Sa vie et ses œuvres (*Etienne Beissel*) . . 11
Léonard de Vinci. L'Artiste, le penseur, le savant (*Eugène Muntz*) . 6
Histoire de la musique. Bohême (*Albert Soubies*) 168
Beethoven et Wagner. Essais d'histoire et de critique musicales (*Teodor de Wyzewa* 139

Sport. Chasse. Équitation (*le baron de Vaux* 54
Down! Dressage à l'anglaise des chiens d'arrêt, complété par le rapport (*Ernest Bellecroix*) 56
Mon Carnet de chasse (*Adolphe Chenevière*) 16
La Chasse, le fusil et ses munitions 55

Sciences militaires. Traité de tactique connu sous le titre περὶ καταστάσεως ἀπίκατον (Traité de castrametation), rédigé, à ce qu'on croit, par ordre de l'empereur Nicéphore Phocas, texte grec inédit, établi d'après les manuscrits de l'Escurial, Paris, Bâle et Madrid, et annoté par *Charles Graux*. 121
Studien über Truppenführung (*Verdy du Vernois*) 1re partie : Die Infanterie-Division im Verbande des Armeekorps, 1er et 2e fasc.; nouvelle édition remaniée par *le colonel V. Gossler* 122
Taktische Aufgaben für Kriegspiel, Gebungsritt, Dispositionsübung und Selbstunterricht der Infanterie in Anlage und Durchführung *E. Zoellner* 123

Le Livre du gradé à l'usage des élèves-caporaux, caporaux et sous-officiers d'infanterie 123
Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires (*Un comité d'officiers de toutes armes*) 125
Revista científico-militar 126
Revista tecnica de infanteria y caballeria 126

Mélanges scientifiques. Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires 454
Les Dernières Merveilles de la science (*Daniel Bellet*) 18
Les Savants modernes, leur vie et leurs travaux (*A. Rebière*) . . . 230
Histoire d'un morceau de sucre (*le Dr Helbé*). 534

LITTÉRATURE

Philologie. Linguistique. Introduction à la critique des textes latins, basée sur le texte de Plaute (*W.-M. Lindsay*) ; traduit par *J.-P. Waltzing* 74
Supplemento di lezioni varianti ai libri « De Lingua latina » di M. T. Varrone (*M.-G. Antonibon*) 169
La Flexion dans Lucrèce (*A. Cartault*). 57
La Lengua y la literatura sanskritas ante la critica histórica (*Narciso Santonach y Cabanas*). 534
A new English Grammar, logical and historical (*Henry Sweet*) . . 232

Folklore. Légendes locales de la Haute-Bretagne. 1re partie. Le Monde physique (*Paul Sébillot*) 525

Poésie. Aventures merveilleuses de Huon de Bordeaux, pair de France, et de la belle Esclarmonde, ainsi que du petit roi de féerie Auberon, mises en nouveau langage par *Gaston Paris* . . 234
Poésies diverses (*Georges Charlemagne*). 97
Poèmes (1887-1897). Les Gammes ; les Fastes ; Petits Poèmes d'automne ; le Jeu des épées (*Stuart Merrill*) 98
Chansons et toasts (*Ernest Chebroux*) 99
Salomé, poème dramatique en trois parties (*Joseph de Pesquidoux*). 100
Renaissance (*Edouard Ducoté*) 100
Les Solitaires (vers) (*Jean Dayros*) 101
Types du boulevard (*Ferdinand Bloch*). 102
Poèmes en prose (*Gabriel de Lautrec*) 104
La Reconnaissance filiale, compliments (*Fioretta*) 513
Las Papilhotos (*Jacques Jasmin*) 106
Breiz, poésies bretonnes (*Quellien*). 457
Babrii fabulae Aesopeae (*O. Crusius*). 74
Antologia de poetas líricos castellanos desde la formación del idioma hasta nuestros dias (*Marcelino Menéndez y Pelayo*) . . . 233
Das mittelenglische Gedicht « The Boke of Cupide » (« the Cuckow and the Nyghtyngale ») Clanvowe zugeschrieben. Kritische Ausgabe von *Erich Vollmer* 169

Théâtre. Les Bergers de Bethléem, pastorale en vers (*Henri Hello*). 511
Les Mages et les Juifs, pastorale en 3 actes et en vers (*le même*). 511
L'Enfant prodigue, drame biblique (*le même*). 511
Saint Paul, pièce en 3 actes (*le même*). 511
Les Sabots du Diable, mystère de Noël en un acte (*Ch. Leroy-Villars*). 512
La Martyre de Mariana, drame en 4 actes (*le chanoine Torre*). . . 512
La Visite imprévue, comédie en un acte (*Eug.* et *Ed. Adenis*) . . . 512
Les Deux Honneurs, drame militaire en 3 actes (*G. de Wailly*) . . 512
L'Oreiller qui pleure, monologue (*G. de Wailly*) 512
Le Cheik de Malaga, épopée en prose (*Joannès Seux*) 512
De Sonis à Loigny, épisode militaire en 3 actes (*Paul Croiset*). . . 512
Jacquerie, drame en 3 actes (*le même*). 512
Le Paresseux récompensé, comédie (*L.-M. Dubois et A. Gaulay*). . 513
L'Envers de la lune, opérette-bouffe en un acte (*Jean Ry*) 513
Gare la bombe ! comédie en 3 actes (*le même*) 513
L'Héritage de la Marquise, comédie en deux actes (*Amélie Amestoy*). 513
La Providence veille toujours, comédie (*Ariste Excoffon*). 513

L'Atelier de Mlle Sophie, comédie en 3 actes (*Marie J.*) 513
Les Châtelaines de Saluces, drame en 4 actes (*la même*). 513
Les Trois Précieuses, comédie en 3 actes (*Jehan Greech*). 513
La Reine Bathilde, drame historique en 4 actes (*le même*) 513
Peau d'âne, opérette féérie en deux actes (*Caritas*). 513
Une Fleur de France, drame lyrique en 3 actes (*le même*). 513
L'Hérésiarque (*Henri Mazel*). 105
La Veillée de Noël, pièce en un acte (*Paul Sébillot*). 526
Jeanne d'Arc, drame historique en cinq actes (*L.-A. Odemps*) . . 446
Le Mystère de Jeanne d'Arc, représenté par ses compatriotes à Ménil-en-Xaintois (Vosges). 446
William Wallace, drame en cinq actes, en vers (*Paul Gourmand*). 102
Margit, la femme du chevalier Bengt, drame en cinq actes et en prose (*Auguste Strindberg*). Trad. de *Georges Loiseau* 103
Un Fait divers. Le Passant divin, monologues (*Marc Dupuy*) . . . 106
Le Bonhomme au sable, monologue (*Henriette Bezançon*). 106
Les Enfants d'Édouard, tragédie en trois actes (*Casimir Delavigne*), adaptation pour jeunes gens (*Henry-Pierre*) 104
Monologues vécus et saynetes, 2e série (*le comte de Th.*) 105
Euripidis fabulae. Ediderunt *R. Prinz* et *N. Wecklein*. Vol. I, Pars V, Ion. Pars VI, Helena. Pars VII, Cyclops. Vol. II, Pars I, Iphigenia Taurica 170
Drames religieux de *Calderon*, trad. en français par *Léo Rouanet*. . 57
Jesús y el diablo, poema en forma dramática (*Eduardo Marquina* y *Luis de Zulueta*) 535

Romans, contes et nouvelles. Lune de miel (*Gyp*) 36
La Main de Sainte Modestine (*Jeanne Schultz*) 36
Le Secret du blessé (*Pierre Sales*). 37
Le Curé d'Auriac (*François Battanchon*) 37
La Petite Fée (*Albert Cim.*) 38
Les Heures suprêmes (*Henry Kistemaeckers*). 38
Les Maris qui font rire (*Jules Lévy*). 38
Le Roy (*Albert Delacour*) 39
La Femme qui a connu l'Empereur (*Hugues Rebell*). 39
Les Adultères vierges (*Nonce Casanova*) 40
Un vilain Monsieur (*Willy*). 41
L'Américaine (*Pierre de Lano* et *Emmanuel Gallus*) 41
La Cœur et l'Honneur (*Pierre Maël*). 41
Les Aventures de Fanchon (*Jules Mary*) 42
Germaine (*Aubery du Boulley*) 43
Josephin (*Blanche Sari-Flégier*) 43
Follement et toujours (*Max Lyan*) 43
Devoir ou folie (*Marie-Grégoire Ghika*). 44
Un Nid dans les ruines (*Léon de Tinseau*) 44
Tante Bébé (*Georges Mareschal de Bièvre*) 45
Tout arrive (*Henri Ardel*). 45
Erreur d'âme (*Frédéric Huchet*). 46
L'Erreur de Catherine (*Mrs Alexander*) ; trad. de l'anglais par *Robert de Cerisy* 47
Vasanga (*L. Huot*) 48
Les Exotiques (*Pierre de Lano*). 49
Or et toc (*Jacques Chartraine*) 49
Griffes roses (*Henry Babusson*). 50
Le Journal d'un grinchu (*Gyp*) 51
Pour ma paroisse (*Nemours-Godré*) 402
Silhouettes d'humbles (*Paul Renaudin*) 403
Lettres de ma falaise (*Maxime Audouin*). 403
Débutantes (*Richard O'Monroy*) 403
Le Trèfle blanc (*Henri de Régnier*) 403
Monsieur de Folleuil (*Gyp*) 404
Escarmouches (*Henri Rainaldy*) 404
La Petite Femme de la mer (*Camille Lemonnier*). 405
Le Roman de Louis XI (*Paul Fort*) 406
Escal-Vigor (*Georges Eekhoud*) 406
Les Errants terribles (*Jean Laurenty*) 406
La Peine du Dam (*M. Roepmaker*) 407
Le Double (*Édouard Schuré*). 407

Le Désir (*E. Delard*) 408
In Memoriam (*André Godard*) 408
L'Amoureuse Foi (*Charles Baihaut*) 409
Le Sentier du Mariage (*Charles Moreau-Vauthier*) 409
Demi-sang (*Paul Harel*) 409
Le Pope (*I. Potapénko*) ; trad. du russe par *Léon Golschmann* . . . 410
Le Menage Cayol (*Frédéric Berthold*) 410
Monsieur l'aumônier (*Jules Pravieux*) 410
Therèse Vaubecourt (*Paul Perret*) 411
Chroniques de la forêt de Sauvagnac (*le comte A. de Saint-Aulaire*) . 412
L'Aiguille d'or (*J.-H. Rosny*) 412
Un Crime étrange (*A. Conan Doyle*) 413
Les Peches des autres (*Léon de Tinseau*) 413
La Tierra de Campos (*Ricardo Macias Picavea*) 323
Mis amores. Cuentos y baladas (*Trindade Coelho*). Trad. del portugués por *Rafael Altamira* 360

Ouvrages pour la jeunesse. Roberte (*Leon Barracand*) . . . 498
Mayotte (*M. Breen*) 499
Pas banale (*Roger Dombre*) 500
Le Chêveu de mon existence (*Roger Dombre*) 500
Le Choix de Maura (*Mathilde Aigueperse*) 501
Le Chemin de la foi (*Mario Donal*) 502
Marcia de Laubly (*M. Maryan*) 502
Un Secret de famille (*M. Maryan*) 503
Les Cantiques d'Yvan (*M. du Camp/ranc*) 503
Les Souliers de la comtesse Lora (*J. de Rochay*) 503
L'Une et l'autre (*Edmond Coz*) 504
La Conquête de Burgau-House (*B. de Buxy*) 504
Les Livres du professeur Richaume (*Henry Bister*) 504
Jean-Poigne-d'Acier (*le vicomte Oscar de Poli*) 505
La Republique de Thélin (*Ernest Christian*) 505
L'Escalade de Genève (*Charles Buet*) 505
Le Passage d'un Ange (*la princesse Olga Cantacuzèse Altieri*) . . . 505
Vers la lumière (*Marthe Lachèse*) 505
Les Cousines de Rachel (*A. Géline*) 506
Le Chemin du repentir (*Étienne de Besancenet*) 507
Le Lys de Bruges (*Marthe Lachèse*) 507
La Marquise Sabine (*A. Aigueperse*) 507
Ange gardien (*Marguerite Levray*) 508
Élisabeth (*Lucie des Ages*) 508
L'Ambition de Jeanne (*Mme Chéron de la Bruyère*) 508
Le Bon Cheminean (*Mme la vicomtesse de Pitray*) 508
La Devise d'un père (*F. de Nocé*) 509
Le Sabre à la main (*Marcel Luguet*) 509
Deux Sœurs (*M. Zaleska*) ; trad. du polonais par *Léon Golschmann*. . 509
Entre elles (*Mme la marquise de Brunoy*) 509
Une Famille française en Oceanie (*J. de Loussot*) 509
Histoire d'un vieux soldat (*J. de Loussot*) 509
Legendes chretiennes de tous les pays (*Stéphen Lefranc*) 510
Souvenirs de la Revolution (*Mme Michel de R.*) 510
Mémoires d'un esclave (*Louis Le Conte*) 510
Tel père, tel fils (*Jacques d'Antuzan*) 510
Mère d'orphelins (*le même*) 510
A l'ombre de la croix (*J.-M.-A.*) 511
Souvenirs d'une dame de charité (*Mme de R.*) 511
Braves et lâches (*Michel de R.*) 511
Parents et Enfants (*F. C***.*) 511
Fleurs à Marie (*J.-M.-A.*) 511
Le Panthéon des bonnes gens (*Paul Fesh*) 498
Marthe, ou les Sept Œuvres spirituelles de miséricorde (*l'abbé Cantel*). 411
Marthe, ou les Sept Œuvres corporelles de miséricorde (*le même*) . . 511
Histoire de Vivette (*Léon Barracand*) 12
Les Plumes du paon (*H. de Gorsse* et *G. de Beauregard*) 13
Seulette (*Pierre Maël*) 12
Le Démon des sables (1798) (*Gustave Toudouze*) 15
Le Fils du garde-chasse (*L.-M. Vauzanges*) 16
Beaux-frères (*J.-B. Jeanroy*) 15

Souvenirs d'un écolier russe (*N. Pozniakoff*). Trad. par *L. Golschmann* et *E. Jaubert* 17
La Legende du Juif-Errant (*Pierre Dupont*) 18
Oh! les jolies histoires d'animaux (*le Dr L. Azoulay*) 18
Les Robinsons de la Nouvelle-Russie (*R. Candiani*) 17
Zarzamora, novela (*Miguel Ramos Carrión*) 536
Perfilés y Brochazos : cuadros y cuentos (*Narciso Oller*). Trad. del catalán por *M. Morera y Galicia* 535

Épistoliers. Polygraphes. Correspondance inédite de *Loaeus*, publiée avec introd. et notes par *Alphonse Roersch* 170
Lettres de l'abbé *Morellet*, de l'Académie française, à lord Shelburne, depuis marquis de Lansdowne, 1772-1803. Avec introd. et notes par lord *Edmond Fitzmaurice* 340
Œuvres complètes (*J. Michelet*). La Montagne. L'Insecte. L'Amour. La Femme. Le Peuple. Nos Fils 263
L'Abrégé des merveilles ; trad. de l'arabe par *le baron Carra de Vaux*. 233

Histoire et critique littéraires. Généralités. Drame ancien, drame moderne (*Émile Faguet*) 526
L'Influsso del pensiero latin sopra la civiltà italiana del medio oevo(*Francesco Novati*) 146
Médée (*Léon Mallinger*) 455

Littérature ancienne. Homère. Étude historique et critique (*Victor Terret*) 140
Il Subbiettivismo nei poemi d'Omero (*P. Cesareo*) 58
Aristophanesstudien (*Konrad Zacher*). Erstes Heft : Anmerkungen zu Aristophanes' Rittern 526
Die Briefe des Bischofs Synesius. Ein Beitrag zur Geschichte des Attizismus (*Dr W. Fritz*). 360
Storia della sacra eloquenza al tempo di SS. Padri (*Francesco Zanotto*). 236

Littérature française. Manuel de l'histoire de la littérature française (*F. Brunetière*). 59
Les Maîtres de la poésie française (*Marius Sepet*) 237
Der Miles Gloriosus in der französischen Komödie vom Beginn der Renaissance bis zu Molière (*Dr O. Fest*) 238
Blacatz, ein Dichter und Dichterfreund der Provence, biographische Studie (*Otto Soltau*) 536
Essai sur la vie et les œuvres de Georges de Brébeuf (*René Harmand*). 324
Théophile et Paul de Viau. Étude historique et littéraire (*Charles Garrisson*). 351
Bourdaloue, sa Correspondance et ses correspondants (*le R. P. Henri Chérot*) 457
Le Drame d'Alexandre Dumas, étude dramatique, sociale et littéraire (*Hippolyte Parigot*). 141
Le Quarantième Fauteuil (*Henry Michel*) 528
L'Anarchie littéraire (*Charles Recolin*) 326
Le IIe livre des masques (*Rémy de Gourmont*). 361

Littérature étrangère. Noticias referentes á los anales del teatro en Sevilla desde Lope de Rueda hasta fines del siglo XVII (*José Sánchez-Arjona*) 239
A Short History of English Literature (*George Saintsbury*) 327
Storia della letteratura inglese dalle origini al tempo presente (*A.-R. Levi*). Volume primo. Dal perio lo celtico alla morte di Elisabetta (55 av. C. a. 1603) 144
Shakespeare en France sous l'ancien régime (*J.-J. Jusserand*). . . 146

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Manuel de l'explorateur (*E. Blin* et *M. Rollet de l'Isle*) 62
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin* et *Fr. Schrader*) ; n° 6, Europe physique ; n° 36, Europe centrale en 4 feuilles, feuille IV, Sud-Est. 220

Voyages en Europe, 1829-1854 (*Frédéric Le Play*). Extraits de sa correspondance publiés par *Albert Le Play* 528
Dictionnaire géographique et administratif de la France, publié sous la direction de *Paul Joanne*. T. V (F.-P.) 223
La Bièvre et Saint Séverin (*J.-K. Huysmans* 536
Les Étapes d'un touriste en France. De Dunkerque à Arras, Peronne et Montdidier (*Alexis Martin*) 220
L'Alsace, le pays et ses habitants (*Ch. Grad*) 11
La Provence et ses voies nouvelles (*J. Cauvière*) 347
Au fil de l'eau. De Marseille à Venise, à bord du « Senégal. » Lettres d'un Gascon (*Laurent d'Arce*) 220
Voyage d'Italie (1826-1827) (*la comtesse Anna Potocka*), publié par *Casimir Stryenski* 221
Essai sur l'Espagne ; mœurs, littérature et beaux-arts, relation historique, révolutions et guerres civiles (*Germain Dard*). . . . 264
Hampa, antropologia picaresca (*Rafael Salillas*) 328
Au Pays de saint Augustin et aux rives du Tage (*J. de Beauregard*). 221
Russie; nos alliés chez eux (*Michel Delines*). 62
Trois ans de luttes aux déserts d'Asie (*Sven Hedin*) 9
Au pays des pagodes et des monastères. En Birmanie (*Eugène Gallois*). 222
Le Journal d'un marin (*Vigné d'Octon*). 12
Rhodésie et Transvaal. Impressions de voyage (*Albert Bordeaux*). . 223
La Vie à Madagascar (*Henri Mager*) 7
Choses et gens d'Amérique (*Th. Bentzon*) 267

Histoire ancienne. Egipto y Asiria resuscitados (*Ramirez Fernandez Valbuena*) Segunda parte. 147

Histoire générale. Histoire générale du IVe siècle à nos jours. (*Ernest Lavisse* et *Alfred Rambaud*) t. VII. Le XVIIIe siècle. 1715-1788; t. VIII. La Révolution française, 1789-1799 ; t. IX. Napoléon, 1800-1815. 63
Études d'histoire et d'archéologie (*Paul Allard*). 162
Russes et Français. Souvenirs historiques et anecdotiques, 1051-1897 (*François Bournand*) 75
Histoire du moyen âge et des temps modernes (1270-1610) (*H. Gaillard* et *H. Froideveaux*). 332
Histoire de l'Europe et en particulier de la France, de 1270 à 1610 (*P. Bondois* et *Ch. Dufayard*) 332
Sebastiano Veniero e la battaglia di Lepanto (*Pompeo Molmenti*) . . 109
La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours (*Ed. Driault*). 150
Histoire contemporaine de 1789 à nos jours (*Piolet* et *Bernard*). Classe de philosophie 264
Lectures historiques pour la classe de philosophie et pour les classes de première. Histoire contemporaine (1789-1889) (*Henry Salomon*). 171
Histoire politique de l'Europe contemporaine, évolutions des partis et des formes politiques, 1814-1896 (*Ch. Seignobos*) 245

Histoire de l'Église. Historia apologetica de los Papas (*Urbano Ferreiroa*), t. VI et VII (900-1404) 244
Geschichte Roms und der Päpste im Mittelalter (*P. Grisar*) . . . 239
The Extinction of the Christian Churches in North Africa (*L. B. Holme*). 468
Die Rückkeher der Päpste Urban V und Gregor XI von Avignon nach Rom (*Dr Kirsch*) 149
L'Année de l'Église 1898 (*Ch. d'Égremont*). 331
L'Église catholique à la fin du XIXe siècle. Le Chef suprême, l'organisation et l'administration générale de l'Église 329
Les Archives de la Chambre apostolique au XIVe siècle (*Joseph de Loye*). 1re partie. Inventaire. Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 458
Palladius und Rufinus ; ein Beitrag zur Quellenkunde des ältesten Mönchtums ; Texte und Untersuchungen (*Erwin Preuschen*). . . 241
Le Moine bénédictin (*Dom Besse*) 170
Les Dominicains. Lettres à un jeune homme sur l'ordre des Frères prêcheurs (*le P. R. Paul Duchaussoy*) 426

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Œuvres complètes (*Mgr X. Barbier de Montault*). T. XIII. Rome : VI. Hagiographie, cinquième partie. 241
Les Saints de l'Église de Nantes (*le cardinal Richard*). 243
Fleurs cisterciennes en Belgique (*le R. P. H. Nimal*) 518
Découverte dans la montagne d'Éphèse de la maison où la Très Sainte Vierge est morte, et fouilles à faire pour découvrir aussi le tombeau d'où elle s'est élevée au ciel (*l'abbé Gouyet*). 204
Notre-Dame d'Ay. Histoire de son pèlerinage (*le R. P. J.-B. Domaine*). 520
Lourdes, son histoire, sa grotte. Bernadette, le curé Peyramale et son église (*A. Peyramale*) 219
Les Merveilles de la Salette (*l'abbé J. Berthier*) 519
Une Corbeille de fleurs, ou Recueil de traits admirables de la puissance et de la bonté de saint Joseph (*le R. P. O. Bischoff*). . . . 520
Les Miracles historiques du Saint Sacrement (*le R. P. E. Couet*) . . 518
Saint Basile (*Paul Allard*). 415
Saint Ambroise (*le duc de Broglie*). 415
Saint Jérôme (*le R. P. Largent*). 416
Vie de saint Augustin (*le R. P. Tonna-Barthet*). 417
Saint Benoît, son action religieuse et sociale (*Don Louis Tosti*); trad. de l'italien par *le chanoine Labis*. 417
La Vie et le Culte de saint Clair, abbé de Saint-Marcel de Vienne en Dauphiné (*l'abbé M. Blanc*). 418
Histoire de sainte Radegonde, reine de France, et des sanctuaires et pèlerinages en son honneur (*l'abbé Em. Briand*) 529
Histoire d'Alcuin, moine anglo-saxon, natif d'York, restaurateur des sciences en Occident sous Charlemagne. Sa vie, ses écrits, son influence sur la formation de l'Europe, sa mort (*l'abbé J.-B. Laforêt*) 419
Sainte Mathilde (*E. Hallberg*) 421
Saint Henri (*l'abbé H. Lesétre*) 422
Saint Etienne, roi apostolique de Hongrie (*E. Horn*) 422
Saint Odilon, abbé de Cluny. Sa vie, son temps, ses œuvres (*l'abbé P. Jardet*) 423
Cartulaire, ou Histoire diplomatique de saint Dominique (*les RR. PP. Balme* et *Lelaidier*). 424
Saint Dominique (*J. Guiraud*) 425
Speculum perfectionis seu S. Francisci Assisiensis legenda antiquissima auctore *Leone* nunc primum edidit *Paul Sabatier* . . . 426
Saint Louis (*Marius Sepet*). 428
Saint Ignace de Loyola (*Henry Joly*). 429
Saint François de Sales. Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au dix-septième siècle (*Fortunat Strowski*) . 430
Hurons et Iroquois. Le P. Jean de Brébeuf. Sa vie, ses travaux, son martyre (*le R. P. Martin*) 433
Vie de Mademoiselle de Melun, fille du prince d'Épinoy, fondatrice de l'Hôtel-Dieu et des Hospitalières de Beaugé (*le chanoine Portais*). 433
L'Apôtre de Ceylan. Le Père Joseph Vaz, de la congrégation de l'oratoire de S. Philippe de Neri (*Sébastien Régo*); trad. de l'italien par *J. Bigard*. 435
La Révérende Mère Rivier, fondatrice des Sœurs de la Présentation de Marie de Bourg-Saint-Andéol (Ardèche) (*l'abbé F. Mourret*) . . 435
Un Évêque d'autrefois. Mgr Berteaud, évêque de Tulle (*l'abbé G. Breton*) 438
Vie de saint Dominique de la Mère de Dieu, apôtre de l'Angleterre (*le R. P. Luc de Saint-Joseph*); trad. de l'italien par *le chanoine Labis* 437
Henri Perreyve (*le P. Gratry*) 437
Le Cardinal Bilio, barnabite, un des présidents du concile du Vatican (*le R. R. Pica*) 439
Un Apôtre. Le Père de l'Hermite, missionnaire oblat de Marie-Immaculée, avec une étude sur les descendants de Pierre l'Ermite (*le R. P. M. Deves*) 439
Le Père Lefebvre et l'Acadie (*Pascal Poirier*). 440
Le Cardinal Meignan (*l'abbé H. Boissonnot*) 514
Recueil de souvenirs à la mémoire de Mgr Le Sage d'Hauteroche d'Hulst 516

Un Ami de Rome et du Pape au XIXe siècle, Mgr H. Sauvé (*l'abbé G. Barrier*) 516
Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, religieuse carmélite. Histoire d'une âme écrite par elle-même. 517
Henry Beck, de la Compagnie de Jesus, missionnaire au Congo (*le R. P. Peeters*) 518
Une Ame d'apôtre. Le P. Victor Delpech, missionnaire au Maduré (*le R. P. Suau*) 521

Question du jour. Le Futur Pape (*Giovanni Berthelet*) 439
La Russie et l'Union des Eglises (*C. Tondini de Quarenghi*) 75
Russie et Pologne, à propos d'une publication récente (*Ch. Dupuis*). 530
L'Alliance franco-allemande et ses consequences (*Mis Chappuis de Maubou*) 466
L'Armée de Condé. Mémorial de la trahison pour éclairer l'Annuaire de l'armée sous la troisième république (*Urbain Gohier*) 537

Affaire Dreyfus. Le Bordereau est-il d'un artilleur ? (*Un ancien officier d'artillerie*) 363
Billets de la province (*Michel Colline*) 363
Le Bordereau est d'Esterhazy (*Louis Frank*) 363
Exposé impartial de l'affaire Dreyfus (*Pierre Molé*) 362
Lettres d'un coupable (*Henry Leyret*) 363
Essai sur la mentalité militaire, à propos de l'affaire Dreyfus (*L. Veraxe*). 364
La Revision du procès Dreyfus à la Cour de cassation. Compte-rendu sténographique in-extenso. 362
Les Raisons de Basile (*Yves Guyot*) 363
Le Lieutenant-colonel Henry ? (*Paul Marin*) 363

Histoire de France. Histoire de France (*E. Devinat*). Cours moyen, préparation au certificat d'études primaires. 266
Französische Geschichte (*Prof. Dr. R. Sternfeld*) 469
Le Passé de la France, études historiques (*A. Lecoy de la Marche*). 468
Charles VII et Louis XI. La Première Guerre d'Italie (*Mme de Witt*). 7
La Renaissance (*Michelet*) 74
Louis XIII. Marie de Médicis, chef du Conseil. États généraux. Mariage du Roi. Le Prince de Condé (1614-1616) (*Berthold Zeller*). 156
Le XVIIIe siècle. Les Mœurs, les arts, les idées. Récits et témoignages contemporains 156
La France au milieu du XVIIIe siècle (1747-1757), d'après le Journal du *marquis d'Argenson*, extraits publiés avec notice bibliographique par *Armand Brette* et précédés d'une introduction par *Edm. Champion* 460
Le Treize Vendémiaire an IV (*Henry Zivy*) 336
La Révolution française et les cours électorales du Rhin (*l'abbé Henri de Surrel de Saint-Julien*) 536
Quiberon ; 1795 : Émigrés et chouans ; commissions militaires, interrogatoires et jugements (*le docteur G. Thomas de Closmadeuc*). 247
Mémoires du comte de More (1758-1837), publiés pour la Société d'histoire contemporaine par *Geoffroy de Grandmaison* et *le comte de Pontgibaud*. 257
L'Empire libéral. Études, Récits, Souvenirs. T. III. Napoléon III (*Emile Ollivier*) 337
Souvenirs et impressions d'un bourgeois du quartier latin, de mai 1854 à mai 1869 (*Henri Dabot*) 339
Mémoires (fin d'Empire) (*Marie Colombier*) 267
A travers une époque. Réflexions et souvenirs (*le colonel Thomas*). 124

Histoire locale. La Vie dans le nord de la France au XVIIIe siècle ; études, scènes et récits (*René Minon*). Première série. 311
État de l'Église d'Alsace avant la Révolution (*M. Schickelé*). . . 537
La Réunion des provinces septentrionales à la couronne par Philippe-Auguste. Amiénois, Artois, Vermandois, Valois (*le colonel Borelli de Serres*) 317
Notice de la ville d'Angers (*Thorode*). 313
L'Église d'Angers pendant la Révolution et jusqu'en 1870 (*L. Bourgain*). 342
L'Église d'Autun pendant la guerre de Cent ans, 1358-1373 (*Anatole de Charmasse*) 312

Histoire d'Auvergne (*le chanoine Pierre Audigier*). T. I. Projet de l'histoire d'Auvergne. 308
L'Ancienne Maîtrise de N.-D. de Chartres, du ve siècle à la Révolution (*l'abbé Clerval*). 346
Château-Regnault-Bogny (*l'abbé L. Péchenart*) 314
Florimont (*Charles Feltin*). 313
Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis. XXVII. L'Abbaye de la Grâce-Dieu (*Georges Musset*) 309
Un Essai de commune autonome et un procès de lèse-nation. Issy-l'Évêque, 1789-1794 (*Paul Montarlot*) 158
Un Roi de Pologne et la Couronne ducale de Lorraine. Stanislas Leszczynski et le troisième traité de Vienne (*Pierre Boyé*) . . . 464
Chartes nivernaises du comte de Chastellux (*René de Lespinasse*). . 315
Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis. XXVI. Registres de l'échevinage de Saint-Jean-d'Angely (*Denis d'Aussy*). T. II. . 309
Histoire du bailliage de Saint-Omer, 1193 à 1790 (*Pagart d'Hermansart*). 310
La Vasconie ; étude historique et critique sur les origines du royaume de Navarre, du duché de Gascogne, des comtés de Comminges, d'Aragon, de Foix, de Bigorre, d'Alava et de Biscaye, de la vicomté de Béarn et des grands fiefs du duché de Gascogne (*Jean de Jaurgain*). Première partie. 307
Les Seigneurs de Ville-sur-Arce ; essai généalogique et historique (*l'abbé Auguste Pétel*) 314

Mœurs et institutions. Histoire de la liberté d'enseignement en France, depuis la chute de l'ancien régime jusqu'à nos jours (*Louis Grimaud*). 343
L'Université de Paris sous Philippe-Auguste (*Achille Luchaire*). . . 469
Étude sur la propriété foncière dans les villes du moyen âge et spécialement en Flandre (*Guillaume des Marez*) 64
La Révolution et les pauvres (*Léon Lallemand*) 341
Les Anglais en France après la paix d'Amiens. Impressions de voyage (*Sir John Carr*). Étude, trad. et notes par *Albert Babeau*. . 461

Histoire militaire et maritime. Les Champs de bataille de France (*Charles Malo*). 8
Épopée du costume militaire français (*H. Bouchot*) 7
La Campagna del marchese di Cœuvres, 1624-1627, episodio della guerra per la Valtellina (*Ulrico Martinelli*) 110
Trois Colonels de hussards au XVIIIe siècle (*le capitaine Choppin*) . 115
Correspondance inédite du général-major *de Martange*, aide de camp du prince Xavier de Saxe, lieutenant-général des armées (1736-1782), avec introduction et notes par *Charles Bréard* . . . 253
Carnet d'étapes du dragon Marquant. Démarches et actions de l'armée du centre pendant la campagne de 1792. Publié par *G. Vallée* et *G. Pariset* 114
Mémoires du *général baron Desvernois*, publiés sous les auspices de sa nièce *Mme Boussu-Desvernois*, d'après les manuscrits originaux avec une introduction et des notes par *Albert Dufourcq*. 1789-1815. L'Expédition d'Égypte et le royaume de Naples 113
La Deuxième Campagne d'Italie (1800) (*Édouard Gachot*) 116
Waterloo (*Jean-Marie de Saint-Julien*) 117
Le Siège de Paris (1870-71). T. Ier. Châtillon, Chevilly, La Malmaison ; t. II : Le Bourget, Champigny ; t. III : Buzenval. La Capitulation (*P. Lehautcourt*) 118
L'Expansion française au Tonkin. En territoire militaire (*Louis de Grandmaison*). 120
33 mois de campagne en Chine et au Tonkin. Courbet, Rivière (1882-1885) (*Émile Duboc*) 8
Histoire de la marine française. Les Origines (*Charles de la Roncière*). 345

Histoire étrangère. Geschichte des deutschen Volkes und seiner Kultur im Mittelalter (*Heinrich Gerdes*). 2er Band : Geschichte der salischen Kaiser 348
Une Mission militaire en Prusse en 1786. Récit d'un voyage en Allemagne et observations sur les manœuvres de Potsdam et de Magdebourg (*le lieutenant-général marquis de Toulongeon*) 111
Ensayo sobre la America precolombina (*Narciso Sentenach*). . . . 172

L'Angleterre en Égypte (*Sir Alfred Milner*). Trad. de l'anglais par *F. Mazue* 131
La Sémitique Albion, mœurs anglaises (*Louis Martin-Chauffier*) . . 334
The Spanish Revolution, 1868-1875 (*Edward Henry Strobel*) 349
Catálogo de los recuerdos históricos existentes en el museo de artillería (*Adolfo Carrasco y Says*) 124
La Montaña de los Angeles, monografía histórico-crítica (*A. Guichot y Sierra*) 538
Sobre el premio Caballero adjudicado en 1897 por la Real Academia de la historia al libro la legendade los Infantes de Lara (*A. Guichot y Sierra*). 538
The Transition of North Carolina from Colony to Commonwealth (*Enoch Walter Sikes*). 538
De Thessalie en Crète. Impressions de campagne. Avril-mai 1897. 119
La Guerre turco-grecque de 1897 (*le capitaine Douchy*). 119
Les Grecs melkites (*le baron d'Avril*) 361
Études italiennes (*A. Geffroy*) 350
Gli antichi vescovi d'Italia dalle origini al 1300, descritti per regioni : il Piemonte (*P. Savio*). 248
L'Unité italienne. Deuxième partie. Période de 1861-1862. Aperçus d'histoire politique et diplomatique (*G. Giacometti*) 159
De l'Influence française sur l'esprit public en Roumanie. Les Origines (*Pompiliu Éliade*) 463

Sciences auxiliaires. Sylloge epigraphica orbis romani (*Hectoris de Ruggiero*). Vol. III, pars prima, Inscriptiones Galliae Narbonensis continens, edidit *Aemilius Espérandieu* 66
Elements de paléographie (*le chanoine Reusens*), 2e fasc. 350
Lexicon abbr viaturarum quae in lapidibus, codicibus et chartis praesertim medii aevi occurrunt. Dizionario di abbreviature latine ed italiane (*Adriano Cappelli*) 465
Le Faux devant l'histoire, devant la science et devant la loi (*Gustave Itasse*) 173
Guide pratique de l'antiquaire (*Adr. Blanchet* et *Fr. de Villenoisy*) . 531
Les Parures préhistoriques et antiques en grains d'enfilage et les colliers talismans celto-armoricains (*Aveneau de la Grancière*) . . 161

Biographie française. Un grand feudataire. Renaud de Dammartin et la coalition de Bouvines. Contribution à l'étude du règne de Philippe-Auguste (*Henri Malo*) 162
Wilhelm von Nogaret, Rat und Grosssiegelbewahrer Philipps des Schönen von Frankreich (*Robert Holtzmann*) 67
Jeanne d'Arc (*le général Dragomirov*). 446
La Vraie Jeanne d'Arc. IV. La Vierge-Guerrière d'après ses aveux, les témoins oculaires, la chrétienté, les poètes du temps, les registres publics et la libre pensée (*Jean-Baptiste-Joseph Ayroles*). 441
Jeanne d'Arc Champenoise. La Nationalité de Jeanne d'Arc et celle de saint Pierre Fourier (*le même*) 442
Jeanne d'Arc Champenoise. Réponse à M. Ch. Petit-Dutaillis (*E. Misset*) 442
Les Souvenirs de Jeanne d'Arc à la cathédrale d'Orléans. Les Verrières, l'inscription commémorative, les bannières et les cloches (*H. Herluison*). 443
Les Derniers Souvenirs de Jeanne d'Arc à Rouen (*Alberi Sarrazin*). 442
Jeanne d'Arc en présence des Sans-Dieu et des Sans-Patrie (*Mgr Pagis*) 445
Les Cloches de Jeanne d'Arc (*l'abbé d'Allaines*) 445
Un Gentilhomme percheron compagnon de Jeanne d'Arc (*l'abbé A. Desvaux*). 443
Montaigne et ses amis, la Boétie, Charron, Mlle de Gournay (*Paul Bonnefon*) 251
Histoire du cardinal de Richelieu (*Gabriel Hanotaux*). T. II, 1re partie. Le Chemin du pouvoir, le 1er ministère (1614-1617). 155
Politiques d'autrefois. Le Comte de Vergennes et P.-M. Hennin (1740-1787) (*Henri Doniol*) 164
Madame Louise de France (*Léon de la Brière*) 531

Mes Souvenirs (*Jacob-Nicolas Moreau*) collationnés, annotés et publiés par *Camille Hermelin*. 1re partie (1717-1774) 252
Jean-Louis Gouttes, évêque constitutionnel du département de Saône-et-Loire et le Culte catholique à Autun pendant la Révolution (*A. de Charmasse*) 256
Le Duc de Richelieu, son action aux conférences d'Aix-la-Chapelle sa retraite du pouvoir, 1818-1821 (*Raoul de Cisternes*) 335
Le Général Amédée de la Harpe (*le colonel Secretan*) 112
Le Marquis de Blosseville. Souvenirs (*Louis Passy*) 259
Études sociales et politiques. La Duchesse de Duras (*A. Bardoux*). 68
Récamier et ses contemporains, 1774-1852. Etude d'histoire de la médecine aux XVIIIe et XIXe siècles (*P. Triaire*) 352
Trois grandes Figures. G. Sand, Flaubert, Michelet (*Stéfane Pol*) . . 75
Autour de Nohant (*Edmond Plauchut*) 69
Michelet (*Jean Brunhes*) 76
Histoire complète de Mac-Mahon, maréchal de France, duc de Magenta (*Léon Laforge*) 117
Morès, sa vie, sa mort (*Ch. Donos*) 260
Madame Julie Lavergne, sa vie et son œuvre (*Joseph Lavergne*) . . 355
Zénaïde Fleuriot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance (*F. Fleuriot-Kérinou*) 267
Mon dernier livre, œuvre posthume (*Zénaïde Fleuriot*) 268
Le Clergé séculier français au XIXe siècle (*l'abbé Garilhe*) 265

Biographie étrangère. Mélanges. Vers le bonheur ! Les Femmes de la Renaissance (*R. de Maulde la Clavière*) 154
Autobiography and political correspondence of Augustus Henry, third *duke of Grafton* (*W. R. Anson*) 260
Robert E. Lee and the southern Confederacy (1807-1870) (*Henry Alexander White*) 249
Vie de Mahomet d'après la tradition (*E. Lamairesse* et *G. Dujarric*). 332
Histoire universelle. Mahomet. (*Marius Fontane*) 333
Garcia Moreno, président de la République de l'Équateur (*M. E. Léotard*) 364
O'Connel, le libérateur de l'Irlande (*Emile Valsayre*) 364
Moritz von Sachsen (*Erich Brandenburg*) I. : Bis zur Wittenberger Kapitulation (1547) 107
Zur Beurtheilung Savonarolas (*Ludwig Pastor*) 173
The Whitefoord Papers, being the correspondence and other manuscripts of colonel Charles Whitefoord and Caleb Whitefoord, from 1739 to 1820 (*W. Hewins*) 64
Ludwig Windthorst. Ein Lebensbild (*J. Knopp*) 165

Bibliographie. Oukazatel k Rousskim povremennym Izdaniam i Sbornikam za 1703-1802 g. i k istoritcheskomu Rozyskaniou o nikh (*A.-N. Néoustroiév*) 356
Catalogus codicum manu scriptorum qui in bibliotheca monasterii Einsidlensis O. S. B. servantur. Descripsit *P. Gabriel Meier*. T. I. 532
Catalogue des livres et documents imprimés du fonds lorrain de la Bibliothèque municipale de Nancy (*J. Favier*) 316
Catálogo de la Real Biblioteca (Manuscritos). Crónicas generales de España (*Ramón Menéndez Pidal*) 71

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ADENIS (Ed.) 512
ADENIS (Eug.) 512
AGES (Lucie DES) 508
AICARDI (V.) 72
AIGUEPERSE (A.) 507
AIGUEPERSE (Mathilde) 501
ALEXANDER (Mrs.) 47
ALLAINES (abbé D') 445
ALLARD (Paul) 162,415
ALTAMIRA (Rafael) 360
ALTIERI (princesse Olga CANTACUZENE) 505
AMESTOY (Amélie) 513
ANGLES (Maître Robert) 262
ANSON (W.-R.) 260
ANTONIBON (M.-G.) 169
ANTUZAN (Jacques D') 510
APPELL (P.) 33,134,322
ARCE (Laurent D') 220
ARDEL (Henri) 45
ARGENSON (Marquis D') 460
ARMAILHACQ (Pierre D') 71
AUDIGIER (chanoine Pierre) . . 308
AUDOIN (Maxime) 403
AUSSY (Denis D') 309
AVENBAU DE LA GRANCIÈRE . . 161
AVRIL (baron D') 361
AYROLES (le R. P. Jean-Baptiste-Joseph) 441
AZOULAY (Dr L.) 18
BABEAU (Albert) 461
BABRIUS 457
BAEUMKER (Dr Clemens) 128
BAÏHAUT (Charles) 409
BALME (le R. P.) 424
BARBIER DE MONTAULT (Mgr X.) . 241
BARDOUX (A.) 68
BARRACAND (Leon) 12,498
BARRIER (abbé G.) 516
BATTANCHON (François) 37
BAUNARD (Mgr) 357
BEAU DE VERDENEY (abbé E.) . 217
BEAUREGARD (G. DE) 13
BEAUREGARD (J. DE) 221
BEISSEL (Etienne) 11
BELLEBROIX (Ernest) 56
BELLET (Daniel) 18
BENTZON (Th.) 267
BERBIG (Georg.) 165
BERLET (A.) 494
BERNARD 264
BERNARD-LEROY (Dr E.) 295
BERR (Henri) 400
BERTHELET (Giovanni) 459
BERTHIER (abbé J.) 519
BERTHOLD (Frédéric) 410
BERTON (Paul) 491
BESANCENET (Étienne DE) 507
BESSE (Dom) 170
BEURDELBY (Robert) 495
BEZANÇON (Henriette) 106
BIEVRE (Georges MARESCHAL DE) 45
BIGARD (J.) 435
BILLIARD (A.) 453
BISCHOFF (le R. P. O.) 520
BISTER (Henry) 504
BLANC (abbé M.) 418
BLANCHET (Adr.) 531
BLAVIEL (abbé DE) 27
BLIN (E.) 62
BLOCH (Ferdinand) 102
BLOCK (Maurice) 20
BLOSSEVILLE (Mis DE) 259
BŒHMER (J.) 202
BOISSONNOT (abbé H.) 514
BOISTEL (A.) 481
BONDOIS (P.) 332
BONNEFON (Paul) 251
BORDEAUX (Albert) 223
BORDEREL (E.) 492
BOREL (E.) 262
BORELLI DE SERRES (colonel) . . 317
BOUCHOT (H.) 7
BOUDRY (E.) 455
BOULLEY (Aubery DU) 43
BOURGAIN (L.) 342
BOURNAND (François) 75
BOYÉ (Pierre) 464
BRANDENBURG (Erich) 107
BRÉARD (Charles) 253
BREEN (M.) 499
BRETON (abbé G.) 438
BRETTE (Armand) 460
BRIAND (abbé Em.) 529
BROGLIE (duc DE) 415
BRUNETIERE (F.) 59
BRUNHES (Jean) 76
BRUNOY (Mise DE) 509
BRUSTON (Ed.) 127
BUET (Charles) 505
BURBAU (Paul) 33
BUXY (B. DE) 504
CABANAS (Narciso SENTENACHY) 172,534
CADÈNE (Mgr F.) 467
CALDERON 57
CAMPFRANC (M. DU) 503

CANDIANI (R.) 17
CANTACUZÈNE ALTIERI (princesse Olga) 505
CANTEL (abbé) 511
CAPPELLI (Adriano) 465
CARITAS 513
CARR (Sir John) 461
CARRA DE VAUX (baron) 233
CARRASCO Y SÁYS (Adolfo) . . . 124
CARRIÓN (Miguel Ramos) 536
CARTAULT (A.) 57
CASANOVA (Nonce) 40
CAUVIÈRE (J.) 347
CAVAGNIS (Mgr Félix) 448
CAYASSE (V.) 493
CAZAC (Henry-Pierre) 104
CÉRENVILLE (Max DE) 30
CERISY (Robert DE) 47
CESAREO (P.) 58
CHABIN (R. P.) 297
CHAMPION (Edm.) 460
CHAPPUIS DE MAUBOU (Mlle) . . . 466
CHAPUIS (le P. Enthyme) 218
CHARDINY (Louis) 492
CHARLEMAGNE (Georges) 97
CHARMASSE (Anatole DE) . . 256, 312
CHARTRAINE (Jacques) 49
CHAUVET (L.) 435
CHAVELET (Émile) 493
CHEBROUX (Ernest) 99
CHENEVIERE (Adolphe) 16
CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme) . 508
CHÉROT (le R. P. HENRI) 457
CHOISY (Aug.) 524
CHOLLET (abbé A.) 399
CHOPPIN (capitaine) 115
CHRISTIAN (Ernest) 505
CIM (Albert) 38
CISTERNES (Raoul DE) 335
CLAUDEL (J.) 317
CLERVAL (abbé) 346
CLOSMADEUC (Dr G.-Thomas DE) . 247
COELHO (Trindade) 360
COLLIN (abbé) 129
COLLINE (Michel) 363
COLOMBIER (Marie) 267
COMTE (Auguste) 399
CONAN DOYLE (A.) 413
COPPIN (abbé Omer) 218
COUET (le R. P. E.) 518
COURBET (Pierre) 165, 166
COUTAREL (A.) 32
COZ (Edmond) 504
CROISET (Paul) 512
CRUSIUS (O.) 74
CUQUEL (abbé J.) 518
DABOT (Henri) 339
DALLEMAGNE (Dr) 295
DALMAN (G.) 201
DANIEL (J.) 168
DARBOUX (G.) 133
DARD (Germain) 264
DAYROS (Jean) 101
DEIBER 395
DELACOUR (Albert) 39
DELARD (E.) 408
DELAVIGNE (Casimir) 104
DELINES (Michel) 62
DEMARTRES (M.) 228
DEMMLER (A.) 291
DEMOLINS (Edmond) 52
DENIS (abbé Ch.) 398
DESCHAMPS (Émile) 523
DESHAYES (F.) 128
DESVAUX (abbé A.) 443
DESVERNOIS (gal bon) 113
DEVÈS (le R. P. M.) 439
DEVINAT (E.) 266
DIGUES (M.) 359
DOMAINE (le R. P. J.-B.) 520
DOMBRE (Roger) 500, 501
DONAL (Mario) 502
DONIOL (Henri) 164
DONOS (Ch.) 260
DORANGEON (abbé Henri) 212
DOUCHY (capitaine) 119
DOYLE (A. CONAN) 413
DRAGOMIROV (général) 446
DRIAULT (Ed.) 150
DUBOC (Émile) 8
DUBOIS (L.-M.) 513
DUCHAUSSOY (le R. P. Paul) . . 426
DUCOTE (Édouard) 100
DUFAYARD (Ch.) 332
DUFOURCQ (Albert) 113
DUJARRIC (G.) 332
DUPONT (Pierre) 18
DUPUIS (Charles) 521, 530
DUPUY (Marc) 106
DURAND (J.-P.) 388
EEKHOUD (Georges) 406
EGREMONT (Ch.) 331
ELIADE (Pompiliu) 463
ELLIOT (E.-B.) 132
ESPÉRANDIEU (Émile) 66
EXCOFFON (Ariste) 513
FAGUET (Emile) 526
FAVIER (J.) 316
FAYET (abbé) 28
FAYOLLET (Henri) 490
FEHR 262
FELTIN (Charles) 313
FERREIROA (Urbano) 244
FESH (Paul) 498
FEST (Dr O.) 238
FÈVRE (L.) 454
FIERENS-GEVAERT (H.) 400
FIORETTA 513
FITZMAURICE (Edmond) 340
FLEURIOT (Zénaïde) 268
FLEURIOT-KERINOU (F.) 267
FLEURY (Dr Maurice DE) 299
FONCIN (P.) 72
FONTANA (R. P. A. DE) 212
FONTANE (Marius) 333
FORT (Paul) 406
FOUILLÉE (Alfred) 451
FRANK (Louis) 363
FRITZ (Dr W.) 360
FROIDEVAUX (H.) 332
GACHOT (Édouard) 116
GAILLARD (H.) 332
GALICIA (M. MORRA Y) 535
GALL (baron A. VON) 194
GALLOIS (Eugène) 222
GALLUS (Emmanuel) 41

GARILHE (abbé) 265
GARRISSON (Charles) 331
GAUCHER (E.-M.) 193
GAULEY (A.) 513
GAUME (Mgr) 215
GAUNIN 167
GEFFROY (A.) 350
GÉLINE (A.) 506
GÉLINEAU (Dr) 293
GELLÉ (Dr) 294
GENDRON (A.) 435
GEOFFROY DE GRANDMAISON . . 257
GÉRARD-VARET (L.) 391
GERDES (Heinrich) 348
GHIKA (Marie-Grégoire) 44
GIACOMETTI (G.) 159
GINDRAUX (J.) 203
GODARD (André) 408
GOHIER (Urbain) 537
GOLSCHMANN (Léon) 17,410
GONDAL (J.-L.) 198
GORSSE (H. DE) 13
GOSSLER (colonel V.) 122
GOURMAND (Paul) 102
GOURMONT (Remy DE) 361
GOURSAT (E.) 53,131
GOUYET (abbé) 204
GRAD (Ch.) 11
GRAFTON (duc DE) 260
GRANDMAISON (Louis DE) 120
GRANDMAISON (GEOFFROY DE) . 257
GRATRY (le R. P.) 389,437
GRAUX (Charles) 121
GREECH (Jehan) 513
GRIMAUD (Louis) 343
GRISAR (P.) 239
GUESDE (Jules) 22
GUICHOT Y SIERRA (A.) 538
GUIRAUD (J.) 425
GUYOT (Yves) 363
GYEL (Dr E.) 390
GYP 36,51,404
HALLBERG (E.) 421
HAMON (R. P. J.) 208
HAMONIC (Léon) 492
HANOTAUX (G.) 155
HAREL (Paul) 409
HARMAND (René) 324
HARRIS (J. RENDEL) 205
HARTUNG (K.) 196
HEDIN (Sven) 9
HEINEKE (R.) 200
HELBE (Dr) 533
HELLO (Henri) 511
HERLUISON (H.) 443
HERMANSART (PAGART D') 310
HERMELIN (Camille) 252
HEUZE (Gustave) 73
HEWINS (W.) 64
HOANG (le P. Pierre) 448,467
HOGREL (Emile) 492
HOLME (L.-R.) 468
HOLTZMANN (Robert) 67
HORN (E.) 422
HOUYVET (C.) 225
HOYOS SAINZ (Luis DE) 166
HUC (Théophile) 489
HUCHET (Frederic) 46
HUOT (L.) 48
HUYSMANS (J.-K.) 536
ITASSE (Gustave) 173
JANET (Dr P.) 294
JARDET (abbé P.) 423
JASMIN (Jacques) 106
JAUBERT (E.) 17
JAURGAIN (Jean DE) 307
JEANROY (J.-B.) 15
JOANNE (Paul) 223
JŒRGENSEN (Johannes) 71
JOHANET (F.-E.) 28
JOLY (Henry) 429
JOSEPH-RENAUD (J.) 486
JUSSERAND (J.-J.) 146
KAUFMANN (Nicolas) 395
KIDD (Rev. B.-J.) 466
KIRSCH (Dr) 149
KISTEMAECKERS (Henry) 38
KLEIN (F.) 359
KNABENBAUER (J.) 203
KNOPP (J.) 165
KRAUSE (M.) 53
KUSS (H.) 434
LABIS (chanoine) 417,437
LA BRUYERE (Léon DE) 531
LA BRUYERE (Mme CHÉRON DE) . 508
LACHESE (Marthe) 506, 507
LA CLAVIÈRE (R. DE MAULDE) . . 154
LACOUR (E.) 322
LACURIA (P.-F.-J.) 394
LAFOREST (L.) 534
LAFORÊT (abbé J.-B.) 419
LAFORGE (Léon) 117
LA GRANCIÈRE (AVENEAU DE) . . 161
LAGUERRE 320
LAHOUSSE (G.) 397
LALLEMAND (Léon) 341
LAMAIRESSE (E.) 332
LA MARCHE (LECOY DE) 468
LAMBERT (R. P. J.-M.) 213
LAMPÉRIÈRE (Mme Anna) 485
LANO (Pierre DE) 41, 49
LA PORTE (ORIEULX DE) 305
LARGENT (R. P.) 416
LA RONCIÈRE (Charles DE) . . . 345
LASSERRE (Dr G.) 304
LAUGEL (L.) 326
LAURENTY (Jean) 406
LAUTREC (Gabriel DE) 104
LAVERGNE (Joseph) 355
LAVISSE (Ernest) 63
LE BÉLE (Dr J.) 289
LE CONTE (Louis) 510
LECOY DE LA MARCHE (A.) . . . 468
LEFEBVRE (Charles) 488
LEFRANC (Stephen) 510
LEGRAND (Georges) 490
LEHAUTCOURT (P.) 118
LELAIDIER (le R. P.) 424
LEMONNIER (Camille) 405
LEONE 426
LÉOTARD (M.-E.) 364
LE PLAY (Albert) 528
LE PLAY (Frederic) 528
LEROY-DUPRÉ (Dr) 300
LEROY-VILLARS (Ch.) 512
LESÊTRE (abbé H.) 422

LESPINASSE (René DE). 315
LÉVI (A. R.) 144
LEVRAY (Marguerite). 508
LÉVY (Jules). 38
LÉVY (L.). 263
LÉVY-BRUHL (L.) 399
LEYRET (Henry) 363
LICHTENBERGER (André). 32
LINDSAY (W.-M.). 74
L'ISLE (M. ROLLET DE). 62
LOABUS 170
LOISEAU (Georges). 103
LORINI (Eteocle) 31
LOUSSOT (J. DE) 509
LOYE (Joseph DE). 458
LUC DE SAINT-JOSEPH (le R. P.). 437
LUCHAIRE (Achille) 469
LUEKEN (W.). 204
LUGUET (Marcel). 509
LYAN (Max). 43
LYON-CAEN (Ch.). 491
MAËL (Pierre). 14, 41
MAGER (Henri). 7
MAJBERT (H.). 323
MALLINGER (Leon) 455
MALO (Charles). 8
MALO (Henri). 162
MANSUETUS 129
MARESCHAL DE BIÈVRE (Georges) 45
MAREZ (Guillaume DES) 64
MARIE DU SACRÉ-CŒUR (Mme). . 449
MARIN (Paul). 363
MARQUINA (Eduardo) 535
MARTANGE (gal-major DE) 253
MARTHIN-CHAGNY (Louis). . . . 334
MARTIN (Alexis) 220
MARTIN (abbé J.). 386
MARTIN (le R. P.). 433
MARTINELLI (Ulrico). 110
MARY (Jules). 42
MARYAN (M.) 502, 503
MASQUARD (Eugène DE). 21
MAUBOU (Mis CHAPPUIS DE). . . 466
MAULDE LA CLAVIÈRE (R. DE). . 154
MAZEL (Henri) 105
MAZOYER (abbé Ph.) 210
MAZUC (F.). 151
MEIER (P. Gabriel). 532
MEINHOLD (J.) 196
MENÉNDEZ PIDAL (Ramón) . . . 71
MENÉNDEZ Y PELAYO (Marcelino). 233
MÉRAY (Ch.) 321
MERLIN (Roger) 33
MERLINO (Saverio) 24
MERRILL (Stuart) 98
MEUNIER (Dr G.-H.) 292
MEYER (Ph.). 224
MEYER (W.-Fr.). 262
MICHAUT (Dr) 303
MICHEL (Henry) 528
MICHELET (J.) 74, 263
MICHON (Louis) 494
MILLION (R. P. Ferdinand) . . . 216
MILNER (Sir Alfred) 151
MINON (René) 311
MISSET (E.). 442
MOLÉ (Pierre) 362
MOLK (J.) 227
MOLMENTI (Pompeo). 109
MONTARLOT (Paul) 158
MONTAULT (Mgr X. BARBIER DE). 241
MONTENSIS (F. Piatus). 447
MORÉ (comte DE) 257
MOREAU (Auguste) 454
MOREAU (Jacob-Nicolas). 252
MOREAU-VAUTHIER (Charles). . 409
MORELLET (abbé) 340
MORERA Y GALICIA (M.). 535
MOUREL-MAILLARD (E.) 455
MOURRET (abbé F.) 435
MOUSSARD (abbé) 210
MÜNTZ (Eugène). 6
MUSSET (Georges) 309
NAVILLE (E.). 392
NÉDÉLEC (G.) 360
NEMOURS-GODRÉ 402
NÉOUSTROÏÈV (A.-N.) 356
NERNST (W.). 52
NETTO (E.). 131
NEYMARCK (Alfred) 19
NIMAL (le R. P. H.) 518
NOGARD (E.) 302
NOCÉ (F. DE) 509
NOVATI (Francesco) 146
OCTON (VIGNÉ D') 12
ODEMPS (L.-A.) 446
OLLER (Narciso). 535
OLLIVIER (Émile) 337
O'MONROY (Richard). 403
ONCLAIR (Auguste) 25
ORIEULX DE LA PORTE 305
PAGART D'HERMANSART 310
PAGIS (Mgr) 445
PAINLEVÉ (P.) 226
PARIGOT (Hippolyte) 141
PARIS (Gaston) 234
PARISET (G.). 114
PASCAUD (H.) 496
PASSY (Louis) 259
PASTOR (Ludwig) 173
PÉCHENART (abbé L.) 314
PEETERS (le R. P.). 518
PELAYO (Marcelino MENÉNDEZ Y) 233
PERRET (Paul) 411
PESQUIDOUX (Joseph DE) 100
PÉTEL (abbé Auguste). 314
PETERSEN (J.) 322
PETIT (Dr G.). 291, 303
PEYRAMALE (A.) 219
PICA (le R. P.). 439
PICARD (E.). 132
PICAVEA (Ricardo Macias). . . . 323
PIDAL (Ramón MENÉNDEZ) . . . 71
PIOGER (abbé L.-M.). 215
PIOLET 264
PITON (Dr) 304
PITRAY (Vtesse DE) 508
PLANUS (abbé) 209
PLAUCHUT (Edmond) 69
POIRIER (Pascal). 440
POL (Stéphane). 75
POLI (vicomte Oscar DE) 505
PONSOT (A.) 73
PONTGIBAUD (comte DE). 257
PORTAIS (chanoine) 433
POTAPÉNKO (I.). 410

POTOCKA (Cesse Anna) 221
POZNIAKOFF (N.) 17
PRAT (L.) 394
PRAVIRUX (Jules) 410
PREUSCHEN (Erwin) 241
PRINZ (R.) 170
QUARRNGHI (C. TONDINI DE) . . 75
QUELLIEN 457
QUINRT (Dr A.) 229
RABATÉ (J.-N.) 493
RABUSSON (Henry) 50
RACHOU (Louis) 492
RAGEL (Charles) 189
RAINALDY (Henri) 404
RAMBAUD (Alfred) 63
RAMBAUD (Joseph) 319
RAUH (F.) 392
RAYMOND (prof. J.) 294
REBELL (Hugues) 39
REBIÈRE (A.) 230
RECOLIN (Charles) 326
REEPMAKER (M.) 407
RÉGNIER (Henri DE) 403
RÉGO (Sébastien) 435
RENAUDIN (Paul) 403
RENAULT (L.) 491
RENOUVIER (Ch.) 394
RÉSAL (H.) 54
RESCH (A.) 201
REUSENS (chanoine) 350
RIBERT (Léonce) 395
RICHARD (le cardinal) 243
RIEMANN 320
RIENZI 23
ROBERTY (E. DE) 396
ROCAFORT (Jacques) 522
ROCHAY (J. DE) 484,503
ROCHE (Georges) 136
ROERSCH (Alphonse) 170
ROESLER (le P. Augustin) 484
ROGER (Dr J.) 297
ROLLET DE L'ISLE (M.) 62
ROSIERE (Dr J.) 305
ROSNY (J.-H.) 412
ROUANET (Léo) 57
ROUSIERS (Paul DE) 29
ROUX (J.-Charles) 152
RUGGIERO (Hector DE) 66
RY (Jean) 513
SABATIER (Paul) 426
SABOURET (abbé) 213
SAGNAC (Th.) 487
SAINT-AULAIRE (comte A. DE) . . 412
SAINT-FERRÉOL (Amédée) 23
SAINT-JULIEN (Jean-Marie DE) . 117
SAINT-JULIEN (abbé Henri DE SURREL DE) 536
SAINT-MARTIN (VIVIEN DE) . . . 220
SAINTSBURY (George) 327
SALES (Pierre) 37
SALILLAS (Rafael) 328
SALOMON (Henry) 171
SANFORD (G.) 168
SARI-FLÉGIER (Blanche) 43
SARRAZIN (Albert) 4 242
SAUBIN (abbé Ant.) 11
SAVIO (P.) 248
SÁYS (Adolfo CARRASCO Y) . . . 124
SCHICKELÉ (M.) 537
SCHMID (P.-B.) 195
SCHNELLER (L.) 203
SCHÖNFLIES (A.) 52
SCHRADER (Fr.) 220
SCHULTZ (Jeanne) 36
SCHURÉ (Edouard) 407
SÉBILLOT (Paul) 525,529
SECRETAN (colonel) 112
SÉGUR (Mlle DE) 215
SÉGUR (Mgr DE) 215
SEIGNOBOS (Ch.) 245
SENTENACH Y CABANAS (Narciso) 172, 534
SEPET (Marius) 237,428
SERRE (Joseph) 358
SERRES (colonel BORELLI DE) . . 317
SEULESCO (Michel) 490
SEUX (Johannes) 512
SIERRA (A. GUICHOT y) 538
SIGER VON BRABANT 128
SIKES (Enoch Walter) 538
SOLTAU (Otto) 536
SOUBIES (Albert) 168
SPENCER (Herbert) 26
STERNFELD (Prof. Dr. R.) 469
STRINDBERG (Auguste) 103
STROBEL (Edward Henry) 349
STROWSKI (Fortunat) 430
STRYENSKI (Casimir) 221
STUART MILL (J.) 399
SUAU (le R. P. P.) 521
SURBLED (Dr J.) 297, 298
SURREL DE SAINT-JULIEN (abbé Henri DE) 536
SUTTIN (Marie) 218
SWETT (Henry) 232
TANNENY (J.) 227
TANNERY (P.) 262
TARDE (G.) 25
TENICHEFF (W.) 396
TERRET (Victor) 140
TESSONNEAU (Manuel) 21
THOMAS (colonel) 124
THOMAS (P.-Félix) 393
THORODE 313
TINSEAU (Léon DE) 44, 413
TISSIER (abbe Joseph) 357
TONDINI DE QUARENGHI (C.) . . 75
TONNA-BARTHET (R. P.) 417
TORRE (le chanoine) 512
TOSTI (Don Louis) 417
TOUDOUZE (Gustave) 15
TOULONGEON (lieutenant-général marquis DE) 111
TOURNEBIZE (R. P.) 207
TRIAIRE (P.) 352
TURINAZ (Mgr) 214
VAILATI (G.) 385, 386
VALBUENA (Ramirez-Fernandez) 147
VALLE-AMENO (marquis DE) . . 261
VALLÉE (G.) 114
VALSAYRE (Émile) 364
VANLAER (Maurice) 35
VAUX (baron DE) 54
VAUX (baron CARRA DE) 233
VAUXANGES (L.-M.) 16
VÉRAX (L.) 364

VERDENEY (abbé E. BEAU DE) . 217
VERDY DU VERNOIS (général) . . 122
VERNOIS (général VERDY DU) . . 122
VIGNÉ D'OCTON 12
VILLARD (le P. A.). 397
VILLENOISY (Fr. DE). 531
VILLIÉ (E.). 167
VIVIEN DE SAINT-MARTIN. . . . 220
VOLLMER (Erich). 169
WAGNER (C.). 358
WAILLY (G. DE) 512
WALRAS (Leon). 20
WALTZING (J.-P.). 74
WAXWEILER (Émile) 34
WEBER (H.) 228
WECKLEIN (N.) 170
WEISS (R. P. A.). 129
WHITE (Henry-Alexandre) . . . 249
WHITEFOORD (Caleb) 64
WHITEFOORD (Charles). 64
WILLY 41
WITT (Mme DE). 7
WITZ (A.) 168
WYZEWA (Teodor DE). 139
ZACHER (Konrad) 526
ZALESKA (M.) 509
ZANOTTO (Francesco) 236
ZELLER (Berthold). 156
ZIVY (Henry) 336
ZOELLNER (E.). 123
ZULUETA (Luis DE 535

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : BEAUTEMPS-BEAUPRÉ (Charles-Jean), 269. — BECQUE (Henri), 539. — BIZEMONT (comte Henri-Louis-Gabriel DE), 365. — BÜCHNER (Friedrich-Karl-Christian-Ludwig), 540. — CASTELAR (Emilio), 541. — CHAMBRUN (Joseph-Dominique-Aldebert DE PINETON, comte), 269. — CLAIR (le R. P. Charles), 366. — DELABORDE (le comte Henri) 539. — DUPLESSIS (Georges), 366. — ERCKMAN (Emile), 369. — FABRE (Paul), 367. — (GANIVET (Angel), 79. — GÉNARD Pierre), 542. — HERVÉ (Edouard) 77. HOHENHAUSEN (bse Elise VON), 270. — LICHTENBERGER (Frédéric), 174. — MAJUNKE (abbé Paul), 543. — MEYER (Hermann-Rudolf), 174. — MEYER (Konrad-Ferdinand), 78. — MIZON (Louis), 368. — NOGUÈS (le Gal Don Romualdo), 369. — OMPTEDA (baron Ludwig VON), 270. — PAILLERON (Edouard), 470. — RIVIER (Alphonse), 78. — RODENBACH (Georges), 77. — RUBIÓ Y ORS (Don Joaquim), 541. — SPONT (Alfred), 540. — ZELLER (Berthold), 469.
Concours et Prix, 176, 273, 372, 545.
Congrès, 274, 545.
Mélanges : Sermons choisis de Savonarole, 177. — Le « Promptuaire » de Thibault Lespleigney, 177. — Les Pastoureaux en 1320, 177. — Gutenberg, 275, 373. — Les Correspondants de Grandidier, 275. — Tamizey de Larroque, 81. — Peiresc, 82. — Index, 546. — Annuaire pontifical ecclesiastique, 81. — Le Livre d'un siècle, 274. — Paris-Hachette, 373. — Journaux illustrés, 81, 373. — Les « Archives belges », 546. — Bibliographie elzévirienne, 80. — Bibliographie basque, 177.
Nouvelles : Paris, 82, 178, 276, 374, 473, 546. — Angoumois, 474. — Anjou, 83, 374. — Artois, 179, 374. — Aunis et Saintonge, 547. — Auvergne, 278. — Beauce, 279. — Bourgogne, 83, 179, 548. — Bretagne, 85, 180, 279, 375, 475, 548. — Bugey, 375. — Champagne, 475. — Comté de Foix, 475. — Dauphiné, 180, 279, 375. — Flandre, 548. — Franche-Comté, 85, 183, 281, 376, 476, 548. — Gévaudan, 283. — Guyenne et Gascogne, 87, 376. — Ile-de-France, 87, 185, 376. — Languedoc, 87, 186, 283, 476, 549. — Limousin, 476. — Lorraine, 377. — Lyonnais, 186. — Maine, 88, 377, 549. — Marche, 377. Nivernais, 283. — Normandie, 88, 377, 549. — Orléanais, 89, 186. — Périgord, 477. — Picardie, 551. — Poitou, 89, 187, 284, 379, 477, 551. — Provence, 90, 187, 379, 477. — Quercy, 477. — Savoie, 478. — Vivarais, 90. — Allemagne, 284, 379, Angleterre, 380. — Belgique, 90, 187, 285, 551. — Ecosse, 90. — Espagne, 90, 188, 380, 479. — Grèce, 90, 381, 552. — Italie, 188, 285, 381, 479, 552. — Luxembourg, 91. — Portugal, 479. — Roumanie, 552. — Suède, 91, 190. — Suisse, 553. — Turquie, 91, 382, 553. — Asie, 92. — Palestine, 286. — Afrique, 92. — Amérique, 93. — Etats-Unis, 190, 383, Mexique, 553. — Publications nouvelles, 93, 191, 286, 383, 480, 554.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Jacques de Mondion (ouvrages de), 288.

ERRATA

Page 331, lignes 3 et 4, *au lieu de* : qui compromet, *lisez* : qui nous promet.
Page 376, ligne 42, *après* : Faculté, *supprimez* : de Cette.
Page 380, ligne 29, *au lieu de* : Supplementi, *lisez* : *Supplemento.*
Page 402, lignes 17-18, *au lieu de* : Calmann-Lévy, *lisez* : A. Colin et Cie.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. FR. SIMON, Rennes (1502-99).

POLYBIBLION

—

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Juillet 1899. T. LXXXVI. 1.

IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCC^r DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME CINQUANTIÈME

(QUATRE-VINGT-SIXIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
5, RUE SAINT-SIMON, 5

1899

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Les Anormaux. — 1. *Le Poète et la Violée*, par Nonce Casanova. Paris, Ollendorff, 1899, in-18 de 332 p., 3 fr. 50. — 2. *Thalassa*, par Henri Chateau. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de 338 p., 3 fr. 50. — 3. *L'Amour et la Mort*, par Vigné d'Octon. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 4. *La Tour d'amour*, par Rachilde. Paris, « Mercvre de France, » 1899, in-18 de 245 p., 3 fr. 50. — 5. *Samuelle Servais*, par Albert Pinard. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1899, in-12 de 471 p., 3 fr. 50.

Les Exotiques.— 6. *Inferno*, par Strindberg. Paris, « Mercvre de France, » 1899, in-18 de 270 p., 3 fr. 50. — 7. *Axel Borg*, par Strindberg. Paris, « Mercvre de France, » 1899, in-18 de 388 p., 3 fr. 50.

Romans psychologiques. — 8. *Disgraciée*, par Amédée Delorme. Paris, Société d'éditions littéraires, 1899, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Rachat*, par Henri Datier. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1899, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 10. *Vaine Pâture*, par Jacques Fréhel. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 279 p., 3 fr. 50.

Romans feuilletons. — 11. *L'Honneur du mari*, par Pierre Sales. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de 425 p., 3 fr. 50. — 12. *Reine Marguerite*, par Pierre Maël. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de 356 p., 3 fr. 50.

Romans fantaisistes. — 13. *La Course au chapeau*, par Jean Drault. Paris, Henri Gautier, 1899, in-18 de 343 p., avec 105 caricatures de Charly, 3 fr.— 14. *La Chute de Napoléon IV*, par Giulio Ventura, *publié l'an 2000*. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1899, in-18 de 188 p., 3 fr. 50. — 15. *Monsieur Edgard*, par Jules Noriac. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 325 p., 3 fr. 50.

Romans de mœurs. — 16. *Les Deux Ruffin*, par Camille Delthil. Paris, Léon Vanier, 1899, in-16 de 301 p., 3 fr. 50. — 17. *Louisette*, par Henry Maisonneuve. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 294 p., 3 fr. 50. — 18. *Les Justes*, par Champol. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 330 p., 3 fr. 50. — 19. *Stérile*, par Daniel Riche. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 20. *Souvenirs de magistrat*, par Antoine Baumann. Paris, Perrin, 1899, in-18 de 262 p., 3 fr. 50. — 21. *Monsieur le Premier*, par Michel Noë. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 356 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Ferment*, par Édouard Estaunié. Paris, Perrin, 1899, in-18 de 347 p., 3 fr. 50. — 23. *L'Anneau d'améthyste*, par Anatole France. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 419 p., 3 fr. 50. — 24. *La Terre qui meurt*, par René Bazin. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 336 p., 3 fr. 50.

Les Anormaux. — Pas de recueils de « Contes et Nouvelles » ce trimestre ; — les nouvellistes ont chômé, la place qui d'ordinaire leur était réservée dans les journaux, ayant été occupée toute entière sans doute par la reproduction des pièces, interviews, discours et documents relatifs à vous savez quelle affaire.

En revanche, et peut-être encore sous l'influence de ladite affaire, les *Anormaux* ont pullulé. Je n'ai pas à répéter quelle espèce de malades sont rangés sous cette rubrique ; j'avertis seulement que tous n'y figurent pas ; ceux qui sont à peine atteints seront placés ailleurs

1. — *Le Poète et la Violée* appartient à une collection : *La Face de l'Être*, laquelle comprend déjà deux volumes ! Vous connaissez le premier : il s'appelait *les Adultères vierges !* L'auteur a la spécialité

des titres sensationnels, et il aurait peut-être un talent remarquable comme peintre d'affiches. — Comme écrivain, il est moins bien doué, bien qu'il s'essaie dans tous les genres « d'écriture. » — Voici un spécimen du genre « poétique » : « A l'est, se cabrait la lueur chétive du grand Paris. Chétive dans la clarté céleste. Grandiose, si grandiose pour un regard d'homme. Chétivité puissante, au point de pouvoir l'exprimer bellement pendant l'expression des belles nuits lumineuses..... etc., etc. » (p. 23). Voici un spécimen du genre léger, spirituel, sarcastique : « Quand le paternel dit : « Allons, » il faut aller. On est l'enfant. L'enfant ça ne doit savoir qu'obéir. D'ailleurs les parents ne lui reconnaissent que cette *action*-là. Notre aube filant droit dans leur ombre, ça les flatte ! (Remarquez ici le mélange du poétique et du sarcastique !) Donc, filons droit notre chemin de progéniture ! » (p. 194). — Il y en a 332 pages de ce style. Et je les ai lues ! « Ah ! quel malheur ! Pauvre lecteur ! » comme on eût dit chez Pailleron ! Quant à vous analyser le cauchemar apocalyptique qu'elles sont censées raconter, c'est impossible, pour plusieurs raisons, dont la meilleure c'est que là où il n'y a rien l'analyse perd ses droits. Par rien, j'entends l'action, les caractères, la psychologie. Mais il y a des inconvenances, puisque le sujet que M. Nonce Casanova s'était donné à traiter comporte à la fois un inceste et un viol. La nommée Nafalia est aimée de son frère, qui en meurt : elle est violée par un vieux roué ; elle se tue, au moment d'épouser un jeune étudiant qui l'aimait « bellement, » mais non sans phrases.

2. — Mélange de réalisme grossier et d'idéalisme prétentieux, *Thalassa* est l'histoire d'un journaliste trompé par sa femme, consolé par une jeune fille, mais qui ne peut plus supporter la vie et se jette dans la mer. Épisode : exposé de la doctrine évolutionniste et démonstration de la descendance simiesque. Spécimen du style : « Roxane descendit, fière du petit quart de siècle (ses vingt-cinq ans, sans doute ?) qu'elle portait en ses mains menues, et qui est une arme redoutable quand, — tomahawk au service d'une femme, — le tranchant en est aiguisé par la perversité des yeux. » (p. 72). Le tranchant de ce petit quart de siècle ne pourra entamer l'indifférence apitoyée du lecteur.

3. — *L'Amour et la mort* « n'est ni un roman, ni un journal de voyage, ni un recueil d'impressions ; » (*Préface*) c'est une simple spéculation pornographique. On pouvait s'en douter déjà, rien qu'à la lecture des annonces-réclames que l'auteur avait fait insérer dans certains journaux. Le sujet, l'unique sujet de ces 302 pages, c'est le « spasme » et le « stupre », des animaux généralement quelconques, qui vivent sous le soleil d'Afrique, y compris l'homme et le lézard ! Il est traité avec l'application et la bonne volonté qui constituent la manière de l'auteur. Il y a du style. Le style de M. Vigné d'Octon, à

la fois soigné et inélégant, patelin et grossier, poétique et vulgaire, où se retrouvent, à côté de nombreuses réminiscences des bons modèles, quelques souvenirs du patois d'Octon. — Je signale aux amateurs de cette calligraphie scolaire la narration de..... comment dire ? la narration des premières émotions physiologiques d'une jeune Africaine de neuf ans. C'est du Châteaubriand-Jocrisse et du Loti-Diafoirus ! C'est de la littérature pour illettrés. Mais c'est de la pâtée pour..... certains appétits — lesquels d'ailleurs seront volés : il n'y en a pas pour 3 fr. 50.

4.— *La Tour d'amour* est l'histoire de deux gardiens d'un phare que leur solitude finit par rendre à peu près fous. Elle n'est pas sans intérêt ni sans puissance. Il s'en dégage comme une suggestion de folie et d'hallucination. Et cet étrange effet résulte de moyens très simples : pas d'événements rares ou bizarres, pas d'événement d'aucune espèce. Deux hommes, l'un vieux et silencieux, l'autre plus jeune et souffrant de besoins sociaux qu'il ne peut satisfaire, vivant entre ciel et terre, brûlés par le soleil, battus par les vents, trempés par la tempête. C'est leur tête à tête perpétuel, à peine interrompu une ou deux fois l'an par un congé et une « bordée » de vingt-quatre heures qui fait le sujet de ce livre. On le quitte comme on sort d'un cauchemar, mais non sans quelque estime pour le talent de l'auteur.

5. — Il ne manque à *Samuelle Servais* que la vraisemblance dans le sujet, la logique dans la conduite de l'action, l'exactitude dans l'expression des sentiments, un peu plus de simplicité et même de sûreté dans le style : à cela près, ce n'est pas une œuvre banale. Je m'efforce, vous le voyez, d'être juste ! Et pour que vous puissiez contrôler mes..... éloges, je cite : « Tout bonheur comporte sa mélancolie puisqu'il n'assure pas sa propre durée; de l'instant où il cesse il devient tourment (p. 23). » Il n'y a rien à dire à cela ! C'est vrai, cela ! La suite est moins claire : « Heureuse, Samuelle, d'avoir rencontré le comte Pierre de Flhert ? Pourquoi heureuse ? Non, contente. Contente non plus. Satisfaite peut-être. Satisfaite, mais pourquoi désireuse ? Contente, mais pourquoi inquiète ? Heureuse, mais pourquoi accablée, alors ? Le sort lui devait bien pareille rencontre sans doute. Mais le sort qui l'avait combinée la renouvellerait-elle jamais, cette bonne fortune d'art ? Sans doute aussi, jamais. Oh ! comme la vie s'arrange mal, pense Samuelle. » Oh ! comme la psychologie de l'auteur s'exprime étrangement ! En revanche ses plaisanteries sont moins compliquées. « Quand je lui demanderai l'origine de cette perruche de duchesse, pensa Samuelle, si elle n'ouvre pas, *pour l'en tirer*, la cuisse de Jupiter, à coup sûr elle ne descendra pas plus bas que le mollet du maître des dieux ! » (p. 34.) — Vous avez là un spécimen de l'esprit, après le spécimen ci-dessus de la philosophie qu'on trouve dans cette

composition. Et en voici maintenant le sujet : Une maîtresse de piano est aimée par un comte et un duc ; elle donne la préférence au premier qui lui offre de l'épouser. Mais elle a une sœur qui se laisse compromettre par un vieux marquis. Le comte se bat avec lui et il est frappé à mort. La maîtresse de piano se tue à côté de son cadavre, dans la chambre qui devait être leur chambre nuptiale.

Les Exotiques. — 6-7. — Ceci est une nouvelle rubrique. Et c'est surtout un acte de courtoisie, et c'est peut-être un acte de faiblesse. Si j'osais, si je ne me laissais pas intimider par la gloire de l'auteur (un Suédois, Monsieur ! et Strindberg, Strindberg lui-même !), j'aurais maintenu la rubrique précédente. Mais je n'ose pas !

Inferno est l'histoire d'un jeune savant qui est très malheureux : il aime sa femme, mais il ne peut pas la supporter ; il la chasse, mais il lui écrit des lettres pleines de tendresses, après lesquelles il lui adresse des injures. Il fait des découvertes qui le rendent illustre, et qui pourraient l'enrichir, mais dont il s'obstine à ne pas tirer parti. Les voisins le jugent un peu fou ; il n'est pas de cet avis ; lui se considère comme très supérieur à la moyenne et même à l'élite de l'humanité.

Axel Borg est l'histoire d'un ichtyologue, qui est aussi un idéologue. C'est un savant encyclopédique, et c'est un philosophe athée. Mais sa science lui gâte la vie. Son cerveau, gorgé de connaissances, s'échauffe, se déchire, et laisse échapper la raison. Il devient fou et se suicide.

Ces deux « romans » sont écrits dans un style dont ces quelques lignes vous donneront une idée : « Borg aspirait à une intime et complète union de corps et d'âme, où lui, tel l'acide plus fort, neutraliserait la base, passive, mais sans former un nouveau corps indifférent, et, au contraire, en fournissant un excédent d'acide libre qui conserverait à l'union son caractère et resterait en réserve afin de neutraliser tout effort de la base pour se dégager. Car l'amour humain n'est pas une combinaison chimique... (p. 113-114). » Et ceci est clair et raisonnable à côté des absconses, obstruses et sibyllines formules dont tout le livre est composé. On se croirait transporté dans une « tenue » de francs-maçons des plus hauts grades, échangeant entre eux des vues qui doivent être profondes dans un volapück qui doit être éminemment synthétique et symbolique. Il se rencontrera certainement quelque critique, représentant attardé de ce snobisme scandinave, norwégien et suédois qui a sévi en France il y a déjà une dizaine d'années, pour trouver un sens, une portée admirables à ces brumeuses et laborieuses divagations. J'ai essayé d'être ce critique ! On n'est pas parfait ! Je me suis évertué à découvrir dans *Inferno* et dans *Borg* une sorte de manifeste de ce pessimisme stoïque, qui est la philosophie à la mode chez quelques jeunes gens et qui s'explique et s'excuse presque par les malheurs récents de la philosophie positiviste :

Inferno prouverait alors qu'il n'y a pas de pires tourments que ceux que s'inflige à lui-même l'esprit abandonné à l'orgueil scientifique ; *Borg* représenterait l'impuissance de la science athée... Et ces deux énormes, pédantesques et un peu inquiétantes compositions seraient au fond de bonnes petites fables... Pardon ! Il est évident que mes efforts, presque sincères pourtant, ont échoué, et que je ne m'en sais pas mauvais gré ! Heureux les simples d'esprit ! S'ils ne comprennent pas le suédois, ils ne souffrent pas d'eux-mêmes !

Romans psychologiques. — Voici quelques œuvres de bonne volonté. C'est pourquoi je les place dans un casier honorable ou honorifique, sans répondre toutefois que l'honneur ne soit pas disproportionné au mérite.

8. — *Disgraciée*, par exemple, vaut surtout par ses intentions. C'est la peinture d'un milieu financier, avec un mari sans scrupules et une femme sans pudeur, celle-ci mariant son amant à sa pupille, le forçant ensuite à donner son nom à de louches affaires et l'acculant au suicide. On pourrait y voir un roman de mœurs, de mauvaises mœurs. Mais c'est aussi une discrète et pure idylle entre la fille du financier, une pauvre enfant à demi bossue, et le secrétaire dudit larron, un jeune homme plein de courage, capable, pour sauver l'honneur d'une femme, de tous les héroïsmes, y compris celui qui consiste à ne pas se battre en duel ! Et l'étude de ces deux humbles âmes n'est pas sans valeur. C'est le fond qui manque le moins.

9. — *Le Rachat* mérite aussi un encouragement, malgré la déplorable qualité de la langue. C'est l'histoire d'un jeune homme qui a fait un faux pour se procurer trois mille francs, et qui se rachète par son héroïsme pendant la guerre de 1870. C'est en même temps l'histoire de la sœur du jeune faussaire qui s'est exposée au déshonneur pour sauver son frère, mais qui parvient elle aussi à se racheter. C'est en outre l'histoire de la femme pour laquelle le faux a été commis, une professionnelle du vice, et qui, elle encore, se rachète et se purifie. Que de rachats ! Seul, un juif, qui avait été le rival du jeune homme et le violateur de la jeune fille, ne se rachète pas. Il meurt impénitent.

10. — Il ne faudrait peut-être pas encourager l'auteur de *Vaine Pâture :* on lui rendrait un mauvais service. Ses deux confrères précédents manquent de style ; lui en a trop. « Ce vieillard avait un vice : il était avare. Mais outre cette mine bourbeuse où il travaillait, noirci, couché, suivant l'obscur filon d'une âme possédant des gisements de germinées et de marbres ! » (p. 4). Et plus loin : « La tempête, cet orateur imprévu et grandiose, aux improvisations ardentes, a fait taire le peuple des forces inférieures ! » (p. 275). C'est sur ce ton que nous sont racontés les « destins » de Clara. Fille d'un huissier voleur, elle devient successivement maîtresse du jeune Philippe, le fils d'un riche

voisin, puis femme d'un vieillard avare, puis veuve, puis femme d'un baron. Ce dernier l'a épousée par amour pour l'héritage du vieillard. Clara, cette ingénue, ne s'en doutait pas. Quand elle apprend l'affreuse vérité, elle tue son baron et se tue après lui!! Cette courte analyse suffit à prouver que de même que ses idées sur le style, les idées de l'auteur sur le roman, psychologique ou non, sont à réformer.

Romans-feuilletons. — 11. — Un brave homme, de bonne race, épouse une coquette, fille d'un industriel peu scrupuleux. L'honneur de ce mari est en de bien mauvaises mains! Aussi court-il toutes sortes de risques. Son honneur commercial est compromis par la mauvaise gestion de son beau-père. Heureusement, sa famille personnelle vient à son secours : deux vieilles sœurs lui donnent toutes leurs économies, et lui permettent d'échapper à la banqueroute. Son honneur conjugal est mis à mal par un marquis, en collaboration avec sa femme. Mais, ô lecteurs sensibles, ne vous laissez pas aller au désespoir : il paraît que cet honneur sera bientôt rafistolé et rapiécé, puisque « l'épisode qui suit et termine l'*Honneur du Mari* a pour titre : *le Rachat de la femme.* »

12. — *Reine-Marguerite* semble avoir les mêmes mérites et le même genre d'intérêt que *les Naufrageurs* du même auteur, dont nous avons donné une analyse si consciencieuse. Laissez-moi me rendre ce témoignage pour le passé, et prendre la liberté d'être plus bref pour le présent. Sachez qu'il y a ici tous les éléments, ingrédients et condiments avec quoi se cuisine un feuilleton intéressant : de malhonnêtes gens heureux, des victimes innocentes, un vengeur à l'abri du fer, du feu, de l'eau, qui échappe à tous les attentats, démasque les méchants et récompense les bons, enfin une jeune et pure enfant, qui grandit et vit au milieu de ces luttes terribles, tel un lys parmi les orages. Les malhonnêtes gens s'appellent ici Solange, une blonde redoutable, capable de toutes les noirceurs, et son amant et instrument, Stephan Gorlin, armateur de son état. Solange a commencé par empoisonner son cousin, par faire accuser du crime le fiancé de sa cousine, dont elle était amoureuse, le médecin Jean Gallois. Elle continue en faisant assommer et noyer un certain Américain, le nommé Strong, oncle et tuteur de la jeune Reine-Marguerite héritière de trente millions au moins! Les victimes innocentes et malheureuses s'appellent Pauline, une brune à l'âme blanche, qui devait épouser Jean Gallois, et qui s'est laissée marier à Gorlin ; c'est ledit Jean Gallois, condamné à mort pour un empoisonnement dont il finit par découvrir l'auteur; c'est ledit Strong, l'Américain, assuré contre les noyades, les poignards et les revolvers, et qui ressuscite à temps pour..... la suite au prochain volume. « L'épisode qui suit *Reine-Marguerite* a pour titre : *Pour l'amour..* »

Romans fantaisistes. — 13. — Le premier, *La Course au chapeau*, est même appelé « roman vertigineux » par son auteur, ce qui indique de sa part la renonciation à toute espèce de psychologie et de logique. Il n'aspire qu'à être gai ; il s'y applique et il y réussit. Un brave commerçant avait pris un billet de loterie, et, sur le conseil d'une somnambule, pour augmenter et assurer ses chances de sortie, il l'avait caché dans la doublure d'un chapeau. Ce chapeau, un camarade « dans la dèche » le lui emprunte et le lui perd ! Et juste, le numéro du billet qu'il recèle sort et gagne le gros lot. Tempête dans le crâne du bourgeois! Un de ses voisins ou employés, amoureux de sa fille, s'offre à lui chercher le chapeau, à la seule condition que s'il le retrouve il sera agréé pour gendre. Et le voilà parti, à la chasse de ce chapeau, chasse plus féconde en péripéties que la fameuse chasse au chastre qui conduisit Méry de Marseille jusqu'à Rome ; celle-ci conduisit notre héros jusqu'en Algérie ! Il y retrouve le chapeau et le rapporte triomphalement au légitime propriétaire : « Le voilà! ». « Non, le voici! » lui répond-on, avec tranquillité. Nous nous étions trompés ! Le chapeau que nous avions prêté, c'était un autre. Le vrai chapeau, le beau chapeau, l'unique chapeau, ma femme l'avait serré précieusement au fond d'une armoire ! » Inutile d'ajouter que le chasseur ne perd pas cependant sa peine, et qu'il épouse ! Et que sa course « vertigineuse » est très amusante à suivre.

14. — *La Chute de Napoléon IV* n'est pas aussi « drôle. » Ce roman prophétique manque de bonne humeur et de certains autres mérites plus littéraires. Il se rattache à l'Affaire, il est d'inspiration dreyfusarde. La scène se passe vers 1920 ou 1930; « Dreyfus est toujours dans son île, Zola en exil, les anciens juges de la Cour de cassation sont rayés du rôle de la magistrature, » la République a été remplacée par l'Empire, et le prince Victor règne sous le nom de Napoléon IV. Comment et par qui il est renversé, et quels changements se sont produits, pendant cette période d'un quart de siècle, dans les mœurs et les idées de notre pays, c'est ce qu'il me paraît inutile de vous dire, les pronostics de l'auteur procédant plutôt de ses haines particulières que de sa clairvoyance politique et sociale.

15. — *Monsieur Edgard* est-il une nouveauté ou une réimpression ? Ma science bibliographique ne va pas jusqu'à pouvoir rien affirmer sur cette question : il faudrait pour m'éclairer faire un voyage à la Bibliothèque nationale, et la chose ne vaut peut-être pas le déplacement Quoi qu'il en soit, ledit *Monsieur Edgard* fait l'effet d'une réédition d'un livre déjà vieux, mais pas complètement « *rococo* » ni « ranci. » Il « date » un peu, ce qui ne l'empêche pas encore d'être lisible. Si l'histoire du struggle-for-lifer qu'est ce M. Edgard est d'hier, elle est aussi d'aujourd'hui. C'est l'« arriviste » féroce, le sauvage primitif, habillé seule-

ment chez les tailleurs les plus modernes, qui a rompu dès le plus jeune âge avec les vains scrupules de la morale, et qui est capable de tout pour gagner de l'argent. Il fait tuer son père, et refuse de reconnaître sa mère! Ses aventures ont pour cadre « le boulevard » et le « Paris » d'il y a quarante ans. Elles constituent un curieux spécimen de la « littérature rosse » avant le mot. Quant à celles de son père, qui se passent dans le Mexique, c'est du bon Gustave Aymard, intercalé et d'ailleurs mal fondu dans du Jules Noriac pas mauvais.

Romans de mœurs. — 16. — *Les Deux Ruffin* nous présentent un tableau de la petite ville. Un avare, un viveur, un homme d'affaires, une professionnelle du vice, en sont les principaux personnages, avec le chœur des bourgeoises et des bourgeois, les premières colportant les médisances de maison en maison, les seconds les centralisant au « Grand Cercle ». Le sujet n'est pas neuf et l'auteur ne l'a pas renouvelé. Mais il n'y a pas que les seules nouveautés qui intéressent et soient vivantes. *Les Deux Ruffin* sont-ils vivants? Sont-ils intéressants? Ils pourraient être plus ennuyeux. L'aîné des frères Ruffin amassa jadis une fortune dans le commerce; il l'a grossie par de « bons placements. » Il s'est fait céder par son frère ses droits sur l'héritage paternel, moyennant l'abandon d'une propriété que celui-ci, de son côté, cède à un homme d'affaires, moyennant une rente viagère. L'homme d'affaires tue son rentier en le gavant. Tous les plaisirs que peut offrir une petite ville à un vieux célibataire apoplectique, notamment ceux de la table, il les lui administre à dose massive. A ce régime le rentier ne touche sa rente que pendant un an ou deux. Le spéculateur mis en goût, veut recommencer la même opération avec l'autre Ruffin, qu'il croit bronchitique, phtisique, « étique », agonisant. Il le croit si bien qu'il consent à payer une rente énorme, représentant plus de 40 % des biens qu'on lui abandonne. Mais celle-là il la paie deux ans, trois ans, quatre ans, après quoi il est ruiné et obligé de s'enfuir à l'étranger, avec une compagne digne de lui, cependant que le vieux Ruffin continue à se porter à merveille.

17. — *Louisette* a de l'agrément, du style et..... de la banalité. Elle est la démonstration de la funeste influence des mauvaises compagnies. La petite Louise n'y perdit pas sa vertu, mais elle y perdit son bonheur. C'était une charmante enfant, aimée du jeune René, un charmant voisin, et elle devait l'épouser. Mais elle avait une sœur aînée qui était une coquette, une femme sans mœurs et sans cervelle. A la mort de leur mère, la sœur aînée prend chez elle Louisette, et lui donne les plus mauvais conseils et les plus mauvais exemples. Louisette la laisse lui changer sa coiffure, ses robes, ses manières; elle est une élève docile et confiante; mais un jour que l'un des..... amis de sa sœur essaie de lui manquer de respect, elle se révolte, s'enfuit, revient à la

maison paternelle où elle retrouve une vieille servante qui pleurait sur les égarements de sa chère Louisette. Mais elle ne retrouve pas le charmant voisin qui, en son absence et sur les nouvelles qu'on lui avait données d'elle, s'était marié avec une autre. La pauvre enfant en est toute meurtrie. Elle va cacher son chagrin et expier ses fautes — et celles de sa sœur — dans un couvent.

18. — *Les Justes* ont un mérite rare : ils peuvent être lus par les lecteurs les plus délicats, — et ils intéresseront surtout les lecteurs les plus délicats. C'est une œuvre intéressante, élevée, généreuse ; c'est un roman un peu trop touffu, composé de deux ou trois « épisodes » qui ont chacun un intérêt distinct. C'est d'abord l'épisode de la princesse Marie, une Russe millionnaire, qui répand autour d'elle ses bienfaits, son affection et ses aumônes, et qui s'expose sciemment à faire des ingrats et même des exploiteurs pour ne pas manquer une seule occasion de faire un heureux. A ce métier, elle se ruine et meurt à peu près dans la misère, volée par un intendant, après l'avoir été par une fille adoptive et un aventurier polonais. — C'est ensuite l'épisode de Mme de Soyssel, séparée de son mari et se laissant exploiter et ruiner par lui ; — c'est celui du mariage de Mlle Le Closier, sœur de Mme de Soyssel, avec Hubert de Faverolles ; — c'est encore celui du prince Wladimir, frère de la princesse Marie, mari d'une danseuse, chastement épris de Mme de Soyssel ; — c'est l'épisode du colonel Maurin, etc., etc. Tout ce monde se rencontre chez la princesse Marie, soit pour recevoir ses bienfaits, soit pour l'aider à les répandre et à ne pas trop les laisser s'égarer sur des indignes, soit surtout pour les critiquer. A cette occasion le problème de la pitié humaine et celui de l'aumône est souvent agité entre tous ces personnages ; les plus âpres critiques viennent des plus « justes » d'entre eux. Par ce mot, qui enveloppe ici une ironie, l'auteur entend « les égoïstes vertueux. » Ce n'est peut-être pas son droit : mais il s'en explique loyalement et longuement pages 74 et 75. Quoi qu'il en soit de ses explications, et quoi qu'il en soit aussi de l'unité de sa composition, l'impression que laisse l'œuvre est bonne ; quelques détails y ont une valeur remarquable, et sont d'un véritable artiste.

19. — Les lecteurs de *Stérile* seront « déceptionnés et indifférés », pour employer le style de l'auteur ; quelques-uns même auront le cœur soulevé par la grossièreté du sujet et des détails. La question du malthusianisme en fait tous les frais ; elle y est développée sous toutes ses faces, attaquée et défendue, avec une égale chaleur et une égale impartialité. L'impartialité est une distinction ! C'est la seule dont l'auteur se soit piqué. Il est fâcheux seulement qu'il la pratique en une pareille matière ! — Voici la fable qui est l'occasion de ces mirifiques dissertations : Renée est mariée à un homme qui s'est juré de

n'être pas père, et qui, le jour où il est menacé de ce bonheur, le supprime par des moyens chirurgicaux employés sans l'aveu et pendant le sommeil de la mère... Ce joli Monsieur devient d'ailleurs député et se fait l'apôtre de la doctrine qu'il a lui-même pratiquée. Il a du succès, il fait des disciples; il n'est puni que par le mépris implacable de sa femme. — L'étude de pareilles théories et de pareilles mœurs est-elle à sa place dans le roman? On peut le soutenir. Mais on ne peut nier qu'il n'y faille un art léger, délicat et sûr. Et peut-on seulement parler d'art, à propos des grossièretés de *Stérile*?

20-21. — Voici deux livres sur la magistrature française, tous deux plutôt sévères! Ce qu'il y a de grave, c'est que l'un et l'autre auteurs paraissent connaître leur sujet et l'avoir étudié de près. « Il faut choisir d'aimer les femmes ou de les connaître », disait Chamfort. En serait-il de même de nos magistrats républicains? Que Dieu nous préserve d'en être sûrs!

Les Souvenirs d'un magistrat sont une récidive; l'auteur avait déjà publié sur le même sujet un livre (*le Tribunal de Vuillermoz*) que nous avons beaucoup loué, comme une œuvre de sincérité et de courage. Celui-ci pourrait être accusé d'être une œuvre de commérage, si les « ragots» et les « potins » dont il se compose ne constituaient en somme les meilleurs et les plus authentiques documents sur les mœurs d'un tribunal de petite ville. C'est avec de ces « historiettes » que s'écrit ou du moins se prépare l'histoire; ce n'est pas avec les discours pompeux de rentrée et les autres documents officiels, si incomplets, si mensongers!

— S'il n'y a pas « d'intrigue » reliant entre eux les divers morceaux qui remplissent l'œuvre de M. A. Baumann, il y en a une dans *Monsieur le Premier*, et une intrigue à la Balzac, avec l'évidente préoccupation et presque la hantise des procédés de composition et d'écriture du grand romancier. Il y a aussi le ressouvenir de certains incidents récents de notre histoire parlementaire et financière, des rapports de M. Clémenceau avec Cornélius Herz et Dauderny, etc., etc. Pour toutes ces raisons, littéraires et non littéraires et même antilittéraires, *Monsieur le Premier* est intéressant, quoique d'une lecture peu aisée. On y voit un petit avoué de province nommé d'emblée conseiller, puis président de Chambre et enfin premier président, poussé et porté pendant toute cette carrière par le protecteur de sa femme, un gros entrepreneur millionnaire, qui prête de l'argent à Clémenceau-Labrède, et se fait rembourser en services d'ordre politique ou financier. Les personnages qui exploitent et entourent ces deux puissances, le capitaliste et le politicien, sont nombreux; quelques-uns sont « joliment attrapés », comme on disait du temps de La Bruyère; Labrède, notamment, est d'une impertinence cinglante et froide, d'un cynisme élégant, d'une

audace tranquille qui ressemblent bien à l'idée qu'on se fait généralement de « l'original. » Parmi les mieux venus de ces portraits, il faut citer celui d'un magistrat honnête homme ; car il y en a un, et le peintre l'a soigné particulièrement. J'aime moins celui de Madame la Présidente, bien que sa perversité dolente et inconsciente ne semble pas faite « de chic » ; on n'invente pas de cette manière ; on y met plus de logique et de vraisemblance. Mais pour avoir été « observée » sans doute, et donner le sentiment de la vérité, cette figure n'en est pas mieux dessinée ; les traits manquent de netteté et de vigueur ; c'est dommage ! Monsieur le Premier, lui, est superbe. Il se laisse pousser avec méfiance d'abord, ensuite avec tranquillité et gravité. Il devient solennel et décoratif ; il est presque beau au moment où il fait ses remontrances à un juge, coupable de légèreté dans les mœurs, un quart d'heure avant d'être surpris lui-même par le commissaire de police dans un tête à tête délictueux ! Et le Procureur général, fielleux, venimeux, plat devant Labrède, insolent et rogue envers ses inférieurs ! Et le joyeux préfet qui juge tout ce monde et s'en sert pour son avancement ? Décidément, ce roman aristophanesque annonce un « ouvrier » . . . . . qui n'est encore qu'un apprenti.

22. — Celui-ci est d'un maître déjà en possession de tous ses moyens. *Le Ferment* est une œuvre de talent, un peu troublante, et un peu trouble elle-même, qui révèle une force. *L'Empreinte* du même auteur, dont nous avons parlé ici, il y a quelques années, révélait surtout de la volonté, du parti-pris dans le préjugé ; c'était déjà de la force — d'un genre inférieur. Celle du *Ferment* est d'un genre plus littéraire. Le héros de ce livre est un ingénieur — mais très différent de l'ingénieur qui a eu longtemps les faveurs du théâtre et du roman. Il n'est pas l'ornement de la société ; il en est l'ennemi et la terreur. C'est un forban dernière manière, à la façon de ceux que l'on connaît bien dans les couloirs du Palais-Bourbon et de la Bourse. Il était sorti de l'École centrale, après avoir été un lauréat de tous les concours scolaires. Il attendit deux ou trois ans une place, qui n'arrivait jamais ; il la chercha même, au prix de longues et humiliantes stations dans les antichambres d'une foule de « Compagnies » industrielles et financières, et d'une foule de protecteurs, les uns bienveillants, les autres rogues. En attendant, il vivait de quelques leçons, maigrement payées, mais qui lui permettaient toutefois de s'habiller à la Belle Jardinière, et même de faire quelques économies, près de 200 francs ! Le petit pécule, ressource suprême des jours mauvais, son père, qui depuis longtemps escomptait les succès de son fils, vient un jour le lui enlever brutalement. Et en outre, par des exigences indiscrètes, il lui fait perdre ses leçons. L'ingénieur connaît alors la misère noire, et le supplice de la faim ! Réduit aux abois, il accepte une place « d'ingénieur » dans

une raffinerie à raison de quatre-vingts francs par mois. Dans ce nouveau milieu, sous l'influence de la dureté patronale et de la mesquinerie confraternelle, son âme achève de se gâter. Un coup de roulette, dans un casino voisin, lui donne un capital. Il démissionne, court à Paris, s'associe avec un camarade, devenu secrétaire d'un ministre, sollicite une concession de chemins de fer dans l'Inde pour une compagnie financière qu'il trahit, dont il amène la faillite et à laquelle il se substitue; et, après quelques bonnes et fructueuses canailleries, scrupuleusement légales d'ailleurs, il se trouve installé dans le fauteuil directorial d'un des plus puissants financiers de Paris qu'il avait inutilement sollicité quelques années avant, alors qu'il était encore un brave homme! S'il a cessé de l'être, c'est que, exploité par sa famille, exploité par la société, il s'est lassé et révolté. De victime et de dupe, il est devenu dupeur et bourreau. Malheur aux faibles qui lui tomberont sous la main ! Il les écrasera tous sans excepter ses meilleurs amis, sans excepter sa maîtresse. Il n'aura pas pitié, lui qui n'a pas rencontré la pitié, ni même la justice... Il appartient à cette race de prolétaires intellectuels et diplômés, qui, jugeant la société mal faite, se décident à l'exploiter, en attendant de la réformer. Le bourgeois n'a peur que des ouvriers en blouse. « Imbécile! Les ouvriers sont le bras, le cerveau est ici (chez les bacheliers sans le sou). Les ouvriers sont la pâte bonne à pétrir ; ici le levain, le *ferment* invisible qui doit pour vivre transformer son milieu et le décomposer ! » (p. 95). C'est de cette décomposition sociale sous l'action des « intellectuels », qui sont surtout des sensuels, que le livre est le tableau. — Tableau vigoureux jusqu'à la brutalité et qui offre quelques scènes invraisemblables, quoique peut-être vraies, notamment celle du père venant vider les tiroirs de son fils, — mais vivant toutefois, forçant l'attention et la réflexion ! Un « pendant » serait nécessaire, pour parler comme les bourgeois, et pour apaiser précisément les terreurs bourgeoises qu'il pourrait provoquer : c'est celui des forces conservatrices qui arrêtent encore et pourraient annuler, si on savait s'en servir, le travail de ces forces destructives. M. Estaunié pourrait-t-il le faire ? Il en aurait au moins le talent ; il lui faudrait encore la foi — la foi, avec un petit f d'abord, et avec un grand F ensuite. L'a-t-il ?

23. — *L'Anneau d'améthyste* est le troisième volume de cette « Histoire contemporaine » qui comprend déjà *l'Orme du Mail* et *le Mannequin d'osier*. Nous y retrouvons les mêmes personnages, et notamment M. Bergeret, le professeur bilieux, à l'esprit aigu, habile à se nuire à lui-même. Il est toutefois devenu un peu plus aimable et même un peu plus intelligent depuis qu'il a perdu sa femme d'abord, depuis ensuite qu'il a gagné l'amitié de Riquet, un chien très laid, mais très dévoué, et enfin et surtout depuis qu'il a été nommé à Paris. Il n'y a rien comme Paris pour transformer un professeur et en faire presque

un homme d'esprit et un homme du monde. Toutefois, faites attention : il reste encore un peu du cuistre primitif dans ce Bergeret parisien, qui renanise presque aussi bien que M. Anatole France. J'ai déjà dit qu'il y avait un Trissotin sous les plus aimables et les plus légers de nos renanisants : je le répète. A côté de Bergeret, nous revoyons, pas avec plaisir, l'abbé Guitrel, qui est enfin devenu évêque par la grâce de ses protectrices ; le préfet et la préfète Worms-Clavelia, ces fonctionnaires prêts à tout pour faire aboutir leurs intrigues ; Mme de Gronance et ses amis, etc., etc. A l'occasion de ces dames, M. France s'est oublié à quelques détails d'un goût déplorable et qui semblent indignes de lui. Ils sont peut-être la punition de ses audaces « libertines » dans l'ordre des théories philosophiques et sociales, car nous retrouvons ici le même « nihilisme » corrosif que nous avons signalé dans les précédents volumes et qui en rend la lecture si dangereuse, quand elle n'est pas ennuyeuse. Et, ennuyeuse, elle l'est parfois. On a assez dit à M. Anatole France qu'il était « délicieux ». Il faudrait qu'il sache pourtant que certaines de ses finesses et de ses habiletés, comme ses commentaires de Platon et ses dissertations sur Hercule, même avec accompagnement de clignements d'yeux et des sourires laborieusement affinés pour nous avertir qu'il s'agit là de Dreyfus, sont tout simplement insupportables. — Après ce gros mot, je puis ajouter : Mais quel artiste ! Oui, quel artiste que cet anarchiste intellectuel ! Et comme il file bien ses phrases, et comme il soigne ses adjectifs et ses substantifs, tout en dissolvant les âmes et en préparant la dissolution de la société !

24. — Voici encore un artiste, un grand artiste, mais un artiste bienfaisant celui-ci : c'est l'auteur de *la Terre qui meurt*. La critique a été unanime à saluer ce dernier roman de M. Bazin comme un chef-d'œuvre. Et c'est pourquoi, et encore parce que nous sommes un peu en retard pour en faire l'étude qu'il mériterait, je me contenterai d'en donner une brève analyse. C'est une des faces du problème social, familier aux professeurs de droit, que le romancier examine ici. Dans son précédent ouvrage, *De toute son âme*, il avait traité la question du rapport du travail et du capital ; ici il touche à la question de la désertion des campagnes, à la « Question agraire. » Il y touche sans en disserter, et c'est une des supériorités de cette dernière œuvre. Elle est pure de toute conférence et de toute thèse ; mais elle suggère plus d'idées ou du moins plus de réflexions que beaucoup de conférences techniques ; elle excite à penser et peut-être aussi à agir, tout en captivant l'attention et en charmant. — Le vieux Lumineau a succédé à son père et à son grand-père dans la ferme de la Fromendière ; comme ses auteurs, il a été heureux, longtemps attaché à « M. le marquis », passionné pour son travail. Mais la « Terre » est devenue in-

grate : le paiement des fermages devient plus difficile, les propriétaires, ou du moins leurs créanciers — (car ils ont des créanciers, Messieurs les marquis), — deviennent aussi plus exigeants. Les jeunes Lumineau se désaffectionnent de la ferme et la quittent : François pour être « employé de chemin de fer », Éléonore pour aller « tenir un débit » à la ville voisine, Driot, le plus jeune, celui sur qui le vieillard avait mis toutes ses espérances, un vrai laboureur celui-là, un cultivateur, un « terrien », pour aller dans la République Argentine donner ses soins et son travail à une terre qu'on dit plus généreuse !... Et le vieux Toussaint Lumineau reste seul, avec un fils infirme, et sa fille Roussille, pour laquelle il s'était montré bien dur ! Elle avait « donné ses amitiés » à un valet de ferme, elle, une Toussaint ! et lui avait engagé sa foi ! Le valet avait été chassé, bien qu'il fût un brave garçon et un bon travailleur ! Quand le père se voit abandonner par les autres, il rappelle le bon Jean Nemy et lui donne Roussille ! — L'histoire est simple, les développements en sont simples aussi ; mais l'effet en est prodigieux. Rarement M. Bazin avait obtenu une pareille intensité d'émotion avec moins d'efforts — ou plutôt avec moins de matière. — Ce livre a paru la veille de sa candidature à l'Académie ; à lui seul, il en serait la justification.

CH. ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Vers la ruine*, par LÉON POINSARD. Paris, Charles, 1899, in-12 de x-460 p., 3 fr. — 2. *Natalité et démocratie*, par ARSÈNE DUMONT. Paris, Schleicher, s. d., in-12 de 232 p., 3 fr. — 3. *L'Achèvement et l'application de la réforme monétaire de la Russie*, par LEROY DE BEAUFORT. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8 de 44 p., 2 fr. 50. — 4. *La Concentration des forces ouvrières dans l'Amérique du Nord*, par LOUIS VIGOUROUX. Paris, Colin et Cie, 1899, in-12 de XXVI-362 p., 4 fr. — 5. *History of state banking in Maryland*, by ALFRED COOKMAN-BRYAN. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1899, in-8 de 144 p. — 6. *Histoire des doctrines économiques*, par LUIGI COSSA. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8 de XII-574 p., 10 fr. — 7. *Les Théories économiques dans la Grèce antique*, par AUGUSTE SOUCHON. Paris, Larose, 1898, in-12 de 205 p., 3 fr. — 8. *Recherches sur l'histoire de l'économie politique*, par ERNEST NYS. Bruxelles, Castaigne ; Paris, Fontemoing, 1898, in-8 de XV-248 p., 5 fr. — 9. *L'Œuvre économique de Charles Dunoyer*, par EUGÈNE VILLEY. Paris, Larose, 1899, in-8 de 338 p., 7 fr. 50. — 10. *Jared Sparks and Alexis de Tocqueville*, by HERBERT ADAMS. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1898, in-8 de 64 p. — 11. *Ouvriers du temps passé, XVe et XVIe siècles*, par H. HAUSER. Paris, Alcan, 1899, in-8 de XXXVIII-352 p., 6 fr. — 12. *Les Paysans et la Question paysanne en France dans le dernier quart du XVIIIe siècle*, par KAREIEW. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8 de XXVI-638 p., 12 fr. — 13. *Principes d'une sociologie objective*, par ADOLPHE COSTE. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 244 p., 3 fr. 75. — 14. *L'Année sociologique*, par DURKHEIM. 2e année. Ibid., 1899, in-8 de VI-596 p., 10 fr. — 15. *Critique de l'économie politique*, par KARL MARX. Paris, Schleicher, 1899, in-12 de XII-276 p., 3 fr. 50. — 16. *Der Socialismus*, von VICTOR CATHREIN, S. J., 7e édition. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1898, in-12 de XVI-302 p., 2 fr. 75. — 17. *L'Idéalisme social*, par EUGÈNE FOURNIÈRE. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 310 p., 6 fr. — 18. *Il Socialismo*,

de Napoléon Colajanni, 2e édit. Palerme et Milan, Sandron, 1898, in-12 de xv-328 p., 4 fr. — 19. *La Justice par l'Etat*, par Paul Leroy. Paris, Alcan, 1899, in-12 de 216 p., 2 fr. 50. — 20. *Psychologie du socialisme*, par Gustave Le Bon. Ibid., 1898, in-8, de 496 p., 7 fr. 50. — 21. *Questions politiques*, par Emile Faguet. Paris, Colin et Cie, 1899, in-12 de 336 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Année sociale en France et à l'étranger*, par Paul Fesch. 1re année, 1898. Paris, Lecoffre, 1899, in-12 de viii-660 p., 3 fr. 50. — 23. *Les Congrès ouvriers en France*, par Léon de Seilhac. Paris, Colin et Cie, 1899, in-12 de x-364 p., 4 fr. — 24. *Les Jardins ouvriers en France et à l'étranger*, par Louis Rivière. Paris, Rondelet, 1899, in-12 de 140 p., 1 fr. 25.

1. — J'avais lu autrefois *Libre échange et protection*, de M. Léon Poinsard : je ne pouvais donc être disposé que très favorablement pour son nouvel ouvrage : *Vers la ruine*. C'est un entretien ou plutôt une suite d'entretiens avec un bien brave tanneur de province, M. Dupont, de Pont-sur-Sèvre, qui, ayant très bien conduit ses affaires sans être cependant rompu au droit financier et administratif, tient à se faire expliquer pourquoi celles de la France n'ont pas été aussi bien conduites que les siennes. Sous une forme très simple et très bien adaptée à ce besoin de vulgarisation, on trouve là une vive et juste critique du gaspillage financier, du fonctionnarisme bureaucratique et de la centralisation à outrance. Il y a cependant des réserves à faire. Ainsi, dans la première partie, « l'Etat prodigue, » M. Poinsard confond les officiers avec les fonctionnaires et ne me paraît pas faire la part assez large aux nécessités de la défense nationale. Dans la seconde, intitulée « les excès de la fiscalité en France, » il devient injuste, non point contre l'exagération de nos impôts, mais contre le système de leur multiplicité et contre les règles fondamentales de leur assiette : il conclut en faveur de l'impôt direct, sous forme d'impôt sur le revenu, avec déclaration du contribuable et probablement aussi avec progression (p. 186 et s.); puis il cite avec éloge ce qui se passe en Suisse, et ne se laisse pas même effrayer par les abus dont Florence avait été le théâtre et qu'il place à tort au XIIIe siècle (p. 198). M. Poinsard attend un milliard de l'impôt sur le revenu, avec une taxation moyenne à 7 % seulement, établie sur les 24 milliards de revenu que M. de Foville supputait il y a quinze ans, tant en revenus de travail qu'en revenus de capitaux et de propriétés (p. 395). Il ajoute à ce plan de réformes fiscales l'abolition à peu près complète des douanes et la suppression de tous les impôts de consommation, moins ceux qui grèvent l'alcool (p. 393 et s.). La description de la politique des « clans, » dans la troisième partie (intitulée le « Désarroi politique »), serait irréprochable, si M. Poinsard n'y était pas manifestement injuste pour les régimes monarchiques que nous avons eus au cours de ce siècle. Pourquoi aussi tant de sympathies pour l'Angleterre et une telle réclame en faveur d'une alliance anglo-française dirigée contre la Russie? Voilà qui sonne faux au lendemain de Fachoda, alors que M. Poinsard date sa préface de janvier

1899! Décidément il penche bien vers l'esprit anglo-saxon de M. Demolins, et ses critiques contre l'enseignement de la morale à l'école primaire (p. 424 et s.) ne suffisent pas à me gagner à tous ces projets et à toutes ces idées. Dire que « ce qui importe le plus à l'heure présente, c'est le relèvement du citoyen et la formation d'une opinion publique éclairée, agissante et irrésistible, » c'est avoir signalé le mal plutôt que le remède; mais le point d'appui et le levier pour remuer les masses n'en restent pas moins à trouver.

2. — Sous le titre *Natalité et démocratie*, M. Arsène Dumont publie en un volume six conférences qu'il a faites en 1896-1897 à l'Ecole d'anthropologie de Paris. Il expose le déclin de la natalité en France; il le déplore comme un mal au point de vue de la puissance nationale et de l'expansion politique; puis il en cherche les causes, à travers le contraste des familles à forte natalité et des familles stériles ou à peu près stériles (p. 68 et s.). Je lui sais gré de bien établir, que « si les familles ne sont pas plus nombreuses, cela tient à la volonté de n'avoir que très peu d'enfants » (p. 132 et s.), mais, d'où vient cette volonté? Elle est, selon lui, une conséquence de la « capillarité sociale. » L'égalité de droit permet l'ascension des individus; l'inégalité de fait s'y oppose : eh bien! les parents combattent la fécondité naturelle, pour que leurs enfants soient plus haut qu'eux. Et le remède, selon M. Dumont, sera « une civilisation rationnelle et universelle, basée uniquement sur la science, excluant absolument toute influence théologique ou métaphysique, cultivant également tous les citoyens et citoyennes au lieu de se borner à former une élite, une aristocratie de fait ou de droit, de fortune ou de talent » (p. 229). On voit ainsi les lacunes et les sophismes de ce travail. Matérialiste et « amoral », comme on dit maintenant, M. Dumont, malgré ses critiques contre « l'insolidarité » contemporaine, ne s'est pas demandé s'il n'existe point une loi naturelle et divine qui commande à la conscience et qui préside au mariage : il a donc fermé volontairement les yeux sur une des causes du mal actuel et sur le remède qui y serait le mieux approprié. Il a bien étudié les départements français au point de vue du métissage des races, pour réfuter les élucubrations de M. Vacher de Lapouge (p. 106 et suiv.), mais il ne les a point étudiés et comparés au point de vue des croyances et des pratiques religieuses; à plus forte raison n'a-t-il point analysé la population de chacun d'entre eux en ses divers éléments constituants. Par exemple, il a beau affirmer d'une manière générale que « le divorce commence toujours par se répandre dans la classe élevée » (p. 168), il n'en est pas moins vrai qu'en province la classe ouvrière urbaine est à peu près seule à en offrir des exemples, du reste toujours plus fréquents. Bref, l'absence de toute idée et de tout sentiment religieux finit par lui faire conclure que « la France, étant une démocratie cen-

tralisée, idéaliste et catholique, et étant ainsi trois fois illogique dans la sphère du pouvoir, de la culture esthétique et du savoir, épuise l'individu en efforts obligés vers son développement personnel, au détriment de sa fécondité. » (p. 228).

3. — Par contre, nous avons quelques très bons travaux de description économique. Je range parmi eux, malgré la brièveté, l'*Achèvement et l'application de la réforme monétaire de la Russie*, par M. Ledos de Beaufort, heureux complément de la *Réforme monétaire de la Russie*, par M. Etéocle Lorini. Sans qu'on ait ici à suivre les mesures préparatoires ou à discuter les théories qu'elles supposaient, on y trouve groupés et expliqués : 1° l'ukase du 3 janvier 1897, donnant, comme équivalents de nos pièces de 20 francs, des demi-impériales, non plus de 5 roubles comme avec la loi de 1885, mais de 7 roubles 50 kopecks ; 2° l'ukase du 29 août 1897, qui limite à 300 millions de roubles-or l'excédent de la circulation de la Banque de Russie sur son encaisse-or ; enfin 3° l'ukase du 29 mars 1898, qui, complétant la démonétisation de l'argent, restreint à 25 roubles (66 francs) la somme qu'un particulier peut être contraint de recevoir en métal blanc. La réforme monétaire russe est donc achevée, par l'élimination du papier-monnaie, par l'adoption du monométallisme-or et par l'abaissement du rouble-métal au niveau moyen du rouble-crédit des dernières années. Signalons enfin, comme complément, une bonne explication du bilan de la Banque de Russie.

4. — Après cela, passons en Amérique. A la suite du beau travail que M. de Rousiers avait fait sur les *Industries monopolisées aux États-Unis*, M. Louis Vigouroux, chargé d'une enquête analogue par le même Musée social, nous donne *la Concentration des forces ouvrières dans l'Amérique du Nord*. Il y a là, à travers une masse énorme de matériaux, une très curieuse histoire du mouvement ouvrier aux Etats-Unis. Ce n'était pas un mince travail que de reconstituer et de faire suivre l'origine et le développement de toutes ces Unions nationales ou internationales, « amalgamées » ou simplement « fédérées. » Dans toutes ces descriptions et ces tableaux, M. Vigouroux ne peut s'empêcher de rendre hommage à l'esprit d'organisation et de discipline des ouvriers américains ; mais finalement, quoiqu'il ne se soit pas proposé d'une manière particulière de suivre l'évolution des idées socialistes dans le monde du travail aux Etats-Unis, il ne se défend pas de conclure que, « si l'action économique, si l'action directe sur les employeurs ne suffit pas, la tendance des groupements ouvriers à employer l'action politique s'affermira, et que, si tous ces moyens échouent, ces groupements auront plus tard recours à l'action révolutionnaire » (p. 356).

5. — Toujours en Amérique, l'*History of state banking in Maryland*,

de M. Alfred Cookman Bryan, jette un jour intéressant sur un des côtés les plus étranges de la vie économique des États-Unis. On sait que la législation américaine sur l'émission et la circulation des billets de banque est profondément différente des législations européennes et qu'elle n'a pas toujours brillé par l'esprit de suite et l'unité, selon qu'on employait ou non le système des banques privilégiées, et selon que le billet de banque était matière de législation d'États ou bien matière de législation fédérale (comme il l'est depuis 1863). Tout cela peut s'étudier dans l'État du Maryland, qui fut un des plus anciens de la grande République. Le volume de M. Cookman Bryan abonde aussi en renseignements précieux sur les crises périodiques qui ont ébranlé de tout temps le commerce américain.

6. — Les publications sur l'histoire de l'économie politique sont fort nombreuses : nous le comprenons très bien et nous nous en applaudissons, puisque l'histoire des doctrines économiques fait aujourd'hui partie de l'un des doctorats en droit. En fait d'œuvres générales, l'*Histoire des doctrines économiques* de M. Louis Cossa vient d'être traduite en français, sur la troisième édition italienne de 1892. L'ouvrage a deux parties : la théorie où se trouve l'exposé des discussions sur la définition, sur la méthode et sur la division de l'économie politique ; puis l'histoire proprement dite. Cette histoire, selon M. Cossa, se décompose en quatre périodes : 1° période « fragmentaire » (antiquité, moyen âge et commencement de la Renaissance) ; 2° période « des monographies et des systèmes empiriques » qui va jusqu'au milieu du XVIIIe siècle ; 3° période « des systèmes scientifiques », à partir de Quesnay et de Smith jusqu'à Ricardo ; 4° période « critique contemporaine », depuis Ricardo. Pour cette dernière période, M. Louis Cossa procède par pays : il nous promène donc successivement en Angleterre, en France, en Allemagne, en Autriche, aux Etats-Unis, en Italie, etc. Un dernier chapitre, mais relativement assez court, est consacré au socialisme théorique sans distinction de pays. L'ouvrage révèle une immense érudition bibliographique : il est particulièrement destiné à ceux qui, possédant déjà très bien l'économie politique et toute son histoire, veulent avoir un catalogue complet des auteurs économiques et tout particulièrement des auteurs allemands et italiens. Le style est d'une concision remarquable, qui confine habituellement à la sécheresse et ressemble souvent à celui d'une simple nomenclature. Comme opinions, M. Cossa nous paraît professer un éclectisme d'érudit, qui lui interdit d'ordinaire le blâme ou l'éloge, mais qui laisse percer d'assez vives sympathies pour notre compatriote M. Gide, quoique du reste M. Cossa ait un esprit plus indifférent et plus neutre, plus favorable aux classiques et généralement plus libéral.

7. — D'autres, en France, pour obéir au décret de 1895, se proposaient d'initier graduellement la jeunesse des écoles à la connaissance de l'histoire de l'économie politique, par des monographies approfondies qui, destinées à se souder entre elles, doivent former un jour toute une encyclopédie. Parmi ces études détachées, nous mettons en un excellent rang les *Théories économiques dans la Grèce antique*, de M. Auguste Souchon. C'est d'une lecture agréable et facile, toujours très instructive, avec des aperçus ingénieux et profonds sur la vie économique des sociétés anciennes et sur les problèmes moraux qui s'imposaient à la méditation des philosophes grecs. Selon nous, le chapitre que l'auteur y consacre à la production est tout particulièrement intéressant, bien que les vraies notions économiques sur les agents et les modes de la production fussent restées étrangères à Aristote et à ses contemporains. Sur le socialisme dans l'antiquité, il était peut-être plus difficile d'être neuf : M. Souchon l'est cependant, en se refusant à voir du socialisme dans la *République* de Platon et en en montrant, au contraire, dans ses *Lois;* il l'est encore en reprochant à « ceux qui représentent Aristote comme le grand défenseur de la propriété individuelle dans l'antiquité grecque, de méconnaître toute une partie de sa doctrine » et de ne pas s'apercevoir qu'Aristote « conclut à un collectivisme partiel » (p. 169-170). Les opinions des auteurs sont constamment rapprochées du milieu social où elles se formaient, et c'est là un des côtés les plus suggestifs de ce volume.

8. — Je ne mettrais pas au même niveau les *Recherches sur l'histoire de l'économie politique*, de M. Ernest Nys. Le titre lui-même n'est-il pas quelque peu ambitieux ? Au fond, c'est une simple juxtaposition d'études diverses sur des sujets économiques se rapportant au moyen âge. M. Nys y traite de l'influence byzantine et de l'influence musulmane, du commerce et de la banque au moyen âge, des juifs et de beaucoup d'autres choses encore. L'étude des théories y tient peu de place : elle ne fournit guère que quelques pages sur les scolastiques et ces écrivains monétaires. Tout le reste est consacré aux usages, aux pratiques, aux institutions et aux procédés administratifs. Dans ce cadre, les affirmations sont prodiguées : mais elles ne sont pas toutes étayées de preuves suffisantes, outre que l'absence de toute citation et presque de tout renvoi empêche de contrôler certains faits qui demanderaient à être bien démontrés. L'auteur est peu sympathique à l'Église et à la civilisation chrétiennes. Je n'en veux pour preuves que les éloges donnés à l'islamisme et à sa morale, l'autorité trop souvent invoquée de Renan et de Laurent, et la critique des théories et du rôle des franciscains au XIIIe siècle et au commencement du XIVe (p. 104). A ce propos, M. Nys, sans sortir de la Belgique, aurait pu s'inspirer avec profit du chapitre que son compatriote Thonissen avait écrit, il y a

cinquante ans, sur les « hérésies du moyen âge ». dans son *Socialisme depuis l'antiquité.*

9. — L'œuvre de Dunoyer, *la Liberté du travail*, a inspiré à M. Villey, un livre d'une haute valeur, que l'Institut a justement récompensé. Dunoyer rattachait à cette liberté du travail, non seulement l'économie politique toute entière, mais bien d'autres choses encore. Il était tombé pour ainsi dire dans l'oubli : on n'avait plus la même foi dans la liberté sans bornes qui était son idéal, ni la même ambition pour l'économie politique, considérée par lui comme une encyclopédie de toute science sociale. Or, M. Villey a cru que dans cette œuvre si originale et si vaste il y a beaucoup à noter, sinon à conserver, et il a écrit *l'Œuvre économique de Charles Dunoyer*. C'est une analyse à grands traits, mais complète, dans un style attachant et une forme infiniment suggestive, avec de longues et nombreuses citations de Dunoyer et avec d'intéressantes incursions dans le domaine de nos débats contemporains. Et quand M. Villey, à la suite de Dunoyer, aborde des problèmes de haute philosophie, il ne se contente pas d'y apporter l'esprit nettement spiritualiste de son auteur, il y exprime aussi la conviction qu'il faut de toute nécessité « une éducation morale basée sur la croyance en Dieu, en la loi morale et en la vie future » (p. 288). M. Villey n'est donc point aveuglé par la sympathie, et il reproche loyalement à Dunoyer d'avoir « commis une grave erreur morale, en croyant qu'il pouvait isoler la morale de toute croyance religieuse » (p. 321). Il fait bon entendre ces éloges de la liberté, soigneusement distinguée de la licence de tout croire et de tout faire.

10. — Par ce temps d'américanisme, ce qui intéresse Tocqueville ne saurait non plus nous être indifférent. *Jared Sparks and Alexis de Tocqueville*, voilà un opuscule de M. Herbert Adams qui grossit heureusement la liste des publications d'histoire et d'économie politique de l'Université John Hopkins. Sparks, dont on nous expose ici les relations avec M. de Tocqueville, avait écrit, entre autres ouvrages, la *Vie et correspondance de Gouverneur Morris* (ministre des États-Unis en France, ayant vécu à Paris de 1789 à 1794) ; Sparks avait fourni également à M. de Tocqueville quelques matériaux et particulièrement une assez longue notice sur l'administration municipale dans le Massachussets, notice qui est reproduite ici (p. 17-38). Puis, quand la *Démocratie en Amérique* de M. de Tocqueville eut été publiée, Sparks se prononça nettement contre la crainte que la loi du nombre pût aboutir quelque jour à l'oppression d'une minorité : ce danger lui paraissait absolument chimérique, si le suffrage était universel et que les élections se fissent à d'assez courts intervalles (p. 44). Mais qu'en disons-nous maintenant en France ? Au surplus, Sparks lui-même, écrivant, en 1853, sa dernière lettre à M. de Tocqueville, revenait déjà de cet optimisme : il manifes-

tait des inquiétudes sur l'avenir de sa démocratie ; il s'effrayait des clameurs que l'on commençait à pousser pour la conquête de Cuba ; et il voyait poindre dans le lointain l'avènement d'un militarisme qui, pour une république fédérée, ne pouvait être, d'après lui, qu'un dissolvant énergique (p. 46). N'est-ce pas que tout cela, écrit quarante-cinq ans avant la guerre hispano-américaine, a quelque chose de singulièrement prophétique ?

11. — La question des corporations et du régime du travail au moyen âge a été traitée bien souvent, et elle est cependant loin d'être épuisée. C'est que les uns ont voulu plutôt soutenir une thèse qu'écrire une histoire ; c'est aussi que, parmi les historiens, il en est trop qui ont conclu de Paris à la France et qui ont généralisé pour le pays tout entier les inductions que le *Livre des métiers* d'Etienne Boileau fournissait pour le Paris du XIIIe siècle. M. Hauser s'est donné la tâche d'étudier l'ensemble du pays dans une longue période et surtout dans une période de transition. Tels sont les *Ouvriers du temps passé,* XVe *et* XVIe *siècles*. Est-ce que, sous saint Louis, le régime corporatif n'était pas déjà ébranlé quelque peu ? C'est son avis et nous le partageons. Comme lui aussi, nous n'avons jamais pu croire que ce régime, à une époque quelconque, ait embrassé une partie très considérable des travailleurs puisqu'il ne s'appliquait ni au travail agricole, ni aux petites villes, et nous souscrivons très volontiers à son jugement que « dans la France du XVIe siècle c'était le travail libre qui était la règle, tandis que le travail organisé en jurandes n'était que l'exception » (p. XXIX). D'après M. Hauser, à la fin du moyen âge et sous la Renaissance, la condition de l'ouvrier n'était point enviable ; les modifications s'étaient « presque toutes produites dans le même sens, le sens le plus défavorable pour lui » (p. XXXVII) ; et le métier tournait en monopole au profit du patron (p. 4), si bien que « l'organisation du travail au bon vieux temps, du moins celle du XVe et du XVIe siècles, ne ressemblait que de très loin à la conception idyllique offerte à notre admiration et à nos regrets par certains de nos contemporains » (p. 77). Arrêtons-nous : nous ferions croire que M. Hauser avait une thèse et qu'il a voulu la prouver. Je sais bien que M. de Girard, dans la *Revue d'économie politique* de mars dernier, a répété l'opinion que l'esprit des corps de métier avait changé du tout au tout depuis le XIIIe siècle : mais je ne crois guère à ces transformations de la nature humaine, et je crois bien plutôt que nous nous imaginons un XIIIe siècle un peu à notre fantaisie. Au XVIe siècle, en tous cas, comme le régime corporatif avait tendu partout à la stabilité des conditions du travail, il pesa lourdement sur les taux des salaires pour les empêcher de suivre les variations du pouvoir de la monnaie : en outre, le pouvoir royal était alors manifestement avec les maîtres contre les compagnons. M. Hauser

termine son livre par l'histoire de l'importante grève des typographes de Lyon en 1539. Ce « tric », comme on disait alors, déclaré dans un métier nouveau et une profession pour ainsi dire capitaliste (p. 231), fut marqué de violences nombreuses, aussi bien dans son développement que dans sa répression. Ce récit fournit à M. Hauser l'occasion d'étudier l'origine de la « Grande aumône » de Lyon, qui date de la même période. Tout cela est fort intéressant.

12. — Après les ouvriers, les paysans. Il y avait vingt ans que M. Karéiew, avait écrit en russe *les Paysans et la Question paysanne en France dans le dernier quart du* XVIIIe *siècle*. Cet ouvrage, inaccessible jusqu'ici aux Français, vient d'être traduit par une Russe, Mlle Woynarowska, dont la plume connaît toutes les ressources de notre langue. M. Karéiew étudie la situation des paysans au regard des seigneurs et des bourgeois, la politique royale à l'égard des paysans puis la situation économique des populations rurales à la veille de la Révolution. Vient enfin la « solution de la question paysanne » par la Révolution. Mais ici M. Karéiew étudie l'histoire législative plutôt que l'histoire vécue, et c'est encore à Taine qu'il faut remonter pour trouver la lamentable description de l'état réel de la France pendant les dix dernières années du siècle passé. Après, la question paysanne disparaît, comme dit M. Karéiew : « les publicistes de la première moitié du XIXe siècle semblent ignorer jusqu'à l'existence des paysans » (p. 527), et j'ajoute que c'est encore vrai de notre fin de siècle, avec tout le bruit que les esprits partiaux font autour des seuls ouvriers de l'industrie. M. Karéiew s'est renseigné aux meilleures sources ; il a dépouillé un nombre immense de manuscrits et de documents de la Bibliothèque nationale et des Archives ; il a mis, dans l'arrangement des matériaux, la conscience et la concision qui sont parmi les mérites des *Origines de la France contemporaine* ; enfin, par les côtés où son œuvre touche directement aux questions de l'économie politique, par exemple à propos du mercantilisme, de l'intervention de l'État (p. 178 et s.), des physiocrates (p. 267 et s.) et de l'administration de Turgot (p. 322 et s.), il projette de véritables lumières sur l'histoire des doctrines économiques. Comment se fait-il que ce soient des Russes qui se chargent ainsi de nous apprendre notre histoire intérieure, Karéiew par exemple sur la *Question paysanne* comme Afanassiev sur *le Commerce des céréales en France au* XVIIIe *siècle?*

13. — Le titre du volume de M. Coste : *Principes d'une sociologie objective*, m'avait d'abord séduit. Assez de rêves-creux ont fait de la sociologie imaginaire et subjective, pour que la promesse d'une étude objective de la réalité fût alléchante. Seulement, M. Coste, « positiviste, courtier et libre-penseur » (p. 239), est tout aussi subjectif et idéologue que les autres. Ainsi, quoiqu'il n'identifie pas la sociologie avec la biologie et

qu'il critique les analogies organiques poussées trop loin, il ne se gêne pas pour voir un « organisme » dans notre système solaire et dans chaque conscience humaine (p. 41), tout aussi bien que dans les êtres vivants et les « sociétés animales et humaines. » Ses « principes » sont tout simplement une correction de la grande loi d'Auguste Comte sur les trois états théologique, métaphysique et positif. D'après M. Coste, l'homme est un organisme vivant, qui fait nécessairement partie d'un organisme social et qui développe peu à peu en lui un organisme mental. Par conséquent il y a trois groupes de sciences organiques successives : 1° la biologie ; 2° la sociologie ; 3° l'idéologie. Les trois termes de Comte (théologie, métaphysique et science positive) seront remplacés par ceux de : 1° biomorphisme ; 2° sociomorphisme ; 3° rationalisme. Et le fait générateur de l'évolution sociale, c'est l'accroissement et la concentration des populations. Les périodes évolutives sont : 1° celle des *bourgs*, qui est antérieure à la fondation de Rome ; 2° celle des *cités*, qui va de Romulus à César ; 3° celle des *métropoles*, de César à Théodose. Ici, régression, d'abord à la période des cités, avec le moyen âge féodal, puis à celle des métropoles, avec la Renaissance. Aujourd'hui, c'est la quatrième période ou période des *capitales* (p. 113 et s.). La morale est « une résultante du fonctionnement social et non point un principe de son fonctionnement » ; quant à la religion, laquelle est « naturelle aux enfants, aux femmes, aux hommes simples, aux individus malheureux, aux vieillards, on peut espérer qu'elle se transformera en une doctrine demi-symbolique, qui servira utilement de lien entre la philosophie abstraite des savants ou des libres-penseurs, et le réalisme concret dont les imaginations vives et spontanées ne parviennent pas à s'affranchir » (p. 122). En quoi tout cela est-il plus objectif et plus réel que les rêveries des autres sociologues? M. Coste nous promet un « second volume qui suivra à bref délai s'il est fait quelque accueil à cette première partie » (p. N) : je l'en dispense.

14. — Au moins, M. Coste (p. 235) reconnaissait-il « un ordre de faits historiques dus à l'originalité primesautière des grandes personnalités » ; et il tenait aussi pour douteux (p. III) que « sur l'archéologie préhistorique, sur les discussions du matriarcat et du patriarcat, de la polyandrie ou de la polygamie, l'on parvienne jamais à établir les grandes lois de la sociologie. » Or, ce serait exactement tout le contraire qui serait vrai, s'il fallait croire M. Durkheim et les compilateurs de son *Année sociologique*. La deuxième année de celle-ci vient de paraître avec le même plan que l'an dernier. Le volume renferme d'abord deux mémoires originaux, puis de très nombreuses analyses d'ouvrages sur la méthodologie sociologique, sur la sociologie religieuse, morale, juridique, criminelle et économique, sur la morphologie sociale et

l'anthroposociologie, etc., etc. Il y a lieu d'être stupéfait de la quantité d'ouvrages qui s'impriment dans le monde, de cet esprit-là. A ce titre *l'Année sociologique* n'est pas sans intérêt. Mais quel jargon! La muse de M. Durkheim et de ses collaborateurs parle bien plus grec que celle de feu Ronsard. Passe encore quand elle parle grec avec les mots « thériomorphisme, antipsychie ou hypocoriotique »; mais d'autres fois aussi elle torture tout simplement notre vieil et clair français avec des néologismes comme « irreprésentables, concrétisation, ornemantiste, communiel, hypostasi, héroïsation, connoter, sacralisation, désacralisation, canoniciens, datation, primigénité », etc, etc. Voilà pour la forme. Le fond est purement évolutionniste, déterministe et spencérien; et les thèses sur la Bible et le peuple juif sont celles de Renan et de Wellhausen. Tout cela à tel point que sauf une exception, pas un ouvrage de sens chrétien n'a les honneurs d'une mention dans cet immense index bibliographique. — Les deux mémoires originaux traitent, l'un de la « définition des phénomènes religieux » (Durkheim), l'autre de la « nature et de la fonction du sacrifice » (Hubert et Mauss). Tous deux sont conçus d'après la méthode nouvelle qui consiste à remonter de l'inconnu au connu, c'est-à-dire à expliquer les religions contemporaines, que l'on connaît bien, par les préhistoriques que l'on connaît mal, et les civilisations actuelles par celles des sauvages qui n'en avaient aucune. La thèse de M. Durkheim c'est que « la notion de la divinité est un épisode secondaire de la religion » et qu'il existe fort bien des « religions athées » (p. 13-16). Puis, MM. Hubert et Mauss reprennent et comparent entre elles toutes les cérémonies des sacrifices chez les Hindous, les Grecs, les Romains et les peuples sauvages. Mais ils n'admettent pas que « toutes les formes possibles du sacrifice soient sorties d'une forme primitive et simple » (p. 132), et ils rejettent particulièrement l'argument du « totémisme » par le motif que « l'universalité du totémisme est un postulat et qu'il n'apparaît à l'état pur que dans quelques tribus isolées de l'Australie et de l'Amérique » (p. 32). Aussi, rien de plus embarrassé et de plus pauvre que leur conclusion, une fois qu'ils ont reconnu que partout « le sacrifice consiste à établir une communication entre le monde sacré et le monde profane par l'intermédiaire d'une chose détruite au cours de la cérémonie » (p. 133). Mais il y a là, au demeurant, un vaste champ d'études pour ceux qui voudraient reprendre la thèse de Joseph de Maistre et montrer dans tous ces sacrifices et ces lambeaux de religions les transformations indéfiniment altérées de la révélation primitive.

15. — Les publications socialistes abondent, mais nous savons qu'il faut faire « à tout seigneur, tout honneur. » Commençons donc par Karl Marx et par la traduction française de sa *Critique de l'économie politique*. Marx avait publié cet ouvrage en allemand, dès 1859, huit ans

avant le premier volume de *das Kapital* : il l'avait aussi fait entrer en partie dans le premier chapitre de ce *Capital*, mais non sans en modifier le plan et sans en écarter « l'histoire de la théorie de la valeur et de la monnaie, » que nous trouvons ici. Quoi qu'il en soit, cette œuvre est très incomplète et très mal dénommée. Dans la préface, Marx explique qu'il « distingue dans le système de l'économie bourgeoise l'ordre suivant : capital, propriété foncière, salariat, État, commerce extérieur et marché universel ; » or, il ne traite pas même en entier le premier de ses sujets et il n'aborde aucun des cinq autres. Le seul intérêt du livre, c'est qu'on y trouve longtemps avant le *Capital* la fameuse théorie de la valeur d'échange basée sur le travail social et mesurée sur la quantité qui en est incorporée à chaque marchandise. La forme est diffuse et prolixe ; les mêmes arguments sont répétés, resassés et retournés vingt fois, pour que les répétitions en masquent les faiblesses. Le titre aussi — *Critique de l'économie politique* — est mal choisi : Marx ne discute guère aucun auteur ni aucune loi ; et s'il affecte de connaître à fond des précurseurs de l'économie politique comme Petty, Stewart et Boisguilbert (p. 46 et s.), ce n'est que pour leur prêter, à l'occasion d'une phrase ou d'un mot, des vues profondes dans lesquelles il croit trouver la justification ou la paraphrase anticipée de son évangile collectiviste.

16. — Précisément le *Socialismus* du R. P. Cathrein est une réfutation de Karl Marx. La 7e édition allemande de cet excellent ouvrage vient de paraître. C'est un succès fort bien mérité, car le P. Cathrein a très heureusement réfuté le marxisme, soit au point de vue théorique, soit à propos de l'évolution économique et sociale à laquelle l'avènement de la grande industrie nous a obligés d'assister. La thèse de la *Mehrwerth* (ou plus-value) n'est pas non plus moins bien disséquée. Comme le R. P. Castelein, le P. Cathrein convient et établit que la condition de l'ouvrier est allée en s'améliorant dans ce dernier demi-siècle et que nous ne marchons pas le moins du monde vers l'accumulation capitalistique que Marx avait prophétisée il y a déjà plus de trente ans. Cependant le P. Cathrein est-il pleinement juste envers le « libéralisme » (libéralisme économique s'entend) quand il l'accuse d'avoir engendré fatalement le socialisme (p. 165 et suiv.) ? A-t-il bien étudié le rapport entre la valeur et le travail tels que Condillac, avant Ricardo, l'avait exposé ? Enfin, puisqu'il reproche à Adam Smith, comme le germe d'où le socialisme devait sortir, la phrase magistrale qui ouvre les *Recherches sur la richesse des nations*, n'a-t-il pas, ainsi que le R. P. Antoine, oublié lui aussi que Léon XIII traduit cette phrase dans son Encyclique *Rerum novarum* quand il dit : « Non aliunde quam ex opificum labore gigni divitias civitatum ? » Bref, je soupçonne chez le R. P. Cathrein, à l'égard des économistes proprement dits, une certaine

partialité dont j'avais été heureux de ne trouver aucune trace dans le R. P. Castelein. Mais je le félicite de démontrer, comme il le fait, qu'Aristote et saint Thomas fonderaient la valeur d'échange sur le besoin et non pas sur le travail (p. 89 et suiv.), et je le loue de réfuter ainsi — sans y penser peut-être — la thèse tout opposée que Rudolf Meyer et les démocrates chrétiens soutiennent pour rattacher leur socialisme à la philosophie scolastique et à la théologie du moyen âge.

17. — Le député socialiste Fournière avait fait au « Collège libre des sciences sociales » des conférences qui, selon lui, y avaient été fort bien accueillies (d'où je conclus — soit dit en passant — que cette espèce d'Académie ne se pique ni de conservatisme ni même de pudeur). Encouragé de la sorte, M. Fournière a rédigé et publié ces notes. Cela s'appelle *l'Idéalisme social*. C'est destiné aux « esprits desquels toute espérance religieuse s'est retirée et auxquels les sévères constructions métaphysiques de l'impératif apparaissent comme privées de fondements réels » (p. II). M. Fournière s'y déclare nettement « communiste » (p. IV). Pour lui, la « foi dans la survivance de la pensée » (c'est-à-dire, probablement, la croyance à l'immortalité de l'âme) doit être remplacée par la « conscience de la solidarité qui lie l'individu à l'espèce » (p. 19). De son côté la propriété, qui est une « création sociale » (p. 42 et s.) doit être remplacée par un collectivisme que l'État réalisera avec les conversions forcées, les amortissements, les rachats et finalement les expropriations, jusqu'à ce que ce collectivisme, simple forme sociale transitoire (p. 114 et s.), évolue à son tour en communisme (p. 120 et s.). La famille pendant ce temps-là aura évolué en union libre : mais ces unions seront tellement bien assorties qu'on ne s'y lassera jamais l'un de l'autre et que la société échappera ainsi au danger actuel de dépopulation. Cette partie du livre (IIIe partie) a des chapitres du plus grossier cynisme, et le titre « idéalisme social », que M. Fournière donne au volume, est démenti par les trop complaisantes peintures d'une imagination dépravée. Finalement la « cité idéale » sera la grande humanité, car « de l'idée de patrie il ne restera que ce qu'il restera de l'idée de famille quand la femme sera devenue un individu libre et que la famille aura uniquement l'amour pour base et pour lien » (p. 296).

18. — *Il Socialismo*, du député italien Napoléon Colajanni, est plus sérieux : tout au moins se recommande-t-il par une très réelle érudition bibliographique. La critique de Malthus (ch. IV, p. 71-118), avec une concision remarquable et des conclusions favorables à cet auteur, est un des bons exposés qui ont été faits de cette thèse et des discussions auxquelles elle a prêté. Je signale également comme assez instructifs, le chapitre sur la morale (ch. VII, p. 175-198) et les débats sur la querelle entre le darwinisme et le socialisme, entre Hœckel et

Virchow, sur le point de savoir si la théorie de l'évolutionnisme fournit des armes pour ou contre le socialisme. D'autre part, il faut bien le dire, la démonstration de la prétendue inexistence des lois économiques et l'exposé des contradictions entre ceux qui les admettent, ne sont guère qu'erreurs et sophismes. De tout cela, avec cet extérieur scientifique et cette dialectique assez adroite, il reste un livre qui pourrait bien faire des prosélytes — je veux dire des victimes — mais qui, dans un monde éclairé, armé du scalpel d'une critique impitoyable, a le mérite de présenter brièvement une foule de problèmes philosophiques, que les intellectuels du socialisme agitent entre eux, à propos de transformisme, de sociologie, de morale et de je ne sais plus quoi encore. Quant au christianisme, il y est ignoré et oublié, plutôt que volontairement attaqué.

19. — Dans *la Justice par l'État, étude de morale sociale*, M. Paul Lapie se demande quelle forme et quelles fonctions l'État doit avoir, pour que soit réalisé un certain idéal moral que nous nous faisons avec la conscience, en attendant que la science nous en fasse peut-être un autre. Bien entendu, M. Lapie n'examine pas le fondement de la morale et le caractère des règles qu'elle dicte, et grâce à cet heureux procédé de dialectique, il espère bien ne mécontenter personne, ni en dedans, ni en dehors de l'Université. Quel est son système? C'est que l'État est chargé de faire régner la justice en tout et partout. Tous ses fonctionnaires sont des magistrats ou plutôt des arbitres, depuis les préfets et les juges jusqu'aux ingénieurs, aux professeurs et aux agents de la force armée. La centralisation est une condition *sine qua non* de cette justice dont on a besoin (p. 86 et s.). M. Lapie, tout en se défendant de toucher aux questions d'impôts et d'économie politique, les aborde cependant assez pour laisser voir qu'il les ignore radicalement et qu'il a la crédulité naïve des arrangeurs de sociétés. Étatiste dans tout le corps de l'ouvrage, il conclut, sans le vouloir, en vrai socialiste. A ses yeux, « il suffit de dépouiller la thèse socialiste de son caractère autoritaire pour trouver une solution » au problème de la justice universelle (p. 190). L'État ménagera du travail à tout le monde et fixera un minimum de salaire; il commanditera tout le monde en prêtant, sans intérêt ou à peu près, des capitaux que les philanthropes, conscients de leur devoir social, lui auront prêtés gratuitement; gratuitement aussi il entretiendra des magasins où producteurs et consommateurs se rencontreront sans intermédiaires (p. 190-206). Mais, au dire de M. Lapie, ce ne sera pas le socialisme, parce que chacun pourra encore, en dehors de l'État, se chercher du travail, prêter ou emprunter, et faire le commerce en concurrence avec l'État. Ce sera la conciliation de l'individualisme et de l'étatisme, parce que, « au lieu de prendre pour fin l'individu ou l'État, on assigne

à l'État le devoir de réaliser la justice entre les individus..., idéal qui est en partie réalisé puisqu'il n'est après tout que l'idéal de la *Déclaration des droits de l'homme* » (p. 208). En voilà plus qu'il n'en faut sur ces jeux d'enfants, jeux beaucoup moins innocents qu'il ne semble.

20. — Au premier rang des adversaires maladroits du socialisme, je mets M. Gustave Le Bon, qui, en qualité d' « ami dévoué » de M. Delombre, notre ex-ministre du commerce, lui dédie la *Psychologie du socialisme*. Dans ce volume, les idées et les affirmations surabondent, mais ce n'est point par leur justesse que les unes et les autres se recommandent. Par exemple, montrer dans Karl Marx et le collectivisme contemporain une simple copie des « écrivains de l'antiquité » ou de « banales et bien vieilles spéculations empruntées aux écrivains français et anglais » (p. 39 et 124), c'est donner à croire que l'on ne connaît rien de la métaphysique de Marx, ni de ses thèses sur la valeur et la plus-value. Pour M. Le Bon, le socialisme est inapplicable au point de vue des nécessités économiques (l. IV, p. 247-318); en même temps, il est contraire aux lois de l'évolution et aux idées démocratiques (*ibid.*, p. 319-443) : d'autre part, cependant, au point de vue philosophique, il est défendable dans plusieurs de ses théories (p. 5), et il s'impose aux foules comme une religion, c'est-à-dire aveuglément, au rebours de la raison et de la logique (l. II, p. 71-122). Tel est bien, en effet, le caractère de toute religion : car si « les plus puissants penseurs de l'humanité, un Leibnitz, un Descartes, un Newton, se sont inclinés sans murmure devant des dogmes, » il n'en est pas moins vrai que « la raison leur eût vite montré la faiblesse de ceux-ci, s'ils avaient pu les soumettre au contrôle de la critique » (p. IV.) Pour le moment, « les vieilles religions sont en voie de mourir, et celles qui doivent les remplacer, ne sont pas nées encore » (p. 8) : dans l'intervalle, le peuple va au socialisme qui a « pour son plus sérieux élément de succès un humanitarisme vague, de mots et non de sentiments, désastreux héritage de nos vieilles idées chrétiennes » et dont le triomphe passager doit nous conduire au césarisme (p. 464-465). Néanmoins l'échec final est certain, parce que le socialisme, considéré comme une religion, ne promet pas de vie future qui fascine les imaginations, et parce que, d'autre part, comme force économique, il se brisera contre les obstacles (p. 99). Il faut bien le combattre; mais ce n'est pas au nom de la morale, parce que celle-ci n'a qu'une « valeur ancestrale » (p. 84); ce n'est pas non plus par la raison, parce que la raison n'est pas comprise de la foule : c'est seulement par le sentiment (p. 475). Ajoutez de longues pages sur la différence du caractère anglo-saxon et du caractère latin, ce dernier déformé par quinze siècles d'autorité religieuse (p. 123-246); ajoutez des éloges pour l'éducation anglo-américaine d'après

la recette de M. Demolins; ajoutez enfin des notes aiguës contre la charité, « conception inférieure et barbare, n'ayant d'altruiste que l'apparence, mais très égoïste en son essence et généralement nuisible..., » et ayant besoin d'être remplacée par la « solidarité sociale » (p. 393-394). Voilà les thèses du livre. Ce que j'y trouve de bon, c'est la défiance contre la sociologie, qui « ne saurait être considérée comme une science » ni même comme une ébauche de science (p. 446); ce sont aussi certaines attaques contre l'Université, qui, non contente de développer le fonctionnarisme, est aussi un foyer de socialisme (p. 69), et pourra revendiquer une part considérable dans les destructions de l'avenir (p. 433).

21. — Les *Questions politiques* de M. Émile Faguet renferment quatre études, de longueur et d'importance fort inégales, intitulées *La France en 1789*, *Décentralisateurs et fédéralistes*, *le Socialisme en 1899* et *Que sera le XXe siècle* ? C'est très bien écrit, d'une lecture agréable et facile, mais sans aucune valeur historique ni économique. — Le fragment *Décentralisateurs et fédéralistes* est une réponse à une brochure de M. Charles Maurras : M. Faguet s'y montre très opposé à l'autonomie communale (notamment p. 41 et 55), et la décentralisation qu'il désire consisterait surtout à faire passer du ministre au préfet la décision d'un assez grand nombre d'affaires. — Le morceau *le Socialisme en 1899* est de beaucoup le plus considérable. Le *Journal des Économistes* déclare aussi que c'est « l'article le plus mauvais du volume, » parce qu'il « n'est guère d'erreur économique que M. Faguet ne *gobe* pas. » C'est sévère, mais c'est juste. Cependant M. Faguet y a raison contre M. Deschanel, en soutenant (p. 88-95) que la Révolution n'est pas aussi pure de socialisme que les panégyristes le prétendent ; il a aussi une assez bonne discussion du collectivisme, impossible à appliquer (p. 141 et s.); et il montre le progrès garanti par la concurrence (p. 161 et s.), comme une certaine liberté des fonctionnaires est garantie par celle du public (p. 156 et s.). Puis, à dater de là, il déraille. En face d'un socialisme édulcoré, devenu électoral et parlementaire et ayant gagné en largeur, selon le mot de Bebel, ce qu'il a perdu en profondeur (p. 175 et s.), M. Faguet réclame un véritable socialisme d'État, par le motif que « tout ce qui n'est pas le socialisme intégral lui est contraire. » Pour lui, « l'État a tous les droits » même contre la propriété (p. 220) : aussi, désireux d'affaiblir et de retarder le socialisme pour longtemps, sinon pour toujours (p. 203), il demande des caisses de retraites alimentées par l'État (p. 199), une législation internationale du travail (p. 225) et autres mesures analogues capables « d'adoucir la cruauté des lois économiques, par une intervention intelligente de l'État » (p. 219). Dans le fond, M. Faguet ignore ces lois : c'est ainsi qu'il avait voulu contenter à la fois les partisans et les adversaires de

la loi d'airain, en concédant aux uns qu'elle n'est pas « fausse » et aux autres qu'elle est « inexacte » (p. 125 et s.). Finalement, il tient pour le « néo-socialisme », qui « a rendu des services » et qui, « discutant les questions de plus près, réaliste et actuel, pratique et possibiliste, paraît, observé par nous, surveillé par nous, être appelé à en rendre encore et de plus grands » (p. 243). M. Faguet ne sait lire ni la statistique, ni les faits sociaux : c'est ce qui éclate dans sa réponse à la question *Que sera le XXe siècle?* Bref, ce ne sont que des idées toutes faites de journaliste, et parfois des idées qui se contredisent entre elles. Ainsi, son début du *Socialisme en 1899*, sur le socialisme latent renfermé dans les principes de 1789 (p. 89 et s.), est inconciliable avec sa *France en 1789*, où il explique que « la Révolution française, dans les vœux des hommes qui l'ont commencée, aussi bien que dans les résultats par où elle a fini, n'a rien d'idéaliste, rien de philosophique, » et que « les principes de 1789, il n'y en a pas » (p. 3). Mais voici qui est plus fort : « Ce peuple-là (celui de 1789), dit-il, mourait de faim et ne pouvait pas faire d'enfants, pour cause de misère : à preuve que vingt ans après 1789 la population de la France, malgré l'Empire, était passée de 28 millions d'habitants à 38 » (p. 9). La mention de l'Empire prouve qu'il faut bien lire « vingt ans » : or, la France en 1820 n'avait pas tout à fait 30 millions et demi. Mais, quand même on voudrait nous faire lire « quatre-vingts ans, » nous répondrions encore que ce peuple-là, celui de 1789, venait précisément de passer, entre 1715 et 1789, de 20 millions à 26 ou 27 millions, 28 même s'il faut ce chiffre pour faire plaisir à M. Faguet. Donc il faisait bien des enfants, ne lui en déplaise !

22. — Sous le titre *l'Année sociale*, M. Paul Fesch (*alias* M. l'abbé Fesch) commence une publication annuelle dont le cadre, s'il était rempli d'une manière impartiale, devrait exciter l'intérêt. Ce serait le sommaire de tous les faits et de toutes les manifestations d'idées dans le domaine de l'économie sociale. Malheureusement M. l'abbé Fesch ne connaît ou ne soupçonne que deux foyers d'idées sociales : les socialistes et les démocrates chrétiens. Toutes ses sympathies sont pour ces derniers qui, dit-il, « s'ils avaient un chef autorisé, auraient bientôt fait de se débarrasser des légères entraves qui arrêtent leur essor » (p. 66). Là-dessus la parole est donnée à M. l'abbé Gayraud et aux orateurs des congrès de la démocratie chrétienne. Le reste n'existe pas. Les incidents désagréables sont prudemment écartés. Ainsi, après quelques citations de cardinaux et d'évêques fort étrangères au sujet et amenées de manière à faire croire, par exemple, que Mgr l'évêque d'Annecy, un des contradicteurs les plus avérés et les plus énergiques de la démocratie chrétienne, en est au contraire un partisan (p. 73), M. Paul Fesch ne mentionne pas Mgr l'évêque de Nancy, dont les dis-

cussions et même le procès avec l'organe le plus important, mais aujourd'hui disparu, de ce parti-là, avaient eu plus de retentissement que beaucoup d'autres incidents qu'il rappelle. Bref, le volume aurait pu s'appeler tout aussi bien *l'Année socialiste*. Nous reconnaissons d'ailleurs que sur ce terrain-là il est assez riche en documents.

23. — M. Léon de Seilhac, qui n'est point un inconnu pour nous, a donné un compte-rendu analytique de tous les *Congrès ouvriers en France*, depuis 1876 jusqu'en 1897. C'est une mine immense à exploiter. M. de Seilhac n'apprécie pas : il expose et laisse juger. On voit comment le collectivisme a pris corps et quels progrès il a fait dans les esprits ; on constate les dispositions nettement irreligieuses de tous ces congrès ; on voit la défiance et l'aversion de l'ouvrier pour le bourgeois même socialiste ; on se convainc enfin que les dissentiments sont fréquents et faciles, et que, s'ils retardent maintenant le triomphe du socialisme, à bien plus forte raison ils rendront sa victoire précaire et toute momentanée.

24. — La Société d'économie sociale a fait faire un nouveau tirage de l'intéressante communication que M. Louis Rivière lui avait faite le 10 janvier 1898 sur *les Jardins ouvriers en France et à l'étranger*. C'est l'histoire et l'exposé d'une œuvre très attachante et faisant un bien réel dans certains cas et certains milieux. Peut-être cependant est-ce avoir pour elle un peu trop d'ambition que d'en attendre une rénovation sociale ; et jamais non plus nous ne nous sommes expliqué pourquoi la démocratie chrétienne en faisait sa chose, au risque de la compromettre. — Simple question : M. Rivière voudrait-il bien nous dire à quelle époque « autrefois cent mille canuts s'étageaient le long de la Croix-Rousse (à Lyon), au lieu des dix mille à peine qui en restent aujourd'hui » (p. 36) ?

J. Rambaud.

THÉOLOGIE

Le Catholicisme et la vie de l'esprit, par George Fonsegrive. Paris, Lecoffre, 1899, in-18 de VIII-460 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume où M. Fonsegrive a réuni des études parues antérieurement dans des journaux ou des revues, paraît tout d'abord manquer de cette unité qui constitue un livre ; et cependant, après une lecture attentive, on en vient à percevoir la liaison des idées que l'auteur a groupées dans sa démonstration apologétique. C'est ainsi qu'aux environs d'une place forte le promeneur rencontre des redoutes et des batteries jetées comme au hasard des accidents du terrain, et qui cependant, d'après le plan de l'ingénieur qui les a construites, cons-

tituent un ensemble défensif dont chaque partie a son importance et même sa nécessité.

La méthode de M. Fonsegrive consiste à marcher en avant, parfois tellement en avant qu'il inquiète quelques-uns de ses amis; toutefois sa marche est prudente, et malgré des prédictions plus ou moins bienveillantes, il n'est jamais tombé dans les fondrières dont les routes de l'apologétique sont environnées; il marche en avant et ne s'arrête pas pour triompher bruyamment de ces objections qui n'ont été présentées que pour donner à un orateur le plaisir et l'honneur de les renverser; c'est malheureusement à cela qu'on perd trop de temps dans nos congrès; nos adversaires sourient alors avec dédain quand ils nous voient nous payer de mots ronflants et de périodes sonores.

« La Foi et la Science ne sont pas incompatibles, » et on nous cite le P. Secchi et Ampère, Cauchy et le cardinal Angelo Maï! mais, disent nos contradicteurs, nous n'avons jamais prétendu que telle ou telle science soit inaccessible au croyant; là où nous voyons une répugnance, c'est entre la profession de foi et la « Science » prise dans l'universelle acception du mot, dans ses rapports avec la Foi; que des catholiques soient astronomes ou mathématiciens... *transeat!* mais si quelque province de la science est interdite au catholique, l'incompatibilité apparaît dans les lignes essentielles. »

Ainsi posée la question n'est plus un thème à développements oratoires, et M. Fonsegrive, dans son étude sur les méthodes d'investigation et de travail, montre que la Théologie elle-même ne répugne pas à recourir aux procédés, soit disant réservés aux sciences exclusives de la Foi.

Les publications apologétiques de M. Fonsegrive ont eu jusqu'à ce jour le succès qu'elles méritaient; le présent ouvrage ne peut qu'augmenter encore l'estime due à l'auteur. P. Pisani.

SCIENCES ET ARTS

L'Étudiant, par J. Michelet. Étude par E. Lavisse. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-12 de 324 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'année dernière, à la veille des fêtes du centenaire, la *Revue Bleue* publiait un article sous ce titre : *Pourquoi on ne lit plus Michelet,* et l'auteur imputait cette indifférence au culte exalté de l'historien pour la Révolution, à sa foi trop candide en l'humanité, à sa haine aveugle contre le catholicisme. S'il disait vrai, en réimprimant *l'Étudiant* on a compté sans doute particulièrement sur l'étude qui sert ici de préface et d'introduction. De fait, ces trente pages se lisent avec quelque intérêt, comme tout ce qui sort de la plume de M. Lavisse. L'éloge

y domine, ainsi qu'on peut s'y attendre dans une conférence aux étudiants de l'Université de Paris ; mais de sérieuses réserves l'accompagnent. M. Lavisse, par exemple, ne craint pas d'écrire : « La souveraineté nationale est certainement un mensonge..... Il n'apparaît pas que la République soit le gouvernement de la raison par la raison, et la victoire de l'âme. » La forme même lui semble démodée : « J'ai bien peur qu'à vos oreilles ce langage ne sonne creux, comme une déclamation. »

Mais ouvrons le livre lui-même, composé de dix leçons de Michelet, dont les trois premières seules furent professées avant la suspension de son cours, le 2 janvier 1848. On y trouve matière aux impressions les plus variées. — Des conseils louables. Alarmé par l'antagonisme social qui va grandissant, Michelet veut que le jeune homme instruit aille sans hésiter au-devant du peuple : « Il doit être le médiateur de la cité. » Notons qu'Ozanam avait déjà développé cette même thèse avec l'ardeur de sa foi, quand il créa les conférences de Saint-Vincent de Paul. — Une peinture navrante, mais fidèle, des cruels effets de certaines dispositions du code civil (p. 44). — Une apologie de l'éducation classique et en même temps une critique impitoyable de l'abstraction dont elle est saturée. — Des vérités aussi actuelles aujourd'hui qu'il y a cinquante ans : « L'esprit abonde, mais le caractère est rare..... Qui veut l'égalité ? personne..... Si nous sommes douteurs, c'est que rien de grand à croire, à aimer n'apparaît à l'horizon. » — Des aphorismes à la Hugo : « La loi est la fille spontanée de l'âme humaine..... La Révolution fut un océan d'héroïsme..... Rien de médiocre sous la République. La grandeur est sa nature. Au-dessous, elle n'est point » (p. 293). — Enfin des bouffées d'anticléricalisme : « Le prêtre n'existe plus et sa place est vide. Qui veut la place du prêtre ? » (p. 248.)

En somme, dans ce livre, où des hauteurs de la prophétie on descend brusquement aux puérilités de l'anecdote (procédé familier de Michelet), la raison se heurte sans cesse à l'utopie, et l'impartialité à la passion. Ce n'est pas là encore le nouvel Évangile destiné à rendre la foi et l'énergie à la jeunesse incroyante. C. Huit.

La Religion et les Sciences de la nature, par F. Bettex. Genève, Jeheber; Paris, Fischbacher, 1899, in-8 de 297 p. — Prix : 6 fr.

Écrit par un protestant, comme en témoignent divers passages de son texte, ce livre n'en est pas moins inspiré par un sentiment très sincèrement chrétien. C'est une charge à fond contre le matérialisme, le darwinisme, la fausse science, et toute à l'honneur du Livre inspiré.

Il comprend cinq grandes divisions ou chapitres. Le premier intitulé *Progrès?* s'élève contre l'engouement excessif des hommes de notre

temps pour le prétendu progrès. L'auteur met en parallèle les civilisations de la haute antiquité aujourd'hui disparues et leur trouve divers avantages sur la nôtre. Il ne nie pas l'avancement des sciences et leurs applications industrielles, mais il ne voit pas là un véritable progrès, parce que les hommes n'en sont rendus ni plus heureux ni meilleurs.

L'Évolution actuelle, sujet de la seconde division, représente une forme sociale fort différente de celles qui ont précédé, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit plus haute ni meilleure. Il est bien vrai que tout est progrès dans la nature ; tout y tend à croître, tout organisme évolue vers son développement, et l'ensemble des êtres tend vers Dieu. Comment l'humanité, qui est, elle aussi, un organisme vivant, fait-elle exception à cette loi ? C'est que, par le péché originel, elle a été détournée de sa voie et n'est plus dans les conditions suivant lesquelles Dieu l'avait créée ; elle ne tend plus vers lui, et, créée pour le bien, elle incline vers le mal. Merveilleuses sont les découvertes de la science aussi bien dans le monde des infiniment petits que dans le monde des infiniment grands ; mais au lieu de les rapporter à Dieu, l'homme s'en sert pour se détourner de Lui.

Dans le chapitre intitulé *les Chrétiens et la Science*, l'auteur déplore l'apathie et l'indifférence des chrétiens devant les attaques des libres-penseurs qu'il appelle les « libres-fous, » leurs hésitations et leur trouble devant des négations d'autant plus audacieuses qu'elles ne reposent sur aucune preuve ; et il s'applique à les raffermir, en leur montrant l'inanité de ces attaques.

Il développe aussi, dans un quatrième chapitre, *la Science*, tout ce que celle-ci invoque comme dogmes, ce qu'elle renferme de mystères, tout ce en quoi elle est impuissante, toutes les réalités dont elle ignore la nature et sur lesquelles cependant elle appuie ses fondements. Il combat ses prétentions injustifiées à vouloir annuler, en matière de connaissance, tout ce qui n'est pas elle ; à saper, sous prétexte de critique, les bases mêmes de la certitude. Il fait voir que, pour utile qu'elle puisse être, la science n'est pas indispensable à la civilisation et aux individus, qu'elle n'a, par elle-même, aucune influence moralisatrice, qu'il a existé et qu'il existe encore de nos jours des populations prospères et heureuses sans la science. — Une excellente et plus directe réfutation des doctrines athées, matérialistes, agnostiques, forme la dernière partie de l'ouvrage, sous la rubrique : *Le Matérialisme.*

Il y a incontestablement une grande part de vérité dans ce livre, dont la sincérité et l'excellence des intentions méritent tout éloge. Cependant l'on ne saurait en accepter, au pied de la lettre, toutes les conclusions. Sans parler de l'estime témoignée à plusieurs reprises,

incidemment du reste, aux hérésiarques du XVIe siècle, et que, de toute évidence, nous ne saurions partager, nous devons dire que le noir tableau, tracé par l'auteur, de la civilisation et de la société actuelles, n'est cependant pas dépourvu, si vrai soit-il, malheureusement, en général, de quelques rayons de lumière qu'il a trop négligés. S'il est parfaitement exact que la civilisation et le bien-être matériels ne soient pas le but de la divine institution du christianisme, il ne l'est pas que sa bienfaisante influence soit sans action sur eux. Que le mal prédomine le plus souvent sur le bien parmi les hommes, ce n'est, hélas ! que trop vrai ; il ne faut pas oublier cependant que le bien n'y est pas nul et ne reste pas inactif, et que, par la miséricorde de Dieu, et grâce aux mérites infinis de Jésus-Christ, le premier, finalement, ne prévaudra pas contre le second. C. DE KIRWAN.

Traité d'algèbre supérieure, par H. WEBER : traduit par J. GRIESS, T. I. Paris, Gauthier-Villars, 1898, gr. in-8 de x-764 p. — Prix : 22 francs.

M. Griess a fait sa traduction sur la deuxième édition allemande de l'ouvrage de M. H. Weber. Nous avons déjà signalé dans le *Polybiblion* la haute valeur de cet ouvrage ; nous y revenons avec plaisir. L'auteur a voulu écrire un livre d'enseignement qui n'exige du lecteur que peu de connaissances préliminaires ; nous sommes heureux de constater qu'il a pleinement réussi. La clarté avec laquelle a été rédigé le texte allemand, a certainement facilité de beaucoup la tâche du traducteur, mais nous ne pouvons nous empêcher de lui dire que nous n'avons jamais vu une traduction qui fût à la fois si élégante et si précise.

Ce premier volume est, en entier, consacré à la théorie des équations. Il est divisé en trois livres. Le premier consacré aux principes sert de préparation à la suite. Fidèle à la règle qu'il s'est imposée : conduire le lecteur progressivement des notions les plus élémentaires aux plus élevées, M. Weber étudie les fonctions rationnelles, les déterminants ; il donne les premières notions sur les racines des équations et en trois chapitres traite à fond l'élimination et la transformation des équations. Le deuxième livre est consacré en entier à la recherche des valeurs numériques des équations algébriques, et expose l'état actuel de la science sur ce point. Le troisième livre débute par le développement complet de la théorie de Galois, et, après avoir étudié les équations cycliques, s'occupe de la résolution algébrique des équations.

MM. Gauthier-Villars nous font espérer, dans un avertissement, la publication de la traduction du second volume. L'accueil chaleureux qu'a reçu partout le premier volume, les décidera sans doute à publier sans tarder le second.

Cet article était déjà rédigé quand nous avons appris la mort de M. Griess. C'est une perte pour la science. COURBE.

Leçons sur l'intégration des équations aux dérivées partielles du second ordre, par E. GOURSAT. T. II. Paris, Gauthier-Villars, 1898, gr. in-8 de 344 p. — Prix : 10 fr.

Ce volume renferme la fin de l'ouvrage de M. Goursat sur les équations aux dérivées partielles du second ordre. L'ouvrage débute par la méthode de Laplace et par l'extension de cette méthode, donnée par Legendre, pour les équations linéaires de forme quelconque. Le chapitre suivant est consacré aux systèmes en involution ; partant de la définition de Sophus Lie, l'auteur montre que l'intégration d'un tel système se ramène à celle d'un système d'équations différentielles ordinaires et expose les propriétés géométriques et analytiques qui en découlent. Nous arrivons ensuite à l'exposé de la célèbre méthode de M. Darboux ; cette méthode, qui date de 1870, a été la cause de nombreux et intéressants travaux que nous trouvons tous résumés et unifiés ; nous nous rendons un compte parfait qu'elle est le moyen le plus puissant pour intégrer une équation aux dérivées partielles du second ordre, ou, d'une façon plus précise, pour ramener le problème à l'intégration d'un ou plusieurs systèmes d'équations différentielles ordinaires. La question si importante de la transformation des équations, sur laquelle il y a encore tant à faire, est le sujet d'un chapitre où sont exposé tous les travaux actuellement faits sur ce sujet. L'ouvrage se termine par diverses généralisations, parmi lesquelles nous citerons celles sur l'extension du problème Cauchy par une équation d'ordre n, de la méthode de M. Darboux et de la méthode de Monge.

Cet ouvrage est un guide indispensable pour tous ceux qui veulent aborder sérieusement l'étude de ces équations différentielles. Il possède au plus haut degré les deux qualités qu'on demande à un livre d'enseignement : d'abord, il est très clair ; ensuite il expose complètement l'état actuel de la science sur ce point. Une bibliographie copieuse facilitera le travail de ceux qui voudront se reporter aux mémoires originaux. COURBE.

Leçons sur les systèmes orthogonaux, par G. DARBOUX. Tome I. Paris, Gauthier-Villars, 1898, in-8 de 338 p. — Prix : 10 fr.

Dans ses *Leçons sur la théorie des surfaces*, M. Darboux a souvent fait connaître des propriétés des systèmes triples orthogonaux et des coordonnées curvilignes. Nous croyons qu'il est bon d'étudier ce premier livre avant de chercher à approfondir les belles théories qui se développent dans ce nouvel ouvrage.

Nous trouvons d'abord l'exposé des travaux de Lamé, où est complè-

tement mis en évidence le rôle de l'équation aux dérivées partielles du troisième ordre à laquelle doit satisfaire le paramètre de toute famille faisant partie d'un système triple. La recherche des systèmes triples orthogonaux qui renferment une famille de plans ou une famille de sphères, les solutions particulières de l'equation du troisième ordre, forment une première application des familles de Lamé. Nous trouvons ensuite l'exposé complet des travaux qui ont été faits sur les diverses formes que peut prendre l'équation du troisième ordre, puis une nouvelle application : la recherche des familles formées de quadriques. Généralisant les théories précédentes, M. Darboux étudie les systèmes orthogonaux à n variables.

Revenant aux systèmes triples orthogonaux, nous nous arrêterons avec l'auteur à l'étude si remarquable du trièdre trirectangle formé par les normales aux trois surfaces coordonnées qui se coupent en un point. Abandonnant la théorie, M. Darboux s'occupe du problème de Lamé : la recherche des systèmes isothermes ; il montre que l'on doit chercher le problème plus général qui est l'étude de systèmes triples formés de surfaces isothermiques ; il obtient trois types de solutions qui sont successivement étudiés. Le volume se termine par les systèmes triples de M Bianchi, systèmes dans lesquels une des familles est composée de surfaces à courbure constante.

Nous nous sommes abstenus de toute appréciation dans cette analyse : le nom de l'auteur suffit pour faire connaître toutes les qualités de cet ouvrage. Nous nous contenterons de le remercier de bien vouloir faire profiter les mathématiciens de sa science si claire et si profonde.

COURBE.

Die Grundgebilde der ebenen Geometrie, von V. EBERHARD. T. I. Leipzig, Teubner, 1895, gr. in-8 de XLVII-302 p. et 5 planches. — Prix : 17 fr. 50.

La préface de cet ouvrage, qui se vend séparément, est une étude remarquable sur les fondements et le but de la science de l'espace. Le rôle de l'observation dans l'établissement des principes fondamentaux de la géométrie est mis en évidence ; nous ne croyons pas que l'auteur arrive à mettre d'accord tous les mathématiciens et tous les philosophes sur ce sujet, mais tous liront avec intérêt l'exposé critique du développement de la science géométrique et reconnaîtront le rôle important qu'a tenu l'expérience dans ce développement.

Ce volume est entièrement consacré à l'étude du système ponctuel plan. Nous trouvons des méthodes entièrement nouvelles pour la représentation géométrique, mais le soin que l'auteur a mis à les exposer en rend l'étude assez facile. Les définitions de mots et les principes nouveaux sont donnés avec tous les détails nécessaires, et toutes les

conceptions de l'auteur sont entourées de tous les éclaircissements utiles. Ces conceptions conduiront-elles à de nouveaux progrès, nous l'espérons, quoique la lecture de ce livre ne nous permette pas actuellement de l'affirmer. COURBE.

Leçons de Chimie physique, par VAN'T HOFF. Traduit par M. CORVISY. T. Ier. Paris, Hermann, 1898, gr. in-8 de 263 p. — Prix : 10 fr.

Ce premier volume, consacré à la dynamique chimique, se compose de deux parties : l'équilibre chimique et la vitesse de réaction.

Au premier abord il semblerait que la statique chimique doit précéder la dynamique, mais si nous remarquons que cette dernière n'a besoin d'aucune hypothèse sur la nature de la matière, nous comprenons pourquoi M. Van't Hoff a été amené à traiter d'abord la dynamique chimique. Sa méthode d'exposition est excellente : il expose des exemples concrets très heureusement choisis avant de donner des développements théoriques. S'il existe encore des chimistes qui se contentent de l'étude de la chimie descriptive, ce livre les convertira certainement à l'étude de la mécanique chimique. Est-il possible de lire les quelques pages consacrées à la Schoenite sans désirer connaître les lois qui président à sa formation ou sa non-formation lorsque les mêmes éléments chimiques sont en présence? J'ai pris ce corps au hasard, mais tous les autres exemples, où toutes les combinaisons sont représentées par un graphique, pour un, deux ou trois corps en présence, les difficultés que présente l'étude de quatre corps en présence, montrent quel haut intérêt s'attache à l'étude des lois de l'équilibre chimique. La partie consacrée à la vitesse de réaction présente un intérêt tout aussi grand : une réaction a besoin d'un certain temps pour se produire, il y a des forces accélératrices et des forces retardatrices. Il faut séparer ces forces et les étudier. La connaissance des forces accélératrices est bien déterminée et très clairement exposée dans ce livre ; pour les forces retardatrices, la science est moins avancée, mais l'auteur nous fait connaître de nombreux résultats expérimentaux relatifs à cette question. Après avoir étudié les réactions qui se produisent simultanément dans toute la matière et avoir établi des lois précises, l'auteur termine par l'étude si intéressante de la propagation de l'onde de réaction, soit par combustion, soit par explosion. COURBE.

Recherches sur les instruments, les méthodes et le dessin topographiques, par le Colonel A. LAUSSEDAT. Tome I. *Aperçu historique sur les instruments et les méthodes ; la topographie dans tous les temps.* Paris, Gauthier-Villars, 1898, in-8 de XI-449 p. avec planches hors texte et fig. dans le texte. — Prix : 15 fr.

C'est un travail du plus haut intérêt, et beaucoup plus considérable que ne l'indique son titre ; on peut même dire, sans la moindre exa-

génération, que cet ouvrage comble une réelle lacune. L'histoire des découvertes géographiques, en effet, voici longtemps que de bons esprits, des érudits très bien informés, des écrivains de mérite ont entrepris de la retracer et ont publié sur ce sujet des livres plus ou moins complets, mais estimables pour la plupart ; quant à l'histoire de la cartographie et de la topographie, il en est tout différemment : les ouvrages d'ensemble font totalement défaut. C'est qu'il faut, pour pouvoir entreprendre un travail de ce genre avec quelque succès, posséder des connaissances spéciales, être familiarisé avec des méthodes et des instruments fort peu employés par les gens du monde, vivre depuis longtemps en commerce continu avec les documents cartographiques des pays étrangers, comme avec ceux de la France. Pour tout autre que pour le colonel Laussedat, c'étaient là des difficultés presque insurmontables ; ce n'en était pas pour le savant directeur du Conservatoire des arts et métiers. Déjà, en l'année 1892, il avait résumé, dans une lumineuse conférence, faite à l'École des Hautes Etudes Commerciales, l'*Histoire de la cartographie* ; c'est ce même sujet (mais combien développé, et accompagné de multiples figures documentaires) qui remplit le volume dont nous rendons compte, et qui contient dans ses deux chapitres, dans ses deux parties : 1° un aperçu historique développé sur les instruments et les méthodes topographiques ; 2° un exposé très complet de la topographie dans tous les temps. On y trouvera difficilement à critiquer, d'autant plus que le colonel Laussedat annonce devoir reprendre, à la fin de son second volume, certains points trop sommairement traités, ou passés presque complètement sous silence dans la première partie de son travail, — ce qui concerne les peuples orientaux et surtout les Chaldéens, en particulier. On doit toutefois regretter que l'auteur laisse croire (p. 29, note 2) que le géographe Strabon est un romain, alors qu'il est grec et qu'il s'inspire presque exclusivement des géographes et plus encore des historiens grecs ; — et qu'il omette (p. 37, note 1) de signaler les reproductions de globes célestes et d'un astrolabe arabes données par Jomard dans les premières planches de ses *Monuments de Géographie* (nos I, II, III). — En ce qui concerne les origines de la boussole en Europe, le colonel Laussedat ignore le remarquable travail publié par M. de la Roncière en 1897 dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (*Un inventaire de bord en 1294 et les origines de la navigation hauturière*) ; cette étude lui fournira l'occasion de rectifier quelques-unes des idées qu'il a émises d'après Klaproth aux p. 41-44 et à la p. 48. — Est-il vrai, d'autre part, que les Toscans ont été les premiers à retrouver les Canaries, comme le dit l'auteur (p. 51) ? Le génois Lancelot Maloisel y a précédé, dès la fin du XIIIe siècle, le Florentin Angelino del Tegghia dei Corbizzi, qui y a été lui-même en compagnie

du génois Nicoloso di Recco, pour le compte du roi de Majorque, Alphonse IV, en l'année 1341. — Si on ne peut pas reprocher au colonel Laussedat d'avoir été très bref (p. 385) au sujet du plan de Rome dont de très nombreux fragments ont été retrouvés au mois de février dernier, il convient de regretter qu'au sujet de François Blondel et de ses travaux cartographiques sur les Antilles françaises, aucune mention ne soit faite par lui (p. 406, note 3) des études de M. Ch. Lucas dans le *Bulletin de Géographie Historique et Descriptive* (1894, nº 2) et à part (*François Blondel à Saintes, à Rochefort et aux Antilles* ; Caen, 1897, in-8°); ni, à propos de la belle Carte des Chasses, qu'aucun renvoi ne soit fait au curieux article publié en novembre 1897 par M. Gabriel Marcel dans la *Revue de Géographie*.

Ce sont là, au total, de très menues critiques, dont la minutie même prouve au lecteur combien le livre du colonel Laussedat, très complètement illustré et accompagné de 11 magnifiques planches hors texte, approche de la perfection. Aussi convient-il de remercier le savant académicien d'avoir pris la peine de l'écrire, et faut-il le prier de ne pas faire attendre longtemps le complément de cet excellent ouvrage, que géographes et topographes doivent placer dès maintenant parmi leurs plus précieux instruments de travail. HENRI FROIDEVAUX.

Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires. Paris, Fanchon, s. d., livraisons gr. in-8 de 8 p. — Prix de la livraison : 0 fr. 50.

La Décoration à travers les âges. — Sous ce titre, l'auteur, M. G. Tubeuf, nous donne vingt-quatre fascicules traitant des styles décoratifs des peuples qui se sont succédé sur notre globe, depuis l'Égypte et la Chine jusqu'aux temps modernes. Trois fascicules ont paru : ils traitent de l'art indou, de l'art arabe et de l'art au Japon. Cette publication présente une grande utilité pratique, car de nos jours fort souvent on impose à l'artiste le style dans lequel doit être traitée la décoration d'une pièce ou même de l'ensemble de l'habitation. Une planche en couleur, obtenue par la photographie en trois couleurs, donne l'aspect général de la décoration ; elle est dessinée en perspective, afin de faire mieux comprendre l'arrangement général de la pièce et aussi de présenter, dans un format relativement restreint, le plus grand nombre possible de documents. Sept planches au trait, dont tous les éléments proviennent de monuments célèbres ou sont extraits d'ouvrages techniques les plus autorisés, montrent à une plus grande échelle les parties les plus essentielles de la planche en couleur et les documents utiles qu'il a été possible de se procurer à l'égard du style dont il s'agit ; une courte notice donne les explications nécessaires à

l'intelligence des diverses planches et indique la source où les matériaux qui les composent ont été puisés.

Une notice bibliographique indique les ouvrages à consulter, avec la cote sous laquelle ils sont inscrits à la Bibliothèque nationale. Des chiffres, correspondant à une série de couleurs, indiquent les tons à employer.

L'ouvrage a pour introduction un aperçu de l'histoire des styles, de l'influence que chacun d'eux, suivant les époques de l'histoire, a exercée sur les autres et des emprunts qu'ils se sont faits mutuellement, sauf l'art chinois, qui est toujours resté original et n'a jamais subi aucune influence. Cette publication est une œuvre essentiellement artistique. A. W.

LITTÉRATURE

Grammaire comparée du grec et du latin. Syntaxe, par Othon Riemann et Henri Gœlzer. Paris, Colin et Cie, 1897, gr. in-8 de 893 p. — Prix : 25 fr.

En face de cette publication aux proportions vraiment monumentales, on est tenté de répéter avec une légère variante, le vers si connu de Properce saluant l'apparition de l'*Énéide :*

Cedite, Germani scriptores, cedite Graii.

Assurément nous ne manquions pas en France de grammaires latines et grecques, les unes très modestes, d'autres fort ambitieuses; mais elles étaient presque toutes destinées aux élèves de nos collèges, non aux étudiants de nos Universités, — à ceux qui abordent l'étude de nos deux langues classiques, non à ceux qui plus tard éprouvent la curiosité de les connaître à fond. Les dernières lignes de l'*Introduction* tracent le plan de l'ouvrage que nous avons à analyser : « Comparer les deux syntaxes grecque et latine partout où elles sont d'accord, signaler et expliquer les cas où elles diffèrent, suivre en même temps le développement historique des diverses constructions, mais insister surtout sur l'usage qu'on peut appeler classique » (p. 16). A l'étranger, et spécialement en Allemagne, le vaste domaine exploré par MM. Riemann et Gœlzer avait déjà été fouillé en tous sens ; mais outre qu'on chercherait vainement ailleurs un ensemble aussi harmonieux et aussi complet, les deux auteurs y ont mis très certainement quelque chose qui leur appartient en propre, je veux dire la clarté et la lucidité françaises, admirablement servies d'ailleurs par une typographie irréprochable, soulignant tous les mots sur lesquels doit se porter l'attention. Le volume entier est semé de remarques pleines de finesse, où se révèle une longue et étroite intimité avec la fleur des écrivains classiques. Partout, à côté de l'usage régulièrement suivi,

les exceptions (qu'elles soient d'ordre logique ou grammatical) sont notées avec une non moins louable exactitude.

Puisqu'il ne saurait être question de soumettre à une revue détaillée un travail de dimensions aussi exceptionnelles (signalons en passant, à cause de leur importance, dans la première partie, les chapitres sur l'emploi des temps et des modes, et dans la seconde l'étude consacrée au style indirect), je préfère rappeler brièvement quelques-uns des principes qui ont présidé à sa composition. « Ce n'est pas tout de réunir des exemples ; il faut savoir les comparer entre eux, marquer les ressemblances et les différences, reconnaître dans un fait grammatical les circonstances essentielles et celles qui ne sont que des accidents, tenir compte des raisons particulières qui, dans chaque cas, ont pu faire choisir telle construction de préférence à telle autre, enfin se défier avant tout des distinctions subtiles et ne pas se hâter d'imaginer des règles que les faits viennent démentir ensuite » (p. 11). Méthode d'autant plus sage que la langue écrite et la langue parlée, la poésie et la prose, le style familier et le style populaire ont eu autrefois comme aujourd'hui leurs tours caractéristiques et leurs solutions préférées. Puis, une fois la règle dégagée, il reste à la suivre à travers les siècles, et cette syntaxe justement qualifiée d'« historique » n'est pas traitée ici avec moins de soin que la première. Quoi de plus juste et en même temps de plus opportun que la remarque suivante, aujourd'hui que la « stylométrie » d'invention récente fait bruyamment son entrée en scène comme critérium infaillible en matière de chronologie et d'authenticité : « Pour pouvoir prétendre qu'une construction a été introduite à telle époque plutôt qu'à telle autre, ou qu'entre deux constructions équivalentes tel auteur ou telle période a choisi l'une et écarté l'autre, il faut non seulement que les exemples qui nous restent paraissent justifier cette conclusion, mais encore qu'ils soient assez nombreux pour rendre peu plausible l'opinion contraire. »

Avant de quitter la plume, je voudrais exprimer une réserve ou plutôt un regret. Ce livre, si remarquable, offre à mes yeux une lacune : on y trouve le « comment » des choses, mais bien rarement leur « pourquoi », dont cependant un esprit quelque peu philosophique ne consent pas à se désintéresser. Quelques exemples feront comprendre ma pensée. Dès la première page, je rencontre la règle τὰ ζῶα τρέχει : on m'apprend qu'elle n'a pas toujours été observée, même chez les classiques. Très bien ; mais d'où vient en grec cette anomalie en apparence si singulière? La courte explication hasardée dans une note a peu ou point de valeur. Même observation à propos, soit de l'accusatif sujet dans les propositions infinitives, problème auquel j'avais jadis consacré quelques pages dans l'*Instruction publique* (1887), soit de la construction si connue sous le nom de génitif ou d'ablatif absolu, sur laquelle

je ne découvre que six lignes où domine le « peut-être » (p. 695). Les auteurs me répondront sans doute qu'ils n'ont pas voulu franchir dans cet ordre d'études les bornes où s'arrête aujourd'hui la science, et qu'il sera toujours prudent de redire après Quintilien : *Quaedam nescire magna pars sapientiae.* C. Huit.

Französische Volkslieder, ausgewählt und erklärt von Dr. Jacob Ulrich. Leipzig, Gebhart und Wilisch, 1889, in-8 de xxxii-176 p. — Prix : 5 fr.

Depuis le temps où Wolff et Haupt ont publié en Allemagne des recueils de chansons populaires françaises pour faire connaître à leurs compatriotes ces fleurs sauvages cueillies dans les pays de France, les recherches se sont multipliées, les recueils de chansons sont devenus plus nombreux, et plusieurs revues spéciales ont publié des collections importantes ; aussi M. Ulrich a-t-il pu facilement donner une anthologie de poésie populaire bien supérieure aux essais de ses devanciers. Les deux cents chansons environ qu'il réédite, représentent à peu près tous les thèmes populaires que la mémoire du peuple a conservés ; les versions sont bien choisies et empruntées aux recueils les plus autorisés de MM. Rolland, de Puymaigre, de Beaurepaire, Bujeaud, Legrand, Smith, Beauquier, Decombe et quelques autres. L'introduction contient des renseignements sommaires mais suffisants sur les questions de la versification, de l'assonance et de la forme du couplet. L'auteur passe ensuite en revue les différents systèmes qu'on a proposés pour la classification des chansons et adopte le classement suivant, qui ne me semble pas à l'abri de toute critique : ballades, romances, chansons de soldat et de matelot, pastourelles, chansons d'amour, rondes, chansons satyriques et humoristiques. L'étude linguistique, d'ailleurs fort courte, me semble inutile, les textes publiés appartenant à des dialectes extrêmement variés ; enfin les remarques comparatives publiées dans la seconde partie du livre sont très incomplètes et ne sont peut-être pas bien utiles. M. Ulrich a su éviter une recherche exclusive du pittoresque qui enlève toute valeur scientifique à certaines publications analogues qui ont été tentées en France ; il s'est tenu également à l'écart d'une science indiscrète et hâtive, s'abstenant de toute restitution « critique » et se contentant de donner des textes d'une authenticité incontestable : nous l'en félicitons et le remercions de son joli recueil, qui donnera aux étrangers une juste idée de notre poésie populaire indigène dont nous pouvons être fiers. J. C. P.

La Poésie populaire et le lyrisme sentimental, par Robert de Souza. Paris, « Mercure de France, » 1899, in-12 de 201 p. — Prix : 3 fr. 50.

Décidément, les mots signifient, selon les personnes, des choses absolument différentes. J'ai souvent rêvé de poésie populaire, c'est-à-dire de poésie qui parle au peuple, qui évoque ses impressions, qui traduise ses souffrances, ses peines, ses désirs, qui peigne sa vie, qui chante ce qu'il aime ou ce qu'il déteste, qui traduise ses passions, bonnes ou mauvaises, qui soit son expression et reste à sa portée. Aujourd'hui que nous sommes — c'est un fait que je constate, et rien de plus — « en démocratie », comme on dit, il me semble qu'il y aurait un champ immense à exploiter pour le poète qui s'inspirerait de l'âme du peuple, bonne ou mauvaise. Peut-être même y aurait-il là — je demande pardon de la prétention du mot — un apostolat à remplir.

Par poésie populaire, M. de Souza, et cela devait être, étant donnée sa tournure d'esprit, par poésie populaire, M. de Souza entend je ne sais quelle résurrection érudite, savante, surtout de forme et de procédés, des légendes, des ballades anciennes.

Ah ! qu'ils ignorent le peuple, tous ces intellectuels ! Que d'illusion ils se font à son endroit ! A quels antipodes de son état d'âme, pour parler leur langage, ils se sont placés ! Quoi ! ils en sont encore à croire que ce peuple va se laisser bercer par des ritournelles d'un passé qu'il ignore ! Oui, c'était bon au temps où il avait quelques loisirs, au temps où la politique ne l'absorbait pas, de lui chanter de douces légendes. Mais aujourd'hui, c'est la lutte terrible pour la vie qui fait sa seule préoccupation. Chantez-lui cette lutte, il vous comprendra. Parlez-lui de légendes moyenâgeuses et il vous tournera le dos, comme il le fait d'ailleurs aux trente-six poètes que M. de Souza nous donne comme modèles. Autre temps, autres mœurs ; autres mœurs, autre littérature. Et les artifices de forme n'y changeront rien.

M. de Souza n'a pas l'air de s'en douter un instant, et voici les exemples de poésie populaire qu'il nous cite :

« Étire-toi, la vie est lasse à ton côté.
— Qu'elle dorme de l'aube au soir
Belle, lasse,
Qu'elle dorme. —
Toi, lève-toi : le rêve appelle et passe
Dans l'ombre énorme,
Et, si tu tardes à croire,
Je ne sais quel guide il te pourra rester
— Le rêve appelle et passe
Vers la divinité.

L'auteur fait suivre ces vers (?) de l'appréciation que voici : « M. Viélé-Griffin ravit aux chanteurs populaires cette sorte de caractère à peine saisissable de leur ton à la fois juste et lointain, comme

réticent, et cette union parfaite avec la nature, toujours psychique (partant symbolique) que nous découvrent ces refrains de pastourelles aux apparences obscures, où les choses des champs naïves disent les paroles les plus complexes de l'âme ! »

Malgré leur ton réticent et psychique (partant symbolique), en dépit de leurs naïvetés complexes, quand le mineur dans sa mine, l'ouvrier dans sa filature ou le paysan dans ses champs, se passionneront pour ce genre de poésie, pour parler populaire, il fera chaud ! Mais, peut-être M. de Souza entend-il par poésie populaire celle qui ne l'est pas, et alors je n'ai plus rien à dire ! P. SAINT-MARCEL.

Le Roman au XVIIIe siècle, par ANDRÉ LE BRETON. Paris, Société française d'imprimerie, 1898, in-18 de 396 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. A. Le Breton est un jeune professeur de la Faculté des lettres de Bordeaux, qui, après s'être amusé lui-même à écrire quelques romans, s'est mis à étudier ceux des autres. Il a donc publié un livre, que l'Académie a couronné, sur le roman au XVIIe siècle, dont l'histoire est par trop négligée ; et, poursuivant la veine heureuse qu'il a su trouver, il nous donne aujourd'hui *le roman au XVIIIe siècle*. Nul doute qu'il abordera ensuite le XIXe siècle, qui avec Châteaubriand, Mme de Staël, B. Constant, Lamartine, V. Hugo, A. de Vigny, Alexandre Dumas, Balzac, George Sand.... et tous les autres, lui fournira une matière inépuisable.

L'inconnu n'est pas, ne peut plus être ce qu'il cherche, encore qu'il soit bien vrai de dire que la plupart des écrivains qu'il étudie sont moins connus que célèbres. Mais il est professeur, il fait un cours, dont ce volume est plus que l'image : devant les étudiants comme devant les gens du monde il est tout à fait dans son rôle en faisant surtout œuvre de vulgarisateur — et de fin causeur. Car il est homme d'esprit — le héros de sa thèse de doctorat fut Rivarol — et ses auditeurs et auditrices n'ont pas dû s'ennuyer. Quand il les prononçait, ses leçons, où il y avait déjà tant de jolies choses, tant de délicatesses, tant d'élégances, devaient présenter le charme, un peu équivoque, de la parole écrite ; quand nous lisons son livre, à tant de plaisanteries légères, tant de bons mots, tant de sourires, nous sentons que cela fut parlé..., et certainement applaudi. Par le sujet comme par la forme, c'est donc un livre tout à fait d'agrément ; il ne laisse pas pour cela d'être instructif, M. Le Breton ayant, quand il le fallait, aux monographies et aux ouvrages d'érudition pris leur fleur, et le reste du temps, dans l'analyse ou l'appréciation des œuvres ayant semé sa finesse personnelle, et sa pénétration morale, et son goût littéraire : de quoi nous faire mieux connaître la jolie, la vilaine âme frivole et sentimentale, candide et pervertie, de ce grand polisson de XVIIIe siècle.

Il est sévère, à peu près assez, pour sa polissonnerie et pour sa perversité : Crébillon fils, Laclos et Restif de la Bretonne ne l'ont point arrêté longtemps, et, devant l'auditoire qu'il avait, il était bien forcé de jeter le voile... Il est sévère aussi, étant homme de bon sens et parlant pour des Girondins, à la déclamation révolutionnaire et à l'utopie d'un Diderot ou d'un Jean-Jacques... Il a enfin une bonne petite morale laïque d'universitaire formé à l'école, — faut-il dire : neutre ou bariolée ? — d'Horace, Montaigne, Corneille, Lafontaine et V. Hugo.

Mais il est indulgent aussi à ce XVIIIe siècle, d'abord à cause de son esprit, mais surtout à cause de sa tendresse. « Les railleurs, dit-il quelque part, ont de tout temps servi à nous rendre plus chers ceux qui aiment et qui croient. » Aussi Le Sage, avec son ironie un peu sèche, est-il exécuté en un chapitre vraiment bref, tandis que Marivaux, plus féministe, lui est déjà plus cher, et que Richardson, à qui il faut bien faire une place en France puisque son influence fut si grande, ne le trouve pas insensible. Mais celui à qui vont toutes ses tendresses, c'est l'auteur de *Manon Lescaut*, c'est l'abbé Prévost, dont il se fait l'avocat dans un chapitre qui est, avec l'étude sur la *Nouvelle Héloïse*, le morceau capital du volume. Et quoiqu'il trouve dans la *Nouvelle Héloïse* bien des choses condamnables ou ridicules, encore en goûte-t-il profondément le lyrisme, comme il se plaît à l'idylle exotique de Bernardin de Saint-Pierre, ce Loti du vieux temps, alors qu'il est presque féroce à tous les contes philosophiques, à tous les Rica, à tous les Zadig, à tous les Incas, à tous les Bélisaire, à tous les Hurons et toutes les Péruviennes des Montesquieu, des Voltaire et des Marmontel !

Quand j'aurai dit qu'il y a aussi une leçon sur le roman de la fin du règne de Louis XIV, celui qui se déguise en faux *Mémoires* et en *Histoires secrètes*, et dont Courtilz de Sandras nous fournit le type, j'aurai donné l'idée à peu près complète de ce qu'il y a dans les neuf chapitres de ce volume, alerte, aimable et varié — comme un roman.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

L'Inde inconnue, par le R. P. ÉTIENNE BROSSE. Paris, Poussielgue, 1897, in-8 de XIII-336 p. — Prix : 5 fr.

Dans le paragraphe intitulé « Récapitulation et Conclusion » (297), l'auteur nous indique, à la fois, le sujet de son livre et les résultats qu'il considère comme acquis définitivement à la science. Pour lui, le site de l'Éden fut certainement au nord-ouest de l'Inde, « en ces lieux qui portent encore dans Koush et Kaboul les noms des deux districts

paradisiaques, Koush et 'Havilah. Cette même région fut encore le théâtre où se passa « l'épisode de Lemech et de Tubal. » La raison en est qu'elle est la seule « qui pût alors offrir l'étain près du cuivre, et, par conséquent, permettre le bronze, la seule aussi qui eût des tribus de bruns Chamites aptes soit à travailler, soit à exporter ces métaux, et à donner naissance à la métallurgie. Là, « sur ce même théâtre, apparut pour la première fois la famille rougeâtre de Cham. » C'est donc au nord-ouest de l'Inde, dans la région du Penjab, que se trouve, avec le berceau de la race humaine, celui des traditions des peuples. Ces conclusions, assurément neuves, l'auteur les tire d'une étude comparative des Chamites et des Hindous dans les temps primitifs. Il se sert, pour les établir, des indications éparses çà et là dans la Bible et les écrivains profanes, surtout ceux de l'Inde. Pour lui Çiva est le bdellium. Durgâ, sa femme, l'est aussi (13), Kapi répond à Chanaan, bien que son nom signifie « singe » (p. 23).

Au sujet du site de l'Éden, l'auteur rapproche « les signes tirés de la Bible » des « signes tirés des livres indiens » (p. 35 et seq.). Il s'appuie tout spécialement sur la similitude des mots na'hash (נחש) et nâga qui, en hébreu et en sanscrit, signifient à la fois, serpent et plomb (p. 58, 126, 267). D'autre part, chez les écrivains de l'Inde, la tentation du serpent a lieu également dans le Paradis terrestre (p. 52, 68). Les pays bibliques de Kousch et de 'Havilah sont rapprochés du Kuça et du Krauncha, dvîpas de l'Inde (p. 72, voir aussi p. 321). De déductions en déductions l'auteur arrive à conclure que « les premiers événements bibliques ont eu l'Inde pour théâtre » (p. 79); que les Chamites sont les aborigènes de l'Inde (p. 83, 147); que des deux grandes sectes religieuses de ce dernier pays, l'une, le civaïsme, « est du chamitisme presque pur », l'autre, « le vishnouisme, par l'adjonction de Hari à Vishnou, est encore du chamitisme, mais mitigé » (p. 231). Traditions, coutumes, langues, physionomie, religion, sciences et arts, tout, suivant l'auteur, prouve la parité de race des Chamites et des Indiens. Ces derniers auraient été les éducateurs de tous les peuples, ce qui lui fait dire, au sujet de la science nautique :« Si l'Inde a pu se glorifier des navigations phéniciennes, elle peut au même titre s'attribuer l'éducation des pirogues polynésiennes » (p. 284). Nous sommes tout disposé à l'admettre ; reste à savoir si ce « titre » a la valeur que lui attribue le docte religieux.

Quatre appendices terminent ce volume, richement documenté, certes, et fort curieux. Il dénote, chez son auteur, une science peu commune. Toutefois ces nombreuses informations, puisées aux sources les plus diverses, n'ont pas toujours peut-être l'importance qui leur est donnée. Si les rapprochements faits par l'auteur sont parfois d'une légitimité douteuse, si les conclusions qu'il en tire ne semblent pas toujours d'une rigueur inflexible, ce que l'on ne saurait lui contester, c'est, avec

de vastes connaissances, un esprit hardi qui ne recule devant aucune difficulté, sans cependant pouvoir prétendre à les surmonter toutes.

A. Roussel.

Les Mines du Laurion dans l'antiquité, par E. Ardaillon. Paris, Fontemoing, 1897, in-8 de 218 p., contenant 26 grav., une planche en phototypie et deux similigravures hors texte, plus une carte du Laurion en six couleurs. (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 77e fasc.) — Prix : 12 fr.

L'auteur n'a pas voulu faire une dissertation géologique sur les gisements du Laurion. Il est cependant regrettable qu'il n'ait pas utilisé ses connaissances claires et complètes sur le sol de cette partie de l'Attique pour nous en donner une nouvelle carte géologique. Elle eût complété son introduction, son exposition, d'ailleurs si nette, sur la disposition des galènes argentifères du Laurion (p. 19). Après la description des assises métallifères, il entre dans le détail de l'exploitation, la marche des galeries (p. 25-26) ; il établit rigoureusement la raison industrielle de l'installation des mines anciennes. Les Athéniens voulaient « arriver aussi promptement que possible aux amas de minerai et ils sacrifiaient tout à cette unique considération » (p. 26). Sur la perspicacité et le flair des entrepreneurs athéniens, sur la construction des citernes, sur l'aménagement des eaux, cette condition première et essentielle de l'industrie du pays, on ne saurait désirer des explications plus complètes (p. 33-75). L'auteur n'a pas cherché à reconstituer les fours dont on se servait au Laurion, tout travail de ce genre étant excessivement fantaisiste en l'état actuel des ruines. Il termine cette partie de son exposition en constatant que les industriels de l'Attique purent faire rendre à leurs galènes plus de minerai que leurs rivaux d'Espagne ou de Sardaigne (p. 81). Les scories du Laurion ne contiennent quelquefois que 2 à 3 % de plomb. On sait cependant qu'on a repris depuis 1864 le traitement des déblais et résidus des mines anciennes, et que le stock n'en est pas encore épuisé.

L'histoire proprement dite de l'exploitation ne nous apporte guère de faits nouveaux. Le séjour des Phéniciens près du cap Sounion, le rôle de plus en plus grand du revenu des mines dans la vie du peuple athénien, sont choses discutées et établies. L'auteur termine par la discussion du régime légal des mines. L'État athénien en était le détenteur, mais depuis une époque relativement récente : « c'est plus tard, par une prise de possession dont le mode nous échappe complètement, que l'État athénien s'empara de la propriété souveraine des gisements minéraux » (p. 176). Il est difficile de le croire. L'exploitation des mines en Attique doit être antérieure à la formation de l'État athénien, et du jour où celui-ci fut constitué, il dut ravir aux Phéni-

ciens ou autres entrepreneurs étrangers l'exploitation des mines et s'en arroger la souveraineté. Boeckh avait émis la théorie qu'un impôt proportionnel était dû à l'État par les concessionnaires ; il s'appuyait sur un texte de Suidas. M. Ardaillon montre que cette hypothèse est en contradiction avec des textes du meilleur aloi, et se prononce pour un fermage fixé d'avance pour chaque lot de mines. Il est permis de ne point se prononcer, même après cette discussion. Le livre de M. Ardaillon, qui est le plus complet, le mieux illustré et le mieux rédigé de tous ceux qui aient été écrits sur le Laurion, comptera donc parmi les meilleurs fascicules de la *Bibliothèque de l'École d'Athènes*.

J. Bernard.

Der Vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz, von W. Norden. Berlin, Behr, 1898, in-8 de 108 p.

On a jusqu'ici expliqué de trois manières différentes l'issue singulière de la quatrième croisade. Pour les uns, la diversion sur Constantinople est due à un concours tout fortuit de circonstances. Pour d'autres, elle est le résultat d'une intrigue machiavélique, soit de Venise, désireuse de ne pas se brouiller avec le sultan d'Égypte, soit de Philippe de Souabe, désireux de jouer un mauvais tour au pape. Dans une brochure très claire, très intéressante, M. Norden entreprend de montrer que l'explication par l'intrigue ne tient pas debout, et que l'explication par le hasard est trop superficielle. On a, suivant lui, trop isolé la quatrième croisade pour la bien comprendre. Il essaie donc de la remettre à sa place dans l'histoire des rapports entre l'Occident latin et l'Orient byzantin. Il nous montre successivement les Normands, maîtres de l'Italie méridionale, aspirant à s'établir au-delà de l'Adriatique ; les croisés, s'habituant peu à peu, en présence des mauvais procédés de l'empire grec, à l'idée que sa destruction serait le plus grand service qu'on pût rendre à la Terre Sainte ; les républiques italiennes, et surtout Venise, extorquant à Byzance et maintenant même par la force d'énormes privilèges commerciaux ; enfin Henri VI, qui menace Constantinople à la fois au nom des traditions normandes, dont il a hérité, des intérêts de la croisade, et des prétentions à la monarchie universelle. Sa mort arrête tout ; son fils Frédéric II, roi au berceau d'un royaume en guerre civile ; son frère, Philippe de Souabe, assez occupé en Allemagne contre Othon de Brunswick ; Venise satisfaite par la confirmation de ses privilèges ; les croisés français levés à la voix d'Innocent III décidant de partir par mer et pour l'Égypte ; jamais, semble-t-il, Byzance n'a moins eu à craindre de l'Occident. En effet, si en fin de compte les croisés font voile sur Constantinople, ce n'est pas contre l'Empire grec, mais pour en rétablir au contraire

l'heritier légitime, Alexis IV, et parce que ce dernier avait promis son concours ultérieur contre les musulmans. Ce beau projet avorte, à cause de la rupture des croisés avec leur propre créature, et des résistances nationales qui les obligent à reprendre une seconde fois Constantinople, cette fois contre les Grecs et pour aboutir à la création de l'Empire latin, pour le plus grand profit de Venise, mais non de la croisade, qui resta interrompue, les vainqueurs étant trop occupés dans leur conquête. Tel est le résumé du récit de M. Norden.

Dans une seconde partie, toute de discussion, il réfute les arguments de ceux qui croient à une intrigue. Cette hypothèse, d'après lui, est née d'un sophisme, d'un jugement *ex evento* (la croisade ayant échoué en tant que croisade, on a conclu que quelqu'un prévoyait et voulait cet échec), et d'un fait mal interprété, l'attitude hostile d'Innocent III. Mais la conduite du Pape s'explique suffisamment par l'affaire de Zara, qui lui avait inspiré une vive défiance des intentions des croisés. Et ceux-ci ayant toujours déclaré que Constantinople ne serait pour eux qu'une étape vers la Terre Sainte, personne d'autre part ne pouvant prévoir que l'événement paralyserait leurs intentions, personne aussi ne pouvait désirer le détour sur Constantinople comme moyen de faire avorter la croisade. — Que valent ces conclusions? Je me demande tout d'abord pourquoi M. Norden parle si dédaigneusement de l'explication par le hasard, à laquelle en somme il se rallie. Car affirmer, comme un point essentiel de sa thèse, que les croisés n'avaient pas pour objet l'établissement de l'Empire latin et ne s'y attendaient pas, c'est reconnaître que ce grand événement est un de ceux où le rôle de l'« accident » est le plus visible. D'un autre côté, on peut aussi y voir la conclusion logique et nécessaire d'un long conflit. Car, s'il est vrai qu'au moment même aucune puissance ne préparait directement la ruine de l'Empire grec, quelle part n'ont pas dû avoir, dans les froissements, si gros de conséquences, entre Grecs et Latins, les rancunes accumulées de part et d'autre depuis deux siècles! Enfin tout n'est pas faux dans l'explication par l'intrigue. Je ne crois pas à une « trahison envers la chrétienté, » commise, avec de profonds calculs, par Philippe de Souabe, ou même par Venise (laquelle n'est pourtant pas au-dessus de tout soupçon). Mais je pense que Philippe, parent de la maison impériale byzantine, poursuivait en Orient une politique dynastique; que Venise, peu désireuse de voir aboutir une croisade nuisible à ses intérêts commerciaux, cherchait à gagner du temps, sans deviner tout ce qui arriverait, mais en espérant de l'imprévu; que beaucoup de croisés, j'entends des chefs, étaient plus soucieux de solde, de butin et de conquêtes, que de la Terre Sainte. Il serait paradoxal de soutenir, sur la foi d'affirmations officielles, mais suspectes, que le détour sur Constantinople ne témoignait pas d'une prédominance marquée

des intérêts personnels sur le dévouement à la croisade. Ainsi en jugèrent sur l'heure les esprits que rendaient simplistes, soit les profondes convictions religieuses, soit l'incapacité de comprendre les combinaisons politiques subtiles : Innocent III d'une part, et de l'autre cette foule d'obscurs croisés qui refusèrent de suivre le gros de l'armée et partirent directement pour la Syrie. En sorte que, pour bien se rendre compte d'un événement aussi complexe, il ne faut pas le considérer exclusivement sous un seul aspect. Toutes les explications proposées ont une part de vérité ; toutes les causes alléguées ont bien agi simultanément vers le résultat final. E. JORDAN.

Geschichte Roms und der Päpste im Mittelalter, von P. GRISAR, S. J. Fribourg, Herder, 1899, in-8. Livraisons 4-5.

J'ai déjà eu occasion de signaler ici-même les trois premières livraisons de l'ouvrage du P. Grisar. Les deux suivantes comprennent la fin du chapitre v du livre I : Transformations extérieures de Rome (à remarquer comme particulièrement soignée et détaillée la description du quartier du Vatican et des constructions anciennes de Saint-Pierre ; à ce propos, le P. Grisar réunit à nouveau et discute les témoignages qui affirment la venue à Rome du prince des apôtres), et le commencement du chapitre VI : les évêques de Rome jusqu'à la chute de l'Empire (le P. Grisar insiste sur la primauté pontificale et en montre l'exercice dans le gouvernement général de l'Église, dans la fixation du canon des Écritures, dans les grandes querelles de l'arianisme, du pélagianisme, du nestorianisme.) Sur la méthode et les qualités du livre, nous n'aurions qu'à répéter ce que nous avons dit dans notre premier compte-rendu. Il y aura d'ailleurs lieu, sans doute, d'y revenir, quand il sera possible d'avoir sous les yeux le premier volume dans son ensemble. Mais rendons hommage sans retard à la critique du P. Grisar si résolument, si loyalement scientifique (cf. notamment ce qu'il dit de légendes relatives à la fondation de Sainte Marie Majeure, des souvenirs de saint Pierre à la prison Mamertine à l'entrevue de Saint Léon le Grand et d'Attila). Ceux qui s'obstinent à vouloir maintenir dans l'histoire des « traditions » de basse époque, sous prétexte qu'elles sont poétiques et qu'elles sont un aliment à la piété, pourraient profiter des leçons du savant Jésuite. E. JORDAN.

Rome et la Renaissance : Jules II, par JULIAN KLACZKO. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8 de XII-451 p. — Prix : 10 fr.

Ce livre n'est pas précisément une histoire du règne de Jules II. Les événements diplomatiques et militaires sont racontés seulement dans la mesure où cela est utile pour l'intelligence des œuvres d'art, qui

parfois y font allusion, et pour la compréhension de caractère étonnant que fut le second pape Rovere. Mais, en une série d'articles qui se suivent sans être enchaînés par un lien bien etroit, M. Klaczko donne un tableau très vivant de la Renaissance à Rome, sous Jules II, et de ses principales manifestations. Négligeant les *dii minores* et allant à l'essentiel, il fait porter presque tout son effort sur l'étude et l'interprétation des œuvres des trois grands génies du règne : Michel-Ange, Bramante et Raphaël. Son livre est des plus intéressants. Il paraît connaître à merveille tous les textes publiés, tous les résultats accumulés par les recherches récentes. Mais il n'est pas étouffé sous l'érudition et n'a pas la superstition de l'inédit. Sa méthode consiste à interroger directement les œuvres elles-mêmes, et il trouve moyen, sur des sujets qui paraissent rebattus, de dire des choses aussi justes que neuves. Entre tant de pages excellentes, citons le chapitre sur *Les marbres de Rome*, où est définie à merveille l'influence exercée sur Michel Ange par l'étude des statues antiques; et le beau chapitre XII : *Dans la camera della Segnatura.* Le parfait bon sens de M. Klaczko lui permet d'être équitable pour des maîtres si différents, et le préserve des engouements de parti pris. Ainsi il a su parler comme il convenait de la fureur de destruction de Bramante et de son indifférence fâcheuse pour les détails techniques d'exécution. De même, il n'a rien dissimulé du caractère difficile et aigri de Michel-Ange, de ses rancunes, en grande partie injustifiées, contre Jules II; et je serais porté à croire exacte l'explication qu'il donne du fameux mot sur la *tragédie du tombeau.* L'ouvrage est accompagné de gravures, dont trois sont d'autant plus les bienvenues qu'elles font connaître des œuvres inédites : un très curieux portrait de Jules II, exécuté vers 1511, et conservé au palais Bruschi, à Corneto; un dessin de la collection d'Oxford, étude pour la fresque de la *Retraite d'Attila*; et un stuc de Jean d'Udine, *Raphaël et ses élèves.* Faut-il soulever quelques chicanes? signaler quelques procédés littéraires un peu factices, comme l'emploi du dialogue; ou l'habitude, fatigante à la longue, de se servir à tout propos de termes italiens qui n'ont rien de particulièrement expressif et trouveraient parfaitement leur équivalent dans notre langue? — Je suis un peu surpris que M. Klaczko, se demandant où Raphaël avait acquis sa « maîtrise incomparable » dans l'art de la composition, n'ait pas prononcé le nom de Fra Bartolommeo, dont l'influence, sur ce point, a déjà été signalée, ne fût-ce que par Burckhardt dans son *Cicerone.*

E. J.

Les Grands Sanctuaires de la Très Sainte Vierge en France, par le P. Fréd. Rouvier, de la Compagnie de Jesus. Tours, Mame et fils, 1899, in-fol. de 426 p., illustré de 44 planches hors texte et 300 sujets dans le texte. — Prix : 100 fr.

Le culte de la Sainte Vierge n'a pas seulement en France un caractère religieux, mais un caractère éminemment national. Le magnifique monument d'érudition et de littérature, d'archéologie et d'art que le P. Fréd. Rouvier a entrepris d'élever en l'honneur de Marie, est donc l'expression d'un sentiment catholique et patriotique, qui trouvera un juste écho dans tous les cœurs chrétiens et dans toutes les âmes vraiment françaises.

Dans le volume que nous avons sous les yeux, l'auteur a tourné ses regards aussi intelligents que pieux, son âme ouverte tout ensemble aux fortes pensées, aux profonds sentiments de la dévotion surnaturelle, et à tous les grands aspects de la nature et de l'histoire, vers douze sanctuaires principaux de la céleste reine des chrétiens ou plutôt du genre humain tout entier, mais en particulier de la « douce France » : I. Notre-Dame de la Garde, à Marseille. II. Notre-Dame des Doms, à Avignon. III Notre-Dame de la Salette. IV. Notre-Dame de Fourvière, à Lyon. V. Notre-Dame du Port, à Clermont-Ferrand. VI. Notre-Dame du Puy et Notre-Dame de France, au Puy. VII. Notre-Dame des Victoires, à Paris. VIII. Notre-Dame de Bon-Secours, à Nancy. IX. Notre-Dame de Chartres. X. Notre-Dame la Grande ou des Clés, à Poitiers. XI. Notre-Dame de Roc-Amadour. XII. Notre-Dame de Lourdes.

Le docte religieux, cela va sans dire, a recueilli avec diligence et mis en saillie avec une lucidité vivante tout ce que pouvaient lui fournir le présent et le passé, l'histoire et la légende (largement accueillie, mais distinguée de l'histoire) sur chacun de ces centres éminents du culte de Marie. Mais il ne s'en est pas tenu là; il a cherché, considéré, fouillé au loin toutes les circonstances, tout l'horizon matériel et spirituel, réel et idéal, géographique, historique, archéologique, artistique et poétique, que l'on peut découvrir soit de l'œil, soit de la pensée autour de ces lumineux sommets. L'agilité de son esprit a ensuite manié et mis en œuvre l'immense amas de ses recherches et remarques de tous genres, avec une aisance remarquable, une belle envolée de pensée, de sentiment et de plume. Le lecteur se sent comme entraîné par un tel guide dans une course ailée à travers le temps et l'espace avec une rare et utile surabondance de perspectives les plus variées. Le livre du P. Rouvier n'est pas seulement une œuvre de pleine et solide édification, c'est un vrai trésor d'instruction et d'agrément, dont la richesse déborde de beaucoup la promesse du titre. C'est une évocation de tableaux et de scènes de tout âge et de toute région, de visions

saisissantes et vraies. Quel charme, mais quel profit à quiconque saura s'y plaire! Aussi en souhaiterions-nous, le moment venu, une édition à bon marché.

C'est le texte qui mérite tout d'abord ces éloges et auxquels nous appliquons ces qualifications empruntées au sens de la vue. Mais l'illustration, qui est aussi, pour la conception et la direction, l'œuvre du P. Rouvier, confirme et double la valeur instructive et pittoresque de ce livre monumental. Si l'on a pu douter que l'emploi de la photographie puisse joindre à ses qualités d'exactitude de hautes qualités et de puissants effets d'art, la preuve est faite. Regardez seulement la planche intitulée : *Notre-Dame* (*de Paris*), *vue prise par un temps de brume*, ou plutôt regardez toutes les planches, toutes les figures du livre du P. Rouvier. Ce sera une fête pour vos yeux, comme le texte une fête pour votre cœur et pour votre esprit. M. S.

Léon XIII intime, par JULIEN de NARFON. Paris, Juven, s. d. (1899), in-16 de 276 p., illustré. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur est un reporter de nouvelles religieuses, et il a été mieux préparé que bien d'autres pour recueillir et mettre en œuvre les faits de la vie intime de l'immortel Pontife de notre fin de siècle.

Il n'a pas songé, croyons-nous, à faire œuvre neuve : tant d'écrivains, quelques-uns de grand renom, ont déjà retracé cette belle vie ! Du reste, avec une parfaite loyauté, M. de Narfon confesse qu'il s'est beaucoup inspiré, pour la jeunesse de Joachim Pecci, de l'ouvrage, poétiquement écrit et richement documenté de M. Boyer d'Agen : *La Jeunesse de Léon XIII, d'après sa correspondance inédite* (1810-1838).

Toutefois M. de Narfon a trouvé des détails ignorés qui captiveront le lecteur et par leur nouveauté et par leur grâce sévère et très littéraire du style. C'est une plume admiratrice et même religieuse qui a traité ce difficile sujet ; le texte y est fin et les jugements sont impartiaux et bien déduits.

On suit Vincenzino, nom caressant des jeunes années du futur Pape, au foyer familial où l'enfant révèle l'homme de gouvernement : de volonté irréductible, d'intelligence déliée. A l'âge de trois ans, celui qui devait tenir les rênes de l'Eglise voulait conduire seul le cheval de son oncle Antoine, en criant des hâ à à qui faisaient mourir de rire la comtesse sa mère. Puis ce sont les années de collège chez les Jésuites de Viterbe. Le jeune Pecci y reçoit la soutane, la tonsure, y fait sa première communion. Il part plus tard pour Rome, et sa mère avait demandé au comte Pecci d'en faire un pape, puisqu'il ne pouvait le faire entrer dans l'armée. C'était le premier pas. Joachim fait ses études théologiques au collège Romain, est envoyé à l'Académie noble, reçoit

une prélature et la prêtrise. Tout jeune, il est nommé délégat à Bénévent et y réprime les ravages des brigands avec une sûreté de coup d'œil et une précision d'énergie déconcertantes. Comme Nonce en Belgique, il se montre diplomate consommé, et il laisse dans ce pays d'unanimes regrets, particulièrement à la Cour où il jouissait de la plus haute estime. Il ne resta que quelques années dans ce poste élevé; il fut rappelé à Rome et bientôt promu à l'archevêché de Pérouse; il occupa ce siège trente-deux ans. Pie IX le créa cardinal, et il fut camerlingue de la Sainte Église romaine, c'est-à-dire le pouvoir exécutif durant la vacance du siège apostolique. Telle est la première partie de l'ouvrage et la plus connue peut-être.

La seconde est d'un intérêt croissant. C'est l'élection au Souverain Pontificat, avec la description de l'antique et curieux cérémonial suivi pour le scrutin et le couronnement du nouveau Pape; le Vatican, le budget du Souverain Pontife, son armée, la restauration merveilleuse des appartements Borgia par Léon XIII, la famille pontificale : Mgr Angeli, secrétaire particulier de sa Sainteté, le Dr Lapponi; la distribution de la journée de Léon XIII : il est debout à six heures du matin jusqu'à minuit ou une heure du matin, souvent les rayons de l'aurore viennent faire pâlir ceux de la lampe de travail. Et il est tantôt nonnagénaire !...

Enfin nous saluons l'écrivain, avec ses illustres encycliques politiques, sociales, mystiques, ses poésies latines, et son Ode à la France, d'une inspiration et d'un style virgiliens, ses rapports avec la Presse.

Peut-être, dans le chapitre où il traite de l'Américanisme et de sa condamnation, M. de Narfon cherche-t-il trop à disculper les personnalités atteintes par l'Encyclique frappant des erreurs périlleuses, et à jeter une ombre plutôt défavorable sur ceux qui, à l'avant-garde, ont poussé le cri d'alarme.

En tout cas le livre n'aurait eu qu'à gagner documentairement à ne pas se terminer par le chapitre : « Le futur Pape, » où sont exposés des pronostics absolument incertains sur le successeur du Pape actuel, et discutées les données de la fameuse et au moins aussi incertaine prophétie dite de Malachie.

Comme on l'a déjà dit avec raison, ce *Léon XIII intime*, « est un portrait à la Chartran, d'un fier et vigoureux relief..., apte à populariser le blanc vieillard que la couverture illustrée montre bénissant le monde en souriant. »

LOUIS ROBERT.

Le Péril protestant, par E. Renauld. Paris, Tolra, 1899, in-12 de 591 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre réunit de nombreux documents sur l'action du protestantisme en France et en Europe. Parmi ces documents, plusieurs sont déjà connus, d'autres n'offrent peut-être pas toute la certitude désirable. Il était bon néanmoins de réunir en un seul volume toutes les pièces qui constatent la place exagérée qu'occupent aujourd'hui les protestants dans les fonctions publiques en France. Le fait était connu, mais on ne saurait trop montrer au public à quel point les catholiques, qui sont l'immense majorité de la nation, sont exclus systématiquement de toutes les situations importantes.

M. Renauld donne la liste, une liste très longue, des protestants employés dans l'Université ou dans les administrations. Je ne serais pas étonné que quelques-unes des personnes nommées ne fussent surprises d'être qualifiées de protestants. Mais, malgré quelques erreurs que nous soupçonnons à première vue, la liste resterait encore trop longue.

M. Renauld s'occupe aussi beaucoup de l'action des protestants anglais en France, en Algérie et dans les colonies. Il est indéniable que cette action est fort dangereuse ; elle n'est pas seulement religieuse elle est politique avant tout, et si notre gouvernement était quelque peu soucieux de l'avenir du pays, il devrait y mettre ordre. C'est pour les dangers de cette nature que le droit d'expulsion a été admis. Toutefois M. Renauld nous paraît exagérer en considérant la politique des grandes puissances européennes comme dirigée vers le triomphe du protestantisme. Cela pouvait être vrai, il y a un siècle ou deux : aujourd'hui l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis, ne sont plus des puissances exclusivement protestantes ; elles comptent un noyau très important de sujets catholiques, dont elles respectent les convictions et les pratiques avec une sollicitude que le gouvernement français est loin de montrer. Une politique nettement protestante ne leur est donc guère possible ; mais une politique allemande ou anglaise sera approuvée par leurs sujets des deux religions, et elle n'est guère moins redoutable pour nous. D. V.

Les Démocrates chrétiens, par l'abbé Gayraud. Paris, Lecoffre, 1899, in-12 de xi-301 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a certes beaucoup de vérités fécondes et d'opportunes revendications dans le nouvel ouvrage du député du Finistère. Par exemple, il rattache fort justement au christianisme ce respect de la personne humaine, si humble soit-elle, et ce sens de la fraternité qui sont l'honneur des meilleurs de nos contemporains. Il maintient, à côté de l'égalité dérivant de notre commune vocation, les inégalités naturelles.

Il rappelle sur quelles bases repose le droit de propriété. Il repousse le sophisme de Rousseau, attribuant presque tous nos maux à l'organisation sociale, sans tenir compte de notre égoïsme natif et de nos passions. Il répudie nettement les prétentions de l'Etat à l'omnipotence. Il avertit que la loi reconnaît les droits et ne les crée pas. Il réclame une large liberté d'association et une sérieuse décentralisation. Il proclame les devoirs d'assistance et de patronage qui incombent aux riches. Mais, sur quelques points, certains lecteurs feront des réserves. Ce que l'on entend couramment par souveraineté du peuple n'est-ce point, en dépit de l'optimisme de l'auteur, la souveraineté du nombre? Est-il exact de représenter l'anti-cléricalisme comme l'apanage exclusif d'un certain parti républicain, jadis tout-puissant? L'universalité de suffrage implique-t-elle nécessairement et toujours l'égalité de suffrage, contre laquelle s'insurgent les partisans du vote plural et de la représentation des intérêts? Ne suffirait-il pas de demander au fisc d'épargner le nécessaire, sans déclarer (p. 184) que l'impôt progressif sur le revenu est juste en principe? Puis le titre même de l'ouvrage soulèvera des objections. On ne veut pas, cela est dit clairement, former un parti confessionnel. On place les revendications religieuses tout à fait à l'arrière-plan, si on ne les omet pas, comme les œuvres charitables, auxquelles on préfère les œuvres sociales. On se soucie avant tout d'organisation professionnelle. Je crois bien en effet, que c'est la grande préoccupation des temps présents, et qu'il faudra chercher dans le développement de l'association un remède aux abus de la concurrence et de l'individualisme. Mais j'ai un peu peur des mots vagues : machinisme, capitalisme, démocratie même. Au fond, c'est aux meilleurs, aux plus instruits, aux plus dignes qu'il faudrait souhaiter de confier le gouvernement, sous le contrôle et avec l'assentiment du peuple. La nécessité de dégager et de fortifier une véritable aristocratie est aujourd'hui généralement reconnue par tous ceux qui pensent. Peut-être entend-t-on seulement, en s'affirmant démocrate, rompre avec les doctrines monarchistes ou le titre, peu attrayant j'en conviens, de conservateur. Contentons-nous alors de souhaiter que ce nouveau drapeau fasse pénétrer des idées justes en des milieux qui leur étaient jusqu'ici fermés, et qu'il soit défendu sans trop d'aigreur pour les frères d'armes qui n'ont pas le goût de l'arborer. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Chronique Artésienne (1295-1304) et Chronique Tournaisienne (1296-1314), publ. par FRANTZ FUNCK-BRENTANO. Paris, A. Picard et fils, 1899, in-8 de XXIV-127 p., avec une carte. Prix. — 4 francs.

Ce volume fait partie de la « Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire. » M. Funck-Brentano y réédite

une chronique jadis publiée par le chanoine De Smet comme il savait le faire, c'est-à-dire fort mal, au t. IV de son *Corpus chronicorum Flandriae*, sous le titre de « Chronique anonyme de la guerre entre Philippe le Bel et Gui de Dampierre. » Et pour annoter cette chronique, qu'il appelle très justement *Artésienne*, puisqu'elle a été composée, à n'en pouvoir plus douter maintenant, à Arras, M. Frunck-Brentano emprunte à un manuscrit de la Bibliothèque royale de Bruxelles des fragments d'une autre chronique restée jusqu'ici inédite. Ce sont ces fragments qu'il publie au bas des pages, sous le nom de *Chronique Tournaisienne ;* l'auteur, en effet, en était manifestement Tournaisien. En quelques pages d'introduction M. Funck-Brentano fait connaître les mérites et les imperfections des deux chroniques qu'il présente aux érudits. Et pour aider ceux-ci à bien comprendre le texte des chroniques, il joint à sa publication une carte du comté de Flandre au XIIIe siècle, qui sera d'une grande utilité à tous les historiens du moyen-âge. Il convient d'ajouter que M. Funck-Brentano commence sa nouvelle publication par quelques notes additionnelles à l'édition des *Annales Gandenses* donnée par lui jadis dans cette même « Collection de textes. »

En félicitant M. Funck-Brentano d'avoir réédité avec tant de soin et de compétence la chronique massacrée jadis par De Smet dans le *Corpus chronicorum Flandriae*, je me permets d'émettre le vœu de voir rééditer successivement toutes les autres parties de ce *Corpus* détestable, à commencer par la chronique de Gilles le Muisit, document excellent et qui mériterait enfin d'être traité soigneusement.

ARMAND D'HERBOMEZ.

1795 ; Expédition des émigrés à Quiberon. *Le Comte d'Artois à l'île d'Yeu, d'après les documents français et anglais. Responsabilité anglaise. Responsabilité royaliste. Responsabilité républicaine.* par CHARLES ROBERT, de l'Oratoire de Rennes, avec une préface par M. A. de la Borderie. Paris, Lamulle et Poisson, 1899, in-8 de XXVIII-372 p. — Prix : 5 fr.

Encore un ouvrage sur Quiberon. Sera-ce le dernier? Ce n'est pas probable. Mais ce qui est certain, c'est qu'il restera peu de recherches à faire après celles qu'a faites M. Charles Robert. Il ne s'est pas contenté de fouiller les archives du Morbihan, il a consulté les archives du ministère de la guerre, celles du ministère de la marine, les Archives nationales, celles de Vannes, d'Auray, d'Ille-et-Vilaine, le British Museum, le Record Office, la bibliothèque de l'Université catholique de Westminster, je ne sais combien d'ouvrages français de source républicaine ou royaliste, et même nombre d'ouvrages anglais. Quand il porte un jugement, on peut assurément le contester, mais on ne peut nier que ce jugement soit appuyé sur des preuves sérieuses.

Y a-t-il eu capitulation à Quiberon? M. Ch. Robert le croit; d'autres l'ont nié, et c'est assurément la question qui, à propos de ce douloureux événement, a soulevé le plus de polémiques. Ce qui est certain, c'est que, si elle n'a pas été officiellement signée, la capitulation a été dans la pensée de la plupart des soldats et des chefs de l'armée républicaine. Ce qui est certain, c'est que la majorité des royalistes a cru à la capitulation, et que c'est cette croyance qui les a déterminés à déposer les armes. Il n'est guère probable, en effet, que ces hommes, dont l'intrépidité était constatée par leurs adversaires eux-mêmes, se fussent rendus sans tenter de résistance, s'ils n'avaient pas eu la conviction profonde d'un accord entre leurs chefs et les chefs républicains. L'héroïque Sombreuil, dans la dernière lettre qu'il a écrite à Hoche, a très nettement invoqué une capitulation qui garantissait la vie sauve à ses hommes, sauf à lui, et, dans leurs interrogatoires devant les commissions militaires, beaucoup d'émigrés l'ont invoquée comme Sombreuil. Les officiers et soldats républicains y ont cru aussi, et Tallien lui-même, au témoignage de Rouget de l'Isle, n'a changé sur ce point que par crainte de se compromettre devant la Convention qui l'accusait de modérantisme.

Ce qui malheureusement n'est guère douteux non plus, c'est la déplorable organisation de l'expédition, ce sont les dissensions qui ont régné parmi les chefs et qui ont tout compromis. C'est l'incapacité de de Puisaye — et peut-être pis ; — c'est l'insuffisance du comte d'Hervilly, dont la bravoure ne pouvait compenser le déplorable caractère et qui, ignorant des mœurs et de la manière de combattre des Chouans, se priva maladroitement de leur concours. C'est surtout le machiavélisme des Anglais qui, après avoir retardé autant que possible l'embarquement du comte d'Artois, dont les Vendéens réclamaient la présence, rendit illusoires ses efforts et son désir de combattre, et l'immobilisa inutilement à l'île d'Yeu. M. Ch. Robert lave complètement le prince des accusations diffamatoires portées contre lui, et il établit pleinement, dans tout ce désastre, l'incessante responsabilité du gouvernement anglais. Si les Anglais, pris individuellement, furent admirables de dévouement et de charité pour les émigrés, leur gouvernement, et Pitt, en particulier, furent indignes. Ils n'ont jamais souhaité le succès de l'expédition; le choix des chefs qui est leur fait, l'organisation qui est leur œuvre, l'envoi même des émigrés par petits paquets, en sont la preuve trop manifeste. Quelques-uns se sont vantés de s'être débarrassés ainsi d'un fardeau qui était lourd et d'un entretien qui coûtait cher aux finances britanniques. D'autres ont voulu prendre une revanche sans péril des défaites de la guerre d'Amérique, et détruire à bon compte une marine qui leur avait infligé de sanglants revers et dont les chefs allaient, sous les yeux de la flotte anglaise, se faire massacrer

dans la presqu'île de Quiberon ; le régiment d'Hector, qui fut si éprouvé, était presque entièrement composé de marins. Et l'éloquent Shéridan a eu raison de s'écrier à la tribune du Parlement que si, dans ces tristes jours, le sang anglais n'avait pas coulé, en revanche l'honneur anglais avait saigné par tous les pores.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Un Agent des princes pendant la Révolution. Le Marquis de la Rouërie et la Conjuration bretonne, 1790-1793, d'après des documents inédits, par G. LENÔTRE. Paris, Perrin, 1899, in-8 de XVIII-419 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Lenôtre est un des hommes qui connaissent le mieux les dessous de l'histoire de la Révolution. Le mystère l'attire : il s'est fait une spécialité de débrouiller certains problèmes et de mettre en lumière certaines figures cachées derrière un voile que la police de la Convention n'avait pas toujours réussi à soulever. Après les conspirations de l'insaisissable baron de Batz et du chevalier de Rougeville, il étudie aujourd'hui celle du marquis de la Rouërie, plus énigmatique encore, s'il est possible, que ces sœurs puînées ; et il est parvenu à l'établir dans son plein développement. C'était bien l'homme, en effet, qui convenait à un pareil dessein, que cet Armand de la Rouërie, avec son âme aventureuse, sa volonté opiniâtre, son esprit fécond en ressources, ses emportements et ses ténacités. Après une jeunesse orageuse, il avait fait intrépidement, comme chef de volontaires, la guerre d'Amérique ; puis, la campagne finie, il était revenu dans son manoir de Bretagne, prêt à lutter contre toutes les tyrannies, qu'elles fussent ministérielles ou populaires. La Révolution fit un royaliste ardent du défenseur de la vieille constitution bretonne et, dès le début, il chercha à organiser la résistance à l'intérieur, tout en se mettant en relations avec les princes émigrés. Il devait attaquer par l'ouest, tandis que les princes attaqueraient par l'est. En quelques mois, grâce à une activité prodigieuse et à une constitution robuste que n'altéraient ni les fatigues, ni les marches forcées, ni les nuits passées à la belle étoile, grâce à l'ascendant qu'il avait pris sur les paysans que l'Assemblée nationale avait blessés dans leurs convictions religieuses et leur amour du sol natal, grâce aussi au concours d'amis intrépides et dévoués comme lui, il était arrivé à transformer en un vaste foyer de conspiration, en une sorte de camp retranché, toute la partie de la Bretagne qu'il habitait. Il avait, par une sorte d'intuition étrange, assigné à la guerre qu'il voulait entreprendre le caractère qui convenait au pays où il devait combattre, la guerre d'embuscades et de surprises, derrière les haies et les chemins creux, celle que devait faire et immortaliser son élève et ami Jean Cottereau. Traqué par les autorités révolutionnaires, changeant sans

cesse de résidence ou plutôt d'asile, mais chef incontesté d'une armée invisible, il n'attendait plus qu'un signal pour entrer en campagne, lorsqu'il tomba malade au château de la Guyomarais où il s'était réfugié ; atteint d'une fièvre bilieuse, il était soigné par ses hôtes avec un admirable dévouement, lorsqu'une imprudence de son domestique lui apprit la mort de Louis XVI : la fatale nouvelle le tua. Quelques jours après, le château de la Guyomarais était investi par les gardes nationaux ; le cadavre du proscrit était découvert, grâce au bavardage d'un jardinier ivre, et ses hôtes étaient jetés en prison et conduits à Paris, c'est-à-dire à la guillotine. Ici apparaît une des plus répugnantes figures de traître dont l'histoire de ces tristes temps fasse mention. Le médecin Chevetel, intime de la Rouërie, comblé de ses bienfaits, honoré de sa confiance, mis au courant de tous ses projets, n'avait répondu à cette confiance qu'en le livrant lui et les siens à Danton et aux conventionnels. C'est ce misérable qui, tantôt à Paris, tantôt en Bretagne, dirigeait les coups portés au trop crédule marquis, donnait après sa mort toutes les indications nécessaires pour découvrir son corps, saisir ses papiers, arrêter ses amis et partageait leurs dépouilles avec un autre agent de la Convention, Lalligand-Morillon, qui spéculait sur la terreur des prisonniers et de leurs parents pour leur extorquer leurs richesses, moins odieux pourtant que Chevetel, car lui du moins n'était pas l'obligé de ceux qu'il envoyait à la mort. Ajoutons que les conventionnels Bazire, Chabot et les autres, prenaient eux aussi leur part dans les dépouilles des victimes. Quels temps et quelles gens ! Le gendre d'un des proscrits, M. de Saint-Aulaire, avait bien raison de dire que, « parmi les hommes influant à cette époque sur la marche du gouvernement », il n'avait connu « que des hommes cruels ou des fripons. » Chevetel a poussé l'impudence jusqu'à laisser un récit de sa trahison, mais même vu à travers les euphémismes de sa narration, dit énergiquement et justement M. Lenôtre, il fait horreur. Cela ne l'empêcha pas d'être un serviteur obséquieux de l'Empire, et, à la Restauration, un partisan enthousiaste des Bourbons. Il fut maire d'Orly, dans les environs de Paris, sous Napoléon, sous Louis XVIII et sous Louis-Philippe, et, quand il mourut, ses administrés lui élevèrent un tombeau aux frais de la commune. A la même époque, la veuve de l'aide-de-camp de la Rouërie, mort sur l'échafaud, Mme du Pontavice, sollicitait vainement un secours du Roi ; on lui répondait que « le gouvernement n'avait pas de fonds pour des pensions de la nature de celle qu'elle réclamait. » Telle est la justice des hommes, laquelle heureusement n'est pas la justice de Dieu.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Les Derniers Jours de l'Acadie (1748-1758). Correspondances et Mémoires extraits du portefeuille de M. Le Courtois de Surlaville, lieutenant-général des armées du Roi, ancien major des troupes de l'Ile Royale, mis en ordre et annotés par Gaston du Boscq de Beaumont. Paris, Lechevalier, 1899, in-8 de 318 p., avec cartes. — Prix : 6 fr.

M. Le Courtois de Surlaville fut envoyé à l'Ile Royale en 1751, avec le titre de major des troupes de la marine, pour discipliner ces troupes qui s'étaient révoltées l'année précédente, et pour les instruire, pour étudier aussi les points du littoral de l'Ile Royale et de l'Acadie susceptibles d'être mis en défense en vue d'une nouvelle guerre avec l'Angleterre. Il sut, pendant son court séjour à Louisbourg, se faire des amis fidèles qui, après son retour en France (1754), ne cessèrent de lui écrire et de l'entretenir des choses de la colonie. Cette correspondance et les papiers mêmes de Le Courtois de Surlaville, voilà ce que M. du Boscq de Beaumont a utilisé pour la rédaction de son livre.

Il y a certainement des choses intéressantes dans ce travail, moins cependant que nous l'avions pensé d'abord. Il serait toutefois injuste de dénier que les papiers de Surlaville font bien connaître, comme l'a dit M. l'abbé Casgrain (p. 38), la vie sociale, politique et religieuse de Louisbourg, les dissentiments qui y existaient, les querelles qui en divisaient la population à la veille de la conquête anglaise, les susceptibilités, les défiances, les injustices des chefs de la colonie les uns envers les autres; ils font comprendre pour quelles raisons nos établissements de l'Amérique du Nord ont succombé au cours de la guerre de Sept ans, et montrent très bien comment une « tête » manquait au Canada avant l'arrivée de Montcalm (p. 157), de quelle mauvaise foi usèrent toujours les Anglais (p. 209, 250, 253-8), et quelle cruauté ils déployèrent parfois (p. 239). Voilà pourquoi il convient de lire les papiers tirés par M. du Boscq de Beaumont du portefeuille de Surlaville.

L'éditeur, assez habilement, les a reliés les uns aux autres et commentés ; il aurait pu, à notre avis, les annoter davantage sans inconvénient, et publier certains documents tels que le recensement dont il est question à la page 95. Il aurait dû, d'autre part, rappeler (p. 11), que la question des limites dans l'Amérique du Nord (la délimitation de l'Acadie n'en est qu'une partie) remonte au moins à l'année 1697, au traité de Ryswick, — et quel rôle charitable joua en France le chevalier de Péan après la paix de 1763 (p. 123, note 1). Enfin, sur quels documents s'appuie M. du Boscq de Beaumont pour écrire (p. 15) que la France ne marchanda, au milieu du XVIIIe siècle, « ni ses hommes ni son or » pour la défense de ses colonies ? La réponse célèbre de Bouillé à Bougainville et bien des faits nous semblent infirmer cette opinion.

Henri Froidevaux.

La Persécution des catholiques en Angleterre. Un Complot sous Charles II, par la Cⁱˢˢᵉ R. DE COURSON. Paris, Firmin-Didot, 1898, in-18 de XII-335 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mᵐᵉ la comtesse de Courson évoque dans ce livre, avec une puissante énergie et un charme pénétrant, quelques scènes tragiques des persécutions dont furent si longtemps victimes les « papistes » en Angleterre. C'est le prétendu complot inventé de toutes pièces par la mauvaise foi de Titus Oates qui fait l'objet de cette étude. Religieux jésuites, franciscains et bénédictins, prêtres séculiers, membres des plus illustres familles ou héros plus obscurs, nous apparaissent tour à tour avec une intensité de vie qui nous donne l'illusion d'assister en témoins aux sombres événements du règne de Charles II. Il ne faut pas s'en étonner : Mᵐᵉ de Courson, en effet, Anglaise d'origine, a puisé ses renseignements aux meilleures sources, et, avec un sens affiné de grande chrétienne et de femme supérieure, elle a su faire une œuvre historique remarquable, d'où elle a tiré d'admirables leçons. En face du fanatisme des foules ignorantes et de la lâcheté d'un roi perdu de vices, la noble figure des martyrs anglais, fortement burinée par elle, se montre avec un relief accentué, et nimbée d'une majesté singulière. Pas une parole d'amertume ou de haine n'échappe à ces âmes d'élite : le pardon, le loyalisme le plus fidèle, une saine gaîté qui ne dédaigne pas parfois l'*English fun*, la soif de l'éternelle récompense : voilà ce qu'avec les différences de caractère, d'éducation ou de tempérament nous retrouvons chez chacun des confesseurs. S'il était encore nécessaire de venger l'Église catholique des stupides calomnies dont l'ont trop longtemps poursuivie en Angleterre ses adversaires intéressés, ce récit si simple, si pathétique et si convaincant serait la mieux appropriée et la plus discrète des apologies. On pourrait s'imaginer pourtant que ces odieuses condamnations et ces cruels supplices rencontrant toujours chez les victimes la même imperturbable patience, et un inaltérable attachement envers un roi criminel engendrerait à la fin la lassitude du lecteur. Il n'en est rien. La plume distinguée de Mᵐᵉ de Courson excelle à varier l'allure de la narration et à exciter l'intérêt, en disposant avec un agrément nouveau les nuances les plus vigoureuses ou les plus délicates d'une phrase toujours harmonieuse. On suit l'auteur avec délices et on le quitte avec regrets. Il nous est rarement arrivé de rencontrer un récit historique aussi édifiant, d'une lecture aussi captivante et d'une valeur littéraire comparable. L'Académie Française en a vraisemblablement jugé de même, puisqu'elle vient de couronner ce beau livre et de consacrer ainsi son mérite par un hommage si légitimement envié. G. PÉRIES.

Bonaparte et les îles Ioniennes (1797-1816), par E. Rodocanachi. Paris, Alcan, 1899, in-12, de XII-316 p. — Prix : 5 fr.

Placées à l'extrémité méridionale de l'Adriatique dont elles gardaient l'entrée, les îles ioniennes avaient été convoitées en 1797 par le général Bonaparte qui voulait en faire un point d'appui pour les expéditions sur la Turquie et l'Égypte ; le traité de Campo-Formio les attribua donc à la France, lors du partage des dépouilles de Venise. Prises en 1799 par les Russes alliés aux Turcs, elles furent rétrocédées à la France en 1809 et enfin conquises par les Anglais. Pendant ces quatre périodes distinctes, on leur donna sept ou huit constitutions différentes, favorisant tour à tour le peuple, la noblesse, ou consolant les deux partis rivaux sous le régime militaire.

A chacune de ces résolutions, les insulaires se répandent en manifestations enthousiastes, puis, au bout de quelques mois, ils passent sans transition de l'amour à la haine, regrettent Venise sous les Français, les Français sous les Russes et ainsi de suite ; c'est un peuple enfant qui s'éprend de ce qui est nouveau, qu'on amuse avec des paroles et qu'on met en colère quand on veut le faire obéir.

Les magistrats indigènes sont encore plus détestés que les étrangers ; ils appartiennent à l'un des deux partis en présence et ne tardent pas à être accusés de satisfaire leurs rancunes politiques, de caser leurs amis et de se garnir les poches ; qu'une nouvelle révolution fasse disparaître ce gouvernement soit-disant autonome, et chacun, dit M. Rodocanachi, « savoure le bonheur de ne plus être libre »

Ce petit coin de l'épopée napoléonienne a ses pages glorieuses : deux fois, nos soldats, abandonnés dans quelques vieilles forteresses, font des prodiges de valeur et, quand ils succombent, c'est en conservant sauf l'honneur de leur drapeau.

Pour écrire son livre, M. Rodocanachi a consulté les sources les plus diverses et il en a tiré un ouvrage clair, parce qu'il est bien écrit, et intéressant parce qu'on y trouve une foule de traits curieux.

P. Pisani.

Le Droit du Croissant, par Hans Barth ; trad. de l'allemand par Y. Aymeric. Paris, Wolf, 1898, in-8 de 286 p. — Prix : 3 fr. 50.

Comme son titre l'indique, *le Droit du Croissant* est une apologie de l'islamisme, apologie vigoureuse, acerbe, excessive, et trop souvent dénuée de tout fondement. Le procédé de M. Barth est des plus simples ; on pourrait le formuler en une phrase : tout ce qu'il y a de bon en Turquie est dû à l'influence civilisatrice de l'Islam, tout ce qu'il y a de mal provient des influences corruptrices du christianisme, représenté par les nations chrétiennes de l'Europe. C'est à l'aide de ce criterium, déjà employé par Vambéry, Körte, Murad-Efendi et consorts, que l'auteur apprécie, dans une 1re partie intitulée : *La Huitième Croi-*

sade, les événements des quatre dernières années, depuis les *Horreurs d'Arménie* (ce n'est pas moi qui souligne) jusqu'à la guerre turco-grecque, qualifiée ici de « farce thessalienne. » Le ton général ne vaut guère mieux que le procédé : injures parfois grossières, insinuations malveillantes, virulentes indignations prodiguées à tous ceux, — et ils sont nombreux, — qui ont le malheur de ne point partager les idées de M. Barth. Ces aménités d'outre-Rhin sont traduites en un style digne d'elles ; on gémirait assurément de voir notre langue française traitée de la sorte, si *le Droit du Croissant* n'était sorti des presses d'Altenbourg, et n'avait gardé de son berceau une sorte de barbarie native qui lui sied à merveille : le fond emporte la forme. Par contre, rien n'égale la souplesse de M. Barth à glisser sur les points embarrassants, et surtout à esquisser des parallèles. Il ne compare jamais le Turc au chrétien sans choisir avec art ses échantillons ; il oppose sans cesse le « bon Turc » agriculteur au « mauvais chrétien » fonctionnaire, sans soupçonner, — tant sa bonne foi est imperturbable, — qu'on peut trouver pire que le chrétien fonctionnaire dans le Turc fonctionnaire, et qu'on peut trouver mieux que le Turc agriculteur dans le chrétien agriculteur. A mettre en parallèle deux individus, il faut les prendre, dit la logique, *sub eodem respectu*. En Turquie, comme ailleurs et plus qu'ailleurs, autant le peuple de la campagne est foncièrement bon, autant les fonctionnaires sont exécrables : ni la race, ni la religion, — je le dis à regret, — ne font rien à la chose. C'est surtout dans la seconde partie : *Les Turcs et leur civilisation*, que le procédé de M. Barth se laisse apercevoir : tolérance, douceur, moralité, sobriété, propreté, les Turcs ont toutes les vertus sociales ou privées ; si vous en rencontrez de ces Turcs qui en sont presque tout à fait dépourvus, c'est qu'ils « ont été contaminés par le poison de l'Europe. » Quand M. Barth nous parle de la polygamie, de l'adultère, de l'esclavage, et autres institutions de même genre, en vigueur chez les Turcs, sa prose touche à l'idylle, et sa candeur au ridicule. Ne peut-il couvrir d'un silence discret certaines horreurs ? Vite, il se tourne du côté du chrétien et s'écrie : Voyez donc, et comparez ! comme si les crimes du chrétien pouvaient transformer en vertus les crimes du Turc. Pour M. Barth, tout chrétien, au regard du Turc, est un « Amalécite » ; veut-il insinuer par là que les Turcs sont sortis, comme lui, de la terre de Chanaan ? et cette origine suffirait-elle à excuser toutes les turpitudes ? Des 286 pages dont se compose *le Droit du Croissant*, il en est bien peu où ne s'étale, satisfaite d'elle-même, la plus insigne mauvaise foi. On a publié récemment un livre intitulé : *Les Malfaiteurs littéraires*. Je n'ai jamais mieux compris ni le mot ni la chose qu'en lisant cet odieux pamphlet contre la civilisation chrétienne, cette falsification continuelle des faits les plus avérés qui s'appelle *le Droit du Croissant*. L. PETIT.

Lamennais, sa vie, ses idées. Pages choisies, par A. Molien et F. Duine, prêtres de l'Oratoire. Lyon, Vitte, 1899, in-8 de 348 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce volume ne peut manquer d'être bien accueilli de tous ceux qui s'intéressent au grand écrivain, au puissant remueur d'idées que fut Lamennais. Il débute par une très intéressante étude; son auteur, pour la composer, a dû non seulement lire les œuvres du célèbre philosophe, mais encore la plupart des écrits publiés à son sujet. Après avoir raconté la naissance, l'éducation, la vocation de Lamennais, il traite, dans une série de chapitres richement documentés, de ses idées ultramontaines, de son libéralisme chrétien, de sa lamentable défection, de sa conduite politique et sociale avant et pendant la révolution de Février, de ses dernières années et de sa mort. Les doctes Oratoriens terminent cette étude par quelques pages où est apprécié le rôle considérable tenu par Lamennais, et l'influence prépondérante qu'il exerça longtemps sur son époque. On ne peut que souscrire à l'équité, à la sagesse de ces considérations. L'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* n'est point surfait; il n'est point déprécié non plus, mais laissé à sa place.

Certaines anecdotes, plus pittoresques peut-être qu'authentiques, auraient pu être négligées sans préjudice pour la valeur historique de ces pages, au contraire. Il est quelques sources troublées où l'on eût bien fait de ne puiser qu'avec précaution, à l'aide d'un filtre. Nous ne relèverons que quelques-unes de ces erreurs de détail qui, certes, ne sont que de bien légères peccadilles, mais que nous signalons afin qu'elles puissent disparaître dans une nouvelle édition. Nous suivons l'ordre dans lequel elles se présentent. Lamennais eut, ainsi que ses frères, pour précepteur, un certain abbé Carré, dont il parle plusieurs fois dans sa correspondance. Il ne fut donc point autodidacte, dans le sens strict du mot. Son frère Jean et M. des Saudrais, son oncle, aidèrent l'abbé Carré dans sa tâche. — Le mot attribué à Lamennais enfant (p. 19) serait tout entier de l'invention de Blaize, nous n'en serions pas autrement surpris, car l'exactitude historique ne fut pas toujours la principale préoccupation de cet écrivain, non plus que celle des Peigné, des Mirecourt, ni des Ricard, pour ne citer que ces noms. Le prétendu « malheur décisif » dont parle Sainte-Beuve (21), auquel Lamennais aurait dû sa conversion, n'exista jamais que dans l'imagination de l'étincelant « causeur » des *Lundis*. Une liaison de jeunesse, assez platonique en dépit du duel, peu sérieux d'ailleurs, dont elle fut l'occasion, ne saurait prétendre à ce titre. Lamennais perdit son père en février 1828, et non « vers 1804 » (23). Où donc M. Houet « assure-t-il » que Lamennais eut toujours pour le sacerdoce une répugnance invincible (p. 29)? Nous l'avons souvent et longuement

interrogé sur son ancien et toujours vénéré maître. Jamais nous ne l'avons entendu dire rien de pareil. Mais nous n'insistons pas. A la page 126, l'on fait arrêter la voiture de M. Jean à la « porte de la petite chapelle » de la Chênaie. Cet oratoire était construit au fond du jardin, au bout d'une allée. Ce jour-là, comme d'habitude, la voiture dut s'arrêter tout bonnement au perron de la maison qui d'ailleurs lui était d'un bien plus facile accès. Il n'est pas exact de dire que « jamais Lamennais ne consentit à reconnaître qu'il avait eu tort, » ni que « jamais il ne recula d'une semelle » (p. 133). Loin de là, il avouait franchement qu'il s'était souvent trompé et parfois même gravement ; mais il prétendait l'avoir toujours fait de bonne foi. On peut consulter, à ce sujet, Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi*, II, 303. — Nous engageons enfin les éditeurs des *Pages choisies* à supprimer, la prochaine fois, le son de « harpe éolienne » qu'ils nous font entendre au bas de la page 273. En dépit de son harmonie, cette note est fausse.

Nous en dirons autant du portrait de Lamennais. Ce n'est qu'une reproduction médiocre du tableau de Paulin Guérin que l'on voit au musée de Versailles (attique Chimay). Cette « lithographie peinte » fait sans doute l'ornement de la mairie de Dol (pardon, de l'hôtel de ville) ; elle pourrait être remplacée avantageusement par une bonne héliogravure reproduisant le tableau de Guérin ou mieux celui d'Ary Scheffer qui est bien plus ressemblant ; l'autre, ainsi que nous l'avons ouï dire à M. Houet, ne rappelant guère de l'illustre écrivain que le ... menton.

Les *Pages choisies* le sont avec goût et discernement. Tous les passages célèbres de Lamennais s'y retrouvent, avec beaucoup d'autres, non moins intéressants, empruntés à tous ses ouvrages, ainsi qu'à sa volumineuse correspondance. A l'aide de ces nombreux fragments le lecteur pourra aisément reconstituer le talent du grand prosateur et s'en faire une idée assez complète et très exacte. Les jeunes gens surtout trouveront plaisir et profit à lire ces « Pages. » Cela, d'ailleurs, les dispensera de les aller chercher dans les livres mêmes dont elles sont détachées, ce qui ne serait pas pour eux sans fatigue, ni parfois sans péril.

De nouveau, et nous tenons à terminer par là, nous souhaitons à ce volume tout le succès que ses auteurs peuvent légitimement en attendre.

A. Roussel.

Les Mémoires de M. Goron, ancien chef de la sûreté. Tome III. *Haute et basse pègre*. — Tome IV. *La Police de l'avenir*. Paris, Flammarion, 1898, 2 vol. in-18 de 370 et 430 p. — Prix du vol. : 3 fr. 50.

Nous avons dit dans une précédente livraison ce que nous pensons des deux premiers volumes des *Mémoires de M. Goron*. Nous n'avons

qu'à le répéter pour les deux suivants. Ils sont intéressants, écrits d'une plume alerte, pleins d'esprit et de bonne humeur, et imprégnés de sentiments profondément humains et honnêtes. Il ne manque à M. Goron que quelques échappées vers l'au-delà, quelques vues d'ensemble sur la criminalité, ses causes, et les remèdes qu'il lui faudrait appliquer. Mais il est juste de dire que, s'il avait eu ces vues d'ensemble, jamais le gouvernement de la troisième République n'en aurait fait un chef de la sûreté. Le volume intitulé : *Haute et basse pègre* est la suite de la revue des affaires célèbres auxquelles M. Goron a été mêlé et qu'il avait commencée dans le deuxième volume de ses mémoires intitulé : *A travers le crime.* Mais il ne s'agit plus de meurtres; le volume est consacré à de colossales et célèbres escroqueries : celles d'Allmayer, de Catusse, de Menegaut, de la bande des habits noirs, enfin à l'affaire du Panama et à la recherche d'Arton. Le volume intitulé : *La Police de l'avenir* décrit avec précision et humour l'organisation de la police au point de vue de la recherche des crimes. M. Goron expose que cette organisation est lamentablement insuffisante et en attribue la cause à ce que toute l'attention du pouvoir et tous ses moyens d'action sont absorbés par la police politique. Ce n'est point à nous de le contredire. EUGÈNE GODEFROY.

Cours d'épigraphie latine, par RENÉ CAGNAT. 3e édition. Paris, Fontemoing, 1898, in-8 de XXVI et 169 p.

J'ai déjà eu occasion de parler à plusieurs reprises de ce très estimable ouvrage ; la dernière fois c'était à propos de la seconde édition (*Polyb.*, t. 58, p. 355) dans laquelle je constatais des améliorations apportées au texte primitif. Aujourd'hui, au bout de dix ans, il me faut encore remercier l'auteur du zèle et de la critique érudite avec lesquels il ne se fatigue pas de mettre son œuvre au courant de la science. Chaque année, l'épigraphie s'enrichit de nouvelles découvertes; les publications des sociétés savantes, les recherches personnelles des érudits, les *corpus* se multiplient et M. Cagnat, se tenant au courant de tout ce qui se trouve, de tout ce qui s'édite, est mieux que personne en position d'apporter à son livre toutes les améliorations désirables. Il n'est pas possible de s'occuper de l'histoire romaine sans avoir recours au *Cours d'épigraphie*. Dans cette nouvelle édition M. Cagnat a enrichi son texte de nouveaux spécimens d'inscriptions et de planches reproduisant des alphabets. A. DE B.

Bibliographie d'Eure-et-Loir. *Revue paraissant le 10 de chaque mois sur fiches et par fascicules*, par l'abbé LANGLOIS. Chartres, imp. Garnier. Janvier 1898 — avril 1899 (381 fiches).

De tous les ouvrages bibliographiques parus sur la Beauce et le Perche, aucun n'est complet. Ce défaut provient de la méthode jusqu'ici employée. En effet, quand un volume de références est clos après le tirage, on n'a aucun moyen pratique pour le tenir constamment à jour, pour réparer les erreurs et les omissions à mesure qu'on les découvre. En le rééditant on se heurte aux mêmes difficultés et aux mêmes imperfections. Au contraire, si l'on avait publié la *Bibliographie d'Eure-et-Loir* sur fiches séparées, on serait arrivé plus sûrement et plus rapidement à l'inventaire et au classement indispensables. C'est la raison et l'objet de cette même Bibliographie. On peut y distinguer « la partie qui concerne les localités et leur historique ou *Topo-bibliographie*, et celle qui traite des personnes appartenant à cette région par leur naissance, leur séjour, leur vie et leurs œuvres, ou *Bio-bibliographie*, » M. l'abbé Langlois s'attache d'abord à la première, qui est assez vaste et assez intéressante pour le retenir quelque temps. Toutefois il fait une exception en faveur de ses compatriotes contemporains et il donne, sur une fiche spéciale, la référence des écrits nouvellement émanés de leur plume ou publiés sur eux, pourvu qu'un exemplaire soit adressé au Directeur et à une bibliothèque publique.

La *Bibliographie d'Eure-et-Loir* deviendra ainsi un intermédiaire entre auteurs et lecteurs, une sorte d'agence de renseignements et de réclame de bon aloi. En janvier, avril, juillet et octobre, elle donne 24 fiches sur la cathédrale de Chartres ; en février, mai, août et novembre, 24 sur un sujet quelconque ; en mars, juin, septembre et décembre, 24 sur des sujets variés.

Au lieu d'une Bibliographie en volume, en feuilles ordinaires d'impression avec lesquelles il est matériellement impossible d'atteindre le but, on emploie des fiches imprimées isolément et distribuées par petits paquets ; le travail se classe au fur et à mesure et se développe avec une rapidité et une clarté surprenantes.

Ce système s'écarte sensiblement des errements anciens. C'est une idée heureuse, féconde en résultats bibliographiques, qui sera certainement suivie par beaucoup de travailleurs. Cependant, cette méthode, moins connue en France qu'à l'étranger, vient de faire ses preuves à Bruxelles, à Paris, à Berlin, à Zurich, à Louvain et dans le Nouveau Continent.

En 1896, le « Library Bureau » de Boston vendait un milliard de ces fiches séparées avec lesquelles on arrive à une bibliographie toujours ouverte et où les additions et les corrections trouvent leur place naturellement et facilement.

On a choisi pour la *Bibliographie d'Eure-et-Loir* le modèle adopté dans le premier Congrès international de Bruxelles, en 1895, qui consiste en cartes de papier fort, de 125 sur 75 millimètres posées sur leur longueur et perforées vers le bas.

En vedette, à gauche du lecteur, est mis le nom de l'auteur avec son prénom, ce dernier entre parenthèses, les deux en caractères gras ; si l'ouvrage est anonyme, nom et prénoms sont entre deux crochets [ ]. A droite, se trouve un chiffre international qui permet à tout travailleur, quelle que soit sa nationalité, de se rendre compte immédiatement, au moyen d'une numération assez simple, lorsqu'on en a la clef, du sens d'un livre écrit dans une autre langue que celle du lecteur. Ainsi (fiche 1), 726.6 signifie pour le monde entier : Cathédrale ; et (4451-1111) : Chartres ; ces chiffres sont extraits de la classification décimale de Melvil Dewey, appelés aussi indices décimaux.

Ils permettent une grande célérité dans le classement, quand ils sont devenus familiers. D'ailleurs, pour aider la mémoire, on met au dessous le sens de chaque indice en français.

A la seconde ligne, est disposée en vue la date, qui est entre crochets si la publication ne porte pas de date, bien que celle-ci soit connue. Vient ensuite le titre intégral de l'ouvrage lui-même, avec sa physionomie propre, in-extenso, suivi des noms et qualités de l'auteur. Pour les titres d'articles et de chapitres, ils sont placés aussi entre crochets. A l'alinéa qui continue, sont les indications de lieu, d'éditeur ou d'imprimeur, de date répétée, si elle existe. Pour les livraisons, la date mise en marge de la fiche est celle de leur publication; souvent elle ne concorde pas avec celle qui figure sur le titre. Après la date, le format avec mesures au besoin, le nombre de pages. Si la référence est tirée d'un ouvrage ou d'un recueil, le titre de l'ouvrage ou du recueil est mentionné en italiques avant le lieu, l'éditeur ou l'imprimeur, ainsi que les gravures et leurs signatures, le n° de la planche et autres détails tels que le frontispice.

La fiche porte en bas son acte de naissance : la mention d'une bibliothèque publique qui possède l'ouvrage et sous quel numéro, le nom de l'auteur responsable de la fiche, la date de sa publication, enfin au-dessous la signature de l'éditeur, le n° d'ordre de publication de la fiche qui permet d'y renvoyer et de s'assurer si un exemplaire est complet. La perforation lui donne une cohésion avec les autres et aide à la conserver aussi aisément qu'un fascicule. On pourra la maintenir dans un tiroir ou dans une reliure mobile. Il est loisible à chacun de ranger ses fiches ou par ordre alphabétique ou par ordre idéologique en suivant la topographie ou la chronologie. On peut en modifier, à son gré, la disposition, se procurer, pour plus de commodité, autant d'exemplaires qu'on désire de séries, y ajouter des notes

complémentaires. Des fiches divisionnaires de couleur aideront au classement ; au besoin, on y joindra des fiches de classement provisoire, d'addenda et de corrigenda.

Nous avons tenu à exposer dans le détail la méthode bibliographique employée par M. Langlois, afin que les travailleurs qui ne l'ont pas encore utilisée en apprécient les très grands avantages et l'adoptent pour leur profit quotidien.

En ce qui concerne les indices décimaux, cette méthode ne nous paraît point aussi facile et claire qu'on semble le prétendre. Mais on peut très bien ne pas s'en servir. Évidemment, un ouvrage de cette nature ne peut jamais prétendre à être complet, parce qu'il est moralement impossible de connaître toutes les productions sur un sujet, si limité soit-il.

Nous devons rendre justice à M. Langlois : ses recherches sont fort riches ; même il nous donne les inventaires des archives qui possèdent des pièces se référant à sa matière. Mais pourquoi ne pas marquer par un signe conventionnel les livres de premier ordre ? On éviterait au chercheur une considérable perte de temps à dépouiller des ouvrages ou des pièces d'archives de peu d'importance. Il nous semble, en l'espèce, qu'on devrait regarder plutôt à la qualité qu'à l'abondance matérielle des indications de livres ou de manuscrits. A tout prendre, cette publication, en sa forme actuelle, pourra néanmoins rendre des services précieux à ceux qui s'occupent du département d'Eure-et-Loir tant au point de vue civil que sous le rapport religieux. Bon exemple à suivre, pour l'histoire locale surtout. LOUIS ROBERT.

BULLETIN

Une seule morale pour les deux sexes, par JULES BOIS. Paris, Bibliothèque du féminisme chrétien, 1898, in-8 de 16 p.

La thèse que défend ici l'auteur de *l'Ève nouvelle* est celle qu'enseigne depuis longtemps l'Église, imposant la chasteté à l'homme comme à la femme. Ce n'est pas nous qui la contredirons. Que cette loi soit violée par l'un ou l'autre sexe, la faute est-elle toujours égale ? Accuse-t-elle exactement le même degré de dépravation ? Autre question, et plus délicate. La culpabilité ne se mesure pas aisément, et les circonstances qui accompagnent les mêmes actes matériels varient à l'infini leur gravité morale. Pourtant il faut certainement réagir, par les mœurs et peut-être par certaines réformes législatives, contre le préjugé démoralisant qui excuse si légèrement chez l'homme ce que l'on condamnerait justement et sévèrement chez la femme. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Karma, ou la Justice immanente d'après la théosophie, par ANNIE BESANT, trad. de l'anglais. Paris, Librairie de l'art independant, 1899, in-12 de VI-104 p. — Prix : 1 fr.

Le Plan astral, premier degré du monde invisible, d'après la théosophie, par C.-W. LEADBEATER, trad. de l'anglais. Ibid., 1899, in-12 de VI-155 p. — Prix : 1 fr. 50.

Qu'est-ce que le karma? « Toute pensée humaine qui vient de se former passe dans le monde exterieur et devient entite active, en s'associant ou pour mieux dire en fusionnant avec un elemental, c'est-à-dire avec l'une des forces semi-intelligentes des divers règnes de la nature... L'homme peuple ainsi continuellement son courant dans l'espace d'un monde à lui... et ce courant reagit sur toute organisation nerveuse et sensitive qui vient en contact avec lui proportionnellement à son intensite dynamique. C'est ce que le bouddhiste appelle son skandha et l'indou son karma.» Comprenez si vous pouvez. Sur ces donnees d'une majestueuse obscurite, l'auteur construit un système plus ou moins bouddhiste, une sorte de pantheisme, ni matérialiste, ni idealiste avec métempsychose, etc. Le tout developpe en un système vague sans aucune preuve à l'appui. Il est permis de rêver par moment et de se laisser aller aux visions flottantes de son imagination. Mais il est des rêveries malsaines, et nous estimons que les rêveries theosophiques sont de ce nombre. La destinee de l'homme est chose trop sérieuse pour en traiter ainsi à l'aventure.

— Nous mettons au même rang *le Plan astral*, traduit de l'anglais de M. Leadbeater. Le monde théosophique est divise en sept plans, le plus bas est le plan physique où nous vivons, le second est le plan astral d'une matière plus subtile où nous montons quand nous avons depouillé notre corps. L'auteur decrit les habitants de ce monde superieur qui conservent encore beaucoup de nos passions et par consequent de nos misères, qui vivent d'une vie fort semblable à la nôtre, quoique dans un milieu plus affiné, et il indique les moyens de se mettre en rapport avec eux. Nous n'avons point ici à entrer dans les détails de ces descriptions où l'imagination, certaines notions empruntees aux bouddhistes, des legendes plus ou moins controuvees, jouent un grand rôle. Indiquons seulement deux passages qui donneront la marque de l'esprit qui anime les theosophistes. L'une est une declamation très vive contre les peines de l'autre vie annoncees par le christianisme. Nous citerons l'autre textuellement : « Les chefs de cette loge (loge attanteenne) tout en se tenant ainsi que leur société sur l'arrière-plan, n'ont jamais cependant laissé que d'aider de temps en temps dans la mesure de leurs moyens la cause de la verite dans le monde. Il y a quelque cinquante ans, desespérés de voir le bas materialisme chasser toute spiritualite d'Europe et d'Amérique, ils prirent la résolution d'essayer pour le combattre de nouvelles methodes, c'est-à-dire de permettre à l'homme raisonnable d'acquerir la preuve certaine que la vie n'attenait pas exclusivement au corps physique... Le mouvement ainsi imprime se developpa sous la forme du spiritualisme moderne ou spiritisme. » On voit ici le lien entre le spiritisme et les influences occultes de la franc-maçonnerie. A bon entendeur, salut.

D. V.

Problèmes de Géométrie élémentaire, par I. ALEXANDROFF; traduit par D. AÏTOFF. Paris, Hermann, 1899, XII-154 p. — Prix : 5 fr.

Cette traduction n'est pas la reproduction intégrale de l'ouvrage de M. Alexandroff; le traducteur a fait des suppressions et des additions. Il a,

en particulier, supprime des problèmes qui en France sont donnés comme théorèmes dans les géométries, mais, comme il ne les a pas tous supprimés, nous aurions préféré qu'il respectât le texte ; nous aurions eu une idée de la forme de l'enseignement russe qui n'aurait pas été, je crois, sans intérêt. Nous trouvons exposées les méthodes qui servent à la résolution des problèmes, nous ne cacherons pas que nous préférons le livre de M. Petersen ou encore les deux cents premières pages des exercices de géométrie par F. J. Ces méthodes sont d'ailleurs données maintenant partout. Nous avons cependant trouvé un certain intérêt à parcourir les nombreux énoncés que contient ce livre, ils sont généralement bien choisis et leur groupement est des plus heureux : ils sont placés par catégories à la suite de chaque méthode ; l'élève qui voudra les faire aura une première notion sur la manière dont il doit aborder ces problèmes et par suite ne se perdra pas dans des tâtonnements stériles et décourageants. Ce livre pourra donc contribuer à faire aimer aux débutants l'étude de la géométrie. C.

La Bicyclette, *sa construction et sa forme*, par C. Bourlet. Paris, Gauthier-Villars, 1899, in-8 de 228 p. — Prix : 4 fr. 50.

Cet ouvrage, bien que contenant de nombreuses indications techniques, s'adresse à tous les cyclistes et peut leur rendre de vrais services. Pour se guider dans l'achat d'une machine ou s'enquérir des progrès accomplis, les fervents de la pédale recourent généralement aux journaux sportifs dont les colonnes sont remplies de réclames habilement déguisées, ou aux prospectus publiés par les constructeurs intéressés. Un professeur anglais a bien édité chez Longmans Green un livre, *Bicycles and tricycles*, qui fait autorité en la matière ; mais ce livre n'a pas été traduit en français et date de plus de trois ans. Il faut donc remercier M. C. Bourlet d'avoir comblé une lacune et de nous avoir, sous une forme exempte de prétentions trop savantes, donné de précieuses indications théoriques, et d'avoir mis en relief les avantages et les inconvénients, au point de vue pratique, des principaux dispositifs imaginés tour à tour.

Un ami de l'auteur, le docteur F. Mally, chef du service électrothérapique à l'hôpital Bichat, s'est chargé de la rédaction du dernier chapitre consacré à l'hygiène du cycliste.

Enfin, pour ceux que n'effraient pas les formules trigonométriques, un appendice contient une intéressante étude sur les roulements à bille. Il y est mathématiquement démontré que, des deux vitesses de roulement et de pivotement qui constituent la vitesse instantanée de rotation, la deuxième ne produit aucun déplacement de la bille, qu'elle tend à produire une usure des surfaces en contact et que, en conséquence, il y a intérêt majeur à la réduire à son minimum. Et le calcul établit que les roulements à deux contacts doivent être employés dans le pédalier d'une bicyclette, tandis que les roulements à trois contacts sont préférables pour les coussinets où l'axe est fixe, par exemple, pour les roulements du moyeu d'une roue.

Raoul Loky.

Artémidore, par E. Le Blant (*Extrait des Mémoires de l'Académie des inscriptions*). Paris, Klincksieck, 1899, in-4 de 17 p. — Prix : 1 franc.

Le sous-titre : *De quoi on rêvait dans le monde romain, au temps de Marc-Aurèle*, est de nature à piquer la curiosité. Ce court, mais très intéressant

mémoire a pour objet l'*Onéirocriticon*, œuvre du grec Artémidore, lequel s'était voué à l'interprétation des songes : le métier devait être suffisamment lucratif, puisque dans son cabinet on voit se succéder patriciens et plebéiens, savants et ignorants. Chose étrange en un temps de scepticisme, les dieux de l'Olympe et des Enfers jouent un rôle considérable dans les rêves dont notre habile homme reçoit la confidence ; selon les personnes et les circonstances, leur apparition présage tantôt la félicité, tantôt le malheur. Ce qui occupe également beaucoup les esprits, ce sont les représentations du cirque et du théâtre, les tortures et l'exécution des condamnés. Rêver qu'on mourait, était l'annonce ou d'une fin prochaine ou au contraire de quelque succès inespéré. Le mémoire finit par cette phrase : « Innombrable était la foule des hommes qui, oubliant les avertissements des sages, croyaient aux leçons d'Artémidore et de tant d'autres devins de même sorte dont la race n'est pas encore éteinte ». Les derniers mots contiennent visiblement la morale de la fable. C. HUIT.

Die suffixhaltigen romanischen Flurnamen Graubündens soweit sie jetzt noch dem Volke bekannt sind. II Teil. *Die übrigen Suffixe.* Von Dr. AUGUST KÜBLER. (Münchener Beiträge zur romanischen und englischen Philologie, herausgegeben von H. Breymann und. J. Schick. XIV Heft.) Erlangen und Leipzig, A. Deichert, 1898, in-8 de 26 p.

La première partie de ce travail, qui doit être plus volumineuse que le présent fascicule, ne nous est pas parvenue. Nous trouvons ici une étude sur une douzaine de suffixes constatés d'abord dans les mots communs des patois des Grisons, puis recherchés dans les noms de lieu. 2068 noms ont été ainsi relevés : la présence du suffixe étudié est toujours certaine et l'auteur semble généralement bien expliquer le radical. Voici par exemple quelques noms de lieu du canton des Grisons, composés du suffixe *-etum* et d'un nom de végétal, mode de formation souvent constaté en France pour les noms de lieu : Ortagei, Urschai (*urticetum*), Fraschnè (*fraxinetum*), Janvrai (*juniperetum*), Salschè (*salicetum*), Tramblai (*tremuletum*), Schareida (*acereta*). J. C. P.

Aucassin und Nicolete, mit Paradigmen und Glossar, von HERMANN SUCHIER. Vierte Auflage. Paderborn, F. Schöningh, 1899. In-8 de XI-123 p. — Prix : 3 fr.

Ce travail, dont la première édition remonte à 1878, a été composé par le savant professeur en vue de l'enseignement des langues romanes dans les Universités allemandes ; cette quatrième édition atteste le succès de son ouvrage devenu classique. On y trouve de précieuses études dues à l'un des maîtres de la philologie romane et l'on pourra lire un texte qui semble définitif d'une des plus charmantes compositions de la littérature du moyen âge. J. C. P.

Prosa Rimata, di FILIPPO ISOLA ; Seconda edizione ritoccata ed accresciuta. Aderno, tip. Luigi Longhitano, 1898, in-12 de XI-324 p.

"In Dio s'accentra ogni ideal sublime ;
S' E' non spira, saran concenti vani,
fronde e fior senza frutto le tue rime !"

Ces trois vers où son œuvre se résume, l'auteur les a vécus, car ils ne sont pas l'expression fugitive d'un sentiment de rencontre, ni la leçon

quelconque d'un conseil banal : pour cueillir le fruit dont il parle, l'auteur a dû tendre généreusement la main, par dessus les frivolités dilettantes, vers la seule poésie de l'action et du dévoûment. Pour tout lecteur familiarisé avec l'italien et friand de poésie savoureuse, sous une écorce facile à rompre, l'arome se dégage, et la richesse éclate d'un suc puisé au sol profond de la foi catholique et romaine. Variété dans le choix des sujets, sincérité, abandon, bonne humeur, autant de garanties qui s'inscrivent d'avance contre la monotonie et qui sauvent de tout péril d'ennui. Quant à l'homme, tel qu'il se montre sous le poète, il est fait de droiture et de probité. D'un caractère indépendant, il tient si fort à se donner pour ce qu'il est que, dès les premières pages, il tranche du chrétien de la vieille marque et se pose, comme il le dit, pour le tenant du vieux credo. Dans les sonnets dédiés à sa famille et à ses amis, il fait preuve de naturel, en même temps que se révèle à plein son bon cœur. Témoin le sonnet qu'il adresse à sa jeune sœur. Ce recueil accuse non seulement le talent le plus personnel, mais le plus souple. Tour à tour c'est le bon sens qui parle ou bien l'esprit d'observation et de psychologie aiguisée ; tandis que circule à travers toutes les pages la philosophie des choses apprise à l'école de la vie. Mais ce fond solide, cette vigueur d'accent, ce ton de vérité se rehaussent encore de toutes les parures de la poésie, dans l'harmonie enchanteresse du rythme italien.

B. FRATELLO.

Le Petit Bleu, par PAUL MARIE. Paris, Stock, 1899. in-18 de VIII-268 p. — Prix : 3 fr. 50.

Gonse-Pilate et autres histoires, par Un intellectuel. Paris, Stock, 1899, in-18 de VI-276 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Mot de l'énigme, par PASCHAL GROUSSET. Paris, Stock, 1899, in-18 de 76 p. — Prix : 1 fr.

Comme l'indiquent suffisamment leurs titres, ces trois volumes s'ajoutent à la série déjà longue des ouvrages dreyfusistes édités par la librairie Stock.

— M. Paul Marie a étudié sous tous ses aspects *le Petit Bleu*, qui a servi de base au roman imaginé par l'ex-lieutenant-colonel Picquart. Il a découvert ou cru découvrir la filière suivie par ces fragments de carte-télégramme depuis leur arrivée au bureau des renseignements. Il essaie de trouver des contradictions dans la déposition si nette et si loyale du commandant Lauth au cours du procès Zola, et conclut en affirmant — mais sans le prouver — que *le Petit Bleu* est authentique, et que « tout témoignage propre à le contester est nécessairement un document faux et un faux témoignage. »

— L'« intellectuel » qui publie *Gonse-Pilate* fait connaître dans un avant-propos que les articles réunis sous ce titre ont paru dans divers journaux sous diverses signatures. Il a ramassé « ces feuilles jaunissantes avant que le vent ne les ait dispersées ; » c'est son humble offrande « sur l'autel de la vérité. » Pauvre vérité ! depuis qu'elle est en marche, elle nous ménage d'étonnants avatars. Pour ceux de nos lecteurs qui ne l'auraient pas de prime abord deviné, dans cette odieuse parodie du drame du Golgotha, si le général Gonse représente Ponce-Pilate, c'est Esterhazy qui joue le rôle de Barrabas et le traître Dreyfus n'est autre que le divin Crucifié.

— Sous forme d'une lettre adressée au procureur général près la Cour de cassation, M. Paschal Grousset entend donner *le Mot de l'énigme*. Il paraît que l'existence au dossier Dreyfus d'une lettre apocryphe de l'empereur d'Allemagne est un fait établi. Il fut fait allusion à cette lettre dans la

Chambre des délibérations du conseil de guerre qui siégea le 22 décembre 1894 sous la présidence du colonel Maurel..., et voilà pourquoi le capitaine juif est innocent.

RAOUL LOKY.

Histoire de la Compagnie des Indes, par CHARLES MONTAGNE. Paris, Bouillon, 1899, in-12 de VIII-235 p. — Prix : 3 fr. 50.

Lorsqu'a été annoncée, dans le Bulletin bibliographique de journaux quotidiens, la publication d'un nouvel ouvrage sur la Compagnie des Indes, nous avons débuté par nous en réjouir; aux essais, non sans valeur, de Doneaud du Plan et de Bonnassieux, pour ne citer que les plus récents, allait, pensions-nous, se substituer un ouvrage complètement rédigé avec l'aide des documents inédits et comblant une des plus importantes lacunes de notre histoire coloniale, encore si peu étudiée. Il n'en était rien, malheureusement, car le livre de M. Charles Montagne n'est pas autre chose qu'un ouvrage de vulgarisation et de compilation, nullement fondé sur l'examen des pièces originales, ne contenant aucune idée nouvelle, ne renvoyant qu'aux publications de V. Duruy, de Blanchet, de Toussenel.

Si du moins cette *Histoire de la Compagnie des Indes* ne contenait pas d'erreurs : mais, hélas! il n'est que trop facile d'en relever. Tout l'historique des différentes compagnies qui se sont succédé au Sénégal pendant la seconde moitié du XVIIe siècle est très inexact (p. 32); un peu plus loin, M. Montagne écrit que Gonneville a abordé à Madagascar en l'année 1535 (p. 39) et raconte de la manière la plus erronée l'histoire de l'occupation française dans la grande île au XVIIe siècle (p. 40-41). Nous apprenons (p. 43) qu'un poste a été établi par nous à Ceylan en 1676; c'est en 1671 qu'il faudrait dire, et il conviendrait de modifier totalement ce qui est raconté (p. 43-44) sur les débuts de l'installation des Français à Pondichéry.

Que d'erreurs encore il faudrait signaler dans ce petit volume, où les noms propres ne sont même pas exactement écrits, où Marcara est appelé *Mascara*, Dramané *Dramarie*, etc., et où est soutenue, sur l'origine de la prononciation du nom de Jean Law le Financier, une théorie dont M. Beljame a naguère démontré le mal fondé (p. 7, note 1)! Ce n'est donc pas là, on le voit, l'ouvrage espéré sur la Compagnie des Indes Orientales; ce n'est même pas un travail dont doit tenir compte celui qui, un jour, rédigera une étude scientifique sur le sujet.

HENRI FROIDEVAUX.

Un Juge de Marie-Antoinette, par HENRI BEAUNE. 2e édition. Lyon, Bernoux et Cumin, 1899, petit in-8 de 68 p.

L'histoire des grandes crises révolutionnaires, et particulièrement de la Terreur, se fait aujourd'hui par le détail, après avoir été l'objet d'œuvres d'ensemble, et ce n'est pas peut-être le moyen le plus mal choisi de la bien connaître. Il permet surtout de juger avec exactitude les hommes qui ont pris part aux événements de cette époque et de discerner les mobiles ou les passions auxquels ils ont obéi. C'est donc dans ce but qu'a été écrit cet ouvrage dont une nouvelle édition vient de paraître à Lyon. Exhumant de l'obscurité dans laquelle il était resté enseveli jusqu'à ces dernières années, un membre du tribunal révolutionnaire, M. Henri Beaune a tracé la biographie d'un certain Maire-Savary, ci-devant seigneur de Vermandon, qui siégea dans le procès de la reine Marie-Antoinette et prit part à sa condamnation. Biographie assurément curieuse entre toutes, car elle nous montre

à quel degré d'abjection la lâcheté, le désir de vivre et de jouir de la vie peuvent conduire un homme voluptueux, efféminé, de mœurs sensuelles, mais non sanguinaire, qui appartenait à l'ancien régime, mieux que cela, au service de la maison royale, et avait passé sa jeunesse dans le voisinage de la cour. Biographie non moins intéressante, en ce qu'elle met à nu les remords qui assiégèrent le malheureux dans les dernières années de son existence cachée au fond d'une bourgade de province, où, malgré l'incognito dans lequel il s'était prudemment enveloppé, le « meurtrier de la reine » (ainsi l'appelait-on dans le pays) était devenu un objet d'horreur pour tous ses voisins, même les moins suspects de royalisme.

Mais ce qui est encore plus digne d'attention dans l'étude historique et rigoureusement exacte de l'auteur, car elle s'appuie sur des documents irréfragables, c'est le tableau développé ou, si l'on préfère, l'histoire du tribunal révolutionnaire depuis les premières victimes qui lui furent livrées jusqu'au jour où l'exécration publique contraignit la Convention à le dessaisir et à le dissoudre. M. Henri Beaune a laissé la parole aux faits, on peut dire aux Archives, et c'est dans les dossiers eux-mêmes qu'il a puisé les divers épisodes dont sa narration est parsemée. En parcourant ce rapide et instructif récit, on se prend à répéter le mot de Taine : Comment une poignée de trois ou quatre cents Jacobins à peine a-t-elle pu tenir pendant quinze mois la France courbée sous son joug infâme et la terroriser au point d'étouffer jusqu'au moindre cri? Et cependant il était encore des âmes courageuses, témoins ces nobles et innocentes victimes qui couraient d'elles-mêmes à l'échafaud.

Le *juge de Marie-Antoinette* n'a pas été lu seulement en France; il a été recherché encore à l'étranger, qui s'est empressé de le traduire. Récemment M. le comte Grabinski en a donné une excellente version italienne dans la *Rassegna Nazionale* de Florence, où elle a eu beaucoup de succès. Ce succès ne fera point défaut à l'élégante et nouvelle édition que vient de publier la librairie Bernoux et Cumin, de Lyon. A. R.

Life and Administration of Sir Robert Eden, by BERNARD C. STEINER. (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*, 16e série, nos 7-8-9), Baltimore, the Johns Hopkins Press, juillet-septembre 1898, in-8 de 142 p.

C'est une histoire intéressante que celle de Robert Eden, le dernier gouverneur anglais du Maryland; M. Bernard C. Steiner vient de la raconter d'une manière très attachante et en véritable historien. Est-il besoin de dire qu'il est très sympathique à son héros, « ce vrai gentilhomme » (*that true gentleman*, p. 142; cf. p. 26) dont il a pu, grâce à d'obligeantes communications, préciser sur plus d'un point la biographie et publier un curieux portrait? Il a fourni des informations très utiles pour l'histoire de révolution d'Amérique, bien qu'il se soit soigneusement gardé de se laisser entraîner dans des digressions qu'il eût été facile de justifier (« je m'occupe, dit-il, page 84, de la fin de l'ancien régime, non du commencement du nouveau »); il a écrit différents paragraphes très curieux sur les relations d'Eden et de Washington, par exemple, p. 81-82, a complété sur plus d'un point des travaux antérieurs et, au total, a composé un très bon essai biographique sur Robert Eden. On aurait seulement aimé que M. Bernard C. Steiner précisât en quelques mots ou en quelques lignes certains points sur lesquels il a rapidement passé, qu'il rappelât, par exemple, pourquoi il

y avait, vers 1770, tant de tenanciers allemands dans la partie occidentale du Maryland (p. 75); on aurait aussi aimé trouver quelque part une bibliographie qui fait totalement défaut. Si M. Steiner a un jour l'occasion de retoucher son travail, qu'il tienne compte de ces légères critiques; le lecteur y gagnera, et le livre aussi. HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — L'episcopat français, si cruellement eprouvé dans ces dernières annees, subit une nouvelle perte par la mort de S. E. le cardinal SOURRIEU, mort sur son siege archiépiscopal de Rouen, le 15 juin, âgé de 74 ans. Né à Aspet (Haute-Garonne), le 27 février 1825, Guillaume-Marie-Romain Sourrieu fit ses études à Toulouse, où il reçut les saints ordres le 17 octobre 1847. Doué d'un talent remarquable pour la prédication, il se livra à l'œuvre des missions sous la direction du vénéré Père Caussette. Agrégé en 1874 à la communauté des chapelains de Notre-Dame de Rocamadour, au diocèse de Cahors, il déclina les responsabilités du supériorat que l'on voulait lui imposer. Appelé le 20 septembre 1882 à l'évêché de Châlons, il succéda en 1894 au cardinal Thomas sur le trône archiépiscopal de Rouen, et fut créé trois ans après, cardinal-prêtre du titre de Saint-Clément. Sauf quelques discours et allocutions de circonstance, quelques notices biographiques, ses mandements et les *Statuts synodaux du diocèse de Châlons* (1886, in-8), Mgr Sourrieu n'a rien livré à la presse.

— Un de nos romanciers les plus estimés, M. Victor CHERBULIEZ, est mort le 1er juillet, âge de 70 ans. Né à Genève, le 19 juillet 1829, fils d'un professeur de l'Université de cette ville, il descendait de Français réfugiés à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. C'est à Paris, puis à Rome et à Berlin, qu'il vint achever ses études commencées dans sa ville natale. Il était encore à Genève quand il commença de fonder sa réputation littéraire par la publication de ses premiers romans. Il est superflu de rappeler ici la vogue qu'ils ont obtenue et le talent incontestable de l'auteur. Collaborateur assidu de la *Revue des deux mondes*, où il a publié plusieurs de ses romans, M. Cherbuliez a également écrit pour cette revue des articles de genre assez divers, en partie signés du pseudonyme de G. Valbert et qui presque tous ont été réunis en volumes. Après que M. Cherbuliez eut réclamé et obtenu le titre de Français, l'Académie française lui donna l'un de ses fauteuils. Voici la liste de ses principales publications : *A propos d'un cheval* (Genève, 1860, in-8) ; — *Le comte Kostia* (Paris, 1863, in-18) ; — *Un cheval de Phidias*, 2e édition de *A propos d'un cheval* (Paris, 1864, in-18) ; — *Paul Méré* (Paris, 1864, in-18) ; — *Le Prince Vital* (Paris, 1864, in-18) ; — *Le Roman d'une honnête femme* (Paris, 1866, in-18) ; — *Le Grand Œuvre* (Paris, 1867, in-18) ; — *Prosper Randoce* (Paris, 1868, in-18) ; — *L'Allemagne politique depuis la paix de Prague* (Paris, 1870, in-18) ; — *L'Aventure de Ladislas Bolski* (Paris, 1870, in-18) ; — *La Revanche de Joseph Noirel* (Paris, 1872, in-18) ; — *Meta Holdenis* (Paris, 1873, in-18) ; — *Études de littérature et d'art. Études sur l'Allemagne. Le salon de 1872* (Paris, 1873, in-18) ; — *L'Espagne politique (1868-1873)* (Paris, 1874, in-18) ; — *Miss Rovel* (Paris, 1875, in-18) ; — *Le Fiancé de Mlle St-Maur* (Paris, 1876, in-18) ; — *Hommes et choses d'Allemagne, croquis politiques* (Paris, 1877, in-18) ; — *Samuel Brohl et Cie* (Paris, 1877, in-18) ; — *L'Idée de Jean Teterol* (Paris, 1878, in-18) ; — *Amour fragile* (Paris, 1880, in-18) ; — *Noir et rouge* (Paris, 1881, in-18) ; — *Discours de récep-*

tion à la séance de l'Académie française du 25 mai 1882 (Paris, 1882, in-8) ; — *Hommes et choses du temps présent* (Paris, 1883, in-18) ; — *La Ferme du Choquard* (Paris, 1883, in-18) ; — *Discours prononcés dans la séance publique, tenue par l'Académie française, pour la réception de M. François Coppée, le 18 décembre 1884* (Paris, 1884, in-4) ; — *Olivier Maugant* (Paris, 1885, in-18) ; — *La Bête* (Paris, 1887, in-18) ; — *La Vocation du comte Ghislain* (Paris, 1888, in-18) ; — *Profils étrangers* (Paris, 1889, in-18) ; — *Une gageure* (Paris, 1890, in-18) ; — *Prix de vertu. Discours prononcé à l'Académie française* (Paris, 1891, in-18) ; — *L'Art et la nature* (Paris, 1892, in-18) ; — *Le Secret du précepteur* (Paris, 1893, in-16) ; — *Le Roi Apépi* (Paris, 1895, in-12) ; — *Après fortune faite* (Paris, 1896, in-16) ; — *Jacquine Vanesse* (Paris, 1898, in-16).

— Un brillant écrivain, qui s'est acquis, comme philosophe, une juste réputation, M. Jean-Felix NOURRISSON, est mort le 13 juin, âgé de 74 ans. Né à Thiers (Puy-de-Dôme) le 18 juillet 1825, il vint à la fin de ses études classiques étudier le droit à Paris, où il se fit recevoir avocat (1850). Depuis quatre ans déjà il remplissait les fonctions de suppléant au collège Stanislas ; aussitôt qu'il eut acquis l'agrégation de philosophie, il fut nommé professeur de cette science au collège Stanislas ; puis, après avoir pris son doctorat (1852), il fut appelé successivement au lycée de Rennes (1854), à la Faculté de Clermont-Ferrand (1855), au lycée Napoléon (1858). Élu en 1870 membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de M. le duc de Broglie, il fut chargé, en 1874, d'une chaire de philosophie moderne au Collège de France. M. Nourrisson a publié, outre des articles et des mémoires à l'Académie dont il était membre : *Essai sur la philosophie de Bossuet* (Paris, 1852, in-8) ; — *Le Cardinal de Bérulle, sa vie, ses écrits, son temps* (Paris, 1856, in-8) ; — *Lectures morales et religieuses, extraites et traduites des Pères de l'Église latine* (Paris, 1855, 2 vol. in-12) ; — *Les Pères de l'Église latine, leur vie, leurs écrits, leur temps* (Paris 1858, 2 vol. in-12) ; — *Tableau des progrès de la pensée humaine, depuis Thalès jusqu'à Sertorius* (Paris, 1858, in-8) ; — *Exposition de la théorie platonicienne des idées* (Paris, 1858, in-12) ; — *Histoire et philosophie, études accompagnées de pièces inédites* (Paris, 1860, in-12) ; — *La Philosophie de Leibniz* (Paris, 1860, in-8) ; — *Une Visite à Hanovre (septembre 1860), Mémoires sur les manuscrits de Leibniz* (Paris, 1861, in-8) ; — *Le Dix-huitième siècle et la Révolution française* (Paris, 1862, in-12) ; — *La Philosophie de Bossuet* (Paris, 1862, in-8) ; — *Des Sources de la philosophie de Bossuet* (Paris, 1862, in-8) ; — *La Nature humaine ; Essais de psychologie appliquée* (Paris, 1865, in-8) ; — *La Philosophie de saint Augustin* (Paris, 1865, 2 vol. in-8) ; — *Spinoza et le naturalisme contemporain* (Paris, 1866, in-8) ; — *La Politique de Bossuet* (Paris, 1867, in-12) ; — *De la liberté et du hasard ; Essai sur Alexandre et Aphrodisias, suivi du traité du Destin et du libre pouvoir aux Empereurs, traduit pour la première fois en français* (Paris, 1870, in-8) ; — *La Souveraineté nationale et la Révolution* (Paris, 1872, in-12) ; — *Machiavel* (Paris, 1874, in-12) ; — *Morceaux choisis des Pères de l'Église latine* (Paris, 1874, in-16) ; — *Pascal physicien et philosophe* (Paris, 1885, in-8) ; — *Trois révolutionnaires : Turgot, Necker, Bailly* (Paris, 1885, in-8) ; — *L'ouvrier et les accidents* (Paris, 1887, in-12) ; — *Philosophie de la nature : Bacon, Bayle, Roland, Buffon* (Paris, 1887, in-18) ; — *La Responsabilité des accidents du travail et le projet de loi adopté par la Chambre des députés* (Paris, 1889, in-8).

— Un des meilleurs érudits de province, M. Eugène ROBILLARD DE BEAUREPAIRE, est mort à Caen, âgé de 72 ans. Né le 31 janvier 1827 à Avranches, il suivit comme auditeur libre les cours de l'École des Chartes, où il prit le goût et les méthodes de l'érudition. Substitut à Alençon, puis à Bourges, il

fut nommé, en 1868, conseiller à la Cour d'appel de Caen. Depuis 1883, il était à la retraite. Ses publications se rapportent surtout à l'histoire de la Normandie. Nous ne pouvons ici en dresser une liste complète ; nous nous contenterons d'indiquer les suivantes : *Étude sur Guillaume de Saint-Pairs, poète anglo-normand du* XII*e siècle* (Caen, 1851, in-4) ; — *Notice sur Jean Vauquelin de la Fresnaye* (Rouen, 1851, in-8) ; — *Le Tombel de Chartrose et le Chant du Roussigneul, poème mystique du* XIV*e siècle* (Caen, 1854, in-4) ; — *Étude sur la poésie populaire en Normandie et spécialement dans l'Avranchin* (Avranches, 1856, in-8) ; — *Sermons de Maurice de Sully* (Avranches, 1859, in-8) ; — *Documents sur la captivité et sur la mort de Dubourg dans la cage de fer du Mont-Saint-Michel* (Avranches, 1862, in-8) ; — *Le Tribunal criminel de l'Orne pendant la Terreur* (Paris, 1866, in-8) ; — *La Thaumassière, sa vie, ses relations, ses œuvres* (Paris, 1868, in-8) ; — *Histoire générale du Mont-Saint-Michel au Péril de la mer, par dom Jean Huynes*, publiée par la Société d'histoire de Normandie (Rouen, 1872-1873, 2 vol. in-8) ; — *Le théâtre du collège d'Avranches dans le courant des* XVII*e et* XVIII*e siècles* (Avranches, 1873, in-8) ; — *Les curieuses Recherches du Mont-Saint-Michel, de dom Thomas Le Roy* (Caen, 1878, in-8) ; — *Le Chevalier Destouches, son procès et son enlèvement* (Caen, 1878, in-8) ; — *Les Antiquités monumentales de la Normandie, dessinées et gravées par Jean Cotman, avec des notes historiques et descriptives, par Paul Louisy* (Paris, 1881, in-fol.) ; — *Les belles et pieuses Conceptions de François de Vauborel*, publiées pour la Société rouennaise des bibliophiles (Rouen, 1884, in-4) ; — *Notice sur Léopold Quenault, sous-préfet honoraire* (Caen, 1887, in-8) ; — *Les Marionnettes chez les Augustins déchaussés de Rouen. Représentation de la Passion en 1677* (Rouen, 1889, in-4) ; — *Julien Travers, notice biographique et littéraire* (Caen, 1890, in-8) ; — *Le Journal du sire de Gouberville* (Rouen, 1893, in-4) ; — *Les Artistes normands aux salons de 1892* (Caen, 1893, in-8) ; — *Le Matrologe de la Charité-Saint-Nicolas* (Caen, 1894, in-8) ; — *Les Artistes normands aux salons de 1893* (Caen, 1894, in-8) ; — *Les Découvertes de l'église de Savigny près Coutances* (Caen, 1894, in-8) ; — *Notice biographique sur M. Edouard Le Héricher* (Caen, 1894, in-8) ; — *Notice biographique sur M. Alfred Campion* (Caen, 1895, in-8) ; — *Le Marquis de l'Isle. Documents sur la campagne d'Italie en 1733-1734* (Caen, 1897, in-8) ; — *Les Peintures murales de l'Église de Savigny* (Caen, 1897, in-8) ; — *Les vitraux peints de la cathédrale de Bourges* (Caen, 1898, in-8) ; — *Notice sur M. Gustave Le Vavasseur, secrétaire général de l'Association normande* (Caen, 1898, in-8.)

— On annonce encore la mort : du Fr. Bajule, professeur à l'École des Frères des Écoles chrétiennes, mort à 68 ans, le 7 juin, à Saint-Amand (Nord) ; — de MM. : le Dr Barrault, mort à 60 ans, le 24 juin ; — L. A. Barré, président de la Société amicale des anciens élèves de l'Association polytechnique, mort à 72 ans, le 4 juin ; — Louis Boivin-Champeaux, président de la Cour de Bourges, membre de plusieurs sociétés savantes, mort le 3 juin à Champeaux (Eure) ; — Bonnerot, rédacteur à la *Revue Internationale de l'enseignement*, mort le 26 juin ; — le R. P. Chibaudel, supérieur du séminaire des Missions étrangères de Bièvres, mort âgé de 56 ans, à Montbeton (Tarn-et-Garonne) ; — le Dr Adolphe Chotrau, mort à 63 ans, le 13 juin, à Lille ; — Alphonse Courtois, économiste, mort le 2 juin, à Paris ; — Melchior Curnier de Lavalette, auteur de publications agricoles, mort âgé de 87 ans, le 12 juin ; — Georges Danzas, docteur en droit, avocat distingué, mort à Caen, le 27 juin, âgé de 38 ans ; — Louis Dorre, rédacteur au *Lannionnais*, mort à Perros-Guirec (Côtes-du-Nord) ; — le Dr Emile-Guillaume Duval, membre de l'Association des journalistes

parisiens ; — le Dr Marcellin DUVAL, directeur du service de santé de la marine à Brest, mort à 92 ans, le 4 mai, dans cette ville ; — le Frère FRÉDÉBERT, directeur des Écoles chrétiennes à la Bassée (Nord) ; — le Fr. FRUMENCE, directeur du personnel des Frères du Sacré-Cœur, à Lyon, mort le 3 juin, âgé de 56 ans ; — Mgr Pascal-Bernardin GASSIAT, docteur en théologie et en droit canon, mort le 2 mai, âgé de 67 ans, dans sa cure de Carrières-Saint-Denis ; — le Dr Paul GINGEOT, médecin de l'Hôtel-Dieu, mort à 61 ans, le 30 juin ; — GUIEN, érudit estimable, mort le 13 juin, à Goncelin (Isère) ; — Eugène LENFANT, directeur du *Journal de Condome-Norcéan*, mort le 3 juin ; — MAYRAUD, explorateur, mort à Libreville ; — NOGUÈS, mort le 1er juin ; — Ignace PIERI, rédacteur en chef du *Journal de la Corse*, mort le 30 juin ; — le chanoine TAMISIER, curé-archiprêtre de Crest, ancien professeur au petit séminaire de Valence, mort à 62 ans, le 2 juin, à Crest (Drôme) ; — Gustave TOUCAS, rédacteur au *Journal des Débats*, mort à 38 ans, le 8 juin ; — Édouard TROFMAN, professeur de langues vivantes au collège de l'Assomption de Nîmes, mort le 9 juin, à Nîmes.

— A l'étranger, on annonce la mort : de MM. Hugo Saintine ANTON, professeur de philologie ancienne à l'Université d'Iéna, mort à 69 ans ; — Julius BEEGER, directeur de la Bibliothèque pédagogique centrale de la fondation Comenius, mort à 70 ans, le 2 juin, à Niederpoyritz près Dresde ; — L. BOEDIKER, musicien, mort le 5 juin ; — Julius BRUCK, poète, mort âgé de 66 ans, le 18 juin, à Leipzig ; — T. Chapman BROWNE, imprimeur et libraire, mort à Leicester, âgé de 80 ans ; — Bruno BUCHER, directeur du Musée des arts et métiers de Vienne, mort à 73 ans, le 9 juin, à Vienne ; — Cajetan CERRI, poète lyrique et dramatique, mort à 73 ans, le 28 mai ; — Stephanos COUMANOUDI, professeur honoraire de philologie classique, âgé de 81 ans, à Vienne ; — Franz VON CHELIUS, professeur de chirurgie à l'Université d'Heidelberg, mort à 78 ans, le 4 juin, à Ashweiler ; — le Dr Frederick CROOK, mort le 31 mai, à Birmingham ; — Otto DAMBACH, professeur de droit à l'Université de Berlin, mort le 18 mai, dans cette ville, âgé de 68 ans ; — Wilhelm ENDEMANN, professeur de droit à l'Université de Bonn, mort le 13 juin, âgé de 74 ans, à Casul ; — A. FAWKE, directeur du Yorkshire college ; — FINAZ, ingénieur, mort le 3 juin, à Genève ; — Edmund FINCKE, écrivain militaire, mort le 16 mai, âgé de 67 ans, à Vienne ; — Franz GROH, professeur de chirurgie, mort à 77 ans, le 3 juin, a Olmutz ; — Klaus GROTH, poète allemand, mort le 1er juin ; — Otto HOTZEN, poète, mort à 69 ans, le 25 juin, à Brême ; — Hermann IMMERMANN, pathologue, mort âgé de 61 ans, à Bâle ; — AugustinBernard KELLY, rédacteur au *Times* ; — le Dr Norman KERR, mort à Hastings ; — Heinrich Hermann KLEMM, écrivain juridique, mort le 16 mai, âgé de 84 ans, à Dresde ; — sir Frederick MAC COY, professeur de sciences naturelles à l'Université de Melbourne, mort à 76 ans ; — J. MAJOR, professeur honoraire d'anatomie à l'Université de Genève, mort à 81 ans ; — Moses MANNHEIMER, prédicateur et écrivain, mort à Darmstadt ; — Friedrich MEYER, connu sous le nom de Meyer von Waldeck, ancien directeur de la *St-Petersburger Zeitung*, poète et littérateur, mort le 17 mai, à Heidelberg ; — Joseph MIES, anthropologiste, mort le 9 juin, âgé de 39 ans, à Cologne ; — Cesare NANI, recteur de l'Université de Turin, mort à 51 ans, le 3 juin, dans cette ville ; — Hans NEHRY, mort à 38 ans, à Halle ; — Lars Fredrik NILSON, professeur à l'Académie agricole de Stockholm, mort le 14 mai, âgé de 59 ans ; — Élise POLKO, née Vogel, poétesse et romancière, morte le 16 mai, âgée de 77 ans, à Munich ; — Max RAWITZKI, auteur de

publications médicales, mort le 29 mai, à Berlin ; — Richard Locke RICHARDSON, publiciste, mort à New York ; — le R. P. RIVINGTON, prédicateur anglais renommé, mort le 31 mai ; — le P. ROUSSEL, directeur du séminaire de Montréal (Canada) ; — Ans. ROUX, mort à 54 ans, dans les derniers jours de juin, à Tortoli ; — Robert Hans SCHMIDT, géographe, mort le 14 mai ; — Hermann SCHMIDT, auteur de publications pédagogiques, mort à 68 ans, à Idlervild ; — Wilhelm SCHWARTZ, à qui l'on doit des études d'anthropologie et de folklore, mort âgé de 77 ans, le 16 mai, à Berlin ; — le Dr George Ferdinand SHAW, rédacteur à l'*Evening Mail*, mort le 24 mai ; — Heinrich SIEGEL, professeur d'histoire et d'histoire du droit à l'Université de Vienne, mort à 69 ans, le 4 juin ; — SILFVERSTOLPE, historien suédois, mort le 3 juin à Stockholm ; — Albert SOCIN, professeur à l'Université de Leipzig, mort le 17 juin, dans cette ville ; — Johann STRAUSS, compositeur de musique, mort le 2 juin, à Vienne ; — Johann STRUCKMANN, écrivain juridique, mort le 12 mai, âgé de 71 ans, à Cologne, — Ludwig VON STRÜMPELL, professeur de philosophie à l'Université de Leipzig, mort à 87 ans, dans cette ville, le 18 mai. — John THACKERAY, ancien rédacteur en chef du *Birmingham daily post*, mort le 31 mai ; — Jakob VOGEL, poète suisse, mort le 22 mai, à Glarus ; — Paul VOGELGESANG, auteur d'ouvrages de psychiatrie, mort à 42 ans, le 12 juin, à Wuhlgarten ; — Hugo WEIDEL, chimiste, mort le 7 juin, à 50 ans, à Vienne ; — le chevalier Hermann VON ZEISSBERG, bibliothécaire de la Bibliothèque impériale de Vienne et historien, mort à 60 ans, le 27 avril.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 24 mars M. Bréal a communiqué une note sur une gourde en terre cuite, avec inscription, trouvée en 1867 à Paris, dans les fouilles du nouvel Hôtel-Dieu. M. Heuzey a présenté des moulages des anciens monuments chaldéens découverts par M. de Sarzec, et M. Babelon a communiqué des images d'une statuette en calcédoine saphirine qui fait partie de la collection de M. le baron Ed. de Rothschild. — Le 29, M. l'abbé Thédenat a annoncé la découverte sur le forum romain d'une inscription très intéressante pour la topographie de Rome à l'époque républicaine ; M. Foucart a fait une seconde lecture de son mémoire sur le personnel des mystères d'Éleusis ; M. l'abbé Thédenat a présenté une nouvelle interprétation de l'inscription que porte la gourde en terre cuite présentée le 24. — Le 7 avril, M. L. Delisle a annoncé la donation par M. Pauvert de la Chapelle de sa collection de pierres gravées à la Bibliothèque nationale ; M. P. Foucart a continué la lecture de son mémoire sur les grands mystères ; M. Ph. Berger a lu une lettre du P. Delattre annonçant la découverte d'une quinzaine de vases avec inscriptions puniques ; M. L. Dorez a communiqué une note sur l'itinéraire de Jérôme Maurand, prêtre d'Antibes, aumônier du capitaine Polin, ambassadeur de François Ier en Turquie. — Le 14, M. Foucart a lu une note sur un passage d'Hérodote relatif à Thèbes ; M. Héron de Villefosse a présenté les photographies d'une jambe de taureau trouvée près de Bourg en Bresse ; M. Moïse Schwab a communiqué une inscription hébraïque qui se trouve dans un donjon démantelé à Montreuil-Bonnin (Vienne), datée de mars 1235. — Le 22 avril, M. Müntz a communiqué de la part de M. Maxe-Werly un mémoire sur le sculpteur et médailleur italien Francesco da Laurana, un des artistes du roi René ; M. d'Arbois a communiqué une note sur des indications géographiques intéressantes contenues dans le cartulaire de Gelloüe ; M. l'abbé Thédenat est revenu sur l'interprétation de l'inscription que porte la gourde en terre cuite trouvée à Paris en 1867. — Le 28, M. Clermont-

Ganneau a communiqué le relevé détaillé de l'emplacement de la ville biblique de Gezer, fait par le R. P. Lagrange; le R. P. De La Croix a fait une communication au sujet des fouilles qu'il a entreprises sur le territoire de l'abbaye de Saint-Maur de Glanfeuil; M. de Vogüe a annoncé la découverte à Carthage par le P. Delattre d'une stele portant une longue inscription punique; M. Foucart a continué la lecture de son mémoire sur les mystères d'Eleusis. — Le 5 mai, M. G. Perrot a rendu compte de son voyage en Tunisie où il a représenté l'Académie à l'inauguration du Musée du Bardo; M. Foucart a terminé la lecture de son mémoire sur les mystères d'Eleusis; M. Viollet a commencé la lecture d'un mémoire sur les chartes de franchises aux XIe et XIIe siècles. — Le 11, M. G. Boissier a lu une lettre de M. S. Gsell annonçant la découverte d'une basilique chrétienne à Béniau dans la province d'Oran; M. P. Viollet a continué la lecture de son mémoire sur les chartes d'affranchissement aux XIe et XIIe siècles. — Le 19, M. P. Viollet a continué la lecture de ce même mémoire; M. Héron de Villefosse a communiqué un rapport du P. Delattre sur les fouilles exécutées à Carthage pendant le premier trimestre de 1899; M. Ph. Berger a fait quelques remarques sur la tablette magique de plomb portant une inscription punique, trouvée à Carthage par M. Gauckler. — Le 26, M. S. Reinach a communiqué la photographie d'un bas-relief en marbre découvert en Asie-Mineure, au nord-est de Pergame; M. l'abbé Thédenat a fourni des renseignements sur les dernières découvertes faites à Rome sur le forum près du pavé noir que l'on a appelé le tombeau de Romulus; M. Clermont-Ganneau a communiqué une lettre de M. René Dussaud où il rend compte de la campagne épigraphique qu'il a entreprise dans le Safa au sud-est de Damas; M. P. Viollet a continué la lecture de son mémoire sur les chartes de franchises; M. le commandant Gibert a offert à l'Institut le manuscrit enluminé d'un poème populaire annamite. — Le 2 juin, M. Sénart a donné des nouvelles de la mission archéologique française d'Indo-Chine qu'organise M. Finot avec le concours de M. Cabaton.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 4 février, M. Picot a lu un mémoire de M. E. Naville sur une langue universelle et M. Levasseur un rapport sur le livre de M. Hauser ayant pour titre, *Ouvriers du temps passé*. — Le 11, MM. Waddington, Desjardins et Boutroux ajoutent quelques détails au mémoire de M. Huit sur le Stoïcisme, lu récemment. — Le 25, M. Rambaud a commencé la lecture d'une notice étendue sur son prédécesseur, Mgr le duc d'Aumale. — Le 4 mars, M. Rambaud a achevé sa lecture. — Le 11, M. H. Sée a lu un mémoire sur les Origines des droits domaniaux et de l'exploitation seigneuriale. — Le 18, le 25 mars et le 8 avril, M. de Boutarel a lu un mémoire sur les origines de la Fronde. — Le 15 avril, M. Luzzatti, associé étranger, a lu une notice sur son prédécesseur, M. Gladstone. — Les séances des 22 et 29 avril ont été consacrées à des présentations d'ouvrages. — Le 29, M. Juglar a lu une note sur les mouvements de la population en France et en Angleterre, en 1897.

CONCOURS ET PRIX. — *Académie des Inscriptions et belles-lettres*. Le prix Allier de Hauteroche (numismatique ancienne) a été décerné à M. Drouin, pour ses travaux de déchiffrement et de classification des monnaies des races et des dynasties de l'Asie centrale; une mention honorable a été accordée à M. Jean Svoronos pour son recueil consacré à la numismatique ancienne. — Le prix Chénier a été décerné à MM. Riemann et Goelzer pour leur *Grammaire comparée du grec et du latin, syntaxe*. — Le prix Bordin n'a

pas été décerné. — Le prix Auguste Prost (1 000 francs) a été décerné à M. l'abbé C. Olivier pour son livre sur *Chatel-sur-Moselle avant la Révolution*; 200 francs ont été accordés à titre d'encouragement à M. L. Daville pour son mémoire manuscrit sur le *pagus Scarponensis*. — L'Académie a désigné pour la médaille de la société centrale des architectes français M. Besnier, qui a fait d'importantes fouilles à Lambese. — Le prix Lagrange a été décerné à M. H. Guy, pour son *Essai sur la vie et les œuvres du trouvère Adam de le Hale*. — Le prix Stanislas Julien a été partagé entre le R. P. Pierre Hoang pour son ouvrage intitulé *Notions techniques sur la propriété en Chine* et le R. P. Étienne Zi pour son livre *Pratique des examens militaires en Chine*.

Académie des sciences morales et politiques. Le prix Joseph Audiffred (15 000 francs) a été décerné au commandant Marchand, chef de la mission française Congo-Nil, pour sa traversée de l'Afrique, de l'Océan Atlantique à la Mer Rouge.

— La Société des études historiques a mis au concours, pour sujet du prix Raymond : pour 1900 (délai, 28 février 1900), un essai sur l'organisation de l'armée française au XVIIe siècle, avant les réformes de Louvois ; — pour 1901 (31 décembre 1900), une étude sur les classes rurales pendant une période déterminée sous l'ancien régime, dans une région quelconque de la France ou des pays qui y ont été rattachés.

— L'Académie royale des sciences de Turin décernera un prix (fondation Vallauri) au savant italien ou étranger qui, du 1er janvier 1899 au 31 décembre 1902, aura publié l'ouvrage le plus considérable et le plus célèbre dans le domaine des sciences physiques, ce mot pris dans sa plus large acception.

— Un autre prix, de la même fondation, sera accordé par l'Académie susdite, sans distinction de nationalité, au savant qui, du 1er janvier 1903 au 31 décembre 1906, aura publié le *meilleur ouvrage critique sur la littérature latine*. Le montant de chacun des prix susdits est de 30.000 livres italiennes net, sauf le cas d'une diminution du taux de la rente italienne. On ne tiendra aucun compte des travaux manuscrits.

Un prétendu évêque de Nantes. — Dom François Plaine nous écrit : « Voulez-vous me permettre de vous communiquer les réflexions que m'ont suggérées les lignes qui ont été consacrées dans votre numéro de mai dernier (p. 475) à une étude de M. de la Nicollière sur saint Mars, évêque prétendu de Nantes. En dépit de l'amitié qui m'unit à l'auteur, je n'hésite pas à déclarer qu'il est dans l'erreur. Le saint Mars, dont il s'occupe, était disciple de saint Melaine ; il est mort ermite à Bais près Vitré. Mais il n'a jamais été évêque de Nantes. Ceux qui lui ont donné ce titre n'ont rien compris au passage de la vie de saint Melaine (le seul témoignage ancien) sur lequel ils pouvaient s'appuyer pour mettre en avant cette assertion. Saint Mars n'a jamais reçu aucun culte à Nantes et n'avait même jamais figuré sur les catalogues épiscopaux du diocèse avant le XVIIe siècle. Albert Legrand, en 1637, ne lui donnait pas encore place sur son catalogue. Ce personnage est cependant saint et a été honoré à Rennes de temps immémorial, mais à titre de disciple de saint Mleaine et de confesseur, non à titre d'évêque de Nantes. Nous en avons pour garants : 1° Le livre des us et coutumes de Rennes (XVe s.), manuscrit du chapitre de Rennes ; on y lit : « 21 juin, fête de saint Mars, confesseur ; 9 leçons. D'Icelui, il y a reliques, et fu *duacre* de s. Melaine. On a sa légende ». 2° Le *Breviarium Redonense* (imprimé à Paris en 1514). On ne connaît plus qu'un exemplaire de ce bréviaire : il se conserve à Solesmes. On y lit : « 21 junii

Sancti Marsi, confessoris non episcopi IX lectione cum collecta et una antiphona propriis ». 3° Le Breviaire particulier de l'abbaye de saint Melaine de Rennes, imprimé à Paris en 1526. On n'en connaît non plus qu'un seul exemplaire. Il se conserve comme le précédent à Solesmes. On y lit : « 21 junii, s. Marsi, presbyteri XII lectiones ». Inutile de chercher autre chose sur les traditions liturgiques relatives à saint Mars de Bais. On ne trouvera rien du tout. Mais aussi ces traditions sont aussi explicites que possible en ma faveur. Par malheur, M. l'abbé Houet, qui rédigea, en 1847, le *Proprium Redonense*, ne connaissait aucun des trois documents sur lesquels je viens d'appeler l'attention, et se laissa si bien circonvenir par le curé de Bais, qu'il proposa de placer saint Mars dans son calendrier, au 21 juin, comme simple, mais à titre d'évêque de Nantes. Quand Rennes avait pris les livres liturgiques de saint Pie V (vers 1620), elle avait rayé saint Mars de son calendrier, et il n'y fut rétabli qu'en 1847. Grâce à cela, l'assertion a fait fortune et se répète à satiété. C'est pourquoi j'ai cru de mon devoir de protester et d'établir preuves en main que cette assertion n'a aucune racine dans la tradition hagiographique et liturgique des deux diocèses de Rennes et de Nantes. C'est une fantaisie imaginée vers 1582 par un auteur angevin, Paschal Robin, mise ensuite en circulation par l'historien breton Bertrand d'Argentre, ordinairement mieux inspiré, acceptée de confiance par Lecointre. C'est tout ce qu'on peut produire en sa faveur, mais ce ne sera jamais qu'une fantaisie, une contre-vérité. Telle est ma manière de voir. »

Paris. — La Librairie Lecoffre publie la huitième édition d'un livre « aussi estimé qu'universellement connu » : *Le Cérémonial selon le Rite romain*, par le R. P. Le Vavasseur, revue et augmentée par le R. P. Haegy (2 vol. in-12 de XLI-756 et 781 p.) Ce nombre d'éditions d'un livre si spécial, soixante-dix approbations épiscopales suffisent à le recommander éloquemment aux séminaristes, aux prêtres, soucieux d'accomplir selon les règles liturgiques les fonctions sacrées, aux laïcs pieux qui veulent connaître et approfondir le sens des cérémonies saintes, aux érudits qui se livrent aux études de liturgie ancienne ou comparée. Cette dernière édition est conforme aux décisions les plus récentes de la S. C. des Rites, dont le premier volume de la collection de ses décrets, récemment approuvée par le Souverain Pontife, est la seule authentique. En particulier, le cérémonial offre avec clarté les règles nouvelles concernant l'occurrence, la concurrence, la translation des fêtes, les messes de « Requiem », la célébration de la messe dans une église étrangère; celles relatives à l'usage de l'autel privilégié, aux messes grégoriennes, à l'addition permise de l'alcool au vin de messe, à l'heure où l'on peut commencer les vêpres en carême, au chant des cantiques, à l'exécution du plain-chant, etc.

— Le rapport sur la paléographie et la diplomatique, présenté par M. Maurice Prou au Congrès bibliographique international de l'année dernière, vient enfin de paraître en tirage à part. Il forme une forte brochure de 104 p. (*Paléographie et Diplomatique* de 1888 à 1897. Paris, au siège de la Société, gr. in-8); cette simple indication suffira à montrer à nos lecteurs quelle masse considérable de renseignements M. Prou a su grouper dans ce rapport que ceux qui s'occupent de ces matières ne pourront guère se dispenser d'avoir sur leur table de travail.

— A l'occasion du troisième centenaire de l'Édit de Nantes, M. Armand Lods expose les difficultés qui surgirent parmi les membres du Parlement de Paris, lorsqu'il s'agit d'enregistrer l'Édit. Il fut, après de nombreuses

oppositions des parlementaires, transcrit sur les registres du Parlement de Paris, le 25 février 1599. La plaquette intitulée : *L'Édit de Nantes devant le Parlement de Paris* (Paris, Fischbacher, in-8 de 23 p.), se termine par des « Pièces justificatives, » opinions des contemporains et des historiens sur l'enregistrement de l'Édit de Nantes. C'est au point de vue protestant que la question est traitée, avec lucidité et modération.

— En 1898, comme en 1876, les élèves de la rue des Postes furent accusés d'avoir eu communication des sujets, avant les épreuves de l'examen d'admission à l'École de Saint-Cyr et à l'École Polytechnique. Malgré enquêtes officielles, condamnations des journaux calomniateurs, un Anglais, M. Conybeare, dans sa brochure : *The Dreyfus Case*, réédite cette calomnie. M. le comte A. de Mun, président du Conseil d'administration de l'École Sainte-Geneviève, lui oppose une *Nouvelle Réponse à une vieille accusation renouvelée contre l'École Sainte-Geneviève* (Paris, Lecoffre, in-8 de 54 p.). Avec une vigueur indignée et des documents décisifs à l'appui, il réduit à néant les affirmations légères autant que haineuses de l'Anglo-Saxon.

— L'on vient de distribuer le compte-rendu de la *Société d'histoire contemporaine, neuvième assemblée générale* (Paris, au siège de la Société, in-8 de 47 p.). On y trouvera, outre le remarquable discours du président, M. le comte Boulay de la Meurthe, et le rapport du secrétaire, M. Albert Malet, deux lectures fort intéressantes faites par MM. Alfred Begis et Geoffroy de Grandmaison. Le premier a raconté l'arrestation des prêtres et des séminaristes de Saint-Sulpice à Issy et leur emprisonnement aux Carmes en septembre 1792. Le deuxième nous retrace une piquante anecdote à laquelle il a donné pour titre : *Un Solliciteur de Talleyrand.*

— L'on se préoccupe de plus en plus, à l'heure actuelle, du merveilleux et des faits surnaturels. A côté des revues entreprises par des matérialistes, des organes du spiritisme et de recueils où les faits se trouvent compilés pêle-mêle et sans critique comme l'*Écho du merveilleux*, il était utile que la science catholique prît position et eût un organe où les faits seraient examinés à la double lumière d'une critique sévère et d'une sûre doctrine. C'est le but que s'est proposé Mgr Élie Méric en fondant l'an dernier la *Revue du monde invisible*. Nul n'était mieux qualifié pour cela que l'éminent prélat : ses ouvrages sur la matière, dont les éditions multipliées attestent le succès, lui assurent une autorité incontestée. Et il a su grouper autour de lui des prêtres et des savants exclusivement catholiques qui ont constitué une académie des sciences psychiques, dont la *Revue* est l'organe naturel. Avec le numéro du 15 juin, la *Revue* est entrée dans sa 2e année (Rédaction et administration, 29, rue de Tournon ; abonnement annuel : 10 fr. pour la France, 12 fr. pour l'étranger). Nous donnerons à nos lecteurs une suffisante idée de l'intérêt de ce recueil en indiquant les titres de quelques-uns des articles qui remplissent les 768 pages de la première année : *La crise religieuse et le monde invisible*, par Mgr Élie Méric ; — *Le Spiritisme et le monde occulte*, par le même ; — une série d'études du même savant sur *le fantôme des vivants, le corps astral, le plan astral, le vol aérien des corps* ; — *Que signifie le mot mystique ?* par le P. Poulain, de la Compagnie de Jésus ; — *L'Occultisme autrefois et aujourd'hui*, par M. Dasté ; — *L'Hallucination collective*, par le Dr Surbled ; — *La Question des médiums*, par le même ; — *La Vision dans l'hypnose*, par le même ; — *L'Astrologie est-elle une science expérimentale ?* par M. Flambart ; — *Les Néochrétiens*, par M. Paul Antonini ; — *La Sorcellerie dans le Tarn*, par le Dr Gallus ; — *La Mystique des bouddhistes*, par le R. P. Bottero. La nouvelle année ne s'annonce pas comme

moins intéressante avec le numéro du 15 juin. On y trouvera, outre la suite des articles de Mgr Méric sur *le vol aérien des corps*, et du Dr Gallus sur *la sorcellerie dans le Tarn*, une *Démonstration de la réalité du fluide nerveux*, par le Dr Coutenot ; une exposition par le Dr Hann de la théorie de l'*électricité* ou fluide universel, dont M. Rychnowski a prétendu révéler l'existence à l'Académie des sciences de Vienne ; le commencement d'une étude de M. Janniard du Dot sur des procès de sorcellerie au XVIIe siècle en Angleterre, etc.

— C'est une œuvre patriotique au premier chef que la nouvelle étude de M. Paul Bourdarie, consacrée à la question de Fachoda et à la mission Marchand (*Fachoda*. Paris, imp. F. Levé, gr. in-8 de 32 p. Prix : 0 fr. 30 ; elle expose de façon très claire et très précise pourquoi et comment nous sommes allés à Fachoda ; à grands traits, elle fait l'historique de l'œuvre diplomatique et exploratrice de la France dans l'Afrique nilotique depuis l'insurrection d'Arabi Pacha (1881), et montre comment nos voyageurs, au prix de leurs peines et de leur santé, ont réparé de leur mieux les fautes de la diplomatie française jusqu'au jour où ils ont été définitivement abandonnés et reniés par cette dernière. Écrite dans le style qui convient, avec chaleur et avec cœur, accompagnée de cartes et d'illustrations intéressantes, la brochure de M. Bourdarie constitue vraiment une œuvre d'instruction nationale qu'il faut lire et qu'il faut répandre autour de soi.

— M. F.-J. Michel a écrit pour la jeunesse chrétienne un opuscule à répandre : *Trois Saints Novices de la Compagnie de Jésus, patrons de la jeunesse chrétienne* (Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-32 de 32 p.). Ces trois saints sont : Saint Louis de Gonzague, saint Stanislas de Kostka et saint Jean Berchmans. L'auteur retrace leur vie angélique avec un charme littéraire et pieux qui fortifiera les âmes vacillantes de notre jeunesse contemporaine.

Bourgogne. — M. l'abbé J. Thomas fait avec goût l'histoire et la description des *Vitraux de Notre-Dame de Dijon* (Dijon, imp. Jobard, in-12 de 55 p. avec 2 lithograph. hors texte). Cette église compte actuellement soixante-neuf vitraux ; cinq d'entre eux, ceux du croisillon nord, remontent au XIIIe siècle et ont été restaurés en 1874 ; les autres, en style de ce siècle, ont été exécutés de 1874 à 1897. Tous, sauf deux grisailles, sont en pleine coloration et reproduisent les anciennes verrières de nos cathédrales françaises, surtout celle de Notre-Dame de Chartres, dont l'artiste a retrouvé l'inspiration et le coloris. Comme imitation de l'antique et comme unité de composition cette œuvre passe aujourd'hui pour la plus belle qui soit en France. Guide excellent pour ceux qui veulent étudier ces merveilles de peinture sur verre, où l'on rencontre en particulier l'Histoire de Notre-Dame dans ses rapports avec celle de la Bourgogne et celle de la France.

Franche-Comté. — M. Armand Lods a extrait de la *Revue chrétienne* de juin 1898 une courte étude qu'il y a insérée sur *les Églises luthériennes d'Alsace et le pays de Montbéliard pendant la Révolution* (Paris, Fischbacher, in-8 de 20 p.). Utile contribution à l'histoire religieuse des églises réformées du pays de Montbéliard pendant des temps troublés où les catholiques n'ont pas été tant épargnés que les protestants, lesquels cependant, en fin de compte, ont eu, eux aussi, beaucoup à se plaindre des sectaires de la Convention.

— Les annuaires départementaux ou régionaux sont un peu comme les vieux vins : avec le temps, ils acquièrent une valeur plus grande, un mérite plus particulier, ne serait-ce que par le simple ensemble d'indications statistiques, commerciales, administratives de tous ordres, etc., que l'on ne

rencontre que là. Mais, aux yeux de ceux qui n'attendent pas que le temps fasse ressortir tous les avantages de ces livres modestes et si utiles, se detachent souvent dans les annuaires d'intéressantes notices ou des pièces inédites qu'il convient de saisir au passage, sous peine de se livrer plus tard à de longues recherches parfois infructueuses. Nous venons de recevoir deux annuaires pour 1899, savoir : *Annuaire du département de la Haute-Saône*, publié par M. Pierre Lods (Vesoul, imp. L. Cival, in-8 de 373 p.) et *Annuaire du Doubs, de la Franche-Comté et du territoire de Belfort* par M. Jules Gauthier (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 340 p.). Du premier, nous n'avons rien à dire, sinon qu'il est très complet et bien divise. Mais le second est vraiment supérieur. L'*Annuaire du Doubs* renferme des *Notes sur le château de Vaite, son histoire et ses ruines*, avec trois documents inédits. L'auteur, M. J. Gauthier, a reproduit en outre des *Poésies françaises et latines sur le siège de Dole de 1636* fort intéressantes ; la pièce numerotée XV nous a paru la plus curieuse : c'est un éclat de colère contre le cardinal de Richelieu.

Languedoc. — Nous signalons, dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique* publié par l'Institut catholique de Toulouse (juin 1899) une très intéressante étude de M. Louis Saltet sur *la Passion de Sainte Foy et de Saint Caprain*. Les conclusions de l'auteur sont : 1° que la *Passion*, dans la rédaction que nous en possédons ne remonte pas au delà de la fin du VIe siècle et est plus probablement du VIIe ; que cette rédaction est un arrangement, une juxtaposition de deux anciennes passions, qui remonteraient vraisemblablement à la première moitié du Ve siècle.

Provence. — M. l'abbé Constantin, depuis quelques années, s'attache avec succès à écrire l'histoire des *Paroisses du diocèse d'Aix* ; déjà un premier volume sur *les Paroisses de l'ancien diocèse d'Aix* a paru et est épuisé. Récemment, il a publié un deuxième volume : *Les Paroisses de l'ancien diocèse d'Arles*. (Aix, Makaire, in-12 de VIII-560 p.). Ce dernier diocèse comprenait 56 paroisses dont 49 en Provence, sur la rive gauche du Rhône ; et 7 en Languedoc, sur la rive droite. Le distingué historien soutient l'apostolicité de l'Église d'Arles qui fut au moins l'une des premières établies dans les Gaules. Son livre est écrit avec conscience et clarté, sans prétention à l'érudition, bien que la trame en soit fort solide. Il est à la portée de tout le monde et il est à souhaiter qu'il ait des imitateurs dans nos diocèses de France, faisant revivre les souvenirs de nos paroisses et décrivant leurs monuments souvent ignorés, mais fort intéressants. Arles, l'antique cite romaine, en abonde : les Alyscamps, le Palais de Constantin, les Arènes, l'Abbaye de Montmajour, Saint-Trophime.

— Sous le titre de *Revue de Provence*, l'éditeur marseillais Paul Ruat vient de créer un périodique mensuel dont le sixième numero a paru le 15 juin. Cette revue litteraire, artistique et historique, justifie de tous points son titre : elle ne publie que des travaux se rapportant à la Provence. M. Ruat est bien décidé — il faut l'en louer sans reserve — à lui conserver ce caractère décentralisateur qui cadre à merveille avec les tendances regionalistes ayant cours dans le pays. Des études de M. Elzéard Rougier sur les artistes et les poètes provençaux contemporains, des articles de M. Ruat sur la Provence pittoresque, etc., etc., ont déjà été publiés par la revue naissante, qui compte Mistral, Octave Teissier, Horace Bertin parmi ses collaborateurs.

— M. Ludovic Legré, avocat réputé, écrivain délicat et savant botaniste, vient de publier une notice sur *le botaniste provençal Jean Saurin, de Colmars*

1617-1721, qui fit d'intéressantes découvertes. Les titres de cet homme de science, modeste apothicaire en un village perdu des Alpes, sont rappelés avec à-propos par M. Legré, qui connaît si bien la botanique provençale. — Le même auteur vient de recevoir une récompense de l'Institut, au concours des antiquités nationales, pour son livre intitulé *La botanique en Provence au XVIe siècle. Pierre Pena et Mathias de Lobel* (in-8°, 264 p.), dont nous aurons bientôt l'occasion de parler plus au long.

— Par les soins de M. Serge Bourreline, les éditeurs Aubanel frères viennent de publier une œuvre nouvelle de leur illustre père. Les *lettres à Mignon* contiennent la correspondance échangée par l'auteur de la *Miougrano* avec une amie qu'il n'avait jamais vue. Ces lettres étaient adressées à une jeune fille éprise d'art félibréen et devenue depuis Mme la comtesse du Terrail. Les *lettres à Mignon*, réunies par les frères Aubanel dans un livre qui témoigne de leur goût éclairé et de leur piété artistique, sont un véritable manuel de chaste tendresse et d'enthousiasme harmonieux à l'usage des âmes d'élite.

— La maison Aubanel, si hospitalière aux félibres, publie également la *Grammaire et guide de la conversation provençale*, par le P. Xavier de Fourvières. Ce noble poète de la chaire, qui aide si vaillamment à l'accentuation florissante du mouvement félibréen, a fait un petit livre dont l'utilité est incontestable : il apprendra aux provençaux à rectifier les expressions, les tournures, les prononciations vicieuses ; il procurera aux étrangers le plaisir de répondre aux gens du pays dans leur propre langue. — Chez les mêmes éditeurs, le Frère Savinien publie une *Anthologie provençale* ; les morceaux choisis des maîtres de la langue de Provence ont été réunis dans ce volume par une main experte qui en a fait un recueil des plus complets ; c'est une œuvre charmante, digne du félibre modeste et érudit qui l'a exécutée.

— La Société de géographie de Marseille vient de faire paraître son *Bulletin* du 1er trimestre 1899, intéressante brochure de 135 pages, dans laquelle on remarque deux mémoires d'un véritable attrait sur *Marseille port colonial*, par M. le professeur Masson, avec quatre planches de statistiques graphiques, et sur la *géographie du Ventoux*, par M. Barrême, ancien président du Club alpin. La chronique géographique trimestrielle, rédigée par M. J. Léotard, secrétaire général de la Société, renferme un historique documenté des événements et des explorations qui viennent d'amener quelques changements ou découvertes dans le monde, elle contient une excellente carte de la limite au Soudan oriental de la convention franco-anglaise du 21 mars dernier.

— La ville de Marseille se prépare à célébrer, en octobre prochain, par des fêtes grandioses, le 25e centenaire de sa fondation. Un comité général comprenant les autorités et les personnalités représentant tous les éléments du travail, du commerce, de l'industrie, de l'enseignement, des arts, etc., a été constitué sous la présidence du maire. Pour faciliter son travail d'organisation, le comité a décidé de se subdiviser en onze sous-commissions qui auront chacune la tâche de préparer une partie spéciale du programme ; ces sous-commissions sont les suivantes : publicité, fêtes nautiques, décorations et illuminations, beaux-arts, spectacles et concerts, musiques et orphéons, kermesse enfantine, cavalcade, monument Puget, sports, fête commémorative de l'arrivée des Phocéens. Le programme des fêtes, qui promettent d'être très belles, n'est arrêté que dans ses grandes lignes ; toutefois, il est entendu qu'on s'attachera surtout à évoquer les mœurs, les coutumes de la vieille cité, les diverses phases de ses glorieuses et fières

annales par des cortèges historiques et autres spectacles propres à réveiller l'esprit de clocher, raviver l'amour du sol natal.

Allemagne. — L'importante librairie scientifique de F. Vieweg et fils, à Brunswick, vient de distribuer à l'occasion du centième anniversaire de sa fondation ou plutôt de son transfert de Berlin à Brunswick (fondée le 1er avril 1786, transférée en avril 1799) un catalogue de toutes ses publications, analogue à ceux que nous avons déjà signalés pour les maisons Herder, de Fribourg et Hœpli de Milan. Le catalogue alphabétique que suit un répertoire méthodique est précédé d'une introduction résumant l'histoire de la maison. Une vue orne ce volume : *Verlags Katalog Von Friedrich Vieweg und Sohn in Braunschweig* (Braunschweig, F. Vieweg, in-8 de xxix-411 p.

Belgique. — La société Belge de géographie a eu l'excellente idée d'extraire de son *Bulletin* n° 2 de 1899 le rapport sommaire que lui avait adressé de Punta-Arenas M. de Gerlache sur son exploration antarctique (in-8 de 13 p). Il en ressort que les résultats scientifiques de l'expédition sont importants, non seulement au point de vue géographique, mais pour la physique du globe, la zoologie, etc. Pour la première fois, des Européens ont hiverné sur une terre australe, et ils l'ont fait sans être trop éprouvés par la rigueur du climat. Seuls le matelot norvégien Wiencke, enlevé par une lame, et le lieutenant belge E. Danco ont payé de leur vie l'honneur de participer à l'œuvre intéressante accomplie par la *Belgica*.

Italie. — On a beaucoup parlé, depuis le mois de mai 1898, du Saint Suaire de Turin et de sa photographie qui révéla l'image du Sauveur. *Le Saint Suaire de Turin est-il l'original ou une copie?* telle est la question que M. le chanoine U. Chevalier se pose dans une brochure de 31 p. (Chambéry, imp. Ménard). Il croit et il prouve que le linceul, conservé dans l'ancienne capitale du Piémont et vénéré au xive siècle dans la collégiale de Lirey, diocèse de Troyes, était une figure ou représentation du Suaire dans lequel N.-S. J.-C. fut enseveli : d'une part, de 1353 à 1449, les documents émanant de l'autorité épiscopale ou papale en défendent l'ostension à titre d'original ; d'autre part, aucune pièce autorisée n'établit formellement l'authenticité du Suaire de Chambéry (le même que celui de Lirey) avant son arrivée dans cette ville ; tardivement, en 1533, Clément VII parle encore du « Sindon ut piè creditur » ; c'était, non une vérité irréfragable, mais une pieuse croyance, comme il en est tant dans l'Église et que Rome n'avait pas à blâmer. « On pourrait faire valoir d'autres raisons, ajoute le docte chanoine, pour arriver à la même conclusion. Une expérience chimique donnerait le moyen de trancher la question : l'autorisera-t-on ? Un réactif permettrait de vérifier, à n'en pas douter, s'il y a ou non trace de peinture sur les tissus » (p. 30). M. Chevalier a conduit cette intéressante et actuelle étude critique avec sa haute sagacité et sa vaste science bibliographique.

— Le tome LXXIV (série III) des *Memorie della Accademia di Verona* ne comprend pas moins de trois volumes in-8 (Verona, tipografia G. Franchini, viii-283, 253 et 333 p., chaque volume avec plusieurs planches. — La simple énumération des mémoires contenus dans ces trois fascicules donnera une idée de la variété et de l'intérêt des matières traitées par les membres de la docte académie : *Ancora sulle diatomee bentoniche del Lago di Garda*, par M. Adriano Garbini ; — *Elogio in memoria del cavalier prof. Gaetano Pellegrini* (le savant entomologiste mort en 1883), par M. Francesco de Fabbio ; — *Circolazino interna e scaturigini delle acque nel siliera sedimentare-vulcanico della regione veronese*, par M. Enrico Nicolii ; — *Giuseppe Ame deo*

Farinati degei Uberti, par M. Giuseppe Biadego; — *Un Verseggiatore veronese del secolo XVIII (Giambattista Mutinelli)*; excellente monographie de M. Giuseppe Bianchini, accompagnée d'une bibliographie de l'auteur, fort goûté un moment de *Il Mattino, il Mezzogiorno* et *la Sera*; — *lo Scultore Brioloto l'iscrizione di S. Zeno*, par M. Luigi Simeoni, étude dans laquelle l'auteur s'efforce d'établir que le *balneum* attribué par l'inscription au sculpteur n'est pas le baptistère actuel, mais une œuvre extérieure à l'église, et que Brioloto, originaire de Vérone, a dû mourir entre 1215 à 1225; des documents inédits nous donnent des indications sur la famille de l'artiste; — *Francesco Bianchini e le sue opere*, éloge du fameux prélat, par M. Antonio Spagnolo; — *Una questione di cronologia icaligera nella Divina commedia*, par M. Giorgio Bolognini; — *Osservazioni medico-veterinarie* pour les années 1896 et 1897, par M. Felice Bruni: — *Per un saggio di vocabolario veronese-italiano*, par M. G. L. Patuzzi, qui mettra bientôt au jour, nous l'espérons, cet essai; — *Note* — météorologiques et statistiques — *sul Benaco*, par M. F. Malfer: — *Osservazioni agrarie per l'anno 1896*, par M. Ciro Ferrari; — *Principii di etica e diritto secondo la filosofia degli spiritualisti di fron al moderno positivismo*, par M. Giuseppe Zanchi; — *Procedimento evolutivo del pensiero nella formazione dell' elemento delle macchine*, par M. Arvedo Arvedi; — *Intorno al Plancton dei laghi di Mantova*, par M. Adriano Garbini; — *Osservazioni meteorologiche per l'anno 1898*, par M. Bartolomeo Bertoncelli.

— L'éditeur vénitien Léo S. Olschki entreprend la publication mensuelle d'une revue, dont le titre seul dit suffisamment l'objet : *La Bibliofilia* publiera des articles originaux sur des éditions rares ou précieuses, sur des manuscrits, des volumes antiques, en éclairant ces descriptions par de bonnes reproductions. C'est surtout et presque exclusivement l'art italien qu'elle aura en vue; ce qui ne l'empêchera pas de trouver un accueil favorable chez les bibliophiles du monde entier.

— Dans l'étude qu'il consacre dans le *Foro italiano* à *la Responsabilità contrattuale del mutuatario di un Istituto di credito fondiario dopo la vendita del fondo ipotecato* (Tiré à part. Città di Castello, tip. S. Lapi, in-8 de 31 p.), M. Roberto de Ruggiero s'attaque à une question de droit qui n'a guère été discutée jusqu'ici en Italie ; la discussion qu'il fait de la doctrine des auteurs français et allemands donne à son travail un intérêt général. La solution à laquelle il s'arrête et qui est celle que vient d'adopter la Cour d'appel de Rome, est que la vente du bien hypothéqué ne saurait aucunement libérer *ipso facto* le premier propriétaire des obligations qu'il a contractées par l'hypothèque.

Tunisie. — On ne lira pas sans intérêt l'*Instruction générale* que la Direction de l'Enseignement à fait rédiger à l'usage des bibliothécaires et des comités de patronage des bibliothèques populaires en Tunisie (Tunis, imp. B. Bonel, in-8 de 26 p.). Les dispositions en sont en général excellentes ; on peut seulement regretter que le nombre des numéros ait été trop parcimonieusement mesuré à l'histoire et à la géographie des pays autres que la France, ainsi qu'aux littératures anciennes.

Publications nouvelles. — *L'Immaculée Conception et la renaissance catholique*, par Dubosc de Pesquidoux. T. Ier (in-8, Lecoffre). — *Le Prêtre. Conférences ecclésiastiques*. T. III, par l'abbé Planus (in-12, Poussielgue). — *Évolution du testament en France des origines au XIIIe siècle*, par H. Auffroy (gr. in-8, Rousseau). — *Le Délit d'imprudence. Essai de théorie pénale*, par H. Sauvard (gr. in-8, Rousseau). — *Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant*, par P. Lacombe (in-12, Colin). — *Annales de*

l'Institut international de sociologie, publiées sous la direction de R. Worms. T. V (in-8, Giard et Brière). — *Interprétation sociale et morale des principes du développement mental. Étude de psycho-sociologie*, par J. M. Baldwin (in-8, Giard et Brière). — *Les Transformations du pouvoir*, par G. Tarde (in-8 cart., Alcan). — *L'Ouvrier en soie. Monographie du tisseur lyonnais. Étude historique, économique et sociale*, par J. Godart. 1re partie : *Le Règlement du travail 1466-1791*. (Gr. in-8, Rousseau). — *Le Péril occultiste*, par G. Bois (in-12, Retaux). — *Traité de Nomographie*, par M. d'Ocagne (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *La Géologie expérimentale*, par S. Meunier (in-8 cart., Alcan). — *Les Gaietés du Conservatoire*, par A. Lavignac (in-8, Delagrave). — *Le Voyage artistique à Bayreuth*, par A. Lavignac (in-12, Delagrave). — *Les Grandes Légendes de l'humanité*, par L. Michaud d'Humiac (in-12, Schleicher). — *Amours rustiques*, par H. Krains (in-12, « Mercure de France »). — *Peer Gynt, poème dramatique en cinq actes*, par H. Ibsen (in-12, Perrin). — *Femmes nouvelles*, par P. et V. Margueritte (in-12, Plon et Nourrit). — *Le Journal de Marguerite Plantin*, par J. Bertheroy (in-12, Colin). — *Sartor Resartus. Vie et opinions de Herr Teufelsdroeckh*, par T. Carlyle, trad. de l'anglais par E. Barthélemy (in-12, « Mercure de France »). — *Correspondance de Montalembert et de l'abbé Texier*, par H. Texier (in-12, Firmin-Didot). — *Pages choisies des grands écrivains. Le R. P. Gratry* (in-12, A. Colin et Cie). — *Flaubert*, par E. Faguet (in-12, Hachette). — *Thomas Carlyle. Essai biographique et critique*, par E. Barthélemy (in-12, « Mercure de France »). — *Voyages en tous pays. Au Pays latin (Des Alpes au Vésuve)*, par A. Grébauval (gr. in-8, Furne). — *Voyage idéal en Italie*, par J. Schopfer (in-12, Perrin). — *De Saint-Pétersbourg à l'Ararat*, par Mme Stanislas Meunier (in-12, L.-Henry May). — *Voyage d'un Anglais aux régions interdites (Le Pays sacré des Lamas)*, par A. H. Savage-Landor, trad. de l'anglais par H. Jacottet (gr. in-8, Hachette). — *Le Tour d'Asie. Cochinchine, Anam, Tonkin*, par M. Monnier (in-8, Plon et Nourrit). — *En Indo-Chine 1894-1895*, par le Cte Barthélemy (in-12, Plon et Nourrit). — *Les Chinois chez eux*, par E. Bard (in-12, Colin). — *La Vie américaine. Ranches, fermes et usines*, par P. de Rousiers (in-12, Firmin-Didot). — *La Colonisation française en Annam et au Tonkin*, par Joleaud-Barral (in-12, Plon et Nourrit). — *Saint François de Sales*, par A. de Margerie (in-12, Lecoffre). — *Les Grandes Journées populaires*, par P. Baudin et R. Cadières (gr. in-8, Furne). — *Les Origines et les responsabilités de l'insurrection vendéenne*, par le R. P. Dom F. Chamard (gr. in-8, Savaète). — *Cartulaire du chapitre de l'Église métropolitaine Sainte-Marie d'Auch*, par C. Lacave La Plagne Barris (in-8, Champion; Auch, Cocharaux). — *Aventures d'un grand Seigneur italien à travers l'Europe, 1606*, par E. Rodocanachi (in-12, Flammarion). — *La Russie d'autrefois et la Russie d'aujourd'hui*, par G. Vallat (in-8, Furne).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Simples Notes d'instruction religieuse*. Paris, Ch. Amat, et Boulogne-sur-Mer, Ch. Delambre, 1897, in-8 de VIII-282 p., 3 francs. — 2. *Le Manuel des catéchistes de première communion*, par M. l'abbé DASSÉ. Paris, Haton, 1899, in-8 de XII-460 p., 4 fr. — 3. *Exercices de catéchisme pour les enfants de première communion*, par M. l'abbé DASSÉ. Ibid., 1899, in-18 cartonné de 144 p., 0 fr. 40. — 4. *Le Rigorisme. Le nombre des élus et la doctrine du salut*, par le R. P. A. CASTELEIN, S. J. Paris, Poussielgue, 1899, 2e éd., in-12 de XII-356 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Commandements expliqués d'après la doctrine et les enseignements de l'Église catholique*, trad. de l'anglais par l'abbé C. MAILLET. Avignon, Aubanel, 1899, in-12 de XLVIII-704 p. — 6. *L'Eucharistie d'après les prédicateurs contemporains, avec préface et traits historiques*, par l'abbé PLUOT. Paris, Téqui, 1899, gr. in-8 de 304 p., 4 fr. — 7. *L'Eucharistie centre de la vie chrétienne*, par S. E. le cardinal LABOURÉ. Ibid., 1899, in-18 de 80 p., 0 fr. 50. — 8. *La Source de la vie ouverte au genre humain*, ou *l'Eucharistie considérée comme le grand moyen dont Dieu se sert pour nous faire vivre de sa vie*, par l'abbé SACHET. Chez l'auteur, à Veuves (Loir-et-Cher), 1898, in-12 de 28 p., 0 fr. 60. — 9. *Vers l'Éternité*, par l'abbé POULIN. Paris, Bondelet, 1899, in-12 de VIII-424 p., 3 fr. 50. — 10. *Opinions du jour sur les peines d'outre-tombe*, par le P. FR. TOURNERIZE, S. J. Paris, Bloud et Barral, 1899, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 11. *Aux Mères. Causeries sur l'éducation*, par le P. JEAN CHARRUAU, S. J. Paris, Retaux, in-12 de VIII-376 p., 3 fr. — 12. *L'Évangile et les Mères*, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Haton, 1899, in-12 de 338 p., 2 fr. 50. — 13. *Les Religieuses enseignantes et l'éducation des jeunes filles. Conseils de direction pour la vie religieuse et l'éducation*. Paris, Téqui, 1899, in-18 de XVI-178 p., 1 fr. 50. — 14. *La Jeune Fille chrétienne à l'école de la raison et de la foi. Simples lectures*, par l'abbé R. AVOINE. Paris, Retaux, 1899, in-8 carré de 172 p., édit. de luxe avec gravures, 5 francs. — 15. *En entrant dans le monde. Conseils de vie chrétienne*. Paris, Téqui, 1899, in-18 de XXVIII-180 p., 1 fr. 50. — 16. *Pour entrer dans la vie*, par M. HENRI JOLY. Paris, Lecoffre, 1899, in-18 de VIII-182 p., 0 fr. 75. — 17. *Le Prêtre. Conférences ecclésiastiques*, par M. l'abbé PLANUS. Paris, Poussielgue, 1899, in-12 de VIII-400 p., 3 fr. 50. — 18. *Suite des entretiens spirituels du R. P. DE RAVIGNAN, recueillis par les Enfants de Marie, etc., suivis de quelques passages de sa correspondance*. Paris, Téqui, 1899, in-12 de 274 p., 3 fr. — 19. *Le Magnificat. Dix Instructions prêchées dans l'église Sainte-Anne de Montpellier*, par l'abbé F. ESCANDE. Montpellier, Manufacture de la Charité, 1899, in-12 carré de IV-128 p. — 20. *Histoire du Château-Blanc. Monographie d'une maison de retraites*, par le R. P. LEROY, S. J. Paris, Maison de la Bonne Presse, in-8 de XII-410 p., 2 fr. 50. — 21. *La Douleur calmée ou le soulagement offert à ceux qui souffrent*, par l'abbé CLÉMENT. Ibid., in-18 carré de XII-106 p., 0 fr. 20. — 22. *Paroissien de Carême selon le missel romain avec commentaire des épîtres et évangiles, etc.*, par Mme LA VICOMTESSE DE HAUTEFEUIL. Lille, Société Saint-Jean, in-18 de XII-724 et 88 p., 5 fr. 50. — 23. *Souvenirs de première communion*, par l'abbé HENRI PERRENYVE. Paris, Téqui, 1899, in-18 de 186 p., 1 fr. 50.

1-3. — ENSEIGNEMENT. — Sous le titre modeste de *Simples notes d'instruction religieuse*, l'auteur anonyme de ce livre offre à ses lecteurs un ouvrage sérieux et substantiel; c'est un résumé, mais la doctrine tout entière y figure dans son ordre logique et selon la

méthode accoutumée. Le livre se divise en deux grandes parties : la religion avant Notre-Seigneur Jésus-Christ ; la religion après Notre-Seigneur Jésus-Christ ; religion catholique, but des révélations. Dans la première partie, l'auteur traite de l'existence et des attributs de Dieu ; de la création, de la révélation primitive qui comprend tous les siècles depuis la chute jusqu'à Moïse ; de la révélation mosaïque qui embrasse toute l'histoire du peuple juif avec les promesses et les figures du Messie ; la naissance, la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ ; enfin, de la révélation chrétienne et de l'Église catholique. Dans la seconde partie, huit chapitres sont consacrés à l'enseignement du Christ, au symbole des apôtres, au décalogue, au péché, à la grâce, à la prière, aux sacrements, aux vertus surnaturelles, à la vie chrétienne. Cet ensemble quoique abrégé, est un corps complet de doctrine : l'auteur ne s'arrête pas aux développements — ce devra être, s'il le faut, l'œuvre du catéchiste — mais ses simples notes disent suffisamment ce qui est nécessaire pour être instruit, comme il convient, de la doctrine catholique ou pour le rappeler à l'esprit superficiel qui aurait pu oublier l'enseignement du catéchisme. L'Ordinaire d'Arras se plaît à constater que cet ouvrage « donne un enseignement solide et complet sur la doctrine chrétienne », et Mgr Baunard, qui se fait le parrain magnifique de ce livre, déclare que « quiconque l'aura lu saura bien sa religion » ; que ce livre doit prendre place « au foyer des familles chrétiennes entre le crucifix et le Prie-Dieu, comme une lampe allumée. » Peut-on porter un meilleur témoignage et exprimer un meilleur vœu ?

— Le *Manuel des catéchistes de première communion* renferme aussi un cours de doctrine, mais il est plus accommodé à l'enseignement ; le précédent est comme un livre de lecture, il peut suffire, sans maître, au besoin de chacun pour la connaissance de la religion ; celui-ci s'adresse à des enfants qu'il faut instruire, dont l'intelligence doit être enrichie des vérités de la foi, dont le cœur doit être formé par la pratique de la morale ; la méthode ne pouvait être la même ; ici s'imposait la méthode catéchistique et elle a été excellemment suivie. Le *Manuel* de M. l'abbé Dassé contient, en outre, des innovations que nous ne saurions trop louer parce qu'elles facilitent l'instruction des enfants ; il est divisé d'abord par exercices, consacrés chacun à expliquer un point de la doctrine ; ces exercices doivent être appris par les enfants, et ensuite, après le commentaire du catéchiste, transcrits par eux de mémoire ; ils sont courts, précis, accompagnés de notes marginales qui en font ressortir les principales idées : tout autant de qualités pour être facilement compris, fidèlement retenus et exactement reproduits. Évidemment ce travail personnel de l'enfant, exigeant un effort, ne peut que lui être très utile pour comprendre la vérité enseignée et la graver dans son esprit. Une autre innovation, c'est le grou-

pement de plusieurs faits, les uns bibliques, les autres profanes, qui viennent opportunément à l'appui de l'enseignement, soit en le corroborant, soit en l'éclairant d'une plus vive lumière ; l'innovation est excellente et nous sommes sûrs que maîtres et élèves, les élèves surtout, seront heureux d'y applaudir ; ce sera la partie la plus intéressante de l'exercice, nous croyons seulement devoir regretter que l'auteur se soit contenté de renvoyer, pour les faits bibliques, à la Bible elle-même, en indiquant les endroits où ces récits peuvent se lire ; il compte, il est vrai, sur le catéchiste pour faciliter ces lectures à ses élèves, mais il oblige ainsi le catéchiste à porter encore avec lui la sainte Bible, et c'est là une servitude qui complique la charge du prêtre : un simple oubli peut priver un jour les enfants de cette lecture ; le défaut de temps peut empêcher le catéchiste de prévoir les endroits indiqués et par conséquent de les préparer à temps. En se bornant à un seul récit, l'auteur eût pu le résumer et son livre n'eût pas été beaucoup plus volumineux. Enfin la troisième partie renferme une série d'instructions qui préparent progressivement l'âme de l'enfant au grand acte de la première communion : cette innovation, la plus importante, achève de rendre complète l'œuvre de M. l'abbé Dassé ; elle est de tous points excellente, et nous devons l'en féliciter. Ces instructions morales, au nombre de 55, ont trait à tout ce qui concerne le catéchisme, la journée chrétienne, les moyens de sanctification, les défauts à corriger : instructions courtes, bien divisées, claires, dont Mgr l'évêque de Versailles fait justement l'éloge en déclarant qu'elles sont propres « à former le jeune cœur des enfants et à les préparer au grand acte de la première communion. » Le livre est encore approuvé et loué par Mgr l'évêque du Mans ; il le sera aussi de tous ceux de nos confrères qui s'en serviront.

— Le petit volume cartonné ayant pour titre : *Exercices de catéchisme*, forme la partie de l'élève correspondante à celle du maître ; ce sont des phrases inachevées que l'élève, après les leçons reçues, doit achever de lui-même. Cette innovation nous plaît moins que les précédentes ; M. l'abbé Dassé nous semble ici moins heureux : la forme de l'interrogation aurait offert à l'élève plus de facilité pour la réponse.

4-10. — Doctrine. — Rien n'est plus contraire au salut des âmes qu'une excessive sévérité qui rend amer le joug du Christ et qui fait peser lourdement le fardeau du devoir. Le R. P. Castelein a raison de s'élever contre *Le Rigorisme* et de le combattre à outrance : il le combat surtout en commentant la parole de l'Évangile et en exposant la doctrine de l'Église sur le nombre des élus. Les arguments de l'auteur, les solutions des difficultés sont en parfaite harmonie avec l'interprétation ordinaire des exégètes et avec l'opinion commune des théologiens, mais ils ne nous ont point paru tous également concluants. Même

après sa savante explication de la formule : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, » l'esprit du lecteur n'obtient pas une conviction parfaite. Le vrai nœud de la difficulté est dans le rapport qui peut exister entre la parabole qui précède et la phrase qui a l'air de lui servir de conclusion ; or, ce rapport est un contraste et il sera toujours difficile de l'expliquer d'une façon plausible. Le mieux, à notre humble avis, serait simplement d'opposer à nos contradicteurs la parabole elle-même leur laissant, à leur tour, le souci de la mettre en accord avec la conclusion ; si cette conclusion semble favoriser leur système, la parabole ne peut que favoriser notre opinion, et notre part est encore la meilleure puisque la parabole est le fait principal qu'il faut surtout retenir comme l'expression vraie de la pensée du maître : son lien avec la conclusion nous échappe, mais évidemment cette conclusion ne doit pouvoir détruire en rien la leçon donnée par la parabole. Ne nous étendons pas davantage sur ce point ; hâtons-nous de constater les louables efforts de l'auteur pour détruire ce rigorisme, œuvre diabolique qui, sous le voile d'un zèle ardent en faveur de la perfection chrétienne, n'aboutirait à rien moins qu'à effrayer les âmes, à paralyser leurs élans vers la piété et rendrait impossible le salut, ce bienfait que Dieu a voulu accorder à tous les hommes au prix même du sang de son divin Fils. Ce n'est pas à dire que pour fuir le rigorisme on tombe dans la morale relâchée : les deux excès sont également à éviter et il faut lire la réponse catégorique à cette objection par le P. Castelein qui, ennemi déclaré et impitoyable du rigorisme, ne l'est pas moins de la morale relâchée : l'auteur excelle surtout à exposer ce qu'il croit avec raison être la vraie doctrine en faisant le tableau des bienfaits précieux qui en découlent pour les âmes, et il est alors autorisé à nous poser cette question, à laquelle tous ses lecteurs répondront affirmativement avec lui : « N'est-il pas vrai que la doctrine du salut, dégagée des exagérations et des fausses terreurs du rigorisme, et comprise selon les saines traditions de la théologie catholique, est une doctrine de lumière, de paix et de force pour la raison, le cœur et la volonté du croyant ? » Ce livre qui en est à sa deuxième édition est revêtu de la permission des Supérieurs et de l'*Imprimatur* de l'Ordinaire de Malines.

— Suffisamment rassurés par la thèse du R. P. Castelein, abordons avec confiance le livre du R. P. A. Devine : *Les Commandements expliqués d'après la doctrine et les enseignements de l'Église catholique.* » Cet ouvrage, publié d'abord en Angleterre, a obtenu dans les classes éclairées un remarquable succès. Le *Catholic Times* en faisait le plus flatteur éloge et le présentait comme « un appoint de la plus haute valeur ajouté à la science religieuse ; » il disait : « L'unique préoccupation de l'auteur est évidemment de communiquer une science lumineuse et de rendre meilleurs ceux qui le liront. C'est ce qui fait la beauté réelle de son

langage. Il n'écrit pas un mot inutile, mais la science qu'il a acquise, il la verse à flots dans notre âme avec une rare habileté et un zèle admirable. » Une telle recommandation piqua la curiosité de M. l'abbé Maillet qui se hâta de lire cet ouvrage et fut heureux de constater que l'éloge n'était pas au-dessus du mérite; il conçut aussitôt le dessein de le traduire en français afin d'offrir à ses confrères l'avantage de profiter de cet ouvrage qui est bien en réalité une preuve magnifique « de capacité et d'habileté littéraire. » Nous ne doutons pas que l'estime profonde de M. l'abbé Maillet pour le R. P. Devine et son excellent livre ne l'ait porté à donner à sa traduction la plus grande exactitude; il a poussé même le scrupule jusqu'à sacrifier quelquefois, ici et là, l'élégance du style pour s'attacher davantage à l'expression littérale des textes : cette traduction mérite donc d'obtenir parmi nous le même accueil bienveillant que l'ouvrage lui-même a reçu de l'autre côté de la Manche. Nous devons surtout une mention spéciale à la table des matières qui témoigne si manifestement de l'esprit d'ordre et de méthode de l'auteur; elle ne remplit pas moins de trente pages avec ses divisions générales en deux grandes parties, avec ses subdivisions par commandements qui comprennent, chacun, plusieurs chapitres développés en nombreux alinéas; on peut suivre là toute la trame de l'œuvre et jusque dans ses moindres détails. Cette table sera surtout d'une grande utilité pour les pasteurs et les catéchistes qui retrouveront aisément le point particulier de doctrine qu'ils veulent revoir et enseigner. La traduction française, soumise à l'examen d'un savant professeur, a reçu l'approbation de Mgr l'évêque de Belley.

— *L'Eucharistie*, par M. l'abbé Pluot, n'est pas un traité; c'est un recueil de discours ou d'allocutions empruntés aux prédicateurs contemporains. Toutefois comme le choix de ces œuvres a été fait avec intelligence et suivant une rigoureuse méthode, il est vrai de dire que ce recueil a les avantages d'un traité; tous ces sermons sont groupés, en effet, dans l'ordre absolument théologique : présence réelle, sacrifice, communion, culte. Parmi les orateurs illustres auxquels l'auteur a fait des emprunts, citons Mgr Mermillod, le P. Monsabré, le P. Boulanger, Nosseigneurs Boyer, Dautreloux , de Langalerie, Sourrieu, Bonnet, Baduel, Vigne, etc., les abbés Bernard, Grand-Eury, Breton, Pluot, etc. Le lecteur a la faculté de choisir et son sujet et son modèle, suivant ses aptitudes ou son goût; il sera heureux de trouver ainsi sous la main matière à imitation ou à développement et il remerciera M. l'abbé Pluot du service précieux que son livre lui aura rendu.

— La Lettre pastorale de S. E. le cardinal Labouré que la librairie Téqui réédite, en format de propagande, sous ce titre : *L'Eucharistie, centre de la vie chrétienne*, est comme une perle précieuse échappée à l'écrin de M. l'abbé Pluot; elle mérite une bonne place parmi les tra-

vaux les plus remarquables consacrés de nos jours à l'Eucharistie : elle expose bien et rend très sensible ce précieux bienfait du sacrement de l'autel qui anime et accroît la vie intérieure, c'est-à-dire le travail silencieux et profond qui s'opère dans l'âme pour y faire éclore et mûrir les vertus personnelles. De là cette conclusion pratique : le culte dû à l'Eucharistie est l'acte capital de notre religion, l'abrégé et l'essentiel de tout le catholicisme.

— C'est le même sujet qu'a traité M. l'abbé Sachet dans son rapport présenté au XIe congrès eucharistique et publié en une brochure sous ce titre : *La Source de la vie ouverte au genre humain*; l'auteur y considère en effet l'Eucharistie comme le grand moyen dont Dieu se sert pour nous faire vivre de sa vie. Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas dit : « Je suis la vie, » et encore : « Celui qui me reçoit possède en lui la vie éternelle. » Ces quelques pages écrites sous l'inspiration d'un grand amour pour l'Eucharistie sont bien de nature à communiquer à toutes les âmes une étincelle de ce feu sacré et à faire aimer davantage l'auguste sacrement de nos autels.

— « *Vers l'éternité.* » N'est-ce pas à atteindre ce but que nous aide si puissamment la fréquentation de l'Eucharistie? N'y a-t-il point là cette « vie éternelle » promise par Jésus-Christ? Étudions donc, dans le livre de M. l'abbé Poulin, cette mystérieuse éternité qui doit être un jour notre partage, mais que nous ne pouvons entrevoir d'ici-bas qu'à travers les voiles; nous apprendrons aussi et surtout par quels moyens nous pouvons nous assurer cette bienheureuse éternité. « C'est de bien bon cœur et en toute sécurité, dirons-nous avec Mgr l'évêque de Limoges, que nous pouvons nous mettre en route avec un si aimable compagnon de voyage vers le but suprême de toute existence. » Vous, surtout, âmes tristes et éprouvées, vous surtout vous avez besoin de lire ces pages qui vous ouvriront des horizons supérieurs et vous feront découvrir cette région céleste où il n'y a plus ni deuil, ni pleur, ni affliction. *Sursum corda!* vous crie tout d'abord l'auteur et veuillez lui obéir. C'est la première et la meilleure disposition pour être victorieux de toutes les épreuves parce qu'elle nous permet d'espérer la récompense. Il faut briser les liens qui nous étreignent au sein de nos maux ; il nous faut reprendre toute notre liberté et par la pensée, comme par le cœur, planer dans une atmosphère sereine où par notre contact avec Dieu nous recevions quelque rayon de sa gloire, quelque effusion de sa béatitude. « C'est aux âmes découragées, écrit à l'auteur Mgr l'évêque du Mans, que vous destinez particulièrement votre livre. Vous avez raison. Elles sont bien nombreuses, ces âmes, et bien tristes à ce tournant du temps où l'on voit si peu loin devant soi... Vous ferez beaucoup de bien et vous consolerez... » Ce qui revient à dire cette parole si souvent répétée et si juste : « Quand je pense au Ciel, la terre

ne m'est plus rien » ou bien cette autre de S. Paul : « Que sont les souffrances d'ici-bas en comparaison de cette immense gloire qui nous sera révélée un jour et qui sera notre partage? »

— Le R. P. Tournebize s'occupe aussi de la vie éternelle dans sa nouvelle brochure, qui fait partie de la collection des « Études pour le temps présent » que la librairie Bloud et Barral édite sous ce titre : « Science et religion ». Mais il s'attache exclusivement à exposer et à combattre les *Opinions du jour sur les peines d'Outre-Tombe ;* il démontre la réalité du feu de l'enfer telle que l'entend la théologie et que l'enseigne l'Église ; il établit l'accord parfait qui existe entre la justice divine sévissant contre les damnés et l'infinie miséricorde qui a tant essayé pour convertir les pécheurs et les faire bénéficier des mérites du sang du Rédempteur ; il n'admet pas, comme de juste, la mitigation des peines et s'il déclare qu'il est permis de prier pour les damnés, c'est qu'il ne se refuse pas à admettre que Dieu, en prévision et en considération de ces prières ou de ces suffrages, a pu « appliquer aux pécheurs, de leur vivant, les mérites de ces prières de manière à restreindre par ses secours le nombre de leurs fautes et à mitiger ainsi sa sentence ». Aussi bien l'Église ne saurait interdire de prier même pour les pires pécheurs qui ne sont vraiment ni impies ni endurcis : « Sait-on combien il se déroule de drames secrets ayant pour dénoûment le repentir? » La thèse du R. P. Tournebize nous paraît aussi fortement démontrée qu'exactement conforme aux données de la saine théologie, mais nous regrettons l'absence de toute autorisation officielle qui donnerait évidemment plus de force à son argumentation. D'ailleurs les règles nouvelles de l'Index sont très précises et il nous importe, à tous, de les observer.

11-16. — Éducation. — La principale affaire, pour les individus comme pour les sociétés, c'est la formation du cœur et de l'intelligence des enfants, en un mot, l'éducation. Faut-il s'étonner que tant d'esprits sérieux s'en préoccupent et s'efforcent d'indiquer les règles qui doivent présider à cette œuvre si importante ? Le R. P. Charruau a bien fait d'apporter son appoint à cet apostolat ; il s'adresse directement *Aux Mères* et il cause avec elles *sur l'éducation* : intéressantes et utiles causeries où viennent tour à tour, suivant le temps et les circonstances, se grouper les conseils les plus pratiques ; c'est d'abord la préparation qu'une mère doit apporter au prochain accomplissement de sa tâche. Puis viennent les premières leçons, celles qui exigent plus de tact, d'assiduité, de patience, car tout en découle ; la sollicitude pour la pratique des sacrements : réception du baptême, première confession, surtout première communion. Voici maintenant la nomenclature des défauts à corriger chez les adolescents, et même des défauts à éviter par une éducatrice : l'esprit de foi doit animer tout ce travail et le vivi-

fier ; vivant dans la mère, il doit se communiquer peu à peu, mais sans relâche, à l'âme de l'enfant : là est le secret de la bonne éducation, de l'éducation vraiment chrétienne. A l'appui de ces conseils paternels, l'auteur publie de nombreuses lettres de Mme la marquise de Lormel, qui complètent son œuvre : sur l'éducation, le scandale, le devoir des parents, les serviteurs, enfin la dernière formation. Dans une seconde partie, l'auteur parle du couronnement de l'éducation qui est le sacrifice : l'immolation naturelle et inévitable par la maladie et par la mort ; l'immolation volontaire par le mariage ou la vocation religieuse. Enfin, après ces considérations aussi justes qu'élevées, le R. P. Charruau nous montre les heureux bienfaits de cette bonne éducation dans le tableau de la vie si édifiante et de la mort si chrétienne de Mme de Lormel. Un appendice où l'auteur nous indique la prière et l'amour de Dieu comme source du vrai courage termine judicieusement ce livre que nous ne saurions trop recommander aux mères de famille. Il sera très utile aussi aux prêtres, qui sont les premiers éducateurs.

— Si la mère a la charge de l'éducation de ses enfants, il sera vrai de dire : telle est la mère, telle l'éducation qu'elle donne, et il n'y aura pas de meilleure éducation que celle qui sera donnée par la meilleure des mères. Le type parfait de la bonne mère, où le trouver sinon dans l'Évangile ? « Si alors un auteur était assez heureux pour extraire de l'Évangile la physionomie maternelle, telle qu'elle y est donnée, quelles pages vraiment divines il réussirait à écrire ! » M. l'abbé Henry Bolo a entrepris cette belle œuvre et il en est résulté le nouveau livre qu'il publie : *L'Évangile et les Mères*. L'auteur déclare cette entreprise « téméraire » ; nous ne sommes pas de son avis. Sans doute, quand on aborde l'étude de nos Livres saints, on éprouve naturellement une certaine frayeur inspirée par le contraste manifeste entre la grandeur de la parole à méditer et la faiblesse de l'intelligence humaine, et l'on se prend à se défier de soi-même. Si grand et si vaste soit-il, le génie même de l'homme se trouve bien petit en présence du génie de Dieu ! Mais sans vouloir aspirer à une perfection que nul ne saurait atteindre, il n'est pas présomptueux, en s'aidant des lumières de la tradition et en prenant pour guides les exégètes autorisés et les docteurs de l'Église, de demander à l'Évangile ses enseignements ou ses leçons qui nous arrivent alors, pour ainsi dire, comme tout empreints de l'autorité même de Dieu. Telle a été la tâche que M. l'abbé Bolo a accomplie et il s'en est très heureusement acquitté. Sur ses indications les mères trouveront bien encore autre chose dans leur cœur pour compléter leur œuvre, mais M. l'abbé Bolo aura été leur guide et méritera leur gratitude. Dans l'impossibilité où nous sommes d'entrer dans les détails, citons au moins les titres des chapitres : Avant Marie, sainte Anne ; la mère idéale : éducation, délaissements, martyre, apothéose ;

les inconsolées; Élisabeth; la chananéenne; le baptême des larmes; leur action. Chacun de ces titres est alléchant : que le lecteur se laisse séduire, sans crainte de déception ; on connaît le talent d'écrivain de M. l'abbé Bolo; il brille ici avec ses qualités, exempt des imperfections et des exubérances du début; il a mûri sans perdre les attraits de sa jeunesse. Le livre est revêtu de l'Imprimatur de NN. SS. les cardinaux archevêques de Bordeaux et de Paris.

— Les conseils de direction pour la vie religieuse et l'éducation publiés par la maison Téqui avec ce titre : *Les Religieuses enseignantes et l'éducation des jeunes filles* ne peuvent être que très intéressants à lire et très utiles à être mis en pratique. Ce livre se défend avec raison de se mêler à une lutte récente et de prendre position sur ce champ de bataille, où, du reste, la bataille a cessé au signal venu du Vatican ; il se propose simplement — nous l'en félicitons — de venir en aide aux nombreuses et méritantes congrégations enseignantes, de tout ordre et de tout rang : c'est à elles qu'il offre ces pages extraites des ouvrages de Mme de Maintenon, dont Mgr Dupanloup, un excellent juge, a dit : « Ce qu'elle a écrit porte la trace du bon sens et de la certitude et son zèle pour l'éducation de la jeunesse est admirable. »

— *La Jeune Fille chrétienne à l'école de la raison et de la foi*, par M. l'abbé Avoine, s'adresse surtout aux enfants et a pour but de venir en aide, en les confirmant, aux conseils donnés par les mères. L'auteur annonce modestement de *Simples lectures ;* en réalité, ce sont des considérations élevées et très justes sur les devoirs de la jeune fille chrétienne; la foi domine dans ces pages, mais la raison y a une large place, toutes deux, en parfaite harmonie, témoignent ainsi de cette vérité : que la loi divine n'a pas de plus ferme appui que la raison même de l'homme, puisque l'une et l'autre émanent de la même source qui est Dieu. Faites donc ces excellentes lectures, jeunes filles chrétiennes, pendant les loisirs de vos vacances; lecture sur la vraie piété, sur le caractère à se former, sur la lutte contre les défauts, sur la pratique des vertus de votre condition et de votre âge : amour du travail, vie d'intérieur, sage indépendance, sobriété de paroles; lectures sur les diverses actions dont doit se composer une journée chrétienne : lever, prière, devoirs d'état, études, services religieux, bonnes œuvres, divertissements. Ces indications disent assez l'intérêt, l'utilité et le charme du livre ; mais sa partie matérielle offre un attrait de plus : édition de luxe, de format distingué, avec beau papier, enrichi çà et là dans le texte de gravures de très bon goût, empruntées à des maîtres : tout se réunit pour le succès de cet ouvrage destiné à produire le plus grand bien. Nous félicitons M. Retaux d'avoir si bien secondé l'excellent auteur qui lui demandait sa coopération et en était digne.

— Des lectures, en voici encore dans ce petit et élégant volume de

la nouvelle collection L. Téqui : *En entrant dans le monde;* nos jeunes filles ne sauraient trop recevoir des *Conseils de vie chrétienne* et ils sont empruntés à la même source où avaient été puisés les conseils pour les religieuses enseignantes. C'est Mme de Maintenon qui se fait entendre cette fois aux jeunes filles, en leur indiquant ce qu'elles doivent faire au sortir du couvent et pour faire leur entrée dans le monde : dangers de l'oisiveté et de la parure, etc., timidité, simplicité dans les goûts, fuite des occasions; pratiques chrétiennes; vertus cardinales; sincérité avec Dieu; du peu de droiture du monde; des devoirs d'une bonne paroissienne, etc., etc. Rien n'est oublié dans ces conseils destinés à préserver et à éclairer la jeune fille chrétienne; il était opportun de les rappeler à cette heure où les âmes courent de si grands dangers : l'éducation de Saint-Cyr, pour dater de deux siècles, n'a rien perdu des précieux avantages que lui avaient procurés sa solide piété, son expérience du monde et son dévouement pour les jeunes filles chrétiennes.

— M. l'abbé Henri Joly a donné à son livre presque le même titre que le précédent : *Pour entrer dans la vie.* Tant il est vrai que ce moment solennel est le moment décisif! Tout dépend du premier pas et c'est du pied droit qu'il faut partir, en sachant bien où l'on va. Le livre de M. Joly s'adresse aux jeunes gens, surtout à ceux qui sont le plus éprouvés; il leur parle, dans le langage de l'ami le plus dévoué, sur la famille, le travail, les amis et les ennemis, les habitudes, la patrie, les espérances du chrétien, les enseignements de la Bible, en particulier de l'Évangile, la société chrétienne; dans un appendice, l'auteur indique les patronages auxquels peut s'adresser un jeune homme à Paris et dans nos plus importantes villes. La forme adoptée par l'auteur est celle de la causerie : il entre ainsi mieux en rapport avec son pupille; il s'identifie davantage avec lui et celui-ci en devient plus attentif et s'attache plus affectueusement à son conseiller. Ce livre devrait être aux mains de tous nos jeunes gens chrétiens.

17-21. — Spiritualité. — M. l'abbé Planus publie le troisième et dernier tome de son bel ouvrage : *Le Prêtre;* c'est le complément des deux premiers. Il renferme la série des conférences qui, au cours des retraites pastorales, viennent s'intercaler parmi les instructions du matin et du soir consacrées surtout à un exposé plus doctrinal. L'auteur a été très bien inspiré, selon nous, en les détachant de ces instructions, pour les rassembler dans un volume à part où, d'ailleurs, il sera facile à ses confrères d'aller les chercher pour les lire et les méditer à leur gré. De cette façon l'ouvrage apparaît davantage dans sa merveilleuse unité qu'annonce son titre. Le tome I émet l'idée d'ensemble de la vocation sacerdotale et contient tout ce qui a rapport à cette vocation. Le tome II nous montre en Notre-Seigneur Jésus-Christ

souverain prêtre la source tout à la fois et le modèle du sacerdoce. Enfin, ajoute l'auteur, « le tome III, par l'analyse et le contrôle de la vie ecclésiastique prise sur le fait, dans chacune de ses habitudes où elle est engagée et des œuvres où elle se dépense, signale de trop fréquents et de trop regrettables écarts entre l'idéal et la réalité. » C'est donc surtout la pratique de la vie sacerdotale que considère ce nouveau volume et ce n'est pas la partie la moins importante. L'éminent auteur met à profit son vaste savoir, secondé encore par ses méditations, sa longue expérience du ministère, son commerce habituel avec tous les membres du clergé soit de son diocèse, soit de divers diocèses de France ; il puise là comme dans une source abondante et sûre les conseils les plus opportuns et les plus autorisés ; écoutons-le attentivement — car il semble encore qu'il parle — écoutons-le sur les vertus cardinales, les exercices de piété, les conversations, le travail, les prédications, les œuvres, l'église et le presbytère, l'éducation : ici et là c'est le maître qui enseigne, c'est l'ami qui conseille, c'est le père qui reprend, c'est le frère qui encourage. Chers et vénérés confrères, faisons connaissance avec *le Prêtre* de M. l'abbé Planus et après nous être rappelé la grandeur de notre sacerdoce ainsi que la perfection du type sacerdotal, efforçons-nous de diminuer le contraste qui existe entre l'idéal et la réalité.

— Les *Entretiens spirituels* du R. P. de Ravignan s'adressent à tous les fidèles ; en publiant dans ce second volume la *Suite de ses entretiens spirituels*, les Enfants de Marie auxquelles ils étaient adressés et qui les ont bien fidèlement recueillis, ont obéi, disent-elles, à des instances réitérées, et elles ont été très bien inspirées, d'autant mieux que les instructions de cette partie n'ont subi presque aucune correction, et qu'on y trouve à peu près mot à mot la parole simple et les pensées sublimes du célèbre orateur. Tout ce qui vient du R. P. de Ravignan, tout ce qui porte son sceau, se recommande assez de soi-même ; qu'il nous suffise d'indiquer quelques sujets de ces entretiens : Vendredi-Saint ; courage de la prière ; trésors renfermés dans la souffrance ; douceur du sacrifice ; Marie au Ciel ; la Toussaint ; instructions pour une retraite : fins de l'homme, péché, le jugement, etc. ; nombreux extraits de lettres sur la foi, l'amour de Dieu, la charité, l'avancement spirituel, le pronom *Je*, la contrition, la communion, etc. ; il y a là de quoi satisfaire la piété et pourvoir à tous les besoins spirituels de l'âme. Avec un maître tel que de Ravignan, on peut marcher en sûreté et suivre docilement tous ses conseils ; le saint religieux, grâce à cette publication, continuera ainsi son fécond apostolat.

— Le commentaire du *Magnificat* par l'abbé Escande n'aura pas à souffrir de la place que nous lui donnons aussitôt après l'œuvre du R. P. de Ravignan ; il s'en rapproche assez par l'accent de piété qui

s'élève de chacune de ces dix instructions où il s'efforce de nous traduire et de nous inspirer son grand amour pour la sainte Vierge. Le *Magnificat* est le cantique qui nous est le plus familier et cependant en avons-nous pénétré tout le sens, goûté toutes les pensées, compris tous les enseignements ? M. l'abbé Escande a essayé de faire connaître aux fidèles de la paroisse Sainte-Anne qu'il évangélisait pendant le mois de mai toutes les richesses spirituelles que renferment ces dix versets de l'Évangile et les dix instructions qu'il leur consacre, émaillées de nombreux emprunts faits aux Saints Pères et aux Docteurs, nous ont paru à la fois très substantielles pour le fond, très littéraires dans la forme, par conséquent pleines d'une doctrine théologique revêtue des charmes d'une belle parole ; ces instructions ont dû plaire à l'auditoire de Sainte-Anne et le lecteur est heureux de pouvoir les goûter à son tour. Le désir de l'auteur, comme le nôtre, est qu'elles servent à faire mieux connaître Marie et à la faire aimer davantage.

— L'*Histoire du Château-Blanc* n'est pas ce que son titre semble au premier abord indiquer : il ne s'agit pas de fiction, mais de réalité ; c'est l'histoire d'une œuvre à ses débuts, et cette œuvre est celle des retraites aux hommes du monde dans le nord de la France. Ainsi parle l'auteur dès la première ligne et voilà aussitôt le lecteur fixé sur ce qu'il peut ou ce qu'il ne peut pas chercher dans l'histoire du Château-Blanc. C'est un livre de spiritualité, mais sous une forme très attrayante, un livre vécu et qui est comme une morale en action. Évidemment nous ne pouvons — à notre grand regret — donner une longue analyse de ce livre si bien pensé, si méthodiquement conduit ; indiquons-en à grands traits la trame. Il s'ouvre d'abord par un échange de lettres qui révèle au lecteur l'idée même de la fondation de l'œuvre et les premiers tâtonnements ; il dit ensuite comment l'œuvre est arrivée à se faire connaître et à s'imposer ; grâce au journal du directeur, il fait le récit des épreuves et des consolations ; suivent des remarques sur les exercices et les méthodes employées dans ces retraites ; il nous initie aux conversations qui entretiennent et développent le zèle, nous trace le programme des œuvres, celui de l'action catholique selon l'ordre du Décalogue, etc. Après avoir lu ces pages où se trahissent la plus sincère conviction et l'ardent amour des âmes, on se demande pourquoi ces retraites d'hommes ne se fonderaient pas sur d'autres points de la France avec la même utilité et le même succès. On a essayé ici ou là, mais peut-être s'est-on trop vite découragé. Comme toute œuvre sérieuse, l'œuvre des retraites et surtout cette œuvre, doit rencontrer des difficultés, des épreuves ; il s'agit d'en triompher par la constance et la fermeté dans la résolution. Aussi bien le livre qui nous est offert nous trace la conduite à tenir ; il nous indique les moyens à employer et il nous exhorte à conclure par le mot victorieux

de saint Augustin : Ce que les hommes du Nord peuvent faire, pourquoi ne le feraient pas les hommes du Midi ?

— Terminons nos livres de spiritualité par l'opuscule de M. l'abbé Clément : *La Douleur calmée*. Hélas ! la souffrance est le partage de tous en ce lieu d'exil : c'est donc un précieux service que nous rend l'auteur en nous apprenant à adoucir notre souffrance. Le livre est petit, modeste, mais il renferme d'excellentes pensées, les plus sages conseils. L'auteur constate d'abord qu'il y a partout des larmes ; il nous apprend que la douleur ne vient pas de Dieu, et comment Dieu s'est approprié la douleur ; il nous montre l'honnête homme en face avec les surprises de la douleur, et nous décrit les gloires de la souffrance chrétienne ; il nous explique le problème de la prospérité des méchants et des épreuves des bons ; enfin il nous fait connaître le vrai remède à la douleur et surtout notre modèle dans la souffrance ; il termine en nous faisant assister à la suprême douleur qui est la mort et après elle l'expiation. Ce livre s'adresse à toutes les âmes parce que toute créature gémit et souffre ici-bas : il leur sera très utile.

22, 23. — Piété. — *Le Paroissien du Carême* que vient d'éditer la Société de S. Jean, contient la messe propre de chaque jour, depuis le mercredi des Cendres jusqu'au dimanche des Rameaux, selon le rite romain, avec commentaires des épîtres et évangiles, et des exercices spéciaux pour la confession, la communion, le chemin de la croix, l'heure sainte et la préparation à la mort ; il comprend en outre les prières du matin et du soir et d'autres nombreux exercices de piété familiers aux âmes ferventes. C'est un tout complet pour aider le fidèle à sanctifier ce temps du Carême qui doit nous préparer à célébrer dignement les mystères de la passion, de la mort et de la résurrection de Notre Seigneur. Nous devons remercier Mme la vicomtesse d'Hautpoul d'avoir eu la pensée de nous offrir ce *Paroissien du Carême*, si complet et si attrayant pour la piété.

— *Les Souvenirs de première communion*, extraits des œuvres de M. l'abbé Henri Perreyve, s'adressent plus spécialement aux enfants et nous désirerions que tous les catéchistes fusent empressés à le leur faire connaître ; ces pages, tout empreintes de douce piété, sont destinées à préparer leurs âmes à cet acte si important de la première communion ; elles leur parlent de Dieu, de la divinité, de la rédemption, de la doctrine de Jésus-Christ, de l'Église, de la grâce, des Sacrements, surtout de la Pénitence et de l'Eucharistie, des peines et des récompenses, de la vraie dévotion, du choix d'une vie : c'est l'âme du pieux et saint apôtre qui cherche à se communiquer à l'âme de l'enfant et à se fondre avec elle : aucune parole ne saurait être et mieux accueillie et plus salutaire.

F. Chapot.

POÉSIE

1. *Premiers Poèmes. Les Lendemains. Apaisement. Sites. Épisodes. Sonnets. Poésies diverses*, par Henri de Régnier. Paris, « Mercure de France », 1899, in-12 de 335 p., 3 fr. 50. — 2. *Judith Renaudin*, drame en cinq actes, sept tableaux, par Pierre Loti. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-12 de III-100 p., 2 fr. — 3. *Drames et mystères. Un proverbe. Une légende. Une vocation. Un martyr*, par P. V. Delaporte, S. J. Paris et Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, in-12 de 126 p., 1 fr. 50. — 4. *Le Pape*, drame historique en cinq actes et huit tableaux, en vers, par Alexandre Parodi. Paris, Hennuyer, 1899, in-8 de XIV-186 p., 4 fr. — 5. *Le Pauvre Pêcheur*, par Adrien Mithouard. Paris, « Mercure de France », 1899, in-12 de 165 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Rêves qui passent*, par J. Perdriel-Vaissière. Paris, Lemerre, 1899, in-12 de 301 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Bijoux de Marguerite*, par Sébastien-Charles Leconte. Paris, « Mercure de France », 1899, in-8 de 163 p., 5 fr. — 8. *Lyres et Clairons. Le Coffret de perles noires. Poésies* de Pimodan. Illustrations de Henry-Baudot. Paris, Vanier, 1899, in-12 de 363 p., 5 fr. — 9. *Ascension*, par Charles Daniélou. Paris, Perrin, 1899, in-12 de 222 p., 3 fr. 50. — 10. *Le Capitaine Loys*, conte de la Renaissance, par Édouard Noël et Lucien d'Hève, avec une préface de M. Jules Claretie. Paris, Flammarion, 1899, in-12 de XII-244 p., 3 fr. 50. — 11. *Lettres à Mignon. Le Poète Th. Aubanel et Madame la Comtesse du T***. Correspondance inédite*, par Serge Bourbeline. Avignon, Aubanel frères, 1899, in-12 de XII-292 p. — 12. *Loin des villes. Sonnets humoristiques. Pièces diverses*, par Gustave Habel. Paris, Société française d'imprimerie, s. d., in-8 de 94 p., 2 fr. — 13. *Phocas le jardinier*, précédé de *Swanhilde, Ancaeus, les Fiancailles d'Euphrosine*, par Francis Vielé-Griffin. Paris, « Mercure de France », 1898, in-12 de 224 p., 3 fr. 50. — 14. *Les Sept Branches du Candélabre*, par Lucien Legouis. Ibid., 1898, in-12 de 163 p., 3 fr. 50. — 15. *La Louange de la vie. Dominical. Salutations dont d'angéliques. En symbole vers l'apostolat. Six chansons de pauvre homme*, par Max Elskamp. Ibid., 1898, in-12 de 248 p., 3 fr. 50. — 16. *Ballades Françaises* (IIe série). *Montagne. Forêt. Plaine. Mer*, par Paul Fort. Ibid., 1898, in-12 de 258 p., 3 fr. 50. — 17. *La Divine Aventure*, par Pierre d'Espagnat. Paris, Perrin, 1899, in-12 de 209 p., 3 fr. 50. — 18. *Ton Sang*, précédé de *La Lépreuse*, par Henry Bataille. Paris, « Mercure de France », 1898, in-12 de XXIII-290 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Campagnes simples. La Solitude de l'été*, par Henri Gheon. Ibid., 1898, in-12 de 250 p., 3 fr. 50. — 20. *Le Chœur des Muses*, par Lionel des Rieux. Ibid., 1898, in-12 de 243 p., 3 fr. 50. — 21. *Roseaux. 1892-1894. Les Chansons naïves. Les Croix. Les Ballades naïves. Les Chansons du prince Lirelaire. A tous ceux de la ronde*, par Paul Gérardy. Ibid., 1898, in-12 de 228 p., 3 fr. 50. — 22. *Savitri*, comédie héroïque en deux actes, en vers, représentée par le cercle des Escholiers le 13 avril 1899, par A.-Ferdinand Hérold. Ibid., 1899, in-12 de 78 p., 1 fr. — 23. *L'Escarpolette*, par Tristan Klingsor. Ibid., 1899, in-18 de 85 p., 2 fr. — 24. *Les Chimères en danger*, par Charles-Adolphe Cantacuzène. Paris, Perrin, 1898, in-12 de 129 p., 2 fr. 50. — 25. *Hercule, vainqueur de la mort, suivant l'Alceste d'Euripide*, tragédie en quatre parties dont un prologue, par P.-J. Edouard Callon. Paris, « Mercure de France », 1899, in-4 de 126 p., 4 fr. — 26. *Électre*, tragédie de Sophocle, traduite en vers français, par Pierre Lesage. Paris, Westhausser, 1898, in-8 de 81 p. — 27. *Les Sonnets de Pétrarque à Laure*, traduction nouvelle, avec introduction et notes, par Fernand Brisset. Paris, Perrin, 1899, in-12 de XXIII-302 p., 3 fr. 50. — 28. *L'Ame errante*, par Charles Fery. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1899, in-12 de 228 p., 3 fr. 50. — 29. *Les Refuges*, poésies, par Jules Moulin. Ibid., 1899, in-12 de 110 p., 2 fr. 50. — 30. *Les Arcanes*, poésies, par F. Ménétrier. Paris, Vanier, 1899, in-12 de 137 p., 3 fr. — 31. *Testament de sa vie première*, recueilli et expurgé par Fagus. Ibid., s. d., in-12 de 94 p., 2 fr. 50. — 32. *Jeanne de Beauvais, poème légendaire*, par Léon Riotor. Paris, Éditions de la Revue des beaux-arts et des lettres, s. d., in-8 de 32 p. — 33. *Œuvres* de René Ghil. II. *Dire des Sangs*. I. *Le Pas humain*. Paris, « Mercure de France », 1898, in-12 de 92 p., 2 fr. — 34. *Rumeurs. Poésies, suivies de les Choses, l'Amour et la Vie, Parade*, par Valentin, Mandelstamm. Paris, Vanier, 1899, in-12 de 137 p., 3 fr. — 35. *La Folle du logis*,

par D. Calpine. Ibid., 1899, in-12 de 148 p., 2 fr. 50. — 36. *Épîtres, Études philosophiques et humanitaires*, par B. Ayme-Ramaerr. Paris, Société d'éditions littéraires, 1899, in-12 de 76 p., 2 fr. — 37. *Les Fêtes de l'été*, par Georges Ramaeres, Paris, Éditions de « La Lutte », 1898, in-12 de 72 p. — 38. *Essais et fragments poétiques*, par H. Laporte de Laporte, alsacien. Louvain, Polleunis et Centerick, 1898, in-12 de XII-99 p. — 39. *Au Drapeau*, par le chanoine L. M. Dubois, 1898, in-12 de 16 p., 0 fr. 50. — 40. *Nouvelles Récréations enfantines*, par Mme Bergeris. Grenoble, Vallier Édouard, 1898, in-12 de 38 p. — 41. *L'Étable*, par François Coppée. Paris, Lemerre, 1899, in-12 de 8 p., 0 fr. 50.

1. — Les *Premiers Poèmes*, de M. Henri de Régnier, sont sans doute parmi ceux dont il fait le moins de cas, à travers son œuvre déjà considérable; et la raison est celle précisément qui nous fait estimer, à nous, barbares, que ces poésies sont du nombre des meilleures; elles ne sont pas à son goût assez compliquées, symbolistes, abstruses, décadentes, contraires à toutes les règles reçues. « On trouvera ici, dit la préface, avec les *Sites* et les *Épisodes*, une suite de *Sonnets* et diverses *Poésies* congénères (Ce *Congénère* n'est pas mal). J'y ai joint une réimpression de mes premiers vers : les *Lendemains* et *Apaisement;* c'est par eux que j'ai commencé, il y a treize ans, à exprimer ce que je sentais; ils représentent assez fidèlement mes pensées d'alors. Il ne faut pas leur demander plus; aussi je ne réclame pour ces essais aucune faveur particulière, mais seulement qu'on les prenne pour ce qu'ils sont. J'ai cru naturel et juste de leur donner place au début d'une œuvre poétique déjà longue, etc. »

Sans aller plus loin que la *Dédicace*, nous pouvons apprécier la valeur de cette poésie :

J'ai rêvé que ces vers seraient comme des fleurs
Que fait tourner la main des maîtres ciseleurs,
Autour des vases d'or aux savantes ampleurs;

Et maintenant, guéri de mes anciennes fièvres,
Je voudrais, à mon tour, comme les bons orfèvres,
Enguirlander la coupe où j'ai trempé mes lèvres;

Où, voyageur lassé d'avoir longtemps erré,
J'ai bu, en sa fraîcheur, le vin inespéré,
Le vin réconfortant pour mon cœur altéré.

Oh! je voudrais, ressuscitant tes heures closes,
Faire fleurir mes souvenirs, comme des roses,
Sur cette tombe intime et chère où tu reposes.

Et l'ouvrage regorge de vers de même valeur, de meilleurs encore, d'une forme toujours soignée, rappelant le genre de Leconte de Lisle et de Hérédia, d'un art antique et charmeur. Ils n'ont d'ailleurs pas tous ce même mérite, et déjà pointe en ce volume cet esprit de recherche, de nouveauté moderne, de révolte contre les règles qui deviendra l'une des notes caractéristiques de l'auteur, comme si son talent exceptionnel avait besoin d'excentricités pour attirer l'attention !

2. — Peut-être, lorsqu'on ne veut pas se conformer aux règles reçues et logiques du vers français, vaut-il mieux écrire tout simplement en bonne prose. C'est peut-être ce qu'a pensé M. Pierre Loti, en composant le drame, d'ailleurs rempli de vraie poésie, de *Judith Renaudin*. L'action se passe à Saint-Pierre d'Oleron, en 1685, au moment de la révocation de l'édit de Nantes. La pièce fait ressortir, avec un talent remarquable, l'atroce désolation causée dans une famille protestante par cette révocation, la tristesse lugubre de la séparation pour la vie, entre les jeunes qui s'exilent dans la douleur et les vieux qui restent seuls au foyer désert. Il y a naturellement, de la part de M. Loti, une tendance à réserver le beau rôle aux protestants, mais il convient d'ajouter de suite que cette note est très discrète, si discrète même que l'un des plus beaux caractères de la pièce est celui d'un curé de village. Il n'est peut-être pas toujours très orthodoxe, le saint prêtre, notamment lorsqu'il donne un peu la main, pour les meilleurs motifs d'ailleurs, à une conversion... au protestantisme. Mais il est d'une si grande droiture, d'une telle bonté, d'une si attachante charité qu'on ne sait trop s'il convient d'être sévère à son endroit. Le drame roule sur une aventure de cœur. Le capitaine des dragons chargé de l'exécution de l'édit royal, dans le pays de Judith Renaudin, se prend d'affection pour la jeune fille. Il veut l'épouser. Judith ne peut rester en France sans renier sa foi. Notre capitaine, d'ailleurs écœuré des dragonnades, renonce à tout et part en exil avec la jeune fille et sa famille. Ce départ n'aurait pas eu lieu d'ailleurs, sans l'entremise du curé qui, pour sauver ses paroissiens protestants, a tout machiné, sans se laisser arrêter — et c'est là que pèche son orthodoxie — par cette idée que le futur mari de Judith n'obtiendra sa main qu'en se faisant renégat. La pièce est écrite avec un charme pénétrant ; l'action traîne un peu au début, mais le cinquième acte est d'un effet saisissant.

3. — Puisque nous en sommes au théâtre, passons à celui du P. Delaporte, orthodoxe celui-là et, qui plus est, en forte et belle poésie. L'éloge des œuvres du très distingué religieux n'est plus à faire, et il nous suffira presque de signaler ici son dernier ouvrage ; *Drames et Mystères*, qui renferme quatre pièces : *Un proverbe, une légende, une vocation, un martyre*. Je ne sais combien de directeurs de collèges ou d'œuvres de jeunes gens nous ont écrit pour nous demander de bonnes pièces à faire jouer dans leurs établissements. A tous, je puis répondre qu'ils seront pleinement satisfaits en prenant ce petit ouvrage. La place me manque pour analyser chacune de ces pièces. Je m'en tiendrai donc à la première qu'on pourrait intituler : la contagion de l'héroïsme. La scène se passe en 1871. Le comte de ***, dont le fils vient d'être blessé, au milieu des zouaves pontificaux, est découragé. Il ne croit plus au relèvement de la France. A ses objections, le précepteur de

son dernier enfant répond par ce vers cornélien : « Tant qu'on meurt pour un peuple, il ne peut pas mourir. » Et l'enfant ajoute :

> Père, si l'on savait ailleurs, comme chez nous,
> Joindre encore les mains et plier les genoux,
> On pourrait, n'est-ce pas, au bout de sa prière,
> Se dresser, le front haut, et marcher, l'âme fière,
> Comme nos vieux aïeux, les soldats de la croix...
> Vous me l'avez appris, vous, mon père; et j'y crois!

Le pays est couvert d'Allemands, et le vieux comte dit son désespoir à son fils blessé, qui déjà veut rejoindre le régiment. Il n'y a plus rien à faire ! Le jeune homme répond :

> Mais, mon père, nos cœurs ne sont pas envahis !

Et voici que tous sont gagnés par l'héroïsme de ce vaillant, si bien que le comte lui-même accompagne son fils et ses domestiques qui vont à l'ennemi !

Le Proverbe est une résurrection de la légende de saint Nicolas. Dans *Une Vocation*, le poète fait revivre un épisode de la vie de Louis de Gonzague. *Un Martyre* rappelle la mort glorieuse du Père Olivaint. Partout le vers est à la hauteur de la pensée.

4. — Dans *Le Pape*, drame en cinq actes et en vers, M. Alexandre Parodi ne s'est pas occupé de la scène. Il s'est laissé simplement empoigner par son sujet, et il a voulu exalter « jusqu'à l'apothéose l'Église romaine personnifiée en Grégoire. » En composant, il s'est souvenu de Léon XIII, mais il a écrit surtout, dit-il lui-même, « un drame rigoureusement historique et, dès lors, mystique par endroits. Il ne peint, et de leurs couleurs propres, que le tableau d'une époque et le portrait d'un grand homme ; il ne met en présence qu'un moine et un roi, celui-là le Droit et le Devoir, celui-ci la Force et le Plaisir; il n'évoque que la vision de la lutte antique de la Croix et du Glaive, de l'Esprit et de la Matière, de la Loi évangélique et de la Nature. » Et parlant de la superbe figure de Grégoire VII, qu'il va faire revivre en beaux vers, le poète ajoute : « Devant ce vieillard chétif et désarmé, on songe au roseau de Pascal, on songe au roseau du Christ, qui, partant pour le Golgotha et le Ciel, le prit pour sceptre. Sa victoire est celle même de la pensée et de la volonté, la victoire par excellence *humaine*. » Cette victoire est celle de Grégoire VII sur Heinrich IV, roi des Germains. Elle ne sera complète qu'après bien des péripéties et des drames, mais elle s'affirmera définitive au cinquième acte dont l'intérêt dramatique est très grand. Peut-être pourrait-on reprocher au poète quelques longueurs qu'il eût été facile d'éviter. C'est ainsi que la discussion entre Heinrich IV et Mathilde semble démesurée et retarde l'action. Mais, par contre, on pourrait citer nombre de scènes remarquables et de beaux

et grands vers. Le pâtre Taddeo rencontre le Pape, seul, en ses jardins, à l'heure où tout repose encore. Il s'étonne et Grégoire lui répond :

Eh bien ! ne dois-je pas, étant pasteur aussi,
Dès l'aube, comme toi, veiller sur mes ouailles ?
Travailler à mon tour pendant que tu travailles ?

TADDEO, *souriant avec malice.*

Vous vous nommez « pasteur », mais vous ne l'êtes pas.

GRÉGOIRE.

Erreur ! Je mène au ciel les âmes d'ici-bas.
Le vrai pasteur, c'est moi ; tu n'es que le symbole.
Car ce monde, vois-tu, n'est qu'une parabole,
Une image qu'on prend pour la réalité.

TADDEO, *avec incrédulité, montrant le soleil qui se lève.*

Quoi ! ce soleil n'est pas ?

GRÉGOIRE.

Il est ; mais sa clarté,
En offrant à nos yeux ce spectacle admirable,
Nous en annonce un autre encor plus adorable.
Ce monde, à le voir seul, n'est presque rien, ou peu :
Il n'est que l'alphabet des merveilles de Dieu.
Le livre, c'est la Foi qui l'épèle ; et lui-même
Il l'a jadis écrit avec l'eau du baptême,
Le sang du sacrifice et le feu de l'Esprit.
Passe de l'alphabet, enfant, au Verbe écrit.

5. — Avec M. Mithouard, qui marque sa place de plus en plus nettement parmi les jeunes, nous voici en plein symbolisme, et nettement en dehors de toutes les formes classiques. Une fois ce genre admis, *Le Pauvre Pêcheur* témoigne d'un art très approfondi. Le pêcheur souffre :

Le pauvre pêcheur
Ne lève les yeux
Devant la rougeur
Du front de son Dieu ;

Ni devant le jour
Qui vit ses péchés,
Ni devant l'amour
Qui l'a desséché.

Il appelle à lui Jésus, mais c'est lui qui doit s'avancer, car Jésus est retenu attaché à sa croix par tous les péchés de l'humanité. Il se repent et il s'efforce de sortir entièrement de la fange où il est tombé.

J'ai presque détaché le lien qui me noue
Au fardeau de mon corps traîné dans le mépris

Mais il y a dans son repentir comme un orgueil de sa pénitence,

et Jésus lui montrant la modestie de la vraie vertu lui trace sa ligne de conduite :

Faire sans gémir
ton petit devoir.
tout recommencer,
Rentrer au bercail
monotone, étroit,
de ton rôle obscur.

On voit que le poème est mystique et de forme toute moderne.

6. — Dans *Les Rêves qui passent*, Mme Perdriel-Vaissière chante la Bretagne, la mer, les mille riens intimes de la vie, la nature et la foi. Sa poésie est à la fois descriptive, pleine de comparaisons et philosophique. M. François Coppée a écrit, pour ce charmant volume, une courte, mais toute élogieuse préface, qui rend trop bien notre impression personnelle pour que nous hésitions à la citer. « C'est bien volontiers, que j'inscris mon nom en tête de ce livre. On y voit, semble-t-il, planer l'aile des grands oiseaux de mer, on y entend souffler le vent du large ou murmurer, auprès du foyer, des voix tendres et intimes. Ces « rêves » méritent que l'on s'arrête tandis qu'ils « passent », car ils sont évoqués en des vers tour à tour robustes et charmants. » Nous n'avons qu'à citer pour faire valoir cette critique et montrer la grâce ou la force, le charme, la facilité et la couleur de cette poésie :

Sous l'épaisseur fraîche des bois
Dont s'entrecroise la ramure,
Une toute petite voix
Murmure.

La source, dans l'isolement,
Loin des sentiers que l'homme trace,
Est vierge, et garde ingénuement
Sa grâce.

Et que de beaux vers et qui peignent inspirés par le spectacle de l'Océan !

Sur les mâts très hauts des frégates blanches
Les voiles ont pris des rondeurs de hanches.....

Et la lune planant dans un calme d'extase
Allongeait sur la mer son grand filet d'argent.....

Mais les sombres granits drapés d'ombre et de brume
Tendent à l'ouragan leur front de taureaux noirs.....

Et encore, pour terminer, ces vers à l'Étoile de la mer :

Nous sommes les bateaux que les courants mauvais
Entraînent à leur gré sur les flots, ô Marie.....

Mais je t'ai pris pour guide, ô phare d'espérance,
Et tu me conduiras jusqu'à l'éternité.

7. — Des vers parnassiens, sonores, pleins, grandiloquents, solennels, parfois pompeux, aux rimes toujours riches ; des couleurs et de la rhétorique et encore des couleurs, telle est la poésie de M. Sébastien Leconte, dont nous avons déjà fait la critique et surtout l'éloge. Il offre *Les Bijoux de Marguerite*, écrit à Nouméa, et plein des images qu'il a recueillies de toutes parts, à sa bien-aimée et lui dit :

En un coffret massif, serti de strophes d'or,
Je t'offre, agenouillé sous tes fières prunelles,
O ma Beauté, le sombre et merveilleux trésor
Orfévré des splendeurs de tes mers éternelles.

Mais voici un sonnet qui donnera une idée plus exacte du genre :

Dans une panoplie où les courts cimeterres
Sont rouges de la pourpre atroce des dragons,
J'ai lié, de mes poings noueux comme des gonds,
La cuirasse de l'hydre aux crocs d'or des panthères.

La chimère vaincue aux voûtes solitaires
Hurle en vain sa fureur ailée, et nous narguons,
Cloués sur nos ventaux par l'effort des angons,
Le désespoir cabré des fauves sagittaires.

Et moi, le forgeron des boucliers sacrés,
Qui mêlais dans le sang des monstres massacrés
Les écailles du bronze au brocard des étoffes,

Las des travaux divins, j'appends du même bras,
Parmi la panoplie énorme de mes strophes,
Le miroir d'acier sombre où tu te souriras.

Avec ce ton, on doit s'attendre à trouver dans ces vers beaucoup de mythologie et rien naturellement de populaire.

8. — Nous avons dit, dans un précédent article, toute la réelle valeur du volume intitulé *Les Sonnets de Pimodan*. Nous retrouvons les mêmes mérites dans les *Lyres et Clairons*, mais avec des inégalités à notre modeste avis. Cela doit tenir au genre. Les souvenirs de Saint-Cyr et du régiment, les blagues un peu banales, quelquefois triviales et généralement peu spirituelles de la caserne ou de l'école, ne sont pas une source d'inspiration aussi sûre, ni aussi généreuse que la nature et la philosophie, et plusieurs pièces s'en ressentent. Je ne veux certes pas dire qu'il faut être solennel, mais il y a esprit et esprit, et je n'aime guère, en poésie surtout, celui qui consiste à appeler « le Pitaine » le capitaine, et autres banalités du même genre. Le Saint-Cyrien n'a plus le temps de se laver et déclare : « Je suis sale comme un pourceau ; » et plus loin : « J'ai l'air d'un conscrit idiot » ou encore

Et mon caporal, par malice
Me donne à chaque instant le trac...
Le plumet, c'est abrutissant... etc.

J'aime beaucoup la patrie et ne suis nullement de ceux qui la déchi-

rent en ce moment. Mais, et précisément pour cette raison, je ne goûte pas ces plaisanteries. D'ailleurs, je les trouve sans saveur, au seul point de vue artistique. Et ce qui me surprend le plus, c'est qu'elles trouvent place dans l'œuvre, d'autre part très élevée, du poète, qui déclare :

La muse sur ma tête a mis son divin signe,
Mon front porte l'étoile ! Il ne peut se baisser.

Ou encore, tant il place haut et un peu trop le mérite des poètes :

Pas plus aujourd'hui que naguère
Et qu'autrefois, vous n'êtes faits...
Pour la morale du vulgaire,
Poètes, beaux oiseaux chanteurs.

Le mal ne saurait vous atteindre
Dans le pur éclat des hauteurs.

Mais comme aisément, lorsqu'il s'en prend aux grands sujets qui tourmentent nos âmes, il se retrouve lui et vraiment poète. Lisez ces vers :

Le mal ronge ce triste monde;
Notre misère est si profonde
Que nous ne sentons plus nos fers!...
Quand pourrissait la race humaine
Dans la corruption romaine,
Les sages fuyaient aux déserts...

O Christ, abrège notre épreuve!
Que notre misère t'émeuve!
Brûle-nous de ton divin feu!
Et détruisant la chair infâme,
Sur ses restes, fais monter l'âme
Brillante vers l'éternel plan!

Et que de vers de cette envolée je pourrais citer, si la place ne m'était forcément limitée ou si le flot grossissant des poètes ne me submergeait!

9. — Inégal encore, mais d'une autre façon, est l'ouvrage de M. Charles Daniélou : *Ascension*. Il s'y trouve, en effet, des longueurs, des négligences, non graves, mais regrettables parce qu'on peut juger, d'après d'autres pièces, qu'on est en droit d'être exigeant avec l'auteur et qu'il peut donner beaucoup. Par exemple, la pièce *Aimons la vie*, est trop philosophique pour venir se ranger sous le titre général de *Sourires*, et l'idée qu'elle exprime pourrait ressortir plus lumineuse d'une forme plus serrée. Le poète aussi pousse parfois la subtilité de raisonnement trop loin, pour de la poésie surtout ; ainsi en ces vers :

Pour ta gloire et pour mon bonheur
En moi tu n'es que ce que j'aime.

Ce « n'es que ce que » manque totalement d'harmonie. Par contre,

les beaux vers et d'un accent tout personnel ne se comptent pas. Voyez la *Prière au pauvre*

Dieu t'aime, et c'est en toi qu'il est venu vers nous;
Ah! pauvre, laisse-moi t'implorer à genoux.

Voyez encore l'*Ode à Jésus*, où je voudrais une note plus concrète, quelque chose de moins vague dans l'expression, de plus coloré :

Ah! qu'ils sont peu nombreux ceux dont l'âme tremblante
Vient gémir aujourd'hui, Christ, à ton saint tombeau,
Et vénérer ainsi ton dévouement si beau
Pour leur nature chancelante;
Et qu'ils sont peu nombreux ceux qui font à genoux
Une prière douce et lente,
En gémissant : « Croix, soutiens-nous,
Car nous sommes de chair, et la chair est fragile,
Car nous sommes pétris de poussière et d'argile,
Et l'eau d'impureté nous a vite dissous. »

10. — Et revenons au drame, « drame de cape et d'épée, dit la préface de M. Jules Claretie, une comédie d'aventures, empanachée et ferrailleuse, genre de théâtre que le public de France aimera toujours. » *Le Capitaine Loys*, c'est Louise Labé, la belle cordière de Lyon, qui s'est armée, au moment où le Dauphin, plus tard Henri II, va reprendre Perpignan sur les Espagnols. Préfacier et auteurs, MM. Édouard Noël et Lucien d'Hève, en font « la prêtresse guerrière du XVIe siècle. » Le 1er acte se passe à Lyon, sur la place Saint-Jean, où l'on représente une Fable de Louise Labé, alors fiancée et dont le Dauphin devient amoureux. Puis l'action se développe dans un château de Perpignan et sur le champ de bataille. Le début est long. Mais, dès le second acte, tout est vivant. C'est la lutte secrète entre Loys et sa rivale qui va trahir la patrie, c'est la découverte de cette trahison, et les vers sont fort beaux. Le Capitaine Loys répond à celle qui trompe le Dauphin :

Je suis celui qui de son glaive... abat le traître.
Je suis le chevalier chargé du châtiment.
Je protège qui pleure et je frappe qui meurt.
Tel le justicier prononce la sentence....
Tel, Madame, en mes mains je tiens votre existence.

Louise Labé continue à donner des preuves d'héroïsme, jusqu'au moment où, après avoir triomphé des ennemis, elle triomphe d'elle-même, en répondant au Dauphin qui lui offre la couronne, qu'elle est résolue à se contenter de celle des Jeux Floraux. Ce drame devrait s'arrêter là, et le dernier tableau du 3e acte paraît quelque peu languissant.

11. — Passons à un tout autre genre. Il s'agit maintenant des *Lettres à Mignon*, autrement dit de la correspondance échangée entre un poète

et une jeune fille, Mlle Sophie de L..., aujourd'hui Mme du T... « correspondance affectueuse et chaste, — les rapports poétiques d'une rare mysticité, — entre l'illustre poète Th. Aubanel et *Mignon* ou l'*Amigo* que je n'ai jamais visto, » dit M. Bourreline, en la préface qui ouvre le volume. « Belles pages, ajoute-t-il, véritables perles enfermées dans cet écrin. » *L'Amigo*, fille d'un diplomate russe, était née à Athènes et possédait déjà six langues, lorsqu'elle se passionna pour le Provençal et spécialement pour les vers du poète de la *Miougrano*. Elle écrivit son admiration à Aubanel, qui en éprouva « un bonheur indescriptible » et lui répondit en vers et en prose, d'où cet échange de lettres que M. Bourreline vient de réunir en volume. « Ces *Lettres*, dit ce dernier, feront connaître le grand poète, mêlant harmonieusement les émotions de son cœur aux doux sons de sa lyre, et aussi — certains ont trop voulu l'oublier — l'homme de cœur, sans respect humain, catholique pratiquant et sincère. » M. Bourreline a d'ailleurs pris soin de traduire les poésies d'Aubanel à son amie inconnue, à l'usage de ceux qui ne connaîtraient pas le provençal.

12. — Quelques titres des pièces contenues dans le volume *Loin des villes*, de M. Gustave Harel, suffisent à donner de suite un aperçu du genre de ces poésies, car ils sont caractéristiques d'une tournure d'esprit et surtout de sentiment : *Soir d'été*, *Journée de printemps*, *Impression matinale*, *Timidité*, *Aux Jacobins*, *Sincérité*, *L'Amour*, *Pour ta fête*, *A mon cœur*, *Le Drapeau*. Le poète qui choisit de tels sujets ne doit-il pas être nécessairement un tendre, un doux, quelque peu lamartinien ? A preuve que l'auteur dédie son ouvrage à sa femme, dont il fait un amoureux éloge, ce qui fait en même temps le sien. A preuve encore, ces vers de *Pour ta fête :*

Tout brille autour de moi, tout prend un air joyeux:
Dans l'atmosphère passe un murmure de fête;
A l'horizon serein, nul signe de tempête
N'apparaît pour ternir l'éclat si pur des cieux.

Et je sens en mon cœur l'écho délicieux
Des souvenirs émus qui chantent dans ma tête :
Ma lyre frissonnante à résonner s'apprête
Pour bercer mon bonheur de sons mélodieux.

13. — Si nous prenions la contre-partie ? Voilà justement, pour le faire, que se dresse devant moi tout une pile menaçante de volumes édités par le « Mercure de France » sans compter ceux déjà nommés. Je parie bien la lecture de quarante livres nouveaux de poésies ou d'ouvrages portant ce titre, et ce n'est pas peu de chose, qu'il n'y a pas un Lamartine dans le tas ! Voyons ! Voici d'abord M Viélé-Griffin, avec son *Phocas*, le jardinier, et diverses autres pièces : *Swanhilde*, *Ancaeus*, *les Fiançailles d'Euphrosine*. Heureusement, le poète a prévenu

que Phocas était jardinier. Qui s'en douterait à ces vers, je veux dire à ces phrases cadencées :

Ce figuier simple aux mille mains propices
Bénit notre repos d'un geste de patriarche ;
J'ai fait ma tâche ;
Et l'heure, tantôt lourde au sillon lent,
Glisse.
Avec l'eau, calme entre les arches,
Comme la brise qui la tache
D'un plissement ;
J'ai fait ma tâche :
La gourde dont nos soins guident l'élan,
Tisse,
Là-haut,
Les fraîcheurs d'entrelacs
Et fait un jour subtil des lourds rayons qu'elle tisse,
Mêlant des transparences vert-lilas
Au grand jour blanc
Du solstice.....

Est-ce absolument du Lamartine ? Je vous pose la question. Et dire que l'auteur sait, quand il le veut, parler en beaux vers harmonieux, colorés, vivants, quasi classiques !

14. — Passons à M. Lucien Legouis, avec *les Sept branches du candélabre*. L'ouvrage est dédié à Stéphane Mallarmé, en « hommage d'admiration, fraîche et profonde. » Pourquoi fraîche ? que veut dire fraîche ? Est-ce que le poète n'admirait pas antérieurement Mallarmé et ne s'est pris d'un culte pour lui que tout récemment ? On doute. *Ève à la Fontaine* est le premier sonnet, qui donne de suite le diapason :

Un soupir d'arbres, vers le chant des eaux, la suit,
Froid, un geste d'espoir amer ondule aux algues ;
Le silence frissonne aux pieds nus de la nuit :
Vers la fleur de son sein rêve une lèvre vague.

Ce pas chantant d'espace en fuite du mystère,
Son clair oubli s'émeut à le sentir glisser ;
L'odeur des bois heureux s'élargit à se taire ;
En rides sur son front, l'eau semble se plisser, etc.

Mais j'ai hâte d'ajouter qu'il y a en cet ouvrage des vers moins recherchés, moins compliqués et d'un art aussi parfait, en même temps que d'une idée souvent très philosophique. Sans arriver à la simplicité, cette fin de sonnet sur *Le Réveil de saint Francois de Sales*, est vraiment belle :

Sa main trace dans l'air une croix de clarté,
Et le sourire exquis de son sang sur ses joues,
— Son sang joyeux, printemps où frissonne l'Été, —

Est la rose où jamais l'abeille ne s'endort ;
Il [illegible], à voir ce front où des flammes se jouent,
Qu'un séraphin, vers lui, penche sa lampe d'or.

Et encore :

L'heure est divine au pauvre errant pour s'endormir
A peine la fraîcheur éparse de la brise
Pose sur les sommeils son âme indifférente.

15. — Voici qui n'est plus tout à fait aussi compréhensible, pour des profanes, bien entendu. Mais nous sommes des profanes, nous qui voulons que le beau, le vrai et le bien se tiennent et qu'ils soient décrits, évoqués en une langue artistique, mais claire, j'allais dire en français. Avouez aussi qu'il est étrange combien les auteurs de ces poésies incompréhensibles portent des noms étrangers, sans parler de la tournure d'esprit de quelques-uns. C'est de *La Louange de la vie* de M. Max Elskamp que nous voulons parler pour le moment. L'ouvrage, dont le titre laisserait supposer quelque chose de très vivant, de très jeune, de très ardent et, par suite, de très simple, est composé dans cette forme symbolique, abstruse, fatigante, énigmatique qui, paraît-il, est le suprême du talent moderne. Mais je ne veux pas insister sur ce jugement, qui pourrait passer pour le produit fatal d'un amas de vieux préjugés, et je préfère citer. L'ouvrage est divisé comme suit : *Dominical*, *Salutations dont d'angéliques*, *En symbole vers l'apostolat*, *Six chansons de pauvre homme*. Quant aux sous-titres, ils donneront assurément l'indication précise des sujets traités. Les sept premières pièces sont intitulées : *De joie ;* les cinq suivantes : *D'anciennement transposé* ; les autres : *De Visitation*, puis *De soir*, et ainsi de suite.

Voici du *De joie* :

Et s'ébrouant
Rouets rouant,
Les rouets, au matin des vieilles,
Leur font s'éjouir les oreilles
D'un bruit rouant
Et s'ébrouant.

Brouet brouant
Aux vieux Rouen,
Arde pour les enfants aux langes,
En feu la cuisine des anges,
D'aux vieux Rouen,
Brouet brouant.

Et maintenant, du *D'anciennement transposé* :

Je n'ai plus de ville, elle est soûle.
Mon Dimanche est mort pour de bon
Dans les armoires de mes torts
Mes robes ont changé de ton,
Vides, les robes de ma mort
Sont mortes et pour tout de bon.

Je voudrais en citer vingt autres, pour mettre en situation le lecteur

d'apprécier, par exemple les « maçons de ma communion, maçons des mains, maçons des pieds », mais la place me manque.

16. — M. Paul Fort fait précéder ses *Ballades françaises* (IIe série) en prose, de quelques pensées que je tiens à citer :

Il faut être de toutes les écoles avec conviction, il ne faut être d'aucune. — Je veux tout le miroir et non pas un éclat.

Tu dois laisser les écoles à leur chef. Penser en « troupe » est indigne du poète. — Reste libre, c'est là ta première noblesse.

Ni Platon, ni Plotin, ni Shelley, ni Poë, ni Hugo, ni Baudelaire, ni Zola, ni « Symbolisme », ni « Naturisme ». — Suis Shakespeare, si tu veux, c'est-à-dire personne, tous et tout.

Sois toi !

Il y a beaucoup de vrai dans ces jugements, à la condition, de ne pas aller à l'extrême. Il y en a aussi dans le préambule qui suit, mais je préfère citer un court passage qui dira la poésie, l'harmonie, la couleur et l'art de cette prose rythmée. Ce passage est tiré des *Ballades de la mer, des ports et des rivages* », dédiées à Henri de Régnier :

Je veux parler du soleil sur la mer. Je veux verser tout ce que j'ai d'ardeur, toute la puissance de ma bonté pour parler du soleil sur la mer. Mais à genoux, à genoux sur les sables (je veux parler de l'aurore sur la mer), ce que je veux prononcer avant tout, avec toute la force de mon amour, ô mon Seigneur, c'est mon humble prière vers ton premier regard, dans le lever du jour. Ta face de bonté sur la grande mer vierge, l'aurore de ta face de bonté ! Oh, pardonne moi, Seigneur, ô mon Seigneur, je veux parler de ta face sur la mer.

17. — Bien irrégulier, l'ouvrage de M. Pierre d'Espagnat. Il s'y trouve de la mythologie froide et de la chaude impression personnelle, de l'harmonie et des heurts, de la facilité et de la recherche, de l'amour ordinaire et du mysticisme, du classique et du décadent. Mais c'est surtout la note philosophique, souvent faite de charme et d'émotion, de souvenirs aimables ou tristes, d'espoirs ou de regrets, mais aussi parfois de raisonnements trop purement théoriques pour le vers, que cet ouvrage est composé. *La divine aventure*, c'est la vie. Le poète pourrait la décrire sans hiatus et sans rocailles. « Tu abdiques le monde, tu attends, qui avais, tu entras, ta radieuse âme, à ces séductions, ta radieuse âme, la nue aux majestueux plis », etc., est-ce là de l'harmonie ? Quel charme trouvez-vous à ces vers :

J'ai fait, pour une entre mille, un sonnet holorime,
Sur un mètre personnel dorénavant perdu.
Un poème tour à tour léger, épique, ardu,
Où le Sphynge rit, soupire et se donne et se grime.

Heureusement, tout n'est pas dans cette note, et les bons et les beaux vers ne manquent pas.

18. — Et maintenant, un peu de théorie. Voici celle de M. Henry Bataille, qui nous offre deux tragédies, l'une en simili-vers : *La Lépreuse*,

et l'autre en prose simple : *Ton Sang*. « L'auteur se résigne comme tant d'autres et livre ici ces deux pièces comme elles furent écrites, sans y rien modifier, persuadé qu'on n'y voudra pas voir, selon son vœu, de littérature de qualité. Il laisse, bien entendu, telles incorrections ou telles formes de style qui lui plurent, il respecte intégralement jusqu'aux mots faux, dont la fausseté pourra s'accroître à la lecture, mais qu'il voulut tels, parce que dans la vie on dit peu de mots justes, et que les mots justes, c'est pour le livre. Il faut, au théâtre, tâcher d'écrire bien avec incorrection, — et s'ingénier à calculer simultanément l'effet scénique et l'effet écrit nous paraît un travail méprisable et d'ailleurs négatif quand il y a lieu de dire, comme ici, que le théâtre est l'action d'un poème. » Cette théorie nous donne déjà un aperçu de l'œuvre. *Ton Sang* n'est pas un titre pris au hasard, car l'auteur nous fait assister, ou à peu près, à la transfusion du sang d'une petite aveugle sur un jeune poitrinaire qui s'est épris d'elle. La pièce se termine par le suicide du jeune homme qui, trompé par la petite aveugle, s'ouvre les veines afin de rejeter le sang qu'il a reçu d'elle. C'est assurément dramatique, mais d'un réalisme fatigant, pénible, attristant et souvent fait de détails ou inutiles par leur banalité ou repoussants par leur caractère odieux. Le frère plein de santé du poitrinaire l'accable de sarcasmes et le malade lui répond : « Seulement, pas d'injures... vous exigez trop... Je suis un de vos produits, et l'on m'a volé le sang auquel j'avais droit, voilà ce que je sais. Et mieux, le peu qui me reste de vie, c'est vous encore qui me le prenez... oui, reste là, bouche bée, stupidement écarquillée,... mais tu ne vois donc pas que je meurs ici, que cette atmosphère m'absorbe ! Cette vie qui pousse droite et large et chaude à mes côtés, souriante comme toi, propre avec ses manchettes de nickel et ses cols de cuivre, elle m'étouffe, te dis-je.,. elle me prend mon souffle. Et j'ai la sensation qu'un peu de la vie qui sort d'ici s'en va, canalisée goutte par goutte, alimenter cette vie artificielle qui pousse là !... » Cette dernière phrase est à l'adresse des usines exploitées par la famille.

19. — Et encore des vers libres ou de la prose rythmée, car on ne sait lequel des deux. M. Henri Ghéon nous donne des *Chansons du chemin creux* (*Clapotis de feuille*, *les fleurs bêent, la luzerne tremble*, etc.), *Chansons effarées*, *Chansons naïves*, *Chansons gaies*, etc. Au sujet de la naïveté et de la gaieté, dont se prévalent tous ces poètes de la nouvelle école, je ne comprends guère ce qu'ils entendent par ces mots, car je n'ai guère vu de choses plus tristes que leur gaieté, ni plus compliquées que leur naïveté. C'est là une remarque générale sur le genre, et nullement particulière à M. Ghéon qui, s'il subit l'influence ambiante, sait décrire et peindre avec harmonie le beau comme l'horrible. Deux exemples nous suffiront, l'un tiré de *Chansons de pluie*, l'autre de la pièce intitulée *Le Dépotoir :*

Soudainement, contre les vitres
L'averse s'est jetée,
Comme un vol d'oiseaux en fuite
Buté
Soudainement contre les vitres.

Et voici pour le réalisme :

Loin des demeures habitées
Voici le champ des immondices.
Là se déverse la fiente des villages,
Là s'entasse l'ordure des villes...

Les hommes craintifs enfouissent les hommes
Bien profondément dans la terre,
Pour n'avoir pas la preuve horrible
De l'effritement insensible
Qui les ramène à la matière,
Comme se désagrège un mur,
Et ils croient conserver leurs illusions folles
Intactes, dans les cercueils de chêne dur.

20. — La plupart des ouvrages édités par la Société du Mercure de France sont d'ailleurs de cette dernière école, mais pas tous cependant, à preuve *Le Chœur des Muses*, de M. Lionel des Rieux, dont les vers sont au contraire très réguliers et rappellent ceux de Leconte de Lisle ou de M. de Hérédia. Ils ont quelque chose de leur beauté plastique, de leur forme pleine et serrée, de leur impassibilité. Comme eux aussi ils s'en prennent à la mythologie, même alors que, par hasard, ils touchent à un sujet moderne :

O chère ville d'Aix, reine de la Provence,
Dont le calme visage a veillé mon enfance,
Toi qui m'appris le soin de la claire beauté,
L'Olympe est devenu l'honneur de ton royaume.

Ce n'est pas au hasard que l'auteur a choisi ce titre de *Chœur des Muses*, et la division de l'ouvrage suffirait à le démontrer : *Sous l'invocation de Terpsichore, sous l'invocation de Thalie, sous l'invocation d'Euterpe, sous l'invocation de Calliope, etc.*, toutes invocations qui me laissent assez froid. Il y a tant d'autres sujets qui nous tiennent au cœur, à l'époque que nous traversons! Pourquoi revenir pour la dix-millième fois à ces imaginations du paganisme ? Mais le poète est libre de choisir son sujet, et je ne lui chercherai pas chicane à ce point de vue. Nous verrons donc défiler ici : *Le Pasteur*, *Thétis*, *Lyristis*, *Pan*, *La Toison*, *Bacchus*, *Hélène*, *Orphée*. Le volume se termine par une pièce *Aux mânes de Chénier*, et où se multiplient les beaux vers. Les suivants, tirés de *La Ruse de Thétis*, sont caractéristiques du genre :

Au camp thessalien, immortelle Thétis,
Tu laisses sur le corps de ton compagnon d'armes
L'indomptable héros, cet Achille, ton fils,
Couper sa chevelure et répandre des larmes.

Le char cœruléen par les dauphins traîné
T'emporte. Autour de toi les nymphes néréides
La charmante Acié, Mélite aux bras rapides,
Spéo qui lève un front de corail couronné,
Amphénome, Phéruse et la blonde Stygué, etc.

21. — M. Paul Gérardy est plus personnel, plus vivant, et c'est naturel, car il chante ses tristesses, ses peines, ses douleurs, ses doutes, et il le fait avec une émotion vraie et un art réel :

Par les chemins où je me traîne
Pour chasser les pleurs de mes yeux,
Très simplement je chante un peu
A la façon de Henri Heine.

Sauf ce dernier vers, cette strophe promet quelque chose et le poète tient ce qu'il a promis. Il y aurait beaucoup à citer. Prenons du moins quelques vers au hasard. Il dit à l'*Endormie :*

Oh dors! et que la paix du Seigneur te soit douce
Puisque tu ne sens plus les tortures du jour,
Que tu ne souffres plus du rayon sur la mousse,
Oh dors! et que la paix du Seigneur te soit douce
Et te garde du rêve atroce de l'amour.

Ce n'est pas malheureusement que sa foi soit très solide, mais du moins la désire-t-il :

Mon cœur ne peut, mon cœur ne sait,
Seigneur, et j'attends votre Verbe ;
En mon âme j'attends en vain
Que la prière naisse enfin !

Mais il dit, d'autre part :

Pour que ma maison fût bénie
J'ai posé sur mon seuil austère
Une large croix peinte en la pierre
Pour que ma maison fût bénie.

On voit que le poète des *Roseaux* en prend à son aise avec la rime et la mesure. Mais, plutôt que de m'arrêter à ce point, j'aurais voulu, si la place ne me faisait défaut, citer quelqu'une de ses Ballades naïves, dont plusieurs sont excellentes.

22. — *Sâvitri* est une comédie héroïque en deux actes et en vers, dit son auteur, M. A.-Ferdinand Hérold. Le titre féerie aurait peut-être été plus exact. La jeune Sâvitrî aime Satya, et alors tout va bien :

La brise caressante et molle de l'aurore
Emporte les parfums des fleurs en ses frissons,
Les corolles sourient au ciel qui se colore
Et l'heureuse forêt est pleine de chansons.

Mais voici que Yama, démon étrange et avant-coureur des catastro-

phes, apparaît. Il en veut à la vie de Satya. Sâvitrî s'offre en victime pour le sauver, et, le marché conclu, tandis que Satya ne peut l'entendre, elle s'écrie :

Le Dieu morne est venu ; j'ai subi son empire.
Aimé, vois le soleil de la victoire luire,
Tandis que Sâvitrî gémira chez les morts.
O maître, ô souverain, ô fort entre les forts,
Qu'importe que j'habite en la mort ténébreuse ?
Je ne suis qu'une tendre femme, une amoureuse
Bien triste, mon Satya, de t'avoir délaissé.
Je pleure mon amour, mon pauvre amour blessé,
Mon bel amour, soleil fleuri de ma jeunesse,
Aimé, fassent les Dieux que ton bonheur renaisse
Loin de celle qui fuit pour jamais tes chers bras.
Le Destin est cruel : mais, du moins, tu vivras,
Tu vivras, glorieux, et tu pourras encore
Éblouir le regard triomphal de l'aurore.

Et les beaux vers se succèdent et tout féerique que soit le sujet, l'émotion gagne le lecteur, parce que la passion est bien rendue et avec art. La conclusion le touchera moins, étant de fantaisie pure ; il n'est pas dans l'ordre naturel qu'une déesse rapproche les amoureux dans des sphères heureuses où l'amour triomphe de la mort.

23. — Ce sont des chansons simples, naïves, enfantines que paraît vouloir nous donner M. Tristan Klingsor : *Ma Mère l'oie, Les Marionnettes, Chanson de Bergère*, *Monsieur de Marlborough*, etc. Mais alors pourquoi n'a-t-il pas pris la forme traditionnelle de la chanson qui chante, à la place de ces vers sans rimes, sans rythme bien net et pleins d'hiatus :

L'Ogre qui a une grande moustache,
Un habit écarlate et un vieux sabre,
L'Ogre de la forêt se cache,
Comme un voleur derrière les arbres.

Il se trouve, d'ailleurs, en ces vers, de la couleur et souvent la naïveté du genre.

24. — M. Cantacuzène est l'auteur de trois livres de poésies : *Les Sourires Glacés*, *Les Douleurs Cadettes*, *Les Chimères en danger* qui « forment un ensemble carminal qui se représentera plus tard dans une édition définitive. » *Les Chimères en danger* contiennent : *Les Fiançailles fallacieuses*, *Les Guirlandes de Cyprès et de Violettes*, *Sourires vers le passé*. Les sourires ne sont pas toujours des sourires, il y a bien des cyprès à côté des fleurs, l'amour n'est pas toujours sincère et la vie est faite de chimères qui courent bien des dangers elles-mêmes, tel est sans doute le fond de la pensée amère du poète. Du reste, puisqu'il se décrit lui-même, rien de mieux à faire que de le citer :

Je suis un être doux de nature ingénue,
Et qui paraît étrange aux rares qui m'ont lu.
Parce qu'ils ne voient pas que mon point ingénu
Est d'être un peu bizarre, étant issu de race,
Par les ans éprouvée, affinée et très lasse
Et qui cherche aujourd'hui le nouvel idéal
Non encor rencontré dans le temps ancestral.

Les chimères hantent bien l'imagination du poète ; mais la cruelle désillusion vient à tout moment interrompre son rêve.

25. — Avec M. Édouard Callon, nous passons à l'antique tragédie : *Hercule, vainqueur de la mort*, « suivant l'Alceste d'Euripide, par interprétation intégrale, tragédie en quatre parties, dont un prologue. » L'œuvre est dédiée à M. Sully-Prudhomme, à qui l'auteur écrit : « Je vous devais selon nos conventions, un roman moderne ; et voici que je vous dédie une action tirée de l'antique... Puisse la perle réputée morte recouvrer son précieux orient si j'ai su la bien sertir dans notre pur et ductile argent des Gaules ! » Le poète a fait consciencieusement les choses et il conseille à ceux de ses lecteurs qui voudront bien suivre son interprétation sur le texte d'Euripide d'étudier les leçons de Pflugk et de Nauck. Les vers sont souvent pleins et fermes, mais pas toujours simples. L'œuvre mérite d'attirer l'attention.

26. — Autre traduction en vers. Nous voulons parler d'une *Électre* de M. Pierre Lesage. Le vers est travaillé et le texte est serré de près. Il n'est pas besoin de revenir sur les difficultés exceptionnelles de ce genre de travail. Qu'il nous suffise de dire que M. Lesage a triomphé de la plupart de celles dont on peut triompher.

27. — Et encore une traduction, pendant que nous y sommes : *Les Sonnets de Pétrarque à Laure*, par Fernand Brisset. Ici, la difficulté s'accroît de ce que l'œuvre originale vaut particulièrement par la forme. La conscience avec laquelle le traducteur a étudié son modèle et tout ce qui l'approchait, la persévérance artistique qu'il a apportée à rendre sa pensée sont bien faites pour attirer l'attention toute particulière des admirateurs de Pétrarque. « J'en suis venu, dit l'auteur, à vivre sa vie, à souffrir ses douleurs, à aimer avec son cœur. Oui, j'ai adoré, comme lui, j'adore cet être inspirateur de son génie, cette Laure qui parvint à idéaliser l'amour chez le plus passionné des amants. Je l'adore au point que, quand j'ai pris la plume pour traduire tout l'amour éprouvé pour elle, j'ai conscience d'avoir senti en français ce que je lisais en italien. » Citons au moins un sonnet :

« Les étoiles, le ciel et les éléments ont employé tout leur art et tout leur extrême soin à créer cette vive lumière (les yeux de Laure) qui, pour la nature et pour le soleil, est un modèle que rien n'égale nulle part ailleurs.

« L'œuvre est si sublime, si gracieuse, si nouvelle, que le regard mortel n'ose se fixer sur elle, tant on voit bien qu'Amour a mis dans ces yeux une douceur et une grâce surnaturelles.

« L'air que traverse leur doux rayonnement s'imprègne de pureté et devient tel que nos paroles et nos pensées en sont meilleures.

« Je ne vois près d'eux aucun sentiment mauvais : tout y inspire au contraire, l'honneur et la vertu. Oh ! quand jamais le vif désir fut-il aussi complètement annihilé par une telle beauté ! »

28. — De *l'Ame errante* de M. Charles Épry, c'est le dernier sonnet que nous citerons, parce qu'il nous paraît bien donner le résumé de l'œuvre, qui traduit les sentiments, les sensations, les tristesses, les douleurs, plus encore que les joies, d'une âme errante à travers les vicissitudes de l'existence :

C'est donc *moi*, vraiment moi qui l'ai vécu le songe
Qu'évoquent ces feuillets en tournant dans mes doigts !
C'est vraiment moi, cette ombre étrange que je vois
Décroître en ces lointains douteux où mon œil plonge !

Ces pays que déjà l'eau rouille et le temps ronge
C'est là tout mon Passé !... Quoi ! déjà tant de fois
J'ai souffert, supporté, sans crouler sous leur poids,
Le doute et la douleur, l'amour et son mensonge !

Ces souvenirs, qu'ils me font mal !... Vienne l'oubli
Mais leur vol obstiné, las ! sous mon ciel pâli
Me suit par les sentiers, ô Temps, où tu m'emportes,

Comme un souffle d'automne au fond des chemins creux,
O mémoire ! pourquoi dans mon cœur douloureux
Sans fin les remuer, toutes ces feuilles mortes.

L'ouvrage est fait de souvenirs, de philosophie de la vie et de mélancolie. Les pièces réunies sous le sous-titre *La Mer* me semblent particulièrement à signaler.

29. — J'ouvre au hasard *Les Refuges* de M. Jules Moulin et je lis :

Fils de ce siècle, aimant la liberté,
Et maudissant d'une haine profonde
L'oppression qui tient encor le monde,
Dans la carcasse de l'imbécilité :

Je ne vais point écouter à l'Église
Les lourds sermons où la raison s'enlise,
Et ne fréquente en ces endroits pieux.

Peut-être, M. Moulin a-t-il tort de ne pas aller davantage au sermon. Il verrait, rien qu'au point de vue éloquence et art, que quelques-uns valent les vers ; et, s'il étudiait l'Évangile, à moins d'être un très médiocre, ce que je ne crois pas, il penserait qu'il n'est pas mauvais de le prêcher. Enfin, en réfléchissant un peu, il songerait que nul penseur, dans le vrai sens du mot, ne traite d'imbécile, alors surtout qu'il est amant de la liberté, ceux qui ne pensent pas comme lui. Et d'ailleurs, son œuvre, pas plus en la forme que dans le fond, n'offre au lecteur assez de nouveautés, loin de là, pour lui permettre pareille arrogance, qui d'ailleurs n'est jamais permise.

30. — Pour de la recherche, pour du prétentieux dans l'expression, pour des mots et de la rhétorique, en voici :

Et Râ-Hormakis crut revoir son firmament.

Ce vers harmonieux et ce « Râ.... crut » sont empruntés aux *Arcanes* de M. Ménétrier. Il dépeint l'incendie du *Bazard de la Charité* et voici, entre autres choses, ce qu'il y voit. Il s'agit d'une baronne :

Sur son front réginal, Dieu déposa lui-même
De sa main rutilante un triple diadème,
Un bandeau de vermeil, où brillaient ces lapis :
Luxe, beauté, jeunesse ! etc.

Le luxe, ce lapis déposé par la main rutilante de Dieu lui-même ! ! Oh ! non, non !

Elle avait les yeux pleins du rêve de son âme,
Et l'alanguissement mystique de la femme,
Dont la poitrine bat sous le satin bouffant...

Et que fit le feu ?

Il dénoua la blonde et lourde chevelure,
Dont le flot coruscant tomba sur l'encolure
En nappes de vermeil.

O mots ! O rhétorique ! Et voici maintenant du sensualisme de description, et voici après du spiritualisme. Ah ! ne traduire que le sentiment vrai et artistement, tout n'est-il pas là ? Pourquoi l'auteur qui nous donne de bons vers, lorsqu'il s'en tient à ce principe, cherche-t-il un autre système ?

31. — Fagus fait un sonnet qu'il dit selon les règles, par exception mais il ajoute :

Les règles je les chéris tant, qu'en les touchant
J'ai peur que tombent en poudre ces bonnes vieilles ;
Donc mon intention est de n'en user pas,
Mais tu formulerais, juge aux longues oreilles,
Que c'est par impuissance et je prévois ce cas.

Les dieux me gardent d'être ce juge aux longues oreilles ! Je me bornerai à citer :

Zut alors le printemps fait de l'impressionnisme !
Vieux gamin éternel et tant banalisé,
Dieu chéant en prudhomme, en démocratisé,
Grand seigneur mésallié qui te prends de lyrisme,
Tu veux donc te refaire une virginité ?
Va donc, eh raté !...

Cela est pris parmi les vers qu'on peut citer.

32. — Voici une pièce sur *Jeanne de Beauvais*. L'auteur, M. Léon

Riotor, a voulu en faire « un essai d'art populaire ». C'est peut-être, en certains passages, un peu compliqué, comme forme, pour de l'art populaire. Ce n'est pas, non plus, toujours très héroïque pour un poème sur Jeanne Hachette. Ainsi, on voit cette dernière, lorsque son fiancé revient de la bataille, pas très courageusement, s'écrier :

Puisque de mon amant la bouche crie à l'aide,
Laquelle mieux que moi saurait mourir pour lui.

En Jeanne il nous montre plutôt la femme que l'héroïne et les tirades amoureuses succèdent aux tirades amoureuses.

33. — L'œuvre de M. René Ghil comprend et comprendra de nombreux ouvrages, si nous en jugeons par l'énumération que nous en donne l'éditeur. Juger une œuvre si considérable ne demanderait pas vingt lignes, ni un jour, mais un volume et un mois. J'aime donc mieux citer :

Du geste des plus forts, au travers
Des argiles et des amas haut erratiques
Du roc, — ils se tendaient l'appel des doigts ouverts !
Serrant la main que le vertige vide : et, l'Homme
Clappant sonorement de la lange,
identiques
De guet sous l'âme inextriquée et sous la somme
Trouble des Forêts d'antres ils tassaient, mettant
Au milieu d'eux les vains petits, les pieds de boue
De leur silence en tas de nudité,
guettant, etc.

Et cela se poursuit, pour ce seul volume : *Le Pas humain*, pendant 92 pages.

34. — Et encore du genre décadent, mais, celui-là, compréhensible et où se rencontrent même de beaux vers. *Rumeur*, de M. Valentin Mandelstamen, est fait de mélancolie, d'ennui, de spleen, de regret du passé, avec une note réaliste et sceptique désespérante. On y trouve des vers comme ceux-ci :

Elle avait dix-huit ans ; des soirs, elle était ivre.

Puis d'autres, où une pensée philosophique est artistement présentée. Et, d'autres enfin, en ce genre :

D'aucuns ont enfermé leur songe
En leur âme, étui.
Mon âme, à moi, est une éponge
D'où jailliraient des flots d'ennui.

35. — Et voici, avec *La Folle du Logis*, du genre étudiant, sans façon, sans gêne, sans aucune retenue. C'est l'auteur qui nous le dit :

En ces moments de passion
Si folle qu'il ne savait faire
En ses vers la notation
Exacte, complète, sincère
De ses irréelles amours,
Notre poète, en bon poète
Petit-fils d'anciens troubadours,
Usait la lyre et la musette
A rimaillarder sans merci,
A tort et à travers, etc.

« Une histoire banale, prend-il soin d'ailleurs de nous prévenir, est contée en des vers banaux et d'une façon banale qui ne demande ni compliments, ni vitupération. »

36. — Je vois que je vais dépasser la place qui m'est octroyée, et je le sens d'ailleurs depuis le début, écourtant, raturant, effaçant, ne disant pas le quart de ce que je voudrais dire sur chaque ouvrage. Il faut donc me résumer. Si le genre décadent est exaspérant, le vieux jeu lamartinien ne l'est guère moins. Sans doute, il y a de bons vers dans les *Épîtres* de M. Aymé-Rambert, mais que d'autres déjà vus et revus. Il me suffirait d'en citer une douzaine pour le prouver. Et dès les premiers, voici apparaître la brise du soir qui murmure, la prière éternelle au Dieu de la nature, les vains bruits qui troublent ce séjour. Je n'en suis qu'au troisième vers ! Et pourtant, l'auteur a le sens de la poésie.

37. — Les vers de M. Ramaekers, *Les Fêtes de l'été*, étant admis que ce qui manque souvent de rime, mesure, césure, etc., peut constituer des vers, sont harmonieux, colorés, animés, pénétrants et, ce qui ne diminue en rien leur mérite, inspirés par la foi chrétienne.

38. — C'est le patriotisme le plus ardent qui a inspiré tout entier le petit volume de M. Laporte De Laporte, lequel s'est efforcé de « démontrer une fois de plus que les sentiments vrais sont l'âme et les principales sources de la poésie sous l'inspiration de la Foi. » Plusieurs de ses Essais sont inspirés par la lecture de journaux allemands, qui lui ont fait « monter la moutarde au nez. »

39. — Et encore la note purement patriotique. Ce sont les récits de M. le chanoine Dubois, pour sept jeunes gens ou jeunes filles. Tour à tour, parlent *le Myosotis de France*, *Le Lys de France*, *La Rose de France*, etc., jusqu'au moment où le principal acteur adresse une ode *Au Drapeau*. M. le chanoine Dubois est également l'auteur d'un *mystère* en deux tableaux : *Incendie du Bazar de la Charité* et d'un drame en quatre actes en vers : *La Vénérable Jeanne de Lestonnac*.

40. — Rien n'est plus difficile que de composer de bonnes pièces pour les enfants, car il y faut, à la fois, beaucoup de philosophie, beaucoup d'art, et une simplicité extrême qui mette à la portée des jeunes intelligences les plus hautes vérités. Les *Nouvelles Récréations*

enfantines de Mme Berguin méritent à ce point de vue d'attirer l'attention des éducateurs de la jeunesse.

41. — Et maintenant, terminons par le dessert, un peu court, mais succulent. C'est à notre cher poète, François Coppée, qui fut toujours chrétien par l'esprit de justice et de charité, par l'amour des humbles, qui l'est aujourd'hui de toutes façons, que nous le devons. *L'Étable*, c'est celle de Jésus à Bethléem. Joseph et Marie arrivent à l'auberge où, pauvres, ils sont mal reçus. Et le poète de s'écrier :

O Messie annoncé par la voix des Prophètes,
Christ que le monde attend et qui viens le sauver,
Je t'adore à genoux. Quoi ? Tu veux éprouver,
Dieu de paix, de bonté, de douceur, d'innocence,
La dureté des cœurs même avant ta naissance.

Puis le poète fait un retour sur lui-même, rappelant le temps où, d'après lui, son âme était une « infecte et sombre étable », mais il a retrouvé la vérité,

Un jour béni, quand la douleur m'a visité,
J'ai prié, demandant pardon de mon offense ;
Humblement, j'ai rouvert au Dieu de mon enfance
Mon âme, cet asile impur et ténébreux,
Il y daigna descendre et, maître généreux,
Qui même à l'ouvrier tardif donne un salaire,
Il y règne aujourd'hui, le parfume et l'éclaire.
Prières! Sacrements! O bienfaits inouïs!
Comme l'étable, aux yeux des bergers éblouis,
Brilla d'une clarté merveilleuse et subite,
Mon âme resplendit, depuis que Dieu l'habite.
Sur la nuit bleue où vibre un hymne de Noël,
S'ouvre le toit obscur qui me cachait le ciel,
Et le hideux remords, l'araignée en sa toile,
Rayonne tout à coup et devient une étoile.

Les gens intéressés à cacher la vérité sous le boisseau, ceux qui ont fait courir le bruit que tous les grands convertis n'étaient venus au catholicisme que par décrépitude répètent à satiété que Coppée n'a plus de talent... depuis qu'il est chrétien dans toute la force du terme. Je signale leur manœuvre inqualifiable à la réprobation générale des hommes de goût, auxquels je demande si le poète aimé a jamais rien écrit de plus beau que la *Bonne Souffrance* et les poésies trop rares qu'il a publiées depuis cette conversion.

P. Saint-Marcel.

HISTOIRE, SCIENCES ET ART MILITAIRES

1. *Napoléon chef d'armée*, par le colonel Comte Yorck de Wartenburg, trad. par Richert. Paris, Chapelot, 1899, 2 vol. in-8 de xlv-406, vi-490 p., 12 fr. — 2. *La Campagne de 1796 en Italie*, par Clausewitz, trad. de l'allemand par Colin. Ibid., 1899, in-8 de viii-340 p., 6 fr. — 3. *1815, Waterloo*, par Henry Houssaye. Paris, Perrin, 1899, in-12 de 512 p., 3 fr. 50. — 4. *Les Espagnols à la Grande Armée* [*Le Corps de La Romana* (*1807-1808*); — *le Régiment Joseph-Napoléon* (*1809-1813*)], par le commandant P. Boppe. Paris, Berger-Levrault, 1899, in-8 de viii-260 p. avec trois gravures en couleurs et une carte, 6 fr. — 5. *Un Général de l'armée d'Italie; Sérurier, 1742-1819*, d'après les archives de France, d'Italie, avec portraits, gravures et cartes, par Louis Tuetey. Ibid., 1899, in-8 de viii-380 p., 5 fr. — 6. *Campagne d'Afrique 1835-1848. Lettres adressées au maréchal de Castellane par les maréchaux Bugeaud, Clauzel, Valée, Canrobert, Forey, Bosquet et les généraux Changarnier, de Lamoricière, etc.* Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8 de 564 p., 7 fr. 50. — 7. *Campagnes de Crimée, d'Italie, d'Afrique, de Chine et de Syrie. Lettres adressées au maréchal de Castellane par les maréchaux Baraguay d'Hilliers, Niel, Bosquet, Pélissier, Canrobert, Vaillant, et les généraux Changarnier, Cler, Mellinet, etc.* Ibid., 1898, in-8 de 434 p., 7 fr. 50. — 8. *Le Général Lapasset* (*Algérie-Metz*), par Un ancien officier de l'armée du Rhin. Paris, Bloud et Barral, 1899, 2 vol. in-8 de 498 et 448 p., 16 fr. — 9. *Souvenirs d'un officier d'État-major* (*1846-1870*), par le colonel Fix. Paris, Juven, s. d., in-12 de 250 p., 3 fr. 50. — 10. *Frœschwiller*, par le général Bonnal. Récit commenté des événements militaires qui ont eu pour théâtre le Palatinat bavarois, la Basse-Alsace et les Vosges moyennes du 15 juillet au 12 août 1870, avec un atlas de 38 planches. Paris, Chapelot, 1899, gr. in-8 de vi-494 p., 12 fr. — 11. *Le 4e corps de l'armée de Metz* (*19 juillet-27 octobre 1870*), par le lieutenant-colonel Rousset. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., gr. in-8 de 384 p., 7 fr. 50. — 12. *Prisonnier. Coblence 1870-71*, par le prince Georges Bibesco. Paris, Plon et Nourrit. 1899, in-8 de 216 p., 4 fr. — 13. *La Cavalerie allemande pendant la guerre de 1870-71. Étude tactique*, par le colonel Jules de Chabot. Nouvelle édition corrigée et augmentée, avec cinq cartes. Paris, Berger-Levrault, 1899, in-8 de 424 p., 7 fr. 50. — 14. *La Guerre de Sept ans*, par Richard Waddington. I. *Les Débuts*. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-8 de 754 p., 7 fr. 50.— 15. *La Campagne de Minorque* d'après le journal du commandant de Glandevez, par Raoul de Cisternes. Paris, Calmann-Lévy, 1899, in-8 de xii-370 p., 7 fr. 50. — 16. *Souvenirs d'un officier d'ordonnance* (*guerre turco-russe de 1877-78*), par le colonel W. M. Wonlarlarsky, avec une préface de M. Anatole France. Paris, Chapelot, 1899, gr. in-8 de x-260 p., 10 fr. — 17. *La Guerre contemporaine dans les Balkans et la question d'Orient 1885-1897*, par G. Becker. Paris, Berger-Levrault, 1899, in-8 de xx-340 p., avec 13 cartes hors texte, 10 fr. — 18. *Der Thessalische Krieg und die Türkische Armee. Eine kriegsgeschichtliche Studie*, von Colmar Freiherr v. der Goltz. Berlin, Ernst Siegfried Mittler und Sohn, 1898, in-8 de vi-278 p. — 19. *La Guerrre hispano-américaine de 1898*, par le capitaine Ch. Bride. Paris, Chapelot, 1899, in-8 de 276 p., 5 fr. — 20. *Remarques sur la guerre hispano-américaine*, par le commandant D. Ibid., 1899, in-8 de 36 p., 1 fr. — 21. *Notions sur les opérations combinées de l'armée et de la flotte*, par le capitaine Ch. Bride. Ibid., 1898, in-8 de x-176 p., 1 fr. — 22. *Mémoires d'Afrique 1892-1896*, par le général O. Bahatieri, avec une préface de Jules Claretie. Paris, Delagrave et Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de xiv-542 p., 12 fr.

1. — La personnalité de Napoléon Ier est, parmi toutes celles qui ont laissé leur trace dans le siècle présent, sans doute la plus frappante, la plus étonnante. Elle devait nécessairement attirer l'attention des érudits, des chercheurs, des historiens, et nulle autre n'a été plus étudiée, plus fouillée, plus creusée. Il semble qu'on l'ait examinée

sous chacune de ses faces multiples. Politique, homme d'État, tacticien, stratège, entraîneur d'hommes, Napoléon a été tout cela, et bien qu'il ait rempli ces divers personnages avec un succès très varié, avec des capacités très différentes et très inégales, il n'en a pas moins imprimé à tous ces rôles un cachet particulier et très personnel. La critique historique s'est exercée depuis si longtemps sur cette organisation privilégiée et géniale qu'il semblait difficile de pouvoir aborder un portrait de Napoléon avec une touche qui n'eût pas été employée déjà. C'est cependant ce que vient de faire un officier allemand, le colonel comte Yorck de Wartenburg dans un ouvrage intitulé *Napoléon chef d'armée,* dont la librairie Chapelot nous donne aujourd'hui une bonne traduction. Le titre nous dit bien ce qu'est l'ouvrage : le colonel de Wartenburg étudie Napoléon, non pas seulement comme tacticien, comme stratégiste, comme conducteur et directeur de masses armées vers ou sur le champ de bataille, mais comme chef d'armée, c'est-à-dire qu'il envisage dans l'homme non pas seulement les qualités militaires que doit posséder le stratège, mais les qualités morales dont doit faire preuve le général aussi bien dans la conduite des opérations techniques elles-mêmes que dans la politique de la guerre, que dans sa façon de traiter l'élément humain dont il dispose pour mener à bien ses conceptions. Jomini est le seul écrivain que nous sachions qui ait abordé un pareil sujet. L'ouvrage, aujourd'hui bien oublié, intitulé *Napoléon au tribunal d'Alexandre*, est une étude à la fois militaire, philosophique et morale, dans laquelle le grand historien a envisagé Napoléon sous le double point de vue que nous avons indiqué pour le travail du comte de Wartenburg. Mais Jomini n'avait pas été en vain témoin oculaire des grandes campagnes du commencement du siècle et acteur dans la grande épopée napoléonienne ; les souvenirs de sa jeunesse l'ont maîtrisé malgré lui, bien qu'il ait écrit son livre alors que les glaces de la vieillesse devaient refroidir sa main. Il se souvient surtout des grandes journées, des batailles acharnées auxquelles il a assisté ; ses goûts particuliers de soldat, de didacticien militaire l'emportent peut-être sans qu'il s'en rende compte : c'est surtout Napoléon, non pas stratège, mais stratégiste et grand tacticien qu'il envisage, qu'il étudie. Ce qui nous plaît, au contraire, chez le comte de Wartenburg, c'est que le moraliste et le philosophe prennent volontiers la place du théoricien purement militaire ; l'écrivain ne cherche point à déduire un Napoléon chef d'armée des qualités morales qu'il aperçoit chez son héros ; il fait l'inverse. L'écrivain allemand suppose les campagnes du commencement du siècle connues de ses lecteurs : il ne s'attarde pas à faire un récit d'opérations que tout le monde sait aujourd'hui par cœur : il cherche à glaner dans ce champ familier ou qu'il sup-

pose tel à ses lecteurs, tel ou tel détail, tel ou tel épisode peu connu ou laissé jusqu'ici dans l'ombre, et il éclaire, avec ces glanures mises en gerbes, la figure morale du personnage qu'il essaie de mettre à son tour en lumière. L'ouvrage du colonel de Wartenburg comporte deux volumes. Le premier va de Toulon à Friedland ; le second, de 1807 à Waterloo, c'est-à-dire de l'apogée à la ruine, à la chute irrémédiable. Dès les débuts, l'écrivain allemand sait mettre très remarquablement en relief les qualités maîtresses du vainqueur de Rivoli, de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. Même avant 1796, Wartenburg signale avec une perspicacité fort judicieuse les qualités morales qu'on pourra remarquer à bref délai dans Napoléon, général en chef de l'armée d'Italie, dans Napoléon premier consul, dans Napoléon empereur. C'est ainsi qu'à propos du siège de Toulon, il fait voir que ce début, tout en n'ayant pas permis au jeune officier d'artillerie de déployer ses hautes qualités, permettait de les deviner. Napoléon, pour arrêter le plan à suivre dans cette circonstance, ne procède pas par des considérations locales : il dégage immédiatement le point principal ; ce point fixé, il indique ensuite les buts de second ordre à la possession desquels les efforts devront tendre, puis il indique le mode d'exécution ; c'est en effet un des signes les plus caractéristiques du vrai général en chef de négliger, dans toutes les situations, les détails, l'accessoire pour concentrer sur le but principal toutes les forces matérielles et morales dont il dispose. Ce but, une fois établi, les calculs de détail nécessaires à l'exécution viennent pour ainsi dire d'eux-mêmes, le général en chef n'a pas à s'en occuper, Napoléon ne s'y arrête jamais. Le deuxième volume de l'ouvrage du colonel de Wartenburg, qui nous montre le génie de Napoléon sur la période descendante qui devait le mener à Waterloo, est peut-être plus intéressant encore que le premier ; on y verra spécialement combien l'activité physique est nécessaire à l'homme de guerre et à quel point une diminution de cette activité peut nuire à l'exécution des conceptions les plus remarquables, les plus savamment combinées. Le comte Chaptal raconte dans ses curieux *Souvenirs* que la campagne de 1812 avait eu une influence marquée et pernicieuse sur le moral et le physique de Napoléon. L'ancien ministre assure que, depuis cette date, l'Empereur attachait du prix à des choses que son organisation spéciale lui avait permis de négliger jusque-là d'une façon presque extrême, comme le sommeil et la table. Il est certain que Napoléon, dans ses dernières années, supportait difficilement les fatigues physiques qui avaient été pour lui un jeu dans ses premières années. Il s'endormit au plus fort de la bataille de la Moscowa, et cependant, il était encore dans la force de l'âge : il avait quarante-trois ans. Le comte de Wartenburg confirme, au moyen de documents peu connus

en France et qui ont toutes les apparences de la vérité, les dires de Chaptal. Son livre est un de ceux dont la lecture s'impose surtout, à une époque où le goût des choses napoléoniennes s'est emparé du public à un degré si marqué. Nous ne dirons pas que la figure du César moderne ressort de cet ouvrage avec des traits entièrement nouveaux ; il est plus juste de dire qu'elle y apparaît sous un jour et dans un cadre qui lui donnent une physionomie différemment éclairée.

2. — Clausewitz est surtout connu chez nous et un peu partout, croyons-nous, par sa *Théorie de la Grande Guerre ;* il a cependant publié d'autres écrits qui, sans avoir la notoriété du premier, ne sont pas sans mérite, notamment l'*Histoire de la campagne de 1796 en Italie,* dont le capitaine Colin nous présente aujourd'hui la traduction. Nous ignorons l'époque exacte à laquelle Clausewitz publia son ouvrage, mais aux lacunes qu'il présente, aux erreurs de faits qu'il est facile d'y relever, il est aisé de distinguer que l'éminent historien ne disposait pas pour son travail de sources suffisantes. Des erreurs de fait découlent nécessairement des erreurs d'appréciation. Clausewitz, tout Clausewitz qu'il est, ne distingue encore que confusément la genèse des méthodes napoléoniennes. Il est hanté d'une façon visible par la pensée de rattacher la stratégie de son époque à celle de l'ère nouvelle inaugurée par le jeune vainqueur de Beaulieu, d'Alvinzi et de l'archiduc Charles. Certains procédés nouveaux lui échappent totalement. Il ne comprend pas ou peut-être il ne veut pas comprendre. Son ouvrage n'en renferme pas moins d'intéressantes parties et les réflexions d'un écrivain de cette valeur, même quand elles pèchent par quelques points, ne sauraient être banales. Les jeunes officiers que n'effraie pas l'aridité des études militaires de grande envergure, liront avec profit l'ouvrage de Clausewitz. Nous sommes d'ailleurs trop habitués à n'étudier notre histoire militaire que dans des écrivains nationaux et à la considérer par ce que nous pourrions appeler le petit oculaire de la lorgnette. Il est bon que de temps en temps nous ayons en main des livres écrits par un étranger et que nous y voyions les événements envisagés suivant l'envers de la médaille. Notre amour-propre souffrira parfois de cette façon de faire, mais la vérité y gagnera et notre valeur générale aussi.

3. — M. Henri Houssaye, dans le récit de *1815-Waterloo,* s'est servi des travaux, des documents étrangers aussi bien que français ; il semblerait donc que son livre dût être écrit avec la vérité, avec l'impartialité désirable, qu'il fût le *Waterloo* définitif qu'on attendait de lui ; nous craignons qu'il n'en soit pas ainsi. Il ne s'agit pas en effet de posséder les documents, il faut savoir les lire, les utiliser, voir ce qu'ils disent réellement, ne point en extraire ce qui peut servir à une idée préconçue, mettant de côté ce qui est capable de lui nuire. Pour com-

mencer par le commencement, il paraît risqué d'affirmer que la population qui avait vu abolir avec une joie non dissimulée la conscription, source d'excès et d'abus de pouvoir sans nombre, ait accueilli son retour sans un violent esprit de révolte. On sait assez ce que valaient sous le premier Empire les demandes et les adresses soi-disant spontanées et libres des municipalités ou des populations, pour croire qu'en 1815, les requêtes des ouvriers demandant à être envoyés à l'armée n'étaient peut-être pas aussi sincères que l'affirmaient le ministre de l'intérieur ou le préfet de police. Il paraît également osé de prétendre que, dans l'armée de 1815, le mécontentement et la désespérance régnaient dans les états-majors, qu'au contraire une ardeur et une confiance sans bornes emplissaient le cœur des soldats ou de tous les officiers de troupe. Nous n'en finirions pas si nous voulions relever les passages devant lesquels le lecteur reste incrédule ou désappointé, mais il est un point sur lequel nous en voulons spécialement à l'écrivain de n'avoir pas mieux fait la lumière; nous parlons du faux mouvement de d'Erlon le 16 et du chassé-croisé du 1er corps entre Nivelles et Ligny. Après avoir lu le chapitre consacré par M. Houssaye à ce problème historique d'une importance si capitale pour l'histoire de la campagne de 1815, nous nous demandons encore si réellement Napoléon a appelé à lui le corps de d'Erlon, par quel officier il lui a fait porter cet ordre, si le maréchal Ney fut prévenu de la mesure par laquelle Napoléon lui enlevait la moitié de ses forces; comment Napoléon, s'il avait réellement appelé à lui d'Erlon, ne le reconnut pas quand le 1er corps déboucha sur la gauche de Ligny et n'insista point davantage pour le lancer à la suite de l'armée prussienne et convertir en déroute l'échec de Blücher. Comme la plupart des écrivains qui nous ont donné un récit de la campagne de 1815, M. Henri Houssaye impute au maréchal de Grouchy la responsabilité du désastre et ne lui pardonne pas de s'être laissé tromper par l'armée prussienne. Sans aucun doute, la conduite du général français ne fut pas, en la circonstance, celle d'un grand homme de guerre, mais Napoléon récoltait là ce qu'il avait semé. En privant tous ses généraux, même ceux de ses maréchaux dans lesquels il avait le plus confiance et qu'il reconnaissait le plus capables de comprendre et d'exécuter ses conceptions, en privant, disons-nous, tous ses lieutenants, quels qu'ils fussent, de toute initiative, en leur refusant tout droit de s'essayer à voler de leurs propres ailes, en les condamnant à n'appliquer jamais que strictement, que servilement, les instructions du maître, Napoléon devait s'attendre à ce que ces hommes, le jour où les circonstances les obligeraient à ne prendre conseil que d'eux-mêmes, se trouveraient vraisemblablement, inévitablement au-dessous de leur tâche. Grouchy n'avait pas évidemment les capacités militaires d'un Davoust, néan-

moins s'il avait été accoutumé de longue main, non pas à exécuter mot à mot les instructions de Napoléon, mais à se pénétrer de l'esprit de ces instructions, il eût, très probablement, empêché Blücher de déboucher le 18 au soir sur le champ de bataille de Waterloo. Après les quelques critiques que nous venons de formuler, nous n'hésitons pas à reconnaître que le livre de M. Houssaye n'est pas sans mérite. En ce qui concerne la division des matières, le groupement et la coordination des faits, la peinture pittoresque et saisissante des scènes et des événements de la campagne, le style même et le coloris, nous n'avons sans aucun doute que des éloges à donner à cette œuvre, mais d'un tel écrivain, nous avions le droit d'attendre autre chose qu'un travail ayant des mérites purement littéraires. Non pas que nous prétendions qu'il n'y ait point dans celui-là une certaine valeur historique; toutefois cette valeur est en réalité très relative. M. Henry Houssaye semble avoir pris la plume avec l'idée préconçue de démontrer que la conception stratégique de 1815 ne fut pas inférieure aux plus belles du Premier Empire et que, si elle échoua, ce fût par une série de circonstances indépendantes de la volonté de l'Empereur. Or, s'il est certain que le projet de Napoléon de prendre l'offensive dès la fin de juin en manœuvrant de façon à séparer les Anglais des Prussiens demeurait tout à fait dans les méthodes napoléoniennes, la lenteur, la mollesse avec lesquelles ce plan fut mis à exécution ne rappelaient en rien la foudroyante activité qui avait assuré le succès en 1796, en 1800, en 1805 et 1806. Quoiqu'il en soit, le *Waterloo* de M. Houssaye est sans contredit un livre à lire, un livre qui, plutôt qu'une histoire définitive du grand drame de juin 1815, demeure un recueil intéressant et précieux de documents sur cette mémorable campagne.

4. — Nous ne connaissons pas, dans l'histoire des guerres du premier Empire, un épisode plus caractéristique, plus émouvant, que celui de ce corps espagnol aux ordres du marquis de la Romana, qui, placé malgré lui au service de la France, se soulève à la nouvelle des événements de 1808 et arrive à rentrer partiellement en Espagne en dépit de dangers, de difficultés sans nombre. M. le commandant Boppe, qui vient de publier le récit de cette conspiration, peu connue dans ses détails, même en Espagne, a écrit là un travail intéressant, d'une valeur historique que nous sommes heureux de signaler. L'honorable officier a compulsé, pour mener son travail à bonne fin, sans doute tout ce qui a été écrit sur la matière, non seulement en France et en Espagne, mais en Angleterre et en Danemark; il a fouillé également dans les cartons du Ministère de la Guerre, dans ceux des Affaires étrangères, des Archives nationales, et dans certaines collections particulières, notamment dans celle du général Vanson; on peut donc penser que c'est là un travail définitif. Rien de dramatique comme

l'histoire de cette poignée de soldats espagnols qui, sous la loi de la politique néfaste du prince de la Paix, ont été pour ainsi dire déportés des plaines brûlantes de l'Andalousie aux plages glacées de Fionie et du Grand Belt, qui apprennent là les événements de Bayonne, ceux du 2 mai à Madrid, l'envahissement et tout à la fois le soulèvement de leur patrie et qui, isolés, perdus, cédant aux incitations du patriotisme le plus saint et le plus ardent, n'hésitent pas à se mettre en lutte, eux aussi, contre le colosse qui asservit l'Europe. Le livre de M. le commandant Boppe nous donne, en outre de l'histoire du corps de la Romana, celle du régiment Joseph-Napoléon formé en 1809 avec les débris du précédent. Séquestrés, enfermés, traités souvent comme des prisonniers de droit commun, ces malheureux trouvèrent pour la plupart la mort dans la campagne de Russie. Quant à ceux qui survécurent, le Gouvernement français voulut, en 1814, les rendre à leur pays, mais celui-ci ne voulut pas les reprendre sous prétexte que ces infortunés avaient été, à un moment, traîtres à leur roi et à leur patrie. *Les Espagnols à la Grande Armée* constituent un ouvrage d'un vif intérêt et d'un mérite littéraire fort appréciable. Nous le signalons très spécialement comme un des plus curieux qui aient été publiés depuis quelque temps sur le premier Empire ; ajoutons que des planches tout particulièrement pittoresques donnent à ce travail un cachet artistique très remarquable.

5. — On lit dans les *Mémoires de Napoléon* cette appréciation sur le maréchal Sérurier : « Il avait conservé toutes les formes et toute la sévérité d'un major d'infanterie : honnête homme, probe, sûr, mais généralement malheureux. » Le livre consacré par M. Louis Tuetey au *Maréchal Sérurier* est la paraphrase de cette appréciation de Napoléon et effectivement, un tel éloge dans la bouche de l'Empereur était bien de nature à appeler les commentaires. Sérurier, major du régiment de Médoc avant la Révolution, avait déjà franchi la frontière pour émigrer quand une cause fortuite le ramena à son poste ; il fit contre mauvaise fortune bon cœur, accepta ou parut accepter les idées nouvelles, sut garder dans ces temps troublés son indépendance et sa liberté, se fit apprécier à l'armée d'Italie en 1796 et obtint enfin le bâton de maréchal qu'il n'eût vraisemblablement jamais conquis sous la Monarchie. Comme le dit M. Tuetey, ce vieux soldat de l'ancien régime dépaysé au milieu d'une nouvelle génération guerrière, rappelait son origine par son éducation, par la correction et la fierté de ses manières, par la politesse et la courtoisie de son langage. A cet égard, il méritait bien l'épithète d'aristocrate avec laquelle ses ennemis essayèrent à diverses reprises de le rendre suspect et d'arrêter brutalement sa carrière. Sérurier est une personnalité bien à part dans l'histoire de la Révolution et du Premier Empire ; il méritait dans la pé-

riode de restitution révolutionnaire et napoléonienne que nous avons vu éclore depuis quelques années qu'un écrivain lui consacrât ses loisirs. Le livre de M. Tuetey est un travail consciencieux et bien documenté.

6 et 7. — Nous avons jadis apprécié ici même le *Journal* du maréchal de Castellane et on se rappellera sans doute les justes éloges que nous avons accordés à cette publication, faisant toutes nos réserves sur la valeur morale ou militaire de l'écrivain. Dans sa longue carrière, le maréchal de Castellane, qui n'avait jamais fait la guerre qu'en 1812, et encore à l'état-major de Napoléon, eut cette singulière fortune d'avoir sous ses ordres la plupart des hommes qui dans notre armée et en ce siècle se sont créé un nom et une réputation appréciables : les Canrobert, les Forey, les Bosquet, les Pélissier, Baraguey d'Hilliers, Lamoricière, Changarnier, Négrier, etc., etc. Rien n'empêche d'admettre que les conseils et l'influence de Castellane aient été pour quelque chose dans le développement des talents militaires dont firent preuve à des degrés divers les hommes dont nous venons de citer les noms. En tout cas, les lettres adressées par eux au maréchal de Castellane de 1835 à 1862, lettres que la librairie Plon vient de publier en deux gros volumes sous les titres *Campagne d'Afrique* et *Campagnes de Crimée, d'Italie, d'Afrique, de Chine et de Syrie*, témoignent qu'il s'était formé entre les élèves et le maître une liaison durable qui fait honneur aussi bien au maréchal qu'à ses anciens subordonnés. On chercherait en vain dans ces lettres un lien quelconque. Émanant de personnages divers, qui souvent ne se connaissent pas ; abordant les sujets les plus différents ; portant sur les mêmes événements les opinions les plus variées, parfois les plus dissemblables, ces lettres paraissent tout d'abord un recueil un peu incohérent de matières n'ayant aucun lien entre elles ; cependant, en les lisant, et surtout en les relisant, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elles constituent en réalité une relation fidèle, imagée, personnelle, souvent très pittoresque, de la conquête de l'Algérie et de la campagne de Crimée. Du reste, le classement de cette correspondance judicieusement effectué, non pas par noms d'auteurs, mais par sujets, et chronologiquement, finit par donner la sensation d'un récit homogène. Nous ne doutons pas que les volumes, *Campagne d'Afrique* et *Campagnes de Crimée, etc.*, n'obtiennent le succès qui accueillit le *Journal* du maréchal de Castellane. Ils en forment le complément naturel et en sont souvent le commentaire indispensable.

8. — Le général Lapasset a eu, après la guerre de 1870-71, son heure de célébrité. Les hommes de notre âge, c'est-à-dire ceux qui approchent de la cinquantaine, se rappellent encore la réputation très spéciale et très méritée qu'avait su conquérir à l'armée de Metz la brigade mixte commandée par le général Lapasset, la tenue remarquable de ses

troupes, les importants services qu'elle avait rendus, notamment dans les batailles des 16 et 18 août ; mais ce qui constitue la gloire la plus populaire de Lapasset en 1870-71, c'est moins sa conduite pendant la campagne même que son refus d'obéir à l'ordre du maréchal Bazaine, de rendre ses drapeaux à l'ennemi. « Mon général, écrivait Lapasset au maréchal en recevant communication de cet ordre étrange, la brigade mixte ne rend ses drapeaux à personne et ne se repose sur personne du soin de les brûler », et effectivement, le 28 octobre au matin, le général Lapasset ayant réuni sa brigade en carré, incinéra lui-même ses drapeaux devant le front des troupes. Les deux volumes consacrés à la mémoire du général Lapasset par un écrivain anonyme qui a su mettre heureusement en œuvre la volumineuse correspondance du général, précieusement conservée par sa famille, constituent une lecture réconfortante. Notamment au point de vue de la colonisation en Algérie, le premier volume composé presque tout entier des lettres du général a une incontestable valeur. Pour la campagne de 1870, un récit du siège de Metz, commencé le jour de la capitulation et continué en captivité, présente également l'intérêt d'un document vécu ; la dernière partie de l'œuvre, consacrée à sa vie intime, nous le représente, non seulement comme un soldat profondément attaché à son métier, mais comme un homme foncièrement honnête et modeste, ayant toutes les qualités qui rendent aimable un père ou un époux, comme un chrétien croyant. Le général Lapasset fut donc bien en réalité une de ces figures que nous pouvons donner comme modèle à nos enfants ; le récit de sa vie est un de ceux que nous pouvons mettre entre leurs mains avec la certitude que tout en frappant leur intelligence il élèvera leur âme et fortifiera leur cœur.

9. — Les *Souvenirs d'un officier d'état-major*, du colonel Fix, sont un amusant récit qui nous initie à la vie militaire sous le second Empire, même sous la Révolution de 1848. Ces mémoires à main levée ne sont vraisemblablement que la première partie des souvenirs de l'honorable colonel puisqu'ils s'arrêtent à l'année 1869. Mais tels qu'ils sont ils fourmillent de détails inédits, d'appréciations prises sur le vif, d'épisodes inconnus à la génération actuelle et bien dignes de lui être signalés. Le colonel Fix, ancien élève de cette École d'état-major, qu'on a chargé après la guerre de 1870 de crimes si noirs et d'abominations si machiavéliques, a été tantôt le surbordonné, tantôt le camarade de toutes les notabilités militaires du second Empire ; doué d'un esprit d'observation très juste, très pénétrant, très fin, il a su saisir avec une grande vérité les traits saillants de la plupart de ces physionomies. A ce point de vue, ce livre est une contribution, qui est loin d'être sans valeur, à l'histoire politique et militaire de la période comprise entre la chute de Louis-Philippe et celle de Napoléon III. Nous attendrons avec impatience le deuxième volume.

10. — De tous les officiers qui ont exercé une influence sur la direction des études militaires en France depuis une quinzaine d'années, aucun n'a une physionomie plus spéciale que M. le général Bonnal qui, comme chef de bataillon et colonel, a été professeur de tactique à l'École supérieure de guerre. Ses études sur les méthodes de guerre napoléoniennes ont une précision, une nouveauté d'aperçus qui séduisent. Les horizons qu'elles nous ouvrent sur les procédés du grand capitaine s'étendent jusqu'à une portée qui n'avait pas été atteinte jusque-là ; Bonnal demeure incontestablement le commentateur napoléonien à la fois le plus audacieux, le plus téméraire et sans doute le plus vrai qui ait abordé encore les campagnes du premier Empire. Ces procédés de discussion, nous dirions volontiers de dissection tactique, le général Bonnal les applique aujourd'hui à la guerre de 1870 et il montre dans cette étude d'une guerre contemporaine le même jugement, le même bon sens qui nous avait frappé à propos des guerres du commencement de ce siècle. Dans *Froeschwiller*, l'ancien professeur à l'École de guerre étudie, non pas jour par jour, mais phase par phase, les débuts de la guerre franco-allemande, signalant avec une frappante lucidité, non seulement les fautes commises de part et d'autre, mais la façon dont ces fautes auraient pu être évitées, la raison pour laquelle elles ne le furent pas. A propos du combat de Wissembourg, par exemple, le général Bonnal nous montre du côté français des chefs braves à l'excès, confiants dans leur étoile, amis du soldat, ayant du coup d'œil et de la décision, mais ne sachant pas la guerre. Cette ignorance dont nos officiers ne sauraient être rendus responsables, parce qu'elle résultait des institutions militaires du pays, cette ignorance s'étendait à tout, depuis les hautes conceptions stratégiques jusqu'au placement d'une ligne d'avant-postes, et quand l'écrivain militaire émet des affirmations à ce sujet nous pouvons l'en croire, car il fut acteur et témoin oculaire dans cette désastreuse campagne. La physionomie de la bataille de Froeschwiller, telle qu'elle se dégage du livre que nous avons sous les yeux, n'est pas entièrement un tableau nouveau, tout au moins comme aspect général. Les marches préliminaires des armées allemandes abordant l'Alsace par la frontière du Nord, les mouvements incertains du maréchal Mac-Mahon se portant comme à tâtons à la rencontre de l'envahisseur, la prise d'une position de flanc sur l'aile droite de la troisième armée allemande, le changement de front de cette dernière pour marcher vers Wœrth et Froeschwiller, les diverses péripéties de la bataille, tout cela était connu. Mais, ce qui est bien personnel à l'écrivain, c'est la définition des motifs qui ont présidé à l'éclosion de toutes ces phases de la lutte. En somme, il appert des démonstrations de M. Bonnal ce que l'on savait également, c'est-à-dire que notre état-major général en 1870, désha-

bitué de l'étude des choses militaires, gâté par les faciles succès remportés en Algérie ou même en Italie (1859), était demeuré, relativement aux procédés de guerre qu'imposaient à la fois l'accroissement excessif des contingents et le perfectionnement du matériel, dans une somnolence, dans une apathie qui ne pouvait manquer de nous être funeste. Le général Bonnal estime, et nous sommes heureux de lui voir tenir un tel langage, que la situation est aujourd'hui bien changée et que les chefs de notre armée, beaucoup plus familiarisés qu'il y a trente ans avec les problèmes de la stratégie moderne, feraient meilleure figure qu'en 1870 devant les généraux prussiens. C'est là un langage consolant, d'autant plus que celui qui le tient a qualité pour s'exprimer ainsi. En terminant ce compte rendu, nous ne devons pas omettre que le volume du général Bonnal a, comme appendice, un atlas de trente-huit planches exécutées non seulement avec une précision de dessin mathématique, mais avec une perfection artistique notable.

11. — M. le lieutenant-colonel Rousset est déjà connu de nos lecteurs par l'histoire de la guerre de 1870-71 qu'il a publiée il y a deux ans et dont nous avons parlé à cette époque avec les éloges qu'elle méritait. Le volume qu'il consacre aujourd'hui au *4e corps de l'armée de Metz* est surtout un hommage à la mémoire du général de Ladmirault qui commanda ce corps avec le talent et la vigueur que l'on connaît. Toutefois, ce n'en est pas moins un récit militaire d'un intérêt général très marqué, dans lequel les événements sont racontés avec les détails et l'importance qu'ils méritent par eux-mêmes et non pas avec l'idée d'en faire converger toujours l'intérêt vers un personnage principal. Dans l'histoire de la campagne de 1870 M. Rousset avait eu naturellement à taiter les opérations exécutées par le 4e corps ; on eût pu craindre que son nouveau récit ne fût qu'une amplification du premier, il n'en est rien. *Le 4e corps de l'armée de Metz* est bien une œuvre entièrement nouvelle, écrite avec les qualités d'exposition que nous avons signalées déjà, avec une impartialité et une sûreté d'appréciation très louables.

12. — Le prince Georges Bibesco, en dehors d'ouvrages divers consacrés à l'histoire de son pays, est honorablement connu dans notre littérature militaire par la publication de différents travaux appréciés. L'un d'eux, *Belfort*, *Reims*, *Sedan*, eut même jadis un retentissement considérable et légitime. Dans le nouveau livre que publie aujourd'hui le prince Bibesco sous le titre *Prisonnier* (*Coblence 1870-71*), l'écrivain militaire fait montre des mêmes qualités que nous avions eues à signaler dans ses précédents travaux. L'ouvrage commence au lendemain de Sedan et nous relate l'odyssée pénible qui fut celle de tant d'entre nous; le voyage en Allemagne, l'internement, les heures si douloureusement tristes de la captivité, pendant que de ce côté-ci de la frontière,

ce qui restait de la France agonisait sous les baïonnettes allemandes. Mais, comme dans cette vie, le pittoresque et le comique ne cessent de côtoyer le sombre et le tragique, on trouvera également dans ces pages la note humoristique et parfois presque gaie. Une série d'appendices curieux complète ce volume. Parmi ceux-ci, nous en citerons un particulièrement d'actualité : la collection des documents relatifs au procès pendant entre le général de Gallifet et le prince de Beaufremont sur cette question épineuse : qui a réellement commandé la grande charge de Sedan. En somme, travail intéressant écrit avec sentiment et couleur.

13. — *La Cavalerie allemande pendant la guerre de 1870-71*, de M. le colonel Jules de Chabot est en réalité la deuxième édition d'un ouvrage paru il y a quelques années, sous le titre d'*Étude historique et tactique de la cavalerie allemande pendant la guerre de 1870-71*. Après un chapitre consacré à l'organisation et à la concentration de la cavalerie allemande au début de la guerre, l'écrivain passe à la relation même des événements militaires, nous parle de la marche de la cavalerie en avant des trois armées allemandes, puis de leur rôle dans les différentes batailles, enfin de leurs opérations dans les armées de province. Le colonel de Chabot, en véritable cavalier qu'il est, conclut que la cavalerie allemande a rempli généralement son rôle d'une façon utile, ce qui est peut-être contestable ; nous croyons en effet qu'en dépit de la légende qui avait fait des cavaliers allemands en 1870-71 une manière d'épouvantails auxquels rien ne résistait, elle fut souvent maladroite, démesurément timorée devant l'infanterie, casanière, et qu'on put lui appliquer le mot d'un de ses maîtres, le général Verdy du Vernoy : une cavalerie qui a peur de l'infanterie ne vaudra jamais l'argent qu'elle a coûté. Il est peut-être possible d'affirmer que la cavalerie allemande fut moins mauvaise en 1870 qu'elle ne l'avait été en 1866 ; de là à prétendre qu'elle rendit les services que le commandement pouvait attendre d'elle, il y a loin. Nous sommes d'ailleurs entièrement de l'avis du colonel de Chabot quand il écrit que dans la dernière guerre, la cavalerie allemande fut absolument inférieure à la cavalerie française du Premier Empire. C'est encore là, c'est-à-dire dans les procédés des Murat, des Colbert, des Lassalle, des Curely que nos officiers actuels de cavalerie doivent rechercher des modèles ou des exemples à suivre. Ils liront toutefois avec intérêt l'ouvrage du colonel de Chabot qui demeure encore aujourd'hui le sommaire le mieux écrit que nous connaissions sur les faits et gestes de la cavalerie allemande en 1870-71.

14. — C'est également des Prussiens, encore que ce ne soit pas de ceux de MM. de Moltke ou de Bismarck que nous parle M. Waddington dans le nouveau travail qu'il publie chez Didot. Ceux-là sont ceux de Frédéric II et de la guerre de Sept ans, qui ne valaient pas mieux que

les Prussiens d'aujourd'hui, mais qui avaient cependant le mérite d'être moins arrogants et de nous craindre davantage. Il paraîtra audacieux à quelques-uns que M. Richard Waddington dont l'ouvrage sur la politique de Louis XV, paru il y a deux ans, avait été accueilli favorablement par la critique, essaie ses forces dans un sujet nouveau et nous donne aujourd'hui une cent unième relation de la *Guerre de Sept ans*. Il est banal de rappeler que les campagnes de 1756 à 1763 ont été écrites un nombre incalculable de fois souvent avec grand talent et qu'il semble difficile de dire du nouveau sur la bataille de Prague ou de Rossbach. Récemment, le chevalier d'Arneth, le duc de Broglie, M. Rambaud ont publié sur ce sujet, la plupart des documents inédits qu'il restait encore à tirer des Archives de Vienne, de Paris ou de Berlin et cependant, quand on a lu la *Guerre de Sept ans* de M. Waddington, on ne trouve pas, il s'en faut, qu'il ait perdu son temps en l'écrivant. En réalité, il n'y a pas de sujet d'histoire à propos duquel on puisse affirmer que tout a été dit. Quelles que soient les investigations, les recherches précédentes, un érudit, en abordant un sujet quelconque, est toujours à peu près certain de rencontrer un coin où personne n'a porté encore ses pas, un carton poussiéreux où n'a pas pénétré la main des chercheurs. C'est ce qui est arrivé à M. Waddington, qui a pu utiliser, à Londres, le Musée britannique et le Record office où il a trouvé des documents peu connus, parmi lesquels figure au premier rang la correspondance inédite du duc de Newcastle. A Vienne, il est tombé sur des dépêches de Kaunitz ou de l'ambassadeur Stahremberg renfermant également plus d'un détail jusqu'ici inutilisé. A Paris, enfin, aux Archives des Affaires étrangères, aux Archives de la Guerre, à la Bibliothèque Nationale, il a pu recueillir plus d'une information négligée par les précédents historiens. Et c'est, armé de ces documents divers, qu'il nous donne l'œuvre dans laquelle nous sommes obligés de signaler une quantité considérable de pages bien réellement inédites, donnant au travail, pris dans son ensemble, un cachet nouveau très particulier d'originalité. Ajoutons que cinq cartes dessinées d'après un figuré du terrain ancien attribuent à l'œuvre, au point de vue militaire, une valeur très appréciable. Ce volume est seulement la première partie de la guerre de Sept ans, il va de l'invasion de la Saxe et de la rupture entre la France et la Prusse aux batailles de Breslau et de Leutben.

15. — *La Campagne de Minorque*, que publie M. Raoul de Cisternes, d'après le journal du commandeur de Glandevez, est, comme on sait, un épisode de la guerre de Sept ans ; il prend donc tout naturellement place après l'ouvrage que nous venons d'analyser. S'il n'a pas la portée du livre de M. Waddington, s'il n'envisage qu'un coin du tableau considéré par l'écrivain précédent dans son ensemble, il a sur son aîné

l'avantage d'avoir plus de couleur, plus d'imprévu, plus de pittoresque. Il a pour nous le mérite de nous éviter le récit des tristes journées dues à l'incapacité des Soubise et des Clermont et de nous donner une relation intéressante d'un des plus glorieux faits d'armes, d'une des plus belles pages de notre histoire militaire. L'ouvrage de M. de Cisternes a pour base principale un manuscrit original intitulé : « Journal de la campagne de Mahon sur le vaisseau du Roy « le Redoutable », commandé par M. le commandeur de Glandevez, chef d'escadre, » qui, après avoir été acteur dans la conquête de Mahon, avait eu la bonne idée de retracer par écrit les événements auxquels il avait assisté. Le nouveau volume de M. de Cisternes a donc toute la valeur d'un récit vécu. Certaines de ses assertions mériteraient d'être controlées; toutefois l'ensemble n'en a pas moins un cachet marqué d'authenticité qui doit le faire classer parmi les œuvres historiques sérieuses.

16. — Nous fermons sur la campagne de Minorque la parenthèse que nous avions ouverte à propos de nos luttes avec la Prusse au dix-huitième siècle et, revenant à l'histoire militaire contemporaine, nous dirons quelques mots de la guerre turco-russe de 1877-78 dont nous parle M. le colonel Wonlarlarsky dans un volume intitulé : *Souvenirs d'un officier d'ordonnance.* Ce fut au cours de l'hiver de 1877, comme on s'en souvient, que l'on commença à parler à Pétersbourg de la possibilité d'une guerre de la Russie avec la Turquie. Wonlarlarsky, qui servait alors aux Chevaliers-Gardes en qualité de capitaine, ne pensa plus qu'à trouver un moyen de faire cette campagne, et ce fut comme attaché à la personne du grand-duc Nicolas qu'il partit pour les Balkans. Le passage du Danube, le 15 juin, entame la série des opérations militaires. Nous assistons ensuite à l'assaut de Nikopol, aux sanglantes journées de Plevna, à celles de Schipka, à la prise de Plevna, enfin aux derniers épisodes de Lovtcha, de Gabrovo et Kazenlik, au traité de San-Stéphano et à la signature de la paix. Ces événements militaires que l'écrivain nous raconte avec détail sont la trame indispensable de son récit ; les journées dont nous venons de citer les noms sont les grandes étapes de sa chevauchée de six mois de Pétersbourg à Constantinople ; mais nous dirions volontiers que l'intérêt principal du récit demeure moins dans les faits militaires eux-mêmes que dans les détails personnels avec lesquels ils sont présentés, dans les réflexions que suggèrent à l'auteur les événements. Le colonel Wonlarlarsky est un type accompli de ce soldat russe dont nous avons admiré, il y a près d'un demi-siècle, en Crimée, les qualités de vigueur, d'entrain, d'endurance, le caractère franc, loyal, chevaleresque. Il y a, dans ce livre, des pages d'un sentiment exquis, comme celle par exemple où le général Tolstoï, la veille de l'assaut de Nikopol, lit au jeune aide de camp un chapitre de l'Écriture Sainte pour le préparer au combat du

lendemain. « J'écoutais pieusement la lecture, dit Wonlarlarsky, et fatigué de ma chevauchée, je m'endormis profondément; j'avais foi dans mon étoile, dans la petite icone que je portais sur ma poitrine, cette amulette qui avait préservé un de nos soldats pendant le siège de Sébastopol, et l'idée de la mort n'entra pas une minute dans ma tête. » Les « Souvenirs d'un officier d'ordonnance » fourmillent de passages semblables ; nous n'avons rien lu sur la guerre de 1877 qui soit plus coloré et plus intéressant.

17. — *La Guerre contemporaine dans les Balkans et la question d'Orient* est une étude consacrée par M. le lieutenant G. Becker au mal dont souffre l'Europe depuis un demi-siècle et qu'on appelle dans la politique contemporaine la question d'Orient. La question d'Orient est ce point d'interrogation délicat que se posent, depuis un demi-siècle, les cabinets européens : « Jusqu'à quel degré laissera-t-on les petits États chrétiens des Balkans secouer le lien qui les unit à la puissance ottomane ; jusqu'à quelle limite tolèrera-t-on qu'ils diminuent la prépondérance turque en Europe ; permettra-t-on qu'ils expulsent définitivement cette puissance de l'autre côté du Bosphore ? » La guerre de 1854-56, la campagne de 1877-78, la guerre serbo-bulgare de 1885, la guerre turco-grecque de 1897 demeurent les dernières étapes de cette question en marche, et M. le lieutenant Becker en étudie aujourd'hui avec détail les deux dernières, c'est-à-dire la campagne serbo-bulgare de 1885 et la dernière lutte de la Grèce contre la Turquie. L'écrivain a traité son sujet avec une hauteur de vues très remarquable, surtout chez un jeune officier. Il a systématiquement divisé ces deux études en trois parties : politique, historique, tactique. De telle sorte que ce livre pourra satisfaire également l'homme d'État, l'historien, le militaire. En ne retenant ici que ce dernier côté de la question traitée par M. Becker, nous ferons remarquer que l'étude des deux dernières campagnes qui ont eu les Balkans pour théâtre présente au point de vue tactique, un intérêt particulier. L'identité de l'armement chez les combattants, l'usage sur le champ de bataille de fusils, de canons, de munitions, d'engins de toutes sortes semblables à ceux dont disposent aujourd'hui toutes les armées européennes, et spécialement l'armée allemande et l'armée française, permettent de déduire jusqu'à un certain point ce que pourrait être, sous certains rapports, une nouvelle guerre franco-allemande. Le livre de M. Becker a été composé au moyen de documents la plupart étrangers, et qui paraissent dignes de foi ; il est jusqu'ici le meilleur publié en français qu'il nous ait été donné de parcourir.

18. — Nous avions lu déjà le livre du baron von der Goltz, *Der thessalische Krieg und die türkische Armee*, dans l'intéressante traduction qu'en a récemment publiée le commandant d'état-major espagnol,

marquis de Zaïas, dans la *Revista cientifico-militar* de Barcelone. Toutefois, nous avons relu avec plaisir ce travail, d'autant que M. de Zaïas s'était borné à nous donner les opérations en Thessalie, laissant de côté les événements en Épire. Personne n'était plus à même que le baron von der Goltz ou mieux von der Goltz-Pacha d'écrire cette guerre turco-grecque, qui est bien son œuvre, personne n'ayant mis plus que lui l'armée turque en état de la faire et de la faire victorieusement. La Turquie d'Europe n'est plus effectivement aujourd'hui qu'une province de l'empire d'Allemagne, l'armée turque est véritablement un corps d'armée prussien, et un officier français, qui a visité récemment Constantinople, nous racontait qu'à part le casque à pointe, qui n'a pu détrôner encore le fez national, c'était le même rigorisme, le même automatisme, la même physionomie générale. C'est pour cette raison qu'il ne pouvait y avoir de doute sur l'issue de cette campagne de 1897, et que la petite armée grecque, n'ayant pour elle que son patriotisme et l'illusion que l'Europe ne la laisserait pas écraser, devait être fatalement anéantie. Nous signalons tout particulièrement à nos officiers le livre du baron von der Goltz et la campagne de Thessalie qu'il raconte ; ils y trouveront la dernière manifestation des procédés militaires de nos ennemis aussi bien pour la mobilisation, pour la concentration, la logistique et la stratégie, que pour la conduite et le maniement tactique des troupes sur le champ de bataille. Tout le monde sait que dans cette campagne, les opérations militaires turques, petites ou grandes, ont été menées uniquement par les officiers allemands dont l'état-major général turc était composé. Il y a donc là, pour nous, des leçons de haute valeur que nous ne devons pas négliger.

19 et 20. — La campagne qui a mis aux prises les États-Unis avec l'Espagne est à peine terminée et déjà deux écrivains militaires nous en donnent le récit ; l'un, M. le commandant D..., publie de simples *Remarques sur la guerre hispano-américaine ;* l'autre, M. le capitaine Ch. Bride, nous présente une relation complète : *La Guerre hispano-américaine de 1898*. Les *Remarques* de M. le commandant D... sont des notes écrites au jour le jour, un enregistrement chronologique d'événements d'où les enseignements ressortent spontanément et sautent pour ainsi dire aux yeux. La guerre hispano-américaine de M. Bride est un travail plus complet qui nous offre non seulement une chronique détaillée de la guerre, mais un certain nombre de renseignements peu connus et pour l'obtention desquels l'auteur a dû se livrer à de sérieuses recherches. Évidemment le conflit hispano-américain est encore trop près de nous pour pouvoir être étudié avec impartialité et vérité. On sait qu'une instruction est ouverte à Madrid contre la plupart des généraux espagnols qui ont pris part à la lutte,

notamment contre les amiraux qui commandaient les deux flottes anéanties, l'une à Manille, l'autre à Cuba, contre le général Toral qui signa la capitulation de Santiago et contre beaucoup d'autres officiers généraux ou fonctionnaires de l'armée ou de la marine. Sans doute, avant que ce débat judiciaire, qui est appelé à un grand retentissement en Espagne, ait eu lieu, tout récit de la campagne hispano-américaine est prématuré ; toutefois, dans l'état actuel de la question et précisément comme memento pouvant nous éclairer pour l'intelligence du futur procès, les deux livres de M. le capitaine Bride et du commandant D... sont deux résumés clairs, précis, généralement exacts qu'il convient de signaler.

21. — M. le capitaine Bride nous donne un second travail intitulé : *Notions sur les opérations combinées de l'armée et de la flotte* dont le sujet est bien défini par ces derniers mots. L'écrivain s'étonne que la France qui présente un développement côtier de plus de quatre mille kilomètres, la France, qui peut être en lutte demain avec des puissances disposant d'un littoral maritime beaucoup plus considérable, ne se préoccupe jamais que de la guerre purement maritime ou purement terrestre, sans songer qu'il est des cas, plus nombreux qu'on ne pense, où l'armée et la flotte devront se donner la main. L'auteur étudie successivement les diverses étapes d'une expédition coloniale ou continentale, exigeant l'action combinée de bâtiments et de troupes ; il nous donne ainsi toute une série de chapitres intitulés : la flotte de transport, l'embarquement, en route, le débarquement, descente de vive force. D'autres chapitres sont consacrés au siège d'un port de guerre, à la défense des côtes, à la guerre de côtes ; enfin l'ouvrage est terminé par une série d'exemples historiques parmi lesquels nous signalerons le débarquement en Crimée en 1854, celui de l'amiral Duckworth devant Constantinople en 1807, ceux des Hollandais à Atchin en 1873. Le sujet traité par M. Bride est réellement nouveau ; son livre sera lu avec profit, non seulement par tous nos officiers, mais par quiconque s'occupe de questions coloniales et même simplement par tous ceux qui prévoient que, dans un temps plus ou moins éloigné, notre pays aura à lutter avec sa voisine de l'autre côté du détroit.

22. — N'est-ce pas précisément pour avoir négligé l'étude des problèmes de stratégie à la fois militaire et maritime dont nous parle M. le capitaine Bride, que l'Italie a subi la défaite à la suite de laquelle elle a perdu ses possessions d'Abyssinie? Pas entièrement sans doute ; toutefois, il est à penser que si le gouvernement italien avait su envoyer à temps dans la mer Rouge les renforts dont avait besoin son armée d'Érythrée, l'issue fatale aurait été tout au moins retardée, n'aurait pas revêtu ce caractère de désastre, de lamentable déroute, qui a imprimé au drapeau italien une tache ineffaçable. Le général

Baratieri, qui commandait en chef l'expédition et sur lequel on fait retomber actuellement toute la responsabilité de la défaite d'Adoua, élève aujourd'hui la voix et proteste contre ce rôle de bouc émissaire que le gouvernement italien et notamment M. Crispi lui ont attribué. *Les Mémoires d'Afrique* (1892-1898) que publie aujourd'hui le général italien nous donnent une relation d'une guerre soutenue par nos voisins en Abyssinie plus complète que tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur la matière. Baratieri n'est pas une personnalité quelconque de l'armée italienne, c'est un officier général qui, par sa conduite passée, notamment en 1859 et en 1866, par son ardeur au travail, son érudition, s'est créé une place tout à fait particulière dans son pays ; il avait tout ce qu'il faut pour réussir, et le choix d'un tel homme pour le commandement des troupes en Abyssinie est peut-être la seule chose rationnelle qu'ait faite le gouvernement italien dans sa malheureuse tentative d'expansion coloniale sur les bords de la mer Rouge. Baratieri n'a pas réussi, c'est évidemment là un tort inexcusable, mais son livre, qui est un plaidoyer sans doute, mais un plaidoyer écrit avec autant de franchise que de bonne foi, démontre qu'il serait injuste de lui imputer toute la responsabilité des événements sous lesquels il est tombé écrasé. C'est le propre des gouvernements faibles et pusillanimes de jeter la pierre aux généraux vaincus ; ce n'est pas ainsi qu'agissait autrefois Rome quand, après la bataille de Cannes, au lieu d'infliger au lâche Varron le châtiment qu'il eût si bien mérité, elle allait en pompe à sa rencontre et le remerciait de ne pas avoir désespéré de la République. Mais les Romains d'aujourd'hui ne sont même pas ceux de la bataille de Cannes, il s'en faut. Nous ne nous apitoierons pas trop sur le sort de ce peuple qui nous doit tout et qui paraît l'avoir oublié. Pour revenir au travail du général Baratieri, nous le signalons comme un livre à lire ; ajoutons qu'une très belle carte d'Abyssinie et de nombreux croquis hors texte rendent cette lecture agréable et facile.

A. DE GANNIERS.

JURISPRUDENCE

Les Traités entre la France et le Maroc. *Étude historique et juridique*, par E. ROUARD DE CARD. Paris, Pédone, 1898, in-8° de x-241 pages — Prix : 5 fr.

Dans la livraison de novembre 1897, le *Polybiblion* annonçait et préconisait un ouvrage du même auteur sur les protectorats conclus par la France en Afrique. M. Rouard de Card vient de publier un nouveau travail destiné à devenir le manuel indispensable à toute personne ayant à s'occuper de nos relations avec le Maroc : publicistes, diplomates, militaires ou commerçants. Aussi bien les grandes puissances

de l'Europe sont-elles entrées en relations officielles avec l'empire de l'Ouest. Il faudra bien un jour en finir avec la situation équivoque du Touat, peut-être rectifier notre mauvaise frontière du côté de Figuig et même de la Malouia. Enfin, c'est de notre ville de Timbouctou que partent de nombreuses caravanes qui vont au Maroc soit directement par Arroan ou Taodéni, soit par Tichit et l'Adrar pour aboutir au Sous, qui a été considéré comme un pays indépendant.

L'ouvrage de M. Rouard de Card est divisé en trois parties. La première est consacrée à l'histoire des traités conclus entre la France et le Maroc depuis le règne de Louis XIII jusqu'à la convention de Madrid 1880, avec la relation de ce qui s'est passé jusqu'en 1898, y compris l'accord commercial de 1892. Nos premiers rapports diplomatiques datent de l'année 1577. La deuxième partie est la plus intéressante et la plus pratique. C'est une innovation à introduire dans toutes les collections de ce genre. On ne se débrouille pas, en effet, facilement devant un texte officiel. Dans cette partie, l'auteur explique successivement l'état de choses résultant des textes officiels, pour chaque objet : frontières, — consulats, — protection, — établissements des Français au Maroc, — commerce, — navigation, — naturalisation de Marocains. La troisième partie contient le texte même des treize documents diplomatiques visés dans le livre. A. D'AVRIL.

Conventions internationales définissant les limites actuelles des possessions, protectorats et sphères d'influence en Afrique, publiées d'après les textes authentiques par le capitaine-commandant F. VAN ORTROY. Bruxelles, Schepens ; Paris, Alcan, s. d., gr. in-8° de XIX-517 p. — Prix : 12 fr.

Ce répertoire sera de la plus grande utilité à toutes les personnes qui s'occupent des affaires africaines ou qui s'y intéressent. Il est accompagné d'une carte grand-aigle, sur laquelle la différence des couleurs fait ressortir les divisions politiques.

Les tables y sont abondantes et rédigées avec soin ; en voici l'énumération : 1° une table chronologique indiquant les dates de la signature (1841 à octobre 1896), — les parties contractantes, — l'objet des documents reproduits, — le texte du document, — la page du volume ; 2° une liste alphabétique par pays des documents reproduits avec l'indication répétée sous le nom de chacun des contractants ; 3° la liste alphabétique des signataires (excepté les chefs et souverains) des documents reproduits ; 4° la table analytique des matières contenant non seulement l'objet des conventions, mais toutes les désignations géographiques et ethniques. Voilà un ensemble d'indications propres à faciliter toutes les recherches des hommes politiques et des savants.

Le recueil n'est pas arrêté, comme la table chronologique pourrait

le faire croire, à quelques années en arrière de la présente. Un copieux appendice donne textuellement les actes dont voici l'énumération : Portugal et République Sud-Africaine, du 29 juillet 1869 (texte néerlandais) ; — Sentence arbitrale entre l'État libre d'Orange et la République Sud-Africaine, du 25 mai 1870 ; — Égypte et Abyssinie, traité de paix du 3 juin 1884 ; — Grande-Bretagne et République Sud-Africaine : sentence arbitrale du 5 août 1885 ; — idem, Convention concernant le Swaziland, du 10 décembre 1894 ; — État libre d'Orange et République Sud-Africaine, limites et partage des îles du Vaal, du 22 avril 1895 ; — Grande-Bretagne et Portugal, sentence arbitrale (limites au sud du Zambèze) du 30 janvier 1897 ; — France et Allemagne, Convention de délimitation, du 27 juillet 1897 ; — Grande-Bretagne et Éthiopie, traité d'amitié, de commerce et de limites, du 14 mai 1897 ; — France et Grande-Bretagne : délimitation dans la boucle et à l'ouest et à l'est du Niger, du 14 juin 1898. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Notre Devoir social, par l'abbé NAUDET. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de xv-304 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume qui a pour sous-titre *Questions pratiques de morale individuelle et sociale*, c'est aux catholiques et aux riches que M. l'abbé Naudet fait surtout la morale, avec une vivacité souvent heureuse, mais non sans mêler aux applications présentes des immuables préceptes évangéliques quelques opinions personnelles qui prêtent à discussion. Que les catholiques manquent fréquemment d'intelligence, d'énergie et de volonté, c'est, hélas ! trop certain. Seulement parce que l'on rappelle la nécessité de faire des hommes et de donner aux vertus surnaturelles la solide assise des vertus naturelles : prudence, justice, force et tempérance, est-ce un motif suffisant pour médire de l'*Imitation* ou pour déprécier l'humilité, qui me semble rester le meilleur antidote de l'irréligion arrogante, de la vanité sotte, de l'égoïsme et aussi de la présomption ou du découragement, c'est-à-dire de ce qui affaiblit et paralyse le plus sûrement ? L'auteur me paraît mieux inspiré lorsqu'il recommande à notre charité de s'exercer dans le sens de l'ordre social, de restaurer son fonctionnement normal, de diriger particulièrement nos efforts vers tout ce qui sauverait et reconstituerait la famille. Il n'a pas moins raison de rappeler que la richesse, loin de dispenser du travail et d'autoriser, en sûreté de conscience, l'oisiveté, étend au contraire nos responsabilités. Chefs d'industrie et par suite employeurs d'ouvriers, chefs de maison dirigeant des domestiques, ou seulement acheteurs, et influant par là même sur les producteurs et les commerçants n'ont pas le droit de rester indifférents aux conséquences sociales de

leurs actes. Est-ce un motif suffisant pour condamner avec autant de sévérité les grands magasins ou bien pour présenter la limitation du nombre des apprentis dans chaque corps de métier comme un moyen légitime d'organiser le droit au travail ? J'ai rencontré dans ce livre (p. 98) l'emploi de ce vilain mot de « réfractaires » que l'on devrait décidément rayer de nos controverses. Il faudrait pourtant s'entendre et se demander si l'on peut dénier aux catholiques leur indépendance dans les questions purement politiques sans verser dans ce mauvais « cléricalisme » que réprouve justement M. l'abbé Naudet.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Société française contemporaine. — *Clergé, noblesse, bourgeoisie, peuple*, par le Vte BRENIER DE MONTMORAND. Paris, Perrin, 1899, in-16 de XIX-238 p. — Prix : 3 fr. 50.

De ces études intéressantes, dont les lecteurs de la *Revue bleue* avaient pu apprécier déjà l'ouverture d'idées et la sobre élégance de style, se dégagent ces conclusions très nettes, que, dans la période de division, d'émiettement et d'anarchie que nous traversons, nous aurions surtout besoin d'un idéal, c'est-à-dire de hautes idées directrices, et de chefs, élite ou héros, capables de diriger la foule. L'auteur estime, justement à mon sens, que le progrès et la civilisation n'ont jamais été l'œuvre des multitudes, qu'une société ne vit et se développe que si, en un sens, elle est aristocratique, en dépit de notre manie et de notre fausse conception d'égalité. Quelles ressources offre, à cet égard, notre société contemporaine ? — L'Église demeure une force très sérieuse, malgré le despotisme hostile de l'État qui paralyse souvent l'action du prêtre, qui tend à faire de l'évêque un fonctionnaire, malgré l'extension abusive, assure-t-on, et peu conforme au droit canon, de l'autorité épiscopale sur les membres du clergé. Si les vrais fidèles, les pratiquants, ne forment plus même le tiers de la population totale, il en est dont la foi est profonde et fervente. Nos 30.000 religieux et nos 128.000 religieuses font bonne figure en face des 23.000 religieux et des 37.000 religieuses de 1789. Enfin le catholicisme ne paraît plus incompatible ni avec la science, ni avec le régime moderne. — La noblesse, qui devrait servir à symboliser l'idée d'une supériorité distincte de la fortune, est fort entamée par son oisiveté traditionnelle, par les mariages d'argent, par une frivolité de vie trop commune. — La bourgeoisie, qui a fait à son profit la Révolution, qui ne voit trop souvent dans la religion qu'une digue à opposer aux revendications ouvrières, qui gouverne les loges maçonniques, est trop souvent minée par l'égoïsme, voit ses familles affaiblies par le partage forcé, et, comme classe, n'a guère su mettre ses ambitions qu'au service de ses intérêts. — Le peuple, ouvriers ou paysans, n'est

guère organisé, et la servilité des foules appelle, vainement parfois, des dictatures. — A cette situation peu rassurante, quels remèdes trouver, direz-vous? M. le Vte Brenier de Montmorand s'est proposé, dans ce livre, non de les rechercher, mais de décrire l'état présent. Il l'a rendu assez exactement en somme, bien qu'on puisse lui reprocher une sévérité peut-être excessive dans ses jugements sur la noblesse, sur la politique religieuse de la Restauration, sur les évêques de l'ancien régime et que l'on puisse aussi se refuser à considérer, avec lui, comme un privilège créé par la loi, la transmission héréditaire des patrimoines.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Parmi les femmes, *Souvenirs et impressions*, par CHARLES ROZAN. Paris, Ducrocq, 1898, in-12 de VIII-322 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charles Rozan écrit avec une charmante délicatesse. Il y a longtemps que nous avons lu son premier ouvrage; nous étions jeune alors et nous n'avons pas oublié la douce impression que nous en reçûmes. Celui-ci est également capable de plaire à la jeunesse: l'auteur le dédie spécialement aux jeunes filles. C'est un recueil de pensées détachées, où il a mis le fruit de ses observations sur le monde féminin. C'est la contre-partie d'un précédent ouvrage intitulé *Au milieu des hommes.*

S'il faut en croire Balzac, « un homme, si malicieux qu'il puisse être, ne dira jamais des femmes autant de bien ni autant de mal qu'elles en pensent elles-mêmes. » M. Charles Rozan ne cherche pas à être malicieux Il dit simplement ce qui lui paraît bien ou mal chez les femmes, au fur et à mesure qu'il les rencontre dans la vie. Il les considère successivement comme jeunes filles, jeunes femmes, mères et vieilles femmes: ce sont les divisions de son livre. Beaucoup de ses observations sont d'une remarquable finesse. Sa morale n'est pas bien sévère : « Allez dans le monde, dit-il, si telle est votre envie, mais ne vous laissez pas accaparer par ses frivolités. Prenez-y votre plaisir en gardant votre indépendance. Si vous tenez aux intérêts qui vous y attachent, cultivez au moins les sentiments qui vous en séparent. » Ce qui manque peut-être dans son livre c'est la note pieuse. Non pas que l'auteur méconnaisse l'importance de la piété chez la femme: « Quelque éprouvées que soient les femmes pieuses, dit-il, elles sont beaucoup moins à plaindre que les autres: il existe pour elles un refuge où elles sont toujours sûres de trouver un appui. Les femmes que l'idée de la Providence ne soutient pas tendent vainement les bras dans le vide ; les autres, au contraire, puisent dans les pensées religieuses le baume qui calme les agitations, apaise les anxiétés et entr'ouvre ce coin du ciel où vont les dernières espérances. » Mais, s'il est vrai, comme le dit encore très justement M. Rozan, qu'en comparant les deux sexes

on ait sujet de croire « que les femmes ont dans la tête une case de moins, et dans le cœur une case de plus. » la piété qui convient aux femmes ne peut rester vague et sèche : ce doit être une piété tendre, qui vienne du cœur et qui touche le cœur. Cette piété notre auteur semble l'ignorer. Plusieurs des pages de son livre ressemblent à des lettres de direction spirituelle, mais auxquelles manquerait la spiritualité.

M. L.

Les Artistes nantais du moyen âge à la Révolution, *Notes et Documents inédits*, par le marquis DE GRANGES DE SURGÈRES. Paris, Charavay, 1899, in-8 de XII-456 p. — Prix : 10 fr.

Nantes n'est pas une des moindres parmi les villes qui ont enrichi d'un fleuron d'art la couronne de France. L'art breton demeure encore vivace et candide au milieu de la banalité déplorable qui, depuis cent ans, sous prétexte de centralisation, envahit nos provinces ; et le souvenir de la reine Anne, la bonne Duchesse, ne s'efface point de sa chère cité. Mais ce n'est pas tout que de rendre un vague hommage aux princes bienfaisants de jadis ; il faut, pour leur susciter des émules, faire revivre ces innombrables artisans dont les œuvres se sont perpétuées pendant des siècles. C'est ce qu'a bien compris M. le Marquis de Granges de Surgères, dont l'infatigable érudition et le goût parfait ont déjà rendu tant de services à la cause de la littérature et de l'art. Pendant vingt années, M. de Surgères a exploré les archives nantaises ; il en a tiré les noms et la liste des œuvres de près de trois mille artistes, architectes, armuriers, brodeurs, fondeurs, graveurs, luthiers, maîtres d'œuvre, monnayeurs, orfèvres, peintres, potiers d'étain, sculpteurs, tapissiers, gentilshommes verriers, etc... ; il nous en offre le catalogue raisonné en un volume d'austère élégance, publié sous les auspices de la Société d'histoire de l'art français.

Sans doute la plupart des noms si patiemment groupés par le savant éditeur ne sont utiles à connaître que pour certains détails d'histoire locale ; mais dans le nombre il se trouve de grands artistes dont les monographies reçoivent par cette publication de notables accroissements : tels apparaissent le sculpteur Blassel, le peintre-graveur Boissier, le maître imagier de la Renaissance Michel Colombe, les architectes Germain Boffrand, Ceineray, Crucy, les dessinateurs Hénon et Portail (à propos de ce dernier artiste, qui fut garde des tableaux du Roi, signalons un portrait qui a échappé aux recherches de M. le Marquis de Surgères, et qui fait partie depuis quelques années des collections du Musée National de Versailles). Près de cinquante pages sont consacrées aux Errard, et particulièrement à Charles Errard II, le premier directeur de l'Académie de France à Rome, dont voici pour la première fois un catalogue de l'œuvre gravé, d'une sur-

prenante abondance : 218 pièces y figurent, alors que Ch. Blanc et Robert Dumesnil indiquaient à peine deux ou trois estampes de ce maître ! C'est là une bien précieuse contribution à l'histoire de l'art académique du XVIIe siècle, dont les collectionneurs et les érudits témoigneront leur reconnaissance à M. le Marquis de Surgères.

A. P.

La Musique à Paris, par GUSTAVE ROBERT. 1897-1898, 4e année. Paris, Delagrave, 1899, in-12 de 360 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Histoire de la Musique. Espagne, par ALBERT SOUBIES. Paris, E. Flammarion, 1899, in-18 de 96 p. — Prix : 2 fr.

Dernier Musiciana, Historiettes, Lettres, par J.-B. WECKERLIN. Paris, Garnier, 1899, in-12 de 333 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Robert est chargé de la Critique musicale à la *Revue Illustrée* et ce sont des études de Quinzaine qui font la matière du présent volume. Elles ont pour objet les grands concerts parisiens : Concerts du Conservatoire, Concerts Lamoureux, Concerts Colonne, auxquels il faut joindre les Auditions de moindre envergure de quelques sociétés de musique de chambre, quatuors, etc... En fait de musique, on voit que c'est la bonne part, la part select et aristocratique. « Faire de la bonne critique et la faire lire ; » — le mot est de l'auteur et, il faut le dire, c'est aussi son œuvre. — Ce que M. Robert demande aux interprètes de nos chefs-d'œuvre, c'est le désintéressement, la probité musicale, la sincérité ; c'est le respect de la pensée du maître, de toute sa pensée. Avec raison il blâme certains procédés d'organisation et d'exécution mieux faits pour flatter *les goûts* du public que pour maintenir les règles du *bon goût* et les traditions du Grand art. A côté de cela, il rend pleine justice à la valeur de *nos* artistes et il censure, comme il le mérite, l'inexplicable engouement de beaucoup de contemporains pour tout ce qui n'est pas français. Il faut savoir gré à M. Robert de montrer l'injustice de ce travers : nos auditeurs et nos chefs d'orchestres parisiens supportent sans désavantage la comparaison avec n'importe lequel des grands concerts et des Kappellmeister de l'étranger. Et cette « bonne critique », M. Robert sait à merveille la « faire lire » non sans agrément.

Le volume se termine par les programmes des concerts et par une revue des ouvrages sur la musique parus dans le courant de l'année.

M. Soubies a entrepris d'écrire l'histoire de la Musique chez les peuples de l'Europe. Plusieurs volumes ont déjà paru. Ce sont ceux qui concernent le Portugal, la Hongrie, la Bohême, l'Allemagne et la Russie ; aujourd'hui c'est un premier volume sur l'Espagne qui nous est offert. Après le second volume qui suivra bientôt, viendront l'Italie, les Flandres, l'Angleterre, les Pays Scandinaves.

C'est, on le voit, l'*Histoire musicale des nationalités* que publie M. Soubies, et c'est là ce qui fait le caractère et l'intérêt particulier de cet im-

portant travail. C'est une œuvre considérable, en effet, dans un tout petit format : œuvre sans prétention ni appareil scientifique; œuvre de science néanmoins et de sérieuse érudition. Œuvre originale aussi : on sent que l'auteur a pris contact avec les monuments; ce sont des renseignements bien personnels qu'il nous donne et de première main; et il les utilise avec une netteté et une sûreté de plume qui dénote un homme compétent et très versé dans ces matières. — C'est bref, concis, rapide, mais complet : on nous met au courant de tout dans ces courtes pages : compositeurs, ouvrages didactiques, virtuoses, instruments de musique.

Que M. Soubies nous permette toutefois d'exprimer un regret, et, s'il se peut, un *desideratum* pour l'avenir. — Dans le chapitre Ier qui comprend tout le moyen âge, quelques renseignements sur la musique liturgique, en particulier, celle de provenance Mozarabe, eussent été bien accueillis de ceux (et ils sont nombreux) qui s'intéressent de nos jours au relèvement du plain-chant.

Au demeurant : un travail de valeur, une miniature dans un petit cadre élégant.

« Avez-vous lu « Musiciana? » me dit un ami. « Non... » Tenez, c'est amusant..., une vraie *salade russe*. » Que M. Weckerlin me permette de retenir ce terme : il n'est point fait pour déprécier son livre, et je n'en trouve point qui caractérise mieux son travail. Il y a de bonnes choses dans une salade russe; il y en a de médiocres; l'ensemble n'est point mauvais : les palais un peu fatigués le trouvent excellent, cela stimule l'appétit, mais c'est peu substantiel et nullement réconfortant. « Musiciana » est une série d'historiettes musicales en trois volumes; celui-ci est le dernier. L'auteur a heureusement choisi un titre aussi vague, car il est difficile de rassembler choses plus disparates sous une même couverture. — Il y a du plaisant, il y a du joli, il y a même de l'utile et le tout est dit avec beaucoup d'esprit. Intéressante compilation, en somme, mais visant plutôt à frapper la curiosité qu'à instruire.

M. Weckerlin a dans la préface un mot de critique pour ceux qui ont tenté d'écrire l'*Histoire de la musique*. Il constate qu'il y a une œuvre à faire et il en trace même une sorte de croquis; mais il s'abrite derrière sa modestie pour n'écrire que des « *Amusettes de l'histoire de la musique*. » Faut-il s'en plaindre? Plusieurs regretteront évidemment et trouveront excessive la modestie du distingué bibliothécaire du Conservatoire.

A. B.

Compte rendu du quatrième congrès scientifique international des catholiques tenu à Fribourg (Suisse) du 16 au 20 août 1897. Fribourg (Suisse), Œuvre de Saint-Paul. 1898, 11 fasc. in-8 de XII-251, 436, 356, 719, 404, 468, 277, 232, 89, 179, 211 p. — Prix : 20 fr.

L'on ne peut être que frappé, l'on est presque effrayé de l'énorme

extension prise par les congrès scientifiques internationaux des catholiques. En 10 ans, le nombre des adhérents s'est accru d'une façon prodigieuse et pour contenir les 200 et quelques mémoires présentés au Congrès il faut plus de 3000 pages. Il est vrai que dans le nombre *sunt quaedam mediocria*; peut-être même la commission de publication eût-elle bien fait de se montrer sévère et d'éliminer quelques morceaux. Mais l'ensemble n'en est pas moins satisfaisant et témoigne du développement de l'activité scientifique chez les catholiques. L'on remarquera que l'exégèse, que quelques esprits timorés auraient voulu voir exclue des congrès, a reçu une large place dans celui de Fribourg, qu'une section spéciale lui a été affectée (la 2e), où des questions importantes comme celle de l'authenticité intégrale et absolue du Pentateuque, comme celle encore de l'universalité du déluge, ont été agitées. Dix-neuf mémoires ont été présentés dans cette seule section.

Une autre innovation notable que présente le compte rendu du IVe congrès, c'est la publication des mémoires dans la langue originale de l'auteur, quand cette langue est une des langues usuelles (latin, français, allemand, anglais, italien ou espagnol). L'on a eu soin de mettre un résumé en français pour les mémoires en allemand et en anglais. Personnellement je me félicite de cette mesure, mais je crois que la commission préparatoire du prochain congrès (Munich, 1900) est allée beaucoup trop loin en décidant que « toutes » les langues civilisées seront désormais admises; je me suis expliqué plus longuement là-dessus dans une autre revue (*Revue des questions historiques*, chronique du no de juillet 1899) ainsi que sur la malheureuse décision de ne publier que des résumés en une demi-page des mémoires présentés au congrès.

L'on ne s'attend pas que nous analysions et critiquions ici les 200 mémoires qui nous sont offerts, nous ne pouvons songer à même les énumérer. Nous nous contenterons donc de donner la statistique de chaque section : 1re section, sciences religieuses (théologie, liturgie, patristique histoire des religions), 22 mémoires; — 3e section, sciences philosophiques, 36 mémoires; — 4e section, sciences juridiques, économiques et sociales, 22 mémoires; — 5e section, sciences historiques, 25 mémoires; — 6e section, sciences philologiques, 13 mémoires; — 7e section, sciences mathématiques, physiques et naturelles, 23 mémoires; — 8e section, sciences biologiques et médicales, 6 mémoires; — 9e section, sciences anthropologiques, 9 mémoires; — 10e section, art chrétien, archéologie, épigraphie, 13 mémoires.

Nous ne pouvons que regretter, comme nous l'avons fait à l'occasion des précédents congrès, que les procès-verbaux contiennent des analyses parfaitement inutiles des rapports qu'on a intégralement reproduits et qu'ils ne tiennent pas suffisamment compte des échanges

d'observations auxquels les rapports ont donné lieu. Nous persistons également à croire que la mise en vente des fascicules isolés serait une mesure heureuse à tous égards.

Nous ne saurions terminer sans inviter de tout cœur nos lecteurs à favoriser le succès de cette œuvre éminemment utile en envoyant leur adhésion au congrès qui aura lieu l'an prochain à Munich (le comité français est 74, rue de Vaugirard). La France, qui a été l'initiatrice de ces congrès doit tenir à honneur de n'y pas perdre sa place. Nous applaudissons de grand cœur à la mesure généreuse du comité de préparation du congrès à Munich, qui a décrété l'admission gratuite des membres des ordres religieux. E.-G. LEDOS.

LITTÉRATURE

Alt-celtischer Sprachschatz von ALFRED HOLDER, 10e et 11e livr. LIVIUS-NORICI. (T. II, col. 257-768.) Leipzig, Teubner, 1898-99. — Prix de chaque livraison : 10 fr.

Ces deux livraisons de la grande entreprise de M. Holder nous mènent presque à la fin de la lettre N. Les titres de quelques articles suffisent à montrer que ce grand répertoire est également utile aux philologues, aux archéologues et aux historiens. Citons, par exemple, parmi les noms de villes, *Lucotecia* ou *Lucotocia,* le plus ancien nom de Paris, et dont l'historique *Lutecia* a été de bonne heure l'abréviation : l'explication *a luto* est une fausse étymologie, mais qui remonte déjà à l'antiquité ; *Lugdunum,* que M. Holder restitue en *Lugudunon*, a laissé son nom non pas seulement à Lyon, mais aussi à d'autres villes. Dans ces mêmes livraisons, nous remarquons *Namnetes* (Nantes) et *Nemausus* (Nîmes). Dans un autre ordre d'idées, les articles *Mercurius*, *Minerva* et *Neptunus* sont des résumés ou plutôt des *indices* importants pour l'étude de la mythologie gauloise et gallo-romaine.

M. Holder, qui est un très savant homme, présume quelquefois trop de ses lecteurs et leur prépare des embarras. On peut être bon philologue, bon archéologue et bon historien sans être paléographe. Pourquoi donc M. Holder cite-t-il parfois des textes de manuscrits en reproduisant les abréviations ? Pourquoi imprime-t-il, par exemple, une *l* barrée au lieu de *vel* dont c'est l'abréviation, et bien d'autres signes analogues ? Si M. Holder, paléographe émérite, tient tant à reproduire occasionnellement un passage en fac-simile, cela pourrait figurer en note ; le texte courant devrait être de lecture accessible et intelligible à tout lettré.

Ces citations en abréviations sont du reste très rares, et nous ne faisons cette observation que pour interrompre un peu la banalité des éloges que nous adressons, depuis huit ans déjà, à cette érudite et utile encyclopédie de l'ancien monde celtique. H. G.

Eléments de grammaire comparée des principaux idiomes germaniques, par Paul Regnaud. Paris, Le Soudier, 1898, in-12 de XII-192 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Paul Regnaud, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à l'Université de Lyon, continue la série de ses Études philologiques et linguistiques, qu'il nous donne depuis plusieurs années. Aux éléments de grammaire comparée du grec et du latin qu'il a publiés en 1896, il joint aujourd'hui les éléments de grammaire comparée des idiomes germaniques. M. Regnaud n'aime pas la routine, c'est là son moindre défaut. Il aborde l'étude des problèmes linguistiques avec une entière indépendance et une belle audace. Il ne considère pas les lois de Grimm comme l'expression parfaite et absolue de la vérité philologique, ni celle de Verner comme un sésame qui ouvre toutes les portes. Il estime que « le langage est un organisme qui se développe comme forme et comme sens d'après certaines lois, dont la tendance est semblable. » Il recherche les causes en matière de langage ; c'est là un principe fécond, dont il tire souvent des conséquences inespérées qui vont parfois à l'encontre des lois les mieux établies, comme par exemple l'inflexion de la voyelle radicale lorsque le mot dans la langue primitive se terminait en i : kraft = kräfte, parce que on disait dans le vieux haut allemand « krafti. »

Nous ne saurions ici suivre l'auteur dans son étude sur le vocalisme et le consonantisme dans l'allemand et l'anglais actuels comparé au vieux saxon, ou à l'ancien haut allemand : ce sont là des questions abstruses, mais qui intéressent certainement les grammairiens et les philologues. On peut n'être pas toujours de l'avis de M. Regnaud, mais on lit toujours avec intérêt la suite de ses déductions. Mensch.

Nouvelles Études d'histoire et de critique dramatique, par Gustave Larroumet. Paris, Hachette, 1899, in-18 de 358 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le mot *études* est peut-être excessif ; je préférerais celui d'un précédent volume : *petits portraits et notes d'art*. Ce ne sont guère en effet que des articles de journaux, écrits d'une plume élégante mais rapide, sur des personnes ou des choses qui passent, pour des feuilles qui s'envolent ; *ut silvae foliis etc...* Même quand en vue d'une lecture à l'Institut ou d'une conférence à l'Odéon le sujet choisi a quelque chose d'antique, de classique ou du moins de sérieux, « l'étude » tourne vite à une causerie avec souvenirs de voyage, narrations, descriptions et amabilités à l'adresse de quelques contemporains aimés du public.

Ainsi le morceau sur *le Théâtre de Bacchus* finit en éloge de Mounet-Sully ; *la Danse grecque* est le compte-rendu d'une conférence de la Bodinière avec danses de « l'exquise » Mlle Monchanin ; le chapitre

sur *la Légende de don Juan*, qui est un peu long, menacerait de devenir ennuyeux, ce que M. Larroumet ne saurait à aucun prix risquer, si n'arrivait pas le récit, agréablement pittoresque, d'une promenade à Séville, et d'une visite à l'église et à l'hospice de la Caridad, tout plein encore des souvenirs du second don Juan, don Miguel de Mañara. *Carmen* est, de même, l'occasion d'une visite à Grenade et aux gitanes du quartier spécial de l'Albaycin. Molière n'est « étudié » que comme « félibre », aussi est-ce dans une allocution prononcée à Pézenas. La conférence sur le *Pinto*, de Lemercier, ne va pas sans un rappel de *Thermidor* et des incidents auxquels certain directeur des Beaux-Arts fut mêlé... Presque tout le reste est franchement du journalisme, c'est-à-dire de « l'à-propos » sur la direction du Conservatoire — qui nommera-t-on, M. de Saint-Saëns, M. Royer, ou M. Dubois ? — sur la direction de l'Odéon, — éloge conjugué de M. Porel et de M. Antoine ; — sur la direction de l'Opéra-comique, et la candidature de M. Albert Carré ; sur la Duse, l'acteur italien Novelli, la troupe espagnole de Maria Guerrero ; des notes sur les pièces nouvelles de MM. Richepin, Donnay, Hervieu, Guinon, etc., etc... et leurs interprètes : Mlle Bartet, Mlle Réjane, M. Le Bargy, M. Worms, M. Candé, etc., etc... Je ne puis pourtant pas nommer tous ceux et toutes celles à qui cet homme d'une amabilité infatigable, et qui, s'il a des ennemis ne montre point de haines, distribue avec grâce des compliments toujours exquis. Et je n'en murmure point, l'éreintement étant un genre qui ne vaut guère mieux que son contraire. Je m'étonne seulement que ces éloges aillent aux favoris de la foule et point à d'autres. Comment un homme d'esprit peut-il se trouver toujours du même avis que la mode ?

GABRIEL AUDIAT.

Visions de notre heure. Choses et gens qui passent. *Notations d'art, de littérature et de vie pittoresque*, par OCTAVE UZANNE (LA CAGOULE). Paris, Floury, 1899, in-8 de 279 p. — Prix : 5 fr.

Ce ne sont point des chroniques que ces pages écrites au jour le jour et qui ont paru dans l'*Écho de Paris*, signées du pseudonyme rare de la Cagoule ; il y manque pour cela l'idée, seule substance de la vraie causerie. Ce sont des tableaux, des visions, des « instantanés », coquettement présentés en un joli album de bibliophile par quelqu'un qui est beaucoup plus artiste que penseur. Artiste, il l'est avec raffinement, avec cette recherche de l'inédit qui court le monde pour se satisfaire, et de l'étranger passe, s'il le faut, à l'étrange... Dunes de Flandre, bourgades de l'île de Walcheren, villes de Hollande, Dordrecht, Delft la Taciturne, carnaval de Furnes, kermesse d'Amsterdam, sensations d'Angleterre : parcs, cafés-concerts, expositions de peinture, tournoi militaire, grande revue d'Aldershot, courses d'Ascot, l'île de Sercq ; souvenirs d'Égypte,

de New-York, du Japon, course de taureaux à Nîmes, croquis de la forêt de Fontainebleau en hiver, soleil de Grasse et de Nice, voilà ce qui aujourd'hui est essentiellement parisien; et vraiment cela est plus agréable à regarder que des paysages de boulevard...

En fait de grands hommes ou de grands artistes, il ne peut guère être question que de ceux qui sont en dehors, un peu, de la gloire trop académique ou trop populaire, brevet certain de banalité bourgeoise : de Mallarmé et de Mérovak, de Jean Whistler qui ne peint pas seulement, qui donne aussi pour dîner à ses invités des « symphonies en blanc », de William Nicholson, le graveur anglais, de Réalier Dumas, le sculpteur de chiens fous, de Félix Buhot, qui sur la soie rose pâle ou bleu tendre des éventails ne dessina jamais que des corbillards et des scènes macabres... Le style est d'une richesse, faut-il dire : antique ou moderne? Chemisettes d'un bleu *latescent*, foulards aux roseurs *pallides*, ou quelquefois *pallidules*, tonalités *nitides*, mousselines *spumoreuses*, *viridité* des saules, visions *gaudibondes*, visages *tumides*, *saltations* et *stridences* de gaieté, eaux *squalides* et *fusqueuses*, *curricles* automobiles, malheurs qui *imminent*, tout cela en vérité est d'un pittoresque luxueux, neuf et plein de charme... pour qui sait le latin. Mais de latin, l'esprit qu'on nomme « moderne », on le sait, n'en veut plus. Si c'était lui, par hasard, qui serait rococo? GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

La Leyenda de oro, por D. VILARRASSA. 5a edicion, Barcelona, L. Gonzalès, 1899, 4 vol. in-4 à 2 colonnes de 684, 555, 669 et 902 p. — Prix : 90 fr.

La *Leyenda de oro*, nos lecteurs le savent déjà (Cf. *Polybiblion*, t. LXXXII, p. 93 et 94), n'est point une traduction castillane de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, mais un ouvrage du même genre, approprié à notre siècle. Jacques de Voragine eut pour but, en effet, au XIIIe siècle, de grouper sous ce titre toutes les vies de saints, qui étaient connues de son temps. L'éditeur barcelonais s'est proposé un but analogue, après plusieurs autres éditeurs espagnols. La chose lui était d'autant plus facile que Ribadeneira a composé en espagnol, au commencement du XVIIe siècle, une Vie des saints à laquelle il donna le nom de *Flos sanctorum*. Cet ouvrage aussi pieux que savant entra à peu près en entier dans la *Leyenda de oro* lors de sa première apparition. M. Gonzalès a imité, à cet égard, ses devanciers. Il a profité également des suppléments publiés avant lui. Ce qui distingue son édition et lui donne son prix, c'est qu'elle offre en premier lieu un supplément spécial relatif aux saints et bienheureux dont le culte a été approuvé depuis 1855 jusqu'au jour présent (*Leyenda de oro*, t. IV, p. 759-825). Elle renferme en second lieu une nouvelle

Vie de Notre-Seigneur appropriée aux temps présents, c'est-à-dire une Vie dans laquelle les sophismes et les impiétés des Strauss, des Renan et de leurs émules sont démasqués et réfutés victorieusement (Ibid., p. 622-757). Les deux Vies de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge qui occupent les premières pages du t. Ier, sont l'œuvre de Ribadeneira. Elle renferme en troisième lieu un aperçu philosophique sur le rôle de la sainteté dans l'histoire de l'Église (Ibid., p. 827-855). Enfin, au Supplément vient se joindre un Index alphabétique de tous les saints dont il est fait mention dans les quatre volumes (Ibid., I-XXXII). Le Supplément est l'œuvre d'un prêtre justement estimé pour son érudition variée et son talent d'écrivain, M. l'abbé Vilarrassa, archiprêtre de la cathédrale de Barcelone.

La nouvelle édition de la *Leyenda de Oro* est également neuve sous le rapport artistique. Chaque volume est enrichi de diverses ornementations, et en particulier de neuf chromos ou grandes gravures hors texte, or et couleur, qui sont consacrées à représenter les principaux saints du calendrier.

On le voit donc, la *Leyenda de oro*, sans être un ouvrage scientifique proprement dit, puisque les discussions chronologiques et autres en sont ordinairement bannies, n'en est pas moins, au point de vue de la piété, une publication d'un intérêt exceptionnel. Nous en félicitons de tout cœur la maison Gonzalès. Nous faisons les vœux les plus ardents pour que ce livre reparaisse dans les familles chrétiennes, et y redevienne, comme par le passé, le livre de la lecture journalière, afin d'y faire revivre au foyer domestique les anciennes traditions de la piété et de la religion. En tenant ce langage, nous ne sommes qu'un faible écho de l'épiscopat espagnol qui, selon un usage assez répandu au delà des Pyrénées, a attaché cent ou deux cents jours d'indulgences à toute lecture faite dans la *Leyenda de oro*. FRANÇOIS PLAINE.

Passions des saints Ecaterine et Pierre d'Alexandrie, Bonbara et Amisias, publiées d'après les manuscrits grecs de Paris et de Rome, par l'abbé VITEAU. Paris, Bouillon, 1897, in-8 de II-125 pages. — Prix : 7 fr.

En publiant le texte grec de ces Passions, accompagné d'une traduction latine, l'auteur s'est proposé de « fournir aux hagiographes quelques documents nouveaux. » Il reconnaît que « la valeur littéraire de ces documents est assez mince. » Il a l'esprit trop critique pour ne pas admettre que leur valeur historique n'est guère plus grande. Mais, précisément à cause de cela même, les textes mis au jour par M. Viteau ont de l'intérêt. Ce sont de curieux spécimens de Passions de basse époque, montrant jusqu'où pouvait aller l'imagination des passionnaires. En peut-on tirer quelque résidu d'histoire? C'est ce que M. Vi-

teau a cherché, dans une publication qui est la suite naturelle de celle-ci.

Étudiant, dans les *Annales de Saint-Louis des Français* (t. III, 1898, p. 5-23), les divers textes de la Passion de sainte Catherine, il est arrivé aux conclusions suivantes : Les quatre Passions de la sainte dérivent les unes des autres. La plus ancienne n'est pas antérieure à la seconde moitié du sixième siècle, et pourrait être de la première moitié du septième. La plus grande partie du récit est fabuleuse : il pourait cependant contenir quelques données anciennes. Elles se réduisent à deux. Il a existé réellement à Alexandrie une jeune fille du nom de Ecaterine, fille de Kostos ou Koustos. Elle a été décapitée pour la foi e same di 24 novembre 305.

A leur tour, les Bollandistes, dans le fascicule récemment paru de eurs *Analecta* (t. XVIII, 1899, p. 69), ont donné leur avis. Ils sont portés à réduire encore les minces données admises par M. Viteau. D'abord, ls ne trouvent pas concluantes les raisons proposées par lui pour placer au sixième ou septième siècle la Passion de sainte Catherine. Puis ils critiquent le procédé qui consiste à rejeter d'une Passion de mauvaise note tout ce qui est fabuleux et visiblement inacceptable, pour retenir comme élément historique ce qui reste après cette élimination.

S'il m'est permis d'émettre à mon tour une opinion, je dirai que dans bien des cas ils me paraissent avoir raison ; mais qu'il est plus d'un cas aussi où, la broderie légendaire ayant été enlevée, on peut retrouver quelque fil du canevas primitif, quelque débris d'histoire. Mais c'est une opération assurément fort délicate. On ne saurait, en ces matières, être trop prudent, et se trop défier de soi-même. A ce point de vue, la critique, chaque jour plus sévère, que montrent les Bollandistes dans le « Bulletin des publications hagiographiques » annexé à leurs *Analecta* a déjà rendu et rendra encore de très grands services. P. A.

Saint Hyacinthe et ses Compagnons (XIIIe siècle), par la comtesse DE FLAVIGNY. Paris, Lecoffre, 1899, in-12 de 207 p. — Prix : 2 fr.

Ce petit volume de la collection « *Les Saints* » arrive bien à son heure, aujourd'hui où les questions slaves ont un regain d'actualité, en raison du grand projet de l'union des églises dissidentes. Mme la comtesse de Flavigny, universellement connue par ses œuvres où la piété la plus orthodoxe et la plus suave s'allie au charme du style et à l'étendue de l'érudition, était qualifiée pour nous donner une vie remarquable de saint Hyacinthe. Fille elle aussi de saint Dominique, comme son héros, elle l'a écrite avec un amour de pieuse fraternité. Et pour ce petit livre de deux cents pages que de recherches patientes

fructueuses, quelle bibliographie abondante ! Contre l'habitude des écrivains qui travaillent à cette collection, presque chaque page possède un appareil de notes critiques ou bibliographiques de la bonne école. On y constate que la littérature étrangère, soit polonaise ou allemande, relative au sujet a été dépouillée avec un soin minutieux.

Saint Hyacinthe, d'origine polonaise, le contemporain de saint Dominique, entra au noviciat de Sainte-Sabine, à Rome, que le Patriarche des Frères Prêcheurs illustrait de sa sainteté et de ses miracles. Quelques mois après, il quittait Rome pour évangéliser sa patrie, aidé de quelques compagnons. Il fonda à Cracovie un couvent de son ordre et brilla dans l'œuvre de conversions par son éloquence, la sainteté de sa vie monacale, l'éclat de ses prodiges, la lumière de sa doctrine. Ensuite il porta le nom du Christ parmi les Russes, à Kiev, leur ville sainte, à Dantzig, où il voulait ériger un couvent. Ces peuples orientaux s'agitaient dans les révolutions soulevées par les migrations des Tatars envahisseurs ; Hyacinthe adoucit les uns et calma les autres par ses prédications évangéliques et celles de ses compagnons. Cette histoire de saint Hyacinthe est une excellente contribution à l'histoire religieuse des pays slaves.

Nous avons remarqué, à la fin du volume, une bibliographie critique par ordre chronologique où sont examinés : les biographies de saint Hyacinthe et de ses compagnons ; les discours, les panégyriques et les poésies en leur honneur ; les procédures de la canonisation, les écrits relatifs au culte du saint et plusieurs documents divers.

Nous souscrivons entièrement au jugement porté à l'occasion de l'approbation du livre : « Ce travail réunit pour la première fois tous les documents qu'on possède sur le sujet. Il dégage, par une critique sévère des sources, la légende de l'histoire et les faits présentés dans leur signification naturelle donnent à cette biographie une portée complète. »

LOUIS ROBERT.

L'Institution des consulats, *Son origine, son développement au moyen âge chez les différents peuples,* par GEORGES SALLES. Paris, Leroux, 1898, in-8° de 104 p. — Prix : 3 fr.

En 1896, M. G. Salles publiait dans la *Revue d'histoire diplomatique* un premier travail spécialement consacré à l'origine des consulats de la nation française. Il vient de compléter cette première étude par une nouvelle, consacrée à l'institution même des consulats en général.

C'est en 1172 que l'auteur trouve mentionné pour la première fois d'une façon absolument certaine le terme de consul. Cette dénomination, du reste, n'a pas été la seule. M. Salles indique d'autres appellations qui ont été successivement et partiellement attribuées à ces agents. Ils ont été nommés : vicomte, podestat et baile, recteur, émin, alcade, gouverneur des marchands, procureur, avocat, capitaine, alderman.

L'origine de l'institution remonte à l'antiquité. Les anciens Égyptiens eurent des fonctionnaires analogues, les Grecs des proxènes. Pour le moyen âge, on retrouve la trace de la même institution chez les Wisigoths, chez les Arabes. C'est une erreur d'attribuer l'origine des consulats à l'initiative des marchands du moyen âge : depuis la première croisade, les consuls, à quelques exceptions près, furent toujours nommés par les gouvernements. Les consuls étaient investis d'une autorité publique que ne pouvaient leur conférer les marchands (page 10).

Dans les chapitres suivants, M. Salles traite ,avec une remarquable érudition et un sens très juste, ce qui concerne la nomination et l'installation du consul, l'uniformité des attributions, l'exercice et le contrôle des consulats ; son autorité, le droit de police, les auxiliaires, les rapports avec les autorités locales, les attributions judiciaires et leur origine, la procédure, les attributions commerciales, etc.

A. D'AVRIL.

Les Grands Traités du règne de Louis XIV, publiés par HENRI VAST. Paris, A. Picard et fils, 1893-1898, 2 vol. in-8 de XIV-197, 256 p. — Prix : 4 fr. 50 le vol. ; 3 fr. 25 pour les souscripteurs à la *Collection de textes.*

Les Traités de Saint-Germain (1679). *Étude sur l'alliance étroite de Louis XIV et du Grand-Électeur, après la guerre de Hollande.* Par M. G. BULARD. Paris, A. Picard et fils, 1898, in-8 de 160 p. — Prix : 3 fr.

La librairie A. Picard et fils a entrepris de publier une collection de textes pour servir à l'etude et à l'enseignement de l'histoire, plus particulièrement de la France. Cette utile publication, inaugurée en 18 86 apporte aujourd'hui les grands traités du règne de Louis XIV depuis la paix de Westphalie (1648) jusqu'à celle de Ryswich (1697). Les conventions diplomatiques y occupent la plus grande place. Les textes ont été collationnés minutieusement sur les originaux. Des textes, qu'on ne rencontrait parfois que dans des traductions plus ou moins défectueuses, sont reproduits dans la langue même employée par les négociateurs. M. Vast y a joint des notices généralement judicieuses.

Pour la cession de l'Alsace, Louis XIV offrait de tenir cette province comme fief impérial; mais l'Empereur se décida à l'offrir à la France en toute souveraineté, pour que le roi n'eût pas de représentant à la diète germanique et n'eût aucun prétexte à se mêler des choses de l'Empire (p. 3). Dans une note du même chapitre, M. Vast mentionne un mémoire par lequel les plénipotentiaires français mettaient en balance les avantages et les inconvénients pour la couronne de France des différents modes de cession : la France étant membre de l'Empire, les rois pourraient devenir empereurs. Les princes d'Allemagne en seraient plus autorisés à entrer en alliance avec la France. La France

saurait tout ce qui se passerait dans les diètes. L'Empire ne paraîtrait pas démembré par la cession de l'Alsace. Il est certain que cette pensée hantait encore l'imagination du grand roi, qui avait obtenu d'avance les voix de trois électeurs.

Dans une publication spéciale sur *les Traités de Saint-Germain*, 1679, M. G. Bulard se demande si Louis XIV eut réellement le désir et l'espoir d'obtenir la couronne impériale, et la réponse ne lui paraît pas douteuse. En 1657 et 1658, Mazarin avait songé sérieusement à faire élire Louis XIV. Nous rencontrerons cette même préoccupation dans les traités de Saint-Germain (p. 89 à 93). Par l'article 10 du traité secret, l'électeur de Brandebourg promettait de donner sa voix au roi de France et éventuellement au Dauphin dans le cas d'une prochaine élection soit pour un roi des Romains, soit pour un empereur. Voyez à la page 137 le texte même de cet article.

Le travail de M. Vast témoigne de profondes recherches sur la matière et il contient en notes les plus précieuses références. Je terminerai en citant le jugement de l'auteur sur le vrai fondateur de la grandeur prussienne : « Frédéric-Guillaume, prince cupide, absolument dépourvu de sens moral, exclusivement préoccupé des intérêts de sa Maison, guidé en un mot par l'égoïsme le plus étroit, se fit l'instrument docile de Louis XIV, non point par sympathie pour le Grand Roi ; non point qu'il fût convaincu de la légitimité de ses revendications ; non point par souci des intérêts allemands, mais simplement parce qu'il espérait y trouver et y trouva lui-même avantage. Celui que Droysen appelle « le fidèle Eckart » ..... ne se laissa guider en réalité que par la cupidité et l'ambition... C'est se tromper étrangement et méconnaître la réalité des faits que de voir en lui le fidèle soutien de l'Allemagne (p. 128). »

A. D'AVRIL.

Les Colonies pendant la Révolution. La Constituante et la Réforme coloniale, par LÉON DESCHAMPS. Paris, Perrin, 1898, in-12 de XXVI-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Léon Deschamps a jadis publié une *Histoire de la question coloniale en France* qui, malgré de grandes imperfections et une rédaction beaucoup trop hâtive, ne laisse pas de rendre de réels services à ceux qui s'intéressent à la colonisation française des temps passés. A la fin de cet ouvrage, qui s'arrête en 1815, l'auteur indiquait nettement son intention de reprendre et de développer la dernière partie de son sujet, celle qui commence en 1789 ; « nous n'avons pu, écrivait-il (p. 333, note 1), donner ici à cette période tout le développement qu'elle comporte. Nous nous proposons de reprendre et de traiter à part ce sujet fort complexe. » Actuellement, M. Deschamps annonce devoir y consacrer trois volumes, dont le livre sur *la Constituante et la Réforme coloniale* constitue la première partie.

Cet ouvrage, qui a été d'abord présenté à la Faculté des Lettres de Paris comme thèse pour le doctorat, a été très critiqué. On lui peut reprocher d'être composé et écrit trop vite et avec des idées préconçues. De là une appréciation des hommes et des faits qui est souvent très discutable, de là de vraies fautes de méthode. Est-il possible, par exemple, scientifiquement parlant, de comparer des colonies qui ont un siècle et demi d'exploitation avec d'autres dont la plus ancienne ne date pas encore de 70 ans? C'est ce que fait M. Deschamps (p. 3), après avoir déclaré qu'au XVIe siècle l'Espagne était « la seule puissance coloniale. » (p. 2). Ailleurs (p. 272-273), oubliant les prudents conseils de son maître le regretté Pigeonneau, il reproche aux constituants de n'avoir pas les mêmes idées que les hommes de la fin du XIXe siècle. Est-ce bien juste? Je ne le crois pas, pas plus que les reproches de M. Deschamps à l'égard de Taine ne me semblent partout fondés.

L'ouvrage n'est même pas suffisamment documenté; des archives du Ministère des Colonies, presque aucun parti n'a été tiré. Et cependant l'inventaire de M. Guët est plus précieux que ne le dit M. Deschamps, et est susceptible de rendre de grands services; la salle de lecture du pavillon de Flore, est aussi moins vide que ne l'a vue l'auteur, et il nous est arrivé de n'y pas trouver une place libre. Certes son installation n'est pas faite, non plus que l'inventaire de M. Guët n'est détaillé comme il conviendrait; en tout cas, la faute n'en est pas à l'obligeant archiviste dont M. Deschamps a, — nous ne savons pourquoi, — défiguré le nom (p. XVI, note 1) et dont le plus vif désir est de faire pleinement connaître la valeur et l'intérêt des importants documents confiés à sa garde. La bibliographie des sources imprimées est aussi très incomplète, et si M. Deschamps avait eu entre les mains certains ouvrages qu'il n'a pas cités, il y aurait trouvé sur les événements du début de la Révolution aux colonies bien des faits dont il lui aurait fallu tenir compte.

Aussi son livre n'est-il pas autre chose qu'une contribution à l'histoire des colonies françaises à l'époque de l'Assemblée constituante, mais ce n'est pas là encore l'ouvrage destiné à faire autorité sur le sujet.

H. F.

Vida de Carlos III escrita por el Conde de FERNAN-NUÑEZ, publicada con la biografía del autor, apendices y notas, por A. MOREL-FATIO y PAZ Y MÉLIA, y un prólogo de D. JUAN VALERA. Madrid, Fernando Fé, 1898, 2 vol. in-8 de XXII-420 et 426 p. — Prix : 30 fr.

L'éminent auteur du prologue de cet important ouvrage se plaint à bon droit des erreurs de jugement que portent trop d'écrivains français sur l'Espagne et sur son histoire. Romanciers, poètes et voyageurs

voient tout, dans ce pays, à travers un prisme trompeur, sans se rendre compte, par une étude longue et sérieuse, du génie de la nation castillane, du milieu et des circonstances où se placent les événements qu'ils ont la prétention de raconter et d'apprécier. Victor Hugo, Théophile Gautier, Alfred de Musset, le marquis de Custine, Dumas et Zola ont imaginé une Espagne extravagante de toreros, de majos, de prêtres fanatiques, de religieux ignorants, et ont dénaturé absolument le caractère de cette nation chevaleresque, aujourd'hui si malheureuse. Et ce sont précisément ceux qui ont le plus mal parlé de l'Espagne qui ont eu le plus de lecteurs, tandis que les écrivains lettrés et consciencieux, tel que Puibusque, Damas-Hinard, Antoine de Latour, le comte de Puymaigre et d'autres, n'ont été lus et étudiés que par un petit nombre de personnes érudites. M. Morel-Fatio est assurément l'un de ceux qui, de nos jours, ont le plus contribué à faire connaître, sous son vrai jour, la Péninsule voisine. Il n'est besoin que de rappeler ici ses deux volumes d'*Études sur l'Espagne*, où il a mis si bien à profit les Lettres inédites du comte Fernan-Nuñez, pour dépeindre les mœurs de l'aristocratie espagnole du siècle passé. Ces Études amenèrent M. Morel-Fatio à publier la *Vie de Charles III*, dont il existait deux manuscrits, l'un à Londres, l'autre à Madrid, et qui n'est, somme toute, qu'une copie fidèle de la biographie composée par le comte de Fernan-Nuñez, comparable à la Vie de saint Louis par Joinville. Nous n'avons pas à juger, au point de vue historique, le monarque qui fait l'objet de cette biographie. Mais son bienveillant historien nous le dépeint comme le type de la bonté et l'idéal des souverains, comme le plus digne de tous d'avoir sa statue dans le Panthéon des rois.

Fernan Nuñez, qui reflète si bien le caractère de son royal maître et de son siècle, écrit avec candeur et droiture ; s'il se complaît à faire l'éloge de Charles III, il ne laisse pas de censurer sévèrement les erreurs, les fautes et les crimes de ses conseillers : témoin, la façon franche et impartiale dont il critique l'expulsion des jésuites, accomplie sous le règne de ce prince, ce qui lui fournit l'occasion de rendre à la Compagnie un admirable tribut de louanges et d'admiration pour leur doctrine, leurs services rendus et leur loyauté patriotique.

Voici comment se partage l'œuvre publiée par les soins de M. Morel-Fatio en collaboration avec D. Paz y Mélia. Après une introduction de Fernan Nuñez, dans laquelle il donne les motifs qui l'ont porté à écrire cette Vie, l'auteur fait l'histoire de Charles III sur le trône de Naples, (1716-1759), ce qui constitue la première partie. Des notes sur le marquis de la Ensenada, sur la dernière maladie du roi Ferdinand VI, sur l'abdication de la couronne de Naples et l'établissement du Conseil de régence, terminent cette intéressante section. La seconde partie comprend la vie de Charles III comme roi d'Espagne (1759-1788). Les savants

commentateurs y ont ajouté de très curieux renseignements sur l'état où se trouvait l'Espagne, spécialement Madrid, à cette époque, ainsi que sur divers événements contemporains. Citons en particulier la note relative au *Pacte de famille* et celle qui se rapporte à la béatification de l'illustre Palafox. Enfin divers apendices sur l'expédition d'Alger et sur la personne même de Fernan Nuñez couronnent dignement ces deux magnifiques volumes, dont nous ne pouvons donner qu'un aperçu très sommaire, qui suffit du moins à en montrer l'importance au point de vue de l'histoire et de la littérature. G. Bernard.

The Union of Italy 1815-1895, by Stillman. Cambridge, University-Press, 1898, in-12 de 412 p.

Cavour, by the countess Evelyn Martinengo Cesareo. Londres, Macmillan and Cº, 1898, in-12 de vi-220 p.

M. Stillman n'approuve pas le fait accompli en Italie. « L'annexion prématurée de Naples, dit-il, et la malheureuse nécessité de transférer la capitale à Rome ont introduit des éléments de discorde qui menacent gravement, sinon invinciblement, le système politique existant. L'Italie, à laquelle Cavour aspirait, était un Piémont agrandi et, autant que les différences de nature le permettaient, il désirait en faire une nouvelle Angleterre ; mais les migrations du gouvernement et la faiblesse de ses gouvernants en ont fait plutôt un Naples agrandi, moins la vigoureuse, si elle fut perfide (?), administration intérieure et sans la constante et uniforme politique extérieure des Bourbons. Si les vertus du passé survivent chez les premiers possesseurs, la fin peut encore être bien ; mais il tinte à mes oreilles un jugement de mauvais augure, prononcé par plus d'un de ceux qui ont eu une part dans la confection de l'Italie : *L'Italie a été faite trop vite et trop facilement* (p. 393) ».

M. Stillman, dès la préface, se défend de sentiments hostiles à l'égard des Italiens : « Le Pessimisme de l'auteur ne s'étend pas au caractère du peuple de la Péninsule en général ; il n'affecte pas son opinion sur les qualités *sterling* de la race dans laquelle sont incluses toutes les choses nécessaires pour la réalisation de l'idéal de ses plus ardents (*sanguine*) patriotes ».

Le livre de la comtesse E. M. Cesareo a pris, en invoquant l'autorité du pape Jules II, cette devise : *Italia ab exteris liberanda*. Dès les premières pages, l'auteur se place sous le patronage de Cavour, qui, le 8 mai 1860, écrivait à d'Azeglio : « Je suis italien avant tout..., etc. ». Sous les réserves que nous impose naturellement ce parti-pris significatif, nous nous faisons un devoir de reconnaître que l'ouvrage est instructif. Signalons particulièrement le VIIIe chapitre, intitulé : *Le pacte de Plombières*, notamment la page 138, sur la collaboration de

Napoléon III avec Cavour pour la confection d'un discours du trône, les derniers moments du comte, à la page 215, et l'intervention du Fra Giacomo. « He died a catholic », écrit l'auteur de ce livre.

A. D'AVRIL.

Louis Veuillot (1813-1845), par EUGÈNE VEUILLOT. Paris, Retaux, s. d., in-8 de XI-552 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre nous était depuis longtemps promis ; il était impatiemment attendu. Ce n'est pas que la tâche parût sans difficultés : il fallait une main habile et délicate, et la situation de famille de l'auteur rendait son rôle tout ensemble très autorisé et presque suspect. Plusieurs pensaient que la forme d'une « vie » ne convenait pas absolument ; ils eussent préféré voir M. Eugène Veuillot écrire ses propres *Mémoires*, où l'action de son illustre frère eût occupé la première place. Le problème est résolu, et ce volume (il y aura plusieurs tomes bien certainement) nous donne dès aujourd'hui l'agréable certitude d'un travail digne du sujet. Le style est clair, sobre, net, familier, comme il convenait à un ami, à un témoin, à un frère.

Naturellement, Louis Veuillot prend souvent la parole : des citations de correspondances, de livres, d'articles émaillent çà et là le récit et le corroborent ; récit toujours vif sous une plume jamais indifférente, mais toujours maîtresse d'elle-même et qui sait bien que la vérité est le suprême ornement de cette grande figure qui n'a besoin que de la justice.

L'origine de Louis Veuillot fut humble, son enfance pauvre, son adolescence difficile, ses débuts ardents. Les lecteurs de l'admirable préface de *Rome et Lorette* connaissaient ces détails intimes ; les éclaircissements apportés les rendent plus vivants encore et ne déparent en rien cette longue existence de labeurs, de loyauté et de belle humeur. Rectifiant plus d'une légende... malveillante, M. Eugène Veuillot retrace les premiers pas de son frère dans l'existence littéraire et dans le journalisme. Mais on sent que ceci n'est qu'un avant-propos et que l'heure de la conversion sonne le moment décisif qui marque le point de départ de la véritable vie. Autour de cette figure principale viennent les peintures accessoires : la banlieue de Paris sous la Restauration ; les mœurs de la vie provinciale sous Louis-Philippe ; les alertes guerrières des campagnes d'Algérie, où Veuillot fut le secrétaire du maréchal Bugeaud. — Là, on retrouve vingt traits dont Louis Veuillot, aimant ainsi reconstituer son autobiographie, a illustré ses propres livres : *Rome et Lorette*, les *Pèlerinages de Suisse*, *Historiettes et Fantaisies*, *Çà et Là*, non pour se mettre en scène, mais afin de tirer de sa propre expérience des exemples utiles aux autres et reconnaissants envers Dieu.

Cette conversion courageuse, pleine et sincère, garde aussi un caractère de parfaite simplicité : Louis Veuillot ne connaissait pas l'Église : dès qu'il la connut, il l'aima ; rien là de compliqué ni de dramatique, mais un grand bon sens qui en fit, sur l'heure, un serviteur utile et zélé. Sa pensée aima la logique du catholicisme, sa nature goûta l'indépendance du catholique. Heureux de quitter les entraves ministérielles du bureau (elles lui avaient été fort adoucies), il respira à pleins poumons un air qui nourrissait son esprit et son âme, satisfaisant tout ensemble aux besoins de son cœur et aux nécessités de sa vie.

M. Eugène Veuillot montre l'homme et le polémiste : l'homme amoureux de littérature, curieux d'art, joyeux et modeste, soutien de sa famille, généreux et bon vivant. Le polémiste, désintéressé, inaccessible aux transactions humaines, prompt à la lutte, épris d'idées fermes, méprisant les petitesses et les intrigues, fouaillant les intrigants, tendre aux humbles, dur aux coquins. Le souvenir personnel des lacunes de sa propre éducation d'enfant du peuple lui rendait amers et vengeurs les sentiments qu'il professait contre la bourgeoisie voltairienne, égoïste et impie. Il y a là une curieuse étude psychologique qui explique le talent énergique de Louis Veuillot, qui justifie ses saintes colères.

Colères et talents, il les consacra sans réserve à la défense de l'Église et son indignation n'était que trop justifiée dès son entrée dans la presse religieuse. C'était en 1841, aux débuts de la campagne pour la liberté d'enseignement. M. Eugène Veuillot a donné un excellent historique (p. 337) du « Parti catholique » formé un peu par les hommes, beaucoup par les circonstances. Peut-être a-t-il légèrement grossi le rôle politique de M. de Boulogne sous l'Empire, et restreint l'action des « œuvres » de la Congrégation sous la Restauration. (Je lui demanderai, en passant, d'effacer devant le nom de Mgr Frayssinous une particule qui n'y fut jamais). Il a, de la façon la plus forte, analysé et dépeint le grand mouvement suscité par l'*Avenir*, en 1830, et les fécondes conséquences d'une rénovation politique et religieuse où le chef seul sombra. Les gens mal informés qui font de Montalembert un doucereux et un modéré liront avec profit les passages où le *leader* catholique s'affirme comme un anti-royaliste intransigeant (p. 427) et où il trouve trop mesuré et trop calme Louis Veuillot (p. 497). L'affection de ces deux soldats de l'Église était profonde alors (pp. 497 et 507) et le jeune Pair enviait au jeune journaliste la prison qu'il subissait pour leur cause.

Ce premier volume se termine gracieusement sur le mariage de Louis Veuillot, béni en 1845 par le R. P. de Ravignan, encore tout reconnaissant de la campagne de l'*Univers* pour la défense des Jésuites. Ce tableau achève bien un livre où la note intime s'épanouit plus qu'elle

ne le fera sans doute dans les prochains volumes consacrés aux luttes de l'homme public. Dès maintenant nous pouvons remercier M. Eugène Veuillot d'avoir écrit, avec sa compétence supérieure, un des meilleurs chapitres de l'histoire des catholiques de France au XIXe siècle.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

BULLETIN

Walafridi Strabonis liber de exordiis et incrementis quarundam in observationibus ecclesiasticis rerum; edidit KNOEPFLER (*Veröffentlichungen aus dem kirchenhistorischen Seminar München, n° 1*). München, Lentner, 1899, in-8 de XVII-114 p. — Prix : 1 M. 40).

Frappé de l'intérêt de ce petit traité et des renseignements qu'il contient sur les mœurs religieuses et les usages liturgiques au IXe siècle, M. Knöepfler a pensé qu'il se prêterait excellemment à servir de thème d'études et d'exercices pratiques dans les séminaires d'université. Malheureusement, les éditions qui en ont été données étaient perdues dans de grandes collections peu accessibles aux étudiants ; elles étaient de plus très incorrectes. M. Knöepfler en a donc procuré une nouvelle. Il a pris comme base le manuscrit de Saint-Gall. L'ouvrage est accompagné d'une annotation assez sobre donnant surtouies renvois précis aux textes auxquels Walafrid fait allusion. Dans l'introduction, M. Knöepfler résume ce que l'on sait de la vie de l'auteur, et établit la date de la composition du livre, qui a dû être écrit entre 840 et 842.

E. JORDAN.

Dello stato presente del diritto internazionale e dei suoi futuri progressi, da E. CIMBALI. — Roma, Bocca, 1897, in-8 de 28 p. — Prix : 3 fr.

L'auteur de ce travail n'est pas un nouveau venu au *Polybiblion*. Dès le mois d'août 1888, nous signalions son livre sur la question bulgare au point de vue du droit international. En 1889, sous le bénéfice de quelques réserves, nous recommandions l'étude de son traité, *Il non intervento*, qui est l'expression nette d'une opinion très tranchée et qui fait connaître les objections des contradicteurs. En 1891, le même professeur publiait *Lo stato secondo il diritto internazionale universale* où il se prononçait fermement contre le partage de la Pologne et contre l'annexion à l'Allemagne de l'Alsace-Lorraine, contre l'absorption des petits États par les gros et contre l'extension abusive des principes de nationalité et de race.

Dans son dernier ouvrage, auquel la Conférence de la Haye apporte un intérêt d'actualité, M. Cimbali blâme le développement illimité des armements ; il condamne les collectivités réunies seulement par la force. Il n'admet ni les prétendues exigences de l'équilibre, ni la conquête. Le droit primordial pour chaque peuple est de constituer un État et de se défendre. La future confédération des États ne doit être ni l'anarchie ni le despotisme.

Voici la conclusion : « Jamais il ne sera possible d'espérer une abolition totale ou partielle des armements, tant qu'il n'y aura pas une véritable déclaration des droits des peuples avec l'organisation simultanée d'un suprême pouvoir central exécutif appelé à les garantir. »

A. D'AVRIL.

I Grandi Stati, la Giustizia e la Pace, da CORRADONA GIOVANNINI. Rome, Marietti, 1899, in-8 de 56 p. — Prix : 1 fr.

La réunion de la conférence de La Haye apporte un intérêt puissant d'actualité aux publications sur le droit international. La solution pacifique des conflits occupe la première place dans toutes les préoccupations. M. Giovannini dit : « Dans l'arbitrage, tous les inconvénients que présenterait la fédération universelle et beaucoup de ceux que comporterait l'institution d'un tribunal international disparaissent. L'arbitrage — pris même dans sa forme la plus solennelle et qui lie le plus — est l'unique institution vraiment pratique et qui présente la possibilité d'une application aussi même au présent. Il a l'avantage de n'être entouré d'aucun appareil solennel comme le tribunal ; de paraître un moyen simple et doux qui conserve toujours un caractère volontaire et dont l'acceptation apparaît comme une concession gracieuse de l'État auquel le tort est reconnu. Aussi ce dernier reste d'une organisation internationale qu'il y avait dans le tribunal se dissout, et la souveraineté de l'État et sa pleine indépendance ne paraissent en aucune manière diminuées. L'arbitrage présente encore un autre avantage très grand, c'est celui d'offrir des précédents nombreux et d'une heureuse issue, de n'être pas un moyen nouveau, même dans la pratique internationale. L'arbitrage a pénétré dès à présent dans la conscience universelle et tous le reconnaissent comme le meilleur moyen actuellement pour diminuer, dans la limite du possible, les maux produits par la rivalité et les conflits des États (p. 50) ».

La publication de M. Giovannini apporte une contribution très appréciable à la question qui divise encore les grands États. A. D'AVRIL.

L'Audience de Cythère, par B*** V***. Paris, Vanier, 1898, in-12 de 40 p.

Aimez-vous le symbolisme ? Cette brochure en est pleine. L'Amour, inquiet des divisions qu'il remarque dans son empire, a convoqué son conseil à Cythère. Les nations « qui servent de modèle aux autres contrées » lui envoient des ambassadrices. Madame de Jazy arrive de France ; milady Gravely est députée par la Grande-Bretagne, et dame Béatrix est la représentante de l'Italie. Chacune expose à son tour les mœurs de son pays. La Volupté, prenant ensuite la parole au nom de l'Amour, leur fait la leçon à toutes les trois.

Vous pouvez lire, si le cœur vous en dit, mais ne laissez pas traîner cette « plaquette » sur les tables : les dessins qu'elle contient, plus encore que le texte qu'ils accompagnent, sont assez jolis, mais un peu lestes. M. L.

Die Aussprache des Schriftdeutschen, von WILHELM VIETOR. 4e Ausgabe. Leipzig, O. R. Reisland, 1898, in-12 de 119 p.

M. Wilhelm Vietor, professeur à l'université de Marbourg, vient de nous donner la quatrième édition d'un ouvrage peu étendu, il est vrai, mais d'une observation très sûre et très documentée, sur la prononciation correcte de l'allemand : il a voulu montrer jusqu'à quel point l'orthographe officielle se rapproche de l'idéal phonétique consistant à désigner chaque son par le signe qui lui convient. L'auteur a pensé contribuer pour sa part à établir l'uniformité dans la prononciation, partout où les dialectes particuliers ne maintiennent plus leur souveraineté. J'ajoute que plus d'un

maître pourra trouver dans la petite étude préliminaire des notions très nettes de phonétique. Il se trouve que M. Vietor a vu ses conclusions confirmées dernièrement par la commission de professeurs et de directeurs de théâtre, qui s'était réunie en avril 1898 pour traiter la question de la prononciation au théâtre. MENSCH.

Die ganze Aesthetik in einer Nuss, von O. SCHONAICH, herausgegeben von A. KÖSTER. Leipzig, Göschen, 1898, in-12 de 160 pages.

Voici le second fascicule de l'Esthétique dans une noix de O. de Schönaich. Le critique baron poursuit avec le même esprit et la même intolérance les expressions figurées que l'on rencontre dans les œuvres des précurseurs de la « Sturm- und Drang — periode. » Il est peut-être trop dur pour les Bodmer et les Breitinger, les Halles et les Klopstock, en leur appliquant le vers :

Grand marieur de mots l'un de l'autre étonnés.

M. de Schönaich appartient à l'École de Malherbe et de Boileau, c'est-à-dire de Gottsched. Il veut une poésie raisonnable; son idéal est celui de Voltaire : « des vers beaux comme de la belle prose! » Nous espérons que M. Köster nous donnera la fin de l'ouvrage dans un troisième et dernier fascicule, et qu'il accompagnera le tout d'une introduction sur Schönaich et son œuvre. MENSCH.

Die Quellen des Kirchenhistorikers Socrates Scholasticus, (*Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche de Bonwetsch et Seeberg*, t. III, fasc. 4.) Leipzig, Dieterich, 1898, in-8 de 134 p. — Prix : 3 fr. 75.

Après une courte introduction sur la vie et l'œuvre de Socrate, qui se résume dans les conclusions suivantes : Socrate écrivait dans la première moitié du ve siècle ; sa première rédaction a été achevée vers 439, la seconde avant 450 et peut-être 444 ; son information est excellente et son impartialité admirable pour l'époque ; M. Geppert étudie ses sources dans le détail. Pour les principales et celles qui se sont conservées, il donne successivement un relevé des citations nominatives faites par Socrate, un relevé des passages dont la dépendance est manifeste, et quelques remarques sur la façon dont Socrate a utilisé chaque auteur et admis son témoignage. Il examine de même ce que Socrate doit à la chronique de Constantinople, à des listes épiscopales, à la tradition orale, ou enfin à des sources plus rarement consultées par lui, comme Eutrope, Julien et d'autres. Vient ensuite un essai de restitution de deux ouvrages cités par Socrate mais aujourd'hui perdus, le *Synoicon* de saint Athanase et le *Synagoge* de Sabinos d'Héraclée. Il y a là beaucoup d'ingéniosité, mais aussi, à mon avis, de hardiesse dans la conjecture et de facilité à confondre des hypothèses avec des résultats. Ce livre se termine par un tableau donnant en regard du numéro de chaque chapitre de l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate l'indication de ses sources. J.

Saint Rémi de Reims, apôtre des Francs (437-533), par CLÉMENT D'AVENAY. Ouvrage illustré d'après les tapisseries anciennes de Saint-Rémi de Reims. Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, 1896, in-8 de 188 p. — Prix : 1 fr.

Ce livre est une des nombreuses productions hagiographiques nées à l'occasion du 14e centenaire du baptême de Clovis. Il raconte non pas l'his-

toire, mais la légende de saint Rémi, telle qu'elle était constituée dès le IXe siècle dans l'œuvre de Hincmar. Bien qu'il cite souvent le *Clovis* de M. G. Kurth, et qu'il le copie encore plus souvent qu'il ne le cite, il ne le suit guère chaque fois qu'il a à choisir entre lui et les historiettes traditionnelles. Ainsi, d'accord avec tous les critiques, M. Kurth élimine la lettre du pape Anastase à Clovis, dont la non-authenticité a été démontrée par M. J. Havet. Pourquoi M. d'Avenay la reprend-il? A-t-il par devers lui la preuve qu'elle n'est pas apocryphe? Je cite cet exemple parmi beaucoup d'autres pour faire connaître le point de vue de l'auteur : cela me dispensera d'insister et de prouver par le menu qu'il ne faut pas chercher ici autre chose que la faute classique, si je puis m'exprimer ainsi, qu'a revêtue au cours des siècles la légende de saint Rémi. D. H.

Le Clergé sous la Terreur, par M. François Bournand. Tours, Mame, 1895, in-8 de 160 p. — Prix : 1 fr. 50.

Parmi les classes de l'ancienne société qui ont payé un tribut sanglant à la Révolution, nulle ne l'a payé plus durement que le clergé. Dès le début, le cri de : *A bas la calotte!* retentit, et aux journées d'octobre, la population veut massacrer l'archevêque de Paris, Mgr Guigné, qui, l'hiver précédent, a nourri de ses deniers les victimes de la famine. Puis vient la Constitution civile du clergé et avec elle les dénonciations, les proscriptions, les emprisonnements, les déportations en masse, la guillotine. Sans doute il y eut alors des défaillances et des trahisons, mais ce fut bien peu de chose, et elles ne pesèrent guère en face des résistances héroïques poussées jusqu'au martyre. Et ce ne fut pas seulement à Paris, pas seulement dans la Vendée où l'insurrection fut plus religieuse que politique, ce fut dans toutes les provinces que sévit la persécution contre le clergé. Les beaux travaux qui ont été publiés par un grand nombre d'érudits sur la Révolution en province, ceux si consciencieux de M. Sciout sur la Constitution civile et le Directoire, ceux de M. Victor Pierre et tant d'autres en fournissent la preuve à chaque page. M. François Bournand a résumé tous ces travaux dans un très intéressant volume illustré, édité par la grande maison Mame. Il a successivement envisagé les refus de serment, les massacres de la Force, des Carmes et de l'Abbaye, ceux de Reims, de Meaux, d'Alençon, de Lyon, de Versailles, du Midi, des déportations en masse en Espagne et en Angleterre, etc. Comment pouvait-il montrer les profanations des églises, le culte de la Raison, stigmatisé même par Robespierre, installé à Notre-Dame et dans les cathédrales de province, le vandalisme s'exerçant de préférence contre les monuments religieux et les vases sacrés. Le tableau est court, puisqu'il ne comprend que 160 pages; mais il est singulièrement instructif, et nous le recommandons à tous les esprits sincères qui pourraient se laisser séduire par la trop fameuse théorie du *bloc*. M. de la Rocheterie.

Voltaire et Calas, *une erreur judiciaire au* XVIIIe *siècle*, par Raoul Allier. Paris, Stock, 1898, 3e éd., in-12 de 55 p. — Prix : 0 fr. 50.

S'il est quelques personnes qui collectionnent les publications relatives à « l'Affaire », cette brochure doit leur être signalée. Bien que les noms de Dreyfus et de Zola ne s'y trouvent pas, on s'aperçoit sans peine que M. Allier pense surtout à eux quand il nous parle de Calas et de Voltaire.

Les analogies se présentent d'autant mieux à l'esprit du lecteur que l'auteur les a évidemment cherchées. Il y en a une toutefois qu'il a négligée et qui pourtant a bien sa valeur : pour Calas, comme pour Dreyfus, d'autres sentiments que l'amour pur de la justice animaient ses plus ardents défenseurs, à commencer par le philosophe de Ferney. Quoi qu'il en soit, la brochure de M. Allier se lit avec intérêt. Et qui eût cru que cette vieille affaire Calas, dont on nous avait tant rebattu les oreilles, pourrait avoir ce regain d'actualité ?... M. L.

Allemagne, France, Alsace-Lorraine, par JEAN HEIMWEH. Paris. A. Colin et Cie, 1899, in-12 de 47 p. — Prix : 1 fr.

Au point de vue français, dit l'auteur, point d'entente sérieuse possible sous le régime du *statu quo*. Diverses transactions ont été proposées : l'une suppose la restitution à la France de Metz et des districts de langue française ; l'autre admet le retour de l'Alsace-Lorraine à la France contre la cession d'une importante colonie ; c'est ce que réclamait le feu comte de Chaudordy. On a parlé aussi de l'érection de l'Alsace-Lorraine en un État indépendant et neutre comme la Suisse. « Si l'on parvenait, dit Heimweh, à ramener la question à des termes aussi simples : satisfactions morales à donner à la France, garanties matérielles à départir à l'Allemagne, on aurait fait un grand pas vers une solution amiable. »

Nous n'admettons pas, avec notre auteur, que « la cause profonde et décisive du refus des Français d'accepter le *statu quo* soit l'attachement aux principes de liberté et de dignité qu'ils ont proclamés en 1789 et en 1792 » (p. 26). Nous connaissons bien des Français très bons patriotes sur tous les terrains, mais qui ne sont à aucun degré ralliés aux principes révolutionnaires, pas même au « quatre-vingt-neuvisme. » Écartons du terrain national nos malheureuses divisions politiques. A. D'AVRIL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Charles CHESNELONG est mort le 22 juillet à Orthez. Né dans la même ville le 14 avril 1820, fils de commerçants, il commença par suivre la carrière de ses parents, et c'est surtout par le travail personnel et par la lecture qu'il développa ses connaissances. Il ne se décida qu'assez tard à mettre ses talents au service de la politique. Maire d'Orthez depuis 1860 et conseiller général des Basses-Pyrénées, il fut envoyé en 1865 au Corps législatif, il s'y fit dès l'abord une réputation d'orateur par la part qu'il prit aux discussions relatives à la papauté. Réélu successivement en 1869 et 1872, il remplit dans ces deux législatures, en 1870 et en 1872, les importantes fonctions de rapporteur du budget. L'invalidation dont on frappa sa réélection en 1876 ne le perdit pas pour la vie politique, car le Sénat s'honora en lui donnant le 24 novembre de la même année un siège de sénateur inamovible. On sait le rôle actif joué par M. Chesnelong dans la tentative de restauration monarchique en 1873. Ce n'est pas à nos lecteurs que nous avons à rappeler avec quel zèle et quelle éloquence il défendit les intérêts catholiques, soit à la Chambre, soit au Sénat, soit en dehors des enceintes parlementaires. Nous citerons de l'éminent orateur les publications suivantes : *Discours sur des interpellations relatives à la question romaine* (Orthez, 1868, in-16) ; — *Discours sur la loi relative à la*

liberté de l'enseignement supérieur (Paris, 1875, in-8); — *L'Action sociale du Christianisme* (Paris, 1877, in-18); — *Les Comités catholiques et la défense religieuse* (Paris, 1877, in-8); — *Appel aux pères de famille. L'éducation chrétienne et l'école sans Dieu* (Paris, 1879, in-18); — *La Liberté de l'enseignement supérieur* (Paris, 1880, in-18); — *Les Décrets du 29 mars et les devoirs des catholiques* (Paris, 1880, in-18); — *Les Décrets devant les Chambres* (Paris, 1880, in-18); — *La Situation financière de la France en 1883* (Paris, 1882, in-16); — *La Liberté de l'Église et la laïcisation* (Paris, 1883, in-18); — *La Conversion au Sénat* (Paris, 1883, in-16); — *La Séparation de l'Église et de l'État* (Paris, 1884, in-16); — *Le Budget des cultes* (Paris, 1885, in-16); — *Des Rapports de la propriété et du travail* (Paris, 1887, in-8); — *La Question sociale à l'assemblée des catholiques* (Paris, 1887, in-12); — *Le Jubilé sacerdotal de S. S. Léon XIII et les comités catholiques* (Paris, 1888, in-8); — *Discours sur la question religieuse* (Paris, 1892, in-fol.); — *Jeanne d'Arc et la Vocation chrétienne de la France* (Nancy, 1894, in-8); — *Un témoignage sur un point d'histoire. La campagne monarchique d'octobre 1873* (Paris, 1895, in-8); — *Allocution prononcée à l'Assemblée générale de la Société d'éducation et d'enseignement le 28 mai 1897* (Paris, 1897, in-8); — *Le Régime fiscal des successions et l'impôt progressif* (Paris, 1898, in-8).

— M. Charles-Joseph Marty-Laveaux est mort le 11 juillet, à Vitry-sur-Seine. Né à Paris, le 15 avril 1823, licencié ès-lettres, archiviste-paléographe de la promotion de 1847, il était encore sur les bancs de l'École des chartes quand il donna au public une nouvelle édition, revue et corrigée, d'une œuvre de son grand-père maternel, le grammairien Laveaux. Les études grammaticales et lexicologiques avaient pour lui beaucoup d'attrait. Sa thèse d'École des chartes porta sur le grammairien latin Vergilius; et peu après il donnait dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* un *Essai sur la langue de La Fontaine*, prélude de l'excellente édition des Œuvres de ce poète, qu'il publia dans la collection elzévirienne. Attaché en 1852 à la rédaction du Catalogue des imprimés de la Bibliothèque nationale, dont il devint bientôt le chef-adjoint, il quitta cet établissement au bout de dix années pour se livrer tout entier à ses travaux littéraires. Il remplit pourtant pendant quelque temps les fonctions de secrétaire de l'École des chartes (1868-1872). C'est surtout à la littérature française des XVIe et XVIIe siècles que se rapportent ses publications, dont nous indiquons ci-après les principales : *Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue française*, de Ch. Laveaux, 3e édition (Paris, 1846, in-8); — *Charenton au XVIIe siècle* (Paris, 1853, in-8); — *Essai sur la langue de La Fontaine* (Paris, 1853, in-8); — *Œuvres complètes de La Fontaine* (Paris, 1857-1860, 4 vol. in-16), dans la *Bibliothèque elzévirienne*; — *De la langue de Corneille* (Paris, 1861, in-8); — *Œuvres complètes de Pierre Corneille*, dans la *Collection des grands écrivains* (Paris, 1862-1868, 12 vol. in-8) avec album; — *Cahiers de remarques sur l'orthographe françoise, pour estre examinez par chacun de Messieurs de l'Académie* (Paris, 1863, in-12); — *Œuvres françaises de Joachim Du Bellay, gentilhomme angevin* (Paris, 1866, 2 vol. in-8), dans la *Pléiade françoise*; — *Les Œuvres et mélanges poétiques d'Estienne Jodelle, sieur du Lymodin* (Paris, 1868-1870, 2 vol. in-8), dans la *Pléiade françoise*; — *Lettre à l'auteur de « Rabelais et ses éditeurs »* (Paris, 1869, in-12); — *Les Œuvres de maistre François Rabelais* (Paris, 1870, in-8); — *De l'Enseignement de notre langue* (Paris, 1872, in-8); — *Cours historique de langue française* (Paris, 1873, in-16); — *Premières leçons de grammaire française* (Paris, 1874, in-16); — *Œuvres poétiques de Jean Dorat et de Pontus de Tyard*, dans la *Pléiade françoise* (Paris, 1876, in-8); — *Œuvres poétiques de Remi Belleau*, dans la même collection (Paris,

1879, 2 vol. in-8; — *Œuvres en rime de Jan-Antoine de Baïf*, dans la même collection (Paris, 1885-1887, 4 vol. in-8); — *Œuvres de Pierre de Ronsard, gentilhomme vandomois* (Paris, 1887-1892, 5 vol. in-8), dans la même collection; — *Notice biographique sur Jean-Antoine de Baïf* (Paris, 1891, in-8); — *La Pléiade française. Appendice*, contenant la grammaire et le lexique (Paris, 1893-1898, 2 vol. in-8).

— Les études orientales font une perte considérable par la mort de Mgr C. Joseph DE HARLEZ, professeur à l'Université catholique de Louvain, mort le 16 juillet. Né à Liège le 21 août 1832, le futur prélat, qui avait fait d'excellentes études classiques et qui, jeune encore, s'était assimilé plusieurs langues de l'Europe, voulut se destiner au barreau. Mais après avoir passé son doctorat, il se sentit invinciblement attiré par une forte vocation religieuse, entra au séminaire de sa ville natale et se fit admettre en 1858 aux ordres sacrés. Directeur de l'École normale des humanités de Louvain, il y donna un enseignement fécond. Il a publié : *Avesta, livre sacré des sectateurs de Zoroastre, traduction du texte Zend* (Liège, 1875-1877, 3 vol. in-8, 2e éd. en 1881); — *Grammaire pratique de la langue sanscrite* (Louvain, 1878, in-8); — *Études avestiques. Sens des mots Zend avesta. Des controverses relatives à l'Avesta. Religion de la Perse ancienne* (Paris, 1878, in-8); — *Kena et Kanshitaki Upanishads, traités de philosophie traduits du sanscrit* (Louvain, 1878, in-8); — *La Linguistique et l'unité originaire de l'humanité* (Louvain, 1878, in-8); — *Des Origines du zoroastrisme* (Paris, 1879, 2 vol. in-8); — *Manuel de la langue de l'Avesta. Grammaire, anthologie, lexique* (Louvain, 1879, in-8, 2e éd. en 1882); — *Étude sur la langue othomi* (Bruxelles, 1879, in-8); — *Les Aryas et leur première patrie* (Paris, 1880, in-12); — *Manuel du pehlvi des livres religieux et historiques de la Perse. Grammaire, anthologie, lexique* (Paris, 1880, in-8); — *Études éraniennes. De l'alphabet avestique et de sa transcription. Métrique du Gathâ Vahistoristis et du Fargard XXII* (Paris, 1880, in-8); — *La Critique et la science de Bartholomae* (Louvain, 1880, in-8); — *Étude avestiques. Le calendrier avestique et les pays originaires de l'Avesta* (Paris, 1881, in-12); — *Introduction à l'étude de l'Avesta et de la langue mazdéenne* (Paris, 1881, in-4); — *La Civilisation brahmanique* (*Le Contemporain*, 1881), — *L'Origine de la Croix* (ibid., 1882); — *La Vie religieuse des disciples de l'Avesta* (Louvain, 1882, in-8); — *La Bible dans l'Inde* (Paris, 1882, in-12); — *Un Fragment de commentaire sur le Vendidad* (Louvain, 1882, in-8); — *De l'Origine des mythes* (*Muséon*, 1882-1885); — *Études mandchoues* (*Journal asiatique*, 1883-4); — *La Valeur de la version pehlvi et de l'Avesta* (Leyde, 1883, in-8); — *K. Geldner's Studien zum Avesta* (Berlin, 1883, in-8); — *Origine de l'Avesta et son interprétation, système et critique de M. J. Luquien* (Louvain, 1883, in-8); — *L'Exégèse et la critique des textes Zend* (Leipzig, 1883, in-8); — *Manuel de la langue mandchoue. Grammaire, anthologie, lexique* (Paris, 1884, in-8); — *Textes mandchous-chinois, traduits pour la première fois* (Louvain, 1884, in-8); — *Le Manju gisen-i buleku bithe, Miroir de la langue mandchoue* (*Zeitschrift der morgenländischen Gesellschaft*, 1884); — *Le Derghi Kese. Décrets de l'empereur Yongtcheng* (*1723-1736*) (ibid.); — *Le Hameslukân des Perses. Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprache* (*Beiträge zur Kunde der indogerm. Sprache*, 1884); — *Lao-Tze, le premier philosophe chinois ou un prédécesseur de Schelling au VIe siècle avant notre ère* (*Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. XXXVII, 1884); — *Le Livre du principe lumineux et du principe passif : Shang thsing tsing king* (ibid., 1885); — *L'Ahuna Vairya, prière journalière des Zoroastrens* (*Beiträge zur Kunde der indog. Sprache*, 1885); — *The Age of the Avesta* (*Journal of the R. Asiatic Society of Great Britain*, vol. IV, 1885); — *L'Infanticide en Chine* (Louvain, 1885, in-8); — *Les Livres sacrés de*

la Chine (*Dublin Review*, 1885); — *Les Études éraniennes* (*Œsterreichische allgemeins Literature Zeitung*, 1885); — *La Civilisation primitive et la Genèse* (1886, in-8), — *Das Alter und dici Heimath des Avesta* (*Beiträge zur Kunde der indogerm. Sprache*, 1886); — *Le Siao Hio. Manuel général de la morale chinoise, avec le commentaire de Tchen Siuen* (Lyon, 1886, in-4); — *Histoire de l'Empire d'Or* (*aisun gusun i sudun bithe*) *traduit pour la première fois* (Paris, 1886, in-8); — *Le Tchou-tze-tsieh-yao ou principes de philosophie de Tchou-hi* (Paris, 1886, in-8); — *Coup d'œil sur l'histoire et l'état actuel des études avestiques* (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XII, 1886); — *La Religion nationale des Tartares orientaux* (*Mandchous et Mongols*) *comparée à la religion des autres Chinois* (*Mémoires* de la même Académie, t. XI. 1887); — *Coup d'œil sur l'histoire de la philosophie chinoise* (*Dublin Review*, 1887); — *Un Pèlerin missionnaire bouddhiste au* IVe *siècle p. C. Voyages de Fa-hien dans l'Inde* (*Contemporain*, 1887); — *Le Texte originaire du Yih king, sa nature et son interprétation* (Paris, 1887, in-8); — *Satan et Ahriman* (Londres, 1887, in-8); — *Le Livre des conseils d'Aterpat i Mansarspendān* (Louvain, 1887, in-8); — *La Religion populaire de la Chine* (*Contemporain*, 1887); — *Nature and origine of the pahlavi* (*Babylonian Record*, 1887); — *Niu-tchi et Mandchous : rapports d'origine et de langage* (Paris, 1888, in-8); — *Les Principes gouvernementaux en Chine, extraits de Tchou-hi* (Florence, 1888, in-8); — *La Morale de Tchou-hi* (Lyon, 1888, in-8); — *Les Institutions monastiques dans le Pérou antique* (Bruxelles, 1888, in-8); — *A Buddhist Repertory. Un répertoire bouddhiste pentaglotte* (Londres, 1888-1889, in-8); — *Les Croyances religieuses des premiers Chinois* (*Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. XLI, 1888); — *Le Yih king, texte primitif rétabli, traduit et commenté* (ibid., t. XLVII, 1889); — *Les Règlements militaires des Chinois* (Paris, 1889, in-8); — *Les Écoles bouddhiques* (*Dublin Review*, 1889); — *Le Kia-li ou rites domestiques chinois par Tchou-hi* (Paris, 1889, in-8); — *L'I-li, le plus ancien rituel de la Chine* (Paris, 1889, in-8); — *Une Page de la littérature impériale de la Chine ou décrets de Shi-tzong-hien* (Vienne, 1889, in-8); — *Le Ssi-ming, traité moral de Tchang-tze* (1889, in-8); — *Les Principaux Traités de la philosophie de la Chine* (Paris, 1889, in-8); — *Védisme, brahmanisme et christianisme : la Bible dans l'Inde et la vie de Jezeus Christna d'après M. Jacolliot : la personnalité du Christ et le Dr Manû* (Bruxelles, 1890, in-12); — *L'École philosophique moderne de la Chine ou le système de la nature* (*Singl'*) (*Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. XLIX. 1891); — *Les Divinités chinoises* (*Bulletin* de la même Académie, t. XXII, 1891); — *Les Religions de la Chine histoire critique* (Leipzig, 1891, in-8); — *San-li' T'u, tableau des trois rituels* (Paris, 1891, in-8); — *The Age of the Psalms* (Londres, 1892, in-8); — *L'École du Tao. Œuvres des principaux philosophes* (Paris, 1892, in-4); — *Le Vajrac chedikâ. Manuel de la philosophie bouddhique* (Paris, 1892, in-8); — *Shên-Siên-Shu. Le Livre des esprits et des immortels* (*Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. LI, 1892); — *La Poésie chinoise* (*Bulletin* de la même Academie t. XXIV, 1892 et XXV, 1893); — *Textes taoistes, traduits des originaux chinois et commentés* (Paris, 1892, in-4); — *La Religion et les cérémonies impériales de la Chine moderne* (*Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. LII 1893-1894); — *Les Écoles bouddhiques* (Paris, 1893, in-8); — *La Médecin chez les Chinois* (Florence, 1893, in-8); — *L'Infanticide en Chine* (Louvain 1893, in-8); — *Le Rêve chez les Chinois* (Paris, 1894, in-8); — *Deux moralistes chinois : Shi-tze et Lui-Shi* (Paris, 1894, in-8); — *La Religion de la Chine d'après les annales dites Tso-tchuen* (Leyde, 1894, in-8); — *Le Style de Confucius et l'authenticité des Kings* (Leyde, 1894, in-8); — *L'Age et l'authenticité des livres canoniques de la Chine* (Leyde, 1894, in-8); — *La Musique chinoise* (Florence

1894, in-8) ; — *Les Quinze premiers Siècles de l'histoire de Chine* (Louvain, 1894, in-8) ; — *The oldest Books of divination of China* (London, 1894, in-8) ; — *The Origin and interpretation of the Yi-King* (London, 1894, in-8) ; — *Koue-Yu. Discours des royaumes : annales oratoires des états chinois du* X*e au* V*e siècle av. J.-C.* (Louvain, 1895, 2 vol. in-8) ; — *Le Premier Nom des Chinois et les tribus Bâk* (Leyde, 1895, in-8) ; — *Tactique militaire des anciens Chinois* (Louvain, 1895, in-8) ; — *Poesies hongroises* (Louvain, 1895, in-8) ; — *La Religion des rois Achéménides* (Louvain, 1895, in-8) ; — *Les Affinités linguistiques du hongrois* (Paris, 1895, in-8) ; — *Les Langues monosyllabiques : tibétain et chinois* (Genève, 1895, in-8) ; — *La Philosophie de Mi-tse* (Florence, 1895, in-8) ; — *Essai d'anthropologie chinoise* (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XXX, 1895) ; — *L'Interprétation du Yi-King. La Version mandchoue* (ibid., 1896) ; — *Un Homme d'État au* VII*e siècle avant J.-C. : Kuan-tse* (Paris, 1896, in-8) ; — *The Yi-King translated* (London, 1896, in-8) ; — *L'Ile de Pâques et ses monuments graphiques* (Louvain, 1896, in-8) ; — *Tchu-hi, his doctrines and his influence* (London, 1896, in-8) ; — *Les Populations primitives du S.-O. de la Chine d'après Mutuan-Lin* (Louvain, 1896, in-8) ; — *Fleurs de l'antique Orient. Les quatre plus anciens philosophes chinois* (Paris, 1896, in-8) ; — *Extraits d'anciens textes des philosophes chinois inédits* (Florence, 1986, in-8) ; — *Le Yi-King traduit d'après la version mandchoue* (Louvain, 1896, in-8) ; — *Un antique Symbole chrétien en chinois découvert en Mongolie* (Louvain, 1897, in-8).

— Une autre perte pour l'orientalisme est la mort de M. Gabriel DEVÉRIA, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, mort subitement au Mont-Dore le 12 juillet. Né à Paris le 7 février 1844, reçu le 6 février 1860 élève interprète pour la langue chinoise, chargé de 1863 à 1869 de la gérance du consulat de Tientsin, il fut envoyé en 1870 au consulat de Foutcheou comme interprète chancelier, puis attaché en 1873 comme interprète de 1re classe à la légation de Chine à Pékin. Il en revint en 1880 et fut attaché au ministère des affaires étrangères comme interprète pour la langue chinoise. Il y acheva sa carrière diplomatique jusqu'au consulat général hors cadre (1888). Chargé de l'enseignement du chinois à l'École des langues orientales vivantes, il fut choisi en décembre 1897 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour occuper le siège laissé vacant par la mort de M. E. Le Blant. Outre des articles dans des revues spéciales, comme le *Journal asiatique*, M. Devéria a publié les travaux suivants : *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam Viétnam du XVI*e *au XIX*e *siècle, d'après des documents chinois* (Paris, 1880, gr. in-8), formant le t. 18 des *Publications de l'École de langues orientales vivantes* ; — *La Frontière sino-annamite. Description géographique et ethnographique, d'après les documents officiels chinois* (Paris, 1886, gr. in-8), formant le t. I de la 1re pièce de la même collection ; — *Un Mariage impérial chinois. Cérémonial* (Paris, 1887, in-18), formant le t. 51 de la *Bibliothèque orientale elzévirienne* ; — *Origines de l'Islamisme en Chine. Deux légendes musulmanes chinoises* (Paris, 1896, in-4) ; — *Estampages d'inscriptions chinoises provenant de la mission de MM. Dutreuil de Rhins et Grenard* (Paris, 1897, in-8) ; — *Notes d'épigraphie mongole-chinoise* (Paris, 1897, in-8) ; — *Musulmans et manichéens chinois* (Paris, 1898, in-8) ; — *L'Écriture du royaume de Si Hia en Tangout* (Paris, 1898, in-4) ; — *Stèle Si-Hia de Lang Tcheou* (Paris, 1898, in-8).

— M. le comte Gerard DE CONTADES, président de la Société historique et archéologique de l'Orne, est mort le 20 juillet en son château de Saint-Maurice-du-Désert, Orne). Né à Angers en 1846, il suivit quelque temps la carrière diplomatique, puis se retira à Saint-Maurice-du-Désert dont il

devint maire, et se livra aux travaux d'érudition et particulièrement aux recherches de bibliographie normande. Petit-fils d'un émigré, il publia les mémoires de son grand-père, qui offrent un intérêt spécial sur l'affaire de Quiberon, et le Journal d'un fourrier de l'armée de Condé. L'un des fondateurs, avec le regretté Léon de la Sicotière, de la Société historique et archéologique de l'Orne, il en fut dès l'origine le vice-président et publia dans les *Bulletins* de cette compagnie plusieurs articles. Nous ne relevons ici que les plus importantes publications de cet érudit : *Les Communes du canton de la Ferté-Macé* : 1° *Notice sur la commune de la Sauvagère* (Paris, 1879, in-16), 2° *Notice sur la commune de Saint-Maurice du Désert* (Paris, 1880, in-16); 3° *Notice sur la commune de Lonlay-le-Tesson* (Paris, 1881, in-16); — *Canton de La Ferté-Macé Bagnoles-les-Bains, canton de Juvigny-sous-Andaine. Essai de bibliographie cantonale* (Paris, 1882, in-18), avec M. G. Appert; — *Canton de Briouze. Essai de bibliographie cantonale,* avec G. Le Vavasseur et l'abbé Gaultier (Paris, 1883, in-16); — *Documents inédits sur l'émigration. Journal d'un fourrier de l'armée de Condé, Jacques de Thiboult du Pendaye* (Paris, 1883, in-8); — *Auguste Poulet-Malassis : bibliographie descriptive et anecdotique des ouvrages écrits ou publiés par lui,* publié anonymement (Paris, 1884, in-8); — *Louis-George-Érasme marquis de Contades, maréchal de France. Notes et souvenirs* (Mamers, 1885, in-4); — *Collection Poulet-Malassis : bibliographie raisonnée et anecdotique des œuvres éditées par Poulet-Malassis (1855-1862),* sous le voile de l'anonyme (Paris, 1885, in-8); — *Coblenz et Quiberon, souvenirs du comte de Contades, pair de France* (Paris, 1885, in-12); — *Rasmes, histoire d'un château normand* (Paris, 1884, in-4); — *Canton d'Écouché, essai de bibliographie cantonale* (Paris, 1885, in-12), avec G. Le Vavasseur; — *Coblentz et Quiberon, souvenirs d'un pair de France* (Paris, 1886, in-18); — *Portraits et fantaisies* (Paris, 1887, in-8); — *Canton de Domfront. Essai de bibliographie cantonale* (Paris, 1888, in-8); — *La Chaux. Notes et souvenirs* (Paris, 1889, in-4); — *Le Comte d'Orsay. Physiologie d'un roi de la mode* (Paris, 1890, in-18); — *Les Ex-libris du canton de Carrouge* (Paris, 1892, in-8); — *Canton de Carrouge. Essai de bibliographie cantonale* (Paris, 1898, in-18); — *Bibliographie sportive. Les Courses de chevaux en France 1651-1890*), (Paris, 1892, in-8); — *Canton de Vimoutiers. Essai de bibliographie cantonale*, avec M. A.-L. Letacq (Paris, 1893, in-16); — *Les Attelages d'autrefois. La Litière de la Motte-Fouquet* (Paris, 1894, in-4); — *Émigrés et chouans* (Paris, 1897, in-18); — *Bibliographie sportive. Le Driving en France (1547-1896)* (Paris, 1898, in-8); — *Gustave Le Vavasseur. Bibliographie de ses œuvres* (Alençon, 1898, in-8); — *La Fin d'un dandy. Georges Brummell à Caen* (Caen, 1898, in-8).

— L'historien belge Guillaume-Joseph-Charles Piot, qui vient de mourir âgé de 87 ans, était né à Louvain le 17 octobre 1812. Après avoir complété ses études classiques par des études juridiques que couronna le doctorat en droit, il se livra, jeune encore, aux travaux d'érudition. A 27 ans, il donnait une histoire de sa ville natale et, dès l'année suivante, commençait par la publication du Cartulaire de l'abbaye d'Eenaeme, ces grands recueils documentaires qu'il a poursuivis, sa vie durant, avec un zèle infatigable. Élu correspondant de l'Académie royale de Belgique en 1875, il ne tarda pas à devenir membre titulaire (1879), et en 1885, il fut appelé à la présidence. La même année il succédait à Gachard à la tête des archives générales du royaume de Belgique, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1897. La place nous manque pour indiquer ici toutes les productions de cet infatigable travailleur. Nous citerons du moins les suivantes : *Notice biographique sur le peintre Verhaegen* (*Messager des sc. hist.*, 1838); — *Histoire de*

Louvain (Louvain, 1839, in-8); — *Cartulaire de l'abbaye d'Eenaeme* (Bruges, 1840, in-4); — *Ancienne administration monétaire de la Belgique* (*Revue de numismatique belge*, t. I, 1845); — *Monnaies frappées à Fauquemont, par Philippe le Hardi, comte de Flandre* (ibid.); — *Notice sur les monnaies de Jeanne, duchesse de Brabant (1383-1406)* (ibid., 1846); — *Monnaies de Charles-le-Téméraire frappées à Nimègue* (ibid.); — *Quelques mots sur les premières monnaies des ducs de Brabant* (ibid., 1847); — *Études sur les types. Imitation des sceaux des communes sur les monnaies des provinces méridionales des Pays-Bas et le pays de Liège* (ibid., 1848); — *Recherches sur les ateliers monétaires des Mérovingiens, Carlovingiens et empereurs d'Allemagne en Belgique* (ibid. et 1850); — *Essai sur les monnaies des seigneurs de Heimberg* (ibid., 1849); — *Tables alphabétiques des principaux endroits de la Belgique et de leurs saints patrons* (ibid., 1858); — *La Belgique et les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine* (Bruxelles, 1859, in-8); — *Notice historique sur la ville de Léau* (Bruxelles, 1861, in-8); — *Catalogue des coins, poinçons et matrices des monnaies, médailles et jetons de l'Hôtel des monnaies de Bruxelles* (Bruxelles, 1861, in-8, 2e édition en 1880); — *Étude sur le type et le caractère de la sculpture en Belgique pendant le moyen âge* (*Annales de la Société d'émulation de Bruges*, t. XIX, 1867); — *Monnaies inédites et énigmatiques du comté de Namur* (*Annales de la Société archéologique de Namur*, t. X, 1868-1869); — *Recherches sur l'origine et l'hérédité des armoiries* (*Annales de la Société d'émulation de Bruges*, t. XXI, 1869); — *De l'Hérédité des bénéfices en Belgique* (ibid.); — *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Trond* (Bruxelles, 1870-1875, 2 vol. in-4), dans la *Collection des chroniques belges*; — *Le Règne de Marie-Thérèse aux Pays-Bas autrichiens* (Louvain, 1874, in-8); — *Les Pays de Belgique et leurs subdivisions pendant le moyen âge*, dans le t. XXXIX des *Mémoires de l'Académie royale de Belgique* (Bruxelles, 1870, in-4); — *Les Éburons et les Aduatyques* (*Messager des sciences historiques*, 1874); — *Inventaires divers de collections aux archives du royaume* (Bruxelles, 1879, in-fol.); — *Chroniques de Brabant et de Flandre* (Bruxelles, 1879, in-4), dans la *Collection des chroniques belges*; — *Voyages des souverains des Pays-Bas*, t. III et IV (Bruxelles, 1881-1882, 2 vol. in-4), dans la même collection; — *Catalogue de la Bibliothèque des archives du royaume* (Bruxelles, 1883, in-8); — *Correspondance du cardinal de Granvelle*, t. IV-XII (Bruxelles, 1884-1896, 8 vol. in-4), dans la *Collection des chroniques belges*; — *Histoire des troubles des Pays-Bas*, t. III (Bruxelles, 1886-1891, 3 vol. in-4), dans la même collection; — *Inventaire des chartes des comtes de Namur* (Bruxelles, 1890, in-fol.).

— Un excellent érudit italien, le comm. Cornelio Desimoni, surintendant général des archives d'État de Gênes, est mort à Gavi le 29 juin. Né dans la même ville, dont il a plus tard rédigé les *Annales*, il exerça quelque temps la profession d'avocat. Les recherches qu'avec un zèle infatigable il a poursuivies sur l'histoire et l'archéologie de son pays natal, les travaux qu'il a multipliés dans sa longue carrière et qui sont parmi ceux qui font honneur à l'érudition italienne, le désignèrent pour les hautes fonctions de surintendant des archives. La Société ligure qui le compta dès l'origine parmi ses membres les plus assidus, s'honora de sa présidence, devenue honoraire depuis quelques années. Sans avoir la prétention de dresser ici une liste complète des œuvres de l'éminent érudit, nous citerons du moins les suivantes : *Sui quarti di danaro genovese e sui loro nomi volgari* (*Periodico di numismatica*, VI, 1874, p. 260-272); — *Tavole dei valori in lire antiche e in lire italiane delle principali monete d'oro e d'argento genovesi dal 1139 al 1804*, dans *Della vita privata dei Genovesi* par Belgrano (Genova, 1875, in-16); — *Intorno ai cartografi italiani e ai loro lavori*

manoscritti e specialmente nautici (*Atti dell' Accademia pontificia dei nuovi Lincei*, XXIV, 1877, p. 242-276); — *La Décroissance graduelle du denier de la fin du* XIe *au commencement du* XIIIe *siècle* (*Mélanges de numismatique*, t. III, 1878); — *Lo Studio della storia* (Genova, 1881, in-8); — *Actes passés en 1272, 1274 et 1279 à l'Ajax* (*Petite-Arménie*) *et à Beyrouth par devant des notaires génois* (*Archives de l'Orient latin*, I, 1882, p. 434-534); — *Actes passés à Famagouste de 1299 à 1301, devant le notaire génois Lamberto de Sambuceto* (*Archives de l'Orient latin*, II, II, 1-120 p.: 2e éd. en 1893. Le Puy, Marchessou, in-8); — *Quatre titres de propriété des Génois à Acre et à Tyr* (*Archives de l'Orient latin*, II, II, 1883, 213-230 p.); — *Un Registro dell' archivio di S. Giorgis di Genovesi* (*Archivio storico siciliano*, n. série, IX, 1884, 409-416 p.): — *Statuto dei padri del comune della republica genovese* (Genova, 1885, in-4); — *Il Marchese di Monferrato, Guglielmo il Vecchio e la sua famiglia, con un appendici i trovatori genovesi* (Genova, 1887, in-8); — *Guglielmo Embriaco alla prima crociata* (Genova, 1888, in-8); — *Commemorazione di Marcello Remondini* (Torino, 1889, in-8); — *Quistioni colombiane* (Roma, 1894, in-fol.); — M. Desimoni a donné dans les *Atti della società ligure di storia patria* les articles suivants: *Sul frammento di breve genovese scoperto a Nizza* (I, 1858, p. 91-154); — *Sulla tavola di bronzo della Polcevera e sul modo di studiare le antichità ligustiche* (III, 1865, p. 519-744); — *Catalogo di carte ed atlanti nautici di autori genovesi ovvero fatti ed esistenti a Genova* (IV, 1866, p. CCXL-CCXLIX et 431-496); — *Atlante idrografico del medio evo posseduto dal professore Tammar Luxoro* (V, 1867, p. 5-168), avec M. Belgrano; — *Documenti riguardanti le relazioni di Genova colle Fiandri*, avec M. L. T. Belgrano (V, 1867, p. 337-547); — *Della Conquista di Costantinopoli per Maometto II nel 1453. Opusculo di Adamo di Montaldo genovese* (X, 1876, p. 287-354); — *Tre Canzoni dei secoli* XV *e* XVI *concernenti fatti di storia genovese* (X, 1876, p. 619-687); — *Cronaca di Genova di Alessandro Salvago, scritta in francese* (XIII, 1879, p. 373-486); — *Intorno alla impresa di Megollo Lercari in Trebisonda, lettera di Bartolomeo Senarega* (XIII, 1879, 495-536); — *I Conti dell' ambaicata al Chan di Persia nel 1292* (XIII, 1879, p. 537-578); — *Intorno a Giovanni Verazzano, scopritore in nome della Francia di regioni nell'alta America settentrionale* (XV, 1881, p. 105-128, 353-380); — *Intorno a Giovanni Caboto genovese* (XV, 1884, p. 179-240); — *Pero Tafur, i suoi viaggi e il suo incontro col veneziano Nicolà de' Conti* (XV, 1881, p. 329-352); — *Descrizione di un aquilino d'argento e cenni di altri monete genovesi* (XVII, 1888, p. 364-380); — *Regesti delle lettere pontificie riguardanti la Liguria dai più antichi tempi fino all' avvenimento d'Innocenzo III* (XIX, 1887-1889, 1-146, 463-485, 573-582); — *Le prime Monete d'argento della zecca di Genova* (XIX, 1888, p. 177-223); — *Le Carte nautiche italiane del medio evo* (XIX, 1888, p. 225-266); — *Cristoforo Colombo ed il banco di S. Giorgio* (XIX, 1889, p. 583-623); — *Tavole descrittive delle monete della zecca di Genova dal MCXXXIX al MDCCCXII* (XXII, 1890, p. I-LXII et 1-319); — *Tavola cronologica dei dogi, a vita, delle signorie e degli altri governi sino al MDXXVIII* (XXII, 1890, p. 251-265); — Il a contribué, par les mémoires dont suit l'indication, au *Giornale ligustico*: *Gli scopritori genovesi nel medio evo* (I, 1874, p. 224-231, 263-280, 308-336, 363); — *Elenco di carte ed atlanti nautici, di autori genovesi, oppure in Genova fatti e conservati* (II, 1875, p. 41-71); — *Osservazioni sopra due portolani di recente scoperti e sopra alcune proprietà delle carte nautiche* (II, 1875, p. 284-285); — *Nuove considerazioni sul quarto di denaro genovesi* (IV, 1877, p. 117-127); — *Memorie sui più antichi scudi di argento della zecca di Genova* (IV, 1877, p. 385-415); — *Sui denari minuti della zecca genovese* (IX, 1882, p. 299-226); — *Spigolature genovesi in Oriente* (XI, 1884, p. 336-350); — *Una Colonia genovese nella*

Giorgia superiore (XII, 1885, p. 141-146) : — *In memoria di Luigi Tomaso Belgrano* (nouv. série, I, 1876). — Nous citerons enfin dans l'*Archivio storico italiano* : *Numismatica genovese esterna esaminata* (s. IV, XIX, 1874, p. 482-489) ; — *Il Viaggio di Giovanni Verazzano all' America settentrionale nel 1524* (s. III, XXVI, 1877, p. 48-68) ; — *Privilegio del re d'Inghilterra a due genovesi* (s. IV, X, 1883, p. 324-349) ; — *Trattati dei Genovesi col chan dei Tartari nel 1380-1381* (s. IV, XX, 1887, p. 161-165).

— On annonce encore la mort de MM. : Alexandre BONNIN DE FRAISSEUX, ancien secretaire de redaction du journal *la France*, mort à 58 ans, le 24 juillet ; — le Dr. Léon BRIENS, mort le 2 juillet, à Percy, près Saint-Lô ; — Leopold BRUNEAU, chimiste, membre de la Société chimique du Nord ; — le R. P. CALLY, eudiste, ancien professeur à l'institution Saint-Jean de Versailles, mort le 9 juillet, à 43 ans ; — Henri CARTIER, à qui l'on doit quelques pièces pour théâtre de salon, mort à 62 ans, le 16 mars ; — Pierre DE CORVIN, collaborateur d'Alexandre Dumas, auteur sous le pseudonyme de Newski, d'une pièce assez estimée, *les Danicheff*, mort le 8 juillet, à Asnières ; — DANZAS, avocat, mort le 16 juillet, à Caen ; — le Dr. DESFORGES, mort âgé de 40 ans, le 4 juillet, à Troyes ; — le général DU BARAIL, qui laisse d'intéressants *Souvenirs* publiés il y a quelques années, mort le 22 juillet ; — Alphonse DUCHEMIN, publiciste ; — le R. P. FRISTOT, de la Société de Marie, professeur au collège de la Seyne, à Toulon, polyglotte distingué, mort le 18 juillet, à Toulon ; — Albert HEISSER, professeur à l'École de musique de Douai, mort à 44 ans, le 9 juillet, dans cette ville ; — Cyprien ISSAURAT, ancien président de la Société d'anthropologie de Paris, auteur de *la Pédagogie, son évolution et son histoire* (Paris, 1886, in-18) ; — Charles KUHN, mort le 4 juillet ; — Augustin LESAGE, membre de l'Université, mort âgé de 66 ans, le 22 juillet, à Cambrai ; — le Dr MATHIEU, mort le 24 juillet ; — Henry MEYER, collaborateur du *Petit Journal* et du *Journal illustré*, mort en juillet ; — PERSIN, membre de la Société d'économie politique et de la Société de statistique de Paris, mort âgé de 60 ans, le 16 juillet ; — A. PIZARD, inspecteur honoraire de l'Académie de Paris, directeur de l'École Colbert, auteur entre autres ouvrages de : *La France en 1789, la société, le gouvernement, l'administration* (Paris, 1888, in-8) ; *L'Histoire dans l'enseignement primaire* (Paris, 1891, in-18) ; *Atlas général de géographie* (Paris, 1894, in-4), mort à Vesoul, le 16 juillet ; — le Dr. PONCET DE CLUNY, ancien directeur du Val de Grâce ; — Jules RICHARD, journaliste, mort le 16 juillet, âgé de 73 ans ; — ROUSSEAU, vice-président de la Société d'agriculture et président du Syndicat des agriculteurs du Cher, mort le 18 juillet, à 64 ans, à Bourges ; — le baron Jules VERNEILH DE PUYRAZEAU, archéologue, mort le 7 juillet ; — le chanoine DE VILLE DE QUINCY, ancien élève de l'École polytechnique, vicaire général du diocèse d'Annecy, ancien supérieur du grand séminaire, mort le 9 juillet, à Évian-les-Bains.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Sir Alexander ARMSTRONG, explorateur des mers arctiques, mort le 4 juillet, à Londres ; — le Rev. Beverly BETTS, bibliothécaire pendant quelques années du Columbia College, mort le 21 mai ; — William Garden BLEISKIE, théologien, auteur d'une vie de Livingston et d'ouvrages religieux, mort le 11 juin ; — le chevalier Léopold VON BLUMENCRON, doyen des journalistes autrichiens, mort âgé de 96 ans, le 30 juin, à Vienne ; — Eduard BRUNA, historien et longtemps rédacteur de la Gazette de Prague, mort à 77 ans, le 24 juin, à Giesshühl ; — Léon CHRZANOWSKI, membre correspondant de l'Académie de Cracovie, mort le 17 mai ; — Thomas CROSBIE, éditeur du *Cork Examiner*, mort le

7 juillet, à Dublin ; — Mary Francis CUSACK, en religion sœur Mary Francis Clare, qui laisse plusieurs ouvrages pour l'éducation de la jeunesse, morte à Leamington, le 7 juin ; — Augustin DALY, auteur dramatique, mort en juin ; — miss Harriet FARRAND, à qui l'on doit quelques ouvrages sur des matières religieuses, morte le 30 mai, à Chicago ; — Gabriel FINNE, romancier allemand, mort à 33 ans, le 8 juillet ; — Banister FLETCHER, professeur au Collège royal de Londres, mort le 6 juillet ; — sir William FLOWER, naturaliste, directeur du département d'histoire naturelle au Musée britannique, mort en juin, âgé de 68 ans, à Londres ; — le Très Rev. Charles GRAVES, lord évêque de Limerick, archéologue, mort en juillet ; — Reuben Aldrige GUILD, qui fut de longues années bibliothécaire de l'Université de Rhode Island, dont il a fait l'histoire, mort le 14 mai à Providence ; — Samuel HARRIS, professeur de théologie systématique à l'Université Yale, qui laisse entre autres ouvrages une étude intitulée *Philosophical Basis of Theism* (1883, in-8), mort le 26 juin, âgé de 85 ans, à Lichtfield ; — Franc. HIPLER, auteur du *Spicilegium copernicanum*, mort à Frauenburg ; — Karl HOMANN, publiciste, mort le 25 juin, âgé de 53 ans, à Postdam ; — Erik JONSSON, auteur d'un dictionnaire norvégien estimé, mort le 30 avril, dans sa 77e année, à Copenhague ; — Joseph KLEIN, professeur d'antiquité classique à l'Université de Bonn, mort le 1er juillet, dans cette ville, âgé de 62 ans ; — Louis JOUIN, professeur de philosophie à St John's College Fardham, N. Y., auteur de publications sur la philosophie, la religion et la linguistique, mort le 10 juin à 81 ans ; — W. D. LATTO, éditeur du *People's Journal*, de Dundee ; — LEIDENFROST, pédagogue, mort en juin ; — Anatol LEWICKI, historien polonais, professeur à l'Université de Cracovie, membre de l'Académie des sciences de cette ville, mort à 59 ans ; — Eug. LOMMEL, physicien, mort le 19 juin à Münich ; — Hippolyte LUCAS, savant naturaliste, mort le 7 juillet à Genève ; — Joseph MAJER, professeur de physiologie et d'anthropologie à l'Université de Cracovie, mort à 92 ans, dans cette ville ; — le Dr John MOIR, ex-président du Royal College of Physicians, qui laisse de nombreuses publications relatives à la médecine et à la religion, mort à 92 ans, le 14 mai à Édimbourg ; — le Dr John P. NEWMAN, évêque méthodiste, mort en juillet à New York ; — John W. OVERALL, auteur d'un *Catechism of the United States constitution*, mort le 20 mai à New York ; — E. S. PURCELL, auteur d'une biographie du cardinal Manning, qui a suscité de véritables orages ; — RAUTENBERG, ancien bibliothécaire de l'Université de Königsberg en Prusse ; — W. RINTEL, biographe de Zelter, mort le 25 juin, âgé de 81 ans, à Berlin ; — Adolf SCHMIDT, naturaliste, mort en sa 86e année, le 25 juin à Aschenleben ; — G. TOEPKE, historien, mort le 26 juin, âgé de 58 ans, à Heidelberg ; — le R. P. Wilhelm WILMERS, de la Compagnie de Jésus, auteur d'un excellent manuel d'apologetique dont il a paru 2 volumes : *De religione revelata* (Ratisbonæ, 1897, in-8) et *De Christi ecclesia* (Ratisbonæ, 1897, in-8), mort à 82 ans le 9 mai à Exaeten ; — Wilhelm WITTMANN, architecte, professeur à l'École technique supérieure de Munich, auteur entre autres ouvrages d'une *Statistik der Hochbauten-Constructionen*, mort à 53 ans, le 26 juin.

CONCOURS. — L'Académie des sciences de Turin décernera en 1903 le prix Vallauri (30 000 fr.) au savant italien ou étranger qui aura publié du 1er janvier 1899 au 31 décembre 1902 l'œuvre la plus remarquable sur les sciences physiques, au sens le plus large du mot. — En 1907, le même prix sera décerné au meilleur travail critique imprimé de 1903 à 1906 sur la littérature latine.

— L'Université de Parme décernera en 1900 les prix Speranza aux meilleurs

travaux sur les questions suivantes : 1° La Malaria ; 2° Transmission par les parents de la syphilis au produit de la conception ; 3° Valeur immunisante des sérums thérapeutiques. Chaque prix est d'une valeur de 300 fr. (18 mai 1900).

Gutenberg. — Le *Missale special* prétendu antérieur au Psautier de 1457, sur lequel nous avons attiré l'attention de nos lecteurs à propos d'un article de M. Henri Stein (t. LXXXV, p. 275), continue à passionner les érudits et est l'objet de vives discussions. M. Otto Hupp avait soutenu en Allemagne l'antériorité du *Missale ;* M. Adolf Schmidt entre autres a vivement attaqué ses conclusions dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen* de janvier. Naturellement M. Hupp ne veut pas se tenir pour battu et reprend la question dans le fascicule d'août du même périodique. M. Schmidt réplique à son tour, et nous croyons savoir que dans le numéro sous presse du *Bibliographe moderne*, M. l'abbé Misset apportera des arguments assez nouveaux à l'appui de la priorité du *Missale.*

Journaux illustrés. — Si nos lecteurs veulent se rendre compte de l'effet produit à l'étranger par la politique actuelle ils n'ont qu'à jeter les yeux sur la caricature des *Humoristiche Blätter* de Berlin que publie le n° du *Rire* du 29 juillet. Rien n'est plus instructif! Guillaume II et M. Loubet s'embrassent à bord de l'*Iphigénie*, tandis que la « Revanche » se jette à l'eau. Sous une forme un peu naturaliste, ce journal est toujours plein d'observations très justes et souvent amères. Caran d'Ache, Huard et Ronbille, pour n'en citer que trois, dans le n° déjà indiqué, ont croqué sur le vif trois « moralités, » comme on disait au moyen âge. Quant au Léandre du 8 juillet, c'est une merveille. Ce mariage de raison où, par devant Waldeck, le général de Galliffet convole avec la demoiselle Millerand, a une haute saveur. — La *Vie illustrée* ne cultive pas la satire, elle, mais elle nous montre Marchand saluant Brugère, le 14 juillet (n° du 20 juillet), le héros de Fachoda saluant l'explorateur des tirés de Rambouillet — et les Sénégalais ressaisis par la police après leur défilé triomphal. Le 27 juillet, elle nous a reposés de la politique en nous transportant au pays de Galles pour les cérémonies bardiques, où nous comptions tant d'amis bretons et normands. Antérieurement elle nous avait menés de Quiberon à Rennes. Hélas! elle nous y ramenèra, sans nul doute. En tous cas, on ne peut que louer le nombre et l'exactitude des documents produits. M. René de Pont-Jest nous a même introduits à Bruxelles chez le prince Victor. Il ne nous manque plus qu'un instantané du *Maroussia* avec la duchesse d'Orléans, récitant la prière du soir.

Paris. — Le centenaire de Racine a donné une particulière actualité à Port-Royal. M. Leon Séché en a profité pour composer une brochurette : *Port-Royal des Champs. Petit Manuel du pèlerin suivi de Racine à Port-Royal* (Paris, E. Lechevalier, in-8 de 32 p., avec une vue et un plan de l'abbaye de Port-Royal des Champs). Tout y est pour faire ce « pèlerinage » agréablement : plan, description fidèle et très littéraire, notions historiques sûres. « Racine à Port-Royal », c'est l'histoire interessante du poète dans ses rapports avec les jansénistes, dont il fut le zélé protecteur auprès du Roi et de Mme de Maintenon.

— A la même occasion, la Bibliothèque nationale, qui avait fait une exposition racinienne, a publié un catalogue des *Œuvres de Jean Racine conservées à la Bibliothèque nationale* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8 de XIX p.). Ce catalogue, dressé par le conservateur du département des imprimés, M. Paul Marchal, avec le concours de M. Gédéon Huet, est divisé en sept parties : 1. Éditions des pièces de théâtre de Racine

publiées aux XVIIe et XVIIIe siècles ; 2. Traductions des pièces de théâtre ; 3. Poésies diverses ; 4. Ouvrages en prose ; 5. Éditeurs des œuvres publiées aux XVIIe et XVIIIe siècles ; 6. Principales éditions des œuvres publiées au XIXe siècle ; 7. Livres annotés par Racine. Ce dernier paragraphe ne comprend pas moins de dix-sept articles.

— Signalons aux amateurs des belles reproductions photographiques de nos monuments parisiens deux nouveaux fascicules de la collection : *Les Églises paroissiales de Paris*, par MM. l'abbé Bouillet et Ch. G. Petit : celui de *la Sainte-Chapelle* et celui de *Saint-Sulpice* (Paris, Rondelet, in-8 de 16 p. chacun). Comme luxe typographique et art photographique, ce sont de charmantes miniatures d'un prix très abordable (1 fr.).

— M. le comte Colonna de Cesari-Rocca, qui n'est pas un inconnu pour nos lecteurs, qui a déjà donné d'estimables travaux sur l'histoire de la Corse, veut aujourd'hui nous faire connaître *la Vérité sur les Bonaparte avant Napoléon* (Paris, A. Charles, in-8 de 45 p.). Si Napoléon se souciait assez peu des efforts des généalogistes pour le rattacher à d'illustres ancêtres, son frère Joseph, plus vaniteux, n'avait pas le même dédain et recherchait tout ce qui pouvait contribuer à établir l'ancienneté de la noblesse de sa famille. Les documents recueillis et groupés par M. le comte Colonna permettent de faire remonter jusqu'au début du XIIIe siècle la maison des Bonaparte, simples notaires. On ne lira pas sans curiosité le chapitre de cette brochure intitulé : *Comment Bonaparte descend de Charlemagne*, et que l'auteur appelle lui-même « une fantaisie généalogique. »

— Le R. P. Gérard, de Vaucouleurs, gardien des franciscains du couvent de Paris, a présenté au dernier Congrès national un remarquable rapport sur *le Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise*. On vient de tirer à part ce discours, où est mise en évidence, avec une grande force et une grande clarté, l'utilité de cette association où Léon XIII ne se lasse pas d'appeler les fidèles, de cette « ligue du bien contre la ligue du mal » que l'on ne connaît pas toujours assez. L'on fera bien de lire et de répandre cet opuscule (Paris, imp. G. Mensch, in-8 de 16 p.) que termine un très clair résumé des obligations de la règle du tiers-ordre.

— M. Léon-G. Pélissier vient d'insérer dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, aut. XXVI, *Une nouvelle Relation de la prise de la Bastille* (tiré à part. Paris, in-8 de 6 p.). Bien que le correspondant qui a envoyé de Paris cette relation à Gabriel, procureur du parlement de Provence, soit anonyme et que son récit, fort court, ait été rédigé après coup le 18 juillet, ce morceau ne méritait pas de rester dans l'oubli. M. Pélissier a parfaitement montré, dans l'introduction dont il l'a fait précéder, l'intérêt qu'il présente et la valeur qu'on lui peut attribuer.

Anjou. — M. l'abbé F. Uzureau a publié une courte notice, mais bien émouvante, sur *Antoine Fournier*, fusillé au Champ-des-Martyrs, le 12 janvier 1794, dans la *Semaine religieuse d'Angers* (in-8 de 4 p.).

Bourgogne. — Le tome vingt-sixième de la nouvelle série des *Mémoires de la Société éduenne* (Autun, impr. Dejussieu, in-8 de XXX-464 p., avec 4 photogr.) vient de nous parvenir. Cette société savante maintient toujours le rang qu'elle occupe parmi celles que nous distinguons particulièrement. Imprimé avec soin, ce volume se compose des travaux suivants : *L'Église d'Autun pendant la guerre de Cent Ans*, par M. Anatole de Charmasse ; — *Henri Schneider*, notice biographique, par M. J.-G. Bulliot ; — *Pierre de Barrière, évêque d'Autun, cardinal, et son rôle pendant le grand schisme d'Occident*, par M. l'abbé F. Huot ; — *Addition aux « Annales historiques du prieuré de Mesvres en Bourgogne*, par M. Alexandre Bruel, chef de section aux

Archives nationales ; — *Étienne Hémery, sa vie, ses œuvres*, par M. Ph. Hémery ; — *Notice archéologique sur l'église de Curgy*, par M. Noël Thiollier, archiviste paléographe ; — *Deux Documents sur la construction du canal du Centre*, par M. Henri Marc ; — *Les Accusés de Saône-et-Loire aux tribunaux révolutionnaires*, par M. Paul Montarlot.

Bretagne. — *La Question juive*, tel est le titre d'une excellente conférence donnée le 13 mai dernier, à la séance générale de la Jeunesse royaliste de Nantes, par le baron de Wismes, son vice-président, à propos du livre de M. l'abbé Henri Delassus, intitulé : *l'Américanisme et la Conjuration antichrétienne*. Hautes et grandes pensées, très heureusement mises en lumière (Nantes, Bourgeois, in-8 de 23 p.).

Limousin. — Le savant travail de M. Deloche : *Pagi et vicairies du Limousin aux* IXe, Xe et XIe *siècles* (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXVI, 2e partie. (Paris, Klincksieck, 1899, in-4 de 68 p. et carte), est le complément d'un ouvrage qu'il publia en 1857. Dans ce mémoire intitulé : *Études sur la géographie historique de la Gaule et spécialement sur les divisions territoriales du Limousin au moyen âge*, il avait décrit 22 *pagi*, 45 vicairies et 4 centaines. Depuis cette date, la découverte de nouveaux documents lui permet d'ajouter à cette liste un nouveau *pagus* et 9 vicairies avec leurs dépendances. Une bonne table des noms de lieux et des divisions territoriales mentionnés dans ce mémoire, et une carte du *pagus Lemovicinus* aux IXe, Xe et XIe siècles, permettent de mettre facilement à profit les renseignements contenus dans ce travail.

Lorraine. — La Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc a publié ces temps derniers le tome VII de la troisième série de ses *Mémoires* (Bar-le-Duc, Contant-Laguerre, in-8 de XXXIV-372 p.). On y trouve une série d'études aussi bien documentées que sérieusement annotées. En voici les titres : *Les Divisions ecclésiastiques du pays barrois, antérieures à la rédaction du pouillé de 1505*, par M. L. Maxe-Werly ; — *Études sur les différents « pagi » qui, au* Xe *siècle, formèrent le comté du Barrois* (avec carte), par le même ; — *Médaille du B. Pierre de Luxembourg du* XVe *siècle* (avec planche), par le même ; — *Jean-Lambert, fondeur*, par le même ; — *Armorial des écuyers du baillage de Saint-Mihiel, rédigé par D. Callot, d'après la Recherche de D. Richier*, par M. L. Germain ; — *Extraits de correspondances barrisiennes* (XVIIIe *siècle*), par M. E. Fourier de Bacourt ; — *Breux, son histoire et sa seigneurie*, par M. F. Houzelle.

Lyonnais. — Le volume (n° XVII de la collection) que nous avons à signaler ici des *Mémoires de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon*, se rapporte aux années 1896 et 1897. Ce recueil nous paraît aussi important que remarquable (Lyon, Louis Brun, gr. in-8 de 355 p., avec planches). Nous citerons d'abord l'utile *Bibliographie des travaux publiés par la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon*, dressée par M. Félix Desvernay. Puis nous mentionnerons : *Le plus ancien Médecin de Lugdunum (129 (?)-177). Identité du martyr saint Alexandre et de l'Abascantus de Galien*, par M. le Dr Humbert Molière ; — *Séguin d'Escolay, chanoine de l'Église de Lyon et troisième abbé de la Chaix-Dieu* (XIe *siècle*) ; — *Un archevêque de Lyon sur les autels* (Pierre de Tarentaise (Innocent V, 1225-1277) ; — *Thibaud de Vassalieu et les peintures murales de l'ancienne Chartreuse de Sainte-Croix-en-Jarez (Loire)* ; — *Manuscrits de la Bibliothèque de Lyon, documents pour servir à l'histoire des Célestins de Lyon, 1407-1786. Inventaire*, par M. Félix Desvernay ; — *Les Jacobins du* XIIIe *siècle à Lyon*, par M. Ernest Richard ; — *Histoire du couvent et du théâtre des Célestins. Avant-propos*, par M. Ernest Cuaz ; — *Les deux Layolle et les organistes lyonnais du* XVIe *siècle, avec des recherches sur les facteurs et les orgues de Lyon*, par M. Georges Tricou ; —

Claude Rafi « fleustier » (à Lyon, XVIe siècle), par le même; — *Berthaut et Veyrat, poètes*, par M. Aimé Vingtrinier; — *Le Grand Hôtel-Dieu de Lyon. Origine, monuments, administration, chirurgiens et médecins, personnel hospitalier*, par M. le Dr Jean Arthaud; — *La Fête de l'éloquence à Lyon*, par M. Auguste Bleton; — *Un Précurseur lyonnais du système métrique* (Gabriel Mouton, prêtre perpétuel en l'église Saint-Paul de Léon, mort en 1694), par le même; — *L'Ambulancière alsacienne* (épisode du siège de Belfort, 1870-1871), par M. Joseph Berger.

NORMANDIE. — Quatre éditions déjà! Il s'agit des *Légendes normandes recueillies dans l'arrondissement de Mortain* (*Manche*), par M. Hippolyte Sauvage. Un éditeur intelligent, Mortainais cela va sans dire, M. A. Leroy, vient d'en donner la quatrième édition, plus riche, plus complète que les précédentes (in-16 de 196 p.). Souvenirs païens, légendes chrétiennes, contes fantastiques, exploits d'amour, tout se succède et s'entremêle, comme dans la vie. Pas une vieille charte, pas une pierre branlante, pas un ruisseau argentin, qui n'ait dit son secret à l'auteur. Et celui-ci traduit mélodieusement la voix des invisibles. Il sait même terminer sur une note aimable et plaisante, par une historiette dont l'héroïque « Le Beau » fait tous les frais.

— M. Albert Sarrazin, bâtonnier de l'ordre des avocats à Rouen, a consacré une luxueuse monographie au *Barreau de Rouen, hier et aujourd'hui*, c'est-à-dire de 1788 à 1898 (Rouen, L. Brière, gr. in-8 de 134 p.). Cinquante photogravures et similigravures enrichissent le volume. L'historique est fort intéressant, bien rédigé et bien écrit. Sans doute l'auteur prend-il soin de nous avertir : « Combien notre ordre avec ses antiques traditions d'humanité et de désintéressement s'est admirablement prêté, dans la dernière partie de ce siècle, à l'expansion de notre démocratie et à la réalisation progressive de ses généreuses inspirations » (p. 12). Mais c'est là une « franchise » qui s'insurge avec juste raison contre les restrictions apportées par l'Empire à la liberté de la parole (p. 97), et qui salue la vraie mission de l'avocat, qui doit être une œuvre de « charité sociale » (p. 128). Il convient de féliciter aussi l'imprimeur, car le tirage du texte et des gravures est remarquable.

— Le docteur Raoul Brunon a inséré dans le *Bulletin médical* du 8 mars dernier une notice sur *l'Alcoolisme chez les femmes en Normandie* (Paris, J. Gainche, in-16 de 15 p.). Rien n'est plus effrayant et plus malheureusement vrai. L'auteur n'a envisagé la plupart du temps que Rouen, où il habite, et Le Havre. Mais il dit (p. 11) : « Peut-être boit-on un peu plus dans la plaine de Caen que partout ailleurs. » Il aurait pu citer aussi les grandes foires de la Manche, les arrondissements de Vire, de Valognes, etc., etc. Hélas! de pareils écrits laissent bien « tranquilles » (p. 8) les coupables. Et pourtant, grâce à ce vice, « les deux tiers des enfants meurent en bas âge » (p. 11).

— En lisant les études, discours et poésies, auxquels a donné lieu l'*Inauguration du buste de Gustave Le Vavasseur à Argentan, les 19 et 20 octobre 1898*, (Alençon, E. Renaut-de-Broise, in-8 de 109 p.), on a le très vif sentiment qu'on est en présence d'un bon poète et d'un homme de cœur. Il suffit pour cela de lire les strophes qui lui sont adressées par M. Paul Harel et la belle étude que lui consacre M. J. Angot des Rotours. A côté d'eux, le comte de Contades et M. Louis Duval, le vicomte du Motey, Mgr Bardel (*Polybiblion*, t. LXXXV, p. 89), M. Jules Buisson, le duc d'Audiffret-Pasquier, le maire d'Argentan M. Boschet, le président du conseil général M. Albert Christophle, ont dit tour à tour les louanges du littérateur et du royaliste. Ah! l'« excellent

Normand! » et combien nous sommes heureux à notre tour de rendre hommage à sa mémoire.

Picardie. — M. Pagart d'Hermansart dans son opuscule intitulé : *Différend entre l'échevinage de Saint-Omer et Mme de Bèvres ; épisode de la défense de la liberté individuelle au* XVe *siècle* (Saint-Omer, imp. d'Homont, in-8 de 18 p. Extrait de la 190e livraison du *Bulletin de la Société des antiquaires de la Morinie*) nous raconte une bien curieuse aventure survenue à plusieurs bourgeois de Saint-Omer. Mme de Bèvres, voulant faire marier Jeannette Le Sceppre à un archer du duc de Charolais nommé Savarot, n'avait rien trouvé de mieux pour amener la jeune fille à conclure cette alliance que de l'emprisonner avec plusieurs de ses parents. De là, protestation et démarches de l'échevinage qui enfin obtint la liberté des prisonniers.

Alsace. — Pour répondre à différents auteurs protestants qui relatèrent avec beaucoup d'exagérations en divers ouvrages les tracasseries subies par leurs ancêtres, M. l'abbé Joseph Lévy, curé de Lorenzen, a groupé en un opuscule tous les témoignages qui font connaître les persécutions dont les luthériens abreuvèrent les catholiques dans le comté de Saarwerden de 1697 à 1793. Ce travail, intitulé : *Les Persécutions des catholiques dans le comté de Sarwerden et la seigneurie de Diemeringen (1697-1793)* (Rixheim, imp. Sutter, 1898, in-8 de 58 p.), est divisé en deux parties ; l'une donnant les textes relatifs aux persécutions générales, l'autre faisant connaître pour chacune des paroisses les vexations endurées par les catholiques. Les paroisses sur lesquelles on a des renseignements sont : Burbach, Domfessel, Enswiller, Kerprich, Kescastel, Lorenzen, Oermingen, Weyer, Harskirch.

Espagne. — Poursuivant ses études sur l'histoire religieuse de la Catalogne, D. Joaquim Miret y Sans nous donne aujourd'hui une excellente *Noticia histórica del monestir d'Alguayre de la ord sagrada y militar del Hospital de san Joan de Jerusalem* (Barcelona, tip. l'Avenç, in-8 de 64 p.). C'était (avec Sixena, fondé en 1183) une des deux plus importantes maisons fondées pour les femmes, par les Hospitaliers, dans le royaume d'Aragon. Établis dans la deuxième moitié du XIIe siècle à Alguayre, où ils avaient une commanderie, ce n'est qu'un siècle plus tard (1250) que les Hospitaliers y fondèrent une maison indépendante pour les religieuses. La fondation fut approuvée en 1262 par Urbain IV. Ce fut Gueralda di Guardra y Marguerite, d'une des meilleures familles de Catalogne, qui fut la première prieure du lieu. La dissertation de D. Joaquim Miret ne nous renseigne pas seulement sur les vicissitudes historiques du couvent, mais on y trouvera encore des indications précieuses de genres divers, témoin l'inventaire des biens possédés par des religieuses du XVe siècle.

— L'Association générale pour l'étude et la défense des intérêts de la classe ouvrière vient de tenir son quatrième congrès à Madrid. Son secrétaire, D. Javier Ugarte, a lu, à cette occasion, un rapport très intéressant, qui vient de paraître à l'imprimerie Saint-François de Sales : *Asociación general para el estudio y defensa de los intereses de la clase obrera. Memoria* (in-8 de 45 p.).

Italie. — Revenant sur un hymnaire qu'Ozanam attribuait à un monastère bénédictin de l'Italie méridionale et que le P. Dreves et M. le chanoine Ulysse Chevalier ont été d'accord pour déclarer originaire du couvent de Saint-Séverin à Naples, M. Ernesto Maurice s'efforce d'établir, dans une dissertation curieuse (*Intorno alla collezione d'inni sacri contenuta nei manoscritti Vaticano 7172 B, e Parigino latino 1092*. Roma, Società Romana di storia patria, in-8 de 23 p. — Extrait de l'*Archivio* de cette société, vol. XXII), que l'hymnaire a été composé à Rome, dans une école de clercs séculiers, et qu'il était destiné non à un couvent, mais au clergé séculier.

AUSTRALASIE. — M. Edward A. Petherick a réuni les matériaux d'une bibliographie de l'Australasie. Il a recueilli plus de trente mille titres d'ouvrages et d'articles en toutes langues, sur l'Australie, la Tasmanie, la Nouvelle-Zelande et les nombreuses îles du Pacifique, publiés depuis le début du XVIe siècle. *A bibliography of Australasia and Polynesia*, qui ne tardera pas à paraître chez l'éditeur Francis Edwards, de Londres, sera classée selon l'ordre méthodique des sujets. Deux tables alphabétiques, l'une des auteurs et l'autre des matières, y rendront les recherches faciles.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Répertoire des traités de paix, de commerce, d'alliance, etc., conclus entre toutes les puissances du globe, depuis 1867 jusqu'à nos jours. Table générale. Partie alphabétique*, par G. de Ribier (gr. in-8, Pedone). — *Traité d'extradition*, par L. Beauchet (in-8, Chevalier-Marescq). — *Traité des privilèges et hypothèques*, par L. Guillouard. T. IV (in-8, Pedone.) — *Les Sociétés par actions. Traité pratique*, par E. Floucaud-Pénar (lille. T. Ier (gr. in-8, Rousseau). — *Le Malaise de la démocratie*, par G. Deschamps (in-12, Colin et Cie). — *De la Production industrielle. Association du capital, du travail et du talent*, par P. Boilley (in-12, Alcan). — *La Propriété paysanne. Étude d'économie rurale*, par A. Souchon (in-8, Larose). — *L'Assistance publique en France*, par le Dr L. Larrive (in-32, Alcan). — *Savants, penseurs et artistes. Biologie et pathologie comparées*, par T. Wechniakoff, trad. par R. Petrucci (in-12, Alcan). — *Les Mouvements méthodiques et la « Mécanothérapie, »* par le Dr F. Lagrange (gr. in-8, Alcan). — *La Liquéfaction des gaz. Méthodes nouvelles, applications*, par J. Cauro (in-8, Gauthier-Villars). — *Histoire abrégée de l'astronomie*, par E. Lebon (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *La Pratique des vins*, par A. Berget (in-32, Alcan). — *La Saison de monte des chevaux en France pour 1899*, par H. Vallée de Loncey (in-12, Librairie agricole). — *La Mer, les marins et les sauveteurs*, par L. Berthault (in-12, Schleicher). — *Rimes familières*, par Jean Plemeur (in-12, Chamuel). — *Magor*, par J. Rémy (in-12, Stock). — *Sur la brèche*, par A. Giacomelli (in-12, Perrin). — *Passage de bédouins*, par M. Harry (in-12, Calmann Lévy). — *Petite Princesse*, par H. Greville (in-12, Plon et Nourrit). — *Au Pays des moines*, par J. Rizal (in-12, Stock). — *C'est arrivé*, par T. Toppy (in-12, Stock). — *Le Mari de Nadalette*, par J. de Coulomb (in-12, Henri Gautier). — *Les Deux Routes du Caucase*, par J. Carol (in-12, Hachette). — *Aux Mines du Klondike. Du lac Bennett à Dawson City*, par L. Boillot (gr. in-8, Hachette). — *Influence de la puissance maritime dans l'histoire, 1660-1783*, par A.-T. Mahan (gr. in-8, Société française d'éditions d'art). — *A propos de l'infaillibilité du Pape*, par A. Justice (in-18, Juven). — *Enquête sur l'antisémitisme*, par H. Dagan (in-12, Stock). — *La France et l'Affaire Dreyfus*, par M. Vauthier (in-12, Stock). — *« Karl » et Quesnay de Beaurepaire* (in-12, Stock). — *Mémoire de Pons de l'Hérault aux puissances alliées*, publié pour la Société d'histoire contemporaine par L.-G. Pélissier (in-8, Picard et fils). — *Mémoires de l'abbé Baston, chanoine de Rouen*, d'après le manuscrit original publiés pour la Société d'histoire contemporaine par l'abbé J. Loth et C. Verger. T. III (in-8, Picard et fils). — *Mémoires de M. de Bourrienne sur Napoléon*. T. II, (in-18, Garnier). — *Gioachino Murat in Italia*, da F. Guardione (Palermo, A. Reber). — *Gli Amore estravaganti e molteplici di Francesco Petrarca e l'Amore unico per madonna Laura de Sade*, da E. Sicardi (in-18, Milano, Hoepli). *Une Époque. Emilio Castelar. Sa vie, son œuvre, son rôle historique*, par Mme Rattazzi (gr. in-8, Alcan).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Rudimenta linguae hebraicae scholis publicis et domesticae disciplinae brevissime accommodata* scripsit C.-H. Vosen, retractavit, auxit, octavum emendatissima edidit Fr. Kaulen. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1899, in-12 de IV-146 p., 2 fr. — 2 et 3. *Le Déluge de Noé et les Races prédiluviennes*, par C. de Kirwan. I. *Le Déluge fut-il universel?* (*Science et religion. Études pour le temps présent*). Paris, Blond et Barral, 1899, in-12 de 62 p., 0 fr. 60. — II. *Théorie proposée et Races survivantes*, Ibid., in-12 de 63 p., 0 fr. 60. — 4. *Das Buch der Könige* (*Reg. III, IV*). *Untersuchung seiner Bestandteile und seines litterarischen und geschichtlichen Charakters*, von C. Holzhey. München, Lentner, 1899, in-8 de 63 p., 1 fr. 50.— 5. *Die Propheten-Catenen nach römischen Handschriften*, von M. Faulhaber. *Biblische Studien*, t. IV, 2e et 3e fasc.). Freiburg im Breisgau, Herder, 1899, in-8 de XV-218 p., 7 fr. 50. — 6. *Die Adventsperikopen exegetisch-homiletisch erklärt*, von P.-W. Keppler. (*Biblische Studien*, t. IV, 1er fasc.). Freiburg im Breisgau, Herder, 1899, in-8 de 143 p., 3 fr. — 7. *Leçons d'Écriture sainte prêchées au Gesù de Paris. Jésus-Christ, sa vie, son temps*, par le P. H. Leroy. Paris, Briguet, 1899, in-12 de VI-302 p., 3 fr. — 8. *De saint Paul à Jésus-Christ*, par P.-H. Clérissac. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-12 de 222 p., 3 fr. 50. — 9. *Anciennes Littératures chrétiennes. II. La Littérature syriaque*, par Rubens Duval (*Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique*). Paris, Lecoffre, 1899, in-12 de XV-426 p., 3 fr. 50.

1. — L'étude de la langue hébraïque est nécessaire pour l'interprétation scientifique de la Sainte Écriture. Il est donc utile d'en multiplier les instruments. Voici une grammaire hébraïque, courte et suffisante : *Rudimenta linguae hebraicae*, composée par le docteur Vosen, d'abord en allemand, puis en latin, à l'usage des débutants. Elle est divisée en trois livres. Le premier sert d'introduction et contient, avec une histoire sommaire de l'hébreu, l'explication des consonnes et des voyelles. Il est loin d'être certain, comme on l'affirme, que les Avvîm, les Susim, les Rephaim et les Kadmonim qui habitaient la Palestine avant sa conquête par les Chananéens, étaient des tribus sémitiques, parlant hébreu et ayant communiqué leur idiôme à leurs vainqueurs chamites. Le deuxième livre comprend la grammaire proprement dite, les syllabes, les parties du discours et la syntaxe. Au troisième livre, sont réunis les paradigmes et les exercices pratiques. Le docteur Kaulen a surveillé cette huitième édition des *Rudimenta*. Sans rien changer au plan et tout en conservant la brièveté, il a corrigé ce qui ne cadrait plus avec les derniers résultats des études linguistiques; dans la syntaxe, il a multiplié les exemples; il a ajouté de nouveaux exercices, et, par suite, il a augmenté l'index ou dictionnaire; enfin, il a cherché à rendre le

style plus clair encore. Ainsi revue, cette grammaire hébraïque répond de mieux en mieux à son but et elle fournit aux commençants le moyen pratique d'apprendre, seuls et sans maître, les éléments de la langue sainte des Hébreux.

2 et 3. — Les deux brochures de M. de Kirwan, réunies sous le titre commun : *Le Déluge de Noé et les Races prédiluviennes*, font partie de la collection *Science et religion. Études pour le temps présent.* Dans la première, l'auteur discute la question générale : *Le Déluge fut-il universel?* Il y fait l'historique des diverses solutions données, et, au fur et à mesure de son exposé, qui est assez complet, il indique les raisons principales pour lesquelles des exégètes catholiques ont été amenés à restreindre le déluge même à une partie de l'humanité. Il nous semble que l'argument tiré des langues flexionnelles, parlées par les descendants de Noé, prête flanc à la critique. Nous ignorons quelle était la nature de l'idiôme du patriarche, leur ancêtre, et on discute quelle a été l'influence de la confusion des langues à Babel sur la différenciation des parlers des enfants de Noé. Il est dès lors difficile de rien conclure de là avec certitude en faveur d'un cataclysme restreint à une portion seulement de l'humanité. Ainsi réduite, la catastrophe demeure toutefois un événement providentiel et même miraculeux, sinon dans son mode d'opération, du moins dans sa prédiction et dans ses suites. Les nombreux miracles qu'exigerait l'universalité géographique de l'inondation sont possibles assurément à la Toute-Puissance divine; mais comme le récit biblique ne les mentionne pas expressément, l'éxégète catholique n'est pas obligé de les supposer, et il peut proposer une interprétation qui les rend inutiles. M. de Kirwan résout aussi les objections que soulève l'opinion de la non-universalité anthropologique du déluge. Les idées exposées dans cette première brochure sont justes et acceptables; leur ordonnance aurait pu être plus logique, et parfois leur exposition plus claire et plus précise.

— Dès lors que l'hypothèse de la non-universalité ethnique du déluge est exégétiquement licite et scientifiquement probable, il est loisible d'étudier la nature et l'étendue de la catastrophe restreinte. Cette étude est faite dans la seconde brochure de M. de Kirwan : *Théorie proposée et Races survivantes.* La théorie proposée prend pour point de départ celle de MM. Suess et de Girard qui, interprétant en langage scientifique le poème chaldéen de Gilgamès, expliquent le déluge par un séisme et un cyclone. Sous l'action combinée de ces deux causes naturelles, les eaux de la mer ont été projetées sur la plaine de la Mésopotamie et ont porté l'arche de la ville de Surippak sur le golfe Persique aux collines de Nizir, qui s'élèvent à l'est du Tigre. Mais la théorie sismique présentait des lacunes et soulevait des difficultés. Pour la fortifier et la rendre acceptable, il était nécessaire de la compléter. C'est pourquoi M. de Kirwan reconnaît dans le déluge un cataclysme plus général que celui

qui était restreint à la Mésopotamie. Il suppose une éruption violente des volcans qui avoisinent le pôle sud. Cette cause, jointe au séisme chaldéen, a fait effondrer un vaste continent habité par les hommes, et ainsi s'explique l'absence de toute trace apparente du déluge. De plus, l'eau de la mer projetée au loin, a submergé les terres jusqu'aux chaînes de l'Himalaya et de l'Arménie. L'inondation mésopotamienne du poème de Gilgamès n'est qu'un épisode particulier de la catastrophe plus générale, ou mieux la réduction de celle-ci aux conditions locales du pays du narrateur. L'étendue du cataclysme ainsi déterminée, il reste à chercher quelles races humaines sont restées en dehors de ses limites extrêmes. Après avoir jeté un coup d'œil sur la répartition des races principales, M. de Kirwan trouve dans la Bible la mention de races non noachides. Avec l'abbé Motais, il tient comme survivants du déluge les Accadiens, les Amalécites, les Caïnites, les tribus préchananéennes de la Palestine et les races jaune et noire. Nous aurions ici bien des réserves à faire, et nous attendons un supplément de preuves avant de nous rallier à la théorie proposée.

4. — M. Holzhey, ayant voulu traiter un point de critique littéraire biblique, a choisi le livre des Rois (III et IV Reg. de la Vulgate), dont les sources sont expressément indiquées : *Das Buch der Könige.* Cette étude est propre à jeter quelque lumière sur le temps de la rédaction et le caractère historique et religieux du livre. Après de courts préliminaires sur le problème et sur la méthode à suivre pour le résoudre, le professeur de Munich expose le contenu du livre, sa division en trois périodes et son caractère général. Les sources consultées sont différentes, selon les diverses périodes de l'histoire. Pour le règne de Salomon, le rédacteur s'est servi d'une histoire de ce roi, écrite par un contemporain des événements. L'auteur de cette histoire considère Salomon comme le prince de la paix et fait ressortir la sagesse de son gouvernement et la prospérité de son règne. Pour se renseigner sur les premiers événements de son récit, il n'a pas eu recours à une histoire de David. Tout ce qui concerne la construction du temple est un morceau indépendant, œuvre d'un prêtre ou d'un scribe. Une main bien postérieure a ajouté à l'histoire contemporaine ce qui regarde le côté religieux, afin de présenter Salomon comme un prince pieux et craignant Dieu. Pour les autres règnes, le rédacteur a consulté les Annales du royaume d'Israël, celles du royaume de Juda et de courtes vies de prophètes. Il a extrait de ces Annales des renseignements chronologiques et généalogiques et y a renvoyé pour les guerres et les événements politiques. Ces Annales n'étaient pas des écrits officiels rédigés par les historiographes des deux royaumes, mais l'œuvre d'un prêtre qui signalait le caractère religieux des règnes et indiquait les rapports des rois avec les prophètes. Il avait puisé ces derniers rensei-

gnements dans de petites vies des prophètes. Il n'avait eu en vue que l'histoire politique. La tendance religieuse et l'idée de la décadence de la Royauté indiquent un remaniement postérieur et nous reportent au commencement de la captivité, vers 600. Le rédacteur définitif a consulté pour Élie et Élisée des histoires plus développées. Celle d'Élie présente des indices d'une très haute antiquité. Ce prophète avait trouvé un biographe, ayant son esprit et sa puissance. A la biographie primitive on ajouta plus tard des morceaux rapportant des coutumes religieuses et reflétant l'époque de la domination des Assyriens. L'historien d'Élisée avait consigné par écrit des récits traditionnels sur ce prophète ; sa langue est déjà aramaïsée. Des miracles privés y ont été ajoutés plus tard par le prêtre historiographe qui est l'auteur du livre des Rois. Ce n'est pas tout. La double tendance religieuse qu'on remarque dans le livre canonique et qui correspond aux époques qui ont précédé et suivi l'exil, impose l'hypothèse d'un livre des Rois anticanonique, de même aspect et de même but, composé vers 600, pendant l'occupation assyrienne, 597-598, alors que la situation était désespérée. L'auteur du livre canonique a fait à ce premier livre des Rois des additions et des modifications qu'exigeait son but particulier. Il voulait justifier l'idée religieuse d'Israël dans tout le cours de son histoire, surtout durant la captivité. Il disposa les faits de façon à faire ressortir son dessein et il les expliqua d'après ses idées personnelles. M. Holzhey expose successivement l'unité systématique qu'il donna à son livre, les renseignements chronologiques qu'il fournit, sa tendance morale et l'époque de sa composition. Il écrivait après 545, vers la fin de l'exil ; il n'habitait ni Jérusalem, ni l'Égypte, mais la Babylonie. Toutes ces déductions font honneur au sens critique de M. Holzhey et peuvent être considérées comme à peu près certaines.

5. — M. le docteur Faulhaber, aumônier du collège de l'Anima à Rome, a étudié les manuscrits romains des Chaînes et a communiqué au public les premiers résultats obtenus sur les chaînes des prophètes : *Die Propheten-Catenen*. Ce travail, composé suivant la méthode scientifique, est très important et sera très utile. Tous les manuscrits des Chaînes, conservés dans les bibliothèques de Rome, y sont décrits et analysés ; leurs relations et leur parenté sont logiquement déduites. Des extraits de quelques-uns sont reproduits, afin de faciliter leur comparaison avec les manuscrits des bibliothèques étrangères. Après une étude préliminaire sur les trois manuscrits contenant les Chaînes des seize prophètes bibliques, l'auteur examine successivement une Chaîne des petits prophètes qui est inédite, les Chaînes d'Isaïe, de Jérémie, de Baruch et des Lamentations, une d'Ézéchiel, qui n'a pas encore été publiée, et une de Daniel. Les résultats généraux

de cette enquête sont la découverte d'un certain nombre de fragments inédits d'écrits patristiques, notamment de deux commentaires complets d'Hésychius de Jérusalem sur les petits prophètes et sur Isaïe, et de variantes importantes de beaucoup d'autres passages déjà édités. On pourra en tirer aussi des conclusions relatives à l'histoire de la composition des Chaînes et à l'influence des deux grandes écoles exégétiques de l'antiquité, l'école allégorique d'Alexandrie et l'école littérale d'Antioche. Les résultats particuliers sont les suivants : la Chaîne des petits prophètes a été composée, entre 450 et 550, par un contemporain de Procope, qui est peut-être le premier auteur d'une Chaîne. Des trois Chaînes d'Isaïe, la première est de Jean de Drungarie et date de la seconde moitié du VIIe ou du VIIIe siècle, la deuxième qui est de Procope, est reproduite par Migne et la troisième, œuvre du prêtre André (Hamartolos?), a servi de modèle à la première et est de la même époque. Pour Jérémie, il y a deux types de Chaînes : le premier, d'après saint Chrysostome et Théodoret, n'est pas édité ; le second, anonyme, a servi à Ghisler en 1623. La Chaîne d'Ézéchiel n'a pas encore été publiée ; les Pères Pradus et Villalpandus en ont fait quelques extraits ; c'est une mine inexplorée pour la reconstitution des Hexaples. L'auteur des Chaînes sur les grands prophètes est inconnu, mais c'est le même individu qui les a mises toutes quatre dans leur état actuel, car il expose les mêmes idées dans les prologues et suit partout la même méthode. S'il a travaillé seul à la construction de la Chaîne de Daniel, il s'est servi pour Isaïe, Jérémie et Ézéchiel d'une Chaîne antérieure qui est l'œuvre de Jean de Drungarie. On le voit, ce fascicule des *Biblische Studien* est intéressant à la fois pour l'histoire de l'exégèse et pour la patrologie.

6. — Mgr Keppler, évêque de Rottenbourg, estime qu'un des défauts des prédicateurs contemporains en Allemagne est l'ignorance des Saintes Écritures. Pour y remédier et pour régénérer la prédication, le prélat propose de reprendre le genre homélitique, si employé par les Pères. Mais l'homélie est un art qui a ses règles propres ; elle exige en particulier une connaissance approfondie de l'Écriture et l'étude du passage à expliquer. Afin de venir en aide aux prêtres, ses compatriotes, et aux curés de son diocèse, le savant exégète leur offre un premier essai sur les Épîtres et les Évangiles des dimanches de l'Avent : *Die Adventsperikopen*. Chaque morceau peut se ramener à une pensée principale et à un but pratique, qui est ordinairement indiqué par la liturgie de l'office. Afin de développer logiquement cette idée maîtresse, il est nécessaire d'étudier exégétiquement le passage entier. Les détails se rattacheront alors facilement à la pensée centrale et fourniront la matière de plusieurs plans divers. Mgr Keppler a fait l'exégèse des Épîtres et Évangiles de l'Avent, et il a dressé

des plans d'homélies. Les prêtres ne trouveront donc pas dans son essai des discours tout faits, mais seulement des matériaux à employer. La diversité des plans leur permettra de commenter plusieurs années de suite le même texte, sans se répéter. Si, comme le pense le vénérable auteur, l'avenir de la prédication dépend en grande partie de son union intime et féconde avec l'Ecriture sainte, son ouvrage rendra de réels services et favorisera le bon usage de la Bible dans les chaires catholiques. La bibliographie comprend exclusivement des livres allemands ; on ne cite d'ouvrages étrangers que les Homélies du cardinal de la Luzerne. Nous regrettons l'omission des livres du Père Schouppe qui, étant écrits en latin, sont à la portée de tous les curés allemands.

7. — L'idée de régénérer la prédication a produit en France un nouveau genre d'exposition scripturaire, la leçon d'Écriture sainte. Le Père Leroy l'a inauguré au Gesù de Paris et, depuis six ans déjà, il a obtenu un plein succès. Pour sujet de ses *Leçons d'Écriture sainte*, il a pris *Jésus-Christ, sa vie, son temps*. Des amis et des auditeurs ayant exprimé le désir de lire au plus tôt les leçons de 1899, le prédicateur a publié le volume que nous annonçons. Il est le sixième d'une série et il paraît le premier ; mais il forme un tout et il a par lui-même son intérêt. Il comprend dix leçons. Dans son cours suivi sur la vie de Jésus, l'orateur était parvenu à la fin du sermon sur la montagne. Les trois premières leçons : *Les Deux Maîtres*, *Que peut la prière? Faux Docteurs*, terminent l'exposé de cet important discours. Les sept autres : *Les Juifs rejetés*, *Jésus maître de la mort*, *le Christianisme*, *Dernier Mot du progrès*, *Malheur à qui refuse de croire*, *Jésus et la Pécheresse*, *le Péché contre le Saint-Esprit*, *la Foi et les Intellectuels*, poursuivent l'étude du ministère public du Sauveur. On trouvera dans toutes une interprétation fidèle de l'Evangile et une application heureuse de la doctrine de Jésus-Christ aux besoins du temps présent. L'orateur suit le Sauveur pas à pas, il décrit les lieux où il passe, résout au besoin les difficultés de conciliation des récits parallèles, insiste sur la doctrine prêchée pour en tirer des conclusions pratiques. Afin de mieux instruire, il ne craint pas de rompre avec les règles de l'unité du discours, et, pour le bien de ses auditeurs, il fait d'utiles digressions. Les applications sont variées et vivantes. La marche n'est pas uniforme ; elle se plie aux circonstances et aux raisons d'utilité. Les prêtres auront dans ce livre des matériaux abondants et de choix pour leurs homélies et leurs sermons. Les fidèles y entendront l'écho d'une prédication très goûtée et s'y instruiront de leurs devoirs. Ce premier volume se lit avec agrément ; les idées les plus élevées et les questions d'exégèse y sont exposées dans un langage sobre, précis, classique, d'une élégance exquise. Le public lui fera bon accueil,

nous l'espérons, ainsi qu'à ceux qui suivront et qui doivent embrasser le cycle entier des Évangiles.

8. — Le Père Clérissac a écrit pour cette catégorie de jeunes hommes dont la foi, après la première éducation, souffre tout à coup parce qu'elle croit se rendre compte d'elle-même et qu'elle se découvre tant d'obscurités. Il a voulu les amener à Jésus-Christ par saint Paul. De là, le titre, à première vue surprenant et peu clair : *De saint Paul à Jésus-Christ*. L'auteur a demandé au docteur de la gentilité la leçon de l'acte de foi. Il est parti de cette vue assez particulière qu'il semble plus difficile aux habiles d'humaniser saint Paul que Jésus-Christ lui-même. C'est pourquoi il introduit auprès de saint Paul ceux que troublent les explications des habiles, afin que l'Apôtre les introduise auprès de Jésus-Christ. Cela se fera simplement en étudiant saint Paul qu'explique uniquement l'influence du Sauveur. L'Apôtre est le reflet du Christ, il achève l'Évangile dans les faits et dans la doctrine, il le traduit en sa personne et en sa parole, il approfondit et entr'ouvre les mystères les plus augustes de la révélation chrétienne. La vie, la personne et l'enseignement de l'Apôtre ne s'expliquent pas sans Jésus-Christ. De ce principe découlent le plan et l'ordonnance du livre. L'auteur commence par un tableau biographique de saint Paul. Le portrait du héros est peint d'une façon saisissante. Par un contraste dont quelques traits sont un peu forcés, on montre le génie religieux d'Israël personnifié en Saul et le génie de l'apostolat chrétien personnifié en saint Paul. Le rôle de Saul dans le judaïsme a été exagéré; en raison de son jeune âge, l'élève de Gamaliel n'a pu exercer une si grande influence. Le scribe, ardent zélateur de la loi, est devenu par sa conversion non un illuminé ou un exalté, mais un apôtre actif et infatigable. Livré désormais à la souveraine puissance de la grâce, il fut le docteur et le vivant organe de Jésus. Aussi son témoignage sur la divinité de son Maître et sur l'idée de l'autorité dans l'Église a-t-il la valeur d'un témoin sincère, d'esprit sain et de bon jugement, sûrement informé. Tout le catholicisme se retrouve en principe dans ses lettres. Au témoignage de la parole se joint celui de l'amour. Dans l'âme de saint Paul sous l'influence du Christ, le désir naturel de Dieu est devenu Jésus, vivant en lui, le principe de l'activité surnaturelle et de la vie mystique. Un épilogue est réservé à expliquer l'insuccès de saint Paul chez les Athéniens. Cet échec prouve-t-il contre la divinité de la mission ou de la doctrine de l'Apôtre, ou bien est-il un indice que la culture humaine est incompatible avec la discipline surnaturelle? La réponse est de nature à intéresser les intellectuels qu'on veut ramener à Jésus-Christ par saint Paul. On ne trouvera pas dans ce livre un exposé complet et méthodique de la doctrine du grand Apôtre; on y rencontrera seulement l'examen de quelques vues dogmatiques

et morales de saint Paul. Les idées du docteur des gentils que le Père Clérissac voulait proposer à ses lecteurs sont approfondies et exposées avec exactitude; la manière de les présenter est un peu recherchée et le style manque de simplicité. Nous nous demandons pour quelle raison la mort de saint Pierre et de saint Paul est placée le même jour, mais à un an d'intervalle.

9. — *La Littérature syriaque*, publiée récemment par M. Rubens Duval, fait partie de la *Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique* et forme le second volume des *Anciennes Littératures chrétiennes*. Chrétienne, elle l'est, en effet, cette littérature syriaque qui n'existe guère que dans des œuvres d'auteurs chrétiens et presque entièrement d'hommes d'Église. Elle compte actuellement plus de deux cents volumes de textes édités. Or nous ne possédions en français aucun ouvrage, en offrant le résumé et présentant le tableau de cette vaste littérature. M. Duval était bien préparé à ce travail qu'il a traité avec une rare connaissance du sujet. Son livre comprend deux parties. Il y a dans la première une vue d'ensemble des œuvres littéraires des Syriens. Après quelques pages sur les origines et les caractères généraux de cette littérature, nous voyons passer successivement sous nos yeux tous les genres : poésie, versions bibliques, lectionnaires, massore, commentaires de la Bible, apocryphes, actes des martyrs et des saints, écrits apologétiques, canons ecclésiastiques et droit civil, historiographes, ascétisme, philosophie, sciences, grammaire, lexicographie, rhétorique et poétique, versions des ouvrages patristiques et profanes. Ce groupement des genres était la meilleure manière d'orienter les lecteurs au travers d'une pareille masse de documents. Sur chaque point en particulier, l'auteur donne un résumé exact et sûr des travaux précédents. La seconde partie renferme de brèves notices sur les écrivains syriaques. Elles sont classées suivant l'ordre chronologique et elles réunissent les renseignements épars sur les auteurs polygraphes. L'ordre chronologique a l'avantage de présenter, siècle par siècle, l'évolution de l'histoire littéraire. Ce volume offre un intérêt spécial pour les biblistes, qui y liront, clairement exposés, les rapports du Diatessaron, de la Peschitto, de la Curetonienne et de la Sinaïtique (Voir *Polybiblion*, t. LXXVII, p. 194 et t. LXXIX, p. 195). Dans ce manuel, tout est dit doctement et sobrement avec une simplicité qui fait ressortir l'érudition de l'auteur. Une carte géographique donne un aperçu du domaine littéraire des Syriens et aide le lecteur à suivre les écrivains d'une contrée à l'autre. Enfin, un index alphabétique permet de se reporter sans peine dans les deux parties de ce beau livre.

E. Mangenot.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Les Maîtres Chirurgiens et barbiers de Tholose en 1544*, avec des notes sur l'émancipation des chirurgiens, par le Dr Pifteau. Toulouse, imp. Saint-Cyprien, 1899, gr. in-8 de 71 p. — 2. *L'Evolution médicale en France, au XIXe siècle*, discours prononcé à la séance d'ouverture du 5e congrès de médecine à Lille, par le Dr Grasset. Montpellier, Coulet, 1899, gr. in-8 de 117 p., 2 fr. 50. — 3. *Progrès de la chirurgie pendant la seconde moitié du XIXe siècle*, par le Dr Coromilas. Athènes, Sakellariot, 1899, gr. in-8 de 38 p. — 4. *Les Harmonies naturelles*, par P. Marvillis, avec préface du Dr Barbézieux. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1899, in-12 de 399 p., 4 fr. — 5. *Le Corps et l'âme de l'enfant*, par le Dr M. de Fleury. Paris, A. Colin et Cie, 1899, in-12 de 340 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Crime. Causes et remèdes, avec un appendice sur les progrès de l'anthropologie criminelle de 1895 à 1898*, par C. Lombroso. Paris, Schleicher, 1899, in-8 de 580 p., avec 12 fig. et 10 pl., 10 fr. — 7. *L'Instabilité mentale. Essais sur les données de la psycho-pathologie*, par Dupbat. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 310 p., 5 fr. — 8. *Les Diverses Manifestations de la pensée*, par le Dr J. Guérin. Paris, Alcan, 1899, gr. in-8 de 231 p., 5 fr. — 9. *Le Rêve*, par le Dr Surbled. 2e édit. Paris, Téqui, 1898, in-16 de 142 p., 1 fr. — 10. *Faits surnaturels et forces naturelles, chimiques, physiques, psychiques*, par le R. P. de la Barre. Paris, Bloud et Barral, 1899, in-16 de 62 p., 0 fr. 60. — 11. *La Chimie de la cellule vivante*, par A. Gautier. 2e édit. Paris, Masson ; Gauthier-Villars, 1899, in-12 de 208 p., cart. 3 fr. — 12. *Leçons de physiologie générale et comparée*, par Raphaël Dubois. Paris, Carré et Naud, 1898, gr. in-8 de 532 p., avec fig., 18 fr. — 13. *Physiologie raisonnée*, par H.-N. Dakhyl. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1899, in-12 de 560 p., 8 fr. — 14. *La Pulsation du pied. Essai sur un nouveau signe clinique*, par le Dr Silvio Tatti. Buenos-Ayres, Peuser, 1898, gr. in-8 de 44 p., avec nombreux tracés sphygmographiques. — 15. *L'Hygiène par l'hydrothérapie*, par le Dr J. Roger (du Havre). Paris, J.-B. Baillère, 1899, gr. in-8 de 274 p. avec grav., plans et cartes, 3 fr. 50. — 16. *La Lutte contre la tuberculose*, par Niewenglowski. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1899, in-12 de 42 p., 1 fr. 25. — 17. *Roscoff au point de vue médical. Étude de climatologie clinique*, par le Dr Bayot. Paris, Maloine, 1899, gr. in-8 de 86 p., 2 fr. 50. — 18. *Les Microbes et la mort*, par le Dr J. de Fontenelle. Paris, Reinwald, 1899, petit in-18 de 178 p. avec 20 fig. et 4 pl., 1 fr. — 19. *Virus et venins, remèdes internes*, par le Dr Kruger. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1899, gr. in-8 de viii-310 p., 7 fr. 50. — 20. *Traité de zoologie*, par Edm. Perier, fasc. V. *Amphioxus, Tuniciers*. Paris, Masson, 1899, gr. in-8 de 220 p., avec 97 fig., 6 fr. — 21. *Les Lois de l'énergétique dans le traitement du diabète*, par le Dr Dufourt. Paris, Masson, 1899, gr. in-8 de 39 p., 1 fr. 25. — 22. *Traitement de l'appendicite*, par le Dr F. Legueu. Paris, Masson, 1899, gr. in-8 de 32 p., 1 fr. 25. — 23. *Chirurgie du cœur et du péricarde*, par le prof. Terrier et le Dr Raymond. Paris, Alcan, 1898, in-12 de 210 p. avec 79 fig., 3 fr. — 24. *De l'Intervention chirurgicale dans les tumeurs malignes du rein*, par le Dr P. Heresco. Paris, Steinheil, 1899, gr. in-8 de 180 p., 6 fr. — 25. *Traitement des rétentions aiguës et chroniques*, par le Dr Brin. Paris, Carré et Naud, 1898, gr. in-8 de 49 p. — 26. *Anatomie pathologique de l'oxycéphalie*, par le Dr Hannotte. Paris, Masson, 1898, gr. in-8 de 86 p., avec pl., 5 fr. — 27. *Le Foie pneumonique*, par le Dr A. Grenet. Paris, Vigot frères, gr. in-8 de 150 p. — 28. *Étude expérimentale sur le tétanos*, par le Dr J. Binot. Paris, Steinheil, 1899, gr. in-8 de 64 p. — 29. *Il Genio. Un Capitolo di psicologia*, da Giovanni Bovio. Milano, fratelli Treves, 1899, in-16 de 278 p., 3 fr. — 30. *Sensazioni vibratorie, note fisico-semeiologiche*, da N.-R. d'Alphonso. 2e édit. Roma, Soc. éd. Dante, 1899, in-8 de 39 p. — 31. *Transactions of the twentieth annual meeting of the American laryngological Association in Brooklyn. May 1898*. New York, Appleton, 1899, in-8 cart. de 279 p. — 32. *Zucker ein Nährstoff* (*Le Sucre, matière nutritive*). *Eine Allgemein verständliche Darstellung der neuesten Forschungsergebnisse*. Berlin, Parey, 1898, gr. in-8 de 16 p. — 33. Diverses publications en langue russe. In-8.

1, 2, 3. — Les études relatives à l'histoire de la médecine sont toujours celles qui nous attirent tout d'abord ici. Nous ne pouvons mieux faire, pour obéir à ce sentiment, que de signaler en tête un travail historique du Dr Pifteau, lequel n'en est pas à son coup d'essai, d'ailleurs. Les archives médicales de la région du Midi n'ont pour ainsi dire, pas de secrets pour ce savant érudit ; il nous en a déjà donné de nombreuses preuves. *Les Maîtres Chirurgiens et barbiers de Tholose en 1544 :* tel est le titre de son dernier volume, dans lequel il a mis au jour des documents du plus grand intérêt, relatifs à l'histoire corporative et qui fait une suite toute naturelle aux *Compaignons de l'office de Cirurgie et Barberie de Tholose en 1517,* édités par lui récemment. Ce n'est ici, nous annonce l'auteur, qu'une réédition d'un manuscrit conservé aux archives départementales de la Haute-Garonne et qu'avait publié déjà, en 1865, le Dr Desbarraux-Bernard. Toutefois cette réédition est précieuse, non pas seulement en elle-même, mais par les notes que l'auteur y a jointes, sur le travail d'évolution qui, depuis le XIIIe siècle jusqu'à la Révolution, s'est produit dans le corps chirurgical ; ces notes sont inspirées en partie des études du regretté docteur Nicaise, si compétent en ce genre et pour cette phase de l'histoire en particulier.

— Le discours magistral que vient de prononcer le professeur Grasset à la séance d'ouverture du cinquième congrès français de médecine, séant à Lille, est une revue historique largement tracée de *l'évolution médicale en France au* XIXe *siècle.* Trop philosophe et trop littéraire pour se tenir à l'étroit dans la formule de son titre, M. Grasset a su indiquer, dans les six grandes périodes en lesquelles il a divisé l'histoire générale du XIXe siècle médical en France, l'importance et l'intimité des rapports qui unissent cette évolution au mouvement littéraire et philosophique contemporain, et, comme il le dit, à l'ensemble du mouvement intellectuel de notre pays à cette époque. Les six périodes qu'il parcourt ainsi sont les suivantes : I. Fondation de la biologie et de l'anatomie générale : Barthez et Bichat ; II. La Première Ecole clinique : Laënnec ; III. L'Anatomie pathologique, l'histologie, les sciences physico-chimiques et naturelles, la physiologie : Cruveilhier à Claude-Bernard ; IV. La Deuxième Ecole clinique : Andral à Trousseau et Charcot ; V. La Microbiologie : Pasteur ; VI. La Troisième École clinique : Contemporains. De nombreuses et fort explicites annotations, qu'il eût été impossible d'introduire dans le plan d'un discours, complètent et documentent cette étude ; et l'exposé biographique et bibliographique qui y est ajouté en fait une revue consciencieuse du mouvement scientifique de la médecine au XIXe siècle ; on y trouve les noms de tous les contemporains qui ont marqué leur place dans cette étape, sauf les vivants.

— Il semble du reste que la fin de ce siècle invite nombre de savants à dresser le bilan scientifique de ses richesses. C'est dans ce sentiment que le Dr Coromilas, ouvrant son cours de chirurgie à Athènes, en présence de l'ambassadeur de France, a fait à cette occasion une revue des *Progrès de la chirurgie dans la seconde moitié du XIXe siècle.* Il montre la chirurgie des régions abdominales prenant un essor remarquable, et la chirurgie de la poitrine s'essayant à son tour à des interventions qui ne sont encore qu'à l'état de tentatives, mais auxquelles le secours inespéré de la radiographie pourra bien ouvrir toute une nouvelle carrière.

4. — Les harmonies de la nature ont de tout temps élevé l'esprit de l'homme qui les considère et l'ont conduit, sinon à formuler, du moins à entrevoir la solution des grands problèmes relatifs à l'origine et à l'organisation du monde. M. P. Maryllis n'a pas résisté à cette tendance en étudiant *les Harmonies naturelles*, bien qu'il ait écarté toute conclusion de son étude, bien qu'il l'ait traitée beaucoup plus en dilettante qu'en savant. Il s'est arrêté à une sorte de théorie vague et imprécise, et implicitement panthéistique, ainsi qu'en témoigne la conclusion formulée sous ce titre : La Résurrection de Pan. Dans sa préface, le Dr Barbézieux présente ce livre comme inspiré d'une sorte de monisme qui ne diffère guère que par le nom de la théorie invoquée par l'auteur. Si l'étude de la nature nous ramène volontiers à la notion de l'Unité, il faut, sous peine de confusion dangereuse, distinguer la graduation de l'échelle des êtres, de leur genèse réciproque. Ceci dit sur la doctrine du livre, nous nous ferons un plaisir de reconnaître qu'il est conçu dans un large esprit et surtout rédigé en une langue de poète et d'artiste. Le génie de la Terre, les Joies de la Lumière, les Formes animales, les Voiles d'Isis, la Beauté des Choses, tous ces chapitres, ressemblent aux parties d'une symphonie plus qu'à une dissertation scientifique, et le Finale (*sic*) qui la termine ne dépare pas le reste du volume. « La beauté est le vrai, c'est ce qui est, mais choisi, offert sous une forme concrète, conforme en tous points, par les lois des rythmes et de l'harmonie, à la vibration perpétuelle des mondes » (p. 350). Il me semble que cette citation peut à elle seule donner une assez juste idée du caractère de ce livre.

5. — J'ai déjà présenté aux lecteurs du *Polybiblion* plusieurs livres de M. M. de Fleury, notamment l'*Introduction à la médecine de l'esprit*, ouvrage couronné par l'Académie française, et arrivé à la 5e édition, et aussi l'*Ame du criminel* pour lequel je me suis montré peut-être un peu sévère. *Le Corps et l'âme de l'enfant* est un livre bourré de précieux renseignements et de conseils inspirés par la plus saine moralité. A part quelques réserves de détail on ne peut que souscrire aux excel-

lents conseils donnés par l'auteur, non seulement sur l'hygiène physique de l'enfance, mais encore pour ce qui regarde ses habitudes, ses défauts et ses vices. Ainsi, après les chapitres consacrés au régime alimentaire, aux exercices du corps, au bain, au vêtement, au couchage, etc., on en trouve d'autres, qui sont d'une fine analyse et d'excellent conseil, pour combattre chez l'enfant la colère, la peur, la paresse et jusqu'au mensonge. L'obéissance et l'initiative, les punitions, les effets désastreux des tendresses mal entendues, les questions relatives à la chasteté, tout cela est absorbé avec la franchise qu'autorise le caractère de cette étude et la simplicité qui lui sied. « Ne dire que choses simples, toutes claires, un peu menues et puériles au besoin, mais d'intérêt immédiat et tout à fait pratique » tel est le but que, de son aveu, l'auteur s'est proposé. Peut-être trouvera-t-on que dans l'étude qu'il a faite du cerveau et de ses fonctions, l'auteur a fait trop belle la part de l'élément somatique et dans la genèse des défauts de l'enfance et dans la façon de les combattre : je ne saurais lui en faire un reproche ; cet élément, souvent bien négligé autrefois, ne saurait être seul mis en cause dans le problème de l'éducation ; mais il en fait partie et y tient une place importante, ne fût-ce que comme la base physique de ce qui fait la vie de l'esprit.

6. — Nous n'aurons pas les mêmes raisons, malheureusement, d'apprécier le nouveau livre de M. Lombroso sur *le Crime ; causes et remèdes*. Dédié à Max Nordau, cet ouvrage a pour but, dans la pensée de l'auteur, de répondre « par des faits » aux graves objections, sinon aux condamnations que beaucoup de savants, non suspects de partialité, avaient portées contre son livre sur *l'Homme criminel*. Ce n'est cependant pas pour avoir signalé ces causes plus ou moins indirectes du crime, ni pour avoir proposé de le combattre dans la prophylaxie de ces causes plutôt qu'en lui-même que l'œuvre de M. Lombroso a été attaquée ; mais bien pour avoir fait trop grande, sinon trop exclusive, la part qu'il convient d'attribuer à ces causes ou à ces conditions plus ou moins extrinsèques, et pour avoir borné la thérapie du crime, comme il l'appelle, à la proscription de ces causes et de ces conditions. Ces réserves une fois établies, nul doute qu'il n'y ait eu grand intérêt à rechercher pour les combattre ces conditions qui ont certainement leur forte part dans l'étiologie du crime ; et c'est à ce titre que le nouveau livre de l'auteur offre un piquant et utile intérêt. Dans la première partie, M. Lombroso, en se basant surtout sur la statistique, s'applique à rechercher l'influence qu'exercent sur la criminalité les conditions météoriques et orographiques, la race et les habitudes hygiéniques, les formes de la civilisation et de l'économie sociale, la religion, l'éducation, l'état civil, les tares héréditaires, et pour ce qui est du crime en général et pour ce qui est du crime politique en par-

ticulier. La deuxième partie, consacrée à la prophylaxie et à la thérapeutique du crime, passe en revue les moyens préventifs à mettre en œuvre ; les moyens répressifs sont exposés dans la troisième partie : là sont discutées les applications pénales, au point de vue de l'anthropologie criminelle, et les diverses applications qu'il conviendrait d'en faire, d'après la théorie de l'auteur. Ses conclusions ne sauraient être les nôtres, du moins dans leur totalité ; on n'en trouvera pas moins dans cet ouvrage, avec un nouvel exposé des théories de cette école, des documents utiles à consulter et dont plusieurs pourraient servir à combattre ces conclusions. Un appendice non moins documenté est relatif aux progrès que l'anthropologie et la sociologie criminelle peuvent avoir réalisés dans les trois dernières années (1895-1898) et aussi des planches relatives à la géographie du crime, à ses variations comparées avec celles de l'alcoolisme et enfin à certains stigmates anatomiques de la criminalité, tous documents que pourront consulter avec fruit ceux qui s'intéressent à ces palpitantes questions.

7. — Je signalais tout récemment à nos lecteurs l'étude physiologique de M. Baldwin sur *le Développement mental* ; celle que je présente aujourd'hui est une étude pathologique de même ordre, qui a pour titre : *L'Instabilité mentale*, et que son auteur, M. Duprat, qualifie d'étude sur les données de la psycho-pathologie. Les psychologues portant leur savante analyse dans la pathologie mentale tendent à distinguer dans les groupes empiriques des maladies nerveuses, des syndrômes, tels que l'instabilité mentale, la confusion mentale, syndrômes qui ont bien une physionomie à eux, mais qui se retrouvent dans nombre de maladies différentes. En ce faisant, M. Duprat a conscience qu'il traite plus qu'un essai philosophique et quel'œuvre critique entreprise par lui ne va pas à moins qu'à « examiner les principes premiers de chaque science particulière pour lui donner un fondement philosophique. » La thèse de l'auteur est à peu près celle-ci : la pensée tend à varier sans cesse ; or l'évolution mentale de ces changements doit reconnaître un principe directeur qui, par sa permanence, fasse obstacle à l'instabilité naturelle de l'esprit. C'est du moins ce qu'il croit pouvoir montrer dans son livre : la première partie est consacrée à une étude comparée de la simultanéité et du devenir, et aux rapports du caractère avec le devenir mental ; la deuxième comprend l'analyse fort intéressante et fort judicieuse des faits psycho-pathologiques ; l'auteur y étudie l'instabilité dans les faits de l'intelligence, les tendances, les émotions et l'activité. Un chapitre est consacré aux maladies de la personnalité qui s'expliquent d'ailleurs assez bien par cette instabilité. La troisième partie n'est autre chose que l'application pratique de ces données ; on y trouve des vues très lumineuses sur la thérapeutique mentale et

sur la pédagogie préventive. Étude qui marque, avec preuves nouvelles à l'appui, la place importante qu'il convient de faire à la psychologie dans cette branche des sciences biologiques ; étude bien conduite et qui se termine par une heureuse définition du but vers lequel doivent tendre pédagogues et psychiâtres : la fermeté du caractère qui fait la puissance de la pensée et la grandeur d'âme.

8. — Ce n'est pas le même esprit qui anime l'auteur des *Diverses Manifestations de la pensée*. Il n'y a que les jeunes pour avoir des ambitions aussi compréhensives : vouloir enfermer en deux cents et quelques pages une étude d'ensemble des manifestations de la pensée, avec historique divisé en quatre périodes, depuis Platon jusqu'à Munk et Goltz, avec des données anatomiques et physiologiques sur le système nerveux central, avec un exposé des perturbations que provoquent les poisons cérébraux, et une application de tout ceci à l'étude de la pensée, de la conscience et de la volonté. Du moins y a-t-il là un résumé de toutes ces données, comme a su les présenter parfois M. Soury, le maître de notre auteur, avec plus d'exactitude que de critique. La partie la plus intéressante peut-être est celle où sont résumés les troubles produits dans l'exercice des fonctions psychiques par les poisons cérébraux ; on aimerait à y trouver plus de détail peut-être. Ce n'est ni le temps ni le lieu de répondre à des conclusions erronées que l'auteur tire de son étude, notamment au chapitre de la volonté et dans ses conclusions générales. Son travail trop touffu il est vrai, est cependant un compendium qui réunit à nombre de vérités beaucoup d'erreurs, ou tout au moins qui formule comme démontrées des données qui sont loin d'être indiscutables et que je tiens pour erronées. Mais, je ne fais nulle difficulté d'admettre que ce travail a été traité « avec un esprit de générosité et de désintéressement » et inspiré par « l'amour de la science. »

9, 10. — Je ne ferai que signaler la seconde édition du *Rêve*, du Dr Surbled ; ce petit livre dont j'ai déjà dit tout le bien que j'en pense (*Polybiblion*, t. LXXXV, p. 297-298) et qui fait bonne figure dans la *Bibliothèque des sciences psychiques* créée par M. Téqui, pour montrer que l'idée spiritualiste n'est pas mise en péril par les constatations de la science expérimentale, mais qu'elle trouve dans son accord avec elles, une nouvelle et éclatante confirmation. — J'insisterai au contraire sur le petit volume du R. P. de la Barre : *Faits surnaturels et forces naturelles*. Le professeur de théologie de l'Institut catholique de Paris a voulu d'ailleurs apporter aussi sa démonstration à la thèse que je viens de formuler : il s'agit du miracle représenté comme une notion antiscientifique inconciliable avec l'immutabilité des lois physiques. Après avoir étudié dans deux chapitres ce qui appartient à l'activité et à la persistance des forces naturelles dans la formation, l'entretien

et la réparation des tissus vivants, et la part qui leur revient dans la trame de notre vie psychique, l'auteur montre comment ces forces psychiques restent en jeu dans les faits surnaturels. Enfin, abordant en face la conception toute relative de l'immutabilité des lois physiques, il montre facilement qu'elle ne saurait exclure le miracle, lequel est moins une dérogation aux lois naturelles qu'une déviation des faits sous l'impulsion d'une influence supérieure. « Ainsi l'humanité, durant les progrès de son évolution historique, se sent arrachée au cours régulier des causes secondes et toute pénétrée d'une action divine, action qui marque ses luttes temporelles du sceau de l'éternelle Providence. » Un appendice bibliographique indique les meilleures lectures à faire sur ce sujet qui est d'actualité.

11. — Si j'ai classé le petit livre de M. A. Gautier parmi ceux-ci, c'est que tout en étant un livre de chimie, et d'une chimie bien spéciale, *la Chimie de la cellule vivante,* c'est un livre suggestif, comme on dit, au point de vue biologique. On trouve, en effet dans ce livre, sur les fonctions nutritives du protoplasma et sur le fonctionnement anaérobie de la cellule vivante, des données nouvelles et fort importantes pour l'interprétation des fonctions les plus élémentaires de la nutrition. L'assimilation et la désassimilation sont étudiées là dans les éléments les plus simples que comporte le mouvement nutritif, et c'est de ces données que l'auteur tire cette conclusion sur laquelle se ferme son livre : les phénomènes chimiques dont la cellule est le siège lui fournissent l'énergie qu'elle dépense et qui la fait vivre. L'organisation détermine seulement la direction de cette énergie et l'ordre des phénomènes qui conservent la cellule, et, avec elle, l'organe, l'individu, la race.

12. — C'est bien de physiologie générale qu'il s'agit dans les *Leçons de physiologie générale et comparée*, de M. Raphaël Dubois. Le professeur de Lyon expose l'idée largement compréhensive qu'il se fait de cette science fort compliquée, dit-il, au moins en apparence et qui emprunte beaucoup aux diverses branches des sciences physiques et naturelles. Il envisage les êtres vivants comme des transformateurs d'énergie, énergie qu'ils empruntent à deux sources : l'hérédité et le milieu ambiant, et qu'ils restituent d'une part à leur descendance et d'autre part à ce même milieu cosmique. Or, l'énergie rayonnée de la substance vivante en émane sous les formes connues de vibrations sonores, de radiations lumineuses, calorifiques, chimiques, électriques et de mouvement. C'est sous ces mêmes formes que l'énergie est empruntée par la substance vivante au milieu cosmique. Et en faisant comme le dit l'auteur, la balance des recettes et des dépenses, peut-être arrivera-t-on à découvrir des modalités énergétiques nouvelles, ainsi qu'à déterminer la part qu'il faut faire, tient tant au milieu

qu'à l'hérédité dans la somme de l'énergie vivante. Après avoir porté une curieuse analyse dans les phénomènes de la vie commune aux animaux et aux végétaux, M. R. Dubois expose, en de multiples leçons, les conditions et les lois connues de la biophotogénèse ou production de la lumière par les êtres vivants. Il y a là une série de faits des plus curieux et dont l'auteur réussit merveilleusement à montrer l'importance. Son esprit généralisateur qui le conduit à l'hypothèse du monisme, (unité de la force, unité de la matière, unité de l'une et de l'autre qu'il dénomme le protéon, la substance vivante étant le bioprotéon), l'induit aussi à croire que la biophotogénèse ne nous paraît un phénomène exceptionnel que parce que nos sens sont insuffisants à la découvrir partout où il suppose qu'elle existe. A l'en croire, même, elle a dû être une fonction universelle sur notre globe alors qu'il était encore plongé dans une atmosphère obscurcie de toute sorte de vapeurs ? Et il regarde comme probable, « que les modalités bioprotéoniques, se continuent sans transition brusque avec les modalités protéoniques purement physiques, pour constituer la majestueuse gamme chromatique du mouvement universel. »

13. — Ce n'est pas un livre de haute doctrine que la *Physiologie raisonnée* de M. Dakhyl, mais c'est un manuel original néanmoins par sa méthode, par la concision avec laquelle sont exposés les éléments essentiels de toute la physiologie. La physiologie tout entière est ainsi résumée en questions et en réponses précises, qui, si elles ne comprennent pas de longues discussions scientifiques, suffisent à donner un tableau exact de la science physiologique actuelle.

14. — C'est un petit point de physiologie appliquée à la séméiotique qui fait l'objet du mémoire de M. Silvio Tatti sur *la Pulsation du pied.* Chacun de nous a pu observer le phénomène, en suivant l'oscillation que décrit la pointe du pied soulevé quand les jambes sont croisées. Les nombreux tracés que l'auteur a joints à son mémoire lui donnent un réel intérêt.

15, 16. — *L'Hygiène par l'hydrothérapie* est l'œuvre d'un praticien judicieux et expérimenté, qui, connaissant nombre de plages et d'établissements hydrothérapiques en France et à l'étranger, a pu faire sur ce sujet un livre méthodique, clair, pratique autant que documenté. Le Dr Roger (du Havre) traite d'abord de l'hydrothérapie simple, puis des bains de mer, qu'il souhaite de voir mis à la portée de tous. Enfin, dans une troisième partie, il passe en revue la climatologie et la topographie de tout le littoral de la France dont il fait, au point de vue médical, les attributions suivantes : à la région du Nord, les dunes et l'air vif qui conviennent aux maladies torpides ; à la région normande plus douce, les anémies moyennes ; à la région bretonne, les fonds granitiques et les algues mucilagineuses, les malades quelque peu

excitables ; enfin aux rives de l'Océan, où la mer se joint à une atmosphère chaude, les maladies organiques dans le genre de la tuberculose. C'est ingénieux et c'est vrai.

— *La Lutte contre la tuberculose*, du Dr Niewenglowski, contient les meilleurs conseils relatifs à la prophylaxie de la maladie, et pour les sujets sains et pour les sujets prédisposés plus que pour les sujets malades. C'est un résumé des préceptes que l'hygiène recommande à ce sujet.

17. — On ne saurait trop encourager ces monographies dans lesquelles un médecin donne une complète description de la station qu'il occupe et offre ainsi aux confrères de précieux renseignements et aux malades les moyens de faire une cure utile sans s'expatrier, sans s'exposer à tous les écueils auxquels les expose un voyage à l'étranger. Nos côtes françaises sont riches de pareilles stations : *Roscoff* en est un très bon type et le Dr Bagot de Saint-Pol-de-Léon nous donne dans sa brochure les meilleurs renseignements. Si les municipalités faisaient de leur côté les avances suffisantes pour doter ces stations d'hôtels convenables et de quelques moyens de distraction, nous verrions notre pays, si heureusement partagé sous beaucoup de rapports, recueillir les avantages qu'il laisse disperser ailleurs. Lisez la monographie du Dr Bagot, et vous serez sérieusement tenté d'aller planter votre tente en une si heureuse situation.

18, 19. — *Les Livres d'or de la science*, tel est le titre d'une série de petits volumes que, comme beaucoup de nos éditeurs, la maison Schleicher a entrepris de publier ; cette petite encyclopédie populaire est de celles qui peuvent concourir favorablement à une salutaire vulgarisation de la science. La section médicale s'ouvre par un volume du Dr Julia de Fontenelle sur *les Microbes et la mort*. C'est un résumé fort succinct sans doute, mais bien conçu, autant que j'en ai pu juger, pour donner une idée exacte de ce qu'est le microbe, de son rôle direct ou indirect dans la production des maladies, et de la façon dont on peut interpréter les accidents qu'il entraîne, et la vie elle-même à laquelle il s'attaque, et surtout la mort qu'il amène avec lui.

— Je voudrais pouvoir en dire autant du livre du Dr Kruger : *Virus et venins, remèdes internes*. On comprend que, étant donnée la situation que s'est acquise dans le monde savant la doctrine homœopathique et ceux qui la professent, les œuvres de ces derniers se ressentent de l'esprit d'attaque et de lutte qui anime en général les minorités ; ce n'est cependant pas là une raison suffisante pour que tout homme qui coiffe la toque professorale doive aussitôt être qualifié de faux savant, pour traiter de farces malhonnêtes les pratiques en honneur, non plus que pour condamner au matérialisme et à l'impiété finale la médecine traditionnelle et se réserver le monopole de l'orthodoxie scientifique en

même temps que celui de l'orthodoxie religieuse, confusion déplorable et compromettante pour toutes deux. Après tout vous ignoriez probablement que Pasteur n'est que le successeur d'Hahnemann, et qu'en cherchant bien, on trouverait probablement qu'il en fut quelque peu le plagiaire. Tout cela sous prétexte de critiquer les erreurs allopathiques modernes, d'exposer les principes de l'homœopathie, et ceux de l'isopathie, etc.

20. — Voici le fascicule V du *Traité de zoologie* de E. Perrier, lequel traite de l'amphioxus et des tuniciers ; il renferme de plus une table provisoire, en attendant le fascicule VI qui sera consacré aux vertébrés, contiendra la table complète et terminera l'ouvrage. — De cet ouvrage j'ai dit déjà tout le bien qu'il faut en penser (*Polybiblion*, t. LXXIX, p. 303-304).

21, 22. — Le diabète est toujours une de ces maladies dont la pathogénie certainement diverse prête à de nombreuses recherches et à de multiples discussions ; aussi est-elle toujours d'actualité. La brochure du Dr Dufourt nous donne sous son titre un peu singulier : *Les Lois de l'énergétique dans le régime du diabète sucré*, un résumé de l'état actuel de la science sur ce qu'on peut appeler les indications diététiques du diabète. Étant donné que la glycosurie du diabétique et l'analyse de ses urines témoignent qu'une seule chose est exagérée dans la nutrition du diabétique, c'est-à-dire la destruction de l'albumine, et que tous les autres phénomènes élémentaires de la nutrition y sont ralentis, il y a lieu de modifier ces tendances par le régime. Le lecteur trouvera à ce sujet des indications générales précieuses et qui permettront au médecin, à la grande satisfaction du malade, de se relâcher de la rigueur de certaines prescriptions de régime, dont les exigences de la théorie faisaient encore tout récemment une obligation d'une étroitesse absolue ; le tout devient exposé et justifié.

— Quant à la brochure du Dr Leguen, elle est la reproduction d'une semblable monographie due au même auteur et parue il y a deux ans seulement. Il est vrai de dire que la partie thérapeutique de ce chapitre médico-chirurgical a subi de grandes transformations. Elle en subira encore, à mon avis, car il y aura à établir une mesure dans l'appréciation des indications qui commandent l'opération chirurgicale dans les cas d' « appendicite. » On en est encore aujourd'hui à l'intervention presque constante, ainsi qu'en témoigne l'opinion du Dr Leguen ; mais quelques méprises et quelques échecs récents pourraient bien être le prélude d'une légère réaction à ce sujet ; la plupart des exagérations appellent en effet des évolutions en sens inverse, lesquelles n'échappent pas toujours elles-mêmes au défaut de mesure.

23, 24, 25. — C'est encore de chirurgie qu'il s'agit dans ces trois

petits volumes. Le premier surtout : *Chirurgie du cœur et du péricarde*, est déjà classique ; publié sous l'œil du professeur Terrier, il contient un résumé de travaux épars et spécialement ceux du chirurgien russe Voïnitch-Sianojenski. Jusqu'ici en effet la chirurgie du péricarde et surtout celle du cœur étaient peu familières aux praticiens ; rien de plus utile que de la mettre à leur portée, à condition qu'ils n'en abusent point. — La thèse du Dr Heresco porte sur *l'Intervention chirurgicale dans les tumeurs malignes du rein* : travail important par le grand nombre d'observations qu'il contient (p. 165) et les tableaux qui les résument. — Moins originale, ou moins personnelle, la thèse du Dr Brin est cependant un résumé très clair des principes et des méthodes qu'il convient d'appliquer au *Traitement des rétentions aiguës ou chroniques*.

26, 27, 28. — La thèse du Dr Hannotte sur *l'Oxycéphalie* est une étude dédiée au Dr Hamy, l'anthropologiste bien connu ; et ce serait un mémoire qui intéresserait plus l'anthropologie que la médecine, si elle ne se rattachait par beaucoup de points à l'étude de l'hydrocéphalie, avec laquelle il importe de ne pas la confondre.

— *Le Foie pneumonique* est aussi une monographie, due au Dr Grenet, monographie sur un sujet limité, mais aussi nettement défini, méthodiquement poursuivi, avec toutes les ressources de l'observation et de l'expérimentation et dont les conclusions, partie positives et partie négatives, intéressent surtout la pathogénie, mais ne sont pas sans conclusions pratiques, ainsi par exemple qu'il appert de ceci : que, dans les pneumococcies expérimentales, la lule est généralement stérile.

— *L'Étude expérimentale du tétanos*, du Dr J. Binot, est aussi une courte mais intéressante monographie, où l'on trouve, avec une application des faits mis au jour par MM. Row et Borrel, sur le tétanos cérébral, une confirmation des théories sur l'origine bacillaire de cette maladie. Le traitement préventif ou curatif qui découle de ces recherches est remarquable par le résultat favorable qu'il procure, et aussi par les procédés qu'il met en œuvre, c'est-à-dire par l'inoculation des toxines du bacille, soit sous la peau, soit même dans la profondeur du tissu cérébral.

29. — *Le Génie* (*Il Genio*) de M. Giovanni Bovio est une étude psychologique dans le genre de celle que M. Lombroso a consacrée à ce même sujet, mais non inspirée par le même esprit. Devant l'idée confuse et les mauvaises définitions qu'on a données du génie, l'auteur a beau jeu pour critiquer les erreurs dans lesquelles on est tombé à ce sujet. Après une introduction où il ébauche sa polémique, il trace lui-même le plan de son livre : origine naturelle, histoire et définition du sujet ; lieux, temps et types selon lesquels se révèle le génie

évolution de la critique à son égard. Suit une étude psychologique de la faculté et du génie dans ses diverses formes. Enfin l'auteur aborde le parallèle du génie et de la folie, qu'il distingue en ce que l'on trouve dans le premier une association volontaire des idées et dans la seconde une association passive. Il poursuit d'ailleurs la thèse de Lombroso et après s'être demandé s'il faut ensevelir comme des illusions la doctrine spiritualiste sous les théories du maître italien, il montre que le génie n'est ni la folie, ni l'épilepsie, ni le délit, ni le crime et conclut d'une façon touchante : « J'ai cherché la vérité, dit-il, avec un amour pareil au vôtre, je dois être discuté avec pareille loyauté. »

30. — Une note en italien sur *les Sensations vibratoires*, et signée N.-R. d'Alfonso passe en revue les phénomènes vibratoires que l'on observe dans la nature et jusque dans le corps humain, dans les bruits du cœur et des poumons, d'où il conclut que, en présence de l'immense variété des vibrations dont s'accompagnent tous les phénomènes de la nature, celles-ci doivent jouer un rôle important dans l'ordonnance générale des choses. Il observe qu'elles n'ont pu échapper aux plus grands poètes de la nature, qui se sont efforcés de la reproduire dans leurs œuvres.

31. — En anglais, nous avons reçu un volume : le Bulletin du vingtième congrès annuel de la Société américaine de laryngologie séant à Brooklyn au mois de mai 1898. — On y lit, après le discours du président, plus d'une trentaine de mémoires dont les principaux ont trait aux questions suivantes : le lupus et la tuberculose du larynx, l'hypertrophie de l'amygdale de la langue, l'ulcération lépreuse des lèvres, la mort survenant aussitôt après une opération pratiquée sur le naso-pharynx et sous l'action du chloroforme, le traitement des tumeurs adénoïdes, la santé générale dans ses rapports avec l'état des voies aériennes, conditions dans lesquelles les inflammations aiguës des voies aériennes supérieures s'accompagnent d'œdème du larynx, action locale de l'extrait aqueux des glandes surrénales de mouton sur le nez et la gorge, etc., etc.

32. — Nous devons signaler une brochure en langue allemande traitant du *Sucre comme agent de nutrition*. — Cet opuscule, sans nom d'auteur, étudie le sucre comme condiment et comme aliment ; il touche en passant le rôle général que jouent dans la nutrition les substances hydrocarbonées, les services que le sucre peut rendre aux travailleurs et la part qu'il doit prendre à l'alimentation des malades ; le tout exposé clairement et dans son ensemble, d'après les résultats des plus récentes recherches (*sic*).

33. — Enfin, de Russie nous avons reçu un certain nombre de brochures. Nous avons le regret de ne pouvoir les mentionner que par leurs titres, traduits en français, et le nom de leurs auteurs : M. Dorman :

Études sur la prostate, son innervation et ses rapports avec les testicules. — M. Ourvantsoff : *Études sur les modifications que subit le sang dans les organes*, (foie et intestins). — M. Winogradoff : *Sur les Modifications anatomiques produites dans les organes et les tissus de l'homme. dans l'intoxication chronique par le seigle ergoté.* — M Dédurine : *Statistiques relatives aux maladies des yeux et à la cécité des paysans du gouvernement de Viatka.* — M. Kosloff : *Sur les variations quantitatives de l'hœmoglobine du sang pendant son passage à travers le foie, surtout au moyen de la spectrophotométrie.* — M. Robrovsky : *Étude sur les formations intracellulaires du cancer. Conclusions relatives à l'inoculation possible du cancer à des animaux de même espèce. Discussion des théories microbiennes du cancer.* — *Procès-verbaux des séances de la Société naturaliste de l'Université impériale de Kasan*, 1895-96, vingt-septième année. Tomes XXX-XXXI et XXXII. Dr A. Ferrand.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. — *Atlas universel de géographie*, commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Fr. Schrader. Cartes nos 13 : *Allemagne ;* 37 : *Russie d'Europe ;* 42 *ter* : *Afrique française* (feuille II) ; 65 : *Amérique du Nord physique*. Paris, Hachette, 1899, in-fol. Chaque carte : 2 fr. — 2. *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*, commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Louis Rousselet. *Supplément*. Fasc. 9 à 16. Paris, Hachette, 1898-1899, in-4. Chaque fasc., 2 fr. 50. — 3. *L'Expansion coloniale*. Première partie. *Possessions des puissances européennes en Afrique et en Amérique* (*Encyclopédie populaire illustrée du XXe siècle*). Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, 1899, in-12 de 175 p., 1 fr. — 4. *La Mer, les marins et les sauveteurs*, par Léon Berthaut. Paris, Schleicher, 1899, in-18 de 208 p., 1 fr. — 5. *Album géographique*, par Marcel Dubois et Camille Guy. T. III. *Les Régions tempérées*. Paris, Armand Colin et Cie, 1899, in-4 de xx-244 p., 15 fr. — 6. *Le plus beau Royaume sous le ciel*, par Onésime Reclus. Paris, Hachette, 1899, in-8 de 861 p., 12 fr. — 7. *De Montmartre à Montserrat. D'un moulin à un monastère*, par Henry Detouche. Paris, « Mercure de France », 1899, in-12 de 205 p., 3 fr. 50. — 8. *La Station climatique du Bürgenstock au bord du lac des Quatre-Cantons* (*L'Europe illustrée*, no 188). Zurich, Orell Füssli, s. d., in-12 de 31 p., 0 fr. 50. — 9. *Voyages en tous pays. Au Pays latin* (*des Alpes au Vésuve*), par Armand Grébeauval. Paris, Société d'édition et de librairie (anc. maison Furne), s. d., in-8 de 216 p., 4 fr. — 10. *Voyage à Vienne*, par Ulysse Robert. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de ii-324 p., 3 fr. 50. — 11. *De Saint-Pétersbourg à l'Ararat*, par Mme Stanislas Meunier. Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, 1899, in-12 de ii-337 p., 3 fr. 50. — 12. *Colonisation russe. Les deux routes du Caucase. Notes d'un touriste*, par Jean Carol. Paris, Hachette, 1899, in-12 de xl-312 p., 4 fr. — 13. *Parthénon, Pyramides, Saint-Sépulcre* (*Grèce, Égypte, Palestine*), par J. de Beauregard. Lyon, Vitte, 1899, in-8 de vii 336 p., 3 fr. — 14. *Jours de Guinée*, par Pierre d'Espagnat. Paris, Perrin, 1899, in-12 de ii-345 p., 3 fr. 50. — 15. *Du Dahomey au Sahara. La Nature et l'homme*, par le commandant Toutée. Paris, Armand Colin et Cie, 1899, in-12 de xii-272 p., 3 fr. 50.— 16. *Au Congo belge*, par Pierre Mille. Paris, Armand Colin et Cie, 1899, in-12 de xv-308 p., 3 fr. 50. — 17. *Voyage d'un Anglais aux régions interdites. Pays sacré des Lamas*, par A.-H. Savage Landor. Traduit et résumé par Henri Jacottet. Paris, Hachette, 1899, in-8 de 252 p., 10 fr. — 18. *Le Tour d'Asie*, par Marcel Monnier. T. I. *Cochinchine, Annam, Tonkin*. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-8 de vi-333 p., 5 fr. — 19. *En Indo-Chine* (*1894-1895*).

Cambodge, Cochinchine, Laos, Siam méridional, par le comte de Barthélemy. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-12 de II-249 p., 4 fr. — 20. *La Colonisation française en Annam et au Tonkin*, par Joleaud-Barral. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-12 de 248 p., 4 fr. — 21. *Aux Mines d'or du Klondike. Du lac Bennett à Dawson City*, par Léon Boillot. Paris, Hachette, 1899, in-8 de 266 p., 10 fr. — 22. *Notes de voyage. Nouvelle-France et Nouvelle-Angleterre*, par Th. Bentzon. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-12 de 321 p., 3 fr. 50. — 23. *De Paris à Mexico, par les États-Unis*, par le baron Gostkowski. Paris, Stock, 1899, in-8 de 432 p., 6 fr.

Depuis le mois de mars dernier, un grand vide, — nos lecteurs le savent déjà, — s'est produit dans la rédaction du *Polybiblion* ; M. le comte de Bizemont a été enlevé à l'affection de ses collaborateurs et de ses amis. Pendant quinze ans notre regretté collaborateur avait, deux fois chaque année, apprécié à cette place les ouvrages de géographie et les relations de voyage avec un sens critique très sûr et l'autorité que lui donnait son double titre d'explorateur et d'érudit ; il ne cessait d'y faire preuve d'une vigueur de jugement, d'une verve et d'une bonhomie qui donnaient un très grand charme à ses articles. En relisant ces temps derniers, une partie de ses revues semestrielles, j'y retrouvais l'homme lui-même, tel que je l'avais connu à la Société de géographie et au *Polybiblion*, et je ne pouvais point ne pas penser qu'il était impossible de mieux faire, et très difficile de faire aussi bien. A ce but tendront tous les efforts de celui que la direction du *Polybiblion* a bien voulu appeler au périlleux honneur de succéder au comte de Bizemont, et, pour y atteindre, son meilleur guide sera certainement le souvenir de son prédécesseur.

Comme le faisait remarquer M. le comte de Bizemont au début de son dernier article semestriel, les publications géographiques sont surtout nombreuses pendant les mois d'été. L'année 1899 ne diffère nullement, à cet égard, des années précédentes ; depuis le mois de mars ont paru une série considérable d'ouvrages de mérite très inégal, mais d'où cependant il y a presque toujours quelques renseignements utiles à extraire. C'est ce que démontrera un bref examen de chacun d'eux.

1. — Pour faire comprendre l'intérêt pratique des trois cartes nouvelles publiées par la librairie Hachette dans l'*Atlas universel de géographie*, il peut suffire d'en indiquer le titre ; deux sont des cartes d'ensemble, l'une de l'Allemagne, l'autre de la Russie d'Europe et la troisième représente les possessions françaises d'Afrique et les pays limitrophes du Tchad au Congo, du Niger au Bahr-el-Ghazal. Ce sont là des contrées que nous devons connaître, et il faut nous féliciter de pouvoir en étudier la configuration et l'aspect politique sur d'aussi belles planches. Il faut aussi féliciter la maison Hachette d'avoir compris la nécessité de joindre à son grand Atlas une carte en deux feuilles de l'Afrique française ; pour la rédaction de celle des deux

feuilles qui vient de paraître, M. Gentil a fourni de précieux documents inédits. Grâce à eux, grâce aux documents déjà publiés, M. Schrader et ses collaborateurs ont fait une œuvre scientifique très remarquable, et destinée à rendre les plus grands services. — Pour être moins d'actualité, la carte physique de l'Amérique du Nord, qui vient de paraître dans la même série, n'en est pas moins un travail de grande valeur, et que les géographes auront profit à étudier soigneusement.

2. — Ils auront aussi profit à étudier les fascicules récemment parus du *Supplément* au *Dictionnaire de géographie universelle* de MM. Vivien de Saint-Martin et Louis Rousselet. On sait dans quel but a été entreprise, aussitôt après l'achèvement du *Dictionnaire*, la publication de ce *Supplément* : pour remédier à l'insuffisance des principaux articles du tome I (de A à C) et pour les mettre au courant des modifications politiques et des explorations, ainsi que les mots les plus importants des lettres suivantes. Plus le travail s'avance, et moins il y a, naturellement de changements à enregistrer ; notons toutefois, dans les fascicules 9 à 16, les articles *Dahomey*, *Dominion*, *Égypte*, *États-Unis*, *France*, *Grande-Bretagne*, *Guinée française*, *Inde*, *Laos*, *Madagascar*, *Niger*, *Oubanghi*, comme particulièrement développés et intéressants. Avec le fascicule 16 se termine le *Supplément* du tome IV ; c'est dire que l'œuvre nouvelle entreprise par M. Louis Rousselet n'est plus actuellement très loin de son terme.

3. — Ce n'est pas une œuvre scientifique, mais un travail de vulgarisation élémentaire qu'ont voulu faire les directeurs de l'*Encyclopédie populaire illustrée du XXe siècle* en publiant un petit lexique intitulé : *L'Expansion coloniale*. Une telle idée est loin d'être mauvaise, à la condition d'être exécutée par des maîtres : tel n'a malheureusement pas été le cas. Ce qui a trait à la géographie physique de l'Algérie, par exemple, n'est pas au courant des derniers travaux d'ensemble sur les hautes plaines et les steppes de la Berbérie, et on a tort de maintenir aux « départements » de notre colonie, dans les articles qui leur sont consacrés, le nom administratif de « provinces », proscrit par les documents officiels. L'article consacré aux Iles du Salut est absolument superflu, et les bibliographies qui terminent une partie des articles d'ensemble sont très incomplètes et très insuffisantes (A propos du Sahara, le livre classique de M. Schirmer n'est pas même cité, — ni celui du Dr Verneau pour les Canaries !). Pour être utile, un livre de ce genre doit être irréprochable ; et le tome Ier de *l'Expansion coloniale* ne l'est ni comme fond, ni comme orthographe géographique.

4. — Ce n'est pas un ouvrage de géographie proprement dite que le petit livre écrit par M. L. Berthaut (Jean de la Hève) sur *la Mer*, *les marins et les sauveteurs ;* mais il traite des sujets qui intéressent directement

la géographie et son histoire. Voilà pourquoi nous le signalons ici comme très émouvant parfois, fort agréable à lire et très joliment illustré toujours. Malheureusement la partie géographique contient quelques erreurs (Cf. p. 11-12 ce qui est dit de l'action du Gulf-Stream sur *la Suède;* p. 13, le phénomène de la « pororoca » est localisé en Asie), la partie historique n'est pas au courant des derniers travaux publiés, et la partie biographique est incomplète. Pourquoi, par exemple, n'avoir pas parlé (p. 38), des découvertes polaires australes de Dumont d'Urville ? Mais l'ouvrage de M. Berthaut recommande trop chaleureusement nos œuvres de mer pour que nous lui fassions un trop gros grief de ces imperfections.

5. — Ce que M. le comte de Bizemont a dit précédemment des deux premiers volumes de l'*Album géographique* publié par MM. Marcel Dubois et Camille Guy, il convient de le répéter aujourd'hui à propos du tome troisième de cet excellent ouvrage, consacré aux régions tempérées. On aura grand plaisir à regarder les jolies gravures qui reproduisent les aspects caractéristiques des différents pays du globe placés au nord du tropique du Cancer et au sud du tropique du Capricorne ; on aura profit à en lire le commentaire et surtout à lire les quatre pages d'introduction placées en tête de chaque série d'illustrations. Peut-être certaines gravures auraient-elles pu être utilement remplacées par d'autres (j'aurais, par exemple, substitué une vue de Franzenfeste ou du Brennersee à celle qui est donnée p. 53 du col du Brenner ; j'aurais remplacé les figures 344, 352, 365, 370, relatives à Tahiti, sur laquelle on reviendra au tome IV, par des gravures représentant un lac salé d'Australie, un Australien, des sources thermales de la Nouvelle-Zélande, Sydney ou Auckland) ; peut-être aussi faudrait-il rectifier certains détails du texte (le commentaire de la fig. 270 semble ne donner qu' « un » couvent au mont Athos). Tel qu'il est néanmoins, cet *Album géographique* si bien compris, si heureusement exécuté, mérite tous les éloges; c'est bien là de l'enseignement par les yeux, et du meilleur.

6. — A deux reprises, M. Onésime Reclus a déjà publié des études d'ensemble sur la France; pour la troisième fois, il revient sur ce sujet inépuisable dans son ouvrage intitulé : *Le plus beau Royaume sous le ciel.* C'est un ouvrage, — le titre seul le fait deviner, — d'ardent patriotisme et de lecture réconfortante, en même temps que de haute science, d'érudition impeccable, de style vibrant et pittoresque s'il en fut. On y retrouvera, encore plus développées que précédemment à notre avis, ces remarquables qualités d'observation et d'interprétation qui font peut-être de M. O. Reclus le géographe le plus remarquable d'une famille de remarquables géographes. — Après avoir, dans une première partie qui est en quelque sorte une introduction, justifié le

titre de son livre, déterminé la place de la France sur le globe et tracé les frontières de notre patrie, l'auteur fait la description des « sources de la vie et du renouvellement », des montagnes et des eaux qui en découlent. Ce sont elles qui le retiennent le plus longtemps ; il leur consacre en effet les deux parties les plus importantes de son ouvrage (2e partie : *Monts intérieurs ;* 3e partie : *Monts extérieurs*). Une quatrième partie, relative « aux petits monts, bas plateaux et plaines », achève un prestigieux exposé du relief du sol français. Par l'étude des climats et des pluies (5e partie) et des habitants si divers de la France (6e partie), que ne peuple pas une race unique, l'ouvrage semblerait devoir se terminer ; il n'en est rien. M. O. Reclus est un trop fervent patriote, en effet, pour ne pas tenir à montrer quels liens étroits rattachent à la France d'Europe la France coloniale, et c'est ce qu'il fait avec un bonheur complet dans une septième partie, consacrée à la langue française. Il y a là une série de pages sur la formation et sur la supériorité de notre langue, sur son expansion dans le monde, qui comptent parmi les mieux venues de cet admirable ouvrage ; nous voudrions les voir dans toutes les mains. — Ce n'est pas d'ailleurs la septième partie seule du nouveau livre de M. O. Reclus qui mérite de devenir classique ; c'est l'ouvrage entier, et nous espérons qu'il se trouvera bientôt dans la bibliothèque de tout homme instruit et de tout bon patriote. Cette lumineuse description, si émue, si vivante, fait davantage aimer la France, en effet ; elle la montre bien telle qu'elle est et telle qu'elle fut. Peut-être, sur deux ou trois points, serait-il possible de critiquer M. O. Reclus ; on pourrait, par exemple, lui reprocher de n'avoir pas parlé de l'important commerce de primeurs fait par Boulogne avec l'Angleterre (p. 539), de n'avoir pas mentionné (p. 586) l'hôtel de Cluny parmi les monuments parisiens de la Renaissance, de ne pas sembler trop éloigné de faire naître Christophe Colomb à Calvi (p. 717 et 720). Mais que d'excellentes choses rachètent ces minuscules défauts ! Comme M. O. Reclus indique bien les côtés faibles du protestantisme contemporain (p. 783), comme il est justement sévère pour les conquêtes des Yankees au détriment du Mexique et de l'Espagne, comme on sent chez lui la haine de l'Anglais ! *Le plus beau Royaume sous le ciel*, c'est un bon livre et une bonne action ; j'ai bien envie de dire aussi que c'est un chef-d'œuvre.

7. — Ce qu'on recherche en général dans les volumes d'impressions de voyage, il ne faut pas le demander à celui que M. Henry Detouche intitule *De Montmartre à Montserrat, d'un moulin à un monastère.* « Du sentiment et de la sensualité, de la précision parfois et de la couleur toujours, c'est, dit-il lui-même très franchement, ce que l'auteur a cherché à obtenir et à rendre. » N'exigez pas autre chose de cet artiste, qui s'essaie à peindre avec la plume des tranches de vie trop souvent, des paysages

beaucoup trop rarement. Son livre, où il est fort peu question de l'Espagne et de Montserrat, n'est vraiment documenté que sur les parages de l'antique Moulin de la Galette et n'inspirera pas à ses lecteurs d'autre désir que celui d'entreprendre un voyage d'exploration sur la Butte (avec un grand B). Un tel voyage, un père le conseillerait-il à son fils? A ceux qui cherchent, dans un livre, des renseignements sur autre chose que sur certains quartiers de Paris, il sera inutile de regarder le volume de M. Detouche.

8. — Il n'est plus besoin de faire l'éloge de la collection de petits guides publiés à Zurich par l'Institut Orell Füssli sous le titre de *l'Europe illustrée;* bornons-nous à signaler ici la publication du fascicule 188, consacré à *la Station climatique du Bürgenstock*, situé par 870 m. d'altitude sur une des presqu'îles les plus massives, et cependant les mieux accentuées du lac des Quatre-Cantons, dont les eaux baignent de trois côtés différents le pied de ce massif préalpin. Après une courte description du Bürgenstock même vient l'énumération des promenades et des excursions à faire dans les environs plus ou moins éloignés de la station climatique; quelques pages très précises sur la géologie, la minéralogie et la flore du Bürgenstock complètent (avec de jolies gravures, un plan et deux cartes) ce petit guide, très maniable et très commode.

9. — M. Armand Grébeauval a passé près du Bürgenstock en se rendant par le chemin de fer du Saint-Gothard *Au Pays latin;* malheureusement ni là, ni ailleurs, il n'a, à notre gré, assez bien « vu ». Il y avait plus et mieux à dire sur Venise, sur Florence, sur Rome, sur Naples. Mais M. Grébeauval, qui est conseiller municipal de Paris et l'auteur d'intéressantes études sur le passé de la grande ville, n'a-t-il pas été obsédé par le souvenir de sa cité en visitant les capitales italiennes? Je le crains; comment, autrement, aurait-il pu écrire (p. 83) que dans le travesti de *Lorenzaccio*, Mme Sarah-Bernhardt fait comprendre le passé de Florence? Les sermons de Savonarole en donnent, à mon avis, bien mieux l'intelligence; que M. Grébeauval se mette à en lire des fragments! Qu'il lise aussi les livres d'histoire qui ne font pas de Robert Guiscard un homme du VIIIe siècle (Cf. p. 129, les *Promenades archéologiques* de Gaston Boissier à Rome et à Pompéi, etc). Il comprendra pourquoi son livre, — bien imprimé d'ailleurs et admirablement illustré, — nous a déçu; il comprendra aussi qu'il faut, pour bien parler du « pays latin, » non seulement y avoir passé, mais l'avoir vu, y avoir vécu par la pensée et par la foi, sinon par la vie quotidienne.

10. — En 1864, Victor Duruy publia dans le *Tour du Monde*, puis en volume, à la suite d'une excursion de Paris à Vienne, de fort agréables *Causeries de voyage;* c'est ce que fait à son tour M. Ulysse Robert, le savant inspecteur général des bibliothèques et des archives, mais

seulement pour la partie de l'itinéraire comprise entre la frontière française et la capitale de l'Austro-Hongrie, et en insistant surtout sur Vienne. M. Ulysse Robert est-il toujours juste pour cette belle cité ? Je n'oserais pas l'affirmer (Cf., par exemple, p. 175, ce qui est dit sur l'Opéra de Vienne) et j'ai regretté qu'il ne se soit pas arrêté plus longuement à décrire le Musée d'histoire naturelle (p. 155-158), qu'il n'ait pas visité les belles galeries du prince de Lichstenstein, du comte d'Harrach, etc. Il est également fâcheux qu'il ait dû visiter si rapidement la Glyptothèque de Munich, n'ait pas pu y étudier un peu plus à l'aise les célèbres marbres d'Égine, si intéressants au point de vue archéologique en dépit de leur restauration par Thorvaldsen, et n'y ait pas remarqué l'Apollon de Ténéa. Mais, à côté de ces légères lacunes, que de choses bien vues et bien décrites par M. Ulysse Robert, en dehors même de celles qui sont de sa compétence spéciale; que de comparaisons justes et de paysages réputés sainement appréciés (la chute de Laufen, par exemple! p. 293-294). Au total, tout futur visiteur de la capitale autrichienne devra emporter avec lui le *Voyage à Vienne*, de M. Ulysse Robert, et ceux qui l'ont vue jadis liront également cet ouvrage avec plaisir et avec fruit, car l'auteur est un cicérone aimable en même temps que très érudit, et son livre est, au premier chef, un livre de bonne foi.

11. — Beaucoup plus asiatiques qu'européens sont, pour la plupart, les pays qu'a visités, avec une partie des membres du dernier Congrès international de géologie, Mme Stanislas Meunier; nous le savions depuis longtemps, mais nous en avons été plus convaincu encore après avoir lu l'agréable ouvrage dans lequel cet auteur a consigné les multiples impressions ressenties par elle au cours de son beau voyage *De Saint-Pétersbourg à l'Ararat* par Moscou, Nijni-Novgorod, la Volga, la steppe, le Caucase et l'Arménie. Peut-être y est-il un peu trop question des repas faits par les excursionnistes pendant leur expédition ; j'aurais préféré un peu plus de géographie descriptive ou scientifique, ou même un peu plus de géologie. Mais les lectrices de Mme Stanislas Meunier ne lui feront probablement pas le même reproche, et c'est pourquoi il y aurait mauvaise grâce à insister. Elles se dédommageront, il est vrai, en critiquant certaines tournures peu correctes (« et voilà pourquoi... qu'on ne s'étonne pas...» p. 52), ou quelques singulières constructions de phrases ; je préfère, pour ma part, remercier Mme Stanislas Meunier de jolies descriptions, de peintures vivantes et de son enthousiasme pour les contrées dont elle parle.

12. — Plus encore que Mme Stanislas Meunier, M. Jean Carol est enthousiaste des beautés du Caucase ; mais ce qu'il admire le plus, ce n'est pas la route militaire de Géorgie, mettant en communication Vladikavkas et Tiflis, les centres commerciaux de la Ciscaucasie et de

la Transcaucasie, c'est la seconde route, celle de la côte orientale, entre Novorossijsk et Soukhoum-Kaleh. Cette route, cette « chaussée », œuvre du général Annenkoff, il est le premier touriste à l'avoir suivie, en 1894, et, s'il a eu quelque peine à le faire, il en a été bien dédommagé par les jouissances qu'il a éprouvées en traversant « un merveilleux pays, peut-être unique par le caractère des sites et par la variété des aspects » (p. 116-117). Pour vous en convaincre, regardez les illustrations des *Deux Routes du Caucase* ; ou, mieux encore, lisez les chapitres relatifs à « l'Éden du Caucase », au monastère de Nouvel-Athos, à la « Grande Corniche. » Vous y trouverez, avec quelques appréciations paradoxales (sur Vienne, par exemple, p. 209), des descriptions pittoresques et poétiques, des anecdotes amusantes, des traits de mœurs caractéristiques, toutes les qualités qui ont valu jadis un légitime succès à l'ouvrage de M. Carol intitulé *Au Pays Rouge*.

13. — M. J. de Beauregard a beaucoup voyagé, et il a beaucoup écrit sur ses voyages. Dans son dernier volume, au titre pompeux : *Parthénon, Pyramides, Saint-Sépulcre*, il résume les impressions qu'il a éprouvées en visitant les trois pays les plus intéressants de l'Orient méditerranéen : la Grèce, la Palestine et l'Égypte. On lit avec un réel plaisir ce volume exact et sincère, dont l'esprit est excellent, dont l'érudition superficielle n'effrayera personne et pourra au contraire séduire beaucoup de gens. De jolies gravures accompagnent le texte, que M. de Beauregard semble avoir parfois rédigé un peu trop vite (les Anglais sont en Égypte depuis dix-sept ans seulement, et non depuis vingt-sept, comme on l'a dit à la page 18 ; il y a une véritable contradiction entre le texte même de la page 187 et la note 1 de cette même page ; je doute que le Temple de Jérusalem fût une merveille telle que l'auteur l'affirme, p. 191), où il est possible de relever plus d'un hors-d'œuvre (Cf. par exemple la note 1 de la page 304, relative à Fachoda) et de fâcheuses intempérances de style (Cf. p. 309, note 1). Pourquoi, d'autre part, M. de Beauregard tient-il à écrire *Wien* pour *Vienne*, *Roma* pour *Rome*, *Venezia* pour *Venise*, etc.? Enfin n'a-t-il pas l'enthousiasme bien facile pour les jeux olympiques célébrés à Athènes en 1896 ? Ce qu'en ont dit des témoins oculaires et de bons juges, tels que M. l'abbé Bertrin (Cf. à la suite de sa *Question homérique*, sa lettre sur « les Jeux olympiques d'aujourd'hui ») m'empêche d'y voir avec M. de Beauregard (p. 323), « comme un défilé superbe des anciens coureurs d'Olympie, comme une glorieuse apothéose de la Grèce antique. »

14. — M. Pierre d'Espagnat n'est pas qu'un voyageur ; ses *Jours de Guinée* en font foi. Pour le suivre dans ses excursions sur la côte et à l'intérieur de notre colonie de la Côte d'Ivoire, à Alangoua, à Samwi, à Attié, le long de la Comoé, de la Tanoé, ou dans les lagunes littorales,

prenez l'excellente carte de M. Pobéguin; puis laissez-vous aller au charme du récit, et revivez avec l'auteur ses impressions de chaque jour. Vous aurez bientôt la vraie sensation des différents aspects de la Guinée, de son littoral, de ses fleuves, de ses forêts. Comme Onésime Reclus, M. d'Espagnat excelle en effet à peindre la nature, à évoquer en quelques mots ou en quelques lignes les impressions jadis éprouvées (Voyez p. 250-251, ce qu'il a écrit sur Vendôme); il fait aussi comprendre l'état d'âme rudimentaire des indigènes qu'il visite ou avec lesquels il vit, et les sensations du voyageur européen, ses admirations comme ses découragements. Peut-être est-il parfois un peu trop naturaliste, (Cf. l'avant-dernier paragraphe de la p. 88), mais la chose est rare; et pour un ou deux passages inutiles, combien d'autres de premier ordre! Lisez, par exemple, les quelques pages consacrées par l'auteur au voyage de M. de Bonchamps au Katanga (p. 144-147), à l'action germanique dans le continent noir (p. 287-289), etc.; et vous penserez ensuite, j'en suis sûr, qu'elles sont d'un maître écrivain.

15. — Après avoir publié naguère (en 1897) un récit amusant et exact de son voyage entre le golfe de Bénin et Tibi-Farca sur le Niger, M. le commandant Toutée a entrepris d'en faire connaître les résultats scientifiques. Dans son nouveau volume intitulé : *Du Dahomé au Sahara, la nature et l'homme*, il rapproche les unes des autres et résume ses observations sur les pays qu'il a parcourus, sur le sol et les produits végétaux, sur les animaux enfin et surtout sur les habitants. Cinq des neuf chapitres du livre du commandant Toutée, — et non des moins curieux, — sont consacrés à l'étude détaillée des populations africaines visitées par lui, de leurs usages, de leurs mœurs, de leur état social, de leur façon de faire la guerre; on y trouvera de très précieux éléments d'information pour l'enquête dont le savant allemand Hartmann, dans son travail sur les *Peuples de l'Afrique*, a jadis donné le plan, et dont il serait prématuré de vouloir dès maintenant coordonner les résultats. Un chapitre sur « l'hygiène des blancs dans la région » visitée par la mission Toutée termine ce volume instructif, qu'il faut remercier l'auteur d'avoir écrit avec autant de facilité et d'entrain. Tel qu'il est, ce nouveau livre n'est pas seulement le complément indispensable de celui intitulé *Dahomé, Niger, Touareg*; il en constitue aussi le digne pendant, et ne mérite pas moins d'éloges que celui dont M. de Bizemont signalait, il y a quatre ans, l'apparition en termes dont les lecteurs du *Polybiblion* n'ont certainement pas perdu le souvenir.

16. — Ceux qui s'intéressent au mouvement colonial contemporain avaient lu avec grand plaisir l'année dernière, dans le journal *le Temps*, les articles publiés par M. Pierre Mille sur le Congo belge, au moment où fut inauguré le chemin de fer de Matadi à Léopoldville. Quelques personnes ont même conservé ces instructives correspon-

dances ; pour celles qui ne les ont pas gardées, M. Pierre Mille les a reprises, classées et commentées, y a ajouté d'intéressants appendices composés de documents officiels, et une carte de l'État indépendant, et en a formé un livre qu'il a intitulé : *Au Congo belge*. Livre très amusant tout en étant très documenté, prouvant que l'auteur a su voir (et bien voir) les pays qu'il visitait, et en distinguer avec sagacité les points criticables ; livre très utile aussi, car il montre exactement en quoi consiste l'initiative privée, au Congo belge et il ramène l'attention sur notre colonie limitrophe de l'État indépendant, sur ce Congo français, encore si mal connu dans la métropole, et si sacrifié ! M. Mille en décrit de main de maître les multiples richesses, l'état actuel et la valeur économique, et prouve la nécessité d'y créer de grandes exploitations commerciales et agricoles ; mais n'oublie-t-il pas d'y rendre justice à certains efforts antérieurs à 1898, et entravés parfois par le gouvernement métropolitain ? Ne va-t-il pas encore bien loin en écrivant (p. 3) que Cameron « n'avait pas osé dépasser » le village de Nyangoué ? Il n'en est pas moins vrai qu'*Au Congo belge* est un bon livre, un livre utile, et qui fait penser.

17. — Tous ceux qui s'intéressent au mouvement des explorations connaissent le nom de M. A.-H. Savage Landor et savent qu'il a couru de grands dangers et a souffert de cruelles tortures au cours de son audacieuse tentative pour pénétrer à l'intérieur du Tibet jusqu'à la ville sainte des Lamas, jusqu'à Lhassa. Depuis 1760, trois Européens seulement ont pu visiter cette cité : Manning en 1811, les Pères Huc et Gabet en 1844 ; et nous savons quelles modifications a pu depuis lors subir Lhassa grâce aux seuls récits des « pundits » hindous et de ce Kalmouk russe, Baba Monkodjoueff, dont la relation de voyage a paru l'an dernier à Saint-Pétersbourg. Voilà pourquoi presque tous les explorateurs contemporains qui se sont lancés sur les plateaux du Tibet ont eu Lhassa pour objectif plus ou moins avoué. En 1897, M. A.-H. Savage Landor n'a pas été plus heureux que ses prédécesseurs russes, français, américains, et il n'est pas parvenu, malgré son audace vraiment insensée, son endurance exceptionnelle et ses efforts répétés, à s'avancer jusqu'aux portes de La Mecque bouddhiste. Arrêté à quelques jours de marche de la cité sainte, atrocement torturé au lieu de son arrestation d'abord, puis à Namyi, Laccé Galchio, sauvé grâce à un flegme et à un courage extraordinaires, puis reconduit sous escorte à la frontière indienne, M. Savage Landor est donc revenu en Europe sans avoir visité Lhassa, mais il a rapporté de son voyage des indications géographiques nouvelles, il a bu l'eau du Tsan-Poou-haut Brahmapoutre à sa source même (ce que n'avait encore fait aucun Européen), il a pénétré sur le territoire de la plus sacrée de toutes les provinces sacrées du Tibet, dans « le pays de Dieu », il a

recueilli sur les coutumes des Tibétains de très précieux renseignements. Aussi sa relation méritait-elle d'être traduite en français. C'est ce qu'a fait M. Henri Jacottet ; sa traduction du *Voyage d'un Anglais aux régions interdites : pays sacré des Lamas*, bonne et élégante en général, accompagnée de superbes illustrations, est un résumé du texte anglais où les coupures se sentent parfois un peu trop (cf. p. 30-31) ; elle ne s'en lit pas moins avec plaisir. Mais pourquoi M. Jacottet n'a-t-il pas donné d'extraits de l'enquête et du rapport dont il est question p. 249, et comment n'a-t-il pas parlé (p. 1.), lui qui est si au courant du mouvement des explorations, du voyage à Lhassa de Baba Monkodjoueff ?

18. — M. Marcel Monnier n'est pas un globe-trotter comme un autre ; aux qualités qu'on attend d'un voyageur consciencieux, il allie en effet celles d'un excellent observateur et d'un délicieux écrivain. Il n'a pas seulement le secret de bien voir ce qui se passe autour de lui ; il a encore celui de raconter, d'un style alerte et spirituel, ce qu'il a remarqué, et de le faire voir après lui à ses lecteurs. A peine constate-t-on çà et là quelques longueurs ; le plus souvent, de chapitres entiers il n'y a rien à retrancher. Ces multiples qualités ont fait le succès des précédents volumes de M. Marcel Monnier et des lettres publiées dans le *Temps* depuis 1896 ; elles le vaudront aussi à l'ouvrage intitulé : *Le Tour d'Asie*, dont le premier tome vient de paraître avec de fort belles illustrations. — Ce volume, consacré à nos possessions françaises de l'Indo-Chine orientale (Cochinchine, Annam, Tonkin), constitue un excellent point de départ pour l'étude de notre empire indo-chinois ; si rien n'y est traité à fond, du moins toutes les questions importantes y sont-elles touchées et effleurées sans effort par un homme beaucoup plus au courant des choses qu'il ne veut bien le dire. Des considérations générales pleines d'intérêt, des descriptions très bien venues, des observations ethnologiques caractéristiques alternent dans ce livre avec les notes de voyage sans prétention et l'exposé de questions politiques et économiques vitales ; et tout cela est adroitement combiné, si heureusement mélangé, que le lecteur intéressé et amusé s'instruit sans s'en douter, et parfois même est tenté de se croire au courant des choses dont l'entretient M. Marcel Monnier. Compris à la façon de notre voyageur, le reportage devient vraiment de la littérature ; c'est pourquoi il faut remercier M. Marcel Monnier de n'avoir pas laissé éparses les lettres qu'il a publiées d'abord dans le journal *le Temps* et d'en avoir composé un ouvrage instructif et charmant tout à la fois.

19. — Pour apprécier exactement la valeur et l'intérêt du récit du voyage accompli par le comte de Barthélemy : *En Indo-Chine* en 1894-1895, il importe de ne pas lire son livre aussitôt après les lettres de M. Marcel Monnier sur le même pays. Le comte de Barthélemy n'a en

effet aucune des qualités du brillant correspondant du *Temps*; le style est lourd, et (ce qui est plus grave) l'esprit d'observation fait presque totalement défaut. Aussi ne recommanderons-nous pas les pages de ce volume relatives à Saïgon, aux ruines d'Angkor ou à Bangkok; une impression exacte de ce qu'est la vie du voyageur au Laos, des passasages intéressants relatifs à la forêt épaisse et à la forêt claire, voilà ce qu'il faut aller chercher dans les extraits du carnet de M. de Barthélemy dont se compose cet ouvrage. Ouvrage de débutant dont les épreuves ont été fort mal corrigées (Cf. p. 84, note 1 : *Bérique* pour *Béryte*; p. 205, note 1 : *Golgodhoun* pour *Colquhoun*, etc.),dont l'auteur, quand il déplore si justement (p. 168) les brouilles qui surgissent entre Français isolés dans un même poste, aurait dû tenir compte de multiples circonstances atténuantes. Mais ne critiquons pas trop M. de Barthélemy; mieux vaut attendre, pour le juger, le volume qu'il annonce comme devant relater, l'année prochaine, son voyage dans les parties septentrionales de l'Indo-Chine.

20. — Un certain nombre des points que M. Marcel Monnier se borne à effleurer légèrement, M. Joleaud-Barral les reprend et y insiste dans son ouvrage sur *la Colonisation française en Annam et au Tonkin*. Livre dont le plan ne nous semble pas irréprochable et dont quelques détails laissent à désirer, — ce qui s'explique d'ailleurs par une correction défectueuse des épreuves (l'Annamite, lit-on par exemple p. 160, se contente d'un salaire journalier « de 20 à 25 centimes, soit 8 à 10 sous de notre monnaie », — mais qui n'en est pas moins intéressant et instructif. L'auteur y raconte un certain nombre de choses qu'il est utile de dire, sans souci de déplaire aux puissants, par amour de la vérité, et y rapporte sur la pacification du Tonkin (ch. IX) et sur la traite des esclaves (ch. X) une série de faits singulièrement navrants. Il a aussi raison de mettre en garde les futurs colons contre certaines illusions, et de les avertir que le régime du décret fonctionne seul au Tonkin (p. 173 et s.). Livre de bonne foi, en somme, écrit par un homme qui demande à un fonctionnaire autre chose que la vulgaire honnêteté; voilà pourquoi il ne plaira pas à tout le monde.

21. — Depuis l'année 1897, les journaux quotidiens et les revues ne cessent de parler du pays de l'or nouvellement découvert dans les contrées glacées de l'Amérique nord-occidentale, du Klondike ; voici maintenant que des livres se mettent à le décrire. M. Raymond Auzias-Turenne a débuté ; M. Léon Boillot, à son tour, raconte ses impressions de voyage *Aux Mines d'or du Klondike*, qu'il a visitées l'an dernier, en compagnie d'une petite bande de chercheurs d'or. Pour les historiens de l'avenir, sa relation, comme celle de M. Auzias-Turenne, sera un document, car elle décrit la ville de Dawson avant les multiples incendies qui l'ont détruite au cours de l'hiver 1898-1899, et elle montre

en quoi consistait la vie dans le territoire du Yukon durant les débuts de son exploitation aurifère, pendant son âge de fer ou d'airain, pendant ses temps héroïques. Au point de vue géographique aussi, même abstraction faite de ses nombreuses et magnifiques illustrations, l'ouvrage de M. Boillot présente un réel intérêt, surtout pour la description de l'itinéraire suivi du lac Bennett à Dawson City. Mais pourquoi certaines descriptions de M. Léon Boillot serrent-elles de si près celles qu'a données M. William Ogilvie dans son *Guide officiel du Klondike* (Cf., par exemple, p. 83-84, ce qui est dit du lac Tagish)? Pourquoi notre voyageur, au lieu de renseigner plus complètement le public français sur la richesse de certains claims discutée par M. Auzias-Turenne, se borne-t-il à quelques citations empruntées au travail de M. Ogilvie? et pourquoi donne-t-il indifféremment deux orthographes au mot « Klondike » La seule orthographe rationnelle de ce nom est cependant « Klondike » et non « Klondyke. »

22. — Ce sont de délicieuses *Notes de voyage*, et singulièrement instructives, que celles que Mme Th. Bentzon a consacrées à la *Nouvelle-France et à la Nouvelle-Angleterre*. Nous les avions lues naguère avec le plus vif plaisir dans la *Revue des Deux-Mondes;* elles paraissent gagner encore à être réunies en volume. Sur les deux mondes de nationalités et d'habitudes différentes qui, au Canada, subsistent côte à côte sans se mêler, sur l'éducation féminine dans ce pays comme dans la Nouvelle-Angleterre, sur la ravissante Piscataqua, il faut lire les impressions et les notes recueillies par Mme Bentzon; son récit d'une séance de la société féminine des antiquaires au château Ramezay (p. 207-210) est en particulier très curieux. Mais ce nouveau volume du charmant écrivain possède à nos yeux, à côté de ses qualités d'observation aiguisée et attentive, de cœur et de style, un mérite plus grand encore : il vulgarise la connaissance de la vie de ces premiers pionniers français du Canada, si remarquables et si oubliés en France; il fait aimer les fondatrices des Hospitalières de Québec, et les courageux missionnaires jésuites et récollets du XVIIe siècle dont les livres de Parkmann ne retracent que bien imparfaitement l'histoire; il en fait apprécier les mérites personnels en même temps que les œuvres. Il prouve une fois de plus quelle admirable histoire est celle de la colonisation française sous l'ancien régime. Pour toutes ces raisons, il convient de lire — et de relire — ces notes de voyage sur la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre.

23. — Le récit que le baron Gostkowski a publié de son voyage *De Paris à Mexico par les États-Unis* est écrit dans un esprit beaucoup trop parisien pour que nous puissions le goûter beaucoup. Il est vraiment trop question d'actrices, de cuisine (vous y trouverez, p. 399-301, jusqu'à des recettes pour confectionner certains plats

mexicains), de menus d'hôtels auxquels l'auteur semble vouloir faire de la réclame (p. 20-21, 55, 376-377); et le scepticisme mondain du baron Gostkowski, son jugement plein de désinvolture sur le catholicisme (p. 253) ne sont pas pour nous réconcilier avec son livre. Je ne fais cependant nulle difficulté pour reconnaître qu'on y trouve un assez bon passage sur les *Trusts* (p. 50-51), deux chapitres très intéressants sur l'infortuné Maximilien (ch. IX et X), et, çà et là, quelques bonnes indications sur les richesses végétales du Mexique.

HENRI FROIDEVAUX.

HISTOIRE, SCIENCES ET ART MILITAIRES

(*Suite.*)

23. *Pages d'histoire*, par GEORGES FIRMIN-DIDOT. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-12 de 242 p., 3 fr. 50. — 24. *L'École de Mars (1794)*, par ARTHUR CHUQUET. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-12 de 363 p., 3 fr. 50. — 25. *Les Campagnes des armées françaises (1792-1815)*, par CAMILLE VALLAUX. Paris, Alcan, 1899, in-12 de 362 p., 3 fr. 50. — 26. *Extraits de Mémoires historiques et militaires*, par CAMILLE GUY. Paris, Delagrave, s. d., in-12 de CXIII-256 p., 3 fr. 50. — 27. *Mon Régiment russe*, par ART ROË. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-12 de 356 p., 3 fr. 50. — 28. *Officiers et soldats*, par GEORGES DE LYS. Paris, Havard, 1899, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 29. *L'Armée à travers les âges*. Conférences faites en 1898 à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, par MM. LAVISSE, SOREL, VANDAL, etc. Paris, Chapelot, 1899, in-12 de 280 p., 3 fr. — 30. *Pour la patrie*, par C. ALBERGE. Ibid., 1899, in-12 de 186 p., 1 fr. 50. — 31. *Aux Défenseurs de la patrie. Moisson de faits remarquables de la vie militaire*, par O. BISCHOFF. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1898, in-12 de 224 p., 0 fr. 75. — 32. *Sous la casaque. Notes d'un soldat*, par G. DUBOIS-DESAULLE. Paris, Stock, 1899, in-12 de 360 p., 3 fr. 50. — 33. *Le Militarisme et la Société moderne*, par GUGLIELMO FERRERO; trad. de l'italien par NINO SANIEZA. Ibid., 1899, in-12 de 354 p., 3 fr. 50. — 34. *Les Guerres et la paix. Étude sur l'arbitrage international*, par CHARLES RICHET. Paris, Schleicher, 1899, in-12 de 190 p., 1 fr. — 35. *Le Désarmement*, par AMÉDÉE SAINT-FERRÉOL. Paris, Giard et Brière, 1899, in-12 de 54 p., 1 fr. 50. — 36. *La Guerre de l'avenir*, du conseiller d'État impérial russe JEAN DE BLOCH. Analyse critique par le capitaine PAINVIN. Paris, Chapelot, 1899, in-8 de 80 p., 2 fr. — 37. *L'Armée coloniale et son organisation*. Ibid., 1899, in-8 de 32 p., 0 fr. 75. — 38. *L'Armement et la technique des feux des infanteries modernes*, par le commandant V. LEGROS. Ibid., 1899, in-8 de 140 p. — 39. *Lecciones de artilleria explicadas en la escuela superior de guerra*, por el coronel graduado teniente-coronel de ingenieros D. JOAQUIN DE LA LLAVE Y GARCIA. Madrid, impr. du « Memorial de Ingenieros », 1899, 3 vol. in-8 de 360, 358, 390 p., 25 fr. — 40. *Règlement du 20 juillet 1894 sur le service en campagne dans l'armée allemande*, trad. de l'allemand par le général PELOUX. Paris, Berger-Levrault, 1899, in-12 de 272 p., 2 fr. 50. — 41. *Studien über Truppenführung*, von J. v. VERDY DU VERNOIS. Erster Theil : *Die Infanterie-Division im Verbande der Armee-Korps* neu bearbeitet durch von GOSZLER, 3e et 4e (la dernière) livraisons. Berlin, Ernst Siegfried Mittler u. S., 2 vol. in-8 de 88 et 132 p. — 42. *Dressage et conduite du cheval de guerre*, par le général JULES DE BENOIST. Paris, Berger-Levrault, 1899, in-8 de 200 p., avec 34 figures dans le texte, 3 fr. 50. — 43. *Au Cours de la vie*, par le colonel THOMAS. Paris, Henuyer, 1899, in-8 de 214 p., 4 fr. — 44. *La Géographie militaire et les Nouvelles Méthodes géographiques*. Introduction à l'étude de l'Europe centrale, par O. BARRÉ. Paris, Berger-Levrault, 1899, gr. in-8 de 80 p., avec 37 figures et 3 planches en couleurs, 0 fr. 50. —

45. *Dictionnaire militaire*, 13e livraison (*Hausse-intendance*). Ibid., gr. in-8, p. 1537 à 1664. — 46. *Reseña de la prensa periódica militar*, por D. Adolfo Carrasco y Says. Barcelona, 1898, in-8 de 32 p., 0 fr. 50. — 47. *Estudios de fortificacion. Atrincheramientos permanentes para infanteria*, por D. Mariano Rubió y Bellvé. Madrid, « Memorial de Ingenieros, » 1899, in-8 de 12 p.

23. — Avec *Pages d'histoire*, de M. Georges Firmin-Didot, nous ne sortons pas de l'histoire militaire, mais nous quittons la période contemporaine pour remonter vers les premières années du siècle. La mission du maréchal Macdonald à Copenhague en 1800, le séjour de Napoléon Ier à l'île d'Elbe, les derniers jours du premier Empire en 1814 et l'affaire Maubreuil, au moment de la capitulation de Paris, etc., sont autant de récits qui, à la vérité, ne tiennent entre eux que par un fil, mais qui, cependant, font côte à côte assez bon ménage. Nous avons déjà, à propos du *Registre de l'île d'Elbe*, publié il y a trois ans par M. Léon-G. Pélissier, attiré l'attention de nos lecteurs sur la vie singulière menée par Napoléon à l'île d'Elbe. On verra dans le récit de M. Firmin-Didot une confirmation des assertions de notre collaborateur. Tous les récits de *Pages d'histoire* présentent d'ailleurs le même intérêt; c'est un livre à vulgariser.

24. — *L'École de Mars*, essai d'établissement d'instruction militaire, tenté par la Convention nationale en 1794 est une institution à peu près inconnue en France. Sauf M. de Montzey, qui en a parlé dans ses *Institutions militaires*, sauf Langlois, qui lui a consacré plusieurs pages de ses *Souvenirs*, pages reproduites il y a trois ans par le journal *l'Illustration*, en dehors des chapitres où le colonel Titeux a traité la question et des quelques pages où nous avons nous-même abordé ce sujet, il y a une dizaine d'années, dans le *Correspondant*, il n'existait rien sur l'École de Mars quand M. Arthur Chuquet a entrepris l'étude que nous avons sous les yeux. Aidé des travaux dont nous venons de donner les titres et du registre d'ordre de l'École, qui existe encore aujourd'hui au ministère de la guerre, aidé aussi des rapports de Barère et de Guyton de Morveau, l'éminent historien a écrit un livre rempli de détails tout à fait curieux et inconnus. Cette école militaire ne pouvait manquer de participer des principes et des idées de ses fondateurs : c'est dire que la discipline y cédait le pas au sans-culottisme et que les ordres n'y étaient exécutés qu'autant qu'ils étaient conformes au goût des exécutants. Installés dans la plaine des Sablons, entre Javel et les Invalides, les élèves de l'École de Mars étaient assez près de Paris pour pouvoir prendre part à toutes les échauffourées, à toutes les journées de barricades ou de révolte : ils n'y manquèrent pas; ces singuliers défenseurs de l'ordre vécurent une année. Ils étaient devenus si embarrassants, même pour des gens comme Bentabol, leur triste patron, qu'on dut les renvoyer chez eux.

Comme épisode réjouissant d'une époque qui eut plus de tristesse que de joie, l'École de Mars méritait d'avoir son histoire à part; c'est une bonne fortune pour elle d'avoir su attirer les regards d'un historien comme M. Chuquet.

25. — Réunir dans un volume de trois cents pages les campagnes des armées françaises de 1792 à 1815 n'était pas une entreprise facile, et nous avouons qu'en ouvrant le livre publié sous ce titre ambitieux par M. Camille Vallaux, professeur au lycée de Brest, nous n'étions pas sans crainte sur la façon dont l'auteur aurait mené sa tentative à bonne fin : ou il fallait se résigner à présenter une nomenclature aride de dates et de noms, ou bien, si l'on voulait entrer dans certains détails, il était indispensable de pratiquer dans les événements eux-mêmes des coupures qui eussent pu devenir des lacunes. Nous venons de lire le volume de M. Vallaux et nous sommes heureux de constater que nos craintes à son égard ne se sont pas réalisées; l'écrivain a bien trouvé le moyen de nous présenter sous un volume restreint une relation complète des guerres de la Révolution et du premier Empire, relation suffisamment détaillée pour présenter de l'intérêt, ne négligeant même aucun grand épisode de cette épopée extraordinaire de plus de vingt années. Jugeant les événements et les hommes généralement avec impartialité, M. Vallaux a écrit un livre qui peut être mis avec avantage dans les mains de la jeunesse et même que d'autres que des jeunes gens pourront lire avec profit.

26. — Nous n'aimons pas beaucoup les livres faits de pièces et de morceaux comme les *Extraits de Mémoires historiques et militaires* que nous donne aujourd'hui M. Camille Guy, chef du service géographique au ministère des Colonies. La plupart du temps, ces extraits divers, nécessairement très tronqués, ne satisfont qu'à demi la curiosité, surtout quand l'écrivain essaie de nous présenter en deux cent cinquante pages un tableau des événements allant, non plus comme dans le livre de M. Vallaux, de 1792 à 1815, mais de 1792 à 1897. Nous aimerions mieux, pour ce volume, le titre de *Lectures* qu'avait jadis adopté Raffy pour ses extraits d'histoire ancienne ou contemporaine. Quoi qu'il en soit, le livre de M. Guy est judicieusement composé, formé de morceaux bien choisis, et les pages peut-être les plus intéressantes sont la volumineuse introduction dans laquelle M. Guy nous fait un tableau de l'armée française depuis les origines jusqu'à nos jours. Encore que cette introduction ne soit peut-être pas là tout à fait à sa place et écrase, pour ainsi dire, les pages qui suivent, elle a une valeur qu'il importe de signaler.

27. — M. Art Roë est, comme on sait, un officier d'artillerie, auteur déjà de divers travaux estimés. *Mon Régiment russe* trouvera vraisemblablement dans le public l'accueil qu'y avaient rencontré *Pingot et*

moi ou *Sous l'étendard*. Ce nouveau volume est le récit d'un voyage fait à Kiev il y a quelques années et d'un séjour de plusieurs semaines passées auprès du général Dragomiroff, le commandant en chef du vaste district militaire russe qui confine à l'Autriche et aux États balkaniens. La physionomie de Dragomiroff remplit pour ainsi dire ce volume dont nombre de pages ont été écrites sous la dictée du Mikhaïl Ivanovitch cher au général Cardot. A ce point de vue, *Mon Régiment russe* est plus qu'un roman ou un récit de voyage; c'est un traité, non pas de tactique, mais de morale et de philosophie militaires. Il est écrit, dans ce style aimable, vaporeux, presque sentimental qui a fait le succès des œuvres précédentes d'Art Roë; on dirait une ballade du Caucase ou de l'Ukraine chantée au son mélancolique de la zourna.

28. — De même que le précédent volume, *Officier et soldat*, de M. Georges de Lys, — encore un pseudonyme sous lequel s'abrite un des officiers les plus sympathiques de notre armée — est un livre consacré aux questions d'éducation morale qui constitue la principale tâche des chefs militaires de notre époque. M. Georges de Lys connaît le soldat pour l'avoir pratiqué, pour avoir vécu dans son intimité et il nous fait un tableau de la vie militaire qui est à la fois véridique et réconfortante. L'écrivain se rend bien compte que l'armée d'aujourd'hui n'est plus celle, nous ne dirons pas des débuts du siècle, mais seulement du second Empire, qu'elle constitue une entité nouvelle, un être moral inconnu dans la société d'il y a vingt-cinq ans, une fonction sociale qui a des facultés, des sensations, des besoins dont nos pères ne se doutaient point. Pour cet être nouveau, il faut nécessairement, nous ne dirons pas des lois militaires nouvelles, mais une application nouvelle, mieux appropriée, des lois anciennes et qui demeurent excellentes. M. Georges de Lys a appliqué ces principes dans l'unité qu'il commande, et c'est le résultat de sa méthode qu'il nous offre, sous la forme d'un récit pittoresque et imagé. Il y a dans ce récit, d'une tonalité plutôt triste, des pages d'une douceur et d'un sentiment exquis. M. Georges de Lys, qui nous a donné des vers remplis tantôt d'une mélancolie tendre ou d'un patriotisme vibrant, est un écrivain de race qui imprime à tout ce qu'il touche une note séduisante. *Officier et soldat* ne peut manquer d'avoir un légitime succès.

29. — L'idée de réunir les conférences faites aux Saint-Cyriens par des maîtres comme MM. Sorel, Vandal, etc., devait tenter un éditeur intelligent et actif comme M. Chapelot ; c'est ainsi qu'il publie aujourd'hui sous le titre : *L'Armée à travers les âges*, les conférences faites en 1898 à l'École spéciale militaire par des écrivains dont la notoriété dans les lettres est généralement admise. Nous trouvons dans ce volume d'abord deux chapitres sur l'armée romaine par M. Guiraud, ensuite un chapitre sur le service militaire étudié sous la féodalité,

c'est-à-dire gratuit et personnel, puis un autre sur le service militaire soldé. Viennent à la suite une étude sur les armées mercenaires de l'Italie du XIVe au XVIe siècle, un chapitre sur l'armée de Louis XIV, enfin une étude sur l'armée de la République par M. Sorel et une autre de M. Albert Vandal sur l'armée du premier Empire envisagée dans ses rapports avec la société civile. Des développements sur le devoir militaire par M. Émile Boutroux terminent cet intéressant volume.

30. — Le petit livre que publie M. C. Alberge, sous le titre : *Pour la patrie*, est destiné aux enfants de nos écoles et aux soldats de notre armée. Il est divisé en deux parties ; la première traite de la patrie, de la France et des qualités nécessaires aux soldats ; la deuxième se compose d'un choix de paroles célèbres, de maximes et de pensées destinées à corroborer les développements donnés dans la première partie. Ce petit travail est écrit avec un sentiment patriotique très vif et nous pourrions le recommander entièrement dans les établissements d'instruction qui nous consultent pour le choix des ouvrages à mettre entre les mains de la jeunesse si certaines assertions risquées ne nous rendaient un peu craintif à cet égard. Nous croyons que les exagérations des pages 49 et 50 auraient pu être supprimées sans inconvénients pour le développement du patriotisme de nos enfants ; faire croire que les regrettables exceptions que M. Alberge cite dans les pages sus-visées étaient monnaie courante sous l'ancien régime est une assertion d'autant plus regrettable qu'elle est absolument erronée ; elle n'est pas faite d'ailleurs pour amener dans les classes de la société française cette concorde dont nous avons actuellement un si imprescriptible besoin.

31. — *Aux Défenseurs de la patrie*, par M. O. Bischoff, est un livre dans le genre du précédent ; mais dans celui-ci, du moins, nous n'avons rien relevé qui nous empêche de le recommander sans réserve. C'est un recueil d'anecdotes militaires empruntées généralement à l'histoire contemporaine et choisies avec un discernement, avec un tact qui font honneur au jugement de l'auteur. Et non seulement chacune de ces petites histoires ont un sens moral très élevé et très net, capable de frapper de prime abord les intelligences les plus frustes ou les plus naïves, mais elles ont une allure de simplicité, de gaieté même, qui est un mérite très remarquable dans un ouvrage de ce genre. Par la quantité des matières traitées, par leur variété, par leur valeur morale, le livre de M. O. Bischoff se recommande particulièrement à nos amis ; il est de ceux qu'il est de leur devoir de vulgariser dans nos écoles et dans notre armée.

32. — *Sous la casaque*, que M. G. Dubois-Desaulle publie dans la « Bibliothèque sociologique » de l'éditeur Stock, appartient à la litté-

rature qui nous a donné *Biribi, Sous-Offs, Physiologie du militaire professionnel*, etc. Tous les haineux colloques qui s'échangent dans l'ombre des cellules des compagnies de discipline, tous les anathèmes lancés de tout temps par des esprits déséquilibrés contre certaines exigences nécessaires dans une société organisée ont été recueillis avec soin, et s'étalent dans ce livre avec une scandaleuse impudeur. Des publications de l'espèce — d'une valeur littéraire d'ailleurs extrêmement médiocre — ne se réfutent pas. Ce qu'il y aurait de mieux à faire à leur égard, ce serait de ne pas en parler.

33. — *Le Militarisme et la Société moderne*, dû à la plume de l'écrivain italien Guglielmo Ferrero, et publié dans la même « Bibliothèque sociologique », est un travail beaucoup plus sérieux que l'œuvre de M. Dubois-Desaulle. Il est permis à tout le monde de se bercer de la généreuse illusion que la guerre est un mal guérissable, un fléau dont l'humanité arrivera à se débarrasser un jour : il n'est pas défendu d'attaquer l'institution des armées permanentes, de dire que l'humanité améliorerait probablement son bien-être matériel si elle consacrait au développement de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, les sommes énormes qu'elle dépense pour entretenir ces armées permanentes. Libre aux économistes de montrer aux États de l'ancien continent (que leurs millions de soldats en armes n'empêchent pas de s'acheminer vers la faillite ou la banqueroute), les États-Unis qui ont su se contenter d'une milice, et qui, grâce à cette situation particulière, ont pu donner à leur fortune nationale l'étonnant développement que chacun sait. Cette situation n'a d'ailleurs pas empêché l'Oncle Sam de battre à plate couture avec ses régiments et ses bâtiments improvisés la flotte et l'armée permanente de l'Espagne. Bien que les théories de M. Ferrero ne soient pas les nôtres, nombre des idées qu'il a développées dans le livre que nous avons sous les yeux nous paraissent être de celles que tous les bons esprits peuvent accepter. Il est positif que la guerre est un mal et que la société moderne doit s'efforcer de restreindre ce mal à son minimum ; il est certain encore qu'elle doit réduire la fonction militaire du citoyen et en éliminer tout ce que l'esprit de conquête introduisait d'anormal, d'injuste, de féroce dans les anciens soldats de métier. Pourra-t-elle faire davantage ? Nous ne le pensons pas. Quoi qu'il en soit, le livre de M. Ferrero est un de ceux que les hommes d'État ont intérêt à lire pour traiter avec compétence cette question controversée de la guerre ou de la paix.

34. — Homme d'État, M. Charles Richet, ne l'est point, que nous sachions, tout au moins ne l'est pas encore ; il a cependant un goût prononcé pour les questions qui passionnent M. Ferrero, témoin le petit volume qu'il vient de publier sous le titre : *Les Guerres et la paix;* mais si l'écrivain italien a su porter sa thèse dans les sphères élevées

où la discussion demeure calme et profitable, M. Richet se traîne au contraire dans les lieux communs. Les assertions les plus erronées s'étalent dans son livre avec un sans-gêne surprenant, les idées les plus funestes contre tout ce qui fait les peuples généreux y sont défendues avec une ténacité navrante. Au point de vue de la logique, les raisonnements de M. Richet pèchent le plus souvent par la base. Si, par exemple, nous pensons avec l'écrivain que le militarisme est une mauvaise chose, nous ne sommes plus du tout d'accord avec lui quand il confond ce militarisme avec l'existence d'une armée sagement organisée, pas plus que nous n'admettrions que l'on confondît avec le césarisme l'institution d'une monarchie judicieusement équilibrée. Publication mauvaise, mais insignifiante comme portée.

35. — *Le Désarmement*, de M. Amédée de Saint-Ferréol, est encore une thèse consacrée à la nécessité de tout faire pour circonscrire la guerre et les maux qu'elle entraîne. Écrite avec modération et connaissance de la question, cette brochure se lit aisément. M. de Saint-Ferréol nous paraît, lui aussi, se leurrer de généreuses illusions ; son travail n'en contient pas moins plus d'une idée pratique, qu'il semblerait facile de transporter du domaine de la spéculation sur le terrain de la réalité.

36. — Nous ne quittons pas le difficile problème de la paix universelle avec *la Guerre de l'avenir* ou plutôt avec l'analyse critique de cet ouvrage, publiée par le capitaine Painvin. Le commentateur français suit pas à pas l'écrivain russe et nous met sommairement au courant de ses théories sur la guerre sur terre, sur mer, sur les batailles de l'avenir, sur la stratégie contemporaine, sur les pertes du champ de bataille dans les luttes de demain, sur les conséquences de la guerre au point de vue économique, enfin sur la question de l'arbitrage international. On sait que la réunion de la conférence de La Haye est due en grande partie à l'œuvre de Jean de Bloch et que les théories du conseiller impérial russe sont très en faveur à Pétersbourg. L'analyse critique du capitaine Painvin est donc une utile préface à lire pour ceux qu'intéressent les travaux de La Haye.

37. — *L'Armée coloniale et son organisation* appartient, comme son titre l'indique, à un ordre d'idées différent de celui des précédents volumes. Tout le monde sait quel combat se livre, aussi bien dans le Parlement que dans les ministères, autour de cette armée coloniale que tant d'autorités diverses cherchent à accaparer. L'écrivain anonyme, auteur du travail que nous avons sous les yeux, ne demande pas autre chose que la fusion des deux armées de terre et coloniale, tant au point de vue des troupes que sous celui des officiers. Cette théorie audacieuse présente de graves inconvénients d'ordre multiple

comme celui de l'acclimatement dont la dernière expédition de Madagascar a mis en lumière la gravité. Nous signalons toutefois ce livre à ceux que préoccupent les questions coloniales : l'auteur n'est pas sans y énoncer quelques bonnes idées.

38. — *L'Armement et la technique des feux des infanteries modernes* est un travail d'apparence modeste, mais c'est le cas de dire qu'il y a souvent loin de l'apparence au fonds. Le commandant V. Legros, qui s'est créé une spécialité dans les questions de tir et qui les connaît comme peu de ses camarades, s'élève avec raison contre certains errements suivis encore dans notre armée, errements qui constituent des erreurs grossières préjudiciables aux résultats qu'on devrait obtenir dans nos régiments. Avec beaucoup d'esprit, il raille la tendance à adopter un calibre de plus en plus réduit, montre qu'il existe une limite à la fameuse formule du professeur Hébler et que le savant balisticien, inconscient des réalités du champ de bataille, en arriverait — si on ne l'arrêtait — à cette conclusion : que le fusil idéal, le fusil de l'avenir, serait le fusil qui n'aurait plus de calibre du tout. Nous avons lu beaucoup de livres sur le tir et nous n'en connaissons point dans lequel la technique des feux soit étudiée avec cette sûreté et cette méthode. A une époque où précisément l'École normale de Châlons fait à nouveau parler d'elle, la lecture du travail du commandant Legros s'impose à tous nos officiers.

39. — D. Joaquín de la Llave y Garcia est une personnalité bien connue de nos lecteurs ; nous avons eu souvent à analyser ici même les nombreuses publications de cet écrivain qui est, dans toute la force du terme, un lettré, un érudit et un savant. M. de la Llave, après avoir professé pendant de longues années à l'École du génie de Guadalajara, a été envoyé, il y a trois ans, à l'École supérieure de guerre de Madrid pour y faire un cours d'artillerie. Les *Lecciones de artilleria* qu'il publie en trois volumes sont précisément les leçons qui constituent son enseignement dans sa nouvelle chaire. Les deux premiers volumes de cette publication, intitulés *Notions fondamentales d'artillerie*, comprennent onze chapitres consacrés : aux méthodes de calcul balistique dans lequel l'érivain est passé maître ; à l'étude analytique des pièces modernes, tant au point de vue général qu'à celui du rôle auquel on les destine ; aux projectiles, fusées, charges, affûts ; à la dispersion, probabilité, principe et correction du tir ; le troisième volume étudie le matériel d'artillerie chez les principales puissances de l'Europe. L'auteur se défend d'avoir voulu écrire un traité d'artillerie, et ceux de nos officiers qui liront l'ouvrage que nous leur signalons ne devront point oublier cette remarque, s'ils ne trouvent point certaines matières qu'ils penseraient peut-être y rencontrer. Ils devront se souvenir qu'un cours d'artillerie, dans une école supérieure

de guerre, ne saurait être le même que celui fait à des artilleurs. Évidemment des leçons destinées à des spécialistes doivent entrer dans des détails minutieux sur tout ce qui concerne l'arme. Dans une école supérieure de guerre, au contraire, le professeur ne doit donner à ses auditeurs que les détails nécessaires, pour qu'ils soient en mesure de comprendre l'emploi de l'artillerie en toutes circonstances, tant dans les sièges que sur les champs de bataille. Les deux premiers volumes des *Lecciones de artilleria* ont un intérêt historique très marqué; l'auteur, qui a visité toutes les fabriques d'artillerie d'Europe, ou peu s'en faut, a recueilli dans ses voyages une série de détails précieux dont il fait bénéficier ses lecteurs ; dans le tome III, consacré à l'étude du matériel, tant espagnol qu'étranger, le savant officier nous donne un tableau mis au point, des récents perfectionnements introduits dans l'artillerie contemporaine dans les deux mondes. L'artillerie française tient, dans ce troisième volume, une place prépondérante; M. de la Llave, qui connaît son sujet comme peu de ses camarades, non pas seulement d'Espagne, mais peut-être d'aucun pays du monde, pose en principe, en tête de son livre, que nulle nation n'a plus étudié, plus expérimenté, plus dépensé que la nôtre — et cela dans tous les temps — pour amener l'artillerie au perfectionnement que nous lui voyons aujourd'hui. Le chapitre qu'il consacre à notre matériel, depuis le XVIIIe siècle jusqu'au canon de 75, est un résumé d'une exactitude remarquable; les chapitres réservés aux artilleries anglaise, allemande, austro-hongroise, russe, etc., quoique beaucoup moins détaillés, sont également intéressants ; enfin, les détails donnés sur l'artillerie espagnole — naturellement plus nombreux — constituent une lecture éminemment profitable. Par son allure générale, par les traits d'érudition dont il est rempli, par son style même, par les nombreuses planches dont il est orné, le nouvel ouvrage de M. de la Llave ne s'adresse pas seulement aux officiers, aux professionnels, mais à toutes les personnes qui ont du goût pour les questions scientifiques ou historiques.

40. — La nouvelle édition du *Règlement du 20 juillet 1894 sur le service en campagne dans l'armée allemande*, publiée par le général Peloux, a été mise à jour en tenant compte des dernières feuilles rectificatives parues en juillet 1898. Nous avons analysé ce livre en son temps ; nous y reviendrons seulement pour signaler cette seconde édition dont l'acquisition s'impose à ceux qui ont lu la première.

41. — Nous avons étudié dans notre dernier compte rendu les deux premiers fascicules des *Studien über Truppenführung*, du général von Verdy du Vernois, mises à jour par le colonel von Gossler, commandant le 4e régiment de la garde à pied ; nous avons actuellement sous les yeux les fascicules 3 et 4. Nous avons dit que l'étude présente avait

pour objet la division d'infanterie en liaison avec le corps d'armée. Le troisième fascicule prend les opérations à 11 h. 30 du matin, il les mène jusqu'à la fin de la journée et à la conclusion du combat ; viennent ensuite les prescriptions de la division, ensuite du combat, ensuite de l'engagement, prescriptions visant les avant-postes, le gros, le service de santé, l'état-major, etc. Deux cartes, établies avec soin, permettent de suivre avec détail les opérations.

42. — M. le général Jules de Benoist a fini par obtenir l'autorisation de publier son livre : *Dressage et conduite du cheval de guerre.* Nous venons de lire cette étude et encore que les divergences de l'écrivain avec les maîtres de l'enseignement officiel de l'équitation militaire en France soient flagrantes, nous ne comprenons pas qu'une opposition sérieuse ait pu être apportée à la publication d'idées aussi rationnelles et aussi pratiques. L'éminent officier demande simplement qu'on suive pour le dressage du cheval la méthode adoptée pour l'instruction de l'homme : qu'on commence par la gymnastique, qu'on dégrossisse la machine chevaline comme on assouplit la machine humaine, en la rendant à la fois élastique et forte par des exercices variés. L'ouvrage est divisé en deux parties, consacrées, la première au travail préparatoire du cheval, la deuxième à la conduite du cheval. Écrite spécialement pour des militaires, cette étude sera consultée avec profit par tous ceux qui font de l'équitation raisonnée et méthodique.

43. — Nous avons signalé, il y a six mois, aux lecteurs du *Polybiblion* le volume du colonel baron Thomas : *A travers une époque.* La nouvelle brochure du sympathique écrivain : *Au cours de la vie*, aborde, comme le précédent, une foule de questions qui n'ont entre elles qu'un lien si faible, si ténu, que l'œil du lecteur a parfois de la peine à le saisir. La véritable attache qui unit entre elles ces matières, non pas disparates, mais diverses, c'est un sentiment de patriotisme très ardent et très vivace, un souffle généreux qui fait vibrer ensemble toutes ces pages. Un style bien vivant, alerte, permet de lire ce livre avec un intérêt soutenu.

44. — Sous ce titre : *La Géographie militaire et les Nouvelles Méthodes géographiques*, M. le commandant O. Barré publie une étude sur la constitution géologique de l'Europe centrale. Il nous semble que si pendant un certain temps, les géographes n'ont pas tenu assez compte de la géologie dans la description de la surface du globe, ils sont envahis aujourd'hui d'une façon démesurée par la géolo-géographie. Le général Niox est dépassé. Cependant si l'étude de la géologie nous explique, jusqu'à un certain point, la configuration du sol — en admettant que les conditions climatériques et atmosphériques n'aient pas modifié profondément ces conditions — le général, le chef d'armée s'exposerait à de singuliers mécomptes en envisageant, pour l'élabo-

ration d'un plan de campagne, uniquement la structure géologique d'un pays. Ces réserves faites, nous signalons l'ouvrage du commandant Barré comme une étude qui appelle la sérieuse attention de nos officiers.

45. — Le *Dictionnaire militaire* atteint sa treizième livraison allant du mot *Hausse* au mot *Intendance*. Avec ce fascicule finit le premier volume de cette laborieuse publication en même temps que commence le second. Nous avons dit le bien que nous pensions de cette œuvre rédigée avec compétence et suivant un programme intelligemment arrêté. Des travaux de ce genre, quand ils sont bien faits, rendent de très grands services. Nous signalons une fois de plus le *Dictionnaire militaire*, non seulement aux officiers mais au public en général, comme un de ceux dont la place est tout indiquée dans une bibliothèque qui veut être complète.

46. — La *Reseña de la Prensa Periódica militar*, publiée par le général D. Adolfo Carrasco y Sayz, est la nomenclature raisonnée de toutes les publications périodiques consacrées à l'étude des questions militaires dans les deux mondes. La littérature militaire espagnole y tient naturellement une place prépondérante, mais le soin avec lequel sont relevés les noms des journaux, revues, mémoriaux, etc., appartenant aux divers pays des différents continents, dénote chez l'écrivain une sûreté d'investigation et d'information qui mérite les plus grands éloges.

47. — M. le commadant du génie D. Mariano Rubió y Bellvé, bien connu dans son pays par la publication d'ouvrages estimés et notamment par celle d'un *Dictionnaire des sciences militaires* dont le tome second sera bientôt achevé, nous donne dans ses *Estudios de fortificacion — Atrincheramientos permanentes para infanteria* d'intéressants renseignements sur la question de la protection du fantassin contre les projectiles ennemis, quand, dans les sièges surtout, il aura à garnir un parapet ou une ligne de feu quelconque. Après un chapitre consacré à des considérations générales sur la question, l'écrivain étudie les divers profils qu'on pourrait adopter et conclut à la nécessité d'abriter les défenseurs derrière des boucliers métalliques. Un dernier chapitre est attribué à l'organisation et à l'emploi tactique des retranchements permanents d'infanterie. Quatre planches en couleurs permettent de suivre aisément les explications de l'auteur. Brochure d'une actualité sur laquelle il est inutile d'insister, qui ne peut manquer d'attirer l'attention de nos officiers du génie. ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

Praelectiones dogmaticae, auctore P. CHRISTIANO PESCH, S. J. Tomus V (I. *De Gratia*. II. *De Lege divina positiva*). Tomus VII (*De Sacramento Poenitentiae. De Extrema-Unctione. De Ordine. De Matrimonio*). Tomus VIII. (I. *De Virtutibus in genere*. II. *De Virtutibus theologicis*). Freiburg im Breisgau, Herder, 1897-1898, 3 vol. in-8 de XI-323, XIII-432 et X-314 p. — Prix : 6 fr. 25, 7 fr. 50 et 6 fr.

L'examen de ces trois volumes nous a pleinement confirmé dans le jugement très élogieux que nous avions porté sur cet ouvrage à l'occasion des volumes précédemment parus. Le traité de la Grâce si diffus, si embrouillé dans certaines théologies est ici complet en 242 pages. Il se divise en trois parties : I. De la Grâce actuelle (Nature, nécessité, gratuité, efficacité, dispensation de la grâce. II. De la Grâce sanctifiante (Nature, effets, recouvrement, propriété de la grâce habituelle. III. Du Mérite (Nature, conditions, objet du mérite surnaturel). Cette division si simple montre assez à quelle famille ce traité appartient. Il est de ceux dont l'arbre généalogique est au Collège romain, mais par l'érudition, la netteté, la précision, il mérite de compter parmi les meilleurs. Son explication de la doctrine de saint Thomas est très courte, mais elle est la réponse précise aux controverses anciennes et aux attaques récentes. La thèse dans laquelle il formule le système auquel il s'attache donnera une idée de sa manière : *Efficacia gratiae eo explicatur quod Deus dat hominibus gratiam, qualem scit esse congruam ut homo libere consentiat.* Après le traité de la Grâce vient pour compléter le tome V, un petit traité de la loi divine positive. Là où la distribution des matières renvoie à la théologie dogmatique, cette portion du traité des Lois, elle est bien ici à sa place, puisqu'elle est elle-même une grâce, *externa gratia.*

La théologie sacramentaire est particulièrement soignée par notre auteur; nous l'avons dit à l'occasion du tome VI, le tome VII nous en donne une nouvelle preuve. Il se montre très érudit dans les petits traités *De Extrema Unctione* et *De Ordine*, et il détermine avec une grande netteté, là où d'autres, moins au courant que lui de l'histoire des rites sacrés, hésitent encore. Dans les traités du Mariage et de la Pénitence, il se montre habile à résumer les controverses et à présenter, en quelques mots très clairs, ce qui est le fruit d'une profonde et large doctrine. Qu'on lise la page (car il n'y a qu'une page) où il traite la question de l'amour initial dans l'attrition. Tout se ramène à ces trois mots : 1. Là où est l'attrition on déteste l'offense de Dieu et on demande le pardon à Dieu, ce qui est certainement un pas vers l'amour; 2. Là où est l'attrition on est disposé à observer toute la loi et par conséquent on a le ferme propos d'accomplir le grand comman-

dement de l'amour ; 3. Là où est l'attrition, il y a conversion vers la fin dernière qui est la possession de Dieu et la perfection de l'amour. L'amour initial est donc logiquement et psychologiquement compris dans l'attrition. En dehors de cela rien ne se comprend plus. Mais il n'y a pas longtemps que les choses sont présentées d'une manière aussi claire et nos neveux ne sauront tout le travail qui a préparé ces conclusions que lorsqu'ils feront l'histoire de la théologie.

Des deux parties indiquées au tome VIII, la première, *Vertus en général*, n'occupe qu'une cinquantaine de pages : c'est une introduction à la seconde partie. Dans celle-ci c'est le traité de la Foi qui est le plus important ; il occupe, à lui seul, plus de la moitié du volume. La foi, sa liberté, son mérite, sa certitude, les préliminaires de la foi, le jugement de crédibilité dans ses rapports avec l'objet et le motif de la foi, tous ces points sont élucidés, les canons du concile du Vatican qui s'y réfèrent, parfaitement exposés. Dans la question de l'analyse de la foi, il s'attache à l'explication la plus simple et s'écarte de celles dont on a pu dire : *Subtilius quam verius*. Une question plus intéressante et qu'il traite très bien, c'est la situation de l'hérétique qui revient à la vraie foi et celle du catholique qui tombe dans l'hérésie ou dans l'infidélité.

A la fin du traité de la Charité, en quinze pages et sous forme d'appendice, nous trouvons un petit traité rempli de notions claires, précises, sur la perfection spirituelle et l'état de perfection. C'est une preuve de plus de ce que nous avons plusieurs fois observé, en examinant cet ouvrage : l'auteur a constamment en vue l'utilité de ceux qui le suivront. Aussi l'utilité est-elle l'un des mérites de cette belle théologie qui en a tant d'autres. LAMOUREUX.

Theologiae moralis Institutiones, quas in Collegio Lovaniensi Societatis Jesu, tradebat EDUARDUS GENICOT, ex eadem societate. 2e édition. Paris, Lethiellieux, 1898, 2 vol. in-8 de 660 et 748 p. — Prix : 12 fr.

C'est venir un peu trop tard que de parler d'un nouveau traité de théologie morale à la veille de sa troisième édition. Mais la faute en est moins au critique qu'au succès du livre : la première édition, enlevée en six mois, la seconde presque épuisée, voilà pour faire haleter le plus diligent des aristarques. Notre tâche d'ailleurs bénéficie de ce retard. La seconde édition, que nous avons entre les mains, a pu tenir compte de certaines critiques de détail et se trouve ainsi absolument au point. Succès rapide, classique déjà dans plusieurs séminaires, voilà un jugement pratique qui a certes sa valeur. Nous n'y insistons pas : les *Theologiae moralis Institutiones* se recommandent par tant de qualités maîtresses que ce serait leur faire injure

que d'en baser l'appréciation uniquement sur un succès de librairie.

Comme les traités de d'Annibales, de Ballerini, de Lehmkuhl marquent autant d'étapes dans l'évolution scientifique de la théorie morale, l'ouvrage du R. P. Génicot, après celui de Gury, fera date dans l'évolution didactique de cette branche des sciences sacrées. L'auteur, nous dit la préface, n'a visé qu'à nous donner la moelle des meilleurs traités modernes, notamment de l'*Opus theologicum morale* de Ballerini. C'est cela, sans doute, mais bien plus que cela. Le R. P. Génicot témoigne d'une compétence personnelle, d'une entière indépendance d'esprit et surtout de vues sainement modernes qui font de son livre une œuvre originale, où le présent a son reflet tout autant que le passé. Mais entrons au détail.

Il faut tout d'abord féliciter sans réserves l'auteur des *Institutiones* d'omettre ou d'abréger maintes théories vieillies, sortes de paléontologie casuistique qu'on se lègue de manuel en manuel par routine pure et sans utilité appréciable. De là, l'élimination de questions d'un intérêt purement rétrospectif, d'autorités contestables et d'opinions singulières sans nul partisan aujourd'hui. De là, surtout, dans le traité de la *Justice*, l'initiative éminemment sensée de ne plus s'en référer au droit romain, dont on élague toutes les données inutiles, et de s'attacher aux lois modernes, de préférence au *Code belge*. Ce code, on le sait, n'est autre que le Code Napoléon, ce qui donne aux traités de la *Justice* et des *Contrats* une utilité générale, notamment pour la France et l'Amérique latine.

Cette préoccupation d'être de son temps guide partout l'auteur. Comme l'observe très justement un critique peu suspect de partialité, « le R. P. Génicot a eu le mérite considérable de tenir compte de tous les progrès de la science moderne et de traiter les questions sociales et politico-religieuses qui intéressent spécialement les curés et les confesseurs ; il y montre beaucoup de réserve et de jugement. »

A ce point de vue, on remarquera la saine originalité des traités du *Scandale* et de la *Coopération*. Cette question devenue si complexe par l'apostasie des lois civiles, est vraiment la pierre de touche de la prudence du théologien moraliste. Le R. P. Génicot s'y entoure de toutes les lumières — raisons intrinsèques tirées des anciens et des modernes documents positifs des ordinaires ou du Saint-Siège — ; il parvient ainsi à orienter excellement son étude vers l'utilité de ces pays trop nombreux où, par suite du libéralisme, l'athéisme des lois complique, au point de vue de la conscience, les actes de la vie civile et politique. Le même avantage s'observe également à propos du divorce et des écoles neutres.

Dans le même ordre d'idées, qui ne voit combien les questions sociales ont modifié en bien des points plusieurs aspects de la théologie

morale? L'auteur montre là encore une compréhension sagace des besoins actuels : c'est, à notre sens, ce qui fait la supériorité des traités de la *Justice* et des *Contrats*. Les problèmes d'économie sociale, les questions de finance et de bourse, dans leurs rapports avec les obligations de la conscience, y sont soigneusement étudiés. Suivant la remarque du critique des *Analecta ecclesiastica*, l'auteur, tout en s'éclairant des compétences avoisinantes — économistes et juristes — sait « merveilleusement » tirer des anciens ses conclusions pour les questions les plus actuelles. Signalons dans ce genre la question du prêt à intérêt, surtout la théorie du salaire, où l'on est charmé d'entendre Lessius, Lugo, Molina, Reiffenstuel nous ouvrir des aperçus sur le salaire dit familial.

Même fusion des autorités d'autrefois et d'aujourd'hui pour les problèmes posés par la médecine devant la théologie morale. L'auteur s'y inspire encore très sagement et de façon très érudite, à la fois des casuistes et des praticiens les plus autorisés de la science médicale.

Pour la nouvelle Constitution de l'Index *Officiorum ac munerum*, le R. P. Génicot fut bien servi par la date de publication de son ouvrage. Son commentaire complet sur cette question eut l'avantage d'être écrit quand les premières discussions, suscitées par le document pontifical, eurent fait la lumière sur plus d'un point obscur; par là, ses solutions n'ont donc pas le caractère imprécis et flottant auquel furent fatalement sujets les commentaires plus hâtés.

Notons enfin que l'auteur a tenu compte dans son ouvrage de tous les décrets du Saint-Siège parus jusqu'en 1898 inclusivement.

Cet aperçu du côté sagement actuel des *Institutiones* suffit pour en faire saisir la parfaite adaptation aux nécessités d'aujourd'hui et l'heureuse originalité. Ces qualités de fond sont relevées par un exposé très logique, très lucide. Méthode et clarté, style extrêmement limpide, ni concision énigmatique, ni touffue prolixité, latinité facile, même élégante : tout cela fait de ce manuel un livre de texte précieux au maître et surtout à l'élève.

Chose assez rare pour être notée ici : il ne se dégage pas des *Institutiones* je ne sais quelle impression de scepticisme qui peut constituer un péril pour l'apprenti casuiste. Dans maints traités de morale, ce péril résulte d'un appareil d'érudition dont le moindre tort est d'être véritablement fastidieux : on n'y fait grâce d'aucune opinion décidément vieillie ou rejetée, si mal appuyée ou extravagante soit-elle, et dont le choc dans l'esprit des étudiants déroute la certitude et tend à faire croire que, pour toutes les questions, c'est, chez les Docteurs, le désaccord parfait. L'esprit de la théologie morale est un esprit de prudence et de décision à la fois : la sagacité du doute, c'est bien, la solidité de l'affirmation, c'est mieux.

Ce n'est pas à dire toutefois que le R. P. Génicot ne discute pas les opinions; nul plus que lui n'a horreur du *magister dixit*. Il met en pleine lumière les principes, et, avec une dialectique consciencieuse, en tire les conclusions, soucieux de fournir à son lecteur les éléments d'une compétence personnelle et raisonnée. Nous citerons comme exemple les questions de l'avortement, du salaire, du prêt, de l'absolution du moribond et surtout du probabilisme.

Si le R. P. Génicot ne veut pas en imposer, il ne veut pas davantage qu'on lui en impose : c'est son droit, c'est même son devoir. Il ose peser les raisons, fût-ce des autorités les plus respectables; et, sous prétexte, par exemple, que saint Alphonse est un guide sûr pour la pratique, notre auteur ne se croit pas pourtant obligé au servilisme. En quoi le saint Docteur l'approuverait fort, lui qui proposait ses solutions avec une réserve aussi édifiante que scientifique, lui qui protesterait tout le premier contre un certain exclusivisme qui prend son nom pour drapeau. Voyons dans les génies du passé ce qu'ils sont réellement : des lumières; n'en faisons pas des éteignoirs.

Maintenant qu'est pratiquement tranchée — et pour toujours — la question fondamentale du probabilisme qui retint si longtemps les moralistes de jadis hésitants et divisés, il faut applaudir à la féconde initiative de l'auteur des *Institutiones :* il est entré résolument dans une voie de progrès, par l'étude des questions spéciales, nées fatalement des modifications profondes de la société actuelle, et dont le contre-coup devait retentir dans le domaine éminemment pratique de la théologie morale.

Notre conclusion sera celle de *l'Ami du clergé* : « Œuvre très originale, très solide, et, ce qui ne gâte rien, très moderne, » le livre du R. P. Génicot, « parmi les bons manuels didactiques, passera certainement pour un des meilleurs. »

E. T.

SCIENCES ET ARTS

Théodore Jouffroy, par L. Ollé Laprune. Paris, Perrin, 1899, in-12 de XI-234 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette étude de l'académicien si regretté a déjà été publiée dans *la Quinzaine*, conformément aux intentions d'Ollé Laprune. Nous félicitons ses héritiers d'avoir eu la pensée de la faire réimprimer en volume. L'œuvre a une plus haute valeur que ne supposent de simples articles de revue.

Nul n'était plus compétent que Ollé Laprune pour juger Théodore Jouffroy. Il avait à un haut degré cette élévation du sentiment moral qui a fait l'honneur et le tourment du philosophe franc-comtois. Nous

devons dire que ce jugement n'est pas très favorable à la réputation de Jouffroy. La génération qui l'avait entendu le considérait comme le plus brillant disciple de Cousin, supérieur même au maître par son esprit philosophique. Ollé Laprune n'infirme pas tout à fait cette opinion. Il reconnaît dans Jouffroy de grandes qualités d'écrivain et de psychologue; mais il lui reproche son défaut de méthode, sa fausse conception de la philosophie et enfin son impuissance à donner le dernier mot du système qu'il s'était proposé de formuler.

Jouffroy eut le malheur de perdre la foi à quatorze ans. Sur quelles raisons? Ollé Laprune n'en trouve aucune autre que le vent d'incrédulité qui soufflait à cette époque et la croyance qu'on ne devient homme qu'en répudiant toute lumière autre que sa propre raison. Cette défection fut le malheur de Jouffroy, d'autant plus qu'il garda de sa nature et de son éducation première un profond souci de la vérité morale et de la destinée de l'homme. Toute sa vie se passa à chercher cette vérité morale par la philosophie, avec un sentiment de son impuissance à réussir qui paralysait ses hautes facultés. Il finit par admettre que la philosophie n'était pas prête à assurer la dignité et le bonheur de l'homme et que le christianisme serait encore longtemps nécessaire. Quinze jours avant sa mort, il disait à l'abbé Martin de Noirlieu qu'un bon acte de foi chrétienne valait mieux que tous les systèmes. Mort presque sans s'en douter, a-t-il fait cet acte de foi? Dieu n'a pas permis qu'il eût le temps de le manifester au dehors!

D. V.

Psychologie de la colonisation française dans ses rapports avec les sociétés indigènes, par Léopold de Saussure. Paris, Alcan, 1899, in-12 de 312 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'année est décidément mauvaise pour la doctrine coloniale de l'assimilation; M. Billiard vient de la condamner formellement, et voici M. de Saussure qui l'exécute à son tour, de main de maître, dans sa *Psychologie de la colonisation française*. Cet excellent ouvrage sera sans doute très critiqué; il n'en contient pas moins une appréciation, absolument juste dans sa sévérité, de nos procédés de colonisation et de ces déplorables théories qui ne sont pas un des legs les moins funestes de la philosophie du XVIIIe siècle et des assemblées révolutionnaires. Combien d'erreurs coloniales nous leur devons, ce n'est pas ici le lieu de l'indiquer; nous n'avons pas à récrire, en effet, le livre dans lequel M. de Saussure fait, de manière si impartiale, son procès à la théorie de l'assimilation. Notons seulement que, sans cette théorie, l'esclavage n'eût pas été aboli par nous aussi hâtivement à Madagascar, notre organisation judiciaire n'eût pas été importée en Indo-Chine, le décret Crémieux n'eût pas été rendu et nous n'aurions pas dans le parlement

français des représentants coloniaux. Et tout cela, pour le plus grand bénéfice de nos pauvres colonies aussi bien que de la métropole! C'est ce que M. L. de Saussure a scientifiquement montré dans son livre; il y a admirablement indiqué l'égoïsme des créoles, qui ne veulent retenir de l'assimilation que les bénéfices, mais en repoussent toutes les charges (p. 106); il y a réfuté, en s'appuyant sur les travaux du regretté Fustel de Coulanges, la comparaison paradoxale de nos colonies avec la Gaule romaine (ch. XIII); il s'y est exprimé sur le nègre en termes excellents. Aussi faut-il lire ce livre, bien qu'on puisse lui adresser quelques critiques. M. de Saussure, par exemple, ne parle nulle part du retour si intéressant et si méritoire au régime du protectorat dans une partie du Sénégal à partir de 1890; il semble aussi ne pas avoir bien compris (p. 99, note 1) les conclusions de M. A. Girault. On peut encore lui reprocher d'être trop sceptique sur les résultats des missions (p. 234) et d'avoir donné de M. Gustave Le Bon (p. 129) une citation ironique qui froissera plus d'un esprit religieux. Je me place au point de vue exclusivement scientifique, dira pour sa défense M. de Saussure; mais ne peut-on pas être à la fois un savant sérieux et un bon chrétien?

HENRI FROIDEVAUX.

Calcul de généralisation, par G. OLTRAMARE. Paris, Hermann, 1899, gr. in-8 de VIII-191 p. — Prix : 6 fr.

Le calcul de généralisation, dit dans sa préface M. Oltramare, a pour base la représentation des fonctions uniformes sous une forme symbolique, telle que l'on puisse effectuer sur ces fonctions les opérations auxquelles elles sont soumises, comme leur différenciation et leur intégration à l'aide d'un calcul très simple à effectuer.

Après avoir défini la nouvelle opération, qu'il appelle « généralisation,» l'auteur aborde la généralisation des fonctions d'une variable, de plusieurs variables, des fonctions rationnelles, exponentielles, logarithmiques, circulaires et de diverses transcendantes. Laissant de côté ce qui se rapporte aux séries, nous trouvons l'application du nouveau calcul à l'intégration des équations, de nombreux exemples montrent tout le parti que l'on peut tirer de cette nouvelle méthode. Elle se présente simplement et rationnellement, il faut peu d'efforts pour s'en assimiler les premiers principes; en résultera-t-il qu'elle aura du succès? Nous regrettons de ne pouvoir donner d'opinion bien sérieuse à ce sujet. D'une part les habitudes de l'enseignement ne permettent souvent pas de faire connaître des méthodes qui peuvent être excellentes. D'autre part, pour juger une méthode, il faut savoir si elle a contribué à l'avancement d'une science, or nous n'avons jamais lu sur le calcul de généralisation que ce livre qui, étant fait pour vulgariser la méthode, ne donne que des résultats déjà connus, mais sous une

forme nouvelle ; cette méthode nous paraît simplifier l'exposition de théories acquises ; que donnera-t-elle dans les nouvelles recherches ?

C.

Leçons sur la théorie des marées, professées au Collège de France par MAURICE LÉVY, membre de l'Institut. Première partie : *Théories élémentaires.* Paris, Gauthier-Villars, 1898, in-4 de VII-298 p. — Prix : 14 fr.

De toutes les parties de la mécanique céleste, la théorie des marées est certainement celle qui comporte les applications les plus directes, qui, par conséquent, devrait intéresser le plus de monde et c'est aussi la moins connue. Cela tient à la position mixte qu'elle occupe dans la science entre les théories achevées qui confinent à la géométrie pure et les théories élémentaires, empiriques, qui empruntent de nombreuses données à l'observation directe et se contentent d'approximations souvent assez sommaires. Les premières séduisent davantage les géomètres, amis de l'élégance et plus habitués à lutter avec les difficultés de l'analyse qu'avec les complexités de la nature ; les dernières sont plus à la portée des praticiens qui se consolent de leurs imperfections par les résultats qu'ils savent en tirer. La théorie des marées, trop imparfaite pour les uns, trop difficile pour les autres, reste en souffrance entre les deux camps. Heureusement, de temps à autre, quelques hommes que leurs travaux et leur tournure d'esprit placent à la limite des deux domaines, se sentent attirés par la difficulté même du sujet, par son utilité pratique et par l'abandon relatif dans lequel il est laissé.

C'est ce qui est arrivé au savant ingénieur qui professe au Collège de France la mécanique céleste, et après avoir cherché à initier son auditoire aux mystères de cette théorie, il a voulu mettre à la disposition du public le résultat de ses efforts.

D'après ce que nous avons dit sur la position limite de la théorie des marées, on ne sera pas surpris si nous ajoutons qu'il y a deux manières de la traiter : l'une plus complète, plus savante, plus difficile, dans laquelle on applique les équations générales de l'hydrodynamique à l'étude des mouvements d'une masse fluide répandue à la surface de la Terre, sous les actions réunies de la Lune et du Soleil ; l'autre, plus élémentaire, moins satisfaisante pour l'esprit, mais, en somme, aboutissant à peu près aux mêmes conclusions, dans laquelle, à l'aide de quelques hypothèses habilement combinées, on arrive à établir d'une manière suffisante, sous le bénéfice d'une vérification expérimentale indispensable dans tous les cas, les formules nécessaires pour les applications.

La première méthode, créée par Laplace, sera exposée dans un autre volume. Celui-ci est consacré aux théories élémentaires dont le point

de départ a été donné par Newton et qui ont été surtout développées en Angleterre.

Cette seconde méthode est caractérisée justement par M. Maurice Lévy du nom de méthode « statique. » Au lieu de considérer l'enveloppe fluide dans ses déformations incessantes sous les actions de la Lune et du Soleil qui se déplacent constamment, on cherche la figure d'équilibre qu'elle prendrait si ces deux astres conservaient indéfiniment par rapport à la Terre la position qu'ils occupent à l'instant considéré. Cette figure d'équilibre ne concorde pas avec la figure réelle, mais, à cause de la lenteur des mouvements, on peut admettre qu'elle en approche. Il s'agira ensuite, à l'aide d'hypothèses appropriées, combinées avec les lois connues de la mécanique des fluides, de compléter cette première approximation en introduisant la notion du mouvement, en faisant même intervenir l'action de fond et des rivages sur le fluide en mouvement. Sur ces dernières questions, M. Maurice Lévy a tiré grand parti des savantes recherches de M. Boussinesq sur l'hydrodynamique.

En résumé, on trouve dans ce beau volume un exposé très complet et très clair des théories anglaises sur les marées et des formules qui permettent de calculer celles-ci, puis des compléments très intéressants, d'après les recherches les plus récentes, sur les phénomènes de la marée dans les mers étroites et les fleuves. Le qualificatif d'élémentaire ne doit pas être pris trop au pied de la lettre. Certaines connaissances générales de mécanique, une certaine pratique des développements en séries, chers aux astronomes, sont indispensables. En somme, c'est un livre de haute science comme son origine le fait prévoir; mais à ceux qui sont convenablement préparés, il rendra accessibles des théories qui n'ont encore été systématisées nulle part.

E. Vicaire.

L'Aéronautique, par M. Banet-Rivet. Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, 1898, in-8 de 271 p. — Prix : 5 fr.

Beaucoup de personnes, même d'une instruction scientifique étendue, n'ont que des idées très incomplètes sur l'état actuel de l'aéronautique, sur les conditions théoriques du fonctionnement des aérostats ou des aviateurs plus lourds que l'air, sur les problèmes à résoudre pour aller plus loin, sur les applications réalisées ou entrevues.

Ces questions cependant ont fini par prendre une place importante dans les préoccupations des hommes de science et même des hommes d'action; la météorologie surtout et l'art militaire ont consacré des efforts considérables à l'utilisation et au perfectionnement de la navigation aérienne. Il y a là, en somme, toute une science appliquée qui mérite d'être mieux connue. Le volume de M. Banet-Rivet donne à tout le monde un excellent et agréable moyen de se mettre au courant.

Franchement scientifique, il ne craint pas d'éclairer et de préciser son sujet au moyen de formules et de tracés géométriques qui n'exigent toutefois que des connaissances élémentaires ; des gravures soignées font comprendre les détails de construction et les descriptions de toute nature ; des détails historiques appuyés de portraits animent agréablement l'exposé.

Nous ne saurions mieux faire, pour bien montrer la manière très complète et très méthodique dont le sujet est abordé, que de rappeler les titres des chapitres : Les Origines de l'aéronautique. — Théorie du ballon libre. — Construction d'un aérostat. — Gonflement et lancement d'un ballon. Instruments d'observation. — Le Ballon dans les airs. — Les Merveilles de l'atmosphère. Impressions de voyage. — L'Emploi des courants aériens. — Les Ballons dirigeables. — Les Lois de l'aviation. — Les Volateurs. — La Science et les aérostats. — La Guerre et les aérostats.

E. V.

LITTÉRATURE

Littérature orale de l'Auvergne, par Paul Sébillot. Paris, Maisonneuve, 1898, in-18 de xi-343 p. cartonné. — Prix : 5 fr.

Ce charmant volume est le trente-cinquième de la collection des Littératures populaires de toutes les nations, éditée avec tant de soin par M. Maisonneuve.

Dans la préface, l'auteur, qui s'est fait une spécialité de la publication des traditions populaires de la Haute-Bretagne, son pays, nous raconte comment il a été amené à cette excursion dans le folklore de l'Auvergne.

Il divise son travail en deux parties : la première est consacrée aux contes et récits surnaturels qu'il distingue, un peu subtilement peut-être, des légendes dont il les fait suivre. Ceux-là sont au nombre de quinze et celles-ci de cinquante-quatre, ample cueillette, on le voit, et d'une grande variété. Fidèle à sa méthode qui est la bonne, M. Sébillot rapproche ces traditions de celles des autres parties de la France et même de l'étranger, ce qui nous permet de constater que le peuple, ce grand enfant, s'est presque toujours et partout laissé bercer par les mêmes contes de nourrice.

Dans la seconde partie, l'auteur traite des chansons dont plusieurs sont notées, des devinettes, proverbes et de ce qu'il appelle le blason populaire, c'est-à-dire des bons mots prêtés aux Auvergnats, ou composés à leur sujet.

Une table analytique permet de se retrouver facilement dans ce dédale de traditions qui autrement deviendrait assez aisément inextricable, nul lien ne pouvant les rattacher les unes aux autres. Les tra-

vaux de M. Sébillot sont connus depuis longtemps et appréciés des folk-loristes, nous n'avons donc pas à les recommander; ils n'en ont pas besoin. Qu'il nous suffise de dire que le présent volume est de tous points digne de ses aînés. A. ROUSSEL.

Les Plaidoyers d'Isée, traduits en français avec arguments et notes par ROD. DARESTE, avec la collaboration de B. HAUSSOULLIER. Paris, Larose, 1898, in-18 de x-239 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Dareste n'est pas seulement une des lumières de notre Cour de cassation : parmi nos magistrats français je ne sais s'il a son égal comme étendue d'érudition : législations antiques, législations modernes, rien ne lui est resté étranger. Ici même sa connaissance approfondie de la procédure athénienne lui a permis de proposer çà et là au texte d'Isée des corrections les unes certaines, les autres au moins vraisemblables. Ce n'est pas la première fois que ce logographe grec du IVe siècle avant notre ère a les honneurs d'une traduction en français. En 1792, l'abbé Auger avait entrepris cette tâche, à laquelle il n'était qu'assez imparfaitement préparé. Plus récemment (1876) M. Moy, dans une étude très estimable (Voir *Polybiblion*, t. XVII, p. 40) avait joint à son appréciation du talent oratoire d'Isée une analyse de ses plaidoyers, où seuls quelques morceaux saillants figurent *in extenso*. — Plus soucieux encore d'exactitude que d'élégance, M. Dareste s'est appliqué à découvrir dans notre propre langue juridique des équivalents aux termes grecs, et tous les passages un peu obscurs pour le lecteur moderne reçoivent dans son commentaire les explications nécessaires. On apprend ainsi à connaître, outre la substance du droit successoral athénien (plus compliqué, ou peu s'en faut, que le nôtre), certains côtés assez spéciaux des mœurs antiques, notamment les adoptions posthumes, les plus proches parents du défunt ayant parfois intérêt à lui créer un fils adoptif par autorité de justice (p. 116), la torture donnée aux esclaves (p. 152), l'existence d'interprètes spéciaux délivrant des consultations sur les rites religieux et funéraires (p. 161), la croyance que les âmes des morts éprouvaient de l'affection ou de la haine pour les personnes qui approchaient de leur tombeau (p. 170), etc. A la fin du volume une table analytique résume les principaux termes juridiques expliqués dans les arguments ou dans les notes. C. HUIT.

Œuvres oratoires de CHALLEMEL-LACOUR, de l'Académie française, avec une introduction et des notices par JOSEPH REINACH. Paris, Delagrave, s. d., in-8 de XXXI-596 p. — Prix : 10 fr.

M. Challemel-Lacour a sa place marquée parmi les grands orateurs politiques de ce siècle et M. Joseph Reinach a rendu service à l'histoire contemporaine en réunissant ses principales œuvres oratoires. Sauf le

discours de réception à l'Académie et quelques allocutions ou éloges funèbres, le volume se compose de discours prononcés à la tribune parlementaire. La lecture de ces discours rappelle tous les épisodes importants de l'histoire d'hier : le débat sur les marchés de Lyon, la liberté de l'enseignement supérieur, la collation des grades, la question des Prétendants, les affaires de Tunisie, du Tonkin, de Madagascar, de l'Annam, la triple alliance, la politique radicale, les lois sur la presse, le régime douanier, la constitution des Universités, etc., etc.

M. Challemel-Lacour est un des plus intéressants personnages de la troisième république. Il avait contribué à la fonder; il ne cessa pas de poursuivre l'Empire, qui l'avait destitué et proscrit, d'une haine farouche ; il s'associa à toutes les mesures sectaires dont le régime de la franc-maçonnerie a été prodigue; mais ce n'était pas un tempérament républicain et il était trop facile de voir dans les manifestations de ce caractère qui s'aiguisait à mesure que le doute se précisait en lui sur le mérite de l'œuvre accomplie qu'il se sentait mal à l'aise au milieu des médiocrités que les vices de l'institution républicaine portaient au premier rang. Il faut peut-être chercher tout simplement dans l'amour-propre froissé et dans les difficultés domestiques la raison de la présence de cet esprit élevé dans le camp républicain. Son célèbre discours sur la politique radicale prononcé le 19 décembre 1888 fit une impression profonde. C'était l'examen de conscience d'un républicain revenu de bien loin. Il détonne un peu avec la notice que M. Joseph Reinach consacre à M. Challemel-Lacour, et qui forme le commencement du volume. M. Reinach y a entrepris une réhabilitation impossible des fondateurs du régime et, autant que l'on peut se figurer la marche normale de l'évolution qui se dessinait en 1888 dans l'esprit de l'ancien proconsul de Lyon, il est permis de dire que s'il avait vécu à l'heure où nous écrivons, M. Challemel-Lacour lui-même n'aurait pas souscrit à cette réhabilitation.

EUGÈNE GODEFROY.

Poema del Cid, nueva edición, por RAMÓN MENÉNDEZ PIDAL. Madrid, imp. de los hijos de José Ducazcal, 1898, in-8 de IV-115 p. — Prix : 5 fr.

Quoique datée de 1898, cette édition du célèbre *Poème*, que l'on peut considérer comme définitive, vient d'être mise en vente récemment. Bien des passages, malgré les travaux antérieurs de Sánchez, de Janer et de Vollmöller, restaient encore douteux ou obscurs. Le nouvel éditeur a pu disposer du manuscrit original et l'étudier avec la conscience, la méthode et le sang froid qui font de lui un érudit hors de pair. Non content de rectifier mainte erreur de lecture, il a traité par des réactifs l'encre tant de fois centenaire, et obtenu de la sorte la reconstitution de vers entiers. Des notes, placées au bas de chaque page, tiennent le lecteur au courant des moindres particularités du texte : surcharges,

additions, grattages, etc. Le *Poème du Cid* pourra être longtemps encore le sujet de bien des controverses, mais nous avons désormais sous les yeux, avec toutes les garanties désirables, la version exacte du seul manuscrit connu, ou, en certains endroits par trop altérés, celle de son plus ancien correcteur. L'orthographe a été scrupuleusement respectée. Seules, la ponctuation et les lettres majuscules employées au commencement des noms propres facilitent la lecture de ce monument vénérable, sans nuire en rien à la fidélité paléographique.

De tous les érudits espagnols sans exception, M. Menéndez Pidal est le plus apte à établir une édition critique irréprochable. Ses connaissances très étendues en littérature et en linguistique, sa méthode sûre et sévère, la justesse de son jugement lui permettent de pénétrer à fond ce que tant d'autres n'examineraient peut-être qu'à la surface. Il n'est pas, comme la plupart de ses compatriotes, homme à se contenter d'à peu près. Si, tout jeune encore, il occupe un rang d'élite parmi les esprits les plus distingués de l'Europe savante, ce n'est que justice, — le livre analysé ci-dessus le confirme pleinement. Je souhaite que cette nouvelle et excellente édition du *Poème du Cid* soit étudiée en France comme elle le mérite, et qu'elle donne naissance à une traduction moins imparfaite que celles de MM. Damas Hinard et de Saint-Albin.

LÉO ROUANET.

Reflets sur la sombre route, par PIERRE LOTI. Paris, Calmann Lévy, 1899, gr. in-18 de 354 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nos auteurs à la mode sont, en général, des hommes d'ordre et ne veulent rien laisser perdre. D'articles plus ou moins littéraires, publiés dans diverses revues, ils composent de jolis petits volumes in-16 ornés des titres les plus bizarres. Quelquefois même ils se plaisent à réunir des feuilles volantes, des petits articles insérés dans des journaux quotidiens. Ainsi a été composé en partie le livre des *Reflets sur la sombre route,* intitulé étrange qui ne me plaît pas trop. Sur cette route, M. Loti a rencontré des sujets fort divers et de valeur très variable. Il y a dans ce recueil bien des charmantes choses à côté de choses indifférentes. Parmi les premières, nous citerons : un magnifique portrait de la reine d'Espagne (p. 97), des scènes de la vie espagnole (p. 159), des pages sur la guerre contre l'Amérique (p. 81), de jolis paysages pyrénéens, les adieux au pays basque, d'amusants souvenirs de chasse, etc. ; mais que vient faire là (p. 59) un affreux roquet plus inconvenant encore que les petits chiens de la comédie des Plaideurs et dont l'auteur se complaît à décrire la situation dégoutante, avec un talent de description et d'analyse ici bien mal placé ? On en veut à ce roquet et à quelques chats d'avoir occupé des feuillets que M. Loti eût pu si délicieusement remplir. Dans ce volume, ainsi

que dans les autres ouvrages de Loti, on reconnaît une rêverie mélancolique, la pensée de l'inanité de la vie et de l'implacabilité de la mort y apparaît presque constamment, et malheureusement n'y est adoucie par aucune consolation chrétienne. TH. DE P.

Études sur la littérature française, par RENÉ DOUMIC. 3e série. Paris, Perrin, 1899, in-16 de 311 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est excellent comme ceux qui l'ont précédé. Mais si, par ses qualités de style, de pensées, de composition, par sa variété séduisante, il est destiné à charmer le lecteur, justement à cause de tous ces mérites, il offre bien des difficultés à qui voudrait en rendre un compte satisfaisant. On désirerait s'arrêter à chacun de ces chapitres, se laisser aller aux réflexions que suggère une si féconde lecture et l'espace manque et il faut se borner à une mention rapide : c'est ce que je suis obligé de faire.

Le livre débute par la critique d'un travers bien parisien que M. Doumic appelle la manie de la modernité, manie qui voit surtout dans un ouvrage la nouveauté de sa publication. Les voyages de Montesquieu fournissent ensuite à l'auteur l'occasion de remarquer combien jadis on était indifférent aux beautés de la nature. M. Doumic aurait pu, à ce propos, rappeler que Montaigne parcourant la France, l'Allemagne et l'Italie, se montre d'une complète insensibilité à l'égard des plus beaux sites ; que la reine de Navarre plaçant les conteurs de son Heptameron aux pieds des Pyrénées, n'a pas un mot pour les magnifiques montagnes qui les entourent. La singulière idée que les universitaires ont eue de faire un livre classique de la fameuse préface que Victor Hugo a jointe à son Cromwel conduit notre critique à une profonde analyse du génie du poète ; j'en veux, au moins, extraire deux lignes : « Poète ayant reçu de la nature le don de penser en images, il se hâte d'échapper aux idées abstraites, pour se réfugier dans les métaphores... Chez lui la pensée ne vient qu'à la suite de l'image et c'est le mot qui engendre l'idée. » (p. 69). On lira avec autant de plaisir que de profit le chapitre sur les *Idées du comte Tolstoï* « dont le mérite, dit M. Doumic, est d'avoir rajeuni l'expression d'idées qui ne sont si anciennes que parce qu'elles sont vraies et d'y être revenu par des chemins nouveaux. » (p. 213).

De Tolstoï et de son critique il y a là sur l'art et sur la littérature les observations les plus saines et les plus judicieuses. Un livre de M. Ed. Demolins qui a fait sensation et dans lequel on attribue à l'influence des lieux, vignobles, ou pays à cidre, une immense action sur les manifestations de l'intelligence, a provoqué les charmantes pages que M. Doumic intitule *les Méfaits de la vigne* et où il trace brillam-

ment une esquisse de notre histoire littéraire. Je suis obligé de sauter bien des feuillets où les noms de Loti, de Daudet, de Bazin, de Barrès donneraient la tentation de s'arrêter, pour arriver à un examen du *Désastre*, de MM. Paul et Victor Margueritte. La conclusion de cet article est une énergique réponse à bien des attaques antipatriotiques et offre une magnifique image de l'armée si indignement calomniée de nos jours. TH. DE P.

L'Abbé Prévost. Sa vie, ses romans, par V. SCHRŒDER. Paris, Hachette, 1899, in-16 de XIII-365 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a un an environ, je parlais d'un volume dans lequel M. Harrisse avait rassemblé sur l'abbé Prévost de très nombreuses et curieuses recherches biographiques. M. Schrœder revient aujourd'hui au fécond romancier. Ce qui distingue cette nouvelle étude, c'est la part très considérable qui y est faite à la critique littéraire. Un chef-d'œuvre, *Manon Lescaut,* protégeait Prévost contre l'oubli dont semblaient le menacer ses autres ouvrages ; mais M. Schrœder a trouvé que ceux-ci ne méritaient pas l'insoucieux dédain dans lequel on les laissait. Il les analyse, il en fait connaître les qualités, les défauts, le style, les tendances, et sait en tirer tour à tour de belles et charmantes pages. Pour nous faire mieux apprécier son auteur, il nous le montre ensuite au milieu d'écrivains français et étrangers avec lesquels il le compare. Là, avouons-le, nous ne trouvons nullement visibles les liens qu'il veut établir entre divers passages de Prévost et quelques pensées de Fénelon. A ce sujet, M. Schrœder nous semble avoir été bien hardi de vouloir pénétrer dans la conscience du pieux auteur du *Traité de l'existence de Dieu* (p. 303). D'autres rapprochements sont beaucoup plus admissibles ; pour M. Schrœder il en résulte la pensée que Prévost peut vraiment être considéré comme un initiateur et que son influence s'est répandue sur Rousseau, Chateaubriand, Mme de Staël et, de nos jours, sur George Sand.

En joignant le volume de M. Schrœder à celui de M. Harrisse on a certainement tout ce qui peut être dit sur Prévost, longtemps incomplètement connu. TH. DE P.

HISTOIRE

La Situation religieuse de l'Afrique romaine depuis la fin du IVe siècle jusqu'à l'invasion des Vandales (419), par J. FERRERE. Paris, Alcan, 1897, in-8 de XXIV-382 p. — Prix : 7 fr. 50.

Je connais peu de livres d'une lecture aussi intéressante et aussi instructive que celui-ci. M Ferrère a d'abord eu le mérite de choisir un sujet à la fois un et divers, embrassant plusieurs questions, dont

chacune est d'une importance capitale, et en même temps se prêtant aux tableaux d'ensemble. Depuis plusieurs années, l'Afrique romaine, dont la plus grande partie appartient aujourd'hui à la France, est l'objet des études les plus approfondies. Pendant que, sur les lieux mêmes, la vaillante phalange des archéologues, parmi lesquels beaucoup de nos missionnaires et de nos officiers, découvre des ruines, copie les inscriptions, identifie les localités antiques, nous voyons successivement paraître des livres bien composés, où ces travaux et ces découvertes sont adaptés à l'histoire, et tour à tour la confirment, l'éclairent, la rajeunissent. On n'a pas oublié les ouvrages de M. Boissier sur l'Afrique romaine, de M. Monceaux sur les Africains, de M. Toutain sur les cités romaines de la Tunisie. Mais il restait à mettre au point, en l'entourant de toutes les lumières produites par les derniers travaux, l'histoire religieuse de l'Afrique romaine. M. Ferrère n'a pas entrepris de traiter ce vaste sujet, où le paganisme eut une très grande place ; il n'a même pas cherché à tracer un tableau complet de l'Afrique chrétienne : laissant de côté l'époque des persécutions (où cependant apparaissent déjà en germe la plupart des idées qui agiteront et diviseront les chrétientés africaines de la période suivante), il a pris pour cadre non pas même le IVe siècle, mais les cent années environ qui s'écoulent entre la fin de ce siècle et l'invasion des Vandales, — époque complexe et troublée que domine, mêlée à toutes les luttes de doctrines, la grande figure de saint Augustin.

La première partie du livre est une étude d'ensemble sur l'Église d'Afrique et les mœurs de la société chrétienne. Elle s'ouvre par des considérations préliminaires sur l'organisation civile et religieuse de l'Afrique romaine. Viennent ensuite plusieurs chapitres sur la constitution de l'Église d'Afrique, ses monastères, l'état moral de la société chrétienne, les dernières luttes avec le paganisme, les rapports de saint Augustin avec les païens. On a souvent exagéré le nombre des évêchés africains : Marcelli le porte à 720 ; M. Ferrère établit qu'il ne dépassait pas 500. En voir la liste, avec les identifications aujourd'hui possibles, à la fin du volume, p. 359-376. Ce chiffre est déjà très considérable. Il faut se souvenir des différences existant entre les évêchés africains et ceux des autres provinces de l'Empire. Dans ces dernières, il n'y avait d'évêques que dans les villes, et parfois ces évêchés urbains, comme en Gaule, en Espagne, dans le nord de l'Italie, étaient fort clairsemés. En Afrique, des évêques se rencontrent dans les bourgs, dans les villages, jusque dans les agglomérations rurales formant les domaines de simples particuliers. Cela tient à la constitution de la propriété dans ce pays, à ses immenses latifonds, à ses nombreux centres agricoles. Parmi les pouvoirs des évêques, à partir du IVe siècle, était celui de juger les procès entre chrétiens. M. Ferrère a

sur ce sujet des détails intéressants, mais il sort de la vérité quand il dit (p. 24) que saint Paul avait « interdit » aux chrétiens de se présenter devant les tribunaux civils. Une autre affirmation me paraît aussi trop absolue : l'auteur semble dire que saint Augustin, le premier parmi les prêtres, reçut le pouvoir de prêcher, jusque-là réservé exclusivement aux évêques (p. 44). On voit cependant saint Basile, saint Grégoire de Nazianze prêcher avec grand succès en Cappadoce, étant encore simples prêtres ; de même saint Jean Chrysostome n'est encore que prêtre lorsqu'il prononce à Antioche tant d'admirables homélies. Autre critique de détail : je ne suis pas sûr que M. Ferrrère, résumant les attaques de saint Augustin contre le concubinat, n'ait pas fait (p. 68) un contre-sens dans la traduction d'une phrase du traité *De Bono conjugali*, 14. Mais, dans l'ensemble, toute cette première partie du livre est excellente ; l'historien des institutions et des mœurs y trouvera beaucoup à glaner, tout comme l'historien de l'Église.

La seconde partie a pour sujet cet interminable schisme donatiste, qui, presque jusqu'au temps de l'invasion musulmane, eut des représentants en Afrique. Le chapitre sur les origines me paraît assez hâtivement rédigé : il manque de précision et de relief ; on y lit même des phrases peu claires, comme celle-ci : « Constantin écrit depuis la Thrace à Élassius, proconsul. » L'intérêt renaît avec les chapitres suivants ; je remarque le soin avec lequel M. Ferrère met en lumière (p. 161, 172, 204) la conduite trop peu connue de l'empereur Julien, rappelant les donatistes exilés en même temps qu'il rouvrait les temples païens, et réintroduisant par là un ferment de discorde dans la société chrétienne. On lira avec profit le chapitre résumant la polémique d'Optat de Milève avec les donatistes. Plus intéressants encore paraîtront les chapitres consacrés à la polémique de saint Augustin avec les mêmes schismatiques, à la conférence de Carthage et aux derniers temps du schisme.

Saint Augustin joue naturellement un grand rôle dans la partie de l'ouvrage consacrée au manichéisme. J'aurais aimé que l'auteur mît encore plus personnellement en cause le grand docteur africain, en insistant davantage sur les années de sa jeunesse pendant lesquelles il fut manichéen, en montrant avec détails comment il se laissa entraîner à l'erreur, et par quelles voies il en sortit. C'est surtout saint Augustin adversaire du manichéisme, qui est offert à nos regards. J'ajoute que l'analyse de ses écrits, de ses discours, de ses conférences avec les manichéens est fort instructive. M. Ferrère fait aussi ressortir, dans un chapitre intéressant, et la rigueur des lois impériales contre les manichéens, et la tolérance des chrétiens orthodoxes d'Afrique à l'égard de ces adversaires.

L'avant-dernière partie du livre est consacrée à la controverse pélagienne. C'est encore et toujours saint Augustin qui apparaît sur la brèche. Le résumé des doctrines, l'analyse d'une controverse qui touche au fond même du christianisme, sont faits avec beaucoup de soin, et, autant que j'en puis juger, avec beaucoup d'exactitude : c'est en dire tout l'intérêt.

Le livre se termine par un épisode d'histoire religieuse assez peu connu. Il s'agit de la renaissance de l'arianisme en Afrique. Éteint dans le reste de l'Empire, mais pour longtemps encore florissant chez les Barbares, il est porté sur la terre africaine, en 421, par des Goths auxiliaires. De hauts fonctionnaires romains s'y affilient. Il se fait, alors, une sorte de fusion entre les donatistes et les ariens, les deux sectes religieuses se transformant en partis politiques. Saint Augustin, tout à la fin de sa vie, eut une conférence publique avec un évêque arien, qu'il réduisit au silence.

Relevons, à ce propos, une légère erreur. A la page 343, note 1, il est dit que les empereurs Constance et Constant étaient ariens. Cela est vrai du premier, tout à fait faux du second, qui protégea au contraire les catholiques, et donna en Occident l'hospitalité à saint Athanase. Il ne serait pas très difficile, en y regardant de près, de noter ainsi, çà et là, quelques inexactitudes. Mais elles sont toutes faciles à corriger, et n'enlèvent rien de sa valeur à un ouvrage excellent, bien informé, bien composé, et qui dénote chez son auteur une véritable vocation d'historien. PAUL ALLARD.

Les Origines des églises de France et les fastes épiscopaux, par Mgr BELLET. Nouvelle édition. Paris, A. Picard et fils, 1898, in-8 de XXVII-421 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette seconde édition du livre de Mgr Bellet est entièrement refondue et remaniée. Elle peut presque être regardée comme un livre nouveau. Signalons tout de suite, et pour en féliciter vivement l'auteur, deux modifications très heureuses. D'abord la suppression des deux lettres-préfaces qui se trouvaient en tête de la première édition. Sans parler des objections qu'elles soulevaient en elles-mêmes, par la qualité de leurs signataires elles exposaient Mgr Bellet, à tort, j'en suis persuadé, au soupçon d'avoir voulu créer par voie d'autorité un préjugé défavorable à l'opinion qu'il combattait; laquelle cependant, personne n'en peut douter, est parfaitement libre. Rien, plus sûrement que l'emploi de pareils procédés, ne pourrait discréditer les travaux des savants catholiques auprès du public simplement savant. Il faut louer Mgr Bellet de l'avoir compris. D'autre part, un certain ton acrimonieux, dont la première édition n'était pas exempte, a disparu de la seconde. Nous sommes toujours en présence d'un ouvrage de polémique, mais c'est

de la polémique courtoise. Il est d'autant plus juste d'en donner acte à Mgr Bellet qu'il a des partisans compromettants, et que les personnes qui jugeraient son livre d'après tel compte rendu qui en a été fait, par exemple dans la *Semaine religieuse* de Grenoble, seraient exposées à en concevoir une idée fausse.

Quant au fond même de l'ouvrage, il laisse une impression mélangée. Beaucoup d'érudition et d'ingéniosité, mais des défaillances de critique et de raisonnement qui déconcertent.

En gros, la thèse peut se résumer en deux points. D'une part, M. Duchesne, après examen des anciens catalogues épiscopaux, avait soutenu que « dans l'ancienne Gaule Celtique, avec ses grandes subdivisions en Belgique, Lyonnaise, Aquitaine et Germanie, une seule église existait au IIe siècle, celle de Lyon ; » il avait interprété les textes relatifs à la Gaule d'Eusèbe, de saint Irénée et de saint Cyprien de manière à montrer qu'ils ne contredisaient pas son opinion. Mgr Bellet rejette l'argument tiré des listes épiscopales, et présente des mêmes textes une autre exégèse, d'après laquelle un certain nombre au moins des cités gauloises auraient eu des évêques dès la première moitié du IIe siècle. D'autre part, plusieurs églises ont sur la personne et la date de leurs fondateurs des « traditions » particulières, que M. Duchesne rejette, tandis que Mgr Bellet leur reconnaît une probabilité plus ou moins grande, suivant les cas. Quoi qu'il semble insinuer parfois, ces deux parties de sa thèse ne sont pas nécessairement solidaires l'une de l'autre. Je puis penser que la hiérarchie épiscopale était constituée, dès le IIe siècle, d'une manière plus complète que ne le veut M. Duchesne, sans admettre pour cela que sainte Madeleine, par exemple, soit venue en Provence.

En ce qui concerne d'abord les « traditions » particulières, il doit être bien entendu que la charge de la preuve incombe à ceux qui les soutiennent. Ce n'est pas à moi de prouver qu'il est impossible que sainte Madeleine ait mis le pied en Provence. C'est à ceux qui affirment qu'elle y est venue à en donner de bonnes raisons. C'est un sophisme que de parler de prescription, ou d'invoquer l'axiome que possession vaut titre. Ces règles de droit pratique, fort sages, n'ont rien à voir avec la science. De ce qu'une chose a été crue longtemps, il ne s'ensuit pas qu'elle soit vraie. Ce principe admis, aucune des « traditions, » à mon avis, ne tient debout devant la critique. Je ne puis les discuter ici une à une. Je me bornerai à quelques observations générales, dont quelques-unes au moins s'appliquent à chaque cas : 1° Les traditions se contredisent les unes les autres, sur certains points, ou (circonstance aussi suspecte) offrent sur d'autres points des ressemblances si singulières qu'il n'est pas possible de ne pas admettre des confusions ou des emprunts. 2° Elles contredisent, de même, ou reproduisent, des tradi-

tions d'autres pays. 3° Elles n'apparaissent presque jamais qu'à une époque assez tardive. Sans doute, les apostolicistes et notamment Mgr Bellet ont pu déjà, ils pourront encore signaler quelques documents nouveaux, ou quelques indices permettant de reculer dans le passé la date d'une pièce connue, l'origine d'un culte. Ils ont dépensé là un travail très méritoire, et comme beaucoup de théories erronées, la leur aura été, par certains côtés, utile à la science. Ainsi, bien que Mgr Bellet en vante peut-être un peu prématurément la fécondité, c'est certainement une idée ingénieuse, et il se peut que ce soit une idée heureuse, que d'utiliser comme il l'a fait le *cursus* comme élément de critique pour déterminer la date d'un document. Malgré tout, personne n'a jamais produit et sans doute ne produira jamais, à l'appui d'une quelconque de nos traditions apostoliques, de témoignage contemporain ou quasi contemporain. Dans ces conditions, l'argument négatif a beaucoup de force, surtout corroboré par les quelques textes qui donnent l'impression que l'évangélisation de la Gaule n'était pas très ancienne (comme ceux de Sulpice Sévère, de Grégoire de Tours, et les Actes de saint Saturnin). Sans doute, il est souvent légitime d'accepter les assertions d'un écrivain même très éloigné des événements, s'il y a lieu de présumer qu'il a travaillé, avec impartialité et critique, sur des documents antérieurs. Peut-on sérieusement soutenir que tel ait été le cas des hagiographes du haut moyen âge? Combien parmi eux étaient en état d'avoir une opinion raisonnable et scientifique sur l'histoire de la propagation du christianisme? Il est plusieurs points qu'il ne faut pas oublier : 4° Ils sont, d'ordinaire, des témoins intéressés, qui prêchent pour leur saint, écrivent pour défendre les prétentions, grandir la renommée de leur église, de leur monastère. 5° Quand ils se réfèrent à des documents anciens, c'est souvent en termes tellement vagues, que toute appréciation de leur valeur est impossible, et une certaine défiance justifiée. Parfois (comme pour la première rédaction de la légende de Vézelay, par exemple), la puérilité des raisons alléguées montre bien qu'on n'avait aucun témoignage sérieux à invoquer. 6° Ils sont, en tout cas, mal renseignés et crédules. Généralement, sous sa forme la plus ancienne et dès le premier document qui la constate, la tradition est déjà mélangée d'éléments fabuleux, et associée à des assertions manifestement inexactes (ce dernier cas, par exemple, est celui de la légende de saint Trophime, la seule au profit de laquelle on puisse produire un témoignage imposant, au premier abord, par son antiquité relative). 7° Les traditions ne sont pas des récits fixes, que l'on verrait se transmettre fidèlement à partir du moment où on les saisit. Le plus souvent, il y en a diverses rédactions, plus ou moins enchevêtrées; et de l'une à l'autre on trouve des amplifications considérables, et parfois extravagantes. 8° Quelquefois, sinon à l'origine

même de la tradition (ce qui trancherait tout), du moins à l'une des phases de son développement, on saisit avec certitude l'emploi de procédés frauduleux destinés à l'accréditer : écrits pseudépigraphes (tels que le faux Aurélien), altérations de manuscrits (comme les grattages pratiqués sur les livres de l'abbaye Saint-Martial), pièces fabriquées (comme le faux authentique des reliques de sainte Madeleine). 9° Enfin tous ces récits étaient présentés à un public si préparé à les accueillir et si incapable de les contrôler, que la créance qu'ils ont obtenue n'est pas une présomption en faveur de leur vérité. Sur la psychologie des hommes du moyen âge, M. Fournier a écrit dans le *Bulletin critique* du 15 avril 1896 des pages très fines et très justes, que Mgr Bellet connaît, qu'il cite loyalement, mais dont il n'a pas bien apprécié la portée. « Au fond, comme l'a très bien dit le P. Guérard, dans la *Revue du clergé* du 1er mai 1899, la liberté extraordinaire que prenaient les auteurs du moyen âge, et la crédulité également extraordinaire des lecteurs, voilà toujours le fond d'explications qu'on est en droit de présenter. » Quand on a bien présent à l'esprit le succès éclatant et durable de certaines légendes nées de l'imagination populaire (comme l'histoire de la papesse Jeanne), ou de certaines fraudes savantes, fabriquées un beau jour de toutes pièces par un imposteur (comme les fausses décrétales), on admet volontiers qu'une tradition historique, relative au premier ou au second siècle, et dont l'attestation ne remonte pas au-delà du moyen âge, n'est même pas un commencement de preuve; on ne peut invoquer ici l'axiome : *melior est conditio possidentis,* ni même le dicton populaire qu' « il n'y a pas de fumée sans feu, » et que toute légende doit bien avoir son noyau historique.

Sans doute beaucoup de personnes répugnent instinctivement à admettre qu'il ait pu y avoir au moyen âge tant de pieux faussaires et tant de dupes. Qu'elles regardent pourtant autour d'elles. Assurément je suis bien loin de prétendre que les fraudes conscientes soient d'un usage courant. Mais que d'excellents chrétiens, même éclairés, ont un peu trop d'indulgence pour des légendes ou des pratiques superstitieuses qui « sont un aliment à la piété, » une vague indifférence à l'endroit de la vérité scientifique, une certaine paresse à s'en enquérir, et quelque peu de mauvaise humeur à l'égard des critiques qui viennent « troubler la foi des simples. » Combien auraient besoin de méditer la ferme parole qu'écrivait naguère le cardinal Ferrari, à propos du P. Savio, un érudit jésuite aussi peu tendre que M. Duchesne pour les « traditions » sans fondement : « La piété ne perd jamais rien quand la vérité gagne. » Et quant à la crédulité du grand public, après l'aventure de Léo Taxil, il serait hardi de prétendre en dire les limites.

Tout récemment encore, la maison de la *Bonne Presse* ne donnait-elle pas au public une *Vie de saint Antoine de Padoue*, soi-disant écrite par

un compagnon du saint, frère Luc ; vie qui paraît bien être une mystification par laquelle on a surpris la bonne foi des éditeurs. Si de pareils faits sont possibles aujourd'hui, que dire du moyen âge ?

Sur la première partie de la thèse de Mgr Bellet, l'existence en Gaule, dès la fin du IIe siècle, d'un petit nombre de sièges épiscopaux (dont il faudrait d'ailleurs renoncer à connaître les noms et les fondateurs), je serais un peu moins catégorique. J'accorde, en effet, à Mgr Bellet que les textes en question d'Eusèbe et de saint Irénée s'expliquent un peu plus naturellement dans son système, sans être d'ailleurs inconciliables, tant s'en faut, avec ceux de M. Duchesne. Et il reste l'argument tiré des listes épiscopales, qu'il ne faudrait pas croire détruire avec des paralogismes, dont voici un spécimen, choisi entre plusieurs. On sait comment a procédé M. Duchesne. Examinant les anciens catalogues épiscopaux, il les a critiqués à l'aide des autres documents que nous possédons. Un bon nombre se sont trouvés exacts partout où on a pu les contrôler. M. Duchesne en a conclu qu'ils méritent confiance, même là où le contrôle est impossible. Les autres, au contraire, offrent de nombreuses fautes certaines; M. Duchesne les écarte. Or, sur les vingt-quatre listes de bonne note, aucune, à moins de supposer aux épiscopats une moyenne de durée invraisemblable, n'oblige à remonter au-delà du milieu du IIIe siècle, environ. Ce qui est décisif, c'est l'ensemble des catalogues. Un seul, assurément, ne prouverait pas grand' chose, car on pourrait penser qu'il y a eu des noms sautés, ou admettre soit un ou deux épiscopats exceptionnellement longs, soit une vacance prolongée du siège. Cela posé, voici comment raisonne Mgr Bellet. « S'il n'y avait qu'une seule liste, nous serions autorisés à la supposer incomplète ; donc, sur vingt-quatre listes, nous aurons grande chance d'en trouver quelques-unes de fautives..... Rien n'est brutal comme les chiffres, et ils nous disent que si nous pouvons avoir une liste fautive sur *une* (c'est l'aveu de M. Duchesne), nous avons vingt-quatre probabilités d'en trouver une sur vingt-quatre, tout comme nous avons deux probabilités d'en trouver douze mauvaises sur vingt-quatre. » A M. Duchesne de prouver qu'aucune n'est défectueuse. « Sa thèse restera chancelante tant qu'il n'aura pas fait cette démonstration. »

Qui ne voit le vice de cette logique? Mgr Bellet confond le possible et le probable. Assurément M. Duchesne serait bien embarrassé d'établir péremptoirement, pour chaque liste en particulier, qu'elle ne peut pas ne pas être intacte, sans interruption ni lacune. Mais son contradicteur intervertit singulièrement les rôles, quand il réclame de lui cette démonstration-là. Il ne songe pas qu'en thèse générale c'est à celui qui récuse un texte à donner ses raisons; et que dans l'espèce il s'agit des catalogues de bonne note, vérifiés dans la mesure du possible, et qui ont, plus que des documents quelconques, le droit d'être présumés

exacts, jusqu'à preuve du contraire. Et il ne suffit pas de dire qu'ils peuvent être inexacts.

D'autant qu'à la présomption favorable fondée sur l'examen isolé de chacune des listes, s'en ajoute une autre, fondée sur leur accord. D'ordinaire, en effet, n'en déplaise à Mgr Bellet, on admet que des faits concordants se confirment les uns les autres. Un savant fait une observation : il peut s'être trompé. Il la recommence vingt-trois fois, en constatant la même chose ; l'identité de tous les résultats prouve l'exactitude de chacun d'eux. Un témoin raconte un fait ; il peut mentir. Vingt-trois autres, indépendants de lui, appuient ses dires ; leur accord est un certificat de véracité pour chacun d'eux. Sans doute, dans le cas qui nous occupe, ce n'est pas exactement sur le même point que porte l'affirmation des vingt-quatre témoins. Une liste dépose pour Langres, une autre pour Rouen, et ainsi de suite. En un sens, cependant, il est bien vrai de dire que leurs indications se garantissent mutuellement. Si, sans raison plausible, elles nous donnaient, touchant l'antiquité de nos églises, des impressions très différentes ; si les unes contenaient largement assez de noms pour rejoindre les temps apostoliques ; si les autres supposaient un point de départ assez récent, il y aurait là une singularité de nature à nous faire hésiter. Au contraire, le tableau qu'elles permettent de tracer des origines chrétiennes de la Gaule est très bien ordonné et très vraisemblable en lui-même. Il est de plus tout à fait conforme à ce qu'on sait, par Théodore de Mopsueste, s'être passé dans la plus grande partie de l'Occident. Les sièges épiscopaux, très rares d'abord et placés dans les très grands centres, se sont multipliés par le morcellement des grandes circonscriptions en diocèses plus petits, au fur et à mesure que progressait l'œuvre de la conversion. Précisément le IIIe siècle, dans lequel M. Duchesne place l'origine, presque simultanée, de plusieurs de nos églises, paraît avoir été une époque où l'évangélisation de la Gaule prit pour ainsi dire un nouvel élan. On est donc amené à penser que les erreurs, si malgré tout les listes en contiennent, sont de peu de conséquence, et que leur correction, si elle était possible, ne modifierait pas les conclusions d'ensemble.

Un point, en tous cas, est hors de doute. Quand même on s'obstinerait à se donner la consolation de supposer qu'il peut y avoir des églises françaises remontant au Ier siècle, ou antérieures à celle de Lyon, le bénéfice de cette possibilité même ne peut être réclamé qu'au profit d'un très petit nombre. Car s'il y avait beaucoup d'églises apostoliques, il serait inconcevable qu'aucune n'eût conservé son catalogue, ou que ces catalogues eussent tous « eu à souffrir des mêmes accidents et uniquement... de ceux qui auraient eu pour effet de contrecarrer les prétentions aux origines apostoliques. » Mgr Bellet demande quels autres accidents on pourrait avoir à redouter. Il oublie que s'il y a parfois

des noms omis, il y a aussi des noms indûment inscrits dans des listes; que des épiscopats exceptionnellement courts ne sont pas une hypothèse moins naturelle que des épiscopats exceptionnellement longs. Si les catalogues, consultés avec trop de confiance, tendent à induire en erreur, cela peut être dans un sens favorable à la thèse de la haute antiquité des églises, tout aussi bien que dans un sens défavorable. Il n'en est que plus frappant qu'aucun d'eux ne témoigne pour cette haute antiquité.

Nous conclurons donc que l'opinion de M. Duchesne a pour elle la probabilité, une sérieuse probabilité. C'est de cela sans doute qu'il faudra toujours se contenter sur une pareille question. Quant au livre de Mgr Bellet, s'il constitue, sans conteste, le plaidoyer le plus habile qui ait encore été présenté en faveur des « traditions » apostoliques, il n'a pas réussi, croyons-nous, à sauver une cause perdue d'avance.

E. Jordan.

Les Origines de la Compagnie de Jésus, par M. Hermann Müller. Paris, Fischbacher, 1898, in-12 de vi-329 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Müller n'est pas un ami de la Compagnie de Jésus. Est-il un adversaire ? Il s'en défend et nous assure de son impartialité. Cependant, à lire son ouvrage, il est facile de constater une tendance à tout interpréter d'une manière fâcheuse. Mais si l'on remarque que ce livre sort d'une librairie protestante, on saura relativement gré à l'auteur de son ton modéré, mettant de côté toutes ces calomnies sans preuves que on a entassées contre la célèbre compagnie. A cela près, il montre les jésuites par le mauvais côté, autant qu'on peut le faire sans porter des atteintes trop évidentes à la vérité historique.

Le but de l'auteur, nous dit-il lui-même, est de se rendre compte des raisons pour lesquelles la compagnie a eu de tout temps des adversaires si acharnés et des amis si passionnés. Il cherche dans l'histoire des deux fondateurs de la compagnie, saint Ignace de Loyola et le R. P. Lainez, second général, l'empreinte dont ils ont marqué cette institution et qui expliquerait, d'après l'auteur, et son succès étonnant et les reproches qu'on lui adresse. Il y a, selon nous, une raison beaucoup plus simple, mais que ne peut guère voir un protestant : la Compagnie de Jésus est une milice; elle est fortement organisée, le commandement y est habile et énergique, les sujets sont choisis avec soin et soumis à un entraînement qui leur donne cet esprit de corps si nécessaire dans toute armée. Il y a là une grande force, et les adversaires de l'Église ont pu croire que, cette force détruite, l'Église tomberait d'elle-même. Aussi ont-ils tout fait pour discréditer cette force et la détruire : ennemis publics, comme les protestants, ou ennemis secrets, comme ces légistes qui voulaient réduire l'Église à n'être

qu'une institution nationale, ces jansénistes qui voulaient en briser la constitution, ces sectaires occultes dont l'influence remonte beaucoup plus haut que l'organisation effective de la franc-maçonnerie. Toute cette masse d'adversaires, acharnés contre l'Eglise, ont toujours donné avec ensemble contre la Compagnie de Jésus comme contre un corps d'élite dont la défaite entraînerait celle de toute l'armée. D. V.

Une Héroïne de la charité. Marthe d'Oraison, baronne d'Allemagne, fondatrice des capucines de Marseille (1590-1627), par Marie Tay. Clermont-Ferrand, Malleval, 1898, in-12 de XII-246 p. — Prix : 2 fr.

Cette biographie est une bonne page d'histoire de plusieurs familles nobles d'origine provençale : les d'Oraison-Cadenet, les Forbin-Janson, les Castellane-Laval, et les Castellane-Allemagne, en même temps que la psychologie bien venue d'un cœur généreux.

Marthe d'Oraison naquit au château de Cadenet en 1590, et dès 1598 elle se signalait au milieu des calamités de la peste par un dévouement au-dessus de son âge d'enfant. D'une grande beauté, ses sérieuses qualités et sans doute son riche pratrimoine la firent beaucoup rechercher en mariage; le 24 décembre 1610, elle épousait Alexandre du Mas de Castellane-Allemagne, parent du fameux Lesdiguières. A peine quelques mois de mariage écoulés, elle perdit son époux tué dans un duel célèbre par Annibal de Forbin (27 novembre 1612). Sa vie ainsi prématurément brisée, Marthe d'Oraison se donna tout entière à Dieu et la jeune veuve fit ressembler sa maison à un monastère où elle élevait sa fille Gabrielle dans la plus touchante piété et la bonté la plus compatissante envers les miséreux. Elle-même travaillait à la conversion des protestants ; elle porta la bonne nouvelle à Sisteron, à Aix-en-Provence. Dans la première ville, elle aida à fonder un couvent de capucins; elle s'attacha particulièrement à porter des consolations aux lépreux à Aix, à Pertuis, pendant que sous l'habit des tertiaires de saint François d'Assise elle porte le cilice, couche sur la dure, déchire son corps sous les coups de la discipline. Comme dépaysée dans le monde, elle n'aspirait qu'à la vie religieuse et entra dans l'ordre de Sainte-Claire dit des Capucines ou Filles de la Passion. Elle fonda le couvent des capucines de Marseille avec grandes difficultés et en devint la supérieure provisoire.

Les dures sévérités des capucines ne lui suffisaient point : elle s'en infligeait de plus rudes encore. Mais toujours elle resta l'humble et douce servante des pauvres. Elle vécut sous la livrée franciscaine et mourut en sainte. Ses funérailles furent une acclamation de sa sainteté par la foule des pauvres. Bel exemple d'austérité et de charité pour notre siècle d'égoïsme et de mollesse ! La plus grande épreuve de sa vie

religieuse ce furent les luttes héroïques et infructueuses soutenues par la baronne d'Allemagne pour suivre sa vocation et conserver l'habit de son ordre.

Cette publication est en parfaite conformité avec la théologie morale et ascétique. Le style, bien que simple, révèle un écrivain de race. Les documents ont été tirés des sources les plus authentiques : les archives de la famille de la baronne d'Allemagne, celles des Capucines. « Ce livre n'est destiné, dit l'auteur, qu'aux femmes chrétiennes et parmi elles il est spécialement dédié à celles qui, ne se contentant pas des vertus ordinaires pratiquées dans le cercle restreint de la famille, désirent, suivant la belle pensée de Mme Swetchine, aller toujours au-delà des devoirs tracés » (p. XII). LOUIS ROBERT.

Étude sur l'alliance de la France et de la Castille au XIVe et au XVe siècles, par GEORGES DAUMET, ancien membre de l'École française de Rome. 118e fascicule de la *Bibl. de l'École des hautes études*, publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Paris, Émile Bouillon, 1898, gr. in-8° de XII-273 p. — Prix : 6 fr.

L'histoire diplomatique de la France avant le XVIe siècle a été jusqu'ici trop négligée ; ce n'est que de nos jours que les investigations des érudits se sont portées sur la politique étrangère de nos rois avant le règne de François Ier, que M. de Flassan avait pris pour point de départ dans son *Histoire de la diplomatie française*. M. Langlois a étudié les relations de la France avec l'Allemagne ; M. de Mandrot les relations de Charles VII et de Louis XI avec les Cantons suisses. M. Georges Daumet nous donne aujourd'hui une excellente étude sur les relations de la France avec la Castille aux XIVe et XVe siècles.

Une alliance étroite unissait les deux royaumes depuis l'année 1317. A la veille de la guerre de Cent ans, Philippe de Valois, prévoyant l'importance de s'assurer le concours de la Castille dans la lutte qui allait s'engager, conclut un premier traité avec Alphonse XI, traité qui fut renouvelé, à plusieurs reprises : par lui d'abord en 1336 et en 1345, par Jean II en 1352, par Charles V en 1368 et 1369, par Charles VI en 1381, 1388, 1391 et 1408, par Charles VII en 1435 et en 1458. Enfin Louis XI qui, après avoir renouvelé les traités en 1462, avait un moment laissé se desserrer l'alliance traditionnelle, fit de nouvelles concessions à Henri IV en 1469 ; mais il ne sut pas s'assurer de l'alliance de Ferdinand et d'Isabelle : la politique suivie en Catalogne lui avait aliéné la Castille, et les négociations ouvertes en 1475 n'aboutirent pas.

C'est l'historique de ces longs rapports diplomatiques qu'a retracé M. Georges Daumet, à l'aide de toutes les sources, soigneusement explorées, de tous les textes, la plupart inédits. A la suite de son érudit exposé, il donne une importante série de pièces justificatives

qui remplit plus de la moitié du volume, lequel se termine par une table des noms de personnes et des noms de lieu. G. DE B.

Les Origines de la France contemporaine, par H. TAINE, de l'Académie française. 22e édition. Paris, Hachette, 1899, 11 vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

La publication de l'ouvrage de M. Taine marque une date importante dans l'histoire du XIXe siècle. Pour la première fois, la période qui s'écoula entre 1789 et 1814 était étudiée avec une érudition, une conscience, une indépendance d'esprit qui donnaient à cette œuvre un caractère tout particulier. C'était une véritable révélation. Aussi fut-elle accueillie avec une faveur que le temps n'a fait qu'accroître. Les éditions dans le format in-8 se sont succédées d'années en années, depuis l'apparition des différentes parties du livre, et voici que la maison Hachette nous donne, dans le format in-16, la vingt-deuxième édition, qui permettra de mettre de plus en plus entre les mains du public ce magistral exposé, si utile à faire lire à tous ceux qui veulent se rendre compte de ce qu'a été l'effroyable cataclysme dont la France subit encore, et plus que jamais, les terribles conséquences.

« Ancien Régime, Révolution, Régime nouveau, disait l'éminent auteur dans sa préface, datée d'août 1875, je vais tâcher de décrire ces trois états avec exactitude. J'ose déclarer ici que je n'ai pas d'autre but ; on permettra à un historien d'agir en naturaliste. J'étais devant mon sujet comme devant la métamorphose d'un insecte. D'ailleurs, l'événement par lui-même est si intéressant qu'il vaut la peine d'être étudié pour lui seul, et l'on n'a pas besoin d'efforts pour exclure les arrière-pensées. »

Nous n'avons pas ici à apprécier l'ouvrage, ni à nous occuper des critiques dont il a pu être l'objet. Rappelons seulement ses divisions.

Les deux premiers volumes sont consacrés à *l'Ancien Régime* : structure de la société ; mœurs et caractères ; esprit et doctrine ; propagateurs de la doctrine révolutionnaire ; condition de la nation pendant les trente dernières années de l'ancien régime, telles en sont les grandes lignes.

Les tomes III à VIII forment la seconde partie de l'ouvrage et sont consacrés à la période révolutionnaire, avec les subdivisions suivantes : *l'Anarchie* (2 vol.) ; *la Conquête jacobine* (2 vol.) ; *le Gouvernement révolutionnaire* (2 vol.) — D'abord *l'Anarchie spontanée* : les préludes de la Révolution ; puis l'Assemblée constituante et son œuvre ; la constitution de 1791 et son application : la France a traversé « la période de délire joyeux ; » elle va entrer dans « la période de délire sombre ; la voilà capable de tout oser, souffrir et faire, exploits inouïs et barbaries abominables. » — Nous arrivons au règne des jacobins. C'est ici que se

trouve cette admirable psychologie du jacobin qui est un des plus saisissants morceaux de l'ouvrage. La première étape de la conquête jacobine c'est la nomination et le rôle des députés à la Législative; la seconde étape, c'est l'avènement de la commune et le triomphe de la minorité jacobine à la Convention; la troisième, c'est l'établissement du gouvernement révolutionnaire : après la psychologie du jacobin, le programme jacobin et la psychologie des chefs jacobins, le règne de la Terreur, les résultats de la politique jacobine; la chute des jacobins; le 9 thermidor, le 13 vendémiaire, le 18 fructidor, le 18 brumaire.

Les tomes IX à XI sont consacrés au *Régime moderne*. Napoléon entre en scène, et l'auteur trace ce portrait célèbre dont on aura grand'peine à adoucir les traits. *Formation et caractère du nouvel état; objet et mérite du système; défaut et effets du système; l'église*; *l'école :* telles sont les divisions de ces trois volumes, qui complètent l'œuvre, ainsi qu'elle est sortie de la plume de l'illustre académicien; mais la mort l'a arrêté avant qu'il n'ait pu l'achever, et M. A. Chevillon, dans *l'Avant-propos* placé en tête du tome XI, nous montre ce que M. Taine se proposait d'offrir comme couronnement du laborieux et magnifique édifice qu'il avait si habilement dressé.

Un *Index général*, commencé avec l'assentiment de M. Taine et sous ses yeux, remplit cent trente-six pages à deux colonnes et sera fort utile à tous ceux qui ne se contenteront pas de lire ces onze volumes, mais qui voudront profiter de toutes les richesses d'informations qu'il contient.

G. DE B.

Mémoires de l'abbé BASTON, chanoine de Rouen, d'après le ms. original, publié pour la Société d'histoire contemporaine par l'abbé JULIEN LOTH et CH. VERGER. Paris, Picard et fils, t. I, 1897, in-8 de XXIX-438 p. et t. II, 1899, de 423 p — Prix : 16 fr.

Le merveilleux portrait que le savant M. Julien Loth a tracé de l'auteur de ces *Mémoires* en tête du t. I, explique le charme particulier de ces *Mémoires*. Peu d'ecclésiastiques ont écrit leur vie agitée pendant la période révolutionnaire; peu d'hommes auraient mis autant de charme dans leurs observations et dans leur style. Il est à regretter seulement que pour ces Mémoires, comme pour tant d'autres, (j'allais dire : comme pour tous les autres), on ait « dû sacrifier la moitié » du texte original (p. IX). C'est là un procédé de critique contre lequel, pour mon humble part, je ne cesserai de protester.

L'abbé Baston était ce qu'on appelait un homme « conciliant » (p. XIX), aimable, plein d' « instincts délicats, de sensibilité, de générosité » (p. IX). Ferme dans l'exil, il ne sut pas vis-à-vis de l'oppresseur de l'Eglise, de Napoléon tout-puissant, garder la même attitude. Il accepta même le poste d'évêque de Séez. M. Loth a raison d'exciper de sa bonne foi. Car il se soumit à une rude épreuve; il vit ses pou-

voirs révoqués par le chapitre qui les lui avait confiés par ordre de l'Empereur, et il rentra à Rouen occuper la dernière stalle au chœur, où autrefois il siégeait le premier comme doyen. Nommé par Mgr de Bernis vicaire général, il mourut en 1825 après avoir passé les dernières années de sa vie à écrire de nombreux ouvrages, dont l'un était une solide réfutation de Lamennais.

Dans ses *Mémoires*, comme dans tous ses ouvrages, le style est aisé, limpide. Non seulement, on le lit sans fatigue, mais encore avec un grand plaisir. Nombre de détails sont intéressants, bien choisis et bien dits. Beaucoup de lecteurs s'attarderont avec émotion aux menus faits de sa naissance et de son éducation qui décèlent la vie de province à la fin du dernier siècle. Du collège des jésuites de Pont-Audemer, dont il ne fait pas une description enchanteresse, il passa au séminaire Saint-Sulpice à Paris, et de là en Sorbonne. Les théologiens et les historiens trouveront dans les deux chapitres qu'il a consacrés à ces établissements matière à une collection d'amples renseignements. Éloges et critiques, analyses fines et subtiles, il sait tout mettre à sa place avec une finesse et une science étonnantes. Ses jugements sur les professeurs Mercier, Chevreuil, Catherine Lefebvre et Joly, méritent d'être particulièrement notés, de même que son attitude vis-à-vis de la Compagnie de Jésus, dont il accuse les imperfections individuelles, mais dont il déplore la suppression, tant au point de vue social, qu'au point de vue religieux. « La Compagnie de Jésus disparut en France, dit-il, et la Révolution fut avancée d'un siècle » (p. 135-137).

Au milieu de tant de graves incidents, il note l'incendie de la foire Saint-Germain ; puis il va passer deux ans à l'Université d'Angers comme professeur. Il en revint comme maître de conférences à Saint-Sulpice, prit sa licence en théologie, et retourna à Rouen. Professeur de théologie, puis chanoine, non seulement il sait nous donner des détails précis et curieux sur la fameuse affaire des curés de Lisieux, mais il note soigneusement les premiers ferments révolutionnaires dans la société rouennaise, de haut en bas. Il se jeta dans la lutte pour la bonne cause avec la plume et avec la parole. Devant les menaces dont il est l'objet, il n'a plus qu'à essayer de fuir la mort par l'exil et il prend par Dieppe passage pour l'Angleterre.

C'est là que nous le retrouvons (t. II), esprit toujours conciliant, sachant distinguer le bon Anglais du mauvais. Il signale ce mandement du vicaire apostolique de Londres où les ministres de l'Église anglicane sont appelés : « nos frères de l'Église établie. » Beaucoup de ceux-ci méritèrent ce nom par les marques d'estime et les témoignages de charité qu'ils apportèrent aux pauvres prêtres réfugiés. Seules, la populace et la valetaille leur furent cruelles. Seul, dans une

retraite qu'il leur prêcha, P. de Beauregard fut si sévère à leur endroit, que les protestants réclamèrent et que l'abbé Baston le trouve « répréhensible » (p. 71).

Dans leur exil, évêques et prêtres voulurent s'entendre sur la conduite à tenir vis-à-vis des intrus qui leur avaient succédé et vis-à-vis des catholiques qui avaient contracté mariage pendant la Révolution. L'abbé Baston fut activement mêlé à ces discussions fort intéressantes de droit canonique. Il rappelle aussi les formations de légions par les émigrés en 1792, il note les détails de la vie britannique, tel qu'un repas de grand apparat, enfin il rend hommage à la bienfaisance de lord et lady Buckingham.

Mais à Ostende, il secoue la poussière de ses souliers sur la terre qu'il vient de quitter. Il mentionne là une curieuse conversation sur Dumouriez, puis, passant par Gand et Bruxelles, il atteint Maëstricht. Avec une finesse un peu narquoise de haut Normand, il signale la dense des religieux en Allemagne. Il pousse jusqu'à Hère, Nimègue, Arnheim. Sur les familles juives de Nimègue, il porte un jugement que ne désavouerait pas le plus farouche des antisémites. Au contraire, les calvinistes et les luthériens étaient mille fois plus aimables, témoin le bon pasteur de Doesbourg. M. Baston s'établit à Coesfeld, il y fit des merveilles de tricot, il admira le dévouement des religieuses bernardines (p. 287 et s.) ; son séjour est longuement et minutieusement détaillé et doit servir à l'histoire de ce petit pays allemand.

Au point de vue de l'histoire française, le chapitre le plus curieux est le dernier consacré au clergé. Les différents serments exigés, les prophéties qui eurent cours à Rouen, les erreurs des « illuminés », et en particulier de l'abbé Clément, M. Baston expose tout cela tout au long, comme quelqu'un qui y fut mêlé. Il assiste le cardinal de la Rochefoucauld au moment de sa mort et est chargé par le chapitre de Rouen de négocier avec Mgr du Plessis d'Argentré, évêque de Séez, qui s'était chargé de l'administration du diocèse, en conflit avec les capitulaires. Le portrait qu'il trace de cet évêque et de celui de Digne est aussi fin par les pensées que par le style. Ce n'est pas peu dire !

En résumé l'ouvrage de l'abbé Baston a un intérêt considérable, tant par l'esprit que par la situation de son auteur. Il plaît infiniment à la lecture. Ses jugements modérés ont d'autant plus de poids. Et l'avantage qu'il eut de résider sucessivement en Angleterre et en Allemagne lui a permis de bien saisir la vie du clergé fugitif et proscrit.

C. A. B.

Correspondance de Joachim Murat (*Juillet 1791-Juillet 1808*), publiée par ALBERT LUMBROSO. Préface de H. Houssaye, de l'Académie française. Turin, Roux Frassati, 1899, in-8 de XX-512 p., avec 5 portraits et fac-similés. — Prix : 6 fr.

M. le baron Albert Lumbroso prépare une histoire de la vie et du règne de Joachim Murat, et, avant d'en rédiger le récit, il a voulu, très naturellement, en recueillir les éléments documentaires. Il nous donne aujourd'hui un premier volume de « textes »; ce sont les lettres, inédites ou non, de Murat, depuis ses débuts dans la vie jusqu'à son avènement au trône de Naples. Comme le dit la couverture même du livre, nous avons la correspondance du chasseur à cheval, du général, du maréchal d'Empire et du grand-duc de Berg.

M. Lumbroso est un des travailleurs les plus consciencieux de notre temps, probablement le plus laborieux de l'Italie. Sa méthode est sûre, ses soins minutieux, ses recherches incessantes, il a de la science, des loisirs, de la fortune, de la persévérance, il est polyglotte, ses collections et sa bibliothèque, déjà riches, compteront sans doute un jour parmi les mieux fournies des amateurs lettrés. Toutes ces qualités se retrouvent dans son volume avec cet amour de précision, ce luxe de l'ordre que jalouserait le plus passionné des archivistes.

Comme hors-d'œuvres : une spirituelle lettre-préface de M. Henry Houssaye, deux pages (assez peu importantes) de la reine Hortense sur Murat et Caroline, des fac-similés de leur écriture et des portraits. Comme entrée en matière, une introduction très substantielle où l'auteur expose ses recherches, ses trouvailles, les classe, les met en valeur, et passe en revue les dépôts publics, comme les bibliothèques particulières de France, d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne où il a puisé ses documents.

Quatre cent une lettres forment ce très bel ensemble. Toutes sont curieuses, beaucoup sont intéressantes ; naturellement leur intérêt historique grandit à mesure que le signataire poursuit son extraordinaire fortune. Elles apportent une contribution très précieuse à certains épisodes révolutionnaires, elles sont importantes sous la période consulaire, et quand Murat est devenu le beau-frère de l'Empereur, sa plume comme son rôle restent hors de pair. Non pas tant par le mérite de sa personnalité, que par le reflet de celui à qui il écrit et qu'il sert avec un empressement, un dévouement, une obéissance méritoires pour lui, instructifs pour nous. Le gros morceau de cette Correspondance est donc formé par les cent et quelques lettres envoyées par Murat comme « lieutenant de l'Empereur » en Espagne, de février à juillet 1808. Les originaux sont aux Archives nationales de Paris.

La grandeur même de la tâche que M. Lumbroso s'est imposée, la difficulté de recueillir dans des pays si divers et parfois lointains tant de documents différents en langues étrangères, expliquent et font

pardonner les rares erreurs qui se sont glissées çà et la. A un « éditeur » moins impeccable, on ne les signalerait pas; on l'ose avec un érudit comme M. Lumbroso. Ainsi quelques fautes d'orthographe se remarquent dans les noms espagnols, une copie légèrement défectueuse aura été soumise à M. Lumbroso qui n'aura pu en contrôler le détail. La même raison lui a fait omettre par exemple une pièce assez importante qu'il n'aurait pas manqué de remarquer en ouvrant lui-même le carton 1606 de la série AF. IV de nos Archives nationales; c'est le texte de l'ordre du jour de Murat adressé à l'armée française, le soir même du 2 mai 1808. Taches légères qui n'infirment en rien les remerciements dus à M. Lumbroso pour un travail précieux à tous, car il met à notre disposition des documents connus peut-être de quelques érudits, mais dans un ordre et un groupement qui sont un service rendu à l'histoire elle-même. — Les seules lacunes à regretter ne sont pas du fait de M. Lumbroso; les archives particulières de la famille Murat ne sont pas encore absolument ouvertes; à ce moment là seulement nous aurons une collection complète de la correspondance du très brillant, très étourdi, très vaniteux, très emporté et très héroïque roi Joachim.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Les Sections de Paris pendant la Révolution française (21 mai 1790-19 vendémiaire an IV). *Organisation, fonctionnement,* par CLÉMENT MELLIÉ. Paris, Société de l'histoire de la Révolution française, 1898, in-8 de 320 p.

En vue des élections pour les États-généraux, un règlement royal du 13 avril 1789 avait divisé la ville de Paris en soixante districts. Les élections passées, ces districts essayèrent de se transformer en assemblées politiques et l'Assemblée nationale, inquiète de ces empiètements, les supprima au bout d'un an. Le 21 mai 1790, elle substitua aux soixante districts quarante-huit sections. L'histoire de ces sections qui jouèrent un rôle considérable dans l'histoire de la Révolution, n'a jamais été faite. Seul ou à peu près seul, M. Mortimer-Ternaux s'en était occupé dans sa belle *Histoire de la Terreur*, et il avait consulté, aux divers dépôts d'archives, les très nombreux documents qui les concernaient. Malheureusement la partie de beaucoup la plus considérable de ces documents, les registres des assemblées générales entre autres, avait été conservée à la préfecture de police; elle a disparu dans les incendies de la Commune. Il faut aujourd'hui en demander les restes soit aux Archives nationales, soit aux Archives de la Seine, soit à la Bibliothèque nationale, soit à ce qui a échappé à la destruction à la préfecture de police. C'est un travail énorme devant lequel M. Clément Mellié n'a pas reculé, et de ce travail est sortie, non pas évidemment une histoire complète, mais une étude fort intéressante qui embrasse

à la fois l'organisation et le fonctionnement des sections, leurs assemblées primaires et leurs assemblées générales, leurs divers comités civils ou militaires, comités de surveillance, de bienfaisance, de fêtes populaires, même d'agriculture, etc. Assurément nous ne sommes pas toujours, peut-être même pas souvent, d'accord avec M. Mellié, quant à ses appréciations de l'œuvre accomplie ou tentée par les sections ; mais nous nous plaisons à reconnaître qu'il a apporté sa pierre à l'édifice que s'efforcent d'élever, dans l'impartialité et la justice, les historiens futurs de la Révolution et surtout de Paris pendant la Révolution.

R. M.

Orígenes históricos de Cataluña, por el doctor D. José Balari y Jovany. Barcelona, tip. de Hijos de Jaime Jepús, 1899, in-4 de xxxvii-751 p. — Prix : 20 fr.

L'ouvrage qui nous occupe a obtenu, au concours de 1897, le prix Martorell de 20,000 francs, et est écrit par un savant de premier ordre, professeur à l'Université de Barcelone, président de l'Académie littéraire de la même ville, etc. C'est déjà dire toute sa valeur et toute son importance. De nombreuses revues en ont fait un éloge mérité et nous n'avons qu'à souscrire à ces critiques autorisées, ainsi qu'au choix judicieux qui a décerné à son auteur une des plus importantes récompenses qu'on puisse ambitionner pour fruit de son travail.

C'est par une suite de longues et patientes recherches, dignes d'un bénédictin, que D. José Balari est arrivé à reconstruire l'histoire des antiquités de la Catalogne, sur les documents originaux découverts au fond des Archives de Barcelone, en particulier de la cathédrale d'Urgel, de Vich, de Gérone et de Solsona, où ils étaient ensevelis dans la poussière et dans l'oubli. Aussi D. Marcelino Menéndez Pelayo a pu écrire, en toute vérité, à l'auteur de ce travail gigantesque, que « son essai d'histoire régionale est certainement supérieur à tout ce qui a été entrepris sur la même matière dans toute la Péninsule, et doit servir de modèle à tous les travaux analogues... »

Pour nous, nous comparerons volontiers les *Origines de la Catalogne* à la *Légende des Infants de Lara*, de D. Ramón Menéndez Pidal ; l'une est dans l'ordre historique ce que l'autre est dans l'ordre de la critique littéraire. Il a fallu à D. José Balari des efforts et un labeur aussi surprenants pour reconstituer l'histoire des antiquités catalanes, qu'en a déployés l'académicien de Madrid pour renouer le fil de la tradition sur une légende justement célèbre dans la littérature nationale de l'Espagne.

Les *Origines de la Catalogne* se divisent en quatre parties : la géographie, le temps des Maures (*Reconquista*), le féodalisme et la civilisation, qu'on pourrait classer peut-être d'une façon plus précise : étude

géographique, étude historique, étude juridique, en faisant rentrer dans chacune de ces trois catégories les subdivisions de détail. La géographie et les noms géographiques sont des vestiges qui sont restés comme témoins des premiers habitants d'une contrée, et peuvent nous servir à démontrer dans quelles proportions telle et telle race ont contribué à peupler la Catalogne, par exemple. En passant en revue tous les noms, surnoms et termes de l'orographie, de l'hydrographie, etc., M. Balary, qui fait preuve d'une érudition peu commune, parvient à expliquer une foule de choses demeurées obscures ou incompréhensibles jusqu'ici. D'ailleurs l'auteur se garde avec soin d'émettre des théories systématiques et de tomber dans les exagérations qui ont rendu si ridicules certaines étymologies ; il marche en terrain sûr et à pas comptés ; il s'appuie sur des textes précis et, quand il ne lui est pas permis de tirer des conclusions absolument indiscutables, il se contente de signaler la voie à suivre, laissant au lecteur le soin de juger et de conclure. Au point de vue de l'histoire de l'invasion musulmane et de la conquête par les rois catholiques, M. Balari fournit de nouvelles données très précieuses pour élucider des questions controversées ou faussées par des études faites à la légère avant lui. Il en est de même du régime féodal.

Quant aux « Usatges », ce code modèle qui eut tant de célébrité au moyen âge, et qui, même à notre époque, fait encore partie de la législation catalane, M. Balari croit, non sans raison, qu'ils sont dus à la science juridique du chanoine Pons Bofill y March, juge palatin et précepteur du comte Raymond Béranger Ier : ce savant ecclésiastique connaissait parfaitement les coutumes et les besoins de son temps et il a su tresser à son souverain la plus belle et la plus durable des couronnes, tout en délimitant sagement les droits parfois excessifs du féodalisme et les revendications plus ou moins légitimes du peuple. La *Revista jurídica de Cataluña* (nº de février 1899) a pu exploiter, juger et louer tout ce que l'auteur des *Origines de la Catalogne* a dit sur ce sujet et sur toutes les institutions anciennes dont parle avec tant d'autorité son savant auteur.

Plus de quatre mille citations viennent à l'appui des dires et des assertions de M. Balari ; une table analytique facilite les recherches à la fin du volume, et l'on ne saurait que féliciter le professeur, l'archéologue et le philologue qui a préparé, durant vingt-trois ans d'un travail assidu, une œuvre qu'il a si bien édifiée et qui ne sera jamais égalée en perfection.

G. Bernard.

Montalembert, *d'après son journal et sa correspondance,* par le R. P. Lecanuet. T. II. *La Liberté d'enseignement (1833-1850).* Paris, Poussielgue, 1898, in-8 de xi-519 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume renferme toute la carrière parlementaire de Montalembert. Il a trop souvent jeté un regard complaisant sur cette période de la monarchie de Juillet pour qu'on puisse douter que ses meilleurs souvenirs ne soient là. Aussi bien pendant quinze ans, il lutte, il travaille, il écrit, il parle, il grandit dans l'affection de ses amis, dans le respect de ses adversaires, et il entoure son nom d'une telle auréole que certaines défaillances d'esprit, certains préjugés de caractère, certaines passions de cœur ne parviendront jamais à en voiler les rayons.

A la tribune il prend part à toutes les discussions des causes justes ou malheureuses ; la Pologne, l'Irlande, la Suisse, l'Arménie, la Palestine, sont ses clientes préférées. Il se déclare catholique avant tout, et de là, dans la Chambre des Pairs, son isolement et sa gloire. Puis, sous le coup de persécutions injustes et prochaines, les catholiques français s'émeuvent, et, dans cette grande campagne de la liberté de l'enseignement, Montalembert occupe la première place par son ardeur, son activité et son dévouement sur un terrain nouveau. Après la révolution de Février, il continue ses discours qui sont des actes, et garde une influence prépondérante dans tous les événements qui intéressent l'Église de France.

Il est matériellement impossible de résumer les phases diverses d'une maturité aussi pleine ; ce sont d'ailleurs moins les faits eux-mêmes — ils sont connus — qu'il convient d'énumérer que les détails nouveaux apportés par ce très beau volume d'histoire religieuse contemporaine. Je signale donc les points suivants à méditer :

Sur Montalembert lui-même : il apparaît d'abord comme très ardent, très cassant même, d'une âme loyale mais autoritaire. Plus que personne, il est vif, emporté contre le mal, ne comprenant ni attermoiements, ni compromissions. Aussi félicite-t-il chaudement l'*Univers* de la vigueur de ses polémiques, et, lorsque plus tard il ne partagera plus ce goût tout au moins généreux pour la lutte sans merci, il aura modifié sa manière, sans affaiblir ses convictions (p. 56-131). Il est le champion acharné de la « contre révolution » (p. 434), précurseur, en cela comme en beaucoup d'autres choses, de M. de Mun, et si son ami M. de Falloux devait plus tard blâmer cette chevaleresque conduite du député du Morbihan, il aurait pu, logiquement, adresser le même reproche à l'éloquent pair de France. Ces rapprochements, pour l'honneur de chacun, sont bons à faire. La piété vive, la foi sincère, la religion la plus affectueuse illuminent Montalembert (p. 340). Aimant le parlementarisme, regrettant le règne de Louis-Philippe, il n'accepte ni ne goûte la démocratie ; on comprend fort bien chez lui une répugnance

qui cadrait à merveille avec son génie aristocratique ; toutefois la logique est mal satisfaite à le voir s'arrêter à l'étape de la bourgeoisie : à mi-chemin. Contre les Bourbons, il est inflexible, contre les royalistes, impitoyable. Par contre, sur M. Thiers sa générosité d'âme se fait d'étranges illusions (p. 392).

Envers celui qu'il aimait chaleureusement alors, et qu'il combattra avec colère dans la suite par des coups que l'autre lui rendra vigoureusement, envers Louis Veuillot, ce livre est encore fort instructif. Qui lira les éloges adressés par Montalembert en 1840 à l'*Univers* (p. 56-57) retrouvera des pages qui sembleront écrites hier pour s'adapter à la situation actuelle des journaux religieux. Le sentiment profond de la gratitude pour les services rendus et le respect pour des convictions généreuses et fortes, Montalembert et Lacordaire en prodiguent l'expression à Louis Veuillot en 1840, en 1843, en 1846 (p. 167, 282, 286) ; ces témoignages sont à noter. On sent combien les ardeurs étaient promptes chez ces soldats de l'Église, et hélas, combien aussi, de part et d'autre on manquait de souplesse (p. 281). Un personnage qui en avait beaucoup, lui, et qui devait prendre sur Montalembert, dès le premier instant, une influence prépondérante, c'était l'abbé Dupanloup. On le voit très hostile à Lacordaire (p. 4) qui le lui rendait bien ; très habile à s'insinuer auprès de Montalembert (p. 309), se glissant à Rome, sous son couvert, en 1846 (p. 312), et attaquant l'*Univers* dès 1847, avec un acharnement déjà mal justifié (p. 319).

Tous ces points intéressants, délicats, le P. Lecanuet les aborde avec sérénité, les traite avec sagesse ; comme il est de son droit, il a ses préférences et les indique, mais sans jamais se départir d'une impartialité respectueuse.

Ces mérites donnent à son livre un cachet très heureux, et si on ajoute que son travail est composé sur des documents originaux, appuyé des papiers les plus précieux et les plus intimes de l'homme considérable dont il parle, on concluera que cette vie, déjà si attachante par la figure même de l'illustre et sympathique Montalembert, est aussi une des plus heureuses contributions à l'histoire religieuse de notre temps. Dire la vérité sans faiblesse, sans tomber dans le panégyrique à outrance, c'est la marque d'un talent supérieur et d'un cœur bien placé ; à l'écrivain, comme à son héros, ces heureuses et nobles qualités sont familières, et il convenait de les louer ici sans réserves.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

BULLETIN

Sanctissimi Domini nostri LEONIS **Papae XIII. Allocutiones, epistolae, constitutiones, aliaeque acta praecipua.** Volumen V (1891-1894). Bruges et Lille, Desclée et de Brouwer, 1898, in-8 de 348 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette collection dont nous annonçons le cinquième volume est, à quelque point de vue qu'on se place, d'une importance et d'une utilité hors ligne. Nous n'avons pas à parler des documents qu'elle réunit; disons seulement qu'elle est fort bien conçue et fort bien exécutée. Le texte est d'une correction parfaite, les caractères sont choisis pour rendre la lecture facile. Des indications marginales accompagnent constamment le texte et en résument l'objet. Ces indications se retrouvent à la table des matières où elles forment un sommaire complet. Enfin le prix est des plus modiques. On ne pouvait désirer mieux. LAMOUREUX.

La Cité de Dieu de saint Augustin, traduction de L. MOREAU. 4e édition. T. Ier. Paris, Garnier, 1899, in-12 de xv-528 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous n'avons pas à faire connaître ici le magnifique ouvrage de saint Augustin adressé au tribun saint Marcelin pour justifier les chrétiens qu'on accusait d'être la cause des maux de l'Empire. Le traité de *la Cité de Dieu* a pris place dans l'estime de la postérité à côté du discours sur l'histoire universelle.

Malheureusement beaucoup de personnes, même instruites, ne sont pas en état aujourd'hui de lire un livre écrit en latin. Une excellente traduction, avec des notes nombreuses et savantes, en a été faite, il y a cinquante ans environ, par L. Moreau et a été couronnée par l'Académie française. L'ouvrage en trois volumes avec texte latin au bas des pages fut publié pour la première fois en 1846 chez L. Lesort. Il eut alors un grand succès puisqu'il arriva en peu d'années à sa troisième édition,

MM. Garnier frères ont cru, avec raison, utile de réimprimer l'ouvrage de L. Moreau. C'est la quatrième édition qui reproduit littéralement les précédentes, autant que nous avons pu nous en assurer. Nous ignorons pourquoi ils ne donnent en ce moment que le premier volume. Quoi qu'il en soit, cette réimpression ne peut manquer d'avoir le même succès que les éditions précédentes et servira à assurer une popularité plus étendue au chef-d'œuvre de saint Augustin. D. V.

Compendium Liturgiae sacrae juxta ritum romanum, auctore JOS. AERTNYS. C. SS. R. Editio altera. Paderbornae, Schöningh, 1899, in-8 de VIII-148 p. — Prix : 1 fr. 80.

La *Liturgie* du R. P. Aertnys, dont nous signalons aujourd'hui la seconde édition à nos lecteurs, est vraiment un manuel idéal, apte à présenter dans les conditions les plus claires tout l'ensemble des rubriques dont la multiplicité et les exceptions déconcertent l'étudiant encore novice et même parfois la mémoire infidèle des anciens du sacerdoce. Les modifications récentes apportées par les décrets des dernières années ont nécessité une refonte, très heureuse du reste, de l'ouvrage. Celui-ci se divise en trois parties : 1° Rites des différentes messes et des fonctions annexes ; 2° Ru-

briques générales du Missel ; 3° Récitation de l'office divin. C'est une œuvre consciencieuse, solide et pratique. G. P.

La Liturgia della Chiesa Milanese nel secolo IV, per can. Dott. Marco Magistretti. Milano, tipografia pontificia di S. Giuseppe, 1899, in-8 de xi-208 p.

Nous avons, à plusieurs reprises, examiné ici les travaux érudits du chanoine Marco Magistretti, maître des cérémonies de la métropole de Milan, relatifs au rit ambroisien. Le savant auteur nous offre dans le présent volume les utiles développements d'une de ses conférences sur la liturgie de l'Église de Milan au iv° siècle. Cinq chapitres du plus haut intérêt, fortement documentés et judicieusement conçus, traitent du baptême, de la hiérarchie, du mariage et de la consécration des vierges, de la *Synaxis* et de la psalmodie publique. G. P.

Ecclesiae occidentalis monumenta juris antiquissima. Canonum et conciliorum graecorum interpretationes latinae. Edidit C.-T.-H. Turner. A. M. Oxonii, e typ. Clarendoniano, MDCCCXCIX, in-4 de xvi-96 p.

M. Hamilton Turner, de Magdalen College, Oxford, commence l'édition d'une série des plus anciens documents du droit canonique occidental, qui promet d'être une œuvre de premier ordre. Il met à contribution des publications classiques de Justel, de Quesnel, des frères Ballerini, de Mansi, de Gonzalez, de Maassen, et les utilise après collation des manuscrits célèbres avec tout le luxe et la perfection des impressions scientifiques modernes. Ces premiers fascicules contiennent les canons des apôtres, les listes des signataires et les préfaces du concile de Nicée. Les notes du bas des pages sont principalement réservées à l'appareil critique, et c'est à la suite du texte même des canons qu'on rencontre les annotations relatives à l'interprétation et à son histoire. Le savant éditeur a comparé lui-même les manuscrits de nombreuses bibliothèques et il a ainsi accompli un immense et consciencieux travail qui fait augurer très avantageusement de l'exécution ultérieure du plan qu'il s'est tracé. G. P.

Pour l'école laïque, conférences populaires, par M.-B. Jacob. Avec une préface de M. Buisson. Paris, Cornély, 1899, in-12 de 192 p. — Prix : 1 fr.

Voilà un livre en face duquel j'éprouve un certain embarras.

D'une part, son titre d'une franchise sans ombrages, le patronage dont il se réclame, l'insistance mise dans le chapitre initial à dénoncer sous toutes ses formes « le péril clérical », autant d'indices irrécusables de l'esprit qui a présidé à sa rédaction. Tous les préjugés sectaires y trouvent un écho : le catholicisme y est qualifié de superstition et de fanatisme : on s'applique à paraître plaider la cause de la religion en jetant feu et flamme contre le cléricalisme ; enfin sans être précisément déclarée sacrée et intangible, toute notre législation scolaire est portée aux nues comme un idéal de sagesse et de tolérance, d'ailleurs gravement menacé « par le vent de réaction qui souffle avec une force croissante au sommet de la société française. »

Jusqu'ici on comprend qu'auteur et ouvrage nous soient très médiocrement sympathiques ; mais quand il arrive à M. Jacob de penser par lui-

même, sa polémique, sans faiblir, devient presque sérieuse et courtoise. Il connaît nos graves et persévérantes objections contre le système d'éducation qui a toutes ses préférences : et s'il ne réussit pas à les réfuter, du moins il les expose d'ordinaire sans réticences et les discute sans ironie. — Renan est son idole : mais s'agit-il de définir le *credo* de ce singulier prophète, il se recuse, sous prétexte que la largeur de ses idées leur ôte toute précision. — Il n'a pas assez d'admiration pour la *Déclaration des droits de l'homme* : mais à l'heure actuelle il trouve peu convenable de rire de ceux qui demandent à proclamer aussi « les droits de Dieu. » — Certains libres-penseurs ou prétendus tels lui paraissent justement suspects « de répéter leur catéchisme matérialiste comme les adversaires qu'ils méprisent répètent leur catechisme catholique. » — Il se montre inquiet du conflit grandissant « entre la démocratie et la civilisation », et il constate que « rarement on vit chez un grand peuple, au moins dans le champ de la politique, pareille floraison d'incapables ou d'indignes... Les grands ancêtres de 89 et de 48 éprouveraient certainement le plus profond désespoir s'ils voyaient les fruits pourris éclos sous cette République qu'ils avaient appelée de tout leur cœur, comme devant être la règle de la raison et de la vertu. » — « Le cléricalisme, ajoute-t-il, n'est puissant que par nos fautes » : ici je ne suis plus absolument de son avis, mais au fond il n'a pas tout à fait tort.

C. H.

Les Recettes du distillateur, par Ed. Fierz. Paris, Gauthier-Villars, 1899, in-18 de 149 p. — Prix : 2 fr. 75.

Voulez-vous apprendre à fabriquer les liqueurs les plus variées depuis l'Alasch russe jusqu'au Parfait Amour, les crèmes d'ananas, de cerises, etc., les amers de toute nationalité, les spiritueux proprement dits, les sirops de punch, adressez-vous à M. Fierz. Il faudrait être du métier pour pouvoir affirmer le mérite de chacune de ses recettes. Mais il suffit d'avoir parcouru ce petit volume pour certifier qu'il est impossible de donner à un livre de cuisine un caractère plus précis, plus scientifique vraiment et en même temps plus pratique.

Quelques pages sont consacrées aux notions générales, au choix des matières premières, aux opérations; puis ce ne sont que recettes présentées avec les poids ou les volumes exacts, le titre alcoolique des ingrédients, la suite des opérations indiquée en quelques mots par des renvois à la partie générale. Pas de fatras, pas d'hésitation pour le lecteur.

En ce temps de congrès anti-alcooliques, on se fait quelque scrupule de recommander un ouvrage sur ce sujet. En tout cas, les prescriptions de M. Fierz quant au choix des matériaux, au soin dans les opérations, ne peuvent être que bienfaisantes pour ceux qui ne se résignent pas encore au régime des *teatotallers*.

E. V.

Un peu de théologie à propos de Raphaël. *I. La Dispute du Saint-Sacrement. II. La Transfiguration,* par le Dr F. Schneider. Traduit de l'allemand par T. Richard. Paris, Letheilleux, 1897, in-8 de 29 p., avec 2 planches. — Prix : 1 fr. 25.

D'après le Dr Schneider les deux grands chefs-d'œuvre de Raphël ne révèlent pas dans l'artiste l'influence des humanistes mais celle de la grande théologie du moyen-âge, car c'est à elle qu'ils doivent leur inspiration. La dispute du Saint-Sacrement exprime non pas un rapport d'opposition entre la terre et le ciel, mais plutôt un rapport d'union et d'identité.

C'est le *Tantum ergo sacramentum* avec son prolongement, son épanouissement dans la patrie. Le grand peintre a exprimé à sa manière ce que le grand théologien a chanté. Pour la Transfiguration, l'idée qui a présidé à la composition du tableau est celle-là même qui a porté à l'institution de la fête. C'est le triomphe du Christ rédempteur qui nous délivre du péché et de tous les maux qui en sont la suite. Un détail nous montre jusqu'à l'évidence que Raphaël avait en vue non seulement l'idée mais même la liturgie de la fête. Cette fête était fixée dès lors au 6 août, jour consacré aux saints diacres martyrs Félicissime et Agapit. Ce sont ces deux saints diacres que le peintre a placés en contemplation devant le mystère du Thabor. Telles sont les conclusions de cette intéressante brochure. LAMOUREUX.

Étude des critiques sur l'histoire de la littérature française. 6me série, par F. BRUNETIÈRE. Paris, Hachette, 1899, in-18 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pauló minora..... Afin de ne pas se laisser oublier tout à fait du monde littéraire, tandis qu'il bataille sur le champ de la politique, M. Brunetière a réuni cette année en volume un certain nombre d'articles de critique, d'époques assez espacées et de valeur inégale.

Cela ne va pas sans inconvénients. Et quel intérêt, par exemple, peut bien avoir une notice sur *Bossuet* faite en 1888 pour la *Grande Encyclopédie* quand depuis dix ans l'auteur a parlé, écrit avec l'abondance que l'on sait sur ce sujet? Il en va de même d'un article sur *Corneille* daté de 1891, dont les idées nous sont connues par tant de conférences, et se retrouvaient encore récemment dans le *Manuel de littérature française*. L'étude sur *l'Esthétique de Boileau* est très savoureuse, j'en conviens, et M. Brunetière y montre excellemment dans l'auteur de *l'Art poétique :* le bourgeois de Paris, déjà un peu voisin de Voltaire, au moins par la gaîté robuste, la verve railleuse, et quelque pointe — oh ! très fine — de libertinage..... Mais est-il étonnant qu'en la lisant j'aie l'impression du « déjà-vu », puisqu'elle servit, il y a trois ou quatre ans, d'introduction à une édition classique de Boileau, et avait dû servir déjà auparavant à autre chose, étant datée de 1889 ?

Il y a des inconvénients plus graves. En dix ans, le savoir de M. Brunetière s'est naturellement grossi. De loin en loin, il a même la bonne foi de nous avertir qu'il parlait en ce temps-là de sujets qu'il connaissait... moins bien qu'à présent, ce qui explique que ses idées depuis aient changé un peu ou beaucoup... Mais par quel scrupule alors conserver des propos qu'on sait injustes, et qui n'ont plus qu'une valeur... historique?

L'article sur *le Cosmopolitisme et la Littérature nationale*, par exemple, est intéressant et spirituel; et, à mon sens, il a une grande part de vérité : M. Brunetière y modernisant la vieille idée que la littérature française est foncièrement mondaine, sociale, humaine, soutient habilement cette thèse que nous faire cosmopolites en littérature, c'est précisément revenir à notre tradition nationale. On ne saurait donc l'accuser d'avoir, même à cette époque, méconnu notre génie héréditaire... Il n'empêche, qu'écrit aujourd'hui, si le fond restait pareil, le ton sans doute de l'article changerait un peu. Et ce n'est pas sans doute dans les mêmes termes que, s'il parlait devant son auditoire de la « Patrie française », M. Brunetière constaterait que « les haines de races ont aujourd'hui perdu un peu de leur antique violence », et qu' « on ne saurait travailler trop activement, ni

surtout trop continûment, à les assoupir, à les anéantir. » Aurait-il aussi les ironies d'il y a dix ans pour l'Église romaine qui, « en plein XIXe siècle, les difficultés de croire étant sans doute devenues moindres, a fait un nouveau dogme de la Conception Immaculée, que Bossuet appelait une chose indifférente » ? Et est-il bien sûr à présent que « pas plus qu'il n'eût approuvé les scènes indécentes du cimetière Saint-Médard, Bossuet n'eût sans doute accepté les miracles de Lourdes ou de Lorette, et non pas même seulement, sur les visions d'une Marie Alacoque, la dévotion superstitieuse du cœur sanglant et sacré de Jésus ! » — une phrase qui repasse aujourd'hui telle quelle, et sans la moindre note qui la désavoue ? — Au même, reste l'article le plus récent, — il est de 1898 et intitulé : *La Doctrine évolutive* — s'il réintègre très habilement l'individu dans un système qui semblait le nier et lui assigne même la place très large, et s'il se dresse d'une façon inattendue mais très juste, suivant moi, contre l'idée superstitieuse du progrès continu, conserve encore trop de traces de ce « personnalisme » de M. Brunetière qui lui fait chercher de mauvaises querelles de mots à Mgr d'Hulst, à la Sorbonne, et à tout le monde, et se vanter d'avoir ébahi et scandalisé les gens par ses idées — quand on lui a précisément montré qu'on n'en riait un peu que parce qu'elles dataient de Villemain ! Ce morceau, du moins, est du Brunetière de la bonne époque. — Et il y a une causerie sur les *Fabliaux*, une autre sur *André Chénier*, qui nous donnent avec agrément la meilleure moelle de quelques thèses récentes. Celle qui est intitulée : *Les Mémoires d'un homme heureux*, et nous entretient de Marmontel, est absolument charmante. GABRIEL AUDIAT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Jules FLAMMERMONT, professeur à la Faculté des lettres de Lille, vient de mourir le 30 juillet, dans la force de l'âge et du talent. Né à Clermont en Beauvaisis le 5 février 1852, le goût des études historiques le fit entrer à l'École des chartes d'où il sortit en 1878 avec une thèse remarquée sur l'histoire de Senlis, qui fut couronnée en manuscrit par l'Académie des inscriptions et belles-lettres et plus tard publiée partiellement. Successivement chargé de cours à la Faculté des lettres de Poitiers, archiviste de la ville de Senlis et du château de Chantilly, professeur titulaire à la Faculté des lettres de Douai, bientôt transportée à Lille, M. Flammermont a surtout fait porter ses études sur l'histoire du XVIIIe siècle et de la Révolution. Sa thèse de doctorat sur le chancelier Maupeou l'avait désigné pour diriger la publication des *Remontrances du Parlement de Paris au XVIIIe siècle*, qu'il a conduite heureusement jusqu'à l'année 1788. Nous citerons de cet érudit : *Histoire de Senlis pendant la seconde partie de la guerre de Cent ans (1405-1451* (*Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, t. V, 1879) ; — *La Jacquerie en Beauvaisis* (*Revue historique*, t. IX, 1879, p. 123-143) ; — *La Réforme judiciaire du chancelier Maupeou* (*Séances et travaux de l'Académie des sciences morales*, 1880) ; — *Histoire des institutions municipales de Senlis* (45e fasc. de la *Bibliothèque de l'École des hautes études*) (Paris, 1881, in-8) ; — *Les Vols d'autographes et les Archives de la marine et des colonies* (Paris, 1883, in-8) ; — *Les Archives des ministères et les papiers d'État* (*Bulletin de la Société historique*, t. 8, 1883, p. 246-260) ; — *Le Chancelier Maupeou et les Parlements* (Paris, 1883, in-8) ; — *De concessu legis et auxilii saeculo XIII* (ibid., 1883, in-8) ; — *Les Papiers de Soulavie* (*Revue historique*, t. XXV,

1884, p. 107-117) ; — *L'Expansion de l'Allemagne* (Paris, 1885, in-8) ; — *Facilités de travail assurées en Allemagne aux professeurs des Universités de province* (Paris, 1885, in-8) ; — *Nouveau Règlement autrichien pour les examens d'État* (Paris, 1885, in-8) ; — *Les Jésuites et les Parlements au* XVIII*e siècle* (Paris, 1885, in-8) ; — *Relations inédites de la prise de la Bastille* (*Bulletin mensuel de la Faculté des lettres de Poitiers*, 1881, p. 264-279, Poitiers, 1885, in-8) ; — *Négociations secrètes de Louis XVI et du baron de Breteuil avec la cour de Berlin* (Même recueil, 1884, p. 415-427 ; 1885, p. 107-121 ; ibid., 1885, in-8) ; — *Études critiques sur les sources de l'histoire du* XVIII*e siècle*. I. *Les Mémoires de Mme Campan* (Même recueil, 1886, p, 109-129 ; ibid., 1886, in-8) ; — *Les Universités allemandes* (Même recueil, 1886, p. 181-208 ; Paris, 1886, in-8) ; — *Remontrances du Parlement de Paris au* XVIII*e siècle* (Paris, 1888-1898, 3 vol. in-4) ; — *Lille et le Nord au moyen âge* (Lille, 1888, in-16) ; — *Correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau avec l'empereur Joseph II et le prince de Kaunitz*, en collaboration avec M. d'Arneth (Paris, 1890, in-8) ; — *A propos d'une fausse lettre de Mme de Lamballe* (*Revue historique*, t. XLIII, p. 74-86) ; — *Le Second Ministère de Necker* (ibid., t. XLVI, p. 1-67) ; — *Le Manuscrit des Mémoires de Talleyrand* (ibid., t. XLVII, 1892, p. 72-80) ; — *L'Authenticité des Mémoires de Talleyrand* (ibid., t. XLIX, 1892, p. 69-96) ; — *L'Authenticité des Mémoires de Talleyrand* (*Révolution française*, 1892) ; — *La Journée du 14 juillet 1789, fragment des Mémoires inédits de L.-G. Pitra* (Paris, 1892, in-8) ; — *Mémoire sur les grèves et les coalitions ouvrières à la fin de l'ancien régime* (*Bulletin des sciences économiques*, 1894, p. 194-204) ; — *Album paléographique du Nord de la France* (Lille, 1896, in-fol.) ; — *Les Correspondances des agents diplomatiques en France avant la Révolution* (*Nouvelles Archives des missions* (Paris, 1896, in-8) ; — *Histoire de l'industrie à Lille* (Paris, 1897, in-16) ; — *Les Portraits de Marie-Antoinette* (*Gazette des beaux-arts*, 1897).

— Un des plus illustres chimistes de notre époque, M. Robert Wilhelm Bunsen, est mort le 16 août, à Heidelberg. Né à Gœttingue, où son père enseignait à la Faculté de théologie, c'est à l'Université de cette ville qu'il commença ses études scientifiques qu'il alla compléter aux Universités de Paris, de Berlin et de Vienne. Il n'avait pas 20 ans quand il prit ses degrés avec une dissertation remarquée sur les hygromètres (*Enumeratio ac descriptio hygrometrorum quae inde a Saussurii temporibus proposita sunt* (Goettingae, 1830, in-8). Agréé comme privat-docent à Gœttingue à 22 ans, il devint en 1836 titulaire de la chaire de chimie à l'Institut polytechnique de Cassel. (1836) qu'il quitta deux ans après pour aller à l'Université de Marbourg. Appelé en 1851 à Breslau, il passa l'année suivante à Heidelberg où il donna jusqu'en 1889 le plus fécond enseignement. Il ne saurait être question de relever ici les titres des nombreux mémoires publiés par M. Bunsen dans les recueils spéciaux, *Annalen der Chemie*, *Annalen der Physik und Chemie*, etc. Mais nous ne pouvons nous dispenser de rappeler quelques-unes de ses découvertes. Dès 1834, il avait donné, en collaboration avec Berthold, un travail sur l'hydroxyde de fer, contrepoison de l'arsenic. Ses recherches sur le cacodyle, qui faillirent lui perdre faire la vue (1837), eurent un résultat considérable par le développement qu'elles donnèrent à la théorie des radicaux composés. Ses recherches sur l'analyse des gaz et ses méthodes gazométriques n'eurent pas un retentissement moins considérable (1838). C'est peu de temps après qu'il inventa la pile qui porte son nom (1841). Un voyage scientifique en Islande lui fournit l'occasion d'importantes études sur les phénomènes volcaniques dans ce pays. La plus féconde peut-être de ses découvertes est celle qu'il fit de concert avec Kirchhoff de l'analyse spectrale.

Elle n'a pas seulement eu pour résultat la découverte de nouveaux métaux (le césium et le rubidium), mais elle a fait faire à l'astronomie un progrès considérable. Parmi les mémoires publiés à part par l'illustre savant nous citerons : *Das Eisenoxydhydrat, ein Gegengift der arsenigen Säure*, en collaboration avec M. A.-A. Berthold (Göttingen, 1834, in-8); — *Ueber eine volumetrische Methode von sehr allgemeiner Anwendbarkeit* (Leipzig, 1854, in-8) : — *Gasometrische Methoden* (Braunschweig, 1857, in-8) ; — *Chemische Analyse durch Spectralbeobachtungen*, avec G. Kirchhoff (Wien, 1861, in-8) ; — *Anleitung zur Analyse der Aschen und Mineralwasser* (Heidelberg, 1874, in-8) ; — *Flammenreactionen* (Heidelberg, 1880, in-8) ; — *Untersuchungen über die Kakodylreihe*, fasc. 27 des *Klassiker der exacten Wissenschaften* d'Ostwald (Leipzig, 1891, in-8) ; — *Photochemische Untersuchungen*, avec H.-E. Roscoe, fasc. 34 et 38 de la même collection (Leipzig, 1892, 2 vol. in-8).

— M. Henri-Étienne-Joseph-Fernand Bernard, marquis de Sassenay, membre de la Société bibliographique, lauréat de l'Institut, membre correspondant de l'Académie de Mâcon, est décédé le 10 juillet dernier. Il était le dernier représentant d'une des familles les plus marquantes de l'ancien parlement de Bourgogne, et sur laquelle Étienne Bernard, le grand orateur des États de Blois de 1588, qui contribua si puissamment ensuite à rallier à Henri IV la Bourgogne et la Provence, et Claude Bernard, « le pauvre prêtre, » l'ami et l'émule de saint Vincent de Paul, avaient jeté dès l'avènement des Bourbons, un éclat aussi brillant que sympathique. Le Mis de Sassenay était né le 23 novembre 1829 au château de Saint-Paer, résidence que la renommée de son grand-père, le vicomte d'Arlincourt, avait rendue célèbre. A la suite de fortes études, il dut sur l'ordre de son père, et à une époque où les grandes excursions n'étaient point entrées dans les mœurs, visiter une bonne partie de l'ancien et du nouveau monde. Naturellement observateur, il retira de voyages qui, en 1852 et 1853 l'avaient conduit jusqu'en Californie à l'époque héroïque des Raousset-Boulbon et des Pindray, une expérience des hommes et des choses et une connaissance de l'étranger rare encore dans sa génération. La pratique de la plupart des langues du monde civilisé, échue à un esprit naturellement aussi bien ordonné, avait en outre fait de lui un linguiste consommé. Des intérêts de famille l'ayant fixé pendant quelques années à Naples, il débuta dans les travaux historiques par une étude sur les Brienne : *Les Brienne de Lecce et d'Athènes* (Paris, Hachette, 1869, in-18). Bien qu'il l'eût préparée par la visite attentive des lieux et des châteaux où se sont déroulés les événements de son récit, et plus encore par des recherches approfondies dans les archives de Calabre, de Florence et de France, la conscience minutieuse qu'il apportait à tout ce qu'il entreprenait n'était point encore satisfaite, et souvent il regrettait d'avoir publié ce livre trop hâtivement. Ce scrupule ne fut pas étranger à la réserve qu'il garda pendant plus de vingt ans, période pendant laquelle un court article sur Chypre : *Chypre, notice historique et géographique* (*Revue de géographie*, année 1878, 32 p. gr. in-8) fut son unique production. Un souvenir de famille intéressant triompha enfin de ses hésitations, et il fit paraître en 1892 : *Napoléon Ier et la Fondation de la République Argentine. Jacques de Liniers, comte de Buenos-Aires, vice-roi de la Plata et le Mis de Sassenay, 1808-1810* (Paris, Plon et Nourrit). Ce livre, dont le retentissement fut très grand en Amérique, constitue un des documents les plus curieux et les plus complets sur les vues, si peu connues du grand public, que Napoleon avait conçues à l'endroit des colonies espagnoles, lors du règne éphémère de Joseph Bonaparte à Madrid, puis il donna en 1896 : *Les Derniers Mois de Murat. Le Guet-à-pens du Pizzo* (Paris, Calmann

Lévy), livre honoré par l'Institut d'un des prix Monthyon, et qui, en France aussi bien qu'en Italie et en Autriche, a provoqué des recherches et des polémiques dont ressort chaque jour davantage la justesse de vues de l'auteur. Lorsque la mort est venue, M. de Sassenay était sur le point de faire paraître, à l'aide des documents que cette agitation lui avait signalés, ou qu'il avait lui-même à nouveau découverts, une suite à cette première étude sur un des points les plus obscurs de l'écroulement de l'édifice napoléonien. Il laisse également presque achevé un travail considérable sur le rôle des Français, et particulièrement du général de Cantérac, dans la lutte acharnée soutenue par l'Espagne contre ses colonies de l'Amérique du Sud de 1810 à 1825. Il serait fort à désirer que ces œuvres, préparées avec la probité d'un érudit de race auquel ses connaissances linguistiques exceptionnelles permettaient de conduire ses investigations dans les documents originaux de tous les pays d'Europe et d'Amérique, fussent reprises par l'un des siens pour le profit de l'histoire du XIXe siècle.

— M. Édouard BEAUDOUIN, professeur à l'Université de Grenoble, est mort le 6 août. Né à Alençon en 1854, c'est à la Faculté de Rennes qu'il fit ses études juridiques ; il y prit successivement sa licence (1874), puis son doctorat en droit (1877). Deux ans après, il était reçu à l'agrégation des Facultés de droit, était presque aussitôt désigné pour remplir à la Faculté de Grenoble les fonctions de chargé de cours (1880), et ne tardait pas à devenir (1885) titulaire d'une chaire de droit romain. Ses recherches, en partie publiées dans les *Annales* de l'enseignement supérieur de Grenoble et dans la *Nouvelle Revue historique de droit* ont eu principalement pour objet le droit romain et le droit international. Nous citerons, outre ses thèses de doctorat, *Droit romain. Des Associations religieuses et charitables. Droit français. De la Tutelle administrative des établissements religieux et charitables* (Rennes, 1877, in-8), les ouvrages suivants : *Le Majus et le minus Latium* (Paris, 1879, in-8); — *Études sur le jus italicum* (Paris, 1883, in-8) ; — *La Participation des hommes libres au jugement dans le droit franc* (Paris, 1888, in-8) ; — *Étude sur les origines du régime féodal. Les Recommandations et la justice seigneuriale* (Grenoble, 1889, in-8); — *Le Culte des empereurs dans les cités de la Gaule narbonnaise* (Grenoble, 1891, in-8); — *La Limitation des fonds de terre dans ses rapports avec le droit de propriété* (Paris, 1894, in-8); — *Saint François d'Assise* (Grenoble, 1895, in-8).

— M. le baron Carl DU PREL, mort le 4 août, était né le 3 avril 1839, à Landshurt. Il servit plusieurs années dans l'armée bavaroise, mais quitta le service en 1872 avec le grade de lieutenant pour se livrer sans entraves aux recherches philosophiques dont il s'occupait depuis plusieurs années déjà. Une thèse sur les rêves (*Oneirocriticon*) soutenue en 1866 à l'Université de Tubingue lui avait valu le grade de docteur. De l'étude de la psychologie, qui avait d'abord attiré toute son attention, il avait passé aux recherches spirites et aux doctrines occultistes. Ses principales publications sont : *Philosophische Abhandlung über die Intelligenz des Zufalles und die Berechenbarkeit des Glückes* (München, 1870, in-8); — *Der gesunde Menschenverstand vor den Problemen der Wissenschaft* (Berlin, 1872, in-8); — *Der Kampf ums Dasein am Himmel* (Berlin, 1874, in-8); — *Unter Tannen und Pinien. Wanderungen in den Alpen, Italien, Dalmatien und Montenegro* (Berlin, 1875, in-8) ; — *Die Planetenbewohner und die Nebularhypothese* (Leipzig, 1880, in-8) ; — *Psychologie der Lyrik* (Leipzig, 1880, in-8) ; — *Das zweite Gesicht*, dans la *Deutsche Bücherei* (Breslau, 1882, in-8) ; — *Entwickelungsgeschichte der Weltalls* (Leipzig, 1882, in-8), formant la 3e édition de *der Kampf um Dasein* ; —

Das Gedankenlesen, dans la *Deutsche Bücherei* (Breslau, 1885, in-8); — *Die Philosophie der Mystik* (Leipzig, 1885, in-8); — *Justinus Kerner und die Seherin von Prevorst* (Leipzig, 1886, in-8); — *Ein Problem für Taschenspiele* (Breslau, 1886, in-8), dans la *Deutsche Bücherei*; — *Die weltlichen Kloster* (Leipzig, 1887, in-8); — *Die monistiche Seelenlehre* (Leipzig, 1888, in-8); — *Die Mystik der alter Griechen* (Leipzig, 1888, in-8); — *Das hypnotische Verbrechen und seine Entdeckung* (München, 1889, in-8); — *Professor C. Merdel in Berlin und der Hypnotismus*, avec M. C. Gerster (Leipzig, 1890, in-8); — *Studien aus dem Gebiete der Geheimwissenschaften* (Leipzig, 1890-1891, in-8); — *Hartmann contra Aksakow* (Leipzig, 1891, in-8); — *Das Kreuz am Ferner. Ein hypnotisch-spiritistischer Roman* (Stuttgart, 1891, 2 vol. in-8); — *Zur Mystik im Irrsinn* (Leipzig, 1891, in-8); — *Das Rätsel der Menschen* (Leipzig, 1892, in-8), n° 2978 de l'*Universal-Bibliothek*; — *Das Sprechen in fremden Zungen* (Leipzig, 1892, in-8); — *Der Spiritismus* (Leipzig, 1893, in-8), n° 3118 de l'*Universal-Bibliothek*; — *Die Entdeckung der Seele durch die Geheimwissenschaften* (Leipzig, 1894, 2 vol. in-8); — *Menschenzüchtung*, dans le t. III de *Wanidis*, par Max Ferdinand (Leipzig, 1897, in-8); — *Okkultismus und Socialismus* paru comme préface à *Die Magie des Traumes* de Franz Unger (Münster, 1898, in-8); — *Das Telegraphiren ohne Draht* (Berlin, 1898, in-8).

— Avec M. Daniel Garrison BRINTON, mort le 31 juillet, à Atlantic-City, N. J., disparaît l'un des ethnologues les plus distingués des États-Unis. Né à Westchester, Pa., en 1837, il fit ses études au Yale College, et les poursuivit au collège médical Jafferson de New York. Il servit comme médecin et comme directeur du service médical du XIe corps dans l'armée des États-Unis, pendant la guerre de sécession. Bien qu'il ait donné une assez large collaboration aux revues médicales de son pays (il fut même directeur du *Medical and surgical Reporter* et du *Quarterly compendium of medical science*), ses recherches ont surtout porté sur l'histoire, l'ethnographie et les langues des races indigènes de l'Amérique. Professeur d'ethnologie et d'archéologie à l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie, il fut aussi chargé du cours de langue et d'archéologie américaine à l'Université de Pensylvanie. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons les suivants, par ordre alphabétique : *Aboriginal Americam authors and their productions* (Philadelphia, 1883, in-8); — *Address delivered on Columbus day, Oct. 21, 1892* (Philadelphia, 1892, in-8); — *The Alphabets of the Berbers* (Philadelphia, 1894, in-8); — *American hero-myths* (Philadelphia, 1894, in-8); — *The American Race : a linguistic classification and ethnographic description of the native tribes of North and South America* (New York, 1891, in-16); — *Ancient Nahuatl poetry* (Philadelphia, 1887, in-8); — *The ancient phonetic Alphabet of Yucatan* (New York, 1870, in-fol.); — *Annals of the Cakchiquels* (Philadelphia, 1885, in-8); — *The Battle and the mins of Cinthia* (Chicago, 1896, in-8); — *Books on American languages* (Media, s. d., in-8); — *Characteristics of American languages* (s. l., 1894, in-8); — *Contributions to a grammar of the Muskokee language* (Philadelphia, 1870, in-8); — *Essays on an Americanist* (Philadelphia, 1890, in-8); — *The Etrusco-Libyan elements in the song of the Arval brethren* (s. l., 1893, in-8); — *The Folklore of Yucatan* (s. l., 1883, in-8); — *Further Notes on Fuegian languages* (s. l., 1892, in-8); — *Further Notes on the Betoya dialects* (s. l., 1893, in-8); — *Giordano Bruno*, avec T. Davidson (Philadelphia, 1890, in-8); — *The Güegüence* (Philadelphia, 1883, in-8); — *The Lenâpé and their legends* (Philadelphia, 1885, in-8); — *The linguistic Cartography of the Chaco region* (Philadelphia, 1898, in-8); — *The Maya chronicle* (Philadelphia, 1882, in-8); — *The missing Authorities on Mayan antiquities* (Washington, 1897, in-8); — *The Myster of*

the New World (New York, 1868, in-8 ; 2e éd. en 1876). — *Nagualian : a study in native American folklore and history* (Philadelphia, 1894, in-8) ; — *The Nation as an element in anthropology* (Chicago, s. d., in-8) ; — *Native American musical instruments* (s. l., 1897, in-8) ; — *The native Calendar of Central America and Mexico* (Philadelphia, 1893, in-8) ; — *Notes on the Floridian peninsula* (Philadelphia, 1859, in-12) ; — *On an inscribed tablet from Long Island* (Waterloo, 1893, in-8) ; — *On various supposed relations between the American and Arian races* (Chicago, s. d., in-8) ; — *The Pillars of Ben* (Philadelphia, 1897, in-8) ; — *A Primer of Mayan hieroglyphics* (Boston, 1894, in-8) ; — *The protohistoric Ethnography of Western Asia* (Philadelphia, 1895, in-8) ; — *Races and peoples* (New York, 1890, in-12) ; — *A Record of study in aboriginal American languages* (Media, 1898, in-8) ; — *Religions of primitive peoples* (New York, 1897, in-8) ; — *Religious sentiment its source and aim* (New York, 1876, in-8) ; — *Reminiscences of Pennsylvania folklore* (s. l., n. d., in-8) ; — *Rigveda Americanus* (Philadelphia, 1890, in-8) ; — *The so-called « Bowpuller »* (Philadelphia, 1897, in-8) ; — *A Vocabulary of the Nanticoke dialect* (s. l. n. d., in-8) ; — *The Words « Dnahuac » and « Nahuatl »* (s. l. n. d., in-8).

— On annonce encore la mort : du Fr. ALYRE, professeur à l'institution Sainte-Marie, mort le 24 juillet, à La Roche-sur-Yon ; — de MM. : BALBIANI, professeur d'embryogénie comparée au Collège de France, l'un des collaborateurs de Claude Bernard, mort à 75 ans, le 25 juillet, à Meudon ; — Achille BASILE, poète chansonnier, mort à 25 ans, le 24 août, à Rouen ; — Robert BETTIG, ingénieur, membre de plusieurs sociétés savantes, mort âgé de 30 ans ; — Thadeus BLOCISZEWSKI, professeur honoraire d'allemand au lycée Louis-le-Grand et à l'école Lavoisier ; — Léon-Jules CLIQUET, doyen des avocats de la cour d'appel de Paris, mort à 80 ans, le 23 août ; — le Frère EUTHYME, ancien assistant des Petits Frères de Marie, mort le 29 juillet, à Saint-Genis-Laval (Rhône) ; — Louis FAURE, de la Société des sciences et arts de Lille, mort dans cette ville, âgé de 69 ans, le 16 août ; — GODEFROY, directeur de l'École d'agriculture de Rennes, mort le 27 juillet ; — le Dr GUILLABERT, médecin-légiste, mort dans sa 71e année, le 15 août ; — le chanoine HELLIN, curé de St-Michel de Lille et ancien professeur de plusieurs collèges réligieux, mort le 15 août, dans sa 63e année, à Lille ; — M. LAMBERT, docteur en droit, mort le 17 août, à Paris ; — le Dr Jean-Baptiste LARRICQ, mort à 65 ans, le 28 juillet, à Bedous (Basses-Pyrénées) ; — le Dr MARCHAND, chirurgien en chef des hôpitaux de Paris ; — l'abbé QUENTIN, maître de conférences à l'École pratique des Hautes-études, aumônier du lycée Louis-le-Grand, orientaliste distingué, mort le 20 août, au Coudray (Seine-et-Oise) ; — Frédéric SERIVE-BERTIN, membre de la commission historique du Nord, mort à 81 ans, le 12 août, à Douai.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Horatio ALGER, auteur de publications pour les enfants et journaliste, mort le 18 juillet dans sa 65e année à Natitk (Mass.) ; — le Dr Grigoriĭ Ivanovitch ARKHANGELSKIĬ, membre perpétuel du conseil de médecine du ministère de la guerre à Saint-Pétersbourg, mort dans cette ville à 62 ans, en juillet ; — BRUF, astronome, mort à Buenos-Ayres ; — Charles H. BLADEN, journaliste, ancien président du club de la presse à New York, mort le 2 juillet dans cette ville ; — Theodor BODIN, publiciste, mort à 78 ans, le 26 juillet, à Berlin ; — Robert BONNER, fondateur du *New York Ledger*, mort le 6 juillet à 75 ans, à New York ; — Thomas BOSWORTH, bibliothécaire du duc de Northumberland, à Almvick Castle ; — Karl Bernhard BRÜHL, ancien professeur de zoologie à l'Université de Vienne, mort le 4 avril, âgé de 80 ans, à Graz ; — Sir Henry-Edward

Leigh DRYDEN, archéologue, mort le 25 juillet; — Sir Edward FRANKLAND, chimiste anglais, mort en Norvège; — Charles GRAHAM, publiciste, mort le 8 juillet, à New York; — Isaac Smithson HARTLEY, auteur d'une histoire de l'Église réformée, mort le 3 mai, à Great Barrington (Mass.); — Tassilo VON HEYDEBRAND UND DER LASA, auteur de publications sur les échecs, mort le 27 juillet, à 81 ans; — George W. JULIAN, à qui l'on doit notamment des *Speeches on political questions*, mort le 7 juillet, à Irvington (Indiana); — le lieutenant-colonel Carl KOETTSCHAU, écrivain militaire, auteur de *Der Nächste deutsch-französische Krieg* (Strassburg, 1880-1887, 2 vol. in-8; trad. française par Jaeglé, 1886, in-18); *Irrtümer des Friedenssoldaten im Krieg* (Strassburg, 1889-1890, 4 vol. in-8); *Westeuropa kosakisch oder geeint?* (Strassburg, 1891, in-8; *Nolite turbare circulos imperatoris. Die Ursachen der Militär-Vorlage von 1892* (Wiesbaden, 1893, in-8), mort le 7 juillet; — Karl KUSCHEL, physicien et chimiste, mort le 12 juillet, à Dresde; — LEGONIN, doyen de la Faculté de droit à l'Université de Moscou, mort le 20 août; — A. LINK, professeur de théologie dogmatique à l'Université de Koenigsberg, mort à 71 ans; — Thomas J. MACKEE, bibliophile et bibliographe, mort le 13 juillet, à New York; — Ugo MAZZOLA, professeur d'économie politique à l'Université de Paris, mort le 20 juillet; — John Philip NEWMAN, évêque de Saratoga, N. Y., auteur de publications religieuses, mort le 5 juin; — Wilhelm PERTSCH, orientaliste, directeur de la Bibliothèque ducale, mort à 67 ans, le 17 août, à Gotha; — William PIERSON, historien, mort le 19 août, âgé de 66 ans, à Berlin; — le colonel Robert W. ROUTLEDGE, l'un des directeurs de la grande librairie de ce nom; — William SIMPSON, correspondant de l'*Illustrated London News*, mort le 20 juillet; — Jan Pieter SIX, numismate, mort le 17 juin à 74 ans; — Mrs Emma Dorothy Eliza Nevste SOUTHWORTH, romancière, morte le 30 juin, à Washington; — le Rév. William WRIGHT, auteur de *The Empire of the Hittites*, mort à 62 ans, le 31 juillet.

CONCOURS ET PRIX. — Le R. Istituto Veneto met au concours pour le prix Querini Stampalia (3,000 fr.) les sujets suivants : Essai de critique sur la poésie historico-politique de Venise pendant la période républicaine (Délai : 31 décembre 1900) ; — Histoire de la peinture vénitienne jusqu'à la fin du XVe siècle (31 décembre 1901) ; — Caractères projectifs des surfaces algébriques à deux dimensions à l'exposé de *n* dimensions (31 décembre 1902). — Le prix Angelo Minich (5,000 fr.) sera décerné (31 décembre 1900) au meilleur mémoire sur le mésoblaste.

CONGRÈS. — Le 10 août dernier, les sept sociétés savantes des trois départements du Doubs, du Jura et de la Haute-Saône se sont réunies en congrès à Dole (Jura). Nous ne dirons rien des lectures faites par divers congressistes à cette occasion ; nous retiendrons seulement qu'il a été décidé que ce congrès serait désormais annuel, ce qui est une excellente chose. Les sociétés qui y prendront part se trouvent dès à présent groupées, tout en gardant leur existence propre et leur champ d'études particulier, sous le nom générique d'*Association comtoise* (Union des sociétés savantes de Franche-Comté). L'Association sera dirigée par un comité composé des présidents des sept sociétés savantes de la province et d'un délégué de chaque société. Le comité établira le programme de chaque réunion annuelle. M. Jules Gauthier, archiviste, président annuel de la Société d'émulation du Doubs, a été élu président de ce comité. Entre autres projets importants, il en est un auquel nos sympathies vont tout droit : c'est une bio-bibliographie franc-comtoise. Un tel travail n'a de chances d'être mené à bien que par le concours de tous les érudits de la province.

Annales fratrum minorum. — Le tome XX du grand ouvrage de Luke Wadding, imprimé à Rome en 1797, manque dans la plupart des collections : un incendie en a malheureusement détruit presque tout le tirage et quelques rares exemplaires seulement avaient échappé au désastre. Les PP. Mineurs du Collège de S. Bonaventure, à Quaracchi, ont eu l'heureuse idée de réimprimer ce volume, en y faisant quelques corrections et additions. Toutes les bibliothèques qui possèdent l'œuvre de Wadding seront heureuses de cette nouvelle et s'empresseront d'acquérir le beau volume in-fol. de xx-711 p., qui vient de sortir des presses du couvent de Quaracchi. La vente de l'ouvrage (31 fr. 25) est faite par les soins de M. B. Herder, le grand libraire de Fribourg en Brisgau.

Paris. — De plus en plus, la femme, non seulement en France, mais en Europe, tend à oublier son rôle de mère de famille pour anticiper sur le domaine masculin. Cet état d'âme a déterminé ce que l'on appelle le mouvement féministe. A ceux qui croient que la femme peut remplacer l'homme partout nous recommanderons la lecture de cette brochure : *A l'opinion publique. De l'emploi de la femme comme compositrice d'imprimerie, ses conséquences, ses dangers* (La Roche-sur-Yon, imp. Servant-Mahaut, in-16 de 13 p.). L'auteur anonyme examine la situation faite à la femme compositrice au triple point de vue commercial, moral et hygiénique. La conclusion est terrible ; mais ne pourrait-elle pas s'appliquer aussi à beaucoup d'autres métiers où l'élément féminin est représenté : aux manufactures de tabac et à celles des allumettes, par exemple ? Et nous ne parlons pas des professions dites libérales !

— On le voit, la femme « fin de siècle » (servons-nous encore de l'expression avant qu'elle soit remplacée) cherche son émancipation. De tout temps, mais sans qu'il y paraisse autant, elle a voulu dominer ; elle y a réussi quelquefois : exception généralement déplorable. Lisez sur le sujet le nouveau livre de M. John Grand-Carteret : *La Femme en culotte* (Paris, Flammarion, in-18 de viii-393 p., avec 54 croquis originaux de F. Fau et G. Girrane et 219 images documentaires. — Prix : 3 fr. 50). Assurément l'ouvrage n'est pas fait pour les couvents ni même pour les personnes du monde qui ont le bon esprit de ne comprendre et admirer la femme que comme l'ange du foyer. Mais les érudits et les psychologues, de même que les artistes, trouveront là nombre de choses intéressantes, disséminées un peu partout et qui, à divers égards, leur seront utiles. Ces qualités indiscutables ne nous empêcheront pas de déclarer tout net que la femme qui oublie les retenues de son sexe ou les méprise en s'efforçant de se masculiniser, s'abuse étrangement : elle peut susciter de loin en très loin l'étonnement admiratif des masses, mais au fond elle déchoit ; elle n'est pas un homme et n'est plus une femme : c'est un être hybride qui fait sourire malignement ou inspire la pitié, pour ne pas dire plus.

— « *Cuique suum* » *la liquidation du consortium américaniste*, la vigoureuse critique due à la plume de notre collaborateur M. l'abbé Péries (Saint-Clément), paraît en allemand dans le *Herold des Glaubens* de Saint-Louis (Missouri) et va incessamment être traduite en espagnol dans la *Revista contemporánea* de Madrid.

Anjou. — Les archives de nos anciens monastères n'ont pas révélé tous leurs secrets, et de temps en temps il en sort de précieux documents. Récemment M. Léon Maître, archiviste de la Loire-Inférieure, découvrait au château de Cunaud (Maine-et-Loire), qui fut le siège d'un prieuré, des titres provenant de l'ancienne abbaye de Noirmoutier et notamment la

copie d'une donation d'Ansoald, évêque de Poitiers, à saint Philibert, fondateur de cette abbaye. Cette donation est datée de la seconde année du règne de Dagobert II. Elle est accompagnée de la procuration donnée par Ansoald à un diacre pour la faire insinuer sur les registres de la curie de Poitiers et du procès-verbal de l'insinuation. M. E.-J. Tardif vient de publier sur ces documents une brochure intitulée : *Les Chartes mérovingiennes de l'abbaye de Noirmoutier, avec une étude sur la chronologie du règne de Dagobert II.* Dans ce travail de haute érudition, M. Tardif a réussi à préciser quelques dates, restées jusqu'ici incertaines, de l'histoire des Mérovingiens.

Bresse. — M. P.-C. de la Gelière nous donne un *Recueil de chansons en patois de la Bresse* (Châtillon-sur-Chalaronne et Belley, imp. Louis Chaduc, in-8 de 73 p.) qui mérite d'être signalé. « C'est, dit M. de la Gelière, un recueil de chansons patoises (avec la traduction française en regard) sur les sujets, les mœurs et les usages les plus caractéristiques de la Bresse. Quelques-unes m'ont été inspirées par mes relations fréquentes avec les rares familles qui ont su conserver à peu près intactes les vieilles traditions de nos aïeux, tandis que d'autres font déjà partie du répertoire populaire... La partie de chant est l'œuvre d'un ami, pur Bressan aussi, M. de la Girodière.» Cet ensemble est fort curieux, parfois très gai ; la note triviale y éclate de temps à autre ; mais nos paysans appellent généralement les choses par leur nom. Peut-être certaines de ces chansons sont-elles anciennes ; toutefois nous pensons que la plupart ne doivent pas remonter plus haut que le commencement du siècle présent. M. de la Gelière, en cherchant bien, ne pourrait-il découvrir quelques chansons remontant sûrement au XVIIe siècle, par exemple celles qu'ont dû vraisemblablement composer les Bressans à l'occasion de leurs luttes contre leurs voisins de Franche-Comté, alors que cette province relevait de la monarchie espagnole? Ainsi nous ne pouvons guère admettre que certains vieux Bressans n'aient conservé mémoire de quelque chant sur Lacuzon, le terrible chef de partisans comtois.

Bretagne. — Le tome XI du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* s'achève avec le 31e fascicule, qui nous conduit de Daumor à Demangeat (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, in-8, p. 325-432). Plusieurs poètes ou du moins versificateurs dans ce fascicule, et M. Kerviler ou ses collaborateurs ne se font pas faute de nous servir quelques-uns des vers échappés à leurs plumes depuis une courte fable de Jean-Louis Dauvin, chirurgien de la marine à l'époque révolutionnaire, jusqu'aux vers satiriques contre l'abbé Delaville, prêtre assermenté, puis réfractaire et émigré, en passant par le curieux prospectus d'Armand Dayot. Et que de noms, que de renseignements accumulés dans ces fascicules dont la publication se poursuit avec un zèle que n'a pas refroidi le nombre relativement restreint des souscripteurs : 220 seulement ! L'on est choqué de ne pas voir figurer sur cette liste de grandes bibliothèques; et l'on en veut presque aux libraires qui souscrivent pour elles de ne pas marquer les noms de leurs clients.

Franche-Comté. — Voici le douzième fascicule des *Correspondants de Grandidier*, présenté et annoté par M. l'abbé Louvot. Il est intitulé : *Perreciot, trésorier de France; lettres inédites* (Paris, A. Picard et fils; Besançon, P. Jacquin, in-8 de 46 p.). On trouve là dix-neuf lettres dont les dates s'échelonnent entre le 8 janvier 1779 et le 8 décembre 1786. Elles ont trait surtout à l'histoire et à la géographie de la Gaule, principalement de la région de l'Est. Aussi toutes ces choses intéressent-elles d'une façon particulière les provinces actuelles d'Alsace, de Franche-Comté et de Bourgogne. Quoique un peu démodées aujourd'hui, fait remarquer en note M. l'abbé

Louvot, les travaux de Perreciot, imprimés et manuscrits sont cités avec éloge par tous ceux qui se sont occupés à son époque, après lui et encore actuellement des mêmes questions. Né en 1728 à Roulans, village situé entre Besançon et Baume-les-Dames, Claude-Joseph Perreciot, successivement avocat au Parlement de Franche-Comté, procureur du Roi près la maîtrise des eaux et forêts et enfin pourvu d'une charge de trésorier au bureau des finances, mourut à Roulans le 12 février 1798.

— Nous avons signalé (t. LXXXII, p. 472-473) le premier fascicule du tome XXVI des *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard*. Nous recevons le deuxième fascicule du même tome (Montbéliard, V. Barbier, in-8, paginé xxxv et 238-497 p.). Réunies, ces deux parties formeront certainement l'un des volumes les plus intéressants et les plus variés d'une collection justement estimée parmi les similaires. Tout d'abord, après un discours de M. Frédéric Rossel, vice-président, le secrétaire général, M. Albert Roux, nous donne un *Rapport sur la situation et les travaux de la Société pendant l'exercice 1896-1897*. Viennent ensuite les « Mémoires » proprement dits. Le premier, de M. Ch. Contejean, est un *Supplément au Glossaire du patois de Montbéliard*. On sait que M. Contejean a publié ce *Glossaire* très apprécié il y a vingt-trois ans; il a donc eu tout le temps de rassembler les matériaux de son *Supplément*. Nous signalerons encore : une savante *Étude sur les sceaux des comtes du pays de Montbéliard*, par M. Jules Gauthier (avec 5 planches reproduisant 25 sceaux); — *L'Inventaire des biens d'un vieux pasteur*, par M. Léon Sahler; — *L'Église Saint-Maimbœuf et le Retable de Schaufelein*, par M. Clément Duvernoy (avec 5 planches); — *Les Lettres de privilèges déposées à la municipalité de Montbéliard en 1794*, par M. Auguste Émonot; — *Un mois à Saint-Pierre de Terre-Neuve*, par M. Frédéric Rossel fils (avec 10 phototypies).

Poitou. — Campanophiles, réjouissez-vous! Voici tout un joyeux carillon de *Cloches diverses de l'arrondissement de Melle* (Melle, Ed. Lacuve, in-8 de 50 p.). Il y en a une trentaine, presque toutes du dix-neuvième siècle et parmi lesquelles fait figure de doyenne l'une des deux cloches de Chef-Boutonne, fondue en 1613 pour l'horloge du château! Il est presque superflu d'ajouter que c'est M. Joseph Berthelé, actuellement archiviste de l'Hérault, qui nous sert ce régal. C'est une suite naturelle aux articles jadis publiés par lui dans le *Mellois* (mai 1887, mars-avril 1889) sur les cloches de Melle.

Provence.— Une étude qui vient à son heure, au moment où la ville de Marseille va célébrer le vingt-cinquième centenaire de sa fondation, est celle de M. Georges Maurin. *Les Villes de la Narbonnaise. Marseille* (in-8, 44 p.). Sous une forme concise, l'auteur étudie les origines de la vieille cité phocéenne, sa topographie et sa constitution politique dans l'antiquité; il passe en revue toutes les hypothèses émises sur ce triple sujet et donne des conclusions qui se rapprochent sensiblement, en ce qui concerne la topographie, de celles de M. Clerc, le savant professeur d'histoire de Provence à l'Université d'Aix-Marseille, conservateur du musée d'archéologie de cette ville.

— Sous le titre *Au pays bleu*, M. Henri Moris, archiviste des Alpes-Maritimes, se propose de publier, à l'occasion de la prochaine Exposition universelle, un grand ouvrage sur les Alpes-Maritimes. Cet ouvrage sera le résultat de longues et patientes recherches sur les œuvres d'art, monuments anciens et modernes, souvenirs historiques, mœurs et légendes, sites pittoresques du littoral et de la montagne, etc. Il sera accompagné d'une préface d'André Theuriet. Le conseil général des Alpes-Maritimes a voté une subvention de 10,000 fr. pour aider à cette publication.

— Un opuscule d'aspect modeste mais plein de renseignements curieux vient de se publier à Nice par les soins de M. Jules Bessi : le *Petit Dictionnaire historique et biographique des noms niçois des principales rue de Nice* (in-12, 34 p.). Ce dictionnaire renferme des notices très brèves sur les Niçois célèbres ; l'acte de naissance de Massena et celui de Garibaldi y sont publiés in-extenso.

VENDÉE. — *La Vieille Cloche de l'église de Châteauneuf (Vendée)*, que M. l'abbé Teillet avait datée de 1484, risque d'être mise en vente par la fabrique, désireuse d'acquérir de nouvelles cloches, et qui espère tirer de la vente de l'ancienne les sommes nécessaires. M. Berthelé, qui croit contestable le droit d'aliénation de la fabrique et qui regrette, comme le fera tout archéologue, cet abandon des choses du passé, a saisi l'occasion d'étudier plus à fond une cloche qu'il ne connaissait que par M. Teillet. Grâce à un estampage il a pu restituer l'inscription plus exactement que ne l'avait fait son prédécesseur et il a lu notamment à la date 1487 au lieu de 1484. (Extrait de la *Revue de Vendée et du Bas-Poitou*, Vannes, imp. Lafolye, in-8 de 8 p.).

ANGLETERRE. — Sous la direction de lady Randolph Churchill Spencer s'entreprend une publication périodique de grand luxe que son prix élevé ne rendra accessible qu'à quelques riches amateurs. Mais *The Anglo-Saxon Review* ne se distinguera pas seulement par le choix des articles et la beauté des illustrations. Chaque fascicule trimestriel sera livré dans une reliure qui reproduira quelque reliure historique fameuse. Le choix de ces reliures est confié à un homme d'une indiscutable compétence, M. Cyril Davenport, chargé au Musée britannique du département des reliures historiques.

ITALIE. — L'École française de Rome, en abordant les registres des Souverains Pontifes du XIVe siècle, a cru devoir abandonner le système de publication et d'analyse de tous les documents qui avait été employé pour les Papes de l'époque antérieure. Elle ouvre donc une nouvelle série, qui ne comprendra que les *Lettres des Papes d'Avignon se rapportant à la France*. Six volumes sont en préparation : M. Coulon s'est attaché aux lettres de Jean XXII (1316-1334) ; M. Daumet à celles de Benoît XII (1334-1342) ; M. Deprez à celles de Clément VI (1342-1352) et d'Innocent VI (1352-1362) ; M. Lecacheux à celles d'Urbain V (1362-1370) et M. Mirot à celles de Grégoire XI (1370-1378). Plusieurs de ces volumes sont sous presse ; il a même paru un fascicule du travail de M. Daumet. Le nouveau système, adopté par l'École de Rome, se justifie d'autant plus qu'à l'étranger on s'est déjà préoccupé de dresser des analyses des actes relatifs à tel ou tel pays. C'est d'ailleurs le seul procédé qui permette de mener rapidement à terme la publication.

GRÈCE. — L'École française d'Athènes a décidé d'entreprendre un recueil général des inscriptions grecques chrétiennes. Ce *Corpus*, qui renfermera et les documents trouvés en Europe et ceux qui ont été relevés en Asie, ne pourra manquer de trouver bon accueil, et nous nous félicitons qu'il soit dû à l'initiative française.

TURKESTAN. — M. Fernand Grenard nous donne deux curieux *Spécimens de la littérature moderne du Turkestan chinois* (Extrait du *Journal asiatique* de mars-avril 1899. Paris, Impr. nationale, in-8 de 47 p.). Le premier specimen est un conte dont M. Grenard nous offre une rédaction faite « par un molla de Khotan qui a reproduit assez exactement le langage parlé des personnes de cette ville qui parlent bien. » Quelques expressions persanes trop recherchées font croire à M. Grenard qu'il y a eu de ce conte un original

persan. Le deuxième morceau est un spécimen de la littérature historique — fort pauvre — du Turkestan chinois; c'est le récit de la mort de Yakoub Bek, que M. Grenard fait suivre d'un résumé de l'histoire du fils cadet de ce prince, Hak koul bek. Ce récit tire son intérêt de la personnalité même de l'auteur, serviteur de confiance de Hak koul bek.

ÉTATS-UNIS. — La bibliothèque publique de Boston est une des plus considérables des États-Unis. Fondée en 1852 avec 9,688 volumes, elle en compte aujourd'hui plus de 700,000. Outre les acquisitions que lui permet de faire un budget assez élevé (29,000 dollars pour les livres, près de 6,000 pour les périodiques, plus de 2,000 pour les journaux), elle s'alimente par d'assez nombreuses donations (11,245 volumes dans le seul exercice 1898). Nous avons sous les yeux le 47e rapport annuel du conseil d'administration (*Annual report of the trustees of the public library of the city of Boston*, 1898 (Boston, municipal printing Office, in-8 de 199 p.). Tous ceux qui s'intéressent à la question des bibliothèques, de jour en jour plus importante, liront avec intérêt ce document, plein de renseignements dont on pourra tirer profit sur l'organisation de cette bibliothèque, sur le fonctionnement de ses annexes. Une carte de Boston, qui indique l'emplacement des divers dépôts où l'on peut venir soit emprunter, soit lire sur place les volumes, une vue et des plans de la bibliothèque centrale, de nombreux tableaux (accroissements annuels de la bibliothèque depuis 1852; — accroissements des divers départements depuis 1889); — nombre des volumes de chaque section, par spécialités, etc.), ajoutent encore à l'intérêt de ce rapport. On nous y fait espérer la publication d'un catalogue de cette bibliothèque; nous devons déjà à quelques établissements similaires des États-Unis des catalogues d'un usage si commode, que l'on ne peut que souhaiter de voir un dépôt si important nous mettre entre les mains un nouvel instrument de travail.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Liturgia della chiesa milanese nel secolo IV*, per M. Magistretti (in-8, Milan, S. Giuseppe). — *A History of new England Theology*, by G. N. Boardman (in-8 cart., New York, Randolph Campany). — *Les Apparitions de Lourdes. Souvenirs intimes d'un témoin*, par J. B. Estrade (in-12, Tours, Mame). — *Friedrich Nietzsche. Aphorismes et fragments choisis*, par H. Lichtenberger (in-12, Alcan). — *Recherches sur les gaz*, par A. Leduc (in-8, Gauthier-Villars). — *Nouvelles Recherches sur les gaz*, par A. Leduc (in-8, Gauthier-Villars). — *Pratique de l'art photographique*, par A. Clerc et G. Niewenglowski (in-8, Desforges). — *L'Œuvre d'art et l'évolution*, par E. Marguery (in-12, Alcan). — *A History of French Art, 1100-1899*, by R. G. Kingsley (in-8 cart., New York, Longmans, Green). — *Paix universelle*, par L. Corperus (in-12, Plon et Nourrit). — *Œuvres choisies de Ferdinand Fabre. Extraits et notice*, par M. Pelisson (in-12, Delagrave). — *La Littérature française au XIXe siècle* (in-12, L.-Henry May). — *Mélanges de littérature et d'histoire religieuses publiés à l'occasion du jubilé épiscopal de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, 1874-1899* (gr. in-8, Picard et fils). — *Figure e figurine del secolo che muore*, da R. Barbiera (in-12, Milan, Trèves). — *Les Pyrénées françaises*, par G. Darsuzy (in-12, Schleicher). — *Gabriel Malagridoc, de la Compagnie de Jésus*, par P. Mury, S. J. (in-12, Strasbourg, Le Roux). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. FR. SIMON, Rennes (2369-99).

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Recueils. — 1. *Amours rustiques*, par Hubert Krains. Paris, « Mercure de France », 1899, in-8 de 326 p., 3 fr. 50. — 2. *Contes de poupées*, par Ad. Van Bever. Paris, « Mercure de France », 1899, in-16 de 79 p., 1 fr. — 3. *C'est arrivé*, par Th. Toppy. Paris, Stock, 1899, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 4. *Petite Ellen*, par Spes. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 5. *Passage de Bédouins*, par Myriam Harry. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 320 p., 3 fr. 50.

Romans. — Les Anormaux. — 6. *Aimienne, ou le Détournement d'une mineure*, par J. de Tinan. Paris, « Mercure de France », 1899, in-18 de 249 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Prométhée mal enchaîné*, par André Gide. Paris, « Mercure de France », 1899, in-16 de 199 p., 2 fr. — 8. *Clara d'Ellébeuse, ou l'Histoire d'une ancienne jeune fille*, par F. Jammes. Paris, « Mercure de France », 1899, in-16 de 242 p., 2 fr. — 9. *Une Femme*, par Camille Lemonnier. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de 306 p., illustré, 3 fr. 50. — 10. *La Possession*, par Charles-Henry Hirsch. Paris, « Mercure de France », 1899, in-18 de 371 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Chemin d'espérance ; confession d'une inconnue*, par Henri Warnery. Paris, « Mercure de France » 1898, in-12 de 300 p., 3 fr. 50.

Les Exotiques. — 12. *Entre la vie et le rêve*, par S.-P. Jacobsen. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 326 p., 3 fr. 50.

Les Romans a thèse. — 13. *L'Innocente de Rochebignon*, par Édouard Dupré. Paris, Perrin, 1899, in-12 de xvi-283 p., 3 fr. 50. — 14. *Femmes nouvelles*, par Paul et Victor Margueritte. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 349 p., 3 fr. 50. — 15. *La Croyante*, par Jean Psichari. Paris, Stock, 1899, in-12 de 325 p., 3 fr. 50.

Romans psychologiques. — 16. *Gilberte*, par Paul Lacour. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de 277 p., 3 fr. 50. — 17. *Sur la brèche*, par A. Gia Camelli ; trad. de l'italien par Mme E.-H. Paris, Perrin, 1899, in-12 de 378 p., 3 fr. 50.— 18. *Petite Princesse*, par Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 270 p., 3 fr. 50. — 19. *Des Ombres qui passent*, par Beatrice Harraden ; trad. de l'anglais par J. du Mestral Combremont. Paris, Perrin, 1899, in-18 de 264 p., 3 fr. 50.

Romans de moeurs. — 20. *Le Mal nécessaire*, par André Couvreur. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 377 p., 3 fr. 50.

Recueils. — 1. — Il y a trois nouvelles dans *Amours rustiques* ; la première est banale, la seconde est presque délicate ; je n'ai pas lu la troisième. La banale est longue ; elle nous raconte la lente et continue déchéance d'un instituteur belge sous l'influence d'un amour indigne : la femme dont il s'est épris est une servante de café. Cent quarante-quatre pages, pour « si peu de psychologie » et pour une psychologie si peu nouvelle, c'est trop. La seconde histoire, le *Moulin sans Souci*, est d'une qualité supérieure, malgré la tragique banalité du dénouement : une jeune, fraîche, sobre, honnête meunière, mariée à un brutal, à un sot, à un vulgaire meunier, s'éprend d'un jeune et joli peintre, qui était devenu l'hôte du Moulin pendant la belle saison. Mais, « hélas ! du crime affreux dont la honte la suit jamais son triste cœur ne recueillit le fruit. » Maintenons « hélas ! » car

elle n'évita une faute que pour en commettre une autre : elle se suicida! Se suicida-t-elle? ou fut-elle suicidée par le valet du moulin? Mystère! Car le valet du moulin aimait lui aussi la jolie et infortunée meunière. L'écriture de ces deux nouvelles est lourde, appliquée, mais non tout à fait manquée.

2. — Celle de *Contes de poupées* est beaucoup plus appliquée, beaucoup plus lourde, mais beaucoup plus manquée; elle est, en outre, poétique! Et les sujets en sont poétiques aussi. L'héroïne du premier conte est la princesse Yoalanthe, qui se meurt d'amour pour un troubadour, qui meurt d'amour pour l'idéal. Le Roi marie ces deux mourants; mais l'époux expire pour de bon, au sortir du festin nuptial, « en essayant un hymne au ciel rutilant d'étoiles! » Il y a cinq autres poèmes de la même valeur dans cette petite plaquette. Mais c'est la couverture qui en est surtout remarquable : papier gris gorge de pigeon, caractères bleu-vert! C'est exquis!

3. — *C'est arrivé* n'est pas un livre prétentieux : il contient dix-huit morceaux de forme différente, mais de valeur égale; les uns sont en vers, les autres en prose, quelques-uns en français. « Ces contes ne sont pas des romans; ils « ont vécu » et « vivent » encore! » nous dit l'auteur dans une préface-prospectus. Il se trompe : ces contes n'ont jamais été vivants; ils sont tout artifice et impuissance. L'observation en est banale, l'art insignifiant, le style immédiatement au-dessous de rien. Je signale pourtant une tentative heureuse dans *l'Addition* : un comptable de magasin, en train de faire l'addition de son Journal, est interrompu à chaque moment, tantôt par son patron, tantôt par un camarade, tantôt par un client ou une cliente. « Ça, c'est vécu! » sinon vivant, et « c'est de l'observation, » je ne me refuse pas à le reconnaître :

Jamais au vrai mérite on ne me trouve aveugle,

comme ne l'a pas dit Voltaire.

4. — *Petite Ellen* avait onze ans, et déjà elle était femme : elle était méchante et bonne, jalouse, amoureuse, capable de tous les égoïsmes, de tous les dévouements, de tous les repentirs, bref une petite âme livrée à des instincts contradictoires. Elle s'était éprise d'un jeune officier, qui était fiancé avec une charmante jeune fille; elle essaya de faire manquer ce mariage par de vilains « rapports. » Mais bientôt elle eut honte de sa conduite et elle la répara : elle sacrifia son amour, et laissa l'officier épouser sa fiancée. Cette étude d'une âme d'enfant, tourmentée par des sentiments trop violents pour son âge, faiblissant un moment sous la poussée de l'instinct, mais se relevant vite à l'appel de la raison et de la vertu, révèle une main d'ouvrier à la fois délicate et inexperte. — Mais l'expérience s'acquiert! — Les trois autres nouvelles du même volume offrent les mêmes qualités.

5. — Les vingt morceaux dont se compose *Passage de Bédouins* appartiennent à ce genre de littérature, à la fois surannée et moderne, qui rappelle *la Gaule poétique*, de feu Marchangy, et *le Mariage de Loti*, du très vivant Louis Viaud, et qui a fait refleurir inopinément quelques œuvres très fraîches sur les branches les plus mortes du romantisme le plus rococo. Ici encore il est question de petites Orientales qui s'éprennent de jeunes officiers français, du « cavalier du Destin et de la Mort, » d'Arabes, de Maures, de Mauresques qui ont l'air de sortir des contes de lord Byron, mais qui peut-être ont passé réellement sous les yeux du conteur. Parce que l'orientalisme littéraire nous a donné beaucoup d'enluminures de convention, il n'est pas certain que tous les littérateurs orientalistes soient de simples enlumineurs. Il y a de l'artiste et du poète chez l'auteur de ces dix-huit bédouineries.

Les Anormaux. — 6. — La « littératurite » s'est montrée clémente ce trimestre : à peine cinq ou six cas. Mais il y en a un grave : *Aimienne, ou le Détournement d'une mineure*. L'auteur en est mort. Il y avait longtemps que ce pauvre Jean de Tinan était malade, et que les spécialistes avaient diagnostiqué son mal. « Nous voudrions qu'on lût ce livre avec admiration et avec pitié, » dit l'auteur de la préface. On ne peut le lire — si on peut le lire — qu'avec pitié. C'est une série de paradoxes laborieux, volontairement étranges, mais inconsciemment démentiels, sur la littérature, la morale, l'amour, les femmes, etc., — plaqués sur l'historiette que voici : Un viveur recueille chez lui une jeune fille, une vraie, qui s'était échappée de chez son père, un député socialiste. Il la respecte malgré elle, et lui fait réintégrer le domicile paternel. L'auteur n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il écrivit ce roman, qui en précédait « une série de pareils », et lorsqu'il mourut. Heureux les anormaux qui meurent jeunes !

7. — Mêmes efforts vers « l'originalité intense », dans *le Prométhée mal enchaîné ;* même chute dans l'originalité pathologique. En voici le début : « Je ne parlerai pas de la moralité publique, parce qu'il n'y en a pas ; mais à ce propos une anecdote : Quand, du haut du Caucase, Prométhée eut bien éprouvé que les chaînes, tenons, amisales, parapets et autres *Scrupules*, somme toute, l'ankylosaient, pour changer de pose, il se souleva du côté gauche, étira son bras droit, et entre quatre et cinq heures d'automne, descendit le boulevard qui mène de la Madeleine à l'Opéra. » J'ai souligné scrupules : il faut tout souligner, ou plutôt tout regarder avec pitié, en passant, sans s'arrêter, les misères mentales n'étant pas agréables à voir et ne relevant ni de notre compétence ni de notre charité. J'ai essayé de lire les discours que tient Prométhée dans les brasseries et les restaurants « du boulevard ; » ils sont plus ineptes encore que prétentieux. — Appelez le docteur Falret !

8. — Dans *Clara d'Ellébeuse*, c'est la conception plus que l'exécution qui est maladive. « Le style en est correct, » mais le sujet, ah ! le sujet ! C'est l'histoire d'une très vertueuse, très pieuse, très pure jeune fille qui s'imagine être devenue mère, et, après avoir lu, dans un manuscrit de sa famille, qu'une de ses parentes devenue mère aussi, s'était tuée, va sur la tombe de cette parente et s'empoisonne. — Docteur ! voyez le n° 8 !

9. — L'auteur de *Une Femme* est un faux malade ; c'est un simulateur. En réalité c'est un impuissant qui veut être un habile, et qui ne pouvant pas réussir à fixer l'attention par des moyens littéraires, essaie de la violenter par des moyens non littéraires. La femme, dont il nous raconte ici l'histoire, est une débauchée mystique. Elle ressemble à celles qu'on observe et qu'on soigne à la Salpêtrière. Elle en a l'inconscience, les impudeurs, les incohérences. Enfin, après un dernier rendez-vous avec son ami elle lui dit, dans ce style belge, fait de platitude et de lyrisme, où excelle M. Camille Lemonnier : « Il me semble qu'il y a autre chose à faire (que ce que nous avons fait jusqu'ici) pour une femme qui a de la volonté et du courage. Ne sois pas étonné si un jour, tu apprends que je suis allée, là-bas dans une île, soigner les lépreux. Nous avons été des êtres de joie. Et ensuite il faut toucher avec des mains tendres à des plaies, à la souffrance de l'humanité misérable ! » Pornographe ou mystique, je vous assure que l'auteur de *Une Femme* n'est et ne sera jamais qu'un marchand de papier imprimé, et qu'il n'a pas le droit de se donner pour un écrivain et de venir chaque trimestre, prendre le temps d'un honnête homme, ne fût-ce qu'un quart d'heure, et l'homme fût-il un critique !

10. — L'auteur de *la Possession* doit être un bon jeune homme, d'un âge avancé peut-être, mais d'un esprit pas avancé du tout. Il n'a pas le courage ou la puissance de ses mauvais desseins. Il a voulu faire un livre pornographique : il n'a pu faire qu'un livre médiocre. Il a trouvé et il a osé un titre, — un des meilleurs parmi les mieux trouvés de la Collection mercvrielle ; malheureusement, — ou heureusement — il n'a pu ou su rien mettre derrière ces titres, pas même la chose annoncée. En fait de possession, il n'y en a pas d'autre que la possession d'un pauvre cerveau par une idée fixe ; en français non mercvriel, ces phénomènes s'appellent d'un autre nom, moins équivoque. Voici d'ailleurs l'histoire : une jeune fille épouse le fils d'un marchand de faïence, et devient amoureuse d'un peintre en bâtiment, parce que son mari est devenu lui-même amoureux de Salomé, la fille d'Hérodiade, celle qui vivait il y a dix-neuf cents ans ! Pauvre Claire ! Car elle s'appelle Claire la femme du faïencier, son mari s'appelle Pierre, et le peintre en bâtiments, respectueux et sentimental, s'appelle Juste. Et voilà une analyse dont l'auteur n'a pas à se plaindre : il n'aurait

pas droit à tant de détails, et il aurait droit à plus de sévérités. Mais c'est un si bon jeune homme !

11. — *Le Chemin d'espérance* est le « journal d'une âme. » Ce n'est pas un roman, ce n'est pas même une histoire ; il n'y a pas d'événements, pas de personnages : à peine deux ou trois anecdotes, racontées avec talent d'ailleurs, mais n'occupant pas dix pages sur les trois cents de ce volume. Les deux cent quatre-vingt-dix autres sont remplies par l'auteur lui-même, dialoguant avec lui-même, s'interrogant, se repentant, gémissant, raisonnant, pleurant. Il sait pleurer, l'auteur, et gémir ; toutes les douleurs de l'humanité sont entrées dans son âme et il les a comprises ; les siennes propres ne l'ont rendu que plus sensible à celles de ses frères ; il a la sensibilité d'un écorché et il pousse de beaux cris. — Il sait raisonner aussi, mais moins bien. Il n'est pas dupe de certaines formules, il devine le creux des plus sonores, et il les soumet toutes à sa critique aiguë. Depuis le bouddhisme jusqu'au renanisme, il scrute toutes les philosophies et toutes les religions ; le christianisme seul lui paraît rendre le son du vrai. Mais il n'en admet pas tout ; les dogmes de la théologie catholique le gênent ; il n'en voudrait garder que quelques-uns. Lesquels ? C'est ce qu'il est assez difficile de découvrir à travers ce recueil de notes, méditations, soupirs, dissertations, élévations et spéculations philosophico-lyriques. Il faut déjà beaucoup d'efforts et de bonne volonté pour y découvrir ce que je vous y ai signalé : un noble talent qui ne sait pas se faire valoir. Mieux composé, *le Chemin d'espérance* pourrait s'imposer à l'attention et faire du bien ou du moins faire penser ; tel qu'il est, il n'aura pas beaucoup de lecteurs, pas même parmi ces « lecteurs d'élite, » dont il est évident qu'il recherche et peut-être mérite les suffrages.

Les Exotiques. — 12. — *Entre la vie et le rêve* est traduit du danois — et dans un très pur et très agréable français. — Comme tout roman du Nord qui se respecte, celui-ci manque d'unité, de clarté et d'intérêt, et il abuse de la psychologie et de la métaphysique religieuse ; à cela près, il est digne de beaucoup de ses pareils, auxquels notre snobisme a fait un succès et comme une sorte de gloire. C'est l'histoire d'un homme qui fut surtout un « aboulique, » un paralytique de la volonté. Fils d'un bourgeois à l'esprit lourd et d'une mère à l'imagination exigeante, héritier de facultés pratiques et poétiques qui ne cessent de se combattre et de se neutraliser, Niels aime successivement une cousine poitrinaire, une veuve coquette, la femme de son ami intime, une jeune fille très simple et très bonne. Il ne demande rien à la première et n'obtient rien de la seconde, mais il prend l'honneur de la troisième et la foi chrétienne de la quatrième. Il finit par s'engager comme soldat et meurt d'une balle, après avoir passé sa vie entre la réalité et le rêve, sans avoir fait le moindre bien,

mais non sans avoir fait du mal, comme tous les infirmes de son espèce.

Les Romans a thèse. — 13. — *L'Innocente de Rochebignon* est précédée d'une préface de seize pages, qui expose la genèse et la « philosophie » de cette sornette. L'auteur « a porté douze ans dans son esprit » la pensée de ce drame.. S'y trouvait-il déjà quelque vue sur la vie humaine, lorsqu'il le narra pour la première fois à son ami André Bellessor? C'est ce qu'il ne croit pas, « sans toutefois pouvoir l'affirmer exactement. » Mais depuis! Depuis, « la conception première » s'est enrichie de « modifications successives, d'additions » et de tout un symbolisme qui se rattache, d'une part, aux théories anciennes du Progrès indéfini, d'autre part à la théorie moderne de l'Évolution. — Voici « le drame. » La scène se passe au village, à la Heunetière, près de Rochebignon et de Lalleu, parmi les âmes simples. Perrine est la fille des Landier, de riches fermiers; c'est une superbe enfant, « une belle plante » humaine; mais l'esprit chez elle n'a pas suivi le développement du corps; c'est plus qu'une « attardée, » c'est une « innocente » dont la vie est toute physiologique. Un soir, après un dîner joyeux pendant lequel elle avait semblé s'éveiller à des sentiments plus complexes et où un peu de pensée venait de transparaître dans son rire, elle se fait violer par un garçon de ferme, le nommé Julien. — Devenue mère, elle soigne son fils avec la tendresse d'une louve pour ses petits. Mais le jour où elle apprend que le père de son enfant va épouser Céleste, elle se précipite dans l'église, frappe Julien, tue Céleste et se tue elle-même. Et maintenant, oyez ceci et retenez-le bien : « Perrine, c'est l'Humanité qui veut monter jusqu'à la pleine lumière de la Raison, mais retombe dans les ténèbres de la Bestialité; Céleste, c'est l'Idéal où l'on tend, mais qui s'évanouit au moment où on va l'atteindre..... L'Idéal, que Céleste représente, devait nécessairement être éliminé et recevoir le coup mortel de la main brutale, je dirais bestiale, si les bêtes avaient des mains!! » Attendez! L'auteur n'a pas fini de vous exposer la « philosophie de son œuvre. » Il a à se résumer. « Je me résume : entre la caverne de Troglodytes, refuge de l'Humanité qui a voulu vainement naître à la lumière, et le chemin de l'église où surgit le mirage (?) de l'Idéal, est situé le hameau de la Heunetière, banal comme tant d'autres, et plus proche de Rochebignon que de Lalleu! » Vous voilà fixés, et « vous avez maintenant la clef de *l'Innocente.* » Ne perdez pas la clef!

14. — Soyons respectueux pour *Femmes nouvelles*; le talent des auteurs, sinon le mérite de l'œuvre, en fait un devoir. Ne leur tenons même pas compte, je veux dire ne leur faisons pas un grief des articles réclames que leur ont prodigués les bons confrères ; on n'est pas responsable, toujours, de ses amis. Et d'abord le récit manque de con-

tinuité ; il est coupé en menus fragments, avec des lacunes que l'imagination du lecteur a la charge de remplir. Le système est facile, comme tout ce qui est « procédé » ; mais il est dangereux. Il exige du lecteur une bonne volonté qui lui fait souvent défaut, même quand c'est un roman qu'il lit. — Il est vrai que celui-ci est un roman à thèse, et qu'une thèse vaut la peine qu'on fasse quelque effort. N'importe ! je connais des lecteurs qui se sont refusés à cet effort et qui n'ont pas « fini » *Femmes nouvelles* parce qu'il leur fallait à chaque instant revenir en arrière, se rappeler des noms et des détails qu'ils avaient cru négligeables et qui brusquement devenaient importants, se livrer à un vrai travail de reconstitution et de recomposition qui les a rebutés. — Avis aux auteurs ! — Quant à la thèse, elle soulève tous les problèmes que comporte la question du féminisme ; je ne dirai pas qu'elle n'en résout aucun, même à la manière dont les romans peuvent résoudre les problèmes, en les tranchant par la logique et « la mathématique spéculative ; » disons simplement qu'elle n'en éclaire aucun. Elle nous en fait toucher quelques-uns, elle nous y heurte et nous en fait souffrir. Elle donne le sentiment d'une entreprise téméraire, dont les principes restent indécis et les conclusions vagues. Elle « agace, » elle ne fait pas réfléchir. L'héroïne du livre, Hélène, est-elle ou n'est-elle pas une femme nouvelle ? Elle l'est par ses sympathies et ses désirs. Elle a des relations d'amitié avec des directrices et rédactrices de journaux, des oratrices de réunions publiques, féministes aussi peu femmes que possible, ornées toutefois de toutes les vertus masculines, de toutes celles du moins que l'homme croit être son privilège. Mais chose étrange ! ces femmes nouvelles n'ont qu'une place assez étroite dans le récit ; elles restent dans une sorte de pénombre mystérieuse, à travers laquelle on les devine plus qu'on ne les voit. On ne voit bien que leur influence sur Hélène, qu'elles dégoûtent de la compagnie des femmes « vieux jeu » dont elle est la fille, la nièce ou la cousine. Celles-ci, au contraire, remplissent le volume ; elles se partagent toutes les faiblesses, toutes les mesquineries, tous les ridicules et tous les vices dont M. Deschanel père, — celui qui a un fils qui a du talent, — a dressé minutieusement la liste dans un livre qui fut beaucoup lu un moment par les collégiens : *Du mal qu'on dit des femmes*. L'épisode des amours adultères d'une cousine d'Hélène occupe près de la moitié du roman, — ce qui ne nous apprend rien — du moins, je l'espère — sur les *Femmes nouvelles*. Est-ce que, par hasard, on voudrait nous faire croire qu'elles seraient toutes des émancipées, comme cette cousine ? Ou voudrait-on, au contraire, nous faire conclure qu'elles seraient très différentes et que toutes seraient fidèles à leur mari, à tout le moins jusqu'au divorce ? Les intentions des auteurs ne paraissent pas très nettes, et du reste ne peuvent guère l'être davantage ; elles n'échappent au paradoxe que par le

vague. — Entre ces deux groupes de femmes, représentatifs l'un de la femme ancienne et l'autre de la femme nouvelle, Hélène va et vient, alliée avec le premier, finissant par se résigner à vivre avec le second. Elle consacre sa fortune à une sorte d'orphelinat laïque dont l'insuccès la laisse d'ailleurs indifférente, et elle se console d'un premier chagrin d'amour, venu d'un fiancé indigne, par un second amour avec un ingénieur, qui a des idées très modernes, mais qui l'épouse selon les rites les plus traditionnels. — Elle a voulu être une femme nouvelle ; elle a réussi à n'être qu'une jeune fille honnête et fière, qui aime les pauvres et se sacrifie pour eux, avec une simplicité et une générosité presque égales à celles de certaines femmes pas nouvelles, — les Sœurs de Charité par exemple. Faut-il ajouter que ce roman est écrit avec le soin, l'application et la conscience littéraires qui sont la moitié au moins du talent des frères Margueritte ? Et faut-il rappeler de quel nom solennel Buffon appelle le « tout... » dont la patience est la moitié ? — Ceci est un rébus... pour faire suite à celui qui fait le fond de *Femmes nouvelles*.

15.— « J'ai parmi les catholiques des amis qui sont tout près de mon cœur, écrit l'auteur de *la Croyante ;* mon intention n'est point de les contrister. » Je ne suis point, je n'ai pas l'avantage d'être des amis de M. Psichari ; mais je lui ai montré, à propos de son *Rêve de Yanniri*, que je savais me rapprocher de son esprit et faire effort pour entrer dans les idées les plus éloignées des nôtres ; et je crois me souvenir qu'il m'en a remercié. Je me sens donc bien libre pour lui dire aujourd'hui qu'il ne m'a pas contristé, mais qu'il a fait pis : il m'a ennuyé. Son livre est une erreur esthétique. Il peut être d'un penseur, d'un philosophe ; il peut avoir une valeur doctrinale considérable, en ce sens au moins qu'il peut renouveler ou résumer tout ce qui a été écrit contre le christianisme par tous les incrédules ou « les infidèles » depuis Julien l'Apostat jusqu'à Renan ; je le concède ou plutôt je ne le discute pas ici, parce que, en tant que roman, il ne mérite pas d'être discuté : il n'existe pas. C'est un recueil de dissertations dialoguées entre des interlocuteurs qui ont l'air d'être en bois et qui traitent « la question religieuse » avec l'accent des poupées qui disent papa ! maman ! Ils sont plus artificiels que les personnages de guignol ; leur ton est si faux, si insupportable que leurs idées cessent d'être dangereuses. De petits enfants de onze ans, notamment, y tiennent des propos dignes de vieux penseurs de brasserie, et qu'on dirait extraits d'un article de M. Clémenceau, les jours où ce politicien s'applique à être profond et travaille pour M. Homais, le tout entremêlé de vraies puérilités qu'il est étrange de voir recueillir par un homme sérieux comme des arguments de valeur contre le christianisme. Exemple : A propos des prières dites avant et après le repas par un abbé chez

qui a déjeuné une famille de libres penseurs, les enfants demandent des explications au père : « Est-ce que c'est un usage ancien que celui du « *Benedicite* et des *Grâces?* — M. Eyli réplique familièrement : « ... Par le « fait, le germe de ces pratiques se retrouve si l'on veut dans l'Evangile. « — Combien qu'il y a de temps de ça, de l'Évangile ? fit Lucien (un « mignon garçonnet dans les dix à onze ans). — Près de dix-neuf cents « ans, mon petit coco. Tu m'as l'air bien peu ferré sur les dates — Petit « coco était plus calé qu'il ne voulait le paraître. Il avait calculé sa ques- « tion en vue d'une réponse, car il ne se départait pas de sa mignonne « astuce, M. Lucien. Il s'exclama vivement : — Ah ! ils sont malins « ceux-là, tout de même ! — Qui ceux-là ? — Eh bien ! mais les chré- « tiens, donc ! Ils ont trouvé moyen de durer deux mille ans avec ça ! — « Ça désignait évidemment et englobait sans distinctions subtiles les « prières, les croyances et tout le surnaturel chrétien ! » — Le livre m'est tombé des mains. Je sais bien qu'on a dit de tout temps : Il n'y a plus d'enfants ! Mais qu'un enfant « dans les dix à onze ans » soit capable d'une pareille « vue », si fausse soit-elle, non, ce n'est pas croyable ! Pour le croire et pour croire qu'on le fera croire, il faut être soi-même un père trop papa ou un écrivain plus « penseur » qu'artiste, n'appartenant pas à la famille de ces observateurs, libres d'esprit, qui savent voir, « se soumettent à l'objet » et ne leur prêtent pas leurs propres qualités ou leurs propres pensées. S'il n'y a plus d'enfants « entre les dix et onze ans, » est-ce qu'il y en aurait toujours entre les trente et cinquante ? On le dirait encore à lire les lignes qui suivent immédiatement celles que je viens de citer : « Je sais bien, « moi, continua Coco en clignant de l'œil, que quand je mange, ça ne « peut rien faire à Dieu : ça ne fait qu'à mon estomac ! Tant pis pour « moi si j'ai mal, après, quand je mange un morceau de trop ! N'em- « pêche ! c'est joliment fort d'avoir fait croire que Dieu regardait tous « les jours dans nos assiettes ! » — Ce qui est enfantin là dedans ce n'est pas tant le raisonnement de Coco, que l'importance qu'y attache l'auteur et son impuissance à y répondre. Faut-il y répondre pour lui ? Je crois que c'est inutile. Une pareille ignorance ou inintelligence de notre foi résisterait à ces explications partielles ; c'est tout un exposé de la doctrine chrétienne qu'il faudrait reproduire ici. Or, cet exposé n'est pas à faire. Il a été fait plusieurs fois et par des hommes qui méritent toute la confiance de M. Psichari, par Bossuet notamment. L'auteur de *la Croyante* n'a qu'à lire le petit livre de ce croyant ; à défaut de celui-là, qu'il en lise un autre plus court, à savoir le catéchisme à l'usage des premiers communiants. Il y trouvera des réponses à toutes les objections de Coco, ou du moins « le germe » de ces réponses ; et, dans tous les cas, il y perdra moins son temps qu'à écrire des romans antireligieux, — inoffensifs d'ailleurs à force d'être

ennuyeux, et innocents aussi parce qu'ils sont d'une rare sincérité dans l'ignorance.

Post-Scriptum. J'oubliais de vous dire que « vous trouverez dans *la Croyante* l'atmosphère morale de *l'Affaire !* » l'auteur ayant formellement « voulu que ces pages en fussent pénétrées. » (*Préface*, p. IX.) Pouvez-vous encore douter que ce livre soit une erreur esthétique ?

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — (Je rappelle que cette rubrique ne doit pas être prise à la lettre, et qu'elle ne comporte, par elle-même, ni éloge ni blâme).

16. — *Gilberte* a un sous-titre qui n'est pas clair et que « la suite des événements » n'explique guère : *Le Don de soi.* On y voit une dame qui voudrait bien se donner, mais qui ne peut pas se faire accepter. Cette dame est mariée, ce qui est d'une banalité courante dans les romans. L'homme qui refuse ce « don » est un député, ce qui est moins banal. Pourquoi refuse-t-il ? Parce qu'il est vertueux ? Parce qu'elle est laide ? Ni pour ceci, ni pour cela. Parce qu'il est délicat tout simplement, et que s'il se permet le vice, il s'interdit le vol, même celui d'une femme ! Tant de délicatesse entre-t-elle dans l'âme des députés fêtards ! (Car il est fêtard, Robert). Gilberte est tellement surprise, qu'elle se suicide ! Toute cette psychologie me reste fermée. Il est fâcheux que l'auteur à l'exemple de celui de *l'Innocente* précitée, ne nous en ait pas donné « la clef. »

17. — Je n'ai pas classé *Sur la brèche* dans la rubrique des *Exotiques* parce que ce livre n'a rien d'étrange, quoiqu'il soit d'un étranger. Il est simple, il est clair, il est intéressant, comme le sont d'ailleurs, en général, tous ceux qui nous viennent des pays de culture latine. Celui-ci nous vient d'Italie, par l'intermédiaire d'une traductrice que l'auteur a félicitée de sa fidélité, et que nous pouvons féliciter de son élégante souplesse. C'est le tableau d'une âme de jeune fille, saine, ferme, délicate et agissante ; une vertu émane d'elle, qui impressionne et modifie tout son entourage. Placée comme institutrice dans une famille étrangère, elle y rencontre des devoirs difficiles, qu'elle remplit avec courage, y suscite des hostilités et des enthousiasmes qui peuvent l'émouvoir mais non la faire faiblir, s'y fait adorer de son élève, convertit à une vie plus ordonnée le fils de la maison et elle ne l'épouse pas ! Ayant toujours été à la peine, sur la brèche, il était juste qu'elle fût à l'honneur, et ne finît pas dans un mariage banal. Les détails de cette simple histoire ont une valeur supérieure à celle du cadre ; l'intérêt en est puissant, et accessible aux esprits les plus simples ; la portée morale en est très grande et de nature à atteindre les âmes les plus élevées.

18. — *Petite Princesse* est-elle une « étude » ou une « création » Peu importe ! Elle est charmante et c'est l'essentiel. Cette petite sœur de *Dosia* mérite d'avoir le succès de son aînée. On la nommait « la

petite princesse » parce qu'elle était la plus gâtée et la plus jolie de sa famille, et aussi la plus impérieuse et la plus capricieuse, — du moins en apparence, car en réalité elle était la plus intelligente et la meilleure ; — intelligente au point de s'apercevoir que sa sœur aînée était éprise d'un jeune homme qu'on lui destinait à elle-même, et bonne jusqu'à sacrifier son propre bonheur ; intelligente jusqu'à s'intéresser aux expériences scientifiques de son père, et bonne jusqu'à s'associer aux dangers de ces expériences ; intelligente jusqu'à apprécier les mérites modestes du jeune préparateur de son père, et bonne jusqu'à lui donner son cœur. Enfant terrible et sœur de charité à la fois, elle passe en jetant autour d'elle son rire et ses bienfaits, éblouissante et séduisante, joie de tous les yeux et charme de tous les cœurs

Elle est charmante ! Elle est charmante ! Elle est charmante !

comme dit un vers célèbre. Mesdemoiselles, lisez la *Petite Princesse* et ressemblez-lui, — sans cesser d'être vous-mêmes pourtant, car vous aussi vous devez être charmantes puisque vous lisez le *Polybiblion* !

19. — *Des ombres qui passent !* Ce titre est menaçant ! Il semblait promettre des considérations, des méditations symboliques, métaphysiques, poétiques peut-être ! Et c'est un joli conte que le livre nous donne, humoristique et spirituel, tout en étant attendrissant. La poésie n'y manque pas, ni surtout la psychologie, ni même la métaphysique, — mais elles n'y gâtent rien, au contraire ! Comment cela se fait-il ? C'est le secret du talent. — La scène se passe dans une station hivernale de la Suisse. La nièce d'un libraire, Bernardine, une « intellectuelle », qui n'appréciait les gens que d'après leur « intelligence », comme disent les pions et les empionnés de tous les pays, et qui, ayant travaillé à se faire une carrière et à se donner une gloire « intellectuelle » avait, en attendant, perdu sa santé, est envoyée en Suisse par les médecins. Elle arrive dans un hôtel rempli de malades et de gardes-malades. Parmi les premiers, un homme, jeune encore, jouait le rôle du « Personnage désagréable », s'appliquant à déplaire, comme d'autres cherchent à plaire, n'ouvrant la bouche, à de rares intervalles, que pour infliger un démenti ou donner une leçon à ses voisins et à ses voisines. Il n'épargne pas la nouvelle venue ; il est surpris du sang-froid, de la bonne grâce, de l'esprit, de la gaieté qu'elle oppose à ses boutades. Il en profite pour satisfaire de plus belle sa misanthropie et misogynie. Il engage avec son interlocutrice des discussions, brèves, mais incessantes, sur toutes choses, y compris la philosophie et la théologie, s'appliquant à lui faire partager son pessimisme desespéré. Vous devinez qu'il ne réussit qu'à devenir lui-même optimiste et amoureux. Mais vous ne devinez pas avec quelle délicatesse, quelle finesse cette transformation est observée, et avec

quelle humour elle est décrite. De même la transformation de Bernardine : elle s'opère insensiblement, au spectacle et au contact des souffrances et des vanités qui l'entourent : arrivée bas-bleu, elle repart femme. Elle est devenue douce, compatissante ; elle a été une sorte de sœur de charité pour un mourant ; la bonté a pénétré son âme et agrandi son intelligence. Elle comprend que la vraie valeur ne réside pas dans les grades universitaires ou dans le talent littéraire. Elle a en outre deviné tout ce que cache de véritable bonté le masque de misanthropie que s'obstine à porter « l'Homme désagréable. » Elle aussi est amoureuse. Et elle va l'avouer, lorsqu'elle est écrasée par un camion. Ce brusque dénouement produit un effet bizarre ; il débarrasse l'auteur de la nécessité de marier deux poitrinaires ; mais il nous afflige. Ils étaient si intéressants ces deux raisonneurs revenus à la vie simple par l'abandon de leurs raisonnements, — ces intellectuels devenus intelligents ! Ils auraient mérité d'être heureux ! Nous soumettons nos regrets, d'ordre esthétique et sentimental à la fois, à l'auteur de ces *Ombres*, qu'on dirait une petite-fille de Sterne.

Romans de mœurs. — 20. — *Le Mal nécessaire* est écrit avec une double prétention : prétention à la poésie : « Elle étendait sous ses pas un tapis tissé de calme et de mansuétude... (p. 5) « le pur égrenement de la vie familiale » (ibid.) ; prétention à la rigueur et à la précision du vocabulaire scientifique : « Il prit la curette pour balayer les exsudats qui voilaient les circonvolutions cérébrales de sang, vint étancher un tamponnement qu'il avait placé dans le sinus... D'un coup de main, il rabattit le volet osseux sur le cerveau... » (p. 116 et 117). J'oublie la prétention à l'esprit : « Un comédien qui se coupait la voix avec des absinthes qu'il ne coupait pas » (p. 123) ; et je ne parle que pour mémoire d'une quatrième prétention, la prétention à la philosophie, commune à la plupart de nos romanciers contemporains : « L'auteur se déclarera satisfait si une idée philosophique se dégage de son œuvre. » (Préface, p. viii.) — Voyons l'œuvre ! — Le docteur Caresco est un très habile, très brillant chirurgien ; nul dans Paris ne sait comme lui, d'un tour de main, ouvrir un crâne ou un ventre. Mais c'est en même temps un fieffé coquin : hommes et femmes ne sont à ses yeux que de la chair à bistouri, et le bistouri qu'un instrument de fortune. C'est un juif selon la formule shakespearienne. Il taille dans la peau de ses contemporains sous tous les prétextes, sans aucun prétexte même ; il résèque des os qui ne sont pas cariés, perce des flancs dont le foie n'est pas malade, extirpe des *fibromes* ou retire des *calculs* qui n'existent pas, et opère des grosseurs qu'il sait pertinemment être des grossesses. Cette boucherie et ce brigandage, il les exerce sous la protection de la loi, en vertu d'un diplôme officiel, sans le contrôle, parfois même sous le contrôle et avec la complicité de ses pairs ! C'est

ainsi que le docteur Bordier, son médecin adjoint, qui a fini par le juger, par deviner toute sa scélératesse, par découvrir qu'il a abusé d'une de ses clientes pendant une catalepsie, se croit obligé de lui prêter son concours pour l'opération du prétendu fibrome, qui n'est que la suite naturelle de ce viol criminel. Il est vrai que le lendemain il soufflette son maître et se bat au pistolet avec lui ; mais il a le malheur d'être blessé par lui et l'humiliation suprême d'être opéré et sauvé par le misérable ! — « Certains esprits malins ne manqueront pas, nous dit l'auteur, de mettre un nom sur la physionomie du héros de ce livre. » J'y manque, n'étant sans doute pas malin. Ce que je cherche dans ce roman chirurgical, parmi tous ces détails d'amphithéâtre, dont quelques-uns « répugnent » (p. 31) les sens autant que l'esprit, et a travers les gaz qui s'en dégagent, c'est « l'idée philosophique » qui doit s'en « dégager » aussi. Et je la trouve, exprimée par l'auteur lui-même, qui l'a aidée à se « dégager » à la page 141 : « Cet homme est bien coupable ; coupable mais nécessaire, comme le mal est nécessaire au bien. Ne hochez pas la tête, mon ami, laissez-moi vous expliquer ma pensée. » Et il l'explique, un peu longuement. Elle peut se résumer ainsi : Les mauvais chirurgiens sont la conséquence nécessaire des bons chirurgiens ; l'abus est la condition de l'usage ; l'homme est un composé de corps et d'âme, la société un composé d'individus inégaux, le corps médical un composé de savants et d'ânes, de bienfaiteurs de l'humanité et d'exploiteurs ; et enfin deux et deux font quatre, et il n'est pas de roses sans épines, etc., etc. Voilà « l'idée philosophique qui se dégage » de cette « œuvre. » J'espère que l'auteur sera « pleinement satisfait » de son critique : je l'ai mise en lumière de mon mieux.

CH. ARNAUD.

JURISPRUDENCE

HISTOIRE DU DROIT. — 1. *Évolution du testament en France, des origines au XIIIe siècle*, par HENRI AUFFROY. Paris, Rousseau, 1899, gr. in-8 de 770 p., 10 fr. — 2. *Les Biens communaux en France, étude historique et critique*, par ROGER GRAFFIN. Paris, Rousseau, 1899, in-8 de 279 p., 3 fr.

DROIT CIVIL. — 3. *Traité des privilèges et hypothèques*, par L. GUILLOUARD, tome IV. Paris, Pedone, 1899, in-8 de 597 p., 5 fr.

DROIT COMMERCIAL. — 4. *Des Sociétés par actions, traité pratique avec formules de statuts et de tous les actes concernant la constitution, les inventaires, la liquidation de ces sociétés*, par ÉTIENNE FLOUCAUD-PÉNARDILLE. Tome I. Paris, Rousseau, 1899, gr. in-8 de 388 p., 9 fr.

DROIT PUBLIC ET ADMINISTRATIF. — 5. *Le Contrôle des budgets en France et à l'étranger, étude historique et critique sur le contrôle financier des principaux États depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par EMMANUEL BESSON. Paris, Chevalier-Marescq, 1899, in-8 de x-628 p., 7 fr. 50. — 6. *Les Octrois municipaux, fondement économique, organisation administrative et financière, jurisprudence*, par ÉLIE TURQUEY. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8 de 410 p., 7 fr.

DROIT PÉNAL. — 7. *Le Délit d'imprudence, essai de théorie pénale*, par HENRI SAUVARD. Paris, Rousseau, 1899, gr. in-8 de 186 p., 5 fr.

Ouvrages divers. — 8. *Le Droit français, ses origines, ses règles fondamentales*, par Octave Larcher. 2e éd. Paris, Bloud et Barral, s. d., 4 vol. in-8 de x-483, 454, 468 et 452 p., 16 fr. — 9. *Des Faux en écriture et de l'Écriture, méthode scientifique nouvelle d'analyse et d'examen*, par Persifor Frazer ; traduit par Le Vossion et Mme H. Bouër. Paris, Guillaumin, 1899, in-12 de vii-234 p., avec planches, 5 fr. — 10. *Le Droit de circulation des cycles et automobiles d'après les lois les plus récentes*, par J. Gaure. Paris, Chevalier-Marescq, 1899, in-12 de 48 p., 1 fr.

Histoire du droit. — 1. — « La vieillesse du monde approche et les ruines s'amoncellent ; chacun doit veiller attentivement au salut de son âme, de peur d'être surpris sans être prêt par une mort inattendue, et de quitter ce siècle sans emporter avec soi le fruit de ses bonnes œuvres. C'est pourquoi moi Godefredus, au nom du Christ, comte par la grâce de Dieu,... considérant les accidents de ce monde et me souvenant de la miséricorde divine, je cède une part de mes biens au monastère de Beaulieu. Je veux qu'après mon décès, tous les jours, avant l'heure du chapitre, la congrégation entière chante cinq psaumes pour le repos de mon âme, et que de même chaque année, au jour anniversaire de ma mort, on chante l'office et la messe. » Ainsi testait un seigneur franc en 866. On voit par cet exemple comment l'esprit, les croyances, les mœurs d'une époque se reflètent dans les testaments. Un ouvrage comme celui de M. Henri Auffroy, *l'Évolution du testament en France des origines au XIIIe siècle*, nous fait pénétrer dans la pensée la plus intime des générations disparues. Tel n'est pas cependant le but principal de l'auteur. Il a voulu surtout, comme l'indique son titre, analyser et décrire le développement progressif de l'institution du testament, qui avait une si grande importance à Rome et que les Germains, au contraire, ne connaissaient pas. Il commence cette étude au moment où les principaux facteurs de nos institutions nationales, le droit romain, les coutumes germaniques et le christianisme se sont trouvés en présence sur le sol de la Gaule. Grâce au système de la personnalité des lois, l'élément romain et l'élément germain sont restés quelque temps sans se confondre. Plus tard ils se sont pénétrés, sous l'action et l'influence du christianisme. « Au VIe siècle, dit M. Auffroy, l'Église est née ; elle s'est développée et organisée à côté de l'État. La foi a pénétré dans les âmes, et les mœurs commencent à s'imprégner de l'esprit chrétien. » A partir de ce moment « suivre l'évolution du testament, c'est suivre, dans un sentier très humble, mais sur un terrain solide, le mouvement qui progressivement conduit le monde de l'état payen à l'état chrétien. » Pour mieux marquer les principales étapes de ce mouvement, M. Auffroy a divisé son travail en quatre parties. La première comprend, d'une part, l'étude du testament romain et, d'autre part, l'examen des institutions barbares. Tacite avait remarqué justement que les Germains ne connaissaient pas le testament. Tandis qu'à

Rome la toute-puissance du père de famille s'imposait même par delà le tombeau, chez eux l'idée de la copropriété familiale ne permettait pas qu'un individu disposât de ses biens pour le temps où il ne serait plus. De toutes les lois barbares seule la loi Gombette parle du testament, et elle en parle comme d'une chose étrangère. D'autres institutions toutefois y suppléaient dans une certaine mesure : chez les Burgondes, le partage d'ascendants ; chez les Francs, l' « affatomie », et chez les Lombards, le « thinx », sortes d'adoption. Dans la seconde partie, M. Auffroy étudie « l'évolution franque. » Le testament romain se déforme, mais en même temps il pénètre dans la coutume barbare, et les pratiques par lesquelles les barbares ont cherché à suppléer le testament s'effacent peu à peu. La troisième partie est consacrée à « l'évolution canonique et féodale. » Elle s'étend depuis le xe siècle jusqu'au milieu du XIIIe. Deux faits, d'une importance capitale, influent sur la formation du droit testamentaire. C'est d'abord la renaissance des études de droit romain. C'est ensuite l'extension de la juridiction ecclésiastique, qui attire à elle tous les litiges concernant les legs pieux. Ces influences toutefois se manifestent à des degrés bien différents dans les diverses régions de la France. Le midi reste fidèle au testament romain ; il conserve l'institution d'héritier, mais y ajoute l'usage, d'origine canonique, des exécuteurs testamentaires. Au nord, le rôle social du testament demeure restreint ; ses formes sont moins strictes ; l'étendue des biens dont le testateur peut disposer librement est très limitée. La quatrième partie présente un exposé de l'état du droit au temps de saint Louis. Alors la religion catholique règne en souveraine, sauf quelques dissidences, sur toute l'ancienne Gaule ; elle inspire partout de nombreuses libéralités en faveur des églises et des monastères. Et néanmoins le contraste subsiste entre les provinces du nord et celles du midi. Dans les pays septentrionaux la fonction du testament est surtout religieuse : il sert à réparer les injustices qu'on a commises pendant la vie et à s'assurer des prières après la mort. Pour la transmission des biens on s'en remet généralement à la coutume. Dans le midi, bien que les dispositions religieuses ne soient pas oubliées, le règlement des intérêts temporels occupe la première place : le testament du chef de famille doit servir de loi aux générations futures. Tel est en abrégé le plan du livre de M. Auffroy, dont nous ne prétendons pas toutefois, par ces généralités, avoir donné une idée suffisante. Très complet, très documenté, très bien écrit, ce livre est vraiment remarquable : si c'est une thèse de doctorat, comme nous le croyons, il surpasse de beaucoup la moyenne des ouvrages de ce genre.

2. — Bien qu'issu d'un concours de la Société des agriculteurs de France, le livre de M. Roger Graffin, *les Biens communaux en*

France, est surtout un travail historique. Sans contenir beaucoup de recherches neuves et personnelles, il offre un résumé exact et intéressant de la législation sur les biens communaux, principalement pendant les derniers siècles. On sait que l'une des nombreuses erreurs du XVIIIe siècle fut de méconnaître l'utilité et l'importance des propriétés communes. Sous prétexte que l'appropriation individuelle les rendrait plus productives, les économistes et les jurisconsultes en demandaient le partage. Ce vœu avait déjà reçu un commencement de satisfaction dans certains pays avant la Révolution ; il fut plus complètement réalisé par des lois de 1792 et de 1793. En bien des endroits, toutefois, le partage des communaux était tellement contraire à la nature des choses qu'il n'eut pas lieu, et là même où il s'accomplit on s'aperçut bientôt qu'il avait tourné plus à l'avantage des riches que des pauvres : ceux-ci, pressés par le besoin, vendaient leurs lots et ils n'avaient plus le bénéfice de l'ancienne jouissance commune. En cette matière, comme en beaucoup d'autres, le plus grand tort des assemblées révolutionnaires a été d'édicter des mesures générales sans tenir compte de la diversité des lieux et des usages. La Révolution a, au surplus, traité les biens des communes comme elle avait traité d'abord les biens du clergé, sans s'inquiéter des droits des propriétaires. M. Graffin insiste avec raison sur cette idée fort juste que la disposition du domaine communal doit être laissée à la commune : les habitants sont les premiers intéressés à en tirer le meilleur parti possible. L'État doit seulement en empêcher la dilapidation et sauvegarder les droits des générations à venir.

Droit civil. — 3. — En fait d'ouvrages sur le droit civil, nous n'avons à signaler cette fois que le quatrième et dernier volume du *Traité des privilèges et hypothèques* de M. Guillouard. Lors de la publication du premier volume, nous avions prévu que l'auteur aurait le temps d'achever son ouvrage avant que la réforme, tant réclamée et si véritablement urgente, de notre régime hypothécaire, fût accomplie. L'événement nous a donné raison plus encore que nous ne le pensions. Qui songe aujourd'hui à la réforme hypothécaire ? Le nouveau et très remarquable traité de M. Guillouard risque de conserver encore bien longtemps toute son utilité, et cette utilité est d'autant plus grande que la matière est plus obscure et plus hérissée de difficultés. Le quatrième volume, que nous annonçons, contient l'étude des questions particulièrement difficiles que soulèvent les renonciations et les subrogations à l'hypothèque légale des femmes mariées ; il traite ensuite du rang des privilèges et hypothèques, de leur extinction et de la purge. Il contient en outre le commentaire du titre du code civil sur l'expropriation forcée.

Droit commercial. — 4. — M. Étienne Floucaud-Pénardille publie

un traité des *Sociétés par actions* qui sera certainement très apprécié dans la pratique. Tout en étant plus développé que la plupart des ouvrages que l'on possède déjà sur le même sujet, il est conçu d'après un plan qui en rendra l'usage fort commode pour les hommes d'affaires. Les titres y sont très multipliés; des rubriques en lettres grasses précèdent presque tous les paragraphes, et le texte est imprimé en deux caractères différents, dont le plus petit est réservé pour les explications complémentaires et pour les indications d'arrêts. Avant d'exposer les règles sur la formation des sociétés par actions, l'auteur a traité séparément, dans deux premières parties, des actions et des obligations. Si cet ordre peut être critiqué au point de vue purement rationnel, il a du moins l'avantage de mettre en relief les éléments essentiels des sociétés par actions et de faciliter l'examen des nombreuses et délicates questions qui s'y rattachent. Le premier volume, qui seul encore a paru, s'arrête à la constitution des sociétés par actions. Le second traitera des modifications aux statuts et des règles spéciales à celles de ces sociétés qui prennent la forme de la commandite ou de l'anonymat. L'auteur annonce qu'il donnera des formules de statuts et de tous les actes que comportent la constitution, le fonctionnement et la liquidation des sociétés dont il s'agit.

Droit public et administratif. — 5. — Que deviennent les impôts perçus chaque année sur les contribuables ? Qui nous assure de la régularité de leur emploi ? Telle est, au fond, la question que l'Académie des sciences morales et politiques a cru devoir mettre à l'étude en proposant comme sujet de concours : *Le Contrôle des budgets en France et à l'étranger*. C'est une question de droit public dont nul ne saurait méconnaître l'importance et dont malheureusement on ne s'est pas assez préoccupé jusqu'ici en France. Le mémoire de M. Emmanuel Besson, qui a été couronné, pourra désormais servir de guide aux hommes politiques et aux publicistes qui voudront s'éclairer sur ce grave et difficile sujet. La nécessité du contrôle des finances publiques s'est d'ailleurs affirmée en tous temps et sous tous les régimes. « Loin d'être une création spontanée de notre époque, l'institution du contrôle des finances a demandé pour se constituer une longue suite de siècles, se transformant peu à peu sous l'action de causes continuellement à l'œuvre, s'assouplissant aux circonstances, progressant dans la mesure où la France se développait elle-même. » Il était par conséquent tout indiqué de rechercher comment fut organisé le contrôle financier aux différentes époques de notre histoire : c'est ce qu'a fait l'auteur, dans une première partie qui forme à elle seule plus de la moitié de l'ouvrage. Le premier chapitre fait connaître l'organisation du contrôle à l'époque gallo-romaine et sous les deux premières races, montrant quelle influence revient aux traditions

romaines dans la formation du système de la monarchie. Les chapitres suivants traitent du contrôle pendant la période féodale, du contrôle des États généraux, des Chambres des comptes, pour arriver de proche en proche aux derniers temps de l'ancien régime, à l'organisme déjà très compliqué qui existait avant la Révolution et dont celle-ci fit table rase, mais qui dut être restauré, au moins dans ses grandes lignes, sous le Consulat, et qui a été complété et perfectionné par les grands financiers de la monarchie constitutionnelle. Dans cet historique, largement traité, l'auteur signale avec impartialité les progrès accomplis sous tous les régimes, en montrant toutefois un peu trop de complaisance pour les dilapidations révolutionnaires, pour « les grands hommes de 1793 » qui, étant « incorruptibles », eurent bien le droit de s'affranchir de tout contrôle. Dans une seconde partie, M. Besson étudie l'organisation contemporaine du contrôle en France et à l'étranger. Il constate que « les formes de contrôle des différents peuples se modèlent étroitement sur leurs institutions politiques ; qu'elles en prennent le caractère, en subissent les variations, en partagent les destinées. » Ces formes varient notamment selon l'interprétation donnée au principe de la séparation des pouvoirs. Le contrôle est législatif, administratif ou judiciaire, suivant la prépondérance accordée à l'un des trois pouvoirs. En France il a ces trois caractères, au moins en théorie, mais, depuis le Consulat, c'est le caractère administratif qui prédomine. Bien qu'investie du privilège de l'inamovibilité, la Cour des comptes est un tribunal administratif, et elle n'a de juridiction effective que sur les simples comptables de deniers ; les ordonnateurs de dépenses échappent à son autorité. M. Besson approuve ce système, et en cela il nous paraît subir à son tour un peu trop l'influence de la fausse conception qu'on a en France de la séparation des pouvoirs. On entend cette séparation dans le sens d'indépendance, d'où l'on conclut que c'est à l'administration à se contrôler elle-même, comme on lui reconnaît le droit de se juger elle-même. La conséquence, en matière financière comme en matière judiciaire, est l'irresponsabilité des administrateurs. M. Besson le reconnaît bien : la responsabilité ministérielle chez nous n'est qu'un vain mot. Il y a une loi qui déclare « que toute dépense non créditée sera laissée à la charge du ministre contrevenant », mais il n'y a aucun tribunal compétent pour appliquer cette loi. Et, tout en intitulant sa deuxième partie « Programme de réformes », M. Besson, gêné par sa fausse théorie de la séparation des pouvoirs, ne propose pour toute réforme que de soumettre des marchés et autres actes engageant les finances de l'État au visa d'un inspecteur des finances. Dupin a dit avec justesse qu'un million de blâmes ne couvrent pas un sou de déficit : un million de visas auraient-ils plus d'effet ?

6. — Le traité de M. Émile Turquey sur *les Octrois municipaux* vient à son heure. Voici le moment où la loi du 29 décembre 1897, qui oblige les communes à réduire les droits d'octroi sur les boissons hygiéniques, va devenir exécutoire, — si son exécution, déjà reportée au 1er janvier 1900, n'est pas retardée une fois de plus. Cet ouvrage pourra guider les municipalités dans le choix des nouvelles taxes destinées à remplacer les droits supprimés. Car, en France, les contribuables le savent de reste, si l'on supprime jamais un impôt, c'est pour le remplacer par un autre, et le nouveau trop souvent fait regretter l'ancien. M. Turquey pressent qu'il en sera encore ainsi pour les droits d'octroi. Leur vrai défaut, selon lui, est d'être excessifs. Mais ils constituent pour les villes la source la plus abondante de leurs revenus, et s'il fallait tirer les mêmes subsides de taxes d'une autre nature, les contribuables sûrement se plaindraient encore plus fort. « Suppression complète de tout droit sur les objets de première nécessité, taxation modérée des objets utiles, imposition aussi étendue que possible des objets de luxe et des consommations superflues, telles sont, dit M. Turquey, les réformes urgentes qu'il faut tendre à réaliser, si l'on veut rendre l'octroi moins vexatoire et plus proportionnel aux facultés des redevables. » L'ouvrage de M. Turquey contient, avec l'étude théorique des lois et règlements sur les octrois, le résumé de toutes les décisions judiciaires s'y rattachant qui ont paru dans les principaux recueils d'arrêts ; il s'adresse donc à tous ceux qui par leurs études ou leurs devoirs professionnels ont à s'occuper de contentieux en matière d'octroi.

Droit pénal. — 7. — M. Henri Sauvard a traité une question de droit pénal intéressante dans sa thèse sur le *Délit d'imprudence*. L'imprudence est-elle vraiment un délit ? Doit-elle être punie ? Une mère qui, par imprudence, a causé la mort de son enfant n'est-elle pas assez malheureuse par le fait même de l'évènement ? Faut-il encore la frapper d'une peine ? Cette question fait hésiter les criminalistes. Quelques-uns, encore de nos jours — M. Tarde notamment — s'élèvent contre la répression de l'imprudence. Mais M. Sauvard, avec raison selon nous, se rallie à l'opinion commune qui a fait inscrire, dans la plupart des codes modernes, les imprudences dommageables au nombre des fautes punies par la loi. L'homme, qui vit en société, est astreint à certaines précautions dans l'intérêt de ses semblables ; la prudence est pour lui un devoir, et les peines de l'imprudence sont la sanction de ce devoir. Cela est surtout vrai, comme le montre M. Sauvard, dans l'état actuel de notre civilisation. « Depuis que, grâce aux découvertes de la science moderne, s'est développée considérablement la puissance des moyens de production et accrue de façon prodigieuse la rapidité des transports, une simple imprudence peut occasionner

d'épouvantables catastrophes. Une minute d'inattention de la part d'un mécanicien, et ces forces utiles qui sont la vapeur et l'électricité peuvent devenir de terribles engins de destruction et amener de vrais désastres. Avec les tramways de tous genres, les automobiles, les bicyclettes, la rue devient de moins en moins sûre pour le passant, exposé à chaque instant à être renversé ou broyé par suite d'une exagération de vitesse ou d'un faux calcul de direction. De plus en plus, la sécurité de tous exige de chacun l'attention et la prudence ; et aujourd'hui plus que jamais l'imprudence est un véritable péril public. » Après avoir ainsi montré le fondement rationnel des délits d'imprudence, M. Sauvard en examine les conditions, puis il se demande quelles peines leur conviennent. Il estime qu'entre le fait de causer un malheur par défaut d'attention et l'acte d'un malfaiteur, il y a un abîme ; que la répression, par conséquent, doit être bien différente dans les deux cas. Là où il n'existe aucune perversité, les peines infamantes doivent être écartées. L'amende, à la condition encore qu'elle ne soit pas recouvrée par préférence aux droits de la victime, et même dans les cas graves une peine d'emprisonnement, mais un emprisonnement spécial, tel que l' « arresto » du code italien, semblent seuls appropriés à ce genre d'infractions.

Ouvrages divers. — 8. — M. Octave Larcher, professeur à la Faculté catholique de droit de Paris, a eu l'ambition d'écrire pour le droit français « ce que les légistes et les auteurs coutumiers du moyen âge ont quelquefois appelé une *Somme*, c'est-à-dire une exposition abrégée et sommaire de toutes les parties de cette science ramenée à ses premiers principes. » Cette grande et noble tâche, qui n'était certes pas à la portée du premier venu, M. Larcher l'a réalisée avec un plein succès. Son ouvrage est aujourd'hui le meilleur que nous ayons dans son genre, et l'auteur n'a plus qu'à le compléter et à le perfectionner, au fur et à mesure des nouvelles éditions, pour le rapprocher toujours davantage de l'idéal qu'il a conçu. — Cet ouvrage, qui comprend quatre volumes, est divisé en trois parties : le droit privé, le droit pénal, le droit administratif. La partie du droit privé embrasse l'étude du code civil, du code de procédure et du code de commerce. Dans le droit pénal l'auteur traite des origines de ce droit, des infractions et des peines et de la procédure criminelle. Le droit administratif remplit les deux derniers volumes, dont l'un est consacré à l'administration générale et aux nombreuses matières qui s'y rattachent, police, agriculture, industrie, commerce, voies de communication, travaux publics, culte, enseignement, force armée, impôts, etc., et l'autre à l'administration départementale et communale. M. Larcher a volontairement laissé de côté le droit politique ou constitutionnel. Pourquoi ? Il ne nous le dit pas. Peut-être a-t-il jugé que cette matière

était encore trop peu assise, trop sujette à controverse. Elle n'en constitue pas moins une partie essentielle de notre législation, et elle nous paraît devoir figurer dans un ouvrage qui a pour titre : *Le Droit français*. C'est sur ce point-là notamment que nous voudrions que l'ouvrage fût complété. Il deviendra ainsi une véritable encyclopédie juridique, très suffisante pour toute personne qui tient à avoir sur le droit des notions justes et précises, sans en faire une étude approfondie. M. Larcher ne se borne pas d'ailleurs, comme la plupart des vulgarisateurs qui l'ont précédé, à résumer plus ou moins sommairement les dispostions des différents codes : il a compris que cette méthode avait le tort grave d'accréditer un préjugé, trop répandu de nos jours, qui consiste à considérer le droit comme l'œuvre arbitraire du législateur. La Révolution, en prétendant faire table rase de tout le passé, a malheureusement beaucoup renforcé et propagé ce préjugé qui, malgré les destructions révolutionnaires, n'en reste pas moins très faux. Ceux-là se trompent grossièrement qui se figurent, par exemple, que notre code civil, parce qu'il a été rédigé en 1803 et 1804, sous la direction du Premier Consul, est l'œuvre de Napoléon. Il est avant tout l'œuvre des siècles, la résultante de toutes les législations et de toutes les coutumes qui se sont succédé sur le sol français. Il faut donc, pour bien comprendre ses dispositions, remonter à leur origine, en chercher le germe dans les lois romaines, dans le droit canonique ou coutumier et dans les ordonnances royales. C'est ce qu'a fait M. Larcher non seulement pour le code civil, mais pour toutes les autres parties du droit. En se plaçant ainsi au point de vue historique, il a donné à son livre une valeur scientifique que n'ont pas habituellement les ouvrages élémentaires et il en a rendu la lecture plus instructive et plus attrayante. A toutes les personnes qui désirent s'initier aux principes du droit, à celles mêmes qui peuvent avoir besoin parfois de se renseigner sur un sujet spécial, on ne saurait indiquer un meilleur guide. Pour les élèves des grands séminaires notamment, pour les membres du clergé, comme aussi pour tous les jeunes gens qui se destinent aux carrières administratives, au commerce, à l'industrie, à l'enseignement, au notariat, l'ouvrage de M. Larcher nous paraît préférable à beaucoup d'ouvrages très répandus, composés spécialement en vue de ces diverses classes de lecteurs, et qui ne sont généralement que des résumés de cours, des manuels arides et sans valeur, bons seulement pour dégoûter de la science qu'ils prétendent enseigner.

9. — On a tout dit sur les erreurs et les contradictions des experts en écriture. L'affaire Dreyfus est venue encore édifier une fois de plus le public à leur endroit. On peut se demander toutefois si l'insuccès de leurs opérations tient à leur insuffisance personnelle ou au peu de

fondement de l'art dont ils font profession. Existe-t-il des moyens sûrs, des méthodes vraiment scientifiques pour distinguer les écritures ? A cette question il semble que l'on doit répondre oui et non. Oui, il y a des procédés de recherche pouvant aboutir à des résultats certains, incontestables. Et néanmoins, dans bien des cas, l'expert aura pour premier devoir de confesser son impuissance, de s'abstenir d'émettre, même avec réserve, une opinion quelconque sur le document qu'il aura examiné. C'est du moins l'impression que nous a laissée la lecture du livre du docteur Frazer sur les *Faux en écriture*. Ce livre, publié en Amérique, en 1894, et qui vient d'être traduit en français par M. L. Vossion et Mme H. Bouët, expose, un peu brièvement pour les profanes, mais assez clairement cependant, les divers moyens d'investigation qu'ont à leur disposition les graphologues. Ces moyens en somme, sont nombreux ; l'auteur les classe sous deux titres : l'examen physique et l'examen chimique. Dans les modes d'examen physique, il comprend l'emploi des instruments grossissants, l'étude microscopique de l'encre, les mesurages, les épreuves photographiques, la spectroscopie. L'examen chimique, consiste dans l'application des réactifs sur l'encre et sur le papier. Tous ces procédés certainement ont leur valeur ; la plupart d'ailleurs sont déjà connus et appliqués depuis longtemps ; notre auteur a surtout le mérite de les avoir souvent éprouvés et d'en parler d'après son expérience personnelle. Mais lui-même sait fort bien que sa science a des limites, et il a raison de vouloir que dans les expertises judiciaires on ne se borne pas à demander aux experts leur opinion, leurs conclusions, mais qu'on exige d'eux plutôt des constatations, des faits, l'exposé de leurs recherches, sauf aux juges à en tirer les conséquences. Une loi a été faite dans ce but en Pensylvanie ; mais une loi pour cela n'est pas nécessaire ; la juste défiance qui s'attache aux expertises atramentaires devrait inspirer ces précautions aux magistrats.

10. — Pour finir, voici une brochurette dont l'utilité n'est guère contestable — pour ceux auxquels elle s'adresse. « Il est à présumer, dit l'auteur, que bien des fervents de la pédale et que bien des adorateurs de « l'auto » connaissent d'une manière insuffisante l'étendue des devoirs qui leur sont imposés par les lois et règlements, ainsi que celle des droits — car ils ont également des droits — qui leur sont reconnus par ces mêmes règlements et par ces mêmes lois. » Donc, cyclistes et automobilistes, l'utile brochure de M. Gaure sur *le Droit de circulation des cycles et automobiles* est faite pour vous. Lisez-la et vous connaîtrez désormais parfaitement vos devoirs et vos droits.

MAURICE LAMBERT.

THÉOLOGIE

Nomenclator Literarius recentioris theologiae catholicae. Tomus IV. *Theologia catholica tempore medii aevi 1109-1563.* Edidit et commentariis auxit H. Hurter S. J. Œniponte, libraria Academica Wagneriana, 1899, in-8 de VII-1355-CCLV. — Prix : 22 fr. 50.

Le R. P. Hurter ne pouvait songer, dans l'état actuel des travaux de critique et de la publication de manuscrits longtemps négligés, à donner des écrivains du moyen âge une nomenclature aussi complète et un jugement toujours aussi solidement appuyé que ceux qu'il a fournis des auteurs postérieurs au concile de Trente. Il s'est naturellement occupé surtout des écrivains ecclésiastiques et religieux, dont les œuvres ont été imprimées, et il renvoie au travail si précieux de Chevalier pour les compléments nécessaires. — On observera que son plan de répartition des sujets s'est trouvé un peu modifié par le fait que l'attention des auteurs écrivant avant la Réforme n'avait pas à se porter sur le même ordre d'objections que celle de leurs successeurs. C'est ainsi qu'il ne distingue pas la théologie positive et polémique de la scolastique et qu'il ne consacre pas de division spéciale à la théologie morale, etc. Il établit par contre, dans certains chapitres, des catégories nouvelles où prennent place les mystiques, alors nombreux, ou d'autres classes d'écrivains.

Ce beau travail du P. Hurter, où l'on retrouve la critique consciencieuse et le souci sincère d'une exactitude dénuée de toute pédanterie qui le caractérisent, vaudra au savant jésuite la même estime et la même admiration que les trois excellents volumes dont nous avons précédemment rendu compte. Il se termine par : 1° une table chronologique des théologiens, classés suivant la nature des sujets traités par eux (de 1109 à 1563) ; 2° une table chronologique des mêmes auteurs, répartis par nations ; 3° une table des matières ; 4° enfin, une table alphabétique des théologiens depuis 1109 jusqu'en 1894.

G. Périès.

Des Religions comparées au point de vue sociologique, par R. de la Grasserie. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8° de 396 p. — Prix : 7 fr.

M. R. de la Grasserie est bien connu dans le monde savant par ses travaux sur l'histoire et les langues de l'Extrême-Orient. Il a voulu cette fois s'élever à un sujet d'un intérêt plus général et nous donne une étude sur les diverses religions comparées au point de vue sociologique.

L'auteur se défend d'émettre aucune opinion sur la valeur intrinsèque des diverses religions. Il les prend comme faits et parle convenablement de toutes. La religion est pour lui une branche de la cosmo-

sociologie ou science des rapports qui unissent les différents êtres. La religion détermine les rapports de l'homme avec les êtres supérieurs. Il y a deux sortes de religions : les religions subjectives basées sur la croyance, les religions objectives qui se réclament d'une révélation. Celles-ci se rencontrent généralement chez les peuples les plus civilisés. Quant à leur développement, les religions, suivant la pensée de l'auteur, débutent par le culte des morts ; elles sont d'abord des croyances individuelles, ou des pratiques familiales. Peu à peu elles s'organisent et un corps spécial en prend la direction. Ce sont d'abord les sorciers, puis les prêtres, et enfin les prophètes. Le sacerdoce représente le point de concentration le plus complet de l'organisation religieuse. Le prophétisme représente un mouvement de retour aux tendances individuelles.

M. de la Grasserie souhaite l'unification des religions. Il reconnaît les difficultés qui s'y opposent. Mais il pense qu'on pourrait arriver du moins à ramener toutes les religions aux trois grandes religions civilisées, le christianisme, l'islamisme et le bouddhisme.

Ces vues que nous n'avons pu que résumer à grands traits sont développées avec une grande abondance de faits. L'érudition est une des supériorités de M. de la Grasserie. Malheureusement ces faits sont choisis un peu au hasard. L'auteur donne souvent pour caractéristique de l'évolution d'une religion des accidents individuels ou superficiels. Il paraît notamment n'avoir qu'une idée très vague des plus importantes religions. Comment, par exemple, peut-il avancer que le christianisme n'a apporté aucun dogme nouveau et n'a ajouté qu'une morale au judaïsme? Ce défaut d'une connaissance assez approfondie du sujet affaiblit beaucoup l'autorité à laquelle l'auteur pourrait prétendre pour ses conclusions.

Les vues de M. de la Grasserie nous paraissent inadmissibles à un autre point de vue. Il n'y a, suivant nous, et il ne peut y avoir qu'une religion. La religion étant une société de l'homme avec Dieu son créateur, il n'y a pour l'homme qu'un moyen d'entrer dans cette société, c'est celui qui lui est indiqué par l'Être suprême lui-même. On ne peut entrer en société avec Dieu qu'aux conditions et de la manière voulues par celui-ci. Or, la volonté de Dieu ne nous est connue que par la loi naturelle complétée par la révélation.

L'unique religion positive est donc celle que Dieu a révélée. Toute autre religion ne peut être qu'un pastiche, imitant en certains points le vraie religion, ou développant les premières notions de la loi naturelle par des moyens plus ou moins factices, ou d'après des traditions plus ou moins altérées. Tout essai de comparaison entre le catholicisme et les autres religions ne peut donc être qu'extrêmement superficiel. On peut sans doute trouver des ressemblances extérieures, les unes

et les autres sont professées par des hommes. Mais le fond est profondément différent. D. V.

L'Immaculée Conception et la Renaissance catholique. Tome I. *La Renaissance catholique en France*, par Dubosc de Pesquidoux. — Tours, Mame; Paris, Lecoffre, 1899, in-8 de 567 p. — Prix : 5 fr.

J'ai parlé précédemment, et de façon, je pense, à leur inspirer le désir de le lire, du bel ouvrage du même auteur intitulé : *L'Immaculée Conception, histoire d'un dogme*. La nouvelle œuvre de M. Dubosc de Pesquidoux n'a guère, avec la précédente, d'autre rapport que son titre et cette croyance pieuse que la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception a été le point de départ de la renaissance catholique dont nous sommes aujourd'hui les témoins. Non pas, remarque prudemment l'auteur, que nous ayons le droit d'affirmer « que la renaissance dont les signes font l'objet du présent livre, vient sûrement de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception; mais nous avons le droit de marquer la coïncidence et d'en exposer les rapports, sinon la conclusion, sous les yeux du lecteur, nous référant à la doctrine traditionnelle qui attribue les triomphes et les joies de l'Eglise à l'intervention toute puissante de la Mère de Dieu. » Pour justifier sa thèse, l'auteur prend pour épigraphe de son livre ces très curieuses lignes de Taine : « Depuis le dogme de l'Immaculée Conception, la Vierge est montée à une hauteur extraordinaire. Son époux l'a suivie dans son élévation : entre eux est leur fils enfant ou homme : c'est la Sainte Famille. » Évidemment ce n'est pas un argument théologique; mais c'est du moins un témoignage intéressant.

Dans deux chapitres préliminaires, l'auteur indique l'état de la question, en évoquant le témoignage de ceux qui ont prédit la renaissance catholique et de ceux qui la constatent ; puis il aborde l'histoire des signes qui la révèlent, après un rapide coup d'œil historique suivi d'un tableau général qui nous permet d'embrasser d'un seul regard le spectacle tout entier. Ces signes, c'est l'union et l'héroïsme de nos religieuses en face de la loi d'abonnement; c'est le grand mouvement religieux dont Montmartre est devenu le centre; c'est le réveil de l'esprit religieux dans l'armée française ; c'est la déconvenue de la science obligée de confesser sa banqueroute ; c'est le réveil, dans des consciences peu chrétiennes, des préoccupations des choses de l'au-delà; ce sont les belles manifestations d'Argenteuil en l'honneur de la sainte Tunique; c'est le succès des spectacles populaires où revit le drame du Calvaire; c'est le triomphe de Jeanne d'Arc; ce sont ces fêtes jubilaires de l'Institut, de l'École polytechnique, de l'École normale, où l'on fait sa place à la religion jadis délaissée; ce sont tous ces témoignages rendus en des circonstances fort diverses, par le peuple, par les

chefs d'États, par les savants; c'est la célébration du huitième centenaire de la première croisade à Clermont, du quatorzième centenaire de Clovis à Reims, du quinzième centenaire de saint Martin à Tours; c'est le magnifique mouvement des processions qui a profondément remué la France chrétienne; ce sont les derniers congrès catholiques; c'est le caractère chrétien de la visite du Tsar à Paris; c'est la lutte héroïque pour l'école libre. Voilà bien ou à peu près, mais tout juste indiqués d'un mot, les signes révélateurs de la renaissance catholique dont le récit très vivant est bien fait pour nous inspirer courage et confiance en l'avenir. Ce livre est donc une sorte de mémorial des luttes et des victoires récentes de la foi. Par cela même il peut être très utile pour les campagnes de demain. Comme c'est un livre de renseignements, je me permets de signaler à l'auteur quelques légères inexactitudes relevées au courant d'une lecture rapide.

L'institution de la messe du départ est bien antérieure à l'année 1895, dans sa forme solennelle : elle remonte à 1890, et, sous une forme plus simple, on l'a dite toutes les années à Notre-Dame des Victoires depuis 1875 (p. 128). Plus loin, Huysmans est qualifié de médecin : en réalité, il est ou était chef de bureau au ministère de l'intérieur (p. 191). Je ne crois pas que ni Michelet ni Renan aient jamais professé à la Sorbonne; l'auteur doit confondre avec le Collège de France (p. 244). Le vicaire général de Reims mentionné (p. 251) s'appelle Landrieux et non Andrieux. La créatrice de l'école foraine se nomme Mlle Bonnefois et le professeur qui a parlé d'elle s'appelle Grousset et non Gousset (p. 253). Le membre de l'Académie française dont il est parlé (p. 274) s'appelle Joseph et non Ernest Bertrand. M. Rambaud n'a jamais, que je sache, été garde des sceaux (p. 321). A la page 358, l'auteur me semble confondre le congrès ecclésiastique avec le congrès national catholique, dont il est question à la page 384 : c'est à ce dernier et non au congrès ecclésiastique que s'applique la lettre de M. de Benque. Le tableau statistique de la page 494 demanderait, pour les noms de lieux, un certain nombre de corrections.

L'auteur me pardonnera ces critiques de détail, mais à quoi serviraient les critiques s'ils ne relevaient les fautes légères qui se glissent même dans les meilleurs livres. ÉDOUARD PONTAL.

L'Américanisme et la Conjuration antichrétienne, par le chanoine DELASSUS. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1899, in-8 de XXXIX-447 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le chanoine Delassus a rendu un grand service à l'Église en s'attachant à montrer les « tenants et les aboutissants » de l'américanisme. Quelques hommes affamés de réclame et trop peu instruits en théologie pour comprendre la portée véritable de leurs idées, s'étaient

efforcés de rabaisser les saintes exigeances de la religion catholique aux vulgaires ambitions d'un naturalisme et d'un libéralisme philosophique à peine déguisés. Le péril était d'autant plus grand que les incroyants et les impies, toujours à l'affût de ce qui peut affaiblir l'Église, heureux de ces avances faites à grand fracas de leur côté, favorisaient l'imprudent mouvement au moyen des mille réclames de la presse quotidienne, des enthousiasmes factices de quelques revues mondaines, et des séductions de leurs faciles éloges. Le cri d'alarme fut poussé de divers côtés : d'abord par ceux qui avaient constaté le mal *de visu* et avaient approché de très près les protagonistes de la nouvelle erreur, puis par d'autres théologiens qui ne pouvaient s'expliquer le progrès des doctines antichrétiennes s'affichant effrontément au grand jour sans soulever de suffisantes réprobations. Après une longue et paternelle patience, le Saint-Père s'émut enfin, et, par une lettre magistrale où sa ferme autorité se voile sous les termes de la plus grande charité, il condamna les téméraires enseignements. Le Docteur souverain ne semble pas, hélas ! avoir rencontré cette franche et généreuse soumission qu'il avait droit d'attendre. Les personnages les plus compromis épiloguèrent, se plaignirent d'avoir été mal compris, traîtreusement interprétés, et leurs complices des journaux américains, anglais, belges et français se permirent les commentaires les moins respectueux envers le Siège apostolique. Le savant directeur de la *Semaine religieuse de Cambrai* a clairement montré, dans ses articles d'abord, et dans son livre ensuite, que la seule excuse de ces hommes est leur ignorance et qu'il était grand temps qu'un enseignement catégorique fut officiellement opposé à leurs dires, du haut de la Chaire infaillible de saint Pierre. Qu'on lise ces pages si franchement catholiques, qu'on parcoure ces documents abondants réunis à la fin du volume et l'on ne s'étonnera plus du titre expressif choisi par l'auteur. L'américanisme était bien le résultat d'une conjuration antichrétienne, heureusement déjouée aujourd'hui par la vigilance du Souverain Pontife.

G. Périès.

JURISPRUDENCE

Jurisprudenciae Antehadrianae quae supersunt, edidit F.-B. Bremer. Pars altera. Primi post principatum constitutum saeculi juris consulti. Sectio prior. Lipsiae, Teubner, 1899, in-12 de 382 p.

Dans la Bibliothèque des écrivains grecs et romains de Teubner, M. Bremer continue son édition des œuvres des jurisconsultes romains antérieurs à Hadrien, dont la première partie, publiée en 1896, a été signalée dans cette Revue. Le présent volume concerne les jurisconsultes du commencement de l'Empire, d'Auguste à Néron. L'auteur y

est fidèle à son plan : après avoir donné les indications biographiques et bibliographiques qui concernent chaque jurisconsulte, il entreprend l'examen de ces ouvrages. Il en recherche tous les extraits, toutes les citations qu'il dispose d'après l'ordre méthodique qu'il s'est efforcé de reconstituer. Il se préoccupe de fournir les moyens qui permettront d'apprécier l'usage que les jurisconsultes postérieurs ont fait des œuvres de leurs prédécesseurs. C'est là une œuvre très riche de constatations et d'informations; on sent très bien en la lisant que l'auteur s'est efforcé de présenter non seulement tous les faits certains, mais encore toutes les hypothèses qui ont été proposées ou qui pourront l'être sur l'attribution de tel passage ou de telle opinion anonyme à tel ou tel jurisconsulte.

Le présent volume est presque entièrement rempli par les chapitres qui ont trait aux trois grands jurisconsultes du début de l'Empire : Labéon, Capiton et Sabinus. Si l'on veut se faire une idée des grands services que l'œuvre de M. Bremer peut rendre à l'histoire du droit romain, il suffira de jeter les yeux sur les développements consacrés à Labéon et à Sabinus. P. F.

Le Droit romain et le droit celtique dans la Gaule. La Communauté de biens entre époux, par P. Van Wetter. Paris, Chevalier-Marescq, 1898, in-8 de 100 p.

Voici les idées générales développées dans ce discours, prononcé pour la rentrée des cours de l'Université de Gand, en octobre 1898.

Le droit gaulois a persisté en Gaule malgré la conquête romaine. Même la célèbre constitution d'Antonin Caracalla qui, en 212, étendit le droit de cité aux provinciaux n'apporta aucun changement au régime d'après lequel chaque cité gauloise conservait son droit ; et le droit romain ne s'appliquait régulièrement que « dans un petit nombre de colonies romaines ou latines proprement dites. »

Cependant, à titre de « droit subsidiaire », le droit romain « envahit rapidement toutes les cités de la Gaule », où on l'appliqua « dès que l'existence d'un droit indigène différent n'était pas établi. » Peu à peu, « par une action plus directe, plus puissante, il finit par supplanter les anciens usages des vaincus. Ce triomphe du droit romain fut acquis non par voie d'autorité, mais par infiltration coutumière. » Cette infiltration commence dès le premier siècle.

La plus importante de ces infiltrations a pour objet le régime nuptial suivi primitivement à Rome. La *manus* romaine s'est implantée en Gaule : de tous côtés on en trouve des traces dans nos anciennes coutumes. C'est ainsi par exemple que la *manus* a engendré la main-plévie de Liège, et nombre de dispositions coutumières des Pays-Bas, de Lorraine ou des régions rhénanes, que l'auteur énumère avec

complaisance. C'est de la *manus* que procède, au dire de l'auteur, le régime de communauté ; la *manus* se serait transformée en communauté sous l'empire de certaines tendances dont la plus importante serait le désir de conserver les biens dans les familles. L'esprit germain et l'esprit chrétien n'y auraient contribué en rien. De même d'autres théories coutumières (puissance paternelle, obligatoire, procédure, etc.) contiennent des traces de droit romain anté-théodosien. Par exemple, s'il y a en Hainaut des enfants qui sont héritiers nécessaires de leur père, ou si l'ancienne coutume repousse la compensation, il n'en faut pas chercher la cause ailleurs que dans le droit romain primitif.

Je tiens la thèse fondamentale de M. Van Wetter pour erronée, et ne crois pas à l'influence du droit romain primitif dont il fait si grand cas. Toutefois, la lecture de son discours est utile et suggestive, à cause du grand nombre de faits qui y sont rapportés, quoi qu'ils s'expliquent, à mon sens, par des considérations toutes différentes de celles que propose l'auteur.

Il est à regretter que les citations ne soient pas toujours empruntées aux meilleures sources. Ainsi les Établissements de saint Louis sont cités d'après le recueil des Ordonnances des rois de France et non d'après l'édition de M. Viollet. P. F.

Lex Salica zum akademischen Gebrauche, herausgegeben von Henri Geffcken. Leipzig, Veit, 1898, in-8 de xiv-332 p. — Prix : 8 fr. 75.

A peu près au moment où paraissait une nouvelle édition du texte de la loi salique dressé par M. Behrend, M. Geffcken livrait au public une autre édition de la même loi, accompagnée de commentaires. Pour établir son texte, M. Geffcken s'est placé sur le terrain indiqué par les études de M. Behrend, sans d'ailleurs s'interdire d'avoir une opinion personnelle sur quelques points. Les matériaux lui ont été donnés par la grande édition de Hessels ; les travaux de Pardessus, de Holder et d'autres savants ont fourni d'utiles moyens de contrôle. Les variantes ont été mentionnées avec discrétion, l'auteur s'attachant surtout à mettre en lumière celles qui modifient le sens. C'est en somme un texte commode pour l'usage de l'enseignement.

Les commentaires qui suivent le texte sont appropriés au même but. Supposez un maître qui se propose, en prenant pour base le texte de la loi salique, de donner une idée du droit franc et, sur les questions importantes, de le comparer au droit des autres royaumes barbares ; il trouvera un excellent guide dans le livre de M. Geffcken. Les interprétations diverses sont mentionnées ; les controverses, dont quelques-unes très importantes, sont exposées sobrement ; les renvois aux autres lois barbares ainsi qu'aux œuvres de l'érudition moderne

sont nombreux et bien ordonnés. L'information de M. Geffcken est très complète ; les travaux italiens ou français sont signalés aussi bien que les travaux allemands. Si vous voulez vous faire une idée de son ouvrage, voyez, par exemple, les commentaires qu'il donne sur les titres XLV et XLVI, *de migrantibus* et *de adfathamire*. J'ajoute que sur le premier de ces titres, dont l'explication a soulevé tant de discussions, ce n'est pas à l'opinion de M. Fustel de Coulanges que se range l'auteur.

Puisse l'exemple de nos voisins multiplier, de notre côté des Vosges, les cours et les études sur les institutions franques dont les érudits allemands ne cessent de s'occuper avec autant de persévérance que d'ardeur !

P. F.

SCIENCES ET ARTS

La Question liguorienne. *Probabilisme et équiprobabilisme*, par le R. P. X.-M. Le Bachelet. S. J. Paris, Lethielleux, 1899, in-12 de 243 p. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis 1894, à la suite d'une étude historico-philosophique du R. P. de Caigny, de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur, une controverse assez vive avait eu lieu en France et en Allemagne : petite guerre de brochures et d'articles de revues. On a surtout discuté sur la vraie pensée de saint Alphonse, dont les *Lettres* avaient été récemment publiées (Édit. italienne de 1887 à 1890 — française de 1888 à 1893 — allemande de 1892 à 1894).

L'étude du R. P. Le Bachelet, déjà connu par un travail remarqué sur l'apologétique traditionnelle, a le mérite d'être une vue d'ensemble, moins technique et moins fouillée que la *Crisis*, du R. P. Arendt, mais aussi plus large et portant sur tout le mouvement de la controverse. La Compagnie de Jésus n'a jamais imposé ce système à ses religieux. L'auteur en est donc partisan par conviction personnelle. D'ailleurs il s'est efforcé de mettre dans cette étude la modération et la loyauté dont on ne devrait jamais se départir.

Dans la première partie, il établit très clairement l'état de la controverse. Dans la deuxième, il distingue historiquement diverses périodes dans la vie de saint Alphonse : période probabilioriste, période probabiliste, période équiprobaliliste, s'efforçant de bien faire comprendre les circonstances psychologiques et morales, l'influence des événements contemporains, etc... La troisième partie est consacrée à une discussion nette et précise.

L'auteur s'attache particulièrement à faire voir la provenance des principaux malentendus : idées inexactes sur les rapports de l'ordre spéculatif et de l'ordre pratique.

Beaucoup d'équiprobabilistes (sans vouloir s'occuper de l'influence

exercée dans *l'ordre pratique* par les principes réflexes) se bornent à considérer dans *l'ordre spéculatif* les degrés de probabilité : si faible que soit leur différence, elle suffit à assurer l'obligation de la loi. (Voir la citation des *Vindici*, note 1, p. 66). Comme dans une balance très sensible, la différence absolue des poids, si faible qu'elle soit, détermine l'inclinaison du fléau, de même la probabilité *objective* des opinions doit entraîner l'assentiment subjectif de la conscience. Saint Alphonse envisageait différemment la question. Le P. Le Bachelet montre fort bien que le saint Docteur suit une marche inverse : « il part de la certitude *subjective* pour conclure pratiquement à la prépondérance *objective notable* de l'opinion (p. 218). Et dans cette manière de voir — pour saint Alphonse comme pour un probabiliste quelconque — *est impossible l'hypothèse* suivant laquelle : « je pourrais être subjectivement certain d'une inégale probabilité des opinions » tandis qu'objectivement l'excès de probabilité serait très facile. En d'autres termes, pour saint Alphonse l'opinion qui *subjectivement* paraît *certainement plus probable* ne peut manquer d'avoir *objectivement* une *probabilité beaucoup plus grande*. — En définitive, une telle opinion est *certaine de certitude morale*. Et le P. Le Bachelet se rangerait volontiers à l'avis du Dr Bouquillon qui propose de « tenir pour nulle toute obligation qui n'est pas certitude morale » (entendue au sens large).

Toute cette discussion, très nette et très serrée, autorise l'auteur à conclure : « Un probabiliste peut suivre saint Alphonse jusqu'au bout sans cesser d'être probabiliste, puisqu'il tient « qu'en fait » une opinion ne peut pas apparaître comme certainement plus probable, sans être moralement ou quasi moralement certaine, et qu'une opinion ne peut pas apparaître comme certainement moins probable, sans être faiblement ou douteusement probable » (p. 228). B. C.

Moral philosophie. Eine wissentschaftliche Darlegung der sittlichen, einschliesslich der rechtlichen Ordnung, von VICTOR CATHREIN, S. J. Dritte, verbesserte und vermehrte Auflage. — Freiburg im Breisgau, Herder, 1899, 2 vol. in-8 de 614 et 728 p. — Prix : 20 fr.

L'autorité scientifique et philosophique du R. P. Cathrein est bien établie en Allemagne ; l'étude du droit naturel est la spécialité du savant professeur d'Exaten. De longues recommandations serait donc inutiles pour fixer sur cette troisième édition l'attention et l'estime du public savant.

Le premier volume est consacré à la Philosophie morale générale. Il débute par de solides fondements d'anthropologie métaphysique : Nature de l'homme, activité volontaire, libre arbitre, circonstances adjuvantes et déprimantes de vouloir (vertus et passions, ignorance,

crainte et contrainte). Puis, vient l'étude de la destinée de l'homme (p. 76 à 125). La question si importante des *Normes morales* (125 à 257) est traitée à fond. Voir les articles où sont soigneusement examinées les fausses morales : Morale individualiste, eudémonisme social, morale du progrès, morale du sentiment, morale rationaliste. Le cinquième livre et les suivants sont consacrés à la loi naturelle, à la conscience, à la culpabilité. Enfin la doctrine du droit est traitée de main de maître (exposition des théories de Kant et Fischte Schelling, Hegel, Krause, Ahrens, Kerlart, Geyer).

On remarquera dans le deuxième volume (après les trois livres consacrés au devoir religieux, au devoir personnel, et aux relations sociales) un important traité sur le droit de propriété. Après une exposition des diverses écoles spécialement le marxisme, l'auteur s'attache à démontrer l'impossibilité du socialisme. Au point de vue matériel d'abord : l'organisation de la production, les promesses de prospérité et de progrès sont des rêves dans le système socialiste; puis au point de vue moral : la question de la population, de l'internationalisme, et surtout le douloureux problème de la famille.

D'ailleurs dans une seconde partie, où la pensée de l'auteur s'élève de plus en plus, la doctrine de la famille et celle de l'état sont amplement exposés. B. C.

Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant, par Paul Lacombe. Paris, Colin et Cie, 1899, in-12 de xiii-212 p. — Prix : 3 fr.

Parmi les innombrables publications provoquées par la réforme toujours pendante de notre organisation scolaire, l'ouvrage de M. Lacombe a son cachet original et en tout cas fait toucher du doigt, mieux que beaucoup d'autres, certains points intéressants de la question pédagogique. « Solliciter constamment et par tous les côtés les jeunes intelligences, pousser l'enfant à montrer ses aptitudes, le forcer à se révéler à nous et à lui-même », voilà, selon l'auteur, la tâche par excellence du maître. On distribue aujourd'hui à des centaines d'élèves une instruction uniforme, abstraite, savante : il faut suivre au contraire chacun de ces esprits dans la voie qui est la sienne, se persuader que « des millions d'idées ingénieuses sont incorporées dans les objets qui nous servent, toutes prêtes à ressortir pour qui examine et réfléchit un peu », enfin « nous défier de notre esprit mûr, de notre instruction coordonnée » à laquelle ne peut s'accommoder le premier âge. Pour vaincre la paresse ou la négligence, on abuse de la crainte et de la contrainte : que ne fait-on plutôt appel à la curiosité, à l'instinct d'imitation, à l'amour-propre, et même si cela est nécessaire, à l'intérêt personnel? A l'école primaire on débutera par le dessin et la musique : les chiffres et les lettres ne viendront qu'après.

Les objections contre de semblables théories surgissent en foule, dès qu'il s'agit d'un enseignement public, et non plus de la façon dont un père et une mère intelligents peuvent travailler à l'éducation de leur jeune famille par des causeries familières, au cours de quelque promenade ou pendant les repas quotidiens. En vain l'auteur invoquera-t-il les exemples de l'étranger ; nous doutons qu'il trouve dans notre pays un sérieux écho. D'autres parties de son livre appelleraient également des réserves. Tout en lui accordant qu'il ne suffit pas d'être un fort latiniste pour écrire supérieurement en français, nous lui reprocherions de ne pas tenir un compte suffisant de l'efficacité reconnue des études classiques. Sur le terrain de la morale non seulement la religion est ici passée sous silence, mais l'auteur se prononce contre tout « ingrédient métaphysique » dans les préceptes ; l'enfant doit être « induit à être moral par prudence, politique, intérêt bien entendu. » Remède bien problématique à l'insuffisance, au point de vue éducatif, de l'enseignement secondaire actuel (notez que c'est des lycées qu'il s'agit avant tout, sinon exclusivement, dans ce livre), lequel « ne vise aucunement à rendre moraux les enfants qu'on lui confie. » C'est sur cet aveu alarmant que se ferme l'ouvrage. C. Huit.

Le Voyage artistique à Bayreuth, par Albert Lavignac. Paris, Delagrave, 1899, in-12 de vi-596 p. avec de nombreuses figures et 280 exemples en musique. — Prix : 5 fr.

M. Albert Lavignac, en écrivant cet ouvrage, s'était modestement proposé de faire un *Guide pratique du Français à Bayreuth* ; il a fait plus et mieux. Il a tout d'abord dépeint avec humour l'aspect que présente la vieille cité des Margraves à l'époque des « Représentations de fêtes » et décrit les beautés de cette pittoresque vallée du Mein rouge, choisie par Wagner comme sanctuaire de son génie ; puis il a retracé la biographie de l'auteur de la *Tétralogie* en s'appuyant sur les documents les plus autorisés et les plus récents. L'analyse des poèmes lui a permis de montrer sa parfaite érudition de la poétique wagnérienne, de condenser en une centaine de pages les remarquables travaux du regretté Alfred Ernst et de fixer l'ossature des principales scènes des grands drames lyriques.

L'analyse musicale est le complément de l'analyse des poèmes ; car dans l'art wagnérien, le geste et la musique sont indissolublement unis. M. Albert Lavignac a fort exactement défini la « mélodie » telle que la concevait le maître de Bayreuth, fort différente de la cantilène italienne basée sur la carrure des phrases. C'est la mélodie libre, s'enchaînant à une autre mélodie, admettant toutes les modulations et correspondant aux réalités du dialogue et de l'action dramatique. Beethoven en avait donné le premier des aperçus. Wagner les déve-

loppa, les précisa, de même qu'il développa, généralisa, érigea en système ces « motifs conducteurs » dont on peut relever des traces embryonnaires dans Gluck, Mozart, Beethoven, et de véritables exemples dans Meyerbeer et Berlioz.

Le *Leit-Motiv* consiste souvent en un contour mélodique de quelques notes susceptible d'être modifié dans son harmonie, dans son orchestration, dans sa contexture ; parfois il revêt une forme invariable et l'on sait les effets puissants et singuliers qu'il provoque; quant à l'harmonique du Chantre des Nibelungen, elle procède sensiblement de celle de Bach, et si quelques enchaînements d'accords paraissent irréguliers, ils sont d'une logique profonde. Il était de mode autrefois de dire que dans Wagner il n'y avait pas de mélodie ; il est beaucoup plus juste d'affirmer « qu'il n'y a pas d'accompagnements, mais des superpositions de mélodies. »

En considérant chaque drame, chaque acte, chaque scène ou plutôt chaque fraction d'acte, M. Lavignac s'est attaché à dégager les motifs conducteurs, à signaler leurs rappels et leurs transformations symboliques. Les travaux de Camille Benoit, de Hourston, Sterwart, Chamberlain, de Haus von Wolzogen lui ont d'ailleurs facilité cette tâche, poursuivie avec beaucoup de méthode et de jugement.

Enfin, ce remarquable ouvrage contient des renseignements techniques sur le personnel dirigeant et le personnel chantant des « représentations de fêtes », sur les dispositions essentielles du théâtre, la composition de l'orchestre, les décors, la machination et la mise en scène. Un chapitre complémentaire donne le catalogue des principales œuvres publiées sur Wagner et la liste alphabétique des Français ayant assisté aux représentations de Bayreuth, de 1876 à 1896.

On voit que le nombre de nos compatriotes qui accomplissent le pélérinage musical croît chaque année en suivant une progression presque géométrique, et cela s'explique : « Celui qui veut comprendre le poète doit aller au pays du poète. » Et je m'associe pleinement à cette pensée finale de M. Albert Lavignac : « On ne comprend réellement Wagner qu'en allant à Bayreuth, comme on ne comprend Raphaël qu'en visitant les musées d'Italie. »

RAOUL LOKY.

LITTÉRATURE

Die grosse Heidelberger Liederhandschrift, herausgegeben von Dr. FRIEDRICH PFAFF. Heidelberg, Carl Winter, 1899, in-8 de 319 p. — Prix : 7 fr. 80.

Longtemps on a cru que cette collection fameuse de chants lyriques avait été faite au XIII° siècle par le Zurichois Rudiger Manese, mais cette opinion ne peut guère se défendre, puisque ce recueil contient

les chants de plus d'un poète postérieur à la famille des Manese. Tout ce que l'on peut affirmer avec quelque vraisemblance, c'est que le manuscrit a été constitué dans le pays de Zurich, comme le fait observer M. Pfaff, comme semble l'indiquer d'ailleurs le dialecte du copiste. Ce n'est que vers la fin du XVIe siècle que nous avons des renseignements exacts sur l'existence du manuscrit. Il se trouvait, en effet, vers cette époque entre les mains de l'Electeur palatin, Frédéric IV, à Heidelberg. Il est probable que le manuscrit fut détourné de la bibliothèque de l'Électeur en 1622, lors de la prise de Heidelberg. En 1657, Pierre et Jacques Dupuy, deux antiquaires du XVIIe siècle, l'offrirent à la Bibliothèque du Roi, aujourd'hui la Bibliothèque nationale. C'est là qu'il resta jusqu'en 1888, époque à laquelle il fut acheté par le gouvernement allemand et ramené dans son pays d'origine, à Heidelberg, pour constituer un des plus rares trésors de la Bibliothèque de l'Université.

M. Pfaff a entrepris, grâce au concours efficace du ministère de l'instruction publique du grand-duché de Bade, de nous donner une reproduction exacte du précieux manuscrit : il publie aujourd'hui la première partie de son travail, qui n'est que le cinquième de l'ouvrage total, et il nous promet, à la fin, une étude sur le manuscrit et sur les cent quarante poètes qui y figurent pour une partie de leur œuvre, du XIIe au XIVe siècle. Félicitons M. Pfaff de son courage et du goût parfait avec lequel il établit cette édition ; nous reviendrons avec plaisir sur son œuvre quand il l'aura complétée par l'étude qu'il nous promet. Disons dès maintenant qu'à côté du recueil de Weingärtner, du petit recueil de Heidelberg et de celui d'Iéna, la grande collection Manese-Heidelberg complète la série des chants lyriques des Minnesänger.

MENSCH.

A travers le XIXe siècle, par LUCIEN DEGRON. Paris, Retaux, 1899, in-8 de VII-506 p. — Prix : 7 fr.

M. Lucien Degron a composé ce volume d'articles insérés dans l'*Univers*. Il a bien fait de les sauver de l'oubli qui menace les colonnes éphémères d'un journal. Les personnages célèbres dont il s'occupe ont été l'objet de diverses études : Châteaubriand, Alfred de Musset, Lacordaire, Louis Veuillot. Mais, par ce que des peintres ont fait un portrait, il n'est pas défendu à d'autres peintres de le recommencer et dans ces traits, dans cette physionomie déjà reproduite, ils pourront saisir quelque chose qui a échappé à leurs prédécesseurs et révéler dans leur œuvre un faire particulier. Ce qui est permis aux peintres ne saurait être défendu aux écrivains. Il leur est loisible de rendre d'une manière toute personnelle ce qui aura été vu et rendu autrement dans des études antérieures. Dans ses pages sur Alfred de Musset, M. Degron a su être très différent des critiques fort nombreux auxquels

il succède, parce qu'il a considéré le poète sous un autre point de vue, le point de vue chrétien, ce qui, du reste, ne l'a nullement empêché d'apprécier très finement le génie de Musset. Châteaubriand a exercé une telle domination sur toute son époque que M. Degron n'a pas résisté au désir de nous donner sur lui un essai, au risque de ne pouvoir, cette fois, reproduire qu'une image bien connue. Dans cet essai, interviennent quelques observations politiques fort justes, sur le rôle du grand écrivain dans les conflits qui précédèrent la révolution de Juillet. Quant à Lacordaire, M. Degron le peint d'après l'œuvre de M. Foisset, dont son article est un bon compte rendu. Les pages sur Veuillot ont été provoquées par une étude attentive et loyale de M. Jules Lemaître, mais dont quelques points appelaient des rectifications. Elle est devenue le motif d'un nouveau portrait d'une heureuse exécution, M. Degron en convient.

Ces notices sont parfaitement d'accord avec le titre du livre; mais il faut avouer qu'un récit de la bataille de Cocheret, livrée en 1364, nous met un peu loin du XIXe siècle. On ne peut d'ailleurs que louer le sentiment qui inspire ce chapitre. L'auteur nous y montre la France se relevant après bien des désastres. Il a voulu nous donner une leçon d'espérance. Il a confiance dans l'avenir. Il ne dit pas comme Allain Chartier dans un livre écrit aussi aux jours néfastes :

En l'avenir que penser ne scavons
Fors que petit d'espoir y avons.

M. Degron lui, a, au contraire, grand espoir. Dans son étude : *Que sera le dénouement ?* (p. 489), comme dans son chapitre des *Fléaux* (p. 171), il se montre pieusement optimiste. Il croit que ce que prépare la crise actuelle est une application plus complète des doctrines évangéliques au gouvernement des sociétés.

De petits articles de voyage achèvent de grossir ce volume. Ils peuvent y sembler un peu dépaysés; mais ils donnent de la variété à ce livre d'une lecture agréable, saine et fortifiante. TH. DE P.

HISTOIRE

Die Staatsverträge des Alterthums, von RUDOLF VON SCALA. 1re partie. Leipzig, Teubner, 1898, in-8 de VI-326 p. — Prix : 10 fr.

Voici un recueil dont l'apparition a été saluée avec joie non seulement par les historiens, mais encore par les érudits qui cultivent le droit international. C'est le premier fascicule d'un recueil des traités conclus entre les États de l'antiquité.

Ce recueil sera divisé en deux grandes parties : dans la première seront compris les traités jusques à l'année 338 avant Jésus-Christ (c'est précisément le temps où le roi Philippe se fait nommer généralissime de

la Confédération hellénique et où Rome dissout la Confédération latine). La seconde comprendra les traités depuis cette époque jusqu'en l'an 476 de notre ère, c'est-à-dire jusqu'à la chute de l'empire d'Occident.

Les mentions réunies dans le présent fascicule s'appliquent à deux cent vingt et un traités, présentés par ordre chronologique, sauf les trois derniers, qui ont été ajoutés en appendice. Le plus ancien de ces traités est une alliance conclue vers 1450 entre un roi de Babylone et un roi d'Égypte; le plus récent, qui date de 338 A. J.-C., concerne la ligue des villes de Sicile. Les textes orientaux sont traduits : ne sont donnés dans la langue originale que les traités grecs et latins. Là où le texte du traité fait défaut, l'auteur réunit les passages des historiens anciens qui les mentionnent et donnent une idée de son contenu. Des notes sobres et claires, d'utiles indications bibliographiques, une excellente disposition typographique feront de ce recueil un précieux instrument de travail. P. F.

Über die Heimat Pseudoisidors, von Dr. phil. Georg Lurz. 12e livraison des *Historische Abhandlungen* publiées sous la direction de Heigel et Gravert. München, Lüneburg, 1898, in-8 de 78 p. — Prix : 3 fr. 75.

Ce mémoire traite de nouveau la question tant de fois débattue de l'origine des Fausses Décrétales. Il fixe d'abord la date à laquelle apparut la célèbre compilation : elle vit le jour avant le mois de novembre 852 (époque où elle est citée par Hincmar) et après la diète tenue à Épernay en 846. C'est d'ailleurs l'opinion universellement admise. En second lieu M. Lurz expose l'opinion de M. Wasserschleben, d'après laquelle les Fausses Décrétales auraient d'abord paru à Mayence, du temps de l'archevêque Otgar, mort en 847 ; leur forme primitive eût été la forme des manuscrits classés par Hinschius sous la lettre A^2, où ne figurent pas les textes de l'*Hispana*; plus tard aurait été composée à Reims la forme plus complète (A^1) de la collection. Ce système est écarté pour des raisons qui me paraissent très sérieuses L'auteur s'en prend ensuite à l'hypothèse de M. Langen, d'après laquelle les Fausses Décrétales auraient été rédigées par Loup de Ferrières peu après le concile tenu à Paris en 849, afin de protéger les évêques persécutés par le duc breton Noménoé. L'attribution des Fausses Décrétales à Loup de Ferrières n'a pas été accueillie par de nombreux adhérents, et M. Lurz a de bonnes raisons pour la critiquer ; toutefois je ne suis pas sûr que les évènements de Bretagne ne fournissent pas de motifs suffisants pour expliquer la confection de la compilation pseudo-isidorienne. Enfin, M. Lurz passe à l'examen de l'opinion présentée d'abord par M. Simson, d'après laquelle les Fausses Décrétales auraient paru au Mans, du temps de

l'évêque Aldric. Il rejette ce système et revient à l'hypothèse plus ancienne d'après laquelle les Fausses Décrétales seraient l'œuvre des clercs de la province de Reims qui, sous la conduite de Wulfade, eurent à lutter contre Hincmar. En concluant comme il le fait, M. Lurz ne me paraît pas tenir un compte suffisant des analogies frappantes qui existent entre certains documents fabriqués pour la défense des intérêts de l'église du Mans et l'ensemble des Fausses Décrétales. J'ai mis ces analogies en lumière dans un article inséré en 1888 dans la *Nouvelle Revue historique de droit* (M. Lurz ne semble connaître que l'article publié en 1887), et dans un mémoire présenté au Congrès scientifique des catholiques tenu à Paris en 1888. Depuis lors les Chroniques mancelles ont été étudiées par Julien Havet, qui a lavé la mémoire de l'évêque Aldric du reproche qu'on lui faisait d'avoir composé ou laissé composer de faux diplômes ; mais Julien Havet se gardait bien d'en conclure que les Fausses Décrétales n'ont pas été rédigées au Mans. L'argumentation de M. Lurz contre le système qui place au Mans le berceau de la compilation isidorienne ne me satisfait pas. Je me réserve de revenir bientôt sur cette question et de discuter de nouveau les raisons émises de part et d'autre. Je tiens tout au moins à reconnaître les excellentes qualités de science et de méthode qui marquent la dissertation consacrée par M. Lurz à cette question.

PAUL FOURNIER.

Le Schisme oriental au XIe siècle, par L. BRÉHIER. Paris, Leroux, 1899, in-8 de xxx-312 p. — Prix : 7 fr. 50.

Composé d'après les sources originales, l'excellent ouvrage de M. Bréhier fixe d'une façon qu'on pourrait dire définitive l'histoire d'un des nombreux épisodes de la lutte entre Rome et Byzance.

Dans la première partie, l'auteur expose *les Faits* qui, dans les années 1054 et 1055, ont envenimé la vieille dispute et rendu irréparable la scission qui s'était produite depuis longtemps déjà entre les deux moitiés de la chrétienté.

La seconde partie, intitulée : *Les Causes*, analyse les querelles d'ordre théologique, liturgique, disciplinaire et historique d'où est sortie la rupture ; M. Bréhier, qui n'est pas théologien, a eu la modestie de ne traiter que très rapidement les problèmes théologiques, et beaucoup de ses lecteurs lui sauront gré d'avoir écourté ces discussions dépourvues d'intérêt pour qui n'est pas spécialiste.

Enfin, la troisième partie comprend, sous la dénomination commune de *Résultats*, deux sortes de conséquences, celles qui intéressent l'unité de l'Église, et celles qui furent particulières à son principal personnage : Michel Cérulaire, grisé par sa victoire sur Rome, sort de son rôle de patriarche, se mêle aux intrigues politiques, fait et défait des empereurs, et sa fin tragique est celle d'un vulgaire ambitieux...

Le récit est écrit avec une grande abondance de détails bien choisis ; on fait défiler devant nous les personnages les plus divers : le Pape, l'Empereur, les dignitaires de la Cour byzantine, les légats pontificaux, les soldats, les moines, les pélerins et le populaire ; le drame solidement construit se déroule avec un intérêt qui ne diminue à aucun moment. Le personnage le moins curieux, sinon le plus édifiant, n'est certainement pas ce Psellos, « prince des philosophes » et courtisan de bas étage à qui l'histoire doit deux documents importants : d'abord le réquisitoire où sont accumulées toutes les accusations imaginables contre Michel, patriarche déchu, et ensuite l'oraison funèbre du même Michel, réhabilité par la mort, qui le rendait inoffensif, et passé du coup au rang des saints ! Cet échantillon montre le degré de valeur morale qu'il faut reconnaître à la société du Bas-Empire et la confiance que méritent les écrivains de ce temps-là.

M. Bréhier reconnaît que la rivalité des Grecs et des Latins s'étend à travers toute l'histoire de l'Église ; il vient démontrer seulement que l'époque de Michel Cérulaire marque une crise décisive après laquelle toute tentative de réconciliation s'est trouvée condamnée à l'insuccès ; telle est sa conclusion, qui peut être admise pourvu qu'on n'en exagère pas la portée.

P. Pisani.

Sainte Clotilde, par l'abbé L. Poulin. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de xxx-381 p. — Prix : 3 fr. 50.

La vie de la sainte reine de France a été bien des fois déjà l'objet de travaux définitifs et chrétiens. Le présent volume est plutôt une hagiographie où se déroule l'existence de Clotilde, « enfant heureuse, fille de proscrit, orpheline, captive, fiancée, reine, épouse influente, apôtre du Christ, enfin veuve éplorée, mère torturée par ses enfants, ascète, presque religieuse, thaumaturge, morte dont les dépouilles sont portées en triomphe par tout un peuple » (p. xx). Ici, elle s'offre comme modèle aux jeunes filles, aux épouses, aux mères, aux veuves, aux pauvres, aux riches, en un style orné, dans une phrase quelque peu oratoire mais fort agréable.

La partie curieuse du livre c'est le chapitre relatif aux reliques de sainte Clotilde et celui des honneurs qui lui sont rendus en notre siècle : fondation des Dames de Sainte-Clotilde à Paris ; la chapelle de la rue de Reuilly ; la construction de l'église Sainte-Clotilde à Paris ; les fêtes du centenaire de Reims ; la lettre de Sa Sainteté Léon XIII à S. Em. le cardinal-archevêque de Paris Mgr Richard ; l'érection de l'église Sainte-Clotilde de Paris en basilique mineure ; les prières perpétuelles pour le salut de la France.

Dans l'histoire de Clotilde, reine, l'auteur croit devoir se séparer de M. Godefroid Kurth, pour qui les choses mérovingiennes n'ont pas

grand secret. Et, se basant sur l'« Histoire des Francs » de Grégoire de Tours, dont l'autorité est bien souvent en défaut, et sur les mœurs barbares de l'époque, il laisse à l'épouse de Clovis ce caractère de férocité qui lui fit soulever des guerres sanglantes par motif de vengeance. Cette légende, chose singulière, est défendue par les rationalistes qui ne repoussent ces sortes de documents que lorsqu'ils glorifient les saints. M. G. Kurth la rejette et avec des raisons qui paraissent déterminantes (*Histoire poétique des Mérovingiens*, p. 225, 251, 327; *Sainte Clotilde*, « Collection des Saints », appendice).

M. Poulin, qui prétend suivre en particulier les historiens primitifs, admet, avec certains auteurs modernes, cette autre légende que sainte Geneviève fut bergère (p. 161). L'origine n'en remonte, comme on sait, qu'au commencement du XVIe siècle, à la poésie d'un aveugle de Bruges, nommé Pierre du Pont ou de Ponte. « Mense decembri anni 1512, Petrus de Ponte, coecus Brugensis dicavit Philippo Genovefae aedis in Parrhysio (*sic*) colle moderatori vigilantissimo poema epicum de historia sanctae Genovefae novem distinctum libris, ad instar Aeneïdos Virgilii, quod primum hactenus notum monumentum est, in quo patrona Parisiorum puella gregis custos exhibetur; idque postea imitati sunt pictores » (*Gall. christ.*, t. VII, col. 766, B. Paris, 1744, éd. Welter, 1899 ; Fisquet : *La France pontificale* (Paris), t. II, p. 457). Le titre de ce poème épique était : *Poema de laudibus sanctae Genovefae.* Paris, 1512, in-4 (*Nouvelle Biographie générale*, Didot-Hœffer, t. XL, p. 778).

Jusqu'au XVIe siècle, c'est-à-dire pendant environ mille ans, toujours l'iconographie représenta la vierge de Nanterre avec un cierge dans une main et des clefs dans l'autre. Et comment saint Germain aurait-il fait promettre à une jeune bergère de ne jamais porter de bijoux précieux, mais uniquement la médaille de bronze, empreinte du signe de la Rédemption, qu'il lui remettait ? D'ailleurs le XVIIIe siècle favorisa singulièrement cette légende : à cette époque, où bergeries et bergères jouèrent un si grand rôle dans les amusements de la Cour, on trouva gracieux, et peut-être d'un symbolisme attendri, de vénérer la patronne de Paris, sous la figure d'une bergère.

Page 159, on lit que Clovis et Clotilde habitèrent l'ancien palais des Césars, sur l'emplacement duquel s'éleva plus tard la demeure de saint Louis — sur les ruines duquel est édifié l'actuel Palais de justice. C'est plutôt sur le mont Lucotitius où Clovis fit construire la basilique des SS. Pierre et Paul, qui devait, à la suite des temps, prendre le vocable de Sainte-Geneviève. Il y ajouta, pour son habitation personnelle, des constructions qui figurent encore sur les anciens plans sous le nom de « Château de Clovis. » LOUIS ROBERT.

Philipp II August, König von Frankreich. Erstes Buch. *Bis zum Tode Ludwigs VII (1165-1180)*; Zweites Buch. *Philipp August und Graf Philipp von Flandren (1180-1186)*. von ALEXANDER CARTELLIERI. Leipzig, Friedrich Meyer; Paris, Le Soudier, 1899, in-8 de XVI-192-112 p.

Après la publication des importants travaux de MM. A. Luchaire, Pfister, Petit-Dutaillis, E. Berger, Ch.-V. Langlois et Lehugeur, il semblait permis d'espérer que la série complète des règnes des Capétiens directs serait étudiée d'une manière définitive par des érudits français. La publication toute récente des premiers fascicules du livre de M. Alexandre Cartellieri est venue démontrer combien cet espoir était présomptueux. C'est d'un des trois règnes les plus importants de la période, le règne de Philippe II Auguste, que M. Cartellieri a entrepris de raconter l'histoire. Il a voulu combler une lacune de l'histoire de France en écrivant sur Philippe-Auguste un ouvrage qui répondît aux exigences de la critique moderne, et qui fît enfin connaître une période sur laquelle n'existe encore aucun livre d'ensemble. A en juger par les deux parties publiées du nouvel ouvrage, M. Cartellieri atteindra complètement son but.

La période de la vie de Philippe-Auguste, qui va de 1165 à 1180, n'est pas, il est vrai, la plus difficile à étudier, malgré ses obscurités; et M. Cartellieri avait dès longtemps préludé à son travail en consacrant au même sujet sa thèse inaugurale de doctorat (*Philipp II August von Frankreich bis zum Tode seines Vaters*. Berlin, 1891, in-8 de 32 p.), puis en publiant en Allemagne et dans la *Revue historique* un certain nombre d'études de valeur. Il a repris, complété, fondu ses recherches antérieures dans son premier fascicule, qui est de tout point excellent, et auquel je ne puis adresser aucune critique. M. Cartellieri y a raconté, à côté et à propos de l'histoire de son héros, l'histoire de la royauté française entre l'année 1165 et le 19 septembre 1180 d'une manière aussi rigoureuse et aussi précise que possible. Les mêmes qualités se retrouvent dans le second livre du travail de M. Cartellieri, qui traite des relations du roi de France avec le comte Philippe de Flandre (1180-1186). Aussi attendons-nous avec une réelle curiosité la publication du fascicule suivant, où le savant auteur annonce devoir commencer l'étude des rapports de la France et de l'Angleterre sous le règne de Philippe-Auguste.

A la suite de chaque livre, M. Cartellieri publie, avec pagination spéciale, une série de courts éclaircissements et d'appendices d'un réel intérêt; signalons parmi eux, comme particulièrement curieux, les mélanges extraits de diverses sources inédites qui constituent le n° 13. Une excellente bibliographie (complétée sur la couverture du second fascicule) ajoute encore au mérite de ce volume, en tête duquel, dans son *Avant-propos*, l'auteur a rendu au *Catalogue des actes de*

Philippe-Auguste dressé par M. Léopold Delisle l'hommage le plus complet.

Puisse le savant historien allemand ne pas faire trop longtemps attendre la suite de son intéressant ouvrage (auquel nous demanderons seulement de donner toujours des indications géographiques complètes d'arrondissement et de canton, indications dont nous avons parfois constaté l'absence, — aux notes des pages 112, 122, 179, entre autres) ! Puisse aussi son exemple piquer d'honneur nos érudits français, et les presser d'étudier les règnes de saint Louis et de Philippe IV le Bel, qui attendent encore chacun son historien ! HENRI FROIDEVAUX.

L'État social de la France au temps des croisades, par L. GARREAU. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-8 de VII-530 p. — Prix : 7 fr. 50.

En raison même de la nature de cette étude, M. Garreau devait revenir sur bien des questions traitées dans les *Histoire des institutions au moyen âge*. Cet ouvrage a pourtant le mérite — grâce à la consciencieuse étude que l'auteur a faite de textes connus et interprétés avant lui — d'être empreint d'un caractère très personnel, de renfermer des aperçus neufs, un peu téméraires parfois, toujours intéressants. « Le trait saillant de l'état social au temps de la première croisade, dit M. Garreau dans l'introduction de son ouvrage, est l'existence en France, on peut dire en Europe, de deux populations distinctes et comme superposées. L'une est propriétaire du sol, indépendante, souveraine ; elle fait la guerre, exerce le pouvoir judiciaire, prélève des impôts. L'autre est exclusivement adonnée au travail... elle n'a que des droits civils rudimentaires. » D'où pour M. Garreau deux populations : l'une, qu'il appelle la population souveraine ; l'autre, la population dépendante. De cette distinction il tire les principales divisions de son livre. Dans la première, il range la Royauté et les nobles (chevaliers) et étudie les obligations auxquelles ceux-ci sont soumis : le service de cour (justice) et le service d'ost (guerre). Dans la seconde, il passe en revue les différentes classes des non-libres : esclaves, colons, serfs, demi-libres : les juifs, les aubains et les bâtards dont la condition est réglée par des usages spéciaux ; les populations des campagnes et des villes et, parmi ces dernières, les communes. Sans méconnaître la part de vérité que contient cette distinction, on peut se demander si elle répond exactement à la réalité des faits, alors qu'on voit un « ordre » entier de la nation, le clergé, tenir à la fois de l'une et l'autre population : de la population dépendante par le recrutement d'un nombre important de ses membres, de la population souveraine quand on le considère en tant

que groupement constitué et privilégié. Une objection analogue se pose à propos des communes.

Avec M. Garreau, je crois volontiers que des serfs, faisant partie de communautés urbaines constituées en communes, n'améliorèrent pas leur condition du fait de leur entrée dans une commune ; mais, comme le reconnaît M. Garreau « la commune, personnalité politique, tient peu à peu la place d'un baron féodal. » Sa place est donc indiquée dans la population souveraine. Il faut enfin tenir compte de ce fait tant de fois constaté, que la condition sociale de certaines catégories d'individus va s'améliorant de jour en jour, tandis que pour d'autres se manifeste un recul appréciable. Ceci n'a d'ailleurs pas échappé à M. Garreau. Ne dit-il pas précisément à propos des communes que dès lors « on ne saurait trouver une ligne de démarcation nette entre la population souveraine et la population dépendante ? »

L'ouvrage de M. Garreau est écrit dans une langue claire et élégante. Aux idées exposées s'ajoutent des récits qui leur servent en quelque sorte de preuve ; l'auteur ne craint pas de revenir sur des faits historiques pour les discuter à son tour et en tirer quelque aperçu original ou nouveau. L'étude psychologique du baron et de la femme noble (L. I, ch. VIII) et les trois premiers chapitres du livre III, consacrés aux rapports de l'Église avec la féodalité, m'ont semblé particulièrement intéressants.

Dans un ouvrage aussi général, consacré à l'étude d'une époque où, d'une ville à l'autre, les usages, les coutumes diffèrent, des erreurs de détail étaient pour ainsi dire inévitables. Tout en les regrettant, je préfère retenir ce qu'il y a véritablement de neuf et de suggestif dans ce livre que viendra compléter bientôt, espérons-le, la seconde partie annoncée par l'auteur. M. G.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. — *Savoie, Sardaigne et Mantoue*, avec introduction et notes par le comte HORRIC DE BEAUCAIRE. Paris, Alcan, 1899, 2 vol. in-8 de C-432 et 451 p. — Prix : 40 fr.

Le grand travail historique, publié sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques au ministère des affaires étrangères, se poursuit sans interruption avec un zèle et une compétence auxquels il faut rendre hommage. Il est vrai que le choix des auteurs chargés du travail pouvait inspirer confiance ; et il suffit de rappeler les noms de MM. Albert Sorel, A. Geffroy, L. Farges, Hanotaux, Alfred Rambaud. A cette collection viennent se joindre deux volumes consacrés par M. le comte de Beaucaire aux relations diplomatiques de la France avec les ducs de Savoie, devenus rois de Sardaigne et avec les ducs de Mantoue.

La Maison de Savoie, dont on connaît la vieille origine, a toujours suppléé par son habileté à l'exiguité de son territoire, et ce n'est point une nouveauté de dire que la cause principale de sa fortune est d'avoir de tout temps manqué de scrupule et de moralité dans ses alliances, abandonnant subitement et sans même de prétexte des bienfaiteurs et des soutiens de la veille, pour en prendre d'autres qui lui semblaient plus avantageux. Cependant, du traité de Rivoli, 1635, jusqu'à la rupture entre Victor-Amédée II et Louis XIV en 1690, il y eut une assez intime union entre les deux pays contre la Maison d'Autriche. Les leçons un peu dures données par Henri IV et Richelieu avaient porté leurs fruits. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, les rois de Sardaigne gardèrent une politique d'équilibre, qui par moment fut accompagnée d'insolence telle que le maréchal de Belle-Isle et d'Argenson, trouvaient que « depuis Hugues Capet jamais la couronne de France n'avait essuyé pareil outrage. » Et pourtant on finit par atteindre le but proposé, comme l'observe très justement M. de Beaucaire, en mettant en relief la politique traditionnelle, qui a toujours consisté à reprendre la Savoie et la frontière des Alpes, pour faire passer les rois de Sardaigne au delà des monts, leur offrant sur l'Italie des compensations que naturellement ils voulaient se faire donner aussi grandes que possible.

Nous voyons se succéder à Turin cinquante-quatre ambassadeurs et chargés d'affaires, dont la biographie, très heureusement rappelée, est un des attraits de cette étude, tant les évènements d'ordre privé, mariages, naissances royales, voyages princiers sont mêlés aux affaires générales, en prenant même souvent le pas sur elles.

Il en est de même des relations avec la Maison de Gonzague, sauf cette différence que les ducs de Mantoue, jusqu'à l'extinction de leur race, demeurèrent invariablement fidèles à la France. La nécessité d'avoir dans la Lombardie un allié toujours disposé à tenir en respect des amis aussi peu sûrs que les princes de Savoie justifiait les honneurs et l'argent accordés aux possesseurs héréditaires des duchés de Mantoue et de Montferrat; mais ils savaient peu se défendre eux-mêmes : en 1681, Louvois est obligé de mettre une garnison française dans Casal; pendant la guerre de Succession d'Espagne, le comte de Tessé peut à grand peine avec son armée protéger le faible duc Charles VI, qui finit par s'abandonner lui-même, si bien que le duché de Mantoue disparaît avec lui en 1708, les possessions de la Maison de Gouzague étant partagées par les traités de Rastadt et d'Utrecht entre l'empereur d'Autriche et le duc de Savoie. Ainsi furent détruits les postes avancés que la France avaient justement voulu maintenir contre deux ennemis avec lesquels les querelles armées se renouvelèrent si souvent pendant plus de trois siècles.

On voit comment se rejoignent les deux sujets successivement traités par M. le comte de Beaucaire. Il y aurait encore dans le même ordre d'idées un volume à faire sur les relations diplomatiques fort actives entre la France et les autres petites principautés italiennes, Ferrare et Florence particulièrement, qui, depuis la Renaissance, ont été si intimement mêlées à notre histoire. G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. XII. *Espagne*, avec une introduction et des notes par A. MOREL-FATIO et H. LÉONARDON. T. II et III. Paris, Alcan, 1898, in-8 de XL-434 et 498 p. — Prix : 40 fr.

Le deux volumes qui viennent de paraître après cinq ans d'intervalle complètent l'histoire des relations diplomatiques de la France avec l'Espagne depuis les dernières années du règne de Louis XIV jusqu'à la fin de la monarchie. Cette période, sans être marquée par de grands événements, est pleine de coups de théâtre et d'intrigues, et, comme la vieille cour de Madrid conservait avec soin toutes les traditions aristocratiques, le talent de nos représentants pouvait s'y déployer fort à l'aise.

De 1701 à 1793, il n'y eut pas moins de vingt-huit ambassadeurs de France : Louis XIV en envoya neuf; Louis XV, quatorze; Louis XVI, cinq. Et parmi eux on compte des personnages comme le cardinal d'Estrées, Amelot, le marquis de Brancas, le duc de Saint-Aignan, Saint-Simon, le maréchal de Tessé, le comte de la Marck, le maréchal de Noailles, le duc de Duras, le comte de Montmorin, le duc de la Vauguyon, qui eurent à se mesurer avec Philippe V et la princesse des Ursins, Élisabeth Farnèse et le cardinal Albéroni, Ripperda et Carvajal ou Wall. Les particularités de cette histoire sont bien connues et le règne de Philippe V a été l'objet de nombreux travaux. Il ne fallait pas s'attendre non plus à rien rencontrer de nouveau sur la conspiration de Cellamare, la politique de Dubois et du Régent, le coup d'État du duc de Bourbon. Mais la période désastreuse pour l'Espagne fut celle où Ferdinand VI laissa ses ministres conclure avec l'Angleterre une alliance qui, sous le vrai prétexte de garantir ses possessions italiennes, mina entièrement ou plutôt détourna tout le commerce colonial de la péninsule. Quand plus tard, sous le ministère Choiseul, Charles III revint à l'alliance française, il ne put recouvrer ce que les Anglais lui avaient pris : Minorque, la Floride, Gibraltar furent le prix de cette mauvaise politique qui marqua la double décadence des deux branches de la maison de Bourbon.

Ces faits sont très clairement exposés, non seulement dans la belle introduction que M. Morel-Fatio et M. Léonardon ont publié au com-

mencement du second volume, mais aussi dans les résumés qui précèdent d'après l'instruction de chaque ambassade. De plus, des notices sont jointes aux noms de ces diplomates de l'ancien régime, qui formaient vraiment une école et qui, sortis souvent de l'armée ou de l'Église, représentaient si dignement leur pays à l'étranger. La liste des ambassadeurs espagnols à Paris pendant la même période a été aussi très exactement établie. Et encore une table fort complète est placée à la fin du travail, permettant de faciles recherches dans les trois volumes qui, comme tous ceux de cette grande collection, seront précieux pour étudier l'histoire étrangère au XVIIe et au XVIIIe siècles.

Le ministère des affaires étrangères ouvre ainsi discrètement au public savant tous ses trésors. Mais nous avons plusieurs fois exprimé le vœu qu'un travail analogue fût entrepris sur le siècle diplomatique précédent, celui dont les archives sont éparses dans les bibliothèques, et qui, pour l'Espagne particulièrement, offrirait tant de ressources. De François Ier à Louis XIV, que de curieuses ambassades à raconter! Il y a là de quoi tenter des érudits qui savent si bien s'acquitter de leur tâche.

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

L'Éducation politique de Louis XIV, par G. LACOUR-GAYET. Paris, Hachette, 1898, in-8 de x-472 p. — Prix 7 fr. 50.

C'est d'une façon très originale que M. Lacour-Gayet revient sur le règne de Louis XIV par un volume de préparation en quelque sorte, qui sera bientôt suivi d'un second consacré aux idées politiques du grand roi. Le livre est en même temps une réhabilitation d'Anne d'Autriche et de Mazarin; car il est certain que, bien différente en cela de Marie de Médicis, la Reine mère mit toutes ses préoccupations à former l'âme et le cœur de son fils. De bonne heure elle lui inculqua le respect des choses saintes et les pratiques religieuses. Elle ne lui laissait rien passer sur ce point, lui inspirant l'horreur du blasphème, lui répétant que « les rois devaient obéir aux commandements de Dieu et de l'Église plus ponctuellement que les autres chrétiens, parce qu'ils étaient obligés de servir d'exemple à leurs peuples. » La sévérité dont elle faisait souvent preuve n'enlevait rien à sa tendre affection; et, durant vingt-cinq ans qu'ils vécurent ensemble il n'y eut pas entre eux un nuage, si bien que lorsqu'il la perdit en 1666, Louis XIV pouvait dire : « La vigueur avec laquelle cette princesse avait soutenu ma couronne, dans le temps où je ne pouvais encore agir, m'était une marque de son affection et de sa vertu ;... or, l'abandonnement qu'elle avait si pleinement fait de l'autorité souveraine m'avait assez fait connaître que je n'avais rien à craindre de son ambition. »

Assurer la toute-puissance de ce fils chéri, abattre à ses pieds tous

les rebelles, élever son trône sur les débris des factions vaincues et le rendre inébranlable, c'est l'idée qui inspira constamment la conduite de la régente et qui lui fit combattre la Fronde avec tant d'acharnement et soutenir Mazarin, presque plus résolument que Louis XIII soutint Richelieu. Pour ce qui est de l'instruction proprement dite, elle en avait moins de souci. Il est impossible de dire qu'elle ait fait de son fils un ignorant; mais elle ne tenait pas beaucoup à la régularité de son travail: elle lui laissait prendre une partie de ses leçons le matin au lit; et le soir, pour l'endormir, on lui faisait lire par le valet de chambre Laporte quelques pages de Mézeray. Le choix de ses maîtres était médiocre. Le meilleur fut encore l'évêque de Rodez, Hardouin de Péréfixe, qui lui donna pour modèle l'histoire qu'il savait le mieux, celle de Henri IV. Aussi il est assez singulier qu'élevé dans l'admiration de son aïeul, Louis XIV ait suivi une ligne de conduite politique toute différente, aussi despote que le Béarnais était libéral, et allant jusqu'à révoquer l'édit célèbre par lequel Henri-le-Grand avait pacifié son royaume.

Il faut dire que le mouvement d'idées du temps contribua, autant peut-être que l'éducation, à donner au jeune Roi une notion très exagérée de son pouvoir. L'opinion générale en France, au sortir d'une régence agitée, était nettement dessinée en faveur d'une monarchie forte, indépendante, maîtresse d'elle-même et de ses propres destinées. C'était, selon la juste expression de M. Lacour-Gayet, quelque chose comme « l'explosion nationale de la Ligue. » Si le souverain se regardait un peu comme le représentant de Dieu sur la terre, chez ses sujets, les désirs d'ordre et de bien-être matériel, les sentiments d'affection et de dévouement applaudissaient à l'avance au règne qui s'ouvrait rempli de si belles espérances ; et Bossuet pouvait dire à Louis, du haut de la chaire du Louvre : « Il se remue pour Votre Majesté quelque chose d'illustre et de grand, qui passe la destinée des rois ses prédécesseurs. » L'examen des théories politiques, qui avait cours alors chez les théologiens, chez les philosophes forme donc la seconde partie et non la moins originale de l'ouvrage; mais aussi ces questions sont si complexes et elles touchent à tant de « principes », qu'il vaut mieux les signaler que les discuter. Qu'il nous suffise de dire qu'elles sont exposées par l'auteur avec beaucoup d'impartialité et une érudition très sûre, qui a été recherchée dans bien des publications oubliées de doctes publicistes qu'on n'avait pas consultés depuis longtemps.

M. Lacour-Gayet raconte que, deux mois avant sa majorité, Mme de Lauzac, son ancienne gouvernante, fit présent au jeune Louis XIV de « trois lettres que Catherine de Médicis avait écrite à son fils Henri III pour son éducalion. » (p. 202 et suiv.). Il cite une de ces lettres, du 8 avril 1574, et ajoute : « On n'a pas le texte des deux autres. » Nous pouvons rassurer sur ce point M. Lacour-Gayet.

La première lettre est celle qu'il connaît, qui fut remise à Henri III, par Cheverny, avant son arrivée en France, tandis qu'il s'attardait à à Venise au retour de son aventure de Pologne.

La seconde est un long « advis donné au Roy par escript... », qui doit être du mois de janvier 1577, et qui est publié dans le T. V. des *Lettres de Catherine de Médicis*, p. 231 à 236.

La troisième, encore inédite, se trouve dans deux manuscrits des fonds français de la Bibliothèque nationale, nº 5526, fº 112 et 10297, fº 52, et se rapproche par la plupart des points de l'« Avis donné à Charles IX », en 1563.

G. Baguenault de Puchesse.

Souvenirs du lieutenant général vicomte de Reiset (*1775-1810*), publiés par son petit fils le vicomte de Reiset. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-8 de xvi-438 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Ce n'était point à la carrière militaire qu'était destiné Antoine de Reiset ; cadet d'une vieille famille d'Alsace, il devait entrer dans les ordres. Mais les circonstances en disposèrent autrement. C'était dans les premières années de la Révolution ; la Constitution civile du clergé avait jeté le trouble dans l'Église de France ; à vrai dire, la liberté religieuse, garantie par la Déclaration des droits de l'homme, n'existait plus. Antoine de Reiset renonça à une profession qui n'était plus d'accord avec sa conscience. En même temps, les évènements, en se précipitant, vinrent lui tracer sa voie ; la coalition se formait contre la France et les armées étrangères menaçaient la frontière. Ne pouvant plus se vouer à Dieu, il se dévoua à la patrie, et à dix-sept ans il s'engagea. Il y était poussé d'ailleurs par un de ses plus illustres compatriotes, devenu son ami et plus tard son protecteur, Kléber, qui nourrit et conserva jusqu'à la mort pour sa jeune sœur Anne un tendre sentiment : idylle charmante au milieu de ces grands coups d'épée. Mais à partir de ce jour, il n'y a pas d'année, même pas de mois et presque pas de semaines où Antoine de Reiset ne se batte. Il reçoit le baptême du feu à Wissembourg et fait toutes les campages des armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin. Il est à Fleurus, il est à Maëstricht, il est à Francfort, toujours intrépide, souvent blessé ; on ne compte plus les chevaux tués sous lui. Il est à Zurich et, avec quelques dragons, désarme un poste tout entier, délivrant trois cents prisonniers français. Après avoir servi sous Kléber, il sert sous Marceau, sous Masséna, sous Ney, sous Moreau, sous Richepanse. Seul avec quelques chasseurs, il fait prisonnier le général autrichien Löpper et reçoit en récompense, sur la demande de Moreau lui-même, le grade de chef d'escadrons. Il va ensuite au camp de Boulogne et de là est appelé en toute hâte à l'armée avec laquelle Napoléon va remporter la victoire d'Austerlitz. Mais la mauvaise chance fait que là on le laisse en arrière ; il reste en Bavière tandis qu'on se bat

autour de Vienne. Heureusement il prend sa revanche pendant la campagne de Prusse. Il est à Iéna, et, à la tête de quelques cavaliers, fait prisonnier le prince Auguste de Prusse : l'Empereur reconnaît ce coup d'audace en le nommant major, sur la place même de Berlin, au milieu de l'armée réunie pour une revue solennelle Attaché alors au service de la remonte sous les ordres du général Bourcier, il demeure près de deux ans à Postdam, et quand il rentre en France en novembre 1808, c'est pour continuer ces mêmes fonctions à Versailles et faire en même temps d'interminables tournées de révisions qui l'assomment.

Il en sort pour se marier, car Antoine de Reiset, lui aussi, avait ébauché un roman que ses incessantes campagnes ne lui permirent de dénouer qu'au bout de trois ans. C'est à ses lettres à sa charmante fiancée, Mlle Amélie de Fromont, c'est aussi au Journal qu'il tenait très régulièrement et qui abonde en détails curieux et piquants, que M. le vicomte de Reiset a puisé les éléments de cet ouvrage voué à la glorification de son aïeul. Nous sommes en mars 1809 ; nous avons encore à suivre Antoine de Reiset en Espagne, en Saxe, après la chute de l'Empire et sous la Restauration ; avec un guide comme son petit-fils, nous sommes sûrs de faire un charmant et instructif voyage.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Mémoires de l'abbé BASTON, chanoine de Rouen, d'après le ms. original, publié pour la Société d'histoire contemporaine par l'abbé JULIEN LOTH et CH. VERGER. T. III. Paris, Picard et fils, 1899, in-8 de VIII-372 p. — Prix : 8 fr.

Le dernier volume, qui vient de paraître, a encore plus d'intérêt (à mon humble avis) que les deux premiers. Il éclaire l'attitude du clergé français, au moment de la restauration du culte et au moment de la persécution de l'Église par Napoléon. M. Baston revint d'exil avec sa foi religieuse et politique. Il fut surpris, charmé parfois, parfois choqué des nouveautés qu'il rencontrait sur sa route. Mais lorsque l'archevêque de Rouen, Cambacérès, eut fait appel à sa piété, à sa science, à sa finesse diplomatique, il se laissa enivrer par l'encens. Bon et pitoyable aux malheureux, sachant facilement s'insinuer dans les relations des grands, il prépara au Concile de 1811 une déclaration qui fut très goûtée de l'Empereur. « Voilà, dit-il, ce que j'ai trouvé de plus raisonnable sur cette matière depuis quatre ans » (p. 167). Dès lors, la fortune épiscopale de l'abbé Baston était faite. Malheureusement pour lui, 1814 arriva avant que sa situation canonique eût été régularisée par le pouvoir compétent, et l'évêque nommé de Séez, que les chanoines avaient adjoint aux vicaires capitulaires malgré les décrets des conciles (p. 327), fut révoqué par ceux-là mêmes qui l'avaient

acclamé à l'unanimité. M. Baston retourna à Rouen, comme nous l'avons écrit dans notre précédente livraison.

Là finissent ses Mémoires; on y a joint avec raison une exposition de sa conduite qu'il avait rédigée en guise de mémoire justificatif. En sens contraire, se dresse une note extraite des *Recherches pour servir à l'histoire de Séez pendant la Révolution,* par le chanoine Marais. Malgré toutes ses bonnes raisons, celui-ci n'excusera pas le chapitre de Séez des variations qu'il eut vis-à-vis de M. Baston. Sans doute, celui-ci était fin, insinuant, mais bon homme au fond. Ceux-là ne sentirent leurs scrupules de conscience se faire jour que quand « la volonté despotique » (p. 327) eut disparu. Leur attitude n'est guère honorable.

Ainsi, ce volume est triste. Toutes les figures de prêtres qui s'y montrent ne resplendissent pas de l'auréole du sacrifice. Mais il y a une lumière historique qui se dégage très intense et qui permet d'apprécier le courant contradictoire qui s'établit dans les rangs du clergé sous Napoléon. M. Baston nous initie aux joies et aux tristesses de l'Église officielle; il nous fait assister aux résistances et aux complots de l'Église persécutée. Il fut une victime des deux, ayant cru qu'avec beaucoup d'intelligence et beaucoup d'affabilité on devait se tirer de tous les pas, bons ou mauvais. Il nous conte, avec un charme infini, sa vie ballotée au souffle des tempêtes. Il nous fait l'aimer, parfois malgré nous. Et on le lit jusqu'au bout, même de cet aride mémoire sur les serfs en Westphalie.

En vérité, il eût mieux valu ne rien couper au commencement et nous supprimer ce hors-d'œuvre, tard venu comme un remplissage. C'est le seul reproche que nous ferons aux éditeurs, qui, avec un soin attentif, ont publié cet intéressant document pour l'histoire de l'Église de France, et qui y ont ajouté une table onomastique et un délicieux portrait en héliogravure de celui qui se trompa peut-être, mais qui doit mériter l'indulgence de ses compatriotes, de ses confrères, de ses amis, car tous ses lecteurs le deviendront certainement, tant il y a de charme et de bonhomie dans ses écrits.

C. A. B.

Fragments et Souvenirs, par le comte DE MONTALIVET. Tome I. *1810-1852*, précédés d'une notice historique par GEORGES PICOT. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-8 de CXXV-393 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le comte de Montalivet, le ministre qui occupe une si grande place dans l'histoire du règne de Louis-Philippe, n'a pas donné des Mémoires proprement dits ; mais il a laissé des chapitres d'un ouvrage inachevé et de nombreuses lettres qui appartiennent bien au genre caractérisé par ce mot Mémoires. Ces lettres, il les écrivit pour ses petits-enfants qu'il aimait tendrement. Avec son expérience et

prévoyant que l'avenir pourrait amener bien des crises, il avait cette pensée qu'un vieux poète espagnol résumait ainsi :

Quien no sabe el passado
Ciego va en el presente

Qui ne sait pas le passé
Aveugle va dans le présent.

Il croyait donc que l'étude de l'histoire était pleine d'utiles enseignements et que faire bien connaître à ses descendants le temps où il avait vécu, c'était leur donner des leçons d'expérience. Ce sont ces précieuses lettres et les fragments du livre non terminé, qu'un des gendres de M. de Montalivet, M. Georges Picot, membre de l'Institut, a réunis dans l'ouvrage dont nous achevons de lire le premier volume. M. Picot a trouvé, avec raison, que comme introduction indispensable, il devait d'abord redire la vie de M. de Montalivet, longue vie, pleine de bien des évènements, commencée à Valence en 1801 et terminée dans la retraite en 1880 par une mort sereine et chrétienne. M. Picot a su donner beaucoup d'intérêts à cette notice historique ; mais on peut regretter que, sans doute pour conformer ses opinions à celles de son beau-père qui, comme beaucoup d'hommes de son parti, eut le malheur d'être hostile à la fusion et sur ce point se mit en désaccord avec M. le Comte de Paris, M. Picot parle avec peu de justice de M. le Comte de Chambord. Il recueille sur lui cette appréciation : dans sa jeunesse c'était Louis XVIII, depuis quelques années c'est Charles X (p. CIII). Peindre M. le Comte de Chambord comme un prince rétrograde est en contradiction avec les belles instructions qu'il adressa tant de fois à ses amis, notamment sur la décentralisation le 14 novembre 1852.

De vieux préjugés éloignaient M. de Montalivet de l'idée royaliste. Dans le texte qui commence à la suite de la notice historique, il se montre bien ainsi : fils d'un ancien ministre de l'Empire, élève du lycée Napoléon, sorti de l'École polytechnique, il avait ces idées libérales fortement teintées de bonapartisme qui ont trouvé leur poète dans Béranger. Au retour de l'île d'Elbe, il est dans l'enthousiasme à la vue du drapeau tricolore et arrache les boutons fleurdelisés de son uniforme de collégien. Un peu plus tard, il parut bien propre à figurer dans les conspirations ourdies sans cesse contre la monarchie ; mais, il faut le dire à sa louange, un bon sentiment de patriotisme l'empêcha de s'engager dans de semblables voies. Il quitta tout d'abord une loge de carbonari (p. 21), puis une ridicule association dont les membres, sous le nom de « templiers, » se pavanaient grotesquement dans d'étranges costumes. Il eut ensuite quelque confiance dans la « Société de la morale chrétienne, » où figuraient des hommes éminents dans bien des genres. Dans cette société, peu fidèle à son titre et où l'on se

disait chrétien, on prétendait, par une aberration inimaginable, que le Christ véritable n'était pas Jésus, mais saint Jean-Baptiste. Il s'en sépara bientôt. M. de Montalivet ne fit guère que traverser la société « Aide toi, le ciel t'aidera, » irrité des doctrines exagérées qui y étaient émises. On voulut plus tard le faire participer à une association pour le refus de l'impôt. Il ne consentit pas à appuyer de sa signature une manifestation qu'il trouvait un véritable acte de révolte. Il n'avait pas désiré la révolution de Juillet, mais, après le coup d'État, il lui sembla qu'elle ne pouvait pas être évitée. On s'étonne que son patriotisme ne lui ait pas inspiré un mot pour la glorieuse conquête d'Alger, et l'on regrette de ne pas l'entendre blâmer le maréchal Maison, trompant, par un faux rapport, Charles X se confiant à sa parole.

Nous avions déjà bien des documents sur la révolution de Juillet ; l'histoire des trois journées nous a été racontée sous des inspirations fort diverses : au point de vue de la Cour par Mme la duchesse de Gontaut; à un point de vue militaire par le général de Saint-Chamans; considérée surtout politiquement par le baron d'Haussez et par le comte de Guernon-Ranville. Les *Souvenirs* de M. de Montalivet ajouteront quelques traits à ces différents tableaux. Ils confirment d'une manière plus positive ce que l'on savait déjà plus vaguement de l'espèce d'effroi avec lequel Marie-Amélie considérait la promesse d'une couronne usurpée. A M. de Semonville, qui lui faisait entrevoir que la lieutenance du royaume pourrait être un pas vers la Royauté, elle répondit : « Oh Monsieur! que dites-vous là, le bandeau royal brûle le front de ceux qui ont le malheur de le ceindre » (p. 122). Quant à l'ambitieuse Madame Adélaïde, elle n'était pas dans les mêmes dispositions d'esprit que sa belle-sœur. Très curieux sont les détails sur le procès des ministres, que M. de Montalivet réussit, en dépit de fâcheuses mesures prises par La Fayette, à conduire de Vincennes au Luxembourg, au milieu d'une exaspération populaire qui aurait pu leur coûter la vie. Un souvenir est accordé à M. de Polignac, que M. de Montalivet avait vu lors d'un voyage qu'il fit en Angleterre : « Dans chacune des conversations dont nous honora M. de Polignac, nous retrouvâmes cité en passant ce fameux article XIV qui contenait en germe la Révolution de 1830. J'ai recueilli du moins de ces conférences, la certitude de sa sincérité parfaite, de sa simplicité et de sa bonté. » L'année même de la Révolution de juillet, le 3 novembre, M. de Montalivet reçut de Louis-Philippe le portefeuille de l'intérieur, auquel il revint en 1832, après la mort de Casimir Périer, qui le désignait comme son successeur. Avec sa haute intelligence, son habitude des méditations politiques, M. de Montalivet s'effrayait des catastrophes futures. Il ne cachait pas l'horreur que lui causaient les souvenirs de 93. Après le retour de l'île d'Elbe, lors de la fête des fédérés, leur vue suscita tout à coup en lui une révolte : n'y avait-il

pas, peut-être, au milieu d'eux, quelques-uns de ceux qui avaient conduit son grand'père à l'échafaud? Ces figures hideuses ne servaient-elles pas d'escorte à la charrette qui le portait place de la Révolution? C'est par des lettres consacrées à Casimir Périer et à sa politique que finit ce volume. Plusieurs autres chapitres du livre inachevé de M. de Montalivet verront le jour à leur heure, nous dit M. Picot, parce qu'ils se rapportent à des temps qui ne sont pas encore entrés dans l'histoire.

TH. DE P.

Cent ans d'histoire intérieure, 1789-1895, par ANDRÉ LEBON. Paris, Colin et Cie, 1898, in-8 de 339 p. — Prix : 4 fr.

Sous ce titre, M. André Lebon, ancien ministre des colonies, (André Daniel de *l'Année politique*) a donné au public français le résumé, destiné à une publication anglaise, de l'histoire intérieure de la France pendant ce siècle. Ce n'était point une œuvre facile que de faire tenir en un volume une semblabe histoire. L'auteur indique lui-même dans son introduction la méthode qu'il a suivie : « elle consiste à enregistrer l'évènement accompli et à en rechercher la cause, non pas dans ce qui tend à la rendre inexplicable, mais au contraire dans ce qui peut l'expliquer, et, par exemple, lorsqu'un système politique est tombé, à dresser le bilan de ses fautes apparentes et non celui de ses qualités secrètes. »

L'auteur est trop connu pour que nous ayons à expliquer dans quel esprit sont appréciés les événements et les hommes. On y trouvera la moyenne de l'opinion du parti qui détient le pouvoir depuis 1877, exprimée parfois avec une certaine mélancolie qui tient manifestement à un patriotisme attristé de l'état actuel de la France, mais qui cependant ne va pas encore jusqu'à la désillusion. L'auteur termine le volume par ces lignes : « En réalité aucun parti politique fortement constitué n'est né, peu de chefs de gouvernement ont exercé une action profonde et durable sur le pays depuis les évènements du printemps de 1885 ; il ne semble même pas que le suffrage universel ait une idée très précise de ce qu'il attend désormais de ses gouvernants, ni qu'il soit décidé à leur imprimer une impulsion énergique. La France vit cependant et se développe paisiblement, à côté et comme en marge des agitations de la politique : tandis qu'elle s'éloigne des commotions profondes de 1789 et des grandes querelles doctrinales du milieu de ce siècle, elle paraît s'accoutumer peu à peu à ne chercher dans la vie publique que l'art de gérer ses intérêts sous le couvert de la liberté. »

Nous aurions à renouveler sur l'ensemble de l'ouvrage beaucoup des appréciations que nous avons eu à formuler sur l'*Histoire de la troisième République*, de M. Zévort. Il nous en coûte particulièrement

d'avoir à relever, à la page 290, la calomnie classique contre la famille royale au sujet de la restitution d'une partie de ses immeubles en 1872, calomnie aggravée encore par la formule employée : « l'Assemblée avait même restitué... *la valeur* des biens qui leur avaient été confisqués... » De pareils procédés de polémique sont regrettables, surtout quand on écrit pour l'étranger.

L'ouvrage est précédé d'une table des matières divisée en treize chapitres qui correspondent aux périodes que tout le monde connaît et se termine par un index alphabétique des noms propres mentionnés dans le volume. EUGÈNE GODEFROY.

Napoléon III. Histoire de son règne, par SYLVAIN BLOT. 2e édition, Paris, Société d'éditions littéraires, 1899, in-12 de VII-420 p. — Prix : 3 fr. 50.

Qu'a été Napoléon III? Était-ce, suivant le mot prêté à son cousin, le prince Napoléon, une grande incapacité méconnue? En tout cas, ce fut assurément — et M. Blot le constate — un rêveur, et ses rêves ont eu une influence désastreuse pour la France. L'unité italienne, qu'il a voulue et favorisée, a engendré l'unité allemande qui l'a renversé en abattant la France. Ce n'est pas cependant cette unité italienne que lui reproche M. Sylvain Blot ; fidèle à la théorie républicaine, il l'en louerait plutôt, puisqu'il regrette à plusieurs reprises qu'il n'ait pas acheté en 1870 l'alliance italienne en lui sacrifiant Rome et la Papauté. Mais pour les écrivains d'une certaine école toute clairvoyance et toute logique disparaissent lorsque le catholicisme est en jeu.

Il est certain, et l'auteur, si peu sympathique qu'il soit aux Napoléons, le reconnaît lui-même, il est certain que le second Empire a été pour la France une ère de grande prospérité matérielle : entreprises industrielles, routes, chemins de fer, tout a pris un développement extraordinaire; l'agriculture a été florissante; Paris est devenu la plus magnifique capitale du monde. Malheureusement, toutes ces améliorations coûtaient cher et grevaient le budget de l'État de lourdes charges; d'autre part le progrès moral était loin d'égaler le progrès matériel; si l'industrie se développait, la spéculation aussi devenait effrénée. Le gouvernement, incertain à l'intérieur, n'était pas moins irrésolu à l'extérieur; il ne savait ni s'arrêter à une idée, ni la pousser jusqu'au bout quand il l'avait adoptée. Et il arriva ce qui devait arriver : plus la fortune avait été rapide, plus la chute devait être lamentable; la puissance et le prestige de l'Empire allaient s'effondrer à Sedan.

Dans un dernier chapitre, M. Sylvain Blot analyse les résultats du règne de Napoléon III, et il montre qu'ils ont été déplorables. Qu'aura à constater plus tard l'historien de la troisième République? R. M.

L'Empire libéral. *Études, récits, souvenirs*, par Émile Ollivier. T. IV. *Napoléon III et Cavour*. Paris, Garnier, 1899, in-12 de 616 p. — Prix : 3 fr. 50.

La guerre d'Italie en 1859, avec ses conséquences territoriales, forme la partie importante de ce quatrième volume. Avant d'en examiner le récit et d'en contrôler les dires, un mot des cent premières pages qui ont trait à la politique intérieure de la France en 1857 et en 1858, et spécialement à cette opposition des « cinq » qui est restée célèbre. « En réalité, c'est nous deux (Picard et Ollivier) qui fûmes les « cinq », dit l'auteur, et il justifie pleinement sa remarque. Un portrait très piquant du lamentable Jules Favre (p. 78), une anecdote qui peint le trop fameux Floquet (p. 269) sont à retenir. Pour les détails de la vie publique de M. Ollivier et de la situation des républicains sous le second Empire, ce livre n'apprendra rien de nouveau à ceux qui ont lu jadis son *Dix-neuf Janvier*.

La campagne d'Italie, la politique de Napoléon III, la conduite de Victor-Emmanuel et de Cavour, les annexions violentes des différents royaumes à la monarchie piémontaise, la formation en un mot de l'unité italienne ont attiré l'attention, ont retenu la plume de M. Émile Ollivier. Son passé politique, sa culture intellectuelle, ses amitiés, ses préjugés, tout le portait vers un sujet délicat et passionnant. Son récit offre un très grand intérêt et sa bouche prononce des paroles qui ont, en tombant de ses lèvres, un poids tout particulier. Il semble bien que ses appréciations puissent se résumer de la sorte : l'unité de l'Italie était une grande idée, elle fut accomplie par une bande d'affreux coquins. M. Ollivier récusera la vivacité de cette dernière épithète et sa langue tout académique ne se la permettrait point; mais il faut appeler « un chat, un chat et Rollet un fripon ; » et d'un livre tirer la conclusion sans périphrase. Je dis donc que l'expression un peu vive dont je me sers est bien ici en situation.

Ainsi, de la main d'un honnête homme, malgré ses relations avec certains auteurs de la révolution italienne, malgré ses tendances personnelles, en dépit de ses sympathies républicaines, gallicanes, sont tracées des pages vengeresses, écrasantes pour les hommes d'État qui ont machiné, exécuté cette grande iniquité. Les Italiens sont peints d'après nature par un ami, qui ne peut, parce qu'il est sincère, s'empêcher de constater que leurs soldats furent lâches à Magenta, regardant se battre pour eux les troupes françaises (p. 167), à Solférino fuyant sous le choc des Autrichiens (p. 203); qu'on ne put jamais décider les populations à s'armer pour leur propre cause (p. 177); on trouvait des énergumènes acharnés à crier ; disposés à prendre un fusil, non pas. Que, le peuple croie, un moment, à notre défaite, sur l'heure, il arrache notre drapeau pour reprendre les couleurs autrichiennes (p. 207). Leurs historiens sont menteurs, leurs publicistes

sont arrogants, leurs hommes d'État sont fourbes. Toutes les intrigues, les cabales employées par le gouvernement piémontais en Toscane, dans les États pontificaux, en Sicile, sont mises à nu. Ces chapitres sans êtres absolument révélateurs, ont une importance très grande, écrits par un historien favorable en somme à la révolution. Il convient de signaler ces pages et de les lire comme des documents de premier ordre, d'autant mieux qu'elles sont toutes appuyées sur des pièces officielles et des textes indiscutés : les fausses dépêches de Crispi pour envahir la Sicile (p. 434) ; le cynisme de Ricasoli (435) ; les fourberies de Cavour (452-467-474-479), ses instructions aux amiraux piémontais (436-467) ; les farces sacrilèges de Garibaldi que M. Ollivier a le juste courage d'appeler un « charlatanesque héros » (p. 441) ; comment il pille, rançonne, désorganise le royaume de Naples (444-488) ; l'annexion frauduleuse de ce royaume par un scrutin falsifié (p. 493) ; la pression d'une minorité infime (moins de 400,000 électeurs sur 22 millions d'habitants) imposant sa volonté à toute la péninsule (p. 532), les assassinats des paysans napolitains par les soldats piémontais (p. 519). Tout cela peint l'aventure et en étale la moralité.

M. Ollivier, très favorable à Napoléon III, revendique pour lui des qualités militaires que je ne discuterai pas ; il lui fait honneur de beaucoup de fermeté, de droiture et de courage ; par malheur les événements mêmes de ce récit prouvent combien ce souverain, tout puissant, fut le jouet, souvent trop conscient, des Cavour et des Palmerston. Qu'on veuille bien ne pas oublier qu'il pouvait empêcher tout le mal qu'il a laissé accomplir. On pourrait demander à M. Émile Ollivier un peu moins de parti pris sur les choses de l'Église et sur les catholiques ; contre Louis Veuillot, il a, bien inutilement, des colères déplacées (p. 71) ; contre le cardinal Pie, il se permet des vivacités fort répréhensibles et plus condamnables encore, des violences quasi scandaleuses sur Pie IX (p. 386). Par contre, il faut signaler comme excellent de ton et remarquable d'idées le chapitre : « Du Pouvoir temporel des Papes. » Quelques rectifications matérielles pour finir : l'assassin de Mgr. Sibour se nommait *Verger* et non Vergès (p. 8) ; c'est sans doute de l'annexion de la Savoie dont il est question à la page 594, bien qu'on lise : Toscane ; — Clément VIII ne put prendre Ferrare en 1538 (p. 300), il ne fut pape que cinquante-quatre ans après cette date. — Ces restrictions faites, il est permis de croire que ce quatrième volume de *l'Empire libéral* est encore le meilleur de l'ouvrage en cours.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Histoire contemporaine. La Chute de l'Empire. Le Gouvernement de la Défense nationale. L'Assemblée nationale, par Samuel Denis. T. II. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8 de 520 p. — Prix : 8 fr.

Le second volume de l'œuvre de M. Samuel Denis comprend les événements de Paris depuis le 1er novembre 1870 jusqu'à la capitulation et l'histoire complète de la guerre en province et de la délégation de Tours et de Bordeaux jusqu'à la démission du gouvernement de la Défense nationale.

Il mérite autant d'éloges que le premier. L'abondance des documents et la clarté de l'exposition permettent de suivre sans peine des événements singulièrement complexes et rétablit dans l'esprit du lecteur attristé l'enchaînement qui les relie les uns aux autres. Après avoir loué une fois de plus la justesse des appréciations formulées par l'auteur, nous ne voulons rien ajouter qu'inviter les Français à prendre le livre et à lire. Si jamais l'histoire doit servir en France à autre chose qu'à faire passer des examens aux jeunes gens, ce sera l'histoire de ces tristes jours qui apprendra à une génération réparatrice ce qui nous a manqué en 1870. Cette génération rapprochera Sedan et Metz de Waterloo, la dictature de Gambetta à celle de Barras. Elle se dira qu'à la république césarienne ou anarchique, notre patrie a dû les plus grands de ses malheurs. Quand ces temps seront venus, la France, en rêvant à la frontière du Rhin, poursuivra de sa colère vengeresse les gouvernements d'aventure qui l'en ont indéfinitivement éloignée et elle se souviendra peut-être de la monarchie qui l'en avait constamment rapprochée et qui la lui eut donnée dans le cours de ce siècle, sans les crimes et les folies qui ont creusé sous ses pas le gouffre de la décadence. Dieu veuille qu'alors il ne soit pas trop tard !

Eugène Godefroy.

Répertoire des traités de paix, de commerce, d'alliance, etc., conventions et autres actes conclus entre toutes les puissances du globe depuis 1867 jusqu'à nos jours, par G. de Ribier. Paris, Pedone, 1899, in-8 de 363 p. — Prix : 15 fr.

Nous avons déjà signalé au *Polybiblion* l'utilité incontestable de cette publication conduite avec beaucoup d'ordre et de précision. Le travail de M. de Ribier a sa place sur la table des diplomates, des historiens, des jurisconsultes et des publicistes.

En tête de ce nouveau volume, voici d'abord un supplément à la partie chronologique allant de 1884 au 29 mai 1897. Le gros du volume est consacré à l'ordre alphabétique depuis l'Allemagne jusqu'au Zouzouland, sans oublier la république d'Andorre, dont les relations avec les deux suzerains, Espagne et France, sont en ce moment l'objet de quelque complication. M. de Ribier n'a pas omis les affaires générales

qui ne peuvent être placées sous une rubrique régionale, par exemple, les unions monétaires, littéraires, artistiques, télégraphiques, etc., le zollverein.

A la suite de l'énumération de chacun des actes contractuels, M. de Ribier ajoute l'indication de la publication qui en donne le texte intégral.

A. D'AVRIL.

L'Alsace au XVIIe siècle, par RODOLPHE REUSS. Paris, Bouillon, 1897-1898, 2 vol., in-8 de XXXVI-735 et XII-638 p. — Prix : 18 et 20 fr.

En 1697, au moment de la réunion légale de Strasbourg au royaume de France, un homme qu'on a pu appeler le conquérant civil de l'Alsace, l'intendant La Grange, présentait à Louis XIV, dans un mémoire officiel, le tableau général des pays soumis à son administration. Juste deux siècles plus tard, ce mémoire reparaît, amplifié et transformé, dans l'ouvrage substantiel et vraiment encyclopédique d'un bon Alsacien demeuré bon Français, M. Rodolphe Reuss. Depuis bientôt trente ans, tant à la bibliothèque municipale de Strasbourg qu'à Versailles au milieu des souvenirs du grand Roi, M. Reuss a exploré en tous sens, avec compétence et avec amour, entre les Vosges et le Rhin, la période historique qui va des débuts de la guerre de Trente ans à la paix de Ryswick, et il nous donne aujourd'hui, en quatorze cents pages petit texte, les multiples résultats de ses recherches. Ses deux volumes, dont le premier lui a servi de thèse de doctorat, compteront parmi les meilleurs de la *Bibliothèque des hautes études*.

Les titres des principales divisions de son travail suffiraient à faire valoir son importance. I. *Le Pays*. II. *Histoire*. III. *Institutions générales*. IV. *Les Territoires Alsaciens*. V. *État économique*. VI. *La Société*. VII. *L'Activité intellectuelle*. VIII. *La Situation religieuse*. L'idée générale qui se dégage d'une aussi vaste enquête est celle-ci : La France, en récupérant une portion de sa frontière gauloise, a pris possession d'un pays épuisé et ruiné par des guerres récentes. Non seulement elle l'a pacifié et enrichi, mais elle s'est gardée d'anéantir, avec les misères et les abus, les institutions et les habitudes traditionnelles, laissant au temps le soin de faire son œuvre. Elle a attiré à elle ses nouveaux enfants sans les violenter, sans les enfermer dans la double geôle militaire et scolaire. On n'a qu'à lire par exemple dans le chapitre *la Langue française en Alsace* (II, 185-201) les détails relatifs à la diffusion du français dans le pays ; nulle part d'ingérence officielle, mais un développement régulier, à peine sensible, coincidant avec l'assimilation lente et progressive de la population.

Les deux chapitres les plus curieux de ce livre sont, à mon sens, dans le premier volume celui qui concerne les divisions féodales de l'Alsace, et dans le second celui qui a trait à la question religieuse.

En 1870, toutes les portions de territoire comme tous les citoyens français cédés à l'Allemagne étaient soumis au même régime et vivaient de la même vie. En 1648, sur le sol alsacien, sont juxtaposées les possessions de la Maison d'Autriche, celles des républiques de Strasbourg et de Mulhouse, les terres des évêques ou abbés souverains, la préfecture de Haguenau et les dix villes impériales, etc. Par les renseignements minutieux que M. Reuss fournit sur chacun de ces petits États, on se rend compte des difficultés qu'eut à vaincre et que sut résoudre peu à peu le gouvernement français pour donner à sa conquête cette unité qui s'étendait lentement, aux dépens de la féodalité, à toutes les parties du royaume. On regrette seulement de ne pouvoir suivre cette étude avec une carte sous les yeux, comme celle qui fut publiée en Allemagne aux environs de 1870 et qui était destinée à justifier d'avance, au nom de l'histoire, les revendications germaniques sur la rive gauche du Rhin.

Le chapitre sur la situation religieuse de l'Alsace sera évidemment celui qui prêtera le plus à contestation. Cette région, partagée inégalement, en vertu de l'axiome *Cujus regio hujus religio,* entre les Églises protestantes et l'Église romaine, passa tout entière, en devenant française, sous l'autorité d'un roi catholique. Louis XIV avait garanti la liberté religieuse à ses nouveaux sujets, luthériens, réformés ou anabaptistes ; il ne la respecta guère que dans la mesure où il respectait envers les huguenots de France les stipulations de l'édit de Nantes. On croyait jusqu'à présent qu'il avait su habilement considérer comme vérité au-delà des Vosges ce qui était erreur en deçà. Un grand nombre de détails caractéristiques recueillis par M. Reuss prouve qu'au contraire il laissa ses agents interpréter ses volontés dans le sens d'un rétablissement intégral et exclusif du catholicisme. Nous n'aurions rien à reprendre à cette démonstration, si nous trouvions en regard l'énumération des efforts faits par les luthériens, partout où ils étaient les plus forts, pour extirper « l'idolâtrie. » Les indications fournies à ce sujets (II, 507 et 520) ne sauraient être les seules. On a publié récemment l'exposé des persécutions dont les catholiques furent victimes à Saarwerden et Diemeringen pendant le XVIIIe siècle ; à plus fortes raison ont-elles dû se produire, là et ailleurs, au siècle précédent. En en relevant les traces, M. Reuss eût satisfait de tout point à ce désir d'impartialité scrupuleuse qu'il proteste très sincèrement avoir toujours été en lui.

Le chapitre sur les juifs, qui termine l'ouvrage, est également intéressant. « Il ne semble pas, dit l'auteur, qu'on les ait directement persécutés pour motif de croyances religieuses. » Il ajoute plus loin en citant l'intendant La Grange : « Il n'y en a que bien peu qui soient à leur aise et aucun qu'on puisse dire riche. » Cela pouvait être vrai au

XVIIe siècle ; mais s'ensuit-il que l'accusation souvent portée contre eux d'avoir appauvri les populations rurales ne soit pas depuis devenue vraie ? L. P.

La Période révolutionnaire, le Consulat, l'Empire, la Restauration dans les Hautes-Alpes, par THÉODORE GAUTIER. (*1790-1830*), *analyse des délibérations du Directoire, des arrêtés des préfets, etc.*, publiée par l'abbé PAUL GUILLAUME. Gap, chez l'éditeur, in-8 de 190 p.

La période révolutionnaire n'a pas été signalée, dans les Hautes-Alpes, par des évènements d'une importance considérable; on n'y remarque ni actes héroïques, ni grands crimes ; la guillotine n'y a pas fonctionné, et les populations semblent y avoir été assez froides dans leur zèle révolutionnaire : « Le peuple des Hautes-Alpes, disait une adresse à la Convention du 20 frimaire an II, est sensible aux bienfaits de la Convention nationale; sa pauvreté sera de tout temps la sauvegarde de ses vertus. Il a pu, au milieu des frimas dont il est entouré, passer quelque temps dans le sommeil de la léthargie; mais la trompette de la résurrection a sonné et bientôt il aura atteint toute la hauteur des principes révolutionnaires. » Malgré ces déclarations enthousiastes, cette hauteur ne paraît pas avoir été atteinte. Ce qui ne veut pas dire que le département des Hautes-Alpes ait manqué de patriotisme; au contraire, il s'associa de cœur aux succès de l'armée d'Italie et lorsqu'après les défaites des armées du Directoire, la frontière fut un moment menacée, la population se leva en masse pour la défendre.

On trouvera dans ce volume, qui est avant tout un recueil de pièces devenues rares, de curieux détails sur les mesures prises pour le transfert du pape Pie VI de Briançon à Valence. On y trouvera les très intéressants rapports des inspecteurs envoyés dans le département par le Directoire, puis par les Consuls. Ils constatent que l'esprit public y est excellent, mais que l'organisation de l'instruction y est nulle : il y a à l'école centrale de Gap « dix » élèves pour « six » professeurs ; les écoles primaires sont encore moins fréquentées. Tels étaient les progrès que la Révolution avait fait faire à l'enseignement public dans les Alpes. M. DE LA R.

Asturias. Historia y Monumentos. *Costumbres* (*Coutumes*). *El Bable* (*Dialecte*). *Biografia d'Asturianos ilustres*, por OCTAVIO BELLMUNT y FERMIN CANELLE y otros colaboradores Asturianos. Gijon, O. Belmunt. T. I. (1895-1897), in-folio de 402 p. à deux colonnes, avec 150 grav. — Prix : 45 fr.

Nous sommes bien en retard pour donner connaissance à nos lecteurs d'une publication monumentale à la fois artistique et historique, qui a l'Espagne pour objet. Mais cette publication n'étant pas arrivée à

son terme, possède toujours un intérêt d'actualité. Nous voulons parler de l'ouvrage, qui, sous le nom d'*Asturias* est consacré à retracer ce qu'a été dans le passé cette partie de la péninsule ibérique, si pittoresque au point de vue de la nature, si illustre au point de vue de la sainteté et de l'art militaire, ce qu'elle est actuellement dans ses monuments, dans son folk-lore, dans son agriculture, dans son industrie, etc., etc. Commencée en 1895 par l'initiative de MM. Bellmunt et Canelle, deux hommes qui joignaient à beaucoup de talent et d'érudition, un zèle sans borne pour leur double patrie : la grande, l'Espagne, et la petite, les Asturies, la publication dont il s'agit, en était à son XCV^e^ fascicule en septembre 1899. Les cinquante et un premiers forment le premier volume, celui qui nous occupe aujourd'hui. C'est un magnifique in-folio, avec nombreux encadrements de divers genres, lettres ornées et plus de cent-cinquante gravures, dont cinquante à pleine page. Le directeur principal de cette publication, M. Octave Bellmunt ne paraît pas avoir adopté un ordre méthodique bien régulier dans la distribution de ses fascicules. Peut-être, a-t-il voulu par là ménager l'intérêt, éviter la monotonie et unir plus pratiquement l'agréable à l'utile. Le fait est qu'après son introduction il met sous les yeux du lecteur un chant populaire, qui est actuellement fort en honneur dans toute la principauté des Asturies. Vient ensuite une notice sur le sanctuaire de Covadonga, qui a été comme le second berceau de l'Espagne, grâce aux exploits de l'immortel Pélage. Oviédo, qui fut la première capitale de l'Espagne renaissante, attire naturellement l'attention pendant de longues pages. Mais ces deux études sont séparées par une notice biographique sur le poète contemporain Théodore Cuesta mort en février 1895. Une notice analogue sur le cardinal Zéphyrin Gonzalès, mort en 1894, sépare de même l'étude, dont je viens de parler, de celle qui est consacrée à Gijon. Celle-ci est l'une des plus travaillées de tout le volume, et la chose se comprend puisqu'elle a pour objet la cité même où s'élabore et s'imprime l'ouvrage.

Les autres principaux articles, qui achèvent ce premier volume, concernent les villes d'Avilès, si célèbre par ses *Fueros*, de Llanes, de Pravia, de Pola, de Siero et d'Infiesto. Mais ce n'est pas ici le lieu ni d'en faire une plus longue énumération ni même de porter un jugement d'ensemble sur une publication qui comptera au moins trois volumes, et dont nous n'avons encore que le premier. Tout ce que nous pouvons dire dès aujourd'hui, en connaissance de cause, c'est que le côté littéraire et artistique est fort bien réussi et n'y laisse presque rien à désirer tandis que sous le rapport de l'érudition et de l'histoire, nous avons rencontré çà et là quelques lacunes ou quelques oublis.

FRANÇOIS PLAINE.

Le Condizioni di Pisa alla fine del XVI° e sul principio del XVII° secolo sotto il gran ducato di Ferdinando I de Medici, da GIOVANNI GRAZZINI. Empoli, tip. Traversari, in-8 de 240 p.

Le point de départ de ce petit travail est une description de Pise en 1616, retrouvée dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale à Florence et restituée à Vincenzo Pitti, après comparaison de la graphie de ce document et de celle de lettres authentiques et signées de ce personnage d'ailleurs peu connu. L'éditeur suppose que ce fut peut-être par ordre de Cosme II qu'il écrivit cette relation ; elle aurait alors le même caractère officiel que nos Mémoires des Intendants sur les généralités. En tout cas il le considère comme un personnage ayant détenu une portion de l'autorité publique. La relation est curieuse, et a surtout l'intérêt de faire connaître, par des faits précis et mathématiques, l'état de Pise à une époque des plus obscures de son histoire.

L'éditeur y a ajouté sous forme de préface (avec une description du cod. Nazion XXV. 366 *Historie di Pisa imperfette*) trois chapitres relatifs à l'Université et aux établissements scientifiques de Pise à la fin du XVI° et au début du XVII° siècle, notamment le Jardin botanique, — à la restauration du Duomo après l'incendie du 24 octobre 1595,— à *l'Ufficio de' Fossi*, c'est-à-dire à l'administration des eaux et ponts et chaussées, laquelle fit des travaux de création ou de réfection aux *acquedotti*, *fosso dei navicelli*, *bagni di San Giuliano*, *logge di banchi*, *ponto a mare*, *taglio di Arno*. Une seconde introduction est consacrée à l'état et aux progrès du commerce sous Ferdinand Ier, de 1589 à 1608. Le commerce consistait surtout en fabrication d'étoffes, toiles et cuirs, et était pour la plus grande part aux mains des juifs : Grazzini cite un Mayer Lombroso qui avait une fabrique de lainages, un Abram d'Alva corroyeur, un Abram Israel, autre fabricant d'étoffes, un Jacopo Abenum qui reçut un privilège pour la préparation des perles. Le grand duc fut du reste prodigue de faveurs commerciales à l'égard des israélites : l'auteur cite en appendice des priviléges ducaux, accordés à des marchands ou fabricants étrangers et surtout israélites, tirés de l'*Archivio mediceo*. — Détail qui ne manque pas d'intérêt pour nous : en 1608, sur quatre cent vingt-sept étudiants que comptait l'Université de Pise, il y avait trois Français. L.-G. P.

A History of the Colonization of Africa by alien Races, by Sir HARRY H. JOHNSTON (*Cambridge Historical Series*). Cambridge, University Press, 1899, in-8 de XII-319 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voici un livre très intéressant à un double point de vue, par le sujet qu'il traite et par la façon même dont il le traite. Une histoire de la colonisation de l'Afrique par les races extérieures, est-il rien, en cette fin du XIXe siècle, de plus actuel et de plus passionnant ? Aussi est-ce une heureuse inspiration qu'a eue M. Prothero, le savant profes-

seur d'histoire de l'Université d'Édimbourg, en lui consacrant un volume de la collection historique dont il a la direction. A-t-il été aussi bien inspiré en demandant à Sir Harry H. Johnston, consul d'Angleterre à Tunis, d'écrire ce volume? C'est ce que nous nous demandons en finissant une lecture attentive de cet ouvrage. Sans doute, l'auteur est admirablement au courant des questions africaines, et il a vécu un certain nombre des épisodes qu'il raconte; il a soin de le rappeler lui-même en plus d'un endroit (p. 115, 182, 188, 220, etc.). Mais un homme d'action est-il toujours un esprit suffisamment critique pour pouvoir juger impartialement les événements qu'il raconte, surtout quand il y a été mêlé? Fera-t-il abstraction de ses affections, de ses haines? Nous ne le croyons pas, pour notre part, et le livre de M. Johnston n'est pas pour infirmer cette opinion. Ajoutons que l'auteur est protestant et impérialiste convaincu. De là une part beaucoup plus grande faite à l'Angleterre qu'aux autres nations, et — ce qui est plus grave — une tendance très nettement accentuée de M. Johnston à critiquer tout ce qui, à un moment ou à un autre, a fait échec à l'expansion coloniale anglaise, à la France en particulier. Sans doute, il essaie d'être juste; dans sa préface (p. v-vi), il exprime son admiration pour M. René Millet, le résident général de France en Tunisie; ailleurs, il apprécie comme il convient André Brüe et Compagnon, Faidherbe, Levaillant, d'Abbadie et Henri Duveyrier, pour ne parler que des morts. Mais à côté de ces passages, que d'autres absolument injustes! Signalons au hasard les appréciations de M. Johnston sur l'arbitrage prononcé en 1875 par le maréchal de Mac-Mahon au sujet de la baie de Lourenço-Marquez (p. 57), sur les tentatives de Mizon (p. 119), sur l'esprit qui anime les Pères Blancs dans leur prosélytisme (p. 151-152), sur le cardinal Lavigerie (p. 152), sur l'attitude de la France à l'égard de Ménélik (p. 247). Notons enfin que, pour l'auteur, la France n'intervient dans les affaires d'Afrique qu'après le Portugal, la Hollande et l'Angleterre (p. 123); cette vue historique nous paraît singulièrement contredite par un examen sérieux des faits. Il est vrai qu'on éprouve, à la lecture de cet ouvrage, tant de surprises! A en croire M. Johnston, tous les torts dans la lutte entre l'Angleterre et le Portugal dans l'Afrique australe, sont du côté du Portugal (p. 99); M. Cecil Rhodes est un grand homme, Sir Taubmann Goldie également (p. 117, 187, 188); tous les prétendus droits invoqués par les Anglais sur le Sokoto sont authentiques (p. 49), et les missionnaires anglais ne font jamais de politique en Afrique, ou, s'ils en font, c'est inconsciemment (p. 151)! Il faut lire la page où M. Johnston raconte, non sans quelque embarras, l'équipée Jameson au Transvaal (p. 89); elle est infiniment suggestive! Suggestif aussi est le jugement qu'il porte sur un voyageur et administrateur anglais de mérite, Joseph

Thompson ; il lui reproche de n'avoir pas rendu à l'Angleterre tous les services qu'il aurait dû parce qu'il était « too literal and short-sighted, — *perhaps too tiresomely honest* » (p. 237), c'est-à-dire « trop terre à terre, trop à courtes vues, peut-être trop minutieusement honnête. »

Par ce que nous venons de dire, on peut se rendre compte de ce qu'est le livre de M. Johnston ; il est trop instructif pour ne pas mériter d'être lu. C'est un des ouvrages qui font le mieux comprendre l'état d'esprit des impérialistes de l'école de M. Chamberlain ; pour ce motif surtout, plus encore que pour l'histoire qu'il raconte (non sans omissions ni erreurs) il faut l'étudier avec soin et le méditer ; il faut aussi, en fin de compte, remercier M. Prothero d'avoir fait faire ce travail par M. Johnston. H. F.

Le Cardinal de Bouillon (1643-1715), par Félix Reyssié. Paris, Hachette, 1899, in-8 de 248 p. — Prix : 5 fr.

La vengeance du grand Roi, — tel pourrait être le titre de cet ouvrage, rempli de recherches intéressantes, dont quelques-unes causent une vraie surprise. Que Louis XIV, mécontent d'un prélat qui a montré envers lui trop de fierté et d'indépendance, ait mis en mouvement le Parlement de Paris pour lui faire rendre un arrêt ordonnant « que le mausolée, statues, ouvrages et monuments en dépendant, ensemble les dessins et modèle dudit mausolée qui sont dans l'église et abbaye de Cluny, et pareillement les titres gravés sur le cercueil de Louis de la Tour, seront incessamment ôtés, détruits et effacés, » de façon qu'il ne reste trace des honneurs suprêmes que le cardinal de Bouillon voulait rendre à ses parents et à sa famille ; que le Roi ait provoqué un arrêt du Conseil d'État pour ordonner que les deux volumes in-folio du sieur Baluze, intitulés *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, soient frappés d'interdit et qu'il soit fait « recherche exacte de tous les exemplaires dudit ouvrage, qui seront déchirés et mis au pilon ; » il y a là le plus frappant exemple de ce que peut produire l'infatuation du despotisme appliqué à la raison d'État. Aussi le sujet a-t-il tenté un érudit travailleur de l'Académie de Mâcon ; et les vestiges des statues, bas-relief et sarcophage, restant à l'hôpital de Cluny, ont été le véritable point de départ d'une monographie complète du personnage de second ordre, qui eut le privilège, peu enviable, de soulever les colères implacables du grand Roi.

Emmanuel-Théodose était l'un des dix enfants du duc de Bouillon, frère aîné de Turenne. Après des études brillantes au collège de Navarre, il passe à la Sorbonne ses thèses de théologie ; et, grâce à l'influence de sa famille, il est nommé cardinal à vingt-six ans, séjourne quelque temps à Rome et devient grand aumônier de France, choyé

par la Cour, très en faveur près d'Henriette d'Angleterre, la première femme du duc d'Orléans. Peut-être abuse-t-il un peu de ses avantages, prétendant pour lui et les siens à toutes les préséances, comme prince de maison souveraine. Mais c'est l'affaire de Fénelon, dans laquelle il refusa d'être l'instrument des rancunes du Roi, qui causa vraiment sa disgrâce. Le cardinal de Bouillon était depuis longtemps lié avec l'archevêque de Cambrai ; il se trouvait à Rome au moment où le Saint-Office avait à se prononcer sur le livre fameux intitulé : *les Maximes des saints;* et il essaya, d'accord avec le Pape, une conciliation et des solutions modérées qui déplurent beaucoup à Louis XIV, engagé à fond dans la faction contraire. La condamnation de Fénelon n'apaisa pas le Roi ; bientôt il envoya contre le cardinal un ordre d'exil, il refusa de communiquer avec lui, il le révoqua de sa charge de grand aumônier, il fit décider par arrêt du conseil la saisie de ses biens. Cependant, dans le conclave qui nomma Clément XI, Bouillon, doyen des cardinaux, eut l'attitude la plus française. A son retour d'Italie, il se réfugia dans ses abbayes de Bourgogne, à Tournus, à Paray, à Cluny, se complaisant, — sans modestie, il faut l'avouer, — dans ce que M. F. Reyssié appelle assez justement « le culte des ancêtres. » La haine du Roi l'y poursuit, en lui faisant perdre un procès contre ses moines. Le cardinal, ulcéré, se retira en Hollande, puis à Rome, où Louis XIV défendit aux Français de passage d'aller le visiter, et il finit par mourir peu de temps avant le Roi, le 7 mars 1715. Les jugements des contemporains sur lui avaient été très divers et plutôt défavorables, tant on tenait à suivre le ton de la Cour. La postérité peut se montrer plus juste. Il sera difficile de faire jamais passer le cardinal de Bouillon pour un grand homme ; mais on lira volontiers la très attachante étude que l'élégant auteur de *la Jeunesse de Lamartine* lui a consacrée.

G. Baguenault de Puchesse.

History of Brulé's Discoveries and Explorations 1610-1626, by Consul Willshire Butterfield. Cleveland (Ohio), Helman-Taylor Company, 1898, in-8 de xii-184 p. (publié sous le patronage de la *Western Reserve Historical Society,* Cleveland).

Plus d'une fois déjà, nous avons été amené à constater que la connaissance de l'histoire de France doit une partie de ses progrès aux travaux d'érudits étrangers. Un peu plus haut (p. 330) nous le constatons à propos du travail de M. Cartellieri sur Philippe-Auguste ; et il convient de faire de nouveau cette triste remarque au sujet du travail de M. C. Willshire Butterfield sur le coureur des bois Etienne Brulé.

Qui connaît de ce côté-ci de l'Atlantique, le nom de ce compagnon de Champlain, de ce « pionnier des pionniers », comme l'a appelé

Parkman ? C'est cependant une figure digne d'être étudiée que celle de cet explorateur ; de 1610 à 1626 il a parcouru la Pensylvanie, la partie occidentale de l'État actuel de New York, et la province canadienne d'Ontario ; il a découvert les lacs Huron, Ontario et Supérieur. Né à Champigny, près de Paris, vers l'année 1592, Etienne Brulé avait accompagné Champlain au Canada dès 1608 et fut un des premiers habitants de Québec, fondée cette année-là même ; mais il n'y demeura pas longtemps. Deux ans plus tard, il se rendait, avec l'assentiment de son chef, chez les Hurons, dont il désirait voir le pays ; il en apprenait la langue et devenait bientôt capable de servir d'interprète entre les Indiens et les Français du Canada. Très courageux, d'humeur très aventureuse, Brulé accompagna les Hurons dans plusieurs de leurs expéditions à l'intérieur et dans leurs guerres contre leurs ennemis, ce qui lui permit de faire du côté des grands lacs, les importantes découvertes dont il a été question plus haut. Par suite de quelle aberration inexcusable, — quoi qu'en pense M. C. W. Butterfield (p. 117-118, cf. p. 165-166) — Brulé passa-t-il du côté des Anglais en 1629 et servit-il de pilote aux navires de Kirk ? On ne le sait ; ce qui est certain, dans tous les cas, c'est que le traître reprit ensuite sa vie sauvage et aventureuse jusqu'au moment où, en 1632, moins heureux qu'en 1626, il fut mis à mort par les Hurons, qui firent ensuite un festin de son cadavre.

La trahison de Brulé ne lui a-t-elle pas nui et n'a-t-elle pas contribué à éloigner les historiens français de l'étude de sa biographie ? La chose n'est pas impossible ; mais nous pensons que le discrédit dans lequel les travaux d'histoire coloniale ont été en France pendant si longtemps explique beaucoup mieux comment personne dans notre pays n'a extrait des ouvrages de Champlain, du P. Sagard, etc., les passages relatifs à Brulé et n'a entrepris d'en écrire la biographie. Cette biographie, M. C.W. Butterfield, qui a déjà publié un bon ouvrage sur l'histoire de la découverte du Nord-Ouest par Jean Nicollet, l'a faite avec le plus grand soin. Peut-être aurait-il pu toutefois, au début de son livre, mentionner (p. 6, note 1) le travail de M. Jouon des Longrais sur Jacques Cartier, et (p. 7, note 1) celui de M. Audiat, intitulé *Brouage et Champlain* ; mais son ouvrage n'en est pas moins très bien fait, plein de renseignements intéressants et précis. Chemin faisant, M. Butterfied rectifie les erreurs commises par ses devanciers : Parkman (p. 89, note 1 ; p. 91, note 1 ; p. 126, 131), Garneau (p. 114, note 1, et 140), etc. ; aussi son livre sera-t-il consulté avec profit par les historiens de la Nouvelle-France. Les historiens de la géographie pourront aussi prendre beaucoup dans cet excellent ouvrage qui tire de l'obscurité un explorateur de mérite, et travaille à réparer une injustice de l'histoire.

HENRI FROIDEVAUX.

BULLETIN

Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII. Texte latin avec la traduction française. Tome V. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 330-XII p. — Prix : 1 fr.

La maison de la Bonne Presse continue la publication des lettres apostoliques si variées et si remarquables dues à S. S. Léon XIII glorieusement régnant. Ce volume s'ouvre par l'encyclique « Satis Cognitum », sur l'unité de l'Église, et se clôt par la lettre « Testem benevolentiae », s'étendant ainsi du mois de juin 1896 au commencement de l'année 1899. Nous avons dit ici à plusieurs reprises combien nous apprécions cette utile collection qui met à la portée de tous, pour une somme réellement minime, des documents de premier ordre qu'un catholique sérieux devrait toujours avoir sous la main. Nous ferons seulement aujourd'hui une légère critique, spéciale à ce volume. Le rédacteur a cru devoir ajouter à la lettre apostolique sur « l'américanisme » les adhésions de Mgr Ireland et de Mgr Isoard. C'est trop ou trop peu. Outre que la brève note qui précède la lettre de l'archevêque de Saint-Paul prête à une interprétation inexacte des événements, il est une foule de documents plus graves et plus significatifs dans les deux sens qui auraient mérité d'être signalés. Il aurait donc été préférable de s'abstenir de ces *adjuncta*, et de se borner au texte du Souverain Pontife. G. P.

Il Papa futuro, per Un cattolico italiano. Torino, Roux Frassati, 1898, in-8 de 224 p. — Prix : 3 fr.

Nous avons donné ici notre appréciation de la traduction française de ce livre. A part certaines critiques causées par la nature délicate du sujet traité, nous avons dit qu'il est instructif, généralement bien informé et qu'il ouvre sur la politique future du Saint-Siège des horizons moins sombres. Nous n'avons rien à changer à notre premier jugement et nous sommes persuadé qu'en Italie comme en France, le livre de M. Berthelet aura compté de nombreux lecteurs. G. P.

La Liberté d'enseignement devant le Parlement, par HENRI BEAUNE. Lyon, Bureaux de la *Revue catholique des institutions et du droit*, 1899, in-8 de 39 p. — Prix : 1 fr. 25.

Toutes les qualités qui ont mérité à M. Henri Beaune la réputation de jurisconsulte de premier ordre, d'historien des plus érudits et d'écrivain de race, se retrouvent dans cette brochure. Raisonnée comme une consultation juridique, documentée comme une savante page d'histoire éloquente, comme un plaidoyer sorti d'un grand cœur pour la plus noble des causes, l'admirable discours qu'elle eût fait à la tribune française ! Nous ne craignons pas de dire qu'elle nous donne comme l'écho des grandes voix qui nous conquirent cette liberté, aujourd'hui remise en question par l'intolérance sectaire. Il est périlleux de tenter l'analyse d'une œuvre si dense d'idées et si parfaite de forme : bornons-nous à relever l'argument d'ordre historique, qui nous semble le plus topique — au moins comme argument

ad hominem — et aussi le plus nouveau en faveur de l'enseignement religieux. On lui reproche d'être contraire aux immortels principes de 1789. Or, l'historien montre par l'étude des cahiers des États-généraux, que le tiers-état réclamait généralement, aussi bien que le clergé et la noblesse, et de la façon la plus explicite non seulement la liberté d'enseignement, mais encore un enseignement exclusivement congréganiste. D'où cette conclusion qui risque fort de surprendre plus d'un tenant des « immortels principes » : Si le monopole de l'enseignement pouvait être de nos jours réclamé au nom des idées de 1789, ce ne serait point par l'Université, mais par les congrégations, puisqu'elles seules seraient fondées à se prévaloir des vœux émis par les électeurs des députés aux États-généraux lors de cette grande consultation nationale. A. DEVAUX.

En Allemagne. *Études et étudiants*, par CHARLES SINCÈRE. Caen, Jouan, in-8 de 23 p.

Sous le nom de Charles Sincère, vient de paraître une petite brochure sur les Universités allemandes et le public qui les fréquente. Ce sont des notes prises au cours d'une année d'études à Berlin. On y rencontre les définitions exactes de quelques mots courants du langage académique comme l'*Anmelde Buch*, les *Vorlesungen, les Seminars*, les Sociétés d'étudiants, la *Kneips*, le *Salamander*, la *Fidulität*, le *Comment*, le *Commers* et la *Mensur ;* mais tout cela est bien connu, et un dictionnaire ferait le même office. On chercherait en vain dans ce compte-rendu très incomplet une note personnelle. L. MENSCH.

Notes de grammaire latine, pour servir à la traduction du français en latin, par l'abbé BAYARD. Paris, Klincksieck, 1898, in-12 de XVI-108 p. — Prix : 2 fr. 50.

Depuis que sous couleur de venir en aide à certaines catégories de candidats à la licence on leur a permis de substituer un thème à l'antique dissertation latine — et peut-être à la veille du jour où un thème latin s'ajoutera à la version latine au premier examen de baccalauréat, — un opuscule comme celui de M. Bayard sera le bienvenu. A une condition toutefois : c'est qu'en discutant ces questions parfois si délicates de correction ou d'élégance, l'auteur se préoccupe par-dessus tout de demeurer clair; est-ce toujours le cas ici? Je laisse la réponse aux lecteurs. En ce qui me concerne, je confesse avoir trouvé dans ces notes à apprendre : aussi bien ont-elles pour but avoué de « condenser en quelques pages l'essentiel de ce qui était, il n'y a pas longtemps encore, ou ignoré ou mal connu ou mal présenté » (p. VIII) en insistant « sur les points qui cachent des écueils » (p. XI). — De fait les latinistes du temps jadis auraient éprouvé une légère surprise en face de certaines règles (p. 6, 7, 11, 17, etc.) : des formes comme *quendam, nequiquam, monvi, milia, rettullit* (p. 8) leur eussent paru singulières. On n'est guère habitué à rendre *lecturus sum* par « je suis pour lire, » ou *legissem* par « que j'eusse eu lu. » Mais les grammairiens ont assurément, comme chacun, le droit de rompre avec la routine, dès qu'une science plus éclairée le commande. — A ajouter à l'*Errata* : *corru* (pour *cornu*, p. 9), *cesserit* (pour *cesserim*, p. 22), *inaniens* (pour *insaniens*, p. 24), *floruerent* (pour *floruerunt*, p. 26), *monloquar* (pour *non loquar*, p. 30), *deducturus* (pour *deductus*, p. 37). — Une dernière question : comment concilier avec la deuxième

regle de la page 6 la phrase de Cornelius Nepos citée page 26 : « Atticus patre usus est *diligenti*, et, ut tum erant tempora, *diti*? » C. H.

Morceaux choisis de littérature étrangère, par ÉDOUARD ROD. Paris, Hachette, 1899, in-12 de XLVIII-882 p. — Prix : 6 fr.

On connaît les volumes de littératures étrangères que M. Dietz a publiés ces années dernières, chez Colin. Le professeur érudit a présenté un tableau complet de la littérature allemande et anglaise d'une part, de la littérature italienne et espagnole d'autre part. A côté de ce tableau général viennent les extraits des auteurs remarquables de chaque époque, avec une notice intéressante sur chacun d'eux : parfois, mais trop rarement à notre gré, et au gré de l'auteur, M. Dietz cite l'un ou l'autre texte dans la langue originale. M. Rod a voulu faire une œuvre analogue ; nous regrettons que ni l'un ni l'autre n'aient cité, à côté de la traduction, le texte original. Il est permis, en effet, de se demander quelle utilité peuvent offrir à un lettré et même au public de nos écoles, des morceaux choisis des littératures étrangères, traduits en français. Nous savons bien que M. Rod est un homme très compétent en ces matières, mais son talent de fin psychologue le mettait sans doute au-dessus d'une œuvre de ce genre. Il y a bien au début de l'ouvrage un essai sur le développement des littératures modernes ; mais c'est le seul point intéressant de ce livre. Quelle idée peut-on avoir par exemple de Lessing et de son influence sur cet admirable mouvement de renaissance littéraire qui signale la seconde moitié du XVIIIe siècle en Allemagne, quand on aura lu en français une quarantaine de lignes de sa Dramaturgie de Hambourg, une scène de Nathan le Sage et une fable de dix lignes! Comment d'autre part donner, en une traduction, une idée même très vagne de la grâce humoristique de Cervantès? Je sais bien que le tableau d'ensemble, tel que l'a présenté M. Rod, est instructif par lui-même, et offre des points de repère précieux dans le développement de telle ou telle littérature : je sais aussi que son plan est plus vaste qu'à l'ordinaire, et qu'à l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, il a joint un aperçu de la littérature russe et des pays scandinaves. C'est une nouveauté, dont on doit lui savoir gré ; c'est par là que ce livre mérite une place dans nos bibliothèques scolaires. MENSCH.

L'Histoire. Entretiens sur l'évolution historique, par ANDRÉ LEFÈVRE. Paris, Schleicher, 1897, in-12 de 692 p. — Prix : 6 fr.

« Mammifère bimane de l'ordre des primates, l'homme... » Ainsi commence, au bas d'une épigraphe empruntée à Bossuet, l'*Avis au lecteur* de ce livre. On ne saurait en faire connaître l'esprit avec une concision plus éloquente. La suite répond à ces commencements. « L'auteur a écarté toute théorie préliminaire ; il ne s'inquiète pas plus des lois historiques que des lois providentielles, tenant celles-ci pour puériles, celles-là pour insaisissables. En effet, considérée comme œuvre d'une volonté consciente, l'histoire ne serait qu'un défi à la raison... Pour s'intéresser à l'histoire, il faut y chercher l'évolution d'un genre animal... A ce point de vue seul, l'histoire devient une science. » En d'autres termes, M. Lefèvre, qui est professeur d'anthropologie, veut remplacer l'historien par l'anthropologiste, et identifie l'histoire du genre humain avec l'histoire naturelle. C'est dire que les historiens n'ont pas à s'occuper de ce livre.

Quelques citations donneront, je pense, une idée exacte du savoir historique et du style de M. Lefèvre ; je les prends au hasard :

« Tout ce qu'il y eut jamais de matagots et papelards, enragés briffaux, cafards, chattemites et cannibales, assemblé à Trente sous la férule du successeur de Loyola (1545), réformait, restaurait la discipline et la hiérarchie » (p. 606). — L'effet de cette phrase serait peut-être gâté par le fâcheux qui rappellerait que saint Ignace de Loyola est mort en 1552.

« Ferdinand II triomphait, mais par le talent de généraux dont la cause était le moindre souci. Tilly, ancien jésuite (*sic*), travaillait avant tout (A. M. D. G.) pour la plus grande gloire de Dieu » (p. 617).

« Le sénat conservateur (de ses appointements) s'était hâté de proclamer la déchéance » (p. 693). Il s'agit de Napoléon Ier.

Je pense que cela suffit pour édifier le lecteur. D. H.

Le Crépuscule des traîtres, par JOSEPH REINACH. Paris, Stock, 1899, in-18 de 441 p. — Prix : 3 fr. 50.

Vers la réparation, par GEORGES CLÉMENCEAU. Paris, Stock, 1899, in-18 de VII-559 p. — Prix : 3 fr. 50.

Rochefort ? par PAUL MARIN. Paris, Stock, 1899, in-18 de 454 p. — Prix 3 fr. 50.

Analyse de l'Enquête, par YVES GUYOT. Paris, Stock, 1899, in-18 de XXX-338 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Général de la Girennerie et le Colonel Allaire, par PAUL MARIN. Paris, Stock, 1899, in-18 de 50 p. — Prix : 1 fr.

Lettres du colonel HUMBERT **au commandant Marchand**. Paris, Stock, 1899, in-18 de 14 p. — Prix : 0 fr. 25.

Les débats de la Cour de cassation et l'approche de la tenue du Conseil de guerre de Rennes ont provoqué une éclosion de publications dreyfusistes, qui viennent s'ajouter à la collection déjà si volumineuse de l'éditeur Stock.

Malgré leurs titres pompeux : *Le Crépuscule des traîtres* et *Vers la réparation* n'abritent sous leurs couvertures jaunes qu'une longue série d'articles parus dans des feuilles quotidiennes sous la signature de M. Joseph Reinach et de M. Georges Clémenceau. Je doute que ces compilations trouvent de nombreux lecteurs et qu'elles constituent une affaire avantageuse pour l'éditeur et les auteurs.

Le *Rochefort ?* de M. Paul Marin, présente encore moins d'intérêt s'il est possible, car la forme littéraire en est lamentable. Sous prétexte de déterminer le rôle joué par le grand pamphlétaire dans la condamnation de Dreyfus, M. Marin retrace les derniers jours du ministère Brisson, résume longuement les audiences de la Cour de cassation en octobre 1898, et cite les commentaires et les articles publiés par Rochefort et Drumont dans leurs journaux respectifs pour tenter de les réfuter ; puis il passe en revue les actes du ministère Dupuy, analyse les débats parlementaires qui marquèrent les étapes de son existence et termine par une apothéose inattendue de M. Hervé de Kérohant qui voulut « protester au nom du droit méconnu contre les poursuites et les persécutions qui frappent le colonel Picquart. »

L'*Analyse de l'Enquête*, de M. Yves Guyot, est une histoire complète de « l'affaire » selon la pure doctrine dreyfusiste. L'auteur, après avoir consacré un chapitre à Esterhazy et ses amis, examine successivement le bordereau, le dossier secret, les aveux, les déclarations diplomatiques. Il prend

à partie les cinq ministres de la guerre qui se sont portés garants de la culpabilité du traître et le général Roget, à qui il ne sait aucun gré d'être demeuré sourd aux exhortations de M. Déroulède, le jour des obsèques du président Félix Faure. En somme, c'est toujours l'exploitation du faux Henry et du bordereau qui fait le fond de la campagne revisionniste. L'irregularité de la condamnation suffirait-elle d'ailleurs à demontrer l'innocence du capitaine juif ?

— Le *Colonel Allaire* et le *Colonel Humbert* sont deux mécontents de l'armée et de la marine. Ils ont eu avec leurs supérieurs hiérarchiques des démêlés retentissants. Je ne dis pas que tous les torts fussent de leur côté, mais ils n'en ont pas moins quitté le service actif, comme de mauvais serviteurs... en faisant claquer les portes. Cela leur vaut le triste honneur de figurer dans la Bibliothèque dreyfusiste, le premier pour avoir exposé au cours du procès Urbain Gohier ses griefs contre les généraux de Lignières et de la Girennerie, le second pour avoir écrit au commandant Marchand, son ancien compagnon d'armes au Soudan en 1892, une lettre sans grande portée.

Il ressort toutefois de ces deux dernières brochures que la campagne révisionniste, sous prétexte d'établir l'innocence d'un traître, a surtout pour objet de calomnier et de détruire l'armée nationale. RAOUL LOKY.

Les Guerres familiales dans la commune de Doual aux XIIIe et XIVe siècles. Les Trêves et les paix, par G. ESPINAS. Paris, Larose, 1899, in-8 de 59 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette étude expose les mesures juridiques prises par le pouvoir communal contre l'usage du droit de vengeance familial et le développement des guerres privées. Chaque famille constituant une union de paix et de droit, dont tous les membres sont solidaires, tout différend individuel devenait collectif et engendrait la « faide, » la haine de deux familles adverses. La partie lésée s'attribue le choix entre l'arbitrage et la vengeance; le pouvoir communal au contraire, dans l'intérêt de la paix urbaine, impose aux adversaires l'arbitrage obligatoire sous la forme de trêves suivies de paix : les premières, simple armistice; les secondes, réconciliation définitive et complète accompagnée d'une expiation de la partie coupable. Cette juridiction est essentiellement coercitive; mais, fait caractéristique, la justice ne punit que la résistance à ses ordres d'arbitrage, et non pas encore le délit individuel primitif cause de la faide.

L'exposé consciencieux de ce point de droit particulier révèle un état juridique transitoire encore mal fixé, mais d'autant plus intéressant à connaître qu'il dénote le progrès du pouvoir urbain nouveau aux dépens du droit familial ancien et marque la substitution croissante d'un intérêt public à des revendications particulières. A. F.

Saint-Remy et la famille de Rosen (1731-1822), par F.-G. DUBAILROY (Extrait des *Annales de l'Association amicale des anciens élèves du collège de Saint-Remy, Haute-Saône*). Vesoul, Louis Bon, 1899, in-8 de 21 p.

Les Rosen sont entrés en Franche-Comté par l'invasion. Rimbold de Rosen, dit « le colonel Rose, » s'est acquis une triste renommée en ce pays pendant la guerre de Trente ans, qu'on y appelle la guerre de Dix ans (1632-1642). Ce chef de bande semble avoir pris part à cette atroce guerre par

amour du vol et du pillage, bien plus que par zèle pour la cause évangilique ou prétendue telle. Le plus grand nombre des compagnons de Gustave-Adolphe et de Bernard de Saxe-Weimar ayant été, d'ailleurs, dans le même cas, il n'y a pas lieu d'en faire, à ce personnage, un grief particulier. C'était, il faut le dire, « un honnête brigand » qui remplissait, en général, assez bien les engagements qu'il avait pris moyennant finance. Avec lui, la rançon était toujours élevée, mais il ne l'exigeait pas deux fois.

Ce Rimbold avait un cousin nommé Conrad, bon compagnon aussi, qu'il maria, en 1660, avec une sienne fille nommée Marie-Sophie. En 1667, Conrad de Rosen, dont la bande avait passée à la solde du roi de France depuis quelque temps déjà (1639), fut nommé, par Louis XIV, mestre de camp d'un régiment de cavalerie allemande, Rosen-cavalerie. En 1681, il abjure le protestantisme, qui est devenu un obstacle à son ambition, et nous le voyons : en 1688, lieutenant-général; en 1690, mestre de camp général de la cavalerie légère; enfin, en 1703, maréchal de France. Il mourut, le 3 août 1715, dans la terre de Bollwiller, qu'il avait achetée sur ses économies, et fut inhumé, comme un haut et puissant seigneur, dans l'église de Feldkirch.

C'est son petit-fils, Anne-Armand de Rosen, qui est le premier baron de Saint-Remy de la famille de Rosen. Il avait épousé, le 24 juillet 1731, Jeanne-Octavie de Vaudrey, unique héritière de Nicolas-Joseph de Vaudrey, baron de Saint-Remy, qui mourut deux ans après. Le dernier des Rosen fut son fils Octave-Auguste, et le dernier baron de Saint-Remy, le gendre de ce dernier, Charles-Louis-Victor, prince de Broglie, qui avait épousé, en 1779, Sophie-Rose de Rosen.

Victor de Broglie est mort sur l'échafaud à Paris le 27 juin 1794. Sa veuve, détenue, à cette époque, dans les prisons de Vesoul, réussit à s'en échapper et se réfugia à Clairvaux du Jura, où, pendant plusieurs mois, elle sut dépister la vigilance des maîtres d'alors. En février 1795, elle put obtenir, n'ayant pas émigré, la levée du séquestre sur ses biens et rejoindre, au château de Saint-Remy, ses trois enfants qui y vivaient sous la garde de domestiques. Peu après, elle épousait, en secondes noces, le marquis Marc-René Le Voyer d'Argenson. Elle est morte à Paris, en 1828, après avoir vu vendre (1822), par son second mari, une propriété à laquelle l'attachaient tant de souvenirs.

J. MEYNIER.

Correspondance de Montalembert et de l'abbé Texier, par HUBERT TEXIER. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-18 de XI-387 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'abbé Texier (1813-1859) était un prêtre limousin de beaucoup de valeur. Pendant onze ans il fut, avec un grand succès, supérieur du petit séminaire du Dorat, mais surtout par ses recherches archéologiques, son goût d'artiste, sa science de liturgiste et d'historien, il a marqué dans les travaux de l'érudition contemporaine. Très justement apprécié par les hommes d'étude de son temps, en correspondance officielle avec le ministère de l'instruction publique, il a présidé à quantité de trouvailles, de reconstitutions, de conservations qui firent la joie de son cœur de prêtre et l'honneur de son esprit lettré. Il vivait à une époque où les vestiges des âges précédents n'avaient pas disparu encore, il les recherchait avec passion, il les décrivait avec sagacité. Ses goûts devaient le mettre en rapport avec M. de Montalembert, le rénovateur des arts religieux et l'écrivain des *Moines d'Occident*; ainsi en a-t-il été et ils échangèrent souvent leurs impressions communes sur l'art et la religion inspiratrice de l'art

chrétien. Tous deux portaient au cœur l'amour éclairé des siècles catholiques.

Leurs lettres, à ce double point de vue, eussent été d'un intérêt très évident, et il y a toujours profit à voir exposés des faits historiques avec l'ampleur et la hauteur de vue que seul donne le sens chrétien. Par malheur, le livre qui affecte la prétention de tenir cette promesse est tronqué et gros de remplissages fâcheux. Une semblable correspondance n'a de valeur historique qu'en étant présentée intacte ; des citations, même choisies, surtout choisies, lui enlèvent de son intérêt, et dans l'espèce se présentent sans la garantie absolue de la véracité, car « l'éditeur » se trouve être fort passionné et dès lors moins digne de créance. C'est donc un volume insignifiant et sans portée, alors qu'il eût pu offrir une contribution précieuse à l'histoire religieuse de ce temps.

Des longueurs, des divagations oiseuses fatiguent le lecteur ; que nous peut faire d'avoir l'opinion personnelle de l'éditeur sur les faits et gestes de l'Église de France pendant un demi-siècle ? D'autant mieux que sa science est courte, ses colères constantes et ses injustices multipliées. Sans que rien en fasse naître l'occasion, sauf une haine puérile, les noms de l'*Univers* et de Louis Veuillot sont cités pour se voir accoller les épithètes de fanatiques, rétrogrades, pamphlétaires, libellistes, — « ne reculant devant aucun moyen », gens « à palinodies, » « dévoués aux complots de Napoléon » (?), etc. — Tombées d'une plume inconnue, ces violences ne comptent guère, pas plus que l'accusation lancée contre les jésuites de développer chez leurs élèves la « haine contre le gouvernement de leur pays. »

A côté de ces inconvenances, rien à signaler, sinon (p. 252) une curieuse conversation du prince Louis-Napoléon affirmant à Montalembert qu'il n'est pas affilié à la franc-maçonnerie. et (p. 199) un épisode singulier de la campagne pour la liberté d'enseignement : la reine Marie-Amélie, en 1844, serait intervenue auprès du nonce pour qu'il affirmât publiquement (ce qu'il fit du reste) le droit des laïcs à défendre l'Église. Curieux épisode, mais bien peu vraisemblable ! Il est fâcheux vraiment que l'auteur de ce livre ne se soit pas inspiré, pour parler de Montalembert, du beau et récent ouvrage du P. Le Canuet. Mais le tact reste un don du ciel.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Joachim MENANT, magistrat distingué et savant assyriologue, est mort le 30 août. Il naquit le 16 avril 1820 à Cherbourg, fit ses études au collège de cette ville et son droit à la Faculté de Caen. Après avoir suivi le barreau, il entra dans la magistrature, et fut d'abord juge suppléant dans sa ville natale en 1846, puis successivement substitut à Vire en 1851 et à Alençon en 1855, juge à Lisieux en 1856, d'où il passa au tribunal civil d'Évreux en 1864, du Havre en 1867, et de Rouen en 1872. Nommé vice-président à Rouen le 18 août 1878, puis conseiller à la cour d'appel en 1881, il prit sa retraite en 1890 avec le titre de conseiller honoraire. Il laisse quelques ouvrages de droit qui témoignent de ses aptitudes pour la science juridique. Il s'occupa aussi quelque temps de politique, comme le prouvent deux brochures qu'il publia en 1848, et d'archéologie locale (*Description des sculptures solaires de l'église de Cherbourg*), ce qui explique qu'on trouve son

nom parmi les collaborateurs de la *Revue archéologique du département de la Manche*. Mais c'est surtout comme orientaliste qu'il devint célèbre. Il s'occupa de bonne heure d'assyriologie, ne faisant au début qu'exposer les résultats auxquels était arrivé M. Oppert dans l'interprétation des inscriptions, mais joignant peu à peu des idées originales à celles qu'il empruntait aux autres. Dans ses *Écritures cunéiformes*, il retrace l'histoire des travaux qui ont amené le déchiffrement des inscriptions de l'Assyrie et de la Perse, la voie par laquelle on a résolu le problème, les résultats obtenus jusqu'en 1860 et la part qui revient à chacun. Dans les *Annales des rois d'Assyrie* et *Babylone et la Chaldée*, il suit l'ordre chronologique pour les inscriptions historiques, mais conformément à la méthode de M. Oppert et contrairement à celle qu'ont adoptée les assyriologues allemands, il intercale un commentaire historique pour relier les textes et les complète à l'aide d'éléments puisés ailleurs. Quant aux *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée* qu'il publia en collaboration avec M. Oppert, c'est tout à la fois une étude philologique, juridique, métrologique et historique. Les auteurs donnent généralement, en même temps qu'une traduction assez libre en français, une traduction interlinéaire plus serrée en latin. 71 documents de toutes les époques y sont étudiés ainsi que 9 textes grammaticaux, l'interprétation en est justifiée dans des notes où ils signalent aussi les donnees qui offrent le plus d'intérêt. Trop nombreux sont les ouvrages qu'il publia soit seul, soit en collaboration avec M. Oppert, pour que nous les passions tous en revue ; disons seulement que son infatigable activité trouva sa récompense en 1888, car l'Académie des inscriptions lui fit l'honneur de lui ouvrir ses portes. Il fut en effet élu membre libre de cette savante Société, le 17 février, en remplacement de Charles Robert. Bien que nous n'ayons pu trouver un seul article signé de lui dans le *Journal des savants de Normandie*, M. Menant figure sur la liste de ses principaux rédacteurs. En mars 1884 a paru une nomenclature des *Publications assyriennes de M. J. Menant* (Paris, 1884, gr. in-8, 4 p.). Voici, à l'exception de certains articles de revue, la bibliographie complète de ses œuvres : *Essai sur la philosophie orientale. Leçons professées à la Faculté des lettres de Caen, par M. A. Charma, publiées par J. Menant* (Paris, 1842, in-8) ; — *Notice sur les livres sacrés de la Perse* (Cherbourg, 1843, in-8 ; *Mémoires de la Soc. acad. de Cherbourg*, tirage à part); — *Observations sur la peine de mort* (Cherbourg, 1843, in-4 ; 2e éd., Paris, 1846, in-8) ; — *Zoroastre. Essai sur la philosophie religieuse de la Perse* (Caen, 1844, in-8 ; 2e éd., 1857) ; — *Recherches sur l'organisation des familles. Organisation de la famille d'après les lois de Manou* (Paris, 1846, in-8); — *La République nouvelle* [19 mars 1848] (Cherbourg, s. d., in-fol.) ; — *La République nouvelle. Ce qui doit tomber encore. Ce qui nous restera* [26 mars 1848] (Cherbourg, s. d., in-4) ; — *Observations sur la juridiction des tribunaux maritimes* (Cherbourg, 1849, in-8 ; 2e éd., 1850) ; — *Description des sculptures solaires de l'église de Cherbourg* (Cherbourg, 1850, in-4) ; — *Mémoires du maréchal de Vauban sur les fortifications de Cherbourg* (Cherbourg, 1851, in-8); — *Inscriptions assyriennes des briques de Babylone, essai de lecture et d'interprétation* (Paris, 1859, gr. in-8 ; extrait du *Bulletin de la Société des beaux-arts*) ; — *Observations sur les polyphones assyriens* (Lisieux, 1859, in-8) ; — *Les Écritures cunéiformes* (Paris, 1860, gr. in-8 ; 2e éd., 1864) ; — *Recueil d'alphabets pour servir à la lecture et à l'interprétation des écritures cunéiformes* (Paris, 1860, gr. in-8) ; — *Éléments d'épigraphie assyrienne. Les Écritures cunéiformes ; exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des inscriptions de la Perse et de l'Assyrie* (Caen, 1860 ; 2e éd., 1864) ; — *Principes élémentaires de la*

lecture des textes assyriens. Mémoire lu devant l'Acad. des inscriptions et belles-lettres, 17 mars, 5 et 12 avril 1861 (Paris, 1861, in-8) ; — *Les Noms propres assyriens, recherches sur la formation des expressions idéographiques* (Paris, 1861, gr. in-8) ; — *1er et 2e rapports à Son Exc. le ministre d'État sur les inscriptions assyriennes du British Museum* (Paris, 1862-63, 2 broch. in-8) ; — *Grande Inscription du palais de Khorsabad, publiée et commentée en collaboration avec Oppert.* (Paris, 1863, in-8. Extrait du *Journal asiatique*) ; — *Les Fastes de Sargon, roi d'Assyrie (721 à 703 av. J.-C.) traduits et publiés d'après le texte assyrien de la grande inscription des salles du palais de Khorsabad*, en collab. avec M. Oppert (Paris, 1863, gr. in-8) ; — *Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone (XVIe siècle av. J. C.), traduites et publiées avec un commentaire à l'appui* (Paris, 1863, gr. in-8) ; — *Inscriptions du revers de plaque du palais de Khorsabad, traduite sur le texte assyrien* (Paris, 1865, in-fol.) ; — *Exposé des éléments de la grammaire assyrienne* (Paris, 1868, gr. in-8) ; — *Le Syllabaire assyrien. Exposé des éléments du système phonétique de l'écriture anarienne* (Paris, 1869-73, 2 vol. in-4. Extrait des *Mémoires présentés par divers savants étrangers à l'Acad. des inscr. et belles lettres*, 1re série, t. VII) ; — *Sur l'origine de quelques caractères des inscriptions ariennes des Archémides* (Paris, 1869, in-8. Extrait de la *Revue de linguistique*) ; — *Les Achéménides et les inscriptions de la Perse* (Paris, 1872, in-8) ; — *Leçons d'épigraphie assyrienne professées aux cours de la Sorbonne pendant l'année 1868-69* (Paris, 1873, gr. in-8) ; — *Annales des rois d'Assyrie, traduites et mises en ordre sur le texte assyrien.* (Paris, 1874, gr. in-8) ; — *Babylone et la Chaldée* (Paris, 1875, gr. in-8) ; — *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*, en collaboration avec Oppert (Paris, 1877, gr. in-8) ; — *Notice sur quelques cylindres orientaux* (Paris, 1878, in-8. Extrait des *Comptes rendus de l'Acad. des inscr. et belles lettres*, 26 oct. 1877) ; — *Les Cylindres orientaux du cabinet royal des médailles de La Haye* (Paris, 1878, in-8. Extrait des *Archives des missions scientifiques*) ; — *Catalogue des cylindres orientaux du cabinet royal des médailles de La Haye* (La Haye, 1878, in-4) ; — *Notice sur quelques empreintes de cylindres du dernier empire de Chaldée* (Paris, 1879, in-8. Extrait des *Comptes-rendus de l'Acad. des inscr. et belles lettres*, 4 oct. 1878) ; — *Observations sur trois cylindres orientaux* (Paris, 1880, gr. in-8. Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, déc. 1879) ; — *Manuel de langue assyrienne. I. Le Syllabaire. II. La Grammaire. III. Choix de lectures* (Paris, 1880, gr. in-8, 2e éd. de l'*Exposé des éléments de la grammaire assyrienne*) ; — *Découverte assyrienne. La Bibliothèque du Palais de Ninive* (Paris, 1880, in-18 ; *Bibl. orientale elzévirienne*, vol. 28) ; — *La Bible et les cylindres chaldéens* (Paris, 1880, in-8. Extrait des *Comptes-rendus de l'Acad. des inscr. et belles lettres*, 31 oct. 1879, 2 janv., 21 mai 1880) ; — *Une nouvelle inscription de Hammourabi, roi de Babylone* (Paris, 1880, gr. in-8. Extrait du *Recueil des travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie*) ; — *Empreintes de cylindres assyro-chaldéens, relevées sur des contrats d'intérêt privé au Musée britannique* (Paris, 1880, in-8. Extrait des *Arch. des Missions scient. et litt.*, 2e série, t. VI) ; — *Empreintes de cachets assyro-chaldéens relevées au Musée britannique sur des contrats d'intérêt privé, classées et expliquées* (Paris, 1882, in-8. Extrait du même recueil, 3e série, t. IX) ; — *Remarques sur les portraits des rois assyro-chaldéens* (Paris, 1882, in-8. Extrait des *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions et belles lettres*, 4e série, t. IX) ; — *Les Pierres gravées de la Haute-Asie. 1re partie, Cylindres de la Chaldée* (Paris, 1883, gr. in-8) ; *2e partie. Cylindres de l'Assyrie, Médie, Asie Mineure, Perse, Égypte et Phénicie* (Paris, 1885, gr. in-8) ; — *Un Camée du Musée de Florence* (Paris, 1885, in-8. Extrait de la *Revue archéologique*) ; — *Les Langues perdues de la Perse et de l'Assyrie* (Paris, 1885, in-18, *Bibl. orien-*

tale elzévirienne, t. 41) ; — *Intailles de l'Asie-Mineure* (Paris, 1886, in-8. Extrait de la *Revue archéologique*) ; — *Oriental cylinders of the Williams collection* (Baltimore, 1886, in-8. Extrait de l'*American Journal of archæology*, vol. II) ; — *Forgeries of Babylonian and Assyrian antiquities* (Baltimore, s. d., in-8. Extrait du même recueil, vol. III, 1887) ; — *Catalogue méthodique et raisonné de la collection de Clercq. Antiquités assyriennes, cylindres orientaux, cachets, briques, bronzes, bas-reliefs, etc.* en collaboration avec M. de Clercq, t. Ier, *Cylindres orientaux* (Paris, 1888, in-fol.) ; — *Ninive et Babylone* (Paris, 1888, in-16 ; *Bibl. des Merveilles*) ; — *Les Fausses Antiquités de l'Assyrie et de la Chaldée* (Paris, 1888, in-12. *Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie*, t. X) ; — *Études hétéennes*, p. 26 à 47 du *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes pour servir de bulletin à la mission française du Caire, publié sous la direction de J. Maspéro.* vol. 13 fasc. 1 et 2 (Paris, 1890, gr. in-8) ; — *Kar-Kemisch, sa position d'après les découvertes modernes* (Paris, 1891, in-4. Extrait des *Mémoires de l'Acad. des inscr. et belles lettres*, t. XXXII' 2e partie) ; — *Éléments du syllabaire hétéen* (Paris, 1892, in-4. Extrait du même recueil, t. XXXIV, 2e partie) ; — *Les Yézidiz, épisodes de l'histoire des adorateurs du diable* (Paris, 1892, in-18. *Annales du Musée Guimet. Bibl. de vulgarisation*, n° V) ; — *Quelques figurines hétéennes en bronze* (Paris, 1895, in-8. Extrait de la *Revue archéologique*).

— C'est un de nos aéronautes les plus distingués qui vient de succomber en la personne de M. Gaston TISSANDIER, mort le 30 août. Né le 21 novembre 1843, il fit ses études au lycée Bonaparte. Il se consacra aux sciences et particulièrement à la chimie, se fit admettre dans un des laboratoires du Conservatoire des arts et métiers, celui de M. P.-D. Dehérain, suivit en même temps avec assiduité les cours du Collège de France et de la Sorbonne, obtint la charge de préparateur au laboratoire d'essais et d'analyses chimiques de l'Union nationale, dont il devint directeur à l'âge de 21 ans, et fut chargé de nombreuses expertises par la Chambre syndicale des produits chimiques. Il s'occupait en même temps de physique et surtout de météorologie, puis persuadé que ce n'était qu'en étudiant les phénomènes atmosphériques à une grande hauteur qu'il pourrait perfectionner cette dernière science, il commença les ascensions qui l'ont rendu célèbre dans le monde entier. La seconde de celles qu'il fit dans le ballon le *Zénith*, le 15 avril 1875, avec Crocé-Spinelli et Sivel, et où, après être montés à 8,600 m., ses deux compagnons trouvèrent la mort, est restée fameuse et a inspiré à Sully Prud'homme un de ses plus beaux poèmes. En vingt ans, de 1868 à 1888, il s'éleva quarante-cinq fois dans les airs, d'abord avec Duruof, mais le plus souvent avec son frère Albert Tissandier, en compagnie de qui il parvint à sortir de Paris pendant le siège. Ses voyages aériens ont été d'un grand profit pour la science : il en a exposé les résultats dans les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*, où l'on trouve d'intéressantes notices, particulièrement sur l'essai de direction des ballons. Collaborateur d'Édouard Charton au *Magasin pittoresque*, membre de la Société chimique, membre des jurys des Expositions universelles, vice-président de la Société météorologique, président de la Société française de navigation aérienne, professeur à l'Association polytechnique, il fit des conférences à Lille, Arras, Boulogne, Roubaix, Tours, Chartres, etc., qui furent presque toutes publiées. Désirant répandre dans le public les découvertes, les inventions, les connaissances et observations scientifiques de toute sorte, il résolut de créer un journal de vulgarisation, et, en 1873, il fonda *la Nature*, que Georges Masson, dès le début, appuya de son autorité. Il laisse comme principales

publications : *L'Eau* (Paris, 1867, in-12, 5e éd., 1885, *Bibl. des Merveilles*); — *Éléments de chimie. Enseignement secondaire spécial 1re à 4e année*, en collaboration avec Pierre-Paul Dehérain (Paris, 1867-70, 4 vol. in-12); — *La Houille* (Paris, 1869, in-12, 4e éd., 1886, *Bibl. des Merveilles*); — *Histoire d'un ballon* (*Magasin pittoresque*, t. 38, année 1870); — *En Ballon! pendant le siège de Paris, souvenirs d'un aéronaute* (Paris, 1871, in-18); — *Les Ballons dirigeables, expériences de M. Henri Giffard en 1852 et 1855, et de M. Dupuy de Lôme en 1872* (Paris, 1872, in-18); — *Les Ballons du siège de Paris* (*Mag. pitt.*, t. 40, année 1872); — *Les Merveilles de la photographie* (Par., 1873, in-12, *Bibl. des Merveilles*, 3e édit. sous le titre de : *La Photographie*, 1882); — *Les Fossiles* (Paris, 1874, in-12, *Bibl. des Merveilles*); — *La Météorologie et les aérostats*. Conférence faite le 24 août 1874 au Congrès de Lille de l'Association française pour l'avancement des sciences (Paris, 1874, in-8); — *L'Héliogravure, son histoire et ses procédés, ses applications à l'imprimerie et à la librairie*. Conférence faite au Cercle de la librairie (Paris, 1875, in-8); — *Histoire de la gravure typographique*. Conférence faite au cercle de la librairie, le 29 janv. 1875 (Paris, 1875, in-8); — *Les Naufrages aériens* (*Tour du monde*, 1875); — *Le Voyage à grande hauteur du ballon « le Zénith »* (*La Nature*, 1er mai 1875, in-4); — *Simples Notions sur les ballons et la navigation aérienne* (Paris, 1876, in-18); — *Les Poussières de l'air* (Paris, 1877, in-12); — *Météorologie des hautes régions de l'atmosphère. Résumé des observations faites dans le cours de 22 ascensions aérostatiques* (Paris, 1877, in-4. Extrait de l'*Atlas météorologique de l'Observatoire de Paris*); — *Le Grand Ballon captif à vapeur de M. Henry Giffard. Cour des Tuileries* (Paris, 1878, in-8, 2e éd., 1879); — *Histoire de mes ascensions, récit de 24 voyages aériens* (1868-77), *précédé de simples notions sur les ballons et la navigation aérienne* (Paris, 1878, gr. in-8, éd. abrégée (Paris, 1879, in-12) 9e édition sous le titre : *Histoire de mes ascensions, récit de 45 voyages aériens* (1868-88) (Paris, 1890, in-8); — *Les Martyrs de la science* (Paris, 1879, gr. in-8, nouv. éd., 1883); — *Observations météorologiques en ballon. Résumé de 25 ascensions aériennes* (Paris, 1879, in-18); — *Les Récréations scientifiques, ou l'Enseignement par les jeux* (Paris, 1880, gr. in-8, *Bibl. de la Nature*); 5e éd. sous le titre : *Les Récréations scientifiques, ou l'Enseignement par les jeux. La Physique sans appareils, la chimie sans laboratoire, les jeux et les jouets* (Paris, 1887, in-8); — *Causeries sur la science* (Paris, 1880, in-8, 6e éd., 1898, in-8); — *L'Océan aérien, études météorologiques* (Paris, 1883, gr. in-8, *Bibl. de la Nature*); — *Les Héros du travail* (Paris, 1883, in-8; 2e éd., 1888, gr. in-8); — *Le Problème de la direction des aérostats. Application de l'électricité à la navigation aérienne*. Conférence faite à la Sorbonne, le 3 mars 1883 (Paris, 1883, in-8); — *Jeux et jouets du jeune âge, choix de récréations amusantes et instructives* (Paris, 1884, in-4); — *Deux Conférences sur les aérostats : la météorologie en ballon, la direction des aérostats* (Paris, 1884, in-18); — *Application de l'électricité à la navigation aérienne. L'Aérostat électrique à hélice de MM. Albert et Gaston Tissandier. Note présentée à la Société d'encouragement, le 11 janv. 1884* (*Extr. du Bull. de la Société* (Paris, 1884, in-4); — *Les Ballons dirigeables, application de l'électricité à la navigation aérienne* (Paris, 1885, in-12); — *Voyages dans les airs* (Paris, 1885, in-8; 5e éd., 1898); — *La Photographie en ballon* (Paris, 1886, in-18); — *La Navigation aérienne, l'aviation et la direction des aérostats dans les temps anciens et modernes* (Paris, 1886, in-12, *Bibl. des Merveilles*); — *Les Aérostats et la navigation aérienne* (livr. en couleur de *Paris illustré*, du 1er janv. 1886, in-4); — *Conférence sur la navigation aérienne*. Société industrielle du Nord de la France. Séance solennelle du 24 janv. 1886 (Lille, 1886, in-8); — *Recettes et procédés utiles* (Paris, 1886, in-18); — *Bibliographie aéronautique. Catalogue de livres*

d'histoire, de science, de voyages et de fantaisie, traitant de la navigation aérienne ou des aérostats (Paris, 1887, gr. in-8); — *Histoire des ballons et des aéronautes célèbres* (1783-90) (Paris, 1887-90, 2 vol. in-4); — *La Science pratique, suite des « Recettes et procédés utiles »* (Paris, 1889, in-18); — *La Tour Eiffel de 300 mètres. Description du monument, sa construction, ses organes mécaniques, son but et son utilité* (Paris, 1889, in-8); — *Science et patrie. Assoc. pour l'avancement des sciences. Conférence de Paris, séance du 2 mars 1889* (Paris, 1889, in-8); — *Le Présent et l'avenir de l'aéronautique* (Paris, 1890, gr. in-8; *Conférences de l'Exposition universelle internationale de 1889*); — *Nouvelles Recettes utiles et appareils pratiques* (Paris, 1890, in-18); *Petite Bibl. de la Nature*, 3e vol., 2e éd. 1893); — *Souvenirs et récits d'un aérostier militaire de l'armée de la Loire (1870-71), avec une lettre autographe du général Chanzy* (Paris, 1891, gr. in-8); — *Discours prononcés au 17e banquet de la conférence " Scientia " offert à M. Janssen* (Paris, 1892, in-8); — *Livres minuscules. La plus Grande Bibliothèque des plus petits livres du monde. Collections de M. Georges Salomon* (Extrait de la *Nature* (Paris, 1894, in-16); — *Recettes et procédés utiles*, 4e série (Paris, 1894, in-12).

— M. Albert-Léon-Marie Leroy de la Brière, né à Bordeaux le 14 janvier 1845, écrivain des plus distingués, est mort à Vif (Isère), le 12 septembre. Il fit ses études à Paris, au petit séminaire de N.-D.-des-Champs. D'abord attaché au ministère des affaires étrangères, il donna sa démission en 1867, pour s'enôller au service de Pie IX; il entra dans les zouaves pontificaux sous les ordres de Charette, qui l'affectionnait tout particulièrement. Durant la guerre de 1870, nommé capitaine dans les mobiles de l'Eure, il fut blessé au combat de La Bouille et décoré sur le champ de bataille. Après être entré, sous le gouvernement de Mac-Mahon, dans l'administration où il montra de brillantes qualités comme sous-préfet à Baugé, à Vitré et à Gaillac, il donna sa démission quand il vit prédominer une politique peu en rapport avec ses convictions. C'est à ce propos qu'il écrivit une lettre retentissante, qui lui valut une condamnation à mille francs d'amende par la cour de Toulouse pour avoir dit à un maréchal de France qu'il avait « manqué à la foi jurée. » Poussé vers le journalisme autant par ses goûts et ses aptitudes que par une sérieuse culture littéraire, il collabora à des journaux conservateurs tels que : l'*Union*, le *Clairon*, la *Gazette de France*, le *Soleil*, le *Gaulois*; il donna de nombreux articles au *Correspondant*, des communications à la *Vérité* et, pendant quelque temps, des chroniques parisiennes au *Courrier de Bruxelles*. Il était membre de l'Association des journalistes parisiens et de la Corporation des publicistes chrétiens, dont il fut un des fondateurs. Historien érudit, romancier plein de charme, il laisse, à côté d'ouvrages d'actualité, comme *Au Cercle*, des livres d'un puissant intérêt qui méritent de rester. Parmi ceux-ci, mentionnons *Madame Louise de France*, paru seulement depuis quelques mois. C'est en revenant du Canada, où il était allé lors des fêtes du centenaire, qu'il publia : *L'Autre France*, et c'est pendant son séjour à Vitré qu'il composa: *Mme de Sévigné en Bretagne* (Paris, 1882, in-12), ouvrage qui fut couronné par l'Académie française. On peut encore citer de lui : *Au premier soldat du Pape et du roi de France* (Nantes, 1884, in-fol. plano) ; — *Au Cercle* (Paris, 1885, in-12) ; — *Bourbilly-Époisses* (Paris, 1886, in-8 ; Extrait du *Correspondant*) ; — *L'Autre France ; Voyage au Canada* (Paris, 1886, in-8) ; — *Un Édile de Paris, il y a cent ans* (Jean-Charles-Pierre Lenoir) (Paris, 1887, in-8) ; — *Le Chemin n° 107* (Paris, 1887, in-12) ; — *A Rome. Lettres d'un zouave pontifical sur les fêtes jubilaires* (déc. 1887-janv. 1888), (Paris, 1888, in-16) ; — *Blanc et noir. Contes courts* (Paris, 1889, in-12) ; — *Mes amis, souvenirs* (Paris, 1891, in-16) ; — *L'Ordre de Malte en 1891* (Paris, 1892,

in-8); — *Souvenirs et vestiges de l'ordre de Malte subsistant encore à Paris* (Évreux, 1891, in-8); — *Une Cour d'Allemagne en 1892* (Paris, 1892, in-8. Extrait du *Correspondant*); — *Les Saints dans le monde* (Paris, 1893, in-16); — *Livre de prières par Gaston Phébus, comte de Foix* (Paris, 1893, in-32); — *Mémoires du général Bigarré, aide de camp du roi Joseph* (1775-1813) (Paris, 1893, in-8); — *Montaigne chrétien, réflexions tirées des « Essais »* (Paris, 1894, in-18); — *Ferry de Carondelet, ambassadeur à Rome 1510* (Évreux, 1894, in-8); — *Le Grand Duc de Ninive. Toniello. La Vierge à l'émeraude, etc.* (Paris, 1894, in-16; *Nouvelle Bibl. populaire*, n° 420); — *Contes et souvenirs* (Paris, 1895, in-16); — *Dépêches de Ferry de Carondelet, procureur en cour de Rome (1510-13), avec une préface de M. R. de Maulde* (Paris, 1896, in-8, Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1895); — *La Jeune Mariée, conseils donnés en 1593* (Paris, 1896, in-16; par Pierre de Roubaix, publié par L. de la Brière); — *Champollion inconnu. Lettres inédites* (Paris, 1897, in-16); — *L'Ordre de Malte, le passé, le présent* (Paris, 1897, in-16); — *Mme de Sévigné. Pensées chrétiennes* (Paris, 1898, in-32); — *Madame Louise de France* (Paris, 1899, in-8).

— M. le chanoine Joseph-B. Carnoy, professeur à l'Université catholique de Louvain, qui vient de mourir le 10 septembre dans un voyage en Suisse, était un des biologistes les plus renommés du monde entier. Il était né en 1836 à Rumillies-lez-Tournay. S'étant adonné particulièrement à la biologie cellulaire, il avait acquis dans cette spécialité une compétence indiscutée, et ses travaux sur la matière ont fait faire des progrès considérables à cette science, il y a quelques temps encore rudimentaire. Deux écoles se partageaient le monde savant au point de vue de la constitution de la cellule : l'école allemande, représentée par le savant professeur de l'Université de Kiel, Flemming, et l'école de Louvain, ayant à sa tête le chanoine Carnoy. Celui-ci eut la gloire de voir presque toutes ses théories (théorie réticulaire au sujet de la structure du protoplasme; affirmation que le caryoplasme ou partie plasmatique du noyau possédait une structure réticulée semblable à celle du protoplasme lui-même; assimilation à la nucléine de Miescher, de la substance qui constitue l'élément chromatique du noyau; variété de nature des nucléoles; etc., etc.) confirmées par les expériences, les observations et les analyses entreprises durant ces dernières années, et Flemming lui-même dut plus d'une fois avouer s'être trompé. « Un des principaux résultats acquis par les travaux de Carnoy est qu'il a fait tomber la dernière barrière qui se dressait encore entre la cellule animale et la cellule végétale, en démontrant que la psalmodiérèse s'effectue dans le régne animal comme dans le règne végétal par la formation d'une plaque cellulaire. » (Louis Gedoelst: *Progrès de la biologie cellulaire depuis* 1888, dans *Congrès international de bibliographie. Travaux du congrès.* 1re section, p. 147-160). Il fonda en 1885, avec G. Gilson et J. Denys, une revue intitulée: *La Cellule, recueil de cytologie et d'histologie générale.* On peut citer parmi ses principales publications : *Cours de géométrie analytique. Géométrie plane* (Louvain, 1872, in-8); — le même : *Géométrie de l'espace*, Louvain, 1874, in-8.; 2e éd., 1877); — *Manuel de microscopie à l'usage des élèves qui fréquentent l'Institut micrographique à l'Université catholique de Louvain.* (Louvain, 1880, in-8); — *La Biologie cellulaire. Étude comparée de la cellule dans les deux règnes* (Lierre, 1884, fasc. 1er, gr. in-8); — *La Cytodiérèse chez les arthropodes* (*La Cellule*, I, 1885, in-4); — *La Cytodiérèse de l'œuf*, I. *La Vésicule germinative et les globules polaires de l'ascaris megalocephala* (*Cellule*, t. II, 1886); — II. *La Vésicule germinative et les globules polaires chez quelques nématodes* (*Ibid.*, t. III, 1887); publié à part sous le titre de : *La Cytodiérèse chez les animaux. Étude comparée du noyau et du protoplasme*

à l'état quiescent et à l'état cinétique (Louvain, 1886, in-4); — *Conférence donnée à la Société belge de microscopie* le 5 mars 1887, [Sur la division cellulaire chez les animaux] *suivie d'un appendice sur les globules polaires de l'ascaris-clavata* (*Ibid.*, t. III, 1887); — *Some Remarks on the recent researches of Zacharias and Dr. Boveri upon the fecundation of the ascaris megalocephala* (Report of the British Association, 1887); — *La Vésicule germinative et les globules polaires chez les batraciens*, en collaboration avec Lebrun (*La Cellule*, t. XII, II, 1897, et XIV, I, 1898); — *La Fécondation de l'ascaris-megalocephala*; en collaboration avec Lebrun (*Verhandlungen der anatomischen Gesellschaft auf der XI. Versammlumg Gent* 1897; (reproduit dans *la Cellule*, t. XIII, I, 1897).

— Avec Emmanuel Hiel, mort le 27 août à Schaerbeek, disparaît un des poètes flamands les plus féconds et les plus goûtés. Né le 31 mai 1834 à Saint-Gilles-lez-Termonde, il fut successivement propriétaire d'une filature de coton, libraire, employé des douanes, employé au ministère de l'intérieur, puis professeur de déclamation néerlandaise au Conservatoire de Bruxelles et bibliothécaire du Musée industriel. Bien que s'étant adonné à tous les genres de poésie, et qu'on retrouve toujours dans ses nombreux poèmes des mêmes qualités qui consistent surtout en images hardies et en une sonorité du rythme toute particulière, c'est comme poète lyrique qu'il mérite de passer à la postérité. Nous pouvons toutefois regretter qu'il ait souvent consacré son talent à célébrer les victoires des Allemands pendant la campagne de 1870. Plusieurs parmi ses pièces de vers furent mises en musique, et, quelques-unes, comme l'*Escaut* et *Lucifer*, eurent un grand retentissement dans les pays de langue flamande et même au-delà, comme en témoignent les traductions française, italienne, etc., qu'on fit du second de ces poèmes. En 1885 parut le premier volume de ses œuvres complètes; il serait à désirer que cette publication fût continuée, car il est difficile maintenant de retrouver ses poésies éparses dans des revues aussi nombreuses que variées et dont, pour faciliter les recherches, nous allons donner l'énumération : *Nederduitsch letterkundig Jaarboekje* (1870, 71, 75); *Meiloover* (1870); *De Toekomst* (1873, 75, 76); *De Vlaamsche Kunstbode* (1874-76); *Revue trimestrielle; Revue de Belgique*; *La Fédération artistique; De Eendracht; De Vlaamsche School*; *De Klauwaert; Gazette van Dendermonde; Het Volksbelang*; *De Scheldegalm; De Kleine Gazet; De Zweep; Magazin für die Literatur des Auslandes; Nederlandsche Dicht- en Kunsthalle; De Tijdspiegel: De Halletoren; Nederlandsch Museum*; *Jaarboek van het Willems-Fonds*. Il eut la direction de la *Nederduitsch Tijdschrift*. Nous terminerons en signalant dans l'année 1874 de la *Prenzlauer Zeitung und Kreisblatt* (n° 94) une traduction flamande de *Hoffmann's Lied aan Feldmarschalk Moltke*. Voici la liste des principales publications de Hiel, dont quelques-unes, surtout parmi les premières, sont signées du pseudonyme de G. Hendrikssone. *Wie't zwaerd trekt, zal door't zwaerd vergaen. Vlaendersche novelle* (Dendermonde, 1855); — *Eenige galmen by de vyf-en-twintigste verjaring van's konings krooning*, sous le pseudonyme de G. Hendrikssone (Dendermonde, 1856); — *Looverkens, by onze stambroeders de Hoogduitschers geplukt*, sous le même pseudonyme (Brussel, 1859, in-8); — *Herinnering aan Prudens van Duyse*, sous le même pseudonyme (Joos-ten-Oode, 1859, in-8; Brussel, 1860, in-8); — *Nieuwe Liedekens*, sous le même pseudonyme (Gent, 1861, in-16); — *Gedichten* (*1861-62*), sous le même pseudonyme (Gent, 1863, in-16); — *Een Nederlandschlied* (Brussel, 1863, in-); — *De Wind. Bekroonde cantate* (Brussel, 1864, in-4); — *Le Dictionnaire général de la langue néerlandaise et le dictionnaire de la langue néerlandaise au moyen âge* (Bruxelles, 1864, in-12. Tirage à part de la *Revue trimestrielle*, 2e série, t. III,

1864); — *De Kwijtbrief van Dries of de pachter van Baasrode. Toonelspel in twee bedrijven. Naar het fransch van Louis van Laethem* (Gent, 1864, in-8; *Tooneel-bibliotheek*, 8e jaarg., n° 93); — *Hedwig, lustspel in één bedrijf, naar het hoogduitsch van Muller von Königswinter* (Gent, 1864, in-8); — *Ella, lustspel in één bedrijf, muziek van Edward Gortebeek* (Antwerpen, 1865, in-16); — *Cantatenprijskamp (de)* 1865. *Drie Cantaten : I. De Wind, door E. Hiel. II. De nacht, doork Versnaeyen. III. De Slag der gulde sporen, door J. Van Droogenbroeck* (Brux., 1865, in-12); — *Lucifer. Oratorio. Gedicht van Em. Hiel. Muziek van Pierre Benoit* (Brussel, 1866, in-8); — *Nedertuitsche bond van Dendermonde. Herinnering aan het letterkundig feest van 24 october 1866. Aan de vlaamsche jonkheid* (Dendermonde, 1866); — *Fornarina, monodrama, naar het hoogduitsch van Franz Kügler*, sous le pseudonyme de G. Hendrikssone (Dendermonde, 1867); — *Isa, drama in drie bedrijven, met muziek van Pierre Benoit* (Antwerpen, 1867, in-16; *Bibliotheek van oorspronkelijke toonelstukken*, 3e jaargang, 1e aflevering); — *De Schelde, historisch oratorio. Gedicht. Muziek van Pierre Benoit* (Brussel, 1867, in-12); — *Analyse de l'oratorio historique flamand " De Schelde ". Poème de E. Hiel, musique de Pierre Benoit* (Anvers, 1869); — *Prometheus. Oratorium van Pierre Benoit. Gedich* (Dendermonde, 1868, in-8); — *Onderrichtings-bond. Pluatselijke kring van Dendermonde. Verjaarfeest van XVIII October 1868* (Dendermonde, 1868, in-18); — *VI psalmen, vrij omgewerkt* (Dendermonde, 1868, in-12); — *Gedichten* (Arnhem, 1868, in-16); — *Aboe-Hasjan, gedicht van Hiemer, voor het tooneel vrij omgewerkt* (Antwerpen, 1869); — *De Bannelingen, drama, door Victor Joly. Uit het fransch in het nederlandsch overgebracht. Muziek van Willem De Mol* (Antwerpen, 1870, in-16; *Bibliotheek van oorspronkelijke toonelstukken*, 5e jaarg., 6e aflev.); — *Psalmen, zangen en oratorio's* (Antwerpen, 1870); — *De Liefde in het leven, een liederkrans* (Antwerpen, 1870); — *Het wond, gedicht.* (Extrait de : *De vlaamsche kunstbode, tijdschrift voor kunsten, letteren en wetenschappen*, Antwerpen, 1872, in-8); — *Dora, naar het engelsch van Tennyson* (Antwerpen, 1873); — *Gedichten* (Leipzig, Brussel, 1874, in-12; *Nederlandsche bibliotheek*. Eerste deel); — *Een laatste Zonnestraal, lyrisch oratorio. Un dernier rayon de soleil, oratorio. Musique de G. Huberti* (Bruxelles, 1874, in-18); — *Historische koren en liederen. Jacoba van Beieren. Dat getoondicht wordt door Jan Van den Eeden* (Extrait de : *De Vlaamsche School*, Antwerpen, 1876, in-8); — *Bloemeken, een liederkrans* (Utrecht, 1876, in-8); — *Liederen voor groote en kleine kinderen* (Antwerpen, 1879, in-12); — *50e anniversaire de l'indépendance de la Belgique 1830-1880. J'ai 50 ans, chanson par Antoine Clesse. Belgenland, poésie par Em. Hiel* (Brux., 1880); — *Lucifero, oratorio in tre parti. Parole italiene A. de Lauzières-Thémines dal poemo fiammingo di Em. Hiel. Messo in musica per Peter Benoit* (Paris, 1883, in-18); — *Lucifer, oratorio en trois parties. Paroles françaises de Victor Wilder et Gustave Lagye d'après le poème flamand de Em. Hiel. Musique de Peter Benoit* (Paris, 1883, in-18); — *Historische gezangen en vaderlandsche liederen* (Roulers, 1885, in-8; publié aussi avec le titre de *Volledige dichtwerken Dl. I*; — *Twee Lofzangen : Stichting van het gemeentehuis te Schaerbeek en Breidel en de Coninc* (Gand, 1887, in-8); — *De Laatste* (Gent, 1889, in-8; *Verslagen der K. Vl. Acad.*, 1889); — *Agnes Bernauer, de engel van Augsburg. Lyrisch monodrama* (Gand, 1889, in-8); — *Mathilda van Danemark, lyrisch monodrama* (Gand, 1890, in-8); — *Heil den Koning! Feestzang ter gelegenheid van de 25e verjaring der troonbeklimming Z. M. Leopold, koning der Belgen, mit beider toestemming opgedragen aan Z. M. den koning en aan hare K. an K. Hoogheid de Koninginne Maria Hendrika* (Gand, 1890, in-8); — *Rijkhilde's vizioen, 1085, lyrisch monodrama* (Gent, 1891, in-8); — *Charlotte Corday, lyrisch*

monodrama (Gent, 1891, in-8); — *Zang aan meester Peter Benoit* (Gent, 1892, in-8): — *Prudens van Duyse. Feestzang* (Gent, 1892, in-8); — *Meester Frans-August Gevaert. Feestzang* (Gent, 1893, in-8); — *Liederen en gezangen voor groote en kleine kinderen 1ste boek* (Brussel [1893], in-16; 2de boek. Gand, 1897, in-8); — *Monodramen en andere gedichten* (Gent, 1893, in-16); — *Vlaamsche Herberg* (Gent, 1893, in-8); — *O Vlaanderland, welk angstgekerm...* 1382 (Gent, 1894, in-8); — *Rollier* (Gent, 1894, in-8); — *Symphoniën en andere gezangen* (Gand, 1894, in-8); — *Twee Dichters : Isidor Teirlinc en Reimond Styns* (Gent, 1895, in-8); — *Meester-Zangers* (Gand, 1895, in-8; extrait des *Verslagen en Mededeelingen der koninklijke vlaamsche Academie*, 1895); — *Achttien eenstemmige Volksliederen voor huis en school. Gedichten. Muziek van Joost De Mol* (Bruxelles, s. d., in-16); — *Wilm de Lantsheere. Tafereelen uit den " beloken tijd "* 1798 (Gand, 1895, in-8); — *Arme moeder, milde moeder* (Gand, 1895, in-8); — *Arme moeder, blijde moeder* (Gand, 1895, in-8); — *Arme moeder, zalige moeder* (Ibid., 1895, in-8); — *Droomerijen* (Ibid., 1895, in-8); — *Au Peuple de Flandre. Poème, traduit par J. Verbeeck* (Brux. [1896], in-8); — *Opdracht. Gedicht* (Gand, 1896, in-8); — *De Wekkerin des levens* (Gand, 1896, in-8; extrait de *Dietsche Warande*); — *Aan Ledeganck* (Gand, 1897, in-8).

— La mort de M. le Dr Jules-Fénelon SIMON, survenue le 12 septembre, ne plongera pas seulement dans le deuil le corps médical tout entier, mais encore une grande partie du public. Nombreux sont en effet les parents redevables de la vie de leurs enfants à ce praticien émérite qui fut pendant près de vingt ans le maître renommé à qui l'on s'adressait dans les cas inspirant de cruelles inquiétudes. Né en 1831, à Prunay-le-Gillon (Eure-et-Loir), lauréat au concours des internes en 1860, il obtint la même année une médaille de bronze des hôpitaux. Il devint docteur en 1861 et se fit recevoir agrégé en 1866. Nommé bientôt médecin de l'Hôpital des Enfants malades, établissement où il passa son existence hospitalière presque tout entière, il y entreprit une série de conférences sur la thérapeutique infantile qui, presque toutes pieusement recueillies par ses élèves dans le *Bulletin médical*, *la Gazette des hôpitaux*, *l'Union médicale* et surtout le *Progrès médical*, resteront comme un modèle du genre. Son enseignement fut très goûté de ses auditeurs, ses leçons étaient variées, les unes traitant de la clinique des maladies aiguës, les autres de la thérapeutique infantile. Il fut moins un savant de laboratoire qu'un clinicien de premier ordre, et c'est probablement à ses trop nombreuses occupations de praticien qu'il dut de ne pas entrer à l'Académie de médecine, faveur dont son talent et ses capacités l'avaient cependant rendu bien digne. C'est grâce à lui et à son école, que les méthodes de Trousseau, qu'il avait faites siennes tout en les rajeunissant, doivent d'être toujours en honneur, encore que la clinique semble à l'avenir devoir suivre une orientation quelque peu différente. Après avoir quitté l'Hôpital des Enfants malades, il devint médecin consultant des maisons de la Légion d'honneur. Il sera profondément regretté de tous ceux qui l'ont approché et surtout de ses anciens internes qu'il continuait à recevoir dans sa propriété de Conflans Ste Honorine où il vient de succomber. Membre de la Société de botanique de France, de la Société médicale des hôpitaux, etc., collaborateur de la *Revue mensuelle des maladies de l'enfance* dès sa fondation en 1883, du *Progrès médical*, et de nombreux autres périodiques, il a donné au *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, publié sous la direction du Dr Jaccoud, les articles : *Contracture*, *Crampes*, *Ictère*, *Muguet* et surtout *Croup* et *Foie*. Sans énumérer la liste de ses nombreuses conférences publiées dans diverses revues, ce qui

serait oiseux puisque la plupart ont été réunies dans les 2 vol. parus en 1887 et 1889, nous indiquerons quelques-unes de celles qui furent imprimées postérieurement à cette dernière date. Quant aux tirages à part, nous les signalerons tous, car parfois notre auteur a été confondu avec deux autres médecins, ses homonymes : *De la Leucocythémie*. Thèse de doctorat (Paris, 1861, in-4); — *Des Maladies puerpérales*. Thèse d'agrégation (Paris, 1866, in-8); — *De la Dyspepsie des nouveau-nés* (Paris, 1877, in-8; extrait de l'*Union médicale*, 3e série, 1876 ; — *Conférences de thérapeutique infantile recueillies par M. Chambard* (Paris, 1879, in-8. Publications du *Progrès médical* ; — *Conférences thérapeutiques et cliniques sur les maladies des enfants* (Paris, 1880, in-8; 3e éd. Paris, 1889, in-8) ; tome II (Paris, 1884, in-8: 2e éd. Paris, 1887, in-8); — *Contribution à l'emploi du sulfate de quinine chez les enfants* (*Rev. mens. des maladies de l'enfance*, t. I, février 1883, p. 87-88); — *De la Sclérose cérébrale chez les enfants* (Ibid., t. I, déc. 1883, p. 555-572, t. II, janv. 1884, p. 1-16, mars 1884, p. 99-103, tirage à part. Paris, 1884, in-8); — *Symptômes d'intoxication par le sulfure de carbone chez un enfant de 5 mois, consécutifs à l'enveloppement avec la toile caoutchouquée* (Ibid., t. 2, nov. 1884, p. 507-510); — *Contribution à l'étude du diabète sucré chez les enfants* (Ibid., t. 5, oct. 1887, p. 450-8; tirage à part. Paris, 1887, in-8); — *Empoisonnement aigu par le coton phéniqué chez une petite-fille de 22 mois* (*Gazette des hôpitaux*, t. 5, mars 1887, p. 119-22); — *De la Bronchopneumonie chez les enfants* (Ibid., nos 97 et 99, 11 et 18 août 1887); — *Diagnostic différentiel de la méningite tuberculeuse* (Ibid., no 132, 3 nov. 1887); — *Du Pronostic chez les enfants* (Ibid., nos 110, 114, 117, 120, des 25 sept., 4, 11, 18 oct. 1888); — *De la Nature de la diphtérie d'après les nouveaux progrès de la science*. Conférence recueillie et rédigée par Pierre-J. Mercier (Paris, 1889, in-8); — *Nouvelles Études sur la diphtérie* (Paris, 1889, in-8); — *Un Cas de paralysie infantile à symptômes anormaux. Traitement de la paralysie infantile* (*Gaz. des hôp.* no 139, 4 déc. 1890); — *De l'Insomnie chez les enfants envisagée au double point de vue de l'étiologie et du traitement* (*Rev. mens. des maladies de l'enf.*, t. 8. no de mars 1890, p. 97-106, avril 1890, p. 156-160, mai 1890, p. 206-221. Tiré à part. Le Havre, 1890, in-8); — *Les Céphalées dans l'enfance* (*Gaz. des hôp.*, mars 1891, nos 36 et 37); — *Un Cas de croup d'emblée* (Ibid., 15 déc. 1891, no 146); — *Les Pleurésies dans l'enfance et leur traitement* (*Progrès médical*, 1891, no 5, p. 89-92); — *Des Accidents prémonitoires des typhlites, pérityphlites et appendicites* (*Bull. méd.*, sept. 1891, p. 849); — *Formes et causes des broncho-pneumonies chez l'enfant* (*Gaz. des hôp.*, no 25, 28 fév. 1893); — *Les Affections organiques du cœur chez l'enfant* (Ibid., no 140, 7 déc. 1893); — *Des Fausses Paraplégies chez les garçons hystériques* (*Bull. méd.*, no 100, 17 déc. 1895, p. 1131); — *Sur un signe constant de la méningite au début* (*Gaz. des hôp.*, no 26, 28 fév. 1895); — *Programme des cours d'hygiène à l'usage des maisons de la Légion d'honneur* (Paris, 1898, in-8).

— Nous apprenons avec regret la mort du savant professeur, M. le Dr Karl Störk, arrivée le 13 septembre. Né le 17 septembre 1832 à Ofen, il fit ses études en 1850 à l'Université de Pest et à partir de 1851 à celle de Vienne, où en 1858 il devint docteur. Il fut en 1859 médecin en second à l'Hôpital général, tenta avec Ludwig von Tuerck les premiers essais pour l'emploi du laryngoscope dans la thérapeutique et fit en novembre 1858 à la Société royale de médecine, une lecture dans laquelle il exposa l'emploi du miroir pour l'introduction directe des médicaments dans le larynx. Dès 1859, il commence à enseigner d'une manière très active en faisant des cours privés, en 1864 il se fit recevoir comme premier *privat-docent* pour la laryngologie, en 1875 il est nommé professeur extraordinaire de laryngoscopie et

en 1894 professeur ordinaire. Il avait été élu en 1891 président de la clinique universitaire de laryngologie. Outre l'invention d'un grand nombre d'instruments, tels que l'œsophagoscope, un appareil pour cautérisation, un appareil pour opérer les tumeurs du larynx et une canule pour tubage, outre de nombreux articles insérés depuis 1859 dans la *Wiener medicinische Wochenschrift*, la *Wiener medicinische Presse*, la *Wiener medicinische Rundschau* et le *Virchow's Archiv*, on lui doit les publications suivantes : *Zur Laryngoskopie. Ueber Erkrankung des Kehlkopfes und das operative Heilverfahren bei denselben* (Vienne, 1859, in-4°); — *Laryngoskopische Mitteilungen* (Vienne, 1863); — *Laryngoskopische Operationen* (Vienne, 1870 et 1872); — *Ueber Laryngoskopie* (Leipzig, 1872 : *R. Volkmann's Sammlung klinischer Vorträge*, n° 36, 1872); — *Beiträge zur Heilung des Parenchym- und Cystenkopfes* (Erlanlangen, 1874, in-8); — *Ein neuer Athmungsapparat* (Vienne, 1874, in-4); — *Der Schleimhautriss* (*Wirchow's Arch.*, 1874); — *Mitteilungen über Asthma bronchiale und die mecanische Lungebehandlung* (Stuttgart, 1875, in-8); — *Klinik der Krankheiten des Kehlkopfes, der Nase und des Rachens* (Stuttgart, 1876-80, 2 vol. gr. in-8); — *Sprechen und Singen. Zwei populare Vorträge* (Stuttgart, 1881); — *Die Erkrankungen der Nase, des Rachens und des Kehlkopfes* (Vienne, 1895, in-8); — *Die Untersuchung der Speiseröhre* (Vienne, 1896, gr. in-8; extrait de la *Wiener Klin. Wochenschrift*).

— M. l'abbé Joseph Paguelle de Follenay, chanoine honoraire de Paris, curé de Saint-Michel des Batignolles, est décédé à Paris le 6 octobre, à l'âge de 47 ans. Né le 27 novembre 1852, à Montfort-l'Amaury, où son père était fonctionnaire, il commença ses études à Colmar, puis à Caen, et vint faire sa rhétorique et sa philosophie au collège de Vaugirard ; il se préparait à l'École polytechnique, à la rue des Postes, quand il entendit l'appel de la grâce ; renonçant aussitôt à la carrière militaire, il entra en 1871 au séminaire d'Issy et fut ordonné prêtre en 1875 ; successivement vicaire à Saint-Nicolas-des-Champs, directeur de la maîtrise métropolitaine, supérieur du petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, premier aumônier de la maison-mère des Frères des Écoles chrétiennes, il fut choisi par Mgr d'Hulst pour le poste de vice-recteur de l'Institut catholique, dans lequel il dépensait, il n'y a pas encore deux ans, toute l'activité de son zèle sacerdotal. Quand S. E. le cardinal Richard lui offrit la direction d'une paroisse, il demanda à être placé dans un faubourg où il aurait à évangeliser les ouvriers et les pauvres, car il était avant tout un homme d'œuvres. Jamais cependant il ne cessa d'étudier, et ses confrères faisaient grand cas de son érudition théologique. Enfin il se consacrait avec succès à la predication ; sa parole familière et vivante saisissait les auditoires de jeunes gens auxquels il s'adressait de préférence. Outre un certain nombre de rapports lus dans des réunions d'œuvres, et en particulier celui qu'il presenta à la séance de rentrée de l'Institut catholique en 1896, après la mort de Mgr d'Hulst, on a de lui deux ouvrages estimés, publiés à la librairie Poussielgue : la *Vie de M. Tisseyre, ancien élève de l'École polytechnique, prêtre de Saint-Sulpice et fondateur de la communauté des clercs de Saint-Sulpice* (in-12, 1882) et la *Vie de S. E. le cardinal Guibert* (2 vol. in-8, 1895), composée sous l'inspiration de Mgr d'Hulst, à qui cette tâche avait été d'abord assignée et qui, absorbé par d'autres travaux, l'avait confiée à celui qu'il appelait « son autre lui-même. » Dans ces derniers mois, M. Paguelle de Follenay, obligé de reconstruire son église trop petite et tombant en ruines, avait crée un petit bulletin mensuel de propagande : *La Voix de Saint-Michel* dont il était le principal rédacteur; la veille du jour où il dut prendre le lit, malade

déjà, il développait devant celui qui écrit ces lignes le thème d'un article qu'il se proposait d'écrire ; la fièvre typhoïde l'a enlevé en pleine maturité, au début d'une carrière curiale que tous avaient l'espoir de voir durer longtemps, pour le bien des bonnes lettres, pour le soulagement des pauvres et pour la sanctification de ses paroissiens.

— M. Alfred FLECKEISEN, philologue, mort à la fin d'août, était né le 23 septembre 1820, à Wolfenbüttel ; il étudia à partir de 1839 à Gœttingue, fut professeur au gymnase de Francfort en 1854, directeur-adjoint du gymnase Vitzthum de Dresde en 1861, et prit sa retraite en 1889. Il s'est surtout distingué comme latiniste. Il donna plusieurs éditions d'auteurs latins dans la collection Teubner : *T. Macci Plauti comœdiae* (Lipsiae, 1850-51, 2 vol in-16 ; nouv. éd., 1872-74) ; — *P. Terenti comœdiae* (Lipsiae, 1857, in-16 ; dernière éd., 1898). Citons encore de lui : *Catonianae poesis reliquiae* Ibid, 1854) ; — *Kritische Miscellen* (Leipzig, 1864, gr. in-8. Extrait de l'*Osterprogramm des Vitzthumschen Gymnasiums in Dresden*. Il a donné une 3e édition du : *Rede für Sex. Roscius* de Ciceron, par Richter (Leipzig, 1889, gr. in-8) et la 13e édition du *Cornelius Nepos* de Halm (Leipzig, 1893, in-8) ; enfin il dirigeait depuis 1855 la partie philologique des *Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*.

— M. le baron Frédéric SEILLIERE, est mort le 29 août, à l'âge de 60 ans ; il a publié le *Compte-rendu des fouilles entreprises pour retrouver les restes de Dom Aug. Calmet, abbé de Senones* (Paris, 1868, in-8) ; — *Chapelle commémorative de l'église de Senones, 1873*. (Paris, s. d. in-8) ; — *Chapelle historique de Senones* (S. l., 1888, in-8) ; — *Fêtes du centenaire de la réunion de la principauté de Salm à la France, 10 et 11 sept. 1893. Discours* (Saint-Dié, 1893, in-8) ; — *Un nouveau portrait de Dom Remi Ceillier, prieur de Flavigny-sur-Moselle* (Saint-Dié, 1893, in-8 ; *Bull. de la Soc. philom. vosgienne*, 1892-93) ; — *Partage du comté de Salm en 1598* (Saint-Dié, 1894, in-8 ; ibid., année 1893-94).

— On annonce encore la mort : de MM. Maurice d'ASSIER DE VALENCHES, né le 7 mai 1855, qui a publié, sous le pseudonyme de Maurice de Fer, un volume de vers : *Un peu d'amour* (Paris, 1894, in-16) ; mort le 12 septembre ; — Mgr BILLERE, évêque de Tarbes, ancien professeur au petit séminaire de St-Pé-de-Bigorre, mort à Lourdes, le 30 août, âgé de 82 ans ; — Jean-Octave-Albert-Henry-Williams BINAUD, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux, né à Saint-Ciers-de-Canesse (Gironde), le 17 octobre 1862, auteur de plusieurs ouvrages de médecine ; — BOSVIEL, ancien président de l'ordre des avocats, mort à Paris le 5 septembre, âgé de 86 ans ; — l'abbé A. BOUISSON, ancien professeur de philosophie au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs, mort à Interlaken, à la fin d'août ; — CAURO, ancien élève de l'École polytechnique, docteur ès-sciences, attaché au laboratoire du physicien Lippmann, mort le 30 août à la Côte, près du Mont-Blanc ; — DUCHESNEAU, avocat, mort le 4 septembre, à Louhans ; — DUMONTET DE LACROZE, professeur au lycée de Périgueux, mort en cette ville, à l'âge de 44 ans, le 7 septembre ; — Édouard EMPEREUR, avocat, mort à Saint-Julien (Jura), le 12 septembre ; — Régis FAURE, ingénieur des arts et manufactures, mort le 1er septembre, à Clermont-Ferrand ; — Albert FÉLIX, connu sous le pseudonyme de Roger Danglar, directeur des *Droits de l'homme* et de la *Cloche*, mort le 8 septembre ; — le Dr FLEURY DE LA VALLÉE, mort à Amiens, le 5 septembre, à l'âge de 38 ans ; — FOULQUIER, organisateur du Musée de Quimper et du Musée ethnographique breton, mort à Quimper le 12 septembre, à l'âge de 99 ans ; — Mgr Jean-Baptiste FRÉROT, né à Bunceysur-Seine (Côte-d'Or), le 12 juillet 1830, évêque d'Angoulême, dont nous n'avons à citer en dehors de ses lettres pastorales que : *La Maison de charité de Châtillon-sur-Seine, 1788-1888* (Châtillon-sur-Seine, 1888, in-8) ; et

Notice sur M. Magnier, ancien curé de Recey-sur-Ource, confesseur de la foi en 93 (Dijon, 1866, in-8), mort le 6 septembre ; — l'abbé Henry GEAY, ancien professeur à l'institution Richelieu, à Luçon, supérieur du petit séminaire des Sables-d'Olonne, mort le 3 septembre ; — Le Dr GILBERT, médecin à Malicorne (Sarthe), mort à Château-Gontier ; — le Dr GUILLABERT, ancien médecin de la marine, mort à Vence le 27 août ; — le Dr KHUFF, né à Strasbourg, qui fut préparateur de Broca à l'École d'anthropologie de Paris ; mort à 52 ans, dans sa ville natale ; — André LESAGE, poète et chansonnier montmartrois, connu sous le nom d'Andhré Joyeux, mort le 5 septembre ; — MOREL-RETZ, dessinateur connu, qui collabora au *Journal amusant* sous le pseudonyme de Stop, mort le 6 septembre, à Dijon, âgé de 74 ans ; — Julien PARÉ, homme de lettres, mort à 66 ans, à Boulogne-sur-Mer, le 17 septembre ; — le Dr François PONCET, ancien professeur à l'École d'application du service de santé militaire à Paris ; — François-Vincent-Benjamin RASPAIL, né à Paris le 16 août 1823, peintre et graveur ayant illustré quelques-uns des ouvrages de son père : *Nouvelles Études scientifiques et philologiques 1861-64*, par F.-V. Raspail, avec 10 planches sur cuivre (Paris, 1864, in-8) ; — le Dr ROUSSIN, ancien médecin principal des colonies, mort à Marseille, le 14 septembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de MM. le professeur Max BARTH, directeur du laboratoire d'expériences agricoles de Rusach (Alsace), mort le 31 août, dans cette ville à l'âge de 44 ans ; — Antoine BOURLARD, directeur de l'Académie des beaux-arts de Mons, mort dans cette ville le 28 août ; — Georges DE BURLET, docteur en droit, mort en Touraine le 3 septembre ; — Le Père CORTIN, professeur d'humanités au collège Notre-Dame-de-la-Paix, mort le 13 septembre ; — Peter Jacob COSIJN, recteur de Leyde, savant philologue, mort le 30 août, qui donna de nombreux articles dans les deux périodiques suivants : *Tijdschrift voor Negderlandsche taal en letterkunde* et *De Gids*, collabora au *Woordenboek der Nederlandsche taal*, et publia plusieurs ouvrages, dont deux surtout resteront : *Kurzgefasste altwestsächsische Grammatik. 1er Theil. Die Vocale der Stammsilben* (Leiden, 1881, in-8) ; — *Altwestsächsische Grammatik* (Haag, 1886, 2 vol. in-8) ; — Dr James CUMING, professeur de médecine au Queen's College de Belfast, mort le 29 août ; — John Edwin CUSSANS, célèbre historien anglais, auteur de : *The Grammar of Heraldry : with the armorial bearings of all the landed gentry in England prior to the sixteenth century*, illust. (London, 1866, in-8) ; *The Handbook of Heraldry : with instructions fort racing pedigrees andde ciphering ancient Mss.*, illust. (London, 1869, in-8; 3e édit. 1882) ; *History of Hertfordshire : containing an account of the descents of the various manors, pedigrees of families connected with the county, antiquities, local custosms etc... chiefly compiled from original Mss.* (Hertford, 1870-81, 3 vol. in-4) ; *Inventory of furniture and ornaments remaining in all the parish churches of Hertfordshire in the last year of the reign of king Edward the sixth, transcribed from the original records* (London, 1873, in-8), mort le 11 septembre, âgé de 62 ans ; — Charles P. DABY, ex-chef juge de New York et président de la Société de géographie, mort le 18 septembre ; — Mgr DECROLIÈRE, évêque de Namur, né à Marchienne-au-Pont, le 11 avril 1839, qui professa pendant quinze ans la rhétorique au collège d'Enghien, qui fut appelé à la chaire d'éloquence sacrée au grand séminaire de Tournai, établissement dont il prit peu de temps après la présidence, devint évêque de Namur en 1892, après avoir rempli les fonctions d'assesseur du vicariat, mort le 5 septembre ; — ELGENSCHENK, avocat, ancien secrétaire général du gouvernement tunisien, mort à Tunis, le 3 septembre ; — le Dr John Low ERSKINE, chirur-

gien général adjoint de l'armée anglaise, mort le 29 août ; — Victor Woldemar Holm, connu sous le pseudonyme de Woldemar, historien et poète, mort à 44 ans, le 29 août, à Copenhague ; — Constantin Kovalkewski, professeur d'hygiène à l'Université de Varsovie, mort à 45 ans, le 29 août ; — Ernst Otto Langebach, poète et auteur d'ouvrages pour les enfants, mort à Dresde, le 26 août ; — Stewart Aaron Lithgow, chirurgien-major général américain, mort le 21 septembre ; — Charles Macaskie, journaliste de Leeds ; — le Dr Mac Wharrie, inspecteur général des hôpitaux militaires, mort le 29 août ; — Józef Majer, président de la Société scientifique de Cracovie, membre de l'Académie des sciences de cette ville, auteur d'une bibliographie des sciences naturelles en Pologne, publiée en 1862 sous le titre : *Literatura fizyografii ziemi polskiej*, mort à 92 ans, le 3 juillet, à Cracovie ; — Frère Materne, qui, après avoir enseigné successivement à Mons, Malonne et Verviers, devint directeur à Dinant, mort à 76 ans, le 30 août, à Malonne ; — l'abbé Jean-Joseph Mayland, doyen retraité d'Uissigheim, né en 1816, à Bocholt, qui, après avoir étudié la médecine à Paris, se fit prêtre et partit pour Birmingham où il professa la théologie morale, mort le 2 septembre ; — James Palmer, auteur de l'*Index to the « Times »*, dont il avait dépouillé 75 années, mort le 30 août ; — Peter Petersen, orientaliste, qui s'occupa surtout de sanscrit, dont nous signalerons : *A collection of prakrit and sanskrit inscriptions* (Bhavnagar, 1895, gr. in-4), mort à Bombay, le 5 septembre ; — l'abbé J.-N.-J. Pirenne, né à Aubel, ancien directeur de l'École de Saint-Roch et professeur au séminaire de Saint-Trond, mort le 11 septembre, au séminaire de Saint-Trond ; — John Ramsay, explorateur, mort le 29 août ; — Auguste de Roisin, juge territorial de résidence à Basoko, ancien avocat à la cour d'appel de Bruxelles, mort le 31 août ; — Martin Schultze, orientaliste, dont on peut citer : *Zur Formenlehre des semitischen Verbs* (Wien, 1886, in-8) ; *Grammatik der hindustanischen Sprache Hindi und Urdû, in indischer, arabischer und lateinischer Schrift* (Leipzig, 1894, in-8) ; *Grammatik der altpreussischen Sprache, Versuch einer Wiederherstellung ihrer Formen mit Berücksichtigung und anderer verwandter Sprachen* (Leipzig, 1897, in-16), mort le 10 septembre à Elrich, dans le Harz ; — Robert Schulz, éditeur des *Blätter für Rechtspflege in Thüringen*, mort le 18 septembre.

Concours et prix. — En juillet 1901, l'Académie des sciences de Berlin décernera le prix de la fondation Loubat (3750 fr.) au meilleur travail sur l'histoire de l'Amérique, imprimé pendant les dix dernières années (1891-1900), en allemand, anglais, français, hollandais ou espagnol. (Terme du concours : 1er janvier 1901.)

— La classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique met au concours, pour l'année 1902 (délai : 1er novembre 1901), les questions suivantes : 1° Histoire du style périodique français aux xve et xvi siècles (800 fr.) ; 2° Apprécier le mérite littéraire des principaux rhétoriciens néerlandais du xve et du xvie siècle, notamment Jan Van Hulst, Anthonis de Roovere, Cornelis Everaert, Matthys de Casteleyn, Edward de Dene et Jean-Baptiste Hoawaert (800 fr.) ; 3° Synchronisme des faits relatifs à l'histoire de l'Égypte et à celle de la Chaldée depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Hyksos ; discuter les hypothèses relatives aux origines des civilisations égyptienne et chaldéenne (600 fr.) ; 4° Tournai et le Tournaisis au xvie siècle (600 fr.) ; 5° Régime en temps de paix et en temps de guerre de l'État neutre à titre permanent, d'après la doctrine et les traités. Conséquences de la violation du territoire neutre (800 fr.) ; 6° Exposer les théories relatives à la

personnalité civile; en rechercher les applications à l'état social actuel (800 fr.); 7° Exposer et apprécier le déterminisme dans son acception la plus générale (1,000 fr.). — Le prix Joseph Gantrelle (3,000 fr.) sera décerné en 1901 (délai : 31 décembre 1900) au meilleur mémoire sur l'origine et l'histoire de la chancellerie impériale de l'Empire romain, et en 1903 (31 décembre 1902) à un exposé des résultats acquis dans le domaine de l'etymologie grecque depuis la dernière édition des *Grundzüge* de Curtius (1879).

— Le Cercle archéologique, littéraire et artistique de Malines met au concours une histoire générale de cette ville pour laquelle il a été élaboré un programme en neuf chapitres; à chacun des chapitres est affectée une prime de 100 fr.

CONGRÈS.— Le cinquième congrès catholique espagnol s'est tenu à Burgos, du 30 août au 3 septembre, sous la présidence des cardinaux Cascajarès, archevêque de Valladolid, et Martin de Herrera, archevêque de Compostelle. L'assistance était nombreuse et bien choisie. On y comptait, en particulier de quinze à vingt évêques, beaucoup de professeurs des universités espagnoles de deux cents à trois cents prêtres, etc. Les congressistes étaient répartis entre quatre sections pour leurs travaux : 1° Sujets religieux et de piété ; — 2° Questions de propagande et de presse ; — 3° Questions sociales ; — 4° Questions juridiques. Mais le but principal du congrès était de se concerter sur les moyens d'unir les catholiques et de rendre cette union durable et profitable pour le bien de l'Église et de la patrie. Les avis ont été divers, et on a eu quelque peine à se mettre d'accord. On s'y est aussi beaucoup occupé : 1° de la fondation d'un grand journal catholique en langue castillanne, qui pût devenir populaire et acquérir une influence salutaire ; — 2° De l'érection de chaires d'agriculture dans les grands séminaires et dans les grands centres agricoles. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans plus de détails sur un congrès, dont la presse quotidienne s'est passablement entretenue et parfois à faux.

PARIS.— A l'heure où l'on travaille avec grand succès à l'édition critique des Œuvres de saint François de Sales sous la direction scientifique de dom Mackey, il ne sera pas sans intérêt de voir publier par le R. P. Griselle, S. J. une page du *Traité de l'amour de Dieu*, de la première rédaction, et une lettre latine au sénateur Antoine Fabre, avec notes critiques, biographiques et paléographiques, très précieuses surtout pour l'édition prochaine du volume des lettres de saint François. Ces notes ont pour titre : *Quelques manuscrits autographes de saint François de Sales*, par le R. P. E. Griselle. (Lille, Morel, in-8 de 27 p.). Elles établissent leur authenticité en montrant avec pièces à l'appui par quelles mains ces manuscrits passèrent pour arriver jusqu'à celles des P.P. jésuites de Champagne qui les possèdent actuellement.

— Le même auteur, avec la même sagacité, s'occupe aussi des *Lettres de Bossuet revisées sur les manuscrits autographes* (Extrait de la *Science catholique*) (Paris, Sueur-Charruey, in-8 de 84 p.). C'est un essai de restitution du texte vrai de la correspondance de l'évêque de Meaux, « de Bossuet, simple, bon, point solennel. » Le R. P. y publie *in-extenso*, avec leur orthographe native et la description sommaire des manuscrits authentiques, les lettres qu'il a rencontrées dans diverses bibliothèques publiques ou privées, lesquelles lettres sont ici au nombre de quatorze. Il suit l'ordre chronologique et « reproduit exactement le texte de chacune, suivi par mode de commentaires ou de notice proprement dite, selon les exigences du sujet, de tous les détails nécessaires à la pleine connaissance des sources et des

explications biographiques et historiques requises pour l'intelligence du texte de Bossuet » (p. 10). Afin de conserver, autant qu'il est possible, la physionomie de l'autographe, moins la difficulté de lecture, l'éditeur donne entre crochets tous les mots ratures ou inachevés qui témoignent parfois des hésitations ou des modifications successives de la pensée. La description sommaire mais précise de chacun des autographes, l'histoire de leurs pérégrinations à travers ventes et bibliothèques feront de cette œuvre d'érudition moins une œuvre d'agrément qu'une série d'éléments utiles pour l'éditeur espéré des lettres de Bossuet qui polira, en les rassemblant, ces fragments de l'âme du grand orateur. Pour terminer, plusieurs très intéressants appendices : 1° A propos du nombre approximatif des lettres de Bossuet, un tableau qui peut aider à en dresser de plus parfaits ; 2° Table des principaux noms propres contenus dans les lettres éditées par le P. Griselle ; 3° Table chronologique des lettres ou fragments de lettres dont les autographes sont signalés dans ce recueil.

— L'alcoolisme est le grand fléau physique et moral de notre époque. Le « Congrès international contre l'abus des boissons alcooliques », tenu à Paris, du 4 au 9 avril dernier, a eu la bonne fortune d'entendre un très éloquent plaidoyer de Mgr Turinaz, évêque de Nancy, contre l'alcoolisme. Cet discours nous est donné sous le titre de : *Le Clergé catholique et la Lutte contre l'alcoolisme* (Paris, Roger et Chernoviz, in-8 de 20 p.). Il serait à souhaiter qu'une édition à très bon marché se répandît parmi les masses ouvrières qui abusent de l'alcool et de l'alcool de la pire espèce. Le distingué prélat ne s'est point placé « sur un terrain confessionnel, mais sur le terrain de la bienfaisance où tous les cœurs peuvent se rapprocher et s'unir » (p. 4).

— *Massacres de septembre 1792 dans les prisons de Paris. Arrestation des prêtres et des séminaristes de Saint-Sulpice à Issy. Leur emprisonnement à l'église des Carmes. Relation inédite*, par M. A. Bégis (Paris, Société d'histoire contemporaine, in-8 de 15 p.). Long titre qui expose bien l'objet de cette relation émouvante publiée par M. Bégis. L'original se trouve aux Archives nationales et fut écrit en 1794 par Ange de Léon des Ormeaux, l'un des témoins oculaires.

— Photographie et bicyclette sont les distractions le plus en vogue de cette fin de siècle. Mais combien savent photographier pour la joie des yeux et la gloire artistique ? Les nombreux amateurs encore inexpérimentés l'apprendront dans *la Photographie des commençants*, par MM. L. P. Leclerc et G.-H. Niewenglowski (Paris, Desforges, in-18 de 35 p. 2e édit.), où les principes élémentaires sont très bien exposés. — Pour les amateurs déjà experts en l'art photographique, ils seront étonnés de constater combien ils ignorent de choses en lisant la *Pratique de l'art photographique*, avec 66 fig. dans le texte, par les mêmes auteurs (Paris, Desforges, in-12 de 175 p.). Là se rencontrent les derniers procédés ainsi que des indications précieuses sur le clair-obscur, la ligne d'horizon, l'avant-plan, l'éclairage artificiel, etc. Les deux auteurs sont des habiles en cet art dont ils connaissent tous les mystères. « Guider l'amateur, disent-ils, dans le choix de ses sujets et dans leur interprétation technique, en vue de la production d'œuvres harmonieuses, tel a été notre but » (p. 7).

— *Le Musée crimiminel*, par MM. Henri Varennes et Edgard Troimaux a paru en 10 livraisons à 0 fr. 60 (Paris, L.-H. May, Société française d'éditions d'art, format d'album, mesurant 25 cent. sur 28, 16 pages avec 20 reproductions d'estampes). On peut dire que c'est là un vrai « musée d'horreurs. » Les auteurs ont rappelé « les crimes et peines d'autrefois » en pre-

nant trop souvent leurs inspirations et leurs citations chez Voltaire, Michelet et Henri Martin. On voit tout de suite dans quel esprit est conçu l'ouvrage. Il convient toutefois de remarquer que l'ensemble, au simple point de vue graphique, est fort curieux, car là sont reproduites de nombreuses gravures de tous genres dont les originaux se trouvent surtout à la Bibliothèque nationale et au Musée Carnavalet et qui embrassent depuis l'œuvre artistique pure jusqu'à l'image populaire la plus naïvement rude ou même atroce. Nous ne pouvons mentionner tous les procès et toutes les grandes scènes qui figurent ici ; bornons nous aux suivants : *Le Procès de Nicolas Fouquet (1661) ; — Cinq Mars et de Thou (1642)* ; — *La Lescomba (1755) ; — L'Autodafé de Valladolid (1559) ; — Les Supplices des catholiques (1580)* ; — *L'Abbé de la Coste (1760)* ; — *Victoire Salmon (1786) ; — L'Assassinat de Henri IV par Ravaillac (1610) ; — La Mort d'Anne du Bourg (1559)* ; — *Egmont et de Horn (1568) ; — Louis Mandrin (1760) ; — L'Attentat de Jean Châtel (1595) ; — Le Jésuite Jean Guignard (1595) ; — Attentat de Damiens (1757) ; — Assassinat des Guise (1588) ; — Cartouche (1721) ; — Procès de Jacques Clément (1588) ; — Le Connétable de Bourbon (1521) ; — Conjuration d'Amboise (1569) ; Le Maréchal de Biron (1602)*. On le voit, toutes ces choses sont jetées pêle-mêle, sans ordre chronologique ; mais c'est là le moindre défaut du travail qui est conçu dans un sens hostile aux époques envisagées, aux mœurs et aux institutions du passé, sans compter qu'il ne fait pas montre de beaucoup de sympathie à l'égard de l'Église.

— Notre collaborateur M. l'abbé Péries a fait tirer à part son article intitulé : *L'Américanisme à la « Revue des Deux-Mondes »*, paru il y a quelque temps dans la *Revue canonique* (Paris, Lamulle et Poisson, in-18 de 12 p.).

— C'est une intéressante étude que, sous un titre un peu trompeur : *Les Compagnies de commerce et de colonisation* (Paris, imp. F. Levé, in-8 de 8 p. Extrait des *Questions diplomatiques et coloniales*), M. Émile Garnault a consacrée à la discussion des mérites économiques des grandes compagnies de commerce et de colonisation. Il y a cité une série de curieux documents du XVIIIe siècle où le privilège de la Compagnie des Indes orientales est battu en brèche ; et il a conclu que « les procédés de colonisation employés aux XVIIe et XVIIIe siècles ne sont plus de mise aujourd'hui... Les compagnies de l'ancien régime ont donné la preuve de leur impuissance, et il serait déplorable de voir renaître un pareil empêchement au développement du travail national. »

ALSACE. — Dans le n° 11 du *Bulletin du Club alpin français, section des Hautes-Vosges (Belfort-Épinal)* Belfort, typ. Devilliers, in-8 de 76 p., avec 3 phototypies), que nous avons reçu, nous noterons les comptes rendus d'excursions faites en 1898 : *Au Mont Athos*, par A. F. — *Le Nivolet et la Dent du Chat*, par R. V. — *La Gemmi, le Valais, Zermatt et autres lieux de la Suisse*, par Y. L. ; — *Dans les Alpes*, par G. B. ; — *Blumlisalp et Jungfrau*, par M. F.

ANJOU. — Le dernier fascicule des *Mélanges archéologiques* du R. P. G. de la Croix est consacré aux *Fouilles archéologiques de l'abbaye de Saint-Maur de Glanfeuil* (Paris, A. Picard, in-4 de 23 p. et 4 pl.). Ces fouilles avaient « pour but de rechercher sous le sol du monastère les vestiges de monuments décrits par une ancienne chronique très discutée se rapportant à la vie de Saint Maur. » (p. 5). Le résultat obtenu a démontré qu'il y avait à Glanfeuil une villa gallo-romaine, avec puits, nymphée et source. En outre le P. de la Croix a retrouvé l'habitation de saint Maur, son sarcophage, les substructions de la chapelle Saint-Sévérin, et la base des tours de la chapelle Saint-Michel. Au contraire, il n'a pu rencontrer que très peu de vestiges de l'ancien monastère et il n'a rien relevé de l'abbatiale. Deux

fascicules suivront celui-ci, l'un consacré à l'archeologie et à l'architecture, le second à la ceramique de l'abbaye. Nul doute qu'ils n'offrent le même intérêt que celui-ci, aussi capital pour l'histoire générale que pour celle de l'Anjou, et celle des ordres religieux. Rédigé avec beaucoup de soin et une clarté parfaite, il ajoute encore à la réputation de son savant auteur.

— Nous devons à M. l'abbé Uzureau un nouveau fascicule de ses si interessantes *Variétés angevines et vendéennes ; Madame Turpault, de Cholet, fusillée au Champ des Martyrs, le 16 avril 1794* (Angers, Germain et Grassin, in-8 de 8 p.). Le fonds de cette notice est fourni par une lettre du fils de la victime, adressée à Mgr Montault, évêque d'Angers, le 4 décembre 1817. L'editeur y a joint des notes très utiles.

Artois. — L'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras a, tout dernièrement, publié le tome XXIX de la deuxième série de ses *Mémoires* (Arras, imp. F. Guyot, in-8 de 427 p.). Il renferme diverses études parmi lesquelles celle de M. Gustave Acremant : *Miettes poétiques et humoristiques de l'histoire d'Arras* (p. 179 à 332) a retenu plus longuement notre attention en raison de l'intérêt bien particulier qui s'en dégage. Nous mentionnerons ensuite : *L'Ancien Dialecte artésien, d'après les chartes en langue vulgaire du chapitre d'Arras (1248-1301)*, par M. le comte A. de Loisne ; — *Le Budget départemental et les budgets communaux dans le Pas-de-Calais sous le premier Empire*, par M. le comte G. de Hautecloque ; — *Le Clergé dans le Pas-de-Calais sous le premier Empire*, par le même ; — *Introduction à l'étude du rôle social d'une académie de province*, par M. Louis Blondel ; — *La Croix de grès du cimetière Saint-Nicaise*, par M. A. de Puisieux ; — *Rapport sur les travaux de l'année 1897-1898*, par M. le baron Cavrais ; — *Rapport sur le concours d'histoire*, par M. l'abbé L. Duflot ; — *Rapport sur le concours de poésie*, par M. Victor Barbier ; — *Discours de réception de M. Henry Boulangé ;* — *Réponse au discours précédent*, par M. l'abbé Rohart.

Bourgogne. — Nous recevons le beau volume de *Mémoires* (tome XV) que vient de publier la Société bourguignonne de géographie et d'histoire (Dijon, imp. Darantière, in-8 de L-467 p., avec 3 planches et un portrait). Les diverses études qui y ont trouvé place ont toutes un intérêt et une valeurs réels. En voici les titres : *Étude critique sur les origines de la ville d'Auxonne, sa condition féodale et ses franchises*, par M. Lucien Millot ; — *Dijon du 14 juillet au 31 décembre 1789*, par M. l'abbé L. Jarrot ; — *Samory*, par M. Paul Gaffarel ; — *La Grêle de l'année 1898 dans le département de la Côte-d'Or*, par M. Charles Mocquery ; — *Le Transsaharien au congrès de géographie d'Alger*, par M. Paul Azan ; — *Souvenirs d'un président au Grand-Conseil sous Louis XIV, Joly de Blaisy (1649-1725)* avec introduction et notes par M. Ernest Petit. Ce dernier travail, orné d'un superbe portrait du baron Joly de Blaisy, se termine par une importante « table des noms propres. »

— Vient de paraître : *En Tramway, de Dijon à Fontaine-Française et à Champlitte. Notices historiques sur les villages traversés, ceux vus de la voie, les fermes, etc.*, par M. Richard-Édouard Gascon (Dijon, typ. de Sirodot-Carré, petit in-8 de 194 p., avec un portrait et 21 phototypies). Ce guide est intéressant, bien édité, mais l'auteur a oublié une chose essentielle : une carte, que nous trouverons sans doute dans la seconde édition.

Dauphiné. — Le souvenir de Jean-Pierre de Montalivet, frère de l'illustre Marthe-Camille, n'est pas perdu à Paris où son administration fut active et féconde ; il l'est moins encore dans le berceau de sa famille, Valence, qui lui a élevé une statue. M. Étienne Mellier a bien choisi son heure pour faire connaître *le Comte Jean-Pierre Bachasson de Montalivet, maire de Valence, ministre de l'intérieur, pair de France, 1766-1823* (Valence, Granger et Legrand,

in-8 de 134 p.). M. Mellier s'excuse de s'être borné à rassembler des documents, publiés ou inédits. En réalité il fournit une étude bourrée de faits, écrite avec conscience ; c'est l'œuvre d'un véritable historien. Deux superbes gravures donnent le portrait de Jean-Pierre et la vue du monument.

— Les mêmes qualités se retrouvent dans une autre brochure du même auteur : *Baltazan Baro, de l'Académie française* (Valence, Céas, in-8 de 62 p.). Baro est surtout connu comme continuateur de *l'Astrée*, mais ses titres de gloire sont nombreux et il méritait d'ouvrir la série dont les admirateurs de M. Mellier attendent la suite avec impatience : *la Drôme à l'Institut*. La reproduction d'un portrait ancien est ajoutée.

— *Le Marquisat de Maubec au* XVII*e siècle* (Grenoble, Allier, in-8 de 47 p.) est l'intitulé sous lequel M. Gustave Vellein publie un manuscrit inédit dont l'auteur est resté inconnu. Cette publication fournit des renseignements précieux sur cette région de l'Isère, sur ses coutumes, les maisons-fortes et les familles nobles. L'histoire locale devra à l'éditeur d'utiles indications servies dans les notes.

— M. Biseuil, avocat général, ayant à prononcer un discours de rentrée, a choisi un sujet qui sort de l'ordinaire : *La Cour de Grenoble et Napoléon* (Grenoble, Allier, in-8 de 36 p.). C'est un chapitre des scènes dont Grenoble fut le théâtre, lors du retour de Napoléon Ier de l'île d'Elbe, et, sous la plume de M. Biseuil, il présente un pittoresque achevé. La partie historique est remarquablement traitée.

— Sous le titre général : *Petits Grands Hommes de la Drôme*, M. Marius Léty ouvre une série qui promet d'avoir un véritable attrait. La biographie de *Charles-Adolphe Breynat* (Grenoble, in-8 de 9 p., avec portrait) est la première de cette série. Breynat, qui fut d'abord simple maître d'école dans son pays, caressa la muse avec médiocrité mais sa prose a son intérêt. M. Léty, dont la plume est spirituelle et quelque peu taquine, est un écrivain d'un rare bon sens ; ses études qui font revivre des humbles frapperont plus que certains forts volumes consacrés à des illustrations connues. Celle-ci est extraite de la magnifique *Revue dauphinoise*.

Franche-Comté. — Nous avons eu déjà à signaler ici (t. LVIII, p, 185), l'important travail sur *Besançon en 1888*, que MM. le docteur L. Baudin et A.-Z. Jeannot ont publié il y a dix ans. Nous voici en face d'une œuvre analogue et d'un mérite au moins égal à la précédente : *Besançon en 1898, dix années d'études démographiques et sanitaires (1888-1898)* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de VII-154 p., avec 7 tableaux graphiques). Ce volume est dû à la plume des mêmes écrivains. M. le docteur Baudin est le médecin du bureau municipal d'hygiène de Besançon et M. Jeannot est le directeur-adjoint du même bureau : c'est assez constater, en passant, la parfaite compétence des auteurs et la sûreté des sources auxquelles ils ont puisé. Dans ces pages fortement documentées, MM. Baudin et Jeannot nous donnent tous les renseignements utiles sur la population, la nuptialité, la mortinatalité et enfin la mortalité dans la capitale de l'ancienne province de Franche-Comté. On peut dire que là sont consignées les indications les plus diverses sur la vie générale de la cité pendant la dernière période décennale. Malgré les 1,501 habitants qui sont venus accroître la population de la ville entre 1891 (56,509) et 1896 (58,010), les auteurs poussent un cri d'alarme, car les statistiques prouvent que Besançon, comparé aux villes françaises d'importance à peu près équivalente, se trouve en état d'infériorité regrettable sous le rapport du nombre des mariages et des naissances, de sorte que l'accroissement constaté de la population au cours de cinq

années n'a guère eu pour cause que l'immigration et la moindre mortalité qu'ailleurs. Ce dernier point est fort intéressant. Les conclusions de MM. Baudin et Jeannot sont graves et s'imposent à l'attention des pouvoirs publics dont l'un des plus impérieux devoirs est de rechercher et d'appliquer le plus vite possible, sur l'ensemble du territoire, tous les remèdes préconisés raisonnablement afin que la France évite un amoindrissement fatal.

— On sait que Castan a publié dans la *Revue historique* (livraison de janvier-mars 1876) une importante étude intitulée : *Granvelle et le Petit Empereur de Besançon (1518-1538). Un épisode de la vie municipale et religieuse au XVIe siècle.* Quand nous avons reçu *le Petit Empereur de Besançon*, par M. Jules Gros (Besançon, imp. Millot, in-18 de 378 p.), nous avons cru qu'il s'agissait d'une reprise de l'œuvre de Castan. Point : le livre de M. J. Gros est un roman, mais un roman visiblement inspiré par le travail du regretté bibliothécaire de Besançon. L'auteur a réussi à donner un récit très vivant, car la couleur locale ne manque pas ; mais il nous paraît avoir, surtout en ce qui concerne le clergé bisontin du temps, poussé les couleurs au noir : on devine là un esprit peu fâché de faire acte d' « anticlericalisme. » Nous remarquons que son héros historique principal, Gauthiot d'Ancier, « le Petit Empereur de Besançon », qu'il voudrait rendre sympathique, n'était autre, en somme, qu'un ambitieux qui, par esprit de jalousie et de haine ne recula pas devant des tentatives de trahison par un appel à l'étranger, que son complice Jehan Lambelin, secrétaire de la cité, dut expier pour tous deux en portant sa tête sur l'échafaud, le 12 juin 1538. Ajoutons qu'à partir de la page 261, on voit entrer en scène un procureur, assez piètre personnage, dont le portrait un peu chargé, nous aimons à le croire, rappelle à s'y méprendre, au moins dans les grandes lignes, la contemporaine figure d'une sorte de grandeur locale déchue.

— Mentionnons une brochurette de M. Amédée Deprat : *Hommage à Pasteur* (Dole, typ. L. Bernin, petit in-16 carré non paginé et imprimé seulement au recto). Cette brochurette se compose de quatre sonnets qui ont obtenu un prix au concours : Médaille offerte par la ville de Besançon.

LANGUEDOC. — Peu de recueils du genre sont aussi universels que le tome XXI de la septième série des *Mémoires de l'Académie de Nîmes* (Nîmes, imp. A. Chastanier, in-8 de XLVIII-564 p.) que nous avons sous les yeux. Les travaux qu'il convient de mentionner embrassent en effet la jurisprudence, l'histoire locale, la littérature, les voyages, la pédagogie et les sciences. En voici d'ailleurs les titres avec les noms des auteurs : *Un Académicien militaire au siècle dernier, le major de Brueys d'Aigalliers (1743-1806)*, par M. le comte E. de Balincourt : — *Compte rendu des travaux de l'Académie pendant l'année 1897*, par M. le pasteur Gustave Fabre ; — *La Jeunesse contemporaine à la recherche d'un idéal*, par M. J. Rocafort ; — *L'Année législative. Lois nouvelles de 1898*, par M. Michel Jouve ; — *Les Criées d'Aramon, texte en langue d'oc de 1522 (1523)*, publié par M. E. Bondurand ; — *Un Nîmois célèbre, Jean de Varanda et sa famille, d'après les documents originaux inédits*, par M. Prosper Falgairolle ; — *Notre-Dame de Vauvert. Le Pèlerinage, la paroisse*, par M. l'abbé Bouisson ; — *Les Villes de la Narbonnaise. Marseille*, par M. Georges Maurin ; — *Les Plantes et la santé*, par M. le Dr Barral ; — *En Vacances !* par M. Paul Clauzel ; — *Essai biographique et littéraire sur M. le chanoine Delacroix*, par M. l'abbé Louis Bascoul, — *Un Prédicateur du XVe siècle, Olivier Maillard*, par M. le chanoine Julien, — *Quatorze lettres de Florian*, communiquées par M. E. Benoît-Germain ; — *Pour le baccalauréat*, par M. l'abbé C. Delfour ; — *Un Projet de réforme de*

l'enseignement secondaire, par M. J. Rocafort ; — *La Formation pédagogique dans l'Université*, par M. J. Rocafort ; — *De l'Utilité de la langue grecque dans le programme de l'enseignement classique*, par M. le chanoine Ferry ; — *A propos du « Tir de l'infanterie aux grandes distances. La Rasance des terrains avec le clipsomètre du lieutenant d'André, du 100e régiment d'infanterie »*, par M. le général Bertrand ; — *Le Phonographe et ses dérivés dans leurs applications récentes*, par M. Gérard Lavergne.

Normandie. — Avec un soin tout particulier, le comte A. de Blangy a étudié l'emplacement du « castrum seu fortalicium » de *Tilly-sur-Seulles* (Caen, C. Valin, in-4 de 34 p. et 4 pl.). La première trace se retrouve en 1371 ; il était construit au lieu dit : La Motte, près du château bâti au siècle dernier par M. de Fontette, intendant de la généralité de Cean. Une planche en offre les vestiges, une autre en couleurs reproduit une brique émaillée aux armes des Tilly, deux belles photogravures sont consacrées à l'église et au château. On ne saurait trop louer l'élégance de l'impression, le soin avec lequel les planches ont été tirées, et la demi reliure qui enserre le tout.

— Une très intéressante *Découverte préhistorique, rue Grand-Pont, à Rouen*, a été faite au commencement de 1898 par M. Léon de Vesly (Louviers, E. Izambert, in-8 de 8 p. Extrait du *Bulletin de la Société normande d'Études préhistoriques*). Deux belles planches et un plan précisent les explications extrêmement détaillées données par M. de Vesly. D'après lui, ce serait la constatation officielle d'une station lacustre de l'époque robenhausienne.

— Plus le *Bulletin des parlers normands* s'avance vers l'adolescence (il en est au n° 3 de la troisième année !), plus nous saluons le vaillant qui l'a entrepris, qui le met au jour, qui le soutient. Un de ses premiers, un de ses meilleurs appuis, M. E. de Beaurepaire, est mort, et M. Guerlin de Guer lui rend un juste hommage. Mais il n'en reste pas sur les gémissements, il crie à l'aide ; et nous souhaitons qu'une centaine d'abonnés tout au moins réponde à son appel. Personne n'a fourni une œuvre plus complète, ce dernier numéro en est encore la preuve. Ainsi on y voit des additions au Glossaire du patois du Bessin par M. P. Baudry, des contes en patois de Sallen par M. Le Bart, des proverbes en patois de La Villette par M. Brion, des poésies en patois des Deux-Jumeaux par M. Ozenne, une étude sur le patois de Vire par M. Butet-Hamel, un dialogue en patois de Meulles par M. Joachim, voire même une excursion dialectologique à Saint-Contest... N'y a-t-il pas là un exemple que toutes les provinces de France devraient imiter ?

Picardie. — Enguerrand d'Eudin acquit une grande réputation dans les guerres du XIVe siècle contre les Anglais et remplit honorablement diverses charges élevées. Dans la plaquette *Enguerrand d'Eudin, gouverneur du Ponthieu et du Dauphiné, fondateur des Célestins d'Amiens* (Abbeville, Paillart, in-8 de 53 p.), M. le comte de Brandt de Galametz raconte la vie du personnage et entre dans le détail de dispositions testamentaires bien curieuses ; les pièces justificatives suivent. Cette magistrale étude, solidement assise, a exigé de longues recherches. Elle n'intéressera par moins les Dauphinois que les Picards.

Provence. — M. le chanoine Albanès prépara une nouvelle histoire des diocèses de France, sous le titre de *Gallia Christiana novissima*. Il n'a pu en publier qu'un volume rempli de documents inédits, puisés surtout aux archives du Vatican et qui comprend la métropole d'Aix et ses cinq suffragants : Apt, Fréjus, Gap, Riez et Sisteron. La mort le surprit à l'œuvre. M. le chanoine Ulysse Chevalier a été son légataire « scientifique », et il continue

l'œuvre interrompue de son illustre ami avec une compétence et une érudition universellement appréciées. Il vient de faire paraître le diocèse de Marseille en un volume petit in-fol. intitulé : *Gallia Christiana novissima. Histoire des archevêchés, évêchés et abbayes de France, d'après les documents authentiques, recueillis dans les registres du Vatican et les archives locales*, par feu le chanoine Albanès, complétée, annotée et publiée par le chanoine Ulysse Chevalier : *Marseille : évêques, prévôts et statuts* (Valence, imp. valentinoise, in-fol. de XII p.-958 col., 44 sceaux et 8 fac-sim.). C'est l'histoire du diocèse de Marseille toute en pièces justificatives comprenant 1780 documents. Ce volume, d'une justification très serrée, donne les textes analysés, annotés, et le plus souvent *in extenso*, qui sont les preuves d'un catalogue raisonné des évêques et de prévôts de l'Église de Marseille. La plupart de ces pièces étaient inédites et se groupent sous chacun des noms des évêques et des prévôts marseillais. Ils s'étendent depuis saint Lazare, l'aveugle ressuscité de l'Évangile, qui fut, d'après la tradition, le premier évêque de Marseille, jusqu'à Mgr Robert inclusivement, actuellement siégeant. « Un tel recueil, assure M. L. Delisle, fait le plus grand honneur à M. Albanès et à son ami M. le chanoine Ulysse Chevalier, qui, dans un très intéressant et judicieux avant-propos, laisse à peine entrevoir la part considérable qui lui revient dans cette importante publication. » Les évêchés de la Provence formeront une dizaine de volumes, non compris les abbayes. Chacun d'eux renfermera un ou deux diocèses, suivant leur importance. Arles, dont l'impression est déjà fort avancée, sera le double de Marseille.

Savoie. — Dans sa plaquette *Éloge du docteur Chapuy, Savoie et Dauphiné* (Grenoble, Allier, in-8 de 17 p.), M. Dullin, conseiller à la cour de Grenoble, passe en revue les souvenirs historiques qui ont préparé et cimenté l'union des deux provinces. L'éloge d'un éminent médecin militaire s'ajoute à cette étude rapide, bien ordonnée.

Angleterre. — On accueillera avec plaisir la nouvelle de la publication d'une histoire de l'Église d'Angleterre sous la direction du T. Rev. W. R. W. Stephens, doyen de Winchester. L'ouvrage, qui paraîtra chez MM. Macmillan et Cie, comprendra 7 volumes, dont chacun sera rédigé par un auteur spécial. L'*History of the English Church*, qui se recommandera par une étude approfondie des sources, s'ouvrira par un volume du Rev. William Hunt, sur l'époque primitive depuis saint Augustin jusqu'à la conquête normande.

Belgique. — M. l'abbé Guillaume continue à plaider avec sa profonde et vibrante conviction la cause de nos auteurs chrétiens. C'est dans ce dessein qu'il a fait tirer à part : *Une introduction à l'Adam de Saint-Victor de M. l'abbé Legrain* (Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, in-16 de 12 p.), comparaison très intéressante entre Adam, « ce grand méconnu » en qui Dom Gueranger saluait « le plus grand poète liturgique du moyen âge », et Horace, le lyrique romain par excellence. Au point de vue religieux, aucune hésitation n'est possible : d'un côté, un croyant tout pénétré de la poésie des symboles sacrés ; de l'autre, un épicurien sceptique qui, pour plaire à Auguste, essaie de prêcher la foi. Mais au point de vue littéraire proprement dit, la supériorité d'Adam est-elle également incontestable ? Pour se prononcer, il faudra étudier attentivement les œuvres jusqu'ici à peu près ignorées du grand moine du XIIe siècle, et à ce titre l'édition classique de M. Legrain sera la bienvenue, même après les beaux travaux de notre cher et toujours regretté Léon Gautier.

Ecosse. — La maison T. et A. Constable, d'Édimbourg, nous promet la prochaine publication d'un atlas physique, qui paraîtra sous le haut patronage de la Société royale de géographie. Ce *Physical Atlas*, auquel travaillent en collaboration de nombreux spécialistes sous la direction de M. Bartholomess, ne comprendra pas moins de 7 volumes et de 212 cartes. Dans la répartition du travail, la démographie a été attribuée à un auteur français, le célèbre géographe Élisée Reclus. Le volume, qui paraîtra le 1er mai, mais qui ne formera que le tome III de l'ensemble, est l'atlas météorologique confié à M. Alexandre Buchan; il renfermera 34 cartes.

Publications nouvelles. — *Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir*, par H. Constant (in-12, Société d'éditions littéraires). — *L'Esprit de Jésus, ou le Christianisme rationaliste*, par H. de Villeneuve (in-12, Société d'éditions scientifiques). — *Le Sacrifice de l'Homme-Dieu*, par l'abbé Charre (in-8, Amat). — *Au sortir du séminaire. Conseils d'un vieux curé à un jeune prêtre*, par l'abbé Perdreau (in-12, Lecoffre). — *Traité élémentaire de droit civil conforme au programme officiel*, par M. Planiol. T. I (in-8, Pichon). — *Histoire de la musique, Espagne. Les* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, par A. Soubies. T. II (in-12, Flammarion). — *Dictionnaire universel de la pensée*, par l'abbé É. Blanc (2 vol. gr. in-8, Lyon, Vitte; Paris, Amat; Rome, Mame). — *L'Enjeu*, par J. Pierson (in-12, Société d'éditions littéraires). — *La Dame à la faulx*, par Saint-Pol-Roux (in-12, « Mercure de France. » — *Une Impasse*, par Brada (in-12, Calmann-Lévy). — *Le Génie latin. La Race, le milieu, le moment, les genres*, par G. Michaut (in-8, Fontemoing). — *Pages choisies des grands écrivains. Shakespeare*, par E. Legouis (in-12, A. Colin et Cie). — *L'Enseignement supérieur de l'histoire. Notes et impressions de voyage*, par P. Frédericq (in-8, Gand, Vuylstecke; Paris, Alcan). — *La Politique pontificale et le retour du Saint-Siège à Rome en 1376*, par M. Mirot (gr. in-8, Bouillon). — *Saint Pascal Baylon, patron des Œuvres eucharistiques*, par le R. P. L.-A. de Porrentruy (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Vie de Mgr Angebault, évêque d'Angers*, par l'abbé L. Gillet (gr. in-8, Angers, Germain et Grassin). — *La Leçon de Fashoda*, par J. Legrand (in-12, Berger-Levrault). — *Les Libertins en France au* XVIIe *siècle*, par F.-T. Perrens (in-12, Calmann Lévy). — *La Mission secrète de Mirabeau à Berlin (1786-1787)*, par H. Welschinger (in-8, Plon et Nourrit). — *Journal et Souvenirs sur l'expédition d'Égypte (1798-1801)*, publiés par le Bon M. de Villiers du Terrage (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de Bretagne*, par A. Le Moyne de la Borderie. T. III (in-8, Picard ; Rennes, Plihon et Hervé). — *Le Sultan et les grandes puissances. Essai historique*, par M. Mac Coll ; trad. de l'anglais par J. Longuet (in-8, Alcan). — *Recueil d'actes internationaux de l'Empire ottoman recueillis et publiés* par G.-E. Noradounghian. T. Ier, *1300-1789* (in 8, Pichon). — *La Macédoine. La Question macédonienne dans l'antiquité, au moyen âge et dans la politique actuelle*, par le Dr C. Nicolaïdès (in-8, Berlin, Raede). — *La Guerre du Mexique selon les Mexicains*, par A. Hans (in-12, Berger-Levrault). — *Rabelais*, par G. Vallat (in-12, Fontemoing). — *Robert Lindet, député à l'Assemblée législative et à la Convention, membre du Comité de salut public, ministre des finances. Notice biographique*, par A. Montier (gr. in-8, Alcan). Visenot.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. Simon, Rennes (2650-99).

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Psychologie et métaphysique. — 1. *Cours de philosophie*. T. IV. *Critériologie générale, ou Théorie générale de la certitude*, par D. Mercier. Paris, Alcan, 1899, gr. in-8 de xii-371 p., 6 fr. — 2. *Les Éléments de la métaphysique*, par P. Deussen; trad. du Dr Nyssens. Paris, Perrin, 1899, in-12 de xxii-313 p., 10 fr. — 3. *La Dissolution opposée à l'évolution dans les sciences physiques et morales*, par A. Lalande. Paris, Alcan, 1899, in-8 de viii-492 p., 7 fr. 50. — 4. *Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine*, par A. Hennequin. 2e édition. Paris, Alcan, 1899, in-8 de xxi-452 p., 7 fr. 50. — 5. *De la Notion d'ordre, parallélisme des trois ordres de l'être, du vrai, du bien*, par l'abbé A. Chollet. Paris, Lethielleux, 1899, in-8 de vii-250 p., 3 fr. 50.— 6. *Les Harmonies de l'être exprimées par les nombres*, par P.-F.-G. Lacuria. T. II. éd. nouvelle. Paris, Chacornac, 1899, in-8 de 315 p., 15 fr. les deux vol. — 7. *Destinée de l'homme*, par l'abbé C. Piat. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 244 p., 5 fr. — 8. *De la Psychologie des religions*, par Raoul de la Grasserie. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 308 p., 5 fr. — 9. *L'Œuvre d'art et l'évolution*, par E. Marguery. Paris, Alcan, 1899, in-12 de 181 p., 2 fr. 50.

Morale. — 10. *La Foi morale*, par J.-M. Habraca. Argelès, l'auteur, 1899, in-12 de 334 p., 4 fr. — 11. *Reflets de foi morale*, par J.-M. Habraca. Ibid., in-12 de 167 p., 2 fr. 50. — 12. *La Psicogenesi dello istinto e della morale secunde C. Darwin*, da Pietro Sciascia. Palermo, Reber, 1899, in-8 de xv-178 p., 4 fr. — 13. *Morale et Éducation*, par C.-F. Thomas. Paris, Alcan, 1899, in-12 de 171 p., 2 fr. 50.

Histoire et Critique. — 14. *Aurelii Prudentii clementis Psychomachia rerum et verborum copia explicata*... A. Joanne Bergman. Upsaliae, Wilskell, 1897, in-8 de xli-78 p. — 15. Nietzsche (F.). *Aphorismes et fragments choisis*, par H. Lichtenberger. Paris, Alcan, 1899, in-12 de xxxii-183 p., 2 fr. 50. — 16. Nietzsche (F.). *Pages choisies*, publiées par Henri Albert. Paris, « Mercure de France », s. d., in-12 de xv-374 p., 2 fr. 50. — 17. *La Philosophie de Tolstoï*, par Ossip-Lourié. Paris, Alcan, 1899, in-12 de 198 p., 2 fr. 50. — 18. *Pages choisies* du R. P. Gratry, avec une introd. par l'abbé Pichot. Paris, Colin et Cie, 1899, in-12. xxii-310 p., 4 fr. — 19. *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon. 9e année, 1898. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 316 p., 5 fr.

Psychologie et métaphysique. — 1. La *Critériologie générale* est le premier fascicule du volume iv du cours de philosophie publié par M. Mercier; c'est la théorie de la certitude, amplement et magistralement exposée. La question est grave ; peu s'en faut qu'aux yeux de certains philosophes la philosophie ne s'y ramène et ne s'y réduise tout entière. On l'étudiait autrefois sous le nom de logique réelle : Mgr Mercier déclare « cette façon de parler, inadéquate, suspecte dans ses origines, contradictoire » et il fait dépendre la critériologie de la psychologie. Nous voulons bien souscrire à son opinion sans la croire indiscutable, car si la logique est l'art d'arriver au vrai, il ne semble pas contradictoire qu'elle indique les conditions de la certitude. Quoi qu'il en soit, le problème est nettement posé et soigneusement délimité : il ne s'agit pas de réfuter un scepticisme imaginaire qui

mettrait en doute toute nos connaissances directes et spontanées, car personne ne conteste sérieusement l'existence au moins phénoménale de ses états de conscience; mais « lorsque l'intelligence réfléchit sur ces adhésions spontanées, est-elle en mesure de discerner celles qui sont légitimes de celles qui ne le sont pas ? » — On ne peut répondre sans avoir défini la vérité et la certitude. La vérité est ontologique et logique; la première consiste dans le rapport de l'objet représentable à sa représentation, la vérité logique réside dans le jugement par lequel l'esprit prononce l'union ou la désunion des deux termes du rapport de vérité ontologique. Il y a des synthèses mentales auxquelles nous adhérons sans crainte d'erreur; par exemple, deux et deux font quatre : engendrent-elles la certitude par une vertu qui leur est propre, par un motif objectif, ou cet état provient-il purement d'une disposition subjective du sujet : on voit que nous nous plaçons d'abord dans l'ordre « idéal, » et parce que les rapports énoncés par les jugements de cet ordre, ont un caractère universel et nécessaire, il faut chercher dans les objets pensés et non dans le sujet pensant les raisons de ces propriétés. — Mais nous passerons ensuite à l'ordre « réel », pour nous demander quelle est la vraie nature de la réalité qui répond à l'objet de nos concepts. Cependant une étude préalable s'imposait : les sceptiques nient ou mettent en doute l'aptitude de l'intelligence à connaître la vérité ; les dogmatistes l'affirment. Mgr Mercier pense que le critique doit s'abstenir jusqu'à ce qu'il ait examiné les faits, c'est-à-dire qu'il ait analysé ses propres jugements : il sera obligé de reconnaître qu'il y a des propositions immédiates dont l'évidence produit nécessairement l'assentiment de l'esprit. Il est indispensable que le critérium suprême de certitude soit interne, objectif et immédiat. Les fidéistes et les traditionalistes n'admettent qu'un critérium externe, les disciples de Kant, Reid, Jacobi et Jouffroy qui le cherchent dans les lois de l'intelligence, le sens commun, le sentiment ou la croyance ne reconnaissent qu'un critérium subjectif ; Descartes et Malebranche, qui font intervenir la véracité ou les idées divines, n'aboutissent qu'à un critérium médiat. (L'ordre, la clarté, de l'exposé ; la pénétration et la fermeté de la critique sont très dignes d'éloge). Quel est donc le motif suprême de la certitude ? C'est l'évidence qui possède seule les qualités requises. Pour mettre cette vérité en pleine lumière, Mgr Mercier réfute les partisans des doctrines kantiennes et les positivistes tels que Stuart Mill, Taine et Herbert Spencer ; il établit contre ces philosophes que nos jugements de l'ordre idéal sont universels et nécessaires par eux-mêmes. Restent les concepts : sont-ils réalisés ou tout au moins réalisables ou seulement représentables? Sont-ils des noms, des concepts fictifs, des idées existant réellement en elles-même enfin ou des concepts universels, représen-

tations abstraites des individus réels ? Mgr Mercier choisit la dernière hypothèse : c'est dans les faits de sens intime que la réalité objective du sujet est perçue ; or, d'une part l'existence de ces faits est indéniable, et, d'autre part, l'attribution du prédicat au sujet est motivée par l'évidence ; le prédicat est réel comme le sujet auquel il appartient ; il faut donc conclure à la réalité objective des concepts. — L'auteur examinera, dans un prochain travail, que nous attendons avec impatience, dans quels domaines et de quelles manières la raison est capable de certitude. Certaines propositions nous paraissent devoir être expliquées ou pouvoir être discutées : la réfutation du Père Tongiorgi qui suppose trois vérités primitives ne nous semble pas décisive, mais la *Critériologie générale* n'en est pas moins une œuvre considérable qui aborde des questions complexes avec une sûreté de jugement, une connaissance approfondie des doctrines scolastiques et des systèmes modernes, une rigueur de méthode, une largeur d'esprit, enfin un ensemble de qualités vraiment supérieures auxquelles nous nous plaisons à rendre hommage.

2. — Si la métaphysique est bannie et honnie par les philosophes, elle peut se réfugier à l'Université de Kiel, où le professeur Paul Deussen l'entourera d'un culte respectueux et fervent ; à la condition pourtant qu'elle suive la bonne voie, tracée par Kant, suivie par Schopenhauer. A la vérité, celui-ci fut un disciple assez rebelle ; il est visible que l'auteur des *Éléments de la métaphysique* l'élève au-dessus du maître. On peut envisager les êtres au point de vue empirique ou au point de vue transcendental. En physique, on établit que l'espace est infini et renferme tout ce qui existe, que le temps également infini contient tous les événements possibles. En effet, il n'existe rien que la matière qui ne peut être créée ni détruite... Le spiritualisme est contraire à l'expérience, inintelligible et dépourvu de preuves... Vous pensez avoir affaire à un émule de Carl Vogt et de Büchner ! Détrompez-vous. « Il pèse sur notre âme ce monde qui ne réserve aucune place à Dieu, ni à l'immortalité. » Avez-vous donc oublié le jeu si élégant des antinomies ? Lorsqu'une chose est vraie dans le monde de l'expérience, elle a chance d'être fausse dans le monde de la raison et réciproquement. L'auteur va donc élever un système de métaphysique idéaliste sur le système de physique matérialiste qu'il a exposé. — Le premier axiome sera : « Le monde est ma représentation. » Les trois formes *a priori* de la représentation sont le temps, l'espace et la causalité, mais l'intellect ne doit pas être confondu avec l'âme ; il n'est qu'une partie constitutive de l'organisme animal ; il est physique et périssable comme le corps. L'essence de l'âme, c'est la volonté qui peut être consciente ou inconsciente ; c'est la « chose en soi » qui s'objective dans la nature au moyen des idées. Ces idées elles-mêmes sont des forces

physiques, chimiques ou organiques par lesquelles s'affirme la volonté de vivre. Nous ne voyons donc que des phénomènes, copies et images de la volonté ou de l'être en soi. — Telle est la métaphysique de la nature. L'application de cette théorie au monde esthétique fera coïncider plus d'une fois les résultats avec ceux de l'esthétique platonicienne ; pour ce motif la troisième partie de l'ouvrage, Métaphysique du beau, est plus intéressante et plus claire que le reste; enfin la métaphysique de la morale est le complément de l'édifice ; elle aboutit à la négation par les trois degrés de l'amour, de la justice et de l'ascétisme. Au sommet, pour tout dominer et couronner, nous trouvons le principe de la négation, Dieu, qui n'est pas un être personnel mais « une force ultra-terrestre... une chose que nul œil ne peut voir, que nul nom ne peut désigner, que nul concept ne peut ni ne pourra atteindre. » Ces considérations transcendantes sont agrémentées de textes grecs, hébreux et indiens. Il paraît que M. Deussen est un philologue estimé et un orientaliste distingué ; mais pour concilier, comme il en avait le projet, « les sciences naturelles, la philosophie et la religion, » j'aurais préféré un philosophe.

3. — La doctrine évolutionniste est une conception du monde et une explication des choses. Elle est vraiment l'âme du vaste système exposé dans l'œuvre monumentale de M. Herbert Spencer. Admirée, séduisante, évoquée par des naturalistes, des philosophes et des sociologues, est-elle justifiée ? A cette question, M. André Lalande a voulu répondre, dans sa thèse de doctorat : *La Dissolution opposée à l'évolution dans les sciences physiques et morales*. L'ouvrage commence par l'analyse critique de diverses définitions : « L'évolution, d'après l'auteur des *Premiers principes* est l'intégration de la matière et la dissipation concomitante du mouvement, tandis que la dissolution, c'est l'absorption du mouvement et la désintégration concomitante de la matière. » M. Lalande découvre sans peine les équivoques dont fourmille cette définition, dès qu'on l'applique au monde réel. Il affirme qu'opposée à la loi de l'évolution, la loi de dissolution est la plus générale de la physique et la plus importante par ses conséquences morales. Et d'abord, dans le monde physique, la marche est du divers au même, la tendance à l'uniformité au lieu d'être le passage de l'homogène à l'hétérogène. Le caractère de stabilité est en raison directe de la simplicité et en raison inverse de la complexité des êtres. La mécanique n'est donc point régie par l'évolution. En biologie, elle est plus puissante et plus féconde ; pourtant la mort et la reproduction sont des formes de dissolution. Nous lui devons peut-être les progrès de l'intelligence car « c'est la dissolution physiologique qui accompagne chez l'homme le développement considérable de la pensée réfléchie. » — Pascal et Spinoza furent des malades. — Signalons de curieux déve-

loppements de cette pensée (p. 148 à 166) qui sont d'un écrivain en même temps que d'un philosophe. — En psychologie les idées directrices de la vie mentale, le vrai, le bien et le beau, produisent par leur influence une désintégration : elles sont les antagonistes de la vie individuelle, et tendent par l'abstraction, la charité, l'admiration, à mettre en communion les hommes entre eux, à substituer des tendances généreuses aux dispositions égoïstes, à généraliser les sentiments esthétiques. Enfin en sociologie, la civilisation efface de plus en plus les différences, les limites, réagit contre la division du travail, l'inégalité des sexes, l'isolement des familles, des races et des peuples. — Une première conséquence, c'est « l'insuffisance du monisme en tant qu'hypothèse régulatrice du développement des sciences. » Une deuxième, c'est que la dissolution fait de l'individu total et composé que nous sommes un abrégé du dualisme universel. » En droit, la dissolution devra être un principe directeur de notre conduite et sa conformité avec les postulats et les données de la morale lui communique un caractère d'efficacité universelle. — M. Lalande a écrit un livre remarquable, très bien composé. Il possède les qualités lucides des penseurs de notre race ; il connaît, autrement que par ouï dire les théories scientifiques. Sa réfutation me paraît décisive... mais la loi qu'il propose me semble aussi étroite et artificielle que la loi d'évolution ; des faits innombrables la contrarient. Les choses ne se laissent pas ramener à nos formules, et l'auteur de cette thèse, malgré ses réserves, demeure encore trop absolu. Ce qui est plus grave, c'est qu'il se défend de sortir du monde phenoménal et s'interdit ainsi la solution du problème fondamental que son ouvrage veut résoudre et laisse subsister.

4. — Il y a quatre ans que fut publié l'*Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine ;* une seconde édition est devenue nécessaire et c'est un vrai succès, lorsqu'il s'agit d'un livre qui ne peut s'adresser qu'à un nombre restreint de lecteurs. L'introduction énonçait la thèse que M. Hannequin a savamment développée : l'hypothèse des atomes est une hypothèse nécessaire ; elle est pourtant contradictoire ; donc l'atome n'est pas une chose en soi, mais un simple concept. On reconnaît, en cet énoncé, les termes et les idées mis à la mode par l'auteur de la *Critique de la raison pure*. Mais, une fois de plus, on est tenté de dire : « A quoi bon ce grand effort qui n'aboutit qu'à une construction idéale ? Si je ne dois jamais connaître la nature des êtres, cette recherche est une duperie : mes hypothèses sont des contes de fées qui amusent les philosophes. Sans doute, l'atomisme joue un grand rôle dans l'histoire de la pensée humaine, mais je ne puis l'appliquer à la matière que par une projection de mes idées et c'est à elles seules qu'il s'applique. Puisque la réalité échappe à mes prises, ma science

aboutit donc au néant. » Et cela est tout de même bien décourageant ! Peut-être qu'avec moins de défiance envers l'ancienne métaphysique M. Hannequin, dont le talent et la science sont hors de cause, nous eût donné des résultats plus réels.

5. — *La Notion d'ordre, parallélisme des trois ordres de l'être, du vrai, du bien,* étudiée par M. l'abbé Chollet, est sans doute très générale et familière à l'intelligence ; veut-on l'approfondir ? Le travail devient malaisé. Qu'est-ce que l'ordre ? Tel est l'objet du premier chapitre de cet ouvrage. L'auteur en démêle les éléments et les espèces, un peu longuement peut-être ; mais les principes les plus évidents sont à ce point obscurcis qu'il était nécessaire de les mettre en pleine lumière. Si on rapproche l'ordre et l'être (ch. II), on distinguera quatre catégories : l'être divin, l'être spirituel, l'être sensible et corporel, l'être accidentel. Et comme l'action est une propriété de l'être, les lois qui la régissent dépendent de la nature qui le constitue. Or, nous atteignons les substances, leurs qualités et leurs opérations par la connaissance (ch. III). L'être nous apparaît alors comme vrai. Il existe un parallélisme de l'être et du vrai dans l'immatérialité, dans la simplicité, dans l'immobilité, dans l'infinité, les deux ordres se modèlent l'un sur l'autre (ch. IV). « Il n'y a pas, à notre avis, dit avec raison l'auteur, de démonstration plus puissante de la vérité et de l'objectivité de la connaissance humaine. » Cependant on n'a pas seulement opposé la connaissance et l'existence comme deux notions irréductibles, on a voulu découvrir une contradiction entre la morale et la science, l'une supposant des noumènes que l'autre ignore. Il fallait donc analyser l'ordre du bien (ch. V), montrer qu'il est réellement identique avec l'ordre de l'être et qu'il y a harmonie parfaite entre la vérité et la bonté; pourtant l'une est une équation entre l'intelligence et les choses, l'autre se fonde sur une proportion entre l'être et la réalité qui le perfectionne. C'est l'appétit intellectuel par lequel l'être raisonnable tend vers cette réalité (ch. VII), mais comme ces opérations et ces démarches sont dirigées, sont éclairées par la faculté qui connaît le vrai, par l'intelligence, il y a parallélisme entre les deux ordres : ils s'accordent et on peut dire à certains égards qu'ils coïncident puisqu'ils ont même principe et même fin. Quand le livre de M. Chollet ne serait qu'un commentaire tout imprégné des doctrines scolastiques, de l'axiome bien connu : « Ens, res et verum convertuntur » il mériterait notre estime par l'érudition, la liaison des idées, la précision dont il témoigne : mais il est encore une contribution importante à l'œuvre qui doit concentrer et stimuler les forces vives de la philosophie chrétienne, je veux dire la réfutation de cette doctrine séduisante et périlleuse qui ne va à rien moins qu'à ruiner la raison humaine et à détruire son objet, et qui, grâce au génie d'Emmanuel Kant a envahi et dévasté toutes les sphères de la pensée.

6. — Malgré son titre : *Les Harmonies de l'être exprimées par les nombres*, ce deuxième volume traite surtout des questions religieuses. M. Lacuria nous y parle de la prédestination et de la grâce, du Saint-Esprit, des vertus, des péchés, des sacrements, etc. Nous nous arrêterons de préférence aux chapitres sur le Progrès, le Bien et le Mal, les Beaux-Arts qui se rapportent plus directement à la philosophie. Ils nous ont rappelé les spéculations de Blanc de Saint-Bonnet et d'Ernest Hello ; ils abondent en considérations sérieuses, d'un ton quelque peu emphatique; ils accusent une visible sympathie pour l'obscur confondu parfois avec le mystérieux, et pour les formules paradoxales. Les premières pages sont consacrées au corps fluidique, et l'on sait que les récentes expériences d'hypnotisme et de télépathie ont ramené l'attention de certains philosophes sur cette ancienne hypothèse qui est tout au moins suspecte et fait songer au « corps astral » des spirites. C'est un des trois corps de l'homme (!), car « l'homme possède à la fois les cinq propriétés de la matière, les six sensibilités de l'animal et les sept facultés lumineuses qui se reflètent de Dieu dans l'intelligence angélique. » — Le corps subtil est comme la peau de l'âme qu'on ne pourrait lui arracher sans lui ôter l'existence. » Pour être franc, je dirai que ceci ressemble à un logogriphe, et que si cet ouvrage ne contenait pas autre chose que ces imaginations parfaitement chimériques, il n'y aurait aucun profit à le lire. Mais le reste du volume abonde en remarques justes et sensées qui font oublier ces fantaisies ; ce n'est pas qu'on n'y rencontre encore de temps à autre des affirmations stupéfiantes : « le nombre 10 résume toute l'œuvre extérieure de Dieu dont Jésus-Christ est le sommet... il renferme la pensée créatrice dans son idéal. » J'avoue humblement que tout cela est trop fort et trop profond pour moi.

7. — M. l'abbé Piat serait peut-être favorable au corps fluidique de M. Lacuria : « Pourquoi n'y aurait-il pas, sous cet organisme grossier qui nous sert ici-bas de compagnon de route, une autre enveloppe matérielle, plus subtile mais réelle, à laquelle notre âme reste toujours jointe et qu'elle emporte avec elle au moment de la mort ? » Il est clair que, dès que l'on pénètre dans le monde des possibles, le champ des hypothèses est indéfini ; mais... une hypothèse n'est pas une certitude. *Destinée de l'homme*, — c'est l'ouvrage auquel ces lignes sont empruntées, — est une nouvelle preuve de la profondeur, de l'originalité, de l'esprit philosophique de l'éminent professeur. Peut-on démontrer l'immortalité de l'âme par la téléologie ! « Il y a une finalité de la vie qui veut que toute fonction soit proportionnée à son objet. » Or, la nature ne suffit ni à la pensée, ni au cœur, ni à l'action morale de l'homme. Il faut que la pensée dure indéfiniment, puisqu'elle a toujours de l'éternité en perspective ; toutes les conceptions

de l'univers qui ont séduit les hommes sont fondées sur l'insuffisance de la vie ; enfin l'action suppose un but, une règle et des motifs supérieurs à l'existence étroite et bornée où nous confine le positivisme. Ce sont les « croyances » dont M. Piat développe la démonstration en des pages qui méritent mieux que l'estime et provoquent souvent l'admiration. Je ne sais s'il en sera de même du livre II, *les Mécomptes*, qui, ayant examiné les passions, les idées, la liberté, l'union de l'âme et du corps, conclut « qu'il paraît difficile à l'heure actuelle, de prouver la spiritualité de l'âme en se fondant sur l'analyse ontologique de ces opérations. » Sans doute, rien n'est plus dangereux pour la vérité que des preuves insuffisantes ou illusoires, mais faut-il abandonner une démonstration employée pendant des siècles par les philosophes les plus éminents ? Parce qu'on « se heurte à l'inconnaissable » n'a-t-on « aucun moyen de savoir par la méthode traditionnelle si l'âme est radicalement distincte de tout le reste, ou s'y rattache de quelque manière ? » Certainement, il faut remercier M. l'abbé Piat d'avoir fortifié et enrichi la preuve téléologique, mais, Platon, saint Thomas d'Aquin et Bossuet n'ont pas dédaigné les autres ; nous croyons qu'elles gardent toute leur valeur. Tant que la pensée et le mouvement resteront irréductibles, l'âme et le corps demeureront distincts, opposés par leur nature et, par conséquent, doués de propriétés contraires. C'est un argument à la portée de tous, et personne n'était mieux doué et mieux armé que l'auteur de *Destinée de l'homme* pour le justifier et le rendre efficace. Nous regrettons qu'il y ait renoncé.

8. — On peut considérer la religion comme une branche de la psychologie, un produit de l'esprit humain « ce qui ne veut pas dire qu'elle ne soit que cela, mais elle est cela aussi, même en lui concédant toute la vérité objective qu'elle peut désirer. » Cela veut-il dire que l'activité de l'esprit joue un rôle important, considérable, dans les phénomènes religieux ? L'assertion est hors de doute. Mais précisément, ce qui distingue des autres la religion vraie, c'est que celle-ci n'est pas un produit de l'esprit humain. M. de la Grasserie, qui traite *De la Psychologie des religions*, commence par affirmer « qu'aucune n'a pu être rationnellement démontrée » et, cette déclaration faite, il se pique d'être impartial. Donnons-lui acte de la bonne intention qu'il lui était impossible de réaliser. Puisqu'il est certain qu'il y a une religion révélée, on n'est pas impartial en l'assimilant aux autres, et toutes les prétendues lois découvertes, quand elles s'appliqueraient aux religions fausses, ne sauraient convenir à la vraie. Cette réserve faite, l'auteur a bien distingué les trois éléments religieux : doctrine ou dogme et mythe, morale et culte correspondant à l'intelligence, à la volonté, à la sensibilité. Les nombreuses ressemblances qu'il constate

chez les diverses nations et malgré les différences des races, des civilisations et des époques, lui paraît un résultat de l'unité de l'esprit humain. Je ne prétends pas qu'il n'y ait une part de vérité en cette explication, mais les communications des peuples entre eux, les altérations des traditions primitives jouent aussi un rôle très considérable. La deuxième partie, qui traite des lois psychologiques, est assez compliquée : lois des causes efficientes, de la forme de l'évolution, de la raréfaction et de la condensation, d'hétérogénéité, de symbolisme, de formalisme, de mythisme, d'imitation, de capillarité, d'alternance... ont un aspect imposant qui ne permet plus aux profanes de nier qu'il y ait une « science des religions. » Enfin la théorie est complétée par l'étude des mobiles égoïstes, ego-altruistes, altruistes, plus simplement : la crainte, l'instinct, l'amour dont M. de la Grasserie apprécie l'influenee. Il a recueilli des faits curieux et intéressants : nous l'engageons pourtant à se renseigner lorsqu'il voudra exposer les croyances chrétiennes. Mieux informé il n'écrira plus sans doute : « le Christ ne rachète pas les péchés actuels... (p. 126)... l'attribution de l'infaillibilité à l'Église ou au Souverain Pontife suppose une inspiration (p. 144). Certains sacrements visent le pardon. Ce sont d'abord le baptême et la confirmation (p. 128). » On voit de reste, que M. de la Grasserie n'est pas théologien. Ce que nous préférons dans son livre, c'est l'affirmation suivante : « Le besoin religieux est indéniable et il ne peut être suppléé ni par la philosophie ni par la science. » Oui, sans doute, et c'est parce que Dieu a créé l'homme avec ce « besoin » qu'il a voulu le satisfaire en lui révélant ce qu'il devait croire, comment il devait agir et pourquoi il devait aimer.

9. — N'est-il pas possible, demande M. Marguery, en prenant pour guide les principes mêmes de l'évolution, de définir la nature de l'émotion esthétique et de déterminer la genèse et le développement de l'œuvre d'art? C'est l'objet de son livre : *L'Œuvre d'art et l'évolution*. La jouissance par laquelle la beauté émeut et ravit notre âme a sa source dans l'harmonie de la nature. L'artiste rêve de fixer les visions fugitives et successives, « de donner la durée à ce qui passe, de retenir ce qui fuit, d'immortaliser ce qui meurt. » Pour réaliser son œuvre, il « dégage les harmonies de la nature » et les traduit par des lignes, des formes, des couleurs, des sons ou des mots. — Mais si la réalité l'emporte sur l'art par les éléments et les forces qui la composent et dont elle dispose, il y supplée par le jeu du rythme dont il fait varier, suivant les cas, l'intensité (par laquelle il traduit la grandeur) et la tension (par laquelle il exprime la grâce). Ainsi s'établissent des équilibres variés et se réalisent des harmonies complexes. L'art « n'est pas l'écho d'un idéal invisible ni la création arbitraire du cerveau humain ; il est un reflet de la nature, » mobile et changeant comme elle, il parcourt tous

les degrés de l'évolution. — L'auteur de ce livre a observé et réfléchi ; il y a de la justesse et de la finesse dans les considérations qu'il développe. Ces pages veulent être une confirmation de l'hypothèse évolutionniste. Je n'y vois pas d'inconvénient ; mais ceux mêmes qui jugeraient la démonstration insuffisante, pourront lire ces pages claires et agréables avec plaisir et profit.

Morale. — 10. — Le plus vif désir de l'auteur « est que l'on considère ce livre (*La Foi morale*) autant comme une action que comme une œuvre abstraite et scientifique. » C'est un appel aux honnêtes gens, une exhortation à se réunir, à se grouper dans une foi commune dont la morale est l'objet. La doctrine spiritualiste affirme que l'univers converge vers une loi de justice et d'amour que l'homme doit réaliser par la liberté. En vérité, la base n'est peut-être pas très solide, car « en morale, la vérité se réalise, s'acquiert avec la vie ; elle est fonction de la vie et dès lors susceptible d'évoluer comme elle (p. 9). » A la bonne heure, la vie « évolue » ; mais comme c'est en divers sens, souvent très opposés d'après les forces et les mobiles qui la dirigent, comment distinguerons-nous entre ces évolutions variées, celles que nous pourrons admettre comme légitimes et que nous devrons prendre pour règles de conduite ? Ce ne sera pas la religion qui nous l'indiquera puisqu'elle consiste « en des croyances que ne sanctionne pas la critique scientifique. » Cependant nous devons tendre « au rapprochement, à l'entente, à la fusion, peut-on espérer, de la vie morale religieuse et de la vie morale de la libre pensée. » Il faut donc déterminer les conditions de la connaissance morale en distinguant soigneusement l'esprit et la lettre ; nous essaierons ensuite de faire pénétrer ces idées dans la vie sociale en commençant par la réforme de l'individu. Nous y arriverons sans doute si les hommes éclairés, et spécialement « les classes détachées des religions, » s'unissent pour créer des œuvres de culture morale, de progrès et d'amélioration sociale. Ainsi nous serons plus vertueux et plus heureux. — Cependant, comme il est entendu que « les vertus et les mérites ne résultent pas du libre arbitre » (p. 254), je ne vois pas bien à quoi serviront les conseils, les efforts et les groupes. A chaque page du livre de M. Harraca, nous lisons : « Ch. Renouvier dit... Tolstoï dit... Guyau dit... M. Balfour dit... l'abbé Huvelin dit..., » et je perds un peu de vue ce qu'il dit lui-même. Ses pensées ne me paraissent pas très cohérentes.

11. — Le défaut est moins sensible dans les *Reflets de foi morale* qui sont des pensées détachées. Plusieurs d'entre elles sont conformes à la morale chrétienne et inspirées par elle ; certaines sont ingénieuses, d'autres naïves ; toutes portent l'empreinte d'un esprit sincère et d'un cœur compatissant. Pourquoi M. Harraca affirme-t-il que « la vérité et la loi c'est chacun qui les fait et les réalise. » — S'il en est ainsi,

laissez-moi donc édifier à mon gré mon système du monde et organiser ma vie comme il me plaira. Que parlez-vous de morale? Si elle ne repose sur une doctrine, elle est une sujétion tyrannique. Parce que je suis raisonnable, je refuse de me soumettre à un impératif catégorique : il n'est obligatoire que s'il est vrai, et rien n'est vrai qui ne soit conforme aux idées de l'intelligence divine. La connaissance de Dieu est la condition de la morale ; elle n'a pas d'autre source que sa volonté.

12. — Le livre de M. Sciascia est dédié « all' illustre filosofo Alfredo Fouillée » ; l'auteur professe envers le philosophe français, une estime et une admiration profondes, c'est assurément son droit. Mais les sentiments qu'il exprime indiquent la tendance de ses idées. *La Psicogenesi dello istinto e della morale seconde C. Darwin* est d'abord exposée et soigneusement analysée dans une première partie : elle renferme des considérations variées sur l'instinct individuel, les facteurs de l'instinct social, le sens moral, les caractères généraux de la moralité, l'évolution de la morale. M. Sciascia s'attache à montrer que le darwinisme n'implique pas la négation des vérités métaphysiques telles que le déisme ou l'immortalité de l'âme et qu'on a tiré de fausses conséquences des hypothèses évolutionnistes mal interprétées. — La deuxième partie, plus développée, est un examen critique de ces hypothèses. Les solutions naturalistes sont déclarées, à bon droit, insuffisantes pour expliquer l'origine de la volonté, de la morale et de l'instinct. Il faut une part d'idéalisme dans la genèse et l'explication des facultés humaines et de leur objet. Quelle est cette part, en quoi consiste précisément cet idéalisme, on ne le discerne qu'assez imparfaitement dans l'ouvrage. Cette activité physique à base de volonté rappelle les théories de M. Fouillée : c'est une force qui semble revêtir divers aspects et produira divers effets. La vraie solution est plus simple et plus nette ; mais quel est le philosophe d'aujourd'hui qui se résigne à ne pas brouiller les problèmes et à ne pas compliquer leurs explications? — Le philosophe italien a beaucoup fréquenté chez nos « penseurs. » Il a de la lecture et cite volontiers les ouvrages français : en plusieurs rencontres, il a fait preuve de force d'esprit et de pénétration.

13. — Je suis très disposé à reconnaître le mérite de M. Félix Thomas et à me plaire à ce qu'il écrit : j'aime la simplicité élégante de son style, la sagesse de ses déductions, sa prudence qui n'exclut pas la vigueur et la modération qui n'implique pas le scepticisme : *Morale et Éducation*, ce titre de son dernier livre indique-t-il bien son objet? N'est-il pas, plutôt, une revue des principaux systèmes de « morales contemporaines » : morale scientifique, déterministe, pessimiste, esthétique, utilitaire et tant d'autres. L'auteur n'a garde de condamner en bloc ;

son analyse découvre et distingue les fragments de vérités contenus en tout système de bonne foi ; il les fait valoir et, parfois, semble les présenter avec complaisance. Cependant, il tient ferme pour « l'ancienne » morale, la bonne, la vraie, celle qui ne se paie point de mots et ne se nourrit point de chimères. On remarquera sans doute les deux chapitres sur la morale esthétique et le dilettantisme. Ils sont excellents. La critique du pessimisme nous paraît aussi très compréhensive. Je ne sais, par exemple, s'il est bien exact de ranger M. Brunetière parmi ceux de « nos anciens, et nos maîtres qui faisaient la chasse au pessimisme. » L'éminent critique aurait plutôt, à mon sens, témoigné à Schopenhauer une indulgence excessive. Mais ce livre est loin d'être complet : mettre en regard de la morale, l'individu et la société, l'intérêt et le sentiment, l'art et la science, c'est fort bien. L'auteur n'a oublié que la religion. Il y avait certainement un chapitre à écrire sur les relations de la religion et de la morale ; quelques insinuations éparses ça et là permettent de croire que M. Thomas aurait abordé cette question avec franchise, l'aurait traitée avec compétence et l'aurait résolue avec sagesse. Pourquoi ne l'a-t-il pas voulu ?...

Histoire et Critique. — 14. — Prudence est le créateur de la poésie lyrique chrétienne ; disciple de Pindare et d'Horace, il nous a laissé des hymnes admirables. Néanmoins, il n'intéresserait point les philosophes s'il n'avait aussi composé des poèmes didactiques tel que l'Hamartigenia (ou origine du mal), l'Apothéosis (nature de Dieu) et autres poésies où il se révèle théologien. M. J. Bergman vient de lui consacrer à Upsal un savant travail : *Aurelii Prudentii clementis Psychomachia*. C'est un commentaire de la psychomachie ou combat des vices et des vertus. Les prolégomènes comprennent une recension du texte d'après les divers manuscrits, l'argument du poème, une étude sur le but que s'est proposé le poète, ses qualités littéraires, et une curieuse liste des auteurs qui en ont parlé ou l'ont imité. Parmi de nombreux ouvrages allemands consacrés à ce poète, on trouve quelques commentateurs anglais et la thèse latine de M. Faguet, publiée en 1883. Depuis cette époque, M. Puech a écrit sur Prudence un livre estimé. Le poème se compose de neuf cent quinze vers dont chacun est l'objet d'une explication détaillée en des notes qui font grand honneur aux connaissances philologiques de M. Bergman. La question de doctrine n'y est qu'effleurée : plusieurs avaient pensé que l'ouvrage était spécialement dirigé contre les priscillianistes ; il célébrerait la victoire de la foi contre le paganisme et de la concorde contre l'hérésie. C'est l'opinion de Rösler ; elle ne paraît pas admissible à l'auteur de cette thèse. Il est vrai que Priscillien était Espagnol comme Prudence, mais l'objet du poème semble une critique plus générale des vices. Au dire d'excellents juges, l'œuvre est très inférieure aux poésies lyriques.

Depuis le Roman de la Rose jusqu'à la Henriade nous avons connu ces allégories monotones, ennuyeuses et glaciales qui personnifient des êtres abstraits et ne parviennent pas à leur infuser la vie.

15. — Nous avons eu l'occasion d'apprécier ici même une étude sur F. Nietzsche ; nous avons loué le talent du biographe et du critique en déplorant son indulgence et sa sympathie pour ce déséquilibré. L'auteur de ce travail, M. Lichtenberger, publie maintenant *les Aphorismes et fragments choisis*, et ces pages confirment notre jugement. Il est vrai que, dans une introduction fort bien écrite, il essaie de plaider encore et de défendre au moins l'homme contre l'auteur, contre son « immoralisme » et son « radicalisme aristocratique. » Mais tournez quelques pages et abordez les textes : à chaque instant vous êtes choqué ou blessé dans vos convictions ou vos affections. Et la raison en est claire : s'il y a quelque idée originale parmi ces folies anarchiques, c'est assurément la théorie de la « table des valeurs » ; c'est-à-dire de l'évaluation faite par les philosophes et l'humanité tout entière des concepts et des réalités qui dirigent la pensée et la vie. Par exemple, les hommes ont opposé et préféré le vrai au faux, le bien au mal, le juste à l'injuste, etc. ; mais ces distinctions et ces préférences sont des préjugés. Cette table, il faut la renverser pour en dresser une autre. Ce qui importe seul, c'est de vivre et de vivre avec une puissance, une indépendance, une jouissance toujours accrues et exaltées. C'est la fonction des êtres supérieurs, « des surhommes » de s'élever au-dessus « des bêtes de troupeau. » Si le mensonge, la cruauté, l'impudeur, la ruse sont nécessaires, il devra les employer sans scrupule. Il bouleversera donc toutes les notions acquises, toutes les traditions respectées pour substituer aux raisons et aux règles de vie admises jusqu'ici par notre race de nouveaux motifs et de nouvelles formes d'existence. Que par une inconséquence heureuse F. Nietzsche fut obligeant et doux envers ceux qui l'entouraient, je veux bien m'en réjouir, mais n'ayant à juger que le philosophe, je dois déclarer qu'il serait criminel s'il n'était pas fou.

16. — Mais il est fou. — Si vous voulez un supplément de preuves, M. Henri Albert vous le fournira dans ses *Pages choisies*... malgré lui, certes, car il déclare « ce philosophe intempestif, le plus actuel des écrivains... qui peut devenir pour nous un merveilleux éducateur. » Ne discutons plus et citons plutôt les ouvrages d'où sont tirés ces extraits. — 1. L'Origine de la tragédie ou hellénisme et pessimisme : elle est la synthèse de l'esprit apollinien, principe de mesure et d'harmonie, et de l'esprit dionysien, principe de force et de fougue. — 2. Considérations inactuelles : quatre essais sur Strauss, les études historiques, R. Wagner et Schopenhauer. — 3. Humain, trop humain : réflexions morales, pardon ! immorales sur l'art. — 4. Le Voyageur et son ombre.

— 5. Aurore : aube indécise des espérances qui enchantent le philosophe. — 6. Le Gai Savoir : la morale des forts et des heureux, la haine de ceux qui souffrent et qui ont pitié. — 7. Ainsi parlait Zarathoustra : c'est le poème du « surhomme », il célèbre ses qualités, soutient ses droits, attaque les croyances et les vertus d'autrefois. — 8. Par-delà le bien et le mal : panégyrique ou dénigrement à outrance des caractères ou des talents de l'Allemagne et de l'étranger ; — 9. La Généalogie de la morale : contre la distinction du bien et du mal. — 10. Le Crépuscule des idoles : « comment on philosophe au marteau » ; ce « marteau » est entre les mains d'un iconoclaste et d'un destructeur acharné. — 11. L'Antichrétien : répugnante et odieuse attaque du christianisme. — Tout cela, avec des élans lyriques et des expressions pittoresques, un ton emphatique ou inconvenant, des paradoxes et des violences dont l'état actuel du malheureux Nietzsche est l'explication ou l'excuse. On sait que son intelligence s'est éteinte depuis des années et qu'il attend la mort qui « doit finir, dit M. Lichtenberger, les souffrances de l'homme et les aventures intellectuelles du penseur. » Souhaitons qu'avant la perte de sa raison il ait regretté le détestable usage qu'il fit des dons remarquables qu'il avait reçus de la Providence.

17. — L'admirable romancier auquel nous devons *la Guerre et la paix et Anna Karénine* fut certainement conduit par des idées philosophiques ; mais elles étaient vagues et disséminées dans ses œuvres littéraires. Depuis qu'il a lancé tous ses anathèmes à l'art et à la société, il est devenu anarchique et mystique. M. Ossip-Lourié a voulu nous exposer *la Philosophie de Tolstoï*. Son opuscule comprend d'abord une biographie qu'on lit sans fatigue : c'est la première partie ; la deuxième est consacrée aux doctrines. Elles sont peu précises ; l'essentiel est que la vie doit être religieuse c'est-à-dire appuyée sur les rapports de l'homme avec Dieu (ou avec l'Univers ; « selon Tolstoï ces deux conceptions sont synonymes ») — la morale est la règle d'activité dérivant de ces relations. Amour, travail, solidarité — tel est le résumé des principes de la morale. « Cela ressemble assez au christianisme » direz-vous. Aussi bien Tolstoï conservera le mot ; mais il est bien entendu qu'il en proscrira la métaphysique. « L'Église chrétienne a inventé la légende de la divinité de Jésus pour aveugler les peuples qu'elle voulait asservir, dont elle voulait accaparer les biens. » La phrase est de M. Ossip-Lourié : je crains qu'elle ne traduise exactement les idées de son « philosophe. » Celui-ci approuverait-il aussi cette déclaration : « C'est peu de dire que le patriotisme n'est plus de nos jours une vertu, mais un vice : à proprement parler, le vrai patriotisme n'est même plus possible de nos jours, parce qu'il n'a ni fondements matériels ni fondements moraux » (p. 124). A nos yeux, cela est purement abominable : ce qui me console c'est que M. Ossip-

Lourié — qui écrit du reste correctement et agréablement en français — est Russe ou Norvégien.

18. — Défendons-nous de l'exotisme et revenons à nos auteurs nationaux, conformes à notre race, à notre tempérament, à notre génie. Tel l'éloquent oratorien dont M. l'abbé Pichot fait connaître l'œuvre aux nouvelles générations. Les *Pages choisies du R. P. Gratry* sont empruntées à ses divers livres et groupées sous plusieurs titres : Philosophie — Raison et Foi — Dieu — L'Ame — Le Corps — Le Christ — L'Église — L'Humanité — Le Cosmos — Harmonies philosophiques et religieuses — La Science comparée — La Paix. Cette division est très acceptable, s'adapte convenablement aux divers sujets traités par le philosophe chrétien. On admire le souffle ardent et pur qui passe à travers ces pages, les hautes et larges pensées qui dilatent l'âme. Parfois on éprouverait le désir de les retrouver dans le texte et de les éclairer par ce qui précède ou ce qui suit... Malheureusement M. l'abbé Pichot n'indique jamais les ouvrages auxquels elles sont empruntées.

19. — M. F. Pillon a publié le neuvième volume de *l'Année philosophique*. On y peut lire une profonde étude de M. Renouvier sur le principe de relativité qui est, comme on sait, la base essentielle du néo-criticisme. L'important ouvrage du maître, *Philosophie analytique de l'histoire*, est ensuite étudié par M. O. Hamelin. « Les générations se nourriront de sa forte substance : en même temps qu'une belle œuvre c'est un bienfait. » Cela est un peu lyrique. M. Renouvier est un travailleur puissant : il a creusé profondément son sillon, mais il a semé beaucoup d'ivraie et la moisson qu'il a cueillie ne saurait nourrir les âmes. Aussi bien, son panégyriste nous a paru quelquefois manquer de clarté. Tel n'est pas le défaut de M. Dauriac, qui se meut très aisément à travers les questions d'esthétique les plus complexes. Il y a bien des affirmations acceptables et suggestives dans l'article consacré à l'esthétique criticiste, malgré l'inadmissible phénoménisme idéaliste qui en est le fond. Mais on sait que le but suprême de l'École est avant tout « d'abattre la substance. » M. Pillon profite de toutes les occasions qu'il rencontre. Je me reprocherais cependant de ne point signaler la remarquable étude intitulée : *La Critique de Bayle ; critique du panthéisme spinoziste.* A la vérité il y est peu question de Bayle et à peine de Spinoza ; mais le concept de substance y est envisagé sous plusieurs aspects très dignes d'attention, depuis Aristote jusqu'à Leibnitz. Nous n'avons point trouvé « longue cette excursion dans l'histoire de l'idée de substance. » Jamais peut-être la pénétration et la netteté, qui sont deux qualités de M. Pillon, ne s'étaient révélées avec une telle maîtrise. Il a remis à sa vraie place l'important problème de l'individuation et — non sans injustice envers saint Thomas — montré

les liens qui unissent Duns Scot à Leibnitz. Ces pages qui appellent de nombreuses réserves sont vraiment belles par l'ampleur de la pensée. Suit la bibliographie philosophique française de l'année 1898. On a remarqué que le critique accueille avec plus « d'indulgence » les écrivains catholiques, mais il conserve contre l'Église les préventions les plus aveugles et les plus acharnées. Cette injustice et cette haine — il faut bien appeler les choses par leur nom — déparent ce recueil dont les informations pourraient rendre de grands services à ceux que préoccupent ou intéressent les questions philosophiques.

L. MAISONNEUVE.

BEAUX-ARTS

1. *Histoire du Château de Versailles, d'après les sources inédites*, par PIERRE DE NOLHAC, conservateur du Musée national de Versailles. Paris, Société d'édition artistique, 1899, in-folio, p. 1-64, en deux fascicules illustrés de grav. dans le texte et de planches hors texte. (L'ouvrage formera deux volumes. Prix de souscription : 280 fr.) — 2. *Les Saints Évangiles*; traduction par l'abbé GLAIRE, illustrations d'après les maîtres des XIVe, XVe et XVIe siècles. Paris, Goupil, 1899, 2 vol. in-4° de XXXI-148 et 196 avec 250 photogravures, 48 fr. — 3. *Les Premiers Vénitiens*, par PAUL FLAT. Paris, Laurens, 1899, in-4 de 181 p., avec 16 héliog. et 55 grav., 40 fr. — 4. *Saint Antoine de Padoue et l'Art italien*, par C. DE MANDACH. Paris, Laurens, 1899, in-8, de 368 p., avec 13 planches et 88 grav., 20 fr. — 5. *La Sculpture florentine, seconde moitié du XVe siècle*, par MARCEL REYMOND. Florence, Alinari frères ; Paris, Laurens, 1899, in-4 de 250 p., avec 100 photogravures, 25 fr. — 6. *Simone Martini, Ein Beitrag zur Geschichte der Sienesischen Malerei im XIV Jahrhundert*, von AGNÈS GOSCHE. Leipzig, Seemann, 1899, in-8 de 142 p., avec 8 grav., 1 fr. 25 — 7. *L'Art religieux du XIIIe siècle en France, Etude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration*, par EMILE MALE. Paris, LEROUX, 1899, in-8 de XIV-534 p., avec 96 grav., 10 fr. — 8. *Quomodo Sibyllas recentiores artifices repraesentaverint*. Thesim Facultati litterarum Parisiensi proponebat E. MALE. Paris, Leroux, 1899, in-8 de 77 p., 3 fr. — 9. *Leçons professées à l'Ecole du Louvre* (1887-1896). I. *Origines de l'art roman et gothique*, par LOUIS COURAJOD. Paris, A. Picard, 1899, in-8 de XII-588 p., 10 fr. — 10. *Un historien de l'art français, Louis Courajod*. I. *Les Temps francs*, par A. MARIGNAN. Paris, E. Bouillon, 1899, in-8 de VIII-187 p., 6 fr. — 11. *Voyage idéal en Italie*, par JEAN SCHOPFER. Paris, Perrin, 1899, in-12 de 350 p., 3 fr. 50. — 12. *Inventaire des tableaux du Roy, rédigé en 1709 et 1710 par Nicolas Bailly*, publié par FERNAND ENGERAND. Paris, Leroux, 1899, in-8 de XXXIV-696 p., 12 fr. — 13. *French Painters of the XVIII th Century*, by Lady DILKE. Londres, George Bell, 1899, in-4 de XV-231 p., avec 78 photogravures, 35 fr. — 14. *A History of French Art, 1100-1899*, by ROSE G. KINGSLEY. Londres, Longmans, Green and Co., 1899, in-8 de XVI-517 p., 13 fr. 25. — 15. *Sir John Everett Millais, His Art and Influence*, by A.-L. BALDRY. Londres, George Bell, 1899, in-8 de XVI-124 p., avec 89 grav., 9 fr. 50. — 16. *Répertoire chronologique de l'histoire universelle des beaux-arts*, par ROGER PEYRE. Paris, Laurens, 1899, in-8 de XII-496 p., 6 fr. — 17. *Diccionario biografico de Artistas Valencianos*, por el baron de ALCAHALI. Valence, Federico Domenech, 1897, in-4 de 143 p., 10 fr. — 18. *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, par SALOMON REINACH. Tome II, en 2 vol. Paris, LEROUX, 1898, in-8 de XXXVIII-852 p., 10 fr. — 19. *Le Bas-relief romain à représentations historiques*, par EDMOND GUILLAUME. Paris, Fontemoing, 1899, in-8 de XIV-402 p., illustré, 12 fr. 50. — 20. *Indagini archeologiche sulle Rappresentanze del « Signum Christi »*, del Sac. Dott. VINCENZO SERAZZULLA. Palerme, Reber, 1899,

n-8 de 77 p., 2 fr. 50. — 21. *Le Crucifix dans l'histoire et dans l'art, dans l'âme des saints et dans notre vie*, par J. Hoppenot, S. J. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1899, in-8 de XVII-214 p., illustré, 2 fr. — 22. *Die Kreuzigung Christi in der bildenden Kunst*, von Michael Engels. Luxembourg, St. Paulus-Gesellschaft, 1899, in-8 de 95 p., avec 137 grav., 12 fr. 50. — 23. *Le Trésor liturgique de Cherves en Angoumois*, par Mgr X. Barbier de Montault. Angoulême, Constantin, 1897, in-4 de 119 p., avec grav. dans le texte et 12 phototypies, 20 fr. — 24. *La Petite Venise, histoire d'une corporation nautique*, par J. Fennebresque. Paris, Picard et fils, 1899, in-8 de 107 p., illustré, 6 fr. — 25. *Note sur une statue de saint Jean-Baptiste découverte en 1898 dans l'église de Rouvres*, par Louis Poinssot. Paris, Leroux, 1899, in-8 de 14 p., avec 2 planches, 1 fr. 50. — 26. *Sulla Scala esterna del Palaggo del Popolo*, osservazioni del Relatore Aless. Bellucci. Perouse, Unione tipografica, 1899, in-8 de 52 p., avec plans, 2 fr. 50. — 27. *Histoire de l'anatomie plastique*, par Mathias Duval et Édouard Cuyer. Paris, Société française d'éditions d'art, 1899, in-8 de XIII-351 p., avec 118 grav., 3 fr. 50. — 28. *L'Art indien*, par Maurice Maindron. Paris, Société française d'éditions d'art, 1899, in-8 de IX-314 p., avec 153 grav., 3 fr. 50. — 29. *Le Costume, la Mode. (Encyclopédie populaire du vingtième siècle)*. Paris, Société française d'éditions d'art, 1899, in-12 de 160 p., 1 fr. — 30. *La Photographie*. Même collection. Paris, Société française d'éditions d'art, 1898, in-12 de 152 p., 1 fr. — 31. *La Photographie animée*, par Eug. Trutat. Paris, Gauthier-Villars, 1899, in-8 de XII-185 p., avec grav., 2 fr. 50. — 32. *La Céramique ancienne et moderne*, par E. Guignet et Édouard Garnier. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 311 p., avec 69 grav., 6 fr. — 33. *Vus de profil*, par Henry-Jouin. Paris, Firmin-Didot, 1899, in-12 de 310 p., 3 fr. 50. — 34. *Le Beau, l'art et la pensée. Lettres et journal de la montagne*, par C. Charaux. Paris, Pedone, 1899, in-12 de 361 p., 3 fr. 50.

1. — Commençons par un juste hommage aux beaux livres. La librairie de luxe, cette année, à la veille de la grande Exposition, semble avoir un renouveau merveilleux, et les ouvrages dont nous allons parler ne sont qu'une faible part de ceux qui refleurissent les vitrines un peu déshabituées de ces aubaines. La Société d'édition artistique, installée depuis ce printemps au Pavillon de Hanovre, a inauguré magnifiquement la série de ses publications. Elle a demandé à M. de Nolhac une *Histoire du Château de Versailles* qui promet, si nous en jugeons par les deux premiers fascicules déjà en vente, un monument définitif de somptueuse érudition. Il serait superflu de présenter M. de Nolhac aux lecteurs du *Polybiblion;* pendant plusieurs années, à cette place même, ils ont pu goûter la sûreté, la bienveillance et la finesse de sa critique, toutes qualités dont le souvenir ne peut qu'être redoutable à son successeur. Ils connaissent et ils apprécient également l'ami de Pétrarque et le biographe de Marie-Antoinette. Mais, quels que soient par ailleurs ses titres de travailleur robuste et sincère, on peut affirmer que M. Pierre de Nolhac restera, pour la postérité, l'historien de Versailles. Les lignes qui suivent, et que nous empruntons à l'Introduction du volume, en indiquent sommairement la direction et la portée. « Depuis dix ans, l'auteur réunit les matériaux de ce travail. Il croit possible de donner aujourd'hui une réponse aux principales questions ayant un intérêt direct pour l'art ou pour l'histoire. Sans faire ici la chronique de la Cour de France (ce qu'il a entrepris sans une autre forme), mais

dans l'espoir d'y servir, il a tâché d'éclaircir sur beaucoup de points, et tout au moins sur ceux qui importent, la topographie intérieure et extérieure de Versailles pendant les trois règnes. Il a cherché en même temps à fixer le plus possible la part de tous les artistes, en faisant rendre justice à des maîtres oubliés. L'histoire des arts décoratifs lui devra peut-être quelques noms nouveaux et quelques dates ignorées. Tout en essayant de reconstituer des états anciens plus ou moins entièrement disparus, et que les tableaux, les estampes ou les dessins reproduits feront connaître, il s'est attaché de préférence à l'étude des parties bien conservées; il a même tenté de détacher, pour ainsi dire, au milieu du récit historique, la monographie de chacune de ces parties, qui sont les plus intéressantes pour le visiteur et naturellement les plus instructives. » C'est la première fois, en vérité, que les sources de l'histoire de Versailles sont mises à profit avec une méthode aussi sûre. Les découvertes faites, les erreurs rectifiées paraissent innombrables. Tous les documents officiels que présente, sans lacune, de l'année 1664 à l'année 1782, le service des Bâtiments du Roi, comptes, rapports, lettres et minutes de Colbert et de Louvois, registre des ordres du Roi tenu par Mansart, devis et mémoires dus, sous le règne de Louis XV, à l'administration de Tournehem et de Marigny, cette mine prodigieuse de richesses inconnues que recèlent notre Bibliothèque et nos Archives nationales a été patiemment, longuement exploitée par M. de Nolhac. Ajoutez-y les dessins anciens, les esquisses et projets de Charles Le Brun et de ses élèves, enfouis dans les cartons du Louvre, les plans conservés parmi les papiers de Robert de Cotte, les croquis de Van der Meulen, les si curieuses peintures de Martin, d'Allegrain et de Cotelle, représentant les divers bassins du parc, enfin les estampes, dont certaines, parmi les Pérelle surtout, sont des exemplaires uniques; et vous aurez une idée rapide de tant de trésors offerts à la science. Eh bien! ce livre éminemment érudit, grâce au talent de l'écrivain, se lit sans fatigue, et il est devenu, grâce au zèle prodigue des éditeurs, un immense album où l'histoire et le paysage tour à tour nous séduisent. Cinq cents gravures, dont moitié hors texte, exécutées par des procédés directs et spéciaux que la nouvelle Société se réserve d'exploiter, seront réparties en ces deux grands volumes in-folio dont l'ampleur devient presque effrayante. Mais M. de Nolhac en soutient allégrement le poids. Heureux auteur, et heureux éditeurs!

2. — La palme du grand concours de librairie appartient sans conteste à MM. Jean Boussod, Manzi et Joyant, directeurs de la maison Goupil. Nul à Paris, et non pas même à Londres, ne saurait lutter contre eux. Ils éditent, pour les grands financiers des deux mondes, un Musée du Louvre à deux cents francs la livraison, et en même temps ils mettent à la portée de tous le livre des livres, idéalement illustré, les *Saints*

Évangiles ornés de 250 gravures, reproduction de peintures italiennes, flamandes, allemandes et françaises des XIVe, XVe et XVIe siècles. Illustrer la vie de Jésus fut toujours le rêve des artistes chrétiens, rêve, hélas ! bien faiblement réalisé de nos jours. On ne se souvient guère des dessins délicats et un peu mous d'Alexandre Bida, solennellement édités par la maison Hachette ; et les amateurs ont-ils récompensé le colossal et récent effort de la maison Mame pour traduire les patientes aquarelles de M. James Tissot ? Mais quel peintre aujourd'hui pourrait atteindre la grâce chrétienne, la piété, la candeur d'un Fra Angelico, d'un Van Eyck, d'un Memling, la tendresse plaintive d'un Botticelli, l'émotion tragique d'un Dürer ou d'un Holbein ? C'est à eux seuls, aux nobles maîtres d'autrefois, qu'il appartenait de nous rendre le sentiment pieux que les mains de nos artistes sont impuissantes à faire vivre. M. Manzi a bien trouvé le seul moyen de faire de ce livre des âmes la plus douce joie des yeux. Nul graveur n'est intervenu pour affaiblir par de trop habiles interprétations la sensation de vérité que nous ressentons devant ces photographies ; la typogravure Goupil est la perfection même. Voyez ces Madones, ces Anges, ces Christs douloureux en qui des écoles si diverses ont exprimé avec une telle intensité leur cri d'amour et d'adoration ; ce livre ne mérite-t-il point d'être, par l'image aussi, le compagnon de la vie, conseiller de toute douceur et de toute bonté ? Je ne doute pas qu'aux étrennes qui approchent ce ne soit le joyau des familles chrétiennes. Mais j'admire trop sincèrement l'idée de cette splendide publication, cette idée me paraît si juste et si nécessaire, que je ne puis m'empêcher de la souhaiter plus parfaite encore, et d'y relever deux défauts dont l'un peut-être, me dira-t-on, était inévitable. C'est d'abord un choix un peu abondant de peintres trop modernes, déjà éloignés de la pure tradition chrétienne ; au lieu de tels élèves médiocres de Dürer, au lieu même de telles œuvres célèbres du Guide, de Van Dyck et de Rembrandt, pourquoi n'avoir point reproduit quelques fresques de Giotto, quelques panneaux de plus du vieux Duccio, ce premier grand illustrateur italien de la vie du Christ ? A quoi les éditeurs répondront que les maîtres italiens étaient déjà en majorité, et c'est vrai sans doute, mais je regrette Giotto et les chers Siennois. On pourra aussi observer que le classement de ces belles images est un peu incohérent ; l'on désirerait voir ensemble toutes les représentations d'un même sujet, ou encore chacune des quatre grandes écoles de peinture illustrant un Évangile (l'École française étant représentée par les miniatures surtout). Ces arrangements, en théorie, sont trop simples pour n'avoir pas été examinés par les éditeurs ; à la pratique, ils ont dû rencontrer des difficultés insurmontables. La traduction choisie est celle de l'abbé Glaire, approuvée par le Saint-Siège, et des notes artistiques de M. Eugène Müntz, le savant membre de l'Institut, ainsi

qu'une table chronologique et biographique des peintres procurent un plus facile accès de l'admirable musée d'art chrétien.

3. — Parmi ces peintres italiens dont l'inspiration si variée offre aux âmes altérées une source de fraîcheur toujours nouvelle, *les Premiers Vénitiens* ont une séduction rare et subtile bien faite pour tenter un écrivain moderne. Il y a, dans cette essence difficile à condenser, un éclat et un parfum oriental ; c'est d'abord la candeur grave des vieilles icones byzantines transportées aux rives de l'Adriatique, le souvenir des mosaïques étincelantes de Saint-Marc et de Torcello ; puis quelque chose de vivant et de lumineux qui n'appartient qu'à Venise, l'or vert du crépuscule sur la lagune paisible, toute la magie de la ville mourante et qui s'enveloppe d'un suaire merveilleux. M. Paul Flat, « un passionné d'art qui est en même temps un psychologue, » comme le définit M. Maurice Barrès, excelle à traduire ces mouvantes nuances. Son enthousiasme, d'abord ébloui de Véronèse et de Titien, a cherché plus haut et plus loin l'explication de richesses fantastiques, et, peu à peu introduit dans la vieille cité où les Vivarini, les Bellini et Carpaccio ont laissé (ils ne sont pas ailleurs) leurs plus émouvants chefs-d'œuvre, il a composé ce beau livre, dont la longue préface de M. Barrès n'est pas un des moindres attraits : bouquet aux fortes senteurs, qui aura sa place un jour dans les anthologies de notre fin de siècle. M. Flat a écrit un beau livre, et je n'ai pas dit que ce fût un livre d'érudition ; c'est un livre de sensations délicates. Selon la méthode psychologique de Taine, mais avec cette façon plus raffinée et pénétrante qui sort bien de M. Barrès, notre auteur nous promène dans la Venise d'autrefois, qu'il est si aisé de ressusciter sous les quelques haillons modernes dont elle se couvre ; les chroniqueurs lui rendent la vie du quinzième siècle ; et les grandes fêtes, les ambassades, les processions revivent devant nous. Les deux chapitres intitulés : Giovanni Bellini et la peinture intime, Vittore Carpaccio et la peinture décorative, ont une plénitude de poésie débordante ; quelle jolie et juste description de ce chef-d'œuvre de Carpaccio, « le Sommeil de sainte Ursule! » Je ne fais qu'un reproche au travail de M. Flat, c'est de se laisser lire trop vite et trop heureusement, de ne point nous arrêter en quelques utiles broussailles érudites. Mais voici mieux, pour nous arrêter, que des broussailles : ce sont les charmantes gravures partout répandues, ces excellents clichés des photographes Alinari. Que de progrès réalisés par l'antique maison qui jadis édita Charles Blanc ! Des mains jeunes, expertes en bibliophilie, ont savamment assemblé les éléments de publications durables, et dans ce livre aux belles marges les photogravures enchâssées brillent comme des joyaux.

4. — Les mêmes éditeurs, avec un soin égal, mais dans un format

un peu moindre, nous présentent un livre qui, au rebours du précédent, est uniquement œuvre d'érudition. L'étude si complète, si minutieusement documentée de M. de Mandach sur *Saint Antoine de Padoue et l'Art italien*, fut, ce printemps-ci, la première thèse soutenue en Sorbonne « pour le doctorat d'Université. » Thèse brillante, et fort remarquée, qui classa d'emblée le jeune auteur parmi les historiens d'art. A une époque où le culte de saint Antoine a pris brusquement une extension inouïe, il peut être utile, non seulement aux dévots du saint, mais aux artistes appelés à retracer son image, de savoir comment s'est formée son iconographie, quels en sont les traits essentiels et réellement anciens. L'œuvre critique de M. de Mandach nous aide à comprendre l'évolution de la légende; elle nous transporte dans ce monde franciscain du moyen âge, dont la reconstitution plus ou moins fidèle a été tant de fois ébauchée en ces derniers temps. Ce répertoire admirable est illustré d'un grand nombre de belles photographies dues souvent à l'auteur lui-même. Avec quelle joyeuse surprise n'ai-je point reconnu, en ces doctes pages, les fidèles images de telle fresque, de tel panneau précieux longtemps cherchés en des coins peu visités de l'Ombrie ! Telle porte d'église ou de cloître, qui n'avait pu s'ouvrir au voyageur de passage, n'a pas résisté à l'insistance du patient érudit, qui voulait tout voir, et qui a tout vu. Aussi son livre prendra-t-il place, dans les bibliothèques franciscaines, à côté du savant et si intéressant ouvrage que le professeur allemand M. Thode consacra jadis à saint François d'Assise et aux origines de l'art italien.

5. — L'an dernier, à pareille époque, nous signalions ici, non sans les plus vifs éloges, la magistrale publication entreprise par M. Marcel Reymond, avec le concours de MM. Alinari, illustrateurs et éditeurs, sur *la Sculpture florentine*. Un troisième volume vient de paraître, et nous conduit jusqu'à la fin de la première Renaissance, de cette exquise période si jeune et si ardente, où la ferveur chrétienne se combine spontanément avec la plus fidèle observation de la nature. L'antiquité, déjà connue et vénérée, n'exerce pas encore cette domination tyrannique et persécutrice que Michel-Ange va imprudemment lui octroyer; elle conseille et n'ordonne pas; on l'interroge avec curiosité, mais la nature demeure la bienfaisante et pacifique maîtresse. La seconde moitié du quinzième siècle, étudiée en ce livre, ne réunit plus de génies comparables à Donatello, Ghiberti et Luca della Robbia; c'est l'époque des maîtres élégants et un peu mièvres, Rossellino, Desiderio, Mino da Fiesole, Civitali, Andrea della Robbia; mettons à part Pollajuolo et Verrocchio, plus voisins de Donatello, plus nerveux et plus réalistes. Il y a des symptômes d'affaiblissement et de décadence dans ces recherches trop subtiles, dans ces complications des gestes et des draperies où se plaisent les sculpteurs comme les peintres.

Mais que de trouvailles rares et séduisantes dans leur préciosité! Quelle perfection dans ces bustes, dans ces portraits d'hommes et de femmes qui sont peut-être la meilleure part de la gloire italienne à cette époque! M. Marcel Reymond les apprécie avec un charme d'érudition et de goût qui suffirait à la durée de son livre, alors même que MM. Alinari n'en n'auraient point fait l'album de chefs-d'œuvre que l'on sait. Que d'inspirations nouvelles pour nos sculpteurs en quête d'idéal, s'ils se donnaient la peine de voir et de s'instruire! Est-ce que cet étrange Agostino di Duccio, le sculpteur de Rimini et de Pérouse, n'est pas un des maîtres les plus modernes, les plus « préraphaélites » qu'on puisse imaginer? Voyez ces Anges tortillés, ces Vertus ondulantes et prétentieuses, bonnes à ravir l'âme de M. Joséphin Péladan ! Non, arrêtez-vous plutôt devant cet Enfant Jésus et ce petit saint Jean de Desiderio da Settignano, et devant les bustes de jeunes filles où ce maître souverainement élégant a mis une noblesse, une pureté, une beauté indicibles. Le grand ouvrage de M. Marcel Reymond doit être un des guides favoris des gens de goût; on y trouve le sens pieux et délicat de la nature, et, en toute saison, un vivifiant rayon de beauté.

6. — Le livre allemand de Mlle Agnès Gosche sur *Simone Martini* est, comme l'indique le titre, « une contribution à l'histoire de la peinture siennoise au quatorzième siècle. » Ce n'est point encore l'étude psychologique et nuancée que demande ce primitif si suave et le plus voisin, par delà les monts, de notre grand art gothique ; mais c'est une monographie complète, et qui a ce mérite de venir la première de toutes. L'auteur reprend, après Crowe et Cavalcaselle, les classiques historiens de la peinture italienne, un catalogue d'œuvres et une chronologie assez délicates à établir ; il précise quelques points, en laisse d'autres à discuter, par exemple la date des peintures d'Assise, l'analyse fort complexe des œuvres d'Avignon. Quelques bonnes reproductions photographiques commentent utilement ces pages érudites et sagaces.

7. — Me voici fort embarrassé pour apprécier en ce peu de lignes dont je dispose un ouvrage considérable, une véritable encyclopédie d'art, de littérature et de liturgie, condensée sous la forme la plus brillante, le livre de M. Émile Mâle sur *l'Art religieux du XIIIe siècle en France*. Ce normalien, ce jeune professeur de rhétorique parisienne a eu l'heureuse idée de ne point, comme tant d'autres, consacrer les cinq cents pages d'une thèse de doctorat à un obscur écrivain plus ou moins classique qu'une critique de vingt pages eût beaucoup mieux accommodé ; et, très vaillamment, il s'est fait le continuateur des Didron et des Viollet-le-Duc. Il a entrepris de nous expliquer, au moins en ses origines littéraires, toute la grande œuvre d'art du siècle de saint

Louis, nos statues gothiques, nos miniatures et nos vitraux (je ne parle point des fresques, dont il ne reste que de faibles vestiges) ; il s'est inspiré de la prodigieuse compilation que rédigea Vincent de Beauvais, sous le titre de Grand Miroir, *Speculum majus*, Miroir de la Nature, de la Science, de la Morale et de l'Histoire, pour tracer méthodiquement des avenues claires et aérées dans cette forêt d'idées troubles ou sublimes, de foi robuste et de légendes. La conception symbolique du monde, dont tous les éléments concourent à l'œuvre divine de la Rédemption, domine l'art du moyen âge ; aussi y eut-il de bonne heure des livres d'exégèse, comme *la Clef de Méliton, le Miroir de l'Église d'Honorius d'Autun*, pour donner le secret de cette double figuration, à la fois sensible et idéale, qui offrait aux imagiers un thème si neuf si abondant. M. Mâle nous expose le rôle du travail et de la science dans la vie chrétienne, et pourquoi les représentations du calendrier et des sept arts, le *trivium* et le *quadrivium*, ont leur place nécessaire aux porches de nos cathédrales. Les figures des Vices et des Vertus, de la Vie active et de la Vie contemplative, annoncent et accompagnent celles de l'Ancien et du Nouveau Testament, principal sujet de l'ordonnance alternée de nos bas-reliefs et de nos verrières. Pour les bien comprendre, ces subtiles, ces éblouissantes compositions, il faut joindre à la connaissance approfondie de la Bible et des Évangiles celle des traditions apocryphes qui ont enrichi de détails charmants et pittoresques les scènes de l'Enfance, des Miracles et de la Mort de Jésus et de sa sainte Mère. Quant aux vies des Saints, que de trésors, n'est-ce pas ? dans la *Légende dorée !* Encore faut-il savoir la lire ; et M. Mâle nous y aide avec une bonne grâce parfaite. Il nous débrouille jusqu'à cette confusion de l'antiquité profane, de la mythologie et de l'histoire qui, par endroits, semble bien inextricable , et confiants, à sa suite nous nous acheminons, parmi les grandes œuvres de nos artistes, vers les images réconfortantes ou terribles des fins dernières, du Jugement qui résume tout. La conclusion éloquente de ce livre sincère sera vivement goûtée de tous ceux qui n'aiment pas moins l'érudition, quand elle consent à dissimuler ses disgracieux appareils et à prendre une allure vivante pour se mettre au service de l'enthousiasme.

8. — La thèse latine du même auteur est en quelque sorte un complément de sa thèse française, dont elle développe un point de détail : il s'agit d'expliquer, et M. Mâle s'en acquitte avec une grande autorité, par quelles phases a passé, du moyen âge à la Renaissance, cette curieuse légende des *Sibylles*, qui aboutit aux créations immortelles de Michel-Ange. Le moyen âge n'a connu que deux Sibylles, l'Erythrée et la Tiburtine; et ce n'est qu'à dater de 1481 qu'apparaissent et se répandent dans l'art italien les douze vierges fatidiques.

9. — Notre moyen âge français n'a pas eu d'apôtre plus ardent et plus convaincu que Louis Courajod. Heureux ceux qui l'entendirent parler, à l'école du Louvre, de sa voix chaude et violente, commenter avec des exclamations d'amour et de haine les œuvres frustes encore, mais qui contenaient, prête à s'épanouir, la plus belle fleur du génie de la France! Ce ne furent plus des auditeurs, ce furent des disciples. Et ils ont souhaité à leur tour, puisque la mort inattendue est venue interrompre l'initiateur dans son œuvre, que cette parole généreuse fût répandue autour d'eux. Courajod ne rédigeait point ses cours; il n'en a publié que les leçons d'ouverture; il parlait d'abondance, ne craignant point les répétitions, frappant fort et souvent pour frapper plus sûrement. La tâche que s'imposèrent deux fidèles amis de l'illustre mort, M. André Michel, son digne successeur dans son enseignement et ses fonctions de conservateur au Louvre, et M. Henry Lemonnier, le très distingué professeur d'art français en Sorbonne, la publication des *Leçons professées à l'École du Louvre de 1887 à 1896* n'était pas chose aisée. Coudre des notes rapides et trop souvent incomplètes risquait d'être insuffisant; les compléter pouvait altérer gravement l'intention originale. On s'arrêta, par un scrupule pieux, au premier parti, et le volume qui nous est offert, et que deux autres suivront, reproduit dans sa vivacité familière et jusque dans ses lacunes la parole du maître. Ce sont les notes prises par un éminent archéologue, le R. P. de la Croix, dont on connaît les belles découvertes en domaine mérovingien, qui ont servi de base à la rédaction de ce premier volume. Il traite des origines de l'art roman et gothique; c'est une mine presque inépuisable d'idées et d'aperçus nouveaux sur l'intervention des éléments barbares dans la rénovation de l'art gallo-romain, sur les influences orientales et grecques, byzantines, arabes, scandinaves. Dans cette guerre implacable déclarée aux théories d'Institut sur la perpétuité de l'art classique, on sait que Courajod, vilipendé, persécuté, mais saintement furieux, finit par triompher des Romains de la décadence. « J'ai l'honneur, s'écriait-il un jour, de prévenir notre propriétaire, c'est-à-dire l'opinion publique, que le chapitre des réparations locatives ne sera pas mince. Je suis un mauvais locataire et j'ai l'intention de faire beaucoup de dégâts dans l'appartement » (p. 291). Dégâts féconds, car ce puissant héraut de revendications patriotiques jetait, au travers des vitres brisées, la semence qui allait bientôt lever au champ de l'histoire de l'art. Les deux volumes qui vont suivre à de brefs intervalles contiendront, l'un les études sur les origines de la Renaissance en France et en Italie, l'autre, les leçons violentes et célèbres sur les origines de l'art moderne, l'art et l'enseignement académique. C'est au dernier volume qu'est réservée la notice biographique, où M. André Michel mettra toute sa science et tout son cœur.

10. — Auprès de cette publication en quelque sorte officielle des papiers de Courajod, une autre, fort diverse et plus homogène évidemment, s'efforce de rassembler et de pousser à toutes ses conséquences la pensée du maître. M. Albert Marignan, bien connu par ses doctes ouvrages sur l'art et la civilisation aux premiers siècles de l'ère chrétienne, a entrepris l'an dernier de publier dans l'excellente petite revue qu'il dirige, *le Moyen Age*, les notes qu'il avait prises aux leçons de Courajod. Ces notes, il les remaniait, les amplifiait de ses informations personnelles, en sorte que ce livre qu'il intitule : *Un Historien de l'art français, Louis Courajod*, se trouve nous donner tout à la fois une étude très nourrie de l'art à l'époque franque, dans le volume qui a déjà paru, et nous annoncer, pour le volume qui reste à paraître, une analyse documentée des origines et du développement de la statuaire gothique. M. Marignan néglige avec raison, comme se rattachant mal au but qu'il veut atteindre, les études mêlées d'invectives sur l'art moderne. Ce qui constitue la haute valeur et l'utilité immédiate et distincte de ce nouveau travail, ce sont les inventaires d'art décoratif qui en complètent les chapitres, une sorte de *corpus* des monuments et des fragments de sculpture de l'époque franque, en Italie et en France. C'est l'œuvre d'un érudit dont le bagage de notes, de livres, de photographies et de croquis est, comme il convient, considérable. Il sera précieux d'y glaner; mais je supplie M. Marignan, pour l'utilité même et la durable existence de son louable travail, de joindre au second volume un minutieux index; trop de recherches fécondes sont bien souvent perdues, faute de ce petit secours.

11. — Je n'ai pas eu besoin de feuilleter longuement le volume de M. Jean Schopfer : *Voyage idéal en Italie*, pour reconnaître en son auteur un élève de Courajod. Il suffit de voir la façon dont il reproche au bon public d'ignorer encore les richesses de la France, le ton dont il exalte notre sculpture gothique et notre art bourguignon. M. Schopfer a le « moi » un peu affirmatif, combatif et juvénile, ce qui n'est pas pour déplaire, quand une réelle jeunesse s'en mêle ; on me dit que c'est le cas. Mais que va-t-il faire en Italie, et quel étrange cicérone nous présente-t-il donc ? Il s'est aperçu, nous dit-il, par sa propre expérience de voyageur, que rien ne provoque mieux la confusion de toute esthétique que ces voyages à travers la Péninsule (imaginons qu'il parle des voyages de noces), où l'on ne néglige rien des recommandations et des astérisques de Baedeker, où l'on passe du païen au chrétien avec une facilité déplorable. M. Schopfer nous avoue qu'il a gagné directement l'Ombrie au sortir de Naples, et qu'il n'a rien compris à la « terre si douce de saint François d'Assise » ; aveu inutile pour ceux qui liront la page où l'auteur fait tranquillement un procès à Giotto et à l'allégorie chrétienne (p. 96). Ce qu'il nous offre, pour nous éviter

les déceptions, c'est le plan idéal d'un voyage en Italie, supposant, ou à peu près, les distances abolies, pour étudier d'époque en époque le développement de l'art italien. Hé quoi ! mais n'est-ce pas ce que nous offrait, avec moins d'appareil romanesque, le prosaïque peut-être mais incomparablement pratique cicérone de Burckhardt? Disons toutefois que les voyageurs déjà instruits de l'Italie trouveront à lire ces vives et jolies pages un plaisir assuré ; le talent qu'il a fallu pour condenser en un si petit espace tant de sincères impressions sur d'innombrables merveilles montre, en ce premier ouvrage, un esprit doué pour une généreuse littérature d'art.

12.— M. Fernand Engerand est un de ces travailleurs dévoués qui, bien que capables (il l'a plus d'une fois prouvé) de pages délicates et fines, consacrent leurs studieux loisirs à doter l'histoire de l'art d'indispensables matériaux. Combien d'autres à sa place, au lieu d'entreprendre la peu agréable besogne de recopier et d'annoter les inventaires et les commandes royales de tableaux aux XVIIe et XVIIIe siècles, se fussent empressés de brillamment écrire cette histoire de l'art français de Louis XIV à Louis XVI, qui manque encore à la France ! M. Engerand, selon la vraie méthode, a commencé par nous munir d'instruments de travail. *L'Inventaire des tableaux du Roy, rédigé en 1709 et 1710 par Nicolas Bailly*, garde des tableaux de Versailles et des maisons royales, qu'il publie pour la première fois avec des additions et des notes, est en somme l'histoire de tout l'ancien fonds de tableaux du Louvre ; on y trouvera les vicissitudes subies par nos Raphaël, nos Léonard, nos Titien, nos Véronèse, nos Rubens. En 1710, la collection de la Couronne comprenait 1478 tableaux, parmi lesquels les chefs-d'œuvre rassemblés par François Ier, puis par Louis XIV, acquéreur des cabinets de Mazarin et de Jabach, et aujourd'hui encore nos plus précieuses richesses. Nous posséderons bientôt, grâce à M. Engerand, l'état complet de la collection de la Couronne à la veille de la Révolution, car cet Inventaire de 1710 sera suivi d'un Inventaire des tableaux commandés et achetés par la Direction des Bâtiments du Roi, de 1710 à 1792, qui nous renseignera de façon définitive sur les origines d'une bonne part des peintures du siècle passé ; dès maintenant nous pouvons dire que M. Engerand a bien mérité de l'art français.

13. — C'est d'Angleterre que nous vient la première histoire complète de la peinture française au XVIIIe siècle. Charles Blanc, Paul Mantz l'avaient ébauchée, mais sans cette rigoureuse précision que peut seule donner la connaissance des documents d'archives jointe à l'examen attentif des œuvres. Depuis plusieurs années Lady Dilke, dont les publications si informées et d'un goût si sûr sont connues de tous ceux qui s'intéressent à l'art français, se préparait par de longs séjours sur le continent, à Paris, à Berlin, à Stockholm, au long et difficile

travail dont le résultat est si satisfaisant. Si ses *French Painters of the XVIII th Century* pouvaient être publiés en français avec le luxe généreux de l'édition anglaise, ils auraient, à Paris comme à Londres, un succès immédiat, tant les gravures qui remplissent le livre sont choisies avec un sens parfait du XVIIIe siècle. Tout l'art charmant et léger, trop léger parfois, des Watteau, des Lancret, des Boucher, des Pater, des Fragonard, des Greuze rit et se joue au travers de ces pages érudites, où les dates sont rectifiées, les œuvres classées, les collections particulières interrogées méticuleusement. Les délicieux Watteau et les Lancret de Berlin et de Potsdam sont pour la première fois reproduits avec une irréprochable fidélité : l'Enseigne de Gersaint, l'exemplaire définitif de l'Embarquement pour Cythère, la Collation, l'Assemblée dans un Parc, les Comédiens français, ces merveilles de Watteau que notre Louvre enviera toujours, et que seules égalent presque la Pastorale et le Colin-Maillard de Lancret (ce dernier tableau au musée de Stockholm). M. Jacques Doucet a laissé photographier ses chefs-d'œuvre de Perronneau, de La Tour et de Chardin ; Largillière, Rigaud, Nattier, Tocqué, Drouais, les Van Loo, tous les portraitistes sont là ; et l'on ne saurait mieux choisir. Comparez à la célèbre Pompadour du Louvre les portraits que Boucher nous a laissés de la favorite ; n'expliquent-ils point, par leur raffinement discret et leur allure vraiment royale, tout le rôle de la protectrice des arts ? Je suppose que Lady Dilke et ses éditeurs vont faire réfléchir avec un peu de jalousie plus d'un critique d'art et d'un libraire français.

14. — Miss Rose Kingsley nous apporte plus encore, toute une *Histoire de l'art français*, de 1100 à 1899, et son livre, non moins que celui de Lady Dilke, mériterait d'être traduit. C'est une œuvre très sommaire en certaines parties, d'un détail un peu prolixe en d'autres : l'architecture et la sculpture, du XIIe au XVe siècle, sont vivement traitées en vingt pages, tandis que le XIXe siècle en absorbe plus de deux cent cinquante. C'est que ce travail, d'un écrivain très ardent et passionné de modernité, tend tout entier à l'apologie, parfois excessive, d'œuvres récentes; et Miss Kingsley a été si bien conquise par la Révolution française, qu'elle admire sans la moindre restriction notre formalisme d'État et notre administration paralysante. On consultera avec profit ces listes abondantes et majestueuses d'architectes, de sculpteurs et de peintres; bien peu sont oubliés, certains auraient dû l'être. Les impressionnistes ont enfin le chapitre qu'ils garderont dans toutes les histoires bien faites de notre art moderne. Miss Kingsley les aime et les comprend, comme tout ce que notre art nouveau fait présager de hardi et de fort ; et son livre, tout d'admiration chaude et vibrante, nous rend cette vieille confiance en notre avenir dont par moments il semble que nous nous détournions.

15. — En un gracieux petit livre admirablement illustré, M. Baldry nous raconte la vie et les œuvres du célèbre peintre anglais *John Everett Millais*, mort récemment. Il fut, on le sait, un préraphaélite de la première heure, et certaines de ses toiles de jeunesse conserveront toujours leur charme de fraîcheur et de sentiment profond. Mais il était trop habile pour s'enfermer à jamais dans la petite coterie fraternelle ; il devint peintre officiel, il eut tous les succès de la mode, et peut-être son beau talent y a-t-il perdu. Ces phases diverses d'une existence fastueuse sont impartialement narrées par M. Baldry, et il faut féliciter sans réserve les éditeurs, dont nous vantions tout à l'heure la magnifique illustration du livre de Lady Dilke, de n'avoir rien épargné, en ce volume aimable et modeste, pour notre instruction et notre plaisir. Toutes les œuvres de l'époque préraphaélite sont là : le Christ chez ses parents, le Huguenot, l'Isabelle, la Jeune Aveugle, et cette merveille de l'art anglais moderne, l'Ophélie; et la pensée est excellente d'y avoir joint un choix d'intéressantes gravures sur bois, parmi lesquelles la précieuse série destinée à l'édition de 1857 des poèmes de Tennyson.

16. — Le *Répertoire chronologique de l'histoire universelle des beaux-arts, depuis les origines jusqu'à la formation des écoles contemporaines*, fait grand honneur à M. Roger Peyre. C'est un de ces livres indispensables, mais qu'il semble presque impossible de mener à bien, tant ils exigent de connaissances générales solides, et, tout à la fois, de bibliographie minutieuse! Je regrette la note bibliographique désordonnée et incomplète dont l'auteur a précédé son dictionnaire; elle ne peut servir qu'à troubler ses lecteurs et à leur inspirer une défiance heureusement injustifiée. Car, si l'on peut relever, dans ces cinq cents pages à deux colonnes bourrées de dates et de faits, un petit nombre inévitable d'erreurs, qui diminueront et disparaîtront peu à peu en des éditions successives, on doit louer sans réserve la méthode de classement et de présentation de cet amas de renseignements précieux. C'est la clarté même; après le chiffre de l'année inscrit en vedette, en caractères gras, les noms de nations se succèdent par ordre alphabétique, chacune comportant la liste plus ou moins longue de ses œuvres d'art. En sorte qu'à feuilleter l'ouvrage de M. Peyre, toute l'histoire comparée des civilisations se dresse devant nous, et nous pouvons juger, à même date, leurs progrès réciproques dans la recherche de la beauté. Je ne doute pas que le succès n'encourage l'auteur et l'éditeur à reporter, dans une seconde édition, les limites du Répertoire à l'année 1900; s'arrêter en 1819, à la veille de ce grand mouvement romantique d'où tout l'art moderne est issu, c'est trop vivement solliciter la curiosité et les réclamations impatientes de tous les travailleurs.

17. — Aux amateurs d'art espagnol, M. le baron d'Alcahali offre un *Dictionnaire biographique des artistes de Valence* (texte espagnol). Le

volume est beau, de distribution claire, bien que le classement alphabétique en trois séries successives, peintres, sculpteurs, architectes, appelle naturellement à la fin un index, ou tout au moins une table des matières. Les artistes les plus modernes ont leur place en ce recueil si complet, où j'ai eu l'agréable surprise de trouver, non loin des vieux peintres aragonais du xve siècle, non loin de Francisco Ribalta et de l'admirable Ribera, le vaillant et jeune Joaquin Sorolla, né à Valence en 1862, et l'un des maîtres de nos Salons parisiens.

18. — Signalons à tous ceux qu'intéresse l'art antique la publication du tome II du *Répertoire* de M. Reinach, dont nous parlions l'an dernier. Sept mille statues antiques y sont réunies pour la première fois, avec des notices et des index; d'abord les figures de divinités, puis les cavaliers, les athlètes, les bergers, les acteurs, les grotesques, l'iconographie grecque et romaine, les hommes nus et drapés, les femmes drapées, les animaux de toute espèce. Les petits dessins au trait sont d'une clarté très suffisante, et les indications notées au bas de chaque page permettent de se reconnaître, sans la moindre chance d'erreur, dans ce musée immense de la statuaire antique.

19. — M. Edmond Courbaud a passé à Rome, dans notre chère École d'archéologie, ces deux années qui, au sortir de l'École normale, sont incomparables pour préciser une vocation. Il a rapporté de ses longs séjours dans les musées d'antiques une thèse sur *le Bas-relief romain à représentations historiques* où, très doctement et sans lourdeur, élargissant par l'archéologie, l'histoire et la littérature le champ de ses recherches, il a fait d'une question purement érudite, où s'étaient exercés jusqu'ici une vingtaine d'auteurs presque tous allemands, un bon travail d'esthétique à la vieille mode française. Un peu de synthèse de temps en temps ne nuit pas; nous commençons à manquer d'idées générales. M. Courbaud nous montre comment le bas-relief historique de l'Empire n'est pas, à l'origine, un produit indigène, mais comme peu à peu les éléments étrangers qui lui ont donné naissance se résorbent en une conception toute romaine, qui les distingue des reliefs hellénistiques contemporains. C'est, en somme, l'histoire de la genèse et du développement de toute une école de statuaire dont les produits les plus parfaits sont les fragments de l'arc triomphal de Claude, le gracieux arc de Titus, les bas-reliefs de l'époque de Trajan conservés au Forum ou encastrés dans l'arc de Constantin, l'arc de Bénévent, enfin et surtout la colonne Trajane. Nous ne partageons plus aujourd'hui l'enthousiasme de nos pères pour ces monuments solennels et un peu guindés, qui ont eu sur notre sculpture française une si longue influence; les beautés plus vivantes de l'art grec nous ont détournés de l'art romain; il n'en reste pas moins que cet art a existé, qu'il a été puissant, et M. Courbaud nous aide à le comprendre.

20, 21, 22. — Voici de l'archéologie chrétienne. M. le chanoine Vincenzo Strazzulla, de Palerme, a condensé en une érudite brochure les résultats acquis des *Recherches archéologiques sur la Croix*, son emploi dans l'antiquité païenne, et ses plus anciennes représentations. — Le R. P. Hoppenot étudie la Croix à un point de vue plus général ; son titre est riche de promesses : *Le Crucifix dans l'histoire et dans l'art, dans l'âme des saints et dans notre vie !* Il désire que son travail devienne bien vite « le manuel de tous les chrétiens » (p. XVII) ; il veut restaurer la dévotion du Crucifix, menacée par la « triple alliance » des sectaires, des chrétiens fantaisistes et des dévots à piété mal éclairée (p. XII). Son effort pour faire respecter la hiérarchie du culte est fort louable, et je le louerais mieux encore si l'étude d'art avait un peu plus de rigueur scientifique, ce qui ne l'empêcherait nullement de rester populaire. Mais j'aurais tort d'insister sur de petites chicanes de chronologie artistique en un livre qui est, en somme, une causerie très familière et pénétrante sur la façon dont il nous faut concevoir la vie chrétienne, et je ne puis que souhaiter de le voir largement répandre. — D'appareil beaucoup plus savant, l'étude d'iconographie et d'histoire de l'art que M. Engels consacre au *Crucifix* réunit un nombre considérable d'illustrations très inégales, dont le texte n'est guère que le commentaire continu. J'y retrouve, dès la première planche, ce prétendu portrait du Christ de la catacombe de Domitille (et non de Calliste), qui, de Bosio jusqu'au P. Garrucci, s'est imposé aux archéologues chrétiens ; il est bien établi maintenant que ce n'est que l'image du défunt qui reposait au dessous de cette fresque. L'image d'Edesse reproduite par la figure 7 n'est qu'une fantaisie ; et délivrez-nous, je vous en prie, de ce visage aux yeux tantôt ouverts et tantôt fermés (fig. 13) qui nous persécute de sa mièvrerie fade aux vitrines de toutes les librairies catholiques ! Ce mélange de moderne et d'antique est bien fait pour décourager les lecteurs, qui reculeront épouvantés devant les banalités des peintres contemporains, reproduites avec une inépuisable complaisance. Un peu de Fra Angelico ferait beaucoup mieux notre affaire.

23. — Nous ressentons une parfaite sécurité devant les publications de Mgr Barbier de Montault ; l'éminent érudit qui a contribué par tant de minutieux travaux à la diffusion de l'art du moyen âge, le vénérable ami de Didron et de Viollet-le-Duc, toujours actif et infatigable, ne laisse pas écouler un jour sans enrichir son œuvre monumentale. L'étude sur *le Trésor liturgique de Cherves en Angoumois*, que la Société archéologique de la Charente a éditée en un somptueux volume, réunit à propos de quelques pièces merveilleuses d'émaillerie limousine, toute une série de petits traités d'art et de liturgie. Ce Trésor extraordinaire, découvert en 1896 dans l'arrondissement de Cognac, a éveillé, par la perfection même de ses principales pièces, bien des soupçons sur son authenticité, soupçons dont rien ne subsiste

après la discussion si serrée et l'examen si complet de Mgr Barbier de Montault.

24. — Ce n'est qu'un point d'érudition versaillaise, mais des plus intéressants, que M. J. Fennebresque a traité avec la plus délicate compétence dans le si élégant volume qu'il vient de publier sur *la Petite Venise*. C'est l'histoire de la corporation nautique créée par Louis XIV, et qui anima le canal de Versailles des jeux de sa flottille, répétition minuscule des majestueux bâtiments amarrés dans nos ports. Quelques gravures d'un goût parfait, une typographie et un papier de choix, voilà plus qu'il ne faut pour recommander ce joli livre à tous les amis de Versailles.

25, 26. — La note de M. Louis Poinssot sur *Une Statue de saint Jean-Baptiste découverte en 1898 dans l'église de Rouvres*, près de Dijon, nous révèle une œuvre archaïque et puissante de la sculpture bourguignonne, dont une copie plus élégante, provenant de Mussy-Lévêque, a été moulée par le musée du Trocadéro. — M. Alessandro Bellucci a publié, avec l'adjonction de plans et de relevés très consciencieux, une belle étude, ou plutôt un rapport sur les états successifs de *l'Escalier extérieur du Palais du Peuple* à Pérouse, que la municipalité actuelle a entrepris de reconstruire; il semble bien que le plan auquel la Commission s'est arrêtée en dernier lieu soit le seul qui respecte et fasse valoir l'harmonie de l'admirable édifice.

27, 28.— Deux volumes encore ont paru dans l'excellente « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts, » dont l'éloge n'est plus à faire. C'est d'abord l'*Histoire de l'anatomie plastique* (*les maîtres, les livres et les écorchés*) par MM. Mathias Duval et Édouard Cuyer, tous deux professeurs à l'École nationale des beaux-arts. L'histoire de l'anatomie proprement dite, scientifique et médicale, se confond jusqu'à un certain point avec celle de l'anatomie appliquée aux beaux-arts. Dans l'antiquité, les études anatomiques sont à l'état embryonnaire ; les procédés de dissection font défaut; ce n'est qu'au XVIe siècle que médecins et artistes étudient scientifiquement le corps humain; les dessins de Léonard de Vinci, les planches d'André Vésale témoignent d'une observation profonde; mais il faut attendre le XIXe siècle pour rencontrer des traités complets de l'anatomie des formes, dont le livre de MM. Duval et Cuyer met l'essentiel à la portée des artistes et des étudiants. — M. Maurice Maindron, qui a déjà publié dans cette même collection un excellent traité sur les armes, étudie *l'Art indien*, en s'appuyant surtout sur les grands ouvrages du Dr Le Bon et du savant anglais Birwood. Rien de plus compliqué que la chronologie de ces monuments énormes, dont la plupart sont d'époque relativement récente; M. Maindron se contente de poser plus d'une question qui attendra sans doute longtemps encore sa réponse. Les chapitres fort nourris sur les arts décoratifs, orfèvrerie, joaillerie, armes et tissus, ne nous révèlent pas

d'œuvres de valeur; c'est à droite et à gauche, en Perse ou en Chine, qu'il faut chercher les purs modèles que l'art indien a si mollement traduits.

29, 30, 31, 32. — MM. Buisson, Denis, Larroumet et Meunier dirigent, à la Société française d'éditions d'art, une « Encyclopédie populaire illustrée du xxe siècle » qui comprendra cent vingt volumes. J'ai sous les yeux deux de ces petits dictionnaires illustrés, anonymes, l'un sur *le Costume et la Mode*, l'autre sur *la Photographie*, ce dernier assez pratique, et fourmillant de gravures instructives. — Le volume de M. Trutat sur *la Photographie animée,* que M. Marey, le savant membre de l'Institut, s'est chargé de présenter au public, est d'un caractère infiniment plus sérieux; on y trouvera la théorie des plus récentes inventions photographiques, et tous les détails désirables sur le cinématographe; c'est une étude toute scientifique, que ses applications à la vie quotidienne rendent parfaitement attrayante. — Pourquoi M. Alcan a-t-il la déplorable habitude de perforer avec un gros poinçon les volumes qu'il envoie à la critique? Le premier mouvement d'un homme qui respecte les livres, quand il en reçoit d'arrangés de la sorte, est de les jeter au panier. Celui-ci, sur *la Céramique ancienne et moderne*, si j'en juge par le nom de ses auteurs, M. Guignet, directeur des teintures aux Gobelins, et M. Édouard Garnier, l'éminent conservateur du Musée de Sèvres, doit être excellent de tous points; il réunit l'idéal d'une double compétence. La théorie de la fabrication des poteries, des faïences, des grès et des porcelaines est complète dans sa brièveté, et la partie historique, très bien illustrée, est enrichie de la reproduction des principales marques de fabrique.

33, 34. — M. Henry Jouin a réuni sous ce titre : *Vus de profil,* un certain nombre de petites études sur des artistes et des littérateurs. Ces bouts d'articles ont la vivacité, l'entrain parfois d'œuvres de jeunesse ; mais pourquoi, parmi ces pages volantes, avoir inséré l'éloge de très honnêtes gens sans doute, mais de talents discrets, auxquels c'est beaucoup encore que d'être vus de profil? — M. Charaux n'est pas un normalien moderne ; il suffit de lire, dans ses *Lettres de la Montagne*, le chapitre ému et doucement provincial où il raconte un entretien avec Jules Simon devant le palais de l'Institut. Mais on goûtera plus loin de saines réflexions sur l'art dans la Cité chrétienne, et surtout, dans le « Journal de la Montagne » qui termine le livre, un sentiment non pas exalté, mais pur et sincère de cette vie meilleure et comme sanctifiée que nous recevons de l'atmosphère alpestre. Cet ancien professeur de philosophie aime saint François de Sales, saint François d'Assise et sainte Catherine de Sienne ; combien y en a-t-il, dans la jeune Université, qui connaissent ces sources de l'âme?

ANDRÉ PÉRATÉ.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *Les Fastes de l'Église*, par Louis Le Leu. Paris, Casterman, s. d., 6 vol. in-18, de chacun 176 p., 2 fr. 25 le vol. — 2. *Le Journal de Marguerite Plantin*, par Jean Berthoud. Paris, Colin et Cie, s. d., in-12 de 328 p., 3 fr. 50. — 3. *Anne-Marie la Providence, épisode des guerres de l'Empire*, par Daniel Lacomnière. Tours, Mame, s. d., in-12 de 379 p., illustr. de Zier, 3 fr. — 4. *Liévin, Lievinette*, par Ch. de Bigault d'Hérouville. Paris, Blériot, s. d., in-12 de 296 p., 3 fr. — 5. *Le Mari de Nadalette*, par Jeanne de Colombe. Paris, Ibid., s. d. in-12 de 311 p., 3 fr. — 6. *Annunziata*, par M. Maryan. Paris, Ibid., s. d., in-12 de 313 p., 3 fr. — 7. *Sœur Louise*, par le Vte Oscar de Poli. Paris, Briguet, s. d., in-12 de 333 p., 3 fr. — 8. *Jean Christophe*, par Paul Deschamps. Paris, Maison de la Bonne Presse, in-12 de 522 p., 2 fr. 50. — 9. *Pour la Patrie*, par Paul Verdun. Tours, Mame, s. d., in-12 de 379 p., illustr. de Zier, 3 fr. — 10. *L'Odyssée de Claude Tapart*, par Jean Drault. Ibid., s. d., in-12 de 358 p., illustr. de Métivet. — 11. *Le Petit Ramoneur*, par Mme la Vsse de Pitray. Paris, Haton, s. d., in-12 de 277 p., 3 fr.

1. — Le nom roman ou nouvelle semble à peine convenir aux six volumes qui traitent des *Fastes de l'Église*; mais, pour captiver plus sûrement l'esprit de la jeunesse à laquelle il s'adresse, l'auteur a mêlé à des récits rigoureusement historiques une intrigue purement imaginaire. Cette intrigue du reste ne joue qu'un rôle secondaire dans l'ouvrage : elle est conduite selon les vraisemblances historiques et a évidemment pour but de tenir en éveil l'intérêt du jeune lecteur qu'un enseignement plus austère pourrait rebuter. Approuvé par l'autorité ecclésiastique, M. Le Leu présente, sous une forme imagée et dramatique, les principales phases de l'histoire de l'Église naissante. A la rigueur, les six volumes de la collection peuvent se lire séparément, chacun d'eux formant un tout complet et résumant une époque distincte. *La Promesse accomplie* nous décrit le monde romain et le monde juif quand naquit le Messie. *La Rédemption*, comme son nom l'indique, nous fait assister à l'apostolat et à la Passion du Sauveur ; *l'Enfant du Tonnerre* à la prédication des premires apôtres et à la conversion de saint Paul. *Le Glaive et les Clefs* traite de la fondation de l'Église chrétienne à Rome et des premières persécutions, sujet émouvant s'il en fut et que l'auteur développe dans *la Semence sanglante*, où l'on retrouve un vague souvenir de Fabiola. Enfin *les Pieds maudits* nous reporte en Palestine et nous raconte le siège de Jérusalem par Titus et la ruine de la cité déicide. — M. Le Leu fait preuve dans ces récits d'une érudition réelle ; il s'est livré à des recherches très complètes sur les mœurs, les usages, le genre de vie de cette époque où le vieux monde païen est en présence d'une société nouvelle, destinée à régner sur ses ruines. Il a étudié également l'aspect géographique des lieux où se passent les scènes qu'il raconte et qu'il encadre ainsi de mille détails qui stimulent l'intérêt du lecteur. En somme, collection à recommander aux bibliothèques populaires ; elle contribuera, sous une forme colorée,

à faire connaître les évènements les plus importants des origines de l'Église.

2. — Dans le joli livre de M. Jean Bertheroy, *le Journal de Marguerite Plantin*, se retrouve, comme dans les volumes que nous venons de signaler, un mélange d'histoire et de roman. Seulement l'auteur nous transporte, non plus à Jérusalem ni aux catacombes, mais dans un intérieur néerlandais du XVIe siècle. Christophe Plantin, Tourangeau d'origine, fut un des grands imprimeurs de l'Europe. De ses presses établies à Anvers sortirent des éditions exquises, qui firent les délices des lettrés de l'époque. Le roi Philippe II chargea Plantin de la nouvelle édition de la Bible polyglotte d'Alcala, dont l'impression dura de 1569 à 1572; sa marque d'imprimerie est une main qui tient un compas ouvert avec la devise : *Labore et Constantia*. Cette devise du père peut s'appliquer avec une égale vérité à la fille, cette Marguerite dont le Journal a le charme des paysage hollandais, paysages tranquilles sous un ciel très doux. Pieuse, laborieuse, collaboratrice intelligente de son père, elle écrit presque au jour le jour les évènements de sa vie : son mariage avec François Raphalenge, l'élève le plus distingué de Plantin, la naissance de ses enfants, les travaux et la gloire de son père, enfin les mille incidents de la vie familiale d'un intérieur bourgeois, laborieux et uni. Mais à travers ces scènes intimes passe, comme un vent d'orage, le souffle des passions d'une époque troublée. Le XVIe siècle fut pour les Pays-Bas une période de luttes sanglantes où l'indépendance des Néerlandais était aux prises avec la puissance de l'Espagne. Nous entrevoyons les personnages qui jouèrent un rôle dans ce long drame : la régente Marguerite de Parme, avec son humeur douce et sa politique d'apaisement, le terrible duc d'Albe, Guillaume le Taciturne enfin en qui s'incarnèrent les aspirations du peuple néerlandais. Nous voyons aussi, au milieu du ferment des passions politiques, le choc des opinions religieuses diviser les familles et troubler les âmes. L'auteur n'a pas dénaturé l'histoire pour y placer le pur roman de Marguerite; dans un cadre très vivant et en tous points conforme à l'exactitude historique, il a intercalé le récit, dont le charme intime et apaisant contraste avec les agitations du dehors. Les « jeunes filles » pour lesquelles il l'a écrit le liront certainement avec plaisir et, ajoutons-le, avec profit.

3. — Les romans où l'élément historique se mêle à la fiction sont toujours, paraît-il, populaires. *Anne-Marie la Providence* vit à une époque aussi troublée que Marguerite Plantin, mais elle est d'humeur plus batailleuse et se jette à corps perdu dans les périls de la guerre pour veiller sur son jeune frère Justin. Fille d'un brave paysan lorrain exécuté pendant la Terreur, elle avait, dans une entrevue suprême, promis à son père de le remplacer auprès de Justin, enfant timide et

doux, et ce devoir fraternel sera désormais le mobile de toutes ses actions. Apprenant que son frère, devenu conscrit de l'Empire, est blessé et prisonnier au fond de l'Allemagne, Anne-Marie, primesautière, énergique, passionnée pour l'épopée dont l'Empereur est le héros, va au secours de son frère, puis prend une part active à la défense de la Lorraine. Il ne faut pas demander que les aventures d'où la jeune amazone sort saine et sauve soient marquées au coin d'une stricte vraissemblance ; contentons-nous de signaler l'esprit patriotique, l'allure mouvementée, les sentiments religieux et élevés qui assureront à ce livre un légitime succès auprès de la jeunesse, à qui on peut le donner en toute confiance. A côté d'épisodes imaginaires se déroulent des scènes historiques et se détachent des figures connues comme celles du maréchal Oudinot et de son admirable femme. Les plus jeunes lecteurs apprécieront peut-être davantage le troupier Briquet, dit Passe-toujours, dont les aventures donnent la note gaie au livre et ceux, et ils sont nombreux, qui aiment à voir le crime châtié en ce monde, applaudiront à l'exécution d'Harmodius Ducret qui, après avoir envoyé à la guillotine le père d'Anne-Marie finit par trahir son pays au profit des armées ennemies. Comme tout bon roman, celui-ci se termine par un ou plutôt par deux mariages : Justin épouse une jeune fille, qui l'a soigné pendant une grave maladie et Anne-Marie devient la femme du général Labellière, un des héros de la guerre où elle-même mérita les félicitations de l'Empereur.

4. — C'est en Artois, au milieu de ces paysages un peu tristes qu'il connaît et qu'il peint si bien, que nous transporte M. Charles de Ricault d'Héricault dans *Liévin, Lièvinette*. Le nom de l'auteur est assez connu pour que nous n'ayions pas à le présenter aux lecteurs du *Polybiblion*. Ils apprécient les qualités qui distinguent les nombreux romans sortis de sa plume : sentiments élevés et chevaleresques, vive foi chrétienne, descriptions poétiques et imagées. Dans *Liévin, Liévinette,* ils trouveront de plus un tableau vigoureux de ces milieux ouvriers où fermentent de si redoutables passions. Nous ne gâterons pas le plaisir que causera certainement à nos lecteurs le nouvel ouvrage de M. d'Héricault en leur révélant le secret qui pesa d'un poids si lourd sur Blandine, l'héroïne du récit, et sur sa sœur, la jolie Antoinette, secret qui menaça d'assombrir pour jamais l'existence de ces deux innocentes victimes d'une tare héréditaire. Qu'ils se rassurent cependant : le mystère se dévoile enfin, un acte d'héroïsme rachète les forfaits de l'ancêtre et assure à ses petites-filles un bonheur qui, venu après de longues angoisses, n'en est que plus solide.

5. — *Annunziata*, par Mme Maryan, nous raconte l'histoire d'une enfant qui, privée de sa mère en naissant, perdue pour son père qui la croit morte, est élevée par une parente aigrie et injuste. L'affection

intelligente d'une religieuse et la fidélité aveugle d'une vieille servante sont les seuls rayons de soleil de cette vie d'enfant abandonnée et assombrie. Placée comme institutrice dans une famille française, l'enfant, devenue jeune fille, est contrainte par sa parente de cacher son nom aristocratique sous l'appellation plébéienne de Marie Durand, ce qui ne l'empêche pas d'éveiller chez un attaché d'ambassade, Guy d'Ahren, des sentiments d'affection profonde. Annunziata repousse par fierté la demande en mariage de Guy, qui est véritablement son cousin, et se réfugie auprès de son amie, la religieuse, à Bellagio. Là, en ce lieu de sa naissance et de sa triste enfance, lui viennent tous les bonheurs. Dans un voyageur poète et artiste, dont les œuvres l'ont charmée, elle retrouve le père qui l'a si longtemps pleurée : son identité une fois établie, rien ne s'oppose plus à son mariage avec Guy. Il a aimé une jeune fille belle et charmante, mais qu'il croyait pauvre et de naissance obscure, il retrouve une fiancée aussi bien douée du côté de la fortune et de la noblesse que sous le rapport de l'intelligence et du cœur. Roman honnête, écrit dans un style gracieux, avec des touches d'observation très fine. Signalons de jolies descriptions de Bellagio, des lacs d'Italie, du Saint-Gothard, d'Einsiedeln, descriptions trop exactes pour n'avoir pas été « vécues. »

6. — *Le Mari de Nadalette* se rapproche par quelques points du joli roman que nous venons d'analyser. Le style en est agréable, les idées saines et la note religieuse très marquée, sans être le moins du monde ennuyeuse. Il a pour dénouement le mariage de Nadalette de la Roche-Landry, jeune fille très honnête, très candide, avec une pointe de modernité qui a son charme. Il va de soi que ce n'est pas sans difficulté ni sans peine que Nadalette épouse le paladin de ses rêves, Arnand de Ribeyrac ; mais l'auteur nous la montre mûrie et formée par l'épreuve qui traverse sa jeune vie, plus préparée, par conséquent, à jouir du bonheur qui s'offre enfin à elle. Comme son nom l'indique, Nadalette est un enfant de Noël, venue au monde en cette nuit bénie, aux sons des cloches de minuit ; c'est aussi pendant cette nuit de Noël que s'éclaire le mystère qui menaçait son bonheur. Citons comme jolies pages une pittoresque description de la fête des Morts à Roc-Amadour et aussi certains types finement tracés : par exemple celui de la tante Hélène, charmante dans sa vie de dévouement pour les autres.

7. — *Sœur Louise* n'est que la première de six nouvelles, qui, s'il faut en croire l'auteur, ont été écrites pour les hôtes d'une aimable châtelaine. M. le vicomte de Poli a les qualités du conteur : l'élévation des pensées, la forme littéraire, soignée et gracieuse, et la note tantôt gaie, tantôt émue. Nos préférences demeurent acquises au premier de ces charmants récits, *Sœur Louise*, touchante histoire d'amour recueillie

parmi les feuilles jaunies éparses au fond d'une bibliothèque de province. Les lecteurs de tout âge, à qui ces esquisses ne manqueront pas de plaire, feront comme les hôtes du château qui en eurent la primeur, et remercieront chaudement M. de Poli de cette nouvelle œuvre.

8. — Sous la forme d'une histoire très simple, l'auteur de *Jean Christophe* fait le procès de l'éducation laïque, de la franc-maçonnerie, de l'anti-cléricalisme tantôt féroce, tantôt lâche et stupide des tyranneaux de village. Il connaît son sujet à fond, le traite avec compétence, entrain et vigueur. La figure de Jean Christophe, solide au moral comme au physique, personnifie le travailleur chrétien, sans peur et sans reproche. Nous le suivons dans sa vie d'enfant, de jeune homme, d'époux, de père de famille, de citoyen, et le voyons aux prises avec la méchanceté et la bêtise humaine, dominant de toute sa hauteur d'honnête homme les sectaires qui l'entourent. Ce qui se passe à Chaumet, la commune de Jean Christophe, se passe à l'heure qu'il est dans plus d'une localité de notre pauvre pays ; aussi ce livre a-t-il sa place tout indiquée dans les bibliothèques populaires. Les jeunes gens en aimeront l'allure combative ; puissent-ils y apprendre qu'un homme de tête et de cœur peut, sans autre force que sa personnalité vigoureuse et la grâce de Dieu, dominer les situations les plus difficiles et tenir tête aux oppositions les plus tenaces.

9. — La lecture de *Pour la Patrie* convient surtout aux jeunes garçons, à ceux qu'amusent toujours les récits fantastiques de M. Jules Verne. L'ouvrage est animé d'un grand esprit de patriotisme ; il traite des aventures d'un certain Rochemaure, inventeur d'un engin de destruction tel qu'il rendra la guerre impossible. Rochemaure veut consacrer à sa patrie cette découverte merveilleuse, mais son existence est connue des Allemands d'une part, des anarchistes de l'autre, qui tous deux veulent s'en emparer. De là des aventures extraordinaires, des courses à travers la nuit, où le fils de l'inventeur parvient, grâce à son sang-froid et aussi à sa bicyclette, à déjouer les manœuvres des ennemis de son père. Mais pendant que le fameux engin, caché dans la forêt de Fontainebleau, échappe aux recherches, l'inventeur est accusé de trahison. Enfin tout s'arrange et Rochemaure, pleinement justifié, voit son invention adopté par le ministre de la guerre. Les très jeunes lecteurs seront captivés par les aventures mouvementées qui remplissent le récit et ne songeront peut-être pas à en critiquer les invraisemblances.

10. — Bien invraisemblables aussi, mais plus drôlatiques sont les aventures de *Claude Tapart*, dont l'odyssée est des plus variées, car il est tour à tour historien, journaliste, phalanstérien, romancier, auteur dramatique, commis-voyageur, enfin député et chéquard. Les jeunes lecteurs s'amuseront de ces transformations grotesques ; les plus âgés

y verront une critique juste et assez fine, du reste, de certains travers de notre époque.

11. — Dans *le Petit Ramoneur*, Mme la vicomtesse de Pitray comme jadis sa mère la comtesse de Ségur, consacre aux enfants son talent d'écrivain. Fille de parents riches et nobles, Claudie de Trévins leur est ravie par les machinations de Fraville, le secrétaire de son père, type du traître dans toute sa noirceur. Le récit débute en pleine Terreur ; pendant que ses parents cherchent un asile en Suisse, Claudie est emmenée en Angleterre par des Bohémiens à la solde de Fraville. Elle y trouve une amie dans Jenny, jeune Irlandaise, qui, ayant découvert que la vie de Claudie est en péril, l'aide à échapper à ses gardiens. L'enfant revient en France, déguisée en petit ramoneur et, dans ce rôle, elle pénètre chez ses parents qui pleurent toujours leur fille disparue. Grâce à l'intervention de sa fidèle nourrice Manon, grâce aussi à l'entremise de Jenny, qui arrive à point pour confondre les manœuvres de Fraville, Claudie reprend sa place au foyer et son rang dans le monde. Inutile de dire que l'esprit de ce récit est profondément religieux ; peut être pourrait-on souhaiter un peu plus de simplicité dans l'action et de vraisemblance dans l'agencement des faits : les enfants, à qui le livre est surtout destiné, aimeront cette Claudie pieuse, vaillante et miséricordieuse pour ses ennemis, ils verront aussi avec plaisir que, contrairement, hélas! à ce qui se passe souvent en ce monde, chacun reçoit ce qui lui est dû : les bons sont récompensés et les méchants châtiés ; mais pour laisser les jeunes lecteurs sous une impression satisfaisante en tous points, même le traître Fraville meurt repentant et absous.

COMTESSE R. DE COURSON.

THÉOLOGIE

Patrologie, von OTTO BARDENHEWER. Freiburg im Breisgau, Herder, 1894, in-8 de x-636 p. — Prix : 10 fr.

Nous regrettons qu'une remise tardive nous ait privé du plaisir de recommander plus tôt à l'attention des théologiens français l'excellente *Patrologie* publiée dans la collection de la maison Herder. Le Dr Otto Bardenhewer a donné dans son livre, avec une critique très sûre, les résultats les plus complets et les plus exacts de tous les travaux anciens et modernes sur son sujet. Il est particulièrement complet au point de vue bibliographique, et fort au courant des difficultés soulevées de nos jours sur les différents points qu'il a l'occasion d'aborder dans l'étude des Pères et de leurs écrits. Le savant auteur a gardé dans la division de son travail le plan traditionnel : 1° de l'origine au commencement

du IVe s. (écrivains grecs, écrivains latins); 2° du commencement du IVe s. au milieu du Ve (grecs, syriaques, latins); 3° du milieu du Ve s. à la fin de l'époque des Pères (grecs, arméniens, latins). L'originalité de cet ouvrage c'est d'être à la portée des étudiants et de constituer néanmoins un instrument de travail personnel de premier ordre, grâce à la mise en relief des notions essentielles par un texte spécial et à la multiplicité très précise d'informations complémentaires jointes dans un caractère different. Une sage proportion a été toujours observée dans la façon de traiter les divers sujets, d'après leur importance relative. G. P.

Geschichte des Breviers. Versuch einer quellenmässigen Darstellung der Entwicklung des altkirchlichen und des römischen Officiums bis auf unsere Tage, von R. P. Suitbert-Bäumer. Freiburg im Breisgau, Herder, 1895, in-8 de XX-638 p. — Prix : 10 fr. 50.

Nous jugeons superflu de reprendre aujourd'hui les quelques discussions de détail et les comparaisons avec le travail de M. Batiffol qui ont eu leur opportunité il y a deux ou trois ans. Rappelons seulement avec toute l'estime et toute la considération méritées par le patient labeur du défunt historien, la conception générale et les divisions les plus importantes d'un livre que doivent posséder toutes les bibliothèques ecclésiastiques et religieuses. L'auteur a traité d'abord de l'époque des Pères et a suivi l'évolution de la prière publique depuis les temps apostoliques jusqu'au développement de l'office divin proprement dit, par les moines d'Occident. Le moyen âge commence avec saint Grégoire le Grand et le bréviaire romain se constitue peu à peu tandis que la liturgie évolue suivant des voies admirablement retracées par notre guide érudit. C'est ainsi que nous arrivons à l'époque où le besoin de réformes se fit sentir, même avant le concile de Trente. Avec le grand concile du XVIe s. s'ouvre ce que nous pouvons appeler l'ère moderne. Quatorze chapitres du plus grand intérêt nous exposent les destinées de la forme actuelle du bréviaire, depuis sa préparation la plus éloignée, jusqu'aux changements apportés par S. S. Léon XIII à l'époque où la *Geschichte des Breviers* a paru.

De tout cet ensemble, admirablement compris et si patiemment fouillé dans les détails de critique littéraire ou historique, se dégage une grande idée qu'on voyait déjà s'accuser dans les articles remarqués du *Katholik* et des *Studien und Mittellungen aus dem Benediktiner = und Cistercienserorden*. Cette idée est celle de l'union et de la quasi-identité de la prière officielle de l'Église d'aujourd'hui avec celle de l'Église des origines... avec celle de la Synagogue ancienne... avec celle des adorateurs de tous les âges! Sans doute, il y a eu des changements, des

perfectionnements, amenant tantôt un épanouissement, tantôt une réduction des textes anciens, mais tous les anneaux de la chaîne traditionnelle se tiennent, et l'invocation que nous adressons au Seigneur nous relie bien, dans une communion indéfectible aux saints de tous les siècles précédents et au Seigneur adoré par tous ces saints.

L'Histoire du Bréviaire est un noble monument élevé par un fils de saint Benoît en l'honneur de la sainte Église et de son ordre glorieux : elle est le digne couronnement d'une vie entièrement consacrée à l'étude et au plus généreux accomplissement de la sainte règle de prière à laquelle dom S. Bäumer est toujours demeuré fidèle. G. PÉRIÈS.

Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de l'abbé VACANT, professeur au grand séminaire de Nancy. — Paris, Letouzé et Ané, 1899. En souscription. L'ouvrage, qui formera 5 vol. in-4, paraît par fascicules de 160 p. dont le prix est de 5 fr.

Le premier fascicule de cette publication, est en vente, le second est sous presse ; les troisième et quatrième, qui sont en préparation, s'arrêteront à l'article : *Saint Antonin*. C'est donc une œuvre monumentale qui paraît devoir faire avancer la science ; il semble même qu'elle donnera plus que son titre n'annonce, car certaines études parues ou à paraître sont en dehors du cadre dans lequel on a l'habitude d'enfermer la théologie. Je signalerai particulièrement des développements nouveaux pour beaucoup de théologiens sur diverses questions canoniques ou morales, on remarquera aussi des articles ou fractions d'articles relatifs aux usages des orientaux (Absolution, Abstinence, Adultère, Ame, Angélologie, etc.) ; signés par Mgr Lamy, le P. Parisot, MM. Hyvernat, Ermoni, Tolstoï, ils ne constitueront pas la partie la moins importante de la collection.

Les collaborateurs, tant séculiers que réguliers, appartiennent pour la plupart à l'enseignement et il en est peu parmi eux qui ne soient connus par quelque savante publication.

Nous n'avons donc qu'à souhaiter bonne fortune au nouveau Dictionnaire ; quand les livraisons annoncées auront paru, nous pourront il faut l'espérer, louer autre chose que les brillantes promesses du prospectus. P. PISANI.

SCIENCES ET ARTS

Dictionnaire universel de la pensée, alphabétique, logique et encyclopédique, classification naturelle et philosophique des mots, des idées et des choses, par l'abbé ÉLIE BLANC. Lyon, E. Vitte. Paris, Charles Amat ; Rome, A. Mame, 1899. 2 vol. in-8 de 800 p. et 1604 col. — Prix : 30 fr. les 2 vol.

Quelques-uns de nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié les éloges

que nous avons décernés il y a quelques années (*Polybiblion*, t. LXVII, p. 136) au *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, par M. l'abbé Élie Blanc. Nous ne les marchanderons pas davantage à l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui et dont la publication marque une nouvelle étape dans la voie poursuivie par l'auteur de préparer la réalisation d'une encyclopédie catholique. Le *Dictionnaire universel* est en quelque sorte le développement du volume paru en 1892; c'est l'épanouissement du germe contenu dans le *Dictionnaire alphabétique et analogique*. Il comprend également deux parties : un lexique alphabétique qui remplit tout le premier volume et une partie logique et encyclopédique à laquelle est consacré le second volume. Celui-ci se divise lui-même en trois sections, dont la première nous offre les mots de la langue classés dans un ordre logique, répartis, comme dans l'ouvrage classique de 1892, en seize titres ou livres; l'on a ainsi les cadres d'une encyclopédie méthodique dont l'auteur trace d'ailleurs un résumé fort intéressant qui forme la seconde partie de chacun des seize livres. La deuxième section nous offre les cadres d'une histoire générale, par la suite des noms historiques rangés dans un ordre logique; des articles encyclopédiques esquissent les traits principaux de cette histoire générale. Dans la troisième section la géographie est traitée de la même manière. Les deux parties de l'ouvrage se complètent l'une l'autre, le *Dictionnaire alphabétique* est lié par des renvois nultiples au *Dictionnaire logique* et à l'*Encyclopédie* qui le développe; et c'est pour rendre ces renvois plus faciles que le second volume est divisé non en pages mais en colonnes.

Si la conception de l'ouvrage nous semble tout à fait digne de louanges, nous avons quelques faiblesses à relever dans l'exécution et nous avouons être moins satisfait, dans l'ensemble, du nouveau travail de M. Élie Blanc que nous ne l'avions été du précédent. C'est sur la partie alphabétique seule que porteront nos critiques. Bien que la nomenclature qui nous est présentée soit beaucoup plus considérable que dans le petit *Dictionnaire*, que l'auteur ait pris le soin notamment d'y faire rentrer beaucoup de noms historiques et géographiques (on remarquera notamment en supplément un dictionnaire sommaire des contemporains qui rendra de réels services), il y manque encore beaucoup de choses. Il y a beaucoup de mots que l'on peut exclure sans inconvénient — qu'il y aurait parfois même inconvénient à ne pas exclure — d'un dictionnaire destiné aux enfants des écoles comme celui de 1892, mais dont l'exclusion ne se comprend pas dans un « ouvrage spécialement destiné aux professeurs et aux écrivains », comme est celui que nous annonçons. Si l'on ne peut reprocher l'omission de termes absolument techniques, comme sont les barbarismes inventés chaque jour par les chimistes, l'on s'étonne de ne pas trouver ici des expressions qui

sont d'un usage courant, ou qu'un « professeur » et un « écrivain » sont exposés à rencontrer assez souvent pour qu'un dictionnaire à leur usage ne puisse se dispenser de les citer : tels sont les termes médicaux ou les mots qui servent à désigner des inventions nouvelles, comme le dactylographe, la linotypie, etc., ou des expressions qui ont acquis droit de cité dans la science, comme la cytologie. Ce qui est encore plus regrettable, c'est de ne pas trouver dans le dictionnaire alphabétique des mots qui sont employés et expliqués dans la partie logique ou encyclopédique, par ex. *amnios*, *galvano*, *gamosépale* et *polysépale*, *hypogyne*, etc. Je relèverais encore des définitions inexactes, si je ne craignais de m'appesantir trop sur de menues critiques : des imperfections dans l'exécution ne sauraient diminuer le mérite de la conception et nous terminerons par un nouvel hommage à celle qui a présidé à cet ouvrage.

M. l'abbé Élie Blanc annonce dans sa préface qu'il va bientôt faire appel à une société de savants catholiques pour l'aider à rédiger une encyclopédie chrétienne, dont ce dictionnaire n'est que le prélude. Nous applaudissons de grand cœur à cette idée et nous espérons qu'à cette œuvre utile ne feront défaut ni le concours des hommes de science ni la faveur du public. E.-G. Ledos.

LITTÉRATURE

L'Art d'écrire enseigné en vingt leçons, par Antoine Albalat. Paris, Colin et Cie, 1899, in-12 de VII-326 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de ce livre est prétentieux et bizarre : et l'auteur lui-même ne le croit sans doute guère exact puisqu'il nous annonce un nouvel ouvrage sur la *Formation du style par l'assimilation des auteurs*. D'où je conclus qu'à ses yeux, comme aux nôtres, ce n'est pas en vingt leçons ni même en quarante qu'on peut apprendre l'art d'écrire. Sous cette rséserve, sans différer d'ailleurs des autres traités similaires autant que l'auteur le pense, ce livre n'est pas mauvais ; il contient de bonnes indications et de bons conseils, dont, avec un peu d'attention, les écoliers, et même d'autres qui ne le sont plus depuis longtemps, pourront tirer profit. Ils sont libres du reste de ne pas admirer tout ce que M. Albalat admire et de ne pas admettre toutes ses critiques, dont quelques-unes me semblent témoigner d'un pédantisme un peu étroit. M. Albalat traite successivement du don d'écrire, des manuels de littérature, de la lecture, du style, de l'originalité, de la concision, de l'harmonie du style, de l'harmonie des phrases, de l'invention, de la disposition, de l'élocution, du procédé des refontes, de la narration, de la description, de l'observation directe, de l'obser-

vation indirecte, des images, de la création des images, du dialogue, enfin du style épistolaire. Et voilà le livre! A condition de n'y pas chercher la loi et les prophètes, je crois qu'on peut en tirer bon parti.

ÉDOUARD PONTAL.

Les Grandes Légendes de l'humanité, par L. MICHAUD D'HUMIAC. Paris, Schleicher, 1899, in-18 de 187 p. illustré. — Prix : 1 fr.

Suivant M. Michaud d'Humiac, les légendes reflètent à travers les siècles, mieux encore que l'histoire, les divers aspects de l'âme humaine. Ce sont elles qui ont permis de prouver notre unité d'origine, par la similitude de traditions primitives indoues avec le texte de la Bible et qui ont inspiré les différents mythes répandus chez tous les peuples de l'univers. Nous nous bornerons à rapidement indiquer les idées de l'auteur et à constater la grande action qu'il attribue aux Ariens. Il nous raconte d'abord la légende de Rama et celle de Kristhna. De là, il passe à celle de Prométhée ; mais il n'y voit pas, comme A. Nicolas l'a si bien démontré, dans les *Études philosophiques sur le christianisme* (livre VI, chap. IV) la promesse d'un libérateur « une vérité tombée dans la fable et qu'il s'agit d'en retirer. » L'histoire de Psyché, que l'auteur nous raconte ensuite, est plutôt un conte qu'un mythe. On est surpris plus loin, à propos du Juif-Errant, de rencontrer le récit de la Passion racontée en prose romantique et là fort peu à sa place. Sur le Juif-Errant, Dom Calmet a placé, dans la Bible de Vence, (tome XII, p. 80), une curieuse dissertation que M. Michaud d'Humiac ne semble pas avoir connue. Nous ne voyons pas, du reste, ce que Ahasverus peut avoir de commun avec la conscience humaine, pas plus que l'enchanteur Merlin, que le docteur Faust, que Don Juan auxquels l'auteur s'arrête tour à tour. Il nous dit, à la fin de son livre, qu'à côté des grandes légendes qu'il vient de réunir, il y a de petites légendes auxquelles il arrivera un jour et qui démontreront « la synthèse des différentes âmes, dont la combinaison constitue l'âme française » (p. 187).

Les légendes sont précédées d'une introduction qui pourrait appeler certaines contradictions. Après tout, le volume est joli, pas cher, et d'une lecture assez agréable; mais est-ce bien un livre de vulgarisation scientifique?

POGGIARIDO.

Plainte de la Vierge en vieux vénitien. Texte critique précédé d'une introduction linguistique et littéraire. Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université d'Upsal, par ALFRED LINDER. Upsala, imp. Edv. Berling, 1898, in-8 de CCXLIII-90 p.

M. Linder déclare, dès son Avant-propos, que le poème qui lui fournit le sujet de sa thèse de doctorat après lui avoir servi de thèse de licence n'offre « guère rien de bien notable comme langue, comme

fond ni même comme style. » Il pourrait donc sembler étrange au premier abord qu'il lui ait consacré un travail si considérable. Nous ne nous en plaindrons cependant point. Le *Planto de la Verzene Maria* a joui d'une assez grande popularité. M. Linder en cite cinq éditions et vingt-six manuscrits. Encore sa liste est-elle incomplète : il faut y ajouter du moins deux éditions données en 1476 et en 1537 à Milan, l'une sous le nom d'Antonio Cornazzano et l'autre anonyme ; il existe à la Bibliothèque nationale un exemplaire de chacune de ces deux éditions. Les imitations dont le poème a été l'objet à l'étranger attestent également la vogue qu'il a eue et qui justifie la longue étude que lui consacre M. Linder.

Son travail, en effet, n'a pas simplement consisté dans l'établissement critique d'un texte correct. Une introduction considérable, fruit de recherches étendues, nous donne en divers chapitres les motifs qui ont déterminé le choix des leçons adoptées, le classement des manuscrits et des éditions ; des notions sur la versification et sur la langue du poème, sur les sources auxquelles il a puisé, l'époque à laquelle il a été composé, l'auteur qui l'a rédigé, le style et la valeur littéraire qu'il présente.

Bien que le travail de M. Linder soit d'un mérite réel, il ne nous paraît pas à l'abri de toute critique. Le titre même de cette publication, qui nous annonce un poème en « vieux vénitien », dépasse un peu les conclusions auxquelles on peut légitimement s'arrêter ; l'auteur reconnaît d'ailleurs que la plupart des copistes sont des Vénitiens plus ou moins toscanisants : et, sous la forme que nous livrent les diverses copies, la langue du *Planto* appartient bien aux dialectes de l'Italie septentrionale, mais ne saurait être qualifiée de vénitien pur.

M. Linder croit pouvoir donner comme date à la composition du poème les environs de l'année 1325 et comme auteur un moine augustin Enselmino de Trévise, d'ailleurs peu connu. Aux auteurs cités par M. Linder, qui en font mention, il faut ajouter Mazzuchelli dans ses *Scrittori d'Italia* et Ossinger, dans la *Bibliotheca augustiniana*. Ossinger, d'ailleurs, a puisé son renseignement dans Mazzuchelli et s'il ajoute avec témérité que cet Enselmino vivait au XVIe siècle, il est visible que cette opinion s'appuie simplement sur la date de publication de l'*Infanzia del Salvatore* (1541) qu'il lui attribue. Cette dernière poésie n'est point perdue comme le pense M. Linder. La Bibliothèque nationale en possède sous la cote Yd. 988, une édition de Venise, 1544, anonyme d'ailleurs et qui porte le titre : *Infantia Salvatoris*. Si les arguments donnés par M. Linder pour déterminer la date de composition du *Planto* me paraissant assez solides, ceux dont il étaie l'attribution à Enselmino ne le sont pas tous également : il m'est impossible, par exemple, de voir dans les vers III, 2-4, une « allusion aux abnéga-

tions de la vie monacale. » L'argument en faveur de la cléricature de l'auteur tirée des qualités de latiniste dont témoignent les phrases latines semées dans le poème, perd de sa force si l'on considère que l'on n'a point affaire ici à des phrases originales, mais à de simples citations des livres saints ou des textes ecclésiastiques depuis le vers initial et le vers final, jusqu'aux phrases III, 23; IV, 2; VIII, 34; XI, 39, relevées avec tant de soin par M. Linder. La composition du poème par Enselmino demeure donc hypothétique. E.-G. LEDOS.

Peer Gynt, poème dramatique en cinq actes, par HENRIK IBSEN, traduit du norvégien et précédé d'une préface par M. Prozor. Paris, Perrin, 1899, in-16 de XXVI-259 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si j'avais à juger *Peer Gynt* sur mes seules impressions personnelles, je n'hésiterais pas à déclarer, en employant des expressions fournies par le drame lui-même, que « tout cela est pure folie », ou : « la raison est morte, vive Peer Gynt! » Le quatrième acte s'achève dans une maison de fous : les dialogues qui s'établissent dans ce milieu tout spécial, ne jurent pas du tout avec le reste, ils sont plutôt moins obscurs que d'autres passages. Cependant Henrik Ibsen, bien avant d'avoir été oint tabou par le snobisme parisien, était considéré dans son pays comme un poète de grande valeur, et *Peer Gynt* n'appartient ni à ses débuts, ni à sa vieillesse. En 1868, Ibsen, écrivant ce drame, avait trente-neuf ans, et depuis longtemps sa réputation au théâtre n'était plus à faire. Les fanatiques reconnaîtront bien qu'en raison de difficultés matérielles de mise en scène, ce drame est injouable, mais il n'en serait pas moins un des chefs-d'œuvre d'Isben, l'un des plus connus ; Grieg, à la mode lui-même, en a mis en musique quelques fragments. Ces diverses considérations peuvent faire hésiter le critique. Son bon sens le tromperait-il ? Serait-il, à tort dérouté par le décousu de l'intrigue, écœuré par l'ignominie de ce héros que tout le monde, et tout le temps, qualifie, sauf quelques variations, en ces termes choisis — j'en demande pardon aux lecteurs — : « il est saôul, le cochon ? » Enfin la splendeur du développement donné à la haute pensée philosophique qui domine tout le drame, lui échapperait-elle ? Il y est beaucoup question de rester soi-même, de conserver son moi. Il semble qu'en cela consiste la vertu suprême. Peer Gynt, ivrogne, voleur, suborneur, assassin, se pose sans cesse cette grave question au beau milieu de ses extravagances, de ses perpétuelles menteries et de ses fantasmagoriques avatars : suis-je demeuré moi-même ? C'est son critérium moral. Tout serait sauf, s'il était resté lui-même. Et en effet, le diable venant au dénouement prendre livraison du drôle, débat avec lui cette seule question ; le reste ne compte pas. Et la solution du problème serait que Gynt a été lui-même, pleinement et véritablement, « dans

la foi, dans l'espérance et dans l'amour » d'une certaine Solveig, personnage reviviscent qui reparaît de temps à autre, la seule femme que Gynt ait respectée. Comprenne qui pourra ; pour moi j'ai souvent cru observer que la psychologie était précisément le point faible des soi-disant psychologues. Le traducteur et malin commentateur veut voir là « le principe de la reversibilité des vertus. » C'est très bien, mais quel rapport secret y-a-il entre la persistance ou l'immutabilité du moi et la reversibilité du mérite de la vertu ? J'admire M. Prozor, non pour la première fois : il a des idées et du style, il découvre dans son poète de mystérieuses merveilles, des prodiges d'art, d'insondables profondeurs philosophiques, des sublimités de prophète inspiré. Je l'admire, mais je l'envie surtout, j'envie les bosses de rire qu'il se donne en catimini, — je me plais du moins à le croire — quand il débite le plus sérieusement du monde ses boniments aux gogos.

Je m'aperçois que j'ai omis d'indiquer le sujet de *Peer Gynt*. J'ai une excuse : il est inénarrable. La liste même des personnages et des lieux de scènes est tout un poème, un poème de cocasserie. Faute de place, il suffira d'un léger crayon des amours. Au premier acte, Peer enlève une mariée en pleine noce ; il l'abandonne au second et se hâte de mettre à mal « la femme en vert », — elle n'a pas d'autre nom ou prénom fille, — du prince des trolls ; au troisième, une pure et chaste jeune fille, Solveig, vient s'offrir à lui dans la forêt ; au quatrième, travesti en prophète du Sahara, il fait à une négresse « la grâce » de la séduire, mais cette fois, c'est elle qui le plante là ; enfin, au cinquième, Peer meurt plein de crimes, d'abominations et d'incohérences, sauvé par la vertu de Solveig. LONGCHAMP.

Mélanges de littérature et d'histoire religieuses, *publiées à l'occasion du jubilé épiscopal de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, 1874-1899*. Paris, A. Picard et fils, 1899, 2 vol. gr. in-8 de v-575 et 459 p. — Prix : 20 fr.

Au prélat lettré et savant qu'est Mgr de Cabrières, j'imagine qu'on ne pouvait, à l'occasion de son jubilé épiscopal, offrir un hommage plus agréable que celui du recueil publié sous la direstion de M. l'abbé Douais, son vicaire général. Bien entendu, M. l'abbé Douais a apporté sa contribution à ce recueil : d'abord la préface où il en explique le but, puis une intéressante et solide étude sur les *Origines de l'épiscopat* : à côté de lui se sont groupés des savants, méridionaux pour le plus grand nombre, qui font tous honneur, chacun dans leur spécialité, à la science française ; l'abbé Jacquier, le P. Germer-Durand, l'abbé Batiffol, Dom Morin, l'abbé Duchesne, le baron Desazars de Montgaillard, dom du Bourg, Louis Roche, dom Cagin, Jules Gay, Léonce Couture, l'abbé Auriol, M. Cauvet, le P. Doussot, l'abbé Granier, M. Noguier, le P.

Denifle, l'abbé Vidal, l'abbé Cassan, l'abbé Poujol, dom Mougel, le capitaine de Marien, l'abbé Delouvrier, M. Grasset-Morel, le P. Dudon, le chanoine Saurel, M. Flament, l'abbé Cabanel, l'abbé Charpentier, l'abbé Bousquet, M. Sahuc, l'abbé Estournet, Gaston Boissier lui-même, qui, quoique protestant, si je ne me trompe, a voulu aussi apporter son hommage à l'illustre évêque, son compatriote, dont il estime comme tout le monde et le caractère et le talent. Les sujets sont naturellement aussi variés que les noms : l'histoire générale, la littérature patristique et liturgique, l'éloquence chrétienne, la littérature française, l'archéologie, la sigillographie y sont représentées. Enfin parmi les signataires des études, on trouve des savants laïques, des ecclésiastiques en grand nombre, des religieux de divers ordres, bénédictins, dominicains, jésuites, assomptionistes, des professeurs de l'enseignement supérieur libre, un membre de l'Académie française, un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, plusieurs mainteneurs de l'Académie des jeux Floraux; ainsi l'hommage est à la fois plus significatif et plus complet. Il m'est difficile, on le comprend, d'indiquer tous les sujets traités; il y en a vingt-trois dans le premier volume, douze dans le second, et le troisième qu'on nous annonce sera sans doute aussi bien rempli. Je me contenterai donc d'indiquer ceux qui ont plus particulièrement attiré mon attention : *Les Sentences de Jésus découvertes à Behnesa* par l'abbé Jacquier; *le Jugement de Tacite sur les Juifs*, par Gaston Boissier; *le Forum chrétien*, par l'abbé Duchesne; *la Vie de Saint Lucperc*, par Léonce Couture; *Arnaud de Cervole*, par le P. Denifle; *Sceaux ecclésiastiques languedociens du moyen âge et de la Renaissance*, par le capitaine de Marien; *Établissement des jésuites à Montpellier*, par le P. Dudon. J'en passe, et des meilleurs. Notons aussi une intéressante étude du baron Desazars sur deux Visigoths illustres, Guillaume d'Aquitaine et saint Benoît d'Aniane, celle de dom du Bourg sur l'abbaye d'Aniane, la note savante de dom Cagin sur le Sacramentaire de Gellone, un des plus vénérables monuments de la liturgie gallicane. J'en ai dit assez pour prouver le haut intérêt de cette belle publication, qui fait honneur à celui qui l'a entreprise, à tous ceux qui y ont collaboré et à l'éminent prélat qui en a accepté l'hommage.

ÉDOUARD PONTAL.

Introduction à l'histoire littéraire (suite de l'*Histoire considérée comme science*), par P. LACOMBE. Paris, Hachette, 1898, in-8 de VIII-420 p. — Prix : 7 fr. 50.

En refermant ce lourd volume avec la satisfaction du devoir accompli jusqu'au bout, après en avoir, une dernière fois, attentivement relu la préface et compulsé la table, je dois avouer que le plan général de l'auteur, avec ses divisions et subdivisions, m'échappe complète-

ment. Ce qui m'étonne d'autant plus, qu'il s'agit ici d'un exposé didactique, plein de définitions étudiées, de remarques neuves, de subtiles discussions, d'inductions rigoureusement logiques. L'esprit à la fois avisé et pondéré qui a rassemblé de pareils éléments ne peut avoir failli à les disposer en un ensemble parfaitement coordonné, et ce sont sans doute les arbres qui m'empêchent de voir la forêt. Je laisserai donc M. Lacombe s'expliquer lui-même sur son but et son plan. L'*Introduction à l'histoire littéraire* est répartie en quatre livres qui n'ont malheureusement pas de titres, sauf le dernier : *Psychologie spéciale du style*. Le premier définit la littérature, son vrai royaume, ses grandes provinces ; il établit la manière dont l'histoire littéraire peut être scientifiquement traitée par la recherche des similarités et la recherche des causes. Le livre II, peut-être moins abstrait, et certainement plus développé, traite de la psychologie du public et de celle de l'artiste : quelles doivent être les facultés intellectuelles de l'artiste ? Comment invente-t-il des émotions, des sentiments, des passions, des caractères, et quelle influence son propre caractère a-t-il sur ses œuvres ? Jusqu'à quel point faut-il rechercher dans ses créations des émanations de sa propre personnalité ? La question du progrès en littérature, qui forme l'objet du quatrième livre, m'a semblé traitée d'une manière vraiment originale. M. Lacombe est un esprit indépendant : il culbute volontiers les fétiches et fait bon marché des autorités. Taine, Rigault, Spencer et M. Brunetière ont en lui un contradicteur déterminé, qui ne s'en laisse pas facilement imposer. Pour juger du progrès accompli en littérature, il propose, comme mesure, l'émotion obtenue par la peinture d'une réalité plus complexe. La psychologie du théâtre grec étant moins riche que celle de nos classiques français, et celle-ci moins riche que celle de nos contemporains, il y a progrès. Le fonds psychologique de la littérature narrative actuelle est hors de comparaison avec ce que les siècles précédents ont possédé. Nous devons aussi à nos lyriques contemporains la découvrete de deux provinces immenses de l'âme humaine. « D'abord tous les genres d'émotions que la nature extérieure peut donner. Puis le sentiment des humbles conditions, des humbles misères, des humbles plaisirs. Ajoutez enfin l'intérêt, la curiosité, la symphathie pour ce qui est très loin de nous par sa situation sociale, par sa position dans le passé ou dans l'espace. Jamais on n'a vu un si subit agrandissement de la sensibilité artistique. » Peut-être y aurait-il quelques objections à opposer à cette théorie ; mais elle semble elle-même un progrès sur les engouements *à priori* de la vieille querelle des anciens et des modernes. M. Lacombe fouille et remue beaucoup d'idées : quelques-unes vous frappent avec une clarté d'évidence imprévue, d'autres sont ingénieusement démontrées. Il en est aussi de contestables ; celles qu'il professe sur la religion,

qui, pour lui, est surfaite, sont de ce nombre. On peut douter qu'il soit bien scientifique d'attribuer les préceptes de la morale à l'observation et au raisonnement (p. 355). Jupiter, assure M. Lacombe, n'a révélé à personne qu'il aimait la justice, pas plus que Diane n'a recommandé la chasteté. « Est-ce que Diane a jamais parlé ? Est-ce qu'il n'a pas fallu reconnaître d'abord la valeur pratique de la chasteté, pour pouvoir ensuite prêter à Diane le sentiment que Diane n'eut jamais et pour cause ?... » S'ils se sont donné le tort d'être aussi peu explicites, j'en suis humilié pour Jupiter et pour Diane. LONGCHAMP.

Fauteuils contemporains de l'Académie française. Études littéraires, 2e série, par V. JEANROY-FÉLIX. Paris, Bloud et Barral, s. d. (1899), in-8 de 431 p. — Prix : 6 fr.

Cet ouvrage est la suite de celui dont j'ai déjà rendu compte, avec un sincère éloge (t. LXXIX, p. 432-433) ; il comprend des études biographiques et littéraires sur MM. Rousse, Vandal, Pailleron, Theuriet, de Mun, Sardou, Boissier, le duc d'Aumale et Hanotaux. C'est le même style alerte et chatoyant, la même verve gauloise et la même sûreté de critique. Le fonds est excellent, et si l'on a quelque reproche à adresser à la forme, c'est son excès de saveur. Voyez plutôt ce début de l'étude consacrée à l'éminent défenseur de la cause des congrégations : « La biographie de M. Rousse tient en quelques mots ; c'est celle de tous les avocats : il a parlé, il parle, il parlera... » Mais il y a manière de parler, et, pendant soixante pages, nous apprenons comment M. Rousse sait le faire ; et nous souhaitons à l'Académie, en arrivant à la conclusion de cette étude, beaucoup de membres qui ne sachent « ni lire, ni écrire », comme disait de lui-même Berryer dans son discours de réception, ou qui sachent avec la même perfection manier la plume et la parole, comme c'est le cas de M. Rousse. Et plus loin : « ni dandy, ni pion, ni antiquaire, ni ramasseur de petits papiers à amusettes, ni collectionneur de procès-verbaux, ni regrattier de vieilles inscriptions, ni prophète, ni sectaire, ni précurseur, ni initiateur, historien, tel est M. Albert Vandal, une des intelligences les plus ouvertes de notre temps », à qui l'auteur envie beaucoup l'indépendance de fortune et de situation qu'il oppose, dans un tableau fort pittoresque, aux déboires de l'écrivain besoigneux rencontrant des obstacles sous chacun de ses pas. A propos de Pailleron, dont *le Monde où l'on s'ennuie* est déclaré et démontré une des maîtresses comédies de notre époque, une de celles qui resteront, notre critique dissèque avec un scalpel impitoyable les poésies de ce maître prosateur ; en particulier certain sonnet qui a pour titre *Hirvàna* et dans lequel « vacarmes » rime avec « gendarmes » : je ne connais rien de plus réjouissant que cette analyse humouris-

tique : il ne reste plus un seul vers debout, et l'on est bien forcé d'avouer que le critique a raison : mais c'est à décourager de jamais composer de sonnets; et moi qui en ai quelquefois un par mois sur la conscience, j'en ai éprouvé quelque frisson. Ces frissons-là sont salutaires. André Theuriet reçoit, en revanche, force compliments très mérités; mais il n'était peut-être pas besoin de les accompagner, même en se couvrant de l'autorité de Lemice-Terrieux, de calembourgs de la taille de celui-ci : « Ce qui est haïssable, ce n'est pas le moi, comme dit Pascal, c'est la *fin du mois*! » Cela me rappelle un peu trop les articles de Pontmartin, dernière manière, et son *Caravansérail*. Nous arrivons du comte de Mun, et M. Jeanroy se livre à une plaisante dissertation sur l'atavisme : « M. A. de Mun est l'arrière petit-fils d'Helvétius. Un athée, un encyclopédiste, ayant pour descendant l'un des plus grands, des plus éloquents champions du catholicisme! Que dirait-on, alors, si Voltaire ayant laissé une postérité, son arrière petit-fils était rédacteur en chef de l'*Univers*!... » M. Jeanroy aurait pu pousser plus loin les généalogies du comte de Mun dans une autre direction, et il n'aurait sans doute pas été peu surpris de constater que ce bon Français descend en ligne directe, par les femmes, de la reine Marie-Stuart; et que ce député de la Bretagne descend sussi en ligne directe de la reine Anne, la dernière duchesse de cette province, par sa fille Renée de France, qui épousa le duc de Ferrare. Voilà de l'atavisme, ou je ne m'y connais pas. L'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* a jadis développé tout au long cette dernière généalogie et je me suis toujours étonné de ce que les comités électoraux de M. de Mun n'en aient pas tiré parti dans leurs proclamations. Mais je ne suis pas ici pour leur donner des conseils, et celui que je donnerai volontiers au bienveillant lecteur, c'est de se procurer les livres de M. Jeanroy. Il n'y trouvera pas de critique pédante ni montée sur un piédestal, mais des études saines et limpides, qui savent agréablement mêler *utile dulci*.

RENÉ KERVILER.

Flaubert, par ÉMILE FAGUET (Collection des *Grands Écrivains français*). Paris, Hachette, 1899, in-18 de 191 p. — Prix : 2 fr.

C'est un des bons volumes de la collection que celui de M. Faguet. Le sujet, il est vrai, en était d'un maniement assez facile. La vie de Flaubert fut toute unie : elle est vivement contée en quelques pages, et peut-être un peu trop sommairement. Son caractère présente des traits saillants, orgueil et timidité, irritabilité et misanthropie, qui permettent de « l'attraper » sans trop d'efforts. Son œuvre tient en quelques volumes, et, vide à peu près complètement d'idées, n'offre à étudier que des procédés d'art dont on a vite pénétré le secret. Il apparaît bien, en effet, et M. Lanson dans la notice des *Pages choisies* l'a déjà montré, qu'il fut

un romantique qui s'imposa laborieusement la discipline d'une théorie réaliste.

Mais cette « donnée » qui appartient à tous, M. Faguet l'a faite sienne par l'habileté avec laquelle il l'a creusée, par la pénétration avec laquelle il a démêlé ce qui manquait à Flaubert comme romantique du côté de la sensibilité et ce qui entre, ou mieux se transpose, de romantisme dans son réalisme. Outre cela, cette étude, particulière et un peu minutieuse de sa nature, se trouve enrichie par une foule d'idées générales, de remarques d'ordre littéraire et moral, que suggère à l'esprit fécond du distingué critique le démontage ou l'autopsie, comme on aimera mieux dire, de ces marionnettes humaines : Mme Bovary, Homais, Charles Bovary, le père Rouault, Bouvard et Pécuchet...

Et c'est écrit avec ce certain laisser-aller qui plaît, sans trahir la finesse de la pensée, sans affadir la saveur de la langue. En somme, une dissertation-causerie, agréable, même amusante pour ceux qui ne font que lire, instructive, « nourrissante », comme tout ce qu'écrit M. Faguet, pour ceux qui veulent en lisant comprendre, c'est-à-dire absorber quelque chose afin de « profiter. »

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

GABRIEL AUDIAT.

Les Femmes dans la comédie française et italienne au XVIIIe siècle, par CHARLES DEJOB. Paris, Fontemoing, 1899, in-18 de 417 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait avec quelle infatigable activité M. Dejob, maître de conférences à la Sorbonne, ex-président de la Société d'études italiennes, travaille à ramener un peu l'esprit français vers la littérature d'au-delà les Alpes, autrefois si fort à la mode, aujourd'hui si délaissée. Habilement, pour nous amadouer, il mêle les choses françaises aux choses italiennes, les unes faisant passer les autres, et l'impression entrant insensiblement en nous de la ressemblance des idées et de la fraternité des âmes latines.

Ce qu'il nous donne aujourd'hui, c'est une étude très claire et très complète des rôles de femmes dans la comédie du XVIIIe siècle : ingénues et coquettes, honnêtes femmes et femmes légères, époux assortis, mauvais ménages et faux ménages, femmes de théâtre et courtisanes défilent devant nous en un cortège un peu long peut-être, un peu monotone, mais très méthodiquement ordonné et qui témoigne d'une érudition formidable. Ce ne sont pas seulement, en effet, les Dancourt, les Destouches, les La Chaussée, les Palissot, les Poinsinet, les Collé, les Carmontelle, les Alain, les Boissy, les Mercier, les Picard d'un côté, et l'inépuisable Goldoni de l'autre, qui sont mis à contribution ; mais

c'est une foule d'auteurs peu ou point connus, qu'à coup sûr on ne lit jamais, comme Bouilly, Bouchard, de Ségur, de Moissy, Creuzé de Lesser, Morand, Guillemin, Imbert, Roger, Vigée, Mme de Meaunoir et Nota, Gigli, Bancolelli, Faguioli, Capacelli, Federici, etc., etc...

Encore M. Dejob ne se cantonne-t-il pas étroitement dans le XVIIIe siècle et dans les pays latins. Son savoir universel multiplie les rapprochements instructifs ou piquants avec nos écrivains du XVIIe siècle, aussi bien qu'avec les romantiques et les contemporains : Dumas, Augier, voire Pailleron et M. Jules Lemaître ; et il ne dédaigne pas de faire visite aux Anglais et aux Allemands, qu'il paraît connaître aussi bien que les Italiens et les Espagnols.

Il y a donc là une mine de renseignements pour ceux qui s'occupent de l'histoire du théâtre ou de l'histoire des mœurs. Et tout le monde s'intéressera à la conclusion générale qui ressort de ces savantes études : c'est que ces peuples catholiques et latins, tant décriés pour leur immoralité, ont gardé en somme, et jusqu'au temps de Louis XV et de Mme Dubarry, une grande réserve dans le plus libre de tous les genres ; il a fallu, pour nous faire perdre pied, que les vertueux pays du protestantisme, l'Angleterre et l'Allemagne, nous apportent leur dépravation et submergent notre bon sens et notre sens moral sous leurs thèses scandaleuses en faveur de l'enfant naturel, du divorce, — et du ménage à trois!

GABRIEL AUDIAT.

Précis d'histoire de la littérature allemande, par L. WILLIAM CART. Paris, Klincksieck, 1898, in-12 de 467 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre paraît destiné à nos classes de l'enseignement moderne et classique ; il est écrit sans prétention, avec simplicité, et dans le but d'être utile. M. Cart ne se perd pas dans les détails de pure érudition : il a beaucoup lu, beaucoup retenu, et il consigne dans son livre le meilleur fruit de ses lectures. Ce n'est pas, comme l'auteur semble l'insinuer trop modestement dans son court Avant-propos, un simple résumé des ouvrages similaires parus en Allemagne ou en France ; je trouve au contraire dans ce livre court mais complet une note personnelle que l'on ne rencontre pas d'habitude dans les ouvrages du genre, un plan lumineux, une exposition facile et claire. C'est un tableau d'ensemble qui permet au lecteur de voir d'un seul coup d'œil tout le développement d'une riche littérature, et lui donne le goût de pousser plus avant la connaissance rapide qu'il a pu gagner à cette lecture. Nous souhaitons à ce livre le succès qu'il mérite ; il a sa place indiquée dans nos bibliothèques classiques.

L. MENSCH.

HISTOIRE

Le Monastère des Oiseaux ; les origines, la Révérende Mère Marie-Sophie, 1811-1863, par le P. VICTOR DELAPORTE. Paris, Retaux, 1899, in-8 de 424 p. — Prix : 5 fr.

Retracer les humbles et déjà lointaines origines du monastère des Oiseaux, en suivre les progrès rapides jusqu'à l'époque de sa prospérité, c'est aussi faire admirer l'action de la Providence et montrer comment elle sait susciter au moment voulu de dignes instruments de ses desseins et, à travers tous les obstacles, les conduire au but. On en trouve la preuve dans le bel ouvrage consacré par le P. Victor Delaporte à Mère Marie-Euphrasie et à Mère Marie-Sophie, dont l'existence, pendant près d'un demi-siècle, s'identifie avec les destinées du couvent des Oiseaux.

Née dans la nuit de Noël 1597 où Alice Le Clerc et ses premières compagnes avaient reçu l'habit religieux des mains de saint Pierre Fourier, le bon père de Mattaincourt, la congrégation de Notre-Dame avait vu la plupart de ses religieuses dispersées par la Révolution. Quelques-unes d'entre elles, vivant ignorées à Rungis, donnèrent l'hospitalité en 1796 à une jeune orpheline qui devait un jour restaurer à Paris la Congrégation de Notre-Dame. Thérèse Binart, que les malheurs du temps avaient obligée de quitter le monastère de l'Assomption fit profession au monastère de Rungis et prit le nom de Mère Euphrasie. Elle allait bientôt connaître encore les mauvais jours, car, à bout de ressources, les sœurs de Rungis avaient dû se séparer. Après quelques années passées rue Saint-Jacques (1799-1807), Mère Euphrasie put enfin ouvrir une école au cloître Saint-Benoit. Le succès ne se fit pas attendre et bientôt il fallait chercher de plus vastes locaux. On loua, rue des Bernardins, l'hôtel de Torpane qui, devenu trop étroit à son tour, fut abandonné en 1818 pour l'hôtel des Oiseaux, situé rue de Sèvres, au coin du boulevard des Invalides. Cet hôtel, qui tirait son nom des immenses volières établies dans les jardins par un de ses propriétaires, avait tour à tour servi sous la Révolution de prison, d'hôpital militaire et de collège.

Mère Euphrasie, quoique jeune, ne devait pas être témoin des succès de cette maison qu'elle avait préparés avec tant d'ardeur et de persévérance ; le 20 juillet 1819 elle entrait dans l'éternel repos ; mais son œuvre trouvait une digne continuatrice dans une jeune religieuse formée par ses soins et qui avait hérité de ses rares vertus aussi bien que de ses éminentes qualités, Mère Sophie. En se pénétrant chaque doute davantage des constitutions de saint Pierre Fourier en s'abandonnant complètement entre les mains de Dieu, la nouvelle supérieure, pendant les quarante-quatre années qu'elle gouverna les Oiseaux,

se révéla une éducatrice de premier ordre. Le P. V. Delaporte a fait dans les riches Annales des Oiseaux et dans les notes laissées par Mère Sophie une ample moisson de touchants souvenirs qui nous montrent que si la supérieure des Oiseaux s'entendait à merveille à former des élèves instruites, elle cherchait avant tout à gagner des âmes à Dieu et que, de ce côté aussi, ses efforts étaient bien souvent couronnés de succès. Son zèle s'étendait même au delà de l'enceinte du couvent et plus d'un homme célèbre lui dut son retour à la religion. C'est dire qu'au point de vue purement historique, le livre du P. Delaporte ne manque pas d'attraits, et on lira avec plaisir les pages consacrées à Louis Veuillot et au maréchal de Saint-Arnaud. D'ailleurs, à toutes les époques de leur existence, les Oiseaux ont eu d'illustres amies, la duchesse d'Angoulème, la duchesse de Berry, la princesse d'Anhalt, et surtout la pieuse princesse Clotilde Napoléon qui passa peut-être dans ce monastère les meilleures heures de son séjour en France. A côté de ces grands noms, nous trouvons enfin les saints prêtres qui prêtaient à Mère Sophie l'appui de leur expérience et de leur dévouement, et qui tous ont laissé un nom dans l'Église de France, le P. Ronsin, le directeur de la fameuse Congrégation, Mgr de Quélen, le cardinal Mathieu, le cardinal Morlot, le P. Olivaint. Parmi les titres de gloire des Oiseaux, par qui tant de bien s'est fait dans le monde, n'oublions point d'ajouter que ce fut une élève de cette maison qui eut l'idée de consacrer le mois de juin au Sacré-Cœur et que la communauté de Notre-Dame inaugura la première les exercices du mois du Sacré-Cœur.

Le livre du P. Delaporte est non seulement une œuvre d'édification, c'est aussi un travail qui sera lu avec profit par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre temps. ALBERT ISNARD.

Documents parisiens du règne de Philippe VI de Valois (1328-1350), extraits des registres de la Chancellerie de France, par JULES VIARD. Tome Ier (*1328-1338*). Paris, Champion, 1899, in-8 de 360 p. — Prix : 10 fr.

Depuis quelques années l'histoire de notre XIVe siècle français commence à se débrouiller un peu. C'est en partie à Siméon Luce que l'honneur en revient; il n'a pas seulement contribué à jeter la lumière sur cette période par ses travaux personnels, mais il a su diriger dans le même sens les recherches de plusieurs de ses élèves. Parmi ceux qui travaillent ce champ avec le plus d'activité et le plus de bonheur est certainement notre collaborateur M. Jules Viard. En attendant la grande histoire du règne de Philippe VI qu'il prépare et dont il a déjà esquissé divers chapitres il nous donne sur le gouvernement de ce prince de

précieux recueils de documents. Il a sous presse, dans la collection des documents inédits, les *Journaux du trésor de Philippe VI*, et voici qu'il nous offre le premier volume d'un recueil de documents où l'on puisera de nombreuses indications et pour l'histoire générale et pour l'histoire locale de Paris.

Pour bien juger de l'ensemble des matériaux ainsi mis à notre disposition par l'actif érudit, il faut attendre le second volume et l'introduction dans laquelle il fera ressortir la valeur et l'importance des documents recueillis par lui. Mais un rapide examen des deux cent-sept pièces qui forment la riche matière du tome Ier suffit à se faire une idée du travail et de la méthode excellente de l'auteur. Naturellement, en règle générale, les documents antérieurement publiés ne font ici que l'objet d'une simple analyse. Une annotation sobre et précise éclaircit pour chaque acte les points nécessaires : indications biographiques sur les personnages cités, identification des noms de lieux, etc... Un recueil de ce genre ne se prête guère à l'analyse. Nous noterons des actes et des notes sur les Coquatrix, les des Essars, les Poillevillains, les de Buci et autres personnages qui ont joué un rôle au XIVe siècle, un acte qui rectifie une assertion du savant P. Denifle sur les servites à Paris (n° CLXXVIII), un autre sur la fondation à Saint-Gervais d'une chapelle (LXXXII), dont on ne signalait la présence qu'au XVe siècle, et la pièce concernant les corroyeurs de Paris.

Nous reviendrons plus longuement sur cette utile publication lorsque la fin en aura paru. E.-G. LEDOS.

Histoire des rapports de l'Église et de l'État en France, de 1789 à 1870, par H. DEBIDOUR. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 740 p. — Prix : 12 fr.

Un membre de l'Université pardonnera sans doute une comparaison scolaire : j'oserai donc dire que dans un concours, parmi les mauvais livres, celui-ci obtiendrait facilement un prix d'excellence.

Il serait malaisé d'accumuler plus d'erreurs historiques, plus de parti pris, plus de déductions fausses; si bien que ce gros volume n'est qu'un long pamphlet. Tous les lieux communs de la libre pensée, toutes les fadaises de la presse radicale, tous les rabâchages d'estaminet sont là, à leur place, en bon ordre, et, pour être mieux dits, n'en sont pas plus vrais. L'auteur s'est donné beaucoup de peine pour reproduire, quatre-vingts ans après, les thèses les plus vulgaires du libéralisme pendant la Restauration. A la première lecture, frappé de tant d'hérésies morales, religieuses et historiques, on prend naturellement des notes pour éclaircir telle erreur, rectifier telle assertion, combattre telle fausseté et puis la lassitude vous envahit, la plume tombe et le sentiment de l'inutilité d'une pareille besogne vous domine.

Inutile pour les catholiques qui s'indignent ou haussent les épaules; inutile pour les libres penseurs dont le siège est fait; inutile pour les indifférents qui n'ont rien à apprendre là, s'ils sont gens d'esprit, et qui restent rebutés par la longueur fastidieuse d'un travail dont les conclusions hostiles se répètent dans une monotonie prud'hommesque.

L'auteur lui-même semble incapable d'une controverse, tant est visible son parti pris, et candide, par certains côtés, son animosité contre l'Église. Cette haine furieuse (non de la religion pour laquelle il affecte une commisération dédaigneuse) mais contre « Rome » lui couvre les yeux d'un bandeau si épais que la punition de sa mauvaise foi première est de ne pas voir réellement; c'est ce que j'appelle la sincérité de la calomnie. Dans sa préface, il parle surtout de loyauté, il écarte « la question très passionnante, » il encense l'autel de la vérité. On voudrait le croire; en tout cas, au spectacle du résultat on le plaint.

Pour y atteindre, il s'est donné une peine très courageuse, il a beaucoup lu, beaucoup étudié, et ce n'est point par ignorance qu'il pèche, d'où sa condamnation doit être sans rémission: il ne peut invoquer les circonstances atténuantes; car, amis et adversaires, il a compulsé les documents nécessaires pour se convaincre s'il l'avait voulu. Il donne même en tête de ses chapitres des « bibliographies » fort com-complètes. Il cite plus volontiers ceux qui ne pensent pas comme lui que ses correligionaires en révolution, mais il détourne leurs conclusions de leur sens et conclut à l'avantage de sa thèse tout et rien. Il me sera permis de le remarquer, spécialement à propos d'une question où je suis en quelque sorte partie intéressée, puisqu'il s'agit d'un de mes livres : sur *la Congrégation*, M. Debidour a lu mon étude avec beaucoup de soin et d'indulgence, mais quand il en rapporte les citations c'est pour leur faire dire ce qu'elles ne disent pas et en tirer des conclusions à sa fantaisie sans doute, mais fort éloignées des documents, j'ose l'en assurer. Je constate l'impossibilité d'une discussion historique qui nécessiterait autant de pages que le volume lui-même; je déplore cet esprit sectaire et haineux dont les membres les plus considérables de l'Université (même quand ils prennent les précautions comme ici de voiler leur qualité), ne cessent de nous apporter la triste preuve, et je regrette de ne pouvoir accorder à l'auteur, ne fut-ce que pour la forme et l'amour de la courtoisie, les compliments de pure banalité dont la république des lettres est coutumière et prodigue; mais en face d'un pamphlet, il faut avant tout démasquer le pamphlétaire. G. DE G.

Les Grandes Journées populaires, histoire illustrée des révolutions (1789-1830-1848-1870), par PIERRE BAUDIN, et RAOUL CADIERRES. *Le Soulèvement*. Paris, Société d'édition et de librairie,

s. d., 1899, in-4 de 595 p., gravures en noir et en couleur d'après les documents de l'époque. — Prix : 12 fr.

Sous l'ancien régime le peuple était un peu considéré comme un grand enfant incapable de se diriger, ignorant même ses vrais besoins et que, en bon père de famille, le Roi devait tenir en lisière. Que si d'aventure de grands seigneurs, comme on le vit à l'époque de la Fronde, en rébellion contre l'autorité royale parvenaient à l'égarer et lui faisaient épouser leurs querelles, le châtiment ne tardait guère, et les rares journées où il essayait de jouer un rôle, de manifester sa volonté, d'exercer une pression sur les événements demeuraient sans lendemain ; les choses reprenaient leur train accoutumé et le peuple, puni ou pardonné suivant les circonstances, reprenait sa vie calme, monotone, mais empreinte d'une saine philosophie. Il n'en alla plus de même lorsque les écrivains de tout ordre et de tout genre lui eurent répété à satiété que, depuis des siècles, il était victime des abus du pouvoir et avait à faire valoir des droits jusqu'alors méconnus et parfaitement authentiques. Quand le peuple crut à ces discours, il souffrit ses maux avec moins de patience et ne recula plus devant l'émeute. A partir de l'avènement de Louis XVI, les troubles deviennent fréquents à Paris et dans les provinces et annoncent les grandes journées de la Révolution. Après la réunion des États généraux, les discussions de la tribune ont souvent leur contre-coup dans la rue, quand ce n'est pas la rue qui force la main au Roi et aux représentants du pays. Chaque jour marque une victoire du peuple et imprime une marche nouvelle aux événements. La Révolution terminée, le peuple ne perdra plus l'habitude d'exprimer ses volontés les armes à la main : chaque règne a ses émeutes avant d'être emporté par la tourmente populaire, et après une période plus ou moins longue, grâce au peuple, la France change de maître, de personnel dirigeant et de constitution. MM. Pierre Baudin et Raoul Cadières ont pensé avec raison que ces journées populaires, qui exercèrent sur les destinées de notre pays une si décisive influence, méritaient d'être connues du grand public dans tous leurs détails, comme un drame dont chaque péripétie a son importance et concourt au dénouement. Pour faire plus facilement comprendre cette longue série de journées révolutionnaires, dont la première en date et l'une des plus importantes fut la prise de la Bastille, le 14 juillet 1789, il était nécessaire de faire connaître la situation de la France sous le règne de Louis XIV ; aussi les auteurs, ne s'en tenant point au sens étroit de « grandes journées populaires » ont ils groupé dans quelques chapitres, qui sont pour ainsi dire la préface de leur publication, tous les événements qui pouvaient montrer l'état troublé de notre pays à cette époque, étudiant tour à tour l'ancien régime, la disgrâce de Maupeou

et de l'abbé Terray, la guerre des farines, le siège du Palais de justice, les édits de mai et les troubles en Bretagne, la journée des Tuiles, l'Assemblée de Vizille, les États de Bretagne, l'agitation en Provence, les élections parisiennes et l'affaire Réveillon. Le premier volume de cette publication — *Le Soulèvement* — est clos par le récit des émeutes dont la prise de la Bastille fut le signal dans les provinces.

Est-il besoin de dire que ce livre dont le but est de présenter au lecteur un récit détaillé et complet des grandes journées populaires, encore que bien documenté, ne vise pas à l'érudition ? Point de références au bas des pages, mais de temps à autre quelques notes donnant l'explication des faits qui n'ont pu trouver place dans le texte et que des lecteurs peu familiers avec nos institutions ou avec l'histoire générale de notre pays risqueraient de ne pas entendre suffisamment. Dans quel esprit cet ouvrage a-t-il été écrit ? Les auteurs ont visiblement cherché l'impartialité, encore que leurs préférences éclatent aux yeux : l'ancien régime leur apparaît sous les plus noires couleurs ; hommes et choses sont sévèrement jugés ; au contraire les exploits du peuple excitent toute leur admiration, ils ont embrassé sa cause sans toutefois se croire tenus d'approuver ses excès dont ils se contentent d'exposer les circonstances atténuantes.

L'illustration de l'ouvrage n'est pas moins intéressante que le fond et témoigne du soin que les auteurs ont apporté à leur travail. De très nombreuses gravures, généralement bien venues et reproduisant des tableaux ou des estampes de l'époque, contribuent à faire revivre la véritable physionomie des événements racontés et complètent d'une façon très précise le récit de MM. Baudin et Cadières. A. Isnard.

Histoire de la troisième République. T. III. *La Présidence de Jules Grévy*, par E. Zévort. Paris, Alcan, 1898, in-4 de 546 p. — Prix : 7 fr.

Ce troisième volume nous a un peu réconcilié avec l'auteur. Disons d'abord qu'au point de vue de la facture le plan, qui d'ailleurs s'imposait, est des plus simples : onze ministères, onze chapitres ; de la clarté et de la précision. La modification ou plutôt l'atténuation de nos sentiments sur l'ouvrage tient à ce que, étant données les tendances connues de M. Zévort, nous ne nous attendions pas à trouver sous sa plume une aussi juste sévérité pour les hommes d'État de cette triste période et pour le parti républicain lui-même. Il est particulièrement sévère pour MM. Grévy et de Freycinet et certes ce n'est pas nous qui critiquerons son jugement de ce chef. Mais ce qui dépasse l'imagination, c'est qu'après avoir courageusement divisé en deux catégories les hommes d'État de la République : les uns néfastes par eux-mêmes, les autres impuissants à cause de l'incapacité de leur

parti, après avoir montré que, sous ce régime, il suffit d'avoir raison sur une grande question pour être immédiatement frappé d'impopularité et d'impuissance, on puisse encore se dire républicain. N'est-ce pas la faute du régime lui-même, bien plus encore que de M. Grévy, si les deux hommes de valeur de la République : Gambetta et Ferry, ont été constamment l'objet des méfiances du chef de l'Etat ? Louis XIII ne craignait pas Richelieu. Louis XIV soutenait Colbert, Louvois, Luxembourg et les autres. Louis XV n'était pas jaloux du maréchal de Saxe. Louis XVI félicitait et soutenait sans arrière-pensée ceux qui, en Amérique, prenaient contre l'Angleterre la revanche de la guerre de Sept ans. Napoléon se servait de Talleyrand. Louis XVIII et Charles X ne craignaient pas d'appeler au pouvoir des hommes qui leur étaient personnellement supérieurs. Louis-Philippe ne soutenait que trop M. Guizot ; et Napoléon III s'ingéniait à trouver des séductions pour attirer à lui les hommes de valeur ? Un Souverain est trop haut pour ressentir la jalousie ; un Président de République passe son temps à redouter qu'on l'éclipse parce qu'il sent que rien n'est plus facile, et le plus clair résultat du système est de soumettre le pays au régime de la « médiocratie. »

Sans doute, pour M. Zévort, l'œuvre de la République, en matière d'enseignement, le console de tout. Ce serait actuellement peine perdue que d'expliquer à ceux qui pensent comme lui que cette œuvre n'a eu qu'une influence infime sur la diminution du nombre des illettrés, et qu'en revanche elle a multiplié, dans la plus large mesure, la race haïssable des Homais de sous-préfecture, électeurs fidèles de ces majorités d'incapables qui se sont séparées de Gambetta sur la question d'Égypte et de Jules Ferry sur la question du Tonkin, après les avoir soutenus avec enthousiasme quand il ne s'agissait que de diminuer le nombre des baptêmes et des premières communions et d'augmenter celui des enterrements civils. Mais, même en passant condamnation sur toutes les opinions de l'auteur, nous ne pouvons nous défendre d'un serrement de cœur à la pensée qu'un Français de 1898, aimant assurément son pays, peut trouver supportable pour la France un régime dans lequel lui-même constate autant de vices. Jusqu'où faut-il que se soit abaissé l'idéal national pour qu'on se contente de pareilles réalités ?

Je tiens à renouveler une critique que j'ai déjà, je crois, formulée à propos des deux premiers volumes. M. Zévort paraît se documenter uniquement au moyen des débats parlementaires et de la collection d'un journal républicain quelconque de province. Tous les faits qui échappent à ces deux genres de publication lui échappent aussi et il n'en fait aucune mention. Ainsi pas un mot des événements scientifiques, religieux, littéraires...

Avec tristesse j'ajouterai enfin qu'à la page 263, M. Zévort a jugé

bon de répéter la calomnie, classique dans le parti républicain, contre la famille d'Orléans, en écrivant que la loi du 21 décembre 1872 lui avait restitué quarante-cinq millions. Le *Journal officiel* aurait suffi à lui apprendre qu'on n'a restitué que des immeubles dont la valeur importait peu à l'équilibre du budget. Mais je reconnais volontiers que c'est trop d'exiger d'un républicain que de lui demander de renoncer à faire croire que la famille royale ait contribué aux embarras financiers de 1872.

EUGÈNE GODEFROY.

Les Comtes de Bourgogne et leurs villes domaniales. *Étude sur le régime communal, forme de l'exploitation seigneuriale, d'après le cartulaire de la ville d'Arbois (XIII•-XIV• siècles)*, par LOUIS STOUFF. Paris, Larose et Forcel, 1899, in-8 de 103-219 p. — Prix : 5 fr.

Jusqu'à ce jour, le cartulaire de la ville d'Arbois était resté inédit. On en doit la publication, dans la *Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur*, à M. Louis Stouff. Ce cartulaire a servi à l'auteur de base pour l'étude sur *les Comtes de Bourgogne et leurs villes domaniales* parue dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*. Puis, le tout, réuni, a formé le présent volume qui se recommande aux érudits.

Tout d'abord, il résulte de cette étude qu'en échange de libertés précieuses et recherchées créées par l'affranchissement communal, le comte de Bourgogne obtint des villes appelées à bénéficier de la mesure un notable accroissement de ses revenus. Par contre, les charges de la commune s'aggravèrent.

Il est probable que les diverses villes comtoises qui contractèrent dans les mêmes conditions avec leur seigneur obtinrent un traitement analogue, avec, sans doute, certaines modifications d'importance relative que comportaient les droits acquis, les usages, peut-être même le tempérament particulier de chaque groupe de population ; mais il est assez naturel d'admettre que le fond même des chartes et des contrats fut sensiblement le même dans les grandes lignes : voilà pourquoi, *à priori*, il nous semble que M. Stouff, quoique se bornant à l'examen des titres de la seule ville d'Arbois, a pu justement généraliser.

Au XIIIe siècle, Arbois était le chef-lieu de l'une des nombreuses seigneuries faisant partie du domaine réservé des comtes de Bourgogne. A cette époque, la terre d'Arbois était divisée en « deux justices distinctes » appartenant à deux branches de la maison des comtes. En 1257, les habitants, à l'occasion d'un compromis qui fixa les droits respectifs des maîtres de la seigneurie, « profitèrent de cet acte pour y faire insérer plusieurs de leurs droits qu'ils voulaient mettre hors de débat, en particulier pour obtenir la reconnaissance de la communauté qu'ils formaient entre eux. » Puis, en mai 1282, le comte Othon IV

octroya à ses sujets arboisiens une charte par laquelle il proclamait notamment comme « la plus inestimable de toutes les libertés communales, celle d'avoir un conseil de ville élu par les habitants. »

Voilà donc la commune régulièrement constituée. Mais son rôle se bornera à l'administration générale de ses biens et aux actes que cette administration peut comporter. Cependant « depuis l'an 1282 jusqu'à la fin du XIVe siècle, d'autres chartes de nature diverse, sans cesse plus nombreuses, témoignent de son activité croissante. Actes fixant les rapports de la ville et du seigneur, confirmations de franchises, privilèges, rédactions de coutumes, jugements réprimant les abus des prévôts », etc.

Tout en faisant ressortir les avantages pécuniaires que le comte de Bourgogne retira de son habile opération avec les habitants d'Arbois et en notant les charges nouvelles qui ne tardèrent pas à peser lourdement sur les finances communales, M. Stouff esquisse un tableau curieux des mœurs publiques et des coutumes : c'est, en raccourci et par certains côtés, une partie intéressante de la vie des diverses catégories de la population de la cité aux deux siècles envisagés.

Dans sa courte, mais très nette conclusion (p. 100-102), l'auteur, après avoir montré le « grand féodal » qu'était le comte de Bourgogne sous deux aspects différents qui se complètent l'un par l'autre, et qu'il appelle « la vie noble » et « le côté économique de la vie du grand seigneur », l'auteur, disons-nous, fixe en quelques traits bien saillants la physionomie de la commune nouvellement reconnue, sinon créée.

L'ouvrage se termine par la reproduction du *Cartulaire de la ville d'Arbois,* suivi de pièces annexes, de notes et de trois tables : la dernière est une simple table des matières; quant à la première, elle indique les noms des princes et des princesses de la maison souveraine du comté de Bourgogne qui ont possédé le domaine d'Arbois depuis le commencement du XIe siècle jusqu'à la fin du XIVe. Enfin la seconde mentionne les noms de personnes et de lieux contenus dans le cartulaire et dans les pièces annexes. Voilà qui facilite grandement les recherches.

E.-C. GAUDOT.

Misère et charité en Provence au dix-huitième siècle, par G. VALRAN. Paris, Rousseau, 1899, gr. in-8 de XXIV-422 p. — Prix : 9 fr.

M. G. Valran, professeur d'histoire au lycée d'Aix, c'est-à-dire dans l'ancienne capitale de la Provence, a été bien inspiré en cherchant dans le passé de ce pays un sujet de thèse de doctorat. On ne pourra plus reprocher à l'Université d'être une école de déracinement si ses jeunes maîtres continuent, ce que plusieurs ont déjà fait, d'étudier les annales d'une province, l'administration d'un intendant par exemple,

ou la géographie d'une région. La Provence offrait un champ d'exploration particulièrement riche, et notre auteur indique dans une utile bibliographie à quels fonds volumineux, dépôts publics ou collections privées, il a puisé. Les matériaux ne manquaient pas ; mais leur mise en œuvre était sans doute malaisée. — Le livre premier de cet ouvrage est une sorte d'introduction consacrée à la misère, à ses causes générales et locales. J'ai regretté de n'y pas trouver des renseignements sommaires mais précis sur l'état de la Provence au XVIIIe siècle, sa population, ses ressources, son gouvernement. — Le livre II, qui est de beaucoup le plus important, a pour titre « l'Assistance », et traite des institutions charitables publiques ou privées. — Dans un troisième livre, « le Devoir social », M. Valran examine le rôle des corps locaux et des diverses classes, spécialement du clergé, dans la lutte contre l'indigence. — La conclusion ne m'a point paru bien instructive : à côté d'idées ou d'expressions médiocrement justes, elle contient quelques généralités sur les avantages de la prévoyance et de la mutualité, dont la charité du XVIIIe siècle ne se montre pas assez préoccupée. — En somme, il apparaît bien que, dans l'ancienne société provençale, l'assistance était fort développée, revêtant des formes variées et souvent ingénieuses, depuis l'Hôtel-Dieu, qui recueille les pauvres malades, la Miséricorde, qui les soigne à domicile, la Charité, qui prend soin des mendiants et des gueux, l'éducation des enfante abandonnés, jusqu'aux monts-de-piété, aux avances de semences, à certains essais d'assistance par le travail (p. 344) et à ces « conseils charitables » prêtant leur concours aux petites gens qui sont vexés par des procès injustes ou qui n'ont pas de quoi poursuivre leurs légitimes prétentions. Les efforts que fit une administration de plus en plus centralisée pour régulariser et unifier ces diverses œuvres furent-ils toujours assez respectueux de la liberté de la charité ? J'en doute. En tout cas, ils ne réussirent pas à créer un système bien ordonné. On voit que si le volume de M. Valran laisse une impression un peu confuse, c'est sans doute, en grande partie, la faute du sujet qu'il n'a pas craint d'aborder.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Correspondance inédite de Frédéric le Grand avec le maréchal de Grumbkow et le président de Maupertuis, publiée par REINHOLD KOSER. Leipzig, Hirzel ; Paris, Klincksieck, 1898, in-8 de LXIV-342 p. — Prix : 15 fr.

Il en est de la correspondance de Frédéric II comme de celles de Voltaire et de Napoléon ; le recueil publié dans les œuvres dites complètes est loin d'être complet. Par suite de découvertes successives, divers appendices sont venus s'y ajouter et s'y ajouteront sans doute encore. Les deux séries dont nous devons la connaissance récente au directeur

des Archives royales de Prusse n'étaient pas ignorées, tant s'en faut, mais elles se présentent désormais l'une et l'autre dans des conditions qui font de leur ensemble une source historique de premier choix.

La première et la plus importante est composée de la correspondance de Frédéric entre 1730 et 1739, avec le maréchal de Grumbkow. Ce personnage était à la fois le confident et le surveillant du prince royal disgrâcié par son père et relégué à Custrin ou à Ruppin; à cette double fonction il joignait, sans le dire, celle d'espion de l'empereur Charles VI et était en rapports avec le ministre autrichien Seckendorf; aussi plusieurs de ses lettres ont-elles été retrouvées aux Archives de Vienne. La partie inédite forme environ la moitié du recueil. Dans cette série de cent trente-neuf lettres, il y en a au moins cent-dix du prince, intéressantes par les détails qu'elles fournissent sur son mariage forcé, sur ses sentiments et ses projets comme fils et comme héritier du trône, et aussi sur ses premiers essais poétiques.

La seconde série est formée par la correspondance avec Maupertuis, qu'avait fait imparfaitement connaître, dans des textes altérés, le biographe de ce savant, La Beaumelle. Sur les deux cent-treize lettres éditées ici, d'après les originaux, il y en a cent soixante-treize du Roi, où il est question çà et là de Voltaire et surtout de l'Académie de Berlin, dont Maupertuis était président. Elles sont en général courtes; ce sont de vraies lettres d'affaires, où se détachent çà et là quelques traits curieux. Ainsi le Roi écrit un jour : « Je n'entends pas assez l'allemand pour vous dire si la pièce que vous m'envoyez est bien traduite ou non » (p. 283). Un autre jour : « Je suis un polisson que la fortune a placé et qui me trouve déplacé où je suis » (p. 318). Une introduction critique soigneusement faite se joint à une annotation copieuse pour recommander cet ouvrage aux historiens de l'Allemagne prussienne et de la littérature française à l'étranger. L. P.

Les Anglais aux Indes et en Egypte, par Eugène Aubin. Paris, Colin et Cᵉ, 1899, in-18 de x-290 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après avoir appartenu pendant seize ans à cette vaillante colonie des Français d'Égypte qui sauvegarda si longtemps notre prestige national sur les rives du Nil, M. Eugène Aubin résida aux Indes. Il a donc pu étudier sur place les méthodes de colonisation employées par les Anglais et les moyens divers dont ils se servirent pour faire pénétrer leur influence et asseoir leur domination au pays des Pharaons comme sur la terre des Brahmes.

Aux Indes, le souvenir de Dupleix est effacé des traditions indigènes, et la France n'est guère connue que par les fantaisies électorales de Pondichéry et de Chandernagor, qui permettent au gouvernement d'aug-

menter d'une unité le chiffre de ses amis du Parlement. C'est du côté du Czar blanc que se tournent les vagues aspirations de tous les sujets hindous de Sa Majesté l'Impératrice qui rêvent d'échapper au joug anglo-saxon.

En Égypte, les Anglais déployèrent une activité merveilleuse pour venir à bout des obstacles variés accumulés sur leur route. Les scrupules ne les gênèrent pas, il faut en convenir, mais il fallut leur ténacité, leur patience, leur habileté consommée pour devenir les maîtres souverains de la vallée du Nil, en dépit du Sultan, du Khédive, de la population et de l'Europe. Un homme fut particulièrement l'artisan de cette œuvre de longue haleine, lord Cromer, que la confiance de son gouvernement maintint pendant vingt ans au Caire, tandis que la France, durant cette période, ne fut pas représentée par moins de cinq ou six consuls généraux de caractères très différents, auxquels furent données des instructions souvent contradictoires.

J'aurais souhaité qu'au cours de sa très intéressante étude, M. Eugène Aubin insistât davantage sur le rôle capital joué par lord Cromer, et qu'il esquissât le seul plan hardi conçu par notre diplomatie, qui avait pour objet l'ultime tentative de rouvrir la question d'Egypte par la prise de Fachoda. Ces projets firent, comme on le sait, lamentablement faillite, et l'historien philosophe qui analysera les causes de la ruine de notre influence en Égypte, sera certainement d'accord avec l'auteur de ce livre pour admettre que la perte de notre situation dans la vallée du Nil « est une conséquence indirecte de nos désastres de 1870 et une directe conséquence du régime flottant sous lequel la France a vécu depuis lors. »

ROGER LAMBELIN.

Alphabet et figures de tous les termes du blason, par L.-A. DUHOUX D'ARGICOURT. Paris, L. Joly, 1899, in-8 de 133 p. et 54 planches. — Prix : 12 fr.

Voici un livre qui n'est pas un traité, heureusement, car les traités de blason fourmillent ordinairement d'erreurs, de conjectures plus ou moins inutiles et surtout d'emprunts faits à des ouvrages antérieurs. Mais c'est un recueil commode et utile à notre époque où l'on commence à apprécier le parti que l'on peut tirer de l'étude des armoiries. Les personnes intéressées, généralement très ignorantes de la science héraldique, trouveront sans grande peine, dans l'ouvrage de M. Duhoux d'Argicourt, le moyen de ne plus commettre de naïvetés ; les archéologues, les artistes, les hommes de lettres ne seront plus exposés, à propos de blason, à employer des formules qui constituent de véritables barbarismes.

C'est qu'en matière héraldique, deux seuls points sont bien fixés : le langage et les règles. Tout le reste est encore à étudier et à déter-

miner : les origines, le mode de transmission, les brisures adoptées suivant les différents degrés de parenté ; depuis quelques années des progrès ont été faits à ces différents points de vue, mais tout n'est pas encore trouvé. Les hérauts d'armes ont fixé la nomenclature et les règles, mais sur tout le reste ils se sont livrés à une véritable débauche d'imagination.

M. Duhoux d'Argicourt a catalogué alphabétiquement les termes de blason en accompagnant chacun d'un exemple dessiné sur un type très satisfaisant ; on trouve ainsi réunis quatre cent quatre-vingt-six écussons judicieusement choisis, parmi lesquels un certain nombre ne figurent pas dans les recueils analogues qui, volontiers, se font des emprunts trop fréquents.

Le livre n'est que la première partie d'un ouvrage dont l'auteur annonce le complément. Nous souhaitons que le succès justifié avec lequel ce premier volume sera accueilli encourage l'auteur à ne nous pas faire attendre le second. A. DE BARTHÉLEMY.

Claude-Jules Grenier, peintre, 1817-1883, (par GASTON COINDRE et ÉDOUARD GRENIER. Besançon, imp. de Paul Jacquin, 1899, in-8 carré de VII-92 p., avec portraits et 2 vues phototypiques.

Si l'on tient compte de quelques modifications à peine sensibles dans la rédaction, nous retrouvons ici, jusqu'à la page 47, le travail que M. G. Coindre a publié dans la livraison de mai-juin 1898 des *Annales franc-comtoises* et qui a été signalé par le *Polybiblion* (t. LXXXIII, p. 282). Mais la deuxième partie de cette luxueuse brochure est remplie, sous forme de lettre, en date à Baume-les-Dames du mois d'août 1898 et adressée à M. G. Coindre par le charmant poète qu'est M. Édouard Grenier, frère du peintre, de quantité de détails du plus vif intérêt qui ajoutent aux pages de M. Coindre une note particulièrement vibrante.

Écrire sur un personnage si distingué et si sympathique qu'il soit, même avec compétence, quand on ne l'a guère connu que par ses œuvres et par la voix de la renommée, ce n'est pas la même chose que lorsqu'on en parle après avoir vécu de sa vie, l'avoir toujours suivi dans ses luttes, dans ses épreuves, dans ses succès et surtout l'avoir profondément aimé. Or, M. Édouard Grenier, dont nous ne partageons point toutes les idées, apparaîtra à tous les yeux et à tous les cœurs comme un frère exceptionnel, un frère parfait. Aussi n'a-t-il pas la moindre peine, dans sa lettre en question, où il intercale quelques épîtres de jeunesse de son frère regretté, de faire revivre d'une façon intense celui qui, artiste de grande valeur, fut affligé d'une modestie ombrageuse — qualité ou défaut, rare chez les Franc-Comtois de mérite : exemples, parmi les seuls peintres défunts : Gigoux et Courbet !...

(Voyez, d'ailleurs, la biographie de ces deux célébrités artistiques par M. A. Estignard. (*Polybiblion*, t. LXXVI, p. 71-72 et t. LXXIX, p. 161-162).

Au point de vue matériel, cette brochure, qui sort des presses du maître imprimeur bisontin Paul Jacquin, est un vrai bijou bibliophilique, relevé des portraits des deux frères Grenier et de deux vues de Baume-les-Dames d'un gracieux achevé : cette trop sobre illustration a été exécutée par la maison Delagrange et Magnus, de Besançon. Un dernier mot, qui va désespérer les vrais amateurs : tiré à 204 exemplaires, ledit bijou n'a pas été jeté dans le commerce; on ne peut donc le tenir que de la générosité de M. Edouard Grenier. Je suis heureux, personnellement, que le *Polybiblion* n'ait point été oublié dans la distribution.

E.-C. GAUDOT.

BULLETIN

Il Primato di S. Pietro difeso dal prete bizantino Pietro Atanasio il Retore (Sec. XVII), da Mgr N. MARINI. Rome, typ. Salviucci, 1899, in-8 de 48 p.

Le prêtre grec Athanase était un des nombreux lettrés orientaux qui résidaient en Occident au commencement du XVIIe siècle. Il se dénommait lui-même le Rhéteur, et a publié à Paris, en 1655, une « Rhétorique grecque par demandes et par réponses »; sans être un érudit de marque, c'était un homme cultivé et son attachement sincère à l'Église romaine lui avait valu la protection du chancelier Séguier.

Vers 1635, se trouvant à Constantinople, le jour des saints apôtres Pierre et Paul, il entendit le patriarche Athanase Patellarios prêcher sur le texte de saint Mathieu : *Tu es Petrus*; les conclusions du prélat hétérodoxe étaient que N. S. n'a donné aucun pouvoir ni aucune prérogative à l'apôtre Pierre, et que, par suite, l'Église de Rome n'avait aucun droit à la primauté. Notre rhéteur fut tellement ému par cette violente diatribe qu'il composa sur-le-champ une petite réfutation qu'il répandit parmi les principaux personnages de l'Église de Constantinople. A son retour en France, il en fit paraître une édition avec une traduction libre en latin, chez Jacquin, libraire (*via Latomorum prope Sorbonam*). C'est l'opuscule que Mgr Marini a retrouvé et qu'il publie en l'enrichissant d'un savant commentaire; le côté original de l'écrit, c'est que l'auteur s'est exclusivement servi pour sa démonstration des écrits des Pères Orientaux.

Aucun des arguments ne paraîtra absolument neuf, mais il est intéressant de constater que la controverse les avait déjà utilisés il y a près de trois siècles, et nous devons savoir gré à Mgr Marini de sa publication érudite et intéressante.

P. P.

La Photographie et l'étude des nuages, par JACQUES BOYGER. Paris, Mendel, 1898, in-12 de 80 p. avec 21 fig.

Cet opuscule est plutôt un album avec texte explicatif des planches qu'un volume proprement dit : la pagination va bien de 1 à 80. Mais là-dessus il y a vingt-une gravures hors texte dont le verso est en blanc et qui

comptent chacune pour deux pages. Si l'on tient compte en outre de quatre pages pour le faux-titre, le titre et leurs versos, il ne reste plus que trente-quatre pages pour le texte réel.

Celui-ci comprend quatre chapitres. 1° Un aperçu historique sur la météorologie des nuages au XVIIIe siècle ; 2° Définition et classification des nuages. Les deux autres chapitres relèvent de la photographie. C'est d'abord l'application de cet art à l'étude des nuages, puis la mesure de ceux-ci sur les clichés photographiques.

La classification de ces météores se complique à mesure que l'étude s'en approfondit davantage. Jadis elle se bornait aux quatre désignations de *cirrus*, *cumulus*, *nimbus* et *stratus*. Mais, entre ces quatre termes, mille nuances intermédiaires se dessinent dans ces formes incessamment changeantes. De là des composés mixtes : *cirro-cumulus*, *cirro-stratus*, *cumulo-stratus*, *cumulo-nimbus*. Puis suivant la hauteur de ces nuages déterminée soit à l'aide du théodolite simple, soit mieux encore à l'aide du théodolite photographique, on a les *cirro-stratus haut* et les *cirro-stratus bas*, les *alto-cumulus haut* et *bas*, les *cumulus sommet* et *cumulus base*, etc. Chacun de ces derniers termes correspondant à des altitudes comprises entre des chiffres déterminés.

Les gravures, très soignées, reproduisent des photographies de nuages, et nous donnent des modèles de cirrus, de cirro-stratus, de cumulus, de strato-cumulus, nimbus, etc., plus des vues des installations et des appareils de l'observatoire de Trappes (Seine-et-Oise) ; où M. Teisserenc de Bort s'occupe spécialement de l'observation et de l'étude des nuages.

Le chapitre le plus digne d'attention est celui qui expose la manière dont, par l'étude micrométrique des clichés, on parvient à déterminer et à mesurer les dimensions et les altitudes des nuages observés.

On comprend que, quand de nombreuses observations de ce genre auront été recueillies et collationnées dans tous les observatoires météorologiques du monde, puis comparées entre elles et discutées, elles pourront nous révéler la loi qui lie les mouvements et les formes des nuages aux variations du temps, ce qui livrera à notre connaissance une part importante du domaine de l'atmosphère. JEAN D'ESTIENNE.

Bacchylide avant et après 1896. Le Caractère, la philosophie et l'art de Bacchylide, par L. MALLINGER. Louvain, Peeters, 1898-1899, 2 broch. in-8 de 29 et 42 p.

La première de ces études, œuvre d'érudit, contient : 1° la découverte du manuscrit de Bacchylide dans un tombeau égyptien; 2° la description de l'*editio princeps*, par les soins de M. Kenyon, en décembre 1897; 3° la liste des principales publications dont le texte nouveau a été l'objet; 4° l'analyse sommaire des odes et dithyrambes, tantôt à peu près intacts, plus souvent frustes et mutilés, que nous a restitués le papyrus du Musée britannique; enfin 5° un résumé intéressant des contributions que cette découverte apporte soit à l'histoire littéraire, soit à la caractéristique des divers genres lyriques en honneur chez les Grecs.

— Dans le second mémoire c'est surtout le lettré qui tient la plume. Mais M. Mallinger ne tire-t-il pas des conclusions trop favorables à Bacchylide des éloges officiels de la vertu, du patriotisme et de la gloire qui abondent dans ses odes? Au point de vue de l'art, la disposition des poèmes lui paraît « lumineuse, harmonieuse, architecturale ; » les peintures y sont « fines, délicates,

achevées. » A ceux qui jugeraient ces qualificatifs trop flatteurs, il rappelle que les anciens, sous le rapport de la forme, mettaient Bacchylide même au-dessus de Pindare. Il ne faudrait rien exagérer cependant, et pour ne parler que du choix des épithètes et des périphrases, s'il en est ici qui rivalisent d'éclat avec celles des maîtres, d'autres surprennent au contraire par leur banalité.

En somme, ces deux brochures, la seconde surtout, se recommandent par un dépouillement consciencieux des trésors dont le nouveau poète enrichit la langue et la littérature grecques, déjà si fécondes en modèles.

C. Huit.

Les Gaîtés du conservatoire, par Albert Lavignac. Paris, Delagrave, 1899, in-8 de 133 p., dessins de Guydo. — Prix : 5 fr.

Dans une dédicace aux élèves du conservatoire, M. Albert Lavignac déclare qu'après avoir, pendant vingt-cinq ans, écrit des ouvrages didactiques à leur usage, il éprouve le désir de publier un livre destiné à les amuser. Ce désir, il l'a réalisé en narrant une série d'anecdotes vécues et piquantes sur les professeurs, les directeurs, les élèves des deux sexes et ceux de leurs respectables parents qu'il eut l'occasion de fréquenter.

L'intérêt de ces anecdotes est inégal. J'ai goûté particulièrement celles qui concernent Cherubini, Ambroise Thomas, Bazin, Marmontel, Rossini, Schulhoff, Taffanel, parce qu'elles mettent en valeur le caractère et la physionomie de ces grands artistes. Le chapitre initial consacré à la fondation du conservatoire et à son histoire est écrit avec humour et contient d'utiles renseignements. Sait-on par exemple que cette grande école de musique et de déclamation n'a eu que cinq directeurs depuis son origine (1795) jusqu'en 1896, c'est-à-dire en cent-un ans. Cette constatation suffit à expliquer les traditions de son enseignement.

Les *Gaîtés du conservatoire* sont soulignées par une série de dessins dus au crayon spirituel de Guydo.

Raoul Loky.

La Ultima Visio de S. Thomas de Aquino, por Félix Martinez. Morella, imp. S. Ignacio, 1898, in-12 de 18 p.

Petite poésie espagnole en l'honneur de saint Thomas d'Aquin. L'auteur suppose que le grand docteur, à ses derniers moments, s'inquiète de savoir si son enseignement a toujours été conforme à la vérité. L'apôtre saint Paul lui apparaît, le rassure, et lui prédit le triomphe de sa philosophie.

D. V.

Libro de Granada, texto de Angel Ganivet, Gabriel Ruiz de Almodóvar, Matias Méndez Vellido, Nicolas-María Lopez. Granada, Sabatel, 1899, in-8 de 216 p., couverture et illustrations en couleurs. — Prix : 3 fr.

Il ne s'agit pas ici, comme on pourrait le croire, d'un *Guide* à l'usage des voyageurs, mais d'une œuvre d'imagination. Ce qu'évoque à notre esprit le *Livre de Grenade*, c'est moins le décor que l'âme même de la vieille cité moresque. Le charme de l'air, de l'eau, des bois, les ardeurs de la sieste, le recueillement des crépuscules, voilà ce qu'ont senti et exprimé en poètes les auteurs de ce charmant keepsake. Ils aiment d'un sincère amour leur province natale, et excellent à en décrire les mœurs, les types, les

coutumes, les aspects riants ou pittoresques. La célèbre *Fuente del Avellano* est l'Hippocrène où ils ont bu l'inspiration. L'idée première de ce recueil est due à Angel Ganivet, dont le *Polybiblion* (t. LXXXV, p. 79) a signalé la mort et l'œuvre considérable déjà. Il a su grouper des écrivains, des dessinateurs et des peintres de talent, qui, tous, le considéraient comme un maître et le chérissaient comme un frère aîné. La maison Sabatel a sollicité l'honneur d'éditer l'œuvre commune et s'en est acquittée avec un soin qui saura satisfaire les bibliophiles les plus délicats.

LÉO ROUANET.

Une Époque. Emilio Castelar, par Mme RATTAZZI. Paris, Alcan, 1899, in-4 de 120 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a consacré ce volume à un éloge enthousiaste d'un des plus illustres collaborateurs de la *Nouvelle Revue internationale* dont elle est l'âme et la directrice. Castelar nous est successivement présenté dans ces pages émues sous ses différents aspects : l'homme politique, l'orateur, l'écrivain, l'artiste, etc. Enfin deux chapitres sont consacrés aux rapports de Castelar avec la France et avec l'Italie. Notre tempérament littéraire qui certes ne proscrit pas l'exagération, est cependant réfractaire à l'hyperbole poussée au point où on la trouve dans ces pages : aussi bien dans celles qui émanent de l'auteur du volume que dans celles qui sont consacrées aux très intéressantes citations extraites de l'œuvre de l'homme d'État espagnol. Ce n'est point une critique que j'entends ainsi formuler ; c'est un simple avertissement qu'il me paraît convenable de donner aux lecteurs français. Il est en effet périlleux de critiquer même avec la plus grande réserve ce qui est étranger à la nation à laquelle on appartient. Castelar, qui avait été un instant Président de la République espagnole, qui est resté républicain jusqu'à son dernier jour et qui est mort en paix avec la monarchie, jouissait d'une immense popularité au-delà des Pyrénées. Manifestement imbu de toutes les idées philosophiques et politiques nées de la Révolution française, l'expérience l'avait assagi et on aurait pu lui appliquer ce double qualificatif que se donnait un jour un de nos hommes d'État avec lequel il présente plus d'une analogie, M. Jules Simon : « profondément républicain et profondément conservateur. » Ce qui nous paraît le plus digne de louange dans la vie de ce républicain, c'est son attitude correcte à l'égard de la monarchie que son patriotisme, plus pratique que ses théories, lui faisait apparaître comme nécessaire à son pays. Non seulement il refusa de la combattre, mais encore il la soutint efficacement en refusant à maintes reprises d'organiser le parti républicain auquel il eût incontestablement pu donner une cohésion qui, heureusement pour nos voisins, lui manque encore. Si illustre orateur, si grand écrivain qu'ait été Castelar, rien ne lui vaut à mon avis plus d'éloges que cette patriotique attitude.

EUGÈNE GODEFROY.

CORRESPONDANCE

Nous recevons, par ministère d'huissier, sommation d'avoir à insérer la lettre suivante de M. Paul Marin, à laquelle répond notre collaborateur M. Raoul Loky :

Monsieur le Gérant,

Le *Polybiblion* d'octobre 1898[1] a publié, sous la signature *Raoul Loky*, un

1. Erreur : *1899*.

compte rendu de mon livre *Rochefort?* Ce compte rendu est inexact sur un certain nombre de points. Première inexactitude : *Sous prétexte de déterminer le rôle joué par le grand pamphlétaire dans la condamnation de Dreyfus, Monsieur Marin y rattache les événements d'octobre et de novembre 1898.* Je n'ai eu recours à aucun prétexte pour retracer ces événements. *Rochefort?* est tout uniment le septième volume de l'histoire documentaire de l'affaire Dreyfus. Le titre de l'ouvrage l'indique en caractères de deux millimètres de haut. Il eût suffit (*sic*) à Monsieur Loky de reproduire ce titre qui lui crevait les yeux, pour s'éviter l'invention de ce *prétexte* bizarre. *Rochefort?* a pour objet précis de prendre le récit des événements de l'année 1898, au jour où l'a laissé le sixième volume, c'est-à-dire au dix octobre, et de le poursuivre jusqu'au vingt-neuf novembre. Il embrasse une période de cinquante jours, où Rochefort a joué son rôle en nombreuse compagnie. J'ai donné le nom de Rochefort à cette période parce que j'avais épuisé les noms des six principaux acteurs du drame sur chacun des six volumes précédents.

Voilà tout !

Deuxième inexactitude : *Monsieur Marin cite les commentaires et les articles publiés par Rochefort et Drumont dans leurs journaux respectifs, pour tenter de les réfuter.*

Per Bacco ! Je jure que je n'ai jamais caressé la chimère de *tenter de réfuter* les articles de Rochefort. Pour cette ambition, le génie de don Quichotte ne serait pas de trop ; je n'y prétends nullement.

Dans *Rochefort?*, j'ai, il est vrai, cité les boutades du « grand pamphlétaire », j'en ai goûté certaines saillies, j'en ai critiqué certaines malices ; mais « tenter de les réfuter » ! non, jamais de la vie !

Troisième inexactitude : *Monsieur Marin termine par une apothéose inattendue de Monsieur Hervé de Kérohant.*

En apercevant *apothéose*, j'ai eu un sursaut. Est-ce apologie que Monsieur Loky a voulu dire ? Je suis tenté de croire qu'il a été induit en confusion par la ressemblance de ces deux vocables, venus du Pirée à Marseille sur le dauphin de la fable.

Si c'est cela, je ris de la confusion, et pourtant apothéose sonne malencontreusement au lendemain de l'aventure tragique par laquelle avaient été ouverts les yeux de Monsieur Hervé de Kérohant, le premier septembre 1898.

Par Jupiter ! je jure que je n'ai pas plus songé à l'apothéose de Monsieur Hervé de Kérohant qu'à tenter de refuter Rochefort. J'ai constaté la franchise et le courage avec lesquels un royaliste proclama sa conviction de l'innocence du lieutenant-colonel Picquart. Mais est-ce là une apothéose ?

Oh que nenni !

Je laisse aux houspilleurs de Monsieur Hervé de Kérohant les *apothéoses inattendues*, je me borne à écrire l'histoire impartialement.

Quatrième inexactitude : *La forme littéraire de « Rochefort? » est lamentable.* »

Peste ! *Lamentable* ; encore un vocable qui m'a fait bondir comme *apothéose*, comme *tenté de réfuter*, comme *sous prétexte*.

Lamentable ! L'épithète compose un énigmatique quatuor avec les précédents lapsus.

Beau Masque ! je te démasquerai.

Par le Styx ! Je jure que si Monsieur Loky découvre dans *Rochefort?* une inexactitude qui jouisse de la santé de ses quatre jumelles, je jure, dis-je,

de briser ma plume; je fais serment d'en déposer les morceaux sur l'autel de Calliope, avec cet humble vœu : *A un plus aimé des Muses, la gloire de conter la geste de mes contemporains. A Loky.* Signé : PAUL MARIN.

MONSIEUR LE GÉRANT,

Je vous remercie de m'avoir communiqué la lettre qui vous a été envoyée par ministère d'huissier.

Pour répondre à douze lignes de compte-rendu, on vous adresse une page entière, pleine de talent, de sens littéraire, de bon goût..... et de mythologie. N'en privez pas vos lecteurs ; mais comme la rédaction d'un recueil bibliographique sérieux deviendrait impossible si de pareils usages s'établissaient, peut-être la direction de la Revue jugera-t-elle à propos d'informer votre correspondant que, désormais, il ne sera plus rendu compte dans vos colonnes, des œuvres, si remarquables soient-elles, qu'il pourrait faire parvenir à la Revue sous le couvert de son éditeur.

Votre bien dévoué, Signé : RAOUL LOKY.

P.-S. — Quand j analyse dans le *Polybiblion* des ouvrages autres que ceux traitant des questions historiques et coloniales, je signe généralement d'un pseudonyme, mais je n'éprouve aucune difficulté à informer l'auteur de « *Rochefort ?* » que je suis inscrit sous le nom de Roger Lambelin sur les registres de l'état-civil.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Avec M. Paul JANET, mort le 4 octobre, disparaît un des plus brillants représentants de la philosophie spiritualiste. Il était né à Paris le 30 avril 1823, avait fait ses classes au lycée Saint-Louis, avait été admis à l'École normale en 1841 et reçu agrégé de philosophie en 1844. Il passa avec beaucoup de succès l'agrégation des Facultés et publia pour le doctorat, en 1848, une thèse fort remarquée : *Essai sur la dialectique de Platon*. Il professa d'abord la philosophie au collège de Bourges, enseigna ensuite la même matière à la Faculté de Strasbourg de 1848 à 1857, et c'est dans cette dernière chaire qu'il donna ses leçons sur *la Famille* qu'il réunit en 1855 en un délicieux volume que s'empressa de couronner l'Académie française et qu'on traduisit aussitôt en diverses langues. En 1857, il fut nommé professeur de logique au lycée Louis-le-Grand et, en 1864, chargé du cours d'histoire de la philosophie à la Sorbonne; la même année, l'Académie des sciences morales et politiques lui ouvrait ses portes en remplacement de Villermé. Il fit à l'École des sciences politiques un cours sur les doctrines sociales contemporaines; enfin il succéda à Caro dans la chaire de philosophie à la Sorbonne et fut élu, comme délégué des Facultés, membre du conseil supérieur de l'instruction publique. Son enseignement, comme ses livres, était d'une clarté surprenante et facilement accessible. Sa doctrine était à peu près celle de Cousin dont il subit de bonne heure l'influence, même littéraire, et dont il resta jusqu'à sa mort le fervent disciple. On a dit de lui qu'il était le « dernier des spiritualistes. » Son *Traité des causes finales* est peut-être de tous ses ouvrages le plus personnel ; quant à son *Traité élémentaire de philosophie* il est devenu classique. Sans avoir la prétention de dresser une liste complète de ses publications, nous citerons : *Essai sur la dialectique de Platon* (Paris, 1848, in-8, thèse de doctorat); — *De plastica naturae vita* (*Plastick*

life of nature' quae a Cudwortho in systemate intellectuali celebratur (Paris, 1848, in-8, thèse de doctorat); — *Introduction à un cours de morale et de théodicée. Leçon d'ouverture prononcée le 18 novembre 1854, à la Faculté des lettres de Strasbourg* (Strasbourg, 1854, in-8); — *La Famille: leçons de philosophie morale* (Paris, 1855, in-18; 7e éd., 1868); — *Les Confessions de saint Augustin. Traduction nouvelle* (Paris, 1857, in-18, nomb. éd.); — *Lycée impérial de Louis-le-Grand. Discours prononcé à la distribution des prix* (Paris, 1857, in-8); — *Histoire de la philosophie morale et politique dans l'antiquité et les temps modernes*, ouvrage couronné par l'Acad. des sciences morales et politiques (Paris, 1858, 2 vol. in-8; 2e éd. sous le titre de: *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale* (Paris, 1872, 2 vol. in-8, 3e éd., 1887); — *Essai sur le médiateur plastique de Cudworth* (Paris, 1860, in-8); — *Études sur la dialectique dans Platon et dans Hégel* (Paris, 1860, in-8); — *La Philosophie et M. Ernest Renan* (Paris, 1860, in-8; extrait du *Magasin de librairie*); — *Philosophie du bonheur* (Paris, 1862, in-8; 4e éd. 1873); — *Leçon d'ouverture du cours de philosophie prononcée à la Faculté des Lettres de Paris* (Paris, 1862, in-8); — *Le Matérialisme contemporain en Allemagne. Examen du système du Dr Buchner* (Paris, 1864, in-12, 6e éd.); — *La Crise philosophique. MM. Taine, Renan, Littré et Vacherot* (Paris, 1865, in-12; *Bibliothèque de philosophie contemporaine*); — *Une Académie politique sous le cardinal de Fleury, de 1724 à 1731* (Paris, 1865, in-4); — *Le Cerveau et la pensée* (Paris, 1866, in-12); — *Œuvres philosophiques de Leibnitz, avec une introduction et des notes* (Paris, 1866, 2 vol. in-8); — *Éléments de morale* (Paris, 1869, in-12); — *Petits Éléments de morale* (Paris, 1870, in-12; 4e éd. 1890); — *La Philosophie dans les comédies de Molière* (Paris, 1872, in-4); — *Les Problèmes du XIXe siècle. La politique, la littérature, la science, la philosophie, la religion* (Paris, 1872, in-8; 2e éd., 1873); — *Leibnitz extraits de la « Théodicée. » Essais sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal, publiés avec une introduction et des notes* (Paris, 1874, in-16; 2e éd. 1875); — *La Morale* (Paris, 1874, in-8; 2e éd. 1887); — *Philosophie de la Révolution française* (Paris, 1875, in-12); — *Les Causes finales* (Paris, 1876, in-8); — *Supplément aux œuvres de Spinoza. Dieu, l'homme et la béatitude. Trad. pour la première fois en français et précédé d'une introduction* (Paris, 1878, in-12); — *Saint-Simon et le Saint-simonisme*, cours professé à l'École des sciences politiques (Paris, 1878, in-12); — *Lycée Louis-le-Grand. Allocution prononcée à la distribution solennelle des prix, le 6 août 1878* (Paris, 1878, in-8); — *La Philosophie française contemporaine* (Paris, 1879, in-12); — *Traité élémentaire de philosophie à l'usage des classes, avec un appendice de notions de droit naturel et d'économie politique* (Paris, 1881, in-8; nouv. éd., 1890); — *Cours de morale à l'usage des écoles normales primaires d'institutrices, 1re et 2e années : Psychologie et morale théorique* (Paris, 1882, in-12); — Le même. 3e année : *Morale pratique. Applications* (Paris, 1883, in-12); — *Éléments de morale, rédigés conformément aux programmes officiels du 28 juillet 1882* (*Enseignement secondaire spécial*) *3e année* (Paris, 1882, 2 vol. in-12); — *Les Maîtres de la pensée moderne* (Paris, 1883, in-12); — *Notions de morale pratique* (*Enseignement secondaire des jeunes filles. 3e année* (Paris, 1883, in-12); — *Les Origines du socialisme contemporain* (Paris, 1883, in-12); — *Victor Cousin et son œuvre* (Paris, 1885, in-8); — *Leibniz. Nouveaux essais sur l'entendement humain* (Paris, 1885, in-12); — *Histoire de la philosophie. Les Problèmes et les écoles* (en collaboration avec G. Seailles (Paris, 1887, in-8); — *Les Lettres de Mme de Grignan* (Paris, 1887, in-8); — *Montesquieu. Esprit des lois, livres 1-5. Précédés d'une introduction de l'éditeur et de notes explicatives* (Paris, 1887, in-12); — *Fontenelle. Choix d'éloges* (Paris, 1888, in-18); — *Les Passions et les caractères dans la littérature du XVIIe siècle* (Paris, 1888, in-12); — *Centenaire de 1789. Histoire de la Révolu-*

tion française (Paris, 1889, in-12); — *Éléments de morale pratique, 4e année* (Paris, 1889, in-18); — *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale* (Paris, 1890, in-12); — *Lectures variées de littérature et de morale* (Paris, 1890, in-12); — *La Philosophie de Lamennais* (Paris, 1890, in-12); — *Cours de psychologie et de morale, 1re année. Psychologie théorique et appliquée* (en collab. avec Raymond Thamin) (Paris, 1891, in-18); — Le même. *2e année. Morale théorique et morale pratique* (Paris, 1891, in-18); — *Fénelon* (Paris, 1892, in-16; *les Grands Écrivains français*); — *Notice sur Benjamin-Constant* (Martha) (Versailles, 1895, in-8; extrait du *Bulletin de l'Assoc. des anc. élèves de l'École normale pour 1896*); — *Principes de métaphysique et de psychologie, leçons professées à la Faculté des lettres de Paris 1888-94. Tome Ier* (Paris, 1897, in-8).

— C'est à la fois un littérateur distingué et un érudit de premier ordre qui vient de disparaître, le 2 octobre, avec M. Louis-Émile-Dieudonné Moland. Il était né le 13 avril 1824, à Saint-Omer; après être venu étudier le droit à Paris, il avait prêté serment en 1846, devant la cour royale comme avocat. Mais il se sentait peu de goût pour le barreau, et ses travaux littéraires et historiques lui ayant de bonne heure acquis une juste renommée, même à l'étranger, il résolut de s'y donner tout entier. Son œuvre témoigne d'une fécondité et d'un labeur considérables, elle résume l'ensemble de notre histoire littéraire, depuis nos vieux auteurs du moyen âge jusqu'aux philosophes du XVIIIe siècle. Il a annoté à peu près tous nos écrivains classiques, consacrant à chacun d'eux des notices biographiques et des études critiques, dont on ne saurait dire s'il faut plutôt louer la forme ou le fond. Toutefois, deux auteurs surtout l'ont conquis, et la somme de travail qu'il leur a consacrée est véritablement prodigieuse, nous voulons parler de Molière et de Voltaire. Non content de réimprimer plusieurs fois les œuvres du premier, tout en y jetant un jour nouveau à l'aide de commentaires consciencieux et savants, il en a fait l'objet de plusieurs ouvrages fort remarquables. Quant au second, il suffira de dire qu'il a édité 11,000 de ses lettres, dont plus de la moitié n'avaient point encore été imprimées. Il ne faudrait pas croire cependant que le grand nombre d'éditions dues à M. Moland ait suffi à absorber toute son activité; il sut encore trouver le temps d'écrire plusieurs ouvrages personnels empreints du plus vif intérêt, et de collaborer à plusieurs périodiques tels que *le Moniteur, la Revue contemporaine, la Revue européenne, la Revue archéologique, le Journal des villes et des campagnes, la Liberté, le Français* où il a rédigé la chronique dramatique. On peut citer de lui comme principales publications : *Peuple et Roi au XIIIe siècle, étude historique* (Paris, 1851, in-8); — *Sur un projet d'anthologie classique du moyen âge. A M. l'abbé d'Alzon,* (Paris, s. d., in-8; extrait de la *Revue de l'enseignement chrétien*, t. Ier, 1er nov. 1852); — *Saint-Omer dans la Morée. Esquisse de la domination française au moyen âge* (Paris, 1853, in-16); — *Le Livre de l'internelle consolacion. Première version française de l'Imitation de Jésus-Christ. Nouv. éd., avec une introduction et des notes* (en collab. avec M. Ch. d'Héricault. Paris, 1856, in-16); — *Nouvelles françoises en prose, du XIIIe siècle, publiées d'après les mss. avec une introduction et des notes* (en collaboration avec le même. Paris, 1856, in-16; Collection de la *Bibl. elzévirienne*); — *Nouvelles françoises du XIV siècle* (publiées en collab. avec le même. Paris, 1858, in-16; même collection); — *Le Roman d'une fille laide. La Métamorphose de Marguerite. L'Anneau de mariage. Jacques le fermier* (Paris, 1861, in-12); — *Origines littéraires de la France. La Légende et le roman, le théâtre, la prédication. L'Antiquité et le moyen âge. Le Moyen âge et la littérature moderne* (Paris, 1862, in-8; nouv. éd., 1863); — *Le Veuvage,*

nouvelle (Paris, 1863, in-16); — *Œuvres complètes de Molière. Nouv. éd., très soigneusement revue sur les textes originaux, avec un travail de critique et d'érudition, aperçus d'histoire littéraire, biographie, examen de chaque pièce, commentaires, bibliographie,* etc. (Paris, 1863-64, 7 vol. in-8; t. I à VII de *Chefs-d'œuvre de la littérature française*); — *Molière et la Comédie italienne* (Paris, 1867, in-8; 2e éd., in-12); — *Brantôme. Vies des dames illustres françaises et étrangères* (Paris, 1868, in-18); — *La France guerrière, récits historiques d'après les chroniques et les Mémoires de chaque siècle* (en collab. avec M. Ch. d'Héricault. Paris, 1868, gr. in-8; nouv. éd., 1877-78. 4 vol. in-12); — *Les Méprises, comédies de la Renaissance racontées par L. Moland* (Paris, 1869, in-12); — *Par ballon monté. Lettres envoyées de Paris pendant le siège. Sept. 1870-10 février 1871* (Paris, 1871. in-12); — *Lettres choisies de Voltaire; précédées d'une notice et accompagnées de notes explicatives sur les faits et sur les personnages du temps* (Paris, 1872, gr. in-8); — *Œuvres complètes de La Fontaine. Nouv. éd. très soigneusement revue sur les textes originaux, avec un travail de critique et d'érudition, aperçus d'histoire littéraire, vie de l'auteur, notes et commentaires, bibliographie,* etc. (Paris, 1872-76, 7 vol. in-8, t. 33 à 39 de *Chefs-d'œuvre de la littérature française*); — *Œuvres oratoires de Bossuet, oraisons funèbres, panégyriques, sermons* (Paris, 1872-73, 5 vol. in-18); — *Andersen. Contes danois traduits pour la 1re fois* (en collab. avec M. E. Grégoire. Paris, 1873, in-8); — *Œuvres de Rabelais, texte collationné sur les éd. originales, avec une vie de l'auteur, des notes et un glossaire* (Paris, 1873, 2 vol. in-fol.); — *Le Camarade de voyage. Sous le saule. Les Aventures du chardon, etc. Par Andersen, traduction* (en collab. avec Ernest Grégoire. Paris, 1874, in-18); — *Œuvres complètes de Beaumarchais. Nouv. éd., précédée d'une notice biographique* (Paris, 1874, gr. in-8); — *Œuvres poétiques de Malherbe, précédées de la vie de Malherbe par Racan et suivies de lettres choisies. Nouv. éd. avec une préface* (Paris, 1874, in-12); — *Saint-Omer assiégé et délivré l'an 1658. Trad. par L. Moland. Augmenté du registre du siège et de la correspondance du maréchal de Chatillon* (Saint-Omer, 1874, in-8); — *Théâtre choisi de Marivaux* (Paris, 1875, in-18); — *Andersen. Nouveaux contes danois* (traduits en collab. avec M. E. Grégoire. Paris, 1875, in-8); — *Œuvres complètes de J. Racine, avec une vie de l'auteur et un examen de chacun de ses ouvrages* (Tomes III à VIII. Paris, 1875-79, 6 vol. in-8; t. 22 à 27 de *Chefs-d'œuvre de la littérature française*); — *Lettres choisies de Voltaire, avec le Traité de la connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française, précédées d'une notice et accompagnées de notes explicatives sur les faits et les personnages du temps* (Paris, 1876, in-12); — *Théâtre de Regnard. Suivi des poésies diverses, de la Provençale, des Voyages en Laponie, en Suède, etc., avec une introduction* (Paris, 1876, in-18); — *La Vie de Scaramouche, par Mezetin. Réimpression de l'éd. originale (1665), avec une introduction et des notes* (Paris, 1876, in-8); — *Théâtre de Collin d'Harleville, suivi de poésies fugitives* (Paris, 1877, in-18); — *Théâtre de la Révolution, ou Choix de pièces de théâtre qui ont fait sensation pendant la période révolutionnaire, avec une introduction* (Paris, 1877, in-12); — *Théâtre de Destouches. Le Philosophe marié. Le Glorieux. Le Dissipateur. La Fausse Agnès* (Paris, 1878, in-18); — *Œuvres choisies de P. de Ronsard, avec notice, notes et commentaires par C.-A. Sainte-Beuve. Nouv. éd. revue et augmentée* (Paris, 1879, in-8; t. 48 de *Chefs-d'œuvre de la littérature française*); — *Œuvres complètes de François Villon, publiées avec une étude sur Villon, des notes, la liste des personnages historiques et la bibliographie* (Paris, 1879, in-12); — *Andersen. Les Souliers rouges et autres contes* (Traduits en collab. avec M. Ernest Grégoire. Paris, 1880, in-8); — *François Rabelais; tout ce qui existe de ses œuvres. Gargantua, Pantagruel, Pantagrueline prognostication,*

almanachs, sciomachie, lettres, etc. Texte soigneusement collationné sur les éditions originales, précédé d'une vie de l'auteur et suivi d'une bibliographie, de notes et d'un glossaire (Paris, 1880, in-12); — *Molière. Le Tartuffe, comédie. Nouv. éd. classique avec une notice préliminaire et des notes* (Paris, 1880, in-18); — *Lettres choisies de Voltaire. Édition classique, avec un extrait de l'appréciation de la correspondance de Voltaire par M. D. Nisard, une notice biographique et des notes* (Paris, 1881, in-12); — *Molière. Le Bourgeois gentilhomme, comédie-ballet. Nouv. éd. classique* (Paris, 1882, in-18); — *La Très Joyeuse, plaisante et récréative Histoire du bon chevalier sans peur et sans reproche le gentil seigneur de Bayart, composée par le Loyal Serviteur. Nouv. éd. complétée par des extraits d'autres chroniques, avec une introduction et des notes* (Paris, 1882, in-8); — *Contes des frères Grimm. Traduits de l'allemand* (en collab. avec M. Ernest Grégoire. Paris, 1883, in-12); — *Œuvres poétiques d'André Chénier, précédées de la vie d'André Chénier, mises en ordre et annotées, etc.* (Paris, 1884, 2 vol. in-8; t. 52 et 53 de *Chefs-d'œuvre de la littérature française*); — *Molière, sa vie et ses ouvrages, avec une notice sur le théâtre et la troupe de Molière* (Paris, 1887, in-4); — *Théâtre choisi de Marivaux, avec une introduction* (Paris, 1888, in-18); — *Histoire de Jeanne d'Arc. Gravures en chromolithographie par T. Lix* (Paris, 1895, in-fol.); — *Le Coffre volant. Les Souliers rouges. Le Papillon, etc., par Andersen* (Traduit en collab. avec M. E. Grégoire. Paris, s. d., in-18); — *Deux cents lettres de Voltaire. Éd. classique, avec un extrait de la correspondance de Voltaire par M. D. Nisard, avec une notice biographique et des notes* (Paris, s. d., in-18).

— L'épiscopat français, si cruellement éprouvé depuis quelque temps, vient encore de perdre un de ses membres les plus éminents en la personne de Mgr Armand-Joseph Fava, mort le 17 octobre. Il s'était fait une place tout à fait à part par l'indépendance et l'énergie dont il donna tant de fois la preuve à l'égard d'un gouvernement trop souvent sectaire. Nombreux sont ses actes qui furent déférés comme d'abus au Conseil d'État. Nous nous contenterons de rappeler la poursuite dont il fut l'objet en 1879 pour avoir érigé en basilique l'église de la Salette, en vertu d'une bulle pontificale que n'avait pas enregistrée le gouvernement. Il détestait tout particulièrement la franc-maçonnerie: aussi ne se lassa-t-il de la combattre à outrance, à la fois par la plume et par la parole. Léon XIII a dit de lui que c'était un « combattant .» Quel plus bel éloge peut-on faire d'un prélat, surtout a une époque où tant d'autres, même parmi les meilleurs, ont renoncé à l'action et se sont laissés décourager? Mgr Fava était né à Évin-Malmaison (Pas-de-Calais), le 10 février 1826; il fit ses études primaires à Douai, entra au petit, puis au grand séminaire de Cambrai, où il commençait déjà à se distinguer, et fut ordonné prêtre le 12 janvier 1851. Deux mois après, il partait pour Saint-Denis de la Réunion, avec le nouvel évêque, Mgr Desprez, dont il devint le secrétaire intime, le collaborateur zélé et le vicaire général (31 décembre 1855). Étant revenu en France, lors de la nomination de Mgr Desprez à l'évêché de Limoges, en 1857, il voulut repartir en Afrique avec Mgr Maupoint, successeur de Mgr Desprez. Il explora alors la côte de Zanzibar en vue d'y fonder des missions, et, après un retour en France en 1859, il se rendit à Rome où il reçut du Pape le titre de vice-préfet apostolique de Zanzibar. Dans une entrevue avec Napoléon III, il décida l'Empereur à passer un traité avec les Anglais dont il avait constaté les empiètements à Zanzibar; ceux-ci s'engageaient à respecter l'indépendance de ce pays, et plus tard, quand ils voulurent s'y installer, ils durent reconnaître nos droits sur Madagascar (voir sur le rôle joué par Mgr Fava, en cette circonstance et pour sa biographie en général, l'excellent livre de

M. A. Rastoul : *Souvenirs d'un jubilé épiscopal*, Grenoble, 1895). Après avoir fondé les stations comme Bagamoyo, sur les côtes africaines, il revint en 1862 à la Réunion. Le 8 avril 1871 il fut nommé évêque de la Martinique, où il laissa le meilleur souvenir, quand, le 6 août 1875, pour refaire sa santé épuisée par 25 ans passés aux colonies, il revint définitivement en France et fut nommé évêque de Grenoble. Disons qu'il se montra digne de cette haute faveur par le zèle qu'il déploya sans cesse pour visiter les paroisses les plus éloignées de son diocèse, par l'intérêt qu'il témoigna à la presse catholique et à la diffusion de l'enseignement chrétien, enfin par l'appui qu'il ne cessa d'accorder aux frères et aux religieuses. En plus de ses mandements et de ses lettres pastorales, dont plusieurs sont fort remarquables et mériteraient une mention, il a donné au public : *Le Prêtre. Discours prononcé à la clôture de la retraite ecclésiastique de Saint-Denis* (*Ile Bourbon*) (Paris, 1876, in-16) ; — *Exercices populaires du chemin de la Croix sous forme de méditations* (Paris, 1878, in-18) ; — *Lettre à M. Lepère, en réponse à la lettre de M. Lepère, insérée au « Journal officiel »* (Grenoble, 1879, in-12) ; — *Lettre sur la franc-maçonnerie aux rédacteurs de la « Revue catholique des institutions et du droit » à l'occasion du livre du P. Deschamps et de M. Claudio Jannet* (Grenoble, 1880, in-8 ; — *La Franc-Maçonnerie, doctrine, histoire, gouvernement. 2e lettre aux rédacteurs de la Revue catholique*, etc. (Grenoble, 1880, in-18) ; — *Manuel de la confrérie du Crucifix, établie dans le diocèse de Grenoble* (Grenoble, 1888, in-16) ; — *Oraison funèbre de Mgr Pierre-Anastase Pichenot, archevêque de Chambéry, prononcé le 16 novembre 1880* (Chambéry, 1880, in-8) ; — *Manuel de la croisade des francs-catholiques* (Grenoble, 1881, in-16) ; — *La Question ouvrière. Discours sur J.-C., modèle des patrons et des ouvriers, prononcé en l'église de Saint-Augustin, à Paris, le 20 février 1881* (Grenoble, 1881, in-8) ; — *Discours sur le secret de la franc-maçonnerie* (Paris, 1882, in-18) ; — *Le T. R. P. Le Vavasseur. Éloge funèbre prononcé à ses obsèques* (Paris, 1882, in-8 ; — *M. l'abbé Louis Lavallée. Paroles prononcées sur sa tombe, le 18 décembre 1883* (Arras, 1883, in-16) ; — *Le Secret de la franc-maçonnerie* (Lille, 1883, in-8) ; — *Recueil des pièces relatives à la suppression des traitements ecclésiastiques dans le diocèse de Grenoble. Lettre de Mgr Fava et consultations diverses* (Grenoble, 1886, in-16) ; — *Notre-Dame du Crucifix* (Grenoble, 1887, in-16 ; — *Conférence sur l'esclavage. Panégyrique de saint Pierre Claver, apôtre des noirs* (Grenoble, 1888, in-8) ; — *Oraison funèbre de Mgr François-Benjamin-Joseph Blanger, évêque de Limoges, prononcée le 25 janvier 1888* (Limoges, 1888, in-8) ; — *Panégyrique du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, prononcée le 26 avril 1888* (Grenoble, 1888, in-8 ; — *Jésus-Christ, roi éternel* (Paris, 1889, 2 vol. in-8 ; 2e éd. 1894) ; — *Oraison funèbre de Mgr Mortier, évêque de Digne* (Digne, 1889, in-8) ; — *Discours sur la Papauté, prononcé au congrès catholique de Lille, 1890*) (Grenoble, 1890, in-8) ; — *Lettre concernant l'institution divine de la Papauté et annonçant la formation de la Société des serviteurs de saint Pierre* (Grenoble, 1890, in-8) ; — *Vie de Jésus-Christ* (Paris, 1891, in-8) ; — *Quelques mots explicatifs sur les questions : 1° fabriques de Saint-Joseph et de Saint-Louis, 2° abbés Giroud et Abel* (Grenoble, 1892, in-8 ; — *Sept paroles de N. T. S. P. le pape Léon XIII* (Paris, 1892, in-8 ; — *Catéchisme apostolique* (Grenoble, 1893, in-18) ; — *Le Doigt de Dieu est ici* (Grenoble, 1894, in-8) ; — *L'Esprit nouveau, seul remède à nos maux* (Grenoble, 1894, in-8) ; — *Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé le 30 mai 1894* (Grenoble, 1894, in-8) ; — *La Charité* (Paris, 1895, in-16) ; — *Appel aux catholiques français et aux catholiques de diverses nations* (Grenoble, 1896, in-18) ; — *Résumé de la religion catholique d'après le Symbole des apôtres*, 2e éd. (Grenoble, 1896, in-8).

— M. Marin-Étienne Charavay est mort le 2 octobre, à Brolles, près de Fontainebleau. Né à Paris le 17 avril 1848, il perdit son père en 1867, l'année même où il se fit recevoir à l'École des chartes. L'enseignement de cette école le fortifia dans des études dont il avait pris le goût et l'usage dans le cabinet d'autographes dirigé avec talent par son père, Jacques Charavay. La thèse qui lui valut le 1er février 1869 le diplôme d'archiviste paléographe avait pour objet un *Essai sur l'administration de Louis XI en Dauphiné*. Le recueil de lettres de ce prince qu'il avait formé pour rédiger ce travail le désigna naturellement à la Société de l'histoire de France quand elle résolut d'éditer les lettres de Louis XI ; la publication de celles du Dauphin fut confiée à M. Charavay, tandis que M. Vaesen assumait la tâche plus lourde de faire connaître celles du Roi. Amené à prendre la succession de son père à la tête du cabinet d'autographes que tous les curieux connaissaient, M. Étienne Charavay n'abandonna pas ses travaux personnels. Mais délaissant presque complètement le moyen âge, il s'adonna surtout à l'étude de la Révolution, pour laquelle il avait une passion rendue plus vive encore par ses opinions politiques fort avancées. Bien que ce ne soit pas ici le lieu de discuter sa conduite, nous ne pouvons omettre de rappeler la part active qu'il a prise, notamment à la Ligue de l'enseignement dont il était le secrétaire général, à la lutte menée depuis quelques années contre la religion catholique. Cette passion anticléricale qui se manifeste parfois aussi d'une manière choquante dans les publications de la Société de l'histoire de la Révolution française, dont il fut l'un des fondateurs, dont il était à sa mort le vice-président, et notamment dans la revue de cette société, *la Révolution française*, ne saurait nous empêcher de reconnaître les qualités d'érudit de M. Charavay, ni sa compétence en matière d'autographes. Quelques-uns des catalogues qu'on lui doit ont une légitime réputation, et les deux recueils spéciaux qu'il publiait, l'*Amateur d'autographes*, fondé par son père en 1862, et la *Revue des documents historiques*, qui commença de paraître en 1874, sont connus et consultés non seulement par les simples curieux mais par les hommes d'étude. Sans entrer dans le détail de ses articles de revue ou de ses inventaires de collections, nous citerons de lui : *Notice sur Nicolas Thoynard d'Orléans, rédigée d'après les notes de J.-Ch. Brunet* (Paris, 1868, in-8) ; — *Faux autographes, affaire Vrain-Lucas, étude sur la collection vendue à M. Michel Chasles* (Paris, 1870, in-8) ; — *Collection de lettres autographes et de documents historiques sur le règne de Louis XIII formée par feu M. A. Picard* (Paris, 1873, in-8) ; — *Étude sur la chasse à l'oiseau au moyen âge. Une Fauconnerie princière et l'éducation des faucons, d'après des documents inédits du XIVe siècle et du XVe* (Paris, 1873, in-8) ; — *Longus. Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé, trad. par J. Amyot, texte de 1559 ; suivies de la traduction revue par P.-L. Courier, précédées d'une notice* (Paris, 1873, in-16) ; — *Pierre-Antoine Labouchère, 1807-1873* (Abbeville, 1873, in-8) ; — *Diderot et Fréron. Documents sur les rivalités littéraires au XVIIIe siècle, publiés avec des notes* (Paris, 1875, in-8 ; extrait de la *Revue des documents historiques*) ; — *Documents inédits sur Samuel de Champlain, fondateur de Québec* (Paris, 1875, in-8 ; extrait du même recueil) ; — *Procès criminel intenté contre une sorcière à Mondon, en Suisse, mai 1655. Relation annotée* (Paris, 1875, in-8) ; — *Un Duel à Romans en 1769. Procès-verbal d'accusation et de condamnation, publié avec des notes* (Paris, 1875, in-8) ; — *La Famille messine des Praillon* (Paris, 1876, in-8) ; — *Jean d'Orléans, comte d'Angoulême* (Paris, 1876, in-8) ; — *Lettres autographes recueillies par feu M. A. Sensier* (Paris, 1878, in-4) ; — *Victor Hugo. Histoire d'un crime. Album de fac-simile et*

de portraits (Paris, 1878, in-8) ; — *A. de Vigny et Charles Baudelaire, candidats à l'Académie française* (Paris, 1879, in-8) ; — *Inventaire des autographes et documents historiques réunis par M. Benjamin Fillon* (Paris, 1879-81, 3 vol. in-4) ; — *Supplément à l' « Isographie des hommes-célèbres »* (Paris, 1881, 2 fasc. in-4) ; — *Rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique, sur les lettres de Louis XI et sur les documents concernant ce prince conservés dans les archives de l'Italie* (Paris, 1881, in-8, extrait des *Archives des missions scientifiques et littéraires* 3e série, t. VII) ; — *L'Héroïsme civil, 1789-1880* (Paris, 1881, in-16) ; — *Les Enfants de la Républiqae : Viala, Bara, Sthrau, Mermet, Casabianca* (Paris, 1882, in-32) ; — *L'Héroïsme militaire, 1792-1815* (Paris, 1882, in-16) ; — *L'Héroïsme professionnel, 1789-1882* (Paris, 1883 in-16) : — *Lettres de Louis XI, roi de France, publiées d'après les originaux pour la Société de l'histoire de France*, Tome I. *Lettres de Louis dauphin, 1438-1461* (Paris, 1883, in-8) ; — *Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet* (Paris, 1887, 2 vol. in-fol.) ; — *La Science des autographes* (Paris, 1887, in-4) ; — *Assemblée électorale de Paris (18 nov. 1790-15 juin 1791). Procès-verbaux de l'élection des juges, des administrateurs, du procureur syndic, de l'évêque, des curés, du président du tribunal criminel et de l'accusateur public* (Paris, 1890, gr. in-8 dans la *Collection de documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution française*). — *Correspondance générale de Carnot*, t. I-III (Paris, 1892-1897, 3 vol, in-8) dans la *Collection de documents inédits. Lazare Hoche. Notice sommaire* (Paris, 1893, in-8 ; extrait de la *Révolution française* d'octobre 1893) ; — *Mémoires du comte de Paroy. Souvenirs d'un défenseur de la famille royale pendant la Révolution, 1789-1797* (Paris, 1895, in-8) ; — *La Revellière-Lepeaux et ses Mémoires* (Paris, 1895, in-8, extrait de la *Revue bleue* des 26 janvier et 2 février 1895) ; — *Le Centenaire de l'Institut de France* (Paris, 1895, in-8 ; ibid. 19 et 26 oct. 95) ; — *Le Général Alexis Le Veneur, le héros de Namur et le maître de Hoche, 1746-1833* (Paris, 1895, in-8 ; extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1894) ; — *Le Général Benoît-Louis de Bouchet 1751-1802* (Paris, 1896, in-8, extrait du même recueil) ; — *Le Général Carlenc, commandant en chef de l'armée du Rhin, du 2 au 22 oct. 1793* (Paris, 1896, in-8 ; extrait du même recueil) ; — *Le Général La Fayette, 1757-1834, notice biographique* (Paris, 1898, in-8 ; *Société de l'histoire de la Révolution française*) ; — *Épisodes militaires* (en collab. avec G. Espitallier) (Paris, 1899, in-4).

— M. Paul RISTELHUBER, littérateur, publiciste et bibliographe bien connu, a succombé le 20 septembre. Né à Strasbourg le 11 août 1834, il vint à Paris finir ses études au collège Sainte-Barbe puis au lycée Louis-le-Grand, obtint le diplôme de licencié ès-lettres, puis retourna dans son pays natal. Ayant inséré dans la *Bibliographie alsacienne* une citation de V. Hugo, qui fut jugée offensante pour l'Empereur, il fut condamné à deux ans de détention dans une forteresse, mais on le grâcia au bout de quatre mois. Il édita le premier les *Deux Dialogues du nouveau langage français italianisé* d'Henri Estienne, et cette publication lui valut de l'Académie française le prix Archon Despérouses. Il a collaboré à de nombreux journaux, édité *la Feuille du samedi. Elsässisches Samstagsblatt*, dirigé la publication du tome II des *Bibliographies alsaciennes*, d'Antoine Meyer, et laisse comme principaux ouvrages : *Bouquet de Lieder, Choix de ballades, chansons et légendes traduites des poètes de l'Allemagne contemporaine* (sous le pseudonyme de Paul de Lacour) (Strasbourg, 1856, in-12) ; — *Intermezzo, poème de Henri Heine, traduit en vers français* (Paris, 1857, in-32) ; — *Le Toucheur de bœufs* (Paris, 1858, in-18) ; — *Hymne italien* (Paris, 1859, in-8) ; — *Marie Stuart, drame en 5 actes, en vers, d'après Schiller, avec une préface* (Paris, 1859, in-12) ; — *Musée. Héro et Léandre. Poème traduit*

en vers français, suivi de notes (Strasbourg, 1859, in-8); — *S. A. I. le Prince Jérôme (5 juillet 1860)* (Strasbourg, 1860, in-4); — *Faust, tragédie en 5 actes, adaptée à la scène française, d'après Gœthe, pour la première fois* (Paris, 1861, in-12); — *Liber vagatorum. Livre des gueux, précédé d'une introduction* (Paris, 1862, in-12); — *Faust dans l'histoire et dans la légende. Essai sur l'humanisme superstitieux du XVIe siècle et les récits du pacte diabolique* (thèse) (Paris, 1863, in-8); — *De Herus et Leandri historia heroica* (thèse) (Argentorati, 1863, in-8); — *Rythmes et refrains* (Paris, 1864, in-8); — *L'Alsace ancienne et moderne, ou Dictionnaire topographique, historique et statistique du Haut et du Bas-Rhin, par Jacques Baquol.* Troisième édition, entièrement refondue (Strasbourg, 1865, in-8); — *Galerie universelle des peuples, publiée par MM. Lallemand et Hart. Alsace* (Strasbourg, 1865, in-4); — *Lettre sur les archives de la ville de Strasbourg* (anonyme) (Strasbourg, 1866, in-8); — *Un Napolitain du dernier siècle. Contes, lettres et pensées de l'abbé Galiani, avec introduction et notes* (Paris, 1866, in-16); — *Les Contes de Pogge, Florentin. Avec une introduction et des notes* (Paris, 1867, in-16); — *Jeanne la Folle, étude historique* (Paris, 1869, gr. in-8); — *L'Assassinat de Rastadt, étude historique*, 2e éd. (Paris, 1870, in-8); — *Bibliographie alsacienne, 1re à 4e séries. Années 1869 à 1872* (Strasbourg, 1870-73, 4 vol. in-8); — *Les Contes et facéties d'Arlotto de Florence, avec introduction et notes* (Paris, 1873, in-12); — *L'Alsace à Morat; étude historique publiée à l'occasion du 4e centenaire de la bataille de ce nom, avec pièces inédites* (Paris, 1876, in-8); — *L'Élite des contes du sieur d'Ouville, avec introduction et notes* (Paris, 1876, in-16); — *Quatre Ballades, suivies de notes (Les Grues d'Ibicus, de Schiller. Petit Roland, de Uhland. Le Fidèle Eckart, de Gœthe. La Ballade du brave homme, de Bürger)* (Genève, 1876, in-8); — *Centenaire de Voltaire. Un touriste allemand à Ferney, en 1775* (Paris, 1878, in-18); — *Apologie pour Hérodote (satire de la société au XVIe siècle), par Henri Estienne.* Nouv. éd. faite sur la 1re et augmentée de remarques (Paris, 1879, 2 vol. in-8); — *Une Fable de Florian. Étude de littérature comparée* (Paris, 1881, in-8); — *Les Contes en vers d'Andrieux, suivis de lettres inédites, avec notices et notes* (Paris, 1882, in-16); — *L'Alsace à Sempach, étude historique publiée à l'occasion du 5e centenaire de la bataille de ce nom* (Paris, 1886, gr. in-8); — *Deux Dialogues du nouveau langage françois italianizé et autrement desguizé, principalement entre les courtisans de ce temps, par Henri Estienne. Avec introduction et notes* (Paris, 1886, in-8); — *Heidelberg et Strasbourg. Recherches biographiques et littéraires sur les étudiants alsaciens immatriculés à l'Université de Heidelberg de 1386 à 1662* (Paris, 1888, gr. in-8); — *Strasbourg et Bologne. Recherches biographiques et littéraires sur les étudiants alsaciens immatriculés à l'Université de Bologne de 1289 à 1562* (Paris, 1891, in-8); — *Histoire de la formation de la bibliothèque municipale créée à Strasbourg en 1872* (Paris, 1895, in-18); — *Brocomagus Brumath, la cité des Triboques* (Paris, 1897, in-8; extrait de la *Revue de géographie*); — *1870. Siège et bombardement de Strasbourg. Album de 25 dessins par Touchemolin* (Strasbourg, s. d., in-8 oblong). — M. Ristelhuber a légué sa bibliothèque, riche d'environ 40,000 volumes, et qui offre naturellement une incomparable collection d'Alsatica, à la Bibliothèque nationale, qui vient d'en prendre possession.

— Un bibliographe, à qui des travaux modestes mais d'une utilité incontestable avaient valu quelque célébrité, M. William Mc Crillis GRISWOLD, est mort le 9 août, à Seal Arbor (Maine, É. U.). Né à Bangor le 9 octobre 1853, il fit ses études à l'Académie d'Exeter et à l'Université Harvard, où il prit ses degrés en 1875. C'est quelques années après qu'il inaugura ses Tables de périodiques par la publication d'un index à *the Nation* pour les années 1865 à 1880, qui fut une surprise même pour les éditeurs du recueil. L'accueil

favorable fait à cette tentative, bien que l'usage de ce travail soit rendu pénible par les signes et les sigles dont il est hérissé, encouragea M. Griswold à donner au public d'autres répertoires du même genre. Bien que ce soit surtout à ces index et notamment à la série connue sous le nom de *Q. P. indexes* que M. Griswold doive sa notoriété, il a encore bien mérité des hommes d'étude par d'autres travaux bibliographiques, et on lui doit aussi un ouvrage sur son père, Rufus Wilmot Griswold, l'auteur de *Poets and poetry of America*. Voici d'ailleurs une liste, que nous ne garantissons pas complète, des publications du regretté bibliographe : *General Index to the Nation, v. 1-30, July, 1865-Sept. 1880* (Boston, 1881, in-8; suppl. vol. 31-40, 1885 ; autre supplém. en préparation) ; — *General Index to the International Review, v. 1-9, 1874-1880* (Bangor, 1880, in-8) ; — *Supplementary index to the Atlantic Monthly, v. 1-38 and 39-46* (Bangor, 1880, in-8) — *General Index to the International Review, v. 1-9, 1874-1880* (Bangor, 1880, in-8) ; — *General Index to the Lippincott's magazine, v. 1-24, 1867-1879* (Bangor, 1880, in-8) ; — *General Index to the Eclectic magazine, v. 1-96 ; the Littell's living age, v. 37-148, 1853-1881 ; the Every Saturday* (Bangor, 1881, in-8) ; — *General Index to the Scribner's monthly, v. 1-22, 1870-1880* (Bangor, 1881, in-8) ; — *The Q. P. Index annual 1881 et s.* (Bangor, 1881 et s., in-8) ; — *Autoren-und Sachregister der deutschen Rundschau, v. 1-29* (Bangor, 1882, in-8) ; — *General Index to the Contemporary Review, the Fortnightly Review, and the Nineteenth Century* (Bangor, 1882, in-8) ; — *General Index to the North American Review, v. 92-154, 1861-1882* (Bangor, 1882, in-8) ; — *General Autor- und Sachregister zu Zeischriften meist historischen Inhalt und zwar die historische Zeitschrift Unsere Zeit, das historiche Taschenbuch* (Bangor, 1882, in-8) ; — *An Index to the articles relating to history, biografy, literature ; society, and travel contained in collections of essays, etc.* (Bangor, 1883, in-8 ; 2e éd., 1884) ; — *Table alphabétique générale des matières et des noms des auteurs contenus dans les tomes 195-268 de la Revue des deux mondes, et 1-21 de la Nouvelle Revue* (Bangor, 1883, in-8) ; — *Synopsis of copyright decisions* (Bangor, 1883, in-8) ; — *A Directory of writers for the literary press in the U. S.* (Bangor, 1884, in-8 ; 3e éd. 1890) ; — *An Index to the leading British reviews and magazines for 1882, 1883 and 1884* (Bangor, 1885, in-8) ; — *Index to Harpers weekly, 1857-1887* (East Capitol Station, 1888, in-8) ; — *Autoren-und Sachregister zu den bedeutendsten deutschen Zeitschriften, 1886-1889 und zu verschiedenen Sammlungen* (Bangor, 1890, in-8) ; — *Descriptive list of novels and tales dealing with American country life* (Cambridge, 1890, in-8) ; — *Descriptive list of romantic novels* (Cambridge, 1890, in-8) ; — *A descriptive list of British novels* (Cambridge, 1891, in-12) ; — *A descriptive list of international novels* (Cambridge, 1891, in-8 ; nouvelle éd. en 1895) ; — *A descriptive list of novels and tales dealing with American city life* (Cambridge, 1891, in-8) ; — *A descriptive list of novels and tales dealing with life in France* (Cambridge, 1892, in-8) ; — *A descriptive list of novels and tales dealing with life in Germany* (Cambridge, 1892, in-8) ; — *A descriptive list of novels and tales dealing with life in Italy* (Cambridge, 1892, in-8) ; — *A descriptive list of novels and tales dealing with life in Russia* (Cambridge, 1892, in-8) ; — *France : a series of narratives of personal visits to places therein famous for natural beauty or historical association* (Cambridge, 1892, in-8) ; — *Germany : a series of narrative*, etc. (Cambridge, 1892, in-8) ; — *Italy : a series of narratives*, etc. (Cambridge, 1892, in-8) ; — *Switzerland : a series of narratives*, etc. (Cambridge, 1892, in-8) ; — *A descriptive life of novels and tales dealing with life in Norway* (Cambridge, 1892, in-8) ; — *A descriptive list of books for the young* (Cambridge, 1895, in-8) ; — *A descriptive list of novels and tales dealing with ancient history* (Cambridge, 1895,

in-8); — *A descriptive list of novels and tales dealing with the history of North America* (Cambridge, 1895, in-8); — *Passages from the correspondence and other papers of Rufus W. Griswold* (Cambridge, 1898, in-8).

— M. Arsène LEGRELLE, littérateur et historien de mérite, est mort le 25 octobre. Né à Elbœuf le 21 juin 1834, il se fit recevoir docteur en philosophie à l'Université d'Iéna et docteur ès-lettres à la Faculté de Paris. Il fut pendant quelque temps avocat à la cour d'appel de Rouen. Il obtint, en 1857, un accessit à l'Académie des sciences morales et politiques par la façon remarquable dont il avait traité le sujet suivant : *Exposer et apprécier l'influence qu'a pu avoir en France sur les mœurs la littérature contemporaine considérée surtout au théâtre et dans le roman.* Il a utilisé sa connaissance de la langue russe à nous donner quelques traductions de chefs-d'œuvre dramatiques, tels que *le Tzar Borise*, de A.-R. Tolstoi et *l'Orage*, d'Ostrovskii (Moscou, 1884). Il était membre de la Société de l'histoire de France, de la Société de l'histoire de Normandie, de la Société botanique de France et de la Société de législation comparée. Enfin il a collaboré à la *Revue contemporaine*, à la *Revue de l'instruction publique*, au *Courrier du dimanche*, à la *Revue européenne*, etc. Voici la liste des publications qu'il laisse : *Éloge de Turnèbe* (couronné en 1854 par l'Académie de Rouen, et resté manuscrit); — *Notice sur J.-A. Houdon, de l'Institut (1741-1828)* (en collaboration avec E. Delerot) (Versailles, 1856, in-8 ; extrait des *Mémoires de la Société des sciences morales de Seine-et-Oise*); — *Holberg considéré comme imitateur de Molière. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris* (Paris, 1864, in-8); — *De celeberrima apud Germanos fabula quae inscribitur Iphigenia Taurica* (thèse) (Versailles, 1864, in 8); — *A travers la Saxe, souvenirs et études* (Paris, 1866, in-12); — *Marcus Ulpius Trajan 97-117, scènes romaines* (anonyme) (Paris, 1868, in-12); — *Iphigénie en Tauride*, pièce en 5 actes, par Gœthe, traduite en vers français, précédée d'une étude (Paris, 1870, in-12); — *La France et la Prusse devant l'histoire. Essai sur les causes de la guerre* (anonyme) (Bruxelles, 1871, in-16; 4e éd. en 1874, augmentée d'un 2e vol. (1875) portant comme sous-titre : *Essai sur les conséquences de la guerre;* le tout sous le titre de : *La Prusse et la France devant l'histoire*); — *Voyage en Thuringe* (*Tour du monde*, 1872, 1er semestre); — *Le Volga, notes sur la Russie* (Paris, 1877, in-18); — *Louis XIV et Strasbourg, d'après des documents officiels et inédits* (Gand, 1878, in-8; nouv. éd., Paris, 1881, in-8); — *Le Malheur d'avoir de l'esprit* (*Goré ote ouma*), *comédie en 4 actes et en vers, par A. S. Griboiédove, traduite pour la première fois et précédée d'une notice* (Gand, 1884, in-16). *Chefs-d'œuvre du théâtre russe*); — *Karamzine. Voyage en France, 1789-1790, traduit du russe et annoté* (Paris, 1885, in-18); — *La Diplomatie française et la Succession d'Espagne* (Paris, 1888-92, 4 vol. in-8); — *L'Acceptation du testament de Charles II, roi d'Espagne, par Louis XIV* (Gand, 1892, in-8). — *Les Conférences secrètes de Diossenhofen et Steckborn (1694)* (Braine-le-Comte, 1893, in-8) ; — *Une Négociation inconnue entre Berwick et Marlborough (1708-1709)* (Gand, 1893, in-8); — *La Mission de M. de Rébenac à Madrid et la mort de Marie-Louise, reine d'Espagne (1688-89)* (Paris, 1894, in-8); — *Notes et documents sur la paix de Ryswick* (Lille, 1884, in-8); — *Les Assemblées de la noblesse en Normandie (1658-59)* (S. l., 1898, in-8; extrait des *Mélanges de la Société de l'histoire de Normandie*, 4e série).

— Nous apprenons la mort de M. le Dr Théodor PUSSCHMANN, survenue à Vienne le 28 septembre. Il était né le 4 mai 1844 à Löwenberg en Silésie, avait achevé ses études médicales aux écoles supérieures de Berlin, Marbourg, Vienne et Munich, puis avait complété son éducation scientifique par des voyages en Angleterre, en France et en Italie. Il avait même exercé la médecine en Égypte, puis avait servi comme médecin volontaire pen-

dant la guerre franco-allemande dans un lazaret de réserve. Il avait enfin exercé à Munich jusqu'au moment où il s'était fait recevoir comme *privat docent* d'histoire de la médecine à l'Université de Leipzig, en 1878, puis en 1879 comme professeur extraordinaire et en 1888 comme professeur ordinaire. Il avait composé plusieurs essais pour le supplément de l'*Allgemeinen Zeitung* de Munich, pour la *Gegenwart*, la *Deutsche medizinische Wochenschrift*, la *Wiener medizinische Wochenschrift*, le *Literarisches Centralblatt* et pour la *Deutsche Literatur-Zeitung*. Depuis 1880 il rédigeait les comptes rendus de l'histoire de la médecine pour le *Jahresbericht über die Leistungen und Fortschritte in der gesammten Medicin* de Wirchow et de Hirsch. Il laisse comme principales publications : *Richard Wagner, eine psychiatrische Studie* (Berlin, 1873, in-8) : — *Alexander von Tralles. Original-Text und Uebersetzung, nebst einer einleitenden Abhandlung. Ein Beitrag zur Geschichte der Medicin* (Wien, 1878-79, 2 vol. in-8) ; — *Die Medicin in Wien während der letzten hundert Jahre* (Wien, 1884, in-8) ; — *Nachträge zu Alexander Trallianus. Fragmente aus Philumenus und Philagrius nebst einer bisher noch ungedruckten Abhandlung über Augenkrankheiten* (Berlin, 1889, in-8, extrait des *Berliner Studien für classische Philologie und Archaeologie*, t. V.) ; — *Geschichte des medicinischer Unterrichts von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart* (Leipzig, 1889, in-8) ; — *History of medical education* (London, 1891, in-8) ; — *Historische-kritische Beleuchtung der Blattern-Impfung* (Wien, 1893, in-8 ; extrait de la *Wiener medicinische Wochenschrift*) ; — *Zu Ostern in Spanien. Reiseschilderungen* (Breslau, 1893, in-8).

— M. Eugène Noël, journaliste et littérateur, est mort le 28 septembre. Il était né à Rouen le 4 septembre 1816, avait fait ses études au collège de cette ville, puis après s'être livré quelque temps à l'industrie, s'était adonné, de concert avec un autre Normand, M. F.-A. Pouchet, à la pisciculture. Il s'occupa ensuite d'histoire littéraire, entra en 1861 au *Journal de Rouen*, auquel il donna de nombreux articles dont plusieurs sont signés du pseudonyme de Jean Labiche, puis fut en 1879 nommé conservateur de la bibliothèque de la ville de Rouen en remplacement de Th. Bachelet. Il a collaboré à l'*Opinion nationale*, au *Panthéon de l'industrie*, au *Journal de la ferme*, au *Journal de l'agriculture*, au *Journal d'horticulture*, à *la Vie à la campagne*, à la *Philosophie positive*, au *Magasin pittoresque*, à l'*Univers illustré*, à la *Vie littéraire*, etc. Il laisse en outre les ouvrages suivants : *Légendes françaises. Rabelais* (Paris, 1850, in-18; réimp. sous le titre de : *Rabelais, sa vie et son œuvre*, 2e éd. Paris, 1859, in-12); 4e éd. sous le titre de *Rabelais, médecin, écrivain, curé, philosophe* (Paris, 1880, in-32); — *Légendes françaises. Molière* (Paris, 1852, in-18); 3e éd. sous le titre de : *Molière, son théâtre et son ménage* (Paris, 1880, in-18); — *Petits Poètes normands (inédits)* (*Revue de Rouen*, 1852, p. 599-610); — *Voltaire* (Paris, 1855, in-12); réimp. sous le titre de : *Voltaire, sa vie et ses œuvres, sa lutte contre Rousseau* (Paris, 1878, in-12); — *Pisciculture. Pisciculteurs et poissons* (Paris, 1856, in-12); — *Souvenirs de Béranger* (Paris, 1857, in-32); — *La Vie des fleurs. Précédée d'une préface par P.-J. Stahl* (Paris, 1859, in-32; nouv. éd., 1881, in-12); — *Le Rabelais de poche, avec un Dictionnaire pantagruélique, tiré des œuvres de François Rabelais* (Paris, 1860, in-12; 2e éd. modifiée et augmentée, 1879, in-16); — *Almanach des Normands pour 1862* (et 1863) (en collab. avec Georges Pouchet et Georges Pennetier) (Rouen, 1861-1862, 2 vol. in-16); — *Voltaire et Rousseau, avec une préface de Jules Levallois* (Paris, 1863, in-12; t. XXXII de la *Bibl. utile*); — *Les Générations spontanées* Paris, 1864, in-8); — *La Campagne. Paysages et paysans* (Rouen, 1866, gr. in-8; ed. illust. 1890, in-16) ; — *Voltaire à Ferney* (Rouen, 1867, in-18); — *Rabelais*

et son œuvre, étude historique et littéraire (Paris, 1870, in-8); — *Rouen; promenades et causeries* (Rouen, 1872, in-12); — *Conférence sur F.-A. Pouchet* (Rouen, 1874, in-12); — *Mémoires d'un imbécile écrits par lui-même, recueillis et complétés. Avec une préface de M. E. Littré* (Paris, 1875, in-12; 3e éd., 1879); — *J. Michelet et ses enfants* (Paris, 1878, in-12 et in-8); — *Petites et grosses bêtes. Essai sur la zoologie populaire* (Rouen, 1880, in-8); — *Grognements et sourires, par un philosophe inconnu* (Paris, 1882, in-18); — *Les Loisirs du père Labèche. Plantes et bêtes* (Paris, 1891, in-18); — *Rouen, Rouennais, rouenneries. Avec une lettre-préface par Jules Levallois* (Rouen, 1894, in-16).

— La mort de M. Charles NERLINGER, survenue inopinément le 29 septembre, est une perte sensible pour les études alsatiques. Né à Strasbourg le 10 novembre 1863, c'est au gymnase protestant de sa ville natale qu'il commença ses études pour les terminer à Paris, à l'École alsacienne où il entra en 1878. Reçu à l'École des chartes en 1885, il obtint son diplôme d'archiviste-paléographe en janvier 1889; admis à la Bibliothèque nationale en avril de la même année comme attaché au département des imprimés, il devint stagiaire en novembre 1893 et venait d'être nommé sous-bibliothécaire en mars 1899. Très patriote, il songeait toujours au retour de l'Alsace à la France et c'est à cette pensée que l'on doit sa collaboration à l'*Alsacien-Lorrain*, auquel il donna de nombreux articles de 1886 à 1897, et au *Noël alsacien* en 1895 et 1896, ainsi que la publication de l'*Almanach d'Alsace et de Lorraine* pour 1895. Son ardente passion pour la province qui l'avait vu naître le poussa à consacrer, à en retracer l'histoire, surtout au XVe siècle, les heures de loisir que lui laissaient ses fonctions administratives. Il collabora à l'*Express de Mulhouse*, aux *Annales de l'Est*, à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, où il donna plusieurs comptes rendus, au *Nouveau Larousse illustré*, à la *Revue des Revues*, à la *Revue d'Alsace*, à la *Revue encyclopédique* de Larousse, à la *Revue hebdomadaire*, au *Journal*, et enfin au *Temps*; il fut un des fondateurs du *Noël alsacien et lorrain* (Paris, 1895-96, 1896-97, 2 vol. in-16) dans lequel il publia entre autres articles : *La Maréchale Lefèvre* ; *Un ami de la France au XVe siècle* ; *S. Volgelsberger* ; *Noël* ; *E. Gard-Nassional's G'schicht uff Barrer ditsch; Le Chapelain de Spesbourg*, ces trois derniers signes du pseudonyme de Jean de Barr. Citons encore de lui : *Les Chroniques d'Alsace* (*Express de Mulhouse*, oct. et nov. 1887); — *Pierre de Hagenbach et la Domination bourguignonne en Alsace* (*1469-1474*) [thèse]. Nancy, 1890; in-8, extrait des *Annales de l'Est*) ; — *Journal intime de Charles Grad* (*Nouv. Revue*, fév. 1893); — *Thann à la fin du XVe siècle* (*1469-1474*), *d'après des documents inédits* (Paris, 1893, in-8; *Collection d'histoire d'Alsace et de Lorraine, publiée par l'Alsacien-Lorrain*, extrait des *Annales de l'Est*, 1892, p. 582-610); — *Almanach d'Alsace et de Lorraine* pour 1895 (Paris, 1894, in-4); — *Billets d'automne* (sous le pseudonyme de Jean de Barr) (Paris, 1894, in-16); — *Études alsaciennes* (sous le pseudonyme de Jean de Barr) (Paris, 1894, in-16); *Petite collection alsacienne*); — *La Seigneurie et le château d'Ortemberg au val de Villé sous la domination bourguignonne* (*1469-74*) (Paris, 1894, in-8; *Collection d'histoire d'Alsace et de Lorraine, publiée par l'Alsacien-Lorrain*, extrait des *Annales de l'Est*, 1894, p. 32-65); — *Une Description de l'Alsace en 1662* (*par le P. Du Val*) — *Revue d'Alsace*, 1895, p. 37-56); — *Le Géant d'Andlau* (Ibid., 1895, 409-413); — *Deux Pamphlets contre Pierre de Hagenbach* (Paris, 1895, in-8; extrait des *Mélanges Julien Havet*, p. 549-560); — *Le Général Fruhinsholz* (*1769-1823*) (Paris, 1895, in-16); *Petite collection alsacienne*; extrait de la *Revue d'Alsace*, 1895); — *Le Dernier Seigneur de Spesbourg, Gauthier de Dicka 13..-1386* (Paris, 1896, in-8) ; *Collection d'histoire d'Alsace*. Extrait de la *Revue d'Alsace*); — *Les Revenus du duc de Bourgogne à Thann*

(*Revue d'Alsace*, janv. 1896); — *L'École des chartes* (*Revue encyclopédique*, 1897); — *La Noblesse de Balzac* (même recueil, 1897); — *Nicolas Wolff et la Défense des Vosges, 1814-15* (Strasbourg, 1897, in-16; *Petite collection alsacienne*); — *La Vie en Alsace au XVIIe siècle* (*Revue d'Alsace*, 1897); — *État du château de Thann, en Alsace, au XVe siècle* (Paris, 1898, in-8; extrait de la *Bibl. de l'École des chartes*, t. LIX, mai-août, 1898, p. 304-321); — *Du Surnom de Meiseloker donné aux Strasbourgeois* (*Revue d'Alsace*, 1898); — *Seigneurs et bourgeois de Riquewihr au XVe siècle. Henri de Wurtemberg et Étienne Grucker* (Nancy, 1899, in-8; extrait des *Annales de l'Est*, 1898, p. 551-576).

— On annonce encore la mort de MM.: Eugène BESANÇON, compositeur de musique, mort le 11 octobre, âgé de 90 ans; — Joseph DAUREL, président de la Société d'horticulture de la Gironde, licencié en droit, l'un des fondateurs en 1882 du *Nouvelliste de Bordeaux*, auteur de plusieurs ouvrages d'horticulture et surtout de viticulture, parmi lesquels nous citerons : *Éléments de viticulture, avec description des cépages les plus répandus* (Bordeaux, 1889, in-8; 2e éd., 1891); *Traité pratique de viticulture* (Bordeaux, 1895, in-8), mort le 20 septembre; — Eugène GONOD D'ARTEMARE, botaniste, mort à Ussel (Corrèze), le 16 juin; — Fernand LAFON, né à Angers en 1852, bibliothécaire de la Bibliothèque nationale, rédacteur de la chronique sportive au *Petit Journal*, qui laisse outre deux romans, *le Monde des courses* (Paris, 1887, in-18), 3e éd. (1896, in-8); *Le Monde des pêcheurs* (Paris, 1888, in-18), mort le 4 octobre; — Paul LÉONNEC, agent principal du commissariat de la marine, plus connu comme caricaturiste que comme fonctionnaire, qui retraça en de nombreux dessins la vie intime du matelot, et illustra plusieurs ouvrages, tels que : *Mon Frère Yves, Les Trois Dames de la Kasbah, Pêcheurs d'Islande*, de Loti, mort à Brest, âge de 57 ans; — l'abbé Léon-Alexandre PÉPIN, ancien curé de Mondeville et collaborateur de la *Croix du Calvados*, mort le 14 octobre, âgé de 43 ans; — Le Dr Adolphe PIÉCHAUD, médecin du Sénat, ancien professeur libre d'ophthalmologie à Paris, éditeur du *Journal d'ophthalmologie* et auteur, entre autres publications, d'un *Essai sur les cataractes traumatiques* (Bruxelles, 1877, in-8), mort en Seine-et-Marne, le 26 septembre; — le Dr Jules PROST-LACUZON, médecin homoéopathe, né à Dole, en 1817, auteur du *Formulaire pathogénétique usuel, ou Guide homœopathique pour traiter soi-même les maladies* (Paris, 1858, in-12), mort dans sa ville natale, le 17 octobre; — l'amiral Ch. SALLANDROUZE DE LAMORNAIX, commandant en chef de l'escadre du Nord, à qui l'on doit entre autres ouvrages techniques un *Code international de signaux à l'usage des bâtiments de toutes nations* (Paris, 1874, in-4), mort le 18 septembre, à Cherbourg; — A. SCHEURER-KESTNER, sénateur, né à Mulhouse le 11 février 1833, chimiste distingué, qui laisse de nombreux mémoires sur diverses questions de chimie, notamment sur la combustion, éparpillés dans les *Bulletins de la Société chimique de Paris*, dans les *Bulletins de la Société industrielle de Mulhouse*, dans les *Annales de physique et de chimie*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, et dont nous citerons particulièrement les *Principes élémentaires de la théorie chimique des types appliqués aux composés organiques* (Paris, 1862, in-8) et le *Pouvoir calorifique des combustibles solides* (Paris, 1893, in-16), mort à Bagnères-de-Luchon, au mois de septembre; — l'abbé Césaire SIRE, auteur, entre autres ouvrages, d'une *Vie de M. Antonin Chaussinand, prêtre de Saint-Sulpice, supérieur au grand séminaire de Notre-Dame du Puy* (Le Puy, 1898, in-18), mort le 7 octobre, âgé de 58 ans; — le Dr Gilbert TIRANT, résident de France au Tonkin, auteur de : *Notes sur les reptiles et les batraciens de la Cochinchine et du Cambodge* (Saïgon, 1885, in-8), mort à Paris, le 4 octobre.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : l'amiral Carlo DE AMEZAGA, né à Gênes, écrivain très apprecié dans les questions navales et qui collabora à la *Rivista marittima*, à la *Nazione* de Florence, au *Bollettino* de la Société géographique italienne, et laisse entre autres publications un *Manuale del marino militare e mercantile* (Milano, 1891, in-16), mort à Gênes le 6 octobre, à l'âge de 64 ans ; — Perez ARCAS, entomologiste, mort à Madrid ; — Oskar BAUMANN, explorateur africain, né à Vienne en 1864, qui laisse une excellente carte du Congo et divers ouvrages de géographie et d'ethnographie, mort à Vienne le 12 octobre ; — le Dr Adeodato BERTI, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Modène, mort au commencement de septembre ; — Le Dr Michael BORYSIEKIEWICZ, professeur de clinique ophtalmologique à l'Université de Gratz, auteur de *Untersuchungen über den feineren Bau der Netzhaut* (Leipzig, 1887, in-8) ; *Weitere Untersuchungen über den feineren Bau der Netzhaut* (Leipzig, 1894, in-8), mort dans cette ville, le 18 septembre, âgé de 50 ans ; — Sigismondo BROGI, naturaliste connu et éditeur de divers journaux de vulgarisation scientifique, mort le 17 juillet, à Sienne ; — CAMPOS DA PAZ, professeur de chimie à l'Université de Rio-de-Janeiro ; — CANIER, ancien redacteur en chef de l'*Écho parlementaire* (de Belgique), mort à Bruxelles, le 9 octobre ; — James CARPENTER, astronome à l'observatoire de Greenwich, qui a écrit en collaboration avec M. Dasmyth : *The Moon, considered as a planet, a world, and a satellite*, mort le 17 octobre dans sa 60e année ; — le capitaine Alfons DANZER, écrivain militaire, mort à Vienne, le 27 septembre, âgé de 58 ans ; — Eduard DOLBERT, historien de l'art, mort à Gersau (Suisse), le 30 septembre, âgé de 60 ans ; — Wlodzimierz DZIEDUSZYCKI, conseiller secret, propriétaire de la bibliothèque Dzieduszycki à Poturzyca et créateur du musée du même nom à Léopol, homme d'une grande valeur scientifique, mort à Poturzyca, le 18 septembre âgé de 74 ans ; — le chirurgien-major Edward d'Arcy EVERZARD, dont on peut citer un *Topographical account of Mergui, A new and successfull Method of the treatment of cholera*, et *Treatise on beriberi*, mort au commencement de septembre, à Broadstairs (Angleterre), âgé de 68 ans ; — Ernst FABER, de la Société des missions évangeliques allemandes, né à Coburg en 1839, célèbre par sa connaissance de la langue et de la religion chinoises, auteur de nombreux ouvrages parus tant en anglais qu'en allemand sur ces sujets, mort à Ts'intau (Kian-tschou), le 28 septembre ; — Daniel Webster FISH, mathématicien renommé, auteur et éditeur de plusieurs arthmétiques, mort à Rochester (New York), le 4 septembre ; — Jakob Oskar FORSMAN, professeur de droit criminel à l'Université d'Helsingfors, mort à l'âge de 60 ans, le 26 septembre ; — le Dr Domingos FREIRE, ancien professeur de chimie organique à la Faculté de médecine de Rio-de-Janeiro, mort à la fin de septembre ; — Johann-Nepomuk FUCHS, directeur du conservatoire de Vienne, ancien professeur de composition, né à Gross-Florian (Styrie), en 1842, qui laisse un opéra en 3 actes : *Cingara*, joué en 1876 à Weimar, une cantate, *Frühling*, et de nombreuses mélodies, mort à Voeslau, près Vienne, à l'âge de 57 ans ; — le colonel F. GRANT, savant bibliographe, grand collectionneur, qui s'était tout particulièrement adonné à l'étude de la littérature anglaise et qui, depuis la mort de W. J. Thoms, était l'érudit connaissant le mieux la vie et les ouvrages de Pope et de Swift, matières sur lesquelles il donna, sous les initiales de F. G., de nombreuses communications à l'*Athenæum* et aux *Notes and queries*, mort le 10 octobre, âgé de 65 ans ; — Andrea GUARNERI, professeur d'harmonie au conservatoire de Milan, né à Pieve d'Olmi en 1840, auteur de *canzoni*, de *ballabili*, de

compositions pour violoncelle et d'un opéra intitulé *Gulnara* ; — Pietari HANNIKAINEN, écrivain finlandais, mort à Helsingfors à la fin de septembre, âgé de 86 ans ; — Nathan Russel HARRINGTON, membre de l'expédition zoologique envoyée par l'Université de Colombie sur le Haut-Nil pour étudier l'embryologie du polypterus, mort à Atbara (Égypte) ; — Max HAYDUCK, privat-docent de chimie à l'Université de Berlin, mort le 5 octobre, âgé de 57 ans ; — le général Henry HETH, historien de l'armée confédérée, né en Virginie en 1825, qui consacra surtout ses dernières années à raconter les campagnes auxquelles il avait pris une large part, et qui avait aussi publié : *A System of target practice* (New York, 1867), mort à Washington le 27 septembre ; — Ragnar HULT, *privat-docent* de géographie, mort à Helsingfors, le 25 septembre, âgé de 42 ans ; — Henry-Édouard HUTTON, ex-chef directeur au collège d'Harrow, mort à Brighton, le 4 octobre ; — J. Harriman JONES, depuis de nombreuses années propriétaire et éditeur du *Godey's Magasine*, mort à Seattle (Washington), le 20 août, âgé de 65 ans ; — le Dr Ludwig KIRN, de Fribourg en Brisgau, professeur de médecine aliéniste, mort le 27 septembre, à l'âge de 60 ans, à Andermatt ; — Rudolf KNEISEL, auteur dramatique, mort à l'âge de 68 ans, à Pankow près Berlin, le 19 septembre ; — Karl KOBERSTEIN, auteur dramatique, mort à Wilmersdorf près Berlin, le 15 septembre, âgé de 64 ans ; — M. KOZŁOWSKI, auteur de divers travaux de philosophie, mort le 10 août, à Lwów, âgé de 67 ans ; — Diomede LAMONACA, compositeur de musique, dont on peut citer un opéra : *Celeste* et un ballet : *Ideale*, mort à l'âge de 50 ans, à la fin de septembre ; — Isaac MAC LELLAN, né en mai 1806, à Portland (Maine), qui laisse entre autres publications *New England's dead*, *Napoléon*, *The trout Brook* qui fut fort goûté à son apparition et surtout une collection intitulée *Poems of the rod and gun*, mort à Grœnport (Long Island), le 2 août ; — A. DE MARBAIX, professeur de zootechnie à l'Université catholique de Louvain, mort à Meerhout, près Anvers, le 5 août, à l'âge de 74 ans ; — Carlo MINATI, né à Montepulciano, le 17 avril 1824, très versé dans les sciences médicales, et non moins curieux des études historiques et littéraires, éditeur des lettres de Cesalpino Cirillo, de Politien, de Salvatore Rosa, auteur, entre autres publications, de : *Dei Bagni di Casciana* (Firenze, 1877) et d'un opuscule destiné à démontrer l'*Origine italiana degli espizi marini*, mort le 21 avril ; — le chanoine OTTE, né le 3 avril 1826, qui, après de brillantes études au séminaire de Bastogne, puis au grand séminaire de Namur, devint professeur à l'école Saint-Louis, fut nommé curé à Grand-Halleux, puis curé-doyen de Gembloux et de Marche et enfin chanoine honoraire de Namur, mort le 27 septembre ; — Amos PERRY, archiviste de la Société historique de Rhode-Island, né à South Natick (Massachussets), le 12 août 1812, nommé en 1862 agent diplomatique et consulaire à Tunis où il réunit les matériaux pour son remarquable ouvrage *Carthage and Tunis : past and present*, mort à New London (Connecticut), le 17 avril ; — PETRI, professeur de géographie et d'ethnologie à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg, mort le 15 octobre, dans cette ville, à l'âge de 45 ans ; — Le Dr Giuseppe PUGLIA, ancien professeur d'histoire de la médecine à la Faculté de médecine de Vienne, mort à la fin de septembre ; — Christian RAUCH, philologue, mort à Gotha, le 1er octobre ; — Alonzo REED, universellement connu depuis vingt ans comme auteur de livres classiques anglais d'un usage courant aujourd'hui dans les écoles d'Amérique et dont les meilleurs ont été écrits en collaboration avec le professeur Brainerd Kellog, mort le 19 août, à Remsenburg (Long Island) ; — Teofil REWOLIŃSKI, médecin et numismate, qui avait formé une belle collection de médailles historiques, monnaies et jetons polonais, et qui laisse

entre autres ouvrages un *Katalog medali religijnych odnoszących się do kościoła katolickiego we wszystkich Krajach dawney Poleki* (1888), mort à Radom, âgé de 79 ans ; — Jovan RISTIĆ, ancien président du conseil de Serbie, qui, après être venu compléter ses études à Paris, fut chargé par la Société littéraire de Belgrade d'explorer dans nos archives les documents relatifs à l'histoire de la Serbie, et a publié en allemand : *Kurze Uebersicht der sittlichen und geistlichen Zustaende in Serbien* (Heidelberg, 1851, in-8) ; *Die neuere Litteratur der Serbien* (Berlin, 1852, in-8), mort au mois de septembre ; — Sir Randall Howland ROBERTS, ancien correspondant spécial du *Daily Telegraph* pendant la guerre franco-allemande, mort le 11 octobre, âgé de 62 ans ; — Ferdinand ROSENBERGER, de Francfort-sur-le-Mein, mathématicien et physicien, mort à Oberstdorf, à la fin de septembre, âgé de 54 ans ; — Edmund ROUTLEDGE, chef de la librairie Routledge et fils, né à Londres en 1843, éditeur du *Routledge's magazine for boys* et du *Broadway*, qui laisse entre autres ouvrages : *Routledge's every boy's annual*, *Roddle's Highland tour*, et *Quotations from Shakespeare*, mort à Londres, le 25 août ; — Carl RUSS, auteur prolifique qui avait entrepris de populariser l'ornithologie, possédait une volière figurant parmi les principales curiosités de Berlin, et dont on peut citer entre autres ouvrages : *Die fremdländischen Stubenvögel* (Hannover, 1879-88, 4 vol. gr. in-8), mort à Berlin, le 30 septembre, âgé de 67 ans ; — Oluf RYGH, professeur d'archéologie à l'Université de Christiania, qui s'est acquis un grand renom par ses recherches sur le préhistorique norvégien, mort le 20 août, à Christiania, à l'âge de 66 ans ; — Josef Franciszek TOMASZEWSKI, imprimeur à Chelms, rédacteur à l'*Ami du Peuple* (*Przyjaciel ludu*), mort le 20 septembre, âgé de 76 ans ; — Karl SCHAIBLE, professeur d'histoire de la civilisation et de la littérature à l'Université d'Heidelberg, mort dans cette ville, le 21 septembre, à l'âge de 75 ans ; — le baron Georg SCHILLING, zoologiste, mort à Scutari (Albanie), le 19 septembre ; — Johann Nep. SCHNABL, mycologue fécond, mort le 16 juin, à Munich, âgé de 45 ans ; — le major général SHCRŒDER, un des écrivains militaires allemands les plus connus, mort à Berlin le 11 octobre ; — Miss Felicia Mary Frances SKENE, auteur d'un volume de poésie *Isles of Greece, and other poems* (London, 1843, in-8) et de plusieurs romans, morte au commencement d'octobre ; — le Dr James Vose SOLOMON, ancien professeur d'ophtalmologie au Queen's College de Birmingham, mort à la fin de septembre ; — Caspar SPECKBACHER, poète tyrolien, mort à Obermiening, à la fin de septembre, âgé de 81 ans ; — Frédéric THEILE, médecin et auteur de nombreux ouvrages sur les sciences naturelles, mort à Lockwitz, près Dresde, le 16 août, à l'âge de 85 ans ; — Karl Gustav THOMSON, professeur de sciences naturelles à l'Université de Lund, mort dans cette ville, à la fin de septembre, âgé de 75 ans.

CONCOURS. — L'Institut catholique de Paris met au concours, pour le prix Hugues (2,000 fr.), à décerner en 1901, le sujet qui suit : « Rechercher si les données de la philosophie moderne depuis Kant sont de nature à offrir à l'apologetique traditionnelle quelques ressources nouvelles pour l'explication raisonnée de la genèse et des caractères de l'acte de foi surnaturelle. »

— L'Académie des sciences de Cracovie met au concours pour 1902 (prix Niemcewicz : 1er prix, 4,000 fr., 2e prix, 2,000. — Terme du concours, 31 décembre 1901), une étude sur la civilisation polonaise à l'époque de la Renaissance.

— La Société pour la propagation des lumières à Odessa met au concours pour 1901 (terme : 13 juillet 1901) une étude sur les types juifs dans les littératures russe et polonaise du XIXe siècle.

Congrès. — La Société bibliographique italienne tient sa troisième réunion générale à Gênes du 3 au 6 novembre, pendant que s'imprime ce fascicule. Le programme du congrès ne comporte pas seulement les comptes rendus des actes de la Société pendant l'année 1899, mais aussi une série de lectures fort intéressantes, comme on en jugera par la liste suivante : M. G. Biagi, *Un nouveau type de bibliothèque populaire ;* M. L. A. Cervetti, *l'Introduction de l'imprimerie à Gênes et les premiers typographes génois ;* M. A. d'Ancona, *le Dizionario bibliografico degli scrittori italiani ;* M. G. Fumagalli, *Projet d'un code italien de règles pour la composition des fiches de catalogues ;* M. I. Isola, *la Bibliothèque de Gênes ;* M. G. Lorio, *Considérations sur les méthodes de composition des catalogues bibliographiques ;* M. le baron A. Lumbroso, *Sources bibliographiques d'histoire napoléonienne ;* MM. G. Pellizzari et F. Marino-Zuco, *les Réactifs chimiques propres à faire revivre les vieilles écritures et les précautions à prendre en en faisant usage ;* M. P. Petrucchi, *État d'une grande bibliothèque italienne en 1899 ;* M. L. Piccioni, *le Prêt des livres et les meilleurs moyens d'en simplifier le fonctionnement ;* M. G. Puliti, *les Bibliothèques ennemies de l'école ;* M. S. Ramieri, *Sources bibliographiques de la littérature maritime ;* M. C. Reynaud, *Essai de bibliographie ligure ;* M. F. Salveroglio, *les Bibliothèques des écoles secondaires ;* M. G. Signorini, *les Bibliothèques gouvernementales ;* M. E. Treves, *Bons usages que les bibliographes devraient recommander aux éditeurs.*

— En 1901 ou 1902 (la date n'a pas encore été fixée d'une manière précise), se réunira, dans la ville de Prague, le premier Congrès de philologie slave. Le programme du congrès admet des communications : 1) sur l'histoire des langues slaves ; 2) sur l'histoire des littératures slaves ; 3) sur l'ethnographie slave ; 4) sur l'archéologie slave. Outre les langues slaves, on admettra l'emploi des langues française et allemande. Les organisateurs du congrès sont MM. Jan Gebauer, Lubor Niederle, Jorzy Polivka, Franciszek Pastrnek, Jaroslaw Vlček, Jan Machal, K. Kadlec et J. Zubaty.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 30 juin, M. Cagnat a communiqué une inscription trouvée à Dougga (Tunisie) par M. L. Homo, et une inscription trouvée à Souk-el-Abcod par M. le commandant Drude ; M. Le Delesle a communiqué un mémoire sur une lettre du bâtard d'Orléans ; M. le Dr Hamy a présenté quelques observations sur la reproduction photochromographique du manuscrit mexicain de Bologne, M. de Boislisle a lu un mémoire sur le cardinal de Bouillon Étienne Baluze et l'histoire de la maison d'Auvergne ; M. E. Müntz a communiqué en seconde lecture son étude sur le musée de portraits de Paul Jove et M. Oppert a communiqué les résultats de ses recherches sur des dates cunéiformes du Musée britannique. — Le 7 juillet, M. Wallon a communiqué une lettre de M. Th. Berger relative à des inscriptions découvertes à Carthage par M. Gauckler et par le P. Delattre ; M. Mommsen a fait deux communications, l'une sur les fragments juridiques publiés d'après un manuscrit d'Autun par M. Chatelain, l'autre sur le projet de publication d'un *corpus nummorum* ; M. Clermont-Ganneau a fait une lecture sur Orphée et le dieu Nébo et sur la lettre de Jésus à Abgar et la Koutbi juive ; MM. E. Muntz et Oppert ont continué la lecture commencée dans la séance précédente. — Le 12 juillet, M. Perrot a communiqué un mémoire de M. Pierre Parès sur la céramique espagnole ; M. Flamand a fait une lecture sur les pierres écrites, gravures et inscriptions respectées du Sud-Oranais. — Le 21 juillet, M. P. Viollet a continué la lecture d'un mémoire sur les institutions communales ; M. S. Reinach a fait une communication sur le serpent

Zagreus ; M. Valois a lu un mémoire sur la prolongation du grand schisme au xve siècle dans le sud de la France. — Le 28 juillet, M. Wallon a communiqué une note de M. Puységur sur les analogies que présente la langue anglaise et le langage de la rive gauche de la Garonne ; M. l'abbé Thédenat a présenté un plan du forum romain et des forums impériaux ; M. Delisle a lu une note de M. Guesnon sur la confrérie des jongleurs d'Arras ; M. Viollet a continué la lecture de son mémoire sur les constitutions communales ; M. S. Reinach a fait une communication sur les premières importations de l'étain ; M. l'abbé J.-B. Chabot a lu une note sur la chronique de Michel le Syrien. — Le 4 août, M. Viollet a terminé la lecture de son mémoire sur les communes au moyen âge ; M. Giry a commencé la lecture d'un mémoire sur les documents carolingiens de Saint-Florent-le-Vieil, en Anjou ; M. Clermont-Ganneau a présenté des observations sur une inscription en langue punique. — Le 11 août, M. Clermont-Ganneau a continué les remarques commencées à la séance précédente ; M. G. Müntz a lu un mémoire sur l'œuvre scientifique de Léonard de Vinci ; M. l'abbé Thédenat a lu une notice sur la vie et les travaux de M. A. de Ruble, son prédécesseur à l'Académie. — Le 18 août, M. Heuzey a communiqué des informations sur les ruines antiques d'Arslantash, en Syrie ; M. Clermont-Ganneau a communiqué un commentaire aux trois inscriptions néo-puniques ; M. Th. Fabia a lu un mémoire sur les jugements de Tacite au sujet de l'historiographie romaine. — Le 25 août, M. Wallon a lu une lettre de M. Louis Finot sur la mission archéologique de l'Indo-Chine ; M. Giry a lu une seconde fois son mémoire sur les chartes de Saint-Florent-le-Vieil ; M. H. Weil a présenté des observations sur la date où vécut Tytée ; M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur El-Kaph et la caverne des Sept dormants. — Le 1er septembre, M. de Vogüé a annoncé la publication du bulletin d'épigraphie sémitique ; M. de Barthélemy a prononcé l'éloge de M. Menaul et la séance a été levée en signe de deuil. — Le 8 septembre, M. Babelon a décrit deux monnaies à l'effigie d'Elagabale ; M. Héron de Villefosse a communiqué un rapport du P. Delattre sur les dernières fouilles exécutées dans un des cimetières de Carthage ; M. Viollet a continué la lecture de son mémoire sur les chartes communales. — Le 15 septembre, M. Fossey a lu un mémoire sur une mission archéologique en Turquie d'Asie ; M. Homolle a communiqué deux inscriptions grecques ; M. Viollet a continué la lecture de son mémoire sur les chartes communales. — Le 22 septembre, M. Gauckler a exposé le résultat des fouilles d'Elalia en Tunisie ; M. Marcel Schwob a communiqué le résultat de ses recherches sur François Villon et sur Arnoul Greban ; M. Paul Viollet a continué la lecture de son mémoire sur les communes au moyen âge. — Le 29 septembre, M. S. Reinach a lu un mémoire sur le héros Scirus ; M. Paul Viollet a continué sa lecture sur les communes au moyen âge.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 3 juin, M. Roussel a rendu compte d'une étude manuscrite de M. Lavitziano, sur les enfants trouvés à Constantinople ; M. Maurice Block a lu un mémoire sur *le Travail en soi*. — Le 10 juin, M. Paul Leroy-Beaulieu a exposé les conditions de la colonisation française. — Le 17 juin, la séance a été levée en signe de deuil à l'occasion de la mort de M. Nourrisson. — Le 24 juin, M. Levasseur a pris la parole au sujet de la communication de M. Paul Leroy-Baulieu sur la colonisation française. — Le 1er et le 8 juillet, M. Luchaire a commencé la lecture d'un mémoire sur saint Bernard. — Le 8 et le 15 juillet, M. de Boislisle, de l'Académie des inscriptions, a lu le

commencement d'une étude sur l'économiste Boisguilbert. — Le 22 juillet, M. G. Monod a lu un fragment des notes de M. d'Argout sur MM. de Talleyrand et de Sémonville. — Le 29 juillet, M. de Boislisle a communiqué une note sur les billets de Monnaie en 1706 et 1707 ; M. Rocquain a lu un mémoire sur le style révolutionnaire et M. Boutarel a commencé la lecture d'une étude sur Mazarin hors de France.

Albums de villes ou de régions. France et Étranger. — Pour peu que l'on voyage, on ne saurait avoir oublié de remarquer, soit dans les bibliothèques des gares, soit à la vitrine des libraires des localités visitées, certains albums s'appliquant au pays où l'on séjourne et où même l'on ne fait que passer. Mais il y a du choix, beaucoup de choix, dans ces albums et nous en avons feuilletés de goût bien médiocre. Tel n'est pas le cas de ceux que nous allons citer par leurs titres simplement, ce qui suffira, car tous sont charmants. Ces albums phototypiques, exécutés pour le compte de libraires de province par la maison Delagrange et Magnus, de Besançon, se présentent sous des couvertures fort brillamment illustrées et ornementées. Les vues, tirées sur beau vélin, sont réunies par des faveurs aux couleurs chatoyantes. Le format, quoique toujours oblong, est variable. Nous en avons de trois sortes sous les yeux. Commençons par le plus petit (11 centimètres sur 16). Ici nous trouvons : *Domfront* (12 vues) ; *Le Creusot* (19 vues); *Reims* (14 vues et une notice sur le pays); *Verdun* (16 vues); — 2e format (14 cent. sur 20). Enregistrons les albums suivants : *Agen* (15 vues et une notice d'une p.); *Albi* (12 vues); *Béziers* (12 vues); *Chatellerault* (11 vues et une notice d'une page); *Dole* (12 vues); *Évreux* (12 vues); *Grenoble* (24 vues); *Le Mans* (14 vues); *Melun* (12 vues); *Montrichard* (Loir-et-Cher) (12 vues); *Troyes* (12 vues); *Vernet-les-Bains* (12 vues); *Sainte Roseline de Villeneuve, née aux Arcs (Var) en 1263, morte le 17 janvier 1329*. Pèlerinage, près des Arcs; ce pèlerinage a lieu le dimanche de la Trinité, les vendredis de carême, le 2 août et le 16 octobre (une notice historique de 4 pages et 10 vues et 2 scènes); *Le Grand Saint-Bernard* (12 vues). Cet album est la propriété exclusive de l'hospice. — 3e format (16 cent. sur 25). *Chaumont* (12 vues) ; *Franche-Comté pittoresque* (36 vues). Après la France, l'Étranger. Pour l'Étranger, nous n'avons que 4 albums savoir : *Milano* (18 vues); *Torino* (12 vues); l'un et l'autre mesurant 14 cent. sur 20. Viennent ensuite : *Le Locle* (Suisse) (12 vues, 14 cent. sur 20); enfin *Cortège du cinquantenaire de la république neuchâteloise à la Chaux-de-Fonds, 10 juillet 1848-1898* (21 scènes, 16 cent. sur 25). Voilà, certes, un ensemble bien tentant et qui fait grand honneur à la maison Delagrange et Magnus. Selon les voyages ou excursions que nos lecteurs se proposeront, nous leur conseillerons de se procurer tels ou tels de ces albums que l'on consulte utilement avant, que l'on regarde avec plaisir après, et que l'on admire toujours.

Paris. — Sous le titre : *Le Droit d'association*, le R. P. Forbes a publié dans les *Études* des Pères jésuites un article qui vient d'être tiré à part et qui mérite vraiment d'être lu et propagé. Écrit à la suite du congrès qui s'est tenu les 25, 26 et 27 mai de cette année sous la présidence de M. Étienne Lamy, ce travail de 24 pages (Paris, Vaton; Pedone-Lauriel) expose admirablement les vrais principes en matière d'association. Il doit être médité particulièrement par les catholiques qui seraient enclins à admettre que les associations religieuses doivent être traitées différemment des autres sociétés. Le droit commun, voilà, d'après le P. Forbes, ce que les congrégations doivent revendiquer, et aux sectaires qui refusent la liberté à toute association honnête, on a le droit de dire : « Vous êtes de mauvais patriotes ! »

. — Signalons aussi les tirages à part de deux articles très remarquables de M. A. d'Avril, l'un sur *l'Arbitrage international* (Paris, Lévi, gr. in-8 de 7 p.); l'autre sur la *Solution pacifique des conflits* (Paris, Plon et Nourrit, gr. in-8 de 15 p.). Dès avant la réunion de la conférence de la Haye, M. A. d'Avril prévoyait et énumérait les difficultés que rencontrait l'organisation permanente d'un système de médiation ou d'arbitrage. La principale de ces difficultés réside, selon lui, dans le défaut d'une loi internationale généralement acceptée. Il importerait donc tout d'abord de fixer les principes que la juridiction arbitrale devrait appliquer. Aujourd'hui, en présence du faible résultat qu'a donné la conférence, au moment où commence une nouvelle guerre sans qu'aucune tentative d'arbitrage ait eu lieu pour la conjurer, la thèse soutenue par M. d'Avril apparaît encore plus vraie.

— Il y a deux ans (t. LXXX, p. 511), nous avons présenté à nos lecteurs, dans la collection Hetzel in-8 illustrée, un roman d'aventures, de M. André Laurie : *Gérard et Colette*. Cet ouvrage, qui emprunte aux événements dont l'Afrique australe est le théâtre, un réel parfum d'actualité puisqu'il met en scène des chercheurs d'or au Transvaal, vient de faire une nouvelle apparition sous le format in-12 (Hetzel, 312 p., illustré. Prix : 3 fr.).

Alsace. — Alors que des régions beaucoup plus importantes de notre France semblent s'endormir à moitié dans une paresse ou une indifférence fâcheuse, le coin d'Alsace que nous a laissé le traité de Francfort témoigne d'une vitalité intellectuelle peu commune. Tous les ans nous avons à signaler ici un nouveau volume de la Société belfortaine d'émulation intitulée *Bulletin*, modestement. Celui que nous venons de recevoir (n° 18, Belfort, Devillers, gr. in-8 de xxxii-283 p.) renferme les études suivantes : *Essai biographique sur le conventionnel Dubois du Haut-Rhin*, par M. A. Benoît, — *Étude historique sur Belfort* (suite). *Belfort au commencement du XVIIe siècle*, par M. Henri Bardy ; — *Contribution à l'histoire médicale de Belfort*, par M. le docteur J. Marty ; — *Quelques mots à propos du petit camp romain de la forêt d'Arsot*, par M. F. Pajot ; — *Glossaire du patois de Châtenois* (suite), par M. Aug. Vautherin ; — *La Savoureuse*, poésie, par M. Édouard Lhomme ; — *Le Corps d'observation du Jura du (1er mai au 12 Juillet 1815)*, par M. Henri Bardy. A la fin de ce travail, en note, M. Bardy cite une brochure intitulée : *Huningue, ode dédiée aux mânes du général Lecourbe, par Audibert-Le Duc* (Belfort, imp. de Joseph Clerc, 1832), qu'il possède et qu'il croit « peut-être unique. » Ce peut-être a été prudent ; car celui qui écrit ces lignes, et qui n'ignore pas la rareté de cet opuscule de 64 pages, le possède également.

Artois. — M. l'abbé Léon Duflot a publié une remarquable étude sur un orateur du xvie siècle, *François Richardot évêque d'Arras* (Paris et Arras, Sueur-Charruey, in-8 de xvi-382 p. avec portrait). L'auteur a divisé son travail en deux parties : *L'Homme* et *l'Orateur*. Dans la première, M. Duflot prend Richardot depuis le jour de sa naissance à Morey, village de Franche-Comté, en 1507, et ne le quitte qu'à sa mort survenue à Arras le 26 juillet 1574. A vingt-deux ans, professeur en Sorbonne, il quitte bientôt sa chaire parce que son orthodoxie est suspectée ; il séjourne en Italie, revient dans son pays, et « se trouve mêlé aux compétitions des partis qui se disputaient le siège archiépiscopal de Besançon. » Moment critique dans sa vie. Mais il est tiré d'embarras par son compatriote Granvelle, évêque d'Arras, qui le choisit pour auxiliaire et qui, devenu lui-même archevêque et cardinal, le fait nommer à sa place. Richardot a illustré le siège d'Arras par ses actes, ses fondations, son talent oratoire. — Dans la deuxième partie de son livre, M. Duflot examine et met en lumière, de la

façon la plus heureuse, les oraisons funèbres ou les sermons de l'évêque. En résumé, nous sommes là en présence d'une biographie très fouillée, doublée d'une étude littéraire et religieuse de grand mérite.

BOURGOGNE. — M. Lucien Millot a inséré dans le dernier volume paru des *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire* une *Étude critique sur les origines de la ville d'Auxonne, sa condition féodale et ses franchises*, dont nous avons sous les yeux un tirage à part (Dijon, imp. Darantière, in-8 de 156 p.). L'auteur s'est occupé successivement « de la formation de la ville, de sa dépendance à l'égard des seigneurs voisins, de son développement matériel, et aussi de son histoire féodale et de sa condition municipale jusqu'au milieu du XIIIe siècle... Jusqu'à cette époque, la ville fit partie de la Séquanaise, connue au moyen âge sous le nom de Franche-Comté ou plus simplement de Comté. » C'est en 1237 que Jean de Chalon céda divers fiefs, parmi lesquels se trouvait la ville d'Auxonne, au duc de Bourgogne Hugues IV, en échange de diverses terres situées en Franche-Comté. Ce travail intéressera également les historiens bourguignons et franc-comtois.

CHAMPAGNE. — Rien qu'à parcourir le volume que la Société des sciences et arts de Vitry-le-François vient de faire paraître et qui forme le dix-neuvième de la collection (Vitry-le-François, imp. Denis, in-8 de 649 p.) l'on se prend à regretter que cette publication se fasse à de si longs intervalles. En effet, le recueil que nous avons sous les yeux embrasse les années 1896 à 1899. Les sociétaires n'auraient-ils pu vraiment abréger de moitié ce long intervalle ? Sans quereller davantage la dite société, nous mentionnerons, avec éloges, les travaux dont se compose son premier volume : *Bossuet, prieur de Massicourt-lès-Mantes, et Pierre du Laurens, par M. Ernest Jovy* ; — *Notice biographique sur M. E. Deschiens, ancien président de la Société*, par M. le docteur L. Vast ; — *Un Document inédit sur le séjour de Jean-Jacques Rousseau à Grenoble en 1768*, par M. Ernest Jovy, pages sur lesquelles nous nous réservons de revenir prochainement ; — *Sur quelques lettres de P. Herbert, à propos d'un travail de M. Jovy*, par M. le Dr L. Vast ; — *Parure de Frignicourt. Alluvions anciennes. Age des cavernes*, par M. le D^r Le Mougin (avec une planche en couleur) ; — *François Tissard et Jérôme Aléandre, contribution à l'histoire des origines des études grecques en France* (première partie), par M. Ernest Jovy ; — *Muscinées des environs de Vitry-le-François*, par M. E. Dutertre ; — *Variétés numismatiques vitryates*, par M. le Dr L. Mougin (avec 5 planches) ; — *Notices sur les armoiries de la ville de Vitry-le-François*, par M. Ernest Jovy (avec 8 figures dans le texte).

FRANCHE-COMTÉ. — Un ancien magistrat, M. Eugène de Beauséjour, vient de publier, sous un titre trop modeste : *Quelques documents inédits relatifs à la terre, à la seigneurie et au nom de Grandvelle (1516-1805)* (Vesoul, Louis Bon, in-8 de 70 p.), une étude historique du plus haut intérêt. Ce qui fixe surtout l'attention, ce sont les détails précis que l'auteur, principalement à vue des documents qu'il possède « du chef de sa famille maternelle », nous donne sur les Perrenot, d'Ornans. Ces Perrenot, anoblis en 1524 en la personne de Pierre, châtelain d'Ornans, puis notaire de la cour à Besançon et tabellion général du comté de Bourgogne, ont occupé, pendant la plus grande partie du XVIe siècle, par le fait de Nicolas, fils de Pierre, et d'Antoine, fils aîné de ce dernier, les plus hautes situations politiques dans cet empire fameux sur lequel le soleil ne se couchait jamais... Nicolas Perrenot, ayant acquis (1527) le fief de Grandvelle (au département actuel de la Haute-Saône), l'une des moindres seigneuries qu'il possédait à sa mort (1550), alors qu'il était devenu garde des sceaux et premier ministre de

Charles-Quint, adjoignit aussitôt le nom de cette petite localité à celui qu'il tenait de son père, en supprimant toutefois le *d*, ce qui ne s'explique pas. Antoine Perrenot, successivement évêque d'Arras, archevêque de Malines et cardinal, et qui devait peu à peu remplacer son père dans les diverses charges qu'il avait remplies avec éclat, prit également le nom de Grandvelle (toujours sans *d*), qu'il continua d'illustrer et sous lequel il est connu dans l'histoire. En même temps qu'il suit les diverses transmissions de la terre de Grandvelle, qui passe des Perrenot aux d'Oiselay, puis aux la Baume Saint-Amour, ensuite aux Brun et enfin aux Raillard qui portèrent le nom de Granvelle, trop délaissé après la mort du cardinal, M. de Beauséjour esquisse tout un tableau des mœurs et des coutumes des temps ayant précédé ou suivi immédiatement la Révolution. Conclusion : nombre de gros volumes ne valent pas cet opuscule qui tient à la fois de la biographie et de la monographie et que tous ceux qui écriront désormais sur les deux célèbres hommes d'État que furent Nicolas et Antoine Perrenot de Granvelle feront bien de consulter.

— Sous une apparence modeste, la notice que M. le docteur Meynier a extraite du *Bulletin de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* et qui a pour titre : *Le Prieuré de Romainmôtier dans le pays de Vaud et en Franche-Comté* (Besançon imp. P. Jacquin, in-8 de 27 p.) forme une intéressante étude historique, religieuse et artistique d'un monastère dont la fondation par saint Romain et saint Lupicin remonte au ve siècle et qui, à travers des vicissitudes diverses, prolongea son existence jusqu'à la Révolution. Cet excellent travail se termine par une liste des prieurs de Romainmôtier (1001-1787). Si cette liste ne remonte pas plus haut, c'est que le monastère, détruit une première fois en 610 par les Alamans, vécut jusque vers la fin du neuvième siècle sous l'autorité d'abbés particuliers soumis à la règle de saint Colomban. Mais à partir de l'année 929, Romainmôtier, ayant été réuni à l'ordre de Cluny, ne fut plus qu'un prieuré, ce qui, d'ailleurs, ne nuisit en rien à sa prospérité.

— Il est rare de trouver une plaquette aussi luxueusement éditée que celle intitulée : *Bains salins de la Mouillère, près Besançon (Doubs). Promenades et excursions autour de la Mouillère et dans les montagnes du Doubs* (Besançon, Delagrange-Louys, in-16 de 34 p. avec une planche en couleurs, 32 phototypies de plusieurs teintes dont une grande se déployant hors de la brochure, 1 plan et 1 carte). Un texte très intéressant accompagne ces admirables phototypies. Cela donne l'envie d'aller voir de près un si beau pays et de fréquenter un établissement si bien organisé.

— A l'occasion de la cérémonie de la dédicace de l'église de Marigna qui a dû avoir lieu le 4 septembre dernier, une brochure anonyme, qu'il n'est pas téméraire d'attribuer à M. le curé la paroisse, a été publiée : *Notice sur la paroisse et l'église de Marigna* (Lons-le-Saunier, imp. A. Gey, in-32 de 72 p. avec plan de l'église). L'auteur annonce comme étant en préparation une *Histoire de Marigna-sur-Valouse, seigneurie, commune, paroisse.* Nous pensons que la présente brochure représente un fragment du livre en question, et si le tout vaut la partie nous pouvons dire dès à présent que l'œuvre future méritera tous les suffrages.

— L'hymne de guerre devenu bientôt chanson révolutionnaire, et qui porte dans l'histoire le nom de « Marseillaise » a été fatal à ceux qui, les premiers, ont salué sa naissance; ils sont morts devant l'ennemi ou sur l'échafaud, sauf l'auteur, Rouget de Lisle, qui resta peut-être le plus à plaindre. Dans la plaquette qu'il a extraite des *Annales de l'Association amicale des anc iens élèves du*

collège de Saint-Rémy intitulée : *Un Parrain de la Marseillaise* (Vesoul, Louis Bon, in-18 de 9 p.), M. F.-G. Dubail-Roy évoque le souvenir du fameux dîner de Diétrich et nous montre non pas seulement « un parrain » de la Marseillaise, mais plusieurs, tout en insistant sur l'un d'eux, Victor de Broglie, guillotiné le 27 juin 1794.

Poitou. — Dom Parisot, dans la « Bibliothèque du Pays poitevin » étudie avec compétence *l'Hymnographie poitevine* (I. — *Saint Hilaire*) (Ligugé, bureaux du « Pays poitevin », in-8 de 30 p.). Tout naturellement, il commence par saint Hilaire de Poitiers qui fut le premier des hymnographes. D. Parisot examine d'abord l'authenticité des hymnes attribuées au grand Docteur, ensuite leur caractère métrique, leurs divisions strophiques. Enfin, il donne le texte critique des hymnes dites de saint Hilaire et leur traduction en français. Les hymnologues trouveront là quelques éléments curieux sur les œuvres poétiques de l'évêque de Poitiers.

Allemagne. — M. M. Lidzbarski, professeur à l'Université de Kiel, entreprend la publication d'une nouvelle revue : *Ephemeris für semitische Epigraphik*, qui aura pour objet de tenir ses lecteurs au courant des nouvelles découvertes dans le domaine de l'épigraphie sémitique et de soumettre à une étude nouvelle les textes déjà publiés. M. Lidzbarski exclut de son recueil ce qui se rapporte aux inscriptions babyloniennes et assyriennes.

Russie. — Il vient de se fonder à Saint-Pétersbourg, sous la direction de M. S. S. Soukhonin une revue d'histoire générale : *Viestnik vsemirnoï istorii*, dont les principaux rédacteurs seront des professeurs de l'Université et des membres de la Société historique Pouchkin.

Maroc. — De ce qui touche au Maroc, rien ne doit rester étranger au Français soucieux de l'avenir de l'Algérie ; voilà pourquoi il convient de signaler ici le consciencieux travail que M. Edmond Doutté, professeur à la medersa de Tlemcen, vient de publier sur *les Djebala du Maroc, d'après les travaux de M. A. Mouliéras* (Oran, imp. L. Fouque, in-8 de 42 p. Extrait du *Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran*). Pour montrer l'importance de l'ouvrage de M. Mouliéras, M. Doutté a contrôlé ses informations à l'aide de la relation de voyage du vicomte de Foucauld et des *Documents pour servir à l'étude du Nord-ouest africain* publiés par MM. de la Martinière et Lacroix. A son étude ethnologique des Djebala, il a joint quelques pages sur l'état politique du Maroc, sur le commerce du pays, sur les sentiments des habitants à notre égard (p. 31-36) que nous voudrions voir lire par tous les Français ; elles contribueraient à calmer certaines appréhensions, à dissiper des idées erronées, à faire apprécier plus exactement les choses du Maroc dans notre pays.

États-Unis. — En dotant liberalement le Bureau Volta, — qui s'occupe de faire progresser et de répandre les connaissances relatives aux sourds, le Dr A. Graham Bell lui imposa, entre autres obligations, celle d'instituer des recherches sur le mariage des sourds et ses résultats aux États-Unis. A cette étude s'est consacré le Dr E. A. Fay, le directeur des *American Annals of the Deaf*, et c'est le résultat de ses investigations systématiques entre 1889 et 1895 qu'a publié le Bureau Volta sous le titre de : *Marriages of the Deaf in America. An inquiry concerning the Results of Marriages of the Deaf in America* (Washington, Gibson, in-8 de VII-527 p.). Quelque intéressant que soit ce travail, nous ne pouvons qu'en résumer brièvement les conclusions principales ; les voici : 1° Les sourds et les sourds-muets se marient en moins grand nombre en Europe qu'en Amérique, et la progression de telles unions s'est beaucoup accentuée aux États-Unis au cours du XIXe siècle ; 2° la grande

majorité des sourds épouse d'autres sourds, et non des personnes qui entendent; 3° la fécondité de ces mariages n'est guère moindre que celle des mariages ordinaires, et elle est peu moindre dans les unions entre deux sourds que dans celles où un seul conjoint n'entend pas; 4° en ce qui concerne les enfants, ils naissent sourds surtout quand leurs parents sont consanguins; 5° c'est quand les époux sont tous deux sourds que les unions ont le plus de chances pour être heureuses. Trois appendices (d'abondantes tables statistiques, une copieuse bibliographie, une note sur les unions illégitimes) et un index complètent cet ouvrage, que les spécialistes consulteront utilement.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Récit historique de la vie de N.-S. Jésus-Christ. Texte unifié des Évangiles*, par l'abbé J.-P.-A. Azibert (in-12, Albi, impr. des Apprentis-orphelins). — *Jésus-Christ, sa vie, son temps*, par le P. H. Leroy (in-12, Briguet). — *Résumé synthétique de la théologie*, par A. Arvieu (in-8, Albi, impr. des Apprentis-orphelins). — *Histoire de la lutte entre la science et la théologie*, par A.-D. Withe (in-8, Guillaumin). — *Retraites et sermons d'œuvres*, par le P. Gondrand (2 vol. in-12, Briguet). — *Le Péché d'incroyance*, par le R. P. Badet (in-12, Briguet). — *Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation*, par le R. P. A.-M. Weiss; trad. de l'allemand par l'abbé L. Collin, t. IX-X. *La Perfection* (2 vol. in-8, Briguet). — *La Nationalité française chez les musulmans de l'Algérie*, par A. Hugues (in-8, Chevalier-Marescq). — *L'Histoire du conflit d'attribution. Étude historique du contentieux administratif*, par M. Félix (in-8, Rousseau). — *Traité théorique et pratique du contrat d'assurance sur la vie*, par J. Lefort. T. IV (in-8, Fontemoing). — *Le Bilan du divorce*, par H. Le Roux (in-12, Calmann Lévy). — *La Philosophie naturelle*, par le Dr W. Nicati (in-12, Giard et Brière). — *Essai de philosophie sociale*, par G.-L. Duprat (in-8, Giard et Brière). — *Lamarckiens et Darwiniens. Discussion de quelques théories sur la formation des espèces*, par F. Le Dantec (in-12, Alcan). — *Recueil de morceaux choisis des philosophes anciens, modernes et contemporains*, par E. Boirac (in-8, Alcan). — *Institutiones metaphysicae moralis*, par le P. S. de Backer. T. Ier. *Cosmologia cui adnexa est disptatio de accidente* (in-8, Briguet). — *L'Éducation des jeunes filles. Instructions, avis, conseils*, par le R. P. Libercier (in-12, Téqui). — *La Vie américaine. L'Éducation et la Société*, par P. de Rousiers (in-12, Firmin-Didot). — *Vues contemporaines de sociologie et de morale sociale*, par H. Lagrésille (in-8, Giard et Brière). — *Conférences sur les œuvres sociales*, par le R. P. E. Piché (in-12, Poitiers, Oudin). — *Discours de combat. La Renaissance et l'idéalisme. L'Art et la morale. L'Idée de patrie. Les Ennemis de l'âme française. La Nation et l'Armée. Le Génie latin. Le Besoin de croire*, par F. Brunetière (in-12, Perrin). — *La Nature tropicale*, par J. Costantin (in-8 cart., Alcan). — *Leçons de chimie physique professées à l'Université de Berlin*, par J. H. Van 'A Hoff. Deuxième partie : *La Statique chimique* (in-8, Hermann). — *La Télégraphie sans fils*, par A. Broca (in-12, Gauthier-Villars). — *Exercices d'arithmétique. Énoncés et problèmes*, par J. Fitz-Patrick et G. Chevrel (gr. in-8, Hermann). — *Leçons nouvelles sur les applications géométriques du calcul différentiel*, par W. de Tannenberg (in-8, Hermann). — *Études sur l'histoire de l'art*, par E. Guillaume (in-12, Perrin). — *Histoire de la musique*, par A. Soubies. *Espagne* (in-32, Flammarion). — *Dictionnaire de la prononciation française*, par L. Favre (in-12, Firmin-Didot). — *Contes et légendes de Bretagne 1856-1898*, par E. de Cerny (in-8, Lechevalier). — *Fleurs de corail*, par M. Olivaint (in-12, Lemerre). — *Le Gai Village*, par A. Duvaut (in-12, Lemerre). — *Sur nature. Symphonies pastorales et maritimes en prose et en vers*,

par B. Sari-Flégier (in-8, Vanier). — *Une Divorcée*, par Mme O. Feuillet (in-12, Calmann Lévy). — *L'Épreuve*, par J. Psichari (in-12, Calmann Lévy). — *Le Roman d'un cycliste*, par J. Rosny (in-12, Plon et Nourrit). — *L'Inquiet*, par S. Cornut (in-12, Perrin). — *Émancipées*, par A. Cim (in-12, Flammarion). — *M'sieur la Pudeur*, par P. Bonhomme (in-12, Flammarion). — *Les Dupont-Leterrier. Histoire d'une famille pendant l'Affaire*, par A. Beaunier (in-12, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Le Roi de l'or. Rothschild !... Rothschild !...*, par Monroc-Vermont (in-12, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Grande Amie*, par Miriam (in-12, Henri Gautier). — *Le Philosophe au village*, par A. Vernet (in-12, Henri Gautier). — *Quand j'étais Romain*, par le Vte O. de Poli (gr. in-8, Briguet). — *Nouvelles petites histoires. Traits de missions*, par le R. P. M. Devès (in-8, Briguet). — *Fatal orgueil*, par E. Coz (in-12, Briguet). — *Histoire de la littérature grecque*, par A. et M. Croiset. T. V. (in-8, Fontemoing). — *Croquis de France et d'Orient*, par R. Bazin (in-12, Calmann Lévy). — *Impressions d'Ibérie*, par A. Petitcolin (in-12, Plon et Nourrit). — *Vers l'Occident. Nord du Maroc. Andalousie. Lisbonne*, par A. Dry (in-12, Plon et Nourrit). — *Sainte Geneviève*, par H. Lesêtre (in-12, Lecoffre). — *Saint Nicolas Ier*, par J. Roy (in-12, Lecoffre). — *Un Évêque de l'ancien régime. Louis-Joseph de Grignan (1650-1722)*, par L. Charpentier (in-12, Sueur-Charruey). — *Contre les barbares*, par Denys Cochin (in-12, Calmann Lévy). — *Étude sur la politique religieuse du règne de Philippe le Bel*, par E. Renan (in-8, Calmann Lévy). — *Histoire complète de Jeanne d'Arc*, par le chanoine Dunand (3 vol. in-8, Poussielgue). — *La Reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême*, par J. Darmesteter; trad. de l'anglais par P. Mercieux (in 12, Calmann Lévy). — *Catherine de Médicis entre Guise et Condé*, par B. de Lacombe (in-8, Perrin). — *Le Drame des poisons*, par F. Funck-Brentano (in-12, Hachette). — *L'Expédition d'Égypte, 1798-1801*, par C. de la Jonquière, t. 1er (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *Quinze ans de haute police sous le Consulat et l'Empire*, par P.-M. Desmarets (in-12, Garnier). — *Mémoires de M. de Bourrienne, ministre d'État, sur Napoléon. Le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, t. III (in-12, Garnier). — *Histoire du Hainaut français et du Cambrésis depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par F. Raymond (in-8, Lechevalier). — *Essai historique sur le village de Millery et la baronie de Montagny (Rhône)*, par l'abbé J. Pourrat (in-8, Lyon, Vitte). — *Les Barons de Châteauneuf-de-Mazenc. Chroniques dauphinoises*, par R. de Vissac (in-12, Champion). — *Les Assemblées politiques dans la Russie ancienne. Les Zemskié Sobors. Étude historique*, par F. de Rocca (in-8, Larose). — *Alphabets et figures de tous les termes du blason*, par Duhoux d'Argicourt (in-8, Joly). — *Michel de l'Hospital avant son élévation au poste de chancelier de France*, par E. Dupré-Lasale. 2e partie (*1555-1560*) (in-8, Fontemoing). — *Léon Ollé-Laprune*, par M. Blondel (in-8, imp. Dumoulin). — *Les deux frères Le Vavasseur*, par l'abbé Gourdel (in-8, impr. de Notre-Dame de Montligeon). — *Figures contemporaines*, par J. Delafosse (in-12, Calmann Lévy). — *Tennyson*, par le P. Ragey (in-12, Briguet). VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *Rubens, sa vie, son œuvre et son temps*, par Émile Michel. Paris, Hachette, 1900, gr. in-8 de VIII-624 p., avec 354 reproductions directes. Broché, 40 fr.; relié, 48 fr. — 2. *L'Image de la femme*, par Armand Dayot. Paris, Hachette, 1900, gr. in-8 de 400 p., illustré de 20 pl. en taille-douce et de 350 grav. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 3. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, par G. Maspero, Paris, Hachette, 1900, gr. in-8 de 826 p. et 413 grav. et 3 planches hors texte. Broché, 30 fr.; relié, 38 fr. — 4. *Le Secret de saint Louis*, par Émile Moreau. Paris, Delagrave, 1900, in-4 de 564 p., avec 12 compositions par Adrien Moreau, gravées à l'eau-forte par Xavier Le Sueur. Broché, 40 fr.; relié, 60 fr. — 5. *Saint-Pierre de Rome. Histoire de la basilique vaticane et du culte du tombeau de saint Pierre*, par le P. D.-A. Mortier. Tours, Mame et fils, 1900, gr. in-8 de 616 p., avec de nombreuses illustrations dans le texte et hors texte. Broché, 15 fr.; relié toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 20 fr. — 6. *Mémoires du sergent Bourgogne*, par Paul Cottin et Maurice Hénault. Paris, Hachette, 1900, gr. in-8 de XV-250 p., illustré de 24 grav. en couleurs et en noir d'après les dessins d'Alfred Paris. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 7. *Aventures merveilleuses de Huon de Bordeaux, pair de France, et de la belle Esclarmonde, ainsi que du petit roi de féerie Auberon*, mises en nouveau langage par Gaston Paris, de l'Académie française. Paris, Firmin-Didot, 1899, in-4 de VIII-314 p., orné de 12 aquarelles de Manuel Orazi, d'encadrements et vignettes. Broché, 15 fr.; relié, 20 et 23 fr. — 8. *Paris sous Louis XVI et Paris aujourd'hui*, par Henri de Noussanne. Paris, Firmin-Didot, 1900, gr. in-8 de XX-296 p., avec 137 grav. Broché, 10 fr.; relié, 16 fr. — 9. *La Vie dans la nature*, par Henri Coupin. Paris, Firmin-Didot, 1900, gr. in-8 de 389 p., avec 18 planches en chromolithographie et 258 gr. Broché, 12 fr.; relié, 16 fr. — 10. *Autour de la Méditerranée. Les Côtes orientales. Turquie d'Europe et d'Asie. De Salonique à Jérusalem*, par Marius Bernard. Paris, Laurens, 1900, in-4 de 384 p., avec 120 illustrations par H. Avelot et Le Pan de Ligny et une carte. Broché, 10 fr.; relié, 13 fr. — 11. *Le Tour du Mont-Blanc*, par Émile d'Aullia. Paris, Mendel, 1900, in-8 de VII-306 p. illustré de 16 phototypies hors texte. Broché 7 fr. 50. — 12. *Le Testament d'un excentrique*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d. (1900), gr. in-8 de 479 p., illustrations avec planches en couleurs et une carte par George Roux. Broché, 9 fr.; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 12 fr. Petite édition in-16 en 2 vol. illustrés de 325 et 343 p., 3 fr. le vol. — 13. *Les Bébés d'Hélène*, imité de J. Habberton, par William L. Hughes. Paris, Hennuyer, s. d. (1900), petit in-4 carré de 275 p., avec 18 planches hors texte coloriées à l'aquarelle. Broché, 7 fr.; relié toile, fers spéciaux, tirés en couleurs, tr. dorées, 8 fr. 50. — 14. *Cousine Alice*, par E. Breton. Paris, Hetzel, s. d. (1900), in-8 de 281 p., illustrations par George Roux. Broché, 4 fr. 50; relié toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 10 fr. — 15. *La Vallée fumante, roman du Far-West américain*, par Léo Claretie. Tours, Mame, 1900, gr. in-4 de 285 p. et 26 grav. par Zier. Broché, 3 fr. 50; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 7 fr. — 16. *Une Ame d'enfant*, par Jean de la Bretonnière. Tours, Mame, 1900; gr. in-4 de 173 p., illustr. de 34 gravures. Relié toile, plaque spéciale or et noir, tr. dorées, 5 fr. — 17. *L'Or du pôle*, par Danielle d'Arthez. Paris, Hachette, 1900, gr. in-8 de 309 p., avec 64 grav., par Alfred Paris. Broché, 4 fr.; relié, 6 fr. — 18. *Fille de France*, par L. Brunet. Paris, Delagrave, s. d. (1900), gr. in-8 de 302 p., avec illustrations par F. Goltlob. Broché, 2 fr. 90; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 4 fr. 50. — 19. *Les Coups de tête d'Yvonne*, par François Deschamps. Paris, Delagrave, s. d. (1900), gr. in-8 de 240 p., illustrations

par L. Saint. Broché, 2 fr. 30; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. 90. — 20. *L'Idée de Ghislaine*, par B. Neulliès. Paris, Delagrave, 1900, in-32 de 324 p., avec des illustrations de L. Jouenne. Broché, 3 fr. 50. — 21. *Un Héritage dans les airs*, par Théodore Cahu. Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, s. d. (1900) in-12 de 324 p., illustrations de E. Vavasseur. Relié toile, plaque spéciale, tr. dorées, 3 fr. — 22. *Contes pour les enfants sages*, par Camille Natal. Paris, Société française d'éditions d'art, L. Henry May, s. d. (1900), in-12 de 152 p., illustrations de Eug. Chaperon ; cartonnage percaline, 1 fr. 25.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Nouveau Journal des voyages*, fondé par Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. *Année 1899*. Paris, Hachette, gr. in-4 de 635-422-LXIV p. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse. Nouveau Recueil hebdomadaire illustré. Année 1899*. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Broché, 20 fr. ; relié, 26 fr. — 3. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis*. 33e année. Nouv. série. Tomes IX et X. Paris, Hetzel, 1899, 2 vol. gr. in-8 de 388 et 380 p., avec de nombr. grav. Brochés, Paris, 14 fr.; départements, 16 fr.; Union postale, 17 fr.; cartonnés, 18 fr.; reliés, 20 fr. — 4. *Musée des familles*. Tomes LXXX, LXXXI, LXXXII et LXXXIII. Paris, Delagrave, 1898 et 1899, 4 vol. gr. in-8 de chacun 380 p., avec de nombreuses illustrations. Pour chaque année : à Paris, 14 fr.; dans les départements, 16 fr.; reliés en 2 vol., tr. dorées, 19 fr. — 5. *Saint Nicolas*, journal illustré pour garçons et filles. Tome XX. Paris, Delagrave, 1899, gr. in-8 de 832 p., avec de nombr. illustrations. Broché, 18 fr.; relié, tr. dorées, 22 fr. — 6. *Revue Mame. Année 1898-1899*. Tours, Mame, 1899, gr. in-4 de 828 p., plus des *Suppléments* illustrés formant 288 p., avec de très nombr. grav. Broché, France, 8 fr.; relié toile, 10 fr. ; broché, pour l'étranger, 11 fr. 50. — 7. *Mon Journal*, *1898-1899*, recueil illustré en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1899, gr. in-8 de 835 p. Broché, 8 fr. ; cart. 10 fr. — 8. *Le Petit Français illustré*, journal des écoliers et des écolières. 9e année, 1899. Paris, A. Colin et Cie, gr. in-8 de 628 p., avec de nombr. illustr. et un Supplément illustré. Broché, 6 fr.; relié, tr. dorées, 7 fr. 50 et 9 fr. — 9. *Le Musée des enfants* (13e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1899, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché, 6 fr. — 10. *Le Musée des jeunes filles* (10e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1899, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché, 6 fr. — 11. *Les Fables* de Jean-Pierre-Claris de Florian. Paris, Laurens, s. d. (1900), in-4 de VIII-138 p., illustrations par A. Vimar. Broché, 6 fr. ; relié, 9 fr. — 12. *Les Contes* de Perrault. *La Belle au bois dormant*. Paris, Delagrave, 1900, in-8 de 31 p. illustrées par Emil Causé. Broché, 4 fr. — 13. *Les Petits Métiers de Paris*, par Tante Nicole. Paris, Delagrave, s. d. (1900), album in-8 de 48 p. avec 12 compositions de Jean Geffroy. Cartonné, 3 fr. — 14. *J'apprends à compter. Un! Deux ! Trois !...* Paris, Hachette, 1900, album in-8 de 64 p. Cartonné, 2 fr. — 15. *Mademoiselle Lili au Jardin des Plantes*, texte par Un Papa. Paris, Hetzel, s. d. (1900), album in-4 de 22 p., avec dessins par L. Frœlich. Cartonné, 2 fr. ; relié, 4 fr. — 16. *Les Exploits de Fanchette et de Marcel*, texte par Un Papa. Paris, Hetzel, s. d. (1900), album in-4 de 29 p., avec dessins par Froment. Cartonné, 2 fr.; relié, 4 fr. — 17. *Du Matin au soir*. Paris, Hetzel, s. d. (1900), album gr. in-8 de 7 p., avec dessins par M. Courbe. Cartonné, 1 fr.

III. — Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 jésus à 7 fr. brochés ; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Le Trésor de Madeleine*, par Pierre Maël, illustrations de Zier, 329 p. — 2. *L'Équipage de la « Rosette »*, par Gonzague-Privat, illustrations de A. Paris, 302 p.

IV. — Collection Hetzel, in-8 illustrée. Vol. à 7 fr. brochés; reliés plaques spéciales, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Le Filon de Gérard*, par André Laurie, illustrations de L. Benett, 259 p. — 2. *Le Château des Merveilles*, par H. de Noussanne, illustrations de P. Destez, 269 p.

V. — Bibliothèque illustrée format in-4, 1re série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1900 ; 5 fr. 75 le vol. broché ; relié percaline, ornements en

noir et or, plaques spéciales, tr. dorées, 8 fr. 50. — 1. *La Marine d'aujourd'hui*, par Georges Contesse, nombreuses illustrations, 399 p. — 2. *Le Secret du vallon d'Enfer*, par Pierre d'Alban, illustrations de Zier, 400 p.

VI. — Nouvelle Collection publiée par la Société française d'éditions d'art, L.-Henry May. Vol. gr. in-8 cart. toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 8 fr. — 1. *Tambour battant*, par M. Chambon, illustrations de Zier, 300 p. — 2. *Petite Reine*, par M. Chambon, illustrations de Zier, 300 p. — 3. *Grands Cœurs et Petit Pays*, par Noël Gaulois, illustrations de Zier, 303 p.

VII. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette, 1897. Vol. in 16 à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. reliés. — 1. *Les Épreuves de Charlotte*, par Mme Charlotte Rieder, illustré d'après Toïani, 277 p. — 2. *La Cousine de Suzanne*, par François Deschamps, illustré d'après Robaudi, 275 p. — 3. *Coup de tête*, par Mme la Ctesse de Vareppe, illustré par Robaudi, 276 p. — 4. *Au loin*, par Mme Chéron de la Bruyère, illustré par E. Zier, 267 p.

VIII. — Bibliothèque du « Petit Français », publiée par la maison A. Colin et Cie. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Le Pupille de mon Ami*, par Pierre Perrault, illustré par M. Lecoultre, 269 p. — 2. *La Providence de François*, par B. Schmidt, illustré par Ch. Weisser, 284 p.

IX. — Bibliothèque verte illustrée, format grand in-12, publiée par la librairie Oudin, s. d. (1900); reliure percaline avec gaufrage en couleurs, tr. dorées, 2 fr. 50. — 1. *En ce temps-là! — Magdiel*, par J. Poujoulat, illustrations de Mme Rodigue, 127 p. — 2. *En fuite*, par Mme la ctesse L. de Courville, nombreuses illustrations, 112 p. — 3. *Les Lunettes d'Annaïk*, par Mme de Hargoët, nombreuses illustrations, 112 p.

X. — Petite Bibliothèque blanche, publiée par la maison Hetzel, 1897. Vol. in-16; brochés, 1 fr. 50; cartonnés, tr. dorées, 2 fr. — 1. *La Sœur perdue*, par Mayne-Reid, illustrations par Riou, 141 p. — 2. *La Pupille de Polichinelle*, par O. Le Roy, illustrations par Guydo, 132 p.

En cette fin d'année 1899, le hall des étrennes, en ce qui concerne les livres, apparaîtra à tout le monde plutôt modeste. A la veille de la grande Exposition universelle qui doit clore ce dix-neuvième siècle si tourmenté, cela n'indique pas une ère de bien grande prospérité. Espérons, pour les libraires français, des temps plus favorables au développement de leur commerce, aux imprimeurs, de plus importants travaux (c'est notre souhait de nouvelle année) et résignons-nous, puisque nous ne pouvons faire autrement, à ne passer en revue qu'un nombre relativement restreint de nouveaux livres illustrés.

I. — 1. — On n'a pas oublié le succès extraordinaire qui accueillit, voici quelques années, le *Rembrandt*, de M. Émile Michel. C'était la première fois qu'un livre de format et de prix aisément accessibles mettait à la portée de tous, par d'innombrables reproductions d'une fidélité, d'une beauté presque parfaites, l'œuvre entier du plus profond, du plus pénétrant des artistes. Le texte, dû à la plume d'un savant peintre et critique, membre de l'Institut, satisfaisait aux plus impérieuses exigences par sa vaste érudition unie à un goût exquis. Cette année, la maison Hachette renouvelle le surprenant miracle de librairie; à Rembrandt, peintre de la pensée et de la souffrance

humaine, elle oppose *Rubens*, peintre de la vie heureuse, de la joie et des splendeurs de la nature. Soyons assurés, puisque nous n'avons plus Fromentin, que M. Émile Michel est l'homme de France qui connaît et comprend le mieux Rubens. Il l'aime et il l'excuse jusque dans ses faiblesses, ce créateur magnifique, ce maître prodigieux de la couleur, non moins somptueux, et plus fécond encore que Titien et que Velasquez. Quelle existence plus attachante, plus belle à narrer que celle du grand seigneur que la gloire, la richesse, l'amitié et l'amour comblèrent de leurs dons ! Il goûta avec ivresse le bonheur de vivre et la joie de peindre ; toute la nature fut une proie facile et délicieuse à sa sensualité flamande, robustement épanouie. Partout en ses tableaux déborde la sève d'une animalité puissante et primitive ; ses faunes et ses nymphes, ses amours si potelés sont d'un adorateur païen de la chair. Mais le païen Rubens est en même temps un portraitiste incomparable, et il suffit, pour apprécier sa force et son éclat de dramaturge, de songer aux célèbres toiles d'Anvers, le Coup de lance, la Descente de croix. M. Émile Michel a suivi à travers les épisodes de la vie de Rubens tout le développement de son génie. Son éducation de peintre, ses voyages, ses missions diplomatiques, ses deux mariages, l'admirable organisation de sa vie intime, dans la maison qu'il s'est fait construire, qu'il a meublée, ornée à son goût, enrichie de tableaux et de livres, son élégance et son opulence, et, par dessus tout, sa passion de travail, voilà par où s'éclaire l'œuvre immense du peintre. Ils sont là, à chaque page du livre, ces tableaux, ces dessins, régal et fête des yeux ; voici les chers modèles qui vivaient aux côtés du maître, l'entouraient et l'animaient de leur grâce ; la brune Isabelle Brant, avec son joli sourire de faunesse ingénue ; la blonde Hélène Fourment, au jeune visage tout rayonnant de vie dans l'auréole de ses cheveux ; et c'est elle, la seconde femme, la plus ardemment aimée, que les indiscrétions du grand coloriste nous présentent mythologiquement et bibliquement attifée, Vénus, Andromède, Didon, Bethsabée, Suzanne ; c'est elle aussi, plus charmante par une décence que nous ne lui connaissons guère, qui se promène en somptueux appareil, suivie d'un page, ou trône royalement sous un dais, comme une infante d'Espagne. Voici enfin ces pompeux décors qui sont l'honneur de notre Louvre, les toiles triomphales qui ornèrent la galerie du Luxembourg, et que, l'an prochain, nous allons revoir, dans une salle nouvelle, présentées avec un luxe digne sans doute de leurs éblouissantes qualités, Débarquement, Mariage, Couronnement de Marie de Médicis, féerie en vingt et un tableaux ordonnés par un incomparable courtisan ; et ce n'est pas l'un des moindres attraits de ce livre merveilleux que l'étude si complète et judicieuse de la grande œuvre monumentale par laquelle Rubens appartient à la France.

2. — *L'Image de la Femme*, titre moderne et séduisant entre tous! Ce livre d'étrennes, ce luxueux album nous présente par centaines les figures souriantes et pensives où, depuis que l'on peint et que l'on sculpte, peintres et sculpteurs ont essayé d'incarner le rêve de l'humaine poésie. Elles revivent dans ces gravures fidèles, les femmes illustres, les femmes très belles, spirituelles, bonnes, perfides, honnêtes ou fausses, qui furent, au cours des siècles, les reines du monde, Cléopâtre et Théodora, Élisabeth et Marie Stuart, La Vallière et Montespan, la Pompadour, Marie-Antoinette ou lady Hamilton, celles dont les caprices transformèrent la destinée des peuples et des rois, et gouvernèrent l'âme mobile des artistes. Rien ne saurait nous enseigner, mieux que la succession de portraits si divers, toute une histoire des mœurs et du goût, toute une philosophie de la beauté, dont l'idéal se modifie de siècle en siècle, passant de la plénitude de vie heureuse des Égyptiens et des Grecs à l'expression plus dramatique et profonde des âges chrétiens, à l'intelligence et à l'ironie du XVIIIe siècle, à la mobilité inquiète et curieuse du XIXe. Auprès des merveilleux pastels de La Tour (voyez surtout cette exquise image de jeune fille appartenant à la riche collection de M. Jacques Doucet), auprès des portraits de Largillière, de Van Loo, de Nattier, de Boucher, de Fragonard, les toiles innombrables des peintres anglais, de Gainsborough, de Reynolds, de Romney, de Raeburn, de Lawrence, apportent leur grâce vivace et passionnée ; et tous les chefs-d'œuvre des artistes contemporains sont là. Le texte de M. Armand Dayot est un commentaire continu de cette charmante illustration, commentaire aimable et piquant, comme il convenait au titre du volume, un peu trop moderne parfois ; c'est de la critique d'art qui procède de Diderot ; et l'on n'ignore point que la lecture de Diderot n'est pas recommandée aux jeunes filles.

3. — En quittant temporairement la France où son absence cause un grand vide parmi ses amis, M. Maspero donne au public le dernier volume, tome III, du grand ouvrage entrepris par lui : *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique.* Il faut l'avoir vu à l'œuvre, prenant connaissance de tout ce qui a été recueilli et élaboré sur son sujet, réunir tous les dessins, la plupart inédits, destinés à accompagner son texte, pour se rendre compte de l'effort accompli par l'auteur et cela pendant plusieurs années. Si l'on compare l'ouvrage de M. Maspero avec l'histoire d'Orient telle qu'on nous l'a apprise depuis le commencement du siècle, on est surpris des progrès accomplis dans ce domaine de la science historique, et nous serions disposés à considérer que ce que l'on nous enseignait était tout au plus à la portée d'une classe enfantine. — Ce volume contient l'histoire de l'Orient depuis le commencement du second empire assyrien avec Assournazirabal et sa dynastie, puis avec Saryoukin qui s'empara du pouvoir après Sal-

manazar V. Vient ensuite la donination des Mèdes avec Cyaxare, puis celle des Perses avec Darius. La conquête macédonienne par Alexandre ferme l'histoire à laquelle M. Maspero a consacré ses recherches. Je ne cite ici que les peuples qui ont exercé une suprématie sur tout l'Orient classique ; mais il ne faut pas perdre de vue le soin avec lequel l'auteur retrace tout ce qui touche aux nombreuses nations soumises aux dominateurs successifs de l'Asie, sans cesse en luttes entre elles et contre leurs maîtres. Il fallait toute la patience et le coup d'œil exercé de l'auteur pour se mouvoir au milieu de ces événements qui, au premier abord, semblent un cahos inextricable. Il faut remarquer les pages consacrées aux Hébreux. Là, M. Maspero se sert avec critique de renseignements empruntés à la Bible ; seulement, en ce qui concerne les origines de celle-ci, il adopte un système qui pourra être discuté par plusieurs de ses lecteurs. Il ne suffit pas de dire que la Bible a pu être composée, au milieu du XIe siècle, au moyen de légendes antiques par un homme de Juda; il y aurait grand intérêt à appuyer cette conjecture qui tendrait à établir qu'Israël eut son Homère. L'archéologie tient une large place dans ce beau volume et les nombreuses illustrations enseignent une foule de détails suggestifs. Je serais tenté de faire un reproche, peut-être un peu naïf, au savant historien. Un grand nombre de noms de personnes et de désignations géographiques est donné sous la forme véritable que l'érudition moderne a révélée ; cette forme, presque toujours, diffère très sensiblement de celle sous laquelle on a été habitué à les lire : de là un certain embarras pour le lecteur. N'y aurait-il pas eu lieu d'établir une table de concordance ?

4. — *Le Secret de saint Louis*, de M. Émile Moreau, est d'une magnifique exécution typographique et les douze compositions de M. Adrien Moreau, qui en décorent le texte, décèlent un réel talent d'artiste. Quant à ce texte même, il consiste en cinquante-cinq scènes, quelquefois narratives, la plupart du temps dialoguées, que l'auteur, dans le faux titre, a qualifiées de « tableaux historiques .» La donnée fondamentale, qui constitue le « secret » de saint Louis, est celle-ci : Blanche de Castille s'est, du vivant de son mari Louis VIII, rendue coupable d'adultère avec le comte Thibault de Champagne et elle est torturée par le remords et par la crainte que son crime ne soit découvert par son fils Louis IX. Le légat du Pape, amoureux lui aussi de Blanche, mais repoussé par elle, s'efforce de confirmer les soupçons qu'a en effet conçus le jeune Roi au sujet de sa mère. Un entretien secret de la coupable avec la comtesse de Champagne, femme de Thibault, où elle lui fait l'aveu de son ancien crime, achève d'éclairer Louis IX, qui assiste, caché, à cet entretien. C'est pour expier le terrible péché de sa mère que Louis entreprend la croisade d'Égypte, se livre à tant d'aus-

térités et de bonnes œuvres, et offre enfin à Dieu sa vie en expiation à la croisade de Tunis. — Cet exposé suffit, nous le pensons, pour éclairer nos lecteurs sur le caractère et l'inspiration de cet ouvrage, qui ne saurait être accueilli comme livre d'étrennes par aucune famille chrétienne, ni même par aucune de celles où l'on a conservé quelque souci de la vérité historique et quelque culte des gloires françaises dont, en dépit de l'extravagante fantaisie de l'auteur du prétendu *Secret de saint Louis*, Blanche de Castille demeure l'une des plus nobles et des plus pures. Nous renvoyons qui en douterait au récent et si remarquable ouvrage de M. Élie Berger (Cf. *Polybiblion*, t. LXXIV, p. 149-151).

5. — Le superbe volume, œuvre d'érudition et de foi, que nos collaborateurs MM. Goyau et Pératé publiaient jadis sur le Vatican a suscité, semble-t-il, le zèle des éditeurs chrétiens. Il existe en ce moment, à notre connaissance, au moins trois grands ouvrages publiés ou en préparation sur la Rome papale. Celui que nous venons de recevoir, *Saint-Pierre de Rome, histoire de la basilique vaticane et du culte du tombeau de saint Pierre*, plaira, nous en sommes certains, aux lecteurs désireux de connaître en ses moindres détails le monument grandiose qui abrite les plus anciens fondements de l'Église du Christ. Un savant dominicain, le P. Mortier, a préparé à Rome même ce travail considérable où l'érudition s'enveloppe d'un décor harmonieux. Il a vu tout ce qui subsiste des pieuses reliques du passé, et tout ce que la dévotion moderne a accumulé de luxe, de richesse et d'ostentation sur l'humble tombe du pêcheur qui fut le premier évêque. Il a étudié avec profit la meilleure part des documents que les grands érudits romains, depuis trois siècles, ont assemblés et commentés, pour en tirer l'histoire de la basilique vaticane. Son livre est méthodique, d'excellentes proportions, de facile lecture. Il commence par retracer l'apostolat de saint Pierre, sa venue à Rome, son supplice, les origines du christianisme dans la ville des Césars, puis la formation des cimetières chrétiens et des premières basiliques, la construction de la basilique constantinienne, ses accroissements, les pillages et les ruines accumulées par les invasions barbares, et la décadence douloureuse au cours du moyen âge, jusqu'à la date fameuse du jubilé de 1450, où Nicolas V décida la transformation du vénérable édifice ; alors, avec une belle abondance de renseignements, il nous raconte tout le grand drame d'architecture dont Bramante et Michel-Ange, sous l'inspiration de Jules II et de Paul III, furent les principaux auteurs, mais dont l'achèvement déplorable, par la faute de Maderna et de Bernin, altéra à tout jamais l'unité lumineuse et puissante. Une seconde partie est consacrée au culte et aux priviléges du tombeau de l'apôtre. D'intéressantes études iconographiques et hagiographiques terminent le

volume ; nous citerons particulièrement les vingt pages où est discutée avec tant de vivacité et de science la question de la date de la fameuse statue de bronze dont le pied est usé depuis des siècles par les baisers des fidèles ; mais pourquoi le P. Mortier, qui analyse si longuement, sans d'ailleurs l'adopter, l'invraisemblable opinion qui attribue la statue au IIIe siècle, néglige-t-il de mentionner l'opinion plus probable de Didron, acceptée aujourd'hui par tous les archéologues, et appuyée des raisons les plus fortes, qui replace cette œuvre considérable en son vrai milieu d'art, au XIIIe siècle ?

6. — Le *Polybiblion* a signalé dans l'édition in-12 les *Mémoires du sergent Bourgogne* (t. LXXXIII, p. 117). Ce volume est bien le pendant de celui dans lequel le capitaine Coignet nous a conté ses faits et gestes, avec cette différence que si Coignet nous a narré sa vie militaire tout entière, le sergent Bourgogne se borne à rappeler à peu près uniquement la désastreuse campagne de Russie de 1812. Nous n'avons donc, maintenant, qu'à insister sur la présente édition. La maison Hachette, comme il est dans ses habitudes, a bien fait les choses : on peut admirer ici, outre les gravures en noir disséminées dans le texte, douze planches hors texte en couleurs, gravées par Reymond d'après les aquarelles d'Alfred Paris et tirées sur beau papier vélin. Impossible de donner un ensemble de meilleur goût.

7. — Dans notre livraison de mars dernier (t. LXXXV, p. 234-236), nous avons eu le plaisir de présenter à nos lecteurs le beau livre que M. Gaston Paris a « renouvelé » du vieux rapsode anonyme qui, au moyen âge, a écrit les *Aventures merveilleuses de Huon de Bordeaux*. L'éminent académicien a eu soin de supprimer les détails inutiles ou risqués qui se trouvent dans l'œuvre originale, et ce qu'il nous offre est vraiment la moëlle de cette féerie épique, si l'on peut ainsi dire. Le papier qui a servi à l'impression est un vélin magnifique ; quant à l'illustration, il faut avoir vu les encadrements dont chaque page est entourée et surtout les douze aquarelles de Manuel Orazi, pour se faire une idée de la richesse de ce livre. Quel beau cadeau d'étrennes !

8. — « En relisant, dit M. H. de Noussanne, la curieuse étude de Paris que Sébastien Mercier a tracée à la fin du XVIIIe siècle, nous avons été frappés de l'intérêt du parallèle que cet auteur nous donnerait à cent ans de distance si, ressuscitant, il se remettait au travail sur le même sujet. » — C'est ce parallèle que l'auteur a entrepris de faire, en reproduisant le texte du *Tableau de Paris*, et en plaçant, en regard de chacune des divisions de l'ouvrage, la description ou l'exposé du Paris actuel. Après une courte notice sur Sébastien Mercier et sur son livre — accompagné de deux portraits — M. de Noussanne commence son « parallèle. » Aspect général de Paris, population, les Parisiens, les vues, les ponts, les jardins publics, les établisse-

ments publics, la vie publique et les mœurs, la Cour, l'armée, la justice, les sciences, les lettres et l'Université, les arts, tout est passé en revue, et le contraste ressort non seulement du texte, mais des gravures qui illustrent chaque page. La conclusion n'est pas précisément en faveur du Paris de 1899. « La capitale oublie aisément qu'elle est une ville d'État; elle n'a point son cœur dans sa tête; je ne dirai point où elle l'a... Elle veut avant tout être une ville de plaisir. Flambeau social, elle brûle le pétrole révolutionnaire...; source des arts, elle laisse les habiles l'emporter sur les inspirés; foyer des lettres, elle a couronné la pornographie et préfère aux penseurs les reporters. » L'auteur de *Paris sous Louis XVI et Paris aujourd'hui* termine en émettant le vœu que la grande ville se ressaisisse. « Il suffit qu'un homme vienne, qui lui plaise, la prenne, la dompte et lui rende — sans qu'elle s'en doute — la force et la vertu. » — Illustration très soignée et très intéressante, par la comparaison du passé et du présent.

9. — Le sous-titre du volume : *La Vie dans la nature, histoire naturelle pour tous*, est à lui seul une indication pleinement justifiée par l'auteur, M. Henri Coupin. Qu'on prenne un des chapitres quelconques, l'homme, les animaux, les oiseaux, les reptiles, les poissons, les plantes, les minéraux, et on remarque aussitôt que ce beau livre d'étrennes s'adresse bien à toutes les personnes qui désirent s'instruire sans trop de peine; les jeunes gens eux-mêmes en poursuivront l'étude jusqu'au bout. Ce n'est pas là, en effet, une froide et technique nomenclature, mais un texte animé, amusant même, que viennent éclairer deux cent cinquante-huit gravures sur bois, très nettes, et dix-huit planches en chromo-lithographie ; l'élégance sobre de la couverture illustrée est à signaler.

10. — Le voyage de M. Marius Bernard *Autour de la Méditerranée* se poursuit régulièrement, et nous vaut chaque année un nouveau volume. Le dernier paru a trait aux côtes de la Turquie d'Europe et de la Turquie d'Asie et décrit les côtes orientales de la grande mer intérieure depuis Salonique jusqu'à Jaffa, en longeant rapidement, trop rapidement à notre gré, le littoral de la Mer Noire. Souvenirs historiques et archéologiques sont évoqués par l'auteur avec beaucoup de précision, et ses descriptions de l'aspect actuel des lieux sont le plus souvent d'une rigoureuse exactitude. Cependant nous reprocherons à M. Marius Bernard, d'avoir été trop ménager de détails sur les îles des Princes, dont l'histoire est si curieuse, et de ne pas avoir suffisamment indiqué (p. 335) que le cèdre ne se reproduit plus dans le Liban à l'heure actuelle. Nous lui adresserions encore d'autres critiques si nous ne pensions qu'il était obligé de se borner et que, tel qu'il est, son livre est intéressant, instructif et digne de grands éloges.

11. — On ne lira pas sans intérêt le récit que M. Emile Daullia a fait de son voyage autour du Mont-Blanc. N'y cherchez pas de renseignements sur la géologie du massif, sur les variations de ses glaciers, sur les problèmes de haute physique du globe dont s'occupent les savants directeurs des deux observatoires installés sur les pentes ou au sommet du « géant des Alpes » ; le nom de M. Vallot n'est même pas prononcé dans le livre de M. Daullia, et celui de M. Janssen l'est tout juste une fois. Il est vrai que notre voyageur, ou plutôt notre touriste, a fait son excursion en l'année 1892, époque où il était beaucoup moins qu'aujourd'hui question des travaux de M. Vallot ; il est vrai aussi qu'il ne semble guère se soucier que d'alpinisme (au sens commun, étroit et inexact du mot) et de photographie ! En tout cas, les descriptions de panoramas faites par M. Daullia sont à la fois exactes et agréables à lire ; quant aux seize planches qui illustrent *le Tour du Mont-Blanc*, elles sont extrêmement belles et on a plaisir à les regarder longuement et à les étudier en détail. Pour elles seules, le volume de M. Daullia mériterait d'être acheté.

12. — M. Jules Verne a imaginé, certes, bien des choses étonnantes connues sous la dénomination générique de « Voyages extraordinaires. » Mais nous a-t-il jamais offert un livre plus renversant que celui qui porte le titre : *Le Testament d'un excentrique* ? Faisons-en juge la galerie. Un citoyen américain, membre de « l'Excentric-Club » de Chicago, décédé subitement, a laissé un testament par lequel il règle la cérémonie de ses funérailles qui prennent l'aspect d'une véritable réjouissance publique. On dépose la dépouille mortelle de cet original dans un splendide monument *ad hoc* qu'en homme prévoyant il s'est fait édifier de son vivant. Puis, son testament est lu aux foules assemblées dans l'Auditorium chicagois. Des dernières dispositions de l'honorable William J. Hypperbone, il appert que six personnes nées à Chicago seront tirées au sort et qu'elles prendront part, à leurs frais, à un match spécial imité du jeu de l'Oie, que le défunt baptise du nom de « Noble Jeu des États-Unis d'Amérique » parce que les figures ordinaires du jeu de l'Oie sont remplacées par des figures représentant les divers États de la grande république, placés arbitrairement et non géographiquement. Le vainqueur de ce match unique sera l'héritier des soixante millions de dollards (trois cents millions de francs) dont se compose la succession d'Hypperbone. Le sort désigne des personnalités fort opposées de goûts, d'idées, de tempérament, de caractère, savoir : un artiste peintre, un boxeur, un journaliste, un ex-usurier naturellement transformé en avare, un ancien commodore de la marine américaine et une jeune fille. Mais ledit testament comporte un codicille qui réserve une part dans la lutte à un septième personnage connu du seul notaire Tornbrock et qui n'est révélé au

public que par les initiales X. K. Z. Les divers joueurs de cette incroyable partie sont mis en route successivement, au moyen de dés que Me Tornbrock jette sur le tapis, tous les deux jours, en présence d'une foule curieuse et anxieuse. C'est alors que les aventures se succèdent comiques ou tragiques. L'avare et sa digne compagne, notamment, éprouvent tous les déboires possibles. Comme nous n'en finirions point si nous devions entrer dans les détails, nous tournerons court en disant que l'auteur, sur la donnée ci-dessus, nous fait exécuter à travers les États-Unis un voyage fort instructif, qui nous met au courant de l'histoire, de la géographie et de certaines mœurs et coutumes très saillantes des divers pays de l'Union. Et comme il faut conclure, M. Jules Verne s'arrange pour faire gagner les soixante millions de dollars par... l'honorable William J. Hypperbone lui-même, ressuscité et si bien ressuscité qu'il épouse Jovita Folley, l'inséparable amie de la seule femme ayant pris part au « Noble Jeu des États-Unis d'Amérique, » Lissy Wag, laquelle, de son côté, se marie avec l'artiste peintre son concurrent, l'heureux quand même Max Réal qui lui a sauvé la vie en cours de route. Puis William J. Hipperbone partage sa grande fortune en deux parts égales : une qu'il conserve, l'autre qu'il offre à Max Réal et a son aimable femme. *È finita la commedia.* Toujours relié de la même brillante manière, ce beau volume, dont l'illustration égale ses devanciers, plaira à tous les âges et à toutes les conditions. — Notons que cet ouvrage comporte aussi une édition in-12, en deux volumes aussi illustrés, bien qu'ils le soient d'une façon beaucoup plus sobre.

13. — Nous signalons volontiers une édition nouvelle d'un livre que le *Polybiblion* a déjà présenté à ses lecteurs en 1890 (t. LIX, p. 498-499) : *Les Bébés d'Hélène*, imité de J. Habberton par M. W. L. Hughes. Ce gracieux volume, édité par la maison Hennuyer, se distingue de la première édition en ce sens que les dix-huit planches hors texte qu'il comporte, au lieu d'être tirées en noir, ont été coloriées à l'aquarelle. La reliure est charmante.

14.— Imaginez une orpheline de quinze ans recueillie après la ruine et la mort de tous les siens par un oncle, M. Morin, professeur de situation modeste, chez qui heureusement l'amour passionné du grec et d'Homère s'allie à une véritable tendresse de cœur. Trois fillettes à l'allure plus ou moins espiègle sont la joie de son foyer. *Cousine Alice* (c'est le nom de la nouvelle venue) aurait donc retrouvé bientôt un peu du bonheur perdu si elle n'avait pas à compter avec Mme Morin, qui sait mieux que personne avec quelle peine s'équilibre le budget de la maison et tremble de voir passer en d'autres mains la fortune d'une vieille tante à héritage, fortune qu'elle voyait jusque-là assurée à ses propres enfants. Tout n'est donc pas rose d'abord pour

« cousine Alice » ; mais elle garde au milieu de toutes les contrariétés une figure si souriante, elle se mêle avec tant de bonne grâce aux jeux, puis aux travaux de ses jeunes cousines, elle met tant d'empressement à saisir toutes les occasions de se rendre agréable et utile, en un mot, elle déploie dans sa tâche difficile tant d'abnégation et de douceur qu'elle finit par conquérir sa place dans l'affection de tous. Excellente leçon morale donnée dans une suite de chapitres où se déroulent des incidents de toute espèce, fort ingénieusement développés.

15. — Voulez-vous lire un roman peu ordinaire comme aventures et, par surcroît, nettement chrétien ? Alors, prenez *la Vallée fumante.* M. Léo Claretie débute en faisant un tableau assez triste du Paris de la seconde moitié du XVIIIe siècle. En vue d'exploitation coloniale, il s'y commettait, entre autres horreurs, des enlèvements d'enfants plus ou moins abandonnés. L'auteur nous transporte ensuite au séminaire des Missions-Étrangères où il nous fait assister à la cérémonie du départ de prédestinés sur le point de s'embarquer pour aller évangéliser les Peaux-Rouges. Ceci repose singulièrement de cela. Puis, avec un sens dramatique intense, M. L. Claretie déroule sous les yeux du lecteur des scènes tour à tour touchantes, terribles, douces ou odieuses, auxquelles il donne pour théâtre le territoire des États-Unis actuels. Ajoutez au drame, la description, répartie à travers une série de chapitres, de ce fantastique « Parc national des États-Unis, » qui sautera peut-être un jour sous l'action volcanique formidable qui en a crée l'incomparable grandeur, l'unique beauté — et vous aurez ainsi une idée, assez affaiblie du reste, de *la Vallée fumante.*

16. — *Une Ame d'enfant* n'est pas le titre qui convient à l'excellent volume qui nous arrive sous la signature de M. Jean de la Bretonnière. L'auteur, en effet, a réuni là quinze nouvelles ou récits d'un charme particulier. Cette « âme d'enfant, » pour nous présenter un cas de conscience héroïque, n'est pas ce qui nous a le plus touché. Il est à présumer que nos lecteurs apprécieront davantage *Une Collaboration* et *le Secrétaire du député* où la pure, la haute charité, discrète et même occulte, s'impose à l'admiration. Peut-être même, et c'est là notre avis, trouveront-ils quelque chose de plus simplement grand et de plus noble encore dans *Sans récompense,* épisode qui rappelle l'exécution des décrets de 1880 rendus contre les congrégations, sans compter que *l'Évocation* vaut encore plus et mieux que *Une Ame d'enfant.* Mais tout cela est assez sérieux ; il y a aussi dans cet écrin des perles de gaieté : voyez, par exemple *le Manuscrit, le Canard sauvage* et *Chasse gardée.* Au fond, toujours une morale, à degrés divers, à tirer des diverses parties d'un ensemble auquel nous accordons notre pleine approbation.

17. — C'est une leçon de morale que nous donne Mme Danielle d'Ar-

thez dans *l'Or du pôle*. Il s'agit de guérir ces pauvres fous que saisit la fièvre de l'or et qui s'en vont mourir de misère, de froid, du scorbut et plus encore de malhonnêteté dans ce pays que détient le Canada et que l'on nomme le Klondyke. En regard, l'auteur a placé la vie simple, honnête de France qui attire et retient toujours. C'est à la suite d'un malheur inopiné que Bernard et Clotilde Dubuit, les enfants d'un savant docteur, deviennent pauvres. C'est à force de travail et de renoncement qu'ils reconquièrent, l'un en Amérique, l'autre à Honfleur, la fortune et le bonheur. L'histoire est simplement contée avec beaucoup de verve. De jolis épisodes, des personnages bien campés, de ci de là une note de poésie émue qui ravit l'âme et la repose. On peut sans hésitation donner ce livre à une grande fillette : elle n'y trouvera rien qu'on puisse reprendre ; peut-être serait-on heureux qu'une pointe de religion apparût, tant elle y semble indiquée. Mais ce n'est probablement pas la faute de l'auteur. Les soixante-quatre vignettes de A. Paris sont excellentes.

18. — L'auteur de *Fille de France* nous montre le Dauphin qui devait être Louis XI, épousant, secrètement, durant son premier veuvage, Yolande d'Estanconet qui meurt en donnant le jour à une fille, qui reçoit le nom d'Alice et porte celui de son tuteur : de Gyac. Elle coulait des jours fortunés auprès du noble gentilhomme qui l'adorait. Son père devenu roi l'oubliait ou plutôt voulait cacher ce fruit d'une liaison éphémère bien que légitime. Un jour Alice, sur les ordres de Louis XI, est enlevée et enfermée sous bonne garde au château de Montargis. Le jeune sire de Vauru arrache à sa sombre captivité la « Fille de France. » Dans les ombres de l'église royale de Saint-Denis en France, Louis XI reconnaît, dans un colloque avec le saint évêque, qu'Alice est bien sa fille. Celle-ci, dans un coin de la basilique, a tout entendu. Elle se jette aux genoux du Roi en lui criant, pâmée de joie et de crainte : « Vous êtes mon père ! » Louis XI la relève et l'embrasse, ému ; mais bientôt l'égoïsme le ressaisit. Enfin un jour la jeune Alice donne la main à son sauveur devant le Roi son père, qui les bénit, sans reconnaître sa paternité, tout en comblant de biens et d'honneurs les jeunes époux. Ce roman de chevalerie est d'un mouvement dramatique bien conduit et le style volontairement teinté d'archaïsme est d'un charme émouvant qui ne finit qu'avec le livre. Ce volume est illustré de scènes remplies de vie et d'une couleur toute locale.

19. — Yvonne, ayant perdu ses père et mère, a été recueillie par une vieille cousine désagréable, Mlle Tibodiche Ramajoie — c'est sans doute Rabajoie que l'auteur a voulu dire. Cette vieille et désagréable personne, qui se vante de sa bonté, est au contraire intéressée à élever Yvonne qui a de la fortune. Élever est une façon de parler, car elle ne fait que gronder et punir, durement et sèchement. Yvonne qui pour-

rait être gagnée par le cœur est repoussée par cette méthode absurde d'éducation, et elle n'en fait plus qu'à sa tête, d'où *les Coups de tête d'Yvonne*, comme est intitulé le gentil et spirituel volume de M. François Deschamps. Mille aventures arrivent à la petite orpheline qui se repent toujours de n'avoir écouté que son imagination et se félicite par contre de ce qui lui arrive lorsqu'elle agit en demandant conseil. L'expérience s'achète, et l'ouvrage dont nous parlons dit comment une fillette de dix ans, petite espiègle au cœur d'or, est arrivée à en gagner un peu. Ce livre est orné de bonnes illustrations de L. Saint.

20. — *L'Idée de Ghislaine*, est originale, sinon vraisemblable. Ennuyée de sa vie, vide d'affection et d'intérêt, Ghislaine Blossac, dotée de trois cent mille francs de rente, s'imagine de remplacer, comme demoiselle de compagnie, son amie Jeanne Renaud, qu'un accident a empêchée de se rendre à son poste. Ce poste n'est rien moins que facile : il s'agit de consoler la comtesse de Mareuil, dont la raison s'est troublée après la perte d'une fille chérie et de tenir la maison de la dite comtesse, que des revers de fortune ont réduite à la pauvreté. Nous laisserons à nos lecteurs le plaisir de découvrir comment Ghislaine s'acquitte de sa tâche et comment elle trouve dans ce château délabré dont la tristesse lui parut d'abord accablante, le rêve de sa vie : une affection désintéressée ! Ce livre, joliment illustré, écrit d'un style vif, alerte, plaira sûrement aux jeunes filles à qui il est destiné. Qu'elles se gardent, cependant, fussent-elles, comme Ghislaine, affligées de trois cent mille francs de rente, d'imiter en tous points l'héroïne du récit dont l' « idée » était au moins bien imprudente. Ajoutons que la note religieuse du livre est marquée et que le doux curé de Mareuil rappelle vaguement l'aimable abbé Constantin.

21. — M. Dalmon et sa fille Jeanne, accompagnés par leur fidèle servante Geneviève, quittent leur tranquille appartement de Paris pour aller en Australie recueillir un héritage de deux millions. Ledit héritage, renfermé dans une sacoche, leur est dérobé à Sydney par un nommé Reynard, qui, pour échapper aux poursuites, prend place dans un ballon, « le Sirius », et s'élève dans les airs sous les yeux de ses victimes. Une prompte justice attend le coupable. Après des aventures invraisemblables, M. Dalmon, sa fille, sa servante et deux amis découvrent Reynard qui s'est blessé mortellement en tombant du ballon. Celui-ci, avec les deux millions, continue pendant ce temps sa course aérienne. Longtemps après, les amis de M. Dalmon retrouvent, engagée entre deux pointes de rocher, sur la côte australienne, la nacelle du « Sirius » avec la précieuse sacoche. Ils la rapportent à l'heureux héritier qui, désabusé des lointains voyages à la recherche de millions est rentré dans son appartement de la rue de Sèze. Quoique sans grand mérite littéraire, *l'Héritage dans les airs*, de M. Th. Cahu,

pourra amuser les très jeunes lecteurs qui ne songeront pas à en relever les invraisemblances.

22. — Les *Contes pour les enfants sages*, de Mme Camille Natal, destinés aux tout petits, sont inspirés par une pensée morale, la note religieuse existe, mais sans être bien accentuée. Ils plairont, par leur simplicité, aux enfants qui commencent à lire.

II. — 1. — *Le Tour du monde*, depuis quarante ans bientôt qu'il existe, forme une collection précieuse et très recherchée. Tout en restant fidèle à son programme primitif, ce recueil s'est renouvelé avec les progrès de la science géographique et de l'art du livre. Non seulement il offre à ses lecteurs de grands récits de voyages magnifiquement illustrés, mais il leur donne un supplément gratuit, où, sous ce titre : *A travers le monde*, toutes les nouvelles, — avec gravures et cartes, — concernant la géographie, la colonisation, les récentes explorations sont enregistrées. Dans le beau volume de 1899, nous trouvons d'abord deux récits, très développés, qui paraissent en même temps en volumes : *Aux Mines d'or du Klondyke* (du lac Bennett à Dawson City), par M. Léon Boillot ; *Voyages d'un Anglais aux régions interdites ; Le Pays sacré des Lamas*, par M. Savage-Landor. Nous visitons le sud de la province d'Alger en compagnie du docteur Huguet et du lieutenant Peltier. M. Auguste Marguillier nous promène à travers le Tyrol, d'Innsbruck à Meran, et nous rend « l'indicible et ineffaçable impression de cette contrée, dont la fière majesté, vierge jusqu'ici des mesquins arrangements des hommes, offre dans toute la fleur de leur beauté non ternie, le spectacle grandiose des massifs énormes et escarpés, des vallées ombreuses et pittoresques dominées par les noires forêts de sapins, des gorges profondes et sauvages où bruissent les cascades et où grondent les torrents », sans parler de cette race « qui n'a pas conservé moins intactes son originalité et ses mœurs, inébranlablement fidèle à ces deux objets de son culte : Dieu et la patrie, et sachant au besoin, pour les défendre, se hausser jusqu'à l'héroïsme. » Le lieutenant Victor Duruy raconte sa mission, en octobre-décembre 1897, dans le nord-ouest de Madagascar avec le général Galliéni, qui, de juin à septembre 1898, a fait le tour de Madagascar ; nous parcourons cette île, grâce au récit d'un des officiers qui accompagnaient le général. M. H. Jacottet a traduit et résumé le voyage en Syrie et en Mésopotamie, de Damas à Bagdad, exécuté par l'Allemand baron Max d'Oppenheim. M. Joseph Chanel nous donne le très intéressant récit de son voyage au Kilima Ndjaro, entrepris sur les conseils de Mgr de Courmont, vicaire apostolique de Zanzibar, et où le rôle civilisateur de nos admirables missionnaires est mis en relief. M. Verschuur nous conduit dans l'île Maurice, immortalisée par l'œuvre captivante de Bernardin de Saint-Pierre, et dont les sites admi-

rables s'étalent sous nos yeux. De Maurice, nous passons à la Réunion, avec le même auteur ; l'île entière n'est que le résidu refroidi de matières vomies par un feu sous-marin, et rien n'égale la beauté de ces paysages, reproduits par la photographie. M. Foucher nous transporte sur la frontière indo-afghane ; ici les plus belles ruines se mêlent aux merveilles de la nature. M. le comte de Rottermund nous conduit en chemin de fer de la Caspienne à Samarkand. M. Georges Brousseau fait la description du territoire contesté franco-brésilien en exposant en même temps l'histoire de la question. Avec M. de Zenzinoff, nous assistons à une chasse aux ours marins dans la mer de Béring. Le marquis degli Albizzi nous fait visiter Novogorod la Grande, l'ancienne capitale de la Russie. Nous revenons en Europe avec MM. Bertaux et Yver, qui nous promènent dans l'Italie inconnue, à travers l'ancien royaume de Naples, et en France avec M. Paul Gruger qui explore l'île d'Ouessant. Enfin M. Gaston Vuillier nous fait pénétrer chez les magiciens et les sorciers de la Corrèze, et, en exposant les pratiques secrètes, les idées mystérieuses qui ont cours dans cette contrée, il nous initie aux mœurs et aux habitudes du paysan limousin.

2. — Voici les tomes LIII et LIV du *Journal de la jeunesse*, dont la maison Hachette continue la publication avec un succès croissant. Ce recueil se distingue, en effet, entre tous, par la richesse et la beauté de l'illustration, par le choix varié et l'intérêt des matériaux. Pourtant il y a toujours une lacune, que nous avons déjà signalée à mainte reprise et que nous serions heureux de voir comblée : notre histoire est trop laissée de côté. Que de souvenirs glorieux, de figures héroïques, on pourrait évoquer ! Dans un temps où l'idée de patrie s'obscurcit, où le patriotisme fait place à un cosmopolitisme dangereux, il faut rappeler à la jeunesse nos fastes nationaux, afin d'enflammer les cœurs et d'exciter les courages. Il y a bien, dans ces deux volumes, un petit coin d'histoire : Dans *le Page de Jehanne*, Mme la comtesse de Houdetot a, sous une forme légère, rappelé les immortels exploits et la tragique destinée de Jeanne d'Arc ; mais, quelque fidèle qu'elle ait été à la vérité historique, ce n'est pas sous forme de roman qu'il convient d'exposer les grands faits de notre histoire. A côté de cette nouvelle, bon nombre de pages sont consacrées à des récits, tels que *les Compagnons de la Marjolaine*, par M. Arsène Alexandre (que nous retrouverons dans un des volumes de la « Bibliothèque des écoles et des familles»); *Le Trésor de Madeleine*, par Pierre M. Maël, dont nous n'avons pas ici à faire l'éloge, puisque nous le retrouverons dans la « Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse » en compagnie d'un autre récit fort émouvant de M. Gonzague-Privat : *L'Équipage de « la Rosette. »* Mentionnons encore *Un neveu à héritage*, par Mlle Roger Dombre, et *l'Or du pôle* de Mme Danielle d'Arthez, qui est analysé plus

haut (p. 492). Hâtons-nous de signaler les principaux articles que nous avons remarqués : les *secrets de la prestidigitation*, *les timbres-poste* faisant suite à des articles du précédent volume) ; *La Chasse*, *les aréostats*, *la bicyclette* (suite du tome I), *les Bancs de Terre-Neuve et le French-Shore*, d'autres articles de géographie dus à la plume expérimentée de M. Louis Rousselet, des articles de science sur *l'air liquide*, *l'envahissement des eaux par la végétation*, *l'hémarascope*, *les mousses la fabrication moderne du papier*, *les enseignements d'un morceau de carton*, *barres et mascarets*, etc., et arrivons à deux séries qui demandent une mention spéciale. Sous ce titre : *Excursions de vacances*, M. Louis Rousselet nous fait faire, de la façon la plus, intéressante, un voyage en Bretagne, et il accompagne son récit de la reproduction de nombreuses photographies prises par lui. Dans sept articles, M. Louis Bardon nous offre les types fort curieux, avec commentaires à l'appui, d'almanachs historiés, devenus très rares ; Almanach pour 1611, composé par M. David Avigan, grand astrologue de l'Empereur ; Almanach de 1626, représentant Louis XIII aux pieds de la Sainte Vierge soulevée par les Anges ; Almanach de 1668, célébrant la conquête de la Franche-Comté ; Almanach de 1675 : *L'Auguste Triomphe de Louis le Grand* ; Almanach de 1695 : *La Joye des peuples sur l'heureuse moisson de l'année 1694* ; Almanach de 1689 : *Le Malade imaginaire* ; Almanach de 1696 : *Le Bransle des modes françoises*. Ce serait une curieuse publication que celle qui réunirait tous ces Almanachs historiés, dont les planches sont dans le format grand in-4. — Avant de quitter le *Journal de la Jeunesse*, citons encore : *La Légende de sainte Odile*, *patronne de l'Alsace*, par Mme Barré ; *Esther à Saint-Cyr*, par la même, et quatre notices, de M. Heinecké, avec portraits, sur des musiciens contemporains : Berlioz, Bizet, Halévy et Delibes.

3. — Les deux tomes de l'année 1899 du *Magasin d'éducation et de récréation* nous arrivent superbement reliés en un seul volume. Ils sont formés principalement des ouvrages suivants que nous avons reçus à part, en même temps, et qui font ici même l'objet de comptes rendus spéciaux : *Le Testament d'un excentrique*, par M. Jules Verne ; *Le Château des Merveilles*, par M. Henri de Noussanne ; *Le Filon de Gérard* ; *Les Chercheurs d'or de l'Afrique australe*, par M. André Laurie ; *Cousine Alice*, par M. É. Breton. Mais à côté de ces morceaux « de résistance » l'on peut aussi lire maintes autres choses d'intérêt varié, telles que : *La Mission de Socrate*, par M. E. Legouvé ; *La Chine*, par M. L. Sevin-Desplaces ; *Juge et justice*, par M. J. Lermont d'après Margaret, etc. Sans doute la pensée de Dieu n'est pas absente de quelques-uns de ces récits, mais nous voudrions la voir un peu plus généralisée et accentuée.

4. — L'an dernier, une erreur nous a privés du plaisir de rappeler à nos lecteurs le *Musée des familles* qui, tout en prenant des années, reste toujours jeune et toujours chrétien, sans compter qu'il se montre de plus en plus brillant. Donc, nous avons aujourd'hui à signaler les tomes LXXX à LXXXIII de cette collection. Les matières composant chaque volume sont les suivants : Beaux-Arts, Chroniques, Musique, Romans et Nouvelles, Science, Histoire naturelle, Théâtre, Poésie, Variétés historiques, géographiques et littéraires. Il n'est pas aisé de marquer ses préférences dans ce recueil. Cependant, nous dirons que la *Mosaïque* de M. Eug. Muller est fort curieuse et instructive; donnons aussi une mention spéciale à *Fille de France*, par M. L. Brunet, au *Transvaal*, par M. Sailor, aux *Iles Philippines*, par M. J. Hermann, aux *Mémoires d'un vétéran de l'ancienne armée*, par M. Vaxelaire. On trouve ces diverses choses dans les volumes de 1898. Ceux de 1899 sont, pour le moins, de valeur et de mérite égal. Ce qui sollicite l'attention, c'est d'abord un délicieux roman de Mme Berthe Neulliès : *L'Idée de Ghislaine*, que nous avons analysé plus haut (p. 494), puis un très intéressant et important travail de M. E. Bayard sur *la caricature et les caricaturistes*, qui mériterait d'être publié en un volume à part. Au fond, tout ceci n'est qu'indicatif et non limitatif, car la variété est si grande et les goûts si divers qu'il faudrait tout citer pour plaire à chacun. Donc, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de se procurer ces intéressants volumes et de les lire en entier.

5. — Nous n'avons pas eu l'occasion de parler en décembre 1898 du *Saint-Nicolas*, toujours très attrayant sous sa belle couverture rouge et ses tranches dorées. Il contient cette année trois grands romans : l'un, *les Coups de tête d'Yvonne*, est tout ce qu'il y a de plus réussi au point de vue enfantin. Il séduira même les grandes personnes. Le parfum de poésie le plus intense, un sens assez vif du milieu historique du XVIIe siècle, se dégage du second, qui a pour titre : *La Troupe de Don Galsor*. Quant aux *Filleuls de Napoléon*, le titre seul indique qu'il s'agit de conter l'histoire de nos dernières guerres, depuis la conquête de l'Algérie (1830), jusqu'à la défense de la France (1870), avec une prétention exclusivement bonapartiste, c'est-à-dire fausse en plus d'un point. Il ne peut donc être mis sans danger aux mains des enfants.

6. — Une fois de plus, nous sommes heureux de noter la *Revue-Mame* comme la meilleure, la plus complète, la plus variée, la plus riche comme illustrations de tous les périodiques qui sollicitent l'attention et la bienveillance des familles chrétiennes en quête d'un périodique pour leurs enfants. Si nous avions à noter les simples titres de ce qui a pris place cette année dans ce beau recueil, il nous faudrait plusieurs pages du *Polybiblion*. Dans l'impossibilité où nous sommes de tout citer, nous renvoyons les lecteurs à notre *Partie*

technique où les sommaires de la *Revue-Mame* paraissent régulièrement chaque mois. Toutefois nous signalerons au passage quelques-uns des principaux récits, études ou travaux, que l'on trouve ici : *Le Château de la vieillesse*, par M. Guy Chantepleure; *La Mission Marchand*, lettres d'un membre de la mission ; *L'Œuvre générale des écoles professionnelles catholiques de jeunes filles*, par M. Guy Tomel ; *Récits du temps passé*, par M. Maurice Maindron ; *La Résurrection de l'âme*, par M. Albert Savine ; *Le Songe d'une nuit d'hiver*, par M. Champol ; *La Vallée fumante*, par M. Léo Claretie, et la *Marine d'aujourd'hui*, par M. Georges Contesse. Nous rendons compte (p. 492) du livre de M. L. Claretie et (p. 502) de celui de M. G. Contesse. Mentionnons également les intéressantes *Chroniques littéraires* de M. Henri Guerlin et les *Chroniques* de MM. Henri Frichet et Saint-Hugon, ainsi que les *Esquisses et silhouettes*, de M. Édouard Trogan ; *la Mode*, par India, et *le Mois scientifique*, par M. A. Acloque. Nous n'aurons garde non plus d'oublier de rappeler que la *Revue-Mame* comporte un *Supplément* illustré remarquable, qui se compose, pour l'année qui prend fin, des romans suivants : *Anne-Marie la Providence* (suite), par M. Daniel Laumonier ; *Le Moulin de la lande*, par M. P.-M. Vrignault et *l'Œil de tigre*, par M. Georges Pradel, récit non entièrement publié et dont nous retrouverons la fin dans le prochain volume.

7. — *Mon Journal*, une fois l'année finie, constituera vraiment un bien attrayant volume. Son plus grand mérite aux yeux des jeunes enfants auxquels il s'adresse c'est probablemenl son illustration aussi variée que brillante et abondante. Ces images vraiment remarquables ont même le don de retenir l'attention et d'amuser les gens sérieux. Quant au texte, il est fort amusant et tout à fait intéressant. Nous voudrions cependant que ses rédacteurs fissent une part plus large aux choses instructives. Les récits d'une certaine importance sont peu nombreux, sans doute parce que l'on a jugé qu'il ne fallait pas fatiguer les petits lecteurs ; cependant on trouve dans ce gracieux périodique plusieurs sujets assez amplement traités. Citons par exemple : *A travers le monde des plantes*, par M. P. Maryllis ; *L'Auberge du grand Echo*, par M. P. Souriau ; *Chasseur de loutres*, par M. F. Laurent ; *Comment on fait soi-même ses jouets* (Anonyme) ; *Grelette*, par Mme Louise Mussat ; *Jeunesse d'orphelin*, par M. H. Guy ; *La Petite Cigale*, par M. A. Mélandri. A signaler aussi quelques planches de musique et trois planches doubles en couleurs de *Découpages*, fort réussies. Ajoutons enfin, que de temps à autre, la pensée de Dieu se fait jour d'une façon très nette. Nous ne cesserons, malgré cela, de recommander aux directeurs de *Mon Journal* d'accentuer un peu plus cette note religieuse qui vivifie tout ce qui a trait à l'enfance.

8. — Du *Petit Français illustré*, nous n'avons à nous déclarer peu

satisfait que de l'article, d'ailleurs très court, signé L.-N., intitulé : *Les Misères d'autrefois,* et qui se termine par une phrase de laquelle il résulte que « la Révolution allait mettre un terme aux misères de l'ancien régime. » Or, la Révolution n'a mis fin à rien de ce genre, témoin les dernières grèves caractéristiques et si menaçantes du Creusot et des montagnes du Doubs. Nous regrettons d'autant plus la note fâcheuse que nous signalons que le *Petit Français* a fait, cette année, un effort réel dans l'ordre des idées religieuses que nous défendons : pour s'en convaincre, il suffit de lire, entre autres : *La Providence de François,* par M. B. Schmitt, œuvre de vrai mérite littéraire, social et religieux et que nous voudrions voir répandue partout, principalement dans les campagnes, parmi les ouvriers de la terre et de l'usine. Nous insisterons d'autant plus auprès du *Petit Français* pour qu'il évite les choses sans grand intérêt au fond et qui peuvent lui nuire, que non seulement il sait attacher et moraliser, mais que le voici en train (voir le numéro du 2 décembre qui inaugure une série nouvelle) de donner des images en couleurs du meilleur effet. Bon goût oblige autant que noblesse : aussi espérons-nous l'an prochain n'avoir que des éloges à donner au *Petit Français.*

9 et 10. — Sans doute nos sympathies sont bien acquises au *Musée des enfants* et au *Musée des jeunes filles,* car le texte est irréprochablemen t chrétien. Mais le point de vue artistique laisse toujours à désirer. L'imagerie en couleurs, pour les petits, est le *nec plus ultra* de l'attraction et il faut compter avec ces chers tyranneaux dont l'œil a autant besoin d'être caressé que la joue. Le *Musée des jeunes filles* reste stationnaire ; serait-ce donc que « ces demoiselles » sont moins exigeantes que ces « messieurs » ? Quant au *Musée des enfants*, il nous offre pour 1899 deux spécialités qui nous font le plus réel plaisir et qui méritent nos compliments, savoir : 1° des *Chants chrétiens*, avec musique, s, v. p., et 2° dans chaque livraison des histoires « illustrées », avec ou sans parole qui sont toutes bien choisies et désopilantes. Parfait; mais que la direction n'oublie pas les images en couleurs!

11. — Les *Fables* de Florian, illustrées par Vimar, voilà un vrai régal pour les amateurs de dessins artistiques, où le crayon traduit, avec autant de talent que d'esprit la scène qui fait le sujet de la fable. A côté de ces charmants croquis qui ornent toutes les pages, contemplez ces grandes aquarelles : *le Singe qui montre la lanterne magique ; le Danseur de corde et le Balancier ; le Procès des deux renards ; le Léopard et l'Écureuil,* sans parler de la couverture et du titre, et dites si l'on peut imaginer quelque chose de plus piquant, de plus amusant, de plus réussi. Il y aurait toutefois une petite réserve à faire pour l'image de l'*Habit d'arlequin.* Nous en ferons une également pour l'*Avant-propos* pû à la plume de M. André Theuriet, où nous relevons, dans la bio-

graphie de Florian, ce détail, assez déplacé dans un album destiné à la jeunesse : « Ses amours n'étaient nullement platoniques et il s'y montrait fort passionné. » Enfin, pour achever, demandons-nous si l'on n'aurait pu, sans inconvénient, également en vue de la jeunesse, supprimer quelques fables. Florian était de son temps, et tout n'est pas fait pour de jeunes lecteurs.

12 et 13. — Il nous semble qu'il y aurait mieux à faire que d'offrir à la jeunesse des contes de fées. Aussi regrettons-nous que la maison Delagrave ait entrepris une réimpression des Contes de Perrault. Quoi qu'il en soit, nous reconnaissons volontiers que *la Belle au bois dormant* est entourée d'une illustration due, à Émil Causé, qui a un caractère tout artistique. — Un autre album nous est offert par la même maison : *Les Petits Métiers de Paris*, par tante Nicole, avec douze compositions de Jean Geoffroy. Voici le petit ramoneur, l'ouvreur de portières, le marchand de marrons, la petite blanchisseuse, le petit marchand de journaux, la petite fleuriste, la petite modiste, le petit pâtissier, le petit chiffonnier, le petit télégraphiste, le petit soldat, le marchand de fleurs. Pour être un peu idéalisés, ces types sont fort réussis et offrent autant de jolis petits tableaux.

14 à 17. — Voici une série d'albums pour les « tout-petits. » *J'apprends à compter* (maison Hachette), est illustré de 588 gravures dans ses 67 pages. Il y en a de grandes et de petites et plusieurs sont charmants. Ce sera un vrai plaisir pour les enfants de se livrer à l'étude de l'arithmétique avec cet aimable instructeur, et de résoudre les petits problèmes qui sont posés. — *Mlle Lili au Jardin des Plantes* (maison Hetzel), conduite par l'oncle Jean, fait connaissance avec toute la ménagerie ; elle court d'une grille à l'autre ; elle passe une demi-heure devant la rotonde des singes, elle s'émerveille devant les girafes, elle recule devant la trompe de l'éléphant, elle voudrait passer sa vie au Jardin des Plantes ; aussi elle y retourne avec son cousin Lucien, qui la familiarise avec les animaux féroces, et la promenade s'achève par les belles histoires de l'oncle Jean sur toutes les bêtes qui les entourent. — L'album suivant sort aussi de la maison Hetzel. Il offre le récit des *Exploits de Fanchette et de Marcel*, le frère et la sœur : éducation des petits chats ; transport d'un pot au lait qui finit par tomber et se casser ; robe tachée et qu'il faut laver ; fer à repasser que Marcel approche du feu ; brûlures ; récolte des œufs ; invasion de lapins échappés d'une garenne, tels sont les « exploits » mis en relief par les dessins de Froment. — *Du matin au soir* est le récit de la journée de Bébé, auquel sa sœur Anne fait la leçon et qui n'en profite guère. De jolis dessins de Courbe, en couleur, ornent les huit pages de cet album.

III. — 1. — Louis et Madeleine Herier, orphelins et sans fortune, trouvent une seconde famille au foyer de M. Le Prieur, riche industriel

dont leur père avait été le fondé de pouvoirs. Ils répondent par leur bonne conduite à la générosité de cet ami : Louis entre à Saint-Cyr, Madeleine, fillette au cœur d'or, partage d'abord la vie heureuse de ses bienfaiteurs, puis leurs douleurs quand, par suite d'un vol dont l'auteur reste inconnu, M. Le Prieur perd sa fortune et, après cette première épreuve, ses forces et sa santé. Les pages les plus intéressantes de l'ouvrage sont celles où l'auteur nous montre ses divers personnages pendant la guerre de 1870 ; Louis combattant vaillamment pour son pays, Madeleine se consacrant au soin des blessés pendant le siège de Paris et ne les quittant que pour consoler M. et Mme Le Prieur et leur fille Marie, exposés aux dures privations de ce terrible hiver. N'oublions pas que c'est pendant le siège que Madeleine trouve « le trésor » qui donne son titre au volume. Ce trésor n'est autre que la somme volée à son bienfaiteur par un employé infidèle, Hans Breughen, espion allemand qui s'était fait passer pour Belge et qui revient dans les rangs de l'armée allemande chercher son bien mal acquis. Grâce à Madeleine, ses tentatives échouent et *le Trésor de Madeleine*, comme tout roman qui se respecte, se termine par un mariage : celui du brave Louis avec Marie Le Prieur. Louons sans restriction l'esprit excellent, les sentiments élevés, la note généreuse, patriotique et discrètement religieuse de ce volume. Ces qualités se remarquent surtout dans les pages qui racontent le siège de Paris et ses douloureux incidents.

2. — L'ouvrage de M. G. Privat, *l'Équipage de la « Rosette »*, est un récit mouvementé, basé sur des faits réels mais un peu confus, qui débute par la découverte d'une fillette abandonnée en pleine forêt de Fontainebleau et se poursuit à travers les péripéties de la guerre marime qui eut lieu, à la fin du siècle dernier, entre la France et l'Angleterre. L'auteur est animé d'excellentes intentions et d'un grand esprit de patriotisme, mais si les incidents étaient moins multipliés son récit gagnerait en clarté et en intérêt. La fillette abandonnée, dont les aventures sont racontées au début du livre, est, dans la suite, rendue à sa mère, à laquelle elle a été enlevée en des circonstances assez invraisemblables. La paix ayant été signée entre la France et l'Angleterre, le lecteur voit avec satisfaction les ennemis de jadis, devenus les meilleurs amis du monde, réunis dans un banquet fraternel, et le livre se ferme sur ce tableau pacifique.

IV. — 1. — *Le Filon de Gérard* est la suite de *Gérard et Colette*, que nous avons présenté à nos lecteurs l'an dernier. Les héros du nouveau livre de M. Laurie, vivant tranquilles au milieu d'indigènes qu'ils sont en train de civiliser, se sentent bientôt piqués de la tarentule spéciale que l'on pourrait appeler la passion de l'or. Ils savent qu'en un coin déterminé de l'Afrique, pas loin d'ailleurs du lieu où ils se trouvent, ils ren-

contreront un gisement, qu'ils supposent important, du précieux métal pour lequel les Anglais, à l'heure présente, ont juré l'asservissement ou l'extermination des Boërs. Et l'auteur nous montre ces sages, ennivrés à la seule idée de conquérir des fortunes prodigieuses, renonçant à leur existence tranquille et partant à la conquête des lingots. Histoire à la « Robinson. » Tout y est du plus haut dramatique : installations, combinaisons, compétitions, luttes. Et finalement, la mine d'or ne tarde pas à apparaître sinon comme un leurre, du moins comme quelque chose d'approchant. Somme toute, une fois bien établi que le nouveau Pactole n'est qu'un demi-mirage, les braves gens qui s'y sont laissés prendre, se décident à redevenir vraiment sages, c'est-à-dire que la recherche problèmatique de l'or n'est plus qu'un accessoire dans l'entreprise de grande culture et d'élevage à laquelle ils finissent par se consacrer et qui leur assure un très large bien-être. Ce joli volume, gracieusement illustré et richement relié, offre un intérêt d'actualité intense.

2. — Comment raconter les merveilles de la science de manière à intéresser de jeunes lecteurs de treize à quatorze ans ? M. H. de Noussanne a résolu le problème en écrivant *le Château des Merveilles*. Il a campé en face l'un de l'autre deux frères : l'un, au courant de tous les progrès, automobilisme, électricité, sous-marin, etc., a truqué son château comme un palais enchanté. L'autre, un vieux malin (!), tapi comme un hibou dans sa propriété du Limousin, depuis quinze ans, a la haine de ce qu'adore le premier. Il s'agit de le convertir. Le premier enlèvera les petits enfants du sectond et forcera ce dernier à venir les rattrapper, nous ne disons pas les reconquérir. Et chemin faisant, jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, il sera obligé de s'incliner devant les commodités du voyage : le cheval étant démodé, il devra user de la bicyclette, puis du chemin de fer; à Bordeaux, au lieu du trois-mâts pavoisé, il sera forcé d'admirer le steamer transatlantique tout en acier, tout fumant, tout électrisé. Chez son frère, avec un petit sous-marin, il s'enfermera même au sein de la mer. De ci de là, le télégraphe, le téléphone, le micrographe aidant, etc., etc., il sera bien forcé d'avouer que vraiment le progrès a du bon. Un ballon dirigeable lui permettra même de sauver ses petits enfants et les rayons X de se sauver lui-même en extrayant de sa gorge le tuyau de pipe qui s'y est enfoncé. Vaincu, il prend la plume pour écrire le *Tableau des grandes inventions du siècle*. Il reste près de son frère, il fiance son neveu et sa nièce, la concorde, règne enfin, l'union se fait. C'est un rêve très beau trop beau même ; Dieu veuille qu'il soit vraiment la conclusion de cette fin de siècle. Les illustrations de P. Destez sont réussies et la reliure est charmante.

V. — 1. — Voici un beau livre, judicieusement pensé, bien écrit,

rempli d'anecdotes toujours intéressantes et parfois émouvantes, relatives à *la Marine d'aujourd'hui*. L'auteur de cet ouvrage, M. Georges Contesse, a déjà rédigé sur *la Marine d'autrefois* et sur *les Héros de la marine* deux volumes dont celui qui vient de paraître est le digne pendant. Qu'il s'agisse de la marine militaire, de la marine marchande ou même de la marine de plaisance ; qu'il s'agisse de cuirassés, de croiseurs, de torpilleurs et de sous-marins, ou de vapeurs et de voiliers, de bâtiments de pêche ou d'agrément, M. Contesse est également bien renseigné ; et, à propos de chaque catégorie de navires ou de barques, il raconte une série d'épisodes, de traits pittoresques qui éclairent et font comprendre les idées théoriques et les descriptions, qui font accepter les chiffres fournis par l'auteur. Peut-être, pour ne donner prise à aucune critique, M. Contesse eût-il dû insister davantage sur l'existence des morues sur le banc d'Arguin ; peut-être aussi eût-il bien fait de donner quelques indications un peu plus précises sur les avantages incontestables du port de Boulogne, dont on ne saurait trop vanter la supériorité sur les autres ports français du Pas-de-Calais. Quoiqu'il en soit, et en dépit de ces légères imperfections, le livre de M. Contesse n'en est pas moins très intéressant ; il apprend à aimer Dieu et la patrie, il fait connaître les exploits des plus vaillants hommes de mer contemporains, la situation actuelle des marines militaires de l'Europe, les raisons que tout Français peut avoir pour s'intéresser au développement de notre flotte. *La Marine d'aujourd'hui*, très bien illustrée, est donc un bon livre en même temps qu'un beau livre et nous souhaitons le voir bientôt entre les mains de tous nos collégiens.

2. — M. Pierre d'Alban, en écrivant *le Secret du vallon d'Enfer*, a enrichi les collections de la maison Mame d'un roman des plus dramatiques. C'est un épisode de l'histoire de la grande et illustre famille des Rohan. Le chevalier Louis de Rohan-Guéméné, faussement impliqué dans le complot La Truaumont, sous Louis XIV, est condamné à mort et exécuté. Il laisse une femme, qu'il a épousé en Hollande, et une enfant. Cette femme est traîtreusement empoisonnée par un Italien, qui agit par ordre, mais la fillette est sauvée et recueillie par de pauvres gens de Bretagne qui en prennent soin et qui, sans que l'auteur s'en explique clairement, la font élever selon son rang et sa naissance. A partir du jour où elle sort du couvent, la charmante Marie Penker (nom sous lequel Mlle de Rohan est connue) ne tarde pas à devenir le point de mire des ennemis acharnés à la perte des siens. Mais elle a pour défenseur occulte un vieux dur à cuire, Népomucène Reistapp, qui sait déjouer les noirs projets tramés contre elle. Tant et si bien que Marie de Rohan rentre en possession de son nom et de sa fortune grâce au dévouement de son terrible protecteur qui, un beau jour, sans y avoir prétendu, trouve sa récompense en épousant

en secondes noces la mère adoptive de Marie de Rohan et en devenant l'intendant de celle-ci. Relié avec le luxe de bon goût que l'on connaît à la maison Mame ce volume et orné de fort belles gravures hors texte.

VI. — 1. — Drame de famille et surtout épopée nationale, tel nous apparaît *Tambour battant*. M. Chambon donne cette épithète guerrière à un jeune Bourguignon, fils du meunier Labru, un gaillard que l'on appelle aussi Francœur, lequel est né soldat, comme d'autres rôtisseurs. Les scènes de ce palpitant récit se déroulent en 1636, à l'époque où Espagnols et Impériaux coalisés ont envahi la Bourgogne avec l'intention de marcher sur Dijon et sur Paris. Dans ce roman où les plus beaux caractères et les plus détestables passions sont mis en opposition, l'auteur fait revivre une époque troublée, où l'héroïsme français brille du plus vif éclat. C'est d'abord le siège d'une bicoque, Saint-Pierre-de-Norge où le jeune baron de Chandoz fait merveille, puis l'attaque du château de Chandoz défendu par vingt hommes contre cinq cents Impériaux. Ces cinq cents ennemis, grâce à un stratagème relevant de l'opéra comique, sont capturés et internés au château d'où le vainqueur, généreux, les renvoie à la frontière sous des conditions déterminées. M. Chambon, en fin de compte, nous montre les bons récompensés et les méchants punis, ainsi qu'il convient. Intéressant livre d'étrennes qni s'offre sous une reliure étincelante.

2. — Aimez-vous les histoires où les brigands, les belles dames, les pauvres filles, les grands seigneurs, se croisent et s'entremêlent, de manière que l'intérêt ne languit pas un seul instant? Lisez *Petite Reine*, par M. Chambon. L'action débute au moment du mariage de Louis XIV. Il y a dans la petite ville de Hendaye une pauvre femme qui a sauvé des griffes du marquis de Vernes l'enfant de Henri Audriot et d'Isabelle de Florac. Pour devenir duc de Florac, le méchant marquis avait d'abord juré de devenir l'époux de la jeune Isabelle. Puis, devant son refus, furieux de se voir déshérité par le vieux duc de Florac, son oncle, il avait juré haine à mort à sa cousine et à son mari. Il avait tué l'un, croyait-il ; il avait rendu l'autre folle de terreur et d'angoisse. Quand il les retrouve l'un vivant l'autre guérie, il veut les contraindre por la force à lui donner leur fille, la « Petite Reine. » Malgré ses compagnons, les « Chemises noires », des forbans et des bandits, il ne réussit qu'à faire brûler son château et à mériter la corde. Heureusement, ses victimes sont de braves gens, qui le font condamner seulement à la « rélégation » aux Grandes Indes. Là, ses cruels défauts serviront son pays et son ange de sœur le maintiendra dans la bonne voie. Nous ne saurions assez recommander ce livre qui est très vivant, d'une allure franche et vive. Tout le monde y est sympathique, voire même le traître, puisqu'on lui pardonne, et le valet du traître puisqu'il est vaincu par une femme. Les illustrations de Zier sont assez bonnes et la reliure est ravissante.

3. — Dans *Grands Cœurs et Petit Pays*, M. Noël Gaulois a mis en scène plusieurs épisodes du soulèvement des Hellènes de 1822. Tout en conservant à son récit un fond historique, il l'a agrémenté de personnages de convention et d'aventures plus ou moins fantaisistes. C'est ainsi qu'autour de Marco Botzaris, l'héroïque défenseur de Missolonghi, il a groupé quatre jeunes gens : un Anglais, un Français, un Italien et un Allemand, qui prennent part aux évènements de la guerre chacun dans la mesure de son caractère. Notons en passant que le Français Marcel, qui déjoue les entreprises et les embûches du traître Gogos Bakolas et provoque indirectement le triomphe de la bonne cause, n'est pas sans représenter un des personnages les plus sympathiques de ce petit roman historique, — ce dont nous ne pouvons naturellement pas faire un crime à M. Noël Gaulois. Nous lui reprocherons, par contre, certaines longueurs et un style qui est loin d'être impeccable ; nous lui reprocherons aussi, dans un livre qui doit être instructif en même temps qu'amusant, de ne pas citer, à tout le moins, des fragments de cet *hymne de Rhigas* qu'on a comparé à notre *Marseillaise*. Ces critiques, aucun des jeunes lecteurs de *Grands Cœurs et Petit Pays* ne songera à les adresser à M. Noël Gaulois ; il leur suffira de lire les aventures de nos jeunes gens dans un texte fort bien imprimé et très joliment illustré.

VII. — 1. — Rien n'est plus empoignant que *les Épreuves de Charlotte*, par Mme Rieder. C'est l'histoire d'une enfant jetée au lendemain de la mort de son grand-père dans une famille allemande de sa parenté où elle endure toutes sortes de mauvais traitements. Une sœur, sa maîtresse de pension, la console, la soutient, ranime son corps et son cœur. On trouve dans ce livre un sentiment religieux très profond et très délicatement exprimé. A recommander chaudement aux parents et aux enfants chrétiens.

2. — Pour faire faire aux petits un voyage en Bretagne, M. François Deschamps a écrit *la Cousine de Suzanne*. Gudule van Trieschnveldt est le sujet d'aventures comiques. Nous aurions désiré un comique moins « tiré par les cheveux », mais enfin soit ! Car grâce à l'auteur et à M. Robaudi, son illustrateur, on savourera les beautés de Vitré, Paimpol, Roscoff, Lannion Trégastel, etc., etc. C'est un livre de vacances à faire lire aux moutards qui prendront le train en 1900, au mois d'août, pour les « petits trous pas chers » de Bretagne. Inoffensif au point de vue religieux. Pourquoi n'avoir pas dit (p. 86) que la Paimpolaise est de Botrel pour les paroles, puisqu'on cite Feautrier pour la musique ? Innovation à encourager : de la musique et des chansons se trouvent dans ce petit livre.

3. — Nous n'entrerons pas dans le détail des parties de plaisir qui donnent tant de charme aux vacances que les familles de Remonville

et de Langlade passent sur les côtes de Bretagne et, pour ne pas gâter la joie des jeunes lecteurs, nous ne leur dirons même pas quel fut le *Coup de tête* qui donne son nom à l'ouvrage. Ce qu'il faut signaler toutefois, ce sont de charmantes descriptions des fêtes bretonnes, des usages et des mœurs pittoresques de la vieille Armorique. Ces jolis tableaux, assez simples pour être appréciés des petits lecteurs, sont inspirés par une pensée poétique et pieuse, qui ne peut qu'avoir une excellente influenec sur l'esprit des enfants.

4. — Deux familles intimement unies par le sang et par l'amitié éprouvent en même temps des revers de fortune, qui bouleversent leur existence. Toutes deux abandonnent leur somptueux appartement du boulevard Haussmann, les Carville pour le quartier excentrique de la Villette, où M. Carville se met à la tête d'une entreprise industrielle ; les Belcast pour un exil encore plus lointain. Ils se fixent en Pologne, où M. de Belcast, ingénieur distingué, a trouvé une place lucrative comme directeur d'une exploitation de mines. L'histoire de ces deux familles, qui embrassent bravement leur nouvelle vie, leurs aventures, dans le milieu ouvrier de la Villette et dans les steppes de l'Ukraine, l'influence de ces nouvelles conditions d'existence sur le caractère de leurs nombreux enfants, la correspondance échangée entre les « petits et les grands exilés », où ceux-ci racontent leurs impressions et leurs occupations, remplissent le volume. Le style de *Au loin* est facile, les sentiments excellents et de nombreux détails sur les coutumes polonaises lui donnent un charme de nouveauté, toujours appréciable dans les livres destinés aux enfants. Ils apprennent ainsi, sans s'en douter, ce qu'on ignore trop en France, l'histoire, les usages, les mérites des pays étrangers.

VIII. — 1. — Nullement banal le nouveau livre de Mme Pierre Perrault : *Le Pupille de mon ami*. Imaginez-vous un receveur municipal et un bibliothécaire de province qui adoptent un petit bohémien, l'éduquent, ou, pour être plus exact, le font éduquer, car ils sont célibataires l'un et l'autre, et, de fil en aiguille, à travers des incidents comiques ou des aventures tragiques, le voient un beau jour rentrer dans sa qualité perdue de prince... roumain, bulgare, ou quelque chose entre les deux. Prince d'une nationalité sinon morte, du moins errante et dispersée, mais qui, sans l'inspiration et la direction d'un religieux savant et énergique, le P. Spiridion, cherche à se ressaisir et à réclamer son droit à l'existence en plein soleil. — Une historiette fort touchante : *La Porte verte*, achève ce joli volume : c'est le cas de deux beaux-frères, l'un industriel et l'autre artiste, le premier voulant que le second marche sur ses traces, le second entendant que le premier, son aîné, le laisse suivre sa voie. De ce désaccord naît un choc et de ce choc une brouille. Enfin, les deux beaux-frères, qui avaient raison l'un et l'autre, chacun

à son propre égard, se réconcilient en un beau jour de fête, grâce à un petit bonhomme de fils et de neveu qui arranget out, inconsciemment. *Deo gratias!* L'esprit, le cœur et même le sentiment religieux trouvent ici leur écho.

2. — Si Mme Pierre Perrault nous a donné l'aimable volume qui précède, M. B. Schmidt, sous le titre de : *La Providence de François*, offre à tout le monde un vrai bijou. Pauvre orphelin, François Vincent est recueilli par un oncle fermier, qui n'a qu'une fille. Tout de suite, celle-ci s'érige en despote vis-à-vis de son cousin plus âgé qu'elle de trois ans. François, toujours blâmé par son oncle et par sa tante, finit par se cabrer et se décide à s'enfuir d'une maison où il est méconnu. Heureusement, une petite voisine, Mariette Guiraud, une vraie sainte, le rappelle au sérieux de la vie, au devoir. Toujours grâce à Mariette, François est remarqué et bientôt apprécié au château, dont les maîtres, le père et le fils, deviennent ses protecteurs, et, à travers les hauts et les bas d'une existence difficile qui débute, le soutiennent alors que Mariette le guide. Tant et si bien que François Vincent, qui a passé avec succès par l'école d'agriculture de Grignon, devient un gros fermier et l'heureux époux de la pauvre Mariette qui lui apporte comme dot ce trésor plus rare qu'on ne pense et qui s'appelle « une bonne femme. » (Voyez Bernardin de Saint-Pierre). Un mot encore d'une importance capitale : La *Bibliothèque du Petit Français* n'a peut-être jamais publié un roman aussi recommandable pour la jeunesse que *la Providence de François;* tout s'y trouve : morale pratique, sentiments du cœur et pensée religieuse très vive.

IX. — 1. — Quel intéressant et édifiant volume que celui des M. Jean Poujoulat : *En ce temps-là ! Magdiel !* Peu de livres aussi charmants et aussi profondément chrétiens peuvent être donnés en étrennes à la jeunesse, car le sujet n'est autre, en effet, que l'histoire du bon larron, d'abord guéri de la lèpre tout petit, à la suite d'un bain pris après l'Enfant Jésus, puis, après une vie peu recommandable, expirant sur la croix, auprès du Divin Maître qui lui promet, en raison de sa foi et de son repentir, de le recevoir le jour même de sa mort en paradis. Signalons spécialement dans ce joli livre deux superbes gravures en couleurs.

2. — Ils étaient trois petits vagabonds, qu'exploitait un misérable de la pire espèce, pour spéculer sur la charité publique. Ils s'échappèrent, ils s'en allèrent *En fuite*, de la foire de Neuilly aux plages de Bretagne et la comtesse L. de Courville conte dans ce joli style, dont elle a le secret, leurs alarmes, leurs consolations, leur arrivée au port, dans ce Croisic où les recueillirent les bons Pères de Saint-Jean-de-Dieu. Quelques jolies illustrations et une élégante couverture rendent encore ce petit volume plus attrayant pour les familles chrétiennes et

pour celles qui ont besoin de l'être. A faire lire par les enfants de six à huit ans et à répandre partout.

3. — Mme de Harcoët a réuni en un volume trois charmantes nouvelles : *Les Lunettes d'Annaïk, le Secret de tante Jeanne* et *Pour une fleur*. La première, la plus importante et la plus touchante d'ailleurs, montre qu'un bienfait n'est jamais perdu. La seconde établit que le grand art de ne pas s'ennyer dans la vie, c'est de s'oublier en ne songeant qu'au bonheur de ceux qu'on aime. La troisième enseigne la charité. Et le tout, il convient de le retenir, est animé de l'esprit chrétien le plus pur. Les jolies gravures dont ce volume, très bien relié, est orné, ajoutent encore à l'attrait du texte.

X. — 1. — Tout le monde connaît *la Sœur perdue*, de Mayne-Reid. Ce sont des aventures et des descriptions fort pittoresques des régions situées dans l'Amérique du Sud, non loin du Paraguay. Le style en est fort attachant. L'éditeur Hetzel les a fort joliment réimprimées dans un coquet volume illustré par Riou et pourvu d'une élégante couverture. Nul doute qu'une foule de petits lecteurs avides ne les dévorent.

2. — M. O. Le Roy a mis dans un petit volume de cette même collection un roman de cape et d'épée pour enfants, qu'il a intitulé : *La Pupille de Polichinelle*. L'action se passe au milieu du XVIIIe siècle. Polichinelle, exile de Naples, recueille en France la petite fille d'une pauvre veuve abandonnée. Il la protège contre des bandits, ses parents, il la sauve, il la confie à d'honnêtes gens, ses tuteurs. C'est le triomphe de la vertu. Le tout dans un style charmant. Quelques vignettes de Guydo tracées avec esprit et une jolie couverture dans le genre de la précédente. VISENOT.

NOTA. — Nous recevons trop tard les ouvrages suivants dont le compte rendu ne pourra être donné que dans notre livraison de janvier prochain.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS D'ART. L.-HENRY MAY. — *Pompéi. La Ville. Les Mœurs. Les Arts*, par PIERRE GUSMAN. Gr. in-4 de 476 p., illustré de 600 dessins dans le texte et de 32 aquarelles de l'auteur. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — *Paris pittoresque, 1800-1900. La Vie. Les Mœurs. Les Plaisirs*, par LOUIS BARRON. Gr. in-4 de 415 p., illustré de 500 reproductions d'estampes et de 20 grav. hors texte tirées en couleurs. Cartonné, fers spéciaux, 25 fr.; relié, 40 fr.

LIBRAIRIE LAURENS. — *Les Perles de la Côte d'Azur. La Rivière (du Cap Roux au torrent Saint-Louis). Monaco, Monte-Carlo, les Routes du littoral et de la Corniche, Menton et leurs environs*, par le Général BOURBELLY. In-4 de II-411 p., illustré de 20 aquarelles dans le texte et hors texte et de 100 gravures par E. Lessieux. Broché, 40 fr.; relié, 45 fr. — *Les Styles enseignés par l'exemple. Europe : Art byzantin. Arts modernes*, par L. LIBONIS. In-4 illustré de 200 grav. accompagnées de notices. Broché, 20 fr.; relié, 22 fr.

THÉOLOGIE

Die Lehre von den heiligen Sacramenten der katholischen Kirche, von Dr Paul Schanz. Mit approb. des hochw. Kerrn Erzbischofs von Freiburg. Freiburg im Breisgau, Herder, in-8 de 758 p. — Prix : 12 fr. 50.

Ce volume est dû à la plume d'un éminent théologien allemand auteur d'une apologétique justement estimée. M. Schanz a rendu un réel service aux savants catholiques en leur fournissant d'amples matériaux pour l'histoire des sacrements. Une première partie est consacrée à la doctrine générale des sacrements. La conception même du sacrement, les sacrements de l'ancienne loi, la notion du sacrement d'après les réformateurs, les sacramentaux, la nécessité du sacrement, les signes extérieurs ; la matière et la forme, l'institution du sacrement, l'activité sacramentelle et son caractère, le ministre du sacrement et le sujet capable de le recevoir, le nombre septénaire sont tour à tour étudiés (p. 25 à 203) d'après la méthode purement historique.

La seconde partie donne la théologie spéciale à chacun des sacrements. On peut y remarquer la théologie du baptême qui nous a paru spécialement étudiée, et (p. 267 à 278) l'intéressante question des enfants non baptisés. B. C.

La Résurrection de la chair et les qualités (Impassibilité, clarté, agilité, subtilité) du corps des élus, par l'abbé Brinquant. Paris, Lamulle et Poisson, in-8 de 400 p. — Prix : 3 fr. 25.

Pour donner satisfaction à la curiosité légitime qui demande la lumière sur nos destinées futures et en particulier sur la condition future de nos corps, nous n'avons rien de mieux à faire que d'interroger la foi et d'exposer ses divins enseignements. Ensuite nous pouvons interroger la raison et la faire parler utilement, en montrant d'une part qu'elle sait trop peu de choses sur la nature des corps et les états possibles de la matière pour oser contredire les données de la foi et et d'autre part en nous servant judicieusement du peu qu'elle sait. Elle nous fournit en effet des analogies toujours intéressantes et qui éclairent un peu l'objet de notre croyance. Enfin dans le sujet qui nous occupe, nous trouvons dans la vie des saints, nombre de phénomènes surnaturels qui nous donnent, mieux que des analogies, en nous faisant assister parfois à un prélude, à un commencement de la transfiguration bienheureuse des corps par les âmes sanctifiées. Voilà tout le travail de M. l'abbé Brinquant. Il le divise en cinq livres. Le premier est consacré à la démonstration du dogme de la résurrection de la chair; les

quatre autres à l'exposition des qualités glorieuses du corps ressuscité. L'auteur s'exprime dans un style simple et vise surtout à la clarté. Nous lui demandons d'effacer la phrase : « L'âme est la cause efficiente du corps. » Lorsqu'il explique l'identité du corps au milieu des variations incessantes, nous lui conseillons de préférer nettement la doctrine de la forme substantielle, aux explications embarrassées des philosophes d'une autre école. Cet ouvrage a reçu du public un très favorable accueil et il le mérite. LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

Procédure matrimoniale générale, par l'abbé R. BASSIBEY (t. XII du *Cours complet de droit canonique*). Paris, Oudin, 1899, in-8 de XVI-452-246 p. — Prix : 8 fr.

M. l'abbé Bassibey a rédigé avec une louable clarté un exposé des règles générales de la procédure matrimoniale que nous apprécions grandement. Organisation du tribunal, enquête préliminaire extrajudiciaire, instruction judiciaire : telles sont les trois grandes divisions de son travail. Il a su mettre en œuvre, pour commenter la législation assez fragmentaire que régit la nature, les traités classiques des grands auteurs, les quelques rares travaux spéciaux faits dans ces dernières années sur la procédure canonique, et surtout les décisions de Congrégations romaines, dont il a tiré le meilleur parti. De nombreux appendices renferment les formules judiciaires les plus usitées, le texte des différentes instructions relatives à la procédure matrimoniale, enfin, des exemples de discussion des causes qui ont peut-être une moindre utilité : il a fallu en effet se borner sous peine de développer outre mesure le volume déjà assez considérable. Cet excellent ouvrage sera certainement apprécié du public un peu restreint auquel il est destiné car M. Bassibey s'est efforcé de répondre à tous les doutes pratiques qu'une observation assidue et une expérience personnelle du fonctionnement des officialités lui ont permis de connaître à fond.

G. PÉRIÈS.

SCIENCES ET ARTS

Le Péril occultiste, par G. BOIS. Paris, Retaux, 1899, in-12 de XVI-315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une Échappée sur l'infini, par E. GRIMAUD. Paris, Leymarie, 1899, in-12 de VII-417 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous réunissons ces deux ouvrages parce qu'ils traitent du même objet, bien que dans un esprit tout à fait différent.

M. Bois pousse le cri d'alarme devant la propagation des doctrines

occultistes, spiritistes ou autres. Son livre est fort intéressant. Beaucoup de lecteurs se plaisent à lire les ouvrages sur le spiritisme ; la preuve est qu'on en publie un grand nombre depuis quelque temps. C'est un jeu dangereux; mais à ceux qui ont pris ce goût nous conseillons le livre de M. Bois. Ils y verront ce que c'est que le plan astral, le tarot, le ternaire, la cabale, la chiromancie, et toutes choses dont on parle souvent par le monde, sans bien savoir de quoi il s'agit. Ils y verront aussi comment ces superstitions et l'occultiste, le spiritisme, la franc-maçonnerie ont un premier fond commun, mènent à des doctrines analogues inspirées par l'esprit du mal. Ils y verront aussi les dangers de ces manœuvres, et comment une fois qu'on s'est mis en rapport avec le mauvais, on n'en sort pas sans dommage.

— M. Bois prévoit que du côté de l'occultisme viendront, au siècle prochain, les plus vives attaques contre la religion catholique. Nous étions tenté de trouver ce jugement un peu excessif. Franchement, le livre de M. Grimaud donne raison à M. Bois. Ce livre est un véritable exposé doctrinal fondé sur les manifestations spirites, qui remontent, dit l'auteur, aux premiers jours de l'humanité. C'est le seul point où nous soyons d'accord avoc M. Grimaud. Le fond de sa doctrine est une sorte de bouddhisme ; un Dieu animant l'univers, dont émanent les divers esprits qui passent leur existence éternelle à gravir ou à descendre des divers échelons de l'être, tantôt anges, tantôt démons, tantôt humains, tantôt animaux. Pour le moment, les morts évoqués admettent Dieu et l'immortalité de l'âme ; de l'enfer ils ne veulent pas entendre parler. Jésus-Christ, pour eux, est un grand personnage; mais dès les premiers jours l'Église a altéré sa doctrine.

Ce livre nous a impressionné tristement. Voilà un homme qui éprouve tous les besoins que peut satisfaire le christianisme ; il les expose avec une sincérité parfois éloquente mais il ne veut pas du christianisme, parce qu'il le juge sur la caricature qu'en ont fait certains sectaires. La gloire et la force du christianisme, outre la grâce divine, c'est d'être la seule religion qui satisfasse à la fois la raison et les instincts moraux de l'humanité. C'est la seule religion qui justifie de ses titres. L'esprit du mal a commencé à contester ces titres au nom d'une science qui ne sait le tout de rien. Aujourd'hui qu'il a réussi à répandre l'idée que la religion est antiscientifique, il creuse le vide qu'il a lui-même produit au fond des âmes afin de les porter vers des satisfactions illusoires et criminelles. C'est un essai de reconstitution du paganisme. Il faut être bien malheureux pour préférer aux grands faits du catholicisme fondé en pleine lumière de l'histoire, les révélations suspectes d'esprits parfois gouailleurs, souvent vulgaires, quelquefois immondes et dont rien ne garantit ni le nom, ni la franchise, ni l'autorité : tout au contraire. D. V.

La Nature tropicale, par I. Costantin. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 315 p., avec 166 grav. — Prix, cart. toile : 6 fr.

Ce livre, qui fait partie de la *Bibliothèque scientifique internationale* publiée par M. Alglave, serait mieux désigné sous le titre de : *La Forêt tropicale,* attendu que si tout ce qui est forêt appartient à la nature, toute la nature n'est pas comprise dans le peuplement végétal des forêts. Or ce n'est guère que de la végétation des forêts tropicales qu'il est question dans ce volume.

L'auteur commence, à titre de *Préliminaires*, par une description générale de la forêt vierge dans les régions intertropicales où il nous montre non seulement les arbres immenses, mais aussi la surabondance de végétation accessoire qui les accompagne : lianes de toutes espèces enguirlandant les cimes, plantes *épiphytes* c'est-à-dire croissant sur les arbres ou sur d'autres plantes leur servant de support, plantes parasites vivant aux dépens d'autres végétaux, plantes *saprophytes* (Σαρπός, pourri) tirant leur subsistance des détritus végétaux en décomposition.

Suit, sous ce titre : *Première partie. Origine de la forêt*, une théorie (qui nous paraît contestable) sur la « cause de la production des arbres » et des considérations plus plausibles sur l'action des climats, de l'éclairement, du feuillage, et des variations que ce même climat a subies depuis l'origine des temps géologiques jusqu'à nous. L'aspect des forêts aux diverses périodes houillère, secondaire, tertiaire, l'état de la flore à ces diverses époques, donnent le complément de cette Première Partie qui est plus spécialement consacrée à l'élément essentiel des forêts tropicales comme de toute forêt, aux arbres.

Mais, sous les climats tropicaux, si les arbres tiennent le premier rang dans la végétation forestière, de quelle immense variété ailleurs inconnue, d'autres plantes de toute espèce ne sont-ils pas accompagnés ! Nous venons de nommer les principaux groupes de cette végétation accessoire. De chacun d'eux il est traité à fond dans autant de « Parties » spéciales de l'ouvrage. Celle qui concerne les saprophytes est intitulée : *Symbiose* parce que ces plantes vivent au moyen d'une sorte d'association à bénéfice réciproque avec d'autres plantes, comme les champignons. Un autre et bien curieux exemple de symbiose est donné par certaines espèces de fourmis qui vivent sur des arbres qu'elles défendent contre d'autres fourmis, d'espèce dévastatrice.

Une sixième et dernière Partie a pour sujet l'*Influence de la mer* sur la végétation et comprend un chapitre concernant ce que l'auteur appelle la *Mangrove*, c'est-à-dire la végétation forestière des bords de la mer représentée principalement par les palétuviers, puis un chapitre sur la flore des îles. Après quoi arrive, on ne sait trop pourquoi, un dernier chapitre sur le déluge et la religion soi-disant « primitive de

l'humanité! » Chapitre d'érudition, mais d'une érudition non puisée aux sources les plus récentes. L'auteur, qui cite la théorie diluvienne du géologue viennois Suess, ne paraît pas se douter des travaux importants sur le même sujet de M. Raymond de Girard ; il donne au héros du poème chaldéen le nom d'Izdubar aujourd'hui abandonné pour celui de Gilgamès seul admis actuellement par les orientalistes.

Ce livre, qui d'ailleurs ne paraît pas conçu dans une pensée volontairement hostile à nos croyances, n'en révèle pas moins un auteur incroyant. A propos des traditions des divers peuples sur le déluge, c'est à peine s'il fait, une fois ou deux et très accessoirement, allusion au récit de la Genèse, qu'il ne parait pas avoir en plus haute estime que les innombrables légendes des différentes mythologies de l'antiquité. Ailleurs (p. 2), il qualifie de légende « l'histoire du jardin d'Eden. » Sur un autre point (p. 307), il parle non de la création mais « de ce qu'on a appelé autrefois création » (*sic*). Il est regrettable que, dans un ouvrage d'une réelle valeur scientifique, se manifeste l'esprit sceptique d'un savant qui paraît n'avoir de croyance que pour le fait indémontré et jusqu'ici indémontrable de l'évolution transformiste.

JEAN D'ESTIENNE.

LITTÉRATURE

La Littérature française au XIXe siècle, par F.-T. PERRENS. Paris, L.-Henri May, 1899, in-18 de 437 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Perrens est membre de l'Institut ; cela empêche de juger son manuel par le silence qu'il mériterait. Mais il est octogénaire : cela oblige à la courtoisie, que son ton agressif et tranchant rend parfois difficile. Évidemment ayant à juger un homme de cet âge, — qui n'était préparé à analyser le génie de Lamartine ou la méthode de Taine que par des travaux sur *Savonarole* et *Florence*, — si ses « leçons » de littérature, souvent d'ailleurs tournées en nomenclatures, sont toujours absolument vides d'idées, même d'aperçus sur le caractère, le tour d'esprit ou les procédés d'art de nos écrivains contemporains, si tous ses jugements sont à peu près aussi fortement motivés que ceux du campagnard de Boileau :

A mon gré, le Corneille est joli quelquefois,

on peut lui trouver tout de suite l'excuse, bien connue au Palais, de la « responsabilité limitée. »

Ce qui est troublant, c'est de penser que « pendant quinze années » les élèves-maîtres de l'École normale supérieure de Saint-Cloud ont été initiés de cette manière à l'intelligence de la littérature et à la justice ! Sans relever les erreurs de fait, au hasard, en feuilletant, recueillons quelques appréciations : *Les Martyrs* de Chateaubriand, c'est dans le genre du *Joseph* de Bitaubé ; Le *Génie du christia-*

nisme est plein de « divagations pieuses; » comment du reste admettre « des dogmes dont saint Augustin a dit qu'il faut les croire parce qu'ils sont absurdes » ? Les *Mémoires d'outre-tombe* ? « un vaniteux et indigeste fatras, où le mensonge coule à pleins bords (vérifier dans M. Biré) : jamais tant de mauvais goût, de puérilités, de bizarreries .» — Bonald est un attardé, « qui supprime tous les progrès modernes sans excepter le télégraphe ; » et si sa théorie du langage, don de Dieu, était vraie « on ne comprendrait guère que les enfants apprennent si lentement à parler. » Croire avec Joseph de Maistre que toutes choses viennent de Dieu, « à la manière dont marche le monde, ce ne serait pas faire beaucoup d'honneur à l'intelligence qui le mène. » — Laprade est exécuté en quatre lignes : « catholique monotone, il sait du moins être vigoureux dans ses invectives contre le second Empire. » — Il est vrai que Brizeux est seulement nommé, tandis que Mme Ackermann, Jean Richepin et Armand Silvestre ont chacun plus d'une page ! Quant à Eugène Manuel, « il serait de l'Académie, si les Immortels n'étaient plus antisémites qu'on ne l'est dans les autres classes de l'Institut. » — Verlaine, lui, est jugé uniquement sur sa tête « hideuse, et qui faisait penser à un criminel abruti. » — Taine « n'est pas un historien, » et s'il s'est assis, « plus tôt qu'il n'était vraisemblable, » dans un des quarante fauteuils, il le doit à ses sévérités pour la Révolution, « bien vues en bon lieu. » Aussi ne figure-t-il pas, au chapitre de l'histoire ; sa place est donnée à M. Gabriel Monod que tant d'erreurs, tant de démentis éclatants ont cependant bien disqualifié ; et, pour avoir trop parlé des siens, M. Perrens a oublié de mentionner les ouvrages de M. Thureau-Dangin.— Les *Lundis* de Sainte-Beuve « sont un travail digne des bénédictins d'avant les liqueurs » (! ?...). Victor Cousin est condamné pour avoir dit « en pleine Sorbonne » que le plus beau livre du monde, c'est le catéchisme ; et davantage encore peut-être pour avoir osé parler de sobriété, alors qu'il déjeûnait d'un morceau de porc froid et d'une assiette de fraises ! — Louis Veuillot « est l'auteur d'assez nombreux ouvrages dont aucun n'est resté. » Comme romanciers, Zola, Édouard Rod, Marcel Prévost, oui ; mais Théophile Gautier ne compte pas, et Fromentin n'est nommé nulle part. Etc..., etc..., etc...

Le style et la langue sont, ainsi qu'on dit aujourd'hui, adéquats : Sardou, comme auteur dramatique, arrive « pas bon troisième » ; Napoléon III est ordinairement appelé « l'aventurier » ; Lamennais (c'est ce qui a le plus frappé M. Perrens, comme, pour Lamartine, de le voir donner des beefstaks à ses chiens) « déchaussait incessamment ses escarpins » ; encore une perle : « ce qui personnifie l'Empire dans le domaine des lettres, c'est la queue de Voltaire ».... On demande ce qui personnifie M. Perrens...

Tircis, il faut songer à faire la retraite...

G. A.

Pages choisies des grands écrivains. SHAKESPEARE. Traduction et introduction par ÉMILE LEGOUIS. Paris, Colin et Cie, 1899, in-18 de XLVI-396 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout est à louer dans cette anthologie : le choix des morceaux, assez variés et assez étendus pour faire connaître les aspects divers du théâtre de Shakespeare et ses principaux personnages; la traduction, à la fois fidèle et littéraire et où les passages lyriques sont rendus en vers avec un grand bonheur ; l'introduction, qui, dans sa brièveté, est l'une des appréciations les plus personnelles et les plus pénétrantes qui aient paru en notre langue sur la personne et l'œuvre du grand écrivain anglais. Souhaitons que beaucoup de lecteurs abordent par ce livre l'étude d'un poète fréquemment exalté ou discuté chez nous au hasard, moins souvent connu et compris. A. BARBEAU.

Sartor Resartus, vie et opinions de Herr Teufelsdroeckh, par THOMAS CARLYLE. Traduit de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY. Paris, « Mercvre de France », s. d., in-12 de 364 p. — Prix : 3 fr. 50.

Thomas Carlyle, essai biographique et critique, par EDMOND BARTHÉLEMY. Paris, « Mercvre de France », s.d. in-12 de 276 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est singulier que le *Sartor Resartus* de Carlyle ait attendu jusqu'à ce jour, c'est-à-dire un demi-siècle et plus, avant d'être traduit en français. La version qu'en donne aujourd'hui M. Barthélemy est consciencieuse et exacte à souhait; elle passe même parfois les limites légitimes de l'exactitude en calquant de trop près une phraséologie et des tours étrangers. Quelques bonnes notes l'accompagnent, éclaircissant des allusions et des obscurités de détail. Quant à la conception générale et à la portée de ce livre étrange, ainsi que des autres œuvres du même auteur, on s'en fera une idée assez nette en lisant l'essai sur Carlyle que M. Barthélemy publie en même temps que sa traduction. Point de recherches biographiques nouvelles dans cet essai, ni même d'exposé complet et critique des idées de Carlyle; l'auteur semble nous promettre cet exposé pour un autre volume; ici il a voulu faire « une description de l'esprit de Carlyle », suivre la lente formation de sa pensée, trouver l'origine de ses idées, montrer « une forme d'esprit et tout ce que pouvait donner cette forme d'esprit. » C'est donc une étude de psychologie qui nous est offerte, étude parfois un peu abstraite mais très subtile et très pénétrante; les traits divers de l'intelligence et de la sensibilité du philosophe écossais y sont ingénieusement dégagés, ainsi que les influences subies par l'une et l'autre, notamment, dans l'un des meilleurs chapitres, la façon dont il a digéré et transformé la métaphysique allemande. Sa métaphysique propre, sa morale, sont ensuite présentées dans leurs grandes lignes; si l'on remarque peut-être dans ce dernier tableau quelque incohérence, elle n'est pas du fait de M. Barthélemy.

Celui-ci du reste discute fort peu son auteur; il se propose de le comprendre et de l'expliquer; dans une appréciation purement critique, il tempérerait, pensons-nous, de fortes réserves, son admiration d'ailleurs légitime pour un homme qui fut l'un des plus vigoureux penseurs, mais aussi l'un des plus bizarres visionnaires qu'ait produits la Grande-Bretagne. A. BARBEAU.

HISTOIRE

La Reine de France. De Tolbiac à Lourdes, par le colonel HENRI DE PONCHALON. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin ; Desclée, de Brouwer et Cie, 1899, gr. in-8 de 299 p., avec de nombreuses gravures dans le texte. — Prix : 2 fr. 50.

« De quelle noble, patriotique et religieuse façon, écrit à l'auteur S. E. le cardinal Perraud dans la lettre placée en tête du volume, vous employez les loisirs que vous a faits une retraite prématurée !... Déjà, dans deux séries de récits d'un très grand intérêt, vous aviez raconté vos souvenirs de guerre, je veux dire votre campagne d'Annam et de Cochinchine (1858-1860) et la part que vous avez prise, en 1870 et 1871, à notre terrible lutte avec l'Allemagne. Aujourd'hui, votre piété, toujours inspirée par l'amour du pays, vous porte à faire connaître une des pages les plus touchantes et les meilleures de notre histoire nationale, ou — pour parler plus exactement — c'est cette histoire elle-même que vous déroulez comme un hommage filial aux pieds de la Vierge Marie. Vous l'appelez « la Reine de France » et vos récits, qui commencent à Tolbiac pour se terminer à Lourdes, justifient cette appellation. »

« Dans l'ouvrage que j'entreprends aujourd'hui, nous dit l'auteur dans son *Avertissement*, je voudrais montrer à ceux que n'aveugle pas l'esprit de parti quelle grande place le culte et les diverses apparitions de la Vierge occupent dans notre histoire nationale, et faire ressortir l'influence qu'ils ont exercée sur nos rois et nos hommes de guerre. » — Ce pieux et patriotique dessein, l'auteur l'a exécuté avec beaucoup de talent et de verve chrétienne selon un plan ainsi conçu. Il a d'abord exposé dans une introduction où, de son propre aveu, la légende tient une large place, « le culte de la Vierge dans la Gaule avant l'établissement des Francs. » Il a ensuite développé son sujet en trois parties, de la façon suivante : Première partie. *Moyen âge.* I. Geneviève. — Clotilde. - Clovis. II. Charlemagne. III. La Chevalerie. IV. Première Croisade. V. Philippe Auguste. — Croisades (suite). — Guerre des Albigeois. — Bouvines. — Le Rosaire. VI. Saint Louis. VII. Guerre de Cent ans. — Bertrand du Guesclin. VIII. Jeanne d'Arc. — Deuxième partie. *Ère moderne.* I. Bayard. II. Guerres de religion. — La Vierge et la Compagnie de Jésus. III. Notre-Dame des Victoires. — La France consacrée à

Marie. IV. Concordat. — La Médaille miraculeuse. V. Notre-Dame de la Salette. VI. Notre-Dame de France. — Sébastopol. VII. L'Aurore de Lourdes. VIII. Notre-Dame de Lourdes. IX. Lourdes et Loigny. — Le volume se termine par un épilogue intitulé : *Notre-Dame d'Espérance.*

Une critique rigoureuse aurait peut-être çà et là, au point de vue proprement scientifique, quelques réserves à faire. Mais, dans son ensemble, par le sentiment profondément religieux et profondément français qui en inspire toutes les pages, et aussi par l'utile abondance des notions historiques qu'il renferme, l'ouvrage du colonel de Ponchalon est excellent à mettre entre les mains de la jeunesse des deux sexes.

M. S.

Dix ans d'épiscopat à Saint-Denis de la Réunion et à Beauvais, par Mgr Frédéric Fuzet. Paris, Roger et Chernoviz, 1899, in-8 de xviii-600 p. — Prix : 7 fr.

Ce volume a pris tout de suite rang parmi les œuvres épiscopales éditées les plus remarquables. Dans cet important recueil, il y a des pièces d'un intérêt tout local ; d'autres qui rappellent aux fidèles certaines grandes leçons de la vie chrétienne avec une profondeur de doctrine qui fait songer à celle des Pie et des Plantier. Nous avons été particulièrement frappé par les documents sur les rapports entre l'Église et l'État ; par ceux relatifs à la formation des jeunes clercs et aux moyens d'apostolat qui conviennent au clergé contemporain. Mgr Fuzet s'y prononce formellement pour la politique pontificale de Léon XIII. On peut même avancer qu'il fut avec Mgr Lavigerie et Mgr Meignan l'un des premiers adhérents à la forme républicaine du gouvernement français. Il enseigne la soumission non seulement aux exigences justifiées du pouvoir civil, mais encore à celles qu'on peut subir sans faute, pour éviter les luttes toujours stériles, sinon funeste entre les deux puissances religieuse et politique. Il demande le maintien sans atténuation du concordat. Ces idées maîtresses sont bien conformes aux directions pontificales. La question de la résistance passive à la loi dite d'abonnement a soulevé d'ardentes polémiques. En somme n'est-elle pas en conformité avec les directions romaines puisque Léon XIII a laissé aux intéressés entière liberté pour l'acquittement de ces droits fiscaux?

Mais tout le monde, sans restriction, approuvera le programme de la formation des clercs qu'exige notre époque. Mgr de Beauvais y fait preuve d'une pénétrante connaissance des besoins de notre temps. Tout en conservant comme *stratum* de cette éducation ce que la tradition de l'Église a de meilleur, il fait une large place au mouvement d'idées qui caractérise le siècle qui s'achève. Pour la spiritualité, l'enseignement aura pour principale assise l'*Imitation de Jésus-Christ*

et la liturgie romaine, puis viendra la théologie des plus solides auteurs ascétiques qu'il a le soin de nommément indiquer avec une sommaire et très juste critique. Collatéralement à cette formation se poursuivra l'éducation scientifique. La philosophie de saint Thomas, si hautement recommandée par une encyclique de Léon XIII, en constituera le squelette vivant, si j'ose dire. Ce fonds incomparable s'augmentera de connaissances nouvelles grâce à deux cours : l'un d'apologétique scientifique de la religion ; l'autre d'histoire critique des doctrines et des faits intéressant la vie de l'Église au XIXe siècle. Les questions d'intérêt purement historique n'occuperont dans les études cléricales qu'une place restreinte, car le séminaire, dit excellemment Mgr Fuzet, est avant tout « une école professionnelle du sacerdoce. » On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans ce programme magistral, tout ensemble nettement et fermement scolastique, lumineusement et sagement progressiste.

Depuis certain temps, on parle d'Évangile social, d'œuvres sociales, de l'action sociale du prêtre, comme si ce fut une invention de notre siècle. Mgr de Beauvais veut qu'on soit démocrate, tout en se défiant beaucoup de certaines méthodes, aussi imprudentes que nouvelles d'apostolat, d'une subtile séduction. Qu'on se garde, dit-il, d'accorder une préférence dangereuse et féconde en ruines aux vertus naturelles, ne considérant que comme secondaires les vertus strictement surnaturelles. Que le prêtre soit patriote, c'est son devoir ; qu'il agisse en citoyen, c'est son droit, mais qu'il n'oublie point qu'il est prêtre avant tout. Sinon que d'inconvénients doctrinaux et pratiques ! Que de déceptions et peut-être d'égarements réservent au clergé des entreprises prématurées sur le terrain social !

Mgr Fuzet, dans ce beau volume, fait preuve d'une érudition bien informée. Sa parfaite solidité et le charme tout classique de son style nous font ressouvenir de ses précédents ouvrages qui le classèrent immédiatement parmi les maîtres en l'art d'écrire. LOUIS ROBERT.

L'Échec du gouvernement parlementaire et la Réforme de notre régime constitutionnel, par JULES ARZENS. Paris, Chevalier-Marescq, 1898, in-8 de VIII-235 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le régime parlementaire est usé, contraire au tempérament français et incompatible avec la forme républicaine ; la responsabilité ministérielle et l'instabilité qui en est la conséquence sont la source de maux sans nombre ; il faut se rapprocher de plus en plus du gouvernement direct par le peuple et, à cet effet, imiter la Suisse où les ministres et le Président de la Confédération ne sont que les fonctionnaires dociles et soumis de la représentation nationale. Tel est le résumé de la doctrine exposée par M. Arzens.

L'ouvrage comprend deux parties : la première est l'historique des origines anglaises du régime parlementaire et de ses applications en France. La seconde est l'examen et la critique des divers rouages de notre constitution actuelle ; elle comprend quatre chapitres consacrés à la fonction du Président de la République, à l'exercice par le ministère du pouvoir exécutif, au Sénat, à l'indemnité parlementaire.

Malgré des répétitions inutiles et des passages un peu confus, l'ouvrage, bien documenté, est incontestablement intéressant. La partie critique nous paraît digne d'approbation : aussi bien lorsqu'elle porte sur le système du gouvernement actuellement appliqué en France que lorsqu'elle s'attaque au système des États-Unis de l'Amérique du Nord qu'une école républicaine opposée à celle de l'auteur, préconise comme remède. M. Arzens voit dans ce système une contrefaçon bien défectueuse du régime monarchique et parlementaire de l'Angleterre. Nous n'y contredisons pas. Mais la partie positive nous paraît franchement lamentable. Prendre la Suisse comme exemple comparable à la France ! et cela sans une page relative aux différences profondes qui distinguent les deux pays ! L'auteur ne paraît pas se douter de ces différences qui pourtant sautent aux yeux. Ingénument, il avoue que c'est en Grèce qu'il va chercher la base de sa philosophie politique. Nous avons d'ailleurs recueilli cet aveu avec plaisir : il est si fatigant d'entendre répéter que la république est le progrès et la marche en avant ! Y a-t-il vraiment en France un parti qui rêve pour notre pays de finir comme la Grèce antique ? EUGÈNE GODEFROY.

Le Sultan et les grandes puissances, *essai historique*. par MALCOLM MAC COLL ; traduit de l'anglais par J. LONGUET. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 248 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume est un recueil d'articles parus dans le *Daily Chronicle*. La thèse de M. Mac Coll est la suivante :

En dépit de ses promesses, le Sultan n'améliorera la condition de ses sujets chrétiens que s'il y est contraint par la force : c'est donc à la force qu'il faut recourir pour mettre un terme aux abominations qui se produisent en Orient, et l'auteur a soin d'indiquer que par la force il n'entend pas la violence.

Compter sur l'accord des puissances est une chimère ; les évènements ne l'ont que trop montré : il faut recourir à une « action isolée,» et autant que possible désintéressée, car il ne conviendrait pas de chercher un profit personnel là où les droits supérieurs de l'humanité sont en cause.

Très sympathique aux Russes, M. Mac Coll déplore la guerre de Crimée, œuvre néfaste, dit-il, de trois hommes qui avaient contre l'empereur Nicolas Ier des rancunes privées : Napoléon III, lord Palmerston et lord Stratford, alors ambassadeur anglais à Constantinople. Il

reproche également au gouvernement de son pays d'avoir arrêté les Russes en 1878 quand l'œuvre d'émancipation de l'Arménie était à demi accomplie. Il s'en prend enfin à lord Roseberry dont la politique méfiante a largement contribué à paralyser toute action commune lors des massacres de 1895 et de 1896.

Tout cela est exposé avec un grand luxe de textes empruntés aux documents officiels ; le ton est grave, réservé, et, s'il se trouve en dissentiment avec ses adversaires et même avec ses amis, l'auteur ne donne jamais à sa polémique le caractère acerbe dans lequel il lui eut été facile de tomber s'il eut été moins maître de lui ; il n'y a que le Sultan qui récolte de loin en loin quelques épithètes plutôt dures, et je ne suis pas chargé de prendre sa défense.

Une méprise étrange a fait placer en tête du livre, avant la préface de M. Mac Coll, un article qui eut mieux été à sa place dans un journal de la nuance de l'*Aurore* ; dans ce réquisitoire il est question de Dreyfus, d'Esterhazy, de M. Zola, de l'État-major, des officiers coloniaux, du code militaire, de l'antisémitisme, des « maximes horribles » des jésuites, de la vénalité des journaux etc. etc. On ne voit pas très bien ce que vient faire cette tartine furibonde au début d'un ouvrage écrit sur le ton le plus modéré par un homme de bonne compagnie qui n'a pas cru nécessaire de hurler pour se faire comprendre de ses auditeurs.

Aurait-on voulu, en opposant ces deux spécimens de journalisme, donner lieu à un parallèle entre la presse de Paris et celle de Londres? On aurait eu tort; car il y a en France des journaux dont le style peut être comparé à celui de M. Mac Coll et, de l'autre côté du détroit, il existe, nous sommes payés pour le savoir, des journalistes très habiles à manier l'injure.

P. Pisani.

Contre les barbares, par Denys Cochin. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 303 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Il a bien parlé, Cochin », me dit Mgr d'Hulst en me tendant le journal qui rendait compte de l'interpellation sur les affaires d'Arménie ; c'était la veille de sa mort ; terrassé déjà par le mal qui allait l'emporter, il avait encore tressailli comme le vieux soldat qui entend le crépitement de la fusillade, il s'était revu un moment au milieu du tournoi d'éloquence dans lequel il aurait tant voulu figurer, mais blessé à mort, il se réjouissait d'avoir été remplacé pour la défense de la noble cause des opprimés par le jeune collègue qu'il admirait et qu'il aimait.

La belle harangue prononcée par M. Cochin le 3 novembre 1896, ouvre un recueil de douze discours parlementaires (un seul a été donné à la distribution des prix d'un collège ecclésiastique) et à première vue, on se demande si c'est aux collègues contre lesquels il avait eu à

s'escrimer que l'auteur a pensé en choisissant son titre... mais il n'en est rien. Le barbare, c'est le Sultan qui opprime les Crétois, écrase les Hellènes et fait exterminer les Arméniens ; le barbare, c'est le « concert européen » qui laisse s'accomplir toutes ces abomination, le barbare, c'est l'Anglais qui, établi sur le Nil, arrête l'expansion bienfaisante du nom français ; le barbare, c'est l'esclavagiste qui veut perpétuer l'avilissante servitude dans notre nouvelle possession de Madagascar ; les barbares, ce sont l'architecte et l'ingénieur dont le vandalisme s'exerce à défigurer les plus belles perspectives de Paris, sous couleur d'Exposition universelle.

M. Cochin est le champion de la justice et de la liberté, le défenseur de tous les malheureux, la lance au poing (il a en effet servi au corps des lanciers pendant la guerre de 1870) il charge chevalereusement contre les mensonges, les hypocrisies, les lâchetés et les crimes de notre temps ; il venge l'esthétique et revendique partout les droits de l'esprit et du bon sens français dont sa parole chaude, sincère, simple et souvent joviale est la vivante expression.

Au train où vont les choses, M. Cochin aura souvent à remonter à la tribune, et s'il donne bientôt une suite au présent volume, aucun de ses lecteurs assidus ne songera à s'en plaindre. P. Pisani.

Louis XVIII et les Cent-Jours à Gand, recueil de documents inédits publiés pour la Société d'histoire contemporaine par Édouard Romberg et Albert Malet. T. Ier. Paris, A. Picard et fils, 1898, in-8 de LXIV-256 p. — Prix : 8 fr.

Ce volume, édité par les soins de la Société d'histoire contemporaine, est un recueil de documents inédits provenant des archives du duc de Blacas et des archives impériales de Vienne, colligés et classés avec le plus grand soin par les auteurs. « On trouvera ici, dit M. Albert Malet dans une note placée au début de l'ouvrage, les matériaux d'une histoire politique des Cent-Jours à Gand et non pas cette histoire. »

Le classement adoptée est le suivant : Lettres des Souverains ; pièces officielles (ordonnances, instructions, etc.) ; les commissaires royaux aux armées alliées ; la déclaration royale du 2 mai ; l'action royaliste dans le Nord ; lettres du comte d'Artois ; mission de Gain de Montagnac à Londres ; lettres et notes de Lainé, Waterloo ; lettres du baron Vincent, ambassadeur d'Autriche auprès de Louis XVIII.

Il ne servirait à rien d'exposer les raisons de l'intérêt qui s'attache à cette publication. Le sujet parle de lui-même. Nous ne saurions trop insister cependant sur la grande circonspection qu'il faut apporter dans le jugement des hommes de cette époque, si différente de la nôtre. Jamais il n'a été plus vrai qu'en politique il est plus difficile de connaître son devoir que de le faire, et il serait parfaitement injuste de

contester le patriotisme de ceux pour qui, durant cette période, tout l'intérêt national s'est résumé dans le désir de voir échouer la tentative désespérée de Napoléon. En tous cas, le lecteur impartial trouvera dans la lecture des documents que les auteurs livrent à l'histoire une nouvelle réfutation de la légende des fourgons de l'étranger. En 1815, plus encore qu'en 1814, c'est par un effort de la volonté de Louis XVIII et aussi par son habileté que la dynastie nationale a été rétablie et cela malgré la mauvaise volonté des plus puissants parmi les Souverains alliés.

L'introduction de M. Édouard Romberg constitue une notice historique et presque, en dépit de l'intention modeste des auteurs, une page d'histoire sur la vie et la politique de Louis XVIII pendant cette période.

EUGÈNE GODEFROY.

Causeries historiques, par EDMOND BIRÉ. 2e série. *Les Historiens de la Restauration, de la monarchie de Juillet et du second Empire.* Paris, Bloud et Barral, s. d. (1899), in-8, de 411 p. — Prix : 6 fr.

La première série des *Causeries* de M. Biré comprenait les historiens de la Révolution et de l'Empire. Celle-ci nous amène jusqu'à nos jours. Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas d'études sur les historiens de ces époques en général : mais seulement sur certains historiens : et je critiquerai en cela le sous-titre même de l'ouvrage qui semble promettre plus qu'il ne donne. Ce n'est pas que le contenu ne soit excellent, exquis, savoureux; l'étiquette seule est à revoir. Nous avons ici le recueil des comptes rendus publiés antérieurement dans divers journaux et revues sur quelques ouvrages historiques concernant ces périodes, en particulier : *Le Duc de Richelieu en Russie et en France*, par M. de Crousaz; *Les Complots militaires sous la Restauration*, par M. Guillon; *La Duchesse de Berry en Vendée*, par M. Imbert de Saint-Amand; l'*Histoire de la monarchie de Juillet*, par M. Thureau-Dangin; *L'Enfermé* (ou la légende de Blanqui) par M. Geffroy; *Napoléon III avant l'Empire*, par M. Thirria; les *Mémoires du duc de Persigny*, les *Souvenirs du général de Fleury*; les *Mémoires de Trochu*, etc. Ces sujets, on le voit, sont très variés, et je n'ai pas le loisir de les examiner ici l'un après l'autre. On sait quel redresseur de torts est M. Edmond Biré; rien n'échappe à son érudition, et il excelle à trouver le point faible d'un auteur, à lui dire ce qu'il a omis et à rectifier ses erreurs. Un petit modèle du genre est son étude sur le livre de M. Guillon ; et je ne citerai qu'un simple détail pour montrer avec quelle précision opère ce critique impitoyable. Après avoir exposé combien il eut été utile de signaler nombre d'incidents importants qui sont passés sous silence et qui intéressent l'histoire, il relève une inexactitude littéraire fort inat-

tendue. M. Guillon avait dit en parlant des Bourbons et d'Henri IV, que ce dernier est, comme dit *la Henriade :*

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

M. Guillon, réplique M. Biré, n'a sans doute jamais lu *la Henriade*, ce qu'il a de commun, du reste, avec beaucoup de braves gens qui ne sont pas comme lui docteurs ès-lettres. En tout cas, il n'y eût pas rencontré ce vers sur Henri IV. Ce vers se trouve, avec une légère variante, dans une pièce de Gudin, l'ami et l'éditeur de Beaumarchais, pièce qui concourut en 1779, à l'Académie française pour le prix de poésie. Voici le véritable texte :

Seul roi de qui le peuple ait gardé la mémoire.

M. Biré s'est rappelé qu'il avait commencé sa carrière littéraire par deux volumes en collaboration avec Émile Grimaud, sur les poètes lauréats de l'Académie. Et qui s'y frotte s'y pique.

René Kerviler.

Histoire du second Empire, par Pierre de la Gorce. T. IV. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-8 de 642 p. — Prix : 8 fr.

Le quatrième volume de l'*Histoire du second Empire,* n'est en rien inférieur à ses aînés. Il embrasse une période de cinq années, capitale dans cette histoire. Ils ne sont plus, les glorieux succès du début; ce n'est pas encore la décadence lamentable de la chute, c'est l'heure fatale où, la confiance primitive étant ébranlée, on voit apparaître les symptômes précurseurs du déclin. L'orage se prépare et gronde dans le lointain; les éclairs déchirent la nue de tous les côtés, en Amérique, en Russie, en Allemagne, en France même. De l'autre côté de l'Atlantique, c'est l'expédition du Mexique, déterminée par des spéculations assez misérables; née d'une pensée qui avait ses grandeurs, mais qui, avec l'habituelle indécision de l'Empereur, ne fut pas poussée jusqu'à ses conséquences logiques et nécessaires. Il était sage peut-être, et nous commençons à le sentir aujourd'hui, d'établir à côté de la puissance grandissante et envahissante des États-Unis, un empire qui eut pu en contrecarrer et en arrêter les empiétements. Mais alors, il ne fallait pas hésiter à favoriser la scission de la grande république américaine et à reconnaître officiellement les États confédérés. Au lieu de cela on laissa écraser le Sud, et quand le Nord fut définitivement vainqueur, on essaya d'élever le trône de Maximilien, comme une provocation aux vainqueurs enivrés de leur triomphe. L'aventure mal conçue et mal combinée, ne pouvait aboutir qu'à un lamentable échec et à une épouvantable catastrophe. A l'extrémité de l'Europe, les insurrections polonaises, que M. de la Gorce raconte avec une émotion communicative et une sympathie attendrie pour la « nation en deuil », rompait

presque au début, l'alliance ébauchée entre la France et la Russie, et en revanche resserrait les liens entre le czar Alexandre II et son oncle Guillaume Ier, guidé par son nouveau et habile ministre. Bismarck, en effet apparaît pour la première fois dans ce volume et s'y montre comme une menace pour l'Europe et pour la France. Son énergique et opiniâtre volonté devait avoir facilement raison des faibles gouvernements européens et des desseins irrésolus de cet incorrigible rêveur qui s'appelait Napoléon III. Cette mesquine question des duchés de l'Elbe, qui passe presque inaperçue dans les conseils des puissances et où l'Angleterre ne manque pas moins de clairvoyance que la France, est l'étincelle qui va mettre le feu aux poudres. Avec sa merveilleuse clarté de vues et l'immuable persévérance de ses plans, Bismarck s'apprête à annuler l'Autriche avant de s'attaquer à la France affaiblie par ses expéditions d'outre-mer. L'unité de l'Italie, par une logique impitoyable, va enfanter l'unité menaçante de l'Allemagne. Et en France même, le prestige impérial baisse. Les élections de 1863, sans être une victoire pour l'opposition, renforcent cependant ses rangs et comme nombre et comme valeur; M. Thiers et M. Berryer apportent le prestige de leur nom au groupe des Cinq. Les finances de l'Empire sont vivement attaquées, les plus fidèles mêmes s'alarment des dépenses exagérées et de la dette croissante; politique intérieure et politique extérieure sont passées au crible par une opposition habile et éloquente qui trouve des sympathies même parmi les serviteurs les plus dévoués. Il y a des murmures partout et des menaces dans l'air.

Tel est le résumé de ce volume, précurseur du dernier, que M. de la Gorce publie aujourd'hui. Il renferme des pages de premier ordre, des jugements d'une haute sagesse et d'une irréprochable impartialité; des tableaux tracés de main de maître. Nous citerons en particulier parmi ceux-là le tableau du parti libéral et le portrait tout à fait hors ligne d'un des esprits les plus brillants de ce temps, un de ceux qui avaient donné les plus grandes et les plus légitimes espérances, Prevost-Paradol.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Organisation coloniale et Fédération. Une Fédération de la France et de ses colonies, par ÉMILE DÉMARET. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8 de 208 p. — Prix : 5 fr.

C'est une idée intéressante que développe M. Émile Démaret. Pour que la France soit forte vis-à-vis des nations jeunes qui ont toutes les audaces, comme à l'égard des vieux États qui ne mesurent plus leurs ambitions, il faut qu'elle soit une grande puissance coloniale, et, pour y parvenir, elle doit organiser avec ses possessions d'outre-mer une fédération comme celle des États-Unis de l'Amérique du Nord, ou plutôt encore une semblable à celle que veulent créer les impérialistes anglais.

Dans une première partie, M. Démaret montre la nécessité et la possibilité d'une fédération de la France et de ses colonies; « des systèmes coloniaux, dit-il (p. 19), le système fédératif est le seul qui puisse concourir à la grandeur d'un État et à la prospérité de tous les peuples unis sous une même constitution. » Puis il étudie, dans la seconde partie, ce que doit être cette fédération, et il conclut (p. 205) que, « pour former avec ses colonies une puissance fédérale, la France a, dès à présent, de très grands avantages que nulle autre nation ne possède. »

Tel est le plan général du livre de M. Démaret, où nous avons rencontré des développements historiques inspirés en partie par des travaux récents, par le livre de M. Deschamps en particulier (cf. p. 31-60), — et de curieuses vues théoriques sur la constitution des fédérations régionales (p. 108 et suiv.). Mais est-il toujours vrai, comme le croit l'auteur (p. 163), qu' « avec l'instruction les peuples s'assagissent » ? Et pourquoi, d'autre part, M. Démaret écorche-t-il le nom de plusieurs des auteurs qu'il cite (*d'Albega* pour *d'Albeca*, p. 5; *Zaborewski* pour *Zaborowski*, note 3 de la page 83) ? Il eût fallu aussi, pour bien faire, citer le travail de M. Léon Deschamps sur *la Réforme coloniale et la Constituante*, auquel il a été fait plus d'un emprunt, et le livre du regretté Bonnassieux sur *les Grandes Compagnies de commerce;* l'absence de ces deux mentions dans la bibliographie placée en tête du volume surprendra tout lecteur un peu au courant de la littérature coloniale française. H. F.

Histoire des seigneurs et de la seigneurie de la Grange, par Charles Kohn. Luxembourg, Worré-Mertens, 1899, 2 vol. in-4 de 354 et 229 p. — Prix : 30 fr. et 60 fr. sur papier de Hollande.

La monographie d'un vieux château, des études généalogiques, peuvent s'adresser à bien des lecteurs en dehors de ceux auxquels des souvenirs d'ancêtres, des traditions de famille, semblent les recommander spécialement. L'histoire, l'ethnographie, la statistique, la jurisprudence rencontrent souvent là d'utiles renseignements. On sait quel bon accueil fut fait au beau livre de M. le comte de Ludre : *Histoire d'une famille de chevalerie lorraine.* Un intérêt du même genre peut être provoqué par l'*Histoire des seigneurs et de la seigneurie de la Grange*, de M. Ch. Kohn. Le château de la Grange est situé dans l'ancien département de la Moselle, à deux kilomètres de Thionville. Il a eu beaucoup d'importance au moyen âge, et l'histoire de ses seigneurs, souvent mêlée aux évènements qui se passaient en France, en Lorraine et dans le Luxembourg, remonte loin. Le possesseur actuel de cette belle résidence, M. le comte de Bertier de Sauvigny, a communiqué ses précieuses archives à M. Kohn. Ce savant ne s'est

pas contenté de les étudier avec le plus grand soin, il a fait de patientes recherches dans diverses villes. Les archives de Bruxelles lui ont notamment offert d'intéressants documents, de même que les bibliothèques de Metz, de Luxembourg, etc.; il a pu ainsi connaître dans ses moindres détails le sujet qu'il a traité.

Le premier volume concerne les seigneurs de la Grange. Les plus anciennement connus appartinrent à une famille luxembourgeoise qui porta le nom même de la seigneurie de la Grange, ou Scheuren en allemand. L'un d'eux, Guillaume, vivait au IXe siècle. Au XIVe, Baudoin de la Grange se reconnut vassal du valeureux roi de Bohème, Jean de Luxembourg. M. Kohn, qui n'avance rien sans preuves, nous donne, dans des pièces justificatives qui augmentent encore l'importance de l'ouvrage, l'acte même de foi et hommage (tome I, p. 289).

La seigneurie de la Grange passa par un mariage à la famille de Soleuvre, puis aux Brandenbourg et ensuite aux Mercy d'Argenteau. L'un d'eux fut forcé de la vendre en 1699 à un maire de Toul, Brice Gomé des Hazards, dont le fils se ruina en faisant bâtir, sur les dessins de Cotte, architecte du Roi, le splendide château qui existe aujourd'hui, à côté de la place occupée par l'ancien manoir. Obligé par ses dettes de se dessaisir de cette seigneurie, Gomé la vendit au général comte de Fouquet, cousin du maréchal de Belle-Isle et aieul de Mlle Louise de Fouquet, mariée au comte de Bertier de Sauvigny dont le petit-fils est aujourd'hui le propriétaire de la Grange. Le second volume, d'un intérêt plus général, contient l'histoire même de cette seigneurie, histoire remplie des plus conciencieuses recherches, d'une foule d'indications exactes fortement documentées, sur la vie intime des seigneurs, sur les éléments qui constituaient leur fortune, sur leur situation à l'égard de leurs vassaux, sur la position de ceux-ci, sur les assises que les seigneurs hauts justiciers tenaient tous les ans et que M. Kohn appelle plaids banaux, alors que leur véritable nom est plaids annaux : (voir Roquefort *Glossaire de la langue romane* (t. II p. 360), sur la valeur des terres et des denrées, sur le prix des vins à diverses époques ; c'est tout un voyage dans l'ancien temps, c'est un grand tableau curieusemnt étudié et peint aussi minutieusement que clairement. Certaines parties épisodiques, telle l'histoire d'Antoinette de Castel-Saint-Nazaire, mettent de la variété dans ces deux gros volumes. Ils offrent d'assez nombreuses généalogies, dont la sincérité est grandement digne d'éloges. A propos des Fouquet, M. Kohn nous parle du célèbre et malheureux surintendant ; du maréchal de Belle-Isle, le protecteur du pays messin ; du brillant comte de Gisors, son fils ; par les Bertier, il se trouve amené aux horreurs de l'époque révolutionnaire, au massacre de l'intendant de Paris ; d'autres fois il ne néglige pas quelques faits anecdotiques : c'est ainsi qu'il raconte les

exploits du boucher Vassar et qu'il rappelle l'énergique conduite du vieux et brave Pichancourt pendant la guerre de 1870. Dans la crainte de n'être pas assez complet, M. Kohn a quelquefois laissé l'histoire générale pénétrer trop abondamment dans sa monographie. Très érudit, il paraît se méfier de l'instruction de ses lecteurs : quelques-uns pourront trouver qu'il n'était pas nécessaire de s'arrêter autant à certaines questions ; d'autres au contraire lui sauront gré d'avoir réveillé des souvenirs historiques trop éffacés. Ces observations, du reste, prouvent avec quel soin M. Kohn a composé son grand ouvrage. Ce soin est encore attesté par les preuves que renferment de longs appendices. Il est à regretter qu'une table alphabétique ne facilite pas les recherches que l'on peut désirer faire dans ces deux volumes si riches de précieux renseignements. Mais des sommaires de chapitres détaillés peuvent suppléer à cette table.

Dans sa préface, l'auteur exprime sa gratitude à toutes les personnes qui ont facilité son labeur. Il tient tout d'abord à remercier M. le comte de Bertier du bienveillant appui qui lui a permis de mettre au jour cette importante publication. Ce superbe ouvrage a été édité par M. Worre Mertens avec un luxe qui fait grand honneur aux presses luxembourgeoises.

TH. DE P.

Les Grandes Compagnies coloniales anglaises du XIXe siècle, par EDMOND CARTON DE WIART. Paris, Perrin, 1899, in-12 de XIX-230 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est toujours instructif de lire les ouvrages historiques publiés par des étrangers; les faits y sont appréciés tout autrement qu'en France, et la vérité ne peut que gagner au choc d'opinions contradictoires sincères; aussi les lecteurs réfléchis remédient dans une certaine mesure à ces habitudes casanières déplorables qui nous empêchent de bien comprendre le caractère et la façon d'agir des peuples étrangers, complètent leur éducation politique, et arrivent à une plus saine appréciation des évènements. — C'est surtout pour les évènements contemporains qu'il importe de chercher hors de France des clartés nouvelles. A cet égard, pour les antécédents de ce qui se passe actuellement dans l'Afrique australe, le travail d'un jeune écrivain belge, M. Edmond Carton de Wiart, sur *les Grandes Compagnies coloniales anglaises du XIXe siècle*, mérite d'être particulièrement recommandé. Cet ouvrage, présenté d'abord comme thèse pour le doctorat à l'École des sciences politiques et économiques de Louvain, dépasse la portée ordinaire des travaux du même genre ; c'est vraiment un livre où l'auteur étudie successivement avec impartialité les quatre compagnies du Nord-Bornéo britannique, fondée en 1881, du Niger, (1886), de l'Afrique orientale anglaise (1888) et de l'Afrique méridionale anglaise (1889).

Il serait trop long d'énumérer ici tous les points qui méritent de retenir l'attention des spécialistes ; bornons-nous à noter que, pour le grand public aussi, cet ouvrage présente actuellement un vif intérêt. Là, en effet, il trouvera des informations précises sur cette Compagnie du Niger, avec qui le lieutenant Mizon a eu jadis des démêlés retentissants; il en trouvera aussi sur la « British South Africa Company », sur son fondateur, ce Cécil Rhodes dont, en France, nous connaissons si mal les débuts, sur son œuvre colonisatrice, etc. En fermant le livre de M. Carton de Wiart, tout lecteur impartial et attentif conviendra, avec l'auteur, que le « système des Compagnies souveraines modernes... fournit un des plus intéressants épisodes de l'histoire coloniale au XIXe siècle » (p. 263), et il regrettera que c'en soit fait, en France, des Compagnies coloniales à droits régaliens ; il semble bien, en effet, qu'il ne doive plus jamais en être question dans notre histoire coloniale.

Il serait facile de critiquer M. Carton de Wiart sur un certain nombre de points de détails, et sur l'omission dans sa bibliographie (p. 271-280) de quelques ouvrages importants. Mieux vaut avertir les lecteurs que les noms géographiques sont ici orthographiés conformément au système préconisé par M. Wauters, et qu'il leur faudra, pour suivre avec fruit les récits de l'auteur, se munir de quelques cartes contemporaines qu'on regrette de ne pas trouver annexées à cet intéressant ouvrage.

H. F.

History of Scotland *to the Accession of Mary Stewart*, by P. HUME BROWN. Cambridge University Press, 1899, in-8 de XX-409 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le programme général de la collection *Cambridge Historical Series*, entreprise sous la direction de M. G. W. Prothero, professeur à l'Université d'Édimbourg, comprend l'histoire complète de l'Europe moderne, depuis la fin du quinzième siècle jusqu'à nos jours. Par exception, l'auteur et les éditeurs du présent ouvrage ont cru devoir remonter jusqu'aux origines de l'Écosse ; et, comme leur récit s'arrête à l'avènement de la reine Marie Stuart, ce volume est en quelque sorte une préface à l'histoire moderne du pays de Walter Scott, telle qu'elle figurera dans la série de l'Université de Cambridge.

C'est à juste titre que M. P. Hume Brown a consacré son étude à l'Écosse des temps primitifs et du moyen âge. Les ouvrages du Dr Hill Burton et du Dr Skene, auxquels ont été empruntés toutes les histoires classiques de cette époque, ont perdu beaucoup de leur autorité à la suite de certaines découvertes récentes. La critique des sources a singulièrement infirmé les *Chronicles of the Picts and Scots* et les *Collectanea rebus albanicis* du Dr Skene, et le petit nombre de documents

authentiques que l'on possède sur la conquête romaine et jusqu'à la mort d'Alexandre III laisse peu de place à l'imagination.

Quant à la guerre de l'Indépendance, son caractère et sa portée ont été profondément modifiés par les matériaux nouveaux dont disposent aujourd'hui les érudits et notamment par les chartes inédites que possèdent les Archives d'Édimbourg et qui remontent jusqu'au règne de Malcolm IV. Les commencements du règne de Jacques III ont pu également être précisés grâce à un mémoire de l'évêque Kennedy à Louis XI, découvert à la Bibliothèque nationale de Paris et publié dans les *Anciennes Croniques d'Engleterre*, de Jehan de Wavrin (tome III, p. 164, etc.). Enfin, dans la lutte entre la Couronne et les barons sous Jacques V, le récit de la désastreuse affaire de Solway Moss, emprunté à trois documents des *Hamilton Papers*, diffère complètement de la légende accréditée.

La partie géographique du livre de M. P. Hume Brown est particuculièrement soignée. Sept cartes permettent de suivre le développement de l'histoire de l'Écosse depuis le VIe siècle de notre ère, et les plans détaillés des environs de Stirling et de Flodden facilitent l'intelligence des batailles livrées en 1314 et en 1513. Une bibliographie complète et bien ordonnée termine cet important ouvrage. ROGER LAMBELIN.

La Réforme des impôts en Prusse, 1891-1893, par JACQUES DERBANNE. Paris, Chevalier-Marescq, 1899, gr. in-8 de 227 p. — Prix : 3 fr.

Nombreuses sont les discussions que soulève depuis quelques années en France la réforme de notre régime fiscal tant au sein du Parlement que dans la presse, et les partisans de l'impôt sur le revenu global ne manquent pas d'invoquer à l'appui de leur opinion l'application de cet impôt en Prusse. Comment, à quelle époque et dans quelles conditions a eu lieu cette application ? C'est ce que M. Derbanne s'est proposé d'étudier. Un fait frappe d'abord le lecteur : la date relativement récente de la réforme opérée par le ministre des finances prussiennes, M. Miquel ; elle ne semble pas constituer un précédent, sur l'expérience duquel on ait actuellement droit de s'appuyer. Ce n'est en effet, que dans la seconde moitié du XIXe siècle que, sortie d'un berceau restreint pour former l'État prépondérant que l'on sait, la Prusse s'est préoccupée d'unifier la législation jusqu'alors profondément disparate des impôts locaux, en vue de rendre plus équitable la répartition des charges sur les contribuables. Ce but, d'après le gouvernement, ne pouvait être atteint que par la refonte de toutes pièces du régime des impôts directs.

L'État, groupement politique, doit se préoccuper surtout des forces contributives ; la commune, groupement familial, de l'avantage que

chaque citoyen retire des dépenses communales. En conséquence, le projet ministériel concluait à attribuer au pouvoir central l'impôt personnel sur le revenu avec un impôt complémentaire sur la fortune; aux communes les impôts réels sur les terres, les maisons, le commerce.

L'impôt sur le revenu a été réglementé par la loi du 24 juin 1891 qui comporte l'évaluation par les agents de l'administration avec déduction des dettes, et l'exemption d'un revenu minimum, le tarif progressif.

C'est la loi du 14 juillet 1892 qui a établi l'impôt sur la fortune, destiné à dédommager le Trésor de la perte que lui infligeait l'abandon consenti aux communes. La fortune nationale a été évaluée alors à 90 milliards de marks brut, et à 73 net, en tenant compte des dettes.

Une autre loi de la même date a définitivement réglé tout ce qui concerne les impôts communaux d'après le principe déjà indiqué, que chaque habitant est tenu de participer aux dépenses de la commune à proportion de l'avantage qu'il en retire.

M. Derbanne donne en annexe la traduction des lois de 1892 et de 1893. C'est un document intéressant.

« Il semble, conclut-il, que la partie relative aux taxes et cotisations municipales serait susceptible de certaines applications chez nous. Quant à la partie de la réforme qui concerne l'impôt sur le revenu tel qu'il a été établi dans l'État prussien, la question est beaucoup plus grave et nous ne saurions préjuger de la solution — car, dans cette matière, il faut tenir grand compte de l'esprit et des tendances des populations. »

Je partage son avis en complétant la phrase par ces mots : ainsi que des agissements arbitraires de l'administration. COMTE DE LUÇAY.

Bernadotte roi (1810-1818-1844), par CHRISTIAN SCHEFER. Paris, Alcan, 1899, in-8 de VIII-294 p. — Prix : 5 fr.

Bernadotte n'est connu en France que comme général républicain, comme serviteur et ennemi de Napoléon. Il semble que, sa défection de 1813 consommée, il doive, en expiation de sa conduite, disparaître pour nous de l'histoire. Ce qu'il est devenu en Suède, quels titres il y a acquis au respect et à la gratitude de ses compatriotes d'adoption, tout le monde l'ignore et M. Christian Schefer vient de nous l'apprendre, en se faisant en quelque sorte, par scrupule d'impartialité, une âme toute suédoise.

De 1810 à 1844, Bernadotte s'est voué à une double tâche. Il a d'abord, comme prince royal, au milieu d'événements qui bouleversaient l'Europe, changé les traditions politiques de sa nouvelle patrie ; il lui a fait abandonner sans retour la politique de Gustave-Adolphe et de Charles-Gustave ; avec l'appui de l'Angleterre et de la Russie, il l'a transformée de puissance baltique en puissance scandinave et a trans-

féré sur sa tête la couronne de Norwège jusque-là unie à la couronne de Danemark. Il a réduit ainsi la Suède à la condition d'État de second ordre, si bien qu'on pourrait écrire, sans avoir à la nommer, l'histoire générale de l'Europe depuis 1815. Son œuvre, comme roi, a consisté principalement à affermir l'ordre de choses créé par lui, c'est-à-dire le dualisme suédo-norwégien, et là il s'est heurté à des difficultés qui depuis sa mort n'ont fait que croître, à cause de l'antipathie réciproque existant entre les deux peuples. Malgré tout, ce Gascon naturalisé dans le pays d'Odin a donné à ses sujets de longues années de paix, il a travaillé avec succès à leur prospérité matérielle et il a tenu, tout en sachant gouverner à l'occasion, sans aucune arrière-pensée de retour au bon plaisir, son rôle de roi constitutionnel.

M. Schefer expose ces faits dans des pages d'une documentation abondante, empruntée presque exclusivement à des livres suédois inaccessibles au public français. Il mêle habilement au tableau des événements politiques des traits qui montrent le maréchal d'Empire se survivant dans le monarque scandinave et achèvent de caractériser son héros. Après l'avoir lu, on ne saurait guère conclure autrement que lui, à savoir que ce « républicain sur le trône » a été « vraiment roi, voire grand roi. »

L. P.

Essai sur l'histoire du Japon, par le Mis DE LA MAZELIÈRE. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de VIII-481 p., avec 19 grav. et 1 carte. — Prix : 4 fr.

Sous le titre : *Moines et ascètes indiens,* le marquis de la Mazelière avait publié un remarquable travail sur les caves d'Ajantâ et les couvents bouddhistes des Indes ; il a poursuivi ses études en Extrême-Orient, et son *Essai sur l'histoire du Japon* forme l'ouvrage le plus documenté et le plus littéraire qui ait été jusqu'à ce jour consacré aux origines, aux annales aux traditions populaires, à la civilisation du pays des Mikados.

L'histoire des Japonais est quelque peu compliquée, ses sources sont parfois malaisées à contrôler ; les conceptions religieuses des disciples de Bouddah sont souvent obscures et les légendes contradictoires. M. de la Mazelière a projeté partout de la clarté, de la lumière. La netteté de ses récits, la précision de sa méthode d'investigation méritent un juste tribut d'éloges. Il a divisé l'histoire du Japon en cinq parties principales : l'époque des Mikados absolus (660 avant Jésus-Christ jusqu'au XIe siècle de l'ère chrétienne) ; le moyen âge (du XIe au XVIe siècle) ; le XVIe siècle ; le Shogunat des Tokugava (1603-1868) ; la Restauration (depuis 1868).

L'auteur a greffé sur son *Histoire du Japon* une thèse qui renverse les idées admises. L'opinion généralement répandue n'accorde aux Japonais que des qualités d'imitation. Rien ou presque rien ne serait

original dans leurs arts, leurs coutumes, leurs idées morales. Tour à tour ils auraient copié les Chinois et les Européens. M. de la Mazelière cherche à démontrer, et à cet effet il accumule de sérieux arguments, que les Japonais ne firent pas autrement que les Occidentaux. Comme les Gaulois après la conquête romaine, ils acceptèrent les mœurs et les arts des nations déjà civilisées, et ils surent transformer et marquer d'un sceau original la civilisation empruntée.

Enfin il est constant que l'arrivée des Américains et des Européens en 1854 ne fit que hâter une évolution déjà commencée ; et, si les institutions actuelles du Japon ont revêtu une forme tout européenne, on en trouve l'origine et les bases essentielles dans les plus anciennes traditions du pays.

L'*Essai sur l'histoire du Japon* est suivi d'une liste chronologique des empereurs japonais et des Shoguns, d'un répertoire bibliographique très complet et d'un dictionnaire des noms cités.

ROGER LAMBELIN.

La Dernière des Condé, par PIERRE DE SÉGUR. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-8 de VI-465 p., avec un portrait. — Prix : 7 fr. 50.

C'est une douce et attachante figure que celle de la princesse Louise-Adelaïde de Condé, et nous ne sommes point étonné qu'elle ait tenté la plume experte de M. Pierre de Ségur. Orpheline à trois ans d'une mère qui l'adorait, un peu délaissée de son père, plus préoccupé de guerre et de politique que de l'éducation de ses enfants, élevée par sa tante au couvent de Beaumont lez Tours, la « blanche déesse à face ronde », « Hébé Bourbon » comme l'appelaient les poètes, fit sensation à la Cour quand elle y parut. Le comte d'Artois la remarqua et rêva avec elle une union qui eût comblé de joie les Condé; la politique empêcha le mariage, et ce désappointement, qui contribua à jeter son père dans l'opposition,ne laissa plus à la fille d'autre rôle que celui de présider aux splendides fêtes de Chantilly. Tout le monde connaît son chaste et délicieux roman avec le marquis de la Gervaisais; la correspondance des deux amants a été publiée : elle est exquise de tendresse et de force; quand la princesse vit que l'amitié devenait un sentiment plus vif, quand elle sut que les langues s'exerçaient contre elle à la Cour, elle rompit sans hésitation, quoi qu'il en coutât à son cœur. Mais cet évanouissement d'un rêve si pur ne contribua pas peu sans doute à la jeter dans le cloître. Les évènements de la Révolution, les amertumes de l'exil, les tristes péripéties d'une vie errante achevèrent de la dégoûter du monde. Trouva-t-elle du moins le repos dans sa vocation nouvelle ? Hélas ! non. Assez mal dirigée au début, semble-t-il, par un prêtre d'une austérité impitoyable, hésitante, sinon sur sa vocation, du moins sur la forme de cette vocation, ne sachant dans quel ordre

entrer, ballottée d'ailleurs par les chances de la guerre et forcée de fuir devant la marche triomphante des armées républicaines, la princesse dut quitter Turin pour Vienne, Vienne pour Varsovie, Varsovie pour l'Angleterre où elle put enfin se fixer. Mais toutes ces pérégrinations n'altéraient en rien son affection pour sa famille; il suffit pour s'en convaincre, d'écouter le cri de douleur presque maternelle, que lui arrache la sinistre nouvelle de l'assasinat du duc d'Enghien.

Associer dans un même volume, la dernière des Condé et la dernière princesse de Condé est peut-être un peu hardi; car il y avait peu de sympathie entre l'une et l'autre, entre les enfants de Louis-Joseph de Bourbon et celle qui avait si longtemps remplacé leur mère, sinon en droit, du moins en fait. C'est aussi une existence bien tourmentée, que celle de Marie-Catherine de Brignole, mariée toute jeune, dans des circonstances scandaleuses, à ce prince Honoré de Monaco, libertin et violent. Mal élevée par une mère qui lui offrait de tristes exemples, brutalisée par un mari qui lui donnait d'indignes rivales, entourée d'ailleurs d'une atmosphère mondaine qui n'était pas faite pour lui inspirer des idées de résistance aux tentations, sa vie malheureuse et persécutée comme femme et comme mère n'excuse pas, mais explique sa chute; au bout de près de quarante ans, elle finit par épouser l'homme auquel elle avait voué son existence et dont elle avait partagé les épreuves et mourut princesse de Condé. Des lettres inédites et fort curieuses de Louis-Joseph de Bourbon, empruntées aux archives de Chantilly ou à celles de Beauvais, terminent ce volume, plein d'intérêt et de charme, comme tous les travaux de M. Pierre de Ségur.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Mémoires d'outre-tombe, par CHATEAUBRIAND. Nouvelle édition avec une introduction, des notes et des appendices par EDMOND BIRÉ. T. III et IV. Paris, Garnier, s. d. 2 vol. in-12 de 579 et 520 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour le jugement d'ensemble qu'il est permis de porter sur ces *Mémoires* je renvoie naturellement à l'opinion que j'émettais ici (t. LXXXIII, p. 537-539), des deux premiers volumes. Nous sommes toujours en présence d'un style coloré, enflammé, riche d'images brillantes et de traits qui n'appartiennent qu'au génie. Toutefois, l'auteur dans sa rédaction, verse ici dans l'afféterie et la recherche ; que de passsages emphatiques et fâcheusement boursouflés ! D'un seul mot, sans doute vulgaire, mais résumant bien impression, je dirai : quelle pose ! C'est une incessante mise en scène ; or, ces retours sur lui-même, quand il nous racontait son enfance, sa jeunesse, ses aventures, avaient sous la plume de Chateaubriand, un charme puissant et une valeur littéraire qui permettaient d'oublier le côté théâtral, mais lorsqu'il aborde l'histoire du premier Empire et les conquêtes de Napoléon, l'équilibre est

rompu et le lecteur demeure excédé. Parfois aussi, la recherche de comparaisons exagérées brise l'harmonie et plus encore le sens de la phrase ; et des réminiscences classiques jetées çà et là avec trop d'abondance obscurcissent le récit. Il y a des mièvreries qui fatiguent, comme cette définition de la Mort « une dame blanche un peu maigre ! » Et tant d'autres ! En somme ces deux volumes ne valent pas les premiers.

Tome III. — Il convient de signaler d'heureux passages sur la défense des vérités chrétiennes (p. 13) ; l'erreur des princes européens en face de la Révolution française (p. 65) ; la fatale faiblesse de Napoléon vis-à-vis des juifs (p. 203) ; le propre aveu de l'Empereur sur l'acclamation de la France au retour des Bourbons (p. 407) ; la peinture la plus mordante de l'adulation des bonapartistes vis-à-vis de ces mêmes Bourbons (p. 452) ; « l'égoïsme féroce » du retour de l'île d'Elbe (p. 474) ; les intrigues du duc d'Orléans en 1815 (p. 523).

Les « Appendices » fournis par M. Edmond Biré offrent toujours l'attrait de sa science impeccable ; je regrette cependant que dans le récit de la mort d'Armand de Chateaubriand, il n'ait pas tenu compte des *Souvenirs* du comte de Semallé (et cependant il les cite en note) qui controuvent de la manière la plus croyable les détails du récit fort arrangé de Chateaubriand.

Tome IV. — On lira avec une véritable jouissance littéraire les pages suivantes : Waterloo (p. 24) ; un portrait de Louvel (p. 164) ; une peinture pleine de verve du « dandy » (p. 246) ; des traits de rapprochement entre Angleterre et l'Espagne (p. 280) ; le retour de Pie VII à Rome p. 451). — Les derniers chapitres, avec une animation soutenue, sont consacrés à la gloire de Mme Récamier et de ses amis. L'occasion — plus ou moins forcée, — donne à Chateaubriand le moyen de parler de Murat, de Mme de Krüdner, de Mme de Staël, avec beaucoup de talent et même de vérité historique ; on remarque vingt esquisses délicieuses que la description du salon de l'Abbaye-aux-Bois vient couronner habilement.

Les notes de M. Edmond Biré complètent avec bonheur ce qui resterait d'un peu vague dans l'esprit du lecteur ; quelques fautes d'impression sont toutefois venues se glisser çà et là dans les noms propres. C'est à une erreur de ce genre qu'il faut attribuer le titre de « duc » donné à M. de Sémonville ; ce duché doit être ramené à un marquisat. Les « Appendices » sont tout aussi intéressants sinon plus que ceux du tome III ; l'étude sur le *Conservateur* est bien complète et fort probante la démonstration historique du « renvoi de Chateaubriand », le 6 juin 1824. On sait que M. Biré excelle dans les « dates » ; il a grandement raison : la vérité veut l'exactitude et se prouve souvent par elle.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Ernest Delloye. *Notes biographiques, pages inédites, pages choisies,* par l'abbé DRANSART. Cambrai, Masson, 1899, in-8 de 471 p.

La mémoire d'Ernest Delloye restera comme celle de l'un des plus distingués et des plus vaillants journalistes de notre temps. A ses frères d'armes qui lui survivent, il est digne de servir de modèle, par son talent, son désintéressement, par son courage, par sa foi, en un mot, par la belle fierté de sa vie. Aussi est-ce une heureuse inspiration qui a poussé M. l'abbé Dransart à faire revivre son souvenir et à rassembler en un volume facile à consulter, quelques-unes de ses meilleures pages. Tour à tour, M. l'abbé Dransart nous fait connaître l'enfant, l'adolescent, le jeune homme, le journaliste, l'apôtre de la jeunesse, l'écrivain, le chrétien, l'homme, le Français, le Cambrésien, le malade enfin et le mourant toujours également sympathique à toutes les heures et dans toutes les phases de sa vie, du berceau plein de promesses à la tombe pleine d'espérance. Tous ces chapitres remplis de détails émouvants et charmants, sont semés de quelques-unes des belles pages échappées, au gré des circonstances variées de sa vie, à sa plume vaillante et féconde. De spirituelles histoires alternent avec de nobles pages de polémique d'où la charité n'est jamais absente, sans que la vérité y perde rien de ses droits. Dans la vie comme dans l'œuvre, que de bons et de beaux exemples ! — Ce livre vraiment remarquable mérite à tous les points de vue d'être chaudement recommandé à nos lecteurs.

ÉDOUARD PONTAL.

J. Chamberlain, par ACHILLE VIALLATE. Paris, Alcan, 1899, in-12 de XXIV-154 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette étude ouvre heureusement la galerie d'hommes d'État étrangers que prépare la librairie Alcan. M. E. Boutmy, qui lui a donné une préface, apprécie comme il convient, non seulement le dessin exact du médaillon, la vigueur des touches, la fidèle représentation du milieu, mais encore l'originalité un peu fruste et rude du modèle. Né en juillet 1836, entré dès l'âge de seize ans dans la vie industrielle, Joseph Chamberlain pouvait, en 1874, se retirer des affaires enrichi par la fabrique des vis et écrous qu'il avait dirigée à Birmingham. Dans l'arène politique, il ne devait pas faire moins rapidement son chemin. Maire de Birmingham (nov. 1873) il assainit et transforma la ville ; il organisa l'éclairage du gaz en service municipal. Et depuis 1876 il représenta cette grande cité au Parlement. Avec sa tenue de parfait gentleman, monocle à l'œil, orchidée à la boutonnière, il s'est montré radical, volontaire, brusque et brutal, constamment, tout en sachant sans le moindre scrupule, changer d'alliés et de parti. C'est un excellent *debater* à l'allure énergique, à la voix incisive et claire. C'est un exemplaire achevé d'Anglo-Saxon par l'esprit de combativité. Le Transvaal

s'en aperçoit aujourd'hui, et la France en a su quelque chose au moment de l'incident de Fachoda. Comment l'ancien collaborateur de Gladstone siège-t-il maintenant dans le ministère conservateur de lord Salisbury, comment l'expansion coloniale et l'impérialisme ont-ils remplacé les projets de législation sociale dans ses ardentes préoccupations, c'est ce que l'on verra en lisant M. Viallate. Et peut-être s'expliquera-t-on l'ascendant qu'a pris et que conserve, malheureusement pour la paix du monde, celui qui s'est appelé lui-même non sans une dédaigneuse fierté, « l'homme le plus injurié de l'Angleterre. »

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Bibliothèque nationale. Catalogue de la collection Dupuy, par LÉON DOREZ. T. I. et II. Paris, Ernest Leroux, 1899, 2 vol. in-8 de 495 et 688 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Bibliothèque nationale. Catalogue général des manuscrits français, par HENRI OMONT, avec la collaboration de C. COUDERC, L. AUVRAY et CH. DE LA RONCIÈRE. *Ancien Saint-Germain français.* I. nos 15370-17050 du fonds français par L. AUVRAY; II. nos 17051-18676 du fonds français par H. OMONT et L. AUVRAY. Paris, Ernest Leroux, 1899, in-8 de XI-654 et XVI-517 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Les volumes dont nous venons de transcrire les titres font partie d'une collection de catalogues dressés et publiés par le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale sous la direction de M. Omont, conservateur adjoint. L'on a pensé qu'il fallait rompre avec le système adopté pour l'ancien fonds français, dont l'inventaire a commencé d'être dressé sous l'Empire avec beaucoup de soin, mais avec une lenteur désespérante dans l'exécution et dans la publication : le premier volume avait été donné au public en 1868 et ce n'est qu'en 1895 que l'on a distribué le tome IV qui ne nous conduit qu'à la notice du ms. 5525. M. Omont a jugé que le public s'accommoderait mieux d'un instrument de recherches moins minutieux peut-être, mais qui pourrait être plus rapidement mis à sa disposition. Avec le concours de collaborateurs actifs, il a poussé rapidement ce travail et en quelques années nous avons vu les volumes succéder aux volumes.

Le système adopté pour le catalogage des manuscrits consiste à consacrer à chacun une notice sommaire, en n'indiquant en général dans les volumes de mélanges que les articles principaux. Il est évident qu'à faire ainsi un choix, l'on risque de laisser dans l'ombre des morceaux qui ne manquent pas d'intérêt; mais cet inconvénient est largement compensé par l'avantage qui résulte pour le public érudit de la prompte mise au jour d'inventaires maniables.

Cette rapidité dans l'exécution n'est pas d'ailleurs de la précipitation, et les auteurs du catalogue n'ont point reculé devant la peine que donne l'identification parfois délicate des personnages rencontrés dans

leurs manuscrits. L'examen des volumes relatifs aux collections Dupuy et Saint-Germain, les seuls que nous ayons reçus et les seuls par conséquent dont nous ayons à parler ici, permet de se rendre compte du soin apporté à cette partie du travail.

L'œuvre du catalogage n'a pas été poursuivie d'ailleurs avec une parfaite uniformité. L'on ne se rend pas toujours très exactement compte des raisons qui ont fait dépouiller assez complètement tel volume, alors que tel autre, d'un caractère analogue, n'était pas soumis au même régime. Était-il bien utile, par exemple, de consacrer deux pages à relever les auteurs imprimés dont les volumes 896-897 du fonds Dupuy contiennent des extraits ? L'on ne se rend pas davantage compte de la raison qui a fait parfois indiquer qu'un manuscrit avait été publié et parfois mettre cette mention. Mais ce sont là des détails qui n'ont point une grande importance.

Il ne peut entrer dans le plan de ce compte rendu sommaire d'indiquer ce que contiennent d'intéressant les collections dont on nous offre les catalogues. Il nous suffira de dire que l'une et l'autre sont particulièrement riches en documents historiques sur le XVIe et le XVIIe siècles. Les frères Dupuy, qui avaient dans leur cabinet les papiers de J. A. de Thou et notamment les correspondances de l'illustre historien, avaient réuni, outre les matériaux qui ont servi à la confection d'ouvrages que tout le monde connaît, de nombreuses pièces originales ou en copies, relatives à l'histoire civile et ecclésiastique, tant de la France que de l'étranger : par exemple des correspondances, en partie autographes, de Calvin, de Théodore de Bèze, de fra Paolo Sarpi, et, dans un autre genre, de Villeroy, de Heinsius, de Grotius ; et leurs propres lettres, avec celles de leurs correspondants, offrent aux curieux une vaste mine de renseignements.

La collection de Saint-Germain, qui renferme les papiers des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur et qui par là même offre un intérêt exceptionnel pour l'histoire religieuse et littéraire des deux derniers siècles, doit une importance d'un autre genre au fait qu'elle s'est accrue des manuscrits du chancelier Séguier : c'est ainsi qu'elle nous a conservé la correspondance du chancelier, les papiers des Harlay, de nombreuses correspondances d'ambassadeurs, et une abondante série de pièces sur les affaires extérieures et intérieures, notamment judiciaires, de l'époque.

Le catalogue de la collection Dupuy doit se compléter par une table alphabétique qui sera jointe au troisième volume. Mais la table du fonds de Saint-Germain sera fondue dans une table générale, en préparation, qui s'appliquera également à l'ancien supplément français et aux petits fonds français. Aussi a-t-on jugé à propos de joindre en tête de chaque volume un répertoire alphabétique des principaux

noms d'auteurs et de matières, répertoire sommaire mais qui suffit à diriger les recherches. E.-G. L.

BULLETIN

Étude sur la malice intrinsèque du mensonge, par Un professeur de théologie. Paris, Tequi, 1899, in-12 de 34 p. — Prix 0 fr. 50.

On constate généralement un certain embarras et des inconséquences regrettables dans la théorie du mensonge, telle qu'elle est formulée par un grand nombre de moralistes. Faute d'avoir nettement indiqué le caractère *social* de la parole humaine, et le devoir *social* de la véracite qui en est une conséquence — ils en sont réduits à placer le caractère essentiel et intrinsèque du mensonge dans la parole considérée comme une entité absoue, bonne ou mauvaise, indépendamment des circonstances sociales où elle s'exerce. — Il est alors difficile de comprendre comment ces circonstances (en vertu desquelles le prochain a *le droit* de savoir la vérité) peuvent changer la nature de l'acte et rendre licite, ce qui était *en soi, essentiellement illicite.*

C'est le malentendu que l'auteur s'efforce de dissiper en soumettant à une critique très pénétrante les définitions courantes, usitées dans divers Manuels. Il insiste avec raison sur ce que « le mensonge ne peut donc être considéré comme désordre qu'au point de vue du prochain et de la société » (p. 28) et, comme conclusion de son étude, propose cette définition : « Le mensonge consiste à parler contre sa pensée, avec l'intention d'induire en erreur quelqu'un qui a droit de savoir la vérité. » Il exprime le vœu que, cette définition admise, « on détermine avec précision quels sont les cas dans lesquels le prochain a ou n'a pas le droit de savoir la vérité. » B. C.

Les Ennemis de l'âme française, par F. Brunetière. Paris, Hetzel, 1899, in-32 de 90 p. — Prix : 0 fr. 75.

On fera bien de relire et de conserver la conférence que M. F. Brunetière prononçait à Lille, le 15 mars dernier, sous les auspices des *Unions de la Paix sociale.* Aux internationalistes de toutes nuances, il oppose la notion de patrie, qui demeure la plus naturelle et la plus douce des associations, qui mêle aux résolutions des vivants la pensée des morts et prolonge notre activité personnelle au delà des bornes de notre existence terrestre. Surtout il défend la tradition française, sa tradition militaire, intellectuelle, religieuse contre les dangereux ennemis qui l'attaquent. Il ne craint pas d'affirmer qu'on ne saurait être à la fois bon Français et anticatholique, parce qu'il existe entre le catholicisme et l'âme française une convenance héréditaire, corroborée par mille ou douze cents ans d'histoire, fortifiée par l'adaptation, reconnue, consacrée pour ainsi dire par le jugement de l'étranger lui-même. Enfin il montre nettement ce qu'il y a non seulement d'antipatriotique, mais d'antisocial, dans les doctrines de ces individualistes, qui se font gloire d'être nés pour eux-mêmes et de n'avoir d'autre tâche en ce monde que de travailler, comme ils le disent, au développement de toutes leurs puissances. — On voit quelles questions vitales ont été abordées par le vaillant orateur ; et le texte de cette conférence est enrichi de notes précieuses, qui relèvent certaines objections ou précisent les idées de M. Brunetière. Baron J. Angot des Rotours.

Deux Étendards. Liberté d'enseignement et monopole, par le P. ALOYS POTTIER, S. J. Paris, Téqui, 1899, in-12 de 33 p. — Prix : 0 fr. 50.

Depuis l'origine des temps, deux armées portant deux étendards se disputent le monde, et à l'heure qu'il est, dans notre France, c'est avant tout sur le terrain de l'éducation nationale que la franc-maçonnerie a déclaré la guerre à Dieu. Trois sophismes principaux lui servent à égarer les esprits : le R. P. Pottier en fait justice dans un discours d'une éloquence vibrante et d'une logique inattaquable. On parle des droits de l'État sur l'enfant. Mais au-dessus de ces droits se dressent ceux du père : « Ce fils, né de moi, n'est-ce pas une part de moi-même? Je l'ai reçu de Dieu et je ne saurais souffrir qu'on me l'enlève pour l'élever contre lui. »

La neutralité, dit-on, est le corollaire nécessaire de la liberté de conscience. Non : outre qu'en fait elle est impossible, en théorie c'est la négation de toute croyance. Le silence imposé au maître est humiliant, quand il s'agit des seules questions qui importent, et pratiquement il aboutit à faire de l'école un foyer d'irréligion. — Enfin on ajoute que l'enseignement libre brise l'unité morale du pays. Mais en dehors des principes chrétiens où trouver une base solide à la morale? L'idéal, la science, l'honneur, la solidarité, mots sonores, mais creux. Ou l'État imposera de gré ou de force le symbole à adopter et la morale à suivre, et ce sera la plus intolérable des tyrannies; — ou bien il laissera chacun de ses maîtres professer une doctrine à sa guise, et ce sera ou plutôt c'est la plus effrayante des anarchies. — Des millions sont nécessaires pour soutenir et multiplier nos écoles libres; mais dit le P. Pottier en terminant ce magistral discours, ce qui serait actuellement plus indispensable même, c'est « un mouvement d'opinion irrésistible en faveur de la liberté et de la justice. » C. HUIT.

Quid de liberalium disciplinarum studio et ratione senserit Bufferius, thesim proponebat STANISLAS GAMBER. Paris, Fontemoing, 1899, in-8, VI-121 p. — Prix : 5 fr.

L'embarras des candidats au doctorat ès lettres en quête d'un double sujet de thèse n'est pas petit. C'est qu'en effet, dans l'histoire littéraire comme dans l'histoire politique, les grands génies sont rares, et quel est le côté de leur mérite qui soit resté inaperçu? Force est donc de se rejeter sur des écrivains d'ordre inférieur, et de se résigner à leur servir de biographes, sinon de panégyristes.

Cela dit, accordons à M. Gamber que le héros de sa thèse latine n'est nullement dépourvu d'intérêt. L'auteur du *Traité des premières vérités* (1724) et du *Cours général et particulier des sciences* (1732) ne s'est pas contenté d'être un des professeurs les plus distingués de son temps : sur bien des points il a pressenti et devancé l'avenir. Son esprit d'initiative et de progrès a fait de lui un homme d'avant-garde, comme on dirait aujourd'hui. Sans doute nous sommes exposés à juger banales bien des questions et solutions qui, il y a deux siècles, avaient encore sous sa plume une certaine nouveauté : mais à coup sûr ce n'est pas chose commune qu'un jésuite d'alors faisant le procès d'une éducation classique trop exclusive, médisant des vers latins, réclamant en faveur de la littérature française et des sciences qu'il juge trop négligées, enfin demandant pour les femmes elles-mêmes le bienfait d'une culture intellectuelle plus relevée. Sans méconnaître l'utilité des méthodes scolastiques, en philosophie le P. Buffier subordonne expressément la logique à la métaphysique, de même qu'en morale

il incline à considérer la révélation comme un auxiliaire donné à la raisou pour aider celle-ci à rentrer dans ses droits contestés par les passions. Mais qu'il se fasse le critique ou le champion des théories pédagogiques régnantes, il ne se départit jamais de la mesure convenable. — Voilà ce que M. Gamber établit dans une thèse d'une lumineuse ordonnance, et où les latinistes les plus exigeants goûteront presque partout la saveur d'un style très cicéronien.

C. Huit.

L'Esprit nouveau dans la vie artistique, sociale et religieuse, par Léon Bazalgette. Paris, Société d'éditions littéraires, 1898, in-12 de 393 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre n'est, comme tant d'autres, qu'un simple recueil d'articles assez disparates, dont le caractère commun est de n'avoir aucune valeur ni littéraire, ni philosophique, ni historique. M. Bazalgette admire beaucoup Zola, à cause de son « anti-spiritualisme » ; il professe « que la génialité plonge ses racines dans la sensualité » ; et que « les ovules de la pensée risquent fort d'aboutir au fœtus, si l'action fécondante du sexe ne vient participer à leur développement » ; les peintres glorieux sont pour lui Claude Monet et Renoir ; le grand architecte du siecle c'est le Belge Horta, et sans doute aussi Eiffel; les grands sociologues sont l'Anglais Schelley, Michelet et un Américain nommé Whitman, qui se promenait tout nu après avoir pris son bain. Tout à fait dépourvu de chauvinisme, « cette plaie française », jusqu'à écrire : « Si ma patrie m'est inclémente et qu'une autre patrie m'attire, que m'importent les longs siècles d'histoire ? » Il souhaite voir démolir la basilique de Montmartre, au sujet de laquelle il partage l'opinion des deux célèbres imbéciles, Tolain et Corbon. Un tel homme ne saurait bien entendu admirer Bossuet, qu'il juge à la clarté du dictionnaire Larousse, cher à Floquet. Son héros c'est l'abbé Froment du *Paris* de M. Zola. Voilà M. Bazalgette. Savourons avant de finir cette phrase d'une des dernières pages du livre : « Si la catholicisation du monde était un jour parachevée, l'humanité s'étant partagée entre deux cloîtres immenses, l'un mâle, l'autre femelle, où chaque sexe se préparerait dans les macérations et la prière à son avenir paradisiaque, la prophétie de l'an mil ne tarderait pas à se réaliser. Tel serait le résultat terrestre de la mise en pratique des doctrines catholiques. » Je crois bien que nos lecteurs me dispensent de juger un homme capable d'écrire de pareilles niaiseries.

Édouard Pontal.

D'après les maîtres espagnols, étude et sonnets, par l'abbé Hector Hoornaert. Bruxelles, Schepens, 1899, in-12 de 297 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. l'abbé Hoornaert aime l'Espagne et la connaît parfaitement. Il publiait l'an dernier une traduction en vers de *la Nef du marchand*, *auto* de Calderon, que précédait une étude très sérieusement documentée. Aujourd'hui, il nous guide à travers les galeries du Prado et de quelques autres musées, après avoir retracé dans ses grandes lignes l'histoire de la peinture espagnole. Résumer un tableau dans un sonnet, donner avec des mots la sensation des couleurs, ce n'est pas chose facile. L'auteur, pourtant, y a réussi dans la mesure du possible. Sa tentative a cela d'excellent qu'elle attire l'attention des lecteurs sur des noms d'artistes trop peu connus en deçà des Pyrénées, tels par exemple que Antonio del Rincon, le peintre de Ferdinand et Isabelle, Pedro Berruguete, père du célèbre sculpteur,

Fernando Gallegos, le Dürer de Salamanque, tous les trois du XVe siècle. On est heureux également de voir M. Hoornaert, rompant enfin avec les légendes imbéciles et les appréciations caduques, rendre hommage au prodigieux artiste que fut Domenico Theotocopuli. L'étude préliminaire, dont le plan me semble toutefois un peu confus, est pleine d'aperçus très justes, d'observations curieuses, et prouve que M. Hoornaert a étudié avec fruit les travaux critiques qui ont précédé le sien. Seul, le jugement porté sur Goya étonnera par sa sévérité excessive quiconque admire avec raison en cet artiste merveilleux, quoique inégal, le dernier représentant de la vieille école espagnole. LÉO ROUANET.

Aventures d'un grand seigneur italien à travers l'Europe, 1606, par E. RODOCANACHI. Paris, Flammarion, 1899, in-12 de 322 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le grand seigneur est le marquis Vincenzo Giustiniani, marquis de Bassano; les aventures, celles qui lui arrivèrent en 1606, dans le voyage qu'il courut à travers diverses provinces d'Europe; le récit, celui qu'en a rédigé jour par jour Bernardo Bizoni, Romain, secrétaire et vieil ami de notre voyageur; le manuscrit qui le contient, le Vatic. Ottobon. 2646; l'éditeur enfin M. Rodocanachi, connu pour d'heureuses et brillantes découvertes dans la poussière des bibliothèques, et qni excelle à faire revivre dans des livres à la portee du public, les types les plus divers, les figures les plus effacées, et les époques les plus méconnues. Son Giustiniani ne vaut sans doute pas sa courtisane Tolla, qui savait tant de choses sur la société romaine de 1700 et les racontait si bellement; il ne fait que parcourir l'Europe, et il n'en étudie pas, comme elle, les gens *intus et in cute*. Mais Bizoni a su cependant conserver des traits piquants et des anecdotes pittoresques. Nos voyageurs ont parcouru Ravenne, Venise, Padoue, Vicence, (où ils ont vu de féroces soldats albanais), et Vérone; traversé les montagnes du Tyrol et le Brenner, touché Munich, Augsbourg, où ils ont rencontré la première « mosquée luthérienne; » ils ont « fait » les bords du Rhin, les Pays-Bas, où les habitants les ont charmés par leurs politesses. En Angleterre, ils ont subi mainte mésaventure et glané quelques renseignements sur le complot célèbre dit « Conspiration des poudres. » Leur séjour en France a été plus long : ils ont visité Amiens, Rouen, Saint-Germain, Paris, Orléans, Paris une seconde fois, puis Provins, Troyes, Mâcon, Lyon, Avignon, Orgon, Marseille et, par Gênes, ils sont rentrés à Rome. A noter le récit d'un accident arrivé en Seine au bon roi Henri IV, la présentation du marquis à ce roi, quelques détails sur le caractère du Dauphin [Louis XIII], une singulière aventure de la duchesse de Mantoue chez le duc de Wurtemberg. Mais malgré ces particularités et quelques autres dont l'histoire pourra tirer bon profit, il faut convenir que Bizoni et son patron ont vu bien superficiellement les pays qu'ils ont traversés.

En appendice, M. Rodocanachi a mis la lettre célèbre du cavaliere Marini au cardidal Montalto sur les usages et coutumes de France, qui est un modèle de plaisanterie pesante et pédante, la relation de l'Udinois Nicolo Mandrisio qui visita Paris et Versailles en 1698, et une petite bibliographie des voyages et itinéraires contemporains de celui de Giustiniani. Les conseils de Fantuzzi sur la façon de voyager en Europe, d'ailleurs pleins de bon sens, sont d'une naïveté charmante.

En somme, M. Rodocanachi paraît avoir tiré le meilleur parti possible d'une matière aussi infertile et petite. Mais il nous doit des œuvres plus « substantifiques. » L.-G. PÉLISSIER.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Francisque BOUILLIER, mort le 27 septembre, à Simandres (Isère), était un de nos plus éminents philosophes. Né à Lyon le 12 juillet 1813, il avait commencé ses études au collège Stanislas de Paris, les avait terminées à celui de Lyon et avait été admis en 1834 à l'École normale. Reçu le premier à l'agrégation de philosophie en 1837, il avait fait ses débuts dans le professorat à Orléans, puis avait passé le doctorat en 1839 avec une thèse sur *la Légitimité de connaître*. Nommé peu de temps après à la chaire de philosophie à la Faculté de Lyon, il remportait deux ans plus tard le prix de l'Académie des sciences morales sur le sujet suivant : *Histoire du cartésianisme*. En 1842, il était élu membre correspondant de l'Institut. Il devint doyen de la Faculté des lettres de Lyon en 1848 et président de l'Académie impériale de la même ville en 1856. Il fut nommé en 1865 inspecteur général de l'enseignement secondaire, le 18 août 1866 membre du conseil de l'instruction publique et le 24 octobre 1867 directeur de l'École normale supérieure ; mais cinq ans plus tard il abondonnait cette dernière fonction et redevenait inspecteur général. Ce n'est qu'en 1879 qu'il jouit d'un repos mérité après une carrière si bien remplie ; il fut mis à la retraite le 10 février. Dès 1875, il était entré à l'Académie des sciences morales où il avait remplacé Rémusat. Outre les nombreux articles qu'il a donnés dans diverses publications, notamment dans la *Liberté de penser*, et dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques* de A. Franck, il laisse les ouvrages suivants : *Quorundam Platonis diulogorum et quarundam Pascalii ad provincialem amicum epistolarum comparatio* (thèse) (Aureliae, 1839, in-8) ; — *Sur la Légitimité de la faculté de connaître* (thèse) (Orléans, 1839, in-8) ; — *Discours d'ouverture prononcé à la Faculté des lettres de Lyon* (Lyon, 1840, in-8) ; — *Exposition de la doctrine de Fourier. Du cours de M. Ch. Victor Considérant* (Lyon, 1841, gr. in-8 ; extrait de la *Revue du Lyonnais*) ; — *Histoire et critique de la Révolution cartésienne* (Lyon, 1842, in-8) ; — *Œuvres philosophiques du P. Buffier, avec des notes et introduction* (Paris, 1843, in-12) ; — *Théorie de la raison impersonnelle* (Paris, 1844, in-8) ; — *Manuel de l'histoire de la philosophie à l'usage des candidats au baccalauréat ès-lettres* (Paris, 1845, in-18 ; 2e éd. sous le titre de : *Notions d'histoire de la philosophie à l'usage des candidats au baccalauréat ès-lettres*. Paris, 1867, in-18 ; 8e éd., 1896) ; — *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse, par Fichte, traduit de l'allemand, avec une introduction* (Paris, 1845, in-8) ; — *Compte rendu à la séance solennelle de la rentrée de la Faculté des lettres de Lyon* (Lyon, 1851, in-4 ; extrait de la *Revue du Lyonnais*, nouv. série) ; — *Des Limites de la perfectibilité humaine. Discours d'ouverture prononcé à la Faculté des lettres de Lyon le 28 novembre 1850* (Lyon, 1851, in-8 ; extrait de la *Revue du Lyonnais*) ; — *Compte rendu de la séance solennelle de la rentrée des Facultés* (Lyon, 1852, in-8) ; — *Mémoire sur la Vision en Dieu, de Malebranche, lu à l'Académie des sciences morales et politiques, dans les séances du 24 avril et du 1er mai 1852* (Orléans, 1852, in-8) ; — *Compte rendu des travaux de la Faculté des lettres* (Lyon, 1853, gr. in-8) ; — *Du cartésianisme de Bossuet*. (Lyon, 1854, in-8) ; — *Causes de la révolution philosophique du XVIIIe siècle* (Lyon, 1855, in-8) ; — *Discours prononcé dans la séance solennelle de rentrée des Facultés le 15 novembre 1854* (Lyon, 1854, in-4) ; — *Histoire de la philosophie cartésienne* (Paris, 1854, 2 vol. in-8 ; 3e éd. 1868) ; — *Analyses critiques des ouvrages de philosophie compris dans le programme du baccalauréat ès-lettres* (Paris, 1855,

in-12; 4e éd., 1873); — *Compte rendu des travaux de la Faculté des lettres* (Lyon, 1855, in-8); — *Sur les Offices de Cicéron, leçon d'introduction au cours de morale* (Lyon, 1855, gr. in-8); — *Académie de Lyon. Discours prononcé à la séance annuelle de rentrée des Facultés, le 27 novembre 1856* (Lyon, 1856, in-8);— *L'Académie de Lyon au XVIIIe siècle* (Paris, 1857, in-8); — *Académie de Lyon. Discours prononcé à la séance annuelle des Facultés le 1er décembre 1857* (Lyon, 1857, in-8); — *L'Institut et les Académies de province, travail lu à l'Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres de Lyon dans la séance publique du 29 juin 1857* (Lyon, 1857, in-8); — *Séance de rentrée des Facultés de Lyon. Compte rendu suivi de réflexions sur le but de l'utilité pratique dans l'enseignement* (Lyon, 1858, in-8); — *De l'Unité de l'âme pensante et du principe vital* (Paris, 1858, in-8); — *Rentrée des Facultés. Compte-rendu et considérations sur le rapport des progrès de la science et des progrès de l'enseignement* (Paris, 1859, in-8); — *Du Principe vital et de l'âme pensante, ou Examen des diverses doctrines médicales et psychologiques sur les rapports de l'âme et de la vie* (Paris, 1862, in-8; 2e éd., 1873, in-12); — *Étude sur Malebranche, d'après des documents mss., par l'abbé Blampignon* (Paris, 1863, in-4; articles extraits du *Journal des savants*, août et septembre 1863); — *Du Plaisir et de la douleur* (Paris, 1865, in-18; 4e éd., 1891); — *Discours prononcé à la distribution solennelle des prix du lycée impérial Napoléon, le 11 août 1868* (Paris, 1868, in-8); — *De la Querelle des anciens et des modernes en morale* (Paris, 1869, in-8); — *De la Conscience en psychologie et en morale* (Paris, 1872, in-8); — *Discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Lyon le 12 août 1875* (Lyon, 1872, in-8); — *Morale et progrès* (Paris, 1875, in-18); — *L'Ancien Conseil de l'Université et le projet de loi de M. Ferry sur le Conseil supérieur de l'instruction publique* (Paris, 1879, in-8; extrait de la *Revue de France*); — *La Collation des grades, les congrégations religieuses et M. Ferry* (Paris, 1879, in-8; extrait de la *Revue de France*);—*L'Institut et les Académies de provinces* (Paris, 1879, in-16);— *De la Recherche de la vérité, par N. Malebranche, nouv éd. avec des notes et une introduction* (Paris, 1880, 2 vol. in-18); — *L'Université sous M. Ferry* (Paris, 1880, in-18); — *La Vraie Conscience* (Paris, 1882, in-8); — *Le Comice agricole de Saint-Symphorien-d'Ozon et le préfet de l'Isère* (Lyon, 1883, in-8); — *Éloge de Fontenelle, avec une introduction et des notes* (Paris, 1883, in-12); — *Études familières de psychologie et de morale* (Paris, 1884, in-16); — *Notice sur M. Chevriaux* (Paris, 1884, in-8); — *Allocution à l'ancien comice agricole de Saint-Symphorien-d'Ozon* (Lyon, 1885, in-8); — *Leibniz. Nouveaux Essais sur l'entendement humain. 1er livre. Monadologie. Nouv. éd. avec une entroduction et des notes* (Paris, 1886, in-18); — *Malebranche. Traité de l'imagination. 2e livre. De la Recherche de la vérité. Nouv. éd. avec introduction et notes* (Paris, 1886, in-12); — *Pascal. Lettres provinciales (Ie, IVe, XIIIe) et opuscules philosophiques. Éd. classique avec une introduction et des notes* (Paris, 1886, in-12); — *Les Dons à l'Institut* (Paris, 1887, in-8; extrait du *Correspondant*); — *Nouvelles Études familières de psychologie et de morale* (Paris, 1887, in-16); — *Institut de France Académie des sciences morales et politiques. Funérailles de M. Hippolyte Carnot, le 20 mars 1888. Discours* (Paris, 1888, in-4); — *Institut de France. Académie des sciences morales et politiques. Funérailles de M. Beaussire, le 10 mai 1889. Discours* (Paris, 1889, in-4); — *Institut de France. Académie des sciences morales et politiques. Discours prononcés à l'occasion de la mort de M. Fustel de Coulanges, lus dans la séance du 21 septembre 1889. Lettre* (Paris, 1889, in-4); — *Institut de France. Académie des sciences morales et politiques. Funérailles de M. Havet, le 24 décembre 1889. Discours* (Paris, 1890, in-4); — *Institut de France. Académie des sciences morales et politiques. Funérailles de M. Charles Lucas, le 25 décembre 1889. Discours* (Paris, 1890, in-4); — *Institut de France. Académie des sciences morales et politiques. Funérailles de M. Rosseeuw Saint-*

Hilaire, le 1er février 1889. Discours (Paris, 1889, in-4°) ; — *Questions de morale pratique* (Paris, 1889, in-16) ; — *Deux Années de présidence à l'Académie des sciences morales et politiques* (Paris, 1890, in-8°) ; — *Discours prononcés le 24 décembre 1889, au cimetière Montmartre, sur la tombe de M. Ernest Havet* (Mâcon, 1890, in-8°) ; — *Notice sur Antonin-Pierre-Laurent Macé de Lépinay* (Versailles, 1892, in-8°) ; — *Souvenirs d'un vieil universaire* (Orléans, 1897, in-8°).

— Un historien distingué et l'un des plus brillants disciples de Le Play, M. Charles DE RIBBE est mort le 5 novembre, à Aix en Provence. C'est dans la même ville qu'il était né en 1827 et il y a passé son existence presque tout entière. Après avoir terminé ses études juridiques, il se fit inscrire au tableau des avocats de la cour d'appel de sa ville natale. Mais il prenait en même temps part, dans les rangs des catholiques, aux luttes politiques ; il n'avait guère que vingt ans quand il fonda le journal *la Provence* avec deux amis. C'est à l'école de Le Play qu'il apprit à étudier le passé social et économique de la France. L'on sait qu'il a été l'un des premiers à faire connaître les « livres de raison » et à montrer tout le parti que l'on peut tirer de ces annales des familles pour la reconstitution même de la vie des sociétés anciennes. C'est sa méthode même et l'ensemble de ses travaux que l'Académie a voulu couronner en récompensant du grand prix Gobert son dernier ouvrage : *La Société provençale à la fin du moyen âge*. Les recherches de M. de Ribbe ont eu un résultat pratique en contribuant à faire revivre dans plusieurs maisons l'usage de ces livres qui créent la tradition et la continuité de l'esprit de famille. Voici l'indication de ses principaux ouvrages : *Pascalis. Étude sur la fin de la constitution provençale*, 1787-1790 (Paris, 1854, in-8°) ; — *Des Corporations et de la juridiction des prud'hommes pêcheurs de la Méditerranée* (Marseille, 1857, in-8°) ; — *La Provence au point de vue des bois, des torrents et des inondations, avant et après 1789* (Paris, 1857, in-8°) ; — *Le Déboisement et le reboisement* (Paris, 1858, in-8° ; extrait du *Correspondant*) ; — *La Nouvelle École libérale et la décentralisation* (Marseille, 1859, in-8°) ; — *Un Journal et un journaliste à Aix avant la Révolution. Étude de mœurs sur la ville d'Aix vers la fin du XVIIIe siècle* (Aix, 1859, in-8°) ; — *L'Histoire en province* (Paris, 1860, in-8° ; extrait du *Correspondant*) ; — *Lettres inédites du Mis et du Cte de Mirabeau* (Aix, 1860, in-8°) ; — *L'Ancien Barreau du parlement de Provence, ou Extraits d'une correspondance inédite échangée pendant la peste de 1720 entre François Decormis et Pierre Saurin, avocats au même parlement* (Paris, 1861, in-8°) ; — *Le Conseiller Rouchon* (Aix 1861, in-8°) ; — *Les Embellissements d'Aix et le cours Saint-Louis il y a deux siècles* (Aix, 1861, in-8°) ; — *Anciens Usages de l'église métropolitaine d'Aix pendant le carême, la Semaine sainte et les fêtes de Pâques* (Aix, 1862, in-8°) ; — *Les Domestiques dans la famille* (Aix, 1862, in-8°) ; — *Marseille, Aix et les Alpes dans la question du chemin de fer direct entre Marseille et Aix* (Aix, 1862, in-8°) ; — *Mgr de Miollis (à propos des « Misérables » de M. V. Hugo)* (Paris, 1862, in-8° ; — *Notice biographique sur M. le Cte de Gabrielli de Gubbio, conseiller honoraire à la cour impériale d'Aix* (Aix, s. d., in-8°, extrait de l'*Écho des Bouches-du-Rhône*, du 16 février 1862) ; — *Des incendies de forêts dans la région des Maures et de l'Esterel (Provence), leurs causes, leur histoire, moyens d'y remédier* (Paris, 1865, in-8°) ; — *Des Institutions rurales de l'Alsace au moyen âge* (Paris, 1866, in-8°) ; — *Discours prononcé le 12 décembre 1866 à la séance solennelle d'ouverture de la XXXIIIe session du congrès scientifique de France* (Aix, 1867, in-8°) ; — *Une Famille au XVIe siècle, document original précédé d'une introduction* (Paris, 1867, in-12 ; 2e éd., 1868) ; — *De la Méthode d'observation appliquée à l'étude des faits sociaux* (Aix, 1868, in-8°). *La Corporation des perruquiers et des coiffeurs de dames à Marseille il y a un siècle*

(*esquisse de mœurs à propos d'un mémoire de Portalis*) (Montpellier, 1869, in-8); — *Les Prud'hommes pêcheurs de la Méditerranée* (Montpellier, 1869, in-8); — *Les Familles et la société en France avant la Révolution* (Paris, 1873, in-8; 2e éd., 1874); — *Deux Chrétiennes pendant la peste de 1720* (Paris, 1874, in-18); — *La Famille d'après la Bible* (Paris, 1877, in-16); — *La Vie domestique, ses modèles et ses règles* (Paris, 1877, 2 vol. in-18); — *Le Livre de famille* (Tours, 1879, in-18); — *Le Play, d'après sa correspondance* (Paris, 1884, in-18); — *Les Livres de raison en Allemagne et le Tagebuch d'Albrecht Dürer* (Paris, 1886, in-8; — *Une grande Dame dans son ménage au temps de Louis XIV, d'après le journal de la Cte de Rochefort (1689)* (Paris, 1889, in-16); — *Une Famille provençale au XVe siècle. Les Guiran-La-Brillane. Étude d'histoire sociale* (Digne, 1894, in-8; — *Mes Souvenirs sur Claudie Jannet* (1857-1894) (Paris, 1895, in-8; — *La Société provençale à la fin du moyen âge* (Paris, 1898, in-8).

— On annonce de Montréal la mort de Sir John William Dawson, savant géologue canadien. Né à Picton (Nouvelle-Écosse), en 1820, il y commença ses études qu'il compléta à l'Université d'Édimbourg. C'est sous la direction de l'illustre Charles Lyall qu'il fit ses premières explorations scientifiques. Il exerça pendant quelque temps les fonctions de surintendant de l'éducation pour la province de la Nouvelle-Écosse. Nommé en 1855 principal de l'Université Mac-Gill de Montréal, il sut faire prospérer cet établissement où il occupait en même temps la chaire d'histoire naturelle. Il a donné dans des revues spéciales et notamment dans les publications du Geological surwey of Canada de nombreux articles dont plusieurs sur la flore des terrains dévoniens et carbonifères de l'Amérique du Nord. Ses ouvrages les plus connus sont : *Acadian geology ; — Fossil men and their modern representatives ; — Egypt and Syria, their geology and physical geography in Bible history ; — Modern science in Bible lands ; — Modern ideas of evolution ; — Salient points in the science of the earth ; — The Canadian ice age.*

— On annonce encore la mort : du Fr. Achille, des Frères de la Miséricorde, auteur de cantiques populaires, mort le 17 novembre à Saint-Sauveur Lendelin (Manche), âgé de 62 ans; — l'abbé Boisbourdin, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, mort le 13 novembre, âgé de 63 ans; — Jules Bresil, comédien de talent et auteur dramatique renommé, qui composa avec d'Ennery *les Orphelines de la charité* et *l'Escamoteur*, avec V. Séjour *Martyre du cœur*, et signa quelques livrets d'opéras comiques parmi lesquels le plus connu est *Si j'étais Roi*, mort vers le milieu d'octobre; — Georges Caillot, rédacteur au *Nouvelliste-Dépêche* de Lille, mort le 23 novembre à l'âge de 39 ans; — le R. P. Carrère, ancien recteur du collège de Bordeaux, mort le 2 novembre; — Jean Hubert Debrousse, qui fut pendant un certain temps directeur du journal *la Presse*, mort le 10 novembre; — Louis Delcourt, un des fondateurs de l'Université catholique de Lille, mort le 6 novembre; — Charles-Narcisse Duval, auteur de *Souvenirs militaires et financiers* (Paris, 1891, in-16), mort à Paris, le 1er novembre, à l'âge de 65 ans; — Jules Ferrand, professeur de chimie à Lille, mort à 28 ans au Congo; — Émile Guirand, secrétaire de la direction de l'*Éclair*, mort le 26 novembre, à l'âge de 37 ans; — le frère Hilaire, directeur de l'école libre de Riom, mort en cette ville, le 26 octobre; — Benoist Kirsch, ancien proviseur du lycée de Lille et ancien directeur du l'école de Cluny, mort le 30 octobre, à l'âge de 80 ans; — le colonel Lecomte, fondateur et directeur de la *Revue militaire suisse* qu'il avait abandonnée depuis 1895, mort à Lausanne, le 20 novembre; — L'Hardy, un des principaux collaborateurs du général Dufour pour l'exécution de la carte fédérale suisse, mort à Neufchâtel, le 25 octobre; —

Emmanuel MASSERAS, ancien rédacteur en chef de la *France* et du *Courrier des États-Unis*, mort à Paris le 30 octobre; — Jacques MÉNIGER, né à Granville, le 4 janvier 1844, fondateur et collaborateur du journal *le Granvillais*, auteurs des *Chroniques du vieux Granville depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Paris, 1880, in-12), mort le 12 novembre; — l'abbé Elzéar MÉRITAN, curé de Saint-Sulpice de Paris, ancien professeur de philosophie et de théologie morale au grand séminaire d'Autun, puis au grand séminaire de Lyon, dont il était devenu supérieur; auteur d'un *Cours complet de morale à l'usage des élèves des cours moyens, supérieurs et complémentaires des écoles primaires élémentaires et des élèves des écoles primaires supérieures* (Cavaillon, 1898, in-16), mort le 2 novembre, à Paris, âgé de 71 ans; — Mme NEGRE, connue comme protesse félibreenne, sous le nom de Lazarine de Manosque, morte le 3 novembre; — A. RAYMOND, qui rédigeait la chronique théâtrale au *Lyon républicain* et signait le plus souvent du pseudonyme de Lawrence, mort le 30 octobre, à l'âge de 58 ans; — Charles REVILLOUT, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Montpellier, mort à Montpellier, le 20 novembre, âgé de 78 ans; — Camille ROMANET, de la presse parlementaire, mort à l'âge de 56 ans, le 5 novembre; — ROUX, inspecteur de l'enseignement primaire de la Seine et ancien directeur de l'École normale de Lyon, mort le 7 novembre; — Albert-David SAUVAGROT, professeur de rhétorique supérieure au collège Stanislas, mort âgé de 43 ans, le 31 octobre; — Eugène SIRET, rédacteur en chef de la *Charente-Inférieure*, mort le 3 novembre, à la Rochelle, à l'âge de 60 ans; — le capitaine P. VALERIO, auteur de : *De la Cryptographie, essai sur les méthodes de déchiffrement* (Paris, 1893-96, 2 vol. in-8), mort à Épinal, le 16 novembre.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Robert C. ALEXANDER, éditeur et propriétaire du *Mail and Express* de New York, mort dans cette ville, âgé de 42 ans, le 5 novembre; — Grant ALLEN, né à Kingston (Canada), en 1848, collaborateur du *Times* et du *Daily News*, qui s'est fait connaître par des ouvrages de vulgarisation scientifique et par des romans assez goûtés du public, mort le 25 octobre; — Louis ANTON, poète, mort à Zeulenroda le 14 novembre; — William H. APPLETON, chef d'une des premières librairies de New York qui a été le premier président de l'American publishers' Copyright league, mort le 19 octobre, à l'âge de 85 ans; — Dr ARNISON, professeur de chirurgie à l'Université de Durham; — Albert BENECKE, proprofesseur de philologie moderne, mort le 22 octobre à Berlin; — Romualdo BONFADINI, sénateur, président de l'Association de la presse italienne, mort le 14 octobre à Sondrio, âgé de 68 ans; — Mgr BUTT, évêque de Southswork de 1885 à 1897 et prédicateur de talent, qui laisse des écrits apologétiques, mort le 7 novembre à l'âge de 73 ans; — Willshire BUTTERFIELD, né en 1824, à Mexico (N. Y.), auteur de plusieurs publications sur l'histoire du Wisconsin et éditeur de la Correspondance de Washington avec Crawford et Irving; — Louis DELISSE, économiste belge, mort le 8 novembre; — Charles EASON, libraire, né le 11 mai 1823 à Yeovil, éditeur d'un *Irisch Almanach* qui parut de 1874 à 1887, mort vers le milieu de novembre; — Johann GANSEN, historien, mort à Aix-la-Chapelle, le 3 novembre, âgé de 53 ans; — Laurence GRONLUND, né le 13 juillet 1866, en Danemark, écrivain socialiste, auteur entre autres ouvrages de *The cooperative commonwealth*; *Ça ira; or Danton and the french Revolution*, mort le 15 octobre New York; — Nicolas GROTE, célèbre philosophe russe, mort à Moscou à la fin d'octobre; — Miss Lucy Ellen GUERNSEY, auteur d'ouvrages pour la jeunesse, morte le 3 novembre, âgée de 73 ans, à Rochester (N. Y.); — Mgr HAFFNER, évêque

de Mayence, né le 24 janvier 1829 à Horb (Souabe), qui occupa, de 1855 à 1875, la chaire de philosophie au grand séminaire de sa ville natale, mort le 6 novembre; — Horace Lorenzo HASTINGS, auteur de nombreuses publications religieuses et éditeur de deux périodiques *The Christian* et the *Anti-infidel library*, mort à 68 ans, le 21 octobre à Goschen (Mass.); — E.-A. HERRENSCHNEIDER, archéologue, mort le 22 octobre à Horburg, en Alsace; — Franziska von KAPFF-ESSENTHER, romancière, morte à Berlin le 28 octobre, âgée de 51 ans; — Paul KNUTH, botaniste, mort à Kiel, le 30 octobre, à l'âge de 45 ans; — le Dr KRONER, privatdocent de gynécologie à l'Université de Breslau, mort dans cette ville à l'âge de 45 ans; — Gerard LOEBKER, historien, mort à 90 ans, le 18 octobre, à Munster en Wesphalie; — le Rev. Charles MACKESON, vicaire de All Hallows, Hampstead, qui après s'être occupé de journalisme prit les ordres en 1885, et à qui l'on doit entre autres ouvrages un *Guide to the Church congress* et un *Guide to the churches of London*, mort le 31 octobre; — Thomas MACKNIGHT, célèbre journaliste irlandais, depuis plus de trente ans éditeur du *Northern Whig* de Belfast, auteur de nombreux ouvrages, mort au mois de novembre, à l'âge de 70 ans; — Ottmar MERGENTHALER, inventeur de la linotypie, mort le 28 octobre, à Baltimor à l'âge de 45 ans; — Dr Friedrich NÖTEL, connu par ses travaux de psychiatrie, mort le 1er novembre dans cette ville, âgé de 60 ans; — le P. Tilman PESCH, de la Compagnie de Jésus, né à Cologne, le 1er février 1836, qui laisse entre autres ouvrages remarquables : *Die grossen Welträthsel, Philosophie der Natur* (Freiburg i. B., 1883-1884, 2 vol. in-8) et surtout des travaux sur la philosophie thomiste, mort à Valkenburg, près Maestricht, le 19 octobre; — Dietrich REIMER, directeur d'une des principales librairies de Berlin, mort le 15 octobre, dans cette ville, à l'âge de 82 ans; — Édouard ROMBERG-NISARD, ancien directeur général des beaux-arts, lettres et sciences de Belgique, qui s'est surtout occupé des questions de propriété littéraire et artistique, sujet sur lequel il laisse plusieurs ouvrages et rapports, mort à Palaiseau, le 24 septembre, à l'âge de 82 ans; — John Codman ROPES, auteur de plusieurs ouvrages militaires tels que *Napoleon and the Waterloo campaign*, mort le 28 octobre, à Boston; — Wilhelm SPEIDEL, artiste et compositeur célèbre, né le 3 septembre 1826, à Ulm, mort au mois d'octobre; — Hermann SPIRGATIS, professeur de chimie pharmaceutique à l'Université de Königsberg, mort le 5 novembre, à l'âge de 77 ans; — Miss Anna SWANWICK, née en 1813, qui, outre des traductions anglaises de Goethe, Schiller et Eschyle, laisse plusieurs ouvrages personnels parmi lesquels nous citerons *Poets, the interpreters of their age* et *Evolution and the religion of future*, morte au commencement de novembre; — Ferdinand TIEMANN, professeur de chimie à l'Université de Berlin, mort à Meran le 14 novembre, âgé de 52 ans; — Mme Sophie TORMA, archéologue hongroise, morte à Spassvaros le 15 novembre, à l'âge de 59 ans; — le Dr Carlos VALDÈS, de Cuba, qui s'est occupé d'hydrologie thermale, particulièrement des eaux de Bagnères-de-Luchon et qui a été directeur de l'*Écho de Paris, periodico de medicina*, mort le 13 novembre, âgé de 67 ans; — Wilhelm ZENKER, naturaliste, mort à Berlin le 21 octobre, âgé de 70 ans; — Karl ZIEBARTH, professeur de droit civil et criminel à l'Université de Goettingue, mort le 17 octobre, âgé de 66 ans.

CONCOURS.— L'Académie royale des Lincei décernera le prix Carpi (900 fr.) en 1901 (délai 31 décembre 1900) au meilleur mémoire sur une question de physique et en 1903 (délai : 31 décembre 1902) au meilleur mémoire sur une question de botanique. Elle décernera le prix Santoro (10,000 fr.) en 1900

à une découverte en zoologie appliquée à l'agriculture (30 juin 1900) ; en 1901 à une découverte dans le domaine de la mécanique appliquée à l'art de la filature ou du tissage (30 juin 1901) ; en 1902, à une découverte en météorologie agricole (30 juin 1902) ; en 1904, à une découverte dans le domaine de la géologie appliquée à l'agriculture (30 juin 1904).

ALMANACHS. — Le *Bon Français* (Paris, Société bibliographique) doit-il rire ou pleurer cette année ? Quelques honnêtes gens sont en prison, et les anarchistes ont pillé l'église Saint-Joseph : on a décoré l'abbé Briel, l'ancien curé de Fontenoy en 1870, mais on enlève l'abbé Lanusse à l'École de Saint-Cyr. On prend Samory, mais on proscrit (pour ainsi dire) l'héroïque Marchand. Tout cela est rapporté dans l'*Almanach du Bon Français*, qui rend aussi, et en tête, un hommage mérité à notre si regretté confrère le comte de Bizemont. Pleurer c'est bien, mais agir c'est mieux. Et il faudrait qu'en 1900 toutes les forces catholiques, depuis l'almanach jusqu'au journal fussent énergiquement menés à l'action.

Combattre, tel est le moyen que Dieu nous a enseigné sur la terre ; soldats, nous devons l'être pour le Christ et pour la France. L'*Almanach du Drapeau* (Hachette), sera le vade-mecum indispensable du patriote, du marin et du soldat. Nous ne saurions assez applaudir à son initiative. Il débute par les prières du soldat ! Il faut louer particulièrement aussi les historiques des régiments, l'emploi du temps, admirablement dressé spécialement pour la marine, les reproductions de vieilles estampes (p. 229 et s.), la curieuse histoire de l'homme le plus blessé de France (p. 382). A peine, dans un pareil trésor, pourrait-on signaler quelques erreurs. Les promotions de Polytechnique et de Saint-Cyr (p. 210 et 211) ne sont pas les entrées en 1899, mais en 1898. Une erreur typographique a fait imprimer (p. 291) Bag. d'Af., au lieu de : Bat. d'Af. Enfin dans les gloires de la France qui ont créé l'âme de la patrie on ne cite en ce siècle que Napoléon Ier, Michelet, Victor Hugo, Taine, Gounod et Pasteur et on y marque Molière et Racine (au XVIIe s. (p. 176). Nous avouons que si nous comprenons bien que Charlemagne, saint Louis, Jeanne d'Arc, Alain Chartier, Henri IV, etc., y aient leur place, nous la réclamons au moyen âge pour l'auteur de la Chanson de Roland, et au temps présent pour Henri de Bornier. Il ne faut peut-être exclure personne, mais il faut compléter, surtout au point de vue militaire !

Le troupier aimera à rire avec l'*Almanach de la caserne* (L.-H. May), et à s'édifier avec le *Soldat* (Société de Saint-Vincent de Paul). Le *Jean Bart* contient la note pieuse pour les marins (Société de Saint-Vincent de Paul), l'*Atelier* est fait pour les patronnages (Idem), l'*Ouvrier* pour les milieux travailleurs (Henri Gautier), le dernier contient les portraits de MM. Faure et Loubet, mais avec une appréciation précise du rôle du Président. A la librairie Colin, nous trouvons ce trésor qui s'appelle l'*Almanach de la Société des agriculteurs de France*. Le petit *Almanach du laboureur* (Société de Saint-Vincent de Paul) vise un public moins instruit, qu'il s'agit d'amuser et de moraliser. Dans les *Chaumières* (Henri Gautier), nous trouvons de bonnes histoires et des histoires bonnes, notamment le guide à travers l'Exposition de 1900. L'*Almanach des écoles* (59, rue Violet), et le *Petit Almanach de l'écolier* (Société de Saint Vincent de Paul) sont remplis de récits inoffensifs. Dans l'*Almanach de la jeunesse*, édité par la sympathique maison Mame, tout est bien, très bien même, excepté les singulières déclarations politiques du P. Étourneau (p. 25). L'*Almanach des missions* (Delhomme et Briguet) mérite sa réputation toujours croissante ainsi que son petit frère l'*Almanach de la Propagation de la Foi* (mêmes éditeurs). Au *Coin du Feu* (Société

de Saint-Vincent de Paul), vous lirez toujours de bonnes choses, et dans l'*Almanach Kneipp* (Lethielleux) de salutaires conseils d'hygiène. Celui de la *France illustrée* (46, rue Lafontaine) ravira toujours ses nombreux lecteurs. Et celui du *Sacré-Cœur* (Vic et Amat), malgré une vilaine figure (p. 21), mais de bonnes paroles, semble répondre à un besoin.

La Société de Saint-Augustin (Desclée, de Brouwer et Cie), mérite une mention à part. Ses calendriers à effeuiller sont placés dans des cadres élégants et contiennent des pensées tirées de l'Imitation, de Bossuet, de saint Vincent-de-Paul, de saint Alphonse de Liguori, de saint Ignace, de saint Paul l'apôtre, de saint Jean Berchmans, de saint Paul de la Croix, ou dédiées à la Sainte Famille et à saint Joseph. Si la Société n'a pas encore donné satisfaction à notre vœu de l'an dernier, elle a créé cette année trois nouveaux almanachs, celui du *Rosaire*, celui de l'*Enfant Jésus*, et celui de la *Croix Rouge*. Les deux premiers se ressemblent un peu, et un peu à tous les autres ; le dernier est spécialement et très heureusement consacré à la médecine populaire et aux remèdes pratiques. Bravo! Parmi nos anciennes connaissances, relevons : l'*Almanach pour tous*, le *Populaire*, l'*Almanach de la Sainte Famille*, celui des *Enfants de Marie*, et celui de la *Jeune fille chrétienne*, les deux almanachs des *Enfants*, excellents ; l'*Almanach des familles*, où il n'y a pas une ligne à reprendre ; enfin, ce superbe *Almanach catholique*, qui marche sur sa 21e année. Les mois sont encadrés de véritables enluminures. Un chœur à quatre voix, la chute des feuilles, par le vicomte de Poli et le chanoine Durez ; une lettre traduite d'Alain Chartier au duc de Savoie sur Jeanne d'Arc ; une légende bourguignonne ; une étude sur les anges de Fra Angelico ; les cloîtres de Cadouin ; une sœur de Fra Angelico ; la nuit de Noël 1597 ; pour ne citer que les principaux articles, ne voilà-t-il pas un bel ensemble ? Que de pages richement et agréablement décorées par de véritables tableaux, des reproductions, des photogravures ! En tête une « fin de siècle », du P. Delaporte, toute vibrante et dont nous détachons ces deux vers qui rappellent le commencement de l'article :

« Luttez, montez. On voit, quand la pente est gravie,
Poindre le jour de Dieu qui ne doit pas finir. »

Ainsi soit-il, lecteurs amis !

Paris. — Avec le concours matériel et moral de la Société industrielle de Mulhouse, M. Jules Garçon a dressé un *Répertoire général, ou Dictionnaire méthodique de bibliographie des industries tinctoriales*, qui est actuellement en cours d'impression chez MM. Gauthier-Villars et fils à Paris. Ce répertoire, qui a tout ensemble un intérêt scientifique et une utilité pratique, a coûté à son auteur plusieurs années de pénibles recherches. C'est ainsi qu'il a dépouillé plus de cent revues. Les ouvrages et articles répertoriés par M. Jules Garçon sont repartis sous un certain nombre de rubriques (*accidents de fabrication, antimoine, blanchiment, lin*, etc.) ; classées par ordre alphabétique sous chaque rubrique on trouve : 1° les ouvrages indépendants rangés chronologiquement suivant la date de leur publication ; 2° les articles de revues. Le classement des revues est fait par ordre alphabétique des titres, et sous chaque titre les articles sont rangés dans l'ordre chronologique. Cette méthode de classement, aidée par une disposition typographique très claire, rend les recherches très faciles dans ce répertoire considérable, qu'industriels et hommes d'études auront également gré à M. Garçon d'avoir mis à leur disposition.

— *Vers la Caserne*, par M. La Ramée (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-32

de 86 p.), est un petit livre de poche, de chevet, que tout jeune soldat doit posséder. Il y trouvera de très précieux et très pratiques conseils pour se diriger intelligemment, crânement et chrétiennement avant le départ, à l'arrivée à la caserne et pendant la vie quotidienne. Aucun détail utile n'est oublié; le tout dans le langage d'un vieux militaire s'adressant à de jeunes « ploupious », encore mal dégrossis. Chaque page est accompagnée d'une gravure bien enlevée, soulignant le conseil d'un trait qui fera rire le petit soldat attristé de quitter le foyer familial.

— Sous un format maniable, d'un prix minime, une nouvelle collection de vies des saints est publiée par M. F.-J. Michel, avec *imprimatur* de l'évêque de Chartres. Le style simple et pieux lui donne entrée dans les milieux populaires. Tous nous devons nous sanctifier, écrit l'auteur. « Si nous n'avons sous les yeux que des actions très communes, très ordinaires, notre esprit ne se surélèvera pas; pour nous soutenir, il faut contempler les exemples que nous ont donnés et nous donnent les saints, les grands amis de Dieu. » Tel est le but de ces vies saintes. En voici quelques-unes éditées par la librairie Delhomme et Briguet à Paris : *Les Saints Apôtres et évangélistes. Saint Jean-Baptiste, précurseur du Messie, saint Paul, apôtre des Gentils*, in-18 de 93 p.; *Les Saints Martyrs : saint Symphorien, les sept frères et sainte Félicité, sainte Symphorose et ses sept fils, saint Richard*, 23 p.; *Quelques saints évêques des Gaules : saint Denis, saint Martial, saint Irénée et saint Pothin, saint Loup, saint Germain d'Auxerre, saint Hilaire, saint Martin, saint Remi*, 40 p.; *Onze saints fondateurs d'ordres religieux : saint Dominique, saint François d'Assise, saint Bernard, saint Norbert, saint Benoit, saint Jean de Matha, saint Jean de Dieu, saint Ignace, saint Alphonse de Liguori, saint Philippe de Néri, saint Vincent de Paul*, 102 p.; *Quatre saintes fondatrices d'ordres religieux, sainte Angèle de Mérici, sainte Claire d'Assise, sainte Thérèse, sainte Jeanne-Françoise Frémont de Chantal*, 31 p.; *Quelques saints et saintes de France, saint Louis, saint Léonard, saint François Régis, sainte Geneviève, sainte Germaine*, 56 p.; *Trois saintes reines de France : sainte Clotilde, sainte Radegonde, sainte Bathilde*, 23 p.; *Six jeunes saintes et martyres : sainte Rose de Viterbe, sainte Catherine d'Alexandrie, sainte Agathe, sainte Agnès, sainte Cécile, sainte Eulalie de Barcelone*, 46 p.; *Trois saints novices de la Compagnie de Jésus, patrons de la jeunesse chrétienne, Saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kostka, saint Jean Berchmans*, 32 p.

— Notre collaborateur M. l'abbé G. Peries a fait tirer à part ses articles de la *Revue canonique* sur *le Culte des Saintes Reliques : son caractère et sa législation* (Paris, Lamulle et Poisson, 30 p.).

Artois. — Il est d'usage que chaque année, les membres de l'Association française pour l'avancement des sciences reçoivent, à leur arrivée dans la ville où se tient le congrès, un ouvrage leur faisant connaître la cité dont ils sont les hôtes momentanés, et le pays environnant. La ville de Boulogne-sur-Mer n'a pas manqué à cette tradition : elle a publié à l'occasion du XXVIIIe congrès de l'*Afas* un ouvrage considérable, qui, à en juger par l'extrait que nous avons sous les yeux, est du plus vif intérêt. Cet extrait est un important *Essai sur la géographie du Boulonnais*; son auteur, M. Léon Lijeal, professeur au collège de Melun, y a très bien indiqué les principaux traits géographiques du pays. Une bonne carte du Boulonnais accompagne cette étude rédigée sur le plan qu'a naguère tracé, avec sa précision habituelle, M. Marcel Dubois, dont M. Lijeal est un des élèves les plus distingués (Boulogne-sur-Mer, Société typographique et lithographique, in-8 de 86 p.).

Auvergne. — M. l'abbé H. de Surrel de Saint-Julien continue à publier

les *Schedae* inédites des Archives du Vatican sur l'Auvergne. Ces fiches du XVIIIe siècle, portant le nom de Garampi, archiviste du Saint-Siège, contiennent un sommaire des pièces auxquelles se rapportent leurs indications, le nom de l'évêque, du diocèse, de la paroisse, de l'abbaye que concerne le document, avec la mention du codex manuscrit : regeste, bullaire, où l'on peut le trouver dans les Archives. Ces notes réunies et reliées forment une centaine de volumes, in-fol., disposés par ordre alphabétique. Ce catalogue est indispensable à ceux qui s'occupent d'histoire, car aucune monographie de nos églises, de nos monastères ne peut être complète, ni même exacte, si l'on néglige les *Schedae* et les documents qu'elles indiquent, documents la plupart inédits et introuvables ailleurs qu'au Vatican. Les indications de ces répertoires, surtout nombreuses pour le moyen âge, embrassent aussi les autres périodes historiques et ne s'arrêtent qu'au XVIIe siècle. M. l'abbé de Surrel a déjà publié dans les *Analecta ecclesiastica*, les *Schedae* des diocèses de Rodez, de Saint-Flour et du Puy (1897). Soyons-lui donc reconnaissants de nous donner aujourd'hui : *Les Évêques de Clermont, les abbés des Monastères et la collection des bénéfices de ce diocèse* (Clermont-Ferrand, L. Bellet, in-8 de 158 p.). Espérons qu'il aura des imitateurs pour les autres diocèses de France.

Béarn. — L'église Saint-André de Luz-en-Barèges est un monument à la fois religieux et militaire datant du début du XIIe siècle, entourée de remparts un peu plus tard (au milieu du XIVe siècle probablement), en même temps que la ville même de Luz. Mais tandis que les fortifications urbaines ont disparu aux siècles derniers, le rempart du vieux cimetière existe toujours autour de l'église et contribue à donner un cachet particulier à l'édifice. Aussi les visiteurs de la plus jolie vallée des Pyrénées feront-ils bien d'aller voir Saint-André de Luz ; et leur promenade sera plus interessante et instructive encore s'ils emportent avec eux la *Notice* que M. l'abbé P.-L. Laplace, curé d'Igon, vient de rédiger avec grand soin sur cette église (Pau, imp. Vignancour, in-8 de 22 p.).

Bretagne. — M. de la Nicollière-Teijeiro continue de produire des documents pour établir que saint Mars fut évêque de Nantes (527-31), contre l'opinion de M. l'abbé Travers et autres auteurs. — M. Guillotin de Corson, dans son *Pouillé de Rennes*, t. IV, dit de saint Mars qu'il fut « très vraisemblablement evêque de Nantes. » C'est, croyons-nous, tout ce que la prudence scientifique permet de conclure. On trouvera la fin de la discussion de M. de la Nicollière-Teijeiro, intéressante à bien des titres, dans la *Revue de l'Ouest* (8e livraison, août 1899, p. 379-390).

Champagne. — M. Gibart fournit des explications et des notions pieuses sur *les Verrières de l'église de Virginy* (*Marne*) (Vitry-le-François, C. Vibet, in-8 de 31 p.). Elles ont trait à la vie de saint Martin, patron de Virginy dont les faits édifiants sont représentés sur les fenêtres de l'église. Les vitraux rappelant ces scènes sont au nombre de cinq avec quatre lobes historiés, le tout de date récente.

Flandre. — Le R. P. Griselle relève de curieuses annotations de Racine, historiographe du Roi, dans les annales écrites en latin de La Barde et racontant longuement l'histoire de la régence d'Anne d'Autriche. C'est au second livre de La Barde qu'il est question pour la première fois de la Flandre (1644). Racine s'y documentait pour son Histoire de Louis XIV et y consignait ses observations, curieuses sur plus d'un point. L'erudit jésuite les a relevées dans son opuscule, en ce qui concerne la Flandre : *Racine et la Flandre* (Extrait de la *Revue de Lille*, avril 1899, in-8 de 18 p.).

— Dans *la Concélébration liturgique*, par le R. P. Parisot (Lille, imp. Morel, in-8 de 18 p. Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*), le savant bénédictin suit à travers les âges l'histoire de la célébration du Saint Sacrifice des prêtres en union avec l'évêque et des cardinaux avec le Pape. Les ministres du second ordre prononçaient les mêmes paroles, faisaient les mêmes gestes que le principal célébrant, Pape ou évêque. Cet usage remontait à l'origine de l'Église et disparut dans l'Église latine au XIVe siècle ; en Orient, il subsista plus longtemps ; il est encore conservé dans l'Église grecque et chez les maronites. L'auteur a établi son travail sur des textes authentiques, et l'on s'explique ce qu'était « la communion ecclésiastique » et l'excommunication qui privait l'excommunié non seulement de la réception de l'Eucharistie mais encore de son rang parmi ceux de son ordre dans la célébration solennelle liturgique ou concélébration.

Franche-Comté. — M. Ch. Thuriet a extrait de la *Revue idéaliste* deux opuscules : *Marie de Magdala* (Besançon, Dodivers, in-32 de 7 p.) et *Profil d'un ministre de la Terreur* (Besançon, Ibid., in-32 de 22 p.). Le premier est un petit poème évangélique, non sans mérite, dédié à M. l'abbé Herzog, curé de la Madeleine à Paris. — Le second donne la biographie, amusante à divers égards, d'un certain Philibert Buchot, né à Maynal (Jura) en 1751 — que l'on a appelé « l'abbé Buchot », sans être sûr qu'il eût jamais été ordonné prêtre — et qui, bien que brave homme au fond, accepta d'être ministre des « relations extérieures » sous Robespierre, c'est-à-dire à une époque où la France n'avait plus avec l'étranger que les rapports forcés résulant de coups donnés et reçus. C'était donc, au point de vue administratif, une quasi sinécure. A sa chute, Buchot, sans un sou vaillant, fut heureux de trouver une place de commis à la halle aux charbons, puis ne tarda pas à tomber dans une misère noire dont Bonaparte, alors Premier Consul, le tira au moyen d'une pension. Ce singulier personnage mourut à Paris, en 1812, à l'âge de 61 ans.

— Ville bâtie sur une éminence aux bords de la Saône, importante autrefois par son port de commerce et ses beaux moulins, Gray, qui fut même aux temps lointains une place de guerre, n'est plus aujourd'hui qu'un joli chef-lieu d'arrondissement du département de la Haute-Saône, bien calme, bien paisible, mais qui peut montrer à ses visiteurs nombre de coins pittoresques et de constructions originales. Il suffit de parcourir le gracieux *Album de Gray* (Gray, A. Bergeret ; 25 centimètres sur 16), tout récemment paru et qui se compose de 39 vues phototypiques, pour comprendre que cette ville méritait d'avoir sa physionomie ainsi rappelée dans ses lignes principales.

Languedoc. — L'*Histoire de la confrérie des Pénitents blancs et de la paroisse de Saint-Pierre de Rabastens* (diocèse d'Albi), depuis l'année 1608 jusqu'à l'année 1899, par M. l'abbé J.-P. Quérel (Albi, H. Amalric, in-8 de 193 p.), est une bonne contribution à l'histoire paroissiale à laquelle le clergé rural et même urbain devrait consacrer ses loisirs. Elle s'appuie particulièrement sur les « Registres des délibérations de la confrérie des Pénitents blancs » par M. Gaubert, et sur d'autres pièces non moins importantes, faisant revivre ces générations disparues de vaillants chrétiens qui, sur la livrée du monde, revêtaient le sac de la pénitence et constituaient l'une de ces confréries que le XIIIe siècle vit s'épanouir. L'église des Pénitents de Rabastens devint, sous la Restauration, un centre paroissial. L'auteur en suit l'histoire jusqu'à nos jours où l'antique église des Pénitents, sans valeur artistique et devenue insuffisante,

disparut pour faire place à un sanctuaire répondant à des besoins nouveaux. Ce travail parut d'abord dans l'*Albia christiana* et nous avons à regretter que le ciseau de la critique de cette excellente Revue n'ait pas élagué certaines longueurs et des considérations inutiles dans un ouvrage de cette nature, qui alors eût été parfait et eût obtenu « le succès d'estime » que lui souhaitait Mgr Fonteneau, mort archevêque d'Albi.

— Quel intérêt présente une visite à Saint-Bertrand de Comminges, il n'est besoin d'être ni géographe, ni surtout archéologue pour le savoir ? Nul n'ignore quel magnifique entourage de montagnes encadre la vieille cité, quelles curiosités elle renferme. Par contre, qui connaît, à quelques kilomètres de Saint-Bertrand, le village de Valcabrère ? Il y existe cependant un monument digne d'être visité et soigneusement étudié, l'église de Saint-Just. Les antiquités romaines qu'elle renferme sont du plus haut intérêt, et les liens historiques qui l'unissent à Notre-Dame de Comminges sont si étroits qu'il faut voir successivement l'une et l'autre. « L'intérêt archéologique de l'église de Saint-Just dépasse même de beaucoup celui de la cathédrale de Saint-Bertrand, en raison de l'ancienneté des fragments de sculpture que cette église contient. C'est inconstestablement l'édifice religieux le plus ancien et le plus curieux de la région du sud-ouest. » Voilà pour quelles excellentes raisons M. R. Métivier a rédigé sa *Monographie de la basilique de Saint-Just de Valcabrère (Haute-Garonne)* (Toulouse, Privat, in-8 de 46 p. et 13 planches. Société régionale des architectes du Midi). Si ce travail donne parfois prise à la critique historique, si M. Métivier a parfois de singulières dispositions typographiques, propres à faire prendre un nom de ville pour un nom d'ouvrage (note 2 de la page 20), s'il appelle le « commandant Rossi » (p. 22, n. 1) l'illustre de Rossi, il est juste de reconnaître que la partie archéologique de son étude, accompagnée de très bons dessins, est excellente. Elle montre bien comment « toutes les formes anciennes de l'architecture sont pour ainsi dire représentées dans la basilique de Saint-Just, depuis l'époque romaine jusqu'au XIVe siècle inclusivement, et font d'elle un véritable musée. »

— M. G. Brégail recherche ce qui fut fait par les représentants pour *l'Instruction primaire dans le Gers pendant la période révolutionnaire* (Auch, J. Capin, in-18 de 50 p.). Plutôt admirateur de l'œuvre pédagogique révolutionnaire, il convient que, dans le Gers, la « Constituante et l'Assemblée nationale, relativement à l'enseignement primaire, préparèrent seulement des rapports et des projets de décrets qui ne furent ni discutés ni votés. » Selon lui, dans le Gers, comme dans les autres départements, « c'était la désorganisation complète des écoles de l'ancien régime, lesquelles étaient dirigées en général par des membres du clergé » (p. 2). Et il conclut : « Les grandes doctrines pédagogiques de la Révolution que les représentants du Gers avaient si vaillamment tenté d'appliquer dans leur département devaient, pendant cent ans encore, rester lettre morte » (p. 49). — Dors-tu content, Paul Bert ?...

— *Le Progrès agricole et viticole*, qui se publie à Montpellier, nous envoie un *Agenda agricole et viticole pour 1900*. (Montpellier, C. Coulet, petit in-16 de 332 p., cart. basane pleine, tr. dorées). Cet agenda, qui en est à sa quinzième année et a pour auteur M. V. Vermorel, président du comice agricole et viticole du Beaujolais, donne des renseignements pratiques et fort utiles. Notons les principaux, sommairement : Poids, mesures et monnaies de la France et de l'Étranger, mathématiques, géométrie, arpentage, mécanique, physique, chimie, géologie, hydrologie ; agriculture, viticulture,

horticulture, etc. ; génie rural, machinerie agricole, betail, laiterie, médecine vétérinaire, basse-cour, apiculture ; législation, hygiène humaine, renseignements administratifs, postaux et de voyages, etc. Précieux agenda pour tous ceux qui vivent à la campagne.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Rudimenta linguae hebraicae scholis publicis et domesticae disciplinae brevissime accommodata scripsit (*C.-H. Vosen*), retractavit, auxit, octavum emendatissima edidit *Fr. Kaulen* 193
Le Déluge de Noé et les Races prédiluviennes (*C. de Kirwan*) I. Le Déluge fut-il universel ? (Science et religion. Études pour le temps présent). II. Théorie proposée et Races survivantes . . . 194
Das Buch der Könige (Reg. III, IV). Untersuchung seiner Bestandteile und seines litterarischen und geschichtlichen Charakters (*C. Holzhey*) 195
Die Propheten-Catenen nach römischen Handschriften (*M. Faulhaber*) 196
Die Adventsperikopen exegetisch-homiletisch erklärt (*P.-W. Keppler*). 197
Leçons d'Écriture sainte prêchées au Gesù de Paris. Jésus-Christ, sa vie, son temps (*le P. H. Leroy*). 198
Les Saints Évangiles ; trad. par *l'abbé Glaire* 402
De Saint Paul à Jésus-Christ (*P.-H. Clérissac*). 199
Anciennes Littératures chrétiennes. La Littérature syriaque (*Rubens Duval*) 200

Liturgie. Compendium Liturgiae sacrae juxta ritum romanum (*Jos. Aertnys*). 273
Walafridi Strabonis liber de exordiis et incrementis quarundam in observationibus ecclesiasticis rerum ; edidit *Knoepfler* . . . 173
La Liturgia della Chiesa Milanese nel secolo IV (*Dott. Marco Magistretti*). 274
Geschichte des Breviers. Versuch einer quellenmässigen Darstellung der Entwicklung des altkirchlichen und des römischen Officiums bis auf unsere Tage (*R. P. Suitbert-Bäumer*) 423
Paroissien de Carême selon le Missel romain, avec commentaire des épîtres et évangiles (*Mme la vicomtesse de Hautpoul*) 109

Patrologie. Patrologie (*Otto Bardenhewer*). 422
La Cité de Dieu de *saint Augustin* ; trad. de *L. Moreau* 273

Théologie dogmatique. Praelectiones dogmaticae (*P. Christiano Pesch*) Tomus V (I. De Gratia. II. De Lege divina positiva). Tomus VII (De Sacramento Poenitentiae. De Extrema-Unctione. De Ordine. De Matrimonio). Tomus VIII. (I. De Virtutibus in genere. II. De Virtutibus theologicis) 237
Nomenclator Literarius recentioris theologiae catholicae. T. IV. Theologia catholica tempore medii aevi 1109-1563. Edidit et commentariis auxit *H. Hurter* 311

Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de l'*abbé Vacant*. 424
Die Lehre von den heiligen Sacramenten der katolischen kirche (*Dr Paul Schanz*) 510
La Résurrection de la chair et les qualités (impassibilité, clarté, agilité, subtilité) du corps des élus (*l'abbé Brinquant*) 510
Le Rigorisme. Le Nombre des élus et la doctrine du salut (*le R. P. A. Castelein*) 99
Les Commandements expliqués d'après la doctrine et les enseignements de l'Église catholique (*le R. P. A. Devine*), trad.; de l'anglais par l'abbé *C. Maillet*. 100
Le Manuel des catéchistes de première communion (*l'abbé Dassé*). . 98
Exercices de catéchisme pour les enfants de première communion)*l'abbé Dassé*) 99
Simples Notes d'instruction religieuse 98
Sanctissimi Domini nostri *Leonis* Papae XIII. Allocutiones, epistolae, constitutiones, aliaeque acta praecipua. Vol. V (1891-1894). 273
Lettres apostoliques de *S. S. Léon XIII*. Texte latin avec la trad. française 355

Théologie morale. Theologiae moralis Institutiones, tradebat *Eduardus Génicot*. 238
Étude sur la malice intrinsèque du mensonge (*Un professeur de théologie*) 539

Apologétique. Il Primato di S. Pietro difeso dal prete bizantino Pietro Atanasio il Retore (Sec. XVII) (*Mgr N. Marini*). 450

Ascétisme et Piété. L'Eucharistie d'après les prédicateurs contemporains, avec préface et traits historiques (*l'abbé Pluot*). . . 101
L'Eucharistie centre de la vie chrétienne (*le cardinal Labouré*). . . 101
La Source de la vie ouverte au genre humain, ou l'Eucharistie considérée comme le grand moyen dont Dieu se sert pour nous faire vivre de sa vie (*l'abbé Sachet*). 102
Vers l'Éternité (*l'abbé Poulain*). 102
Opinions du jour sur les peines d'outre-tombe (*le P. Fr. Tournebize*). 103
La Douleur calmée, ou le Soulagement offert à ceux qui souffrent (*l'abbé Clément*) 109
Le Prêtre. Conférences ecclésiastiques *l'abbé Planus*). 106
Suite des entretiens spirituels du *R. P. de Ravignan*, recueillis par les Enfants de Marie, etc., suivis de quelques passages de sa correspondance. 107
Le Magnificat. Dix Instructions prêchées dans l'église Sainte-Anne de Montpellier (*l'abbé F. Escande*). 107
Souvenirs de première communion (*l'abbé Henri Perreyve*) 109
L'Evangile et les Mères (*l'abbé Henry Bolo*). 104
Les Religieuses enseignantes et l'éducation des jeunes filles. Conseils de direction pour la vie religieuse et l'éducation. 105
La Jeune Fille chrétienne à l'école de la raison et de la foi. Simples lectures (*l'abbé H. Avoine*) 105
En entrant dans le monde. Conseils de vie chrétienne. 105
Pour entrer dans la vie (*Henri Joly*). 106

Mélanges. Le Crucifix dans l'histoire et dans l'art, dans l'âme des saints et dans notre vie (*J. Hoppenon*) 414
L'Immaculée Conception et la Renaissance catholique. Tome I. La Renaissance catholique en France (*Dubosc de Pesquidoux*). . . . 313
Des Religions comparées au point de vue sociologique (*R. de la Grasserie*) 311
Le Catholicisme et la vie de l'esprit (*George Fonsegrive*). 35
Dix ans d'episcopat à Saint-Denis de la Réunion et à Beauvais (*Mgr Frédéric Fuzet*) 518
L'Americanisme et la Conjuration antichrétienne (*le chanoine Delassus*) 314
Histoire du Château-Blanc. Monographie d'une maison de retraites (*le R. P. Leroy*) 108

JURISPRUDENCE

Droit romain, celtique et franc. Le Droit romain et le droit celtique dans la Gaule. La Communauté de biens entre époux (*P. Van Wetter*) 316
Jurisprudentiae Antehadrianae quae supersunt, edidit *F.-B. Bremer* Pars altera. Primi post principatum constitutum saeculi juris consulti. Sectio prior. 315
Lex Salica zum akademischen Gebrauche, herausgegeben *von Henri Geffcken* 317

Droit canonique. Ecclesiae occidentalis monumenta juris antiquissima. Canonum et conciliorum graecorum interpretationes latinae. Edidit *C.-T.-H. Turner* 274
Procedure matrimoniale générale (*l'abbé R. Bassibey*) 511

Droit international. Les Guerres et la paix. Étude sur l'arbitrage international. (*Charles Richet*) 231
I Grandi Stati, la Giustizia e la Pace (*Corradona Giovannini*) . . . 174
Delle stato presente del diritto internazionale e del suoi futuri progressi (*E. Cimbali*). 173
Les Traités entre la France et le Maroc. Étude historique juridique *E. Rouard de Card.*). 150
Conventions internationales définissant les limites actuelles des possessions, protectorats et spheres d'influence en Afrique, publiees d'après les textes authentiques par le capitaine-commandant (*F. van Ortroy*) 151

Droit public et administratif. Le Contrôle des budgets en France et à l'étranger, étude historique et critique sur le contrôle financier des principaux États depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (*Emmanuel Besson*) 305
Les Octrois municipaux, fondement économique, organisation administrative et financière, jurisprudence, (*Elie Turquet*) . . . 307

Droit civil. Traité des privilèges et hypothèques (*L. Guillouard*). . 304

Droit commercial et industriel. Des Sociétés par actions, traite pratique avec formules de statuts et de tous les actes concernant la constitution, les inventaires, la liquidation de ces sociétés (*Étienne Floucaud-Pénardille*). 304

Droit pénal. Le Délit d'imprudence, essai de théorie pénale (*Henri Sauvard*) 307

Histoire du droit. Le Droit français, ses origines, ses règles fondamentales (*Octave Larcher*). 308
Évolution du testament en France, des origines au XIIIe siècle (*Henri Auffroy*) 302
Les Biens communaux en France, étude historique et critique (*Roger Graffin*) 303

Mélanges. Le Droit de circulation des cycles et automobiles d'après les lois les plus récentes (*J. Gaure*). 310
Des Faux en ecriture et de l'Écriture, méthode scientifique nouvelle d'analyse et d'examen (*Persifor Frazer*) ; trad. par *Le Vossion* et *Mme H. Bowët*. 309

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Dictionnaire universel de la pensée, alphabétique, logique et encyclopedique, classification naturelle et philosophique des mots, des idées et des choses (*l'abbé Elie Blanc*). . . 424
Cours de philosophie. T. IV. Critériologie générale, ou Théorie générale de la certitude (*D. Mercier*). 385
Moral philosophie. Eine wissentschaftliche Darlegung der sittlichen, einschliesslich der rechtlichen Ordnung (*Victor Cathrein*). . 319
La Question liguorienne. Probabilisme et équiprobabilisme (*le R. P. X.-M. Le Bachelet*). 318

Psychologie. De la Psychologie des religions (*Raoul de la Grasserie*). 392
Les Diverses Manifestations de la pensée (*le Dr J. Guérin*) 206
Il Genio. Un capitolo di psicologia (*Giovanni Bovio*). 211

Morale. La Foi morale (*J.-M. Harraca*). 394
Reflets de foi morale (*J.-M. Harraca*). 394
Morale et Éducation (*C.-F. Thomas*). 395
Une seule morale pour les deux sexes (*Jules Bois*). 75
Les Ennemis de l'âme française (*F. Brunetière*). 539
La Psicogenesi dello istinto e della morale secunde C. Darwin (*Pietro Sciascia*). 395

Métaphysique. Les Éléments de la métaphysique (*P. Deussen*); trad. du Dr *Nyssens*. 387
La Religion et les Sciences de la nature (*F. Bettex*). 37
Les Harmonies naturelles (*P. Maryllis*). 203
De la Notion d'ordre, parallélisme des trois ordres de l'être, du vrai, du bien (*l'abbé A. Chollet*). 390
Les Harmonies de l'être exprimées par les nombres (*P.-F.-G. Lacuria*). 391
Destinée de l'homme (*l'abbé C. Piat*). 391
La Dissolution opposée à l'évolution dans les sciences physiques et morales (*A. Lalande*). 388
Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine (*A. Hennequin*). 389
L'Œuvre d'art et l'évolution (*E. Marguery*). 393

Histoire de la philosophie. Mélanges. Aurelii Prudentii clementis Psychomachia rerum et verborum copia explicata *A. Joanne Bergman*. 396
Nietzche (*F.*). Aphorismes et fragments choisis (*H. Lichtenberger*). 397
Nietzche (*F.*). Pages choisies, publiées par *Henri Albert*. 397
Pages choisies du *R. P. Gratry*, avec une introd. par *l'abbé Pichot*. . 399
La Philosophie de Tolstoï (*Ossip Lourié*). 398
L'Année philosophique, publiée sous la direction de *F. Pillon* . . 399
Parmi les femmes, souvenirs et impressions (*Charles Rozan*). . . 154

Éducation et Enseignement. Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant (*Paul Lacombe*) 320
Aux Mères. Causeries sur l'éducation, (*le P. Jean Charruau*) . . . 103
Deux Etendards. Liberté d'enseignement et monopole (*le P. Aloys Pottier*). 540
Pour l'école laïque, conférences populaires (*M.-B. Jacob*). 274
L'Etudiant (*J. Michelet*) Etude par *E. Lavisse* 36
La Liberté d'enseignement devant le Parlement (*Henri Beaune*) . . 355

Sciences politiques et sociales. Vers la ruine (*Léon Poinsard*). 19
Natalité et démocratie (*Arsène Dumont*) 20
Questions politiques (*Emile Faguet*) 33
Histoire des doctrines économiques (*Luigi Cossa*) 22
Les Théories économiques dans la Grèce antique (*Auguste Souchon*). 23
Recherches sur l'histoire de l'économie politique (*Ernest Nys*). . . 23
L'Œuvre économique de Charles Dunoyer (*Edmond Villey*). . . . 24
Critique de l'économie politique (*Karl Marx*) 28
L'Achèvement et l'application de la réforme monétaire de la Russie (*Ledos de Beaufort*) 21
Jared Sparks and Alexis de Tocqueville (*Herbert Adams*) 24
Principes d'une sociologie objective (*Adolphe Coste*) 26
Der Socialismus (*Victor Cathrein*) 29
L'Idéalisme social (*Eugène Fournière*) 30
Il Socialismo (*Napoleone Colajanni*). 30
La Justice par l'État (*Paul Lapie*) 31
Psychologie du socialisme (*Gustave Le Bon*) 32
Notre devoir social (*l'abbé Naudet*) 152
Le Militarisme et la Société moderne (*Guglielmo Ferrero*); trad. de l'italien par *Nino Sanieza* 231
Ouvriers du temps passé, XVe et XVIe siècles (*H. Hauser*). 25
Les Paysans et la Question paysanne en France dans le dernier quart du XVIIe siècle (*Karéiew*) 26
Les Congrès ouvriers en France (*Léon de Seilhac*) 35
Les Jardins ouvriers en France et à l'étranger (*Louis Rivière*) . . 35

La Concentration des forces ouvrières dans l'Amérique du Nord (*Louis Vigouroux*) 21
History of state banking in Maryland (*Alfred Cookman-Bryan*) . . . 21
L'Année sociologique (*Durkheim*) 2e année 27
L'Année sociale en France et à l'étranger (*Paul Fesch*) 1re année, 1898. 34

Sciences naturelles. La Vie dans la nature (*Henri Coupin*) . . . 489
La Nature tropicale (*I. Costantin*) 513

Biologie. Études sur les modifications que subit le sang dans les organes (foie et intestins) (*Ourvantsoff*) 213
Sur les variations quantitatives de l'hœmoglobine du sang pendant son passage à travers le foie, surtout au moyen de la spectrophotométrie (*Kosloff*) 213
La Chimie de la cellule vivante (*A. Gautier*) 207
Sensazioni vibratorie, note fisico-semeiologiche (*N.-R. d'Alphonso*). 212

Physiologie. Physiologie raisonnée (*H.-N. Dakiayl*) 208
Leçons de physiologie générale et comparée (*Raphael Dubois*) . . . 207
La Pulsation du pied. Essai sur un nouveau signe clinique (*Dr Silvio Tatti*) 208

Anthropologie. Le Crime. Causes et remèdes, avec un appendice sur les progrès de l'anthropologie criminelle de 1895 à 1898 (*C. Lombroso*). 204

Zoologie. Traité de zoologie. Amphioxus, Tuniciers (*Edm. Persier*) . 210

Hygiène. L'Hygiène par l'hydrothérapie (*le Dr J. Roger*) 208

Pathologie et thérapeutique. Les Microbes et la mort (*le Dr J. de Fontenelle*) 209
Virus et venins, remèdes internes (*le Dr Kruger*). 209
La Lutte contre la tuberculose (*Niewenglowski*) 209
Anatomie pathologique de l'oxycéphalie (*le Dr Hannotte*) 211
Le Foie pneumonique (*le Dr A. Grenet*). 211
Étude expérimentale sur le tétanos (*le Dr J. Binot*) 211
Les Lois de l'énergétique dans le traitement du diabète (*le Dr Dufourt*) 210
Traitement de l'appendicite (*le Dr Legueu*). 210
Étude sur les formations intracellulaires du cancer. Conclusions relatives à l'inoculation possible du cancer à des animaux de même espèce. Discussion des théories microbiennes du cancer (*Robrovski*). 213
Études sur la prostate, son innervation et ses rapports avec les testicules (*Dorman*) 213
Sur les Modifications anatomiques produites dans les organes et les tissus de l'homme, dans l'intoxication chronique par le seigle ergoté (*Winogradoff*) 213
Traitement des rétentions aiguës et chroniques (*le Dr Brin*) . . . 211
Zucker ein Nährstoff (Le sucre, matière nutritive). Eine Allgemein verständliche Darstellung der neuesten Forschungsergebwisse. . 212

Psycho-physiologie. Le Corps et l'âme de l'enfant (*le Dr M. de Fleury*) 203
L'Instabilité mentale. Essais sur les données de la psycho-pathologie (*Duprat*) 205
Le Rêve (*le Dr Surbled*) 206
Faits surnaturels et forces naturelles, chimiques, physiques, psychiques (*le R. P. de la Barre*) 206

Occultisme, Théosophie. Artémidore (*E. Le Blant*). 77
Le Péril occultiste (*G. Bois*) 511
Une Échappée sur l'infini (*E. Grimaud*). 512
Karma, ou la Justice immanente d'après la théosophie (*Annie Besant*) ; trad. de l'anglais 76
Le Plan astral, premier degré du monde invisible, d'après la théosophie (*C.-W. Leadbeater*); trad. de l'anglais 76

Chirurgie. Chirurgie du cœur et du péricarde (*le prof. Terrier* et *le Dr Raymond*) 211
De l'intervention chirurgicale dans les tumeurs malignes du rein (*le Dr P. Heresco*). 211

Histoire de la médecine. Les Maîtres Chirurgiens et Barbiers de Tholose en 1544, avec des notes sur l'émancipation des chirurgiens (*le Dr Pifteau*). 202
L'Évolution médicale en France au XIXe siècle (*le Dr Grasset*) . . 202
Progrès de la chirurgie pendant la seconde moitié du XIXe siècle (*le Dr Coromilas*) 203
Roscoff au point de vue médical. Étude de climatologie clinique (*le Dr Bayot*). 209
Statistiques relatives aux maladies des yeux et à la cécité des paysans du gouvernement de Viatka (*Dédurine*). 213
Transactions of the twentieth annual meeting of the American laryngological Association in Brooklyn. May 1898 212

Sciences physiques et chimiques. Leçons de chimie physique (*Van'T Hoff*). Trad. par *M. Corvisy* 42
Les Recettes du distillateur (*Ed. Fierz*). 275

Sciences mathématiques. Problèmes de géométrie élémentaire (*I. Alexandroff*); trad. par *D. Aïtoff* 76
Die Grundgebilde der ebenen Geometrie (*V. Eberhard*) 41
Traité d'algèbre supérieure (*H. Weber*); trad. par *J. Griess*. . . . 39
Leçons sur les systèmes orthogonaux (*G. Darboux*). 40
Calcul de généralisation (*G. Oltramare*) 243
Leçons sur l'intégration des équations aux dérivées partielles du second ordre (*E. Goursat*). 40

Astronomie. Météorologie. Leçons sur la théorie des marées (*Maurice Lévy*), 1re partie. Théories élémentaires. 244

Sciences militaires. La Guerre de l'avenir (*Jean de Bloch*). Analyse critique par *le capitaine Painvin*. 232
Notions sur les opérations combinées de l'armée et de la flotte (*le capitaine Ch. Bride*) 149
L'Armée coloniale et son organisation. 232
L'Armement et la technique des feux des infanteries modernes (*le commandant V. Legros*). 233
Lecciones de artilleria explicadas en la escuela superior de guerra (*Joaquin de la Llave y Garcia*). 233
Règlement du 20 juillet 1894 sur le service en campagne dans l'armée allemande; trad. de l'allemand par *le général Peloux*. . 234
Studien über Truppenführung (*J. von Verdy du Vernois*). 234
Estudios de fortificacion. Atrincheramiéntos permanentes para infanteria (*Mariano Rubió y Bellvé*). 236
Dictionnaire militaire, 13e livraison (Hausse-intendance). 236
Reseña de la prensa periodica militar (*Adolfo Carrasco y Says*). . 236
Le Désarmement (*Amédée Saint-Ferréol*). 232

Chasse. Sport. Aéronautique. Dressage et conduite du cheval de guerre (*le général Jules de Benoist*). 283
La Bicyclette, sa construction et sa forme (*C. Bourlet*). 77
L'Aéronautique (*M. Banet-Rivet*) 275

Beaux-Arts. Répertoire chronologique de l'histoire universelle des beaux-arts (*Roger Peyre*) 412
Histoire de l'anatomie plastique (*Mathias Duval* et *Édouard Cuyer*). 415
Répertoire de la statuaire grecque et romaine (*Salomon Reinach*). . 413
Le Bas-relief romain à représentations historiques (*Edmond Courbaud*) 413
Indagini archeologiche sulle Rappresentanze del « Signum Christi » (*Vincenzo Strazzulla*) 414
Die Kreuzigung Christi in der bildenden Kunst (*Michael Engels*). . 414
La Céramique ancienne et moderne (*E. Guignet* et *Edouard Garnier*). 416
Leçons professées à l'École du Louvre (1887-1896). I. Origines de l'art roman et gothique (*Louis Courajod*) 408
Un historien de l'art français, Louis Courajod. I. Les Temps francs (*A. Marignan*). 409
A History of French Art, 1100-1899 (*Rose G. Kingsley*). 411
L'Art religieux du XIIIe siècle en France, Étude sur l'iconographie du moyen Âge et sur ses sources d'inspiration (*Émile Male*). . . 406
Quomodo Sibyllas recentiores artifices repraesentaverint (*E. Male*). 407

French Painters of the XVIII th Century (*Lady Dilke*). 410
Inventaire des tableaux du Roy, rédigé en 1709 et 1710 par Nicolas Bailly, publié par *Fernand Engerand*. 410
L'Image de la femme (*Armand Dayot*). 485
Les Artistes nantais du moyen âge à la Révolution. Notes et documents inédits (*Marquis de Granges de Surgères*). 155
Note sur une statue de saint Jean-Baptiste découverte en 1898 dans l'église de Rouvres (*Louis Poinsot*). 415
Le Trésor liturgique de Cherves en Angoumois (*Mgr X. Barbier de Montault*). 414
Sir John Everett Millais, His Art and Influence (*A.-L. Baldry*). . 412
Diccionario biografico de Artistas Valencianos (*baron de Alcahali*). 412
Voyage idéal en Italie (*Jean Schopfer*). 409
Les Premiers Vénitiens (*Paul Flat*). 404
Simone Martini, Ein Beitrag zur Geschichte der Sienesischen Malerei im XIV Jahrhundert (*Agnès Goesche*). 406
Un peu de théologie à propos de Raphaël. I. La Dispute du Saint-Sacrement. II. La Transfiguration (*le Dr F. Schneider*). Trad. de l'allemand par *T. Richard*. 275
Rubens, sa vie, son œuvre et son temps (*Émile Michel*). 483
Saint-Pierre de Rome. Histoire de la basilique vaticane et du culte du tombeau de Saint-Pierre (*le P. D.-A. Mortier*). 487
La Sculpture florentine, seconde moitié du XVe siècle (*Marcel Reymond*). 405
Saint Antoine de Padoue et l'Art italien (*C. de Mandach*). 404
Sulla Scala esterna del Palaggo del Popolo (*Aless. Bellucci*). 415
L'Art indien (*Maurice Maindron*). 415
Le Costume, la Mode. 416
La musique à Paris (1897-1898) (*Gustave Robert*). 156
Les Gaîtés du conservatoire (*Albert Lavignac*). 452
Le Voyage artistique à Bayreuth (*Albert Lavignac*). 321
Histoire de la Musique. Espagne (*Albert Soubies*). 156
Dernier Musiciana, Historiettes, Lettres (*J.-B. Weckerlin*). 157

Photographie. La Photographie. 416
La Photographie animée (*Eug. Trutat*). 416
La Photographie et l'étude des nuages (*Jacques Boyer*). 450

Encyclopédies. Mélanges. Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires. 44
Le Beau, l'art et la pensée. Lettres et journal de la Montagne (*C. Charaux*). 416
Psychologie de la colonisation française dans ses rapports avec les sociétés indigènes (*Léopold de Saussure*). 242
Compte rendu du quatrième congrès scientifique international des catholiques tenu à Fribourg (Suisse) du 16 au 28 août 1897 . . 157
Procès-verbaux des séances de la Société naturaliste de l'Université impériale de Kasan, 1895-96, 27e année. Tomes XXX-XXXI et XXXII. 213
Recherches sur les instruments, les méthodes et le dessin topographiques (*le colonel A. Laussedat*). I. Aperçu historique sur les instruments et les méthodes ; la topographie dans tous les temps. 42

LITTÉRATURE

Grammaire. Linguistique. Philologie. Grammaire comparée du grec et du latin. Syntaxe (*Othon Riemann* et *Henri Goelzer*) 45
Notes de grammaire latine, pour servir à la traduction du français en latin (*l'abbé Bayard*). 356
Éléments de grammaire comparée des principaux idiomes germaniques (*Paul Régnaud*). 160
L'Art d'écrire enseigné en vingt leçons (*Antoine Albalat*). 426
Alt-celtischer Sprachschatz (*Alfred Holder*) 10e et 11e livr. (*Livius-Noricei*). 159
Die Aussprache des Schriftdeutschen (*Wilhelm Vietor*). 174
Aucassin und Nicolete, mit Paradigmen und Glossar (*Herman Suchier*). 78
Die suffixhaltigen romanischen Flurnamen Graubündens soweit

sie jetzt noch dem Volke bekannt sind. II Teil. Die übrigen Suffixe (*Dr. August Kübler*) 78

Folklore. Les Grandes Légendes de l'humanité (*L. Michaud d'Humiac*) 427
Littérature orale de l'Auvergne (*Paul Sébillot*). 246
Französische Volkslieder, ausgewählt und erklärt von *Dr. Jacob Ulrich* 47
Die grosse Heidelberger Liederhandschrift, herausgegeben von *Dr. Friedrich Pfaff* 322

Éloquence. Œuvres oratoires de *Challemel-Lacour* 247

Poésie. Premiers Poèmes. Les Lendemains. Apaisement. Sites. Épisodes. Sonnets. Poésies diverses (*Henri de Régnier*) 111
Le Pauvre Pêcheur (*Adrien Mithouard*) 114
Les Rêves qui passent (*J. Perdriel-Vaissière*) 115
Les Bijoux de Marguerite (*Sébastien-Charles Leconte*) 116
Lyres et Clairons. Le Coffret de perles noires, poésies (*Pimodan*) . 116
Ascension (*Charles Daniélou*) 117
Loin des villes. Sonnets humoristiques. Pièces diverses (*Gustave Harel*). 119
Phocas le jardinier, précédé de Swanhilde, Ancaeus, les Fiançailles d'Euphrosine (*Francis Vielé-Griffin*) 119
Les Sept Branches du candélabre (*Lucien Legouis*) 120
La Louange de la vie. Dominical. Salutations dont d'angéliques. En symbole vers l'apostolat. Six chansons de pauvre homme. (*Max Elskamp*) 121
Ballades françaises (IIe série). Montagne. Forêt. Plaine. Mer. (*Paul Fort* 122
La Divine Aventure (*Pierre d'Espagnat*). 122
Les Campagnes simples. La Solitude de l'été (*Henri Ghéon*) . . . 123
Le Chœur des Muses (*Lionel des Rieux*). 124
Roseaux, 1892-1894. Les Chansons naïves. Les Croix. Les Ballades naïves. Les Chansons du prince Lirelaire. A tous ceux de la ronde (*Paul Gérardy*) 125
L'escarpolette (*Tristand Klingsor*) 126
Les Chimères en danger (*Charles-Adolphe Cantacuzène*) 126
Les Sonnets de Pétrarque à Laure, trad. nouvelle, avec introd. et notes par *Fernand Brisset* 127
L'Ame errante (*Charles Épry*) 128
Les Refuges (*Jules Moulin*). 128
Les Arcanes (*F. Ménétrier*). 129
Testament de sa vie première, recueilli et expurgé par *Fagus*. . . 129
Jeanne de Beauvais, poème légendaire (*Léon Riotor*) 129
Œuvres (*René Ghil*). II. Dire des Sangs. I. Le Pas humain 130
Rumeurs, poésies, suivies de les Choses, l'Amour et la Vie. Parade (*Valentin Mandelstamm*). 130
La Folle du logis (*D. Caldine*) 130
Épîtres, études philosophiques et humanitaires (*B. Aymé-Rambert*) 131
Les Fêtes de l'été (*Georges Ramaekers*). 131
Essais et fragments poétiques (*H. Laporte de Laporte*) 131
L'Etable (*François Coppée*). 132
Plainte de la Vierge, en vieux vénitien. Texte critique précédé d'une introduction linguistique et littéraire (*Alfred Linder*). . . 427
La Ultima Visio de S. Thomas de Aquino (*Félix Martinez*) 452

Théâtre. Le Secret de saint Louis (*Émile Moreau*). 486
Hercule, vainqueur de la mort, suivant l'Alceste d'Euripide, tragédie en quatre parties dont un prologue (*P.-J. Édouard Callon*) . . . 127
Électre, tragédie de *Sophocle* ; trad. en vers français par *Pierre Lesage*. 127
Judith Renaudin, drame en cinq actes sept tableaux (*Pierre Loti*). 112
Drames et mystères. Un proverbe. Une légende. Une vocation. Un martyr (*le P. V. Delaporte*) 112
Le Pape, drame historique en cinq actes et huit tableaux en vers. (*Alexandre Parodi*) 113
Le Capitaine Loys, conte de la Renaissance (*Édouard Noël* et *Lucien d'Hève*) 118
Ton Sang, précédé de la Lepreuse (*Henry Bataille*) 122
Sâvitrî, comédie héroïque en deux actes en vers (*A. Ferdinand Hérold*) 125

Au Drapeau (*le chanoine (L.-M. Dubois)*. 131
Nouvelles Récréations enfantines (*Mme Berguin*) 131
Peer Gynt, poème dramatique en cinq actes (*Henrik Ibsen*); traduit du norvégien et précédé d'une préface par *M. Prozor*. . . . 429

Romans, Contes et Nouvelles. Le Poète et la Violée (*Nonce Casanova*) 5
Thalassa (*Henri Chateau*) 6
L'Amour et la Mort (*Vigné d'Octon*). 6
La Tour d'amour (*Rachilde*) 7
Samuelle Servais (*Albert Pinard*). 7
Inferno (*Strindberg*) 8
Axel Borg (*Strindberg*). 8
Disgraciée (*Amédée Delorme*) 9
Le Rachat (*Henri Datier*) 9
Vaine Pâture (*Jacques Fréhel*) 9
L'Honneur du mari (*Pierre Sales*). 10
Reine Marguerite (*Pierre Maël*) 10
La Course au chapeau (*Jean Drault*). 11
La Chute de Napoléon IV (*Giulio Ventura*), publié l'an 2000. . . . 11
Monsieur Edgard (*Jules Noriac*). 11
Les Deux Ruffin (*Camille Delthil*). 12
Louisette (*Henry Maisonneuve*). 12
Les Justes (*Champol*) 13
Stérile (*Daniel Riche*) 13
Souvenirs de magistrat (*Antoine Baumann*). 14
Monsieur le Premier (*Michel Noë*). 14
Le Ferment (*Edouard Estaunié*). 15
L'Anneau d'améthyste (*Anatole France*) 16
La Terre qui meurt (*René Bazin*) 17
Amours rustiques (*Hubert Krains*). 289
Contes de poupées (*Ad. Van Bever*) 290
C'est arrivé (*Th. Toppy*) 290
Petite Ellen (*Spes*) 290
Passage de Bédouins (*Myriam Harry*) 291
Aimienne, ou le Détournement d'une mineure (*J. de Tinan.*) . . . 291
Le Promethée mal enchaîné (*André Gide*) 291
Clara d'Ellébeuse, ou l'Histoire d'une ancienne jeune fille (*F. Jammes*). 292
Une Femme (*Camille Lemonnier*) 292
La Possession (*Charles-Henry Hirsch*) 292
Le chemin d'espérance; confession d'une inconnue (*Henri Warnery*). 293
Entre la vie et le rêve (*S.-P. Jacobsen*) 293
L'Innocente de Rochebignon (*Édouard Dupré*). 294
Femmes nouvelles (*Paul* et *Victor Margueritte*) 294
La Croyante (*Jean Psichari*). 296
Gilberte (*Paul Lacour*). 298
Sur la brèche (*A. Giacomelli*); traduit de l'italien par Mme E.-H. . . 298
Petite Princesse (*Henry Gréville*). 298
Des Ombres qui passent (*Beatrice Harraden*); trad. de l'anglais par *J. du Mestral Combremont* 299
Le Mal nécessaire (*André Couvreur*) 300
Aventures merveilleuses de Huon de Bordeaux, pair de France et de la belle Esclarmonde, ainsi que du petit roi de féerie Auberon, mises en nouveau langage par *Gaston Paris* 488
L'Idée de Ghislaine (*B. Neulliès*) 494
L'Audience de Cythère (*B*** V****) 174

Ouvrages pour la jeunesse. Le Testament d'un excentrique (*Jules Verne*) 490
Le Château des Merveilles (*H. de Noussanne*) 503
Tambour battant (*M. Chambon*) 505
Petite Reine (*M. Chambon*) 505
Grands Cœurs et Petit pays (*Noël Gaulois*) 506
Les Coups de tête d'Yvonne (*François Deschamps*). 493
Les Bébés d'Hélène (*J. Habberton* et *William L. Hughes*) 491
L'Équipage de la « Rosette » (*Gonzague Privat*). 502
Le Trésor de Madeleine (*Pierre Maël*) 501
Le Filon de Gérard (*André Laurie*). 502
Le Secret du vallon d'Enfer (*Pierre d'Alban*) 504

La Vallée fumante, roman du Far-West américain (*Léo Claretie*) . . 492
Cousine Alice (*E. Breton*) 491
Une Ame d'enfant (*Jean de la Bretonnière*) 492
L'Or du pôle (*Danielle d'Arthez*). 492
Les Fastes de l'Église (*Louis Le Leu*). 417
Le Journal de Marguerite Plantin (*Jean Bertheroy*) 417
Anne-Marie la Providence, épisode des guerres de l'Empire (*Daniel Laumonnier*) 418
Lièvin, Lièvinette (*Ch. de Ricault d'Héricault*). 419
Le Mari de Nadalette (*Jeanne de Colomb*) 419
Annunziata (*M. Maryan*) 420
Sœur Louise (*Le Vte Oscar de Poli*). 420
Jean Christophe (*Paul Deschamps*) 421
Pour la Patrie (*Paul Verdun*) 421
L'Odyssée de Claude Tapart (*Jean Drault*) 421
Le Petit Ramoneur (*Mme la Vsse de Pitray*) 422
Fille de France (*L. Brunet*) 423
Les Épreuves de Charlotte (*Mme Charlotte Rieder*). 506
La Cousine de Suzanne (*François Deschamps*). 506
Coup de tête (*Ctesse de Vareppe*). 506
Au loin (*Mme Chéron de la Bruyère*). 507
La Providence de François (*B. Schmidt*) 508
Le Pupille de mon ami (*Pierre Perrault*). 507
En ce temps-là! Magdiel (*J. Poujoulat*) 508
En fuite (*Mme la Ctesse de Courville*). 508
Les Lunettes d'Annaïk (*Mme de Harcoët*) 509
Un Héritage dans les airs (*Théodore Cahu*) 499
La Sœur perdue (*Mayne-Reid*) 504
La Pupille de Polichinelle (*O. Le Roy*). 509
Contes pour les enfants sages (*Camille Natal*). 495

Périodiques et Albums. Journal de la jeunesse. 496
Magasin d'éducation et de récréation. 497
Musée des familles. 498
Saint Nicolas. 498
Revue-Mame 498
Le Petit Français illustré. 499
Mon Journal 499
Le Musée des enfants. 500
Musée des jeunes filles 500
La Belle au bois dormant (*Perrault*). 501
Fables (*Jean-Pierre-Claris de Florian*. 500
Les Petits Métiers de Paris (*Tante Nicole*). 501
Les Exploits de Fanchette et de Marcel (*Un Papa*) 501
Mademoiselle Lili au Jardin des plantes (*Un Papa*) 501
Du matin au soir. 501
J'apprends à compter. Un ! Deux ! Trois !. 501

Épistoliers. Lettres à Mignon. Le Poète Th. Aubanel et Madame la Comtesse du T***. Correspondance inedite (*Serge Bourreline*) . . 118

Littératures grecque et latine. Les Plaidoyers d'Isée, traduits en français avec arguments et notes par *Rod. Dareste* et *B. Haussoullier* 247
Bacchylide avant et après 1896. Le Caractère, la philosophie et l'art de Bacchylide (*L. Mallinger*) 451

Histoire et critique littéraires. Généralités. Introduction à l'histoire littéraire (suite de l'Histore considérée comme science) (*P. Lacombe*). 431
La Poesie populaire et le lyrisme sentimental (*Robert de Souza*) . . 48
Nouvelles Etudes d'histoire et de critique dramatique (*Gustave Larroumet*) 160
Les Femmes dans la comédie française et italienne au XVIIe siècle (*Charles Dejob*) 435
Quid de liberallium disciplinarum studio et ratione senserit Bufferius (*Stanislas Gamber*) 540

Littérature française. Études sur la littérature française (*René Doumic*) 3e série 250

Le Roman au XVIIIe siècle (*André Le Breton*). 49
L'Abbé Prévost. Sa vie, ses romans (*V. Schræder*) 251
La Littérature française au XIXe siècle (*F.-T. Perrens* 514
A travers le XIXe siècle (*Lucien Degron*). 323
Études critiques sur l'histoire de la littérature française. 6e série (*F. Brunetière*) 276
Fauteuils contemporains de l'Académie française. Études littéraires. 2e série (*V. Jeanroy-Felix*) 433
Flaubert (*Émile Faguet*). 434

Littératures étrangères. Morceaux choisis de littérature étrangère (*Edouard Rod*) 357
Précis d'histoire de la littérature allemande (*L. William Cart*). . . 436
Die ganze Aesthetik in einer Nuss (*O. Schönaich*), herausgegeben von *A. Köster*. 175
Pages choisies des grands écrivains (*Shakespeare*). Trad. et introd. par *Émile Legouis* 516
Sartor Resartus, vie et opinions de Her Teufelsdroeckh (*Thomas Carlyle*). Trad. de l'anglais par *Edmond Barthelemy* 516
Thomas Carlyle, essai biographique et critique (*Edmond Barthélemy*). 516
Poema del Cid (*Ramón Menéndez Pidal*). 248
Prosa Rimata (*Filippo Isola*). 78
D'après les maîtres espagnols, étude et sonnets (*l'abbé Hector Hoornaert*) 541

Mélanges. Visions de notre heure. Choses et gens qui passent. Notations d'art, de littérature et de vie pittoresque (*Octave Uzanne*). 161
Reflets sur la sombre route (*Pierre Loti*). 249

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Le Tour du monde ; nouveau journal des voyages 495
Atlas universel de géographie, commencé par *Vivien de Saint-Martin* et continué par *Fr. Schrader*. Cartes n°s 13 : Allemagne ; 37 : Russie d'Europe ; 42 *ter* : Afrique française (feuille II) ; 65 : Amérique du Nord physique 214
Nouveau Dictionnaire de géographie universelle, commencé par *Vivien de Saint-Martin* et continué par *Louis Rousselet*. Supplément. Fasc. 9 à 16. 215
Album géographique (*Marcel Dubois* et *Camille Guy*). T. III. Les Régions tempérées 216
La Géographie militaire et les Nouvelles Méthodes géographiques. Introd. à l'étude de l'Europe centrale, (*O. Barré*). 235
La Mer, les marins et les sauveteurs (*Léon Berthaut*) 215
Voyages en tous pays. Au Pays latin. Des Alpes au Vesuve (*Armand Grébeauval*) 218
Le plus beau Royaume sous le ciel (*Onésime Reclus*). 216
Le Tour du Mont-Blanc (*Émile Daullia*) 490
Autour de la Méditérannée. Les Côtes orientales. Turquie d'Europe et d'Asie. De Salonique à Jérusalem (*Marius Bernard*) 489
Voyage à Vienne (*Ulysse Robert*). 218
La Station climatique du Bürgenstock au bord du lac des Quatre-Cantons 218
Colonisation russe. Les deux routes du Caucase. Notes d'un touriste (*Jean Carol*). 219
De Saint-Pétersbourg à l'Ararat (*Mme Stanislas Meunier*). 219
Voyage d'un Anglais aux régions interdites. Pays sacré des Lamas (*A.-H. Savage Landor*). Trad. et résumé par *Henri Jacottet* . . . 222
Le Tour d'Asie (*Marcel Monnier*). T. I. Cochinchine, Annam, Tonkin. 223
En Indo Chine (1894-1895). Cambodge, Cochinchine, Laos, Siam méridional (*le comte de Barthélemy*) 223
La colonisation française en Annam et au Tonkin (*Joleaud-Barral*). 224
L'Expansion coloniale. Première partie. Possessions des puissances européennes en Afrique et en Amérique. 215
Parthénon, Pyramides, Saint-Sépulcre (Grèce, Égypte, Palestine) (*J. de Beauregard*). 220
Du Dahomey au Sahara. La Nature et l'homme (*le commandant Toutée*. 221

Au Congo belge (*Pierre Mille*). 221
Jours de Guinée (*Pierre d'Espagnat*). 220
Aux mines d'or du Klondike. Du lac Bennett à Dawson City (*Léon Boillot*) 224
Notes de voyage. Nouvelle-France et Nouvelle-Angleterre (*Th. Bentzon*). 225
De Paris à Mexico, par les États-Unis (*le baron Gostkowski*) . . . 225
Aventures d'un grand seigneur italien à travers l'Europe, 1606, (*E. Rodocanachi*) 542
De Montmartre à Montserrat. D'un moulin à un monastère (*Henri Detouche*) 217

Histoire ancienne. Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique (*G. Maspéro*) 485
Les Mines du Laurion dans l'antiquité (*E. Ardaillon*). 52
Die Staatsverträge des Alterthums (*Rudolf von Scala*) (1re partie) . 324
L'Inde inconnue (*le R. P. Etienne Brosse*) 50

Histoire générale. Der Vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz (*W. Norden*). 53
L'Institution des consulats, son origine, son développement au moyen âge chez les différents peuples (*Georges Salles*) 165

Histoire de l'Église et des ordres religieux. La Situation religieuse de l'Afrique romaine depuis la fin du IVe siècle jusqu'à l'invasion des Vandales (419) (*J. Ferrère*) 251
Die Quellen des Kirchenhistorikers Socrates Scholasticus (*M. Geppert*) 175
Über die Heimat Pseudoisidors (*Georg Lurz*) 325
Les Origines des églises de France et les fastes épiscopaux (*Mgr Bellet*). 254
Le Schisme oriental au XIe siècle (*L. Bréhier*). 326
Geschichte Roms und der Päpste im Mittelalter (*P. Grisar*) . . . 55
Rome et la Renaissance : Jules II (*Julian Klaczko*) 55
Léon XIII intime (*Julien de Narfon*) 58
Les Origines de la Compagnie de Jésus (*Hermann Müller*) 260
Le Monastère des Oiseaux : les origines, la Révérende Mère Marie-Sophie, 1811-1863 (*le P. Victor Delaporte*). 437

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Les Grands Sanctuaires de la Très Sainte Vierge en France (*le P. Fréd. Rouvier*). 57
La Leyenda de oro (*D. Vilarrassa*) 162
Passions des saints Ecaterine et Pierre d'Alexandrie, Bonbara et Amisias (*l'abbé Viteau*). 163
Saint Remi de Reims, apôtre des Francs (437-533) (*Étienne d'Avenay*). 175
Sainte Clotilde (*l'abbé L. Poulin*). 327
Saint Hyacinthe et ses compagnons (XIIIe siècle) (*la comtesse de Flavigny*) 164
Une Héroïne de la Charité. Marthe d'Oraison, baronne d'Allemagne, fondatrice des capucines de Marseille (1590-1627) (*Marie Tay*) . . 261

Questions du jour. Il Papa futuro (*Un cattolico italiano*). . . . 355
Les Démocrates chrétiens (*l'abbé Gayraud*). 60
Le Péril protestant (*E. Renauld*) 60
L'Échec du gouvernement parlementaire et la Réforme de notre régime constitutionnel (*Jules Arzens*). 519
L'Esprit nouveau dans la vie artistique, sociale et religieuse (*Léon Bazalgette*). 541
Contre les barbares (*Denys Cochin*). 521
Allemagne, France, Alsace-Lorraine (*Jean Heimweh*) 177

Affaire Dreyfus. Le Petit Bleu (*Paul Marie*). 79
Gonse-Pilate et autres histoires, par (*Un intellectuel*). 79
Le Mot de l'énigme (*Paschal Grousset*). 79
Le Crépuscule des traîtres (*Joseph Reinach*). 358
Vers la réparation (*Georges Clémenceau*) 358
Rochefort ? (*Paul Marin*). 358
Analyse de l'Enquête (*Yves Guyot*). 358
Le Général de la Girennerie et le Colonel Allaire (*Paul Marin*) . . 359
Lettres du *colonel Humbert* au commandant Marchand. 359

Histoire de France. L'État social de la France au temps des croisades (*L. Garreau*). 330
Philipp II August, König von Frankreich (*Alexander Cartellieri*). . 329
Documents parisiens du règne de Philippe VI de Valois (1328-1350), extraits des registres de la chancellerie de France (*Jules Viard*). Tome Ier (1328-1338). 438
Étude sur l'alliance de la France et de la Castille au XIVe et au XVe siècles (*Georges Daumet*) 262
L'Éducation politique de Louis XIV (*G. Lacour-Gayet*) 334
La Guerre de Sept ans (*Richard Waddington*). I. Les Débuts . . . 144
Histoire des rapports de l'Église et de l'État en France, de 1789 à 1870 (*H. Debibour*). 439
Cent ans d'histoire intérieure, 1789-1895 (*André Lebon*) 341
Les Origines de la France contemporaine (*H. Taine*) 263
Les Grandes Journées populaires, histoire illustrée des révolutions (1789-1830-1848-1870) (*Pierre Baudin*, et *Raoul Cadières*). Le Soulèvement. 440
Mémoires d'outre-tombe (*Chateaubriand*) avec introduction, notes et appendices par *Edmond Biré* 534
Mémoires de l'*abbé Baston*, chanoine de Rouen, publié pour la Société d'histoire contemporaine par l'*abbé Julien Loth* et *Ch. Verger* 264, 337
Souvenirs du *lieutenant général vicomte de Reiset* (1775-1810), publiés par son petit fils *le vicomte de Reiset* 336
Fragments et Souvenirs (*le comte de Montalivet*) T. I. 1810-1832. . . 338
Les Sections de Paris pendant la Révolution française (21 mai 1790-12 vendémiaire an IV). Organisation, fonctionnement (*Clément Mellie*) 268
Le Clergé sous la Terreur (*François Bournand*) 176
Un Agent des princes pendant la Révolution. Le Marquis de la Rouërie et la Conjuration bretonne, 1790-1793 (*G. Lenôtre*) . . . 64
L'École de Mars (1794) (*Arthur Chuquet*) 227
Les Campagnes des armées françaises (1792-1815) (*Camille Vallaux*). 228
1795 ; Expédition des émigrés à Quiberon. Le Comte d'Artois à l'île d'Yeu, d'après les documents français et anglais. Responsabilité anglaise. Responsabilité royaliste. Responsabilité républicaine (*Charles Robert*) 62
La Campagne de 1796 en Italie (*Clausewitz*); trad. de l'allemand par *Colin* 136
Bonaparte et les îles Ioniennes (1797-1816) (*E. Rodocanachi*) . . . 68
Napoléon chef d'armée (*le colonel comte Yorck de Wartenburg*); trad. par *Richert*. 133
Les Espagnols à la Grande Armée (Le Corps de la Romana (1807-1808) ; le Régiment Joseph-Napoléon 1809-1813) (*le commandant P. Boppe*). 138
Mémoires du sergent Bourgogne (*Paul Cottin* et *Maurice Hénault*). . 488
1815. Waterloo (*Henry Houssaye*). 136
Louis XVIII et les Cent-Jours à Gand, recueil de documents inédits publiés pour la Société d'histoire contemporaine par *Édouard Romberg* et *Albert Malet*, t. I. 522
Campagne d'Afrique 1835-1848. Lettres adressées au maréchal de Castellane par les maréchaux *Bugeaud, Clauzel, Valée, Canrobert, Forey, Bosquet* et les généraux *Changarnier, de Lamoricière* . . . 140
Souvenirs d'un officier d'État-major (1846-1870) (*le colonel Fix*). . . 141
Campagnes de Crimée, d'Italie, d'Afrique, de Chine et de Syrie. Lettres adressées au maréchal de Castellane par les maréchaux *Baraguay d'Hilliers, Niel, Bosquet, Pélissier, Canrobert, Vaillant* et les généraux *Changarnier, Cler, Mellinet* 140
Histoire du second Empire (*Pierre de la Gorce*). 524
Napoléon III. Histoire de son règne (*Sylvain Blot*). 342
L'Empire libéral. Études, récits, souvenirs (*Emile Ollivier*) T. IV. Napoléon III et Cavour 343
Histoire contemporaine. La Chute de l'Empire. Le Gouvernement de la Défense nationale. L'Assemblée nationale (*Samuel Denis*) . . 345
Frœschwiller (*le général Bonnal*). 142
Le 4e corps de l'armée de Metz (19 juillet-27 octobre 1870) (*le lieutenant-colonel Rousset*) 143
Prisonnier. Coblence 1870-71 (*le prince Georges Bibesco*). 143

La Cavalerie allemande pendant la guerre de 1870-71 (*le colonel Jules de Chabot*). 144
Histoire de la troisième République. T. III. La Présidence de Jules Grévy (*E. Zévort*) 442
La Société française contemporaine. Clergé, noblesse, bourgeoisie, peuple (*le Vte Brenier de Montmorand*) 153

Mélanges d'histoire de France. Pages d'histoire (*Georges Firmin-Didot*). 227
La Reine de France. De Tolbiac à Lourdes (*le colonel Henri de Ponchalon*) 517
Un Juge de Marie-Antoinette (*Henri Beaune*). 80
Causeries historiques (*Edmond Biré*). 2e série. Les Historiens de la Restauration, de la monarchie de Juillet et du second Empire. . 523

Histoire provinciale et locale. Chronique artésienne (1295-1304) et Chronique tournaisienne (1296-1314), publ. par (*Frantz Funck-Brentano*) 61
Les Comtes de Bourgogne et leurs villes domaniales. Étude sur le régime communal, forme de l'exploitation seigneuriale, d'après le cartulaire de la ville d'Arbois (XIIIe-XIVe siècles) (*Louis Stouff*). 444
Les Guerres familiales dans la commune de Douai aux XIIIe et XIVe siècles. Les Trêves et les paix (*G. Espinas*). 359
L'Alsace au XVIIe siècle (*Rodolphe Reuss*). 346
Histoire des seigneurs et de la seigneurie de la Grange (*Charles Kohn*). 526
Paris sous Louis XVI et Paris aujourd'hui (*Henri de Noussanne*) . . 488
Histoire du château de Versailles, d'après les sources inédites (*Pierre de Nolhac*) 401
a Petite Venise, histoire d'une corporation nautique (*J. Fennebresque*). 415
La Période révolutionnaire, le Consulat, l'Empire, la Restaurion dans les Hautes-Alpes (*Théodore Gauthier*). (1790-1830), analyse des délibérations du Directoire, des arrêtés des préfets, etc., publiée par l'abbé *Paul Guillaume* 348
Misère et charité en Provence, au XVIIIe siècle (*G. Valran*). . . . 445

Histoire diplomatique militaire et coloniale. Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. Espagne, avec une introd. et des notes par (*A. Morel-Fatio* et *H. Léonardon*). 333
Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France depuis les traités de Wesphalie jusqu'à la Révolution française. Savoie, Sardaigne et Mantoue, avec introd. et notes par *le comte Horric de Beaucaire*. 331
Les Grands Traités du règne de Louis XIV, publiés par *Henri Vast* . 166
Les Traités de Saint-Germain (1679). Étude sur l'alliance étroite de Louis XIV et du Grand-Electeur, après la guerre de Hollande (*M. G. Bulard*). 167
Répertoire des traités de paix, de commerce, d'alliance, etc., conventions et autres actes conclus entre toutes les puissances du globe depuis 1867 jusqu'à nos jours (*G. de Ribier*). 345
Officiers et soldats (*Georges de Lys*). 229
L'Armée à travers les âges. Conférences faites en 1898 à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr (*Lavisse, Sorel, Vandal*). 229
Pour la patrie (*C. Alberge*) 230
Aux Défenseurs de la patrie. Moisson de faits remarquables de la vie militaire (*O. Bichoff*). 230
Extraits des mémoires historiques et militaires (*Camille Guy*). . . 226
Un Général de l'armée d'Italie; Serurier, 1742-1819 (*Louis Tuetey*) . 139
Le Général Lapasset (Algérie-Metz) (*Un ancien officier de l'armée du Rhin*) 140
Au Cours de la vie (*le colonel Thomas*). 235
Sous la casaque. Notes d'un soldat (*G. Dubois-Desaulle*) 230
Souvenirs d'un officier d'ordonnance (guerre turco-russe de 1877-78) (*le colonel W. M. Wonlarlarsky*) 146
Mon Régiment russe (*Art Roë*) 228
La Campagne de Minorque d'après le journal du commandant de Glandevez (*Raoul de Cisternes*) 145

La Guerre contemporaine dans les Balkans et la question d'Orient 1885-1897 (*C. Becker*) 147
Mémoires d'Afrique, 1892-1896 (*le général O. Baratieri*) 149
Der Thessalische Krieg und die Türkische Armee. Eine kriegsgeschichtliche Studie (*Colmar Freiherr von der Goltz*) 147
La Guerre hispano-américaine de 1899 (*le capitaine Ch. Bride*) . . . 148
Remarques sur la guerre hispano-américaine (*le commandant D.*) . 148
Histoire de la Compagnie des Indes (*Charles Montagne*). 80
Les Colonies pendant la Révolution. La Constituante et la Réforme coloniale (*Léon Deschamps*) 167
Organisation coloniale et Fédération. Une Fédération de la France et de ses colonies (*Emile Démaret*) 525
La Marine d'aujourd'hui (*Georges Contesse*) 503
Les Derniers Jours de l'Acadie (1748-1758). Correspondances et Mémoires extraits du portefeuille de *M. Le Courtois de Surlaville*, lieutenant-général des armées du Roi, ancien major des troupes de l'Ile Royale, mis en ordre et annotés par *Gaston du Boscq de Beaumont*. 66

Histoire des institutions et des mœurs. Voltaire et Calas, une erreur judiciaire au XVIIIe siècle (*Raoul Allier*). 176
Les Mémoires de M. Goron, ancien chef de la sûreté. III. Haute et basse pègre. — IV. La Police de l'avenir. 71

Histoire étrangère. Correspondance inédite de *Frédéric le Grand* avec le maréchal de Grumbkow et le président de Maupertuis, publiée par *Reinhold Koser*. 446
La Réforme des impôts en Prusse, 1891-1893 (*Jacques Derbanne*) . . 530
En Allemagne. Etudes et étudiants (*Charles Sincère*) 356
La Persécution des catholiques en Angleterre. Un Complot sous Charles II (*la Ctesse R. de Courson*). 67
History of Scotland to the Accession of Mary Stewart (*P. Hume Brown*) 529
Les Grandes Compagnies coloniales anglaises du XIXe siècle (*Edmond Carton de Wiart*) 528
A History of the Colonization of Africa by alien Races (*Harry H. Johnston*) 350
Les Anglais aux Indes et en Égypte (*Eugène Aubin*) 447
Vida de Carlos III (*Conde de Fernan-Nuñez*). 168
Asturias. Historia y Monumentos. Costumbres (Coutumes). El Bable (Dialecte). Biografia d'Asturianos illustres (*Octavio Bellmunt y Fermin Canelle*) 348
Orígenes históricos de Cataluña (*doctor D. José Balari y Jovany*). . 269
Libro de Granada (*Angel Ganivet, Gabriel Ruiz de Almodóvar, Matias Méndez Vellido, Nicolas-María Lopez*) 452
Le Condizioni di Pisa alla fine del XVIe e sul principio del XVIIe secolo sotto il gran ducato di Fernando I di Medici (*Giovanni Grazzini*). 350
The Union of Italy, 1815-1895 (*Stillman*) 170
Le Droit du Croissant (*Hans Barth*); trad. de l'allemand par *Y. Aimeric*. 68
Le Sultan et les grandes puissances, essai historique (*Macolm Mac Coll*); trad. de l'anglais par *J. Longuet*. 520
Essai sur l'histoire du Japon (*le Mis de la Mazelière*) 532
Life and Administration of Sir Robert Eden (*Bernard C. Steiner*). . 81

Épigraphie. Héraldique. Mélanges. Cours d'épigraphie latine (*René Cagnat*) 72
Alphabet et figures de tous les termes du blason (*L.-A. Duhoux d'Argicourt*) 448
L'Histoire. Entretiens sur l'évolution historique (*André Lefèvre*) . . 357
Mélanges de littérature et d'histoire religieuses, publiées à l'occasion du jubilé épiscopal de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, 1874-1899. 430

Biographie française. Le Cardinal de Bouillon (1643-1715) (*Félix Reyssié*). 352

Saint-Remy et la famille de Rosen (1731-1822) (*F.-G. Dubail-Roy*). . 359
La Dernière des Condé (*Pierre de Ségur*). 533
Correspondance de *Joachim Murat* (Juillet 1791-Juillet 1808), publiée par *Albert Lumbroso*. 267
Théodore Jouffroy (*L. Ollé Laprune*) 241
Montalembert, d'après son journal et sa correspondance (*le R. P. Lecanuet*). II. La Liberté d'enseignement (1833-1850) 271
Correspondance de *Montalembert* et de *l'abbé Texier* (*Hubert Texier*). 360
Lamennais, sa vie ses idées. Pages choisies (*A. Molien* et *F. Duine*). 70
Louis Veuillot (1813-1845) (*Eugène Veuillot*) 171
Claude-Jules Grenier, peintre, 1817-1883, (*Gaston Coindre* et *Edouard Grenier*). 449
Ernest Delloye (*l'abbé Dransart*). Notes biographiques, pages inédites pages choisies. 533
Vus de profil (*Henri Jouin*) 416

Biographie étangère. History of Brulé's Discoveries and Explorations 1610-1626 (*Consul Willshire Butterfield*) 353
Bernadotte roi (1810-1818-1844) (*Christian Schefer*). 531
Cavour (*Ctesse Evelyn Martinengo Cesareo*). 170
Une Epoque. Emilio Castelar (*Mme Rattazzi*). 453
J. Chamberlain (*Achille Viallate*) 536

Bibliographie. Bibliothèque nationale. Catalogue de collection Dupuy (*Léon Dorez*). 537
Bibliothèque nationale, Catalogue général des manuscrits français (*Henri Omont*) avec la collaboration de *C. Couderc*, *L. Auvray* et *Ch. de la Roncière*. Ancien Saint-Germain français. I. nos 15370-17050 du fonds français par *L. Auvray* ; II. nos 17059-18676 du fonds français par *H. Omont* et *L. Auvray*. 537
Bibliographie d'Eure-et-Loir. Revue paraissant le 10 de chaque mois sur fiches et par fascicules (*l'abbé Langlois*). 73

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ADAMS (Herbert). 24
AERTNYS (Jos.) 273
AÏTOFF (D.) 76
ALBALAT (Antoine) 426
ALBAN (Pierre D') 504
ALBERT (Henri) 397
ALCAHALI (baron DE) 412
ALEXANDROFF (I.) 76
ALLIER (Raoul) 176
ALMODÓVAR (Gabriel RUIZ DE). 452
ALPHONSO (N. R. D') 212
ALBERGE (C.) 230
ARDAILLON E.). 52
ARGICOURT (L.-A. DUHOUX D'). 448
ARTHEZ (Danielle D') 492
ART ROË 228
ARZENS (Jules). 519
AUBIN (Eugène) 447
AUFFROY (Henri). 302
AURIOL (abbé). 430
AUVRAY (L.). 537
AVENAY (Etienne D') 175
AVOINE (abbé H.). 105
AYMÉ-RAMBERT (B.) 131
AYMERIC (Y.) 68
BALARI Y JOVANY (Dr José) . . 269
BALDRY (A. L.). 412
BANET-RIVET (M.). 245
BARAGUAY D'HILLERS (Maréchal) 140
BARATIERI (Gal O.) 149
BARBIER DE MONTAULT (Mgr X.). 414
BARDENHEWER (Otto) 422
BARRÉ (O.) 235
BARTH (Hans) 68
BARTHÉLEMY (Cte DE). 223
BARTHÉLEMY (Edmond) 516
BASSIBEY (abbé R.). 511
BASTON (abbé) 264, 337
BATAILLE (Henry). 122

Battifol (abbé) 430
Baudin (Pierre) 440
Baumann (Antoine). 14
Bayard (abbé). 356
Bayot (Dr) 209
Bazalgette (Léon). 541
Bazin (René) 17
Beaucaire (le comte Horric de). 331
Beaufort (Ledos de). 21
Beaumont (Gaston du Boscq de). 66
Beaune (Henri) 80, 355
Beauregard (J. de) 220
Becker (G.). 147
Bellet (Mgr) 254
Bellmunt (Octavio). 348
Bellucci (Aless.). 415
Bellvé (Mariano Rubio y). . . 236
Benoist (général J. de). . . . 235
Bentzon (Th.). 225
Bergman (A. Joanne). 396
Berguin (Mme) 131
Bernard (Marius) 489
Berthaut (Léon). 215
Bertheroy (Jean) 476
Besant (Annie). : 18
Besson (Emmanuel) 305
Bettex (F.). 37
Beyer (Ad. van). 290
Bibesco (Pce-Georges). 143
Binot (Dr J.). 211
Biré (Edmond). 523, 534
Bischoff (O.) 230
Blanc (abbé Elie) 424
Bloch (Jean de) 232
Blot (Sylvain). 342
Boillot (Léon). 224
Bois (G.) 511
Bois (Jules) 75
Boissier (Gaston) 430
Bolo (abbé Henry) 104
Bonnal (Gal) 142
Boppe (Ct P.) 138
Bosq de Beaumont (Gaton du). 66
Bosquet (Marechal) 140
Bouet Mme H.) 309
Bourg (Dom du) 430
Bourgogne (le sergent). . . . 488
Bourlet (C.) 77
Bournand (François 176
Bourreline (Serge) 118
Bousquet (abbé) 430
Bovio (Giovanni). 211
Boyer (Jacques). 450
Brèhier (L.) 326
Bremer (F. B.) 315
Brenier de Montmorand (Vte). 153
Breton (E.). 491
Bride (Cne Ch.) 148, 149
Brin (Dr) 211
Brinquant (abbé) 510
Brisset (Fernand) 127
Brosse (le R. P. Étienne) . . . 50
Browne (P. Hume) 529
Brunet (L.). 493
Brunetière (F.) 276, 539
Bugeaud (Maréchal). 140
Bulard (M.-G.) 166
Butterfiel (Consul Willshire). 353
Cabanel (abbé) 430
Cadières (Raoul) 440
Cagin (Dom.) 430
Cagnat (René) 72
Cahu (Théodore). 494
Calajanni (Napoleone) 30
Caldine (D.) 130
Callon (P.-J. Édouard) 127
Canelle (Fermin). 348
Canrobert (Marechal). 140
Cantacuzène (Charles-Adolphe) 126
Carasco y Says (D. Adolfo). . 236
Card (E. Rouard de) 150
Carol (Jean). 219
Carlyle (Thomas) 516
Cart (L. William) 436
Cartellieri (Alexander). . . . 329
Carton de Viart (Edmond) . 528
Casanova (Nonce) 5
Cassan (abbé) 430
Castelein (R. P. A.) 99
Cathrein (Victor) 29, 319
Cauvet 430
Chabot (Cte Jules de) 144
Challemel-Lacour. 247
Chambon (M.). 505
Champol 13
Changarnier (général) . . . 140
Charaux (C.) 416
Charpentier (abbé). 430
Charruau (le P. Jean). . . . 103
Chateau (Henri) 6
Chateaubriand 534
Chéron de la Bruyère (Mme) . 507
Chollet (abbé A.) 390
Chuquet (Arthur). 227
Cimbali (E.). 173
Cisternes (Raoul de) 145
Claretie (Léo). 492
Clausewitz. 136
Clauzel (Maréchal) 140
Clémenceau (Georges). . . . 358
Clément (abbé) 109
Cler (Général). 140
Clérissac (P.-H.) 199
Cochin (Denys) 521
Coindre (Gaston). 449
Colin 136
Colomb (Jeanne de). 419
Combremont (J. du Mestral) . 299
Contesse (Georges) 503
Cookman-Bryan (Alfred) . . . 21
Coppée (François) 132
Coromilas (Dr) 203
Corvisy (M.) 42
Cossa (Luigi) 22
Costantin (I.) 513
Coste (Adolphe). 26
Cottin (Paul) 488
Couderc (C.) 537
Coupin (Henri) 489
Courajod (Louis) 408
Courbaud (Edmond) 413
Courson (Ctesse R. de) 567
Courville (Ctesse de). 508
Couture (Léonce). 430
Couvreur (André). 300

Cuyer (Edouard) 415
Dakhyl (H.-N.) 208
Daniélou (Charles) 117
Darboux (G.) 17
Dareste (Rod.) 247
Dassé (abbé) 98, 99
Datier (Henri) 9
Daullia (mlle). 490
Daumet (Georges) 262
Dayot (Armand) 485
Debidour (H.). 439
Dédurine 213
Degron (Lucien) 323
Dejob (Charles) 435
Delaporte (le P. Victor) . 112, 437
Delassus (chanoine). 314
Delorme (Amédée) 9
Delouvrier (abbé). 430
Delthil (Camille) 12
Démaret (Émile) 525
Denifle (le P.) 430
Denis (Samuel) 345
Derbanne (Jacques) 530
Désazars de Montgaillard (baron) 430
Deschamps (François). . . 493, 506
Deschamps (Léon) 167
Deschamps (Paul) 421
Detouche (Henry) 217
Deussen (P.) 387
Devine (Le R. P. A.). 100
Dilke (Lady) 410
Dorez (Léon) 537
Dorman 213
Doumic (Rene) 250
Doussot (le P.) 430
Dransart (l'abbé). 533
Drault (Jean) 11, 421
Dubail-Roy (F.-G.) 359
Dubosc de Pesquidoux . . . 313
Dubois (Chanoine L.-M.). . . 131
Dubois (Marcel) 216
Dubois (Raphaël). 207
Dubois-Desaulle (G.) 230
Duchesne (l'abbé) 430
Dudon (le P.) 430
Dufourt (Dr) 210
Duhoux d'Argicourt (L.-A.). 448
Duine (F.) 70
Dumont (Arsène) 20
Duprat 205
Dupré (Edouard) 294
Durkheim. 27
Duval (Mathias) 415
Duval (Rubens) 200
Eberhard (V.). 41
Elskamp (Max). 121
Engels (Michael). 414
Engerand (Fernand) 410
Epry (Charles). 128
Escande (l'abbé F.). 107
Espagnat (Pierre d') . . . 122, 220
Espinas (G.). 359
Estaunié (Édouard). 15
Estournet (abbé) 430
Faguet (Émile) 33, 434
Fagus. 129
Faulhaber (M.) 196
Fennebresque (J.). 415
Fernan-Nuñez (conde de). . . 168
Ferrère (J.). 251
Ferrero (Guglielmo). 234
Fesch (Paul). 35
Fierz (Ed.) 277
Firmin-Didot (Georges). . . . 221
Fix (colonel). 141
Flament 430
Flat (Paul) 404
Flavigny (Ctesse de). 164
Fleury (Dr M. de). 203
Floriam 500
Floucaud-Pénardille (Étienne). 304
Fonsegrive (George). 35
Fontenelle (Dr J. de). . . . 209
Forey (Maréchal). 140
Fort (Paul). 122
Fournière (Eugène) 30
France (Anatole) 16
Frédéric le Grand. 446
Frehel (Jacques). 9
Funck-Brentano (Frantz). . . 61
Fuzet (Mgr Frédéric). 518
Gamber (Stanislas). 540
Ganivet (Angel). 452
Garcia (Joaquin de la Llave y) 233
Garnier (Edouard). 416
Garreau (L.) 330
Gaulois (Noël). 506
Gaure (J.). 310
Gautier (A.). 207
Gautier (Théodore). 348
Gay (Jules) 438
Gayraud (abbé) 65
Geffcken (Henri) 317
Génicot (Édouard). 230
Geppert (M.) 170
Gérardy (Paul) 125
Germer-Durand (le P.). . . . 430
Ghéon (Henri) 123
Ghil (René) 130
Giacomelli (A.) 298
Gide (André) 291
Giovannini (Corradona) 174
Glaire (abbé). 402
Glandevez (commandant de) . 145
Gœlzer (Henri) 45
Goltz (Colmar von der) 147
Gonzague-Privat 502
Goron 71
Gosche (Agnès). 406
Gostkowski (Bon). 225
Goursat (E.) 40
Graffin (Roger). 303
Granges de Surgères (Mis de) 155
Granier (abbé). 430
Grasset (Dr) 202
Grasset-Morel 430
Gratry (le R. P.) 399
Grazzini (Giovanni). 350
Grébeauval (Armand). 218
Grenet (Dr A.). 211
Grenier (Édouard). 449
Gréville (Henry) 298
Griess (J.). 39
Grimaud (E.). 512

Grisar (le P.) 55
Grousset (Paschal) 79
Cubrin (Dr J.). 206
Guignet (E.). 416
Guillouard (L.). 304
Guy (Camille) 216, 228
Guyot (Yves) 358
Habberton (J.). 491
Hannotte (Dr). 211
Harcoët (Mme de) 509
Harel (Gustave). 119
Harraca (J.-M.) 394
Harraden (Beatrice) 299
Harry (Myriam) 291
Hauser (H.). 25
Haussoullier B.) 247
Hautpoul (vicontesse de) . . . 109
Heimweh (Jean) 177
Hénault (Maurice). 488
Hennequin (A.) 389
Henry-Jouin. 416
Herresco (Dr P.). 211
Héricault (Ch. de Ricault d'). 419
Hérold (A.-Ferdinand). . . . 125
Hève (Lucien d'). 118
Hilliers (Maréchal Baraguay) . 140
Hirsch (Charles-Henry). . . . 292
Holder (Alfred) 159
Holzhey (C.). 195
Hoornaert (abbé Hector). . . 541
Hoppenon (J.). 414
Houssaye (Henry). 136
Hughes (William L.). 491
Humbert (colonel) 359
Humiac (L. Michaud d'). . . . 427
Hurter (H.). 311
Ibsen (Henrik). 429
Isée. 247
Isola (Filippo) 78
Jacob (M.-B.). 274
Jacobsen (S.-F.) 293
Jacquier (abbé) 430
Jacottet (Henri). 222
Jammes (F.). 292
Jeanroy-Félix (V.). 433
Johnston (Harry H.). 350
Joleaud-Barral. 224
Joly (Henri). 106
Jovany (Dr José Balari J.). . . 269
Karbiew 26
Kaulen (Fr.). 193
Keppler (P. W.). 197
Kingsley (Rose G.). 411
Kirwan (C. de). 194
Klaczko (Julian) 55
Klingsor (Tristan) 126
Knoepfler 173
Kohn (Charles). 526
Koser (Reinhold) 446
Kosloff. 213
Krains (Hubert) 289
Kruger (Dr). 209
Kübler (Dr August) 78
La Barre (de) (le R. P.) . . . 206
Labouré (le cardinal). 101
La Bretonnière (Jean de). . . 492
La Bruyère (Mme Chéron de). 507
Lacombe (Paul) 320, 431
Lacour (Paul) 298
Lacour-Gayet (G.) 334
Lacuria (P. F. G.). 391
La Gorce (Pierre de) 524
La Grasserie (R. de) . . . 311, 392
Lalande (A.) 388
La Llave y Garcia (Joaquin) . 233
La Mazelière (Mis de) 532
Lamoricière (Général de). . . 140
Landor (A.-H. Savage). . . . 222
Langlois (abbé) 73
Lapie (Paul) 31
Laporte de Laporte (H.) . . . 131
Larcher (Octave) 308
La Roncière (Ch. de) 537
Larroumet (Gustave) 160
Laumonnier (Daniel). 418
Laurie (André). 502
Laussedat (Col A.). 42
Lavignac (Albert). 321, 452
Lavisse 229
Leadbeater (C.-W.). 76
Le Bachelet (le R. P. X.-M.) . 318
Le Blant (E.) 77
Lebon (André) 341
Le Bon (Gustave) 32
Le Breton (André) 49
Lecanuet (le R. P.) 271
Leconte (Sébastien-Charles). . 116
Le Courtois de Surlaville . 21
Ledos de Beaufort 66
Lefèvre (André) 357
Legouis (Emile) 516
Legouis (Lucien) 120
Legros (Ct V.) 233
Legubu (Dr F.) 210
Le Leu (Louis) 417
Lemonnier (Camille). 292
Lenotre (G.). 64
Léon XIII. 273, 355
Léonardon (H.). 333
Leroy (le P. H.). 108, 198
Le Roy O.) 509
Lesage (Pierre). 127
Le Vossion. 309
Lévy (Maurice. 244
Lichtenberger (H.). 397
Linder (Alfred). 424
Lombroso (C.). 200
Longuet (J.). 520
Lopez (Nicolas-Maria 452
Loth (abbé Julien). . . . 264, 337
Loti (Pierre). 112, 249
Lumbroso (Albert). 267
Lurz (Georg.) 325
Lys (Georges de) 229
Mac Coll (Malcolm). 520
Mael (Pierre) 10, 501
Magistretti (Marco). 274
Maillet (abbé C.). 100
Maindron (Maurice). 415
Maisonneuve (Henry). 12
Male (Émile). 406, 407
Malet (Albert). 522
Mallinger (L.). 451
Mandach (C. de 404

MANDELSTAMM (Valentin). . . 130
MARGUERITTE (Paul). 294
MARGUERITTE (Victor). . . . 294
MARGUERY (E.) 393
MARIE (Paul). 79
MARIEN (Cne DE). 430
MARIGNAN (A.). 409
MARIN (Paul). 358, 359
MARINI (Mgr N.). 450
MARTINENGO CESAREO (Ctesse Evelyn) 170
MARTINEZ (Félix). 452
MARX (Karl). 28
MARYAN (M.). 420
MARYLLIS (P.). 203
MASPERO (G.) 485
MAYNE-REID 509
MELLIÉ (Clément). 268
MELLINET (général) 140
MÉNETRIER (F.). 129
MERCIER (D.) 385
MESTRAL COMBREMONT (J. DU). 299
MEUNIER (Mme Stanislas). . . 219
MICHAUD D'HUMIAC (L.). . . 427
MICHEL (Émile). 483
MICHELET (J.). 36
MILLE (Pierre). 221
MITHOUARD (Adrien). 114
MOLIEN (A.) 70
MONNIER (Marcel). 223
MONTAGNE (Charles). 80
MONTALEMBERT. 360
MONTALIVET (Cte DE). 338
MONTAULT (Mgr X. BARBIER DE) 414
MONTGAILLARD (Bon DÉSAZARS DE) 430
MONTMORAND (Vte BRENIER DE) 153
MOREAU (Emile) 486
MOREAU (L.). 273
MOREL-FATIO (A.). 333
MORIN (Dom). 430
MORTIER (le P. D.-A). 487
MOUGEL (Dom). 430
MOULIN (Jules). 128
MÜLLER (Hermann) 260
MURAT (Joachim). 267
NARPON (Julien DE). 58
NATAL (Camille) 495
NAUDET (abbé). 152
NEULLIÈS (B.) 494
NICOLE (Tante). 501
NIEL (Maréchal). 140
NIETZSCHE (F.) 397
Niewenglowski. 20
Noë (Michel). 34
Noël (Édouard). 118
NOGUIER 430
NOLHAC (Pierre DE). 401
NORDEN (W.) 53
NORIAC (Jules). 11
NOUSSANNE (Henri DE) . . 488, 503
NYS (Ernest) 23
NYSSENS (Dr) 387
OCTON (VIGNÉ D'). 6
OLLÉ LAPRUNE (L.) 241
OLLIVIER (Émile) 343
OLTRAMARE (G.) 243
ORTROY (F. van) 151
OMONT (Henri) 537
OSSIP-LOURIÉ 398
OURVANTSOFF 213
PAINVIN (Cse) 232
PARIE (Gaston] 507
PARODI (Alexandre) 113
PÉLISSIER (Maréchal) 140
PELOUX (Gal) 234
PERDRIEL-VAISSIÈRE (J.) . . . 115
PERIER (Edm.) 210
PERRAULT. 501
PERRAULT (Pierre) 507
PERRENS (F.-T.) 514
PERREYVE (abbé Henri) . . . 109
PERSIFOR FRAZER 309
PESCH (P. Christian) 237
PESQUIDOUX (DUBOSC DE). . . 313
PEYRE (Roger) 412
PFAFF (Dr Friedrich). 322
PIAT (abbé C.) 391
PIDAL (Ramón Menéndez). . . 248
PIFTEAU (Dr) 202
PILLON (F.) 399
PIMODAN (Mis DE) 116
PINARD (Albert) 7
PITRAY (Vtesse DE). 422
PLANUS (abbé) 106
PLUOT (abbé) 101
POINSARD (Léon). 10
POINSSOT (Louis). 415
POLI (Vte Oscar DE). 420
PONCHALON (Cel Henri DE) . . 517
POTTIER (le P. Aloys). 540
POUJOL (abbé). 430
POUJOULAT (J). 508
POULIN (abbé L.). 102, 237
PROZOR (M.). 429
PSICHARI (Jean). 296
RACHILDE 7
RAMAEKERS (Georges). 131
RATTAZZI (Mme). 453
RAVIGNAN (R. P. DE). 107
RAYMOND (Dr). 211
RECLUS (Onésime). 216
REGNAUD (Paul) 160
RÉGNIER (Henri DE). 111
REINACH (Joseph). 358
REINACH (Salomon). 413
REISET (Vte DE). 336
RENAULD (E.). 60
REUSS (Rodolphe). 346
REYMOND (Marcel). 405
REYSSIÉ (Felix) 352
RIBIER (G. DE) 345
RICAULT d'HÉRICAULT (Ch. DE). 419
RICHARD (T.). 275
RICHE (Daniel) 13
RICHET (Charles). 231
RIEDER (Charlotte). 506
RIEMANN (Othon) 45
RIEUX (Lionel DES) 124
RIOTOR (Léon). 129
RIVIERE (Louis). 35
ROBERT (Charles). 62
ROBERT (Gustave) 156
ROBERT (Ulysse). 218

ROBROVSKY 213
ROCHE (Louis). 430
ROD (Édouard). 357
RODOCANACHI (E.) 68, 542
ROGER (Dr J.) 208
ROMBERG (Édouard) 522
ROUARD DE CARD (E.) 150
ROUSSELET (Louis) 215
ROUSSET (Lt-Col) 143
ROUVIER (le R. P. Fréd.) . . . 574
ROZAN (Charles) 156
RUBIOY BELLVE (Mariano). . . 232
RUIZ DE ALMODÓVAR (Gabriel) . 452
SACHET (abbé) 10
SAHUC (M.) 430
SAINT AUGUSTIN 273
SAINT-FERREOL (Amedée). . . 232
SAINT-MARTIN (Vivien DE). .214, 215
SALES (Pierre) 10
SALLES (Georges) 165
SANIEZA (Nino). 231
SAUREL (chanoine) 430
SAUSSURE (Léopold DE). . . . 242
SAUVARD (Henri) 307
SAYS (Adolfo CARRASCO Y). . . 236
SCALA (Rudolf VON) 324
SCHANZ (Dr Paul). 510
SCHEFER (Christian) 531
SCHMIDT (B.) 508
SCHNEIDER (Dr F.). 275
SCHONAICH (O.). 175
SCHOPFER (Jean) 409
SCHRADER (Fr.). 214
SCHRŒDER (V.). 251
SCIASCIA (Pietro) 395
SÉBILLOT (Paul). 246
SÉGUR (Pierre DE) 533
SEILHAC (Leon DE). 35
SHAKESPEARE 516
SINCÈRE (Charles). 356
SOPHOCLE. 127
SOREL 229
SOUBIES (Albert) 156
SOUCHON (Auguste). 23
SOUZA (Robert DE). 48
SPES. 290
STEINERN (Bernard-C.) 81
STILLMA 170
STOUFF (Louis) 444
STRAZZULLA (Vicenzo). 414
STRINDBERG. 8
SUCHIER (HERMANN). 78
SUITBERT-BAUMER (P.) 424
SURBLED (Dr.) 206
SURGÈRES (Mis DE GRANGES DE). 155
SURLAVILLE (LE COURTOIS DE) 66
TAINE (H.). 268
TATTI (Dr SILVIO). 208
TAY (Marie) 261
TERRIER (professeur). 211
TEXIER (abbé). 360
TEXIER (Hubert). 360
THOMAS (C.-F.) 395
THOMAS (colonel). 235
TINAN (J. DE) 291
TOPPY (Th.). 290
TOURNEBIZE (le P. Fr.). . . . 103
TOUTÉE (commandant). . . . 221
TRUTAT (Eug.) 416
TUBEUF (G.) 44
TUETEY (Louis) 139
TURNER (C. T. H.) 274
TURQUEY (Élie) 307
ULRICH (Dr Jacob). 41
UZANNE (Octave). 167
VACANT (abbé). 424
VAILLANT (Maréchal). 140
VALÉE (Maréchal. 140
VALLAUX (Camille) 228
VALRAN (G.). 445
VANDAL. 229
VAN'T HOFF 42
VAREPPE (Ctesse DE) 506
VAST (Henri) 166
VELLIDO (Matias Mendez). . . 452
VENTURA (Giulio) 11
VERDUN (Paul) 421
VERDY DU VERNOIS (J. VON). . 234
VERGER (Ch.) 264, 337
VERNE (Jules) 490
VERNOIS (J. VON VERDY DU). . 234
VEUILLOT (Eugène) 171
VIALLATE (Achille) 536
VIARD (Jules) 438
VIDAL (abbé). 430
VIELÉ-GRIFFIN (Francis) . . . 119
VIETOR (Wilhelm) 174
VIGNÉ D'OCTON. 6
VIGOUROUX (Louis) 21
VILARRASSA (D.) 162
VILLEY (Edmond). 24
VITEAU (abbé) 163
VIVIEN DE SAINT-MARTIN. . 214, 215
VOSEN (C. H.). 193
WADDINGTON (Richard). . . . 144
WARNERY (Henri). 293
WARTENBURG (colonel comte Yorck DE) 133
WEBER (H.) 39
WECKERLIN (J.-B.) 157
WETTER (P. VAN). 316
WIART (Edmond CARTON DE) . 528
WINOGRADOFF 213
WONLARLARSKY (Col W. M.). . 146
ZÉVORT (E.) 442

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : BEAUDOUIN (Édouard), 280. — BOUILLIER (Francisque), 543. — BRINTON (Daniel Garrison), 281. — BUNSEN (Robert Wilhelm), 278. — CARNOY (Joseph-B.), 367. — CHARAVAY (Marin-Etienne), 461. — CHERBULIEZ (Victor), 82. — CHESNELONG (Charles), 177. — CONTADES (le Cte Gérard DE), 181. — DAWSON (J. W.), 546. — DESIMONI (Cornelio), 183. — DEVÉRIA (Gabriel), 181. — FAVA (Mgr), 459. — FLAMMERMONT (Jules), 277. — FLECKEISEN (Alfred), 373. — GRISWOLD (William Mac Crillis), 463. — HARLEZ (Mgr C. Joseph DE), 179. — HIEL (Emmanuel), 368. — JANET (Paul), 455. — LEGRELLE (Arsène), 465. — LEROY DE LA BRIÈRE (Albert-Léon-Marie), 366. — MARTY-LAVEAUX, (Charles-Joseph), 178. — MENANT (Joachim), 361. — MOLAND (Louis-Emile Dieudonné), 457. — NERLINGER (Charles), 467. — NOËL (Eugène), 466. — NOURRISSON (Jean-Félix), 83. — PAGUELLE DE FOLLENAY (abbé Joseph), 372. — PIOT (Guillaume-Joseph-Charles), 182. — PREL (le baron Carl DU), 280. — PUSSCHMANN (Theodor), 465. — RIBBE (Charles DE), 545. — RISTELHUBER (Paul), 462. — ROBILLARD DE BEAUREPAIRE (Eugène), 83. — SASSENAY (le Mis Henri-Etienne-Joseph-Fernand BERNARD DE), 279. — SEILLIÈRE (le baron Frédéric), 373. — SIMON (le Dr Jules-Fénelon), 370. — SOURRIEU (le cardinal), 82. — STÖRK (Dr Karl), 371. — TISSANDIER (Gaston), 364.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles lettres, 86, 472.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 87, 473.

Concours et prix, 87, 186, 283, 375, 471, 548.

Congrès, 283, 376, 472.

Correspondance, 453.

Mélanges : Journaux illustrés, 187. — Almanachs, 549. — Annales fratrum minores, 284. — Albums de villes ou de régions. France et étranger, 474. — Gutenberg, 187. — Un prétendu évêque de Nantes, 88.

Nouvelles : Paris, 89, 187, 284, 376, 474, 550. — Alsace, 191, 378, 475. — Anjou, 188, 284, 378. — Artois, 379, 475, 551. — Auvergne, 551. — Béarn, 552. — Bourgogne, 91, 188, 379, 476. — Bresse, 285. — Bretagne, 189, 285, 552. — Champagne, 476, 552. — Dauphiné, 379. — Flandre, 552. — Franche-Comté, 91, 285, 380, 476, 553. — Languedoc, 92, 381, 553. — Limousin, 189. — Lorraine, 189. — Lyonnais, 189. — Normandie, 190, 382. — Picardie, 191, 382. — Poitou, 286, 478. — Provence, 92, 286, 382. — Savoie, 383. — Vendée, 287. — Allemagne, 94, 478. — Angleterre, 287, 383. — Belgique, 94, 383. — Ecosse, 384. — Espagne, 191. — Grèce, 287. — Italie, 92, 191, 287. — Russie, 478. — Turkestan, 287. — Maroc, 478. — Tunisie, 95. — Etats-Unis, 288, 478. — Australasie, 192.

Publications nouvelles, 95, 192, 288, 384, 479.

ERRATA

Page 175, ligne 21, *après* Socrates Scholasticus, *mettre* : von M. Geppert.

Même page, lignes 43 et 44, *au lieu de* : Clement d'Avenay, *lisez* : Etienne d'Avenay.

Page 176, ligne 11, *au lieu de* : faute classique, *lisez* : forme classique.

Même page, ligne 18, *au lieu de* : Mgr Guigné, *lisez* : Mgr de Juigné.

Même page, ligne 35, *au lieu de* : Comment pouvait-il montrer, *lisez* : Il ne pouvait oublier.

Page 472, ligne 33, *au lieu de* : Le Delesle, lisez : L. Delisle.

Même page, ligne 40, *au lieu de* : dates, *lisez* : textes.

Même page, ligne 50, *au lieu de* : respectées, *lisez* : rapportées.

Page 473, ligne 25, *au lieu de* : Tytee, *lisez* : Tyrtée.

Même page, ligne 29, *au lieu de* : Menaul, *lisez* : Menant.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. SIMON, Rennes.

Z
1007
P73
t.85-86

Polybiblion; revue bibliographique universelle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY